LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1889

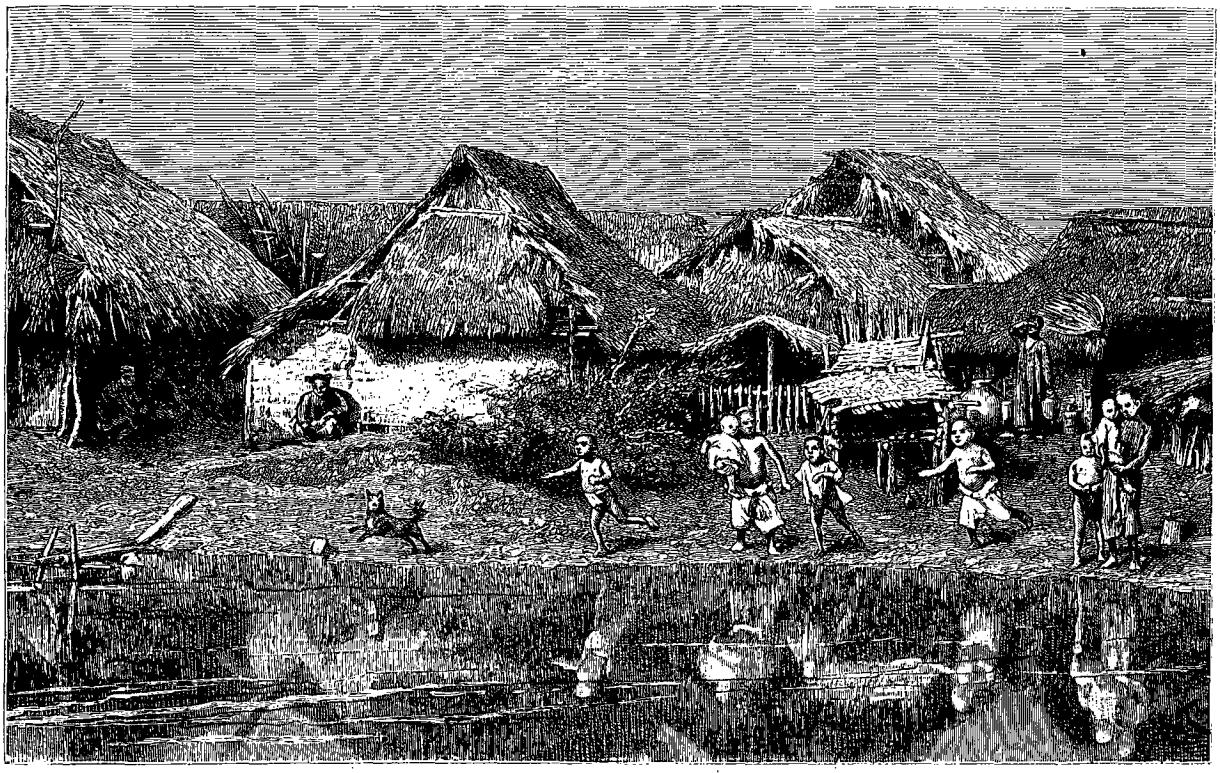
Droits de traduction et de reproduction réservés.

Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Village et enfants des bords du fleuve Rouge (voy. p. 4). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

I

Arrivée au Tonkin. — La baie d'Along. — Haï-phong. — Tirailleurs annamites et tonkinois. — L'hôpital de la marine. De Haï-phong à Hanoï.

Le 3 janvier 1884 une dépêche ministérielle m'annonçait que j'étais désigné, sur ma demande, pour accompagner, comme médecin des ambulances, les troupes envoyées au Tonkin, sous les ordres du général Millot.

J'étais rendu à Toulon le 9, et le 11 je prenais la mer à bord de l'*Annamite*, grand transport de l'État, qui emmenait un bataillon du 23e de ligne, deux batteries d'artillerie, environ soixante officiers de tous grades, sans compter un matériel considérable remplissant les cales et une trentaine de chevaux parqués sur le pont.

Du trajet entre Toulon et le Tonkin je ne dirai rien. J'ai suivi l'itinéraire que parcourent depuis longtemps, à dates fixes, les grands paquebots des Messageries Maritimes. Ces bateaux font le courrier de la Chine et du Japon, et leurs escales sont maintenant aussi bien connues que les stations d'une grande ligne de chemin de fer européen. D'ailleurs, nous avions ordre de marcher vite : les événements qui se succédaient au Tonkin à cette époque nécessitaient cette mesure. Nous ne nous sommes arrêtés en route que juste le temps de renouveler notre provision de charbon : le 15 février nous entrions dans le golfe du Tonkin, et nous aper-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cevions les côtes de l'Annam. Bientôt après, nous accostions en mer le *Château-Renard*, aviso de la flotte des mers de Chine, que l'amiral Courbet, en station dans la baie d'Along, envoyait à notre rencontre pour nous guider à travers les passes encore peu connues qui conduisent à cette baie.

Le *Château-Renard* lance par-dessus notre bord un gros câble, que les matelots attachent à la proue de l'*Annamite*, et nous nous engageons, à la remorque, à travers les écueils à fleur d'eau qui surgissent de tous côtés.

Nous côtoyons à les raser des pointes de roches que la mer recouvre d'une écume blanche. Assis à la coupée, tout près de l'eau, je ne puis m'empêcher de songer qu'il ne faudrait qu'un faux coup de barre du pilote pour nous jeter sur les récifs, dont notre grand bateau frôle les aspérités aiguës.

Au fur et à mesure que nous avançons, les écueils émergent de plus en plus au-dessus de l'eau. Ce sont maintenant de grosses masses granitiques, d'un gris sombre, dépassant de huit ou dix mètres la surface des vagues. Ces blocs affectent les formes les plus variées et les plus inattendues : gros cylindres, tourelles, cônes, pyramides, silhouettes fantastiques. Leurs sommets seuls sont recouverts d'une mince couche de terre végétale dans laquelle ont poussé des mousses et des lianes ; leur base est minée par les eaux de la mer. Le *Château-Renard* nous remorque sans hésitation au milieu de ce chaos de roches, derrière lesquelles il disparaît parfois, tant le chemin est tortueux. Après une heure environ de cette navigation pénible, nous jetons l'ancre au milieu de la baie d'Along, où nous jouissons d'un spectacle admirable.

Tout autour de nous et à plusieurs milles, les roches grises que nous venons de traverser forment comme une ceinture de granit. Dans l'immense bassin qu'elles limitent, la mer, d'un bleu verdâtre, est unie comme une glace. A peine, tout au loin, trace-t-elle un léger sillon d'écume blanche à la base des blocs de granit qui limitent l'horizon.

Reposant sur leurs ancres, au milieu de ces eaux calmes, les huit navires de guerre de l'escadre nous attendent sur une même ligne. En avant se tient le cuirassé amiral, portant à l'arrière le fanion tricolore et à son grand mât la longue et étroite flamme de guerre. L'amiral Courbet est à son bord. Les coques des bateaux, peintes en blanc éclatant, s'enlèvent vigoureusement sur le fond gris des roches. Autour d'elles circulent constamment les vedettes à vapeur de l'escadre, apportant des ordres, les canots à rames des officiers de marine, et les embarcations du pays dont les voiles de nattes, gonflées par la brise, ressemblent à de grandes ailes de papillons.

C'est à la baie d'Along que nous devons quitter l'*Annamite*, pour embarquer sur le *Dracq*, petit aviso de la flotte dont le tirant d'eau, moins considérable, nous permettra d'atteindre Haï-phong. Le transbordement des troupes se fait le 18 février. Tous les canots des navires de l'escadre ont été réquisitionnés. Ils accostent l'*Annamite* six par six. Les soldats y descendent avec leurs sacs et leurs armes ; les six canots, une fois chargés, s'éloignent remorqués à la file indienne par une toute petite vedette à vapeur.

Le *Dracq* lève l'ancre à quatre heures du soir ; nous quittons la baie d'Along en abandonnant nos chevaux, nos ordonnances et tout le matériel d'ambulance, qui ne pourront être transbordés que plus tard. Pendant une demi-heure nous voguons au milieu des roches. Il faut la grande habitude que le pilote a de cette route pour que nous ne touchions pas, tant les écueils sont nombreux et le passage étroit. Pour ajouter encore aux difficultés de la navigation, les nuages s'amoncellent et nous enveloppent d'une telle brume qu'il est impossible d'y voir autour de soi. De temps en temps nous sommes assaillis par des averses qui nous trempent jusqu'aux os, malgré les caoutchoucs dont nous nous sommes munis.

Nous entrons dans le fleuve Rouge à la nuit tombante. La navigation y est encore plus difficile que dans la baie ; près de son embouchure, ce fleuve charrie une si grande quantité de sable et de vase, que très souvent sa profondeur s'en trouve modifiée d'un jour à l'autre : on se heurte à un banc de sable dans l'endroit même où la veille on était passé par six ou sept mètres de fond. On conçoit que, dans ces conditions, il faille veiller. Aussi le commandant du bateau et le pilote sont-ils en permanence sur la passerelle : ils modifient à chaque instant la marche du navire, en se guidant sur la boussole, car on n'y voit plus goutte.

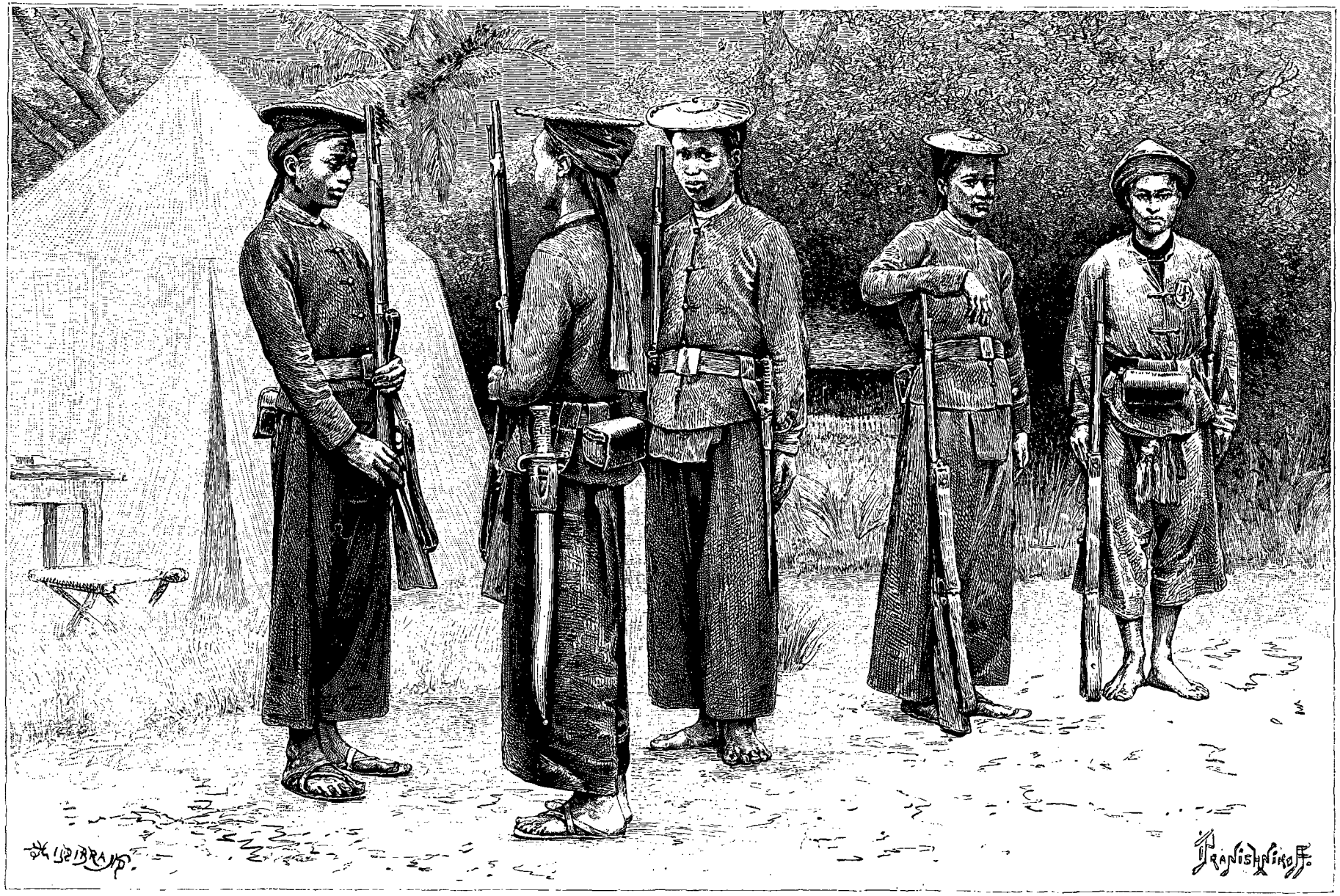
Nous devions continuer jusqu'à Haï-phong, mais cette nuit noire nous oblige à jeter l'ancre en plein fleuve : la quille du bâtiment laboure la vase sur une profondeur de 16 centimètres et il ne serait plus prudent d'avancer.

Le lendemain nous dérapons au point du jour. La brume s'est dissipée, et je puis pour la première fois apercevoir un coin de ce Tonkin dont on parle tant en France. La première impression n'est guère favorable. Les eaux boueuses du fleuve Rouge, dont la largeur atteint plus de 800 mètres, coulent entre deux berges de terre argileuse très basses, sous un ciel gris et maussade. La campagne absolument plate est bornée à l'horizon par de hautes montagnes bleuâtres, à demi voilées sous de petites nuées flottantes.

Le fleuve fait un coude brusque, et tout à coup nous apercevons au loin un amas de maisons blanches bâties le long du rivage : c'est Haï-phong.

A voir de loin Haï-phong, en arrivant ainsi par le fleuve, on croirait que c'est une grande ville. Tout contre le quai sont construits l'hôpital, la maison du commissaire de la marine, la demeure du résident de France, les magasins du port et une ou deux maisonnettes en bois à un seul étage, décorées du nom pompeux d'hôtels. Les façades de toutes ces constructions d'assez belle apparence sont disposées sur une seule ligne, faisant face au fleuve. Elles sont entourées de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tirailleurs tonkinois.

Tirailleur cochinchinois.

Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie (voy. p. 5).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gentils jardins plantés d'arbres. Tout auprès, le long du bord de l'eau, sont amarrés une grande quantité de canots, de jonques du pays et de chalands. De petits bateaux à vapeur et des embarcations à rames sillonnent le fleuve dans toutes les directions. On se croirait presque dans un port important. Mais, une fois à terre, l'illusion cesse : derrière ces quelques maisons et ces frais jardins s'étendent des terrains vagues qui confinent à la ville annamite. Les débordements du fleuve ont transformé ces terrains en vastes marécages à moitié couverts d'eau aux heures de la marée et qui dégagent une odeur infecte.

Le village annamite est composé d'une centaine de cabanes, basses, d'un aspect misérable, recouvertes de paillotes, et dont les murs, construits avec un clayonnage en bambous enduit des deux côtés de terre gâchée, menacent ruine. Les rues, dont jamais on ne balaye les immondices, sont étroites, couvertes de flaques d'eau puantes. Une foule de ces affreux petits porcs tonkinois, gros comme des bouledogues, au ventre pendant, au dos ensellé, les parcourent en liberté, en compagnie de chiens hargneux qui ont une vague ressemblance avec nos chiens de bergers. Les habitants sont de pauvres coulis employés aux plus rudes travaux du port. Ils sont à peine vêtus avec des loques rapiécées d'une propreté plus que douteuse, et ils se montrent, pour la plupart, couverts de vermine.

L'hôpital de Haï-phong, que nous sommes allés visiter, peut contenir environ deux cents lits. Il est installé dans de grands bâtiments en briques qui ne comprennent qu'un rez-de-chaussée. Les planchers des salles sont construits à 60 centimètres du sol sur de petits piliers en maçonnerie. De cette façon, l'air circule entre le sol et les planches, qui sont préservées de l'humidité. Tout autour de chaque bâtiment court une spacieuse véranda qui repose sur un système de colonnes. Cette véranda constitue un promenoir couvert pour les malades, tout en empêchant les rayons du soleil de venir surchauffer les murs des salles.

Chaque malade a un lit de fer avec un sommier, un matelas, un traversin, des draps et une moustiquaire. Le service est fait par des médecins de la marine et des sœurs de charité. L'hôpital possède des salles de bains et de douches et une pharmacie abondamment pourvue de tous les médicaments nécessaires.

Parmi les blessés des dernières affaires, nous avons vu un grand nombre de ces tirailleurs annamites venus de Saïgon qui ont perdu tant de monde à l'attaque de Son-tay. Ces soldats indigènes forment dans notre colonie de Cochinchine un corps de troupes analogue aux régiments de tirailleurs algériens. Comme ces derniers, ils sont commandés par des officiers français et des cadres de sous-officiers recrutés en partie parmi les Français, en partie parmi les indigènes. Leur uniforme est assez coquet : ils ont une petite blouse d'étoffe noire ne dépassant pas les hanches, un pantalon long et large de même couleur, une ceinture rouge formant en avant un gros nœud dont les pans descendent à mi-cuisses. Ils sont coiffés d'un chapeau rond et plat en bambou, recouvert d'une couche de laque et enjolivé d'ornements de cuivre. Comme tous les Annamites, ils portent les cheveux longs, relevés derrière la tête sous la forme d'un petit chignon, qui lui-même est fixé par un peigne d'écaille ou de bois. Du chapeau pendent deux brides d'étoffe rouge qui se nouent derrière la tête ou s'entre-croisent sous le chignon. Cette coiffure donne aux soldats annamites un faux air d'amazone, d'autant plus qu'ils sont imberbes, comme presque tous leurs compatriotes.

Les tirailleurs cochinchinois ont été envoyés de Saïgon pour prendre part à l'expédition de Son-tay. Ils ont fait le coup de feu côte à côte avec les premiers bataillons de tirailleurs algériens envoyés au Tonkin. Lorsque nos grands turcos, au teint cuivré, ont vu pour la première fois manœuvrer ces petits indigènes à chignon, ils se sont mis à éclater de rire en s'écriant :

« *Melé*, *melé* (bon, bon ! Soldats-mam'selles !) »

Les « soldats-demoiselles » ont fourni leurs preuves à l'attaque de Son-tay, et le nombre de leurs blessés soignés à l'hôpital de Haï-phong montre qu'ils n'ont pas boudé au feu.

Tout au début de la guerre du Tonkin, on a tenté d'organiser, sur le modèle des tirailleurs saïgonais, un corps de soldats tonkinois, auxquels on a donné un costume différent. Les Tonkinois portent une blouse de toile blanche à parements de drap rouge, un pantalon bleu qui leur vient seulement à mi-jambes, un chapeau de forme conique peint de cercles concentriques, alternativement bleus, blancs et rouges. On leur a cousu sur la blouse, du côté gauche de la poitrine, un petit morceau de coton blanc sur lequel on a inscrit en noir leur numéro matricule. Comme les Cochinchinois, ils sont armés du sabre droit d'infanterie et du fusil. Ils vont pieds et jambes nus [1].

Nous ne faisons pas long séjour à Haï-phong : le lendemain de notre arrivée, nous recevons l'ordre de partir pour Hanoï à bord du *Pélican*, petit remorqueur à vapeur, grand comme la moitié d'un bateau-mouche parisien. L'ordre arrive à huit heures ; il faut nous embarquer à dix. Pas une minute à perdre ; pendant que les uns préparent les vivres, les autres s'occupent de faire transporter les bagages. L'ambulance est scindée ; le bateau est trop petit pour nous contenir tous. Cinq seulement prennent place à bord. Un coup de sifflet, et nous voilà partis, remorquant une jonque annamite remplie par nos bagages. Ces grandes jonques sont munies à l'avant, de chaque côté de la proue, de deux gros yeux peints en blanc qui leur donnent un faux air de poisson échoué.

Nous entrons dans le Song-tan-bach, affluent du fleuve Rouge, qui traverse le faubourg de Haï-phong, et bientôt nous voyons se dérouler d'immenses plaines

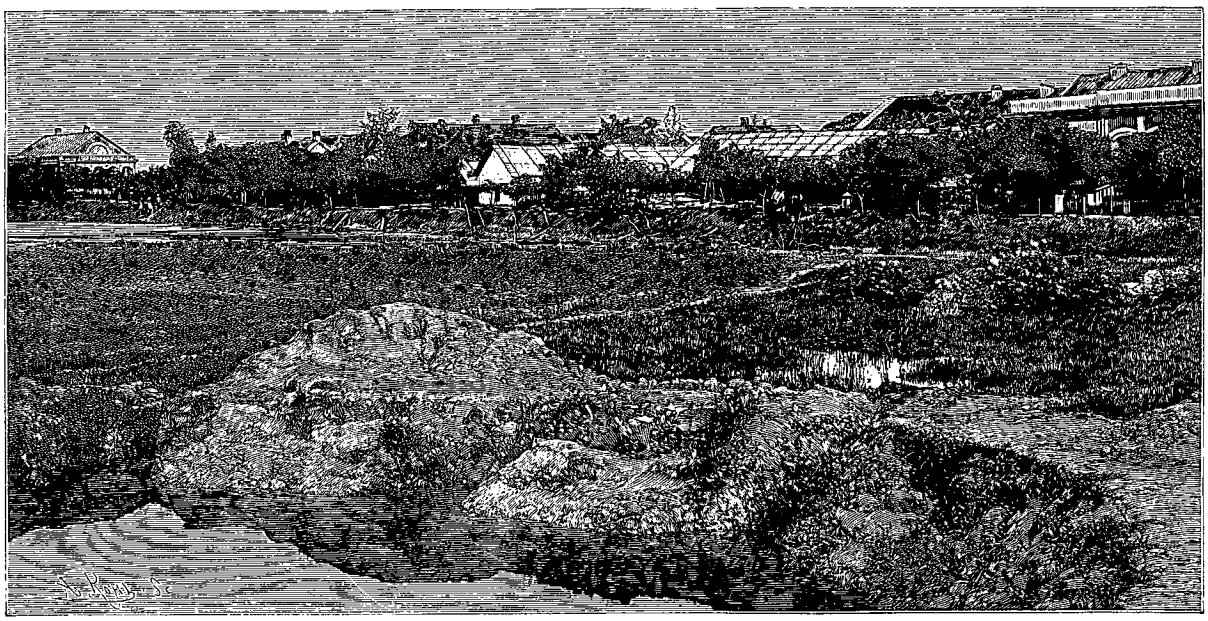
1. Depuis l'organisation définitive des tirailleurs tonkinois ou régiments constitués, ces derniers portent le même uniforme que les tirailleurs saïgonais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couvertes de champs de riz, de canne à sucre, de patates et de maïs. Les touffes de riz, encore vertes, disparaissent à moitié sous une mince nappe d'eau. Pour retenir cette eau, absolument nécessaire à la culture de la plante, le champ de riz est entouré d'une petite bordure de terre élevée de 30 à 40 centimètres au-dessus de la rizière, et qui marque en même temps les limites de la propriété. Le terrain est extrêmement morcelé : chaque champ de riz ne dépasse pas une surface de 2 ou 3 ares. En revanche, il n'y a pas un pouce perdu de terre cultivable ; partout le sol est remué et fouillé, comme le sont, en France, les grands jardins maraîchers des environs de Paris.

Le terrain est formé de glaise rougeâtre, sans un caillou. Le fleuve, qui s'est creusé un lit dans cette glaise, court entre deux berges très peu élevées, de sorte que, dans ce pays plat, les inondations sont extrêmement fréquentes. A l'époque des hautes eaux, toutes les rizières doivent être recouvertes. Aussi ne voit-on pas de routes dans la campagne, mais de grandes digues élevées de 1 mètre à 1 m. 50 au-dessus du sol. Ces digues sont les seuls chemins que suivent les naturels pour se transporter d'un village à l'autre. Elles sont très étroites, et les plus importantes ne mesurent pas plus de 4 m. 50 de largeur.

Les bords du fleuve sont extrêmement peuplés ; de distance en distance, nous rencontrons un village formé par de petites maisons carrées dont les murs en torchis sont recouverts de paillotes. Les habitants, à peine vêtus de haillons rapiécés, sont accroupis devant leurs cases, leurs grands bras pendant le long du corps. De la distance où nous les voyons, on les prendrait, grâce à cette posture, plutôt pour des singes que pour des hommes. Les habitations sont construites au milieu



Haï-phong : Concession française en 1884. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

de petits bois d'aréquiers et sont entourées de grandes haies de bambous épineux. Chaque fois que nous passons devant un village, les chiens viennent en troupe aboyer contre notre bateau, et une foule d'enfants, en costume d'archanges, nous poursuivent de leurs cris assourdissants :

« *Ong quan! ong quan! sinon sapèque!* (Monsieur, monsieur, donne un sou!) »

Les environs du fleuve paraissent être extrêmement giboyeux ; à chaque instant, le bateau fait lever des bandes de bécassines, de canards sauvages et d'aigrettes blanches. Ces dernières ont un vol très curieux : elles tendent leurs longues pattes et leur grand cou sur une même ligne droite, si bien que, en les regardant d'un peu loin, elles font l'effet d'un bâton blanc garni de chaque côté d'une paire d'ailes.

L'équipage de notre petit bateau se compose seulement d'un quartier-maître de la marine et d'un pilote annamite qui tient la barre. Le cours de l'eau devient très sinueux, et notre pilote est inquiet. Il est constamment à l'avant, et sonde le fond avec un long bambou.

Nous venons de passer près de deux grosses jonques, chargées de munitions et de troupes, qui sont échouées dans la vase. Elles attendent la marée, qui chaque jour se fait sentir très haut dans le fleuve et qui viendra les remettre à flot. Ces arrêts forcés dans la boue sont chose commune dans ces parages.

La nuit vient très rapidement. Il n'y a pas de crépuscule au Tonkin ; en une demi-heure il fait nuit noire.

Une fois le bateau ancré solidement au milieu du fleuve, nous nous empilons à cinq dans une petite cabine qui ne mesure pas plus de 2 mètres carrés, et nous essayons de dormir, étendus sur le plancher, dans nos couvertures.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain nous nous réveillons moulus et transis; il tombe une pluie froide et fine qui nous transperce et nous gèle. On n'y voit pas à deux pas. Sur nos têtes, un ciel gris de plomb; sous nos pieds, les eaux rouge sale du fleuve. Tout cela est d'une tristesse navrante. Heureusement la pluie cesse et un rayon de soleil vient, en nous séchant, nous apporter un peu de gaieté.

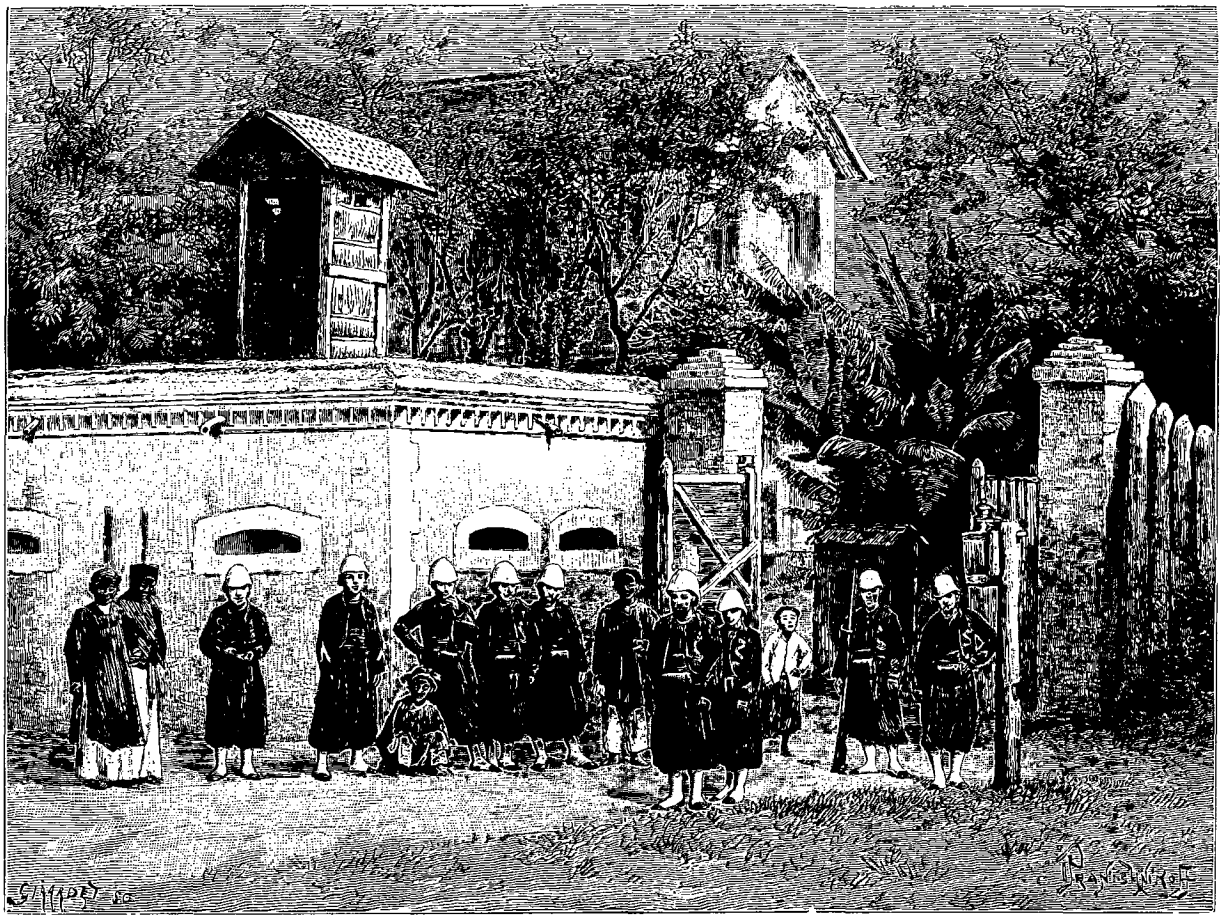
Nous comptions arriver à Hanoï à six heures du soir: nous jetons l'ancre à onze heures seulement. Nous avons mis deux jours pleins pour aller de Haï-phong à Hanoï. Il est trop tard pour descendre dans la ville: nous allons dormir une deuxième et dernière fois dans notre étroite cabine.

II

Hanoï. — Le quai de débarquement. — La Concession. — M. Trois et les boys annamites. — Tailleurs indigènes. — Les incrustateurs et l'industrie de l'incrustation. — Un porc musclé. — Charcutier ambulant. — Vêtements, bijoux et coiffures des femmes annamites. — Hanoï la nuit.

Le jour avait à peine paru que nous quittions nos couvertures pour monter sur le pont du bateau et jouir du coup d'œil de la rade.

Le fleuve Rouge, dont la largeur atteint 1 kilomètre



Hanoï : poste de soldats à l'entrée de la Concession. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

en face de Hanoï, présente à cet endroit une berge élevée de 2 ou 3 mètres, d'un accès difficile. Sur cette berge, parallèlement au fleuve, court une allée bordée de badamiers, derrière laquelle nous apercevons les bâtiments de la Concession française, rangés côte à côte et presque sur la même ligne. C'est d'abord, tout à fait en aval, l'ancienne caserne d'infanterie de marine, grande bâtisse à deux étages dont on a fait un hôpital, puis de petites paillotes servant de magasins aux vivres. A côté s'étendent trois grands bâtiments à deux étages où logent le général en chef, l'état-major et le directeur des affaires civiles. Plus loin, en amont de la Concession, le rivage est couvert par un fouillis de petites cases en bambous d'aspect malpropre. De distance en distance émerge une petite pagode bâtie en briques, dont les murs blanchis à la chaux et le toit sculpté contrastent avec ces misérables huttes. Plus loin encore, toujours en remontant le cours de l'eau, et tout à l'extrémité de la ligne formée le long du bord du fleuve par les paillotes annamites, on voit un grand monument carré dont le toit en terrasse est surmonté d'un pavillon tricolore. C'est le bâtiment de la douane, distant d'au moins 1 kilomètre et demi de la Concession, et qui forme l'extrême pointe de la ville au niveau du fleuve.

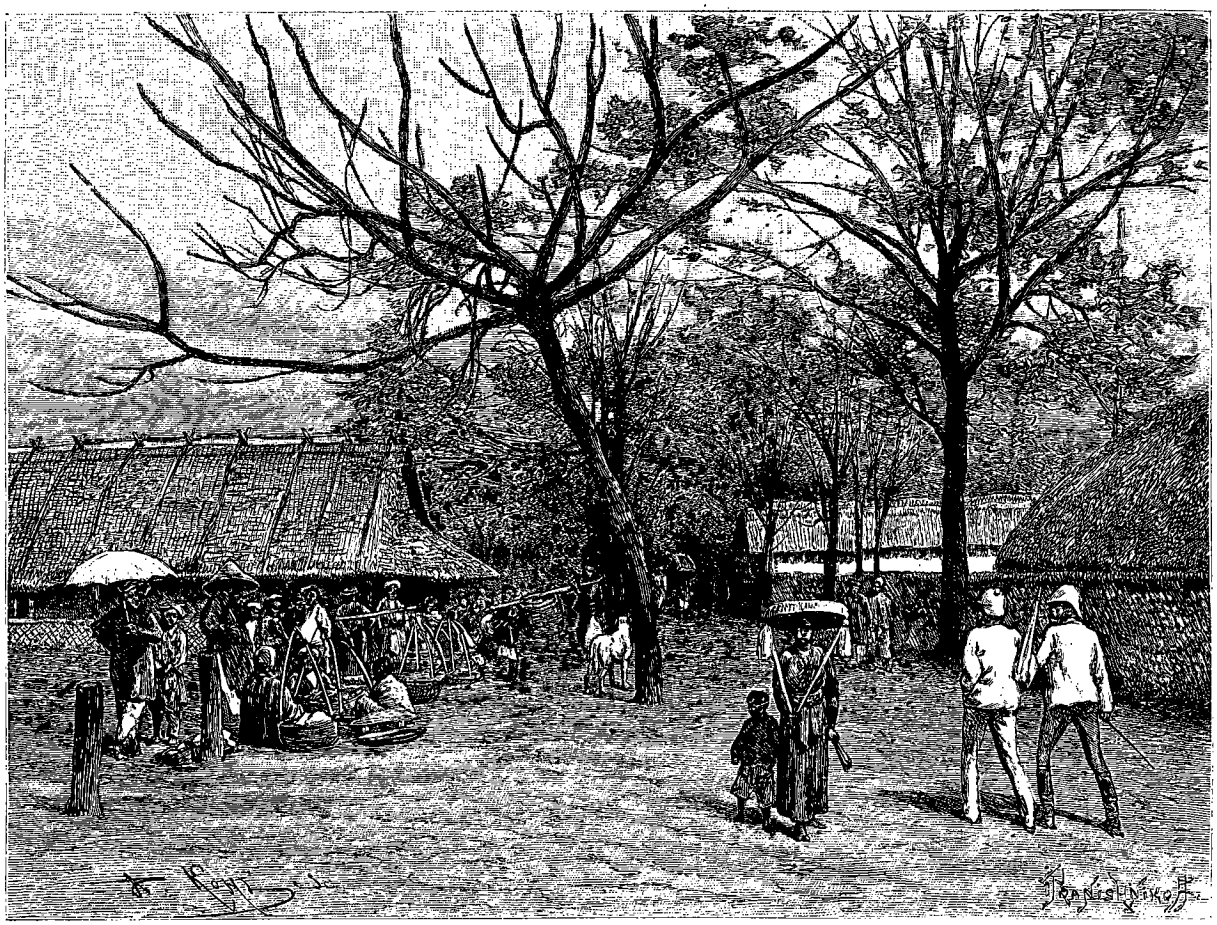
Le fleuve Rouge est très profond. Les bateaux peuvent être amarrés à quai, mais rien n'est installé pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

atterrir, si bien qu'après avoir enfoncé jusqu'aux mollets dans une boue noire et gluante, nous manquons dix fois de nous rompre le cou en montant sur la berge par les marches d'escalier qu'on a taillées, tant bien que mal, à coups de bêche dans la glaise.

Le quai de débarquement présente en ce moment une animation extraordinaire : plus de trois cents coulis indigènes sont employés au déchargement des bateaux qui arrivent à chaque instant de la baie d'Along, amenant des troupes ou du matériel. On leur a cousu, sur la loque rapiécée qui leur tient lieu de blouse, un petit carré blanc muni d'un numéro ou d'une inscription indiquant le service auquel ils appartiennent (intendance, état-major, ambulances, etc.). Chaque couli est porteur d'un long bambou et d'une corde. Pour enlever un ballot, il faut deux coulis ; ils attachent le fardeau avec leur corde au milieu du bambou, dont ils prennent chacun une extrémité sur l'épaule. Quand la charge est trop lourde, on prend quatre porteurs, qui croisent leurs deux bambous en X et suspendent le ballot au niveau de l'entre-croisement.

Tous les transports se font ainsi à dos d'hommes. Les voitures sont absolument inconnues ici. D'ailleurs les petites digues surélevées qui constituent les seuls che-



Allée principale de la Concession (voy. p. 8). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

mins des indigènes dans la campagne, seraient beaucoup trop étroites pour recevoir un véhicule à roues.

Le terrain de la Concession française est clos de tous côtés par une palissade de 2 mètres de hauteur, faite avec des pieux pointus enfoncés en terre. Entre ces pieux sont ménagées de petites meurtrières à travers lesquelles, il n'y a pas bien longtemps encore, des sentinelles surveillaient la campagne.

Avant les affaires de Son-tay, il y a de cela un mois à peine, les Pavillons-Noirs, rentrés à Hanoï après la mort du commandant Rivière, venaient la nuit piller et incendier les maisons à deux pas de la Concession. Il était défendu à la petite garnison française de sortir de l'enceinte une fois le soir venu, et, lorsqu'il fallait porter des vivres au poste de la citadelle, à l'autre bout de la ville, les coulis du convoi étaient escortés par une demi-compagnie de soldats, fusils chargés, de peur d'une attaque.

L'enceinte de la Concession ne mesure pas plus de 1 kilomètre de longueur sur 300 ou 400 mètres de large. On y entre par une grande porte à deux battants que l'on ferme le soir. Cette porte est gardée par un poste de quinze à vingt hommes, qui logent à côté, dans un corps de garde en maçonnerie. Les murs de ce bâtiment sont percés de meurtrières comme la palissade. Il a un toit en terrasse, sur lequel se dresse une petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guérite faite en feuilles de palmiers. La nuit, lorsque les portes sont fermées, une sentinelle veille dans cette guérite ; elle interpelle les arrivants à distance et ne laisse approcher que ceux qui sont munis du mot de passe.

La porte de la concession une fois franchie, nous nous trouvons devant une grande allée plantée d'arbres tracée parallèlement au fleuve Rouge. A gauche s'étend la ligne des bâtiments que nous avons déjà aperçus du fleuve ; à droite, l'allée longe des constructions de plus modeste apparence recouvertes de toits en paillotes.

Dans une de ces petites maisons demeurent les quatre médecins de marine qui sont installés au Tonkin, depuis le commencement de la guerre, pour faire le service de l'hôpital de Hanoï. Ces messieurs nous reçoivent avec la plus grande cordialité. Ils nous apprennent que la Concession et la citadelle regorgent de troupes et qu'on ne sait plus où loger les officiers. « Le médecin en chef des ambulances et l'intendant du corps expéditionnaire, qui sont arrivés depuis un jour, campent sous un escalier. Vous n'avez plus qu'une ressource, ajoutent gracieusement nos confrères, c'est de partager notre paillote. »

Nous acceptons avec d'autant plus de reconnaissance que nous aurons plus d'une fois besoin de recourir à l'expérience de nos hôtes pour nous procurer les différents objets indispensables à une première installation. A peine sommes-nous arrivés, que déjà nous les accablons de questions : « Comment allons-nous vivre ? Faudra-t-il que nous fassions notre cuisine nous-mêmes ? Et un lit ? Est-ce que nous trouverons ce qu'il faut pour nous coucher cette nuit ?

— C'est bien simple, dit un de nos nouveaux amis : prenez mon boy[1]. Il jargonne un peu de français.

Boys au service des Français. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Il vous accompagnera en ville pour vos différentes emplettes. »

Tout en parlant, il frappe un coup sec sur un gong chinois placé dans un coin, et, à l'instant même, arrive en courant un petit garçon indigène de douze à quinze ans, qui nous gratifie d'un « bonjour, cap'taine » retentissant, en faisant le salut militaire.

« Il faut que je vous prévienne, nous dit en riant notre ami, que, pour les Annamites, tous les officiers, depuis le sous-lieutenant jusqu'au général inclus, s'appellent capitaines. Allons, Ba, prépare-toi. Tu vas accompagner ces messieurs en ville.

— Bien, cap'taine », et il disparaît.

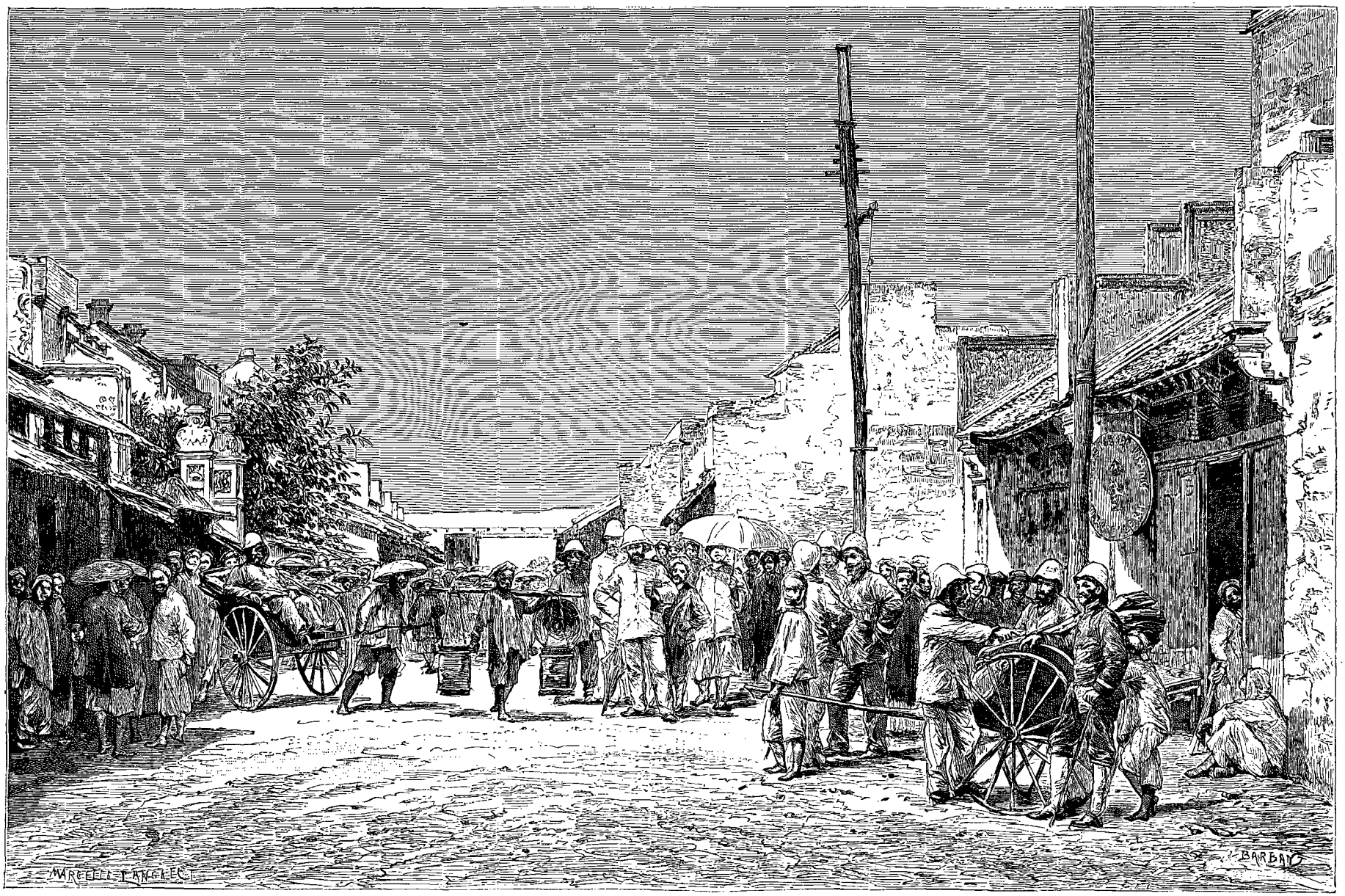
« Mon boy, reprend le docteur X..., s'appelle Ba, ce qui veut dire « trois » en langue annamite. Les indigènes n'ont pas de prénoms ; chez leurs parents on les désigne par le numéro d'ordre dans lequel ils sont venus au monde. Ba est le troisième venu. Ses parents s'appellent N'guyen-Van-Xi, mais il cache avec soin son nom de famille, comme du reste tous les boys annamites.

— C'est assez extraordinaire.

— Vous comprendrez facilement pourquoi au contraire, quand vous serez au courant des mœurs du pays. Ces boys au service des Européens sont, pour la plupart, de petits vauriens sur qui il faut avoir en tout temps l'œil ouvert. Ils ne couchent pas à la maison, mais en ville, et leur plus grande occupation, une fois leur service fini, est de jouer aux cartes ou au bacouën, car le jeu est la passion dominante des Annamites. Ils vous volent tant qu'ils peuvent, et, lorsqu'ils se voient découverts, ils filent pour ne plus revenir. Une fois qu'ils sont en fuite, il est bien difficile de les pincer ; ces indigènes se ressemblent tous : allez donc retrouver votre voleur dans la foule ! Et comment vous

1. Domestique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Résidence française à Hanoï (voy. p. 12). — Dessin de Mlle Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaindre si vous ne connaissez pas son nom de famille? Voilà pourquoi ils le cachent avec tant de soin.

— Pourquoi vous servez-vous de pareils garnements?

— Par la raison toute simple qu'il nous est impossible de faire autrement. C'est dur à dire : mais ces petits vauriens que nous traitons de sauvages apprennent ce qu'il faut de français pour nous comprendre en bien moins de temps que nous n'en mettrions, nous, pour nous faire entendre dans leur langue.

« Il y a trois mois, le nommé Ba que vous venez de voir ne savait pas un seul mot de français et n'entendait absolument rien à mon service. Maintenant, non seulement il me comprend, mais il cuisine comme un vrai cordon-bleu et me repasse mes chemises et mes faux-cols comme la meilleure lingère. C'est un coquin, mais je ne puis pas me passer de lui, et si je le prenais la main dans un de mes tiroirs, je crois, ma parole, que je fermerais les yeux, pour ne pas le chasser, tant il m'est indispensable. »

M. Trois est revenu sur ces entrefaites. Il est coiffé d'un grand chapeau en bambous en forme de cône, sous lequel sa petite tête disparaît tout entière comme sous un immense éteignoir. A ce chapeau sont attachées de grandes brides en crépon rouge, larges comme la main et réunies en un gros nœud au devant et au milieu de la poitrine. Par-dessus la veste blanche de tout à l'heure, il a passé une espèce de tunique faite en étoffe de soie moirée à mailles espacées comme du tulle. Cette tunique est fendue de chaque côté comme une chemise. Elle a des manches très étroites et un col droit boutonné sur le devant.

Ba en grand costume. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Ba porte au-dessous une large ceinture de soie rouge à laquelle est attachée, au niveau de la hanche droite, une belle bourse brodée de perles de verre et de filigrane d'or. Il est chaussé de bas bien blancs et de souliers de fabrication française. Il porte un immense parapluie de même provenance que les souliers.

Derrière lui se tient timidement un gamin de sept ou huit ans pauvrement vêtu d'une étoffe grossière de couleur brune et portant un grand panier vide.

« Ba vous a fait les honneurs de son beau costume, nous dit notre ami X... ; il est vêtu comme un vrai mandarin, et pour ce fait, si nous n'étions pas les maîtres du pays et s'il existait encore une justice annamite, il recevrait au moins cent coups de cadouille.

— Quoi ! nous écrions-nous, on n'a donc pas le droit de porter ici le vêtement que l'on veut?

— Eh non! répond notre hôte; le vêtement est réglé par le code annamite d'une façon absolument minutieuse, et vous vous en rendrez compte plus tard.

« Il est défendu à un simple boy de porter une tunique de cette soie et surtout de la porter aussi longue. Ce fils de couli se prélasse en ce moment dans un costume de fonctionnaire. Il devrait porter simplement le modeste *léo* de toile grossière que vous voyez sur le dos du pauvre hère qui l'accompagne. Il serait bâtonné par le juge annamite d'après le principe qui ferait incarcérer en France un paysan revêtu d'un costume de préfet. Mais les lois du pays sont lettre morte à cause de la guerre, et mon cuisinier, vaniteux comme tous ceux de sa race, en a profité pour revêtir un costume qu'il n'a pas le droit de porter, mais qui en impose au vulgaire. C'est pour cela que vous le voyez muni de ce gigantesque parapluie. Le parapluie est ici l'insigne du commandement. Quand un mandarin paraît en public, le nombre des parasols qu'on porte à sa suite indique son grade, tout comme le nombre des galons portés sur la manche indique celui de nos officiers. »

Nous sortons de la Concession pilotés par le brillant Ba et suivis respectueusement, à quatre pas, par le petit domestique, vêtu de bure, qui trottine, pieds nus, son panier sur la tête. Nous prenons une grande digue bordée d'un côté par de misérables paillotes et de l'autre par une grande flaque d'eau couverte de larges feuilles de nénuphar.

La Concession est située près de la ville, mais hors de son enceinte. Autrefois Hanoï était entourée d'une muraille et d'un fossé plein d'eau. Aujourd'hui il ne reste plus, comme spécimen de ces fortifications, du côté du fleuve, qu'une porte formée par deux grandes colonnes en briques surmontées de deux dragons sculptés.

Cette porte une fois franchie, on trouve une grande avenue plantée d'arbres et bordée par de petites *cagnas* en paillotes : c'est la rue des Incrustateurs.

Les tailleurs du cru tiennent boutique dans cette rue. Ce sont eux qui vont avoir notre première visite, et pour cause : quand nous sommes partis de France, nous n'avions que des notions très vagues sur le Tonkin; je ne sais pourquoi, nous nous étions figuré que son climat ressemblait à celui de la Cochinchine et que nous allions subir toute l'année la grande chaleur; aussi n'avions-nous apporté, outre nos uniformes de France qui sont peu commodes, que des vêtements très légers. Dès notre arrivée dans la baie d'Along, en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

février, nous avons été désagréablement surpris par le froid et la pluie. L'hiver il ne gèle jamais pour ainsi dire au Tonkin, mais il y a des jours où le thermomètre descend à deux ou trois degrés au-dessus de zéro. Nos vêtements de toile apportés d'Europe devenaient insuffisants. Heureusement, en arrivant à Hanoï, nous avons trouvé nos confrères de la marine vêtus de superbes complets de flanelle qui leur avaient été fabriqués par des tailleurs annamites, et nous nous sommes empressés d'imiter leur exemple.

La boutique d'un tailleur ressemble à celles de tous les petits commerçants de Hanoï. Elle est installée dans une paillote assez semblable à un grand hangar qui serait ouvert du côté donnant sur la rue. La paillote est divisée en deux compartiments dans le sens de sa longueur par une cloison faite en treillis de bambous. La boutique et l'atelier donnent sur la rue; de l'autre côté de la cloison est ménagée la chambre de la famille.

Nous avons trouvé nos artistes assis les jambes croisées sur leur table de travail, comme les tailleurs de tous les pays. Ba leur explique ce que nous voulons et leur laisse un de nos vêtements comme modèle. Ils lui disent que moyennant sept piastres (trente francs environ) ils nous confectionneront, dans l'espace de deux jours, un vêtement complet de même forme, en flanelle bleue de Saïgon. C'est vraiment pour rien, et je conseille à nos camarades qui iront au Tonkin d'attendre, pour monter leurs garde-robes, qu'ils puissent traiter avec un tailleur de Hanoï.

La rue des Incrustateurs tire son nom d'une des principales industries du pays, l'incrustation de nacre sur bois précieux.

Les ouvriers qui se livrent à cette sorte de travail sont de véritables artistes. On commence à connaître en France quelques-unes de leurs œuvres, mais ce dont on ne se rend pas compte, lorsqu'on ne les a pas vus opérer, c'est de la patience, du temps, de l'habileté manuelle qu'ils sont obligés de dépenser pour créer ces meubles aux incrustations chatoyantes, ces coffrets couverts de charmantes fleurs et de délicieuses arabesques, avec les outils grossiers dont ils disposent.

L'industrie de l'incrustation occupe plusieurs catégories d'ouvriers qui ont chacune leur spécialité. Les différentes parties du meuble ou de l'objet à incruster sont d'abord travaillées et assemblées par des ébénistes spéciaux. L'assemblage des planches se fait sans clous, avec un système d'emboîtement réciproque et une sorte de colle dans laquelle il entre de la laque. Les bois qui servent pour les incrustations sont de deux sortes : c'est, ou bien une espèce de palissandre qui porte dans le pays le nom de *trac* ou *tiac*, ou bien une variété d'ébène très rare qu'on récolte dans les forêts du Haut-Tonkin. L'ébène, appelée *moun* dans le pays, est beaucoup plus estimée pour ce genre de travail, parce qu'elle est d'un grain plus dense et qu'elle garde par conséquent beaucoup mieux la nacre. De plus, sa couleur d'un noir d'encre fait mieux ressortir les reflets de l'incrustation que la teinte violette du trac. Aussi les objets incrustés sur moun se payent-ils au Tonkin trois fois plus cher que les mêmes objets incrustés sur palissandre.

Incrustateur redressant sa lime. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Après qu'il a été assemblé par l'ébéniste, le meuble à incruster passe chez le dessinateur. Celui-ci fait les croquis de l'ornementation en nacre sur des bandes de papier à calquer et les adresse avec le meuble à l'incrustateur.

L'incrustateur décalque ces croquis sur les planches mêmes du meuble et choisit les nacres nécessaires pour les exécuter.

La nacre qui sert pour les incrustations est fournie par de grosses coquilles-casques qui ont les dimensions d'une tête d'enfant. Ces coquilles se pêchent sur les côtes de l'île de Poulo-Condor et se payent environ soixante-quinze centimes pièce rendues à Hanoï. Les incrustateurs les détaillent à coups de hache en petits morceaux de deux ou trois centimètres carrés qui ont les reflets les plus variés, depuis le vert émeraude jusqu'au rose. Ils ont un réel talent pour combiner dans leurs incrustations ces différentes couleurs et pour tirer de leur contraste des effets surprenants. L'habileté d'un ouvrier se reconnaît surtout à la façon dont il répartit les reflets.

Outre les coquilles dont il vient d'être parlé, les incrustateurs utilisent encore la nacre fournie par une moule à grandes valves qu'on pêche dans certains *arroyos* de la province de Than-hoa. La nacre provenant de cette moule a des reflets vraiment extraordinaires : bleus, cuivre, violets, jaune d'or, etc.; elle est d'un prix très élevé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une fois les nacres choisies, il s'agit de donner à chacun des fragments la forme dans laquelle il doit servir à l'ornementation du meuble, puis de placer les morceaux de nacre bout à bout, comme pour une véritable mosaïque, enfin de les incruster dans le bois.

Le fragment brut est d'abord usé sur un morceau de pierre ponce pour en détacher toutes les parties opaques qui gêneraient le reflet. Puis il est saisi dans un petit étau fixé lui-même sur un gros bloc de bois. L'ouvrier, accroupi sur les talons près de ce bloc, use à la lime le morceau de nacre de façon à lui faire prendre la forme voulue.

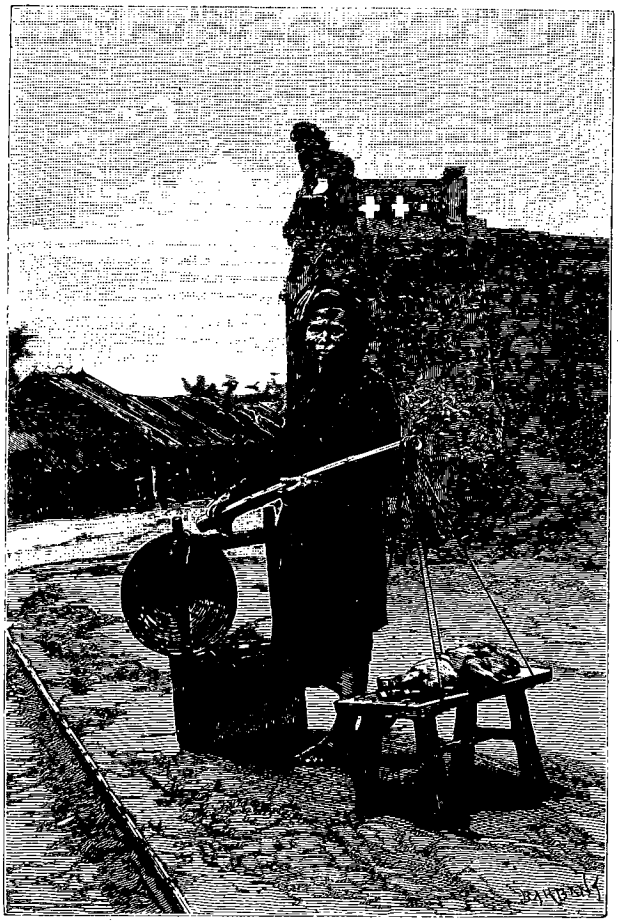
Il faut voir de quels instruments grossiers les Annamites se servent pour ce travail délicat. On se demande comment ils peuvent arriver, avec des limes grosses comme la pointe d'un crayon, à tailler de longs linéaments de nacre qui ne mesurent pas plus d'un demi-millimètre d'épaisseur et qui sont tordus comme des vrilles de vigne. Ces limes sont d'une qualité très inférieure. Très souvent l'instrument se fausse et nous voyons à chaque instant l'ouvrier s'arrêter dans son travail pour redresser sa lime en la frappant sur une enclume avec une sorte de grand couteau.

La nacre une fois taillée, il faut creuser le bois pour l'y incruster. Cette partie du travail est faite la plupart du temps par des enfants de dix à douze ans. Le dessin à exécuter a été décalqué sur le bois; les petits ouvriers creusent au burin des sillons profonds d'un millimètre, en suivant les indications du calque. Il faut une assez grande sûreté de main pour tracer ces sillons; en les faisant trop profonds ou trop larges, la nacre pourrait jouer et le travail serait médiocre.

Lorsque le dessin est sculpté en creux, on y fixe les découpures de nacre avec une colle à base de résine; on chauffe ensuite légèrement le bois pour faire fondre cette colle et en remplir tous les vides. Un coup de polissage au tampon et l'œuvre est terminée.

En sortant des paillotes des incrustateurs, nous nous dirigeons vers la ville chinoise, où se trouve située la Résidence de France. Les rues sont extrêmement animées et la population est bruyante. Des coulis passent près de nous, portant au bout de leurs bâtons de petits porcs tonkinois, étroitement ficelés, redondant de graisse, le groin enfoui dans une grande muselière conique en treillis de bambous.

Plus loin, un charcutier ambulant crie sa marchandise. Il porte tout son étalage sur l'épaule, aux deux extrémités d'un long bambou; d'un côté la petite table sur laquelle est installée la viande à débiter, de l'autre une grande boîte contenant les ustensiles: balance, couperet, couteau, etc. La balance usitée au Tonkin est l'antique romaine à un seul plateau. Les divisions correspondant aux différents poids sont marquées sur le fléau avec de petits clous de cuivre.



Charcutier ambulant. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Voici deux bourgeois, un homme et une femme. Tous deux sont vêtus d'une façon à peu près semblable. Ce qui m'a le plus frappé en arrivant dans cet étrange pays, c'est la difficulté qu'on éprouve dans les premiers temps à reconnaître les différents sexes à première vue. La coiffure est la même des deux côtés. Le costume est à peu près identique aussi. La femme porte comme l'homme un turban, une longue tunique, un large pantalon flottant et une ceinture de couleur vive dont les pans retombent sur le devant des genoux. La physionomie est à peu près semblable, puisque les hommes n'ont pas de barbe et portent un chignon comme les femmes. Il y a cependant certaines pièces du costume qui diffèrent. Le sexe faible porte des pendants d'oreilles et des bagues. Les boucles d'oreilles ont la forme de gros boutons de chemise à double tête. Elles sont en verre coloré pour les femmes du peuple. Les filles et les femmes de mandarins ont seules le droit de porter des bijoux en métal précieux. Les bagues sont faites avec des fils d'or roulés en spirale. La mode exige qu'elles serrent fortement les doigts et soient très hautes. Certaines femmes de la haute classe ont également de grands colliers d'or ou d'argent, fabriqués avec de petites perles de métal, grosses comme des pois et enfilées les unes à côté des autres sur plusieurs rangs.

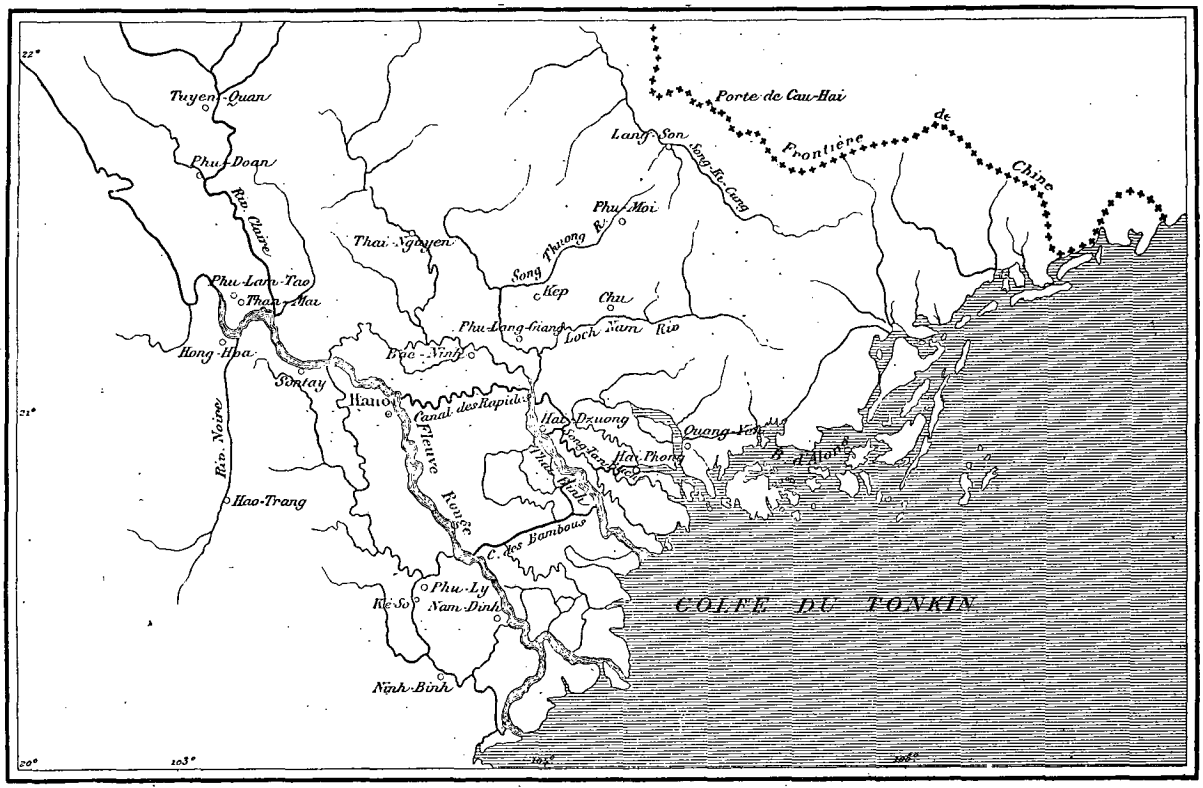
Le chapeau des Tonkinoises est monumental. Il a la forme d'un couvercle de boîte ronde, et mesure bien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

60 ou 70 centimètres de diamètre. De chaque côté s'attache un faisceau de six ou sept cordonnets de soie, épais comme des tuyaux de plume, et dont le milieu tombe en anses au-devant de la poitrine. Au point de jonction des cordonnets et du chapeau pendent de chaque côté, comme de grandes oreilles, deux énormes glands de soie noire ou écrue. Certains de ces chapeaux, qui sont artistement fabriqués avec des feuilles de palmier choisies soigneusement, et qui sont doublés à l'intérieur avec un fin treillis de joncs, coûtent fort cher, surtout lorsqu'ils sont ornés de deux grandes agrafes en argent ciselé auxquelles sont suspendus des glands de soie.

Beaucoup de femmes font coller au fond de leur chapeau une petite glace ronde qui leur sert à se mirer lorsqu'elles sont en ville et qu'elles ont besoin de donner un coup d'œil à leur turban. Le chapeau est du reste la partie de la toilette que soignent le plus les élégantes. Certaines de ces coiffures ne coûtent pas moins de dix à quinze piastres (de quarante-cinq à cinquante francs).

Quand les Annamites du peuple ne vont pas nu-pieds, ils portent une espèce de sandale qui est formée d'une semelle de cuir retenue sur le cou-de-pied par deux anses de peau. Ces anses sont garnies souvent de petits coussinets d'étoffe; elles dessinent sur le dos du pied comme un V ouvert en arrière dont l'angle se fixerait à la semelle entre le gros orteil et les autres doigts et dont les branches s'écarteraient l'une de l'autre pour



Carte générale du Tonkin au 1/2 000 000e, d'après des documents fournis par les officiers topographes du corps expéditionnaire.

gagner les bords latéraux de la sandale en passant l'une sur la base du gros orteil, l'autre en arrière des quatre derniers doigts. Les Annamites ont une curieuse façon de chausser cette sandale : ils la saisissent entre le premier et le deuxième doigt par l'angle que forment les lanières, et la fixent par un mouvement d'opposition du gros orteil, comme nous pincerions, nous, un objet entre le pouce et l'index. Cette mobilité du premier doigt du pied, qui, en outre, est notablement écarté des autres orteils, constitue un des caractères physiques de la race annamite. C'est lui qui a fait donner par les Chinois aux indigènes de notre colonie le nom de *Giao-Chi*, ce qui veut dire « pieds bifurqués ».

Les femmes portent des sandales qui sont plus élégantes que celles des hommes. Elles ont des semelles de bois recouvertes de laque noire et fortement recourbées en avant. La partie recourbée est souvent enjolivée d'ornements en relief. Il est très difficile de marcher avec ces semelles qui abandonnent le talon et claquent à chaque pas; aussi les femmes ont-elles une sorte de déhanchement qui manque de grâce.

Les sandales dont je viens de parler constituent la chaussure nationale des Annamites; il n'y a guère au Tonkin que les gens du peuple qui l'aient conservée. Les bourgeois et les mandarins sont chaussés ou bien de souliers chinois à grosses semelles et à bouts pointus, ou bien de babouches en cuir noirci, voire même de souliers européens. Les femmes de classe riche ont des espèces de mules à extrémités très pointues et très recourbées dont la forme rappelle les chaussures malaises ou cambodgiennes. La mode veut que ces mules soient moins longues et moins larges que le pied, si

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien que les élégantes peuvent y enfoncer tout au plus l'extrémité de leurs orteils; elles marchent en glissant et en traînant le pied, ce qui leur donne un peu du dandinement des femmes chinoises. Les pieds sont nus dans la chaussure. En hiver seulement, les Tonkinois portent des bas en tricot, dans lesquels le gros orteil est séparé des autres doigts.

Les Annamites sont de petite taille. Aucun de ceux qui passent auprès de nous n'a plus de 1 m. 60; leur corps un peu grêle, leurs muscles peu développés, leur donnent une apparence chétive. Ils ont le visage très élargi; leurs pommettes saillantes et leur menton court donnent à leur figure l'aspect d'un losange. La forme losangique de la face est encore accentuée par la coiffure à bandeaux plats que portent les femmes et par les plis du turban qui descendent du milieu du front chez les hommes pour recouvrir les tempes à droite et à gauche. Hommes et femmes ont le nez large et épaté, les sourcils peu fournis et les paupières bridées. Chez les gens comme il faut, ces paupières, dont l'angle externe va en se relevant vers les tempes, sont presque toujours demi-closes. Ils vous écoutent en clignant légèrement les yeux, comme s'ils étaient myopes. C'est le grand genre en Annam, prétendent ceux de mes camarades qui habitent le pays depuis longtemps. Les Annamites naissent cependant avec une vue excellente et des yeux noirs très expressifs et très beaux. Malheureusement ils sont sujets à des ophtalmies fréquentes qui leur amènent des déviations des yeux. Sur quinze Annamites que je vois dans la rue, il y en a au moins un de borgne ou de strabique. Voici une vieille femme qui passe : elle a devant ses yeux malades une large feuille de bananier fixée au sommet de la tête comme un bandeau flottant; elle rase les maisons par crainte du soleil; sur ses tempes sont appliqués deux petits emplâtres à la chaux. Ces emplâtres sont des remèdes à tous les maux qui doivent être très employés : j'ai déjà rencontré trois passants qui en portaient un sur le front, juste au-dessus des yeux. Ba, consulté, prétend que c'est pour guérir la migraine.

La couleur de la peau varie chez les Annamites dans de notables proportions : d'un blanc de cire chez les indigènes de haute caste, qui ne sortent dans la rue qu'enfermés dans leur palanquin, elle est d'un rouge d'acajou chez le couli ou le paysan qui ne craignent pas d'exposer pendant des heures leurs torses nus au soleil. Quelle que soit sa teinte, elle est bien rarement intacte. Chez le riche fonctionnaire comme chez l'homme du peuple, la gale s'y montre presque toujours; elle y trace en paix ses sillons sans que personne songe à l'en chasser; les indigènes la considèrent comme un commensal obligatoire dont la présence est l'indice d'une bonne santé. D'autres parasites foisonnent également dans leurs cheveux noirs et lisses. Quand ils deviennent trop incommodes, les Annamites se rendent volontiers les uns aux autres le service de les poursuivre et de les expulser. La chasse se fait *coram populo*, au soleil, devant la porte de la maison.

Les Tonkinois ont des cheveux superbes et d'une grande longueur : il n'est pas rare de voir des femmes dont la chevelure dénouée descend jusqu'aux talons. Elles la soignent avec beaucoup de sollicitude, la lavent fréquemment avec une décoction savonneuse, et se condamnent ensuite à rester en plein soleil, accroupies sur les talons, et les cheveux sur le dos, pour les faire sécher.

La barbe pousse très tard chez les Annamites; ils ne l'ont jamais longue ni bien fournie; aussi donnent-ils aux Européens, dont le menton est toujours très bien garni, un âge invraisemblable. Je suis sûr que la longue barbe des Français est pour quelque chose dans la crainte respectueuse qu'ils inspirent aux indigènes; c'est une des raisons pour lesquelles nos missionnaires ne se rasent jamais. En revanche et pour le même motif, les Tonkinois nous paraissent toujours moins âgés qu'ils ne le sont en réalité. Il m'arrive de donner douze ou quinze ans à des indigènes qui en ont plus de vingt.

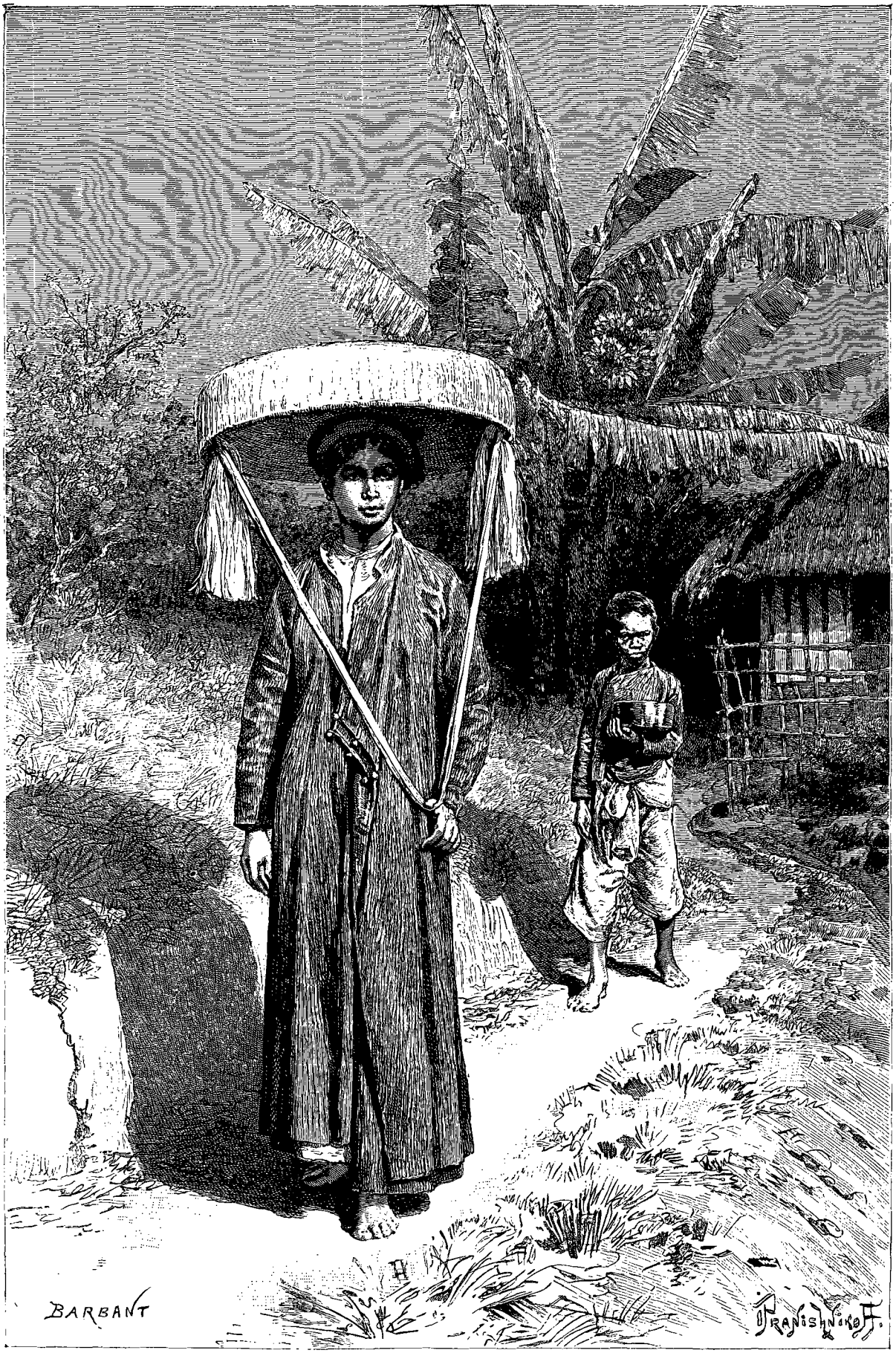
Les Tonkinois prennent rarement de l'embonpoint, comme les Chinois, mais ils éprouvent une sorte d'admiration pour les gens bien gras et bien rebondis. Un colon français, venu à la suite du corps expéditionnaire et dont l'abdomen commençait à prendre de respectables proportions, avait le don de faire retourner les Annamites chaque fois qu'il se montrait dans la rue. Les paysans qui se rendaient au marché s'arrêtaient net pour le voir passer, et les mères le montraient avec des gestes admiratifs à leurs enfants en leur disant : « *Ong ké boum leun* (Voilà le seigneur au gros ventre). »

Les femmes indigènes sont petites, mais bien faites; leurs extrémités sont assez fines, et leur visage serait charmant n'étaient leurs dents laquées en noir. Les enfants sont ravissants jusqu'à sept ou huit ans; à partir de cet âge, leur nez s'épate, leurs pommettes saillent, leurs yeux se brident et ils prennent tous les caractères de la race.

On rencontre à Hanoï beaucoup d'enfants nés à la suite de mariages entre les Chinois et les femmes annamites : ces métis sont intelligents et très vigoureux.

Chaque commerçant Chinois arrivant au Tonkin s'empresse, dès que ses moyens le lui permettent, de prendre une ou plusieurs femmes indigènes. En extrême Orient la polygamie est admise dans les mœurs. Les Célestes se marient autant par calcul que par goût : chacune des femmes qu'ils prennent les aide dans leur commerce. Très au courant des besoins et de la langue du pays, elles leur servent à tenir ou à surveiller chacun des nombreux comptoirs qu'ils établissent comme autant de succursales sur tous les points du Tonkin. Ils se créent ainsi et à peu de frais de véritables associées qui n'entrent que pour une minime part dans les bénéfices et dont le dévouement aux intérêts de la maison est sûr et à toute épreuve. Beaucoup de ces commerçants ont en outre, en Chine, des femmes et des enfants qu'ils iront retrouver plus tard après fortune faite. Ils laisseront en partant en souvenir à leurs compagnes indigènes la maison de commerce qu'ils auront fondée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tonkinoise en costume de ville. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au Tonkin, les femmes portent leurs bébés non pas assis sur le bras, mais à cheval sur la hanche; cette habitude est fâcheuse à tous les points de vue: elle dévie la taille de la mère et elle arque les jambes des enfants. Les nouveau-nés sont allaités jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, mais, déjà dès la deuxième année, les nourrices leur donnent du riz mâché. Les bébés prennent ce repas d'une façon singulière : la mère introduit dans sa bouche autant de riz cuit qu'elle en peut contenir; elle le mâche consciencieusement, puis, appliquant ses lèvres contre celles de son nourrisson, elle lui pousse le tout jusqu'à ce qu'il refuse d'avaler.

Les parents n'embrassent jamais leur enfant: quand ils veulent lui prouver leur tendresse, ils approchent leur visage du sien et le flairent comme un chien fait pour son petit. Nos troupiers éprouvaient souvent l'envie d'embrasser ces marmots dont le visage frais et rose fait plaisir à voir. Les enfants se reculaient effrayés, et les mères protestaient en criant :

« *Sao-lam!* (Malpropres!) »

Lorsque, au début de la conquête, les mandarins faisaient répandre dans les villages le bruit que nous mangions de la chair humaine et que nous dévorions les petits enfants, les faits dont je parle ne contribuaient pas pour une mince part à accréditer ces contes absurdes dans l'esprit des gens du peuple, naïfs et formalistes.

On ne fait pas grands frais de toilette pour les enfants. L'été ils circulent dans la rue absolument nus ou couverts d'une simple chemise qui leur arrive jusqu'à mi-jambes. On leur attache souvent au cou des pièces de monnaie ou des amulettes auxquels les parents attribuent la vertu de détourner les malins esprits ou de préserver des maladies. Les tout petits portent les cheveux ras. Jusqu'à dix ans on ne leur laisse guère pousser qu'une petite mèche plantée sur le sommet de la tête ou descendant sur le milieu du front. Quelquefois ils portent deux touffes qui leur pendent sur les tempes de chaque côté, comme des oreilles d'épagneul.

Les Tonkinois aiment beaucoup leurs enfants, surtout les garçons, dont ils se montrent très fiers. Quand nous entrons dans une case, si les marmots ne sont pas trop sauvages et si nous pouvons les prendre dans nos bras pour les caresser, les parents s'approchent tout de suite en souriant pour nous remercier, et la glace est rompue.

Quand nous reprenons le chemin de la Concession, la nuit est tout à fait venue; les rues ne sont pas éclairées, et, sans le secours de notre boy, nous aurions bien de la peine à retrouver notre chemin. Autant la ville est animée pendant le jour, autant, le soir venu, elle se fait vide et silencieuse. Toutes les portes sont hermétiquement closes par de grandes planches aussi hautes que la maison et qui glissent dans deux rainures pratiquées au plafond et au plancher de la paillote. A peine si, de la rue, on aperçoit un mince filet de lumière filtrant à travers l'interstice de deux planches.

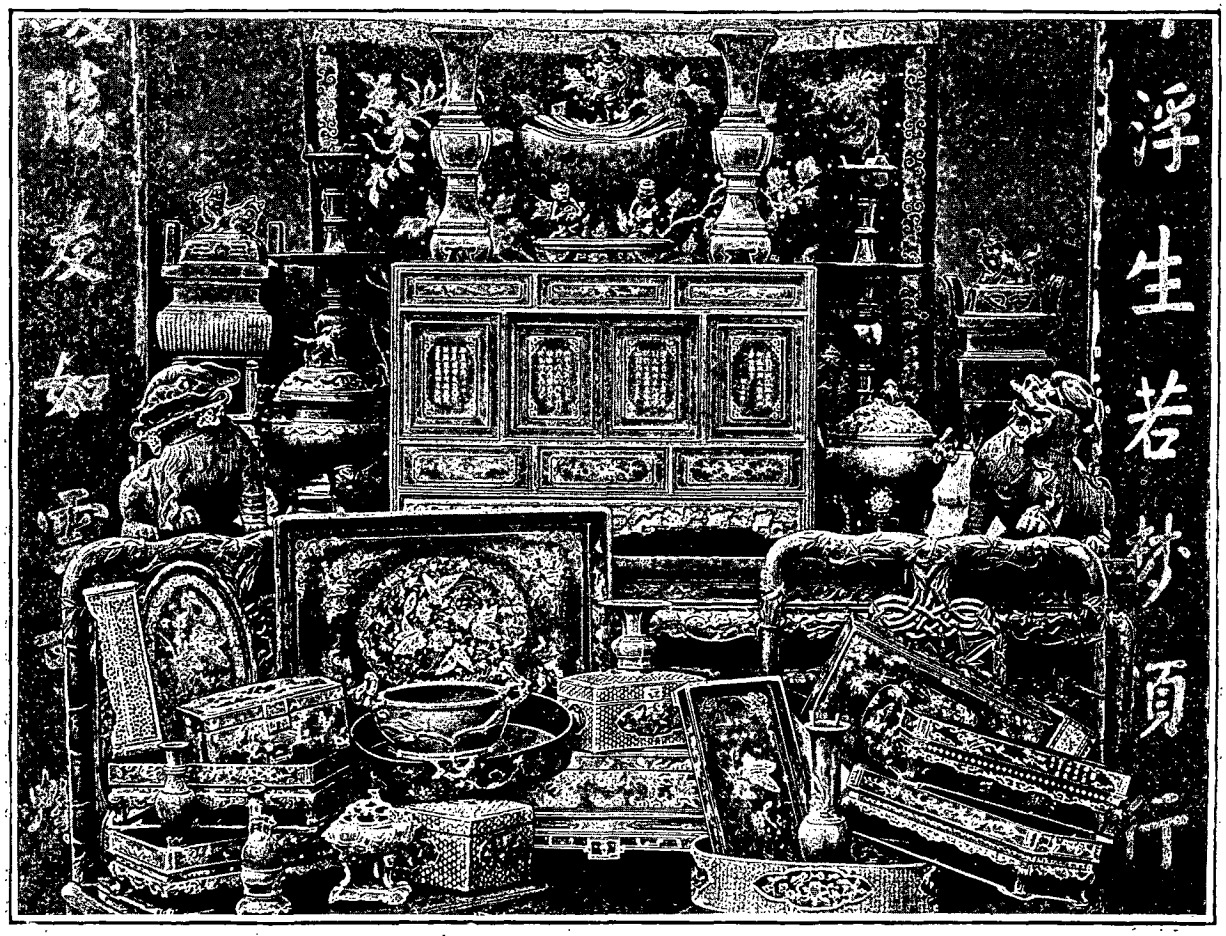
Femme de Hanoï et intérieur d'un chapeau de Tonkinoise (voy. p. 12 et 13). Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

De temps en temps on perçoit des sons de castagnettes et de tam-tam qui accompagnent un chant nasillard et monotone sortant de l'intérieur d'une case. Nous provoquons, en rasant les maisons, les aboiements furieux des chiens préposés à la garde des paillotes. Les quelques passants silencieux qui nous croisent dans la rue ressemblent à des ombres, tant leurs pieds nus font peu de bruit. Quelques-uns sont munis de grandes lanternes en papier de couleur, attachées au bout d'un bâton. D'autres s'éclairent avec des torches faites d'un bois résineux qui pétille en projetant une flamme rouge mêlée d'étincelles.

Édouard Hocquard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Spécimens de diverses industries de Hanoï. (Voir p. 20 et 21.) — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

III

Hanoï (suite). — Difficulté du recensement de la population. — Les quartiers et les rues. — L'intérieur d'une maison d'Annamite riche : le mobilier, le lit. — Brodeurs et broderies. — Fabricants d'images; la caricature au Tonkin. — Comment on traite les artistes. — Marchands de cercueils et d'accessoires pour les morts. — Le quartier chinois. — Confiseurs et pâtissiers. — Le vin de riz. — Les bonbons et les gâteaux. — Les petits métiers des rues : acrobates, musiciens ambulants; les auricures et les masseurs.

Hanoï, capitale du Tonkin, a bien 10 kilomètres de tour et contient plus de cent mille habitants. Il est juste de dire que ce chiffre ne repose sur aucune donnée certaine. On n'a pas encore pu, même avec l'aide des mandarins, procéder à un recensement exact de la population. Chaque fois qu'on a essayé, on est arrivé à un résultat absolument dérisoire. Les habitants, effrayés, se dérobaient par la fuite : « Pourquoi nous compte-t-on, disaient-ils, sinon pour nous accabler par un impôt extraordinaire, ou bien pour nous emmener, nous et nos enfants, comme coulis ou comme soldats? »

Hanoï est divisée en un grand nombre de quartiers, qui ont chacun une industrie particulière. Les brodeurs occupent tous la même rue; il en est de même des confiseurs et des pâtissiers, des menuisiers, des marchands de soieries, etc.

Dans les quartiers riches, comme la rue des Pavillons-Noirs, où se trouvent toutes les maisons de com-

1. Suite. — Voyez p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merce un peu importantes tenues par les Chinois, les rues sont bien entretenues et bordées de belles maisons en briques. La chaussée, construite en dos d'âne, est pavée de grosses pierres; elle est limitée de chaque côté par un canal étroit et profond destiné à conduire les eaux de pluie et les eaux d'égout.

Les maisons tonkinoises se ressemblent toutes. Pour bien comprendre leur agencement intérieur, il suffit de connaître cette devise annamite : *Si tu veux vivre heureux, reste au fond de ta demeure, au sein de ta famille; évite comme la peste la visite d'un indiscret ou la profanation d'un regard curieux.*

L'habitation annamite est étroite et profonde; on ne se douterait guère, en examinant de la rue sa petite façade, qu'elle masque de spacieux corps de bâtiments, séparés par plusieurs cours. Le toit, recouvert en tuiles vernissées, repose sur un système de poutrelles. Les extrémités de ces poutres sont sculptées quand la maison appartient à un fonctionnaire de haut rang. Lorsqu'il s'agit simplement d'un riche bourgeois, elles sont ornées de caractères annamites peints à l'encre noire ou rouge et qui signifient « joie et prospérité », ou bien « mille ans et mille vies », ou encore tel autre bon souhait à l'adresse du propriétaire.

En général, le toit, très incliné, s'avance assez loin sur la rue. Il repose sur les deux murs latéraux, qui s'élèvent au-dessus de lui, de chaque côté, d'au moins 2 mètres et se terminent en escaliers. Personne n'a pu m'expliquer la raison de cette disposition bizarre. Je suis assez porté à croire qu'elle a pour but de protéger le toit pendant les coups de typhon, si fréquents au Tonkin lors des changements de moussons.

Pour mieux dissimuler ses appartements particuliers, le propriétaire loue, la plupart du temps, la première pièce de sa maison, celle qui donne sur la rue, à un petit commerçant qui y installe sa boutique. Derrière cette boutique s'étend une cour, puis un hangar qui sert ou bien de magasin de réserve pour les marchandises, ou bien, plus rarement, d'habitation pour le commerçant et pour sa famille.

Après avoir traversé ce corps de logis, on tombe dans une autre cour, plus grande, plus spacieuse, transformée ordinairement en jardin intérieur, à l'aide de plantes rares transplantées dans de grands pots en porcelaine. Souvent une vigne vierge, un pêcher sauvage, étendent leur feuillage sur une petite pièce d'eau où nagent des poissons rouges.

C'est sur cette espèce de jardin intérieur que donne l'appartement privé du riche propriétaire annamite. Il se compose d'abord d'une grande pièce, sorte de parloir où le maître de la maison reçoit les étrangers, les fournisseurs, toutes les visites qui n'ont pas le caractère de l'intimité. Cette pièce s'ouvre sur le jardin par de très larges baies dont les cadres sont souvent ornés de jolies sculptures sur bois précieux, ou de peintures à la détrempe représentant des fleurs, des fruits, des oiseaux aux vives couleurs.

Le parloir est la pièce la plus grande et la mieux ornée de la maison. C'est là qu'on fait les réceptions, qu'on offre le thé à ses amis, qu'on donne des dîners de gala, suivis de représentations théâtrales. Aux murs sont appendues de grandes planches de palissandre dans lesquelles sont incrustés, en caractères de nacre longs de dix à douze centimètres, des sentences tirées des livres anciens, ou bien des fleurs, des oiseaux, qui font le plus joli effet.

Quand le propriétaire est un mandarin, c'est là qu'il expose les parasols, insignes de son grade, et les grands sabres à fourreau incrusté de nacre, à poignée de cuivre niellé, qu'on porte devant lui dans les cérémonies publiques.

C'est également dans cette pièce qu'on installe l'autel des ancêtres, devant lequel brûlent constamment de petites bougies chinoises en cire rose, ou des baguettes odoriférantes, piquées dans un brûle-parfum de cuivre et qui remplissent la salle d'une odeur d'encens.

Derrière le parloir s'étendent les appartements des femmes, les communs, les cuisines, enfin une arrière-cour avec une porte donnant sur une rue écartée. Toutes les maisons annamites ont ainsi une deuxième sortie dissimulée dans le mur de la maison opposé à l'entrée principale.

Les habitations n'ont qu'un rez-de-chaussée. Dans quelques-unes seulement, on a dissimulé sous le toit une sorte de mansarde à laquelle on accède par un escalier raide comme une échelle. C'est là que le maître se retire pour faire la sieste ou pour fumer l'opium.

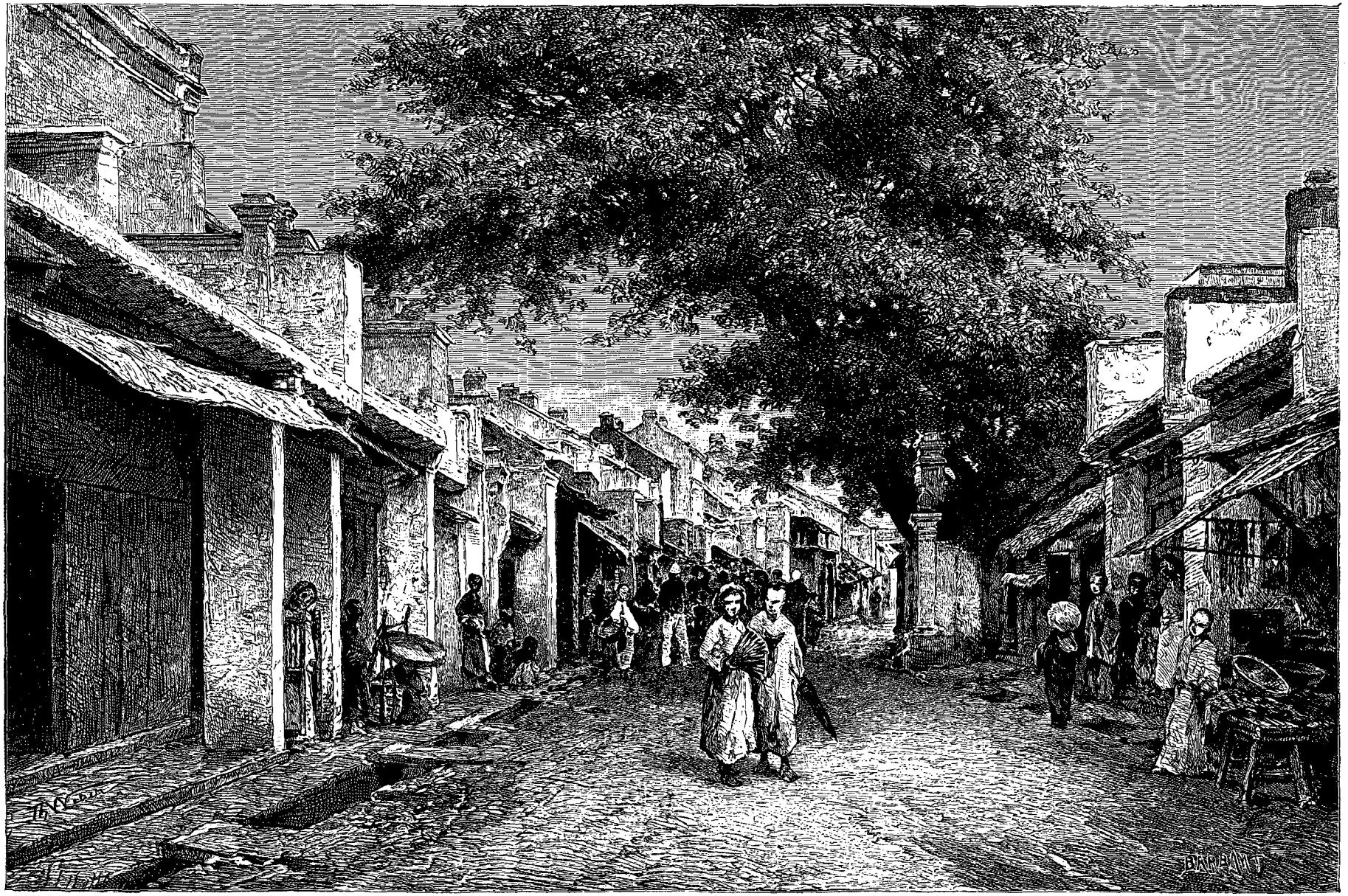
La loi défend aux simples particuliers et même aux mandarins d'avoir des maisons à étages. Le palais du roi et les pagodes en sont seuls pourvus.

Le mobilier d'un riche annamite est tout à fait rudimentaire. On trouve dans la salle de réception de grands bancs de bois en *trac* dont les dossiers sont ornés de jolies sculptures, des fauteuils de même modèle, quelques petits tabourets chinois dont le siège est fait d'une plaque de marbre, une ou deux tables, quelquefois un lit garni d'une moustiquaire.

Rien n'est moins confortable qu'un lit annamite : il se compose d'un cadre en planches, mesurant 2 mètres de longueur sur 2 de large et reposant sur quatre pieds sculptés qui le maintiennent à une hauteur de 20 centimètres au-dessus du sol. Sur ce cadre est étalée une natte de jonc, quelquefois un matelas cambodgien épais de deux travers de doigts et presque aussi dur qu'une planche. Les indigènes placent sous leur tête, en guise d'oreiller, ou bien une sorte de cube fait avec un treillis de jonc recouvert de cuir, ou bien une série de petits coussins longs de 40 centimètres, larges de 30, ayant la forme, l'épaisseur d'un livre fermé, qu'ils empilent les uns par-dessus les autres. Aux quatre angles du cadre de bois sont fixés quatre grands bâtons qui servent à tendre la moustiquaire. Celle-ci, faite en tulle de soie rouge ou blanche, est garnie dans sa partie supérieure de broderies sur drap rouge d'un bel effet.

J'ai dit que chaque branche d'industrie avait à Hanoï son quartier spécial. C'est ce qui rend les prome-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue des Pavillons-Noirs. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nades dans cette ville si instructives et si particulièrement attrayantes pour les nouveaux arrivés. Il suffit de voir chaque jour une rue en détail, en visitant l'une après l'autre toutes les maisons qui la composent, pour se faire une idée très juste et assez approfondie des procédés quelquefois très ingénieux qu'emploient les Annamites dans les différentes industries.

Une des principales branches du commerce de Hanoï est celle des broderies sur soie. Les brodeurs occupent un grand quartier situé près de la ville annamite, sur le chemin qui conduit de la Concession à la citadelle.

Ils ont tous boutique sur rue et étalent devant leur atelier les produits de leur industrie : tapis, moustiquaires, babouches, robes militaires et plastrons de cérémonie, en un mot tout ce qui peut tenter le passant.

Les broderies se font sur draps ou sur étoffes de soie chinoise de différentes couleurs. Elles sont confectionnées avec des soies de teintes extrêmement vives auxquelles on mêle souvent des fils d'or. Les soies à broder sont fabriquées en Chine ou au Tonkin; ces dernières, de qualité inférieure, sont employées dans les broderies à bon marché.

Chaque atelier occupe un certain nombre d'ouvriers. Le patron reçoit la commande, taille l'étoffe, dispose le dessin et combine les couleurs des soies qui doivent servir à l'exécution.

La pièce d'étoffe est tendue sur un cadre de bambous reposant sur deux montants, comme dans nos métiers à tapisserie. Les contours du dessin sont tracés à l'encre sur une feuille de papier chinois, mince et souple. Cette feuille est appliquée sur l'étoffe à broder, du côté de la broderie; on la maintient tendue à l'aide de quelques points de faux fils.

Puis le chef d'atelier distribue la besogne suivant l'aptitude et l'habileté des ouvriers, donnant à chacun son petit coin à faire, indiquant la couleur et le mode d'exécution pour chaque partie du dessin.

Les ouvriers s'accroupissent sur les talons autour du métier et commencent leur besogne. Ils recouvrent en brodant la feuille de papier chinois qui protège le fond de l'étoffe contre le contact de leurs mains, en général peu propres. La broderie une fois achevée, on arrache le papier très soigneusement dans toutes les parties non recouvertes.

Quand la pièce à broder est un peu longue, il n'est pas rare de voir six ou sept personnes travaillant ensemble sur le même métier. Il y a des femmes, de petits enfants, quelquefois même de vieux brodeurs dont les yeux, affaiblis par l'âge, sont munis de grosses lunettes rondes à verres épais, semblables à celles que portent nos opérés de la cataracte.

Les broderies annamites se font suivant différents procédés : les unes sont au passé; d'autres donnent l'aspect du point de chaînette; d'autres encore se font avec l'aide d'applications d'étoffes de différentes couleurs qui permettent d'obtenir des effets de relief.

De temps à autre le maître vient jeter un coup d'œil sur l'ouvrage et gourmander les ouvriers. Entre temps, on cause, ou quelquefois on chante, sur un mode monotone et nasillard, quelque vieille complainte dont le refrain est répété en chœur.

Les dessins des broderies sont peu variés : ils représentent des fleurs, des fruits, des oiseaux, souvent les quatre animaux sacrés adorés par les Annamites, et qu'on trouve reproduits sur les murs de toutes les pagodes. Ce sont : le *phong*, sorte de grand aigle aux ailes déployées, tenant dans son bec un ruban auquel sont attachés les livres religieux, la chimère, la tortue, transportant sur son dos les saintes écritures, le dragon, dont la forme rappelle celle du bœuf.

Les Annamites montrent une véritable habileté à combiner entre elles les couleurs extrêmement vives de leurs soies, de façon à constituer un ensemble harmonieux sans effets criards.

La majeure partie des broderies qui se fabriquent au Tonkin sont exportées en Chine, où elles font l'objet d'un commerce important. Je me suis demandé souvent, en voyant travailler les Annamites, si leurs ouvrages ne pourraient pas figurer avec avantage dans nos magasins européens. Il y aurait, je crois, peu de chose à faire pour obtenir ce résultat. Il suffirait de remplacer les étoffes aux couleurs criardes (rouge ardent, vert épinard) avec lesquelles ils font leurs tapis, par des tissus aux teintes plus effacées, qu'on pourrait au besoin faire venir d'Europe.

A côté des brodeurs habitent les fabricants d'images. Ceux-ci sont installés, pour la plupart, dans de petits hangars en paillotes complètement ouverts sur la rue.

Ils travaillent devant une table couverte de toutes sortes de pots et de couleurs. Toutes leurs peintures sont faites à la colle lorsqu'ils emploient des poudres insolubles dans l'eau, ou à l'aquarelle lorsqu'ils peignent aux couleurs d'aniline. Ces dernières couleurs sont d'un usage courant au Tonkin. Les Annamites s'en servent, non seulement pour la peinture, mais surtout pour teindre leurs étoffes. Les couleurs à l'aniline sont très peu stables et s'altèrent rapidement au soleil; mais les Tonkinois ne sont pas embarrassés pour si peu. Chaque ménage a dans un coin de la maison plusieurs paquets d'aniline. Quand une tunique, un turban, une ceinture sont décolorés, vite on les passe dans un bain de teinture, aussi facilement qu'on passerait chez nous une pièce de linge à la lessive. On juge par là de la quantité de sels d'aniline qui se consomme au Tonkin. Tous ces sels sont de provenance anglaise, et surtout allemande. Nos maisons françaises devraient bien essayer de soutenir la concurrence.

Les peintres exposent leurs images sur les murs de leurs ateliers, depuis le plafond jusqu'au plancher. Elles leur servent ainsi d'enseignes. Ces images représentent, ou bien des scènes tirées des anciennes légendes annamites, ou bien des fleurs et des oiseaux, souvent des animaux fantastiques, comme le grand tigre prêt à bondir qui, pour les Annamites, est la personnifica-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion du génie du mal. Ces tigres sont peints avec les couleurs les plus invraisemblables. Il y en a de rouges, de violets, de blancs et même de verts, avec de grandes moustaches et des griffes argentées. A côté de chacun d'eux l'artiste a peint sur un coussin rouge un glaive, symbole de la puissance. Derrière ce glaive est figuré un petit pavillon triangulaire qui ressemble aux drapeaux portés devant les mandarins militaires en campagne et sur lequel sont écrits en caractères chinois les mots *Ong Kope*, « le seigneur Tigre ». Au second plan sont peints de gros nuages entourant une lune d'un rouge de sang.

Ces sortes d'images sont très demandées par les Annamites, et le seigneur Tigre figure dans beaucoup de maisons au-dessus d'un petit autel placé dans la chambre de réception. Pour les indigènes, c'est un génie malfaisant, capable de tout, et dont il faut conjurer les mauvais instincts à force de prières et de cadeaux.

La plupart des peintures annamites ne sont que de grossières enluminures faites sans goût et sans souci de la perspective ou de la couleur, d'après des modèles empruntés aux Chinois ou aux Japonais. L'ouvrier annamite, aussi bien le brodeur que le peintre, est incapable de créer une œuvre tout d'une pièce. Il ne fait que copier plus ou moins servilement un modèle donné, et, à de très rares exceptions près, il le copie assez mal. Il n'a aucune initiative et n'est pas artiste comme l'ouvrier chinois et surtout comme l'ouvrier japonais. Je ne veux pas dire qu'il soit incapable de faire aussi bien que ces derniers. Je crois qu'il ne veut pas s'en donner la peine parce qu'il ne peut que perdre à être trop bon ouvrier. Au Japon, en effet, l'artiste qui, après plusieurs années d'efforts, a réussi à produire une belle œuvre, est estimé de tous ses compatriotes, qui le respectent comme un maître en son art. Au Tonkin, au contraire, l'ouvrier qui a exécuté dans son genre d'industrie un remarquable travail est immédiatement signalé au mandarin de sa province par son chef de quartier. Le mandarin en rend aussitôt compte au roi. Un beau jour, sur un ordre de Hué, l'habile ouvrier est enlevé brutalement à sa famille et expédié sur la capitale. Il y est séquestré dans un des palais du roi : on l'occupe pendant tout le reste de son existence à travailler pour la cour, moyennant une rétribution dérisoire, agrémentée souvent de coups de rotin. On comprend qu'avec de pareilles mœurs les artistes tonkinois cachent leurs talents avec autant de soin que les ouvriers des autres pays en mettent à produire le leur.

Les peintres annamites ne copient pas toujours des modèles chinois ou japonais. Ils reproduisent quelquefois des scènes saisies sur le vif, et nous l'avons appris un peu à nos dépens.

Après la prise de Sontay on vit paraître à Hanoï, dans les boutiques d'images, de grandes peintures sur calicot représentant l'entrée des Français dans la ville. Le dessin était peut-être un peu naïf ; le coloris aussi laissait à désirer : la citadelle était peinte dans un coin de tableau avec des murailles jaunes au milieu de montagnes roses ; mais ce qu'il y avait de vraiment réussi, c'était la charge des officiers de fusiliers marins, représentés à cheval à la tête de leurs troupes. On sait que nos braves loups de mer n'ont pas, en général, une très grande expérience de l'équitation. L'artiste les avait représentés courbés en deux, la tête sur l'encolure, les éperons labourant le ventre du cheval, paraissant suer sang et eau pour se tenir en selle.

Ces images eurent un tel succès qu'il en parut bientôt d'autres, effleurant cette fois la vie privée. On y représentait un bel officier de tirailleurs embrassant une jeune Annamite couverte de bijoux. La *congaie* (jeune fille) avait un sourire narquois et retirait des poches du brillant officier, trop occupé pour s'en apercevoir, une pleine poignée de piastres.

Quand on se promène dans Hanoï en suivant le bord du fleuve Rouge, on débouche, après avoir traversé la rue des Bambous, où se tiennent les marchands de bois, dans une rue perpendiculaire au fleuve, qui donne asile à une des industries les plus originales du Tonkin, celle des marchands de cercueils. C'est un métier extrêmement lucratif en Annam que celui-là ! Outre qu'on ne vit presque jamais très vieux dans ce pays, il est d'usage de garder son cercueil très longtemps à l'avance, remisé dans un coin de sa maison. Le plus beau cadeau qu'un fils pieux puisse faire à ses parents au jour de leur anniversaire, c'est de leur offrir un cercueil élégant.

Bien souvent on voit dans cette rue, qui pour les Européens offre un aspect peu réjouissant, une famille d'Annamites arrêtée devant le funèbre étalage. On discute, on examine ; finalement on entre. Les vieux touchent à chaque bière, vérifiant la qualité du bois, l'épaisseur des planches, tout cela en riant, en plaisantant, comme s'il s'agissait d'un meuble banal.

Les cercueils annamites ont la forme de grandes boîtes rectangulaires très étroites. Ils sont faits avec des planches extrêmement épaisses et autant que possible sans aucun nœud. Les planches doivent joindre d'une façon parfaite. Ces conditions sont indispensables, car il arrive très fréquemment qu'une famille garde dans sa maison pendant deux ou trois mois un de ses membres défunts enfermé dans sa bière.

Les Annamites ont un grand respect pour les morts. C'est un devoir pour les enfants de rendre aux parents les honneurs funèbres avec la plus grande pompe qu'ils peuvent y apporter. Mais ces enterrements, qui exigent le concours d'un grand nombre de personnes (porteurs, pleureuses, etc.), coûtent très cher. Plutôt que de ne pas rendre à leur ancêtre les honneurs funéraires qui lui sont dus, les Tonkinois préfèrent le garder auprès d'eux dans son cercueil, jusqu'à ce qu'ils aient amassé l'argent nécessaire pour remplir convenablement ce suprême devoir.

A côté des fabricants de cercueils habitent les marchands d'ornements pour les morts. On trouve dans leurs boutiques tous les objets en usage pour la mise en bière des défunts : les grands coussins triangulaires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en papier gris qu'on place au niveau des membres, les pièces d'étoffe, coupées suivant les rites, qui doivent envelopper le corps, les rouleaux de fin papier chinois avec lesquels on remplit les vides, le mastic noir qui sert pour boucher soigneusement tous les interstices des planches, et jusqu'au bonnet bleu orné de papier d'argent qu'on mettra sur la tête du défunt.

Ce bonnet a une signification touchante qui peint bien les mœurs du pays. Il est taillé sur le modèle de celui qu'on donne, comme insigne de leur grade, aux lettrés qui ont passé l'examen de bachelier. Il signifie que les restes du défunt doivent être respectés par tous, et qu'une fois couché par la mort le corps du pauvre couli est l'égal de celui du riche mandarin.

Les différents quartiers de Hanoï sont complètement séparés les uns des autres par de grandes portes qui tiennent toute la largeur des rues et qu'on ferme chaque soir. De chaque côté de ces portes sont affichés les règlements de police de la ville et les arrêtés du *tong-doc* (gouverneur de la province).

Les poternes qui limitent les vieux quartiers ont un mode de fermeture original. Un mur en pierre s'étend transversalement d'un côté à l'autre de la rue. Ce mur est percé d'une grande ouverture rectangulaire limitant un cadre solide fermé par quatre poutres de bois équarries. Les poutres supérieures et inférieures de ce cadre sont forées de trous régulièrement espacés dans lesquels sont engagés, par leurs deux extrémités, une série de grands bois ronds dressés parallèlement les uns aux autres.

Les trous supérieurs sont très profonds, de sorte qu'on peut soulever chaque bois de bas en haut, juste assez pour le dégager par son extrémité inférieure et l'enlever de façon à laisser le passage libre. Ce système permet ou bien d'ouvrir la porte toute grande, en enlevant tous les bois, ou de ne livrer qu'un étroit passage, en en ôtant simplement un ou deux.

Les portes par lesquelles on pénètre dans le quartier chinois sont crénelées comme des murs de citadelle. Elles sont extrêmement solides, et l'on a ménagé au-dessus, du côté intérieur, une sorte de petite galerie sur laquelle peuvent se tenir les hommes de garde et les veilleurs.

Il est impossible de pénétrer dans les rues chinoises une fois ces portes fermées, et cette disposition a été d'un grand secours aux commerçants à l'époque de l'invasion des Pavillons-Noirs dans Hanoï.

Dans le moment où la ville était à feu et à sang, les Chinois seuls ont su préserver leurs quartiers contre les incursions de ces maîtres pillards. Les portes étaient tenues fermées en permanence. De jour et de nuit, des sentinelles veillaient sur la petite galerie circulaire, l'œil au guet derrière les embrasures, pour pouvoir prévenir les commerçants, qui s'étaient organisés en milice et s'étaient armés jusqu'aux dents.

Les Chinois habitent le plus beau quartier de Hanoï; ce sont eux qui ont les magasins les plus importants et les mieux pourvus. Avant notre arrivée dans le pays, tout le commerce était entre leurs mains. L'habitant du Céleste-Empire s'expatrie volontiers pour tenter la fortune. Chaque province de Chine a, en raison de sa situation commerciale et géographique, son pays d'exportation préféré : ainsi les gens de Fou-tcheou ou de Canton viennent volontiers au Tonkin établir des comptoirs. Il en résulte que, à Hanoï par exemple, on compte plus de 500 commerçants chinois originaires de ces deux provinces.

A l'étranger, les Célestiaux ont l'habitude de fonder entre eux des associations ou confréries. Les confréries portent le nom de la ville ou de la contrée d'où proviennent leurs membres. Ainsi il y a à Hanoï les confréries de Canton et de Fou-tcheou. Ces associations rappellent un peu comme organisation nos chambres de commerce. Elles ont un chef responsable, qui est élu, pour un temps limité, par tous les membres réunis en assemblée générale. Elles possèdent des affiliés dans toutes les villes importantes du pays qu'elles occupent, et des correspondants en Chine et à l'étranger.

Leur but est d'abord de faciliter à leurs compatriotes récemment arrivés leur installation dans le pays. Elles les aident dans le choix de leur résidence, leur fournissent tous les renseignements nécessaires sur la contrée, ses ressources et ses besoins, leur font même des avances d'argent, en un mot leur aplanissent, autant que possible, toutes les difficultés du début.

Elles ont un autre rôle non moins important : quand un de leurs membres obtient la concession d'une fourniture considérable pour laquelle il a besoin d'un gros capital, tous les autres membres se cotisent pour réaliser la somme nécessaire. A la fin de l'opération, le bénéfice est réparti équitablement entre tous les prêteurs, proportionnellement à la part de capital fournie par chacun d'eux.

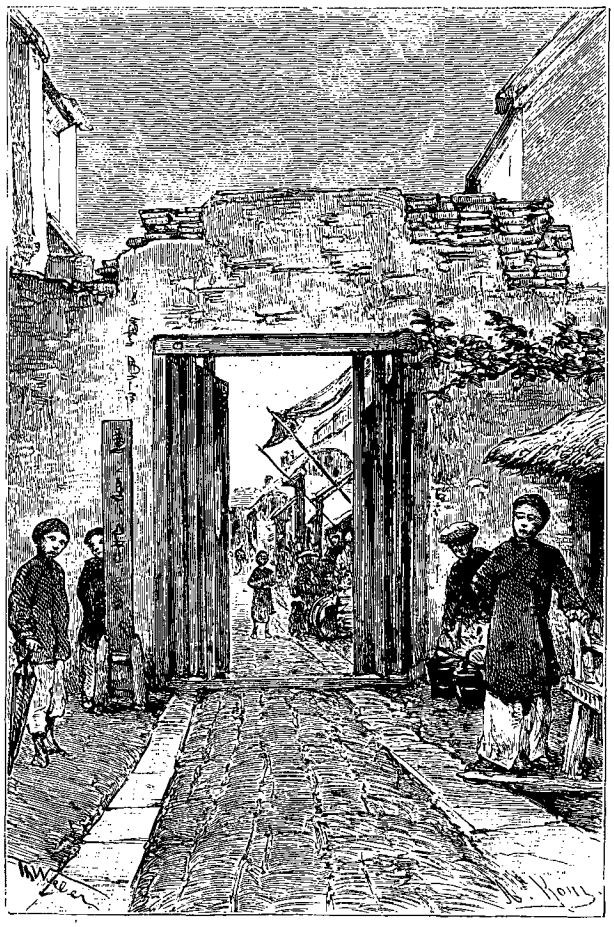
Les Chinois sont extrêmement intelligents. Ils ont des aptitudes commerciales étonnantes : on les a appelés avec juste raison les juifs de l'Extrême-Orient. Personne ne sait mieux qu'eux tirer parti de tout. Aussitôt arrivés dans un pays, ils en prennent la langue et les habitudes. Toutes les occupations leur sont bonnes pourvu qu'elles rapportent bénéfice. Ils se font, suivant les besoins, cuisiniers, blanchisseurs, coulis même. Rien ne les rebute au début. Ils ont beau jeu avec les Annamites, qui ont pris leur civilisation, leurs mœurs, leurs coutumes, et regardent la Chine comme un pays favorisé du ciel et les Chinois comme des êtres supérieurs. Tout Annamite a en lui un sentiment d'admiration profond et instinctif pour le Chinois, qu'il appelle respectueusement son « frère aîné ». Bien que les deux races d'hommes paraissent provenir de la même origine, elles ont cependant entre elles des différences profondes qui justifient jusqu'à un certain point cette conscience qu'ont les Annamites de leur infériorité relative.

Le Chinois est en général grand, bien découplé; sa personne et ses vêtements sont propres et soignés; il est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réfléchi, pondéré, apte aux grandes opérations commerciales et aux calculs à longue portée; il est âpre au gain, économe, tenace, capable de tout sacrifier au désir de s'enrichir.

L'Annamite, au contraire, est ordinairement petit, malingre, d'aspect chétif; il est malpropre, bruyant; c'est, au point de vue du caractère, un grand enfant, s'amusant de tout et quand même, vivant au jour le jour, et ne pensant jamais au lendemain. Il est vrai que les conditions misérables dans lesquelles il vit depuis longtemps justifient jusqu'à un certain point son insouciance : à quoi bon faire des économies et s'amasser à la sueur de son front un petit pécule pour sa vieillesse, si le mandarin et les pirates viennent vous en dépouiller avant qu'on ait eu le temps d'en jouir? Il existe certainement en langue annamite un proverbe analogue à celui de Beaumarchais : « Dépêchons-nous de rire pour ne pas avoir à pleurer ».



Porte d'un vieux quartier. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Nous avons donc trouvé à Hanoï et à Haï-phong, au début de la campagne, 400 ou 500 Chinois réunis en associations, disposant d'importants capitaux et ayant à peu près accaparé tout le commerce du delta. C'est à eux que nous nous sommes adressés pour approvisionner et loger le corps expéditionnaire, car nous ne pouvions pas encore compter sur les deux ou trois commerçants européens qui s'étaient décidés à venir tenter fortune dans le pays. Ces commerçants, qui ne disposaient que de capitaux absolument modiques et qui ne connaissaient pas plus que nous la langue et les mœurs des indigènes, n'eurent d'autres ressources que d'installer, à proximité des cantonnements de troupes, des débits de vins et de conserves. Dans les premiers temps de leur séjour, ils firent d'assez bonnes affaires; mais les Célestiaux, avec leur flair habituel, s'aperçurent bien vite qu'il y avait pour eux dans ce genre de commerce une nouvelle source de profits. Bientôt on vit s'installer, à côté des débits de nos compatriotes, des boutiques chinoises aussi bien sinon mieux approvisionnées en produits de toutes sortes tirés des meilleures maisons françaises. Le Chinois vit de peu et se contente de la nourriture des indigènes; il n'a pas besoin de réaliser sur ses produits des bénéfices aussi considérables que l'Européen; en effet ce dernier est obligé de se nourrir avec des aliments qui viennent de loin et qui par conséquent coûtent très cher. La concurrence n'était pas possible : nos compatriotes durent presque tous fermer boutique.

C'est de cette époque que datent les griefs des commerçants français établis au Tonkin contre les Chinois; depuis ils n'ont fait que s'accentuer. On va jusqu'à accuser le gouvernement colonial de favoriser les empiétements des Célestes en leur permettant de soumissionner pour les travaux publics. Certains de nos colons réclament même l'expulsion complète des Chinois de notre colonie du Tonkin, à l'exemple de ce qui se fait en Australie. Évidemment ces revendications sont exagérées, du moins pour l'instant, et voici pourquoi : au Tonkin nous ne pouvons pas faire appel, pour la mise en valeur de la colonie, à la main-d'œuvre française. L'Annamite est laborieux, très habile non seulement dans les travaux d'art, mais aussi dans ceux de l'agriculture. La population tonkinoise est extrêmement dense. Il n'y a donc pas place dans notre nouvelle colonie pour des ouvriers français. Elle n'offre pas davantage chance de réussite au petit commerçant européen qui tenterait de venir s'y établir, parce que tout le bénéfice qu'il pourrait y faire serait absorbé, et au delà, par les exigences de sa vie matérielle, ainsi que je l'ai dit.

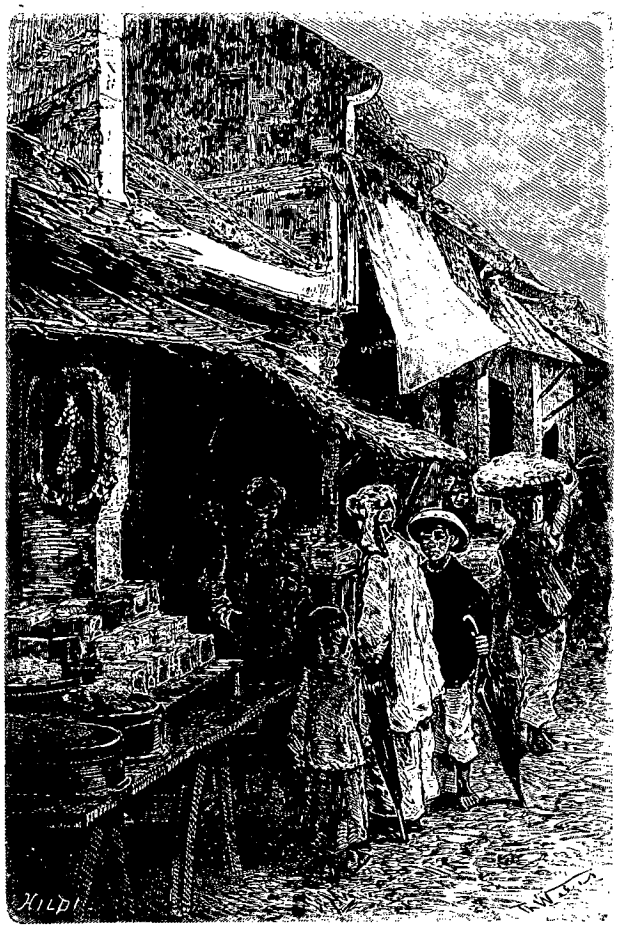
Si l'on veut réussir au Tonkin, il faut disposer de capitaux assez considérables permettant d'utiliser la main-d'œuvre indigène qui est à vil prix pour la création d'une grande industrie ou d'un commerce important. Mais l'Européen qui vient en Extrême-Orient dans ce but, n'est au courant ni de la langue ni des mœurs indigènes. Il est obligé, pour pouvoir mettre en valeur les ressources du pays, de se servir d'un intermédiaire qui connaît tout cela. Cet intermédiaire, c'est le Chinois, qui est intelligent, apte à tous les commerces, et qui, s'il ne sait pas toujours le français, parle au moins couramment l'anglais. Donc, tant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que nous n'aurons pas imposé aux Annamites nos mœurs et notre langue — ce qui sera long et difficile, — ou bien tant que nous n'aurons pas appris le langage et les coutumes de notre nouvelle colonie — ce qui demandera plus de temps encore, — le Chinois sera notre intermédiaire obligé pour la mise en valeur de notre conquête. Et, en fait, les grandes maisons de commerce qui commencent dès maintenant à exploiter le Tonkin ont pour *compradores* et pour gérants de leurs comptoirs des Chinois.

Tout à côté du quartier chinois se trouve une petite rue, toujours remplie d'enfants en extase devant les boutiques : c'est la rue du Sucre, où logent les pâtissiers et les confiseurs.

Toute une série de friandises annamites figure aux étalages. Elles sont disposées sur des espèces de gradins en planches reposant sur des tréteaux. Il y a des montagnes de cassonade, installées dans de grands paniers ronds. Cette cassonade est un des produits du pays. Au Tonkin on cultive sur une grande échelle la canne à sucre; mais les indigènes ne savent pas fabriquer le sucre raffiné. Ils ne fabriquent que le sucre en poudre, et ils en ont de deux qualités. La qualité la plus inférieure répond, comme aspect et comme goût, à ce que nous connaissons sous le nom de cassonade; le sucre annamite de première marque a l'aspect d'une poudre absolument blanche, composée de petits cristaux.



Devantures de confiseurs. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Les confiseurs vendent également du sucre candi blanc ou jaune, des fruits confits, du nougat brun dans lequel les amandes sont remplacées par des semences d'arachides, des grains de nénuphar enrobés dans du sucre, etc. Ils détaillent aussi du *chum-chum* ou vin de riz à la mesure, c'est-à dire avec une cuiller faite d'une moitié de noix de coco emmanchée dans un bambou.

Ce vin, comme son nom l'indique, est un produit de la distillation du riz. Il est blanc, d'une odeur un peu vireuse, et mesure de vingt-cinq à vingt-six degrés à l'alcoolomètre. On le distille avec des appareils très défectueux qui laissent passer en même temps que l'alcool toutes sortes d'essences empyreumatiques. Ces essences lui communiquent un goût détestable; il n'y a guère d'Européens qui puissent l'avaler sans faire la grimace. C'est cependant la seule boisson fermentée d'un usage courant chez les Annamites.

Il y a plusieurs sortes de vin de riz. On en fabrique de qualité supérieure, qu'on rectifie par plusieurs distillations successives et qu'on parfume en le faisant passer sur des grains de nénuphar. Ce liquide a une odeur et une saveur supportables, mais il coûte cher; on ne le voit que sur la table des riches mandarins ou du roi.

Le vin de riz tel qu'on l'achète chez les confiseurs est très impur et par conséquent très préjudiciable à la santé. Il donne une ivresse qui lui est particulière et qui a quelque chose d'effrayant. On rencontre parfois dans les rues des gens du peuple qui se sont grisés avec du vin de riz de mauvaise qualité. Leur face rouge écarlate contraste avec le teint pâle des Annamites qui les environnent, ce qui les fait vite reconnaître à distance. Ils ont les yeux injectés, hors de tête, et marchent lentement, comme des automates. Souvent ils roulent dans un fossé, où ils restent, l'écume aux lèvres, cuvant leur vin pendant toute une nuit. D'autres fois, ils sont pris de folie furieuse ou d'accès épileptiformes. Il faut dire, à la louange des indigènes, que ces sortes de spectacles sont assez rares au Tonkin.

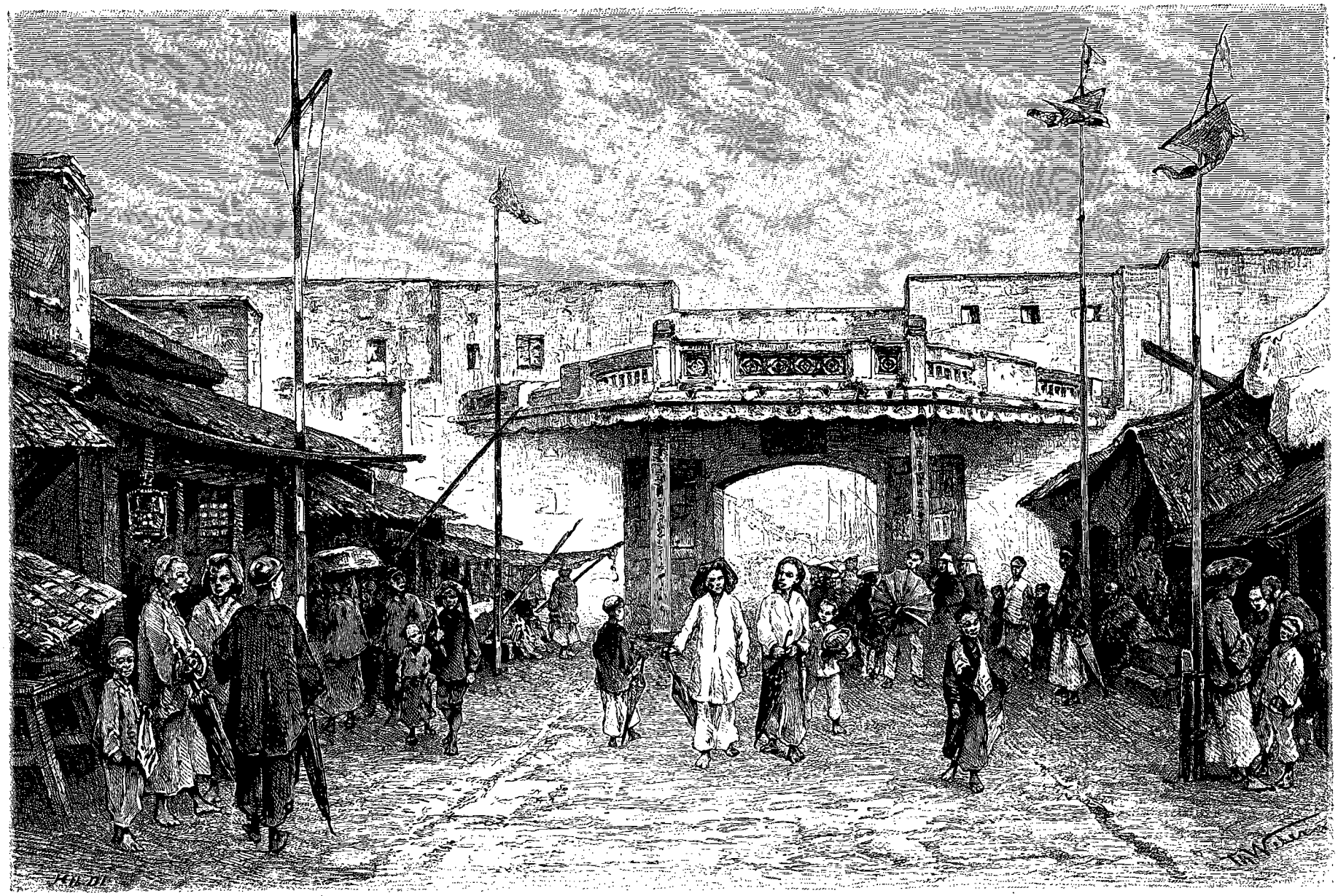
Nos troupiers, qui touchent à tout, ont voulu goûter de cette atroce liqueur. Presque tous ceux qui en ont absorbé une quantité suffisante ont été pris de délire, avec monomanie du suicide.

Les étalages de la rue du Sucre contiennent certaines pâtisseries assez appréciables, même pour les palais européens. Le tout est de s'approvisionner « chez le bon faiseur », comme en France.

Les biscuits annamites sont excellents. Ils sont faits avec une pâte de farine de riz et de sucre qu'on étale sur un marbre à l'aide d'un rouleau de bois, et qu'on fait ensuite sécher à un feu très doux.

La pâte est coupée en petits morceaux rectangulaires, qu'on vend en paquets de quatre ou six dans une enve-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de la rue de Canton. (Voir p. 22.) — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

1910 N° LEGS FERRÉ COLOMBES 01/51

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loppe de papier blanc, portant en gros caractères rouges le nom et la devise du fabricant.

On trouve chez les pâtissiers certains gâteaux ronds, de la grosseur d'une piastre, faits avec de la farine de riz et de jujube, qui sont très bons.

Les Annamites fabriquent également très bien le sucre d'orge, les berlingots et un nougat blanc aux grains d'arachides, qui rappelle assez bien le nougat à la pistache de Montélimar.

Chaque boutique a son enseigne, qu'on suspend au plafond, au-dessus de l'étalage. C'est ou bien un morceau de bois carré, peint à la laque rouge et sur lequel le nom du fabricant s'étale en lettres d'or, ou bien deux gros cédrats sculptés sur bois et suspendus à un ruban rouge ou vert, quelquefois l'image du Bouddha ou d'un saint personnage.

Toutes ces enseignes sont ornées de belles devises inscrites en gros caractères autour du sujet principal. On y lit : *Aux mille félicités*; ou bien : *Aux suprêmes joies des amis*, ou d'autres phrases aussi alléchantes.

Mais il n'y a pas, pendant une promenade à Hanoï, que les maisons et les boutiques qui soient intéressantes à étudier.

Les rues et les places fourmillent d'une foule de petites industries en plein vent, qui font de la vieille capitale tonkinoise une des villes les plus intéressantes du monde entier. Au premier rang de ces nomades, j'indiquerai les saltimbanques et les musiciens ambulants.

Voici, au sortir d'un carrefour, un attroupement de badauds rangés en cercle. Au milieu, une natte, sur laquelle est accroupi un joueur de castagnettes et de tam-tam. Deux enfants de dix ans, dont le costume rappelle celui des clowns de nos cirques, font des tours de souplesse et de dislocation.

Musiciens aveugles. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Un peu plus loin, devant une misérable case en torchis, dont le toit en feuilles de palmier s'étend au-dessus de leurs têtes et les protège contre le soleil, trois pauvres musiciens ambulants sont installés, assis par terre, les jambes croisées à la façon des tailleurs. Ils sont deux hommes aveugles et une femme. Les deux aveugles jouent, l'un d'une sorte de guitare à une corde dont il tire des sons assez harmonieux, l'autre d'une paire de castagnettes avec lesquelles il marque la cadence. Le bruit sec des castagnettes alterne avec le son de deux tambours de tonalité différente, sur lesquels il frappe avec un bambou creux. La femme, qui seule y voit clair, remplit l'office du chien d'aveugle et surveille la recette. La musique accompagne une sorte de récitatif à rythme lent et monotone, qui ne comprend guère plus de trois notes. De temps en temps, un bruit métallique se fait entendre au milieu du trio : c'est une sapèque qui tombe dans le panier de bambous, placé devant le groupe. Les chanteurs, émoustillés par l'appât d'une bonne recette, braillent alors à qui mieux mieux.

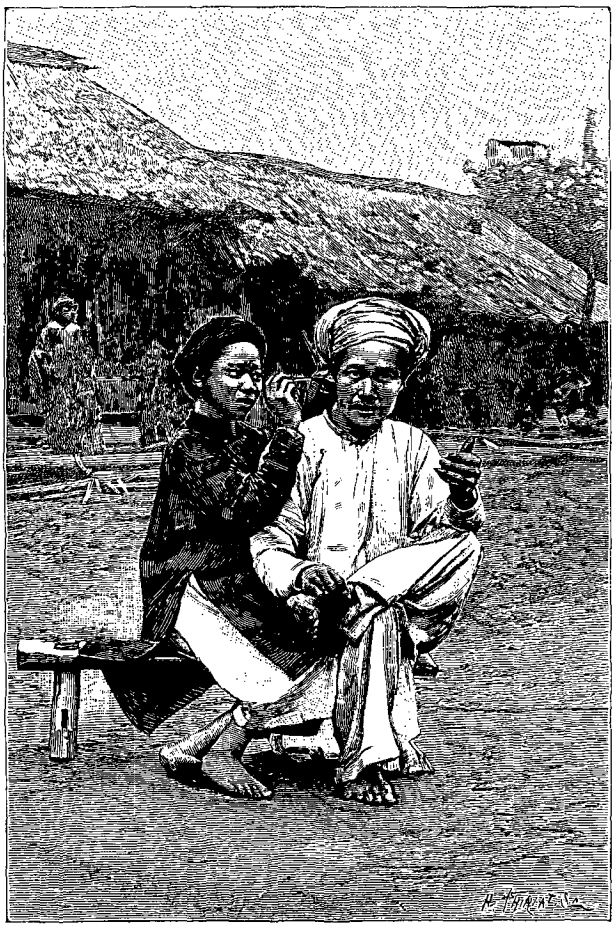
Le plus drôle de tous ces mendiants est un pauvre diable de pitre auquel son talent d'imitation a failli causer une triste fin. Il est de petite taille, a le front fuyant, le crâne petit et taillé en pain de sucre, les cheveux ras, sauf deux grosses mèches qui lui descendent de chaque côté des tempes, comme les portent les enfants annamites. Ses yeux microscopiques, clignant sans cesse, convergent vers son nez et semblent comme perdus derrière ses paupières fendues obliquement. Il est bien connu des officiers, qu'il amuse avec ses grimaces et sur le passage desquels on le trouve chaque soir. Les Annamites l'appellent Con-Ga, c'est-à-dire le Poulet, parce qu'il imite admirablement le chant du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coq, le gloussement de la poule et le piaulement de ses petits. Il mime les hauts faits militaires, parodie les allures et la démarche sautillante des mandarins. Rien n'est plus amusant que de le voir grossir ses joues, gonfler son ventre et loucher atrocement pour imiter Pou-T'Aï, le dieu de la bonne chère, tel que le représentent les statues des pagodes. Avant l'occupation du pays par les Français, son talent avait porté ombrage aux lettrés; ceux-ci l'avaient fait enfermer avec une cangue au cou dans une prison de la citadelle. Il est resté plusieurs années dans cette prison, et il y serait certainement mort de misère si les Français, lors de la prise de Hanoï, ne l'avaient pas délivré.

A côté de cette espèce de Cour des Miracles s'installent les petites industries locales qui rendent si pittoresque la ville de Hanoï. Les plus intéressants de ces industriels en plein vent sont les barbiers-auricures et les masseurs.

C'est l'angle d'une rue, le devant d'un magasin fréquenté, que choisissent ordinairement ces parias du commerce pour y tenir boutique. Les voici installés, en vrais parasites, devant l'étalage qu'ils masquent, sous le grand toit de la maison qui s'avance sur la rue. Leur attirail est des plus sommaires : c'est d'abord un rasoir en fer, court mais large de lame, à dos épais, à fil très tranchant, emmanché dans un morceau de bambou; puis divers petits outils réunis dans un bambou creux et qui servent pour le curage des oreilles; des pinceaux de coton fixés sur des fils de fer, une curette de même modèle que celles d'Europe, une tige de laiton, terminée par un petit bouton de verre et qu'on emploie à différents usages.



Barbier-auricure. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

L'artiste rase à sec et très rapidement, car la besogne est facile, le patient n'ayant, comme tous ses pareils, que quelques poils rares et microscopiques.

Le Figaro et son client sont à cheval sur un banc de bois dont ils occupent chacun une des extrémités. Ils se font face, et, pendant que le rasoir court, l'opéré surveille sa marche dans une petite glace ronde qu'il tient de la main gauche.

La barbe est vite expédiée. Un coup de rasoir sur les tempes pour finir, et la deuxième phase de l'opération commence. C'est la plus importante; aussi il faut voir avec quel soin l'opérateur dispose ses instruments, les essaye sur le doigt, place son client, examine les conduits auditifs, le pavillon de chaque oreille, se rend compte en un mot des moindres détails de la région sur laquelle va porter son travail. C'est d'abord un grattage minutieux avec la curette, puis deux ou trois coups du petit pinceau; le curage se termine par l'introduction jusqu'au tympan du bouton monté sur tige, que l'opérateur fait tourner délicatement; c'est la phase la plus agréable, si l'on en juge par la mine satisfaite de l'opéré, qui clôt à demi les yeux et dont la figure prend une expression de satisfaction béate.

Le complément du barbier-auricure, c'est le masseur en plein vent. Auricures et masseurs vivent en bons confrères, et le client passe de l'un à l'autre. Après la barbe et le curage d'oreilles, le massage; telle est la progression de la toilette annamite.

Le masseur commence par la face. Il promène délicatement le pouce sur chacune des parties du visage, secouant doucement le nez du patient, plissant la peau du sourcil à plusieurs reprises entre le pouce et l'index, pinçant légèrement le lobule de l'oreille pour y appeler le sang, massant lentement avec la pulpe de l'index le globe de l'œil sous la paupière fermée.

Puis il descend aux mains, explore chacun des doigts en détail, en fait craquer toutes les jointures, passe à la peau des bras, du torse, des membres inférieurs, qu'il masse plus vigoureusement. Il termine par un petit coup sec sur chacune des joues de l'opéré, qui a failli s'endormir presque et qui sursaute à ce signal.

Et maintenant, me direz-vous, à combien s'élèvent les frais de cette toilette annamite, tellement raffinée, tellement minutieuse qu'elle a duré près d'une demi-heure. J'ai vu mettre six sapèques en tout (environ cinq centimes) dans les mains des artistes, qui s'en sont montrés très satisfaits. Qu'en dites-vous, confrères d'Europe?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

Installation à la citadelle de Hanoï. — M. Haï, notre cuisinier. — Ce que coûte un mobilier. — La table à calculer. — Les boys porteurs. — Cuisine en plein vent. — Ni lait ni beurre. — Comment les Annamites aiment les œufs. — Le chef de popote fait ses comptes. — Supériorité du cuisinier indigène. — La citadelle de Hanoï. — La pagode du roi. — Le réduit central. — Un peu d'histoire.

« Capitaine, vouloir boy cuisine?

— Qu'est-ce que tu sais faire?

— Capitaine, moi bien connaître bifteck, œuf, poulet, poisson, bien connaître cuisine *lang-sa* (française).

— Qu'est-ce que toi vouloir?

— Capitaine, donne huit piastres, un mois (trente-huit francs pour un mois). »

Cette conversation en français de fantaisie avait lieu le 1er mars 1884, devant la petite case qu'on avait assignée comme domicile aux médecins de l'ambulance de la 1re brigade dans la citadelle de Hanoï. Notre joyeux chef de popote, le docteur L..., arrêtait un cuisinier.

Nous avions quitté la Concession le matin même pour venir habiter la citadelle à une lieue plus loin, de l'autre côté de la ville. Notre déménagement avait été on ne peut plus facile. A l'heure dite, une nuée de coulis crasseux était venue s'abattre sur nos bagages, les avait enlevés et transportés en un rien de temps, sous la conduite de nos ordonnances, dans notre nouveau domicile.

Là, par exemple, il n'y avait que les quatre murs. On nous avait octroyé, comme habitation provisoire en attendant le départ pour l'expédition de Bac-ninh, une longue case en torchis recouverte de paillotes, que le génie militaire avait autrefois construite pour y abriter une compagnie d'infanterie de marine. Des ouvertures avaient été percées dans la muraille pour les

Coulis porteurs. — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

portes et les fenêtres; mais ces dernières n'étaient fermées que par un simple volet de bois. Ni lit ni table, pas le moindre escabeau, rien! Il fallait se pourvoir, se débrouiller, comme on dit en langage de troupier.

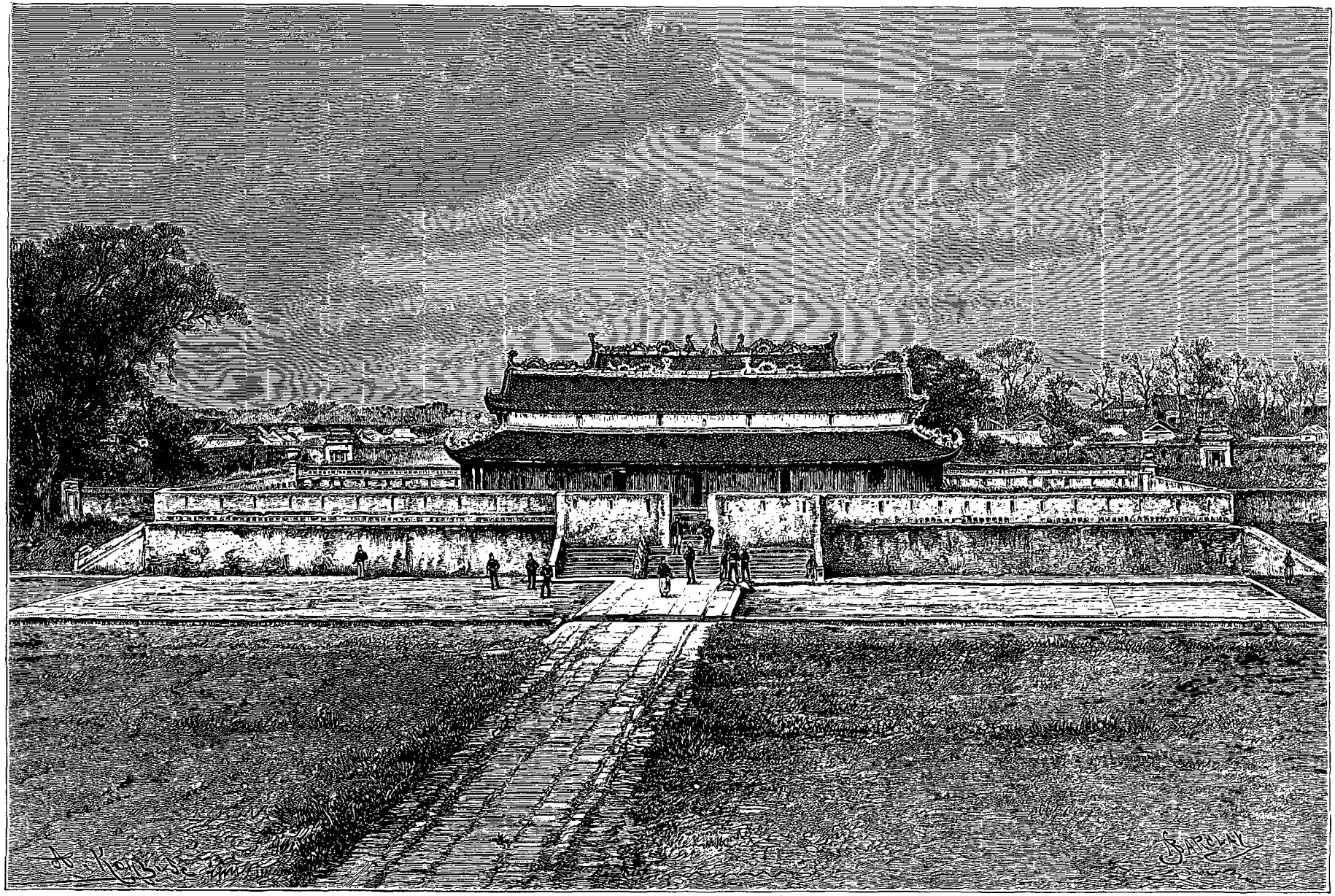
Pendant que la popote s'organise sous la direction de notre cuisinier, le sieur Haï (Deux), arrêté séance tenante, nous descendons, guidés par nos boys, chez les menuisiers de la ville annamite. Nous y trouvons tous les meubles qui nous sont nécessaires, fabriqués par des ouvriers du pays sur des modèles européens. Un bureau, un fauteuil, une table, coûtent chacun une piastre (4 fr. 75); un lit ou une armoire se paye trois piastres; une chaise, une demi-piastre. Bref, pour sept ou huit piastres on peut se meubler d'une façon très suffisante. Tous les meubles sont en bois du pays, laqué noir ou rouge, suivant les goûts. Les chaises et les fauteuils sont à siège canné.

Nous achetons, rue de la Soie, de belles mousti-quaires, des oreillers, des matelas, des couvertures de laine piquée à enveloppes de cotonnade anglaise ou allemande. Puis nous passons au grand bazar chinois, où nous nous procurons des lampes avec du pétrole et des mèches pour les garnir. Décidément on trouve tout à Hanoï comme dans un grand centre européen.

Pendant que nous réglons à la caisse, un gros Chinois pansu inscrit au fur et à mesure les objets vendus sur son livre de compte, avec un pinceau trempé dans l'encre de Chine. Puis il fait très rapidement l'addition à l'aide de sa machine à calculer. Cette machine, qu'on trouve sur le bureau de tous les commerçants chinois, se compose de petites boules en palissandre enfilées les unes au-dessus des autres et parallèlement dans un cadre de bois. C'est absolument la même disposition que celle dont se servent en Europe les joueurs de billard pour compter leurs points.

Le caissier, avant de nous rendre la monnaie, fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pagode royale à Hanoï. (Voir p. 30.) — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonner nos piastres sur un bloc de bois dur, afin de s'assurer qu'elles ne sont pas fausses.

Depuis que nous avons commencé nos achats, nous sommes suivis par une vraie meute de gamins couverts de guenilles et qui portent chacun un petit panier rond en treillis de bambous, attaché en sautoir avec une ficelle.

A chaque emplette que nous faisons, ils nous assaillent de leurs cris :

« Capitaine, moi porter ! »

« Capitaine, donne-moi ! »

Nous en avons d'abord chargé deux, puis quatre. Maintenant nous en remorquons une vingtaine à notre suite. L'un est coiffé d'une chaise, un autre d'un matelas ; il y en a deux qui disparaissent entre les quatre pieds d'une table-bureau. Nous les avons encadrés dans nos boys et nos ordonnances, de peur qu'ils ne prennent la fuite en emportant nos ballots.

Notre troupe a un air tellement imposant, que, lorsque nous nous présentons pour entrer à la citadelle, le brave turco en sentinelle à la porte croise la baïonnette, croyant sans doute avoir affaire à une bande de pirates. Il faut l'intervention du sergent chef de poste pour qu'il nous laisse la route libre.

En arrivant à notre campement, nous trouvons le dîner prêt. Haï s'est construit une cuisine en plein vent avec quatre bambous et des nattes. Avec un trou dans la terre et deux briques il s'est fait un fourneau. Un petit boy assis par terre alimente avec les débris d'un vieux tonneau le feu sur lequel mijote un poulet sauté qui embaume.

Le docteur L... bat avec frénésie, dans une gamelle de troupier, des blancs d'œufs pour un plat sucré de sa composition. Il s'est mis, en guise de tablier, une serviette autour des reins. Avec ses grandes bottes et son képi, l'effet est des plus réjouissants.

« Riez, riez, nous crie-t-il de loin, vous allez recevoir un rude coup de fusil ! Ah ! mes amis, quel pays que ce Tonkin ! Il n'y a pas une bribe de beurre dans tout l'Annam, pas une goutte de lait frais dans Hanoï. Il y a bien des vaches, mais elles n'en font pas. Les Annamites ne connaissent pas cela. Nous allons être obligés de cuisiner avec ce lait condensé et ce beurre salé venus de je ne sais où, dans de petites boîtes de fer-blanc soudées qui coûtent les yeux de la tête.

« Et les œufs ! C'est bien une autre affaire ! Ils ne manquent pas sur le marché ; mais pas un de frais ! Tous habités ! Ces sauvages les aiment comme cela. A force de chercher, Haï m'a découvert un marchand qui en avait de passables. Le plus joli, c'est que je les ai payés moitié moins cher : un œuf couvé, un sou ! les œufs frais, deux pour un sou. Sont-ils bêtes, ces Annamites ! »

Pendant cette conversation, Haï, aidé par les boys et les ordonnances, a dressé la table sous la véranda, devant la maison. Nous nous asseyons devant le potage fumant, et notre chef de popote nous entretient des détails du ménage.

« Vous savez que nous avons droit à la ration des vivres. J'ai touché pour chacun de nous à l'administration une portion de viande fraîche, une boîte de conserves de viande, une ration de sucre, de café et de vin, toutes choses que nous ne pourrions pas nous procurer ici. Je donne à Haï, notre cuisinier, sept piastres par mois, plus deux ligatures par jour pour son marché. Moyennant ces deux ligatures, il doit nous approvisionner en œufs, en volaille, en poisson, enfin en tout ce qui peut varier notre ordinaire. De plus, j'ai loué, pour deux piastres par mois, un petit boy qui ira chercher le bois et l'eau : Monsieur Haï est trop grand seigneur pour se charger de ces détails. Il est bien entendu que notre personnel nous suivra partout pour le même prix, et que, en colonne, nous serons traités comme aujourd'hui. »

Ainsi soit-il, car le dîner de Haï est exquis !

Les Annamites, comme du reste les Chinois, ont une grande aptitude pour la cuisine. Ils ont même, à mon avis, une supériorité sur les cordons bleus français, en ce sens qu'ils n'emploient que très peu d'ustensiles. Avec une poêle et une marmite que nous lui avons achetées, Haï nous confectionne à chaque repas trois ou quatre plats, sur un fourneau en plein vent construit avec trois briques.

J'ai dit qu'on nous avait envoyés demeurer dans la citadelle de Hanoï. Si l'on veut se faire une idée exacte de ce qu'était cette citadelle à l'époque de notre arrivée, il faut se représenter un grand terrain plat, de forme rectangulaire, mesurant au moins 3 kilomètres dans son plus grand côté. Ce terrain est entouré de toutes parts par une haute et épaisse muraille en briques. La muraille est doublée à l'extérieur par un large fossé rempli d'eau stagnante.

Le mur d'enceinte est percé de six portes monumentales, qui donnent chacune à l'extérieur accès sur un pont de briques jeté en travers du fossé. Chaque porte est surmontée d'un petit mirador couvert, auquel on accède par des escaliers ménagés à l'intérieur de la muraille. C'est dans ce mirador que se tenaient les soldats du poste préposé à la garde de la porte.

Au centre même du terrain limité par la grande muraille que je viens de décrire, se trouve une deuxième enceinte, également fermée de toutes parts par un mur en briques : c'est l'enceinte royale, qui contient la pagode du roi.

La pagode du roi est un grand bâtiment plus large que long. Il est construit sur une terrasse carrée, consolidée sur ses quatre faces par un mur. Un escalier monumental donne accès sur la terrasse. Cet escalier est limité de chaque côté par une rampe en granit admirablement fouillée, de façon à figurer ces amas de volutes qui pour les Annamites représentent les nuages.

L'escalier est divisé en trois compartiments, dont un central et deux latéraux, par deux superbes chimères mesurant au moins 2 mètres de longueur et taillées chacune dans un seul bloc de granit gris.

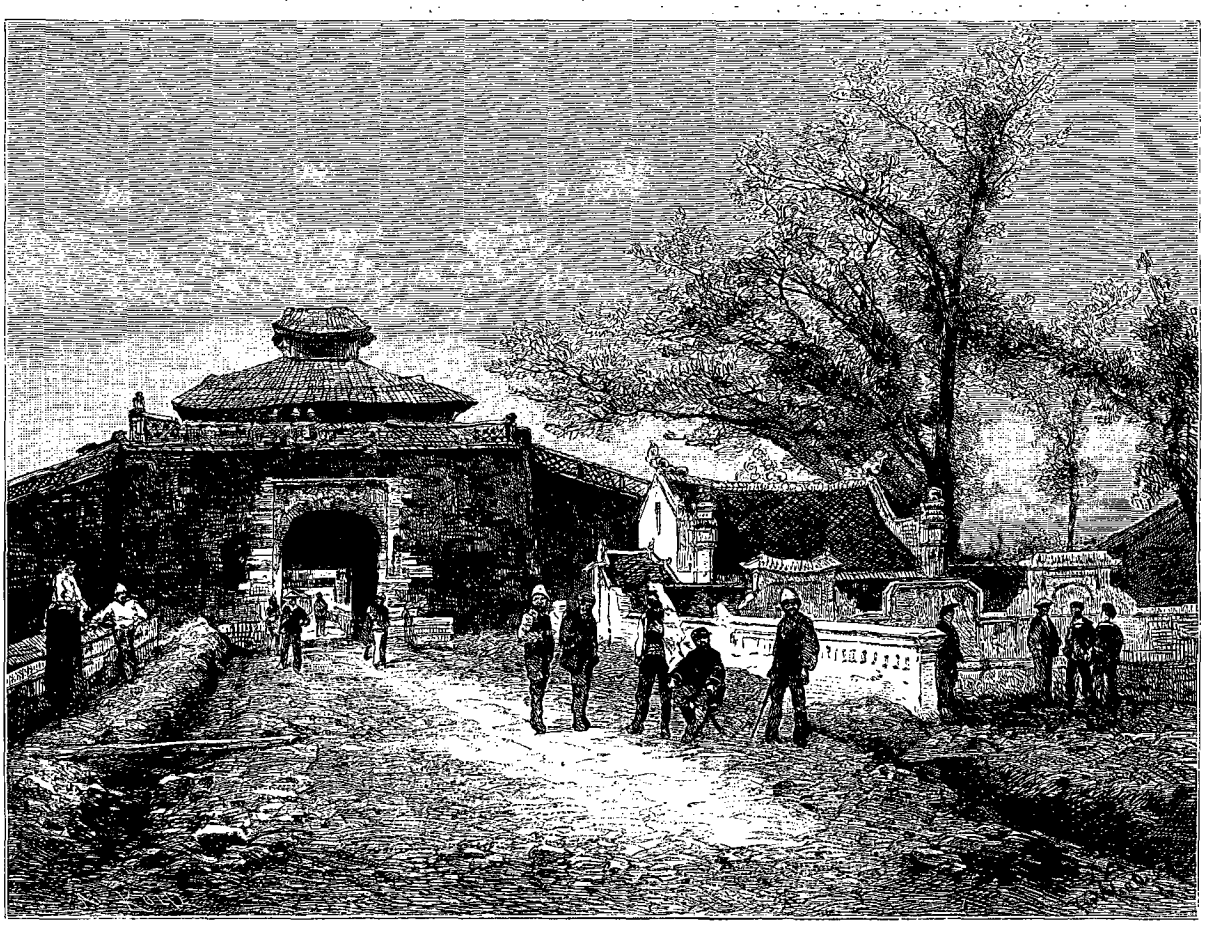
Dans la muraille de l'enceinte royale qui fait face à cet escalier, on a ménagé trois portes placées l'une à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

côté de l'autre. Pour qui connaît les mœurs annamites, cette disposition suffit à elle seule pour indiquer, à coup sûr, une résidence du roi. Les mandarins et les personnages de la cour ne doivent jamais passer par la porte centrale, réservée au souverain seul, mais toujours circuler à droite et à gauche par les ouvertures latérales. Le simple fait de traverser un passage réservé au roi aurait été considéré sous le règne de Tu-Duc comme un crime de lèse-majesté et puni comme tel de la peine de mort.

Le réduit central de la citadelle de Hanoï a son histoire. C'est là que le jeune roi d'Annam, peu de temps après son avènement au trône, venait prêter serment à l'empereur de Chine, son suzerain, devant les mandarins de la cour de Pékin envoyés tout exprès pour l'investir du commandement des provinces du nord.

C'est là également que les compagnons de Francis Garnier s'étaient réfugiés après la mort de leur chef. Trop peu nombreux pour pouvoir défendre l'enceinte extérieure de la citadelle, qui mesure plusieurs lieues de tour, ils s'étaient d'abord enfermés dans le réduit central. Obligés bientôt d'abandonner cette deuxième ligne, encore trop étendue, ils avaient construit à la hâte, tout autour de la terrasse de la pagode royale, un mur



Porte du sud de la citadelle de Hanoï. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

en briques percé de meurtrières qui subsiste encore.

Devant l'enceinte royale s'élève, sur un gros cube de maçonnerie, une tour construite également en briques et qui mesure 6 ou 7 mètres de haut. Cette tour a six faces. On a ménagé à son intérieur un escalier en colimaçon qui prend jour par de petites fenêtres percées à différentes hauteurs. Cet escalier conduit à une plateforme située au sommet de la tour et d'où l'on peut explorer la campagne environnante.

Non loin de là se trouvent de grands bâtiments en brique recouverts de tuiles. Ce sont les magasins à riz. C'est là que le gouverneur de la province enfermait les produits de l'impôt annuel, qui, chez les Annamites, se paye en grande partie en nature par prélèvements sur la récolte. A côté des magasins à riz habitaient les hauts fonctionnaires de la province, le *tong-doc* (gouverneur) et les deux mandarins, chefs des finances et de la justice (*quan-bô* et *quan-an*). La maison du quan-bô est seule restée debout.

Depuis la prise de Hanoï par Francis Garnier, les mandarins annamites habitent en ville. En leur interdisant l'entrée de la citadelle, on a porté un rude coup à leur influence. Pour le peuple, en effet, c'est dans cette enceinte fortifiée que doit habiter celui qui a la puissance. Du moment que nous en avons chassé les mandarins, c'est que nous sommes plus forts qu'eux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'immense zone de terrain limitée au centre par la pagode royale, à la périphérie par l'enceinte des murailles extérieures, est presque partout inculte et inoccupée. C'est un vaste désert, qui donne à la citadelle un aspect triste et abandonné.

Là s'élevaient autrefois de nombreuses paillotes qui servaient de casernes aux soldats annamites. On évalue à 3000 hommes l'effectif de l'ancienne garnison de Hanoï, qui habitait tout entière dans la citadelle. Si l'on réfléchit que chacun de ces soldats vivait en famille, on peut se faire une idée de l'animation extraordinaire qui régnait alors dans ce vaste camp retranché, aujourd'hui abandonné et détruit.

On a brûlé ou démoli toutes les paillotes des soldats, mais on retrouve encore, de distance en distance, de gentilles maisons en briques où logeaient les mandarins militaires.

Beaucoup de ces petites maisons sont bâties au milieu de vastes jardins fermés par des murailles. Le toit est orné de fort jolies sculptures. La grande porte d'entrée est surmontée de colonnes sculptées; elle est à moitié masquée par un pan de mur haut de 1 mètre, un peu plus large que la porte, en arrière de laquelle il est disposé de façon qu'on puisse passer soit à droite, soit à gauche, entre la porte et lui. Ce mur, destiné à arrêter les regards indiscrets des passants, est orné sur sa face extérieure de belles peintures en couleurs, représentant un dragon, un tigre bondissant, ou tel autre emblème militaire.

Hanoï possède la plus vaste citadelle de tout le Ton-

Escalier de la pagode. (Voir p. 30.) — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

kin. Elle a été bâtie vers 1804, d'après les plans et sous la direction des officiers français qui, en 1789, arrivèrent en Cochinchine à la suite de Mgr Pigneau de Béhaine pour aider le roi Gia-Long à reconquérir sa couronne. Gia-Long employa nos compatriotes à construire des citadelles, non seulement à Hanoï, mais dans tous les chefs-lieux de province : à Bac-ninh, à Sontay, à Nam-dinh, etc. Toutes ces constructions ont été faites sur le même plan. Chaque citadelle possède une première enceinte, percée de portes à miradors et défendue par des pièces de canon, et une deuxième enceinte, contenant la pagode royale, des magasins à riz et une grande tour centrale. Les premiers magistrats de la province et les greniers renfermant l'impôt se trouvaient ainsi à l'abri d'un coup de main.

Plus tard on étendit cette mesure aux chefs-lieux d'arrondissement, et même à de simples chefs-lieux de canton. Les *thuan-phu* (sous-gouverneurs de province), les *phu* (préfets des arrondissements) et même les *huyen* (chefs des cantons) eurent leurs forteresses dans lesquelles ils habitèrent et où ils enfermèrent les produits de l'impôt.

Les premiers pionniers de la civilisation française ne se doutaient guère qu'ils fournissaient aux Annamites des armes contre leurs compatriotes et que, avant la fin du siècle, le sang français coulerait à flots pour reprendre ces citadelles au successeur du roi Gia-Long.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malfaiteurs à la cangue. (Voir p. 37.) — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de l'auteur.

V

Réception des ambassadeurs envoyés par le roi d'Annam au général Millot. — Leur cortège. — Les présents du roi. — Les ballons. — Visite au tong-doc de Hanoï. — Diplomatie tonkinoise. — Les prisons. — La salle d'audience. — Portrait du gouverneur. — Les dents laquées. — Opinion d'un mandarin sur les Françaises. — Curieuse façon de s'asseoir dans le grand monde tonkinois. — Comment on fait d'une pierre deux coups.

Ce matin 5 mars 1884, la Concession française présente une animation inaccoutumée. Le général Millot, avant de partir pour Bac-ninh, va recevoir en grande pompe les ambassadeurs que lui envoie la cour d'Annam comme gage de bonne amitié. On a mis sur pied une partie des troupes de la garnison, qui doit faire la haie sur le passage des envoyés royaux.

Nous sommes descendus de la citadelle pour voir le cortège, et, comme nous ne voulons rien perdre du coup d'œil, nous nous sommes installés derrière un des massifs du grand jardin qui entoure la maison du général.

L'arrivée des mandarins est annoncée par des coups de canon se succédant de dix en dix secondes.

Voici d'abord des coureurs annamites, vêtus d'une espèce de tunique rouge à col brodé, les pieds et les jambes nus. Ils brandissent une longue canne en rotin ornée de pompons en soie de toutes couleurs. Leur

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mission consiste à écarter la foule sur le passage des mandarins. Devant eux les Annamites se rangent prudemment sur le bord de la route en enlevant leurs grands chapeaux. Ceux qui ne s'écartent pas assez vite reçoivent sur la tête ou sur le dos un coup de la longue canne qui les rappelle immédiatement au sentiment des convenances.

A quelques pas derrière les coureurs s'avancent des soldats vêtus de rouge et de jaune et coiffés d'un petit chapeau conique. Chaque soldat porte, attaché derrière le dos, un grand sabre mesurant 50 ou 60 centimètres de longueur et dont la lame va en s'élargissant vers la pointe. Ils ont, comme les coureurs, les pieds et les jambes nus. Les uns portent sur l'épaule des lances de formes variées, emmanchées dans de longs bambous; les autres tiennent des oriflammes et des pavillons multicolores.

Après les soldats viennent trois musiciens, placés sur une seule ligne. L'un souffle dans une sorte de trompette à trous, dont les sons rappellent de loin ceux du hautbois, un autre joue de la flûte, et le troisième racle d'une espèce de petit violon à deux cordes dont la caisse de résonance est faite d'une peau de serpent tannée.

La musique est assez monotone : c'est une marche en mineur construite avec une seule phrase de trois ou quatre mesures qui se répète sans cesse.

Les musiciens précèdent une grande châsse en bois sculpté, laquée or et rouge. La châsse est portée sur les épaules de quatre vigoureux Annamites, vêtus comme les soldats avec des étoffes rouges et jaunes. Elle est abritée par quatre grands parasols jaunes que tiennent quatre indigènes. C'est dans cette châsse que sont enfermés les présents envoyés par le roi au président de la République française. Ces présents consistent en dents d'éléphants, coffrets de bois incrustés de nacre, pièces de soies de diverses couleurs.

Derrière la châsse aux présents marchent les trois ambassadeurs. Ils ont revêtu leur costume de cérémonie : longue robe en gaze bleue à grandes manches pendantes, turban en crépon de Chine noir. Ils portent, pendue au cou par un cordon de soie, la petite plaque rectangulaire en ivoire sur laquelle sont inscrits leurs noms et leurs grades. Leurs pieds nus flottent dans de grandes babouches en cuir. Ils sont précédés par un mandarin subalterne portant au bout d'une hampe une planchette sur laquelle sont inscrits deux caractères annamites.

L'ensemble du cortège est assez piteux. Les soldats ont l'air de vulgaires coulis des rues travestis pour la circonstance. Ils sont mal tenus; leurs uniformes sont malpropres; les oriflammes et les étendards sont défraîchis.

Mais les ambassadeurs font contraste au milieu de ces porteurs d'oripeaux. Le premier surtout, un grand vieillard très maigre à la peau mate et presque blanche, a vraiment grand air. Ses traits sont fins, et son regard, qu'il coule de côté, à droite et à gauche, pour ne rien perdre de ce qui l'entoure, est clair et pénétrant. Sa longue barbiche et ses moustaches sont entièrement blanches et plus fournies qu'on ne le voit ordinairement chez les indigènes. Il marche les coudes écartés et en sautillant, ce qui est, paraît-il, le comble de l'élégance à la cour d'Annam. Malgré son allure un peu grotesque, on sent en lui un représentant de cette diplomatie annamite patiente et retorse qui s'est si longtemps moquée de nous.

Le général Millot reçoit les ambassadeurs sous la véranda de sa maison. Les soldats et les gens du cortège restent au dehors, pendant que les envoyés royaux entrent dans le salon de réception, où des rafraîchissements leur sont offerts. On porte des toasts au président de la République française et au roi d'Annam.

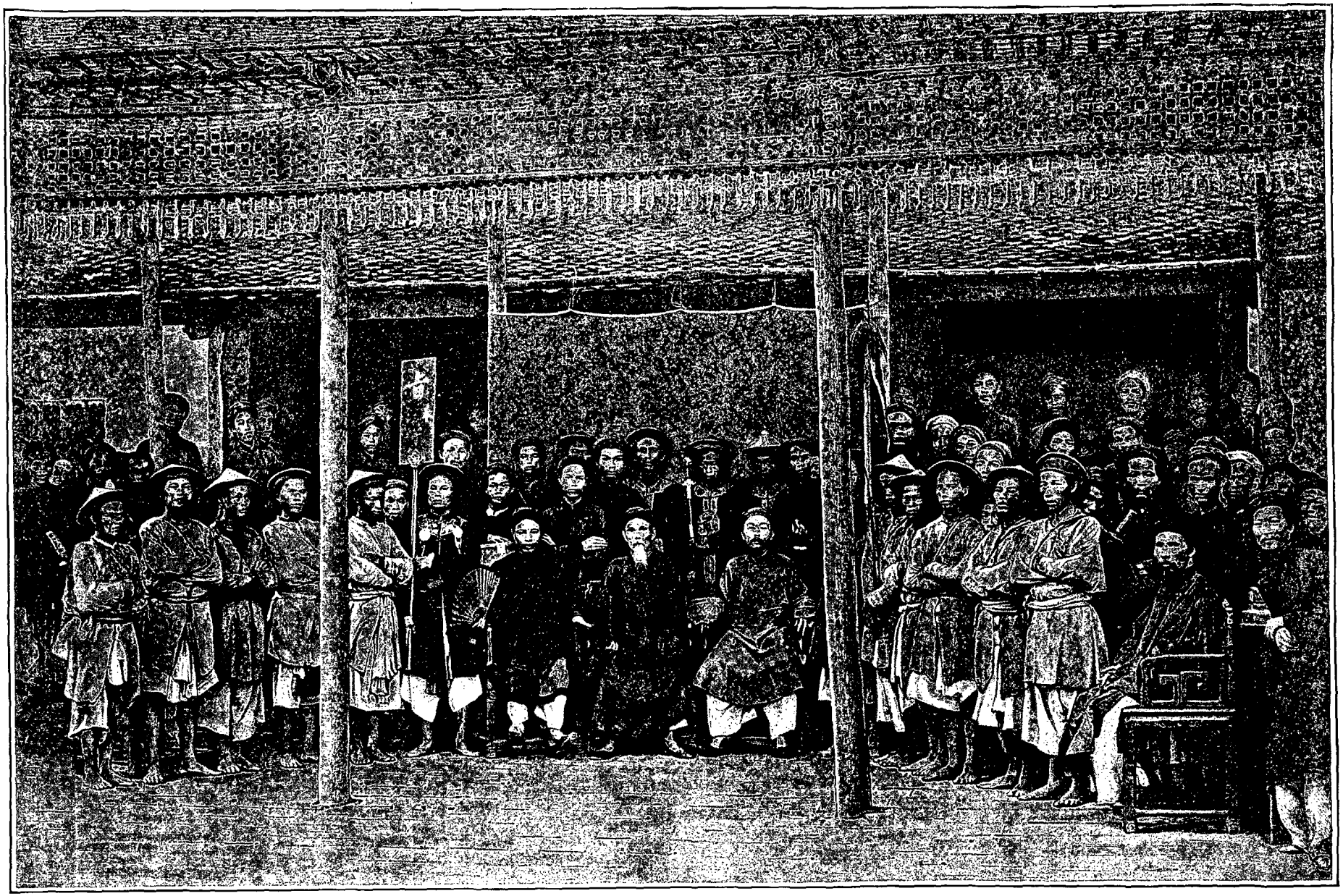
La visite des ambassadeurs se termine par un épisode assez divertissant. Le corps expéditionnaire possède une compagnie d'aérostiers qui a amené de France deux grands ballons. Dans un pays plat comme le delta tonkinois, ces ballons seront d'un grand secours pour reconnaître les environs à plusieurs kilomètres à la ronde pendant les marches du corps expéditionnaire. Le général en chef fonde sur eux de grandes espérances; mais, avant de se mettre en route pour Bac-ninh, il a voulu s'assurer que les aérostats n'ont pas été trop endommagés pendant la traversée. Le jour même de l'arrivée des ambassadeurs annamites, on fait dans un coin de la Concession un essai de gonflement.

Pour donner aux envoyés du roi une haute idée du génie européen, le général désire qu'on leur montre ces ballons. Un officier d'état-major conduit les mandarins à l'endroit où s'opère le gonflement. Ceux-ci, qui ne comprennent pas très bien ce qu'on leur veut, ne paraissent pas très rassurés. Habitués aux façons d'agir de l'Extrême-Orient, ils se demandent sans doute si le général en chef, en donnant l'ordre de les mener dans cet endroit écarté, n'a pas l'intention de se débarrasser d'eux en leur faisant couper la tête.

Leur frayeur est encore plus grande lorsqu'ils aperçoivent les énormes machines à demi gonflées qui se balancent en l'air en tirant sur leurs cordes. Les interprètes ont beau leur expliquer ce dont il s'agit, ils ne se montrent que plus effarés. C'est bien pis encore quand on les fait installer dans la nacelle et quand on commande le « lâchez tout ». Le ballon, retenu seulement par une corde qu'une équipe d'aérostiers laisse doucement filer, s'élève dans les airs, emportant les ambassadeurs complètement ahuris. Les malheureux mandarins se figurent qu'ils vont mourir d'un supplice inconnu et terrible; aussi, quand, l'expérience ayant pris fin, la nacelle vient à toucher le sol, ils se précipitent à terre avec un empressement des plus comiques, et toute l'assistance, y compris les Annamites, qui risquaient cependant la cadouille, part d'un immense éclat de rire.

La cérémonie terminée, je regagnais lentement la citadelle par la rue des Incrustateurs, quand je fis la rencontre d'un compatriote, M. Garien, interprète de l'état-major. M. Garien habite l'Extrême-Orient depuis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ambassade envoyée par le roi d'Annam au général Millot. — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vingt-cinq ans; grâce à son habitude du pays et à sa profonde connaissance de la langue annamite, il rend chaque jour au corps expéditionnaire d'importants services.

« Vous venez sans doute d'assister à la réception des ambassadeurs, me dit-il; eh bien, si vous voulez voir quelque chose de plus curieux encore, je vous emmène. Je vais demander au tong-doc des coulis pour l'expédition de Bac-ninh. Accompagnez-moi : vous verrez un grand mandarin chez lui et je vous ferai visiter toute sa maison. »

J'acceptai l'offre avec empressement, et je suivis mon aimable cicerone.

Depuis qu'on lui a interdit la citadelle, le gouverneur de la province de Hanoï habite une grande maison, ou plutôt une série de bâtiments séparés par des cours et situés dans une des petites rues du quartier annamite, tout près de la mission catholique. L'enceinte des bâtiments est fermée du côté de la rue par un mur haut de 2 mètres. Dans ce mur on a percé une grande porte à deux battants devant laquelle se promène une sentinelle ; non pas un de ces soldats de la milice indigène qui sont armés de lances et qui vont pieds et jambes nus, mais un brave turco, le casque blanc en tête et qui m'attend dans l'immobilité réglementaire pour me porter l'arme au passage.

Ma première idée est que le tong-doc est gardé à vue par le général. « Vous n'y êtes pas, me dit mon guide : c'est le mandarin qui a demandé cette sentinelle. Il payerait même au besoin pour l'avoir. La raison en est des plus drôles, il faut que je vous la raconte.

« Les fonctionnaires envoyés par le gouvernement annamite dans les provinces occupées par nos troupes ont reçu de Hué l'ordre de s'opposer par tous les moyens possibles à notre établissement dans le pays. L'ordre est plus facile à donner qu'à exécuter, car nous sommes les plus forts, et nous ne nous sentons pas disposés à nous laisser jouer. Le tong-doc voudrait bien obéir à son gouvernement; d'une part il connaît les moyens expéditifs qu'on emploie à Hué pour mater les rebelles, et d'autre part il ne voit pas d'un très bon œil grandir une influence à côté de laquelle son prestige et son autorité paraîtront nécessairement amoindris. Mais, en véritable Annamite qu'il est, il a vite réfléchi que la cour de Hué est bien loin, tandis que les Français sont bien près, et que, de deux dangers également graves, il faut d'abord éviter le plus menaçant. Aussi, malgré les récriminations de son gouvernement, finit-il toujours par nous donner ce que nous lui demandons. Seulement il lui faut compter avec les *thi-vê*[1], qui le surveillent d'autant plus étroitement qu'il semble plus suspect.

« Ces thi-vê sont des espions recrutés parmi les *doï* (sergents) intelligents et instruits de la garde particulière du roi. Ce dernier les envoie dans les différentes provinces pour qu'ils le renseignent sur la conduite des mandarins et sur les agissements des étrangers. Ces espions sont influents, et, grâce à leur qualité de messagers du roi, ils jouissent d'une grande considération partout où ils se présentent. Ils habitent dans la maison du mandarin qu'ils sont chargés de surveiller, se mêlent à son entourage et assistent à toutes les réceptions. Le tong-doc de Hanoï en traîne un ou deux à sa suite, et vous pouvez être certain que la moindre concession que nous lui arrachons par la crainte est vite connue et commentée en haut lieu.

« A différentes reprises déjà le premier ministre lui a donné des preuves de son mécontentement. Le tong-doc est un fonctionnaire de premier rang, qui, comme tel, a droit à quatre parasols. On lui en a supprimé d'abord un, puis deux, si bien que, à l'heure actuelle, le malheureux mandarin ne peut plus, à sa grande honte, se faire suivre dans les rues de Hanoï que par un simple parapluie.

« Mais ce n'est pas tout : il a reçu, il y a quelques jours, l'ordre de venir à Hué pour rendre compte de sa conduite. Or il sait très bien qu'obéir à un pareil ordre, c'est courir au-devant de sa condamnation à mort. Comme, d'autre part, il ne peut refuser ouvertement, il a demandé au général en chef de placer une sentinelle à sa porte afin de pouvoir écrire au roi : « Je vou-« drais bien vous obéir, mais je ne puis quitter ma « maison. Je suis gardé à vue par les barbares d'Occi-« dent, qui ne permettent pas que j'en sorte et qui me « font surveiller le jour et la nuit par une sentinelle « armée. »

Tout en causant, nous franchissons la porte d'entrée et nous arrivons dans une petite cour intérieure sur laquelle donne une case en torchis. C'est dans cette case qu'habite Joseph Laï, l'interprète du gouverneur, un Annamite de Saïgon converti au catholicisme et qui a fait toutes ses études de français au collège des missionnaires. Il nous apprend que le mandarin est absent, mais qu'il doit rentrer dans une demi-heure. Mis au courant de l'objet de ma visite, il se tient à ma disposition pour me faire parcourir la maison en attendant.

Nous pénétrons dans une arrière-cour spacieuse au centre de laquelle est creusé un grand bassin plein d'eau. A droite, la cour est fermée par un mur derrière lequel sont les appartements du gouverneur et de ses femmes. A gauche s'élèvent, sur un même alignement et face à ce mur, trois grandes paillotes sans fenêtre, de forme quadrangulaire et d'aspect misérable : ce sont les prisons. Le gouverneur y enferme, en attendant qu'ils soient jugés, les malfaiteurs qu'on lui amène de tous les points de la province.

Avant la guerre, le tong-doc de Hanoï avait, comme tous les gouverneurs annamites des provinces, le

1. Le personnel des thi-vê se compose de 65 fonctionnaires, répartis en 5 classes, savoir :

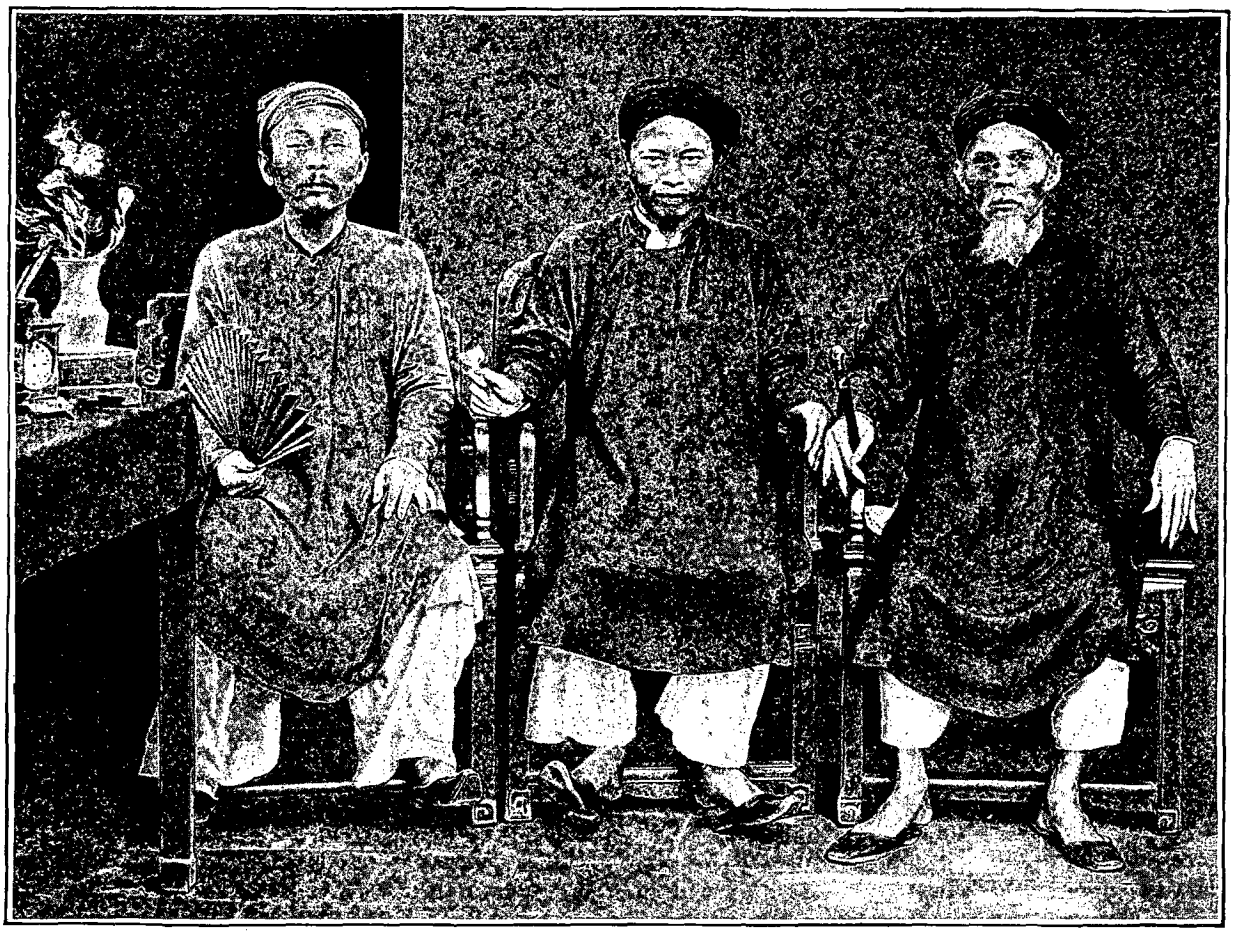
5 de 1re classe, ayant un grade égal aux mandarins du 3e degré ; 5 de 2e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 4e degré ; 10 de 3e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 5e degré ; 15 de 4e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 6e degré (1re classe); 30 de 5e classe, ayant un grade égal aux mandarins du 6e degré (2e classe).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droit de haute et de basse justice dans toute l'étendue de son gouvernement. Il pouvait condamner à la peine de mort; seulement, dans ce cas, la sentence ne devenait exécutoire qu'après qu'elle avait été soumise à l'approbation du roi. Une copie du jugement était envoyée à Hué dans ce but. Depuis l'occupation française, le tong-doc peut toujours prononcer la peine capitale, mais l'arrêt n'est exécuté que lorsque le résident de France a apposé sa signature au bas du jugement.

Au moment de ma visite, il y a bien une centaine de misérables entassés dans ces prisons. J'entre dans l'une d'elles en me courbant en deux, tant l'ouverture est étroite. Qu'on se figure quatre murs nus, limitant un espace quadrangulaire large de 3 mètres et long de 4 ou 5. Du sol, fait de terre gâchée et battue comme l'aire d'une grange, s'élèvent douze gros bambous formant colonnes et qui supportent toute la charpente de la toiture. Celle-ci ne repose pas sur les murailles : elle en est séparée au contraire par un espace vide mesurant 20 ou 30 centimètres de hauteur, sorte de fente qui fait tout le tour de la case et par laquelle pénètrent à la fois l'air et le jour.

Dans l'intervalle des colonnes de bambous, et à 5 ou



Les trois ambassadeurs annamites. (Voir p. 34.) — Heliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

6 centimètres du sol, on a fixé de grandes planches qui servent à attacher les prisonniers, grâce à une disposition des plus ingénieuses. Ces planches sont percées de trous ronds distants les uns des autres de 1 mètre environ, placés sur la même ligne dans le sens de la longueur de la planche et à égale distance de ses deux bords longs. Chaque planche est disposée de champ de façon que l'un de ses grands bords reste bien parallèle au sol. Elle est sciée en deux moitiés dans le sens de sa longueur et de telle sorte que le trait de scie passe par le diamètre horizontal de chacun des trous. La moitié inférieure est fixe; la moitié supérieure, au contraire, peut glisser verticalement dans les deux rainures creusées à la base des colonnes qui soutiennent la toiture et dont elle occupe l'intervalle. Quand on veut attacher un prisonnier, on soulève la moitié supérieure d'une de ces planches en la faisant glisser dans ses rainures et on l'écarte de la moitié inférieure; on passe dans un des trous soit la main, soit le pied du malfaiteur, et on referme sur le poignet ou la cheville.

Les colonnes de la toiture se présentent sur deux lignes dans le sens de la longueur de la case. Il y a donc deux rangées de planches, à chacune desquelles est appendue toute une grappe de prisonniers. Les uns, retenus par le pied, sont couchés ou assis. Les autres, pris par le poignet, gisent étendus de tout leur long sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sol nu. Dans l'allée centrale, limitée par les deux rangs de planches, se promènent deux gardes armés de l'inévitable rotin.

Plusieurs de ces prisonniers ont des figures sinistres et sont de vrais types de bandits. L'Annamite est ordinairement de petite taille, mais quelques-uns de ces gens ont une taille et une musculature athlétiques. L'interprète me fournit sur eux des renseignements pleins d'intérêt, en me les désignant du bout de son éventail comme on ferait dans une ménagerie pour des animaux féroces.

« Ce grand diable qui roule des yeux furieux est un pirate des plus dangereux : il a tranché, à lui tout seul, plus de vingt têtes. On a été obligé de le transporter à Hanoï dans une cage en bambous, tant il a fait d'efforts pour s'échapper. On l'a laissé seul dans ce coin parce qu'il n'est pas sociable. Il est attaché *en boule*, par les mains et par les pieds. Ne pouvant plus battre ses compagnons de cellule, il cherche encore à mordre les pieds des gardiens. Cet autre a été pris les armes à la main dans une expédition contre les pirates. On a trouvé dans sa ceinture trois oreilles gauches fraîchement coupées. »

Tous les prisonniers portent sur le front un caractère chinois tracé à l'encre noire et qui sert à les reconnaître. Tous portent également une *cangue*, formée de deux bambous mesurant 60 ou 70 centimètres de long et reliés par deux barres transversales. La tête est emprisonnée entre ces deux barres rigides dont l'une se place en avant et l'autre en arrière du cou, pendant que les deux bambous reposent chacun sur une épaule. Cet appareil peut être assez justement comparé à une petite échelle entre les échelons de laquelle le patient aurait passé sa tête et dont les montants reposeraient sur ses épaules.

Les cangues que portent les prisonniers sont en bois vert et assez légères. Elles sont appelées *cangues de voyage*, parce qu'on en charge les malfaiteurs pour les transférer d'une prison à l'autre. Il existe, outre ce modèle, trois formes de cangues, décrites tout au long dans le code annamite, au chapitre des peines, sous les noms de *petite*, *moyenne* et *grande cangue*. Cette dernière est très lourde : elle est renforcée à ses deux extrémités par de gros anneaux en fer.

Au moment où nous sortons de la prison, un domestique vient nous annoncer que le tong-doc est de retour et qu'il nous attend dans la salle des audiences. Cette salle occupe tout un bâtiment, fermé de trois côtés par des murs en brique et complètement ouvert du quatrième, qui donne sur une grande cour pavée de larges dalles de pierre. Du côté ouvert, le toit du bâtiment, recouvert de tuiles vernissées qui miroitent au soleil, s'avance de 1 ou 2 mètres sur la cour, supporté par de belles colonnes en bois de teck sculptées au niveau du faîte. On accède à cette salle par quatre marches de pierre. Le mandarin nous attend au haut des degrés, l'échine ployée et la main tendue.

Oh! cette main de mandarin! je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie à son premier contact. Figurez-vous de grands doigts maigres, décharnés, renflés aux jointures comme des sarments de vigne, des doigts froids, comme momifiés, rendus plus longs encore par de grands ongles mesurant 3 ou 4 centimètres. Depuis celle-là j'ai touché les mains de beaucoup de mandarins : toutes m'ont donné une sensation identique, celle d'une main de squelette.

Le tong-doc est en costume de ville : grande robe de tulle noir, pantalon de soie blanche, babouches de cuir dans lesquelles flottent ses pieds nus. Il est entouré par tous les serviteurs de sa maison, qui portent l'éventail, la pipe, la boîte à chiques, le crachoir, etc. Il s'est fait accompagner par les deux mandarins de grade inférieur qui le secondent dans le gouvernement de la province : le *quan-bo* et le *quan-an*, fonctionnaires chargés des finances et de la justice.

Au milieu de la salle d'audience est disposée une grande table de bois noir, sans tapis. On nous fait asseoir autour, sur des bancs en bois de trac sculpté. Le gouverneur m'a pris à sa droite et M. Garien à sa gauche. Le quan-bo et le quan-an sont assis en face. Les autres fonctionnaires annamites se tiennent debout à quelques pas derrière nous, dans une attitude respectueuse.

Aussitôt on apporte le thé. Il nous est servi sur un plateau de bois incrusté de nacre, dans des tasses minuscules en porcelaine blanche ornées de décors bleus. Chaque tasse est tout au plus grande comme un de nos verres à liqueur. Le thé, qui vient de Chine, nous est d'abord offert sans sucre; mais, sur un ordre bref du tong-doc, un domestique se précipite au dehors et revient bientôt avec un sucrier rempli de poudre de sucre cristallisé, d'origine chinoise.

Des serviteurs circulent constamment autour de nous, portant de grandes théières de métal qui contiennent l'infusion fumante. Nos tasses sont à peine vidées, qu'elles sont remplies de nouveau jusqu'aux bords, car, d'après le code annamite, ce serait faire à l'invité un gros affront que de laisser vide devant lui un seul instant la tasse à thé qu'on lui offre.

Entre temps, le porte-pipe du tong-doc présente à chacun de nous des cigarettes coniques faites avec du tabac opiacé récolté dans le pays.

Tout en fumant et en buvant mon thé à petits coups, j'examine la pièce où nous sommes. Au fond, sur un autel auquel on accède par deux gradins, une petite statue de la République, don du général Millot au gouverneur annamite, est placée entre deux grands dragons symboliques en bois sculpté qui ouvrent des gueules énormes. Je la montre du doigt au tong-doc, qui me répond en s'inclinant : « *Ia*, *Ong Quan-Leun Lang-Sâ* (Oui, le grand mandarin français. »)

« Il croit que c'est le roi de France, me dit en riant mon ami l'interprète. On ne pourra jamais faire comprendre à ces Tonkinois ce que c'est que la République. Depuis cent ans les mandarins ont habitué le peuple à obéir à la cadouille. Cent autres années s'écouleront avant que ce peuple, abruti par un pareil régime, se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relève suffisamment, non pas pour adopter nos idées sur le gouvernement de tous par tous, mais seulement pour en comprendre le principe. Et soyez certains que les mandarins ne feront rien pour l'y aider; au contraire. »

Devant le petit autel sont rangés les parasols du gouverneur et le glaive qu'on porte devant lui quand il sort dans la rue. A droite et à gauche, deux grands kakémonos en papier de riz représentent des oiseaux et des poissons, peints avec une vigueur de touche et une perfection dans les détails que je n'ai pas encore rencontrées dans les œuvres annamites.

Le tong-doc. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le tong-doc est de moyenne taille. Il paraît âgé de plus de cinquante ans. Sa figure est restée jeune, comme c'est la règle chez les Annamites; mais des fils d'argent commencent à se montrer parmi les épais cheveux noirs soigneusement relevés en chignon derrière la nuque, au-dessus de son turban de fin crépon de Chine. Il a le teint blanc mat avec une pointe de jaune des Annamites de haute caste, le front bombé, le nez aplati, les mâchoires et les pommettes saillantes. Ses yeux noirs, fendus obliquement, ont un regard assez vif, qu'il sait fort bien voiler sous ses paupières abaissées, quand il ne veut pas laisser deviner sa pensée. Il porte une mouche et une moustache noires assez fournies. Ses dents, très régulières et admirablement plantées, seraient superbes si elles n'étaient pas laquées en noir brillant, comme c'est la mode en Annam. Cette mode transforme la bouche des Annamites, qui, je le répète, serait charmante sans cela, en une sorte d'hiatus noir, que les officiers du corps expéditionnaire ont comparé, avec juste raison, à une bouche d'égout; elle a été pour nous la cause d'un étonnement profond à notre arrivée dans le pays, où elle existe depuis un temps immémorial et où elle est générale. Il n'est pas d'Annamite, même parmi les paysans des villages, qui ne se fasse teindre les dents dès qu'il a un peu d'argent pour payer l'opération. Cette teinte d'un noir brillant s'obtient en déposant à *chaud* sur les dents une sorte de vernis noir à base de laque. Elle est extrêmement solide; je possède dans ma collection deux crânes de pirates dont les dents sont restées noires malgré un séjour de plusieurs mois dans un lait de chaux.

Le *laquage* des mâchoires est très douloureux. Un de mes boys, qui avait subi cette opération, est resté pendant une quinzaine de jours avec les gencives gonflées et de la fièvre sans pouvoir mâcher ses aliments.

Si les Européens éprouvent une véritable répulsion pour les dents laquées, les Annamites ne peuvent de leur côté supporter nos dents blanches. Pendant une fête donnée au palais du gouvernement à Saïgon, un officier français s'approche d'un haut fonctionnaire annamite qui regardait danser les invités du gouverneur.

« Eh bien, grand mandarin, chuchote-t-il à son oreille, que dites-vous de nos Françaises?

— Je les trouve jolies, répond l'Annamite; seulement *elles ont des dents de chien!* »

La conversation devient très animée entre le gouverneur de Hanoï et M. G.... Il faut encore une centaine de coulis pour transporter les vivres des troupes pendant l'expédition de Bac-ninh. Le tong-doc, qui nous en a fourni déjà plus de douze cents, prétend qu'il lui est impossible d'en trouver un de plus. M. G... insiste; les ordres du général sont formels. Le mandarin est très perplexe. Il passe ses grands doigts dans sa barbe et jette des regards désespérés à ses deux acolytes, le quan-bo et le quan-an, qui tiennent leurs yeux baissés et enfoncent leurs mains dans leurs grandes manches en prenant l'attitude la plus innocente du monde pour ne pas se compromettre.

Le tong-doc a replié sa jambe droite sous sa cuisse,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si bien que son talon droit appuie sur le siège du banc où il est assis; j'admire une fois de plus la souplesse des jointures annamites. De temps en temps il se gratte furieusement le pied avec ses grands ongles, puis reporte ses doigts dans sa barbe. Au bout de quelques minutes de ce manège, sa figure s'éclaircit : il a trouvé une solution. Il dit un mot au quan-bo, qui s'éclipse. Un quart d'heure après, des soldats armés de lances apparaissent dans la cour. Ils encadrent une centaine de pauvres diables à peine vêtus qui font une mine des plus piteuses : ce sont les coulis demandés.

M. G..., tout rayonnant, prend congé du gouverneur, qui nous reconduit jusqu'à la porte. En passant au milieu des nouveaux coulis, je ne puis retenir une exclamation de surprise : dans le nombre je reconnais une bonne partie des prisonniers de tout à l'heure. Le tong-doc a fait d'une pierre deux coups : il s'est débarrassé d'une centaine de malheureux qui le gênaient et qui lui coûtaient cher à nourrir, et en même temps il donne satisfaction au général.

Qu'on dise après cela que les Tonkinois ne sont pas de profonds diplomates!

VI

Préparatifs de départ pour Bac-ninh. — Le parc aux coulis. — Les emplettes. — Difficulté du ravitaillement des troupes.

Enfin, nous allons partir pour Bac-ninh! Depuis huit jours, les troupes de la 1re brigade, dont le quartier général est à Hanoï, se concentrent dans la ville et dans les environs. Il en arrive de tous les côtés à la fois : par les routes, où l'on voit se dérouler de longues colonnes de fantassins, marchant deux par deux sur les digues étroites, et suivis par une armée de coulis qui portent les bagages et les sacs; sur les grandes canonnières en tôle d'acier fabriquées à Paris par la maison Claparède et apportées pièce par pièce dans les cales des bateaux qui ont amené les effectifs venus de France. Ces canonnières ressemblent à d'immenses chalands à vapeur; elles sont très larges et peuvent transporter jusqu'à 500 hommes. Grâce à leur faible tirant d'eau, elles risquent moins de s'échouer sur les bancs de sable, qui sont si nombreux dans les fleuves du Tonkin.

A. Yan, chef des congrégations chinoises. (Voir p. 43.) — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

La citadelle et la Concession regorgent de troupes. On a été obligé d'en loger un peu partout aux environs de la ville, dans les grandes pagodes bâties en pleine campagne au delà des faubourgs.

L'arrivée de tous ces soldats produit dans les rues de Hanoï une animation extraordinaire. Des plantons à cheval sillonnent à chaque instant au grand trot la rue des Incrustateurs qui va de la Concession à la citadelle. De nombreuses bandes de coulis transportant des caisses et des ballots, traînant des canons, passent et repassent sous la conduite des soldats, portant l'arme en bandoulière et les excitant de la voix et du geste : « *Mao! maolen!* (Vite! très vite!) »

Les officiers courent aux emplettes : il faut faire ses provisions de conserves, se procurer des vêtements amples pour la route, se munir du *salako*, ce grand casque en liège recouvert de toile blanche, dont les larges bords préservent du soleil la nuque et les tempes et garantissent le cou contre les averses, si communes dans ce pays.

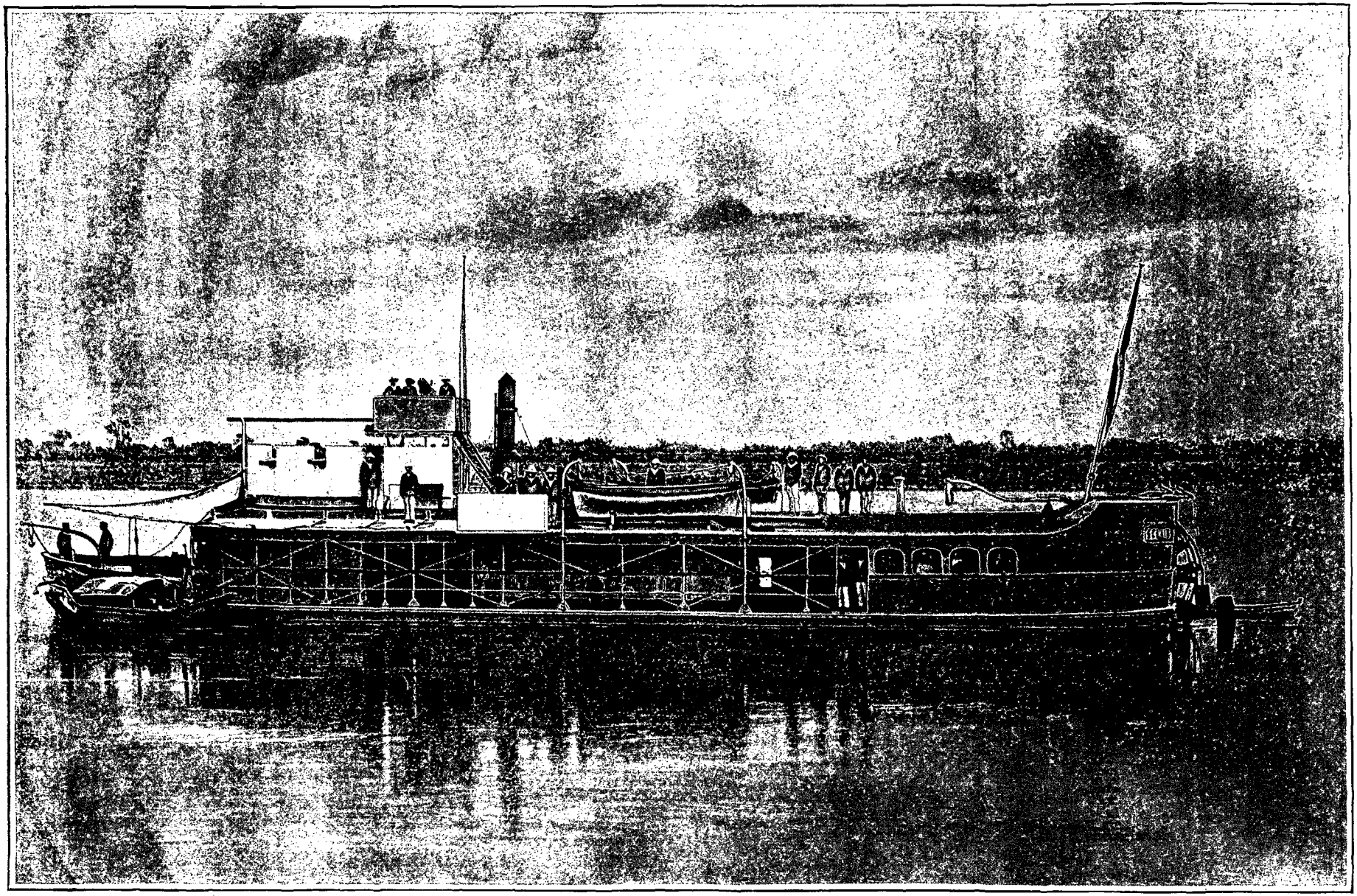
Avec tous ces achats, les piastres de l'entrée en campagne fondent comme beurre au soleil!

Nous entrons par bandes dans tous les magasins sous la conduite d'un de nos boys, celui que nous avons reconnu, à l'épreuve, comme le moins filou. Il faut se méfier de tous ces Annamites : ils ont une façon si ingénieuse de vous voler! Les marchands du pays ne se gênent pas pour nous vendre leurs produits quatre fois plus cher qu'aux indigènes, et nos boys trouvent encore le moyen de prélever une dîme sur nos achats.

Au début, nous n'étions pas méfiants, et ces petits garnements nous conduisaient chez des commerçants auxquels ils avaient fait la leçon d'avance. Nous ne connaissions pas encore leur langue, et c'était eux qui demandaient et débattaient le prix de chaque emplette. Nous payions ingénument et il arrivait souvent que nous donnions, sur la foi de notre boy, cinquante centimes ou un franc en trop par série d'achats. A la fin de la journée, notre domestique indigène retournait seul chez le marchand, qui lui remettait fidèlement la différence entre le prix payé et le prix convenu.

Plus de 2000 coulis ont été réunis pour trans-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

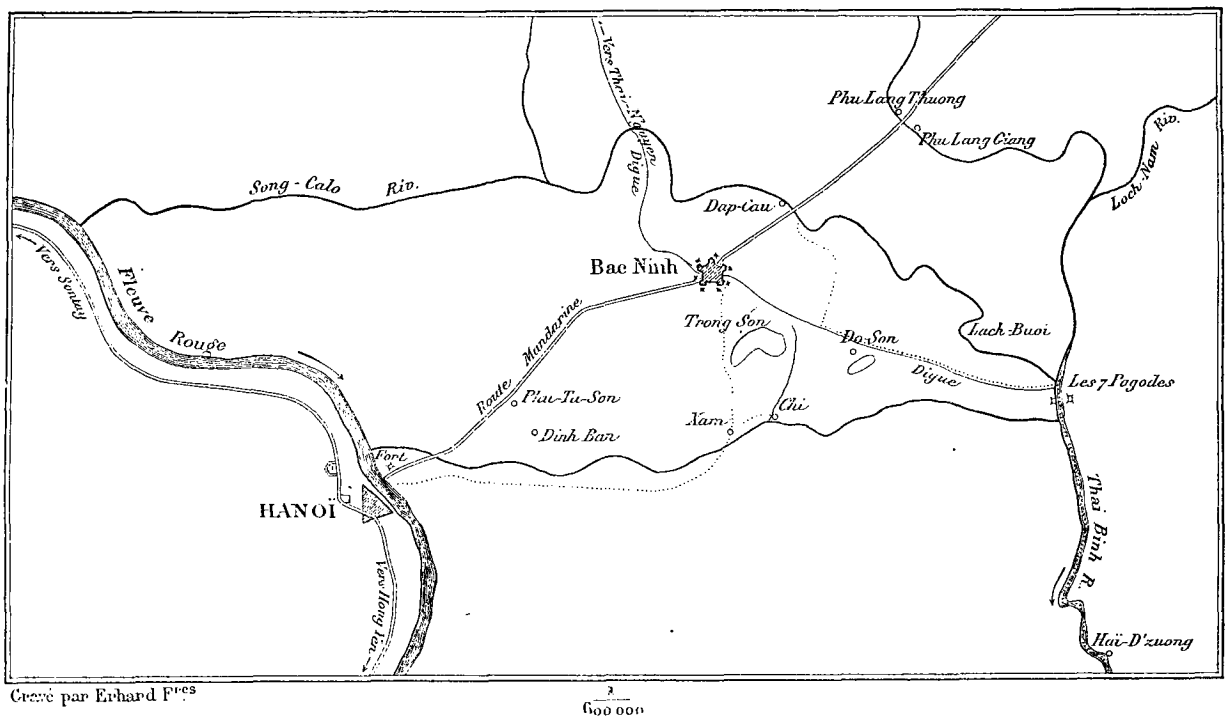


La canonnière Claparède *Éclair*. — Héliogravure de Boussod et Valadon, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porter les vivres et les bagages de l'armée pendant l'expédition de Bac-ninh. J'ai donné dans le chapitre précédent une idée de la façon dont ils avaient été recrutés. Ils sont parqués, en attendant le départ, dans d'immenses paillotes en treillis de bambous, construites à la hâte par les soins du génie militaire, tout près de la porte de France, à l'entrée de la rue des Incrustateurs. Un tirailleur annamite se promène, l'arme au bras, devant chaque paillote, pour empêcher toute évasion. Les coulis prennent du reste leur temps en patience. Ils passent toutes leurs journées étendus sur le dos, à fumer leur pipe ou à chiquer le bétel. Quand ils ne dorment pas, ils jouent ou ils mangent. Deux fois par jour, on leur distribue du riz décortiqué, qu'ils font cuire, avec un peu d'eau et du sel, dans des marmites de cuivre posées sur deux pierres.

De grandes quantités de vivres ont été amassées dans les magasins de la Concession et de la citadelle. Mais ces vivres doivent être transportés à dos d'homme; il faut fractionner à l'avance les énormes caisses qui les contiennent et répartir les charges. Tous les charpentiers et tous les menuisiers qu'on a pu trouver parmi les soldats ont été réquisitionnés dans ce but: ils sont occupés à confectionner des récipients assez petits pour que chaque colis ne dépasse pas 30 ou 32 kilogrammes : c'est le poids maximum dont peuvent être chargés deux porteurs au bambou. On se rend compte facilement de toutes les peines et de tout le travail qu'une pareille transformation doit coûter.



Carte de la campagne de Bac-ninh : l'itinéraire suivi par les deux brigades est indiqué en pointillé. — D'après M. le capitaine Carteron.

Il faut dire aussi que cette question de l'alimentation des troupes a été la première et la plus grave préoccupation du commandement, dès notre arrivée au Tonkin. Sous ce climat débilitant on ne pouvait songer à nourrir exclusivement nos soldats avec les conserves salées et le biscuit venus de France. Un pareil régime aurait amené dans leur santé des altérations d'autant plus rapides que, à peine débarqués et sans qu'ils aient eu le temps de s'acclimater, on allait les lancer dans une expédition fatigante, que les agressions tous les jours plus hardies des Chinois empêchaient de différer.

La question de l'approvisionnement des troupes en vivres frais, déjà si difficile à résoudre en temps de guerre dans notre Europe, l'était bien davantage dans ce pays imparfaitement connu, où les indigènes font usage d'aliments qu'il eût été impossible d'utiliser pour nos hommes. L'Annamite, en effet, se nourrit de poissons, de volailles ou de viande de porc. Il mange du riz en guise de pain et ne boit que de l'eau. Le blé et le vin lui sont totalement inconnus. Les moutons ne peuvent vivre dans ce pays humide; tous les essais d'acclimatation de l'espèce ovine qu'on a tentés sont restés infructueux. On élève bien en Annam et au Tonkin le petit bœuf à bosse et le buffle, mais ces animaux ne sont employés que pour les travaux de labourage : ils sont rares dans le delta tonkinois, que nous occupions exclusivement à cette époque. La chair du buffle est d'ailleurs peu nutritive et coriace.

Peu au courant des habitudes du pays, ignorant les ressources qu'il pouvait offrir puisque nous venions de débarquer, nous étions d'autant plus embarrassés pour résoudre ces grandes difficultés que, en ce moment, les trafiquants européens étaient rares à Hanoï.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ceux d'entre eux auxquels nous aurions pu nous adresser étaient arrivés en même temps que nous : ils n'avaient pas encore eu le temps de se créer des relations commerciales et ne pouvaient nous être d'aucun secours.

Heureusement, nous avions près de nous les congrégations chinoises de Hanoï et de Haï-Phong, organisées depuis longtemps au Tonkin et entretenant des agents sur tous les points du territoire et même en Chine. Ces congrégations puissantes, et leur chef A. Yan, nous ont aidés à aplanir les grosses difficultés du début concernant les approvisionnements des troupes.

VII

Traversée du fleuve Rouge. — L'ambulance de la 1re brigade. — Le plan de campagne. — Marche pénible à travers les rizières. — Ascension en ballon. — Les digues. — Chevaux et cavaliers indigènes. — Campement dans un village. — La chasse aux porcs.

Nous sommes à Hanoï, le 7 mars 1884. Il est six heures du soir. Toutes les troupes de la 1re brigade, réunies sous le commandement du général Brière de l'Isle et concentrées dans la ville depuis plusieurs jours, sont échelonnées sur les bords du fleuve Rouge, depuis la Concession de France jusqu'au bâtiment de la

Jonques et sampans sur le bord du fleuve Rouge — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

Douane, sur un parcours de plus de 3 kilomètres. Il y a là 9000 hommes s'agitant au milieu des canons, des caissons, des faisceaux rangés en lignes. Les uniformes bleu clair des turcos tranchent sur les vêtements plus sombres des artilleurs ; les pantalons rouges de nos petits fantassins jettent une note vive et gaie au milieu des misérables cases en paillotes qui bordent le fleuve en cet endroit. Les indigènes, accroupis le long de la rive ou devant la porte de leurs maisons, regardent avec stupéfaction toute cette armée.

Devant nous, le fleuve roule silencieusement ses eaux couleur de brique entre deux berges basses et boueuses. L'autre rive nous apparaît comme une mince ligne jaune et verte, bien loin, à la limite de l'horizon. Tous les regards sont fixés vers ce point. C'est là que commence le pays inconnu où nous serons demain ; là nous attend l'ennemi que nous sommes venus chercher à travers 4000 lieues de mer.

Le passage du fleuve commence : on embarque les troupes sur des jonques du pays, dont les dimensions rappellent les flûtes de nos canaux de France, et sur de petits sampans qui ne peuvent guère contenir plus d'une douzaine d'hommes. Jonques et sampans sont remorqués à travers le fleuve par des canots à vapeur.

Dans ces conditions, la traversée des troupes est longue. Bien avant qu'elle soit terminée, le soleil dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paraît à l'horizon derrière le fleuve, et la nuit survient brusquement, sans crépuscule : une nuit noire qui interrompt tout le travail. On recommencera demain; en attendant, on campe où l'on est, sur la berge. Nous dormons la tête sur une pierre et le corps enroulé dans nos couvertures et dans nos manteaux.

Le va-et-vient des jonques reprend à la pointe du jour. Je m'embarque un des derniers, à six heures du matin, avec mon cheval et mon ordonnance; vingt minutes après, nous touchons l'autre rive.

Je trouve l'ambulance au grand complet et prête à se mettre en route sous la direction de son chef, M. le médecin-major de première classe Gentit.

Voici nos 130 coulis accroupis en deux longues files sur le sable, devant les cantines médicales et les ballots de brancards et de couvertures. La veille on leur avait remis à chacun un bambou solide et une corde neuve : ils ont déjà tout égaré. On leur avait distribué également, à tous, deux grosses mottes de riz cuit à l'eau salée, de quoi les nourrir pendant un jour; ils ont tout dévoré. L'officier d'administration, M. Robby, qui a passé deux jours et deux nuits à tout prévoir et à tout préparer, court de l'un à l'autre, très inquiet. Il questionne en français, on lui répond en annamite : « Et ton bambou? — *Konko biet* (Je ne comprends pas). — Et ton riz? — *Konko biet.* » Notre ami est dans tous ses états. « *Konko biet*, gémit-il, toujours *konko biet!* vous verrez que nous ne pourrons pas démarrer! »

Nous nous mettons cependant en route sans trop de peine à neuf heures du matin. Nous sommes placés à l'arrière de la colonne, immédiatement après la compagnie d'aérostiers, dont les deux gros ballons se balancent dans les airs à 100 mètres au-dessus de nous, re-

L'ambulance en marche. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

morqués avec de longues cordes par des équipes de soldats de l'artillerie qui se relayent d'heure en heure.

En tête de l'ambulance flotte le drapeau de la convention de Genève, porté par un soldat; puis viennent les médecins, à cheval, suivis de leurs ordonnances. Derrière eux, les coulis portent les bagages et le matériel; ils sont encadrés par les infirmiers, qui les empêchent de s'écarter. Le médecin-chef a près de lui un interprète annamite qui connaît un peu de français. Cet interprète est chargé de transmettre les ordres au personnel indigène. Nos bagages, notre cuisinier Haï et ses deux aides ferment la marche. Haï s'avance gravement, ayant pour toute charge son immense parapluie qui ne le quitte jamais. Ses deux petits marmitons, deux gamins qui vont pieds nus, les cheveux en broussailles et la figure toute barbouillée de poussière, fléchissent sous le poids des ustensiles de cuisine. On les leur a attachés un peu partout, sur les épaules, autour du cou et jusque dans le dos. Chaque pas qu'ils font, en trottinant dans le sable, produit un bruit de cloche. L'un d'eux porte en bandoulière tout un chapelet de casseroles; l'autre est coiffé d'une marmite de cuivre qui reluit au soleil comme un casque.

L'ambulance est gardée par une section d'infanterie de marine qui la flanque de chaque côté. Les figures roses de nos infirmiers venant de France contrastent avec les faces terreuses des marins, qui ont fait la campagne de Sontay et qui, depuis un an dans le pays, sont déjà minés par l'anémie.

Nous longeons la berge en enfonçant à chaque pas dans une terre rouge et argileuse; c'est l'ancien lit du fleuve.

Hanoï est reliée à Bac-ninh par une route en ligne droite, construite sur une large *digue* bien entretenue. Les Chinois ont échelonné sur cette route des travaux de défense considérables. Plutôt que d'aborder de front

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces défenses, ce qui nous occasionnerait de grandes pertes d'hommes, le général en chef s'est décidé à tromper l'attente de l'ennemi en concentrant le corps expéditionnaire entre le canal des Rapides et la rivière Song-Cau. Il prend ainsi à revers toutes les fortifications élevées par l'ennemi et pourra plus facilement s'en rendre maître.

Dans ce but, il a donné les ordres suivants : la 1re brigade, dont je fais partie, doit gagner à travers les champs et les rizières le canal des Rapides, qu'elle traversera vers le marché de Chi, en laissant sur sa gauche la route directe de Bac-ninh, si bien fortifiée par les Chinois. La 2e brigade, rassemblée à Haï-dzuong sous les ordres du général Négrier et qui comprend environ 7000 hommes, doit s'embarquer près de cette dernière ville; de là elle gagnera par eau le confluent du Song-Cau et du canal des Rapides; elle débarquera sur la rive droite de la rivière, en face du village des Sept-Pagodes, et opérera sa jonction avec la 1re brigade pour enlever de concert avec elle les défenses de Bac-ninh.

Nous venons de quitter les bords du fleuve pour nous enfoncer dans les rizières. Du haut de mon cheval je vois la colonne formée par nos troupes onduler dans la campagne comme un immense serpent.

De distance en distance, au détour des chemins, nous trouvons de petites cases en torchis ombragées par des bouquets de bananiers. Nous avons toutes les peines du monde à empêcher nos coulis de s'écarter de la colonne pour aller fureter dans ces maisons.

Les paysans n'ont pas tous fui : nous rencontrons de temps en temps des groupes de trois ou quatre indigènes qui se rendent au village voisin pour vendre des légumes et des fruits. Leur marchandise est contenue dans de grands paniers ronds suspendus par des liens

Paysans portant des légumes. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

de rotin aux deux bouts d'un bambou, comme le sont les plateaux d'une balance aux deux extrémités du fléau. Le milieu du bambou repose sur leur épaule, de façon que les paniers se trouvent l'un en avant, l'autre en arrière du porteur. Ainsi chargés, les Annamites marchent d'un pas élastique et rapide, analogue comme rythme à notre pas gymnastique. Ils vont très vite, le corps porté en avant, avec un mouvement latéral des hanches destiné à contre-balancer les oscillations des paniers suspendus au bambou.

Ceux qui suivent le même chemin que nous prennent à travers champs aussitôt qu'ils aperçoivent la colonne. Ils se tiennent debout dans la rizière, à distance respectueuse, s'apprêtant à fuir à la moindre alerte. Ils enlèvent leurs grands chapeaux et restent découverts pendant que les troupes passent. Leurs petits enfants nous saluent en portant à leur front leurs deux mains jointes comme pour la prière, et en les abaissant ensuite jusqu'à la ceinture. Les ballons captifs excitent leur étonnement. Ils se les montrent du doigt les uns aux autres en murmurant à mi-voix : « *Tod, tod, kê-dèn!* (Joli, joli, les grandes lanternes!) »

Nous venons d'entrer dans une grande plaine couverte à perte de vue de rizières à demi submergées. La colonne s'est ralentie; la marche est devenue très difficile. Les rizières nous apparaissent comme une série de rectangles bordés sur les quatre côtés par une digue en terre, faite de main d'homme. L'ensemble d'une rizière avec son rebord peut être exactement comparé à une cuvette de photographe à demi remplie d'eau. Si l'on se figure un grand nombre de ces cuvettes rangées bord à bord de façon qu'il n'y ait pas un pouce de terrain perdu, l'adossement des bords de deux cuvettes voisines donnera la représentation des digues sur lesquelles marchent les cultivateurs indigènes pour aller de l'un à l'autre de leurs champs. Ces digues ne mesu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rent pas plus de 50 à 60 centimètres de largeur et autant de hauteur. Elles sont construites à frais communs par les propriétaires des champs mitoyens.

Outre ces petites chaussées, que j'appellerai *digues de séparation*, parce qu'elles servent à limiter les propriétés voisines, il existe, entre les villages et sur les parcours les plus fréquentés, de grandes digues hautes de 1 ou 2 mètres, larges d'autant, qui sont élevées aux frais des villages et constituent les chemins vicinaux du delta. Il existe aussi des voies plus larges, plus faciles, mieux entretenues, qui portent le nom de *voies mandarines* et qui servent à relier entre elles les différentes provinces et les villes les plus importantes. Une de ces voies mandarines aurait pu nous conduire directement de Hanoï à Bac-Ninh; mais je viens de dire que l'ennemi avait échelonné sur cette route des fortifications tellement importantes et nombreuses que le général en chef avait préféré faire un détour et se jeter à travers champs, pour ménager le sang français.

Cette marche dans les rizières, sur des digues étroites, boueuses, glissantes, occasionne bien des fatigues à nos soldats : ils ne peuvent avancer que deux de front, et encore sont-ils obligés de se soutenir avec leurs fusils. Les pluies ont détrempé tous les chemins et rendu glissante cette terre glaise qui ne contient pas un caillou. Nos chevaux risquent à chaque instant de s'abattre et nous sommes obligés de mettre pied à terre pour les conduire par la bride : la colonne s'allonge d'une façon démesurée. Nous ne faisons pas plus d'un kilomètre à l'heure. A chaque instant on s'arrête court : il faut combler une coupure de la digue, jeter un pont sur un ruisseau. On repart cahin-caha pendant dix minutes pour s'arrêter de nouveau. Cette fois, c'est un canon qui a glissé au bas de la digue et qui est à moitié submergé dans la rizière. Il faut le redresser comme on pourra : artilleurs et fantassins entrent bravement dans le champ de riz; ils ont de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture; ils hissent la pièce à bout de bras.

Les batteries d'artillerie ont une peine inouïe à suivre la colonne dans ces chemins difficiles : la plupart des canons sont placés sur les avant-trains et traînés par des coulis. La surface de la digue dépasse à peine de quelques centimètres l'écartement des roues. Deux artilleurs sont placés l'un à droite, l'autre à gauche de chaque pièce pour l'empêcher de dévier. Ils marchent comme ils peuvent sur le plan incliné formé par les bords latéraux de la chaussée et repoussent de temps en temps la roue d'un vigoureux coup d'épaule. Mais les grosses pièces de 80 creusent dans la glaise des ornières profondes; les coulis refusent d'avancer. Eh bien, on se relayera. Soldats et artilleurs s'attellent au timon. Les braves gens! ils sont couverts de boue; ils ruissellent de sueur et d'eau; ils savent qu'il faut marcher quand même et ils tirent de toutes leurs forces.

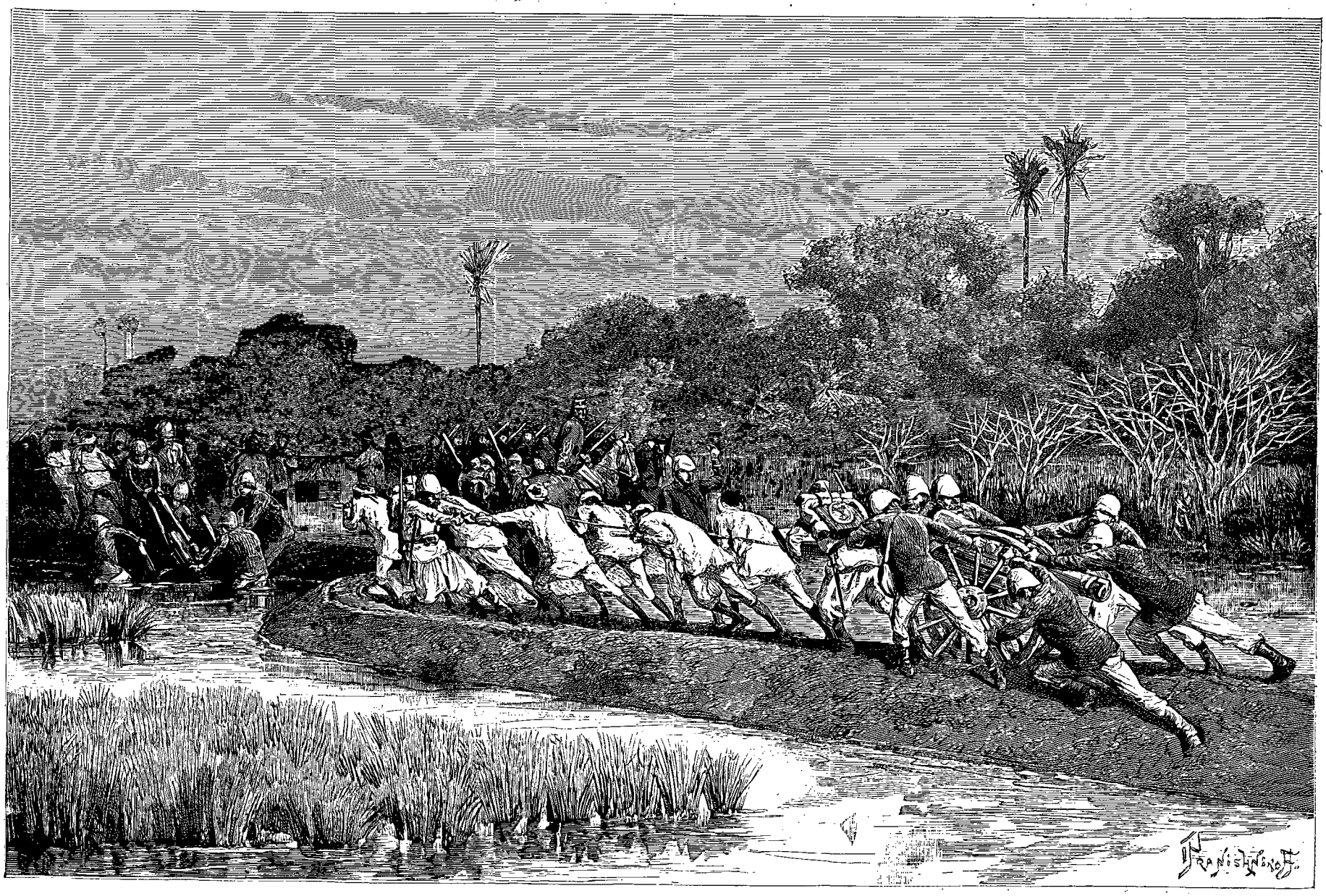
L'eau des rizières près desquelles nous passons est très limpide. Elle paraît cependant à peu près stagnante et recouvre toutes les racines des plants de riz. Malgré l'immense étendue de terrain ainsi noyée par des eaux dormantes, les fièvres intermittentes semblent être assez rares dans le delta. C'est probablement aux procédés de culture intensive employés exclusivement par les indigènes, que ces grandes nappes d'eau stagnantes doivent de rester limpides et inoffensives. Les Tonkinois ne laissent pas un instant leurs terres en repos. Ils font par an deux ou trois récoltes de riz ; à peine le champ est-il débarrassé de sa moisson que déjà le propriétaire le laboure et le herse, pour y repiquer de nouveaux plants. A l'époque où nous sommes, le riz que l'on récoltera en mai ou juin émerge déjà de 15 à 20 centimètres au-dessus de la surface de l'eau. Il s'élève en touffes droites et bien alignées, surmontées d'épis déjà formés.

J'ai obtenu l'autorisation de monter pendant une halte dans un des ballons captifs. A 100 mètres au-dessus du sol je jouis d'un spectacle admirable. A mes pieds, notre colonne de troupes pressée sur l'étroite digue serpente sur une étendue de 4 ou 5 kilomètres. A droite et à gauche, à perte de vue, s'étendent des champs de riz qui ondoient sous la brise; leurs rectangles bordés de petites digues forment à cette hauteur comme une immense mosaïque dont les fragments verts auraient été reliés entre eux par une sorte de ciment rougeâtre. Sur ce fond vert émeraude apparaissent de distance en distance de gros bouquets d'arbres d'une teinte plus sombre formés de bananiers, de bambous et de banians. Au milieu de ces bouquets, d'où émergent comme des panaches les longues tiges grêles des aréquiers, on voit poindre entre les branches les toits de paille d'un village annamite ou les pignons sculptés d'une belle pagode. Au second plan, le canal des Rapides apparaît comme un grand ruban d'argent. Plus loin encore, à la limite de l'horizon, surgissent les grandes montagnes bleuâtres qui entourent Bac-ninh et qui sont à moitié masquées par la brume.

Vers trois heures nous quittons les rizières et nous nous avançons plus à l'aise à travers les champs de cannes à sucre, de patates et de taros. Les interprètes du général Brière courent de l'avant à l'arrière de la colonne en donnant des ordres brefs aux coulis, qui pressent le pas, en s'écartant sur leur passage. Montés sur leurs petits chevaux indigènes, ils vont comme le vent à travers tous les obstacles.

Le cheval tonkinois est de petite taille : il ne mesure guère plus de 1 mètre à 1 m. 20 au garrot. Comme aspect, il ressemble beaucoup aux petits poneys de Corse. Bien fait, quoiqu'il ait souvent la tête un peu forte, il est plein de feu, très vigoureux et beaucoup plus facile à nourrir que nos chevaux français. Il a le pied plus sûr que ces derniers et fait 40 et même 50 kilomètres par jour, quand il est bien soigné et bien nourri. Les Annamites ne l'étrillent ni ne le ferrent jamais. La selle dont ils se servent est faite de deux panneaux de bois à peine rembourrés qu'on place sur une sorte de tapis formé de deux morceaux de cuir tanné. Ce tapis est souvent décoré de peintures représentant des animaux fantastiques ou des ornements bizarres. Le mors et la bride sont faits comme notre bridon. Les rênes sont en corde, et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'artillerie en marche dans les rizières. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaque côté de la bouche du cheval pendent deux gros glands de coton fixés aux anneaux du mors.

Les riches annamites remplacent le tapis de cuir par de belles broderies de soie et d'or sur drap rouge. La bride est faite avec des cordonnets de fine soie blanche, et les glands, également en soie blanche, sont suspendus au mors par des agrafes d'argent.

Les Tonkinois se servent en général d'étriers de cuivre dans lesquels ils passent leurs pieds nus. La branche interne de l'étrier est saisie et maintenue entre le gros orteil et les autres doigts du pied. Les mandarins seuls montent avec des souliers chinois; ils ne se servent pas d'éperons.

Les chevaux indigènes qu'on rencontre au Tonkin proviennent en majeure partie des provinces du nord, de Tai-n'guyen et de Cao-bang principalement. Ils coûtent de quinze à vingt-cinq piastres, rendus à Hanoï.

Il est probable que, d'ici à peu de mois, les officiers du corps expéditionnaire seront obligés de les adopter comme montures. Les grands chevaux que nous avons amenés de France s'anémient vite dans ce pays. Déjà plusieurs de nos camarades de la marine sont montés sur des chevaux du Tonkin. Ces chevaux, malgré leur petite taille, peuvent facilement porter un cavalier de 70 à 80 kilogrammes. Ils n'ont qu'un inconvénient: c'est qu'ils ne connaissent pas le trot. Ils vont l'amble ou le galop.

Officier français et son petit cheval tonkinois. — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après une photographie.

Nous arrivons, à cinq heures et demie du soir, à l'entrée d'un gros village où nous devons passer la nuit. Quel beau pays! Des arbres immenses et de l'herbe jusqu'à mi-jambes. Nous traversons un joli pont couvert, construit sur pilotis à travers un ruisseau d'eau vive. A la sortie du pont, le général en chef attend la colonne, qui défile devant lui pour entrer dans le village. La fanfare du bataillon d'Afrique nous joue une marche militaire : cette musique française nous réjouit le cœur. Dans les villages, toutes les maisons sont construites en torchis et recouvertes de feuilles de latanier formant toiture. Elles sont précédées d'une cour malpropre et mal pavée où circulent pêle-mêle les chiens, les porcs, les poules et les canards. La cour et la maison sont entourées d'une haie impénétrable faite de bambous épineux. Dans cette haie, extrêmement fourrée, le propriétaire ménage une ou deux portes, qui sont fermées chaque soir à l'aide d'un cadre de bambous garni de faisceaux d'épines.

Ces portes sont toujours closes quand nous entrons dans un village. Il faut s'armer d'une hache pour s'ouvrir un chemin jusqu'à chaque maison. Heureusement que nos tirailleurs annamites et nos coulis, qui sont au courant des mœurs du pays, sont tous munis de leurs *coupe-coupe*. L'instrument qui porte ce nom caractéristique est une sorte de couperet, dont la lame en fer forgé, large comme une lame de sabre, est lourde et coupe merveilleusement.

Cette fois, comme toujours, le village est désert. Les habitants ont abandonné leurs maisons pour aller se cacher dans les rizières. Ils n'ont pu emmener leurs porcs, et les turcos, ces maîtres maraudeurs, se sont mis en chasse. On entend partout des grognements lamentables. J'arrête un vieil Arabe à barbe grise qui se sauve tout joyeux avec un petit porc sur l'épaule.

« Comment, lui dis-je, tu vas manger du cochon; tu sais bien que ta religion le défend!

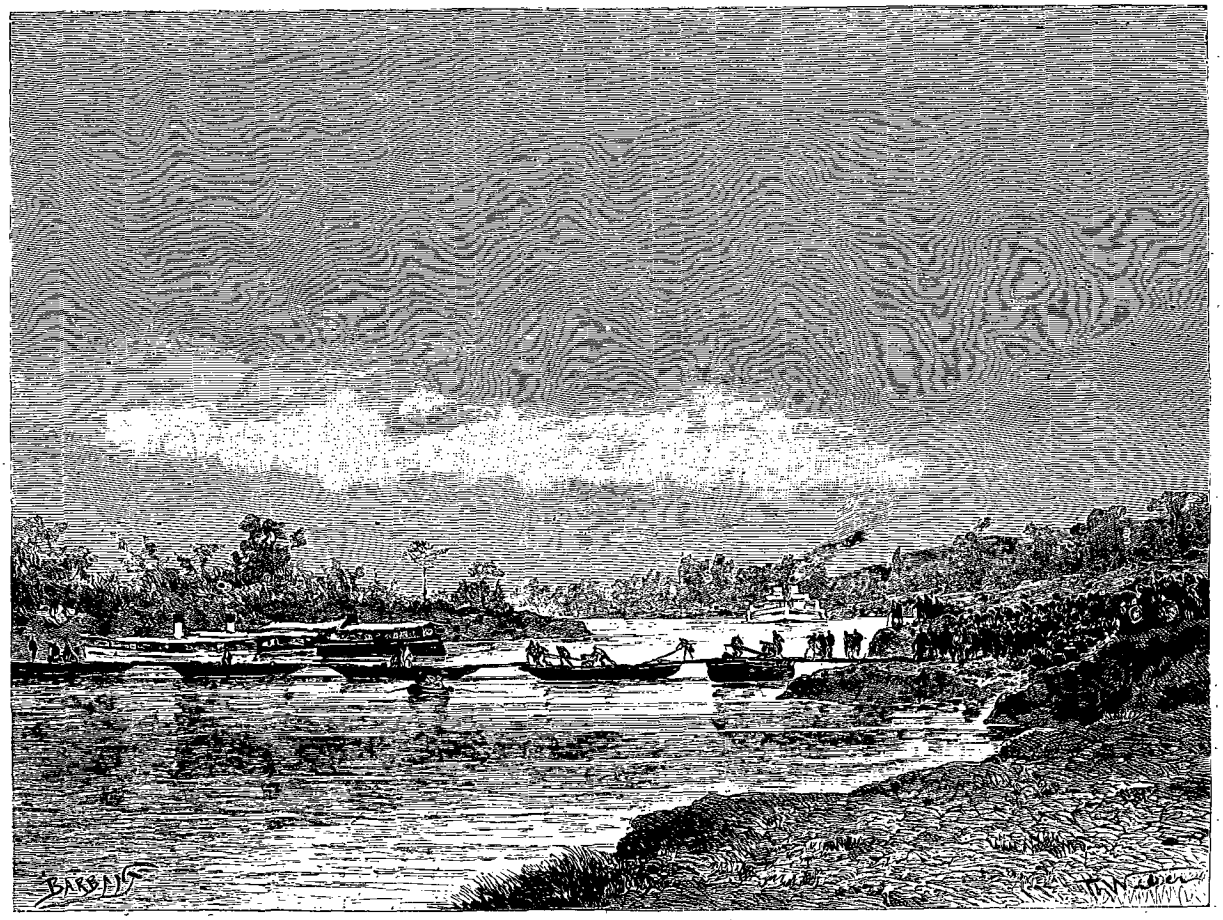
— Mais non, *toubib* (docteur), répond-il en riant; ça pas cochon; *ça, p'tit mouton tonkinois!* »

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ERRATUM : Page 3, dans la légende de la gravure, au lieu de : « Tirailleurs tonkinois », lisez : « Tirailleurs cochinchinois »; et réciproquement au lieu de : « Tirailleur cochinchinois », lisez : « Tirailleur tonkinois ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée du canal des Rapides. (Voir p. 50.) — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE.

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

VIII

Le canal des Rapides. — Les pavillons chinois. — Attaque du Trong-son. — Entrée dans Bac-ninh. — Installation dans une prison. — La citadelle. — Les trophées. — Les maisons et les rues. — Maraudeurs punis. — Les forts chinois. — Promenade vers Dap-cau.

Voilà trois jours que nous avons quitté Hanoï et que nous marchons à travers champs sans rencontrer un seul Chinois. Pendant ce temps la 2e brigade, partie de Haï-dzuong, a remonté en bateaux le Thai-binh, et a débarqué au niveau des Sept-Pagodes. A la suite d'une série de combats vigoureusement menés, elle s'est établie solidement au village Do-son. Elle est en communication depuis vingt-quatre heures déjà avec le général en chef, grâce à la télégraphie optique : elle attend que nous ayons traversé le canal des Rapides pour attaquer, de concert avec nous, la ligne des forts de Bac-ninh ; cette ligne de défense s'étend depuis les hauteurs du Trong-son, jusqu'au fleuve Song-cau, dont le cours est intercepté par le barrage de Lach-buoï.

Nous arrivons le 11 mars au matin devant le canal des Rapides, qui porte aussi le nom de canal de Bac-ninh. Le lit de ce cours d'eau a été creusé presque en-

1. Suite. — Voyez p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tièrement par les Annamites pour permettre aux bateaux du pays de passer directement du fleuve Rouge dans le Thaï-binh. Il mesure environ 55 kilomètres de longueur et de 10 à 15 mètres de largeur.

Cette œuvre gigantesque a été terminée il y a une trentaine d'années seulement. Elle fait le plus grand honneur aux mandarins qui l'ont conçue et aux villages qui l'ont exécutée presque tout entière à l'aide de leurs corvées de travailleurs. Son utilité saute aux yeux lorsqu'on examine une carte du Tonkin.

Les descriptions du chapitre précédent montrent combien, dans le delta, les routes de terre sont difficiles et peu praticables. Les grands voyages et les transports de marchandises se font en jonques par les canaux et les fleuves. Deux larges cours d'eau presque parallèles traversent le pays du nord au sud : le *Song-coi* ou fleuve Rouge longe Lao-Kai, Sontay, Hanoï et Hong-yen; le Thaï-binh, qui à son origine prend le nom de Song-cau, passe à Bac-ninh et à Haï-dzuong. Mais pour aller par eau des centres importants situés sur le fleuve Rouge aux villes non moins commerçantes bâties sur Thaï-binh, il fallait faire de longs détours et passer par de petits arroyos dans lesquels la navigation devient par instants très difficile. Pour éviter cette grande perte de temps, les Annamites ont relié l'un à l'autre leurs deux grands fleuves par des canaux faits de main d'homme et qui permettent de passer rapidement de l'un dans l'autre. Par le canal des Rapides, ils ont établi une voie directe entre Hanoï, Bac-ninh et Haï-dzuong. Par le canal des Bambous, ils ont réuni Hong-yen à Phu-nin-giang et à la mer.

Le canal de Bac-ninh serpente entre deux grandes digues qui le masquent de chaque côté; on arrive, pour ainsi dire, sur lui sans l'avoir soupçonné. Nous sommes à l'époque des basses eaux, et les bords du canal sont séparés de ces digues par un intervalle large d'une trentaine de mètres, occupé par des champs de patates et de canne à sucre.

Les deux canonnières *Eclair* et *Trombe* ont pu remonter jusqu'à nous grâce à leur faible tirant d'eau; elles ont amené un grand convoi de jonques; les sapeurs du génie construisent avec ces bateaux un pont qui nous permettra de gagner l'autre bord.

En attendant que ce pont soit praticable, les troupes ont mis sac à terre et ont formé les faisceaux sur la berge.

Nous nous sommes installés dans un champ de patates au milieu de nos caisses et de nos ballots gisant sur le sol. Assis sur nos cantines, nous regardons.

Il est six heures du matin. Le ciel se montre, comme toujours au Tonkin, gris et couvert. Le soleil levant ne peut réussir à percer les nuages et à pomper les petites buées flottantes qui courent à la surface de l'eau et qui s'accrochent au rideau de bambous de l'autre rive.

Les bords du canal offrent l'aspect d'un vaste camp rempli de mouvement et de bruit comme une ruche bourdonnante : de tous côtés les troupiers vont et viennent affairés; les uns courent ramasser du bois mort; les autres escortent des corvées de coulis qui vont puiser l'eau au canal.

Les cuisines s'improvisent comme par enchantement; le café bout dans les grandes marmites de campagne, suspendues par un trépied de bambous au-dessus d'un feu de broussailles.

Les coulis, qui grelottent sous le froid du matin, se sont assis en rond autour du foyer. Ils ont tiré des provisions de la longue bourse de toile qu'ils portent en sautoir autour du corps et qu'ils ne quittent jamais; accroupis sur leurs talons, leurs grands chapeaux coniques rejetés en arrière, ils mordent à belles dents dans leurs mottes de riz.

L'animation est tout aussi grande sur le canal : le pont avance à vue d'œil; les sapeurs ont disposé leurs barques bout à bout, et, après les avoir solidement ancrées, ils les relient les unes aux autres avec des madriers et des planches. A l'un des coudes, les deux grandes canonnières, *Eclair* et *Trombe*, surveillent les deux rives; elles se tiennent sous pression et prêtes à tout événement. De petits remorqueurs à vapeur vont et viennent constamment de l'un à l'autre bord pour transporter les bagages et les munitions.

A midi tous les préparatifs sont terminés et le passage de la colonne commence; mais ce n'est qu'à la fin de la journée que les troupes sont réunies sur l'autre rive. Nous bivouaquons dans les champs en attendant les ordres.

Le lendemain nous levons le camp sans bruit, à six heures du matin. On annonce que la journée sera rude.

A l'aide de nos lorgnettes nous découvrons les forts chinois perchés sur le haut des collines, comme des nids d'aigles, à 4 kilomètres à peine de l'endroit où nous avons passé la nuit. Avec les grandes lunettes de l'artillerie on distingue même leurs pavillons; ce sont de grands drapeaux ayant de 2 mètres à 2 m. 50 de côté et dont la hampe mesure 3 ou 4 mètres. Les uns sont carrés, les autres triangulaires. Leurs bords sont en général découpés en longs festons contournés; leur centre est souvent orné de caractères chinois ou d'animaux fantastiques : tigres aux yeux verts, grands dragons ouvrant des gueules énormes.

Chaque escouade, de vingt ou vingt-cinq hommes, a son pavillon, planté en terre à l'endroit qu'elle a choisi pour combattre. Les chefs de chaque compagnie, de chaque bataillon, de chaque régiment, ont également le leur, qu'ils fichent dans le sol au moment de l'action. De l'endroit où nous sommes, ces grands drapeaux flottant au vent et couronnant le sommet des collines sur une étendue de plusieurs kilomètres, produisent un effet saisissant.

A onze heures nous arrivons au marché de Chi, gros bourg annamite bâti sur le bord de l'eau dans un endroit pittoresque.

Nous déjeunons rapidement, au bruit du canon de la brigade Négrier, qui attaque sur un autre point les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lignes de Bac-ninh, puis nous quittons définitivement le canal des Rapides, que nous avons suivi jusqu'ici, pour prendre à gauche à travers champs.

Nous ne tardons pas à déboucher dans une grande plaine couverte de rizières, au bout de laquelle se dressent les collines du Trong-son. Ces collines forment comme deux gigantesques étages ; elles sont couronnées par des forts au-dessus desquels s'agite toute une forêt de pavillons dont les étoffes de couleurs vives et variées resplendissent au soleil.

En avant du massif principal, deux monticules surmontés d'ouvrages en terre semblent placés dans la plaine comme deux sentinelles avancées. L'artillerie prend immédiatement position et commence le feu sur

Régulier chinois. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

ces ouvrages. Je fais partie de la section d'ambulance envoyée à l'avant-garde et j'assiste au combat comme à un vrai spectacle.

Le feu de l'artillerie a cessé ; les troupes se déploient en silence dans la rizière ; elles forment deux grandes lignes qui s'avancent parallèlement en faisant onduler les touffes de riz : à droite, l'infanterie de marine semble une grande bande noire tracée au cordeau ; à gauche, les turcos, alignés comme pour une parade, marchent ayant de l'eau jusqu'au ventre et tenant au-dessus de leurs têtes, de peur de les mouiller, leurs fusils qui reluisent au soleil. Ils s'avancent lentement, posément, comme à la manœuvre. Tout à coup les sommets des monticules se couronnent de fumée : c'est l'ennemi qui reçoit nos troupes avec des feux de salves. Les clairons sonnent de toutes parts l'assaut. Marins et turcos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gravissent en courant les pentes et culbutent tout sur leur passage. Les Chinois se sauvent de tous côtés, abandonnant leurs pavillons; on les voit descendre rapidement l'autre versant des collines et fuir en désordre dans la direction de Bac-ninh. A quatre heures et demie du soir, le pavillon français flotte sur la plus haute cime du Trong-son.

Cette nuit-là nous avons couché dans une belle pagode de village; j'ai établi le brancard d'ambulance qui me sert de lit de camp sur l'autel même de Bouddha, et deux gigantesques statues de mandarins en costume rouge et or ont monté toute la nuit la garde à mon chevet.

A peine le jour a-t-il paru, que nous sommes réveillés par un planton du général qui apporte l'ordre de marche au médecin-chef. Nous apprenons que l'ennemi a complètement abandonné sa ligne de défense, du Trong-son au Song-cau, et qu'il est en retraite sur Bac-ninh; le général Négrier a opéré son mouvement tournant et occupé les hauteurs de Dap-cau qui commandent la route de Bac-ninh à Lang-son.

En route dès cinq heures, nous marchons très vite. Tout à coup un cavalier courant ventre à terre, de la droite à la gauche de la colonne, nous annonce la prise de Bac-ninh par le général Négrier. Au reçu de cette nouvelle, on accélère encore la marche, pour que la colonne puisse prendre ses cantonnements à Bac-ninh le soir même.

Nous rencontrons près d'un village fortifié, incendié la veille, une vingtaine de cadavres de soldats chinois abandonnés dans la rizière. Ils portent tous le costume de l'armée régulière de Chine : large pantalon leur allant jusqu'à mi-jambes; vareuse de même couleur, à manches très larges bordées de velours noir, à col se boutonnant sur le côté. Leurs pieds nus sont garantis par des semelles en paille de riz tressée; ces semelles sont fixées sur le cou-de-pied par un système de cordelettes entre-croisées et remontant jusqu'au-dessus des chevilles. Le grand chapeau à larges bords, fait en paille de riz, qui complète ce costume, a roulé à côté des cadavres dans la boue. Les morts ont été dépouillés de leurs armes. Ils portent sur la poitrine et dans le dos deux gros ronds de calicot blanc, séparés en deux moitiés par un trait rouge; dans ces ronds blancs sont inscrits des caractères chinois indiquant le lieu d'origine de l'homme et le nom du régiment auquel il appartenait. Tous ces morts faisaient partie d'un régiment du Kouang-si. Ils étaient sous les ordres du général chinois Tien-Huc, dont le pavillon de commandement, en soie rouge ornée de caractères bleu foncé, a été retrouvé dans la citadelle de Bac-ninh au moment de la prise de la ville.

Nous faisons notre entrée dans Bac-ninh le 13 mars à sept heures du soir. Il fait nuit noire; les rues sont encombrées de débris et remplies par les soldats de la brigade Négrier, qui occupe la ville depuis hier. De petites lanternes sont placées à chaque carrefour; leur lumière fumeuse et tremblotante nous permet à peine de nous diriger à travers les ruelles étroites, bordées par de pauvres maisons basses faites en terre gâchée et recouvertes de paille. C'est presque à tâtons que nous arrivons au logement qui nous a été préparé dans la citadelle.

Le lendemain, aussitôt qu'il fait jour, je sors de dessous ma moustiquaire. Je suis arrivé de nuit et sans rien voir, j'ai hâte de connaître notre installation.

Nous sommes dans un immense bâtiment en briques au milieu duquel se dressent de grandes et massives colonnes en bois de teck. Ces colonnes supportent la charpente de la toiture, recouverte en tuiles rouges. Le jour entre à peine, car les murs ne sont percés d'aucune fenêtre, et le toit, très bas, s'avance de 1 m. 50 au-dessus de la porte d'entrée. Le sol, boueux et à peine battu, dégage une odeur de riz fermenté et de moisi. Je trouve par terre de grosses chaînes, dont une des extrémités est scellée à la muraille et dont l'autre se termine par un anneau de fer. Ce lieu servait sans doute de prison, car voici, à côté des chaînes, des planches de bois percées de trous, semblables à celles que j'ai vues à Hanoï en visitant les cachots du tong-doc. Près d'une chaîne je découvre sur le mur des traces de sang et, par terre, un énorme paquet de cheveux arrachés. Quelque drame s'est déroulé là. Plus loin, dans un coin, des marmites sont renversées et brisées; le riz cuit dont elles étaient pleines s'est répandu sur le sol. C'est sans doute le repas qu'on allait distribuer aux prisonniers et qu'on a laissé là pour fuir plus vite. Des légions d'énormes rats, en train de dévorer le contenu des marmites, s'enfuient à mon approche en dégageant une forte odeur de musc. Une des moitiés de la salle est occupée par des moustiquaires blanches disposées en deux rangées bien alignées au-dessus des lits de camp où dorment mes camarades. En les regardant dans l'ombre, on croirait voir les rideaux blancs d'un dortoir de pensionnat.

De la cour de l'ambulance on découvre la grande tour octogonale qui s'élève au milieu de la citadelle et sur laquelle flotte depuis hier le drapeau français. Auprès de cette tour sont massés les magasins à riz. Ce sont de grands hangars fermés de toutes parts et recouverts de tuiles rouges. Au milieu de leurs toits bas et longs s'élèvent les pignons contournés et le faîte orné de grandes chimères de la pagode royale, où loge en ce moment le général Millot. Près de la pagode, dans une cour ombragée par de grands pins maritimes, sont rangés les trophées que le général Négrier a conquis sur l'ennemi; il y a des fusils et des armes blanches de tous les modèles, des lances, de grandes fourches à trois dents au bout desquelles les Chinois ont coutume de promener les têtes des vaincus, et aussi de nombreux pavillons de toutes formes et de toutes couleurs. Je remarque, entre autres, le grand drapeau impérial en soie jaune, orné de caractères bleus, qui flottait au sommet de la tour de Bac-ninh, et l'étendard en soie verte, avec bordure grenat, du général Hoang-Ké-Lang.

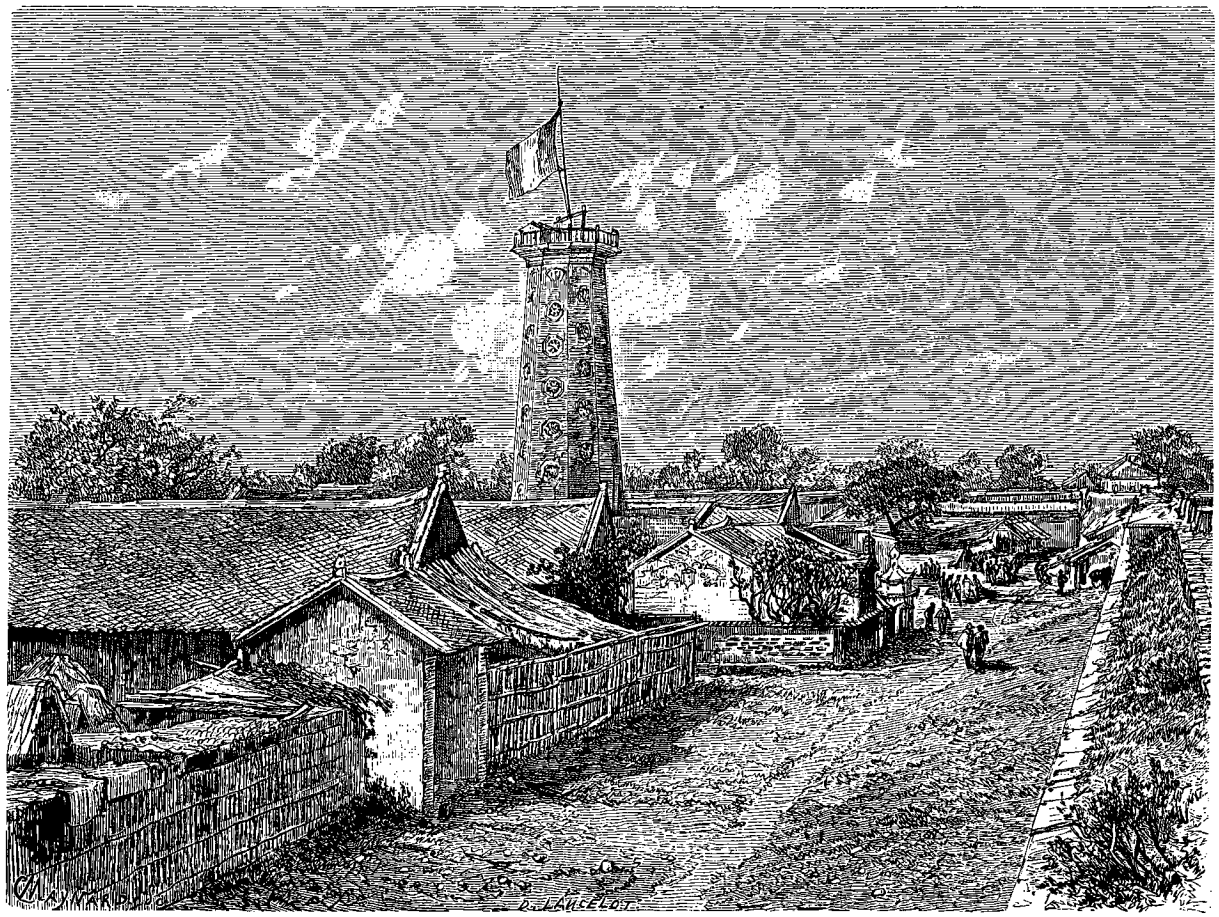
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui commande l'armée du Kouang-si. Une batterie de six canons Krupp et une mitrailleuse Christophle sont rangées le long du mur d'enceinte ; les culasses des canons sont couvertes de caractères chinois.

La citadelle est entourée de hautes murailles en briques et d'un large fossé plein d'eau. Sur le haut des murs l'ennemi a disposé des rangées de chevaux de frise en bambous. Des ponts de briques en dos d'âne sont jetés au-dessus du fossé au niveau de chacune des portes. Ces portes, d'aspect monumental, sont surmontées de miradors à deux étages dont les toits recourbés et garnis de sculptures font le plus joli effet.

La ville, massée autour de la citadelle qui en occupe le centre, est elle-même enfermée dans une muraille d'enceinte, percée de portes du même style architectural que celles de la citadelle. On peut évaluer à environ 5000 ou 6000 âmes la population qu'elle renfermait avant l'arrivée de nos troupes. A l'heure actuelle tous les habitants ont fui, et les maisons sont occupées par nos soldats.

Une seule grande rue droite traverse la ville, du nord au sud. Elle est pavée, dans son milieu seulement, avec de gros moellons inégaux, commodes peut-être pour les Annamites qui vont nu-pieds, mais sur lesquels nos



Tour et magasins à riz de Bac-ninh. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

pieds chaussés de gros souliers glissent à chaque pas. De chaque côté de l'étroite bande de pavés, le sol de la rue est incliné en pente douce, pour permettre aux eaux des pluies de s'écouler facilement dans les ruisseaux creusés de chaque côté, parallèlement à la ligne des maisons. Ces ruisseaux, qui en ce moment sont remplis par une eau croupissante dans laquelle on a jeté toutes sortes de détritus, répandent une odeur infecte.

On se heurte à chaque pas contre des tonnelets de poudre, des armes, des sacs de riz éventrés. Dans l'intérieur des maisons, dont les portes sont restées ouvertes, tout est en désordre et sens dessus dessous. On ne voit que caisses brisées laissant échapper leur contenu, meubles renversés, livres déchirés, cartouches, poires à poudre, parasols en papier huilé, etc., etc. : c'est un fouillis indescriptible. On dirait que les habitants, pressés de fuir, ont tout bouleversé pour trouver plus tôt les objets précieux qu'ils voulaient emporter avec eux.

Dans une maisonnette située près des remparts il y avait une telle quantité de munitions répandues sur le sol, que nous enfoncions dans la poudre jusqu'aux chevilles. Ce qu'on a ramassé et noyé de caisses de cartouches et de poudre dans les deux jours qui ont suivi la prise de la ville, est inimaginable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

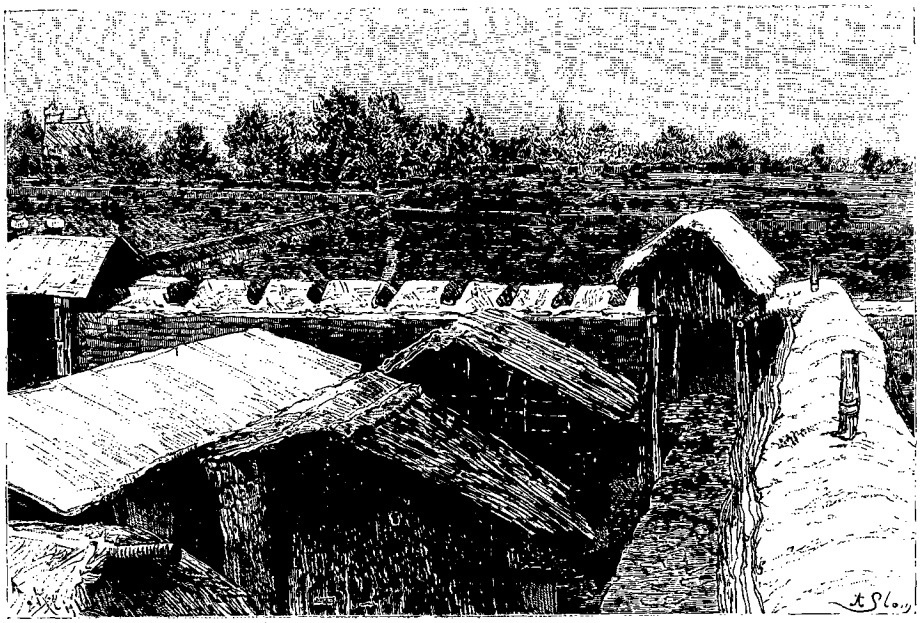
C'est à dessein que les Chinois avaient répandu partout des matières explosibles. Il est prouvé qu'ils avaient l'intention de mettre, avant de fuir, le feu aux quatre coins de la ville. Seule la rapidité avec laquelle le général Négrier a conduit son attaque les a empêchés d'exécuter leur projet.

En rentrant de ma promenade, j'ai de la peine à reconnaître la grande salle noire, boueuse et malpropre dans laquelle je m'étais éveillé le matin. On a percé à coups de pioche dans la muraille des brèches par lesquelles le jour et l'air entrent librement. On a balayé et approprié le sol de fond en comble. La cuisine a été installée dans la cour sous un petit abri organisé avec quatre pieux et un paillasson. Haï, aidé de ses deux acolytes, s'empresse affairé autour de ses marmites. La table est posée dans un coin sur deux caisses renversées; elle est recouverte d'une belle natte sur laquelle brillent nos assiettes et nos gobelets d'étain.

Les malades et les blessés commencent à affluer. On amène une douzaine de coulis du service des vivres qui ont été brûlés sur tout le corps par suite de déflagration de poudre. Ces malheureux, entrés de nuit dans Bac-ninh à la suite de notre colonne, se sont répandus immédiatement dans la ville pour piller. Ils ont pénétré dans les cagnas avec des torches allumées et ils ont mis le feu à des amas de poudre.

Cette sévère leçon ne corrigera pas ces maîtres maraudeurs. Les gens du peuple ont pour le pillage un goût extrêmement prononcé; chaque fois qu'on fait halte en colonne, il faut avoir la précaution de bien encadrer les coulis : sinon ils vont fureter dans les maisons, dans les pagodes même, cherchant quelque chose à voler.

Lorsqu'ils entrent dans une case, ils sondent immédiatement le sol et les murailles avec un bâton, et ils percutent soigneusement les gros bambous creux qui soutiennent la toiture. Les Annamites ne connaissent pas, comme nous, les placements d'argent. Ils ont tous, dans leurs maisons ou aux environs, un petit coin dissimulé avec art dans lequel ils enfouissent leurs économies. Les coulis ont un flair inouï pour découvrir ces cachettes.



Petite redoute construite par les Chinois. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Je reçois l'ordre de demeurer à Bac-ninh avec les malades, pendant que les troupes des deux brigades vont poursuivre les débris des bandes chinoises sur les routes de Thaï-n'guyen et de Lang-son. J'en profite pour faire quelques excursions aux environs, sous la garde de mes ordonnances armées de leurs fusils.

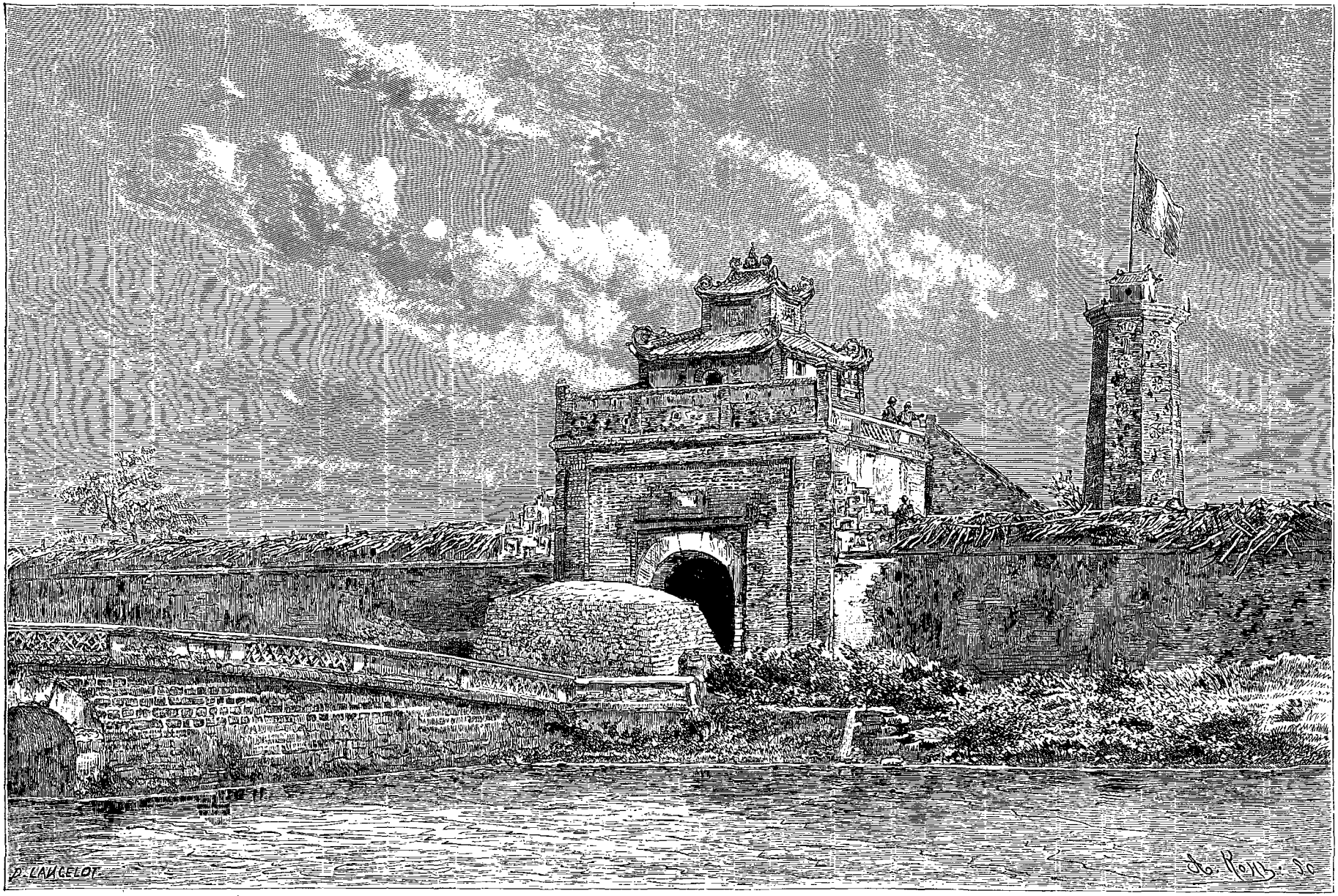
La ville de Bac-ninh est située au centre d'une grande plaine couverte de champs de riz.

Au milieu des rizières émergent de distance en distance de petits mamelons, hauts tout au plus de 15 ou 20 mètres. Sur quelques-uns de ces monticules, les Chinois ont construit des forts et des redoutes. Les autres sont couronnés par de jolis bouquets de pins, au milieu desquels apparaissent de temps en temps les toits rouges d'une pagode.

Les fortins construits presque en rase campagne pour défendre les approches immédiates de la ville se ressemblent tous. Ce sont de petites redoutes carrées, défendues par des murs en terre hauts de 2 ou 3 mètres et crénelés. A l'intérieur, la muraille est doublée d'un parapet également en terre, qui court tout autour de l'enceinte et sur lequel montaient les soldats pour tirer par les créneaux.

A chacun des quatre angles de l'ouvrage se dresse un petit mirador dont le toit de paille dépasse un peu la muraille d'enceinte. C'est là que se postaient les sentinelles chargées d'observer la campagne. On a de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



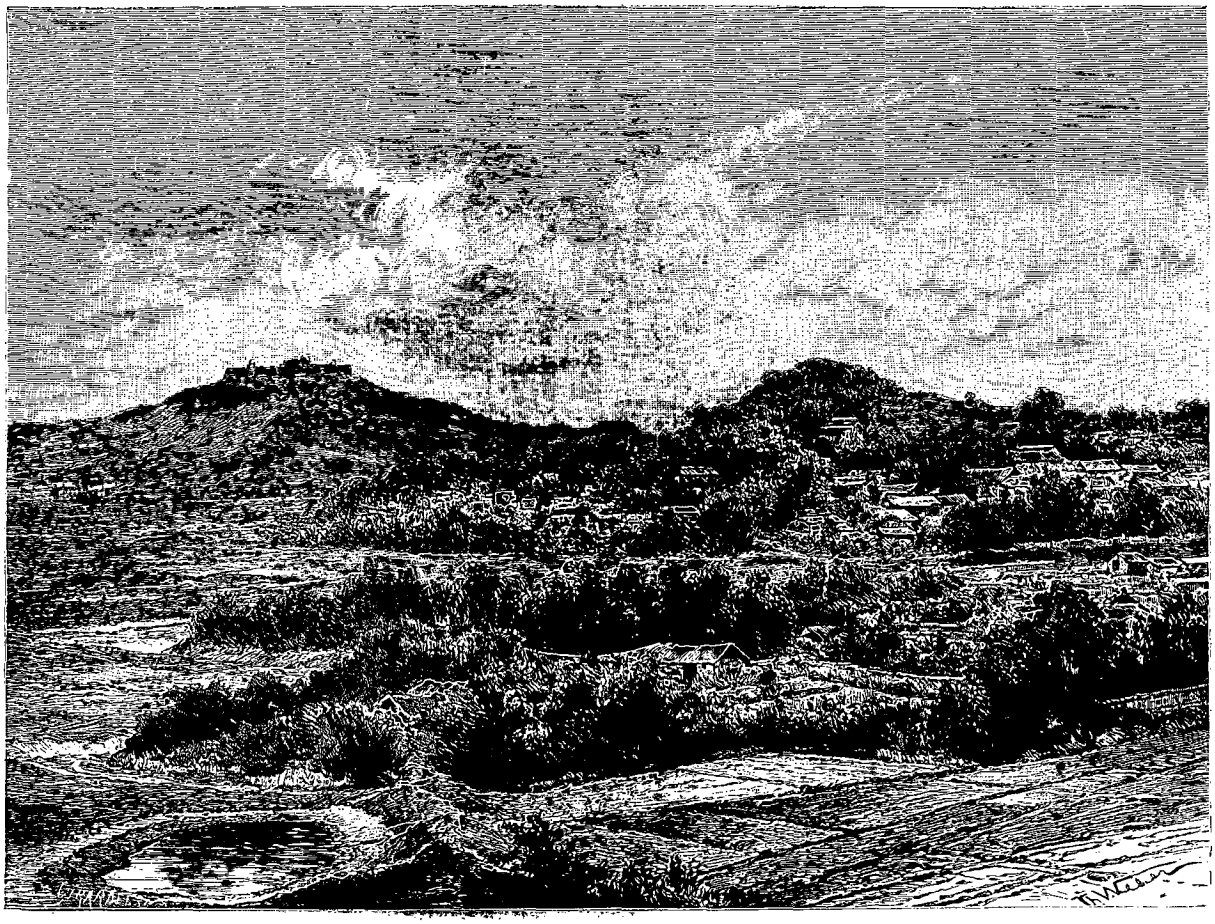
Porte de la citadelle de Bac-ninh. (Voir p. 53.) — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peine à se figurer comment un homme pouvait demeurer pendant des heures sous ce frêle abri, tellement étroit qu'on ne peut s'y coucher, tellement bas qu'il faut y rester accroupi. Les pieux qui le supportent sont si longs et si minces qu'ils devaient osciller à chaque mouvement de la sentinelle. Celle-ci se tenait, comme un coq sur son perchoir, en équilibre sur les cinq ou six bambous horizontaux et très espacés les uns des autres qui constituent l'unique plancher de l'édifice.

En suivant la voie mandarine qui va de Bac-ninh au fleuve Song-cau, on fait une promenade charmante. La route, après avoir traversé les rizières, s'élève peu à peu pour serpenter entre des collines verdoyantes. De coquettes villas chinoises, à demi enfouies dans les arbres, semblent accrochées aux flancs des coteaux. C'est là que les grands mandarins chinois qui commandaient à Bac-ninh avaient fait construire leurs maisons de campagne. Suivant une habitude chère aux lettrés de l'Extrême-Orient, ils s'y réunissaient à certains jours pour y dîner entre amis et composer des vers.

J'ai trouvé, en visitant une de ces villas, une grande toile blanche accrochée à la muraille, comme un kaké-



La plaine de Bac-ninh. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

mono japonais. Sur cette toile, un des raffinés de littérature dont je viens de parler avait écrit une pièce de vers de sa composition, que je me suis fait traduire par un interprète et qui m'a paru remarquable. Je ne puis résister au désir de citer cette traduction, que j'ai fidèlement écrite sous la dictée de mon lettré :

« Il y a ici des fleurs dont le parfum se répand partout.

« Les jeunes filles qui les voient se disent entre elles-mêmes :

« Demeurerons-nous toujours aussi belles et aussi « pures que ces plantes dont les tiges et les racines « durent si longtemps? Leurs branches sont flexibles « comme une svelte jeune fille, et le zéphyr qui les ca- « resse porte au loin leur parfum. »

IX

Retour à Hanoï par la voie mandarine. — Maisons en poteries. — Manteaux de feuilles de palmier. — La charrue et les buffles. — Restaurants en plein vent. — Menu annamite. — Forts chinois. — Changements survenus à Hanoï. — Marchandes de charbon et fleuristes. — Une marchande de gaufres. — Visite à une fumerie d'opium.

Les deux colonnes lancées à la poursuite des fuyards chinois sont rentrées à Bac-ninh après huit jours de marches forcées. Elles n'ont pu atteindre que l'arrière-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rue principale de Bac-ninh. (Voir p. 53.) — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

garde de l'armée ennemie; elles rapportent des canons Krupp et de nombreux trophées.

Nous quittons Bac-ninh le 24 mars, à la suite de la 1re brigade. Nous allons prendre à Hanoï quelques jours de repos bien gagnés. Les marches ont été rudes, et, dans le milieu du jour, la température commence à devenir chaude. Malgré le surmenage des troupes, auxquelles on a beaucoup demandé ce mois-ci, l'état sanitaire du corps expéditionnaire est demeuré satisfaisant. Nous n'avons eu à soigner que quelques fièvres intermittentes, des embarras des voies digestives peu graves et beaucoup de plaies aux pieds et aux jambes, produites par les marches dans l'eau des rizières. Mais nos hommes ont perdu leurs belles couleurs de France. On voit qu'un sang déjà appauvri circule sous leur peau hâlée par le grand air.

Nous suivons pour revenir la grande voie mandarine, que nous avions évitée avec tant de soin pendant notre marche sur Bac-ninh. Depuis la déroute de l'armée chinoise, les habitants ont peu à peu regagné leurs villages; ils ont repris la culture de leurs champs, et la campagne est devenue très animée. C'est un véritable plaisir pour nous de marcher sur cette route unie, où les kilomètres se font sans fatigue et sans à-coups.

La province de Bac-ninh entretient un important commerce de poteries. Il y a, aux environs de la ville, des villages dont tous les habitants sont occupés à cette industrie. Ils fabriquent exclusivement des vases communs en argile cuite. C'est de leurs fours que sortent les grandes jarres cylindriques, hautes de près de 1 mètre, dans lesquelles les indigènes conservent l'eau et l'huile. Ils font aussi les petits cercueils rectangulaires en terre de brique dans lesquels les Annamites renferment les ossements de leurs morts après qu'ils ont séjourné plusieurs années dans la terre. Ces cercueils ont de 50 à 60 centimètres de longueur sur 15 à 20 de large et autant de haut. Leurs parois sont percées de nombreux trous ronds.

Beaucoup de maisons des faubourgs de Bac-ninh sont construites avec des rebuts de ces poteries. De grandes jarres cylindriques remplies de terre en forment les soubassements. Les murs sont bâtis avec de petits cercueils d'argile superposés comme des briques.

Nous commençons à subir les brusques écarts de température qui, au Tonkin, précèdent les changements de saisons. Le matin, quand nous nous mettons en marche, nous sommes enveloppés par un brouillard froid et humide, qui se résout souvent vers dix heures en une petite pluie fine, serrée et pénétrante. A midi le thermomètre monte brusquement de huit ou dix degrés. On ne voit jamais le soleil; ses rayons ne peuvent traverser l'épaisse couche de nuages qui masque constamment le ciel; mais il fait une chaleur humide, lourde, énervante. De temps à autre, le ciel se couvre tout à fait et nous verse une véritable douche de pluie, sous laquelle nous marchons en courbant le dos, sans avoir rien à lui opposer que nos misérables caoutchoucs qui sont traversés au bout d'un instant. Nos coulis sont mieux pourvus que nous : pour se protéger ils ont des manteaux faits avec des feuilles de palmier imbriquées les unes au-dessus des autres comme les tuiles d'un toit. Pendant les haltes, quand la pluie tombe trop fort, ils s'accroupissent, et, dans cette position, avec leurs grands chapeaux qui les recouvrent comme un toit conique et leurs longs manteaux de feuilles qui les enveloppent de tous côtés, on dirait autant de guérites placées le long du chemin.

Couli vêtu de son manteau de feuilles. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les Annamites sont occupés à labourer leurs champs. Leurs charrues ont la forme de gigantesques hameçons de bois dont la pointe serait pourvue d'une armature de fer. Elles sont traînées soit par un buffle, soit par un petit bœuf à bosse. La façon dont ces animaux sont attelés est très simple : un morceau de bois recourbé repose par son milieu en avant du garrot, où il est maintenu par une corde qui fait le tour du cou; deux autres cordes, fixées à chacune des extrémités de ce bois, passent, l'une à droite, l'autre à gauche de l'animal pour aller s'attacher au timon. La main droite du laboureur appuie sur le soc de la charrue, tandis que de la gauche il dirige l'attelage, en tirant sur une longue ficelle fixée

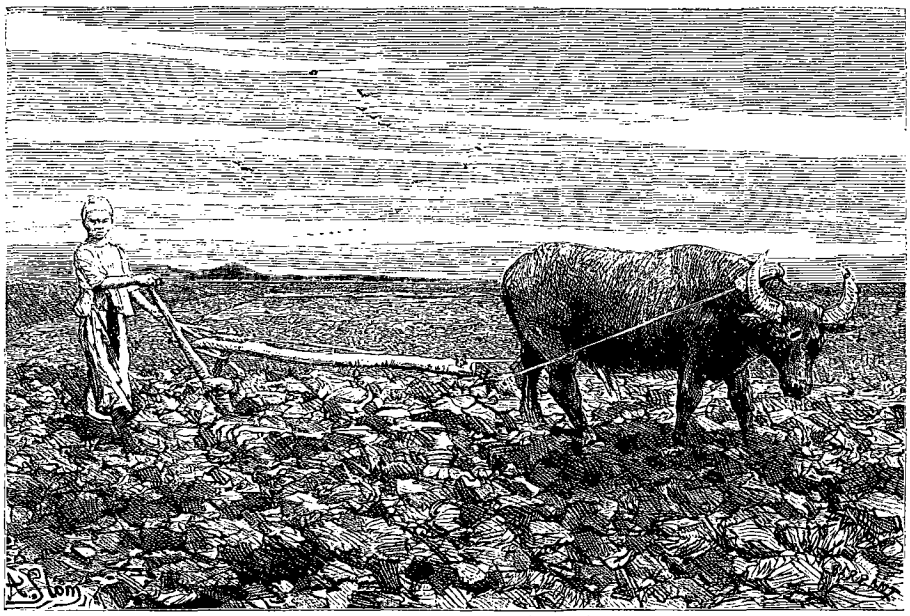
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un bout dans un trou fait au naseau du bœuf. Les grands buffles au poil gris fer, aux longues cornes recourbées et très pointues, ont un aspect sauvage. Quand nous passons trop près d'eux, ils s'arrêtent pour nous fixer avec leurs gros yeux farouches, lèvent leur museau couvert d'une écume blanche et se campent sur leurs quatre pattes comme s'ils voulaient nous charger. Un mot bref de leur conducteur leur fait baisser la tête et reprendre le labourage.

L'Annamite est très doux pour ces utiles auxiliaires. Jamais il ne les frappe; au contraire il leur parle comme à des amis, leur prodiguant les mots tendres et les encouragements.

De distance en distance on trouve, le long de la voie mandarine, des marchands de comestibles, de légumes et de fruits installés sur le bord du chemin, soit en plein air, soit sous de petites cases en paillotes, dont un des côtés est relevé au-dessus du toit en forme d'auvent. Le voyageur s'assied devant la boutique, sur un banc de bois placé à cet effet. Sur le comptoir, les mets tout préparés sont disposés devant ses yeux dans de petites soucoupes en porcelaine bien propres. Il peut faire son choix entre des morceaux de canard rôti à cinq sapèques le plat, de grosses crevettes à une sapèque la paire, des crabes, des poissons frits à l'huile de sésame, du porc rôti à la broche, découpé en petits morceaux et dressé sur de la salade de pourpier, de la purée faite avec de la farine de pois de Chine, de grosses fèves de marais à la saumure, etc., etc. De petites baguettes de bois sont placées sur les soucoupes : ce sont les cuillers et les fourchettes des indigènes. Toutes les viandes sont découpées à l'avance en menus morceaux, car les Annamites ne se servent jamais de couteau en mangeant.

Un Tonkinois peut faire un excellent dîner dans un



Charrue annamite. (Voir p. 56.) — Dessin de Slom, d'après une photographie.

de ces restaurants moyennant trente sapèques de zinc, qui équivalent à peu près à trois centimes de notre monnaie. A ce prix, on lui servira successivement : deux plats de viande, une tasse de bouillon qu'il prendra avec une petite cuiller en porcelaine à manche court et recourbé; enfin un ou deux bols de riz cuit à l'eau, qu'il mangera en plaçant la tasse près de ses lèvres et en poussant avec ses baguettes le riz dans sa bouche grande ouverte.

Après s'être curé minutieusement les dents avec un éclat de bambou, il ira à côté, au petit débit de thé qui avoisine toujours la boutique du restaurateur. Là, comme il n'a rien bu pendant tout le repas qu'il vient de faire, il s'offrira, pour deux sapèques, une ou deux tasses d'une infusion de thé vert récolté dans le pays, qu'il fera suivre au besoin, mais très rarement, d'une cuillerée de vin de riz. Il trouvera sur le comptoir une pipe à eau, à très petit fourneau, dans laquelle il mettra une pincée de tabac opiacé tiré de sa ceinture. Il humera une ou deux bouffées, puis se remettra en route en mâchant une chique de bétel. Il aura admirablement dîné.

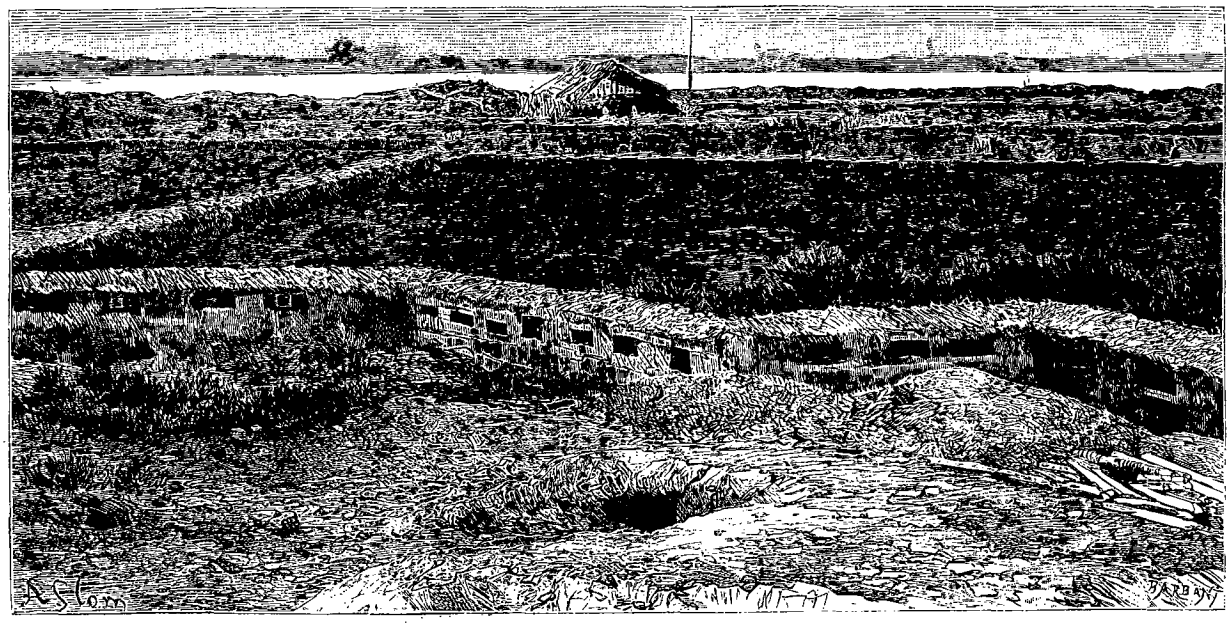
Mais il faut être riche pour s'offrir cette dépense. Nos coulis font beaucoup moins de frais pour satisfaire leur appétit et varier leur ordinaire. Ils s'adressent aux petits marchands ambulants qui sont venus apportant leurs marchandises sur leur dos aux deux extrémités d'un long bambou. Ceux-ci sont accroupis en plein air, devant les paniers ronds qui contiennent le plat du jour, les fruits et les pâtisseries. J'en vois qui vendent des choses étranges : l'un d'eux débite par tranches un gâteau fait avec du sang coagulé; un autre détaille au couteau un morceau de gélatine légèrement sucrée ou du vermicelle transparent qui ressemble à de la colle.

Les Chinois avaient construit, pour défendre la route mandarine, un certain nombre d'ouvrages en terre, dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques-uns sont très remarquables. Je viens d'examiner en détail une de ces défenses qui se trouve près du village de Dinh-ban, sur le bord du canal des Rapides, à 100 mètres environ de la digue que nous suivons. Elle se compose d'une muraille en terre haute de 2 mètres. Cette muraille, percée de nombreuses meurtrières, est recouverte de mottes de gazon formant toiture et destinées à la préserver des atteintes de la pluie; elle s'étend, en forme de ligne brisée et parallèlement à la route, sur une longueur d'environ 20 mètres. Pour en défendre les approches, on a creusé en avant un remblai suffisamment élevé pour abriter une deuxième ligne de tireurs à genoux.

Pendant les 35 kilomètres qui séparent Bac-ninh de Hanoï, la route traverse une interminable plaine de riz. Les arbres sont rares : à part l'inévitable bambou dont les haies touffues et épineuses entourent et protègent les villages, on ne rencontre guère que d'immenses banians dont le feuillage sombre ombrage les pagodes ou les lieux consacrés, et des flamboyants dont les grandes fleurs d'un rouge de sang commencent à s'ouvrir dans cette saison. Les Annamites professent une grande vénération pour le banian, qu'ils appellent l'arbre de Bouddha ou l'arbre des Pagodes. Ils affirment que les mille esprits subtils, sylphes, lutins ou farfadets, dont leur imagination superstitieuse peuple les espaces de l'air, viennent se reposer sous son ombre. Certains de ces esprits sont fantasques, facilement irritables et toujours disposés à jouer de méchants tours au malheureux voyageur qui passe à leur portée. Pour conjurer le danger, on place sur un petit autel de pierre, dans l'endroit où habite le malin esprit, un vase rempli de cendres, dans lequel les voyageurs plantent des baguettes d'encens allumées. D'autres fois on suspend



Défense en terre construite par les Chinois. (Voir p. 59.) — Dessin de Slom, d'après une photographie.

aux branches un pot contenant de la chaux éteinte.

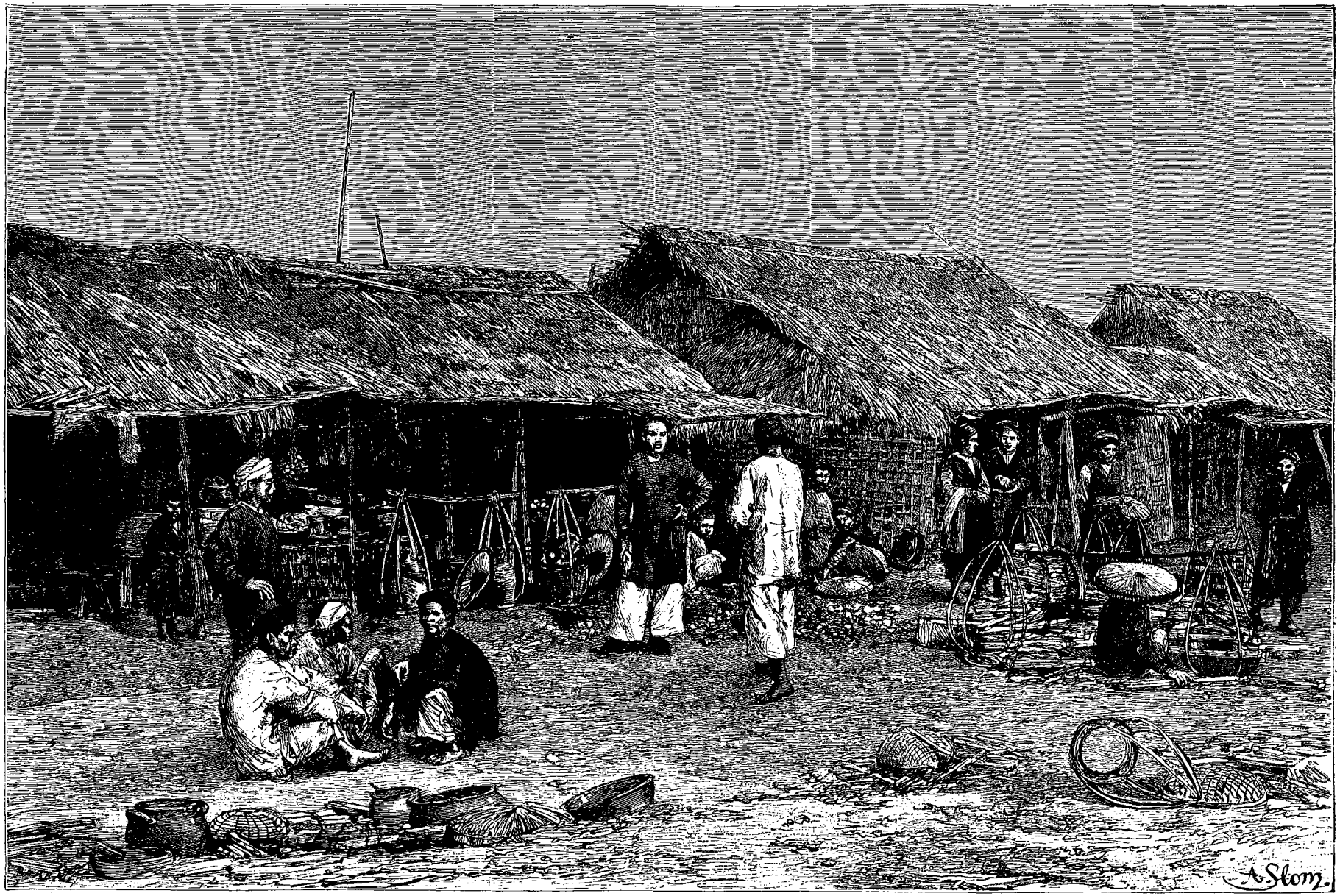
En rentrant à Hanoï, nous sommes surpris des changements qui se sont produits dans la ville pendant notre absence : à la suite des événements de Bac-ninh, les indigènes ont repris confiance; ceux qui avaient fui par crainte des Chinois sont rentrés dans leurs maisons. Certains quartiers qui, avant notre départ, étaient absolument déserts, sont maintenant des plus animés.

Nous avons repris notre logement dans la citadelle. Le coin que nous occupons, autrefois si désert, est maintenant des plus bruyants et des plus fréquentés. Chaque matin, une foule d'industriels indigènes viennent nous offrir leurs produits. Mon grand bonheur est, aussitôt éveillé, de m'asseoir devant ma porte et d'assister à leur défilé.

Voici d'abord nos petites marchandes de charbon, deux enfants de dix ou douze ans qui ploient sous le poids de leurs grands paniers ronds, remplis bien au-dessus des bords. Leur maigre poitrine est à peine masquée par un triangle d'étoffe blanche, échancré au niveau du cou et sur lequel s'ouvre une vieille robe brune toute couverte de pièces et de reprises.

En Annam, chez les gens du peuple, on travaille dès le jeune âge. La famille est presque toujours nombreuse; il n'est pas rare qu'elle compte douze ou quinze personnes. Si la nourriture est peu coûteuse, il y a beaucoup de bouches à nourrir; aussi l'on met aux filles comme aux garçons un bambou sur l'épaule dès qu'ils sont en état de le porter et on les loue comme coulis. Grâce à cette sorte d'entraînement qui commence dès l'enfance, les indigènes, malgré leur apparence un peu frêle et leur musculature qui semble peu développée, arrivent à porter sur l'épaule des charges considérables sous lesquelles ils succomberaient bien certainement si on les leur plaçait sur les reins ou sur le dos. En revanche, chez tous les coulis un peu âgés, on constate sur le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Petits restaurants et débits de thé. (Voir p. 59.) — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu de l'épaule une sorte de durillon ou de callosité produite par le frottement du bambou. Chez certains d'entre eux il se fait même, au-dessous de la peau, à ce niveau, comme une petite bourse séreuse.

Un marchand d'objets d'art vient m'offrir ses services ; il s'approche avec toutes sortes de précautions obséquieuses, son grand chapeau conique à la main, après m'avoir fait de loin une série de profonds saluts. Un homme de peine le suit, portant un sac de toile grise d'où il tire successivement des coffrets incrustés, des boîtes à chiques, des brûle-parfums et des plateaux en cuivre. Hélas ! voilà déjà que ces gens, que l'on prend pour des sauvages, cherchent à frauder : dans les incrustations qu'on me montre, la nacre est remplacée par des écailles de moules communes, et le bois de *trac* à grain violet si fin et si serré, par du vulgaire bois blanc, à peine sec, qu'on a passé dans un bain de fuchsine et qu'on a verni à l'huile de coco.

J'ai pour voisine une marchande de gaufres qui s'est installée sous la véranda de ma case. Elle active à coups d'éventail le feu de charbon qui brûle sur un petit réchaud portatif fait en terre réfractaire. Sur le feu chauffe une mince plaque de tôle. Elle verse dessus une cuillerée d'une pâte très claire faite avec des œufs et de la farine de riz. Au contact de la tôle surchauffée, la pâte se prend en une mince galette qui se gondole en forme de tuile, comme une oublie.

Deux jolies *congais* [1], conduites par une vieille femme, s'approchent pour me vendre des fleurs. Leurs bouquets sont arrangés d'une façon très originale. Elles ont dressé une petite pyramide de terre glaise sur une rondelle découpée dans un tronc de bananier. Dans cette glaise elles ont fixé des fleurs, de petites branches d'arbres, des baies rouges et violettes qui la masquent complètement, et dont les couleurs savamment combinées font un effet ravissant.

Les Annamites montrent aussi un talent remarquable pour fabriquer avec des fleurs et des fruits toutes sortes d'animaux fantastiques. Ils forment ainsi des corbeilles qui servent à orner les tables les jours de réjouissances, ou l'autel des ancêtres à l'époque des grandes solennités.

Au moment où j'allais rentrer, je vois accourir, tout essoufflés, deux tirailleurs annamites en armes, suivis par un interprète de la résidence de France. L'interprète me présente un papier : c'est une réquisition du résident. Il me faut aller au bout de la ville indigène visiter un tirailleur tonkinois qui vient d'être grièvement blessé à la suite d'une dispute dans une fumerie d'opium.

Je me mets en route immédiatement, suivi de mes trois acolytes. Au bout de vingt minutes de marche, nous nous trouvons dans une espèce de magasin plongé dans une demi-obscurité. Une vieille femme se tient devant un comptoir ; elle a près d'elle cinq ou six pots en terre contenant de l'opium préparé. Cet opium, de consistance demi-fluide, se débite avec une petite spatule. Il est brun comme du caramel, coule et s'étire comme de la mélasse ; quand on découvre les pots, il s'en dégage une odeur empyreumatique qui m'a paru très agréable.

L'opium se vend au poids de l'argent. On le pèse avec une petite balance placée sur le comptoir devant la marchande. Cette balance est aussi sensible que les instruments de précision employés dans les pharmacies. L'acheteur met dans un plateau une barre d'argent ou une piastre mexicaine ; la vendeuse fait la tare dans l'autre plateau avec la drogue. Fumer l'opium est un passe-temps coûteux ; je connais des Chinois qui dépensent jusqu'à une piastre par jour pour satisfaire cette passion funeste.

Ce n'est pas sans inquiétude que la vieille marchande nous voit nous diriger vers une porte dissimulée dans le fond du magasin, derrière une draperie. Au moment où nous nous préparons à en franchir le seuil, un solide Chinois se dresse devant nous comme pour nous barrer le passage. L'interprète lui fournit quelques explications en annamite, et le gardien s'efface. Nous sommes dans une petite cour entourée de tous côtés par de hautes murailles et pavée de larges dalles. A droite et à gauche sont rangés, sur des espèces de gradins, des pots de différentes formes remplis de fleurs et d'arbustes rabougris, bizarrement contournés. Au fond de la cour, le toit d'un deuxième bâtiment s'avance pour former une sorte de véranda. Cette véranda prend accès du côté de la cour par un grand portique dont le cadre en bois, richement sculpté, est laqué or et rouge. Au-dessus du portique s'étalent, sur une même ligne horizontale, trois grands caractères d'or sur laque rouge : c'est peut-être l'enseigne de la maison, peut-être aussi une sentence appropriée au caractère de l'établissement.

Sous la véranda est dressé un beau lit annamite dont les panneaux sont sculptés à plein bois et dont les pieds contournés sont ornés de têtes de dragons. Sur ce lit, en ce moment inoccupé, on a placé un matelas cambodgien recouvert d'une étoffe de soie rouge un peu foncé, et un de ces petits oreillers rigides, en forme de billot, faits en treillis de bambous recouvert de cuir. Une fine moustiquaire en soie rouge est fixée par ses quatre coins au plafond, juste au-dessus du lit. Elle est bordée, à sa partie supérieure et sur les quatre côtés, par de grandes bandes de drap rouge, larges de 30 à 40 centimètres. Ces bandes, sur lesquelles sont brodés en soies de diverses couleurs des oiseaux et des fleurs entremêlés de sentences, forment au-dessus du lit comme une sorte de dais.

Près du petit oreiller, un riche nécessaire de fumeur est disposé sur un grand plateau de bois noir incrusté de nacre. Le fumeur ne doit pas être bien loin ; il a sans doute interrompu son occupation favorite pour fuir les regards des indiscrets. On sent dans l'air une odeur de caramel mêlé d'encens : c'est le parfum de l'opium de bonne qualité quand il brûle. La petite lampe qui sert à chauffer la drogue flambe sous son globe de cris-

1. Jeunes filles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tal, et la pipe, dont le tuyau cerclé d'argent se termine par un gros bout d'ambre jaune, est encore chaude.

A côté de cette véranda, qui sans doute sert de *buen retiro* à un habitué de marque, se trouve une grande salle commune où les fumeurs s'installent sur des lits de camp disposés le long des murs. En entrant dans cette pièce, j'ai la gorge saisie par l'odeur âcre et pénétrante que donne en brûlant l'opium de qualité inférieure. Près de la porte, un grand vieillard à barbe blanche, d'une maigreur de squelette, est couché tout du long sur un lit. Surpris par le sommeil, il a laissé échapper sa pipe, qui est tombée près de lui. Ses lèvres grandes ouvertes sont comme figées dans une sorte de rictus; son corps, d'un jaune de cire, est à peine recouvert par une vieille loque trouée. Il apparaît dans l'ombre comme un cadavre : les bras pendent inertes le long du corps, et la vie semble s'être réfugiée tout entière dans les grands yeux noirs, profondément enfoncés dans l'orbite et qui regardent avec une effrayante fixité.

Deux tout jeunes hommes fument côte à côte dans un coin, couchés sur des nattes. La tête relevée par un traversin, ils préparent leurs pipes. Déjà abrutis par l'opium, ils ne semblent pas s'apercevoir de ma présence. Ils ont près d'eux, à portée de leurs mains, l'attirail indispensable aux fumeurs : la pipe avec ses fourneaux de rechange, la petite lampe allumée, les aiguilles à chauffer, le pot en ivoire renfermant le narcotique.

La pipe est faite avec un morceau de bambou creux, mesurant de 30 à 40 centimètres de longueur, et fermé à l'une de ses extrémités par un opercule vissé. A quelques centimètres de l'opercule, un trou est pratiqué dans la paroi du bambou pour loger le fourneau, qui

Petites marchandes de charbon. (Voir p. 60.) — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

est mobile et y entre à frottement. Ce fourneau peut être exactement comparé à une pomme d'arrosoir qui n'aurait qu'un pertuis étroit à son centre. C'est par ce pertuis que le fumeur introduit l'opium.

Plus une pipe a servi, et plus elle est estimée des amateurs. Le bambou, qui à l'état neuf est blanc jaunâtre, prend à l'usage une teinte brun chocolat. La pipe acquiert alors une valeur relativement considérable : neuve, une pipe ordinaire coûte une piastre, toute montée; culottée, elle se paye jusqu'à vingt piastres.

Un des fumeurs charge sa pipe; il chauffe au-dessus de la petite lampe une aiguille d'argent emmanchée dans du bois, puis il l'introduit dans le pot à opium. Une petite portion de la drogue se coagule sous l'influence de la chaleur et se fixe à l'extrémité de l'aiguille. Celle-ci, toute chargée d'opium, est reportée au-dessus de la lampe et chauffée avec précaution en la tournant lentement. La pâte narcotique se gonfle, se boursoufle, forme une sorte de bille, que le fumeur aplatit et allonge en l'appuyant sur le plateau de la pipe. Quand la bille d'opium est suffisamment pétrie, on l'introduit dans le petit trou du fourneau et l'on porte ce fourneau au-dessus de la lampe. L'opium fond alors et se réduit en vapeurs, qu'on aspire en cinq ou six bouffées. Il faut en moyenne dix minutes pour préparer une pipe et cinq ou six secondes pour la fumer. Le fumeur se livre à toutes les manipulations que je viens de décrire sans cesser de rester couché et en ne remuant guère que les mains et les avant-bras.

Le poison ne produit jamais le résultat cherché dès la première pipe, même chez les individus qui ne sont pas habitués à ses effets. Il faut en absorber dix ou douze, quelquefois même vingt ou trente, avant d'éprouver la moindre sensation. Le pertuis du fourneau s'encrasse vite; on est obligé de le nettoyer souvent, à l'aide d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

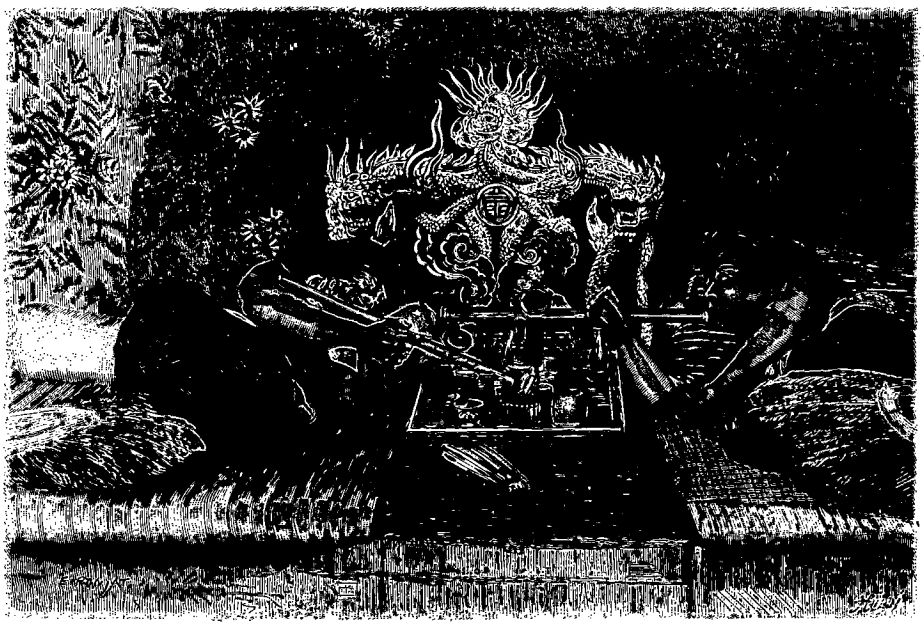
mince crochet de fer emmanché dans un morceau de bambou.

Chaque fumerie d'opium occupe de nombreux domestiques qui ont des fonctions multiples. Les uns sont chargés d'apporter aux clients du thé dans des tasses posées sur de petites soucoupes et munies d'un couvercle d'étain. Presque toujours ce thé est mélangé avec des graines de certains fruits ou des fleurs d'espèces variées. D'après les médecins annamites, ces fleurs et ces fruits auraient la propriété de combattre et d'atténuer jusqu'à un certain point les lésions organiques produites par l'usage prolongé de l'opium.

D'autres serviteurs sont spécialement chargés de nettoyer les pipes des habitués. Ils recueillent avec soin les cendres et les scories qu'elles contiennent; ils vendent ces résidus, encore très riches en opium, aux gens du peuple, qui les fument après les avoir desséchés et pulvérisés.

Un certain nombre de coulis sont également attachés à chaque fumerie; ils ont pour mission de débarrasser les lits de camp en emportant les fumeurs, une fois qu'ils sont endormis, dans un réduit obscur situé ordinairement dans une partie isolée de la maison, où on les dépose pêle-mêle sur le sol recouvert de nattes.

C'est dans ce réduit qu'on avait placé le cadavre du tirailleur annamite que j'étais venu examiner. Le malheureux avait reçu un coup de couteau qui lui avait tranché les trois quarts du cou; les carotides avaient été coupées, et la mort était arrivée rapidement par hémorragie. Cette hideuse blessure avait été faite par



Fumeurs d'opium. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

un vieil habitué de l'endroit, fumeur endurci, chez qui l'opium déterminait souvent des accès de délire furieux. C'est dans un de ces accès qu'il avait assassiné le soldat, au moment où il fumait près de lui.

Ces exemples de folie furieuse sont assez rares chez les fumeurs d'opium. En général, le poison produit au contraire une sorte d'hébétude, d'anéantissement physique et moral, de torpeur du corps et de l'esprit extrêmement agréable, au dire de ceux qui la recherchent.

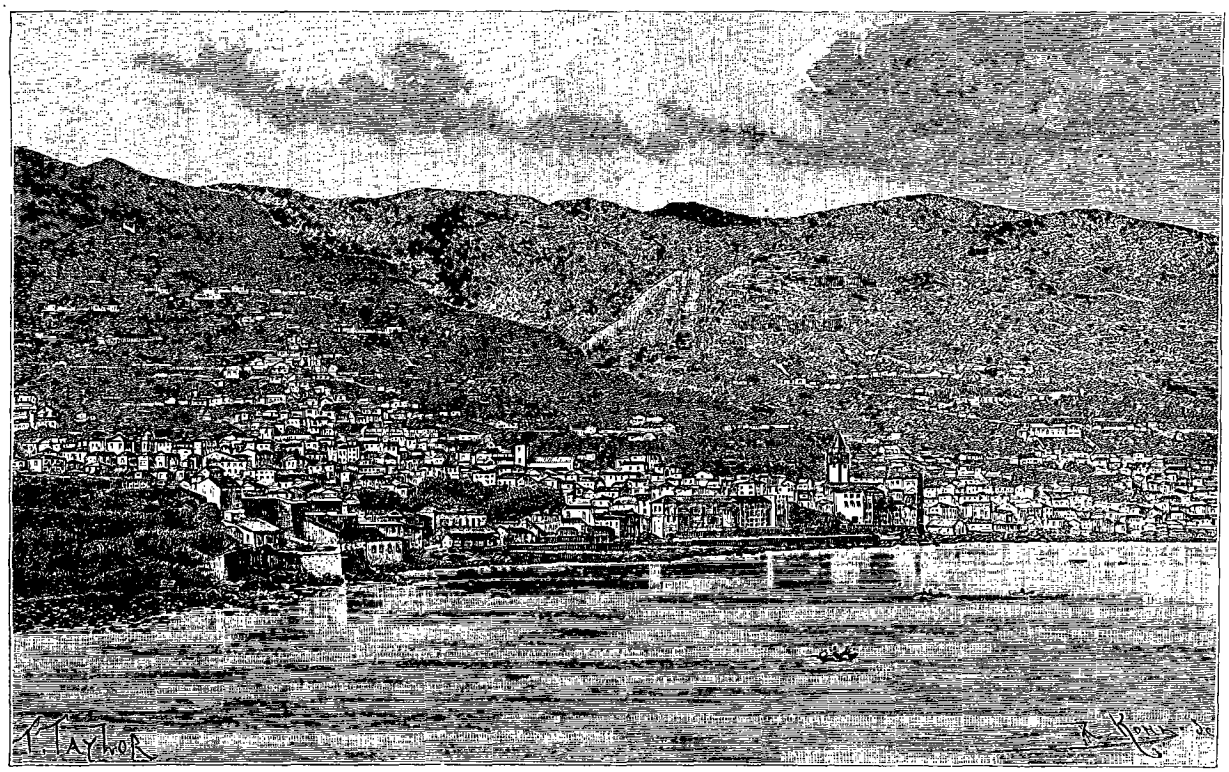
Il ne faut pas croire cependant que les sensations perçues soient tout à fait analogues à celles que décrivent avec complaisance les auteurs des romans à la mode. J'ai interrogé à ce point de vue un grand nombre de fumeurs d'opium, chinois, annamites et même français, et voici à peu près ce qu'ils m'ont répondu :

« Quand on a fumé l'opium, on se sent le cœur plus heureux et l'esprit plus léger. Les préoccupations morales et les douleurs physiques s'évanouissent. On se roule sur un dur plancher comme sur un lit de plumes, sans en ressentir ni les aspérités, ni les chocs. On dirait que l'air qui vous entoure est plus pur; on éprouve un grand bonheur à le respirer. On se complaît dans une sorte de paresse voluptueuse, dans un état physique absolument analogue à celui d'un convalescent relevant d'une grave et longue maladie et qui, pour la première fois, se retrouverait pelotonné dans un grand fauteuil, près d'une fenêtre ouverte, par un beau soleil de printemps. »

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Funchal. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

SIX MOIS A MADÈRE,

PAR M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

L'île de Madère, connue depuis bien longtemps en Europe par son vin célèbre et par son climat si salutaire aux malades de la poitrine, est située entre 16° 39′ 30″ et 17° 16′ 38″ ouest de Greenwich, et entre 32° 37′ 18″ et 32° 49′ 44″ de latitude nord. L'île s'étend sur une longueur de 60 kilomètres. Sa forme est presque oblongue, et une chaîne de montagnes volcaniques la traverse de l'est à l'ouest. Sa population s'élève à 135 000 habitants, entièrement de nationalité portugaise, sauf qu'elle est mêlée, dans les basses classes, de sang africain. La capitale, Funchal, est située sur une large baie au sud de l'île; et ses maisons blanches, entourées de jardins ombragés, s'échelonnant en amphithéâtre vers la montagne, charment dès le premier abord le voyageur qui débarque : c'est là que demeurent tous les étrangers pendant la saison d'hiver; c'est aussi la résidence des autorités et du corps consulaire.

La ville de Funchal, qui n'a qu'une population de 19 000 habitants, s'étend sur un espace très vaste : ses *quintas* ou villas sont très éparpillées sur les différentes hauteurs qui l'entourent; aussi, lorsque l'on fait des visites, on met un temps infini pour se rendre d'un endroit à un autre. Il faut avouer, d'ailleurs, que les moyens de locomotion ici en usage et le pavage des rues ne sont pas faits pour raccourcir les distances. On se transporte généralement à cheval, suivi d'un homme armé d'un chasse-mouches à longs crins, qui ne quitte jamais d'une semelle le cavalier, qu'il aille au pas, au trot ou au galop, s'accrochant à la queue du cheval pour gravir les endroits très escarpés. Ces gens portent le nom d'*arrieiros* et sont infatigables. On va aussi beaucoup en *carro*, traîneau à quatre places, avec baldaquin et rideaux imperméables, tiré par une paire de bœufs dont le joug est agrémenté de clochettes. L'attelage est précédé d'un enfant qui lui montre le chemin, et accompagné d'un homme qui excite les bœufs de l'aiguillon et de la voix, et soutient et dirige le carro aux tournants et aux descentes.

Les voitures sur roues n'existent pas. Certaines personnes préfèrent à tous ces moyens de locomotion le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

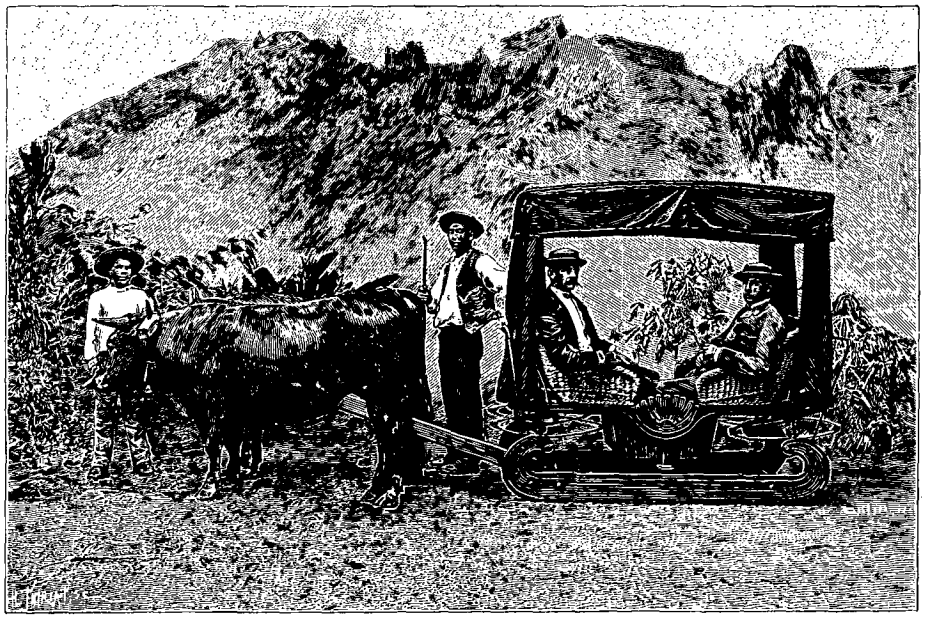
hamac, qui est moins fatigant et plus approprié aux malades.

Le trottoir est chose presque inconnue à Madère, et l'étranger nouvellement débarqué doit se résigner à avoir les pieds meurtris pendant les premiers temps de son séjour, car le pavé consiste en petites pierres formées d'éclats basaltiques aux facettes tranchantes, fort désagréables.

La colonie étrangère est, en majeure partie, composée d'Anglais, dont un grand nombre se sont tout à fait fixés à Funchal et y ont construit de confortables quintas. Ces quintas sont encore, en fait d'ameublement, dans un état assez primitif, à cause des droits exorbitants dont la douane frappe impitoyablement tout objet de provenance étrangère. Ainsi la soie et le velours sont bannis des salons les plus élégants ; même la résidence officielle du gouverneur et le palais épiscopal ne font pas exception. Le commerce de l'île se fait principalement avec l'Angleterre, et un millier de navires de tout tonnage viennent y mouiller chaque année. Des navires de guerre de différentes nations y font aussi quelquefois escale, et leurs officiers sont toujours reçus à bras ouverts par les principaux résidents.

La température normale de Madère est en moyenne de 18 degrés centigrades. Entre les mois les plus chauds et les plus froids il y a 7 à 8 degrés de différence à peine, et la température à neuf heures du matin et à neuf heures du soir est presque la même ; mais celles du lever et du coucher du soleil diffèrent en moyenne de 3 à 4 degrés.

Le malade, à peu d'exceptions près, peut chaque jour sortir de sa maison. Je doute fort que, pendant la saison d'hiver, il y ait vingt jours où il ne puisse faire de promenade en plein air, et quel air ! doux, pur, sans miasmes et sans poussière, excepté lorsque souffle le *leste*. Ce



Un *carro* (voy. p. 65). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

vent chaud, le siroco de Madère, vient en général de l'est-sud-est, transportant une fine poussière de sable qui voile d'une teinte jaunâtre le ciel alors invariablement clair et sans nuages. Quand ce vent commence, les habitants tâchent, autant qu'ils peuvent, de rester chez eux et de garder portes et fenêtres closes, car le sable dont je viens de parler pénètre partout sans merci. Le leste, assez irrégulier, souffle plus souvent en été ; cependant il arrive que deux ans se passent sans qu'on le ressente. Une fois ce vent passé, la température redevient aussitôt la même qu'auparavant ; la sécheresse disparaît entièrement, et l'air est de nouveau chargé d'une humidité bienfaisante de serre chaude.

Je dois encore ajouter que le brouillard ne s'étend presque jamais sur la ville, quoique en hiver il couvre à peu près invariablement les cimes des montagnes, et qu'il descende souvent assez bas pour cacher l'église de São Antonio, située à une hauteur de 280 mètres.

Il y a plus d'un exemple de cures presque miraculeuses qui se sont faites à Madère. Combien de poitrinaires condamnés en Europe, une fois débarqués à Funchal, voyaient leurs forces revenir et se trouvaient bientôt sur le chemin de l'entière guérison ! Malheureusement, il faut le dire, beaucoup de malades qui se rétablissent ainsi n'ont pas la patience de suivre les conseils de leur médecin et de revenir pendant deux ou trois ans encore repasser la saison froide à Madère, afin de se raffermir entièrement. Se croyant assez forts, ils retournent chez eux, reprennent leur genre de vie d'autrefois, et bientôt le mal revient par suite des imprudences commises, et les emporte en peu de temps.

Il y a une autre catégorie de malades, et celle-là est très nombreuse : ce sont ceux qui se décident à venir à Madère quand il est déjà trop tard, quand ni le climat, ni les soins, ni les efforts de la science ne peuvent plus rien.

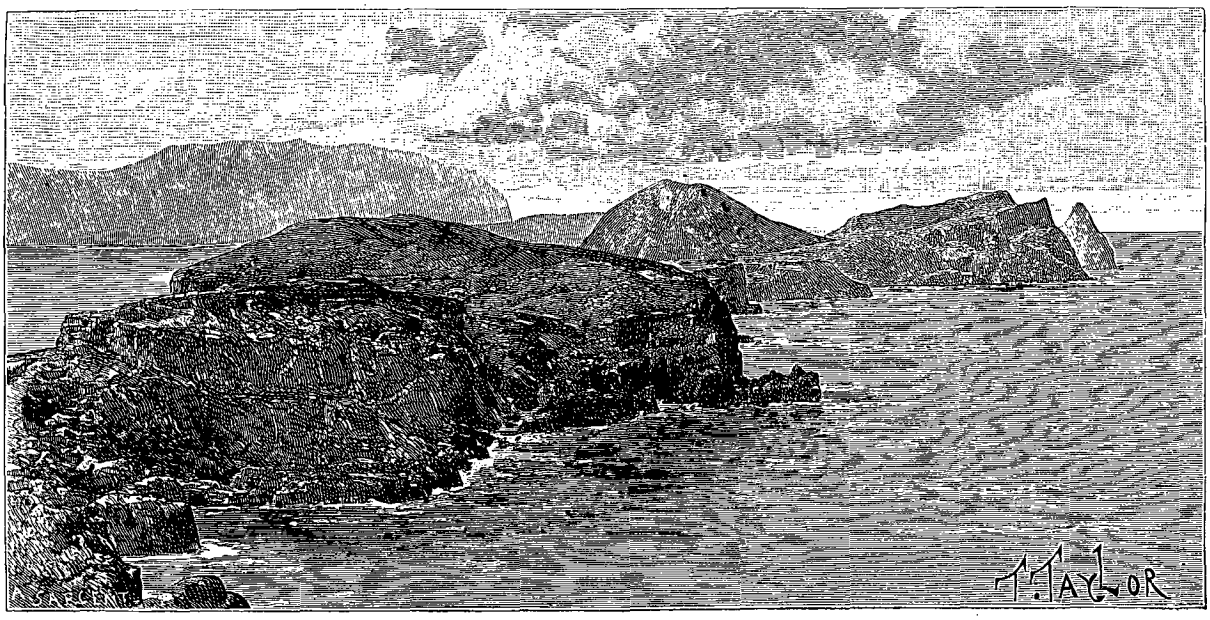
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

II

C'est le cinquième jour après avoir quitté Southampton à bord d'un des vapeurs anglais qui font le service entre l'Angleterre et le Cap, que je vis se dessiner dans la brume du matin les hauteurs de Madère, précédées de l'île montagneuse de Porto Santo. Nous la laissâmes bientôt derrière nous, et, approchant de plus en plus de Madère, nous aperçûmes à notre gauche les trois îles inhabitées connues sous le nom de « Desertas ».

Le steamer file maintenant le long de la côte sud de Madère, assez près pour nous permettre de distinguer facilement le phare de la pointe São Lourenço et son mât de signaux : cette pointe et la longue côte qui la rattache à l'île ne sont formées que de roches basses, pointues, sombres, toutes de provenance basaltique. Mais le terrain s'élève toujours de plus en plus, et bientôt le navire longe les assises des montagnes imposantes qui cachent dans leurs replis de riants petits villages que l'on aperçoit de temps à autre à l'entrée de profondes vallées, au bord de la mer; ce sont : Machico, Santa Cruz, Caniçal. Quelques tours d'hélice de plus nous font doubler le cabo Garajão, et là, devant nos yeux, se déploit Funchal, la capitale de l'île.

Aussitôt entré dans la rade, le bâtiment est entouré d'une infinité de petites embarcations montées de gamins à demi nus qui gesticulent en criant à tue-tête dans un langage mi-portugais, mi-anglais. Les uns vendent des fruits, les autres demandent qu'on leur jette à la mer des pièces de monnaie, à la recherche desquelles ils plongent. Le canot de la Santé et celui de la douane ne se font pas attendre, et c'est seulement après l'autorisation donnée par les fonctionnaires qui les montent, que le voyageur impatient de se rendre à terre peut quitter



São Lourenço. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

le paquebot. C'est un sentiment de véritable bien-être que l'on ressent lorsqu'on débarque à Funchal en plein hiver, venant directement d'Europe. Là on a laissé la neige, un ciel couvert, des bises glacées ; ici on est tout à coup transporté au cœur de l'été, parmi des jardins verts émaillés de fleurs : l'air semble si chaud, si embaumé, la brise si douce, que tout prend un aspect charmant de gaieté et de vie ensoleillée, les petites rues tortueuses, les maisons blanches aux persiennes vertes, et même les enfants en haillons qui courent après vous en demandant l'aumône.

Le débarquement s'opère d'une façon très originale. Comme les paquebots s'arrêtent au large, on se rend à terre dans de petites embarcations montées par deux ou quatre hommes. En approchant de la plage, qui est toute formée de galets, les rameurs attendent la vague qui doit les y jeter, ce qui se fait infailliblement avec une remarquable adresse. Sur la plage le bateau est tiré à sec par une paire de bœufs, au milieu des cris assourdissants de leurs conducteurs. Ce genre de débarquement sert seulement pour les jours calmes ; quand la mer est mauvaise, cela s'effectue à un petit quai qui s'avance derrière l'îlot fortifié de l'Ilheo. Ce quai est d'un accès très difficile, et presque à chaque débarquement quelques voyageurs se mouillent en glissant et tombant sur les pierres humides.

L'Ilheo est un rocher haut de 70 pieds, surmonté d'un petit fort armé de canons qui ne servent qu'à tirer des salves. La nuit, un feu rouge est allumé au haut d'un mât et sert de phare.

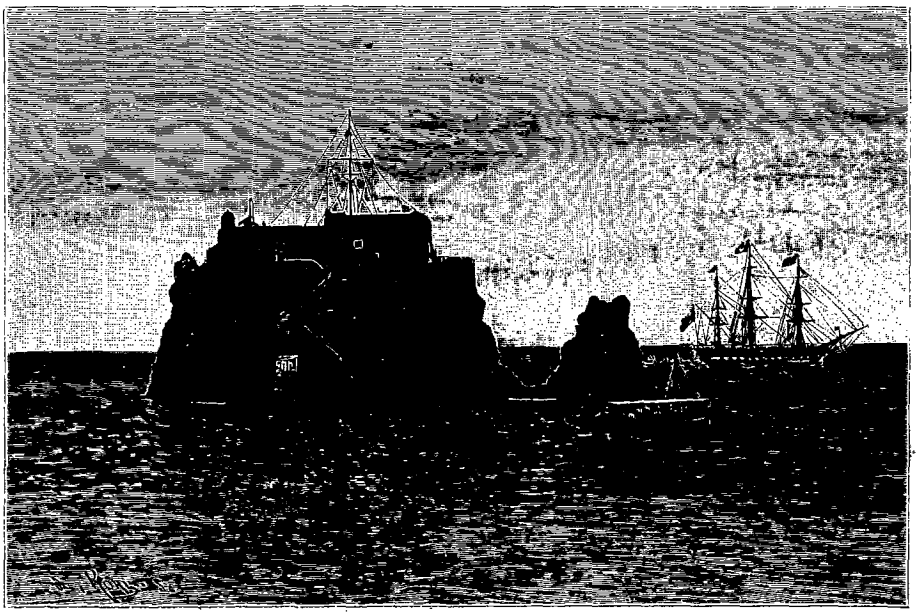
Comme nous nous proposions de passer l'hiver à Funchal, la première chose que nous fîmes, après nous être reposés à l'hôtel, fut de nous mettre en quête d'une villa (ou *quinta* en portugais). Nous n'eûmes pas de difficulté à trouver ce que nous désirions, car la saison n'était pas encore avancée : ce n'était que le commencement de décembre et il y avait beaucoup de maisons à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

louer. La quinta que nous choisîmes était une des plus belles de Funchal; son vaste jardin, orné d'une grande variété d'arbres et de plantes, s'étendait jusqu'au rivage, où il se terminait en une terrasse ornée d'un pavillon suspendu sur des rochers à une vingtaine de mètres au-dessus de la mer. La vue dont on jouissait de ce pavillon (en portugais, *mirante*) sur Funchal et sa baie était vraiment splendide : on voyait dans le lointain les trois îles Desertas, le cap Garajão, la rade avec ses bateaux à vapeur, ses barques de pêcheurs et sa vieille forteresse lézardée, bâtie sur un îlot.

La maison elle-même était grande et belle; ses chambres avaient de superbes dimensions, mais l'ameublement en était pauvre et vieux, ce qui est généralement le cas à Madère. Le jardin qui entourait la maison et dont je viens de parler était rempli d'une grande variété de plantes rares et d'arbres de toutes espèces, dont le premier à mentionner doit être un grand figuier des Indes, âgé de trois cents ans au moins; son tronc vénérable se divise tout près du sol en sept arbres, qui de leur verdure épaisse couvrent tout un côté de la maison. Plus loin, des palmiers aux troncs rugueux, des draconniers (*Dracæna draco*) semblables à des colonnettes, des araucarias du Brésil aux longues branches horizontales terminées par de grosses touffes d'un vert sombre, des *Araucaria excelsa*, aux cimes pointues et aux rameaux d'une régularité toute chinoise, s'élancent d'un pêle-mêle de buissons et d'arbustes.

Ces jardins de Madère sont de vrais dictionnaires de botanique. A chaque pas on rencontre une plante ou un arbre qu'en Europe on cultive avec des soins jaloux. Au pied de camphriers aux feuilles odoriférantes (*Laurus camphora*), de palissandriers (*Jacaranda mimosæfolia*) qui vers la fin de mai se couvrent de grands bou-

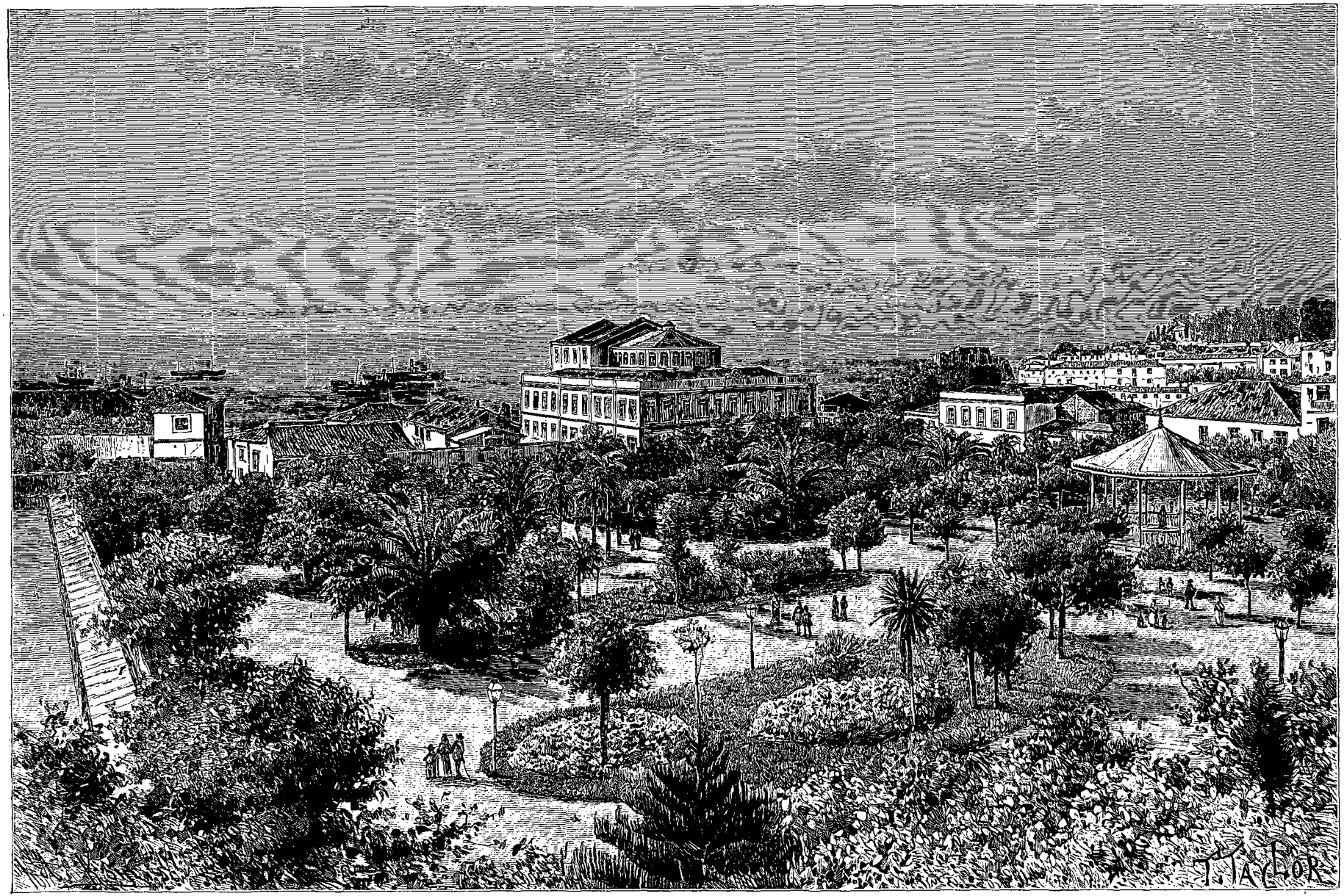


L'Ilheo (voy. p. 67). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

quets de fleurs bleues, de bombax aux troncs épineux et aux fleurs écarlates, et d'arbres à liège (*Quercus suber*), se confondent dans un désordre tout primitif les buissons de myrtes, de mimosas, d'orangers sauvages aux pointes acérées, tandis que la fleur rouge de l'hibiscus tranche sur le vert du feuillage qui l'entoure. Je ne parle ici ni des roses de toutes les nuances, ni des iris, ni des fuchsias, ni des géraniums qui remplissent les parterres : toutes ces fleurs foisonnent, les unes plus éclatantes que les autres, fleurissant toute l'année et atteignant des dimensions extraordinaires. L'emploi de marchand de fleurs est inconnu à Madère, et lorsque l'on veut un bouquet, on dit à son arrieiro ou à son cuisinier d'aller chercher des fleurs, et bientôt il en revient chargé; elles ne coûtent rien.

Dans toutes les quintas, les plantes grimpantes ne manquent pas; elles ornent les murs, les balcons, les terrasses, et courent le long des vérandas, qu'elles cachent sous leurs fouillis : bougainvilleas, roses, glycines, bignonias et beaucoup d'autres, simplement vertes ou portant des fleurs. Il y a peu d'orangers et de citronniers, et pas du tout d'oliviers : le climat, m'a-t-on dit, ne convient pas à ces derniers; par contre, il y a un grand choix d'autres excellents fruits, pour la plupart inconnus en Europe : des annones (*Annona cherimolia*) portant leurs fruits en hiver, des bananes, des mangas, des goyaves, les fruits des fleurs de la Passion (*Passiflora edulis*), etc. On a des fraises et des ananas depuis le mois de janvier. Cependant je trouve qu'ici les fruits ont bien moins de saveur et les fleurs moins de parfum qu'en Europe. Quant aux oiseaux, l'île en possède à peu près quatre-vingts espèces, dont plusieurs en commun avec les Açores et les Canaries. Madère peut cependant revendiquer pour elle seule une espèce de roitelet appelé dans l'île du nom de *bizbiz* (*Regulus maderiensis*). Cet oiseau niche de préférence dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Theâtre et jardin de Funchal (voy. p. 70). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

endroits les plus éloignés des habitations, parmi les bruyères arborescentes et les arbres séculaires du nord de l'île. Les canaris à plumage sombre remplissent à Madère les fonctions de vulgaires moineaux; ils ne craignent pas du tout la société des hommes et viennent tout près lorsqu'on reste assis tranquillement.

III

Il y a à Funchal plusieurs excellents hôtels, tenus par des Anglais depuis longtemps établis dans l'île, et beaucoup de jolies quintas mises à la disposition des étrangers pour la saison d'hiver. Ces quintas sont éparpillées, les unes près de la mer, les autres sur les hauteurs qui environnent la ville; elles montent en gradins le long de trois grands chemins extrêmement escarpés : Caminho de Saltos, Caminho do Monte et Caminho do Meio, ce qui n'empêche pas ceux qui y habitent pendant l'hiver de prendre part à tous les plaisirs de la société cosmopolite. Presque chaque famille a son jour de réception; les bals et les soirées succèdent aux déjeuners, aux dîners, aux parties de *lawn-tennis* et aux invitations de toutes sortes, qui réunissent presque tous les jours et quelquefois plus d'une fois par jour les membres de la société; de sorte que bien vite des amitiés et des sympathies se créent, mais que les premiers jours de printemps brisent trop souvent pour toujours.

Les mois d'octobre et de novembre voient les arrivées; les mois d'avril et de mai, les départs. Chaque paquebot venant d'Afrique ou des Antilles emmène vers l'Angleterre, la France et le Portugal quelques-uns des membres de la société; chaque semaine les réunions deviennent de moins en moins nombreuses, jusqu'au milieu de juin, où tous les plaisirs mondains cessent faute d'étrangers à inviter. Alors ceux qui habitent constamment Madère se retirent dans leurs maisons de campagne du Monte, de Camacha, ou vont habiter sur les hauteurs.

En général, les Madériens sont très friands de fêtes, de spectacles et de feux d'artifice. A la moindre occasion, à la fête d'un saint patron d'une des localités avoisinantes de Funchal, vous entendez dès le matin des orchestres jouant l'hymne portugais, des fusées qui n'attendent même pas la venue de la nuit pour partir, tandis que de longues files d'individus de tous les âges s'acheminent vers l'endroit où, comme on dit à Funchal, il y a une *festa*. Ces festas sont généralement faites avec les souscriptions des paysans de la paroisse. La ville de Funchal a aussi ses fêtes à elle, que l'on célèbre, entre autres celle de la Constitution, avec grand éclat d'orchestres, de drapeaux et de fusées.

La nouvelle année s'inaugure aussi par force feux d'artifice, pétards et musique. A minuit des fusées partent de tous les points de la ville, des feux de joie s'allument sur les hauteurs environnantes, et deux ou trois orchestres se promènent dans les rues en jouant avec entrain.

C'était véritablement un charmant spectacle que d'assister à cette fête du haut du pavillon de notre quinta, avec la mer sombre à nos pieds et le ciel parsemé d'étoiles au-dessus de nos têtes; on se demandait malgré soi si véritablement on était au 1er janvier, au cœur de l'hiver, et non pas à quelque fête d'été, à la Pentecôte ou à la Saint-Jean. Pendant toute la semaine qui suit, la fusillade et les pétards ne cessent de se faire entendre, et il est préférable d'éviter pendant ce temps d'aller à cheval, car les gamins jettent des pétards jusque sous les pieds des chevaux, ce qui a causé plus d'un accident.

Jusqu'ici Madère ne possédait qu'un assez mauvais théâtre, qui portait le nom expressif de théâtre « Esperança »; aujourd'hui l'espérance des Madériens a été couronnée d'un plein succès, un nouveau théâtre ayant été inauguré cette année au mois de février par une troupe espagnole d'opérettes, venue de Ténériffe.

La salle est très gaie, très coquette; les loges sont bien aménagées et spacieuses; seul le foyer détonne un peu pour le moment, étant trop grand et trop vide. On peut bien s'imaginer quel enthousiasme l'ouverture du théâtre a dû soulever dans la population madérienne, qui auparavant n'en avait jamais vu de véritable : tout le monde voulait prendre part à l'abonnement des dix premières représentations, de sorte que, le premier soir, les loges et les galeries regorgeaient littéralement de monde. On raconte même que, grâce au théâtre, plus d'un Madérien se trouve pour longtemps dans une situation pécuniaire peu enviable.

IV

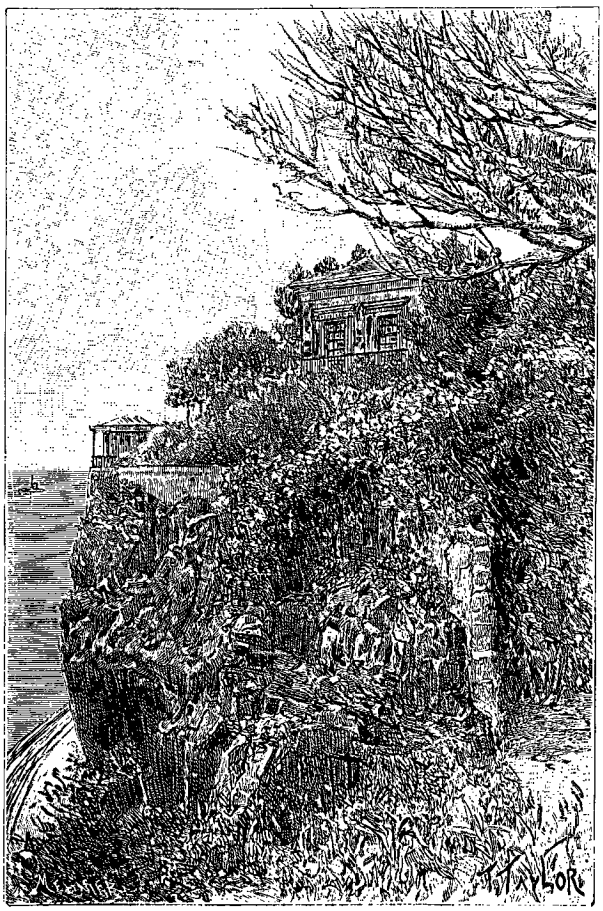
Après nous être définitivement installés et avoir loué des chevaux de selle, nous nous occupâmes de faire des excursions dans les environs de Funchal, nous réservant pour le printemps les expéditions plus lointaines. Pour le voyageur nouvellement débarqué, ne craignant pas de descendre à cheval les pentes rapides, il y a une nouvelle promenade pour chaque jour de la semaine, toutes rivalisant de points de vue charmants, quoique un peu monotones, et aucune d'elles éloignée de la ville.

Parmi les plus jolies et les moins fatigantes il faut compter São Gonzalo et le Petit Curral. En allant à la première, on passe d'abord par le quartier le plus pauvre de Funchal, celui de Nossa Senhora do Soccorro, église perchée sur des rochers au bord de la mer. En se frayant un chemin dans les petites rues sombres et sales de ce quartier, au milieu d'enfants en haillons jouant en compagnie de chiens et de poules, on aperçoit par les portes entre-bâillées l'intérieur des maisons pauvres, dont les chambres sont pavées de cailloux semblables à ceux de la rue et n'ont pour ameublement qu'un lit, quelques chaises et inévitablement une table de toilette, et pour fenêtre qu'une ouverture pratiquée dans la porte d'entrée. Ce sont, pour la plupart, des pêcheurs ou des artisans qui demeurent dans ce quartier. Leurs femmes passent la journée assises sur le pas de leur porte, à faire de la broderie (broderie anglaise) et à fabriquer des fleurs en plumes. Dans ces parages se trouve aussi le marché, qui est tout neuf, en forme de halles,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec une jolie fontaine en pierre au milieu, et à côté le fort São Thiago, dont les canons inoffensifs sont braqués sur la rade. En continuant le chemin, qui longe la mer à une assez grande hauteur, on passe devant le nouveau lazaret ou quarantaine, entouré d'une plantation d'eucalyptus; il est admirablement situé. Depuis sa construction, le gouvernement, je crois, n'en a fait qu'une seule fois usage, préférant interdire l'accès de l'île aux voyageurs venant de pays contaminés. Plus loin, le chemin, qui est toujours excellent, pavé et muni dans tout son parcours d'un parapet en pierre, fait un coude vers la montagne et mène en quelques minutes à une petite terrasse d'où l'on découvre un splendide panorama sur la mer et sur la ville.

Sur cette terrasse s'élève la petite église blanche dédiée à São Gonzalo. L'autre promenade, celle du Petit Curral, est plus longue et plus fatigante, car le chemin est beaucoup plus raide, quoique tout aussi bien entretenu. On sort de Funchal par le côté est, et on commence l'ascension par le Caminho do Meio, chemin bordé de maisons et de quintas jusqu'à une très grande hauteur. Après une heure de marche à cheval, on parvient à des régions déjà beaucoup plus fraîches, où la végétation des zones tempérées remplace celle des tropiques, qu'on a laissée en bas; l'eucalyptus y prospère cependant et l'on y a fait une très grande plantation que l'on traverse avant d'atteindre la quinta Cunha, gentille maisonnette cachée sous d'énormes buissons de camélias. Au bout du jardin se trouve une petite terrasse, d'où le regard plonge dans ce que l'on appelle le Petit Curral, en opposition au Grand Curral, dont j'aurai l'occasion de parler plus loin.



Le pavillon de notre *quinta*. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

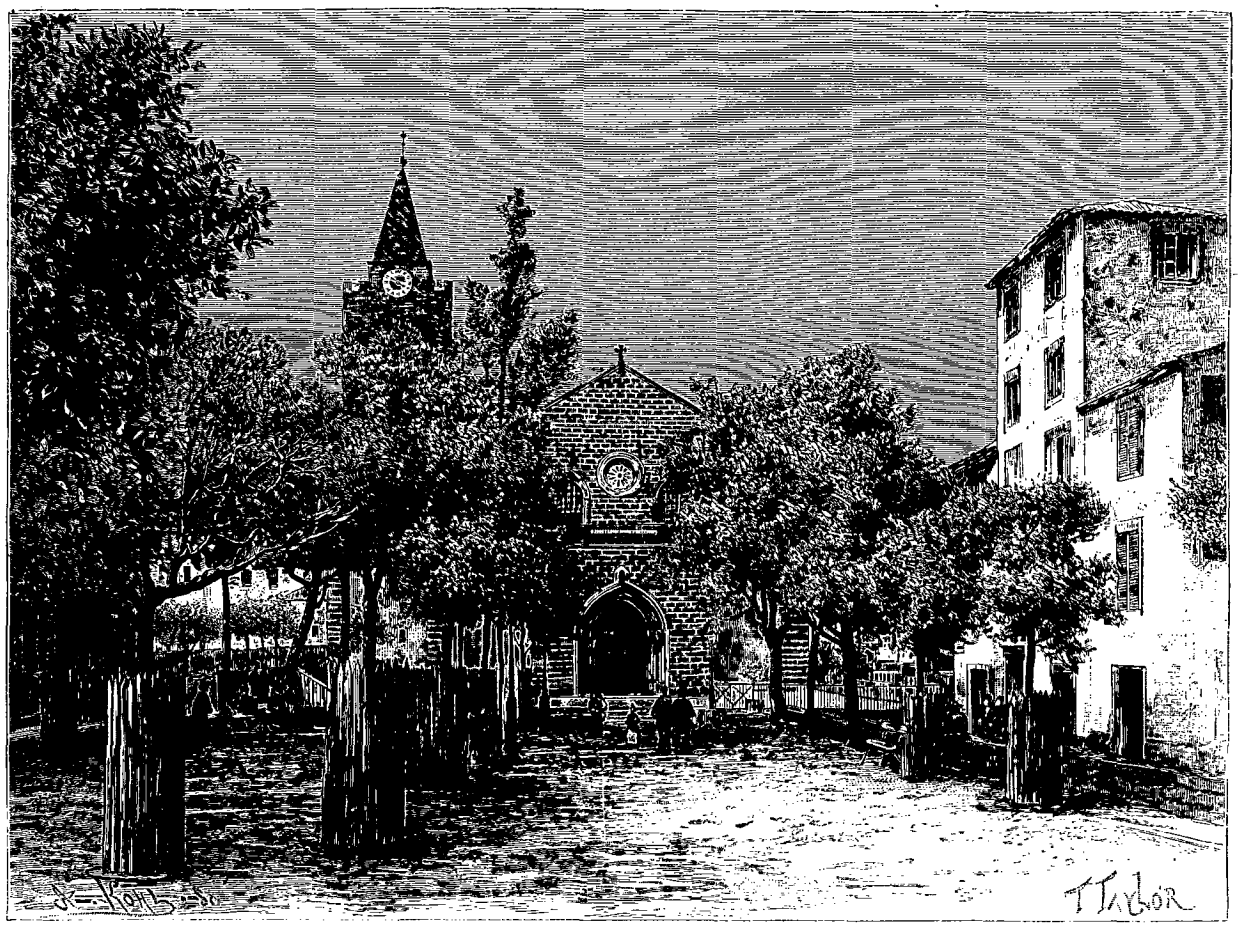
Le Petit Cural est une vallée profonde, déchirure formée, dit-on, par l'action des eaux, comme le sont presque toutes les autres vallées de l'île. Une belle cascade tombe de très haut dans le fond de la vallée. Pendant l'hiver, à l'époque des grandes pluies, c'est un beau spectacle que de voir cette chute d'eau se précipitant du haut des rochers, tandis que d'autres chutes se forment alors, ajoutant leur contingent au torrent tumultueux qui en bas roule vers la mer. A l'époque où la pluie ne tombe que rarement, les torrents sont réduits à de minces filets d'eau limpide, qui coulent en murmurant entre les grosses pierres. Il est alors très facile de les traverser à pied sec, et les femmes du peuple y viennent en bandes joyeuses laver leur linge, c'est-à-dire le tremper un peu dans l'eau et le frotter beaucoup sur les galets. Cependant il ne faut pas trop se fier à ces torrents qui ont l'air inoffensifs: ce sont des loups sous une peau d'agneau, car un fort orage n'a qu'à éclater dans la montagne, et le torrent, si tranquille il y a un instant, grossi tout d'un coup, roule des flots jaunâtres et écumeux, et dans sa fureur renverse tout ce qu'il trouve sur son passage : maisons, bêtes et gens. Alors c'est un bruit assourdissant de pierres roulant sur d'autres pierres, de troncs d'arbres s'entre-choquant ou battant les parois à pic du lit. Ces changements sont si soudains que plus d'un accident causant mort d'homme est à déplorer; pas plus loin que l'année dernière, une pauvre femme qui lavait son linge a été prise à l'improviste et entraînée en plein jour vers la mer. Aussi, comme pendant les mois d'été il ne tombe souvent pas une seule goutte de pluie durant plusieurs semaines, les Madériens ont très bien su s'organiser afin d'éviter que leurs plantations ne dépérissent faute d'eau. Les sources qui sortent des rochers à de grandes hauteurs dans la montagne ont été recueillies par une savante canalisation qui mène l'eau dans les parties habitées de l'île. Ces canaux, appelés *levadas*, qui à grands frais d'argent et à grands efforts de travail ont été pratiqués dans les endroits les plus escarpés, comme par exemple à Rabaçal, dont il sera parlé plus loin, sont, les uns faits en maçonnerie, les autres taillés dans le roc vif. En voyant ces ouvrages à de semblables distances de la ville et à des endroits si élevés, on ne peut qu'admirer la volonté tenace de ceux qui ont su surmonter tant d'obstacles et de difficultés et qui sont enfin près d'achever une tâche qui est un véritable bienfait pour l'île. Ces travaux ont été commencés en 1836 et, malgré beaucoup de vicissitudes par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lesquelles ils ont passé, sont aujourd'hui, pour ce qui concerne la partie la plus nécessaire, presque terminés. La construction de ces lavadas est un grand bienfait pour l'île ; seulement l'emploi de l'eau devient très cher : car, sans parler des sommes considérables que ces ouvrages ont coûté, il ne faut pas oublier que, chaque année, les réparations des canaux et la construction de bassins pour recueillir cette eau, acquise avec tant de peine, doivent en rendre l'emploi très onéreux. Mais, pour en revenir à notre promenade de la quinta Cunha, un sentier descend dans le Curral, dont il remonte aussitôt la paroi opposée, et mène à l'église Notre-Dame du Monte. On peut aller à cheval par ce sentier, mais il est mauvais et par endroits même dangereux. Je ne parlerai pas des autres promenades aux environs immédiats de la ville, parce qu'elles portent toutes le même cachet.

V

Funchal n'est pas riche en monuments, on peut même dire qu'il n'en a pas du tout. Les églises ont peu de style ; quant aux maisons, elles ont presque toutes le même aspect : blanches, unies, percées de fenêtres à persiennes vertes, et n'ayant d'autres ornements que de



Cathédrale de Funchal. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

petits balcons en fer. On me dit qu'on voyait encore il y a quelques années une maison où l'on suppose que Christophe Colomb a vécu, mais elle a été abattue avant mon arrivée. On conserve dans l'église du couvent de Santa Clara, en un coin assez sombre près de la porte d'entrée, le tombeau de celui qui, dit-on, a découvert Madère. Ce tombeau est une rude sculpture du quinzième siècle. La cathédrale de Funchal date aussi de cette époque ; seulement elle a été si souvent restaurée et badigeonnée, qu'elle a presque entièrement perdu son style, du moins pour ce qui a rapport à sa façade ; l'abside seule a été extérieurement respectée et conserve maintenant encore, à l'ombre d'un grand palmier, tout le charme d'un autre âge. A droite et à gauche de la cathédrale se trouvent les principaux magasins de Funchal, faisant face à ses nefs latérales ; il y en a aussi sur la place principale de la ville, qui s'appelle Chafariz. Sur cette place, ornée d'une fontaine en forme d'obélisque surmonté d'une couronne, les paysans se réunissent les jours de marché et apportent les produits de la campagne ; c'est aussi la station des porteurs de hamacs. On peut y trouver à chaque heure du jour un hamac pour se transporter d'un endroit à un autre de la ville, ou pour faire des excursions. Quant aux magasins, il faut dire qu'ils ne sont ni brillants ni variés. On ne peut y trouver, comme étoffes et comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Départ d'une procession à Funchal (voy. p. 75). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passementeries, que des matières d'assez médiocre qualité, et l'assortiment en est si restreint que bien souvent, lorsque le marchand veut être aimable, il vous abandonne et court dans un autre magasin à une centaine de pas vous chercher ce qu'il croit pouvoir vous convenir. En général, les marchands sont pleins de prévenances et retourneront sens dessus dessous leurs magasins pour vous être agréable; mais gardez-vous bien d'être jamais pressé, car lorsqu'on reste une heure dans un magasin de Madère pour acheter 2 mètres d'une étoffe quelconque, cela veut dire que le marchand a déployé une activité étonnante. Les orfèvres, dont on voit deux ou trois boutiques dans ces parages, font des bracelets très originaux : ce sont d'assez larges bandes en argent et en or, sur lesquelles sont placés en relief les signes du zodiaque. Ils fabriquent aussi des hamacs et de petits carros en argent attelés de bœufs du même métal.

Le tabac, les cigares et cigarettes sont extrêmement chers, parce que leur importation est frappée d'un impôt très élevé, de même que les liqueurs et les vins étrangers, dont d'ailleurs il n'y a pas grande demande, puisqu'on est à la source même d'un vin qui égale en célébrité les plus grands crus de l'Europe. Il y a plusieurs espèces de vins de Madère, secs ou doux, mais toujours très agréables. Les principaux crus sont : le sercial, le bual, le palhetino, le verdelho, le rubeiro secco et la malvoisie. La plupart de ces vins proviennent de ceps des bords du Rhin, qui après la huitième année se transforment entièrement et deviennent le madère tel qu'il est, avec ses teintes dorées et ses qualités qui vivifient le corps et charment le palais. Beaucoup de vignes proviennent de Chypre, et il y a aussi du muscat. Il ne faut pas cependant s'imaginer qu'à Madère on rencontre beaucoup de vignes, c'est-à-dire de champs régulièrement cultivés, tels que l'on en voit dans les pays vinicoles d'Europe. A Madère la vigne croît dans les jardins, près des maisons, ou couvre les chemins d'une voûte de verdure; mais de vignes comme en France ou sur les bords du Rhin, il y en a très peu, car je n'ose pas dire qu'il n'y en a pas du tout. C'est par son vin surtout que Madère a été connue, plutôt que par son climat si salubre, et c'est aussi le vin qui a fait sa prospérité au commencement de ce siècle et les fortunes qui s'y sont formées. Malheureusement, depuis l'époque où l'oïdium s'est abattu sur les vignes, le commerce va toujours en diminuant, et les fortunes fondent aussi, par suite d'entreprises infructueuses, comme la culture de la canne à sucre et de la cochenille. Aujourd'hui les caves, semblables à de longs hangars élevés au-dessus du sol, qui jadis suffisaient à peine pour les récoltes, se vident de plus en plus, et l'idée de jamais pouvoir les remplir comme par le passé ne fait plus que miroiter aux yeux des propriétaires ruinés, comme une chimère irréalisable.

Cette maladie de la vigne, l'*Oïdium Tuckeri*, à laquelle est venu s'ajouter le phylloxera, a presque entièrement ruiné les propriétaires. Les terres qui rapportaient jadis 8 ou 10 pour 100 donnent actuellement à peine 1 pour 100. Avant l'oïdium on récoltait 25 000 pipes de vin : à l'heure qu'il est, à peine 9000.

Cependant les Madériens ont combattu et combattent encore le mal de toutes leurs forces; ils ont essayé de tout pour extirper l'oïdium, mais il résiste aux ingrédients chimiques les plus destructeurs : seul le feu le détruit, mais les propriétaires n'ont pas le courage ni surtout les moyens d'affronter les dépenses qu'occasionnerait une entreprise aussi énergique, et la perspective d'attendre quatre ou cinq ans sans le moindre revenu ne leur sourit pas du tout. Depuis l'apparition de l'oïdium on a planté de la vigne américaine. Celle-là, paraît-il, ne peut être attaquée, et c'est vers elle que se tournent maintenant toutes les espérances. Il est très difficile, à l'heure qu'il est, d'avoir du bon et véritable vin de Madère; toutefois ce n'est pas impossible, comme veulent l'affirmer certaines personnes aux idées noires. On peut en avoir de très bon et même de très ancien, seulement il devient de plus en plus rare. Chaque année cependant on exporte du madère en grande quantité; mais la vérité est qu'il ne peut malheureusement être apprécié que comme l'excellent résultat du talent de ceux qui le fabriquent, et non pas comme produit des vignes de l'île. Pour que le vin de Madère atteigne toute sa perfection, il faut qu'il reste au moins dix ans en tonneau. Après ce stage, une fois qu'il est en bouteilles, il peut rester indéfiniment sans passer; le sucre qu'il contient se transforme en alcool, qui ne ressemble en rien à l'esprit-de-vin que l'on mêle au madère falsifié. Le véritable madère est assez cher sur place : il coûte de six à huit francs la bouteille de qualité très ordinaire. Quant à ce que boit le peuple, ce qui se vend dans les *vendas* ou débits de vin, en ville et dans les campagnes, ce que boivent les porteurs de hamac pendant leur halte, c'est bien plus de l'eau-de-vie que du madère, dont il n'a gardé que le nom et la couleur. Il y a aussi une espèce de vin rouge qui s'appelle *tinta*, fait avec du raisin venant de Bourgogne; ce vin se boit généralement quand il a deux ans, car plus tard il perd beaucoup de son arome. Les meilleures vignes sont situées sur le versant sud de l'île.

L'état économique de Madère est déplorable pour le moment et menace d'aller toujours en empirant. Les propriétaires territoriaux, déjà appauvris par la maladie de la vigne et de la canne à sucre, risquent fort, d'un jour à l'autre, d'être complètement ruinés par la crise agraire qui sévit depuis quelque temps dans l'ouest, où se trouvent les biens des plus grands propriétaires, et semble prête à s'étendre dans le reste de l'île. D'après le système établi depuis des siècles, le propriétaire donne la terre, et le fermier s'engage à la cultiver en lui remettant la moitié du revenu qu'il en retire; de plus le fermier a le droit de construire des maisons, d'élever des murs et de laisser la terre par testament à qui bon lui semble. Aujourd'hui on ne veut plus payer aux propriétaires que le tiers du revenu, au lieu de la moitié. Le propriétaire n'a qu'un seul moyen de se débarrasser de son fermier, c'est de lui acheter tout ce qui a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

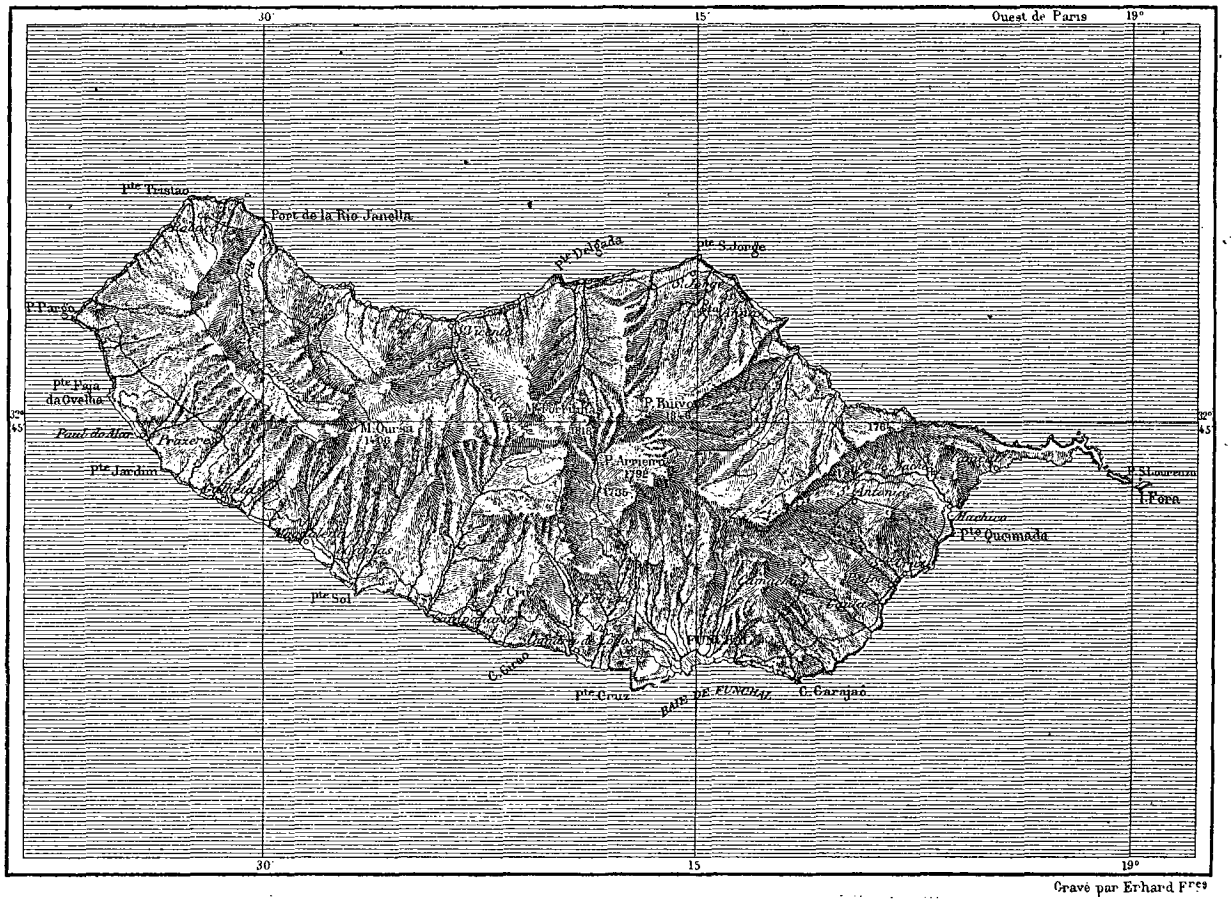
été construit sur la terre par lui ou par ses prédécesseurs, en faisant estimer ces constructions par la justice; mais ce moyen est si onéreux et si hérissé d'ennuis et de difficultés de tout genre qu'il devient tout à fait impraticable.

La campagne est très cultivée aux alentours du chemin qui mène de Funchal à Camara de Lobos; une infinité de petites cabanes se perdent dans la verdure des champs de blé, de canne à sucre et de bananiers.

Vers le commencement de ce chemin, tout près de Funchal, se trouve le rocher de Gorgulho, couronné d'une petite forteresse tombant en ruine. Un peu plus loin, au bord de la mer, est la Forja, groupe de rochers dont l'un est percé de la base au sommet en façon de cheminée, sorte de trou dans lequel l'eau s'engouffre et ressort par le haut en fine poussière. Le bruit que font les vagues en y entrant ressemble à des détonations d'artillerie.

VI

Les processions sont fréquentes à Funchal. A partir du mercredi des Cendres elles commencent pour ne s'arrêter qu'à la Fête-Dieu. Pendant le Carême ces processions sont des plus originales; il y en a qui se composent de pénitentes voilées, d'autres où l'on porte une infinité de statues de saints et de saintes habillés d'étoffes de différentes couleurs. Ces processions du Carême partent presque toutes vers trois heures de l'après-midi de l'église dite du Collège et y reviennent à la tombée de la nuit à la clarté des torches; elles se font toujours en grande pompe. L'évêque, les autorités civiles et militaires y prennent part en gala, de même que les troupes, la musique militaire et des confréries en manteaux de soie violette ou rouge. Le tout est entouré d'une foule bariolée, grossie par un fort contingent de paysans venus des montagnes pour l'occasion. Toutes les fenêtres et tous les balcons sur le parcours de la procession sont pleins, surtout d'étrangers et de Portugais.



Carte de Madère.

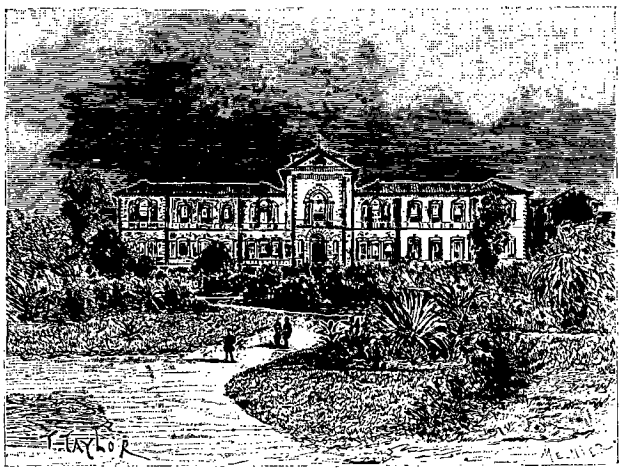
Il y a une ancienne coutume à Madère, qui, je crois, est condamnée à ne plus vivre bien longtemps, mais qui s'est encore renouvelée l'année passée: elle consiste à faire porter, pendant la procession du vendredi saint, un mannequin représentant Judas, que l'on brûle à la fin sur la plage en grande cérémonie. Avec le temps, le Judas primitif s'est transformé en la caricature du personnage en vue le plus impopulaire du moment. Plus d'un gouverneur y a passé, plus d'un maire, et tout dernièrement un consul qui n'avait pas su gagner les sympathies du public. Cette année on a défendu à Judas de se montrer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le samedi saint, a lieu dans la cathédrale une cérémonie que je ne saurais omettre : la Résurrection.

Au commencement de l'office l'église est plongée dans de profondes ténèbres. C'est à peine si en entrant on peut trouver sa place. La première partie de la messe se passe dans le plus grand silence, mais, au moment où le célébrant entonne le *Gloria in excelsis*, l'orgue commence à jouer, les cloches sonnent à toute volée, les rideaux des fenêtres se tirent, les portes s'ouvrent, laissant entrer des flots de lumière. Le clergé et les autorités qui se trouvent dans le chœur, le gouverneur en tête, vont donner le baiser de paix à l'évêque et ensuite l'échangent entre eux, tandis que du haut de la voûte tombe sur les fidèles une pluie de fleurs jaunes, qui au soleil semble une pluie d'or. Au dehors, sur la place, se font entendre les éclats sonores d'une musique militaire.

Une des plus jolies processions de l'année est, sans contredit, celle de Notre-Dame de Lourdes, instituée il y a quelques années par un Français en signe de reconnaissance pour sa guérison presque inespérée. Cette procession, qui a lieu le 25 mars, est sous le patronage des Sœurs de Saint-Vincent de Paul et jette une note claire dans toute la mélancolie des processions de la semaine sainte.



Hospice à Funchal. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Ces bonnes Sœurs, par leur activité et leur charité, font un grand bien à la population pauvre de Madère, surtout à l'enfance. Elles sont attachées à un hospice fondé par feu l'impératrice du Brésil, fille du prince Eugène de Beauharnais, pour recevoir exclusivement les malades de la poitrine nés à Madère et pauvres. L'impératrice a élevé cet hospice en mémoire de sa fille, morte ici en 1852, et en a confié la direction aux Sœurs, qui, ne se contentant pas des devoirs imposés par la fondatrice, firent des quêtes, des bazars, travaillèrent tant et si bien qu'elles finirent, à force de persévérance, par réunir les moyens nécessaires à la construction d'un orphelinat où elles élèvent une centaine de petites filles pauvres.

La charité privée se fait également ici sur une grande échelle; malheureusement tout ce que l'on entreprend est encore bien loin d'être suffisant, et la misère pousse chaque année un très grand nombre de Madériens à s'expatrier au Brésil, aux îles Sandwich ou à Demerara. Elle est principalement causée par la trop grande densité de la population : 162 personnes par kilomètre carré.

Non loin du principal cimetière, dit des *Angustias*, à côté d'une toute petite église, la plus ancienne de l'île, dédiée à sainte Catherine, est placée, sur une hauteur ayant vue sur la mer, la léproserie ou hôpital de São Lazaro. Cette maison ne contient en général que huit à dix lépreux, des plus pauvres; les autres, une centaine à peu près, vivent en liberté, éparpillés sur tous les points de l'île.

Les ordres religieux ayant été supprimés en Portugal en 1834, on ne reçoit plus depuis cette époque de novices dans les trois couvents de Funchal, où végètent une dizaine de religieuses très âgées. Ces quelques vieilles nonnes, appartenant toutes aux ordres cloîtrés, s'occupent de l'éducation de jeunes filles, mais aussi principalement de la confection de bonbons, de gâteaux et de confitures de genres très variés et des plus inattendus; car, parmi les confitures de goyaves et d'autres fruits connus et inconnus en Europe, on trouve aussi la confiture de pomme de terre, très goûtée à Funchal, mais que, malgré la meilleure volonté, je n'ai pu trouver que très fade. Au seizième et au dix-septième siècle, les fruits confits et les bonbons de Madère étaient, paraît-il, très renommés et se vendaient non seulement au Portugal, mais aussi dans les autres pays de l'Europe. Les trois couvents de femmes, Santa Clara, Capuces et Encarnação, qui existent encore, ont vu leurs beaux jours au dix-septième siècle. Aujourd'hui leur glas a sonné, et sous peu ils seront transformés en casernes ou vendus à des particuliers pour devenir des hôtels.

Le plus connu et le plus grand de ces trois couvents est celui de Santa Clara. Il est très vaste, avec un jardin au milieu; ses murs blancs, percés de petites fenêtres aux grillages mystérieux, et son clocher polychrome recouvert de tuiles émaillées sont visibles de presque tous les points de la ville.

VII

Une excursion très intéressante, mais assez désagréable à cause de l'escarpement du chemin, est l'ascension du Campanario et du cabo Girão, que je fis vers le milieu du mois de mars.

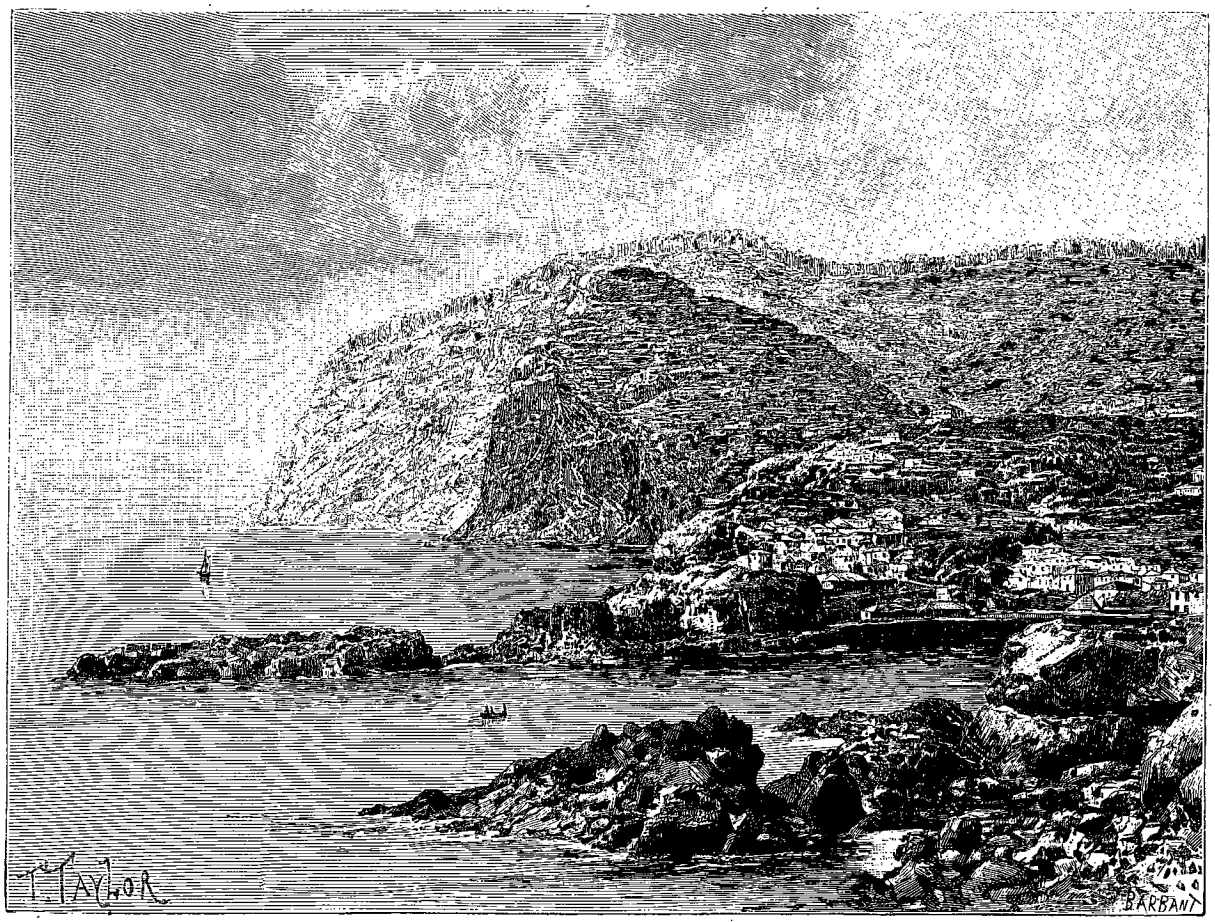
Cabo Girão, le cap le plus élevé de la côte sud de Madère, est situé à l'ouest de Funchal, faisant pendant au cabo Garajão à l'est. Je partis à cheval de grand matin, accompagné d'un homme portant mon panier à provisions et de mon arrieiro ou palefrenier chassant les mouches qui s'acharnaient après mon cheval. Je suivis d'abord le « Chemin Neuf » jusqu'au Camara de Lobos, que j'atteignis en une heure à peu près; puis je commençai l'ascension de la montagne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un chemin d'une raideur affreuse, que les Portugais appellent *mata boes* ou « tueur de bœufs ».

Mon cheval est bientôt couvert de sueur, je descends pour l'alléger et continue mon chemin à pied, m'aidant d'une canne et d'un léger alpenstock en bambou, tandis que le soleil me brûle le dos. A une certaine hauteur, les pieds meurtris par les petites pierres tranchantes qui pavent le chemin, haletant et ruisselant, je vis venir à ma rencontre quatre ou cinq vieux bonshommes, transportant avec onction deux bannières de soie rouge, sur l'une desquelles était brodé un Saint-Esprit blanc, qu'on me fait signe de baiser ; je le fais aussitôt, puis je demande des explications à mon arrieiro ; mais, malgré sa bonne volonté pour s'expliquer et la mienne pour le comprendre, aucun de nous n'y parvient. Enfin, après deux heures d'une marche pénible, nous atteignîmes un petit pont lancé sur un torrent presque à sec. Ici le pavé cesse, et le chemin continue à l'ombre de beaux vieux châtaigniers. Bientôt après, un petit plateau semé de bruyères succède à un site désolé, reste d'une forêt dont les éclats et les débris couvrent encore le sol. Quelques sapins sont seuls debout.

Je chevauche encore pendant quelque temps jusqu'à



Cabo Girão. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

ce que, arrêté par une barrière, j'aperçois enfin, entre le feuillage, les murs rouges d'une maison. C'est Campanario et la quinta qui jadis appartenait au plus riche propriétaire de l'île. Aujourd'hui, hélas ! la quinta n'est plus qu'une masure délabrée, et son aspect abandonné ajoute encore à la tristesse de cet endroit. Tout près de la maison s'élèvent deux grands châtaigniers, qui font la célébrité de Campanario : l'un d'eux mesure 10 m. 50 de tour, l'autre est plus petit. Dans le plus gros on a pratiqué une chambre qui se ferme par une porte. Il y a longtemps, dit-on, lorsque la quinta était habitée, l'intérieur de l'arbre était une charmante retraite où l'on venait se reposer pendant la chaleur du jour. Maintenant c'est un horrible trou sale qui sert de refuge aux chèvres pendant le mauvais temps. Campanario m'a laissé une impression de tristesse et de désolation. Cependant la vue dont on y jouit sur la mer et à l'ouest sur Calheta est très belle et l'air y est très pur, son élévation au-dessus du niveau de la mer étant de 800 mètres. Autour de la quinta, le sol est jonché des restes d'une coupe de bois récemment faite : troncs d'arbres, branches sèches, détritus de toutes espèces, pierres et ronces, ce qui fait que je suis longtemps à chercher un emplacement pour installer mon déjeuner. Faute de mieux, je me perche sur un amas de poutres, et je suis aussitôt entouré de chèvres bêlantes, d'enfants

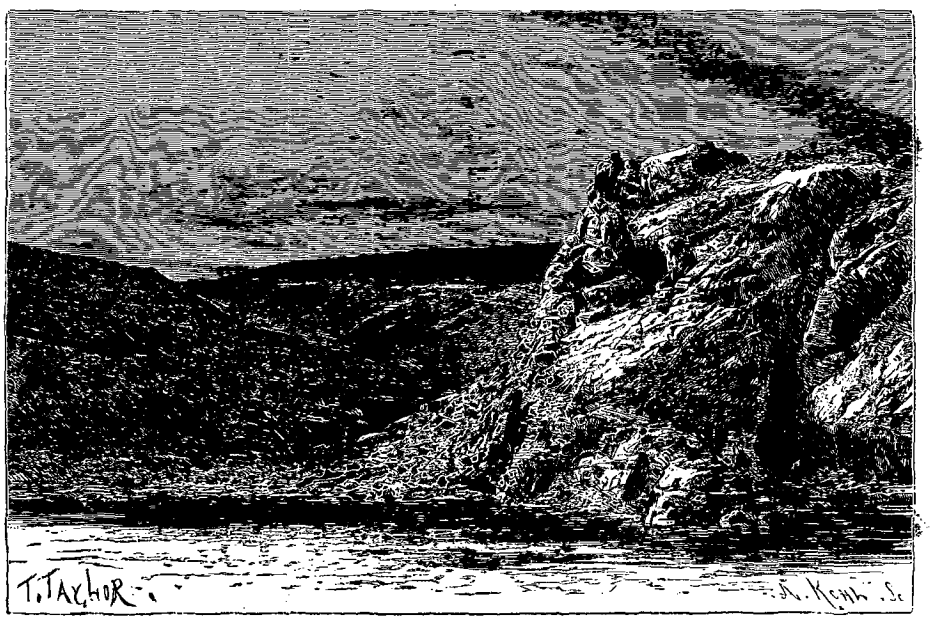
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mendiants et de chiens galeux, que mes gens s'évertuent à éloigner pour que je puisse manger en paix. Mon déjeuner fini, hommes et cheval étant reposés, je descends vers le cabo Girão, que j'atteins une demi-heure après, par un chemin excellent se changeant bientôt en un étroit sentier. Je suis obligé encore de mettre pied à terre et de suivre, pendant longtemps, ce sentier, qui me conduit par une infinité de détours à la petite plate-forme naturelle qui est le sommet du cap. Une fois parvenu là, on ne regrette pas ses fatigues. Que l'on se figure une étroite terrasse s'avançant sur l'abîme ; en se baissant on voit à ses pieds les flots qui viennent battre la base de la falaise, haute de 576 mètres, et dont les parois sont littéralement perpendiculaires, de façon que la meilleure manière pour en juger est de se coucher à plat et d'avancer la tête. Lorsque le temps est clair, une grande partie de la côte sud de l'île est visible; vers l'ouest les montagnes sont très hautes; vers l'est au contraire elles diminuent de plus en plus en longeant la mer, de sorte que l'on peut bien distinguer Camara de Lobos, Funchal et le cap Garajão. C'est un point de vue grandiose, surtout au moment du soleil couchant, lorsque les roches s'empourprent et que l'océan se strie de teintes violettes.

La descente vers Camara de Lobos fut très pénible.

Une horde d'enfants en guenilles et de femmes en loques courent sur mes talons en demandant l'aumône; mais bientôt ils sont dispersés par une petite pluie fine qui commence à tomber et en même temps rend la route si glissante que j'arrive avec peine au bas, où je retrouve mon cheval, qui me ramène au galop par le Chemin Neuf à Funchal.

En rentrant dans la ville je rencontrai une procession précédée d'une musique bruyante et gaie :



Fossil-beds (couches de fossiles). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

c'était l'enterrement d'une petite fille de quatre ans.

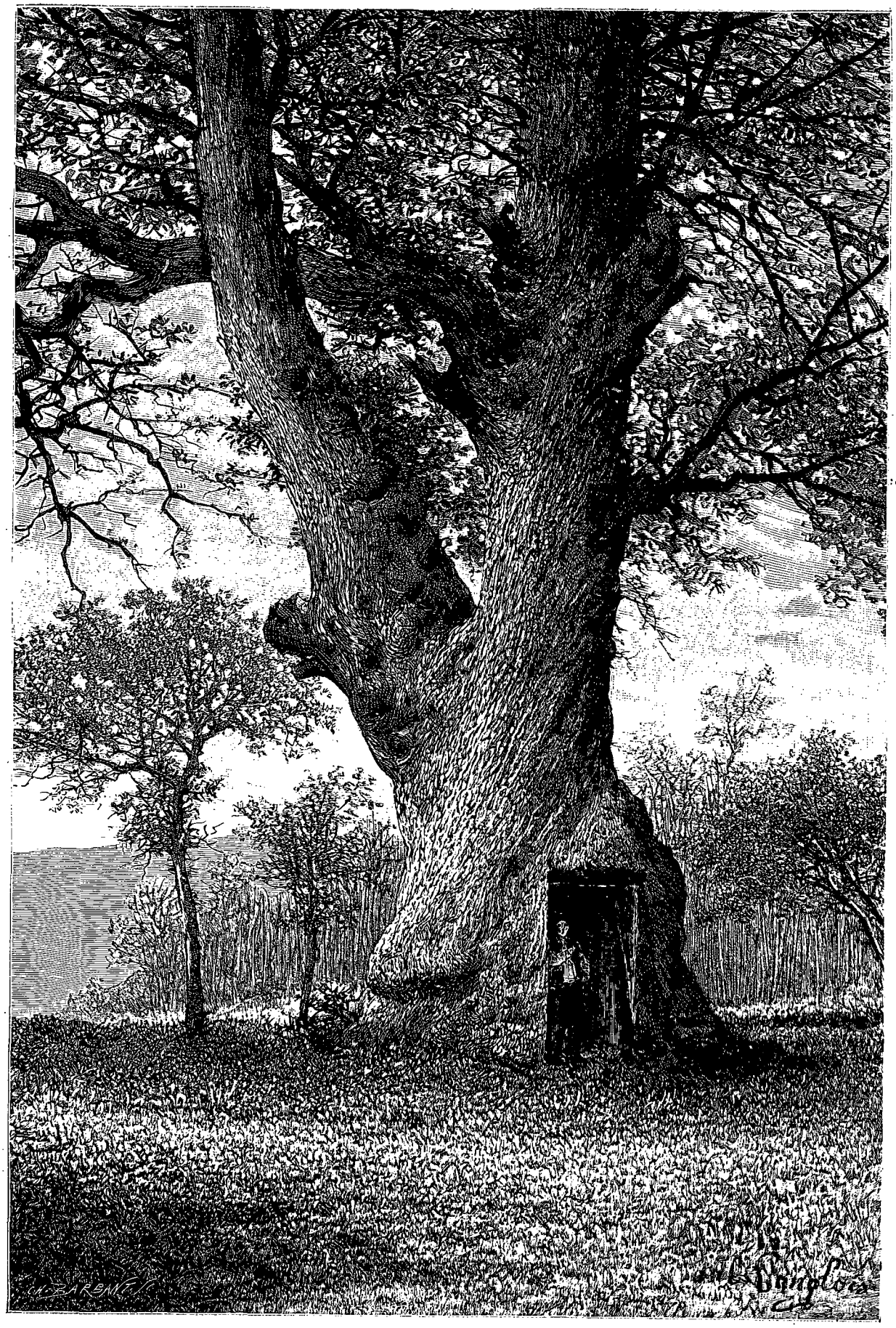
Le petit corps était étendu, les mains jointes, dans un cercueil découvert, couronné d'une guirlande, tout entouré de roses blanches, et porté par des enfants. Je demandai pourquoi on jouait une musique si gaie dans une circonstance si triste. On me répondit que, les petits enfants étant considérés comme des anges, on ne pouvait trop se réjouir d'avoir l'occasion d'en ajouter un de plus à ceux déjà arrivés dans le ciel. Plus tard on me raconta que c'était l'usage chez les Madériens de la bourgeoisie et du peuple d'aller féliciter les parents qui venaient de perdre un enfant âgé de moins de sept ans.

VIII

Comme le printemps avançait, les pluies et les grands vents devenaient de plus en plus rares ; le ciel était presque toujours serein et la mer tranquille et limpide. Nous résolûmes d'entreprendre au plus tôt une excursion aux *fossil-beds*, localité intéressante près de la pointe São Lourenço, sur la côte sud, ainsi désignée par les géologues anglais. Nous nous embarquâmes le 4 mai sur le *Falcão*, petit vapeur du port, qui nous transporta en deux heures à une petite crique au pied de falaises basses, où nous débarquâmes sur une plage de sable fin, l'unique de ce genre à Madère. Le terrain est ici ondulé de hauteurs aux sommets arrondis, sur l'une desquelles se trouve la petite chapelle solitaire de Nossa Senhora da Piedade. Chaque année, au mois de septembre, on vient y chercher de Caniçal, petit village des environs, l'image de la Vierge, que l'on rapporte le lendemain par mer en une longue procession de barques accompagnées de bannières et de musiques.

Aussitôt débarqués sur la minuscule plage dont je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand châtaignier de Campanario (voy. p. 77). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

viens de parler, nous nous enfonçâmes dans une petite vallée traversée par une tranchée sablonneuse. A une vingtaine de mètres de l'endroit du débarquement, cette tranchée se fractionne en plusieurs embranchements, qui s'effacent bientôt complètement en atteignant les hauteurs. Les parois de ces fossés étaient littéralement incrustées de petites coquilles.

Un grand désaccord règne parmi les naturalistes au sujet de cette énorme accumulation de coquilles, qui sont toutes reconnues pour être de provenance terrestre. Je partage l'avis de ceux qui pensent que le nombre prodigieux de mollusques qui vivent sur place encore aujourd'hui l'explique suffisamment.

Dès notre entrée dans la tranchée sablonneuse nous remarquâmes, sortant des parois, des racines pétrifiées de toutes dimensions, d'un gris blanchâtre; en nous avançant de plus en plus, et surtout après avoir atteint un coteau très raide, nous vîmes encore le sol jonché de branches, de troncs d'arbres et de grosses racines, pétrifiés, de couleur uniforme. L'aspect en était triste. On aurait dit le lieu d'un grand massacre, semé d'ossements sur lesquels des siècles auraient passé. De cet endroit on voit la mer à la fois des deux côtés de l'île, nord et sud, la distance d'un rivage à l'autre étant peut-être de 1 kilomètre. On est frappé par la grande différence d'aspect des deux côtes, qui disparaissent dans un lointain voilé. Celle du sud descend vers la mer en pentes cultivées et verdoyantes; celle du nord n'est formée que de hautes falaises descendant à pic dans les flots.

Le vent, qui est frais, souffle fort, et comme nous sommes très échauffés par notre marche en plein soleil dans le sable des tranchées, nous nous empressons de nous remettre en route à travers les fossiles, gravissant la montagne afin d'aller visiter un cratère éteint et de là retrouver notre bateau à Caniçal. Certains géologues considèrent ces formations, qui ressemblent à des branches, à des troncs et à des racines, comme les restes fossilisés d'une forêt temporairement envahie par la mer; d'autres, se basant sur l'abondance de matières animales trouvées dans cette espèce de fossiles, les considèrent comme des fossilisations d'un genre de coraux (*Alcyonidieæ*). Le docteur Hartung, qui a étudié à fond tout ce terrain, incline à y voir une petite forêt ensevelie par les sables de la mer; mais il admet aussi qu'une grande partie de ces formations peut être tout simplement expliquée par l'infiltration de l'eau de pluie.

C'était une rude besogne que de gravir cette montagne. Toute trace de sentier avait disparu et nous cheminions lentement à travers les pierres noircies et les branches fossilisées, précédés d'un guide à figure de brigand, coiffé d'une *carapuça*[1] (petite toque en feutre noir surmontée d'une longue queue qui se tient debout), et suivis de gens portant des paniers pleins des lourds spécimens que nous avions largement collectionnés et qui nous faisaient trébucher à chaque pas.

Madériens. — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

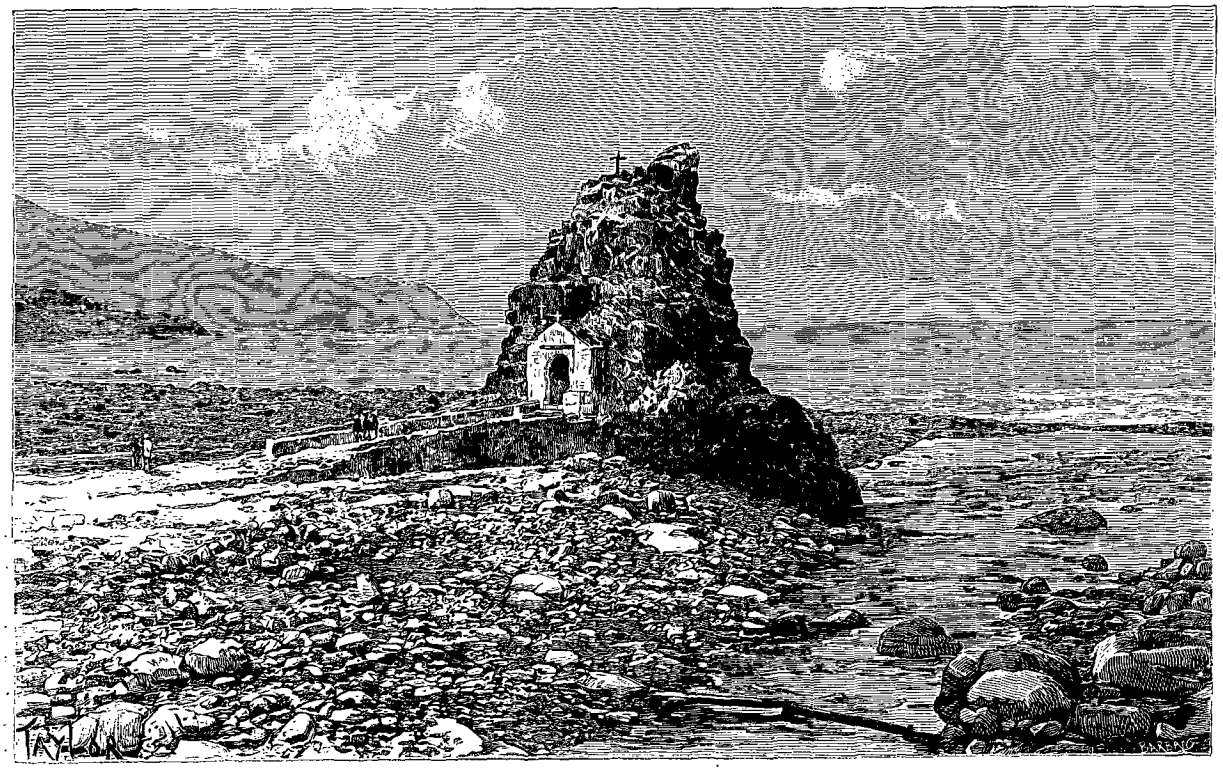
Enfin nous atteignîmes un petit cratère depuis longtemps éteint, mais admirablement conservé. Fatigué par cette longue marche, je m'assis sur une pierre, tandis que tous ceux qui étaient avec moi allaient voir un point de vue que l'on disait grandiose. Resté seul en face de ce cirque régulier, entouré de toutes parts de mamelons de provenance plutonique, je songeai aux grands mouvements qui durent, à une époque immémoriale, agiter cette localité sans autres témoins que les éléments déchaînés et le Créateur universel.

1. La carapuça et les bottes en cuir jaune à semelles molles sont, chez les hommes de Madère, les seuls vestiges qui restent de leur costume national. Mais dans l'ouest de l'île il s'est conservé encore intact chez les femmes, que l'on voit de temps à autre paraître à Funchal, surtout les jours de procession; elles portent alors un corsage de laine rouge brodé, une jupe en gros drap, rayée de bleu, rouge, verte, orange, etc., et une capeline en drap bleu. Elles n'ont d'autre coiffure qu'un mouchoir en cotonnade de couleur éclatante, qu'elles nouent sous le menton sans la moindre grâce ni coquetterie.

Louis DEGLI ALBIZZI.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chapelle de São Vicente (voy. p. 92). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

SIX MOIS A MADÈRE,

PAR M. LE MARQUIS DEGLI ALBIZZI [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

La baie de Funchal est peu sûre pendant les tempêtes, lorsque la mer s'y engouffre et déferle ses flots avec violence contre l'Ilheo et les rochers qui bordent le rivage. C'est surtout pour les navires à voiles que l'ancrage y est dangereux par le mauvais temps, car si par malheur le bateau est arraché de ses ancres, il se brise inévitablement contre les rochers. Pour cette raison les voiliers mouillent en général assez loin, afin de pouvoir facilement gagner le large aux premiers indices d'une bourrasque. L'ancrage est assez bon cependant, quoique la profondeur de la baie oblige les bateaux, même à peu de distance du rivage, de dérouler une grande longueur de chaînes avant de trouver le fond. Quant aux bateaux à vapeur, ils restent toujours sous pression, afin de ne pas risquer, le cas échéant, d'être pris au dépourvu et jetés sur la côte.

Lorsqu'il fait beau, la baie prend des teintes azurées et vert émeraude, diaprées d'or par les rayons du soleil, et je crois qu'il y a peu de spectacles aussi charmants que cette baie aux eaux limpides, semées d'une infinité de voiles blanches des bateaux de pêche.

La pêche se fait en grand à Funchal, surtout celle du thon, que les gens du peuple mangent de préférence. Lorsqu'on sort pour faire une promenade hors de la ville, il est rare de ne pas rencontrer des gamins portant des quartiers sanguinolents de thon enfilés sur une baguette, ou traînant à la remorque un poisson qu'ils appellent *espada*, long et noir, semblable à une énorme anguille, et dont ils sont très friands. Pour ceux qui aiment à s'occuper d'ichtyologie, les variétés de poissons ne manquent pas à Madère, et je ne crois pas me tromper en avançant que ses eaux en renferment plus de deux cents espèces. Si le soir on tourne le regard vers la mer, on y voit un nombre infini de petites lumières qui s'étendent en ligne à perte de vue et qui sont les feux des embarcations de pêche, sans parler de la journée, où il y a constamment des barques de pêcheurs qui se balancent à l'horizon.

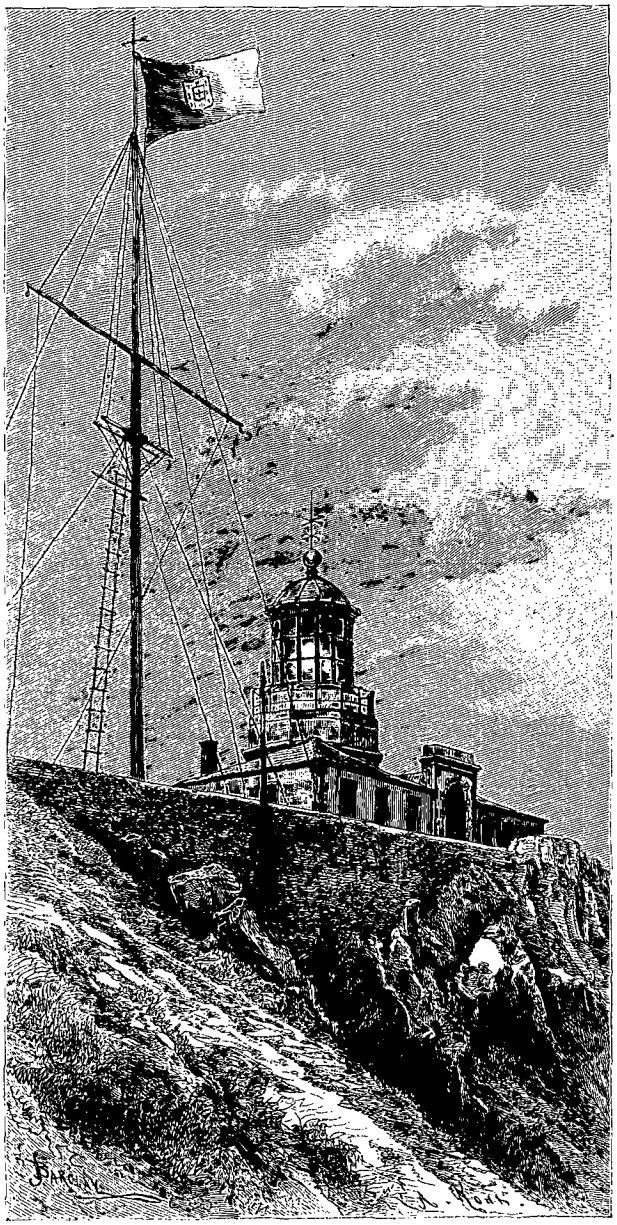
1. Suite et fin. — Voyez p. 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les requins sont très nombreux entre Madère et les Desertas. Ils atteignent de très grandes dimensions, mais pendant mon séjour à Funchal je n'ai jamais entendu parler d'accidents. Il est vrai que le va-et-vient de la rade ne les invite pas à y venir, et ce n'est que là seulement qu'ils pourraient faire un mauvais parti à ceux qui se baignent ou qui travaillent dans l'eau. De temps à autre, mais très rarement, des cachalots s'égarent dans la baie. Fréquemment de grosses tortues se montrent à la surface de la mer, à quelques milles de l'île; mais on ne peut les voir ainsi que lorsqu'il fait très beau et que les flots ne sont pas agités. Elles ne déposent pas leurs œufs à Madère; du moins on n'y en a jamais trouvé. C'est ce qui fait supposer qu'elles viennent du cap Vert, où leur espèce est très commune. En fait de reptiles, on ne connaît dans l'île qu'un petit lézard, inoffensif, dont l'espèce existe aussi aux Açores. Quant aux serpents, cette plaie des pays chauds, il n'y en a pas du tout à Madère.

La baie de Funchal n'est pas du reste un endroit de bains très agréable pour des étrangers qui ne sont pas de forts nageurs, car, comme je l'ai dit plus haut, elle atteint déjà tout près du rivage de grandes profondeurs, et la plage, comme toute la côte de l'île, n'est qu'un amas de gros galets que les flots roulent sans cesse. Les Madériens sont, en général, de très bons nageurs; les enfants du peuple se sentent dans l'eau tout aussi à leur aise que sur la terre ferme, et même les personnes de la société et beaucoup de demoiselles du meilleur monde nagent et plongent avec une habileté sans pareille.

Il règne toujours une grande animation sur la plage où débarquent par le beau temps tous ceux qui arrivent. Mais c'est surtout les jours de marché qu'il faut y venir, lorsque les grandes barques des villages éloignés y apportent, avec des légumes et du poisson, de lourdes cargaisons de veaux, de moutons et de porcs. Comme les barques s'arrêtent assez loin de la plage, ces pauvres animaux sont débarqués de la façon la plus primitive : on jette simplement les veaux à la mer pour les faire nager jusqu'au rivage, tandis que, poussant des bêlements plaintifs et des cris assourdissants, les moutons et les porcs sont portés sur les épaules des mariniers demi-nus, qui marchent du bateau à la plage ayant quelquefois de l'eau jusqu'au menton.



La tour et le mât sur la plage de Funchal. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

Sur la plage se trouve une haute tour en pierres rouges, ressemblant fort à un tuyau d'usine, et surmontée d'un mât avec sa vergue. De là-haut on signale les bateaux en vue et l'on fait aussi connaître au public, par un système convenu de pavillons, l'heure à laquelle le steamer en rade emportera le courrier pour l'Europe. Ce mât à signaux prend une large place dans la vie journalière des étrangers.

A quelques pas de là s'élève le palais des gouverneurs, « palacio São Lourenço », lourde construction peinte en jaune, n'ayant aucun style, et entourée de remparts irrégulièrement flanqués de tours rondes. Il contient quelques salles de respectables dimensions, qui auraient pu avoir grand air si elles avaient été moins modestement meublées. La principale de ces salles est ornée d'un tableau à l'huile représentant le roi régnant et d'une série de portraits de capitaines généraux qui pendant près de trois siècles ont plus ou moins contribué à la prospérité de l'île et au bonheur des Madériens. Dans le vestibule qui forme entrée et précède les salles on peut aussi voir plusieurs grands tableaux illustrant la légende de la découverte de l'île. Ces toiles n'ont aucune valeur artistique et elles sont dues sans doute au pinceau naïf de quelque obscur artiste du siècle passé. C'est au palais São Lourenço que se trouve la meilleure source d'eau douce de Funchal, celle du moins que les Madériens

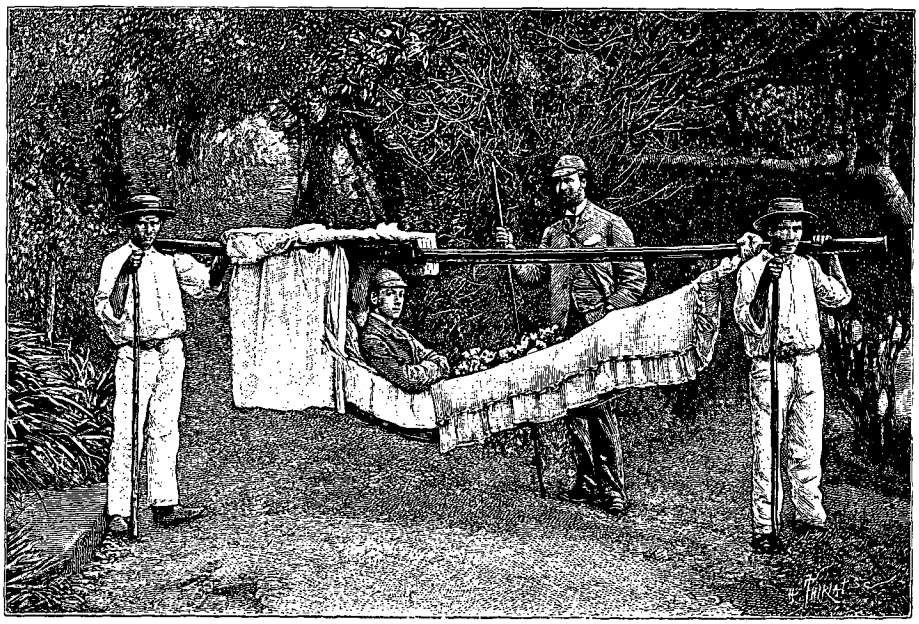
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

boivent de préférence et que les médecins recommandent aux étrangers.

Cette source sort de la façade du palais en plusieurs jets limpides, auxquels le peuple vient coller ses lèvres ou remplir des vases en terre rouge de forme archaïque.

Dans une petite rue, non loin du palais et situé parallèlement à la plage, se trouve le Club Anglais ou *English Rooms*. Ce club est une véritable ressource pour la colonie anglaise et même pour les étrangers des autres nations. On y trouve des journaux français, une grande variété de feuilles et de revues anglaises, une bibliothèque bien fournie et une salle de billard. Je ne dois pas omettre de parler aussi d'une petite galerie vitrée, faisant face à la mer et richement pourvue de cartes, de tableaux des pavillons de toutes les nations, ainsi que d'un excellent télescope, au moyen duquel, quand un navire de guerre paraît à l'horizon, les représentants de la colonie anglaise et étrangère ayant leur entrée dans le club suivent avec grand intérêt ses moindres mouvements, car l'arrivée d'un navire de guerre met toujours en émoi la société de Funchal, surtout sa partie féminine, qui espère trouver dans les aimables officiers du bord, de quelque nation qu'ils soient, une distraction et un nouveau champ pour faire briller leurs grâces et leurs talents mondains. C'est que les cavaliers manquent d'ordinaire à Madère, et chacun saisit avec plaisir cette occasion pour organiser une fête qui se termine toujours par une sauterie et amuse tout le monde.

Les Madériens ont aussi leur endroit de réunion, le Club Portugais, établi dans une belle maison de noble apparence, contenant de vastes salons et une belle salle de bal. C'est là que l'on donne les fêtes de souscription et de bienfaisance, les grands banquets officiels, et aussi, dans la saison d'hiver, des bals et des



Hamac. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

réunions hebdomadaires, peu courus par le monde étranger.

X

A la fin de notre séjour à Madère, ne voulant pas quitter Funchal sans avoir visité l'intérieur et la côte nord de l'île, nous résolûmes de faire une excursion de plusieurs jours en commençant par Santa Anna.

Nous nous mîmes en route le matin du 1er juin, les uns à cheval, les autres en hamac, suivis de gens loués pour transporter nos tentes, nos bagages et nos provisions. Nous sommes cinq, et dix-neuf hommes nous accompagnent. Après avoir passé dans différentes rues tortueuses et étroites où, au bruit des pas de nos chevaux, des fenêtres s'entr'ouvrent, et des têtes curieuses à la chevelure noire ébouriffée se penchent à notre passage, nous atteignons les premières maisons du Caminho do Monte (Chemin du Mont).

Le Caminho do Monte est une des rues les plus escarpées de Funchal; elle monte en ligne presque directe de la ville à l'église de Nossa Signora do Monte, dont on distingue, dès l'entrée dans la rade, dominant la ville, les deux tours blanches qui émergent de la verdure. Nous cheminons tout le temps entre deux murs dont le haut est tapissé de fleurs et de plantes grimpantes qui retombent vers la rue en gerbes multicolores : bougainvilléas violets et rouges, héliotropes aux teintes effacées, petites roses grimpantes, glycines aux grappes lilas et géraniums mêlant partout leur rouge criard à ce fouillis de plantes. Sur notre passage, de petits chiens efflanqués au museau pointu se montrent au haut des murs, où ils aboient à tue-tête en se démenant comme des possédés.

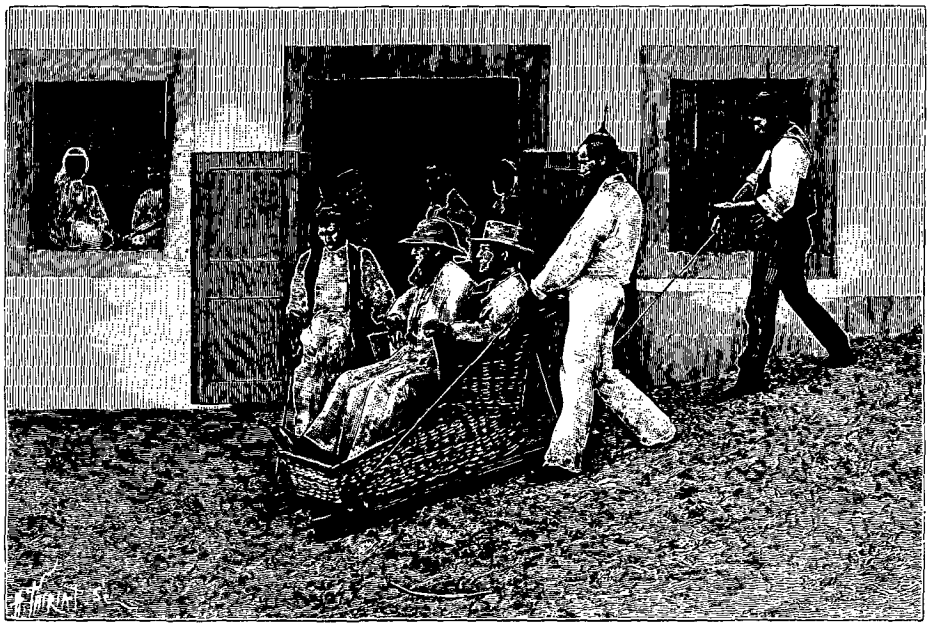
Nous rencontrons des hommes et des femmes de la campagne descendant vers la ville avec des fardeaux qu'ils portent sur la tête; des enfants aux beaux yeux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noirs nous croisent, conduisant des chèvres. Il est encore trop tôt pour faire la rencontre de *carrinhos* transportant des promeneurs. Le carrinho est, sans doute, le trait le plus caractéristique de Madère, car je doute que l'on puisse voir rien de semblable dans aucun autre pays. C'est une petite carriole à deux places, en osier, sur forts patins de bois, qui, poussée par deux ou trois hommes et dirigée au moyen de deux cordes fixées au devant, glisse avec rapidité sur les pierres polies qui pavent ce chemin, comme d'ailleurs tous les chemins de Funchal et de ses alentours. Le voyageur arrive ainsi, en une dizaine de minutes, de l'église du Mont en ville, chemin que l'on fait en une heure à cheval en remontant.

Depuis le bas jusqu'à l'église, les maisons et les jardins en terrasses des quintas (villas) se succèdent sans interruption. Le chemin est très animé. Des gens sont assis sur le pas des portes et causent ou jouent de la *machète* (petite guitare à quatre cordes, spéciale à Madère); des femmes accroupies devant le ruisseau coulant le long du chemin y lavent des torchons de couleur douteuse; des enfants en chemise demandent l'aumône en riant; des poules remorquant une vieille savate attachée à leur patte par une ficelle se promènent à pas mesurés au beau milieu du chemin.

L'air frais du matin est tout embaumé par la senteur des fleurs que la brise nous apporte des jardins environnants. Enfin, nous débouchons au pied du grand escalier de pierre qui mène à la vaste terrasse sur laquelle s'élève l'église de Notre-Dame-du-Mont, un des sanctuaires les plus vénérés et les plus anciens de l'île. Nos chevaux sont couverts d'écume, les hommes ruissellent. C'était une montée tuante, qui durera encore deux heures jusqu'au sommet du Poüso. Mais arrêtons-nous



Carrinho. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

pour les laisser reposer et montons sur la terrases.

D'ici on jouit d'un coup d'œil splendide, à vol d'oiseau, sur Funchal, qui se déploie à nos pieds et dont les maisons et les blanches quintas s'éparpillent sur un vaste espace sillonné par les profondes déchirures de quatre torrents. Avant tout, on aperçoit l'énorme construction blanche à toit rouge, le théâtre, l'orgueil des habitants de Funchal, puis le clocher pointu de la cathédrale, dont la toiture de faïence émaillée brille au soleil, l'Ilheo et, dominant la ville, une autre forteresse aux murailles grises, le Pico Forte. Devant nous, la nappe bleue de l'Atlantique scintille dans l'éloignement. A notre droite nous apercevons les contours du cabo Girão, le point le plus élevé de la côte méridionale de l'île, surplombant l'Océan en ligne perpendiculaire, à une altitude de 576 mètres; nous voyons à notre gauche, dans un lointain voilé, les trois Desertas, ainsi qu'une roche solitaire en forme d'aiguille qui précède l'île la plus rapprochée de la terre. Cette île est absolument plate, tandis que les deux autres sont très accidentées; elles ne possèdent ni arbres ni eau. Leurs abords sont extrêmement escarpés, ce qui fait que lorsque les amateurs d'excursions difficiles y viennent pour chasser les lapins et des chèvres devenues sauvages, il leur est souvent presque impossible de débarquer si le vent est contraire et la mer forte. Vues de loin, ces trois îles sont très belles. Souvent, l'après-midi ou au coucher du soleil, elles prennent les tons nacrés les plus inattendus, changeant de l'or au rose et du violet au bleu.

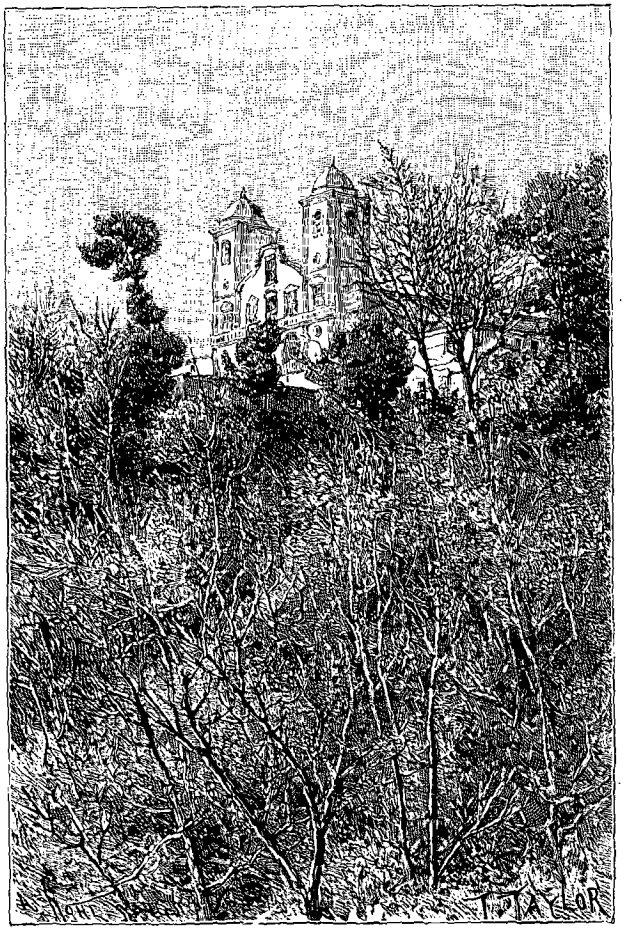
En quittant l'église du Monte nous passons par un bois de châtaigniers et de sapins. Les habitations cessent tout à coup; la route monte toujours en lacets qui se multiplient: cela n'en finit plus. La température est de plus en plus fraîche; la végétation n'est déjà plus la même: plus de palmiers, plus d'aloès, plus d'eucalyptus, plus d'amandiers; les plantes deviennent rares et basses,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les arbres, pour la plupart des chênes, sont rabougris et tordus.

Nous longeons maintenant une vallée profonde. Des nuages rasent la montagne et nous enveloppent par moments d'un brouillard intense.

Vers midi nous atteignons la hauteur du Poüso, où s'élève une maison solitaire, construite pour servir de refuge aux voyageurs. Cette maison est perchée à une altitude de 1350 mètres, sur la crête aride où se réunissent les deux versants nord et sud de la chaîne de montagnes qui traverse l'île dans toute sa longueur. Lorsque nous y arrivons, le brouillard se dissipe : il n'y a plus que quelques flocons retardataires qui errent au-dessous de nous. Ainsi nous pouvons admirer tout à notre aise les lointains brumeux de l'île, l'Océan qui miroite et les Desertas qui semblent suspendues entre le ciel et l'eau.



Notre-Dame-du-Mont. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Au Poüso nous faisons une halte de deux heures et nous déjeunons au bord d'une fontaine près d'un rocher, tandis qu'arrieiros, porteurs et chevaux se reposent près de la maison. Le soleil nous réchauffe un peu, mais le fond de l'air est froid. Déjà par lui-même cet endroit est triste, et la maison, peinte en rouge sale et toute délabrée, a un air lamentable qui la rend plus triste encore. Des porcs aux crins noirs errent en grognant devant la maison, tandis que, tout autour, des moutons et des chèvres paissent sur les hauteurs, où croissent seulement des genêts et de rares chênes nains. C'est sans le moindre regret que nous remontons à cheval et prenons le chemin qui va nous conduire au Ribeiro Frio.

Après une courte descente nous nous trouvons sur un plateau au sol caillouteux, couvert, par-ci par-là, de taches d'herbe verte, que nous avons bientôt fait de traverser. Au bout, nous voyons à nos pieds les majestueuses et sauvages profondeurs du Ribeiro Frio. Le chemin, très raide, mais bien pavé et bien entretenu, nous conduit au fond de la vallée en tournant quatorze fois sur lui-même. De tous côtés on est entouré de hautes montagnes aux teintes sombres, de roches basaltiques couvertes de mousse et de lierre, tandis que les grandes masses du Pico Ruivo et du Pico Arrieiro, sommets les plus élevés de l'île, se profilent dans le lointain. Ici la végétation devient de nouveau luxuriante; de chaque interstice de roche sortent des plantes, mais c'est une végétation sombre, apte surtout à supporter les tourmentes et les bises glacées de la saison froide : les lauriers, les chênes et les *tils* y croissent en abondance, et les flancs des montagnes sont tapissés de graminées de toutes espèces, de fougères et de grands buissons de marguerites (*Pinardia coronaria*).

C'est une descente bien fatigante que celle-là, aussi fatigante à cheval qu'à pied, surtout à cause des petites pierres glissantes et tranchantes qui pavent le chemin.

Enfin la descente cesse et nous atteignons un petit pont soutenu par une arche, entouré de beaux vieux arbres qui, dit-on, datent encore de l'époque où Madère n'était qu'une seule forêt compacte. Des tils de grande taille y abondent. Cet arbre est spécial à Madère, et son nom botanique est *Oreodaphne fœtens*. Ses feuilles sont brillantes, d'un vert sombre; son bois, sillonné de veines noires, et duquel, lorsqu'il est fraîchement coupé, se dégage une odeur désagréable, est employé pour différents ouvrages de menuiserie avec incrustations, comme tables, boîtes, couteaux à papier, etc., ce qui, avec les chaises d'osier et la broderie anglaise, compose l'industrie du pays. On fait assez proprement à Funchal ces incrustations en bois de différentes couleurs, dans le genre de celles de Sorrento; mais l'art est ici encore dans son enfance, et les artistes madériens sortent rarement de leurs sujets de prédilection : un *carro* traîné par des bœufs, ou un hamac dont les porteurs ont une tournure de mannequins; cependant j'ai vu des fleurs très finement faites et où se manifestait un véritable talent. Le Madérien est surtout bon imitateur, mais, naturellement indolent et indifférent, il a peu d'initiative, et je crois qu'il ne se soucie que médiocrement de développer les talents dont souvent la nature l'a richement doué. J'ai remarqué ce trait de caractère, non seulement dans le peuple, mais dans les classes élevées de la société.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous continuons notre chemin vers Santa Anna et nous passons le pont, sous lequel coule, en bondissant de pierre en pierre, le torrent qui porte le nom de Ribeiro Frio. En avançant, la température devient de plus en plus chaude, et de petites chaumières apparaissent au milieu de la verdure et des champs cultivés. Ce n'est plus la solitude de tout à l'heure. A chaque instant nous rencontrons des gens revenant des champs, des femmes et des enfants chargés d'herbe pour le bétail. Nous ramassons des fraises parmi les violettes et les pervenches qui y fleurissent toute l'année, tandis que des papillons jaunes et bleus voltigent autour de nous. Nous gravissons des côtes escarpées, nous les redescendons, nous en remontons d'autres, mais la nature qui nous entoure continue à être riante. Le pavage des chemins a disparu, et le terrain, assez mou, donne du courage à nos chevaux. Par-ci par-là nous entrevoyons des lambeaux bleus de l'Atlantique dans un cadre charmant de verdure et de roches dorées par le soleil. Nous faisons une petite halte sur une hauteur d'où nous apercevons, dans le lointain, le cône solitaire de Penha d'Aguia s'élevant comme une forteresse au bord de la mer, là où se jettent les trois torrents de Ribeiro Frio, Ribeiro de Metade et Ribeiro Secco. Enfin, après une longue marche à travers une contrée des plus pittoresques, nous débouchons sur une vaste étendue de terrain, plantée de beaux arbres, qui nous conduit par une pente presque insensible au village de Santa Anna.

Nous traversons le village ; l'hôtel Acciaioli, où nous devons passer la nuit, est beaucoup plus loin au bord de la mer, sur une hauteur qui la surplombe de 330 mètres. Nous y parvenons par un chemin charmant, entre des jardins et à l'ombre d'arbres fruitiers. Des buissons de petites roses, d'hortensias et de fuchsias sauvages bordent le chemin, et nous revoyons nos anciennes connaissances, les géraniums rouges, que nous avions perdues de vue depuis l'église du Monte. C'est avec un sentiment de véritable plaisir que nous entrons dans le jardin bien tenu de l'hôtel, où nous mettons pied à terre. Nous comptons nous reposer ici toute une journée et y passer deux nuits. Cela sera un repos bien mérité pour hommes et bêtes.

XI

Cependant, pour moi au moins, ce repos fut de peu de durée. A trois heures du matin je suis appelé par un jeune homme de notre expédition qui se sent tout à coup mal. Comme il a une santé très faible, il doit ne plus songer à continuer son voyage avec nous, mais à rentrer le plus tôt possible à Funchal, où j'expédie un télégramme, demandant que l'on envoie ce jour même un petit bateau à vapeur à Machico, le port le plus voisin. Espérant tranquilliser mon malade, qui souffre de violents battements de cœur, je me promène avec lui dans le jardin en terrasses de l'hôtel, d'où nous assistons au lever du soleil derrière l'île de Porto Santo.

La cime aiguë de cette île, que l'on pouvait à peine distinguer tout à l'heure, se détache peu à peu de la brume et devient toute rose ; le ciel, d'un bleu verdâtre, strié çà et là de quelques nuages blancs, est d'une grande pureté, tandis que la mer reste encore sombre. Comme la santé du malade ne s'améliore pas, nous envoyons chercher le médecin du village, afin qu'il nous accompagne à Machico, situé sur la côte sud et très loin de Santa Anna. A huit heures du matin, trois hamacs nous attendent à la porte, et nous partons en compagnie du médecin pour cette nouvelle expédition, qui ne se trouvait pas dans notre programme.

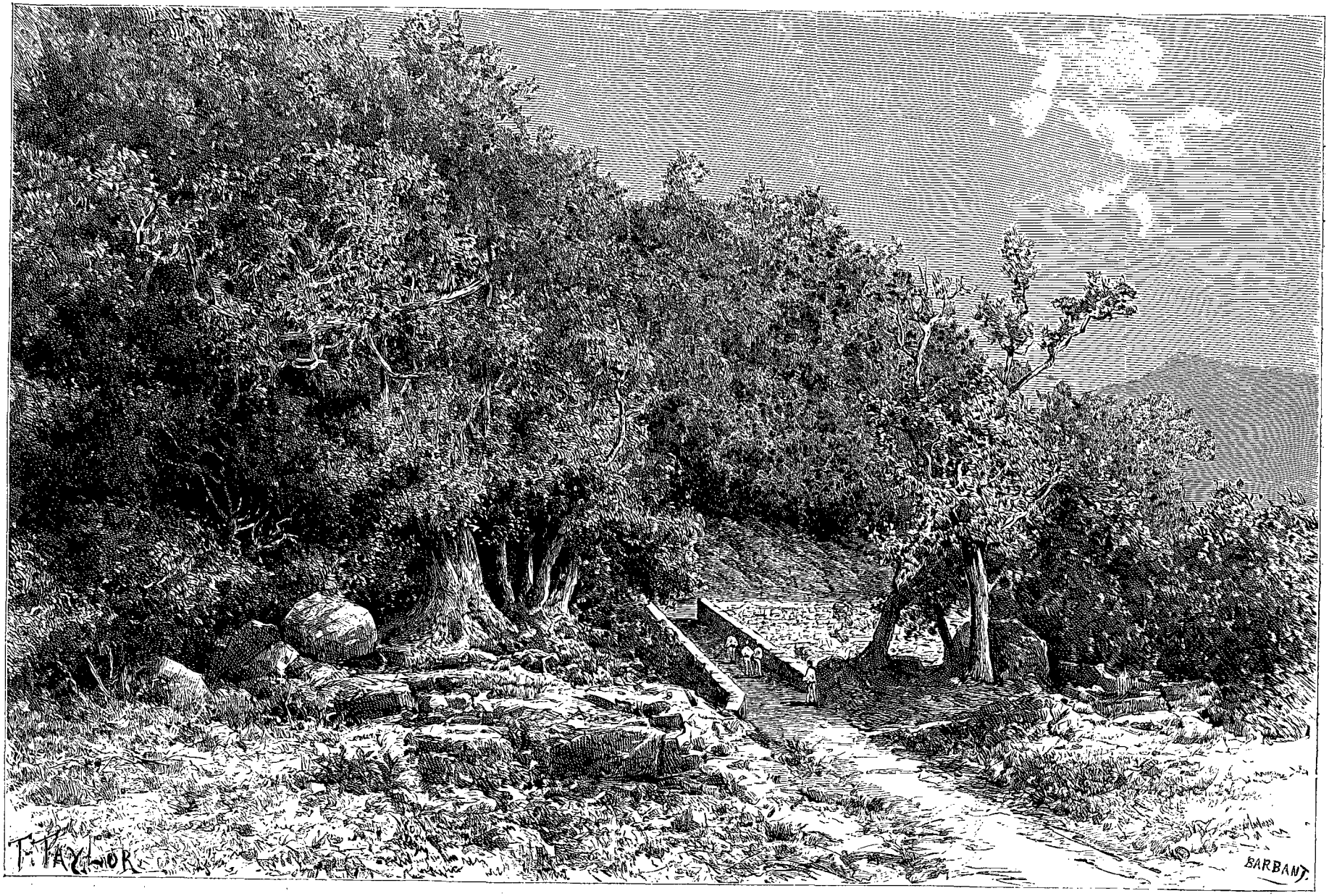
Il fait excessivement chaud ; cependant nous marchons pendant toute la journée, par de mauvais chemins qui ne cessent de descendre et de remonter des côtes très raides ; nos hommes les grimpent toutes avec agilité et sérénité, malgré les rayons brûlants de midi ; or tous ces gens sont venus hier avec nous de Funchal. Nous ne faisons que de très courtes haltes, car nous sommes de beaucoup en retard de l'heure du rendez-vous fixé au steamer par mon télégramme.

Vers cinq heures de l'après-midi, après un voyage de neuf heures, nous débouchons en vue de Machico, au haut de la vallée du même nom, qui descend devant nous en s'élargissant toujours vers l'océan. Le steamer est là qui nous attend, minuscule point noir dans cette immensité bleue. Sa vue est un véritable soulagement pour nous, car, dans la monotonie du voyage, nous nous étions créé toutes sortes d'idées noires, craignant que pour un motif ou pour un autre il ne fût pas là, ou que, fatigué de nous attendre, il ne fût déjà reparti ; heureusement il n'en était rien, et il ne rentra à Funchal qu'après avoir recueilli à son bord notre ami, qui se sentait un peu mieux.

Resté seul à Machico avec le médecin de Santa Anna, qui parlait un peu le français, et qui, après plus ample connaissance, se montra un homme très aimable, nous nous attablâmes dans une hôtellerie, où nous fîmes un dîner composé principalement de riz et d'œufs. Entre autres choses, le médecin me raconta la légende qui fait de Machico l'endroit où aborda le premier homme qui vint à Madère.

Sous le règne d'Édouard III d'Angleterre, un cavalier du nom de Robert Matchin s'éprit d'une jeune fille de haute lignée. Comme les parents de cette jeune fille ne voulaient pas consentir à leur union, Matchin résolut de l'enlever et de faire voile aussitôt vers la France afin de se soustraire à leur colère. Il exécuta son plan avec l'aide de quelques amis et de serviteurs dévoués ; mais, malheureusement, à peine s'étaient-ils éloignés de quelques milles de la côte anglaise qu'éclata une terrible tempête, qui, les poussant toujours vers le sud, les amena en vue d'une terre boisée où ils abordèrent. C'était Madère. Ils y débarquèrent et, charmés de la beauté du site, ils résolurent d'y passer la nuit à l'abri d'un grand et bel arbre qui se trouvait tout près de la côte. Mais quel ne fut pas leur désespoir lorsque, en s'éveillant le matin, ils cherchèrent en vain leur embarcation! Le vent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

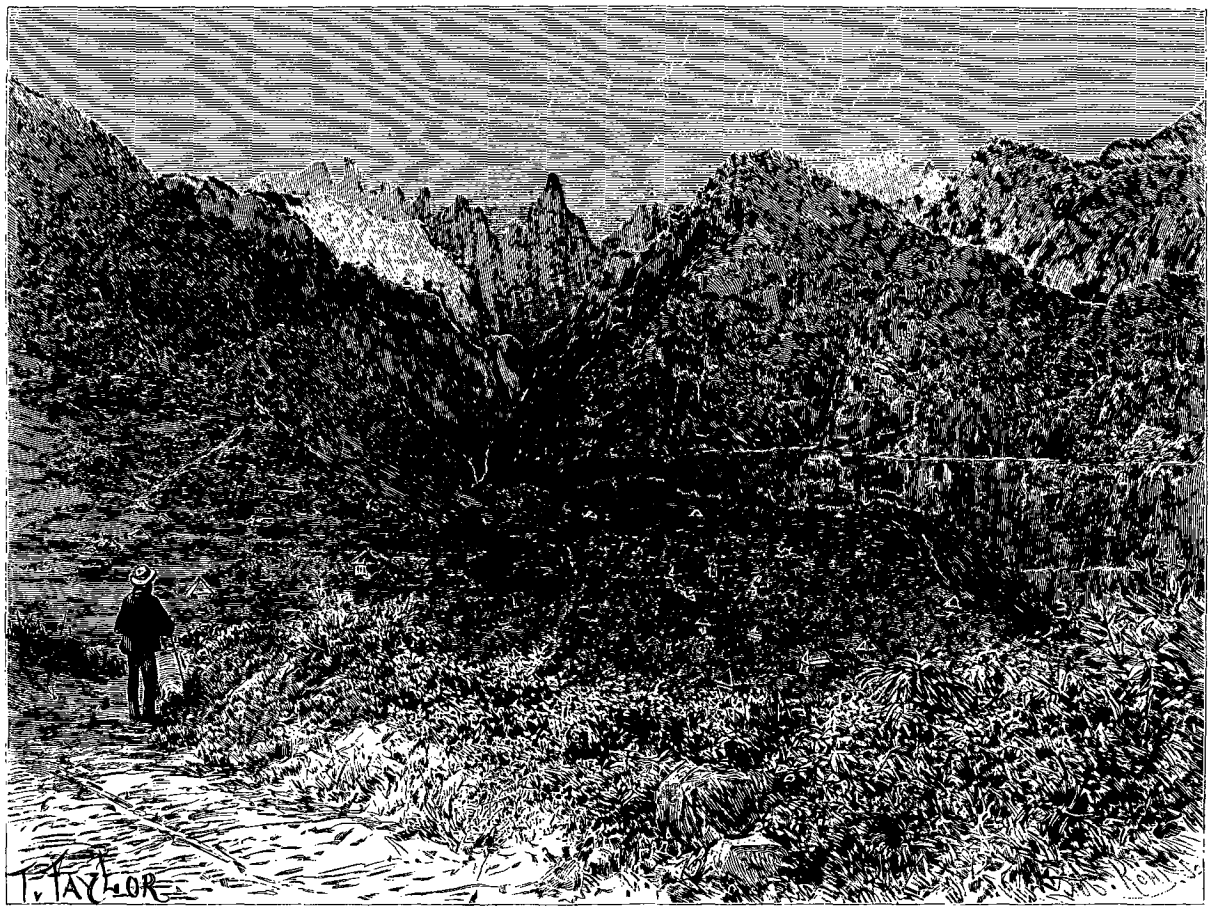


Pont sur le Ribeiro Frio (voy. p. 85). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'avait sans doute chassée au large ; ils étaient prisonniers sur cette terre inhabitée. La jeune femme, déjà brisée par les émotions du voyage et peut-être aussi par les remords, mourut, et Matchin, se voyant désormais privé de sa compagne, languit pendant cinq jours ; puis, s'étant couché à l'endroit où elle avait expiré, il y rendit à son tour le dernier soupir.

Ses compagnons l'ensevelirent près d'elle, au pied de l'arbre même qui les avait abrités. Puis, après avoir élevé une grande croix et y avoir gravé le récit de leurs aventures, ils gagnèrent la côte du Maroc sur un canot qu'ils s'étaient taillé dans un tronc d'arbre. Telle est la légende. Mais celui qui découvrit véritablement Madère et qui en prit possession au nom de la couronne de Portugal paraît avoir été un chevalier portugais du nom de Juan Gonsalves, dit Zargo. Il débarqua en 1418 avec son compagnon Tristão Vaz sur la pointe São Lourenço. On avait parfois entrevu de Porto Santo l'île de Madère, mais les nuages qui la couvraient, et le bruit des vagues se brisant contre les rochers, en faisaient un objet de terreur et on la considérait comme l'entrée de l'enfer. Zargo ne put d'abord explorer l'île que le long de la côte sud, le reste étant couvert de forêts impénétrables. Il constata qu'elle était inhabitée,



Ribeiro de Metade (voy. p. 86 et 90). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

n'y rencontrant ni hommes, ni quadrupèdes d'aucune espèce ; rien que d'innombrables oiseaux. Il appela cette île Madère (en portugais « bois »), à cause de ses forêts.

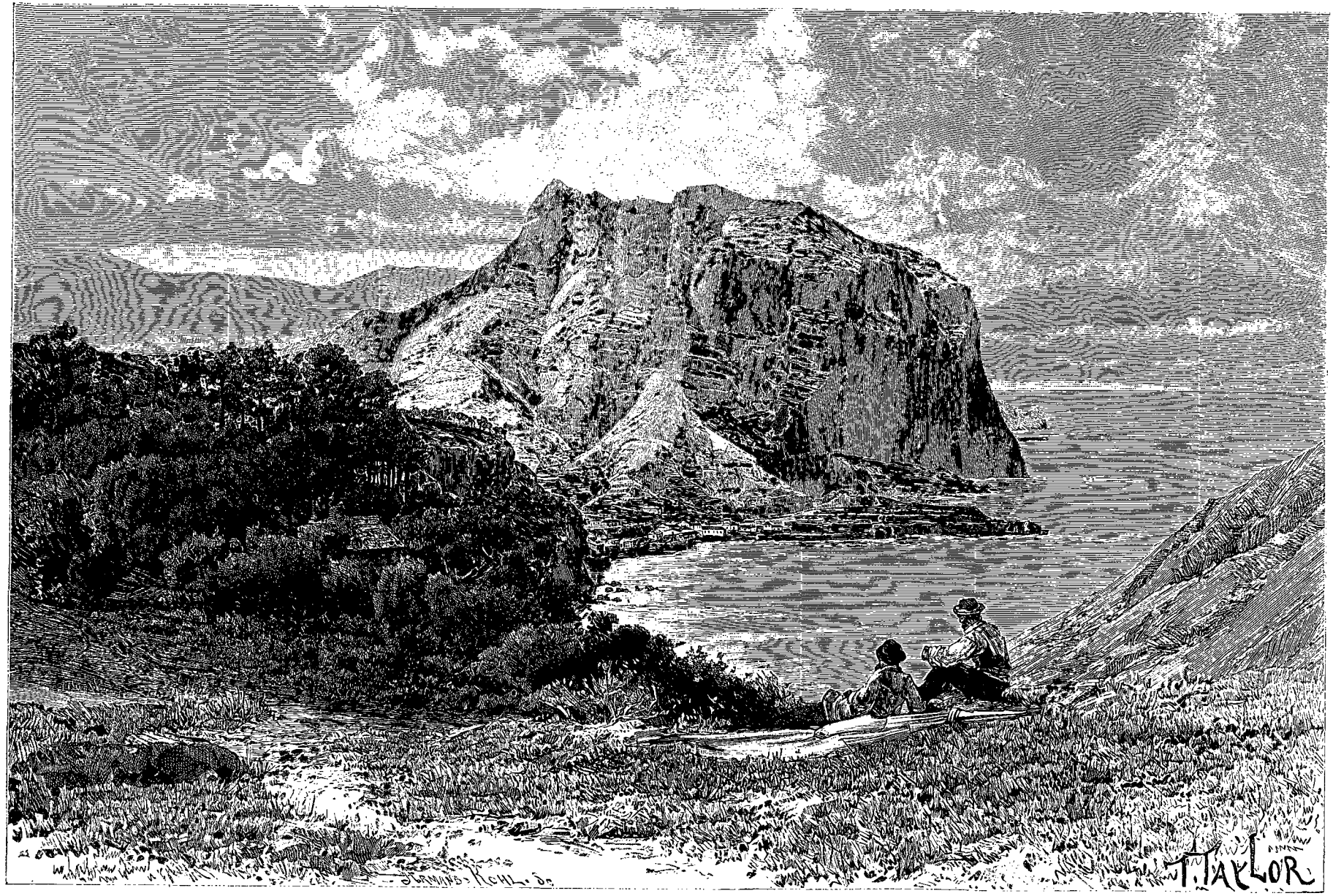
Le roi de Portugal, auquel il revint apprendre cette heureuse découverte, le nomma en récompense gouverneur à vie de Madère. Bientôt l'île se colonisa ; des aventuriers et des artisans accoururent de différents pays, surtout du Portugal, alléchés par les franchises qui leur étaient accordées et par l'espoir d'acquérir rapidement des richesses. Un des premiers actes des colonisateurs, afin de se rendre plus vite maîtres du sol, fut d'incendier les forêts de l'île.

Cet incendie dura sept ans. Zargo fonda la ville de Funchal, qui devint sa résidence et aussi la capitale de l'île, et où il mourut. On peut voir son tombeau dans l'église du couvent de Santa Clara.

En causant ainsi avec le médecin, c'est à peine si nous nous apercevons que le soleil est près de se coucher et qu'il est temps de partir. Nos hamacs sont prêts. J'ai maintenant sept hommes pour me porter, et le médecin cinq, car trois des porteurs de notre ami malade reviennent avec nous à Santa Anna.

Jamais je n'oublierai cette journée de marche forcée, jamais aussi je n'avais pu m'imaginer une résistance à la fatigue comme celle que je constatai chez nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Penha d'Aguia (voy. p. 86 et 90). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porteurs de hamacs. Ces hommes qui nous avaient portés toute la journée pendant la chaleur, constamment montant et descendant, après deux heures à peine de repos, reprennent de nouveau le même chemin avec le même pas rapide et la même gaieté qu'auparavant. Ils causent et rient entre eux. Ils ont mille prévenances pour le voyageur; par exemple, la température fraîchissant, ils m'invitent à me couvrir chaudement. A cet effet ils étendent un plaid sur la perche qui supporte le hamac : de cette façon je me trouve sous une tente. De temps en temps, en dérangeant un peu ma couverture, j'entrevois les étoiles qui brillent au ciel et la lune qui se lève dans le brouillard; mais bientôt je m'assoupis, bercé par le balancement régulier du hamac. Je ne sais combien d'heures je dormis ainsi, mais je crois que ce dut être assez longtemps, car lorsque je m'éveillai, j'entrevis la lune qui était déjà très élevée. Il faisait froid, nous devions être très haut, loin de Machico et de sa vallée. J'écartai le plaid qui couvrait mon hamac et je fus saisi par la magnificence du spectacle qui se déroulait devant moi : les montagnes, que j'avais traversées le matin dans la chaleur, apparaissaient maintenant tout autres qu'alors ; la clarté blanche de la lune leur donnait un aspect plus sauvage et accusait avec plus de force leurs contours. A mes pieds et comme formant l'arène d'un cirque, dont ces montagnes étaient les parois, s'étendait la vallée pierreuse et large où, après un parcours tortueux, les deux torrents Ribeiro Frio et Ribeiro Metade se réunissent avant de se jeter dans la mer, près du village de Fayal, au pied de la roche solitaire de Penha d'Aguia (rocher de l'Aigle). Une vapeur bleuâtre très transparente s'élevait de la vallée et donnait aux pierres et aux arbres qui s'y trouvaient un aspect de choses fantastiques. La base du grand cône, tronqué

Chaumière près d'Arco de São Jorge. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

par le sommet, haut de 570 mètres, se noyait dans cette vapeur du côté de la vallée, tandis que les maisons blanches de Porto da Cruz se dessinaient nettement au bord de l'océan, sur le fond noir du rocher.

Après quelques minutes de repos, mes infatigables porteurs reprennent mon hamac et commencent la descente vers la vallée. Enfin nous atteignons Porto da Cruz, où ils prennent chacun un verre de leur terrible eau-de-vie, *aguardente*, pour se donner des forces afin de gravir le côté opposé de la vallée dans laquelle nous venons de descendre. Ce chemin est d'un escarpement effroyable : ce n'est plus un chemin, c'est un sentier de chèvre, un casse-cou, une dégringolade sans nom de quartiers de roches et de cailloux roulants où, à certains coudes, le hamac pend au-dessus de l'abîme à une hauteur de 30 mètres et où le moindre faux pas des porteurs peut me précipiter avec eux. Heureusement, après une ascension d'une demi-heure au moins, nous arrivons au haut de la crête ou plutôt de l'étroit mur basaltique qui nous sépare d'une autre vallée, le Ribeiro Secco. Le haut de ce mur n'a qu'un mètre et demi de large, et le chemin y passe par une brèche dans le roc, qui semble avoir été faite par un coup de canon.

Ici je jette un dernier coup d'œil sur Penha d'Aguia et sur Fayal, village faisant pendant à Porto da Cruz, où nous venons de nous arrêter de l'autre côté de la roche. Après une descente assez facile, nous atteignons le fond de la vallée de Ribeiro Secco pour remonter la paroi opposée par un chemin passable mais très raide. Le chemin continue encore souvent à monter et à descendre avant que nous arrivions à Santa Anna. J'entrevois des points de vue splendides sur l'océan, sur des gorges aux replis profonds, sur des rochers semblables à des forteresses et des pics solitaires et inaccessibles.

Enfin, à quatre heures du matin, après dix-huit heures de hamac, on me dépose rompu et endormi à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

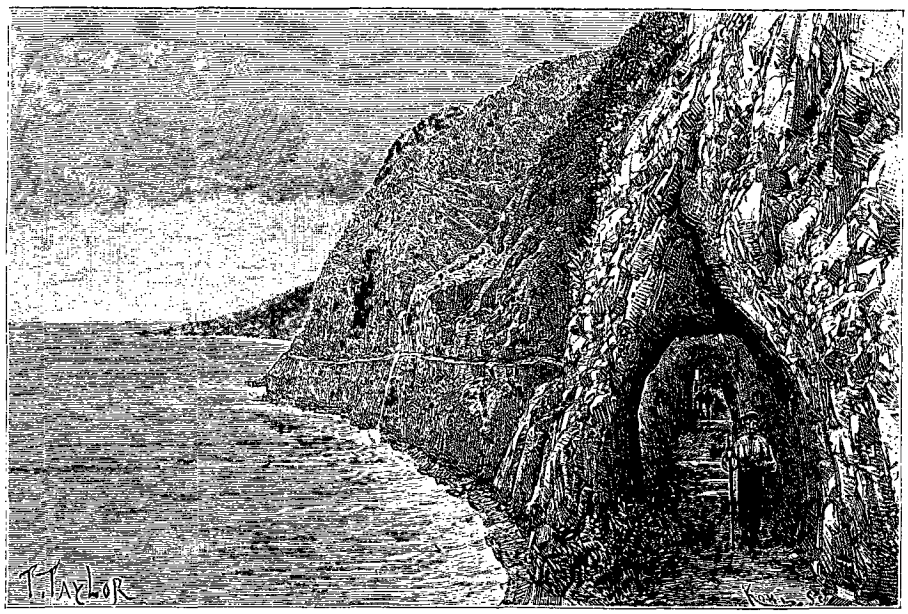
porte de l'hôtel Acciaioli, que nous quittons le même matin à huit heures, en route pour São Vicente.

XII

En quittant l'hôtel Acciaioli nous descendons pendant une vingtaine de minutes vers le fond d'une vallée qui aboutit à la mer; presque tout le temps nous avons, à notre droite, dans un lointain brumeux, l'île de Porto Santo, où Christophe Colomb vécut avant de devenir célèbre et où il se maria avec la fille du gouverneur de cette île.

L'aspect de Porto Santo, vu d'ici, est celui d'un pic à base très large. L'île n'a pas d'arbres, et sa configuration géologique a le même caractère que Madère. Le commerce y est tout à fait insignifiant; il se borne à l'élevage des bestiaux et à la fabrication d'un vin de qualité inférieure. L'île elle-même est peu intéressante; des étrangers, amateurs de solitude, viennent la visiter à de rares intervalles, et de temps à autre des navires de guerre y font escale afin de faire faire des exercices militaires à leur équipage sur sa plage sablonneuse, l'unique plage de sable qui se trouve dans ces régions. Arrivés au fond de la vallée, nous passons un petit pont à une arche, du haut duquel nous voyons le ruban argenté d'un ruisseau se faufiler à travers les grosses pierres humides et se mêler enfin à la mer, dont les vagues viennent déferler sur le rivage et blanchir de leur écume la couleur sombre des rochers.

Après une marche de deux heures, sous un soleil brûlant, nous atteignons Arco de São Jorge, village situé sur une hauteur, au milieu d'une riante campagne. Nous faisons halte dans une charmante quinta, pleine de verdure et de fleurs, que la propriétaire;



Tunnel dans les falaises (voy. p. 92). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Mlle O..., a aimablement mise à notre disposition, et nous nous installons dans le jardin pour déjeuner à l'ombre de néfliers touffus, chargés de fruits. Nos gens étendent des plaids et disposent les coussins des hamacs, sur lesquels nous nous étendons; et nos yeux, fatigués par les sites sévères que nous venons de quitter, se reposent avec plaisir sur les pelouses vertes, les buissons fleuris et les arbres fruitiers qui nous entourent. En dehors de la grille du jardin, autour de nos gens qui prennent leur frugal repas à la porte d'une *venda* (auberge), se pressent les habitants du village. C'est une foule bariolée de femmes, la tête couverte de mouchoirs rouges ou jaunes, et d'enfants en guenilles, ou n'ayant pour tout costume qu'une chemise en loques. Il y a peu d'hommes, seulement quelques vieillards au chef branlant qui saisissent l'occasion de demander l'aumône.

C'est à regret que nous quittons cet endroit où l'air, par sa douce fraîcheur, et l'ombre épaisse des arbres, nous ont retenus trop longtemps.

Arco de São Jorge est un des endroits les plus fertiles de Madère; en quittant la quinta, nous cheminons par une région toute semée d'habitations, aux toits de chaume, en forme de huttes indiennes, de champs de blé et de jardins fruitiers, pleins de citronniers, d'amandiers, de figuiers, de néfliers, etc. La route, très bonne, est ombragée de grands arbres.

C'est une vraie promenade, qui malheureusement ne finit que trop tôt, car à un tournant, une heure après avoir quitté Arco de São Jorge, le paysage change tout à coup. Nous sommes parvenus, sans nous en douter, au sommet d'une haute montagne, qu'il nous faut maintenant descendre jusqu'à la mer qui s'étend à nos pieds. Le chemin devient affreux, il faut le faire à pied; c'est à peine si avec l'aide d'un alpenstock on peut arriver au bout sans glisser et tomber plusieurs fois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ici nous sommes suivis par une grosse femme; elle saute de pierre en pierre comme une chèvre, avec une légèreté incroyable qui nous frappe d'étonnement et presque d'admiration. Elle nous dépasse en nous criant quelque chose, sans doute un encouragement, et disparaît bientôt à un tournant du chemin.

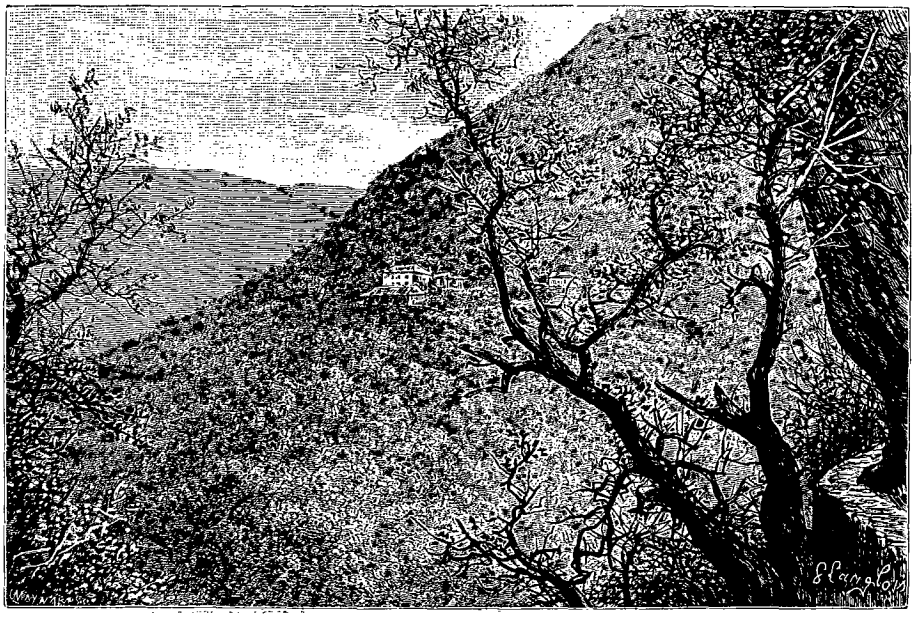
Entre Arco de São Jorge et São Vicente, le chemin est exécrable et parfois dangereux : il n'y a que descentes et montées, et quelles montées, grand Dieu! 250 mètres, 350 mètres, qu'il faut presque aussitôt redescendre, pour remonter dès que l'on est en bas.

Nous passons, près de la mer, dans un village où des paysans qui ont l'air de sauvages nous entourent et nous regardent dans le blanc des yeux pendant que nous nous reposons quelques instants.

Le chemin nous conduit ensuite le long de falaises abruptes, descendant verticalement vers la mer : tantôt il court le long de la falaise, tantôt il est excavé dans le roc, et si étroit, que nous sommes obligés de descendre de cheval et de marcher à la file.

Le voyageur a, par moments, au-dessus de sa tête, comme une voûte humide d'où l'eau suinte et d'où pendent des stalactites ; d'autres fois il passe sous une cascade qui tombe en pluie fine, des sommets les plus élevés, tout droit dans la mer ; des fougères descendant en gerbes gracieuses tapissent les rochers, et l'on est largement récompensé des difficultés qu'on a dû surmonter par l'aspect grandiose que revêt la nature. Nous voyageons tout l'après-midi, tantôt à pied, tantôt à cheval, sans perdre de vue la mer; toujours de grises falaises aux flancs sauvages et des récifs aux teintes sombres hérissent la côte.

Vers quatre heures on nous informe que nous approchons de notre destination, São Vicente; mais nous



Rabaçal : maison de l'ingénieur (voy. p. 93). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

marchons encore longtemps avant de distinguer quoi que ce soit qui ressemble à une ville ou à un village; nous ne voyons rien que des murs, pour la plupart effondrés, servant de clôture à des terrains incultes, des chaumières solitaires et des masures abandonnées.

Nous suivons maintenant un sentier raboteux, tout à fait au bord de la mer, dont le flot vient mourir sur les galets près de nous. Une douce brise chargée d'exhalaisons marines nous rafraîchit un peu.

A notre gauche s'élèvent de hautes montagnes qui ont succédé aux falaises. Nous les côtoyons depuis plus d'une heure, espérant voir apparaître les premières maisons de São Vicente; mais rien, toujours rien, et nous poussons en avant nos montures fatiguées. Tout à coup, comme par enchantement, là où nous nous y attendions le moins, les montagnes cessent pour recommencer de l'autre côté d'une verte vallée, celle de São Vicente. Nous y entrons en passant par deux petits tunnels, laissant derrière nous l'océan, dont les vagues viennent battre les assises d'un grand rocher à l'intérieur duquel a été établie une chapelle. Chaque année on y dit la messe à la Saint-Jean. Ce rocher est comme une sentinelle placée à l'entrée de la vallée, et sa masse noire, surmontée d'une croix, semble vouloir conjurer les flots et leur en interdire l'accès. Ayant passé les deux tunnels et franchi un pont de pierre, nous faisons une courte halte dans le village de São Vicente devant l'église. Comme à Santa Anna, l'hôtel est situé hors du village, et c'est seulement après un quart d'heure de marche que nous y arrivons.

Cet hôtel, vu du dehors, a un air propret et avenant. A l'intérieur il laisse beaucoup à désirer, mais nous n'avons pas à nous plaindre, la propriétaire se met en quatre pour nous être agréable.

Nous ne veillons pas longtemps ce soir-là, et tandis qu'on nous prépare nos lits, nous donnons au chef de nos porteurs nos dernières instructions pour notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excursion du lendemain à Rabaçal. Nous nous y rendrons en hamacs; nos chevaux ont besoin de repos.

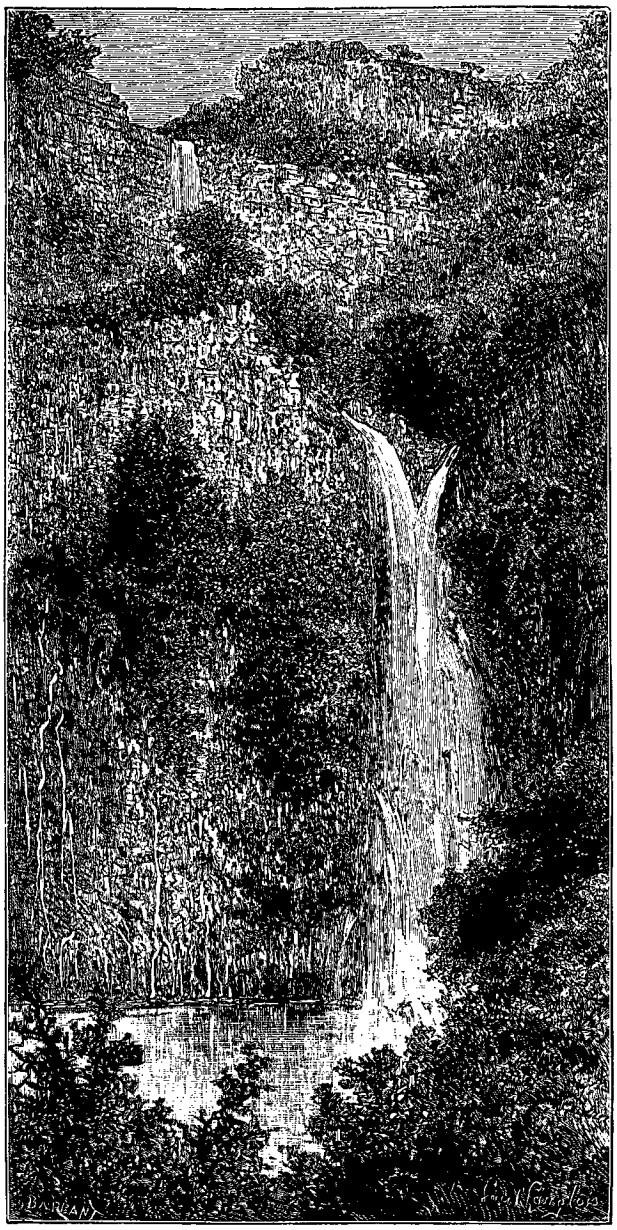
XIII

Après avoir déjeuné à la hâte, nous partons à la file, chacun dans son hamac, et presque dès la porte de l'hôtel nous commençons à escalader la montagne.

Imaginez un sentier des plus escarpés, semblable à des marches gigantesques semées d'énormes blocs basaltiques et de pierres roulantes. Ce chemin, formé par une grande coulée de lave, bordé de bruyères arborescentes et d'énormes buissons de myrtilles, est un des plus pénibles que j'aie rencontrés; l'escalade dure trois heures au moins. J'ai sept hommes pour me porter. A chaque instant ils se remplacent. Un d'eux se trouve mal, mais il est vite ranimé par un verre de cognac et continue de marcher comme si de rien n'était.

L'air devient de plus en plus froid à mesure que nous approchons du sommet, que nous atteignons enfin, à la satisfaction de tous. Nos gens s'arrêtent pour se reposer et nous nous installons pour déjeuner à l'ombre d'un rocher, au bord d'un précipice dont les nuages nous cachent le fond. La sieste dure une heure; après quoi nous atteignons une vaste plaine s'étendant devant nous à perte de vue.

Le plus grand plateau de l'île est le Paül de Serra, que nous allons traverser d'un bout à l'autre. Nous sommes maintenant à une altitude de 1500 mètres. C'est une grande solitude que le Paül de Serra, sans culture et sans arbres, une morne steppe qu'enveloppent, pendant la plus grande partie de l'année, d'épais nuages et où règnent en maîtres les vents, qu'aucun obstacle ne retient. Nous cheminons pendant deux heures, sous un soleil vertical, à travers cette plaine ondulée où croissent des bruyères et des quantités de thym (*Thymus micans*), qui imprègnent l'air de leur senteur aromatique. Çà et là des chevaux paissent et folâtrent. Ce sont les montures trop surmenées pendant l'hiver que l'on envoie ici de Funchal reprendre des forces. Quelques paysans viennent à notre rencontre, chassant devant eux des vaches et des bœufs d'un pâturage à un autre. Nous traversons presque à gué deux cours d'eau, que nos hommes passent avec beaucoup d'adresse, sautant de pierre en pierre, sans mouiller ou incommoder le voyageur qui reste étendu dans son hamac. Bientôt nous apercevons, baignée par l'océan, une partie de la côte sud de l'île, et, très loin à nos pieds, le village de Calheta avec ses petites maisons blanches semblables à des mouettes. Là nous quittons la plaine et nous nous engageons dans un chemin creux d'où nous plongeons le regard dans les profondeurs vertes de Rabaçal. La maison de l'ingénieur du district apparaît coquettement perchée sur sa double terrasse, au milieu des arbres : c'est vers elle que nous nous dirigeons, et nous y arrivons à deux heures de l'après-midi. Aussitôt nous plantons nos tentes sur une des terrasses, d'où la vue sur la vallée de Ribeiro de Janella est très belle et d'un genre tout différent de ce que nous avons admiré jusqu'alors. Le Ribeiro de Janella commence presque au-dessous de la maison et, s'enfonçant en pente rapide parmi les arbres et les buissons, gagne la mer, très loin d'ici, en faisant mille détours. De cette façon la maisonnette semble entourée de tous côtés par les montagnes qui lui ferment l'horizon; elle y est comme dans un entonnoir.



Cascade à Rabaçal (voy. p. 94). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

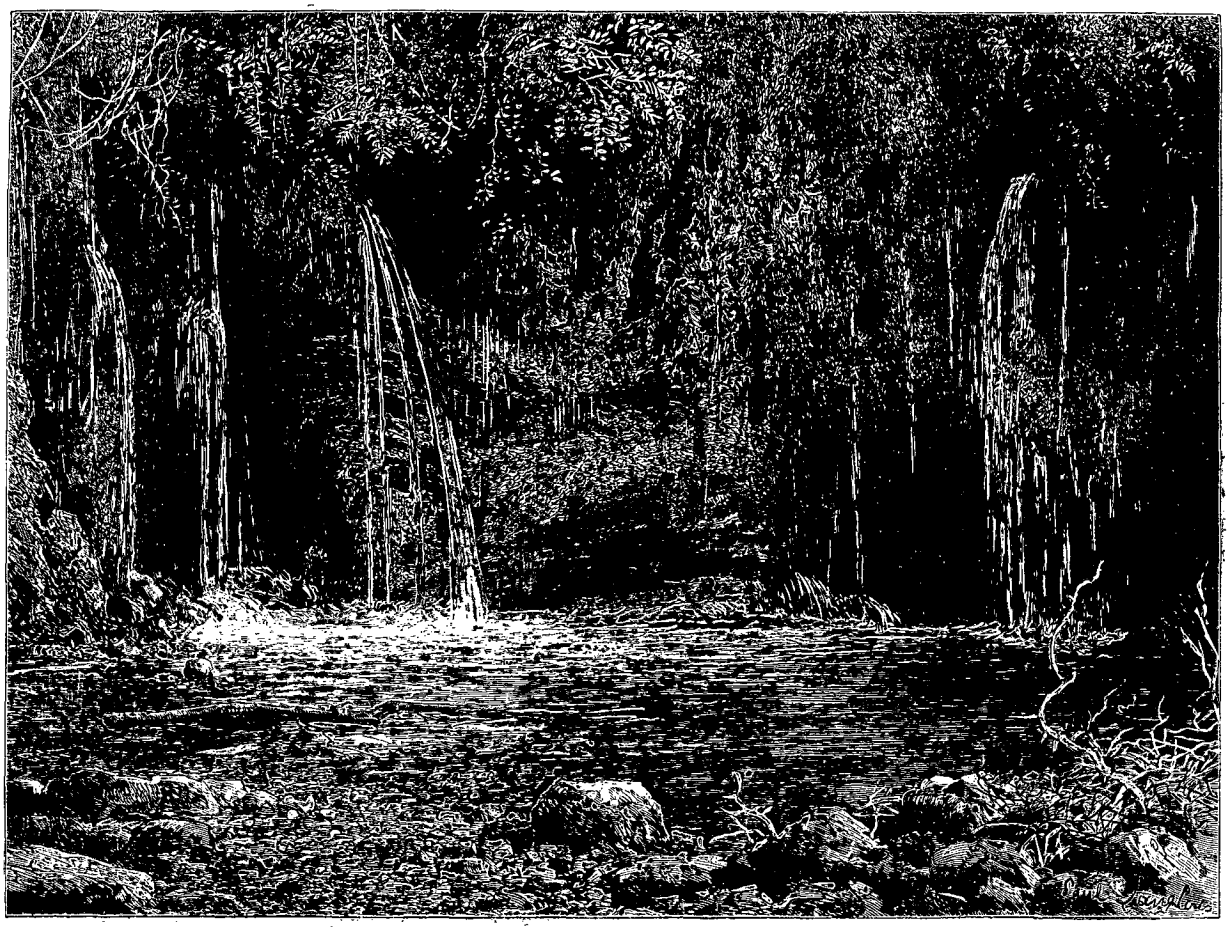
Dès que le soleil commence à baisser et que les ombres s'allongent, nous prenons nos alpenstocks en bambou, et, précédés de deux de nos porteurs de hamac, transformés en *ciceroni*, nous allons tout doucement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visiter ce qu'il y a de plus remarquable à Rabaçal : la *levada* (aqueduc) et les vingt-cinq fontaines.

La première partie du chemin est excellente : c'est comme un parc plein de fraîcheur et d'ombre, où, du fond des buissons, des oiseaux chantent, se répondant les uns aux autres dans la vallée inhabitée.

Nous passons devant une déchirure de la montagne, d'où se précipite une cascade qui disparaît à nos pieds dans les feuillages. Plus loin, le chemin cesse, et, pour atteindre les vingt-cinq fontaines qui sont surtout le but de notre promenade, nous sommes obligés de suivre la levada, c'est-à-dire de marcher sur le rebord maçonné du canal plein d'eau. Ce rebord, que nous suivons les uns derrière les autres, a 80 centimètres de large et est suspendu au-dessus d'un profond précipice dont la puissante végétation nous empêche de voir le fond. Après une heure de marche, nous arrivons aux « vingt-cinq fontaines », devant un assez vaste demi-cercle de roches élevées, du haut desquelles tombent, dans une vasque naturelle, de nombreuses cascades et cascatelles. Les rochers humides sont tapissés d'une verdure exubérante, de fougères pendant en touffes et en gerbes gracieuses, de longues herbes aquatiques, de mousses et d'iris, sur lesquels des gouttelettes s'arrêtent et scintillent comme



Les « vingt-cinq fontaines ». — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

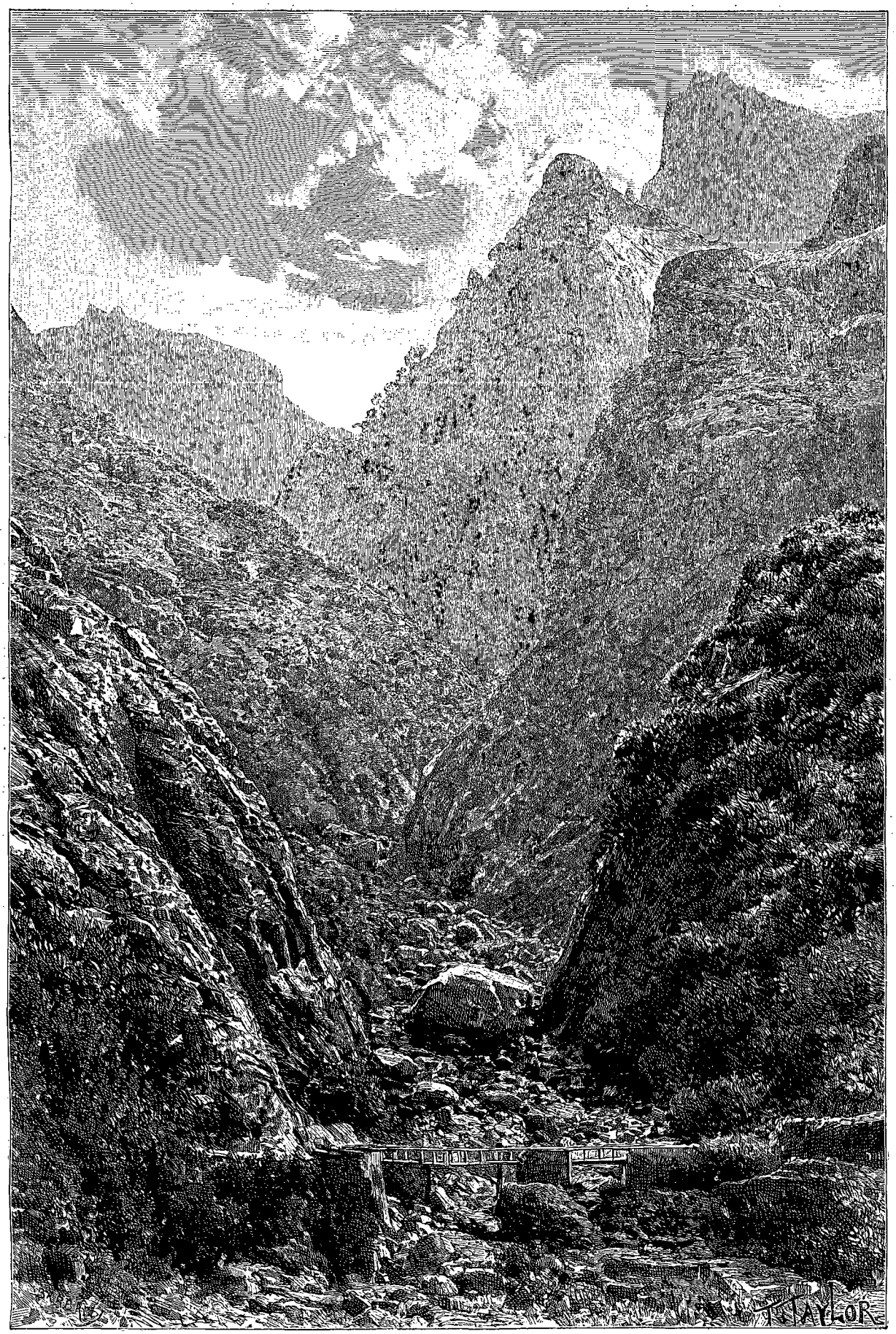
des diamants. C'est un endroit qui se prête au repos et à la rêverie. Tout y est silencieux et recueilli; seul le bruit argentin de l'eau qui coule en trouble la paix. Ce n'est qu'à contre-cœur que nous nous arrachons de ce lieu charmant et que nous revenons sur nos pas, pour atteindre nos tentes avant la tombée de la nuit. Arrivés à la maison de l'ingénieur, où nous préférons ne pas passer la nuit, à cause d'une odeur de peinture très pénétrante, nous soupons des provisions froides que nous avons apportées, et vers neuf heures, après avoir pris du thé, nous nous enfermons dans nos tentes pour la nuit.

A minuit je suis réveillé par un bruit de grelots et de pas : on dirait une foule venant à l'assaut de la terrasse où est plantée ma tente; je sors précipitamment : c'est un troupeau de chèvres.

La lune est très haute dans le ciel tout étoilé; le fond de la vallée disparaît sous les nuages, tout blancs et argentés par ses rayons; seules les grandes montagnes boisées en émergent, tandis que notre terrasse semble un radeau voguant sur une mer au reflet d'opale.

A six heures du matin nous disons un dernier adieu à la vallée du Rabaçal et à l'hospitalière terrasse où nous avons passé la nuit, et nous revenons à São Vicente en suivant le chemin que nous avons pris la veille, mais qui, en descendant, est beaucoup plus facile. Nous pas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Grand Curral (voy. p. 96) — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sons la journée entière dans l'hôtellerie, car dehors il tombe une petite pluie fine. C'est avec regret que nous nous voyons obligés de renoncer à visiter les environs, qui, d'après ce que l'on nous a raconté, sont très pittoresques. La vallée est profonde et l'on y voit de fréquentes et belles chutes d'eau. Le soir, après dîner, la maîtresse de l'hôtel nous apporte un gros livre où elle nous prie d'inscrire nos noms, ainsi que l'impression que nous emportons du temps passé sous son toit. Au milieu de la prose plus ou moins fleurie de touristes de différentes nationalités, nous écrivons simplement que nous avons été très satisfaits de l'hôtel, de l'hôtesse et de sa cuisine.

XIV

Nous quittons São Vicente le 6 juin de grand matin. L'air est imprégné d'humidité, et des nuages gris cachent les sommets élevés qui nous entourent. Nos chevaux sont reposés et leur instinct leur dit, sans doute, qu'ils rentreront bientôt dans leur écurie, car, en sortant de l'enclos de l'hôtel, c'est à peine si on peut les retenir.

Ils pressent le pas et attaquent avec ardeur le flanc de la montagne. A mesure que nous nous élevons, le brouillard devient de plus en plus épais ; nos habits se mouillent et nos chevaux fument. Le chemin n'est pas mauvais, mais toujours dur et raboteux. Nous devons faire plusieurs haltes avant d'arriver à la passe de l'Encumeada, qui est à une hauteur de 1050 mètres.

La montée de São Vicente jusqu'ici dure deux heures, mais, par la faute de brouillard, nous ne pouvons distinguer aucune des beautés qu'on nous a signalées. Heureusement, à l'Encumeada, ce brouillard se dissipe, le voile se déchire et des lambeaux de nuages s'élèvent, nous laissant apercevoir la mer des deux côtés de l'île. De là, en descendant le versant sud, nous longeons le mur lisse et luisant d'une large falaise ; ce mur, formant demi-cercle, s'appelle Rocha Alta. C'est un des contreforts des hauts pics empourprés par le soleil, que nous voyons au-dessus de nous. Le sentier que nous suivons est suspendu au-dessus d'un profond ravin, au fond duquel coule un torrent qui, de l'endroit où nous sommes, semble un mince filet d'eau. Nous longeons pendant longtemps Rocha Alta, passant parmi les restes vénérables d'une ancienne forêt de lauriers et de tils, dont les derniers survivants se font remarquer par leur grande taille et leurs troncs noircis couverts de mousses et de plantes grimpantes qui s'entrelacent dans un fouillis inextricable.

Rocha Alta. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Après nous être arrêtés près d'une venda solitaire placée sur notre chemin, au bord du précipice, nous parvenons à un col étroit d'où le regard plonge dans le Grand Curral, vallée profonde et sauvage encaissée dans de hautes roches, qui s'élèvent, pareilles à des tours de châteaux forts du moyen âge. Certains géologues considèrent le Curral comme un des principaux cratères de l'île : mais ceci est matière à discussion.

De ce point élevé nous descendons vers Funchal, et, pour la dernière fois dans cette excursion, nous déjeunons en plein air dans un joli endroit nommé le Jardim de Serra. C'est à l'ombre d'une forêt de marronniers que nous étendons la nappe de notre « lunch ».

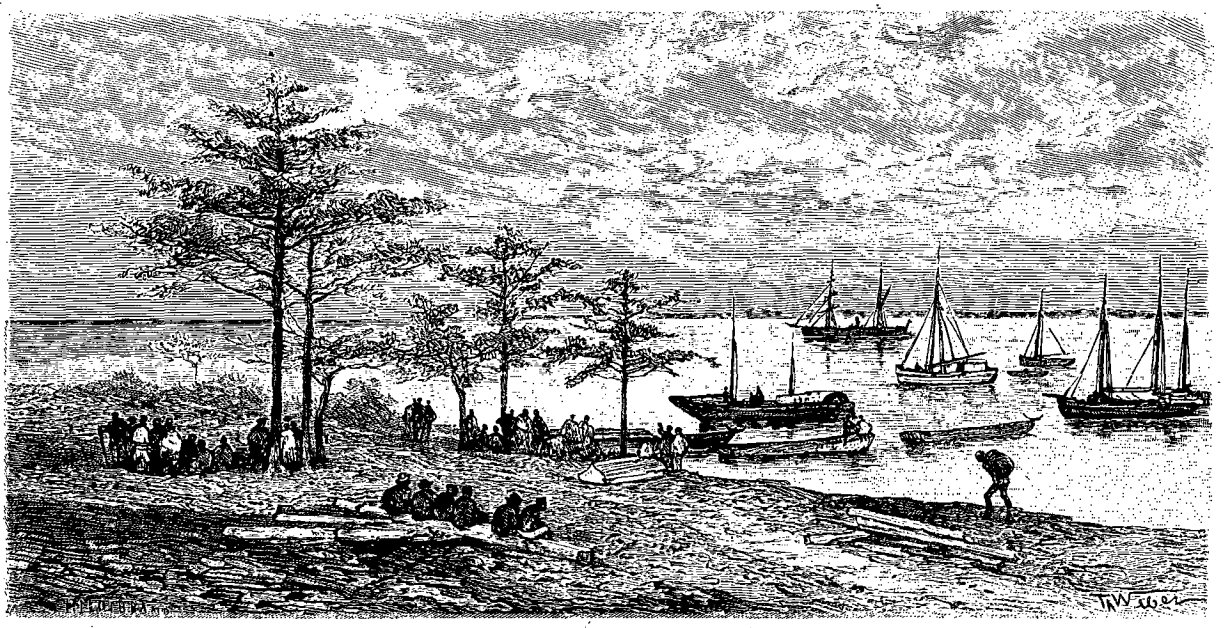
Après le Jardim de Serra, le chemin, qui est excellent et pavé, redevient animé, les chaumières se succèdent ainsi que les vendas.

Nous passons près de l'église de São Martinho, après laquelle le panorama de Funchal se déroule à nos pieds.

Dix jours plus tard, nous quittons Madère, avec regret, rapportant avec nous les impressions les plus agréables de notre séjour à Funchal et de notre voyage dans le nord de l'île.

Marquis degli Albizzi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Plage de Boulama : port Beaver (voy. p. 99). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE DANS LA SÉNÉGAMBIE ET LA GUINÉE PORTUGAISE,

PAR LE CAPITAINE H. BROSSELARD.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Dans le courant de l'année 1887 les Chambres françaises et portugaises ratifièrent une convention relative à la délimitation des possessions franco-portugaises de la côte occidentale d'Afrique.

Avant la signature de la convention, les territoires dits des rivières du sud du Sénégal, compris entre Dakar et Sierra Leone, étaient soumis à l'autorité de la France ou reconnaissaient sa suzeraineté, à l'exception de l'escale anglaise de Sainte-Marie-de-Bathurst, sur la Gambie, et de quelques comptoirs portugais disséminés sur les pays compris entre la Casamance et le rio Grande de Bolola.

Dans cette région, dite des Bissagos, les établissements français et portugais, dont l'origine remonte fort loin dans l'histoire, se trouvaient parfois situés côte à côte, et comme enclavés les uns dans les autres. Cette situation ne cessait de créer des difficultés entre les négociants et les autorités des deux nations.

La convention franco-portugaise eut pour but d'y mettre fin; elle reconnaissait les droits des Portugais sur la région où étaient groupés leurs comptoirs de Cacheo, Farim, Bissao, Geba, Boubah et Boulam, mais Zighinchor, sur la Casamance, devait être remis à la France. Le territoire portugais, dénommé Guinée portugaise, constituait dès lors une enclave au milieu des régions soumises à la France, ou relevant de sa suzeraineté. Il en résultait également la reconnaissance officielle, par S. M. le roi de Portugal, du protectorat établi par la France sur le territoire du Fouta-Djallon, à la suite des traités passés avec les almamys en 1881.

Vers la fin de 1887, le gouvernement portugais ayant émis le désir que le traité fût appliqué sans délai, les deux gouvernements se concertèrent pour l'envoi sur la côte d'Afrique d'une commission de délimitation.

En décembre 1887 le capitaine Brosselard, officier d'ordonnance du Ministre de la marine, fut désigné pour remplir les fonctions de commissaire du gouvernement français. Cet officier, qui avait été membre de la première expédition du lieutenant-colonel Flatters, et plus tard chargé de travaux importants dans le Sud Oranais, pendant l'insurrection de 1881 à 1883, avait également fait partie de la première expédition du lieutenant-colonel Desbordes dans le Soudan français en 1880-81 et avait été de nouveau envoyé dans le Haut-Fleuve en 1886, au moment de l'insurrection du marabout Mahmadou Lamine.

C'est la relation de son dernier voyage dans la Sénégambie et la Guinée portugaise que nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs.

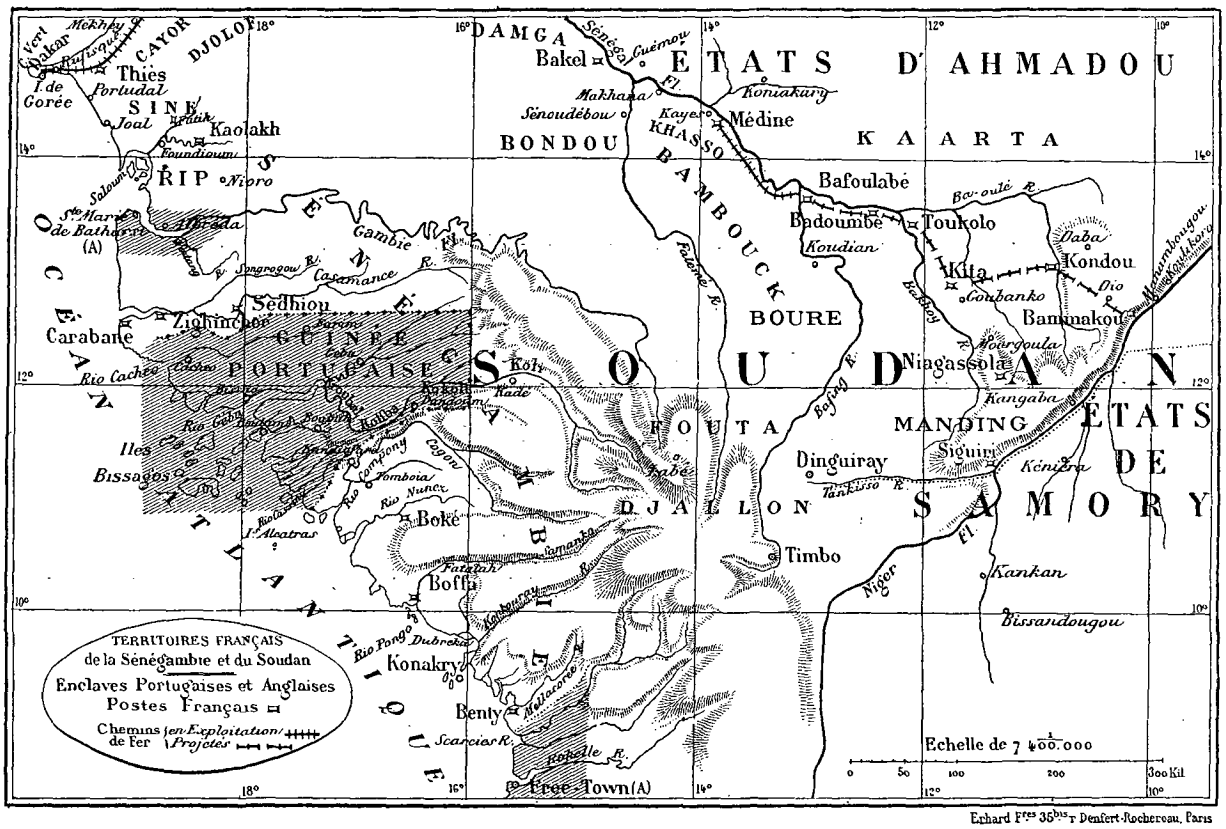
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

I

Envoi d'une commission de délimitation franco-portugaise sur la côte d'Afrique. — Composition de la commission française. — Organisation d'une expédition en Afrique.

Dans le courant de décembre 1887 j'organisai la mission qui m'était confiée. M. le lieutenant d'infanterie Clerc me fut adjoint, et M. Galibert, publiciste, qui jadis avait cherché fortune sur la côte d'Afrique, m'ayant offert ses services, je les acceptai.

Le paquebot *Orénoque* me transporta avec mes collaborateurs à Dakar, où nous débarquâmes le 13 janvier. Au Sénégal, le docteur Noury, médecin de la marine, fut désigné par le gouverneur pour être adjoint à la commission. De retour à Gorée, après un court voyage à Saint-Louis, je m'occupai de l'organisation minutieuse des convois. J'avais fait confectionner sur des modèles particuliers les tentes, lits et objets destinés aux officiers, ainsi que trente caisses de forme cubique, mesurant 40 centimètres sur chaque face. Dans chacune de ces caisses entrait une boîte en fer-blanc, de forme cylindrique, hermétiquement fermée par son couvercle. Ce cylindre métallique en contenait trois autres de même hauteur, mais larges de 10 centimètres; ils étaient destinés à contenir les provisions et objets qu'il était nécessaire de soustraire à la voracité des fourmis, ou de mettre à l'abri de l'eau. Cinq de ces caisses formaient un convoi; les six convois avaient le même contenu et



Carte d'ensemble de la Sénégambie avec l'enclave portugaise.

devaient constituer les ressources de première nécessité dans les ravitaillements futurs.

Ces caisses avec leur chargement pesaient 25 kilos; le volume du grand cylindre qu'elles contenaient était de 55 décimètres cubes. Grâce à ces proportions de poids et de volume, si, par suite d'un accident, une caisse tombait à l'eau, elle surnageait, conservant ou reprenant sa position normale, car les objets les plus lourds et, par suite, le centre de gravité se trouvaient au fond du cylindre.

Dès le début des opérations, la colonne devait être suivie de deux convois d'une composition identique; deux des quatre autres devaient remonter le cours du rio Géba, et deux autres également devaient être échelonnés sur le cours du rio Cachéo.

La commission était munie d'un canot en toile système Berton. Cette ingénieuse embarcation, adoptée dans la marine, se compose de deux moitiés qui, réunies et ouvertes, forment l'embarcation; chaque moitié est facilement transportable par deux hommes; un porteur suffit pour les avirons et les agrès.

II

Départ pour Boulam. — La commission portugaise. — Boulam. — Passé historique de Boulam. — Les Bissagos. — Comment Boulam est devenu le chef-lieu de la Guinée portugaise. — Création d'impôts et crise commerciale dans la colonie portugaise.

Le 26 janvier, l'aviso *Mésange* (commandant Hallez) quittait la rade de Dakar, ayant pris à bord la com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mission, son personnel indigène, ses convois et ses bagages.

Le personnel se composait de : huit tirailleurs commandés par le caporal Sidi, sept laptots enrôlés à Gorée et d'autres indigènes engagés à divers titres. Tous ces hommes étaient armés du fusil Gras.

L'aviso mouilla, le 27 au soir, dans l'archipel des Bissagos, en vue de l'île de Biscis, et, le 28, arriva en vue de Boulam, chef-lieu de la Guinée portugaise.

La canonnière *Guadiana*, mise à la disposition du commissaire portugais, était depuis huit jours en rade de Boulam, où la commission portugaise était déjà réunie. Elle se composait de : M. Costa Oliveira, premier lieutenant de la marine royale, commissaire du gouvernement portugais; M. de Cabral, ex-secrétaire général de la Guinée; M. Bacelau, capitaine de cavalerie, spécialiste topographe. Un séjour forcé de quelques jours nous permit de visiter Boulam et les environs.

Le capitaine H. Brosselard. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le chef-lieu de la Guinée portugaise est situé dans une île du même nom, dont l'étendue est de 8 milles de l'est à l'ouest sur 3 à 4 milles du nord au sud. La circonférence de l'île Boulama est de 8 à 9 lieues marines. Comme toutes celles de l'archipel des Bissagos, dont elle fait partie, elle a une riche végétation, et possède dans ses bois des essences utiles et recherchées.

Il n'y a qu'un port à l'île de Boulam, celui de Beaver, à l'est de l'île, dans la baie du même nom. Le débarquement s'y fait sans danger; toutefois la plage ne comporte aucun wharf ou appontement. Pour descendre à terre, les Européens sont obligés de débarquer à dos d'homme. Quant aux marchandises chargées sur les navires d'un certain tonnage, il faut les transborder sur de petites embarcations qui viennent s'échouer à marée haute, et le débarquement peut alors s'effectuer à marée basse.

Au-dessus du port, la ville s'étage en amphithéâtre, sur une pente douce qui descend d'un vaste plateau, jusqu'aux abords de la grève. Le quartier européen est construit en pierre; la plupart des maisons ont deux étages et sont recouvertes en tuiles.

Le port, à marée haute, se trouve à 10 mètres du grand établissement de la maison Maurel et Prom; mais, à marée basse, plus de 200 mètres séparent l'eau des quais, 200 mètres de vases, durcies à force d'être piétinées, et semées, aux débarquements, de briques et débris, auxquels s'ajoutent les épaves des bateaux condamnés.

A droite et à gauche de la petite ville, des marigots voilés par les palétuviers rendent le climat peu salubre.

Le quartier indigène est construit dans la partie nord; les maisons sont généralement bâties en pisé et n'ont qu'un étage. Elles sont recouvertes en paille, et, pendant la saison sèche, la paille est enlevée par ordre de la police : on évite ainsi les incendies.

Le gouverneur est installé dans une habitation qui se signale par son aspect coquet et sa bonne tenue.

Une chapelle pittoresque, noyée dans un berceau de feuillage, s'élève sur le plateau en haut de la ville; elle est voisine d'un hôpital de construction légère, surélevé sur des piliers. Sur ce même plateau on a construit récemment des casernes. Elles se composent de six constructions, qui entourent un espace de 156 mètres sur 100.

La population de l'île est évaluée à 3 730 habitants; elle se compose d'Européens, de métis et de noirs indigènes; les Européens sont au nombre de 150 environ, les métis, un millier d'individus; des noirs de toute origine composent le reste de la population.

La garnison de la Guinée portugaise est de 400 hommes. A Boulam il y a la moitié de cette troupe, composée en grande partie d'indigènes d'Angola, et fortement encadrée d'Européens.

Les Portugais n'ont pris possession de Boulam qu'en 1870; ils ont compris dans la même municipalité (Comelho) les deux îles de Boulama et de Gallinhas (des Poules), qui ne sont séparées que par un canal large de 3 milles. Dans les eaux des deux îles, les tortues sont abondantes, et la pêche en est très lucrative.

Le district de Boulama passe pour insalubre de juin à décembre; la cause en peut être attribuée aux pluies, qui commencent vers la fin de mai, durent jusqu'à la fin de septembre, et augmentent l'humidité des soirées, fort nuisible à la santé des individus récemment débarqués; une maladie, nommée dans le pays *carneirada*, y fait de nombreux ravages; toutefois les per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sonnes qui résistent aux premières atteintes de ce mal conservent généralement une bonne santé.

Les indigènes qui habitent les îles voisines de Boulam portent, comme l'archipel, le nom de Bissagos. Ce sont des noirs rudes, sauvages, entreprenants, et des navigateurs intrépides. Aussi les voit-on, nus dans leurs pirogues, affronter souvent la mer par les plus mauvais temps. A l'époque de la traite des nègres ils redoublaient d'audace dans les excursions qu'ils dirigeaient sur le continent, et, transformés en écumeurs de la côte, enlevaient par surprise les habitants, pour les venir vendre aux négriers.

Au siècle dernier, ils vendaient de trois à quatre cents captifs par an ; leur folle passion pour l'eau-de-vie les poussait même à se vendre les uns les autres. Toutefois les négriers faisaient peu de cas des esclaves bissagos transportés en Amérique ; on ne pouvait les faire travailler qu'à force de coups ; ils cherchaient toujours à fuir, et finissaient par se pendre.

Les îles de l'archipel se présentent toutes sous un aspect des plus riants : le rivage est couvert de sable fin, les arbres viennent baigner jusque dans la mer ; les palmiers et les orangers y forment d'épaisses forêts. La végétation est toujours verte. Les bananiers, les orangers, ont des fruits délicieux, et ne cessent jamais de produire. Mais si ces îles sont enchanteresses, leur accès est des plus dangereux pour le navigateur ; les rivages sont en effet bordés d'immenses bancs de vase molle, mêlée de sable, que les courants déplacent souvent, et qui imposent au marin une grande prudence. La navigation dans les passes n'est pas seule dangereuse ; elle l'est également dans le voisinage de l'archipel, où les courants sont nombreux et puissants ; sous leur action, le bateau est facilement dévié de la route qu'il veut suivre ; et, même pendant le jour, il n'est pas rare qu'il ne puisse se soustraire au danger qu'il a cependant reconnu.

Dès qu'un navire s'est échoué, une nuée de pirogues arrivent de tous les points de l'horizon, et le pont est bientôt pris d'assaut par les Bissagos. Toutefois les indigènes ne semblent pas, en pareil cas, du moins aujourd'hui, se livrer à des actes de cruauté sur les naufragés. En 1852 l'équipage de la goélette du commerce *Lancier* fut même rapatrié à Bissao.

Les Bissagos sont les grands approvisionneurs d'oranges de Boulam. A tout instant leurs énormes pirogues, ornées à l'avant d'une tête de bœuf et chargées parfois à couler, abordent sur la plage de Boulam, où le poste portugais ne laisse descendre que ceux qui ne portent pas d'armes.

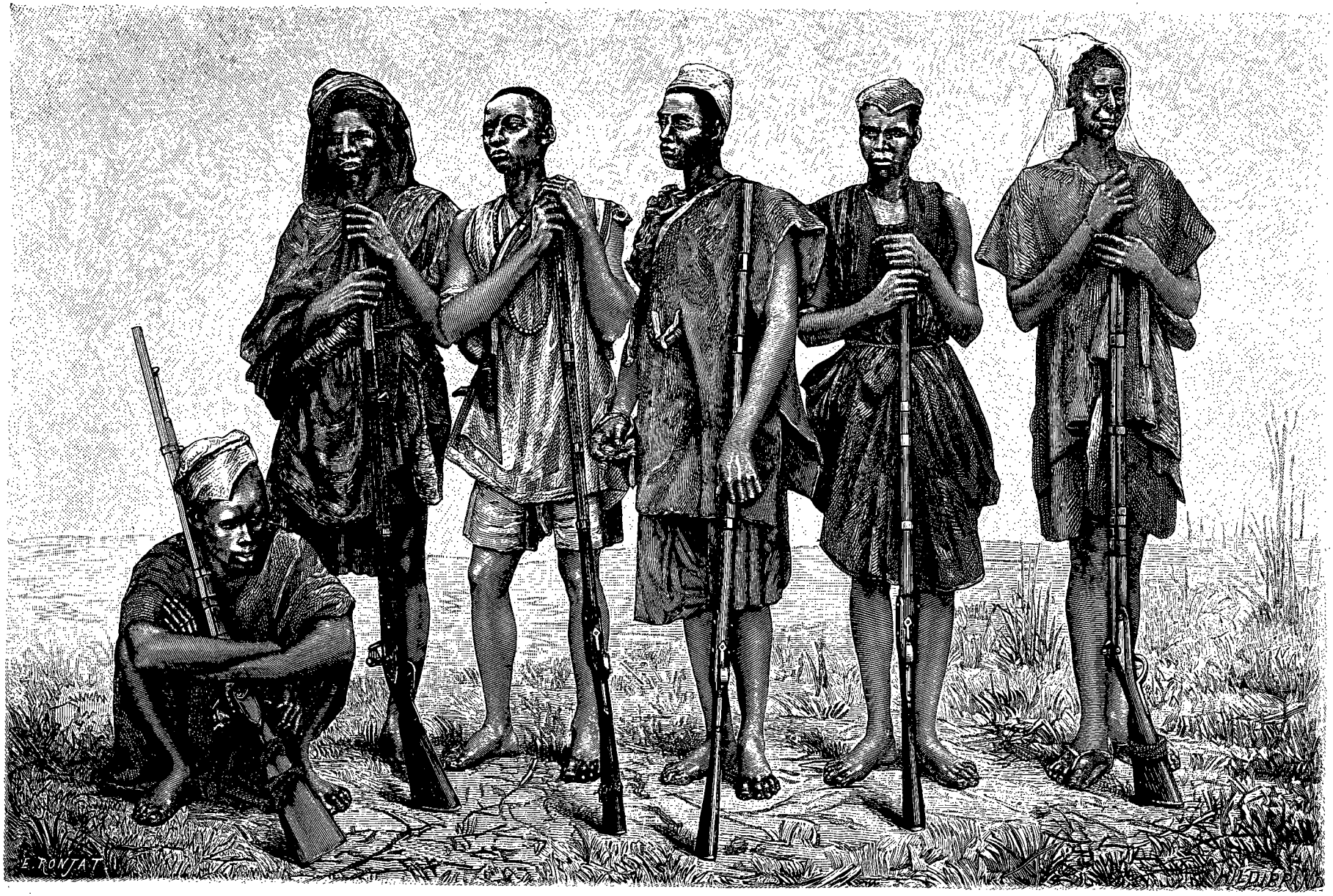
Grâce à une sentence arbitrale du président des États-Unis, les Anglais durent remettre Boulam aux Portugais en 1870. Les possessions portugaises de la côte étaient alors dépendantes de l'administration du Cap-Vert. On y envoyait un gouverneur particulier qui recevait directement des ordres du gouverneur général de cette colonie, et disposait de quelques subordonnés et d'une centaine de soldats, la plupart indigènes du Cap-Vert. Les Portugais occupaient alors en Guinée : Zighinchor, dans la Casamance ; Cacheo et Farim, dans le Rio Cacheo ; Bissao et Geba, dans le Rio Geba. En 1870, ils résolurent de grouper ces établissements en colonie autonome. Il fallait choisir le chef-lieu de cette nouvelle possession. La ville de Bissao, par sa situation, son commerce et sa création de vieille date, semblait toute désignée. Mais, séduits par l'aspect de l'île de Boulam, par son climat réputé plus sain, et confiants peut-être dans cette vieille erreur qui consistait à croire l'île de Boulam située au débouché d'un grand fleuve de l'intérieur, les Portugais décidèrent d'y établir le chef-lieu de la colonie.

En quelques années, deux millions furent dépensés pour la création de casernes, hôpitaux, établissements publics divers et pour l'achat d'une canonnière à vapeur. Mais en même temps, pour créer des ressources, on établissait des droits de douane, des impôts municipaux, des licences, des impôts fonciers et enfin un ruineux impôt sur la terre, dit *impôt prédial rural*, qui arrêta net les tentatives agricoles qui se poursuivaient de différents côtés, grâce à l'initiative des grandes maisons de commerce. La crise agricole fut donc complète ; malheureusement elle fut bientôt suivie de la crise commerciale, qui atteint surtout nos nationaux, car six grandes maisons françaises se partagent presque tout le commerce de la Guinée portugaise. Ce sont : Blanchard et Cie ; J.-B. Pastré et Cie ; Maurel et Prom ; Thiraiziot, Meinet ; Oeshner de Conning.

Ces maisons étaient seules à avoir le monopole de l'exportation, et les maisons portugaises n'étaient que les auxiliaires des maisons françaises. L'importation, sauf le tabac, qui venait d'Amérique, était essentiellement européenne. Aujourd'hui l'importation est en diminution, et l'exportation ne se dirige plus exclusivement sur Marseille depuis qu'une ligne de vapeurs portugais, exploitée par une compagnie anglo-portugaise, dessert la Guinée. Grâce également à ce service régulier, les commerçants portugais peuvent s'alimenter directement à la métropole. Il semble donc, à première vue, qu'il leur est devenu facile de faire concurrence au commerce français, car ils sont protégés par les droits douaniers et municipaux. Il n'en est rien cependant ; ces commerçants n'ont pas un crédit suffisant pour acheter les marchandises de traite, qui ne se livrent qu'en grandes quantités et se payent à courte échéance : aussi continuent-ils à faire leur négoce avec les maisons françaises, dont les marchandises sont imposées et trouvent difficilement acheteur.

Malgré les ressources de toute nature que possède la Guinée portugaise, le système des impôts introduits par l'administration actuelle ruine le pays. Nous constatons avec peine que les Portugais ne paraissent pas songer à vouloir remédier à cette fâcheuse situation. Ils viennent en effet de créer encore un nouveau droit de 12 francs par kilo sur les tabacs étrangers. Or les tabacs portugais n'existent pas ; c'est donc vouloir encourager la contrebande, ou arrêter toute transaction de tabac, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porteurs et guides (voy. p. 102). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ces régions, est la matière d'échange préférée par les indigènes et constitue en quelque sorte la monnaie divisionnaire du pays.

III

Impossibilité d'enrôler des porteurs à Boulam. — La commission française débarque dans le Rio Nunez. — Visite à Kassacoubouly. — Le poteau de justice. — Dinah et son cousin Tocba. — Tentative de meurtre réciproque. — Réception de Dinah et de Tocba à Samiah. — Le rio Nunez. — Quelques renseignements sur le rio Pongo, la Dubreka, Konakry et la Mellacorée.

Dès mon arrivée à Boulam je m'étais occupé du recrutement des porteurs. Je désirais engager vingt ou trente de ces indispensables auxiliaires, pour suivre les opérations pendant toute leur durée, pensant pouvoir compléter plus tard ce faible effectif, en engageant des porteurs auxiliaires sur le théâtre des opérations.

A Boulam je rencontrai une insurmontable difficulté pour me procurer des hommes. M. Oliveira avait, en effet, ramassé précédemment, sur la place, tout ce qui était disposé à marcher, et il disposait déjà d'une cinquantaine de porteurs, ce qui était bien loin de lui suffire. Il fallait donc songer à s'approvisionner ailleurs. Il fut décidé que la canonnière *Guadiana* transporterait à Bissao M. Galibert et M. de Cabral. Ces messieurs devaient tenter chacun, pour le compte de la commission qu'ils représentaient, l'enrôlement de porteurs.

La *Guadiana* partit le 1er février; le 3 elle revenait à Boulam avec MM. de Cabral et Galibert, qui n'avaient pas eu le moindre succès, malgré le concours dévoué des négociants et des autorités.

Je décidai aussitôt que la commission française se rendrait dans le Rio Nunez, où il y avait lieu de compter sur la possibilité d'enrôler ces auxiliaires, si difficiles à trouver dans la colonie portugaise.

Les approvisionnements, constitués en deux convois distincts, et destinés à remonter plus tard le Geba, furent embarqués pour Bissao, où M. Galibert les confia au représentant de la maison Blanchard. Puis, après entente avec le commissaire portugais, rendez-vous fut pris pour le 12 février à Kandiafara, que l'on supposait devoir être situé dans le voisinage de la ligne frontière qu'on se proposait de déterminer.

Sur ces entrefaites, l'aviso colonial *Dakar* vint mouiller devant Boulam, le 4 février, à deux heures du soir. La commission française prit immédiatement ses dispositions pour l'embarquement du personnel et des bagages. A six heures, le même jour, le *Dakar* quittait la rade de Boulam.

Le 5 février, la commission française entre dans le rio Nunez avec le *Dakar*. On stoppe devant la douane, établie à Victoria. Une plage sablonneuse s'étend devant cette escale, où quelques rochers ferrugineux qui émergent rendent à haute mer le débarquement facile.

Le douanier vient viser les papiers du bord, et, aussitôt après son départ, nous continuons notre route, évitons la carcasse d'un trois-mâts italien qui barre le chenal, et apercevons bientôt les deux factoreries de Bel-Air et de Samiah, auprès du village de Katégoumat. Ces établissements remontent à 1850, époque à laquelle un Français, M. Auguste Santon, créa en cet endroit la première exploitation agricole du Rio Nunez.

Le *Dakar* dépasse la factorerie de Bel-Air, passe près d'un grand vapeur de 2 500 tonneaux qui est au mouillage, et vient mouiller lui-même au-dessus de la factorerie de Samiah. Nous débarquons et nous nous rendons à cet établissement, propriété de la maison Blanchard de Marseille. Le représentant, M. Barral, nous fait un accueil des plus aimables. Il met à notre disposition tout son établissement, ou, pour mieux dire, son village fortifié, car les établissements de cette maison sont clôturés par un mur élevé et épais de pierres dures, qui enserre trois fontaines, un jardin, une vaste enceinte pour le troupeau, les poudrières, les magasins, la maison d'habitation, la plantation de café, etc.

Instruit de notre arrivée dans le Rio Nunez, le roi des Nalous vient nous rendre visite à Samiah.

Très sensible au témoignage d'amitié du roi, je me rends moi-même le lendemain, accompagné de mes officiers et de M. Barral, à Kassacoubouly, résidence royale du roi Dinah.

M. Coffinières de Nordeck a déjà présenté le roi aux lecteurs, qui me sauront gré de renouer leurs relations avec notre excellent allié et leur vieille connaissance [1].

Le palais royal constitue une résidence fort remarquable. Il est situé sur les bords du fleuve, enclavé dans un village qui ne comporte que cent cinquante cases et possède une population de six cents habitants environ. Comme nous arrivons à marée haute, nous débarquons sans difficulté. Le roi et ses familiers sont venus au-devant de nous. Dès qu'il nous aperçoit, Dinah fait quelques pas en avant du groupe qui l'accompagne, et nous tend la main. Il témoigne la satisfaction que lui cause notre visite, et, sur le désir qui lui est manifesté, il se dispose à nous introduire dans sa demeure. Dinah Sallifou sait faire les honneurs de son palais avec une aisance d'Européen. D'ailleurs il en affecte les usages. Chaussé de souliers vernis à bouts pointus, et vêtu d'un pantalon gris perle, il ne conserve du costume national que le boubou et le bonnet.

Nous traversons successivement trois rangées de palissades; nous passons sous des poternes bien défendues; nous suivons à droite et à gauche de longs murs qui entourent les cases des personnages importants de la suite de Dinah, et nous pénétrons enfin dans le réduit, où se trouvent cinq habitations appartenant au roi. Ce sont d'immenses cases; quatre d'entre elles affectent la forme de maisons européennes; les murs sont en pisé, et la couverture, en paille, est très épaisse. Une autre case, très vaste, affecte la forme circulaire; c'est le salon de réception; il est contigu à la chambre où le roi couche et à celle où il prend ses repas.

Lorsque nous arrivons, c'est dans cette case circu-

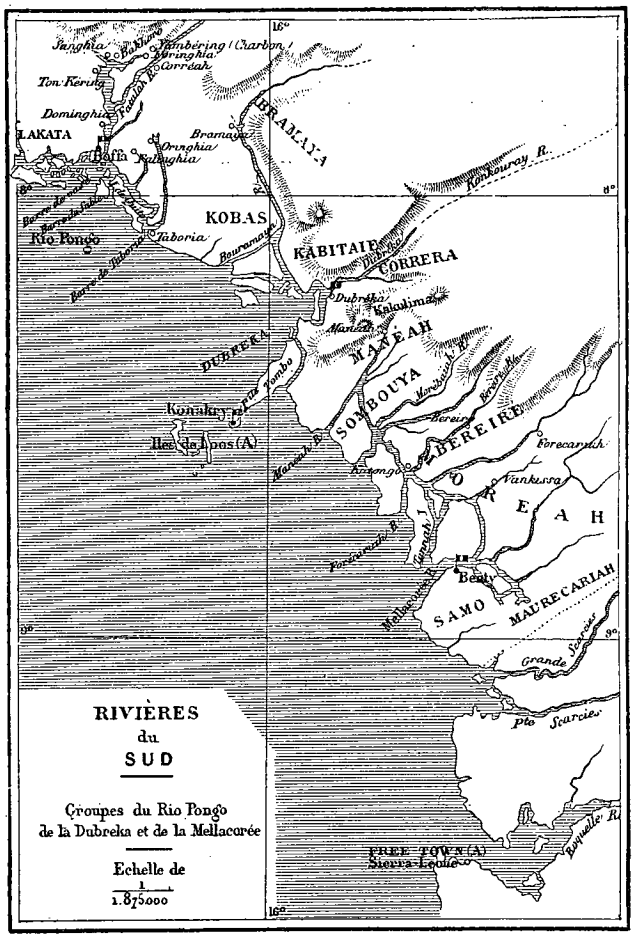
1. Voyez *le Tour du Monde*, 1886, 1er semestre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laire que le roi nous fait pénétrer. Nous nous reposons quelque temps sous la véranda, où sont disposés de bons fauteuils. Pendant ce temps les griots de la cour font rage sur leurs *ballafons*, et, dans leur improvisation naïve, ils chantent la gloire des hôtes de leur maître.

Après cet intermède qui, heureusement, ne se prolonge pas trop, nous passons, sur l'invitation du roi, dans la salle à manger. Nous y trouvons une table, des chaises, un certain confort européen, et une propreté admirable, de la bière et de la limonade pour rafraîchissements.

Nous reprenons ensuite la visite commencée. La chambre de Dinah, contiguë au salon de réception, est aménagée avec un confortable sérieux qui nous surprend. Grande dans ses dimensions, plafonnée, les murs recouverts de nattes, elle est meublée d'un large lit placé au milieu, surmonté d'une vaste moustiquaire. Çà et là, des sièges capitonnés; sur les murs, des gravures françaises et anglaises; des glaces à l'encadrement éblouissant et criard; une pendule genre coucou; ô miracle, elle marche! Sur une toilette, tout le nécessaire en porcelaine et cristal; enfin, tout à fait contre le lit, un coffre-fort contenant le trésor et les archives du royaume; c'est là qu'est conservé précieusement le traité passé au nom de la France avec l'oncle et le prédécesseur de Dinah.



Carte partielle des rivières du sud (voy. p. 102-107).

Une autre habitation est réservée à la demeure des femmes. Dinah les présente avec orgueil, bien qu'elles soient d'une beauté médiocre.

Dans la cour attenant à cette case, les esclaves pilent le mil. Inutile d'ajouter que ces esclaves sont des femmes, car en Afrique un noir se croirait déshonoré s'il était condamné à ce genre de travail.

La quatrième case contient les approvisionnements de riz et de mil, ainsi que l'emplacement réservé aux écuries. Dinah n'a qu'un cheval, animal d'ailleurs fort rare et presque inconnu sur la côte.

Enfin, la cinquième case comporte la chambre de justice et les prisons. En traversant la cour, le roi nous fait remarquer le puits où tout son personnel s'approvisionne d'eau; il nous montre ensuite la citerne, où il fait puiser sous ses yeux le breuvage qui lui est destiné. L'orifice en est hermétiquement fermé, et la clef du cadenas ne quitte jamais le cou de Dinah. Il ne faut pas en conclure que le roi est plus soupçonneux qu'un autre: mais, l'empoisonnement étant très fréquent chez les noirs, la plupart des chefs agissent comme notre hôte, et cette crainte perpétuelle de l'assassinat dans laquelle ils vivent les rend parfois odieusement cruels.

Dans son imagination barbare, Youra, le prédécesseur de Dinah, avait inventé des supplices qui inspiraient la terreur à tout son peuple. Un de ces supplices, que le roi pratiquait encore il y a peu de temps, consistait à faire attacher le patient au moment de la marée basse à un poteau planté à cet effet dans la rivière. Bientôt la mer montait; le malheureux voyait peu à peu l'eau s'élever le long de son corps et atteindre la bouche, qu'il s'efforçait de fermer; mais l'eau montait toujours, et dans un suprême effort, la victime, parvenant à se soulever un peu, retardait de quelques minutes le moment où l'eau envahissait les narines et amenait enfin une lente suffocation.

Dinah Sallifou avait succédé à son oncle Youra, conformément à la coutume qui régit les droits à la succession.

Le fils aîné d'un frère de Youra, un certain Tocba, cousin germain de Dinah, cherche à contrebalancer le prestige du roi et, par ses largesses, parvient à se créer des partisans, que l'on dit nombreux parmi les chefs nalous. L'influence morale de Tocba paraît plus forte que celle de son cousin, le royal Dinah, et ce dernier, sans l'appui que lui donne la France, serait très probablement depuis longtemps dépossédé ou chassé. Les deux cousins se détestent: aussi apprend-on, de temps à autre, quelque attentat sur la personne de l'un d'eux. En voici deux exemples tout récents:

Il y a quelques mois à peine, le pilote de la yole royale, gagné par Tocba, s'engagea à faire chavirer l'embarcation dont la direction lui était confiée, et à noyer le souverain lorsqu'il serait tombé à l'eau. La première partie du programme eut seule un plein suc-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

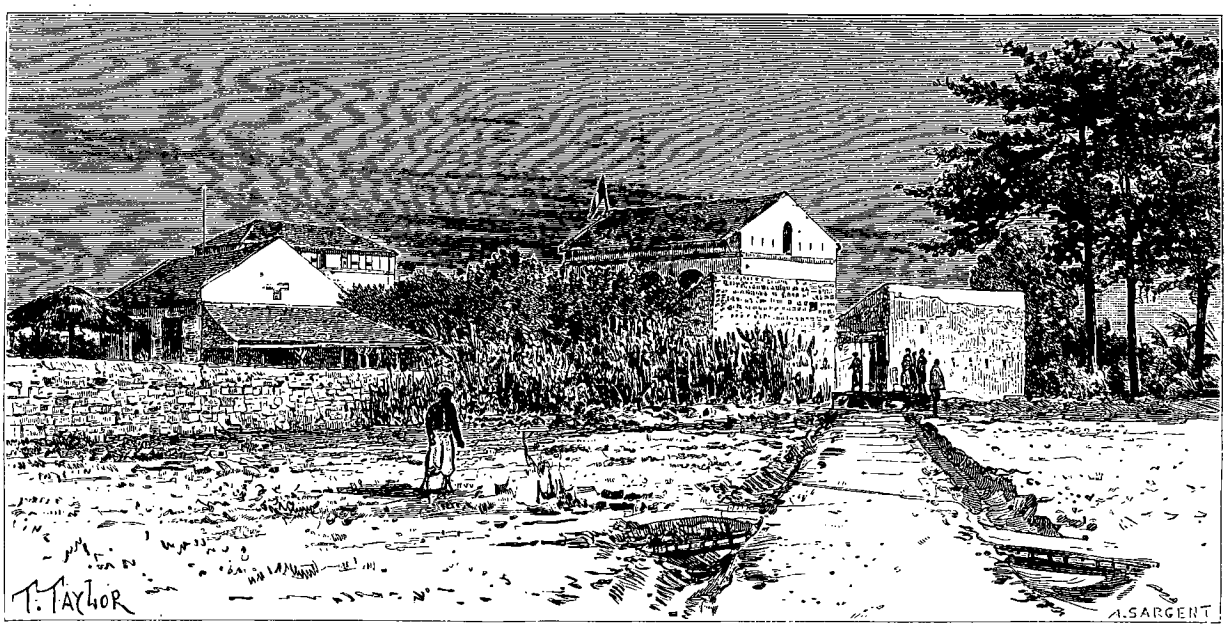
cès : mais le pilote paya de la tête sa maladresse dans l'accomplissement de la seconde. Dinah feignit d'ignorer le nom de l'ennemi qui avait armé la main du pilote, et, quelque temps après, à l'anniversaire d'une grande fête, Tocba fut invité à venir rehausser de sa présence l'éclat de la fête qui allait être célébrée. Sur l'emplacement où devait se donner le festin, un fauteuil fut spécialement installé pour le prince. Tout était prêt : Dinah, pris d'une affection soudaine pour son cousin, s'assurait par lui-même que rien ne manquait. Mais au dernier moment Tocba s'excusa. C'est qu'il avait appris que le roi avait fait creuser, sous ses yeux, par quelques-uns de ses esclaves les plus dévoués, un trou de 12 mètres, travail qui avait demandé plusieurs nuits, et c'était au-dessus de ce puits légèrement masqué par des branchages et recouvert de nattes et de tapis qu'était placé le fauteuil qui lui était destiné!

Curieux de mettre en tête à tête ces deux personnages, je les invitai tous deux à déjeuner le même jour à Samiah.

Le jour dit, vers dix heures, les chants bruyants des griots qui marquent la cadence aux rameurs révèlent l'approche de la yole royale.

La *catalaque*, construite à l'européenne, est mise en mouvement par huit rameurs vigoureux. Assis sur la cabine de l'arrière, le roi affecte un maintien correct et digne. Derrière lui les griots chantent la grandeur et la valeur de leur maître. Au mât de pavillon flottent les couleurs françaises.

La yole aborde, le roi descend, les tirailleurs de la mission font des feux de salve, puis se rangent en bataille sur le passage de Dinah. Celui-ci a revêtu son costume d'apparat, sorte d'étole en velours rouge recouverte de broderies d'or. Il s'avance ; son pas est mesuré ;



Poste de Boké (voy. p. 106). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

il a la gravité qui convient à un grand roi dont l'importance est confirmée par cette réception solennelle.

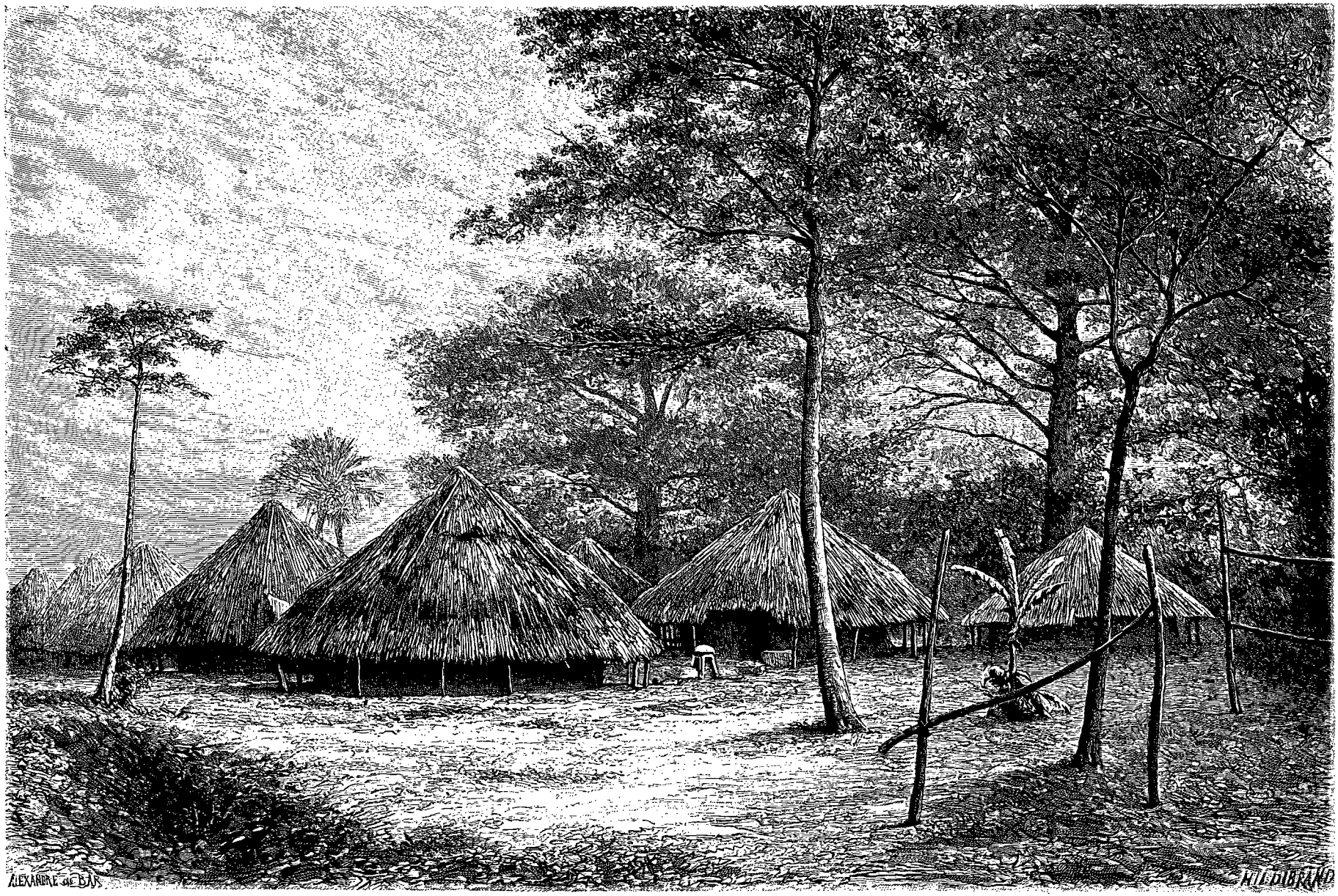
Tocba arrive à son tour ; son cousin le présente et expose les liens de parenté qui existent entre eux.

On entre dans la salle à manger de la factorerie ; chacun prend place autour de la table. Dinah occupe la place d'honneur ; à sa droite est assis le lieutenant Clerc, avec lequel il converse en anglais. Le roi fait bonne figure, il a la tenue d'un Européen bien élevé, manie avec aisance son couteau et sa fourchette, et sait faire usage de tous les accessoires de la table. Tocba est plus hésitant. Avant de manger d'un mets, il observe ses voisins pour les imiter. La conversation roule particulièrement sur le séjour que Dinah vient de faire à Saint-Louis. Pour plaire au chef de mission, il rappelle avec une certaine habileté empreinte de courtoisie quelques faits flatteurs accomplis par le général Faidherbe alors qu'il était gouverneur du Sénégal ; il demande de ses nouvelles ; enfin il témoigne du plaisir qu'il aura de le voir, si, comme il en a le désir, il peut venir en 1889 visiter l'Exposition. Toutefois il m'insinue qu'il est préoccupé par la question financière, car il ne songe pas sans effroi aux énormes dépenses qu'occasionnera son voyage.

Pendant que ma petite colonne est immobilisée à Samiah par la nécessité de recruter des porteurs, j'ai le loisir de parcourir le rio Nunez et de recueillir des renseignements sur la situation présente et le passé de cette riche rivière.

Le rio Nunez, découvert en 1447 par le Portugais Nuno Tristan, ne fut longtemps qu'un repaire de négriers. Vers le milieu du siècle, des commerçants prirent la place des négriers, et en 1850 il y avait dans le Rio Nunez cinq factoreries françaises, trois anglaises, une américaine et une indigène, appartenant à Lamina de Caniope. Elles se partageaient un commerce de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village de Boké (voy. p. 106). — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre millions de francs. Comme aujourd'hui encore, il consistait, pour l'exportation, en café, cuir, or, ivoire, riz, arachides, indigo et cire. Aujourd'hui il y a en plus le caoutchouc : 300 tonnes environ de ce produit arrivent chaque année aux escales du Rio Nunez. Cette précieuse marchandise, qui peut valoir, suivant la qualité, jusqu'à 6 et 8 francs le kilogramme, représente, à elle seule, le chargement de 12 000 porteurs, dans son transport de l'intérieur du Fouta-Djallon aux escales.

Nous estimons qu'il arrive par an de 20 000 à 30 000 charges de marchandises au Rio Nunez. Un mot des négociants caractérise cette invasion commerciale. Quand la traite a été bonne, ils disent que « le Fouta est descendu ». Quand le Fouta n'est pas descendu, la traite n'a pas donné son rendement habituel.

Les droits de la France sur le Rio Nunez datent du premier traité de protectorat, signé le 28 novembre 1865 entre le gouverneur Pinet Laprade et Youra, roi des Nalous. Un second traité, du 1er décembre 1865, passé avec ce même Youra, reconnaît la cession en toute propriété de la région de Skeltonia à Victoria et des terrains de Bel-Air.

Le poste de Boké fut construit en 1876, à la suite d'un traité signé le 21 janvier de la même année. C'est de Boké qu'est parti René Caillié pour son grand voyage à travers la Sénégambie et le Sahara. Auprès du poste, un monument élevé par les soins du général Faidherbe rappelle la courageuse entreprise de notre compatriote. Le 20 janvier 1884, les Nalous cédèrent à la France le pays compris entre les marigots de Caniope et de Roppas.

Mathias Catty, roi du Rio Pongo. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Le rio Nunez fait partie du groupe des rivières françaises comprises entre la Guinée portugaise et Sierra Leone. Ces rivières sont les suivantes :

Rio Compony, rio Nunez, rivière Kappatchez, rivière Condéyéri, rivière Coudindi, rio Pongo, rivière Bouramaya, rio Dubreka, rivière Manéah, rivière Morébayah, rivière Béreiré, rivière Forécariah, rivière Tannah, rivière Mellacorée.

Chacun de ces cours d'eau ouvre une route vers le Fouta-Djallon ; quelques-uns d'une très grande importance pénètrent fort loin vers l'intérieur, et sont appelés à être utilisés comme voies navigables. Tels sont le rio Compony, la Dubreka ou Konkouray, qui descendent du centre du Fouta-Djallon et peuvent être remontés ou descendus par les pirogues et les petites embarcations sur des biefs d'une grande étendue.

Les territoires arrosés par toutes ces rivières et par les cours d'eau qui en sont tributaires font tous partie intégrante du domaine colonial de la France. Ils sont couverts de nombreux établissements de commerce et, depuis que les douanes sont établies sur quelques points, rapportent de gros revenus.

Quatre de ces rivières sont actuellement occupées effectivement : le rio Nunez, le rio Pongo, la Dubreka et la Mellacorée, et sont reliées avec Dakar par un service mensuel de correspondance, effectué par l'aviso colonial *Dakar*. Nous les avons visitées dans un précédent voyage, et, pour compléter les renseignements que le lecteur possède déjà sur le rio Nunez, nous ne croyons pas inutile de lui dire quelques mots des trois autres rivières.

En descendant du rio Nunez vers le sud, je fis escale dans le rio Pongo. Cette rivière ou plutôt ce delta est fréquenté par les plus grands navires, car c'est un centre commercial très important. De nombreux établissements, dirigés par une colonie européenne de plus de deux cents agents, sont construits dans les principaux centres de cette belle région.

Le service des cultes y est très largement représenté, par quatre missions protestantes et trois missions catholiques. Dans ces établissements, l'instruction est donnée en langues anglaise et française. Les enfants apprennent l'agriculture, l'art des constructions et toutes sortes de métiers. La mission de Boffa est actuellement la plus prospère.

Le roi Mathias Catty, auquel je rendis visite, est un noir intelligent, mais un peu trop anglais, ce qui semble expliquer sa politique hostile d'autrefois.

En quittant le rio Pongo, je m'étais rendu à la Dubreka, dont l'importance commerciale date de quelques années seulement. Elle est due à l'abandon des comp-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toirs de la Mellacorée exposés aux pillages des Timénès.

A la Dubreka, l'intérieur du pays est assez accidenté et des plus pittoresques; une chaîne de montagnes prenant naissance aux sources de la Mellacorée vient se terminer à l'embouchure de la rivière. Un de ses plus hauts sommets est le Kakulima, d'une altitude de 800 mètres, et autrefois un volcan. Aucun Européen n'en a fait l'ascension : les lois indigènes défendent aux blancs de gravir cette montagne. Avis au Club Alpin.

La région de la Dubreka a été définitivement annexée le 5 juin 1888, à la suite d'un brillant fait d'armes qui a pacifié le pays.

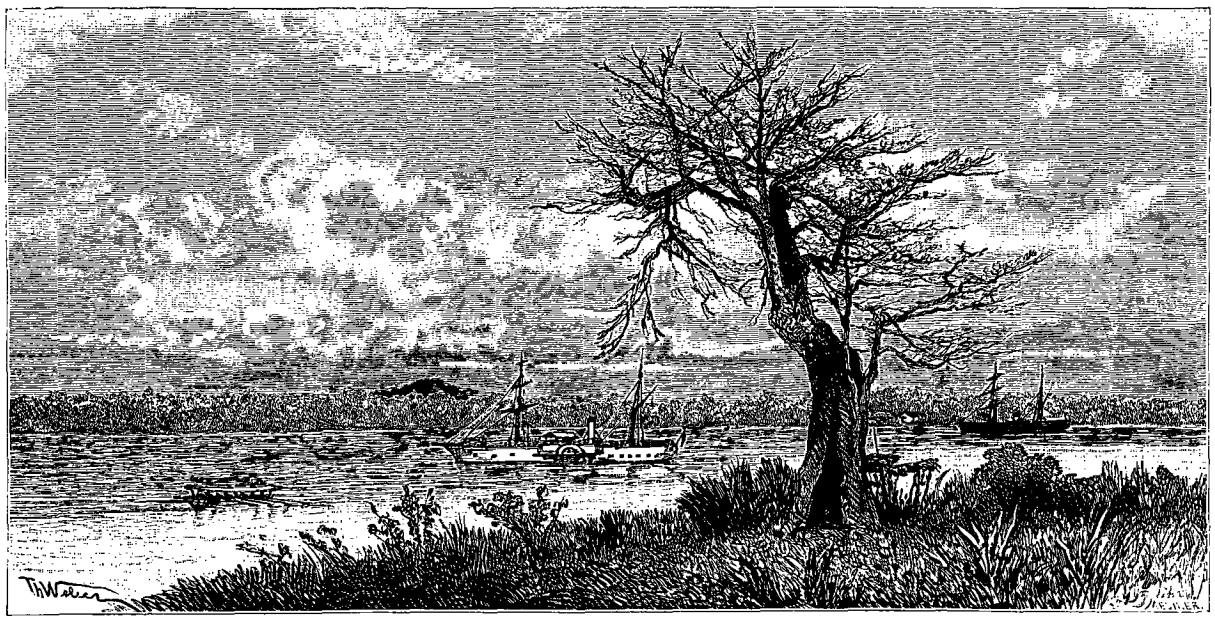
Comme au Rio Pongo, les indigènes appartiennent à la race sousou et présentent un assez curieux échantillon de la race noire. On en peut juger par un groupe de guerriers dont j'ai rapporté la photographie.

En quittant le mouillage de la Dubreka je longeai la presqu'île Tombo, hérissée de hauteurs abruptes et rocheuses, et m'arrêtai à Konakry. C'est une création toute récente de la Compagnie du Sénégal et de la côte occidentale d'Afrique.

Pour s'affranchir des droits anglais perçus aux îles de Loos, où était son établissement, cette compagnie mouilla un ponton entre ces îles et la presqu'île Tombo, et, peu après, construisit, en 1882, une grande factorerie à l'extrémité nord de la presqu'île, c'est-à-dire à Konakry.

Tous les navires de cette compagnie touchent à Konakry, qui est également visité par les lignes de paquebots de Liverpool à Bonny et par ceux de Hambourg au Gabon et au Congo (Compagnie Woermann de Hambourg).

Une navigation de quelques heures me conduisit de Konakry à Benty, poste et résidence de l'administrateur de la Mellacorée. Ce territoire limite nos possessions



Rio Pongo. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

des rivières du sud, et la frontière des Scarcies établit la démarcation avec le territoire anglais.

Un traité passé le 22 novembre 1865 avec l'almamy Malégny-Touré plaça la Mellacorée sous le protectorat de la France. Malgré notre occupation et la création d'un poste, les populations y sont dans un perpétuel état d'agitation, ce qui nuit considérablement au bien des transactions commerciales.

IV

Départ du Rio Nunez vers Kandiafara. — Roppas. — Un ruisseau merveilleux. — Termites et manians. — Prisonnier dévoré vivant. — Un serpent dangereux. — Arrivée à Kandiafara.

Pendant mon séjour dans le Rio Nunez je pus, après bien des efforts, recruter une trentaine de porteurs, et, ma petite colonne étant tout à fait organisée, le 10 février j'ordonnai le départ pour Kandiafara.

Je fis embarquer M. Galibert sur la catalaque de Dinah, avec les bagages et les éclopés, et l'invitai à se rendre dans le rio Compony par un marigot qui permettait, disait-on, de passer du rio Nunez dans ce fleuve. M. Galibert devait reconnaître ce passage ainsi que le cours du Compony, entre l'embouchure et Kandiafara.

Avec le personnel valide je pris le sentier qui conduisait à Kandiafara, et le 10 au soir nous couchions à Roppas, escale du rio Nunez et dernier village des Nalous sur la rive droite de ce fleuve.

Nous fûmes reçus dans la factorerie, qui fut autrefois une des premières du Rio Nunez et dépend aujourd'hui de la maison Blanchard. En l'absence du traitant, l'hospitalité nous fut offerte par sa femme, une mulâtresse d'un certain âge, qui, en un instant, avec le concours de ses nombreuses négresses, organisa sa maison pour nous recevoir.

La factorerie est déchue de son ancienne splendeur.

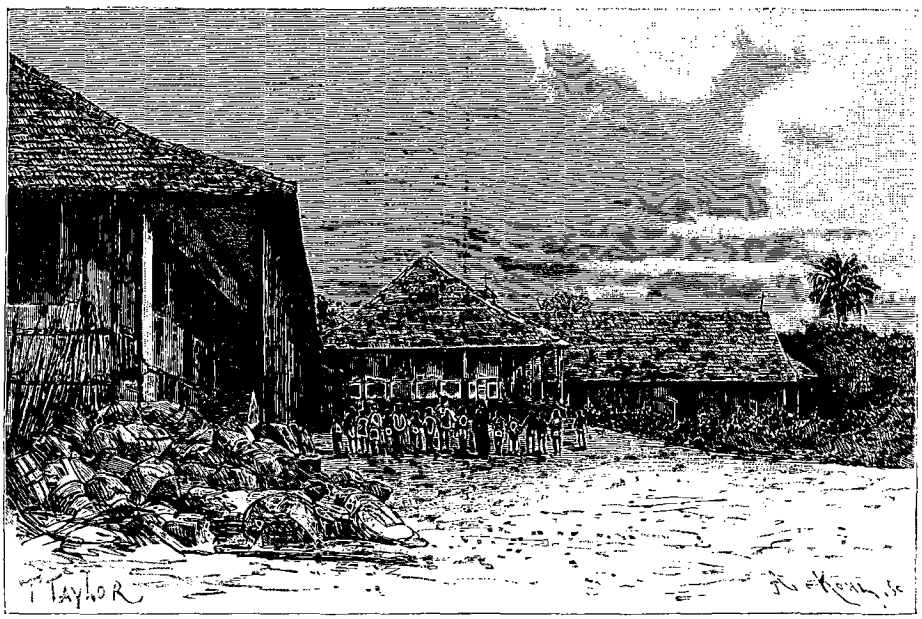
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les édifices tombent en ruine, les toits sont effondrés, les dalles de marbre ont été arrachées par les indigènes; il ne reste plus que les vestiges d'une ancienne prospérité.

Le 11 février, la colonne quitte Roppas à cinq heures cinquante du matin: elle se compose de 3 officiers, 9 tirailleurs, 5 laptots, 5 domestiques, 17 porteurs.

Elle traverse le village de Patea, puis celui de Caméiompo, enfin un troisième, du nom de Yacoubéia. Les habitants de ces villages sont de paisibles cultivateurs. La région qu'ils habitent produisait autrefois beaucoup d'arachides, et l'importance de la factorerie de Roppas était due en partie à l'abondance de ce produit. Aujourd'hui la culture de l'arachide semble remplacée, d'une façon générale, par celle du mil, du sorgho et du riz. Quelques plantations de caféier sont à signaler; tout le plateau semble d'ailleurs propice à ce genre de culture.

A huit heures quarante, après avoir franchi une sorte de croupe à travers des fourrés impénétrables, nous débouchons tout d'un coup dans un ravin profond de 50 mètres, et nous nous trouvons en présence d'une végétation tropicale d'une beauté séduisante et d'une vigueur exubérante. Un épais toit de verdure, formé par de gigantesques palmiers, laisse à peine filtrer quelques rayons de soleil, qui viennent animer les tons du feuillage. Des fleurs les plus variées répandent d'enivrants parfums. La colonne défile lentement dans une sorte de sentier étroit et tortueux qui a été ménagé au milieu de ce site enchanteur. Dans ce ravin coule un ruisseau limpide, dont l'eau est aussi fraîche qu'elle est pure : ses bords sont couverts d'un épais tapis d'élégantes fougères, si pressées qu'elles semblent un tapis de mousse. Une tiède et molle humidité ne cesse d'y régner; il est impénétrable au souffle de la brise. Des oi-



Mission catholique à Boffa (voy. p. 106). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

seaux au plumage multicolore animent de leurs chants cette splendide solitude, et des nuées de papillons aux ailes miroitantes la sillonnent en tous sens. Tandis que nous admirions cette puissante et merveilleuse manifestation de la nature, des bruissements caractéristiques se firent entendre autour de nous : ce séjour enchanteur était peuplé d'une multitude de serpents.

Tout à coup le sentier, déjà si étroit, se rétrécit encore; puis, à un détour, apparaît une forte palissade dans laquelle est ménagée une ouverture en forme de porte. Il faut courber la tête pour passer, et l'on entre dans le village de Yaugaïa. Là le spectacle change : nous sommes au milieu d'un village de Landoumans. Des arbres de haute futaie recouvrent les cases, généralement assez misérables; assis à leur ombre, des hommes et des femmes confectionnent d'élégants paniers destinés à servir de ruches pour les abeilles. Les filles et les femmes sont à peu près nues. Le village est entouré de toutes parts d'une forte palissade; du côté du ravin il est inabordable; du côté du plateau la palissade est renforcée par d'épaisses plantations de bananiers.

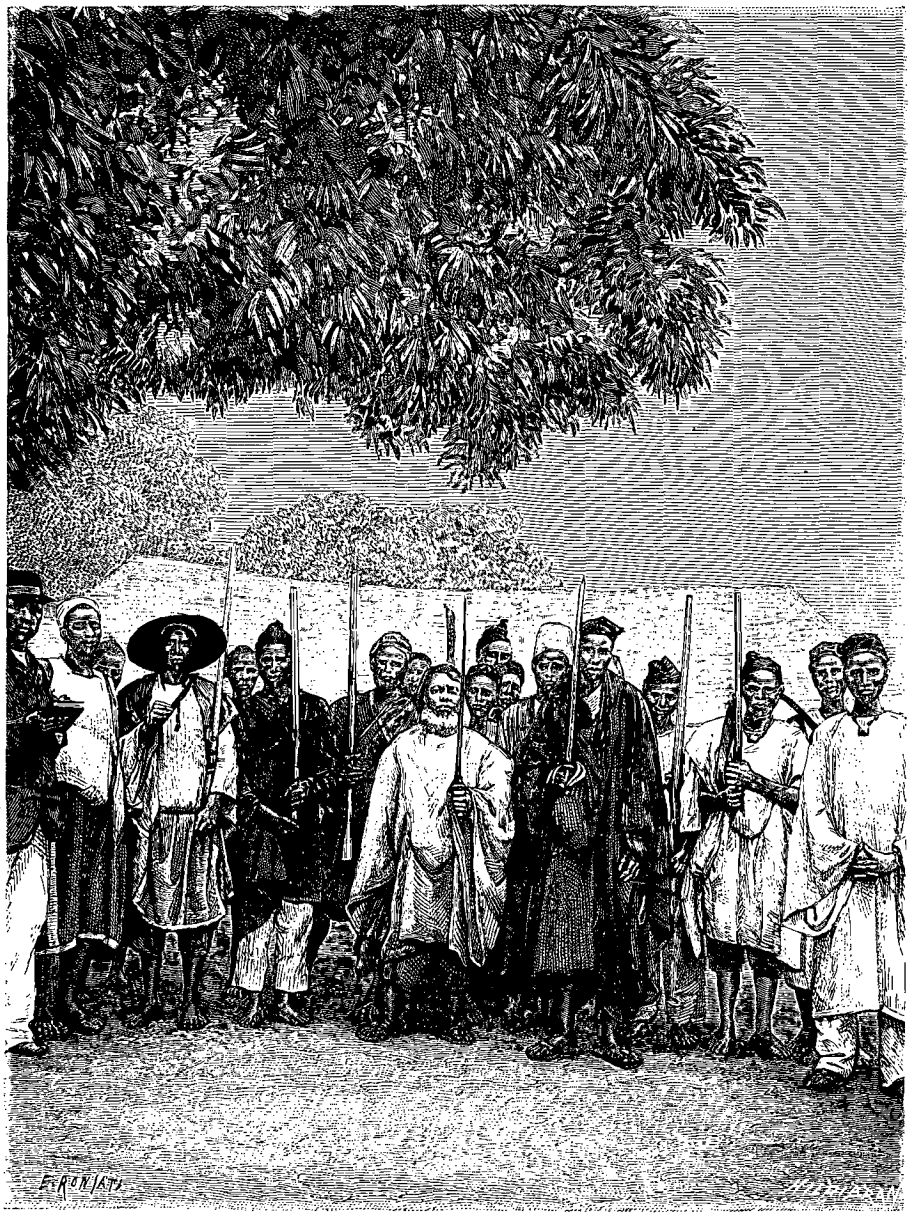
Après une halte de quelques heures dans la forêt, la colonne repart à deux heures trente. Le sentier pénètre tout d'un coup dans l'épais fourré qui borde le ruisseau de Keimeia, et débouche dans le village de Toumané-Badé. Ce village, comme le précédent, est à l'abri d'un coup de main, grâce à l'épaisse végétation qui l'entoure. Quelques palissades et des fourrés de bananiers complètent les défenses. Ces bananiers sont si serrés qu'il est impossible de passer entre les pieds, qui atteignent des dimensions énormes.

Le 12 février, la colonne se met en marche à six heures du matin; la forêt au milieu de laquelle on a couché disparaît bientôt et fait place à une immense prairie où de grandes antilopes, surprises par l'avant-garde, n'ont pas le temps d'éviter les coups de fusil qui leur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont adressés. Des outardes, des pintades, des oiseaux-trompettes et autres échassiers sont les hôtes habituels de ce sol vert et quelque peu marécageux. A notre approche, encore engourdis par le froid humide du matin, ils semblent se lever avec regret. La prairie est traversée par le Bouroumda, qui sort d'une étroite gorge ouverte entre deux collines, et disparaît plus loin à travers une forêt épaisse et impénétrable qui s'étend de toutes parts autour de la prairie. Une halte est faite sous un bosquet d'arbres magnifiques, à l'ombre desquels sort une source d'eau délicieuse; malheureusement les abeilles nous disputent ce séjour de repos, qu'il faut leur céder.

La colonne est surprise par la nuit avant son arrivée au campement. On s'installe à la lueur d'un immense



Guerriers de la Dubreka (voy. p. 107). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie

bûcher formé d'arbres entiers que l'on a amassés au pied d'un benténier.

Au milieu de la nuit nous sommes brusquement réveillés par des cris qui s'élèvent de toutes parts dans le camp. En un instant tout le personnel est sur pied, et nous nous apercevons, à la lueur des feux qui se rallument, que le campement est envahi par des légions de termites. Tous les objets placés sur le sol disparaissent déjà sous l'entassement de la terre amoncelée par ces minuscules travailleurs : nos effets sont dévorés, les moustiquaires elles-mêmes qui nous recouvrent sont percées de toutes parts et ne présentent plus que des lambeaux. L'œuvre des termites est extraordinaire; toutefois ces névroptères ne s'attaquent guère aux êtres vivants, tandis que leurs congénères, les fourmis noires (manians), sont d'une férocité extrême.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous avons assisté, pendant une nuit, à Samiah, à une prise d'assaut de la factorerie par une invasion de ces animaux. Une file longue et épaisse s'allongeait le long des murs et se perdait dans le jardin; la tête de colonne envahissait la galerie du premier étage. Il fallut, toute la nuit, faire chauffer de l'eau, que l'on jetait sur ces envahisseurs d'un nouveau genre. Malheur au magasin où parviennent ces voraces! En une nuit tout ce qui est comestible disparaît.

Un animal, fût-ce un cheval, un bœuf ou même un homme, attaqué par les fourmis noires, est un être perdu s'il est attaché. Il n'y a pas longtemps, la prison où un indigène était enfermé dans un poste fut envahie la nuit par ces féroces animaux : l'homme cria, hurla :

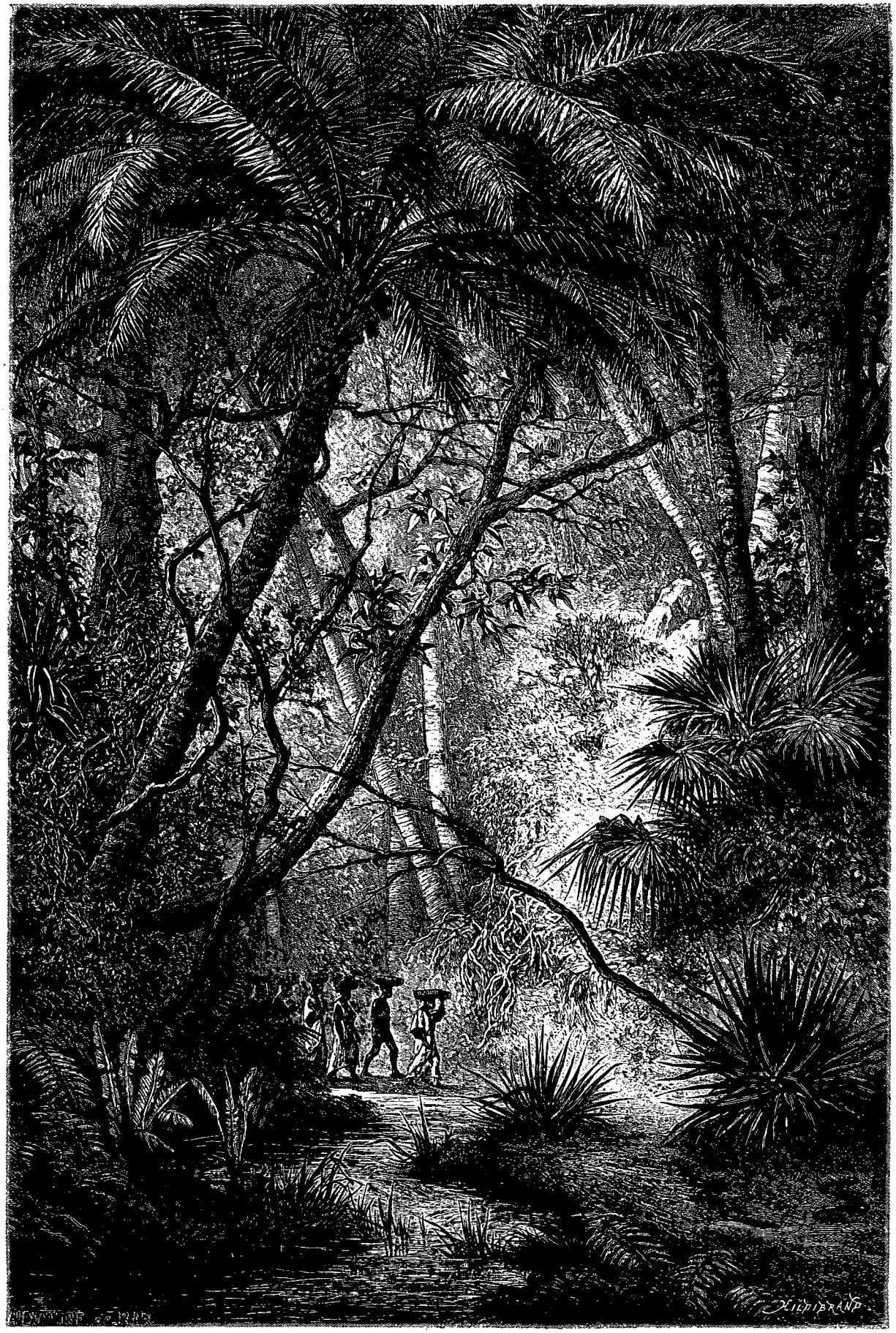
Poste de Benty (Mellacorée) [voy. p. 107]. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

on ne s'en inquiéta pas. Le lendemain, quand on vint lui apporter sa ration, on ne trouva qu'un squelette admirablement propre : l'homme avait été dévoré vivant par les manians.

Le 13 février nous traversons, sur les bords d'une rivière du nom de Tamalagba, le village de Kantagara. Nous gravissons une sorte de plateau qui sépare le Tamalagba de la rivière de Tomboïa. C'est là que s'élève le village du même nom, au milieu d'une forêt d'une vigueur extrême. Des arbres géants aux bases envahissantes se dressent de toutes parts ; des fleurs qui contiennent un subtil poison et répandent un parfum énervant couvrent les arbustes qui bordent le sentier.

Une pente douce permet de descendre du village, élevé d'une centaine de mètres au-dessus de la rivière de Tomboïa. En cette saison le gué est facilement pra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Près du ruisseau de Camoïn (voy. p. 112). — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ticable, la rivière est large de 70 mètres, l'eau coule sur le sable; elle est claire et de bonne qualité.

La colonne continue sa marche, et fait la grande halte auprès du village de Brandicara, habité, comme celui de Tomboïa, par des émigrés du Tenda.

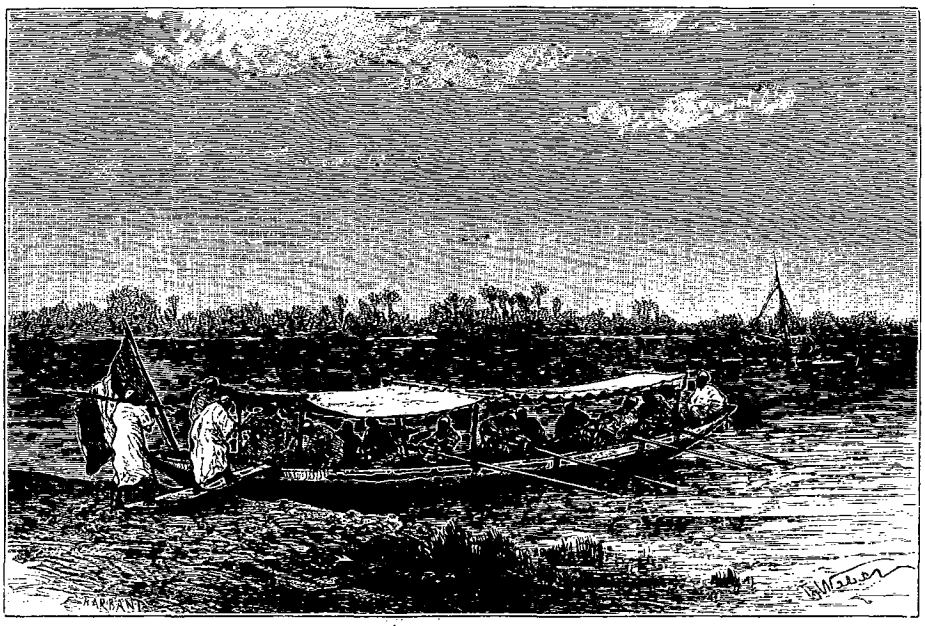
Au moment où le lieutenant Clerc arrivait avec l'avant-garde et reconnaissait l'emplacement pour le bivouac, un énorme serpent vert sortit des herbes humides qui bordaient un ruisseau, presque sous les pieds de cet officier, se dressa vers lui d'une façon menaçante; mais, en entendant les cris des noirs qui accouraient, il disparut dans les hautes herbes. Dans la région traversée par la mission, ce serpent est, paraît-il, très commun et fait de nombreuses victimes.

Le soir, le campement est installé près d'un ruisseau du nom de Katiapé. Il coule au fond d'un ravin profond dont les flancs sont à pic; des arbres immenses le recouvrent de leur feuillage.

Le 14 février, nous traversons le ruisseau de Camoïn.

Depuis le dernier campement le pays a changé d'aspect; les arbres atteignent des proportions gigantesques et poussent très serrés; des lianes, des ronces, s'entremêlent dans tous les sens, et une herbe haute de 2 m. 50 couvre partout le sol. C'est la forêt vierge dans toute sa puissance végétative. On sent qu'un cours d'eau considérable coule tout près; il est impossible de l'aller reconnaître, les fourrés sont impraticables; toutefois le bruit des hippopotames confirme sa proximité. La colonne avance lentement et avec peine, le sentier est parfois plongé dans une demi-obscurité, et l'on peut, chose rare dans ces pays, y marcher tête nue.

Le sol est tellement défoncé par les éléphants, qu'il



Catalaque de Dinah (voy. p. 104). — Dessin de Weber, d'après une photographie.

devient indispensable de marcher avec précaution pour ne pas tomber dans de véritables fondrières que masque l'épaisseur des herbes. Les palmiers deviennent de plus en plus nombreux; tout à coup, à un tournant du sentier, une trouée lumineuse apparaît dans la forêt, et découvre un admirable panorama qu'éclaire la vive lumière tropicale. En sortant de la pénombre de la forêt, les yeux sont éblouis de tant de clarté. Devant nous, une rivière large de 300 mètres roule un volume d'eau considérable. Sur la droite, à quelques centaines de mètres, un barrage de cailloux se montre à découvert, car la marée descend. Les eaux le franchissent en bouillonnant. Sur la rive opposée, on découvre le petit village de Kandiafara, construit en amphithéâtre sur les pentes d'une colline élevée, au milieu d'une végétation sauvage et exubérante. Sur la gauche, les pentes abruptes viennent plonger dans le Cogon.

Toutes les rives sont bordées d'un épais rideau de palmiers, et, dans la profondeur des bois, leurs têtes émergent çà et là au milieu de ce feuillage d'un vert éclatant.

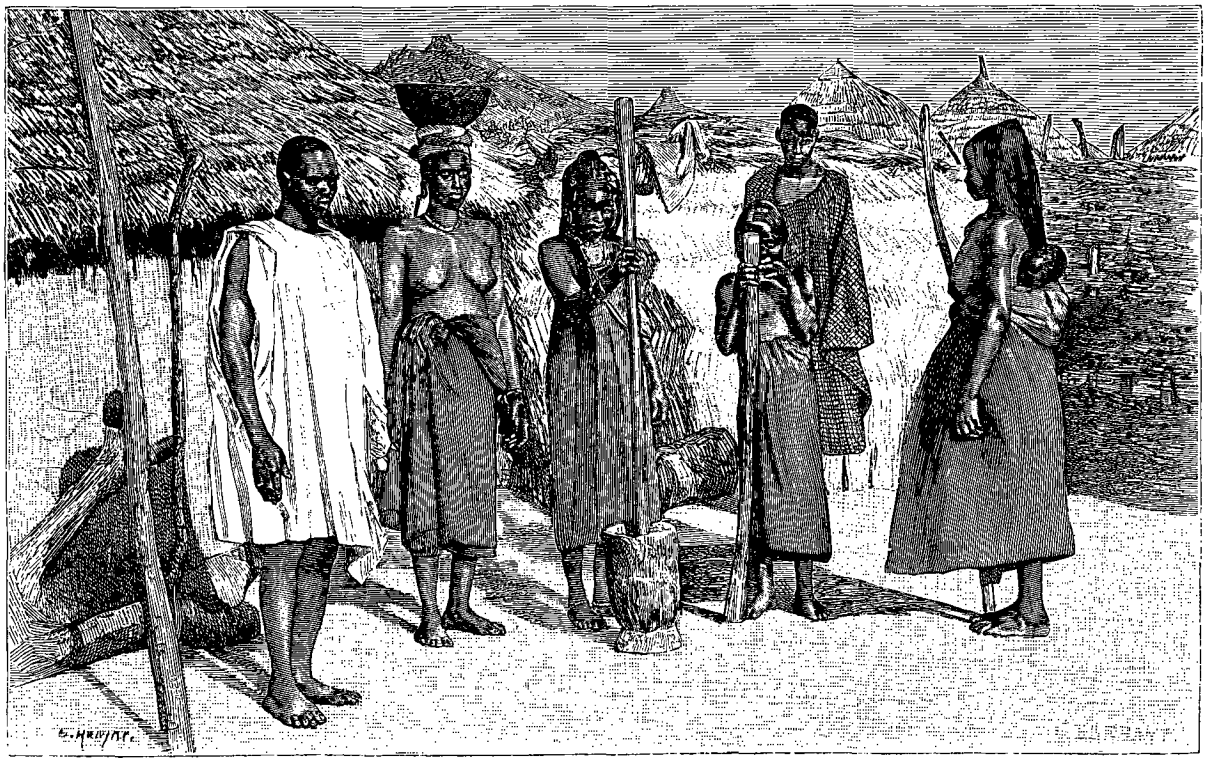
Les rochers qui canalisent le fleuve ont des ombres vivement repoussées; ils retiennent les racines d'innombrables plantes au feuillage varié, dont les rameaux retombent dans l'eau.

Ce fleuve majestueux qui s'étale devant nous est le rio Compony, appelé Cogon par les indigènes; le traité de 1886 en a consacré la possession à la France. Je fais déployer les couleurs nationales, et au nom de la France je prends possession du Cogon.

H. Brosselard.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur d'une habitation foulah-counda. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

VOYAGE DANS LA SÉNÉGAMBIE ET LA GUINÉE PORTUGAISE,

PAR LE CAPITAINE H. BROSSELARD [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

A Kandiafara. — Du rio Nunez au rio Compony par les marigots. — Entrevue avec le roi du Forćah. — Les Foulah-Coundas. — Importance commerciale du rio Compony et de Kandiafara. — Bacary-Lombi. — Où sont les Portugais? — Exploration du Cassini par le lieutenant Clerc. — Exploration de M. Galibert. — Tentative sur le Cogon. — Poursuivi par un hippopotame. — La chasse de cet amphibie par les indigènes. — Bacary-Lombi demande des flacons d'odeur. — Arrivée des Portugais. — Dispositions pour le départ.

M. Galibert était arrivé la veille au soir à Kandiafara : l'embarcation et la colonne avaient pu accomplir leur programme et atteindre en même temps la dernière escale du rio Compony.

Dans cette double reconnaissance exécutée par terre et par eau à travers la région comprise entre le rio Nunez et le Compony, nous venions de parcourir des régions absolument inconnues et laissées en blanc sur les cartes, de reconnaître le cours inférieur du Cogon, un des plus grands fleuves des rivières du sud, dont l'existence était contestée, niée même par les géographes, qui pensaient que le cours d'eau traversé par quelques voyageurs dans les hautes régions du Fouta-Djallon avait son embouchure dans l'estuaire du Cassini, reconnu en 1855 par le lieutenant de vaisseau Vallon, aujourd'hui amiral. Pour déterminer la frontière sud de la Guinée, il nous restait à visiter des régions qui ne nous étaient signalées que par quelques vagues renseignements, tous erronés, comme nous avons pu le reconnaître par la suite, et que nous savions désolées par une guerre atroce provoquée par l'envahissement des hordes foulahs.

Avant de commencer toute entreprise et de donner une direction aux opérations, il m'incombait donc une double mission que j'allais remplir à Kandiafara : m'assurer la bonne volonté des chefs du pays, et recueillir des renseignements généraux sur la géographie des régions voisines.

Dès mon arrivée, j'appris qu'une grande émotion régnait dans le pays. Le bruit s'était répandu qu'un chef français venait faire la guerre; les Foulahs du Fo-

1. Suite. — Voyez p. 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réah, qui maltraitent fort les Nalous, dont ils envahissent chaque jour le pays et détruisent les villages, ne se sentent pas très rassurés, parce qu'ils croient que la France vient en aide au roi des Nalous, son allié. Le village foulah de Simbéli, établi à quelques kilomètres de Kandiafara, est déjà abandonné par ses habitants, et le roi du Foréah, Mahmadou-Paté, a convoqué son armée.

La première journée est consacrée à l'installation; les officiers s'établissent dans une case de traitant abandonnée, et les hommes s'élèvent de confortables abris.

M. Galibert nous fait le récit de sa pénible navigation dans les marigots étroits et fangeux qui ouvrent des communications aux petites embarcations pour passer du rio Nunez dans le rio Compony.

Parti de Samiah avec la marée, le 10 février au soir, il avait descendu, avec le catalaque de Dinah et une autre légère embarcation, le cours du rio Nunez jusqu'à Victoria. Longeant ensuite la rive droite du Nunez, il s'était engagé dans un marigot qui met cette rivière en communication avec le marigot de Kassagoua. A 7 kilomètres de Boffa il quitta le marigot de Kassagoua et pénétra dans un marigot sinueux qui débouche en plein Compony, près du cap Sin. Il évita ainsi la barre, qui eût été dangereuse pour son embarcation. Le 12, il arriva à Bassiah, premier village de traitants situé sur la rive gauche du fleuve, remonta le Compony avec le flot, et arriva le 13 au soir à Kandiafara.

Un chef de Simbéli. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

Les marigots de Tankina et de Socotia établissent une autre communication entre le Nunez et le Compony, mais la navigation n'en est possible que pour les pirogues. Cette région des marigots est très dangereuse et très malsaine, même pour les habitants. Aussi ne s'y trouve-t-il que quelques Nalous, mélangés aux Bagas et aux Biaffades qui ont fui devant l'invasion foulah et cherchent dans ces régions un refuge assuré.

Le 14 au soir, je reçus un courrier du roi Mahmadou-Paté.

Ce roi du Foréah annonçait qu'il serait le lendemain à Simbéli, et demandait une entrevue au chef français. Le 15, je me rends au rendez-vous, accompagné d'un interprète, de cinq tirailleurs et d'un certain nombre de porteurs; je m'installe provisoirement dans le village, et fais dresser une tente hors de l'enceinte, sur un espace découvert.

Au bout de quelques heures le bruit lointain du tam-tam, accompagné de chants, de cris, de coups de fusil, annonce l'approche du roi et de son armée.

Mahmadou-Paté débouche bientôt de la forêt. Il est monté sur un cheval que tiennent en mains deux captifs, précédés eux-mêmes par les griots, qui frappent leurs tam-tam et chantent les louanges de leur maître. Derrière ce groupe vient une longue file de guerriers. Ils sont tous armés d'un fusil et d'un sabre, et vêtus d'un court boubou retenu à la taille par une ceinture, à laquelle pend une grande corne qui sert de poire à poudre. Beaucoup sont coiffés d'un chapeau à bords plats, tissé avec des pailles teintes de couleurs variées et criardes; ce costume pittoresque est complété par un nombre infini de gris-gris qui pendent au cou ou sont fixés sur les vêtements et sur les armes.

Mahmadou-Paté met pied à terre auprès de la tente destinée au palabre, et s'y assied en compagnie des principaux chefs qui l'accompagnent. Les guerriers, réunis par groupes de villages, s'assoient également sur le sol, dans un vaste rayon, autour de la tente.

La réunion ne pouvait avoir lieu dans le village de Simbéli: le roi ne pouvait, en effet, s'abriter sous une case; il est en guerre avec les Biaffades, et, tant qu'il ne sera pas de retour de sa campagne, les usages lui interdisent de s'offrir un abri dans un village.

Les dispositions étant prises pour me recevoir, je m'avance, précédé de mes tirailleurs, revêtus de leur meilleure tenue, et ayant l'arme sur l'épaule et la baïonnette au canon. Dès qu'ils m'aperçoivent, poussés par le même sentiment de curiosité, tous les guerriers se lèvent. Le roi vient au-devant de moi, et les complimens d'usage sont faits de part et d'autre. On s'assied; des serviteurs déposent les cadeaux qui sont offerts au roi. Celui-ci, en homme prudent, a d'ailleurs fait savoir précédemment, par un confident, qu'il fallait laisser à la garde du chef de Simbéli la meilleure partie des présents qui lui étaient destinés; il en prendrait plus tard possession, clandestinement, et, grâce à ce subterfuge, ne serait pas tenu de les partager avec les principaux de sa suite. Aussi les cadeaux qui sont déposés à la vue de tous, aux pieds du roi, sont-ils destinés à faire des largesses; en monarque généreux, il ne s'en attribuera qu'une très faible part et méritera ainsi l'admiration de ses sujets.

Un long palabre s'engage avec le roi des Foulah-Coundas. Je lui expose les raisons qui m'amènent dans le Foréah, et Mahmadou-Paté proteste de sa sympathie pour la France et pour tout ce qui est français.

Je demandai au roi de me vendre des chevaux, mais

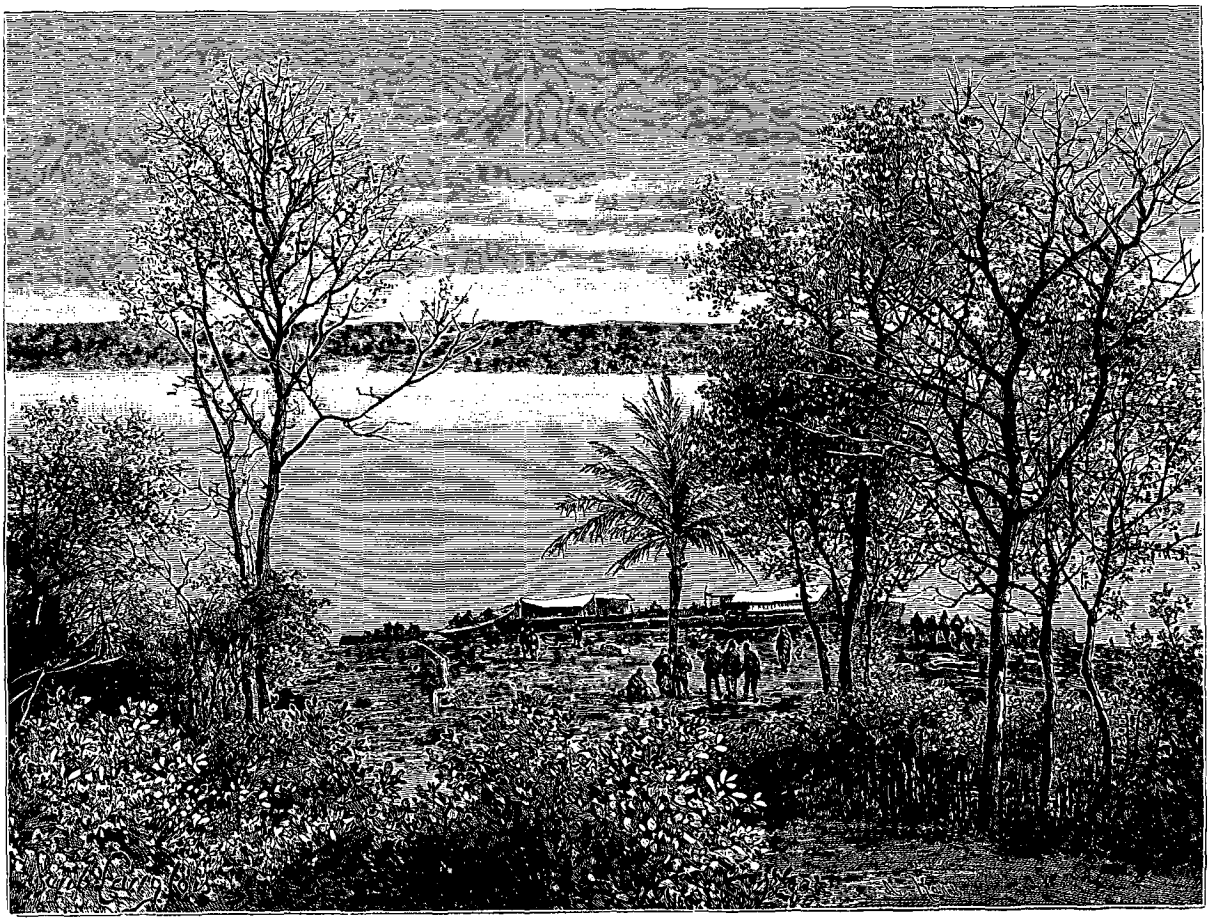
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il ne put satisfaire à ma demande, car il n'en avait plus que trois, en fort mauvais état, Mody-Yaya lui ayant récemment enlevé ceux qu'il possédait.

Avant de reprendre le chemin de Kandiafara, pour satisfaire à la requête de mon hôte je montre la puissance des fusils de mes tirailleurs. Ceux-ci exécutent des tirs sur des troncs d'arbres couchés à 300 mètres. Le résultat est satisfaisant. Ignorants de la précision et de la portée de nos armes, les Foulahs ne purent contenir leur surprise et leur admiration.

Les Foulah-Coundas du Foréah, dont je venais de voir l'armée à peu près au complet, 600 à 800 hommes réunis, sont d'anciens captifs des Foulahs. A la suite de conflits avec la race conquérante, ils ont su reprendre, sinon leur indépendance, tout au moins une certaine autonomie ; actuellement ils reconnaissent la suzeraineté du roi de Kadé, qui lui-même même est un des grands feudataires du Fouta-Djallon.

Les Foulah-Coundas, gens pauvres et guerriers, ne pouvant assurer leur indépendance qu'au prix de la conquête d'un territoire hors du Fouta-Djallon, se lancèrent, en 1852, sur le Foréah, qui était aux mains des Biaffades, et, sous la conduite de leur roi Bakary-Demba, les refoulèrent vers les marais de la côte et au delà du



Débarcadère à Kandiafara (voy. p. 116). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

rio Grande de Bolola ; puis, toujours en quête de territoires, ils bousculèrent les Nalous sur le Combidiah. Aussi aujourd'hui ont-ils pied sur le Cogon à Kandiafara, sur le Cassini dans le voisinage des sources, et sur le Combidiah. La capitale de leur roi est établie à Bolola, à quelques kilomètres du poste portugais de Boubah.

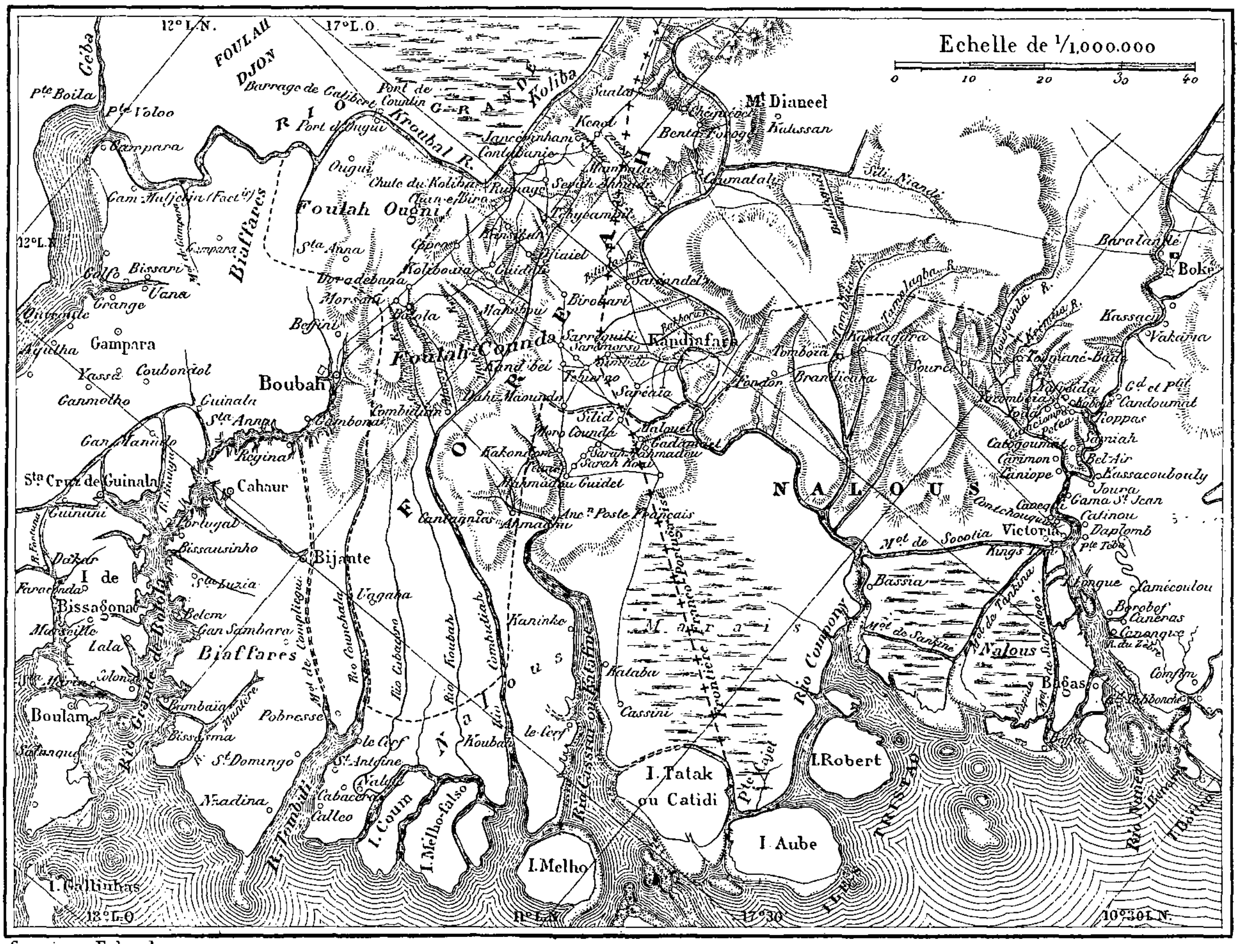
Grisé par ses succès, Bakary-Demba voulut se rendre indépendant du Fouta-Djallon, mais ses prétentions portèrent ombrage aux almamys, pour lesquels le Foréah ouvre une des meilleures routes de la côte : aussi Alpha-Ibrahim envoya-t-il une armée dans ce pays, et le roi ainsi que son frère Doura et tous leurs enfants furent assassinés de la main même de Mody-Yaya, roi de Kadé, qui était l'exécuteur de cette politique barbare. Ce prince se rendit ensuite à Boubah auprès des Portugais, et, sur la demande expresse de ces derniers, il nomma Mahmadou-Paté roi de Foréah.

Actuellement la place de Boubah assure le maintien du *statu quo* entre les Biaffades et les Foulahs, en mettant un arrêt à l'expansion de ces derniers dans le nord-ouest ; mais c'est au détriment de son commerce, d'autant plus que les Foulahs abandonnent volontiers l'escale de Boubah, où les marchandises portugaises sont lourdement taxées, sachant qu'il leur est facile de trafiquer dans des conditions beaucoup plus avantageuses dans les escales du Combidiah ; du Cassini et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surtout à Kandiafara. Aussi le commerce du Compony prend-il une grande extension : et si nous tardons à y installer la douane, une partie du commerce du Rio Nunez se détournera complètement de cette rivière.

A Kandiafara, le rio Compony a encore 10 mètres d'eau ; jusqu'à la mer ses fonds sont partout très grands. Malheureusement, à l'entrée il y a une passe difficile, à cause d'une barre de sable et de quelques roches ; toutefois, elle n'arrête pas les petits vapeurs et les embarcations de toute nature, qui remontent à Kandiafara, à plus de 80 kilomètres dans l'intérieur des terres. L'escale de Kandiafara semble donc appelée à prospérer, d'autant plus que les bateaux peuvent aborder à quai avec 4 ou 5 mètres d'eau. Toutefois des progrès sérieux ne pourront être accomplis, de l'initiative même des commerçants, que si, grâce à notre protection, ils peuvent venir s'installer d'une façon permanente et sûre : et les indigènes les en empêcheront jusqu'au jour où nous aurons fait acte de possession. Kandiafara bénéficiera alors complètement du commerce qui existait autrefois dans le rio Grande de Bolola et qui se chiffrait par des millions. Cette escale aura en outre



Gravé par Erhard

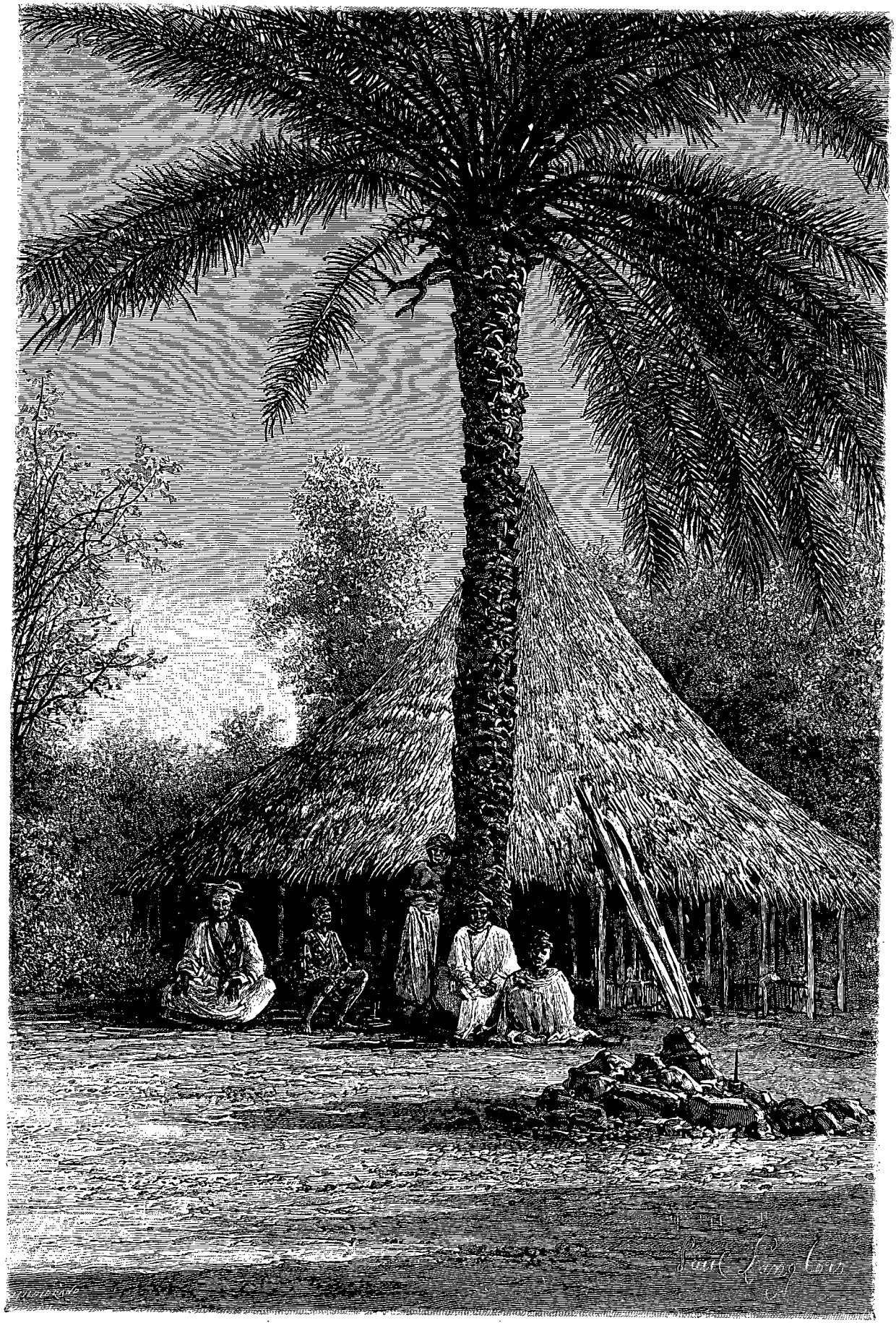
Pays compris entre le rio Nunez et le Géba (extrait de la carte du capitaine Brosselard).

l'avantage de continuer la traite avec le Fouta-Djallon, pendant la saison de l'hivernage, alors que le Géba, le Combidiah, le Cassini, le rio Nunez, le Pongo et la Mellacorée ne sont plus accessibles aux caravanes de l'intérieur. Un fait tout nouveau et digne d'attention, que nous venons de constater tout récemment pour l'escale de la Dubreka, se produira également à Kandiafara : les Foulahs sont venus à la Dubreka pendant l'hivernage, ils viendront également à Kandiafara. Ces deux escales sont en effet les seules qui soient reliées avec le Fouta-Djallon par des routes en pays montueux, toujours sec et jamais inondé.

Kandiafara est à trois journées de Kadé pour les Foulahs ; et cette ville, ainsi que nous le ferons voir plus loin dans le cours de ce récit, prend une importance capitale et semble aujourd'hui contrebalancer l'influence des plus grands centres du Fouta-Djallon. Enfin cette escale d'avenir est située au terminus de la navigation maritime du Cogon, et la reconnaissance que nous avons faite de ce cours d'eau, qui descend du centre même du Fouta-Djallon, nous a permis d'apprécier son importance : aussi croyons-nous qu'il pourra être utilisé pour la navigation des petites embarcations jusqu'à hauteur de Dandoum, c'est-à-dire à moitié chemin de Kandiafara et de Kadé, et peut-être au delà.

En se rendant du Rio Nunez au Fouta-Djallon, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lacary-Lombi (voy. p. 118). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

capitaine Lambert traversa ce fleuve, pendant les plus basses eaux, à plus de 500 kilomètres de Kandiafara. La description que notre compatriote donne de ce cours d'eau montre l'importance qu'il a encore à cette distance de son embouchure.

Le roi Mahmadou-Paté avait dit à Bacary-Lombi, en ma présence, qu'il devait fournir des porteurs.

La physionomie de ce dernier était intéressante, aussi je m'informai de la situation qu'il occupait dans le pays.

Bacary-Lombi était l'homme que Mody-Yaya voulait faire roi du Foréah, et ce n'est que sur les instances des Portugais que Mahmadou-Paté fut nommé. Malgré cet échec à la candidature royale, Bacary-Lombi, qui est chef militaire des Foulah-Coundas, n'en conserva pas moins l'immense prestige qu'il possédait. C'est d'ailleurs le type achevé de l'homme de guerre : une grande taille, une physionomie mâle et sévère, de nombreuses cicatrices provenant de coups de sabre. C'est lui qui a pris l'initiative de tous les coups de main heureux tentés par les Foulahs, dans leurs dernières guerres. Toujours au premier rang, d'une bravoure légendaire, il s'est, en toutes circonstances, couvert de gloire, et montre avec fierté ses blessures. Aussi, s'il n'est le roi de fait, il est au moins aussi puissant que le roi ; et tous ceux qui ont besoin du maître ne manquent jamais de faire appel en même temps à sa bonne volonté.

Ces renseignements étaient plus que suffisants pour faire apprécier la nécessité de me mettre en fort bons termes avec ce vice-roi ; aussi, le 16 février, je lui dépêchai un envoyé pour lui rappeler les paroles de Mahmadou-Paté, et j'accompagnai la missive d'un certain nombre de fusils, de barils de poudre et de noix de colas, cadeaux qui paraissaient devoir être bien accueillis d'un homme de guerre tel que lui.

J'écrivis à Sayon-Sallifou, l'invitant à fournir des renseignements sur les mouvements des Portugais, et le chargeant également de les informer de ma présence à Kandiafara. Je lui donnai l'ordre de mettre à leur disposition tous les moyens dont il pouvait disposer, pour assurer le succès de leurs opérations.

En attendant, le lieutenant Clerc fut invité à aller reconnaître la partie supérieure du rio Cassini et à étudier la solution du *problème géographique* concernant les sources de cette rivière. M. Galibert fut invité également à compléter l'étude du rio Compony par celle des affluents qui l'alimentent dans la partie de son cours déjà visitée.

Le Cogon étant un grand fleuve, il y avait tout lieu de présumer que le Cassini ne descendait pas, comme lui, du Fouta-Djallon ; ses sources ne pouvaient donc pas être bien éloignées de l'embouchure.

Ce fleuve, dont M. Clerc devait avoir l'honneur de révéler les sources, avait été découvert par M. Wallon, aujourd'hui amiral, dans des circonstances tragiques.

Vers 1855, on avait appris au Sénégal que deux industriels s'étaient établis dans une rivière inconnue de la côte et fabriquaient des pièces fausses de 5 francs à l'effigie du roi Louis-Philippe. Un aviso commandé par le lieutenant de vaisseau Wallon fut envoyé à la recherche de ces audacieux fraudeurs, et leur repaire fut découvert dans le Cassini, rivière dont les abords avaient échappé jusqu'alors aux investigations des navigateurs. Quand l'aviso apparut dans le voisinage de l'officine des faux-monnayeurs, ces malheureux se firent justice en se suicidant.

Le lieutenant organisa de suite la petite expédition qu'il était chargé de diriger, et quitta Kandiafara le 18 au matin. Pendant la première journée d'exploration, au tournant d'un chemin, il aperçut, à demi couché à l'ombre d'un gigantesque benténier, Bacary-Lombi en compagnie de deux captifs.

Ce chef indigène, dont la police était bien faite, était informé du voyage de M. Clerc et, dans l'espoir d'un cadeau, avait su venir se mettre à propos sur la route suivie par cet officier.

Kandenbel fut mis en émoi par l'arrivée de l'explorateur. C'était la première fois qu'un blanc pénétrait dans le village, et toute la population se pressait avec étonnement sur son passage. Précédé d'un griot qui jouait sur sa guitare à deux cordes les mélodies les plus suaves des Foulah-Coundas, il parvint difficilement à s'ouvrir un chemin vers la case où le chef du village le conduisait.

Pour satisfaire leur curiosité, les femmes envahirent cette case. Espérant se débarrasser de leur présence, notre compagnon leur distribua des bracelets en celluloïde : malheureuse idée, car toutes les femmes voulurent à leur tour pénétrer dans la case pour en obtenir de semblables, et, ne pouvant se défaire de cette bande d'effrontées, notre camarade dut quitter brusquement le village. Il se rendit à Dodi-Maoundo, ne s'y arrêta pas, continua dans la direction du marigot de Kakondum, et, à six heures du soir, atteignit la factorerie d'Ahmadou-Boubou, traitant noir exploitant la zone du haut Cassini.

Le lendemain, la petite colonne franchit, à marée basse, le marigot de Kakondum, avec beaucoup de difficultés, à cause de la vase qui s'étale de l'autre côté du lit, sur une étendue de 200 mètres ; cette vase est si molle qu'on y enfonce jusqu'aux genoux.

Après ce passage délicat, il faut suivre, dans la direction du Cassini, un sentier coupé de marigots, et l'on est parfois obligé de marcher dans leur lit vaseux, à cause de la végétation trop serrée qui borde les rives. Du reste ce chemin n'est praticable qu'à marée basse, car à marée haute l'eau s'élève d'un mètre dans les marigots.

La marée a déjà commencé à monter lorsqu'on atteint les bords du Cassini, large en cet endroit de 200 mètres. Ce fleuve a un aspect imposant, ses eaux limpides coulent sur un sable dur ; il arrose une région des plus sauvages, où l'homme semble peu connu et peu redouté des animaux, car tous, oiseaux aquatiques, singes, biches, caïmans et crocodiles, restent à portée de fusil et semblent regarder les voyageurs avec étonnement.

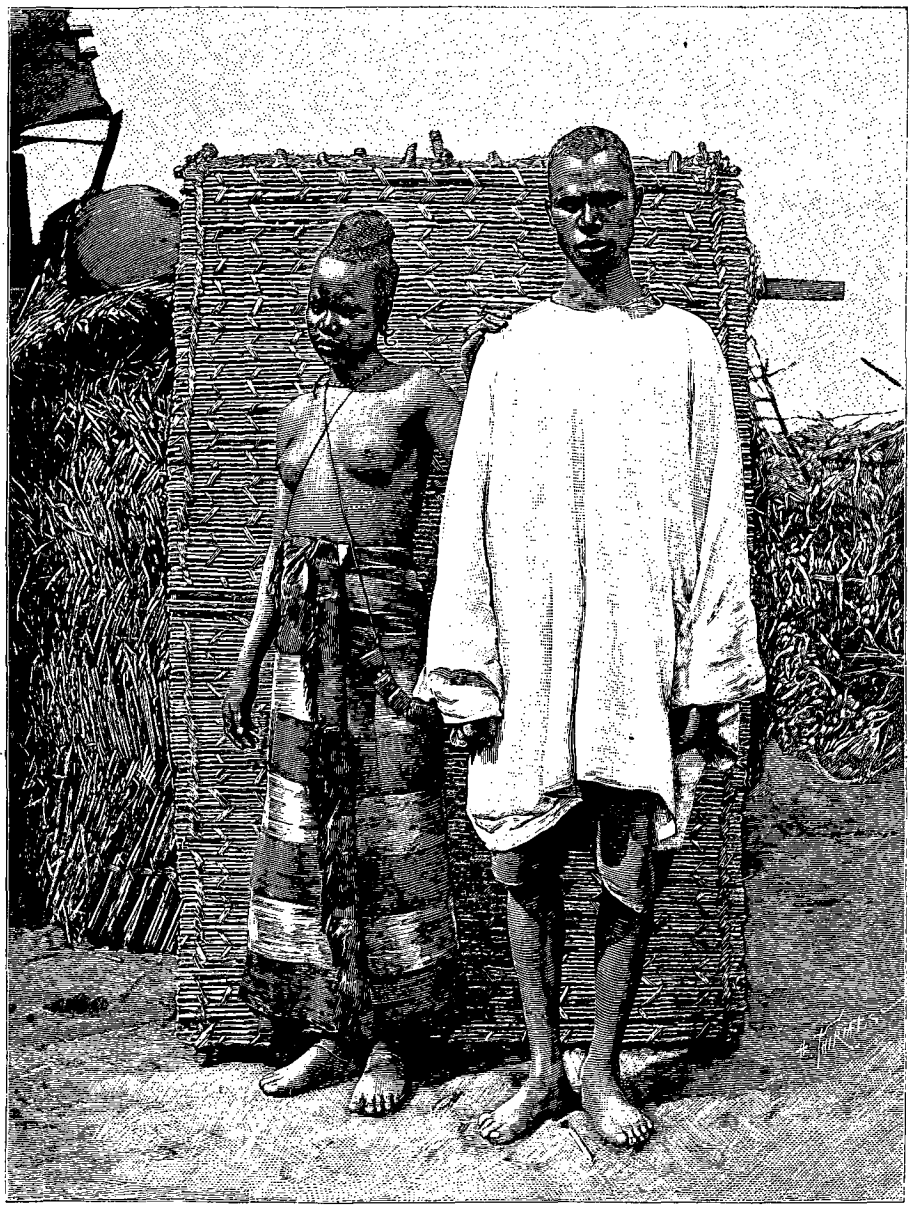
Le guide assura que, malgré la marée qui montait, il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était possible de franchir le gué. Les tirailleurs et les hommes de l'escorte, entièrement nus, placèrent leurs effets et leur fusil sur le sommet de la tête, et, malgré les trous où l'on tombait à tout instant, on traversa, avec de l'eau jusqu'au menton.

Le guide retourna sur l'autre rive chercher les effets du lieutenant, mais, le flot montant et la profondeur de la rivière ayant augmenté, cet homme perdit pied au retour et laissa tomber sa charge. Malgré le concours de ses compagnons, qui se mirent à l'eau et plongèrent de leur mieux, elle ne put être retrouvée.

On prit le sentier qui conduisait au village d'Ahmadou-Boubou. Le maître du logis, ou plutôt le propriétaire du village, était absent; mais sa femme, une noire



Foulahs de Kandenbel. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

très belle, offrit au lieutenant, au nom de son seigneur, une hospitalité fort gracieuse.

« Ahmadou-Boubou, dit-elle, aime beaucoup les Français; il a été élevé à Gorée et parle votre langue très couramment : il sera très heureux qu'un blanc de France ait couché sous son toit! »

La case d'Ahmadou-Boubou, qui est en pisé, est recouverte en chaume, et rappelle assez exactement les maisons de paysans qu'on trouve dans la Basse-Normandie. L'intérieur se compose de quatre grandes pièces; une d'entre elles, la plus confortable, sert de chambre au maître; c'est dans celle-là que s'installa notre compagnon. L'ameublement, relativement luxueux, se composait d'un lit en fer muni d'une moustiquaire, de draps bien blancs et d'une couverture en piqué; en face, une sorte de bahut en chêne, et, sur le tapis qui le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recouvre, des cahiers, des livres, parmi lesquels une histoire de France de l'abbé Gaultier et une grammaire française de Noël et Chapsal.

M. Clerc se rendit dans l'après-midi à Cantagniès, résidence de Toly-Bey, et, au retour, promit une récompense aux noirs qui retrouveraient son bagage noyé dans le Cassini. La nouvelle s'en répandit dans le village d'Ahmadou et même jusqu'à Cantagniès, et, le soir au clair de lune, plus de vingt noirs plongeaient pour obtenir la récompense annoncée. Après plusieurs heures de pénibles efforts, leurs recherches furent couronnées de succès.

Le lendemain, le lieutenant remonta le Cassini en pirogue. A 8 kilomètres du gué traversé la veille, la marée cesse de se faire sentir, et la rivière se rétrécit brusquement. Ce n'est plus qu'un ruisseau sortant d'un plateau marécageux et boisé.

Le Cassini peut donc être considéré comme un bras de mer plutôt que comme un fleuve. Le lieutenant redescendit le Cassini jusqu'au confluent avec le marigot de Kakondum. A cet endroit la rivière atteint une largeur de 400 mètres; les rives sont boisées, l'aspect est des plus sauvages. Il remonta alors le marigot de Kakondum, lequel est large d'abord de 100 mètres, mais se rétrécit rapidement, et n'a plus que 10 mètres dans la partie supérieure de son cours.

L'interprète Ibrahima (voy. p. 122). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

L'explorateur des sources du Cassini repartit de la factorerie d'Ahmadou-Boubou avec sa petite colonne, prit la direction du Compony, en reconnaissant la région de Tchierno à Kandenbel, et rentra le 21 à Kandiafara.

Pendant que le lieutenant Clerc explorait le Cassini, M. Galibert se rendait avec trois laptots, monté sur le canot en toile, dans le marigot de Nalouel. Il atteignit deux escales de traitants, situées sur les rives opposées de ce marigot, à 7 kilomètres du confluent du Cogon. Ces deux escales portent les nom des Nalouel et de Gadamael et donnent leur nom à la rivière. La marée se fait sentir jusqu'à hauteur de ces deux villages. En amont, la végétation recouvre la rivière et rend impossible toute tentative de navigation.

Invité à tenter l'exploration du haut Cogon, M. Galibert ne put, avec sa faible embarcation, que remonter à quelque distance au-dessus du barrage de Kandiafara, à 7 000 mètres environ au-dessus de ce point. Arrivé à cette distance, le fleuve se séparait en deux branches, dont l'une coulait sous des arbres entre-croisés; l'autre se rétrécissait fortement tout aussitôt. Elle était jonchée de cailloux, mais le fond en était invisible, tant l'eau, toute claire, était profonde.

Il fit accoster un bas-fond, sculpté de traces d'hippopotames, sous un berceau de verdure. A quelques pas, il y avait une plaine d'herbes sèches très élevées; on y mit le feu, tandis que quelques hommes partis à la chasse rapportaient en moins de vingt minutes une antilope et une biche.

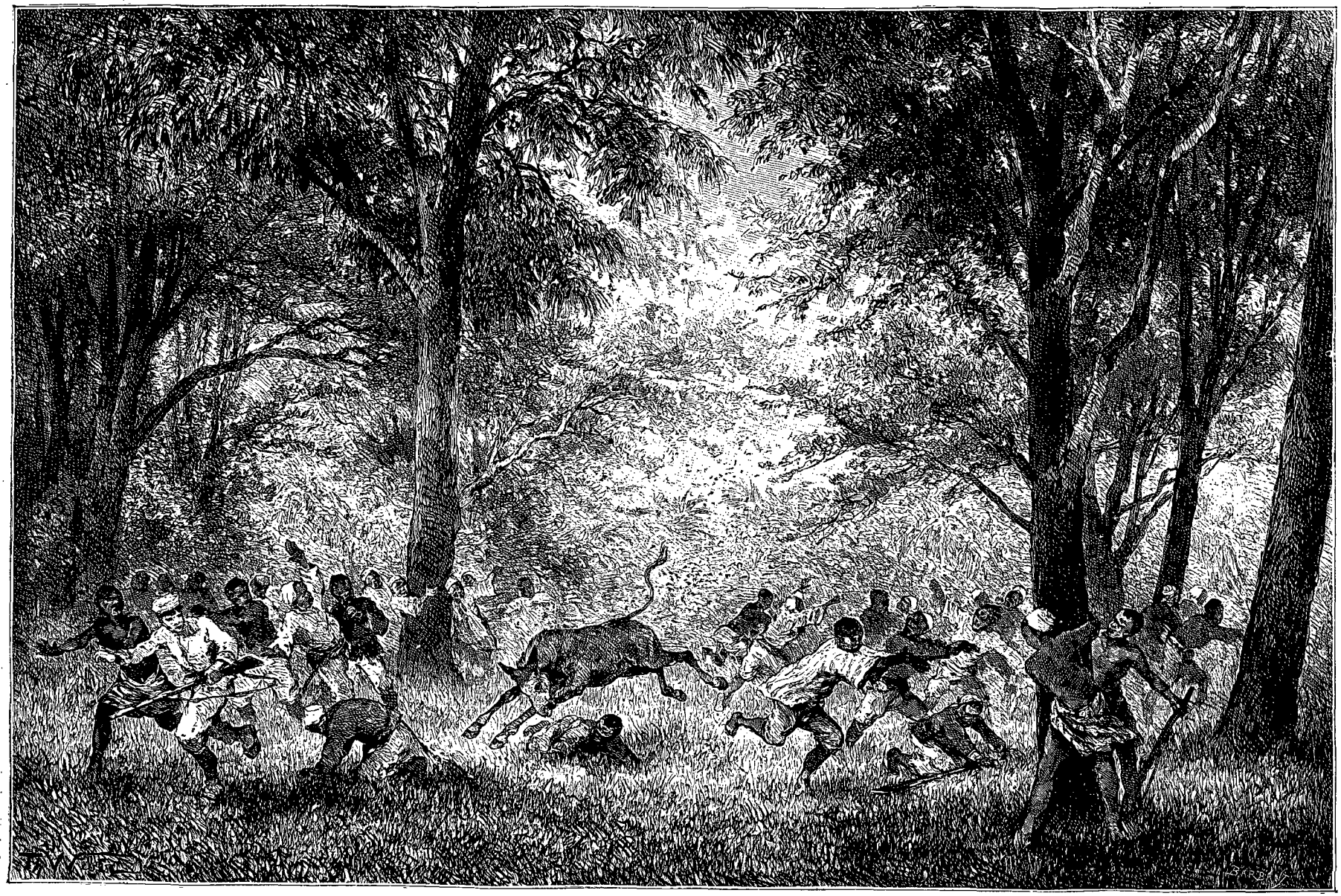
Les hippopotames sont extrêmement nombreux dans le Cogon; à Kandiafara on voit à tout instant leurs gros naseaux apparaître à la surface de l'eau, et l'on ne cesse jamais d'entendre leurs puissants reniflements. Ces grands pachydermes ne laissent pas que de rendre périlleuse la navigation. Nous en avons fait l'expérience dans la circonstance suivante :

On signale un jour sur la rive opposée un énorme crocodile qui guettait des singes. Voulant écarter ces dangereux animaux des eaux de Kandiafara, dans lesquelles le personnel de la mission se baignait journellement, j'avais ordonné de tirer sur ceux qui se feraient voir dans le voisinage du campement.

Le crocodile n'ayant pas semblé s'émouvoir des quelques coups de fusil qui lui furent adressés, je fis armer le canot en toile et m'embarquai avec M. Galibert et deux laptots. On se dirigea vers la rive opposée.

Le crocodile plongea, puis reparut plus loin ; l'embar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaqués par les abeilles (voy. p. 123). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cation surveilla ses mouvements, et à chacune de ses apparitions il fut salué par des coups de fusil. Tout d'un coup, dans le voisinage du canot, deux hippopotames sortirent leur tête et regardèrent avec étonnement. J'eus la malencontreuse idée de tirer sur l'un d'eux : j'atteignis le monstre, qui fit hors de l'eau un bond énorme accompagné d'un reniflement tel, que les hommes restés en spectateurs sur la rive du camp ne purent retenir un cri d'effroi. L'hippopotame nagea vers l'embarcation; il restait si près de la surface qu'un sillon révélait ses mouvements. Le danger était évident. M. Galibert gouverna vers le milieu du fleuve; il savait par expérience que si nous naviguions sur un bas-fond où la bête prendrait pied, nous étions perdus.

Tout d'un coup, à un mètre à peine de l'embarcation, le monstre fait un bond hors de l'eau : la secousse est terrible, tout l'avant se soulève et un bruit sinistre semble annoncer que la frêle embarcation est mise en pièces. Me trouvant debout, à cheval sur les deux parties du *Berton*, je fus renversé, et oscillai un instant hors de l'embarcation; celle-ci retomba dans un vrai gouffre, et se remplit d'eau. On atteignit la rive droite avec peine : il n'était que temps.

Contrairement à une opinion généralement répandue, les hippopotames attaquent, quand ils se croient menacés. Pour tuer ces animaux, les indigènes les attirent à eux en utilisant cette particularité qu'ils connaissent. Nous avons eu occasion d'assister à ces chasses, et, chaque fois, la même méthode était employée : les monstres étant signalés dans le voisinage d'un banc de sable d'un abord facile, les indigènes s'y portent et tirent des coups de fusil sur ceux des animaux qui se montrent hors de l'eau. Une pirogue se dirige en même temps vers l'un d'eux; harcelé, il ne tarde pas à donner la chasse au léger esquif, qui se réfugie prudemment vers le banc de sable. L'hippopotame ne s'arrête point, il prend pied; les coups de fusil font rage, et l'animal est au paroxysme de la fureur; il se dirige contre les agresseurs; mais sa marche, trop lente, ne lui permet pas de les atteindre. Ceux-ci le serrent de près et tirent presque à bout portant; ils dirigent leurs coups vers les yeux, et l'énorme bête est bientôt aveuglée. Aux coups de fusil succèdent alors les coups de lance; on le frappe même aux jarrets à coups de sabre. L'animal est hésitant, car la lutte est devenue inégale : son sang ruisselle de toutes parts. Le nombre des noirs ne cesse d'augmenter, et les plus timorés viennent se joindre aux premiers chasseurs; le sol humide n'est bientôt plus, sous leurs pieds, qu'un bourbier rouge de sang. L'animal, épuisé, sent sa dernière heure venue; il cherche à fuir vers le fleuve; il y entre et s'y plonge. La surface de l'eau est aussitôt rougie, et cette trace sanglante le signale à ses bourreaux, qui accueillent chacune de ses apparitions par des cris horribles et des salves de coups de feu. L'animal, expirant, est cependant obligé de venir fréquemment respirer à la surface. La pirogue le suit de près : elle est montée par deux noirs vigoureux; l'un pagaye, l'autre, armé d'une lance fortement ferrée, le frappe à chaque instant. Il n'est pas rare de voir la pirogue, soulevée, chavirer. Les noirs en nageant la remettent à flot; leur victime, qui ne peut plus les distinguer, ne pourrait les atteindre pour les briser dans ses puissantes mâchoires. Enfin l'hippopotame revient vers la rive pour expirer. Dès qu'il prend pied, il s'arrête : sa respiration est bruyante; son flanc bat avec violence. Les indigènes dansent, hurlent et assistent à l'agonie du monstre, agonie qui se prolonge encore parfois plusieurs heures.

Les noirs sont friands de la chair de l'hippopotame; les premiers colons portugais de la Guinée appréciaient beaucoup cette nourriture, et les prêtres l'autorisaient même le vendredi, en vertu de cette considération que l'hippopotame était un poisson.

Pendant notre séjour à Kandiafara j'avais envoyé des courriers dans plusieurs directions pour recueillir des renseignements sur la marche des Portugais. Aucun ne put franchir les lignes de démarcation marquées par la limite actuelle de l'envahissement foulah. Tous les chemins étaient gardés, des embuscades étaient établies dans les bois par les malheureux Nalous que traquaient leurs envahisseurs. Tout indigène qui venait du pays des Foulahs était infailliblement saisi et risquait fort qu'on lui fît un mauvais parti. La présence de la mission à Kandiafara n'arrêta pas les attaques; aussi je me vis dans l'obligation de faire des observations à Bacary-Lombi, et lui annonçai même officiellement que si j'apprenais encore qu'un village nalou voisin était attaqué, je me porterais à sa défense et prendrais résolument parti contre l'agresseur. Dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements, j'envoyai l'interprète à Boubah, mais le commandant de cette place ne put lui en fournir. Il y avait lieu de craindre que M. Oliveira n'eût rencontré de grandes difficultés : la situation politique du pays permettait d'ailleurs d'adopter l'hypothèse d'une résistance armée des indigènes.

Bacary-Lombi fit de nombreuses difficultés pour fournir les porteurs. Il les envoya par petits contingents, exigeant chaque fois un nouveau témoignage de reconnaissance. Ceux qui étaient promis pour le 22 n'étant pas arrivés le 23, j'envoyai auprès du chef foulah l'interprète Ibrahima, avec ordre de réclamer des explications. En cette circonstance ce chef rapace répondit qu' « on lui avait annoncé comme cadeau deux barils de poudre, et qu'il n'en avait reçu qu'un seul; que les blancs ne tenaient pas leur parole, et qu'il ne se croyait nullement obligé de tenir la sienne ».

L'interprète fit observer qu'on avait envoyé un baril d'une contenance double de ceux habituellement en usage. « Peu importe, répond Bacary : on m'a annoncé deux barils, et je n'en ai reçu qu'un. »

L'interprète ayant rendu compte de sa mission, un second baril fut envoyé à Bacary-Lombi. Il se décida enfin à remercier, et, pour donner plus de sanction aux bons rapports, il demanda du sucre et des flacons d'odeur. Il reçut le sucre et l'incident fut clos.

Le même jour arrivait un courrier de M. Oliveira

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le commissaire portugais était à Cantagniès et s'annonçait pour le 25. Le 24, arrivée d'un second courrier : la mission portugaise est à Simbéli.

Le 25 je me rends au-devant des Portugais et rentre avec M. Oliveira et M. de Cabral. Le capitaine Bacelau est absent ; il a dû retourner à Boulam pour rapatrier une partie du personnel, recruter de nouveaux porteurs et organiser un convoi de vivres.

Le commissaire portugais explique qu'il est en retard de dix jours, parce qu'il a essayé de traverser la région essentiellement marécageuse qui sépare le Cassini du Compony. Après avoir effectué le débarquement sur les bords de la rivière Cajet, il ne put faire une seule étape dans la direction de l'est, arrêté par la végétation serrée et les vases profondes. Il lui fallut remonter vers le nord et gagner le Cassini. Sur cette rivière, grâce à Sayon-Sallifou, qui, conformément à mes ordres, a procuré des embarcations, la mission portugaise put remonter jusqu'à Cantagniès. De ce point elle se rendit à Kandiafara en suivant le chemin reconnu précédemment par le lieutenant Clerc.

Le 28 février, le capitaine Bacelau n'étant pas de retour, je déclarai à mon collègue portugais ma ferme intention de continuer le mouvement en avant. De grands approvisionnements réunis à 40 kilomètres dans l'est, au village de Koumataly, assuraient l'avenir ; il n'y avait d'ailleurs plus rien à faire dans la région où nous étions immobilisés, car elle avait été complètement étudiée, et les deux commissaires étaient d'accord sur l'établissement de la frontière de la pointe Cajet, jusqu'à la région voisine de Kandiafara.

M. Oliveira décida qu'il partirait avec la commission française ; il organisa une petite colonne de porteurs et de soldats, et invita M. de Cabral à attendre avec le gros du convoi les approvisionnements qui devaient arriver prochainement sous la conduite du capitaine Bacelau.

M. Galibert reçut la mission d'aller reconnaître le cours du Kroubal, d'étudier le problème géographique de la communication de ce fleuve avec le rio Grande de Bololà, et de se rendre à Bissao pour y prendre les convois de ravitaillement, qu'il conduirait ensuite à Géba. M. Galibert quitta Kandiafara le 29 février.

Jeune fille foulah (voy. p. 124). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

VI

En route pour le Fouta-Djallon. — Mis en déroute par les abeilles. — Mahmadou-Guimi. — Chasse à l'éléphant. — Comment on arrive au Koliba. — Le Koliba est un grand fleuve. — Dandoum — Kadé et le Kadé.

Le 1er mars, la commission franco-portugaise quitte Kandiafara et commence les opérations de reconnaissance de la région comprise entre le Cogon (rio Compony) et le Koliba (rio Grande). Le lendemain, la grande halte est faite au ruisseau de Kével.

Une végétation splendide ensevelit le ruisseau dans une demi-clarté ; nous sommes à l'ombre de magnifiques benténiers. Nous songions à nous reposer en attendant le déjeuner, lorsque nous entendons pousser des cris et apercevons, gambadant et se dirigeant vers nous, l'âne de M. Oliveira. Il rue, saute et se roule ; maître Aliboron est attaqué par une nuée d'abeilles qui le poursuivent ; elles ne lâchent leur victime que pour se jeter de droite et de gauche sur les noirs et les officiers. La fumée des cuisines les a troublées dans leur quiétude et elles se vengent à leur façon. La déroute est générale ; les noirs, dépourvus de vêtements et surpris dans leurs ablutions, souffrent cruellement des atteintes des maudites mouches. Le champ de bataille reste à l'ennemi. Il faut organiser un siège en règle pour reprendre les positions. Les indigènes s'avancent alors méthodiquement, protégés, non par le traditionnel gabion farci, mais par d'énormes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fagots enflammés ; peu à peu ils parviennent à faire reculer l'ennemi, et assurent la possession des positions laborieusement conquises, en faisant jaillir flamme et fumée d'une multitude de feux. Nous pouvons, après deux heures de lutte, rentrer dans le campement. Nous déjeunons tranquillement, les yeux un peu piqués par la fumée, dont un nuage protecteur nous enveloppe.

Au confluent du Kével, le Cogon se déploie, magnifique, large de plus de 200 mètres et profond de 1 m. 50 auprès des berges. Le courant est à peine sensible, les eaux sont très claires et permettent de voir des légions de poissons qui prennent leurs ébats. Les crocodiles et les hippopotames sont nombreux ; ils semblent jouir d'une sécurité absolue, sortent leurs grosses têtes et nous regardent avec étonnement.

Le soir, nous arrivons à Koumataly. Ce village est situé sur la rive gauche du ruisseau du Talidiol, véritable barrière de végétation, infranchissable hors du passage aménagé au-dessus du village. Une cinquantaine de cases sont entourées d'une double tapade qui s'appuie à ses deux extrémités sur l'impénétrable bosquet qui borde le ruisseau. C'est un chemin couvert naturel qui permet d'aller au Cogon ou de remonter dans la forêt sur les plateaux, et peut permettre, le cas échéant, aux noirs assiégés dans l'enceinte de la tapade, de fournir des sorties, des contre-attaques, et d'assurer le ravitaillement. Le ruisseau de Talidiol constitue une admirable ligne de défense pour fermer la route de Kadé. D'ailleurs les Foulahs sont longtemps restés à Koumataly, avant de pousser leurs colonnes vers les riches régions de Contabanie et de Guidali. Fortifiés dans le village, ils ont pu repousser avec succès toutes les tentatives de retour des Biaffades.

Le caporal Sidi avait construit une installation très confortable à l'ombre d'énormes mélis. Ce palais de bambous et de paille se composait de quatre pièces, avec portes et fenêtres. Malheureusement les mélis, qui nous protègent de leur impénétrable ombrage, sont peuplés de serpents, qui se laissent choir pendant la nuit sur le toit de notre habitation, à la poursuite des souris venant grignoter nos provisions. Les allées et venues de ces animaux produisent dans la paille sèche recouvrant notre habitation un bruit désagréable qui nous empêche de dormir.

A Koumataly nous enrôlons des femmes et des jeunes filles, car il est impossible de se procurer des porteurs.

Pour résoudre la difficulté des transports, je décide que l'interprète Ibrahima se rendra à Kadé, auprès de Mody-Yaya ; il emportera de riches cadeaux et demandera soixante porteurs et des chevaux ; il rejoindra la mission à Dandoum. Il faut d'ailleurs s'assurer de la bonne volonté du roi de Kadé.

Le 7 mars nous continuons nos opérations vers l'est. La région où s'élèvent les villages de Koumataly, Benta-Forogé, Chequevel et Saala nous paraît bien cultivée.

La présence des belles jeunes filles foulahs, toujours disposées à plaisanter et à rire, répand un peu de gaieté dans la colonne : mais ces demoiselles refusent bientôt de continuer la marche, prétextant qu'il fait trop chaud et qu'elles vont mourir de soif ; elles provoquent une grève des autres porteurs et nous obligent à prendre des mesures répressives.

Le 8 mars, nous campons au ruisseau de Nianta-Fara, choisi par l'avant-garde ; nous relevons de toutes parts des traces de panthères, et constatons que les gigantesques mélis qui recouvrent notre bivouac sont peuplés de serpents. C'est décidément l'arbre privilégié de ces animaux. Les noirs allument de grands feux pour écarter les visiteurs ennuyeux ; aussi quelques fourmis et moustiques viennent-ils seuls nous rendre visite.

Les jeunes filles, qui n'ont pas de vêtements pour s'envelopper, sont groupées autour d'un feu qui les garantit de l'humidité froide de la nuit. Pour mettre un terme à leurs conversations qui menacent de se prolonger jusqu'au matin, il leur est distribué quelques couvertures, ce qui leur permet de s'étendre sur le sol et de dormir. Le camp se plonge enfin dans le silence, mais nous sommes bientôt réveillés par les rugissements des fauves, qui, sans doute mécontents de nous voir installés dans leur domaine, manifestent leur mauvaise humeur ; l'horrible concert des singes leur répond, tout le monde est réveillé, et les jeunes Foulahs reprennent de plus belle leur conversation.

Le 9, nous franchissons le joli ruisseau de Daballéré, considéré comme frontière du Foréah et du Fouta-Djallon. Le pays est sauvage, accidenté, très boisé, et nous n'atteignons pas sans fatigue le village de Mahmadou-Guimi, le grand tueur d'éléphants. Le Nemrod foulah s'est installé dans cette région déserte et sauvage pour se trouver au milieu de son champ d'action. Le pays est en effet très giboyeux ; les éléphants sont nombreux, surtout sur la rive droite du Koliba, où s'étendent, entre ce fleuve et le Géba, d'immenses forêts marécageuses, impénétrables pour l'homme.

A 300 mètres du petit village de Mahmadou-Guimi, sur le fond d'un ruisseau, est un fourré où se dressent des arbres séculaires ; la terre y est d'une grande richesse, et les captifs du chef foulah s'efforcent de détruire la superbe futaie pour faire des terres de culture. De tous côtés on aperçoit des bûchers fumants au pied d'immenses benténiers et autres riches essences, qui ont parfois plus de 2 mètres de diamètre à la base. De temps à autre on entend un sinistre craquement : c'est un de ces géants qui tombe. Quand il est à terre, on entretient du feu le long de son immense cadavre, et, au bout de quelques jours, le géant des forêts est réduit en poussière.

Mahmadou-Guimi vint me rendre visite. Ce Foulah se présente avec aisance et dignité. C'est un grand et beau noir ; large d'épaules, il semble être doué d'une vigueur peu commune, et son visage plein de hardiesse et de volonté porte l'empreinte d'une race supérieure. Dans ses discours il témoigne de son dévouement à

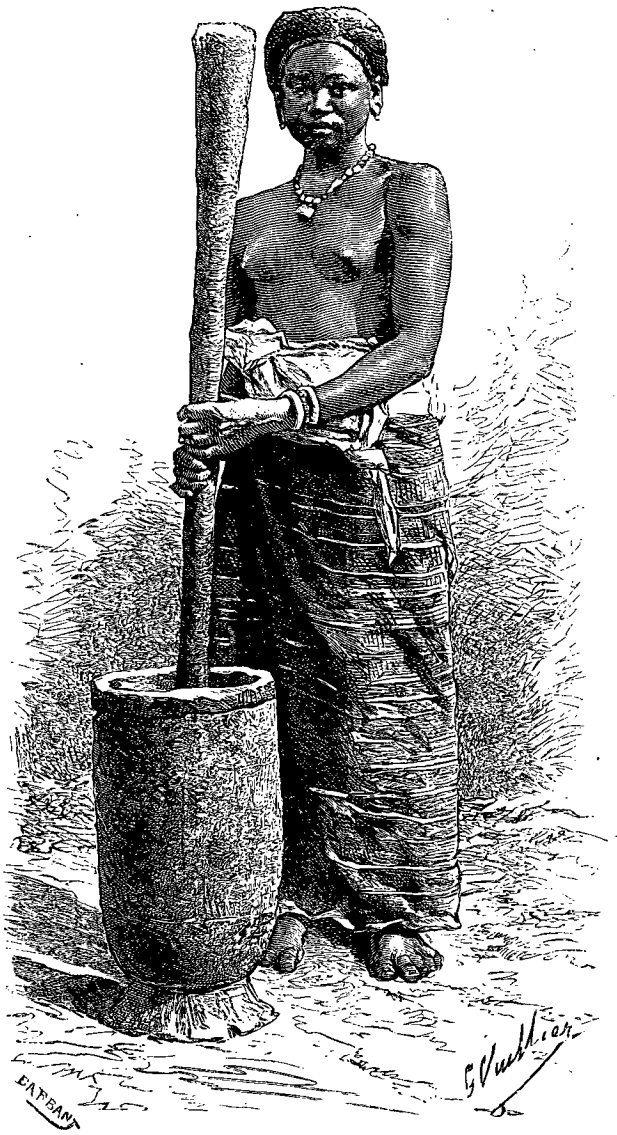
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mody-Yaya. En 1886 il aurait été d'un puissant secours à son souverain dans les luttes qui précédèrent l'assassinat du roi du Foréah.

Actuellement Mahmadou-Guimi se contente de fournir de l'ivoire au roi de Kadé, dont il reçoit, en retour, des esclaves des deux sexes.

Pendant notre séjour à Koumataly j'avais vu des gens de Mahmadou-Guimi, qui, en retournant chez eux, devaient parcourir les forêts riveraines du rio Grande et espéraient y rencontrer des traces d'éléphants. Je leur témoignai le désir d'assister, si l'occasion s'en présentait, à la chasse de ces grands animaux, et il fut convenu qu'on attendrait l'arrivée de la colonne pour se lancer sur les pistes, si l'on avait l'heureuse fortune d'en rencontrer.

Quelques jours après, en effet, ces fins limiers arrivèrent au village de leur maître; ils annoncèrent qu'ils avaient relevé, à quelques kilomètres, la trace isolée et toute récente d'un jeune éléphant, et que, n'en ayant aperçu aucune autre dans le voisinage, il y avait lieu de supposer que tous ses congénères étaient passés sur la rive droite du Koliba. L'expérience indiquait aux chasseurs que l'animal signalé ne resterait pas longtemps seul sur la rive gauche. Il fallait donc se hâter de courir sur ses traces, si l'on ne voulait pas manquer une bonne occasion; on ne pouvait attendre l'arrivée des blancs.



Esclave de Mahmadou-Guimi. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Huit chasseurs partent sur-le-champ. Bien approvisionnés de poudre et de balles, ils sont armés de ces immenses fusils boucaniers, de fabrication anglaise, que l'on peut impunément bourrer de poudre et de projectiles jusqu'à la gueule. Ils retrouvent bientôt les traces reconnues par leurs camarades. Presque nus, pour pouvoir se glisser comme des reptiles à travers les lianes et les ronces, ils parcourent rapidement plusieurs kilomètres. Tout d'un coup ils débouchent dans une clairière; l'éléphant est là, mais c'est à peine un adolescent, et l'on s'étonne que ses compagnons se soient séparés de lui. Toutefois il n'est déjà plus temps de se livrer aux réflexions que dicte une vieille expérience des usages de ces animaux, car celui-ci, se rendant compte de la présence des chasseurs, et pressentant un danger, cherche une issue pour s'enfuir dans le fourré. Il n'y a pas de temps à perdre; il faut profiter de son embarras au milieu des lianes dont l'enchevêtrement l'arrête, et une balle vient le frapper au moment où, dans un suprême effort pour s'ouvrir une route, il cherche à faire plier les arbustes sous le poids de son corps. L'animal, blessé grièvement, pousse des cris de douleur que répercutent tous les échos de la forêt. Pour l'achever sûrement, les noirs se rapprochent, tout en restant hors de la clairière, où ils s'exposeraient à un retour offensif de leur victime. Mais tout à coup d'autres cris répondent à ceux du jeune éléphant. Instinctivement les chasseurs comprennent le danger qui les menace : d'autres éléphants n'étaient pas loin; ils accourent déjà aux cris d'appel de leur camarade. Aussitôt les noirs abandonnent leur victime sur le point d'expirer, et s'efforcent de fuir à travers la forêt; bientôt ils courent comme affolés, car derrière eux le craquement des lianes arrachées et des arbres brisés indique sûrement que les monstres gagnent rapidement du terrain. Malheureusement pour eux, ils s'égarent dans un taillis épineux et ils ne peuvent bientôt plus avancer. Déchirés par les épines, leurs membres ruissellent de sang; ils ne peuvent cependant revenir en arrière pour reprendre une meilleure direction, car cinq éléphants accourent sur eux. Toute fuite est désormais impossible : il faut faire face à l'ennemi et se défendre par les armes.

A bonne portée, huit coups de fusil sont tirés avec sang-froid; tous portent, mais l'adversaire n'est point arrêté; au contraire, il se précipite avec plus de fureur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les Foulahs : sept d'entre eux sont saisis par des éléphants, qui les soulèvent sans effort avec leur trompe et les précipitent sur le sol ou les brisent contre les arbres. Un seul parvient à s'échapper ; il accourt tout affolé au village ; les indigènes sont glacés d'horreur en écoutant son récit : seul Mahmadou-Guimi ne paraît point troublé ; il invite les plus braves à le suivre, la honte fait marcher les autres.

Tous les hommes valides se rendent à la hâte sur le lieu du carnage. Les sept cadavres qui gisent sur le sol sont si horriblement mutilés et défigurés que les parents peuvent à peine reconnaître les leurs ; les gris-gris et vêtements encore suspendus aux lambeaux de chair permettent seuls de constater leur identité. Plus loin on aperçoit un des cinq éléphants ; il est blessé et ne peut plus se mouvoir, on l'achève. Enfin on arrive à la clairière ; le jeune pachyderme cause de l'accident est étendu sur le flanc, il est mourant ; on l'achève à coups de sabre.

Pendant notre séjour chez Mahmadou-Guimi, un matin on nous signale un Foulah qui vient par le chemin de Dandoum. Cet homme, bizarrement affublé, attire notre attention ; il est vêtu d'une culotte couleur cerise et d'une veste vert pomme ; il porte sur la tête un paquet volumineux, et conduit en laisse un mouton de grande taille. Il passe devant le gourbi où déjeunent les officiers, et, apercevant des noirs qui mangent le couscous auprès d'une case voisine, il se dirige vers le plat, s'assied entre les convives, mange et boit, sans avoir au préalable proféré un mot ni même avoir adressé le bonjour à ses hôtes. Ce n'est qu'une fois rassasié qu'il ouvre la conversation et adresse des souhaits aimables aux gens qui l'entourent. Ceux-ci s'informent alors seulement du but de son voyage.

Il paraît que cette façon de procéder est habituelle dans le Fouta-Djallon.

Cet homme était un serviteur de Mody-Yaya ; il se rendait à Boulam pour offrir au gouverneur de la Guinée portugaise, de la part du roi de Kadé, une dent d'éléphant, renfermée dans le volumineux paquet qu'il portait.

Les deux commissaires firent une reconnaissance du Koliba ; une escorte de porteurs, de tirailleurs et de soldats portugais les accompagnait. Il n'y a aucun sentier pour aller à ce grand cours d'eau ; on circule comme on peut à travers la brousse ; les hautes herbes rendent parfois la marche si difficile qu'il faut promener l'incendie en avant pour frayer un chemin. A 500 mètres du Koliba, la végétation prend un caractère imposant ; une véritable forêt vierge à peu près impénétrable défend l'accès des rives. Pendant plus d'une heure, les noirs frappent à coups redoublés avec les sabres et les haches pour frayer un semblant de passage. Derrière eux il faut se glisser en s'aidant des pieds et des mains pour écarter les lianes et les branches épineuses. On arrive enfin jusqu'au x bords du Koliba.

Les mains et la figure sont déchirées ; les vêtements sont en lambeaux. Des arbres immenses en forme de parasols sont reliés par un inextricable réseau de lianes qui se suspendent et s'entremêlent à des hauteurs considérables. Des bandes de cynocéphales mandrilles marchent en files interminables sur les lianes suspendues dans l'espace ; ils se lancent parfois, à la cime des arbres, de l'extrémité d'une branche à l'autre ; quelques-uns se laissent choir, attrapent au passage une branche ou même un simple bout de feuillage, et se balancent dans le vide. Ils prennent sans doute les voyageurs pour des camarades ; ils ne semblent nullement émus de notre voisinage.

Les arbres, avides de lumière, s'inclinent vers la trouée qu'ouvre le fleuve, et leurs branches s'allongent démesurément au-dessus de l'eau. Sur la rive même du Koliba on est encore en pleine forêt ; on peut apercevoir la berge opposée, mais pour reconnaître la direction du fleuve il faut marcher sur les branches et s'avancer par ce moyen à quelques mètres de la rive, au risque de tomber dans la gueule d'un crocodile. En amont nous distinguons quelques pointes de rochers ; cet affleurement de roches permet, pendant les basses eaux, de franchir le fleuve à gué. Au-dessus de ce barrage, le Koliba s'appelle Kokoli ; en aval, le cours du fleuve est libre jusqu'à la hauteur de Contabanie, à la chute du Kroubal.

La largeur du Koliba est de 300 à 400 mètres ; c'est, comme son nom l'indique, un grand fleuve.

M. de Cabral et le capitaine Bacelau nous rejoignirent pendant notre séjour chez Mahmadou-Guimi. Les deux missions se trouvèrent donc au complet, et leur effectif était le suivant :

Mission portugaise : 4 membres ; 50 soldats ; 100 porteurs : 150 à 160 personnes.

Mission française : 3 membres ; 20 soldats ou domestiques armés ; 50 porteurs : 73 personnes.

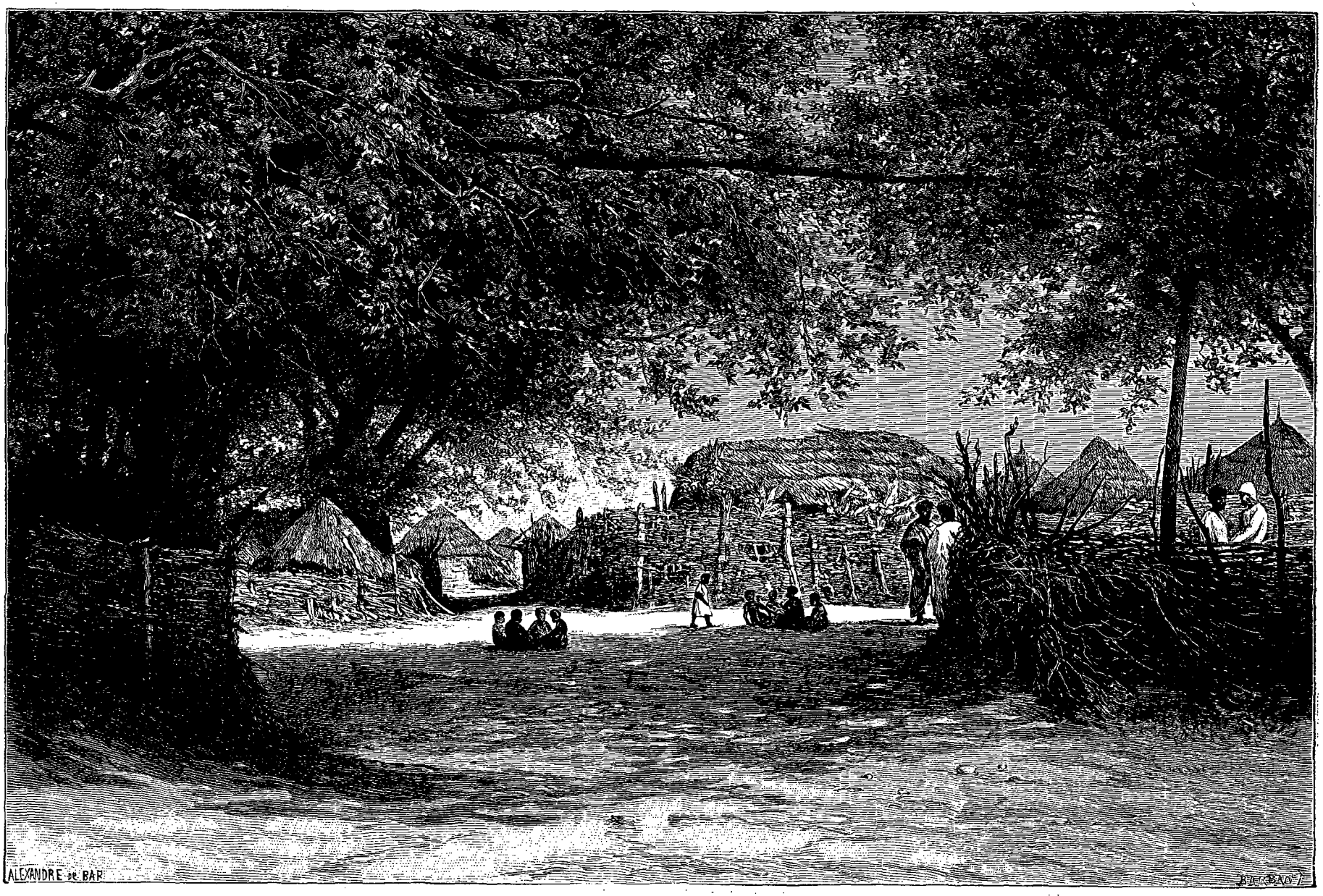
Le 13 mars, les officiers continuent les opérations de reconnaissance vers Dandoum, et, le 15, la colonne franco-portugaise fait son entrée dans ce village, où l'avant-garde est établie depuis trois jours.

A hauteur de Dandoum, le cours du Cogon et celui du rio Grande (Kokoli, dans cette région) divergent, le premier vers le sud, le second vers le nord-nord-ouest. Ce dernier est toujours un fleuve majestueux, se déroulant au milieu d'une immense forêt qui s'étend à perte de vue. De légers brouillards s'étendent par endroits sur la forêt de la rive droite : ils font pressentir le caractère marécageux de cette région.

Ayant invité le chef de Dandoum à trouver un homme de bonne volonté pour porter à Géba une lettre destinée à M. Galibert, ce Foulah s'excusa de ne pouvoir donner suite à ma demande ; la région entre le Kokoli et Géba, dit-il, est tenue par un chef nommé Mahmadou-Paté. C'est le frère de Bacari-Guidali, l'ex-roi du Foréah détrôné et assassiné par Mody-Yaya ; il fait couper la tête à tous les Foulahs qu'il peut saisir, et aucun homme de Kadé ou de Dandoum ne consentira jamais à s'aventurer au delà du Kokoli.

Nous savions, en effet, que ce Mahmadou-Paté, qu'il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de Dandoum. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne faut pas confondre avec son homonyme du Foréah, s'était fait le chef de tous les mécontents ou opprimés, et qu'il interceptait les communications directes entre Kadé et Géba.

De création récente, Dandoum est un grand village de captifs du roi de Kadé, sa population s'élève à 800 ou 1 000 habitants. Les indigènes font de grands efforts pour aménager dans le voisinage des terrains favorables à la culture. Ils sont industrieux, et nous avons pu utiliser le concours de leurs forgerons pour réparer certaines pièces de notre matériel. Leurs tisserands font, avec le coton récolté dans la forêt, des étoffes peut-être grossières, mais d'une solidité à toute épreuve.

L'interprète Ibrahima revint de Kadé avec deux délégués de Mody-Yaya, mais sans porteurs ni chevaux. En revanche il rapportait une provision de bonnes paroles et de protestations d'amitié.

Le Kadé forme un district relevant directement de l'autorité des almamys; Mody-Yaya, qui se donne le titre de roi de Kadé, roi du Gabou et roi du Foréah, n'a qu'une autorité très contestable sur le Gabou, pays essentiellement mandingue, qui a su jusqu'à ce jour opposer une barrière infranchissable au flot foulah. Il est plus heureux dans le Foréah, où il a fait assassiner en 1886 le roi Bacari-Guidali. Il descend de temps en temps dans ce pays et ne remonte jamais à Kadé qu'après avoir mangé tout ce qui est dans les greniers, et enlevé tout ce qui est de bonne prise, car les Foulah-Coundas sont considérés par les gens de Kadé comme des tenanciers taillables à merci.

Actuellement la ville de Kadé a environ 400 cases, et sa population est de 3 000 à 4 000 habitants. Dans un rayon de deux kilomètres autour de la ville sont venus s'établir successivement douze villages. Ce sont les suivants : Kandiata, Gallou-Cadé, Kiri-Mané, Samba-Poulo, Bara, Goumbambel, Ouedelledi, Oualle ou Allé, Betinguel, Niabala, Sakiri, Gacapé.

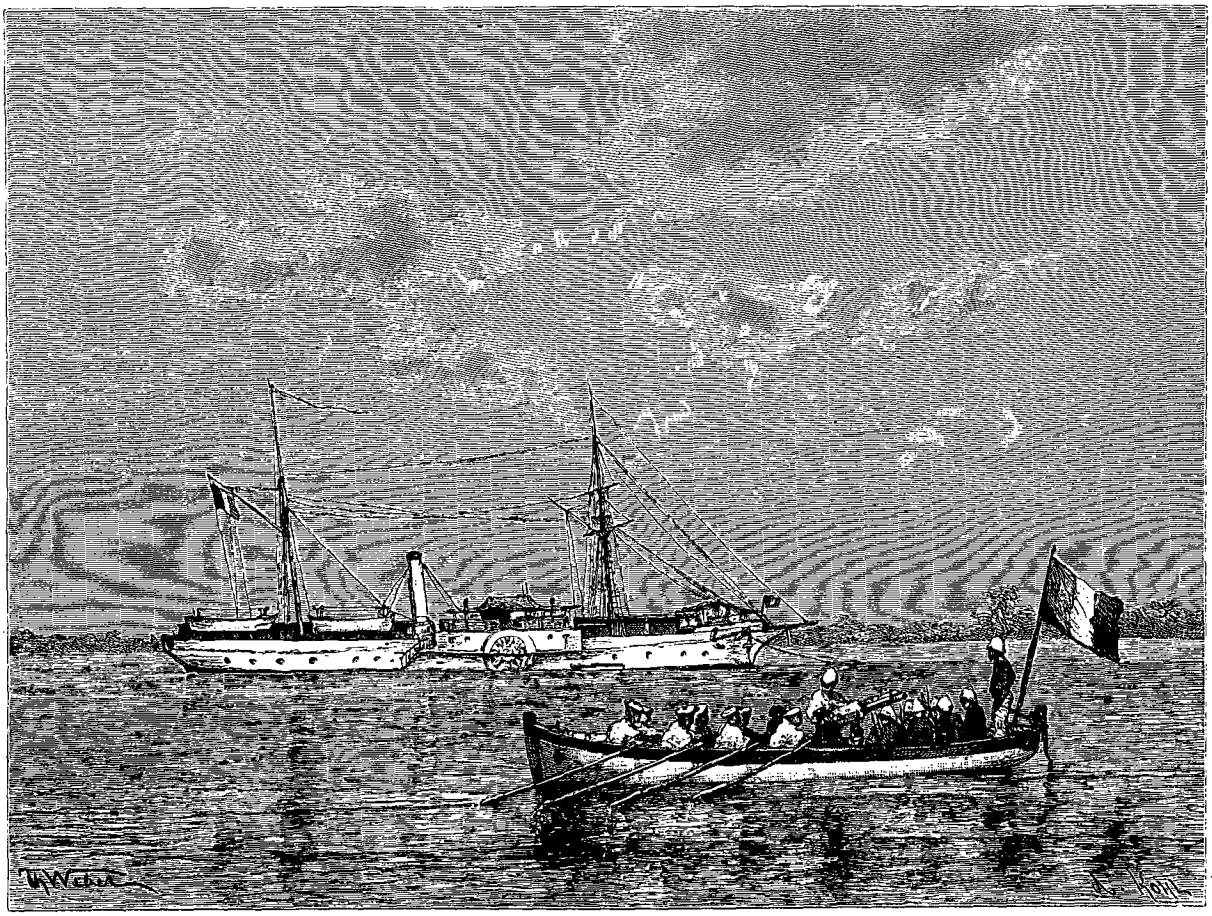
Ces douze villages ont une population qui double celle de la ville même de Kadé, et l'ensemble de la population peut mettre 1 000 hommes libres sous les armes. Le village de Dara peut, à lui seul, mettre cent fusils en ligne. L'importance que prend Kadé est due à l'action politique de Mody-Yaya. Ce chef, outre l'influence considérable qu'il doit à sa naissance, car il est issu de la famille des Alpha, qui détient avec celle des Sory le pouvoir au Fouta-Djallon s'est assuré le dévouement absolu de ses partisans, par les bénéfices qu'il leur permet de réaliser en exploitant avec lui le Foréah. Kadé est situé dans une région admirablement fertile. Très rapprochée des escales, cette ville reçoit les marchandises européennes de première main et sert d'entrepôt aux régions plus éloignées; protégée au nord par le fossé du Koli, au sud et au sud-ouest par des montagnes impraticables, elle est à l'abri des coups de main des ennemis de la race foulah, et peut être considérée comme une excellente base d'opérations pour ces envahisseurs dans les entreprises qu'ils font vers l'ouest. Aussi croyons-nous que s'il n'y a pas d'arrêt dans le développement de Kadé, cette ville deviendra de fait la capitale du Fouta-Djallon.

Chef de Dandoum (voy. p. 127). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie.

H. Brosselard.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La *Mésange* et son canôt (voy. p. 131). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

VOYAGE DANS LA SÉNÉGAMBIE ET LA GUINÉE PORTUGAISE,

PAR LE CAPITAINE H. BROSSELARD [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Retour sur Boubah. — Les Peulhs. — Contabanie. — Bobola. — Alerte à Boubah. — Le rio Grande de Bolola. — Retour à Boulam. Bissao. — Exploration du Kroubal. — Naufrage dans un rapide. — Surpris par le mascaret. — Le Géba.

La frontière sud ayant été reconnue jusqu'au 16e méridien, les commissaires décidèrent de revenir sur Boubah.

Le 18 mars, je quitte Dandoum avec l'arrière-garde, et rejoins la colonne au ruisseau de Tiancoun-Kapé.

Le 20, nous arrivons à Saala; il est impossible de voir le chef, parti à la recherche de son fils. Celui-ci était depuis six jours à la chasse avec un captif; les deux chasseurs ne sont pas rentrés, et l'on croit dans le village qu'ils ont été tués par les éléphants.

Le lendemain, nous séjournons, pour attendre les bagages laissés chez Mahmadou-Guimi. Les officiers dirigent des reconnaissances dans les environs. N'Garanké, qui avait apporté une lettre du lieutenant à Dandoum, est revenu avec l'interprète. Il repart de Saala avec des porteurs, et rentre le lendemain, portant, comme toujours, une des plus lourdes charges, quarante kilogrammes environ. En trente-deux heures il a parcouru 105 kilomètres, dont 70 avec 40 kilogrammes sur la tête. Pour encourager les porteurs, je fais un cadeau d'argent à N'Garanké et lui donne un grand fusil boucanier.

Le 22 mars, la colonne française quitte Saala, ayant laissé une partie des bagages sous la garde de deux

Suite et fin. — Voyez p. 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tirailleurs; elle traverse un pays très giboyeux et atteint le ruisseau de Kevel. Son lit est rocheux. L'eau, très courante, est très fraîche. Nous retrouvons cette admirable végétation qui borde partout ce cours d'eau, de sa source à son confluent avec le Gogon.

Nous entrons bientôt après dans Kevel, village habité par les Peulhs. De belles prairies, où pâturent des bœufs et vaches énormes, entourent le village. La forêt voisine est de hautes futaies, et d'immenses palmiers en rendent l'aspect pittoresque. Les perdrix abondent en ce pays; elles viennent jusque sous nos pieds, dans le village, manger le mil répandu sur le sol.

Dans le pays foulah, les Peulhs jouissent généralement d'une médiocre considération. Ils se font les fermiers des chefs, qui, en revanche, leur assurent leur protection. Ceux que nous rencontrons ne semblent pas s'être métissés, comme la plupart de leurs congénères; aussi conservent-ils très pur leur type d'origine. Leur couleur est bronzée et a la teinte du café légèrement brûlé. Les jeunes filles sont gracieuses, quelques-unes sont même jolies; leurs grands yeux bordés de longs cils noirs ont une expression de douceur incomparable; leurs seins sont d'une forme remarquable; leurs épaules sont bien faites; leurs bras ont les extrémités fines; leurs jambes sont plutôt fortes que maigres.

Les jeunes filles foulahs ont, en général, hérité de la beauté des Peulhs, mais elles sont souvent plus foncées; toutefois, elles ont conservé ces grands yeux voilés de noir qui donnent toujours un charme délicat à leur physionomie.

A neuf heures, l'avant-garde et les officiers entrent à Contabanie. Ce village est le plus grand du Foréah; sa population doit être de 1 000 à 1 500 individus; il est situé sur la rive droite du Gounaba.

Nous sommes aux derniers jours de la saison sèche; les indigènes sont réduits à creuser des trous pour recueillir une eau croupissante.

Au delà de Contabanie nous parcourons, les jours suivants, une région couverte de villages et bien défrichée; malheureusement la situation politique ne permet guère de se livrer à la culture; de beaux troupeaux de bœufs pâturent de tous côtés.

Les ruisseaux sont nombreux; ils coulent en général vers le Combidiah, qui est le collecteur intermédiaire entre le Cassini et le rio Grande, ou plutôt entre le Compony et le rio Grande, car ses sources, que nous avons reconnues, sont beaucoup plus à l'est que celles du Cassini. Tous ces ruisseaux sont bordés d'impénétrables fourrés dominés par des arbres immenses.

Le 23 nous campons auprès d'un ruisseau voisin de Guidali, et nous nous proposons d'atteindre Boubah le lendemain. M. Oliveira nous suit à une journée de marche en arrière avec tout son monde.

Pour rendre des forces aux hommes qui sont fatigués, les cuisiniers restent à leur poste toute la nuit, et, sous la surveillance de la garde, confectionnent un pantagruélique repas de riz et de couscous, assaisonné avec un bœuf. On mange à la lueur des feux, et à cinq heures on est route. Aujourd'hui le réveil a eu lieu avant l'heure, par suite d'une invasion de termites qui a tout envahi : les dormeurs en sont couverts; les couvertures, les chaussures, les effets laissés sur le sol, sont à moitié dévorés. Il faut tout secouer au-dessus des feux pour faire lâcher prise à ces affamés.

Nous traversons un village du nom de Kolibouïa, où nous sommes surpris de rencontrer des habitations qui, construites à l'européenne, tombent en ruine. Elles étaient autrefois la demeure de traitants qui ont abandonné le commerce du Combidiah, comme d'autres ont abandonné celui du Cassini et du rio Grande de Bolola.

Nous continuons notre marche dans la direction de Bolola. Ce village se compose de plusieurs groupes de cases. Chaque groupe est entouré d'une double tapade très serrée et encore renforcée par des défenses intérieures et extérieures : ce sont des branchages épineux, des piquets taillés en pointe, des coupures, etc. Chaque groupe forme ainsi une petite citadelle, et ces citadelles ont entre elles de bons flanquements. Elles sont disposées sur un terrain découvert, et circonscrites d'un côté, à portée de fusil de noir, par une boucle de ruisseau qu'un fort taillis rend infranchissable. Sur les autres faces de la défense s'étend la forêt, défrichée à portée de fusil, mais difficilement praticable au delà de la lisière. On ne peut déboucher sur l'espace découvert que par le sentier de Boubah ou celui qui va vers Kolibouïa.

Auprès de Bolola, nous retrouvons notre ami Mahmadou-Paté, au milieu de l'armée dont il avait déjà fait parade à Simbéli. Les guerriers causent en cercle, assis par terre, le fusil debout entre les jambes. Malgré l'insistance du roi, qui veut nous retenir, nous continuons sur Boubah, et, après une marche rapide que permettait la nature du chemin, nous atteignons le rio Grande de Bolola. La marée était haute; il eût été imprudent, dans l'ignorance des gués, de tenter le passage. Du point où nous sommes, on aperçoit à 2 kilomètres en aval sur l'autre rive les toits de Boubah. Pour se faire envoyer une embarcation il est nécessaire d'attirer l'attention du commandant de la place ou celle des habitants de la rive opposée. Je fais allumer un grand feu; d'énormes arbres renversés pêle-mêle sur la grève sont incendiés, et les trois tirailleurs de l'avant-garde font des feux de salve, régulièrement espacés pour bien marquer que c'est un signal d'Européen.

Tout à coup, à notre extrême stupéfaction, nous voyons les noirs de Boubah accourir sur la rive opposée, armés de sabres et de fusils. Évidemment on nous prend pour l'ennemi. Ces guerriers gesticulent beaucoup; ils s'interpellent, puis, confiants sans doute dans leur nombre, ils entrent résolument dans la rivière, qu'ils traversent avec de l'eau jusqu'au col, maintenant au-dessus de la tête les poires à poudre et les fusils. Ils arrivent sur la grève à 200 mètres de l'endroit où nous nous reposons à l'ombre des arbres. Ils se groupent, se consultent de nouveau, et se précipitent vers nous au pas de charge, poussant des cris qui semblent des menaces à l'adresse de nos tirailleurs. Ceux-ci, quelque peu inter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loqués, se disposent à faire le coup de feu : nous nous hâtons de les rappeler auprès de nous, et ils battent en retraite en criant que nous ne venons pas faire la guerre, qu'il nous faut simplement une embarcation. Enfin les forcenés sont arrivés et nous entourent. Au ton que prennent les habitants de Boubah avec nos tirailleurs, il ne peut y avoir de doute : ils veulent nous faire un mauvais parti. Aussi, grand est notre étonnement, quand le tirailleur Semba d'Yaye déclare que tout est arrangé pour le mieux.

Les Biaffades ont cru à une attaque des Foulah-Coundas ; ils sont maintenant suffisamment éclairés, et nos ennemis d'un instant offrent de nous prendre sur leurs épaules pour nous faire traverser la rivière et les espaces recouverts par l'eau sur le chemin de Boubah.

Nous acceptons leurs propositions avec un véritable empressement ; le traité conclu s'exécute. Il y a beaucoup d'eau dans la rivière, et la traversée s'effectue avec une certaine difficulté. Chemin faisant, nous examinons l'accoutrement bizarre de ces nouveaux guerriers ; ils sont la plupart vêtus de culottes aux tons criards et de boubous où dominent le rouge, le jaune et le vert.

Ayant changé plusieurs fois de porteurs, nous conservons sur nos pantalons blancs l'empreinte d'une série de couleurs variées, qui nous prouve la mauvaise qualité de la teinture des étoffes dont ils sont vêtus.

Femme peuhl. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

Le commandant de Boubah, qui ne s'expliquait pas ce qui se passait, avait mis la troupe sous les armes. Dès qu'il nous aperçut, il sortit de l'enceinte, vint au-devant de nous, et nous introduisit dans la place.

La tenue irréprochable de cet officier faisait un singulier contraste avec la nôtre, car nos effets étaient restés, morceau par morceau, dans tous les buissons des pays que nous venions d'explorer. Les soldats étaient à leur poste de combat, les canonniers auprès des pièces, prêts à faire feu. Cette petite alerte nous permit d'apprécier la discipline et la tenue des troupes portugaises. On ne saurait en faire trop d'éloges.

Boubah fut une escale florissante, lorsque les arachides étaient cultivées dans la région. Aujourd'hui le commerce n'existe plus que pour fournir aux besoins locaux. Il y a quelques maisons construites à l'européenne, mais elles sont abandonnées et ruinées. Le village indigène compte 150 cases et 600 habitants.

La garnison est forte de 50 hommes ; elle est commandée par un officier, sous les ordres du commandant de la place. L'enceinte est formée d'une tapade bien construite avec des pièces de bois très serrées et solidement enchevêtrées. Les ouvrages sont armés de quatre canons et de quatre mitrailleuses ; le réduit est représenté par le logement du commandant ; c'est un pavillon composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Le rio Grande de Bolola n'est pas un fleuve ; c'est une sorte de fiord très découpé par de nombreuses criques, qui se ramifient elles-mêmes. Boubah est situé à l'extrémité d'une des nombreuses pointes formées par le fiord principal avec ses branches latérales.

Le marigot de Guinola est une des branches les plus importantes du rio Grande de Bolola ; c'est sur ses rives que les premiers colons portugais vinrent s'établir.

Boubah est considéré comme le poste le plus sain de la Guinée. D'ailleurs, d'une façon générale, le rio Grande de Bolola est sain. L'établissement de Bambaïa, propriété d'une maison française, situé sur une pointe, à l'entrée de ce vaste fiord, devant l'île de Boulam, passe à juste raison pour le sanatorium de cette partie de la côte d'Afrique.

On ne voit aucun village sur les bords mêmes du rio Grande, car ils sont tous à l'intérieur dans les criques.

On aperçoit seulement, sur les petits promontoires, des factoreries ou des comptoirs, naguère florissants, aujourd'hui ruinés et abandonnés.

Le lieutenant de vaisseau Hallez, commandant de la *Mésange*, informé de la présence de la mission à Boubah, appareilla et vint mouiller à 3 milles de la ville. La mission française et les officiers portugais s'embarquèrent sur cet aviso, et rentrèrent le 27 mars à Boulam. C'est l'époque la plus active de la traite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la cour de la factorerie Maurel et Prom, des noirs coupent les boules de caoutchouc pour en extraire les cailloux introduits par fraude; des femmes et des jeunes filles portent des charges d'arachides, et une montagne de ces graines se dresse dans l'arrière-cour. Nous remarquons le type foulah très pur de ces porteurs. C'est une famille princière du Foréah, qui a dû fuir le pays à la chute du roi Bacari-Guidali, dont elle défendait la cause. Ces malheureux exilés sont réduits à la misère. Le lendemain, la *Mésange* faisait route pour Bissao.

Vu de la mer, Bissao ressemble à une petite ville de France; les maisons y sont rapprochées et construites à l'européenne; les toits sont recouverts de tuiles; l'enceinte et la citadelle, dont on aperçoit les remparts, donnent l'illusion d'une place forte. Il y existe un wharf qui, à marée haute, permet aux embarcations d'opérer le débarquement de leurs marchandises; mais, quand on descend à terre pendant la marée basse, le débarquement est difficile, et, comme à Boulam, il s'opère à dos d'hommes.

Les rues sont assez nettement dessinées par l'alignement des maisons, et assez bien entretenues. Le marché se tient auprès de l'aiguade, à l'ombre de grands fromagers; il est très animé par la présence des Bissagos, des Manjaques et des Balantes, qui apportent des oranges, des bananes, des poules, des cochons et quelques légumes.

Il n'y a à Bissao que des maisons de commerce françaises. A notre avis, la situation de ce comptoir est bien supérieure à celle de Boulam. Les grands navires qui hésiteront toujours à tenter la navigation difficile que crée la présence des bancs de l'embouchure du rio Grande de Bolola, n'auraient à courir aucun danger pour venir à Bissao. Pendant les hautes eaux, les navires

Le rio Grande (voy. p. 131). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

d'un certain tonnage peuvent remonter à Géba, situé sur la rivière du même nom, qui est bordée de terres très riches. On y récolte, en effet, d'excellentes arachides, du riz, de la cire, des amandes de palme et du caoutchouc. Cette région possède aussi d'immenses troupeaux. Les arachides du Géba peuvent rivaliser avec celles du Cayor, et servir au coupage des huiles de première qualité.

Les maisons de commerce font en outre, depuis quelques années, dans le rio Géba, des plantations de cannes à sucre, pour se procurer de l'eau-de-vie et éviter ainsi les droits considérables frappés sur les alcools à leur entrée à Guinée.

La population de Bissao se compose de deux éléments bien différents. Le premier comprend des naturels; le second, des gens de diverses peuplades, tous chrétiens, et sujets du Portugal. Ils portent le nom de Gourmettes; c'est avec eux qu'on arme les embarcations qui remontent le Géba et celles qui parcourent les marigots voisins pour amener les produits de cette région.

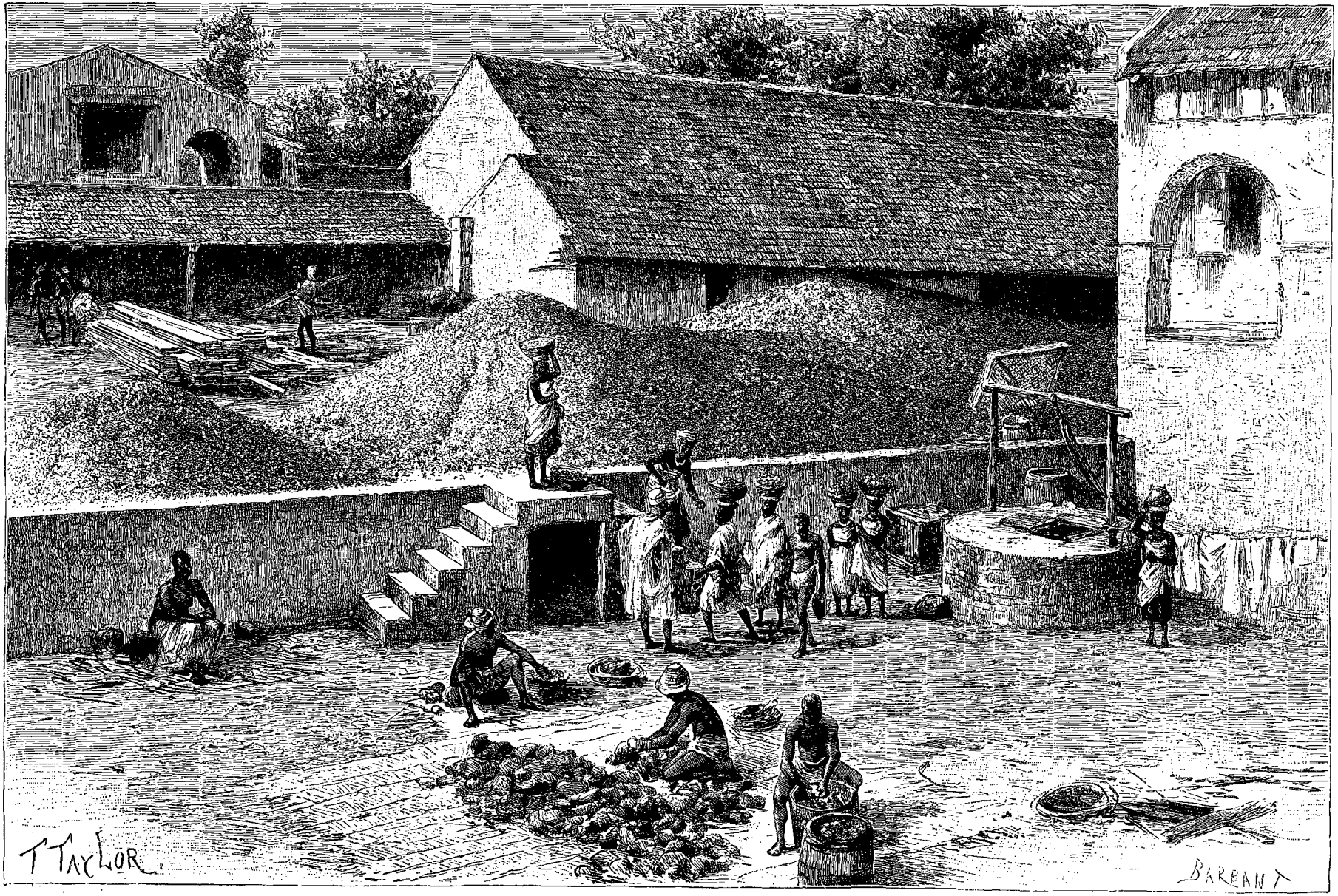
On se rappelle que M. Galibert avait quitté Kandiafara le 29 février, avec le canot démontable et une escorte composée de neuf porteurs, de trois laptots et d'un interprète. Le lendemain il atteignit Chan-E-Biro, village situé à une heure du Koliba; et, le jour suivant, franchissant un rideau de hauteurs, il fut tout surpris de se trouver devant un fleuve large de plus de 500 mètres et semé d'îles nombreuses. A proximité se trouvait, en amont, une magnifique chute de 4 mètres à pic.

Le canot en toile fut ouvert et mis à l'eau; les porteurs, qui étaient des gens de Simbéli, furent congédiés.

M. Galibert expédia par voie de terre son interprète et deux colis qui auraient été de trop dans la fragile embarcation. Celle-ci contenait avec le pilote cinq hommes et un bagage de 200 kilogrammes.

Dans la première partie de son exploration, M. Gali-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



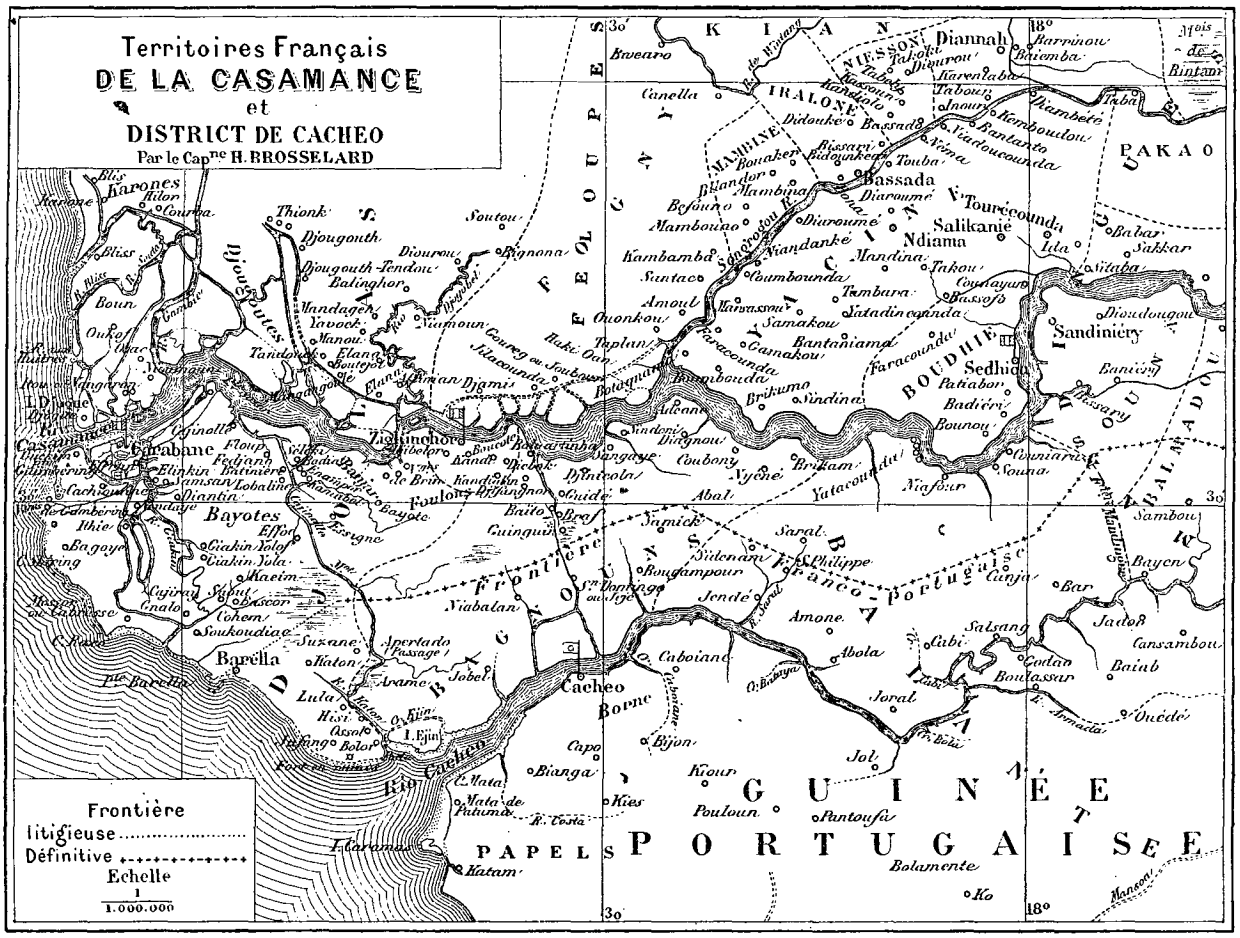
Intérieur de la factorerie Maurel et Prom à Boulam. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bert chavira dans un rapide, et faillit périr. Après avoir échappé à ce premier danger, il fut surpris par le mascaret qui balaye l'embouchure du Kroubal à chaque marée. Grâce à un bloc de pierre sur lequel ils purent se réfugier, les explorateurs du Kroubal échappèrent à une mort certaine. Mais l'eau montait rapidement vers eux : ce fut un sauve-qui-peut général ; les hommes se cramponèrent après le canot, qui flottait déjà et menaçait d'être entraîné, abandonnant au milieu des flots les cinq naufragés.

Privés de vivres et d'eau douce depuis vingt-quatre heures, les voyageurs atteignent Gam-Matjetja, où habite un traitant de MM. Blanchard et Cie, qui ont en cet endroit une maison couverte en tuiles.

On avait à peine accosté, que, de toutes les directions à la fois, accoururent enfants, femmes, vieillards. On voulait voir l'embarcation fétiche, sans toutefois oser l'approcher. Ce fut bien autre chose lorsqu'on l'enleva jusqu'au sec, lorsqu'on la démonta, lorsqu'on mit les morceaux dans leurs chemises. Ceux qui arrivèrent après l'opération refusaient de croire ce que les autres venaient de voir. Il fallut promettre de remonter le *Berton* quand on aurait pris du repos. Le tam-tam résonnait dans les environs. On accourut de tous



les villages biaffades où la nouvelle s'était propagée.

Le lendemain, M. Galibert entra dans l'estuaire du Géba, où se jette le Kroubal avec une largeur de 1 500 à 2 000 mètres.

C'est donc bien ce fleuve qui continue l'estuaire faussement dénommé Géba, et non pas le Géba, qui, à partir de son confluent dans le même estuaire, n'est plus, ainsi que le constata quelques jours plus tard M. Galibert, qu'un fort marigot.

A Bissao notre compagnon organisa son convoi de ravitaillement, conformément aux instructions qu'il avait reçues, et se disposa à accomplir la deuxième partie de sa mission.

Le 13 mars, il s'embarqua, accompagné par tous les Français et les autorités portugaises, sur le côtre *Jean-Baptiste*. Ce fin voilier, célèbre par les voyages de M. Olivier, vicomte de Sonderval, avait dans ses cales les approvisionnements des deux commissions, que M. Galibert devait conduire à Géba.

Il pensait avoir à parcourir un fleuve immensément large, ainsi que l'indiquaient les cartes. Il ne trouva au début qu'un lit de 300 mètres, bordé de vases couvertes de palétuviers, puis courbes sur courbes, de sorte que le *Jean-Baptiste*, côtre de 30 tonneaux, ne pouvait plus circuler qu'à la remorque de son canot.

A Faha M. Galibert, ayant appris que le bateau avait encore deux marées à faire pour arriver à Géba, partit avec un guide du pays et s'y rendit à pied.

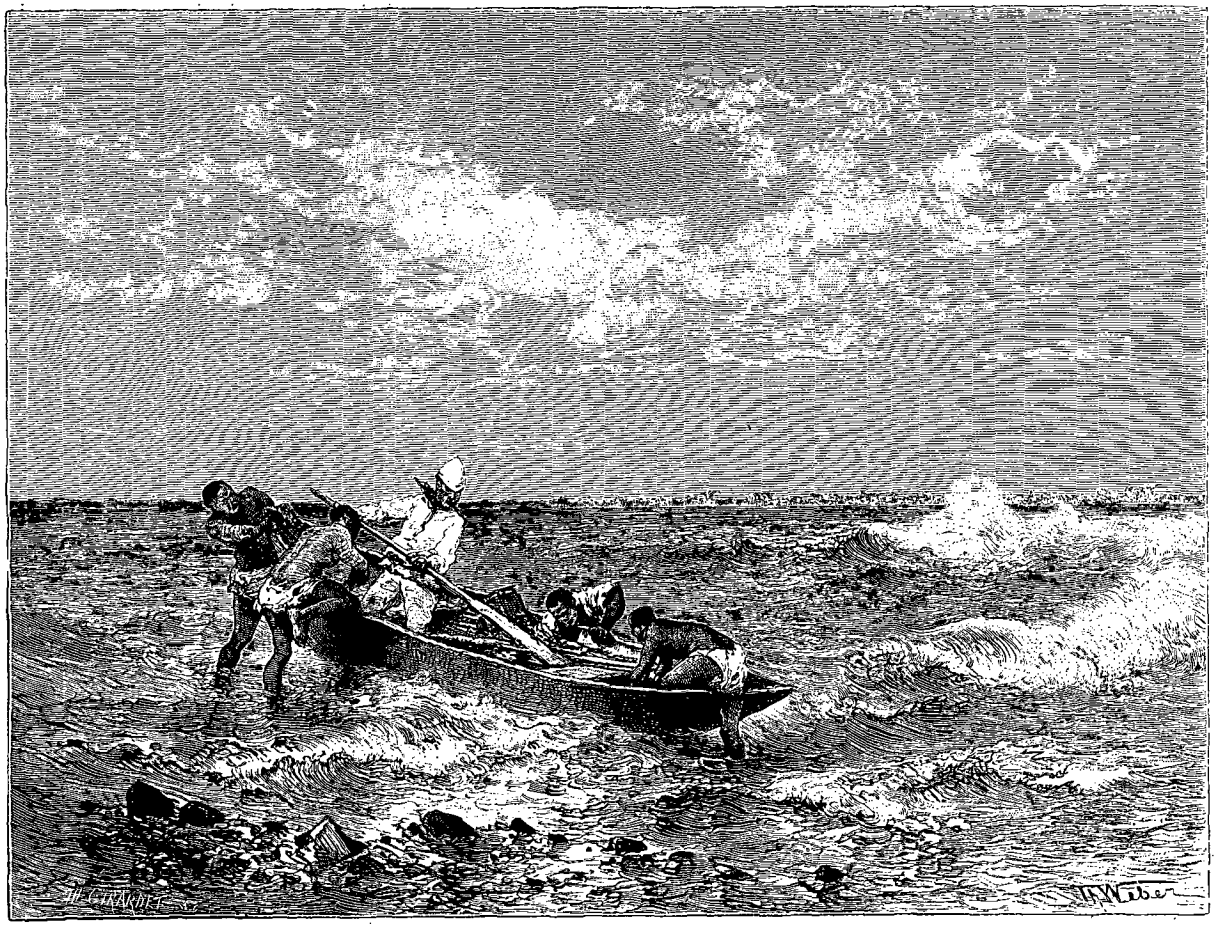
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII

La Casamance. — Carabane. — La reine de Zozor. — Prise de possession de Zighinchor. — Gourmettes et Mandiagos. — Cachéo. — Le rio Cachéo et Farim. — Les bois de la Casamance. — Chasse à la panthère. — Sedhiou. — Populations de la Casamance et du rio Cachéo.

Une courte navigation amena la commission française à l'embouchure de la Casamance. Parcourant un pays d'alluvions, ce fleuve a des largeurs très diverses; jusqu'à hauteur de Sedhiou, elles varient de 1 à 3 milles. Les rives, jusqu'à une certaine distance de l'embouchure, sont constituées par une série d'îles basses sillonnées de marigots; elles s'abaissent à mesure qu'on remonte la rivière, et elles sont bordées d'épais mangliers, de bancs de vase très étendus; elles sont souvent aménagées en rizières. Au delà poussent des forêts impénétrables.

Tous les navires qui entrent dans la Casamance s'arrêtent à Carabane, où la douane est installée. Du mouillage, l'aspect est fort pittoresque : à gauche, un bel établissement appartenant à la maison Maurel et Prom, et un wharf qui permet aux petites embarcations d'accoster; quelques beaux benténiers bordent cette partie de la rive; puis, la maison d'école du père missionnaire, et la chapelle en planches qui y est attenante.



Les hommes se cramponnèrent après le canot. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

Dans le voisinage de ces édifices, quelques habitations construites à l'européenne représentent les établissements des maisons Blanchard, Maurel frères et Cie; les cases des indigènes se profilent en arrière; quelques bouquets de palmiers dominent tout ce décor, et, plus loin, vers la droite, le poste de Carabane se signale par la blancheur éclatante de ses murs. Une allée plantée de benténiers et de palmiers borde le chemin qui va du poste au rivage. La nature des fonds oblige à se tenir fort loin au large les navires qui font des opérations de chargement et de déchargement à Carabane; et l'état de la mer, rarement calme, rend parfois fort difficile le transbordement dans les embarcations.

A la pointe Zozor, dont la beauté est remarquable, des pêcheurs ont installé leur village à l'ombre d'une merveilleuse forêt de palmiers. De la rivière on aperçoit une sorte de case quadrangulaire en bois bâtie sur des pilotis qui ont environ 2 mètres de hauteur.

Ayant appris que cette habitation appartenait à la cheffesse et propriétaire du village, appelée pompeusement par les gens du pays la reine de Zozor, je descendis à terre pour lui rendre visite. Accompagné du lieutenant Clerc, je vais frapper à la case seigneuriale. Il faut naturellement monter par une échelle sur la plateforme qui donne accès dans l'habitation. Une négresse nous fait pénétrer. La princesse de Zozor est une mulâ-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

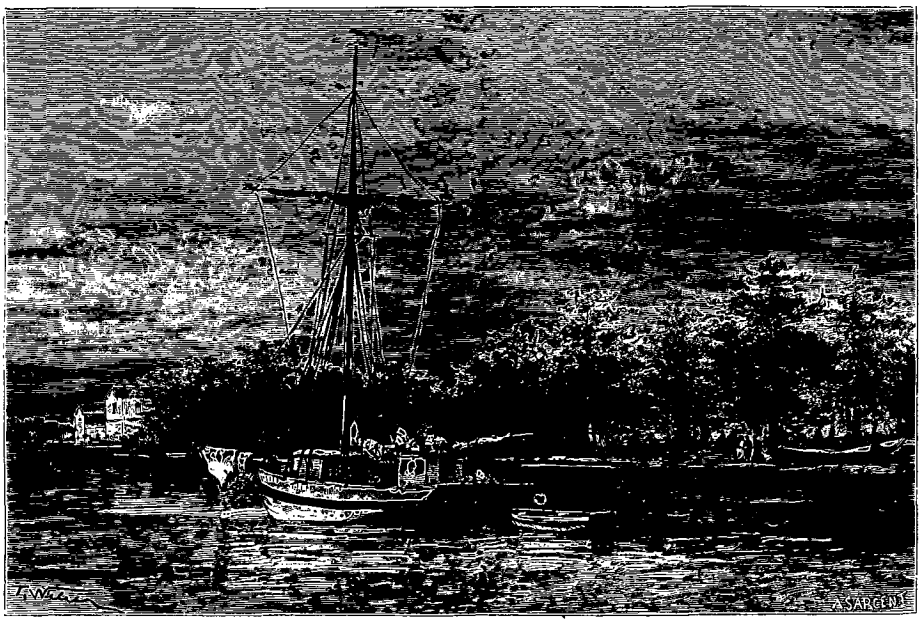
tresse puissante, épouse, paraît-il, d'un fonctionnaire dont elle vit séparée. Les lignes de son visage sont restées jolies malgré l'envahissement de la chair. Elle nous fait asseoir sur de misérables escabeaux, et prend place elle-même dans un fauteuil disposé sur une petite estrade. C'est évidemment là que ce représentant du régime féodal rend la justice.

Après force compliments nous prenons congé de cette Altesse et nous allons explorer la région voisine du domaine de Zozor.

Sur le parcours du fleuve, les grands navires ne rencontrent qu'une escale digne de ce nom. C'est celle de Zighinchor. Ils y trouvent un fond de 7 mètres à quai. En amont de ce mouillage les navires calant 3 mètres peuvent remonter jusqu'à la pointe Piedras. Avec un tirant de 2 mètres ils peuvent atteindre Sedhiou, à 170 kilomètres de l'embouchure. Au-dessus de ce poste, des embarcations ne calant que 90 centimètres à 1 mètre peuvent remonter à quelques milles au delà de Dianah. De ce point aux sources, la distance ne peut être franchie que par des pirogues ou par des canots à fond plat.

D'Adéane à Diannah, les deux rives sont bordées d'une luxuriante végétation et d'arbres gigantesques, principalement à Yatacounda, où les seules éclaircies que l'on rencontre sont occupées par des villages. La marée se fait sentir jusqu'à Sedhiou, et facilite la navigation des côtres et goélettes de l'île de Gorée, qui, à l'exception de quelques caboteurs anglais, chargés de noix de colas, fréquentent seuls ce fleuve. Un vapeur se rend en douze heures de l'embouchure du fleuve à Sedhiou; les voiliers mettent trois jours. Le principal affluent de la Casamance, le Songrogou, est praticable jusqu'à Tabor pour les petits côtres ou chalands calant 80 centimètres.

Après entente avec le commissaire portugais, la mis-



Côtre de l'île de Gorée — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

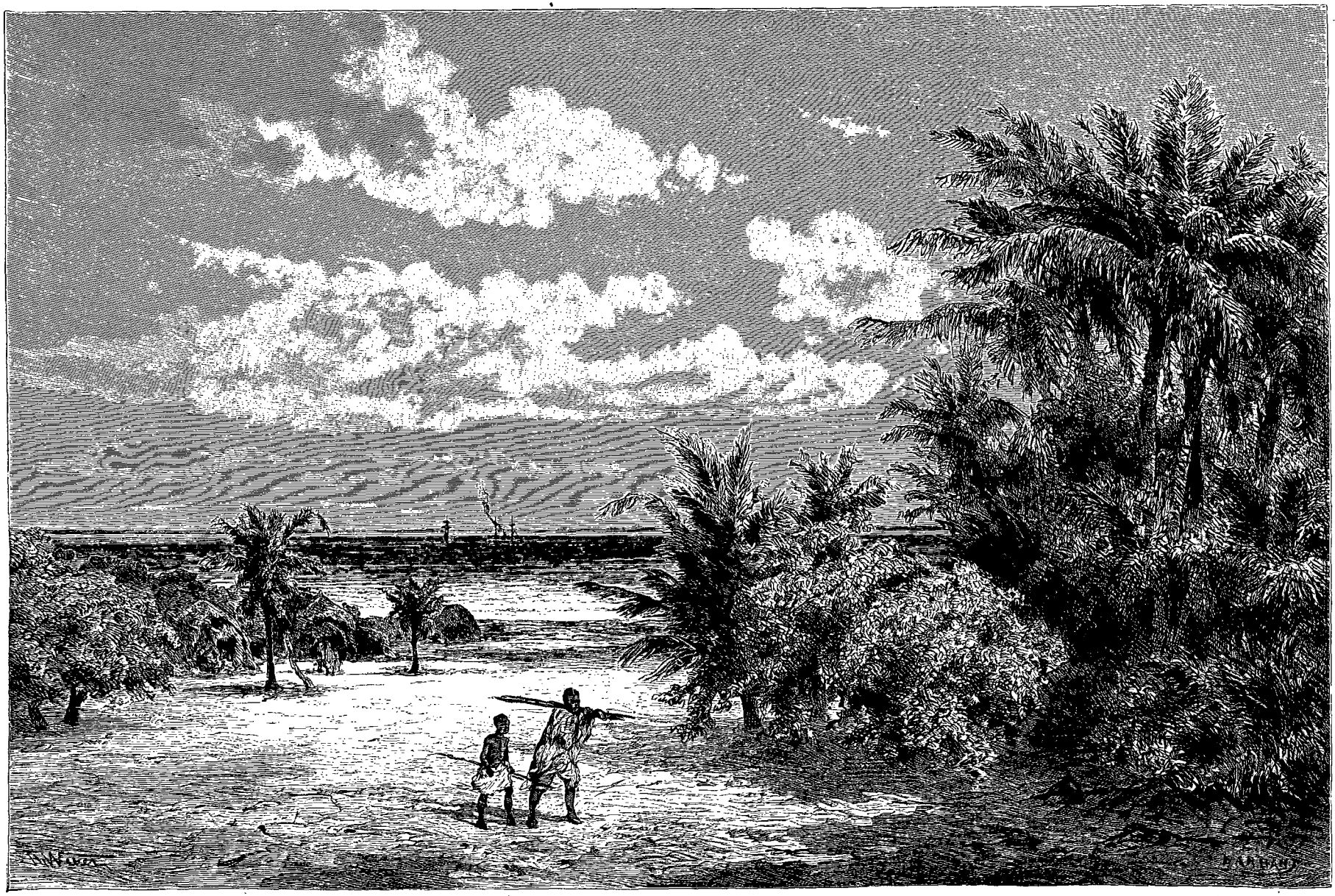
sion française se rendit, le 24 avril, avec l'aviso *Goéland* à Zighinchor et prit possession de cette place portugaise évacuée quelques jours auparavant. Le pavillon français fut arboré le lendemain matin en présence des principaux habitants et salué des vingt et un coups de canon réglementaires.

A Zighinchor les habitations confortables sont rares; c'est tout au plus si l'on y rencontre trois ou quatre maisons de traitants bâties à l'européenne; les autres habitations sont des cases assez élevées, de forme quadrangulaire ou rectangulaire, de 25 mètres de côté, dont les murs sont en pisé et la toiture en paille; elles contiennent généralement quatre pièces et un corridor central. Dans un grand nombre de villages de la Casamance les habitations réalisent souvent un confort beaucoup plus sérieux que celles de Zighinchor. Lorsque j'explorais les environs de l'ancienne escale portugaise, je me rendis un jour au village de Brin. Il s'élève au milieu d'un bois de haute futaie; les cases sont construites en terre et surmontées d'un premier étage ressemblant à un entresol. Comme dans les cases de Zighinchor, cette partie est destinée à conserver les provisions de mil et de riz. Un large toit en paille recouvre le tout; à ce toit sont adaptées des gouttières en ronier, au moyen desquelles les eaux pluviales se déversent loin du pied des fondations. Ces cases, à l'intérieur, avec leur grande élévation, leurs corridors longs et obscurs, leurs poternes et leurs petites cellules, ressemblent assez à de vieux châteaux du moyen âge.

L'occupation de Zighinchor règle la question de la possession de la Casamance, qui devient en fait une rivière française. Nous possédons en outre la seule escale favorable au chargement des grands navires.

Les vapeurs peuvent en effet y remonter en pleine charge et accoster aux appontements par 6 et 7 mètres d'eau. Cette situation, éminemment favorable, attirait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Casamance à Carabane (voy. p. 135). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

depuis longtemps l'attention des commerçants, qui créent dès maintenant à Zighinchor des entrepôts généraux.

Avant la prise de possession de l'escale portugaise, les vapeurs venant d'Europe déchargeaient leur cargaison à Gorée, où ils prenaient les produits de la Casamance, apportés par un va-et-vient incessant de côtres et de goélettes. Dorénavant ces vapeurs viendront directement aux appontements de Zighinchor.

La forêt, à 500 mètres en arrière de la ville, se prête admirablement à la création de constructions et jardins. Il suffit de débroussailler entre les palmiers qui procurent l'ombre, la fraîcheur, et fournissent vin, huile, tissus, etc., etc. C'est fort heureux pour notre nouvelle possession, car, enserrée au milieu de ses rizières, elle étouffe dans ses limites actuelles, et l'administration aura à prendre l'initiative de la création d'une nouvelle ville, dans laquelle pourront s'établir les habitants qui font actuellement argent de leurs maisons en faveur des commerçants.

Grâce à la brise de mer qui se fait sentir régulièrement chaque jour, le climat est relativement doux; on peut lui accorder une réputation de salubrité, car les seuls Français qui aient fait souche dans la Casamance sont ceux qui se sont établis dans cette petite ville. M. Chambas, un Français, y a vécu vingt-sept ans. Les habitants prétendent au titre d'Européens; ils en recherchent les habitudes et s'honorent d'avoir leurs usages. Zighinchor est donc une petite colonie qui semble appelée à devenir le chef-lieu de la Casamance; Sedhiou conservera son importance militaire, et Carabane sera le poste douanier de la rivière.

Les habitants de l'ancienne ville portugaise ont seulement des pirogues, point d'autres embarcations; elles sont taillées à la hache dans le tronc des *Sterculia*, et atteignent de grandes dimensions; on en voit qui mesurent près de 20 tonneaux de jauge.

Pendant longtemps la traite des noirs fit la fortune de Zighinchor. Plus tard les Portugais se contentèrent d'acheter des esclaves pour la culture des terres voisines. En 1860, la sœur du gouverneur avait encore, à elle seule, une centaine d'esclaves. Aujourd'hui les Gourmettes n'ont plus que les captifs strictement nécessaires à leurs besoins.

Quand les Français s'établirent dans la Casamance, les Portugais ne maintenaient plus que deux soldats noirs pour la garde du pavillon. Le service de la douane était dirigé par un directeur, et celui du culte catholique assuré par un prêtre. Dans ces derniers temps, les Portugais avaient mis une garnison de 20 hommes commandée par un sous-lieutenant.

La population a souvent montré à l'égard de son gouverneur une antipathie qui s'est traduite par des actes de révolte. Cependant les Portugais témoignaient d'une grande tolérance; ils avaient même laissé subsister des coutumes et des usages peu admissibles sous la protection du drapeau d'une nation civilisée; aussi un de mes premiers actes fut-il de les supprimer. La plus coupable des coutumes qui subsistaient encore était celle du jugement du poison; elle remontait aux mauvais jours de l'Inquisition. A certaines époques de l'année, on faisait boire le poison aux gens soupçonnés d'être indifférents à la religion. Le chef du village (juge du peuple) remplissait l'office d'inquisiteur, et le patient ne pouvait échapper à la mort qu'en soudoyant ses juges.

Il y a dans la ville deux partis : l'un habite le quartier ouest (Villa Fria); l'autre, le côté est (Tabourka). Les discordes entre ces deux partis amènent souvent mort d'hommes.

Au dix-septième siècle, les Portugais qui s'établirent à Cachéo, Santo Domingo, à Farim, Zighinchor et dans une foule d'autres endroits, se fixèrent pour la plupart sans esprit de retour. Aussi épousèrent-ils des femmes du pays, et firent-ils souche de cette population métisse si nombreuse dans la Guinée. Ces alliances facilitèrent des rapprochements et de bonnes relations avec les indigènes, car l'islamisme n'empêchait pas encore le noir d'accepter les principes de l'Européen.

Aussi une foule d'indigènes fixés auprès des Portugais et unis à eux par les liens du sang se façonnèrent-ils sans résistance aux mœurs des nouveaux venus, et subirent-ils leur influence religieuse. Ainsi se forma la population des Gourmettes et des Mandiagos. Ceux que nous avons vus portent souvent encore un christ en cuivre sur la poitrine; c'est un héritage de leurs ancêtres. Tout en se donnant pour chrétiens, les Mandiagos n'en sont pas moins polygames, très ivrognes et très débauchés. Toutefois, ils sont bons cultivateurs et bons mariniers. Leurs femmes s'habillent très convenablement, ne manquent pas d'une certaine élégance, et souvent même d'une certaine distinction, si l'on peut employer ce terme à leur égard. Toutes les cérémonies, mariages, enterrements, etc., sont pour les Mandiagos une occasion de boire force eau-de-vie et vin de palme. Quand une jeune fille se marie, toutes les femmes de la ville se rassemblent, s'habillent de leur mieux, et l'accompagnent, avec des chants et des cris, de maison en maison. Il est alors d'usage d'offrir un cadeau à la fiancée et du vin de palme au cortège.

Les jours de fête religieuse, des processions se promènent également par la ville, et les manifestants font à chaque maison de nouvelles libations de vin de palme. On peut juger de la tenue des fidèles après quelques heures de pérégrination dans les rues. Tous ces gens parlent un portugais incorrect.

Le marigot de Cajinolle est un canal de communication entre la Casamance et le rio Cachéo ; il débouche dans cette rivière, près de Bolor, qui était, il y a quelques années, un établissement d'une grande importance, et servait de sanatorium à Cachéo. Cette dernière ville est aujourd'hui en décadence; fondée en 1588, elle fut cependant autrefois le centre le plus important des Portugais sur cette côte, et le seul établissement européen qui ressemblât à une ville. Il y avait quelques fonctionnaires, une population blanche nombreuse, et les relations étaient fréquentes avec l'Europe.

La ville de Cachéo avait un aspect tout à fait spécial

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et des plus pittoresques. Il y existait, paraît-il, une société de *bravi*, qui opérait avec la plus grande tranquillité dès que la nuit était venue. Il ne fallait pas compter sur la garnison, car les rondes qu'elle faisait la nuit étaient presque aussi redoutées que les rencontres des bandits.

Actuellement la population de Cachéo se compose de 1 800 habitants, dont un tiers de blancs. Un mauvais fort armé de douze canons protège cette petite ville, resserrée dans les limites étroites d'un rempart en terre.

La rivière de Cachéo est navigable jusqu'au poste de Farim, dont la situation dans l'intérieur correspond à celle de Sedhiou; mais cette escale est loin d'avoir l'importance de sa voisine de la Casamance.

La région comprise entre le Cachéo et la Casamance à l'est du marigot de Cajinolle est couverte de magnifiques forêts à peu près impénétrables; c'est à peine si quelques sentiers permettent de passer du fleuve français au fleuve portugais. Parallèlement à ces deux fleuves, il est presque partout impossible de circuler, car les forêts ne s'éclaircissent qu'au voisinage de la frontière mandingue, dans la haute Casamance. Tous les bois qui s'y rencontrent sont propres aux constructions; ils peuvent convenir même à la menuiserie et à l'ébénisterie,

Une rue à Zighinchor. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

et pourraient être l'objet d'un commerce avantageux. Toutefois il faudrait choisir avec discernement les territoires d'exploitation, car il y aurait des difficultés insurmontables à pénétrer dans certaines parties de ces forêts, et à tenter une exploitation loin des marigots qui peuvent servir au flottage.

Dans la Casamance et le rio Cachéo, on construit de nombreuses embarcations avec ces bois remarquables, et depuis 1830 les forêts situées entre la Casamance et le rio Santo Domingo sont exploitées régulièrement par le gouvernement portugais. Des ouvriers venus de Lisbonne choisissent les bois et dirigent l'opération; l'exploitation se fait du côté du rio Cachéo. Chaque année un ou deux *hiates* viennent de Lisbonne charger ces bois destinés à des constructions navales. Les hiates qui font ce transport sont eux-mêmes construits avec des bois provenant de ces forêts.

Un des arbres les plus recherchés par les Portugais pour la durée et l'incorruptibilité de son bois est l'*Erythrophlæum* d'Afzelius. Il est désigné chez les Portugais sous le nom de *mancône* ou arbre d'eau rouge; les Feloupes le nomment *bourane* (boire); son écorce rougeâtre est un poison violent; elle sert à composer la boisson qu'emploient les noirs dans l'épreuve des jugements de Dieu.

Ce bois n'est attaqué ni par l'humidité, ni par les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

termites. Je crois qu'il pourrait être utilisé avantageusement pour fournir des traverses aux chemins de fer du Sénégal.

Nous avons pu constater avec satisfaction que toutes les essences de la Casamance se rencontrent également sur les bords du Cogon. Sur un parcours de 400 à 500 kilomètres, ce fleuve est bordé d'une épaisse futaie, où se pressent des arbres magnifiques. Sur les bords du Cogon plus encore que sur ceux de la Casamance, il sera facile d'exploiter les bois. On pourra, en effet, faire tomber les arbres dans le fleuve et les amener par le flottage aux escales du bas Compony, où il serait facile d'établir une scierie.

Les forêts de la Casamance sont très giboyeuses et servent de repaires à des légions de panthères. Pendant mon séjour à Zighinchor, ayant appris qu'un de ces animaux venait chaque nuit enlever les porcs d'un village voisin, je me transportai dans ledit village, et à la nuit tombante je me mis à l'affût à 300 mètres des cases. J'étais accompagné d'un chasseur du pays qui jouissait d'une grande réputation, et j'avais eu soin de faire attacher à quelque distance une chèvre, dont les appels ne pouvaient qu'encourager le seigneur de la forêt.

Une heure, deux heures d'attente se passent sans rien voir ; la lune nous éclaire ; enfin le fauve apparaît ; il avance doucement, s'arrête, semble écouter ; il n'est plus qu'à 60 mètres de nous, et se dispose à foncer sur sa proie. La malheureuse chèvre tremble et pousse des gémissements qui semblent une prière. Deux coups de feu retentissent presque en même temps ; l'animal fait un bond formidable : je crois un instant qu'il fond sur nous, mais il retombe et ne bouge plus ; la balle de ma carabine l'a frappé au défaut de l'épaule.

Les noirs accourent du village, ils dépouillent le fauve, et découpent la mâchoire, car la peau munie des griffes et des dents a une certaine valeur. Cette dépouille est une des plus belles de ma collection.

En 1837, l'occupation de Carabane avait été suivie de la prise de possession de l'île de Guimbéring. Cette même année, une commission fut chargée de rechercher dans la rivière un emplacement favorable pour la création d'un poste. Elle choisit l'emplacement de Sedhiou dans le Boudhié.

Situé au centre d'un pays riche, et habité par une population intelligente et travailleuse, ce nouveau comptoir ne pouvait que prospérer, assuré qu'il était d'une protection sérieuse. Aussi de grands établissements se construisirent-ils, et bientôt l'escale française prit l'aspect d'une petite ville. On y trouve maintenant de nombreuses fontaines d'eau vive ; de belles avenues plantées d'arbres magnifiques ; des chemins bien entretenus ; une église et une école françaises desservies par des missionnaires.

De nombreux et jolis villages sont venus se grouper autour de cette petite ville, dont la défense est bien organisée. Le fort est bâti au pied de la ville, sur le bord du fleuve ; ses murs sont percés de meurtrières, et ses bastions sont armés de cinq pièces d'artillerie.

L'école de Sedhiou fonctionne dans d'excellentes conditions ; elle est fréquentée régulièrement par soixante-dix-neuf élèves, dont quelques-uns sont assez instruits pour subir avec succès, à la fin de l'année scolaire, les examens d'admission à l'école secondaire de Saint-Louis.

Sedhiou reçoit du coton apporté du Gabou ; on en exporte plusieurs tonneaux ; le reste est employé dans le pays, et échangé avec les Féloupes et les Bagnouns.

Les deux principaux objets de traite de la Casamance sont le riz et l'arachide. Zighinchor est le grand entrepôt du riz, et à Sedhiou on traite les arachides.

On a essayé la culture de la vigne ; un cep planté au poste a donné deux récoltes dans la même année. Il n'y a pas lieu de s'étonner de ce résultat, car, dans la Casamance, tous les produits qui enrichissent les pays chauds et tropicaux viennent admirablement, et les légumes d'Europe sont cultivés avec succès.

Les populations établies sur le territoire de la Casamance et du rio Cachéo sont les Yolos ou Djolas ; les Feloupes et les Bagnouns, dans la basse Casamance et le district de Cachéo ; les Balantes et les Mandingues, dans la haute Casamance et le district de Farim.

Les Djolas présentent d'assez tristes échantillons de la race indigène, et sont d'ailleurs très mélangés d'éléments étrangers émigrés des pays voisins. Ces noirs s'enivrent de vin de palme et d'eau-de-vie, et subissent l'influence néfaste des sorciers et sorcières.

Les Feloupes habitent surtout les régions marécageuses de la rive droite de la Casamance, qu'ils aménagent d'une façon remarquable pour la culture du riz.

Les expéditions de Hilor et de Thiong, en 1860, assurèrent la suzeraineté de la France sur les pays des Feloupes. Mais, de 1877 à 1888, leur magnifique pays a été dévasté par Fodé-Kaba, et les malheureux habitants qui ont pu échapper à l'esclavage se sont réfugiés sous la protection des postes. C'est ainsi que plusieurs villages sont venus s'établir autour de Zighinchor. D'un naturel très doux, leurs habitants vinrent à mon premier appel prêter serment de fidélité à la France.

Trois rivières, dont deux affluents de la Casamance, le Songrogrou, le rio Djogobel, et un affluent de la Gambie, la rivière de Wintang, arrosent le Fogny et ouvrent des voies navigables aux embarcations des traitants. Le Songrogrou et la rivière de Wintang prennent leur source dans les marais de Bintam, situés entre la Casamance et la Gambie. Ces deux affluents sont très voisins dans une partie de leur cours encore navigable et ils facilitent les communications entre les deux grandes rivières. Aussi les relations commerciales entre les bassins de la Casamance et de la Gambie se font-elles par ces rivières.

Au sud les Feloupes ont pour voisins les Bagnouns, qui formaient autrefois un État puissant ; ils occupaient la plus grande superficie des territoires compris entre la Gambie et le Cachéo ; leurs rois étaient sacrés sur les pierres fétiches de Piedras, et leur sceptre d'or était conservé à Diagnou, sur la rive gauche de la Casamance.

Les Bagnouns sont doux et bons cultivateurs ; malheur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Allée de benténiers à Sedhiou (voy. p. 135). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reusement ils ont pour voisins des bandits de profession, les Balantes, qui, très répandus sur la rive droite du Géba, franchirent, dans le courant de ce siècle, le rio Cachéo, s'établirent dans les magnifiques forêts de Santo Domingo, et s'ouvrirent un chemin jusqu'à la Casamance. Ils tentèrent même de passer ce fleuve et dévastèrent un moment le Boudhie et le Yacine.

Chasseurs intrépides, ils recherchent les forêts impénétrables et giboyeuses, et opposent avec succès une barrière infranchissable au flot mandingue dans la région comprise entre la Casamance et le Cachéo. Aussi sont-ils en lutte avec ces derniers, qui sont également des nouveaux venus dans le pays.

Les Mandingues sont, en effet, originaires des pays montagneux du haut Niger. Refoulés par les Peulhs, ils se répandirent dans le bassin supérieur de la Casamance et conquirent la contrée vers 1830. Musulmans fanatiques et très guerriers, ils apportent avec eux les germes d'une civilisation avancée.

IX

Retour à Dakar. — Le Sâloum. — Foundiougne. — Fatick. Kawlakh. — Conclusions.

Les travaux de la commission étant terminés, les commissaires signèrent le 2 mai, à Carabane, le procès-verbal de la nouvelle frontière.

La commission portugaise quitta la Casamance sur la *Guadiana*, et la commission française s'embarqua sur la *Mésange*. Avant de prendre la route de Gorée, cet aviso se rendit dans le Sâloum. Quand on quitte Dakar en allant vers le sud, cette rivière est la première des rivières françaises qui ouvre un débouché vers l'intérieur, de même que la Mellacorée est la dernière.

Poste de Kawlakh. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

La rivière Sâloum est navigable sur une longueur de 90 milles. Les navires de commerce de 30 à 250 tonneaux remontent facilement jusqu'au poste de Kawlakh, qui a été construit en 1861. La barre présente quelques difficultés, car elle est formée de bancs mouvants. Nous entrons en suivant une ligne de balises qui marquent le chenal.

Les rives du Sâloum et du Sîn, un de ses affluents, sont basses et couvertes d'épais et hauts palétuviers remplis d'oiseaux aquatiques : aigrettes blanches, aigrettes bleues et pélicans. D'immenses plaines marécageuses s'étendent à perte de vue, jalonnées du tronc conique et cuivré des baobabs géants; le guépard et la panthère y chassent la gazelle et les antilopes. Quelques rares éléphants vivent solitaires et redoutés dans le bas de la rivière et dans les espaces déserts du haut Sâloum ; au delà de Kawlakh habite la girafe.

Le cercle du Sîn-Sâloum se compose de deux royaumes indigènes : le Sîn, capitale Fatick, et le Sâloum, capitale Kawn. Ce sont deux royaumes sérères habités, le premier par les Sîn-Sîn, le second par les Sîn-Sâloum. Les Sérères sont les indigènes les plus sauvages et les plus cruels du Sénégal; ils sont versés dans la science redoutable des poisons aux effets lents et étranges, et certaines tribus, cependant voisines de nous, habitent encore dans les arbres comme les singes anthropomorphes.

La singulière maladie du sommeil, très répandue dans la Sénégambie, fait de nombreuses victimes sur le territoire sérère. Le village de Portudal a été complètement détruit par l'apparition de cette maladie, qui ressemble fort à un long empoisonnement et cause aux noirs la plus grande frayeur.

Les maisons de commerce du Sénégal ont établi des comptoirs à Foundiougne, Kawlakh et Fatick.

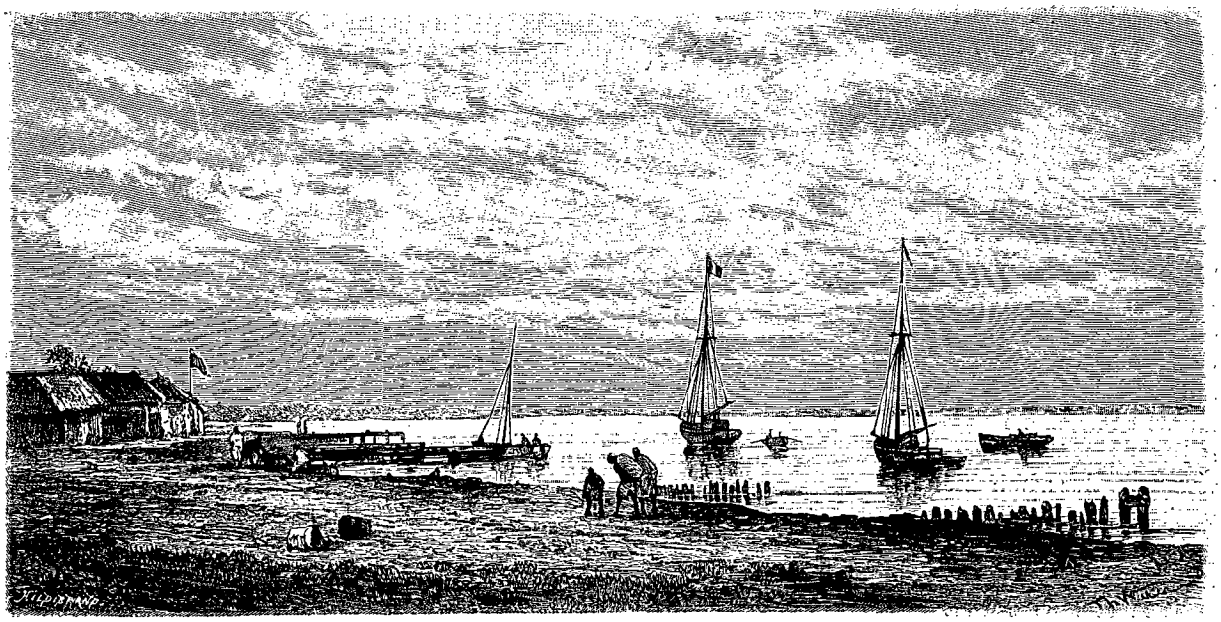
Foundiougne se trouve, dans l'île du même nom, sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la rive gauche du Sâloum; les relations entre Gorée et cette escale sont anciennes et actives. Quatre blanches factoreries s'alignent sur le bord avec leurs longs wharfs de bois s'avançant dans la rivière. On entrevoit derrière elles les cases bien alignées du village noir, se dressant comme d'énormes ruches sur les verts pâles d'une grande forêt. Pendant l'année 1888, la quantité d'arachides traitée à Foundiougne s'est élevée à 5 millions de kilogrammes.

L'aviso ayant mouillé à Foundiougne, je remonte le Sîn avec la chaloupe à vapeur et j'arrive à Fatick, en suivant les interminables détours de la rivière, et après avoir franchi les escaliers, sorte de chenal sinueux où l'on navigue rarement sans s'échouer. A Fatick, le Sîn est devenu fort étroit; il n'est plus navigable au delà. Quatre comptoirs, dirigés par ceux de Foundiougne, y élèvent leurs constructions toutes neuves de l'année dernière. Tout autour sont deux grands villages nègres, l'un sur le bord de la rivière, l'autre dans l'intérieur.

En montant la berge on voit, à peu de distance, un groupe de cinq ou six cases entourées d'une palissade et ombragées d'un superbe tamarin : c'est le poste, occupé par un sergent européen et quelques tirailleurs indigènes. Des tamarins, baobabs, fromagers, caoutchoucs, entourent la ville d'une magnifique ceinture d'ombre et de verdure. Des oiseaux de toutes couleurs, merles métalliques, colibris, pigeons verts, gazouillent dans les arbres, et les grands bœufs des Peulhs circulent librement dans les prairies. De retour de cette excursion je me rends, sur la même embarcation, au village de Kawlakh, planté sur le Sâloum, presque à l'une des extrémités de l'un de ses bras. C'est en cet endroit que se tenait autrefois la plus importante escale de la région. Aujourd'hui, par suite de la donation faite à la France



Escale de Foundiougne. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

de l'île de Foundiougne par le bour Sâloum, une émigration d'indigènes s'est portée vers cette île, et Kawlakh a perdu son importance primitive. Il y a, comme à Fatick, quatre factoreries, dirigées par celles de Foundiougne. Le poste, abandonné et ruiné, dresse sa construction carrée et massive sur la place du marché, qu'ombragent de grands fromagers.

Les escales de Foundiougne, Fatick et Kawlakh sont seules territoires français : le reste n'est qu'un pays protégé, restant régi, sous notre contrôle, par les lois et coutumes indigènes. Malgré la propagande musulmane, le fétichisme est la forme religieuse de la contrée. Le serpent est l'emblème de la divinité. Le sorcier, fort en honneur, est un personnage officiel, prêtre et médecin à la fois. Malheur à l'indigène qui n'étant pas de la confrérie se mêle d'être sorcier : il est mis à mort dès que, à tort ou à raison, la preuve de la sorcellerie est faite. Il est difficile de pénétrer dans le secret des rites religieux des Sérères. On sait toutefois qu'il existe chez eux une vaste société secrète qui a beaucoup d'analogie avec celle des Simons que nous avons rencontrée chez les Nalous et les Bagas; comme chez ces derniers, elle est toute-puissante et, sous le masque religieux, semble également n'avoir qu'un but, une sorte de fonction sociale qui consiste à défendre l'indigène contre le pouvoir. Grâce à un système admirablement organisé, elle peut transmettre instantanément son mot d'ordre aux points les plus éloignés du territoire sérère.

L'expédition que j'ai dirigée sur les confins de la Guinée portugaise rapporte d'importants documents topographiques, la plupart nouveaux au point de vue géographique.

Dans la région sud, nous avons fait l'exploration complète et le lever à grande échelle des pays compris entre le rio Nunez et le Géba. Cette région était en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blanc sur les cartes. Nous y avons constaté l'existence de plusieurs fleuves alors inconnus : le Cogon, dont le cours a été relevé sur un parcours de plus de 200 kilomètres; le rio Grande (Kroubal, Koliba, Kokoli, Koli), relevé sur un parcours de 300 kilomètres, et enfin le Cassini, le Combidiah, le Koubah, le rio Cabacero, fleuves d'importance secondaire, dont le cours et les sources sont aujourd'hui fixés sur la carte.

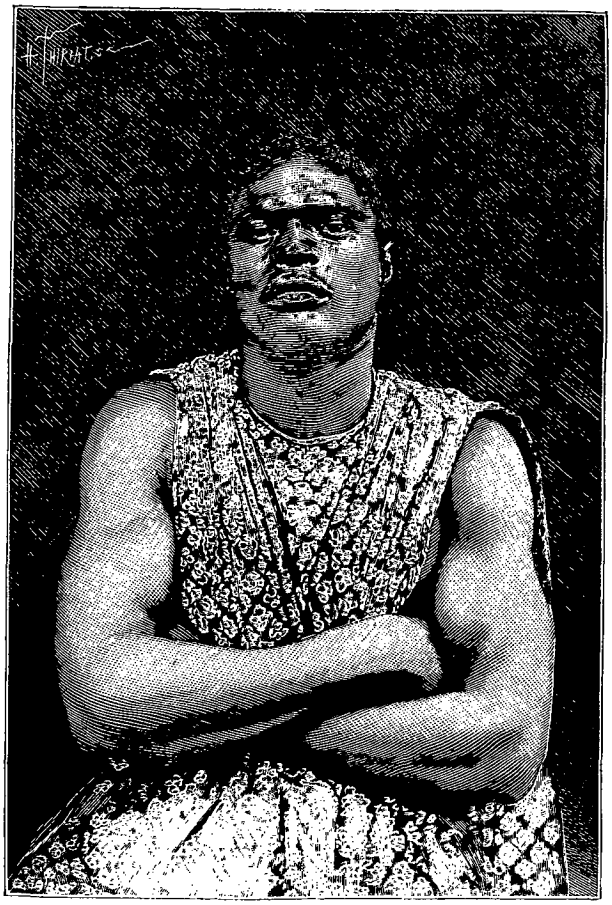
Le tortueux Géba, faussement indiqué jusqu'à ce jour, a été reconnu. Enfin nous rapportons la connaissance des territoires compris dans le bassin de ces fleuves.

Dans la région nord, la zone de pays comprise entre la Casamance et le rio Cachéo a été visitée, et les cartes anciennes ont été complétées et rectifiées.

La région dite des rivières du Sud et de la Guinée portugaise est remarquablement arrosée par un grand nombre de fleuves (appelés rivières) qui descendent des massifs du Fouta-Djallon ou des plateaux détachés du centre orographique. Une eau pure et parfois abondante coule en toute saison dans le lit des affluents en nombre infini, qui sont bordés et recouverts de la plus admirable végétation tropicale qu'on puisse rêver. Le navigateur qui parcourt rapidement la côte ne saurait se faire une idée de la beauté du pays s'il n'a entrevu que le paysage qui borde les rivières qu'il a parcourues en bateau : la vue est trop souvent bornée par les palétuviers de la rive : il faut résolument s'enfoncer dans l'intérieur pour rencontrer ces sites enchanteurs que l'on découvre à tout instant, et qui sont chaque fois des décors nouveaux où la nature semble avoir à plaisir accumulé toutes les beautés dont elle possède seule le don de se faire d'incomparables parures.

Un pays où la végétation se montre partout si grandiose ne peut pas être un pays pauvre; aussi le trafic y assure-t-il de gros bénéfices. Malheureusement les maisons de commerce, si nombreuses sur cette côte, ne pratiquent encore que l'échange : l'exploitation agricole relève tout entière de l'initiative des noirs, et elle subit l'influence des mille vicissitudes d'une situation sociale et politique primitive qui ne permet pas d'escompter l'avenir. Malgré des conditions si défavorables, l'agriculture est pourtant en progrès.

Il serait trop long d'énumérer la liste des produits qui sont des matières d'exportation; je me contenterai de citer : les arachides, qui poussent partout et varient de qualité suivant les terrains; le riz, d'une qualité supérieure à celle de l'Inde, et qui est cultivé sur des territoires entiers; l'huile de palme, que fournissent les palmiers si communs dans ces régions, où ils protègent de leur ombrage tous les ruisseaux et forment parfois de vastes forêts; le caoutchouc, qui se rencontre partout dans les bois; le café du Rio Nunez, si estimé des gourmets; la canne à sucre, qui pousse dans des conditions exceptionnelles, etc. Tous les fruits des pays chauds et des tropiques : oranges, citrons, bananes, ananas, etc., sont d'une qualité supérieure, et cependant leur valeur marchande est à peu près nulle, tant leur abondance est grande.



Type sérère (voy. p. 142). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

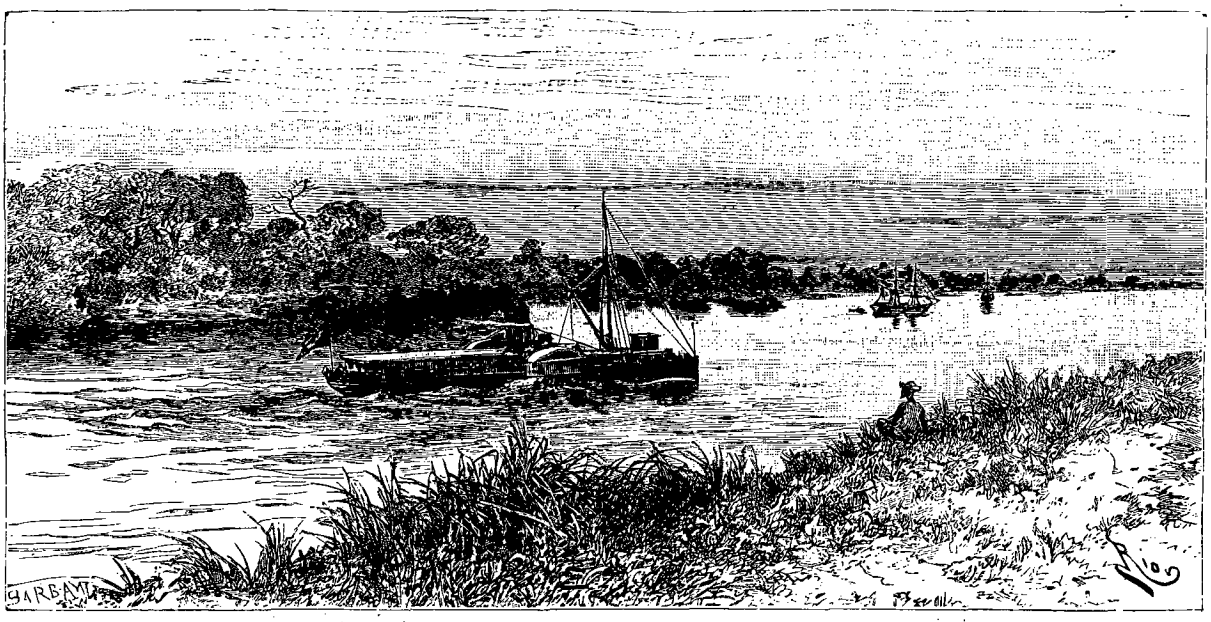
Un faible droit de 7 pour 100 imposé aux marchandises d'exportation procure des revenus déjà considérables à la colonie du Sénégal, dont les rivières du Sud sont dépendantes.

Ces bénéfices seraient bien autres, si la sécurité était mieux assurée aux indigènes, si par des efforts généreux nous leur faisions franchir à pas de géants les étapes du progrès, et enfin si les entreprises européennes, soutenues par les capitaux, tentaient résolument l'exploitation agricole et commerciale de ces régions, où, grâce à son passé glorieux, la situation morale acquise par la France est sans rivale.

Je prédis un brillant avenir commercial, agricole et peut-être colonial, à la région française des rivières du Sud; je prévois également, à brève échéance, pour les raisons énoncées dans le cours de ce récit, la ruine complète de la Guinée portugaise.

H. Brosselard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le rio Paraná. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

VOYAGE DANS LE DELTA DU PILCOMAYO,

PAR M. A. THOUAR.

1885-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

C'est à la suite de mon voyage à la recherche des restes de la mission Crevaux que s'effectua mon retour à Buenos Aires en avril 1885. — Il n'y avait plus le moindre doute sur le sort des malheureux explorateurs : tous, sauf un, avaient succombé dans le plus horrible guet-apens. Et si, plus favorisé, il me fut donné d'aller du Pacifique à l'Atlantique, à travers le Chaco, il m'incombait aussi de poursuivre la tâche entreprise en vue de l'ouverture d'une route commerciale entre la Bolivie et la Plata.

Mon absence de France dura trente-huit mois, pendant lesquels je fis trois explorations :

La première, de fin juillet à décembre 1885, dans le delta du Pilcomayo, en mission du gouvernement argentin ;

La seconde, de février à juillet 1886, de Buenos Aires à Sucre, par le nord de la République Argentine, le sud des provinces boliviennes, Tarija, Caiza, les Missions, le haut Pilcomayo, Sauces et Padilla ;

La troisième, de décembre 1886 à décembre 1887, dans le Chaco boréal, sous les auspices du gouvernement bolivien.

Ce fut le 31 juillet 1885 que nous laissâmes Buenos Aires pour le Grand-Chaco. Un jeune Français, Wilfrid Gillibert, amateur d'aventures, me manifesta le désir de m'accompagner, et, accédant à sa demande, nous prîmes congé des amis et nous embarquâmes à bord du vapeur *Uruguay* du Lloyd Argentin.

L'escorte devait m'être fournie par le gouverneur de Resistencia, ou, à défaut, par celui de Formosa.

A cette époque de l'année, des brouillards fréquents nous privèrent de la vue si pittoresque des îles du Paraná. Dans les éclaircies seulement, il nous arrivait de surprendre de bien jolis paysages. L'île de Martin Garcia, dans laquelle se trouve le pénitencier, nous passa par tribord, et bientôt nous atteignîmes la confluence du Paraná et de l'Uruguay. Les rives se resserrent, la végétation est chétive : des saules et des ajoncs couvrent les bords. A quatre heures le brouillard tombe un peu, le thermomètre marque 10 degrés centigrades. De nombreux navires de gros tonnage sont au mouillage sur lest. Dans la nuit nous ralentissons la marche et stoppons finalement, car les passes sont souvent étroites et dangereuses dans l'obscurité.

1er août 1885. — Pour toute personne qui navigue, le voyage se divise en quatre parties importantes : l'embarquement, le départ, la traversée et enfin l'arrivée. Dans la première, le choix de la cabine ou couchette, l'arrimage des bagages, l'examen du bord, sont des opérations de première nécessité, qu'il convient de ne pas négliger si l'on veut éviter bien des surprises. Avec le ciel il est des accommodements : on en trou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vera facilement avec le maître d'hôtel et le calier. Ici ce sont des Italiens, à qui la vue d'un billet de banque produit les effets les plus surprenants. C'est alors seulement qu'on peut passer à la seconde opération : s'enquérir, se renseigner sur les passagers, leur qualité, leur destination. Les coteries se forment, les sympathies se dessinent, pendant que la médisance vient de temps à autre jeter une note gaie ou méchante sur le gros monsieur de bâbord ou la petite dame de tribord. Enfin on arrive, on est arrivé : la séparation s'opère au milieu des protestations d'inoubliables souvenirs; on se promet de s'écrire, de se revoir.... A peine est-on arrivé à l'hôtel, qu'on a déjà oublié le nom de son voisin de chambre ou celui de sa voisine de table.

A une heure et demie nous atteignons San Nicolas del Rosario, ville d'environ 8 000 à 10 000 habitants à cette époque-là. Des constructions nouvelles, coquettes et élégantes, se détachent des massifs de palmiers et d'orangers. Le commerce y est important, à en juger seulement par le nombre des goélettes et des bricks au mouillage dans la baie, dominée par la jolie maison de campagne de don Diego de Alvear, sur les bords mêmes du fleuve. Le soir, le brouillard nous oblige à relâcher à Rosario. Mes voisins de cabine passent la nuit à chanter et à pincer de la guitare.

2 août. — A cinq heures du matin nous nous mettons en marche. Il pleut et il fait froid; le vent souffle du sud-ouest avec force; les passagers de seconde classe se réfugient à l'arrière; de grosses Paraguayennes, fumant d'énormes cigares, se laissent courtiser par les matelots du bord. Nos places sont prises, envahies : force nous est de nous résigner. A midi nous passons la colonie Diamante, fondée par des Finlandais; plus tard, Paraná, ville importante, située plus avant dans l'intérieur et renommée par son excellente chaux, qui est l'objet d'un grand commerce. La nuit est très obscure, nous n'en continuons pas moins notre marche; les passes sont franchies avec la plus grande habileté par le pilote qui gouverne.

3 août. — De bonne heure nous arrivons à la Paz, centre d'un trafic de bois de construction des plus belles essences, comme le quebracho, l'algarrobo et le ñandubai, etc., puis nous passons, dans la nuit, la colonie Mal Abrigo et Goya.

4 août. — Le temps est meilleur. Le Chaco commence à nous apparaître. Bella Vista émerge sur notre droite, d'un massif d'orangers; ici on commence à parler guarani, et ce n'est pas une de nos moindres difficultés que d'opérer le soir, par la nuit noire, notre débarquements à Corrientes. Le courant est très violent, et nos bagages sont jetés pêle-mêle en désordre dans la boue. Un gîte nous est offert par un Français qui tient un hôtel.

5 août. — Un mouvement révolutionnaire, de peu d'importance d'ailleurs, avait éclaté dernièrement, et fut promptement réprimé. Les sentinelles n'en continuaient pas moins de monter la garde, l'arme au bras, aux coins des rues. L'aspect de la ville était donc peu fait pour nous engager à un arrêt, mais il me fallait aller à Resistencia remettre au gouverneur les plis dont j'étais porteur. Un petit vapeur nous fit traverser la rivière et nous déposa à Barraca. En face, une voiture nous attendait et nous conduisit au galop à Resistencia. De chaque côté de la route s'étalaient des champs de canne à sucre superbes, formant d'immenses tapis verts autour des maisons d'habitation. Des établissements agricoles, des scieries mécaniques à vapeur, fondés, exploités, dirigés par des Français, sont autant de preuves indéniables de la prospérité rapide de ces régions et de la fertilité du sol. Le village lui-même est plus spécialement composé d'Italiens, boutiquiers ou aubergistes. Le colonel gouverneur de la colonie me reçut fort bien; malheureusement, il lui était impossible de mettre à ma disposition les chevaux dont j'avais besoin pour mon exploration. Une récente épizootie avait fait des ravages énormes, et c'est à peine s'il lui restait vingt chevaux. Il fut décidé que j'irais m'adresser au gouverneur de Formosa, qui, plus heureux peut-être, pourrait me fournir les éléments dont était privé Resistencia. Je revins dans l'après-midi à Corrientes, non sans avoir quelque peu bataillé avec notre cocher italien, qui exigeait pour sa course un prix exagéré. La ville est déserte; quelques gamins pèchent à la ligne des *pejereyes*, et le curé lui-même, occupant ses loisirs, ne dédaigne pas, en fumant son cigare, de tendre sa ligne et de l'amorcer.

Il ne nous restait donc plus qu'à attendre l'arrivée d'un vapeur venant de Buenos Aires pour continuer notre marche sur Formosa. Dans la nuit, des cris lugubres nous réveillent : c'est un canot du vapeur venant de l'Asuncion qui a chaviré : deux voyageurs se noient!

C'est ici, à Corrientes, que mourut Bonpland, le célèbre botaniste, compagnon de voyage de Humboldt dans l'Amérique du Sud. Ayant formulé le désir de se rendre du Paraguay en Bolivie, à travers le Chaco, il fut, par ordre du gouvernement paraguayen, arrêté et jeté en prison à Asuncion. Il y resta dix ans!... Retiré à Corrientes, la mort vint le frapper au moment où il mettait en ordre ses papiers. Son étude de la flore paraguayenne est incontestablement la plus complète; malheureusement ses notes ont été dispersées; le plus grand nombre a disparu.

Des compatriotes, des amis, se chargèrent de ses funérailles. Le corps fut exposé, dans l'embrasure d'une fenêtre, aux regards respectueux des gens du pays. Mais une de ces brutes avinées et sanguinaires, comme on en trouve encore quelquefois, brisant les entraves, déchira d'un coup de couteau le visage du cadavre!...

Par elle-même, Corrientes, si elle offre à la confluence du Paraná et du Paraguay un point stratégique important, comme ville tout est encore à y faire. Les rues sont mal tracées; le terrain y est bas et humide; les eaux croupissent en cloaques pestilentiels; les cas de fièvre *chuchu* y sont fréquents. Des travaux d'assainissement en auront bientôt raison, et déjà les massifs d'orangers, de bananiers, de lauriers-roses, de chèvre-

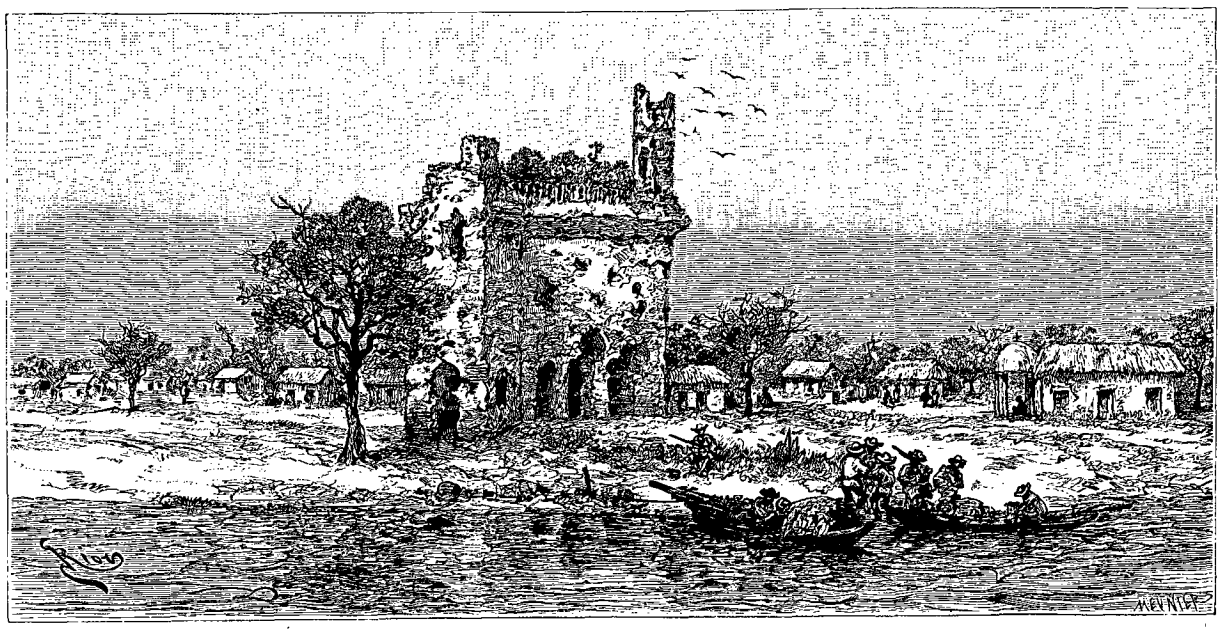
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

feuilles, de rosiers, donnent à la ville un aspect plus agréable.

Le climat y est chaud, et le tempérament des gens lymphatique.

Dans les corridors de l'hôtel, dans les chambres, les pensionnaires, prenant les murs pour cibles, s'exercent la main au revolver. Toute la journée, les détonations retentissent; il n'est pas jusqu'aux gamins qui ne s'en mêlent. On aime ici beaucoup à faire parler la poudre!... Dans les rues, peu ou pas de mouvement : un chien, une poule, deux gauchos et trois Français!...

A la fin du cinquième jour d'attente arriva enfin le vapeur, sur lequel nous prîmes passage pour Formosa, et, le 10 août, nous laissâmes Corrientes. Le Paraná disparut bientôt à nos yeux. A la confluence, le Paso de la Patria nous rappela les souvenirs des épisodes de la lutte gigantesque que soutint le Paraguay contre le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine. Plus nous avançons sur le haut Paraguay, plus les traces de la guerre se multiplient : ici c'est la lagune de la Sirène, là celle de Piri, où les cuirassés brésiliens sont venus chercher un abri; plus loin c'est le village de Humaita, avec les ruines imposantes de l'église, dernier effort d'une résistance héroïque. Le rio Paraguay s'étale et se resserre entre des rives pittoresques, toutes couvertes d'une végétation puissante. Les *inga*, les *timbo iata*, les *ñanbipa*, alternent avec les saules et les *dobos*. Les chasseurs de jaguars sont à l'affût sur ses bords, et nous respirons à pleins poumons l'air tiède et chaud qui nous arrive de la forêt, tout imprégné des senteurs des orangers et des chèvrefeuilles. Un mot prononcé en français me fait sortir de la rêverie dans laquelle j'étais plongé, je me retourne : un ami commun se charge des présentations, et nous allons jusqu'à



L'église de Humaita. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Formosa, en la charmante compagnie du chancelier du consulat de France, qui se rendait à l'Asuncion avec sa famille. A la nuit noire nous débarquons à Formosa, et un ami, un autre Français encore, nous offre sous son toit une généreuse hospitalité.

11 août. — A la première heure je me rends chez le major faisant fonctions de commandant en l'absence du gouverneur. Vingt-cinq hommes et des vivres sont mis à ma disposition; mais, quant aux chevaux, il ne faut pas y songer : la colonie en est totalement dépourvue; la même épizootie qui a ruiné Resistencia s'est également étendue sur Formosa, et nous voilà condamnés à une attente dont nous ne pouvons, dans le cas actuel, déterminer la limite. Toutefois, sans perdre de temps, j'envoie un télégramme au Ministre de la guerre et de la marine, l'avisant de la situation et sollicitant l'autorisation d'aller acheter à Asuncion les animaux nécessaires à notre exploration. Entre temps nous parcourons les environs et nous nous livrons avec succès à la pêche et à la chasse.

16 août. — Deux belles plantations de canne à sucre existent dans les environs, là où il y a deux ou trois ans à peine dominaient encore les Indiens Tobas. On nous apprend que l'une appartient à un Français, et que l'autre est exploitée en compte à demi par un Suisse et un autre Français. Une partie est organisée, des invitations nous sont adressées, et nous nous rendons avec plaisir auprès de compatriotes bien heureux de nous recevoir. J'ai conservé de ces excursions, fréquemment répétées pendant toute la durée de mon séjour à Formosa, le meilleur souvenir. La colonie de Formosa ne le cède en rien à Resistencia au point de vue de la rapidité de son extension et de son développement.

Il y a deux ou trois ans, un de ces Français, énergiques travailleurs, vint s'établir sur les bords du petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

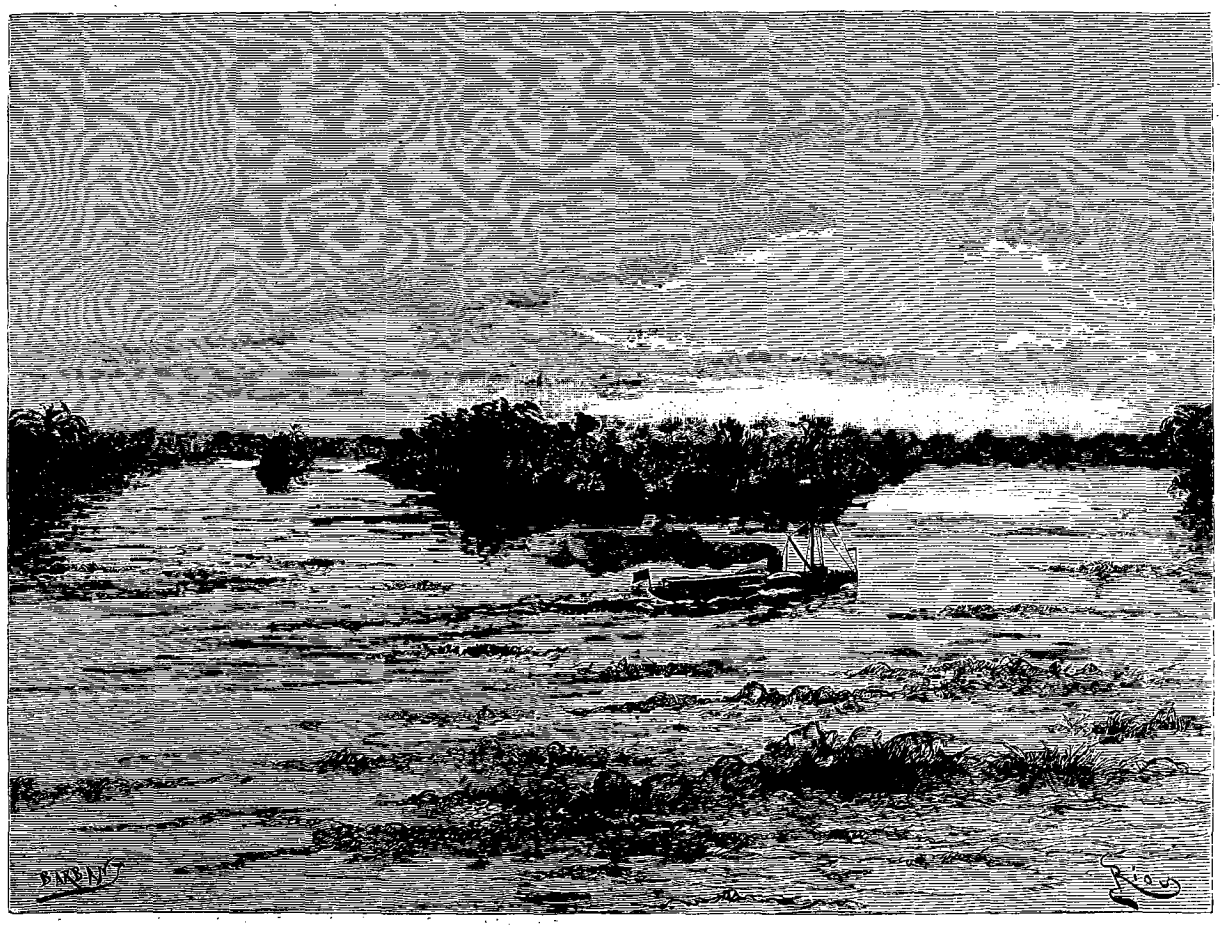
ruisseau de San Hilario. Aidé de quelques péons, on eut vite défriché, une cahute fut construite: 400 hectares sont actuellement nettoyés, 20 sont plantés en canne à sucre, et la propriété suffit elle-même à tous les besoins.

La frontière est ouverte, et point n'est besoin d'une ligne de protection. Jamais on n'a eu à déplorer une invasion d'Indiens. Les quelques Tobas qui rôdent dans les environs viennent de temps en temps faire des échanges ou se proposer comme travailleurs.

La fertilité du sol fait le reste : des moulins broyeurs en fer, des locomobiles, des distilleries s'élèvent, et l'on ne saurait se figurer notre étonnement et notre surprise en traversant ces solitudes que l'activité humaine est en train de transformer.

Un soir nous étions onze Français à table. Les honneurs nous étaient faits par une charmante Parisienne, en plein Chaco, et les Tobas suivaient de loin tous nos mouvements, s'étonnant à coup sûr de notre brio et de notre gaieté....

Toutefois bien des gens ont été déçus dans leurs espérances, pour avoir souvent cru qu'une nature si prodigue dispensait des travaux préparatoires et journaliers qu'exige une plantation. Il importe de se rendre



Le rio Paraguay en face de Formosa. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

compte que le sol vierge du Chaco a besoin d'être amélioré par de fréquents labours. Il faut avoir soin de briser les mottes et de tamiser la terre au râteau, d'ouvrir, suivant les pentes, des canaux latéraux d'écoulement pour les eaux de pluie, de coucher la canne bout à bout en la plantant dans le sillon. On s'assure ainsi d'une récolte rapide et abondante. Beaucoup de planteurs et de colons ont cru, dans leur hâte de produire, pouvoir négliger tous ces travaux, et l'abandon qu'ils ont dû faire, sans profit aucun, des cultures commencées, leur a fait dire sans raison que la terre « ne payait pas ».

Quelques jours après, ayant reçu l'autorisation d'acheter des animaux au Paraguay, je me rendis à Asuncion, cantonnant les vingt-trois hommes de l'escorte, sous le commandement d'un capitaine et d'un lieutenant, au fort Fotheringham, sur la rive droite du Pilcomayo, à quatre lieues de son embouchure dans le rio Paraguay.

Après des tribulations et des difficultés de toutes sortes, le départ pour l'intérieur est fixé au 5 octobre. Dès le matin tout est prêt, et la colonne, composée en tout de 27 expéditionnaires, disposant de 50 chevaux et de 10 mules, approvisionnée de farine de manioc et de 18 animaux de boucherie, se met en marche à sept heures. Nous prenons par la rive gauche du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Campement dans l'*estero* sous un bouquet de palmiers (voy. p. 150). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pilcomayo et nous campons, ce soir-là, à l'*obrage*, de Gil, établissement fondé par le frère de l'ancien président de la république du Paraguay, en vue d'exploiter les beaux bois de construction qui abondent sur les rives du Pilcomayo. Les vapeurs de grand tonnage de Montevideo viennent charger dans le Pilcomayo, jusqu'à 20 lieues de son embouchure, les belles billes de quebracho, dont Rosario est le principal marché.

6 octobre 1885. — Nous passons sur la rive droite du Pilcomayo. Ce travail nous coûta de grands efforts : il nous fallut traverser à la nage. Cinq animaux prirent peur et s'enfuirent. Des taons énormes nous assaillent, bêtes et gens ; les moustiques et les guêpes se mettent de la partie ; nos débuts sont loin d'être heureux et décourageraient des hommes moins aguerris que les gauchos de l'escorte.

7 octobre. — Nous entrons dans la région basse des *esteros* (marais). Les charges viennent très lentement en arrière et avec beaucoup de peine ; les animaux s'abattent à tout instant dans les bourbiers. Nous tuons un magnifique boa et trois serpents à sonnettes. Un homme est mordu au poignet ; on lui fait aussitôt une injection de permanganate de potasse. Les taons et les mouches dans la journée, les moustiques le soir, commencent à nous faire endurer un supplice épouvantable et de tous les instants. La tente étant un inconvénient, à cause de son poids, pour un transport rapide à travers une région comme celle que nous allons explorer, toute couverte de marais et de bourbiers, nous nous abritons sous nos moustiquaires.

8 octobre. — Un des nôtres, malade de vomissements, est dirigé à l'obrage, sous la conduite de trois hommes. Nous attendons leur retour pour continuer la marche. Entre temps nous allégeons le plus possible nos bagages. Mes *petacas*, sorte de grandes malles de cuir, renfermant mes instruments et mes livres, se sont déformées en tombant plusieurs fois à l'eau, et il me faut abandonner ici une grande partie de mes livres.

9 octobre. — Ordre est donné d'égorger tous les animaux qui ne pourront plus continuer la marche, afin de ne pas les laisser vivants entre les mains des Indiens. Aujourd'hui trois sont sacrifiés. Les hommes avancent avec entrain. Le service des gardes de nuit est bien fait ; toutefois, les rondes et les soins qu'il faut apporter à la surveillance du campement et à maintenir dans la ligne les animaux de selle, de charge et de boucherie, nous mettent bien vite sur les dents. Vingt-cinq hommes est un nombre insuffisant pour une campagne de ce genre.

10 octobre. — Nous n'avançons que très lentement. Décidément il nous faut supprimer les charges. Nous n'en conservons qu'une seule, celle de mes instruments et documents. Toutes les autres, composées de provisions de mate, tabac, vivres, etc., sont éventrées, et nous nous répartissons leur contenu.

11 octobre. — Dans la nuit, six chevaux ont disparu du campement ; pendant qu'on procède à leur recherche, je pars avec trois hommes et un sergent, en avant-garde, afin d'éclairer le mieux possible la marche d'aujourd'hui. Nous relevons des traces fraîches d'Indiens à pied et à cheval. Quelques *ranchos* (cahutes) ont été abandonnés récemment et brûlés. Le nombre des Indiens qui fuient ainsi devant nous est d'environ une vingtaine. En arrivant au campement, nous ne trouvons pas d'eau. C'est en vain que nous parcourons les environs : les puits sont à sec, et force nous est de creuser à la pelle l'*estero*. A peu de profondeur, l'eau nous arrive, mais boueuse et saumâtre. L'orage éclate dans le sud-est, pendant la nuit, et environ vers une heure du matin les hurlements d'un chien se font entendre à notre droite.

12 octobre. — A trois heures du matin, tous les jours, nous sommes sur pied, afin d'être prêts à lever le camp dès les premiers rayons du jour et d'éviter ainsi les fatigues d'une marche trop prolongée sous les ardeurs d'un soleil de 40 et 42 degrés centigrades à l'ombre. Généralement nous campons entre neuf et dix heures du matin. Quatre de nos animaux restent aujourd'hui embourbés. Un homme est en danger de mort de la dysenterie. La pluie et le tonnerre font rage.

13 octobre. — Nous campons aujourd'hui dans une petite île de palmiers, au milieu de l'estero. Le sol est tout détrempé, et nous nous accommodons en disposant des feuilles de palmier en guise de matelas. Nous perdons aujourd'hui cinq chevaux.

14 octobre. — La journée se passe sans incidents notables. Au fur et à mesure que nous avançons, les esteros se développent. Il y a cette différence entre l'estero et le *bañado* que le premier est formé le plus généralement des eaux de pluie, et que le second a pour origine les débordements des rivières. Les eaux de l'estero sont douces, celles du bañado sont le plus souvent saumâtres. Des joncs de haute taille, des prêles, forment des masses uniformes qui couvrent d'immenses espaces, s'alliant avec des isocétacées et des malvacées, et, de-ci de-là, quelques bouquets de palmiers de « carandai hui » (*Copernicia cerifera*) émergent de cet océan, dont la vue se perd à l'horizon.

Un côté est toujours dangereux, un autre toujours praticable, et ce n'est que par l'expérience qu'on arrive à orienter une colonne au milieu de cet inextricable fouillis de bourbiers qui donnent asile à tout un monde d'animaux et d'insectes.

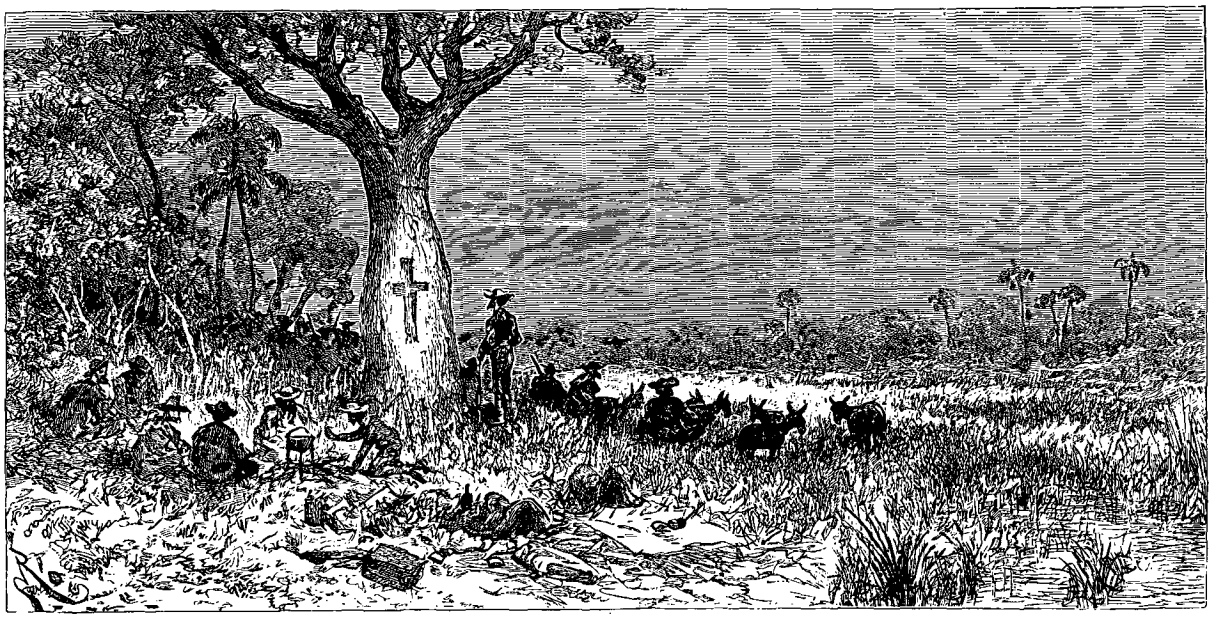
Le coucher du soleil est un spectacle vraiment imposant et majestueux, quand, disparaissant à l'horizon, le ciel s'illumine de ces belles teintes rouge pourpre, tamisées par les joncs ou les palmiers. Au silence de la nature, pendant les longues heures chaudes, écrasantes, du jour, succèdent, vers le soir, les cris rauques et assourdissants de milliers de bandes de perruches et de perroquets regagnant leurs gîtes. Aux premières ombres de la nuit, la métamorphose est complète et bien faite pour faire oublier au voyageur les fatigues du jour. Des millions de lampyres et de lucioles illuminent l'espace, projetant leurs feux en tous sens, s'entre-croisant à l'infini. La nuit n'est plus ici le sommeil de la nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour tout ce monde des eaux qui rampe grouille, et s'agite ; un coassement, puis deux, puis des centaines, puis des milliers, sont le prélude, à l'apparition de la première étoile, du concert infernal des crapauds et des grenouilles. C'est le réveil du monde macabre, fuyant la lumière du jour, tapi, enfoui dans les profondeurs de ces régions vierges, auquel assiste le voyageur, roulé dans ses couvertures, s'abandonnant avec confiance à l'inconnu qui l'entoure, jouissant de ses manifestations, de ses surprises, de ses dangers, sous le beau ciel des tropiques qui lui sert de cadre !...

15 octobre. — Nous nous réveillons courbaturés, tout couverts de rosée. Dans ces parages le dépôt est abondant ; nous ne perdons, dans la marche, qu'un seul animal, les autres n'avancent que très lentement, les boulets déchirés et ensanglantés par les coupures de la *yerba brava*, en français « herbe mauvaise ». Nous relevons de nombreux sentiers d'Indiens, courant du nord au sud.

16 octobre. — En arrivant au campement, nous nous emparons d'un serpent à sonnettes à douze anneaux. C'est un bel échantillon de ces reptiles, qui pullulent dans ces contrées. A onze heures nous remarquons de la fumée dans le nord-ouest. Nous dépêchons dans cette direction une reconnaissance de huit hommes, qui nous apprend, à quatre heures, que les Indiens ont passé la rivière, qu'ils nous entourent et nous épient. Plusieurs d'entre nous souffrent d'affreuses coliques et d'une violente diarrhée, que nous combattons avec le *guarana*, dont je possède, fort heureusement, un petit morceau. Les Indiens du Caupolican et du Beni excellent dans la préparation du guarana, qu'ils obtiennent du *Paullinia sorbilis*, famille des sapindacées, en triturant les graines, qu'ils mélangent ensuite à une gomme, pour les mieux



Campement de la croix (voy. p. 152). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

conserver. C'est un astringent puissant, suivant le mode d'absorption, fournissant tout à la fois une boisson rafraîchissante excellente, douée de propriétés fébrifuges. Toute la nuit, l'orage gronde dans l'ouest et le sud-ouest.

17 octobre. — Nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Un grand estero nous ferme tout passage. L'orage éclate, violent, suivi d'averses copieuses. Nous cherchons un refuge sous un bouquet de palmiers, et nous nous blottissons le mieux que nous pouvons sous les feuilles, que nous disposons en abri. La faim commence à nous faire éprouver des tiraillements d'estomac. La ration de viande fraîche ne se faisant que tous les trois jours, il en résulte que, par la chaleur et l'humidité, la viande se pourrit. Les plus affamés s'en nourrissent !...

18 octobre. — Nous passons la journée au repos, attendant un rayon de soleil, qui ne vient pas, du reste, pour sécher nos vêtements et nos harnachements. Une reconnaissance poussée dans le nord nous fait découvrir des traces fraîches du passage d'Indiens à pied et à cheval.

19 octobre. — Deux animaux restent embourbés. Les chutes sont fréquentes aujourd'hui ; au campement nous sommes assaillis par d'innombrables fourmis rouges, qui nous mettent à la torture. Nous nous accommodons dans nos hamacs comme nous pouvons. Voulant recueillir, dans l'obscurité, la sacoche que j'avais laissée à terre, je mets la main sur une de ces énormes mygales velues, si abondantes dans ces parages, connues par les Boliviens sous le nom de *pasanka*.

20 octobre. — Les nuits sont presque toujours très fraîches et très humides ; le thermomètre tombe souvent à 5 degrés centigrades. Trois chevaux sont égorgés. Sur mes ordres nous laissons la petite rivière que nous explorons depuis trois jours ; nous passons sur l'autre rive et nous reprenons notre route dans l'ouest-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nord-ouest. Ce petit arroyo, qui prend naissance à la hauteur de la junta, est formé des esteros et des bañados du Pilcomayo. Ses rives sont couvertes exclusivement de *ceibos* et de *lapachos*, dont les belles fleurs rouges et roses forment des massifs en bordure de l'aspect le plus agréable. Sa direction va du nord au sud-sud-est, et puis dans l'est-sud-est. Il est large d'environ 12 à 15 mètres; son cours est obstrué par une forêt d'équisétacées, d'isoétes et de roseaux. Ses eaux sont claires et limpides, mais salées. Cet arroyo se jette dans le Paraguay, très probablement à la hauteur du *Monte Lindo*.

Un de nos hommes, à qui l'ordre a été donné de passer sur l'autre rive, se précipite armes et bagages au milieu des ajoncs. Ne sachant pas nager, il se tire d'affaire comme il peut. Ces exemples d'obéissance passive sont très fréquents dans l'armée argentine et tout à son honneur. Je n'ai jamais entendu un soldat discuter un ordre. Tout dernièrement encore, il s'agissait de traverser une rivière large, profonde, à courant rapide; le sous-lieutenant du détachement donne l'ordre à un de ses hommes de passer de l'autre côté : le soldat, qui ne savait pas nager, se jette bravement à l'eau, et l'on eut toutes les peines du monde à l'en retirer ! Il va sans dire que le lieutenant paya des arrêts son irréflexion.

21 octobre. — La marche est aujourd'hui plus facile : nous ne perdons qu'une seule mule.

22 octobre. — Nous nous frayons passage au milieu d'un inextricable fouillis d'ajoncs, en lançant en avant les quelques animaux de boucherie qui nous restent. Les hommes vont à pied dans le bourbier, afin d'alléger leurs montures. Cette marche nous coûte trois chevaux. Nous approchons des grands bañados du Pil-

« Réveiller le sergent, c'est la mort pour lui » (voy. p. 154). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

comayo, qui nous apparaissent, d'ailleurs, du haut des arbres où nous nous portons en observation; de grandes nappes d'eau s'étendent sur notre droite, se détachant du centre verdoyant des esteros. Notre manœuvre doit être prudente et raisonnée, pour éviter les culs-de-sac, ou de nous fourvoyer dans les marais et bourbiers qui nous entourent. La moindre fausse manœuvre nous coûterait infailliblement le reste de notre cavalerie, amaigrie et épuisée. Des reconnaissances préalables, que je dirige en personne, nous permettent de nous orienter en évitant les zones dangereuses.

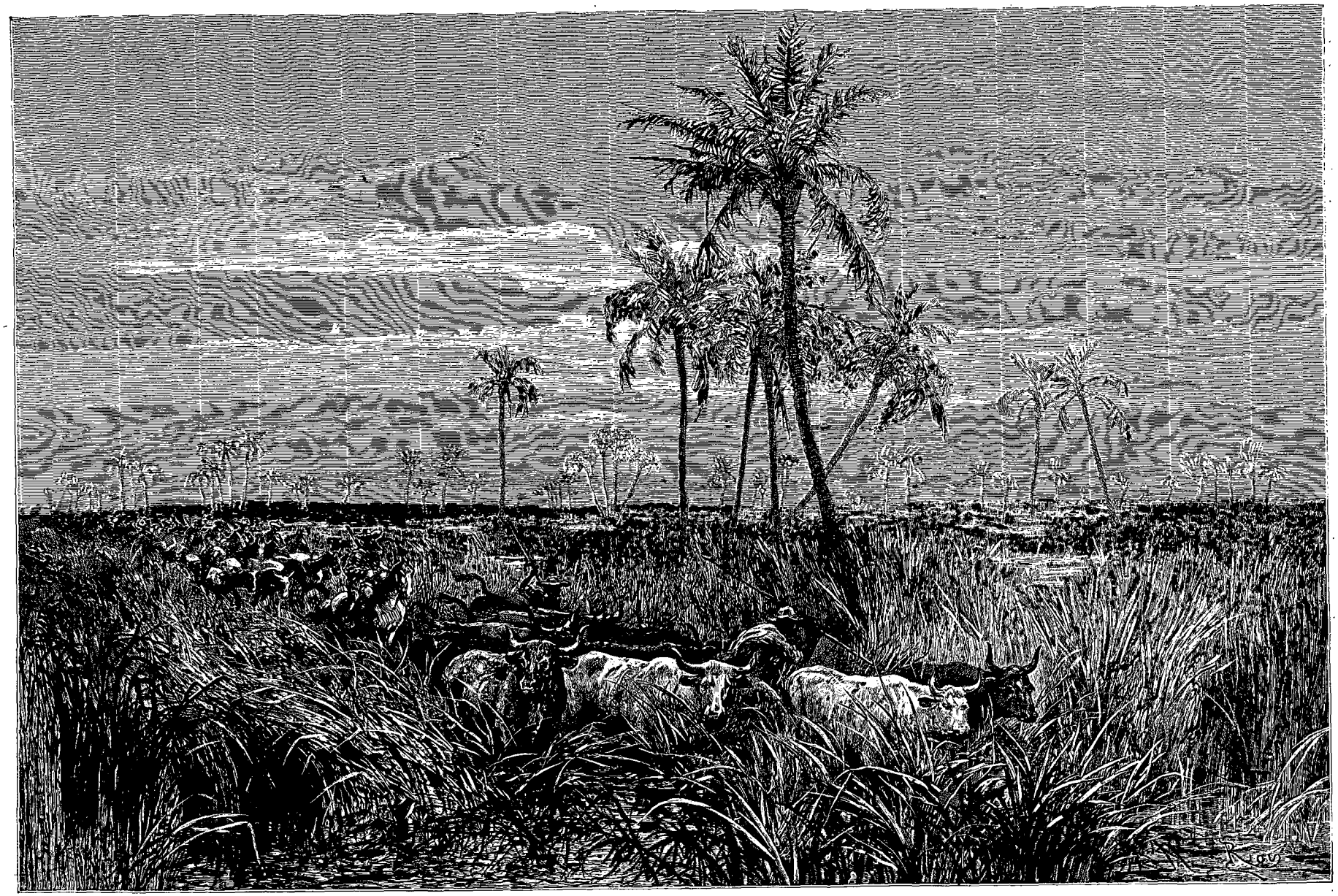
23 octobre. — Nous passons la journée au repos.

24 octobre. — A part cinq mules qui restent clouées dans le marais, la journée se passe sans incident notable.

25 octobre. — Dans l'épaisseur du tronc d'un ceibo, une croix a été taillée au couteau, très récemment. Un détachement argentin a dû passer par là; certains indices nous permettent de reconnaître que la colonne d'opérations qui nous avait précédés est celle commandée par le colonel Gomensoro, se dirigeant sur Fotheringham, où il arriva quelques jours avant notre départ. Nous apprîmes que l'un des Indiens Tobas ramenés en grand nombre prisonniers de guerre, profitant de ce qu'un sergent passait près de lui, lui arracha le long couteau du gaucho qu'il portait derrière le dos, et le lui planta entre les deux épaules. Le sergent en mourut. C'était là le lieu de sa sépulture, et les traces des balles qui criblaient les troncs des arbres environnants ne nous laissèrent aucun doute sur le châtiment qui fut infligé aux Tobas révoltés.

Nous nous trouvons ici entourés de lagunes et de marais; un petit ruisseau nous barre la route en face; une épaisse fumée nous apparaît sur la droite; la reconnaissance à pied que nous en faisons ne nous apprend rien de particulier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Marche dans l'estero. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

26 octobre. — Nous cherchons à nous orienter. La colonne est au repos et la chaleur suffocante. Couchés dans les hautes herbes, nous passons en dormant les heures les plus chaudes de la journée. Étendu dans mon hamac, je rédige mon journal; dessous, à l'ombre, repose le sergent; tout à coup j'aperçois un énorme serpent à sonnettes enroulé autour de sa jambe, la tête glissant sur sa poitrine nue : que faire? Le moindre mouvement, réveiller le sergent, c'est la mort pour lui. Me rappelant la chasse du *cobra capello* dans l'Inde, je fais dévier, par des mouvements presque imperceptibles, la tête du crotale, et, le chatouillant de mon hamac, sous la gorge, avec la tige d'un brin d'herbe, je parviens, à l'aide d'une corde en nœud coulant, à serrer vigoureusement la tête de l'animal.... Le sergent se réveille sous les étreintes du reptile qui cherche à se dégager; saisi de frayeur, il s'évanouit. D'un coup de sabre, la tête du serpent est tranchée. Bien que, tous les jours, nous eussions à prendre les plus grandes précautions pour établir le campement et chasser les reptiles, qui pullulent dans tout le Chaco, cette aventure nous épouvanta, à la pensée qu'à tout moment elle pouvait se renouveler et se traduire par la mort de l'un de nous. Les incendies allumés par les Indiens nous entourent complètement.

27 octobre. — Nous passons l'arroyo-Roca sans difficultés et piquons droit vers le nord-ouest, traversant une forêt assez épaisse. Nous perdons un cheval et tuons un autre crotale, qui mesure 1m,42 de long. Dorénavant je ne compterai plus ceux auxquels il nous faut faire la chasse, tous les jours, pour prendre possession du campement. Les *garrapatos*, sorte de grosses puces, nous sucent et nous rongent à l'excès. La nuit, les incendies allumés par les Indiens nous gagnent. Nous sommes obligés de nous maintenir au vent et de circonscrire le campement en arrachant, coupant les herbes, à la pelle et au sabre.

28 octobre. — Pas d'incident notable.

29 octobre. — Nous coupons deux grands sentiers d'Indiens, et nous nous trouvons arrêtés par un immense estero qui se présente à notre droite. Il nous faudrait aller vers le nord pour atteindre ou tout au moins rallier le point qui sert de limite à notre exploration : malheureusement les marais nous rejettent toujours à l'ouest. Toutefois nous nous y engageons en plein, avec l'espoir de le traverser : tous nos efforts échouent. Vers le soir nous établissons nos hamacs dans un petit bouquet de palmiers, au milieu de cet océan d'eau et de boue. Demain nous reviendrons sur nos pas. Il nous est impossible de fermer l'œil : une nuée de chauves-souris vampires s'est abattue sur nous.

30 octobre. — La journée est consacrée aujourd'hui au repos.

31 octobre. — Nous trouvons sur notre gauche un grand sentier d'Indiens. Les ranchos ou cahutes ont été abandonnés récemment. Les Tobas fuient toujours devant nous, emmenant leurs brebis, chevaux, mules, vaches, etc.

1er novembre. — La journée se passe sans incident notable.

2 novembre. — Nous cherchons à rallier le Pilcomayo, et je me dirige vers le nord. Les lagunes et les esteros nous barrent le passage. Nous le forçons. L'extrême sécheresse dont nous souffrons nous permet de nous aventurer dans cette région humide, qu'en tout autre temps il serait dangereux d'aborder. Les hautes herbes, les roseaux, les feuilles de palmiers armées d'épines, nous mettent en sang les pieds et les jambes. Les esteros et les *totorales* se succèdent sans fin, formant entre eux des cirques tangents, entourés d'une bordure de palmiers, dont nous profitons pour avancer au plus près. Nous traversons ainsi une région privée de toutes traces humaines, hantée seulement par les jaguars, les pumas, les fourmiliers, les tapirs, etc. Un petit bois d'algarrobos et d'*espinillos* se dessine sur notre droite; nous nous y engageons, coupant les branches, arrachant les lianes, rampant sur les genoux. Tout à coup, l'un de nous touche par mégarde un nid d'abeilles : l'essaim bourdonne aussitôt autour de nous et nous crible de douloureuses piqûres. Le terrain semble s'élever un peu plus. Nous débouchons enfin au milieu d'une prairie superbe couverte de magnifiques pâturages. Le sol, cette fois, n'est pas humide et nous réserve pour la nuit un bon gîte. D'ailleurs nos animaux vont largement profiter du champ de graminées, sur lequel nous avons plaisir à étendre nos couvertures. Toutes nos rations sont épuisées, depuis déjà quelques jours, et nous en sommes au régime de la viande à demi-ration, car nos animaux de boucherie diminuent rapidement. Il ne nous en reste plus que sept, et nous avons devant nous tout un « inconnu », qui jusqu'à présent a été difficilement maniable. C'est aujourd'hui l'anniversaire du brave capitaine Robirosa, commandant de l'escorte. Il accomplit ses vingt-neuf ans, et à cette occasion disparaît la dernière goutte de cognac qui restait dans le fond d'une bouteille que je conservais soigneusement. La chaleur est horrible. A l'ombre le thermomètre atteint 40 degrés centigrades à deux heures de l'après-midi; les cas de diarrhée chronique se multiplient, par suite de l'usage constant d'une eau toujours boueuse et saumâtre.

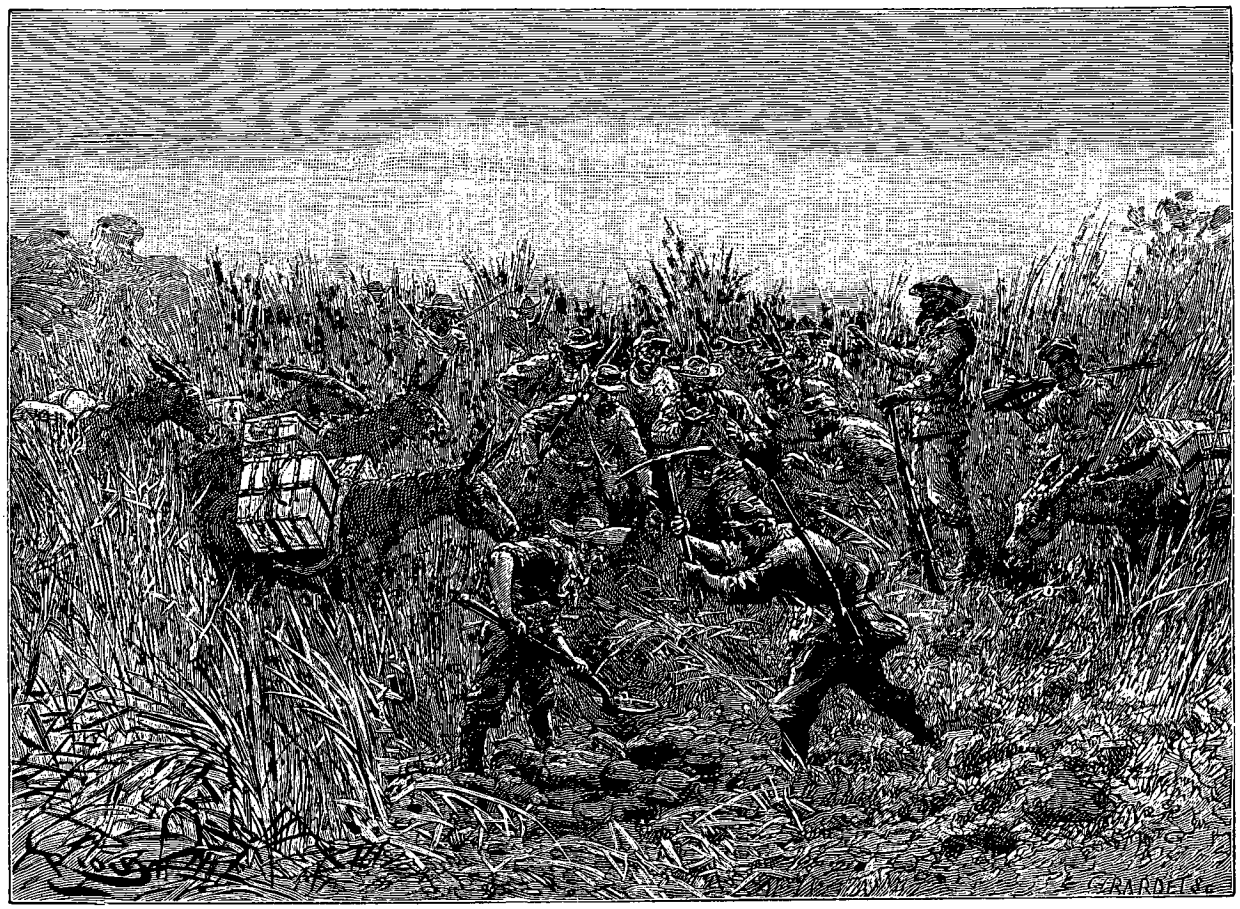
3 novembre. — Nous retombons dans les bourbiers, qui nous gagnent dans l'est et dans le sud. Nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Partant en reconnaissance avec deux hommes, je me rends compte que tout passage par le nord est impossible : l'eau atteint le dos de nos mules. Grimpant au sommet d'un palmier, je n'observe que l'effrayante uniformité de cette mer de joncs et de roseaux.

4 novembre. — Nous revenons au campement que nous occupions le 2 novembre. Les *chañares* sont chargés de fruits, et nous nous en alimentons.

5 novembre. — A quatre heures du matin, nous reprenons notre route, allant vers l'ouest. Toutes les fois que nous nous maintenons sur la lisière des terrains un peu plus élevés qui bordent les lagunes, nous pouvons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

espérer une marche plus commode, mais ce n'est point la direction qui nous convient, car il nous faut forcément nous diriger vers le nord pour atteindre le Pilcomayo, qui court sur notre droite, dans la direction d'ouest-nord-ouest à est-sud-est. La chaleur est aujourd'hui plus accablante que jamais. A neuf heures nous n'avons pas encore trouvé une goutte d'eau douce. La marche est poussée vigoureusement. Les hommes, tout débraillés, ne possédant plus que des haillons, font preuve d'énergie et de confiance. A onze heures nous trouvons un petit ruisseau d'eau jaune, croupissante, amère de salure. A six heures du soir, après avoir fourni aujourd'hui une course de huit lieues, nous nous laissons tomber épuisés, mourant de soif. Je ne connais rien de plus affreux que de patauger dans la boue et dans l'eau toute une journée sans pouvoir étancher les ardeurs de la soif. Nous nous mettons à creuser le sol, pendant que nos animaux, fous et désespérés, se dispersent en tous sens. Nous suivons d'un œil anxieux, inquiet, tous les mouvements de celui qui creuse et qui bêche. A chaque pelletée, nous nous disputons la boue aqueuse qui s'en dégage, et, la pressant dans le premier chiffon qui nous tombe sous la main, nous la suçons en mâchonnant ! A ce moment notre aspect est hideux : la



Nous nous mettons à creuser le sol.... — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

figure, la barbe, les cheveux même sont couverts, enduits d'une épaisse couche d'argile, quelques-uns s'étant couchés à plat ventre pour mieux atteindre le fond du trou.

Tous nos efforts n'aboutissent qu'à ce triste et répugnant résultat. Mon malheureux compagnon Wilfrid Gillibert a perdu toute énergie et souffre atrocement. Nous passons toute la nuit dans cette situation sans pouvoir fermer l'œil un instant, entre les uns qui gémissent et les autres qui se tordent dans d'atroces coliques.

6 novembre. — C'est à pied, aujourd'hui, que nous avançons, car nos animaux sont réduits à la dernière extrémité et ont peine à se traîner eux-mêmes. Le silence règne parmi nous, ce silence des circonstances graves qui pèse sur une colonne au moment d'un mouvement décisif. Si, dans deux heures, nous ne trouvons pas d'eau douce, nous sommes exposés à perdre, du même coup, tous nos animaux et à voir la colonne se décimer. Les cris gutturaux des *Chauna chavarria* ou *chaia* nous annoncent la présence de l'eau dans les environs, mais est-ce de l'eau douce potable ?... Deux beaux hérons cendrés passent au-dessus de nous, dans la direction du nord-est : faisant une légère oblique, nous apercevons devant nous l'estero. Nos animaux s'y précipitent. Malgré la défense, les hommes n'y résistent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas non plus. Si ce n'est de l'eau potable, elle est, en tout cas, moins saumâtre que celle que nous avons bue jusqu'ici. L'arrêt est commandé, le campement établi, et nous dévorons à belles dents le morceau de viande de bœuf qui constitue notre ration. Un des hommes, allant chercher de l'eau dans l'épaisseur des joncs, se trouve tout à coup en présence d'un beau jaguar, que sa présence surprend sans l'effrayer. D'un coup de feu nous l'abattons. Nous passons les journées du 7 et du 8 dans le repos le plus absolu, heureux de goûter sans fatigues ni efforts le charme des appétits satisfaits, l'eau et la viande fraîche à discrétion.

9 novembre. — La marche se poursuit sans incident notable.

10 novembre. — L'orage éclate avec violence vers sept heures du matin, la pluie tombe à torrents, le vent fait fureur. Pendant que nous nous débattons pour chercher un abri, des cris se font entendre sur notre gauche : ce sont les Tobas qui nous chargent, lance en main!

L'attaque avait été prompte. Nous nous tenons sur la défensive, pendant que six hommes se précipitent sur eux; la première décharge en abat quelques-uns. Mon cheval s'embourbe et se renverse sur moi; je ne puis me dégager; deux Indiens s'avancent de toute la vitesse de leurs chevaux, pour s'emparer de moi. Un de nos hommes entend heureusement mes cris d'appel. Il accourt, en abat un d'un coup de feu, et l'autre prend la fuite. Quelques pas plus loin nous surprenons le gros de leurs forces, que nous mettons promptement en déroute, et nous nous emparons d'une vingtaine de brebis.

Nous campons à cet endroit même, car la bourrasque est terrible. Le bruit strident de la foudre est vraiment effrayant. Nous nous dissimulons en cherchant un abri dans l'épaisseur d'un taillis. Des piles de bois sont immédiatement dressées, car le vent du sud souffle, violent et glacial. Tout transis de froid, nous nous occupons de faire du feu, autant pour sécher nos haillons que pour rôtir une ou deux des brebis que nous avons capturées, nous faisant à l'avance un régal de leur chair grasse et savoureuse. Nous avons du mal à trouver entre nous un petit morceau de chiffon qui ne soit pas mouillé. Nous l'effilochons soigneusement, pendant que quelques-uns d'entre nous arrachent des troncs d'arbres les mousses et les parties de l'écorce que l'averse a respectées. Deux ou trois cartouches sont vidées, car les allumettes nous manquent, et un coup de fusil met le feu à la poudre. C'est alors qu'il faut voir le soin, l'attention du gaucho, soufflant sur les brindilles, les réunissant avec art, pour obtenir que cette masse, sur laquelle l'eau ruisselle, se sèche, s'échauffe et s'embrase!

Le fumet des rôtis chatouille agréablement notre odorat : c'est par quartiers que nous mettons les pièces à la broche et que nous les dévorons. Puis, satisfaits, repus, sans souci du passé et inconscients de l'avenir, nous nous étendons sur les lambeaux des couvertures qui constituent encore notre plus gros bagage, fumant, en l'absence de tabac, la bouse de nos animaux, séchée au soleil et roulée dans des feuilles de palmier!

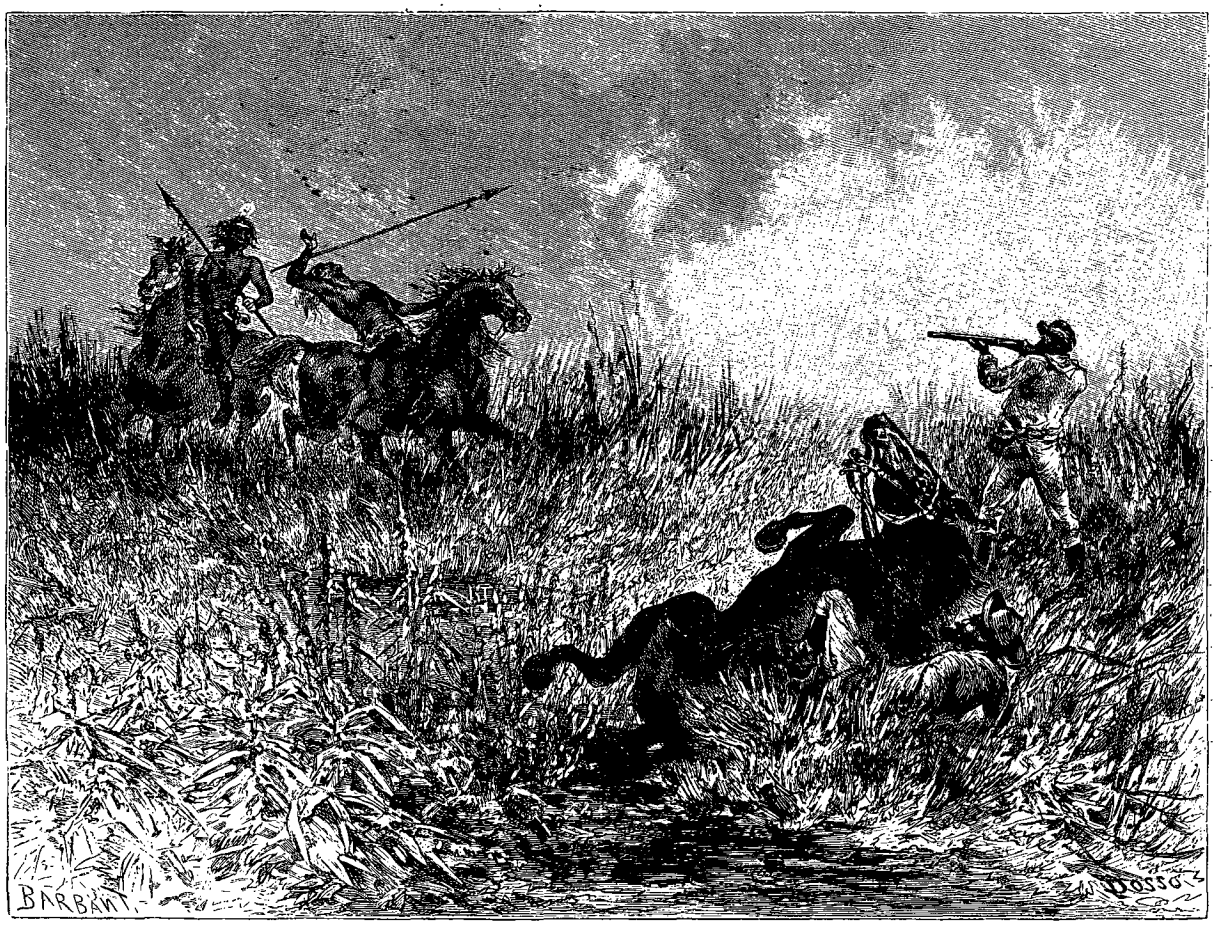
11 novembre. — La marche est lourde, l'averse d'hier a détrempé le terrain argileux et glissant. L'attaque des Indiens nous tient constamment en alerte, car il est à redouter qu'aux abords du Pilcomayo ils n'aient opéré un mouvement de concentration pour se venger de l'échec que nous leur avons fait subir. Leurs chiens hurlent, dispersés, dans le silence de la nuit.

12 novembre. — De très bonne heure nous observons de nombreuses traces d'Indiens à cheval et à pied; les sentiers sont larges et bien ouverts. Les cahutes sont abandonnées depuis deux jours à peine. En s'enfuyant, pour gêner notre marche, retarder notre arrivée à la rivière et gagner, par suite, du temps pour se préparer à une nouvelle attaque, ils ont le soin d'incendier tous les pâturages. Nous forçons la marche, et, entrant sous bois, nous voyons s'étaler à nos pieds, calme et tranquille, le Pilcomayo. Sans bruit, nous examinons les parages. Un nombre considérable d'empreintes fraîches nous révèlent que les Tobas ont passé sur l'autre rive. Nous arrivons au terme de notre itinéraire, car je reconnais les parages que j'avais traversés à la tête de la colonne bolivienne en 1883. Des détachements de deux ou trois hommes inspectent les environs, pendant que nous nous disposons à gagner l'autre rive. Heureusement le rio est guéable. Deux jeunes Indiennes Tobas se baignent en s'ébattant, à quelques mètres de nous. Nous prenons nos dispositions pour nous en emparer. Le bruit des branches qui fléchissent ou se brisent sous nos pas leur annonce le danger; elles prennent la fuite, un soldat les couche en joue. Tout à coup un Toba à cheval traverse la rivière. Le coup part, le cheval tombe, l'Indien disparaît en courant. Il n'y a plus un instant à perdre : les Tobas peuvent être nombreux, et il nous convient de prendre l'offensive. Laissant la colonne sous la garde du capitaine pour assurer le passage du Pilcomayo, nous dépêchons trois hommes dans l'est et trois dans l'ouest, afin de reconnaître la position de l'ennemi; puis, à la tête de six hommes, je pars sur les traces des Tobas. Ordre est donné à la colonne et aux petits détachements de rallier en hâte le point d'où la fusillade se fera entendre plus nourrie. Les sentinelles avancées des Tobas déguerpissent dans tous les sens, poussant leurs cris de guerre et de ralliement. Nous nous élançons au pas gymnastique. Arrivés à la distance d'environ une lieue, nous apercevons, dans une clairière toute bordée de magnifiques palmiers, trois grandes files de cahutes, dans lesquelles grouillent, en nombre considérable, des Indiens, en train de faire rôtir le poisson. Il est environ dix heures du matin. A notre vue, la panique s'empare d'eux. Une confusion épouvantable en résulte. Toutefois nous n'apercevons au milieu d'eux ni femmes, ni enfants, ni vieillards. Ce sont donc bien des guerriers qui se sont réunis là dans la pensée de fondre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur nous. L'attaque s'engage au milieu des cris et des *japapeos* (sorte de hurlements que font entendre les Indiens en mettant leur main sur la bouche). Tous nos coups portent. Cependant quelques Indiens à cheval parviennent à nous tourner sur la gauche. En présence du danger, nous nous replions tous les sept en bon ordre et, entourant le tronc d'un gros algarrobo, nous faisons feu de tous côtés. Pendant près de deux heures nous nous maintenons dans cette position. Les Tobas s'enhardissent; quelques-uns sont à cheval et, pendant que les autres se massent pour venir nous écraser, ils poussent sur nous des charges de toute la vitesse de leurs chevaux. Mais mes hommes sont aguerris et savent que l'issue de la bataille dépend du sort des principaux capitaines tobas. Ils les reconnaissent à leurs cris et à leurs gesticulations, se démenant pour entraîner leurs hommes. L'un d'eux, monté sur un superbe cheval noir, qu'il manie avec la plus grande adresse, défie nos balles, en exécutant sur nous des charges au galop et en se dissimulant ensuite, dans la retraite, sous les flancs de son cheval.

Tout à coup le clairon de nos compagnons résonne agréablement à nos oreilles, et, suivis de tous nos hommes, nous nous élançons sur les Tobas, baïonnette



Mon cheval se renverse sur moi. — Dessin de Dosso, d'après les documents de l'auteur.

au canon. Nous nous emparons des premières cahutes et y mettons le feu. Après une résistance désespérée, ils nous abandonnent enfin le champ de bataille, laissant leurs morts et leurs blessés, et nous y établissons notre campement. Nous les poursuivons sous bois, mais les épines et les ronces nous forcent bientôt à revenir sur nos pas. Quatre-vingt-trois brebis, sept beaux chevaux et cinq mules tombent en notre pouvoir. A l'appel tout le monde est présent : trois hommes seuls ont été blessés légèrement.

Nous établissons solidement notre campement, que nous adossons à droite sur le Pilcomayo, dont les rives sont hautes de près de 12 mètres, et, pour éviter les surprises, nous faisons face à la clairière. Une inspection des ranchos nous fait constater que, par leur nombre, celui des foyers et des broches qui servaient à rôtir le poisson, les Tobas que nous avions devant nous pouvaient bien être quinze cents. Nous recueillîmes une grande quantité d'objets abandonnés par eux, des armes et des engins de pêche.

Si nous avions tout lieu de nous féliciter d'être sortis à si bon marché de ce guêpier, il nous importait toutefois de ne pas négliger les mesures de précaution pour nous maintenir dans la place.

Étant arrivés ici au terme de notre exploration terrestre du delta du Pilcomayo, dans la partie sud-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

argentine, il nous fallait aviser aux moyens de retour. Désirant compléter mes études sur l'hydrographie du Pilcomayo, l'idée me vint de songer à revenir au Paraguay en descendant le cours du Pilcomayo sur des troncs d'arbres, jusqu'à son embouchure en face du cerro de Lambaré. Le capitaine, tout en étant disposé à m'aider dans cette nouvelle exploration, réserva cependant son adhésion. Enfin, nous verrons plus tard; pour le moment nous allons nous mettre en garde contre les surprises de nuit, toujours redoutables de la part d'un ennemi acharné, et dangereuses pour nous, étant donné l'état d'épuisement dans lequel nous nous trouvons, à la suite de quarante jours d'une marche des plus pénibles.

En conséquence, tout le monde est sur pied pendant cette première nuit. Les lueurs blafardes des ranchos qui brûlent encore éclairent par intervalles le champ de carnage, que parcourent, effarés, en poussant des hurlements lugubres, les chiens des Tobas, en quête de leurs maîtres. Des embuscades sont établies par groupes de deux hommes, et, ayant eu la précaution de conserver au début de notre exploration les allumettes humides qui paraissaient sans emploi, j'utilisai le phosphore dont nous étions possesseurs pour en frotter la mire de nos fusils, ce qui, dans l'obscurité, nous permettait de tirer et de viser avec assez de justesse. Grâce à ce stratagème, plusieurs Tobas à cheval tombèrent sous nos balles pendant cette première nuit et les suivantes.

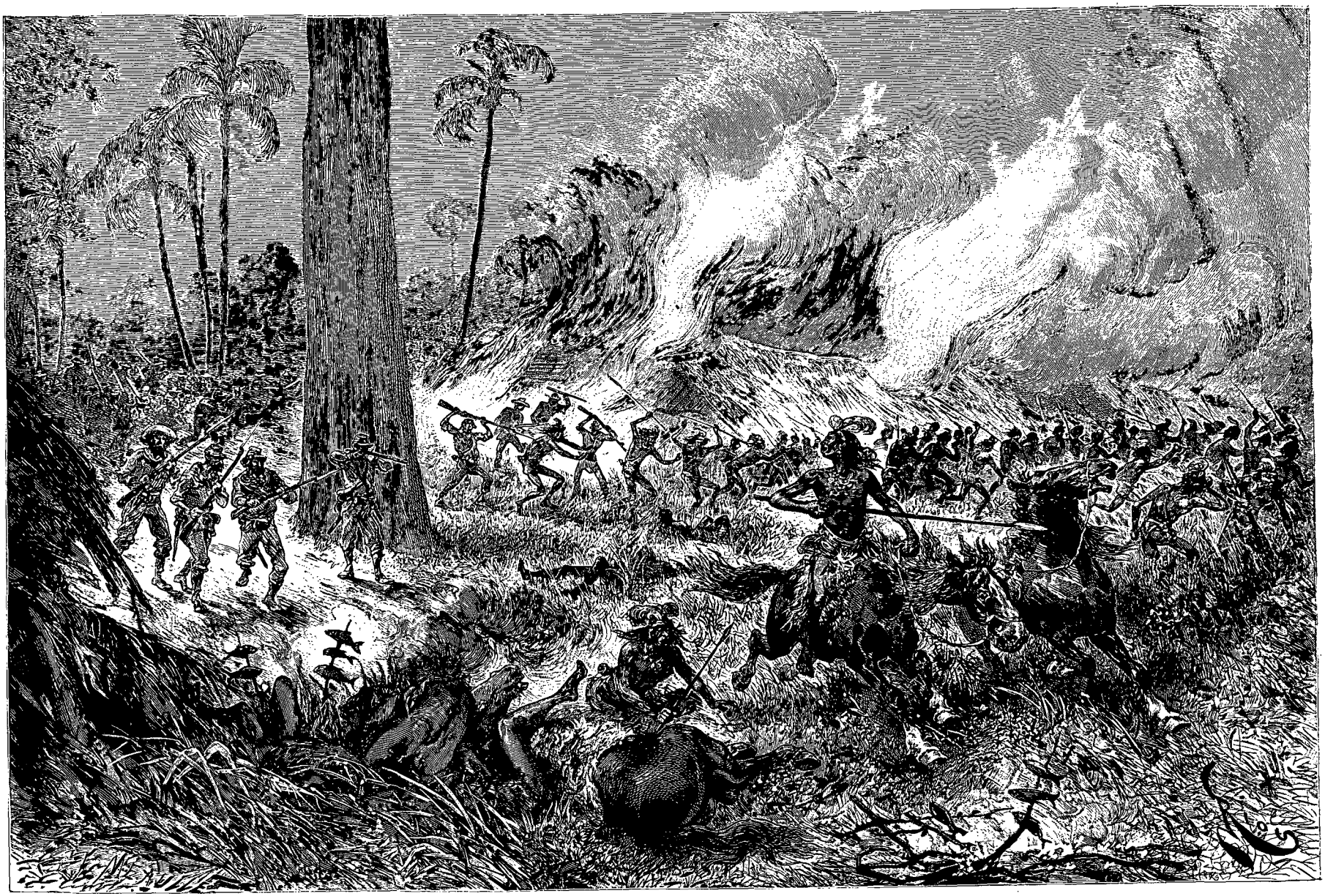
L'attaque que nous redoutions ne se renouvela pas, et il nous fut facile de voir que les Tobas, reconnaissant leur infériorité et redoutant nos armes à feu, avaient adopté la tactique commune à tous les Indiens, qui consiste, profitant de leur nombre, à fatiguer l'ennemi, à le maintenir toujours en alerte, à épuiser ses forces par des veilles constantes, et à tomber sur lui à l'improviste à la moindre négligence ou imprudence.

Pendant les six jours que nous occupâmes ce campement, ils ne cessèrent pas un instant de nous harceler jour et nuit, sans que nous leur eussions jamais donné l'occasion d'une revanche. Bien que le sommeil paralysât nos actions, nous ne négligeâmes aucune circonstance pour faire bonne garde. Une fois cependant, dans l'obscurité profonde de la nuit, une sentinelle dormait, appuyée sur son fusil. Passant ma ronde, je la réveillai et lui fis comprendre les risques qu'elle courait en pareil cas.

Le moindre des dangers qui la menaçait était qu'un espion toba se précipitât sur elle, la désarmât et la frappât de son propre fusil. J'en étais là de ma conversation avec mon homme, lorsque je crus m'apercevoir qu'un arbuste, qu'il m'avait semblé observer plus à droite, occupait une position différente. Pensant que mes yeux m'avaient trompé, je portai davantage mon attention sur le fameux arbuste, et, imperceptiblement, je reconnus qu'il se déplaçait. Je n'avais plus de doute, car j'avais déjà observé le même fait lors de ma première campagne. La sentinelle et moi nous simulâmes le sommeil, et nous vîmes l'arbuste se rapprocher. Saisissant mon fusil, j'épaulai et ajustai lentement. Le coup partit.... Nous nous précipitâmes.... Le Toba était là, le flanc percé par la balle, étreignant encore la branche à la faveur de laquelle il se dissimulait pour mieux s'approcher du campement et espionner.

Les ruses employées par les Indiens en pareille circonstance ne sont pas rares. Elles peuvent dérouter, dans bien des cas, les intelligences les plus perspicaces, et tout le succès de l'exploration, la sécurité relative de la marche de la colonne, reposent uniquement sur l'étude des mœurs, des habitudes et des idiomes des différentes tribus que l'on est susceptible de traverser. Toute une période d'études, d'observations, est donc nécessaire à l'explorateur qui se prépare à entrer dans l'inconnu, et il ne saurait s'en dispenser, sous peine de s'exposer, lui et les siens, aux plus redoutables conséquences. D'ailleurs il est facile d'atteindre ce résultat. Tout d'abord il doit, autant que possible, éviter de prendre trop au sérieux des renseignements contradictoires qui lui sont fournis avec empressement, je dirai même, avec acharnement, par les gens civilisés du pays, vivant ordinairement loin du contact des Indiens, dont ils prétendent connaître les mœurs. Leur éloignement est une cause fréquente d'ignorance, et le récit des nouvelles à sensation, des aventures exagérées, grossissant au fur et à mesure qu'il est fait par un nombre croissant d'individus, a tout naturellement pour conséquences de fausser leur esprit et, tout en restant de bonne foi, de tromper l'expérience la plus froide et la mieux réfléchie. On doit donc se rendre sur place, c'est-à-dire à la frontière, pour me servir du mot employé jusqu'ici pour exprimer la limite indécise et indéfinie d'ailleurs du monde civilisé avec le monde sauvage. Là un séjour de quelques mois s'impose ; il doit être entièrement consacré à observer tout ce que l'on voit, tout ce que l'on entend, sans jamais, soi-même, donner à connaître les remarques que l'on a faites. A cette limite du monde civilisé il est difficile de dire où finit la civilisation et où commence la barbarie. Il y a donc urgence et impérieuse nécessité de se montrer réservé et sur ce que l'on veut faire et sur ce que l'on va faire, le danger, le plus souvent, n'étant pas dans cet inconnu qu'on a devant soi et qui en impose toujours, alors qu'on vit entouré de gens dont les tendances et les aspirations n'ont d'autre objet que de profiter de toutes les circonstances qui peuvent être pour eux une occasion de lucre ou de rapine. Déclassés, condamnés, rebuts de toutes les sociétés, le plus grand nombre de ceux qui, de nationalité étrangère, se réfugient à cette hauteur, sans métier avouable, sont plus à redouter que les inoffensifs Indiens qui vivent dans la profondeur des fortès. L'action de la justice, de l'administration, de la loi, ne les atteint pas jusqu'ici, et le vol, l'assassinat, la trahison restent le plus souvent impunis. Cette zone, à mon humble avis, constitue la zone dangereuse, car, s'il est vrai que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La bataille près de l'algarrobo (voy. p. 157). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du contact quotidien, constant, qui résulte du frottement de cet homme de la frontière avec les Indiens de l'intérieur, des représailles terribles, toujours enfantées par les abus, des excès iniques, entraînent des scènes de pillage, de meurtre, d'incendie, de trahison, où les innocents payent souvent pour les coupables, le spectateur, froid et impartial observateur, témoin de ces faits, ne saurait conclure justement que cet homme blanc soit un digne représentant de notre civilisation, pas plus que le caractère féroce et sanguinaire de l'Indien trompé, volé, pillé, maltraité, soit la marque distinctive de toute sa tribu et de sa race.

L'explorateur reconnaîtra donc sans effort que, du côté du monde civilisé, les crimes mis sur le compte du tempérament sauvage et barbare de cet Indien sont le résultat de représailles malheureuses, déplorables, sans doute, mais expliquées par les abus commis, et, du côté du monde sauvage, que dans l'esprit de cet Indien, si borné et si primitif, si ignorant de notre monde, le discernement ne va pas jusqu'à lui permettre de distinguer le blanc honnête d'un criminel et de croire à la parole du premier; personnifiant en lui tous ceux de sa couleur et de sa race, il fera retomber indistinctement sur les premiers qui l'approcheront tout le poids de sa haine, de sa colère et de sa vengeance.

13 novembre. — Au lever du soleil nous nous attendons à une attaque, les Tobas ayant généralement l'habitude de se réunir la nuit, de tenir leurs conciliabules et de fondre sur l'ennemi dès que le premier segment du soleil se montre à l'horizon. Aujourd'hui, ou

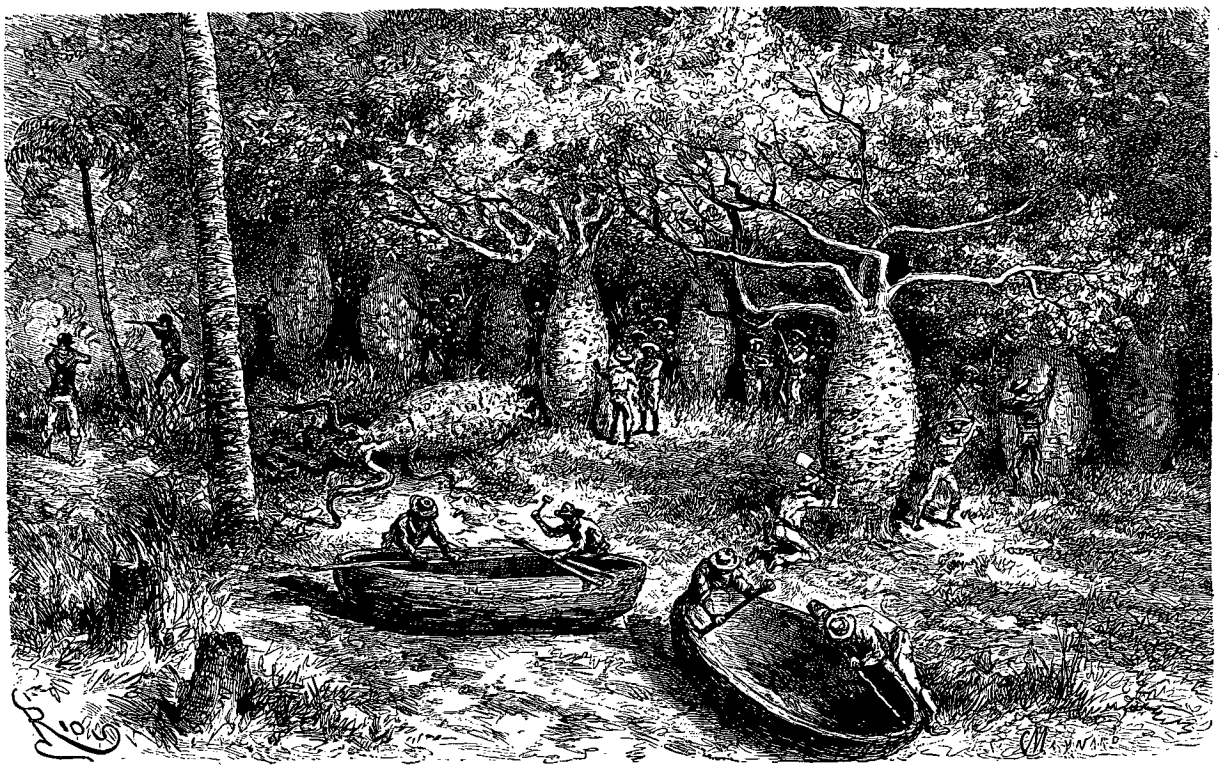
L'arbuste qui se déplace (voy. p. 158). — Dessin de Riou, d'après le texte.

tout au moins ce matin, il n'en est rien : les pertes cruelles que nous leur avons fait éprouver la veille ont probablement ralenti leur ardeur; la mort de quelques-uns de leurs chefs a jeté la déroute et la consternation dans leurs rangs; les timides et les lâches, dans leur crainte du fusil, n'osent plus risquer une attaque, sur l'issue de laquelle ils ne se font d'ailleurs aucune illusion. Néanmoins chacun de nous est à son poste, attendant que les premiers sons de la *pucuna* (sorte d'instrument de musique dans lequel ils soufflent) annoncent l'arrivée ou la présence de l'ennemi. Cette coutume bizarre et puérile de donner ainsi le signal du combat est pour eux un moyen de se rallier et de combiner leurs mouvements; entre eux, lorsqu'ils se battent, elle s'explique et se comprend, mais ici la situation est changée et tourne tout à leur détriment : aussi ne peuvent-ils soutenir longtemps la lutte, car leur nombre fût-il au centuple et leur permît-il de fondre sur l'ennemi avec impétuosité pour chercher à l'écraser, que le résultat ne serait pas douteux. Le premier choc est toujours redoutable; mais si, entre eux, de tribu à tribu, ils peuvent soutenir la lutte une journée entière, s'envoyant des flèches les uns aux autres, contre nous ils se trouvent vite à court de munitions, ne recevant, en échange de leurs flèches, que des balles sous lesquelles ils tombent.

A. Thouar.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrication des canots. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

VOYAGE DANS LE DELTA DU PILCOMAYO,

ET DE BUENOS AIRES A SUCRE,

PAR M. A. THOUAR[1].

1885-1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

13 novembre (*suite*). — Nos hommes voudraient absolument se lancer sur la trace des Indiens, mais nous ne pouvons consentir à cette manœuvre, sans utilité et qui aurait pour résultat de nous éloigner du point de l'exploration qu'il m'importe de ne pas abandonner.

Je décide donc que le retour à Fotheringham s'effectuera en descendant le cours du Pilcomayo, et, aussitôt parcourant la forêt, j'y découvre une abondance de *Samuhu eriodendron* qui va nous permettre de creuser dans l'épaisseur des troncs les embarcations nécessaires à la réalisation de notre projet. En un instant, une première expérience est faite : l'arbre est coupé, le tronc est débité, et nous opérons avec des pelles l'extraction du tissu moelleux, un peu plus compact et dur que le sureau, ce qui va nous permettre de donner à notre embarcation la forme la plus appropriée aux conditions de sécurité nautique exigées.

Comme la berge du Pilcomayo sur laquelle nous sommes campés est élevée au-dessus des eaux d'environ une douzaine de mètres, l'opération de la descente et de la mise à l'eau nous coûte quelque travail, que ne facilitent pas les moustiques, la chaleur accablante du jour (41 degrés centigrades à l'ombre à midi) et les alertes incessantes des espions tobas. Toutefois, vers quatre heures du soir, nous avons une embarcation à l'eau, et trois autres sont sur le point d'être achevées.

L'endroit que nous occupons, dénommé *la Espera*, avait été visité par le major Feilberg, de la marine argentine, en 1884. Parti de Formosa, en octobre, sur un petit vapeur, il avait dû se replier, à la suite de la perte de ses vivres et de la baisse des eaux.

14 novembre. — Le baromètre à cinq heures du matin est à 760; le ciel est couvert, et une brise de sud-ouest très froide favorise peu les travaux de mise en *charqui* des animaux de boucherie qui nous restent. Cette besogne s'impose, puisque nous ne revenons

1. Suite. — Voyez p. 145.

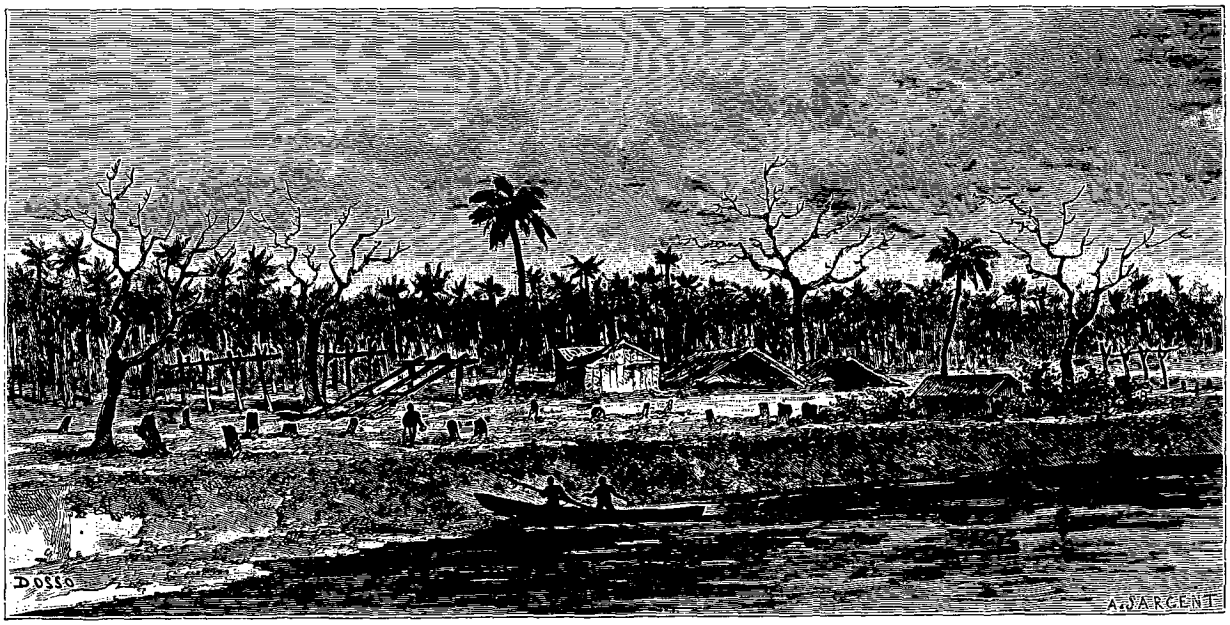
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas par terre, et elle ne peut s'opérer que sous les ardeurs d'un bon soleil, sous peine de voir notre viande se corrompre. Le jeune lieutenant du détachement, désireux de voir la campagne se prolonger, est heureux de ce contretemps, qui me désespère, car mon pauvre compagnon et compatriote Gillibert souffre de la fièvre et de vomissements.

Nous nous livrons à la pêche avec le plus grand succès, et au régime échauffant de la viande nous substituons celui du poisson. Un fait nous paraît inexplicable, c'est la grande quantité de poissons que nous voyons venir à fleur d'eau, descendre le courant, tourner le ventre et mourir. En général, l'espèce la plus commune qui nous offre le spectacle de cette mortalité spontanée nous paraît être celle dite *dorado* (dorade). Je m'explique ce fait en remarquant que les eaux du Pilcomayo, dans cette région, sont extrêmement salées, et ne permettent sans doute pas au dorado, poisson d'eau douce, d'y vivre.

Le temps se mettant au beau, nos animaux sont abattus, et la viande, découpée en tranches minces, s'étale en guirlandes sur les lazos du campement.

Je profite de la circonstance, voulant me soustraire aux piqûres incessantes et insupportables des moustiques que cette opération attire davantage, pour passer en revue les *ranchos* et les cahutes des Indiens, et recueillir pour mes collections tous les objets qu'ils ont dû abandonner dans leur fuite. Cette promenade n'a, du reste, rien de bien attrayant : l'odeur des animaux morts, des cadavres, des poissons pourris, ferait reculer les plus hardis. Dans une de ces visites je recueillis un fragment de gilet de flanelle et un autre de chemisette de coton, puis une semelle de soulier cloué. De qui étaient ces vestiges? A qui avaient-ils appartenu? Ce fut



La Espera (voy. p. 161). — Dessin de Dosso, d'après les documents de l'auteur.

la première question que je me posai. Sans nul doute, ils provenaient de vêtements à l'usage d'un chrétien. Malgré de minutieuses recherches, fréquemment répétées, je ne pus rien découvrir qui me révélât d'une façon plus certaine l'origine de ces fragments.

Les Tobas qui nous avaient attaqués s'étaient établis dans une jolie clairière entourée de palmiers. Leurs *ranchos* (cahutes) étaient bien construits et se distinguaient avec avantage par des parois tressées en joncs, des amas de branches et d'arbustes qui servent généralement d'abri à ceux du nord. Leurs ustensiles de cuisine et leurs armes attestaient, par leur fini et leur multiplicité, un degré de développement auquel, jusqu'ici, je n'avais rien trouvé de semblable dans le Chaco. Ils semblaient avoir les mêmes habitudes que les autres Indiens; mais, en examinant les cadavres, je remarquai que les oreilles n'étaient pas percées, qu'ils n'étaient revêtus d'aucune cotte de *caraoatta*, et que leurs armes se réduisaient à la flèche à pointe de fer et à la lance. Grands et forts, leurs apparences physiques se rapportaient exactement au même type que celui des Tobas du haut Pilcomayo, avec cette différence nouvelle, autant que j'ai pu en juger, que leur idiome était spécial.

Cette tribu, d'ailleurs fort connue des colons de la frontière argentine et paraguayenne, constitue le type du Toba dit *Pampa*, vivant presque exclusivement de vol et de rapine, semant la terreur dans les *estancias* (fermes), et enlevant les animaux des colons. C'est ainsi que, dans la capture que nous fîmes de quelques-uns de leurs chevaux et de leurs mules, nous reconnûmes des marques de propriété argentine, paraguayenne et même bolivienne.

Il n'y a pas à songer à traiter avec ces Indiens, dont les coutumes sont aussi redoutables pour les gens de la frontière que pour les tribus voisines du centre du Chaco, avec lesquelles ils sont presque toujours en guerre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A une heure et demie, des cris se font entendre, c'est une nouvelle attaque : après quelques heures d'une résistance timide, les Tobas se retirent, laissant derrière eux quelques morts et blessés.

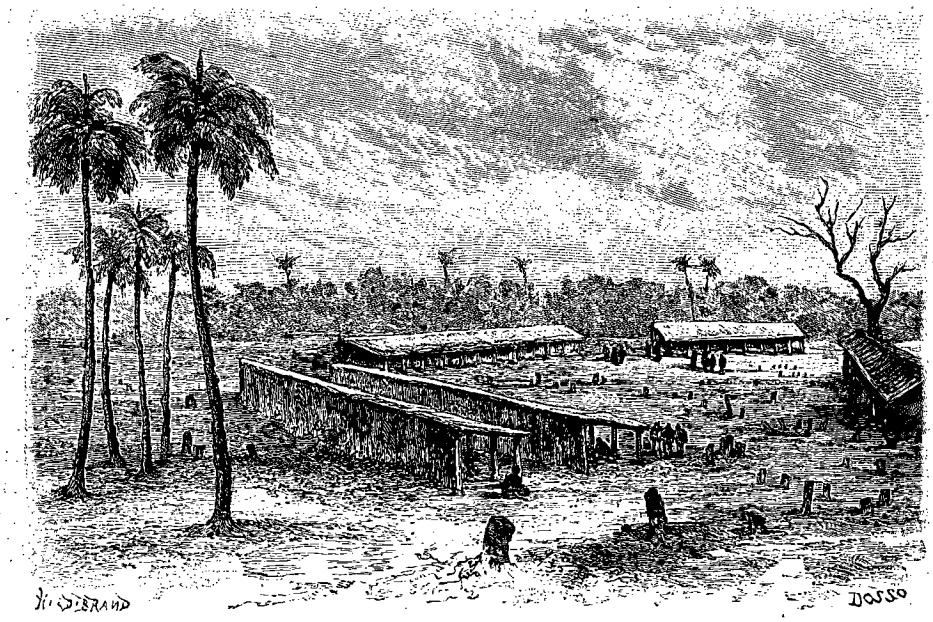
15 novembre. — Cette nuit encore il nous a fallu faire bonne garde. Plusieurs coups de feu ont été tirés contre les Tobas, qui cherchaient à nous surprendre. L'un d'eux, malgré toute notre vigilance, avait même osé s'introduire, à la faveur de l'obscurité, jusque dans le campement, pour y détacher une mule. C'est en rampant et glissant qu'il avait franchi notre ligne de garde, et qu'il cherchait à se retirer en entraînant l'animal, au moment où l'un de nous le surprit et lui fendit la tête d'un coup de sabre.

La fabrication des *canoas* ou embarcations est poussée aussi activement que nous le permettent les circonstances, pendant que l'autre moitié des hommes disponibles s'occupe du *charqui* et du séchage. C'est la cause de notre séjour forcé, et nous ne prévoyons pas pouvoir abandonner ces lieux avant deux ou trois jours. Cette attente nous paraît longue, car le nombre de nos malades augmente. Fort heureusement, en creusant au bord même du Pilcomayo, nous faisons jaillir une source d'eau d'une qualité à laquelle nous n'étions plus habitués depuis longtemps, et nous combattons ainsi, quelque peu, les atteintes de la diarrhée chronique.

Les Indiens nous ont moins harcelés aujourd'hui que les autres jours, et nous avons pu prendre, pendant quelques heures, un repos relatif.

16 novembre. — La nuit a été très belle, mais très froide. Nous terminons aujourd'hui notre besogne, les *canoas* sont mises à l'eau, et nous nous préparons à la plus pénible des opérations.

17 novembre. — Le départ est définitivement fixé



Ranchos des Tobas. — Dessin de Dosso, d'après les documents de l'auteur.

à demain. En conséquence, l'ordre d'égorger toute notre cavalerie est donné, car, ne pouvant l'emmener avec nous, il ne nous convient pas de la laisser vivante entre les mains des Tobas. Pour un peu, nos hommes s'y refuseraient. La mesure était bien prévue cependant depuis quelques jours, mais on s'en rapportait à un hasard heureux qui peut-être serait venu en atténuer les effets. Un sentiment de tristesse plane, envahit tout le campement, aussitôt que la nouvelle d'exécution circule. Pour s'en faire une idée, il suffit de savoir que le cheval, dans la vie du gaucho, tient une place à laquelle même sa femme ne saurait prétendre. Son cheval! mais c'est une portion de lui-même, c'est le témoin et le fidèle confident de ses émotions, de ses afflictions! Dès sa plus tendre enfance, avant même de savoir marcher, il est promené à cheval par son père ou les siens, galopant dans l'immense *pampa*, la parcourant en tous sens. Ici, dans la circonstance, le cas était bien pis : dans une exploration de cette nature on doit tout au cheval, qui vous a tiré des bourbiers d'où l'on ne serait jamais sorti sans lui. Il n'est pas un seul de ces animaux à qui le maître ne doive au moins une fois la vie, dans une attaque ou un passage difficile! L'animal a pour son maître, au centre du désert, un instinct d'attachement facile à reconnaître, en raison même des pénuries. Il semble qu'il ait conscience de son isolement et du danger qui l'expose, en s'écartant des lignes, à la voracité du jaguar, lorsque, suivant son maître, il se colle, pour ainsi dire, à lui, docile et obéissant.

Enfin, le moment est arrivé, toutes les résistances sont vaincues. Je veux revenir par le Pilcomayo, et l'on obéira : mais bien des yeux sont humides; personne ne veut être soi-même le bourreau de son propre animal. Je donne le premier l'exemple, et mon cheval est saisi, garrotté. Deux hommes lui ont passé le lazo, et le maintiennent solidement. Le pauvre animal est là, effaré, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gorge tendue, cherchant à se débarrasser des liens qui l'entravent, tirant du collier, pour se soustraire aux étreintes du lazo enroulé autour d'un palmier. L'œil est hagard, inquiet; le couteau brille; un homme prend position, bien en face, à la hauteur du poitrail. La lame s'enfonce, le sang jaillit en gerbe. L'homme fait un pas en arrière, détourne la tête pour essuyer une larme de ses mains rouges du sang fumant! L'animal se débat, jette un regard éploré, profond, pénétrant, sur tous ceux qui l'entourent, se dresse sur les jambes de derrière, secouant la tête, tirant du col, tandis que, de la plaie béante, s'échappe un flot de sang!... Vaincu, brisé, dompté, il s'affaisse lourdement et tombe inanimé aux pieds de ses bourreaux!...

Au spectacle déjà hideux du champ de bataille vient s'ajouter celui de ce carnage.

Toute la journée se passe ainsi, longue, dans la mutisme le plus complet. Chacun, dans une secrète pensée, mais commune, désirant, souhaitant une attaque vigoureuse des Tobas, dans laquelle on se vengerait des victimes sacrifiées!...

Elle ne vint pas. Les Indiens eux-mêmes, que nous avions dédaignés de chasser, de repousser, suivaient d'un œil de convoitise et de regret tous nos mouvements : de regret pour la mort de ces animaux avec lesquels ils auraient si bien pu nous poursuivre; de convoitise pour cette quantité de chair sur laquelle ils allaient, épiant notre départ, se précipiter affamés, mourant de faim depuis que notre présence les retenait éloignés de la rivière.

Une immense colonne de fumée s'élève dans le nord-est à proximité du campement et signale au reste de la tribu dissimulée sous bois qu'elle peut sans danger sortir de sa tanière. Nous avons envoyé en effet, cet après-midi, une de nos embarcations avec cinq hommes pour couper les troncs d'arbres tombés dans la rivière. Ce mouvement ne leur a point échappé, et ils sentent que notre départ est proche.

Trop tard pour nous mettre en route ce soir, nous décidons que demain, à la première heure, nous appareillerons.

La nuit se passe sans être autrement troublée que par quelques coups de feu de nos sentinelles, tirés sur les Tobas.

18 novembre. — A deux heures du matin nous sommes sur pied. Nous éprouvons le besoin de manger, car, dans la journée d'hier, les estomacs étaient trop serrés. Des moutons entiers sont mis à la broche et disparaissent en un instant, puis nous brûlons tout ce que nous ne pouvons emporter. Je dirige l'embarquement, assignant à chacun le poste qu'il doit occuper; mais très peu de nos hommes savent manier la pelle grossière que je leur mets dans la main.

Après une série d'expériences, de manœuvres, d'essayages, ils la manient tant bien que mal. Les mouvements de leur corps menacent à chaque instant de faire chavirer les embarcations cylindriques qui nous portent et dont j'ai cherché à augmenter la stabilité en parant les bordages avec de longues tiges de bois. De cette façon, la *canoa* est mieux assise, mais, à l'exemple des pirogues, son équilibre est instable. Toutefois nous nous y blottissons trois par trois, l'un pagayant à l'avant, l'autre à l'arrière, et celui du milieu, le fusil en main, prêt à faire feu en cas d'attaque. Quelques-uns d'entre nous auxquels cette navigation ne sourit pas suivent à pied le rivage du Pilcomayo. Nos débuts sont donc loin d'être faciles; nous n'avançons que très peu, et les troncs d'arbres tombés dans la rivière, se multipliant à l'excès, retardent encore notre marche. C'est à la hache qu'il nous faut ouvrir le passage, que rend plus difficile la baisse considérable des eaux.

Dans les angles formés par le rivage et l'axe d'un tronc d'arbre couché en travers du Pilcomayo, la surface du rio est presque tout entière couverte de poissons morts, dont nous avons relevé les traces un peu plus haut. L'odeur qui s'en dégage nous écœure et les nuages de moustiques qui s'abattent sur nous en pénétrant dans leur masse, nous rendent fous. La figure, les mains sont boursouflées, les yeux tuméfiés; les narines, la bouche, les oreilles sont envahies. C'est à peine si nous pouvons respirer et entendre. C'est un supplice cruel qu'inflige dans les régions marécageuses ce chétif et si redoutable insecte. Jamais la force n'a été plus manifestement impuissante contre une si frêle et si débile audace. C'est en chantant que le moustique attaque et fond sur sa proie : chassé, il revient à la charge, alors que la main de sa victime, d'un seul mouvement, écrase, broie, sème la mort, sans jamais réussir à le faire capituler.

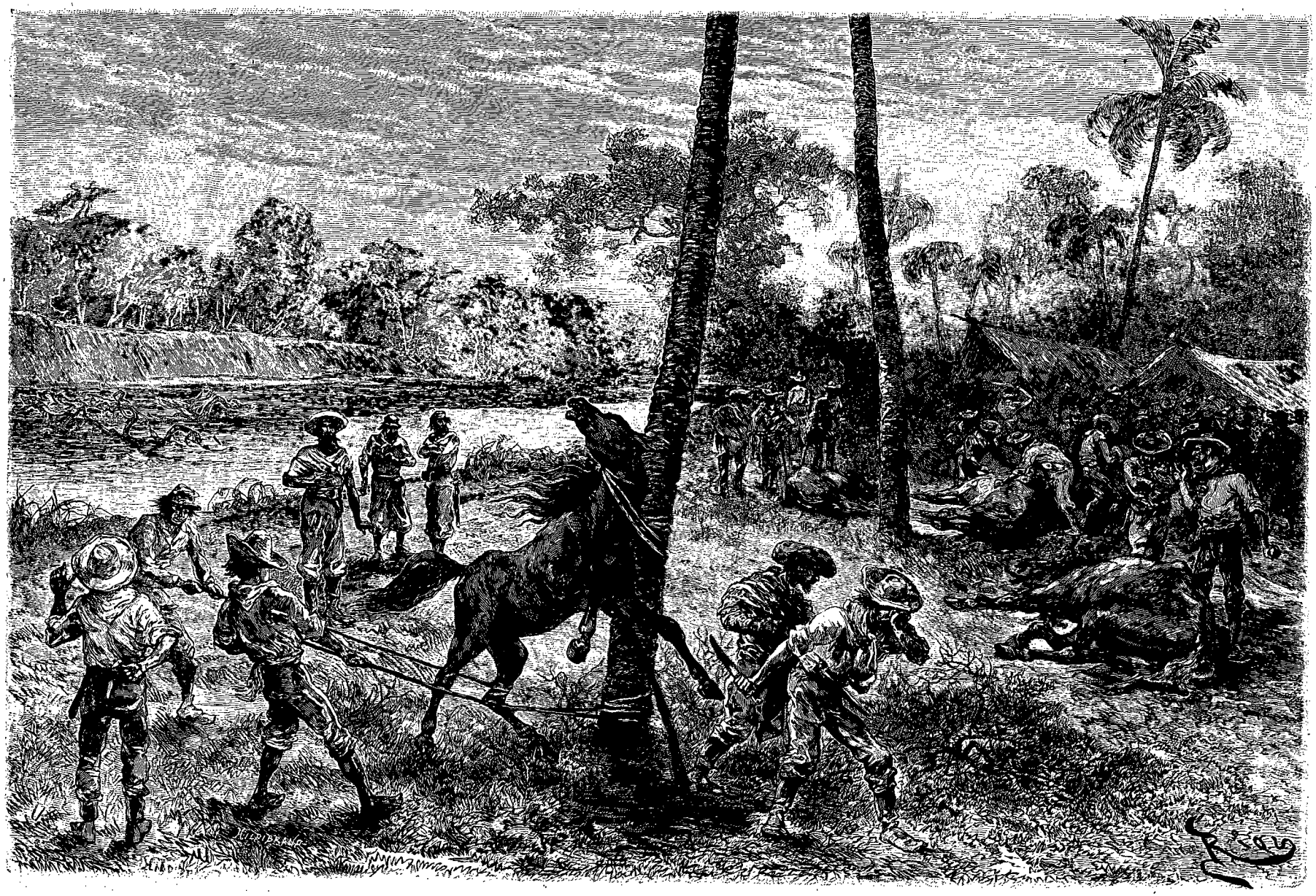
Nos embarcations sont trop lourdement chargées, et, dans l'arrêt que nous faisons à midi, nous nous débarrassons de tout ce qui ne nous paraît pas de première nécessité. Nos selles et nos équipements sont jetés pardessus bord, ainsi que les collections que j'ai eu tant de peine à recueillir. Nous ne conservons que nos provisions de charqui, nos munitions et nos armes.

Nous relevons de nombreuses traces du passage des Indiens; mais, à partir de ce jour jusqu'à notre arrivée au Paraguay, notre descente pourra s'opérer tranquillement; pas un Toba ne s'avisera de troubler notre marche. La vue des bords de la rivière nous offre un coup d'œil pittoresque. La végétation est superbe, puissante. Des arbres séculaires, tout couverts d'orchidées, entre-croisent leurs troncs envahis par les lianes.

C'est au pied de ces géants que nous plantons nos moustiquaires.

19 novembre. — Ce n'est plus le commandement de : *A caballo!* (à cheval, à cheval) qui prélude au départ de la colonne, mais bien celui de : *A bordo!* (à bord, à bord) qui nous fait défiler en ligne. Le temps est superbe et nous ne sommes arrêtés que par un nombre plus restreint de troncs d'arbres dans la rivière. Le volume des eaux est d'ailleurs un peu plus considérable, et nous augurons d'une heureuse arrivée prochaine en nous laissant glisser au fil de l'eau, dans cette solitude que trouble seul le bruit de nos pagayes, jetant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Égorgement de la cavalerie. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'émoi parmi les bandes de loutres (*Lutria paranensis*), qui s'ébattent sur les bords.

Nous avons bien encore besoin d'expérience pour diriger sûrement nos embarcations, mais la bonne volonté supplée à la pratique, et les cas d'échouage sont aujourd'hui moins fréquents.

Le temps est chaud, le thermomètre marque 32 degrés centigrades à l'ombre.

20 novembre. — Notre marche aujourd'hui a été troublée par un accident fatal qui a coûté la vie à l'un de nous. Les canoas défilaient depuis deux heures environ, les unes derrière les autres, lorsque l'un des hommes de l'escorte, cheminant à pied, eut l'idée de vouloir traverser la rivière pour aller recueillir de l'eau douce à une petite source de la rive gauche. Nous venions, nous autres, dans les embarcations, un peu plus en arrière. Malgré les conseils de ses compagnons, le malheureux, sans tenir compte de ce qu'il ne savait pas nager, entra dans la rivière, qui lui paraissait peu profonde à cet endroit, avec l'espoir de gagner l'autre rive en s'aidant du tronc et des branches d'un gros arbre échoué sur la plage. Mais à peine était-il entré, qu'il perdit pied et poussa un cri en se débattant. Malheureusement, de tous ceux qui se trouvaient près de lui, pas un ne savait nager. Nous poussâmes nos embarcations sur le lieu de l'accident, et un sergent et moi nous nous mîmes à sa recherche, mais inutilement. Nous fîmes halte aussitôt, et, à l'aide d'un lazo auquel nous attachâmes nos sacs de cartouches, nous nous mîmes à draguer le fond par une profondeur de près de dix brasses.

Le cadavre avait disparu, et ce ne fut que le soir que le corps remonta à la surface. Une fosse fut creusée, et un petit amas de sable surmonté de deux branches en croix indiqua que là reposait notre compagnon, un vaillant Argentin qui avait emporté tous nos regrets.

21 novembre. — La journée se passe sans incident notable. La rivière devient de plus en plus propre.

22 novembre. — Notre provision de charqui commence à s'épuiser : encore deux ou trois jours et il ne nous en restera plus, l'humidité en ayant fait pourrir une bonne quantité; cette perspective, jointe à la répugnance que nous éprouvons à nous alimenter de poisson, est bien faite pour nous donner du coup d'œil et de l'adresse. Un canard et un *carpincho*, porc (*Sus Capibara*), tombent aujourd'hui sous nos balles. Les carpinchos, qui abondent dans ces parages, vivant en bandes de dix à douze, sur les bords de la rivière, excitent surtout notre convoitise, car l'animal est gros et sa chair est savoureuse. Amphibie, il s'allonge sur le sable à l'ombre des racines ou des troncs et s'élance aussitôt à l'eau à la moindre alerte.

23 novembre. — Nous surprenons à l'aube un magnifique tapir qui, tout étonné, nous regardait de la berge; quelques canards et carpinchos viennent augmenter notre ration de viande fraîche du jour. Mon pauvre ami Gillibert est extrêmement fatigué, souffrant de la fièvre et de violentes palpitations.

24 novembre. — Une de nos embarcations chavire. Je me jette à l'eau et suis assez heureux pour ramener à terre les trois hommes qui la montaient. Quelques pas plus loin, c'est au tour de la mienne, qu'un mouvement de Gillibert fait engager dans les branches d'un arbre. Nous souffrons affreusement des pieds, car nous sommes privés de chaussures depuis déjà près de quinze jours : Le séjour prolongé et constant dans l'eau nous fait enfler les jambes.

25 novembre. — Nous tuons aujourd'hui deux jaguars, un carpincho et un cerf. Tous ces animaux se laissent approcher de très près : ils n'ont pas encore conscience du danger auquel les expose notre présence. La rivière est très propre et les coudes moins nombreux. La chaleur est écrasante, mais nous ne faisons aucune halte supplémentaire; commençant à pagayer depuis le lever du jour, nous n'arrêtons que vers onze heures jusqu'à une heure, pour reprendre ensuite notre descente jusqu'au coucher du soleil.

26 novembre. — L'orage éclate violent et la pluie tombe à torrents; les contre-courants nous retardent quelque peu. Couchés sur le sable, sous des branches que nous disposons en forme de cahutes, que le vent renverse à chaque instant, grelottants, tout transis par le froid et la fièvre, la nuit nous paraît bien longue!....

27 novembre. — A partir de ce jour jusqu'au 5 décembre, la pluie ne cessa de tomber. Mes petacas, ne formant plus qu'une masse informe, dans lesquelles sont amoncelés pêle-mêle livres, instruments et munitions, doivent être abandonnées : l'eau qui envahit nos embarcations nous oblige à les alléger pour éviter des accidents qui se renouvellent à tout instant.

28 novembre. — Notre situation devient de plus en plus critique; nous sommes absolument éreintés de pagayer du matin au soir sous le soleil et la pluie. Trois hommes sont inutilisés, ayant les jambes affreusement enflées; sept autres sont atteints d'une diarrhée chronique qui me fait craindre chaque jour pour leur existence.

29 novembre. — Nos forces diminuent à vue d'œil, et notre marche s'en ressent. L'idée seule que nous approchons nous aide à supporter, résignés, toute cette série d'innombrables péripéties.

30 novembre. — J'ai moi-même passé une nuit affreuse, et il m'est impossible de rester cinq minutes debout sur mes jambes, qui flageolent. Gillibert est au plus mal....

1er décembre. — La découverte que nous faisons d'une plante que mes hommes appellent *paiko*, en guarani *caare*, atténue quelque peu notre état maladif. Prise en infusions, nous lui reconnaissons de réelles propriétés astringentes.

2 décembre. — L'orage et la pluie redoublent.

3 décembre. — L'un de nous tire un carpincho; la balle lui traverse la tête; l'animal ne tombe pas sur le coup et se précipite à l'eau; un homme, croyant qu'il est mort, s'approche pour s'en emparer, et nous l'entendons pousser un cri affreux. Le carpincho, qui n'était que blessé, a, d'un coup de dents, traversé le bras de

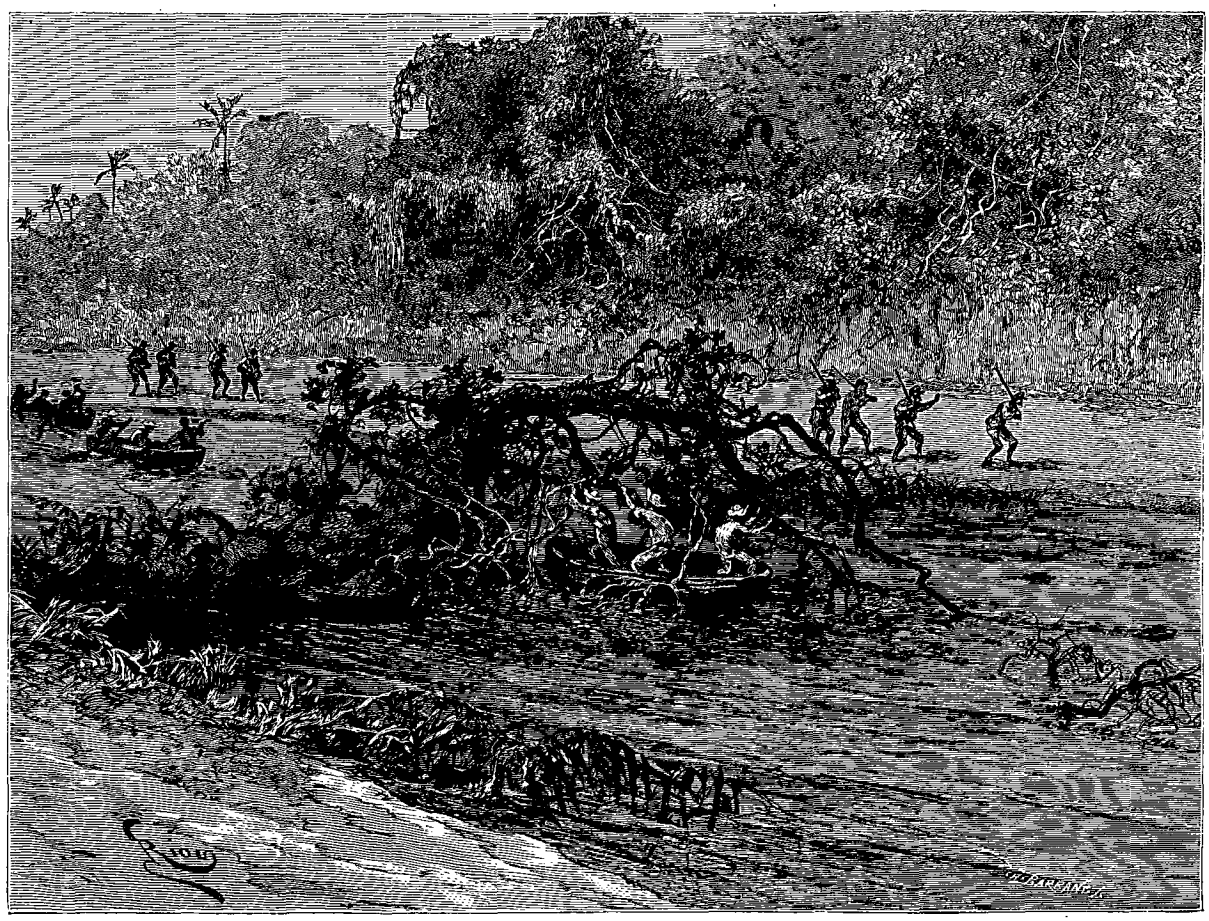
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre compagnon de part en part, et nous avons toutes les peines du monde à détacher l'animal. Notre flottille s'allonge de plus en plus et nos bras s'engourdissent.

4 décembre. — Quelques coups de hache que j'ai entendus hier dans l'épaisseur de la forêt m'ont fait augurer que nous allons atteindre une de ces cahutes habitées par les bûcherons du Paraguay.

5 décembre. — Il est neuf heures du matin, lorsque tout à coup, au détour d'un coude du Pilcomayo, nous entendons des cris désespérés. Nous apercevons une femme qui s'enfuit d'une cahute, emportant un enfant à la mamelle; puis des hommes apparaissent, criant, gesticulant, armés de haches et de fusils. Nous cherchons à comprendre : ce sont des civilisés, et cependant, comme nous nous apprêtons à descendre à terre, ils nous menacent de leurs armes. Il n'y a plus de doute, ils nous prennent pour des Tobas. Notre état de délabrement et de misère prête d'ailleurs à la confusion, que provoque encore notre ignorance de l'idiome guarani qu'ils parlent. Enfin, l'un d'eux, qui comprend l'espagnol, s'avance, rassure les autres, et ces pauvres diables s'empressent aussitôt autour de nous.

Ils nous avouent qu'en effet ils nous prenaient pour



Passage difficile (voy. p. 164). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

des Tobas, et nous apprennent qu'ils exploitent les forêts pour le compte du grand établissement paraguayen établi à une dizaine de lieues plus bas.

Je décide aussitôt avec le capitaine que lui et ses hommes resteront ici, attendant mon retour, jusqu'à ce que j'aie atteint à pied le premier poste qui peut nous offrir quelques secours; il est situé à deux lieues de là. Le sergent et Gillibert veulent absolument m'accompagner et se chargent de ramener une charrette et deux chevaux de selle pour conduire les hommes, le lieutenant et le capitaine, qui sont dans l'impossibilité absolue de pouvoir marcher. Nous arrivons bientôt, mais nous ne trouvons absolument rien que des péons, vivant au jour le jour. Je renvoie un de mes compagnons aviser de ce contre-temps le capitaine et mes hommes, et je l'avertis de mon départ pour l'*obrage* principale, à six lieues de là. J'engage Gillibert à m'attendre ici, mais le brave garçon ne veut pas rester seul.... Il ira quand même, jusqu'à ce qu'il tombe!... alors la charrette qui viendra le ramassera!... Nous partons, l'orage éclate de nouveau, et la pluie, détrempant le sol argileux, le rend glissant. Nous trébuchons, nous tombons presque à chaque pas; enfin, presque à la nuit, nous apercevons un homme à cheval qui s'avance vers nous et que je reconnais: c'est le majordome de la propriété; il nous fait monter sur son cheval, et, quelques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures après, nous sommes mollement étendus sur un lit de sa cahute.

Le lendemain, de bonne heure, arrivèrent nos compagnons, au moment même où quelques amis français et paraguayens de l'Asuncion vinrent nous saluer.

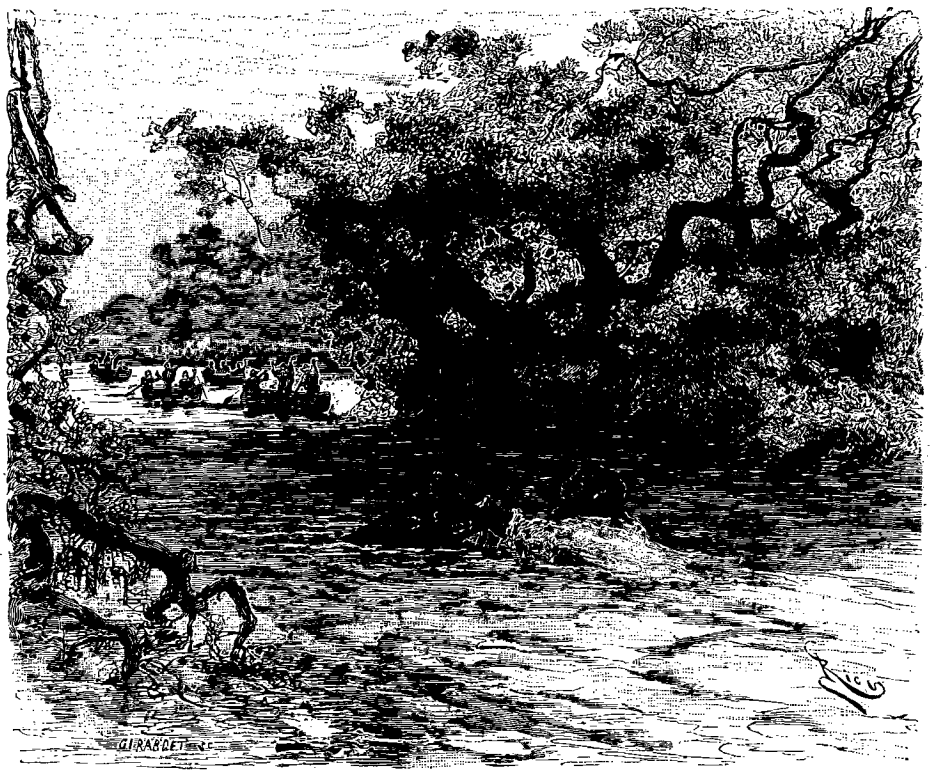
Le surlendemain, les hommes gagnèrent, en attendant notre retour, le fort Fotheringham, pendant qu'avec Gillibert je me dirigeais sur l'Asuncion pour donner avis au gouvernement argentin de notre heureux retour.

En mettant le pied sur le quai, nous voulûmes prendre le tramway qui conduisait à notre hôtel. Notre air misérable, maladif, inspira peu de confiance au conducteur, qui, nous voyant déguenillés et sans argent, nous pria de descendre. Nous fîmes la route à pied : il n'y avait pas de doute, nous étions bien sur le territoire du monde civilisé!...

Nous ne séjournâmes à l'Asuncion que le temps strictement nécessaire pour nous vêtir, recueillir quelque argent, et nous nous embarquâmes, le 9 décembre, à bord du vapeur *Taragui* pour Formosa et Buenos Aires.

.... Je remis l'escorte au gouverneur, je me séparai de mes braves compagnons; nous nous serrâmes les mains dans une émotion pénible. Quatre jours après, nous arrivâmes à Buenos Aires.

Épilogue : trois hommes moururent des suites des



Coup de dents du *carpincho* (voy. p. 166-167). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

privations endurées, et, quelque temps après, ce fut le tour de mon brave ami Gillibert. Le pauvre garçon avait complètement perdu la santé; malgré sa jeunesse et tous les soins qui lui furent prodigués — car il n'avait que vingt-trois ans, — la maladie empira. Son retour en France fut décidé, et c'est en route, à bord, qu'à l'escale de Rio de Janeiro, son état s'étant aggravé, on dut l'abandonner. Tout espoir de revoir la France était perdu pour lui, et ce fut entre un fiévreux et un moribond qu'expira mon pauvre compagnon, sans une consolation, sans un ami pour lui fermer les yeux! . . . . . .

. . . . . .

Je ne saurais rendre un plus bel hommage à la mémoire de ceux qui succombèrent par suite des fatigues de cette exploration, qu'en transcrivant ici même le texte du télégramme que m'adressa le colonel Fothoringham, gouverneur de Formosa.

« Formosa, 8 décembre 1885.

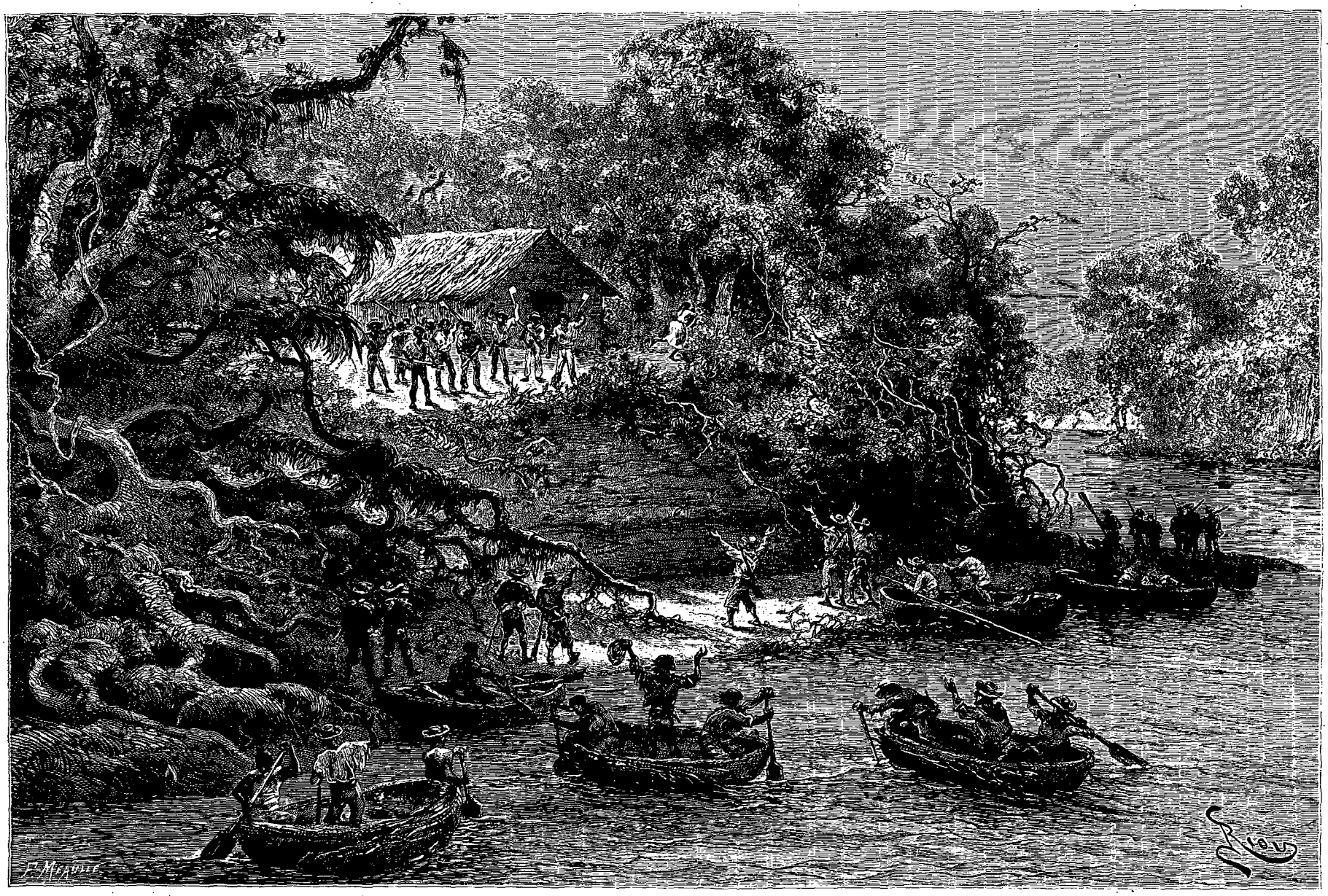
« Monsieur Thouar, chef de l'expédition du Pilcomayo, Asuncion.

« Recevez, monsieur Thouar, mes félicitations les plus sincères, pour votre brillante exploration. Les éloges que vous me faites du capitaine, du lieutenant et de la troupe de la 1re du 5e m'ont ému.

« Je n'en attendais pas moins, mais chaque laurier qui s'ajoute à notre pavillon est un motif de plus d'orgueil et d'allégresse nationale.

« Vous avez fait une exploration que jusqu'à présent on considérait comme impossible, et je suis certain que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rencontre des Paraguayens (voy. p. 167). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le gouvernement et le pays estimeront à leur juste valeur votre glorieux succès.

« Je vous attends pour vous serrer la main et vous présenter personnellement les félicitations qui vous sont dues.

« Colonel FOTHERINGHAM,
« gouverneur de Formosa. »

Le but qui nous avait été fixé était donc atteint. Il s'agissait en effet de reconnaître la partie sud du delta du Pilcomayo, d'en étudier la topographie et l'hydrographie, de réunir mon itinéraire de 1883 à celui de cette campagne, et de compléter mes observations par l'étude du bas Pilcomayo, de façon à pouvoir conclure sur son état de navigabilité dans toute l'étendue de son cours, que j'avais parcouru et exploré depuis le pied des Andes à la mission de San Francisco, jusqu'à son embouchure dans le rio Paraguay.

Je n'entrerai point ici dans des développements scientifiques. Il me suffira de dire que les conclusions du rapport que j'ai présenté sont appuyées par :

500 observations hydrographiques du bas Pilcomayo ;
400 observations météorologiques ;
1 230 observations topographiques ;
10 observations astronomiques ;

dont l'ensemble m'a permis d'établir tout dernièrement la carte du cours du Pilcomayo et 35 grandes planches topographiques de l'itinéraire parcouru.

II. — DE BUENOS AIRES A SUCRE.

J'étais encore à Buenos Aires, refaisant ma santé, lorsque je reçus, de la part du président de la république Bolivienne, l'invitation de me rendre en Bolivie. Je bouclai ma valise et me mis aussitôt en route. Ce voyage, dont Sucre était le terme, dura de février à juillet 1886, à travers les provinces du nord de la république Argentine, le sud bolivien, le haut Pilcomayo et le territoire des Missions.

Le 26 février 1886 je pris le train à Buenos Aires pour Belgrano, où je séjournai environ quatre jours, et le 2 mars j'arrivai à Campana par le train du soir. C'était là le point extrême atteint par la ligne en exploitation entre Buenos Aires et Rosario de Santa Fé. Aujourd'hui la voie ferrée est terminée et relie ces deux centres importants.

Je dus donc, à cette époque, opérer mon transbordement et je pris place, à six heures trente du soir, à bord du vapeur *Trident*, de la compagnie française *la Platense*. Nous y fûmes le lendemain matin de bonne heure. J'y fis quelques amplettes, et, à huit heures du soir, je pris le train pour Córdova et Tucuman.

La circulation des trains entre Buenos Aires et Tucuman se fait rapidement et commodément, là, où il y a quelques années à peine, il fallait, pour parcourir la distance à travers les pampas et les salines, se blottir dans une diligence pendant plusieurs jours.

Actuellement les *sleeping-cars* permettent au voyageur de dormir jusqu'à Córdova, et d'atteindre, quarante-huit heures après, Tucuman.

J'avais à Tucuman des amis, que je fus heureux de revoir. Je séjournai donc là quelques jours, et ce fut dans cet intervalle que je fis la connaissance de mon brave compagnon Th. Novis. Il me manifesta le désir de m'accompagner. Bon dessinateur, il pouvait me rendre bien des services ; je n'hésitai plus lorsque je sus que, Alsacien ayant opté pour la France, il était né à peu de distance du village de Ringel, le dessinateur qui accompagna Crevaux et mourut avec lui.

La colonie française, mue par un sentiment de générosité, s'intéressa à notre voyage ; elle mit très généreusement à la disposition de Novis ce dont il pouvait avoir besoin pour diminuer nos charges.

Le jour du départ arriva. Nous prîmes congé de tous, et en particulier du sincère ami qui dans cette circonstance, et dans bien d'autres, nous avait ouvert et son cœur et sa bourse.

La ligne ferrée qui doit réunir Tucuman à Salta n'étant pas encore terminée, nous prîmes le train jusqu'à la station en exploitation. Dans ce voyage aussi bien que dans le précédent, je ne saurais oublier de dire que le Ministère de l'intérieur, ayant fait mettre des billets de circulation à ma disposition sur le réseau des lignes ferrées, je dus à sa générosité de faire le trajet gratuitement.

Le dimanche 1er mars 1886, nous arrivâmes à Vipos, puis nous passâmes au Tala, première poste d'où nous allions commencer notre voyage en diligence. On nous présenta à l'un des plus riches et des plus aimables négociants de Salta, M. Pio Uriburu, en compagnie duquel nous fîmes route sur Salta.

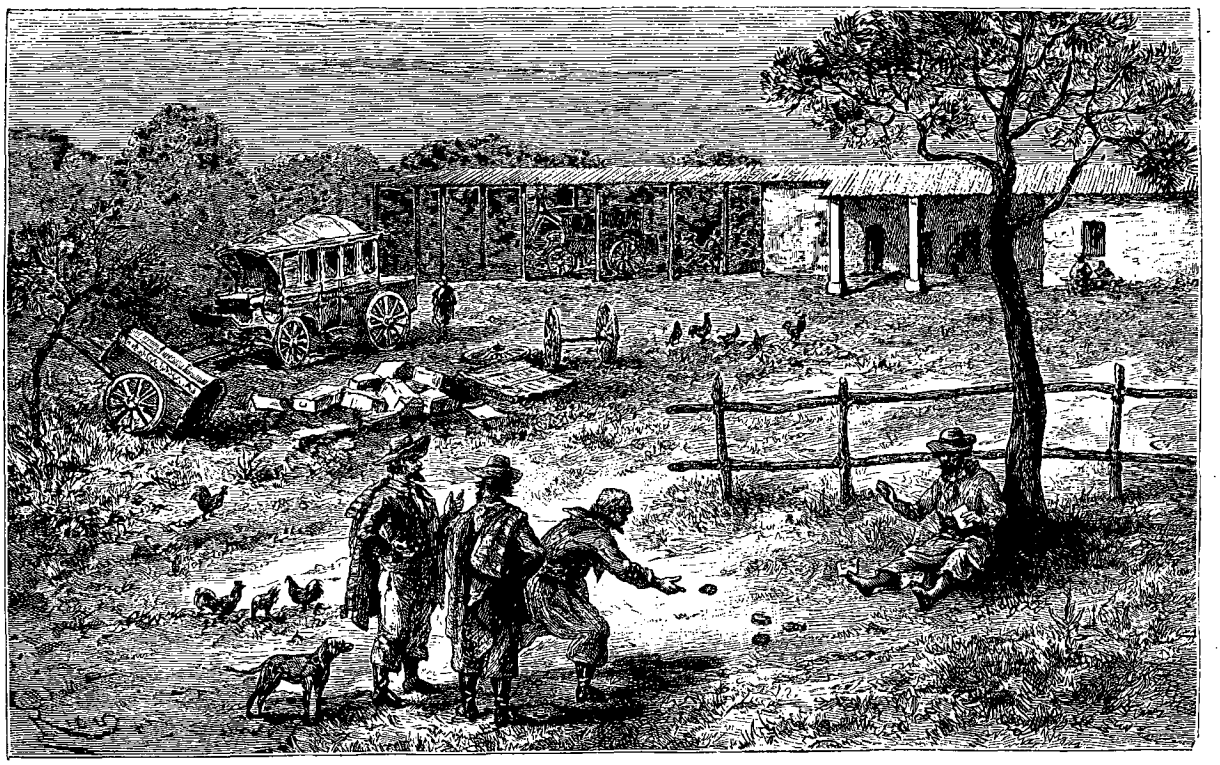
La maison de poste dans laquelle nous prîmes gîte se compose de deux rez-de-chaussée, dont l'un sert d'habitation, et l'autre de hangar. Les diligences étaient là, lourdes, pesantes. Le départ étant fixé au lendemain matin de bonne heure, conducteurs et postillons, avec l'insouciance du gaucho, profitent de la besogne terminée pour se disputer leurs billets de banque au jeu de la *tava*. La tava est une vertèbre ou une articulation du jarret d'un mouton, qui a été préalablement polie au couteau. L'une de ses faces porte le nom de *azar* (hasard), l'autre de *suerte* (chance). On la lance, et, suivant qu'elle retombe sur le sol d'un côté ou de l'autre, on a perdu ou gagné. Nos gauchos jouaient avec l'animation et la désinvolture d'hommes qui se soucient peu des pertes parce qu'ils se sentent capables de les réparer le lendemain. Celui qui faisait fonction de caissier, accroupi au pied d'un algarrobo, comptait les coups, proclamait, la chance et, sortant les billets de banque, qui formaient l'enjeu, des doigts de ses pieds entre lesquels il les tenait pliés, il en faisait la répartition aux joueurs favorisés. Leur type était original, sympathique et expressif à la fois. La tête était coiffée d'un large chapeau de paille, planté en arrière, ou infléchi sur un côté, ou simplement d'un mouchoir ; la figure était encadrée de la barbe taillée en pointe ou simple-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment en brosse. Comme vêtements, — une veste ou un *poncho*, une ceinture de cuir, taillée, piquée, cousue avec art, toute garnie de pièces de cinq francs (*patacon*) en guise de boutons, les pantalons dans les bottes, et le couteau traditionnel à la ceinture. Quant à la *chiripa*, sorte de poncho recouvrant les jambes et maintenu à la taille, elle étale ses couleurs bariolées sur les fines bottes vernies.

Le souper est servi, l'*asado* est apporté fumant. Chacun fait honneur au repas et s'allonge ensuite sur sa couche (*catre*, lit de sangle), tandis que nos voisins, s'accompagnant de la guitare, chantent une *gitana* ou dansent un *bolero*.

15 mars. — De bonne heure tout le monde est sur pied; les bagages sont chargés, hissés dans le coffre de la diligence, en arrière, solidement attachés et recouverts d'un cuir. Les longues chaînes de fer servant à maintenir les mules sont étalées, alignées, égalisées; deux ou trois postillons sont déjà à cheval, poursuivant de toute la vitesse de leur monture les mules qui fuient, courent, s'échappent, jusqu'à ce qu'une main habile, lançant le lazo, les arrête au passage. C'est l'oreille basse qu'elles sont amenées, attelées et enrégimentées, trois par trois, sur quatre rangs. Tout est prêt : le conducteur est à son poste; les postillons, armés de leurs fouets (*látigo*), sont en selle; les voyageurs montent, s'entassent; la diligence s'ébranle, les mules prennent le galop sous les claquements du fouet et les



Le jeu de la *tava*. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

cris des postillons : on est en route! A cette allure les soubresauts sont fréquents, mais qu'importe! on n'en connaît point d'autre, et, pour traverser un bourbier ou en arracher la diligence, la vitesse est doublée.

Les postes, c'est-à-dire les relais, sont établies suivant les distances à parcourir. Tous les animaux y sont parqués, et en un clin d'œil on a renouvelé les mules, qui fournissent souvent trois heures de galop! C'est ainsi que nous passons le *Campo de los Mogotes*, puis Arenales, atteignant dans l'après-midi Rosario de la Frontera. Le village est petit, mais coquet, pittoresquement situé; il peut posséder de 800 à 1 000 feux environ. Il est connu par la bénignité de son climat, la salubrité et l'abondance des eaux thermales, dont sont si riches les environs. Les maisons sont propres, élégantes, et les rues bien percées. La société d'élite, de Tucuman, de Salta, etc., s'y donne très fréquemment rendez-vous.

Nous traversons la rivière, nous nous embourbons, puis nous nous arrêtons enfin au *Pozo Verde*, heureux de descendre et de pouvoir nous dégourdir les jambes.

Il n'y a ici qu'une cahute. Nous ne pouvons songer à continuer notre route, car les chemins sont défoncés par les pluies. Nous nous installons le mieux que nous pouvons sous un toit à travers lequel filtrent les gouttières; mais chacun prend son parti en brave, et le sommeil ne tarde pas à s'emparer de nous.

16 mars. — Notre route se continue ainsi aujourd'hui, sortant d'un bourbier pour retomber dans un autre, ce qui nous oblige à descendre à tout instant de la diligence pour l'alléger. Nous passons de cette façon Yatasta, Yataso Metan, San José de Metano, las Conchas, l'Estequo et Rio de las Piedras.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce dernier endroit est généralement malsain; des fièvres pernicieuses y règnent. Nous n'y passons que la nuit, dans la plus complète insomnie, car les *vinchucas*, sorte de grosses punaises, nous rongent littéralement.

17 mars. — Je n'éprouve qu'un goût médiocre pour les cahotements et soubresauts de la diligence. A la fin de l'étape, nous arrivons plus fatigués que si nous avions marché; les courses insensées d'ailleurs, au triple galop sur des pentes à double inclinaison, nous ont donné l'occasion d'apprécier la sûreté de mains du conducteur et l'habileté des postillons; mais les inclinaisons sont tellement fortes et les accidents qui en résultent si fréquents, que, ma foi, je prends la résolution d'aller à pied.

Chemin faisant, je fis la rencontre de l'ingénieur directeur en chef des travaux de la ligne ferrée, qui se rendait à Salta, à cheval, avec plusieurs animaux de rechange. Il eut l'amabilité de m'en offrir un. J'eus ainsi le plaisir de franchir avec lui la distance qui nous séparait de cette dernière ville.

Je rejoignis mes compagnons à Cobos, point situé sur la bifurcation de Tucuman à Salta et de Tucuman à Jujuy, et, le lendemain vers midi, nous aperçûmes par la gorge du cerro de Portizuelo la belle vallée fertile dans laquelle Salta s'étalait à nos yeux en une masse blanche de laquelle émergeaient les dômes et les flèches des églises. Le soir nous étions confortablement installés à l'hôtel de la Paz.

19 mars. — Nous n'étions point fâchés, comme on pense, d'en avoir terminé avec la diligence. Aussi la perspective de franchir à cheval les trois cents lieues qui nous séparaient de Sucre par l'itinéraire que nous nous étions fixé, n'avait-elle rien pour nous de bien effrayant.

Un arrêt ici nous est commandé, soit que nous traitions avec un muletier pour lui louer ses animaux, ou que nous en achetions pour notre propre compte; ce dernier parti nous paraît le plus profitable. Je me préparais donc à parcourir la ville, lorsque le garçon de l'hôtel m'annonça qu'un compatriote voyageur, qui venait d'arriver de Bolivie, s'était informé de moi et avait manifesté le désir de m'être présenté. Sans plus de formes, je me fis indiquer sa chambre et je frappai à sa porte. Les saluts furent échangés, et il m'apprit que, venant de parcourir la Bolivie, où il se livrait à des études de paléontologie, il avait vécu longtemps au milieu d'une tribu de Chiriguanos, puissante et redoutable, dont le chef, s'étant lié avec lui d'amitié, lui avait offert un superbe cheval, qu'il avait accepté. Il sollicitait de moi le service de me charger du cheval, tout harnaché, de l'emmener sur les bords du Pilcomayo et de lui rendre la liberté. Son air contrit, apitoyé, donnait à ses paroles un tel accent que je le pris pour un fou ou pour un fumiste : il n'était que fumiste. Il disparut dans la nuit, emmenant son cheval sans bruit, et sans payer l'hôtel. J'eus plus tard le mot de l'énigme à mon arrivée à Sucre et j'en rendrai compte au lecteur.

Possesseurs de six belles mules, il ne nous restait plus qu'à nous mettre en route, mais nous ne laissâmes pas Salta sans emporter les manifestations de sympathie que nous prodigua la colonie française de la ville.

22 mars. — Le harnachement est laborieux; nos animaux, qui étaient au pacage depuis environ six mois, se montrent peu dociles. Tant bien que mal, nous parvenons à les seller et à les charger; mais une des mules dont la charge s'est déplacée prend peur, part au galop, jetant le trouble parmi les autres, qui s'empressent de l'imiter. Après trois heures d'une chasse pénible, nous parvenons à les rallier. De ce pas nous n'allons guère vite : c'est à peine si nous avançons d'une lieue en trois heures. La nuit nous surprend, une nuit noire, dans laquelle nous ne distinguons rien. Une pluie fine nous pénètre jusqu'aux os, et les rios, grossis par des pluies récentes, sont très dangereux dans cette obscurité. Il nous faut coucher ainsi à la belle étoile, en rase campagne déserte, exposés à nous réveiller demain sans une mule ou à continuer notre marche au risque de nous casser le cou dans les *quebradas* et de nous voir emportés par le courant. Nous apercevons heureusement une lumière, celle d'une misérable cahute. Nous nous y dirigeons et, après une série de chutes sur les pierres et dans l'eau, nous atteignons enfin un gîte qui semble devoir mettre fin à de si fâcheux débuts.

La région est connue ici sous le nom de *Ubierna*. Je m'avance à cheval devant la cahute et sans mettre pied à terre, car c'est une des règles élémentaires du voyageur, qui doit attendre d'y être convié par le propriétaire. Je frappe dans mes mains et appelle la *comadre* (commère), la virago de céans. Celle-ci en a bien les allures et le caractère. Nonchalamment elle s'avance sous les traits d'une métisse, et sa figure boursouflée a bien les apparences graisseuses de tous les buveurs de *chicha*. A toutes mes questions qui ont pour objet de nous assurer un gîte, de procurer à nos animaux du pâturage, le *nada*, *señor* (rien, monsieur) se répète avec une cadence qui nous désespère. Transgressant pour une fois mes habitudes, je mets pied à terre et j'engage mes compagnons à exécuter le même mouvement. Nous nous installons sous un hangar dont le toit menace de nous tomber sur la tête, et il ne nous reste plus, dans l'impossibilité d'obtenir ou d'acheter la moindre parcelle de maïs, qu'à nous sécher au feu autour duquel nous nous tenons accroupis.

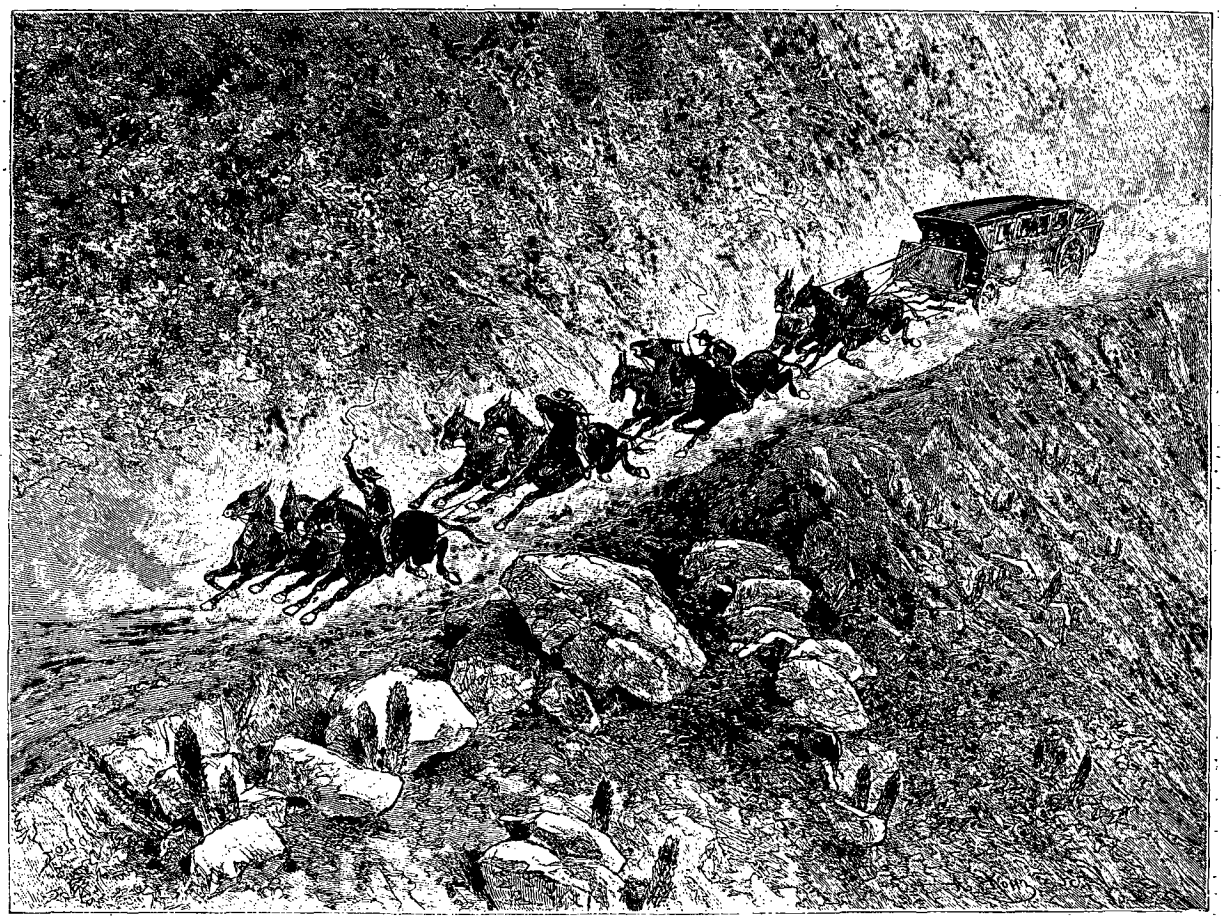
23 mars. — Notre péon, conducteur de mules, docteur s'il vous plaît, mais je n'ai jamais pu savoir en quoi, à moins que ce ne soit dans l'art de lancer les *ajos*, est de fort mauvaise humeur. Il a passé une mauvaise nuit et se plaint des gouttières qui ont fripé ses manchettes et son col, jadis blancs. Pendant qu'il procède au chargement, avec une lenteur que ses maugréements expliquent, j'aperçois des poules et des moutons que la mégère est en train de pousser dans l'épaisseur des taillis, afin de les soustraire à notre vue. Je la prends en flagrant délit, et lui demande pourquoi,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hier soir elle nous a refusé la vente d'une poule ou d'un mouton. « *Las gallinas* (les poules), me répond-elle, sont au patron; *las ovejas* (brebis) sont *ajenas* (à autrui)!... » Impossible de lui tirer un mot de plus!...

Enfin, après de nouvelles algarades de nos mules encore en humeur de gaieté, nous nous mettons en marche cahin-caha. Nous passons la Caldera, où nous déjeunons, et atteignons le rio Blanco sans autre encombre que la pluie sur le dos.

24 mars. — La route devient mauvaise : le lit de la rivière que nous suivons est pavé de pierres et de blocs, parmi lesquels nous n'avançons que très lentement. Le rio Jerico, que nous atteignons à dix heures, est gros et torrentueux. Notre conducteur, qui est aussi prudent que circonspect, hésite à passer la rivière. « *Sabe llevar gente* (Elle sait emporter les gens) », me dit-il. Il nous regarde tranquillement nous engager dans l'eau, éperonnant nos mules rétives. La mienne s'abat : j'en suis quitte pour un bain de jambes. Une fois sur l'autre rive, nous ayant vus passer sans danger, il se décide à venir nous y rejoindre. Nous prenons le trot, et bientôt nous voyons apparaître la belle ceinture des montagnes qui entoure la fertile vallée de Jujuy. De belles cultures de maïs alternent avec les pâturages au



Au triple galop sur les pentes. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. Novis.

centre desquels se détache Jujuy, dans un bouquet de verdure. A notre arrivée, nous trouvons la ville un peu morne et silencieuse, sous le coup de la lutte politique, en vue des élections prochaines à la présidence de la République.

Le même itinéraire avait été suivi en 1882, par le docteur Crevaux. Je retrouvai donc partout des souvenirs personnels à la mission. C'est ainsi que deux lettres du docteur, adressées, l'une à M. Didelot, et l'autre à M. Joseph Crevaux, à Paris, restées entre les mains d'un ami, me furent remises à mon passage. Je les envoyai à Paris, au Ministère de l'instruction publique, qui les fit parvenir aux destinataires.

Le Ministre de l'intérieur de Buenos Aires avait bien voulu faire adresser, par le directeur général des postes et télégraphes, des recommandations à toutes les autorités locales du transit, afin de me pourvoir de tout ce dont je pourrais avoir besoin. Les mêmes mesures furent prises en Bolivie et en Paraguay. On voit combien sont dénuées de fondement les allégations qui tendaient à nous représenter, mes compagnons et moi, comme ayant eu à souffrir de l'arbitraire ou d'un coupable abandon.

Les travaux de construction du chemin de fer de Salta, ou mieux de Cobos à Jujuy, avaient attiré dans cette dernière ville un certain nombre de conducteurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et d'ingénieurs français ; nous fûmes heureux de faire leur connaissance, et de profiter des précieuses indications qu'ils voulurent bien nous fournir.

Le 27 mars, nous laissons Jujuy et, traversant de magnifiques pâturages qui alimentent de nombreux troupeaux d'animaux, qu'on exporte le plus généralement en Bolivie, nous entrons, pour ne plus la laisser qu'à Humahuaca, dans la *Quebrada*, rivière du même nom.

28 mars. — Notre départ est toujours laborieux ; nos animaux sont rétifs : aussi perdons-nous une bonne partie de la matinée. La saison est d'ailleurs pluvieuse, et la route qu'il nous faut suivre dans le lit est très difficile, car les eaux sont fortes, le courant violent ; le sol est jonché de grosses pierres charriées par les eaux, et les cordons indicateurs qui servent à fixer les limites du passage, dans la belle saison, ont été emportés, balayés par les torrents. Aussi nous perdons-nous à chaque pas dans ce labyrinthe, attendant la présence de quelque pauvre métis conduisant un âne pour nous renseigner ou le suivre à la piste.

La campagne commence, et, bien que nous traversions ici encore une zone civilisée, le caractère des pauvres gens de cette région, ruinés par une récente inondation, l'aspect sauvage des lieux, encaissés entre des contreforts abrupts, dénudés, l'absence de villes et la rareté des villages construits de loin en loin, donnent au paysage une physionomie sévère, morne, à laquelle vient s'ajouter la monotonie de cette interminable Quebrada toute parsemée de pierres et de blocs au milieu desquels nous nous débattons.

C'est ainsi que nous arrivons à la Puerta de Chorillo, où nous nous préparons à dévorer une épaule de mouton que nous nous sommes procurée pour le prix de sept sous. Nous la faisons rôtir et la mangeons sans pain, car d'ici longtemps il ne nous faut plus compter sur cet aliment, qui nous fait si grand défaut à nous autres Français. Novis, qui n'est pas encore habitué, supporte mal cette privation, à laquelle ne supplée pas la farine de maïs en bouillie ou en pâte.

En arrivant au Volcan, ainsi appelé parce que, dans le voisinage du lieu, les eaux, détrempant les flancs schisteux et argileux des contreforts, provoquent des éboulements et des glissements, nous trouvons, autour des deux ou trois cahutes qui constituent le village, un certain nombre de paysans, hommes et femmes, tout bariolés dans leurs ponchos ou leurs jupons de grosse futaine aux couleurs éclatantes. C'est aujourd'hui dimanche, et le propriétaire est en train de prélever sur ses fermiers la dîme annuelle, à raison de 4 pour 100, ce qui nous explique la grande quantité de moutons et de chèvres que nous voyons autour de nous, et pourquoi tout ce monde s'agite et se débat dans la défense de ses intérêts. Ce soir, chacun regagnant sa cahute, les femmes conduisant le troupeau, les hommes mâchonnant la coca, jetteront aux échos de la montagne, en s'accompagnant de l'inoubliable guitare ou *charango*, une note perçante et gaie.

Nous traversons le passage dangereux d'un bourbier, suite d'éboulements, sans accident sérieux, grâce au guide que ces braves gens avaient dépêché pour nous aider, puis nous reprenons notre marche.

La rivière se fait un peu moins rocailleuse, mais les contreforts sont plus élevés et plus tourmentés, et les vents du nord ou du sud qui soufflent dans ces immenses couloirs nous aveuglent et nous gèlent.

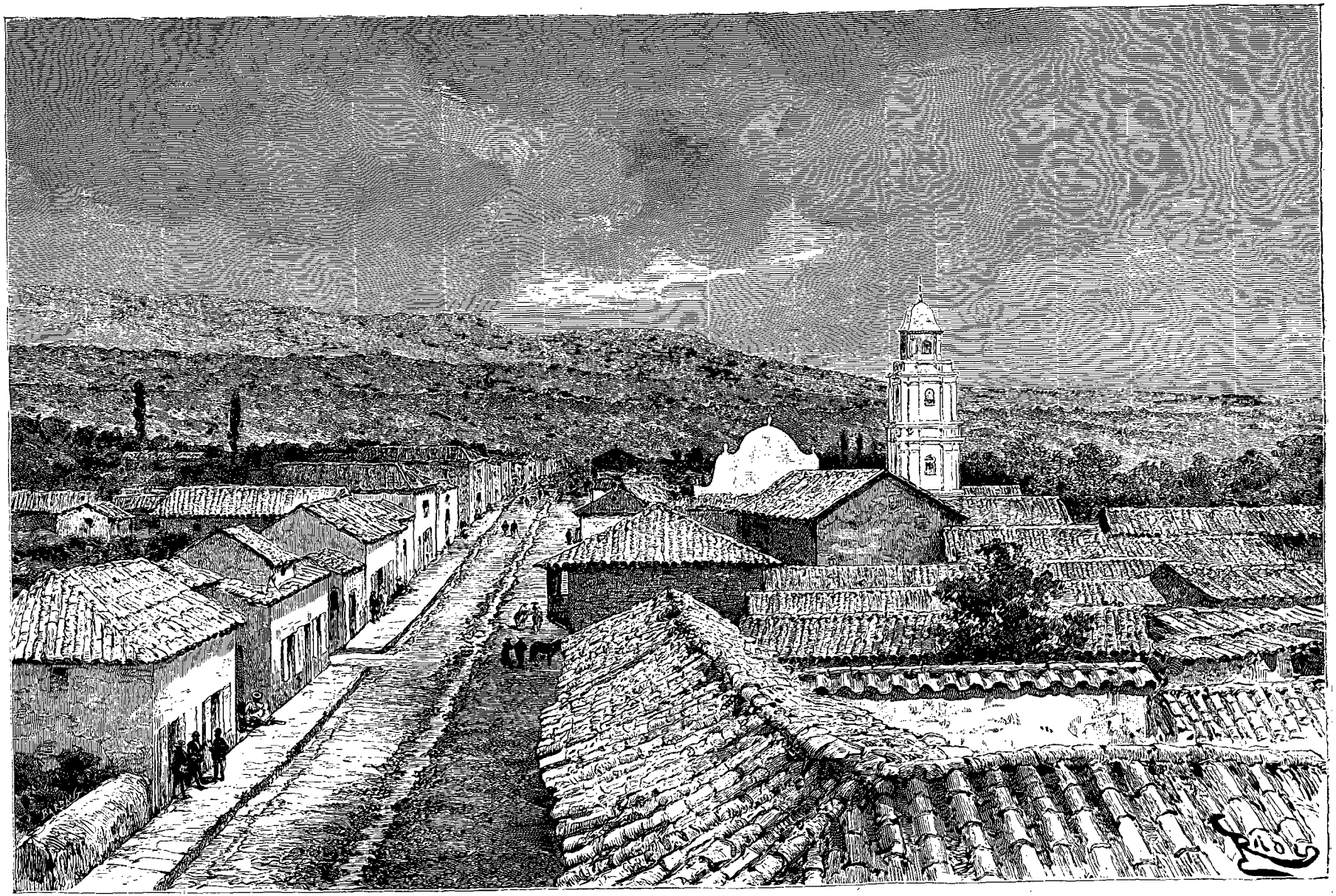
Sur la foi d'un renseignement que nous avions demandé à un de ces nomades qui arpentent la Quebrada avec leurs jarrets d'acier, nous nous étions séparés de nos charges pour atteindre plus vite le gîte. Novis souffrait un peu de la fièvre. Trop confiants dans l'espoir que nous arriverions de suite, nous faisons des lieues et des lieues, qui se succèdent sans que nous rencontrions la moindre des cahutes que nous devions trouver si « près ». La nuit nous surprend. Nous nous perdons, mais nous arrivons enfin, vers huit heures du soir, à un gîte, sans attirer ni sur Novis éreinté ni sur moi les empressements de la patronne, plus occupée de savoir d'où nous venons, où nous allons, ce que nous faisons, etc., etc., que de se hâter de nous offrir une tasse de thé ou un plat de *chupe*, soupe aux pommes de terre. A toutes mes questions, l'inévitable *no hay* se répète, mais cette fois je ne m'en tiens pas à ce refus. Une ruse que la nécessité me fera pardonner me permet d'obtenir tout ce dont j'ai besoin : « *Tata*, lui dis-je, *tata, cura* (tata, curé) ». Or, *tata* en quichua veut dire « père ». A ces mots, elle tombe à genoux et me baise la main « *¡Hay de todo!* (il y a de tout) », me dit-elle ; et le fait est que rien ne manqua. Il ne faudrait pas toutefois abuser de cette supercherie : elle ne serait pas sans danger.

29 mars. — La largeur de la Quebrada est considérable ; en certains points elle présente des plages sablonneuses, que les habitants s'empressent de mettre en culture, et c'est ainsi que, de temps en temps, des champs de seigle, de luzerne, de maïs, viennent égayer la vue, en attestant la puissante fertilité du sol ; malheureusement les eaux rongent de plus en plus les bords, emportant une partie des propriétés et des cultures. C'est la ruine, la misère et, par suite, l'abandon des lieux !

En vain, pour protéger certains points, on cherche à endiguer, en plantant à grands efforts des pieux, consolidés par des blocs amoncelés. La crue arrive, rapide, formidable, s'annonçant par le bruit sourd du tonnerre. Les habitants fuient épouvantés, se réfugiant sur les hauteurs. La trombe passe, comme une avalanche, arrachant, broyant tout ce qui se trouve sur son passage et lui résiste.

Ce qui nous frappe ce matin en serpentant autour des champs de luzerne, c'est le passage des gamins se rendant à l'école. Pieds nus, le poncho sur les épaules, ils courent, sautent, gambadent. A notre approche, ils s'arrêtent, se découvrent et nous adressent leurs *buenos dias, señor* (bonjour, monsieur). Il n'est pas un coin du territoire argentin, si pauvre, si retiré qu'il soit, qui n'ait son école. Interrogez un de ces pauvres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jujuy (voy. p. 173). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants à la figure intelligente, et vous serez étonné de ce qu'on lui a déjà appris à son âge. La république Argentine donne aux fils des plus pauvres habitants des campagnes les plus reculées un degré d'instruction dont ne jouit pas toujours encore le fils du paysan d'Europe.

Nous arrivons à Tilcara, joli et coquet village dissimulé au pied d'une côte. Grâce à l'amabilité du *corregidor*, on nous indique une maison où l'on nous donnera l'hospitalité. On nous y conduit, et nous y trouvons comme propriétaire un de ces hommes qui là-bas mettent de l'empressement à faire preuve de sentiments hospitaliers. Ce n'est point qu'il soit riche, mais il offre ce qu'il possède de bon cœur, et les caresses que nous faisons à ses jeunes enfants, avec quelques bibelots que nous leur distribuons, nous ont valu ses bonnes grâces et sa confiance. Sa franchise et sa bonne humeur nous égayent. Il m'apprend qu'il y a, à quelques pas, deux sources dans lesquelles se meuvent des animaux qu'il appelle des *cangrejos* (crabes). Ce renseignement excite ma curiosité, et, me rendant à l'endroit indiqué, j'y trouve en effet un ruisseau de l'eau la plus limpide, où s'ébattent de nombreuses écrevisses. Ma pêche fut abondante et je revins tout heureux au logis.

Je me mis en mesure de les cuire moi-même, redoutant que la cuisinière, sorte d'Indienne mal peignée, trompant ma confiance, ne les jetât aux ordures. Le fait est qu'ici personne ne les mangeait; tout au plus s'en servait-on, me dit mon gaucho, en les écrasant vivantes, sous forme de cataplasme, pour se guérir de

Enfants argentins se rendant à l'école (voy p. 175). — Dessin de Riou, d'après le texte.

douleurs rhumatismales ou névralgiques. Aussi l'étonnement fut-il au comble lorsque j'annonçai que, nous autres, nous allions en manger.

Comment, nous, des *gringos*, des étrangers qui paraissaient si supérieurs à notre hôte, si pleins de savoir, c'était ce que nous mangions dans notre pays! Il n'y avait donc pas de viande chez nous! Et il ne cessait de me répéter : « Ici, nous autres, nous n'en faisons que des cataplasmes ». Mais où sa stupeur fut grande, ce fut quand, tout entouré de la famille et de quelques voisins qui étaient venus voir l'opération, je sortis une à une les écrevisses toutes rouges. Ils ne pouvaient s'expliquer la métamorphose, et toutes mes affirmations que la cuisson avait seule opéré ce miracle ne réussissaient pas à les convaincre. A un gamin qui m'avait aidé dans l'opération, sans jamais s'être éloigné un instant, ils disaient : « *¡No es posible!* (Ce n'est pas possible!) — *O es brujo* (ou c'est un sorcier!) »

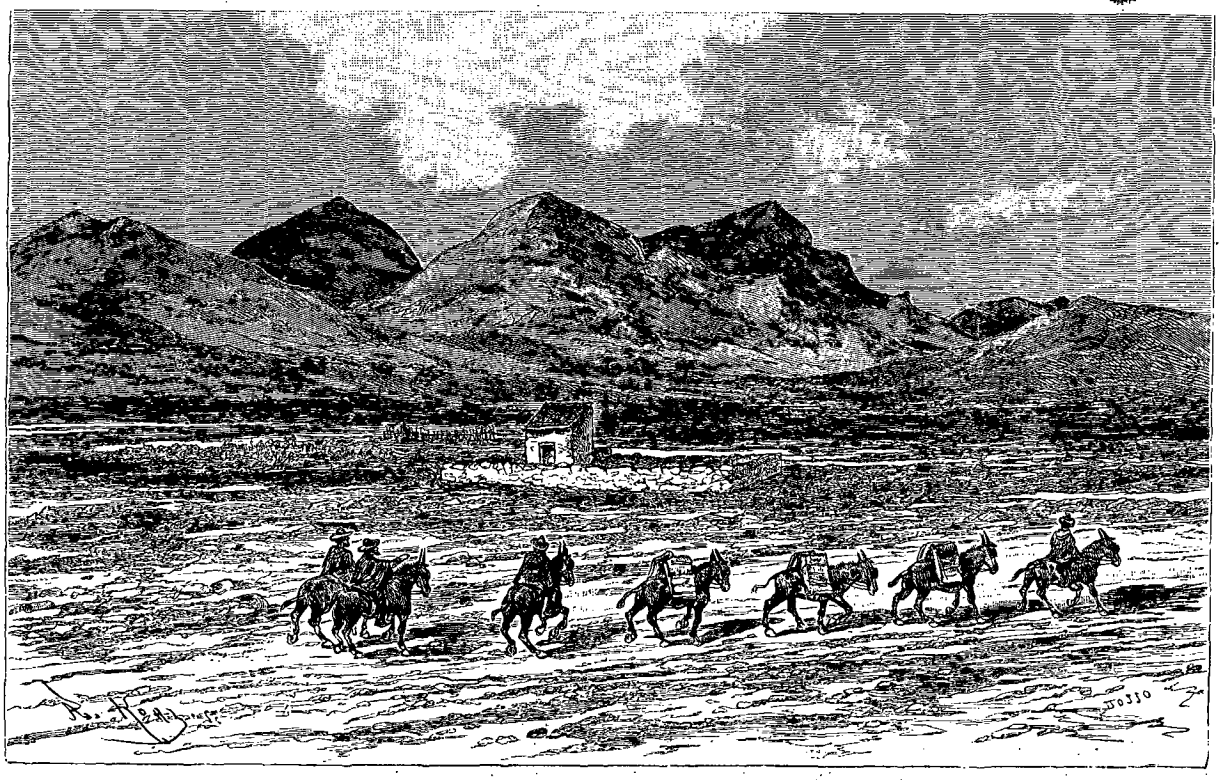
Je découvris aussi dans le ruisseau des grenouilles, dont nous fîmes une excellente friture, et, pendant les deux jours que nous séjournâmes dans le village, on ne nous laissa pas seuls une minute, tant la chose paraissait extraordinaire de voir des étrangers qui savaient manger les cancres et les grenouilles. A coup sûr nous n'étions pas de Paris, nous dit le maître de la maison, car jamais il n'avait eu connaissance qu'on mangeât là-bas de semblables *porquerias* (saletés).

Nous perdîmes de notre prestige en acquérant dans le pays une renommée qui n'est pas près de s'éteindre.

A. Thouar.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dans la *quebrada* de Humahuaca. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. Novis.

VOYAGE DANS LE DELTA DU PILCOMAYO,

ET DE BUENOS AIRES A SUCRE,

PAR M. A. THOUAR [1].

1885-1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nous prenons congé de notre hôte, qui nous a offert une généreuse hospitalité de deux jours, sans vouloir recevoir la moindre rétribution, et nous quittons Tilcara, au galop de nos chevaux.

Déjà les premiers pics couverts de neige brillent au soleil, et dans quelques jours nous pouvons espérer d'abandonner cette interminable quebrada dont la vue, triste, monotone, désolée, s'étend et partout et toujours sur toute sa longueur, sans être autrement troublée, modifiée que par quelques cultures de seigle, de maïs, de luzerne, que les eaux ont épargnées.

C'est ainsi que nous passons Huacalera, composé de trois cahutes dont deux en ruines. La misère suinte partout, et nous ne trouvons même pas à qui parler. Une vieille Indienne nous offre son taudis, que nous acceptons de partager avec elle, car la nuit est froide. C'est tout ce qu'il y a dans les environs, et, sous peine de coucher dehors, nous devons nous en accommoder. Le feu pétille, mais la fumée nous aveugle, car les cheminées sont inconnues par ici. Un enfant est accroupi, à côté d'un chien, aussi hargneux qu'étique, qui lui lèche la figure, toute barbouillée de farine de maïs. Quant aux puces qui vont nous dévorer cette nuit, nous n'osons même pas y songer.

30 mars. — Humahuaca nous apparaît enfin! Peut-être pouvons-nous espérer y trouver un *tambo* (sorte de maison, d'auberge), où il nous sera permis de prendre quelque repos. Nous ne sommes pas trompés dans notre attente et, quelques heures après, nous procédons avec joie à une toilette aussi nécessaire qu'hygiénique.

Notre péon, qui est des environs, aurait le plus grand désir de ne pas nous accompagner plus loin, alors qu'il a reçu des avances pour prix de services qu'il ne nous a pas encore rendus. Lorsqu'il me déclare qu'il est malade, souffrant du *chuchu* (fièvre), je crains qu'il ne cherche un prétexte pour arriver à ses fins, et lui promets de m'assurer qu'il n'est pas plus malade que moi.

1. Suite. — Voyez p. 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avec le remède que je vais lui donner, demain il sera sûrement guéri. Confiant, il a absorbé un purgatif mêlé d'ipéca à forte dose. Le lendemain, l'interrogeant sur sa santé, je l'engage à redoubler si la première dose n'a pas été suffisante. « Oh non! me dit-il avec un geste d'une répugnance marquée, *ya estoy bueno* (maintenant je suis guéri!...) » et jamais plus il ne me parla de revenir en arrière.

Ce village, un des plus importants de la région, est la tête de ligne du trafic qui existe entre les départements du nord de la république Argentine et ceux du sud et du centre de la Bolivie.

31 mars. — Une croix plantée en terre, dissimulée sous un amas de pierres, que chaque passant se croit tenu d'augmenter en y apportant la sienne, comme l'expression d'un hommage ou d'un regret, nous indique qu'ici repose une victime de l'inondation dernière.

Nous avons hâte de sortir de cet interminable couloir. Nous passons enfin Antumpa, Negra Muerta, la Cueva, et nous arrivons le soir à *Ojo de Agua*. Nous commençons à atteindre des points plus élevés.

1er avril. — Au fur et à mesure que nous nous élevons, l'air devient moins dense, et le *soroche*, ce mal des montagnes, si fréquent sur tous les points culminants des Andes, nous fait assez fortement souffrir.

2 avril. — Nous arrivons aujourd'hui à Yavi, village de cent à cent cinquante feux, dernière limite du territoire argentin. Demain nous passerons la frontière. Dans la grande pièce rectangulaire, autrefois blanchie à la chaux, où nous sommes logés, le propriétaire de la ferme s'empresse autour de nous, tandis qu'on met la table. Voici un seul verre pour tout le monde, une nappe, autrefois propre, une bouteille vide qui sert de chandelier. La cuisinière nous apporte alors la soupe, ce fameux *chupe* composé d'*aji* (piment), *choclo* (maïs) et viande de mouton. A ce type de métis on sent que nous approchons de la Bolivie. Ses allures, son vêtement, me rappellent d'ailleurs les paysannes de Tarija au teint foncé, hâlé. Les cheveux noirs, courts, tressés en deux nattes, tombent sur les épaules ou dans le dos, réunis par un bout de ruban rouge ou vert. Un chapeau rond en feutre mou est posé crânement sur la tête. Le corps est petit, affublé d'une chemise de grosse toile écrue, s'appliquant sur deux seins qui se dressent droits, la taille garnie de jupons de futaine gros bleu, courts, ne dissimulant pas les jambes nues.

A l'époque où nous traversons cette région, la saison des pluies bat son plein; aussi la solitude, l'isolement, viennent-ils ajouter à la longueur de la route. C'est à peine si, de-ci de-là, nous rencontrons quelques Indiens conduisant au pas de leurs ânes quelques chargements de raisins, de figues, de pêches, qu'ils portent à leurs maîtres ou vont vendre au marché.

Le fruit est de bonne qualité et provient en partie du territoire de Tojos, en Bolivie.

En atteignant le sommet de la côte pour entrer sur les hauts plateaux, nous y trouvons ce que l'on remarque toujours au point culminant d'une route, c'est-à-dire l'*apacheta*, tas de pierres amoncelées, jetées pêle-mêle. Les gens du pays d'origine indienne, qui sont de condition pauvre, se chargent, au pied de la côte, d'une pierre, qu'ils déposent au sommet. Tous chiqueurs de coca, ils s'arrêtent là généralement un instant, se reposant, prenant de nouvelles forces, renouvelant la chique et se débarrassant de l'ancienne en la projetant bien en évidence sur les pierres.

Notre domestique, qui est aussi notre guide, s'est mis dans la tête d'éviter de passer par le bureau de douane qui se trouve à Salitre, à la *raya*, limite, indiquée par deux bornes juxtaposées, l'une en face de l'autre, et située sur le territoire respectif des deux républiques, et, sans avoir conscience du délit que nous commettons, nous nous laissons conduire là où il nous indique d'aller. Mais la sentinelle préposée à l'obervation de la frontière, ne l'entend pas ainsi, et aussitôt le préposé nous court dessus au triple galop. On nous conduit devant le directeur, à qui j'explique le fait, et nous sommes assez heureux pour trouver en lui un homme disposé à nous être agréable. Nos bagages ne sont point visités, et nous gagnons ainsi une demi-journée qui nous aurait paru bien longue et bien ennuyeuse.

Le spleen s'était emparé de nous. Cette uniformité constante des hauts plateaux fatigue, énerve: la plaine succède toujours à la plaine, dans cette solitude morne, que rien ne trouble, si ce n'est, de temps à autre, un troupeau de lamas, conduit par des Indiens nonchalants et flegmatiques. Le vent soulève la poussière, le sable, aveuglant bêtes et gens, courant, froid, glacial, à travers les genêts et les bruyères.

De ce côté-ci de la Cordillère, bien que cette route serve cependant de grande communication entre la république Argentine et la Bolivie, la corne du postillon n'annonce pas aux habitants du *tambo* ou de la poste l'arrivée d'un voyageur pressé et nécessiteux. Il n'y a point de relais. Si un animal vient à manquer, il est impossible de le remplacer, et cette perspective n'a rien d'agréable sur ces sommets, où les cahutes elles-mêmes, ainsi que j'en ai fait trop souvent la remarque, paraissent être construites, non plus pour protéger du froid, mais bien pour le défier. Le plus souvent ce sont des cahutes en pierres, basses; un mur circulaire les entoure. Dans la ville ou le village, il va sans dire que la construction est en rapport avec son orientation; mais, dans les brousses ou sur les hauts plateaux, la cahute isolée ne présente qu'un mauvais abri. Le toit est très peu élevé; en tous cas, on ne peut entrer debout: la porte est réduite à des proportions mesquines. Il est un fait digne de remarque, et cela d'une façon générale: c'est que, selon que le type de la race est fort développé ou mesquin, la cahute, plus la porte, ou, pour mieux dire, l'ouverture qui sert à s'introduire dans le chenil, est grande ou petite, mais elle est toujours en raison inverse de la taille de l'individu.

La même remarque peut se faire dans notre état social. Actuellement les portes, fenêtres, ouvertures,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rues, sont d'une dimension supérieure à celle du style des générations éteintes, et cependant la taille de nos ancêtres était, paraît-il, supérieure à la nôtre.

De même, dans toute l'Amérique du Sud on peut faire cette constatation, que les cahutes isolées, je ne parle que de celles-là bien entendu, sont mieux abritées, mieux finies dans les terres chaudes que dans les terres froides. Sur ces hauts plateaux, ce qui indique l'opulence c'est le nombre des murs, qui varie entre quatre et zéro, et le toit souvent fait défaut. J'ai vu ainsi des Aymaras des hauts plateaux du Tacora se coucher en plein air, derrière un pan de mur, par des froids de 7 et 8 degrés au-dessous de zéro, et se tasser les uns sur les autres, hommes, femmes et enfants, pour mieux conserver la chaleur de leurs corps grelottant sous des loques ou des haillons!

En terre chaude, au contraire, la case est bien construite généralement, hermétiquement fermée. A quoi cela tient-il? L'habitant de ces deux régions, qui est souvent de la même race, éprouve-t-il plus le besoin de se protéger de la chaleur que du froid?

Autant, entre la Paz et Sucre, il est facile et même commode de circuler et de parcourir en un jour de grandes distances, au trot ou au galop des chevaux, les relayant sans cesse aux *postas* du service public, autant on comprend moins, entre des centres comme Tarija, Tupiza, Potosi, l'absence de cet avantage et de cette nécessité. Ces voies de grande communication, parcourues cependant par un grand nombre de voyageurs, assurent à l'entreprise particulière ou collective un élément d'heureuse spéculation.

En dehors des gens que les affaires condamnent à se contenter des ressources si restreintes qu'on trouve sur un itinéraire de l'importance de celui de Huma-

Sépulture d'une victime de l'inondation. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. Novis.

huaca à Tupiza, Tarija, par exemple, il en est d'autres que des déplacements aussi peu favorisés effrayent, car il faut être dans une certaine aisance pour posséder mules de selle et de charge à l'écurie, pour le transport de la famille d'un point à un autre du territoire, alors que l'avantage des postes, où l'on trouve conducteurs et animaux, supplée pour un prix modique aux nécessités des conditions plus pauvres.

Multiplier les relais, construire de nouveaux tambos plus spacieux, procurer par des assortiments de liqueurs et de conserves un confortable au-dessus de celui qu'on y trouve, serait excellent pour augmenter la circulation, au moins des étrangers qui redoutent l'absence des provisions, et sont exposés à coucher à la belle étoile, ou à se parquer pêle-mêle, hommes et femmes, sous le toit d'une pièce malpropre, ouverte au premier venu.

Je sais bien que dans les fermes, les maisons de campagne des particuliers, une hospitalité aussi large que généreuse est offerte au voyageur, à l'étranger, qu'on se fera une fête de recevoir et de s'empresser autour de lui, de le recommander, de lui fournir toutes les indications qui pourront lui épargner des surprises pénibles, désagréables : mais je n'en maintiens pas moins l'urgente nécessité d'établir des *postas* qui assurent aux uns et aux autres une liberté d'allures à laquelle on ne saurait actuellement prétendre sans s'exposer aux plus rudes privations.

Comme une réciprocité constante, de tous les jours, existe parmi les familles du pays, celles-ci trouvent tout naturel de s'y conformer. Recevoir un service ou l'hospitalité aujourd'hui est une obligagation agréable entre elles pour le lendemain de se mettre en mesure d'y répondre; mais l'étranger n'est plus dans la même condition, lui, et ici le cas est différent, spécial. Si aimable, si sincère que lui soit fait l'*¡apéese* ou *pase Vd ade-*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lante! (mettez pied à terre, entrez), la grâce même de la señora et l'empressement de ses hôtes seront pour lui un trouble : il usera, mais en craignant d'abuser, et je dois dire même qu'on l'y obligera, tellement il est passé dans les mœurs, non seulement du Bolivien en particulier, mais de tous les Américains du Sud, d'être heureux de traiter et de recevoir un étranger.

Ce sentiment de l'hospitalité se montre avec une si franche et si sincère expression, que je ne saurais passer ici sous silence les manifestations qu'il entraîne, sans lui rendre un hommage mérité.

Depuis bientôt dix ans que je parcours l'Amérique du Sud en tous sens, du Mexique au cap Horn, et du Pacifique à l'Atlantique, partout et toujours j'ai constaté le même empressement. Il n'est pas jusqu'au pauvre Indien dont la cahute est perchée sur le plus aride sommet ou perdue dans le fond d'une gorge, qui ne fasse généreusement l'hospitalité de son toit et de ce qu'il possède; souvent il abandonnera sa cahute pour aller coucher dehors. Au Pérou, à Lima, quelque temps après la guerre qui avait éclaté entre le Chili et la Bolivie et où celle-ci fut écrasée, la seule qualité de Français, d'étranger, permettait de frapper, le soir, sans aucune invitation, à la première maison venue d'où s'échappaient des flots de lumière annonçant une soirée ou un bal. On était reçu et avec joie même! La conduite énergique du marin français qui contribua dans une large part à empêcher le pillage de la ville par les troupes chiliennes victorieuses, explique assurément cet excès d'enthousiasme et de sympathie des habitants, mais n'amoindrit en rien le sentiment qui l'inspirait.

A une seule chose l'étranger est tenu dans tous les cas et dans toutes les conditions sociales où il sera l'objet d'une manifestation : c'est de ne jamais parler de désintéresser les auteurs. On offre des faveurs, on rend des services, mais on ne les vend pas, et encore moins accepte-t-on d'être payé. Il appartient donc au *transeunte* (voyageur) de marquer sa gratitude par un souvenir aimable, une attention délicate, ne fût-ce même qu'une simple fleur à la maîtresse de maison, ou la moindre verroterie à la robuste fille des Andes.

Nous sommes donc maintenant sur le territoire bolivien. On sent, en y pénétrant, les caractères distinctifs de l'individu et de la race qui en constituent le type.

Les troupeaux de lamas circulent, se multiplient, à travers ces solitudes désertes où la vie de ceux qui les habitent est privée de vibrations et d'ampleur. La pauvreté en est le caractère le plus saillant. A la gaieté, à la bonne humeur du gaucho, succède la nonchalance, froide, taciturne, du Quichua, retiré dans son rancho. Il y vit sans aspirations, sans joie, cherchant, le plus souvent, dans une ivresse brutale l'oubli de sa condition sordide, jusqu'à ce que la mort vienne mettre un terme à son existence misérable. Les mains pieuses de ses parents, de ses amis, lui creuseront alors une fosse, tout au haut des sommets et des points culminants, comme pour chercher à le rapprocher du ciel, en l'éloignant d'une terre qui lui a été si ingrate; des pierres seront amoncelées; peut-être deux branches en croix seront-elles plantées; et c'est tout ce qui restera de ce fils des Andes, le représentant décadent de l'ancienne puissance des Incas, pour qui les révolutions des hommes modernes n'ont point été faites! Dans tout ce fouillis de pics, de gorges, de vallées, qu'il a si souvent arpentés, traversés, fouillés, partout le voyageur trouvera, aux solitudes désertes, les sépultures en plein champ ou au bord de la route. « On ne peut déterrer, me dit mon péon, qu'à la condition de faire dire des messes! »

4 avril. — Nous atteignons aujourd'hui Pantaca. Le temps est superbe, mais froid. L'unique culture de ces sommets, à laquelle on se livre avec profit, est celle du seigle.

5 avril. — La marche est plus pénible ; nous allons descendre la fameuse côte de Patanca, si redoutée et si redoutable. Cette route, abandonnée depuis quelques années, nous mène dans la belle vallée de Tarija, et nous n'avons pas le choix, car il nous faudrait faire un détour considérable pour aller rejoindre celle d'Escallachi. D'ailleurs la mauvaise chance nous poursuit. La grêle et les giboulées se mettent à tomber furieusement. En un instant le sol en est jonché, couvert; les averses se succèdent, et la masse des eaux qui s'écoule transforme en torrent impétueux le maigre sentier sur lequel nous sommes engagés. Les pierres roulent sous nos pas, menaçant à tout instant d'entraîner la chute de nos mules. Plus loin, des surfaces argileuses, polies, deviennent glissantes; les animaux s'abattent et risquent de rouler dans les précipices qui sont à leur droite. Il semble qu'on descende dans quelque gouffre infernal. Les nuages couvrent la région, formant un épais rideau, impénétrable, obscur; quelquefois par une déchirure se produit une éclaircie, et nous apercevons à nos pieds le gouffre béant, dans lequel les eaux suintent, découlent, jaillissent, se précipitant en torrents impétueux ou en imposantes cascades. Au bas, dans le fond, dans un effroyable chaos, le bruit des chutes, le grondement sourd des pierres qui roulent, des blocs qui se brisent, des pans de muraille qui s'affaissent, lancent à tous les échos du colosse la grande voix de la tempête qui fait rage et mugit.

Nous avançons à pied, tâtant le terrain, cherchant à assurer nos pas. En bas est le rio de Pinos, cours violent et impétueux. Je ne sais où se trouve le gué. J'entre dans l'eau, en m'aidant d'un lazo pour éviter d'être entraîné : mais malgré tous mes efforts je roule, à plus de 400 mètres, emporté par le courant. Je parviens enfin sur l'autre rive. Pendant plus d'un quart d'heure, grelottant et transi, j'attends l'arrivée des charges; mais notre péon, plus prudent, se met tranquillement à l'abri sous les *molles*, attendant que le torrent décroisse. Je ne suis pas de cet avis, et Novis, que la fièvre secoue, non plus. D'ailleurs la nuit va nous surprendre, et nous n'avons rien en vue. Il faut donc à tout prix traverser

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le rio, et nous avons raison de la *cobardía* (peur) de notre docteur en l'attachant à un lazo pour mieux assurer sa personne.

Nous atteignons ainsi la vallée de Tarija, et la nuit nous oblige à camper à l'abri d'un pan de mur qui s'élève en plein champ. Partout des champs de maïs cultivés s'étendent à droite et à gauche, et je songe à punir de sa lâcheté mon péon en l'obligeant à faire bonne garde toute la nuit, sous l'averse, autour de nos animaux, pour les empêcher d'aller ravager les cultures voisines.

C'est ainsi que nous passons cette dernière nuit, couchés sur nos malles, attendant que notre dernière étape de demain nous conduise à Tarija.

6 avril. — A huit heures seulement nous sommes en mesure de continuer notre marche, et, quelques heures après, nous atteignons la charmante propriété d'un de mes amis de Tarija. Elle est toute couverte de maïs, de pêches, de raisins, etc. On voudrait nous y retenir, car l'ordre a été donné par nos amis de Tarija au majordome de les aviser de notre arrivée, mais je résiste à toutes ses invitations, à ses supplications même, et nous entrons sans bruit, surprenant tout le monde à Tarija. En un instant, la nouvelle se répand, circule. Nous

Le souper à Yavi (voy. p. 178). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

descendons chez le colonel Miguel Estensorro, mon vieux compagnon de voyage dans la première campagne, et aussitôt le préfet, l'intendant, les amis, viennent nous saluer et nous féliciter. Une partie de ceux qui prirent part à la traversée du Chaco en 1883 se trouvent actuellement ici en garnison, et envoient la musique nous donner une aubade. Pour ma part je suis tout particulièrement heureux de retrouver, après trois ans d'absence, des amis dont j'ai gardé et garderai toujours le meilleur souvenir.

Un séjour ici s'imposait, car nous avions besoin de repos, et il restait à nous renseigner sur les déplacements du gouvernement dont nous avions eu avis. Si effectivement la Paz devait continuer à être le siège de la présidence, nous nous trouvions dans l'obligation de faire route jusque-là, et il valait mieux alors passer par Cinti, Sucre et Oruco, que de nous engager par toute autre voie. Notre attente d'ailleurs était subordonnée à l'arrivée hebdomadaire des courriers. Il nous était donc difficile de prévoir la durée de notre séjour et la route qu'il nous restait à prendre. Dans ces circonstances nous attendîmes. La fièvre, pendant ce temps, secouait fortement Novis, fièvre qui est généralement connue, dans presque toute cette contrée frontière de l'Argentine, sous le nom de *chuchu* ou *terciana*. Les premiers symptômes se manifestent par des troubles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

digestifs, la perte d'appétit et l'horreur du tabac : ce dernier symptôme est surtout caractéristique. Les premiers effets se traduisent par de violents frissons, la diminution progressive de la circulation dans les extrémités, des maux de tête et quelquefois le délire. L'accès dure une heure environ et se répète tous les jours dans le *chuchu*, ou tous les deux jours dans la *terciana*, fièvre tierce. Elle peut devenir chronique, persistante, et secouer le malade pendant des années entières. Chacun ici prétend être possesseur d'un remède infaillible pour la couper : mais, comme il est difficile d'être agréable à tout le monde, le plus simple, pour le voyageur qui souvent peut en être atteint dans des régions où il n'aura pas à compter sur les soins d'un médecin, est d'employer les moyens prophylactiques et curatifs suivants, qui m'ont presque toujours réussi.

Comme prophylactiques : les fumigations à l'acide sulfureux le soir en se couchant, et, en se levant, prendre, le matin avant de se mettre en route, une tasse de thé ou de café ; autant que possible éviter de manger des fruits, surtout de la *tuna*, sorte de figuier d'Inde. Pendant les accès il convient de s'abstenir absolument de lait et de viandes conservées.

A l'apparition des premiers symptômes, on devra procéder à l'absorption d'un vomitif ou purgatif énergique, puis s'administrer une forte dose de sulfate de quinine.

Si l'accès résiste, la première chose à faire en arrivant dans une ville est assurément d'appeler un médecin.

Il y a des régions où, à certaines époques, cette fièvre exerce plus particulièrement ses ravages : le voyageur devra donc se prémunir en conséquence.

Tarija, dont j'ai déjà parlé en 1883, lorsque je traversai cette ville pour aller à la recherche des restes de la mission Crevaux, compte environ 8 000 habitants. Elle est le siège de la préfecture du département et de la *comandancia* générale. Coquettement assise au centre d'une vallée fertile, elle disparaît dans la masse des orangers, des *molles* et des *espinillos*, qui constituent un des caractères dominants de la flore de cette contrée. Ses rues sont bien percées, et le rio de Tarija, un des affluents du rio Bermejo, passe, pour ainsi dire, à ses pieds.

On y compte un collège de sciences, une maison d'éducation, quatre écoles, un hôpital, plusieurs églises et un couvent de moines franciscains italiens.

Le département tout entier compte 150 000 habitants environ, répartis entre les trois provinces de San Lorenzo, Concepcion et du Grand-Chaco.

Le climat est tempéré, et les femmes jouissent d'une réputation de beauté qui n'a rien d'exagéré.

Le pays produit en abondance le maïs, le riz, le tabac, les oranges. On y fait beaucoup d'élevage d'animaux de boucherie, dont une partie entre dans l'alimentation des autres centres du territoire, tandis que l'autre est l'objet d'un commerce actif avec la république Argentine.

Les forêts y sont peu nombreuses, mais on y trouve de belles essences pour la construction et l'ébénisterie.

L'industrie y est à l'état naissant ; toutefois on y voit des fabriques de savon et des tanneries. Son commerce est actif avec la république Argentine. Le chiffre total de ses importations et exportations atteint environ un million de piastres, soit cinq millions de francs. Les revenus de sa douane sont d'environ 20 pour 100. Les produits manufacturés d'importation sont en général de provenance anglaise. Les principaux articles sont les cotonnades, les toiles, les futaines, mérinos et cachemires.

Tous les produits sont généralement importés à dos de mulet, depuis Tucuman, par la voie de Buenos Aires ou de Rosario.

Les marchandises introduites par cette voie, la seule par laquelle Tarija puisse actuellement trafiquer avec la république Argentine, par Yacuiva ou Tupiza, se jettent sur le marché au prix fabuleux de près de 300 pour 100 de leur prix d'achat. 50 pour 100 représentent, à eux seuls, la valeur des frais de transport.

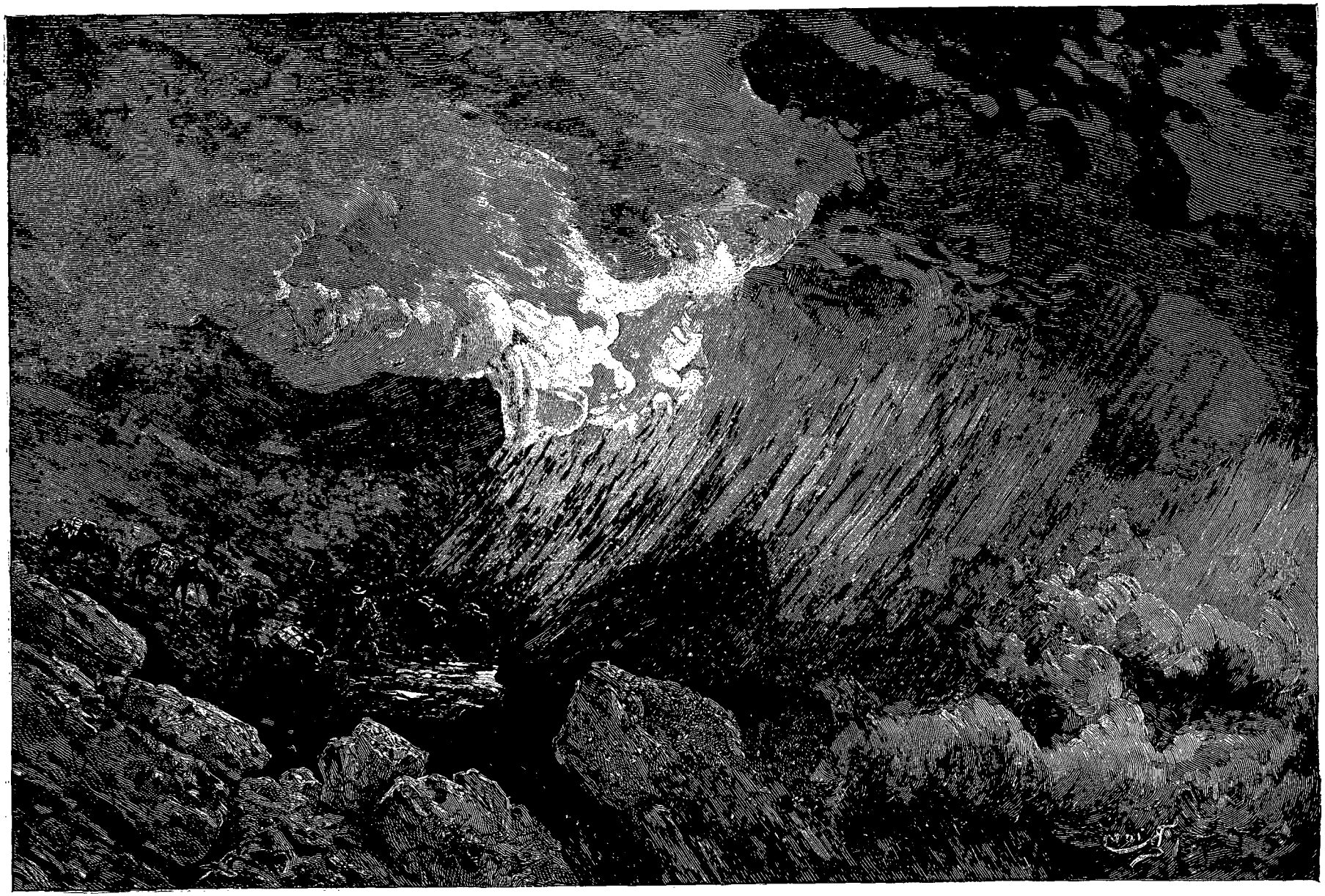
On comprend ainsi tout l'intérêt des efforts qui ont pour but soit de pousser la ligne ferrée du Nord argentin jusqu'à Tarija, soit d'ouvrir le Pilcomayo à la navigation, ou de construire un railway des rives du Paraguay à la capitale de la province du Grand-Chaco. On arriverait ainsi à réduire les prix de revient et à augmenter la consommation.

Le caractère des habitants de Tarija est doux, hospitalier et très bienveillant.

Les mœurs y sont austères, et le sentiment de la famille s'y observe dans ses manifestations les plus pures. La Tarijenne, et, par extension, la Bolivienne, est, avant tout, une mère de famille, avant d'être maîtresse de maison, et mère dans le sens le plus absolu du mot, poussant son amour de la famille à l'extrême limite de la fidélité et du dévouement. Elle est humble, douce, modeste, soumise et respectueuse vis-à-vis de son mari, qui est moins son maître que le père de ses enfants. Ses goûts sont simples, et toute son ambition consiste dans la satisfaction du devoir accompli. Elle se marie quelquefois très jeune, entre douze et treize ans, sans même soupçonner l'existence des plaisirs qui agissent trop souvent chez nous sur l'esprit de la jeune fille, dans un sens moins favorable au rôle de mère qu'à celui de femme du monde. Son port est élégant, gracieux, coquet. Si elle est brune, son regard pétille, et ses grands yeux noirs s'harmonisent à merveille avec le teint mat de sa figure qu'encadre la mantille. Si elle est blonde, son regard langoureux et doux donne à sa physionomie une expression de quiétude qui enveloppe, charme et attire.

Son existence se partage entre la maison et l'église, et le soir, alors que les occupations de la journée sont terminées, elle s'accoude au balcon, suivant d'un œil qui brille les mouvements du *novio* (fiancé), au guet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Il semble qu'on descende dans quelque gouffre infernal (voy. p. 180). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au coin d'une rue, ou caracolant sur son cheval, sous le feu de ses regards. Excellente écuyère, aucun obstacle ne l'arrête, aucun danger ne l'effraye, et souvent les jeunes filles, se réunissant en troupe, défient de toute la vitesse de leurs chevaux les jeunes gens, à qui elles disputent souvent les honneurs de la course.

A Tarija, le sentiment religieux est profond et très développé. Aussi l'influence qu'y exercent les missionnaires du couvent est-elle considérable, dans les actes de la vie publique comme dans ceux de la vie privée.

Mon intimité avec les Pères m'a permis de visiter ce couvent plusieurs fois. Il est grand, spacieux et divisé en un corps de bâtiment, une chapelle, des jardins

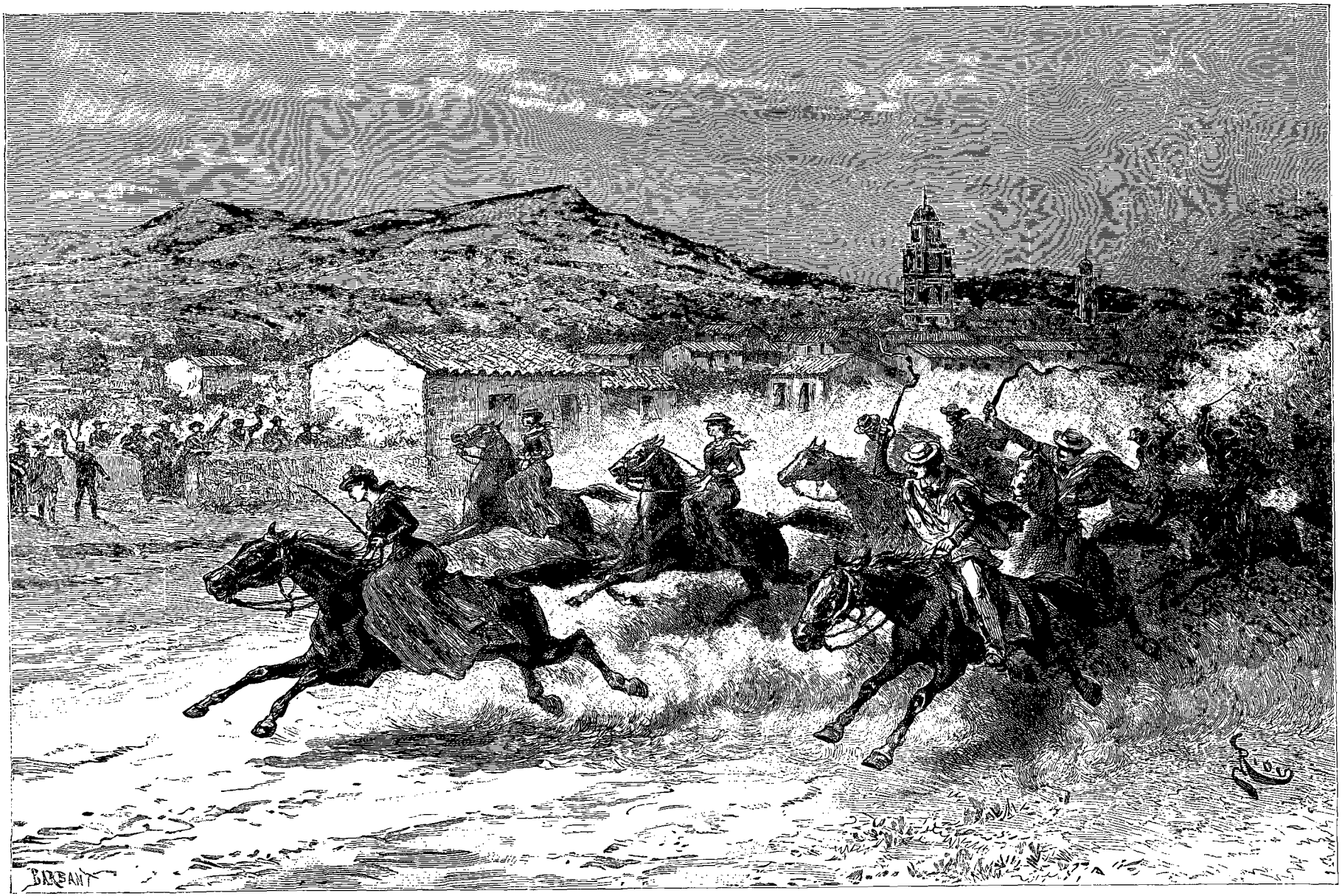
Tarijennes (voy. p. 182). — Desisn de Riou, d'après des photographies.

potagers et d'agrément. La bibliothèque, qui ne compte pas un grand nombre de volumes, se compose d'ouvrages historiques et géographiques intéressants.

Je fus invité, le dimanche 18 avril, à accompagner les Pères au déjeuner. C'était la première fois qu'une marque de distinction de cette nature était accordée à un étranger; mais, en décrivant l'impression que j'ai conservée de ce que j'y ai vu et de la réception dont j'ai été l'objet, je crois ne commettre aucune indiscrétion ni manquer à la courtoisie.

L'aspect de la salle à manger est sombre, misérable; les murs sont nus, crépis et blanchis à la chaux. De forme rectangulaire, elle est longue d'environ douze mètres sur six de large. Deux petites fenêtres sont taillées à une hauteur dépassant celle de l'homme dans l'épaisseur du mur de gauche. Entre les deux se trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Course à Tarija. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une niche où sont un pupitre et un banc. Le plafond est bas, et le vestibule qui y conduit est très sombre, ne recevant de lumière que par une petite porte. La table, semblable à celle des écoliers, se dresse le long des murs. Des bancs servent de sièges. Le service se compose dans son entier d'écuelles de grosse poterie et de jattes. Un plat de soupe au vermicelle et un morceau de bœuf constituent l'ensemble frugal de l'alimentation, aux jours où le jeûne ou la pénitence le permettent. On me servit un déjeuner à part qui ne visait ni à l'ostentation ni à la frugalité. Un des Pères s'établit dans la niche, récitant des prières à haute voix, pendant que le gardien du couvent, armé d'un maillet, préside et ordonne les mouvements du service, qui se fait en silence. Des discours m'y furent adressés par quelques-uns des Pères sur l'exploration que j'avais faite en 1883.

Nous nous retirâmes de table au bout d'une demi-heure environ, et l'on me fit passer au jardin, où une partie de boules fut engagée.

Bien qu'un accès de fièvre me tînt à mon tour au lit, je pus suivre cependant tout le cérémonial religieux de la Semaine sainte.

Dans toutes les descriptions qui précèdent comme dans celles qui vont suivre, l'exposition que j'en ai faite sous une forme simple, sans prétention, visait surtout à éviter les exagérations, en touchant à des questions délicates. Qu'il me soit donc permis de déclarer que, plus que personne, respectueux des usages, des coutumes et des traditions, je ne discuterai pas, mais me bornerai à présenter des faits qui reposent sur tout un ensemble de notes recueillies sans passion ni parti pris, et que je livre de même.

A l'approche de Pâques, dans la dernière semaine, tout le mouvement commercial de la ville se trouve paralysé. Les magasins sont fermés, et chacun, hommes et femmes, suit avec la plus grande assiduité les exercices religieux que l'on célèbre dans les églises ou au couvent.

Pendant les journées du Vendredi et du Samedi saint, les cloches sont silencieuses. Des hommes montés sur le toit des églises appellent, au son d'une *matraca* (crécelle), les fidèles aux offices. Dans la nuit du samedi au dimanche, chacun se prépare à célébrer le plus joyeusement possible les Pâques. Tous les gens de la campagne affluent, descendent des environs en bandes et envahissent la ville, qui présente alors une animation extraordinaire. Les groupes se forment, visitent ensemble les églises. Des femmes, le plus souvent des *cholas* (femmes d'artisans), établissent des boutiques en plein vent, vendant, à la lueur blafarde d'une chandelle entourée de papier, des tasses de chocolat ou des petits verres d'eau-de-vie de raisins dite *moscatel* ou *singani*. La nuit se passe en promenades nocturnes, auxquelles s'associent les gens des classes supérieures. A trois heures du matin, le signal des réjouissances est donné par le carillon des cloches, qui sonnent à toute volée. On attend ainsi le lever du soleil, pendant qu'on met la dernière main la décoration des reposoirs que l'on a dressés dans les rues et jonchés de fleurs. A cinq heures, la procession se met en mouvement, au son de la musique, suivie par toute la foule, qui l'accompagne recueillie, à travers le peuple des campagnes, prosterné. On rentre ensuite chez soi vers huit heures du matin; ceux du moins qui habitent la ville prennent quelque repos en attendant la visite des parents et des amis qui viendront présenter leurs vœux et souhaits de bonnes pâques, tandis que le peuple poursuit ses libations, se retirant, heureux, gai, content, dans les ranchos ou les *pulperias* (débits), buvant à l'excès la *chicha* (liqueur fermentée du maïs) ou l'*aguardiente* (eau-de-vie de canne ou de raisin).

La célébration des fêtes de Pâques s'étend non seulement aux villes, mais aussi à toutes les campagnes. Il n'est pas solitude, si déserte qu'elle soit, où l'Indien ne se rende à l'appel de ses amis. Les services même les plus importants dans les communications périodiques ou journalières peuvent être troublés : un muletier, un conducteur, n'entreprendra jamais le voyage aux approches de Pâques. « *Después de la Pascua* (après Pâques) », telle est la réponse invariable qui sort de toutes les bouches. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les courriers arrivent en retard, ou que le conducteur, qui a trop fêté, égare ses mules et même les valises. Mais rien n'est perdu, on les retrouvera, personne ne se fâche : se sont des *consecuencias de la Pascua* (ce sont les conséquences de Pâques), et cela dure ainsi huit jours avant et huit jours après. Les deux semaines y passent.

Le sentiment religieux est tel à Tarija qu'en dehors des églises et du couvent il existe dans presque toutes les maisons une pièce où l'on a élevé un autel ou une chapelle. Les plus pauvres se contentent d'un christ, entouré d'images grossières de saints, au-dessus d'une table sur laquelle brûle une chandelle fumeuse. Cette exposition est permanente d'un bout de l'année à l'autre, et, à certaines périodes religieuses, ou pendant certaines calamités publiques, les amis, les parents, les voisins se réunissent devant elle pour y réciter des prières ou des litanies, s'accompagnant en chantant sur un harmonium transporté à grands frais d'Europe. Au mois de mai, par exemple, ces exercices se suivent et se répètent quotidiennement. Il n'est pas rare que, frappant à la porte d'une famille amie, on vous réponde, pour excuser son absence : « *Están rezando* (ils sont en prières) ».

Le 3 mai est la fête de la Croix, et chacun envoie bénir à l'église celle dont il est possesseur. La croix, de bois peint en noir, est recouverte d'un voile, portée par un individu qu'accompagnent deux musiciens, l'un qui joue du violon, l'autre de la grosse caisse. Sur tout le passage, les gens se découvrent. On la rapporte ainsi à la maison avec le même cérémonial, et l'on termine la fête entre parents ou amis par quelques *tragos*, verres de moscatel ou de *chicha* (pour les pauvres), en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mangeant des *empanadas*, sorte de gâteaux farineux bourrés, de viande hachée menu en pâte farcie d'*ají* (sorte de piment rouge très piquant), de confiture et de pommes de terre.

Pendant mon séjour il me fut donné d'assister à l'élection d'un sénateur. L'élection est au premier degré et se fait directement; le vote a lieu pendant trois jours. Chaque candidat réunit ses électeurs, à part, et les tient enfermés en partie dans le *patio*, cour, d'une maison voisine de la salle des votes. La *chicha* est servie à profusion. Le candidat lui-même surveille en personne ses électeurs, les munit de bulletins, se tenant à la porte de la maison pour retenir ceux que l'action corruptrice de son concurrent chercherait à entraîner. Il y a souvent des discussions, surtout à l'approche du dernier moment, mais toutes se neutralisent, sans autrement modifier la position des deux candidats qu'on entraîne à des sacrifices mutuels et réciproques de liqueurs, ou d'argent, dont ne manquent pas de profiter habilement les plus malins qui ne se sont point empressés de porter leurs bulletins de vote. Quelquefois la famille du candidat suit la lutte. La femme, les filles, s'intéressent au succès. J'ai vu de fort jolis yeux noirs à travers le grillage d'une fenêtre surveillant, avec un

Mon ami fut désarçonné (voy. p. 188). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

soin aussi jaloux que scrupuleux, le mouvement du dehors, signalant les défections à craindre ou sur le point de se produire. On procède par appel nominal, du dedans, et l'on entre par groupes de six ou sept à la fois. La lutte est vive, acharnée; mais celle dont j'ai été témoin s'est passée sinon avec calme, du moins avec ordre.

Dans la cour de la maison où j'étais logé s'était tenue la réunion des électeurs d'un des candidats. Par mégarde, mon domestique avait négligé de rentrer mes grandes bottes qu'il avait mises à sécher. Oh! ne croyez pas qu'elles m'aient été volées. Jamais! Mais un de ces pauvres diables, dans un moment de trouble pressant, les avait prises pour... oserai-je le dire?... un urinoir!

Ce fut l'épilogue, et nous en avons ri.

Une des coutumes les plus bizarres et les plus fastidieuses, c'est, bien certainement, celle de l'*obligation*, spéciale non plus seulement ici à Tarija, mais à la Bolivie tout entière, s'appliquant aux gens du pays comme aux étrangers. Les premiers s'y soumettent par habitude, se contentant d'en faire la critique sans jamais s'y refuser; mais les seconds, tout en s'y soumettant par politesse et courtoisie, ne sauraient se renfermer dans la même indifférence.

Plus on cherche à vous être agréable, à vous donner

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les preuves d'intérêt ou de sympathie que vous inspirez, plus on tient à vous *obliger*, et une de ces obligations consiste à vous inviter à boire, avant, pendant et après le repas. La personne qui « oblige » prend son verre, incline la tête et boit ou fait semblant de boire. Voilà où l'obligation devient une supercherie. L'étranger, qui n'est pas prévenu, videra son verre, tandis que l'autre se bornera à y tremper ses lèvres. On peut donc vous « obliger » ainsi à l'infini, et presque tout le temps du dîner se passe de cette façon.

La présence des invités et les termes mêmes de l'invitation dont on a été l'objet, la place que l'on occupe entre le maître et la maîtresse de maison, sont cependant des marques suffisantes de la considération que l'on inspire et de l'honneur qu'on tient à vous faire. Si donc on veut affirmer, d'une façon plus directe, au convive que l'on traite et reçoit, une déférence qui lui soit plus personnelle, j'admettrais à la rigueur la première série de l'obligation, à la condition toutefois qu'elle soit réelle et non factice, et puis qu'on s'en tienne là. L'amour-propre le plus vaniteux sera largement satisfait par cette nouvelle manifestation, dans laquelle chacun a tenu à prendre part.

Cette coutume est commune à toutes les classes et à toutes les conditions.

Dans les villes, à table, chacun boit au moins dans son verre ; mais au dehors, dans les campagnes, dans les ranchos, il n'y a souvent qu'un verre pour tous, et chacun vous le présente, en vous « obligeant », rempli, suivant son goût, de vin, d'eau-de-vie, de bière, punch, etc. Dans la plus grande généralité des cas, on est obligé à la *chicha*. Cette boisson par elle-même n'a rien qui satisfasse le goût de l'étranger ; sa préparation même est une cause de répugnance dans bien des cas : les voyageurs l'ont trop souvent décrite pour qu'il y ait lieu d'y revenir ici. Certes l'intention de ceux qui obligent est bonne, je ne la discute pas : mais la multiplicité des obligations, leur variété, et les conditions dans lesquelles elles s'opèrent, sont une cause trop fréquente de désagréments et d'ennuis pour que je les admire. Dans la classe élevée il y a encore des limites auxquelles un étranger pourra se tenir ; son désir ou sa volonté seront respectés ; mais, dans la classe pauvre, la situation n'est plus la même : l'insistance est d'autant plus vive, persistante, que l'individu lui-même se trouve sous le coup des effets de la série d'obligations qu'il a acceptées et rendues. Si l'on refuse on se fâche, et la scène peut dégénérer en rixe. Passant un jour avec un de mes amis à cheval, au milieu d'une place où les gens absorbaient la *chicha*, on nous arrêta et l'on voulut nous « obliger ». Nous refusâmes. Le groupe des ivrognes, blessés par ce manque d'égards à leur endroit, prétendit nous y contraindre. Maintenant nos chevaux par la bride, ils nous tirèrent par les jambes et ils firent tant et si bien que mon ami fut désarçonné. Et que faire contre une troupe d'avinés et de brutes !

Certains services que l'on est en droit d'attendre d'un muletier que l'on paye, d'un loueur d'animaux, du propriétaire d'une cahute dans laquelle il faut passer la nuit, sont subordonnés à cette pénible et répugnante obligation, car ici la *chicha* est contenue dans un grand vase établi au milieu de la place ou de la pièce. Une calebasse unique sert à l'absorption et passe de main en main, de bouche en bouche.

Les classes dirigeantes devraient bien combattre cette ancienne coutume, en s'en affranchissant elles-mêmes : elles donneraient ainsi à l'homme du peuple ou des champs un exemple de sobriété qui, peut-être, contribuerait à le guérir du vice qu'il a contracté et qu'il entretient tous les jours sous le plus futile des prétextes.

La nouvelle de l'arrivée prochaine du gouvernement à Sucre nous fit prendre la résolution de nous y rendre en suivant la route de Tarija à la frontière, et en explorant le haut Pilcomayo.

Notre départ fut donc résolu, et, le 4 mai, nous laissâmes Tarija. Notre première étape était à peu de distance de la ville, car le jour du départ il ne faut pas compter sur l'exactitude et la sobriété des muletiers, quels qu'ils soient.

A deux lieues de là, nous devions faire halte dans la propriété d'un de nos amis qui nous avait offert l'hospitalité. Redoutant les retards dont j'ai eu trop souvent à souffrir de la part des *arrieros* (muletiers), j'avais pris soin de les faire partir tous deux en avant : mais en arrivant à la propriété, nous ne les trouvons pas.

Notre surprise est grande : nous ne les avons pas rencontrés en route. Pensant qu'ils se seront attardés en revenant sur leurs pas pour aller boire, nous conservons l'espoir qu'ils vont bientôt à arriver.

La soirée se passe sans que notre désir se réalise. La nuit arrive, obscure, et je ne suis que médiocrement rassuré sur le sort de mes bagages. Nous envoyons à leur recherche les domestiques de l'*hacienda*, armés de torches, mais tous leurs efforts sont inutiles, et la nuit se passe en vaines recherches.

Ce fut seulement au jour que nous aperçûmes un des muletiers, couché ivre mort dans un champ ; l'autre avait bien l'intention de se mettre à la recherche des mules qui, ne se sentant plus surveillées, avaient pris la fuite à travers champs, mais ses jambes pouvaient à peine le soutenir. Cet incident est encore un des moindres inconvénients du *trago* (verre de l'obligation) et du départ. Furieux, nous les reconduisîmes à Tarija, où l'autorité s'empressa de les punir et se mit en mesure de faire rechercher nos animaux disparus.

Nous perdîmes ainsi trois jours, que nous passâmes à San Joaquin, dans la belle propriété de ce nom appartenant à l'un des notables commerçants de Tarija.

Située dans la quebrada de Santa Anna, la fertilité de son sol, la variété de ses produits, en font l'une des haciendas les plus importantes de cette vallée de Tarija, si riche en fossiles tertiaires et quaternaires de toute sorte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rencontre d'un convoi de mules (voy. p. 190). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Adossée à un mamelon, un ruisseau coule à ses pieds, fertilisant les cultures et les plantations. De la maison d'habitation la vue embrasse les contreforts orientaux de la Cordillère.

La principale culture de la propriété est celle de la vigne, qui pousse et croît avec une extrême vigueur. On l'appuie en la faisant grimper sur le *molle* ou le *chañar*, dont l'ombrage convient à son développement. A cette époque de l'année, ses fruits sont en pleine maturité, et dans quelques jours on va procéder à la récolte.

L'espèce qui domine est le muscat noir, dont on obtient un vin riche en couleur, en tanin et en alcool. On le livre ainsi à la consommation et on le brûle pour en faire de l'excellente eau-de-vie *moscatel*.

Puis viennent les pommes dites rainettes, les olives brunes, le maïs, les pommes de terre, les courges et les légumes d'Europe.

Le sol des environs est généralement rocailleux, et la flore qu'il alimente n'est pas très variée.

On y note une grande variété de cactus. Les principales espèces sont : le cactus *ulala*, dont le fruit renferme une pulpe rose, d'une saveur aigrelette assez agréable ; le cactus *penca* ou cactus à cochenille ; le cactus *futurungo*, en pelotes, garni d'épines blanches, longues, fines et résistantes, traversant le cuir des bottes. Cette dernière espèce se développe surtout dans les terrains qui produisent des pâturages forts et nourrissants, mais elle constitue un grand danger pour les animaux qui mettraient le pied dessus.

Une autre espèce de cactus, très abondante, est utilisé par les gens du pays pour ses propriétés curatives contre les maux d'oreilles. Ils coupent la tige, la font rôtir, en expriment le jus et l'introduisent dans le tympan avec un tampon de ouate ou de coton.

Parmi les autres végétaux, il nous faut citer : le *taquillo*, dont les feuilles servent de pâture, et dont l'essence extrêmement dure est employée dans la construction ; le *molle* ou *pimiento* (poivrier), très connu et très commun ; le *jarqua*, employé dans la construction ; le *chañar*, dont les fruits, à pulpe quelque peu acidulée, joue un rôle important dans l'alimentation des Indiens du Chaco : cet arbre ne croît qu'à proximité des rivières et torrents ou dans les lieux humides ; et enfin le *tipa* ou *palo medicinal*, ou, en guarani, *guira ipaie* (sang-dragon), dont la sève bouillie est employée en cataplasmes pour les entorses et en gargarismes pour consolider les dents qui se déchaussent et s'ébranlent.

7 mai. — Nous traversons la quebrada de San Agustin, située au pied du massif de l'Abra du Condor. Cette région est très fertile et produit en abondance seigle, maïs et blé. En arrivant à Unacas, un fort vent de sud souffle, et la poussière nous aveugle. Dans la cahute, l'Indien a installé un métier à tisser dont il se sert pour fabriquer de grossiers ponchos. La nuit est froide et humide ; les couvertures, traînées dans les épines et les ronces lors de la fuite de nos animaux, sont absolument hors de service, et nous n'avons d'autre ressource que de nous abriter avec quelques peaux de moutons que l'Indien met à notre disposition.

8 mai. — Le départ est toujours très laborieux : il nous faut charger nous-mêmes nos mules ; nous n'avons qu'un seul péon à notre service. Toute cette région de la quebrada de Unacas, à droite, et de Polla, à gauche du tambo situé au pied de la côte de l'Abra du Condor, est absolument déserte et inculte. Les contreforts s'élèvent à pic ; sur leurs flancs se dressent quelques rares cactus et la *cauña*. Nous faisons halte à la Canaleta.

9 mai. — En nous engageant dans une gorge étroitement encaissée, nous nous heurtons contre un convoi de mules se dirigeant en sens contraire. Cet incident nous oblige à un retard pénible : il n'y a pas de place pour deux, et c'est en faisant passer l'animal sur l'autre, préalablement déchargé et abattu, que nous parvenons à sortir de ce mauvais pas. Les accidents sont toujours à redouter, car il arrive souvent que le sentier se trouve dégarni sur un bord et domine une muraille à pic sur un gouffre ou un précipice. Il est de règle, quand on est sur le point de s'y engager, de sonner de la corne ou de pousser des cris capables d'être entendus par ceux qui seraient tentés de s'y exposer en sens inverse. Au pied de la côte nous atteignons une misérable cahute, dans une petite vallée appelée Narvaez. Nous y passons la nuit.

10 mai. — Il nous est impossible de nous procurer un péon de plus pour nous aider à charger nos bagages. Le corrégidor, à qui nous nous adressons, a cru devoir se cacher sous bois, pressentant que nous pourrions avoir besoin de ses services.

Nous traversons le torrent de San Diego, qui coule au pied de blocs immenses, granitiques et pierreux, au centre d'une gorge étroite et encaissée.

Nous atteignons aujourd'hui l'Alto de San Diego, d'où la vue embrasse un superbe panorama des Andes. L'Indienne de la cahute nous refuse tout aliment. Saisissant un bâton, je le lance dans le tas de poules qui gloussent à nos côtés. L'une d'elles tombe, et nous désarmons la colère de la mégère en lui offrant un *trago* et deux oignons.

11 mai. — La descente dans la vallée de San Luis est absolument défoncée par les pluies ; des bourbiers profonds interceptent, sur de grands espaces, tout passage. Nous arrivons toutefois sans accident dans la plaine, toute couverte de prairies et de cultures. Je trouve ici, dans les familles qui habitent cette contrée, une mère éplorée : ses deux fils, jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, étaient partis avec le docteur Crevaux, en 1882, pour le Pilcomayo. Ils périrent avec lui. Cette pauvre femme, sachant que j'étais allé à leur recherche et que j'étais revenu, ne pouvait se faire à l'idée de leur mort. Son désespoir fendait le cœur, et toute sa haine se portait sur les Tobas assassins. Il lui restait encore un fils.

« Prenez-le, me disait-elle, emmenez-le : Il vengera les autres ! »

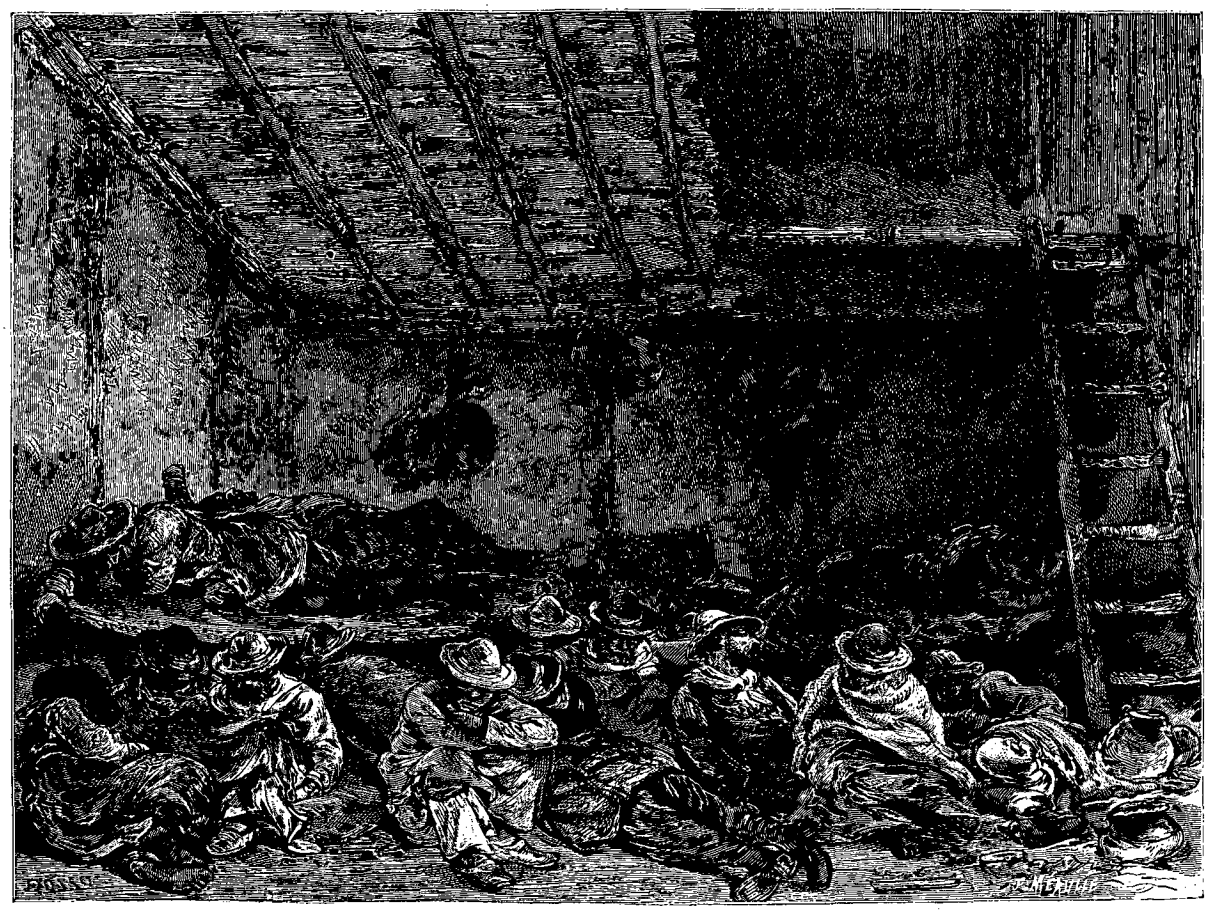
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sa situation était plus que précaire : ayant perdu ses deux plus fermes soutiens, elle était tombée dans la misère noire, et personne ne se souvenait déjà plus que deux de ses fils étaient morts bravement pour la patrie.

12 mai. — Le président du conseil municipal me prie d'établir sur la place de San Luis un cadran solaire. Le peu de temps dont je dispose ne me permet pas d'entreprendre ce travail. Nous partons en effet aujourd'hui même pour Caiza, et nous allons faire halte à l'Achenal, après avoir descendu la côte de même nom, toute parsemée de bourbiers et de sauts formidables. Le pauvre diable de la cahute ne dispose que d'un morceau de viande : il nous l'offre.

A partir de cette limite, nous commençons à trouver des villages entiers d'Indiens Chiriguanos soumis, se livrant à l'agriculture.

13 mai. — Le coup d'œil dont nous jouissons en arrivant au sommet de la côte de Zapateca est vraiment superbe. Le panorama qui se déroule devant nous embrasse les deux bassins du Pilcomayo et du Bermejo. Le premier, pour le spectateur qui se tourne vers l'ouest, est situé à sa droite ; sept lignes de contreforts en forment le cadre. A nos pieds s'étend la vallée de Suaruro,



Une chambre à coucher dans la vallée de Zapateca. — Dessin de Dosso, d'après les documents de l'auteur.

traversée par la quebrada de même nom, qui passe à Chambas et va se jeter par le *cañón* (gorge du Salado) à Sevilar et Itica, dans le Pilcomayo, à droite, en un mince filet argenté.

En face de nous, un pic domine tous les autres : c'est celui du *volcán*, au pied duquel passe la côte de Saint-Simon, sur laquelle est taillée la route de San Luis à Santa Cruz.

La ligne de faîte des deux bassins se dessine nettement à notre droite, en regardant vers le nord. A droite, dans le bassin du Bermejo, la vue s'étend jusqu'à la mission de Itau ; dans celui du Pilcomayo, la vallée de Zapateca et la côte d'Ivitivi nous tracent la route par laquelle nous atteindrons la côte d'Aguarinda, dernier contrefort à pic qui nous dissimule l'immensité des plaines du Chaco. Un peu plus à gauche, nous apercevons la position de Chimes, d'Iboca et d'Ipanas.

Le froid est très vif, et la famille de l'Indienne de la cahute où nous nous arrêtons est très nombreuse. L'unique pièce est occupée par trois couchettes en roseaux tressés. Jamais plus beau désordre ne put exister dans un taudis : pêle-mêle sont entassés des épis de maïs, de vieux haillons, des courges, des poteries, des tambours et des guitares. On grimpe à la soupente par une échelle faite de deux bambous à échelons, et, dans cet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

espace qui représente à peine une surface de 9 mètres carrés, l'Indienne et sa famille, nos domestiques et nous, au nombre de quatorze, nous parvenons à nous blottir.

14 mai. — En atteignant Ivitivi, la température commence à s'élever. Les belles plantations de canne à sucre qui s'étendent à nos pieds annoncent un climat meilleur et plus bénin. L'oranger et le bananier y croissent et produisent à merveille.

15 mai. — Novis est de nouveau secoué par les frissons de la fièvre. A l'Achenal, petit village de Chiriguanos, propre et pittoresquement situé, nous faisons halte pour prendre une tasse d'excellent café noir. Une partie des Indiens sont occupés aux travaux de culture du maïs et de la canne à sucre. Seuls les vieillards et quelques enfants se trouvent, en compagnie des Indiennes, dans les ranchos. Sur la place, à l'ombre d'un algarrobo, quelques vieilles sont accroupies autour du feu, sur lequel cuisent d'énormes quantités de chicha, dont elles provoquent la fermentation en mâchonnant la farine, qu'elles rejettent ensuite et crachent dans le récipient commun.

16 mai. — Le temps est superbe; le passage de la côte d'Aguarienda, auquel nous arrivons vers midi, s'effectue sans incident. Au sommet, le même spectacle que j'avais déjà contemplé en 1883 s'offre à notre vue, dans son énigmatique solitude.

Le Chaco est là, formant une plaine immense qui se confond avec un horizon que rien ne vient plus troubler. On dirait un vaste océan où l'immensité succédant

Vieilles Indiennes fabriquant de la chicha. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

à l'immensité se déroule sans fin jusqu'aux rives du Paraguay.

La Cordillère des Andes forme sur le Chaco une muraille dont le pied, s'étendant du nord au sud, sert de démarcation aux plaines du Grand-Chaco. — C'est sur cette ligne que sont orientées les missions des moines franciscains dans les trois départements de Tarija, de Sucre ou Chuquisaca et de Santa Cruz. — Les trois grandes rivières qui arrosent cette région sont d'une part le Bermejo et le Pilcomayo, qui, courant parallèlement entre eux, traversent les plaines du Chaco et vont se jeter dans le rio Paraguay; d'autre part le Parapite, tributaire du rio Grande, une des branches du grand système amazonique. Tout le versant oriental des hauts plateaux qui forme ces trois départements est extrêmement riche et était, il y a peu d'années encore, sous la domination farouche des Indiens Chiriguanos.

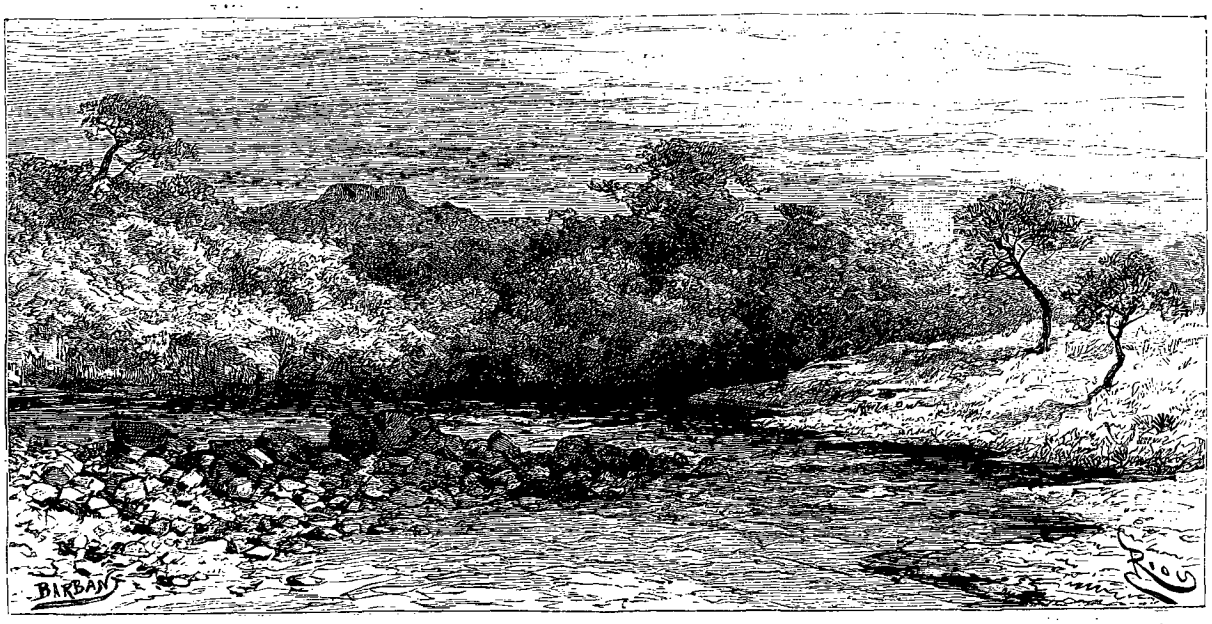
Sous le nom générique de Grand-Chaco on comprend : l'immense territoire du Chaco Boréal, au nord du Pilcomayo, limité à l'ouest par les Andes, au nord par la province de Chiquitos et à l'est par le rio Paraguay; le Chaco Central, entre le Pilcomayo au nord, le Bermejo au sud, les Andes à l'ouest et le Paraguay à l'est; le Chaco Austral, au sud du Bermejo.

A l'époque de la conquête, la Bolivie faisait partie du territoire du Pérou, divisé en Haut- et Bas-Pérou.

A. Thouar.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rio de Tarija (voy. p. 194). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Ringel.

VOYAGE DANS LE DELTA DU PILCOMAYO,

ET DE BUENOS AIRES A SUCRE,

PAR M. A. THOUAR [1].

1885-1886. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le 16 mai au soir, nous arrivions à la Mission d'Aguairenda, d'où j'étais parti trois ans auparavant pour le Pilcomayo.

Du 16 mai au 28 juin, nous séjournâmes sur le territoire des Missions, que je devais traverser à nouveau le 27 décembre 1886 et dans le courant de 1887.

Les Missions des Franciscains s'échelonnent au pied des Andes, sur le versant du Grand-Chaco, dans les départements de Tarija, de Sucre ou Chuquisaca et de Santa Cruz; leurs territoires appartiennent aux bassins du Bermejo et du Pilcomayo, qui vont au Paraguay, et du rio Grande, dont les eaux sont tributaires du Madeira et par lui de l'Amazone.

L'empire des Incas, dont la grandeur nous est attestée par tant de monuments, temples, palais, forteresses, aqueducs, s'étendait jusque dans la Bolivie actuelle. Les conquérants espagnols détruisirent, on le sait, avec une férocité inouïe, cette ancienne civilisation; ils renversèrent les monuments et massacrèrent les Indiens, qu'ils chassèrent comme des bêtes fauves, en dressant même des chiens à leur poursuite.

C'est grâce à l'intervention des missionnaires, dont l'un, le Père Las Casas, se rendit lui-même auprès de Charles-Quint, que l'anéantissement de la race indigène ne fut pas complet. Les missionnaires représentèrent ainsi la paix et la civilisation au milieu de la barbarie déchaînée. Dès la fin du seizième siècle, les Jésuites pénètrent dans le Chaco, visitent les Indiens Chiriguanos, parcourent l'Argentine et le Paraguay; les Franciscains apparaissent un peu plus tard.

Le couvent de Tarija fut fondé en 1606, et des Missions en grand nombre s'établirent par la suite dans le Chaco. Des vingt-deux qui y existaient en 1796, huit furent détruites par les Indiens, à l'époque où commence la guerre de l'Indépendance, pendant laquelle elles furent toutes abandonnées. Une seule s'est relevée et subsiste encore aujourd'hui, c'est celle d'Itau. Depuis il s'en est fondé sept autres : Chimeo, Aguairenda, San Francisco, Caiza, Tarairi, Tiguipa, Machareti.

Ces Missions reçoivent des subventions du gouvernement, mais la plus grande partie de leurs recettes, qui, de 1853 à 1882, ont atteint le total de 1 043 655 francs, vient de leur production agricole et industrielle.

Chacune d'elles est dirigée par un ou deux missionnaires franciscains, sous le contrôle d'un Père faisant fonctions d'administrateur, et ayant le titre de préfet. Suivant le climat et la nature du sol, les terrains concédés sont utilisés pour l'élève du bétail ou mis en

1. Suite. — Voyez p. 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

culture. Une Mission proprement dite comprend une église, un corps de bâtiments d'habitation, avec ateliers et hangars, et des écoles de garçons et de filles, généralement isolées. Le tout est entouré d'une forte muraille, en dehors de laquelle sont symétriquement alignées les huttes des Indiens.

Tous les travaux sont exécutés par ces Indiens sous la direction des Pères, dont l'autorité est absolue, et sous la surveillance de contremaîtres parfaitement dressés. Un des Pères est chargé de la classe des garçons; celle des filles est dirigée par une institutrice bolivienne. Garçons et filles apprennent à lire et à écrire en espagnol; on enseigne en outre aux jeunes Indiennes à coudre, à filer, à tisser et à broder; elles excellent dans ce dernier travail.

Les missionnaires ont ainsi obtenu des résultats très encourageants; ils ont mis à leur œuvre une grande persévérance, et beaucoup, une moitié au moins, ont payé de leur vie leur dévouement.

Il est évident, d'un autre côté, qu'ils prêtent à plus d'une critique, et les violentes attaques ne leur ont pas été épargnées. On accuse leurs établissements agricoles de nuire à l'initiative privée et d'être un obstacle au peuplement de la frontière. Sans se prononcer sur le bien-fondé de ces accusations, on peut admettre que le gouvernement a le droit de contrôler les Missions et de joindre son action à la leur.

Je n'ai plus à revenir sur la malheureuse expédition du docteur Crevaux, ayant raconté ici même les recherches que je fis à l'endroit où elle fut massacrée. Je rappellerai seulement que parmi les divers objets recueillis au cours de mes cinq années de pérégrinations, se trouvaient une note au crayon du docteur Crevaux lui-

Mission de San Francisco. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

même, en date du 19 août 1882, soit huit jours avant sa mort, et un croquis de Ringel, dont nous donnons la reproduction.

Pendant mon séjour à la frontière je profitai du repos qu'il était nécessaire de donner à nos animaux pour me livrer à la reconnaissance du haut Pilcomayo.

Ma première tentative ne m'ayant pas permis de m'avancer, dans la journée du 22 mai, au delà d'une très faible distance, il fut décidé que, munis de plus sérieux éléments, nous entreprendrions une nouvelle excursion le lundi 24.

24 mai 1886. — Nous partons de San Francisco à six heures cinquante du matin. Nous passons avec nos chevaux le Pilcomayo à la nage pour atteindre San Antonio, situé sur la rive droite; puis nous nous mettons en route à pied, accompagnés de cinq Indiens Chiriguanos, cinq Noctenes. Novis, souffrant encore de la fièvre, ne peut quitter la Mission.

En suivant ainsi les bords escarpés du Pilcomayo, nous atteignons le point extrême reconnu par Crevaux en 1882.

Les roches à pic qui surplombent la rivière forment un obstacle infranchissable. Nous passons à la nage, mais non sans peine, car le courant, très violent, nous drosse contre les rochers : grâce à l'habileté des Tobas, des accidents sont évités.

A midi nous atteignons le rapide dit du Pirapo-Rai (de *pira*, « poisson », en guarani, et de *po*, « saut », et qui veut dire aussi « lieu où abonde le poisson », et de *rai*, « petit », d'où « petit saut »).

A une heure quarante, nous nous trouvons en face de deux immenses blocs de grès rouge superposés. En les examinant d'assez près, nous reconnaissons qu'au point de contact il y a un espace par lequel nous pourrons peut-être passer de l'autre côté. Nous aidant d'un tronc d'arbre en guise d'échelle, nous parvenons, en rampant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

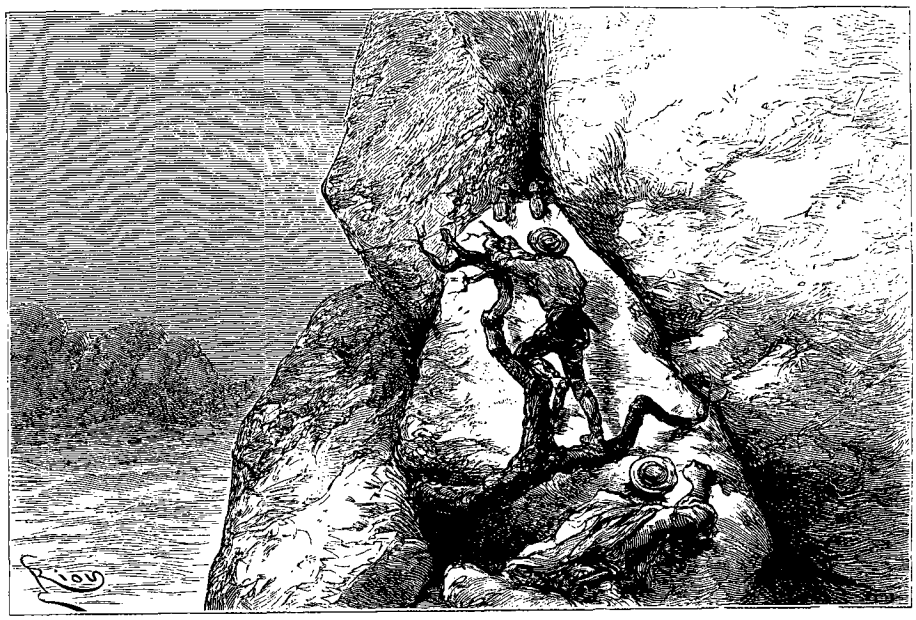
sur le ventre, à nous glisser entre les blocs. Ce passage est appelé *le Trou du Renard*.

Notre marche ne s'effectue que très lentement, car il n'existe dans ces parages aucun sentier, et c'est au milieu de tout un fouillis de roches éboulées que nous sommes contraints de nous orienter.

Un peu plus loin, aidés de nos lazos, il faut nous laisser glisser, puis sauter sur un autre bloc à près de deux mètres au-dessous de nous.

La muraille devient plus abrupte et nous oblige à chercher un passage en profitant des moindres anfractuosités. Plus nous montons, plus nous constatons que le pli de stratification sur lequel nous nous sommes engagés se rétrécit. Arrivés ainsi à une hauteur de 60 à 70 mètres environ sur le Pilcomayo, qui court écumant à nos pieds, nous reconnaissons que le rétrécissement se réduit à 15 et même 10 centimètres. Il ne nous reste plus qu'à revenir sur nos pas ou à essayer de gagner l'autre pli, situé 2 mètres plus haut que le point où nous nous trouvons. Cette dernière tentative nous paraît dangereuse, car l'un de nous est pris de vertige et les Indiens eux-mêmes, redoutant un accident, paraissent peu disposés à nous aider dans cette ascension. Toutefois nous les décidons, et, les faisant ranger en ligne, grimpant sur leurs épaules, je parviens à atteindre un arbuste, autour duquel j'enroule un lazo. Nous passons ainsi en nous aidant des pieds et des mains, et nous opérons la descente au bord même de la rivière, que nous atteignons à cinq heures du soir; puis nous établissons notre campement au lieu dit de *Cavecerenda*.

Au pied de cette côte, que nous appelons *Cuesta Infernal*, court un petit ruisseau qui sert de limite entre la sierra de Aguairenda ou de Aragüe et celle de Caipendi, d'une formation géologique distincte de la première, exclusivement composée de masses de jaspes, de grès rouges et de calcaires, tandis que la seconde se compose de schistes ardoisiens et primitifs.



Le Trou du Renard. — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

Nous profitons d'une excavation naturelle dans la masse schisteuse pour y établir notre gîte, et nous passons ainsi la nuit au bord même du Pilcomayo, pendant que nos Indiens, faisant bonne garde, se livrent avec succès à la pêche des dorades.

25 mai. — A sept heures environ, après avoir dévoré d'excellents poissons rôtis, nous continuons notre excursion et nous atteignons l'endroit dit de Yanca-Pinta; mais, vers les dix heures, nous reconnaissons l'impossibilité de pousser plus avant. Le grand saut du Pirapo Ete, entre deux pans de muraille absolument à pic, nous ferme tout passage, et il ne nous reste pas même la possibilité de passer sur l'autre rive à la nage, car le courant est d'une extrême violence.

Dans toute la partie du Pilcomayo qu'il nous a été donné de reconnaître en amont de San Francisco, la rivière court entre la région dite de la Angostura et cette dernière Mission, avec un courant variant entre six et sept milles à l'heure. Les rives sont escarpées et couvertes d'une végétation puissante où dominent les samuhus et les cactus.

La hauteur des contreforts, le plus souvent taillés à pic, atteint une moyenne de cent mètres environ.

Ce n'est plus ici le Pilcomayo du Chaco, calme et tranquille, se déroulant à travers l'immensité des plaines; ce n'est plus ce mince filet argenté que l'œil contemple et suit dans ses plis et replis; ce n'est plus ce témoin silencieux du désert inconnu, rebelle, criminel, où tant d'efforts ont échoué, tant de martyrs succombé. Non; c'est le bruit, le fracas d'une masse écumante qui ronge, déchire, culbute, entraîne, broie des pans de murailles entiers du grand colosse des Andes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrachant, déchiquetant, mettant à nu ses entrailles, où l'or est enclavé et qu'elle réduit en poussière et dépose à ses pieds.

Les rapides se succèdent ici nombreux et violents. J'en ai compté jusqu'à dix-sept, dont les principaux sont ceux dits de Pirapo-Rai, de Pirapo-Guazu, de Cavecrenda, de Yanca-Pinta et du Pirapo-Ete.

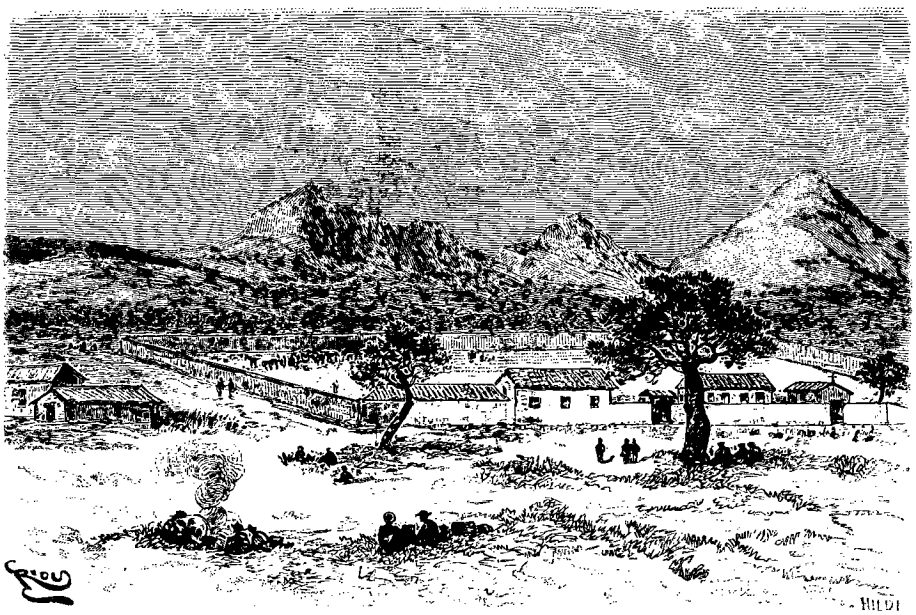
En partant de San Antonio, la rive droite présente comme points notables la roche dite de Peña Colorada, des sources ferrugineuses et alcalines, la quebrada dite d'Anca Guazu et deux autres petits torrents.

La rive gauche depuis San Francisco jusqu'au Pirapo Ete se signale par des *chacras*, cultures des Indiens de la Mission, la quebrada du Chinu, qui renferme un riche dépôt de spath, la roche dite de Yacundacua, la quebrada d'Itapinta, la muraille dite de Itakise, taillée à pic au milieu des eaux, la région dite de Yuquirenda ou Eau Chaude, ainsi nommée par les Indiens en raison du grand nombre des sources sulfureuses et ferrugineuses et du dépôt de sel qui s'y rencontrent.

La présence du fer magnétique se constate dans le massif de la chaîne de Caipipendi, car nos boussoles étaient absolument folles.

Tous ces parages sont sauvages et déserts; seuls les Indiens des Missions, Tobas et Chiriguanos, sur la rive gauche, Matacos et Noctenes sur la rive droite, s'y disputent le privilège de la pêche.

Au moment où le poisson abonde, rien n'est plus curieux que de suivre les mouvements des Indiens se préparant pour la pêche. Dans les environs de la Angostura, au pied de la roche de Yacundacua et de la Peña Colorada, ils établissent de grandes écluses, dans lesquelles ils chassent et poursuivent le poisson à coups de pierres. Le jour et la nuit, ils ne cessent de pêcher, afin



San Antonio. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

de profiter le plus largement possible du passage des poissons, dont ils sont si friands. Quelques-uns d'entre eux entretiennent les brasiers allumés sur la plage, nettoient, préparent le poisson et procèdent à la cuisson en le faisant rôtir fixé entre les tiges d'un roseau.

Toutes les parties grasses sont soigneusement recueillies et déposées près du feu dans le creux d'un roseau, et servent à arroser la chair, qui devient ainsi plus savoureuse.

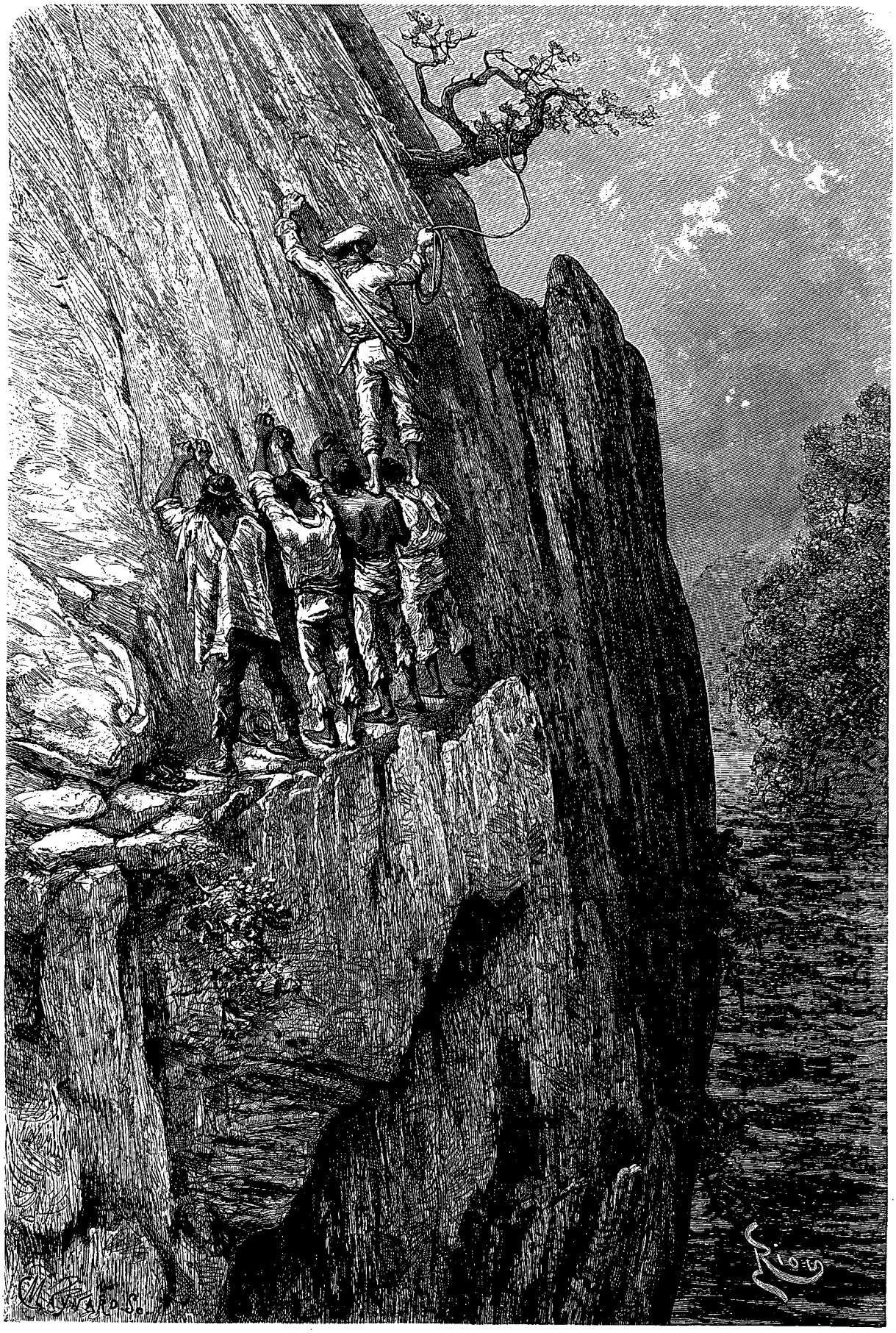
Les femmes sont exclues de ces agapes, et ce n'est que repus et satisfaits que les Indiens songent à réintégrer leurs cahutes. Les limites des lieux de pêche sont exactement connues de chacun, et la moindre intrusion étrangère est souvent le signal d'une mêlée.

Lorsque le poisson se fait rare, ils s'en vont en groupe jusqu'au Pirapo Ete, munis de leurs filets, qu'ils manient avec une dextérité vraiment surprenante. Ils portent le produit de leur pêche attaché autour de la ceinture, et quand le poids leur paraît trop lourd ou que le nombre gêne leurs mouvements, ils disposent sur un morceau de bois les poissons en chapelets qu'ils fixent solidement, puis ils les lancent au gré des eaux, les escortant à la nage, un morceau de bois sous le bras gauche pour offrir plus de résistance au courant.

Au cri monotone de la sentinelle bolivienne répondent les pétillements du brasier allumé devant les ranchos, puis peu à peu les feux disparaissent, s'éteignent, et la nuit enveloppe de ses ombres tous les groupes.

L'homme de la civilisation veille le fusil sur l'épaule, tandis que l'homme du désert, tout nu, la tête sur un morceau de bois, s'endort avec l'insouciance de la brute : demain dès l'aube il sera sur pied; son premier soin sera de faire le feu en attendant les rayons de l'aurore. Les femelles et les petits viendront s'accroupir autour : celles-ci, dépouillant ceux-là des nombreux parasites qui les rongent, s'en régalant goulûment, se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de la Cuesta Infernal (voy. p. 195). — Dessin de Riou, d'après les documents de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disputant entre elles le bénéfice de leurs trouvailles. Puis, tous en bande, défilant les uns derrière les autres, les mâles d'abord, ayant à la main leurs armes, flèches, lances, massues, les femelles ensuite, courbées sous le poids des plus lourdes charges, s'en iront en silence promener à travers les forêts des rives du Pilcomayo leur oisiveté de tous les jours, étalant en plein dix-neuvième siècle les conditions sordides de l'homme maintenu, sous l'effort d'une puissance injuste, à l'état de bête fauve!

L'idiome des Indiens Chiriguanos est riche et élégant, il ne présente aucun point de ressemblance avec le mataco et le toba du haut ou bas Pilcomayo.

J'ai cru devoir respecter dans toutes les régions parcourues les noms indigènes, qui rappellent plus exactement le souvenir des lieux. Ce système me paraît préférable à toutes les appellations nouvelles, qui engendrent le plus souvent la confusion ou l'erreur, alors qu'il est si simple de les éviter en s'en tenant aux dénominations anciennes.

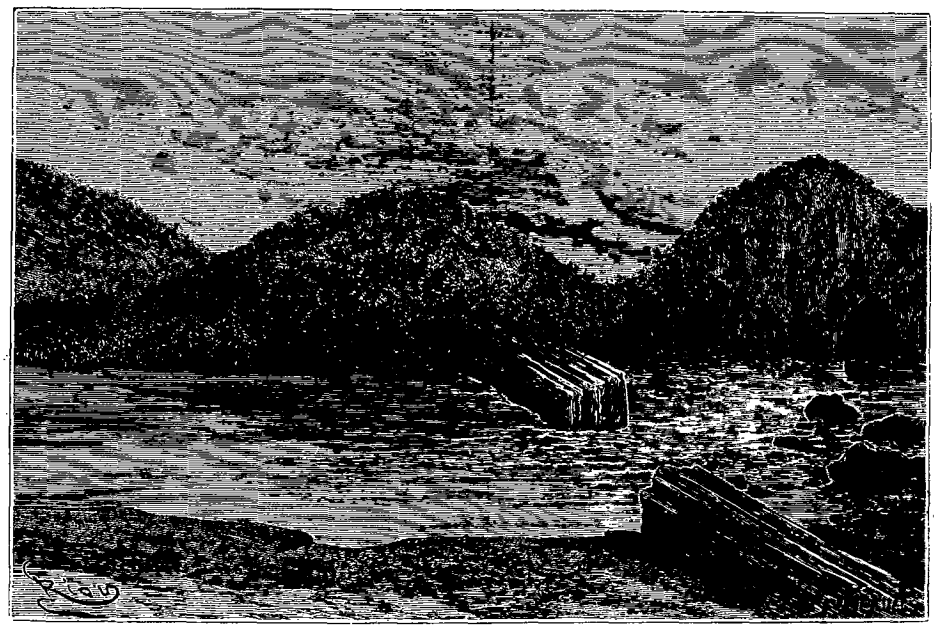
Le guarani offre par sa nature même une extrême facilité d'expression. Voici quelques exemples :

Aguairenda est formé de *aguai* et *renda* : le premier mot est le nom d'un arbuste très commun en cet endroit, dont les Chiriguanos emploient le fruit pour s'empoisonner entre eux; attaché à la jambe, il leur sert d'ornement; — et *renda*, veut dire lieu : d'où, « lieu de l'Aguai ».

Tiguipa, de *tigui*, « terrain inondé », et de *pa*, « partout » : d'où, « tout inondé ».

Machareti, de *machare*, nom d'une plante, et de *ti*, « lieu » : d'où, « lieu du machare ».

Caraguata, espèce de tillandsie, d'où nous avons fait en français, par corruption, caraguate et caragate, de *ca*,



La muraille d'Itakise (voy. p. 196). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis

« plante », et *ragua*, « épineux », et *ta* pour *tanta*, « forte » : d'où, « plante fortement épineuse ».

Après quelques jours de repos, nous prîmes la résolution de partir pour Sucre, par le nord des Missions, Sauces et Padilla, puisque, malgré tous mes efforts, il m'avait été absolument impossible de trouver quelques Indiens Chiriguanos disposés à nous accompagner par la rivière.

28 mai. — Nous partons pour Tarairi vers les huit heures du matin; le pays que nous traversons est pittoresque. Une belle route, tracée sous la direction des Pères, rattache entre elles toutes ces Missions, voisines d'ailleurs les unes des autres.

Tarairi nous apparaît au milieu d'une belle vallée circonscrite par quelques petites collines, toutes couvertes d'une puissante végétation. Le clocher de l'église domine les environs, et nous apercevons pour la première fois, depuis que nous sommes dans ces parages, une maison à un étage. Le coup d'œil est vraiment superbe du haut du balcon. Les plantations de canne à sucre, de maïs, de riz, se développent et s'étendent tout autour du village. Bien qu'il y ait quelques années que cette construction est terminée, nous n'en notons pas moins les surprises et les hésitations de quelques Chiriguanos, qui, n'étant pas habitués à grimper un haut escalier, s'assoient sur chaque marche, pour monter comme les enfants, en s'aidant de leurs bras et de leurs jambes.

Toute cette région est malheureusement infestée de jaguars et de pumas, qui ne cessent de jeter le trouble et de causer les plus sérieux dégâts dans les troupeaux de la Mission.

De nombreux Indiens ont été tués ou blessés, et dernièrement encore, à l'époque où nous séjournions à Tarairi, cinq ont disparu. Une nuit, alors que les Chiriguanos, trouvant plus agréable, à cause de la chaleur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

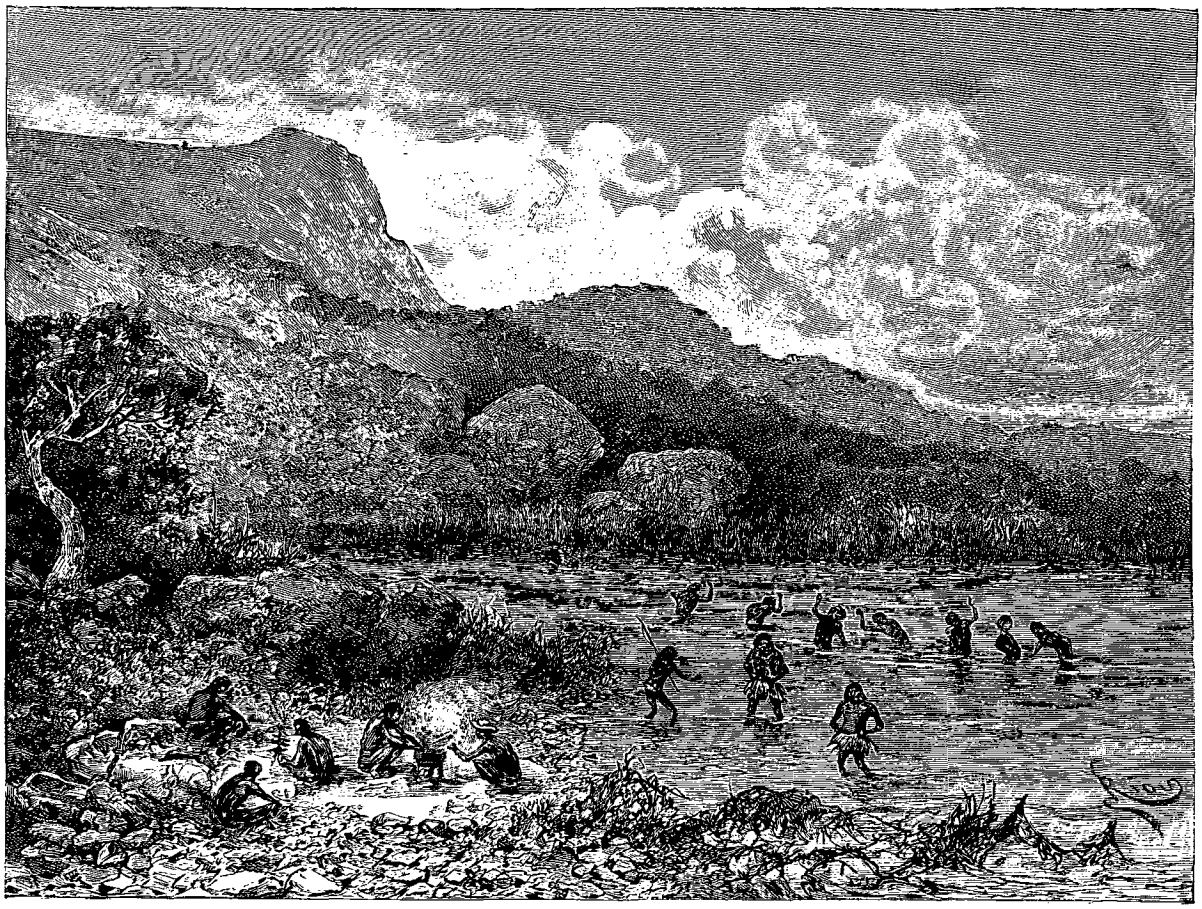
de coucher en dehors de leurs cases, étaient profondément endormis, un jaguar, s'approchant d'un groupe, enleva une des Indiennes.

La nuit, du reste, toute circulation est dangereuse entre Caiza et les Missions, car à l'époque des grandes chaleurs, l'eau se faisant rare, les lieux habités sont envahis par les fauves en fureur.

31 mai. — Nous partons pour Tiguipa. La chaleur est étouffante. Au fur et à mesure que nous avançons, nous notons la différence de température, qui tend à s'accentuer. Un air chaud et humide nous suffoque, la fièvre me secoue fortement. Nous faisons notre entrée dans la Mission au milieu des démonstrations des Indiens réunis par le Père sur deux files. Une jeune Indienne de huit ans se détache des groupes et vient nous souhaiter la bienvenue en nous adressant quelques paroles en espagnol.

1er et 2 juin 1886. — L'accès de fièvre qui me secoue est si violent, qu'il nous oblige à un séjour dans la Mission; les médicaments dont nous étions porteurs se sont épuisés et nous ne trouvons qu'un peu de magnésie et de rhubarbe.

Dans l'après-midi les jeunes Indiennes défilent devant nous; chacune d'elles nous offre des poissons ou



Les Indiens à la pêche (voy. p. 196). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

des œufs. A leur physionomie intelligente, souriante, on se rend compte du plaisir qu'elles éprouvent à nous témoigner leur reconnaissance pour l'intérêt qu'elles nous inspirent. L'esprit du voyageur est frappé de cette assimilation rapide opérée par un seul homme en quelques années chez ces pauvres déshérités, jusque-là condamnés à la vie animale!

En parcourant la Mission, nous notons qu'une portion des Tobas qui avaient établi leurs cahutes dans les environs ont disparu à notre approche. Ils craignaient de nous voir arriver avec un grand nombre de soldats pour les massacrer!

Un des Indiens Chiriguanos de la Mission a planté, ce matin, devant sa cahute et sur la place des branches d'arbres entourant un énorme *yambui* (vase). C'est le signal annonçant que la récolte du maïs est faite et que chacun doit se préparer à la célébrer en fabriquant le plus de chicha possible.

Les femmes se mettent aussitôt à l'œuvre, les brasiers s'allument et flambent jour et nuit, les yambuis s'alignent de toutes parts et l'activité est vraiment extraordinaire. Les unes mâchent le maïs pour aider la fermentation, les autres vont à l'eau, leurs grands vases sur la tête, d'autres surveillent la cuisson, tandis que les hommes vont chercher le bois, le découpent et l'amoncellent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans quelques jours, plus de deux cents yambuis, contenant chacun une moyenne de 50 litres, seront remplis de chicha, pour les libations entre voisins, amis ou étrangers. A l'intérieur des cases, trois cents autres vases constitueront la réserve, et la fête, *arete*, se continuera ainsi nuit et jour, sur la place et dans les cases, au milieu d'une ivresse générale, de danses et de chants.

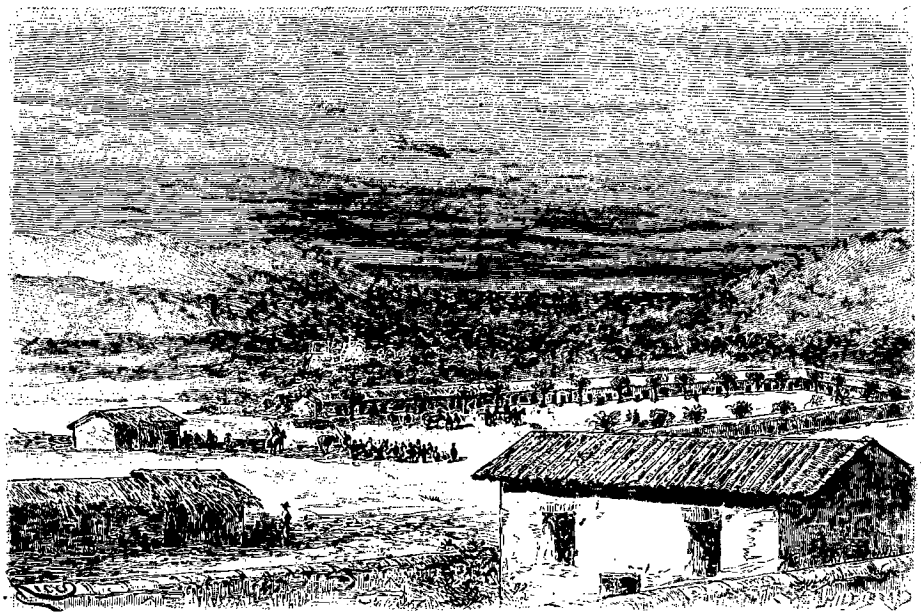
Tous les efforts des missionnaires pour corriger ces malheureux du vice d'ivrognerie ont échoué : rien n'y a fait; leur supprimer l'usage de la chicha entraînerait l'abandon des cases ou une révolte.

Du moins l'usage de l'eau-de-vie est absolument prohibé, et la présence d'un habitant de la frontière est scrupuleusement surveillée dans l'intérieur de la Mission, afin d'empêcher les échanges de cette liqueur, dont sont extrêmement friands les Chiriguanos et qui engendre si souvent, parmi eux, des rixes mortelles.

Les produits de Tiguipa sont aussi abondants que variés : en parcourant les plantations et les cultures, nous y notons la présence des orangers, citronniers, figuiers, bananiers, cotonniers, pêchers, chirimoyas, canne à sucre, maïs, manioc, camotes, et tous les légumes d'Europe.

La fertilité du sol sous ce soleil tropical est vraiment extraordinaire. Une superbe végétation se développe, donnant asile à tout un monde de scorpions, d'araignées, mygales et miko-miko; cette dernière passe pour être très dangereuse.

Les versants de la Cordillère orientale déversent leurs eaux à travers cette région, mais les petits cours d'eau qui s'en détachent, après quelques lieues dans la plaine se perdent dans les esteros, formant de petits lacs ou des lagunes, de sorte que le Pilcomayo ne reçoit pas la moindre goutte de la plupart d'entre eux.



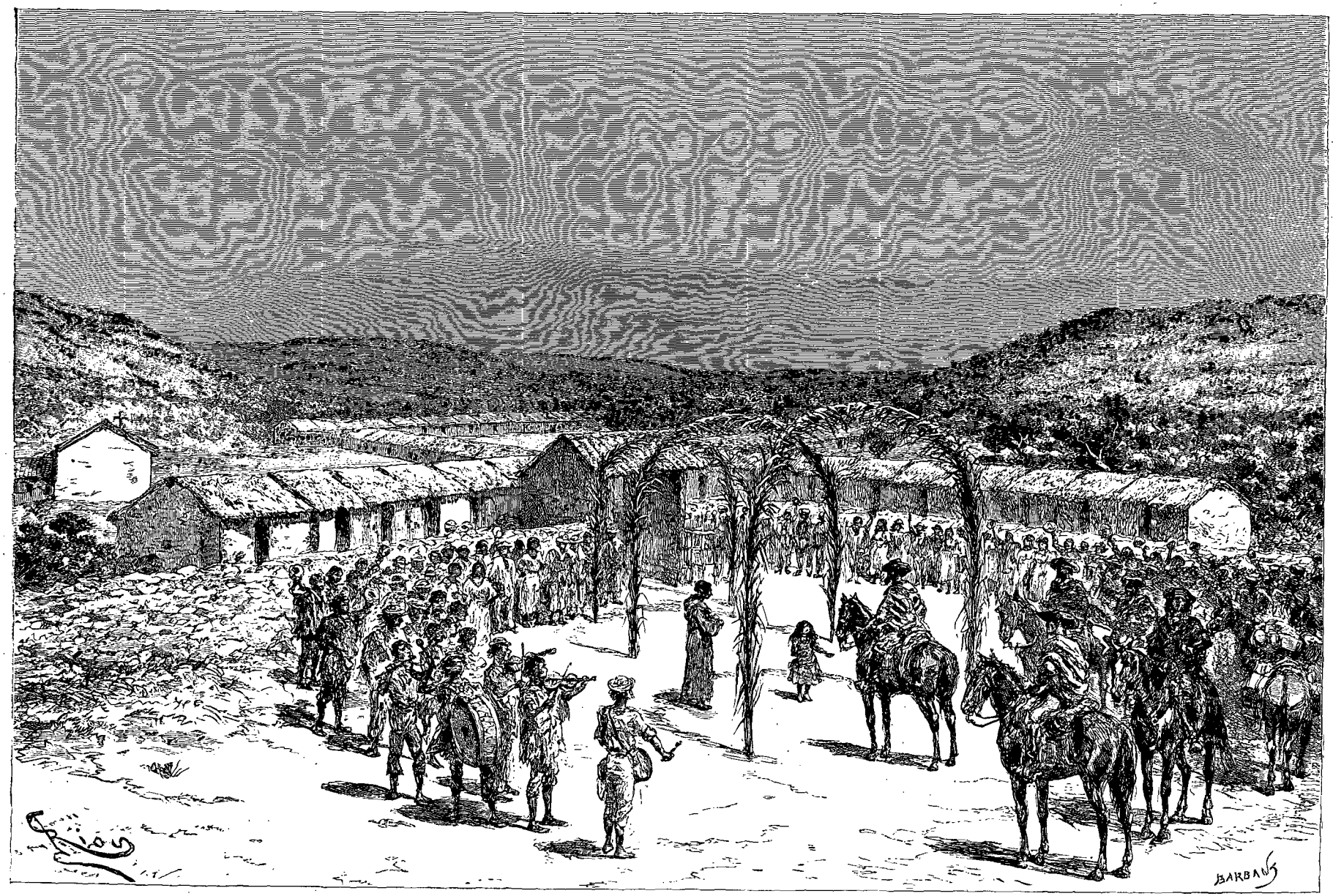
Mission de Tarairi (voy. p. 198). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

Ce soir un accès de fièvre pernicieuse me fait bondir de mon lit, en proie à une violente colère; dans le délire qui s'est emparé de moi, il m'a semblé que les Indiens, profitant de ce que j'étais seul, s'étaient réunis pour me frapper. Saisissant mon winchester, dans lequel je glisse onze cartouches, je menace de faire feu à la troisième sommation. Mes cris sont heureusement entendus par le Père et Novis, qui accourent et ne parviennent à me désarmer qu'avec les plus grandes précautions.

4 juin. — Comme la distance entre Tiguipa et Machareti n'est que de deux lieues à peine, nous décidons de nous transporter dans cette dernière Mission. On nous y reçoit encore avec empressement. L'état de notre santé ne nous permet plus d'avancer vers Sucre, et il va nous falloir séjourner ici jusqu'au 28 juin. Nos forces s'épuisent sans que nous puissions parvenir à couper la fièvre, malgré les soins et les attentions dont nous sommes l'objet de la part des Pères de Machareti.

La température s'est sensiblement abaissée depuis quelques jours; des brouillards du sud couvrent la région et dissimulent à notre vue la position pittoresque de Machareti, qui donne asile à plus de quatre mille Indiens. Assise sur un mamelon, dominant tous les environs, la Mission offre un coup d'œil des plus agréables. A cause de sa situation privilégiée, elle a vu le nombre des Indiens s'accroître de jour en jour sans que les missionnaires, débordés, aient presque jamais été plus de deux pour administrer et diriger le village. Aussi sont-ils obligés de se borner à n'instruire et surveiller qu'un nombre restreint d'enfants, que l'on appelle, ainsi que leurs parents, aux offices ou au travail au son des cloches ou d'un orchestre d'une douzaine de bambins jouant du tambour, de la grosse caisse et du violon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée dans la Mission de Tiguipa (voy. p. 199). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il est rare qu'il se passe une nuit sans qu'on entende les lamentations des Indiennes qui ont perdu quelque parent, se confondant avec les chants ou les danses des buveurs de chicha. C'est un brouhaha continuel, auquel viennent s'ajouter les hurlements des chiens et le chant des coqs.

Parmi ces Indiens, la mortalité est considérable, à cause du froid souvent intense qui sévit parfois. Les affections de poitrine y sont très nombreuses. Les Pères font bien tout ce qu'ils peuvent pour en atténuer les effets, ils distribuent de nombreux médicaments, mais la plupart de ces malheureux aiment mieux s'en rapporter aux prédictions des *brujos* (sorte de sorciers) que de suivre les sages conseils des Pères. Parmi les enfants surtout, la mortalité est excessive, l'usage voulant que, lorsque le petit moribond est à toute extrémité, brûlant de fièvre, la mère lui lave la tête avec l'eau la plus froide.

Aussi les enterrements sont-ils continuels : les païens s'enfouissent dans leurs propres cahutes; pour les chrétiens, les funérailles se font en grande pompe, au milieu des fidèles, des parents et des amis.

Un des capitaines les plus influents de toute cette race des Chiriguanos réside à la Mission. Dans ses luttes contre les Tobas il a fait preuve de talent et de courage, aussi jouit-il dans toute la région, aussi bien parmi les nationaux que parmi les Indiens de l'intérieur, d'une réputation justement méritée.

Maudipona. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

Maudipona, c'est son nom, est un orateur de premier ordre; il parle avec une facilité d'expression et une vigueur de logique telles que tous les arguments des Pères sont souvent battus en brèche. Aussi est-on obligé de lui tolérer bien des écarts.

28 juin. — Estimant enfin que, par suite de notre état maladif persistant, il nous reste peu d'espoir de recouvrer bientôt la santé, nous décidons, Novis et moi, de partir pour Sucre aujourd'hui même, afin de profiter du peu de forces qui nous restent pour atteindre cette capitale, où les bons soins ne nous feront pas défaut et où nous pourrons prendre quelque repos, mettant un arrêt à nos pérégrinations, qui durent depuis le mois de février.

Toutefois l'ascension de la Cordillère à cette époque de l'année, où le froid sévit avec force sur les sommets et hauts plateaux, n'est pas sans nous faire redouter des retards préjudiciables à notre bourse, qui est sur le point d'être épuisée; il est vrai que nous avons déjà pu apprécier les sentiments hospitaliers des populations de ces régions : nous n'hésitons donc pas à tenter l'aventure.

Le soir nous allons dormir à Yancarsinza, petit village habité par des Boliviens et des Chiriguanos.

29 juin. — Le passage de la côte est extrêmement pénible. La montée est à pic, et la consolidation des charges de nos animaux, qui glissent et s'abattent à chaque pas, nous fait éprouver de nombreux retards. La descente est plus mauvaise encore, et c'est à pied, tirant nos animaux par la bride, que nous pouvons nous frayer une route au milieu des blocs et des pans de muraille éboulés. Au pied de la côte se déroule une grande plaine où la nuit nous surprend; nous parvenons enfin à la traverser, pour atteindre, vers neuf heures, les quelques cahutes de Chiriguanos qui constituent le point dit de Juipuinta. Un des Indiens nous offre l'hospitalité. Le climat est chaud et malsain.

30 juin. — Par une vallée sablonneuse, que traverse la quebrada dite de Cuevo, nous atteignons sans encombre le village du même nom théâtre de luttes acharnées entre les habitants de cette province et ceux de la province de Cordillera, par suite des revendications soulevées entre les deux départements de Chuquisaca et de Santa Cruz. Une partie de la maison du corrégidor, chez lequel nous descendons a été tout récemment incendiée, et le malheureux, avec toute sa famille, en est réduit à s'abriter dans une pièce ouverte aux quatre vents. Cette région, depuis Ivo jusqu'à Sauces, est extrêmement malsaine; les fièvres paludéennes y règnent à l'état endémique et débilitent les habitants, qui s'y livrent toutefois avec succès à l'élevage ou à la culture du maïs.

1er et 2 juillet. — Nous passons au repos la journée du 1er juillet afin de nous assurer le concours de deux domestiques de plus pour le reste du voyage; pour le même prix, quatre se proposent, et nous les acceptons; de cette façon nous espérons que la marche sera plus rapide; mais au départ il nous faut compter avec les adieux et les souhaits de chacun, ce qui, à la fin de la journée, se traduit par l'absence de nos Chiriguanos, restés en arrière, ivres à ne plus pouvoir se tenir sur leurs jambes.

Nous campons en plein champ, passant une partie de la nuit à surveiller nos animaux pour les éloigner des endroits où abonde le *romerillo* (plante vénéneuse).

3 juillet. — La température est toujours très basse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le matin et la nuit; le thermomètre marque 4 degrés centigrades au-dessus de zéro. Les brouillards sont épais; notre état maladif se ressent de ce froid humide.

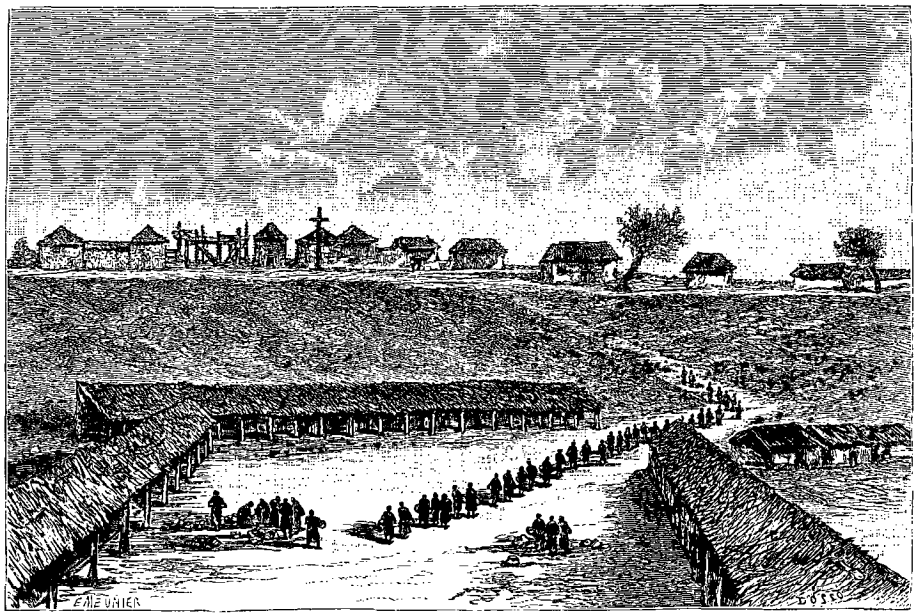
Nous traversons, en suivant le cours de la quebradà de Cuevo, une région déserte et sauvage, où pas une cahute ne se détache du flanc des contreforts arides et nus, jusqu'à notre arrivée à Choreti, vers trois heures du soir.

Une distribution de tabac aux Indiens et quelques morceaux de sucre aux femmes nous concilient les bonnes grâces de tous ces Chiriguanos, qui s'empressent autour de nous et pourvoient à nos besoins. La nuit se passe presque toujours mauvaise, car, entassés pêle-mêle les uns à côté des autres dans l'unique pièce du rancho, les ronflements et les tousseries des uns et des autres, les cris et pleurs des enfants, les hurlements des chiens et les grognements des porcs ne nous laissent pas fermer l'œil une seule minute.

La série des contreforts dénudés, se poursuit tout le long de notre itinéraire. C'est à peine si au sortir de la quebrada de Choreti pour entrer sur le territoire de Pirarenda nous trouvons quelques cahutes de Chiriguanos. Le terrain, maigre et sablonneux, offre peu de ressources à l'agriculture ou à l'élevage.

Nous n'arrivons à Pirarenda que le soir à quatre heures, après une marche assez lente et difficile.

5 juillet. — Tous ces villages, formés de quelques cahutes perdues dans les contreforts, sont absolument misérables; la plus grande fortune de l'Indien se réduit à quelques moutons, deux ou trois vaches et un petit champ de maïs, juste de quoi ne pas mourir de faim. L'Indien aime mieux vivre ainsi, séparé des autres habitants, que de profiter des avantages d'un centre développé qui le priveraient de son indépendance et de sa liberté. Aussi élève-t-il très pauvrement les siens; et c'est toujours un spectacle qui nous écœure, de voir ces pauvres êtres, vivant comme des animaux, se traînant nus sur le sol et s'alimentant d'un peu de farine de maïs.



Mission de Machareti. — Dessin de Dosso, d'après un croquis de M. Novis.

A deux pas de nous grouillent des groupes accroupis d'enfants, se démenant, se débattant, entre les jambes des mères ou des sœurs qui arrachent de leur tête la vermine qui les ronge. L'un d'eux, qui tient entre ses mains une écuelle de farine de maïs, ne parvient qu'avec peine à se soustraire aux caresses intéressées d'un chien étique, crevant de faim, qui lui lèche la figure!

Le soleil, dont nous étions privés depuis longtemps, apparaît enfin aujourd'hui et dissipe les brouillards.

Le terrain, moins accidenté, mais aussi désert, nous fournit une marche un peu meilleure, et nous atteignons sans encombre la Matara, village de dix à quinze feux. Partout nous notons la même disette de pâturages et de maïs; aussi les Indiens refusent-ils de vendre le peu de maïs qui leur reste.

Dans l'étroit espace d'une pièce fumeuse ayant à peine 15 mètres carrés, nous prenons nos dispositions pour passer la nuit, entourés de huit Indiens et Indiennes maîtres du logis, de sept chiens et d'une douzaine de poules et de coqs. Couchés sur nos *catres*, sorte de couchette en roseaux, toujours trop courts pour notre taille, nous attendons pour prendre quelque sommeil que le vacarme des chants, des hurlements et des grognements s'apaise. Mais les chiens flairent nos bottes avec une ardeur inquiétante, qui nous ferait craindre pour elles si nous n'avions négligé de les graisser depuis déjà quelque temps.

Un groupe de buveurs de chicha entretient des va-et-vient continuels dans notre rancho et, à la lueur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du brasier fumant au milieu de la pièce, les ombres de nos voisins et voisines reflètent sur la muraille les postures les plus diverses, que soulignent les frôlements de la peau de vache.

Le jour arrive enfin et nous nous précipitons dehors pour respirer à pleins poumons.

6 juillet. — A peu de distance de la Matara, nous atteignons le rio Parapiti, qui court calme et tranquille entre de pittoresques contreforts. L'aspect de cette région est tout à fait nouveau : la végétation est vigoureuse, et variée, et la belle vallée à travers laquelle coulent des eaux limpides présente aux regards un spectacle qui nous repose et nous réconforte. Dans bien des endroits les bords sont très fangeux; mais, sous la conduite d'un guide expérimenté, nous passons les trois gués de la rivière sans aucun accident.

A l'ombre d'une épaisse forêt nous franchissons la distance qui nous sépare de San Miguel, plantation de canne à sucre, de seigle, de maïs et de riz, exploitée par un Bolivien.

Une généreuse hospitalité nous est offerte : nous en profitons cette fois largement.

Dans la conversation que nous soutenons en marche avec notre guide chiriguano, afin de nous renseigner sur les usages et sur les lieux, il nous fait la réponse suivante au sujet de l'abandon d'un petit village de Chiriguanos :

« *No sé, pero lo que sé es que dejaron esos lugares en silencio.* »

(Je ne sais, mais ce que je sais, c'est qu'ils ont laissé ces lieux en silence.)

« *En silence* » est bien le mot pour exprimer le déplacement de la bruyante smala qui chante, crie, pleure, danse, hurle, grogne, aboie, d'un bout de l'année à l'autre.

7 juillet. — Une belle vallée s'ouvre aujourd'hui devant nous, toute plantée de maïs, de canne à sucre et d'aji (sorte de piment), et tapissée de beaux pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux d'animaux de boucherie.

Un soleil ardent nous ragaillardit quelque peu, et nous atteignons sans encombre le lieu dit de *Suspiro*.

8 juillet. — Dans la matinée du même jour nous apercevons Sauces, capitale de la province de l'Azero.

Au premier aspect, le village nous paraît triste; les rues sont peu ou pas pavées. Il est dix heures du matin, et cependant presque toutes les portes des habitations sont fermées. C'est en vain que nous frappons à celle du corrégidor pour le prier de nous aider à trouver un logement; un môme mal peigné nous dit qu'il dort — et nous envoie chez le sous-préfet. La même réponse nous y est faite! Ne connaissant personne dans le village, nous prenons le parti d'établir notre campement au milieu de la place, où nos animaux broutent déjà l'herbe en se vautrant; mais bientôt le bruit de notre arrivée se répand, et l'on nous invite à accepter une hospitalité que nous aurions mauvaise grâce à refuser.

Nous prenons ici un jour de repos, dont nous profitons pour goûter les joies d'une toilette aussi hygiénique que nécessaire.

Le climat est chaud, généralement malsain; les fièvres *chuchu* amaigrissent les habitants, dont le nombre est de 900 à 1 000 environ. Les variations de la température sont très brusques. — La vallée est très fertile, et l'on y cultive avec succès le maïs, l'aji, le riz, la canne à sucre, le seigle. Les prairies fournissent des pâturages excellents.

Le commerce est réduit à des proportions mesquines et ne reflète qu'une fois par an, à l'époque de la *feria* (foire), l'activité des négociants de toute sorte qui y prennent part.

Cette foire, une des plus importantes du Sud-Est bolivien, attire un grand nombre de commerçants, Boliviens et Argentins, où les premiers échangent les produits du sol extrêmement variés contre les chevaux, mules, ânes, objets d'alimentation et cotonnades des seconds.

Elle dure du 25 juillet aux premiers jours de septembre, et à ce moment de misérables cahutes se louent des prix fous.

Les objets d'alimentation et cotonnades sont d'origine européenne, importés par les Argentins de Salta et Jujuy.

Pendant la durée des échanges et des ventes, le mouvement de l'argent atteint la somme de deux millions de francs.

Deux autres foires, de moindre importance, se tiennent dans la même province, à Ingre et à Sapinengui, mais elles ne durent guère plus de huit jours.

Les libations, les danses et le jeu président à toutes ces réunions, qui secouent quelque peu le tempérament lymphatique des habitants de cette frontière.

10 juillet. — En laissant Sauces, nous entrons dans une des régions les plus sauvages et les plus désertes de la frontière.

La végétation y est puissante, mais jusqu'au Salto on ne rencontre que peu ou pas de traces d'habitations humaines.

Le nombre des bras qui exploitent cette vaste et fertile contrée est loin d'être suffisant : on se contente d'aller au plus facile, afin d'éviter des défrichements toujours laborieux et coûteux; mais les profits d'une exploitation en terre vierge rétribuent largement les efforts de ceux qui (en très petit nombre) ne ménagent ni leur peine ni leur temps. La prospérité de l'établissement agricole fondé par l'Espagnol Menduiña, infatigable travailleur, sur les bords du rio Azero, a libéralement récompensé son activité et ses sacrifices.

11 juillet. — Nous franchissons toute une série de contreforts avant d'atteindre la quebrada de Mojorque, qui coule encaissée profondément entre des roches pittoresquement disposées.

Les granits, les syénites, les schistes, les grès, présentent à l'œil le contraste de leur couleur et de leur orientation, offrant, sous les aspects les plus variés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'immenses murailles à peine séparées. A une hauteur de plus de 100 mètres a été jeté en travers du gouffre un tronc d'arbre, sur lequel ne craint pas de s'engager le hardi descendant des Incas, franchissant ainsi la gorge de Bartolo.

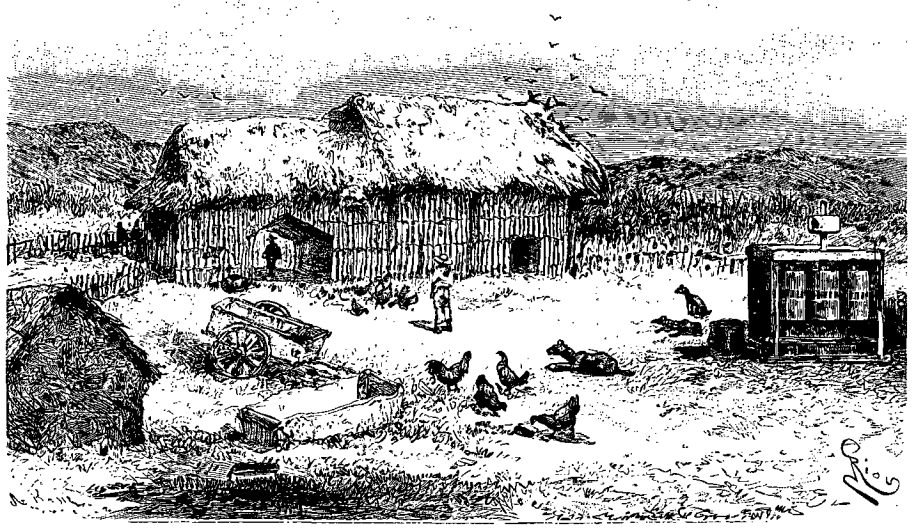
12 juillet. — Pour la première fois depuis longtemps, nous rencontrons un groupe d'Indiens, se rendant à Padilla. Les uns vont à pied, porteurs d'un message quelconque; les autres conduisent au marché leurs charges d'aji rouge, pesamment établies sur le dos de leurs ânes.

Nous nous avisons, bien que sachant à quoi nous en tenir, de demander à chacun d'eux la distance qui nous sépare du Salto. Le premier nous dit une lieue, le deuxième trois, le troisième cinq, et un quatrième dix!... La vérité est que nous n'étions pas à plus de trois lieues. La diversité des opinions émises paraîtrait étrange, si l'on n'était averti que ces Indiens, habitués à parcourir cette contrée, avaient moins en vue de nous indiquer la distance exacte, qu'ils établissent suivant la force de leurs jarrets, que de fixer, par ce nombre de lieues variable, le temps nécessaire pour parcourir la distance qu'il nous restait à franchir, étant donnés l'état de nos animaux et notre allure.

Cette remarque s'applique à tous les gens de la Cordillère, aussi bien d'ailleurs qu'aux gauchos de la pampa il n'y a donc pas lieu de s'étonner que, dans l'estimation des distances ils s'inspirent de l'allure du voyageur comparée à celle qui leur est habituelle.

En arrivant au Salto, nous commençons à trouver les premiers Indiens Quichuas du haut plateau bolivien.

13 juillet. — Par la côte de la Ceja et de las Cañas, nous atteignons la *falda*, la crête du Rosal, laissant à



San Miguel. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

droite la côte abrupte de l'Escalon. La vallée de Rosal se dessine à notre gauche, et notre vue s'étend tout autour de l'horizon, fouillant les massifs de la Cordillère orientale.

Nous atteignons ainsi Real Pampa, que nous occupons sans avoir le choix dans les habitations, car il n'y en a qu'une.

La température s'est considérablement refroidie au fur et à mesure que nous avons atteint des sommets plus élevés, et le froid nous paraît d'autant plus sensible que le bois se fait rare et que les Indiens s'en montrent peu prodigues.

14 juillet. — Par toute une série de côtes, de quebradas, de vallées fertiles, nous atteignons l'*Abra de San Julian* (gorge de Saint-Julien), au sommet de laquelle une croix a été plantée et d'où nous dominons la superbe plaine de Padilla, autrefois *Laguna*. En un temps de galop nous arrivons à la ville, qui s'étale coquettement, bien construite, au milieu de la plaine tout entourée d'une ceinture de contreforts.

L'absence du corrégidor, qui est Français, permet à l'intérimaire de montrer des exigences auxquelles nous n'étions plus habitués; il voulait nous faire produire nos passeports, et cette mesure nous paraissait aussi étrange qu'inexplicable. A son entêtement quelque peu intempestif j'opposai le mien, jusqu'à ce qu'un ami auquel nous avions été recommandés vînt faire entendre raison à ce fonctionnaire récalcitrant, en nous offrant chez lui l'hospitalité traditionnelle commune à tous les Américains du Sud.

Dans les visites qui nous furent faites le soir même par le sous-préfet et les membres du conseil municipal, nous eûmes l'explication de cette exigence.

Peut-être n'a-t-on pas oublié le voyageur qui se disait Français et que nous avions rencontré à Salta, nous priant de rendre la liberté à son cheval sur le Pilco-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mayo, et qui disparut finalement de l'hôtel dans la nuit, oubliant de payer sa note. Or, peu de jours auparavant, ce même individu était passé par ici, et, comme il prétextait des fouilles et des recherches dans les environs, on lui confia les animaux qu'il sollicitait. Il disparut en les emmenant avec lui.

Nous comprîmes alors l'embarras de l'intérimaire du corrégidor, dont la bonne foi avait été surprise par cet aventurier qui voyageait à si bon compte. Ingénieux et trop habile, nous sûmes qu'il avait fait une foule de victimes, surtout parmi les curés de village auxquels il s'adressait de préférence, captivant leur sympathie par un excès de dévotion.

« Votre église me paraît bien pauvre, leur disait-il : si vous voulez me faire plaisir, vous ne refuserez pas cette offrande d'un voyageur et d'un chrétien!... »

Détachant de son carnet un chèque, il souscrivait une somme de quatre ou cinq cents francs, qu'il offrait au curé, surpris et enthousiasmé !

Il n'y avait pas de prévenances alors dont on ne l'entourât. Les petits plats étaient mis dans les grands ; on lui fournissait tout ce qu'il désirait ; et, le lendemain, à la nouvelle étape il recommençait !

Mais le piquant de l'affaire c'est que tous ses chèques étaient tirés sur la maison Arce, de Sucre, bien connue en Bolivie pour sa fortune et ses libéralités, et à laquelle tous les curés du parcours demandaient le payement de la valeur souscrite. C'était chaque jour dans la maison une avalanche de chèques ou de visiteurs humbles et empressés, se retirant déconvenus lorsqu'on leur apprenait qu'ils avaient été dupés! Un avis dans les journaux mit fin à cette fumisterie et provoqua l'arrestation de l'individu le soir même de sa disparition de l'hôtel, à Salta.

La ville de Padilla était autrefois connue sous le nom de *Laguna*, mais on accepta la substitution de nom en l'honneur du vaillant Bolivien qui, en compagnie de sa femme, soutint une lutte acharnée contre les forces espagnoles en 1816. Vaincu, le 14 septembre 1816, Padilla fut fait prisonnier, et son vainqueur, le général espagnol Francisco Javier Aguilera, lui coupa lui-même le cou !

La plaine peut avoir, du nord au sud, trois ou quatre kilomètres, sur un ou deux de l'est à l'ouest.

Anciennement la partie centrale était occupée par un lac aujourd'hui desséché, et dont le fond, facilement reconnaissable, se compose d'un abondant sédiment paludéen, mélangé d'argile rouge. Les fossiles y sont très nombreux.

Le climat est tempéré, les conditions sanitaires sont bonnes, et il n'y a pas d'endémies.

La ville est bien percée et bien aérée. Toutes ses rues sont pavées.

L'eau y est quelquefois rare, ce qui retarde beaucoup le développement du commerce et de l'agriculture. Le débit varie entre 700 et 450 litres par heure, quantité qui ne peut suffir à une population de 7 000 habitants environ.

Padilla a deux places publiques, deux églises, trois écoles et un collège.

La culture produit abondamment le seigle, le maïs et les légumes. Les pâturages nourrissent de nombreux moutons. Les porcs y sont de mauvaise race. Il n'y a pas d'élevage de chevaux.

Notre soirée se passe agréablement, au son de la musique municipale, qui vient nous donner une aubade, pendant que chacun nous présente ses félicitations et ses vœux pour la Fête nationale française.

16 juillet. — Nos amis nous accompagnent, et nous prenons congé de notre hôte, le docteur Carvajal, qui, en cette circonstance comme en bien d'autres, nous témoigne la plus cordiale sympathie.

L'importance du trafic entre cette dernière ville et Sucre entretient tout un monde de muletiers qui circulent constamment sur la belle route reliant ces deux points. Les villages deviennent de plus en plus nombreux ; ils sont habités par une population active, laborieuse, qui tire grand profit du commerce et de l'agriculture.

On sent que nous approchons d'une grande ville, et nous nous réjouissons de l'arrivée prochaine, car notre dénuement est complet ; nos fonds sont épuisés, et la fièvre ne nous abandonne pas.

Le soir de ce même jour nous atteignons Tomina, village de 400 à 500 habitants, où nous remarquons une très ancienne église, construite par les Espagnols.

17 juillet. — Nous fournissons aujourd'hui une marche soutenue depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Nous en avons heureusement fini avec les précipices et les fondrières, et par les fertiles vallées de Tejas et d'Airampo nous arrivons à Tacupaya, situé au bord de la rivière du même nom, affluent du rio Grande, appartenant au grand bassin amazonique.

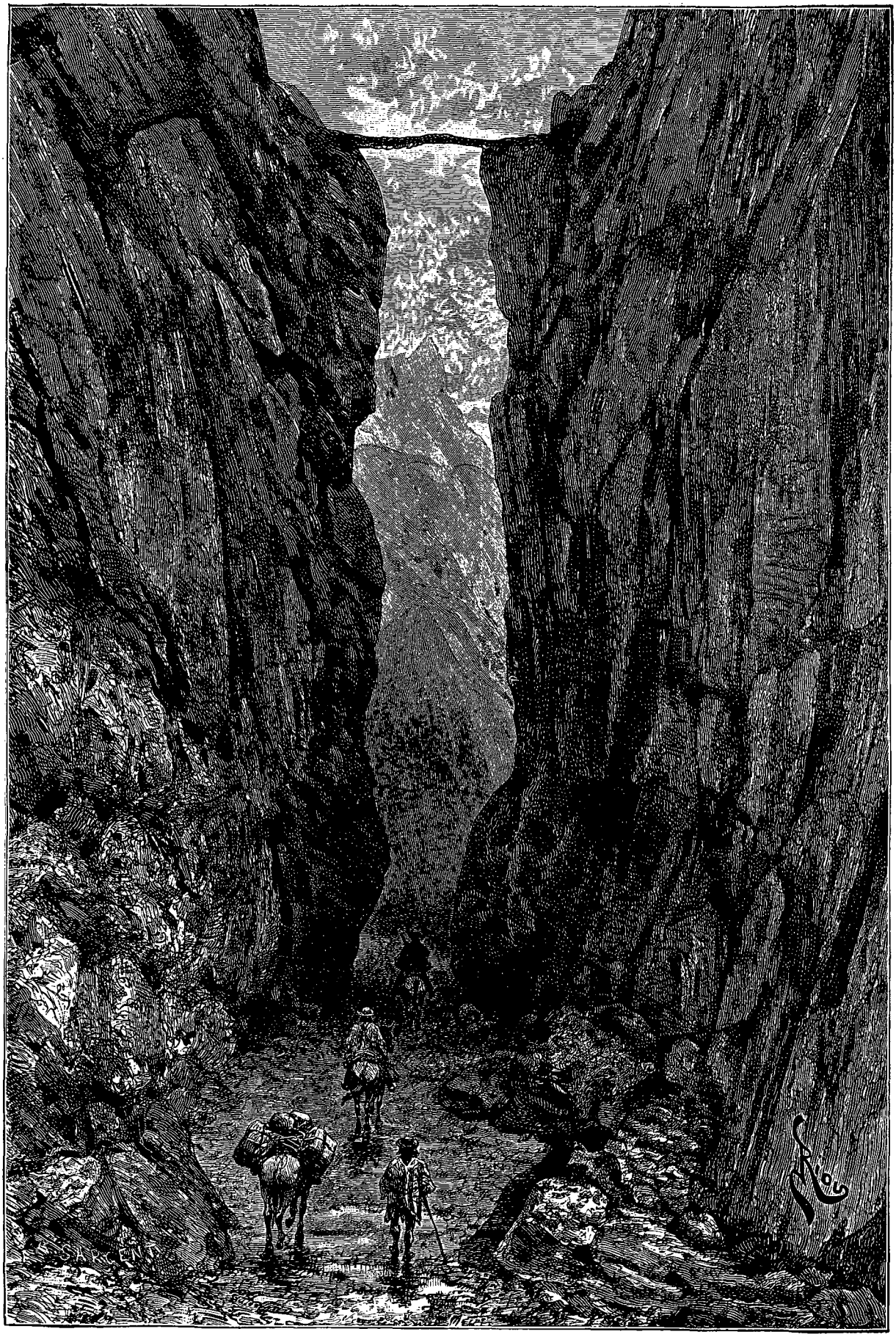
18 juillet. — De belles maisons de campagne et de culture s'étendent à droite et à gauche de la route ; la plus belle est, sans contredit, celle du *Canto Molino*, le « Chant du Moulin ». Le moulin hydraulique de la propriété, dissimulé sous un bouquet d'arbres où dominent les saules, broie, sous de puissantes meules, transportées jusqu'ici à grands frais, le blé de qualité, qu'on récolte abondamment.

Un de nos amis, propriétaire de l'hacienda de Billistoca, le docteur Tonès, nous accompagne et nous donne sur le pays et la région des renseignements de toute nature aussi intéressants que précis.

Nous n'arrivons à sa propriété que vers deux heures : la fièvre m'oblige à me mettre aussitôt au lit ; je suis entouré de la famille, qui fait tout pour me soulager et m'être agréable.

Il faut avoir longtemps traîné la fièvre, avoir traversé des régions sauvages et désertes, couchant à la belle étoile, souffrant de la faim et du froid, pour apprécier, savourer, les douceurs d'une bonne table et d'un bon lit, surtout lorsque tout cela vous est offert, inopiné-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La gorge de Bartolo (voy. p. 205). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment, par un généreux étranger, un inconnu auprès duquel votre qualité seule de *transeunte*, de voyageur, est la plus puissante recommandation.

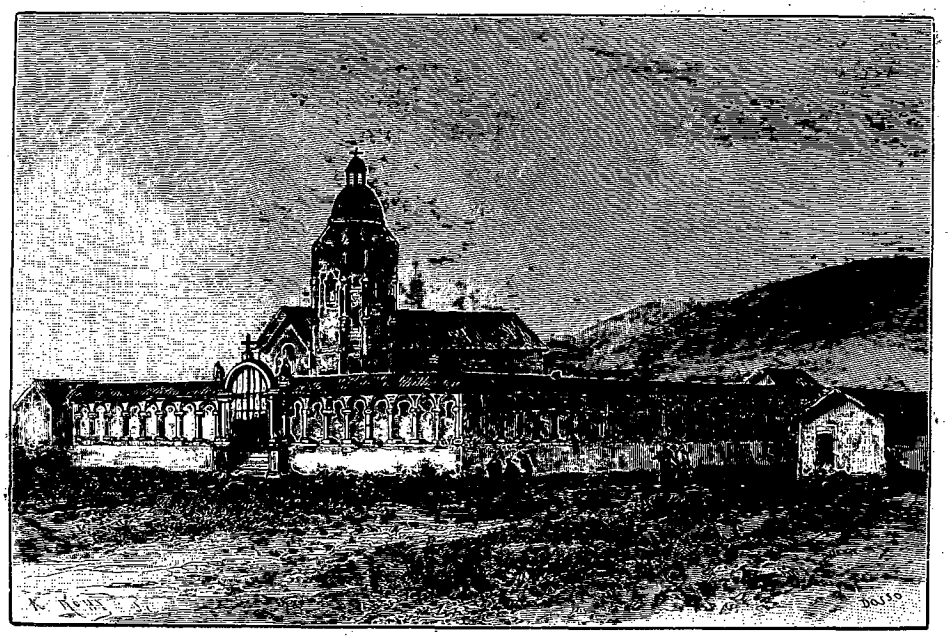
19 juillet. — Nous avons du mal à prendre congé de nos hôtes, qui voudraient nous retenir et s'efforcent tout au moins de retarder notre départ, mais nous avons hâte d'arriver à Sucre, dont une courte distance nous sépare, et nous commençons l'ascension de la côte, qui nous conduit au haut du plateau de Tarabuco et de Cuasacancha, un des points les plus élevés de la Bolivie.

Là, plus un seul morceau de terrain qui ne soit cultivé, et partout autour de nous s'étalent de splendides cultures de seigle et de blé.

L'extrême fatigue nous oblige à faire halte avant d'avoir atteint l'étape que nous nous étions fixée, et nous prenons gîte dans la cahute d'une pauvre Indienne. Les punaises et les puces nous contraignent à abandonner l'intérieur du taudis, et nous disposons nos couvertures en plein air, derrière un mur, par un froid extrêmement vif.

20 juillet. — De bonne heure nous sommes sur pied, et par le même plateau nous descendons peu à peu à la hauteur des deux cerros qui dominent Chuquisaca. Bientôt les massifs de verdure apparaissent, la blancheur des murailles de Sucre éclate au soleil, les tours des monuments et des églises se dessinent sur le fond bleu du ciel, et cahin-caha nous traversons la ville, qui ravive mes souvenirs sur les gens et les lieux.

Bien des modifications s'étaient opérées dans la dis-



Église de Tomina (voy. p. 206). — Dessin de Dosso, d'après les documents de l'auteur.

position de la ville, depuis mon premier passage à Sucre en juillet 1883.

On nous guida jusqu'à l'hôtel, et nous pûmes enfin nous féliciter de notre heureuse arrivée dans l'ancienne capitale du Charcas, terme d'un voyage qui durait depuis la fin de février.

On nous croyait perdus. Aussi la nouvelle de notre présence au moment même où l'on allait envoyer à notre recherche se répandit-elle rapidement dans la ville et nous fûmes aussitôt, de la part du président, des ministres, des notabilités, l'objet de manifestations sympathiques et enthousiastes.

Notre dénuement n'échappait à personne, malgré tout le soin que nous mettions à le dissimuler : aussi le président nous fit-il offrir par le ministre des affaires étrangères un généreux subside, que nous acceptâmes, faisant acte de déférence respectueuse à l'égard du chef de l'État.

Ainsi se termina cette longue pérégrination à travers la république Argentine, le Chaco et la Bolivie, qui nous permit de recueillir une collection de croquis et de dessins, complétée par l'ensemble de notre itinéraire détaillé jour par jour depuis les derniers confins du territoire bolivien jusqu'à Sucre.

Les soins ne nous furent pas épargnés, et nous éprouvâmes de l'embarras à choisir, parmi les nombreux médecins qui nous firent généreusement leurs offres de service, celui qui, au bout de quelques jours d'une médication énergique, devait nous débarrasser de la fièvre.

A. Thouar.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maison de Hildesheim, située près du cimetière de Saint-André (voy. p. 219). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie.

EN ALLEMAGNE.

UNE VILLE DU TEMPS JADIS : HILDESHEIM,

PAR M. E. DEL MONTE.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

De Brunswick à Hildesheim. — Un chef de train dégourdi. — Le *Wiener-Hof*. — Une enseigne édifiante et une cuisine éclectique.

Au moment d'entreprendre ces excursions en Allemagne, il me convient de me réfugier loin de la politique, loin des impressions pénibles, des appréciations irritantes, dans les régions les plus calmes et les plus riantes, de commencer en un mot par un coin de terre où tant de préoccupations douloureuses semblent ne point avoir trouvé d'écho, où l'étranger, le Français, peut voyager en toute liberté sans s'exposer à voir se rouvrir des blessures trop faciles à saigner.

L'antique Hildesheim, la Ravenne de l'Allemagne, est une petite cité du Hanovre — petite au point de vue de son importance industrielle et commerciale, petite par son isolement, petite par le calme qui y règne, — car, pour le nombre de ses habitants, il s'élève aujourd'hui au chiffre respectable de 30 000.

Quoique Hildesheim soit desservie par le chemin de fer, le flot des touristes passe loin de là ; mais pour l'artiste, l'archéologue, l'amateur, la vénérable cité hanovrienne offre des jouissances aussi hautes que variées. Je voudrais essayer de faire partager aux lecteurs du *Tour du Monde* celles que j'y ai éprouvées, il y a une couple d'années, lors d'un séjour que je me rappellerai toujours avec délices.

D'ordinaire, pour se rendre de Brunswick, où je me trouvais alors, à Hildesheim, on passe par Lehrte ; mais la ligne droite n'est pas toujours le chemin le plus court

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un point à un autre. Par suite de circonstances particulières, je devais, pour ne pas perdre vingt-quatre heures, passer par Borssum et Vienenburg, et cela par un train qui ne correspondait pas. J'avais étudié à fond les *Indicateurs* de Hendschel et de Quentin ; je savais qu'à la rigueur mon programme pouvait s'exécuter, à la condition de n'être pas d'une minute en retard : malgré les observations de mon hôtelier, et aussi les dénégations des employés du chemin de fer, je résolus de tenter l'aventure ; au pis-aller, j'en serais quitte pour rester en route et pour passer une nuit dans quelque auberge de village : perspective peu effrayante quand on est au mois de septembre.

Si j'insiste sur ces détails, c'est qu'ils se rattachent à une observation de mœurs que j'eus l'occasion de faire et dont je demande au lecteur la permission de le faire bénéficier à son tour.

Le train de Brunswick arrivant au moment même où allait partir celui à destination de Hildesheim, on n'avait que le temps de se précipiter hors du premier et de s'élancer dans le second, sans pouvoir prendre de billet. Aussi dès la première halte eus-je soin de prévenir le *Schaffner* (le chef de train) de l'irrégularité de ma situation, en le priant de me procurer un billet et en ajoutant que j'étais prêt à payer, conformément au règlement, l'amende d'un mark, frappée sur tout voyageur sans billet. Me voilà donc en règle. A la station suivante je réclame mon billet. Réponse : « Nous avons tout le temps nécessaire pour le prendre. Deux stations plus loin, nouvelle insistance : même réponse ». Pour abréger, à l'avant-dernière station le Schaffner entre dans mon wagon, s'assied tranquillement en face de moi, me regarde en souriant et me tient ce langage : « *Nun, jetzt*.... Eh bien, maintenant voilà un malheur : je n'ai pas pris de billet pour vous ; qu'allons-nous faire ? (Une pause.) Nous allons partager entre nous le prix du billet. » Je réponds : « Quelle est la somme totale ? — Tant. — Eh bien, la voilà intégralement, prenez-la ; j'y ajoute un mark pour l'amende ; je ne fais pas ce genre d'affaires. » Surprise de l'employé trop dégourdi, qui ne s'attendait pas à une telle naïveté. Il hésite un instant, empoche les écus et sort avec un remerciement.

Pour rendre l'aventure bien intelligible, je dois ajouter qu'en Allemagne les billets, au lieu d'être remis à la sortie, sont recueillis par le chef de train dans les wagons mêmes, avant l'arrivée à la station pour laquelle ils sont valables, et qu'ainsi cet employé exerce à lui seul tout le contrôle.

Ne quittons pas le chemin de fer hanovrien sur cette impression défavorable : le service mérite plus d'un éloge. Partout beaucoup d'humanité ; des poteaux indiquant l'emplacement de l'eau potable, *Trinkwasser*, ou de l'eau pour se laver les mains : *Nach dem Brunnen*. Partout des salles d'attente spacieuses, servant en même temps de salles de « restauration », comme on dit en Allemagne. La couleur locale est marquée par une atmosphère épaisse pénétrée de la fumée du tabac, d'une odeur de bière et de bouillon. Mais si vous consultez la carte, vous trouvez partout du bordeaux de Pontet-Canet (parfois fabriqué en Allemagne). Les voyageurs s'assoient posément sur les tables en chêne massif. Tout cela, bourgeois, tranquille, patriarcal.

A la gare, construction assez modeste en briques et bois, je suis reçu par une pluie battante. Heureusement, malgré l'heure avancée, deux petits omnibus (tout est petit dans cette ville), desservant l'un l'hôtel d'Angleterre, l'autre le *Wiener-Hof* (hôtel de Vienne), attendent les rares voyageurs, et les conduisent en ville en suivant une longue avenue éclairée au gaz. Je descends à l'hôtel de Vienne. Le vestibule, peinturluré, avec des paysages en papier peint, me rappelle la *Spada d'Oro* de Ravenne, coïncidence qui n'est pas entièrement fortuite, car Hildesheim est une Ravenne *sui generis*. Il est neuf heures et demie du soir, mais la petite salle à manger, le *triclinium minus*, abrite encore une demi-douzaine de convives. J'entre avec la formule obligée : *guten Abend* (bonsoir), à laquelle tout le monde répond consciencieusement. La carte est variée, en apparence du moins : ce sont les éternels ragoûts avec les éternelles sauces, les langues fumées, le saumon fumé, le caviar trop salé et les pommes de terre trop peu cuites : bref, une cuisine tour à tour trop épicée ou sans saveur. Les titres de grands crus de France s'étalent pompeusement comme partout. Ils sont accompagnés de cognacs... de fabrication allemande. Quelle rage d'annexion !

L'avouerai-je ? l'examen des cartes, menus, etc., m'a toujours paru un travail digne des méditations du philosophe. Où donc ai-je vu cette maxime profonde : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es » ? Les différences ethnographiques s'expliquent pour une bonne moitié par l'alimentation, mais combien plus encore les habitudes de la vie sociale !

L'hôtel contient une trentaine de petites chambres propres et réellement confortables, éclairées chacune par de petites fenêtres très rapprochées qui animent et égayent singulièrement l'intérieur.

Dans ces régions c'est une éternelle dispute pour les lits : ceux-ci ne contiennent qu'un drap, celui de dessous ; le second est remplacé par l'édredon. Les garçons vous regardent bouche béante quand vous leur réclamez le drap de lit supérieur, et vous prennent pour un Anglais excentrique.

Quel supplice ! lutter pour la vérité, la raison, le progrès, et passer pour un monomane ! C'est qu'il est plus difficile de faire accepter un axiome que de le découvrir.

Ces lits formés de plumes ont en outre l'inconvénient d'être excessivement bas. On peut, sans se pencher, atteindre le sol de la main. Du moins ne tomberai-je pas de haut ! Je suis évidemment un peu désorienté, je cherche les allumettes, elles se trouvent dans la boîte destinée au savon.

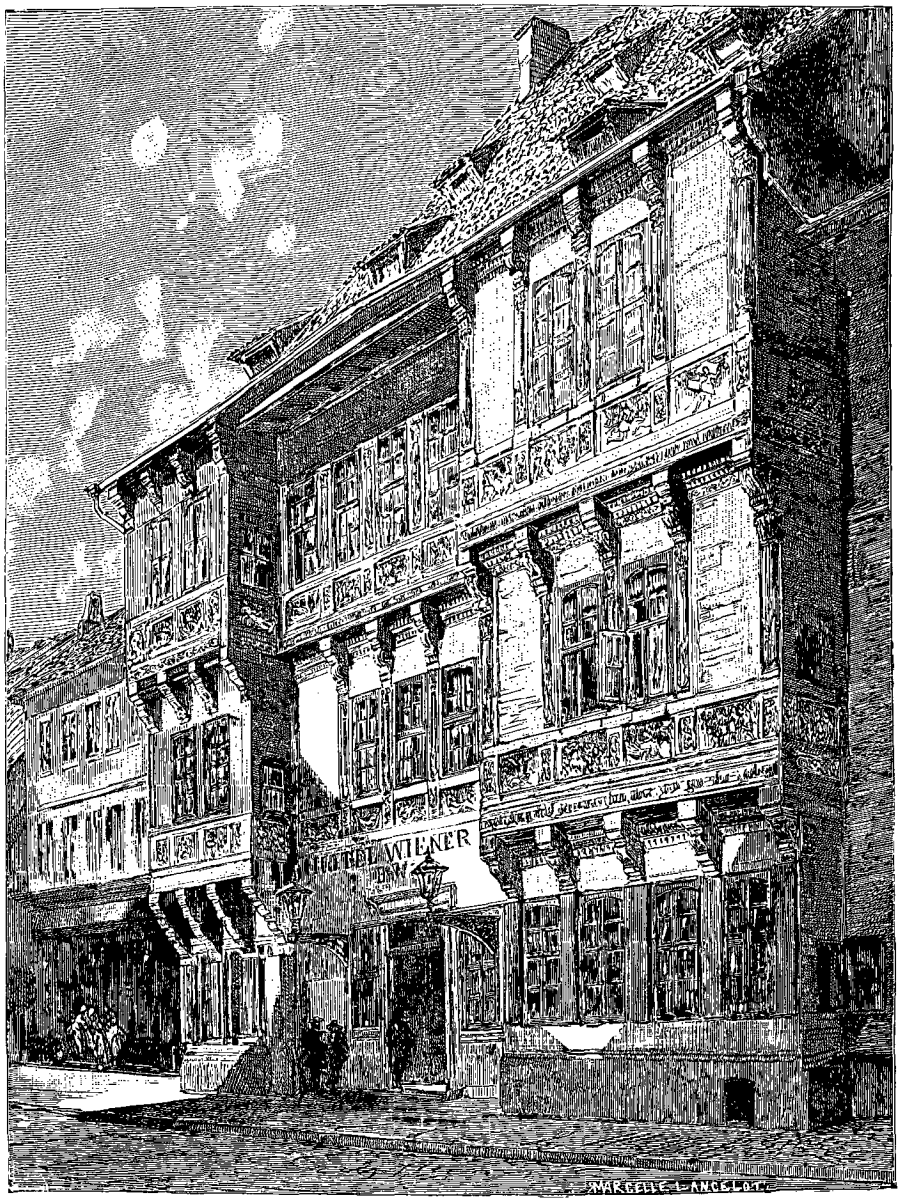
Le mobilier se distingue par une foule de petits raffinements mesquins ; par contre, les sonnettes électri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ques, invention moderne, manquent dans ce sanctuaire du passé.

Le lendemain, pour en finir avec tous ces détails prosaïques, mais qui, à mon avis, ont l'avantage de donner un peu de couleur à une relation de voyage, le lendemain, dis-je, je fais mon entrée dans la grande salle à manger, le *triclinium majus*. Il est deux heures, l'heure du dîner. La salle renferme à ce moment quinze convives réunis à table d'hôte. La pièce donne sur la cour, et par sept petites fenêtres on aperçoit les communs aux toits rouges, aux murs envahis par des treilles d'un effet charmant. Ces toits rouges défient la pluie, la brume, le brouillard ; ils sourient toujours.

Chaque convive, en se mettant à table, prononce à



Le *Wiener-Hof* (l'hôtel de Vienne). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

haute voix les mots : *gute Mahlzeit* ou *gesegnete Mahlzeit* (bon appétit ; mot à mot : repas béni), et tous les autres de répondre en chœur : *gute Mahlzeit*. A cela se bornent d'ailleurs les rapports de société. Si l'on ne se connaît pas, on ne se parle pas. La froideur et la défiance britanniques ont pénétré jusque dans ces régions. A la fin du repas, les mots sacramentels *gute Mahlzeit* retentissent de nouveau. Trois jeunes Anglais assis à côté de moi font eux-mêmes, au moment de se lever, cette concession aux habitudes de leurs hôtes.

Le menu est étrange et plus étrange l'association des plats ; je trouve sur mon assiette, à un moment donné, du poulet rôti, de la salade de pommes de terre, du pudding, de la compote de cerises. Quelle cacophonie ! Du moins chaque plat est-il préparé avec soin et dans la logique de l'art culinaire allemand, si tant est que ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

noble art puisse reconnaître autant de formes qu'il y a de latitudes, si tant est qu'il puisse comporter plus d'un idéal!

C'est d'ailleurs une curiosité que le *Wienerhof* lui-même, une demeure historique, avec sa façade datée de 1609 et ses innombrables sculptures en bois, pleines d'enseignements auxquels les voyageurs ne s'attendaient certes guère: Samson tuant le lion, Samson portant les portes de Gaza, le Songe de Jacob, Jacob luttant avec l'ange, Joseph dans la citerne, Abraham chassant Agar, etc., puis les Cinq Sens, le Toucher personnifié par un oiseau qui mord le poing de l'homme qui le porte: *Terra, Acqua, Aer, Spes*; les portraits en buste d'un homme et d'une femme, sans doute le bâtisseur et son épouse. L'ensemble ne laisse pas d'être décoratif.

II

A l'aventure et à la recherche du pittoresque. — Promenades à travers la ville.

C'est un rêve, une vision, qu'une promenade à travers ce dédale de rues, plus extraordinaires les unes que les autres, sans que la variété nuise à l'harmonie. Tout ici forme tableau; tout fait naître un essaim d'impressions pittoresques, telles que l'on n'en rencontre qu'à Nuremberg ou à Venise. C'est que, sur un fond pareil, les moindres détails acquièrent une importance exceptionnelle. Ici, sur le pas d'une porte, une jeune femme — nullement belle d'ailleurs — tient son enfant dans ses bras, avec une attitude de madone. Sommes-nous en Italie ou en Allemagne? Là, au bout d'une impasse, des vignes vierges, aux feuilles rouges comme le rubis, tapissent une vieille grange et retombent en cascades.

L'inégalité du sol et l'irrégularité des rues me promettent une série de surprises pittoresques que j'escompte avec avidité. Malgré l'installation de trottoirs et de becs de gaz, ces rues, bordées tantôt par des rangées plus ou moins irrégulières de maisons, tantôt par des jardins aux murs de briques, conservent bien la physionomie d'autrefois. De distance en distance, des places plantées de tilleuls ou d'acacias, dont le feuillage s'harmonise merveilleusement avec les toitures d'un rouge vif; grâce à ce mélange, la ville garde sa physionomie si gaie, même lorsqu'il pleut. C'est un triomphe de la polychromie, cet art qui a tant de peine à triompher à Paris, où cependant le moellon, l'horrible moellon jaune, gris, terne, aurait si grand besoin d'être ranimé et réchauffé par une note plus vive. On m'affirme qu'en vieillissant, le ton des briques et des tuiles gagne en intensité, grâce à une composition chimique particulière. Ce serait l'opposé de ce que l'on constate partout.

La plupart des maisons sont déformées par l'âge : le bas a fléchi, s'est affaissé; le haut surplombe; les toitures ont des ondulations de collines. On dirait des vieillards qui luttent contre la décrépitude, car, toutes gauchies et boiteuses qu'elles sont, elles résistent vaillamment, plus peut-être que ne le feraient des édifices en pierre de taille : pour les faire tomber, il faudra qu'on les attaque avec le pic et la sape; telles quelles, grâce à l'art des vieux charpentiers qui y ont marié le bois et la brique avec une habileté consommée, elles plient, mais ne rompent pas.

Dans certaines ruelles, les maisons en se déformant en sont venues à s'incliner l'une contre l'autre, comme pour se saluer; peu importe qu'en se touchant ainsi pour ainsi dire le front elles interceptent la lumière du jour et la vue du ciel! Les habitants peuvent en souffrir : l'égoïste touriste applaudit à ce spectacle pittoresque.

Les toits sont souvent plus hauts que les maisons; ils abritent des triples et quadruples rangées de greniers, abris indispensables pour sécher le linge dans ce pays brumeux.

Les habitants sont d'ailleurs pleins de sollicitude pour ces témoins muets du passé, et s'efforcent de les faire durer le plus longtemps possible. Les réparations témoignent d'une grande piété et d'ordinaire de beaucoup de goût. C'est ainsi que sur une façade le propriétaire du dix-neuvième siècle a fait, par un artifice aussi ingénieux que pratique, ressortir les sculptures en bois en peignant le fond en noir.

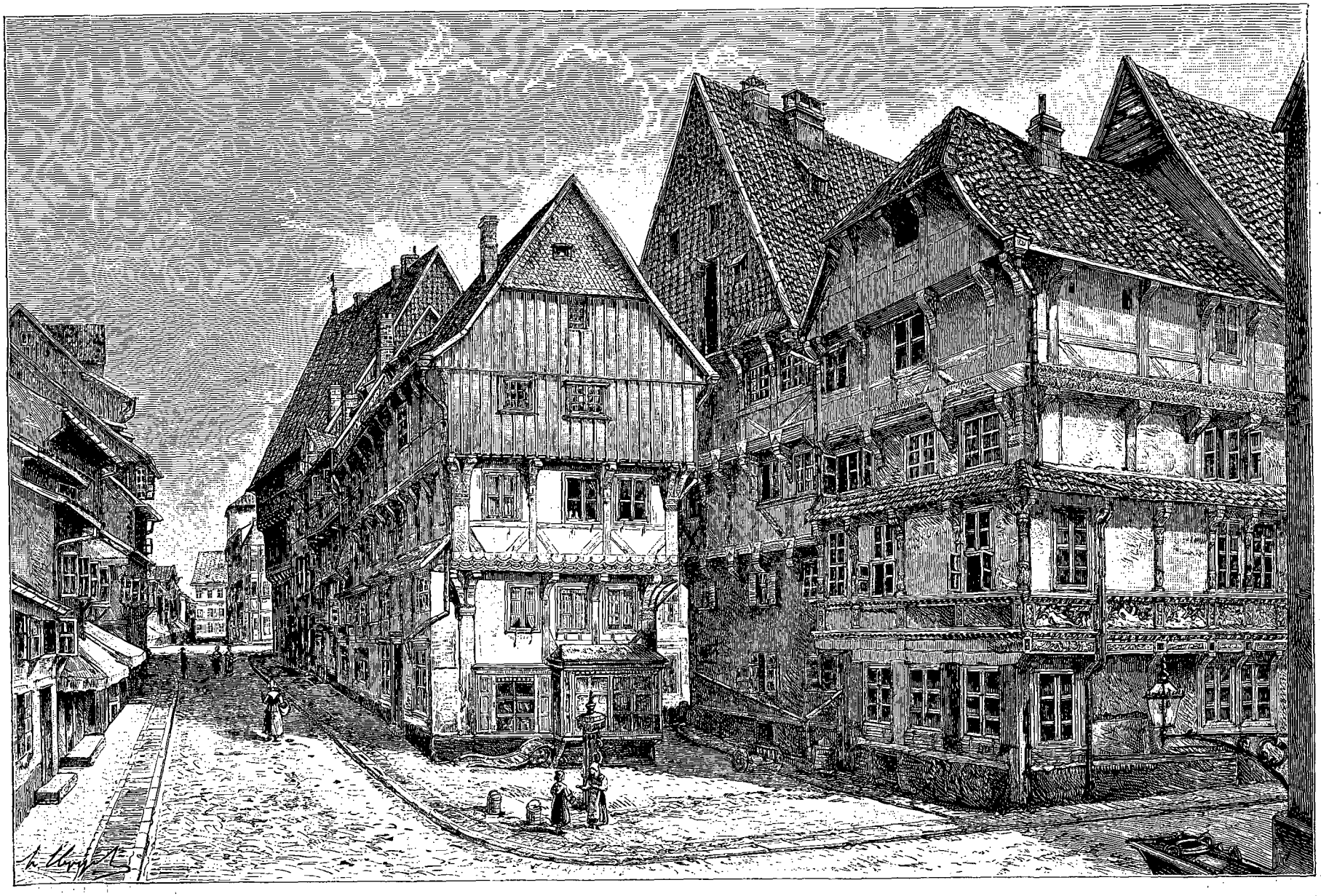
Mais la particularité la plus frappante de cette architecture, c'est l'abondance des fenêtres, toutes de petites dimensions. Rien de plus vivant, de plus gai : ce sont autant d'yeux ouverts sur la rue, sur les passants, des yeux qui vous regardent et semblent vous envoyer un salut. Bien plus, beaucoup de ces fenêtres s'ouvrent en dehors; quand une demi-douzaine forment ainsi saillie sur la rue, c'est, au moindre rayon du soleil, un miroitement et un feu d'artifice éblouissants.

Ce sont les rues les plus modestes qui sont les plus pittoresques : tel cul-de-sac, avec des charrettes abandonnées et des enfants qui jouent au milieu de la boue, aurait fait les délices de ces grands peintres des choses inanimées, un Pieter de Hooghe ou un Van der Meer.

Prenons la *Michaelisstrasse*, la « rue Saint-Michel ». Elle monte légèrement entre deux rangées de maisons, percées comme toujours de fenêtres microscopiques, et n'ayant la plupart qu'un seul étage; on n'y entend pas un bruit de voitures : rien n'est plus rare ici. Sur une auberge ou hôtellerie (le mot *Schenkwirthschaft* tient le milieu entre nos débits de marchands de vin et nos estaminets) se balancent trois enseignes. De-ci, de-là, une frise sculptée, ornée de rinceaux, luxe à la portée des plus pauvres. Puis des pots de fleurs — fuchsias ou giroflées, — et, pour animer le tableau, des enfants aux cheveux filasses qui regardent curieusement l'étranger. Tout cela est charmant dans sa simplicité et son intimité.

Ces sculptures sur bois se développant sur la façade des maisons, d'un bout à l'autre de la ville, aux yeux de tous, ne sont-elles pas le livre d'images le plus instructif et le plus attachant? Un Père de l'Eglise a appelé les peintures le catéchisme des illettrés. Ici, connaisseurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une rue de Hildesheim. — Dessin de Hubert Clerget, d'après une photographie.

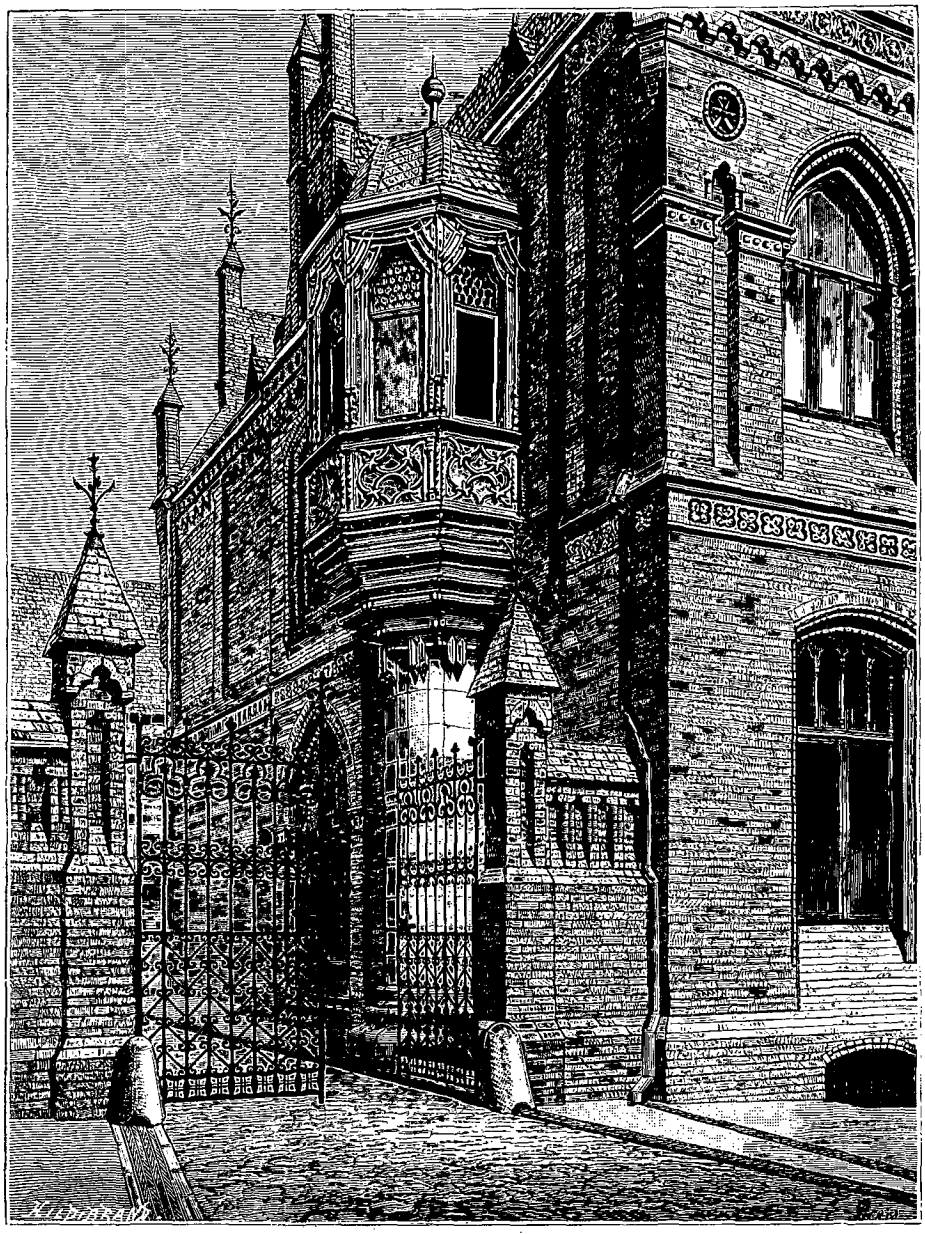
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et profanes s'associent dans une commune curiosité.

Et tout d'abord, quelle note personnelle et vivante, ces inscriptions, ces bas-reliefs, ne mettent-ils pas sur la moindre masure! Le bâtisseur s'est adressé à la postérité, au lieu de vivre au jour le jour, comme nos contemporains; il a pris la peine de lui apprendre son nom, son âge, sa profession, ses goûts. Celui-ci est un dévot de la Muse, cet autre confesse publiquement son culte pour Bacchus.

Vis-à-vis de la pharmacie du « haut et noble conseil », la maison qui porte le nº 1804 a pour ornements les Travaux d'Hercule et des Scènes de Vendange.

Sur une maison datée de 1611 reparaissent nos vieilles connaissances : *Fides*, *Justitia*, *Auditus*, *Tactus*, *Olfactus*, *Prudentia*, c'est-à-dire les *Vertus* associées aux *Sens*. Faut-il croire à quelque profond calcul symbolique, ou bien le hasard seul a-t-il présidé à cette alliance des facultés physiques et des qualités morales? Sur la Maison des Syndics, représentée ci-dessus, les *Planètes* sont associées aux *Vertus*.



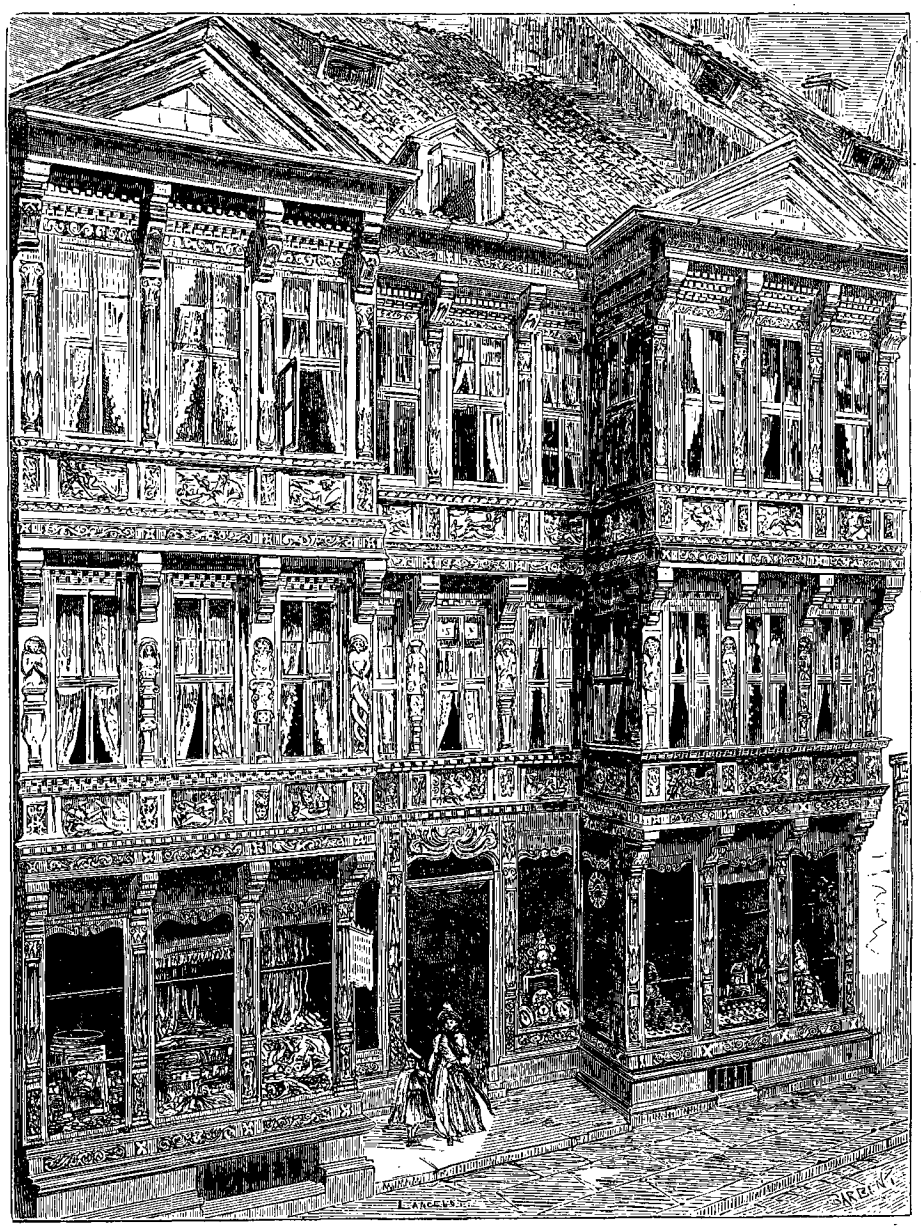
La nouvelle Poste (voy. p. 216). — Dessin de Paris, d'après une photographie.

En face de la *Poststrasse* (rue de la Poste) s'élève une maison datée de 1611, toute plaquée de sculptures en bois tant soit peu grossières. L'esprit de la Réformation commence à remplacer celui de la Renaissance, qui en diffère si singulièrement. Ce n'est plus à la mythologie que l'on emprunte les sujets, c'est à la Bible. Nous y voyons Samson portant les portes de Gaza, Samson et Dalila; puis des bas-reliefs représentant les Travaux des champs. Une inscription allemande reproduisant ce fameux passage des Psaumes :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« De même que le cerf soupire après l'eau fraîche, ainsi mon âme, ô Seigneur, soupire après toi » (psaume XLI), nous montre bien quelle inspiration a présidé à ces ornements. Nous sommes en 1611, ne l'oublions pas, et la guerre de Trente Ans n'est pas loin.

On sait si le dix-huitième siècle, si spirituel, si léger, si frivole, s'est fait faute de remettre en honneur la mythologie, Vénus et Cythère, Cupidon et son carquois, les Grâces. Ici cependant, je le constate, le côté savant, presque pédant, l'emporte dans les allégories. Prenons la pharmacie du haut et noble conseil : *Eines hochedlen Raths Apotheke*, construite ou décorée en 1763. Notons, avant d'aller plus loin, l'habitude, autrefois si répandue en Allemagne, de se servir de l'article indéfini



La Maison des Syndics — Dessin de D. Lancelot, d'apres une photographie.

« un », au lieu de l'article défini « le » : on disait, non pas le conseil municipal de la ville de Hildesheim, mais « un conseil municipal de la ville de Hildesheim ». Eh bien, quels emblèmes « un haut et noble conseil » a-t-il choisis ? Je vous le donne en mille : les Cinq Sens : *Tactus* (le Toucher), *Olfactus* (l'Odorat), *Gustus* (le Goût). Et comment les a-t-il personnifiés ? Par des femmes couchées.

Ailleurs, sous un balcon, on aperçoit tout à coup un médaillon, un emblème, un bout d'homme qui rit; tout cela vivant et amusant au plus haut point.

Que notre siècle est abstrait en comparaison du bon vieux temps ! L'ennui britannique domine. Autrefois on éprouvait le besoin de tout raconter à ses contemporains, à ses concitoyens ; aujourd'hui plus de confidences, plus de causeries. Cela n'empêchait pas que nos ancêtres s'éle-

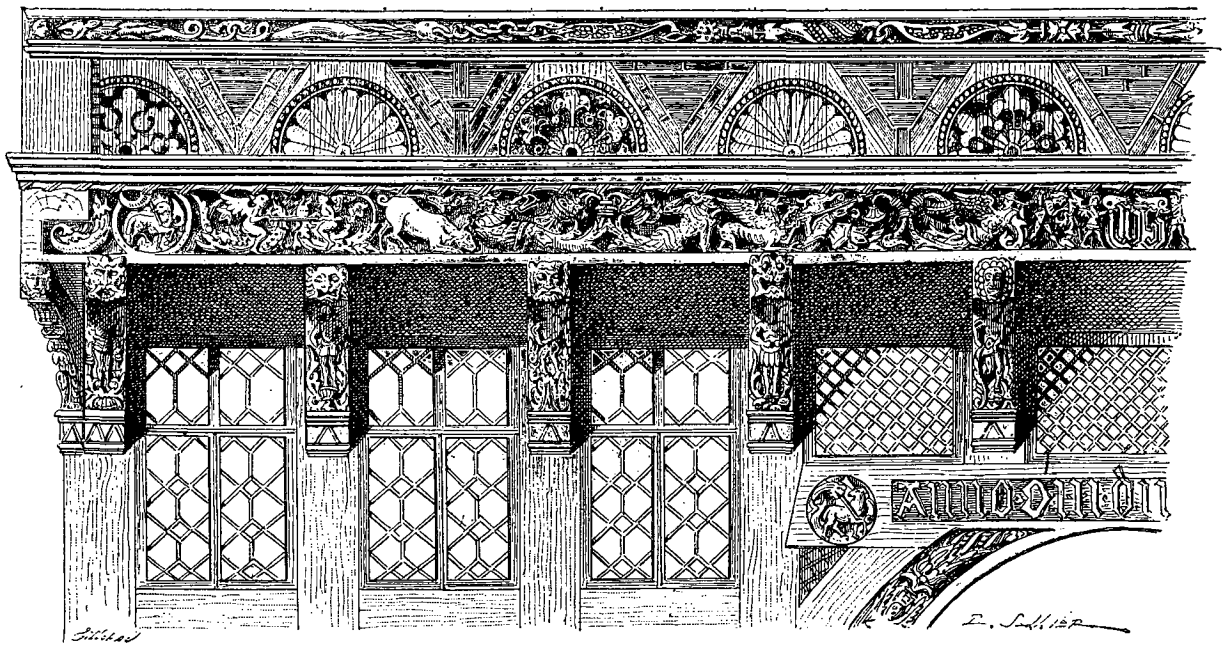
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vassent, à un moment donné, au sublime. Vous me demandez pourquoi nous ne sommes plus artistes. Pardi! on a coupé toutes les racines de l'arbre : est-il surprenant qu'il dépérisse? Plus rien ne nous rattache ni au passé ni à l'avenir. Tout se réduit à des chiffres. L'abstraction d'une part, l'utilitarisme de l'autre, ont fait nos villes modernes ce qu'elles sont : le comble de la banalité.

A Hildesheim les inscriptions latines ou allemandes, parfois en bas-allemand, composent à elles seules tout un code de la sagesse humaine : M. Fischer, dans son Guide, en a relevé un certain nombre; il serait à souhaiter qu'on en formât un *Corpus* complet. La dévotion et l'humour y alternent, si tant est que ces populations doctrinaires et sentencieuses aient pu connaître l'humour. Ici un bâtisseur proclame que « nous n'avons qu'une auberge sur terre, et que nous ne trouverons de demeure éternelle que dans les cieux ». Un autre, dans la rue des Juifs, un Israélite évidemment, a fait graver sur la façade, en hébreu, ce verset du psaume CXXVII : « Si le Seigneur ne construit pas la maison, si le Seigneur ne garde pas la ville, ceux qui y travaillent s'efforcent en vain, et le gardien veille inutilement. » (Fischer, p. 77.) L'esprit de la Réformation éclate dans des épigraphes laborieusement composées, telles que celle dont le chroniqueur Jean Oldekop orna sa maison dans le second tiers du seizième siècle :

Virtus, Ecclesia, Clerus, Demon, Simonia, cessat turbatur, errat, regnat, dominatur.
Verbum Domini manet in eternum, etc.

(La Vertu disparaît, l'Église est ébranlée, le Clergé



Frise de la Maison de la Place du Marché. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

erre, le Démon règne, la Simonie domine. La parole de Dieu demeure éternellement.)

Ainsi envisagées, ces maisons ne sont plus de la pierre et du bois; elles vivent, car elles sont les confidentes d'une pensée; elles vivent, car elles nous parlent.

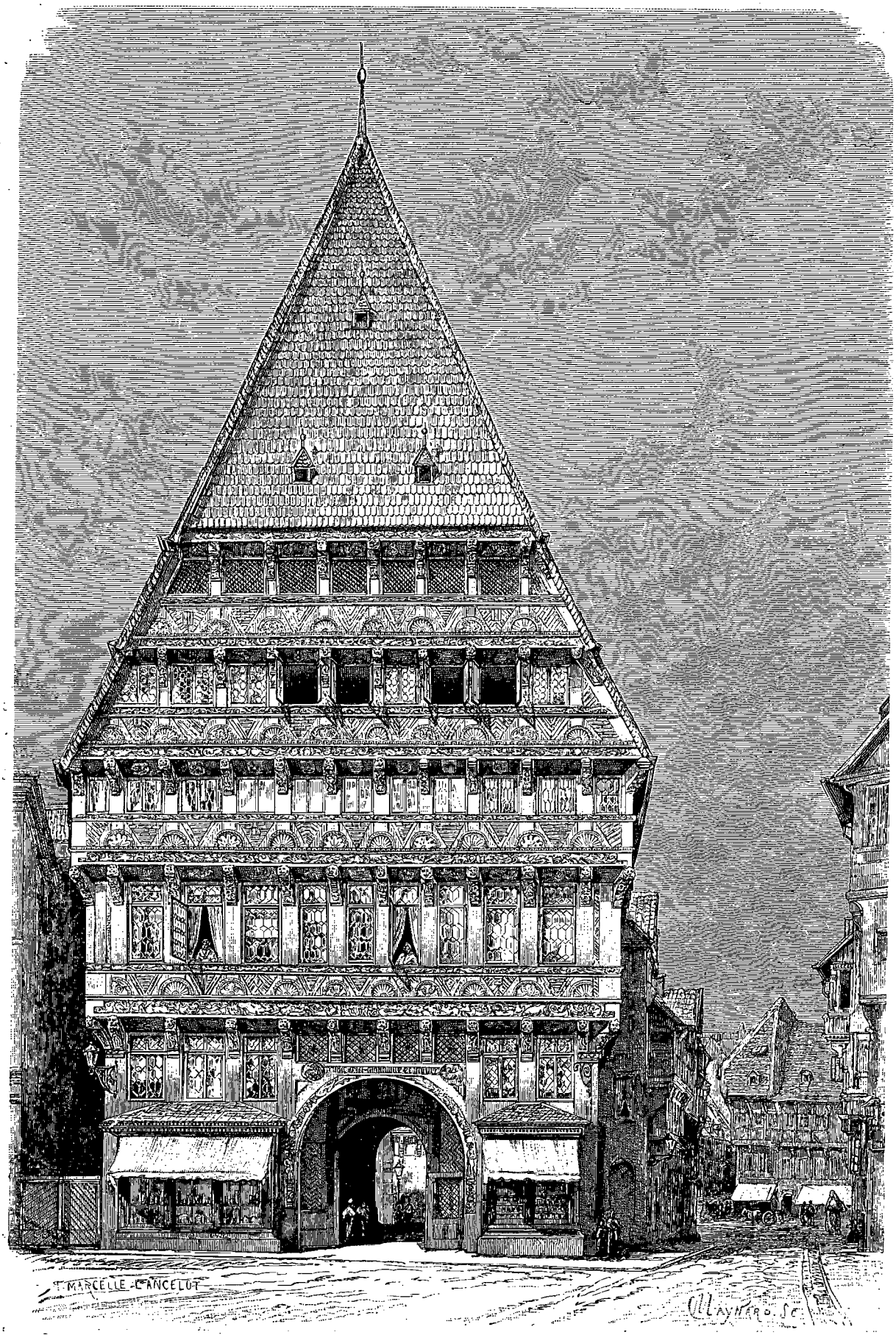
La « Maison du Marché », le *Knochenhauer-Amtshaus*, construite en 1529, restaurée en 1853, se distingue par ses peintures, ses écussons, ses figures à mi-corps (d'une date postérieure), sa frise de bois couverte d'enfants nus et de grotesques, ses cariatides en ronde bosse, des enfants qui jouent de divers instruments. L'étage inférieur, qui contient un magasin de porcelaine, est en retraite sur le second étage, dans lequel sont installés le Mont-de-Piété et la Caisse d'Épargne, celui-ci sur le troisième, et ainsi de suite, de sorte que le tout ressemble à un escalier renversé, chaque étage formant saillie sur celui qu'il surmonte. Rien de plus amusant, sinon de plus artiste.

Depuis que ces lignes sont écrites, le Knochenhauer-Amtshaus est devenu la proie des flammes. En 1884 un incendie, allumé volontairement, affirme-t-on, détruisit la partie supérieure de ce spécimen si intéressant de l'architecture à pans de bois, *Fachwerkbau*, comme on dit en Allemagne. On en a tenté, paraît-il, une restauration assez réussie.

Une autre maison de la Place du Marché offre à nos méditations les *Vertus cardinales*, les *Sciences*, les *Péchés capitaux*. Que l'on reconnaît bien, à telles enseignes, l'Allemagne sentencieuse, doctorale et, disons le mot, l'Allemagne pédante du temps jadis!

A l'intérieur de la ville, les constructions neuves sont passablement rares. Je citerai parmi les plus importantes la poste, superbe édifice en briques, du plus pur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Maison de la Place du Marché (*Knochenhauer-Amtshaus*). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

style gothique. L'ogive y domine jusque dans les boîtes de fonte destinées à recevoir les lettres. Voilà de la couleur locale et des principes ! Ce luxe s'explique par le fait que les postes sont des établissements de l'Empire, et non des établissements appartenant à tel ou tel État de l'ancienne Confédération.

La solution du problème d'art qui préoccupe notre génération, dans quel style faut-il bâtir, ne serait-elle pas là : se conformer à la tradition locale et éviter un éclectisme ridicule ?

Les rues sont partout d'une propreté à faire envie à une cité hollandaise, et l'on n'y aperçoit pas l'ombre d'un mendiant. Les magasins, sans être luxueux, ont une certaine apparence. Mais que toutes ces inventions de l'industrie moderne, devantures en fer, grandes glaces, fermetures brevetées s. g. d. g., éclairage au gaz, ont de peine à tenir contre la distinction des boutiques d'autrefois, avec leurs enseignes en fer forgé, par exemple ces lions dorés tenant l'écu d'un simple bottier !

Derrière les petites vitres on distingue des pots de fleurs, des porte-bouquets, puis des machines à coudre, invention du dix-neuvième siècle qui jure singulièrement avec les pignons et les tourelles gothiques. Tout ce monde lilliputien a l'air tranquille et content dans son petit milieu.

Dans les faubourgs, la végétation, à peu près bannie du centre de la ville, se donne carrière.

L'avenue de la Gare est bordée de petits hôtels charmants, en briques ou en pierre de taille, perdus au milieu de jardins. Près de là aussi, quelques rues nouvelles, avec de petites maisons en briques, mais d'un bon style gothicisant. Plus loin, des restes de remparts, avec une tour envahie par la vigne vierge, quelques jardins, des treilles, tout cela alternativement pittoresque et coquet.

III

La population. — Une statistique inquiétante. — Toilettes et ameublements.

J'aime toujours à me rendre compte des ressources intellectuelles et matérielles d'une ville, du nombre et de l'organisation des établissements d'enseignement et de bienfaisance, de tout ce qui constitue en un mot la statistique sociale. Les quelques détails ci-joints ne paraîtront peut-être pas sans intérêt au lecteur.

On trouve à Hildesheim, outre les églises, les temples et les synagogues, un hôpital paré du nom belliqueux de Roland, une maison de fous, des orphelinats, un asile pour les sourds-muets, des gymnases, des écoles professionnelles (« Gewerbeschulen »), une école d'agriculture, des écoles populaires, des écoles supérieures de jeunes filles, un établissement de gymnastique (« Turnhalle »), etc.

Quant à l'industrie de Hildesheim, elle consiste surtout en brasseries. Rien de moins artiste, rien qui rappelle moins les traditions du passé.

Telle quelle, la race est laborieuse, dure à la fatigue, sinon vaillante et généreuse ; elle a surtout une tendance à croître et à se multiplier qui tient du prodige. Vers le commencement de ce siècle, la population n'était que d'environ 11 000 âmes ; en 1875, de 22 564 ; en 1880, de 25 887 ; aujourd'hui, d'environ 30 000. On entrevoit le moment où les habitants seront tellement nombreux et serrés, que, pour employer l'expression de Darwin, la place leur manquera pour se tenir debout à côté les uns des autres.

Rien de moins séduisant que le type des femmes : ce sont des physionomies pauvres, au nez atrophié, au teint blême ; la taille est petite et maigre ; l'ensemble paraît rachitique plutôt encore que lymphathique. Que de fois déjà ne me suis-je pas trouvé en face de cette contradiction : d'une part des modèles peu faits pour inspirer, de l'autre une école d'art florissante ! Prenez trois des villes où l'art a jeté le plus vif éclat : Bruges, Nuremberg et Florence ; malgré d'honorables exceptions, nous n'y trouvons d'ordinaire ni la pureté des contours grecs, ni la richesse des carnations vénitiennes, et cependant vous savez si les peintres y ont fait parler d'eux ! A Rome, au contraire, la beauté du type indigène n'a pas fait surgir un seul artiste supérieur.

Ne dirait-on pas que l'effort nécessaire pour s'élever au-dessus d'un entourage si malencontreux, et pour créer de toutes pièces un idéal de beauté, a été un élément de progrès de plus !

Les toilettes sont au diapason des types. Les moindres vestiges de costumes nationaux ayant disparu, les habitantes de Hildesheim se sont trouvées absolument désorientées en présence des conquêtes, des triomphes, de la mode contemporaine. C'est une partie de l'esthétique aussi que l'art de s'habiller, et ce sens leur fait complètement défaut. Le choix des étoffes, des couleurs, la coupe des vêtements, les coiffures, tout est mesquin et misérable plus encore que de mauvais goût. Il faudrait un talent de peintre qui me manque pour donner au lecteur une idée de ces cacophonies, et franchement, ce talent, je ne le regrette pas, du moins dans la circonstance présente, car à quoi servirait de montrer ainsi le revers de la médaille ? Du moins n'est-ce pas la faute de la presse spéciale si le goût moderne pénètre si difficilement dans ces parages. En France nous avons *le Moniteur de la Mode*, *la Mode illustrée*, *le Journal de la Mode*, c'est-à-dire des recueils paraissant à des intervalles assez rapprochés, et qui dit journal dit recueil paraissant tous les jours. Nous nous croyons en avance ; erreur : les Allemands nous ont dépassés. A la devanture d'un tailleur je vois affiché : *der Moden-Telegraph*, « le Télégraphe de la Mode ». On ne nous dit pas si ce journal est servi par fil spécial et si les variations de la mode y sont enregistrées heure par heure.

Je voudrais laisser le lecteur dans l'illusion que les enfants du moins ont toutes les grâces et toute la fraîcheur de leur âge. Pourquoi, hélas ! ai-je emporté une série de photographies qui me montrent des garçons de huit ans à la face carrée, aux traits durs et stupides,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec des cheveux filasse coupés court, avec une casquette basse à visière! Il faudrait ne pas être si curieux et se résoudre à l'occasion à ignorer.

Un coup d'œil aussi sur l'ameublement. Pourquoi dans leurs meubles ne s'en sont-ils pas tenus, comme dans leurs constructions, aux modèles anciens! Je ne vois partout que cristaux et porcelaines aux formes atroces, aux couleurs ignobles, lampes à pétrole, pendules en fonte, bref une cacophonie à donner la nausée.

Ne cherchez pas de « bibelots » dans cette cité où tout vous parle du passé. Elle a été saignée à blanc. Un marchand d'antiquités qui vivait ici s'est retiré à Hanovre après avoir épuisé le pays et fait fortune.

Pour emporter un souvenir, il faut se résoudre à puiser dans les produits les plus modernes de l'industrie du dix-neuvième siècle, des pots à bière en grès, avec le couvercle d'étain orné de quelque emblème bachique.

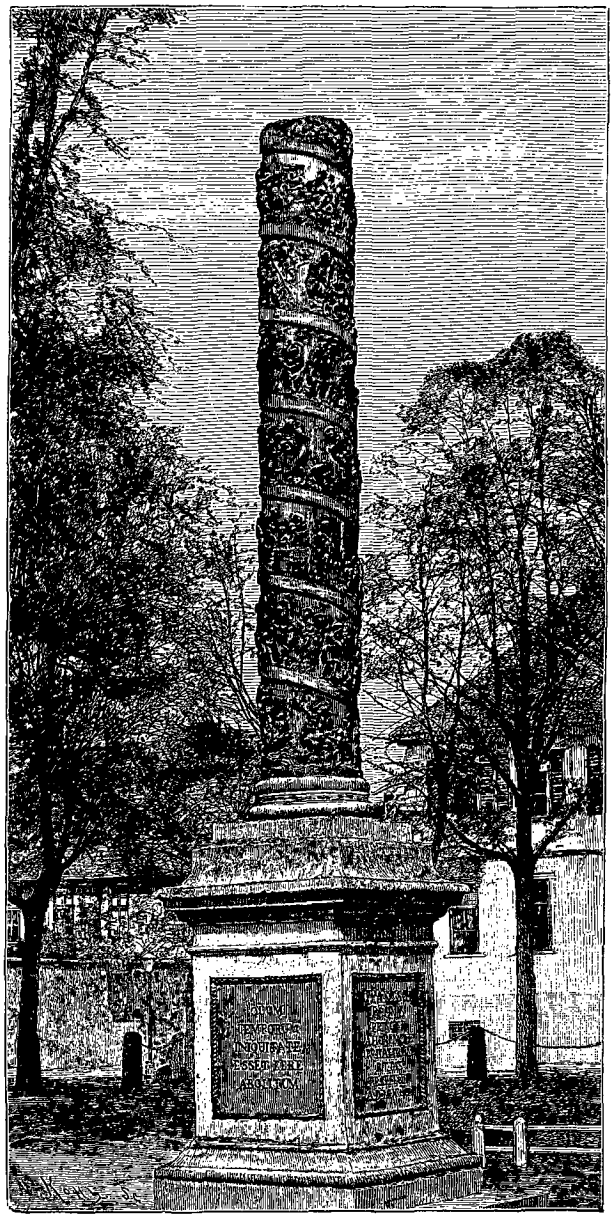
IV

L'évêque saint Bernward et la renaissance du onzième siècle. — La colonne triomphale. — Le Dôme.

Sans entendre m'astreindre, dans cette excursion de touriste, ni aux exigences de la chronologie, ni aux préoccupations archéologiques, je trouve préférable de commencer par les monuments les plus anciens, car ce sont en même temps les plus intéressants, ceux qui assignent à Hildesheim une place exceptionnelle dans l'histoire de l'art germanique.

Reportez-vous, ami lecteur, à la période la plus barbare du moyen âge, à la fin de ce dixième et au commencement de ce onzième siècle, époque à laquelle toute trace de civilisation semble avoir disparu, époque où l'Europe entière, affolée par les incursions des Barbares de toutes les latitudes : Normands, Hongrois, Sarrasins, par les guerres intestines, par les terreurs de l'an mille, est sur le point de désespérer à jamais de la cause du progrès.

Eh bien, sous le gouvernement réparateur des empereurs de la maison de Saxe, les Othon et Henri II le Saint, le flot montant de la barbarie vient se briser, non pas seulement contre les murs de quelques couvents, dernier refuge de la culture intellectuelle, mais encore contre les remparts de quelques cités qui ont eu le bonheur d'avoir à leur tête des hommes d'élite, Mayence sur les bords du Rhin, Paderborn en Westphalie, Hildesheim en Saxe.



Colonne triomphale de Hildesheim (voy. p. 220). — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

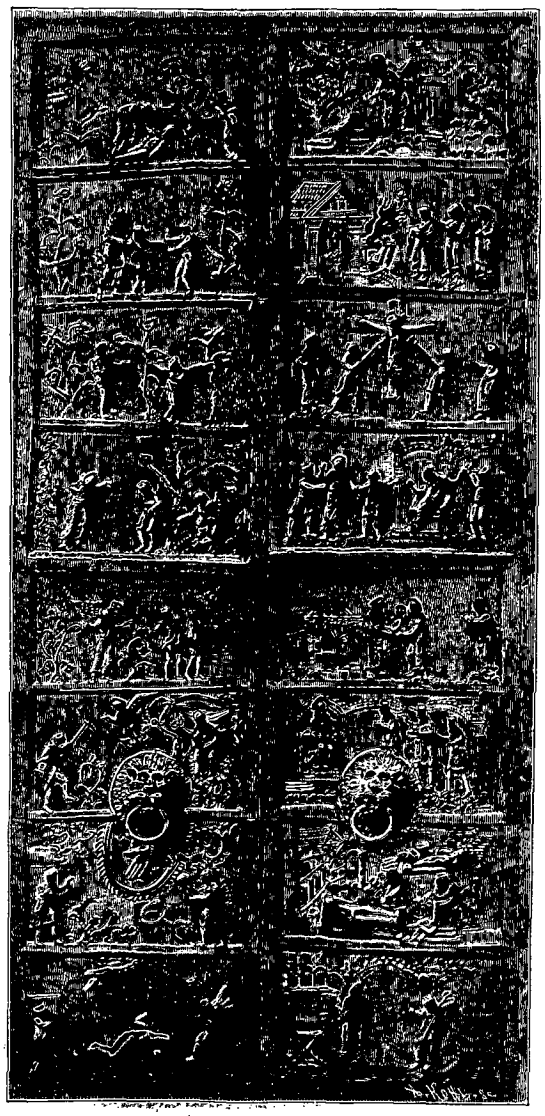
La palme, parmi ces champions de la civilisation, appartient au célèbre évêque de Hildesheim, saint Bernward.

Né vers le milieu de ce dixième siècle, qui ne reconnaissait que la force brutale, et appartenant à une famille noble, plus familiarisée avec le métier des armes qu'avec celui de la diplomatie ou avec la science, Bernward se distingua de bonne heure par son goût pour l'étude. Jeune encore, il sut mériter la confiance de la fameuse Théophanie, fille de l'empereur de Constantinople et femme de l'empereur d'Allemagne Othon II, cette princesse qui a laissé des traces si profondes dans l'histoire de l'art allemand primitif; il fut chargé par elle de l'éducation de son fils, l'empereur Othon III. En 993 Bernward fut élu à l'unanimité évêque de Hildesheim. En 1001 il visita Rome, où il reçut l'accueil le plus bienveillant de son ancien élève Othon III, ainsi que du pape Sylvestre II, le fameux Gerbert. En 1007, dans un voyage à Paris et à Tours, il reçut un accueil non moins flatteur du roi Robert. Dans l'intervalle, son ardente initiative couvrait son diocèse de monuments de toute sorte. Le pieux et savant prélat mourut le 20 novembre 1022. Il fut canonisé en 1192.

Saint Bernward ne s'est pas contenté de faire élever

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une série de monuments qui rendent aujourd'hui encore le témoignage le plus honorable de sa libéralité et de son goût, il prenait lui-même en main le compas et l'ébauchoir, traçait des plans, modelait des bas-reliefs, surveillait la fonte de sculptures en bronze. Une patène de la chambre des reliques à Hanovre porte l'inscription : *Bernwardus me fecit*, qui veut certainement dire, non pas que saint Bernward l'a commandée, mais qu'il l'a exécutée. Cette renaissance du onzième siècle, à laquelle saint Bernward a attaché son nom, se distingue particulièrement, comme nous le verrons tout à l'heure, par l'emploi du bronze sous toutes ses formes, ronde bosse, haut-relief, bas-relief. Je n'insisterai pas davantage sur ce saint et savant personnage; on trouve sa biographie dans une foule d'ouvrages, entre autres dans un volume posthume de M. Lüntzel, imprimé à Hildesheim en 1856 : *Der heilige Bernward, Bischof von Hildesheim*.



Porte de bronze du Dôme. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

La place de la cathédrale, déparée par quelques maisons modernes, d'un aspect peu séduisant, est plantée de tilleuls; quoique nous ne soyons qu'en septembre, les feuilles jaunes commencent à joncher le sol.

C'est sur cette place que se révèlent à nous pour la première fois les traces de la renaissance provoquée en plein onzième siècle par le saint évêque de Hildesheim. Cet esprit si ouvert, frappé, lors d'un de ses pèlerinages à Rome, de la beauté des colonnes triomphales qui s'élèvent dans la Ville Éternelle, voulut doter à son tour son diocèse d'un monument de ce genre, mais consacré à la gloire du Christ, et non plus à celle d'un mortel, fût-il un Antonin ou un Trajan. La colonne triomphale en bronze de 14 pieds de haut (nous sommes loin des dimensions de la colonne Antonine et de la colonne Trajane), fondue par ses soins, se dresse, aujourd'hui encore, dans le voisinage de la cathédrale.

La disposition en forme de spirale est d'ailleurs la seule réminiscence directe des modèles que saint Bernward avait admirés à Rome. L'artiste ne s'est conformé à la tradition classique que pour une seule figure : le Jourdain représenté sous les traits d'un vieillard tenant une corne, dans le compartiment qui contient le Baptême du Christ. Partout ailleurs l'invention et le style témoignent d'un profond abaissement, d'une grande barbarie : têtes énormes, nez monstrueux, attitudes aussi peu naturelles et vraisemblables que possible. Parmi les motifs les moins barbares — on n'ose dire les plus élégants, — on peut citer l'enfant qui saisit les draperies du Christ, la Chananéenne au puits, Salomé dansant devant Hérode.

La colonne est surmontée d'un chapiteau qu'ornent des figures dont l'élégance contraste avec la rudesse des bas-reliefs de la colonne : je crois que cet appendice a été exécuté il y a une quinzaine d'années.

L'extérieur de la cathédrale a peu d'apparence, surtout par suite de l'installation de fenêtres modernes dans les bas-côtés. Mais dès le narthex s'offrent à nous les portes de bronze fondues en 1015, sous la direction de saint Bernward, et ornées, la première, de huit scènes tirées de l'histoire de nos premiers parents, la seconde, de huit scènes empruntées à l'histoire du Christ. Le choix même des sujets offrant quelque intérêt, j'en donnerai ci-dessous la liste : la Création d'Adam et d'Ève, Ève présentée à Adam, Ève offrant la pomme à Adam, le Châtiment d'Adam et d'Ève, l'Expulsion du Paradis, Résultats de l'Expulsion du Paradis, le Sacrifice de Caïn et d'Abel, la Mort d'Abel, l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des Mages, la Présentation au temple, le Christ devant Hérode, la Crucifixion, les Saintes Femmes au Tombeau, l'Ascension.

Le style de ces portes est de beaucoup inférieur à celui de la colonne triomphale : nulle science de l'ordonnance ni des proportions, une absence complète de perspective. Les personnages ne savent même pas se tenir debout ; ils semblent tous chanceler ; parfois même on dirait qu'ils vont tomber en dehors du cadre. Quant aux formes, elles sont monstrueuses, notamment dans les figures d'Adam et d'Ève, représentés tout nus. Saint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

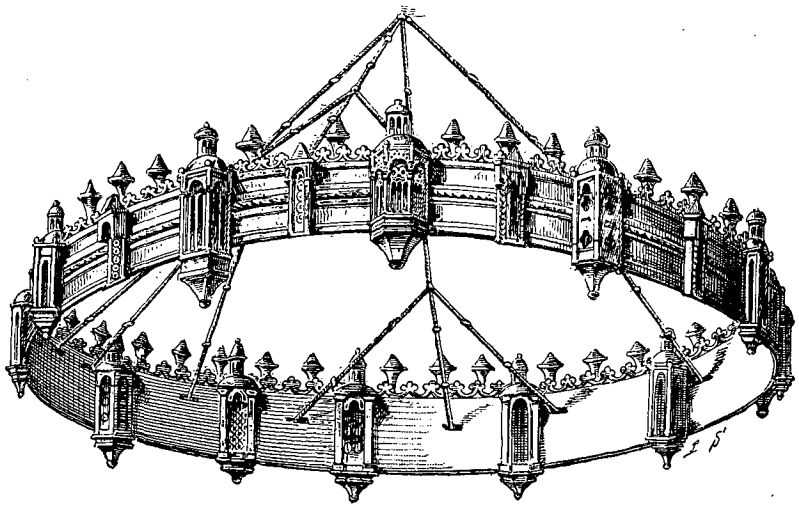
Intérieur du Dôme. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bernward, dans sa tentative de renaissance, a donc fait preuve de plus de bonne volonté que de goût ou d'habileté. A peine, de loin en loin, dans un bout de draperie, dans un motif d'architecture, découvre-t-on le souvenir de modèles moins corrompus.

L'intérieur de la cathédrale — celle-ci affecte la forme de basilique — est vaste et clair. Malheureusement les soi-disant embellissements du dix-septième ou dix-huitième siècle l'ont absolument dénaturée. C'est d'abord l'affreux badigeon qui recouvre les parois et les colonnes ; puis des tribunes et des piliers en bois, peints en blanc, de l'effet le plus mesquin, des moulures dorées, que sais-je? Voyez-vous cet amoncellement de fioritures en stuc, ces anges qui lèvent la jambe, cette voûte avec des fresques à la Tiepolo — il serait plus juste de dire à la diable, — se mariant au sanctuaire sobre, grave et sévère rêvé par le pieux Bernward!

Le plus célèbre peut-être des ornements de la cathédrale, c'est son gigantesque candélabre en forme de couronne, symbole de la Jérusalem céleste. Suspendu dans la nef centrale, il en occupe toute la largeur. De distance en distance, des édicules et des chandeliers représentent, dit-on, les portes de Jérusalem. Chacun de ces édicules renfermait autrefois la statue en argent d'un prophète. — Ce vénérable monument, qui a servi de modèle à une infinité d'autres candélabres, tend à s'affaisser. Il en a bien le droit, après tant de siècles!



La couronne de lumière du Dôme. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Cette couronne de lumière est probablement la plus vaste qui existe: elle mesure dix-huit mètres de circonférence. Didron la décrit comme suit : « Le mur n'a que six étages au lieu des douze de l'Apocalypse ; mais il est crénelé comme un mur véritable, et chaque dent de créneau porte un chandelier dont la pointe reçoit un cierge. Comme dans l'Apocalypse, douze portes, trois à chaque point cardinal, marquées chacune du nom d'un apôtre. Entre chaque porte, une grande tour, dont chacune offre le nom d'une des douze tribus d'Israël. Entre les portes et les tours, la courtine crénelée de trois créneaux. Cette courtine porte au soubassement l'inscription en douze vers où Hezilon, évêque de Hildesheim, au onzième siècle (1044-1054), déclare qu'il fait ce don à la sainte Vierge et supplie les trois personnes divines de lui accorder toutes vertus. Au bandeau qui porte les créneaux, autre inscription, de douze vers également, où sont donnés la description et le symbolisme de cette grande œuvre. » (*Annales archéologiques*, t. XIX.)

Un second lustre, plus petit (il ne contient que trente-deux cierges, au lieu de soixante-douze), décore le chœur.

L'*Irmin Säule* (colonne d'Irmin ; c'est, on le sait, une divinité germanique) passe pour avoir été apportée par Charlemagne, qui l'aurait enlevée de la forteresse détruite par lui. Elle n'a rien de remarquable.

Puisque nous voilà plongés dans l'archéologie, que le lecteur me fasse crédit de deux minutes encore pour me laisser le temps de lui parler d'un autre ouvrage tout à fait curieux, un pavement en stuc, — une sorte de nielle plutôt qu'une mosaïque, — qui a récemment fait l'objet d'une restauration intelligente. C'est un monument du onzième au douzième siècle, aux neuf dixièmes ruiné, mais avec quelques débris de figures, quelques édicules qui portent bien l'empreinte de l'époque. Citons d'abord, au sommet de la composition semi-circulaire, un buste tricéphale dans lequel on croit reconnaître la personnification du Passé, du Présent et de l'Avenir, mais qui pourrait tout aussi bien représenter la Trinité. Des figures allégoriques, des Vertus, on n'aperçoit plus que quelques fragments : *Fortitudo*, *Sapientia*, *Juventus*, *Spes*, à mi-corps. Un médaillon aujourd'hui vide renfermait le Sacrifice de Melchisédech; le médaillon qui lui fait pendant renferme des fragments du Sacrifice d'Abraham. Puis ce sont des animaux grotesques et des ornements d'un style peu caractérisé, une série de rectangles ou de losanges entourés à leur point de jonction par des cercles.

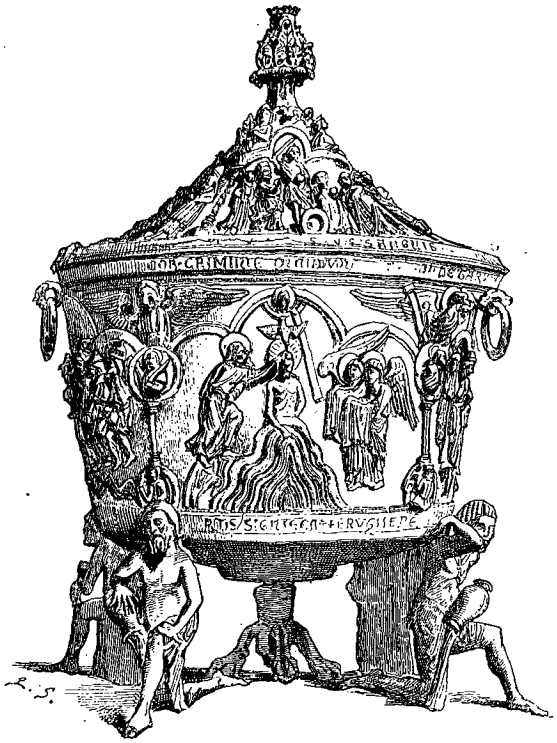
Cet ouvrage curieux, et peut-être unique, vient d'être publié à Hildesheim même, avec un commentaire à l'appui, par le sénateur Rœmer (*Der Gypsfussboden im Dome zu Hildesheim*, 1886).

Les fonts baptismaux, toujours en métal (nous retrouvons décidément à Hildesheim, en plein moyen âge, un nouvel âge du bronze), appartiennent à la fin du treizième siècle. Didron, qui les a étudiés dans les *Annales archéologiques* (t. XIX), y voit tout un monde : les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre cariatides agenouillées qui supportent la cuve et qui personnifient les quatre Fleuves du Paradis, symbolisent, à son avis, la terre ; la cuve nous montre l'Ancien Testament et l'aurore du Nouveau ; le couvercle, l'Évangile et le développement du christianisme.

Un excellent moulage de ces fonts, qui mesurent environ deux mètres de haut, se trouve dans la chapelle de l'École des Beaux-Arts de Paris, où il sera facile à bon nombre de nos lecteurs de l'étudier.



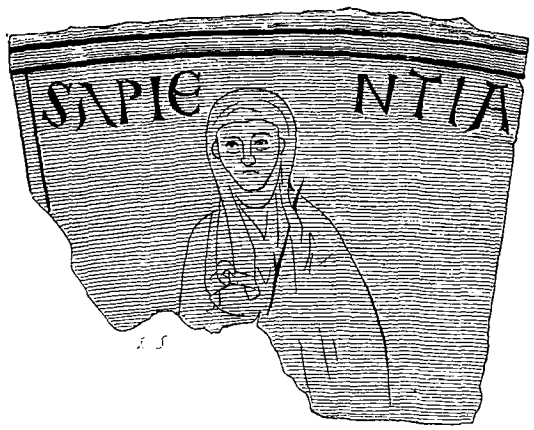
Les fonts baptismaux du Dôme. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Malheureusement, le dix-septième et le dix-huitième siècle ont tenu à mettre partout leur marque : autant de notes discordantes dans cet ensemble qui, sans ces enjolivements malencontreux, ferait si complètement revivre à nos yeux une des plus attachantes périodes du moyen âge.

Le jubé, pour dater du seizième siècle encore (1556), n'en est pas meilleur : il passe pour l'œuvre d'artistes italiens, mais je le considère comme foncièrement tudesque.

L'abside est décorée de mauvaises petites bandes de tapisseries (des dosserets, c'est-à-dire ce que l'on tend sur les dossiers), représentant des saints et datés de 1614, avec la signature de Kram. Elles me semblent venir de Bruxelles, à moins qu'elles n'aient été fabriquées sur place.

Je ne m'étendrai pas sur les dépendances du Dôme : elles nous montrent partout un atroce mélange de moyen âge et de rococo. Le cloître, à deux étages, a ses corridors défigurés par un ignoble badigeon : le prétendu bon goût du siècle dernier, ce bon goût qui s'en tenait d'ordinaire à la surface, a pénétré jusque dans la crypte, qui a perdu tout caractère.



Le pavement du Dôme (fragment). — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Et cependant, à tout instant, des œuvres d'art intéressantes : ici, une plaque tombale en bronze, avec la date de 1531, et de superbes bas-reliefs ; là, un petit candélabre en bronze doré, avec un lion, emblème de Henri le Lion, qui aurait fait don à la cathédrale de cet ustensile. J'ignore si l'attribution est certaine, mais le bronze appartient incontestablement à la période romane.

Une foule énorme se presse en ce moment même dans le sanctuaire. Tout à coup un bruit formidable se produit : les élèves d'un gymnase, à casquettes rouges, viennent de se dresser sur leurs pieds, avec la régularité automatique des soldats prussiens ; leurs rivaux, les élèves du gymnase à casquettes vertes, en font immédiatement autant. Pour compléter le tableau, il faut vous figurer, pour chacun de ces citoyens en herbe, une paire de souliers ferrés, du module le plus respectable. Aussi les tribunes et les escaliers gémissent-ils à fendre l'âme, lorsque cette armée en miniature s'ébranle pour quitter le sanctuaire.

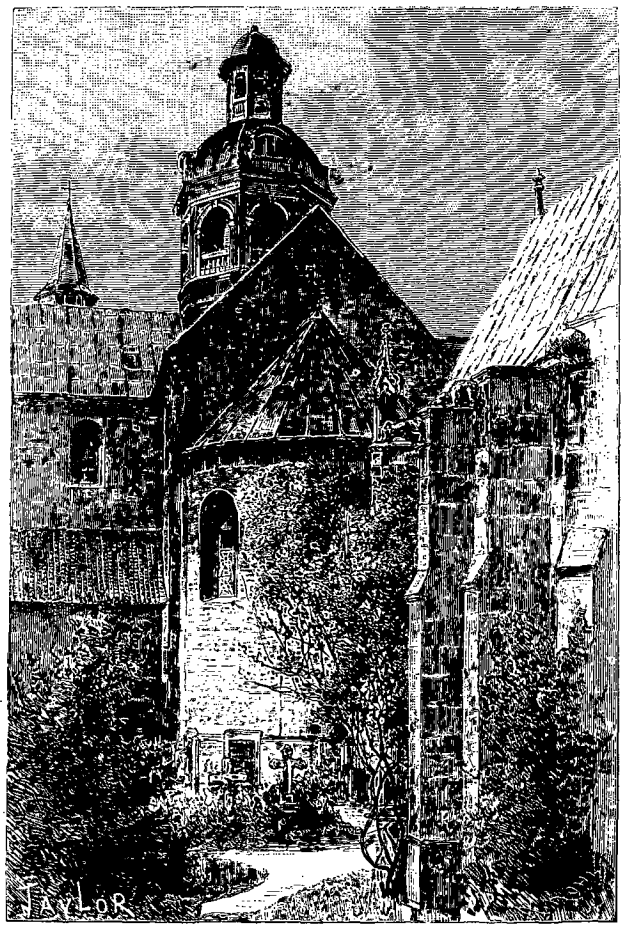
A peine le service fini, le sacristain s'approche de moi le sourire aux lèvres : « *Wollen die Herrschaften vielleicht...?* » (Peut-être Leurs Seigneuries veulent-elles... ?) Remarquez ce comble de la politesse : je suis seul, mais, pour un homme bien élevé, une personne seule réunit tous les mérites d'une assemblée entière. D'où l'emploi du pluriel et de la troisième personne. Le mot *Herrschaft* (Seigneurie) ne chatouille pas moins agréablement l'oreille. En outre, mon interlocuteur ne se permet pas de m'interroger : ce serait trop indiscret, trop direct ; il émet une hypothèse : « Peut-être Leurs Seigneuries veulent-elles... ? » On ne serait pas plus cérémonieux à Naples, et, dans ce raffinement de politesse, le Nord et le Sud se tendent la main.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma Seigneurie accepte l'offre et consent en effet à se laisser guider. Nous suivons un long couloir voûté, qui nous conduit dans le cloître, un cloître encadrant un jardin, un des plus admirables mélanges d'art et de nature que j'aie jamais vus. Au centre, une petite chapelle gothique; dans les plates-bandes, des cyprès, des rosiers, dont quelques-uns portent encore des fleurs; puis partout contre les parois, surmontées des triples et de quadruples étages de toits, de vignes vierges aussi plantureuses que chaudes de ton.

Après cette débauche d'érudition, c'est bien le moins que la nature, le paysage, le pittoresque, reprennent leurs droits. J'ai hâte de contempler le fameux rosier du jardin; le rosier dix fois séculaire. Ainsi la nature elle-même ne s'offre à nous dans cette cité sainte de la pétréfaction que consacrée par une longue suite de siècles. Ce rosier (*Rosa canina*), qui, affirme-t-on, a été planté en 814, a naturellement sa légende: Louis le Débonnaire, s'étant égaré pendant une chasse, se coucha, brisé de fatigue, sous un rosier sauvage, auquel il suspendit un calice sacré, puis il s'endormit après une prière ardente. En se réveillant, il vit la place couverte de neige sacrée, tandis qu'alentour tout verdoyait et fleurissait. Quant au calice, le rosier l'avait si bien enserré qu'il fut impossible de le reprendre. L'empereur, à la vue de ce miracle, fit vœu d'élever sur cet emplacement une église en l'honneur de la Vierge, et il tint parole. Telle serait l'origine du Dôme.

Aujourd'hui le rosier, digne pendant de la vigne de Hampton-Court, et qui peut se glorifier, en tout état de cause, d'une haute antiquité, continue à recouvrir une partie de l'abside et se garnit, chaque année, de fleurs innombrables.



Le rosier de mille ans. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Cependant ce doyen des rosiers et probablement de tous les arbres de l'Europe, sans en excepter le Pharamond, le Briarée et le Charlemagne de la forêt de Fontainebleau, dépérissait depuis quelques années. En 1884 on nomma une commission chargée d'examiner l'état du vénérable valétudinaire. En faisant creuser à la base, elle trouva que la racine principale était comprimée et étouffée par des pierres fort lourdes. Ces décombres enlevés, les racines abondamment arrosées de sang de bœuf et convenablement taillées, le rosier miraculeux ne tarda pas à reverdir de plus belle. Souhaitons que cet été de la Saint-Martin se prolonge, lui aussi, pendant dix siècles.

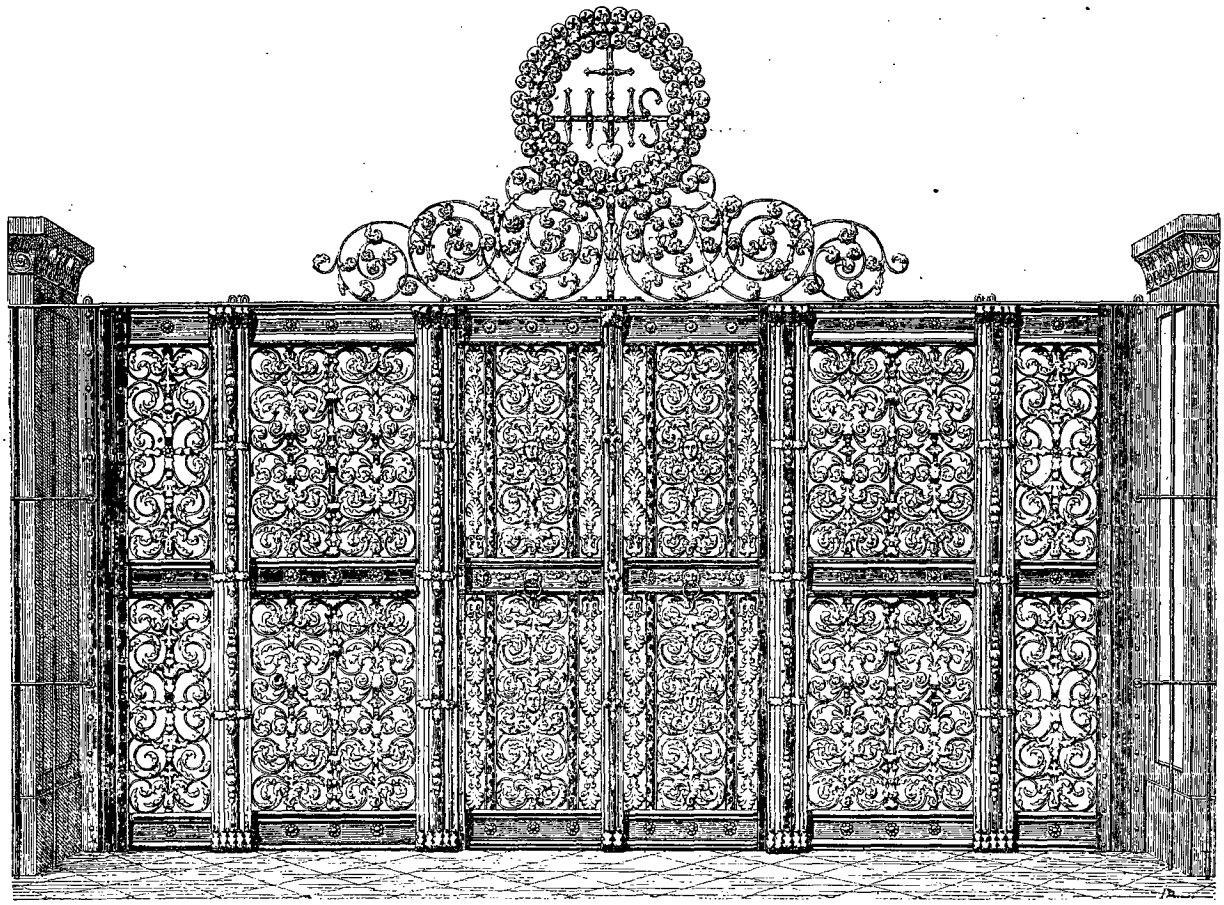
La visite terminée, le brave sacristain se croit obligé, pour mon instruction, de résumer par chapitres et paragraphes les informations chronologiques qu'il n'a cessé de me prodiguer. « Ainsi, énonce-t-il gravement, la cathédrale a été commencée en..., le cloître en..., la chapelle gothique en.... « C'est un vrai cours de chronologie monumentale. Il se trouve malheureusement que, d'après son système, presque toutes les parties de l'église remontent à quelque chose comme mille ans, assertion qui enlève aux informations du cicérone hildesheimois le plus clair de leur autorité[1]. Ce qui prouve bien que, sans la science et la critique, la méthode, voire la plus parfaite, la plus rigoureusement germanique, n'a pas la moindre valeur.

1. On trouvera une bonne description de la cathédrale dans l'ouvrage du docteur Kratz : *Der Dom in Hildesheim*, et dans un petit guide assez commode de M. Fischer : *Hildesheim und seine Umgebung* (3e édit., 1880).

E. DEL MONTE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grille de la chapelle baptismale de l'église Saint-Godehard (voy. p. 228). — Dessin de Paris, d'après une photographie.

EN ALLEMAGNE.

UNE VILLE DU TEMPS JADIS : HILDESHEIM

PAR M. E. DEL MONTE [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

La Michaeliskirche.

L'église « Saint-Michel », la Michaeliskirche, s'élève sur une vaste place sillonnée de noyers et de trembles; elle est flanquée d'un presbytère en briques, construction charmante, avec sa ceinture de rosiers et de vignes vierges. Cette église, autrefois cathédrale, fut commencée en 1001 par saint Bernward. Il est à peine nécessaire d'ajouter que la construction primitive a été singulièrement modifiée et altérée dans le cours des siècles.

Aujourd'hui Saint-Michel forme une basilique à trois nefs sans transept, mais avec un arc triomphal peu développé et un faîtage plat, orné de peintures. Cinq marches conduisent au maître-autel. Les colonnes — couvertes d'un badigeon — sont surmontées de tailloirs ou de chapiteaux, dont quelques-uns sont historiés; les bases, extraordinairement développées, sont déjà ornées de la griffe qui relie la moulure de la colonne au socle; quelques piliers carrés alternent avec les colonnes.

Un espace immense sépare les fenêtres des arcs portant sur les colonnes. Néanmoins, quoique la lumière vienne de si haut, l'église est fort claire. Un des bas-côtés est percé de fenêtres ogivales flamboyantes, ainsi

1. Suite et fin. — Voyez p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

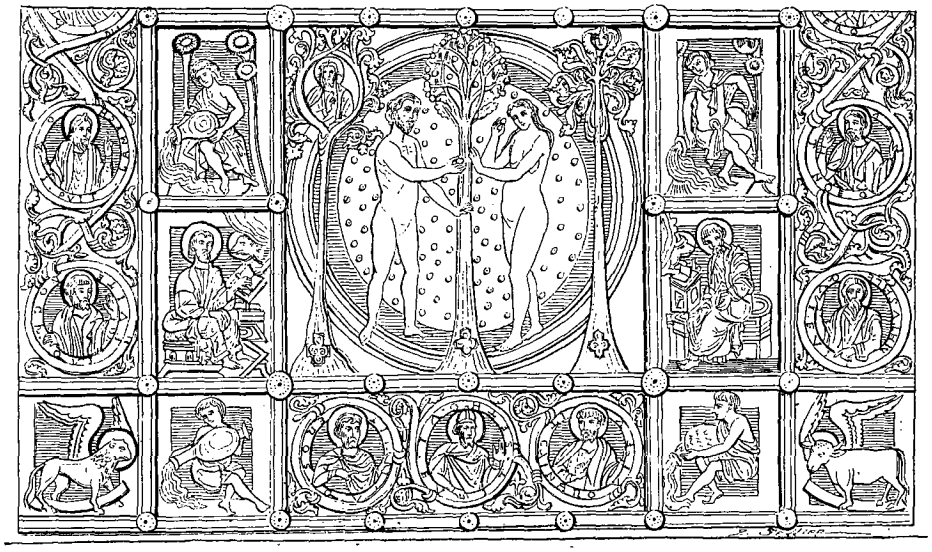
postérieures de plusieurs siècles au corps même de l'édifice.

Les peintures du plafond, exécutées à l'encaustique, sont célèbres, et, de fait, méritent leur réputation. Elles nous offrent, avec les peintures de l'abbaye de Reichenau et celles de Schwarzrheindorf, près de Bonn, le cycle le plus important que l'on possède en Allemagne pour la période romane. Quoique l'ordonnance générale conserve la rigueur, pour ne pas dire la raideur propre à ce style, avec la recherche excessive de la symétrie, ces peintures, traitées dans la manière des miniatures contemporaines, s'imposent à l'attention par l'intérêt des sujets (l'Arbre de Jessé, le Premier péché, le Jugement dernier, les médaillons des Prophètes, des Patriarches, des Évangélistes, des Vertus, des Fleuves du Paradis, etc.) autant que par la netteté de la caractéristique et la vivacité — une vivacité relative — de l'action. Si les têtes conservent encore quelque chose d'impersonnel et d'archaïque, les draperies sont pleines à la fois de mouvement et de rythme, tour à tour fouillées ou noblement disposées; des touches de rouge les relèvent de distance en distance et donnent à l'ensemble une singulière animation. On remarque entre autres les figures d'Adam et d'Ève, représentés tout nus (la tête d'Ève paraît avoir été restaurée), avec une recherche bien évidente du naturalisme. L'influence de la tradition perce davantage dans le feuillage, qui garde les formes conventionnelles et abstraites propres au style roman.

Bref, nous avons là le digne pendant de l'école de sculpture hildesheimoise, un titre de plus à ajouter à tous ceux qui font de cette vénérable cité les délices des archéologues.

A côté des peintures du plafond, l'œuvre d'art la plus remarquable de cette église est le jubé, couvert de bas-reliefs en stuc appartenant au douzième siècle. La disposition en est savante et rythmée, comme dans toutes les productions de cette époque, où le raisonnement primait l'imagination. Dans le bas, sous des arcades, la Vierge, des Apôtres, des Saints, — parmi lesquels Bernward, — figures graves, recueillies, aux draperies arrangées avec autant de sobriété que de goût. Dans les intervalles des arcades, des édifices offrant les formes conventionnelles de l'époque. Puis, une frise peuplée d'animaux fantastiques, produit des imaginations maladives et timorées du moyen âge: têtes humaines sur des corps d'oiseaux, corps d'oiseaux n'ayant qu'une tête pour deux; bref, tout ce monde de créations étranges, à moitié orientales, qui est décrit dans les recueils spéciaux, si populaires autrefois sous le nom de *Bestiaires*.

Dans le haut, enfin, des arcades à jour, supportées par des colonnes au fût historié et séparées les unes des autres par des anges debout sur les chapiteaux, arrangement à la fois pittoresque et monumental.



Peintures de l'église Saint-Michel. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

Quelques autres œuvres d'art anciennes ont échappé au vandalisme ou à l'indifférentisme : un retable sculpté, peint et doré, datant du seizième siècle; puis, sur les stalles, des peintures du seizième ou dix-septième siècle, représentant, à mi-corps, des apôtres et des prophètes, figures assez grimaçantes.

J'ai mal choisi mon jour et mon heure pour étudier l'église Saint-Michel. Au début de ma visite, le sanctuaire est vide encore. Puis un pasteur, avec un auditoire restreint, prend possession d'une petite chapelle latérale; je l'entends qui prononce ce que les Allemands appellent *eine schläfrige Nachmittagspredigt*, « un somnolent sermon d'après-midi ». Un peu plus tard, l'église entière est envahie par la foule.

L'église Saint-Michel est médiocrement entretenue, comme il est assez naturel de la part de protestants ayant hérité d'un sanctuaire catholique. L'indifférence

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des nouveaux possesseurs tient au fond même de la nature humaine : l'époux d'une femme, veuve d'un premier mari ou divorcée, ne supporte-t-il pas avec peine la vue des bijoux qui lui rappellent la générosité de son prédécesseur!

Ajoutez la rigueur, la nudité, du culte luthérien, et vous comprendrez que, même avec les scrupules archéologiques les plus vifs, les protestants aient montré quelque tiédeur à animer, à vivifier les conquêtes qu'ils ont faites sur les catholiques; en pareille matière, il ne suffit pas d'entretenir consciencieusement (les Turcs n'entretiennent-ils pas aussi Sainte-Sophie de Constantinople, Saint-Georges de Salonique!); il faut aussi aimer et admirer. Or quel amour les sectateurs de Luther et de Calvin peuvent-ils professer pour des ornements qui leur paraissent entachés d'idolâtrie!

Le mobilier est donc d'une extrême simplicité, sans caractère et sans richesse. Sur les bancs, de loin en loin, quelque coussin brodé, attendant la visite d'une dame de qualité; puis quelques livres de chant défraîchis, achetés aux frais de la fabrique ou donnés par quelque Société biblique. Seule une statue du Christ, datant de 1830, semble jurer avec cette nudité volontaire; je l'examine de près : elle est en plâtre!

Tout à coup, pendant que je m'abandonne à ces réflexions, l'orgue entonne un choral; le chant des fidèles lui répond, sobre et pénétrant : toute poésie n'est donc point bannie de ce lieu!

Bas-relief de l'église Saint-Michel. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Pour visiter le tombeau de saint Bernward, il faut sortir de l'église et s'adresser à un autre sacristain, probablement catholique. Cette chapelle est une construction souterraine, dont la partie centrale est romane et le pourtour gothique. Sur la porte d'entrée, la date 1625. Le saint, une statue de pierre sans beaucoup de caractère, est représenté couché. On remarque en outre un sarcophage fort long, orné de têtes aux trois quarts usées. Dans le bas, une source, à laquelle le peuple prête apparemment des vertus miraculeuses : j'en ai pour preuve des béquilles laissées à titre d'ex-voto par les malades guéris. La chapelle, qui est flanquée d'une sacristie, est d'ailleurs peu fréquentée. En dehors du mois de mai, on n'y officie que tous les mercredis.

VI

La Godehardkirche.

Une petite rue tortueuse descend à la Godehardkirche. Suivons-la sans hésiter : nous pouvons hardiment marcher à l'aventure, car à Hildesheim nous ne risquerons jamais de nous écarter beaucoup de notre route, et encore moins de perdre notre temps dans ce vaste musée. A tout instant j'aperçois des statues devant les maisons; puis, sur ces maisons mêmes, des bas-reliefs en bois (les sculptures en pierre sont plus rares, et cela se conçoit, car si le bois sollicite le ciseau de l'artisan et se prête complaisamment à toutes ses fantaisies, la pierre, elle, veut être conquise de haute lutte et impose un labeur pénible). Sur une de ces constructions en miniature, une modeste petite maison à un étage et à quatre fenêtres de façade, se détachent les personnifications des Vertus, le Courage (*Fortitudo*), la Charité (*Charitas*), la Patience (*Patientia*), l'Espérance (*Spes*), celle-ci assise, un oiseau perché sur le poing droit (l'Espérance n'a-t-elle pas des ailes!), une ancre dans la gauche (motif qui conviendrait plutôt à la Constance ou à la Foi; mais à des artistes populaires tels que ceux de Hildesheim, il ne faut pas tant demander).

Plus loin, sur une maison dont le premier possesseur était sans doute un *magister*, se prélassent *Arithmetica*, *Rhetorica*, *Dielecticas* (*sic*; seigneur magister, vous deviez bien mal corriger les devoirs de vos élèves pour laisser échapper un pareil barbarisme!), *Grammatica*.

L'idée de représenter ces sciences, plus ou moins ardues, par des femmes gracieuses, se recommande d'ailleurs au point de vue de la pédagogie. C'est ainsi que chez les Romains, pour faire avaler aux enfants un médicament, par exemple l'amère absinthe, on frottait de miel les bords de la coupe.

Après avoir passé devant une ancienne église, aujourd'hui transformée en un cercle, qui paraît fort confortablement installé, l'*Unions Club*, on débouche sur une place que domine, entre des rangées d'acacias et de tilleuls, la Godehardkirche, l'« église de Saint-Godehard ». Ce successeur de Bernward sur le siège épiscopal de Hildesheim (mort en 1038, canonisé en 1131) se distinguait par son goût pour les humanités (il étudiait avec ardeur, nous affirme-t-on, les *Epîtres* de Cicéron et les poésies d'Horace) en même temps que par son goût pour la peinture. Il fut un grand bâtisseur devant l'Éternel, tout comme saint Bernward.

L'église Saint-Godehard, construite de 1133 à 1172, pendant l'âge d'or du style roman, a la forme d'une basilique; elle est ornée de deux clochers et d'une coupole octogonale sur le transept. L'intérieur se distingue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par ses belles proportions, son ampleur, sa clarté, ainsi que par de curieux chapiteaux historiés. Malheureusement, tout est restauré, remis à neuf, repeint (la note jaune domine dans le badigeon). Dans la nef, une imitation moderne du lustre de la cathédrale; sur les parois, des peintures, illustrant la Vie de saint Godehard, dans le goût roman; dans le chœur, d'autres peintures, imitant des tentures, et un pavement en plâtre colorié (!), qui est censé jouer le rôle de mosaïque.

Les œuvres d'art anciennes sont rares; je citerai : les stalles datées de 1466, avec des saints debout (les figures sont un peu postérieures); le tombeau de l'évêque Bernard, bâtisseur de l'église (ne pas confondre avec saint Bernward), plaque en bronze de 1701.

La gravure de la page 225 reproduit les belles grilles (anciennes ou copiées sur des modèles anciens; mes souvenirs ne sont pas très précis à cet égard) qui ferment la chapelle baptismale de l'église Saint-Godehard.

VII

La Magdalenenkirche.

La Magdalenenkirche, « église Sainte-Madeleine », consacrée, comme la cathédrale, au culte catholique, ne paye pas de mine à l'extérieur. Quant à l'intérieur, je suppose qu'il était autrefois gothique; aujourd'hui bien habile qui en définirait le style ! Ce que j'y vois de plus remarquable, c'est, au centre, une superbe colonne en brèche : la colonne de l'idole.

Mais le guide, le *Führer durch Hildesheim*, dont j'ai eu soin de me munir, signale dans le trésor de Sainte-Madeleine quelques ouvrages d'un haut intérêt, qui me dédommageront de ma déception. Sur ma requête, le sacristain me conduit dans une salle fort mal entretenue et tire d'une méchante armoire une croix et des candélabres qui, à première vue, me remplissent d'admiration. Ce ne sont rien moins que la croix de saint Bernward et les candélabres de saint Bernward; en d'autres termes, des spécimens inappréciables de l'orfèvrerie romane. La croix, couverte de filigranes, de pierres précieuses en cabochon, de perles, de gemmes antiques, avec les figures de divinités gravées en creux, etc., passe pour avoir été exécutée en 994 par le saint évêque lui-même.

Quant aux candélabres, formés d'un alliage d'or, d'argent et de fer, ils portent une inscription constatant que l'évêque Bernward les a fait exécuter par son apprenti pendant la première floraison de l'orfèvrerie. Ces candélabres, qui mesurent 40 centimètres de haut, sont composés de trois figures d'hommes et de monstres bizarrement enchevêtrés. Ils ont été découverts en 1194, dans le sarcophage de Bernward.

Les candélabres de Hildesheim sont connus de tous les archéologues. Didron a publié l'un d'eux, il y a quelque trente ans, dans les *Annales archéologiques* (t. XXI, p. 358), en l'accompagnant de cette description peu flatteuse : « Les quadrupèdes, lions ou chiens, les petits bûcherons ou vignerons qui avoisinent le rond central, les hommes nus qui montrent leur derrière et sont accroupis sur les dragons du pied, les mascarons qui grimacent sur le nœud supérieur, les singes qui mordent les lèvres de la bobèche, toute cette zoologie, en y comprenant les hommes, ressemble beaucoup trop à cet art crapaud qui vient du Mexique. »

Citons encore deux beaux candélabres romans; six anges et un sarcophage, également en argent, ceux-ci datant du dix-huitième siècle et ayant toute l'allure, tout le brio, qui distingue cette époque frivole.

Puisque j'en suis sur le chapitre des ornements ecclésiastiques, je dois réparer une omission en signalant ici la belle crosse dite de saint Bernward, que j'aurais dû mentionner en parlant du Dôme. Cet ouvrage, exécuté en 1492, porte déjà des traces de Renaissance, notamment dans les figures d'anges debout, tenant des écussons : on les dirait copiées — bien imparfaitement d'ailleurs — sur des modèles italiens. A l'intérieur de cette crosse monumentale, on a placé la petite crosse en ivoire ayant appartenu à saint Bernward.

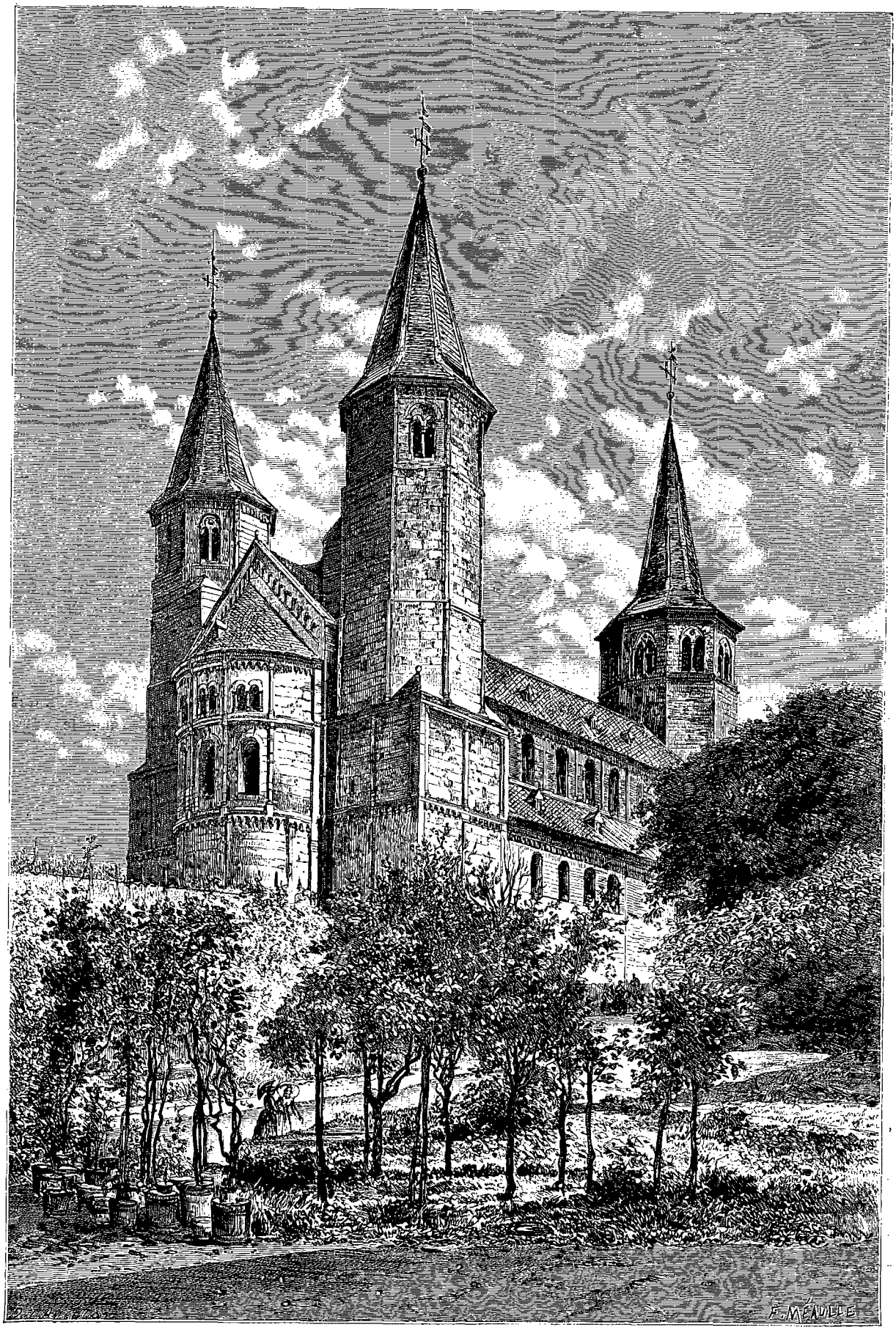
VIII

La *Spät-Renaissance* à Hildesheim. — La Bible et la mythologie.

De la première période du moyen âge, celle qui correspond au style roman, on passe, presque sans transition, à la Renaissance. Le style gothique, en effet, est à peine représenté à Hildesheim. Mais l'époque que les Allemands désignent sous le titre de *Spät-Renaissance*, « la dernière Renaissance », y égale en intérêt les fondations de saint Bernward, quoiqu'il puisse à peine être question à ce moment d'une école hildesheimoise. En effet, à Hildesheim, le propre de cette seconde floraison est d'être essentiellement populaire et anonyme, d'avoir pour champion tout le monde, et non quelques artistes d'élite, comme ce fut le cas à Nuremberg ou à Augsbourg.

Il est de mode aujourd'hui de soutenir que la Renaissance n'a pas été un mouvement national, qu'elle n'a pas jeté de racines, mais s'est développée tout entière à la surface, à la cour des grands; bien au rebours du moyen âge, affirme-t-on. Je renvoie mes contradicteurs à Hildesheim. Ils y verront que cette société essentiellement bourgeoise de la fin du seizième et du commencement du dix-septième siècle était aussi familiarisée avec « Jupiter optimus maximus » et les héros de la guerre de Troie qu'avec les Patriarches et les Prophètes. Prenons la maison du Lamberti Platz « place Saint-Lambert », datée de 1604. Elle disparaît sous des médaillons (rien que cette forme de sculpture nous reporte à l'antiquité romaine) représentant « Hector Troyanus, Alexander, Julius Cæsar », en compagnie de « David » tenant la harpe, de « Judas Macchabeus, d'Artus rex, de God. Bul. (Godefroy de Bouillon), Carolus Magnus (Charlemagne) ». Si nous y ajoutons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'église Saint-Godehard. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

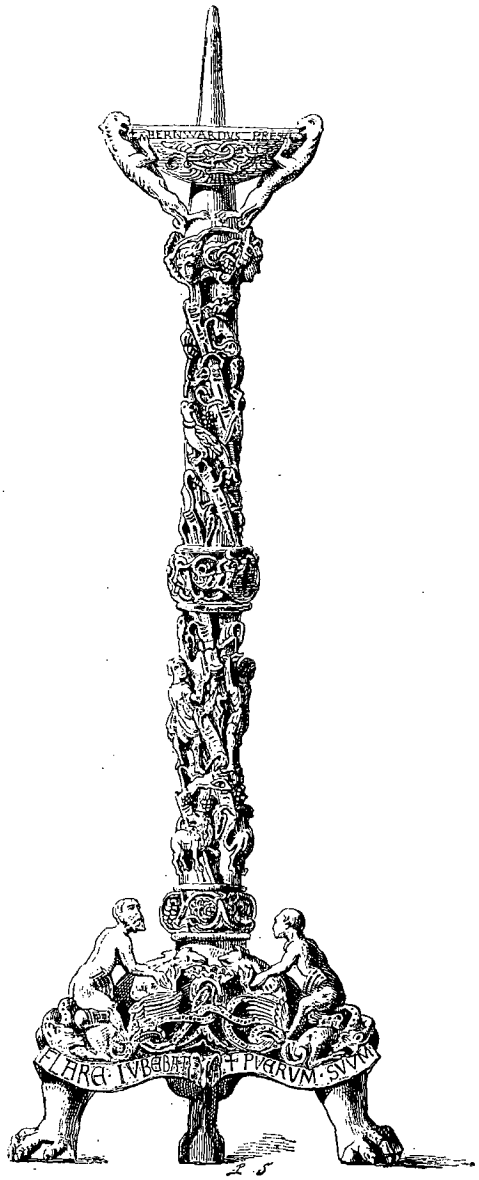
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Josué, le lecteur, à cette simple énumération, reconnaîtra les *Neuf Preux*.

Le choix d'un tel sujet témoigne d'un éclectisme tout particulier, puisque à l'antiquité classique il joint et l'antiquité biblique et le moyen âge.

Comme exemple d'illustration des scènes de la Bible, on peut citer l'Hôpital de Roland, construit en 1611, une maison de la rue Saint-Pierre-le-Vieux (voir plus loin, paragraphe X), le Wiener-Hof (page 212) et bien d'autres édifices encore.

D'ordinaire ces sculptures sont fort décoratives — c'est le plus bel éloge que l'on puisse en faire — et s'harmonisent à merveille avec les édifices qu'elles ont pour mission d'embellir. Mais sachons garder notre loupe au fond de notre poche! Si nous regardions de trop près, nous risquerions de perdre bien des illusions, et vraiment ce serait dommage. Nous finirions par découvrir — et je bénis ma myopie de me préserver parfois de telles déconvenues, — nous finirions par découvrir que si les dieux et les déesses de l'Olympe, les héros ou les simples citoyens d'Athènes et de Rome, égarés au fond du Hanovre, se distinguent parfois par un certain mouvement, une certaine allure et plus encore par une franchise absolument germanique, ils pèchent trop souvent par la rudesse de leurs formes, leurs faces carrées et leurs proportions trapues. Ces tournures de chêne, ces barbes fleuries, conviennent aux guerriers d'Odin plus qu'aux divinités helléniques; un goût de terroir remplace les délicats effluves de l'atticisme. N'importe! Hildesheim a été hospitalière aux hôtes du Midi; elle les a comblés d'honneurs, et la plus belle fille du monde..., dit le proverbe.



Candélabre de l'église Sainte-Madeleine (voy. p. 228). Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

La mythologie, en bonne fille, se prête d'ailleurs à tous les emplois. Nous en avons un exemple mémorable dans une maison de la Marktstrasse, « rue du Marché », qui a évidemment été construite par et pour un apothicaire. Désireux d'établir la haute antiquité et l'origine divine de l'art de guérir, le propriétaire a mis à contribution tout l'arsenal des souvenirs classiques. Voici Chiron tenant une fleur, mais Chiron noblement drapé, et non le centaure que vous savez; il trône en compagnie d'*Apollo* et d'*Esculapus*, ce dernier coiffé d'un feutre à la mode du seizième siècle. Les archéologues protesteront contre une si grave atteinte à la couleur locale; pour moi, j'estime qu'il y a lieu d'en féliciter les artistes anonymes de Hildesheim : ces déformations inconscientes ne prouvent-elles pas que nous n'avons pas affaire à des érudits, mais bien à des bourgeois, à des gens du peuple, c'est-à-dire à une classe pour laquelle c'est double mérite que de connaître, fût-ce si imparfaitement, les mythes du temps jadis! Ne prouvent-elles pas que ceux-ci ont fermenté dans les imaginations populaires, qu'ils sont redevenus partie intégrante de la vie intellectuelle! Le cycle est complété par *Hippocrates* et *Galienus*, tenant tous deux des fleurs; par *Hygiea*, divinité casquée, armée de la lance et tenant un ibis sur le poing; enfin par trois jeunes filles, dans les mains de l'une desquelles on aperçoit un serpent.

Si le bâtisseur, qui avait évidemment embrassé les idées de la Réforme, se garde bien d'invoquer saint Côme, le patron traditionnel de sa corporation, en revanche il a donné la place d'honneur à Dieu le Père, et l'a fait sculpter au sommet de la maison, à mi-corps, sur le globe.

Étranges associations, et qui révèlent un état d'esprit des plus particuliers, que ce mélange incessant de la Bible et de la mythologie!

C'est en vérité le refuge de la morale en action que cette ville, le réceptacle de l'expérience accumulée du monde antique et du monde moderne. Dans ses murs, si l'on ne devient pas un sage à rendre des points à ceux de la Grèce, si l'on n'entre pas droit dans le Paradis, c'est que véritablement on n'a jamais pris la peine d'ouvrir les yeux, de lire une seule de ces sentences. Tout, jusqu'aux hôtelleries et aux brasseries, tout vous entretient de la vanité des choses d'ici-bas. Nous verrons sur un « Gasthof » des souvenirs de la Danse macabre; sur un autre, le « Gasthof von Beckedorff », nous trouvons cette inscription non moins lugubre : *Omnes cinis æquat, sola distinguit virtus*,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

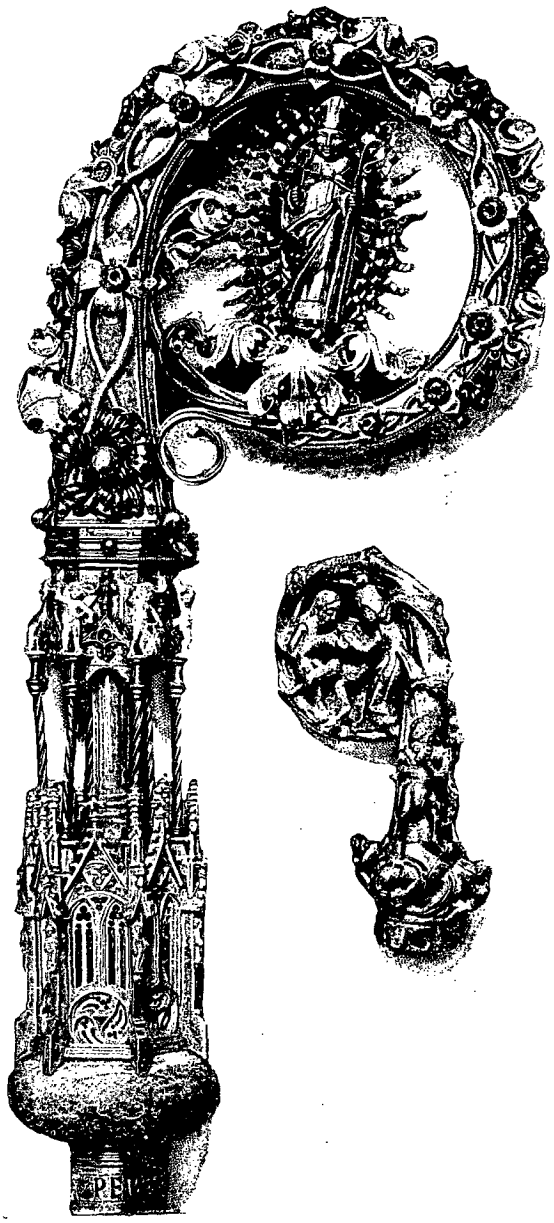
« la cendre, la mort, rend tous égaux, seule la vertu distingue ». Que nous sommes loin des joyeuses devises du curé de Meudon : « Mieux vaut rire que pleurer, pour ce que rire est le propre de l'homme ». C'est qu'il y a Renaissance et Renaissance sur les bords de l'Innerste (c'est le nom de la rivière qui traverse Hildesheim), on comprenait évidemment la vie autrement que sur les bords de la Seine.

Les souvenirs du monde grec et romain dominent, par contre, dans les représentations du système planétaire qui ornent la même maison. J'y vois *Saturnus*, *Jupiter*, *Bacchus*, *Mars*, *Sol* (le Soleil), *Mercurius*, avec un char attelé de deux coqs, puis, faisant pendant à Bacchus, *Gula* (la Gourmandise). Vénus, avec Cupidon devant elle, *Luna*, et, plus haut, les neuf Muses complètent ce cycle, qui nous prouve qu'après avoir pénétré par des ramifications mystérieuses, du troisième siècle de notre ère au seizième ou dix-septième, tous ces souvenirs du polythéisme antique sont redevenus la chair et le sang d'une population perdue au fond de la Westphalie ou de la Saxe.

IX

La Maison des Empereurs.

De ces monuments, le Kaiserhaus, « Maison des Empereurs », daté de 1587, est, à coup sûr, le plus riche et le plus remarquable. Figurez-vous une façade composée d'un rez-de-chaussée sans fenêtres et d'un premier étage — le second étage, sans ornements, ne compte pas — et, sur cette façade, fort basse, l'accumulation de tous les ornements que la Renaissance a mis à la disposition des décorateurs : colonnes ioniques et termes, mascarons, consoles, pointes de diamant; frise avec des animaux affrontés, ou courant les uns après les autres, comme dans les bas-reliefs de Thasos; puis des statues en pied, des médaillons, au nombre de près de cinquante, tout un monde de souvenirs et d'emblèmes, une dentelle de pierre d'une richesse éblouissante, dont le beau ton gris foncé de la pierre rehausse encore l'éclat. Quatre fenêtres, séparées par des colonnes tenant lieu de meneaux, et flanquées chacune de deux autres colonnes servant de niches à des statues, puis une bretèche (en allemand *Erker*), formant saillie et percée de trois fenêtres en façade et de deux fenêtres en retour, voilà pour l'ordonnance de la façade. Les réminiscences de l'Italie s'imposent ici, et l'architecte, qui aura connu les recueils d'architecture de Serlio, de Vignole ou de Palladio, à moins qu'il n'ait visité la péninsule, a voulu évidemment faire montre de sa science. On ne saurait nier que l'entablement ne témoigne d'une étude sérieuse et que, si les lignes générales manquent de pureté, l'ensemble n'ait une certaine allure. Malheureusement, les sculpteurs, je devrais dire les tailleurs de pierre, car ce sont de vrais manœuvres, chargés de seconder l'architecte, l'ont trahi, déshonoré : leurs bas-reliefs sont d'une grossièreté révoltante. C'est que l'art, à Hildesheim, était dans les idées plus que dans les formes, à la différence de Nuremberg, où, à cette époque, les moindres productions se distinguent par un fini extraordinaire.



Crosse dite de saint Bernward (Dôme de Hildesheim) [voy. p. 228]. Héliogravure de Dujardin, d'après une photographie.

N'importe; cette profusion, cette débauche, d'idées fixées dans la pierre est trop curieuse pour ne point mériter un examen approfondi.

Commençons par les statues : elles sont au nombre de quatre et représentent des guerriers costumés à l'antique, chaussés de cothurnes, dans des attitudes passablement prétentieuses : les uns ont la couronne en tête, les autres le casque. Si la troisième en partant de gauche se distingue par une certaine élégance, quelle raideur, en revanche, dans la quatrième, avec son corps qui n'en finit pas, ses bras qui ne veulent pas tenir dans la niche trop étroite, son torse déhanché!

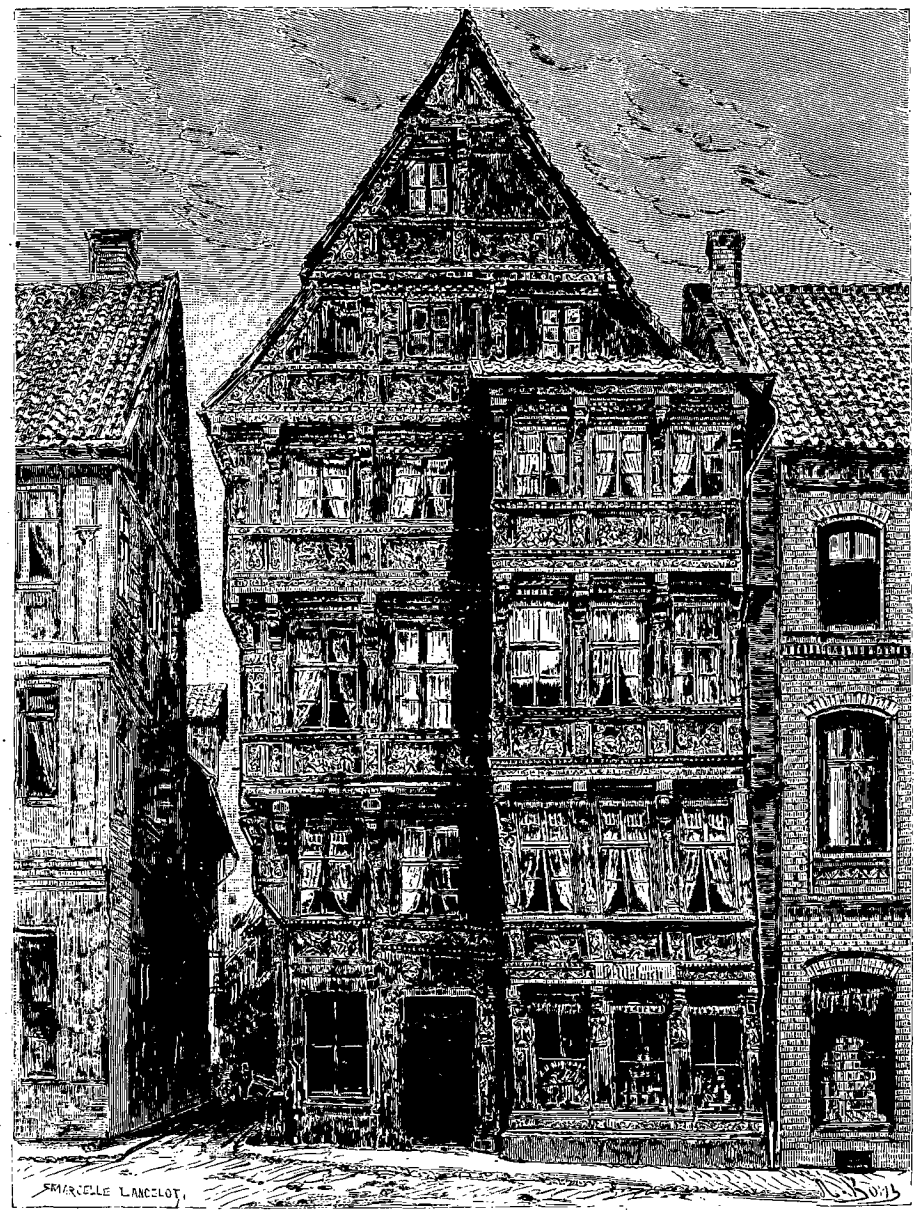
Mais la gloire du Kaiserhaus, ce sont les médaillons d'empereurs romains qui lui ont donné le nom sous lequel il est connu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La série commence, dans le bas, par « Julius Cæsar, Romanorum imperator primus » ; elle finit par Flavius Claudius. J'ai le regret de dire que ce sont des têtes de fantaisie — il eût été si facile, à l'aide des médailles, de donner des effigies réelles ! — mais la science manquait aux artistes de Hildesheim, non moins que le talent.

Étranges revirements du patriotisme ! c'est dans ce même Hildesheim, dont le sol a abrité pendant tant de siècles le trésor dans lequel certains érudits ont prétendu reconnaître la vaisselle abandonnée par Varus vaincu, que les descendants d'Arminius et de Thusnelda glorifient les représentants de l'empire romain !

La bretèche (ce mot, comme on sait, désigne soit

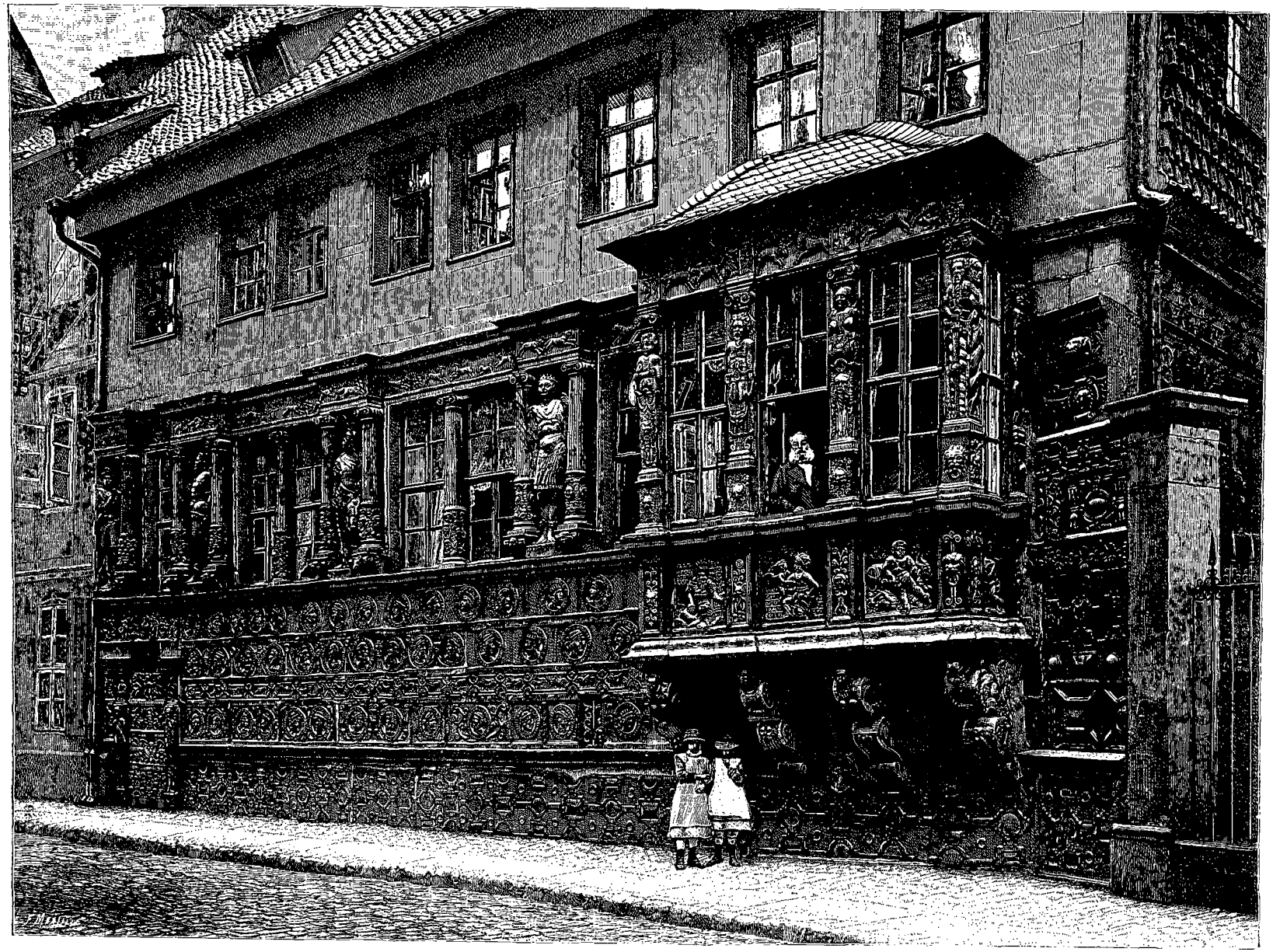


L'Hôpital de Roland (voy. p. 230). — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie.

les balcons couverts, soit les tourelles formant saillie sur les façades, — disposition beaucoup plus fréquente dans les contrées germaniques que chez nous), la bretèche, dis-je, est ornée de termes, puis de bas-reliefs représentant les Saisons. A gauche, l'Hiver, sous les traits d'un roi, couronne en tête (*Janus*), puis le Printemps, personnifié par une femme assise qu'un amour (le Zéphyr) vient caresser. — C'est la même idée que dans le tableau de Botticelli ; ce n'est point, hélas ! la même suavité de style !

Silène, couché entre un tonneau et un bouc — figure d'un dessin véritablement informe — personnifie l'Automne. En retour, à droite, l'Été, une femme avec la corne d'abondance, véritable caricature ; à gauche, une autre femme — avec un perroquet qui la mord — personnification du toucher (*Tactus*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Maison des Empereurs. — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La frise qui se développe au-dessus du premier étage comprend des épisodes de chasses à l'ours, au sanglier, au renard; nous reprenons donc un instant pied dans la réalité; mais il nous faut vite revenir à la fiction avec le combat de la licorne et du lion, sculpté dans un compartiment, — un lion malingre qui ressemble, à s'y méprendre, à un vulgaire caniche. Quel régal pour les curieux de mythologie populaire, pour les amateurs de « folk-lore », de plus en plus nombreux en tous pays! je signale la Maison des Empereurs tout entière aux rédacteurs et abonnés de *Mélusine* ou de la *Revue des traditions populaires*.

X

La Place du Marché. — La fontaine de Roland.
Le rococo à Hildesheim.

Pour compléter le tableau (je veux dire l'esquisse) de Hildesheim, il me resterait à décrire une demi-douzaine au moins d'églises, des couvents, des monuments de tout âge et de tout genre. Mais je n'écris pas ici un guide raisonné, et je me refuse absolument à remplir le rôle de *cicerone* patenté; dirigé au début par la fantaisie seule, je n'ai consenti que par acquit de conscience à m'astreindre, par moments, à un semblant d'itinéraire. Laissons au brave sacristain de la cathédrale (voir page 224) ou à quelque savant en *us*, auquel je ne veux pas ravir la gloire de tonner une fois de plus contre la légèreté française, laissons, dis-je, à d'autres plus doctes, ou plus pédants, le soin de dresser des inventaires méthodiques et de faire des démonstrations par *a* plus *b*.

Je terminerai donc le récit de mon excursion, récit qui, je le répète, n'est que la transcription du carnet de voyage d'un simple touriste, par quelques notes prises au hasard en cherchant à travers le dédale des rues.

Le lecteur a déjà fait connaissance, dans la précédente livraison, avec la Place du Marché, mais par un côté seulement, par la maison si pittoresque du Knochenhauer-Amtshaus. La place, quoique défloreé, mérite que nous nous y arrêtions un instant encore.

L'hôtel de ville, le Rath-Haus (mot à mot : « la Maison du Conseil »), qui s'élève à l'une des extrémités de la Place du Marché, renferme au rez-de-chaussée un vestibule gothique passablement massif et lourd, qui sert aujourd'hui d'asile à un marchand de vin. Le reste de l'édifice est malheureusement restauré : il a pu garder une certaine physionomie, mais il a perdu tout style.

La maison Wedekind (d'après le nom de son propriétaire), construite en 1598 (voir la gravure de la page 237) mérite aussi une mention : sur sa façade en retraite, sur ses deux ailes, en saillie, se développe tout un poème en bois sculpté, tout un monde de figures allégoriques.

Après le Knochenhauer-Amtshaus, l'ornement le plus intéressant de la Place du Marché est la fontaine dite « de Roland », élevée en 1540. La base, octogonale, est décorée de bas-reliefs représentant, à mi-corps, douze chevaliers en costume du seizième siècle, tournés l'un vers l'autre, deux par deux. Aux deux extrémités, des génies nus, tenant un écusson. Du milieu de la cuve octogonale émerge une colonne ornée de masques servant de tuyaux, de faunes et de faunesses accroupies; cette colonne, à son tour, supporte la statue du paladin, couvert de son armure, la lance dans une main, le bouclier dans l'autre. Le héros de Roncevaux se dandine légèrement et paraît fort satisfait de sa personne. C'est plutôt déjà le héros de l'Arioste que celui de la vieille chanson de geste.

Un coup d'œil encore sur quelques-uns de ces monuments, dont on a véritablement bien de la peine à se détacher, l'Hospice de la Trinité, aujourd'hui transformé en fonderie (voir. p. 236), et tant d'autres maisons anonymes, pittoresques alors même qu'elles ne sont pas ornementées.

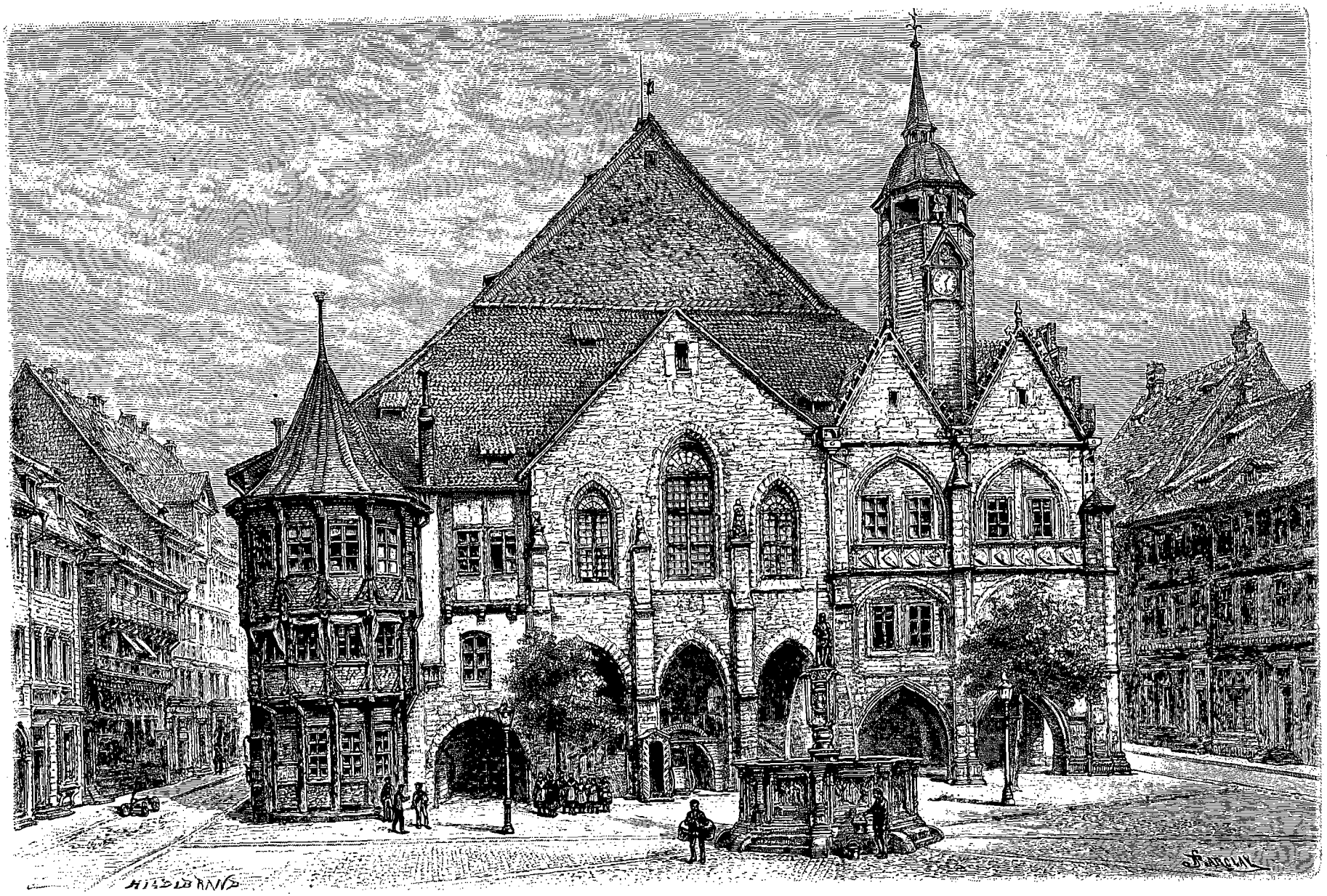
Le « Gasthaus bei Pietz » nous offre un souvenir de la *Danse des morts*. Un enfant assis sur un crâne tient un sablier avec l'inscription : *Hodie mihi. cras tibi*, « Aujourd'hui mon tour, demain le tien ». D'un côté, un buveur sur lequel le squelette se précipite, une lance à la main; de l'autre, un vieillard endormi, un sablier sous son bras. — Lequel est le vrai sage, le buveur ou le vieillard? — Des pilastres, des sirènes, des grotesques, etc., c'est-à-dire des motifs vides de sens, au moins sans rapport avec le thème principal, complètent l'ornementation.

Une maison de l'Alt Petri Strasse, « rue du Vieux-Saint-Pierre », contient en figures toute l'histoire du peuple d'Israël : le Sacrifice d'Isaac, Isaac bénissant Jacob, Jacob et Rachel se rencontrant au puits, le Songe de Jacob, les Israélites rapportant la grappe gigantesque du pays de Chanaan, — motif qui revient plus d'une fois à Hildesheim, comme s'il avait été, aux yeux de ces buveurs de bière, le plus précieux des dons de la Terre Promise, — David tuant le lion, etc. Toutes ces scènes se distinguent par leur extrême netteté et rappellent par leur style — quelque peu à l'emporte-pièce — les gravures sur bois contemporaines. Une comparaison avec les *Imagès de l'Ancien Testament*, ces illustrations merveilleuses de Hans Holbein, publiées pour la première fois à Lyon en 1538, ne manquerait pas d'être instructive : peut-être nous révélerait-elle quelques plagiats.

L'auberge à l'Ange d'or, *Zum goldenen Engel*, porte la date de 1548 et contient sur sa façade des médaillons imités de l'antique; au-dessus de la porte se détache une enseigne un peu plus topique, une voiture chargée de trois tonneaux et attelée de cinq chevaux.

En résumé, qu'a-t-il manqué à cette floraison d'art? de trouver un interprète supérieur. Le terrain était aussi propice à Hildesheim qu'à Nuremberg : les hommes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Place du Marché, l'Hôtel de Ville et la fontaine Roland. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

génie ont oublié de faire leur apparition. De là vient que tout ce mouvement est resté à l'état de manifestation anonyme et en quelque sorte irresponsable; pittoresque, amusant et instructif au plus haut point, mais sans cette consécration suprême que le style seul peut donner aux œuvres d'art.

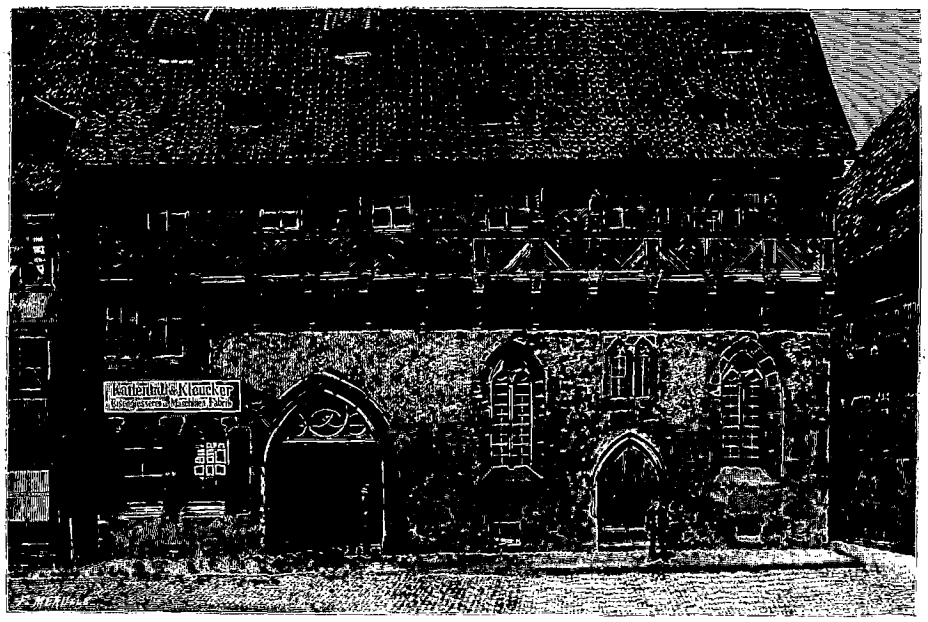
La *Spät-Renaissance* finit brusquement à Hildesheim en 1630 : à ce moment, les orages de la guerre de Trente Ans se déchaînèrent sur la cité, jusqu'alors si heureuse. Prise d'abord par les Impériaux (la population avait en majeure partie embrassé les doctrines de la Réforme), reprise ensuite par l'armée du duc de Brunswick, après un siège horrible, Hildesheim perdit, pour près d'un siècle, comme d'ailleurs le reste de l'Allemagne, sa prospérité, on pourrait dire sa vitalité.

Le dix-huitième siècle ramena un peu de gaieté (on a lu dans la précédente livraison, p. 214, la description de la Pharmacie bâtie en 1763 et décorée des personnifications des cinq sens). Les sculptures en bois reparaissent sur les façades, mais combien plus abstraites, mais combien moins naïves! Ces ornements classiques, masques, palmettes, etc., manquent véritablement de portée et de signification. C'en était décidément fait de l'art populaire.

XI

Le Musée.

Le Musée, car on a éprouvé le besoin de faire un musée dans cette ville sur laquelle il n'y aurait qu'à construire un toit immense pour avoir un musée incomparable, est installé, comme les neuf dixièmes des musées allemands de troisième ordre, c'est-à-dire d'une



L'Hospice de la Trinité (voy. p. 234). — Gravure de Méaulle, d'après une photographie.

façon pitoyable. A cet égard, nos musées de province n'ont rien à envier à leurs rivaux d'outre-Rhin. Le laisser-aller, le désordre, la mesquinerie dont ces petites collections locales ont fait preuve jusqu'à ces dernières années, dépassent toute croyance, et cependant les Allemands, outre qu'ils sont les plus savants explorateurs de musées étrangers, ont créé ces collections modèles qui s'appellent la Pinacothèque et la Glyptothèque de Munich, le musée de Dresde, le musée Walraff à Cologne, les musées de Francfort, de Cassel, de Darmstadt, de Carlsruhe, de Nuremberg et, dans une certaine mesure aussi, le musée de Berlin, qui, toutefois, porte trop de traces de précipitation.

De catalogue, il n'en faut pas demander, cela va sans dire! Quant au gardien, c'est un vieux radoteur, d'une ignorance crasse, qui prodigue les noms de Rubens et de Van Dyck à des croûtes abominables. Puis, après avoir affirmé péremptoirement, il se radoucit, devient humble et finit par me dire : « Au fait, puisque vous savez ces choses-là mieux que moi, apprenez-moi donc au juste ce que c'est que tel objet. »

Aussi bien, le moyen de montrer une égale compétence vis-à-vis de produits si extraordinairement dissemblables! Comme nos musées de province, comme le *British Museum* de Londres, jusqu'en 1880 ou 1882, le musée de Hildesheim embrasse toutes les branches des connaissances humaines, et quelques autres : l'histoire naturelle, les antiquités préhistoriques, les œuvres de l'art, les livres, que sais-je encore!

Le musée de Hildesheim, placé sous la direction du « Senator Rœmer » (que de souvenirs classiques dans ces deux mots!) occupe l'ancienne « église Saint-Martin », la Martins Kirche. On pénètre d'abord dans des salles contenant des armures (assez communes), des sculptures en pierre et en bois, des dalles tombales, des verres, des fers forgés; puis, à côté, des peignes, des

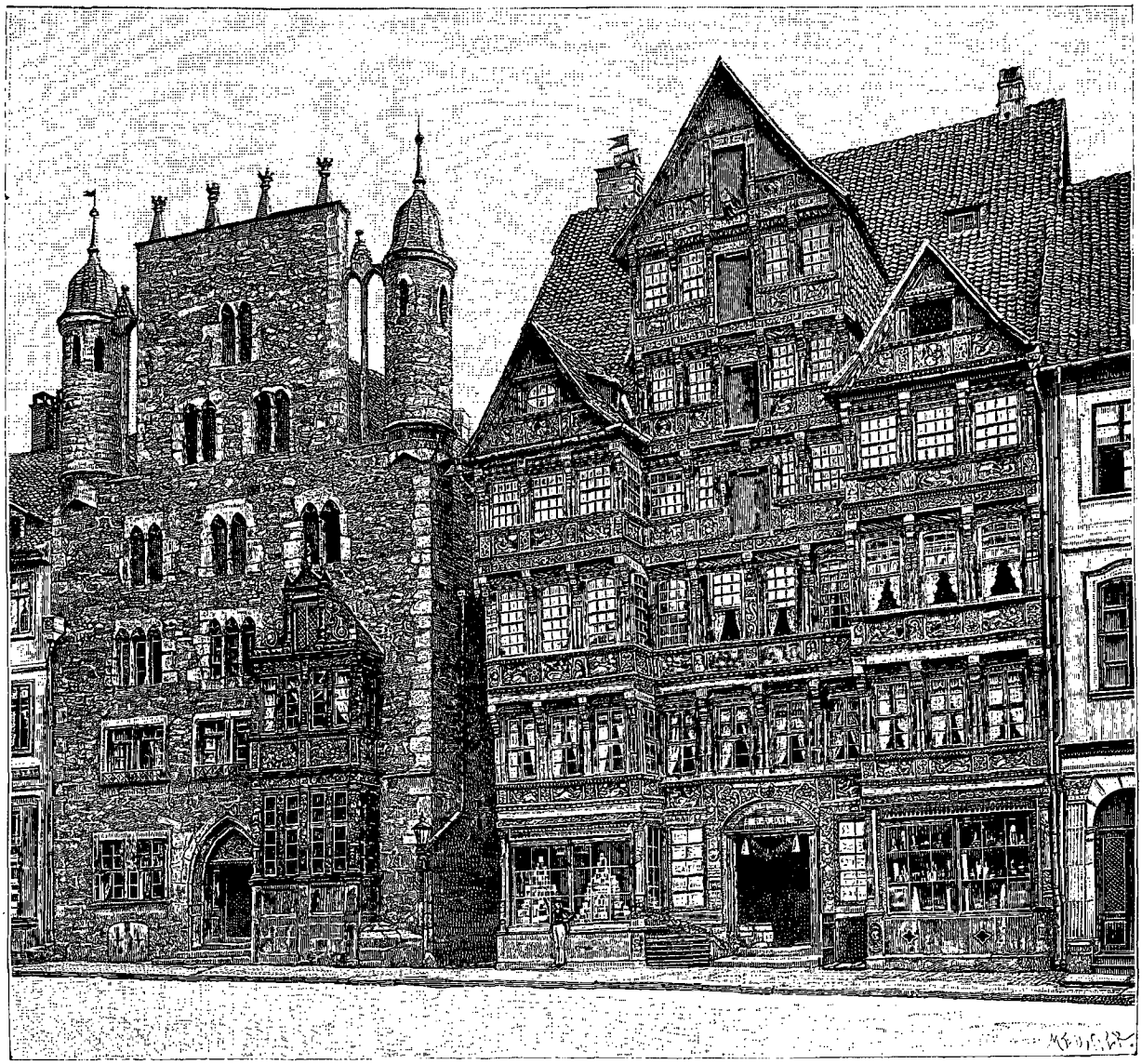
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tabatières et des chinoiseries, des antiquités préhistoriques, des bronzes, des poteries antiques. Le gardien montre avec orgueil des sandales romaines en cuir, trouvées en 1872 à Mayence.

Mais ne cherchez point le fameux trésor d'or et d'argent connu sous le nom de « trésor de Hildesheim »; ces pièces de vaisselle admirables, auxquelles on a rattaché le nom de Varus, l'infortuné général d'Auguste, et qui auraient suffi pour faire la gloire du musée hildesheimois, sont devenues la propriété du musée de Berlin.

Aux antiquités historiques et préhistoriques succède une salle japonaise, africaine, etc. (quel éclectisme!), formée au point de vue ethnographique.

Puis vient, dans la nef même de l'église, la collection d'histoire naturelle, relativement bien installée. Ici le



La maison Wedekind, sur la Place du Marché (voy. p. 234). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

gardien reprend tous ses avantages, et pour cause! Il me force à admirer les poissons rares qui, certifie-t-il, manquent à la collection de Berlin (belle revanche pour la perte du trésor de Varus!), le squelette d'un cerf colossal trouvé en Irlande, une riche série de lépidoptères. Il ajoute, avec un orgueil patriotique, que c'est à Hildesheim qu'a paru le premier ouvrage allemand sur les *Petrefakten*, c'est-à-dire sur les fossiles, sur la paléontologie.

Au Musée est jointe une bibliothèque, qui est fermée, car c'est aujourd'hui dimanche. Force m'est donc de me rabattre sur plusieurs petites salles garnies d'estampes, ainsi que de quelques tableaux allemands du quinzième ou seizième siècle, fort mal encadrés et accrochés de travers, ce qui ne laisse jamais que de m'horripiler, car il n'en coûte pas plus cher de placer un tableau droit que de le placer de travers. Le gardien me montre avec orgueil des enfants en compa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnie d'un bouc (?), chef-d'œuvre de Reynolds, m'affirme-t-il.

Une salle, également de petites dimensions, contient une collection égyptienne et assyrienne (où l'archéologie ne pénètre-t-elle pas?) et, en outre, le moulage d'un fragment de la *Gigantomachie* de Pergame, depuis un certain nombre d'années exposée au musée de Berlin.

Cette juxtaposition de vieilleries et de défroques, à côté des toutes dernières conquêtes de la science, cette absence d'esprit de système, sont bien faites pour frapper, dans le pays qui s'est fait dans notre siècle le champion de la méthode et de la rigueur scientifique.

Mais poursuivons : une autre salle, voûtée en tiers-point (quel à-propos !), est consacrée aux vases antiques et aux moulages gréco-romains; j'y salue avec joie une dame de ma connaissance, une citoyenne des bords de la Seine : la Vénus de Milo.

Mais ce qui m'attire, et me séduit, et me subjugue, c'est la vue incomparable sur le jardin de l'orphelinat luthérien, garni de pommiers chargés de fruits, avec un bras de rivière appelé le *Mühlenfluss*, « rivière des Moulins », l'église Saint-Godehard, un peu plus loin, et, au fond, un bout de montagnes. Combien toutes ces reliques du passé ne me paraissent-elles pas froides et tristes, comparées à ce coin de paysage, dont la vie se renouvelle sans cesse!

XII

Une excursion au Moritzberg.

Le tableau de la vénérable et sympathique cité hanovrienne ne serait pas complet si, quittant l'intérieur de la ville, nous ne jetions un coup d'œil sur les environs.

Aussi bien, que faire l'après-midi d'un dimanche de septembre, une fois quatre heures passées, si ce n'est se détendre l'esprit au milieu des fleurs et des arbres? On me signale un charmant but de promenade, la colline de Saint-Maurice (Moritzberg), avec un café-concert, rendez-vous du monde élégant. Le chemin, m'affirme-t-on, est facile à trouver : je n'ai qu'à suivre la foule ; et, de fait, le courant des promeneurs endimanchés ne me laisse pas un moment d'hésitation.

Les faubourgs, qui s'étendent fort loin de ce côté, n'offrent aucune particularité intéressante : je constate seulement, à la devanture des boutiques (le mot magasin serait trop présomptueux), dont la plupart sont restées ouvertes, malgré la sainteté du jour, une profusion de pipes multicolores, alternant avec des images religieuses (entre autres toute une série d'effigies de Luther) ou patriotiques, les portraits de généraux, d'hommes d'État, des membres de la famille impériale. Plusieurs de ces portraits sont imprimés sur étoffe; j'achète pour quelques *pfennig*, et rapporte comme curiosité à Paris un mouchoir orné de l'effigie de l'empereur Guillaume, de son fils le prince impérial (depuis Frédéric III), de son petit-fils (aujourd'hui Guillaume II) et de son arrière-petit-fils : *les Quatre Empereurs*, tel est le titre de cette image patriotique, sinon peut-être prophétique, à laquelle, il y a une couple d'années, M. Lavisse a consacré une spirituelle boutade dans la *Revue des Deux Mondes*.

En sortant des faubourgs, on rencontre une petite rivière, qui, à cet endroit, se partage en deux et forme une île minuscule avec un moulin et des masses de verdure aussi fraîches que profondes. Ici même l'industrie moderne n'a pas entendu abdiquer : trois cheminées à vapeur s'élèvent pour témoigner de ses droits, de ses envahissements.

Mais reprenons notre expédition sur cette belle route ombragée de tilleuls et bordée de petites villas modernes et de jardins; la plupart des maisons sont en briques rouges ou jaunes; les murs mêmes ont du style. De distance en distance un pilastre, puis une rangée de consoles, accentuent la construction. Il faut noter, en passant une *Restauration und Kegelbahn*, « restaurant avec jeu de quilles ». Ce jeu, comme on sait, est pour les Allemands ce que le billard est pour les Français : on lui prête des mérites encore plus hygiéniques. Un troisième pont me permet de franchir derechef le malheureux petit cours d'eau qui n'en finit pas; enfin j'arrive à une colline avec un pâté de maisons tenant déjà du village. La montée est assez ardue; entre des murs couverts de verdure, on avance laborieusement vers un massif d'où partent les sons d'un orchestre. Ce massif, cette forêt, se compose de chênes et de tilleuls magnifiques. Encore un effort et je débouche sur une plate-forme, but de mon pèlerinage, avec des tables en plein air et un orchestre installé dans une sorte d'hémicycle. J'acquitte le droit de 30 *pfennig* (environ 40 centimes) et me voilà libre de m'initier à toutes les distractions de la haute société ou du monde élégant de Hildesheim.

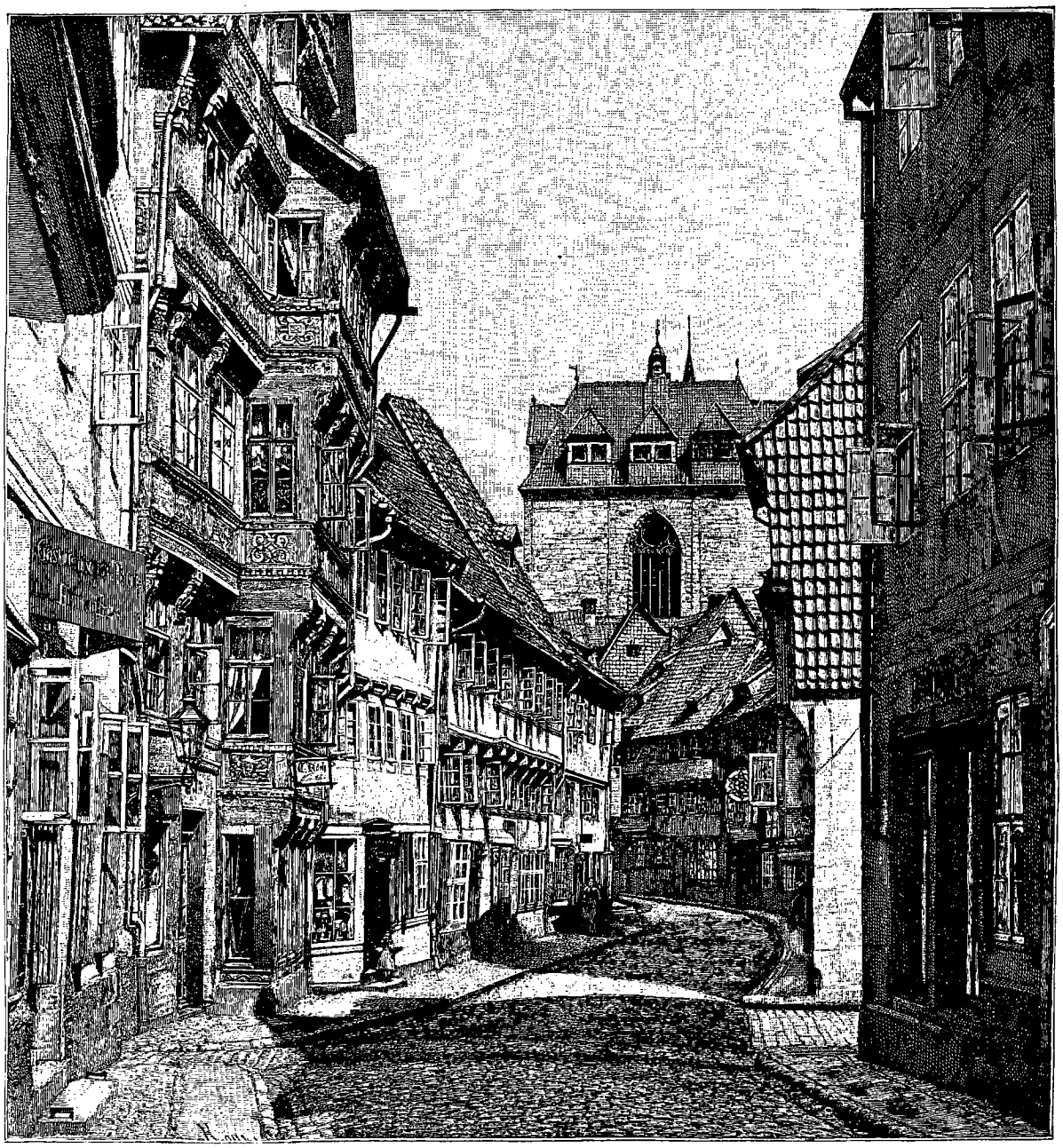
La *Restauration* a toutes les allures d'un monument public, je dirais presque d'un sanctuaire. La grande salle est construite en style gothique (!) et ornée de vitraux de couleur, avec des murs peints en rouge et un plafond à poutrelles apparentes. Des garçons, tous en habit — costume solennel, sinon antique, — font le service. L'extérieur, construit en briques, est envahi par des vignes vierges au feuillage pourpre.

Le respect de la couleur locale n'est toutefois pas poussé jusqu'à ses dernières limites : les chaises et tables en fonte placées à l'extérieur ont, vis-à-vis de cette recherche du grand style, un air furieusement moderne. Il me semble que dans les « hostelleries » parisiennes qui se piquent de ressusciter le bon vieux temps à l'usage des « escholiers », on se montre plus logique. Tout, jusqu'aux sièges de bois, y revêt les formes pittoresques mais passablement incommodes de l'âge préhistorique.

La musique du premier régiment des uhlans hanovriens se fait entendre. Elle est représentée par une quinzaine d'exécutants, tous en civil. (On sait qu'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Allemagne les musiques de régiment sont autorisées à tout instant à se produire dans des fêtes, les honoraires servant à alimenter la caisse du régiment.) Son répertoire est des plus éclectiques : à côté d'ouvertures, de pots-pourris véritablement trop mêlés, de gavottes, de galops, de marches, de *lieds* composés par Donizetti, par Flotow, Richard Wagner (*Lohengrin*), Strauss, Schubert, Suppé, etc., on joue l'ouverture du *Premier Jour de bonheur* d'Auber, une fantaisie du *Faust* de Gounod et *Entre nous*, quadrille de C. Faust.



Une rue de Hildesheim. — Gravure de Kohl, d'après une photographie.

La musique décidément n'a pas de nationalité, ou plutôt elle les fait s'unir et se confondre toutes dans une même harmonie :

Emollit mores nec sinit esse feros.

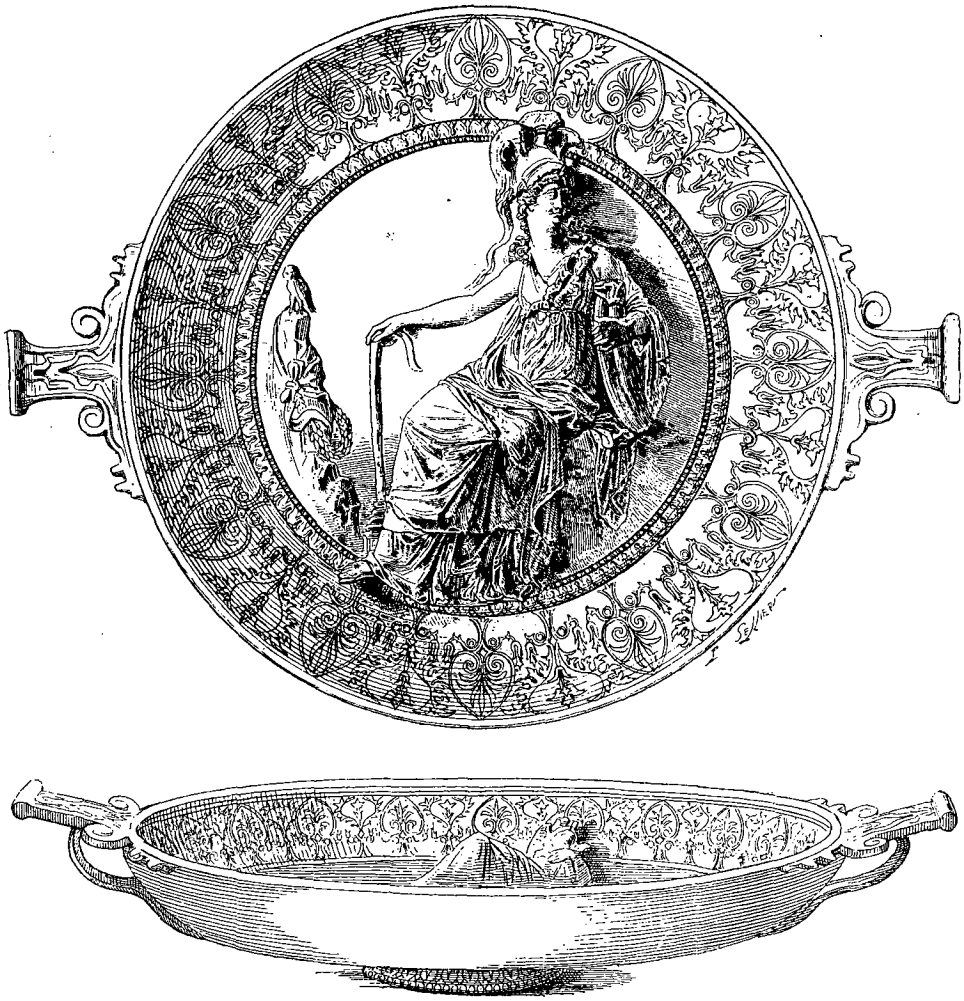
L'auditoire ne comprend pas plus de cent cinquante personnes. C'est qu'une soirée très fraîche a succédé à l'orage et à la pluie. Les dames tricotent — c'est la monomanie caractéristique des races germaniques, — tout en savourant leur café au lait.

Le tableau que l'on découvre du haut de la colline Saint-Maurice ne laisse pas que de charmer : dans le voisinage immédiat, sur les pelouses, des enfants qui jouent; plus loin un paysage calme, reposé; des prai-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ries, des champs couverts d'arbres fruitiers, avec un ruisseau qui serpente au travers; puis, des cheminées à vapeur; ensuite, la ville, aux couleurs vives, vrai régal pour les yeux, et une dizaine de flèches dominant les toitures; au fond, des collines de hauteur médiocre.

Mais la nuit approche; il faut s'arracher à ce spectacle enchanteur, aux sons mélodieux de l'orchestre, et regagner la ville. Je fais choix d'un chemin différent : c'est d'abord une allée de tilleuls traversant des prairies; puis une route moins monumentale serpentant entre des haies et des jardins fruitiers. Le souvenir le plus intéressant qui me soit resté de cette excursion, c'est celui d'un étang couvert de mousse verte, ou plutôt de *Meerlinsen* (lentilles d'eau). Les abords de la ville ne sont signalés ni par des édifices publics grandioses, ni par des travaux de défense, comme à Nu-



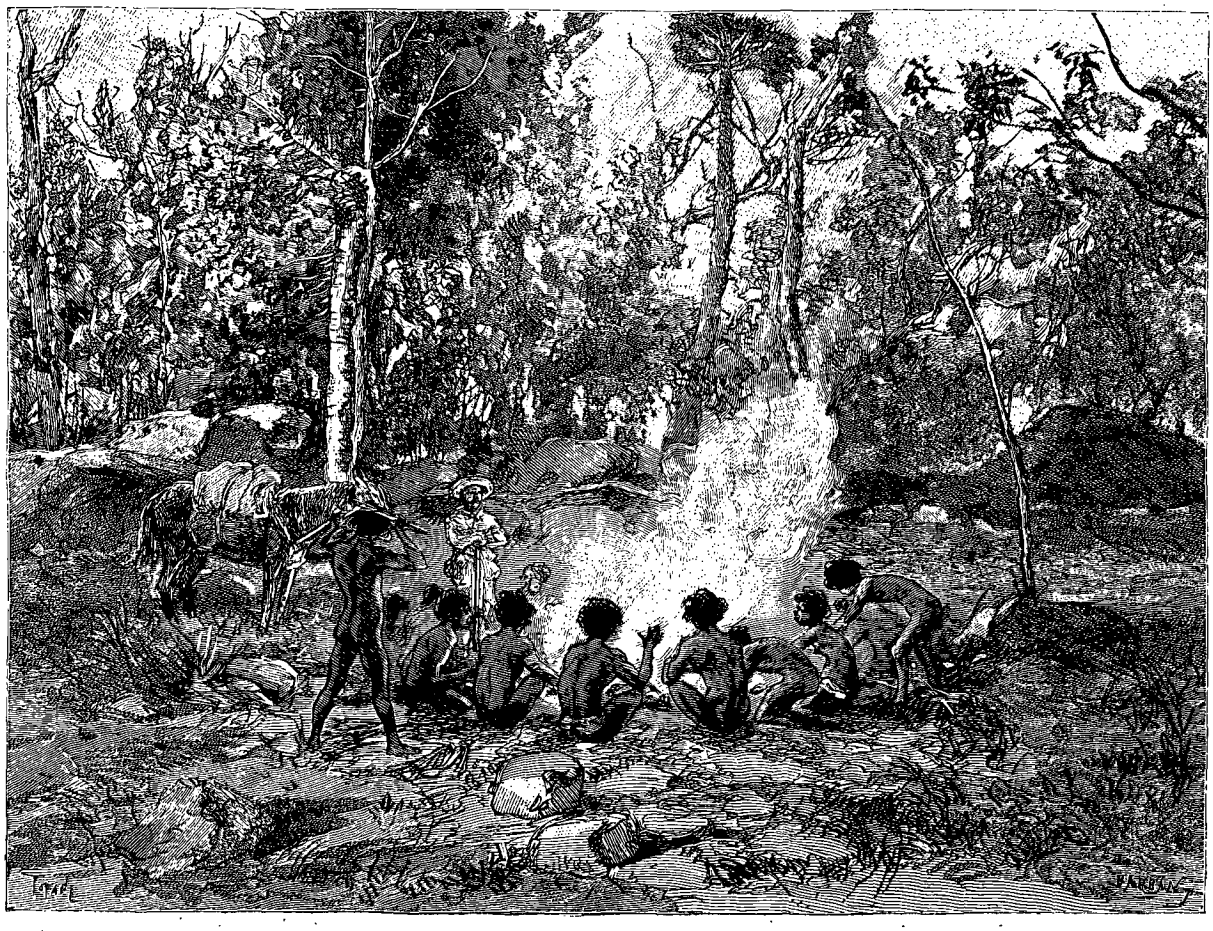
Coupe du trésor de Hildesheim (aujourd'hui au musée de Berlin) [voy. p. 237]. — Dessin de P. Sellier, d'après une photographie.

remberg, qui, ici encore, l'emporte sur sa rivale.

Malheureusement, les moments dont je dispose sont comptés, tout comme le nombre des colonnes que m'a ouvertes, avec une hospitalité d'ailleurs si gracieuse, le directeur du *Tour du Monde* : il me faut prendre congé de Hildesheim. Je fais choix, cette fois-ci, de la ligne la plus courte, de Hildesheim à Lehrte, de Lehrte à Hanovre. On traverse un pays plat, paraissant bien cultivé et fertile, avec des manufactures de distance en distance et des îlots de petites maisons aux toits rouges. La locomotive ne m'emporte que trop rapidement loin de cette ville si pittoresque, de cette vision si extraordinaire du passé, mais j'emporte de mon côté avec moi un souvenir, des impressions, qui ne s'effaceront pas, et dont je viens d'essayer, bien imparfaitement, de faire part aux lecteurs du *Tour du Monde*.

E. DEL MONTE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Autour du feu (voy. p. 248). — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE

PAR M. CARL LUMHOLTZ[1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Type du nègre dans les différentes régions de l'Australie. — Accouchements. — Cicatrices. — Mon cheval de bagage en danger. — Traces de *bungari*. — Singulier oiseau joueur. — Les noirs par la pluie. — Comment on fait du feu en forêt mouillée. — Miel. — Un souffle de civilisation. — Le courrier.

En Australie la nature a des manifestations diverses, des aspects qui diffèrent d'une région à l'autre. La disparité dans les conditions physiques entraîne naturellement la variété, l'hétérogénéité dans le développement du corps des indigènes, dans l'épanouissement de leur intelligence, et l'on ne saurait s'en étonner, si l'on prend en considération l'étendue de ce continent.

La constitution physique et le climat de l'Australie méridionale ne se retrouvent pas au tropique du Cancer, dans l'hémisphère boréal, et la manière de vivre des indigènes subit des modifications analogues. Au sud-est ils se nourrissent de chair; plus au nord, leur alimentation est surtout végétale; naturellement, ces conditions agissent sur le physique des individus. Les riverains, qui peuvent ajouter du poisson à leur ordinaire de gibier et d'autres animaux sont plus solide-

1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment bâtis que ceux qui sont réduits à vivre de serpents, de lézards et de plantes de digestion presque toujours difficile, peu riches en principes nutritifs. La population la plus forte, la plus robuste, est celle de Diamantina River, au centre du Queensland, où même les femmes sont grandes et bien en chair; je tiens de sources sûres qu'il en est de même à Boulya et à Georgina River, plus à l'ouest. Dans les districts côtiers de cette province, hommes et enfants m'ont paru plus chétifs, de taille moins développée. Pourtant quelques voyageurs affirment que les naturels les plus grands habitent sur la côte.

La partie méridionale du continent australien a un climat sensiblement plus froid, qui oblige les indigènes du sud à s'envelopper de couvertures en peau d'opossum, tandis que ceux de la région nord vont complètement nus, hiver et été. C'est donc au sud que la lutte pour l'existence est le plus dure; en compensation, la race y acquiert des facultés intellectuelles relativement supérieures.

Les noirs de la partie nord-ouest ont une réputation d'honnêteté et de diligence qui les fait rechercher par les colons : dans les stations on les emploie à des travaux de toute sorte. Par contre, le reste de l'Australie est peuplé de paresseux, traîtres et sans foi.

Le docteur Topinard a démontré que la race australienne présente deux types distincts : d'un côté, des noirs aux cheveux frisés, aux muscles faibles et aux pommettes saillantes; l'autre groupe, supérieur au premier, se distingue par une taille plus grande, des membres plus forts, des cheveux lisses et une petite tête allongée. Ces allégations concordent avec les récits des voyageurs. Quoi qu'il en soit, il est certain que les tribus du nord sont inférieures à celles du sud, et l'on admet théoriquement que la population plus robuste établie au sud a dû conquérir, soumettre et repousser vers le nord une race plus faible.

Australien d'Herbert River. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Dans la Nouvelle-Galles du Sud, la moyenne de la taille — assez haute — se rapproche de celle des Européens (1 m. 58 à 1 m. 69). A Murrumbidgée, les indigènes ne sont ni grands ni petits : entre les deux. Près du lac Torren, au dire de M. Stuart, ils ne dépassent pas 1 m. 13 de hauteur, tandis que dans la région centrale ils atteignent jusqu'à 1 m. 80. Les naturels de la côte orientale du Queensland sont petits; près de Herbert River, on est surpris de l'inégalité de taille et de corpulence des habitants.

Chez les nègres australiens, les traits qui frappent le plus sont le front très fuyant et la proéminence de l'arcade sourcilière, indices de facultés intellectuelles dont ils ne sont pas dépourvus. L'œil est brun foncé, expressif, et parfois s'illumine d'une lueur d'un bleu sombre; la cornée jaunâtre et fortement injectée de sang donne à ces noirs un air féroce. Le nez, très plat, triangulaire, est étroit à sa racine, d'où un rapprochement marqué des yeux. La cloison, ou cartilage, qui sépare les fosses nasales, a un développement remarquable; les indigènes la percent d'un trou où ils introduisent une chevillette, ordinairement jaune, en manière d'ornement. Mes gens, qui n'avaient ni poches ni étui à pipe, remplaçaient volontiers cette cheville par une pipe de terre, trouvant le procédé à la fois pratique et décoratif.

L'Australien a l'os malaire très saillant; sa bouche est grande et ouverte, généralement hideuse; les noirs de Herbert River la tiennent fermée, et l'ensemble de leurs traits y gagne. Leurs lèvres sont violacées, leur menton court, plutôt rentrant. Bras et jambes maigres, à part quelques exceptions : en somme, muscles peu développés. Les femmes sont toutes cagneuses; les hommes ont les jambes plutôt droites, presque jamais en cerceau, et marchent la pointe légèrement en dehors, ou en ligne droite. Grande est leur adresse à ramasser leur lance ou tout autre objet, sans se baisser, grâce à leur orteil préhensile.

Malgré la gracilité de ses membres, le nègre australien leur commande dans la perfection. A la dignité de son maintien, à la grâce de ses mouvements, on dirait qu'il a le sentiment d'une sorte de souveraineté sur tout être créé. La femme a, de son côté, le port et la démarche d'une reine, mais l'air moins sauvage que l'homme.

Les cheveux et la barbe, d'un noir de jais, sont légèrement frisés, et non crépus comme ceux du nègre africain. A Herbert River on en voit peu de lisses, 5 pour 100 environ; beaucoup, au contraire, dans l'intérieur du pays. La longueur de la chevelure est la même pour les deux sexes. La barbe vient mal aux noirs de Herbert River, qui, d'ailleurs, s'arrachent les quelques poils qui leur poussent. Dans le reste de l'Australie, les belles barbes ne sont pas rares, mais on n'y fait pas grand cas de cette parure naturelle, qui se rencontre chez certaines femmes de la Nouvelle-Galles du Sud. Pour me résumer, les cheveux ainsi que la barbe des noirs de l'Australie sont plutôt fins; avec quelques soins de propreté ils seraient jolis et luisants.

On donne le nom de noirs (*blacks*) aux indigènes, quoiqu'ils soient, pour la plupart, d'une nuance brune, tirant sur le chocolat. Rien de plus facile à constater à Herbert River, quand ils plongent pendant leur bain. Un peu d'attention permet de remarquer une certaine décoloration de la peau sous le coup d'une impression violente; la peur, par exemple, les fait pâlir, ou, pour

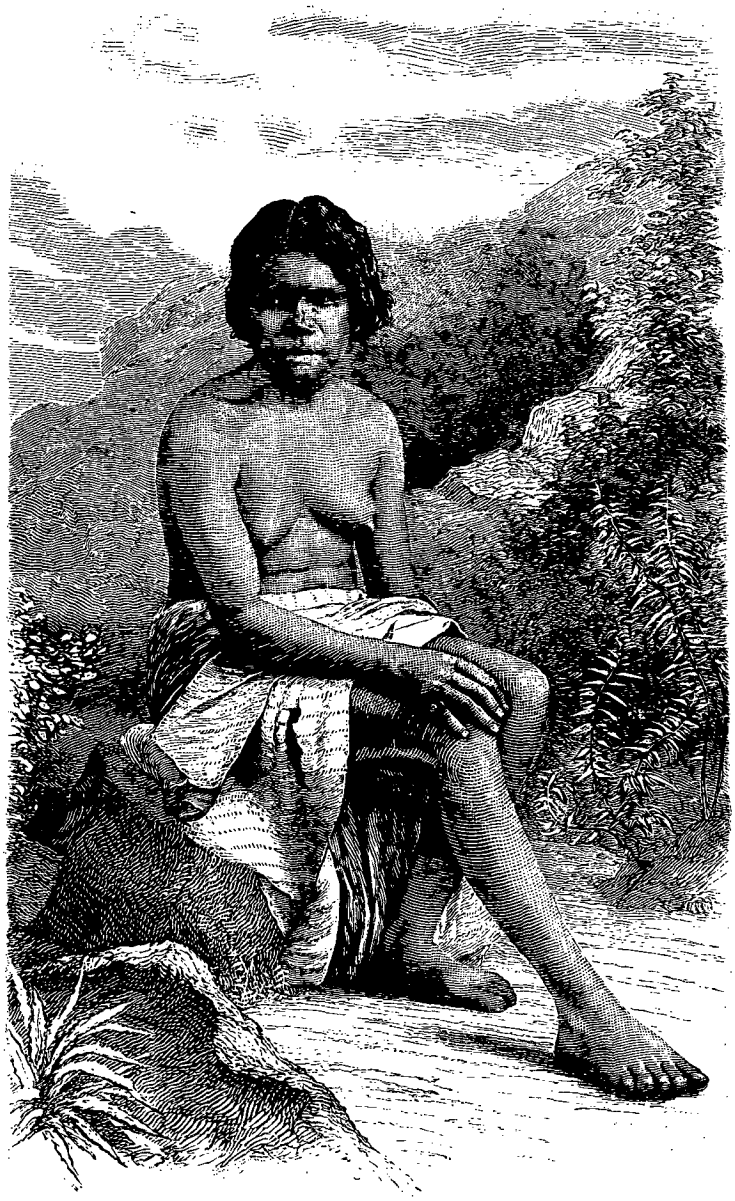
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Australien et Australienne du Queensland. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la collection du prince Roland Bonaparte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

être plus exact, donne à leur peau une teinte grisâtre. J'ai même vu rougir des adolescents, dont la peau tendre est plus transparente. Quant aux enfants, dont la peau est marron clair en venant au monde, deux années suffisent à les brunir comme leurs parents.

Cette race est laide, il faut le dire franchement, en dépit d'une certaine expression des traits, qui leur fait une physionomie agréable. Les hommes, mieux faits que les femmes, offrent seuls quelques beaux types. Si les femmes sont moins bien, c'est que leurs membres sont plus grêles, qu'elles ont le ventre gros et les seins pendants. Je n'en ai pas moins rencontré, dans le Queensland occidental, deux ou trois *beautés* aux mains mignonnes, aux petits pieds, bien conformés et remarquables par la hauteur du cou-de-pied. Mais les plus tristes échantillons du genre humain qui aient frappé mes regards, c'étaient de vieilles Australiennes accroupies autour du feu, occupées à gratter leurs membres maigres et secs. En vieillissant, elles ont perdu presque toute leur chair, leur ventre est devenu énorme, leur peau s'est ridée et leurs cheveux gris se sont faits rares. Les femmes vieillissent de bonne heure et n'arrivent pas à un âge aussi avancé que les hommes. Ceux-ci dépassent souvent la cinquantaine, et l'on assure que, sur certains points du Queensland, ils vont quelquefois jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingts ans, tandis que dans la région méridionale la moyenne de la vie est d'une quarantaine d'années au plus.



Femme de Maryborough (Queensland central). — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Les femmes, à Herbert River, l'emportent en nombre sur les hommes. Mêmes proportions au sud-ouest du golfe de Carpentarie ; mais les dernières études prouveraient qu'il en est autrement sur une bonne partie du continent.

C'est entre dix-huit et vingt ans que l'Australienne met au monde son premier enfant, quelquefois plus tard. Rarement elle en a plus de trois ou quatre, et presque jamais de jumeaux. L'enfantement — simple parturition — ne semble pas peser d'un grand poids sur la vie de la femme : elle s'écarte un peu du campement de sa tribu, et, sa fonction maternelle accomplie, l'enfant lavé au ruisseau le plus proche, elle retourne vers les siens comme si de rien n'était, sans plus se soucier de l'incident. Cependant, lorsqu'une femme se trouve dans une position intéressante, elle en est heureuse et fière.

Les cas de mort causés par l'enfantement ne sont pas nombreux. L'infanticide est fréquent en Australie, surtout en temps de disette ; auquel cas on va jusqu'à dévorer le nouveau-né. Au reste la vie nomade n'est pas faite pour les familles nombreuses, et les hommes voient avec déplaisir s'accroître le nombre des enfants, les femmes étant chargées de mille travaux et tenues de pourvoir à la subsistance de tous. Aussi, pour empêcher les mères d'allaiter et, par conséquent, d'élever leurs enfants, certaines tribus ne reculent même pas devant l'ablation des seins.

L'odeur si prononcée inhérente à la race noire se combine d'une manière détestable avec celles de la saleté, de la fumée et des terres colorantes dont tous les nègres s'enduisent le corps.

La voix des Australiens, pour être souvent rauque,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est cependant agréable, et prouve une certaine aptitude musicale. Elle est haute chez les hommes, aussi bien que chez les femmes ; la voix de basse et celle de tête sont presque inconnues.

Les indigènes prennent autant de plaisir que les matelots à *orner* leur corps, mais ils opèrent gauchement, avec leur rudesse naturelle, à l'aide d'un caillou tranchant ou d'une écaille, instruments primitifs. Ils se tailladent la poitrine et le ventre en lignes transversales et parallèles; et, afin d'empêcher la cicatrisation des blessures, ils les saupoudrent de charbon ou de cendre pendant deux à trois mois; ce qui en amène la tuméfaction. On obtient un résultat analogue en laissant des fourmis se promener sur les parties incisées. Les épaules sont pareillement tailladées en lignes de 5 centimètres, tombantes, comme des cannetilles d'épaulettes. Ces lignes acquièrent d'abord, chez les jeunes, un relief de la grosseur du petit doigt, deviennent peu à peu moins distinctes, enfin disparaissent dans la vieillesse.

Les jeunes gens ne participent à ces honneurs qu'à partir d'un certain âge : on commence par quelques entailles, dont le nombre augmente avec les années, et, lorsqu'ils sont parvenus au terme de leur croissance, on leur incise sur la poitrine, autour des mamelons, deux croissants dont les côtés concaves sont tournés en dehors.

Par ce signe extérieur qui lui est conféré avec apparat, l'adolescent est reconnu nubile. Après son investiture, le jeune homme a droit à toute espèce de nourriture ; jusqu'alors il avait dû s'abstenir de grands lézards, d'anguilles, etc.

Jeune fille de Maryborough (Queensland central). — Gravure empruntée à l'édition danoise.

L'homme se distingue encore, outre ces marques de dignité, par des lignes spécialement destinées à l'*ornementation*; celles-ci sont droites, courtes, parallèles, et disposées par groupes en travers du bras; mais le visage n'en porte jamais trace.

Les hommes ont seuls la poitrine, le ventre et les épaules *décorés* de marques de dignité : elles sont interdites aux femmes. Le sexe fort monopolise également les lignes et incisions de *beauté*, estimant peu convenable que la femme se permette des excès de parure : on lui accorde seulement quelques lignes grossièrement taillées sur les bras, le dos et la poitrine (le plus souvent sur les seins). Elle attache un grand prix à ceux de ces embellissements qui lui sont permis.

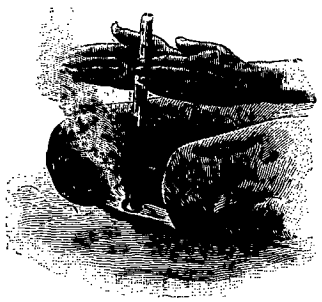
Le matin même de la clôture du *borbobi*, j'entreprenais une nouvelle expédition; parmi tant de noirs réunis, j'avais pu sans peine adjoindre à mes gens de la première excursion trois nouvelles recrues. Nous devions visiter un autre pays où abondaient *iarri* et *bungari*. Les noirs, exténués des fatigues de la veille, se montrèrent encore plus paresseux que d'habitude, et revinrent plusieurs fois à la charge pour obtenir qu'on fît halte, quoique nous n'eussions fait que quelques milles. Longeant à contre-courant un fleuve qui descendait de la montagne, nous vînmes à passer devant l'un des camps abandonnés par les noirs. Pickle-Bottle voulait à toute force s'y reposer. Comme je lui faisais remarquer que le soleil était encore grand et que nous ne trouverions là ni *iarri*, ni *bungari*, il me répondit qu'il y en avait au contraire beaucoup, et qu'il ferait bon manger là.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je continuai quand même à avancer, sans tenir compte de sa disposition à la paresse, ce qui le mit de fort méchante humeur. N'était-ce pas lui qu'on avait chargé de la conduite du cheval aux bagages, en sa qualité de *civilisé*, connaissant le terrain mieux que personne ? Toutefois le drôle, au lieu de choisir le versant oriental de la montagne, qui paraissait pourtant le plus praticable, nous fit côtoyer le torrent, dont le lit devenait de plus en plus étroit et les bords de plus en plus escarpés à mesure que nous montions.

Cependant j'avais confiance en Pickle-Bottle, en tant que guide, mais le passage devint tellement étroit que je reconnus l'impossibilité d'aller plus loin. Alors seulement je compris qu'il voulait me contraindre à agir à sa guise et à camper sur l'emplacement proposé par lui. Le seul parti à prendre, c'était de retourner sur mes pas et de chercher une autre montée moins rapide. J'eus bien du mal à faire tourner les chevaux; mais cette fois je pris la tête, et, furieux de ce retard, je donnai à tous l'ordre de me suivre.

De temps en temps je jetais un coup d'œil en arrière pour m'assurer que personne ne s'écartait. Quelle fut ma surprise, à un détour du sentier, d'apercevoir Pickle-Bottle et le cheval aux bagages tout au haut de la montagne et près de l'endroit où nous avions tourné. M'ayant vu bien déterminé à poursuivre ma route, il s'était décidé, pour s'épargner ce long détour, à escalader la pente abrupte avec sa bête, s'imaginant, comme tous les indigènes, qu'un cheval peut passer partout où passe un homme. Au moment où il allait lui faire franchir la crête de la montagne, l'animal, dont les jambes de devant étaient déjà sur le bord, manqua des deux pieds au milieu des éclats de roche, perdit l'équilibre et dégringola lourdement avec toute sa charge, comme un sac de farine. Je le suivais des yeux avec anxiété, dans l'espoir de le voir s'arrêter, mais il roulait, roulait, tournant sur lui-même, et finit par s'abattre au bord de l'eau, heureusement sans s'y engouffrer.



Manière d'allumer le feu. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Entre temps Pickle-Bottle et ses camarades avaient disparu comme par enchantement. Persuadés que je me fâcherais, ils s'étaient cachés dans les broussailles pour échapper à la mort. Je les rappelai d'un ton rassurant et me mis à décharger le cheval ; eux me regardaient de derrière les arbres pour bien se rendre compte de la situation. Le courage leur revint bientôt, et ils se rapprochèrent de moi. Je constatai avec plaisir que le cheval, chose miraculeuse, n'avait pas un seul membre rompu; il s'en était tiré avec de légères égratignures. Une fois remis sur les pieds et lavé dans la rivière, il se secoua et s'ébroua; il n'avait pas l'air trop incommodé des suites de son voyage à la montagne.

On se remit en route, et Pickle-Bottle se montra plus traitable. « Pas de tabac aujourd'hui », lui dis-je; et cette menace eut pour effet de le rendre plus consciencieux. Il découvrit sans peine le bon chemin, que nous suivîmes deux ou trois heures; c'était un des sentiers que prennent les noirs pour monter au sommet de la montagne. Des broussailles l'encadraient à droite et à gauche, et les montagnes se rapprochaient de plus en plus, comme pour nous cerner de tous les côtés. Tout à coup le paysage s'ouvrit sur une large vallée, haut située, couverte de plaines herbues et entourée de monticules boisés. C'est là que nous établîmes notre camp, près de la rivière. L'herbe ne manquait pas pour mes chevaux, car le pays est fertile et jamais bête n'y avait pâturé.

Ce camp fut notre point de repère pour nos expéditions dans les fourrés environnants. Un jour les noirs me firent remarquer les traces d'un *bungari* sur un tronc d'arbre; j'avais donc enfin une preuve de l'existence de cet animal, et je pris la résolution de ne pas quitter la partie avant d'en avoir tué un. Hélas! je ne me doutais guère des tribulations qui m'attendaient, et j'étais loin de soupçonner qu'il me faudrait poursuivre mes recherches, trois mois durant, avant de les voir couronnées de succès.

Les traces étaient déjà anciennes, mais encore très distinctes; il n'y avait donc pas d'erreur possible. Lors d'une de ces courses au sommet de la montagne, j'entendis chanter un oiseau dans le fourré, d'une voix forte et longtemps. Je m'approchai avec précaution, et d'un coup de fusil je tuai le chanteur posé à terre. Il était de la grosseur d'une litorne, et appartenait à la famille des oiseaux joueurs dont j'ai parlé : son plumage gris n'avait rien de remarquable.

En le ramassant, mon attention fut attirée par un lit de feuilles fraîches et vertes qui recouvraient le noir humus : c'était la cour de récréation de l'oiseau. Cachée sous des buissons épais, elle était disposée en carré régulier, d'un mètre de côté environ, sur une partie du sol préalablement déblayée et débarrassée de feuilles, de ramilles, etc. Sur ce carré l'oiseau avait rangé, les unes à côté des autres, dans un ordre parfait, de larges feuilles fraîches; après quoi, évidemment ravi de son travail, il s'était installé tout près et chantait. Dès que les feuilles sèchent, il les renouvelle. Au cours de ma promenade je vis trois de ces places de jeu, peu éloignées les unes des autres.

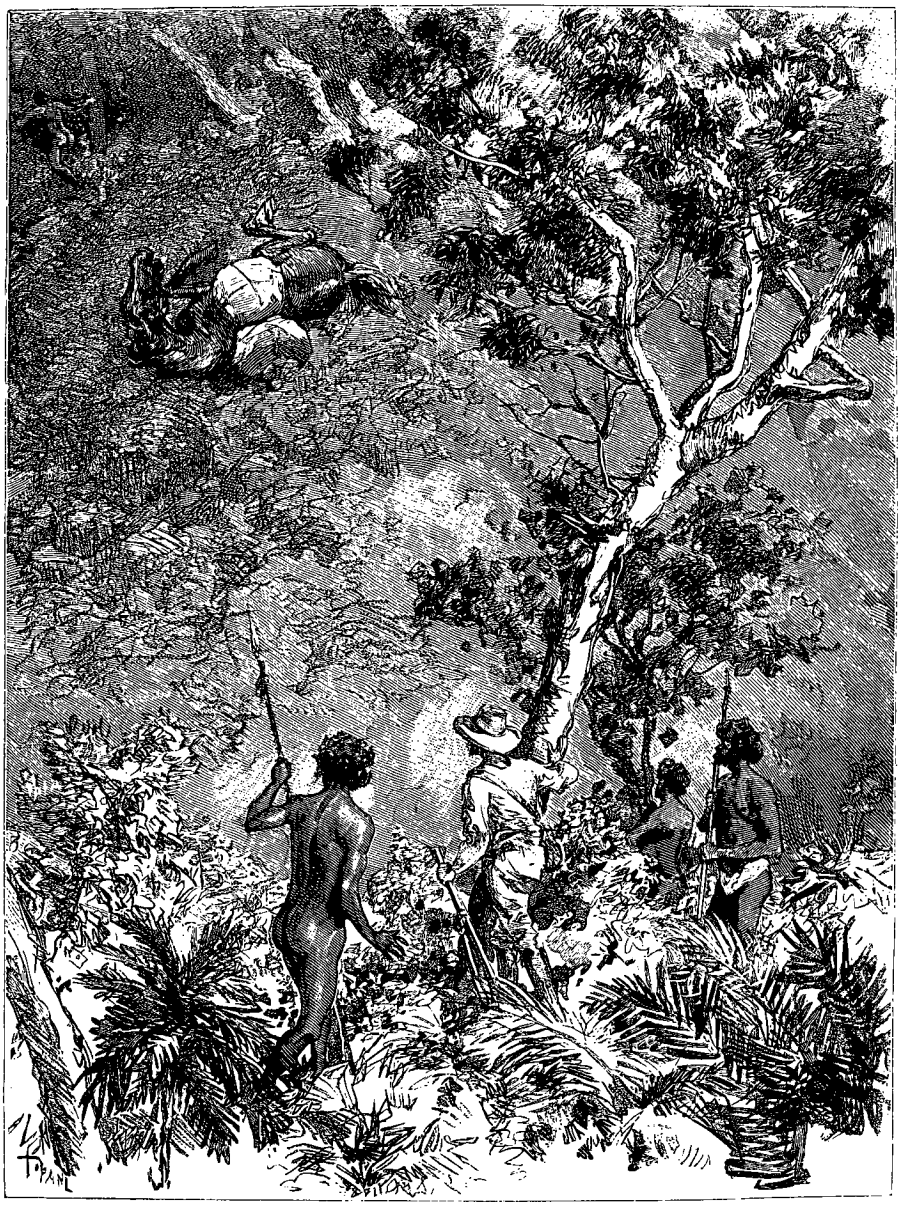
L'été verse des masses d'eau sur les montagnes, et l'on ne peut jamais faire fond sur le temps, car, chaque nuit, pour ainsi dire, il tombe une averse. Un jour nous fûmes surpris par une vraie trombe d'eau.

En un instant le ruisseau de la montagne fut transformé en un torrent impétueux, par lequel il nous fallut passer pour rentrer au campement.

En pareilles conditions les indigènes se sentent mal

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'aise, car ils supportent moins bien le mauvais temps que les Européens. Aussi, lorsqu'il pleuvait, m'était-il impossible de les décider à m'accompagner : leur horreur de la pluie est telle qu'ils aiment mieux souffrir plusieurs jours de la faim que de sortir de leurs huttes, aux époques pluvieuses, pour chercher leur subsistance. Les épaules relevées, grelottants, ils descendirent le torrent, et d'une telle vitesse que j'avais peine à les suivre. Comme nous passions devant un endroit où la montagne surplombait un peu, mes noirs, avec leur coup d'œil pratique, virent qu'il serait possible d'y allumer du feu, et s'arrêtèrent. Je me demandai comment ils pourraient trouver du branchage sec, puisque l'eau dégouttait de partout; pourtant ces



Le cheval dégringolant avec toute sa charge. — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies

« gelés » rapportèrent bientôt des poignées de bois pourri qu'ils avaient retirées d'arbres creux et des feuilles ramassées au pied d'avocatiers. Bientôt nous eûmes un bon petit feu pour nous égayer, et les noirs se blottirent tout autour, en vrais chats, attirant à eux la fumée avec les mains pour être plus tôt réchauffés.

Habituellement ils se procuraient du feu par le frottement de deux morceaux de bois léger, de 30 à 60 centimètres, chêne-liège (*Erythrina vespertilio*), ou *black fig*. Voici la méthode suivie : on pose à terre l'un des morceaux de bois, c'est-à-dire la moitié d'une branche fendue, dont le côté plat est tourné en l'air; à l'autre bâton, droit et rond, appuyé à angle droit sur le premier (perpendiculairement), les mains impriment un mouvement de rotation excessivement rapide. Au bout de quelques secondes on voit se produire un peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de fumée, et bientôt du trou s'échapper de la sciure fine, ignescente, qui met le feu aux feuilles sèches entassées à l'avance; les noirs cassent le petit bois et les branches sur leur crâne solide, dont la masse osseuse est d'une telle épaisseur qu'on y peut rompre des morceaux de bois gros de 4 à 5 centimètres. Tant que les deux bâtons qui ont servi à faire du feu sont utilisables, les nègres les portent avec eux. J'ai essayé, moi aussi, de m'en servir, mais sans autre résultat qu'un peu de fumée.

Assis avec mes noirs autour du bûcher, et tremblant de froid dans mes habits mouillés, je me pris à envier ces hommes entièrement nus, qui, en quelques minutes, retrouvent chaleur et gaieté; à la vérité, le froid

La cueillette du miel (voy. p. 250). — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

ne tardait pas à les ressaisir, puisqu'il fallait avancer quand même sous cette pluie persistante; ils éclataient alors en lamentations : *takolgoro ngucjpa!* (pauvre moi!) et une nouvelle halte s'imposait pour les laisser se réchauffer près du feu, qui avait bien vite raison de leur tristesse et du froid.

Quand nous revînmes à notre campement, tard dans la soirée, la pluie avait cessé. Mes hommes, affamés, s'opposaient à ce que je prisse mon bain habituel; dans leur impatience ils se frappaient le ventre en criant : *ammeri! ammeri!* (faim, faim). Je les menaçai de mon revolver, n'entendant pas renoncer à mon unique plaisir quotidien; sur quoi ils se tinrent en repos, et je pus prendre un bain rafraîchissant dans l'eau claire du ruisseau.

Une fois délassé, je me livrai à ma besogne de cui-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le courrier (voy. p. 250). — Dessin d'Y. Pranishnikoff, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sinier, pour moi et pour mes compagnons affamés. Heureusement, ce soir-là, je ne fus pas obligé de préparer les animaux que j'avais tués : la pluie avait tellement rafraîchi la température, que ce travail pouvait être remis au lendemain.

En retournant à Herbert Vale nous passâmes devant les bois de gommiers qui garnissent le bas de la chaîne de montagnes : c'est le séjour favori des abeilles, et mes noirs se lancèrent à la découverte des précieux insectes. L'abeille d'Australie, plus petite que notre mouche *domestique*, dépose son miel dans les arbres, hauts quelquefois d'une trentaine de mètres; les noirs, grâce à leur vue perçante, peuvent distinguer ces bestioles, en temps clair, lorsqu'elles s'abattent près de la petite ouverture qui donne accès dans leurs ruches.

Quoique ma vue, au dire d'un oculiste, soit d'une force au moins double d'une vue normale, il m'était impossible, dans la plupart des occasions, d'apercevoir les abeilles, même celles dont les noirs m'avaient indiqué la place. Pourtant, un jour, guidé par l'ouïe plutôt que par la vue, je pus distinguer un petit essaim à une hauteur de quatre mètres; mes hommes s'en montrèrent émerveillés. L'un d'eux en manifesta sa joie en se roulant dans l'herbe; les autres poussaient de grands cris, étonnés qu'un blanc pût trouver du miel.

La « cueillette » du miel par les indigènes est très amusante à voir. Un noir grimpe à l'arbre, agrandit le trou de façon à pouvoir y plonger le bras, retire un à un les gâteaux ou rayons, non sans les goûter au passage, et laisse tomber le tout dans les mains de ses camarades qui attendent au-dessous. Autour de lui les abeilles forment un nuage sombre, dont il ne paraît pas être trop incommodé : leurs piqûres, très légères, ne déterminent aucun accident fâcheux.

La plus grande partie du miel se consomme sur place; on transporte le reste au camp dans un panier en écorce, spécialement affecté à cet usage, et dont les joints sont si bien lutés avec de la cire, qu'il peut tenir l'eau. Fabriqué dans les mêmes conditions que les paniers ordinaires des indigènes, il en diffère toutefois par une solidité plus grande et par des dimensions moindres. Si le trajet à faire est court, on se contente de porter le miel sur une plaque d'écorce à laquelle on fait un rebord avec des herbes fines mâchées, ou dans une feuille de palmier, dont les deux bouts pliés donnent à la plaque l'apparence d'une auge. C'est d'auges de ce genre que se servent les indigènes pour porter de l'eau à leur camp : il ne faut que quelques minutes pour en confectionner une.

Dans presque tous les dépôts ou ruches on trouve une certaine provision de vieux miel aigri par la fermentation. Le dard de ces abeilles est dépourvu de poison. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter ici que le miel des abeilles au dard rudimentaire n'est pas sans causer quelques inconvénients : la diarrhée, par exemple, dont je souffrais pour mon compte, et qui n'épargnait pas même les indigènes; au contraire, je pouvais absorber des quantités de miel européen sans m'en sentir incommodé le moins du monde. On dirait du fromage mou et jaunâtre : les noirs « civilisés » lui ont donné le nom de *old man sugarbag*; et, loin d'en faire fi, ils le délayent dans l'eau avec du miel frais, ou dans leurs paniers d'écorce, ou plutôt dans les augettes ci-dessus décrites.

Ils font également usage de miel frais étendu d'eau : non qu'ils boivent ce mélange, comme on pourrait le croire, mais ils ont pour l'absorber, ou le humer, une méthode toute particulière. Ils mâchent une poignée d'herbes fines, et, quand la mastication lui a donné l'apparence de l'étoupe, ils la plongent dans l'augette et en expriment le liquide avec la bouche, comme d'une éponge. Le miel sauvage de l'Australie, généralement brun foncé, ne peut entrer en comparaison avec les miels d'Europe de première qualité : son arome est trop violent pour être positivement agréable au goût. Il se conserve ferme et frais dans les troncs d'arbre, même pendant les jours de grande chaleur, et constitue un aliment sain et agréable, mais que je n'ai jamais pu considérer comme un plat de résistance. J'en fus même promptement dégoûté, quoiqu'il me tînt lieu de sucre, à l'occasion.

Le courrier venait d'arriver quand nous fîmes notre rentrée à Herbert Vale. Son passage, deux fois par mois, était une vraie fête pour nous, à qui il apportait des nouvelles du monde extérieur. Il passait la nuit à la Vallée-Herbert, en se rendant aux stations des Hautes-Terres. Ces facteurs ont souvent 300 milles à parcourir avec leurs chevaux pour distribuer le courrier : ils sont toujours armés d'un revolver ou d'un fusil.

Souvent, le soir, assis autour de la cheminée, nous écoutions, le Canaque et moi, les histoires que nous contait le postillon et les nouvelles qu'il nous donnait du monde civilisé. Cet homme avait vu bien des choses, avait beaucoup roulé dans les colonies; il avait même été berger : enfin il appartenait à la classe des *roughmen*, qui, après tout, ne sont pas aussi rébarbatifs que leur surnom pourrait le faire supposer. Il n'y avait pas de cheval qu'il ne pût dompter, ou, pour employer sa propre expression, il pouvait *ride any beast, that has got hair on*. C'était un gaillard inculte, mais content de tout, qui ne perdait jamais son sang-froid et ne reculait devant aucun obstacle. Indifférent sur le chapitre de la nourriture, pourvu qu'il mangeât, et peu sensible aux fluctuations de la température, il voyageait aussi volontiers par la pluie que par le soleil.

Il était né à Victoria, d'où l'avaient fait partir quelques escapades de jeunesse, et il avait poussé, dans ses pérégrinations, jusque vers le nord, où n'avait pas pénétré la civilisation; mais, aujourd'hui que les femmes noires l'emportaient à ses yeux sur les blanches, il avait accepté un emploi dans la région habitée par elles. A tout prendre, c'était un assez bon garçon, le vrai type de la classe ouvrière parmi les blancs d'Australie, qui sont sûrs, corrects, attachés à leur devoir, durs au travail, diligents, mais étourdis et peu respectueux. *I care for nobody, and nobody cares for me* (Je n'ai souci

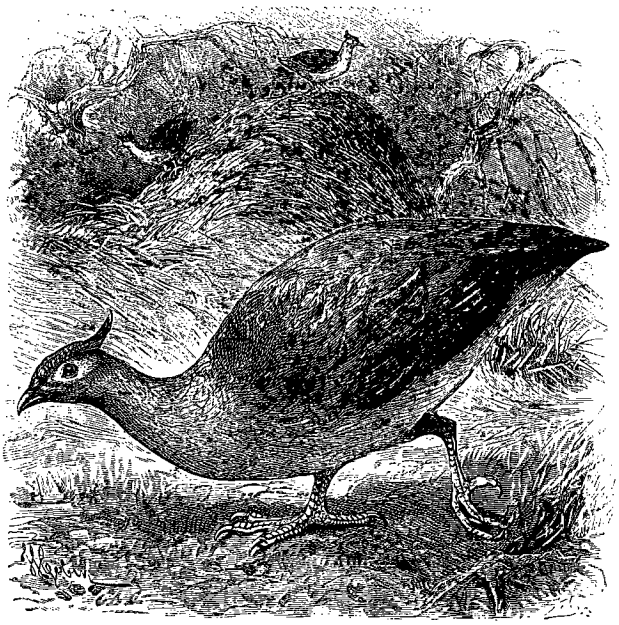
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de personne, et personne n'a souci de moi) : telle est leur manière d'envisager la vie.

A la station je me rencontrai avec un autre *roughman*, beaucoup moins gentleman que le courrier, et dont le revolver quittait facilement la ceinture. Campé dans le voisinage, il espérait entrer en affaires avec les jardins zoologiques, auxquels il livrerait de jeunes casoars en vie ; il était également à la recherche d'une variété de palmier dont, suivant lui, on pouvait fabriquer d'excellentes queues de billard. Bien approvisionné de tabac et de mouchoirs multicolores pour faire des échanges, il entreprit plusieurs expéditions qui n'aboutirent à aucun résultat.

Tout en causant, je vins à mentionner ma présence à un meeting de sauvages ; cela le décida à assister au *borbobi* qui devait se tenir dans quelques jours. Pour que je ne fusse pas le seul blanc qui eût été témoin de ce spectacle, il s'y fit conduire par le Canaque ; mais ils durent fuir tous deux, de crainte d'être mangés, les noirs les ayant entourés en criant : *talgoro! talgoro!* (chair humaine, chair humaine).

Willi, l'un des noirs, qui venait quelquefois à la station, avait remarqué que j'étais bien pourvu de viande et de tabac. Il s'offrit un jour à me servir de guide : « Viens avec moi dans mon pays, me dit-il, tu y trouveras des *iarri* et des *bungari*. » En une journée de voyage nous pouvions arriver chez Willi, dans la montagne ; les gens de sa tribu étaient en bons termes avec une partie des nègres de Herbert Vale, mais vis-à-vis des autres les rapports étaient assez tendus, à cause de leur situation limitrophe. Comme je connaissais un peu Willi et que j'avais en lui une certaine confiance, je me décidai à explorer cette contrée dont il faisait tant d'éloges.



La poule de jungle (voy. p. 252). — Dessin de Gobin, d'après Gould.

X

Respect de la propriété. — Pays nouveau. — Une ascension. — Fougères arborescentes. — Orties vénéneuses. — Une nuit dans une grotte. — Dessins faits par des noirs. — Larves bonnes à manger. — Musique des sauvages. — Exigences.

Nous allions donc parcourir le pays si vanté par Willi. Tout en gardant avec moi une partie des noirs précédemment engagés, je pris Willi à mon service, ainsi que son ami Chinaman. En raison du récent borbobi, plusieurs de ces hommes étaient en possession de piques et d'épées ; mais comme il était peu probable qu'ils eussent à en faire usage, les armes furent déposées sous un bosquet, où l'on viendrait les reprendre à la première occasion. Je n'ai jamais eu connaissance d'un seul vol d'armes. D'autres objets étaient pareillement entreposés, dans la ferme persuasion qu'on les retrouverait ; mais il en était tout autrement pour les provisions de bouche déposées dans ces caches : chacun s'empressait d'y puiser, au moins un peu. En résumé, tout attentat contre la propriété d'autrui étant considéré comme un acte répréhensible, les indigènes se volent fort peu entre eux. Qu'un noir découvre un dépôt de miel dans un arbre, et que, faute d'outils, il ne puisse l'en retirer, rien ne l'empêche de laisser sa trouvaille, en toute sécurité, jusqu'à une heure plus commode ; personne n'y touchera, pourvu qu'il prenne soin de mentionner sa découverte, ou qu'il ait marqué l'arbre, comme cela se fait en quelques endroits du Queensland occidental. La propriété est toujours respectée, à une exception près, en ce qui concerne la femme, leur plus précieux trésor. Naturellement ce n'est qu'entre hommes de la même tribu qu'on établit une différence entre le mien et le tien ; de peuplade à peuplade on se traite en bêtes féroces.

Le chemin était plus que difficile. Nous eûmes à franchir des hauteurs, à traverser des vallées et à abattre des arbres pour nous permettre de passer ; les noirs s'en tiraient avec une habileté grande, jouant du tomahawk d'une manière remarquable ; j'étais plus fort que la plupart d'entre eux, et pourtant ils abattaient un arbre bien plus vite que moi, grâce à une certaine façon de manier la hache. Après avoir monté une longue plaine herbeuse en pente douce, qui finissait en surface absolument plane, nous jouîmes tout à coup de la vue d'une vallée spacieuse, large et longue, boisée et traversée par une rivière écumeuse aux nombreuses cascades, à sauts rapides. Le grondement produit par ces chutes d'eau, et les masses incommensurables de verdure sombre dont les flancs de la vallée étaient tapissés de la base au sommet, firent sur moi, au premier aspect, une impression heureuse : j'allais sans doute faire des trouvailles d'un haut intérêt. Sur le fond vert foncé des bas fourrés les palmiers se détachaient en clair, lançant leurs couronnes superbes au-dessus de celles des autres arbres.

Quand nous eûmes atteint l'étage le plus élevé de la prairie, une bouffée de fraîcheur inconnue vint nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frapper. Willi proposa d'y bâtir une hutte d'après un système particulier : c'était pure paresse de sa part, afin d'éviter la corvée d'aller chercher des feuilles de palmier à la forêt. Mais son intention eut cela d'heureux pour moi, que ma cabane en fut construite plus solidement. Quatre arbres minces lui servirent à confectionner des perches courtes et fourchues, dont les extrémités inférieures, taillées en pointe, rendaient plus facile l'enfoncement dans le sol. Ces perches, disposées en carré, ne sortaient de terre que d'un mètre au plus; entre les enfourchures on plantait d'abord de longues branches, puis, au-dessus, on établissait un toit avec d'autres rameaux et des herbes sèches. Je me fis un lit confortable de feuilles et d'herbes, que je recouvris de mon imperméable, et en guise d'oreiller j'entassai les petits objets que j'avais apportés; entre autres, mon trésor : le tabac. Enfin, à mon côté reposait mon fidèle camarade de lit, mon fusil. Pendant que nous dressions nos huttes, Chinaman s'était absenté; il nous rapporta bientôt une assez grande quantité d'œufs de poules de jungle, ou *girauan* (*Megapodius tumulus*), nom que donnent les indigènes, non seulement à ce gallinacé, mais à ses œufs. Chinaman était là dans son pays; il connaissait tous les coins de la forêt, et toutes les buttes à œufs de poules de jungle. On était justement en novembre, la saison du *girauan*.

La poule de jungle abonde dans les parties basses de ces halliers; plus haut elle fait place au *koutjiari* (talégalle). Ses œufs, qui en font quatre des nôtres, se préparent et se mangent de la manière que voici : les noirs les percent avec de grandes précautions et les posent sur de la cendre brûlante; en peu de minutes l'intérieur en est cuit. Ce trou est à deux fins : d'abord la coquille éclate moins facilement; en second lieu, l'œuf peut être mangé pendant sa cuisson. On en hume le contenu à l'aide d'un bout de rotang, dont une extrémité a été mâchée en forme de pinceau.

On sait que l'éclosion des œufs de la poule de jungle, comme celle des œufs de talégalle, se produit sous l'action d'une chaleur artificielle. Avec de la terre et des détritus végétaux, l'oiseau se construit une butte où il dépose ses œufs; la chaleur développée par la décomposition de ces matières suffira à amener l'éclosion. Une même butte sert à plusieurs femelles; et comme les pontes se produisent à intervalles très distants, il y a entre les couvées des phases de développement très différentes. Si le germe est fécondé, l'œuf n'en sera que plus estimé, préféré même à un œuf frais; si le poussin est à moitié formé, s'il baigne, pour ainsi parler, dans son propre jus, les indigènes, à l'aide de leur *cuiller*, s'ingurgitent d'abord ce qui reste de blanc et de jaune, et brisent ensuite la coquille pour en extraire le poulet. A peine l'oiseau est-il débarrassé de son duvet, qu'on le place sur un lit de charbons ardents; aussitôt cuit, il sera avalé tel quel : bec et ongles compris.

L'ascension eut lieu le lendemain; le long de la rivière, pendant toute la durée du trajet, ou à peu près, il nous fallut remonter le courant. Les noirs sautaient avec une légèreté sans pareille, d'une pierre à l'autre; mais combien il m'était difficile de les suivre, à cause de ma chaussure! Le chemin était si long et si pénible que je me baissais souvent pour boire au ruisseau et m'y baigner la tête. La vue de ce panorama magnifique m'infusa une ardeur nouvelle; le long de la rivière, deux lignes d'arbres et d'arbustes s'inclinaient en courbes gracieuses au-dessus de l'eau, à droite et à gauche. Dans l'intérieur de la forêt tout était sombre et humide, mais quand je levais les yeux, j'apercevais la cime des arbres baignant dans une lumière resplendissante, dont l'irradiation pénétrait jusqu'à nous; et au-dessus de moi planait un ciel d'azur, immense, profond, illimité.

Quelquefois nous effarouchions un ravissant petit martin-pêcheur, bleu et rouge (*Alcyone azurea*), qui abandonnait sa branche pour fuir devant nous à petits coups d'aile, le long de la rivière. De grands papillons bleus ou verts (*Ornithoptera*) aux couleurs chatoyantes voltigeaient à la cime des arbres, et dans les creux de la rivière on voyait se jouer d'innombrables écrevisses, que les indigènes se faisaient un plaisir d'embrocher.

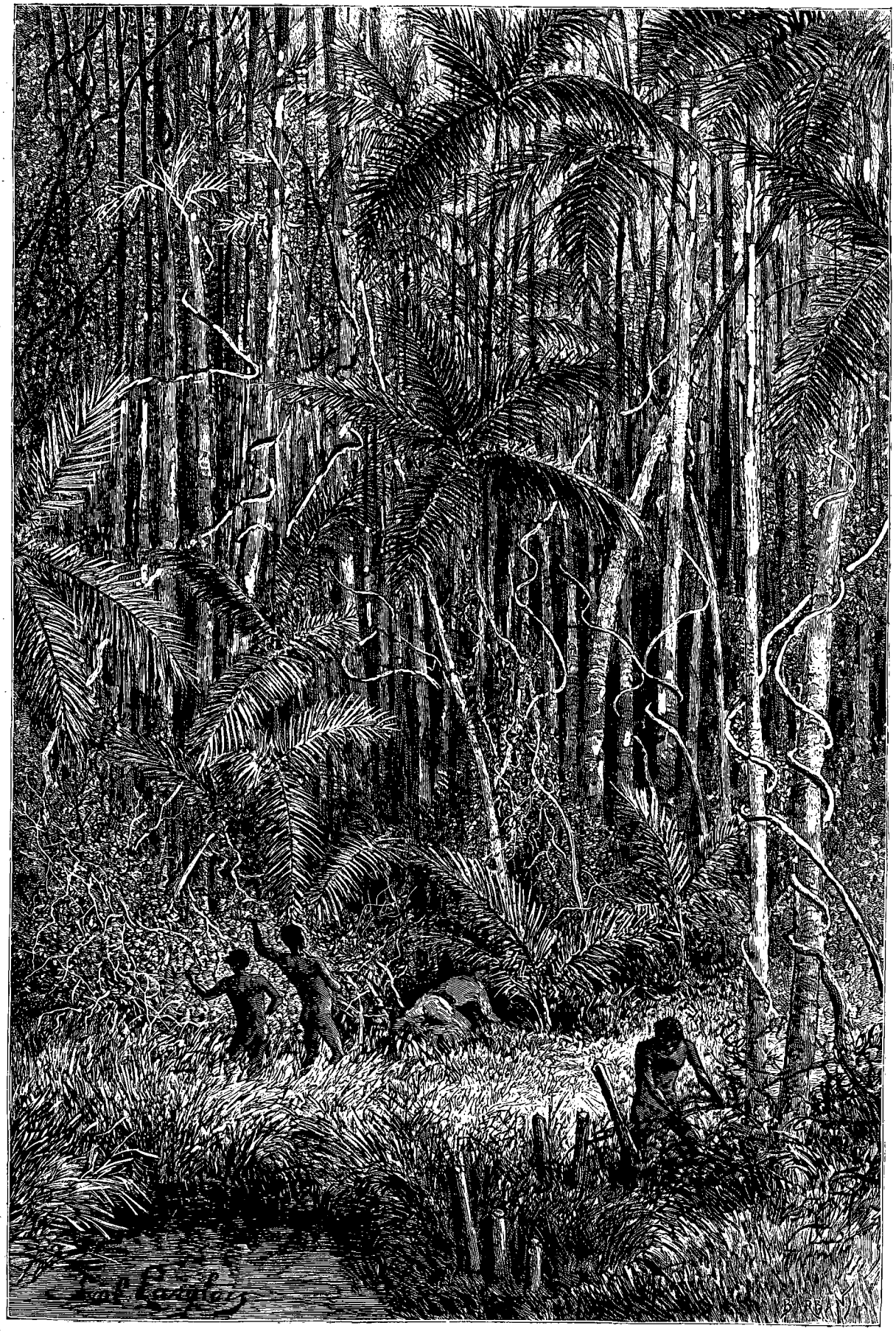
Plus nous nous élevons, plus le panorama gagne en pittoresque sauvage : rétrécissement du torrent, diminution de la masse d'eau, disparition progressive des écrevisses, éclipse totale des martins-pêcheurs. Aux palmiers ont succédé des fougères colossales, dont les frondes étalent leurs magnificences dans les ravins, au-dessus de gais ruisseaux qui se cachent pour reparaître sous forme de cascatelles, sur le versant de la ravine.

A cette altitude, les jeux d'ombre et de lumière sont merveilleux; l'impression qui se dégage de l'ensemble de ce spectacle touche à l'écrasement. Quel dommage qu'il n'y ait, pour jouir de ce tableau, que des nègres incapables d'en saisir les beautés!

Comme nous approchions du terme de notre étape, gravissant la montagne, escaladant les roches, Willi, qui marchait en tête de la file, s'arrêta brusquement et me fit signe d'aller à lui, promptement, avec mon fusil. Mais j'avais à peine fait la moitié du chemin qu'une bête décampa : c'était un jeune *iarri*, que la peur chassait d'un terrier voisin. Willi aurait pu le tuer, le plus aisément du monde, avec son tomahawk; il préféra s'abstenir, habitué qu'il était à voir tout tomber sous la balle de mon fusil. C'est ainsi que, par la sottise de Willi, nous perdîmes l'occasion de posséder un exemplaire de cet animal si rare; après notre mésaventure nous fîmes une longue marche sur des galets, ou dans la brousse et des ronceraies; de grands arbres s'élançaient de ces terrains pierreux, près du sommet, et c'est sur ce point que se dirigèrent d'abord les recherches de mes hommes, car les feuilles de ces arbres constituent l'élément principal de la nourriture du *bungari*. Partout où il y avait absence d'arbres, le lit rocheux était caché par des plantes rampantes.

Tout en haut on aperçoit aussi des paysages, mais d'un autre caractère. C'est là que se trouve l'habitat de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

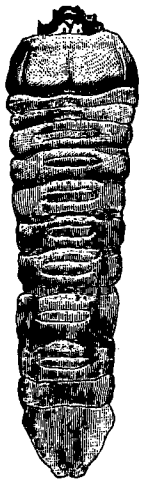


Dans les_avocatiers. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'avocatier, sur de petits mamelons au fond d'humus noir si fertile que tout y pousse à foison, avec une exubérance de végétation surprenante. Pénétrer dans ce terrain n'est pas facile, tant sont pressés et enchevêtrés les faisceaux de palmiers, qui varient en hauteur de six à huit mètres. Ces masses, que n'interrompt aucune solution de continuité, arrivent à former une muraille haute, inextricable, infranchissable. Malgré tout, l'indigène finit par découvrir un passage possible, mais où l'on ne saurait pénétrer qu'en y laissant de ses vêtements et de sa peau. C'est précisément dans ces terres impraticables que se tient le *bungari* : nous en distinguâmes des traces nombreuses, souvent très récentes.

Pendant que nous nous efforcions d'atteindre le sommet de la montagne, les indigènes appelèrent mon attention sur un animal gros comme un chat, qui courait de branche en branche. Je le tuai : c'était une variété d'opossum, appelée *tulla* par les noirs, et connue aujourd'hui sous le nom de *Pseudochirus archeri*. L'après-midi était déjà avancé lorsque j'abattis ce phalangiste. Chose à noter, ce nocturne fait une de ses tournées de trois à quatre heures après-midi. Sa robe est assez bizarre, d'un jaune verdâtre à raies noires et blanches peu distinctes; elle donne vraiment l'idée d'un tronc couvert de lichen et de mousse.



Larve comestible. Gravure empruntée à l'édition danoise.

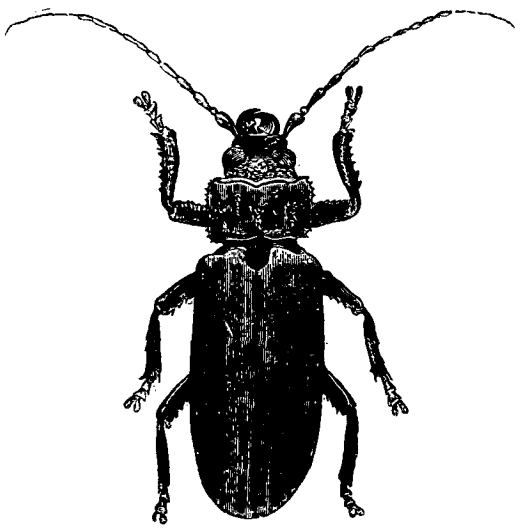
L'ortie vénéneuse, appelée *Laportea moroides*, est un des plus terribles fléaux de cette localité à l'abord si difficile; son poison est si actif qu'il suffit d'une légère agitation de ses jolies feuilles en forme de cœur pour provoquer l'éternuement; le fruit ressemble à la framboise, et les feuilles sont garnies, dessus et dessous, de poils dont la piqûre cause une vive cuisson. Mais c'est sur les chevaux que l'action de cette ortie est le plus sensible. Ils titubent, se roulent, fous de douleur; et, s'il n'a pas été possible de prendre soin d'eux sur-le-champ, leur agitation ira croissant et pourra causer leur mort. Le fait, en tout cas, n'est pas rare dans le Nord-Queensland. Les indigènes redoutent énormément la piqûre de cette ortie et prennent mille précautions pour s'en garantir. Quand c'est la main qui a été piquée, on ressent une douleur lancinante qui monte le long du bras pour se fixer dans les glandes lymphatiques du creux de l'aisselle. La première nuit, le sommeil est agité, puis la douleur au bras diminue graduellement; mais pendant deux à trois semaines, chaque fois que la main se trouve en contact avec de l'eau, on éprouve comme une sensation de brûlure.

Et cependant les craintes causées par cette ortie sont, à mon avis, fort exagérées. Il suffit de se frotter immédiatement avec du jus de *Colocasia macrorhiza*, plante qui se rencontre toujours dans le voisinage de l'ortie, pour que la douleur se calme aussitôt et que l'effet du poison soit fortement atténué.

Nous passâmes la nuit dans une caverne, tout près du torrent de la montagne. Elle était peu spacieuse, basse, froide et humide. Il nous fallait allonger nos membres sur la pierre nue. Un énorme bûcher fut allumé, mais au dehors ce n'étaient que ténèbres épaisses.

Mes noirs avaient recueilli dans le tronc d'un arbre tombé une certaine quantité de larves de coléoptères, dont je me régalai en leur compagnie. Parmi ces espèces, il en est de bonnes à manger. Chacune a un goût particulier. La meilleure, d'un blanc luisant et de la grosseur du doigt, habite les acacias; d'autres, plus petites et de goût moins fin, se trouvent généralement dans les fourrés. Bien que les nègres d'Australie ne mangent pas de chair crue, ils sont si friands de larves, que parfois ils les avalent vivantes, quand ils les retirent des vieux bois pourris, spectacle peu appétissant.

De retour au camp, on fait frire, de la manière la plus simple, ces larves, apportées dans des corbeilles. On les jette dans la braise; durcies en un clin d'œil, elles deviennent bien vite craquantes. Elles sont tellement grasses que leur chair grésille pendant la cuisson. Après les avoir tournées et retournées à l'aide d'une bûchette, on les retire de leur lit de cendres, et l'opération est achevée; leur goût, d'ailleurs, rappelle un peu celui de l'œuf; mais, à mon avis, la larve d'acacia, la meilleure de toutes, est préférable à une omelette de nos pays. Les indigènes dévoraient l'insecte avec autant de plaisir que la larve, se bornant à le dépouiller de ses deux élytres avant de le rôtir; enfin ils mangeaient également des espèces communes de longicornes. On fit griller aussi des écrevisses d'eau douce, qui, pour le goût, valaient certainement les nôtres; malheureusement, il y en avait trop peu.



Coléoptère mangé par les noirs. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

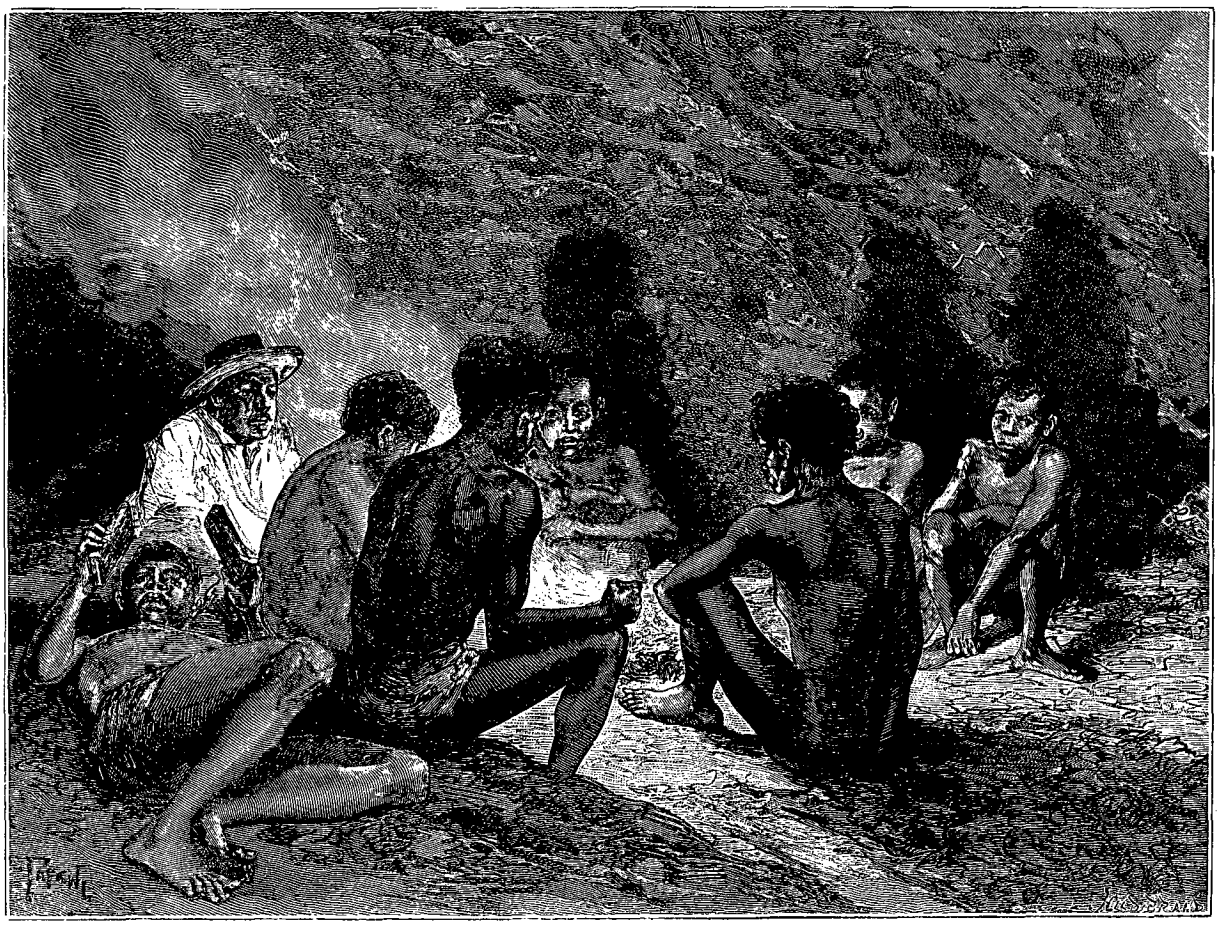
A la vive lumière du bûcher, je distinguai des figures dessinées par les noirs au plafond de la grotte. Elles représentaient un homme, une femme et leur enfant. En

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques traits au charbon ou à la sanguine, les indigènes avaient indiqué les personnages, tous aux longs doigts, aux grands orteils très écartés; et, quoique grossièrement tracées, ces figures n'étaient pas dépourvues de toute symétrie : le côté gauche était la reproduction du côté droit, mais les proportions n'avaient pas été observées. En résumé, les indigènes ne comprennent le dessin que sous sa forme la plus primitive, la plus simple; lorsque je leur montrai ma photographie, aucun d'eux ne put se rendre compte de ce qu'elle représentait; ils ne savaient comment la tenir et la tournaient tantôt en haut, tantôt en bas, au hasard. Mon Canaque, qui était présent, comprit, lui, sur-le-champ, car les noirs *civilisés* savent bien mieux déchiffrer les dessins, et facilement reconnaissent une personne d'après sa photographie.

Le matin nous fûmes éveillés par un gai ramage, où dominait la note persistante et monotone d'un oiseau que les noirs ont nommé *taudala*, pour son caquetage incessant. Sa gorge est habillée de brun rouge; il est gros comme une caille, très sauvage, et se tient habituellement à terre.

Un iguane aquatique avait déposé ses œufs dans le sable, au bord de la rivière. Ils y sont si bien cachés



Dans la caverne. — Dessin de Tofani, d'après le texte.

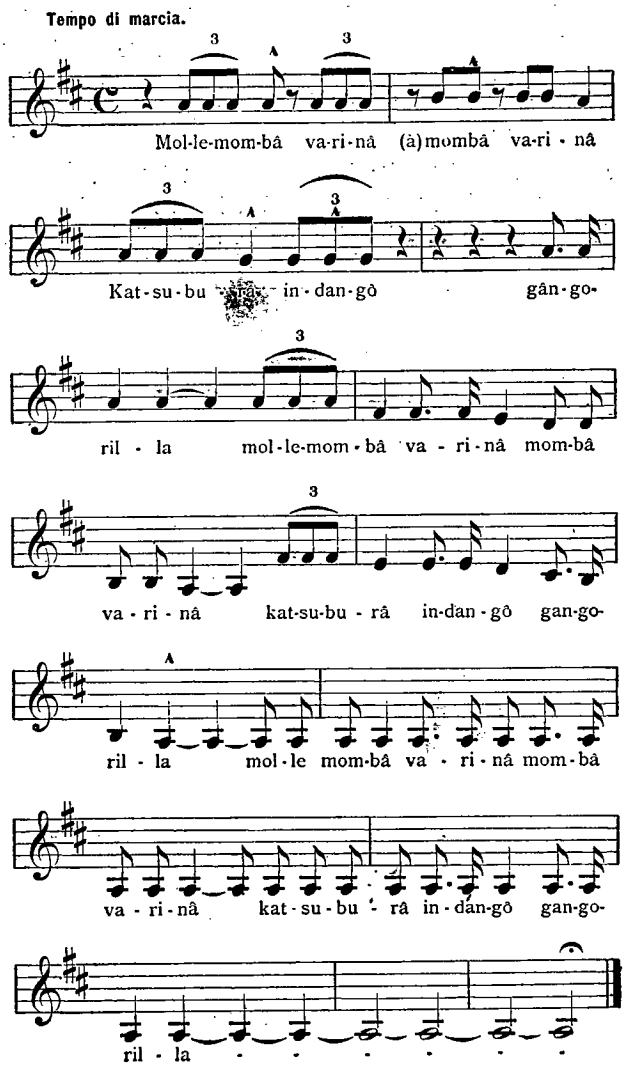
qu'il n'est pas facile de les découvrir; mais rien n'échappe à la vue perçante des noirs, qui les déterrent d'autant plus vite que rarement ces œufs sont en nombre sur un même point. Si mes hommes avaient la chance de mettre la main sur l'iguane lui-même, ils le tuaient à coups de bâton. L'indigène est aussi gourmand de chair d'iguane, qui a le goût de poulet, que des œufs de ce saurien.

Nous couchâmes plusieurs nuits au camp que nous nous étions choisi dans cette charmante contrée montagneuse. Le soir, après avoir soupé et remis toutes choses en ordre, nous prenions place autour du feu, et c'était une vraie jouissance de se reposer après tant de fatigues. D'ordinaire, un des noirs chantait, couché sur le dos et s'accompagnant avec deux morceaux de bois qu'il frappait l'un contre l'autre, en cadence; comme toujours, ce chant n'était qu'une sempiternelle répétition de deux ou trois couplets dont chacun se terminait par une longue suite de notes graves, imposant le ton de la strophe suivante; c'est faire preuve de grand talent que de tenir le dernier son le plus longtemps possible. Un air trop connu dans une tribu finit par perdre de sa vogue et fait place à un autre, original ou emprunté à une peuplade voisine. Mais ces occasions d'en apprendre un nouveau ne sont pas fréquentes, aussi le répertoire n'est-il pas riche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chose bizarre! souvent ils ignorent le sens des paroles qu'ils chantent et qui peut-être leur ont été communiquées par une tribu ne parlant pas la même langue. C'est ainsi que les mélodies passent de peuplade en peuplade. Je reproduis ci-contre l'air en faveur pendant mon séjour à Herbert River. On le chantait également à Rockhampton, soit à 500 milles en droite ligne au sud de Herbert Vale. Venu probablement des environs de Rockhampton, il a dû traverser maint pays avant d'arriver chez les sauvages montagnards de Herbert River, qui le chantaient sans y rien comprendre.

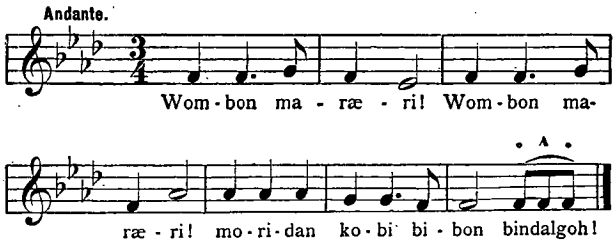
L'AIR EN FAVEUR



Les indigènes possèdent pour tout instrument de musique un bâton assez épais, en forme de massue, en bois dur et sonore; cet instrument unique est peu répandu : je n'en ai pas vu beaucoup à Herbert River.

Les Australiens saisissent mieux le rythme qu'ils ne perçoivent la mélodie; cependant j'ai pu apprendre, de mes hommes, des airs non dépourvus de mérite. Mes chants à moi n'avaient aucun succès, à l'exception d'un seul, à rythme très marqué, de la composition d'Erik Bögh; aussi ne mettais-je point d'empressement à me faire entendre de ce public ingrat. Leur voix est rauque, leur respiration incroyablement longue. Au bivouac, le chanteur s'installe près du feu, les jambes croisées. Quelquefois un autre se joint à lui, mais jamais plusieurs n'unissent leurs voix en chœur. Un indigène rôde-t-il seul en forêt, on pourra l'entendre exhaler sa joie par des cris sonores qui vibrent à travers les arbres. Je donne également ci-dessus un chant de guerre qui célèbre le crochet du propulseur de la lance : je l'ai entendu dans les bois de Herbert River. Quelquefois aussi des voix de femmes retentissent dans la forêt; mais au camp jamais ou presque jamais.

CHANT DE GUERRE



Les Australiens sont d'humeur gaie et légère; cependant une impression de mélancolie étrange pénètre leurs chants, surtout lorsqu'ils éclatent dans le calme de la nuit en pleine forêt, accompagnés du cliquetis monotone des deux armes en bois. L'harmonie est parfaite entre leur musique et la nature du pays.

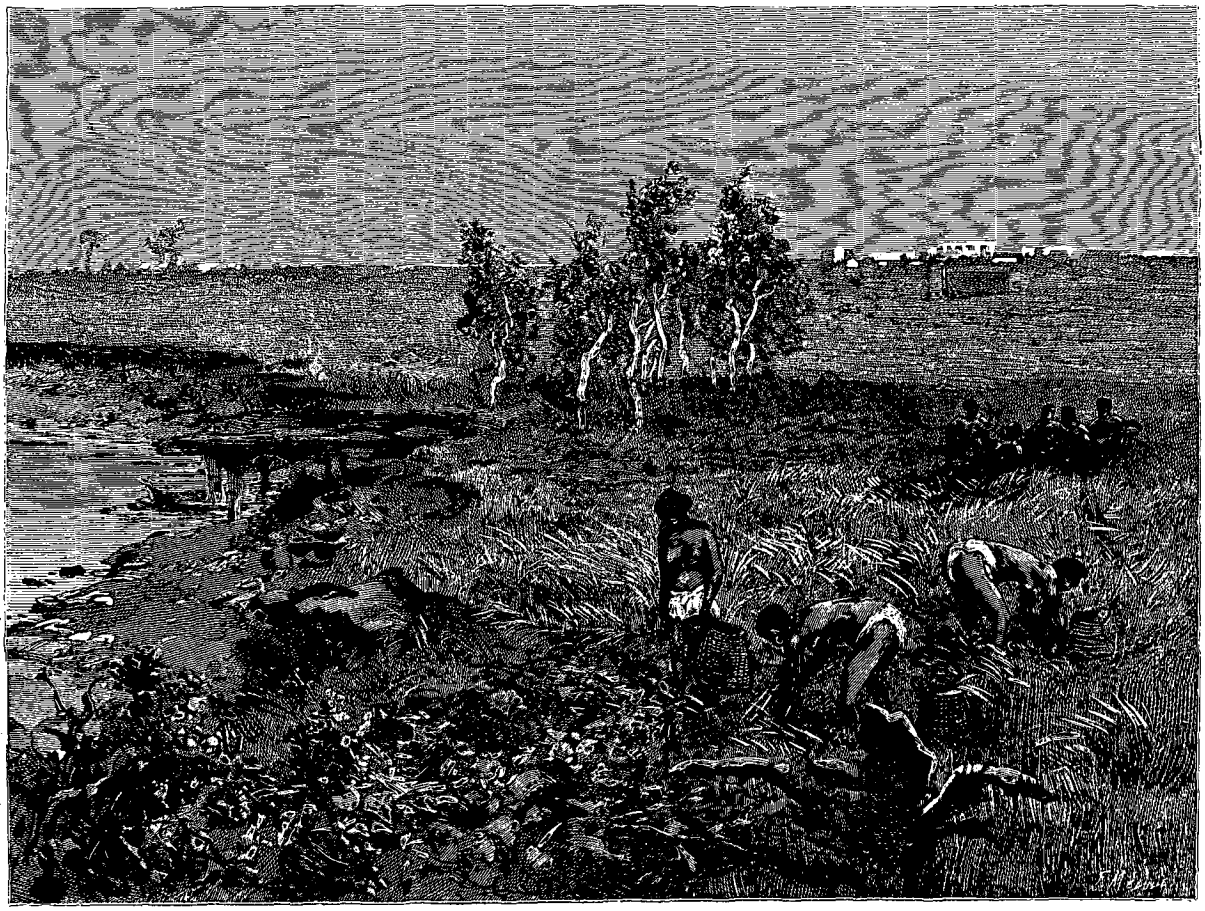
Une fois repus, mes noirs furent pris d'un accès de paresse et demandèrent encore à manger avant de se livrer à une besogne quelconque. Leurs exigences, qui croissaient chaque jour, devinrent tout à fait déraisonnables; ils en arrivèrent à vouloir les vêtements que j'avais sur le corps, mes armes à feu et tout mon stock de tabac. Un matin, Willi, avant d'aller chercher les chevaux, vint à moi d'un front audacieux et me demanda, pour sa peine, mes pantalons. Sur mon refus très net, il finit par rabattre de ses exigences : il se serait contenté d'emprunter mes culottes, pour moins souffrir de la rosée trop abondante, qui, à l'en croire, l'incommodait.

Quelque rassasiés que fussent mes noirs, si, dans ma bonté, je leur offrais encore à manger, ils ne refusaient jamais. Pour me faire bien venir d'eux et m'assurer leur concours en des circonstances ultérieures, j'affectais de n'en rien voir, mais il fallut bien modifier ma conduite à leur égard pour échapper à la mort.

Traduit du norvégien par V. et W. MOLARD.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes allant aux provisions. — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE.

PAR M. CARL LUMHOLTZ[1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XI

La femme en Australie. — La mère entretient la famille; le père ne s'occupe que de sport. — Esclaves noires. — Une épouse « marquée ». — Deux maris pleins d'égards. — Une femme de douze ans. — Femmes obtenues par héritage. — Mon escorte m'abandonne. — Comme quoi un nègre australien est capable de raisonnement. — Ténèbres et averse. — Noirs qui tranchent du grand seigneur.

La femme de Willi et celle de Chinaman avaient constamment suivi l'expédition, mais à distance, récoltant, glanant des fruits et des larves. Chez les nègres d'Australie, ce sont en effet les femmes qui sont plus spécialement chargées de pourvoir à la nourriture quotidienne, et qui, pour subvenir à l'alimentation de tous, entreprennent souvent de très longues tournées. Leur position dans la famille est, en ce pays, ce qu'on la voit, du reste, dans toutes les nations d'ordre inférieur.

Les travaux les plus durs leur sont réservés. Elles trottent avec leur panier et leur bâton, cueillent des fruits, déterrent des racines ou retirent des larves de vieux troncs d'arbres. Elles trouvent une partie de ces fruits sur la terre, d'autres sur les arbres, auxquels elles grimpent avec moins d'agilité que l'homme. Le bâton, le seul outil permis aux femmes, leur est indispensable

1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 161, 177 et 193; t. LVII, p. 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans cette chasse à la nourriture; il est de bois dur et ferme; sa longueur est d'un mètre et demi à deux mètres, et à l'un de ses bouts on fait une pointe au moyen d'une double opération, qui consiste à passer d'abord au feu, puis à aiguiser à la pierre la partie qui doit être amenuisée. Toute femme mariée allant à la danse a soin d'emporter ce bâton; c'est sa marque de dignité, la preuve qu'elle est chargée de pourvoir à l'alimentation de la famille. Elle a, de plus, à porter son bébé sur l'épaule, fardeau qu'elle ne dépose que pour creuser ou grimper.

Rentrée au camp, de longues occupations l'attendent; il lui faut battre, rôtir, laver, exprimer le jus des baies ou des fruits, qui souvent contiennent un principe toxique; et c'est encore la femme qui bâtit la hutte après avoir rassemblé les matériaux nécessaires. Assurément l'homme aide à abattre les arbres, à dresser les quatre ou cinq troncs minces qui forment la charpente, mais la femme devra porter les énormes paquets de feuilles de palmier ou d'herbes jusqu'à l'emplacement choisi; c'est elle encore qui, de la main et du bâton, débarrasse de toute aspérité le sol de la case, et l'égalise. A elle aussi revient la charge d'entretenir de bois et d'eau le ménage.

La femme emballe et porte tous les paquets lorsqu'on se rend d'un point à un autre; l'homme marche toujours en avant, les mains vides ou à peu près, n'ayant à porter que des armes légères : piques, *nolla-nolla* ou boomerangs; tandis que ses femmes le suivent chargées, comme des mules à bagages, de quatre ou cinq paniers où l'on a entassé les provisions de bouche. Si l'une des corbeilles est occupée par un enfant, cela n'empêche pas la mère d'en porter un second, plus grand, sur l'épaule.

La contribution de l'homme consiste surtout en miel et accidentellement en œufs, gibier, lézards, etc. En général il garde pour lui la nourriture animale; la femme est réduite, ainsi que ses enfants, à un régime purement végétal, dont elle aura à se procurer les éléments. Pour l'homme, la chasse surtout est un sport; il ne la pratique pas en pourvoyeur du ménage, car ce n'est pas son affaire d'approvisionner la famille, et il ne se croit tenu à aucune obligation en tant que père et époux. Il vit pour sa satisfaction personnelle, partant pour la chasse dès que l'herbe est sevrée de rosée, et ne rentrant que le soir, parfois les mains vides et ayant dévoré sur place son butin.

Il traite sa femme selon son bon plaisir, souvent de façon cruelle, et peut la tuer si bon lui semble. Qu'il pleuve, que la nuit soit rude et glaciale, l'infortunée devra même aller chercher du bois et de l'eau. Lorsque j'en chargeais un de mes noirs, il transmettait l'ordre à sa femme, qui partait à l'instant; le mari ne tenait aucun compte de l'âge de la malheureuse; vieille ou jeune, elle devait obéir. Une nuit, me trouvant dans une ferme à peu de distance de Mackay, j'entendis un cri épouvantable parti d'un camp de noirs civilisés situé dans le voisinage, et, le lendemain matin, nous trouvâmes l'une des jeunes négresses dans un état pitoyable, baignant dans son sang. Elle avait deux doigts cassés et pleurait. Son mari l'avait battue une partie de la nuit; et comme je demandais à l'homme la raison de ces cruels traitements, il me répondit que la rebelle avait fait des difficultés pour aller chercher du bois, sous prétexte que la nuit était trop froide. Et cet homme était un des plus intelligents parmi les noirs!

Le plus grand crime dont une femme puisse se rendre coupable, c'est d'abandonner son mari, dont elle est réellement l'esclave. Opprimée, elle accepte l'esclavage sans désirer une position plus sortable, puisqu'elle ne connaît rien de mieux. La volonté de l'homme est sa loi : elle sait que son mari ne supporterait aucun murmure. Pourtant, quelque soumise que paraisse la femme, quelque asservie qu'elle soit depuis nombre de générations, les exemples d'insubordination et de fuite sont assez fréquents. Il n'est pas rare qu'elle prenne un galant et coure après lui sans se laisser arrêter par la crainte d'être châtiée, voire même mutilée, si son mari la rattrapait. Elle en sera quitte ordinairement par des coups de tomahawk dans le dos et demeurera ainsi pour un ou deux *marquée* pour la vie, selon leur force. Quelquefois la coupable est punie de mort, surtout en cas de récidive.

Pour d'autres délits, son mari lui jettera à la tête le premier objet qui lui tombera sous la main. On conçoit qu'avec un pareil système les femmes portent des marques nombreuses de coups distribués par leurs maîtres tout-puissants; et il ne faut pas croire que ces punitions soient entourées de bien des formalités; la colère seule commande : en public ou en secret, il n'importe.

Les femmes sont la partie capitale de la fortune des Australiens, puisque tout le travail retombe sur elles; la richesse d'un noir correspond au nombre de ses femmes.

En général un indigène en a deux, souvent trois, quelquefois quatre; mais je n'ai vu qu'un seul noir en possession de la demi-douzaine; toutes vivent sous le même toit avec leur mari. Celui qui a un grand nombre de femmes excite l'envie générale. Personne n'en devrait cependant avoir plus de deux, selon ce que disaient ceux de mes hommes qui n'en possédaient qu'une chacun; leurs aspirations se bornaient à doubler ce nombre.

Tout noir a sa favorite, qu'il traite mieux que les autres. Et cependant la polygamie ne suscite pas autant de querelles qu'on pourrait le penser, hormis les conflits entre hommes à propos de femmes. Il faut reconnaître toutefois qu'en général les rapports conjugaux paraissent assez bons; la vie des époux ne se passe pas entièrement au milieu des horions et des coups, et j'ai vu des hommes se laisser mener par leurs femmes, supporter leurs réprimandes, leurs reproches, bien plus, leur demander conseil. Mais il est excessivement rare que la femme, selon notre expression populaire, « porte la culotte ».

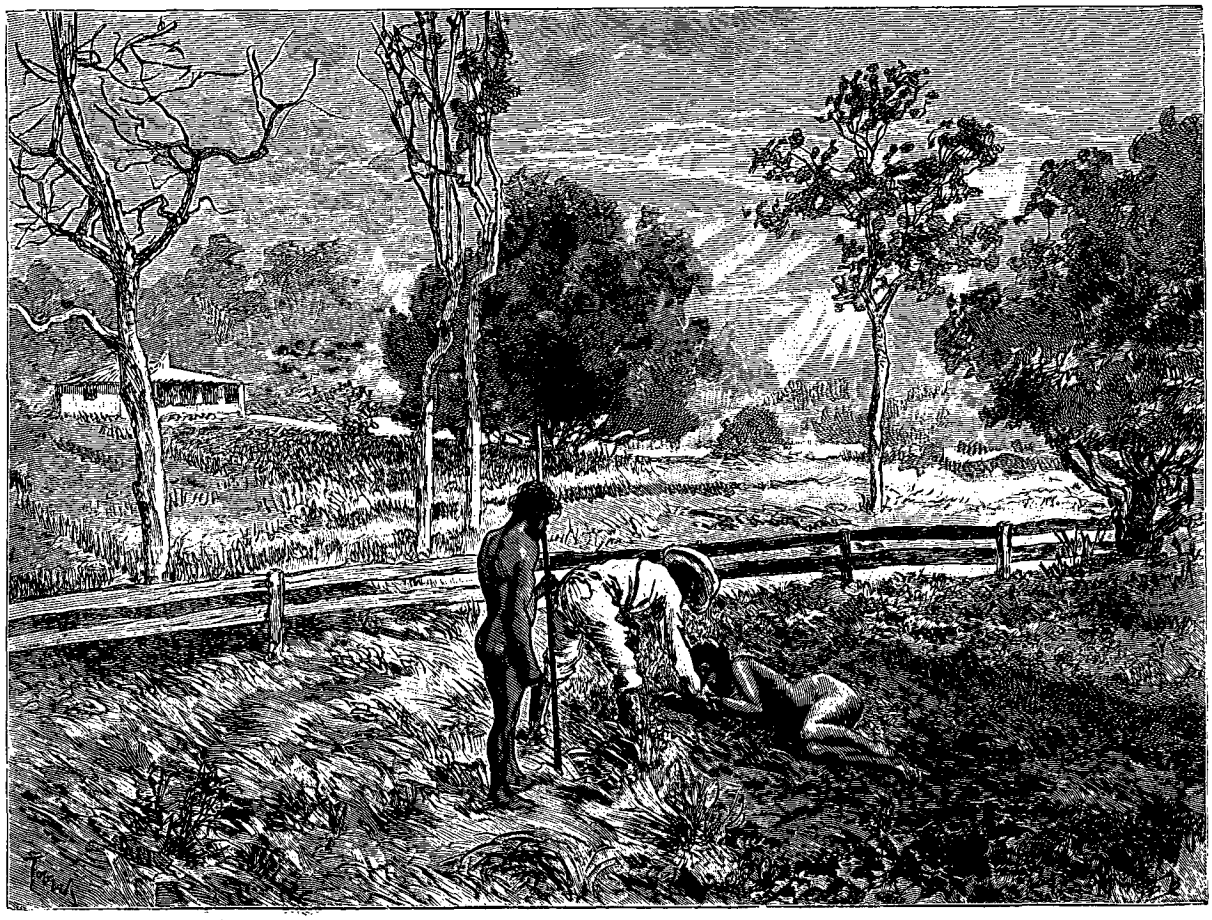
Willi et Chinaman méritent vraiment des éloges pour avoir mis en réserve, à l'intention de leurs femmes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une partie de ce que je leur avais donné. Un après-midi, comme ils désiraient leur faire une visite, ils demandèrent à m'emprunter un sac, et je les vis bientôt se mettre en route avec une quantité de provisions qu'ils y avaient fourrées. Ces égards ne nuisirent pas ce jour-là à leurs intérêts, car ils reçurent de moi plus qu'ils ne pouvaient manger; mais l'expérience m'a prouvé que parfois ils s'imposaient des sacrifices par intérêt pour leurs moitiés. Un fait certain, c'est qu'en cette circonstance ils ne mirent rien de côté pour une occasion ultérieure.

La femme de Willi et celle de Chinaman étaient très jeunes; cette dernière n'était encore qu'une fillette de onze à douze ans au plus. Tant qu'elles sont jeunes, les femmes sont assez bien traitées. Les Australiennes peuvent donc avoir aussi leur lune de miel. Mes nègres étaient très fiers de leurs femmes, d'autant plus que pour les jeunes hommes il y a difficulté à se marier avant la trentaine. Les hommes d'un certain âge sont constamment entourés des femmes les plus jeunes et les plus jolies, tandis qu'un adolescent doit s'estimer heureux s'il lui tombe une vieille femme.

Entre huit et dix ans la femme est livrée à un homme. N'est-il pas ridicule de voir apparier un



Jeune négresse baignant dans son sang. — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

homme avec une femme qui a l'air d'être sa fille, une femme avec un mari qui aura à faire son éducation? Il n'en est pas de même à Herbert River que chez les tribus du Sud, à Rockhampton par exemple, où la femme n'est mariée que lorsqu'elle est complètement formée. A Herbert River on tient compte de l'âge et l'on n'attend pas d'une femme trop jeune autant que d'une femme faite. « Petites et jeunettes, disaient Willi et Chinaman, elles perdent trop de temps en allées et venues »; ce qui, dans leur pensée, revenait à dire que l'expérience leur manque encore pour trouver des aliments en suffisance.

J'ai pu constater en mainte circonstance le sérieux et le soin apportés par les femmes dans l'accomplissement de leurs devoirs : elles ne se laissent pas facilement déranger de leur travail.

Une femme peut devenir la propriété d'un nègre australien par voie d'héritage, en vertu d'une coutume qui veut qu'une veuve soit épousée en secondes noces par le frère de son mari défunt; mais la manière la plus usitée de se procurer une femme, c'est d'en troquer une contre une sœur ou une fille à soi.

J'ai dit plus haut que les Australiens se volent leurs femmes réciproquement, du moins entre groupes familiaux, car le fait est plus rare entre grandes tribus. Une jolie fille d'une tribu étrangère fut maltraitée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à en mourir, près de mon quartier général. Comme je demandais pourquoi on ne l'avait pas gardée, au lieu de la faire mourir sous les coups, il me fut répondu qu'ils redoutaient la tribu ennemie, dont ils auraient toujours à craindre quelque attaque s'ils gardaient la femme chez eux. Willi et Chinaman avaient toujours égard à l'âge si tendre de leurs femmes et ne les chargeaient pas de ces lourds fardeaux dont les infortunées sont trop souvent accablées. Bien qu'elles dussent approvisionner de feuilles et d'herbe le ménage, charrier l'eau, chercher des larves et des fruits, bref, faire des commissions de toute sorte, elles coulaient cependant d'heureux jours, les maris leur donnant suffisamment à manger. Le fait de remettre à leurs femmes les provisions économisées à leur intention, d'autres traits du même genre, prouvent que ces hommes ont obéi à un mobile d'ordre assez élevé, qu'ils n'ont pas eu seulement en vue le développement physique de leurs jeunes pourvoyeuses, dans le but de pouvoir tirer d'elles une plus grande somme de travail.

Dans la soirée, quand Willi et Chinaman revinrent de chez leurs femmes, ils rapportaient plein une corbeille de fruits du palmier vénéneux tout préparés; le *Cycas media*, *kadjera* des indigènes, doit être soumis à une longue manipulation. On casse d'abord la noix; puis le noyau intérieur doit être battu, grillé, écrasé, et lavé jusqu'à ce qu'il ne forme plus qu'une bouillie blanche. Mes gens faisaient un cas tout spécial de ma nourriture d'Européen; mais, quoiqu'ils en eussent à discrétion, ils ne renonçaient pas pour cela à leur régime de noirs, et le *kadjera* formait, à cette saison de l'année, d'octobre à décembre, le fond de leur nourriture; pendant les trois mois suivants ils vivaient d'autres fruits, le *tobola* et le *koraddan*.

L'heure de la récolte venue, les femmes procèdent par bandes à la cueillette et à la préparation de ces fruits, ce qui les éloigne pour plusieurs jours du lieu de campement.

Nous avions peiné, trimé dur et longtemps, supporté bien des misères, dans notre désir d'attraper des *bungaris*, lorsqu'un beau jour mon escorte déclara d'une voix unanime qu'il ne pouvait entrer dans l'esprit de personne de chasser le *bungari* sans un chien; qu'il était donc inutile de poursuivre l'expédition. Ce renseignement n'avait rien d'agréable pour moi; mais que faire, sinon rentrer au camp, y prendre un *dingo* et, par la même occasion, renouveler nos provisions.

En passant à Herbert Vale je m'adjoignis de nouveaux compagnons, parmi lesquels *Jimmi*, gaillard trapu, taillé en athlète, aux épaules très larges, et presque sans cou; l'expression de sa physionomie était sinistre, son caractère peu communicatif. J'embauchai également un autre indigène aux cheveux lisses, du nom de *Mangola-Maggi*, lequel, malgré sa jeunesse, jouissait d'une haute considération parmi les noirs en raison de son habileté à leur procurer de la chair humaine, *talgoro*. A coup sûr, ce n'était pas le genre de mérite que je recherchais : l'essentiel pour moi était de m'entourer d'adroits chasseurs; ce point était même décisif dans le choix de mes compagnons, et devant cette considération capitale je passais souvent condamnation sur des questions moins importantes.

Je proposai à mes noirs de se faire accompagner de leurs femmes; il fut d'autant plus facile de les y déterminer qu'elles s'étaient déjà proposé de suivre la même direction en vue de récolter des fruits. On leur enjoignit d'avoir l'œil bien ouvert, tout en cueillant, et de guetter les *bungaris*, qui dorment pendant le jour à la cime des grands arbres.

Willi marchait en tête avec moi pendant que nous traversions la prairie; l'après-midi, quelques-uns de mes hommes demeurèrent en arrière dans l'intention de déterrer un *bandicoot*, et Lucy, la femme de Willi, s'attarda avec eux sans en avoir demandé la permission à son mari. Un châtiment s'imposait naturellement. Lorsqu'elle revint vers nous, après un certain temps, Willi lui demanda pourquoi elle s'était permis de rester en arrière, et, ramassant une énorme branche, il la lui lança, à tour de bras, devant le visage. Elle n'osait ni bouger, ni cligner l'œil; elle ne tenta même pas d'écarter le projectile, sachant bien que son maître en deviendrait plus furieux et la viserait pour de bon. Pour ajouter encore à la frayeur de sa femme, il répéta plusieurs fois cette épreuve.

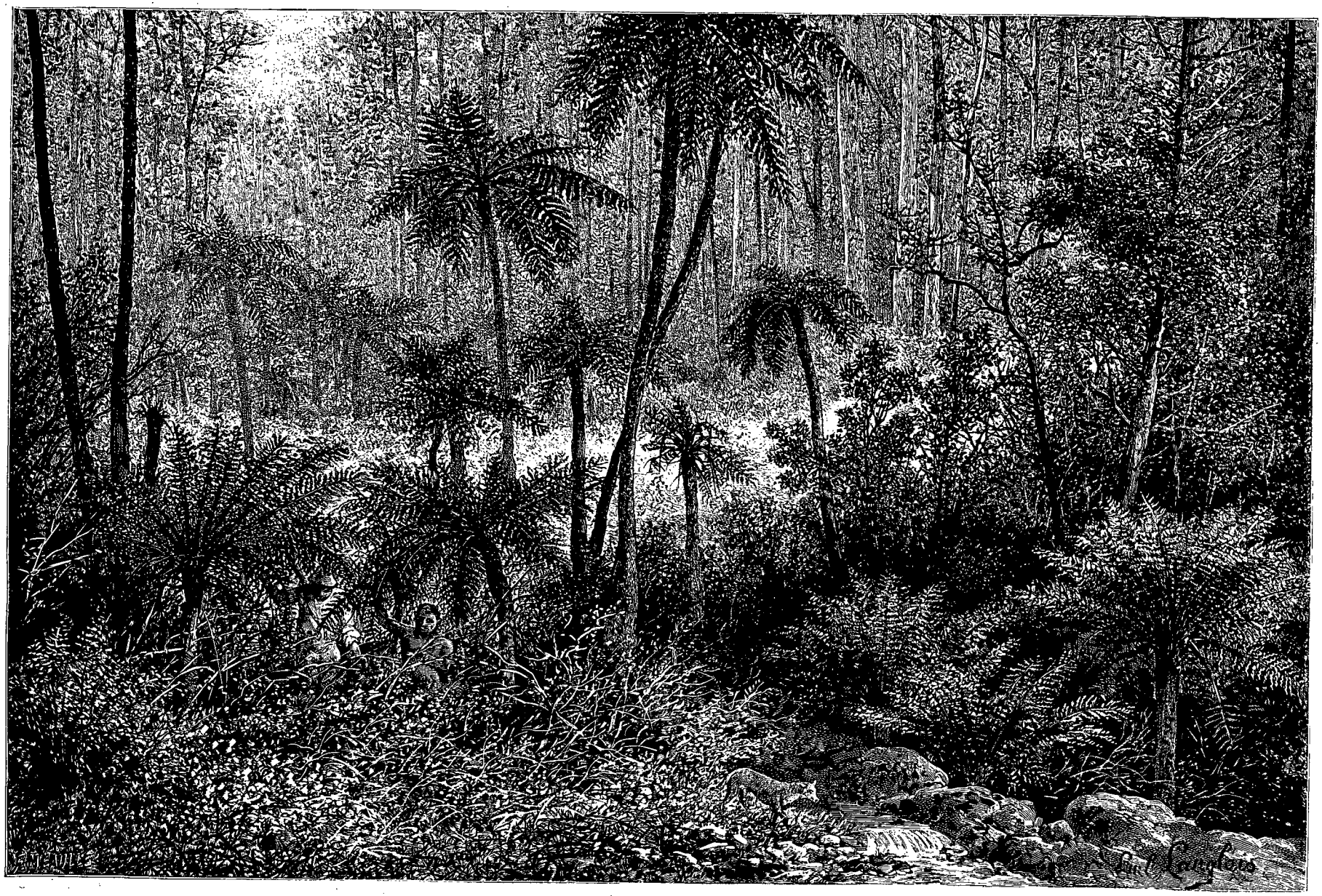
J'aurais bien désiré placer dans ma collection le bandicoot cause de cette scène d'intérieur entre Willi et Lucy, mais Chinaman, nature égoïste, sensuelle et vorace, ne voulut à aucun prix s'en dessaisir. Cet homme, à diverses reprises, me confia qu'il préférait à la chair des grandes personnes celle des petits enfants, beaucoup plus grasse. La question de nourriture primait à ses yeux toutes les autres, d'où bien des pertes pour moi : si l'on tuait quelque animal, ses camarades et lui l'avaient souvent dévoré avant que je pusse les atteindre et le réclamer.

Donc, il ne s'agissait pas seulement d'aller à la découverte d'animaux et de les tuer, mais aussi de s'opposer à leur absorption par des ventres affamés; mes noirs étaient bien certains que je leur donnerais du tabac en échange, mais la jouissance du moment est chez eux trop impérieuse pour leur laisser le loisir de songer, même au tabac.

Le lendemain matin nous entreprîmes notre ascension au lever du soleil. J'avais réparti mes bagages entre les noirs, laissant aux femmes les provisions de bouche, aux hommes le fusil les munitions et les cuissots d'un wallaby que j'avais tué et dépecé pour appâter les *iarris*. Des quartiers de la bête, saupoudrés de strychnine, furent déposés en plusieurs endroits, sur la hauteur, le long du torrent, et de préférence au confluent des petits ruisseaux, puisque c'est par là, à en croire les indigènes, que vont rôder les *iarris* pendant la nuit.

Nous nous frayâmes un passage à travers les quartiers de roche et les plantes rampantes, et vers midi nous approchions du terme de l'étape, car nous n'étions plus qu'à 200 mètres environ au-dessous du sommet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fougères arborescentes (voy. p. 262). — Dessin de P. Langlois, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la montagne. Cependant un terrain abrupt et peu praticable s'allongeait encore devant nous ; on s'y arrêta pour manger, au point de rencontre de deux cours d'eau.

Il entrait dans mes plans que les femmes allassent de leur côté et parcourussent la forêt pendant plusieurs jours, ramassant des fruits, tandis que nous remonterions le long du torrent pour nous installer tout au haut de la montagne. Les bois sont là d'une telle épaisseur qu'un homme, en une journée, n'y peut faire que très peu de chemin, et comme il était fort important que cette exploration embrassât la plus grande étendue possible, je comptais y employer les femmes avec succès ; mais les hommes repoussèrent ma proposition et y répondirent par une autre. Ils voulaient envoyer par les femmes provisions et bagages au lieu de campement projeté, le jour même et non le lendemain ; nous, hommes, nous nous dirigerions vers le sud, à la recherche de *bungaris*, et le soir on se retrouverait au haut de la montagne. Leur idée me sembla bonne : elle nous permettait de mieux utiliser notre temps. Nous nous mîmes donc en campagne sans que j'eusse le moindre soupçon d'une trame ourdie contre moi.

Comme de coutume, je me laissai devancer par mes gens ; ma chaussure de cuir alourdissait mon pas, surtout en terrain montueux, et j'avais grand'peine à suivre les noirs, qui me paraissaient plus pressés que d'ordinaire, ce à quoi je n'attachai pas grande importance. Enfin j'arrivai à n'avoir plus devant moi que Chinaman et son chien. Le chemin, qui côtoyait un petit ruisseau, était très raide et si étroit qu'il fallait se courber beaucoup, et par moments se traîner sur les mains et les genoux, pour pouvoir avancer sous des fougères arborescentes vraiment colossales.

Chinaman disparut à son tour au milieu du fourré, et je me trouvai seul avec ma chienne *Donna*. J'appelai : point de réponse ; évidemment un complot avait été tramé. Les hommes avaient donné rendez-vous aux femmes afin de pouvoir s'emparer de mes provisions ; tous devaient se rejoindre au camp et faire ripaille. Je savais bien qu'ils ne voleraient et ne mangeraient pas tout. Quand ils ont chipé quelques friandises, en vrais enfants qu'ils sont, ils s'imaginent qu'on ne découvrira pas le vol, pourvu qu'ils aient pris soin de laisser un reste, si petit soit-il, au fond du sac ou du panier. Il n'en était pas moins à craindre que ma réserve de nourriture pour le voyage ne diminuât beaucoup, et que l'expédition ne pût pas être menée à bonne fin. J'avais eu l'imprudence de placer les comestibles dans deux sacs mal fermés ; heureusement, le tabac était tout au fond de mon bagage, qui du reste avait été parfaitement emballé.

J'entendis bientôt les nègres faire des signaux aux femmes : la sagesse me conseillait donc de partir et de chercher tout seul mon chemin. Or, si j'étais instruit du lieu de notre futur campement, il n'était pas aisé de le découvrir au milieu des broussailles, où l'œil ne distingue rien ou à peu près rien qui puisse le guider.

Ce ne fut qu'après de longues heures de fatigue, que j'atteignis la cime de la montagne. La pluie s'était mise à tomber et le soleil était sur son déclin. Il était grand temps que je revinsse au camp. Enfin j'entendis la voix de mes hommes arrêtés sur le haut d'un monticule peu éloigné, et je fus bientôt à l'endroit cherché : c'était une petite clairière mesurant tout au plus huit mètres de côté. Des huttes étaient déjà dressées sur un emplacement fort bien choisi, et je pus voir, à de nombreux tas d'écorces de fruits, qu'on y avait campé souvent.

Sur mon ordre on ouvrit à l'instant les sacs aux provisions, et je constatai, à ma grande joie, qu'on y avait fait une brèche moins forte que je ne l'avais craint. Je demandai à mes nègres pourquoi ils m'avaient abandonné, pourquoi ils avaient dérobé mes provisions. « C'est, me répondirent-ils, qu'ils croyaient l'homme blanc égaré » ; et pour regagner mes bonnes grâces ils se hâtèrent d'ajouter qu'ils me bâtiraient une bonne hutte. La mort étant la punition que j'aurais dû leur infliger, je pensai que mieux valait ne pas pousser l'affaire plus loin, et je me bornai à leur déclarer qu'à une seconde incartade je jouerais du revolver. Puis, comme la nuit était déjà tombée et que la pluie augmentait, je les envoyai travailler à ma hutte.

On voit qu'il n'est pas absolument vrai que le nègre d'Australie ait le seul instinct pour guide. Sa raison est assurément peu développée ; mais, s'il ne peut concentrer longtemps sa pensée sur un même objet, il est pourtant capable de tirer certaines déductions logiques, ce qui a été nié.

En quelques minutes la cabane fut achevée. Combien il était triste de se trouver seul avec des sauvages par une telle nuit, si pluvieuse ! Il régnait au dehors un brouillard des plus épais, une telle obscurité qu'on ne pouvait distinguer sa main. Ma hutte était placée au milieu de celles des noirs, et, pour mieux avoir l'œil sur mes hommes, je m'étais ménagé deux entrées. Las comme je l'étais, je fus bientôt endormi.

Tout à coup, au milieu de la nuit, une averse éclata, véritable déluge pour la violence. L'eau filtrait au travers du toit des cases, éteignant les feux. Je m'éveillai en pleines ténèbres, aux gémissements des noirs, que faisait souffrir cette douche inattendue, tombant sur leur corps nu. Je me mis sur mon séant et serrai ma couverture de laine autour de moi pour attendre la venue du jour. Longtemps avant qu'il fît clair, les noirs étaient en mouvement, s'efforçant de rallumer les feux. Avec leur adresse merveilleuse, ils eurent bien vite installé un petit foyer devant chaque hutte, grâce aux morceaux de braise qu'ils avaient réussi à conserver allumés en les recouvrant de feuilles de palmier.

Alors ils pénétrèrent dans les bois pour y détacher des morceaux d'écorce et chercher dans les arbres creux du menu bois ; puis, dans la crainte que la pluie n'éteignît le feu une seconde fois, ils relièrent les huttes par un toit de palmes qui les garantissait, mais nous enfumait.

Quelle volupté, lorsqu'on est las et mouillé, de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'étendre auprès du feu, même sous une misérable hutte en Australie! On s'y trouve bien et chaudement, pendant que la pluie tombe au dehors à torrents! Chez les Australiens il est naturel que le feu joue un rôle considérable, puisqu'en temps froid il doit suppléer à tout vêtement. A Herbert River, les indigènes, des premiers aux derniers jours de l'année, vont complètement nus; mais les femmes, les vieilles principalement, s'enveloppent quelquefois d'une natte fabriquée avec de la tille de *Melaleuca leucadendron*, qui sert surtout de paillasson. Cette natte, comme les palatines des dames européennes, ne descend guère plus bas que les omoplates. Ni pour tapis, ni pour vêtements, on n'emploie de peaux d'animaux.

Les noirs passèrent à manger et à dormir les deux ou trois journées que nous demeurâmes en cet endroit. Leurs femmes surveillaient le feu, réparaient le toit si la pluie le traversait; tandis que je me dépouillais de mes habits, on les suspendait devant le feu; vingt-quatre heures après, je pus les remettre parfaitement secs.

Puisqu'il était impossible de penser à sortir, à se donner du mouvement à l'air libre, je me confinai dans la hutte, tantôt assis, tantôt couché, tâchant de dormir, à l'exemple de mes compagnons. Cette pluie persistante

Sous la pluie. — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

eut bientôt détérioré nos cabanes; hommes et femmes durent retourner à la forêt pour en rapporter une nouvelle provision de feuilles de palmier et renforcer les toitures. On creusa enfin un petit fossé autour de chaque hutte, afin de détourner l'eau; mais, à part ces petites réparations indispensables, ils ne voulurent absolument rien faire. Quand ils ne dormaient pas, ils demandaient continuellement à manger, réclamaient du tabac; c'était un peu le droit des hommes, mais non celui des femmes, avec qui il avait été stipulé qu'elles nous accompagneraient à leurs frais et dépens.

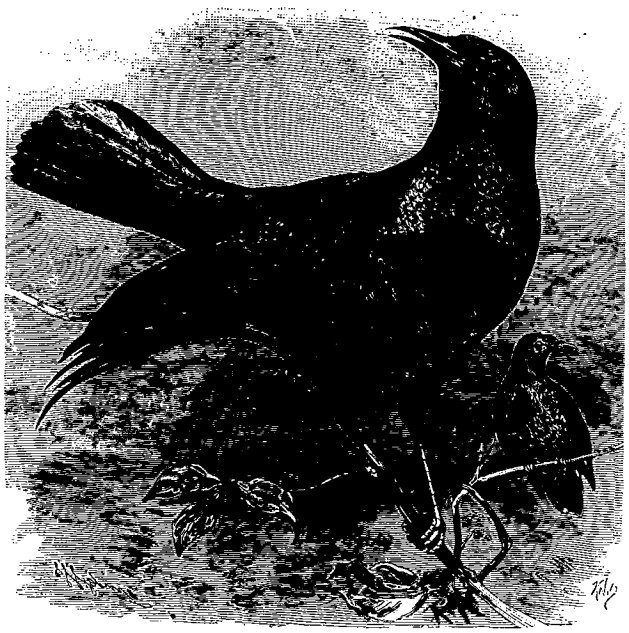
Mes gens n'avaient pas été sans remarquer combien les heures de mes repas, le matin et le soir, étaient régulières, et ils avaient pris l'habitude de demander à manger aux mêmes heures, adoptant les noms usités en pays civilisés. Les indigènes, au contraire, mangent à n'importe quel moment, lorsque l'envie leur en prend, et rien n'était amusant comme de les entendre réclamer leur *breakfast*, leur *dinner*, leur *supper*, même quand ils s'étaient rassasiés, repus de leur propre cuisine. Ce sont là à peu près les seuls mots que j'ai entendu sortir de leur bouche pendant ces quelques jours. Je m'étonnais de voir, cette fois, les hommes partager leurs rations avec les femmes; mais ce qui me surprit encore davantage, c'est qu'ils leur faisaient la part plus grosse qu'à eux-mêmes. L'Australien aime à faire montre de géné-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rosité, même envers sa femme. Qui donne de tous côtés jouit auprès d'eux d'une grande considération. Ainsi, il est d'habitude que celui qui abat une pièce en mange peu ou pas, mais la partage d'une main libérale entre ses camarades, et les regarde d'un œil satisfait préparer et dévorer leur part. Leur conduite courtoise vis-à-vis du beau sexe n'avait rien d'agréable pour moi, qui n'étais jamais bien riche en provisions et ne pouvais en gaspiller.

Deux journées s'écoulèrent et la pluie ne cessait pas; je dus faire observer à mes noirs que les provisions touchaient à leur fin et que c'était à eux de s'en procurer d'autres. Deux ou trois se mirent en route et me rapportèrent des larves, et en plus quelques choux-palmistes. C'était là toute la peine qu'ils avaient à prendre pour se ravitailler pour un jour entier. On fit cuire ces choux sous la cendre, mais ils peuvent en manger crus. Quant à moi, je ne leur fis pas honneur, car ils ont un goût fade et écœurant, même cuits à l'eau.

Un jour que j'étais sorti de la hutte pour allonger mes membres engourdis, j'aperçus à travers la brume un oiseau aux allures étranges. Perché sur une branche, il soulevait ses ailes et se tournait de tous les côtés, ce qui lui donnait l'air d'un cormoran en train de se sécher. Je tirai, l'abattis, et les noirs allèrent me le chercher dans le bois : c'était un *oiseau de paradis* australien, le fameux *riflebird* (*Ptiloris Victoriæ*), le plus beau de tous les oiseaux d'Australie, selon Gould. Sa couleur est indéfinissable, car son plumage velouté revêt les nuances les plus variées, suivant la façon dont il est éclairé.



Riflebird. — Dessin de Gobin, d'après Gould.

XII

Encore un nouveau mammifère. — Sera-t-il pour ma collection ou pour la bouche des noirs? — Les indigènes ne mangent pas de chair crue. — Un jeune *iarri*. — Un aérolithe. — Les noirs ont toujours peur d'être attaqués. — Relations de tribu à tribu.

Enfin, le lendemain la pluie cessa; pourtant les indigènes se refusèrent à poursuivre le voyage, parce que la forêt broussailleuse baignait encore sous l'eau. Mais j'étais bien résolu à rompre cette insupportable quarantaine. En quelques heures d'instances j'obtins des noirs qu'ils levassent le camp, et l'on se mit en route sans tenir compte des allégations de Willi, qui déclarait impossible de gagner l'autre vallée. Jimmi gravit tout seul certaines hauteurs, où il espérait rencontrer le *mon'gan*, mammifère dont les noirs m'avaient parlé, mais que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir. On dispensa les femmes d'aller chercher des fruits dans la forêt, dont l'accès était devenu difficile; mais elles reçurent ordre de descendre dans la plaine et d'examiner en chemin les morceaux de viande empoisonnés que nous avions déposés çà et là pour tenter le *iarri*. Le reste de l'escorte me suivit à la vallée limitrophe, où des femmes avaient eu connaissance d'un *bungari*, dans une de leurs expéditions à la recherche des fruits.

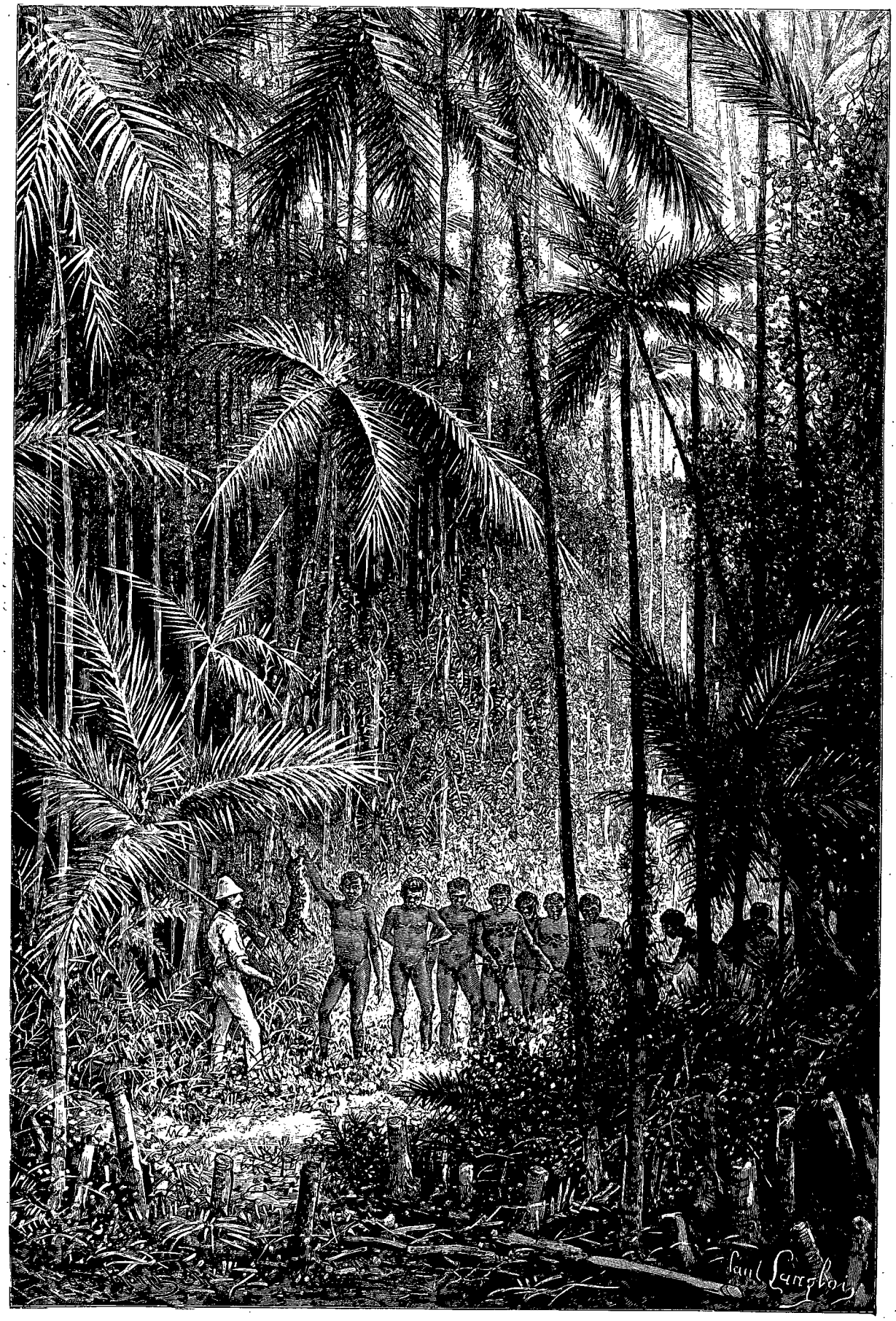
Cette pluie sans fin avait formé d'innombrables ruisselets, qui nous croisaient en route, clairs et brillants, et allaient se perdre dans l'épaisseur des fourrés. Le ciel était pur et sans nuages; la forêt s'y détachait, profonde, mouillée et vibrant au soleil; la chaleur des émanations de la terre et des arbres chargeait l'air d'humidité, et cette pesanteur atmosphérique nous obligeait à de grands efforts pour continuer notre marche.

Souvent nous tombions sur des enchevêtrements d'avocatiers qui nous barraient le chemin, et Willi ne manquait pas de me faire observer qu'il était dans le vrai en déclarant la forêt impraticable pour le moment. Mais nous avancions quand même, soit en contournant les palmiers qui nous faisaient obstacle, soit en rampant.

Une fois hors des broussailles, nous longeâmes un escarpement caché sous des plantes grimpantes. Le chemin était périlleux, car les cailloux glissaient à chaque instant sous nos pieds et roulaient avec un grand fracas au fond du précipice. Nous relevâmes quelques traces de *bungari* déjà anciennes, et je tirai un exemplaire du *tulla* (*Pseudochirus archeri*), dont il a été déjà parlé. Les chiens se montrèrent maladroits; le mien, un *gordon-setter*, était trop lourd pour chasser dans les halliers, où il n'était pas habitué à se mouvoir, et celui de Chinaman trompa également mon attente. Son maître entra dans une véritable rage, parce que le chien ne voulait pas « quêter », et il lui lança un gros morceau de bois.

Il était convenu qu'on rejoindrait les femmes et Jimmi au pied de la chaîne de montagnes, tout près de la prairie. Quand nous atteignîmes le lieu du rendez-vous, il faisait déjà un peu sombre, et mes gens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jimmi apportant un *tarri* (voy. p. 266). — Dessin de P. Langlois, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étaient arrivés. Jimmi, en compagnie des femmes, avait examiné les quartiers de viande empoisonnés et avait reconnu qu'on n'avait touché à aucun.

A ma grande joie, il avait découvert un *mon'gan'* (*Pseudochirus herbertensis*), mammifère nouveau et charmant, qui vit exclusivement sur les cimes les plus hautes, dans les forêts du littoral.

Willi et Chinaman insistaient pour qu'on leur abandonnât le *tulla* tué par moi, et j'y consentis, mais à regret, parce que nous étions à court de provisions. Vainement m'efforçai-je de sauver la peau de l'animal, ils ne voulurent rien entendre, sous prétexte que la bête perdrait trop de son goût à être cuite dépouillée; je dus, pour apaiser leur faim, faire le sacrifice de la carcasse et de la peau.

On commença par jeter l'animal sur le feu, pour faire roussir ses poils, puis on l'en retira, et on lui fendit le ventre avec un morceau de bois tranchant; après quoi il fut remis sur les charbons ardents, d'où on l'enleva, à moitié rôti, pour le diviser en morceaux, que se partagèrent les noirs présents; chacun fit griller sa tranche. Telle est la méthode employée par le nègre australien pour préparer la chair des petits mammifères; il a de la répugnance pour la viande crue, et pourtant il n'attend pas pour la manger qu'elle soit cuite à point; dès qu'elle présente une croûte, si légère qu'elle soit, il y porte la dent, sauf à replacer le morceau sur le feu pour en achever la cuisson.

De leur excursion les femmes rapportèrent une quantité des fruits appelés *koraddan* par les indigènes, ressemblant à des pois rouges, venus sur une plante grimpante, qu'on rencontre sur toute l'étendue de la forêt de broussailles. Pour cueillir ces fruits, les femmes sont obligées de grimper aux arbres. On fait griller le *koraddan* entre des herbes et des pierres rougies; le goût et l'odeur n'en sont pas désagréables et rappellent les petits pois bouillis.

J'eus bien du mal à obtenir des indigènes qu'ils allassent examiner les quartiers de viande saupoudrés de strychnine : ils ne croient pas au poison, dont ils ignorent les effets; enfin je réussis à les mettre en mouvement, par la promesse de tabac, s'ils me rapportaient le carnassier objet de tant de recherches; à ma grande surprise, ils reparurent un jour porteurs d'un *iarri*. Comme ils s'imaginent qu'un grand lac sourdrait le jour où un jeune homme relèverait un *iarri* mort, Jimmi dut, en sa qualité de doyen d'âge, se charger de l'animal; il nous arriva d'un pas de triomphateur, suivi de ses camarades; mais par prudence il portait la bête par la queue, à bout de bras. S'il ne se fût pas trouvé présent, sans doute je ne l'aurais pas eue.

Au lieu de laisser paraître ma satisfaction, je prétendis que l'animal capturé n'était pas un *iarri*; eux de crier à tue-tête : *iarri! iarri! iarri!* tout en reconnaissant que c'était un jeune. La peau avait tout au plus un mètre, du museau au bout de la queue. Elle était d'un gris jaune, avec des taches rondes et blanchâtres. En réalité c'était un *Dasyurus maculatus* : *iarri* est une appellation commune à toute la famille des dasyures. Je suis cependant certain que cette famille compte un très grand carnassier encore inconnu, auquel les indigènes donnent par excellence le nom de *iarri* et dont j'aurai l'occasion de parler.

Malheureusement le spécimen qu'on m'apportait avait été si longtemps exposé à l'air que le ventre verdissait déjà et sentait mauvais. C'était un travail peu ragoûtant d'écorcher un animal à peau très dure, surtout avec des couteaux émoussés. Pour comble de malheur, le scalpel me glissa dans la main et me fit au pouce une entaille profonde. J'employai nitrate d'argent et phénol pour empêcher la décomposition du sang, j'enveloppai mon doigt d'un linge et continuai l'opération.

Un jour j'eus le bonheur de mettre la main sur un *Hypsiprymnodon moschatus*, trait d'union entre les kanguroos et les phalangistes. Il porte chez les indigènes le nom de *iopolo*, et, quoiqu'il ne soit pas très rare dans la partie basse de la brousse, il est cependant difficile à attraper. On ne le voit jamais en prairie; il se tient surtout près des cours d'eau. Lorsque nous côtoyions une rivière en traversant la forêt, mes nègres se plaisaient à faire des appels de la langue, qui éveillaient la curiosité de l'animal, trahissaient sa présence et le faisaient sortir de sa retraite. Le *iopolo* est de couleur brune et de la taille de l'hermine. Il met beaucoup d'art à confectionner sa demeure avec des feuilles mortes, au pied d'un arbre; il a la forme d'une boule, et il faut l'œil perçant d'un noir pour le découvrir au milieu des herbes et des feuilles.

L'avant-dernier soir de notre tournée, il nous arriva une aventure assez singulière. Pendant le souper, un cri épouvantable vint frapper nos oreilles. Il était poussé par les femmes, campées à part, un peu plus bas, près du fleuve. Les hommes coururent à elles après une minute d'hésitation et les ramenèrent avec eux. Une pierre avait été lancée contre le rocher voisin et avait failli atteindre l'une d'elles : la peur les avait prises et elles n'osaient plus camper seules. Supposant que la pierre avait été lancée par des hommes d'une tribu étrangère, elles me conjurèrent de *tirer sur le pays* pour effrayer les ennemis, et ce n'est qu'après quatre coups tirés que mes noirs crurent pouvoir *dormir parfaitement*.

Le lendemain matin j'allai visiter le camp abandonné et me fis montrer l'endroit où la pierre avait frappé contre le rocher. Nous en retrouvâmes tous les morceaux, non loin de là; réunis, ils avaient le volume d'une pomme de terre et le poids d'une très grosse pierre : sans aucun doute, c'était une pierre météorique.

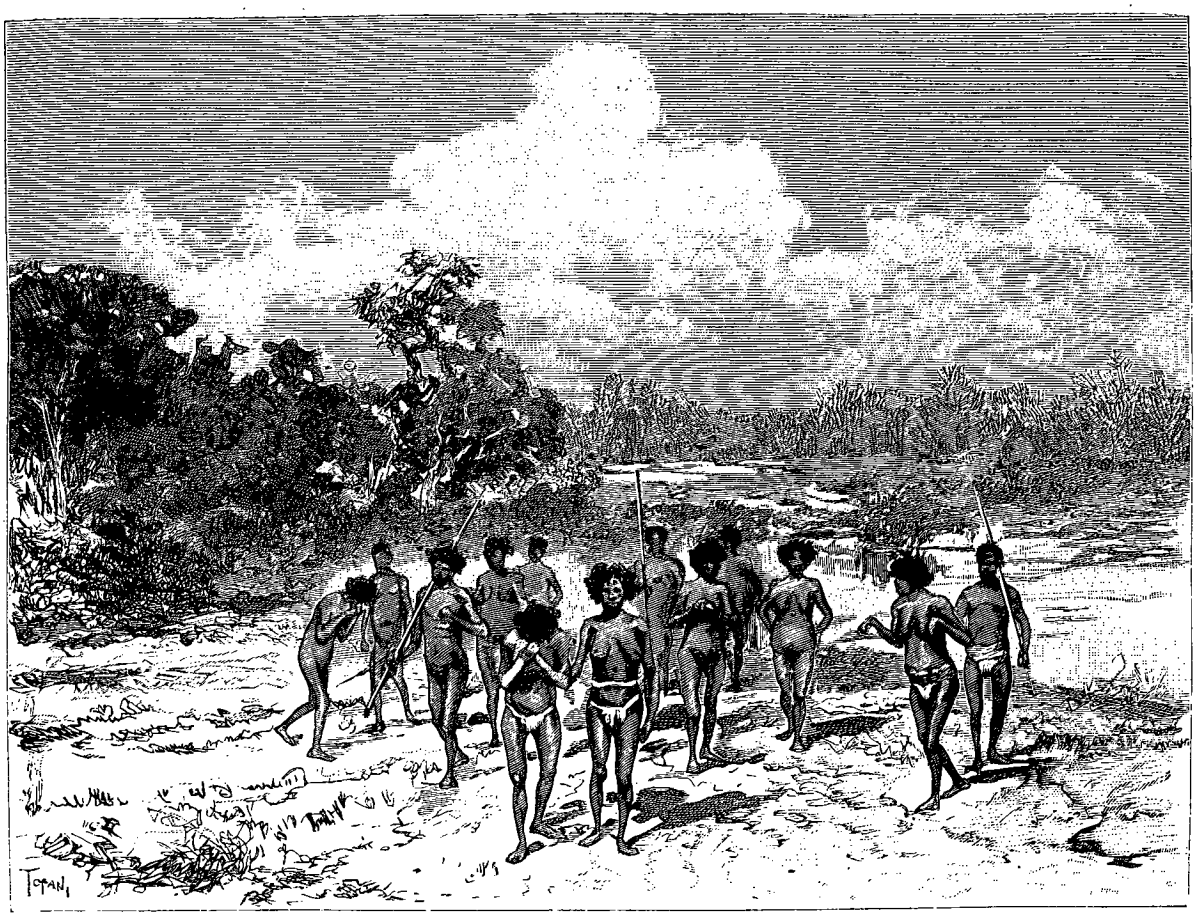
Les femmes nous avaient donc donné une fausse alarme : on ne courait aucun danger pour le moment. Mais elles font bien de se tenir sur leurs gardes; les tribus vivent entre elles sur un pied de guerre continuel, et sont toujours exposées à quelque attaque imprévue.

Les membres d'une même peuplade vivent en excellents termes, très unis; mais de tribu à tribu les haines

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont vives et souvent mortelles. Malheur au nègre qui se risque en territoire autre que le sien! On le chassera comme un fauve; impitoyablement il sera tué et mangé. Il faut pourtant remarquer que les petits groupes familiaux des souches mères qui avoisinent les frontières vivent en bons rapports et se mêlent tellement les uns avec les autres, que les bornes entre grandes tribus sont devenues indécises. D'un groupe familial à un autre, la ligne de démarcation est presque toujours bien tranchée : la discorde ne s'y glisse pas. Je ne puis établir d'une manière bien positive le chiffre des familles dont se compose une tribu souche ; ce que je puis dire, c'est que la plus rapprochée de Herbert Vale possédait un territoire que j'estime à une quarantaine de milles de longueur sur trente de large ; il se répartissait entre plusieurs familles, dont chacune vivait sur une circonscription déterminée, qu'elle connaissait à fond, et hors de laquelle le pays leur était absolument inconnu. C'est là une des difficultés contre lesquelles j'eus à combattre au début, car je me fus bien vite rendu compte que hors de son « pays » un indigène ne pouvait m'être d'aucune utilité, à cause de son manque d'assurance.

Un groupe familial peut compter de vingt à vingt-



Les femmes épouvantées par la chute d'une pierre météorique. — Dessin de Tofani, d'après le texte et une photographie.

cinq individus, très souvent moins. Mais il est impossible de dire combien il faut de ces petites tribus pour en former une grande, puisque toute organisation fait défaut. Ces noirs n'ont pas même de chefs, s'écartant en cela des coutumes d'autres parties de l'Australie, où l'on peut rencontrer jusqu'à deux chefs dans la même tribu, un vieux et un jeune. On se rapprocherait probablement de la vérité en évaluant à 200 ou 250 les membres d'une tribu principale; dans les cas graves on consulte les vieillards, dont les conseils sont en général suivis par la tribu entière, sans que pour cela la liberté individuelle en soit atteinte. Les indigènes de Herbert River, il est vrai, n'ont pas même besoin de chefs, non plus que les tribus du Queensland occidental, puisqu'ils ne sont pas en guerre ouverte, et cherchent uniquement à s'entre-détruire par surprise.

Le noir australien passe ses journées à se promener en forêt, exempt de tout souci, quoiqu'il ait toujours une crainte secrète à l'égard des nègres qui lui sont inconnus. La peur le saisit dès que le soleil est près *des montagnes* (*vi molle mon'gan*') et que la pensée lui vient des périls dont il sera menacé à la tombée de la nuit. Le moindre bruit le met en défiance ; il tressaille, écoute et chuchote à ses camarades : *Kolle, mal*, c'est-à-dire : Chut! homme. Dès qu'il s'est assuré que ses craintes sont mal fondées, il reprend son sang-froid, sauf

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à se laisser effrayer de nouveau au premier son équivoque. Pour éveiller ses soupçons, il suffit d'une feuille détachée par le vent, d'une trace qu'il ne peut s'expliquer.

XIII

Le *dingo* fait partie de la famille. — Un noir qui ne fume pas. — Chasse au polatouche (écureuil volant). — Maladies des indigènes et médicaments. — Offre brillante. — Camarades de lit désagréables. — Rupture de l'expédition.

Ce fut un véritable plaisir pour moi de revenir à Herbert Vale et de revoir, derrière la grille, le visage souriant de Nelly. Ma première visite fut pour le garde-manger : j'y pris un bol de lait fraîchement trait, où je trempai un morceau de damper sortant du four et fortement saupoudré de sucre. Un dîner chez Bignon ne m'aurait pas semblé meilleur, vu les circonstances.

Au milieu de la nuit nous fûmes éveillés, le surveillant et moi, par un grand cri de Nelly, que son mari, le Canaque, rossait à tour de bras dans le *stabbour*. Le vieux Walters alla voir ce qui se passait; il s'était armé de son bâton de bambou, toujours placé à sa porte, mais il ne put faire respecter son autorité.

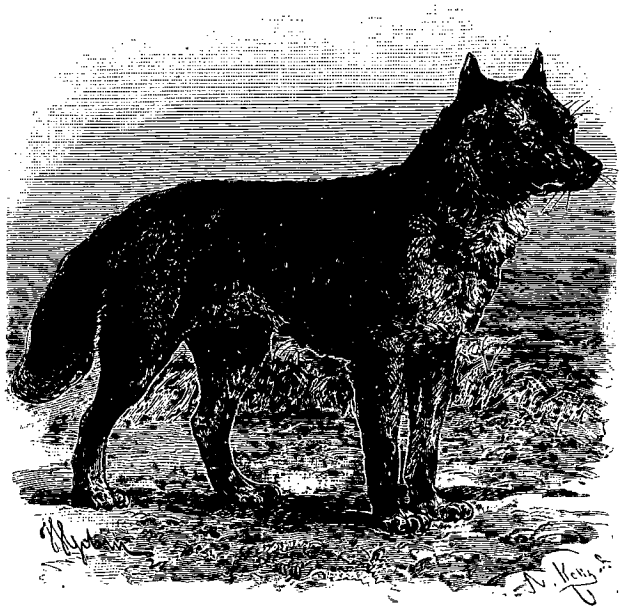
Dès le lendemain je me mis en quête d'un bon *dingo* en vue de ma prochaine expédition; mais ce n'était point chose facile d'en découvrir un, les dingos étant très rares dans cette province. Chaque tribu, à Herbert River, en possède un ou deux, qui généralement sont de race pure. Les indigènes les trouvent tout jeunes dans des arbres creux et les élèvent avec plus de soins que leurs propres enfants. Le dingo est un membre important de la famille. Il couche dans la hutte; on le nourrit bien, non seulement de viande, mais de fruits; son maître ne le bat jamais et se borne à le menacer; il le caresse comme un enfant, lui prend ses puces et les mange, enfin le baise sur le museau.

Malgré ces bons traitements, le dingo fait souvent des fugues. Il n'est donc pas tout à fait domestiqué; mais son utilité est grande pour les indigènes, il a un flair excellent et découvre à la piste toute espèce de gibier; toutefois il ne donne pas de la voix comme nos chiens de chasse, et quête avec moins d'ardeur. Il est très vif, et souvent attrape le gibier à la course; parfois il refuse d'avancer, et son maître est obligé de le porter sur le dos, ce que l'animal accepte sans se rebiffer. Il ne suit personne autre que son maître, et la difficulté de trouver un bon chien de chasse s'en trouve augmentée; les dingos ne sont bons à rien quand ils ne sont pas accompagnés de leur maître; enfin il en est peu qui soient capables de chasser le bungari, à moins qu'ils n'y aient été dressés tout petits.

Avec quatre hommes et mes chevaux, je gravis Scaview Range, où devait être campée une tribu en possession d'un chien exceptionnellement bon, dont j'avais fort entendu parler.

J'envoyai au camp deux de mes hommes avec une provision de tabac, pour emprunter ce chien; mais ils revinrent dans la soirée sans chien ni tabac. Le dingo avait suivi son maître, parti pour un autre camp, et mes noirs n'en avaient pas moins fait largesse de mon tabac, à droite et à gauche.

En chemin je tirai un kanguroo, dont je comptais me servir pour amorcer.

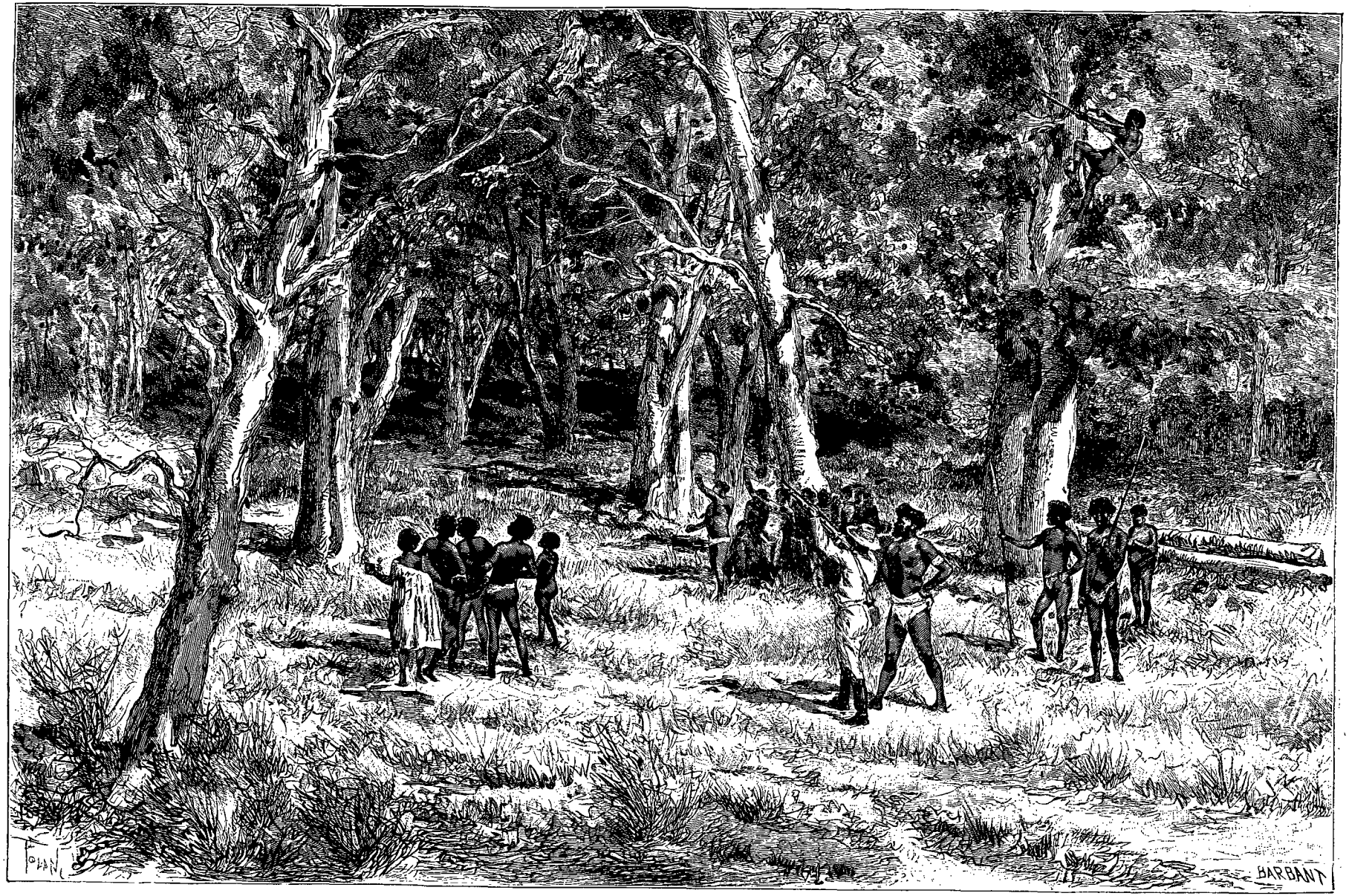


Un *dingo*. — Dessin de Gobin, d'après Elliot et Specht.

Sur le soir, comme nous approchions de la tribu où devait se trouver le chien en question, je détachai deux hommes de mon escorte pour préparer à ma visite les aborigènes, sans quoi ils se seraient enfuis, par crainte de l'homme blanc; on campa à proximité d'une pièce gazonnée qui s'enfonçait en forme de langue dans la forêt. Dès que Gongola, le propriétaire du chien, fut informé du motif de notre visite, il vint à notre rencontre, accompagné de quelques autres indigènes. C'était un homme grand et bien bâti, plein de bon vouloir et à qui j'offris immédiatement du tabac, pour me faire bien venir de lui. Il accepta et s'en alla chercher deux œufs de *jungle fowl*, dont il me fit cadeau. Cette marque d'une générosité très rare chez les noirs, pour d'autres que les leurs, me surprit grandement; ce fut sa manière de me témoigner que j'étais le bienvenu. Les aborigènes à l'état sauvage sont bien moins exigeants qu'après avoir subi le contact des blancs; ils déploient une cordialité plus vive. L'amabilité dont Gongola fit preuve à mon égard lui faisait d'autant plus d'honneur qu'il n'aimait pas le tabac. Mon cadeau était donc pour lui sans valeur. On rencontre bien rarement un indigène qui ne fume pas; je n'en ai connu que deux : Gongola et un autre. J'invitai Gongola à manger avec nous ce soir-là, et pendant toute la durée de notre séjour il fut des nôtres à l'heure des repas.

Aux abords de la nuit, mes gens entendirent des écureuils volants (*Petaurista*) gambader, cabrioler dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chasse aux polatouches. — Dessin de Tofani (voy. p. 270), d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les hauts gommiers au-dessus de nos têtes. Dès le lendemain ils leur donnèrent la chasse. Munis de leur kâmin', ils grimpèrent dans les arbres : la peur faisait sortir les écureuils de leur cachette. On introduisait le kâmin', dans les troncs creux et on le faisait monter, descendre, en imitant le cri d'un oiseau de nuit : *po-po! po-po!* que répétaient tous les indigènes postés sous les arbres.

Ils s'imaginent ainsi faire croire à ce nocturne que la nuit est tombée, et l'attirer plus facilement. Le polatouche se précipite hors de son trou à une allure rapide, développe son voile cutané et se laisse aller d'un mouvement gracieux, élégant, sur un autre arbre. Pendant qu'il y grimpe, on le tue à coups de bâton.

Ils eurent bientôt la bonne fortune de faire sortir de son trou un de ces animaux; en dépit d'un soleil aveuglant, l'écureuil alla s'abattre avec une sûreté merveilleuse à quatre-vingts pas plus loin, sur le tronc d'un gommier; c'est là que je le tirai et le culbutai. Les indigènes de cette contrée, les femmes surtout, avaient triste mine; ils étaient pour la plupart maigres et sales; quelques-uns avaient le teint maladif et blême, la peau sèche, et nombre d'enfants étaient couverts de boutons. J'attribue cet état de dépérissement à leur nourriture, trop peu variée, presque exclusivement végétale. L'aborigène australien jouit cependant d'une assez bonne santé; malheureusement, au contact des blancs, des maladies de peau lui sont venues et se sont acclimatées autour de lui.

Polatouche. — Dessin de Gobin, d'après Elliot et Specht.

Quand le nègre se civilise et s'affuble de vêtements, les atteintes à sa santé sont de plus en plus fréquentes, car les vêtements ne sont pour lui qu'un moyen de se parer; il n'y voit que des atours qu'on peut endosser et ôter à volonté. Il transpirera le jour entier dans un gilet de laine; le soir, à l'heure de la fraîcheur, où il aurait le plus besoin d'être chaudement couvert, il enlève son tricot pour mieux dormir, couché et enveloppé comme de coutume. S'il part pour la chasse, il ne garde pas un seul vêtement sur lui, voulant avoir toutes ses aises; même un pseudo-civilisé préfère une nudité complète pour mieux grimper et suivre le gibier. Une telle absurdité dans la manière de se vêtir cause des refroidissements suivis de fièvres rhumatismales et de fluxions de poitrine. Plus rare est la fièvre intermittente: je n'en ai observé qu'un seul cas, et c'était chez un sauvage non seulement civilisé, mais bien habillé, à Herbert River.

Gongola me prêta son chien en échange d'un gros morceau de *damper*; mais, avant de rentrer à Herbert Vale, je parcourus le pays pendant quelques jours. Le meilleur gain que j'en rapportai fut une variété de bandicoot, *Perameles nasuta*, dont les noirs imitent parfaitement le cri lorsqu'ils veulent l'attirer hors de sa cachette.

Le dernier soir je fus engagé par les jeunes gens de la tribu à me mettre à leur tête pour attaquer une peuplade voisine. Il s'agissait d'un enlèvement de femmes, dont ils vantaient la beauté, appuyant sur la facilité de ce rapt puisque j'avais un fusil; ils s'engagèrent à me laisser choisir avant tous, lors du partage du butin. Pour me forcer dans mes derniers retranchements, on ajouta que le canton abondait en *igarris*. Je déclinai toutes ces offres.

La plupart des jeunes gens prennent femme assez tard : beaucoup reculent devant l'emploi de la force, car des actes de violence les exposeraient à des duels avec les hommes plus mûrs. Ils préfèrent attendre qu'un troc ou un héritage les mette en possession d'une femme. Très rarement un aborigène meurt dans le célibat; la plupart d'entre eux ont au contraire deux femmes, ce qui fait que le sexe féminin l'emporte sur l'autre à Herbert River; mais, selon moi, les choses sont absolument différentes dans le reste de l'Australie.

Après une nuit passée à Herbert Vale, où j'engageai quelques hommes de plus, je partis pour l'expédition nouvelle, bien approvisionné et pour longtemps; j'étais suivi d'un excellent chien et accompagné de quelques bons chasseurs, dont l'un connaissait parfaitement le pays que je comptais explorer. Je me mis en chemin, de très bonne heure, par une matinée ensoleillée : une forte rosée tombée pendant la nuit se répandait des toits en pluie abondante; l'herbe luisait aux feux du soleil: tout présageait un charmant voyage. Vers midi les indigènes inclinèrent vers le nord : ils voulaient visiter le territoire que j'avais parcouru à mon dernier voyage, sous prétexte que les *bungaris* devaient y fourmiller. Leur véritable raison, c'était que dans ce pays bien connu d'eux ils seraient à même de dévorer à leur aise toutes mes provisions et d'éviter cette pénible et longue expédition en pays inconnu. Furieux, je leur fis observer que ce voyage était arrêté entre nous et je donnai l'ordre d'avancer.

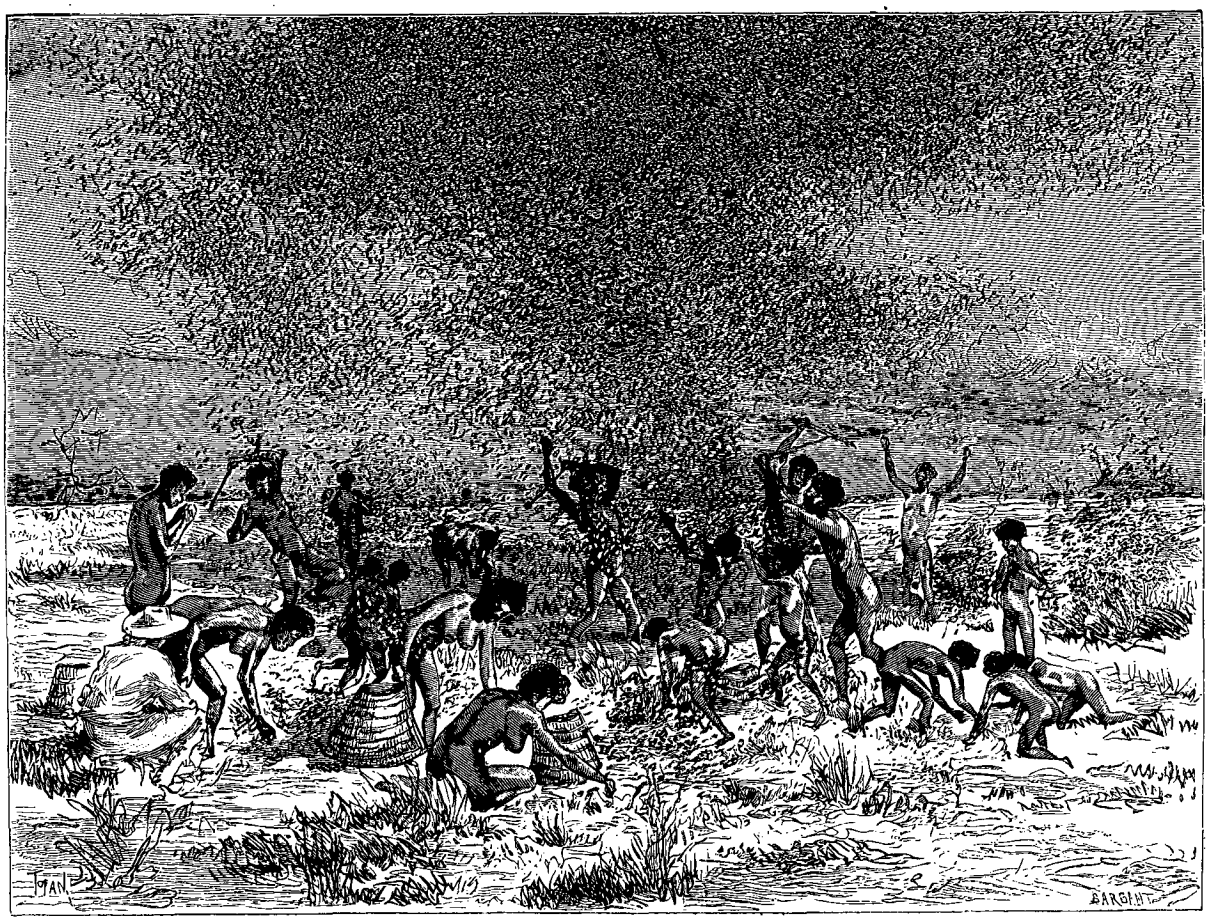
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils se mirent donc en marche, mais d'un pas nonchalant, incertain, et de nouvelles difficultés se produisirent bientôt. A chaque instant ils s'arrêtaient pour me démontrer qu'on ne pouvait avancer ni à droite ni à gauche. Enfin nous arrivâmes en vue d'un fleuve aux bords escarpés, et il fallait le traverser. Ne pouvant me faire indiquer par eux un endroit guéable, je n'avais plus qu'à redescendre le courant et à le remonter ensuite à la recherche d'un gué.

Notre guide, Chinaman, le seul de nous tous qui connût le pays, se conduisit en vrai chenapan. Il était à la tête de toutes ces machinations et en vint à déclarer qu'il ne voulait pas s'exposer à tant de fatigues au milieu de rochers et de broussailles. D'ailleurs on ne pouvait songer, ce soir-là, à passer à gué, puisque le soleil plongeait déjà derrière la crête des montagnes.

En prairie nous trouvions difficilement de quoi bâtir des huttes; quelques arbres abattus et reliés ensemble nous fournissaient la carcasse d'un appentis, dont tout un côté demeurait ouvert. C'est là que nous reposâmes tous. Comme de coutume, je me fis un traversin avec du branchage; c'était du même coup établir une séparation entre ma chambre et celle de mes compagnons.

Deux de mes noirs, pour imiter l'homme blanc;



Nuées de sauterelles (voy. p. 272). — Dessin de Tofani, d'après le texte.

prirent possession de l'autre côté de mon *traversin*, et, quoique ce voisinage n'eût pour moi rien d'agréable, l'excès de lassitude m'empêcha de soulever la moindre objection.

Les cheveux cirés de Ganin'dali frôlaient les miens et je savais que sa chevelure était habitée par des bestioles noires qui sont la plaie du pays, mais qui, par bonheur, ne prospèrent que chez les indigènes; cette conviction me permit de m'abandonner au sommeil. De temps en temps j'étais réveillé par les mouvements de mes camarades de lit, fort occupés à tenir en respect leurs hôtes importuns; mais le plus souvent c'était ma tête, non la leur, qui en pâtissait. Toutes les fois que j'étais arraché au sommeil de cette façon peu agréable, je sentais une odeur insupportable dont je ne pouvais m'expliquer la cause. A la fin elle devint tellement forte que mon repos en fut troublé, et je ne retrouvai le sommeil que lorsque, sur mon invitation, les noirs se furent écartés. Le lendemain matin, j'appris que cette infection provenait d'une large plaie qui faisait souffrir Ganin'dali depuis son enfance. Il y avait en vérité de quoi soulever le cœur de vivre dans la société d'un tel individu; mais comment s'en passer, puisque le dingo ne voulait suivre que lui?

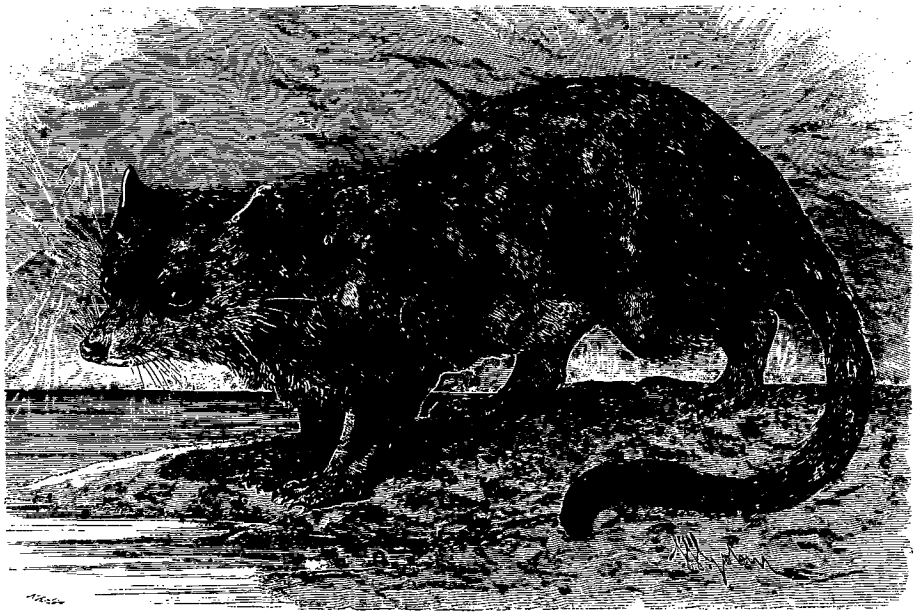
A mon vif désappointement, Chinaman s'était éclipsé pendant la nuit. J'espérais qu'il nous reviendrait et je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'attendis jusqu'à l'heure de midi, mais il ne reparut pas. Nous continuâmes donc notre marche sans lui, et nous eûmes le bonheur de trouver un gué passable. Dans la soirée on campa au pied de la montagne. Mes gens montraient assez de bonne volonté, mais il fut bientôt manifeste que sans guide il était de toute impossibilité de réussir à quoi que ce fût en pays inconnu.

Il n'y avait donc qu'à accepter les événements tels quels et à retourner à Herbert Vale pour y organiser une expédition dans une autre contrée. Je rebroussai chemin de fort mauvaise humeur, maugréant contre la perversité du genre humain, et j'avisai les indigènes que je brûlerais la cervelle à Chinaman au cas où il se présenterait à portée de mon fusil.

La chaleur était devenue intolérable, le soleil desséchait tout; les champs, gris et brûlés, avaient revêtu une robe d'un gris d'hiver. Herbert Vale offrait donc pour le moment une triste apparence. Des nuées de sauterelles obscurcissaient les airs, se précipitant avec voracité sur les rares parties vertes du bas des tiges, qu'on apercevait encore sur le sol desséché. Lorsqu'elles s'enlevaient en épaisses colonnes, avec un bruissement *sui generis*, les voyageurs perdus au milieu de ces acridiens innombrables se croyaient assaillis par un tourbillon de neige. Des négrillons s'amusaient à les effrayer, à leur donner la chasse, et les femmes en recueillaient des milliers dans leurs corbeilles. Assis autour d'un feu, les indigènes croquaient à belles dents ces criquets. Ils renversaient d'abord les paniers sur le feu, puis, sitôt les ailes et les pattes brûlées, chaque sauterelle était



Un *iarri* (voy. p. 266). — Dessin de Gobin, d'après Elliot et Specht.

grillée séparément. Ces insectes au goût de noisette ne sont guère nourrissants.

Je fis camper mes hommes près de la station et commençai aussitôt les préparatifs d'une autre expédition; mais, en présence de la presque impossibilité où j'étais de recruter du monde incontinent, ils furent pris d'impatience et détalèrent avec le chien. L'excursion se trouva forcément remise.

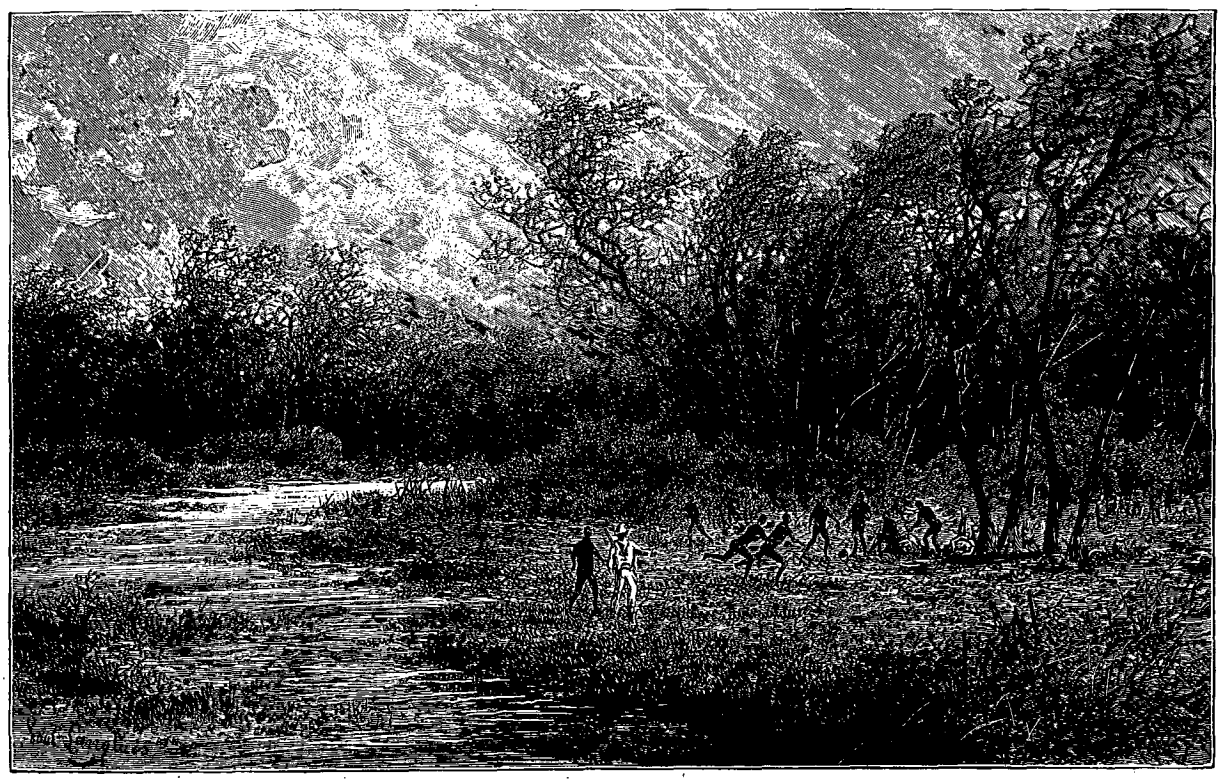
Je finis par racoler quelques hommes, avec lesquels, dès que cela me fut possible, je me lançai à la poursuite des fuyards. Je fus assez heureux pour retrouver, deux ou trois jours après, Ganin'dali et quelques autres noirs : ils étaient en chasse, mais ils avaient déjà remis le chien à son propriétaire, Gongola. Ils vinrent à moi tout joyeux et me racontèrent que le dingo avait attrapé un grand *iarri*, après l'avoir poursuivi jusqu'à la cime d'un arbre; les indigènes l'avaient assommé à coups de bâton. Je leur demandai où était ce *iarri*. Hélas! les vieilles femmes, me répondirent-ils d'un air déconfit, l'avaient déjà mangé. Pour rentrer en grâce à mes yeux, ils me promirent le premier *iarri* qui serait tué. Maigre consolation!

Les gens de la tribu de Gongola m'avaient assuré à plusieurs reprises que les *bungaris* étaient fort nombreux dans un certain canton écarté. Et ils me montraient du doigt la vallée d'Herbert River qui conduit à des montagnes lointaines : c'était justement le but que j'avais fixé pour l'expédition prochaine.

Traduit du norvégien par V. et W. MOLARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tempête (voy. p. 274). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE,

PAR M. CARL LUMHOLTZ [1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIV

Sagacité des aborigènes dans le relèvement d'une piste. — Une tribu ennemie. — Paniers. — Deux petits garçons. — Éducation des enfants. — Un *Pseudochirus lemuroides* avec son petit. — Silence et solitude. — Alarme nocturne. — Coups de fusil. — Un grand personnage. — Parenté et liens de famille. — Les vieilles femmes.

Il était plus difficile que jamais d'engager des hommes d'escorte ; le pays que nous devions parcourir était si éloigné que les noirs auxquels je m'adressai se récrièrent contre mes propositions. Ils se refusaient à courir le risque d'être mangés, et mes premiers compagnons me déconseillaient également d'entreprendre cette excursion. Willi et Jakky me disaient en branlant la tête : « *Komorbori talgoro* (Beaucoup de chair humaine) ». A les en croire, cette région n'était habitée que par des *maïoll*, qui nous dévoreraient, nous et nos chevaux. Une chose cependant me rassurait : c'est qu'un des hommes de ma suite faisait partie d'un groupe familial fixé sur la lisière du pays que nous allions explorer. Ganin'dali, lui aussi, connaissait une des tribus limitrophes, et j'étais, de plus, accompagné d'un noir *civilisé* sur lequel je pouvais faire quelque fonds.

Lorsque nous sortîmes de Herbert Vale, dans la matinée, les vieilles femmes nous saluèrent de véritables hurlements, désespérées du départ des leurs pour un pays où il y avait à courir tant de périls. Mais doit-on tenir compte des augures sinistres de vieilles mégères?

Nous longeâmes Herbert River dans la direction du nord-ouest, et à midi nous faisions une courte halte au bord de l'eau. Avant la saison des pluies les orages sont fréquents et éclatent quelquefois tout d'un coup; ce sont de véritables ouragans. Or, à peine avions-nous refait nos paquets pour pousser plus loin notre excur-

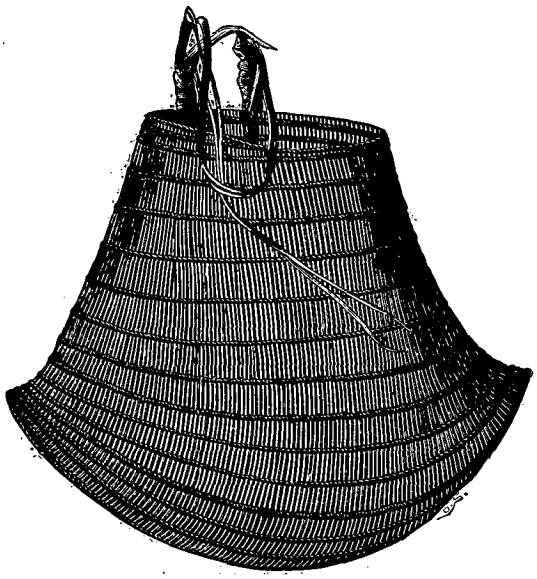
1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 161, 177 et 193; t. LVII, p. 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sion, qu'une violente tempête se déchaîna, le tonnerre et les éclairs faisant rage, coup sur coup. Mes gens coururent s'abriter sous les arbres; ils étaient incapables de concevoir pourquoi je demeurais en rase campagne, me laissant mouiller. Les aborigènes ne redoutent ni le tonnerre ni les éclairs : ils sont persuadés que si la foudre en veut aux arbres, jamais elle ne tue un noir, et, bien qu'ils rencontrent souvent dans ces régions des troncs brisés par la foudre, ils n'admettent pas qu'il y ait péril pour eux à se réfugier sous un arbre en temps d'orage.

Nous remontâmes à cheval le long de la rivière, tant que cela nous fut possible, et par trois fois nous eûmes à la traverser. Elle était tantôt rapide, tantôt calme; mais les grosses pierres dont son lit est garni gênaient notre marche. Aussi dus-je, par deux fois, répartir mes paquets entre les indigènes pour les faire transporter d'une rive à l'autre. J'aurais bien voulu aller nu-pieds, comme les sauvages, mais je renonçai à mes tentatives en ce genre, car les pierres, surchauffées par le soleil, me brûlaient les pieds. Çà et là la rivière forme de larges bassins aux eaux profondes, noires et dormantes comme celles d'un étang, où les crocodiles établissent volontiers domicile.

Plus nous nous élevions, plus la vallée se rétrécissait, jusqu'à devenir impraticable pour les chevaux. Il fallut camper là, y laisser nos montures, et répartir derechef nos bagages entre les noirs. Mais il restait encore à découvrir certaine petite tribu connue de Ganin'dali, sur laquelle je comptais pour m'aider à chasser le bungari.



Corbeille de Herbert River. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

J'observai avec intérêt la manière dont s'y prenaient les indigènes pour découvrir cette peuplade. Ils étudiaient la place et le nombre des brisées ou empreintes qui se présentaient sur notre chemin : branches rompues, écorce arrachée, pierres retournées, poignées de mousse enlevées, en un mot tout ce qui aurait sans doute échappé à l'attention d'un blanc, que même prévenu il n'aurait probablement pas remarqué.

Le premier jour nous ne réussîmes pas à trouver la tribu que nous cherchions. En revanche, nous aperçûmes plusieurs de ces campements abandonnés; car les indigènes, en changeant de station, ne détruisent jamais leurs huttes, mais se contentent de planter en dehors du camp une feuille de palmier destinée à indiquer à leurs amis la direction qu'ils ont prise. Ces palmes-jalons nous servirent à trouver la piste de la tribu-cherchée, et de ce voyage nous ramenâmes un dingo qui s'était enfui marron. Nous le décidâmes, par l'appât de quelques bons morceaux, à nous accompagner.

Le lendemain seulement, dans l'après-midi, nous arrivions en vue de la petite tribu. Les indigènes de mon escorte me firent voir une fumée qui s'élevait près de là; selon mon habitude, j'envoyai deux des miens prévenir de notre approche. Les habitants de ce groupe étaient peu communicatifs, plutôt taciturnes; il en est ainsi de tous les aborigènes qui, pour la première fois, se trouvent en présence de blancs.

Lorsque je pénétrai dans le camp, je vis un certain nombre de vieilles femmes en train d'écraser des fruits, pendant que deux ou trois vieillards s'occupaient à des travaux de vannerie. Allongés par terre, les jeunes hommes se livraient aux douceurs de la paresse.

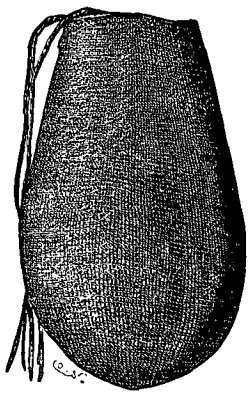
Dès que les indigènes furent au courant de mes intentions, ils eurent la complaisance d'envoyer chercher un homme expert à chasser le bungari et qui ne demeurait pas bien loin; cependant nous eûmes à l'attendre une journée entière, que je passai au milieu de ces enfants de la nature, dans leur camp. Ils vivaient là-haut en dehors de toute civilisation, n'ayant pas à subir l'influence des vices qui ne manquent jamais de faire leur apparition lorsque le noir se trouve en contact avec le blanc. En eux tout était vrai et naturel : ils étaient donc, de tous les sauvages, les plus intéressants à étudier.

Les hommes font la grasse matinée et ne sortent guère avant dix à onze heures, après que le soleil a bu la rosée. Aussitôt levées, les femmes allument le feu, toujours placé devant l'ouverture de la hutte : c'est là que, peu à peu, se réunissent tous les membres de la famille. Assis sur les cendres, ils s'allongent, s'étirent les membres et emploient une bonne demi-heure à se frotter, à se gratter. C'est leur occupation favorite, autour du feu. Enfin, une fois bien réveillés, les hommes étendent le bras pour prendre les corbeilles pleines de *tobola* ou de *kadjera*, ou des restes d'un wallaby rôti. Les femmes avec leurs enfants vont à la découverte de fruits, pendant que les hommes vont faire un petit tour de chasse ou chercher du miel. L'aborigène australien chasse tous les jours où il ne pleut pas. De retour dans l'après-midi, ils songent avant tout au point essentiel, au feu, dont ils ne sauraient se passer, et se livrent, les uns au sommeil, d'autres au plaisir de la causerie, en atten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

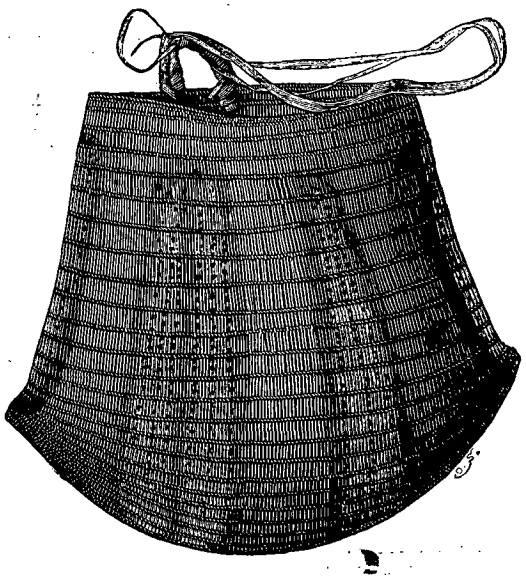
dant que les femmes leur rapportent des fruits. Quelquefois un vieux, qui avait commencé à faire une corbeille, reprend son travail interrompu.

Les femmes rentrent tard et ont fort à faire pour préparer leur récolte de fruits vénéneux ; néanmoins leur travail ne se prolonge pas bien avant dans la soirée. Ont-elles été heureuses dans leurs recherches, elles gardent une partie des fruits pour le lendemain. Hommes et enfants sont pressés de se livrer aux douceurs du farniente. On n'échange pas beaucoup de paroles ; mais quand la nuit est tombée la crainte de quelque attaque jette de la vie, de l'agitation, au milieu de la horde, et le calme ne se rétablit que lentement ; enfin le sommeil l'emporte et toute la famille se livre au repos. A partir de cette heure on n'entend plus dans la profondeur des bois que le cri mélancolique des cigales.



Panier de Herbert River. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Le lendemain, comme le soleil allait se coucher, le vieux chasseur fit son apparition, suivi de ses deux femmes, jolies et en bon point. C'était un des doyens de sa tribu, et il y jouissait d'une grande considération. L'entrée fut silencieuse ; ils s'assirent au milieu du camp, les jambes croisées ; mais, après que les femmes eurent pris un instant de repos, le vieux les envoya chercher des feuilles de palmier pour bâtir une hutte, qui fut élevée en quelques minutes. Ensuite, pour nous prouver que nous étions les bienvenus, on fit porter à notre campement, établi près de là, un présent qui consistait en deux grands paniers. Mes noirs s'attendaient à cette marque de politesse et m'en avaient déjà prévenu. Ces paniers étaient tout à fait jolis.



Panier de Herbert Rivert peint avec du sang humain. Gravure empruntée à l'édition danoise.

A cette tribu appartenaient deux petits garçons qui me plurent infiniment. Ma personne et mon camp semblaient les intéresser beaucoup, et ils n'avaient pas peur de s'approcher de moi. Ils étaient toujours disposés à rendre service. Leur gentillesse était pour moi un sujet d'étonnement ; mais par la suite j'en ai rencontré d'aussi doux et aimables. A tout prendre, les enfants de ces noirs ne sont pas aussi mauvais que pourrait le faire supposer l'éducation qu'ils reçoivent de leur mère, laquelle jamais ne les contrarie. Ces femmes adorent leurs enfants. J'ai souvent admiré leur patience ; elles les portent constamment, les premiers temps dans une corbeille, plus tard, lorsqu'ils sont assez grands, sur l'épaule, les soutenant de la main, à moins que l'enfant ne se retienne lui-même à la tête de sa mère. Une mère ne se sépare jamais de son enfant pendant les premières années de son existence. S'il crie, peut-être le grondera-t-elle, mais jamais la colère ne la poussera à frapper. Les enfants ne sont jamais corrigés ou punis par leurs parents.

Même avant de pouvoir tenir une pipe entre les dents, les enfants fument du tabac ; la mère partage cette jouissance avec son nourrisson, qu'il soit sevré ou non.

Bien que les enfants fassent partie de la tribu du père, leur affection va, pour la plus grande partie, à la mère. Devenus grands, ils n'entendent pour ainsi dire jamais parler de leur père, et il en est qui ne connaissent même pas l'auteur de leurs jours : cela se comprend, puisqu'une femme change souvent de maître. Le père est également bon pour l'enfant ; il le porte souvent, le prend sur ses genoux, le caresse, passe à l'inspection sa chevelure, joue avec lui et lui fabrique de petits boomerangs dont il lui enseigne ensuite le maniement. Par exemple, il aime mieux les garçons que les filles, dont il ne s'occupe guère. La journée des enfants est entièrement prise par le jeu ; ils font des pâtés avec de la terre, des dessins sur le sable, lancent le boomerang, etc. Ils grandissent ainsi en pleine liberté sans subir l'ombre d'une correction. A peine sont-ils capables de marcher qu'ils prennent les manières et les habitudes des grandes personnes ; pourtant il n'est pas permis aux garçons d'accompagner leur père à la chasse avant l'âge de huit à neuf ans.

La principale occupation des hommes quand ils campent et s'ils ne dorment pas, c'est de fabriquer des armes et de tresser des corbeilles. Ils déploient dans ce dernier travail une habileté surprenante. Ce sont les hommes qui monopolisent la confection des paniers, et ils mettent une sorte de fierté à montrer ce qu'ils ont fait de mieux.

Les dimensions de ces paniers peuvent n'être pas les mêmes, mais la forme en est toujours ovale, plus ou moins, étroite du haut et large du bas. D'habitude on les fait de branches d'avocatiers, fendues d'abord en bandes étroites avec les dents, raclées, amincies à l'aide de coquilles ou de pierres. Ces paniers, remarquables par leur finesse et leur solidité, sont peints en rouge,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en jaune ou en blanc; quelques ouvriers les strient ou les ponctuent de sang tiré par eux de leur propre bras. On les porte retombant sur le dos, l'anse ou poignée reposant sur le front; le poids est donc entièrement supporté par la tête, car les noirs gardent volontiers les mains libres.

Le lendemain, à la première heure, nous nous lançâmes à la découverte de bungaris : une journée de marche nous séparait de la région où ils devaient pulluler. Je m'attendais à n'avoir pour escorte que le vieillard et deux ou trois indigènes, mais la tribu entière voulut se joindre à nous, et, en arrivant au plateau, nous formions une longue procession. Vers minuit, nous pûmes distinguer enfin la rangée de hauteurs boisées et étagées en terrasses, but de notre voyage. Un bois s'étendait au-dessous de nous; je me mis en devoir de le parcourir en compagnie de mes gens, tandis que les femmes, chargées des provisions et de nos armes, se rendraient directement au campement projeté. Rarement les indigènes emportent de quoi manger en voyage : il leur faut donc se pourvoir en route. Aussi prennent-ils différents chemins pour aller au camp fixé à l'avance, et ils font main basse sur tout ce qu'ils trouvent, opossums, lézards, etc.; mais ils ont soin de ne pas trop s'écarter les uns des autres.

Le seul avantage que nous rapporta cette course, ce fut la découverte, au haut d'un arbre, d'une assez forte quantité de miel. Mes hommes reconnurent, à la nature de l'arbre, qu'il devait être creux de la cime à la racine, et que ce miel tomberait au fond et serait perdu si l'on tentait de l'extraire par le procédé habituel. En conséquence, ils m'empruntèrent ma hache pour abattre le colosse, dont le diamètre dépassait trois pieds. Le bois en était si dur qu'il fallut s'escrimer une heure et demie contre les racines avant que l'arbre s'abattît. C'est là une preuve de la ténacité dont peut faire montre un nègre d'Australie lorsqu'il est sur une bonne piste, quand il espère un avantage ou un profit.

Ce jour-là mes hommes furent bien payés de leurs peines, et grande fut ma surprise à la vue de l'énorme quantité de miel contenue dans ce tronc d'arbre : miel délicieux, ferme et frais, malgré la chaleur suffocante qui régnait. Les noirs transportèrent auprès du ruisseau le plus proche la plus grosse partie de leur butin; seulement, n'ayant pas de vase ou auge sous la main, ils recoururent à la méthode primitive, malaxèrent au fond d'une crevasse de rocher, près du torrent, vieux miel et miel nouveau arrosés à deux mains. Puis la troupe entière s'accroupit autour de ce « bol d'hydromel », qui fut bien vite aspiré, pompé, au moyen de touffes d'herbes arrachées alentour.

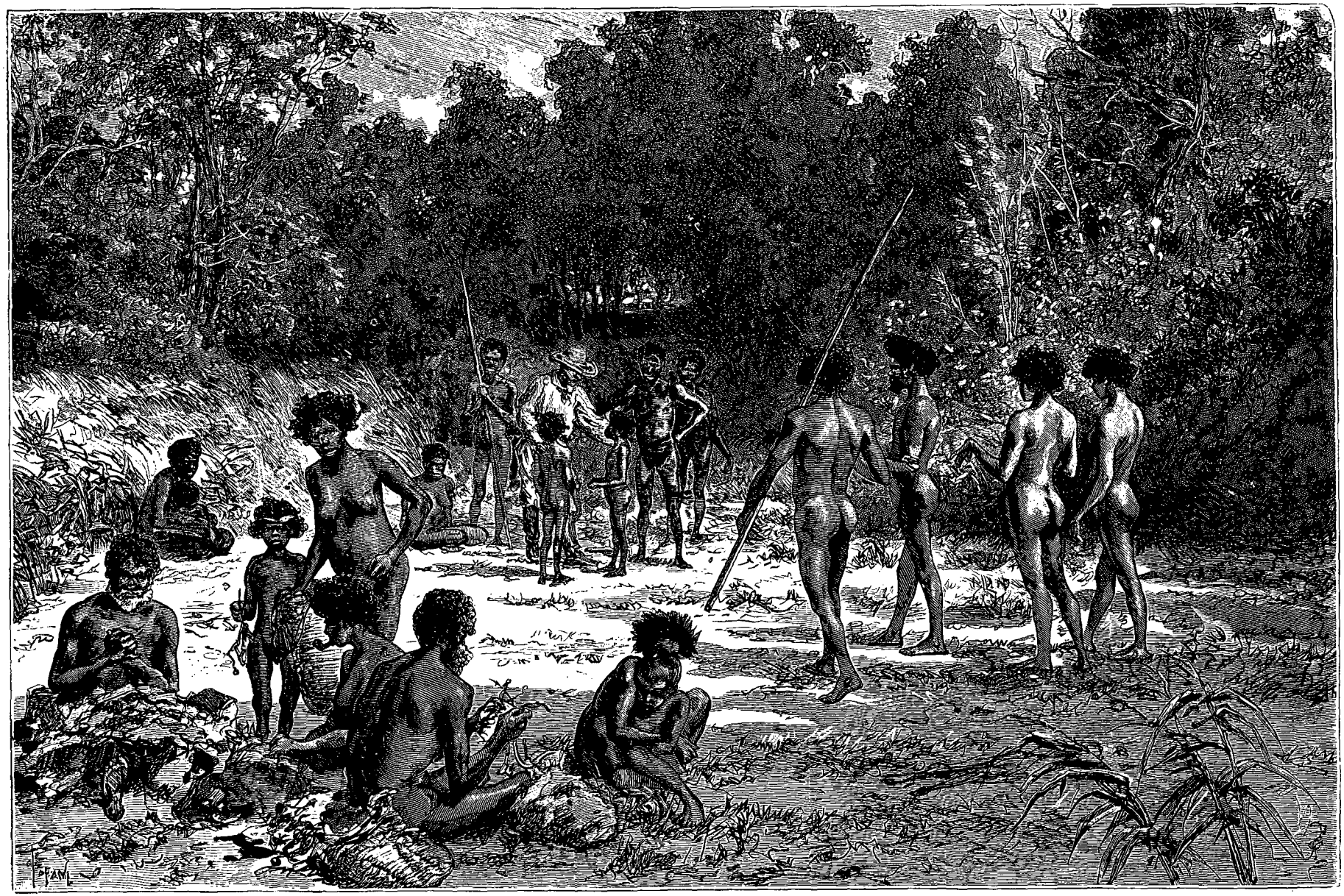
A notre arrivée au camp, les femmes étaient assises sur l'herbe verte, autour d'un petit feu. Une tribu étrangère, en termes d'amitié avec les hommes de mon escorte, s'était jointe à eux, et chacun fainéantait à sa façon : les uns couchés sur le dos, d'autres assis et regardant sans l'ombre d'une pensée; d'autres enfin causaient debout. Les femmes leur avaient annoncé l'arrivée de l'homme blanc, et parlaient avec jactance de la quantité de tabac ainsi que des provisions qu'il apportait : elles étaient fières qu'il voyageât avec leur tribu. Cependant elles n'avaient pas encore fait le moindre préparatif pour la construction des huttes, pas même cueilli des feuilles de palmier. Dès qu'elles nous aperçurent, elles se mirent à la besogne, car le soleil touchait à son déclin. Les hommes de la tribu étrangère, ainsi que plusieurs des noirs qui m'accompagnaient, établirent leur camp sur l'un des côtés de la vallée; moi et mes gens, sur l'autre. Le terrain était propice pour la chasse au bungari, en tout cas moins difficile à aborder que les halliers de la chaîne montagneuse; malheureusement notre dingo ne valait rien; à demi sauvage, il ne voulait suivre aucun des miens. J'espérais, malgré tout, de bons résultats, tant j'avais de monde à ma disposition. Je tuai dans les broussailles un phalangiste bien curieux, qui a été décrit sous le nom de *Pseudochirus lemuroides*, à cause d'une certaine ressemblance avec les lémuriens (faux singes) de Madagascar. La queue de cet animal, appelé *iabbi* par les indigènes, loin d'être nue en dessous comme celle des autres phalangistes, est entièrement garnie de poils. Les indigènes le poursuivirent en grimpant aux arbres, d'où ils le bombardaient à coups de bâtons. La bête n'est pas très craintive; mais, une fois dérangée, elle quitte sa cachette et court de branche en branche avec une telle vitesse qu'un noir la tuera difficilement s'il n'a point de compagnons de chasse pour surveiller les arbres environnants.

Voulant mettre fin à la chasse, les noirs me crièrent de tirer. Je fis droit à leur requête. La bête lâcha la branche, demeura un moment suspendue par la queue, puis roula morte. En la voyant tomber de cette hauteur, les indigènes poussèrent des cris de surprise, et l'incident fit le sujet de leurs conversations pendant un assez long temps. C'était un *iabbi* femelle, dont la poche contenait un petit déjà fortement poilu et presque aussi grand que sa mère. Un grain de plomb l'avait frappé mortellement. Quoiqu'on fût en plein été, sa fourrure était longue et belle. Je n'ai jamais rencontré que ces deux exemplaires, et jusqu'ici il n'en a pas été tué d'autres. On ne trouve pas de *Pseudochirus lemuroides* dans les montagnes du littoral situées à l'est de Gowri Creek. Il faut, pour en rencontrer, aller dans la partie montagneuse qui s'étend de Gowri Creek à Herbert River. Vers le nord ils sont plus nombreux; les deux dont je parle avaient été tués sur un plateau broussailleux.

Un soir, très tard, nous étions, selon notre habitude, campés sur les deux versants de la petite vallée qui s'étend jusqu'à la rivière : tout à coup ceux du côté qui nous faisait face nous crièrent : « On marche dans les herbes, près de l'eau, non loin de votre camp ». Mes hommes se relevèrent aussitôt, disant : « *Kolle! mal!* (Chut! homme!) ».

Mais j'étais fait aux fausses alarmes que l'obscurité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le camp de la tribu sauvage ; arrivée du vieux chasseur (voy. p. 274-275). — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cause aux noirs : je ne tins pas grand compte de leur agitation. Cependant, après quelques instants, il me sembla entendre des voix dans le lointain. Je communiquai mes soupçons à mon entourage, et vite mes gens de crier aux autres : « *Mami*[1] entend aussi ! » Un silence suivit, tellement profond, qu'on aurait pu entendre une feuille tomber. Il est vrai que ce pouvait être le frottement de deux arbres agités par la brise du soir ; la supposition fut bien vite annoncée à l'autre camp, mais ne tranquillisa personne ; les hommes entendaient toujours des voix étrangères, et bientôt une troupe de jeunes gens vint à moi, suivie de près par des enfants, tous criant à tue-tête. Les hommes aussi avaient très peur. Cela m'obligea à sortir et à tirer quelques coups de feu en pleines ténèbres. Alors seulement mes noirs reprirent leur calme, tout en plaignant leurs camarades de l'autre groupe, parmi lesquels régnait un silence de mort : un vieillard y resta de garde toute la nuit. Ce que j'appris par la suite m'a prouvé que nous avions réellement entendu cette nuit-là des voix d'ennemis, qui nous auraient sans doute attaqués si mes coups de revolver ne les eussent mis en fuite. Qu'il faut peu de chose pour établir la supériorité du civilisé sur le sauvage !

Je tenais pour inutile de rester plus longtemps dans cette contrée. On y voyait bien quelques traces de bungaris, mais isolées, et les indigènes s'étaient montrés peu disposés à les suivre, d'abord à cause de leur rareté, ensuite faute de chiens.

En revanche, ils vantaient beaucoup certain pays, plus éloigné, où les bungaris étaient nombreux (*Komorbori bungari*), mais ils n'osaient m'y conduire, par crainte des tribus étrangères, ce qui ne m'empêcha pas de décider l'exploration de ce pays ; seulement, comme personne de ma suite ne le connaissait, je dus chercher un guide parmi les indigènes mieux disposés à mon égard : tâche plus difficile que je ne me l'étais figuré au premier abord ; j'eus beau offrir des aliments, du tabac, rien n'y fit. Tous trouvaient que c'était une folie de s'aventurer aussi loin, et redoutaient la rencontre des ennemis entendus dans cette nuit mémorable.

Je tâchai de m'attirer l'amitié du vieux chasseur de bungaris en lui donnant quelques provisions de bouche. Cet homme, qui avant de me rencontrer n'avait jamais mangé ni viande salée ni damper, y avait pris goût et se gobergeait à mes dépens : ce fut l'unique résultat de mes tentatives. Pourtant, après bien des pourparlers, je réussis à me faire accompagner d'un de ces indigènes, en lui promettant une chemise, beaucoup de tabac et de la nourriture en abondance, s'il me procurait un bungari. Pour être encore plus assuré de l'avoir avec moi, je donnai au vieux chasseur, dont l'influence sur lui était grande, un énorme quartier de viande, et le priai de faire en sorte que mon nouveau guide ne manquât pas à son engagement. Le vieux ne garda pour lui qu'un tout petit morceau de cette viande et partagea le reste, à droite et à gauche, avec la libéralité habituelle du nègre australien, qui s'efforce par là de grandir en considération aux yeux des gens de sa tribu. Le nègre d'Australie est prodigue par nature, et, quand il donne, il donne largement. Si un noir civilisé revient d'une longue excursion faite avec son maître, sa générosité s'exerce d'abord sur ses camarades de la station, entre lesquels il partagera les vêtements dont on lui aura fait cadeau ; et, quelques heures plus tard, on verra l'un vêtu de son pantalon, un autre paré de ses éperons, un troisième coiffé de son chapeau. Lui n'aura peut-être conservé que sa chemise. Le noir que j'avais décidé à me suivre était parent (*otero*) de *Janki*, un de mes hommes.

Janki se montra fort aimable vis-à-vis de son *otero*, très heureux surtout d'apprendre qu'il ferait partie du voyage. Il coucherait avec lui, lui donnerait du tabac, et tout irait le mieux du monde. Les autres noirs consentirent enfin à nous accompagner, et, dans ma joie de voir l'expédition s'organiser, je distribuai quelques petits morceaux de viande à ceux qui ne devaient pas y participer. On se sépara donc les meilleurs amis du monde. Je remarquai, au cours de ces négociations, qu'on prenait conseil d'une vieille femme, laquelle se mêlait d'un ton très vif à la discussion, et déconseillait fortement de me suivre, parce que les ennemis nous avaient approchés de très près la nuit en question.

Comme nous avancions dans la plaine, mes gens se mirent à crier : « *Bungari ! bungari !* » Ils poursuivaient un animal, qui disparut derrière une colline herbeuse. Nous les vîmes bientôt revenir, mais les mains vides, persuadés pourtant d'avoir aperçu un bungari. Je leur exprimai mon étonnement d'apprendre que cette bête se rencontrât en plaine ; ils me répliquèrent que le bungari voyage un peu partout, et passe même d'une forêt de broussailles à une autre située sur un plateau.

XV

Panorama sauvage. — *Kvin'gan'*, le diable des noirs. — La peur de l'inconnu. — Une anguille fatale. — La fuite des noirs. — Un compromis. — La veille de Noël. — Seul. — Réveillon. — Un parent fidèle. — Un wallaby bienvenu.

La saison était déjà tellement avancée, qu'il ne pouvait plus être question de revenir à mon quartier général avant la Noël. Le nouveau pays où nous ne tardâmes pas à nous engager était d'un romantique grandiose. En descendant du plateau, nous aperçûmes tout à coup la rivière Herbert. Ses eaux noires et agitées coulaient au-dessous de nous, tout au fond.

Nous suivîmes la courbe du fleuve vers l'est, en longeant une terrasse naturelle sur le flanc abrupt de la montagne, à 300 mètres environ au-dessus du niveau du fleuve. La partie inférieure du versant de la montagne était sauvage, déchirée. Celle qui s'élevait au-dessus de nos têtes était couverte de halliers. On campa près d'un ruisseau qui se précipitait, formant cascade,

1. *Mami*, qui signifie homme d'importance, est le nom donné par les indigènes de Herbert River aux officiers de la police noire : ils m'honoraient donc du titre à leurs yeux le plus considérable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans le fleuve, au point où sa courbe était le plus accusée.

Il n'avait pas été facile de trouver un bon campement puisque nulle part il ne semblait possible de dormir dans une position horizontale.

Les indigènes rattachent à l'emplacement par nous choisi des superstitions singulières. Tout au fond demeure un ogre, *iamina*, dont ils ont une peur affreuse. Personne n'osait coucher là-bas. Des noirs qui y avaient passé la nuit avaient été mangés, disait-on. Et même, lors d'une fête dansante qu'on y avait donnée, des gens avaient disparu. A ma proposition d'aller faire un tour de ce côté-là, il fut répondu par un simple haussement d'épaules. Le fusil serait sans utilité, le monstre étant invulnérable.

Kvin'gan', leur mauvais esprit, hantait cette région. Souvent on l'entendait, le soir ou la nuit, au fond du ravin et dans le bois. Je reconnus que cette voix étrange et mélancolique était celle d'un oiseau, qu'on pouvait entendre de fort loin. De tous les oiseaux que j'ai entendus, c'est celui dont le chant m'a semblé le plus mystérieux : comment s'étonner que les nègres d'Australie y associent des idées superstitieuses ? On trouve le *kvin'gan'* dans les contrées montagneuses les plus

« *Kolle! mal!* (Chut! homme!) » [voy. p. 276]. — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

inaccessibles ; ce n'est pas seulement là que je l'entendis, mais dans les pays d'alentour. Plusieurs fois, par de belles nuits claires, je voulus me faire accompagner d'indigènes, curieux que j'étais de tirer cet oiseau ; mais toujours ils refusèrent de s'associer à une aventure qu'ils jugeaient irrévérencieuse et téméraire.

On découvrit dans les arbres de nombreuses traces de bungaris, mais toutes déjà anciennes. L'animal avait à peu près disparu devant les indigènes, à qui le peu d'épaisseur de la forêt avait rendu la chasse facile ; ainsi l'avocatier y est très rare.

Au dire des noirs, leurs anciens avaient fait autrefois des hécatombes de bungaris dans les halliers du plateau.

Deux de mes gens m'apportèrent une anguille grosse comme le bras et très longue. Le soleil ayant desséché la flaque d'eau où elle avait séjourné, on l'avait trouvée morte. Naturellement je refusai d'y goûter ; les noirs, qui font grand cas de ce poisson, l'apprêtèrent de leur mieux, mais il ne fut pas permis à tout le monde d'en manger. Plusieurs étaient trop jeunes ; d'autres, encore en deuil, ne pouvaient prendre leur part de ce régal.

L'anguille mangée, chacun s'étendit dans sa hutte, pour se remettre des fatigues du jour. Il était tard déjà, et je croyais tous mes hommes endormis. La lune en son plein éclairait un paysage vraiment féerique, et cet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oiseau de nuit si original — le malin esprit des noirs — lançait de temps à autre sa note mystérieuse. Soudain deux des indigènes se lèvent, s'approchent de ma hutte et me disent : « Nous voulons partir : nous allons être envahis par l'eau, il ne ferait pas bon rester ici ! »

Sans m'émouvoir, je leur répondis, raillant leurs sottes imaginations, que j'entendais demeurer où j'étais, mais qu'ils étaient libres de s'en aller. En vérité, je comptais qu'ils ne me fausseraient pas compagnie. Cependant, peu après, ils se levèrent tous et, me montrant de la main ceux qui avaient mangé l'anguille, déclarèrent que ces deux-là connaissaient mieux le danger qu'on courait dans ces lieux.

Ces hommes étaient tout bonnement malades d'avoir trop mangé de l'anguille morte; aussi lancèrent-ils l'anathème sur cet endroit en crachant de tous les côtés. L'exemple fut suivi, et, tous, comme un seul homme, remontèrent le flanc de la montagne, sans cesser de cracher.

Je persistai à rester couché, dans l'espoir qu'ils reviendraient, mais je fus désappointé. Après un moment d'attente, je me dis qu'il valait mieux les rejoindre, de peur qu'ils ne m'abandonnassent tout à fait, ce qui me placerait dans une situation fâcheuse. Le tabac ne me manquait pas, mais il ne me restait que peu d'autres provisions, et sans l'aide des indigènes il m'était impossible de me ravitailler.

Un *iabbi* (voy. p. 276). — Dessin de Gobin, d'après une chromolithographie de l'édition danoise.

Je pris mon parti et escaladai derrière eux une côte où l'herbe et les pierres atteignaient le sommet de la montagne, en suivant la ligne des broussailles. La lune brillait et il était facile de trouver son chemin. J'appelai mes hommes : point de réponse. Je finis cependant par les découvrir tout au haut de la montagne, accroupis sous un casuarina, et silencieux. Ils avaient bien eu l'intention de m'abandonner, mais mes cris les avaient fait changer d'idée, et ils m'attendaient pour être pilotés jusqu'à leur point de départ. Selon eux, les kvin'gan' étaient beaucoup trop nombreux dans le pays où nous étions en ce moment.

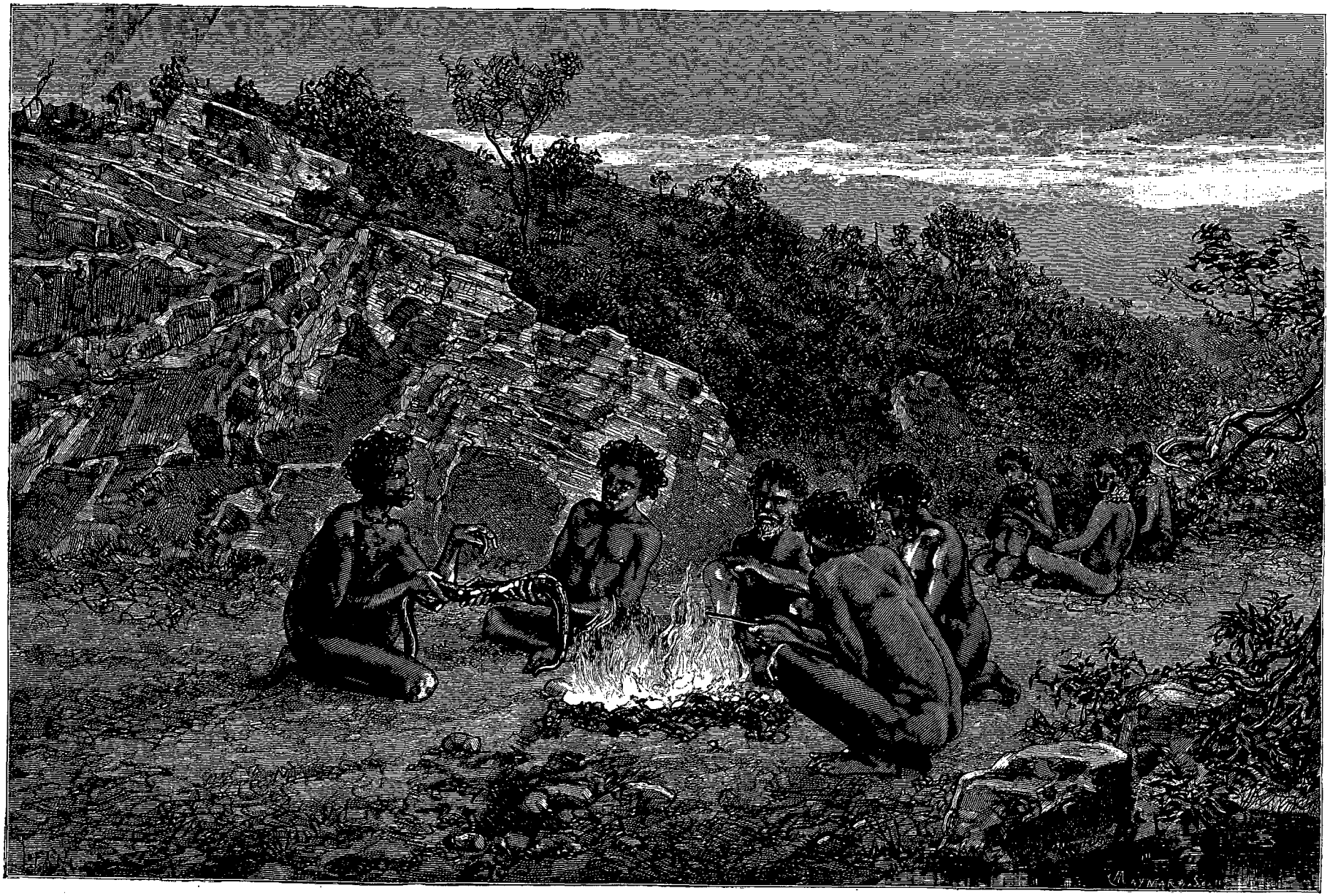
Je refusai de les accompagner et menaçai de retourner à Herbert Vale, d'où je lancerais à leurs trousses les hommes de la police noire, lesquels les poursuivraient des mois entiers et les tueraient à coups de fusil. Ensuite, les prenant par la douceur, je leur promis du tabac, la seule chose qui me restât. On comprend que je ne pouvais poursuivre mon voyage sans guide. Nous en vînmes donc à un compromis : nous passerions tous la nuit sur le haut de la montagne, et l'on m'accompagnerait au camp pour y prendre les bagages. Je m'étonnai de ne pas rencontrer d'opposition sur ce point; c'est que pour eux la question qui dominait les autres, c'était de ne pas coucher en bas.

De retour au camp, nous nous aperçûmes que le dingo avait profité de notre absence pour voler le seul petit morceau de viande qui nous restât. Tout le monde fut d'avis qu'il méritait une forte punition; malheureusement le voleur n'eut garde de se faire voir.

Le lendemain nous entrions en pays sauvage, où les rampes alternaient avec des bois. Le chemin était malaisé, et l'on eut beaucoup de peine à découvrir un emplacement convenable pour y établir notre camp : mais l'otero, qui connaissait le pays, nous conduisit à un terrain assez uni, non loin de la lisière de la forêt. Un petit ruisseau coulait près de là; et pourtant, faute d'eau, cette contrée était plutôt aride. Nous nous y établîmes pour plusieurs jours. Je n'avais encore jamais vu autant de traces fraîches de bungaris; les indigènes, en dépit des difficultés que présentait le terrain, ne s'épargnaient pas à la chasse. Le plus regrettable, c'était d'être sans chien, les tribus que nous avions visitées n'en possédant pas; néanmoins nous ne perdîmes pas courage. Les noirs ne se sentaient pas rassurés, à cause du voisinage de tribus hostiles. Quand ils incendiaient les herbes pour se livrer au plaisir de la chasse aux wallabys, on voyait parfaitement la fumée courir à travers les montagnes.

Un jour que nous traversions les broussailles, nous entendîmes au loin des coups de hache. L'*otero*, qui connaissait la tribu maîtresse de ce territoire, grimpa sur un arbre pour faire des signaux aux bûcherons, et poussa un grand cri, de toute la force de ses pou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Préparation de l'anguille (voy. p. 279). — Dessin de Tofani, d'après le texte et une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

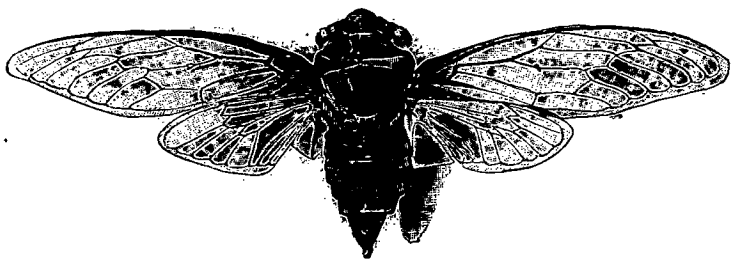
mons. Les coups de hache s'arrêtèrent, et un cri répondit au sien. L'otero alors s'écria : « *Nguéipa, nguéipa, Kaouri!* (Moi, moi, Kaouri) ».

Mes noirs s'étaient promptement rendu compte de la situation. L'homme dont nous avions entendu les coups de hache était à la recherche de miel; cela leur permit de déterminer l'endroit où devait se trouver son camp, car les indigènes ont des places fixes pour l'établissement de leurs huttes. Sachant aussi à qui appartenait le territoire, ils connurent bien vite le nom de l'individu, le point où devaient se trouver les femmes, et la nature de leurs occupations. On était en pleine récolte d'un certain fruit, dont l'habitat était voisin.

Ailleurs j'ai vu les noirs correspondre au moyen de feux : une colonne de fumée, ou plusieurs, indiquent la direction qu'ils comptent prendre, etc.

Il semblerait qu'ils peuvent aussi s'entendre en accentuant différemment les mots qu'ils se crient les uns aux autres.

La veille de la fête de Noël, en 1882, tombait ce jour-là. En raison de la solennité, mes gens, stimulés par moi, s'étaient mis en branle pour me procurer quelque chose de superlativement bon : une double ration de tabac les attendait en récompense.



Une cigale. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Je demeurai seul, assis devant ma hutte. J'éprouvais une impression singulière à me sentir en pleine forêt australienne la veille de la Noël, loin de toute civilisation. L'été avait revêtu d'un beau vert les collines environnantes, et au pied du camp s'étendait une mer de broussailles. Le soleil éclairait de ses feux mille tableaux vifs et charmants.

Pas un souffle de vent n'agitait la nature, qui respirait un calme bienfaisant. Les cigales, par des chants d'allégresse, célébraient du haut des arbres les beautés de l'été; tout était clair et beau.... Que n'avions-nous de quoi manger?

Hélas! il ne me restait qu'un morceau de pain : ce n'était pas brillant pour faire le réveillon. Les noirs revinrent dans l'après-midi, apportant quelques morceaux de *vondo*, racine très rare, un peu de miel, et des larves blanches. Mais pour moi le plus précieux de tous les apports, c'était un animal qui m'était inconnu. Ils l'appelaient *borrogo*. Ce phalangiste, d'un jaune brun, n'était pas plus gros qu'un petit chat.

Notre menu pour la Noël se composa donc : d'un morceau de *borrogo* bouilli, d'un peu de pain, de *vondo* grillé, et de miel délayé dans de l'eau.

Le menu, à coup sûr convenable, était insuffisant pour le nombre des convives. Involontairement ma pensée se portait vers ces marmites qui devaient mijoter d'un air engageant à tous les foyers de la Norvège, dont j'étais si éloigné. Ah! qu'une bonne assiettée de riz m'eût fait plaisir!

Un dingo vint rôder le soir autour du camp. C'était ce brigand de chien qui nous avait brûlé la politesse, après avoir aussi mal reconnu notre hospitalité.

On me pressait de le tuer : je cédai aux instances qui m'étaient faites, et l'abattis d'un coup de fusil.

Pendant notre course à travers les broussailles j'entendis l'otero raconter à ses camarades qu'un jour, seul et sans chien, il avait vu en ce même endroit un bungari, mais que la bête, sautant d'un arbre à terre, avait pris la fuite.

Et il nous montra l'arbre en question. Ce récit accrut mon ardeur, et nous redoublâmes d'efforts, mais sans plus de succès. Ma collection s'accrut cependant de quatre écureuils-volants de petite espèce (*Petaurus breviceps*) qui reposaient ensemble dans le creux d'un arbre. La question de nourriture était toujours un problème difficile à résoudre; l'otero nous ayant quittés un beau jour, il fut reconnu impossible de nous attarder davantage, nul autre que lui ne connaissant la région; tous voulaient retourner chez eux, ayant perdu confiance. Or, après moi, personne n'avait autant de motifs de mécontentement que Jakki. L'otero était son parent, et en mainte occasion Jakki lui avait donné des preuves de fidélité, s'était sacrifié, avait partagé avec lui nourriture, tabac, etc. Et ce noir à la mine d'innocent tirait au large, emportant, par-dessus le marché, la chemise de Jakki!

Ce trait de coquin prouve combien on doit peu se fier aux nègres d'Australie.

Je décidai les autres à me donner encore un jour, et leur promis, une fois arrivé sur le plateau, de tirer un wallaby. Mais que faire en l'absence de guide? Force était de se mettre en route, ne fût-ce que pour chercher de quoi manger.

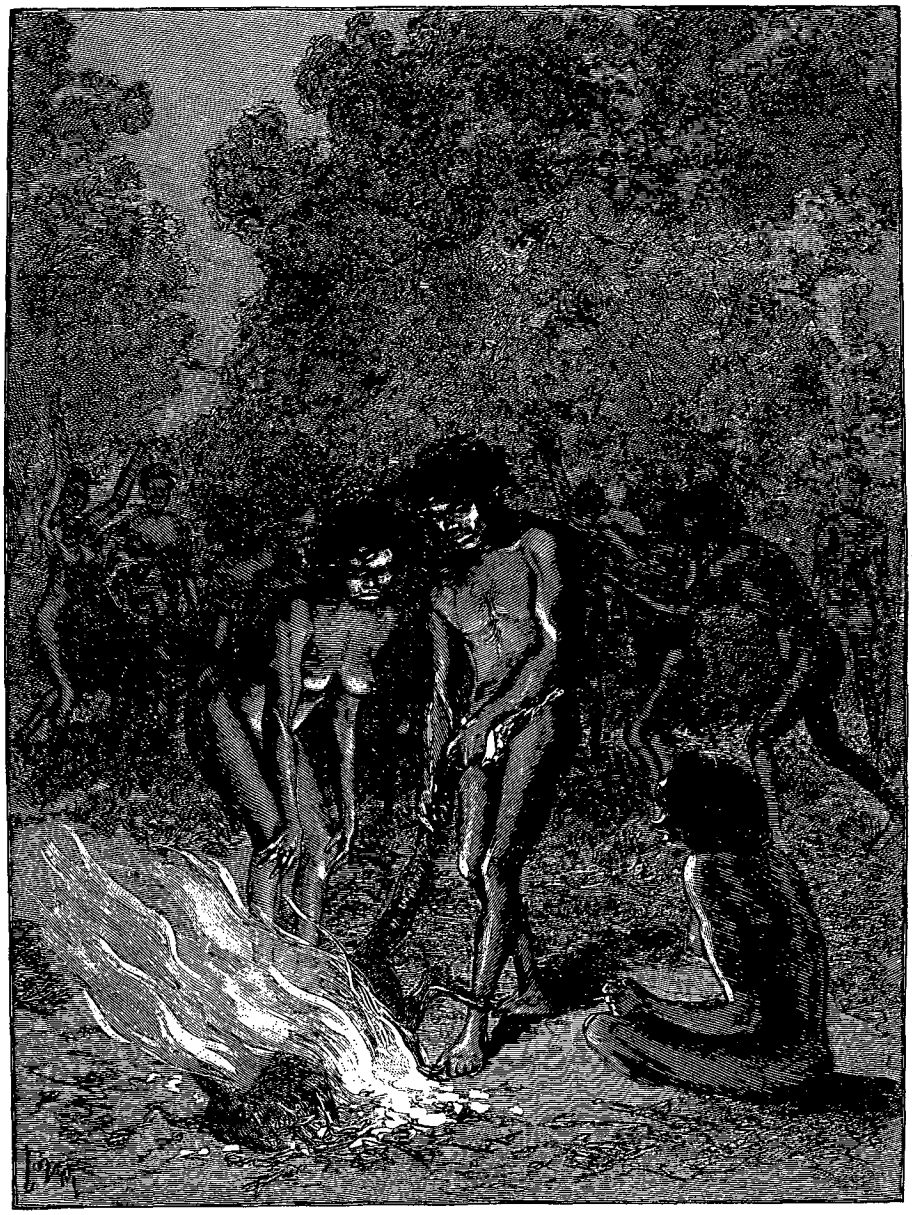
Pour descendre au fond de la vallée de Herbert River, nous dûmes marcher en zigzag, tant la rampe est raide. Tout à coup un wallaby passa devant nous et disparut en un clin d'œil. Vers midi nous nous trouvions à la hauteur de la chute puissante formée par le fleuve. Courte halte sur le bord. Les environs sont pittoresques et sauvages, mais, souffrant d'une faim dévorante, je jouissais mal de ce magnifique spectacle. Une fois reposés, nous longeâmes la rivière, marchant d'un bon pas dans l'herbe haute. La nature entière semblait sommeiller. Rien de vivant ne vint frapper nos yeux pendant cette descente qui dura une journée entière, par une chaleur torride; et mon oreille ne perçut aucun bruit en dehors de la cataracte qui roulait comme un tonnerre entre les montagnes; on a dit que la nature

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

australienne respirait la mélancolie; on reconnaît la justesse de cette assertion lorsque, par une journée comme celle-ci, on erre entre les gommiers à l'aspect sévère, solennel, et les acacias. Involontairement l'âme est saisie d'un sentiment de solitude et d'abandon.

Quelques heures avant le coucher du soleil, et à l'aube du jour, les wallabys ont coutume de venir brouter l'herbe; il est alors moins difficile de les rencontrer à portée de fusil. Mais ce soir-là, comme par un fait exprès, les quelques bêtes que nous vîmes s'effarouchaient plus que d'habitude, et nous perdîmes tout espoir de faire un bon souper.

Il était déjà tard quand nous arrivâmes au camp où avaient été lâchés les chevaux. J'avais eu la précaution



Ganin'dali flambant un wallaby (voy. p. 284). — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

de me réserver un petit morceau de pain, les indigènes étant, bien mieux que moi, en état de supporter les tortures de la faim. Comme ils n'avaient rien à manger, je leur donnai un peu de tabac, pour qu'ils ne fussent pas trop désolés; mais, au lieu de le fumer, ils s'allongèrent auprès du feu et passèrent le temps à dormir, ce qui est dans leurs habitudes en la saison des pluies, où ils manquent d'aliments.

Nous avions lâché les chevaux dans une sorte de parc d'où ils ne pouvaient s'échapper, et où il devait être facile de les retrouver, à moins que les indigènes ne les eussent tués pendant notre longue absence. Grande fut notre joie d'entendre au milieu de la nuit le tintement du grelot; nos craintes furent dissipées, et nous retrouvâmes nos chevaux sains et saufs. Bien avant le lever du soleil, j'étais parti avec Ganin'dali

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour la chasse aux wallabys, dont nous rencontrâmes bientôt une troupe qui s'en allait broutant. Deux tombèrent sous nos coups. Ganin'dali se chargea d'emporter l'un et envoya prendre l'autre par un de ses compagnons; lui, pendant ce temps-là, aidé de ses camarades, commençait à préparer la bête. Ce fut un branle-bas général. En moins de deux minutes, la scène était éclairée par un feu brillant; un wallaby fut jeté sur le brasier et retourné à l'aide de sa longue queue. En sa qualité de cuisinier, Ganin'dali déployait plus d'activité que les autres. Aussitôt les poils flambés, il retira l'animal du feu, lui ouvrit le ventre avec un caillou tranchant, en arracha les intestins, qu'il remplaça par quatre pierres brûlantes, et replaça le wallaby sur le feu. La bête n'était encore qu'à moitié cuite que les noirs se la disputaient et la déchiraient à belles dents. Cette chair savoureuse les eut bientôt rassasiés. Ils coururent alors à la rivière, entrèrent un peu dans l'eau et se baissèrent pour boire dans le creux de leur main. Une fois désaltérés, ils retournèrent au campement pour achever leur repas. Moi aussi, du reste, j'avais achevé mon repas, et la chair du kangourou, qui ne me plaît guère cependant, m'avait semblé délicieuse ce jour-là.

XVI

Comment les noirs se marient. — L'amour chez les nègres d'Australie. — Ma première rencontre avec Jokkaï. — En compagnie de grands mangeurs. — Accident. — Seul avec Jokkaï. — Une descente pénible. — Retour à Herbert Vale.

De retour à Herbert Vale, je fus admirablement reçu par le vieux surveillant. Il avait été plusieurs fois sur le point d'envoyer à ma recherche, craignant que j'eusse été attaqué par les aborigènes.

Quelle jouissance de pouvoir enfin dormir sous un toit et en toute sécurité! Le lendemain, deux hommes de la montagne vinrent m'annoncer que des noirs en possession de deux chiens tuaient et mangeaient là-haut beaucoup de bungaris. Il fallait donc me remettre en campagne. J'engageai une nouvelle escorte et préparai des provisions; mais la pluie commença à l'instant même où nous partions. Je fus pris de la crainte que l'époque des pluies ne fût déjà arrivée, ce qui aurait rendu impossible toute expédition. Au Nord-Queensland, la saison pluvieuse dure de trois à quatre mois environ, avec des intermittences; elle commence assez généralement en janvier, et nous venions d'entrer dans ce mois. Heureusement, au bout de deux jours, la pluie cessa; nous partîmes.

Nous n'étions pas encore bien loin de Herbert Vale, quand j'eus la bonne fortune d'être témoin de la manière dont un noir prend femme. Des indigènes étaient sur le point de lever le camp; l'un d'eux, d'un certain âge, s'approcha d'une femme, et la saisit par le poignet gauche en criant : « *Jon! goul nguéipa* (Je la prends pour moi; littéralement : une, moi!) ». La femme regimbait, résistait de son mieux; mais elle eut beau crier, hurler, l'homme ne la lâcha point et l'emmena, ou plutôt la traîna derrière lui. Un mille plus loin, on l'entendait encore crier. Je demandai à mes hommes, en manière de plaisanterie, s'ils ne voulaient pas lui porter secours : pour toute réponse, ils se mirent à rire. En réalité, j'assistais à la déclaration officielle d'une union depuis longtemps arrêtée en principe. Nulle autre cérémonie. Les époux d'ailleurs étaient parfaitement assortis : veuf et veuve. Mais les femmes se montrent toujours récalcitrantes, car elles n'abandonnent pas volontiers leur tribu.

Quand une femme est belle, tous les hommes la désirent; c'est au plus fort ou au plus puissant qu'elle appartiendra, assez généralement. La femme est donc exposée à changer souvent d'époux au cours de son existence. Bien qu'on ne lui demande jamais son consentement, peut-être tombera-t-elle aux mains de son préféré! Une noire peut aimer aussi; dans ce cas elle mènera une vie heureuse. Il n'est pas rare qu'une aborigène s'enfuie avec celui qu'elle aime. La jalousie suscite d'assez nombreuses querelles, et l'infidélité du mari peut pousser la femme à des accès de fureur. La femme se laisse plutôt prendre à un joli visage qu'à une belle prestance. Les yeux surtout sont l'objet de son attention; ce qu'elle recherche avant tout dans un homme, ce sont des manières rondes et un regard franc avec quelque chose de sauvage. Peu lui importe qu'il soit grand.

Pour premier campement, nous choisîmes une vallée assez haut située, où nous rencontrâmes des indigènes qui venaient de tuer un jeune ornithorhynque, dans un petit affluent de la rivière Herbert. Ce fut là que nous laissâmes nos chevaux. Le lendemain, en remontant la vallée, autre rencontre : celle de deux hommes qui avaient pris part à la chasse au bungari dont on nous avait parlé. J'appris par mes gens qu'un des dingos qui avaient été employés à la chasse en question appartenait à ces nègres : il était donc essentiel de les engager, eux et leur chien. L'un de ces hommes, à demi caché derrière un gommier, avançait la tête en riant; l'autre se tenait à côté de lui, d'un air timide. Ils n'avaient jamais vu de blanc dans cette partie de la contrée, et ne concevaient pas ce que j'y venais faire. Après leur avoir offert de quoi manger et fumer, je leur demandai s'ils voulaient me faire la conduite, accompagnés de leur chien. Ils paraissaient en avoir grande envie, surtout celui qui se cachait derrière l'arbre, et dont le nom était *Jokkaï*; même ils s'offrirent pour aller chercher le dingo, promettant de nous rejoindre le plus tôt possible. Un lieu de rendez-vous fut fixé. En quelques heures de marche nous arrivâmes au milieu d'une petite tribu campée au pied de la montagne; c'était là que nous espérions trouver le second chien. Mais les membres de cette peuplade s'étaient dispersés sitôt la chasse terminée, ce qui rendait assez difficile la réunion d'un grand nombre d'hommes. Nous nous établîmes pour la nuit sur le sommet de la montagne, décidés à y attendre les deux nègres chargés d'amener le dingo; et comme le temps était beau, les noirs ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

firent qu'une seule hutte, pour moi. Les nouveaux venus, de vrais sauvages, examinaient mes effets avec une vive curiosité ; pendant que j'ouvrais et étalais mon bagage, ils suivaient tous mes mouvements.

Je vis là-haut plusieurs nids de *Megaloprepia magnifica*. Ils sont suspendus à l'extrémité d'une longue branche ; quelques bûchettes assemblées avec la négligence habituelle aux pigeons constituent toute la bâtisse.

Je n'ai trouvé qu'un seul œuf dans chaque nid. Une chose restera pour moi inconcevable, c'est que le petit ne tombe pas lorsqu'il vente fort. Les indigènes, très friands de sa chair, secouent l'arbre pour en faire tomber le pigeonneau.

Il y avait abondance de talegallas sur la crête de la montagne. Mes gens virent plusieurs de ces nids énormes, d'où ils retirèrent des œufs. Moi, je faisais maigre chasse tandis que mes hommes poussaient des cris de joie à chaque nouvelle trouvaille. Par deux fois on fit halte, et chaque halte donna lieu à une scène de goinfrerie générale. Un homme pourrait, en deux heures, manger quatorze de ces œufs, d'un volume énorme, sans en être incommodé. Ce fut pour mon monde un véritable jour de fête. Dans le courant de la journée Willi m'apporta un *mongan* (Pseudochirus Herbertensis), de belle grandeur, ayant atteint tout son développement. Son corps était noir comme du charbon ; sa poitrine et ses épaules, d'un beau blanc. Willi, très fier de son aubaine, comptait sur une bonne ration de tabac ; mais, malgré mon désir de posséder l'animal, je l'abandonnai à Willi, pour bien faire comprendre que je ne recherchais que des bungaris.

Voyant que je n'avais rien à gagner en la société de ces gros mangeurs, je résolus de m'adresser à une autre tribu, dans l'espoir d'y trouver des hommes qui pussent m'être de quelque utilité.

Mongans. — Dessin de Gobin, d'après une chromolithographie de l'édition danoise.

Je rencontrai à mi-chemin les deux indigènes accompagnés de leur chien.

Ils s'étaient faits très beaux : l'un se pavanait en chemise, l'autre s'était coiffé d'un chapeau de femme. Les vêtements, fort appréciés par les nègres australiens, passent d'une tribu à l'autre, des plus civilisées — qui vivent à proximité des colons — à celles qui n'ont jamais aucun rapport avec les blancs. Plusieurs de mes hommes empruntèrent le chapeau ; ils mettaient une sorte de fierté à se parer, tour à tour, de cette coiffure de civilisé. L'un de ceux qui me précédaient, *in puris naturalibus*, suant sous le poids de mon fusil, était vraiment drôle à voir, coiffé de ce chapeau de femme posé de travers. Quelles péripéties avait dû traverser cette capote au cours de son long voyage du pays des blancs aux montagnes des sauvages ! Parvenus au campement de l'autre tribu, on se mit à préparer le butin fait par Willi ; mais c'était pour moi un crève-cœur de voir flamber une peau si belle ! Qu'y faire, hélas !

La difficulté de racoler des hommes était toujours aussi grande. En plus des deux maîtres du chien, je ne pus décider que quatre noirs à suivre Willi.

Un léger accident de ce genre me priva même d'un de ces hommes. Nous n'étions donc plus que cinq à l'heure du départ. En deux étapes nous atteignîmes notre terrain de chasse, au haut de la montagne, et nous y établîmes notre camp.

Détail fâcheux, je n'avais plus de chaussure convenable. Mes bottines étaient usées et je perdais mes semelles, ce qui me forçait à m'arrêter pour les rattacher avec des liens d'avocatier.

Le lendemain matin j'envoyai deux noirs examiner les quartiers de viande empoisonnée que j'avais semés çà et là, et je promis une bonne provision de tabac à qui me rapporterait un iarri. Comme on m'avait assuré mainte et mainte fois que *Balnglan'*, le second des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chiens, était le seul dont on pût tirer bon parti, je l'envoyai prendre par deux autres noirs, que je pourvus de viande et de galettes, m'engageant à leur en remettre encore davantage s'ils me ramenaient ce dingo. Et, pour être plus sûr qu'ils me reviendraient, j'étalai sous les yeux de ces hommes tout mon approvisionnement.

Me voilà donc seul en plein bois, avec Jokkaï, le propriétaire du chien, l'homme dont il a été déjà parlé. La journée se passa à errer en pleine brousse, attendant le retour des autres. Jokkaï cueillait des fruits; moi, je tuai un talegalla. A notre retour, dans la soirée, le camp était vide, même de ceux que j'avais chargés de passer en revue les quartiers de viande empoisonnée.

Jokkaï prépara du tobola et s'en gorgea. Pour ma part, je mangeai six ou sept de ces noyaux grillés, et, une heure après, j'étais pris d'un malaise général accompagné de frissons et de nausées; je me crus atteint de la fièvre du pays, mais Jokkaï vit bien qu'il s'agissait d'une simple indigestion, causée par le tobola, dont j'avais trop mangé sans l'avoir écrasé préalablement. Il avait raison, puisque le lendemain j'étais guéri.

Mes quatre nègres ne s'étant pas plus montrés le deuxième jour que le premier, je supposai qu'ils s'étaient sauvés.

L'air, sous l'action puissante des rayons du soleil, était clair et chaud, mais lourd et étouffant. Pas une feuille ne remuait, et mon oreille ne percevait que le cri monotone

Gravé par Erhard Frres

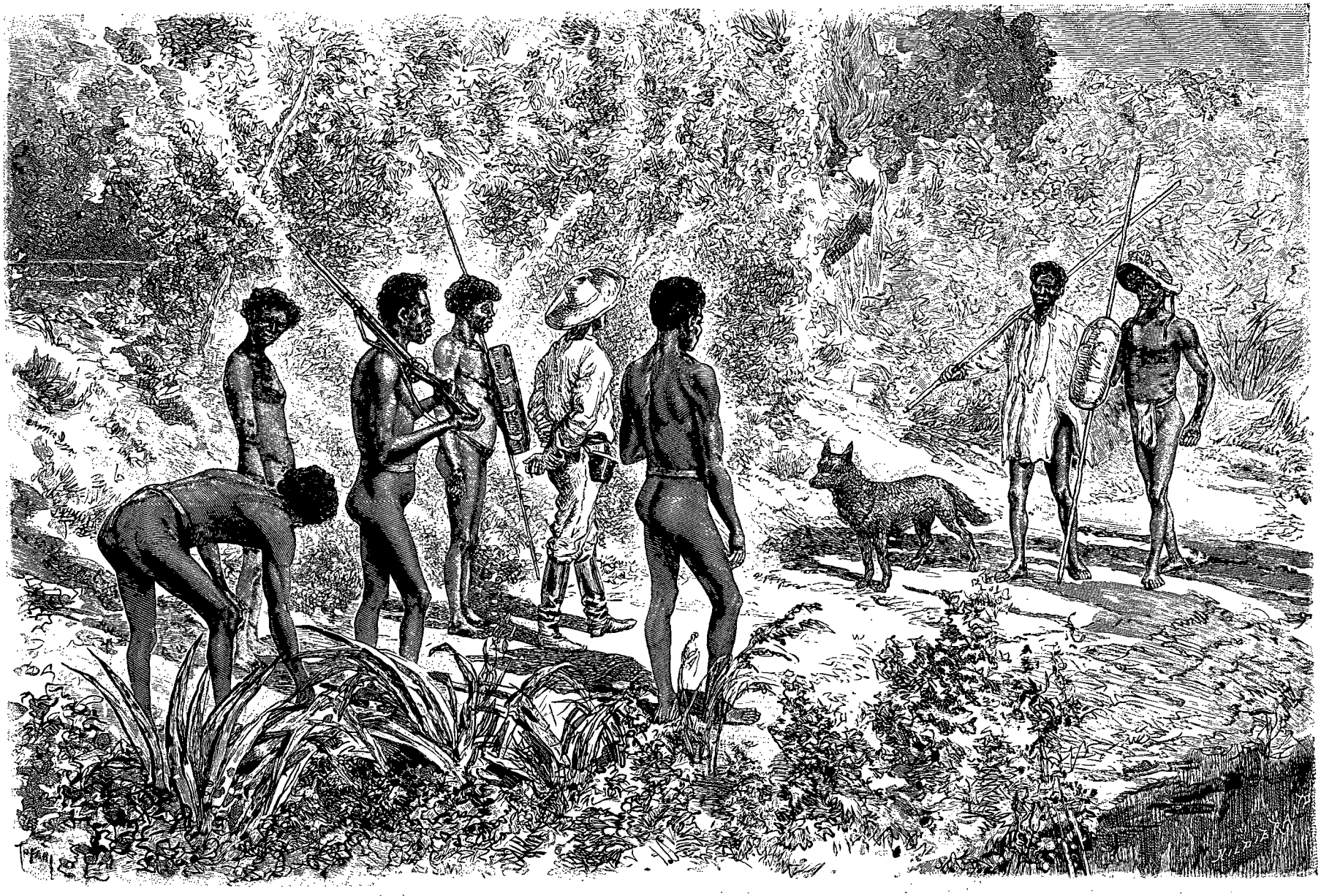
et mélancolique des cigales à la cime des arbres. Le sentiment d'abandon dont j'étais pénétré s'en trouvait augmenté. Le seul être raisonnable que j'eusse auprès de moi, c'était Jokkaï; mais il nous était d'autant plus difficile d'échanger des idées, qu'il était craintif et réservé. Je m'étonnais même qu'il ne cherchât pas quelque occasion de s'échapper : sans doute il ne connaissait pas assez le pays. Quoique fortement constitué, et bien fait d'ailleurs, il avait dans l'ensemble quelque chose de féminin. Son front, sans être aussi fuyant que celui de la plupart des aborigènes, surplombait beaucoup; il avait des yeux d'une beauté peu ordinaire, brun clair et ombragés de longs cils. Le nez semblait avoir été écrasé; cet homme parlait un dialecte très différent de celui de Herbert Vale.

Seul, je ne pouvais rien faire, pas même me servir de mon fusil, de crainte d'effrayer Jokkaï et de le mettre en fuite.

Avec la nuit la conviction me vint que mes messagers ne se remontreraient plus. J'étais donc condamné à vivre abandonné, tout au haut d'une montagne presque inaccessible, en pleine brousse, loin du monde. L'atmosphère, très lourde, dégageait une moiteur de cave; l'obscurité était profonde; pourtant, à la lueur du feu, je pouvais distinguer les traits abattus de Jokkaï. S'il allait me planter là!

Rentré dans ma hutte pour dormir, je m'aperçus que ma hache n'était pas à sa place habituelle, et je demandai à Jokkaï ce qu'il en avait fait, car il me l'avait empruntée dans le courant de la journée. Il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« Je rencontrai à mi-chemin les deux indigènes » (voy. p. 285). — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prétendit n'en rien savoir et se mit à la chercher; enfin, après avoir fureté partout, au dehors et dans les huttes, il la rapporta de sa propre cabane, à mon vif étonnement, alors que je désespérais de la revoir jamais.

La chose me parut équivoque, et je ne savais trop que penser de lui; je craignais, à tort peut-être, que mes provisions de bouche eussent pour lui trop d'attrait. Je cachai bien vite la hache et me promis d'être sur pieds le lendemain avant le lever du soleil, pour empêcher mon homme de s'esquiver.

Mon sommeil fut paisible. Debout dès l'aurore, j'éveillai mon compagnon, et nous fîmes nos préparatifs pour la descente. Je lui avais promis de quoi manger et fumer s'il voulait m'aider à porter une partie de mes bagages. A ma grande surprise, il y consentit de bonne grâce et partagea consciencieusement avec moi les fatigues de la journée. Au cours de cette descente laborieuse je pus observer que Jokkaï n'avait rien de commun avec les autres nègres, et, avant d'être rendu à mon quartier général, j'avais pris de lui une idée assez haute. A partir de ce moment et jusqu'à mon départ de Herbert Vale il ne me quitta plus. Pendant ces longs mois de vie commune il me fut d'un grand secours et d'une utilité réelle. Bien plus, il me sauva plusieurs fois la vie et me resta aussi fidèle que dévoué.

Jokkaï. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

Jokkaï n'était pas aussi paresseux que les noirs avec lesquels je frayais d'habitude. Il était actif, d'un naturel remuant, et bien plus naïf que la plupart des indigènes. D'un autre côté, très fin, d'intelligence prompte et point commune, il m'obéissait sans murmure, se montrait obligeant, serviable et même capable d'initiative.

La descente ne s'effectuant pas assez vite à son gré, il m'engagea plusieurs fois à hâter le pas, si nous voulions atteindre le pied de la montagne avant la tombée de la nuit. Malheureusement la marche était malaisée, fatigante, et souvent il fallait me traîner à quatre pattes, tirant mes bagages après moi; ma chaussure me faisait beaucoup souffrir, et Jokkaï m'aidait de temps en temps à chercher de quoi rattacher mes semelles. En traversant des rivières ou des ruisseaux, j'avais au moins un avantage : c'est que l'eau coulait de mes souliers aussi vite qu'elle y était entrée; seulement des sangsues pénétraient par les trous de mes bas et se logeaient entre mes doigts de pied.

Arrivés au bas de la montagne un peu avant le coucher du soleil, nous y campâmes, et la vallée Herbert nous revit bientôt en bonne santé.

On était déjà entré dans la saison pluvieuse : il fallait renoncer à toute idée de longues excursions.

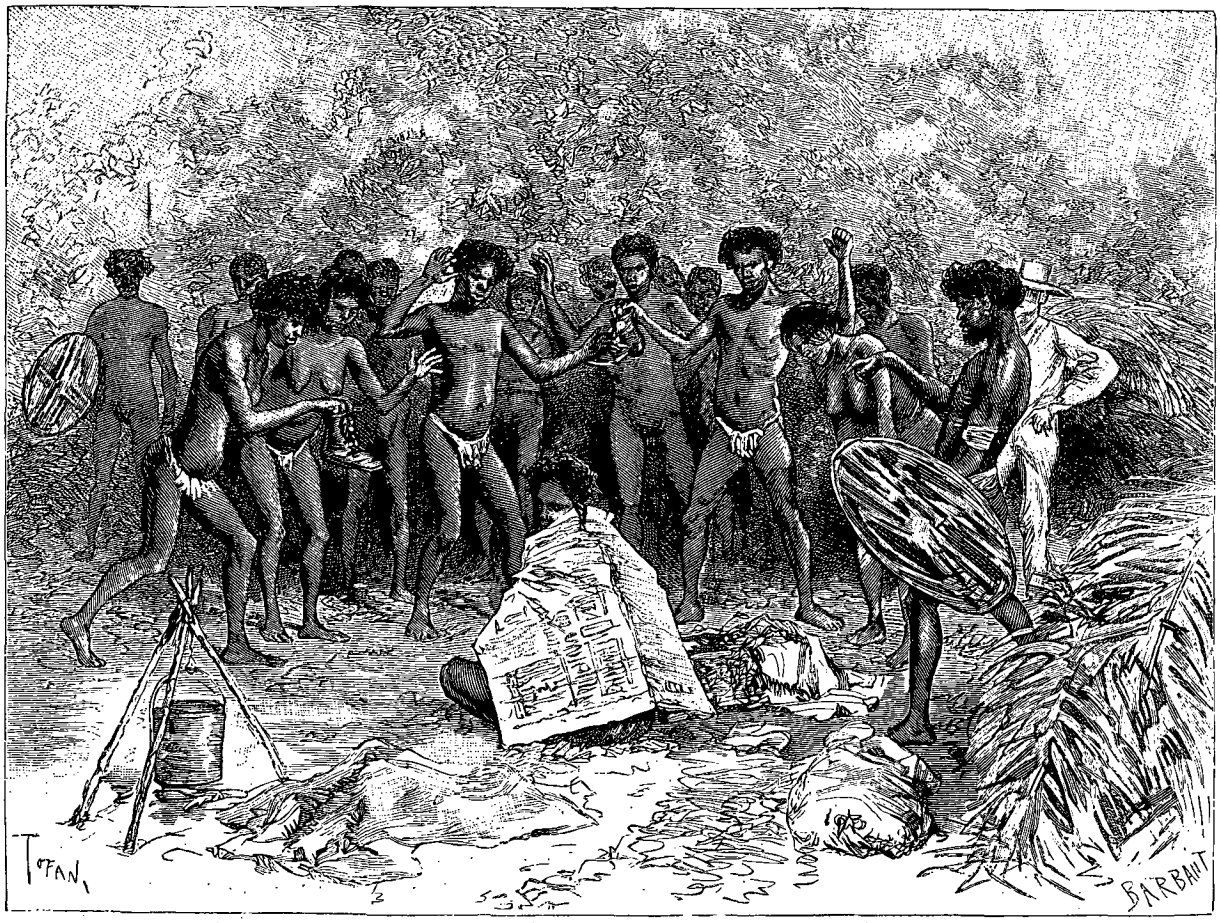
Dans mes pérégrinations autour de la station, je fis plusieurs trouvailles intéressantes qui vinrent grossir ma collection.

A Herbert Vale tout était calme comme à l'ordinaire; un seul changement : les indigènes qui demeuraient près de la station étaient devenus plus hardis, fourraient leur nez partout, volaient des pommes de terre dans le jardin et de la viande dans le garde-manger. A l'heure du crépuscule ils se glissaient dans la cuisine et mettaient tout au pillage.

Traduit du norvégien par V. et W. Molard.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



A quoi peut servir un journal (voy. p. 290). — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE,

PAR M. CARL LUMHOLTZ[1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

Cérémonies et politesse. — A quoi peut servir un journal. — Vivre grassement. — Joie douloureuse. — « *Bungari! bungari!* » Sincérité des noirs. — Satisfaction de courte durée. — Une cure heureuse. — On m'offre une jeune fille. — Refus.

Depuis plusieurs jours il était question d'une fête dansante qui devait avoir lieu dans une vallée fort éloignée.

Une tribu qui venait d'apprendre, avec un nouveau chant, de nouvelles danses, allait les représenter chez d'autres tribus. Les habitants de Herbert Vale étaient au nombre des invités, et cette fête, à en croire les indigènes, serait très amusante. Enfin, Nilgora, le propriétaire du chien *Balnglan'* devait s'y trouver : ce qui mit fin à toute hésitation de ma part, malgré mes inquiétudes à l'endroit des chevaux, car la saison pluvieuse avait commencé, et je m'exposais à ne pouvoir les ramener.

Nous partîmes un matin de bonne heure, toute une bande, jeunes et vieux, femmes et enfants. Un peu avant d'arriver au terme de notre voyage, nous fîmes la rencontre d'une troupe d'indigènes par lesquels nous étions attendus dans la soirée. Quelques-uns étaient de

1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 161, 177 et 193; t. LVII, p. 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vieilles connaissances pour certains de mes hommes, ce dont on ne se serait pas douté à les voir, car ils ne se saluèrent même pas. Le salut est pour ainsi dire ignoré des nègres australiens : deux individus qui se connaissent agissent, s'ils se rencontrent, comme des gens étrangers l'un à l'autre. Pas de poignée de main. Ils ne se disent pas seulement bonjour, et ils prennent un certain temps avant de se manifester leur joie.

Un indigène qui veut témoigner à un ami sa satisfaction de le revoir lui prend la tête, l'incline sur ses genoux, et commence une chasse active aux petits insectes si nombreux qui sont la plaie des noirs, et cependant un régal chez eux fort estimé. La chasse terminée, les deux amis changent de rôles : la politesse faite à l'un est rendue à l'autre. Hommage plus apprécié encore : si un inconnu met le pied dans un camp autre que le sien, on l'accueille avec des gémissements.

Souvent, dans la soirée, des cris lamentables me faisaient sursauter : ils étaient poussés en l'honneur de quelque visiteur arrivé dans le courant de la journée. Ces applaudissements d'une nature singulière ne duraient jamais longtemps, mais se répétaient plusieurs soirs de suite pendant le séjour du visiteur.

Nous n'arrivâmes au rendez-vous qu'assez tard dans l'après-midi. Ceux qui devaient danser nous avaient déjà précédés ; cependant nous étions, nous aussi, en avance, car la fête n'était que pour la nuit du lendemain, et l'on attendait encore des invités, parmi lesquels Nilgora. On proposa de lui dépêcher deux hommes, qui le prieraient de chercher des bungaris en descendant la montagne ; effectivement, le lendemain, à la première heure, des messagers se mirent en route, approvisonnés de tabac. J'avais établi mon campement à deux cents pas environ des autres, et fait disposer une hutte plus grande, plus solide que de coutume, mais qui pourtant ne m'allait pas plus haut que la poitrine. En raison des pluies, la toiture en avait été faite plus compacte et plus résistante. Au commencement, les noirs s'étaient tenus sur la réserve ; puis, quelques-uns, parmi les plus hardis, s'approchèrent, examinant selon leur habitude mon attirail. Jokkaï allait et venait d'un air entendu et affectait d'être au courant de tout. Il alla chercher de l'eau au ruisseau, mit sur le feu la boîte en fer-blanc, et retourna au ruisseau, suivi de quelques admirateurs, pour passer à l'eau la viande salée avant de la faire bouillir. Les allumettes, le tabac, mon mouchoir de poche, mes vêtements et mes chaussures jetèrent les sauvages dans des étonnements sans fin. Un journal était resté à terre après le déballage ; un des noirs s'assit, le déploya, l'étendit sur ses épaules en guise de châle, et se regarda sous toutes les faces pour juger de l'effet produit. Mais il s'aperçut bientôt que ce châle était d'étoffe peu solide, et il le laissa retomber négligemment sur le sol.

Ce qui excita le plus leur admiration, ce fut ma couverture de laine blanche.

Vers l'heure du dîner j'entendis des plaintes et de longs cris ; les supposant poussés en l'honneur de quelque mort, au début je n'y attachai pas grande importance. Pourtant, comme les *voceros* ont plutôt lieu le soir, je voulus me rendre compte de ce qui se passait. Je vis une pauvre vieille devant une cabane ; elle était en misérable état et sanglotait. Avec un caillou tranchant, elle s'était lacéré tout le corps, et du sang coulait, mêlé à ses larmes.

Ignorant la raison de ses gémissements, j'entrai et trouvai, étendue sur le sol, une autre femme, jeune et bien faite, qui jouait avec son enfant. Je m'approchai ; elle tourna la tête et me montra un joli visage au regard espiègle, aux dents blanches. Ce tableau contrastait agréablement, mais d'une façon incompréhensible, avec la scène du dehors. Cette jeune femme était fille de la vieille, laquelle n'avait pas vu son enfant depuis longtemps, et manifestait ainsi sa joie de la retrouver. Je leur exprimai mon étonnement de ne pas lire le bonheur sur les traits de la vieille ; mes observations leur causèrent une véritable stupéfaction : pour ces êtres naïfs et sans art, tout sentiment fort, violent, doit être accompagné de souffrance.

L'après-midi touchait à sa fin, le soleil se rapprochait de la crête de la montagne, l'atmosphère était lourde, surchauffée : il y avait de l'orage dans l'air.

Les noirs étaient assis près de leurs huttes ou flânaient alentour, attendant un peu de fraîcheur pour ouvrir la danse. Je venais de terminer mon dîner et me reposais à l'ombre, tandis que mes gens, couchés en rond, fumaient avec volupté.

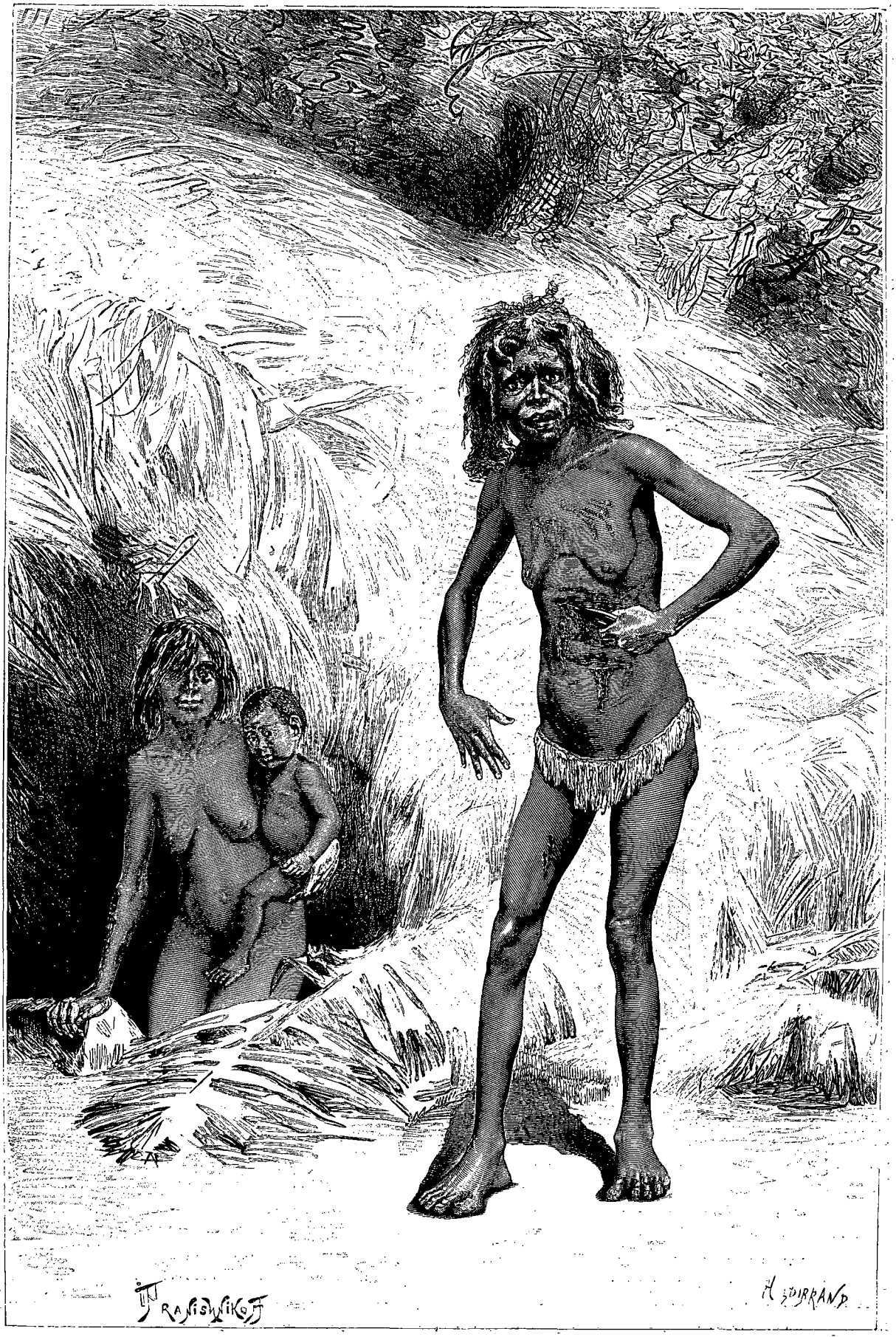
Tout à coup des cris éclatèrent dans les camps des indigènes. Mes hommes se levèrent et tournèrent la tête du côté de la montagne, s'écriant : « *Bungari! bungari!* »

Et l'on vit déboucher du fourré des noirs qui dévalaient la colline verte en courant ; l'un d'eux portait sur ses épaules un gros animal noirâtre. Serait-ce réellement un bungari? Au même instant j'aperçus le chien *Balnglan'* qui courait en avant, flairant, subodorant, et suivi d'un homme de haute stature : c'était Nilgora. La bête fut jetée à mes pieds sans qu'aucun des noirs m'adressât une parole : tous s'attendaient à recevoir un cadeau quelconque.

Enfin je possédais un bungari, cet animal à la poursuite duquel j'étais lancé depuis si longtemps ! Ai-je besoin de décrire la joie que je ressentis à contempler, gisant à mes pieds, ce mammifère encore inconnu des savants ? Il va sans dire que je ne fus pas ingrat envers les hommes qui me l'avaient apporté. A Nilgora je donnai une chemise, au porteur un mouchoir, à tous de quoi manger et fumer. Après quoi je me mis en devoir d'écorcher mon bungari, et dénouai d'abord les liens d'osier qui avaient servi à lui attacher les pattes pour le transport. Je reconnus l'animal pour un *kanguroo des arbres* (Dendrolegus).

Il était assez grand, et cependant je me le serais figuré encore plus grand ; car, d'après les indigènes, la taille d'un bungari ayant atteint toute sa croissance dépas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

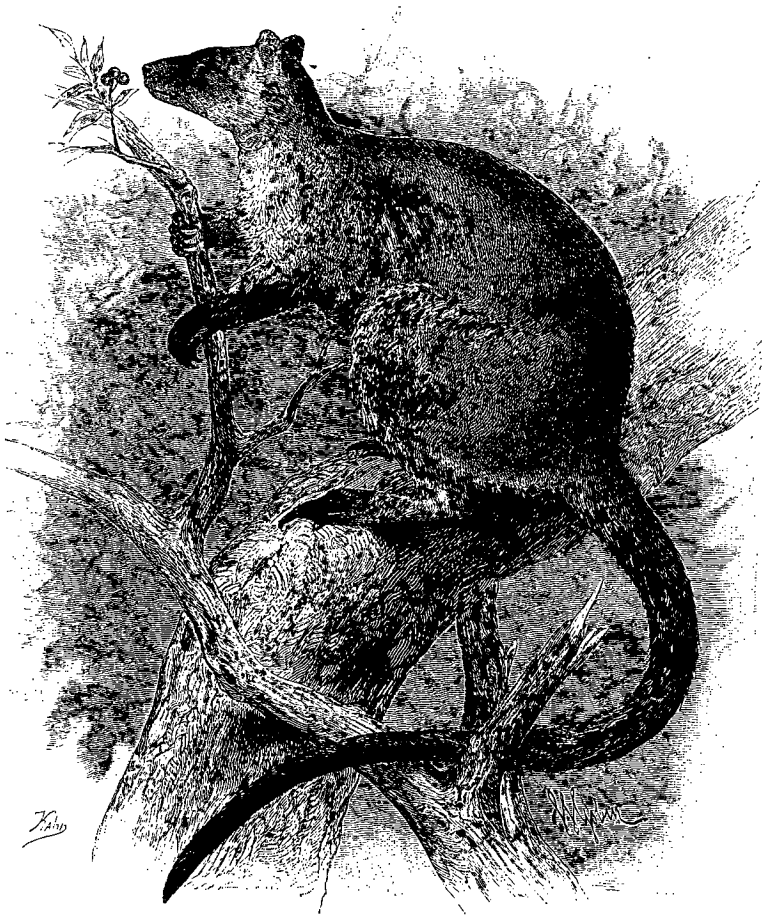


Joie douloureuse. — Dessin de Pranishnikoff, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serait celle d'un wallaby et ne serait pas inférieure à celle d'un mouton. Ce bungari était un mâle non encore parvenu à son entier développement.

Le « kanguroo des arbres » est sans contredit mieux proportionné que le kanguroo commun. Ses membres de devant, armés de fortes griffes très recourbées, sont presque aussi longs que ceux de derrière. Quant aux membres postérieurs, ils ressemblent à ceux du kanguroo, mais sont moins forts. La plante du pied est légèrement plus large : une couche de graisse assez épaisse qui règne entre cuir et chair rend plus élastique la marche du bungari. Sur un terrain mou il laisse des traces pareilles à celles de pieds d'enfants. Ses oreilles sont très petites, droites, et sa queue presque aussi longue que la bête entière. La peau est d'un grain ferme, la fourrure solide et fort belle. La robe chez le mâle est marron ; celle de la femelle et des petits, plus grise ; mais la tête, le dos, les pattes et le dessous de la queue sont noirs. Le kanguroo des arbres a donc des couleurs plus variées que les espèces qui se rencontrent dans la Nouvelle-Guinée.



Le bungari (*Dendrolegus*). — Dessin de Gobin, d'après Elliot et Specht.

En vérité le bungari est le plus beau mammifère que j'aie vu en Australie. Ce marsupial est noctambule ; le jour il dort sur les arbres, dont les feuilles constituent son principal aliment. Capable de sauter de très haut, il court aussi très vite sur la terre. J'ignore le nom de l'arbre où il établit son domicile, ou, pour être plus exact, sur le tronc duquel j'ai relevé des traces de bungari ; cet arbre, très commun sur le sommet des montagnes du littoral, devient très grand. Pendant les pluies, le *Dendrolegus* recherche les arbres bas et jeunes ; mais en général il m'a paru se plaire dans les endroits rocheux, peu accessibles et éloignés des cours d'eau ; aussi les noirs disent-ils que le bungari ne descend jamais pour boire.

A l'époque des grandes chaleurs il est très tourmenté par une sorte de taon, et trahit sa présence, à en croire les indigènes, par le bruit que font ses pattes antérieures, avec lesquelles il s'efforce d'écraser l'insecte.

La nuit on peut l'entendre courir sur les arbres. Le bungari écorché, j'enduisis sa peau de savon arsenical et la mis à sécher dans un endroit que je croyais sûr : c'est-à-dire dans le toit de ma hutte, où je l'arrangeai de telle façon qu'elle fût garantie de tous les côtés.

Mes gens étaient descendus pour voir la danse, et moi, satisfait de ma journée, je désirais m'offrir la même distraction ; malheureusement je ne pouvais partir avant d'avoir achevé mon travail, et lorsque je me mis en chemin, la nuit était déjà tombée : on avait interrompu la danse, pour ne la reprendre qu'après le lever de la lune. En attendant, les indigènes s'étaient retirés dans leurs camps respectifs. La tribu appelée à danser s'était installée loin de mon campement ; celles qui n'étaient venues que pour voir avaient bâti leurs huttes plus près de moi ; et tout autour de nous les conversations allaient leur train.

Groupés autour des feux, les hommes paressaient, les femmes se reposaient avec leurs enfants sur les genoux ; ceux qui avaient du tabac fumaient leur pipe.

Je passai d'un groupe à l'autre, causant tantôt avec celui-ci, tantôt avec celui-là.

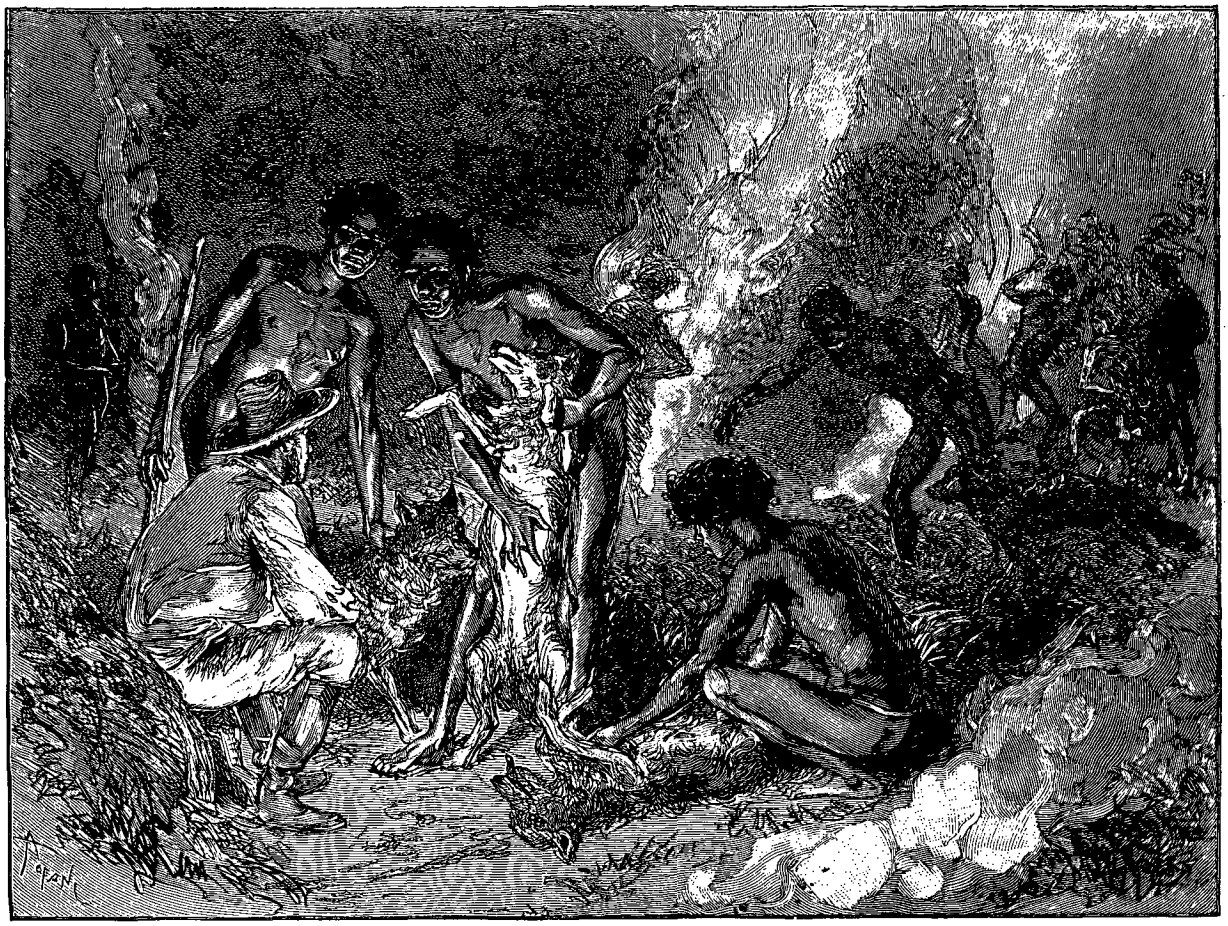
Les feux flambaient entre les huttes ; mais plus loin, autour des camps, où régnait une obscurité profonde, des groupes d'indigènes se dessinaient en silhouettes aux formes fantastiques. Malgré le plaisir que me procurait cette promenade, j'étais absorbé par la grande affaire du jour. Plusieurs dingos à demi sauvages avaient suivi leurs tribus, et je craignais pour la peau du bungari, bien qu'elle eût été cachée. Je voulus jeter un coup d'œil sur mon trésor ; je rentrai dans ma hutte, et j'enfonçai la main dans les feuilles pour m'assurer que la peau était en sûreté. Avec quel saisissement je constatai qu'elle avait disparu !

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cela me donna un coup. Qui avait pu prendre cette peau? J'appelai immédiatement les noirs, et la nouvelle se propagea avec la rapidité de l'éclair; enfin, après de courtes recherches, l'un d'eux me rapporta une peau toute déchirée qu'il avait trouvée à une certaine distance. La tête, une partie de la queue et des pattes, avaient été dévorées. Quel était l'auteur du méfait? L'un des chiens assurément. Alors, faute de meilleure cachette, je remis la peau entre les feuilles qui formaient toiture, et m'en retournai, bien triste, auprès des noirs. Chacun voulait me convaincre que son chien n'était pas coupable.

Tous les dingos me furent amenés. Les maîtres leur frappaient le ventre pour me prouver qu'il était vide. En dernier lieu on m'apporta un mâtin de moyenne taille. Son maître, après l'avoir couché sur le dos, lui palpait le ventre à pleines mains, disant : « *Amri, amri!* (faim, faim!) » Hélas! le résultat ne fut pas celui qu'il attendait : comme sous l'action d'un vomitif énergique, le dingo rendit une quantité de petits morceaux de peau.

Ma première pensée fut de les recueillir, mais ils étaient mâchés en morceaux si menus qu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité. Puis, avant tout, il fallait sauver le chien, car la peau du bungari avait été grais-



Tous les dingos me furent amenés. — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

sée de savon arsenical : que le dingo tombât malade ou mourût, jamais on ne m'en prêterait d'autres.

L'occasion était excellente pour accroître la considération dont je jouissais auprès des indigènes : je la mis à profit. Je leur racontai que le dingo avait mangé du *kola* (colère) : c'est le nom qu'ils donnent au poison. Comme mes gens redoutaient de plus en plus les effets terribles de ce *kola*, je grandirais encore à leurs yeux si je réussissais à sauver le chien. J'eus bientôt délayé du tabac dans un peu d'eau ; et je fis avaler le tout au dingo, qui fut débarrassé en un instant des restes de la peau empoisonnée. La bête était sauvée.

Mes louanges furent chantées sur tous les tons, et l'on s'engagea à me prêter encore le chien *Balnglan*' ; je dus promettre, de mon côté, de leur donner du tabac ; il me restait l'espoir de mettre la main sur un autre bungari.

Je décidai une partie de mes hommes à se mettre en campagne le lendemain, au petit jour ; seulement, ils refusèrent de m'emmener avec eux, à cause du chien, qui avait peur de l'homme blanc. Les autres préférèrent assister à la fête. La joie régnait dans le camp, et j'étais réveillé bien avant le jour par les cris des danseurs et le tapage qu'ils faisaient ; aux heures plus chaudes on se groupait sous les arbres, et l'on attendait la fraîcheur du soir en causant. J'allais d'un camp à l'autre.

Bien des indigènes me priaient de leur choisir un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nom européen : demande qui me fut souvent adressée au cours de mes pérégrinations et de mes visites à diverses tribus. Cette marque de civilisation, adoptée par les gens de mon escorte, était d'autant plus désirée par les autres noirs qu'ils s'imaginaient que des libéralités en tabac et objets d'autre nature suivraient ce premier échange de rapports. Par exemple, ils conservaient entre eux leurs noms primitifs, empruntés, pour l'un et l'autre sexe, au règne animal, principalement aux oiseaux.

En aucun cas, le père ne donnerait à son fils le nom qu'il porte lui-même. Je les baptisai de noms norvégiens, dont plusieurs leur étaient difficiles à prononcer : ceux de Ragna, Inga, Harald, Ola, Eivind, etc., étaient parmi les préférés.

Un des noirs vint me prier de lui donner un peu de viande salée; il souffrait de l'estomac, me dit-il, pour s'être nourri trop longtemps de tobola. Partout où je passais quelque temps, je remarquais en effet que le tobola constituait la seule nourriture des noirs pendant quelques mois de l'année. Ce fruit, de couleur bleuâtre, et gros comme une prune, pousse dans les halliers qui coiffent les montagnes.

L'arbre, très grand, a de fort longues branches : les indigènes trouvent donc plus pratique d'attendre la chute des fruits que de grimper pour les cueillir. Les femmes les ramassent, en emplissent des corbeilles, qu'elles portent au camp; là on les jette sur le feu, où la chair se carbonise, où l'amande grille.

L'enveloppe de l'amande devient si molle qu'on la détache avec la plus grande facilité; alors les noyaux sont écrasés entre deux pierres, un à un, jusqu'à ce qu'ils forment une sorte de purée.

L'opération terminée, on emplit les corbeilles de cette purée, qu'on va laver dans la rivière; vingt-quatre heures après, elle est bonne à manger. Elle est très aqueuse, insipide et d'un blanc de craie : les noirs la portent à la bouche dans le creux de leur main.

Le tobola est certainement très malsain, puisque les indigènes, qui l'aiment beaucoup, se sentent incommodés lorsqu'ils en ont mangé pendant quelque temps, et ce fruit est si peu nutritif qu'un homme en doit consommer beaucoup pour se déclarer rassasié. Il est en outre fort indigeste : celui qui en absorbe de grandes quantités souffre et dépérit.

Au cours de ma promenade à travers les huttes je rencontrai Chinaman, le noir qui, m'ayant lâchement abandonné, avait fait avorter mon expédition. Naturellement il croyait tout oublié : un mois suffit à leur enlever tout souvenir, fût-ce d'un meurtre.

Chinaman fit l'aimable, mais je le tins à distance, voulant montrer aux noirs que je n'entendais pas supporter une conduite comme la sienne.

Un de ces ouragans formidables fréquents en pareille saison, se déchaîna vers la fin de l'après-midi. Les éclairs succédaient aux éclairs, sans interruption; le tonnerre grondait, roulait, éclatait avec fracas, d'un escarpement à l'autre, et je craignais de voir voler en éclats les arbres qui nous entouraient. Les indigènes, eux, n'avaient pas peur; à chaque éclair ils s'époumonaient à crier comme un seul homme; c'était pour eux un véritable divertissement.

Ce ne fut qu'au coucher du soleil, à l'heure où la danse allait commencer, que Nilgora revint de la chasse avec ses hommes. A ma grande joie, ils rapportaient un bungari mâle, comme le premier, mais un peu plus petit, et dont le dos portait la marque visible des dents de *Balnglan'*.

Voici comment opèrent les chasseurs. Ils partent le matin, de très bonne heure, pour que le dingo puisse suivre au flair la piste de la bête. Si le chien relève une trace, il la suit jusqu'à l'arbre où la bête a grimpé. Des indigènes montent alors sur les arbres environnants afin de lui couper la retraite; un autre, muni d'un bâton, escalade l'arbre même, attrape le bungari par sa longue queue, et l'assomme d'un coup de gourdin; ou bien il le force à sauter à terre, où le dingo, qui l'attend, le tuera. Quand je vins retrouver mes noirs, ils attendaient que la lune se levât pour éclairer la danse; mais ils ne purent me cacher leur crainte d'être attaqués par d'autres tribus pendant la nuit. Leurs alarmes me donnèrent à rire; ils étaient certes trop nombreux pour avoir rien à redouter; mais ils me répliquèrent que les autres noirs ne leur étaient pas inférieurs en nombre. Bref, je fus obligé, pour leur rendre un peu de calme, de tirer un coup de revolver. Aussitôt quelques noirs se détachèrent du groupe des danseurs, effrayés par le coup de feu; ils accouraient vers ceux qui jasaient avec moi; on me les avait envoyés pour me prier de les accompagner à leur camp, où se tiendrait un palabre. Nous nous dirigeâmes en troupe vers les danseurs, qui faisaient un tapage épouvantable et parlaient tous à la fois. Cependant je parvins, en me rapprochant, et au milieu de la confusion générale, à saisir certains mots : *Kola* (colère), *naïli* (jeune fille), *Kélan'mi Mamigô* (Kélan'mi doit appartenir à *Mami*), etc. Un de mes gens me dit :

« Les noirs désirent te donner une *naïli*, parce qu'ils ont peur du petit du fusil.

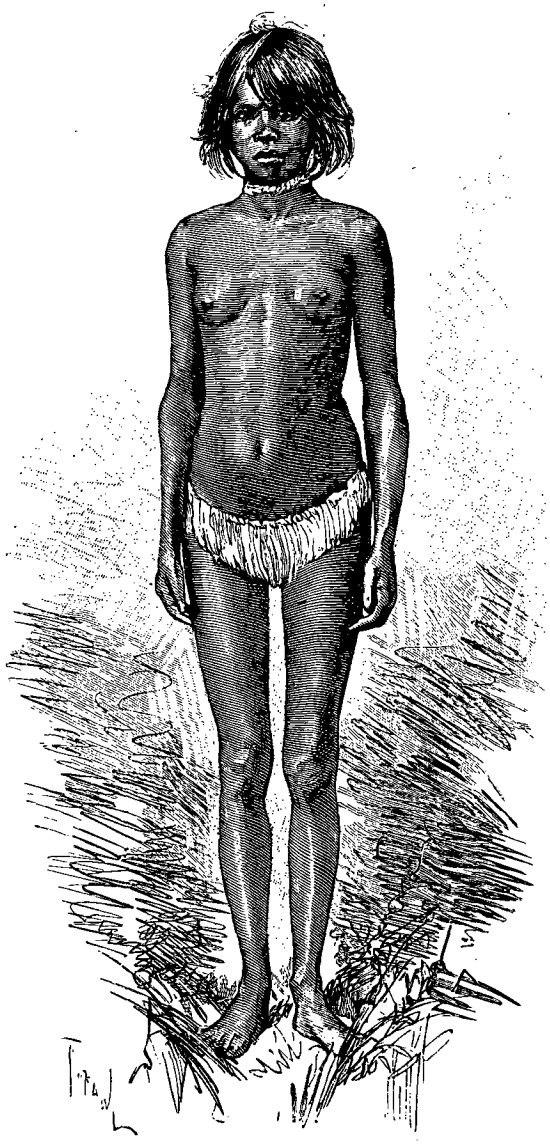
— Eh bien, qu'on la conduise à ma hutte! »

La peur s'était emparée des indigènes, qui voyaient un signe de colère dans le coup que je venais de tirer; pour m'apaiser, ils voulaient me faire présent de *Kélan'mi*, qui passait pour la plus jolie fille de la tribu. Quand ils eurent compris que j'acceptais, leur effroi se calma.

Mais Kélan'mi, cela se voyait bien, avait grand'peur de l'homme blanc, et ne voulait pas quitter les siens. Comme je m'éloignais, j'entendis les indigènes lui parler durement pour la contraindre à me suivre. J'appris qu'elle était destinée à un noir du nom de *Kal-Dubbarôh*, par qui, pour plus de sûreté, je me fis accompagner. Rentré dans mon camp, j'allumai un bon feu et attendis qu'on m'amenât Kélan'mi. La lune s'était levée au même instant; je pus distinguer la silhouette des gens qui approchaient, mais je ne voyais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas la *naïli*; elle marchait derrière un homme qui la tenait par le poignet, et ne faisait aucune résistance. Arrivé près de ma cabane, l'homme lâcha la main de la jeune fille, sans un mot. Je la fis asseoir. Elle s'était parée de tous ses atours en vue de la danse, car son visage et une bonne partie de son corps étaient enduits de rouge. Kélan'mi était toute jeune, assez gentille, et de taille bien prise, mais pas du tout disposée à se marier, encore moins avec un blanc. Elle s'assit, craintive, près du feu, et attendit, les jambes croisées, les ordres de son nouveau maître. Pour la tranquilliser, je lui donnai de la viande et du pain, qu'elle cacha sous elle par crainte de ceux qui l'entouraient, car une femme n'est pas digne de manger de si bonnes choses. Je lui donnai, en outre, un morceau de tabac, qu'elle cacha de la même façon. Sans doute elle voulait en faire cadeau à son ancien « adorateur », *Kal-Dubbarôh*, qui s'attendait probablement à quelque compensation après la perte qu'il venait de faire. Ce petit être embarrassé et timide me faisait peine à voir; au grand étonnement des noirs, je dis à Kélan'mi qu'elle était libre de s'en retourner, et elle ne se fit pas prier. Ne pouvant pas s'expliquer autrement ma façon d'agir, ils pensèrent que la fille n'était pas de mon goût et m'en proposèrent une autre. Je fis de mon mieux pour leur faire comprendre que tout était bien; redevenus bons amis, nous partîmes pour la danse.



Kélan'mi. — Dessin de Tofani, d'après des photographies.

La fête allait commencer, quand nous rentrâmes dans leur camp; je m'assis au milieu des spectateurs, et mon plaisir, pendant une grande partie de la nuit, fut d'observer la manière de se divertir en ces occasions. Pour bien témoigner de mes bonnes intentions, je jetai aux danseurs une carotte de tabac entière. Les indigènes, qui n'en pouvaient croire leurs yeux, se ruèrent sur le tabac; mais, rapide comme la foudre, l'un d'eux ramassa la carotte et l'emporta dans sa hutte.

Le lendemain je pus décider Nilgora à retourner à la chasse; il m'en rapporta un jeune bungari, encore plus petit que le précédent. La journée était tellement chaude, que lorsque je voulus préparer ma nouvelle acquisition, l'enflure avait déjà gagné les pattes, au point de me faire craindre une prompte décomposition.

Je m'installai, pour procéder à l'écorchement, dans l'endroit le plus frais que je pus trouver, à l'ombre, bien maigre, des gommiers, et je me déplaçais avec le soleil pour échapper à l'ardeur de ses rayons. La chair du bungari, rôtie sur de la braise, me parut savoureuse; elle a un goût de gibier qui n'a rien de commun avec la chair du kanguroo.

Mais un détail, entre autres, nuisit à cette jouissance gastronomique : le bungari, comme la plupart des mammifères australiens vivant dans les arbres, est tourmenté par de petits vers minces et durs qui se logent entre cuir et chair et y vivent enroulés, innombrables. Les indigènes ne paraissent pas s'affecter de ce voisinage, puisqu'ils ne prennent pas la peine d'enlever ces annélides.

XVIII

Fête dansante des noirs. — Leur orchestre. — Maigre chère. — Jokkaï voudrait être blanc. — Aveux de Jokkaï. — Situation périlleuse. — Drame de famille.

Les danses reprirent le lendemain, avant le coucher du soleil. L'orchestre, composé de deux musiciens au plus, s'installe à l'une des extrémités de l'emplacement choisi, là où l'herbe a été déjà foulée. Ce jour-là l'unique musicien, assis par terre et les jambes croisées, faisait entendre l'air nouveau en s'accompagnant d'un nolla-nolla et d'un boomerang, qu'il frappait l'un contre l'autre. Les danseurs, disposés sur quatre ou cinq rangs, quatorze à seize hommes en tout, se trémoussaient, bondissaient en face de lui, aux sons de la musique. Sur la droite, et tout près de l'orchestre,

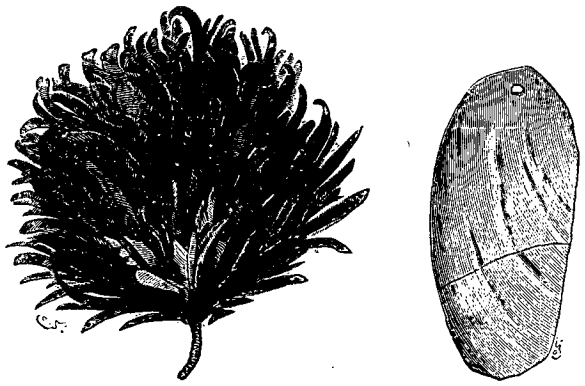
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une femme dansait, piétinait sur place d'après le rythme indiqué par la musique et suivi par les hommes.

A Herbert River une seule femme prend part à la danse : honneur très envié. Les autres s'assoient en ligne aux côtés de la danseuse et du musicien ; c'est leur position favorite. Au lieu de croiser les jambes, comme les hommes, ou de s'accroupir, elles s'agenouillent, rassemblent les pieds, et laissent leur corps reposer sur les jambes et les talons. Dans cette posture elles se frappent les cuisses avec la paume des mains, ce qui produit un bruit fort, mais sourd.

Les spectateurs se tiennent sur les côtés, parallèlement aux danseurs, jusqu'au point où les femmes se sont installées.

Peu de spectateurs ont pris la peine de se parer pour la circonstance. Deux ou trois s'étaient peint le corps avec quelque couleur minérale fournie par un camarade; par contre, les danseurs ont fait assaut de magnificence : leur corps est barbouillé de rouge, de jaune ou de blanc; leurs cheveux, enduits de cire d'abeilles, sont ornés de plumes, de houppes de cacatois blancs, etc. Quelques-uns tiennent entre les dents des bouffettes de plumes de talegalla ou des touffes de poils d'opossum, pensant se donner ainsi un air martial. A ces petits plumets on donne le nom d'*itaka*. D'autres ont collé à leur barbe, avec de la cire, un fragment de coquille; les nègres d'Australie et les Malais sont les seuls d'entre les sauvages qui emploient ainsi cet ornement.



Plumes et coquille dont se parent les danseurs. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Parmi les femmes, plusieurs aussi étaient peintes; quelques-unes avaient le visage sillonné de traits noirs et rouges alternés; mais, ce qui peut sembler singulier, c'est que la danseuse n'avait aucune parure ou ornement.

Bientôt l'attention générale se porta sur les héros du jour, les hommes qui dansaient sur la pelouse. Entrés dans le champ clos, par le seul côté ouvert, celui qui fait face à l'orchestre, ils s'en rapprochent par des mouvements rythmiques, et avec des contorsions cadencées, marquant la mesure par des gestes et des grognements. Puis soudain ils s'arrêtent, se dispersent et bientôt reviennent.

La musique, au rythme vif, n'avait rien de mélancolique. Battements uniformes, accompagnement sourd par les femmes, grognements des hommes, dont les pieds frappaient le sol avec vigueur, tout cela, surtout à distance, me semblait produit par une machine à vapeur en mouvement. La musique et le chant ne sont que la répétition sempiternelle de strophes toujours les mêmes; les danses, au contraire, offrent quelque variété et se distinguent par des figures diverses. L'une, entre autres, est d'un fort bel effet : six hommes s'avancent, d'un pas ferme et régulier, vers les musiciens, frappant à droite et à gauche, en mesure, avec un tomahawk ou un boomerang.

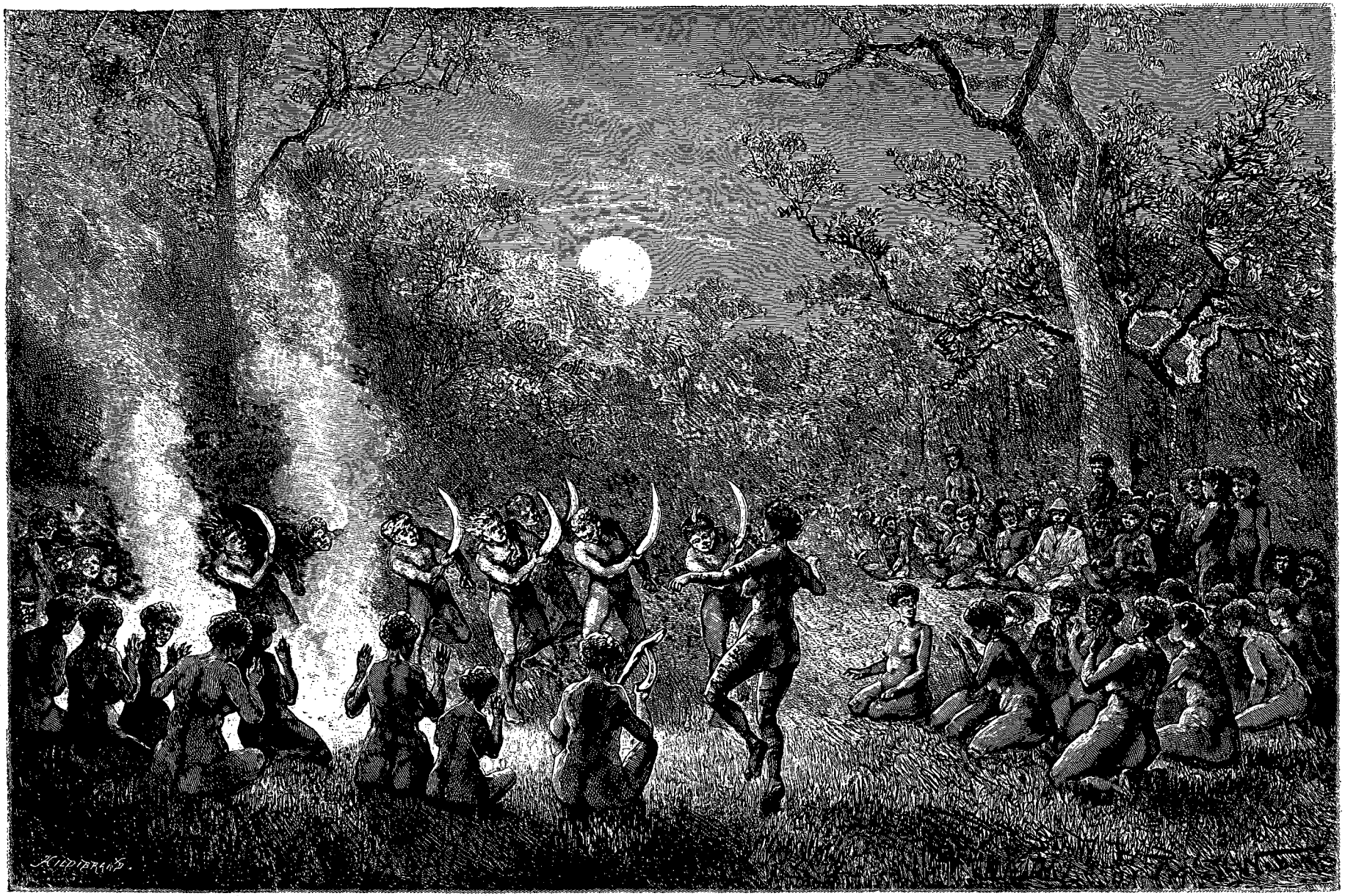
Il y eut plusieurs représentations de ce que l'on pourrait appeler une pantomime, mais qu'il me serait difficile de raconter, le sens m'ayant en partie échappé. Vis-à-vis des musiciens, du côté libre, on avait bâti une sorte de retrait où les acteurs principaux faisaient leur toilette, cachés à tous les yeux jusqu'à l'heure de la représentation. Le moment venu, tous s'élançaient hors de leur cachette, plus ou moins bien costumés, coiffés de perruques, de barbes en écorce, le corps bariolé de couleurs diverses; ils se joignaient au groupe des danseurs et se rapprochaient de l'orchestre, frappant des pieds, se démenant, puis tout à coup s'arrêtaient.

Un instant après, les hommes formèrent deux lignes, face à face; deux des plus grotesquement accoutrés s'avancèrent et se mirent à courir entre les rangées de leurs camarades immobiles, avec des gestes et des façons de clowns. Le plus curieux de leurs exercices, c'était de les voir s'agenouiller l'un devant l'autre et enfoncer dans le sol (en s'inclinant, Dieu sait avec quels gestes, avec quelles grimaces) un bout de bois qu'ils tenaient de la main droite. Cette scène dura assez longtemps, à la grande joie du public, et les deux acteurs indigènes firent preuve d'un réel talent comique. Le dernier défilé emporta tous les suffrages, et l'on me demandait d'un air enchanté si je ne l'avais pas trouvé réussi; mais je ne parvins pas à m'en faire expliquer le sens. Tout ce que je pus saisir, c'est qu'il y avait du diable dans l'affaire.

Ces réunions dansantes, que les noirs civilisés appellent *korroberi*, témoignent d'une entente parfaite de tribu à tribu, et la fête dont il est ici question avait été organisée par plusieurs peuplades voisines qui entretenaient des relations amicales; mais plus habituellement les korroberi annoncent la fin des hostilités et mettent le sceau à la paix conclue entre tribus. Ces fêtes ont eu sans doute une certaine importance dans l'histoire australienne, au point de vue du développement social des aborigènes; elles ont créé un commerce d'échanges sur certains points du pays et resserré les rapports existants. Malheureusement les korroberi font naître quelquefois de nouveaux conflits, où les outrages aux femmes jouent un rôle assez important.

Les danses commencent quand la lune est dans son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La danse. — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition danoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plein, une demi-heure avant le coucher du soleil. Sitôt que les dernières lueurs s'éteignent à l'horizon, on se repose jusqu'au lever de la lune. Alors seulement on danse pour de bon, et souvent toute la nuit; mais la pâle clarté de l'astre des nuits ne suffit pas aux danseurs : ils allument en outre un grand feu, dont les flammes rouges, jouant avec la lumière blanche de la lune, impriment à la scène un aspect étrange et fantastique. Vers l'aube il y eut un temps de repos, mais dès le matin les hommes reprenaient leur chant monotone et ces éternels battements qui me réveillaient. A peine le soleil est-il levé, que la chaleur devient trop forte, et la danse cesse.

Pendant toute la durée de la fête, les indigènes avaient montré une grande sobriété. Jamais je n'ai vu de nègres australiens se réunir pour manger, soit en l'honneur d'un événement quelconque, soit pour le plaisir.

Les repas de cérémonie sont donc hors de question, et dans la circonstance présente, tout en s'amusant, on jeûnait à moitié. Les invités ne s'étaient approvisionnés de rien, persuadés que leurs hôtes les nourriraient.

Les amphitryons, qui croyaient les visiteurs pourvus, n'avaient rien préparé pour leur venue. A quelques-uns on remit un peu de tabac. Il fallut se contenter de plaisir et d'eau claire; mais après trois jours de ce régime on se mit à la recherche de tobola dans les taillis environnants. Plusieurs journées furent employées à ce travail, après quoi les danses recommencèrent plus loin. Ensuite, reprise des chants et de la danse, toujours les mêmes, pour se mettre derechef en quête d'aliments dans les bois.

De cette façon l'emplacement pour la danse se rapprochait petit à petit de Herbert Vale, dont les habitants étaient en excellents termes avec les mimes; aussi y fut-il donné deux ou trois représentations dansantes.

Les fêtes se prolongèrent près de six semaines; mais il peut se passer des années sans que les indigènes s'assemblent de nouveau pour danser ou voir danser, car dans chacune de ces occasions il faut des scènes nouvelles, des chants nouveaux; et poètes aussi bien que maîtres de ballet n'aiment pas trop à se casser la tête.

Lorsque les nègres s'engagèrent en pays montagneux pour y chercher du tobola, je décidai Nilgora et deux autres noirs à rester avec Jokkaï et moi; j'étais peu disposé à abandonner un terrain si favorable à la chasse au bungari, surtout avant d'avoir capturé un exemplaire de cet animal, parvenu à son entier développement. Ces hommes, las et ennuyés de chercher pour moi tous les jours, auraient suivi de préférence les autres noirs à la montagne, car les indigènes ont la passion du changement; ils ont en horreur la routine, la monotonie, et mainte fois ils voulurent me persuader que les bungari avaient disparu : c'étaient là de vaines défaites. Je leur fis la nomenclature détaillée de ce que je leur donnerais; j'allai jusqu'à promettre de leur abandonner tout ce que je possédais, même la chemise que j'avais sur le corps, s'ils me procuraient un bungari. A tout ils répondirent : « *Vaïnta bungari? vaïnta?* (Où bungari? où?) *Maïa, maïa non' garchli ion'goul!* (Non, non : un seul dans la forêt!) »

Enfin, un beau matin, de bonne heure, Nilgora partit pour la chasse avec *Balnglan'*, et en revint dans la soirée, mais bredouille. Le lendemain, nouvelles supplications, et comme mes provisions de bouche étaient épuisées, je leur proposai du tabac : je ne pouvais pas offrir ma chemise à Nilgora : je lui en avais déjà donné une. Pour dernière ressource, il me restait mon chapeau, ornement dont les noirs font le plus grand cas. Je pus le lui faire accepter, mais ce sacrifice ne me rapporta rien. l'homme revint l'après-midi les mains vides, ainsi qu'il était parti.

Nilgora gagna la montagne avec les siens pour assister à une nouvelle série de danses, tandis que je me dirigeais avec Jokkaï du côté de Herbert Vale.

Ce Nilgora était un vrai sauvage. Jamais jusqu'alors il n'avait été en contact avec des blancs, ce qui le rendait plus traitable, quoiqu'il fût par nature très réservé. Il était toujours armé d'un sabre-baïonnette, dont il me fut impossible d'apprendre l'histoire. La crainte des blancs le retenait dans ses montagnes, et cette arme a dû traverser bien des tribus, passer par bien des mains, avant de tomber entre les siennes. La police noire ne fait pas usage de baïonnette.

Nilgora était de haute stature, de forte constitution, et son nez tenait du romain, une preuve de plus que, dans la région haute, la race n'est pas exempte de tout élément papou.

En revenant à Herbert Vale, Jokkaï fut chargé de porter les peaux dans un sac.

Le cœur léger, je m'acheminai vers la plaine. Les griffes du bungari sortaient du sac et me rappelaient ce que m'avaient rapporté ces dernières excursions; je me promettais de meilleurs résultats, aussi longtemps du moins que Jokkaï me servirait de guide. En rapports intimes avec la plupart des tribus les plus sauvages de la contrée, il m'aiderait à organiser des expéditions, à trouver des guides. Sa naïveté et sa bonne humeur en faisaient un agréable compagnon de route, gai, plein d'entrain, moins grossier et moins goulu que les autres noirs. Son ambition de devenir *homme blanc* l'attachait à moi; il voulait manger ce que je mangeais, fumer du tabac, apprendre à faire de la galette, à tirer, à panser les chevaux, à porter des habits et à parler anglais.

Il me racontait beaucoup de traits le concernant, et je connus par lui des détails précieux sur la vie et les mœurs des aborigènes. Un jour il m'avoua avoir volé chez des blancs; mais depuis lors il avait d'eux et de leurs armes une crainte salutaire. « Les blancs sont très violents », disait-il; et il déclara renoncer au vol (*gramma*). Un jour qu'il s'était hasardé avec quelques autres chez un fermier de la côte, il n'avait pu résister

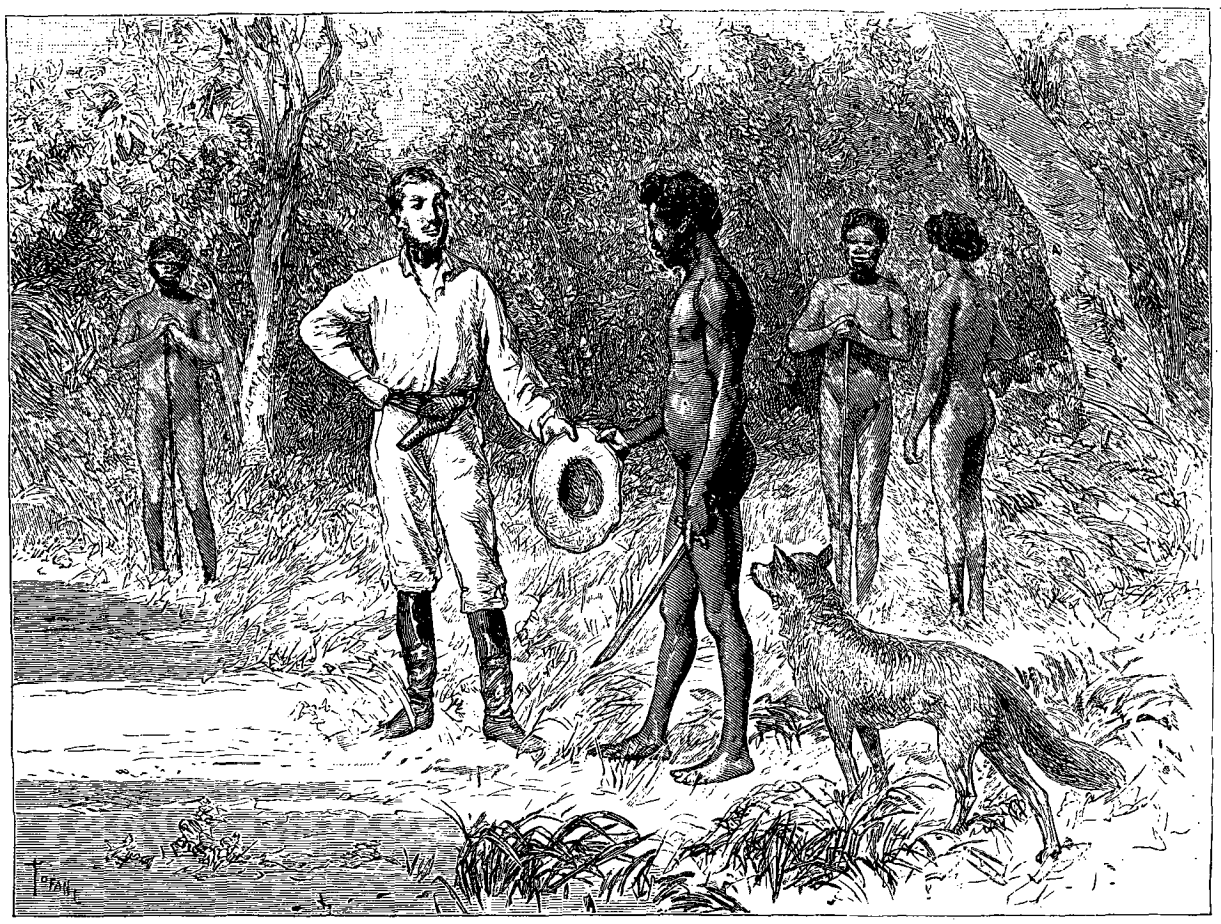
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'envie de s'approprier le contenu ou une partie du contenu d'un baquet plein de linge : cela lui valut une balle dans l'épaule, et il portait encore la marque du coup de feu par lequel avait été accueillie sa visite aux blancs.

Mon intention était de me diriger vers les Hautes-Terres. M. Scott, le propriétaire de Herbert Vale, avait sa principale station à *Valley of lagoons*, à 70 milles vers l'ouest. Sur ces hauteurs il tombe moins d'eau qu'à Herbert Vale : il me semblait pratique d'y passer une partie de la saison pluvieuse. J'avais rencontré, à mon quartier général, un homme qui devait suivre le même itinéraire, et nous convînmes de faire route ensemble. Quant à Jokkaï, il resta dans les environs de la vallée Herbert.

Le 30 janvier, nous nous dirigeâmes vers *Seaview-range*, où nous arrivions dans l'après-midi, et mon guide me proposa d'y passer la nuit.

J'explorai du regard les montagnes boisées qui se dressaient derrière moi de l'autre côté de la vallée. L'air était pur, le soleil brillant, et des ombres s'allongeaient jusqu'au fond des crevasses. Une fumée montait du plateau, dans l'éloignement ; des noirs incendiaient la prairie pour se livrer tout à leur aise au



Nilgora accepte le chapeau de M. Lumholtz. — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

plaisir de la chasse au wallaby. Palmiers, fougères, cascades étincelaient aux feux du soleil, et il fallait m'éloigner de ces lieux enchanteurs pour gagner le pays haut, beaucoup moins pittoresque, et goûter à nouveau de la vie de station, au milieu d'hommes blancs. Non, j'avais peine à m'y décider : un puissant attrait m'appelait chez mes amis noirs, et quand je vis l'horizon se teindre des rougeurs du soleil couchant, ma résolution fut bientôt prise : j'attendrais la saison des pluies. Cette année-là elles commencèrent assez tard.

Mes adieux faits à mon compagnon de voyage, je retournai à Herbert Vale, et me lançai, dès le lendemain matin, à la poursuite de Jokkaï, que j'eus bientôt trouvé. Nous partîmes tous les deux pour la montagne, avec l'intention d'y racoler des hommes, si cela était possible. Une petite tribu que nous eûmes à traverser consentit à nous fournir de quoi grossir notre troupe, et, quelque temps après, nous avions le bonheur de rencontrer Nilgora et son chien *Balnglan'*. On campa à l'endroit même où les danses avaient eu lieu. Nilgora était devenu bien plus traitable, et avait mis à profit le temps, en ce sens qu'il s'était rassasié de tobola et regrettait la cuisine des blancs, déjà fort appréciée par lui précédemment.

Dans cette halte de quatre jours il put me procurer une femelle de bungari et son petit : j'étais donc en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possession de cinq mâles et d'une femelle; malheureusement pas un de ces animaux n'avait encore atteint toute sa crue. La femelle avait un petit dans sa poche, mais les noirs, n'en soupçonnant pas la valeur, l'avaient abandonnée à *Balnglan'*.

Un jour que j'étais seul au camp avec Jokkaï, il s'écria tout à coup : « *Poor fellow, white fellow!* » Je crus qu'il parlait de moi et lui demandai d'un ton un peu fâché ce qu'il y avait. « *Poor fellow, white fellow Jimmi!* reprit-il en se frappant la nuque, *Jimmi, white fellow, ngallogo* (Jimmi, homme blanc dans l'eau) ».

Il devait y avoir quelque chose là-dessous! Je lui fis avouer que ce Jimmi, l'un de mes anciens guides, avait tué un blanc, dont il avait jeté ensuite le corps à l'eau. Ce blanc ayant fait halte au bord du fleuve, non loin de Herbert Vale, *pendant que le soleil était grand*, Jimmi s'approcha, lui offrit d'aller chercher du bois et d'allumer du feu. Le blanc accepta, se fit du thé et en but, mais ne s'empressa pas assez, au gré de Jimmi, de lui faire sa part. Pris de fureur, le noir frappa le blanc de son tomahawk, au moment où celui-ci portait à la bouche son goblet de fer-blanc. L'infortuné tomba raide mort, et le noir jeta le cadavre dans l'eau, après l'avoir dépouillé.

Le récit de ce meurtre fit sur moi une impression profonde, et j'aurais dû peut-être me contenter de ce que j'avais récolté là-haut. Une plus longue attente m'exposait à ne pas m'en tirer avec ma peau à moi ; mais vis-à-vis de Jokkaï il n'eût pas été sage de paraître attacher trop d'importance à la chose. Une phrase m'échappa pourtant, que j'aurais dû retenir. C'est que la police noire, dans sa colère contre Jimmi, le mettrait à mort.

Lorsque Nilgora rentra, j'entendis Jokkaï lui annoncer que « la police tuerait certainement Jimmi ». Toute la soirée, les noirs demeurèrent silencieux, farouches, et se tinrent à l'écart. Sans doute mon imprudente phrase les avait effrayés. Ils savaient que la police n'admet aucune distinction de personnes et tue le premier qui lui tombe sous la main ; assurément ils payeraient fort cher la communication irréfléchie de Jokkaï lorsque les parents de Jimmi apprendraient qu'il était l'auteur du meurtre. Il fallait se montrer à la hauteur de la situation, d'autant qu'il était en leur pouvoir d'empêcher que la nouvelle se propageât. Pour parer à toutes les éventualités, je résolus de veiller. Cette nuit fut la seule que je passai sans me livrer au sommeil pendant mon séjour chez les nègres d'Australie. Comme d'habitude, je tirai un coup de revolver pour me rappeler, moi et mon arme, au souvenir de mes hommes.

Les indigènes se couchèrent autour du brasier qui flambait devant l'ouverture de ma hutte; de temps à autre ils me décochaient à la dérobée un rapide coup d'œil, et moi je les regardais de ma cabane, les yeux à demi clos, à demi couché! La lumière que projetait le feu nous permettait de nous observer mutuellement, et pour bien leur prouver que je ne dormais pas, je les envoyais de temps en temps chercher du bois pour entretenir le feu. Je ne m'endormis que vers le matin, accablé de fatigue.

Quand je rouvris les yeux, les premiers rayons du soleil pénétraient dans ma hutte et j'éprouvai un sentiment de bien-être à me sentir sain et sauf. Jamais, sous le tropique, la fraîche rosée du matin ne m'avait semblé si agréable que cette nuit. Décidé à retourner pour le moment à Herbert Vale, je partis le jour même avec Jokkaï, résolu à provoquer le châtiment de Jimmi. Il était nécessaire de prouver qu'un indigène ne peut impunément tuer un blanc.

Ce Jimmi m'avait souvent accompagné dans mes expéditions; je le connaissais donc bien. C'était un brutal, un entêté, au caractère assez ferme. De plus il avait tué, peu de temps auparavant, une de ses femmes, jeune et jolie, qu'il avait enlevée à son mari. Cette femme, qui se nommait Molle-Molle, aimait beaucoup son premier époux et ne se trouvait pas heureuse chez Jimmi, qui vivait avec une autre femme. La jalousie s'en mêla, et Molle-Molle, mal vue par sa rivale, s'enfuit pour rejoindre son premier mari. Mais Jimmi la rattrapa et lui fendit l'épaule d'un coup de hache. Il la « marquait », selon la coutume et l'expression usitée par les Australiens. Une seconde tentative de fuite ne lui réussit pas mieux. De passage à Herbert Vale, j'eus occasion de la voir; l'infortunée avait à l'épaule une large plaie béante dont elle ne paraissait pas trop souffrir. Elle me supplia de tuer Jimmi d'un coup de fusil : « Lui pas bon », disait-elle; mais ses beaux yeux et son sourire coquet ne purent rien sur moi : je me bornai à lui conseiller de retourner chez son premier mari, à la recherche duquel elle était déjà. Cette même nuit elle disparut.

J'appris dans la suite qu'elle avait retrouvé celui qu'elle aimait. Hélas! sa joie fut de courte durée : Jimmi, le plus fort des deux prétendants, reprit la fugitive et lui fit subir de nouveaux supplices. Si je m'en rapporte aux récits des indigènes, il l'aurait tuée à moitié d'un coup de pierre, et renversée sur le sable brûlant, puis recouverte de cailloux et abandonnée seule, en plein midi. Je la revis plus tard, mais bien changée, pâle, amaigrie, portant des cicatrices nombreuses. Elle était sur le point de suivre Jimmi dans un autre pays, et c'est au cours de ce voyage le long du fleuve que son mari la tua de son tomahawk. Un vieillard l'enterra. Ces derniers événements eurent lieu trois mois après le meurtre de l'homme blanc.

Jokkaï avait grand'peur de tomber sous les coups des noirs de Herbert Vale pour avoir dénoncé l'assassin ; mais je le tranquillisai, l'assurant que son nom ne serait pas prononcé.

XIX

Arrivée de la police noire. — Arrestation du meurtrier. — Interrogatoire. — Jimmi est emmené à Cardwell. — Il prend la fuite. — Un justicier. — Expédition dirigée sur *Valley of lagoons*. — Une mère qui mange son enfant. — Je perds de ma considération.

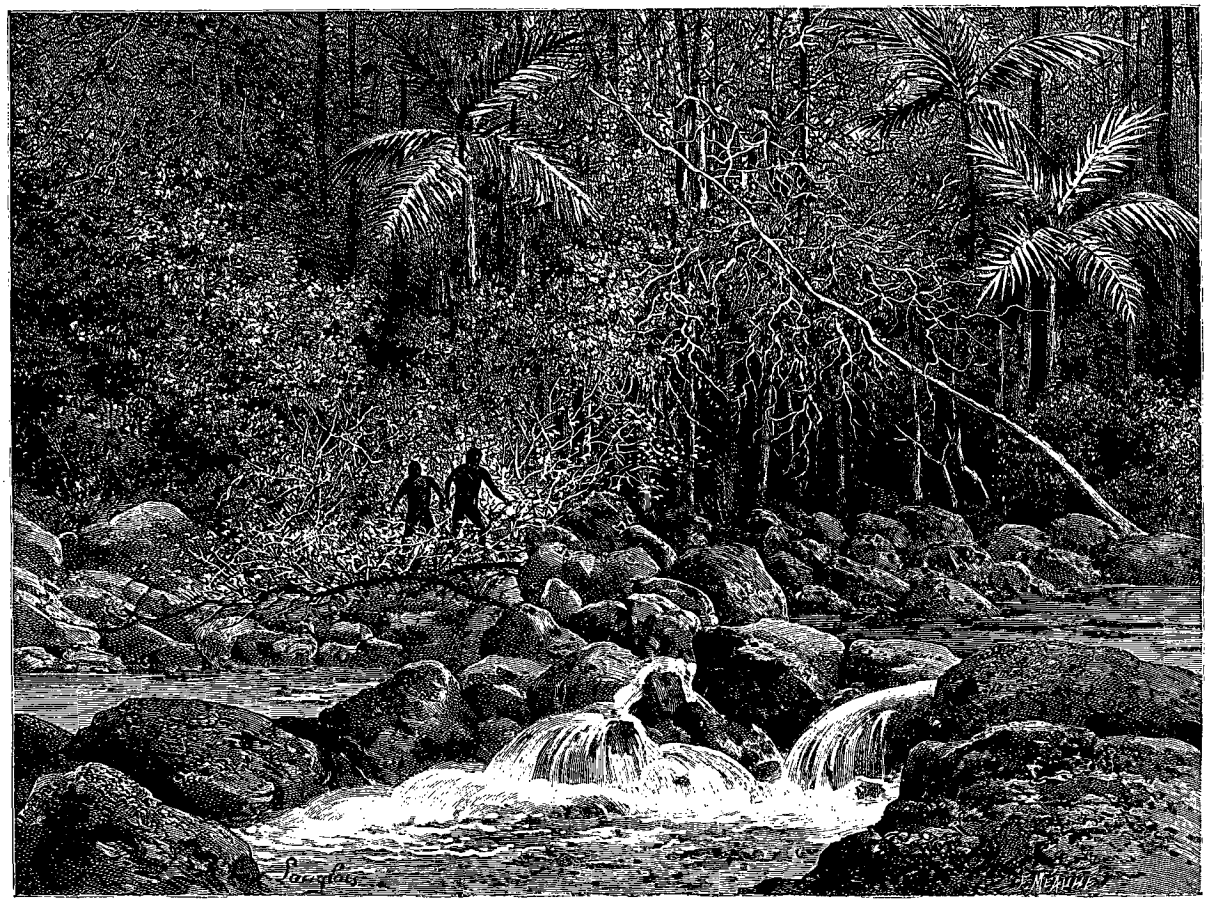
Arrivé à la station, je causai de l'affaire avec des indigènes, qui firent d'abord les étonnés; mais, me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyant bien renseigné, ils renoncèrent à jouer une comédie inutile, et la conversation fut mise sur le chapitre du meurtre. Naturellement ils en avaient eu connaissance, et j'obtins d'eux des renseignements plus détaillés sur ce lugubre événement. Il leur semblait tout naturel que Jimmi eût tué le blanc, qui refusait de partager ses provisions avec lui. Comme je ne pouvais accepter cette manière de voir, je les menaçai d'envoyer chercher la police; et je l'aurais certainement fait, si le hasard n'avait conduit un officier et des agents à Herbert Vale, où ils campèrent.

Le sergent venait de Cardwell, d'où il rapportait à son chef, qui habitait les Hautes-Terres, de quoi manger et boire.

A la vue des policemen, les indigènes perdirent de nouveau la mémoire; à les en croire, ce n'était pas Jimmi qui avait tué le blanc, mais deux autres noirs, Kamra et Bakô. Il y avait du vrai dans leur assertion : ces hommes avaient bien assassiné un blanc, mais il y avait dix-huit mois de cela, et la disparition du malheureux avait été mise au compte d'un crocodile qui l'aurait dévoré. La vérité avait attendu jusqu'à ce moment pour se faire jour, et Jimmi ne pouvait être accusé de l'autre crime. Les indigènes voulaient simplement



Dalrymple-creek. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

mêler les deux affaires, détourner les soupçons qui se portaient sur Jimmi et le sauver, puisqu'il était de leur tribu. Kamra et Bokô les intéressaient beaucoup moins, n'étant pas des leurs. Afin d'amadouer les policemen, ceux des indigènes civilisés qui se piquaient d'expérience, et auxquels l'audace ne faisait pas défaut, vinrent offrir l'élite de leurs femmes; ils charriaient pour eux du bois et de l'eau, ne ménageaient pas leurs bons offices. J'apportai aussi ma version et engageai le sergent à faire arrêter Jimmi; on le trouverait au borbobi qui devait avoir lieu prochainement à quelques milles de Herbert Vale.

L'officier partit dès le lendemain, escorté de trois noirs de la station, qui devaient lui désigner Jimmi. En leur absence, le facteur arriva de Cardwell, et quand il fut au courant des faits, il se souvint d'avoir senti une odeur fétide en traversant l'endroit, Dalrymple-creek, où le crime aurait été commis. Nous espérions voir revenir le sergent dans la soirée, ramenant l'assassin. Il n'en fut rien. On lui avait indiqué trois hommes du nom de Jimmi, mais tous se défendaient d'être coupables de meurtre, et les noirs qui avaient accompagné le sergent affirmaient que le vrai Jimmi n'assistait pas au borbobi. C'était faux, et je le savais de reste; aussi invitai-je le sergent à faire une nouvelle tentative. J'appris du Canaque, non seulement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'individu recherché n'était pas absent, mais qu'il regrettait de n'avoir pas été arrêté. Cet officier n'avait d'yeux que pour les femmes et ne tenait pas le moins du monde à découvrir Jimmi. Cependant, comme j'insistais fortement, il se remit en route le lendemain avec le Canaque, emmenant cette fois deux de ses hommes munis de menottes. Dans le courant de la matinée ils ramenèrent le criminel, et l'on m'envoya chercher. C'était bien Jimmi, les menottes aux mains. Ses traits exprimaient l'inquiétude, le sang lui montait à la tête, et si jamais un noir a pu rougir, ce fut en cette occasion. Un hangar monté sur de hauts piliers était entouré de treillages. C'est là que la justice tint ses assises.

Deux soldats noirs introduisirent le prisonnier, et l'interrogatoire commença. Présents : l'officier de police, le vieux surveillant, le facteur, le Canaque et moi. Les noirs se tenaient en dehors du treillage et suivaient les débats avec une attention soutenue.

Le sergent, représentant de la loi pour le district, ouvrit la séance en prenant un « propulseur » aux mains d'un des spectateurs; il en frappa Jimmi à la tête : c'était sa manière, un peu trop brutale, d'entamer l'action et d'arracher la vérité à l'inculpé.

« C'est toi qui as tué l'homme blanc », cria-t-il à plusieurs reprises.

Mais il avait beau frapper, l'accusé persistait à nier, et cherchait, avec ses mains enchaînées, à parer les coups que lui valait son entêtement.

« Tu as tué aussi ta femme! » ajoutait le sergent. Jimmi, sans répondre, se bornait à parer coups et bourrades. Enfin le sergent brisa le propulseur sur la tête du malheureux et mit ainsi fin à cette partie de l'interrogatoire qui sentait trop l'Inquisition.

Jimmi. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le sergent, dont cette scène avait échauffé les oreilles, suffoquait de colère; il se retourna et dit d'une voix étranglée :

« Le coupable, c'est lui assurément; mais voyons d'abord ce que pensent les noirs. »

On en fit venir plusieurs, qui, sur interpellation, confirmèrent les dires de Jimmi : non, il n'avait pas tué l'homme blanc, par contre, sur la question de sa femme, Molle-Molle, ils étaient tous de la même opinion : elle était morte de la main de son mari. Cet aveu, pensaient-ils, ne lui faisait pas courir de bien grands risques, puisqu'il ne s'agissait que d'une femme. Aussi Jimmi ne niait pas ce crime.

« Ma foi, cela suffit, grognait le vieux Walters.

— Au fleuve! et mettez-le à mort, commanda le sergent à ses hommes.

— Puis vous le jetterez à l'eau, pour qu'il n'empeste pas », ajouta le facteur.

Les noirs de la police obéissaient à regret aux ordres rigoureux de leur chef. L'un d'eux, nommé David, alla même jusqu'à insinuer qu'avant tout l'inculpé devait produire le cadavre du blanc, proposition qui tendait à faire traîner l'affaire en longueur.

Le sergent donna l'ordre d'emmener Jimmi au camp et d'en faire prompte justice. Quand le malheureux vit que c'était sérieux, il suivit les soldats, blême et inerte; et les indigènes, restés perplexes jusqu'à ce moment, se joignirent au cortège silencieusement.

Au cours de l'interrogatoire, le surveillant avait fait entendre qu'il ne fallait pas souffler mot de l'affaire aux blancs, la police n'ayant pas le droit de pousser les choses aussi loin que le sergent prétendait le faire.

Je ne pensais pas non plus que la loi anglaise permît de fusiller un homme sans autre forme de procès, lorsque le coupable n'avait ni confessé son crime, ni montré, ainsi que l'avait fait remarquer David, l'endroit où se trouvait le cadavre.

Ayant fort à cœur que tout se passât selon les règles, je me rendis au camp dans l'intention de communiquer mes scrupules au sergent. Tout y était tranquille. Les hommes de la police en prenaient à leur aise, et le prisonnier, auquel on avait donné de quoi manger, ne se déplaisait pas au milieu d'eux.

Le sergent m'apprit que Jimmi avait tout avoué.

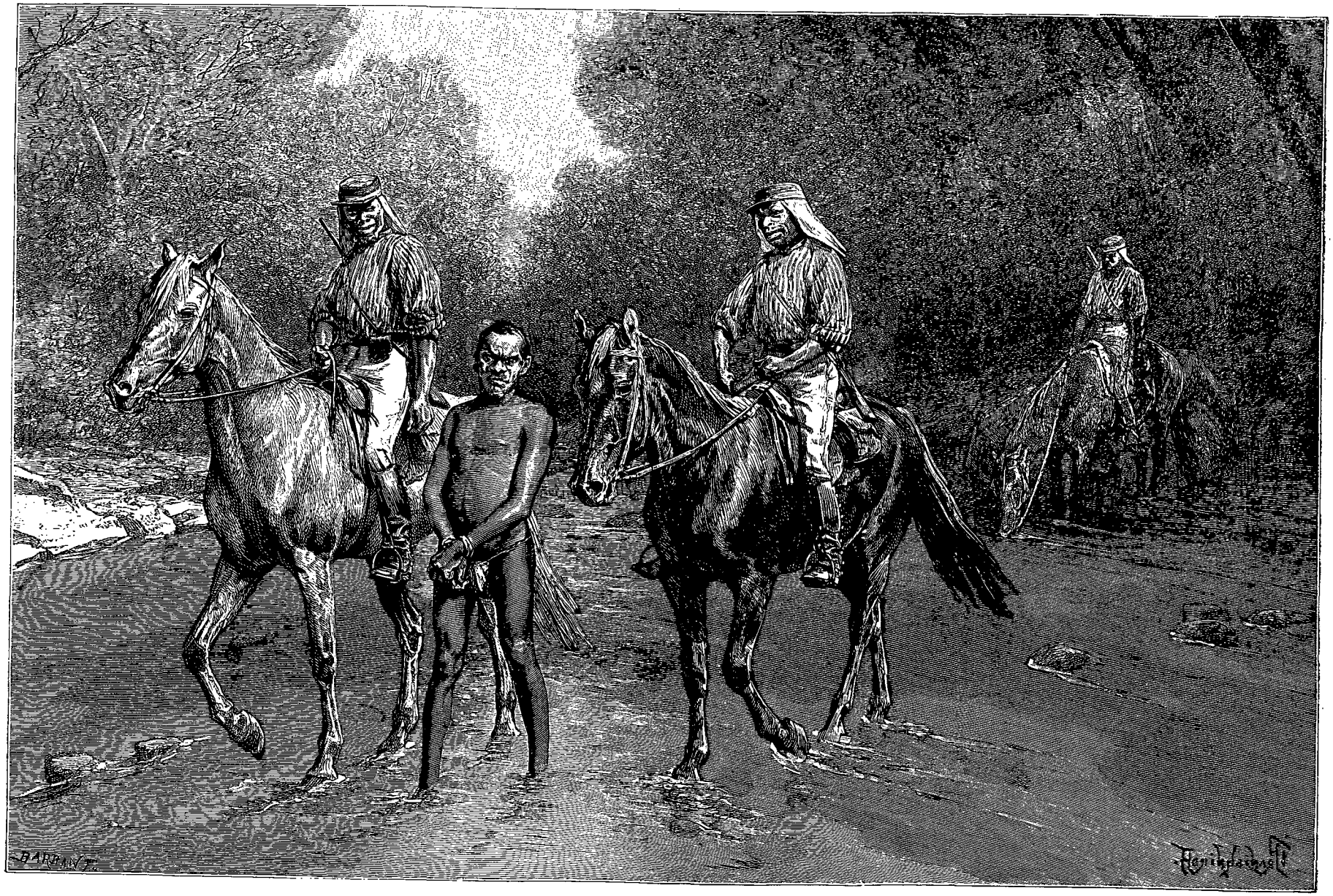
La vue des fusils l'avait rendu plus communicatif; même il était entré dans quelques détails : l'attaque avait eu lieu à Dalrymple-creek; ayant abattu le blanc d'un coup de hache à la nuque, il avait jeté le corps dans l'eau.

Pour le lieu où s'était accompli le meurtre, il ne se refusait nullement à l'indiquer. J'engageai le sergent à faire conduire l'assassin au magistrat en résidence à Cardwell : l'affaire était de son ressort, et l'occasion serait excellente pour se faire montrer par Jimmi l'endroit où était le cadavre.

Ma proposition fut approuvée par le maître de police, qui, d'ailleurs, n'avait pas grande envie d'exposer les faits par écrit. Il me chargea de rédiger le rapport.

Jimmi fut placé sur un cheval entre David et un autre soldat de la police; les menottes passèrent de ses poignets à ses chevilles, qui furent reliées aux étriers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jimmi ramené à Herbert Vale par la police noire. — Dessin de Pranishnikoff, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par des chaînettes. Je m'étonnai de voir les policemen attacher le prisonnier de cette façon, mais je n'en soufflai mot : ils devaient connaître leur métier mieux que moi.

Ma lettre faisait savoir au magistrat que le coupable avait tout avoué et qu'il était disposé à montrer le cadavre de l'assassiné.

Les policemen, qui devaient voyager toute la nuit, ne pouvaient être attendus que le lendemain soir.

Le sergent s'abandonna alors à un *dolce far niente* fort étrange. Rentré dans sa tente, il se mit à boire le rhum de son chef. Pour plus de commodité, il avait posé la cruche à côté de son lit.

Le lendemain matin, j'eus une surprise. David vint me rendre ma lettre et me conta qu'ils avaient eu le malheur de perdre leur prisonnier.

A Dalrymple-creek, Jimmi leur avait montré le cadavre au fond du fleuve ; puis, épiant le moment favorable, il avait pris la fuite, emportant les étriers, dont il avait arraché les courroies. Comme la nuit était sombre et pluvieuse, il s'échappa sans peine, quoique les soldats tirassent sur lui.

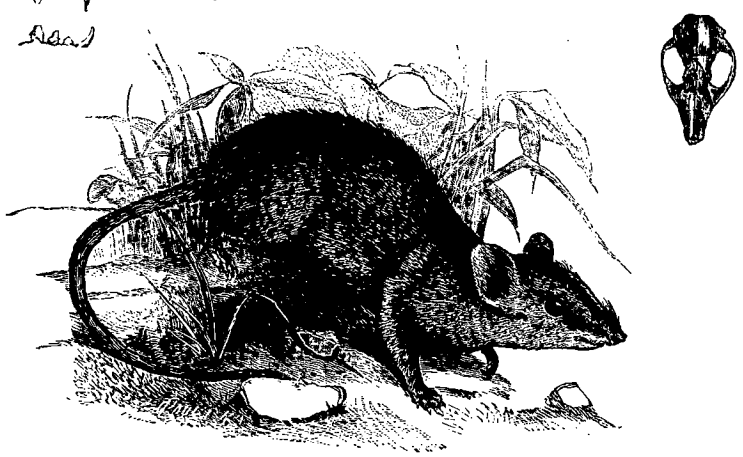
Cette nouvelle — pour moi très désagréable — eut un effet tout contraire sur les indigènes. Ils assuraient que Jimmi briserait ses fers avec des cailloux et se rendrait libre. Je soupçonnais David d'avoir été de connivence avec eux et d'avoir favorisé cette fuite. Je ne lui cachai donc pas mon mécontentement ; mais je ne pus discuter avec le sergent sur la conduite à tenir, car je le trouvai ivre mort sous sa tente, et il demeura quatre jours de suite dans cet état. Par instants il reprenait connaissance et se remettait à boire, ou bien il employait ses hommes à rafraîchir sa tente, dont le rideau de fermeture faisait office de ventilateur. Une ou deux fois par jour, il faisait le tour de son gîte, appuyé sur deux de ses noirs, qui le portaient pour ainsi dire entre eux. Mais alors les choses allaient de mal en pis. Profitant de l'occasion, les policemen puisaient à la cruche, et même gorgeaient les indigènes de grogs ou *gorogos* (ils prononcent ainsi).

Voilà de quelle façon cet homme faisait respecter la loi et maintenait la discipline parmi ses subordonnés.

Quelles étranges idées les pauvres noirs devaient se faire du bien et du mal ! Quand il n'était pas ivre, le sergent répétait volontiers cette phrase : « *The only way of civilizing a blackfellow is to give him a bullet* (le seul moyen de civiliser un noir, c'est de lui loger une balle dans le corps). »

J'écrivis à M. Stafford, supérieur hiérarchique du sergent, pour lui exposer les faits et demander que Jimmi fût puni pour les deux assassinats dont il s'était rendu coupable. Dans le cas où aucune solution ne serait donnée à l'affaire, je me déclarais décidé à la porter à la connaissance du gouvernement.

Mes collections mises en lieu sûr, je me préparai à partir pour *Valley of lagoons*, où je comptais passer une bonne partie de la saison pluvieuse. J'avais été assez heureux pour mettre la main sur deux animaux intéressants : d'abord sur un rat à poche (*Sminthopsis Virginiæ*), assez commun au fond de la vallée Herbert, et qui se creuse des couloirs où les indigènes vont le chercher pour se régaler de sa chair. Cet exemplaire est le seul qui se trouve dans les musées.



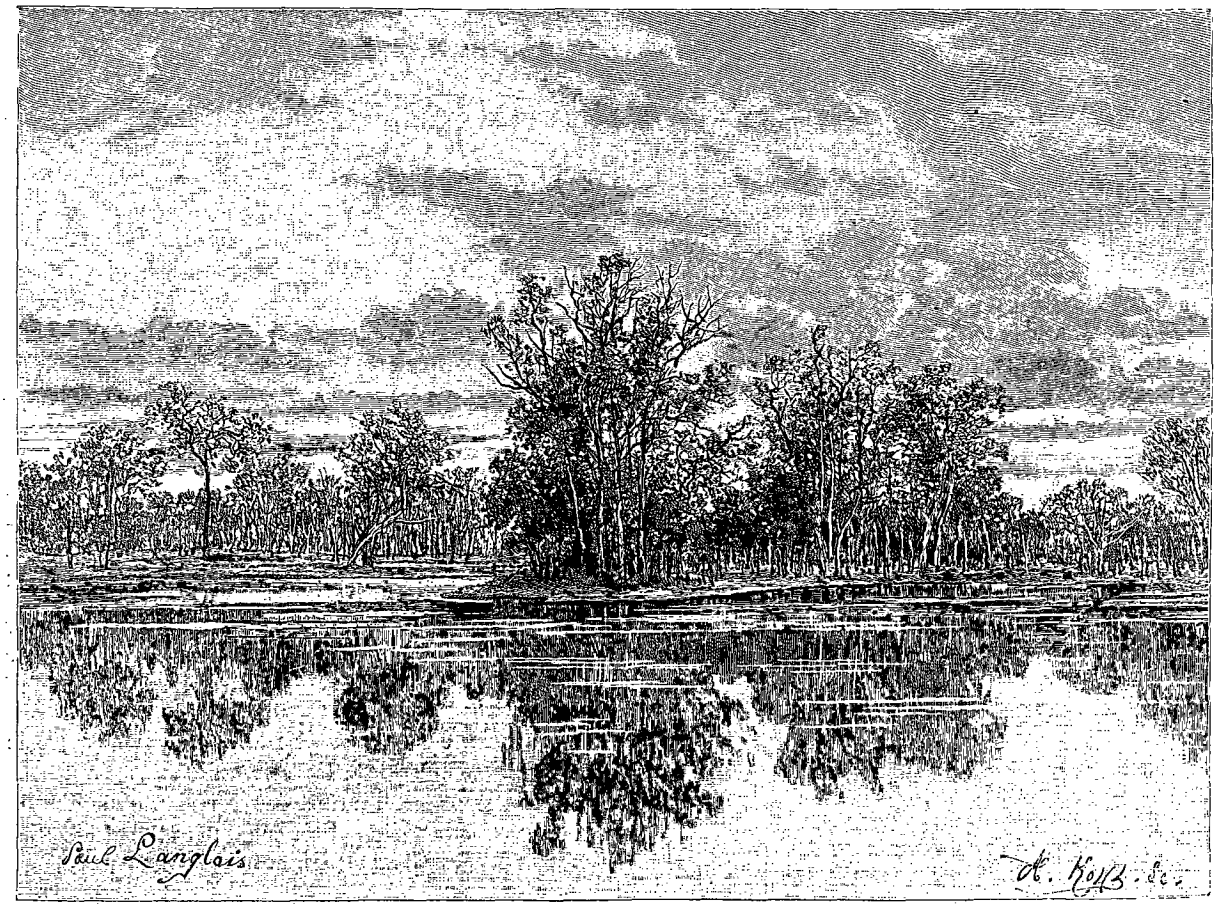
Rat à poche (*Sminthopsis Virginiæ*). — Gravure empruntée à l'édition danoise.

J'entrai aussi en possession, dans d'assez curieuses circonstances, d'un jeune talegalla destiné par les noirs au sergent, et donné en garde au Canaque. Placé à même le sol de la cuisine, sous une marmite, l'oiseau y passa une demi-douzaine de jours sans manger. C'est tout à fait par hasard que j'appris du Canaque qu'on lui avait remis l'oiseau en garde, et s'il me l'offrit, c'est parce que le propriétaire du talegalla n'était pas en situation de s'en charger. La pauvre bête, pour chercher de quoi se sustenter, avait fouillé le sol — fortement foulé — où naturellement elle n'avait rien trouvé : elle était pourtant restée valide comme avant. Les noirs, en creusant pour trouver des œufs, avaient déniché l'animal alors qu'il était âgé de deux jours au plus.

Traduit du norvégien par V. et W. MOLARD.

(*La suite à la prochaine livraison*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Vallée des Lagunes. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE

PAR M. CARL LUMHOLTZ[1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIX (suite).

Vers la fin de février, je dis adieu pour un temps à Herbert Vale, heureux de me soustraire aux tracas dont j'étais accablé depuis quelque temps. Mes rapports avec les noirs devenaient plus difficiles depuis qu'ils avaient reconnu que seul je m'étais entremis pour obtenir le châtiment de Jimmi. Mes efforts n'ayant pas abouti, ils avaient perdu tout respect pour moi ; mais j'allais sans doute reprendre position à l'arrivée de M. Stafford, s'il venait en personne fulminer contre eux. Même au point de vue de ma sûreté personnelle, des mesures sévères devaient être prises : je tenais donc infiniment à me rencontrer avec M. Stafford, qui résidait près de *Valley of Lagoons* (Vallée des Lagunes), la station de M. Scott.

Sur les hauts plateaux, la nature avait un tout autre aspect que dans la vallée de Herbert River. De vastes plaines les recouvrent, pour la plupart boisées en gommiers. Il n'y fait pas si chaud et les pluies y sont moins fréquentes ; pourtant l'eau s'y rencontre avec abondance, surtout aux environs de Valley of Lagoons, qui tire son nom de ses nombreux lacs d'eau douce. La station est bâtie sur une hauteur ; il y souffle continuellement une brise légère et rafraîchissante.

D'après plusieurs indices, il y aurait là des gisements aurifères, et peut-être un beau jour apprendra-t-on la découverte de riches placers.

1. Suite. — Voyez t. LVI, p. 161, 177 et 193 ; t. LVII, p. 241, 257, 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Près de la station s'étend une longue bande de terre recouverte de lave et trouée de beaucoup de cavernes où se réfugient les noirs pour échapper aux blancs, avec lesquels ils vivent sur le pied de guerre. Les wallabys de roche se plaisent dans la région des laves ; je tuai là un charmant petit oiseau appelé *Dicæum hirundinaceum*. Dans les eaux claires de Burdekin River je vis nager un *Ornithorhynchus paradoxus*.

Quelques jours après mon arrivée, je reçus la visite de M. Stafford, qui me témoigna ses regrets au sujet de la conduite absurde de ses hommes, et m'assura qu'aussitôt ses chevaux ferrés il irait à Herbert Vale étudier l'affaire. J'attendis en vain qu'il me parlât du sergent : il ne semblait préoccupé que d'un voyage qu'il devait faire à Townsville.

Il n'y a pas à badiner avec les noirs de ces contrées. Plusieurs fois déjà ils avaient cerné les baraquements de la police pendant la nuit, et l'on redoutait leurs attaques. Les bestiaux de M. Scott n'avaient pas non plus d'ennemis plus acharnés que ces indigènes, puisque, au compte du surveillant, il en serait tombé plusieurs milliers sous leurs coups. Trois de ces noirs, attachés au service de la station, étaient tenus pour civilisés, sans que leur séjour eût influé beaucoup sur leurs mœurs. Une servante noire ayant mis au monde trois enfants, les deux aînés avaient été tués par la mère, et le troisième gardé jusqu'au moment où il avait été jugé bon à manger. L'histoire me fut contée par une autre servante, qui, sans forfanterie, avouait, comme chose toute simple avoir mis le pied sur la poitrine du pauvre petit et l'avoir étouffé. Elles l'avaient ensuite dévoré. Ce récit me fut fait d'un air indifférent, comme s'il s'agissait d'un acte tout naturel.

Je ne séjournai qu'une quinzaine de jours à la station, et dès la mi-mars j'étais de retour à Herbert Vale. Je sus du surveillant que M. Stafford, après une nuit passée à la station, avait continué son voyage, en route pour Cardwell, et ne s'était pas le moins du monde occupé de Jimmi. S'il prenait l'affaire en considération, ce serait à son retour. Entre temps, le facteur et l'un des sergents du chef de la police de Cardwell avaient découvert le cadavre du blanc et l'avaient enterré. Jimmi avait poussé l'impudence jusqu'à camper à un mille et demi de Herbert Vale.

M. Stafford était l'indifférence personnifiée A son retour, il passa la nuit au milieu des noirs et leur dit le lendemain, au moment de monter en selle : « Mieux vaut que vous le tuiez vous-mêmes. Je reviendrai bientôt et vous ferai mettre tous à mort. » C'est là tout ce qu'il fit dans cette affaire.

Ma situation devenait périlleuse. Il était manifeste qu'on pouvait impunément tuer un blanc, et que j'étais sans crédit auprès de M. Stafford.

Jimmi lui-même se sentait rassuré, et le lendemain il rapprocha son camp de Herbert Vale ; il en vint même à se montrer à la station. Cependant je ne le vis jamais. Quelques semaines plus tard, il s'introduisait chez M. Gardiner, à Lower Herbert, et lui tuait son chien.

XX

Pendant la saison des pluies. — A quoi on passe les soirées. — Enfants durs à la souffrance. — Vengeance de Maugola-Magui. — Le crâne chez les nègres australiens. — Expédition à Cardwell. — Entrée à Cardwell. — Jokkaï cuisinier. — Mort de Balnglan'. — Le tabac console dans la douleur.

Il devenait de plus en plus difficile de trouver des gens dont on pût tirer parti. Si Jokkaï me paraissait mériter quelque confiance, je tenais tous les autres en suspicion. Plusieurs fois déjà mes préparatifs étaient achevés en vue d'une expédition, quand tout à coup la pluie se mettait à tomber. Le vieux Walters était allé jusqu'à Cardwell pour y chercher des provisions ; je demeurai seul à la station avec le Canaque, et le temps me sembla d'autant plus long que je n'avais presque point de livres. J'écrivais le plus possible ; le reste de la journée, je causais avec le Canaque et les noirs, dans la cuisine. Ces derniers, à une heure avancée de l'après-midi, venaient sécher au feu leurs membres nus, trempés de pluie et fumants ; au dehors régnait un froid aigre et rigoureux, les femmes ne rapportaient pas grand'chose de leurs promenades en forêt, et la faim se faisait sentir assez souvent. Alors on s'installait autour du feu, et les indigènes racontaient les menus incidents de leur vie. Jacky, ce noir rusé dont j'ai déjà parlé, était un visiteur assidu. Un soir qu'il nous avait retenus longtemps par l'intérêt de ses récits, quelqu'un fit observer que la farine allait manquer et que, jusqu'au retour du surveillant, il faudrait se contenter de manger les pommes de terre du jardin, puisque les cours d'eau avaient débordé et que la pluie persistait. Et ce coquin de Jacky de s'attendrir sur nous ! Le lendemain, je sus du Canaque que presque toutes les pommes de terre étaient arrachées : ou le vol avait été commis par les femmes de Jacky pendant qu'il causait avec nous pour détourner les soupçons, ou bien il était allé lui-même les déterrer en nous quittant.

Après huit jours de pluie, le temps s'éclaircit un peu. Ma seule distraction était le bain : dès que la pluie me laissait quelque répit, cas assez rare, j'allais, malgré le froid et la brume, me jeter à l'eau, ayant bien soin d'éviter les crocodiles.

Aussi souvent que cela me fut possible, même en cette saison, j'explorai les environs avec les noirs. Un jour je rencontrai une femme noire, qui, à ma connaissance, devait avoir un enfant âgé d'une quinzaine de jours. Elle portait le nourrisson sur son dos dans un panier, et comme je demandais à le voir, elle déposa son panier à terre, y fouilla, saisit l'enfant par les pieds et me le présenta la tête en bas. Le poupon, réveillé de cette étrange façon, pleura bien un peu, mais ne parut pas souffrir beaucoup d'être ainsi manié.

Justement, à cette époque, je cherchais à me procurer le crâne d'un homme ayant accompli toute sa crue, et je me proposais de faire des observations d'un réel intérêt. Je promis de payer en tabac la tête d'un homme appartenant à une peuplade éloignée, et qui avait trouvé

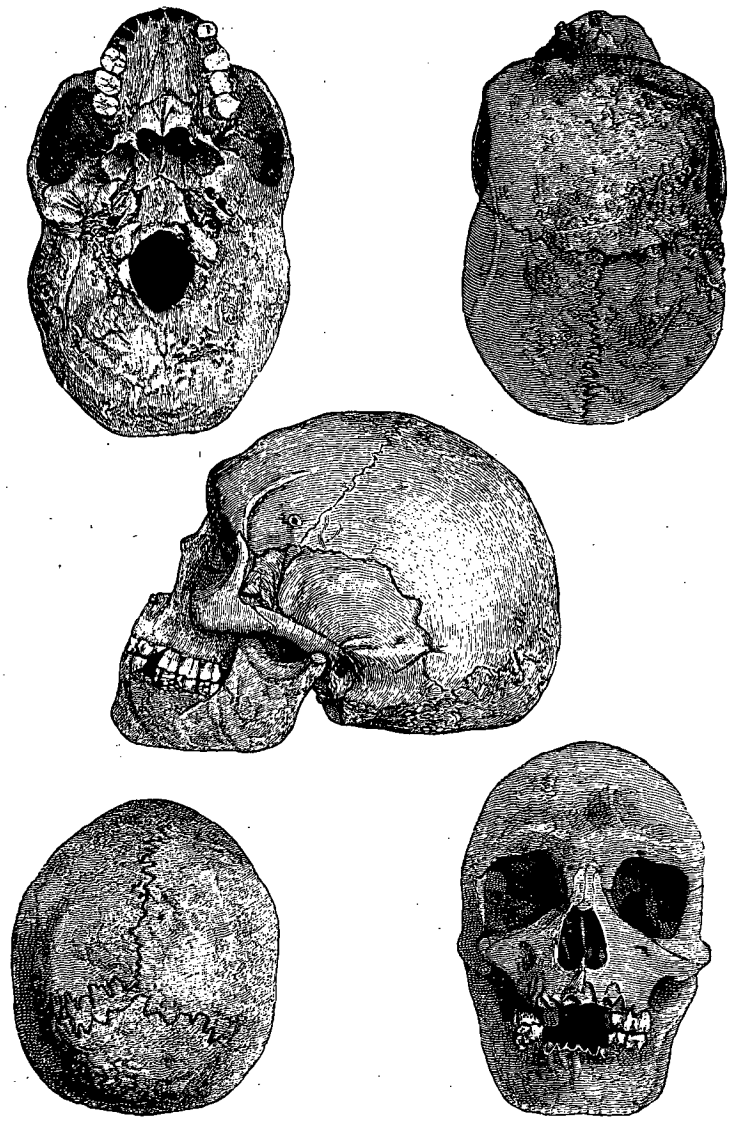
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mort, quelque temps auparavant, dans un borbobi; mais, craignant de mécontenter l'autre tribu, les noirs me refusèrent leur concours. Je me décidai alors à agir par moi-même, et j'emmenai Jokkaï, qui devait m'indiquer la place où était le cadavre; mais il nous fut impossible de le trouver.

Je parvins pourtant à obtenir de Maugola-Magui qu'il se lançât à la recherche du crâne, mais il m'apporta celui d'un jeune homme et non celui d'un homme fait. De plus ce crâne était troué, ce qui lui enlevait beaucoup de sa valeur; je lui montrai le trou et lui demandai qui l'avait fait. « Dingo manger », me répondit-il. J'eus beau lui dire que ce n'était pas vrai, il n'en voulut pas démordre et maintint que la tête qu'il m'apportait était vraiment celle que j'avais demandée. Comme, au lieu de lui donner du tabac, je me bornais à lui en promettre en échange du crâne réclamé, il se remit en quête, accompagné cette fois d'un autre noir. Les indigènes me racontèrent alors l'histoire de cette tête. Maugola-Magui, trop jeune pour obtenir facilement une femme, avait prié un homme plus âgé de lui céder une des siennes; naturellement il avait essuyé un refus. Maugola-Magui, qui jouissait d'une haute considération en raison de son habileté à fournir de la chair humaine, entra dans une violente colère et résolut de se venger : ayant rencontré un jour le fils du vieillard, il le tua d'un coup de pierre à la tête; or, c'était le crâne de ce jeune homme qu'il m'avait apporté et dont il cherchait à tirer bénéfice; car, pour le cadavre, il l'avait dévoré sitôt le meurtre commis.

Le lendemain, Maugola-Magui m'apportait le crâne demandé et recevait son payement. Lorsque je lui reprochai l'acte dont il s'était rendu coupable, il se borna à sourire en haussant les épaules. Plus tard on me dit que le vieux l'avait provoqué à l'épée de bois avec bouclier, et que ce duel avait fait tout oublier.

D'après Retzius, les aborigènes australiens sont dolichocéphales-prognathes. Les prognathes ont généralement le front bas et fuyant; ils se rapprochent du singe plus que toute autre race. Chez eux la masse osseuse est forte et épaisse. Les crânes d'homme ou de femme sans lésions sont excessivement rares.



Crâne d'un homme de Rockhampton (Queensland central), vu de cinq côtés. Gravure empruntée à l'édition danoise.

Les crânes d'hommes portent, plus encore que ceux de femmes, des traces de brutalités.

Le peu de volume du crâne, le front bas et fuyant, sont peu favorables au développement des lobes cérébraux et démontrent que le nègre d'Australie en est encore à la première phase de son développement.

Plus la boîte crânienne est petite, moins la race est civilisée, plus les divers os du visage grossissent et acquièrent de la force.

Ce qui différencie le crâne d'un Australien de celui d'un Européen, c'est d'abord le prognathisme, puis le front bas, le crâne peu volumineux qui semble un indice de microcéphalie et de faiblesse d'intelligence, ensuite le nez plat et large, très rare en Europe, et enfin l'angle si ouvert de Daubenton.

Le temps finit par s'améliorer. Je pus entreprendre une expédition jusqu'à Cardwell pour y acheter des provisions et explorer le pays situé au nord-ouest de ce petit bourg. Nous eûmes du mal, Jokkaï et moi, à réunir quelques hommes pour nous accompagner. Heureusement la sécheresse revient vite, et il faut peu de temps pour que les fleuves rentrent dans leur lit.

J'eus un soir une preuve évidente de la nécessité de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettre le feu aux herbes là où l'on veut installer sa couche : Jokkaï me montra les restes carbonisés d'un serpent venimeux qui s'était allongé sur ces herbes.

Notre itinéraire nous conduisit à Dalrymple-creek, où Jimmi avait assassiné le blanc. Un amas de pierres indiquait l'endroit où le cadavre avait été enterré par le facteur. Peu après nous franchîmes la montagne par une brèche appelée Dalrymple-gap. Du sommet la vue est superbe; une végétation luxuriante sourit au voyageur : palmiers, bananiers, disputent la terre à nombre de plantes et d'arbres petits et grands.

La gorge est traversée par le fil télégraphique qui met l'Australie civilisée en communication avec l'Europe. J'étais impressionné de rencontrer cette trace de civilisation après avoir frayé si longtemps avec les sauvages. La ligne télégraphique suit une large tranchée ouverte en pleine forêt et qui se prolonge jusqu'au cap York. Cette trouée a continuellement besoin d'être élargie par crainte des désordres qu'apporterait bientôt la végétation.

Nous campâmes tout près de Cardwell, hameau d'une centaine d'habitants, situé au bord de la mer. J'eus à vaincre de grandes résistances pour décider l'un de mes hommes à m'accompagner dans le village; l'un d'eux à la fin y consentit. Pour les autres, ils devaient attendre notre retour.

Notre entrée fit sensation. J'étais à cheval et Morbora marchait fièrement à mon côté, dans son costume *adamique*, soutenant d'une main le fusil qui reposait sur son épaule, et traînant de l'autre le cheval aux bagages. Nous devions faire l'effet de bohémiens.

Les gens du village s'assemblèrent autour de nous; ils tombaient de leur haut en apprenant que j'avais pu vivre avec ces noirs sans être assassiné.

Le facteur, qui commençait sa tournée par Cardwell, leur avait parlé de moi; ils me connaissaient tous. Je descendis à l'hôtel (tout village, n'eût-il qu'une vingtaine d'habitants, possède un de ces établissements) et je me fis servir à dîner. Morbora, resté sous la véranda pour garder mon cheval, reçut une large portion de restes. Sans doute il n'avait jamais rien mangé d'aussi délicat, car il fit honneur à ce qu'on lui servit; au reste tout ce qu'il voyait le plongeait dans le ravissement; ses craintes avaient disparu. Les blancs entrèrent en conversation avec lui, et j'admirai son talent à employer le peu de mots anglais que je lui avais appris. Il se prenait pour un grand personnage parce qu'il mangeait des mêmes mets que les blancs.

Je fis une visite au magistrat chargé de la police et lui parlai de Jimmi, ensuite j'achetai des provisions, et nous retournâmes au camp. J'emportais les couvertures de laine pour mes noirs, car, tous les ans, le jour anniversaire de la naissance de la reine, le gouvernement du Queensland distribue des couvertures aux indigènes, mais à la condition qu'ils viennent les chercher eux-mêmes.

C'est la seule et unique libéralité de l'État à l'égard de ses sujets noirs, et le jour de la distribution n'était pas encore arrivé. J'obtins cependant que mes gens reçussent leurs couvertures à l'avance. Les noirs voisins des centres civilisés ne profitent guère de ces largesses, tant ils redoutent le contact des blancs.

Les couvertures excitèrent la joie et l'admiration générales; cet article de luxe était inconnu aux noirs, qui le contemplaient émerveillés; mais ce qui fit sur eux le plus d'effet, ce fut le sac de farine et le sucre que j'avais achetés. Tout cela était assurément peu de chose, cependant les indigènes n'en avaient jamais tant vu. Dans leur naïveté, ils s'imaginaient que tout devait être mangé en une seule fois; avec bien de la peine je leur fis comprendre que ces provisions étaient calculées pour plusieurs expéditions.

Nous nous dirigeâmes vers les montagnes situées au nord-ouest de Cardwell, et l'on campa tout en haut sur un plateau herbeux, en pleine brousse.

Des soins exceptionnels furent apportés à la construction des huttes, autour desquelles on draina le sol pour le rendre moins marécageux. La terre y était d'une fertilité rare, et une vue magnifique s'étendait non seulement sur la mer, mais sur tout le littoral au-dessous de nous.

Jokkaï, que j'avais suffisamment dressé pour qu'il pût s'occuper de la cuisine, était tout fier d'avoir à agir pour l'homme blanc. Je lui avais appris à se laver, à se tenir propre, et encore ne me montrais-je sévère sur ce point que lorsqu'il devait remplir l'office de cuisinier : dans ce cas-là d'ailleurs j'étais toujours présent. Ce qui l'amusait le plus, c'était de pétrir du damper; inutile de le lui demander deux fois. Il se procurait aussitôt l'écorce nécessaire, sur laquelle il déposait avec précaution la quantité de farine fixée, ajoutait de l'eau, et travaillait la pâte avec une habileté qu'un boulanger de profession aurait pu lui envier; puis il la pétrissait en forme de gâteau rond, qu'il lançait une ou deux fois en l'air et rattrapait avec les mains pour montrer qu'il connaissait son métier à fond.

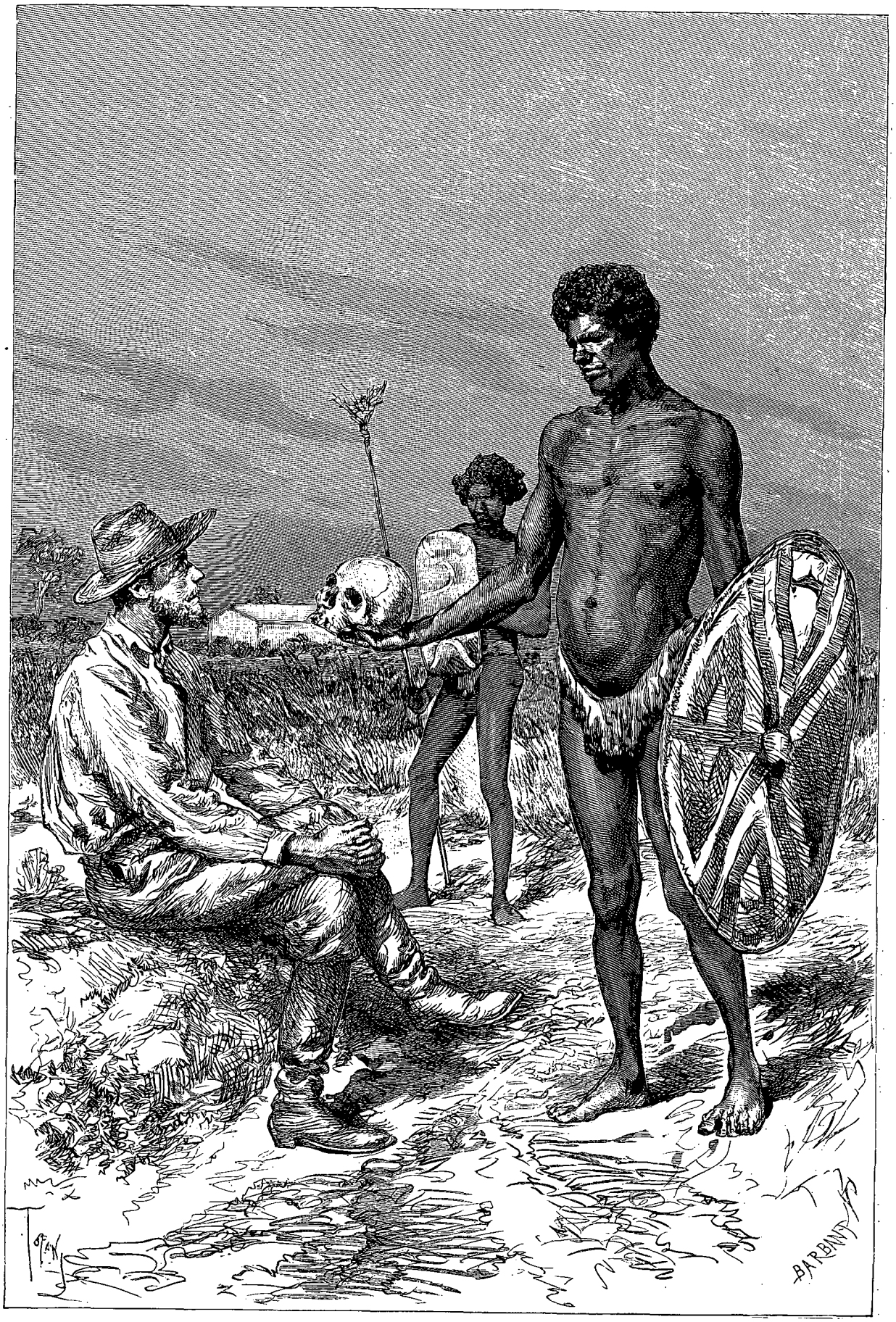
Une fois le petit pain sur la cendre, il détachait soigneusement la pâte restée collée à l'écorce ou à ses doigts, et en confectionnait une galette plus petite qu'il faisait cuire sur la braise pour son usage personnel. De plus, il recevait de moi un morceau de damper en payement de son travail.

Je l'autorisai aussi à préparer notre pot-au-feu. Je n'avais plus la boîte en fer-blanc qui servait à cet usage, et nous faisions cuire notre viande à la mode des indigènes.

Tous les jours nous battions la forêt, très épaisse et riche en avocatiers.

Les montagnes des environs sont infestées de sangsues. Le voyageur ne s'en préoccupe que lorsqu'il voit le sang couler des blessures faites par ces annélides. Encore n'est-ce là qu'une bien légère souffrance, comparée à celle causée par les tiques, qui pullulent dans les broussailles de cette région. Les noirs en souffrent peu ou point, mais les blancs endurent mal les ter-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maugola-Magui apportant un crâne d'indigène (voy. p. 307). — Dessin de Tofani, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ribles démangeaisons que leur font éprouver les attaques incessantes de ces légions ennemies. Le jus de limon est un remède souverain contre leurs piqûres; j'en faisais provision à chacun de mes voyages à Herbert Vale. La morsure des grandes tiques de cette contrée, véritables vampires, cause la mort des chiens d'Europe, mais non celle des dingos. Les hommes piqués feront sagement de s'enduire le corps de paraffine : le pétrole tuera les tiques. Ce serait peine perdue d'essayer de les arracher : une partie de l'insecte engagée dans la peau y demeure et peut occasionner de graves désordres.

En chemin mes noirs découvrirent un *tulla* (Pseudochirus Archeri) dans une flaque d'eau formée par un torrent. Tous aussitôt de crier : « Iarri! »

D'après eux, le grand iarri, que malheureusement je n'ai jamais été à même de me procurer, mais dont l'existence ne fait pas de doute pour moi, se nourrit principalement de la chair de cet animal, qu'il cache dans l'eau fraîche, avec l'intention de le dévorer plus tard. (N'est-ce pas aussi dans l'eau que les indigènes conservent la viande pendant les grandes chaleurs de l'été?)

Le tulla avait été caché entre des pierres, tout près du bord. Les renseignements fournis par les indigènes me furent très agréables; ils me laissaient quelque espoir d'arriver à la possession de ce grand carnassier. J'avais emporté de la strychnine; j'empoisonnai le tulla et le déposai sur le bord de l'eau. Plus haut, et toujours à proximité du torrent, je plaçai çà et là des morceaux de viande salée et saturée de poison, au grand mécontentement des noirs, qui auraient de beaucoup préféré les manger. Tous les jours nous allions visiter ces amorces, et comme je craignais que notre chien y goûtât, je mis les hommes en garde contre les conséquences de sa gloutonnerie.

Un jour, pour revenir au camp, les indigènes voulurent faire une promenade sans moi à travers les halliers. J'insistai pour qu'ils ne longeassent pas la rivière au retour; je leur conseillai de prendre par les bois; de cette façon ils resteraient à distance du poison. Quand ils revinrent, je les entendis chuchoter entre deux; ils parlaient de poison, et le nom de Balnglan' frappa mes oreilles. Il me vint des soupçons et je demandai sur-le-champ si le chien avait mangé de la viande empoisonnée. Ils m'assurèrent que non; mais comme je revenais à la charge, ils finirent par avouer qu'ils avaient longé la rivière au retour, par paresse sans doute, et que le chien avait tiré le tulla hors de l'eau avec ses dents; mais Jokkaï le lui avait si vite arraché que Balnglan' n'avait pu en manger. Le récit était à peine achevé, que le chien, pris de douleurs d'entrailles, se roulait par terre. Je courus à ma hutte, mélangeai de l'eau et du tabac, que la bête avala pendant que Jokkaï et un autre homme le maintenaient d'une main ferme. Il n'en mourut pas moins, et à la minute. Jokkaï le regarda un instant, puis se retourna et se mit à sangloter. Assis à terre il se tordait les mains d'un air désespéré et des larmes abondantes lui coulaient sur les joues. L'autre homme aussi gémissait et poussait les hauts cris.

L'événement fit sur moi-même une certaine impression. Ce bel animal qui gisait à mes pieds, raide mort, m'avait été bien utile dans mes chasses; de tous les chiens à plusieurs milles à la ronde, il était le meilleur à coup sûr. Jamais je n'avais rencontré de dingo d'une telle intelligence. J'avais un vif désir de conserver cette peau magnifique à la blanche poitrine, aux pattes fauves; en conséquence je proposai à Jokkaï de dépouiller la bête. Ma demande, je le savais, devait soulever des difficultés; aussi, afin de les aplanir à l'avance je lui promis du tabac, en échange de la peau. Il fit bien quelques objections, mais quand il vit les deux carottes de tabac, toute hésitation disparut; son regard étincelait. Il m'aida même à écorcher la pauvre bête, et à partir de ce moment sa bonne humeur ne le quitta plus. Il craignait cependant la colère de Nilgora, lorsqu'il apprendrait la mort de son chien; il est vrai qu'il se faisait fort de l'apaiser en lui donnant sa couverture de laine et un peu de tabac.

XXI

Désagréments à Herbert Vale. — Nouvelles expéditions. — Chasse à la chair humaine. — Cannibalisme. — La chair humaine est le régal préféré des nègres d'Australie. — Le goût chez les cannibales.

A dater de ce moment je n'allai plus que rarement à Herbert Vale. Bien que je n'eusse pas souvent incommodé le vieux surveillant de ma présence, je n'avais pas été sans remarquer qu'il désirait me voir partir. Les peaux de bête l'ennuyaient, et il supportait mal l'odeur répandue par les squelettes, quoique je les eusse déposés dans un autre bâtiment. Le bonhomme était devenu revêche et intraitable. Nous ne nous adressions la parole que dans les cas de nécessité absolue.

J'avais vécu jusqu'à ce moment sur un pied de bonne amitié avec Nelly et le Canaque; certains événements allaient modifier leur attitude à mon égard. Nelly possédait un vieux chien borgne et hargneux, qu'on ne pouvait approcher sans risque; au retour de mon expédition à Cardwell, il ne voulait pas me laisser rentrer dans ma chambre, il aboyait, faisait rage et montrait ses crocs. Je lui assenai un bon coup de gourdin; mais dans ma colère j'avais mal calculé et le chien tomba sans connaissance. Nelly, accourue sur ces entrefaites, poussa un cri si terrible qu'il ne semblait pas sortir d'une poitrine humaine. Impossible de lui imposer silence; elle se rua sur le chien et ne se tut que lorsque son favori eut repris connaissance. Elle croyait que je l'avais tué. L'animal ne tarda pas à revenir à lui, aussi dispos, aussi gaillard qu'auparavant, mais c'en était fait de la bonne entente entre Nelly et moi.

Le Canaque ne prit pas l'affaire à cœur, habitué qu'il était aux criailleries de Nelly; mais j'allais bientôt l'offenser plus gravement : je lui reprochai sa con-

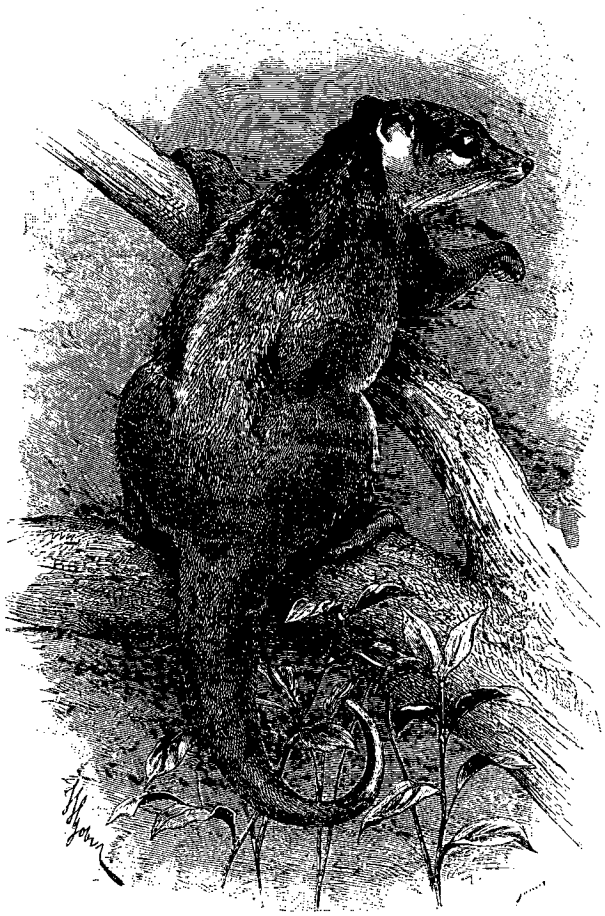
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duite révoltante à l'égard d'une fillette noire de onze ans, et il ne me pardonna jamais cette ingérence.

Une situation si tendue me rendait Herbert Vale encore moins agréable qu'autrefois. Je vivais d'ordinaire avec les noirs; mes visites à la station étaient rares et courtes; Jokkaï, mon fidèle compagnon, s'employait à me trouver des hommes.

Un jour que nous traversions une vallée, il me conta qu'au temps jadis elle était habitée par beaucoup de noirs dont il ne restait plus trace : d'autres peuplades les avaient décimés et mangés.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les tribus australiennes vivent sur un pied de guerre constant et recherchent toutes les occasions de s'entre-détruire. Les haines de tribu à tribu sont nées de cette croyance que tout noir ennemi peut, par des sortilèges, semer la mort dans les rangs d'une autre tribu. L'intérêt commande donc de détruire autant d'ennemis qu'il est possible; d'un autre côté, la lâcheté n'entraînant pas la réprobation, les noirs se bornent à se craindre, à se détester, excepté lorsqu'il se présente une occasion de tuer. Ils parlent beaucoup et agissent peu. Il leur arrive pourtant de s'en prendre les uns aux autres pour tirer vengeance d'offenses et de délits directs, tels que rapt de femmes, chasse sur un territoire interdit, mort mise au compte des membres d'une tribu hostile. Quelques-uns sont poussés par le désir de posséder plusieurs femmes, mais le stimulant le plus énergique, c'est leur goût pour la chair humaine.



Tulla. — Dessin de Gobin, d'après Elliot et Specht.

Jamais dans leurs démêlés il n'est parlé de conquêtes territoriales. Parfois, à Herbert River, on organise des expéditions dans le but spécial de se procurer de la chair humaine (*talgoro*). Les plus hardis et les plus dépravés de la tribu, ceux à qui ces qualités, bonnes ou mauvaises, donnent de la considération, se réunissent par petites troupes de trois ou quatre hommes et vont rôder çà et là afin de surprendre les petits groupes familiaux disséminés dans le district, et qui ne se composent guère que de quatre à six individus. Comme on n'emporte point de provisions et qu'il faut se pourvoir pendant le trajet, les noirs avancent lentement, tenus à de certaines précautions pour ne pas être découverts et surpris à leur tour.

Quand ils ont aperçu une famille à attaquer, ils se cachent la nuit dans le voisinage du campement. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, on entend un vacarme épouvantable. La famille s'éveille effrayée, et chacun cherche son salut du mieux qu'il peut. D'ailleurs l'imagination des noirs les porte toujours à s'exagérer le nombre des ennemis. Il n'est jamais question de résister, encore moins de défendre noblement les femmes et les enfants. Chacun pour soi; et ce sont presque toujours les vieux qui sont pris, tués, mangés. La femme est naturellement de bonne prise; rarement on la tue si elle est jeune. Il existe donc des cannibales dans le Nord-Queensland et sur bien d'autres points du continent australien. Mes hommes n'en faisaient pas mystère; c'était même, aux heures du soir, le thème habituel de leurs conversations, et j'en ressentais une irritation mêlée de dégoût. Pour l'indigène, rien ne vaut la chair humaine.

L'anthropophagie du nègre australien ne va pas jusqu'à manger des hommes de sa tribu. Cependant je pourrais citer quelques exemples du contraire, même des cas où des mères ont dévoré leurs propres nourrissons : en 1883, à une centaine de milles de Townsville, on en mangea un, mort de mort naturelle; la mère, qui avait pris part à cet abominable festin, mourut à peu de jours de là et subit le même sort. Le cannibalisme règne aussi parmi les indigènes fixés au sud du golfe de Carpentarie; ceux-là, m'a dit M. White, ne tuent pas pour manger, mais leurs femmes ne dédaignent pas la chair des hommes emportés par une mort naturelle.

La chair des blancs n'est pas estimée. J'ai entendu dire par des « civilisés » qu'elle a un arrière-goût de sel qui déplaît aux indigènes. La préférence marquée que les noirs d'Australie accordent à la chair des Chinois, qui se nourrissent principalement de riz et autres légumes, tendrait à le faire croire. Dans le Queensland, mais plus au nord, des Chinois, en deux occasions,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent massacrés par des noirs pendant mon séjour ; et une douzaine de ces *fils du ciel* auraient, dit-on, servi à banqueter pendant plusieurs jours.

La chair humaine n'est pas la nourriture quotidienne du nègre australien ; il est même fort rare qu'il puisse s'en procurer. Ainsi, pendant tout mon séjour à Herbert River, il n'y eut que deux noirs mangés : le premier était un jeune homme qui, s'étant risqué sur le territoire d'une autre tribu, s'était laissé surprendre ; l'autre, un vieillard qui ne put s'enfuir assez vite quand on attaqua les siens et fut lapidé. Sa chair fut rapportée à Herbert Vale dans des corbeilles.

On se tromperait beaucoup si l'on se figurait les anthropophages plus laids que les autres sauvages. Assurément ce sont les plus audacieux et les plus rusés qui font la chasse à l'homme, mais un cannibale peut être fort doux et d'un commerce agréable. Hommes et femmes prennent part à ces affreux repas.

XXII

Enterrement des noirs. — Momies noires. — Sorciers. — Mythes et légendes. — Le dogme de la Trinité dans la Nouvelle-Galles du Sud. — Les noirs croient à une vie future.

En revenant d'une de nos expéditions, nous remar-

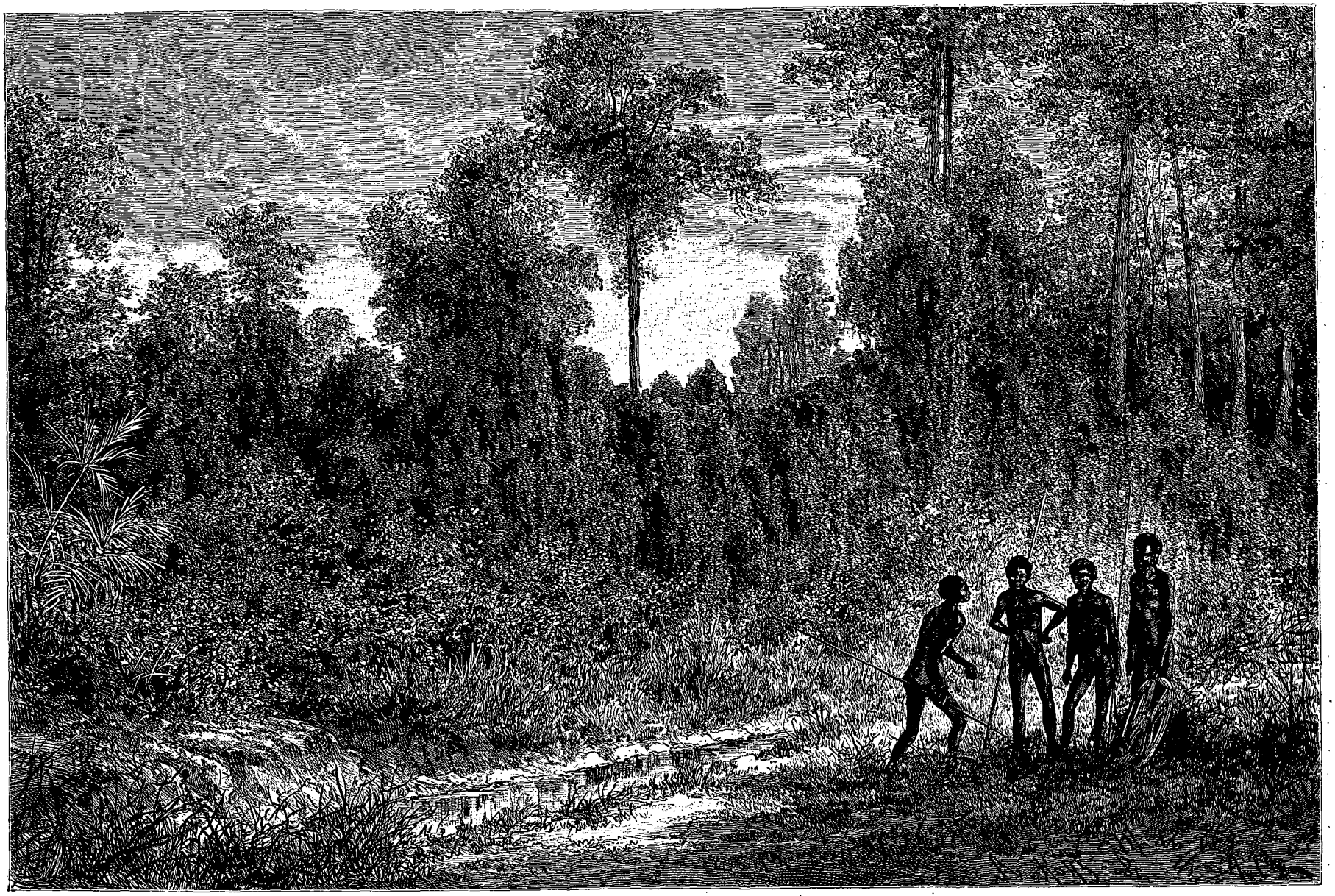
Environs de Cardwell (voy. p. 308-310). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

quâmes une tombe creusée dans une termitière. En face de l'ouverture étaient dressés quelques gros morceaux d'écorce d'arbre à thé sur lesquels on avait posé de lourdes pierres pour empêcher les chiens de toucher au cadavre. Un grand panier pendait d'un arbre voisin du tombeau. J'en tirai cette conclusion que peut-être les aborigènes australiens croient à une autre vie, et je regardai si l'on n'aurait pas déposé des aliments dans cette corbeille ; mais elle était vide.

Les aborigènes australiens enterrent leurs morts, mais évitent de les mettre en contact direct avec le sol ; à cet effet, ils entourent le cadavre ou d'écorce ou de quelque autre matière. Les tombes sont peu profondes. Les pieds du mort sont tournés vers le soleil levant. Dans certaines parties du Queensland, on fiche en terre, près de la tombe, deux pieux peints en rouge, hauts de 33 centimètres et surmontés de plumes blanches de cacatois. Si l'inhumé est un personnage marquant, on élève une hutte sur sa tombe. L'entrée, tournée vers l'orient, est juste assez grande pour qu'un homme y puisse pénétrer en rampant. Sur d'autres points on enterre les corps assis et on les recouvre d'un tumulus. Enfin il existe des tribus où les morts sont enterrés debout.

Pour cimetières on recherche les lieux élevés. J'ai vu aussi, près de Rockhampton, un arbre creux dans lequel avait été déposé un squelette replié sur lui-même ; dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Anthropophages dans les bois (voy. p. 311). — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certaines localités, les jambes des défunts sont repliées et solidement attachées au corps, pour empêcher leurs esprits de revenir tourmenter les vivants. Comme on a moins peur des spectres de femmes et d'enfants, on les traite avec plus de sans-gêne.

Un usage commun à bien des districts, c'est d'enterrer les morts au lieu de leur naissance.

Les indigènes de l'Australie du Sud et de Victoria n'enterrent pas le corps avec la tête ; ils gardent le crâne, qui leur servira de coupe à boire. Une coutume assez répandue consiste à exposer le corps enveloppé d'écorce et d'herbes sur un échafaudage, où il restera jusqu'à décomposition complète.

On trouve aussi en Australie des momies séchées au feu et à la fumée : ce sont pour la plupart des momies de garçonnets. La mère roule et porte en trousse le corps de son enfant. L'enterrement n'aura lieu que six mois plus tard, quand le petit corps sera réduit à l'état de squelette. Quelquefois des hommes faits, surtout de grands guerriers, sont portés de la sorte, au moins dans le Queensland méridional.

Les noirs fixés aux environs de Portland-bay, dans le sud-ouest de l'Australie méridionale, ont coutume de brûler leurs morts ; les cadavres sont introduits dans un arbre creux auquel on met le feu. Les tribus voisines de Townsville usent du même procédé.

Vieil indigène de Townsville. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

C'est une croyance très répandue que l'âme est indépendante de la matière. Au cours de mes pérégrinations, j'ai pu voir combien les nègres australiens redoutent les mânes des hommes morts depuis peu et quelles idées étranges leur folle imagination rattache à ces esprits. Mais ces fils de la nature semblent incapables, en pensant à l'âme, de faire abstraction du corps : c'est même sur l'existence du corps que semble reposer leur conception d'une vie à venir.

Chaque tribu a ses sorciers, qui prétendent être en communication avec les esprits et tenir d'eux leur savoir ; ils peuvent vous frapper de maladie ou de mort, à volonté, appeler la pluie ou la faire cesser, etc., etc. ; l'influence qu'exerce cette crainte des sorciers sur le caractère et les mœurs des aborigènes les rend sanguinaires, elle assombrit leur vie, la remplit d'amertume, car un noir australien ne saurait s'imaginer qu'on meure de mort naturelle, si ce n'est de vieillesse : les maladies, les cas de mort, sont mis sur le compte de sorciers ennemis. D'ordinaire le sorcier est un homme d'un certain âge ; pourtant j'en ai connu un, fort considéré, qui n'avait que vingt ans. Les sorciers exercent en même temps la médecine.

Beaucoup de noirs civilisés sont persuadés qu'après leur mort ils renaîtront hommes blancs, et, point intéressant à noter, dans bien des tribus on se sert du même mot pour désigner un esprit et un homme blanc.

Je n'ai découvert ni mythes ni légendes chez les noirs de Herbert River ; pourtant ils observent avec attention le firmament, et même ils ont donné des noms aux planètes, d'après leur grandeur. Mais, dans d'autres régions de l'Australie, l'imagination des indigènes s'est donné carrière ; elle a peuplé le ciel, et de jolies légendes se sont formées par la suite.

Les tribus de l'Australie méridionale n'ont pas que des mythes et des légendes : elles ont aussi des croyances religieuses, sur lesquelles M. Manning a publié des faits du plus haut intérêt, recueillis par lui, en 1848, chez quelques tribus de la Nouvelle-Galles du Sud : notamment un dogme de la Trinité qui ressemble tellement à celui des chrétiens, qu'on le croirait importé par des missionnaires.

D'autres auteurs partagent cette opinion que les Australiens du Sud croient à un Être suprême et bon.

Mon opinion est, en ce qui concerne les indigènes de Herbert River, qu'ils ne croient pas à l'existence d'un Être suprême et bon, mais à celle d'un Esprit méchant. D'autre part, les aborigènes n'aiment guère parler de leur religion. Il serait donc possible qu'ils crussent en un Dieu, et que leur connaissance des choses divines fût supérieure à ce que je m'imaginais d'abord.

En tout cas, une chose est sûre, c'est qu'en Australie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on n'a retrouvé ni restes de sacrifices ni trace d'idolâtrie : jamais un indigène n'a prié, du moins à ma connaissance.

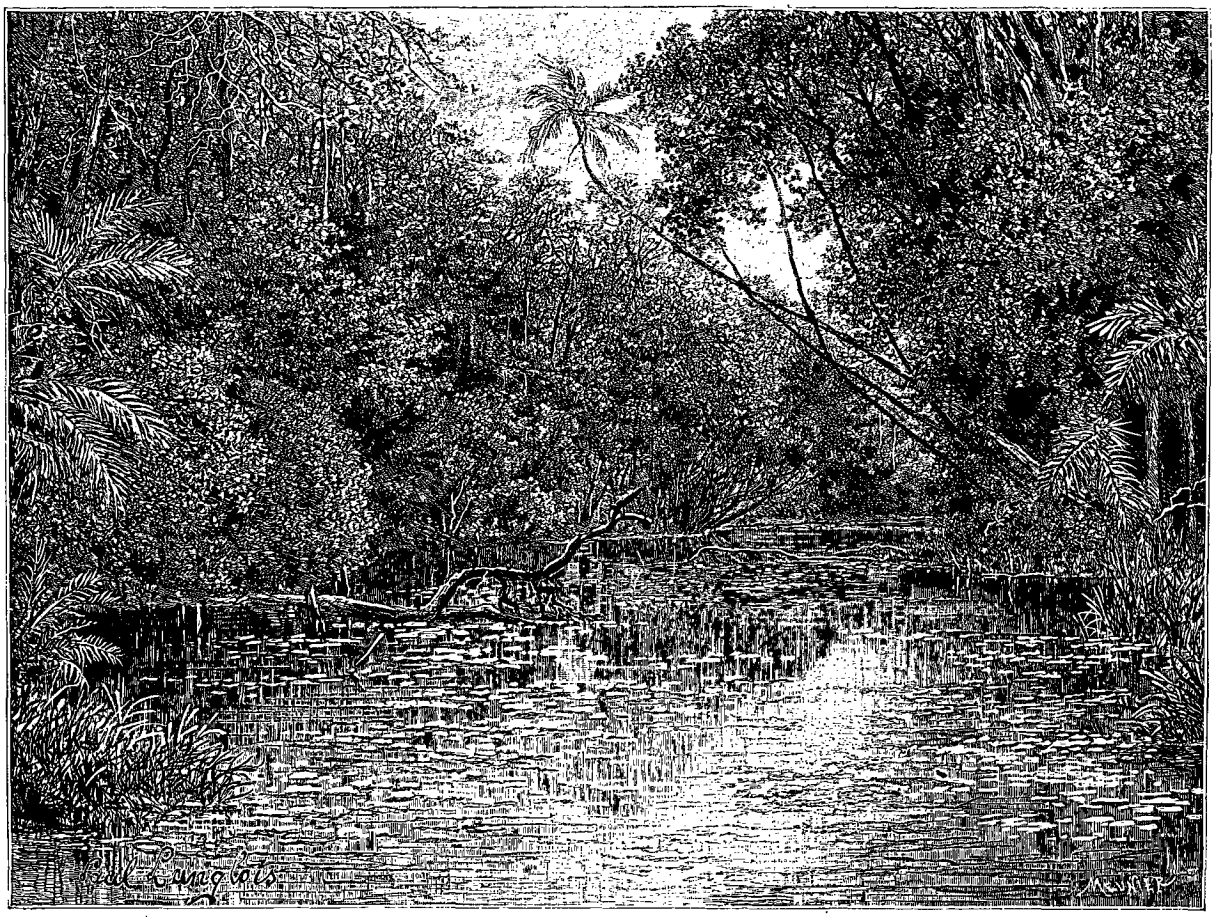
XXIII

Ma vie est en danger. — Ingratitude de Morbora. — Je cours de nouveaux dangers. — Ma situation s'aggrave. — Les noirs ont comme un besoin d'imiter.

Le moment était arrivé de déposer par places des quartiers de viande empoisonnée, à l'intention de certains animaux que je comptais poursuivre et traquer avec l'aide de Morbora, enfant du pays, auquel je promis du tabac et un mouchoir bariolé s'il m'indiquait la bonne place où mettre le poison. On pouvait choisir entre deux vallées, mais je le soupçonnais de vouloir donner la préférence à la plus rapprochée, par paresse. Je l'avertis donc qu'il ne recevrait rien s'il mentait ; à quoi il répondit par de nouvelles protestations. Oui, il convenait de choisir la vallée désignée par lui, parce qu'elle était le séjour préféré des animaux qui faisaient l'objet de ma recherche.

Les quartiers de viande empoisonnée furent donc déposés, à différentes places, le long du cours d'eau.

Nous restâmes deux jours dans cette vallée sans faire



Le cours d'eau où les quartiers de viande empoisonnée étaient déposés. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

la moindre trouvaille. Contrarié, mécontent, j'accusai Morbora de m'avoir induit en erreur, ce que les autres reconnurent, le sourire aux lèvres, en disant : « *Oïeto Morbora* (Morbora, plaisanterie) ». Il n'en réclamait pas moins son payement, que je lui refusai, bien entendu. Cependant, dans la soirée, je lui fis cadeau d'un peu de tabac, pour qu'il pût fumer comme les autres. Mais une seule ration ne lui suffisait pas ; décidé à s'approprier ce qu'il me restait de tabac, il résolut de me tuer, et s'adjoignit Maugola-Magui. Déjà les deux coquins étaient prêts à m'attaquer et s'étaient distribué les rôles : Maugola-Magui devait me saisir par derrière, tandis que Morbora, plus fort, me frapperait à la tête. J'étais assis à quelque distance de ma hutte, où j'avais oublié ma ceinture avec mon revolver. Ils tentèrent bien aussi de faire entrer Jokkaï dans leur complot, mais, déterminé à me sauver à tout prix, il les retint en leur suscitant des obstacles, en leur conseillant de différer l'attaque. Quand j'eus regagné ma hutte, ils n'avaient pas encore pris de décision. Tous ces détails, je ne les connus que par hasard ; un beau jour Jokkaï me les conta. Comme nous nous reposions au bord d'une rivière qu'il nous fallait traverser, nous fîmes la rencontre d'une dizaine de noirs, avec lesquels Morbora entama une conversation animée. La journée était déjà avancée. Assis sur le sable, je me disposais à dîner, quand des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soupçons me vinrent en voyant Morbora s'échauffer de plus en plus et bientôt pâlir de fureur. Je traversai le fleuve et j'allai manger mon dîner en un lieu moins exposé. Je sus plus tard, de la bouche de Jokkaï, qu'il avait entendu Morbora, sur l'autre rive, proposer aux noirs étrangers de lui prêter la main, l'occasion étant favorable pour m'assassiner. Aussi je ne m'étonnai pas lorsque Morbora, au lieu de passer l'eau, disparut dans les broussailles avec les noirs que nous avions rencontrés. Je ne l'ai jamais revu.

Dans une autre occasion, le péril fut encore plus grand. J'avais campé dans le voisinage d'une petite tribu où vivait une de mes anciennes connaissances, Mangoran. Peut-être on se souvient que cet homme m'avait accompagné, lui et plusieurs autres, dans ma première expédition.

A peine fûmes-nous installés qu'il se présenta, et mes gens, qui le redoutaient, lui livrèrent la plus grande partie des vivres ainsi que du tabac que je leur avais remis. Pareils agissements ne pouvaient me convenir, et comme la paresse de Mangoran exerçait une influence néfaste sur ma suite, j'invitai ce pique-assiette à rester chez lui. Il en fut très froissé et, à partir de ce moment, me voua une haine mortelle ; il n'obéit à mon injonction que lorsque je l'eus menacé de mon revolver. Comme nous étions sur le point de partir pour une petite excursion, Jokkaï proposa d'emmener Mangoran, de peur qu'il ne volât mes provisions en notre absence. Non seulement Mangoran consentit à nous accompagner, mais à notre retour il accepta avec une réelle satisfaction la viande et le tabac que je lui offris.

Le même soir je me dirigeai vers la rivière voisine de notre campement pour y prendre mon bain habituel. En mon absence il fut tenu un véritable conseil de guerre au camp des noirs. Mangoran, qui n'attendait qu'une occasion pour me tuer, y excitait les autres, leur expliquant combien c'était facile.

Une herbe haute s'étendait jusque vers la berge ; il était facile de m'approcher à mon insu. A coup sûr il y aurait abondance de butin : farine, tabac, couvertures de laine, tout était à prendre, jusqu'à mon fusil. Malgré tout, les noirs hésitaient : un vieillard blessé à la jambe par la balle d'un policeman noir déclarait l'entreprise fort risquée ; d'autre part, Jokkaï et un jeune garçon que je m'étais attaché s'opposaient vivement au meurtre de l'homme blanc. En fin de compte, Mangoran et sa femme furent chargés de me tuer. Ils devaient s'approcher cachés par les herbes hautes, et me frapper en pleine rivière, lui d'un coup de sa hache, elle avec son bâton. Ce plan aurait eu pour moi une issue fatale si mon bain n'avait été plus court que d'ordinaire ; l'eau s'était trouvée si froide que j'en étais sorti bien vite et m'étais rhabillé à la hâte. Les noirs ne purent arriver à temps, et, me voyant rhabillé, ils renoncèrent pour cette fois à leurs criminels projets.

Un jour que Jokkaï me faisait ce récit, c'était longtemps après, je lui demandai si la police ne leur faisait pas peur. « Oh ! dit-il, la brousse est vaste ! » Les coquins s'étaient réparti à l'avance tout ce que je possédais. Il avait même été décidé qu'on ne me mangerait pas et qu'on me jetterait simplement à l'eau. Des deux chevaux, l'un serait dévoré, et l'on abandonnerait l'autre à lui-même, tant il était maigre. Jokkaï ajouta : « Moi, j'aurais pris la défense des chevaux, je les aurais menés à la station et j'aurais conté toute l'affaire au vieux surveillant ». Il y avait une telle désinvolture dans sa façon de dire, qu'il paraissait parler d'un homme mort depuis longtemps. Un coup terrible avait été porté à ma réputation par la conduite de la police, et depuis ce moment ma vie ne tenait guère qu'à un fil.

De plus, les noirs de Herbert Vale s'étant montrés paresseux et incapables, j'avais renoncé à les emmener avec moi et je ne leur donnais plus de tabac : d'où une vive irritation. Chaque fois que je partais pour une expédition, ils excitaient mes gens, les poussaient — surtout Jokkaï — à me tuer et à me jeter à l'eau. Mes vieux amis Willi et Jacky n'étaient pas seuls à agir contre moi ; Nelly et le Canaque prenaient leur part de cette lutte où l'ingratitude jouait un triste rôle.

En dépit de tout ce que je pouvais avoir à redire sur son compte, Jokkaï m'était devenu indispensable au point de vue de l'utilité et de l'agrément.

XXIV

L'hiver au Queensland septentrional. — Le serpent considéré au point de vue de l'alimentation. — Une chasse aux serpents. — Un hôte de nuit inattendu. — Le premier habillement de Jokkaï. — Les « montagnes d'aliments » de la Norvège. — Départ de Herbert Vale. — Adieu au pays des noirs.

L'hiver avait commencé pour de bon. Les champs étaient gris et le soleil avait perdu de sa force. Le jour, la chaleur était encore assez forte, quoique très supportable. A vrai dire, à cette époque de l'année, surtout lorsque le soleil va se coucher, on jouit au Nord-Queensland d'une température exceptionnellement agréable, et je me trouvais fort bien de me promener en bras de chemise, sans gilet. La rosée tombe en telle abondance, qu'après une nuit passée en plein air on se réveille ayant sa couverture transpercée. Après une marche matinale dans les hautes herbes on est trempé comme si l'on avait traversé une rivière. Mais quelles matinées splendides ! Elles doublent chez tous la joie de vivre.

L'hiver, le silence règne dans la brousse, et c'est à ce calme que la saison doit son attrait particulier. Les oiseaux ont revêtu leurs plus beaux habits, tandis que les mammifères endossaient leurs vêtements les plus chauds ; seuls les indigènes demeurent complètement nus, comme en été. Ils n'ont rien pour se couvrir, même pendant la nuit, et pour se chauffer ils n'ont que leurs feux ; en revanche la saison est favorable au point de vue de l'alimentation, car, si les fruits font défaut, la nourriture animale ne manque pas. D'abord on a la chasse aux serpents, qui, engourdis par le froid, se laissent tuer facilement. Les indigènes sont très friands de la chair de ceux qui ne sont pas venimeux, bien diffé-

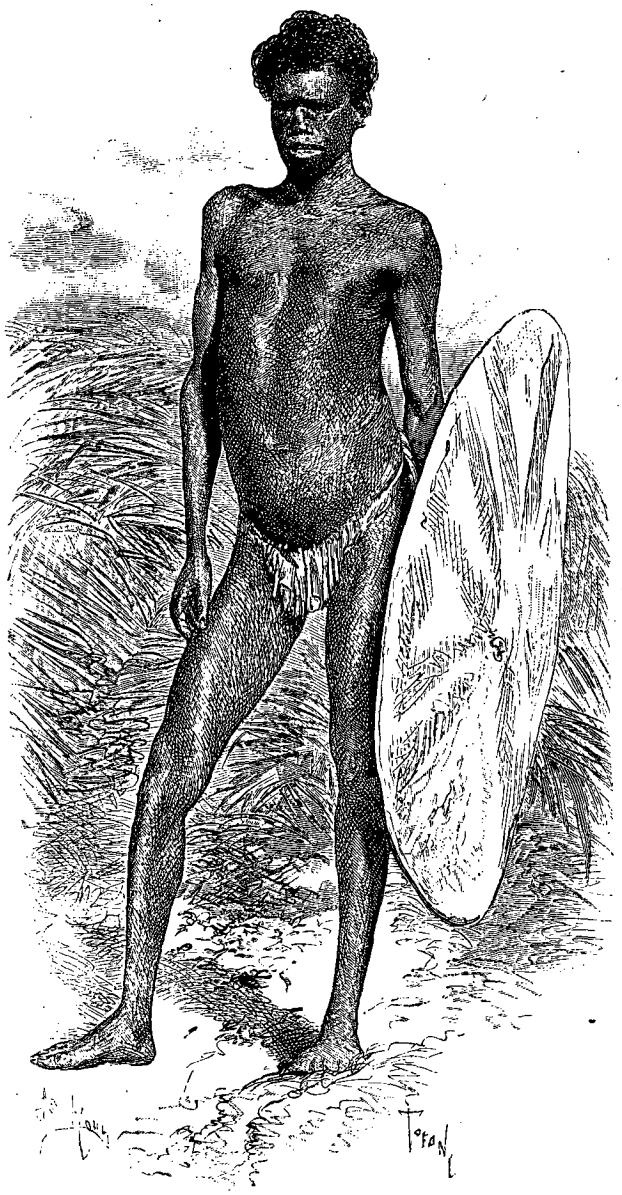
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rents en cela de certains de leurs compatriotes qui habitent plus au sud.

Ils se nourrissent volontiers de *Boa constrictor*, (Morelia variegata), le plus grand des serpents d'Australie, qui dépasse quelquefois, au Nord-Queensland, une longueur de sept mètres et se plaît en hiver dans les massifs de fougères dont les troncs d'arbres sont entourés. La nuit, le boa se cache au milieu des feuilles pour être à l'abri du froid ; mais pendant le jour il s'allonge à la surface de la couronne de l'arbre, de façon à prendre un bain de soleil. C'est là que les indigènes le découvrent et le tuent à coups de bâton.

Ces fougères forment ceinture autour des troncs, on dirait des mâts entourés de leurs hunes, seulement plus nombreuses. Les orchidées, qui se développent à peu près dans les mêmes conditions, sont l'objet d'un égal intérêt de la part des noirs ; ils y découvrent des serpents, des rats et d'autres petits mammifères (*Uromys macropus, Antechinus*, etc.). Ils aperçoivent les serpents d'assez loin, même si la couronne de l'arbre est à 50 ou 60 mètres au-dessus du sol.

Un jour que nous longions un ruisseau descendant de la montagne, et que les noirs, tout en marchant, examinaient les amas de fougères qui foisonnent dans la brousse, ils aperçurent quelque chose qui pendait de la couronne d'un arbre, à une très grande hauteur. Incapables de décider, malgré l'excellence de leur vue, si c'était un serpent ou une branche cassée, ils firent grimper sur un arbre voisin un jeune garçon que j'appelais Willi, lequel fut chargé d'éclaircir la question. « *Vin'dche, vin'dche!* (Serpent, serpent!) », cria-t-il bientôt, à ma vive surprise, car l'objet me paraissait être une vieille branche morte. Willi descendit bien vite pour grimper à l'arbre où se trouvait le serpent. Le pied enfoncé dans une fente, près de la ceinture de fougères, il rompit une grosse branche et en frappa le boa de toutes ses forces. Revenu à la vie, le reptile se laissa tomber, mais pas avant d'avoir reçu sur la tête une belle volée de coups. Il mesurait plus de 3 mètres. Pendant que nous étions à l'examiner, Willi, que, de la hauteur où il se tenait, nous avions peine à distinguer, nous cria qu'il voyait encore un serpent, annonce que les noirs accueillirent avec des cris de joie. Celui-ci était plus difficile à prendre que le premier, caché qu'il était entre les feuilles, d'où Willi ne parvint à le déloger qu'en manœuvrant son bâton avec autant de force que d'adresse. Enfin le reptile se fit voir (il avait plus de 5 mètres de long) ; il essaya de glisser de la couronne et d'atteindre le tronc ; mais une trop grande distance l'en séparait. Dans l'impossibilité de remonter, Willi ne cessant de le frapper, le serpent se laissa choir ; mais, arrêté par la couronne d'un palmier, il s'enroula, rapide comme l'éclair, autour du tronc de cet arbre, sans abandonner la partie. Willi se laissa glisser à terre et grimpa sur le palmier ; le reptile, qui avait la vie dure, ne lâcha prise que lorsqu'il eut la tête écrasée.



Mangoran. — Dessin de Tofani, d'après une photographie.

Les indigènes proposèrent de rôtir les serpents sur place, mais le temps manquait, et l'on se contenta de les nouer l'un à l'autre, jusqu'à notre retour dans la soirée. Fortement attachés à un arbre, au moyen d'une branche flexible d'avocatier, les deux reptiles ne furent pas longs à s'enrouler autour du tronc, et lorsque nous repassâmes par là, dans l'après-midi, ils donnaient encore signe de vie. Ils reçurent alors le coup de grâce, et furent portés au campement, où ils devaient être mangés dans la soirée.

Le feu allumé, les pierres furent bien vite chaudes. Les serpents doivent être apprêtés avec le plus grand soin. On commença par les rouler en cercles, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils prissent le moins de place possible, comme fait le matelot pour les câbles de son navire. Grands reptiles, poissons, bœufs, chair humaine, koradans, se préparent de la manière suivante : on creuse en terre un trou de 30 à 35 centimètres de profondeur au-dessus duquel on allume un grand feu, et sur ce brasier sont placées des pierres de la grosseur des deux poings. Dès qu'elles sont brûlantes, on les retire du feu et on enlève le reste du brasier; après quoi on remet au fond du trou quelques-unes de ces pierres, qu'on recouvre de feuilles fraîches, plus ordinairement de *native ginger* (Alpinia cærulea). Sur ce lit de feuillage on étale la viande, qui sera recouverte d'une nouvelle couche de feuilles et du reste des pierres brûlantes. Par-dessus le tout on entasse la terre retirée de la fosse creusée; l'ensemble fait l'effet d'un tumulus. Si quelque fissure laissait échapper un peu de vapeur, il faudrait la boucher avec de la terre, afin de conserver la chaleur intérieurement; puis on laisse la cuisson s'opérer toute seule. Les indigènes savent exactement quand la viande est cuite à point : jamais ils ne font erreur.

La chaleur dégagée par les pierres dans ce lieu étroit conserve à la viande toutes ses qualités. Le bœuf ainsi préparé a un goût exquis. Si l'on n'a pas mangé de viande cuite par cette méthode primitive, on aura peine à s'imaginer combien elle peut être savoureuse.

Quand il s'agit de viande commune ou d'oiseaux, d'œufs ou de lézards, l'indigène ne prend pas tant de peine, il la fait cuire tout simplement sur la braise ou dans les cendres. Les poissons sont traités différemment. On les enveloppe de feuilles avant de les poser sur les cendres.

La cuisine australienne, celle des noirs, n'emploie pas d'eau chaude, ce qui explique l'absence de marmites et de casseroles.

Dès qu'ils furent cuits à point, les serpents, débarrassés de leur enveloppe de feuillage, apparurent dans un état de conservation parfaite. Une fois bien allongés, on les ouvrit dans le sens de leur longueur, à l'aide d'une de leurs mâchoires, qui servit de couteau. La graisse fut découpée en longues bandes qu'on répartit entre tous, puis on enleva cœur, foie et poumons; enfin le corps du reptile lui-même fut partagé consciencieusement.

Rien n'est perdu, pas même le peu de jus qui coule de la bête; les noirs le lèchent, le boivent, et s'en donnent à gogo, dévorant jusqu'aux vertèbres, après les avoir écrasées entre deux pierres; mais c'est la graisse surtout qui leur fait venir l'eau à la bouche. Ce qui n'a pas été mangé le jour même est déposé dans un coin de la hutte. Cette fois on mit quatre jours pleins à se gorger des restes.

La chair du serpent est blanche; son aspect n'a rien de répugnant, mais elle est sèche et à peu près insipide. Le foie, par contre, a un goût délicieux, qui rappelle celui du gibier, surtout des parties les plus délicates de la gelinotte. Ce gros foie, que je me réservai et payai en tabac, vint jeter un peu de variété dans mon ordinaire pendant quelques jours.

Les indigènes ont une peur affreuse des serpents venimeux, contre lesquels ils sont sans défense; quand ils en rencontrent un, ils s'écartent de son chemin, et s'ils se risquent à le tuer, c'est de loin, à coups de pierres. Mes hommes s'étonnaient de me voir marcher au-devant des reptiles, que j'assommais avec un gourdin.

Parmi les serpents d'Australie, dont les deux tiers environ sont venimeux, cinq espèces seulement sont dangereuses pour l'homme. Il n'est pas rare pourtant qu'un homme du bush mordu par un serpent fasse la folie d'amputer le membre piqué.

Les serpents pullulent en Australie; il faut donc garder l'œil bien ouvert pour les tenir à distance, car on en peut rencontrer en plein champ, sur un arbre, dans l'eau, et même dans les maisons d'habitation.

Un jour que nous étions assis autour du feu, les noirs se mirent à crier : « *Vind'che, vind'che!* » Je sursautai. Mes hommes avaient vu un serpent dans ma hutte, et le reptile, effrayé par leurs cris, était allé se chercher une nouvelle cachette.

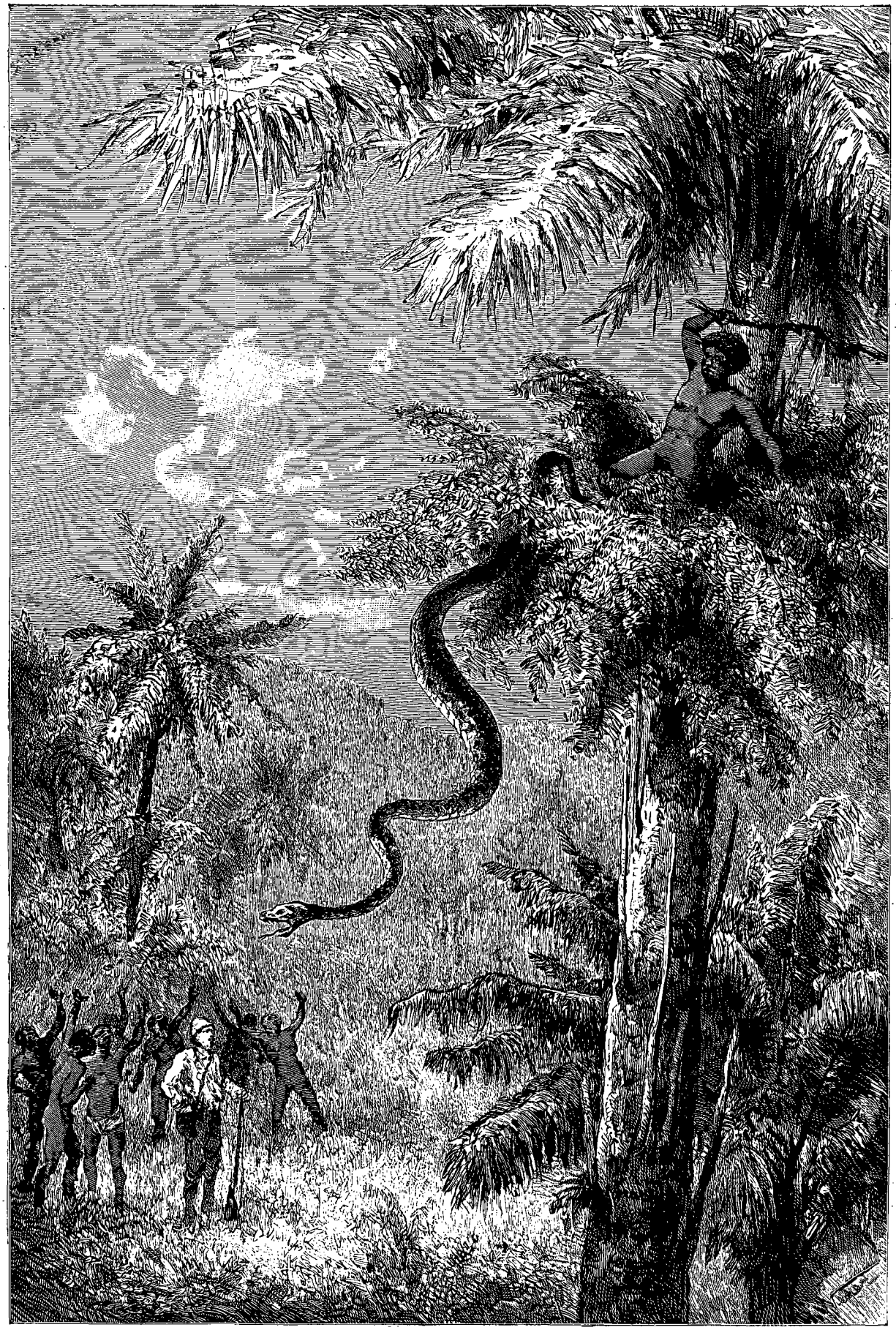
Malgré des efforts réitérés, je ne pus le faire sortir du feuillage qui clôturait ma cabane, et je supposai qu'il s'était glissé dans les herbes dont la hutte était entourée. Tout à coup, au milieu de la nuit, je fus réveillé sans savoir ni pourquoi ni comment : je ne percevais aucun bruit et, malgré la clarté projetée par le feu, je ne distinguais pas un seul objet de nature suspecte. Je demeurai couché, sans remuer. Soudain je vis s'avancer un serpent sur ma gauche; il se dirigeait lentement et sans bruit vers ma tête. Je le laissai continuer son chemin tranquillement jusqu'à ce que sa queue eût disparu derrière ma joue; quelques instants après je me levai, changeai de place et allai achever ma nuit de l'autre côté du feu. Si j'avais fait le moindre mouvement, j'aurais bien sûr été piqué.

Nous étions à la fin de juin. Je ne devais plus compter sur beaucoup de trouvailles dans cette région, et je le comprenais parfaitement. Eussé-je vu devant moi un champ vaste et riche à explorer, j'aurais pu difficilement poursuivre le cours de mes expéditions; trop de choses me manquaient et j'aurais eu trop d'obstacles à surmonter.

J'étais loin de m'ennuyer, pourtant je commençais à soupirer après le retour. Non seulement je n'étais entouré d'aucune des choses auxquelles j'étais habitué, mais je vivais depuis bien des mois avec des êtres qui ne savaient même pas prononcer mon nom. Le désir bien naturel de me retrouver dans un milieu civilisé passait à l'état de nostalgie poignante. On peut être un naturaliste acharné, mais on est homme avant tout, et c'est un sentiment qu'on se garde bien d'étouffer.

Je retournai donc à Herbert Vale, où je me mis en mesure de repartir pour le Queensland central. Mais il me fallait engager quelques indigènes pour porter mes bagages, et surtout mettre beaucoup de prudence dans mes choix. Les noirs de la station m'inspiraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Willi et le serpent (voy. p. 317). — Dessin de Th. Weber, d'après une gravure de l'édition danoise.

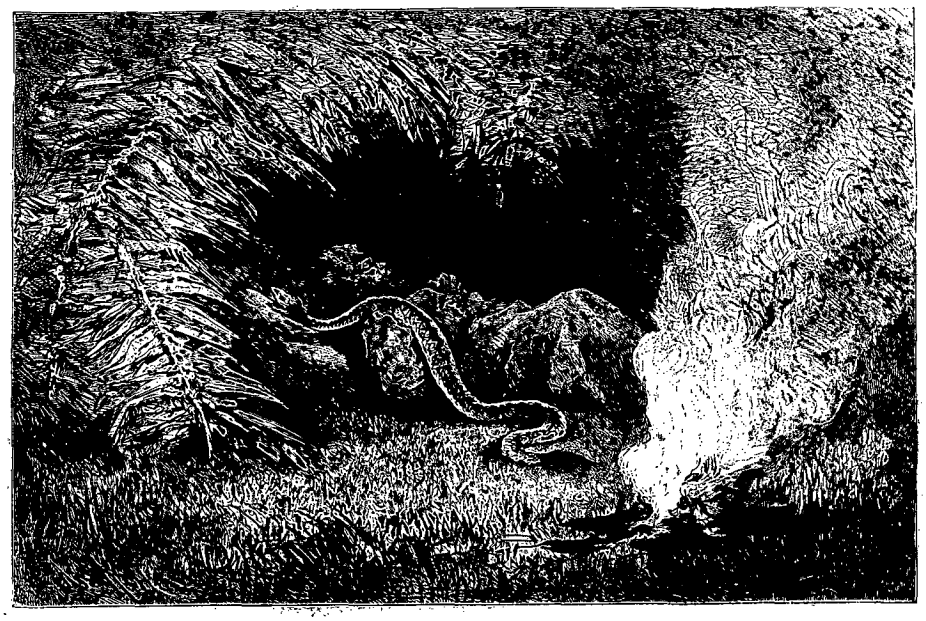
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu de confiance; pour les autres, ils auraient craint de traverser des pays inconnus. Jokkaï seul témoigna le désir de suivre Mami, mais seulement si un autre noir de Herbert Vale se joignait à lui : cet autre c'était Chinaman. Cet abominable gredin m'avait causé beaucoup d'ennuis, on se le rappelle sans doute. Enfin il me fallut avaler la pilule, malgré son amertume, car je ne pouvais songer à partir seul.

J'empaquetai avec le plus grand soin dans des toiles toutes les pièces que j'avais préparées : ces toiles étaient faites avec de vieux sacs que le facteur m'avait rapportés de Cardwell.

Les paquets étaient nombreux, et mes chevaux, avec leurs fortes charges, ressemblaient à des chameaux. Jokkaï et Chinaman, qui portaient des objets plus légers, conduisaient les montures. Moi, je marchais derrière eux.

En récompense de ses bons et loyaux services, j'avais fait présent à Jokkaï d'un costume complet; c'était malheureusement tout ce que je pouvais faire pour lui. Il était très fier de son premier habillement et se sentait aussi plus rassuré : les noirs étrangers comprendraient qu'il était au service d'un blanc, et les indigènes y regardent à deux fois avant d'attaquer un noir vêtu à l'européenne. Dans les derniers temps Jokkaï avait beaucoup parlé d'aller en Norvège sur « la grande eau, dans le grand canot ». Sûr d'y trouver de la farine et du tabac autant qu'il en voudrait, il prendrait une femme dans le pays, mais il n'en voulait qu'une et il la lui fallait blanche; à son avis, c'était mal d'en avoir deux.



Un serpent dans ma hutte (voy. p. 318). — Dessin de Th. Weber, d'après le texte.

J'arrivai sans encombre à la ferme de M. Gardiner, à Lower Herbert, et j'y fus reçu avec beaucoup d'amabilité.

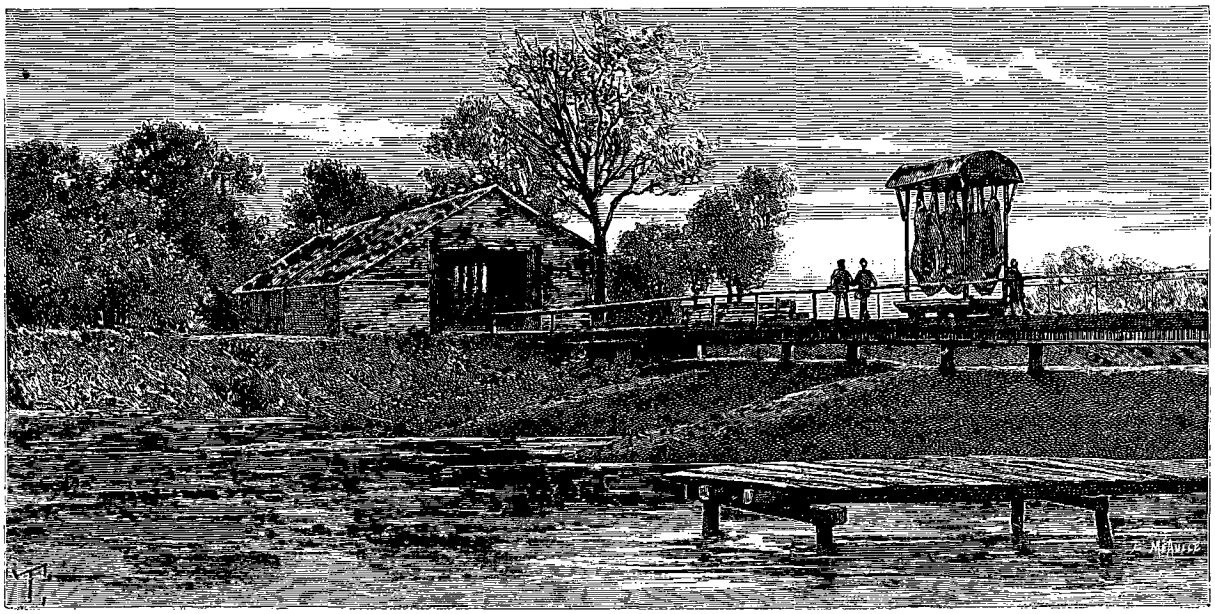
Bien des choses étaient changées, et j'eus de la peine à m'y reconnaître. Des cannes à sucre remplaçaient les broussailles; la vie et le mouvement régnaient de toute part. Je me procurai quelques caisses, dans lesquelles j'emballai mes collections, et je fus bientôt prêt à m'embarquer sur le fleuve, dans une gabare qui devait me descendre jusqu'à Dungeness. Jokkaï, très préoccupé de ce qu'il voyait et entendait, posait pour le grand personnage et se gavait de sucre. En vérité, c'était bien l'habit qui faisait le moine, mais tout lui était si nouveau et lui paraissait si extraordinaire qu'il éprouvait une sorte de gêne.

Du reste, il avait renoncé au voyage « sur la grande eau » et il lui tardait de regagner ses montagnes. Mes mesures étaient prises pour qu'il pût retourner en toute sécurité auprès des siens. Pourtant, avant d'embarquer, je lui demandai s'il voulait m'accompagner en Norvège. Un haussement d'épaules, accompagné d'un « non » catégorique, fut sa réponse; sur ce, je lui serrai la main et lui dis adieu. On ne lisait pas la moindre trace d'émotion sur son visage pendant qu'il me regardait avec ses grands yeux bruns, de dessous son chapeau à larges bords. La gabare glissait lentement, et je suivais des yeux, non sans tristesse, mon ami noir, resté seul sur le rivage.

Traduit du norvégien par V. et W. MOLARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrique de viande gelée à Rockhampton. — Dessin de Taylor, d'après une gravure de l'édition danoise.

CHEZ LES CANNIBALES.

VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE,

PAR M. CARL LUMHOLTZ [1].

1880-1884.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXV

Viande gelée. — Retour à Gracemere. — Nature australienne. — En carriole. — Chasse au dugong. — Logement cosmopolite pour la nuit. — Traitement des maladies nerveuses. — Lapins venimeux. — Le mont Morgan.

En quelques jours de traversée j'arrivai sain et sauf à Gracemere. Ce voyage nous avait fait passer, en longeant la côte, devant deux établissements, à Bowen et à Rockhampton, où les viandes à exporter sont soumises à la congélation. Il y a là une industrie, assez nouvelle en Australie, qui a pris, dans les derniers temps, un développement considérable. Le pays — surtout la Nouvelle-Zélande — y trouvera un moyen de se défaire des viandes qu'il a en trop.

Gracemere avait déjà revêtu son costume d'hiver. Quelle triste impression produit le Queensland central sur le voyageur qui arrive des régions ravissantes du Queensland septentrional! En revanche, le sud offre des effets de paysage particuliers à l'Australie, où dominent le pittoresque et le mélancolique. Des gommiers géants qui, l'hiver, perdent leur écorce blanche, comme nos arbres perdent leur feuillage; des herbes rigides et de graves acacias donnent peu de grâce au paysage; et cependant j'ai vu, même hors du Queensland septentrional, des espaces magnifiques, tels que *the Fern-tree gully*, à Victoria, où de superbes fougères s'élançaient hardiment du pied des arbres les plus hauts du monde. La vue que l'on a des plaines d'Adélaïde est réellement imposante. C'est un autre beau voyage que d'aller en Nouvelle-Galles du Sud, par les montagnes Bleues, avec le Paramatta devant soi, à l'horizon. Je ressentais vivement la joie du retour au confortable de la civilisation, et bientôt j'entrepris des excursions plus longues, sur la côte, vers le nord.

Ainsi, je fus invité à prendre part à une chasse au *dugong* (*Halicore dugong*, vache marine). Je partis, vers la fin d'août, dans une carriole importée de Norvège, plusieurs années auparavant, par la famille Archer, et qui est probablement seule de son espèce en Australie.

Après quatre jours de voyage j'arrivai à Torilla, où l'on procéda sur l'heure aux préparatifs de la chasse.

1. Suite et fin. — Voyez t. LVI, p. 161, 177 et 193; t. LVII, 241, 257, 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La première chose à faire, c'était de trouver un bateau. Mon hôte en avait bien un, mais petit et à voiles, que lui avaient donné des déportés français auxquels il avait servi pour s'échapper de la Nouvelle-Calédonie, voyager, et débarquer sur le domaine Archer. Un de ces hommes, très habile menuisier, resté à la ferme, accepta de réparer la carcasse, vieille et pourrie, qui depuis longtemps était exposée à toutes les intempéries, près du rivage. Le bateau était bien charpenté; voiles et mâts, tout était neuf; mais ses beaux jours étaient passés. Le Français se mit au travail avec beaucoup d'ardeur; il y était poussé par la maîtresse de maison, qui lui avait promis de le faire participer à la chasse, espérant que l'embarcation en serait mieux réparée. Lorsqu'il eut passé huit jours à calfater, gréer, goudronner, il déclara que le bateau pourrait tenir la mer; seulement, une fois dans l'eau, il fut constaté qu'il aurait encore besoin de deux bonnes journées de réparations.

Nous prîmes enfin la mer. L'équipage se composait de mon hôte, d'un squatter anglais de mes amis, du Français et de moi.

Nous devions manier l'écope à tour de rôle. La traversée fut charmante, et le soir nous débarquions dans une île, où nous campâmes. Est-il besoin de dire que l'on avait apporté de l'eau potable? Les vieux troncs de mangliers flambèrent merveilleusement, et le sable nous fut un lit confortable. Nous mîmes aussi le feu à de hautes herbes, pour nous faire remarquer des noirs à qui nous avions donné rendez-vous en cet endroit.

Le lendemain, de bonne heure, les deux indigènes qui nous avaient promis leur concours arrivèrent de leur pays, en canot; ils ramaient, ou plutôt l'un des deux ramait, debout, tandis que l'autre vidait le canot avec une énorme coquille qui lui servait d'écope.

Dans ces parages, les canots indigènes se composent de trois morceaux d'écorce : l'un pour le fond, les deux autres pour les côtés. Ces trois pièces sont cousues avec des filaments de plantes, sans aucun agglutinant; j'ajoute que le bateau n'a ni côtes, ni toletière, ni gouvernail; un simple petit bâton posé en travers tient écartées les parois.

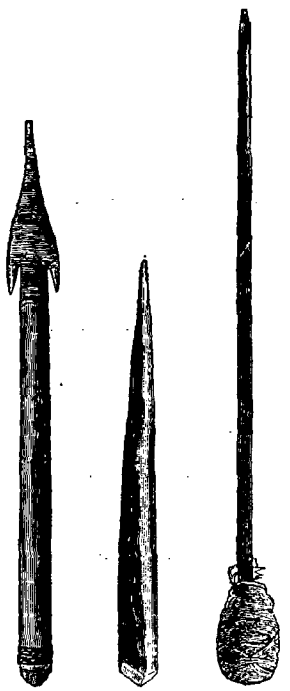
Dans ces embarcations il n'y a place que pour deux personnes, et comme l'eau les pénètre continuellement, on voit que l'un des hommes ne quitte jamais l'écope, tandis que l'autre pagaye debout avec une rame qui a environ 2 mètres de longueur.

Nous prîmes à bord les noirs et leur canot; puis on remonta Saltwater-bay, toutes voiles dehors. La différence entre le flux et le reflux était dans ces parages d'environ 84 centimètres. A Broad-sund un peu plus au nord, elle est, je crois, de 1 mètre; sur aucun point du globe elle ne doit être plus forte.

La baie de Saltwater (Saltwater-bay) est peu profonde; les étendues bourbeuses que l'on voit lorsque la mer est basse sont chargées d'algues sous-marines. C'est là que le dugong vient chercher sa nourriture à marée montante.

Tout au fond de la baie nous découvrîmes un bon campement, et le lendemain nous étions sur pied de grand matin; dès que l'eau fut assez haute, nous partîmes à la rame.

Les noirs mirent en ordre les ustensiles de pêche. Le harpon se compose de deux pièces : le manche et la pointe. La pointe est formée d'un morceau de fil de fer de 30 centimètres, dont un bout a été aiguisé. L'autre bout, entouré d'herbes et de tille, y forme un petit nœud ou boule qui s'adapte exactement à un trou dans le manche, et n'en peut sortir. A ce nœud est attachée une corde.



Harpons pour la pêche du dugong.
Gravure empruntée à l'édition danoise.

Quand on lance le harpon, la pointe pénètre dans le corps de la bête, le manche se détache et va flotter sur l'eau. Ce manche est un morceau de bois très lourd, d'environ 3 mètres de longueur. Sans être armé d'un croc, le harpon demeure fiché dans la peau épaisse comme s'il était enfoncé dans de la gutta-percha; mais dès que le dugong reprend sa course, la pointe se courbe et forme crochet. L'animal, poursuivi par le canot, se lasse plus ou moins vite. Quand on est parvenu à le hisser à bord, on lui bouche les narines avec des chevilles en bois, et l'asphyxie ne se fait pas attendre.

Avant que les indigènes du pays eussent noué des relations avec les Européens, et tant que le fer leur a été inconnu, ils se servirent de pointes de harpons en bois, garnies de crochets.

Les indigènes engagés dans la baie et poussés par une brise légère dirigeaient les regards dans tous les sens et voyaient flotter sur l'eau quantité d'herbes arrachées, signe à peu près certain du voisinage de quelque dugong; effectivement, l'homme de vigie, à l'avant, se mit à crier : « *Parabela! parabela!* (Dugong! dugong!) »

Aussitôt nous rembarquâmes les noirs dans leur canot; l'un d'eux prit la coquille-écope; l'autre, après avoir préparé sa grande lance et les cordes, pagaya sans bruit au milieu des dugongs, qui avançaient de plus en plus. Quant à nous, nous restions à distance, aussi tranquilles que possible, suivant avec une attention soutenue tous les incidents de cette chasse.

Une cinquantaine de dugongs, pour le moins, appro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

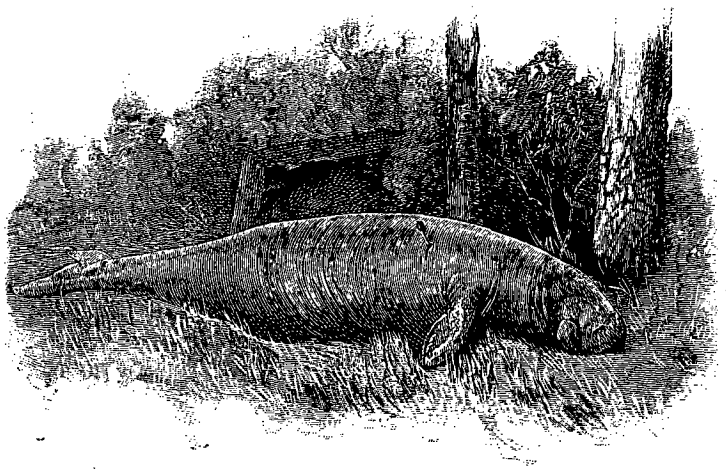
chaient ; leurs mouvements étaient lents, et de temps à autre ils levaient la tête au-dessus de l'eau afin de respirer. Certains d'entre eux passèrent à quelques mètres de l'embarcation et soufflèrent bruyamment, pour replonger aussitôt d'un mouvement tranquille, après avoir aspiré une longue bouffée d'air.

Lance en main, les indigènes ramaient de côté et d'autre, cherchant une proie à leur convenance. Quand l'arme quitta enfin la main sûre du noir, un plongeon formidable de l'animal prouva qu'il avait été touché. Atteint bientôt d'un second coup, le dugong disparut, traînant deux cordes après lui.

Une course d'une demi-heure le fatigua au point qu'on put l'amener vers le canot et lui boucher les narines.

Là, unissant nos efforts, nous hissâmes la bête dans notre embarcation. Ce n'était qu'un petit, un *veau ;* nous eûmes cependant bien du mal à le guinder jusqu'à bord.

Les noirs prirent place au milieu de nous, et l'on fit force de voiles pour atteindre avant la marée basse notre camp, situé au fond de la baie. C'était un spectacle à toucher le cœur de voir la mère du jeune dugong nous suivre obstinément ; elle nageait autour de notre bateau et ne nous quitta qu'au bout d'une demi-heure.



Un dugong. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Pour plus de sûreté, le butin fut déposé à terre et écorché incontinent. De leur côté les indigènes avaient embroché un gros poisson de mer (mugil), dont la chair est délicieuse, et que l'on fit griller dans la graisse du dugong, arrosée d'un peu de whisky. Ainsi accommodé, ce mugil nous sembla excellent. Au reste nous étions tous très gais d'avoir fait si bonne chasse, et le squatter nous engageait, en manière de plaisanterie, à imiter les noirs, qui s'enduisent le corps de graisse de dugong : « Nous pourrions, disait-il, faire ainsi la fête (*korobborri*), toute la nuit ».

Le Français, enchanté de son rôle de cuisinier, mit au feu les meilleurs morceaux, auxquels on fit honneur.

La chair du dugong tient du veau et du porc ; cependant aucun de ces deux animaux ne fournirait un rôti aussi exquis. Je continuai avec mon hôte à préparer la bête.

Les noirs étaient de fort belle humeur, rôtissaient et mangeaient de la viande autant qu'il leur plaisait ; après quoi, une belle quantité de tabac fut mise à leur disposition.

A l'entrée de la nuit, notre camp présentait un aspect réellement pittoresque. Trois grands feux flambaient au milieu des gommiers, et le calme de la nuit permettait à la fumée de s'élever droit dans les airs. Il y avait là un groupe de nationalités variées, d'intérêts divers et d'éléments joyeux, éclairé par les étoiles : un Anglais, un Français, un Norvégien, un blanc et deux noirs d'Australie.

La graisse de dugong était depuis plusieurs années réputée comme un excellent remède contre les affections pulmonaires et nerveuses. Un médecin de Brisbane, qui avait peine à se procurer de l'huile de foie de morue d'Europe pour le soulagement de ses malades, soumit de la graisse de dugong à l'ébullition et en tira un produit dont les qualités médicinales l'étonnèrent. Une pêcherie fut aussitôt installée à Brisbane, et l'on y employa surtout des harponneurs noirs. L'huile obtenue se vendait un bon prix ; malheureusement elle fut bientôt falsifiée, ou tout au moins coupée d'huile de foie de requin. Sa réputation y perdit, et les prix tombèrent à rien. Un autre marché s'était créé à côté de celui-ci : tous les musées du monde avaient réclamé des squelettes de dugongs.

La graisse employée en thérapeutique est prise dans les côtés de la bête, et donne une huile claire comme de l'eau, sans arrière-goût. Le dugong est de nature timide, par conséquent de capture difficile, et il faut lui faire une chasse terrible. On avait coté cette huile à un prix très élevé : résultat fâcheux, puisque ses qualités nutritives et fortifiantes pour les nerfs ne sauraient être prisées trop haut ; elle a vraiment guéri des affaiblissements nerveux, et le docteur Hobbs la met au-dessus de l'huile de foie de morue.

Il y a maintenant, sur la côte orientale du Queensland, deux pêcheries de dugongs, mais qui ne sont pas exploitées avec toute l'énergie désirable ; aussi l'Australie fait-elle usage d'huile de foie de morue autant que d'huile de dugong. La pêche est laborieuse ; les pêcheurs doivent être toujours en mouvement, obligés qu'ils sont de suivre leur proie dans ses déplacements d'un lieu à un autre. Quand les dugongs quittent, à la marée descendante, les bancs de vase où ils trouvent leur pâture, s'ils cherchent à gagner le large, ils se prennent dans des filets aux mailles solides où ils restent embarrassés. Les dugongs ne se montrent guère au sud de la baie Moreton, mais on en rencontre beaucoup vers le nord, surtout dans le golfe de Carpentarie,

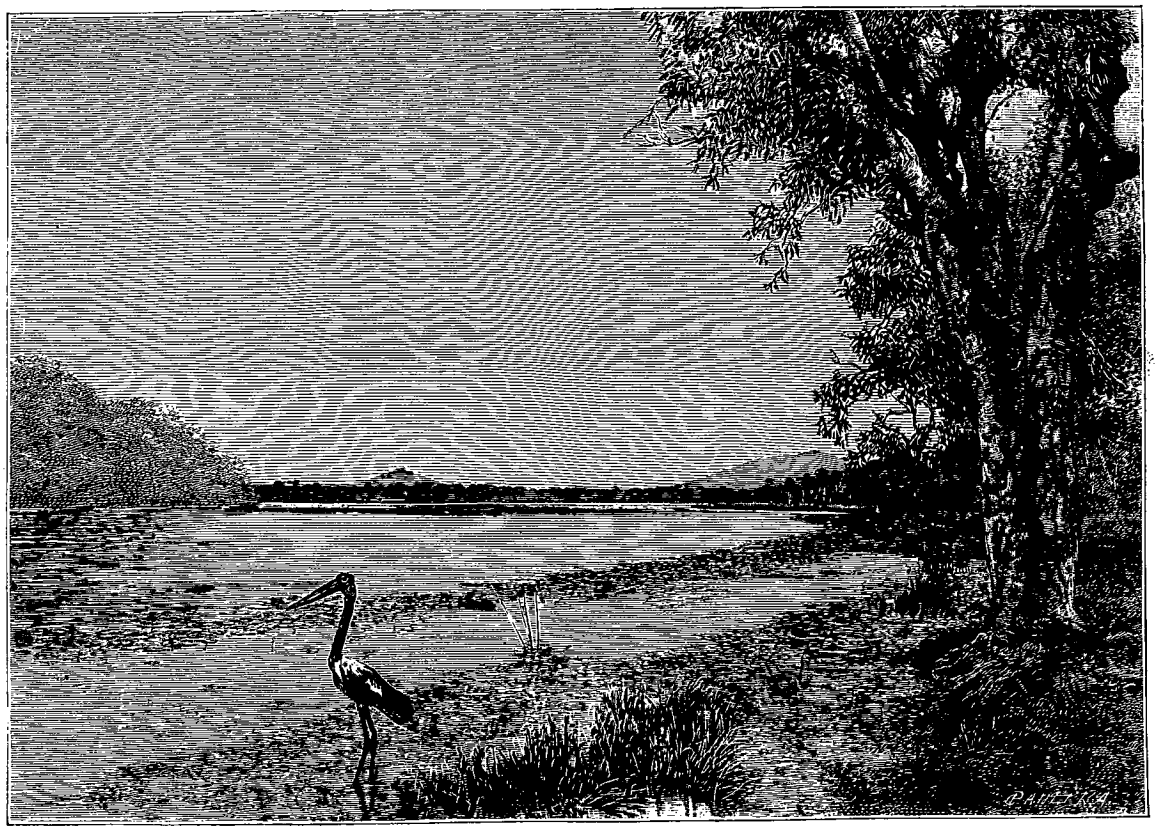
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui est très peu profond. On en voit aussi dans le canal de Mozambique et dans l'océan Indien. Les Malais passent pour d'habiles harponneurs. La peau de la bête a, comme l'huile, une grande valeur ; son épaisseur est de 2 à 3 centimètres, et l'on en fait de la gélatine ou du cuir fort. Les os, excessivement lourds, peuvent remplacer l'ivoire. La femelle du dugong tient, dit-on, continuellement son petit par les nageoires : ce qui aurait donné naissance à la légende des sirènes. Les Hollandais l'appelaient *baardmaenteje*, « le petit homme barbu ».

Le lendemain, comme je mettais la dernière main à mon travail, j'entendis le squatter crier : « Venez, venez, le bateau coule ! » Et nous arrivâmes juste au moment où il allait disparaître. Mes deux bocaux d'esprit-de-vin flottaient. Pourtant l'eau n'était guère profonde ; mais la marée se précipitait sur nous avec une vitesse torrentielle ; bientôt nous ne vîmes plus que la pointe des mâts.

Comme le rivage portait de tous côtés des traces de crocodiles, l'un de nous s'arma d'un fusil pour monter la garde ; les autres se mirent en devoir de sauver l'embarcation et y réussirent, mais en s'enfonçant dans la vase jusqu'à la ceinture.

La nuit suivante nous campâmes sur une île. Aussitôt le squatter sortit pour tirer des lapins. On en avait



Lagune à Gracemere et jabiru d'Australie. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

laissé là plusieurs quelques années auparavant, et, quoique l'îlot manquât d'eau douce, excepté après les pluies, ces animaux y avaient pullulé. On les dit venimeux, sans doute en raison de la nourriture à laquelle ils sont habitués ; le squatter était déjà venu l'année précédente, dans cette même île, et il avait été très malade pour en avoir mangé. Les gens qui l'accompagnaient avaient souffert comme lui. Il y avait abondance de pruniers australiens dans cette île. Nous y tuâmes une poule de jungle et plusieurs pigeons.

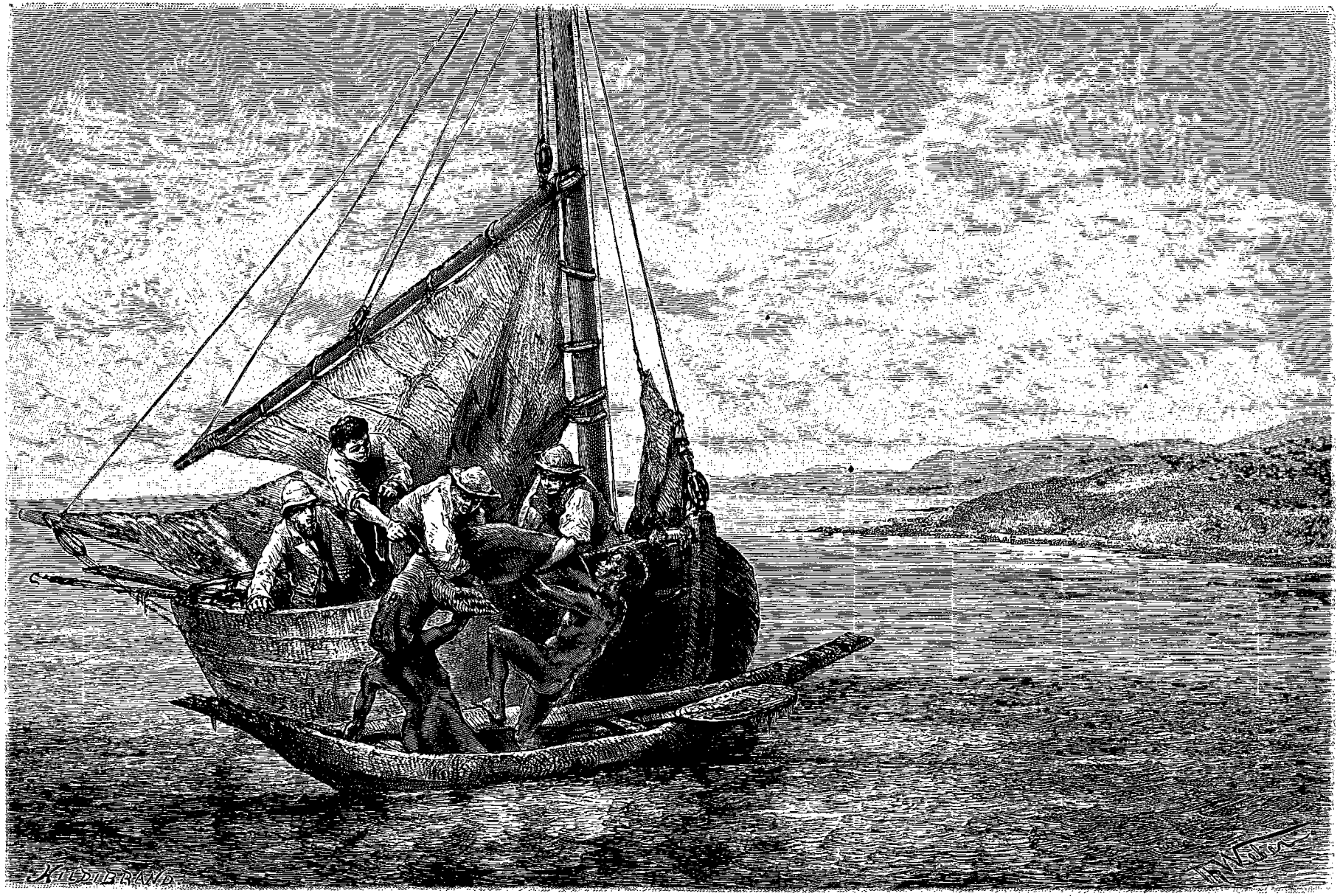
Le lendemain matin, les noirs nous quittaient, et nous continuâmes notre navigation. La côte était couverte d'huîtres de rocher, et la marée basse laissait voir trois grandes presqu'îles revêtues de ces délicieux mollusques, au ton brun jaunâtre.

... Je passai quelques jours encore à Torilla. La maîtresse de maison était une femme très intelligente, à laquelle ses parents avaient fait apprendre le grec et l'hébreu, pour qu'elle pût lire dans l'original l'Ancien et le Nouveau Testament. Elle savait assez bien ces deux langues, sans être pour cela un bas-bleu ; au contraire c'était une femme très pratique et pleine de bon sens.

Dans ses explorations solitaires elle grimpait hardiment aux arbres pour y chercher des œufs, et elle blâmait la paresse des messieurs, trop nonchalants pour lui prêter la main.

En rentrant à Gracemere, j'aperçus autour des lagunes une multitude d'échassiers. J'observai surtout le superbe *jabiru* d'Australie (*Mycteria australis*), et j'eus la chance d'en tuer un magnifique exemplaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nous hissons la bête dans notre embarcation (voy. p. 323). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je passai devant le gisement aurifère le plus ancien du Queensland : Canona-Diggings. L'endroit était, pour ainsi dire, abandonné. Un Danois y demeurait ; il me fit bon accueil. Cet homme, depuis les débuts de l'exploitation, c'est-à-dire depuis près de trente ans, travaillait dans cette mine ; son labeur et celui de sa femme étaient durs et pénibles, cependant ils avaient l'air heureux.

Il ne suffit pas de creuser pour trouver de l'or. Les pépites sont rares, et c'est avec peine qu'on retire quelques grains d'or de la vase lavée ; il fallait d'abord la charrier jusqu'à l'unique endroit où il y eut de l'eau, un puits profond où l'on pompe, avec l'aide d'un cheval, ce qu'on appelle l'or alluvial. L'autre or s'extrait du quartz par la mine, mais les concasseurs coûtent cher, et la mise en train engloutit souvent des fortunes, avant qu'on puisse espérer le moindre bénéfice. La plus grande partie de l'or provenant des mines australiennes est extraite de cette façon.

J'abreuvai mon cheval à la pompe du chercheur d'or, je fis mes adieux à ces aimables gens, et continuai mon voyage en longeant Fitzroy-river. La partie basse de ce fleuve est très riche en or. Un peu plus à l'est, près de Rockhampton, il fut découvert, en 1884, une montagne aurifère, mount Morgan, réputée le plus riche des placers connus, et où l'or se trouve sous une forme restée jusqu'alors inconnue. Cette montagne, de 100 mètres de haut, a été détachée du sol par une source chaude de l'époque tertiaire, qui peut-être était semblable aux geysers d'Islande ou aux thermes de Yellowstone de l'Amérique du Nord. Elle est composée de fiorites mêlées d'un peu de limonite brune et d'une substance argileuse ; l'or est finement distribué dans cette masse pierreuse. Les premiers propriétaires y ont amassé des sommes énormes ; l'un d'eux, en trois ans, gagna deux millions de livres sterling, et un de mes amis, acheteur d'une action à 1000 livres, en tire aujourd'hui un revenu annuel de pareille somme.

Des forages ont prouvé que plus on pénètre dans les entrailles de la montagne, plus l'or se rencontre abondamment ; il semble que cette richesse fabuleuse soit inépuisable.

On travaille pour le moment de 1500 à 2000 tonnes de matière brute par semaine. Une tonne rendant 4 onces (anglaises) d'or (soit 124 grammes), la production hebdomadaire atteint le chiffre de 26 000 livres.

Cette découverte est d'un intérêt aussi grand au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Elle prouve que des éruptions volcaniques peuvent produire des fiorites aurifères, et que plus tard peut-être on rencontrera de l'or dans des formations considérées jusqu'ici comme sans valeur.

XXVI

Une famille de zoologistes. — Kanguroos carnassiers. — Comment l'échidné se reproduit. — Indigènes civilisés. — Armes et ustensiles. — Civilisation et démoralisation.

Un peu plus tard, je fis un voyage dans l'Ouest, afin de visiter une station appartenant à M. Barnard, et qui avait un nom australien bien étrange : *Coomooboolaroo*. La famille de ce squatter s'intéressait beaucoup aux sciences naturelles ; j'ai rencontré souvent le même goût, mais rarement aussi prononcé. Ce squatter était lui-même un entomologiste distingué, et possédait une fort belle collection d'insectes, qu'il augmentait sans cesse. Sa femme l'aidait dans son travail et faisait de jolis dessins avec les objets de la collection. Leurs quatre fils enrichissaient aussi ce petit musée de famille, y accumulant des raretés ; je n'ai jamais vu de plus adroits, de plus habiles collectionneurs.

Ils m'accompagnèrent dans plusieurs de mes excursions à la forêt, où nous campions ensemble ; j'étais donc dans la meilleure situation pour admirer leur habileté.

Ils grimpaient aussi bien que les noirs, sinon mieux. Ils parvenaient de la sorte à mettre la main sur les insectes qui ne logent qu'au sommet des arbres. Rien n'échappait à leur attention toujours en éveil. Même lorsqu'ils avaient épaulé, quand ils étaient prêts à faire feu, on les voyait courir après un insecte qui passait en bourdonnant ; ils étaient capables de saisir au vol les coléoptères.

Leur finesse d'observation m'étonnait. Ils étudiaient la vie et les mœurs des animaux, et m'initiaient à des détails d'un très vif intérêt. Leurs tournées quotidiennes leur avaient appris à connaître la faune du pays ; mais ils ne se bornaient pas à étudier les alentours de la station : leur père les envoyait aussi faire d'assez longues expéditions, d'où ils revenaient généralement les mains pleines.

Les talegallas (*Talegalla Lathami*) ne manquaient pas aux environs. On ne sait pas encore de quelle façon s'y prennent les petits pour sortir du tumulus original où ces oiseaux déposent leurs œufs pour les faire éclore artificiellement, à la façon des mégapodes. M. Barnard cependant croit l'avoir découvert. Un jour ses fils lui apportèrent un œuf retiré d'une tombelle faite de végétaux en décomposition. Il l'enfonça dans un tas de fumier, près de sa maison. Au bout de quelque temps, voulant se rendre compte de l'état auquel l'œuf était arrivé, il toucha doucement le fumier, qui céda sous cette molle pression, et l'on vit un poussin couché sur le dos, les pattes allongées, s'efforçant de quitter sa prison.

Au moment où l'on avait touché au fumier, il ne restait presque plus rien à enlever.

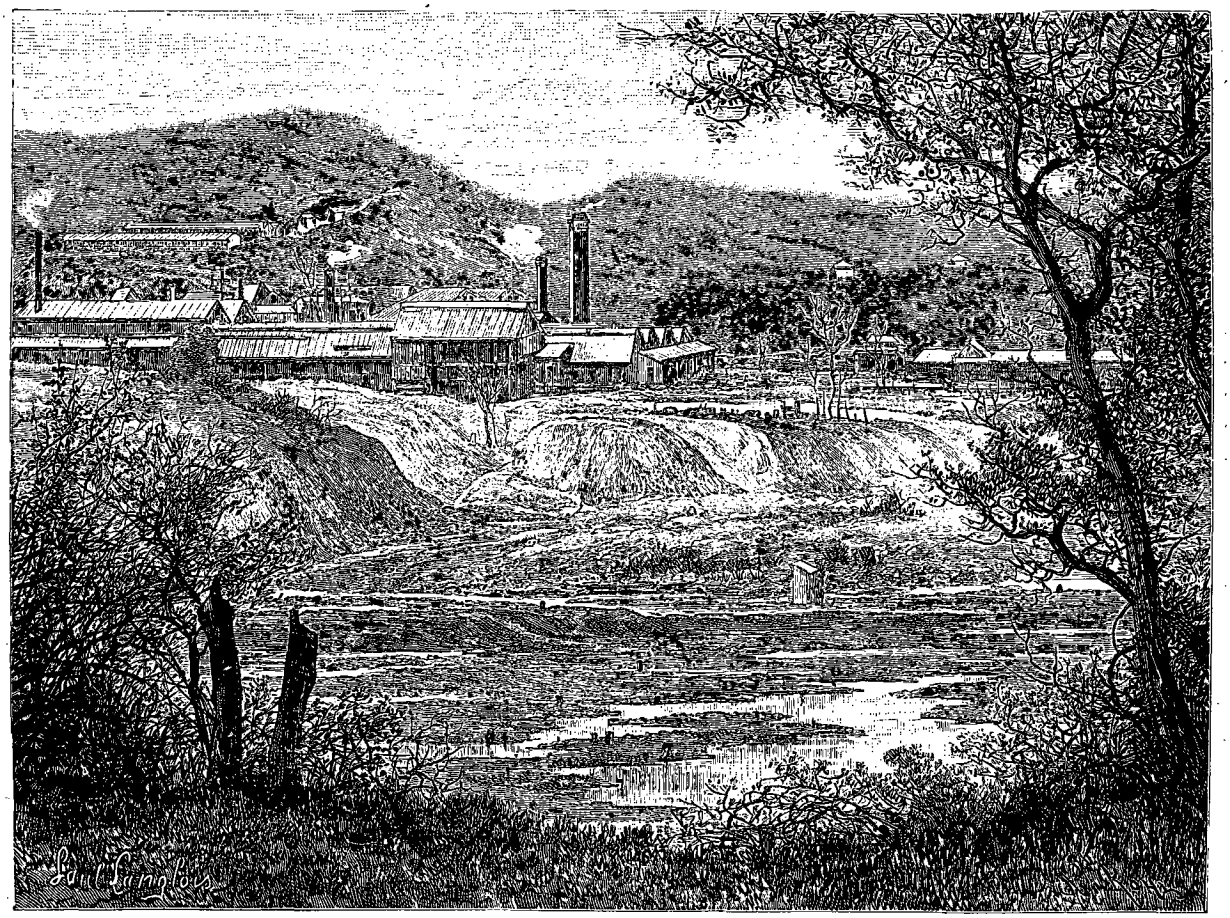
Les jeunes gens avaient aussi remarqué, en creusant pour trouver des œufs de talegalla, que le poussin sort du tumulus couché sur le dos et jouant des pattes. Les matériaux qui entrent dans la construction de ces monticules paraissent être moins serrés en bas que dans le haut, qui est composé de matières plus grossières. Dans une station voisine un talegalla mâle et apprivoisé faisait ménage avec des poules, qu'il chassait toujours du côté des buissons, près de la maison. Chez le propriétaire c'était une intime conviction que le talegalla voulait forcer les poules à construire un tumu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lus. Si elles s'enfuyaient par manque d'intelligence, ce talegalla revenait à la charge et les rejetait de nouveau vers les buissons. Il finit par se montrer si ennuyeux qu'on l'abattit d'un coup de fusil.

Au mois de septembre, mes jeunes compagnons trouvèrent à Fairfield, non loin de la station, des nids du beau perroquet d'Australie appelé *Platycercus pulcherrimus*. Une distance de plusieurs milles sépare ordinairement ces nids. Un certain nombre d'œufs étaient éclos. Chose singulière ! ces nids sont construits dans les habitations de « fourmis blanches ». Une ouverture irrégulière d'environ 4 centimètres de diamètre, à 30 centimètres au-dessus du sol, donne accès à la termitière, au fond de laquelle le perroquet creuse un trou de 30 centimètres de profondeur et de 70 à 80 de diamètre; puis, sans rien enlever des matériaux qui ont servi à la construction, il piétine et foule cellules et corridors, ne laissant autour du nid qu'un mur de quelques centimètres d'épaisseur. La femelle y dépose cinq œufs blancs.

Il y avait là quantité de kanguroos. Ces animaux ne sont pas bien redoutables; pourtant un colon ne devra s'approcher qu'avec prudence d'un vieux kanguroo mâle acculé par les chiens au pied d'un arbre.



Placer du mont Morgan. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

Cela ne doit pas étonner, puisqu'un kanguroo assis peut mesurer de 1 m. 80 à 2 m. 10; il en a même été tué un long de 2 m. 40. Les marsupiaux mâles, et spécialement les kanguroos, ne cessent pas de grandir en prenant de l'âge. Jamais le kanguroo n'attaque; on en a vu cependant donner des preuves de force et même d'un courage intrépide.

M. Barnard me raconta qu'un jour des chiens donnaient la chasse à un vieux kanguroo mâle quand un bouvier vint à passer avec sa charrette. A la vue de ce grand marsupial, l'homme alla se planter derrière le véhicule. L'animal avançait toujours; arrivé plus près, il fit quelques sauts de côté, saisit le bouvier au passage et le porta à une douzaine de pas de là, jusqu'à ce que les chiens l'eussent forcé à lâcher sa proie.

Certain montagnard robuste rentrait un soir avec son chien, à la tombée de la nuit; tout à coup il aperçut devant lui quelque chose d'énorme. Récemment débarqué en Australie, il n'avait peut-être pas encore vu de ces grands animaux. Il s'imagina donc, superstitieux comme il l'était, qu'il allait avoir à lutter contre le diable. Son chien se jeta sur la bête, qui, loin de fuir, attaqua le berger, l'étreignit dans ses bras et l'emporta en bondissant. Mais le chien ne tarda pas à lui faire lâcher prise.

Un jour que M. Barnard était allé se promener à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheval avec des amis, il fit la rencontre d'un *old man kanguroo* (vieil homme kanguroo). L'un d'eux le poursuivit au galop et le frappa plusieurs fois de son fouet pour l'obliger à s'asseoir; il aurait eu ainsi, pensait-il, plus facilement raison de lui. Le kanguroo fit volte-face, entoura des deux bras le cou du cheval, et sa poitrine vint reposer contre la tête du poney; il s'escrima ensuite en efforts désespérés pour ouvrir le ventre de son adversaire avec son ongle de derrière; de son côté, le cheval caracolait et bondissait pour se soustraire à un embrassement si désagréable.

Lézard (*Nephrurus asper*). — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Agité de la sorte, le cavalier, on le conçoit, tenait difficilement en selle. Cette scène avait un côté vraiment étrange; il fut difficile aux autres cavaliers de délivrer leur camarade aussi vite qu'ils l'auraient désiré.

Un wallaroo (*Macropus robustus*), espèce particulière de kanguroo, qui vivait apprivoisé à la station, faisait voir une préférence marquée pour la nourriture animale, surtout pour la viande salée et bouillie. Il avait été élevé avec un pigeon, et tous deux étaient amis depuis six mois, quand, un beau jour, le wallaroo tua son camarade et le mangea presque entièrement. Ce wallaroo, pris tout petit, avait été nourri de lait, de pain et d'herbe fraîche.

Je vis à Coomooboolaroo bien des choses intéressantes, entre autres de superbes *bottle trees* (arbres bouteilles), et de très curieux lézards, que l'on a représentés ici. J'en rapportai une très belle collection de buprestes. Dans la soirée, quantité d'insectes entraient au vol dans la maison, attirés par la lumière; c'est ainsi que j'attrapai un magnifique et rare coléoptère.

Un lézard à col (*Chlamydosaurus Kingii*). — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Des bandes de cacatois blancs couraient le pays et de leur bec creusaient le sol pour en retirer les racines d'une plante qu'ils mangent volontiers (*Panicum semialatum*). Ce qui m'étonnait, c'était qu'ils pussent reconnaître, entre tant d'espèces semblables aux yeux d'un observateur superficiel, l'espèce qu'ils préfèrent.

En ce temps-là mon occupation favorite était d'étudier le mode de reproduction de l'échidné. Un de mes jeunes amis de la station en avait trouvé un de la poche duquel lui et un noir arrachèrent un œuf gros comme la moitié d'un œuf de poule, et dont la coquille était aussi coriace que celle de l'iguane. L'œuf détruit, je fis le possible et l'impossible pour élucider la question par l'examen d'un grand nombre de ces échidnés. Mes recherches durèrent des premiers jours de février à la mi-mars, et il fut constaté que les ovaires n'avaient pas cessé de se développer tout ce temps-là.

Obligé malheureusement de quitter l'Australie vers la fin du mois, je ne pus être témoin du travail ultérieur, mais j'acquis cette conviction que le fait rapporté devait être exact, ce qui du reste se trouva confirmé un peu plus tard.

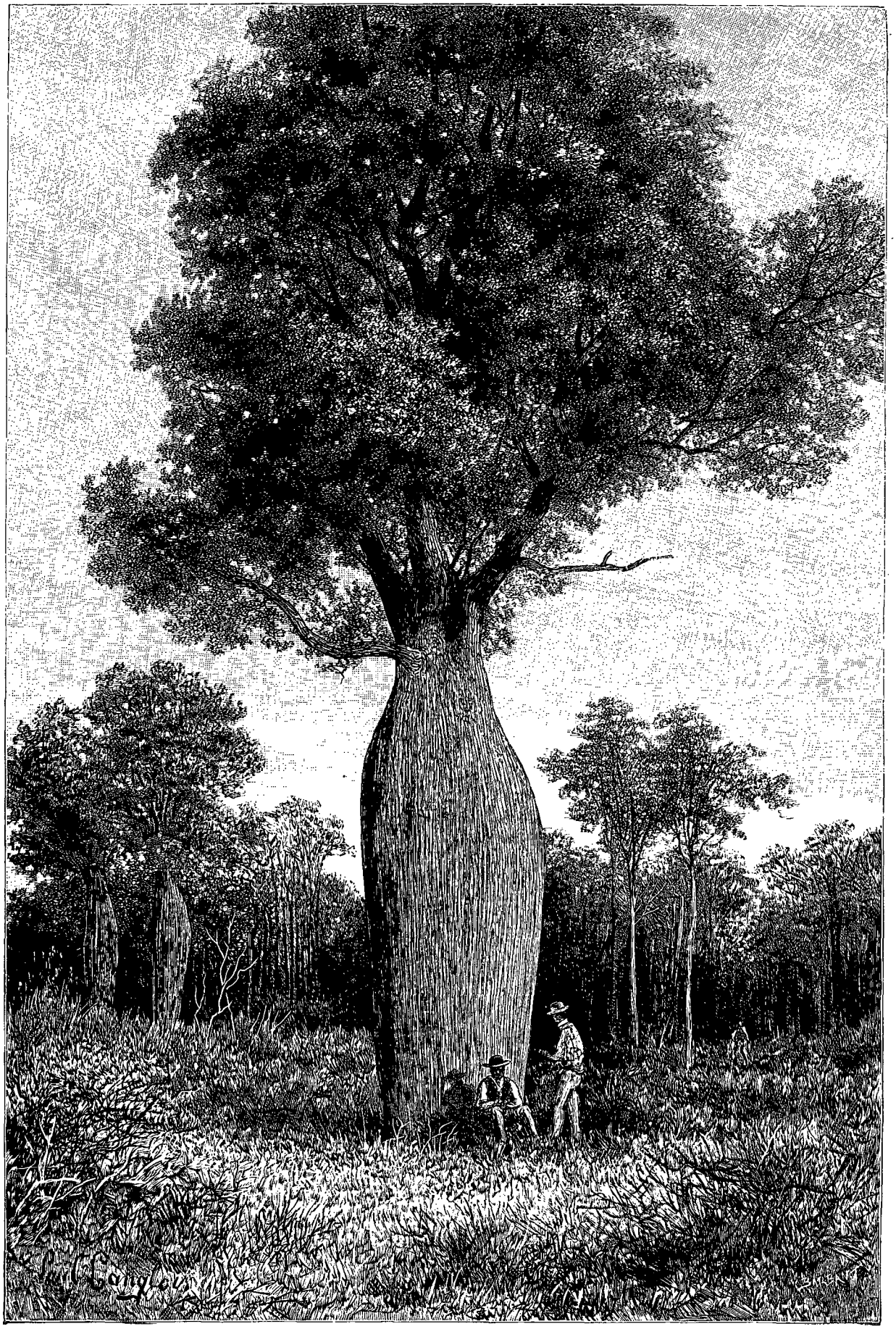
Au mois d'août de cette même année, M. Caldwell, naturaliste anglais, eut la preuve que l'échidné et l'ornithorhynque pondent réellement.

L'œuf trouvé par M. Haacke, à Adélaïde, vers la même époque, avait 2 centimètres de diamètre et une coquille parcheminée comme les œufs de beaucoup de reptiles; il éclata sous une légère pression du doigt.

Il est donc prouvé par cette importante découverte que l'échidné et l'ornithorhynque, tout en allaitant leurs petits comme d'autres mammifères, pondent des œufs comme les oiseaux et les reptiles.

Les noirs venaient quelquefois à Gracemere pour pêcher dans la lagune ou pour récolter les racines du nénuphar bleu, dont ils se nourrissent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



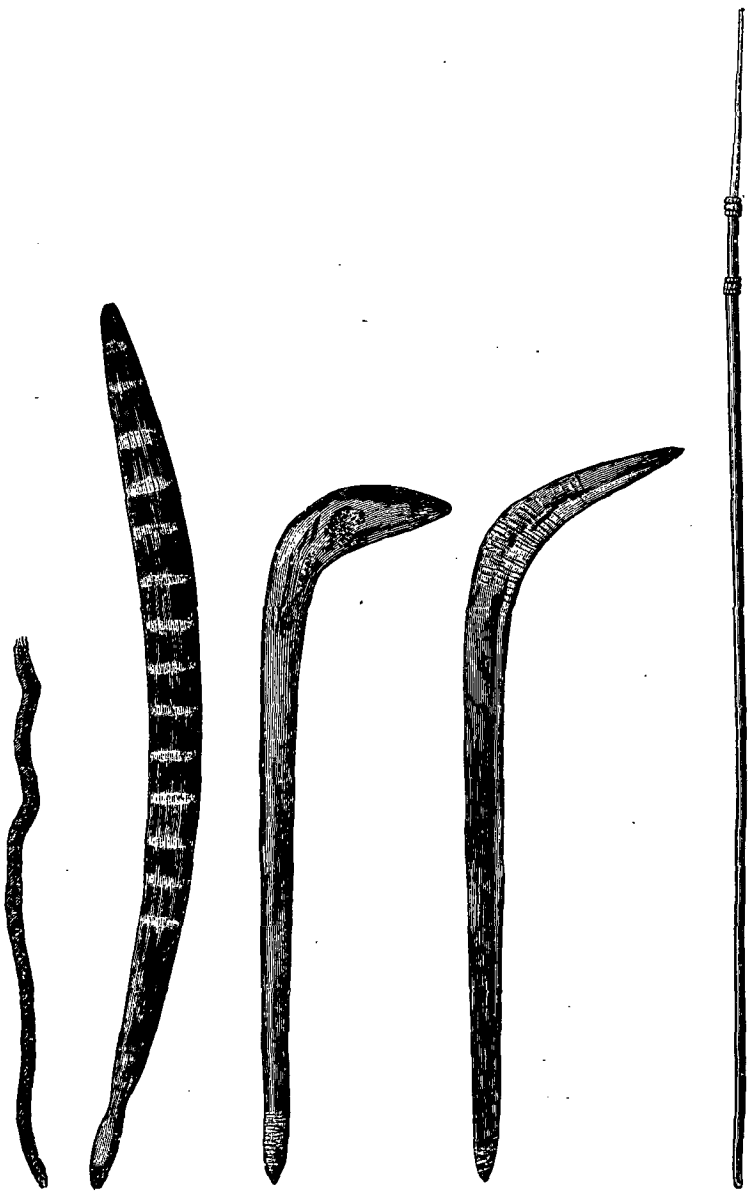
Arbre bouteille. — Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les nègres d'Australie sont très adroits de leurs mains; cependant, et cela va de soi, leurs aptitudes sont très différentes : ainsi les uns font les meilleurs paniers, les autres les meilleurs filets de pêche ou les meilleures armes, etc. J'achetai aux indigènes du Queensland central différents objets; sur la côte je fis l'acquisition de plusieurs fronteaux dont la solidité et la beauté étaient remarquables; il en est de même des petits sacs qu'on y tresse avec beaucoup d'habileté. Certains de ces objets sont confectionnés avec du fil de coton; cependant la matière la plus employée est le fil d'opossum, c'est-à-dire des poils arrachés à des peaux d'opossum (*Phalangista vulpecula*), et roulés en fil sur la cuisse du plat de la main. Avec ce fil les noirs font le petit tablier dont ils se ceignent les reins dans cette partie du pays. On emploie en outre le fil d'opossum par bottes, sur différentes parties du corps, par exemple autour des hanches, ou en guise d'épaulettes; on en porte quelquefois sur les deux épaules, les croisant sur la poitrine et sur le dos. J'ai vu des noirs civilisés qui en avaient même sous leurs vêtements, j'ignore dans quel but; ils s'en défont très volontiers. Avec cinq ou six bouts de fil d'opossum on tresse souvent une parure fort simple, pour le poignet ou le cou. Quelquefois on coud ensemble plusieurs peaux d'opossum, qui servent de couvertures, de vêtements ou de nattes.

Les boucliers sont petits et généralement confectionnés avec le bois léger du surier (*Erythrina vespertilio*). La partie antérieure est assez arquée; l'autre, assez plate, a une petite poignée taillée dans l'arme même. Ce bouclier, comme la plupart des armes des indigènes, est sculpté, peint en rouge, puis en blanc.

Les épées en bois sont rares et diffèrent de celles du Queensland septentrional en ce qu'elles sont un peu courbées, plus étroites et souvent ornées de lignes transversales à la craie. Le *bendi* est une arme encore plus rare. Il ressemble à une petite pioche en bois (d'*Eucalyptus exserata*) que les indigènes appellent *bendo*. La courbure, toujours naturelle, forme angle droit et se termine en pointe. Le *bendi* n'est pas une arme de jet, mais de taille. On jette la lance avec la main seule, sans propulseur. Vers la pointe, la lance porte deux ou quatre grosseurs annulaires et rayées.



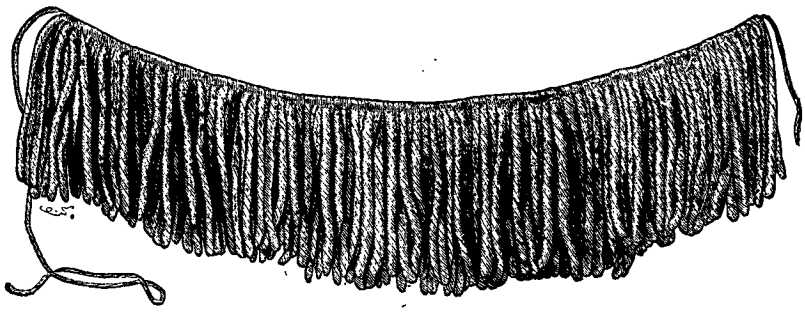
Armes australiennes. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Le tomahawk est l'arme principale du nègre australien; il est en silex ou en quelque autre pierre dure. On taille une pierre, ou l'on en choisit une qui a la forme désirée; on aiguise toujours le côté tranchant. Une branche souple, dont les deux bouts sont liés avec de l'osier, forme le manche. La hache n'a jamais d'œil. C'est à l'aide du tomahawk que le nègre d'Australie confectionne la plupart de ses armes, aussi le porte-t-il toujours avec lui. Il exécute les travaux plus fins avec une sorte de ciseau formé d'un fragment de pierre dure souvent adapté à un manche. Une pierre ou un os lui sert d'outil pour découper.

On se rend facilement compte de l'état peu élevé de la civilisation du nègre australien en considérant ses armes et ses outils, qui sont presque tous en bois; il ne possède ni arcs ni flèches. A Herbert River les in-

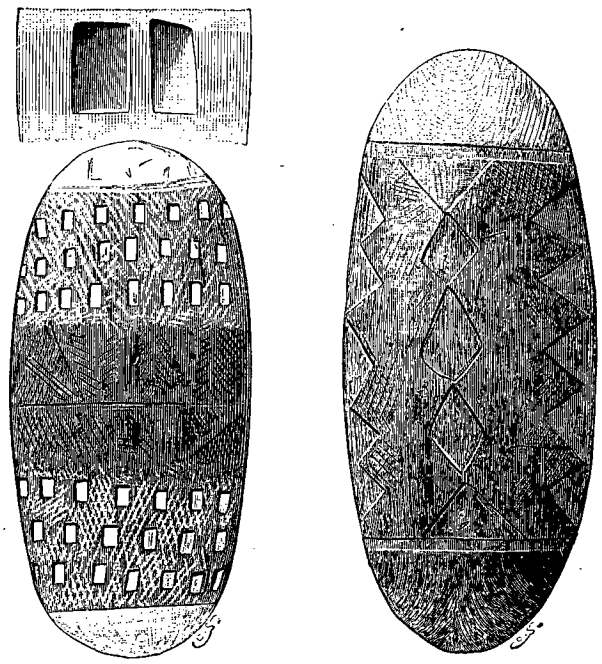
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

digènes emploient à la chasse, pour ainsi dire exclusivement, des lances; mais, lorsqu'ils vont dans les grandes forêts de broussailles, ils ne portent presque jamais d'armes. S'ils voient un animal quelconque, ils cassent des branches et cherchent à le tuer en les lui lançant, ce qui leur réussit assez bien, car la plupart des bêtes vivent dans les arbres et ont par conséquent peine à s'échapper, surtout si les indigènes les cernent en grimpant. Quand une bête est abattue et qu'on veut la préparer, ils lui ouvrent le ventre avec la première pierre venue ou le premier morceau de bois dur qui leur tombe sous la main. Ils se partagent le butin avec une pierre ou avec les dents. Ils mettent fort à contribution ces dernières lorsqu'ils cassent des branches ou qu'ils confectionnent leurs outils. Les couteaux dont se servent les indigènes d'Australie sont des éclats de silex qu'on trouve par hasard ou qu'on se procure en faisant sauter le rocher et qu'on emploie tels quels. Le nègre d'Australie en est donc à l'âge de la pierre taillée par éclats, et on peut le comparer, sous plusieurs rapports, à l'homme de l'époque quaternaire, auquel il est peut-être même inférieur.



Tablier en fil d'opossum. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Quand les indigènes deviennent « civilisés », ils changent volontiers leurs armes en silex contre celles en fer de l'homme blanc; le nègre australien attache surtout du prix au tomahawk; et même, à Herbert River, la hache de pierre avait cédé le pas au tomahawk, qui dans plusieurs endroits était si rare cependant que toute une tribu devait se contenter d'un ou de deux exemplaires de cette arme. C'est par des échanges que des noirs qui souvent n'ont jamais eu de rapports avec les blancs se procurent ces outils en fer. Une fois civilisé, le nègre d'Australie se fait un tomahawk avec un fragment de fer de cheval ou un morceau de fer quelconque, et garnit de clous sa massue (de jet). Il est arrivé que les sauvages ont abattu les poteaux télégraphiques et employé le fil de fer à confectionner des pointes de lance et des hameçons. L'indigène ne se sert actuellement que très peu de ses armes en bois, et, chose à noter, il n'apporte plus à leur confection le soin qu'il y mettait lorsqu'il n'avait que ses outils primitifs; il ne s'applique plus autant aux sculptures.



Boucliers. — Gravures empruntées à l'édition danoise.

Les indigènes du Queensland central avaient acquis cette sorte de civilisation qui est le résultat d'un long séjour avec les blancs. Depuis longtemps ils ont reconnu notre supériorité et sont sur le point d'abandonner leurs anciennes occupations, par suite des conditions nouvelles qu'entraîne la colonisation du pays. Les plus capables prennent du service dans les stations, soit comme cuisiniers, soit comme bergers, et rendent des services aux blancs. Après ce contact, leur vie prend un caractère nouveau. Les colons, à cause de leurs troupeaux, sont obligés de limiter le territoire de chasse des indigènes, et ceux-ci, de leur côté, ne pensant jamais ni à l'avenir, ni à leurs descendants, se trouvent amplement satisfaits par les avantages qu'on leur accorde pour les dédommager de la perte de leurs terrains : tels que déchets de boucherie, lait, restes de nourriture, vêtements, tabac, etc. Quelquefois le squatter nomme « roi » le parangon de la tribu entourant sa station, et lui donne comme marque de sa dignité une plaque de cuivre sur laquelle est inscrit le nom civilisé du possesseur. Il doit la porter sur la poitrine, et veiller en échange à ce que ses hommes ne nuisent pas aux blancs. Ce poste est très recherché, car la plaque de cuivre, qui est par elle-même un ornement, procure plus d'un repas. Dans les premiers temps, lorsqu'on ne peut encore se fier aux indigènes, un chef de ce genre peut rendre de grands services au squatter, par exemple en le prévenant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des attaques de tribus ennemies; mais lorsque les noirs ne sont plus dangereux, cette institution n'a d'importance que pour le possesseur de la plaque, qui continue toujours à réclamer son payement.

La démoralisation et la décadence qui accompagnent forcément les progrès de la civilisation chez les nègres d'Australie étaient déjà très avancées, même dans cette partie du continent. La paresse des indigènes augmente bien vite; ils perdent leur ancienne confiance en eux-mêmes, leur sentiment d'indépendance, et s'habituent à compter sur ce que leur donnera l'homme blanc. Aussi se tiennent-ils de préférence aux environs des stations et des villages, où ils pourront se procurer de l'eau-de-vie et de l'opium, dont les Chinois immigrants leur ont bientôt donné le goût.

Je ne connais pas de spectacle plus répugnant qu'un camp de ces noirs déguenillés et importuns, marqués de tous les vices de la civilisation. Pour moi, qui arrivais du Queensland septentrional, où les sauvages m'avaient laissé une impression de candeur, il m'était douloureux de voir l'avenir qui les attendait là-bas.

Peu de temps avant mon départ pour l'Europe, je visitai un campement de noirs civilisés, près de Rockhampton. Déjà de loin je reconnaissais l'odeur de l'opium, et, m'étant approché, je fus témoin d'une scène repoussante. On voyait autour des feux quelques êtres pâles; la pipe d'opium ne les quittait pas, et des regards perdus sortaient de leurs yeux caves. Je m'avançai vers l'homme que je cherchais. Il était amaigri, et sa peau jaunâtre avait un aspect maladif; ce n'est pas sans peine qu'il put m'adresser la prière de lui donner de l'argent pour s'acheter de l'opium. Je l'avais vu, un mois auparavant, fort et bien portant; à cette heure il était décharné et sans doute à deux doigts de la mort.

Je détournai les yeux et montai à cheval, peiné que ce fût là ma dernière impression du monde des noirs.

Le roi Billy, de Gracemere. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

XXVII

Dévotion. — Religiosité. — Noirs au service des blancs. — Humeurs changeantes. — Colons et indigènes sur les confins de la civilisation. — Moralité. — Combat à outrance. — Cruauté des blancs. — Avenir des nègres d'Australie.

Un noir qui avait été élevé chez les blancs fréquentait les tribus de Peak-Downs, où je passai quelque temps. Il savait lire et écrire, et le dimanche il envoyait quelquefois chercher à la station un livre de prières, dans lequel il faisait une lecture aux autres noirs de la tribu; tous admiraient sa supériorité. Quand il leur lisait un chapitre de la Bible, il ne devait pas y comprendre grand'chose. Une vieille femme de la tribu étant venue à trépasser, il demanda de nouveau à emprunter le livre de prières pour « lire » sur la morte, comme il avait vu faire aux blancs. A la fin on lui fit cadeau d'un exemplaire. Après en avoir lu le titre : *Book of common Prayers*, il le rendit en disant qu'il ne voulait rien de « commun ».

Les indigènes australiens sont rebelles à toute influence religieuse; rarement on a pu leur inculquer au delà d'un semblant de christianisme. Du reste, ils n'ont pas l'occasion de se trouver en contact avec les représentants de la religion chrétienne, peu nombreux en Australie, et les tentatives faites, surtout dans le sud, y ont eu peu de succès, à cause des difficultés nombreuses contre lesquelles on doit lutter, surtout l'insensibilité des noirs et l'hostilité des blancs. Pourtant, si les missionnaires ne recueillent pas plus de fruit de leurs travaux, ce n'est pas que la race australienne soit complètement rebelle aux choses de la religion chrétienne.

A mon avis on ne pourra faire d'un nègre d'Australie un chrétien qu'en l'élevant dès son jeune âge hors de sa tribu. On a constaté que dans ces conditions il peut acquérir un développement intellectuel assez avancé. Plusieurs indigènes ont appris ainsi à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lire, écrire, calculer, chanter, etc. On prétend même qu'ils apprennent plus facilement que les enfants blancs, mais qu'ils oublient plus vite.

Le plus haut degré de civilisation auquel les indigènes puissent atteindre, c'est d'être à même de diriger une partie des travaux des stations. Dans les intérieurs on emploie surtout des femmes; il y en a toujours deux ou trois dans chaque station; assez bonnes servantes, elles sont mauvaises cuisinières. Les noirs font surtout de bons bergers, parfois préférables aux blancs. Ils montent admirablement à cheval et possèdent un don tout particulier pour refréner la fougue, l'ardeur sauvage d'un cheval; mais ils ne savent pas le dresser à une allure régulière et rapide. Dans toute station ils sont presque indispensables au service des bestiaux. Ils reconnaissent une bête entre mille, et la soignent mieux que ne le ferait un blanc.

Servantes civilisées. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

Ces noirs « civilisés » prennent bientôt les habitudes de l'homme blanc, et tiennent à être bien habillés; quelques-uns vont jusqu'à se raser, se laver, user d'essuie-mains : ce sont de vrais *bush-dandies*. Ils prennent alors une haute opinion de leur valeur personnelle, de l'importance de leur situation, et se croient non seulement égaux, mais supérieurs aux blancs. Il n'est personne qui se croie un plus grand personnage qu'un nègre australien à cheval, bien vêtu, la pipe de terre allumée, la poche pleine de tabac et d'allumettes.

Cette « civilisation », qu'ils acquièrent si vite au contact des blancs, n'a aucune action sur le sang, et ce n'est qu'exceptionnellement que leur bonhomie naturelle parvient à dominer leur bestialité. Quelque heureux qu'ils se trouvent chez le blanc, ils languissent loin de leurs forêts. En règle générale, ils sont obligés, au moins une fois l'an, de faire un voyage de vacances pour aller voir leur tribu et prendre part aux parties de chasse et de plaisir. Si l'on cherche à les en empêcher, ils deviennent tristes et n'ont plus de cœur au travail. Avec leur amour du changement, ils quittent souvent leur patron pour un autre, même s'ils n'ont rien à lui reprocher. Par exception il en est qui restent longtemps en place s'il leur est accordé de temps en temps un congé.

Un noir de vingt-trois ans, élevé depuis son bas âge dans une station à Victoria, disparut un jour tout à coup. Jusqu'alors il avait vécu avec la famille comme s'il eût été un enfant de la maison. On le retrouva dans le camp des noirs aussi nu qu'au moment où il était venu au monde; puis, quelque temps après, il vint à la station pour y reprendre ses travaux ordinaires. Il n'en est pas toujours de même; la vie libre et en plein air offre un tel attrait aux indigènes prétendus civilisés, qu'une fois qu'ils y retournent ils ne l'abandonnent plus jamais. Voici deux histoires très connues des colons. Dans une des colonies, la femme du gouverneur retira de l'école des Missions une petite négresse pour l'élever. Sara la Noire devint par la suite femme de chambre; elle se conduisait parfaitement, allait régulièrement à l'église et était citée avec éloges quand on voulait prouver que les noirs peuvent être amenés à un degré élevé de civilisation. Un beau jour Sara la Noire disparut; on craignit qu'elle n'eût été enlevée par des indigènes campés tout près de la ville. Quelques semaines plus tard, la femme du gouverneur découvrit dans un campement de noirs son ancienne camériste, le corps graissé de suif, teint de couleurs minérales et enveloppé d'une peau d'opossum. Elle était assise auprès d'un jeune sauvage qui avait su gagner son cœur, et paraissait heureuse.

L'histoire de Benelong est plus étonnante. Ce noir avait été élevé en Angleterre, où il avait appris un peu de grec et de latin. De retour à la Nouvelle-Galles du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sud, il y fut reçu à la table du gouverneur. On pouvait supposer qu'un noir à ce point civilisé aurait oublié sa vie de chasseur; nullement : il fut repris tout à coup de la nostalgie des forêts. On retrouva un jour ses vêtements; quant à lui, il avait disparu pour ne plus jamais revenir chez les blancs.

Un noir peut avoir l'occasion de faire un voyage à l'étranger, si le squatter va revoir son pays natal. Les grandes villes du monde civilisé devraient laisser une impression profonde, sinon écrasante, sur l'enfant de la nature; il n'en est pas ainsi. Un nègre d'Australie ne s'étonne pas facilement; il lui manque une compréhension suffisante. Une locomotive passant devant lui à toute vapeur ne l'étonne pas beaucoup, même s'il n'en a jamais vu. Lorsqu'il revient d'un long voyage, il comparera peut-être, mais il ne pourra traduire ses impressions; seulement, ses auditeurs comprendront que leur camarade, qui a beaucoup voyagé, a dû voir quelque chose de superbe. Il est lui-même très fier de son voyage et ne considère plus blancs et noirs qu'avec dédain. Un colon qui dans son arrogance cherchait à donner à un noir une idée grandiose de Sydney, en reçut cette réponse étonnante : « *I like London better* ».

Quoique le nègre australien puisse se civiliser à ce point, il est un fait notoire, c'est qu'il ne saurait jamais arriver à une position indépendante. Dans une place inférieure, il peut servir un maître à son entière satisfaction, mais sans rien économiser. Aussi n'est-il jamais bon commerçant; tout ce qu'il gagne est employé aux plaisirs du moment. L'aversion si caractéristique qu'a le nègre australien pour l'agriculture, il la conserve quand il se civilise. Même le bénéfice que donne si facilement le bétail ne pousse pas les indigènes à spéculer pour leur propre compte. Un mouton vivant est une rareté dans un camp de noirs, et l'or ne leur paraît que de la pierre, même lorsqu'ils voient le chercheur d'or s'enrichir à la poursuite de ce métal. Leur manière de voir communiste est encore un obstacle à un développement social plus grand. Les indigènes attachés à une station partagent toujours leurs bénéfices avec les parents et les amis qui demeurent près de la station.

Le travail des noirs ne coûte pas cher; ils acceptent ce que leur offre l'homme blanc, quoique souvent cela se borne à du tabac, des vivres et des vêtements. Ce changement dans la condition des indigènes est tout à l'avantage du colon, tandis que les noirs n'en retirent plus souvent que la démoralisation et la décadence au point de vue moral ainsi qu'au point de vue physique. Il est vrai que les premiers blancs avec lesquels les noirs se rencontrent, sur les confins de la civilisation, sont souvent grossiers et brutaux, et que, par conséquent, on ne peut guère s'attendre à voir ces derniers gagner beaucoup à leur contact.

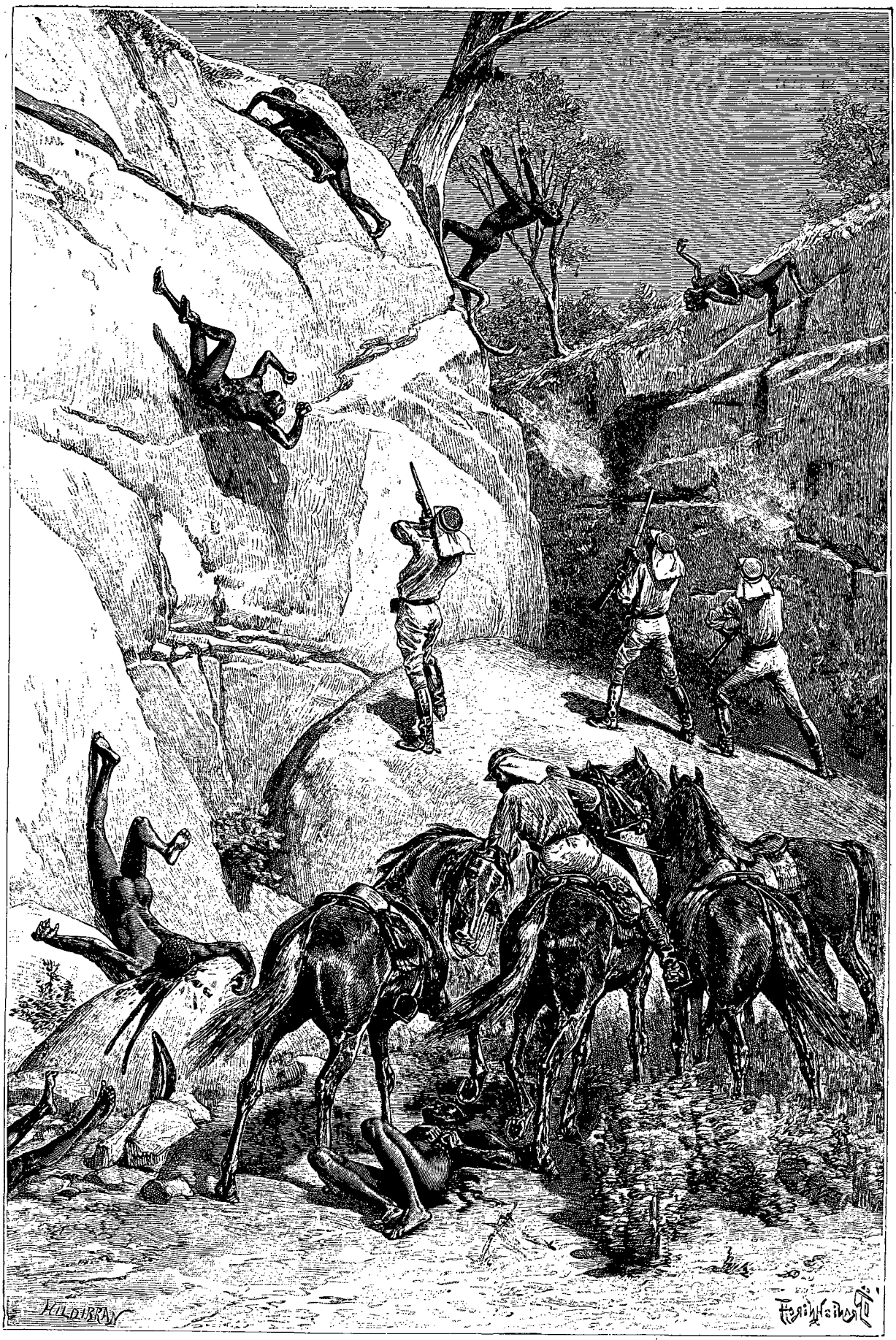
L'immigrant a même été souvent très inhumain et a détruit les indigènes en masse. Dans certains cas il est peut-être excusable; mais les noirs font expier aux innocents les crimes des autres et n'épargnent aucun blanc. Je connais des exemples d'indigènes qui ont continué opiniâtrément à tuer des bestiaux, même lorsque le propriétaire avait poussé la bonté jusqu'à leur en donner. Dans ces conditions-là, les noirs s'inquiètent peu si l'on tue quelques-uns d'entre eux à coups de fusil, jusqu'à ce que leurs rangs s'éclaircissent tellement qu'ils soient obligés de s'avouer vaincus. Ils sont capables de traquer un blanc avec cet acharnement dont ils font preuve à la poursuite d'un gibier, afin de saisir l'occasion de le tuer.

Dans l'Australie septentrionale, aucun voyageur n'est sûr de sa vie, et plus d'un a disparu dans ces régions éloignées, ayant trouvé la mort sous la lance des noirs. On a vu des indigènes attaquer des stations et en tuer tous les habitants. Le colon est donc obligé de se défendre, mais il a souvent été plus loin qu'il n'aurait fallu. La colonisation de l'Australie compte plus d'un triste fait de ce genre. On connaît des exemples de jeunes gens d'une station qui ont profité du dimanche pour chasser les noirs des environs, non pas seulement « par nécessité », mais aussi comme « sport ». Il y a même eu des colons qui ont empoisonné des noirs. Un squatter de Logon-Lagoon, dans l'intérieur du Queensland, s'est rendu célèbre en semant de la strychnine à l'intention des indigènes, afin d'en tuer un grand nombre à la fois. De nos jours, il se passe encore des actes de férocité de ce genre. Un *farmer* que je rencontrai à Lower-Herbert se vantait d'avoir brûlé quelques noirs après les avoir tués à coups de fusil. Il considérait cela comme une utile mesure de précaution qui ne laissait point de preuves contre lui. On ne compte pas pour beaucoup la vie d'un indigène, surtout dans le nord de l'Australie, et plusieurs fois des colons offrirent de me tuer quelques noirs pour m'en procurer les crânes. Sur les confins de la civilisation on n'hésite pas plus à tuer un noir qu'à tuer un chien. Bien que la loi ordonne la pendaison pour les meurtres commis sur des nègres d'Australie, les distances sont tellement grandes dans ces districts non civilisés qu'en réalité un blanc peut faire des noirs ce qu'il veut.

Dans le Queensland septentrional j'ai souvent entendu des phrases de ce genre : « La seule manière d'agir avec les noirs est de les tuer à coups de fusil ». Un squatter de cette région agissait d'après cette maxime, dont il considérait la pratique comme absolument nécessaire. Tous les hommes qu'il rencontrait sur ses pâturages, il les abattait avec son fusil, parce qu'ils *étaient* des tueurs de bétail; toutes les femmes, parce qu'elles *mettaient au monde* des tueurs de bétail; et tous les enfants, parce qu'ils *deviendraient* des tueurs de bétail. J'ai entendu des colons dire : « Ils ne veulent pas travailler, aussi n'y a-t-il qu'à les tuer! »

Il résulte de tout cela que dans les districts nouvellement conquis il y a lutte à mort entre les deux races. Tout sauvage qui paraît devant les blancs risque dans ces contrées d'être tué. Même à l'époque de mon séjour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Police noire (voy. p. 336). — Dessin de Pranishnikoff, d'après un document communiqué par l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au Queensland, on exposait du poison à l'intention des indigènes.

La police noire, institution inhumaine, a été aussi un facteur puissant dans la décadence des indigènes. Elle a non seulement tué des quantités de ces pauvres gens, mais elle a aussi contribué pour beaucoup à leur démoralisation. Nous avons raconté, au commencement de ce récit, un sanglant épisode qui montre *la férocité de cette institution* (voyez p. 177 et 178 du second semestre de 1888). Nous donnons, d'après un dessin fait sur les lieux et la description de témoins oculaires, une gravure qui représente cette scène barbare.

Devant la justice, le noir est sans défense, car son témoignage est sans valeur. Le jury n'admet pas facilement la culpabilité d'un blanc, même s'il a assassiné un noir. Mais si un blanc est tué par les noirs, toute la colonie éclate en rugissements.

Cependant il est des gens qui considèrent les noirs comme des hommes ayant le droit de vivre dans un pays qui, après tout, est le leur. Un gentleman australien me dit un jour : « Si j'étais un nègre, je tuerais tous les blancs qui me tomberaient sous la main ».

Un de ces *protectors of the blacks* m'écrit ceci : « Si je pouvais, dans une mesure quelconque, améliorer la triste position des noirs, je consacrerais bien volontiers les restes de ma faible santé à plaider leur cause. Malheureusement, c'est peine perdue de tenter une amélioration quelconque; le plus fort veut vivre aux dépens du plus faible. Je considère toujours la classe inférieure des blancs comme une horrible caricature des chrétiens. Le peuple anglais jette la pierre aux autres nations pour leur manière de traiter les peuples conquis, mais rien n'est plus barbare que leur façon d'agir avec les indigènes de l'Australie. »

Cependant, en différents endroits, les colonies ont cherché à protéger les noirs en leur procurant des asiles et des moyens d'existence. Ainsi on a établi à Victoria six stations, où les indigènes cultivent le houblon, soignent les bestiaux et reçoivent de l'instruction.

Mais tout cela est inutile : c'est un quart d'heure de grâce accordé à la race condamnée. On suppose que Victoria comptait 9 000 indigènes lorsque la colonie fut fondée; en 1880 il en restait à peine 800, dont une grande partie étaient des *half-casts*, qui, au point de vue de l'intelligence, ne sont guère supérieurs aux noirs purs; leur physionomie est encore moins sympathique.

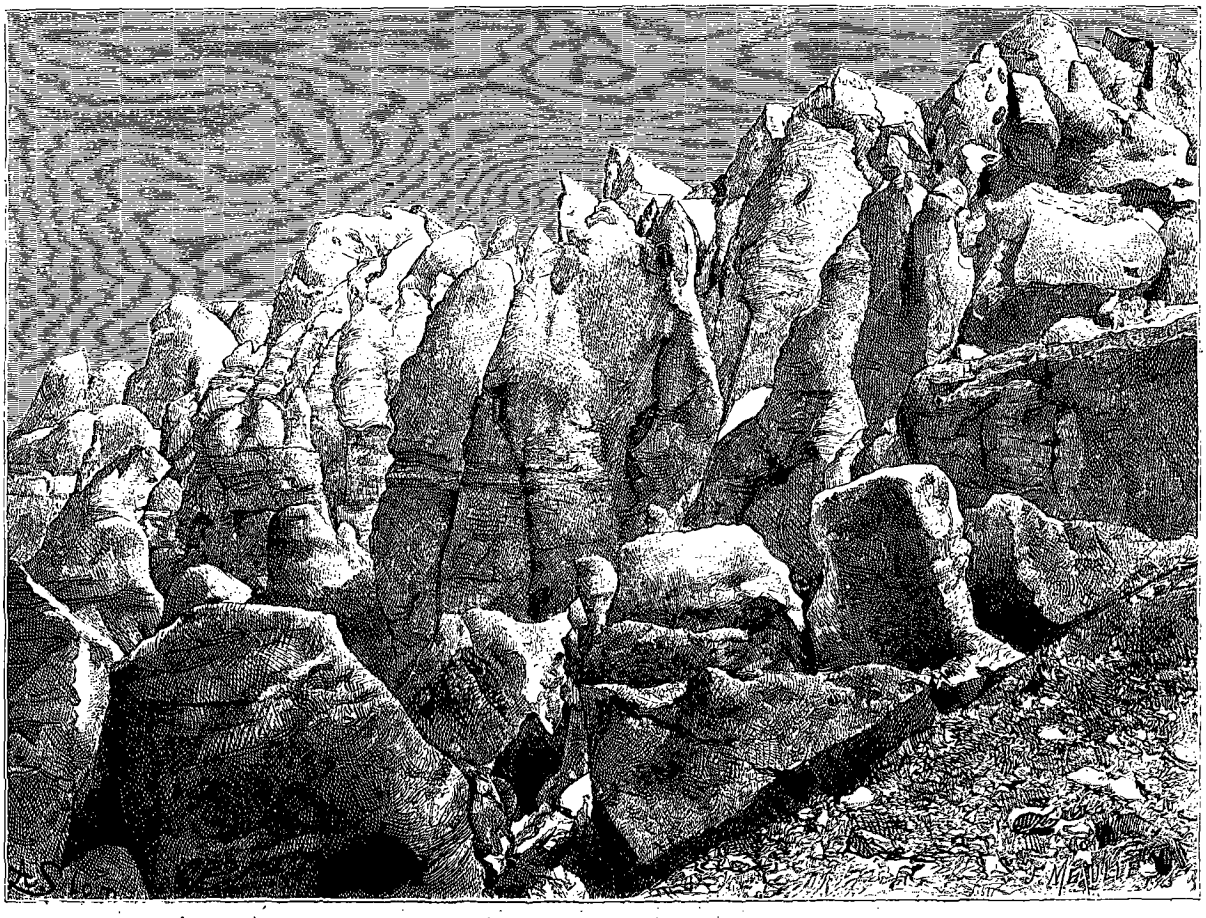
« Quand des nations civilisées sont mises en contact avec des barbares, la lutte est courte, au dire de Darwin, excepté là où un climat dangereux vient aider la race indigène. » Et l'histoire sanctionne ces paroles. En 1872 mourut le dernier Tasmanien; ses ancêtres avaient péri, non seulement parce qu'ils étaient plus faibles que la race envahissante, mais aussi parce qu'ils étaient maltraités par elle. Il est réservé aux indigènes d'Australie le même sort qu'à leurs frères de Tasmanie. Ils se sont montrés rebelles au christianisme et n'ont pas assez de force pour combattre la civilisation qui les envahit : aussi restent-ils sans avenir, sans *home*, sans espoir. Ce peuple paraît condamné à mort. Les deux races ne peuvent pas vivre côte à côte. Si le nègre australien attaque les blancs ou leurs troupeaux, on le tue à coups de fusil; s'il cherche à gagner l'amitié des étrangers, il marche tout aussi bien à sa ruine. Il ne veut pas abandonner son ancien genre de vie, la colonisation du pays lui enlève tout moyen d'existence, et la civilisation européenne n'est pour lui qu'une cause de déchéance morale et physique.

Solitaires des environs de Townsville. — Gravure empruntée à l'édition danoise.

C'est avec tristesse que l'on voit périr sous la loi inexorable de la dégénération les aborigènes de ce pays; la civilisation qui pénètre l'Australie ne leur apporte ni développement ni progrès : dans quelques années cette race aura disparu de la terre.

Traduit du norvégien par V. et W. Molard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Bossons. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

ASCENSION SCIENTIFIQUE
AU REFUGE DES GRANDS-MULETS (MONT BLANC)

PAR M. JANSSEN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'astronomie et en particulier l'astronomie physique auront de plus en plus à faire usage des hautes stations.

Dans le cours de ma carrière, qui a été principalement consacrée à la physique céleste, j'ai largement usé des avantages que les hautes montagnes offrent à l'astronome pour résoudre les questions que les progrès de la science permettent aujourd'hui d'aborder.

C'est ainsi qu'en 1864 je passais une semaine entière sur le sommet du Faulhorn pour étudier l'influence de notre atmosphère sur le spectre solaire, études qui sont devenues le point de départ de la découverte du spectre de la vapeur d'eau, réalisée à l'usine de la Villette en 1864.

On sait combien la connaissance du système de raies obscures que la vapeur d'eau produit dans le spectre de toute lumière qui la traverse est féconde pour l'astronomie physique, puisque, en s'appuyant sur cette donnée, on peut prononcer sur la présence de cette vapeur soit dans les hautes et inaccessibles régions de notre atmosphère, soit dans les atmosphères des planètes, soit même dans celles des étoiles.

Aussi en 1867 étais-je encore conduit à faire l'ascension de l'Etna et à séjourner trois jours à son sommet pour étudier à ce point de vue l'atmosphère de la planète Mars. La constatation de la vapeur d'eau dans Mars est devenue le point de départ de toutes les théories qu'on a émises sur les mers de cette planète.

La même année, en compagnie de M. Charles Sainte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Claire Deville, le savant si ardent, si éminent et si dévoué à la science, l'ami si regretté, je gravissais le Pic des Açores pour des études de magnétisme terrestre.

Plus tard, appelé dans l'Inde par la plus grande éclipse du siècle, éclipse qui nous a tant instruits sur la constitution du soleil, je voulus profiter du voisinage de l'Himalaya pour y passer tout un hiver.

En 1871 ce fut encore une station élevée des Nilghiri qui me permit de constater la présence de l'atmosphère coronale autour du globe solaire.

Dans ces dernières années j'ai été conduit à remonter sur la montagne : en 1887, au Pic du Midi, et l'année dernière aux Grands-Mulets, pour élucider une question importante de la constitution du soleil.

C'est de cette dernière ascension que je vais rendre compte ici. Mais auparavant il est nécessaire de dire deux mots du but scientifique poursuivi.

On sait que le gaz oxygène qui entre dans la composition de l'atmosphère terrestre traduit son action dans le spectre solaire par des phénomènes spéciaux d'absorption.

Ce sont d'abord les raies appartenant aux groupes A et B du spectre de Frauenhofer et aussi celles du groupe α. Ce sont, en outre, des bandes qui ne sont visibles, il est vrai, que quand le soleil est déjà assez abaissé sur l'horizon, mais qui alors sillonnent le spectre de bandes larges et sombres dans les régions du rouge, du jaune, du bleu et même du violet.

Or on peut se demander si ces raies et ces bandes sont dues exclusivement à l'atmosphère de la terre et si l'atmosphère du soleil n'y a aucune part, ou, au contraire, si l'atmosphère terrestre ne ferait qu'accentuer davantage un phénomène dont l'origine première aurait son siège dans l'atmosphère du soleil.

L'oxygène joue un rôle si considérable dans la constitution de la croûte terrestre et des roches qui la constituent, dans les fluides qui forment ses océans et dans ceux qui constituent son atmosphère, il est un agent si capital des manifestations de la vie, que la question de sa présence soit dans le soleil, soit dans les autres astres, a une importance capitale.

Les observations dont je vais rendre compte n'avaient pas la prétention de résoudre la question dans toute sa généralité : à savoir si l'oxygène fait partie des matériaux qui forment le globe solaire.

La solution de cette grande et difficile question exigera, sans doute, des progrès nouveaux de l'analyse spectrale et de difficiles recherches.

Mon but était plus limité, mais il représente une étape nécessaire de la carrière à parcourir pour parvenir à la solution complète.

Comme je le disais en débutant, il s'agissait de savoir si l'atmosphère solaire contient du gaz oxygène dans un état où il pourrait produire des actions d'absorption semblables à celles de notre oxygène atmosphérique : en un mot, si les raies et bandes du spectre solaire reconnues provenir de l'oxygène atmosphérique sont exclusivement dues à notre atmosphère.

Une question de ce genre peut se résoudre par l'emploi d'une station élevée.

Si l'on fait en effet des observations comparatives dans la plaine et dans une haute station qui laisse au-dessous d'elle une importante partie de l'atmosphère terrestre, on disposera de termes de comparaison qui permettront de conclure ce que deviendrait l'observation à la limite même de l'atmosphère, et par conséquent de résoudre la question.

Pour donner au résultat toute la netteté possible, j'ai pensé qu'il était nécessaire de débarrasser le spectre des raies de la vapeur d'eau, car ces raies se montrent en grande abondance dans les régions spectrales mêmes où l'on trouve les groupes dus à l'oxygène.

Ceci conduisait à faire les observations par un temps très froid. C'est ainsi que je fus amené à monter sur une haute station pour réduire dans une proportion considérable l'action de l'oxygène atmosphérique, et à choisir un temps froid afin d'annuler l'action de la vapeur aqueuse et de laisser aux manifestations spectrales toute leur simplicité.

Or notre admirable massif du mont Blanc, dont la science française ne fait pas assez usage, m'a paru répondre à toutes ces exigences.

Sur l'un des points les plus élevés et les plus intéressants de ce massif se trouve un refuge, le refuge dit des *Grands-Mulets*.

Ce refuge se trouve à plus de 3000 mètres d'altitude, à la jonction de deux des principaux glaciers qui descendent du mont Blanc ; il domine les plus beaux et les plus importants phénomènes glaciaires du massif.

La présence de grands glaciers m'a paru très favorable à la pureté et à l'abaissement de température de l'atmosphère que je recherchais. A l'époque où cette ascension devait avoir lieu (octobre), la température diurne de l'atmosphère s'abaisse en effet sur cette station fort au-dessous du zéro de l'échelle thermométrique.

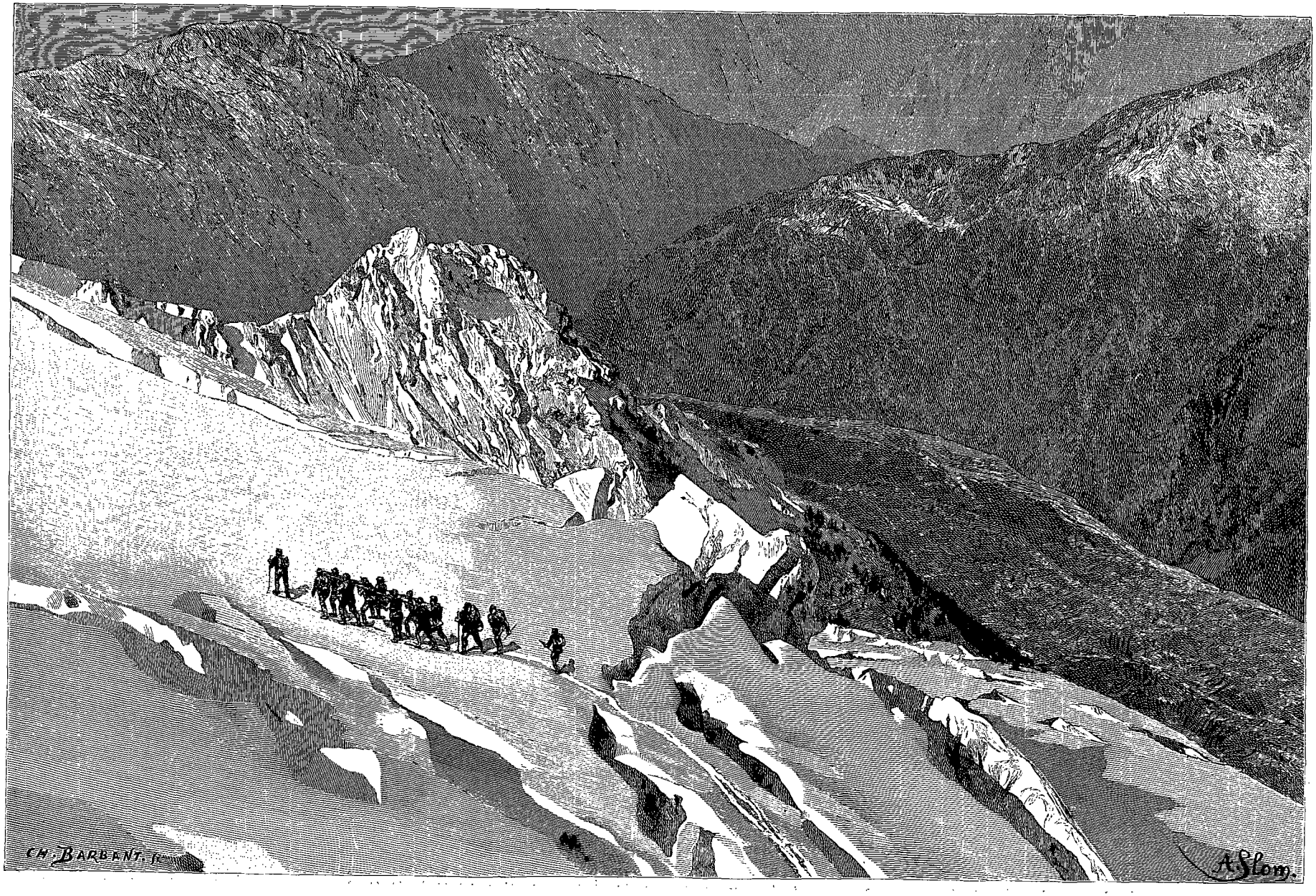
Je résolus donc de faire l'ascension des Grands-Mulets avec mes instruments et d'y attendre une journée favorable aux observations.

Mais cette ascension présentait, à cette époque de l'année, des difficultés particulières. Le refuge était déjà abandonné et il était tombé récemment une grande quantité de neige qui avait effacé les sentiers, masquait les crevasses et devait rendre la marche extrêmement difficile. Enfin, le froid, déjà rigoureux dans ces hautes régions, nécessitait des dispositions spéciales pour y permettre un séjour prolongé.

Je fis venir le chef des guides, que j'avais choisi parmi les plus expérimentés, et, après avoir examiné ensemble la question d'une manière approfondie, il convint que l'expédition, quoique très difficile, n'était pas absolument impossible, et nous arrêtâmes les dispositions qu'il convenait d'adopter.

J'envoyai tout d'abord une escouade de guides et montagnards les plus expérimentés, dont le guide-chef prit la direction, pour reconnaître la route et faire la trace que devait suivre l'expédition, depuis Pierre-à-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

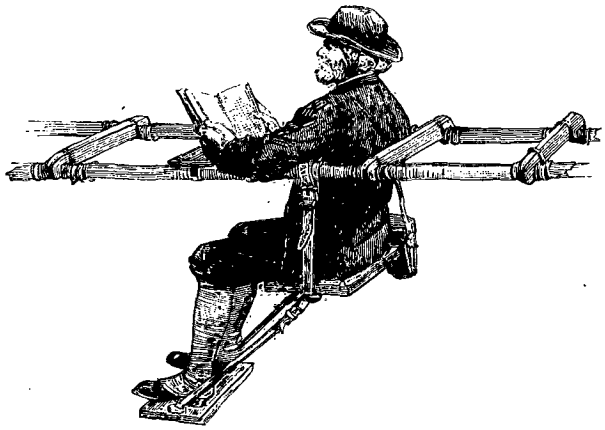


Glacier de Taconnaz avant l'arrivée aux Grands-Mulets. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Échelle, qui est situé à l'entrée du glacier, jusqu'à la cabane des Grands-Mulets, où devaient avoir lieu les observations. Ce travail préliminaire fut extrêmement pénible et non sans danger. Les hommes avaient souvent de la neige jusqu'à la ceinture, et ils ne purent qu'indiquer la route que nous devions suivre le lendemain. La longueur du chemin de Pierre-Pointue aux Grands-Mulets et ses difficultés au milieu des blocs de glace que produit la rencontre du glacier des Bossons avec celui de Taconnaz étant au-dessus de mes forces physiques, j'avais combiné un appareil qui permettait de me porter au moins une bonne partie du chemin.

Cet appareil consiste en une sorte d'échelle longue de 3 mètres à 3 m. 50 dont les extrémités reposent sur les épaules de quatre ou six porteurs; le voyageur est placé entre deux échelons, au centre, sur un siège léger suspendu par des courroies, de manière que les montants ne lui touchent pas les aisselles et que ses bras soient libres et en dehors de ceux-ci. Dans les endroits où il est absolument nécessaire de marcher, le voyageur peut mettre pied à terre sans quitter sa position au centre de l'échelle, et il se trouve alors soutenu sous les aisselles par les montants de l'appareil, ce qui diminue énormément sa fatigue. Si une crevasse se présente, l'échelle peut être posée dessus et en faciliter le passage. Enfin, quand les circonstances l'exigent, le voyageur, enveloppé d'épaisses couvertures, peut s'étendre sur l'appareil et être porté à bout de bras par la troupe de ses porteurs. Cette petite machine a réalisé en grande partie les espérances que j'avais fondées sur elle, mais les difficultés que nous avons rencontrées ont néanmoins exigé des efforts dont je parlerai tout à l'heure.



Appareil pour la marche. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

Les instruments, sortis de leurs caisses, avaient été distribués en fractions qui permettaient leur transport à dos d'homme et en tenant compte des difficultés de l'ascension. On portait également au chalet les vivres nécessaires, pour un séjour de plusieurs jours, à la troupe nombreuse qui devait y séjourner.

Tous ces préparatifs terminés, nous partîmes de Chamonix, le 12 au matin, avec des mulets pour le voyageur et les bagages jusqu'à Pierre-Pointue, afin de ménager les forces des porteurs. On passa la nuit au chalet de Pierre-Pointue, et le 13, à six heures du matin, l'expédition se mit en route. Du chalet de Pierre-Pointue au point dit Pierre-à-l'Échelle, la route s'élève à travers des pentes rapides de rochers appartenant à l'aiguille du Midi et aux moraines du glacier des Bossons.

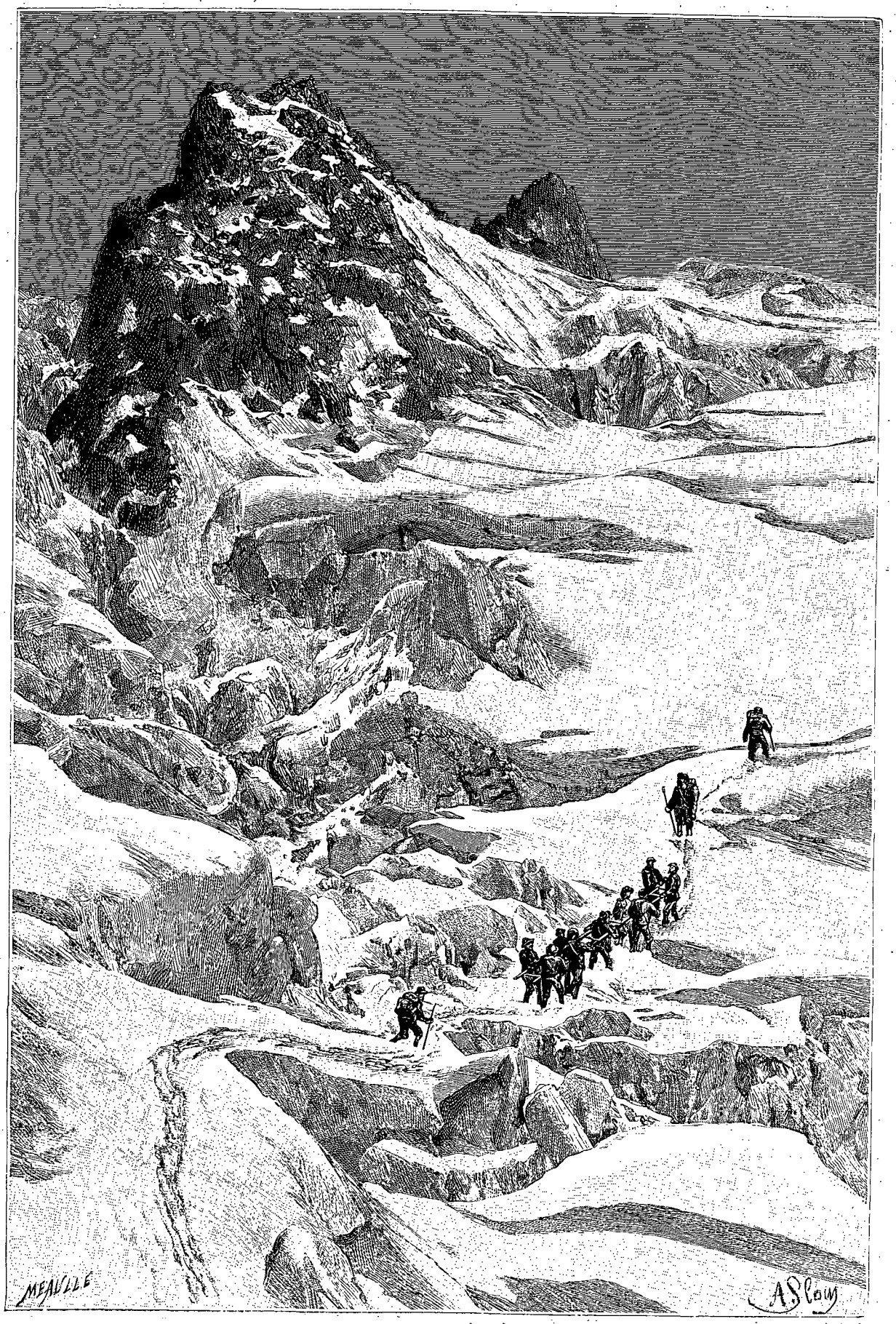
La route longe alors le pied de l'aiguille du Midi, endroit que les guides estiment dangereux en raison des avalanches et des chutes de pierres. C'est alors qu'on s'engagea sur le glacier même et en un point où les glaces forment une sorte de plaine légèrement ondulée et peu fissurée; là le voyageur put être porté et l'on avança régulièrement et sans trop de fatigue. Mais, parvenus au point que les guides nomment la *jonction*, les difficultés augmentèrent beaucoup. La traversée des crevasses, les montées et descentes incessantes au milieu de ces blocs de glace jetés pêle-mêle et noyés dans la neige, demandaient une gymnastique et des efforts que la jeunesse seule semble en état de fournir. Avec beaucoup de persévérance, avec des repos fréquents, et grâce au dévouement des guides, nous arrivâmes, après plusieurs heures d'efforts, à sortir de ce chaos. Il s'agissait alors de franchir les pentes du glacier de Taconnaz qui passent devant le rocher des Grands-Mulets, où l'on a assis la cabane. Il y a encore de grandes fissures; la route les contourne et s'élève en contours nombreux jusqu'au pied du rocher. Là les seules difficultés que nous avons rencontrées résidaient dans l'épaisseur des neiges et dans l'étroitesse du chemin, qui ne permettait pas l'emploi de l'échelle.

Nous fûmes surpris par la nuit avant d'avoir atteint les Grands-Mulets. On continua alors l'ascension à l'aide des lanternes. Sur une pente où le chemin, plus large, permettait l'emploi de l'appareil, je pus être porté quelques instants, ce qui me soulagea un peu. Je mis pied à terre au pied du rocher, et dix minutes après j'entrais dans la cabane, où des guides nous avaient précédés et avaient préparé le feu et les aliments. Mais les efforts extraordinaires que j'avais été obligé de faire pour accomplir cette ascension dans ces circonstances, ne me permirent point de prendre de nourriture. Nous avions mis treize heures, du chalet de Pierre-Pointue, pour parvenir au chalet des Grands-Mulets. Dans la bonne saison, cette route est parcourue en quatre ou cinq heures[1].

La cabane dite des *Grands-Mulets* est une construction en pierres sèches et charpentes, adossée à un rocher qui s'élève entre les deux glaciers des Bossons et de Taconnaz, formés sur les pentes du mont Blanc et

1. M. Charles (Jean), ancien guide, d'une expérience et d'un courage si remarquables, avait tenu à se joindre à nous. Je lui confiai ma fille, qui avait voulu absolument me suivre dans cette expédition. Je tiens à le remercier ici des soins si excellents qu'il prit d'elle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le passage de la jonction et des Grands-Mulets. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avant leur jonction. Ce refuge, suffisant pour l'usage des touristes pendant la belle saison, devra être amélioré beaucoup si l'on veut pouvoir y faire un séjour prolongé, surtout en automne et en hiver. Cette station, cependant, présente un haut intérêt, soit pour des études du genre de celles que je poursuis, soit pour celles qui se rapportent aux phénomènes physiques et mécaniques présentés par les glaciers : car elle est située au centre des grands phénomènes glaciaires, et les domine entièrement.

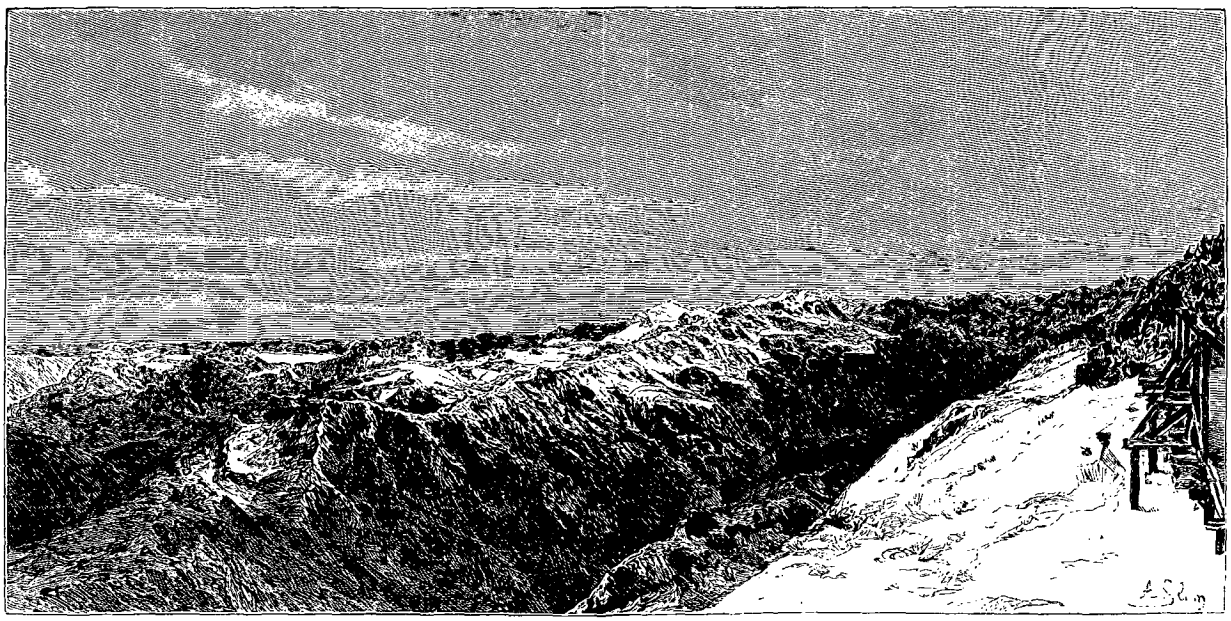
Le lendemain de notre arrivée (14 octobre), les instruments furent disposés et les observations préliminaires faites.

Je craignais d'être obligé d'attendre assez longtemps une belle journée, lorsque, pendant la nuit même qui suivit le jour des préparatifs, le ciel s'éclaircit et nous présagea un temps très favorable pour le lendemain.

En effet, le 15, le soleil se levait dans un ciel d'une pureté admirable, et telle, paraît-il, qu'on n'en avait point observé depuis le commencement de l'année. Je pus instituer une série continue d'observations, depuis dix heures du matin jusqu'au coucher.

Dans un spectroscope à plusieurs prismes, qui me sert d'ordinaire pour ces études, je suivais, avec l'élévation du soleil, la décroissance d'intensité des bandes de l'oxygène et des groupes de raies produites par ce gaz dans le spectre solaire.

Je constatai d'abord que les raies et bandes de la vapeur d'eau paraissaient absolument absentes du spectre. C'était une circonstance très favorable et que j'avais d'ailleurs recherchée. Les raies de la vapeur d'eau se mêlent en effet à celles de l'oxygène, de manière à compromettre la sûreté des spécifications. Ce premier point acquis, je donnai alors toute



Vue du Buet, prise des Grands-Mulets. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

mon attention aux lignes et bandes de l'oxygène.

Au passage au méridien, je constatai que les bandes de l'oxygène dont j'ai entretenu l'Académie, à savoir celle du rouge, celle du jaune, celle du bleu, étaient tout à fait absentes du spectre. Il ne paraît donc pas que, dans la production de ces bandes dans le spectre solaire, quand celui-ci les présente, on puisse attribuer au soleil une portion quelconque du phénomène.

Ce résultat est très conforme à la loi de formation de ces bandes, suivant le carré de la densité, car le calcul montre, en effet, que l'action de l'atmosphère terrestre, au delà de 3 000 mètres, doit être énormément plus faible que celle qui est nécessaire pour rendre ces bandes naissantes dans les tubes.

Ainsi, déjà au point de vue des bandes, l'action solaire peut être écartée.

Mais les raies de l'oxygène telles que les groupes A, B, α sont formées par des lignes dont la plupart sont très sombres.

Pour ces lignes, qui, du reste, obéissent à une loi différente de formation, l'action solaire peut-elle être également écartée?

L'étude de ces groupes à la station des Grands-Mulets me paraît permettre de répondre à cette seconde question.

J'ai, en effet, constaté un très grand affaiblissement de la raie B et surtout des lignes et doublets voisins, de même pour le groupe α; A était difficilement visible.

En rapprochant cette observation de celles que j'ai faites avec la lumière solaire à Meudon, avant mon départ et au retour, c'est-à-dire avec un soleil sensiblement de même hauteur, mais à une station située à environ 3 000 mètres au-dessous, on peut conclure que les groupes en question disparaîtraient complète-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment du spectre solaire si l'on observait aux limites de l'atmosphère terrestre.

Le lendemain 16, ayant été encore favorisé par un ciel d'une pureté égale, j'ai repris toutes ces observations, et elles se sont pleinement confirmées.

J'ai pu obtenir des photographies de ces spectres, à l'aide de l'appareil qui m'avait déjà servi au Pic du Midi l'année dernière.

Ainsi les raies et bandes dues à l'oxygène que le spectre nous présente sont dues exclusivement à l'atmosphère terrestre. L'atmosphère solaire n'intervient pas dans le phénomène. Il est exclusivement tellurique.

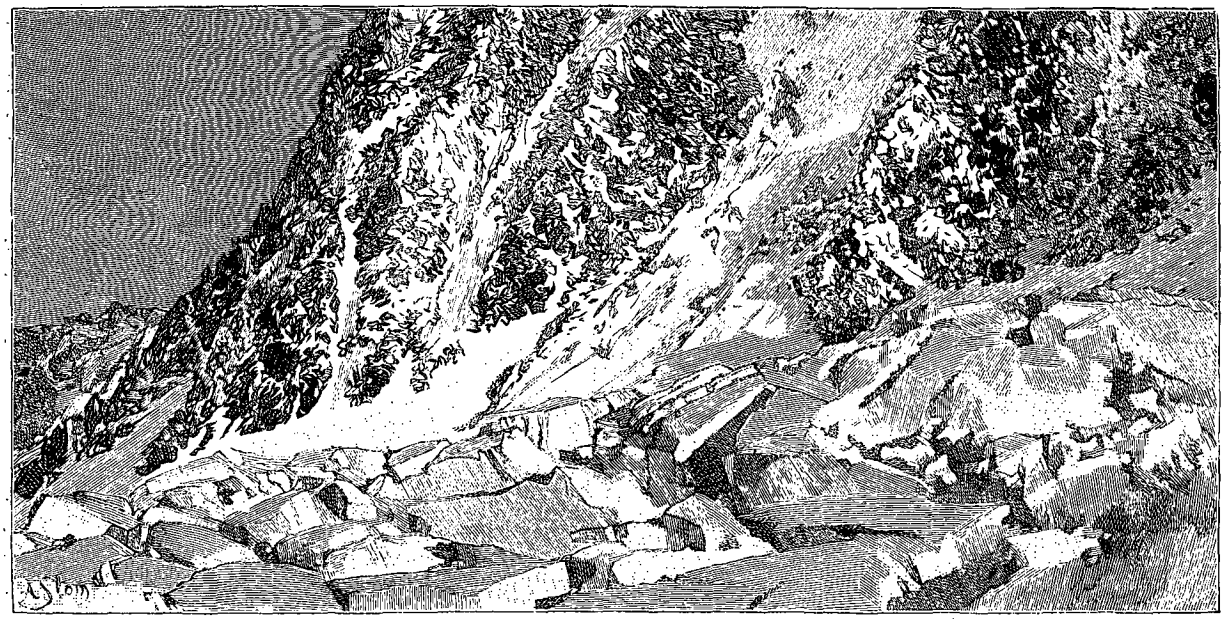
Devons-nous en conclure que l'oxygène n'entre pas dans la composition du globe solaire? Au début de l'analyse spectrale, on aurait été tenté de tirer cette conclusion; aujourd'hui nous avons appris à être plus réservés.

L'oxygène qui existerait dans les couches profondes situées au-dessous de la photosphère et des taches ne donnerait pas de manifestations accessibles à nos méthodes actuelles d'analyse spectrale. Ajoutons même, en présence des spectres multiples de ce gaz et des propriétés moléculaires si singulières qu'il présente, que nous ne sayons pas si de grandes variations de température n'amèneraient pas des changements complets dans les manifestations spectrales de ce corps.

Ce que nous pouvons dire, c'est que l'oxygène n'existe pas dans l'atmosphère solaire à un état où il produirait les manifestations spectrales qu'il nous donne dans l'atmosphère terrestre.

C'est une étape de l'histoire de l'oxygène dans ses rapports avec le soleil. C'est une première base sur laquelle la science pourra s'appuyer pour conduire plus loin ses investigations.

Je disais, en commençant le récit de cette ascension,



Sérac des Bossons au pied de l'Aiguille du Midi. — Dessin de Slom, d'après une photographie.

que l'astronomie et surtout l'astronomie physique seront conduites à faire usage de plus en plus des stations élevées.

L'ancienne astronomie recherchait volontiers pour les observatoires des lieux ou des édifices élevés. Cette circonstance s'expliquait par la pratique des observations à l'horizon.

Plus tard on abandonna complètement ces observations viciées par les erreurs de la réfraction et l'on n'accorda d'importance qu'aux observations faites à plus de 30 degrés de hauteur, observations qui peuvent es faire partout.

Mais depuis que les merveilleux progrès de l'optique et des arts mécaniques ont permis la construction d'instruments de plus en plus grands et qui bientôt seront colossaux, car nous aurons sous peu à Meudon une lunette de plus de 80 centimètres d'ouverture et de 17 mètres de foyer et un télescope de 1 mètre de diamètre — et l'Amérique veut dépasser encore ces dimensions, — depuis, dis-je, l'emploi de ces grands instruments, les conditions de l'observation se trouvent changées.

Nous sommes conduits à demander une atmosphère d'une pureté exceptionnelle : autrement ces grands pouvoirs ne peuvent être utilisés, et ceci nous conduit à remonter sur la montagne comme les anciens astronomes, mais pour un tout autre motif.

Oui, la montagne et surtout certaines montagnes vont jouer un grand rôle dans l'astronomie qui se prépare.

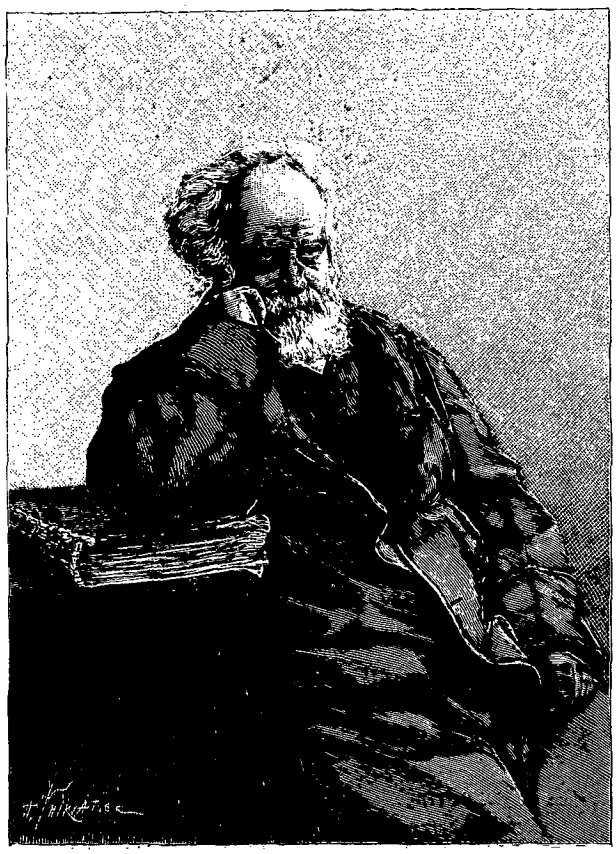
Cette astronomie, elle est bien importante et elle sera très belle. Avec elle la science des cieux va enfin s'attaquer à ce grand problème, vieux comme la science elle-même et qui date des premières réflexions de l'homme sur la voûte céleste et sur les astres qui en font la splendeur, à savoir : si les astres que nous voyons sont habités, si la vie existe en dehors de la terre et si des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

êtres semblables à nous habitent d'autres mondes. Problème toujours posé, jamais résolu, malgré les admirables progrès de l'astronomie. Cette science en effet nous a appris la géométrie des cieux avec les Grecs et les Arabes. Avec Kepler, Newton, Laplace, elle nous a révélé les grandes lois qui président aux mouvements célestes. Mais, malgré tout ce que ces découvertes ont de sublime, le problème de la vie extraterrestre restait toujours insoluble et il semblait même que sa solution fuyait devant nous et se dérobait à nos efforts.

Il était réservé à l'astronomie physique de créer des méthodes qui permettent d'attaquer le grand problème.

Ces méthodes, nous commençons à les appliquer; j'espère que la science pourra bientôt répondre à ces grandes questions. Est-ce à dire que les astronomes vous montreront les habitants des planètes dans leurs lunettes? Assurément non. Il y a à cette solution directe des difficultés qu'on peut estimer insurmontables et qui ne dépendent pas des progrès de l'optique. Mais la science a d'autres voies, plus lentes il est vrai, mais aussi sûres et d'une portée philosophique autrement considérable. Elle procède en faisant en quelque sorte le siège régulier de la place et elle l'enserre de telles parallèles que celle-ci sera bientôt forcée de se rendre sans qu'il soit nécessaire de donner l'assaut.



M. Janssen. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

C'est en poursuivant l'étude de l'ensemble complet des conditions astronomiques, géologiques, physiques, chimiques et enfin biologiques offertes par les planètes du système solaire que la science arrivera à se prononcer sur leur habitabilité avec une entière certitude.

Cette grande étude est déjà très avancée. Les conditions astronomiques sont connues et déterminées mathématiquement, et elles entraînent avec elles presque toute la géologie, puisque d'ailleurs l'unité chimique vient d'être démontrée par l'astronomie physique.

Mais la science, non contente d'avoir montré l'origine commune des planètes, d'avoir constaté que ce sont des globes comme le nôtre, ayant des continents, des mers, une atmosphère, des satellites; non contente d'avoir montré l'identité des matériaux, va maintenant porter ses investigations sur la composition des atmosphères planétaires.

Déjà on a découvert le spectre de la vapeur d'eau qui permettra de constater la présence de cet élément capital de la vie dans les atmosphères planétaires.

On vient aussi de faire sur l'oxygène, sur ce gaz vital par excellence, des découvertes qui permettront d'en rechercher également la présence.

Quand ces études seront terminées, quand la science aura déterminé rigoureusement les conditions astronomiques dans lesquelles chaque planète se trouve placée, quand elle aura assigné la période géologique, la constitution chimique de l'astre, la nature des gaz qui forment son atmosphère et celle des fluides qui composent les océans, alors elle pourra se prononcer avec certitude sur la question de l'habitabilité et sur sa nature, car ce sont là les facteurs qui la règlent et la déterminent.

C'est un beau problème que nous sommes sur le point de résoudre. C'est peut-être le plus haut que l'intelligence humaine se soit proposé.

Oui, c'est un beau problème, mais ce qui est peut-être plus beau encore que le problème lui-même, ce sont les efforts persévérants, les ressources étonnantes, les méthodes admirables et le génie mis en œuvre pour le résoudre. Ah! sans doute l'âme humaine avait le pressentiment des horizons de grandeur inconnue que cette connaissance lui ouvrira.

Dans cette grande œuvre qui s'achève, la science française a pris une grande part. Souhaitons qu'elle l'augmente encore et qu'elle inscrive définitivement son nom parmi ceux des nations savantes qui auront doté l'intelligence humaine de cette sublime conquête.

J. Janssen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ASCENSION

AU PIC DE TÉNÉRIFFE (PIC DE TEYDE),

PAR M. EDMOND COTTEAU.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Indépendamment des vapeurs courriers qui font un service régulier de Cadix aux îles Canaries, de grands steamers entretiennent des communications rapides entre Ténériffe et les ports de Liverpool, Hambourg, le Havre, Marseille et Gênes. La ligne la plus directe et la plus confortable est celle des *Chargeurs réunis*, qui, le 10 et le 30 de chaque mois, expédient du Havre, à destination de Montevideo et de Buenos Ayres, des navires de 3 000 à 3 500 tonnes, faisant escale à Ténériffe. Par cette voie on peut se rendre, en six jours, de Paris à Sainte-Croix de Ténériffe : c'est celle que j'ai choisie.

M. E. Cotteau. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le 30 août 1888, à trois heures du soir, le *Parana* défilait lentement le long de la jetée du Havre, sous les yeux de milliers de personnes agitant leurs chapeaux ou leurs mouchoirs en signe d'adieu. C'est que nous sommes nombreux à bord, pas moins de 770 êtres humains, dont 672 émigrants, pres quetous à destination de Buenos-Ayres. A peine au large, on stoppe une demi-heure, pour attendre les dernières dépêches qu'un petit vapeur vient nous apporter, puis on se remet en marche à raison de 12 milles à l'heure, vitesse normale de la traversée.

Le lendemain, nous laissons à bâbord l'île d'Ouessant, dont on distingue très bien les deux phares et la côte élevée. C'est la dernière terre française que nous apercevrons.

La mer est assez belle, et le golfe de Gascogne se montre clément. Toutefois, ce n'est guère que le troisième jour, par le travers du Portugal, que nos émigrants paraissent acclimatés. Jusqu'alors la plupart d'entre eux étaient restés confinés dans l'entrepont; maintenant le pont est littéralement encombré. Les uns lisent des romans, d'autres étudient la grammaire espagnole ; partout se forment des groupes animés ; ceux qui ont déjà fait le voyage le racontent aux nouveaux ; on joue aux cartes ; les Espagnols pincent de la guitare, les Italiens chantent en chœur ; le soir, on dansera. La grande majorité des passagers est de nationalité française ; beaucoup de nos compatriotes, engagés pour la construction de nouveaux chemins de fer dans les provinces les plus reculées de la république Argentine, emmènent avec eux leur famille.

Le 4 septembre, nous sommes à la hauteur de Madère, malheureusement à une distance trop considérable pour l'apercevoir. Dans la soirée on laisse à 4 milles à tribord l'îlot Salvage, inhabité, et enfin, le 5, de grand matin, le *Parana*, après avoir doublé la pointe d'Anaga, et longé pendant quelque temps une côte fort pittoresque mais absolument dénudée, jette l'ancre au mouillage de Santa Cruz. Du Havre à Ténériffe, la distance est de 1 563 milles (environ 2 900 kilomètres).

Je dois l'avouer, ma première impression à la vue de Ténériffe n'a pas été très favorable. Certes, le majestueux amphithéâtre de montagnes que j'ai sous les yeux, les eaux bleues de la mer, les blanches maisons de la ville, constituent un paysage d'une réelle beauté. Mais je me demande comment on a pu donner le nom de terre Fortunée à un pareil chaos de rocs pelés, à ces gorges sauvages dépourvues de toute végétation, à cette campagne rousse et brûlée que n'arrose aucun cours d'eau et d'où la couleur verte semble bannie.

Une promenade dans les rues de Santa Cruz n'a pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

changé beaucoup le cours de mes idées. A la vérité, j'ai vu quelques beaux arbres dans les squares ; les rues étroites de la ville, avec leurs maisons ornées d'élégants balcons, la place de la Constitution surtout, ne manquent pas de caractère. Mais la chaleur y est accablante, et j'ai constaté dans ma chambre, la présence d'une moustiquaire. Or je n'admets pas une île Fortunée avec des moustiques.

Si l'aspect de la contrée n'était pas tout à fait celui que j'avais rêvé, j'ai pu, du moins, dès mon arrivée, apprécier l'humeur douce et serviable des habitants, qui, dans les diverses classes de la société, se sont toujours montrés pour moi d'une obligeance parfaite.

Le 7 septembre 1888 est une date qui aura sa place marquée dans l'histoire des Canaries. Jusqu'alors les sept îles de l'archipel ne communiquaient entre elles que par de mauvais petits voiliers, dont le départ comme l'arrivée étaient soumis aux caprices des vents. Une compagnie anglaise s'est formée dernièrement pour les desservir, quatre fois par mois, au moyen de deux beaux steamers tout neufs, et j'ai été invité au voyage d'essai, qui a donné les résultats les plus satisfaisants. Cette promenade maritime a été charmante. On a longé de fort près la côte orientale de l'île, jusqu'à l'extrémité sud, la pointe Rasca, d'où se détache le câble du Sénégal. Toute cette partie de Ténériffe, exposée aux vents brûlants de l'Afrique, est très aride, mais aussi très pittoresque. Comme il n'existe aucun village sur la côte, on n'a pas débarqué ; c'est à bord que le banquet a eu lieu et que les toasts de rigueur ont été portés. Le champagne et les meilleurs crus de Ténériffe ont égayé la fête. J'étais le seul Français à bord, et, comme on me priait de dire quelques mots, j'ai rappelé qu'en 1887 j'assistais à une autre inauguration de bateaux à vapeur, bien loin des Canaries, sur l'Amou-Daria, en Asie centrale. Singulière coïncidence : un an plus tard, jour pour jour, je prends part à une fête analogue, aux confins de l'extrême Occident !

La Laguna, où je me rendis en quittant Santa Cruz, est l'ancienne capitale de l'île. Son aspect général est triste, l'herbe croît dans ses rues désertes, mais elle conserve encore bien des vestiges de son antique splendeur, notamment deux belles églises. Sa situation sur un plateau fertile, à l'altitude de 526 mètres, lui assure un meilleur climat que celui de la côte orientale. Aussi les riches marchands de Santa Cruz, qui peuvent s'y rendre facilement en deux heures, en ont fait leur résidence favorite pendant l'été. Là, au moins, plus de moustiques ; je retrouve, avec un air plus frais, des champs bien cultivés et de beaux arbres, parmi lesquels je signalerai des plantations d'eucalyptus qui, sous ce climat privilégié, se développent avec une rapidité prodigieuse.

Une jolie route, bordée de gommiers et de peupliers d'Italie, de lauriers et de géraniums en fleur, conduit à Tegueste, petit village à 6 kilomètres au nord de la Laguna. Le consul de France, M. Chassériau, y était alors en villégiature. J'allai lui rendre visite, et par la même occasion j'eus la chance d'assister à une fête locale, fort curieuse, qui se célèbre chaque année à pareille époque, pour accomplir un vœu fait, il y a plus d'un siècle, par des marins en détresse.

Au moment même de mon arrivée, une procession sortait de l'église, précédée par une statue de la Vierge, magnifiquement vêtue, et cinq ou six chars traînés par des bœufs. Ces chars simulent de petits navires, garnis de mâts et de voiles, et pavoisés à outrance. Après avoir fait le tour de l'église, la Vierge fait volte-face devant le portail, et les navires se rangent en demi-cercle devant elle. C'est alors qu'un homme, probablement le maire du village, adresse à la statue un discours, la suppliant de donner une bonne récolte au pays, moyennant quoi on lui promet, pour l'année prochaine, une fête encore plus belle.

Pendant une demi-heure les cloches ont sonné à toute volée, avec un tapage étourdissant, puis les courses ont commencé. Singulières courses ! Les chars-bateaux, attelés de deux bœufs, courent chacun à leur tour. Un jeune homme, simplement vêtu d'une chemise et d'un court caleçon, a saisi d'une main la corne de l'un des bœufs ; de l'autre, il brandit un bâton. Il faut qu'il se maintienne ainsi, tandis que ses camarades harcèlent l'attelage et l'excitent de leurs cris sauvages pour accélérer la course. Le trajet n'est pas long, mais très difficile à la fin, car il s'agit d'enfiler une rue fort étroite et tournant brusquement.

Un spectacle non moins intéressant pour moi était celui de la foule endimanchée, dames et demoiselles élégantes venues de Santa Cruz, paysans et paysannes des villages voisins, etc. Les femmes de la campagne, à Ténériffe, portent un petit chapeau de paille, incliné en avant et surmontant le mouchoir de couleur qui leur couvre le cou et les épaules. On les rencontre sur les routes, maintenant en équilibre sur leur tête des paniers de fruits ou de légumes, et toujours pieds nus. Leurs souliers sont dans leur panier et elles ne les chaussent que pour entrer en ville. Jeunes, elles sont généralement jolies et bien faites ; l'habitude de porter sur la tête des fardeaux considérables et de gravir ainsi les pentes les plus escarpées leur donne une belle prestance.

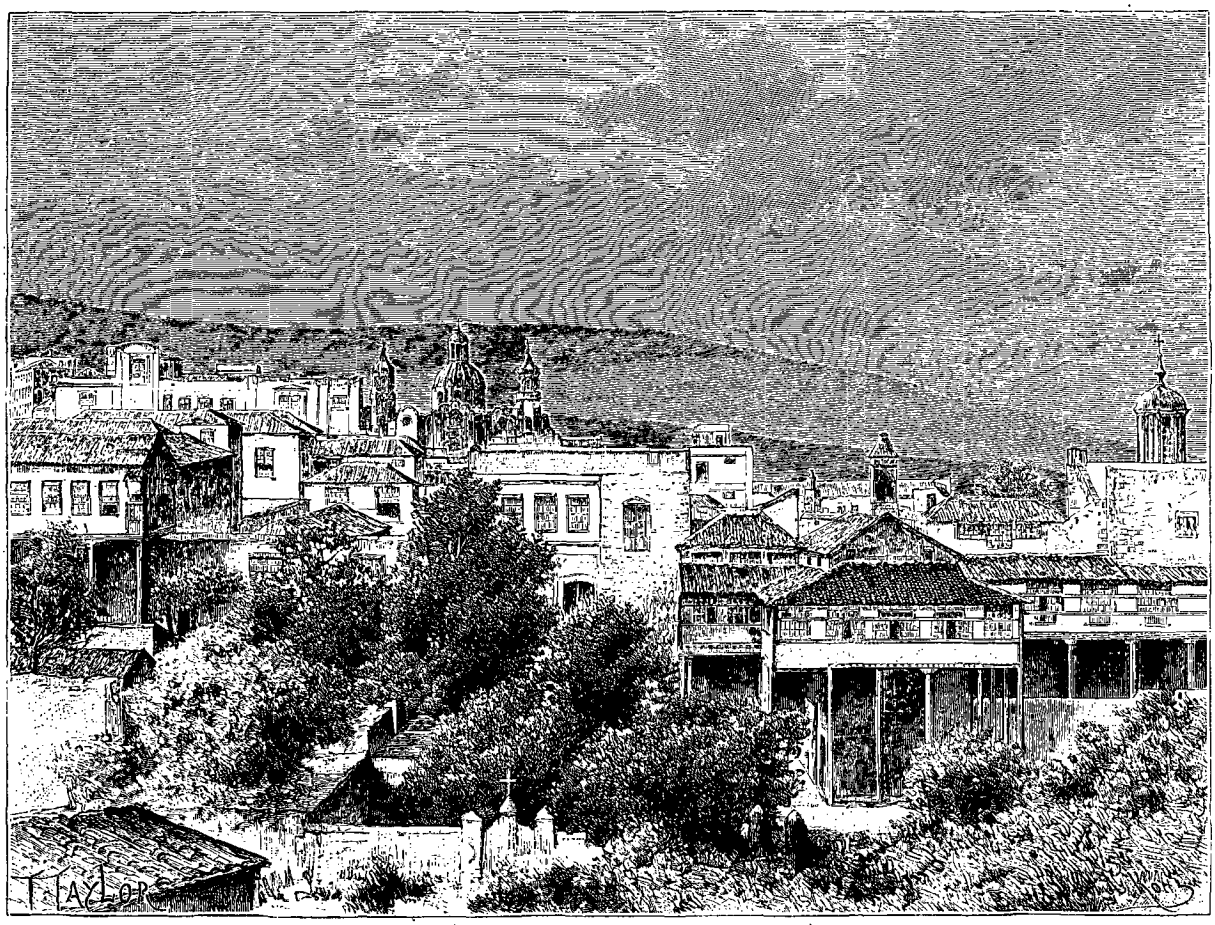
Deux fois par jour, une diligence part de la Laguna pour Orotava, sur la côte nord, distance 30 kilomètres. Le *coche* est un vaste omnibus attelé de cinq misérables rosses. Jamais je n'ai vu plus lamentable équipage ; voiture, harnais, chevaux, tout est à l'avenant. Cependant, comme il y a peu de voyageurs, je ne m'y trouve pas trop mal et je puis, à loisir, admirer le paysage, auquel les palmiers et les bananiers, mêlés maintenant aux agavés, aux euphorbes et aux opuntias, donnent un caractère franchement tropical. Pour la première fois, il m'est donné de contempler le fameux pic de Teyde[1], que l'on ne peut voir de Santa Cruz et dont les nuages m'avaient dérobé la vue en pleine mer.

1. Plus connu généralement, à l'étranger, sous le nom de Pic de Ténériffe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais c'est surtout à partir de Santa Ursula, dans la dernière partie de la route, que le panorama devient d'une beauté incomparable. Maintenant je reconnais que l'expression d'*îles Fortunées* n'a rien d'exagéré. Devant nous, limitée d'un côté par les flots bleus de l'Atlantique, de l'autre par le puissant massif du Teyde, s'étend la magnifique vallée d'Orotava, proclamée par Humboldt la plus belle du monde. Le célèbre voyageur n'hésite pas à déclarer que nulle part il n'a rencontré un aspect plus varié, un ensemble plus séduisant, une combinaison plus harmonieuse de masses de verdure et de rochers.

Il existe deux Orotava, séparées par une distance d'environ 3 kilomètres : le port (*puerto*) et la ville ou *villa*. Cette dernière est située à une altitude qui varie entre 300 et 380 mètres. Descendant en pente douce vers la mer, abritée des vents brûlants du Sahara par un cirque de hautes montagnes volcaniques, elle offre pour les malades la plus égale et la meilleure station d'hiver qui soit au monde. Pendant l'été, le thermomètre ne dépasse pas 24 degrés centigrades et ne s'abaisse jamais, en hiver, au-dessous de 15 degrés. Ce coin de terre privilégié se trouve à peine à six jours du Havre. Il est presque ignoré en France, mais les Anglais en connaissent bien le chemin. Chaque année, dès le mois de no-



La ville d'Orotava. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

vembre, leurs familles reviennent plus nombreuses. De confortables hôtels s'élèvent à leur intention. L'un d'eux est tenu par un Français ; c'est celui où je me suis installé.

Parmi les nombreuses excursions que l'on peut faire dans les environs, soit à pied, soit à cheval, soit même en voiture, sur d'excellentes routes, la plus intéressante, celle qui prime toutes les autres, c'est sans contredit l'ascension du pic de Ténériffe, qui se dresse à une hauteur de 3715 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le 12 septembre, par un temps magnifique comme toujours, je quittais l'hôtel des Hespérides, à six heures du matin. Ma caravane se composait du mulet sur lequel j'étais monté, d'un cheval portant les provisions et les couvertures, du guide Ignacio Dorta[1] et d'un arriero, ces derniers à pied. Le sentier, bordé d'agavés aux feuilles acérées, de ronces et de géraniums en fleur, s'élève rapidement au milieu des champs cultivés, nopals pour la cochenille, maïs, haricots et vignobles. Çà et là, quelques pauvres maisons de paysans. A l'altitude de 1 000 mètres on entre dans un petit bois de bruyères arborescentes (*Erica arborea*), où

1. Ce guide, dont je me plais à reconnaître ici les excellents services, est le même qui, en 1879, avait accompagné mon ami Jules Leclercq, actuellement président de la Société royale belge de géographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

errent de nombreuses chèvres, de cette belle race particulière aux Canaries et qui existait déjà lors de la conquête espagnole. Désormais nous ne verrons plus ni cultures, ni habitations.

A neuf heures on s'arrête pour déjeuner sous de maigres cytises, à une altitude de 1 400 mètres. Plus haut, les pentes s'accentuent; il s'agit de franchir une immense coulée de laves, sillonnée de profonds ravins. Le sentier est devenu très mauvais; il est encombré de scories et de pierres roulantes, sur lesquelles nos courageuses bêtes, au sabot non ferré, ne trouvent qu'un point d'appui bien incertain. Dans cette région désolée, on ne rencontre d'autre végétation que de rares buissons d'*Adenocarpus frankenioïdes*, arbuste appartenant à la famille des légumineuses.

Enfin, après deux heures d'une ascension fort pénible, on atteint un petit plateau nommé l'*Estancia de la Cera* (2000 mètres). De ce point on jouit d'une vue magnifique sur le volcan dont le cône parfaitement régulier surgit au centre d'une vaste plaine qu'il domine d'une hauteur de plus de 1700 mètres. Cette plaine, c'est le cirque des *Cañadas*, ancien cratère mesurant plus de 50 kilomètres de circonférence et bordé de tous côtés, sauf celui par lequel nous venons de pénétrer, par une chaîne de rochers à pic, curieusement dentelés et hauts de plusieurs centaines de mètres.

La traversée des Cañadas ne demande pas moins de deux heures, pendant lesquelles on s'élève à peine de 400 mètres. Cette partie du chemin est particulièrement fatigante à cause de la chaleur solaire et de l'éclat insupportable de la lumière réverbérée par les pierres ponces désagrégées. Bien m'en a pris de me munir de lunettes bleues. Dans ce désert parsemé d'énormes blocs d'obsidienne il n'existe pas d'autre végétation que des touffes de *retama* (*Spartium nubigenum*), arbuste de la famille des genêts; c'est un combustible précieux dans ces régions désolées.

La montagne Blanche, formée comme les Cañadas de ponces jaunâtres, est le dernier contrefort du Teyde. A son sommet nous faisons une courte halte, nous nous rafraîchissons avec le vin du pays, abondamment mélangé d'eau, puis nous nous mettons en devoir d'attaquer le cône lui-même. Au moyen d'interminables zigzags, le long d'une noire coulée de laves et par des pentes tellement rapides qu'on ne saurait croire, à première vue, qu'un cheval puisse s'y maintenir, nous atteignons enfin, après une heure et demie d'efforts, le refuge d'*Alta Vista*. Là on a récemment élevé une petite maison de bois, destinée à loger les ouvriers qui travaillent, dans ces hauts parages, à l'exploitation du soufre.

Il est à peine quatre heures. Je ne me sens pas trop fatigué et j'accepte la proposition de mon guide qui m'engage à aller visiter avec lui, une demi-heure plus haut, la *Cueva del Hielo*, caverne où, en toute saison, on trouve de la neige, mêlée à une eau glaciale. Dans cette direction, toute trace de sentier a disparu; il nous faut constamment sauter de roc en roc, exercice difficile et qui n'est pas sans danger, d'autant plus que les guides canariens ne connaissent pas le long bâton ferré qui rend tant de services à nos alpinistes. Ignacio m'en avait bien promis un, mais au départ il n'a pu me donner qu'un mauvais bâton pas beaucoup plus haut qu'une canne ordinaire. Ces gens sont infatigables et tellement habitués à leurs montagnes qu'ils circulent, à travers des chaos de blocs entassés, aussi aisément que sur une route. J'ai vu notre arriero descendre allègrement de la Cueva, tenant en équilibre sur sa tête un baril plein d'eau, d'une contenance de 25 à 30 litres.

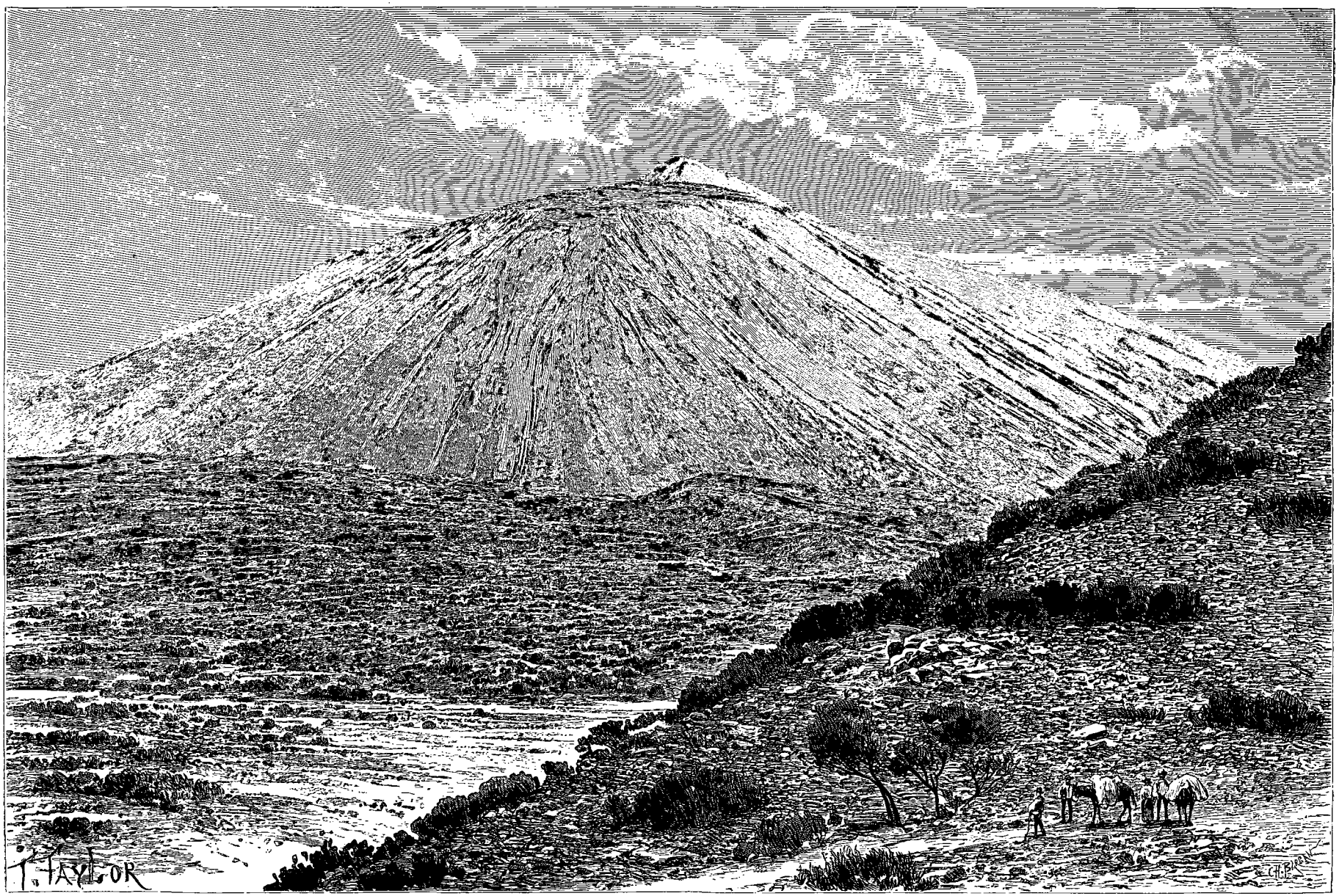
A Alta Vista, où l'altitude est de 3180 mètres, mon thermomètre ne marquait plus que 7 degrés. J'ai assisté de là à un splendide coucher de soleil. L'ombre du pic s'est projetée d'abord, comme un triangle gigantesque, sur les Cañadas; puis, dépassant l'enceinte rocheuse du cirque immense et s'élevant à mesure que le soleil s'abaissait, elle s'est étendue au loin, sur la mer bleue, jusqu'à la Grande-Canarie, qui apparaissait comme transfigurée, sous une auréole flamboyante. D'un bleu sombre au commencement, l'ombre a passé en quelques minutes par toutes les couleurs imaginables, puis s'est évanouie brusquement, me laissant le souvenir ineffaçable de l'un des plus beaux spectacles de la nature.

Après avoir allumé un bon feu de retama, et dîné avec les provisions que nous avions apportées, j'ai essayé, mais inutilement, de prendre un repos bien légitime. Si notre maisonnette n'avait été envahie que par les ouvriers de la solfatare, il n'y aurait eu que demi-mal; mais les couvertures et la paille qui nous servaient de lit étaient peuplées d'une infinité d'hôtes, aussi invisibles qu'incommodes, et qui ne m'ont pas permis de fermer l'œil.

Un peu avant trois heures du matin, nous nous mettons en route. Il s'agit maintenant d'arriver avant le lever du soleil au sommet du cône, dont nous sépare encore une altitude de 535 mètres. La nuit est obscure. Ignacio s'est muni de petits faisceaux de bois de *tea* (*Pinus canariensis*), qui, naturellement saturé de résine, brûle en donnant une vive lumière. A la lueur de ces torches, nous montons en silence pendant une heure et demie. Autrefois il fallait grimper de roc en roc, mais depuis quelque temps un sentier a été tracé au milieu des énormes blocs de lave, et, à la rigueur, il serait praticable pour les mules du pays. J'ai préféré monter à pied, à cause du froid et de l'obscurité de la nuit. Nous atteignons le petit plateau circulaire, nommé *la Rambleta*, sur lequel repose le cône terminal. Notre provision de torches étant épuisée nous sommes réduits à nous blottir au pied d'un rocher, à l'abri du vent, pour attendre les premières lueurs du crépuscule. Le thermomètre ne marque plus que 4 degrés.

Une demi-heure se passe ainsi. A cinq heures on y voit suffisamment pour continuer la marche. Il ne nous reste plus qu'à nous élever de 150 mètres, mais cette dernière partie de l'ascension est, de beaucoup, la plus difficile. Il s'agit de grimper sous un angle de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Pic de Ténériffe. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

45 degrés, à travers des scories et des ponces croulantes qui se dérobent sous les pieds et souvent vous entraînent avec elles. A mi-côte, mes forces commencent à s'épuiser. J'éprouve les premières atteintes du *soroche* ou mal des montagnes, que je ne puis mieux comparer qu'au mal de mer. Onze années auparavant, dans la Cordillère des Andes, j'avais été en proie aux mêmes souffrances, causées par la raréfaction de l'air dans ces hautes régions. Haletant, sans volonté, je suis obligé de m'arrêter toutes les cinq minutes. Je finis par m'étendre sur le sol, désespéré, déclarant qu'il m'est impossible d'aller plus loin. A ce moment, Ignacio me fait voir le sommet, à vingt mètres au-dessus de ma tête. Cette vue me ranime. Encore un dernier effort, et je parviens à atteindre le but tant désiré.

Le sol sur lequel je m'assieds est attiédi par le feu intérieur du volcan. Des vapeurs sulfureuses s'échappent sur divers points; le cratère, profond d'une quarantaine de mètres, s'ouvre à mes pieds. Il ne fait pas encore grand jour; la température est la même qu'à la Rambleta, 4 degrés. Quelques fruits presque glacés, un verre de vin de Ténériffe, achèvent de me réconforter. Nous allumons nos cigarettes, et, les yeux fixés vers l'orient, j'attends patiemment le lever du soleil.

Un peu avant six heures, une tache sanglante surgit à l'horizon, qui se pare aussitôt des couleurs les plus éclatantes et les plus variées. Comment décrire ce magique tableau? Le disque de feu émerge de l'océan, ses premiers rayons illuminent d'une lueur rosée la cime du volcan; les sommités commencent à s'éclairer, tandis que les vallées restent encore plongées dans les ténèbres. Bientôt l'ombre du pic, formant un triangle d'une régularité surprenante et mesurant au moins 40 kilomètres de côté, s'étend comme un sombre voile sur la mer d'azur. Son sommet repose sur l'île de Gomera, dégagée de vapeurs et parfaitement visible dans toute son étendue. Beaucoup plus loin, à une distance de 150 kilomètres, apparaissent Hierro et la Palma, tandis que, du côté opposé, la Grande-Canarie resplendit sous une lumière de plus en plus vive; je distinguais parfaitement, au nord de sa capitale las Palmas, la presqu'île de la Isleta et le petit port de la Luz[1]. Enfin, d'une hauteur de 2 000 mètres, je dominais une longue traînée de nuages d'une blancheur éblouissante, simulant un archipel fantastique.

Sous nos pieds, mes regards plongeaient dans le cratère du *Pico Viejo*, haut lui-même de plus de 3000 mètres. Une foule d'autres cimes secondaires m'apparaissaient jusque dans leurs moindres détails; plus bas, c'était le cirque des Cañadas dans toute son étendue, puis Icod et ses blanches maisons, Orotava et le Puerto; enfin l'île entière de Ténériffe, avec ses baies et ses innombrables promontoires dentelés, semblable à une carte géographique ou plutôt à un immense plan en relief.

Un guide. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Vers sept heures et demie, malgré un vent glacial, le soleil était déjà cuisant, et mon casque me protégeait imparfaitement contre ses rayons obliques. Leur ardeur extrême, dans ces hautes régions, est causée par la raréfaction de l'atmosphère. Aussi, après avoir rapidement visité le cratère et constaté que, sur certains points, le sol est brûlant et renferme une grande quantité de soufre, il fallut songer au retour.

La descente du cône terminal, dont l'ascension m'avait coûté tant d'efforts, n'est qu'un jeu : il suffit de se laisser glisser sur les ponces, et en quelques minutes on atteint la Rambleta. Une heure après, je déjeunais à Alta Vista, et poursuivais ma route à pied jusqu'à la montagne Blanche; cette partie du trajet fut une véritable dégringolade. Là je retrouvai mon excellente monture. La descente à cheval est bien plus pénible que la montée, et vraiment effrayante à cause de la déclivité du terrain. A chaque instant je pensais me rompre le cou sur les rochers; mais ces bonnes bêtes de Ténériffe ont le pied tellement sûr que de pareils accidents sont fort rares. Je ne m'en estimai pas moins fort heureux d'atteindre sain et

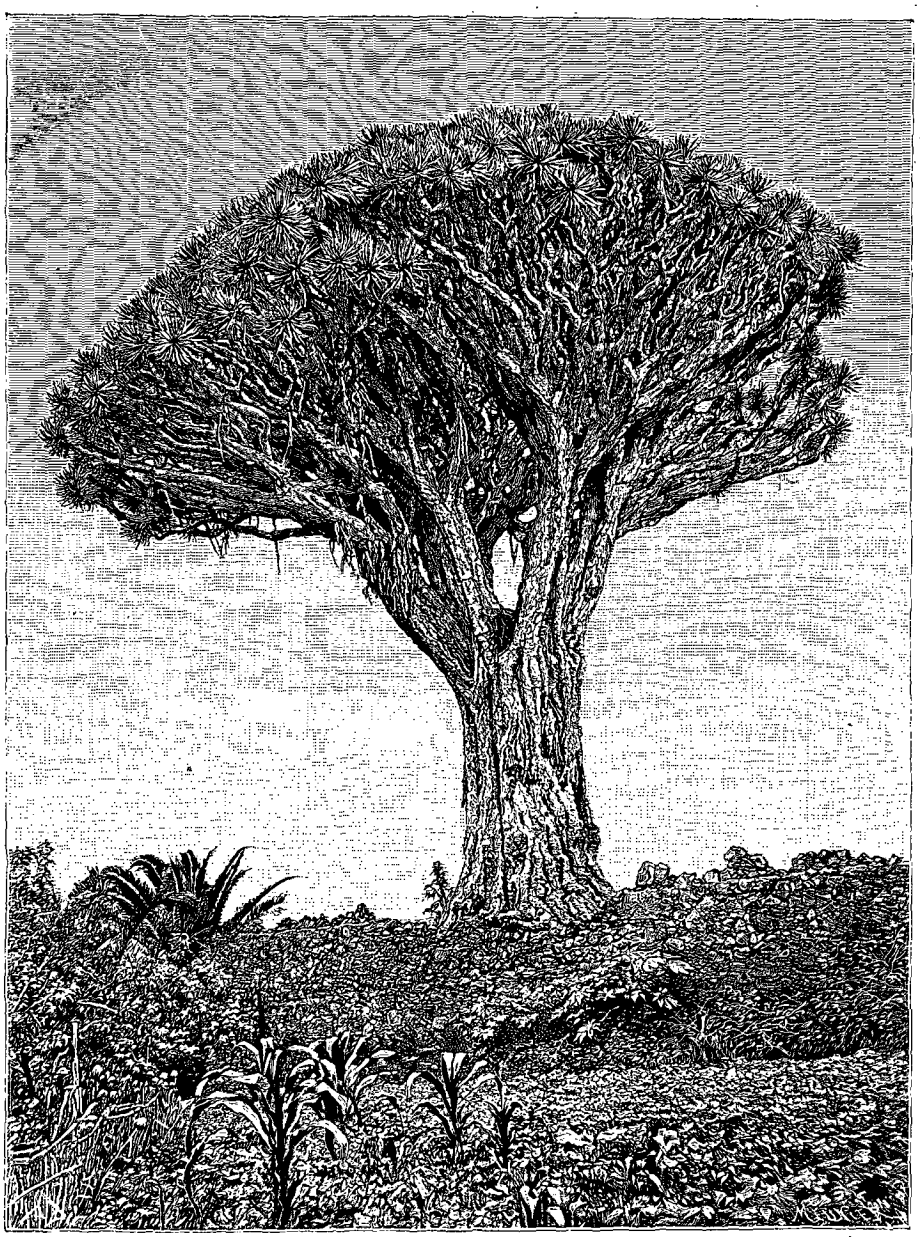
1. En ce moment même, le port de la Luz était le théâtre d'une effroyable catastrophe : deux grands navires, l'un français, l'autre italien, s'abordaient au mouillage; l'italien sombrait presque aussitôt, et la mer engloutissait cinquante victimes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauf, à cinq heures, le seuil de l'hôtel des Hespérides.

En résumé, l'ascension du pic de Ténériffe est longue et fatigante, à cause de la chaleur, du manque d'ombre et de l'extrême raideur des pentes, mais elle n'offre pas pour un alpiniste de difficultés sérieuses. Il n'existe aucun précipice sur la route, et le seul risque à courir est celui d'une chute de cheval. Pendant ces deux journées des 12 et 13 septembre j'ai été favorisé par un temps magnifique et un ciel sans nuages, d'une incomparable pureté. C'est, d'ailleurs, l'époque la plus favorable de l'année. Au milieu de l'été, le ciel est plus souvent chargé de nuages, et, pendant l'hiver, l'abondance des neiges rend l'ascension à peu près impossible.

Icod de los Vinos est un gros village situé non loin



Dragonnier, à Icod (voy. p. 352). — Gravure de Meunier, d'après une photographie.

de la côte, à 24 kilomètres à l'ouest d'Orotava; à vol d'oiseau, c'est le plus rapproché du Teyde. Je l'avais entrevu de la cime du volcan, et son aspect m'avait séduit; aussi, après une journée d'un repos bien mérité, je résolus d'aller le visiter.

La route, bien entretenue, est bordée d'eucalyptus de toute taille, de tamaris, de lauriers-roses, de jasmins et de rosiers fleuris. On traverse de profonds ravins, dont les flancs disparaissent sous une végétation luxuriante. L'eau suinte le long des parois abruptes des rochers de laves, où s'ouvrent çà et là de sombres cavernes; dans les fissures de la pierre croissent d'innombrables variétés de fougères et de sempervivums. Sous d'épaisses touffes d'arums aux feuilles luisantes, murmurent de minces filets d'eau courante qui rafraîchissent l'atmosphère et portent partout la vie.

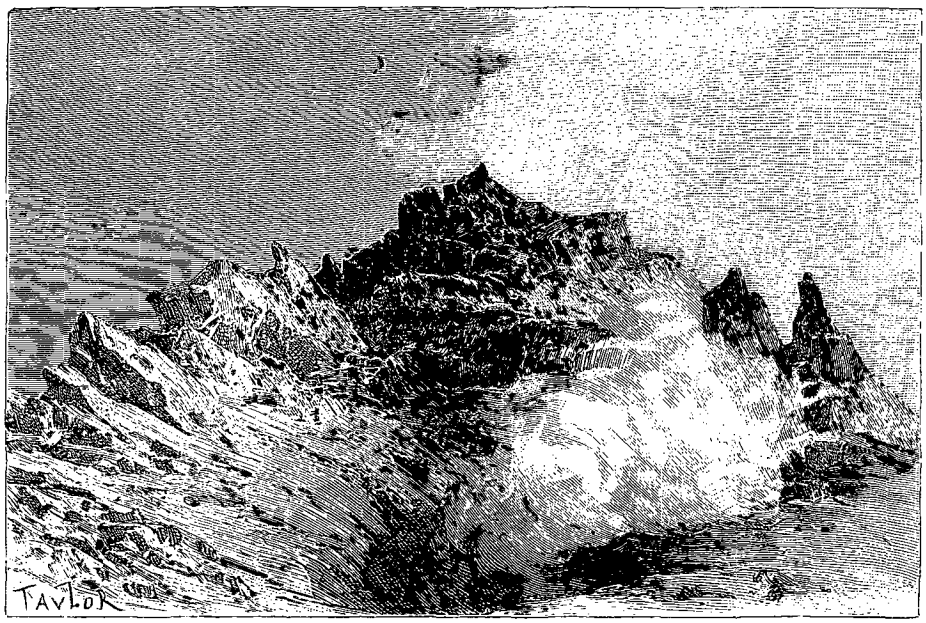
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au delà de San Juan de la Rambla, la nature change complètement d'aspect. La route s'élève rapidement à travers de récentes coulées de lave, où de tristes euphorbes et des klénias semblables à des arbustes morts sont les seuls représentants du règne végétal. De l'autre côté de ce désert s'étend à mi-côte la verdoyante oasis dont Icod occupe le centre.

Le village par lui-même n'offre rien de bien intéressant. Sa principale curiosité est son dragonnier, le plus grand de l'archipel, depuis qu'un orage a détruit celui d'Orotava. On sait que cet arbre singulier croît avec une extrême lenteur. Or le tronc du dragonnier d'Icod ne mesure pas moins de 15 mètres de circonférence, ce qui lui assure une antiquité des plus respectables.

Je ne quitterai pas Orotava sans dire quelques mots de son jardin d'acclimatation. M. Wildpret, son aimable directeur, est d'origine suisse; depuis trente ans qu'il réside aux Canaries, il a introduit dans sa patrie d'adoption plus de sept mille espèces de plantes. Son jardin renferme une fort belle collection d'arbres, provenant de toutes les parties du monde et dont beaucoup ont déjà atteint un grand développement. L'espace dont il dispose est bien petit, mais n'en montre pas moins à quels résultats on peut arriver, sous ce climat, avec de l'eau et une culture intelligente. Malheureusement l'eau est rare aux Canaries et la routine est bien forte.

A mon départ, M. Wildpret, qui est l'obligeance même, voulut me reconduire, sur la route de la Laguna, jusqu'à Tacoronte, où je visitai un petit musée aujourd'hui sans grande valeur. Bien plus intéressante est l'excursion que nous fîmes à l'Agua Garcia, l'une



Cratère du Pic de Ténériffe (voy. p. 350). — Dessin de Taylor, d'après une aquarelle de M. Michéa.

des rares forêts que les Espagnols n'aient pas défrichées après la conquête. Là j'ai pu admirer, à l'altitude de 750 mètres, des arbres magnifiques, au tronc énorme et dont les rameaux formaient, à 30 mètres au-dessus de nos têtes, un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

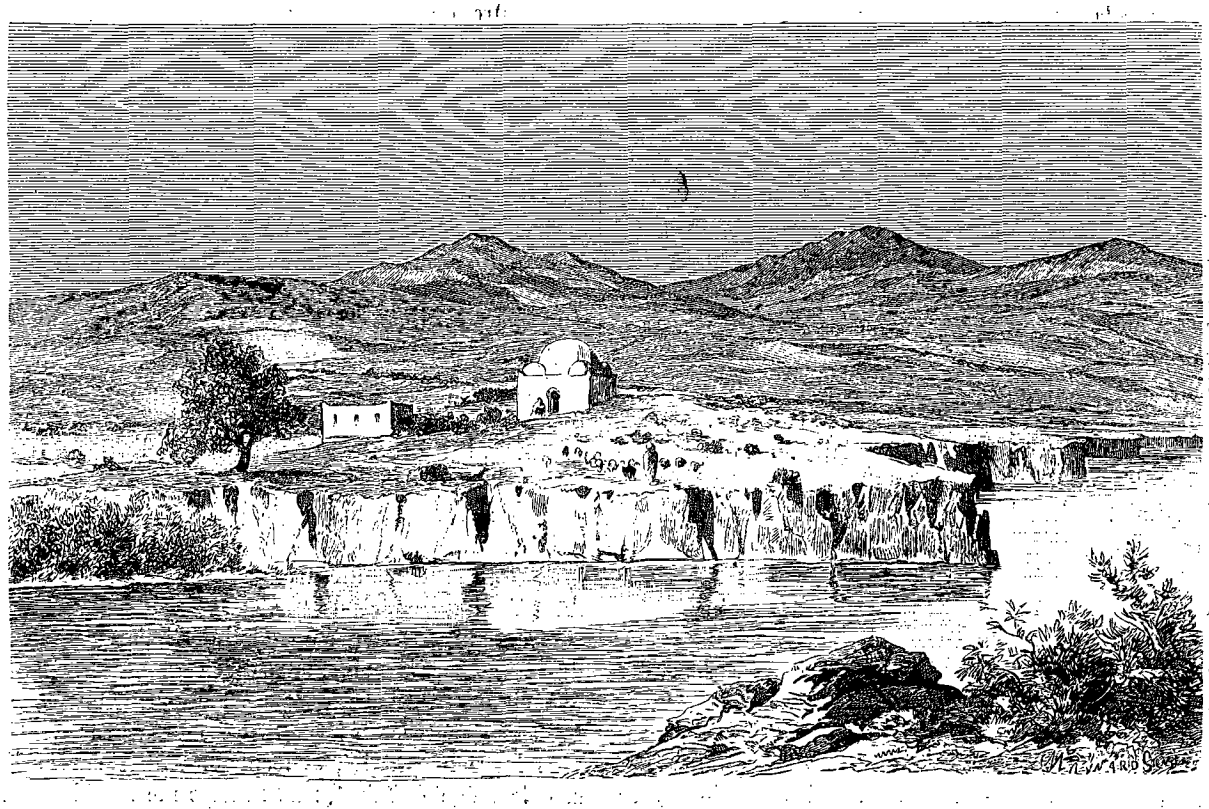
Deux jours plus tard, du pont du vapeur qui m'entraînait rapidement vers la Grande-Canarie, je saluais une dernière fois le pic de Teyde, qui semblait grandir à mesure que je m'en éloignais. A vingt lieues de distance, il était encore parfaitement visible, dominant les nuages d'une hauteur de plus de 2 000 mètres. Je me rappelais, non sans une légère pointe d'orgueil, que, dix jours auparavant, j'avais foulé du pied cette cime altière qui, longtemps, a passé pour le point le plus élevé du globe.

Après avoir visité la jolie ville de las Palmas et fait de rapides excursions dans l'intérieur de la Grande-Canarie, j'ai pris passage, à destination de Marseille, sur l'un des meilleurs bateaux de la compagnie Paquet, qui entretient des communications suivies avec les îles Canaries et le Maroc. Cette traversée de retour a été un peu longue, mais non sans intérêt, car, sans parler d'une relâche à Lanzarote, elle m'a permis de visiter les principaux ports de la côte occidentale du Maroc : Mogador, Mazagan, Casablanca, enfin Tanger et Gibraltar.

Le 11 octobre, je débarquais à Marseille et prenais congé de l'excellent commandant de la *Meurthe*, le capitaine Scheult, dont l'aimable société m'avait bien souvent fait oublier la monotonie du voyage.

Edmond Cotteau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sidi-bou-Nouar (voy. p. 355). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque et un croquis de l'auteur.

SIX MOIS CHEZ LES TRARAS

(TRIBUS BERBÈRES DE LA PROVINCE D'ORAN),

PAR M. CHARLES DE MAUPRIX.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les Traras. — Leur origine. — Leurs coutumes. — Leur situation géographique.

Lorsque de Nemours on se dirige vers Lella-Maghnia, on traverse au col de Bab-Thaza une chaîne de montagnes aux sommets couronnés de rochers : c'est le premier échelon qu'il faut gravir pour accéder aux plateaux élevés de l'intérieur. Ce massif montagneux, qui court parallèlement au littoral, de la Tafna à la Moulouïa, coupé par la frontière marocaine à Teniet Sassi, présente une physionomie toute différente des autres groupes de hauteurs qui le suivent, et qui font, comme lui, partie du système côtier. Ce caractère original, il le doit autant à sa structure physique, aux découpures bizarres de ses rochers, à ses formes tourmentées, effilées en pitons, équarries en tables, qu'aux populations qui l'habitent.

Là, en effet, se sont retirés, comme dans une forteresse naturelle, retranchée de ravins à pic, les anciens possesseurs du sol, fuyant devant l'invasion arabe. C'est un des nombreux îlots de Berbères qu'on retrouve dans cette immense chaîne qui s'étend de la Syrte à l'Océan : qu'ils le doivent à une origine commune, ou aux exigences d'une vie menée dans des conditions identiques, ces différents groupes, bien que très éloignés les uns des autres, ont — malgré les modifications apportées dans leurs mœurs, leur religion et leur langage par les invasions successives : arabe, turque, espagnole et française — gardé un ensemble de coutumes et de traditions uniformes, qu'on retrouve en Tripolitaine comme au Maroc, en Algérie comme en Tunisie. Cette race, constituée, au point de vue physique, d'une façon particulière, offrant un grand nombre d'individus blonds et même roux aux yeux bleus, charpentés plus solidement mais aussi plus grossièrement que l'Arabe, présente une caractéristique plus persistante que cette distinction physiologique qu'altère chaque jour l'infusion du sang conquérant : elle vit dans des maisons, s'adonne à la culture de la terre et à différentes industries manuelles : la poterie, la vannerie, le tissage des étoffes, tandis que l'Arabe, exclusivement occupé de ses troupeaux, passe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa vie sous la tente et ne s'attache point au sol. Ajoutons à cela que, là comme dans le Riff, en Kabylie, dans l'Aurès, dans les montagnes des Metmata tunisiens et des Yefren tripolitains, la rudesse du pays, la difficulté des communications, ont conservé à ces populations, en les garantissant contre les voyageurs, les fonctionnaires et les colons, un cachet de sauvagerie qui les rend encore plus intéressantes à étudier.

Les géographes ont donné improprement à toute cette chaîne bordière le nom de « chaîne des Traras[1] ». Les Traras, famille berbère, constituaient en réalité, avant notre conquête, une confédération kabyle, qui, morcelée aujourd'hui, a formé les tribus des Beni-Khalled, des Beni-Ouarsous, des Beni-Mnir, des Beni-Mishel et même une partie des Oulassa-Gharaba.

Le domaine des Traras s'étendait donc, en réalité, de la Tafna à la route actuelle de Nemours à Lella-Maghnia. Il était limité au nord par la mer, et au sud les maisons de ces *Kebaïles* ne dépassaient guère les pentes les plus élevées qui des sommets de Filhaoussen et de Bab-Thaza descendent vers la Mouïlah. Le plateau qui leur succède, sur la rive gauche de la Tafna, est le territoire des Oulad-Mansour, des Maaziz et des Djouidat, qui sont d'origine arabe.

Les populations kebaïles habitant le reste du massif qui se prolonge à l'ouest jusqu'à la Moulouïa, Djebala, Souhalia, Beni-Mengouch, Hatia et Beni-Snassen marocains, n'ont jamais fait partie de la confédération des Traras, malgré la fausse dénomination de Traras-Gharaba (Traras du Couchant) qui leur a été donnée sur les cartes publiées par le Ministère de la guerre à l'époque de la conquête, et rééditées depuis.

La chaîne des Traras, orientée parallèlement au littoral et dirigée S.-O. N.-E., est coupée par le 35e degré de latitude nord et le 4e de longitude ouest du méridien de Paris. La population totale de cette tribu de montagnards est d'environ neuf mille individus.

C'est chez les véritables Traras, au pied des rochers de Sidi-Sfyan, et dans les ravins du Tadjera, la montagne en forme de table, que j'ai passé six mois, en majeure partie chez les Beni Ouarsous, la fraction la plus rustique et la plus pauvre de cette famille kebaïle, et je conserve de leur pays l'impression des sites les plus pittoresques et les plus sauvages que j'aie vus.

I

D'Oran à Remchi. — Sidi-bou-Nouar et la Tafna. — Mon arrivée aux Beni-Ouarsous. — Tahar ben Zekri, caïd des Beni-Ouarsous, et son état-major.

Remchi, 7 janvier. — Partant d'Oran, j'ai voulu, par curiosité de voyageur, faire par étapes la route qui longe la voie ferrée jusqu'à Temouchent, et me rendre à cheval à Remchi, d'où je dois gagner les Traras.

Désillusion! Sauf Misserghin, où les Frères de l'Annonciation ont établi une merveilleuse orangerie, et où ils apprennent à quelques centaines d'enfants le français et les quatre règles, au milieu d'une ravissante forêt d'arbres couverts d'oranges et de mandarines; sauf quelques échappées sur la Sebkha d'Oran, éblouissante sous le soleil, faisant miroiter sa nappe de sel comme une glace étincelante, le pays est d'une monotonie désespérante; les villages peuplés d'Espagnols se succèdent tout le long du chemin : Bou-Tlélis, Lourmel, Rio-Salado — ici on n'a même pas conservé le nom arabe d'Oued-Melah, encore moins donné un nom français : la Rivière-Salée, et l'on se croirait en pleine Ibérie.

A Aïn-Temouchent, gros village de colonisation, bâti en dégringolade au sommet d'une butte dénudée, le chemin de fer s'arrête; il sera continué plus tard sur Tlemcen, soit directement, par Pont-de-l'Isser, soit par un coude sur Beni-Saf et Rachgoun, d'où il suivra la vallée de la Tafna, pour gagner Remchi et monter ensuite sur Tlemcen par Hennaya et le ravin de la Sikkak.

Après Temouchent, autres installations d'Espagnols : Aïn-Khial et Pont-de-l'Isser.

Ayant quitté Oran par un soleil d'été, j'arrive à Pont-de-l'Isser par la neige, et c'est à grand'peine si la duègne qui tient l'auberge peut me fournir une chambre : les fenêtres, vierges de vitres, donnent au vent la plus large hospitalité, et le plafond filtre sur le lit, sous la neige qui fond : un brasero me semble de rigueur; j'ai bien du mal à m'en faire donner un.

Quels travailleurs que ces Espagnols! je les admire; mais quel suprême dédain ils ont du confortable! cela dépasse les forces de mon admiration.

A Pont-de-l'Isser, je quitte la route de Tlemcen, et par un sentier à travers le pays couvert de neige je gagne Remchi.

C'est un véritable sentiment de tristesse qui me saisit en arrivant dans ce village, où les maisons, alignées le long de la route qui sert de rue, construites sur un modèle laid mais uniforme, ont, sous cette neige qui se fond en boue jaunâtre, un aspect de misère qui serre le cœur. Au beau milieu d'une grande place qui, pour l'instant, représente assez bien un marais, l'église, couverte en tuiles rouges, isolée, sent l'abandon, tout au moins la profonde indifférence; aux deux extrémités de ce champ, planté de maigres arbres, la maison de l'Administrateur et la Gendarmerie se font lugubrement vis-à-vis; dans un coin, la Poste; dans un autre, la Justice de Paix; à un bout de la route, la maison du médecin de colonisation; au bout opposé, l'École, entourée de murs à meurtrières, singeant un bordj; presque en face, sous une tonnelle, l'*estanco* de l'endroit; moitié guinguette, moitié « marchand de goutte », l'auberge de Remchi a pourtant une particularité qui mérite d'être mentionnée : une des quatre pièces qui la composent a été choisie pour « Cercle » par les notables habitants du village, et là, chaque soir, les malheureux fonctionnaires exilés qui représentent l'administration, la justice, les finances, je ne veux pas oublier la Faculté et la force publique, le médecin et le bri-

1. M. Niox, *Géographie de l'Algérie*. — M. Reclus, *l'Afrique septentrionale*, vol. XI, p. 314.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gadier de gendarmerie, se réunissent pour faire un whist honnête ou jouer leur absinthe à l'écarté. Pour subvenir à l'abonnement des journaux et aux différents frais, les caïds du voisinage sont fortement invités à faire partie du Cercle.

Car Remchi est le centre de la commune mixte, qui comprend une vingtaine de mille administrés, tant indigènes que colons. A Remchi réside l'Administrateur, et de là dépend une partie des Traras, les Beni-Ouarsous, chez lesquels je me rends; l'autre partie, Beni-Mishel, Beni-Mnir, Beni-Khalled, étant du ressort de Nedroma.

On me dit que Remchi, avantageusement situé dans un pays fertile, non loin du confluent de l'Isser et de la Tafna, est un village plein d'avenir. Je veux bien le croire et je le souhaite, mais n'importe, j'ai hâte de quitter ce plateau bourbeux où, pendant l'hiver, l'eau des pluies séjourne sans s'écouler, et qui, pendant l'été, doit être implacablement brûlé du soleil; et je regarde à l'horizon, vers le nord, cette dentelure de rochers aux pointes blanchies de neige, que l'on m'indique comme les montagnes des Traras : Skika, formant deux mamelles; Gorina, « la corne »; Sidi-Sfyan, une énorme roche aux reflets rosés, couronnée par un marabout carré; Tadjera, une table dressée pour des géants; et Filhaoussen, élevant sa tête au-dessus de tout le massif, à 1 157 mètres d'altitude.

9 janvier. — Enfin me voilà parti de Remchi! Et, désireux de quitter au plus vite ces terrains de colonisation qui ont la prétention d'imiter les cultures de France, mais ne les rapellent qu'en mal, je laisse la route de Rachgoun pour gagner la Tafna par un sentier qui descend en pente raide, au milieu des pierres, vers le marabout de Sidi-bou-Nouar : en temps ordi-

Aïn-Temouchent. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

naire, là se trouve un gué. Du rebord du plateau j'aperçois à mes pieds le tombeau du saint : les coupoles blanches qui le recouvrent se détachent au milieu d'un jardin d'oliviers. Des tentes sont autour : c'est un douar des Tafna, tribu arabe qui campe près de la rivière.

En ce moment, la Tafna coule à pleins bords, entre des berges de terre profondément ravinées, mais à pic. Les montagnes cessent brusquement à peu de distance des rives, et les eaux se sont creusé un lit des plus sinueux dans cette sorte de plaine étranglée.

A Sidi-bou-Nouar, la Tafna est encore à 150 mètres d'altitude, et les montagnes entre lesquelles elle serpente élèvent leurs croupes arrondies à 250 et 300 mètres. A partir de ce point, la rivière, qui, depuis Hammam-bou-Ghrara, coulait vers le nord-est, se trouve déviée par les dernières pentes des Seba-Chioukh, et se redresse au nord pour passer dans le défilé qui sépare ce massif de la ligne des Traras. C'est un peu en aval, vers Sidi-Amara, que se trouvent les *gorges* de la Tafna; cette dénomination, du reste, est tout à fait impropre, car ces gorges se bornent à un simple resserrement des deux chaînes, qui contrarient tour à tour le cours des eaux et leur font décrire des courbes à l'infini.

. . . . . .

« Méfie-toi du cheval par devant,

« De la jument par derrière,

« Du marabout par tous les bouts! » disent certains Arabes sceptiques.

Chaque article de ce proverbe a de nombreuses variantes; le dernier est connu ici sous la rubrique suivante : « De la Tafna par tous les temps », car, au dire des colons, et surtout à en croire les gendarmes de Remchi, les gués de la Tafna se déplacent, et l'on est surpris, après un orage ou une simple pluie, de trouver

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un trou là où l'on avait passé à plat quelques heures auparavant.

N'importe, le gué de Sidi-bou-Nouar, malgré la crainte qu'il inspire aux prudents gendarmes, est inamovible, et mes mulets, bien que très chargés, le passent fort bien à ma suite, avec de l'eau jusqu'aux épaules. Je soupçonne Sidi-bou-Nouar, « l'homme à la fleur », de protéger ce passage, et même de l'entretenir, afin que les Arabes puissent venir en toute saison lui faire *ziara* (visite accompagnée d'un don en argent ou en nature).

A partir de la Tafna il faut dire adieu aux routes, voire aux chemins. Des sentiers de mulets qui n'ont jamais été tracés que par les pieds des bourricots traras sont les seules voies de communication, et comme il a beaucoup plu tous ces derniers temps, mes animaux glissent dans l'argile liquide et refusent d'avancer. Il me faut renoncer à mon projet d'aller camper ce soir près de la maison du caïd des Beni-Ouarsous.

Je remonte le cours de l'Oued Bekiou, qui me fait l'effet d'un fleuve aussi gros que la Tafna, bien que les Arabes m'affirment qu'il n'a jamais d'eau; et comme la nuit est proche, je fais installer mes tentes près d'un douar.

L'arrivée d'un étranger dans leur pays est un gros événement pour ces paysans arabes; mes animaux ne sont pas seulement déchargés que tous les gens du douar sont autour de moi, curieux de savoir qui je suis et ce que je viens faire. Notre conversation est loin de satisfaire leurs désirs.

« Qui es-tu?

— Je suis un étranger, et je viens voir le pays des Beni-Ouarsous et travailler chez eux.... Est-ce que le caïd habite loin d'ici? dis-je au plus âgé d'entre eux.

— Je ne sais pas, me répond-il, flairant probablement quelque commission à faire.

— Comment, tu ne sais pas! Tu es des Beni-Ouarsous et tu ne sais pas où habite ton caïd?

— Nous sommes Tafna, me répond l'Arabe en désignant ses camarades d'un regard circulaire, mais nous avons la permission d'habiter en ce moment aux Beni-Ouarsous. »

Cela m'explique cette réunion de tentes, qui, dans un pays de Kebaïles, gens habitués à vivre dans des maisons, m'avait d'abord étonné.

Cette circonstance me contrarie, car je serai obligé de dépêcher Abd el-Kader, mon nègre, au caïd, pour le faire venir.

Abd el-Kader, mon *tordjmen*, a pour fonctions de me servir d'interprète ; c'est mon homme de confiance, le seul indigène de ma troupe, mais aussi la seule figure intéressante. Je n'ai pas le temps, aujourd'hui, de faire sa présentation, forcé, en cette première installation, de mettre mes hommes à leur service, et surtout d'initier Jean, mon cuisinier valet de chambre, mon « maître Jacques », amené de France, aux mystères de la cuisine, qu'il ignore absolument.

10 janvier. — Ce matin, à huit heures, il faisait grand jour et clair soleil, et je dormais dans mon petit lit à X tout étroit; je dormais de ce délicieux sommeil, tranquille et reposé, que connaissent seuls ceux qui ont campé, et qu'on goûte sous une tente, en plein air, au milieu des broussailles de lavandes et de genêts qui parfument de leur odeur les premières heures de la journée.

Des chevaux qui se battent près de ma tente me réveillent.

J'appelle Abd el-Kader : « Qu'est-ce que c'est?

— Le cheval du caïd qui se bat avec les nôtres.

— Le caïd est là?

— Oui, il attend pour te voir. »

Quelques instants après, je fais entrer ce fonctionnaire, qui essaye, dans un français appris chez le kahouadji de Remchi, de me faire ses salutations.

Je lui réponds en arabe, et lui dis de prendre une chaise.

« Oh! tu parles arabe? » me dit-il, et sa figure, quittant l'air de service avec lequel il est entré, s'éclaire d'un sourire qui signifie : « Je suis étonné que tu parles arabe, mais j'en suis bien content, car j'aurai moins de peine, puisque tu n'auras pas besoin du *tordjmen*, à te faire passer mes mensonges. »

« Comment t'appelles-tu?

— Tahar ben Zekri.

— Et il y a longtemps que tu es caïd des Beni-Ouarsous?

— Non, trois mois.

— L'ancien caïd est donc mort?

— Lequel? Bou Araoua? il est mort, il avait plus de cent ans. Celui d'après, qui était avant moi, Mohammed bel-Hassen, a été cassé; je l'ai remplacé.

— Cassé! pourquoi? qu'avait-il fait?

— Le *hakem* de Remchi (l'administrateur, le chef, mot à mot: celui qui commande) l'a cassé. Je ne sais pourquoi. »

« Je ne sais pas », c'est la réponse favorite de l'Arabe qui a peur de se compromettre, ou craint de déplaire à son interlocuteur.

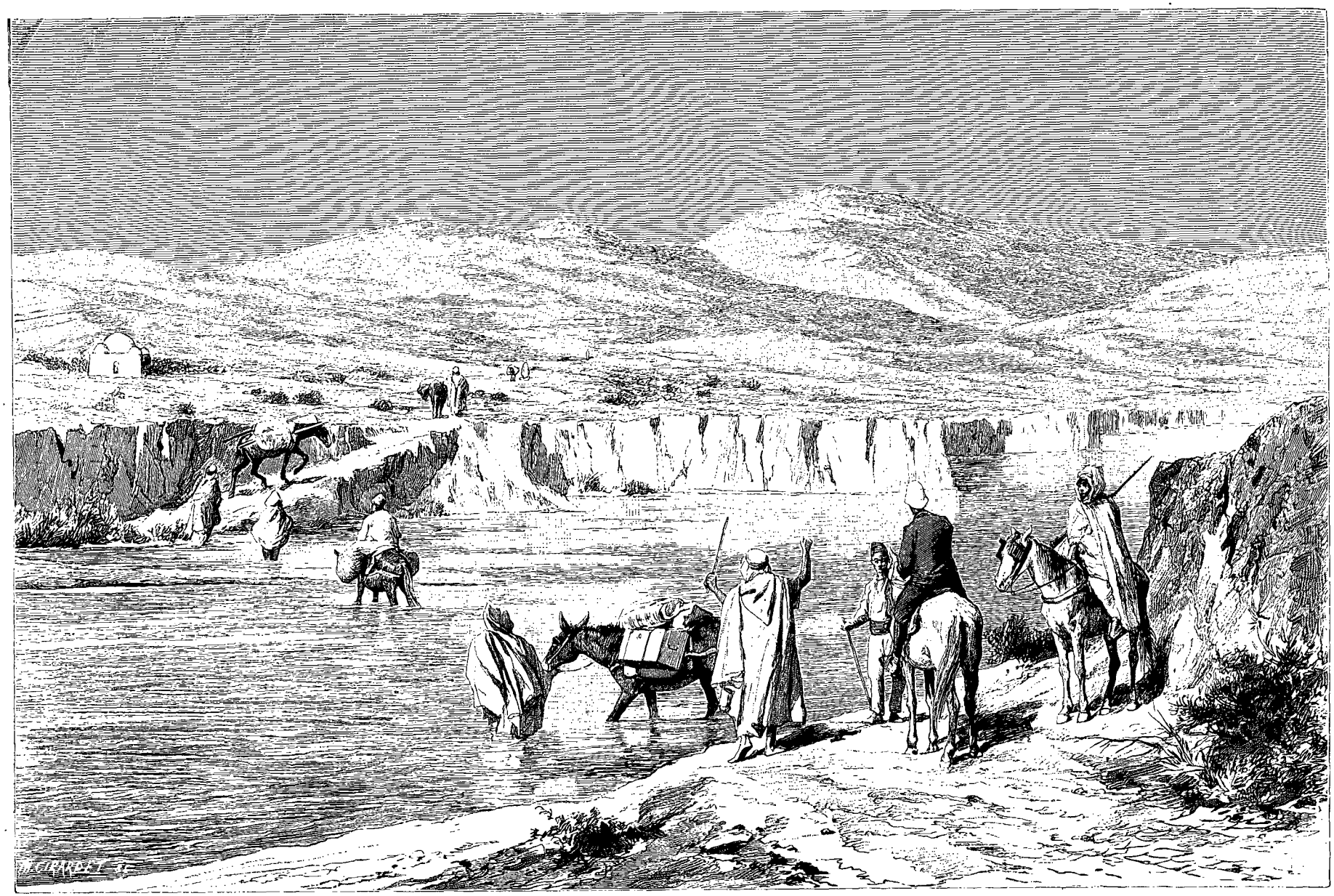
« Eh bien, Si Tahar (je l'appelle *Si* par politesse, car cette particule est réservée aux lettrés et aux gens du monde, et Tahar est profondément ignorant, et paysan jusqu'au bout de ses ongles teints au henné), tu as dû être prévenu de mon arrivée?

— Oui, le hakem m'a écrit.

— Et tu sais ce que tu as à faire?

— Oui; chaque matin je t'enverrai un des chefs des douars des Beni-Ouarsous, il t'amènera les *assess* (hommes de garde qui, lorsqu'un fonctionnaire civil ou militaire parcourt un pays arabe, font auprès de lui un service de jour et de nuit, afin d'empêcher ses effets et ses animaux d'être volés). Le *chambître* (garde champêtre indigène) viendra aussi tous les matins pour te faire apporter l'orge dont tu as besoin pour tes bêtes, et les vivres que tu demanderas pour toi et tes gens. Aujourd'hui, si tu veux, je te mènerai aux environs de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un gué de la Tafna (voy. p. 355). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ma maison ; il y a près de l'Oued el-Hammam de beaux oliviers sous lesquels on mettra tes tentes ; tes animaux seront dans l'herbe ; l'eau de la rivière est très bonne ; il y a du bois en quantité pour le feu, et, chez moi, tout ce que tu pourras désirer. »

Tahar parle ainsi de sa voix douce et mielleuse de fonctionnaire arabe qui veut acquérir les bonnes grâces d'un chef.

Pour me faire visite, il s'est mis, malgré la boue des sentiers, en grande tenue ; un chaud burnous noir tout neuf recouvre un burnous en laine blanche immaculée, et dessous un fin haïk rayé l'enveloppe, laissant à découvert son gilet mauve et sa ceinture de soie multicolore. Les larges plis de ses culottes retombent sur des *mestes*[1] en *filali*, gravées d'arabesques. Il a laissé, avant d'entrer, ses *sbabeth*[2] et ses éperons ; mais son cheval, que j'aperçois dehors, tenu en main par un *assess*, me révèle le Kebaïle ; le cheval, bête de luxe et de gloriole pour l'Arabe, qui s'en occupe, le soigne et le pare avec plaisir, n'est pour le Kebaïle qu'un objet de simple utilité, qui, dans ses montagnes, doit le porter, toujours au pas, d'un marché à l'autre : aussi les harnachements de Tahar et ses tapis de selle, quoique propres et neufs, n'ont-ils aucun de ces ornements qui font la joie des Arabes riches : l'*ahmara* (sacoche) aux longs glands de laine de toutes nuances, les *djebira* (gibecières) aux filigranes métalliques, le croissant d'argent tressé avec le toupet, toutes choses de luxe inconnues à ces rustiques Berbères.

« J'ai amené, me dit-il, mon *chambître*, Bou Median, et mon *khodja* (secrétaire d'un fonctionnaire indigène), Mohammed.

— Bon ! dis-leur de venir, je les verrai. »

Une collection de burnous entre sous ma tente, et, après des salutations interminables, chacun s'assied par terre, autour de ma table, où Jean me sert mon déjeuner. En façon de bienvenue, je leur offre le café, et les congédie après avoir décidé que demain ils viendront me chercher pour me conduire à Sidi-Mohammed-Moussa, au bord de l'Oued el-Hammam, près de la maison du caïd.

II

Coup d'œil sur les plateaux de la Tafna. — Ma caravane. — La vallée de l'Oued el-Hammam. — Cours d'architecture trara. — Déjeuner chez Tahar ben Zekri.

Dès le matin, tous mes Arabes sont là, et le chef du douar sur les terres duquel je campe, Bel-Kassem, a amené ses hommes de garde, qui vont donner un coup de main pour rouler les tentes, encore mouillées de rosée, et charger les mulets. C'est long, ce déménagement, et comme je veux y assister, parce que c'est le premier, je suis réduit à m'asseoir sur un de mes pliants et à lire un paquet de vieux journaux, pris à la poste, au départ de Remchi. Entre temps, j'échange quelques mots avec Tahar, mais sa conversation est peu intéressante, et en outre, caïd nouvellement promu, il craint terriblement de se compromettre, et tourne trop de fois sa langue dans sa bouche avant de se décider à parler. Je le considère comme purement décoratif, vu sa bonne tenue, ses habits neufs et ses prétentions à la politesse. Son *khodja*, Si Mohammed, a quelques idées dans sa cervelle de Trara, et, plus facile à mettre en confiance, ne craint pas de répondre à mes questions, et pousse même parfois l'audace jusqu'à m'en poser d'autres.

Enfin ! nous partons !

J'ai eu mille peines à faire marcher le caïd en tête, comme guide. Il tenait, par politesse toujours, à me céder les devants, mais je lui dis que je le rattraperai, car je veux assister au défilé de ma colonne. Le départ est dur, les mulets tassant dans la terre détrempée, glissant dans les fondrières.

L'Oued Bekiou, étroit par places comme un corridor de prison, s'élargissant à d'autres sur une cinquantaine de mètres, est en ce moment à moitié rempli par les pluies, et ses berges, argileuses, taillées à pic, délitées par le travail incessant des eaux, sont échancrées de distance en distance par des ravins qui permettent d'y descendre.

Nous cheminons sur ses bords et parfois, quand c'est possible, dans son lit, encombré de pierres, barré de buissons roulés par les eaux, enfoui par endroits sous des frondaisons de lauriers-roses. Tout cela très pittoresque. Mais quel affreux pays dès qu'on quitte l'intérieur de la rivière !

Nous arrivons, par le fond d'un ravin, au sommet d'un premier système de plateaux qui se termine à la Tafna par le mamelon d'Arema, un sommet nu et raviné, fait de marnes rougeâtres mal équilibrées, d'une altitude de 300 mètres. Son relief, d'une soixantaine de mètres, et sa pente assez rapide lui donnent des airs de grosse montagne, au milieu de ce steppe dont la nappe uniforme de verdure grisâtre cache les ondulations peu marquées.

Du haut d'Arema on peut réellement juger, d'un seul coup d'œil, de la physionomie de ces basses vallées de l'Oued Bekiou, de l'Oued Dahman, de l'Oued el-Khiar. Tous parallèles entre eux, ces affluents de la Tafna sont séparés les uns des autres par des allongements de collines plates, couvertes d'alfa ; c'est, sur tous ces rebords de plateaux, un ravinement, un déchiquettement, un travail à jour fin comme une dentelle, fait par les pluies dans cette argile aride, où les vents, séchant rapidement toute trace d'humidité, ne permettent pas à la moindre touffe d'herbe de s'établir. Les eaux, entraînant ces terres mal équilibrées, se creusent des rigoles dans tous les sens pour gagner au plus vite la vallée principale : elles laissent, comme témoins de leur travail, des cônes, des pyramides, des obélisques de terre, qui, manquant tout à coup d'aplomb, s'effondrent, encombrent ce lit improvisé et créent une nouvelle

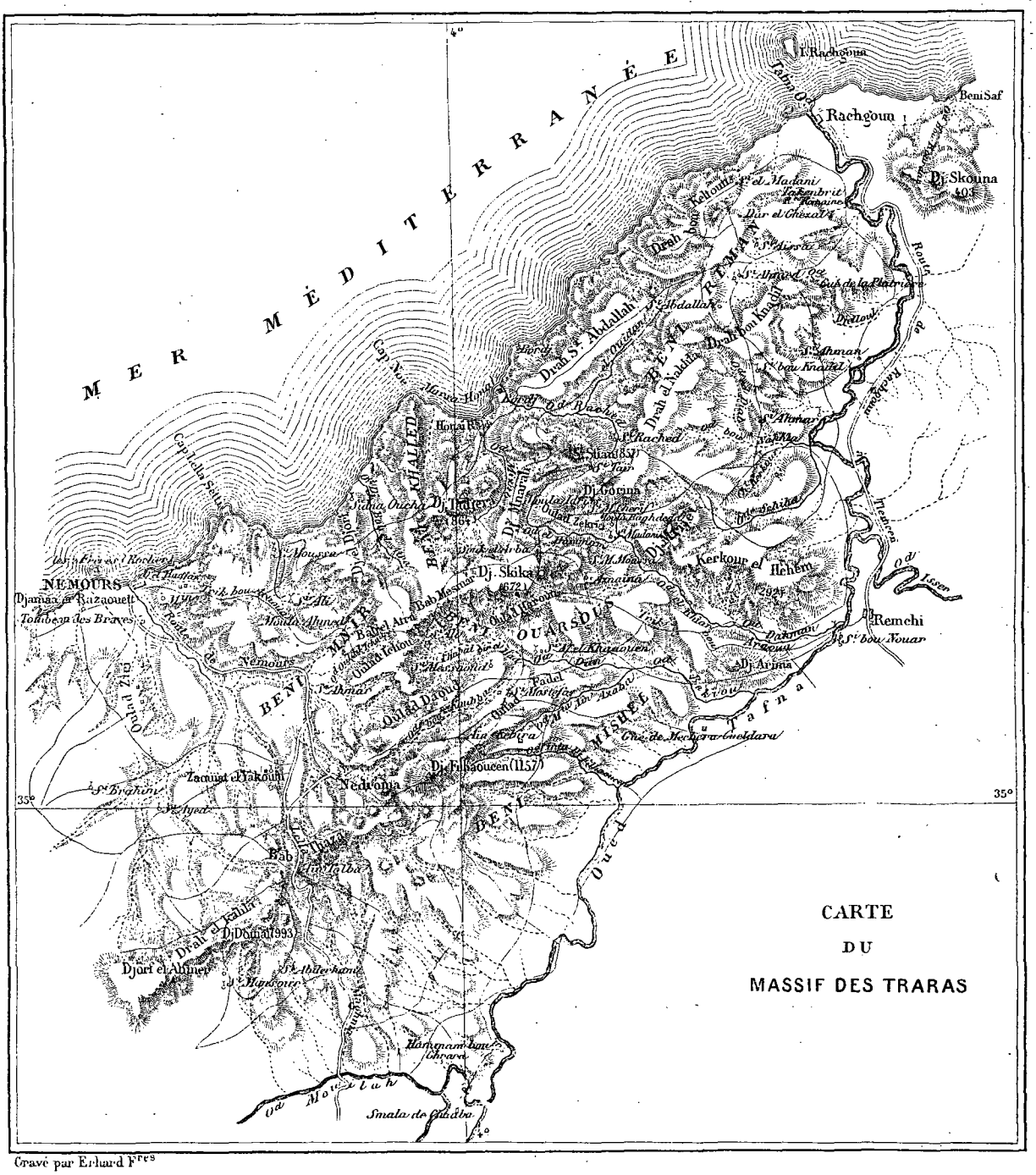
1. Bottes sans semelles, dont le cuir, très souple, préparé suivant la méthode de Tafilalet, est appelé par les Arabes *filali*. C'est le maroquin.

2. Souliers qu'on met par-dessus les *mestes*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

patte-d'oie d'où partent encore d'autres ravines. Et cette dentelure se prolonge tout le long des rives de ces cours d'eau, aussi loin que la vue peut s'étendre, jusqu'aux naissances de ces mêmes vallées, dans les enrochements de Filhaoussen, de Skika, de Gorina et de Sfyan.

Ayant suffisamment vu comment se comportaient mes mulets, trop chargés, dans ces passages peu commodes, je profite de la facilité du plateau pour rattraper d'un temps de galop la tête de ma caravane. Le spectacle de cette file indienne cheminant à travers la



nappe d'alfa où dominent les bâtons grêles et desséchés des *kelehr*[1] est fort original : en avant, le caïd a l'air d'un seigneur arabe qui déménage, escorté du burnous bleu du *chambitre*, sous lequel disparaît une maigre haridelle nourrie de cerceaux. Si Mohammed, le khodja, enfoui dans un manteau brun marron, monté sur une

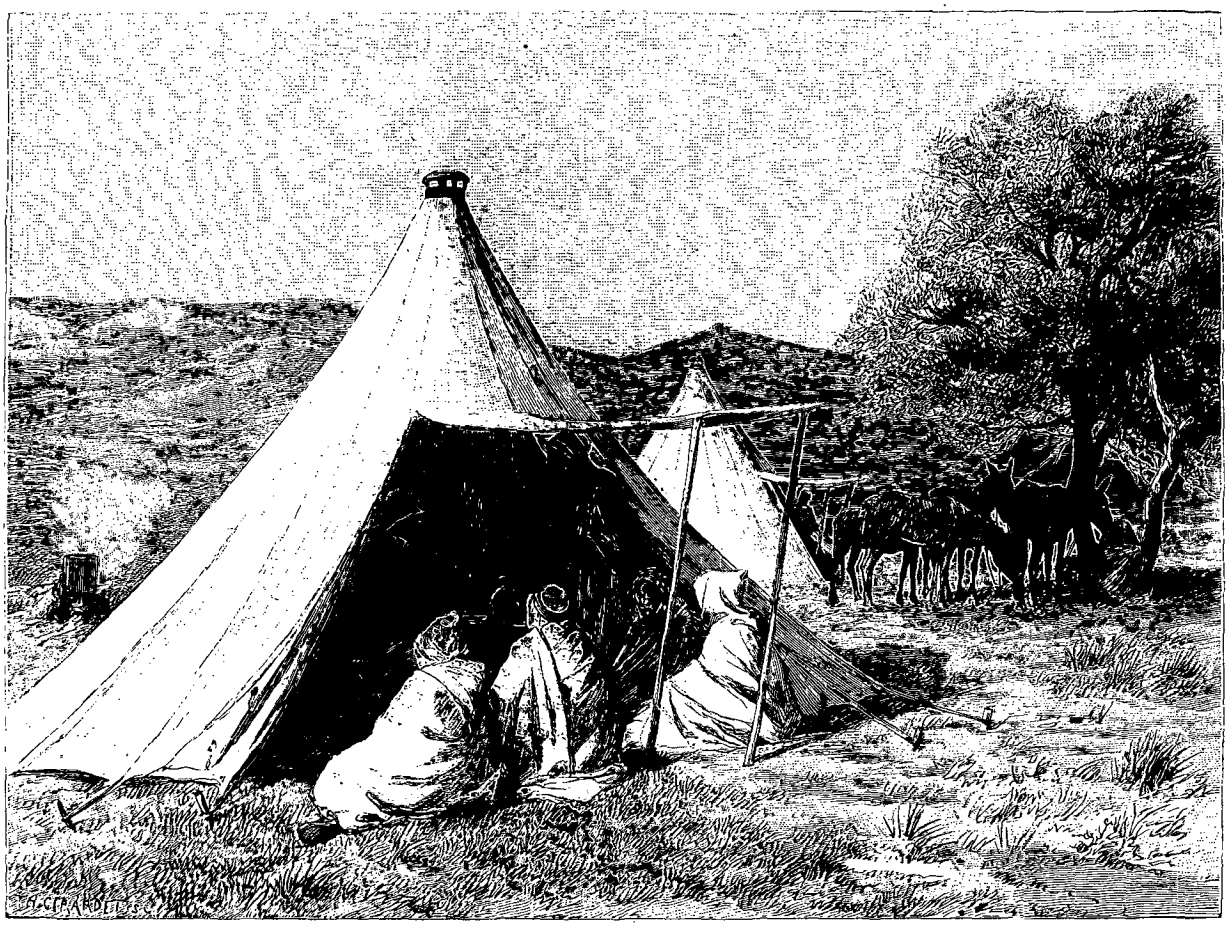
1. Le *kelehr* est une ombellifère assez semblable au fenouil comme feuille et comme fleur. Les Arabes mangent le bourgeon, lorsqu'il est enfermé dans sa spathe, après l'avoir fait cuire sous la cendre. Quand la plante se défleurit, la tige sèche, et les feuilles, tombant immédiatement, laissent un long bâton creux. C'est, avec l'alfa, la principale végétation de ces plateaux, qui en produisent de telles quantités, que les indigènes appellent le pays « Bou-Kelehr », le Père des Kelehr.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jolie mule grassouillette et soignée, semble un capucin sous son froc; il a du reste, dans sa démarche et son allure, l'air onctueux, le geste affable et bénisseur d'un homme d'église.

Derrière Si Mohammed marche une grosse masse bizarre, sans forme bien précise. A regarder d'un peu près, c'est un minuscule bourricot disparaissant sous un *chouari*[1] plein d'orge; sur le chargement s'agite un tas d'un blanc sale, bercé par le trottinement de l'animal : c'est Bel-Kassem, le chef du douar des Oulad-Haroun, assis je ne sais comment, à la façon des idoles barbares; ses gros bras et ses grosses jambes nues, noires de poils, émergent de son burnous, et sont, avec les oreilles interminables et les quatre membres grêles du bourricot, tout ce qu'on aperçoit de vivant dans cette combinaison de paquets étranges.

A une certaine distance, retardés par les chargements hétéroclites qui ballottent sur leur dos : caisses, tentes, chaises et tables, mes mulets, talonnés par leurs conducteurs; puis, à pied, les *assess*, portant chacun un objet quelconque; un vieux Bédouin, tout délabré, tient comme une relique, à deux mains, ma lampe à pétrole, et sa barbe grise, à chaque pas, frotte le verre et l'abat-jour en zinc, où sont peints des oiseaux extraordinaires.



Autour de ma table (voy. p. 358). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

Abd el-Kader, mon nègre, portant mon fusil sur son dos, roule des yeux blancs sur toute cette pouillerie qu'il commande d'un air seigneurial, et enfin, fermant la marche, paresseux, indolent et mou, Jean, mon cuisinier, traîne ses grandes jambes à travers l'alfa.

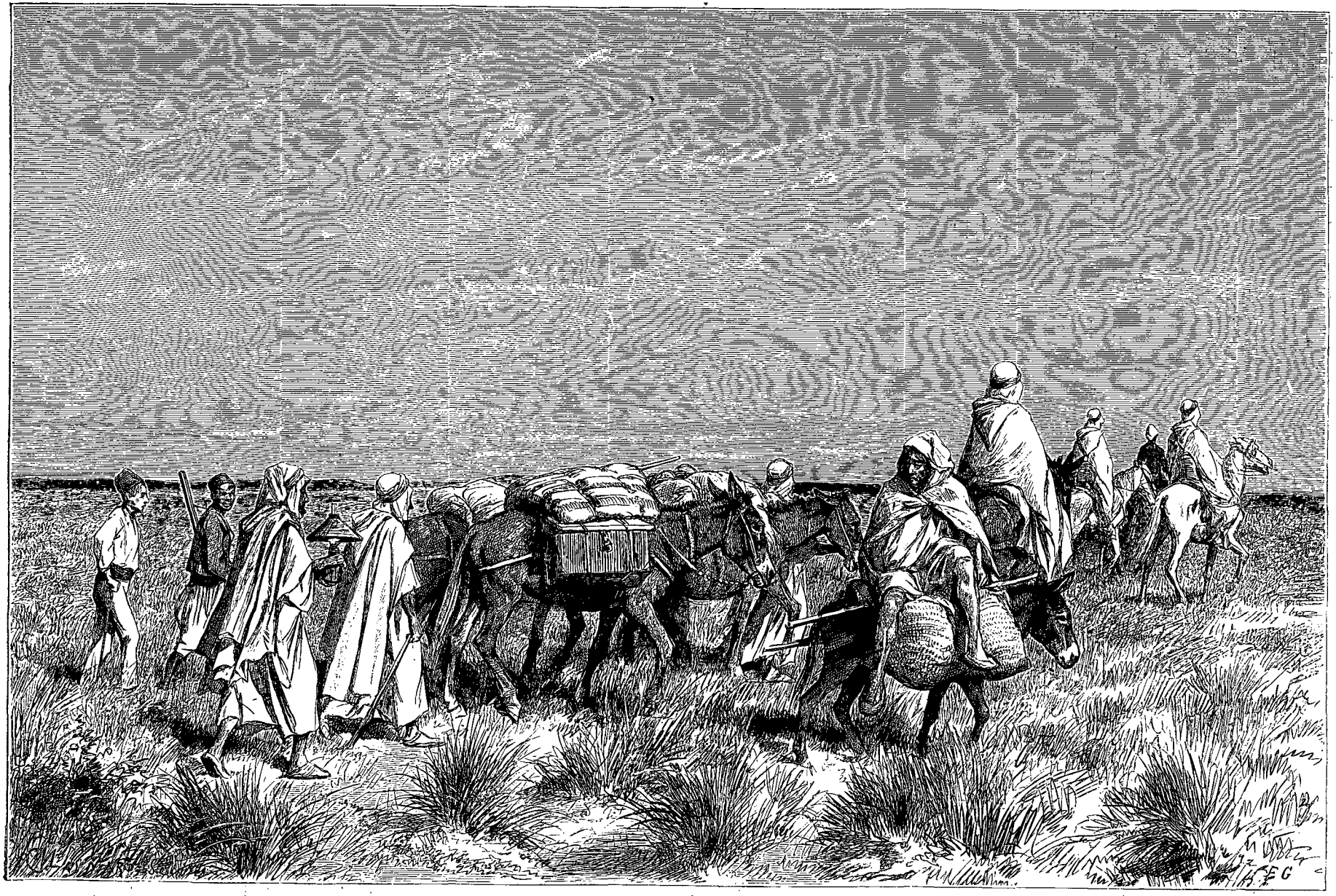
Tout cela, défilant sous le ciel bleu, dans l'horizon vide, offre un mélange bizarre de civilisation et d'exotisme, et, devant l'allure de ces Arabes drapés dans leur misère, je ne peux m'empêcher de faire une comparaison peu flatteuse pour notre race, en voyant mes hommes si peu résistants à la fatigue, et moi-même si mesquin dans mes habits étriqués.

Ce sont là les réflexions auxquelles j'arrive habituellement chaque fois que je revois des Arabes, et elles me mènent toujours à m'étonner de cette ironie amère de l'histoire qui a mis cette race vigoureuse, sobre, dure au mal et aux privations, à la merci d'un peuple usé et fatigué comme nous.

Nous avons gagné la vallée de l'Oued Dahman, formé par la réunion de l'Oued el-Khiar et de l'Oued el-Hammam (220 mètres d'altitude); nous remontons cette dernière rivière, et ici le pays change : ce n'est plus ce ravinement aride dans les schistes effrités et

1. Couffin double en fibres de palmier nain, qu'on met sur le dos d'un animal, les paniers pendant de chaque côté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Défilant sous le ciel bleu. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

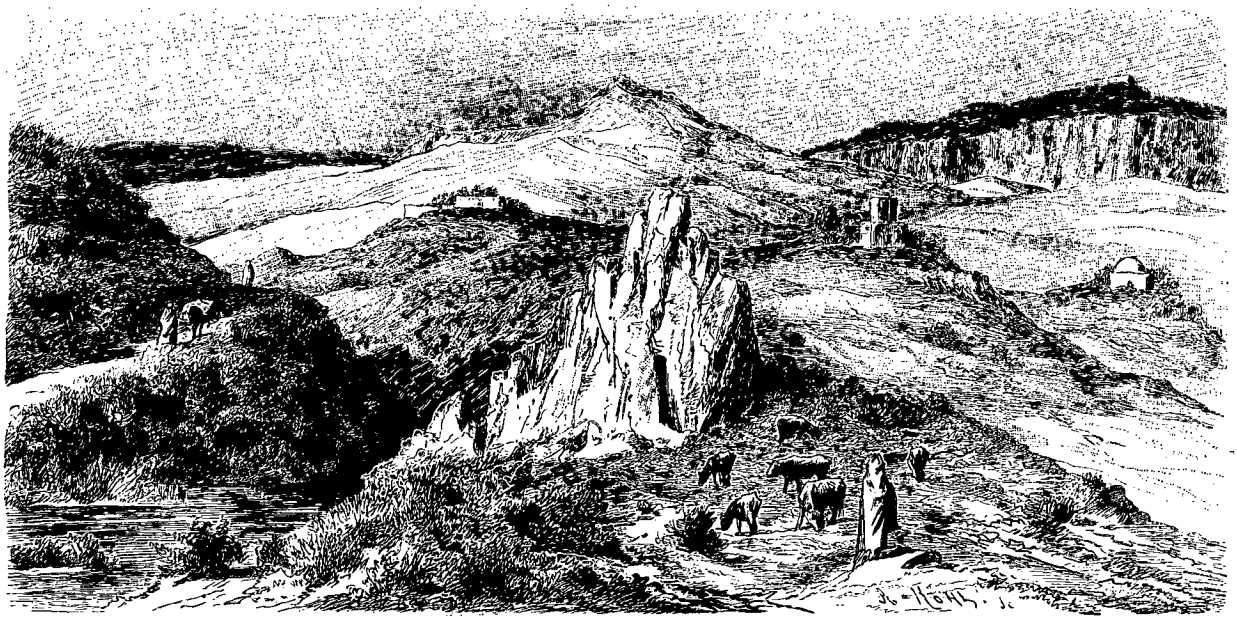
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les argiles couleur de sang; les eaux claires, toutes bleues, coulent sous des buissons d'aubépines; de chaque côté, les hauteurs s'accentuent, couronnées de rochers, la vallée se resserre de plus en plus, nous traversons le torrent, qui roule des pierres; dans un plan éloigné se dresse une pyramide calcaire, Gorina, « la corne », et, dans le fond de l'horizon, le marabout carré de Sidi-Sfyan, assis sur sa table de rochers.

Devant nous, la gorge semble se fermer; c'est un dernier éperon détaché de Gorina qui vient s'effiler en pointe entre l'Oued el-Hammam et un de ses affluents, l'Oued Mta Moula Baghdedd, qu'on ne distingue pas tout d'abord, tant ses eaux sont cachées sous d'épais buissons.

Un petit monument à tour hexagonale, qui a dû autrefois être surmonté d'une coupole, couronne le plateau bordé de rochers; au pied de ce marabout qui tombe en ruines, et sous la protection de Sidi el-Madani, auquel il est dédié, les Oulad-Zekri, qui ont leurs maisons sur ce terrain, enterrent leurs morts dans un petit cimetière au milieu des champs d'orge.

Notre sentier monte rapidement, dominant la rive droite de l'Oued el-Hammam : c'est une véritable corniche, large d'un mètre à peine, au pied de laquelle, à une quarantaine de mètres à pic, les eaux bleues du torrent se brisent en cascades ou s'élargissent en bassins dans des rochers polis et taillés en cuvettes. Sur la rive gauche, les maisons isolées des Oulad-Zekri couronnent les mamelons ou s'adossent aux masses rouges des rochers, défendues par leurs haies féroces de figuiers de Barbarie; ces maisons sont, à proprement parler, des tanières : construites d'une manière à peu près uniforme, en terre battue ou en briquettes d'argile séchées au soleil, basses et recouvertes de



Chemin de l'Oued el-Hammam. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque et un croquis de l'auteur.

branchages tressés qui forment auvent, elles offrent, au centre de la toiture, qui sert aussi de terrasse, une sorte de crevasse carrée qui n'est autre chose que la cour de la maison. C'est là que ces Kebaïles entassent leurs poules, leurs ânes, leurs chèvres, leurs moutons, leurs chiens et aussi leurs femmes et leurs enfants. Tous ces gens grouillent pêle-mêle avec leurs animaux, dans une puanteur fétide, mais ils sont chez eux; le Kebaïle est un homme d'intérieur, et n'entend pas être troublé dans sa vie de famille.

« Il y a beaucoup de poissons dans l'Oued el-Hammam, me dit le caïd, et il y a toujours de l'eau. La source est là-haut, au pied de Skika, et elle est chaude. Et dans tout le *bled* (pays) il y a des perdrix en quantité; vois! »

Le fait est que sous chaque buisson vit un couple de perdrix; jamais chassées, elles sont peu farouches, ne s'envolent pas à notre approche, restent au bord du sentier, ou regagnent tranquillement leur nid. Les lièvres et les lapins sont également très nombreux; je vois avec plaisir que la cuisine et le garde-manger ne chômeront pas. Dans les bosquets d'aubépines qui couvrent les oueds, des familles de merles passent leur temps à se quereller, faisant un vacarme abominable.

« Voici ma maison! »

Le caïd me montre une grande hutte en terre, assise au sommet d'un mouvement de terrain, avec un sentier tout droit, grimpant dans un champ d'orge. En bas, un ravissant jardin étage ses arbres au bord de l'oued : amandiers et pêchers en fleur forment comme des boules de neige rosée au milieu des feuillages noirs des caroubiers; les oranges et les citrons piquent des points d'or dans la gamme de nuances vertes des figuiers, des grenadiers, des oliviers et des haies de cactus et d'épines. Quelle tranquille fraîcheur on doit goûter, par les grosses chaleurs de l'été, sous ces beaux arbres!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je voudrais bien aller camper au plus tôt; malheureusement je prévois ce qui m'attend.

« J'ai fait préparer à déjeuner à la maison », me dit le caïd.

Terrible situation, qu'il est impossible d'éluder! car sa politesse me fait un devoir d'être aimable; et pourtant j'ai faim et j'aurais mangé de si bon appétit un déjeuner fait sous mes yeux, d'après mes principes et mes indications.

Le garde champêtre, Bou-Median, conduira mes hommes à l'endroit où je dois camper; le caïd a choisi lui-même la place, me dit-il, et j'y serai bien, j'aurai tout ce que je pourrai désirer.

En attendant, il fait monter jusqu'à sa maison mes

Famille de Traras. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de M. G. Lachouque.

muletiers, Jean et Abd el-Kader, et leur offre le café, ce qui est, évidemment, une très grande marque de déférence rendue à mon autorité, mais aussi un grand retard apporté à mon installation.

Mon deuil en est fait, ma journée sera perdue. Car après une première tasse de café il en faut attendre une seconde, pendant que les femmes préparent le repas. — Que sera-ce, ce déjeuner? J'en augure bien quand je regarde le jardin, qui est ravissant, mais très mal quand je me retourne du côté de la maison, couleur de boue.

Le caïd me fait entrer : la claie de branches de lauriers entrelacées qui constitue la porte ouvre sur un hangar qui sert d'écurie à son unique cheval, et de bergerie à ses chèvres et à ses moutons; une puanteur atroce règne dans cette cour, où tous les animaux accumulent leurs ordures. Puis il m'introduit dans une petite

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pièce, longue et basse, dont tout le mobilier consiste en une table de bois blanc et une chaise dépaillée, sur laquelle je m'assois ; encore n'a-t-elle que trois pieds. Comme objet de luxe et d'ornementation, une boule de verre étamé pend au plafond, une de ces boules qu'on gagne aux tourniquets des foires. D'où arrive celle-ci, et après quelles étapes bizarres est-elle venue, des fêtes de Neuilly ou de Saint-Cloud, s'échouer dans la demeure d'un Beni-Ouarsous? — Elle tourne sur elle-même au bout d'un fil, et sert de rendez-vous aux innombrables mouches de la maison. — Nulle part de tapis, une seule natte d'alfa étendue dans le fond de la pièce ; c'est un intérieur très misérable.

Le caïd me sert : des œufs durs et un *tadjine*[1] mal cuit et malpropre, des *khobz* (pains) rassis et des *kessra* (galettes) mal pétries et lourdes comme du plomb ; puis du miel, et enfin deux autres tasses de café. Et je pense avec regret aux succulents *méchouis* (mouton rôti et servi entier) qu'on mange dans les tribus du Sud.

Entre temps, les poulets de la cour font invasion dans la pièce et viennent picorer les restes de khobz dédaignés par Si Mohammed, qui, accroupi à mes pieds, se régale de mes reliefs.

Le peu d'enthousiasme de mon estomac pour son tadjine désespère le caïd : « Pardonne-moi, me dit-il, je suis pauvre! »

Je pense en effet qu'il n'est caïd que depuis quelques mois à peine, et qu'il n'a pas encore eu le temps de faire « suer le burnous » de sa tribu.

« Combien as-tu par an comme caïd des Beni-Ouarsous? »

— Le *beylik* (le gouvernement) me donne douze cents francs, et puis je touche une part sur les impôts. »

Il se met alors à supputer ce que produisent par an aux Beni-Ouarsous le *zekat* et l'*achour* (impôts sur les animaux et sur les charrues ; l'institution de ces redevances est d'origine divine ; elles sont ordonnées par le Coran) ; et, après de longs calculs faits sur ses doigts, il finit par se trouver deux mille francs ; mais les *douros* que lui donnent ceux qui se marient, mais les amendes qu'il prononce de son propre chef, mais les arrangements amiables faits pour ne pas dénoncer tel délinquant, les cadeaux qu'il ne manque pas de se faire octroyer, et les repas qu'il prélève dans ses tournées journalières, tout cela, qu'il passe sous silence, augmente encore ses appointements.

« Deux mille francs de fixe, lui dis-je négligemment, et mille que tu te fais, cela t'en fait trois mille. Et tu dis que tu es pauvre! Tu as avec cela ta provision d'orge et de blé, car tu possèdes les plus belles terres du pays, tu as des moutons, des chèvres, des bœufs : tu es un homme riche et heureux! » Puis, quittant brusquement le sujet : « As-tu quelquefois mangé la *diffah* (repas d'hospitalité) dans les tribus arabes au sud de Tlemcen?

— Chez les Beni-Ournid et les Oulad-Riaah? Oui!

— Est-ce qu'ils font le *méchoui*?

— Le mouton rôti? Oui!

— En tranches ou entier?

— Des deux façons.

— Eh bien, Si Tahar, c'est très bon, le méchoui, surtout quand il est entier. » Je lui dis ça gravement, mais en jetant un coup d'œil dédaigneux sur le tadjine que Si Mohammed, par terre, continue à dévorer avec béatitude.

Je pense que Tahar ben Zekri aura compris, et qu'il ne me condamnera plus au tadjine et aux œufs durs quand il m'invitera chez lui.

Nous remontons à cheval, pendant que tout le personnel féminin de la maison du caïd se hisse sur le toit pour voir le *Roumi* arrivé aux Beni-Ouarsous ; le caïd se retourne pour lancer à ces impudentes des regards irrités. Nous traversons l'oued, où un autre essaim de femmes, toutes parées de sequins et de perles de corail, est en train de laver le linge de la famille : elles sont heureuses d'avoir un sujet de curiosité et de conversation, car mon arrivée a déjà été annoncée et commentée partout. Et au lieu de se cacher et de se sauver comme la plupart des femmes arabes, ces Kebaïles me regardent effrontément, ce qui leur vaut de nouveaux gestes de colère de la part de Tahar ben Zekri. Au demeurant, elles sont fort laides, et mon attitude réservée ne doit pas allumer la jalousie de mon hôte.

Enfin nous arrivons à Sidi-Mohammed-Moussa, au moment où le soleil se couche derrière Skika. Mon camp est déjà établi et j'offre à Tahar et à son khodja le thé avant de les congédier.

III

Sidi-Mohammed-Moussa. — Si Mohammed, le khodja, et ses idées théologiques. — Gorina et Skika. — Le marché de l'Arba. — Le Trik bou Araoua. — Bab-Mesmar.

10 janvier. — Ravissant, ce coin de Sidi-Moussa! Ce campement bien choisi me fait pardonner à Si Tahar son exécrable déjeuner : dans un cirque de montagnes abruptes, un petit plateau de fin gazon vert, autour duquel l'Oued el-Hammam et un de ses affluents dessinent de gracieux méandres, sous les lauriers-roses et sous les vieux caroubiers.

Au sommet du plateau, une coupole blanche, c'est le marabout de Sidi Moussa, « monseigneur Moïse », et, isolés, à 50 mètres l'un de l'autre, deux magnifiques oliviers étendent leurs rameaux ; ce sont les plus beaux que j'aie jamais vus, avec leurs bras puissants, tordus en tous sens. « Le père de mon grand-père est mort à cent ans, me dit Tahar, et quand il est né, ces arbres étaient déjà aussi forts. C'est Monseigneur Moïse qui les a plantés. »

Sous l'un de ces arbres, un kahouadji a installé un gourbi, et, comme le chemin de l'Arba, le marché des Beni-Ouarsous, passe tout près, les Arabes qui viennent vendre leurs produits ou retournent chez eux, les achats

1. Poules en salmis avec des œufs et une sauce au poivre rouge.

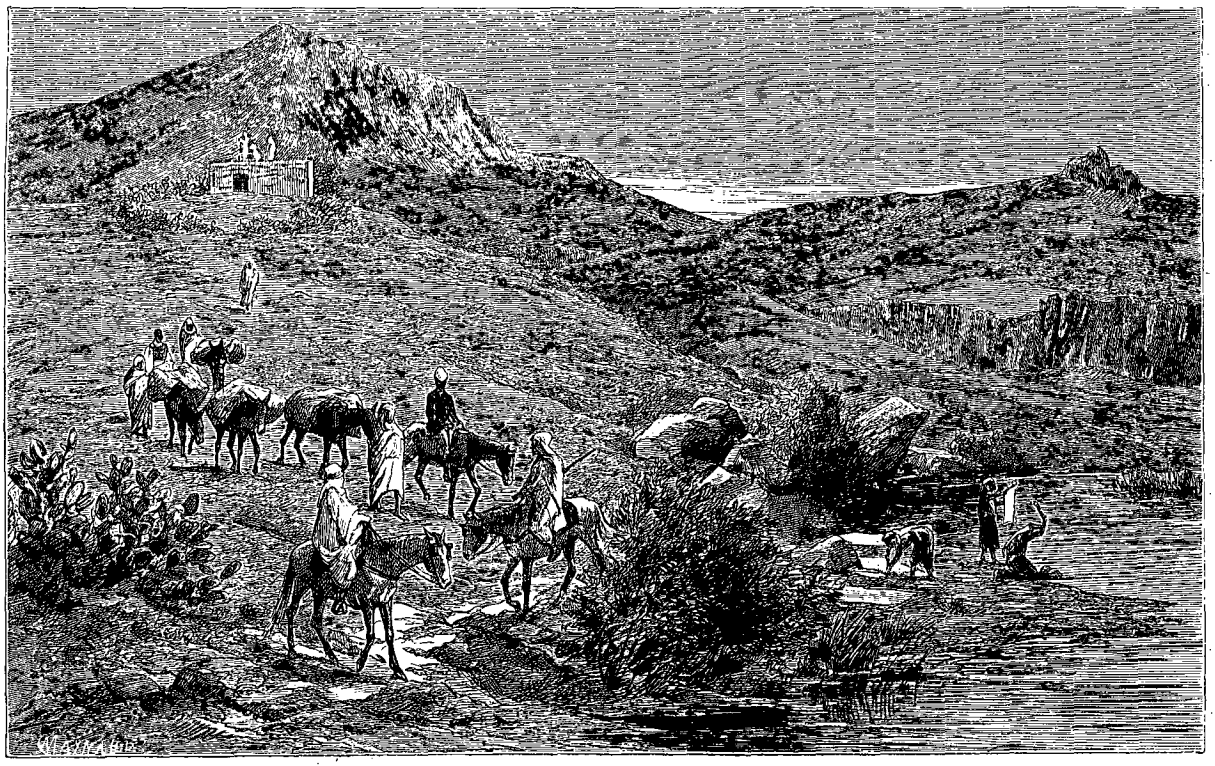
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faits, ne manquent pas de s'y arrêter : c'est le grand café de la tribu ; là se réunissent aussi les fonctionnaires, car chaque matin le caïd y fait le rapport, et le *khodja*, le *chambître* et les chefs de douar apportent les nouvelles. Le caïd vient s'y installer chaque jour, aussitôt qu'il m'a fait ses salutations, et après mon déjeuner matinal, lorsque je pars pour travailler ; j'y vais moi-même prendre deux tasses de ce café maure, que je préfère au nôtre.

Mais j'y reste trop peu de temps, me dit le caïd, qui ne comprend pas que je puisse employer mes jours entiers au travail. Aussi, dès que j'ai quitté le camp, vient-il chercher mon cuisinier, « mossié Jean », pour lui offrir le café. Ils passent ainsi une partie de leurs journées ensemble, à « humer le *kahoua* », et cela ne les ruine pas, car la tasse coûte deux sous.

Je ne m'explique pas, du reste, quel plaisir peuvent trouver dans leur société réciproque ces deux êtres qui, eussent-ils des idées, ne pourraient pas les échanger, puisqu'ils ne se comprennent pas. Ils restent là bêtement, à se regarder sans parler, dans une communion de paresse.

Si Mohammed, le khodja, me plaît davantage. Malgré les nombreuses fautes d'orthographe dont il émaille ses textes arabes, il tient à son titre de *taleb* (lettré) ; il s'intéresse à mes travaux, et il voudrait bien savoir comment font les Français pour connaître d'avance, à l'aide d'un papier, tous les chemins d'un pays où ils



En descendant de la maison du caïd. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

ne sont jamais venus. Il est au courant de la politique européenne par les journaux arabes qu'il lit. Enfin, il me pose sur la religion des questions qui m'embarrassent beaucoup, et je suis obligé de lui faire un cours de théologie qui sent diablement le fagot.

Nous parlons un jour de la Mecque : « Je voudrais bien y aller, me dit-il, car c'est là qu'est enterré notre maître Mohammed. »

Il réfléchit, puis reprend : « Sidi Aïssa (monseigneur Jésus) où est-il mort?

— A Jérusalem.

— On l'a enterré ?

— Oui, on l'a enterré.

— Comme Sidi Mohammed, alors. Sidi Aïssa est votre prophète (*nebi*), c'est un envoyé de Dieu (*raçoul Allah*)?

— Non, ce n'est pas un prophète. Sidi Aïssa est le fils de Dieu et Dieu lui-même.

— Mais puisqu'il est mort, c'est un homme ! »

— Aïssa, lui dis-je, a fait semblant de mourir, pour endurer les mêmes souffrances que les hommes ; mais, une fois mort, il est revenu à la vie, et, au milieu des Juifs qui l'entouraient, il est monté au ciel auprès de Dieu, son père.

— Vous avez alors deux dieux? »

Je sens mon impuissance à exposer en arabe à ce théologien malencontreux le mystère de la Trinité, et je change la conversation.

« Pourquoi n'y vas-tu pas, à la Mecque, puisque tu y tiens tant? » Il m'agace, à la fin, ce discuteur arabe, qui a l'air d'un défroqué vêtu d'un burnous !

« Je n'y vais pas parce que je suis pauvre, et que,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si je voulais y aller, il me faudrait, comme à tous les Arabes, déposer cinq cents francs au beylik, et il ne me resterait plus rien pour payer le voyage. Et puis je perdrais ma place, on nommerait un autre khodja.

— Combien gagnes-tu à être khodja?

— Quatre douros par mois (20 francs).

— Au revoir! Si Mohammed, va-t'en avec le salut!

— Et toi, reste avec le bien! »

11 janvier. — Le marché des Beni-Ouarsous, l'*Arba*, n'est pas très éloigné. Il a lieu le mercredi (*nehar el-Arba*), et comme j'ai manifesté le désir d'y aller, ce matin, dès six heures, le caïd et son chambître sont à la porte de ma tente. Nous nous acheminons vers le marché, non sans faire une première halte au café de Sidi-Moussa.

Cette haute vallée de l'Oued el-Hammam, que nous remontons, figure un véritable éventail dont les feuillets sont formés par les différents affluents. La réunion de toutes ces branches est entre Sidi-Moussa et la demeure du caïd; les montants extrêmes sont représentés par les deux masses de Skika et de Gorina : Skika est un massif qui s'allonge de l'ouest au sud-est dans l'angle formé par l'Oued el-Khiar et l'Oued el-Hammam. La tête de Skika, à son extrémité occidentale, est un cône de calcaire; elle semble posée sur le bout d'un long rameau de schistes qui vient se terminer par 250 mètres d'altitude au confluent des deux rivières. Elle domine le plateau de l'Arba, et son élévation est de 675 mètres. Au nord, Gorina lui fait face et aligne de l'ouest à l'est une étroite arête de rochers rouges; son sommet le plus haut s'effile vers le ciel en une pyramide triangulaire de 700 mètres d'altitude. De là lui vient son nom de Gorina, « la corne ». Entre ces deux chaînons de la ligne des Traras, l'Oued el-Hammam a creusé son lit, et ses affluents ont profondément raviné les flancs de Skika et de Gorina, pour former cette immense patte-d'oie qui monte de Sidi-Moussa à l'Arba. Au centre de la demi-circonférence que constitue le développement de cet éventail, un petit plateau nu offre une place de terre battue d'environ trois hectares : c'est le marché. Les jours ordinaires, l'endroit est absolument désert; à peine trouverait-on de rares clients, accroupis sur des nattes, prenant le café dans un des cinq gourbis qui, seules maisons de l'Arba, sont occupés le mercredi par les cafetiers ambulants, venus des quatre coins des Traras.

Mais le jour du marché, quelle animation! De toutes les directions arrivent des défilés de burnous, cheminant sur les pistes des montagnes en d'interminables files indiennes : les uns à pied, poussant devant eux leurs bourricots chargés, et leurs femmes non moins chargées que les bourricots; les autres, assis majestueusement, les jambes ballantes sur les couffins bondés de provisions qui recouvrent leurs ânes ou leurs mules. La montagne semble vivante, et peu à peu le marché s'emplit d'un grouillement d'Arabes qui installent leurs sacs d'orge; les bouchers accrochent à leurs piquets les moutons et les chèvres égorgés, toujours entourés d'une meute de chiens affamés qui se battent autour des entrailles sanglantes. Dans un coin, les femmes vendent des poules et des légumes : oignons, fèves, carottes blanches et pommes de terre; ou des fruits, oranges, citrons, amandes sèches, quelques gouttes d'huile noire et épaisse dans des plats en terre et des piments secs enfilés en chapelets. Les Juifs ont dressé de petites tentes de toile où ils débitent le café, le sucre, les chandelles et toute la basse épicerie arabe : henné pour la teinture, sulfate de cuivre pour les yeux, grains de corail et de verre, essences à bon marché et colliers de sequins, miroirs et peignes en corne, mouchoirs à carreaux, cotonnades rayées et cotonnades à fleurs. Tout à l'entour discutent les Arabes, marchandant de l'un à l'autre, pendant qu'un nègre du Touat, aveugle et mendiant, parcourt les groupes indifférents, raclant une guitare d'écaille de tortue, implorant la pitié, au nom de monseigneur Abd el-Kader, un grand saint dont il s'intitule le serviteur (*Ana khedim Sidi Abd el-Kader el-Djilani!*).

Et dans le milieu de ce marché c'est un bruit assourdissant : tous ces petits cénacles de marchands et d'acheteurs ne parlent pas, ils crient, agitant leurs matraques avec des gestes fous, des pantomimes furieuses. Ils se mettent en colère, au point qu'on peut toujours croire que le marché va se diviser en deux camps et qu'une grande bataille va avoir lieu; puis tout d'un coup ils se calment; on a fini par s'entendre sur le prix, et l'un de ces forcenés tire avec peine une pièce de monnaie d'un coin de son mouchoir ou d'une cachette de son burnous.

Arabes, Traras, nègres, Juifs, cavaliers, piétons, femmes, enfants, moutons, chèvres, mulets et bourricots, tout cela grouille pêle-mêle.

Fromentin et Guillaumet ont bien reproduit la couleur et les groupements de ces fouillis humains si pittoresques, mais ne sont pas parvenus à leur rendre la vie intense qui les anime.

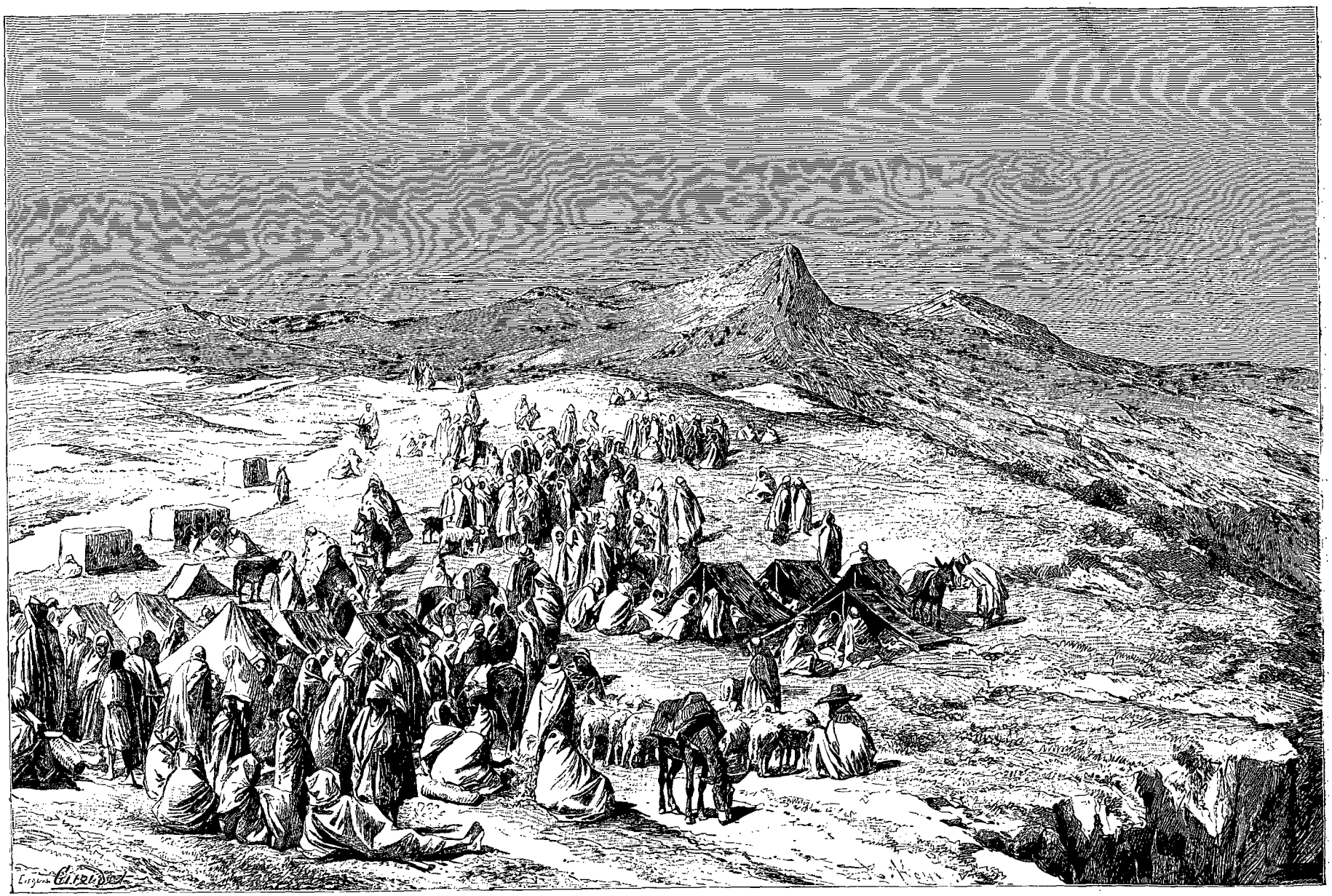
Souvent des rixes sanglantes succèdent aux disputes, et les gendarmes de Remchi, l'un indigène et l'autre français, dont le service le plus pénible est de venir faire la police du marché de l'Arba, ne parviennent que difficilement à rétablir l'ordre.

Les achats faits, chacun vient humer le café ou le thé, détache son mulet ou son cheval de la corde qui, dans ces marchés de campagne, remplace le *fondouk* des souks urbains, et reprend le chemin de sa maison.

Vers trois heures, la place est de nouveau déserte; seuls les chiens continuent leur repas et se chargent du nettoyage du marché; le vent donnera le dernier coup de balai.

L'Arba est en quelque sorte le centre vital des Beni-Ouarsous, c'est aussi le nœud de tous les sentiers et pistes qui sillonnent la montagne et relient la tribu aux autres marchés des Traras et aux villes voisines : Nemours, Nedroma, Beni-Saf, Remchi; mais quels sentiers! à peine praticables aux mulets, et, en maints endroits, coupés constamment par les ravinements.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché des Beni-Ouarsous à Souk el-Arba. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussi l'autorité militaire, devant cette difficulté de communications, cette accumulation d'obstacles entre la mer et l'intérieur, avait-elle fait tracer un sentier de crêtes qui permît, en cas de besoin, d'amener des troupes et du matériel de la côte (Nemours), ou des postes centraux (Tlemcen par Remchi), au cœur même du pays trara. Ce chemin n'est plus entretenu actuellement, et c'est un grand tort. Les Traras le connaissent sous le nom de Trik-bou-Araoua « le Chemin de l'Homme au bâton » ; c'est ainsi qu'ils appelaient le général Lamoricière, par ordre duquel le sentier fut tracé (1845-47) après l'expédition de la colonne d'Aïn-Kebira (oct. 1845) qui réduisit à l'obéissance les Traras révoltés.

Près de l'Arba, le chemin passe au col de Bab-Mesmar (la Porte des Clous), et je remarque un certain nombre de petits *tumuli* en pierres sèches, récemment blanchis à la chaux. Cela m'intrigue, car ce ne sont pas là des marabouts, et ce n'est point non plus un cimetière. Le caïd, que je questionne, me répond d'une façon inintelligible ; le garde champêtre, Bou Median, devant la contenance embarrassée de son chef direct, se retranche derrière l'énervant : « Je ne sais pas ». J'en suis réduit, quelques jours plus tard, à questionner le khodja, qui voudrait bien, lui aussi, réserver ses réponses :

« Ce sont des gens qui sont morts là, me dit-il d'un ton dégagé et en essayant de briser l'entretien.

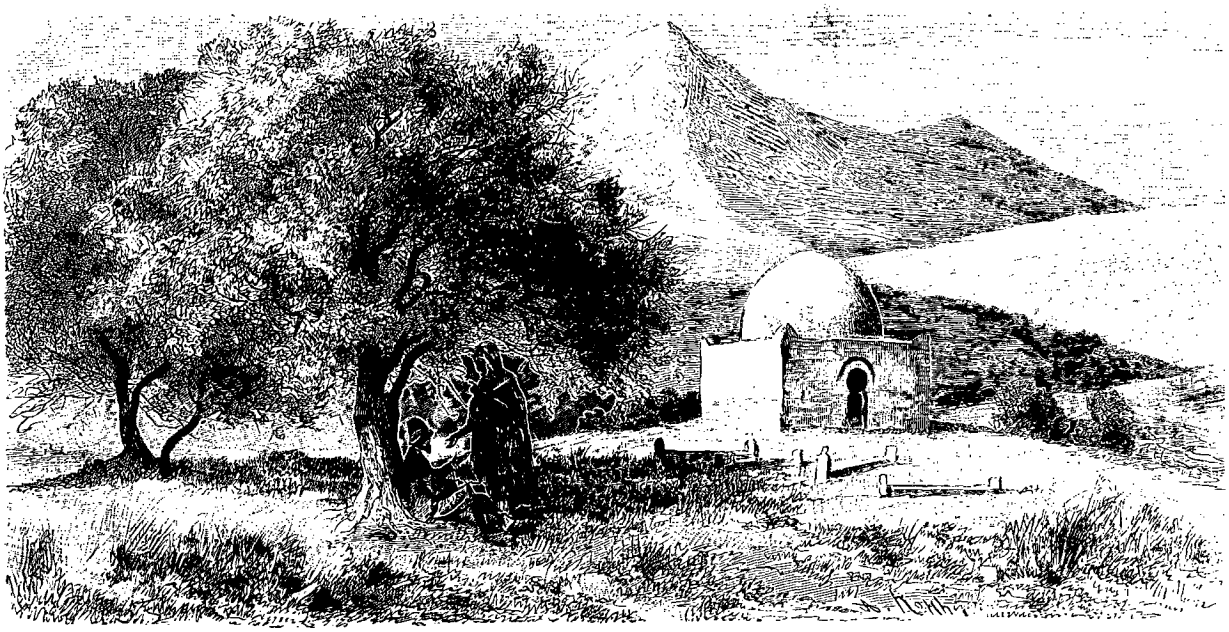
— Mais comment, morts? ils ont été tués?

— Oui, tués.

— Par qui?

— Oh! tu sais, il y a longtemps. »

L'ennui visible qu'il éprouve à me renseigner pique



Discussion théologique (voy. p. 365). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

davantage ma curiosité. « Si Mohammed, tu sais par qui ils ont été tués ; si tu veux rester mon ami, il faut me le dire.

— Eh bien, il y a longtemps — pendant la conquête — une bataille !

— Mais alors, Si Mohammed, puisqu'il y a longtemps, comment se fait-il que les pierres aient été blanchies récemment? »

Si Mohammed est très gêné, rougit et baisse les yeux, murmurant l'inévitable : « Je ne sais pas ».

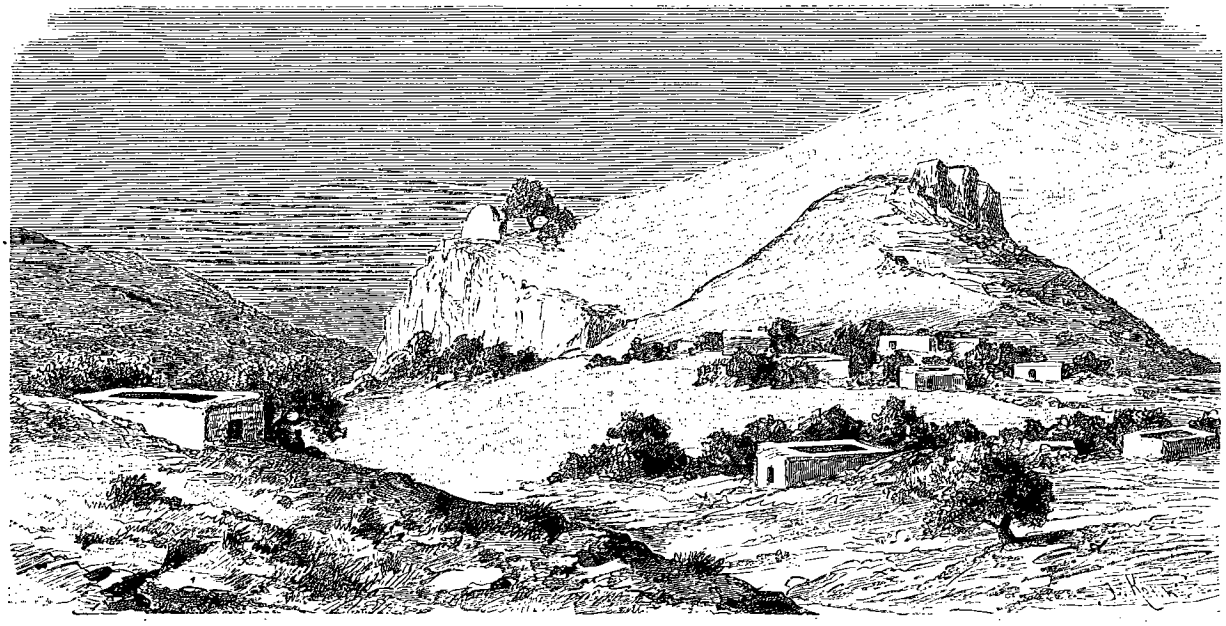
Mais je vois à son air qu'il sait fort bien ; il sait que, chaque année, à l'anniversaire du combat, les Arabes viennent fêter les héros qui sont tombés pour la défense de leur pays en tuant des *Roumis* détestés. Les pères racontent les faits à leurs enfants, citent les noms des morts, et perpétuent la haine contre nous et l'espoir d'une vengeance.

Certes je ne veux pas faire à ces Traras un crime de ce culte rendu à des braves qui sont morts pour leur liberté et leurs croyances : ce sentiment de respect est tout à leur louange ; mais je regrette que ce souvenir, qui augmente encore la barrière qui nous sépare, soit ainsi consacré, et que l'administration civile qui régit l'Algérie ne prenne pas des mesures, douces à la vérité et pacifiques, et ne persuade pas aux caïds des Traras qu'il faut faire disparaître ces pierres destinées à entretenir la rancune des vaincus contre nous.

CHARLES DE MAUPRIX.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Village trara. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

SIX MOIS CHEZ LES TRARAS

(TRIBUS BERBÈRES DE LA PROVINCE D'ORAN),

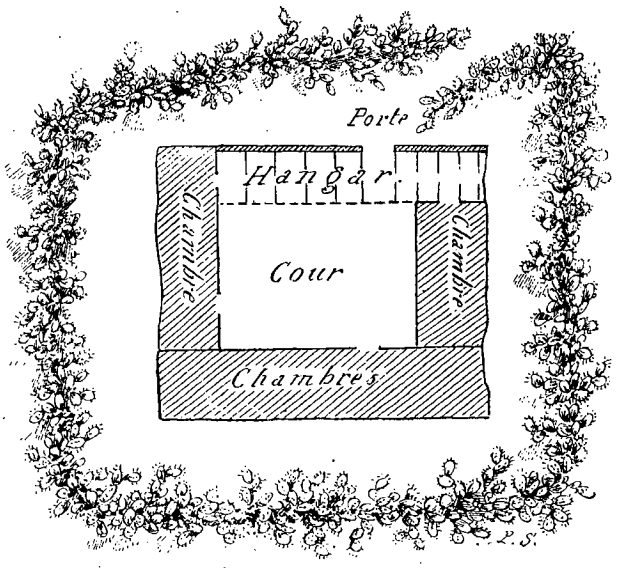
PAR M. CHARLES DE MAUPRIX [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Continuation du cours d'architecture trara. — Mes deux domestiques, Jean et Abd el-Kader. — Un dîner officiel chez un caïd des Traras.

25 janvier. — Entre temps je continue mes observations sur la structure des édifices traras. Les maisons, sur lesquelles j'ai donné plus haut un aperçu rapide, se rattachent à deux types différents, suivant qu'elles sont maisons de sommet ou maisons de pente, et cette différence même dans la situation de la demeure correspond assez exactement à la situation du propriétaire dans le monde kebaïle. Riche, il habitera un sommet, dominera; modeste ou pauvre, il restera sur les pentes.



Maison d'un riche trara.

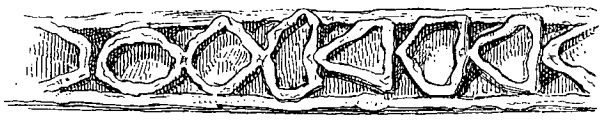
La maison de sommet est en effet plus difficile, partant plus coûteuse, à édifier : il lui faut d'abord quatre murs, car elle ne s'adosse à rien. N'étant pas abritée, elle demande à être construite plus solidement, pour résister au vent et aux pluies. Elle offre la forme d'un rectangle parfait, aussi parfait du moins que puisse être un rectangle trara. D'autres fois, mais cela n'a lieu que dans les familles riches et nombreuses, la maison se compose de plusieurs logis distincts adossés les uns aux autres de manière à former toujours la cour intérieure.

La maison de pente nécessite un mur de moins, même quelquefois deux, si le propriétaire parvient à l'appuyer à deux flancs à la fois. La construction exige moins de frais et est ainsi à la portée des bourses moyennes.

1. Suite. — Voyez p. 353.

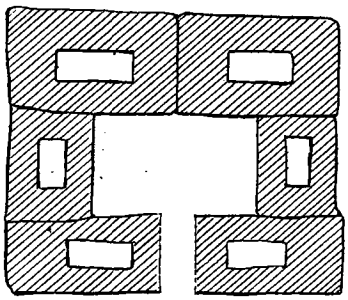
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans l'un comme dans l'autre de ces types d'architecture, maison de sommet ou maison de pente, les fenêtres sont inconnues : le jour vient par la porte de la pièce, qu'on laisse ouverte ; et puis, quand les habitants ont besoin de voir clair, ils se mettent dehors ; mais ce ne sont ordinairement pas les travaux de bureau qui abrutissent les intelligences traras.



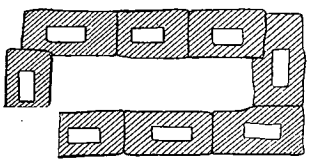
Ornement de dessus de porte aux Beni-Ouarsous. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.

Les moyens de fermeture sont des plus primitifs et consistent, la plupart du temps, en une simple claie de branchages entrelacés, formant porte, soutenue en guise de charnières par des liens d'alfa ou de palmier nain. La serrure, inconnue, est remplacée par une barre en bois arc-boutée contre le battant. J'ai pourtant vu, mais seulement chez de riches propriétaires, des portes pleines : elles provenaient généralement d'un couvercle de caisse enlevé à quelque juif épicier de Nemours ou de Remchi. On lit sur ces portes : « Fragile ». Mon ami Bou Aza ben Zeddan avait dans sa maison une porte superbe, sur laquelle on lisait : « Craint l'humidité ». Il était du reste fort à son aise. Quelques fantaisistes enrichissent d'arabesques d'argile découpées à jour le sommet de leurs portes, témoin mon ami Si Mokhtar, aux Oulad-Haroun : c'était un lettré.



Groupe de maisons aux Oulad-Daoud.

Mais la meilleure fermeture, le meilleur moyen pour ces gens de défendre leur entrée, ce sont encore leurs chiens, ces affreux chiens arabes au pelage jaune, aux crocs pointus, qui semblent frères des chacals. Ils passent leur vie sur les toits des maisons, et le malheureux qui en approche sans s'être muni d'une forte provision de pierres se voit signalé d'abord par des aboiements furieux, puis entouré par une meute de gueules affamées qui dévorent indistinctement son burnous si c'est un Arabe, son pantalon si c'est un *Roumi*, ses mollets dans l'un et l'autre cas ; enfin, s'il est à cheval, les jarrets de sa monture : cela du reste est commun à tous les pays arabes.



Groupe de maisons aux Oulad-Fadel (Beni-Mishel).

Quant aux villages, ils sont rares : le Trara, homme d'intérieur, se contente de la vie de famille, et n'éprouve pas le besoin de voisiner ; il tient avant tout à assurer son indépendance individuelle : de là sa tendance à isoler sa demeure. Il y cache ses femmes, ses enfants et ses animaux. Même dans les endroits où la qualité supérieure des terres et l'abondance des eaux ont décidé la population à se grouper, les maisons ne sont pas contiguës : une certaine distance les sépare toujours les unes des autres, en plus de la haie féroce d'épais cactus au milieu desquels elles sont dissimulées. De telle façon que ces sortes de villages ont plutôt, de loin, l'aspect d'un vaste jardin que d'une réunion d'habitations.

29 janvier. — Tous les soirs, de ma tente, pendant que je mets en ordre mes travaux de la journée, j'entends des scènes typiques : mes gardes arabes sont assis en rond, par terre, sur leurs jambes croisées, autour d'un arbre entier qui brûle. Tous les jours, les *assess* apportent un vieil olivier ou un caroubier mort, et, le soir, l'allument partout à la fois ; pendant toute la nuit ils font la conférence autour, les doigts écartés pour se chauffer ou pour s'abriter de la flamme. Mon cuisinier, Jean, un paysan des environs de Moissac, après qu'il m'a servi mon dîner, va se mettre auprès du brasier, et reste, par ces magnifiques nuitées bleues, à faire des discours en français à ces gens qui ne le comprennent pas et lui répondent par des discours arabes. Ce soir, il a entrepris de leur apprendre, non pas le français, cela serait trop naturel, mais le patois de Moissac. Et j'entends des démonstrations à mourir de rire : « Ce n'est pas difficile, dit-il aux assess, qui semblent l'écouter attentivement, ce n'est pas difficile de compter en patois. Ainsi, tu fermes le poing (et il s'adresse au plus jeune, qui est plus étonné que les autres), tu fermes le poing, les deux poings, puis tu lèves le pouce et les doigts, et tu dis : « Oune, douss, tress, etc. » Et il complète la série jusqu'à dix. Le malheureux petit Trara, le regard fixe, les deux poings fermés et les bras tendus, lève successivement les doigts en murmurant des syllabes incompréhensibles. « Tiens, tu ne comprends rien ! finit par lui dire Jean impatienté, je perds mon temps avec toi. » Et il lève la séance en disant : « Que c'est bête, ces Arabes, ça ne comprend pas un mot de français ! »

Et puis il y a Abd el-Kader. Abd el-Kader est un ancien tirailleur. Il connaît à peu près trente mots de français, des infinitifs qu'il joint agréablement à un nom ou à un pronom : *toi manger*, *toi sortir* ; quelques menus adjectifs qu'il risque de temps en temps complètent son vocabulaire. Il n'a jamais pu faire de différence entre le verbe *écrire* et le verbe *crier*. Je lui reprochais de ne pas savoir les noms des chefs de douar des Beni-Ouarsous, qui, tous les matins, viennent prendre mes ordres. Je lui répétais pour la dixième fois : « Mohammed ben Abd er-Rahman, Bel-Kassem, Ahmed ben Ayed », etc., etc., en lui disant qu'il n'était qu'un faux Arabe, puisqu'il ne pouvait même pas rete-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

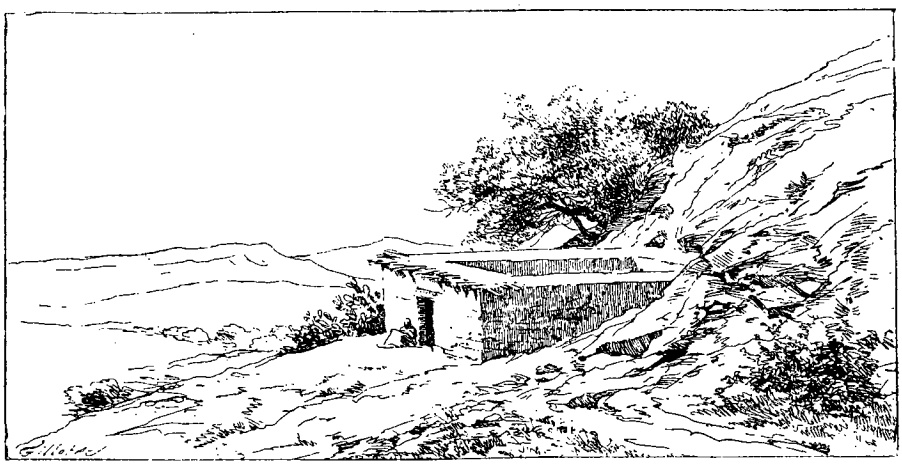
nir les noms de ses camarades. « Pas malin, toi savoir les noms : toi les *crier* ! — Comment, les crier? — Oui, toi *les crier* en arabe avec *bleume*. » Et il fait le geste de tremper une plume dans l'encrier.

Abd el-Kader ben Deddah est nègre, un magnifique nègre, bâti comme une colonne. Sa taille est aussi large que ses épaules, qui forment un rectangle parfait, auquel sont emmanchés des bras de fer terminés par des battoirs aux ongles teints de henné. Abd el-Kader doit pouvoir assommer un bœuf d'un coup de poing; quand il ferme les mains, les muscles de ses bras font aux manches serrées de sa petite veste tout étriquée des bosses comme des collines; avec ses jambes courtes, son rable énorme et tout droit, il a l'air d'un cylindre cacheté de cire rouge, par sa chechia qui surmonte ses cheveux d'astrakan frisé, taillés en couronne. Sa physionomie est des plus originales; il rit toujours, ce qui élargit encore sa face noire, naturellement considérable, mais il ne rit que du bas de la figure, ce qui laisse à ses yeux blancs toute leur grandeur, et dilate son nez démesurément, gonfle ses joues comme s'il sonnait de la trompe, et découvre complètement des quantités de dents étonnantes de blancheur, espacées, carrées et larges comme des dominos; tous ces meubles sont encadrés par un double rebord de lèvres. Il n'y a dans toute cette face que du noir très noir et du blanc très blanc. Et dans tout ça, à le bien regarder dans son ensemble, Abd el-Kader n'est pas laid. Son cou assez long, sortant de sa veste décolletée, avec des muscles tendus comme des câbles, donne à sa démarche une aisance, une facilité voisine de l'élégance. Il est de Tiaret, et tout ce qui n'est pas de Tiaret est pour lui sans aucune valeur. Les Arabes du pays où nous sommes ne sont pas des hommes, n'étant pas de Tiaret. « Mais tu n'es pas Arabe, tu es nègre!

— Moi nègre! je suis de Tiaret!

— Tu es de Tiaret, mais tu es nègre; ton père était nègre.

— Mon père, Flitta, habiter Tiaret; mes frères,



Maison trara. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de l'auteur.

dix, tous blancs; ma mère, blanche comme toi! »

Cela m'a donné des doutes sur la vertu de Mme Ben Deddah; à la place de son mari, je ne serais pas tranquille en regardant mon dernier fils.

5 février. — En rentrant assez tard à ma tente, je trouve Bou Median, le garde champêtre, qui me dit :

« Le caïd t'attend ce soir pour dîner. Les chefs de douar dînent tous chez lui aujourd'hui. Quand tu voudras rentrer, la nuit, je te ramènerai ici! »

Mon dîner est prêt et m'attend sur la table : un bouillon à la perdrix, une perdrix aux choux, et un lapereau rôti, avec une salade d'asperges aux œufs durs, en mayonnaise. Je suis fatigué d'une journée entière passée au vent et à la pluie. N'importe, j'y vais, car je suis curieux de savoir si les nombreuses visites que me fait Tahar ben Zekri pendant que je suis à table, si mes conseils sur la civilité et le déjeuner que je lui ai fait faire, l'auront un peu mis au point.

Par les sentiers arabes il y a deux bons kilomètres de mon camp à la maison du caïd, à travers les rochers, les broussailles et les ravins, qui sont débordés, car il pleut depuis huit jours. Bou Median marche devant, et, par une nuit des plus noires, nous serpentons dans ce labyrinthe. A chaque passage de torrent, Bou Median, très bien mis et qui porte des babouches, les retire et les porte sur l'autre rive, puis il revient, s'accroupit, me tend son dos, sur lequel je monte à califourchon, et, à travers les pierres qui roulent dans l'eau sous ses pieds, me transporte de l'autre côté de l'oued.

Enfin nous arrivons chez le caïd : il est à sa porte et m'attend. Tous les chefs de douar sont là : Messaoud ben Zekri, Bel-Kassem, Bel-Kheir, Ben Abd er-Rahman, Ali ben Kadi, etc., etc. Le caïd a le bon esprit de les faire dîner à part, et, dans la petite chambre ornée d'une boule de verre argentée et de vaisselle arabe en terre vernissée, il me sert lui-même, plusieurs cafés d'abord, puis du lait, un kouskoussou, un tadjine, puis des beignets au miel (*msemmem*), enfin d'autres beignets, à l'huile; comme dessert, des œufs durs, des amandes, des figues et des oranges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le caïd a commencé un essai d'ameublement ; il est allé à Tlemcen ces temps derniers, et a rapporté des souks un tabouret octogone, en bois peint, sur lequel il me sert, et une *ferrichiya* à couleurs éclatantes, qu'il a suspendue au mur. C'est un acheminement vers le luxe oriental, mais je vois avec peine que ses femmes n'ont pas fait de progrès en cuisine.

Par terre, à mes pieds, sont les invités les plus nobles, admis à dîner en ma présence : Si Mohammed, le khodja, actuellement professeur du caïd, qui veut apprendre à écrire ; Messaoud ben Zekri, frère de Tahar, et Bel-Kheir, son ami intime.

Mes restes leur sont servis directement par le caïd, et leurs restes, qui ne sont pas gras, sont portés par un des enfants du caïd aux autres chefs de douar. Rien n'est perdu.

Dans la cour, tous les moutons, les chevreaux, les ânes, pêle-mêle, rentrés des champs, font un vacarme abominable, sous la surveillance des chiens. Je vois tout cela par la porte ouverte, sous un rayon de lune : il me semble que je revois un chapitre de la Bible, et que je dîne chez Abraham, roi des pasteurs. Sur un réchaud, par terre, Tahar me confectionne de nouvelles tasses de café.

« Mais tu n'as pas mangé, lui dis-je, tu m'as servi tout le temps : mange à ton tour !

— Non, je n'ai pas besoin de manger ; puisque je t'ai vu dîner avec appétit, mon estomac est satisfait. » Heureux amphitryon, à qui il suffit de regarder dîner ses invités !

Je suis tranquille, du reste, car je sais que, dès que je serai parti, il se rattrapera.

Et maintenant il est dix heures, je fais signe à Bou Median, et nous voilà de nouveau, par la nuit, vaguant à travers la broussaille, au milieu des étalements de palmiers nains, des ruisseaux débordés et des rochers.

Abd el-Kader ben Deddah (voy. p. 371). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. Lachouque.

V

Les Oulad-Haroun. — Rencontre d'une jolie femme aux Beni-Ouarsous. — Son frère Abd er-Rahman. — Les intrigues amoureuses de Bel-Kassem et d'Ali ben Zeddan.

15 février. — Je suis très bien aux Oulad-Zekri, et il me semble que les piquets de ma tente doivent commencer à prendre racine sous ce magnifique olivier qui m'abrite. La nuit, je dors délicieusement, bercé par le murmure de l'Oued el-Hammam et par les chansons monotones des *assess*. L'intérieur de ma tente, plein de tapis et de peaux de mouton, me semble aussi confortable qu'une maison, bien plus, en tout cas, que les auberges des villages d'Algérie.

Mais enfin, je suis maintenant trop éloigné de mon travail, et il me faut aller aux Oulad-Haroun (les « Fils d'Aaron »). C'est dans cette fraction des Beni-Ouarsous qu'habite mon ami Si Mohammed, et il me promet que je serai encore mieux campé qu'à l'Oued el-Hammam. Il est venu me chercher lui-même ce matin, et j'ai dit adieu au marabout de Sidi Moussa.

Nous avons remonté les ravins de l'Arba, et nous contournons le pain de sucre de Skika par le Chabet-bou-Hadjar, qui est la tête de l'Oued el-Khiar. Quel sentier, bon Dieu ! pour mes pauvres mulets, qui trébuchent à chaque pas ; les Arabes l'ont bien baptisé, Bou-Hadjar, le « Père des pierres » !

Ravissant, ce quartier des Ouled-Haroun, dès qu'on a fini avec Bou-Hadjar, une véritable forêt d'amandiers en fleur, de figuiers et d'oliviers, encadrée par des falaises rouges. Sur chaque piton, une maison ; à peine en distingue-t-on le toit en terrasse, et encore faut-il être initié à ce genre d'architecture, mais le coup d'œil de tous ces bouquets d'arbres verts couronnant des pyramides de rochers est tout à fait original ; c'est une série d'îlots verts, émergeant de cette mer de pierres rougeâtres. Les Oulad-Haroun constituent la fraction la plus riche et la plus peuplée des Beni-Ouarsous.

Les deux chefs de douar Bel-Kassem et Ahmed ben Ayed sont venus au-devant de moi ; ils m'ont fait préparer une place qui, disent-ils, est excellente. C'est au milieu d'un jardin, sous un vieux figuier ; malheureusement c'est en pleine pente : mais il n'y a pas dans tout ce pays deux mètres carrés en terrain plan. De plus, ils ont oublié de tracer un chemin pour faire descendre les mulets dans le jardin que je vais habiter ; mais tous les gens de la tribu arrivent à la rescousse, enfants, jeunes gens et vieillards. On décharge les animaux à mi-distance, et le matériel est transporté à dos d'Ouled-Haroun ; en calant le lit avec des pierres, les tables avec des pierres, les chaises avec des pierres, on finit par obtenir une série de plans différents, en échelons, mais horizontaux, ou à peu près.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grand dîner chez le caïd Tahar ben Zekri. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

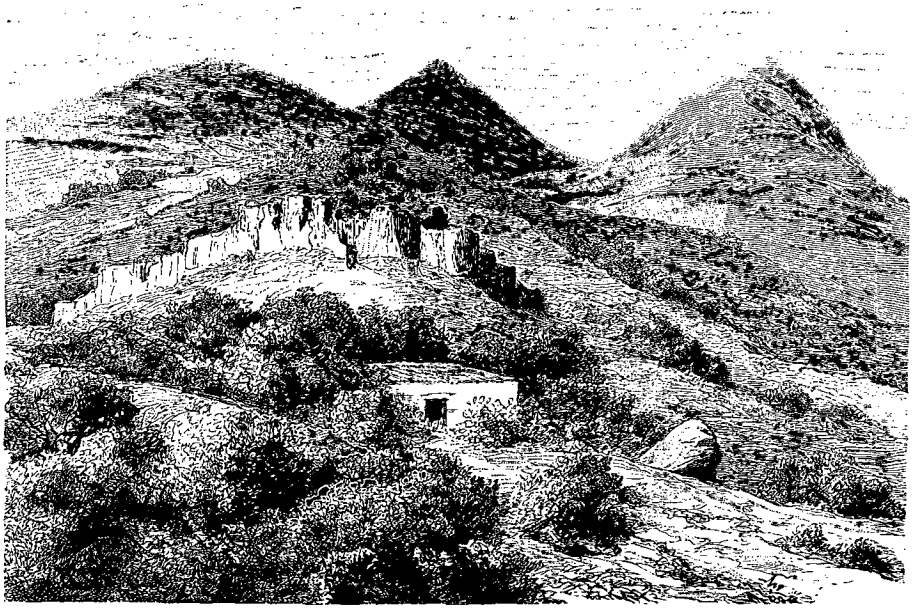
Auprès du jardin où je suis installé est une belle source, sortant d'une crevasse de rocher ; tout le jour, les femmes viennent y laver les laines et se racontent leurs histoires de ménage ; les récriminations contre leurs maris font le principal sujet de la conversation. Mais depuis mon arrivée il y a toujours un garde du corps, de service à la fontaine, pour surveiller ces pauvresses : c'est un mari, un frère, un cousin ; je pense que c'est par crainte de mes hommes.

25 février. — Ce soir, en rentrant à mes tentes, j'aperçois deux femmes accroupies sur le chemin, en train de trier et de mettre dans un haïk la provision de racines de palmier nain qu'elles avaient déterrées. Ces racines constituent un gros appoint dans la nourriture des Traras.

Du plus loin qu'elles m'aperçurent, arrivant à mulet sur le sentier rocailleux, elles roulèrent brusquement leur haïk et s'enfuirent. C'est la coutume, et je ne m'en préoccupe pas autrement ; mais cette fois, pris de pitié pour ces pauvres créatures qui avaient laissé sur le sol les trois quarts de leur butin, je leur criai de loin : « N'ayez pas peur ! restez où vous êtes ! » Et pour leur prouver ma bonne intention je poussai mon mulet hors du chemin. Elles s'arrêtèrent à quelques mètres, de sorte que je pus les regarder en passant : elles ne s'en formalisèrent pas davantage, leur démonstration de terreur pudique, feinte ou réelle, ayant été faite.

L'une d'elles était une vieille, une de ces affreuses *adjouza* arabes aux vêtements sordides, à la peau flasque et faisant poche sous les rides ; les plus vilaines vieilles de nos pays ne peuvent donner une idée de ces monstres-là ; c'est encore une spécialité musulmane.

L'autre.... Non ! me serais-je trompé, ou bien mon séjour déjà long aux Beni-Ouarsous aurait-il à ce point



Maison de Si Mohammed aux Ouled-Haroun (voy. p. 372). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

faussé chez moi le sentiment du beau ? Je la regardai par deux fois, et, toute réflexion faite, je me déclarai qu'elle était remarquablement jolie. C'était une jeune femme. Son foulard rouge coquettement noué sur la tête, et duquel s'échappaient deux lourdes tresses de cheveux blonds [1] et dorés, brillant au soleil, un imperceptible tatouage azuré sur la fossette du menton, les bijoux d'or de ses bras et ses vêtements drapés avec soin, témoignaient qu'elle se savait jolie et qu'elle était coquette.

Je la remarquai, car depuis mon arrivée aux Beni-Ouarsous c'était la première femme digne de ce nom que j'apercevais.

Le type trara est des plus laids : pas un homme dans la tribu ne peut passer pour beau. Le travail de la terre déforme ces gens ; tous ont la tête trop forte pour leur corps, le dos voûté par le labeur des champs ; quant aux femmes, le métier de bêtes de somme qu'elles remplissent en fait de pitoyables êtres.

J'appelai Abd'el-Kader qui marchait derrière moi : « Qu'est-ce que c'est que ces femmes ? » Il me répondit par l'inévitable : « Je ne sais pas ! » C'était sûr ; j'avais eu tort de lui poser cette question.

1er mars. — Ce matin, pendant que je déjeune, mon nègre vient m'annoncer qu'Abd er-Rahman bou Araoua demande à me voir. Abd er-Rahman est un vieil ami ; c'est le fils d'un ancien caïd des Beni-Ouarsous ; j'ai fait sa connaissance chez le kahouadji de l'Arba, un jour de marché. Il parle le français d'une façon très pure, sans accent, et cela m'avait étonné. « Où as-tu appris le français ? lui demandai-je.

— Mon père, me dit-il, est resté dix ans avec le général Chanzy ; moi, j'ai été spahi du bureau arabe d'Alger, puis je suis allé à Paris.

1. Le type blond est assez commun chez les Traras, population kebaïle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

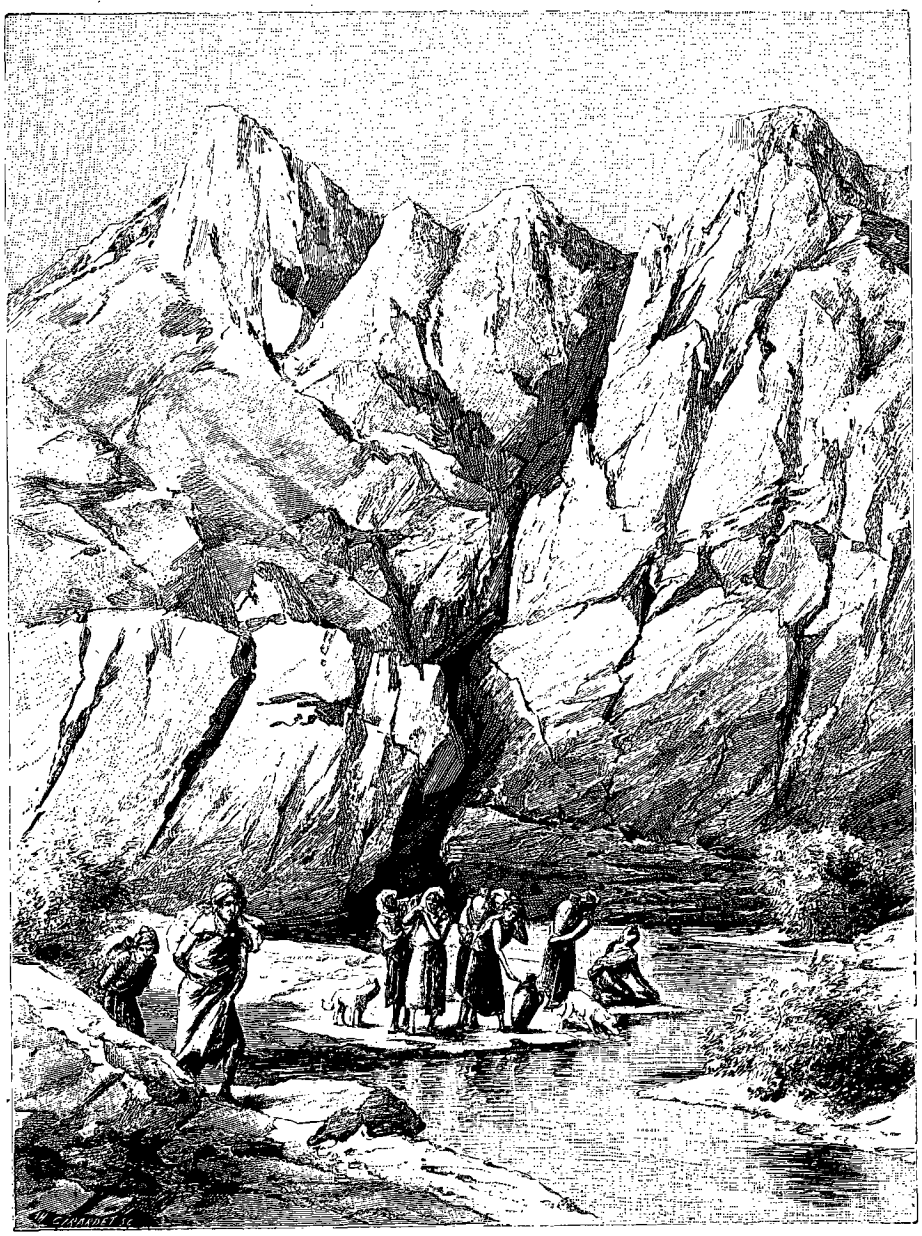
— Que faisait ton père auprès du général Chanzy ?

— Officier ! » me répond-il fièrement.

Informations prises, son père avait été ordonnance arabe du général Chanzy, qui, content de ses services, l'avait nommé garde champêtre aux Beni-Ouarsous ; on en fit plus tard un caïd, et il mourut fort âgé.

Abd er-Rahman est un mécontent, il est furieux de ne pas avoir succédé à son père, aussi en veut-il beaucoup à l'administration civile, et en particulier au caïd actuel, qui, dit-il, lui a volé sa place.

Aujourd'hui il vient, comme cela lui arrive souvent, se mettre à ma disposition pour me promener dans le pays. Il doit nourrir en sa cervelle d'Arabe francisé la pensée de me demander quelque service plus tard, et



Les laveuses à la fontaine. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

veut me mettre d'abord en bonnes dispositions à son endroit.

Il entre, faisant un salut militaire : « Bonjour, monsieur ! comment vas-tu aujourd'hui ? »

— Bien, et toi ?

— Tu vas bien, Dieu soit loué ! Moi, il n'y a pas de mal chez moi.

— D'où viens-tu, Abd er-Rahman ?

— De ma maison.

— Qui t'amène ?

— Le plaisir de te voir.

— Bien. »

Et pendant que je déjeune, Abd er-Rahman, qui sait qu'à la fin de mon repas il y a le café, et qu'il en aura une tasse, me raconte ses histoires. Il a été voir son champ d'orge ; la grêle d'hier a tout saccagé, c'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme ça tous les ans; il est très malheureux; et alors, pour la vingtième fois, il me recommence le récit de ses infortunes. S'il n'est pas caïd, c'est parce qu'il sait le français, et l'on a peur que, sachant le français, il ne raconte à l'administrateur toutes les ruses de la tribu, et qu'il ne dise au répartiteur des impôts, au *djerred*, le nombre exact des troupeaux de chacun; et toute la tribu est contre lui, et on lui préfère le caïd actuel, parce que les Roumis ne peuvent pas causer avec lui; et puis, quand il sait quelque chose, on lui donne cent sous et il se tait; il ne dit pas que tel Arabe a chassé en temps défendu, ou qu'il a un fusil non matriculé par le bureau, ou qu'il a caché ses bœufs quand le répartiteur est venu. Ah! lui, Abd er-Rahman, s'il était caïd! ce n'est pas lui qu'on achèterait avec un douro, ni avec deux, ni trois, ni quatre!

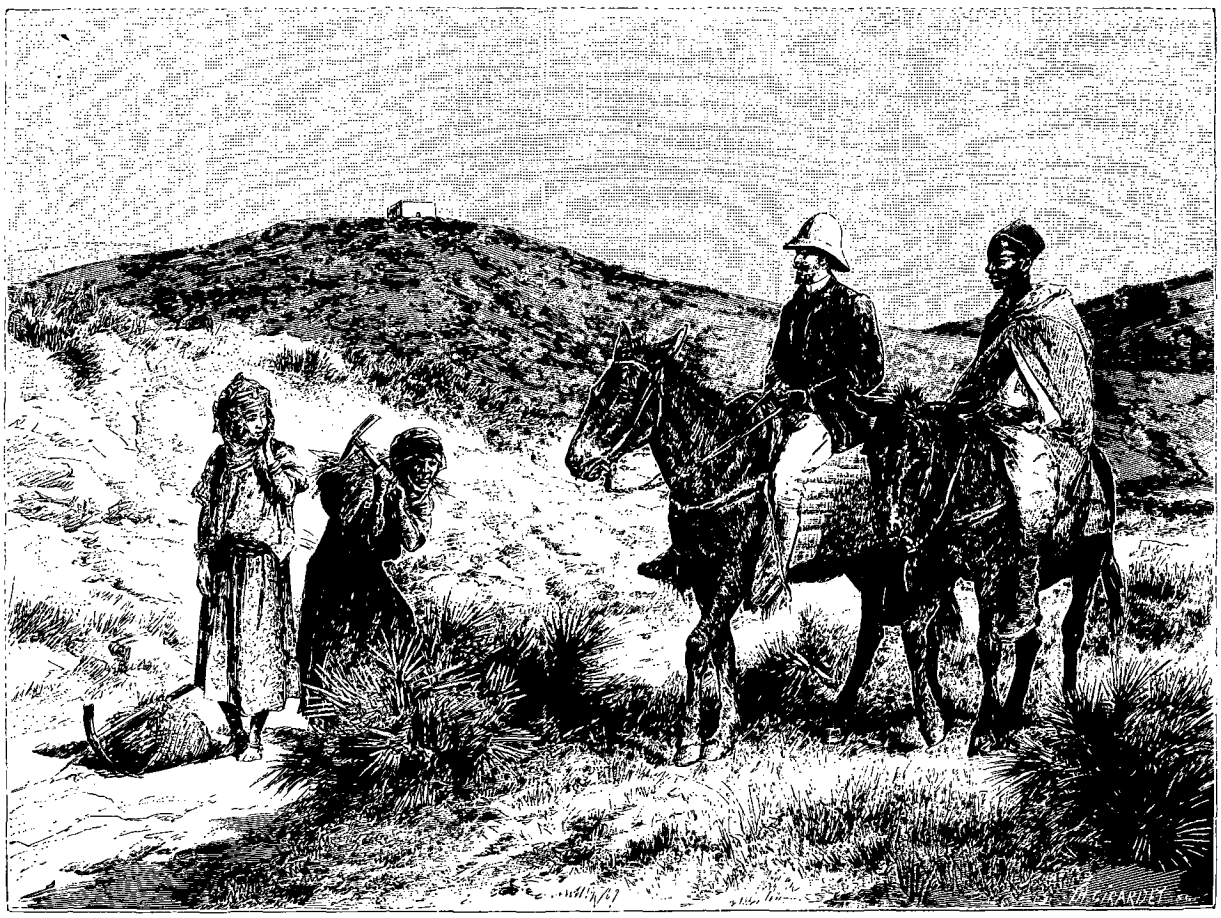
« Quel serait ton prix? » lui dis-je.

Il ne répond pas, et, faisant semblant de ne pas avoir entendu, continue ses récriminations.

« Tu vas travailler dehors aujourd'hui? me dit-il en sirotant son café par petites gorgées, sa tasse à pleines mains.

— Oui, comme tous les jours!

— L'autre jour, tu es allé à l'Oued el-Khiar?



Nedjma et sa mère (voy. p. 374). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

— Tu m'as vu!

— Non, mais ma sœur Nedjma et sa mère t'ont vu.

— Ah!

— Oui, elles étaient sur le chemin, elles ont voulu s'en aller pour te laisser la place, tu leur as crié de rester. »

Cela me remet en l'esprit la jolie fille et sa coquetterie.

« Ah! c'était ta sœur? C'est la fille de ta mère, ou d'une autre femme de ton père?

— C'est une fille de mon père, seulement elle habite dans ma maison, car les femmes de mon père sont restées avec moi. »

Je pense en moi-même : Quoi! cette jolie créature est née de cette affreuse duègne! Et dans quinze ou vingt ans elle sera aussi laide, aussi décatie, aussi sordide et repoussante! Ces gens sont des brutes! Voilà un animal qui est assez riche pour laisser cette fille chez elle: il préfère l'envoyer aux champs arracher l'herbe et déterrer le palmier, comme une bête de somme!

Puis tout haut : « Elle est très jolie, ta sœur! » Mais elle n'est donc pas mariée, puisqu'elle vit avec toi?

— Si, elle est mariée; — ou plutôt, elle a été mariée; son mari est mort; elle est revenue chez nous, à cause de sa mère, mais elle va se remarier.

— Ah! avec qui?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nedjma. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Je ne sais pas !

— Comment, tu ne sais pas !

— Non, je ne sais pas ! parce que Ali ben Zeddan et Bel-Kassem ben Ahmar l'ont tous deux demandée.

— Eh bien, qui a-t-elle accepté ?

— Je ne sais pas, c'est à elle à se décider. »

5 mars. — C'est le jour de service de Bel-Kassem ben Ahmar ; ponctuel comme d'habitude, il arrive dès le jour, installe ses gardes, et quand Jean ouvre ma tente, Bel-Kassem, qui était assis par terre à la porte, attendant mon réveil, jette un coup d'œil furtif à l'intérieur, pour voir s'il peut entrer.

Il m'aperçoit encore couché, se rassied sur ses jambes et se remet à fumer des cigarettes.

Une fois ma toilette faite, je le vois se glisser dans ma tente ; il a l'air soucieux, et, en le regardant, je ne peux m'empêcher de penser que ce gros imbécile, avec ses petits yeux bleus, pâles dans sa face ronde, ses grosses jambes nues, toutes courtes, toutes rondes aussi, est amoureux de la belle Nedjma.

« Qu'y a-t-il de nouveau, Bel-Kassem ? lui dis-je pour couper court à ses interminables salutations. — Rien. — Alors rentre à ta maison, je n'ai pas besoin de toi ; demain tu apporteras dix karroubas d'orge. — Bien, avec plaisir ! »

Et Bel-Kassem fait mine de s'en aller ; puis il revient ; mais je veux le laisser parler.

« Il y a, me dit-il d'un air gêné, en clignant ses petits yeux, pendant que je le regarde, il y a que tu n'as pas tous tes gardes : je n'ai pu en amener que trois.

— Oh ! oh ! Bel-Kassem, comment ! trois gardes seulement ; toi qui d'ordinaire fais si bien ton service !

— Ce n'est pas de ma faute ; l'autre n'a pas voulu venir, et il m'a donné des coups de bâton quand j'ai essayé de le forcer !

— Toi, Bel-Kassem, toi qui es fort comme un chameau, et qui as une matraque énorme, tu t'es laissé donner des coups ! Cela m'étonne ! Et par qui ? Dis-moi qui a refusé de venir monter la garde, et je l'enverrai en prison. Et tu vas aller me le chercher tout de suite, avec deux hommes ; et vite, amène-le !

— Ali ben Zeddan !

— Comment, lui ! Il t'a donné des coups ! »

Cela me paraît très fort, et la compétition des deux rivaux au sujet de la fille du vieux caïd me revient en tête. Là est le motif. D'autant plus que je connais Ali ben Zeddan : c'est un richard du pays ; il a dix bœufs, une vingtaine de moutons ; sa maison est grande, car il a déjà deux femmes et des légions d'enfants, et, tout autour de sa demeure, d'immenses champs d'orge lui appartiennent. Jamais il n'est venu monter de garde auprès de ma tente : sa fortune lui permet d'en prendre à son aise ; il donne d'habitude vingt sous à Bel-Kassem, qui saute son tour. Mais je le connais, parce que, chaque fois que je suis passé près de sa maison, il est venu m'apporter des beignets au miel, du lait et du café. Comment se fait-il qu'il ait refusé d'obéir et battu Bel-Kassem ? L'amour l'aurait-il rendu méchant ? Je veux tirer la chose au clair : on m'amènera Ali.

Cependant Bel-Kassem et ses hommes reviennent ; on n'a pas trouvé Ali, il a quitté sa maison ; Bel-Kassem m'amène un autre homme à sa place, et me demande la permission de s'en aller.

Le soir, quand je rentre, je trouve Ali assis auprès du feu, avec les gardes. Il se lève pour me saluer, puis il attend que je sois rentré dans ma tente, et Abd el-Kader vient me demander de sa part la permission de venir me parler.

« Eh bien, Ali ben Zeddan, tu veux donc que je t'envoie en prison à Remchi ? Tu as refusé de monter la garde et tu as battu Bel-Kassem ! »

Je ne me fâche pas, car je suis convaincu d'avance que c'est faux.

« Sidi, sur la tête de mon père, ce n'est pas vrai ! Je n'ai pas vu Bel-Kassem, il ne m'a pas dit de venir. J'étais au marché des Beni-Khallad, je suis parti ce matin de très bonne heure ; quand je suis rentré, mes enfants m'ont dit que tu m'avais envoyé chercher, je suis venu. J'ai toujours obéi aux ordres des *hakem* et je n'aurais pas désobéi aux tiens, car tu es un chef juste, et tu es comme notre père.

— Pourtant, jamais tu n'es venu monter de garde à mon camp : comment cela se fait-il ? »

Ali ne veut pas avouer qu'il donnait de l'argent à Bel Kassem pour ne pas le commander. Il me répond : « Jamais Bel-Kassem ne m'a dit de venir. Si j'avais su que tu me veuilles, je serais venu de moi-même !

— C'est bien, reste ici cette nuit, puisque jamais tu n'as été de garde. Demain je verrai ce que je ferai.

— Tu as raison, tu es le maître ! » me dit philosophiquement Ali en s'inclinant.

Ali ben Zeddan, dans son burnous marron, gesticulant pour me démontrer son innocence, avec sa face brune et ses gros yeux à fleur de tête, a l'air d'un énorme hanneton qui fait des efforts pour entr'ouvrir ses ailes et s'envoler.

Je le congédie, car je ne peux plus le regarder sans rire.

Et voilà les deux amoureux de Nedjma !

Bel-Kassem me rappelle une gravure d'un vieux *La Fontaine* que je feuilletais dans mon enfance, et qui représentait le paysan du Danube. Il en a les épaules carrées, les jambes trapues, tout, jusqu'à l'énorme gourdin sur lequel il s'appuie. Il est laid, quoique jeune et vigoureux. Mais Ali ben Zeddan ! Il est vieux et, en outre, grotesque et ridicule, avec son air embarrassé et une verrue au bout du nez, qui fait loucher ses yeux ronds, noyés dans le blanc.

Je ne voulus pas me montrer trop sévère pour Bel-Kassem, qui s'acquittait d'ordinaire fort bien de son service. Il passa huit jours à la porte de ma tente, et, heureux de s'en tirer à si bon compte, fit sa punition avec une philosophie toute musulmane. N'importe, je me promis de rester au courant des suites de ses amours.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI

Une visite à Nedjma. — Sidi Abd es-Selam, chérif de Ouezzan, et son oukil, Si Mostefa ben Ahmar. — Nedroma. — Filhaoussen et l'Aïn Kebira.

15 mars. — Depuis longtemps je me proposais d'aller à Nedroma. J'avais dit à Abd er-Rahman bou Araoua que je l'emmènerais avec moi pour me conduire et m'expliquer le pays.

Un matin de soleil, j'arrive à la maison de l'ancien caïd : « Bonjour, Abd er-Rahman, je vais à Nedroma : veux-tu m'accompagner? »

J'étais sûr de sa réponse, mais je venais le chercher, car je le préférais à tout autre guide : j'étais fort à mon aise avec lui ; il avait la langue bien pendue, et la perspective assurée d'un billet de la banque d'Algérie, équivalant à quatre *douros*, le rendait éloquent.

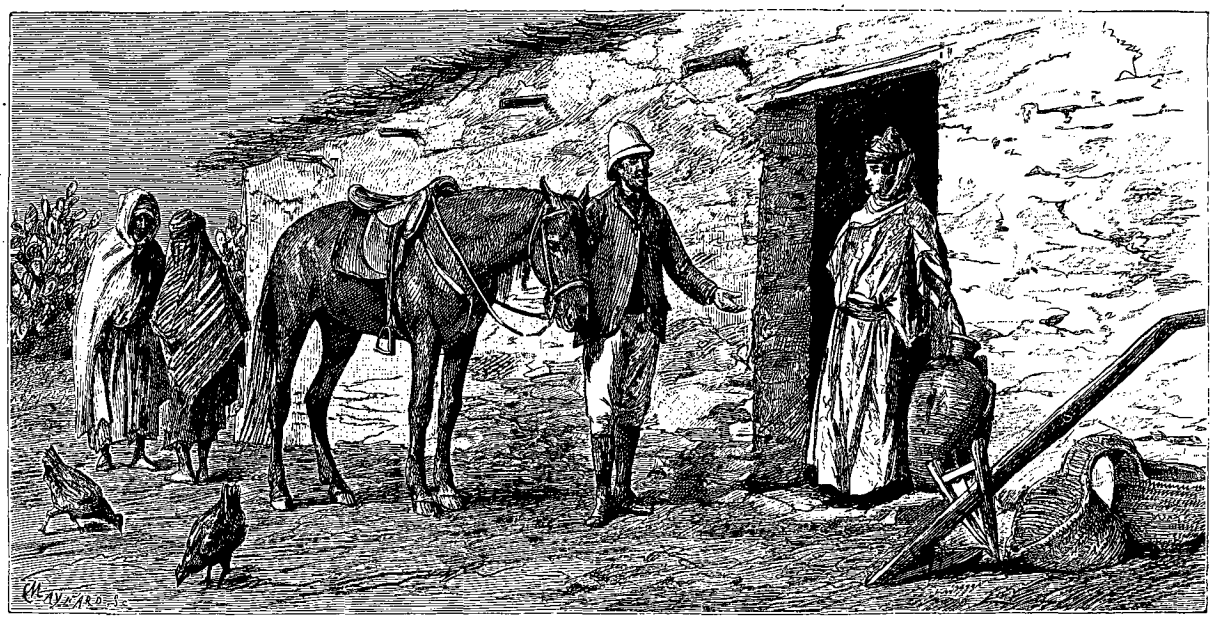
L'*adjouza*, mère de Nedjma, tenait mon cheval devant la masure, auprès du retranchement en figuiers de Barbarie ; je m'étais assis sur une natte, dans le réduit qui servait jadis au père d'Abd er-Rahman, le caïd centenaire, de salon, de salle à manger et de chambre des hôtes, et maintenant c'était l'asile préféré des scorpions, des lézards et de quelques poules, rendues furieuses par ma visite.

Dans la cour, parmi les chevreaux et les agneaux trop jeunes encore pour suivre leurs mères à la montagne, Nedjma, tenant d'une main un pan de sa robe, jetait de l'autre des pierres aux chiens pour les faire taire. Elle avait un geste large de statue antique.

« Je croyais ta sœur mariée! » dis-je à Abd er-Rahman.

Puis tout d'un coup : « Nedjma! » criai-je.

Nedjma n'attendait qu'une occasion pour venir, car



Devant la porte d'Abd er-Rahman. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

elle se retourna immédiatement de mon côté, faisant sonner toute l'argenterie de sa coiffure et les anneaux d'or de ses bras ; elle entra en se baissant et s'assit en face de moi : tout cela sans la moindre gêne. Ce n'était pas une femme kebaïle : la civilisation de son frère avait très fortement déteint sur elle.

Elle me regardait en face ; ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir des dents blanches, petites, serrées, méchantes comme celles des chiens arabes.

« Tu as de bien beaux bijoux, Nedjma! Que Dieu les bénisse! ajoutai-je aussitôt pour détourner l'influence du mauvais œil. Je te croyais mariée!

— Non, pas encore.

— Mais bientôt?

— Bientôt.

— Tu vas te marier avec Bel-Kassem ben Ahmar, le chef du douar des Oulad-Haroun?

— Non, avec Ali ben Zeddan.

— Ah! je croyais que c'était avec Bel-Kassem, car il t'aime beaucoup. Depuis quelque temps il en a perdu la tête, il ne fait même plus bien son service. Pourquoi préfères-tu Ali ben Zeddan? Bel-Kassem est plus jeune, et il t'aime.

— C'est vrai je préférerais Bel-Kassem, mais Ali est bien plus riche! Bel-Kassem n'aurait pas de quoi me donner à manger! »

O femme! que tu sois de Paris ou des Oulad-Haroun, ton cœur ne se dément pas!

Cet aveu dépouillé d'artifice m'avait démonté ; je ne savais plus que dire à Nedjma ; elle me regardait de ses grands yeux étonnés, qui me parurent contenir, dans leur profondeur noire veloutée, toutes les convoitises, tous les égoïsmes, toutes les cruautés irraisonnées de la courtisane.

« Et si je te demandais en mariage, Nedjma, crois-tu que je te donnerais de quoi manger? lui dis-je en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me levant et en faisant signe à Abd er-Rahman que nous partions.

— Comme tu voudras : tu es le maître! » me répondit-elle.

Eh bien non, cette petite Berbère m'intéressait.

« Nedjma, lui dis-je en sortant de la cour, je vais te donner un conseil. Puisque tu épouses Ali ben Zeddan et qu'il est riche, il faut refuser de travailler aux champs, comme tu le faisais l'autre jour quand je t'ai rencontrée. En France, les jolies femmes ne travaillent pas »

Il ne lui manquera plus que cela, pensais-je en remontant à cheval, pour être complète.

Je partis, suivi d'Abd er-Rahman.

Pauvre gros hanneton d'Ali, me disais-je : il n'en a pas pour trois mois. Je ne m'étonne plus que cette femme soit veuve, et je plaignais son premier mari.

Nedroma est le chef-lieu de la commune mixte dont font partie les Beni-Khalled, les Beni-Mnir, les Beni-Mishel, toutes tribus d'origine berbère, appartenant au groupe des Traras. De la source des Oulad-Haroun il ne faut guère plus de trois heures pour se rendre à cheval à Nedroma ; mais quels chemins, jusqu'à la sortie des Beni-Ouarsous! encore plus mauvais, plus pierreux et plus escarpés, s'il est possible, que celui du Chabet-bou-Hadjar. Souvent, après une pluie, le sentier se trouve brusquement coupé par un ravin de formation nouvelle, et pour éviter d'être précipité d'une hauteur de 40 ou 50 mètres dans le Chabet-Bir-el-Had (le « Ravin du Puits du Dimanche ») il faut faire un détour à travers les rochers et les broussailles. Cela n'empêche pas, le mardi, tous les Nedromi de venir aux Beni-Ouarsous pour le marché du lendemain, et d'en repartir le mercredi soir pour ne pas manquer le marché de Nedroma, qui a lieu le jeudi.

En partant des Oulad-Haroun, la descente est pénible, et mulets et chevaux ont besoin de toute leur attention pour ne pas rouler sur les pentes. On arrive ainsi au profond ravin de Bir-el-Had, qui est la tête de l'Oued Bekiou, et on le traverse entre ses escarpements. On entre chez les Oulad-Fadel, fraction des Beni-Mishel, qui cultivent des jardins étagés sur les pentes de Filhaoussen.

Filhaoussen est le plus haut sommet de cette chaîne des Traras : il dresse à 1 157 mètres sa tête couronnée de rochers, mais ses pentes sont douces, les escarpements ne les déchirent que par places, et l'on a pu, en 1876, faire un chemin pour monter à dos de mulets, jusqu'au point le plus élevé, les instruments dont se servit la mission du commandant Perrier. C'est de là que furent faites les observations qui permirent de rattacher la triangulation de l'Europe à celle de l'Afrique, car de ce sommet on peut, à certaines époques de l'année, apercevoir les cimes du Mulhacen et de Tetica, dans la Sierra Nevada.

En entrant chez les Beni-Mishel, on est frappé de la physionomie riante que donnent au pays ses riches cultures. Les vergers et les jardins entourent de toutes parts des groupes importants d'habitations : l'un d'entre eux, qu'on aperçoit au-dessous de la route, est curieux à plus d'un titre, et, dès l'abord, attire l'œil par sa situation pittoresque sur un éperon avancé de Filhaoussen, isolé entre deux escarpements, au pied des coupoles de Sidi-Mostefa et de Sidi-Mohammed-ben-Ahmar : c'est la zaouïa (établissement religieux) de Sidi Mostefa ben Ahmar, fils du marabout enterré sous une des koubbas. Elle est constituée par la réunion d'une dizaine de ces maisons plates, à l'aspect sordide, qui servent de tanières aux Traras et dont ils sont si fiers. Mais celles-ci sont grandes et ont presque bon air; les chevaux attachés dans les cours découvertes et les magnifiques vergers qui environnent cette espèce de village dénoncent tout de suite l'habitation d'une famille riche. C'est là que demeurent Sidi Mostefa et ses nombreux frères, et cette *dechera* est le château, le fief de la famille. Sidi Mostefa est l'*oukil* (économe, intendant, chargé d'affaires) de la confrérie des Taïbia dans cette partie de la province d'Oran qui confine au Maroc. On sait que cette secte des Taïbia, très répandue en Algérie, a pour grand maître actuel le chérif de Ouezzan, Sidi Abd es-Selam, qui réside tantôt à Tanger, tantôt sur notre territoire, à Hammam-bou-Ghrara, où il s'est fait construire une petite maison de campagne sur le modèle des maisons des *Roumis*. Tous les Taïbia doivent verser annuellement une somme de deux francs pour les frais du culte. Cet impôt religieux constitue la *ziara* que Sidi-Mostefa est chargé de colliger et de rapporter à Sidi Abd es-Selam. Cela peut faire une vingtaine de mille francs. Inutile de dire que Sidi Mostefa ne s'oublie pas, et perçoit, en dehors de celle de son patron, sa ziara particulière.

Grâce à cette autorisation de ziara que la France lui accorde, nous avons l'estime et l'amitié de ce chef des Taïbia, qui, en concurrence politique et religieuse avec le chérif du Maroc, Moulaï Hassan, est, dans l'empire de son suzerain, le plus ferme appui de l'influence française. C'est une histoire connue que celle de ce pontife mahométan qui, peu sévère sur le chapitre islam, a épousé une institutrice anglaise ; celle-ci met sur ses cartes de visite : « Son Altesse Impériale de Wazzan, princesse du Maroc ». Sidi Abd es-Selam a fait élever ses fils à la française, au lycée d'Alger. L'un d'eux est arrivé au haut grade de brigadier de spahis. Lui-même, obèse et ridicule en ses accoutrements multicolores, a l'air d'un nègre déguisé en général tunisien.

En passant devant la zaouïa, Abd er-Rahman me fait une description pompeuse de l'intérieur de ces baraques. Selon lui, c'est un palais splendide. « Sidi Mostefa, me dit-il, a pour ses invités des chambres qui sont *meublées comme à Paris*. Il y a des tapis partout, de grands lits avec sommiers, et des tableaux aux murs. *Il n'y avait pas de plus belles chambres dans la maison de l'Empereur!* »

Malheureusement Sidi Mostefa n'est pas à la zaouïa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et je ne peux pas visiter toutes ces merveilles. Mais je me figure parfaitement l'intérieur de ces tanières, avec un bout de moquette marocaine plus ou moins râpée, un lit en fer, quelque meuble en acajou, table de nuit ou armoire à glace boiteuse dont un concierge de Paris ne voudrait pas; au mur, quelque enluminure turque, représentant Stamboul ou la Mecque, avec des minarets d'or, des bateaux rouges et des poissons verts dans une mer indigo. Je connais de longue date ce genre de tableaux musulmans, qu'on trouve dans les mosquées un-peu-riches, à Sidi-bou-Median de Tlemcen en particulier. Ajoutez à cela des puces à discrétion, et nous ne serons pas loin de la réalité. Je suis blasé sur le luxe et le confortable des intérieurs arabes.

Je crois plutôt ce que me dit Abd er-Rahman au sujet de l'hospitalité exercée par Sidi Mostefa dans sa zaouïa. Tous les voyageurs, quelque nombreuse que soit leur bande (et il passe sur ce chemin, au moment de la moisson, des caravanes interminables de Marocains), sont reçus à la zaouïa, y trouvent un abri et un repas : un pain et un plat de kouskouss.

De la zaouïa on continue de s'élever sur Filhaoussen, jusqu'à l'Aïn-Kebira (la « Grande Source », 700 mètres d'altitude). C'est cette source, ou plutôt cette réunion de sources, qui fait la richesse du pays. Elle débite constamment, avec une grande abondance et une grande régularité, et ses eaux, canalisées en des *seguia* innombrables, vont se perdre sur les deux versants, en produisant cette fertilité, cette verdure et cette frondaison de jardins entourant des groupes de maisons.

D'Aïn-Kebira, la vue s'étend très loin : là-bas, ce piton en forme de cône isolé, au nord-ouest, c'est la montagne de l'Oued-Kiss, au-dessus d'Adjeroud, et là est la frontière marocaine; au delà, c'est la plaine du Maroc. Plus au nord, c'est Nemours. « Regarde, me dit un Nedromi que je rencontre, et qui veut me montrer qu'il parle français, regarde le point blanc, là-bas, c'est le *verre de lampe du port de Ghazaouett* » : c'est le phare; cette dénomination de « verre de lampe du port », pour désigner un phare, m'amuse beaucoup.

Sidi Abd es-Selam. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

Nous sommes ici dans un endroit plein de souvenirs qui doivent être peu agréables pour ceux des Traras qui avaient en 1845 l'âge de porter un fusil : c'est en face d'Aïn-Kebira, de l'autre côté du ravin de Bou-Koubba, que fut livré le combat qui décida du sort de la confédération.

Les Traras, mécontents déjà de la fondation des postes de Nemours et de Lella-Maghnia (1844), qui les resserraient dans leurs montagnes, s'étaient révoltés à la voix d'Abd el Kader, qui leur avait promis de venir lui-même se mettre à leur tête.

Une première tentative d'expédition, ordonnée par le général Cavaignac, avait échoué, les troupes du lieutenant-colonel Montagnac, qui occupaient Nemours, ayant été anéanties à Sidi-Brahim ou massacrées par les Ouled-Ziri, au moment où Cavaignac venait de leur envoyer l'ordre de se porter contre les Traras.

L'insurrection s'était propagée dans toute la région (sept. 1845). Le général Lamoricière dut amener des renforts d'Alger, et commanda à Cavaignac de se porter de Tlemcen par Maghnia sur Bab-Thaza, le grand défilé qui coupe la chaîne de montagnes en arrière de Filhaoussen; les deux colonnes s'y rejoignirent et marchaient sur Nedroma, lorsque les Beni-Mnir, soutenus par des réguliers de l'émir, débouchèrent sur leur flanc gauche. De partout, les contingents arabes venaient se grouper sur les dernières pentes qui encadrent à l'est le large cirque qui s'étale au pied de Nedroma. Abd el-Kader, des hauteurs qui dominent cette ville, assistait, impassible, au mouvement des révoltés; il semblait, avec ses troupes immobiles, considérer en spectateur désintéressé ce drame qu'il avait soulevé et les charges lancées pendant toute la journée contre ces bandes ainsi que les assauts de nos bataillons.

Le soir, la colonne campait sous Nedroma et, dès le lendemain matin, reprenait sa route vers Aïn-Kebira.

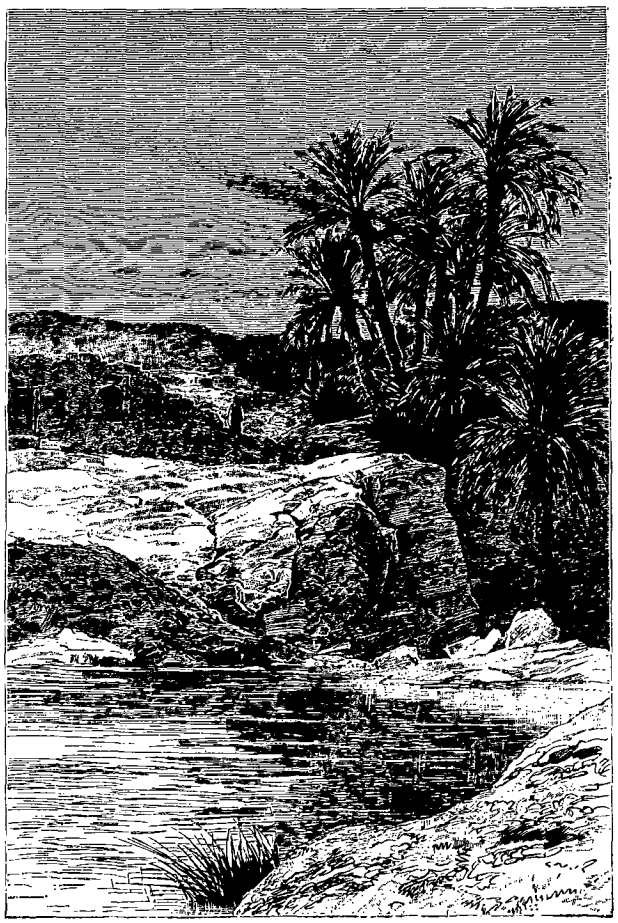
Mais, pendant la nuit, les fractions arabes s'étaient ralliées et, grossies d'une masse de trois à quatre mille Traras, suivaient, de l'autre côté du ravin de Bou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Koubba, la marche de la division; toutes ces pentes escarpées, sur lesquelles s'étagent les maisons basses des Oulad-Daoud et des Oulad-Fadel, perdues dans leurs oasis de jardins verts, au milieu des panaches des palmiers sauvages, sont couronnées d'Arabes qui tirent sur notre colonne; Cavaignac, chargé de les déloger, franchit le ravin avec trois bataillons, sous un feu meurtrier qui part de ces hauteurs où chaque maison, chaque rocher est devenu une citadelle d'où pleuvent les balles, et, sous les yeux de l'armée, monte à l'assaut, ses hommes, impassibles, s'accrochant aux buissons. En même temps que l'infanterie, un peloton de chasseurs d'Afrique, les chevaux grimpant comme des chèvres au milieu de ce fouillis de broussailles et de pierres qui roulent, choisissant leur chemin parmi les escarpements, gravit les pentes; et, arrivé à la crête où est posté le gros des Arabes, l'officier qui commande, réunissant ses cavaliers, les lance sur les groupes de burnous et balaye le plateau par une charge endiablée.

Le soir, la division occupait les positions d'Aïn-Kebira, toute la masse des révoltés fuyant en désordre, sans résistance, pour aller se reformer plus loin, dans un autre défilé des Traras, à Bab-el-Hadid, où nous l'avons vue définitivement écrasée et réduite à merci.

Après Aïn-Kebira, on descend sur le versant nord-ouest de Filhaoussen, sur les pentes basses duquel est étalée Nedroma.



Aïn-Kebira. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une photographie.

Lorsqu'on arrive au col, on aperçoit tout d'un coup cette masse de maisons à terrasse; il semble que le voile qui limitait la vue se soit déchiré brusquement pour présenter cette vision éblouissante de lumière; les tons crus du plâtre se fondent harmonieusement dans la verdure ensoleillée de l'oasis d'arbres fruitiers dont cette ville blanche fait le centre. Le minaret de la grande mosquée, tout gravé d'arabesques, se dresse au milieu des ruelles tortueuses; et dans ce décor sauvage dont les arrière-plans sont durement dessinés par les crêtes et les couronnes de rochers de Filhaoussen, ce spectacle amuse l'œil et le réjouit par ses contrastes frappants de couleurs, de gaieté et de tristesse.

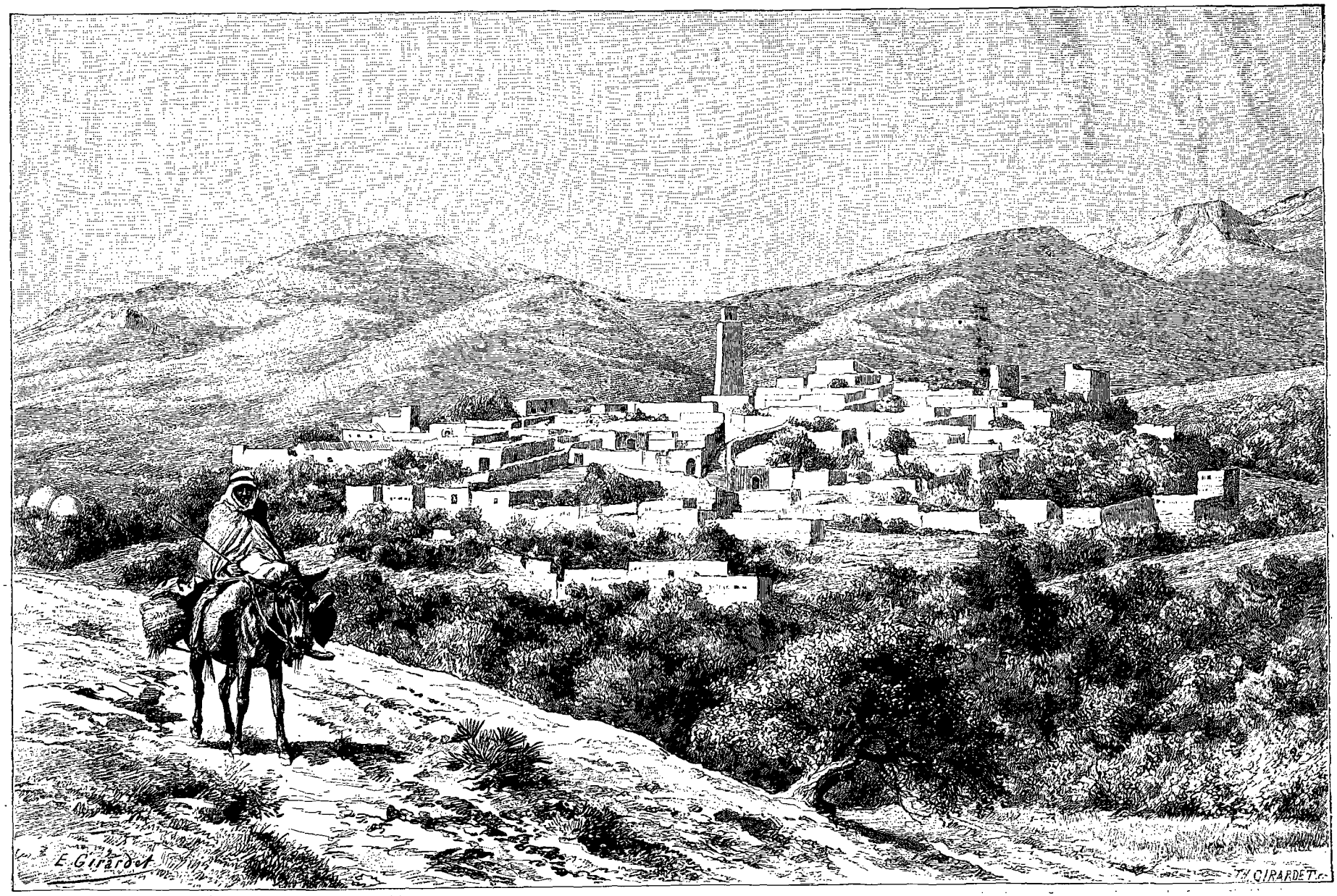
Nedroma fut fondée, ou, vraisemblablement, agrandie, vers le milieu du douzième siècle de l'ère chrétienne (1145-1160), par Abd el-Moumen, premier souverain de la dynastie des Almohades. Ce roi de Tlemcen, un paysan trara, né sur les pentes du djebel Tadjera, serait, à en croire les rares savants du pays, le fondateur de toutes les villes, de tous villages ruinés qu'on rencontre sur cette partie montagneuse du littoral. Célèbre par ses luttes contre la dynastie des Almoravides (Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, traduction de Slane), qu'il détrôna, sa conquête du Maroc et ses expéditions en Espagne, il avait fait de la tribu berbère à laquelle il appartenait (les Koumia, aujourd'hui Beni-Abid, fraction des Beni-Khalled), la plus puissante de tout le Maghreb. Aussi n'est-il que juste que les Traras d'aujourd'hui, si ravalés, s'enorgueillissent d'avoir produit un tel conquérant.

Nedroma fut, en tout cas, à cette époque, une place forte des plus importantes, habitée par des marchands et des ouvriers. La kasbah, dont les ruines sont maintenant coupées en deux parties par la route de Nemours à Lella-Maghnia, dominait la ville au nord-est. Elle servait aussi de prison d'État; le sultan y devait, je pense, enfermer, comme on fait aujourd'hui encore à Oudjda, les riches contribuables dont il désirait la fortune.

De la citadelle partaient des murailles crénelées enserrant la ville; elles sont encore debout, mais leurs créneaux ébréchés sont remplacés par une couronne de verdure. Des dômes de marabouts sous des palmiers s'arrondissent à l'entrée de la ville au bord de la route et ajoutent encore un coin gracieux à cet ensemble charmant. Au loin dans l'horizon, la mer apparaît par places, faisant des trouées vertes à travers les échancrures basses du plateau.

Comme pour toutes les villes arabes, la désillusion commence dès qu'on a franchi l'une des portes voûtées pratiquées dans la muraille. C'est, dans les ruelles, étroites et biscornues, la malpropreté la plus repoussante; et pourtant, là pas plus que dans les plus sales villages indigènes, je ne peux regretter ma visite, car,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



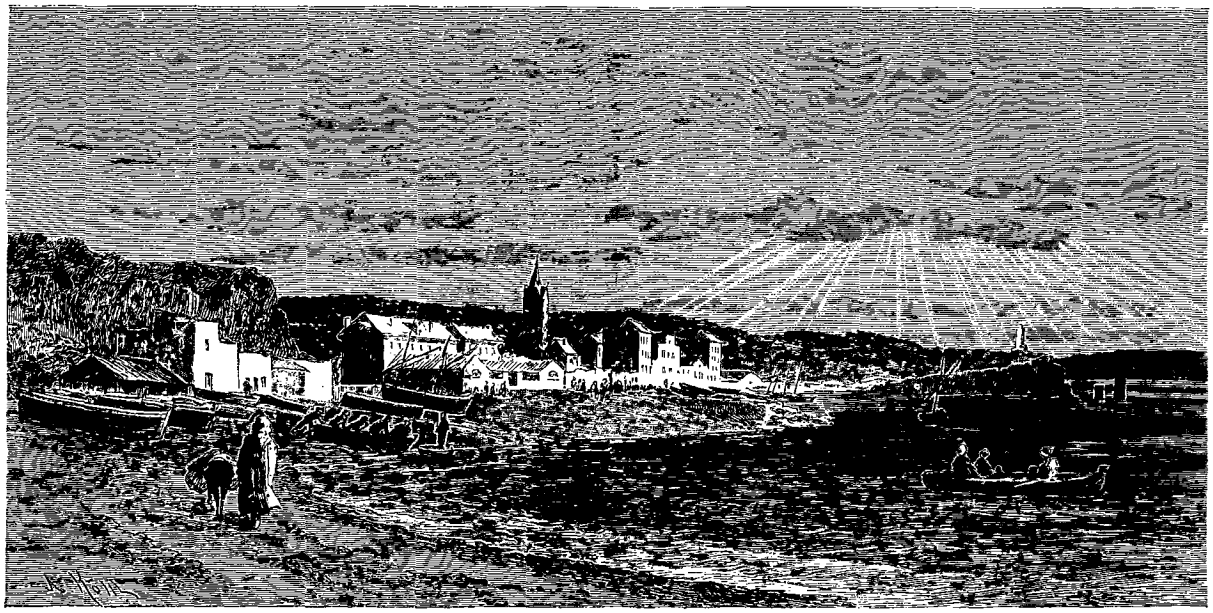
Nedroma. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à chaque pas, le regard est arrêté et réjoui par tous ces détails amusants de l'architecture et de la vie arabe : un arceau gracieusement relevé en pointe à son sommet, une porte à ferrures, avec des clous dessinant des arabesques sur le bois, des intérieurs sombres traversés par des jeux de lumière, et, ce qui me charme toujours, ces légions d'enfants, garçons et petites filles, aux mines éveillées, si gracieux dans leurs haillons aux couleurs vives ou sous leurs petits burnous troués, si souples dans leurs mouvements!

Dans la grande mosquée, qui, du reste, n'offre rien de bien remarquable à l'intérieur, on voit, entre deux énormes horloges à balancier de cuivre qui feraient le bonheur de nos paysans de France, une vieille chaire en bois (*memmbar*) dont le devant sculpté est garni d'inscriptions koufiques ; une autre mosquée, très petite, est d'un style assez pittoresque, avec ses portes aux cintres surélevés, effilés en pointes ; malheureusement elle tombe en ruines. On l'appelle « mosquée des Potiers »; elle se trouve en effet au milieu du quartier habité par ces artisans. Car cette industrie, toute berbère, de la poterie, est très florissante ici, presque autant que dans l'île de Djerba, patrie des travailleurs d'argile. Sur tous les chemins des Traras, ce sont, à certains jours, des défilés de bourricots chargés d'écuelles de terre, d'un modèle uniforme, fabriquées à Nedroma, et qui vont remonter en vaisselle les ménages arabes de toute la contrée. Les tisserands, confectionnant des haïks sur leurs vieux métiers, ont aussi leur quartier dans cette cité de travailleurs et de marchands.

A l'entrée de la ville, près des caravansérails et des fondouks, la civilisation a pris ses droits en élevant pour



Nemours. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

l'Administrateur une maison à tuiles rouges et une mairie. Puis, de l'autre côté de la porte occupant la tête de la première rue, deux ou trois auberges et *estanco* de *Roumis* déparent l'originalité si pittoresque de cet ensemble, et ont l'air d'une tentative de quartier européen dans cette cité arabe.

La population de Nedroma est d'environ quatre mille habitants, dont trois cents Juifs et une soixantaine d'Européens.

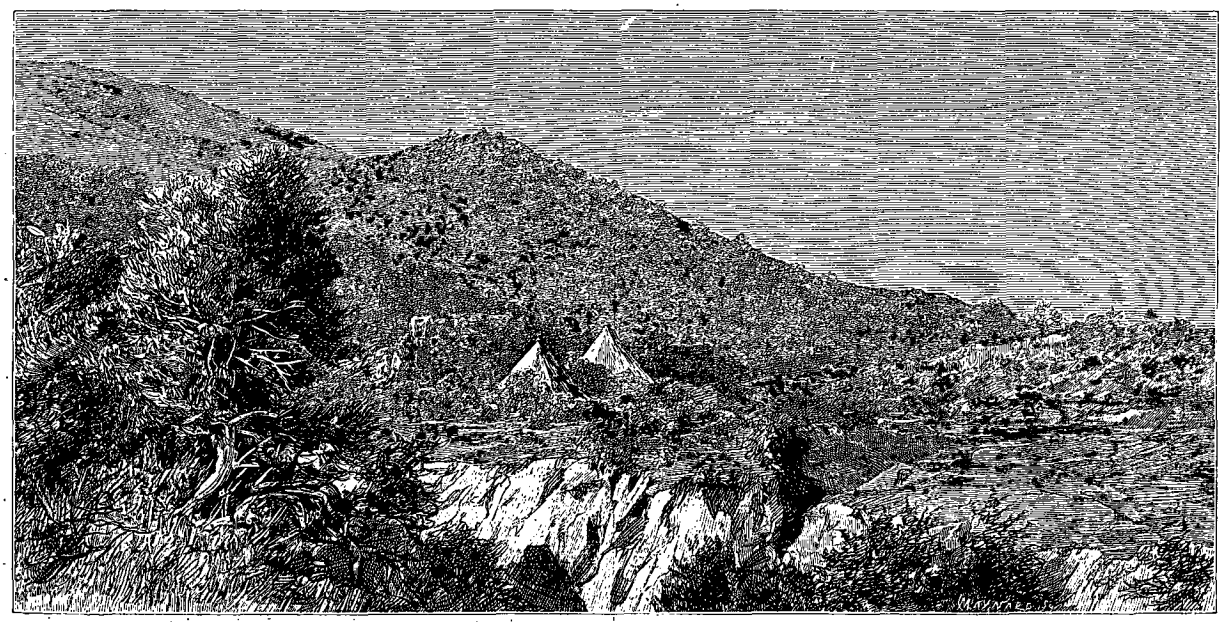
Non loin de Nedroma, à l'ouest, se trouve encore un village berbère, Zaouïat el-Yakoubi, dont les maisons et les dômes blancs scintillent dans la verdure. Lorsqu'on arrive de Maghnia et qu'on a franchi le col de Bab-Thaza, cette immense ouverture faite comme d'un coup de sabre au milieu de la chaîne des Traras, on aperçoit du même coup d'œil ces deux groupes si gracieux, si lumineux, avec l'immensité verte de la mer dans le lointain, et l'on oublie la fatigue de ces affreux sentiers, les escarpements des rochers et l'aridité des montagnes qu'on vient de laisser derrière soi.

Pour un voyageur qui arrive par Nemours, et qui a quitté, peu d'heures avant, cette petite cité tout européenne, avec ses maisons à étages bordant des rues droites et des places carrées, et telles qu'on a l'habitude d'en voir sur notre côte provençale, c'est un spectacle d'une saisissante originalité que de trouver, à quelques kilomètres plus loin, ce centre complètement arabe, et qui conservera longtemps encore ce caractère, bien rare maintenant sur le littoral algérien.

CHARLES DE MAUPRIX.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de l'Arniechia (voy. p. 386). — Dessin d'Éug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

SIX MOIS CHEZ LES TRARAS

(TRIBUS BERBÈRES DE LA PROVINCE D'ORAN),

PAR M. CHARLES DE MAUPRIX [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Aznaïna. — Si Mohammed le khodja et la politique européenne. — Mohammed bel-Hassen, le postier des Senoussia.

19 mars. — Aznaïna est un village, un vrai village d'une vingtaine de maisons groupées; leur réunion affecte la disposition d'un croissant; au pied, une belle source; au-dessus, deux vieux oliviers, couvrant le tombeau d'un marabout, Sidi bou Zitouna (le Père des Olives), qui partage avec Sidi Lhassen, son collègue en maraboutisme, l'honneur de protéger les gens d'Aznaïna. Ils ont fort vilaine mine, ces rustiques, même pour des Beni-Ouarsous; leur peu d'empressement à venir me dire bonjour ne me laisse aucun doute sur le plaisir restreint que leur cause ma présence. Depuis que je suis installé en ce méchant endroit, sur les pentes méridionales de Skika qui dominent l'Oued el-Khiar, je n'ai pas encore vu le chef du douar, un lettré qui répond au nom de Si Mohammed bou Aza, et voilà vingt-quatre heures que mes animaux sont restés sans orge. Il m'a fallu l'envoyer quérir dans sa maison, perchée de l'autre côté de Skika, sur l'Oued el-Hammam. Ce manque à tous ses devoirs d'Arabe bien élevé et de fournisseur attitré lui a valu le plaisir de coucher à la porte de ma tente, avant d'être expédié à la prison de Remchi. Aussi, comme c'est un personnage très influent dans le pays, avais-je dès le soir même la visite du caïd, escorté de son *chambître*, du khodja et de plusieurs chefs de douar; tout cela venant en chœur me supplier de pardonner, en me prodiguant les épithètes de père, de juste, de grand, clément et généreux. Je connais depuis longtemps ce genre de discours arabes; toutes les supplications ont été vaines.

20 mars. — Ce matin, pendant mon déjeuner, Si Mohammed le khodja entre dans ma tente, avec un air tout affairé : « Tu sais, me dit-il en français, l'*Embreur des Brousse*, il est mort! » C'est pour moi une vraie nouvelle, car voilà quinze jours au moins que mon travail ne me laisse pas le loisir de lire un journal.

« Comment le sais-tu? lui dis-je.

— Je suis allé hier à Remchi; des Arabes qui venaient de Tlemcen l'ont dit au marché. »

Je reste un moment à réfléchir sur cet intérêt avec lequel certains Arabes commentent nos événements européens. Si Mohammed doit vouloir tirer de moi quelque consultation politique, car il me demande aussitôt :

« C'est lui qui a fait la guerre en France?

— Oui.

1. Suite. — Voyez p. 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— On dit qu'il y aura la guerre encore; que son fils déteste les Français, et qu'il a beaucoup de soldats.

— Qui est-ce qui t'a dit tout ça, Si Mohammed?

— Je ne sais pas; les Arabes disent ça! »

Et alors Si Mohammed, tout en prenant une foule de précautions oratoires, m'interroge; je me laisse faire, pour le mettre en confiance.

« S'il y avait la guerre, est-ce que les Italiens sont avec la France?... Et les Anglais?... Et les *Sbagnouls*?... Et les *Moskovs*?... Et les *Tourks*?... Ce serait une grande guerre, alors?... Est-ce que la France a beaucoup de soldats? »

Je commence à flairer la vérité et à voir où veut en venir Si Mohammed.

« Oui, la France a beaucoup de soldats, et la France est en outre la plus riche des nations. Regarde les Italiens, les *Sbagnouls* que tu connais, à Remchi, à Temouchent (Si Mohammed a fait ses études dans une zaouïa de Temouchent), à Beni-Saf: ils sont tous *meskine*; ils travaillent à l'alfa et au fer; regarde les Français: ils ont tous de l'argent, puisque ce sont eux qui emploient les *Sbagnouls* aux mines de Beni-Saf et de Ghar-Rouban; eh bien, les *Brousses* sont comme les *Sbagnouls*, ils sont pauvres.

— Oui, mais ils ont bien plus de soldats!

— Plus maintenant; et puis, Si Mohammed, les *Moskovs* sont avec la France, et ils sont forts, bien plus forts que les *Brousses*, car tu sais bien comme ils ont battu les *Tourks*, qui sont de bons soldats. »

Ce dernier argument rend Si Mohammed rêveur.

« S'il y a la guerre, est-ce que tu repartiras en France?

— Mais oui! tout de suite! »

Et après un gros moment de réflexion:

« Eh bien, et les troupes qui sont en Algérie, elles rentreront aussi en France? »

Ah! Si Mohammed! le voilà donc, le but de ton interrogatoire! tu voudrais bien savoir si nos chasseurs, nos zouaves, nos tirailleurs, nos spahis, quitteront l'Algérie, et si les Arabes pourront alors sans crainte se révolter et reprendre leur liberté, car, sous votre apparente résignation, ce sentiment reste profondément gravé dans vos cœurs.

« Non, dis-je négligemment, non, Si Mohammed, les troupes que nous avons ici ne quitteront pas le pays, elles sont faites pour y rester toujours; nous avons bien assez de soldats en France pour nous défendre. Et même, nous venons d'augmenter le nombre des régiments d'Algérie, car nous aimons trop les Arabes pour les laisser attaquer par les Sbagnouls ou les Italiens, qui les traiteraient mal, tandis que nous, nous voulons leur bien, avec l'aide de Dieu! »

L'ancien caïd des Beni-Ouarsous, Mohammed bel Hassen, habite Aznaïna, et, comme je campe près de sa maison, je suis étonné de n'avoir pas reçu sa visite. Il a été révoqué; mais ni Tahar, qui lui a succédé, ni les Arabes qui m'ont parlé de lui, n'ont voulu me dire pour quelles raisons. Un fonctionnaire indigène qui a été cassé ne désespère jamais de revenir au pouvoir, il prend tous les moyens possibles pour rentrer en grâce, et pour que celui-ci manque une aussi bonne occasion de se signaler et se tienne ainsi à l'écart de moi il faut qu'il ait commis un crime irréparable.

Un matin, en passant près de sa maison, je l'aperçois: impossible de s'esquiver. Il rentre chez lui et, sortant aussitôt, m'apporte une corbeille d'oranges et de citrons, tout en me faisant ses salutations.

Malgré la propreté, la recherche même de ses vêtements, il est ignoble: son nez coupé creuse deux trous dans sa face, de telle sorte qu'il a l'air, avec son burnous noir et son turban très enfoncé sur les yeux, d'un drap funèbre surmonté d'une tête de mort.

« Comment t'appelles-tu et où demeures-tu?

— Je suis Mohammed bel-Hassen, et je demeure là, fait-il en étendant le bras vers sa masure, perdue sous le feuillage des caroubiers.

— Ah! c'est toi l'ancien caïd des Beni-Ouarsous? Tu n'es pas venu me voir! tu n'es guère poli.

— Excuse-moi, je n'étais pas ici; mais désormais je viendrai chaque jour, et si tu as besoin de quelque chose, je te l'apporterai. »

Effectivement, il revient chaque matin, mais timidement, et se retire vite après m'avoir salué. Évidemment il est affligé de quelque vice rédhibitoire et n'espère plus remonter sur le pavois. A quoi cela tient-il? Je l'apprends peu après: le hasard fit un jour découvrir que Mohammed bel-Hassen était, aux Beni-Ouarsous et dans tout le « bled » des Traras, le fondé de pouvoirs, l'« oukil », de l'ordre religieux des Senoussia, qui nous est foncièrement hostile et prêche l'émigration à tous nos sujets musulmans. On apprit en même temps les noms des principaux affiliés: c'est aux Beni-Ouarsous qu'il y en avait le plus grand nombre, 110, et cette proportion est considérable, quand on songe que l'ordre le plus répandu, celui d'Abd el-Kader el-Djilani, en compte à peine 120, et qu'immédiatement après, celui de Moula Taïeb, quoique très populaire à cause de la proximité de Sidi Abd es-Selam, chérif de Ouezzan, n'en compte plus qu'une cinquantaine. C'est à Djamaa-Moula-Idriss, aux Oulad-Haroun, qu'a lieu la réunion des *khouan*. Et là, comme partout dans ces assemblées religieuses, le plus grand mystère entoure la société: on n'en prononce même pas le nom.

VIII

Mon campement sur l'Armechia. — Moula Baghdedd et sa *ouada* (fête). — Ouada de Sidi bou Nouar. — Le mariage de Nedjma et d'Ali ben Zeddan.

10 avril. — Cette fois, je suis campé en pleine broussaille. Le massif de l'Armechia est, du côté de l'est, le dernier pâté montagneux de la chaîne des Traras, ayant une altitude supérieure à 400 mètres (son sommet principal, Ras-el-Adem, est à 488 mètres). Formé de schistes broyés, avec quelques pointes couronnées de calcaires, il sert réellement de transition géologique et géogra-

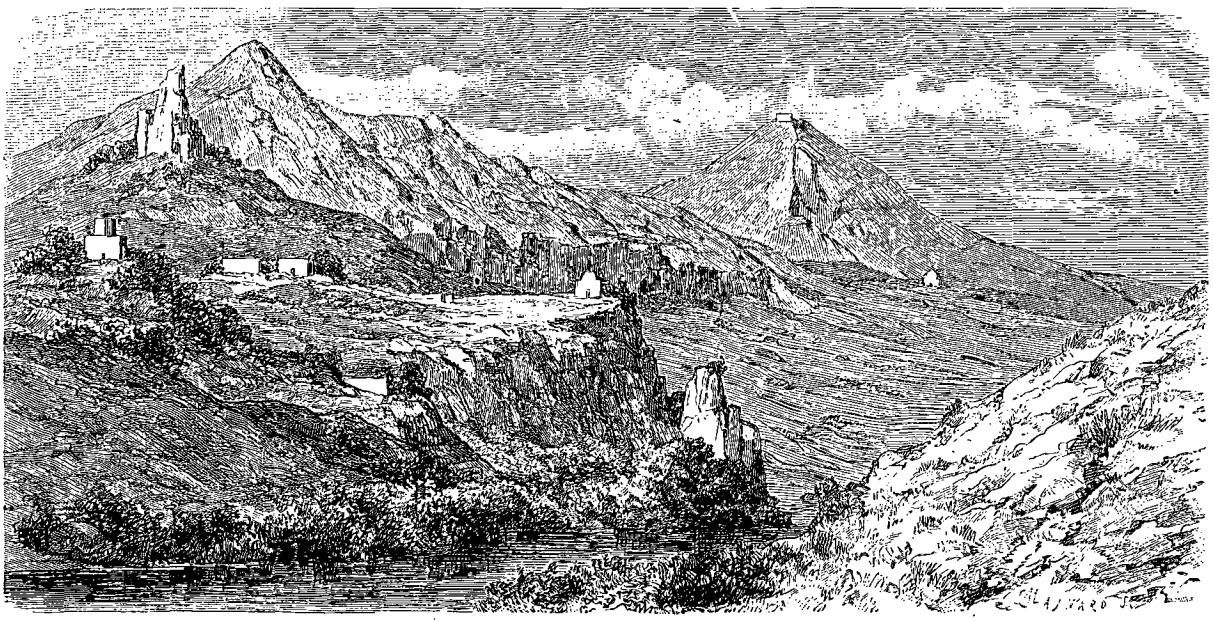
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phique entre les pyramides calcaires de Sfyan, Gorina et Skika, et les plateaux de schistes qui descendent jusqu'à la Tafna. Nulle part le travail des eaux ne se manifeste d'une façon aussi violente que dans l'intérieur de ce massif et de celui de Mridjet, qui s'y rattache : gênées par la végétation de broussailles drues et serrées, par les racines des arbustes et des thuyas qui, soutenant les terres, les défendent contre le ravinement, les eaux se sont creusé, dans des pentes très dures, de véritables tranchées, des ravines à pic, de 30 à 40 mètres de profondeur, et qui ont à peine 8 mètres de large entre leurs bords supérieurs. De sorte que toute cette partie de montagnes présente une succession de minuscules plateaux étagés, reliés entre eux par des pentes très rapides, offrant même, en certaines places, des terres suspendues en équilibre.

C'est sur un de ces palliers que j'ai élu domicile. Il a fallu débroussailler par le feu et la pioche pour placer les tentes, encore y a-t-il bien juste de quoi en dresser deux, en les serrant. Mais autour de la mienne j'ai fait respecter les genêts en fleur, qui, sous le soleil de midi, craquent et sentent bon, ainsi que les thuyas, qui rayonnent une délicieuse odeur de résine.

Les tentes disparaissent sous la brousse menue. C'est ici la véritable solitude et la tranquillité. Pour y amener les mulets, j'ai dû faire tracer un sentier, et je suis heureux dans ce silence des buissons. Les Arabes décorent cette végétation folle du nom de « forêt » (*rabah*) ; moi, je trouve cette broussaille haute encore plus poétique que la forêt : moins massive, elle est plus pleine de lumière.

En ce moment, la végétation, grâce aux fréquentes pluies de l'hiver, est extravagante : tous ces buissons, de quelque essence qu'ils soient, genêts, thuyas ou



Vallée de Moula Baghdedd. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

térébinthes, ont une façon à eux de pousser par bouquets ronds ; puis, tout autour de chacun de ces massifs, des plaques vides ; de sorte que les montagnes paraissent crépues et ressemblent à la tête de mon nègre Abd el-Kader, quand il n'est pas rasé.

En face de moi, de l'autre côté de l'Oued el-Hammam, des pentes très dures, couvertes, par places, d'orge verdoyante ; au milieu des pentes, sur un éperon qui s'avance, la maison de Si Mohammed bou Aza, mon ancien prisonnier. Quand je passe auprès, les femmes et les chiens sortent pour me dévorer, pendant que Mohammed bou Aza vient me baiser la main. Au-dessus, le tombeau de Sidi Mohammed ben Guenana, un *taleb* qui a eu le bon goût de se faire enterrer sous de beaux caroubiers, sur un sommet hérissé de roches debout, qui lui font comme un paravent.

A ma droite, dans l'angle très aigu formé par le confluent de l'Oued el-Hammam et de l'Oued mta Moula Baghdedd, sur un pâté de rochers rouges qui supportent un plateau vert, le marabout à tour hexagonale de Sidi el-Madani. Il est d'une couleur légèrement safranée, ce qui ajoute encore à son originalité ; autour de lui s'échelonnent dans la verdure des tombes arabes, sur lesquelles broutent les troupeaux. Pourquoi les Oulad-Zekri laissent-ils tomber en ruines la tour de Sidi el-Madani ? Le saint serait-il en train de passer de mode ?

Tout autre est la coupole de Moula-Baghdedd (le Maître de Bagdad), qui, à l'extrémité opposée du même mouvement de terrain, a l'air de faire contrepoids à Sidi el-Madani. Dominant l'oued du haut d'une pyramide de rochers, elle éclate de blancheur, étant quelquefois repeinte, car ce marabout, né à Bagdad, est ici très populaire : c'est Sidi Abd el-Kader el-Djilani, le fondateur et l'apôtre des Quadriya.

Ce personnage du paradis de Mohammed mérite d'être présenté aux lecteurs :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« C'est le plus hospitalier de tous les saints musulsans, le protecteur assuré de tous ceux qui l'invoquent, quel que soit le danger où ils sont entrés : amoureux en aventures, guerriers en *ghazzia*, voleurs en maraude. En toute circonstance périlleuse, et qui que vous soyez, petit ou grand, homme ou femme, infidèle ou croyant, si de l'esprit ou de la voix vous appelez à vous Sidi Abd el-Kader, il veillera sur vous.

« Il donne des pluies aux cultures, des herbes au désert, des fruits aux jardins, des enfants aux femmes stériles, des agneaux aux brebis, des petits aux chamelles; c'est le sultan des saints, et depuis Baghdadd, où son tombeau véritable appelle chaque année presque autant de pèlerins que le tombeau de notre seigneur Mohammed en appelle à Médine, depuis Baghdadd jusque dans l'Inde, depuis Stamboul jusqu'à Siout, depuis Masser (le Caire) jusqu'au fond du Maroc, sur tous les pays musulmans on trouve des koubbas qui lui sont consacrées et qui sont autant de monuments dédiés à sa générosité. » (Général Daumas.)

En même temps que le patron des voleurs, Moula Baghdedd est aussi celui dont se recommandent les mendiants et les joueurs. Ces derniers ont une grande foi en lui comme mascotte, et il est telle invocation à Sidi Abd el-Kader avec laquelle un joueur un peu expérimenté n'a jamais perdu.

Est-ce parce qu'il y a chez les Traras beaucoup de mendiants et de voleurs, je ne sais, mais on ne se promène pas longtemps dans leur *bled* sans rencontrer une *haouïta* consacrée à la mémoire de ce saint.

Tous les Beni-Ouarsous m'ont raconté qu'ils célèbrent pompeusement sa fête, et qu'après le *milud* (naissance de Mohammed, Noël musulman) c'est l'anniversaire pour lequel ils se mettent le plus en frais.

Un jour, en me promenant, j'avais fait l'ascension du rocher de Moula Baghdedd, et, après avoir soigneusement laissé sortir, par la petite porte basse qui donne accès sous sa koubba, les nombreuses familles de chauves-souris et de lézards domiciliés sous la protection du saint, j'étais entré; au mur, rongés de poussière, pendent quelques vieux chiffons : ce sont les étendards sacrés du marabout, que de pieux pèlerins ont fait bénir à la Mecque et ont rapportés à la vénération des kadérites du pays.

Me figurant qu'on allait, pour cette fête religieuse, secouer un peu ces reliques et leur faire prendre l'air, et que je me récréerais la vue par le spectacle de deux ou trois cents Beni-Ouarsous escaladant le rocher sous le soleil, j'avais manifesté le désir d'être prévenu du jour de la solennité.

Hier, rentrant assez tard à mon camp, je ne fus pas peu surpris d'y trouver le caïd, qui n'aime pas à s'aventurer le soir dans les chemins : « Demain c'est la *ouada* de Moula Baghdedd, viens déjeuner chez moi, nous irons après assister à la fête! » Et il se sauva, pressé de rentrer chez lui avant la nuit complète.

Après le déjeuner, auquel assistaient les convives ordinaires du caïd, son frère Messaoud, Mohammed le khodja, Bel-Kheir ben Abd er-Rahman, nous montâmes sur nos mulets, et, en file indienne, nous dévalâmes la pente raide qui descend à l'Oued el-Hammam, traversant les orges de Tahar ben Zekri.

Déception! ce n'était point en bas des rochers qui font au marabout de Moula Baghdedd un majestueux piédestal, dans ce cadre d'une sauvagerie admirable, qu'on fêtait ce grand saint, mais tout près des maisons de Souaber, sur un plateau dénudé. C'est là que les *kahouadji* de tout le *bled*, ceux de l'Arba comme celui des oliviers de Sidi Moussa, avaient allumé leurs feux, apporté leurs cafetières et leurs petites tasses.

Nous sommes les premiers arrivés, et, sous le soleil, assis sur des nattes, nous voyons peu à peu le plateau se remplir d'un nombre respectable de Beni-Ouarsous. Vers trois heures il y en avait une réunion de quatre à cinq cents, rangés par groupes sympathiques, accroupis à terre. Les femmes et les enfants étaient cachés dans les bosquets de l'oued, sous les lauriers-roses, préparant le kouskouss. Au centre de tous ces groupes, la table, ou plutôt la natte officielle, autour de laquelle viennent s'asseoir les personnages de marque du pays, le caïd et les chefs de douar, le *chambître* et le khodja; enfin, moi, présidentiellement, et, en face de moi, mon nègre, Abd el-Kader, spécialement invité par le caïd, qui avait désiré aussi la présence de « mossié Jean »; mais celui-ci, intimidé par la perspective du kouskouss qu'il faudrait manger, et aussi indifférent que paresseux, m'avait demandé de le laisser au camp.

Le caïd fait apporter le repas, et, de tous côtés, les mouchoirs de couleur qui recouvrent les *geçaa*[1] sont enlevés. Une immense jatte est mise au milieu de notre groupe, qui se serre autour d'elle. Quel gigantesque kouskouss! jamais je n'avais encore vu son pareil! Et dès que les cuillers en bois, peu ou point lavées, eurent été distribuées, le caïd ouvrit le repas par une allocution dans laquelle il me disait (et il insistait sur ce point) que : « Avec la permission de M. l'Administrateur du *hakem*, on allait fêter Sidi Abd el-Kader ».

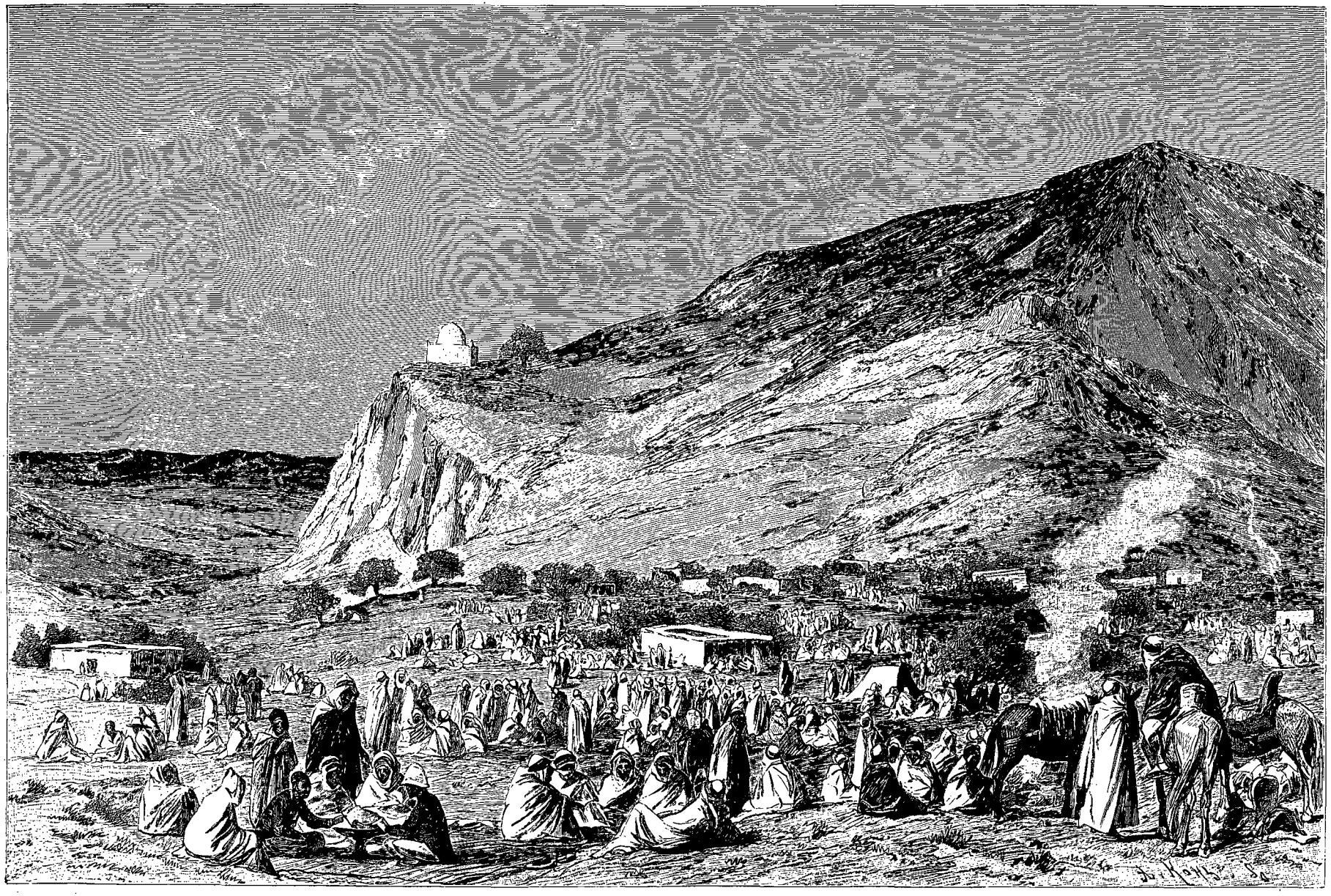
Je savais bien qu'il fallait à ces sujets la permission de l'autorité française pour leur fête, mais cet excès de platitude m'offusqua, car ce n'était plus là de la déférence, mais l'abaissement complet d'un homme, et dans cet homme l'abaissement de la tribu qu'il représentait. Et un sentiment de mépris monta en moi pour ces gens. Jusqu'alors j'avais admiré la philosophie avec laquelle ils subissent notre pouvoir, souvent fort dur, et qui se résume en ces mots : « *Andek el-hak, enta hakem* (Tu as raison, c'est toi le maître). » Aujourd'hui cette résignation, qui excitait ma pitié, me semble de l'aplatissement et soulève mon dégoût.

A un point de vue plus matériel, le kouskouss était déplorable, ces rustiques y ayant mêlé à plusieurs reprises du miel, du beurre, de la *merga*, de façon à en faire une bouillie nauséabonde.

Je me levai dès que le repas fut terminé, pris mon

1. La *geçaa* est un grand plat en bois dans lequel on sert le kousskouss.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La ouada de Moula Baghdedd. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cheval et m'en allai. Au moment où je traversais l'oued, un cri partit d'un buisson de lauriers, lancé à mon adresse: « Maudite soit ta religion ! »

« A la bonne heure, pensai-je en moi-même, en voilà donc un qui a le courage de son opinion ! » Et je m'élançai, pour — illogisme éternel des actions et des pensées humaines — infliger une verte correction à son auteur.

Misère ! c'était un pauvre enfant de cinq ou six ans ; me voyant, il s'enfuit pour se réfugier vers un groupe de femmes, qui se mirent à pousser des cris de paon ; je m'enfuis de mon côté.

27 avril. — Tout autre a été aujourd'hui la *ouada* de Sidi bou Nouar, le patron des Tafna : ceux-ci sont des Arabes, et non plus des Kebaïles ; ils habitent la plaine (*el-outa*, « ce qui est en bas »). A vrai dire ce n'est pas encore la plaine, mais ce sont, de chaque côté de la rivière, les terres d'alluvion aplanies, apportées par tous les oueds des Traras, et au milieu desquelles la Tafna, résultante générale de toutes ces eaux, a tracé son lit en serpentine.

Dans une longue presqu'île à peu près plate, formée par le confluent très aigu de l'Oued Dahman et de la Tafna, les Tafna ont bâti le sanctuaire de leur marabout. Celui-là est un véritable monument, comparé à ceux des Beni-Ouarsous. Autour du dôme principal, sous lequel repose Sidi-bou-Nouar, « le Père des Fleurs », quatre coupoles plus petites forment les coins. Le marabout possède une double entrée : la seconde, la porte du tombeau, est formée par cette gracieuse ogive mauresque qu'on trouve partout à Tlemcen et dans les villes où les Maures ont laissé des traces de leur élégante architecture.

De loin, pendant que je descends de mes montagnes, la première chose qui me frappe, c'est que les Tafna ont reblanchi à neuf le mausolée de leur patron.

Puis, autour de la koubba, ce sont des infinités de petites tentes, dressées par les Tafna qui demeurent un peu loin, et qui sont arrivés dès hier avec leurs femmes et leurs enfants, leurs chevaux et leurs animaux, chameaux, mulets et ânes. Dans cette presqu'île ordinairement habitée par Sidi bou Nouar tout seul, renommée comme fiévreuse par excellence, il y a aujourd'hui une ville entière de nomades. Les tentes de toutes formes sont mêlées, depuis la tente en toile blanche, le vulgaire « bonnet de police » inventé par les *Roumis*, jusqu'à la tente brune en poil de chameau, égayée par quelques *ferrichiya* de laine aux vives couleurs.

Ces Tafna sont des gens riches, comparés aux Kebaïles de mes montagnes ; ils possèdent la plaine, et leurs troupeaux sont nombreux et d'un meilleur rapport que les orges maigres et les jardins si pénibles à cultiver des Traras. Aussi ont-ils invité à leur fête toutes les tribus voisines. La verdure de la prairie disparaît sous les burnous qui se pressent en groupes serrés ; il y a là deux ou trois mille Arabes, et depuis hier soir la fête a commencé ; par la musique d'abord : toute la nuit les *derbouka* ont vibré et les flûtes ont pleuré leur mélopée aiguë et monotone ; puis les chanteurs s'accompagnant sur leurs violons d'écailles de tortue, pour dire leurs récitatifs sans fin, rapsodies rimées où revivent des histoires des *Mille et une Nuits*. Et les *kahouadji* sont en train de faire fortune, assiégés par tous ces Arabes qui ont apporté, les *meskine* des sous noués dans leur mouchoir, les riches des pièces blanches dans leur porte-monnaie à filigranes. Les *Roumis* eux-mêmes, représentés par quelques-uns des plus vilains spécimens venus de Remchi, d'El-Naya, de Beni-Saf, s'entassent dans un coin. A la musique a succédé la *fantasia*, et, pour l'avoir vue nombre de fois, et dans des cadres du Sud, autrement lumineux et riches, je n'en admire pas moins ces galops où les groupes de cavaliers, tirant en l'air leurs fusils incrustés, se croisent, se dépassent, arrêtent leurs chevaux sur les jarrets et font brusquement demi-tour. Le caïd des Tafna, avec les gens de sa tente, forme une quadrille remarquable, montée en chevaux superbes : le cheval arabe un peu doublé, *ayant du gros*, ce qui ne retire rien à l'élégance de ses allures, mais lui donne une puissance et une vigueur autres que celles de ces vilains animaux étriqués, à queue flottante, que nous sommes habitués à dénommer *chevaux arabes*. Dans cette quadrille on peut trouver quelques restes d'élégance indigène, ce qui m'étonne en ce pays : des selles brodées d'or, des harnachements au poitrail incrusté. Le caïd, Mohammed ould Baghdeddi, qui monte l'étalon père de la race, tient à se faire remarquer par son luxe : la tête de son cheval et sa bride dorée disparaissent sous les franges de soie rouge, et les longs glands de laine de ses *hamara* flottent au vent sur les épaules et la croupe, se mêlant à son haïk transparent qui semble lumineux au soleil. Mais hélas ! lui aussi, épris de progrès et de civilisation, a remplacé le fusil arabe incrusté de nacre et d'ivoire par un de ces fusils à deux coups dont l'Angleterre inonde toutes les colonies. Bon pour la chasse, mon ami, mais pour la fantasia, jamais !

Les groupes de cavaliers se succèdent, à plein galop, sur la piste défoncée : El-Fehoul, Oulad-Alaa, Oulad-Ali-bou-Chaïb, tous Arabes, les uns montés sur de beaux chevaux élégamment harnachés, à côté des *meskine*, tambourinant de leurs jambes nues les flancs de leurs maigres haridelles, sans selles, avec une corde en guise de bride. N'importe, riches ou pauvres, tout cela galope, criant; *tirant la poudre*, sous le soleil, au milieu de cette atmosphère saturée d'odeur arabe, ce mélange de relents de bouc et d'essence de rose. Il y a encore de la vie dans cette race, et le caïd, qui est venu, entre deux galops, m'inviter à sa *diffah*, ne me parle pas de la permission de l'Administrateur, bien qu'il ait dû la demander aussi.

Oh ! Kebaïles, Beni-Ouarsous, Beni-Khellad, Traras de toute espèce, vous êtes certainement de fort braves gens, mais je ne vois aucun de vous prendre part à ces fêtes élégantes ; nul de vous ne monte à cheval, nul ne sait faire flotter au vent son burnous, comme ces Arabes. Vous habitez dans d'affreuses maisons qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentent le terrier, et non point la liberté et le plein air, comme ces tentes si faciles à déplacer ; vous allez manger aux fêtes des autres, mais les autres ne viennent pas à vos réunions ! — Allons ! vous êtes d'affreux bourgeois, et vous manquez de chic !

28 avril. — Tout ce mois qui précède le Ramdan (carême musulman) est consacré aux fêtes et aux mariages ; je ne peux pas sortir une fois sans rencontrer une noce de Traras.

Je suis allé aujourd'hui à l'Aïn Ezzaba, source qui jaillit au pied du Filhaoussen, et donne naissance à un joli oued qui forme la limite des Beni-Mishel et des Beni-Ouarsous. Ayant à faire un long trajet, j'avais emporté de quoi déjeuner en route, et me proposais de passer par la maison de mon ami Ali ben Zeddan pour lui demander le lait et le café.

Personne chez lui ! ou plutôt rien qu'une affreuse vieille édentée qui me dit mille injures, et lâche après moi tous les chiens du gourbi. Je change mon plan, j'irai demander le breuvage à Si Mokhtar, un autre camarade que j'ai là-bas, aux Beni-Mishel. Mais voilà qu'en arrivant près de l'Oued Bekïou, à la maison du mokaddem[1] Ben Saber, j'entends une musique enragée de *derbouka* et de flûtes, des cris et des coups de fusil ;

La noce de Nedjma. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

et puis, dans le chemin qui remonte le ravin, tout un défilé d'Arabes qui s'avance : c'est un mariage.

Mais je ne me trompe pas ! c'est Ali ben Zeddan lui-même, avec son burnous marron, qui marche en tête, et qui, arrivant près de moi, tire un coup de fusil en mon honneur : « Bonjour, moussié », me dit-il en français. C'est du reste tout ce qu'il sait dire.

« Qui est-ce qui se marie ? lui demandai-je.

— C'est moi ! » me répondit-il d'un air moitié content, moitié embarrassé.

Et en effet, j'aperçois, au milieu du cortège qui chemine entre les rochers, Nedjma assise majestueusement sur une jolie mule grise. Ali a même eu la galanterie de mettre sur le *berda* de la mule une feuille de cuir rouge, un *filali*.

« Mais tu as déjà deux femmes ! cela va t'en faire trois ! dis-je à Ali. Tu es heureux d'être aimé comme cela ! On voit bien que tu es riche ! »

Ali rougit de plaisir, et pour me remercier de mon compliment il me dit de nouveau : « Bonjour ! »

Nedjma passe à côté de moi, et je me range pour lui laisser le sentier. Un haïk transparent à paillettes dorées lui couvre la moitié de la figure, rattaché à la gorge par une massive agrafe d'argent représentant un

1. Curé, prieur arabe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poisson fantastique. Assise sur son *filali* tout neuf, avec des babouches brodées de clinquant, tous ses sequins et ses verroteries plaqués sur son front, et se mêlant à de lourds pendants d'oreilles rajustés à sa coiffure, avec tout son attirail d'anneaux de bras et d'anneaux de jambes, dont le nom arabe *khelkhal* sonne à l'oreille comme le bruit de cette quincaillerie, elle a l'air d'une idole ; jamais, sous ses sourcils réunis au *koheul*, ses yeux ne m'ont paru si noirs !

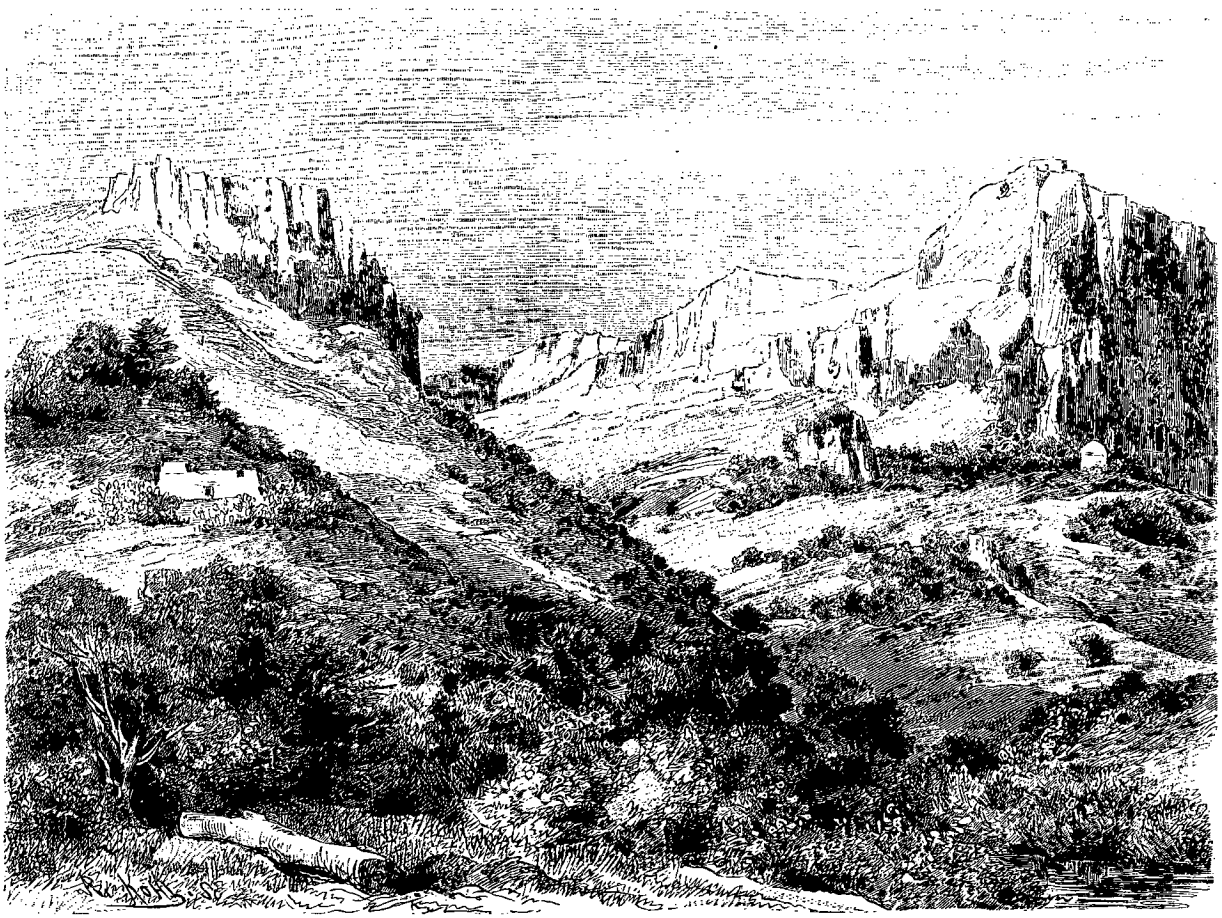
Je pense que cette petite ferait très bien dans un ballet de l'Éden, au milieu de cette noce bizarre.

Elle m'a bien vu, mais, en passant près de moi, comme je la regarde en souriant, elle détourne la tête d'un air fier et pudique.... Ah ! mijaurée !

Les coups de fusil retentissent, et les *derbouka* font rage ; Ali a bien fait les choses, c'est décidément une belle noce, mais ses deux autres femmes ne doivent guère être satisfaites. Derrière le cortège, Abd er-Rahman, qui a dû se mettre en gaieté avec quelques petits verres de cognac, cadeau de mes hommes, esquisse un pas cocasse au milieu des broussailles.

Dans tout cela, je ne vois pas Bel-Kassem....

Et pour continuer la série des fêtes qui précèdent le Ramdan, demain la *ouada* est à Sidi-Amara, chez les



Sidi-Sfyan et l'Oued Rached. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Sba-Chioukh, Arabes des bords de la Tafna ; et, dans deux jours, nouvelle fête aux Beni-Ouarsous, à Sidi-Sfyan. J'y suis invité, mais je n'irai point.

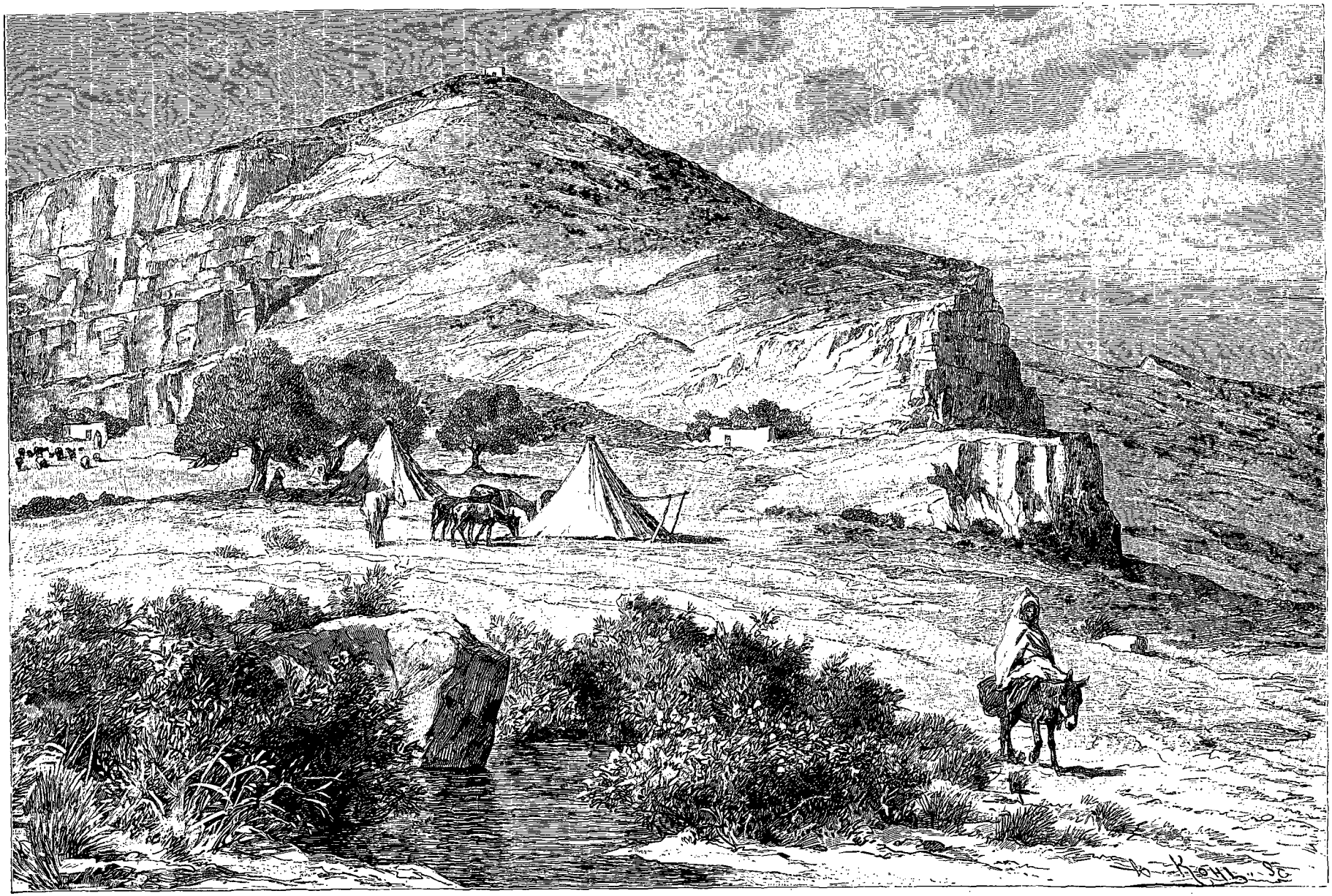
IX

Sidi-Sfyan et Tadjera. — Ascension du marabout. — Les gisements de fer des Traras. — La moisson et la bourse du travail. — Honaï. — Les suites du mariage de Nedjma.

1er mai. — La fête n'a point lieu, du reste, à Sidi-Sfyan même ; les Beni-Ouarsous, trouvant avec raison que la montagne est trop dure à escalader, s'arrêtent à Sidi-Taïr, plateau verdoyant d'orge, sur les pentes du rocher de Sfyan.

A un point de vue plus strictement géographique, Sidi Sfyan est, après Tadjera, le sommet le plus élevé de ce rameau littoral de la chaîne des Traras ; ces deux montagnes, séparées par une profonde cassure, offrent une similitude d'aspect étonnante. Ce sont deux énormes masses abruptes de roches qui forment un singulier contraste, par leur blancheur et leur stérilité absolue, avec les pentes toutes couvertes de jardins et de vergers, du sein desquelles elles émergent. Vues du sud-est, leur profil est exactement le même. En les bâtissant, à quelques kilomètres l'une de l'autre, la nature s'est répétée ; elle leur a donné également une même altitude, 864 et 857 mètres. En réalité, Tadjera

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement au pied de Sfyan (voy. p. 394). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

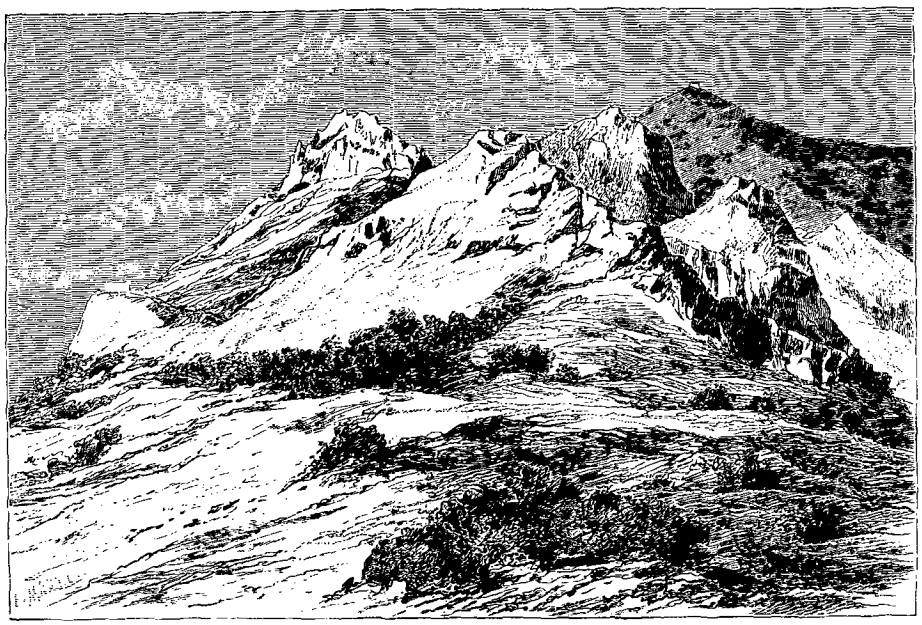
forme une table carrée, et Sidi-Sfyan un tronc de pyramide triangulaire, terminé par des arêtes très aiguës.

Je campe en ce moment au pied de Sidi-Sfyan, sur un petit plateau vert, supporté par des rochers qui baignent leur pied dans l'Oued Rached ; au-dessus de moi, ce sont d'autres rochers, des entassements de blocs informes, puis des falaises rouges, à pic, qui surmontent cet éboulis. En face, d'autres rochers, par longues bandes, rayent les flancs de Gorina, du côté du nord. A l'ouest, l'horizon semble fermé par les pentes qui enserrent cette coupure de l'Oued Rached ; une fois sorti de cette gorge pittoresque, le torrent tourne brusquement ses eaux vers la mer. Quand, par le sentier vertigineux qui domine l'oued, on pénètre dans cet étroit corridor formé de rochers tapissés de verdure, on est saisi d'un sentiment de fraîcheur et de repos tranquille : c'est une Thébaïde dont le silence n'est interrompu que par le bruit des cascades et le chant des oiseaux, ou le murmure du vent dans les lauriers-roses. La nuit, les rossignols, qui sont les habitants de cette charmante vallée, me donnent un merveilleux concert.

Je n'ai qu'à lever la tête, et j'aperçois, dans le bleu, à 500 mètres au-dessus de moi, couronnant la falaise à laquelle je suis adossé, la petite loge carrée qui sert de sanctuaire à Sidi Sfyan. Voilà des mois que ce marabout attire mes regards, planant, en quelque sorte, du milieu des nuages qui l'entourent souvent ; il est là tout près de moi, tout à mon côté, bien que ses 500 mètres d'à pic le mettent en réalité à bien longue distance. Je me suis décidé à en faire l'ascension.

« C'est très dur, me dit le caïd ; les Arabes n'y montent jamais.

— Pourtant ils y ont construit le marabout !



Rochers de l'Oued Rached. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

— Oui, mais il y a longtemps ; maintenant il n'y a que les femmes qui y montent quelquefois.

— Comment, les femmes ? pourquoi ? »

Le caïd s'embrouille dans une histoire sans queue ni tête, et je n'en peux savoir plus long.

4 mai. — Je suis parti avec Abd el-Kader et deux Arabes, qui ne se doutent pas du plaisir qu'ils vont avoir par ce bon soleil. Mon nègre a emporté des sous dans sa poche, pour y faire *ziara* au marabout. Nous remontons l'Oued Rached jusqu'à l'Aïn Sekhoun (la Fontaine chaude), source tiède qui alimente le torrent et ne tarit jamais. Sa température est d'environ 20 degrés. Elle est à une altitude de 480 mètres, sur le bord du sentier arabe qui mène à Kessaïn. Nous suivons ce chemin jusqu'à un petit marabout au pied des rochers ; mais, à partir de là, il nous faut grimper, la plupart du temps à quatre pattes, à travers un chaos de roches polies et glissantes. Entre 650 et 750 mètres commence la falaise, présentant d'abord des rochers dressés en pyramides.

De loin en loin, le mur s'entr'ouvre, coupé par le passage des eaux. Nous escaladons en profitant d'une de ces coupures, laissant à nos pieds les maisons de Kessaïn ; chacune a sa source et ses jardins bien arrosés, car c'est dans cette zone que sourdent les eaux ; elles se réunissent pour former l'Oued Mizeb.

A la falaise succède un plateau à pente rapide, véritable désert de pierres, profondément raviné par les pluies. La montée est dure, et, arrivé au sommet, au marabout, qui du reste n'a rien de remarquable, Abd el-Kader refuse du lui donner ses sous, parce que « Sidi Sfyan grand canaille, trop dur à monter ! »

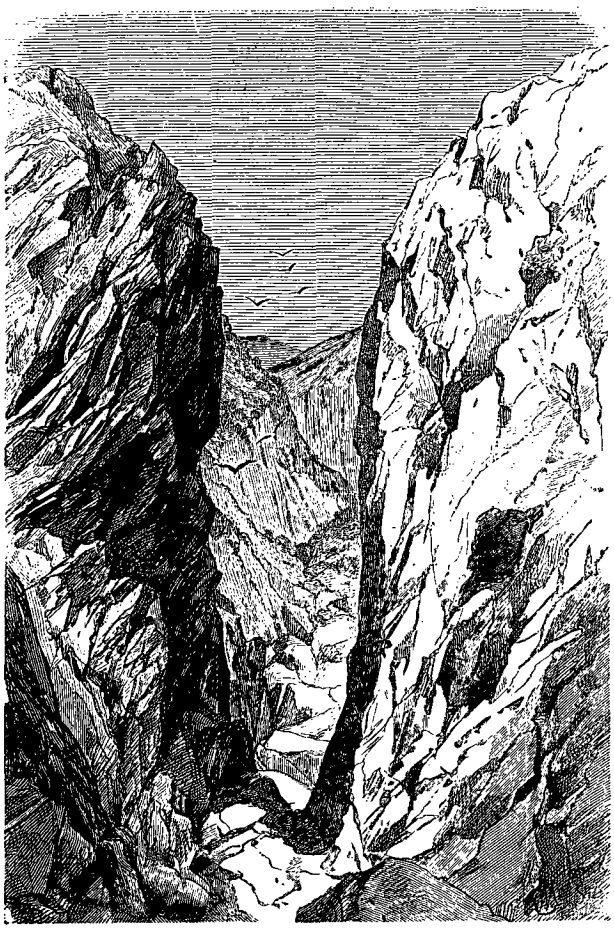
Mais pour nous dédommager de nos peines, quelle vue splendide ! Toute la côte, depuis le cap Falcon jusqu'au Maroc, se déroule à nos pieds, baignée par une mer d'émeraude qui vient border d'un blanc liséré d'écume les falaises et les îlots rocheux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'autre part, voici Oudjda, dans sa plaine blanche, puis toute la vallée de la Tafna, depuis les gorges de Chabaa; enfin, au sud-est, Tlemcen sur sa montagne étage ses minarets.

Monter n'est rien, et, comme je ne veux pas reprendre le même chemin pour redescendre, mais gagner l'Oued Mizeb, à plusieurs reprises nous nous heurtons à la muraille, qui nous oblige à regagner, à grand'peine, le semblant de plateau. Pendant deux heures nous errons à travers les rochers, sans trouver d'issue. Nous voilà prisonniers de Sidi Sfyan! Ne pouvant franchir le mur, je me dis qu'une de ces coupures profondes, de ces entailles faites par l'eau dans la roche, nous descendra bien à l'Oued Mizeb et nous servira de chemin. Vue de haut, cette ravine paraît fort praticable, et je ne m'explique pas les récriminations de mes Arabes, qui me déclarent que c'est impossible. N'importe! nous ne pouvons pas demeurer sur Sidi-Sfyan, et nous essayerons. Jusqu'au thalweg, la descente s'effectue à peu près bien, en s'aidant des mains. Mais voilà que ce ravin, qui me semblait si bien marqué, si droit jusqu'à l'Oued Mizeb, n'est qu'une succession de roches éboulées, de cavernes, de gouffres où l'eau, s'il y en avait, tomberait en cascades merveilleuses. Nos tentatives pour utiliser comme grande voie de communication ce chemin des eaux nous permettent d'avancer à peu près de 500 mètres vers la vallée, en nous laissant rouler sur le dos, en nous accrochant aux rochers, et surtout en faisant des chutes nombreuses. Abd el-Kader glisse sur la roche polie et s'engouffre dans un trou, d'où nous le sortons à grand'peine, meurtri et déchiré, ce qui vaut à Sidi Sfyan un débordement d'injures, mi-arabes, mi-françaises. Tant bien que mal, il nous faut encore remonter, puis marcher à mi-pente, puis redescendre; enfin, à la roche succède, dans le ravin, une broussaille hirsute, où les épines dominent, avec les lianes qui vous enlacent les jambes et la ceinture, et vous tirent en arrière comme des bras invisibles.

En lambeaux, ruisselants de sueur, saignants de mille piqûres, nous arrivons enfin à l'Oued Mizeb : voici de l'eau, coulant sous les lauriers et les caroubiers, et nous nous abreuvons longuement, comme les chameaux, après une longue marche dans le sud, et voici un chemin; oh! un chemin! si l'on veut! une piste tracée par les chèvres au milieu de la brousse; mais qu'importe! après celui que nous quittons, cela me fait l'effet d'une route de France, et n'étaient mes pieds en sang, il me semble que j'y marcherais indéfiniment, sans fatigue. Voici de nouveaux rochers, mais couverts de végétation, avec des jardins au pied; partout l'eau ruisselle en cascades, ou disparaît dans des grottes fraîches, enfouies sous la verdure. Nous nous arrêtons à l'ombre, il faut se reposer. Mes gens dorment un somme. Tout d'un coup Abd el-Kader pousse un cri et porte la main à sa bouche. Ses joues ont rougi sous leur noir. Une mouche l'a piqué. « C'est une abeille! dit l'un des Arabes, elle a pris ta bouche pour une fleur! » Cette idée, des lèvres à rebords d'Abd el-Kader prises pour une rose, me fait bien rire.



Le ravin de Sfyan. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

Il y a en effet des ruches à côté de nous, et voici le propriétaire qui arrive : c'est un marabout, Sidi Mohammed ben-Djdid, et il m'offre l'hospitalité dans sa maison, qui est tout près. Sa maison! c'est une caverne dans le rocher, fermée par une porte en roseau et enfumée comme un terrier.

Malgré cela, son accueil est le bienvenu. Il fait cuire des galettes, enfume ses ruches pour apporter des rayons dont il presse le miel entre ses mains, et envoie ses enfants traire les chèvres; son dîner disparaît rapidement, à sa grande joie, du reste. Et tout en mangeant je finis par obtenir de ce lettré des renseignements sur les femmes arabes qui font l'ascension de Sfyan : « Toutes n'y vont pas, me dit-il, il y en a même très peu; c'est seulement quand elles ne peuvent pas avoir d'enfants, que leurs maris les envoient là-haut. — Et tu en connais qui sont devenues mères en descendant de Sfyan ? » lui dis-je. Mais il ne me répond pas, et, tout en caressant sa barbe d'apôtre, m'envoie un sourire énigmatique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin, en lui disant que Dieu augmentera sa fortune[1] et le bénira pour son dîner et son hospitalité, je reprends le chemin des tentes en remontant l'Oued Mizeb.

18 mai. — A quelques kilomètres de mon campement, en pleine montagne, habite un malheureux Italien, avec sa femme, une Espagnole, et les enfants issus de ce croisement. C'est le gardien d'une mine de fer abandonnée. Tous les schistes qui forment l'assise de ce système de montagnes contiennent en effet du fer en plus ou moins grande quantité. Cela donne au pays un aspect rougeâtre, et, sous la verdure brune de la broussaille, les terres prennent, au coucher du soleil, de merveilleuses nuances chaudes, qui passent du ponceau au lilas et au gris perle. En beaucoup d'endroits, le fer se trouve presque pur : près de Sfyan on l'a trouvé en si grande quantité qu'un industriel de Lyon a tenté de l'exploiter. Des recherches souterraines ayant produit de bons résultats, il se fit donner une très vaste concession. Malheureusement pour lui, il avait compté sans les difficultés du transport, ou probablement n'avait pas été renseigné sur la configuration du pays avoisinant, car, après avoir essayé de tracer, à l'aide de plans inclinés, une voie d'arrivage à la mer, il a dû renoncer à son entreprise, et aujourd'hui un seul gardien veille auprès de ce village de gourbis et de ces travaux commencés à grands frais.

Tout autre est la situation de la mine de Beni-Saf, au bord même de la mer, près de l'embouchure de la Tafna. Bien que ce ne soit pas sur le territoire des Traras, mais sur celui des Oulassas, nous y jetterons un coup d'œil. Il y a vingt ans environ, Beni-Saf n'existait pas, même de nom. Il y avait seulement, sur les dernières pentes du Djebel Skouna, une grotte appelée par les Arabes Ghar el-Baroud, « le Trou de la Poudre » ; diverses reconnaissances avaient démontré la présence de grandes quantités de minerais très riches, et quelques tentatives d'exploitation avaient eu lieu, lorsque la Compagnie des mines de Mokta el-Hadid acquit ces terrains. Elle organisa les fouilles d'une façon régulière. Un village se fonda ; les Espagnols y affluèrent, en quête de travail et d'argent ; les Berbères marocains y arrivèrent ensuite. Aujourd'hui la montagne, dominant le ravin de Bou-Kourdan, a été attaquée et éventrée de tous les côtés à la fois ; le minerai, très riche (60 à 65 pour 100), étant à fleur de sol, l'exploitation se fait à ciel ouvert, facile, consistant seulement dans le déblayement des schistes et le chargement des wagonnets, qui, d'eux-mêmes, grâce à des plans inclinés, vont verser dans des bateaux le minerai, qui est expédié en Amérique, en Écosse, en Hollande, en Allemagne. Chaque jour, 1 000 tonnes environ sont embarquées.

Le village de Beni-Saf est bâti comme à l'aventure, sur les pentes de la montagne. A part le bâtiment de la direction, où les ingénieurs de la mine offrent à leurs invités une hospitalité charmante et des plus confortables, à part deux ou trois maisons habitées par le haut personnel de l'exploitation, ce ne sont que baraques de débitants, presque toutes construites en bois, et il faut reprendre haleine plusieurs fois avant d'arriver jusqu'à l'église, qui domine le tout.

23 mai. — La moisson commence et c'est la grande préoccupation de ces tribus d'agriculteurs et leur principal travail de l'année. De partout arrivent les travailleurs ; les Kebaïles marocains, surtout, accourent en grand nombre, à moitié nus, n'ayant souvent même pas de chechia, marchant tout le jour sous le soleil, abrités seulement par la touffe de cheveux du sommet de leur tête. Le prix de la journée de travail fait le sujet de toutes les conversations ; fixé à trois francs pour les premiers jours, il a rapidement doublé ; aussi, ce matin, à l'Arba, les moissonneurs étaient-ils nombreux sur le marché, désirant tous se faire embaucher à six francs par jour. Sidi Mostefa, l'*oukil* des Taïbia, le grand propriétaire foncier des Traras, ayant sa récolte mûre, était venu pour chercher des ouvriers ; mais, quoique grand seigneur, le prix lui sembla dur. Aussi fit-il immédiatement publier par un crieur qu'il ne payerait que trois francs par jour, et donnerait la nourriture en plus. Je m'attendais à des récriminations, suivies de coups ; mais non ! ce fut dans un profond silence que cette déclaration fut accueillie, tous les propriétaires s'en étant emparés immédiatement, ravis d'une telle aubaine ; les pauvres *meskine* se sont soumis sans murmurer. Heureux patrons traras qui n'ont pas de grèves à craindre !

10 juin. — J'ai quitté ce matin mes oliviers de Sidi-Sfyan, sous lesquels la chaleur commençait à être trop forte, et je suis venu chercher un peu de fraîcheur au bord de la mer, dans la baie de Honéin : là se trouvent les ruines importantes d'une vieille cité berbère.

Bien qu'habitués depuis cinq mois aux sentiers traras, mes mulets ont été quelque peu surpris par le chemin qui, de la mine de Moula-Idriss, descend à Honéin le long des pentes de Tadjera. Rien de ce qu'ils avaient vu jusqu'à présent n'est comparable à cette dégringolade dans les schistes effrités qui s'éboulent sous les pieds. Depuis le col de l'Oued Rached j'aperçois, presque au-dessous de moi, la mer, et, dans une anfractuosité toute resserrée par le cap Noé, qui s'avance comme une proue de navire, une petite baie d'émeraude, scintillant sous le soleil : c'est l'anse de Honéin. A mesure que je descends, les ruines de la ville, confondues avec les rochers dans un fouillis de verdure, deviennent distinctes ; c'est un vaste champ de pierres, entouré d'un mur à créneaux, d'où se dressent, çà et là, des tours éventrées. Ce fut vraisemblablement encore le Trara Abd el-Moumen qui construisit Honéin ; il voulait, dit la légende locale, créer en cette échancrure de la côte une citadelle capable d'empêcher un débarquement.

Ce devait être une forteresse inexpugnable, que la cité de Honéin, assise au fond de cette baie fermée, encadrée par les deux ravins escarpés qui confluent à ses pieds, close en outre de formidables et épaisses mu-

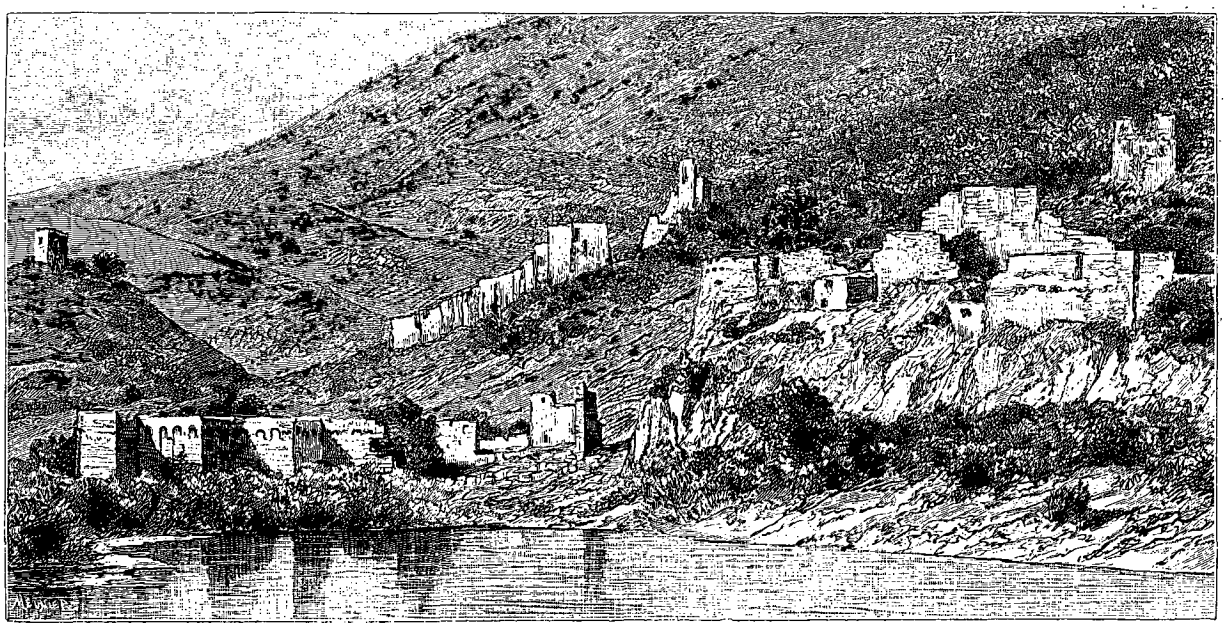
1. Formules arabes pour remercier : *Allah iketter kheïr ek ou ibarek fik.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

railles flanquées de tours. Honéin port de Tlemcen, et première ligne de défense de cette capitale, du côté de la mer, Honéin cité commerçante, riche et réputée, avait subi de nombreux sièges dans cette période de guerres incessantes qui remplissent les règnes des Almohades, des Mérinides et des Abd el-Ouadites, et passa souvent des mains des sultans de Tlemcen au pouvoir des émirs marocains. Chacune de ces vicissitudes de son histoire fut marquée par un nouveau pillage. Ses possesseurs, les Traras de l'époque, qui s'appelaient les Koumia, habitués par leur compatriote Abd el-Moumen à ne pas payer d'impôts, se révoltaient chaque fois qu'un nouveau maître voulait faire d'eux des contribuables, et massacraient régulièrement les percepteurs que leur expédiait le sultan. Ils renvoyaient même à leur suzerain les têtes de ces fonctionnaires en guise de payement et ne sacrifiaient au fisc qu'en désespoir de cause, après un siège et une défaite. Quelle différence avec les Traras d'aujourd'hui !

La date de la ruine définitive et de l'abandon de cette cité est aussi difficile à préciser que celle de sa fondation. Mais il est assez probable que sa destruction totale fut contemporaine de la prise d'Oran par les Espagnols (commencement du XVIe siècle). Elle était devenue en effet, comme sa voisine Nemours (Djamaa-er-Ghazaouat, « la Réunion des Pirates »), un repaire de pirates barbaresques. Leurs vaisseaux venaient se réfugier à l'abri des îles Mokrenn, où la mer, très profonde, est toujours calme, et ils emmagasinaient leurs captures dans la ville. Les tours isolées dont on trouve les ruines sur tous les rochers qui dominent la mer, aux environs de Honéin, leur servaient de guettes.

La mer devait, à cette époque, battre le pied des murailles, si l'on en juge par la façon dont leur base est



Ruines de Honéin. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après un croquis de l'auteur.

rongée. Elle en est aujourd'hui à 200 ou 300 mètres.

Il est encore très facile de se rendre compte de la disposition de l'ancienne cité, grâce à la solidité de construction de ses murs, épais de 3 mètres et faits d'un béton très dur. Elle formait un quadrilatère régulier d'environ 7 hectares ; sa porte principale ouvrait sur la mer. Une moitié de l'arceau mauresque de cette porte, tout agrémenté d'arabesques et de mosaïques, est encore debout. Le minaret de la mosquée, le dernier vestige des constructions intérieures de la ville basse, est tombé cet hiver (1888) ; depuis des années cette énorme colonne carrée de 20 mètres de haut tenait en équilibre sur une base de 60 centimètres de diamètre, rongée et désagrégée par les pluies. Un coup de vent l'a renversée. Dans la ville haute, les murailles du donjon et les créneaux résistent encore en grande partie, et au sud, sur les pentes de l'amphithéâtre, une tour délabrée suivra bientôt l'exemple du minaret.

Au cours de nos expéditions dans la province d'Oran, cette pauvre ville de Honéin faillit renaître de ses ruines. Après qu'on eut créé le poste de Maghnia, dans la prévision d'une expédition contre le Maroc (mai 1844), on fut amené à chercher sur la côte un point d'où l'on pût facilement pourvoir aux approvisionnements de ce nouveau centre. Une reconnaissance faite par le commandant de Martimprey signala ce petit port de Honéin, ainsi que celui de Sidna-el-Oucha (marabout de Notre Seigneur Josué) qui en est proche, et enfin Djamaa-er-Ghazaouat, où se trouvaient aussi d'importantes ruines d'une ville de pirates, jadis rivale de Honéin. Après de longues hésitations, ce fut enfin ce dernier point que choisit le commandement, et l'on confia le soin de fonder une ville, qui fut depuis Nemours, au lieutenant-colonel de Montagnac, le malheureux héros de Sidi-Brahim. Honéin fut dès lors condamnée à disparaître dans l'oubli, car la difficulté de tracer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une route à travers les ravins et les escarpements des pentes du Tadjera semblèrent trop considérables.

Aujourd'hui les lauriers-roses ont formé d'épais bosquets au pied des fortifications; les Beni-Khalled, insoucieux des gloires de leurs pères les Koumia, cultivent le blé et l'orge dans l'intérieur de l'enceinte; les chardons leur disputent vigoureusement le terrain; les décombres ont obstrué les puits; les figuiers sauvages grimpent sur les créneaux ébréchés et leur font un revêtement de feuilles vertes; les ronces, le lierre, la vigne vierge et les lianes de toute espèce sont les derniers ennemis contre lesquels lutte le donjon; ils montent à l'assaut avec toute la vigueur de leur végétation non contrariée, et auront sous peu raison de lui. Les pâtres poussent leurs moutons et leurs chèvres dans les gazons des terre-pleins et emportent les pierres pour se construire des maisons, malgré la surveillance indifférente de trois vieillards arabes que l'Administration a préposés à la garde des ruines.

20 juin. — Je quitte avec peine mes bains de mer de Honéin, la plage fraîche où les gigantesques *méros*, pêchés près des rochers, m'ont fourni de si bonnes matelotes. Me voilà parti pour Tlemcen, d'où je reprendrai le chemin de la France; au dernier tournant du sentier de Tadjera je jette encore un coup d'œil derrière moi, sur les ruines qui disparaissent dans la brume du matin. Il me semble que ma marche est ralentie par le regret de ce pays auquel je fais mes adieux.

J'arrive à l'Arba : c'est jour de marché; je crois distinguer une animation inaccoutumée, une sorte de préoccupation, que je n'avais jamais remarquée; je sens un mystère aux Beni-Ouarsous. Près du kahouadji, un Arabe tient deux chevaux, l'un sellé à la française, l'autre avec une selle arabe d'ordonnance : oh mais! ce sont les gendarmes de Remchi, un Français et un indigène!

Que peut-il se passer? C'est avec un vif sentiment de curiosité que je fends la masse de burnous qui obstrue la porte et que je pénètre dans l'intérieur du gourbi. Un mouvement se produit à mon arrivée; le caïd se lève de la natte où il est assis et m'offre sa place, les gendarmes en font autant. Jusque dans le fond de la masure il y a des Arabes, debout, silencieux; derrière le caïd, tous les chefs de douar sont réunis; à ses pieds, le *khodja* et le *chambître*. En me voyant entrer, le kahouadji souffle les braises de son fourneau et prépare ses tasses, mais d'un air distrait.

« Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire? dis-je au représentant de l'ordre public, qui paraît très contrarié de ce dérangement dans ses habitudes tranquilles d'honnête père de famille.

— Il y a, me dit-il, qu'un homme de la tribu a été probablement assassiné. On l'a trouvé ce matin, avec le crâne fendu, près de sa maison. Le garde champêtre Bou Median est venu nous en prévenir à Remchi, et l'on m'a envoyé faire l'enquête. » Ce disant, il hume tranquillement une tasse de café que je viens de lui offrir, et me demande la permission d'allumer sa pipe.

« Ah! et qui est cet homme?

— Dis donc, Abd Allah, fait-il à son collègue indigène, qui boit non moins tranquillement un autre *kahoua*, comment s'appelle-t-il cet animal-là? Je ne peux pas arriver, ajoute-t-il en se tournant vers moi, à me fourrer ces sacrés noms arabes dans la tête!

— Ali ben Zeddan, des Oulad-Haroun, dit Abd Allah.

— Ah! — Je dis *ah!* pour dire quelque chose. C'est curieux, mais la mort subite de ce don Juan à burnous ne m'étonne pas. Il me semble que j'avais prévu ça avant son mariage avec Nedjma.

« Ce qu'il y a de drôle, me dit le gendarme, c'est que, ce matin, toutes ces canailles-là ont dit qu'il avait été tué, et puis maintenant ils disent qu'il sera tombé sur un rocher en sortant de sa maison, qui est sur un escarpement. Oh! ces Arabes! c'est si menteur! il n'y a jamais moyen de savoir la vérité, avec eux!... Vous allez voir vous-même, vous qui les comprenez, et vous serez bien bon de me dire ce que vous en pensez, car ce serait le diable s'il fallait faire venir ici le médecin et le juge de paix! » Et il éponge son front ruisselant de sueur; puis il fait signe à Abd Allah de recommencer l'interrogatoire.

Tous les Arabes sont suspendus aux lèvres d'Abd Allah, qui, d'un revers de main, rejette son turban en arrière, et, s'adressant au caïd :

« Alors tu dis qu'on ne l'a pas tué? »

Tahar est sombre comme un jour d'orage; tout cela ne l'amuse pas beaucoup, cette intervention de la justice dans les affaires privées de la tribu.

« Je dis que je ne sais pas; je pense qu'Ali ben Zeddan, sortant la nuit de sa maison, est tombé dans le ravin, et il s'est cassé la tête. »

Je ne veux pas me fourvoyer dans une histoire de justice, et, malgré les supplications du gendarme français, je laisse Abd Allah interpréter les réponses à sa façon. Il traduit du reste exactement.

« Tenez, me dit ce représentant de nos institutions, le caïd avait d'abord dit : « C'est une histoire de femmes! » ou quelque chose comme ça; et maintenant il a changé d'avis. Allez donc savoir la vérité! »

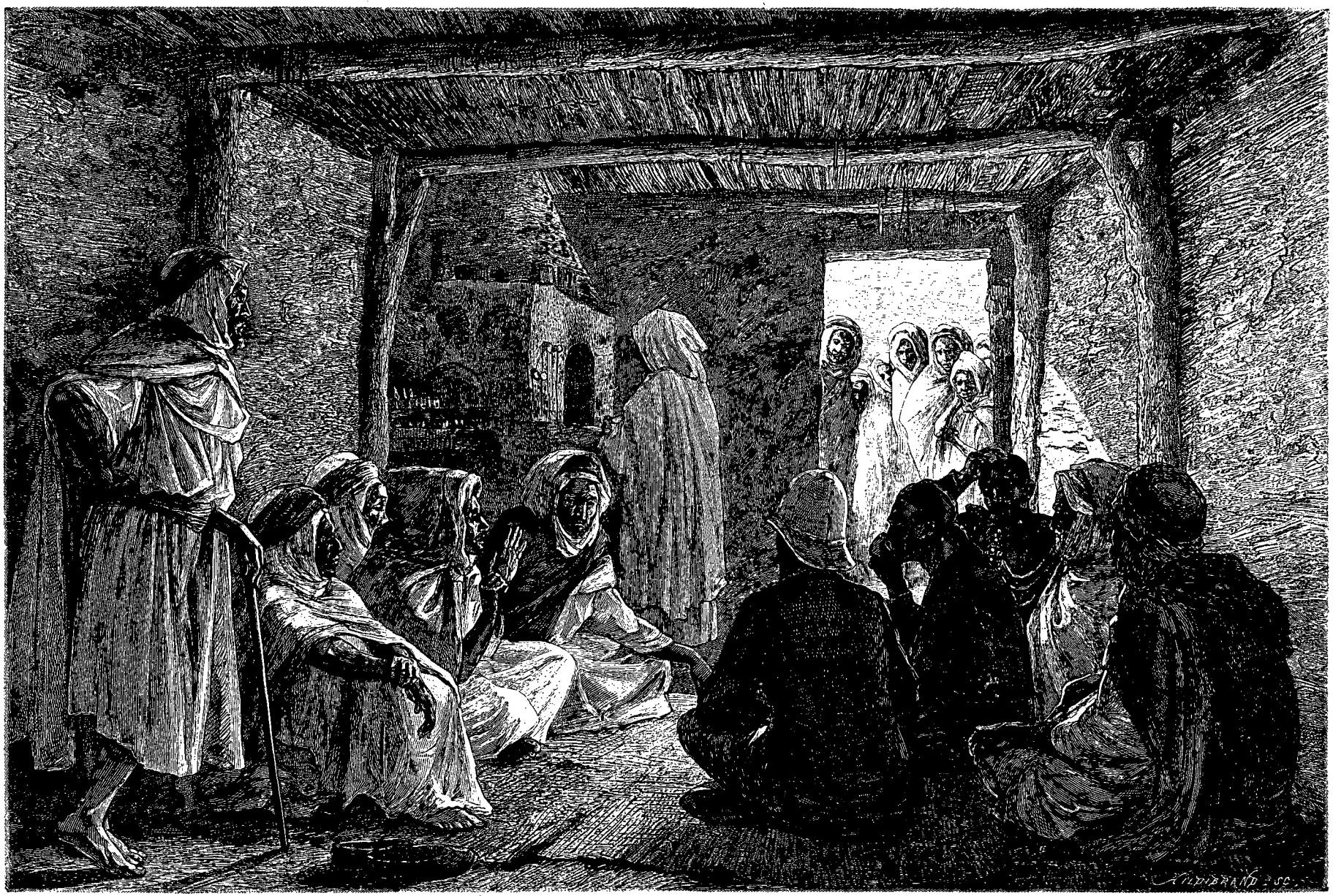
Le caïd a compris ce dont il s'agit, et il se récrie aussitôt, en s'adressant à moi : « Ce matin, au point du jour, Bel-Kassem est venu me dire qu'on avait tué Ali. Bou Median le *chambître* est parti tout de suite prévenir à Remchi, et moi je suis allé à la maison d'Ali. J'avais cru que c'était à la suite d'une dispute avec ses femmes qu'il avait été tué; en route j'ai rencontré les gendarmes et je leur ai dit ce que je pensais alors; mais quand nous sommes arrivés, nous avons trouvé Ali dans le fond du ravin; ses femmes pleuraient autour de lui; l'une d'elles nous a dit qu'il était sorti au milieu de la nuit. Il est tombé, voilà tout!

— Ah! dis-je au caïd, c'est Bel-Kassem qui l'a vu le premier? » Et je cherche le regard de Bel-Kassem, qui, à demi caché par les autres chefs de douar, ne bronche pas, ne lève même pas la tête.

« Oui, dit Tahar, c'est lui le chef du douar d'Ali!

— Abd Allah, dit le gendarme instructeur, demande au garde champêtre!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente de gendarmerie chez le kahouadji de l'Arba. — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

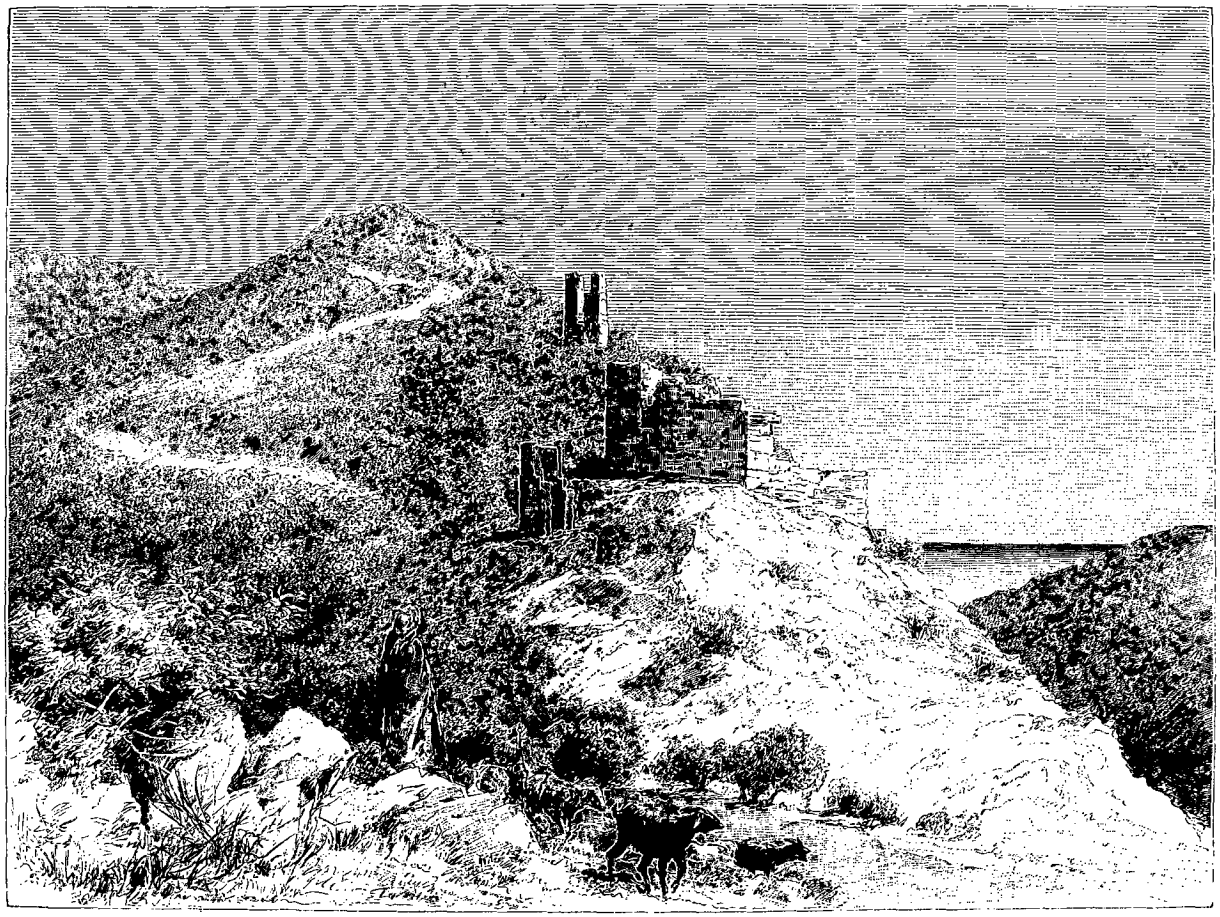
— Qu'est-ce que tu penses, Bou Median? questionne Abd Allah.

— Moi, je ne sais pas; je n'ai rien vu; je crois qu'Ali est tombé en sortant de chez lui; la nuit est très noire, il n'y a pas de lune en ce moment.

— Pourtant, objecte le méfiant Français en s'adressant à moi, une de ses femmes, une vieille, a dit ce matin qu'elle avait, dans la nuit, entendu appeler Ali. Abd Allah, continua-t-il, demande à Bel-Kassem, puisque c'est lui qui l'a vu le premier! »

Bel-Kassem passe sa tête entre les épaules de ses camarades, de telle sorte qu'on ne voit pas son corps. Je le regarde fixement : ses petits yeux de pervenche pâle clignotent comme d'habitude, mais sa voix ne trahit aucune émotion.

« Moi, dit-il, je ne sais pas! mon fils a perdu hier une de mes chèvres, qui était pleine et qui ne pouvait pas suivre les autres; j'ai couru après toute la nuit; ce matin, j'ai aperçu Ali étendu dans le ravin; je croyais qu'il dormait, je l'ai appelé, il n'a pas bougé; j'ai vu qu'il était mort. Je suis entré dans sa maison, ses femmes dormaient. J'avais d'abord pensé qu'on l'avait



Tour des guetteurs près de Honéin (voy. p. 397). — Dessin d'Eug. Girardet, d'après une aquarelle de M. G. Lachouque.

tué. Mais je crois maintenant qu'il est tombé; il y avait du sang sur le rocher, près de sa tête!...

— En effet, reprend le gendarme, je l'ai remarqué aussi, il y avait du sang sur le rocher, près de sa tête!... C'est bien cela, il se sera « fracturé le crâne » dans sa chute!... Ah! j'aime mieux cela! fait-il en se tournant vers moi.... Voulez-vous me permettre de vous offrir un café? »

Je remercie ce sagace Pandore, qui, heureux de voir son enquête terminée, et le prétendu crime changé en accident, offre également un café au caïd.

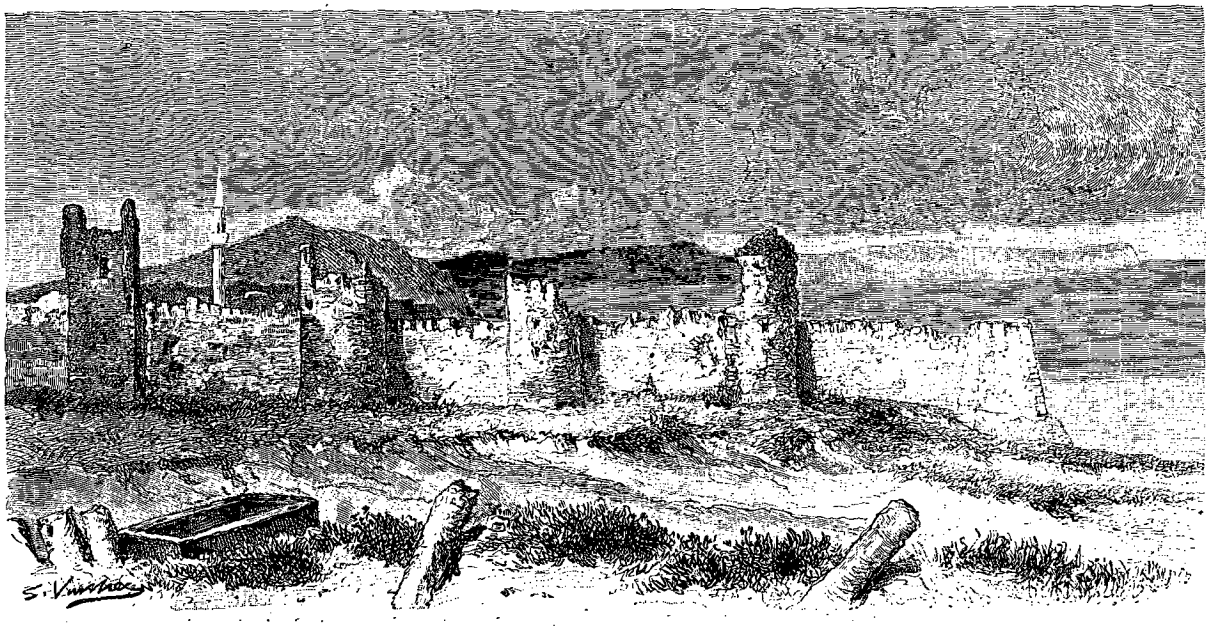
Tous les chefs de douar s'en vont un par un; je remarque que Bel-Kassem a une chemise blanche et une matraque toute neuve, fraîchement coupée, depuis le matin probablement: simple coïncidence, peut-être!

. . . . . .

Allons! quel sera l'acte prochain de la vie de Nedjma? Je l'ignorerai probablement toujours, car je dis adieu au pays des Traras, et elle ne m'enverra pas le « faire-part » de son troisième mais prochain et inévitable mariage!

Ch. de Mauprix.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des fortifications de Sinope, prise de l'est (voy. p. 404 et 405). — Dessin de Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

SINOPE

(ASIE MINEURE)

SIX MOIS DE SÉJOUR DANS L'ANTIQUE CAPITALE DE MITHRIDATE ET LA PATRIE DE DIOGÈNE,

PAR MADAME LYDIE PASCHKOFF,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Qui ne connaît le roi Mithridate VII Eupator, surnommé le Grand, et son histoire si glorieuse, si tragique[1]? Sinope, sa capitale, résidence habituelle des rois de Pont, a une renommée et des ruines qui méritent qu'on la visite. Cependant la plupart de ceux qui passent dans la mer Noire le long de l'Anatolie, pour aller au Caucase et en Perse, ne manifestent aucune envie de descendre dans cette ville célèbre, où ils ne trouveraient aucun confortable. Ils s'éloignent en se contentant de jeter un regard rapide sur ces parages abandonnés.

Il y a un an, les bateaux de la Compagnie russe de commerce et de navigation à vapeur ne faisaient pas plus escale à Sinope que les autres paquebots, à l'exception de ceux de la Compagnie turque Kourdji, qui portaient la poste et les ordres administratifs[2]. C'est seulement pendant les grandes tempêtes que des steamers de différentes nationalités s'arrêtent et animent ce port d'habitude solitaire, le golfe naturel de Sinope étant le seul refuge très sûr depuis Constantinople jusqu'aux ports de Crimée[1].

L'unique consul à Sinope est le gérant du vice-consulat de Russie. Les titulaires successifs de ce poste ont l'air d'épaves oubliées, comme les bombes enfoncées depuis le célèbre bombardement de 1853 dans les murailles de l'antique forteresse et les sables du rivage.

Grâce à quelques démarches instantes du consul, et la famine de 1887 aidant, les bateaux russes ont commencé à porter à Sinope des blés et du sucre de Russie. La petite population de cette ville est d'ailleurs si peu civilisée qu'il serait difficile, presque inutile, de lui porter rien de plus. Quand la récolte est bonne en Asie Mineure, les bateaux russes peuvent cesser de

1. « Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate, dit Racine dans la préface de sa tragédie. Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine. Et sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république; c'est à savoir : de Sylla, de Lucullus et de Pompée. »

2. Ce sont les bateaux russes qui les portent maintenant.

1. Batoum n'est pas un port très sûr; quant à Poti, malgré de fortes dépenses pour la construction du port, les bateaux y font naufrage par les grandes tempêtes : les vapeurs sortent, pour éviter d'être brisés contre les quais. Dans toute la mer Noire il n'y a qu'un port naturel, c'est Sinope, et les bons ports construits sont ceux d'Odessa et de Sébastopol; en hiver celui de Kertch est gelé; celui de Novorossiisk, dont on espère beaucoup, n'est encore qu'en construction.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venir à Sinope et, comme les autres, passer directement d'Eneboli à Samsoun, où ils ont des marchandises à échanger, ces deux villes étant réunies au centre de l'Asie Mineure par des voies carrossables.

J'avais souvent pensé à Sinope et à ses environs, renommés pour leur air salubre dans toute la mer Noire, dont les rivages, sans en excepter les possessions russes au Caucase, en Abhasie et même en Crimée, sont infestés par des fièvres, souvent pernicieuses.

Seule Sinope est exempte de ces maladies et a des bains de mer délicieux.

Un jour, pour achever mon cycle dans la mer Noire, j'acceptai l'invitation du consul de Russie à Sinope et de sa femme, et je m'embarquai pour cette ville sur le bateau *Azov*, partant d'Odessa et faisant escale à Constantinople pendant quatre jours, pour continuer son itinéraire le long de l'Anatolie jusqu'à Batoum.

Le capitaine de ce bateau, Akimovitch, est un Monténégrin et un marin de la vieille roche, très poli et très aimable. Il ne put s'empêcher de m'exprimer son étonnement et de me dire :

« Pourtant, madame, vous n'êtes ni exilée, ni condamnée aux travaux forcés ; or à Sinope il n'y a que des exilés et des forçats ; vous ne savez peut-être pas que c'est un des bagnes de la Turquie[1]. Les tours de la forteresse ont été transformées en prison. C'est triste cette ville, vous n'y tiendrez pas huit jours ! »

Néanmoins, persistant dans mon dessein, je ne débarquai pas à Constantinople, et, quelques jours après, nous ressortions du Bosphore, pour entrer dans la mer Noire, où nous attendaient les brumes que cette mer a l'habitude d'évaporer en nappes si épaisses en avril que les collisions y sont alors aussi fréquentes qu'en automne[2].

Eneboli[3] nous apparut sous un rideau blanc opaque, qui nous permit pourtant d'apercevoir, comme à travers une gaze, un paysage charmant, avec des montagnes couvertes d'azalées jaunes et blanches, et des prairies vertes, sur lesquelles se détachaient gaiement de pittoresques maisons à la mode turque, en bois et crépies à la chaux, ou peintes en ocre jaune, ou simplement en bois naturel. A part la caractéristique architecture des maisons musulmanes, avec leurs étages en avance du rez-de-chaussée, ce qui fait paraître la base plus mince que le couronnement, elles prêtaient à la contrée un aspect de paysage suisse parsemé de chalets.

Depuis quelques années on construit un port à Eneboli avec les pierres qu'on extrait sans scrupule des constructions antiques de Sinope. Tous les bateaux turcs à vapeur et à voile passant par Sinope ont en effet l'ordre d'y prendre quelques blocs et de les porter à Eneboli. C'est ainsi qu'en Turquie on conserve les anciens monuments.

1. Il y a des bagnes à Trébizonde, Saint-Jean-d'Acre et Hedjaz, en Arabie.

2. Le bateau qui suivait l'*Azov*, le *Tsar*, coula un anglais net, et dut rentrer à Odessa.

3. Dans les environs il y a des forêts bien connues des « loupeurs » français. J'en rencontrai un, brave et fort voyageur, n'ayant pour tout bagage que deux chemises et une paire de bottes ; mais il voyageait en « premières ».

A peine sortis de cette rade pittoresque, nous fûmes enveloppés de brumes si épaisses, entremêlées de pluies fines, que nous doutâmes de pouvoir découvrir Sinope. Le capitaine me dit pour me consoler que le printemps est la plus détestable des saisons en Anatolie. La pluie et le brouillard y alternent avec une régularité désespérante jusqu'en juin, où l'on tombe immédiatement dans des chaleurs torrides. Il arrive souvent qu'on va jusqu'à Batoum sans pouvoir aborder nulle part, et c'était ce dont j'étais menacée, quand enfin une éclaircie permit au capitaine de retrouver sa route et d'entrer dans le port de Sinope, que nous avions déjà dépassé.

Le drogman du consulat vint me prendre à bord. Il me conduisit à une échelle et me fit traverser une cour plantée de légumes. C'était l'agence des bateaux de la Compagnie Kourdji et la Douane. Après cette cour nous entrâmes dans une voie étroite, mal pavée, avec des trottoirs en plus mauvais état encore. Les maisons sont vieilles et sales. Aux portes se tenaient des femmes en costume grec moderne, peu gracieux[1]. Des enfants poussaient des cris aigus en poursuivant des chats, ou en arrachant les plumes à de jolis et innocents oiseaux. Quelques-uns nous jetèrent du sable et des cailloux, d'autres crachaient presque sur ma robe d'un air méprisant. Ils représentaient bien la graine des pirates grecs qui infestent la mer Noire. Le drogman les menaça de sa canne.

J'aperçus sur un mur une inscription anglaise : *German Street*, et plus loin, tout près du consulat : *Adda Street* ; ces dénominations sont restées après l'occupation anglaise pendant la guerre de Crimée, ce qui n'empêche pas les naturels de nommer ces rues tout autrement. Ce ne fut pas sans peine que je parvins, à travers la boue, les pavés aigus et les torrents d'eau, jusqu'au consulat, grande maison turque blanchie à la chaux.

La pluie, l'humidité, la tristesse du consul, qui pensait avec inquiétude à sa femme et à sa fille en mer sur un bateau venant de Batoum, n'étaient pas une réception faite pour m'égayer ; par les fenêtres de ma chambre je voyais une rue mouillée et des maisons bâties à la turque, habitées par des Grecs. Ces constructions avaient des ouvertures trop nombreuses, sans grillages, sans rideaux, et ressemblant à des cages de canaris inondées.

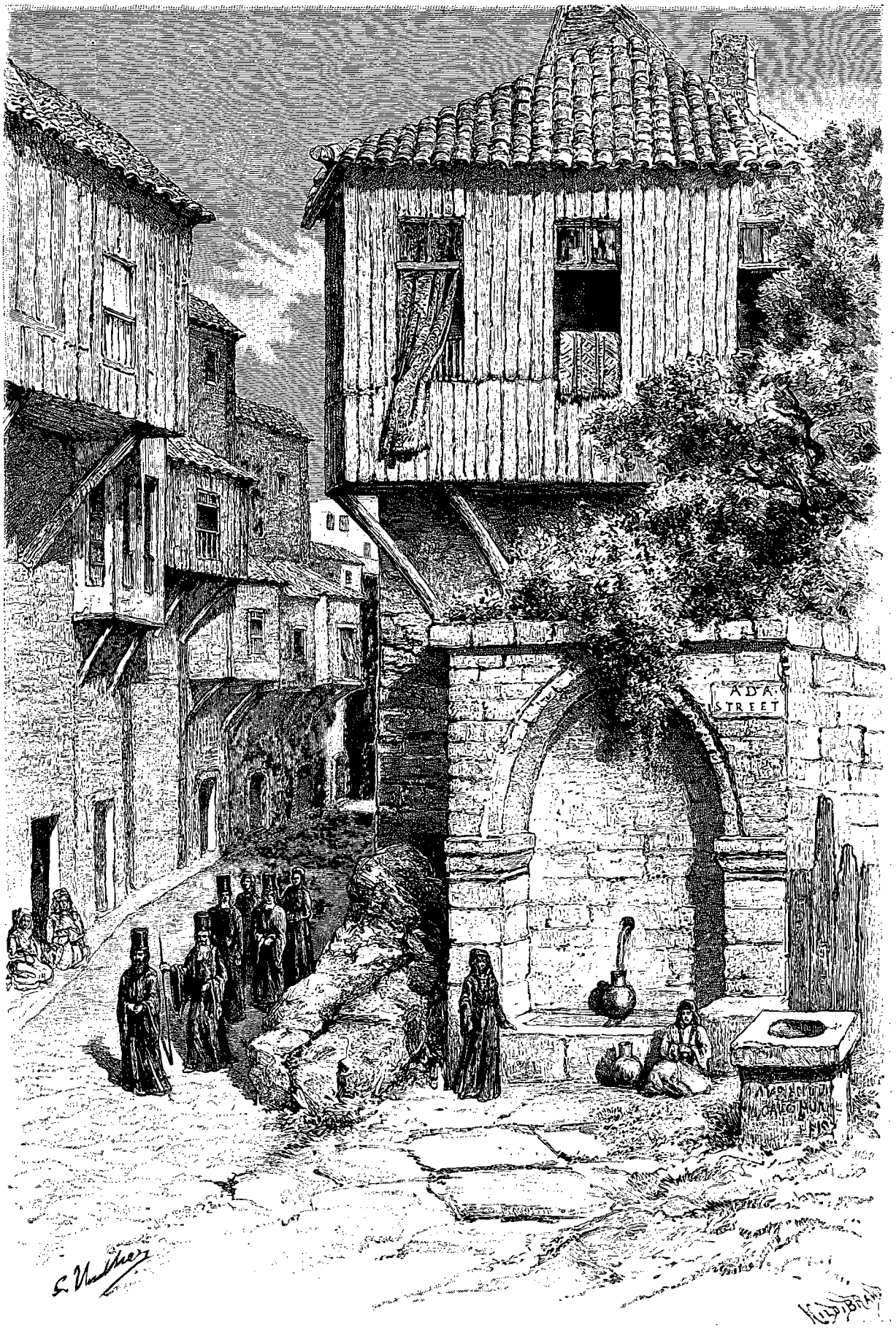
Le froid m'obligea de remettre mes vêtements d'hiver que j'avais quittés dans les maisons de briques et de pierres à Odessa. Je tremblai les jours suivants d'un frisson continuel dans cette maison en bois léger, où il n'y avait aucun moyen de faire du feu[2].

Il me fallut attendre presque un mois avant d'être favorisée d'un seul rayon de soleil. L'épais brouillard qui me séparait de l'air, de la lumière et de l'univers se dissipa enfin. Je montai sur la colline et j'eus alors

1. Une jupe, un caraco et un fichu en gaze de coton sur des cheveux mal démêlés.

2. Les maisons turques se donnent l'illusion du feu avec des *braseros*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



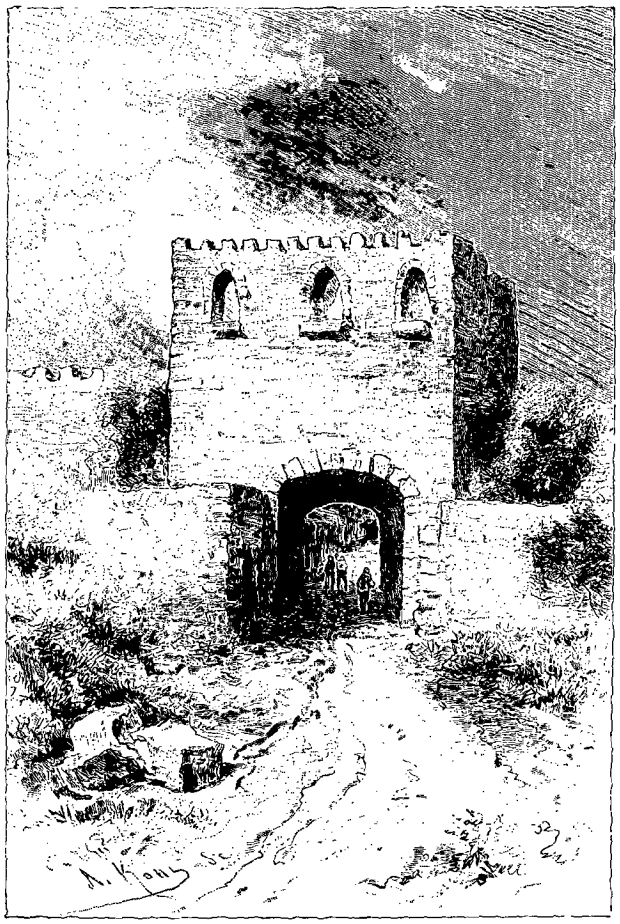
Adda Street. — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'agréable spectacle d'un paysage ressemblant, en plus grand et en plus majestueux, à celui du lac Majeur. Plus près, au delà de l'isthme, je voyais des collines couvertes d'arbres, et enfin le Kaleh, la ville turque, tout entière renfermée dans les murailles de l'antique forteresse.

Le climat salubre de Sinope lui vient sans doute de sa position sur une presqu'île retenue à la terre par une mince bande de sable, et flottante en pleine eau, de tous les côtés, comme un navire retenu au rivage par un câble.

Vue à vol d'oiseau, Sinope a l'aspect tragique d'une ville morte au milieu de campagnes fertiles, mais abandonnées. Les montagnes sont couvertes de forêts inextricables où rôdait, il y a plus de deux mille ans, Mithridate adolescent, et où maintenant, dans les bois giboyeux, il n'y a plus un seul chasseur, depuis que Halim, Pacha, dernier fils de Méhémet-Ali, résidant à Constantinople présentement, a cessé d'y venir, par nonchalance de prince oriental. Aussi les fauves ont beau jeu à s'y multiplier et le gibier est innombrable[1].



La tour ou porte de Meïdan-Kapou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

La nuit, par les beaux clairs de lune d'Orient, cette ville ruinée, avec ses tours massives, ses murailles se détachant sur les couleurs harmonieuses des montagnes lointaines estompées de brouillards opalins, ce golfe poudré de lumières scintillantes comme de l'argent en fusion sur l'eau profonde et agitée par un tiède souffle, tout ce panorama féerique semble un de ces décors plus beaux que nature que nous offrent les théâtres des grandes capitales de l'Europe pour encadrer de belles scènes à duo passionné.

Les cris lointains des chacals et des hyènes rôdant sur l'emplacement du palais de Mithridate, et le beuglement des vaches cherchant un refuge dans les rigoles des ruisseaux à la porte de leurs misérables maîtres, troublaient ma contemplation. Ces pauvres bestiaux ne vivent que de l'herbe maigre qui croît sur les ruines et dans les cimetières de Sinope. Le soir ils n'ont aucun abri, aucune litière, et en sont réduits à se vautrer sur le pavé des rues. Ces chrétiens orthodoxes, descendants d'un peuple qui a longtemps tenu Rome en échec, n'ont pas même une étable à donner à leurs malheureuses bêtes. Je me souvenais des petites vaches du Japon si luisantes de propreté, les pieds garantis par des sandales en paille tressée, et je les comparais à ces bêtes des Sinopiens, aux côtes efflanquées, au poil hérissé, gémissant de douleur par le froid, la neige et la pluie.

Il se passa encore plusieurs semaines avant que le brouillard, la pluie qui lavait les escaliers des maisons en y coulant avec un murmure de cascade, eussent accompli leur utile nettoyage des rues, et qu'il me fût permis enfin de sortir, en sautant d'une pierre à l'autre, au risque de me casser les pieds ou de me luxer quelque tendon.

Je me dirigeai d'abord vers ce que les Sinopiens nomment la plaine, sur la côte de l'île, entre la ville, la montagne et les pentes d'un plateau plus petit, qui, encore de nos ours, se nomme *Pallatium*.

Cette plaine est séparée du Kaleh par une longue rangée de tours de différentes grosseurs et hauteurs, réunies par des murailles. Le tout forme une construction continue d'un bord de l'île à l'autre, de la mer Noire au golfe, en ligne directe, et du sud au nord. Au milieu de l'île, sur le point culminant de la route qui longe les murailles, se dresse la tour qui servait de porte au Kaleh et qu'on nomme *Meïdan-Kapou*. Quelques vieilles plaques de marbre sont encastrées par-ci par-là. Je voulus en copier les inscriptions, mais, d'après les ordres du consul, le kavass[1] qui m'accompagnait ne pouvait s'arrêter pour me permettre de copier ou de dessiner. Je me promis cependant de dessiner quelquefois en cachette, fût-ce à la hâte.

Le gouverneur avait défendu de reproduire des vues, sous peine d'expulsion immédiate, au photographe de

1. Avis aux amateurs de chasse qui vont jusqu'aux Indes et en Algérie : à Sinope il y a des ours, des loups, des hyènes, renards, martres, et tout ce qu'on peut désirer en gibier à plumes.

1. Soldat, gardien du consulat, reconnu comme tel par les autorités turques.

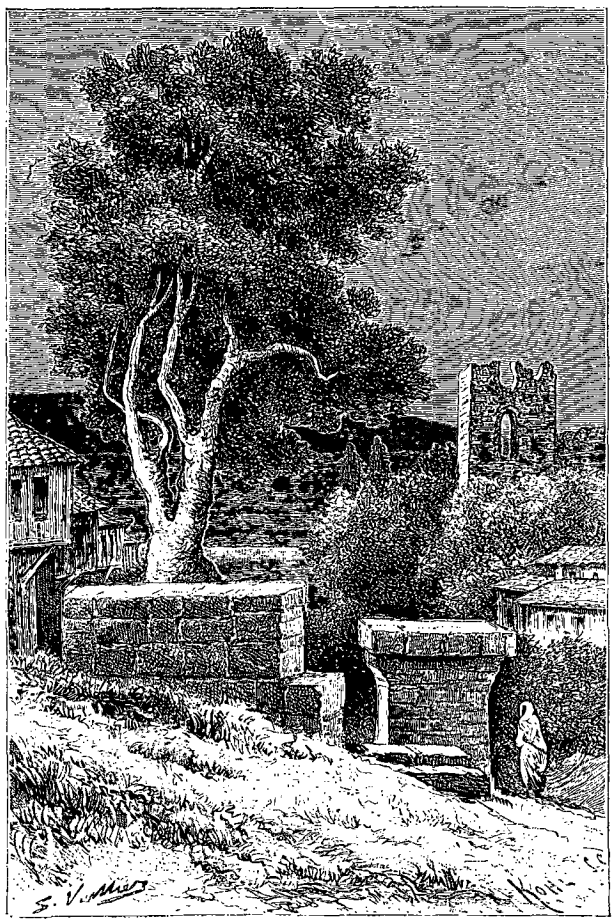
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Trébizonde, qui, chaque année, fait un tour dans la mer Noire, pour portraiturer les naturels.

Devant la porte de Meïdan-Kapou est un échafaud en pierre : on y expose les morts un moment avant qu'on ne les mette en terre. A côté de cet échafaud s'élève un arbre énorme, qui sert à pendre les condamnés[1], comme c'est l'usage en Turquie, où l'on préfère ces potences naturelles aux gibets élevés par les bourreaux.

En suivant les murs et les tours, on descend une pente jusqu'aux sables. Là s'ouvre une petite anse d'un aspect sinistre, où sont réfugiés deux assez grands côtres, d'une apparence peu innocente : ils peuvent sortir et rentrer sans que personne les aperçoive. D'ailleurs trois tours rapprochées l'une de l'autre, et de très hautes murailles construites sur des rochers émergeant directement de la mer, cachent cette anse du côté du Kaleh.

L'une de ces tours est surmontée d'une voûte formant donjon, d'un dessin bizarre. Celle qui donne sur la mer même et les suivantes, au nombre de onze, sont bâties sur les rochers en contrefort, et un peu penchées en arrière, comme pour mieux résister au choc des vagues ; elles aboutissent à l'isthme et vont par-dessus ses sables rejoindre une très grosse tour, criblée de bombes russes, qui forme l'angle de la ligne remontant la plaine. Le tout compose un quadrilatère qui présente du côté de l'île et du continent, par-ci par-là, une triple rangée de fortifications épaisses, voûtées et creusées à l'intérieur.



L'arbre potence devant Meïdan-Kapou. — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

De la petite anse et de toute la plaine on aperçoit le cap Indji, et des montagnes ou des collines boisées et très fertiles. Du côté droit, au pied de la montagne est un café avec une fontaine où se réunissent les personnes du *high-life* de Sinope, c'est-à-dire le pacha et quelques fonctionnaires.

De ce café on voit les fortifications sous un autre aspect. La tour où sont les prisons émerge de derrière les autres, avec sa masse carrée et ses escaliers extérieurs.

La plaine et les murs sont séparés par un fossé assez profond, qu'on ne voit pas de loin. Dans les murailles il y a des passages avec des escaliers à demi écroulés. Ce ne sont là que méandres et galeries secrètes. On a trouvé des ouvertures souterraines débouchant au bord de la mer[1]. Le terrain de la plaine sonne creux, et en beaucoup d'endroits il y a des monticules qui n'ont pas l'air naturels. Des colonnes de marbre blanc cannelées et unies, placées au milieu des sentiers en lignes irrégulières, servent de trottoirs en temps de boue. Quand les habitants ont besoin de pierres pour leurs salles du rez-de-chaussée ou leurs cours, ils s'en vont, la pelle et le levier à la main, creuser dans les monticules ou dans les champs, mais surtout dans cette plaine. C'est ainsi que fut découverte une belle mosaïque, sur l'emplacement du palais de Mithridate.

Dans cette direction, en ligne droite du bord de la mer, la vue est magnifique.

Cinq rangées de montagnes s'étagent en lignes grandioses, formant des forts naturels, qui séparaient du reste de l'empire la capitale où Mithridate avait coutume de se réfugier. Ces montagnes n'ont point l'air pelé comme celles de l'Attique. Elles sont toutes couvertes de forêts, de hautes futaies, et, dans les gorges, des torrents tumultueux se précipitent vers la mer.

Le golfe, tranquille, est d'un bleu d'azur à reflets lilas et or. Il s'étend comme un miroir au pied des collines les plus rapprochées.

Les maisons de Sinope grimpent jusqu'au Pallatium, mais sans masquer un seul point des côtes et sans nuire au calme du paysage.

Oui ! c'était sûrement là que devait aimer à se reposer le farouche conquérant, fatigué de quelque course ardente à la tête de ses cohortes. C'est de là que planait son regard ambitieux vers les horizons lointains où veillait Rome, son éternelle ennemie ; c'est là qu'il combinait ses plans de campagne[2]. Aujourd'hui, à la

1. A Stamboul on voit à la porte du séraskiérat l'arbre où fut pendu Hassan, qui tua quelques ministres.

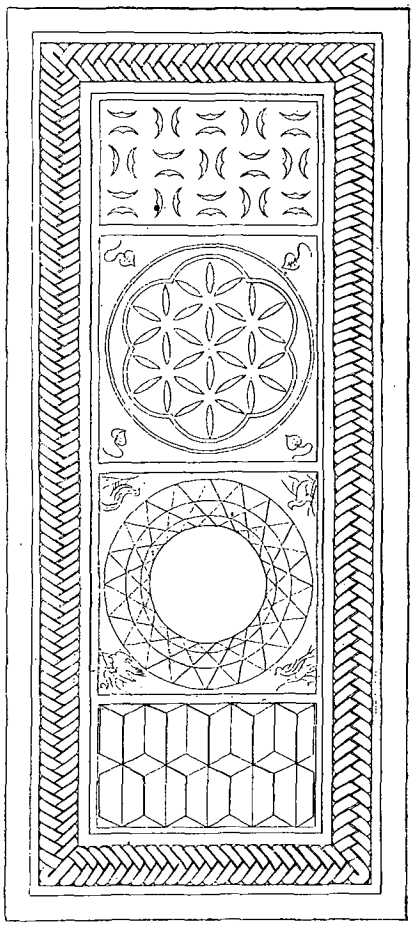
1. On croit que le palais de Mithridate était réuni souterrainement à la mer et à la forteresse.

2. « De son palais de Sinope, il voyait se dérouler les vagues qui allaient battre le pied du Caucase et les côtes de la Chersonèse Taurique, de sorte qu'il pouvait se dire que cette mer de l'Euxin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place où s'élevait son palais, on ne voit qu'un champ de blé et un seul arbre, décharné, déjeté par les tempêtes; j'y ai vu aussi un berger en haillons assis sur les racines noueuses et faisant paître deux maigres moutons.

La mosaïque dont je donne le dessin et qui témoigne qu'il y avait là un palais, est encore très bien conservée, quoique les Sinopiens viennent tous les jours essayer d'en casser un morceau. Elle devait se trouver à un second étage; elle sonne creux, et l'on voit à côté comme des degrés en marbre qui ne sont pas encore déterrés. Quelques personnes pensent, à tort ce me semble, que le palais de Mithridate devait se trouver tout en haut, au sommet de la montagne. Il eût été trop exposé aux ouragans de la mer Noire, qui sévissent sans obstacle, sur ces hauteurs dénudées; la pluie y forme un lac marécageux. Du reste aucun vestige n'indique qu'un palais ait jamais été construit en ce haut lieu : il est plus probable qu'on avait dû l'élever plus bas, là où est ce champ de blé qui doit renfermer bien des surprises. La croûte de terre y est épaisse. Il faut descendre d'un talus élevé de 3 mètres à peu près pour arriver près de la mosaïque, qui est encore plus basse de 1 m. 50 que le champ.



Mosaïque. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de M. Kali.

Dans ce simple récit je suis loin de vouloir me donner pour un archéologue, ni pour un antiquaire. Je signale modestement à de plus savants que moi, — ce qui n'est pas difficile, — un endroit qui, d'après l'avis des consuls successifs et des habitants, peut faire espérer des découvertes intéressantes pour la science et l'art. Après les pluies et les grandes tempêtes on y découvre des monnaies d'or, d'argent et de cuivre, et ces dernières, presque à chaque pas. Une monnaie d'or de Sinope, du temps des Grecs de Périclès, se vend de deux à trois livres turques, et les monnaies d'argent de l'époque de Mithridate une demi-livre ou une livre. Chaque année des juifs viennent de Constantinople et achètent à très bas prix ce qu'on a trouvé depuis un an ou plus. Très souvent, en me promenant, je voyais aussi des jeunes gens occupés à creuser la terre près des rivages, où elle est plus friable. Mais aucune fouille sérieuse n'a encore été entreprise[1]. On sait qu'il existe à Constantinople une administration du Musée de la Pointe du Sérail; les *moutessarifs*[1] sont obligés de prévenir le Musée des découvertes récentes. Alors, le plus souvent, vient un ordre de recouvrir de terre les trouvailles et d'attendre; on défend aux habitants et aux étrangers de faire des recherches. Néanmoins la nuit on fait quelques fouilles.

Au-dessus du Pallatium, sur la montagne[2], mais toujours un peu plus bas que le sommet, se trouve la mosquée de Saïd-Bellal, jolie construction avec un minaret, une cour et une espèce de jardin où sont quelques tombes. La mosquée garde le corps du saint, renfermé dans un sarcophage recouvert de châles et entouré d'une grille en bois de noyer verni. Le sultan a envoyé dernièrement mille deux cents livres turques pour les réparations, moyennant quoi on a acheté des drapeaux neufs, en soie verte brodée d'or, pour ombrager le tombeau.

Dans la cour j'ai admiré une colonne de marbre vert antique, très belle, que l'imam a déterrée tout près de la mosquée; peut-être y avait-il là autrefois un temple grec. L'imam n'ignore pas que la colonne a de la valeur, et il la garde avec un soin jaloux.

Un jour je vis à côté de cette colonne un très jeune père dont le fils, garçonnet de quatre ans, était malade. Il lisait le Coran au-dessus de la tête de son fils; sa femme, agenouillée à ses pieds, avait une expression touchante en regardant prier avec ferveur cet homme qui avait une figure idéale de beauté.

Autour de la mosquée de Saïd-Bellal, les mamelons doivent recéler d'anciennes constructions. Plus loin, en longeant la montagne, on rencontre deux grottes. Dans l'une est un petit lac intérieur, dans l'autre deux sources surgissent de deux rochers qui ont la forme de seins de femme. Là-haut on voit bien qu'on est dans l'immensité, sur une île retenue à peine à la terre par une mince bande de sable.

Pour aller voir l'isthme, on doit traverser une partie du golfe, ou le Kaleh, et sortir par la porte opposée, qu'on ferme dès que le soleil est couché, de manière à

était à lui : magnifique bassin pour former une flotte et l'exercer à l'abri de tout œil jaloux. » (V. Duruy, *Histoire des Romains*, t. II, p. 633.)

1. Pour les monnaies antiques et les détails de numismatique, les savants peuvent s'adresser au drogman du consulat de Russie, M. Derderoff, qui s'en fait une jolie collection.

1. Gouverneurs.

2. Plus haut et plus loin se trouve un fort où il y avait autrefois neuf canons Krupp, calibre 15; il n'en reste que sept. Par un de ces mystères plus fréquents en Orient qu'ailleurs, deux ont fondu au soleil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

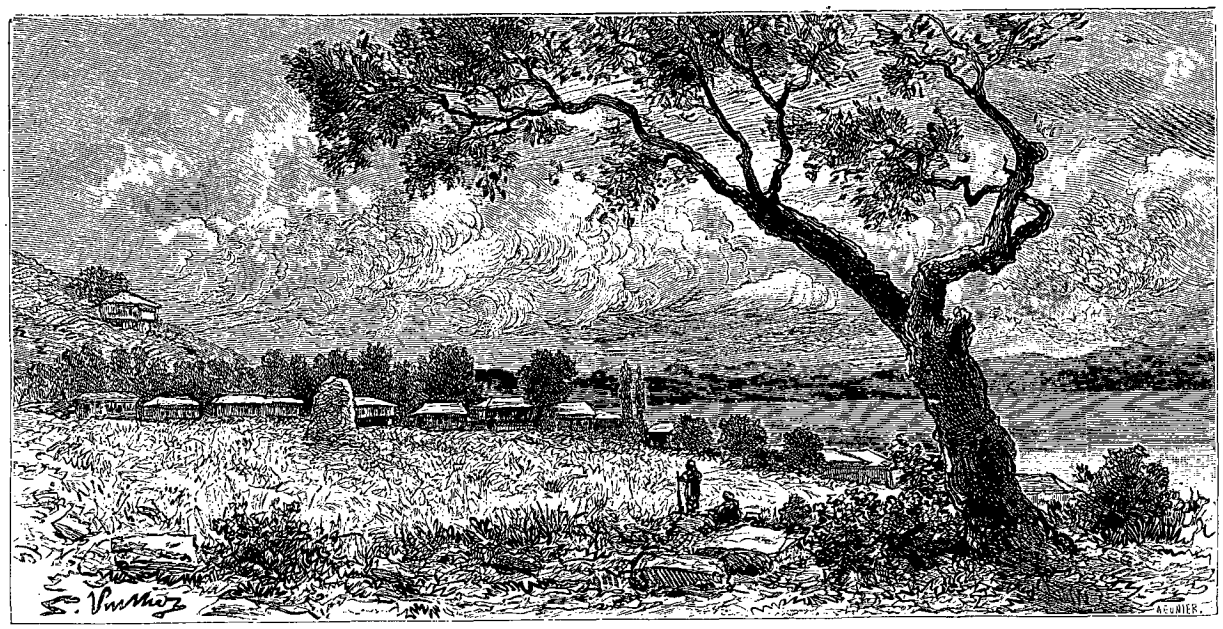
emprisonner tous les habitants dans l'île, comme les forçats, ni plus ni moins. Nous étions cependant libres de circuler, mais avec l'impossibilité de sortir sans être surveillés.

En abordant l'isthme du côté du golfe, on doit, en sautant de la barque sur la plage, monter de suite une berge très escarpée où l'on enfonce jusqu'aux genoux dans les sables, qui glissent et ne prêtent aucun appui. La longueur de l'isthme de ce côté ne semble pas dépasser 200 mètres. Au milieu du sable, des deux côtés, on distingue horizontalement des rochers au-dessus du niveau du golfe.

Les avis sont partagés sur cet isthme. Les uns le croient de formation récente, se fondant sur ce que *adda* veut dire « île », et sur ce que les fortifications sont construites en contreforts. D'autres personnes prétendent que l'isthme a dû exister très anciennement, mais qu'il était plus mince encore au milieu et formait un pont : c'est peu probable. Un canal entre le golfe et la mer serait trop étroit, car, à partir en ligne directe de la tour du milieu, on voit, à quarante mètres de distance environ, juste en face des forts, dans le sable, le contour bien marqué d'une abside d'église byzantine. L'autel se trouve vers le canal présumé qui aurait séparé l'église des tours.

Une grande mosaïque servait de pavé à cette église. Je n'ai pu en apercevoir que des fragments, en creusant un peu le sable dont on l'a recouverte par ordre du pacha[1].

A l'entour il y a des restes de constructions antiques. Quant aux carrés de pierres de couleur, vertes, bleues, rouges et blanches, préparées pour les mosaïques, on peut en ramasser des corbeilles pleines, ce qui indique qu'il y avait sur l'isthme d'autres constructions antiques.



Emplacement supposé du palais de Mithridate. — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

Le long de la voie qui mène sur le continent, des monticules recouvrent encore des débris; on y a trouvé une statuette du célèbre philosophe Diogène[1], que le pacha a immédiatement envoyée à Constantinople.

Les tours des fortifications sont garnies de quelques lierres centenaires touffus et énormes.

Une route est tracée juste en face du milieu des fortifications, un peu en biais, du côté droit d'une tour qui a sans doute été autrefois l'entrée de la ville. Des deux côtés de cette tour sont placés des lions en marbre blanc, dont les figures mornes ont été à demi effacées par les siècles. Quelques débris de sculptures en marbre gisent dans les lentisques, où voltigent des cailles en toute sécurité. Des lis blancs, au parfum vanillé, croissent hors du sable au pied des murailles. Si l'on descend du monticule, on arrive à la route pavée qui va vers la porte actuelle de la ville. Elle est garantie des vagues par un mur crénelé à hauteur de cheval. Cette voie est pavée, comme le sont les antiques routes romaines en Algérie.

L'entrée du Kaleh, du côté de l'isthme, rappelle les portes de cités qu'on voit en Algérie par le caractère de ses constructions, par les sables qui l'entourent, ainsi que par les caravanes de cavaliers turcs et de femmes à cheval assises à califourchon qui entrent en ville le matin et en sortent le soir.

La mer déferle sur le sable fin de la plage en demi-cercle. Du côté du golfe, quand il y a vent du nord, les terres et les rochers tombent et s'effritent en découvrant des bombes russes que les Turcs, insoucieux, ne ramassent point. L'isthme de sable est pour les Sino-

1. Né à Sinope, qu'il dut fuir avec son père, poursuivi comme faux monnayeur. On ne sait à quelle époque la statuette fut apportée à Sinope.

1. Les mosaïques de Sinope ressemblent, comme couleur et facture, à celles trouvées à Tipaza (Algérie).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

piens le confin de l'univers. Les forêts voisines de la Paphlagonie, où fleurissent les roses, les tubéreuses, les œillets, parmi les cerisiers, les fraisiers, les groseilliers, les framboisiers et les noyers, ne les tentent point. Personne ne se donne la peine d'aller chercher les fleurs et les fruits qui abondent dans les bois.

On rentre à Sinope après avoir traversé deux tours réunies par une haute muraille que lèchent les vagues et qu'on ferme la nuit avec des portes immenses cloutées [1]. On suit en ligne directe un pavé datant au moins des Romains. A droite et à gauche, des ruelles étroites et pittoresques descendent vers les murs du pourtour. Quelques maisons sont construites sur les murs mêmes, comme à Stamboul, le long de la mer de Marmara.

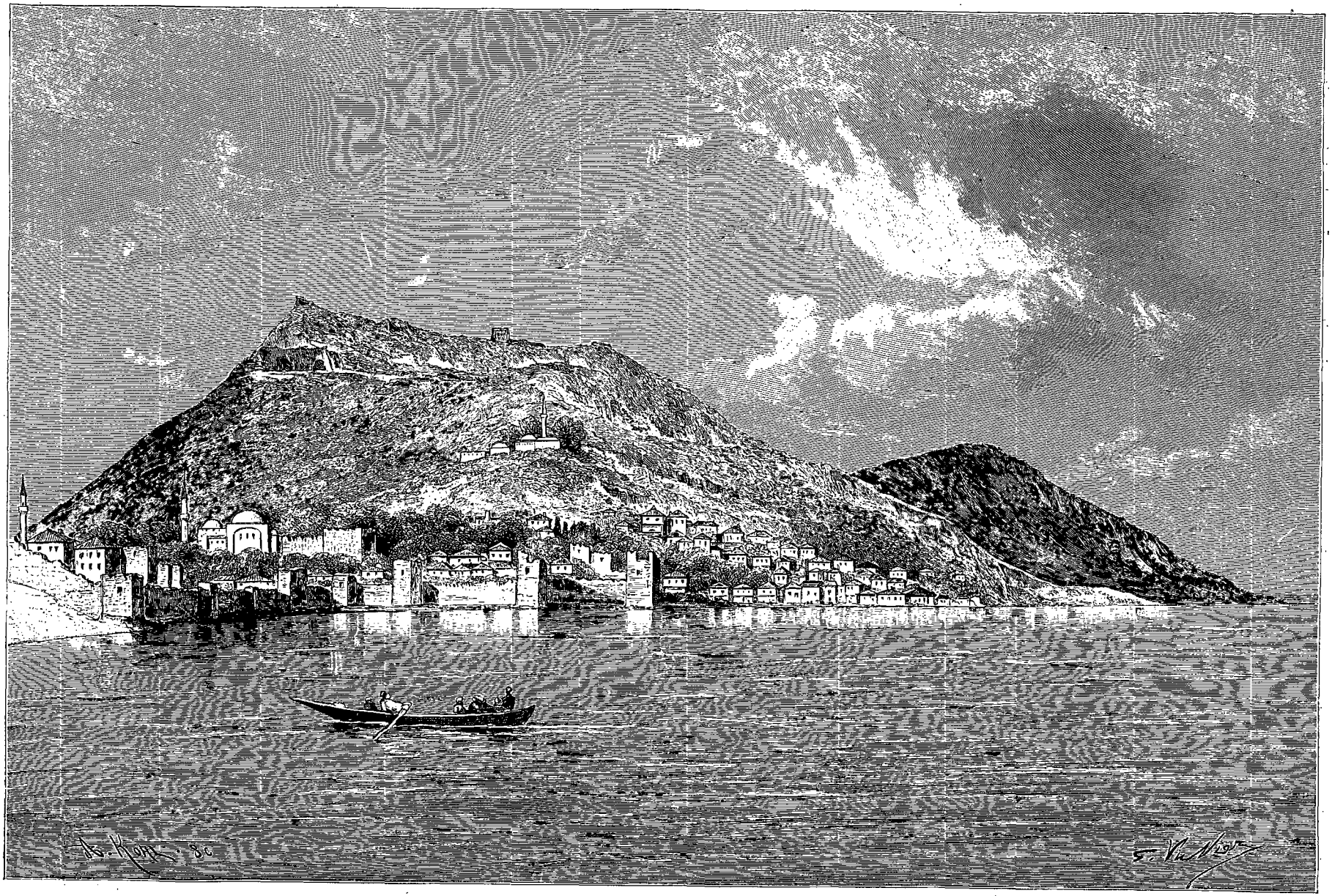
Mosquée de Saïd-Bellal (voy. p. 406). — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

Le kavass ne me permettait pas de faire des excursions dans les plus petites rues, objectant que les habitants s'étonneraient de cette curiosité insolite. Je m'y introduisis cependant une fois, accompagnée d'une petite servante grecque, nommée Malamatou, et j'y vis seulement des maisons orientales et de petites boutiques où l'on vend on ne sait quoi et surtout on ne sait à qui. On aperçoit çà et là un pan de mur antique ou quelque majestueuse ruine. Je passai près de quelques nègres du Soudan qui rôdaient mystérieusement, enveloppés de longs manteaux et roulant des chapelets entre leurs doigts. Étaient-ce des réfugiés de chez le Mahdi, ou des forçats?

Un jour, accompagnée officiellement de l'éternel

1. Mais il y a beaucoup de brèches, par lesquelles les contrebandiers apportent du tabac et du sel.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Sinope. — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kavass, j'entrai, non sans quelques difficultés, dans le parc d'artillerie. L'officier de garde, un très beau garçon, m'offrit un bouquet cueilli dans un jardinet que ces pauvres gens cultivent pour y fumer et y rêver entre les exercices. Ils sont vêtus de misérables habits râpés jusqu'à la corde!

La population de la ville grecque est composée en majeure partie de femmes et d'enfants laissés en dépôt par les maris et les pères, qui ne reviennent que de temps à autre. Où disparaissent-ils?

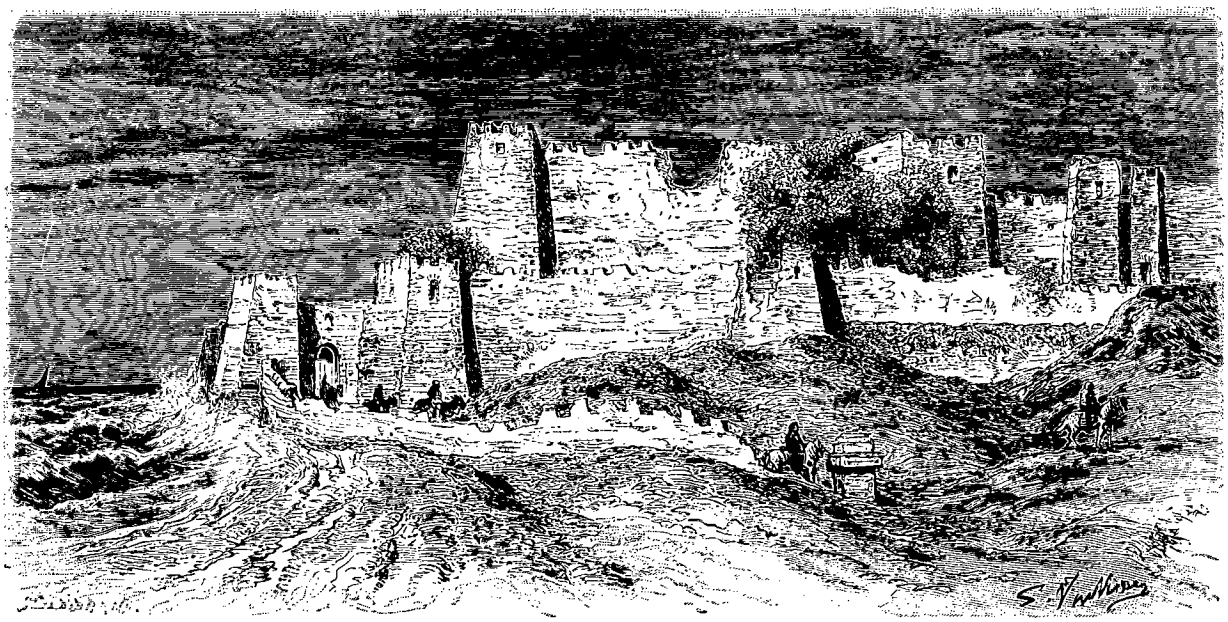
Les coteaux sur lesquels sont les quartiers grecs permettraient aux maisons d'avoir des espaces plus grands pour les cours et les jardins, mais la plupart des habitations ont à peine de petites cours et sont toutes très rapprochées ou même adjacentes les unes aux autres.

Tout à côté du consulat est une fontaine ancienne à laquelle aboutit un aqueduc. A côté on voit une colonne à demi enterrée, avec l'inscription suivante, que je copie fidèlement sans chercher à l'expliquer :

IMP CAE SARE
\AVRRE LIONANTO
LNOAVG PONT.E.C.

Beaucoup de colonnes servent comme celle-ci à vanner le blé dans les creux de leurs chapiteaux; particulièrement il y en a beaucoup du côté de l'est, le long du rivage, tout à l'extrémité de la ville, où une source excellente surgit au niveau de la mer.

Au-dessus de cette source il y a un grand bâtiment en pierre, un ancien couvent catholique avec une église qu'un fou a brûlée. Depuis l'incendie, ce couvent et son beau jardin sont abandonnés, ce qui est bien dommage, car seuls les catholiques et leurs



Vue des fortifications, prise de l'ouest (voy. p. 404 et 405). — Dessin de G. Vuillier, d'après une aquarelle de l'auteur.

écoles parviennent en Orient à civiliser les populations, même en les laissant à leurs religions respectives.

Rien n'est plus navrant que de voir une ville qui a perdu à ce point toute animation commerciale. La population de Sinope, d'ailleurs très minime, n'a aucune chance de se voir refleurir, comme Trébizonde, qui, après une agonie assez longue, s'est relevée d'un coup, grâce à un trait de plume du ministre des finances de Russie, Vychnegradsky[1].

A Sinope on bâtit les maisons en bois, parce qu'il est impossible de transporter les blocs de pierres à dos d'animaux; on n'y a pas de charrettes; une seule, apportée récemment de Kertch par un Grec, fait l'étonnement de toute la population.

Dans le port, où l'on construisait dans l'antiquité des flottes, on lança en notre présence un bateau à voile, vieille épave repêchée par une espèce de corsaire grec se disant, sans trop de preuves, un protégé russe. Ce fut l'événement de tout l'été dans ces chantiers abandonnés.

Un vrai plaisir dans la morne existence de Sinope est de voguer sur le golfe, moins long que large à l'entrée, et finissant le long de l'isthme, et d'un rivage rocheux qui forme de ravissantes criques, séparées les unes des autres par de grands rochers. J'aimais à me baigner dans ces salles de bain naturelles, tapissées au fond de coquillages roses, lilas, blancs et verts, semblables à des pierres précieuses, sous le remous des vagues mourantes, sur un sable velouté.

1. Le ministre, poussé sans doute par quelque grave et mystérieuse combinaison, a décrété que le transit allant et venant de Perse payerait des droits au Caucase. Le résultat immédiat a été que les marchandises passent par Trébizonde directement en Perse. Les voyageurs, trop tracassés, envoient même leurs bagages par cette voie et ne passent qu'avec de petites valises par le Caucase, où les douaniers arméniens sont plus cosaques que les Russes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La femme de D...-Pacha et la fille du moutessarif (voy. p. 412). — Dessin de G. Vuillier, d'après des aquarelles de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au moment du lever de la lune, en cet instant délicieux où il ne fait plus jour et pas encore nuit, où le ciel et l'eau ont une teinte rose doublée de bleu dans le haut de l'empyrée et sous les rides des flots, quand la ligne de démarcation s'efface sous une nuance légèrement violacée, le spectacle de ce golfe est presque magique : avec un peu d'imagination on pourrait s'y représenter les néréides de fabuleuse mémoire s'ébattant dans ces petites rades entourées de grottes. Ces demi-déesses sont aujourd'hui remplacées par des baigneuses grecques, femmes aux seins puissants, ou par de grandes filles brunes, peu éthérées, carrées et solides.

Les dames grecques, accompagnées de gamins, espoir futur des écumeurs de mer, et de négresses bonnes d'enfants, jetées, on ne sait par quel hasard, de l'Afrique centrale dans ces parages, arrivent entassées dans de grandes machines conduites par des bateliers lazes.

On respectait la crique que je choisissais, mais les dames turques, scandalisées, envoyaient leurs servantes me prier, presque despotiquement, de venir me baigner chez elles; les bateliers pourtant ne stationnaient pas à ma proximité, et ne faisaient que me déposer et revenir me prendre. A leur avis c'était trop. Chaque fois que je passais, même au loin en mer, toutes les femmes assises sur l'herbe se voilaient. Les plus âgées faisaient des gestes effarouchés pour avertir les hommes de ramer plus vite et de ne pas s'attarder à admirer les paquets roses ou bleus représentant des femmes voilées et éperdues de pudeur. Cette comédie se répétait tous les jours, excepté quand j'allais me baigner avec la femme du consul, dans le bain officiel, formé de quelques planches mal rabotées, qui couvraient un trou où se trempaient les dames du harem, sans oser sortir en pleine mer. En guise de costumes de bain, elles s'enveloppaient d'écharpes en coton rouge rayé.

Dès que nous arrivions, ces dames venaient m'examiner et m'accabler de questions : « Où est votre mari? Êtes-vous veuve? Depuis quand? Où sont vos enfants? Quel est leur âge? »

Forçats muscadins (voy. p. 414). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie du photographe de Trébizonde.

Elles passent la journée assises sur des matelas posés sur l'herbe; — ces matelas sont en cotonnade, — mais leurs robes sont en velours. Elles boivent du café, mangent des grains de maïs grillés et fument des cigarettes. Les jeunes ont l'air précieux et capricieux; celles d'âge moyen sont un peu cyniques. Quant aux femmes âgées, elles se négligent tout à fait. Leurs seuls divertissements consistent à transporter les matelas de dessous un arbre à l'ombre d'un autre, ou d'une pente gazonnée à l'autre. Le soir ces matelas rentrent dans la maison et sont posés sur le plancher. Comme en Orient on dort tout habillé, on n'use pas de draps de lit : assurément ce n'est pas en frais de linge ou de blanchissage qu'on s'y ruine.

Pendant cet été, le harem du pacha était honoré de la présence d'une de ses nièces, la femme de D...-Pacha, jeune dame très élégante et élevée *à la franca*, jouant du piano et parlant le français. Elle portait des robes en velours et en satin brodées d'or, en plein été, pour faire des visites; c'est la mode sur le Bosphore. A la maison, Mme D...-Pacha portait de longues robes turques qui seyaient à sa beauté blonde, ainsi que de petites toques en crêpe crânement posées sur le front.

La fille du moutessarif, Bedrieh Hanum, s'habillait de même que sa jeune tante et portait, de plus, beaucoup de diamants montés en énormes broches et en boucles d'oreilles très longues.

Toutes ces dames vivent entourées jour et nuit de nombreuses esclaves blanches et noires [1].

A Sinope, sauf les fonctionnaires, il n'y a que deux ou trois familles turques vraiment aisées. La plus riche est propriétaire du hammam.

Les femmes sont de très belles Circassiennes.

1. A Batoum on peut acheter des esclaves blanches dans certaines maisons de beys, où les harems sont fermés à toute possibilité de surveillance, qui serait du reste contraire au respect professé par les Russes pour les usages des sujets mahométans. Ces maisons reçoivent de la montagne leurs parentes, qui partent pour Trébizonde ou Samsoun, d'où elles sont dirigées vers Stamboul. Personne n'a rien à dire, et l'on ne connaît pas les femmes voilées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je note aussi un pacha qui a eu le tort de sauver trois mille hommes en se rendant à douze mille Russes pendant la dernière guerre de 1877-78, et un bey dont la disgrâce est un mystère. Sa très jolie femme a fait partie du harem du sultan lui-même.

Ces derniers personnages sont des exilés et doivent vivre, eux et leurs familles, avec quarante-six francs par mois.

Le reste de la population musulmane croupit dans une misère horrible, harcelé par les fonctionnaires, âpres à tirer quelque revenu de ces pauvres gens, ou bien victime de l'administration de la régie des tabacs. Déjà beaucoup de Turcs ont cessé à Sinope de cultiver cette plante, car il s'y passe chaque année, au moment des récoltes, des scènes odieuses. Souvent, d'après l'ordre de la régie, tout à coup on arrache le tabac et on le jette à la mer. Rien qu'autour de la ville on en a arraché pour plus de deux cent mille ockes[1]. Celui que la régie vend est moisi. Les consuls seuls ont droit d'acheter du tabac meilleur à un prix raisonnable. Il arrive parfois qu'un employé infidèle, au lieu de donner le *teskéré* (permis) pour deux piastres[2], en demande trois *medjidieh*[3]. De pauvres veuves sont souvent ruinées et réduites à la faim.

Michaëli le fou (voy. p. 414). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie du photographe de Trébizonde.

Malgré les misères attristantes de ces populations, on ne peut s'empêcher de sourire de certains côtés *mama-mouchis* de l'administration. Le konak[4] se trouve en dehors des fortifications, tout près de la porte Meïdan-Kapou, sur la route bordée d'arbres qui descend vers le golfe. Tous les soirs, une vingtaine de *hamals*[5], loués expressément au mois, se chargent des caisses en bois peintes de couleur verte ou tout simplement blanches, et les transportent dans le Kaleh. Ce sont les archives, qu'on déménage ainsi quotidiennement, pour qu'elles ne brûlent pas, ce qui causerait des hasards souvent très heureux[1]. Chaque matin, les mêmes hamals les rapportent du Kaleh au konak. Quelquefois les dossiers s'échappent des caisses et se promènent en voletant sur la route.

Wessel-Pacha, le moutessarif de Sinope, dépend du waly[2] de Kastamouni, Abdurahman-Pacha. Ce dernier déteste tout ce qui est russe. Ayant fondé à Sinope une école, un hôpital et une prison nouvelle, il a daigné venir en personne pour en inaugurer les quatre murs, avec une pompe que le journal de Kastamouni a enregistrée dans ses colonnes avec force éloges. Actuellement ces bâtiments se convertissent en ruines. Ce fanatique gouverneur ne permet pas que les télégrammes soient rédigés autrement qu'en turc, ce qui est fort gênant pour les affaires. Wessel-Pacha n'y peut rien, malgré son excessive bonne volonté.

La simplicité de vie des gouverneurs dans l'empire ottoman et des moutessarifs ne satisferait pas un sous-préfet de dernière classe. Quelques caisses, un tapis et une pipe, tel est tout le mobilier d'un fonctionnaire même d'ordre supérieur. En ville, Wessel-Pacha est si mal logé qu'il ne saurait recevoir en hiver aucun étranger; en été il a du moins un sélamlik[3] à ciel découvert, à l'ombre d'arbres séculaires, avec une vue superbe sur le golfe et l'entrée de la rade. Un divan demi-circulaire en planches, garanti du vent du nord par des nattes, quelques tapis jetés dessus, suffisent à orner ce salon en plein air, si bien favorisé par la nature. C'est là qu'ont lieu les visites officielles, et que les hommes passent de longues heures à rêver en fumant.

Wessel-Pacha a fort à faire pour la surveillance du bagne de Sinope. Les finances turques étant dans un désordre progressif, il arrive qu'on n'a pas toujours de quoi donner aux forçats même les deux pains réglementaires qu'on leur doit deux fois par jour. Alors le pacha permet aux forçats d'aller gagner leur nourriture

1. Deux livres et demie.
2. Cinquante centimes.
3. Neuf francs.
4. Palais du gouverneur et tribunaux.
5. Porteurs turcs.

1. A Samsoun, en 1887, les archives ont été brûlées, ce qui a mis, bien à propos, un terme à un procès fort scandaleux.
2. Gouvernorat.
3. Salon pour les hommes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en travaillant au dehors. L'un des forçats de Sinope, un Monténégrin nommé Douchan, qui avait répondu à un coup de yatagan d'un Turc par un coup de couteau, avait été emprisonné pendant deux ans à Stamboul, puis condamné à un an et demi de bagne; il mourait de faim; comme le consul cherchait un jardinier, le pacha lui recommanda ce jeune homme.

Un autre forçat, un peu vétérinaire, venait soigner le cheval du drogman du consulat.

Un troisième, faux monnayeur, faisait des *galentzas*[1] incrustées de nacre ou simplement en bois de noyer, chaussures propres et inusables, auxquelles je me suis habituée et qui sont bien commodes dans les endroits où les planchers sont mal rabotés et les terrasses mal pavées. Ce faux monnayeur vissait chaque morceau de nacre avec un petit clou et faisait des incrustations charmantes. Il fabriquait aussi des porte-cigares à gravures coloriées, finement burinées. Mais bientôt il cessa de venir au consulat, et nous apprîmes qu'à l'exemple de certains gouvernements[2] qui frappent plus de cuivre que d'argent et d'or dans leurs pièces de monnaie à cours forcé, il venait de juger bon d'émettre aussi des piastres fausses, dont il avait réussi à écouler jusqu'à cinq cents à Sinope avant qu'on s'en fût aperçu. On l'avait emprisonné dans la tour la plus haute et chargé de la chaîne la plus lourde[3].

A Sinope, malgré les cinq cents forçats qu'on laisse errer en liberté pour qu'ils puissent trouver leur nourriture, les habitants dorment la clef sur leurs portes. Pendant mon séjour, vis-à-vis du consulat, les forçats construisaient une maison: personne ne s'inquiétait de voir cette trentaine de condamnés sous les fenêtres et les balcons ouverts.

Ces malheureux ont tous belle mine, quoique leurs cabanons en bois, construits contre les murs de la forteresse, soient humides et d'une indescriptible saleté.

Il y a quelques fils de famille dans ce bagne. Le plus habile photographe de la mer Noire a fait sur commande les portraits de deux muscadins d'une élégance raffinée. Ils ne portent, par privilège spécial, qu'un anneau de fer au pied. Tous deux sont des assassins. Celui qu'on voit représenté assis, cachant l'anneau avec sa main, est un jeune forçat très riche, l'autre est pauvre, mais le premier partage avec son ami tout ce qu'il reçoit de sa famille.

En 1887 le sultan Abdul-Hamid demanda au gouverneur les portraits de tous les forçats. Le pacha fit venir un photographe de Constantinople pour portraiturer ces intéressants personnages. Dès que ce travail fut terminé, le gouverneur envoya les portraits à Ildiz-Kiosque avec les biographies respectives des criminels. Il est sûr que l'examen de ces physionomies dut amuser un moment les *cadines*[1] et les esclaves de Sa Hautesse.

Ce photographe a fait aussi le portrait de l'idiot sacré que chaque cité orientale possède. Michaéli, le fou, rôde toute la journée et chante une litanie monotone en demandant un morceau de pain.

Il y a en Orient des hommes qui font vœu d'abreuver leurs contemporains gratis; le photographe me donna le portrait d'un de ces personnages dont l'ambition pieuse est de représenter une fontaine charitable ambulante.

La veuve Hadji-Doudou. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie du photographe de Trébizonde.

Parmi les femmes grecques de Sinope, le type le plus caractéristique est celui de Hadji-Doudou, propriétaire d'une jolie maison blanche située près du consulat et entourée d'un trottoir en pierres unies. C'est en vérité une maîtresse femme, la doyenne des femmes grecques orthodoxes à Sinope. Restée veuve, elle a continué un commerce compliqué que faisait son mari! et surtout elle a su se faire bien venir du clergé. C'est dans sa maison que loge le « despote » orthodoxe (métropolitain), quand il daigne passer huit à dix mois à Sinope, qui appartient à son diocèse.

Cette Hadji-Doudou ayant obtenu la permission de relever une église orthodoxe effondrée par les bombes russes fit plusieurs quêtes heureuses à Constantinople; l'église est sous sa direction personnelle. Elle n'en est pas plus fière et continue à porter le disgracieux costume des pieuses vieilles femmes grecques modernes: une jupe, un paletot ouaté, un fichu en gaze de coton noir, serré sous le menton et laissant voir la peau ridée entre la robe et le fichu, sans aucune de ces guimpes blanches qui parent les vieilles dames et les religieuses catholiques.

Le clergé orthodoxe ne sacrifie ni son temps ni son argent au service de l'instruction des enfants. Les despotes, qui reçoivent jusqu'à trente mille francs par an, ne dépensent rien et thésaurisent. Les patriarches sont richissimes, et pourtant nulle part ils n'aident à élever

1. Sandales.

2. Dans un grand pays du nord de l'Afrique on a émis en 1888 des livres d'or dans lesquelles il n'y a que quinze francs d'or, et qui ont cours forcé de vingt-six francs. Est-ce ou non de la fausse monnaie?

3. Du poids de 100 kilos, à ce qu'on dit.

1. Sultanes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des écoles comparables à celles du clergé des autres religions.

Plusieurs fois je vis le despote : notamment à l'examen des petites filles de l'école grecque, entretenue par les notables de la ville. Toutes les personnes qui entraient lui demandaient sa bénédiction et baisaient sa main. On fut étonné de voir que, comme toutes les dames russes, je m'inclinai devant cette bénédiction, mais éludai le baiser, laissant la main du despote. Du reste, nos prêtres russes ne se risquent presque jamais à présenter leur main à baiser aux dames.

La veille de l'examen des petites filles, ce furent les petits garçons qui eurent la honte de la défaite : ils ne purent soutenir l'examen. Quant aux jeunes filles, grâce aux soins vraiment étonnants de la pauvre maîtresse d'école, à laquelle on ne payait que la moitié des appointements promis par les notables, elles soutinrent bravement, en histoire du moins, leur réputation de descendantes des Amazones[1] et des Dix Mille de Xénophon. Elles partaient comme des fusées en racontant les exploits de leurs ancêtres (eux seuls toujours). Ces jeunes filles avaient déjà les voix discordantes, qui sont, me paraît-il, un défaut des femmes grecques de toutes les conditions et peu en harmonie avec leur beauté souvent sculpturale.

L'éducation morale et civilisatrice qu'on donne dans les écoles chrétiennes est complètement négligée dans celles des orthodoxes[2]; et ces jeunes filles oublient vite ce qu'on leur a le mieux appris de l'histoire ancienne grecque, pour vivre et mourir dans une ignorance absolue.

Plusieurs fois au cours de ce récit, il m'est arrivé de parler des bombes russes. Me sera-t-il permis de rendre ici hommage à la mémoire d'un de nos marins célèbres, l'amiral Nakhimoff, le héros de la bataille navale de Sinope?

L'homme qui donne à boire gratis. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie du photographe de Trébizonde.

En novembre 1853 la flotte turque se dirigeait vers le Caucase pour soulever les populations hostiles à la Russie dans cette contrée où Chamil défendait encore pied à pied, contre le prince Bariatinsky et l'armée russe, l'indépendance de ses énergiques montagnards. Il était de toute importance de s'opposer à l'arrivée de la flotte turque. Cette périlleuse mission fut confiée à l'amiral Nakhimoff et à son escadre.

Un temps sombre et pluvieux cacha pendant longtemps les navires turcs.

Enfin les Russes trouvèrent leurs traces.

La flotte turque avait choisi pour s'abriter le port de Sinope, complètement défendu des vents du nord.

L'amiral Nakhimoff entra bravement dans le port avec trois navires, explora le golfe, remarqua la position des vaisseaux ennemis, et sortit vivement.

La nuit du 18 novembre continuait à être obscure et orageuse. Le vent soufflait furieusement par rafales. Une pluie glacée tombait en averses.

Le matin on fit les prières sur les navires.

A onze heures l'escadre se forma en deux colonnes. A la tête de la première se trouvait l'*Impératrice Marie*, montée par l'amiral Nakhimoff. La seconde colonne était commandée par Novosilsky. La flotte turque s'enveloppa de fumée en lançant une bordée terrible contre les Russes, qui aussitôt, sans prendre le temps de carguer leurs voiles, ouvrirent le feu.

Les Turcs ne s'attendaient pas à cette rapidité de manœuvres : leurs canons, pointés vers le haut, ne causèrent presque aucun dommage aux Russes.

A travers la fumée épaisse concentrée dans le port il était difficile de viser. Le tonnerre des détonations et les cris des blessés faisaient un épouvantable bruit. L'*Impératrice Marie*, au plus près de l'ennemi, fut criblée de bombes et de boulets, qui rompirent les mâts et les cordages. Malgré ces dégâts, le navire se lançait tantôt en avant, tantôt à droite et à gauche, et canonnait les vaisseaux turcs à tour de rôle.

Au milieu de la fumée et du carnage, Nakhimoff, sa longue-vue marine à la main, sa casquette mise un peu

1. Une tradition veut que les Amazones aient habité ces parages.

2. Le seul consul à Sinope est celui de Russie. Le département asiatique du Ministère des affaires étrangères n'a point de rivalité nationale à craindre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en arrière selon son habitude, suivait les évolutions de ses navires aussi tranquillement que s'il eût commandé de simples manœuvres d'exercice. Le bateau *Tri Sviatitelia* (les Trois Saints) fut celui qui subit, après l'*Impératrice Marie*, le plus d'avaries.

Quand une nuit obscure eut tout à fait envahi le port de Sinope, la rade et les rivages prirent un aspect terrifiant. Le Kaleh brûlait, les frégates turques flambaient et sautaient en éclatant et se brisant en mille morceaux. Sur les débris des vaisseaux rampaient les hommes blessés.

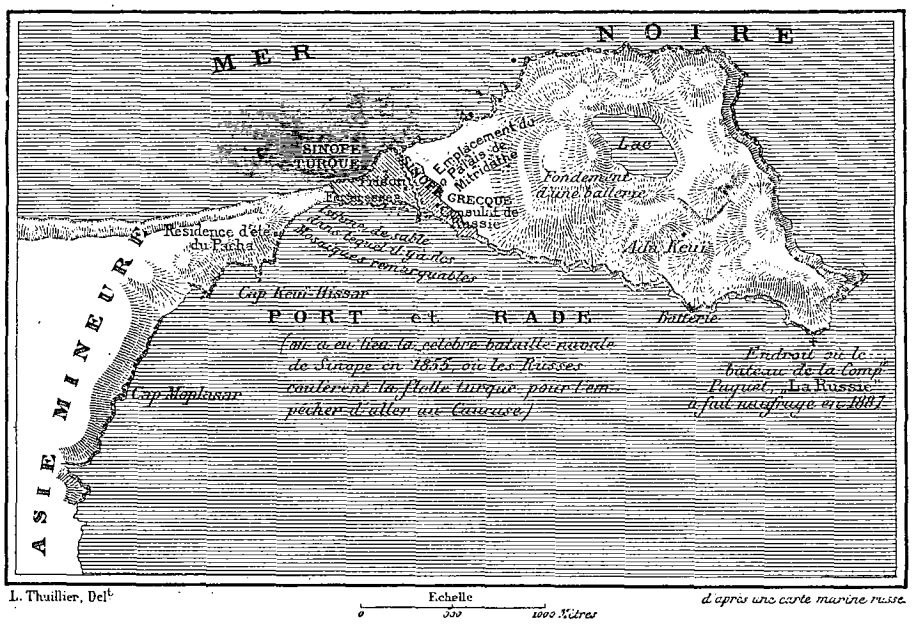
Les Turcs, pressés de fuir, laissaient les canons chargés, qui, sous l'incendie, rougissaient et éclataient.

On supposa d'abord que ces coups étaient tirés des fortifications dont l'aspect est formidable. L'amiral Nakhimoff envoya dire aux autorités de la ville que si l'on tirait, ne fût-ce encore qu'un seul coup, le lendemain matin on ne reverrait plus un vestige de Sinope. L'envoyé ne trouva personne à qui parler. Tous avaient fui. Les remparts étaient déserts. Il n'y avait plus sur le rivage que quelques Grecs, qui suppliaient qu'on voulût bien les prendre sur les bateaux.

L'amiral russe Nakhimoff. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie du photographe de Trébizonde.

La victoire était complète. Des trente navires turcs, il n'en restait plus un seul. Deux frégates flottaient encore, mais elles étaient dans un si triste état que les Russes, après avoir recueilli les blessés et les prisonniers, les brûlèrent. Les Russes saluèrent d'un dernier coup de canon la rade couverte de cadavres et d'épaves, et firent voile vers Sébastopol, où ils rentrèrent triomphants.

Voici trente-six ans que s'est livrée cette bataille navale. C'est la trente-sixième fois que les marins russes fêteront cet anniversaire. Le portrait de l'amiral Nakhimoff, couronné de lauriers, y figurera, comme d'habitude, à la place d'honneur. Le souvenir de cette héroïque attaque restera toujours vivant dans les cœurs russes et fait tressaillir d'émulation et d'ambition les jeunes



Sinope et son golfe.

élèves de l'école de marine de Saint-Pétersbourg.

La résurrection de la capitale de Mithridate et l'utilisation de son beau port adviendront au XXe siècle. Sinope sera le plus important débouché des produits de l'Asie Mineure, de l'Iran et de l'Asie centrale. Les cités, comme les peuples, meurent et ressuscitent.

LYDIE PASCHKOFF.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1889

(PREMIER SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

I. La géographie à l'Exposition. — Cartes en relief. — Globe terrestre au millionième. — Congrès de géographie. — II. L'Afrique a les honneurs du semestre géographique. — III. Voyage du capitaine Binger de Bamakou à Grand-Bassam par Kong. — IV. Le Congo français et les levés de M. Jacob dans la vallée du Niari-Quillou. — V. Voyage de M. Crampel au nord de l'Ogôoué. — Découverte de cours d'eau. — Périls du voyage. — VI. Nouvelles de M. Stanley. — Le pays entre le Congo et le M'wuta-Nzighé. — Forêts immenses. — Rencontre avec Emin-Pacha. — Résultats géographiques. — VII. Ascension du Kilimandjaro par M. O. E. Ehlers. — VIII. Collections ethnographiques. — Voyage de M. Charles Varat en Corée. — Résultats ethnographiques. — IX. Voyage au Choa par M. J. Borelli. — Itinéraire. — Importants résultats scientifiques. — X. Le colonel Grumbchevski au Pamir. — Visite chez les Kandjoutes. — XI. La chaîne des Tumuc-Humac explorée par M. H. Coudreau. — Itinéraire. — Tumuc-Humac occidentales. — Tumuc-Humac orientales. — XII. Première traversée du Grœnland. — Péripéties et dangers du voyage d'après le rapport de M. Nansen.

I

L'Exposition universelle de 1889 a fait, comme de juste, une place à la géographie; nous pourrons donc constater les progrès réalisés depuis dix ans dans ce domaine de la science. Malheureusement l'abstention de la plupart des gouvernements européens nous prive de voir figurer à l'Exposition les grandes cartes d'États.

La Suisse est à peu près le seul pays qui ait envoyé à l'Exposition des spécimens de sa topographie officielle ; ils sont beaux et intéressants. La cartographie privée suisse est aussi représentée d'une manière tout à fait honorable.

Le milieu de la salle consacrée à ces divers envois est occupé par une série de reliefs de montagnes exécutés avec grand soin. Au centre est un relief de la Jungfrau, œuvre d'art autant que de science, à laquelle l'auteur, M. Simon, ingénieur topographe, a su donner à la fois l'exactitude et l'expression. Ceux qui connaissent la Jungfrau retrouveront, dans ce remarquable travail, les moindres détails du terrain, quelque chose même des impressions qu'ils ont pu ressentir en parcourant le majestueux massif.

Brillant aussi et délicatement sculpté est le relief du Mont Perdu, œuvre de M. Franz Schrader, exposé dans la section française par notre Club Alpin.

Au nombre des expositions qui méritent d'être mentionnées, est celle du « Globe terrestre au millionième », dû à l'initiative éclairée de MM. F. Villard et C. Cotard. On dit généralement, en parlant de l'exécution d'un globe terrestre, qu'il a été « construit »; cette locution est ici bien à sa place, car le globe au millionième est une véritable construction qui a présenté de réelles difficultés pratiques, habilement résolues par un ingénieur distingué, M. Seyrig.

Cette sphère, la plus volumineuse qui ait encore été construite, n'a pas moins de 12m,732 de diamètre, correspondant aux 12 732 kilomètres du diamètre réel de notre planète; elle a, par conséquent, 40 mètres de circonférence. Sa surface est formée par la juxtaposition rigoureuse de 586 panneaux bombés, fixés sur une solide ossature métallique. Un plan incliné s'élève en pente douce jusqu'au sommet de la coupole vitrée qui abrite le globe, dont on peut ainsi embrasser successivement du regard les diverses parties. L'orientation est facilitée par l'inscription d'un certain nombre de noms géographiques judicieusement choisis. La partie scientifique du travail s'est faite sous le contrôle de quelques hommes que leurs études mettent à même de suivre les transformations de la carte du monde. Pour l'Afrique notamment, les dessinateurs ont dû plusieurs fois, à la suite de nouvelles explorations, recommencer un travail achevé.

Les terres et les mers sont figurées, sur la sphère terrestre de l'Exposition, dans des proportions qui impressionnent le visiteur et modifient notablement certaines de ses idées.

Ceux de nos lecteurs qui visiteront la Terre au millionième y reconnaîtront les contrées qu'ils ont parcourues à la suite des voyageurs dont le *Tour du Monde* a raconté les exploits. En réalisant leur idée, MM. Villard et Cotard ont accompli une œuvre de vul-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

garisation scientifique dont on ne saurait trop les remercier.

La Société de Géographie de Paris a pris l'initiative de réunir en un congrès, qui se tiendra du 5 au 12 août, les géographes et les explorateurs du monde entier; courtoisement accueillis parmi nous, ils pourront traiter en commun les principaux sujets qui les intéressent; l'accès de la réunion sera rigoureusement interdit aux questions d'ordre politique.

La société a engagé les autres sociétés géographiques, dont elle est la doyenne, à rédiger, pour leurs pays respectifs, un exposé sommaire de la part qu'il a prise, depuis cent ans, à l'étude de la terre. Le groupement de ces notices constituera un document précieux pour l'histoire de la géographie pendant le XIXe siècle.

II

Cette fois encore, les honneurs du semestre géographique reviennent à l'Afrique. Des événements récents ont accusé plus nettement que jamais l'entrée de la politique européenne dans des parties du continent livrées jusqu'ici aux explorations : la période historique va remplacer la période épique des voyages. Nos conflits ont trouvé sur le continent immense, en même temps que des aliments ou des éléments nouveaux, un champ d'opérations presque illimité. Le renom de meurtrière, dû à la mort de trop de ceux qui ont frayé les routes, l'Afrique va le mériter plus que jamais; les blancs payeront largement la rançon des noirs qu'ils prétendent arracher à la barbarie ou à l'esclavage. Bien que, par certains côtés, ces événements touchent à la géographie, ce n'est pas ici le lieu de s'y arrêter; les progrès géographiques qui en pourront résulter seront enregistrés au fur et à mesure par les revues du *Tour du Monde*.

III

Les premiers jours de l'année ont vu s'achever heureusement, à Grand-Bassam, un voyage qui prendra une place importante dans l'histoire des explorations en Afrique. Il s'agit du voyage du capitaine Binger, de l'infanterie de marine, dans la partie du continent africain située entre la grande courbe du Niger ou Dhiôli-Ba et la côte du golfe de Guinée. L'année dernière encore cette contrée immense était presque entièrement inconnue. Sur neuf degrés de longitude et six ou sept degrés de latitude — à part deux lignes excentriques suivies par René Caillié et Barth, — le blanc de nos cartes n'était interrompu là que par quelques noms dus à des informations indigènes. Trois noms de pays y fixaient le regard. Au sud, dans l'aire d'habitat de la race mandingue, on lisait le nom de Kong; il était depuis longtemps connu comme celui d'un pays aurifère, où croît le *goûro*, succédané nigritien du café. Au nord, la carte nous donnait le nom des pays de Tombo et de Môsi. Dès l'aube des temps modernes était parvenue en Europe la renommée du puissant royaume de Môsi. Vers 1329 les Môsi s'étaient emparés de Timbouktou, et en 1488 le roi Jean II de Portugal leur avait envoyé une ambassade, dans la croyance que l'*Ogané*, leur souverain, n'était autre que le légendaire prêtre Jean.

Le 15 janvier, le capitaine Binger arrivait à notre poste de Grand-Bassam, après avoir accompli à travers cette terre inconnue un voyage d'exploration et de découverte d'au moins deux ans.

On ne peut encore qu'esquisser les grands traits de cette belle mission. Parti de Bammakou, sur la Dhiôli-Ba, M. Binger a traversé non sans peine les royaumes de Samori et de Tieba, alors en guerre l'un contre l'autre. Le 20 février 1888, il atteignait Kong, à 700 kilomètres au sud de Bammakou. Kong est une ville de 10 000 habitants, située dans une plaine de 650 à 700 mètres d'altitude. Reçu d'abord avec méfiance, il réussit à gagner la faveur des marabouts.

De Kong M. Binger a gagné, à 500 kilomètres dans le nord-est, le pays des Môsi, pour atteindre ensuite, à 400 kilomètres dans le sud, la localité de Salaga, sur le Volta, visitée naguère par le voyageur français Bonnat. Le trajet entre Kong et Salaga fut particulièrement dangereux; M. Binger dut marcher seul et sans guides pendant plusieurs semaines, à travers le Grousi, le Mampoursi et le Dagomba.

De Salaga, M. Binger a visité le Coranza, province nord de l'Ashanti, le Bondoukou (Gottogo ou Bitougou), à 400 kilomètres dans l'ouest-sud-ouest. Il revoyait enfin Kong, à 200 kilomètres dans le nord-ouest, le 5 janvier 1889. C'est là qu'eut lieu sa rencontre avec M. Treich Laplène, qui, à la nouvelle des dangers courus par M. Binger, était parti d'Assinie pour lui porter secours. Ils regagnèrent ensemble la côte par les pays inconnus du Djimini, le Daoula, l'Anno, le Morénon, l'Attié, le Bettié.

Le capitaine Binger n'a pas simplement traversé un pays neuf; il l'a parcouru en divers sens, et ses itinéraires, ses observations, ses renseignements jetteront une vive lumière sur la géographie jusqu'alors tout à fait obscure de cette région, bornée au sud et à l'ouest par des territoires français. Les travaux de M. Binger nous apprendront, entre autres choses, qu'il faut définitivement rayer de la carte la chaîne des monts de Kong, léguée à nos géographes par ceux du siècle dernier; ils nous révéleront aussi le tracé du Volta et des fleuves qui débouchent dans l'océan Atlantique près de Grand-Bassam. Ce voyage remarquable aura relié géographiquement le Soudan français et nos protectorats sur le Niger à nos possessions de la Côte d'Or.

IV

Le Congo Français a envoyé à la géographie deux importantes contributions. Dans les premiers jours de l'année, rentrait en France un laborieux et méritant ingénieur, M. Jacob, qui apportait, d'un long séjour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la vallée du Niari Quillou, des études consciencieuses, exactes, et telles qu'il n'en avait pas encore été exécuté d'aussi détaillées dans les parages du Congo.

M. de Brazza, préoccupé de la pensée de faire du cours du Niari Quillou une voie de communication entre la côte et l'intérieur, avait chargé M. Jacob de parcourir la vallée de la rivière, d'en étudier les caractères et le relief, d'y effectuer des nivellements, de la sillonner d'itinéraires. Ces instructions ont été scrupuleusement exécutées, et les géographes devront aux efforts de M. Jacob un ensemble précieux de données exactes sur cette vallée. C'est un devoir de signaler à l'attention publique les travaux de ce genre qui ne la provoquent ni ne s'imposent à elle comme le font les voyages.

V

Les lecteurs se rappelleront peut-être que la revue du 1er semestre 1888 leur signalait le projet de voyage formé, avec l'assentiment de M. de Brazza, par M. Crampel, attaché à la mission de l'Ouest Africain.

Sauf quelques modifications, ce projet a été exécuté, et M. Crampel est de retour en France. Le 12 août 1888, il s'était mis en route avec une trentaine de porteurs, indigènes Loango et Adouma; lui et deux Sénégalais étaient seuls armés. C'est des chutes de Bôoué, sur l'Ogôoué, qu'il est parti, se dirigeant vers le nord. Aux villages qui bordent certaines parties du fleuve, ont succédé bientôt la brousse solitaire et les steppes; puis, après une centaine de kilomètres de marche, reparaît la population. Elle est composée de Shakais, d'Obambas, etc., qui reçurent bien le visiteur blanc.

A 120 kilomètres de son point de départ, il rencontra le cours de l'Ivindo, dont on ne connaissait encore que le confluent avec l'Ogôoué. Profitant des dispositions favorables des Bakotas et Ossyébas des bords de la rivière, M. Crampel conclut avec eux des traités; puis il se mit à remonter le cours de l'Ivindo, qui vient presque directement du nord. Une excursion vers l'ouest lui fit découvrir un cours d'eau désigné par les populations voisines sous le nom de N'tem, qui se rend à l'océan et que le voyageur pense être la rivière Campo. Là commence le pays des M'fangs proprement dits, pays couvert de forêts ou de marais et d'un parcours difficile. De plus, la nourriture se fait rare, et, les idiomes ayant changé, on ne réussit plus à s'entendre avec les habitants. Les Loangos de l'escorte refusent d'aller plus loin. M. Crampel prend alors avec lui quelques Adoumas, et, laissant en arrière ses Loangos, il marche dans la direction du nord-est, où, lui disent les naturels, il trouvera un grand lac. A travers des populations sœurs des Akka nains du haut Nil et de l'Aruwimi, il parvint, par 2° 15′ de latitude nord, non pas à un lac, mais à la rivière Djah, qu'il suppose être la Lakoli, affluent du Congo à Bonga.

Les M'fangs de cette région donnèrent à leur hôte une marque de confiance en lui permettant d'emmener, à titre d'épouse, la fille d'un de leurs chefs. La toute jeune compagne de M. Crampel est venue avec lui en Europe.

Cependant, il fallait prendre la route du retour, et le voyageur se dirigea vers la côte. Sur son trajet il découvrit une nouvelle rivière, la Koum, tributaire du N'tem. C'est aux eaux de cette rivière qu'il confia les radeaux qui devaient le ramener. L'expédition, arrivée aux abords des territoires où des luttes avaient été précédemment engagées entre les indigènes et les Allemands établis aux Camerouns, fut reçue par des actes d'hostilité, et deux hommes furent tués.

M. Crampel, atteint d'une balle, dut s'engager à travers la forêt pour se dérober aux attaques, et peu s'en fallut qu'il ne succombât aux fatigues d'une retraite précipitée qui ne dura pas moins de 300 kilomètres. Le 3 mars de cette année, il arrivait enfin à Bata, sur la côte, après un aventureux et dangereux voyage qui vaudra à la géographie ses premiers traits dans une région encore blanche sur les cartes d'Afrique.

VI

En décembre dernier, au moment où paraissait la précédente revue semestrielle, l'obscurité régnait sur les destinées de M. Stanley, et les conjectures se donnaient carrière. Parti de Yambuja, sur l'Aruwimi, affluent de droite du Congo, M. Stanley avait dû se diriger vers l'est, pour rejoindre, dans la région du M'wuta-Nzighé (lac Albert), Emin-Pacha, auquel il était chargé de porter secours.

Il y a quelques semaines, des nouvelles de M. Stanley sont enfin parvenues en Europe; elles portent sur vingt et un mois de voyage et de péripéties.

C'est le 28 juin 1887 que l'explorateur, escorté de trois cent quatre-vingt-neuf Zanzibarites, Soudaniens et Somalis, avait quitté Yambuja pour remonter la vallée de l'Aruwimi. Il convoyait une chaloupe d'acier démontée et environ cinq tonnes d'approvisionnements divers.

Dès les premières marches il avait rencontré des forêts solitaires, épaisses et humides, au milieu desquelles il allait avoir à cheminer et à lutter pendant cent soixante jours, jusqu'aux abords du lac Albert, c'est-à-dire à quelque 800 kilomètres de Yambuja, son point de départ.

L'expédition s'était d'abord tenue sur la rive gauche, le plus près possible de l'Aruwimi, qui facilitait le transport du matériel; puis, vers le mois d'octobre, après des étapes que la fatigue croissante, les privations, les difficultés du terrain rendaient de plus en plus pénibles, M. Stanley avait passé sur la rive droite de la rivière. Il dut laisser là, pour hâter sa marche, une partie des hommes qui lui restaient.

Malgré les attaques répétées des Kakongo du territoire de Mzamboni, la petite troupe parvenait, vers le milieu de décembre 1887, en un point situé à l'altitude de 1 680 mètres, d'où lui apparaissait la nappe du M'wuta-Nzighé. Cependant, à Kawalli, sur les rives

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêmes du lac, il ne trouva aucune nouvelle d'Émin-Pacha et l'attitude hostile des habitants le contraignit à rétrograder de 150 kilomètres, jusqu'au poste fortifié de Bodo, qu'il avait établi sur l'Aruwimi.

Le 23 avril 1888 il revenait au lac, où le 29 apparaissait un steamer portant Émin-Pacha. A vrai dire, c'est celui-ci qui secourut l'expédition envoyée à son aide et que la faim, la fatigue, les combats, les misères de tout genre avaient réduite à une condition lamentable.

Toujours le maître dans la très vaste province dont le khédive lui avait confié l'administration — la province équatoriale, — Émin-Pacha y défie, à la tête d'une armée de huit mille indigènes, les efforts des mahdistes.

Émin-Pacha a évidemment la ferme et vaillante intention de ne pas abandonner son poste, car la sortie vers l'ouest, par la voie du Congo, lui était ouverte au moment de l'arrivée de Stanley. Il règne encore, du reste, aussi bien sur les voyages de M. Stanley que sur la situation d'Émin-Pacha, plus d'un mystère dont l'explication n'est pas du domaine de la géographie.

Dix mois avaient été nécessaires à M. Stanley pour accomplir le trajet de Yambuja au lac Albert; quatre-vingt-deux jours lui suffirent pour revenir (le 17 août 1888) à Banalya, sur l'Aruwimi, où il avait établi sa première station de retraite.

Les plus récentes nouvelles portent que M. Stanley se trouvait, au commencement de septembre dernier, aux chutes de Mariri, près de Mupe, à une centaine de kilomètres en amont de Yambuja. Il paraissait donc avoir entrepris une seconde fois d'effectuer le rude trajet entre le Congo et le lac Albert.

En ce qui touche à la géographie, M. Stanley n'a pu donner dans ses lettres que peu de détails, mais certainement il aura recueilli d'importantes informations sur la contrée qu'il vient de parcourir pendant si longtemps et que nul avant lui n'avait visitée.

L'un des faits géographiques constatés par ce voyage est l'existence d'une importante région de forêts entre Yambuja, le lac Aruwimi et les abords du lac Albert.

Un des savants rédacteurs des *Mitteilungen* de Gotha, M. H. Wichmann, fait observer que cette région forestière semble s'étendre fort loin dans toutes les directions. Livingstone, M. Cameron, M. Stanley lui-même l'ont rencontrée dans le sud; dans l'ouest elle suit le cours du Lubilash, gros affluent de gauche du Congo. Le Congo même la traverse du nord au sud entre Nyangwé et le confluent de l'Aruwimi; au nord elle s'étend jusqu'au bassin du Wellé-Makua où le docteur Yunker en a vu la lisière. Vers l'est elle doit atteindre les bords du M'wuta-N'zighé. Comme étendue, fait observer M. Wichmann, cette forêt de l'Afrique équatoriale peut rivaliser avec les forêts de l'Amazone.

L'Aruwimi, dont l'expédition suivit le cours, porte divers noms indigènes; son développement est de 1 300 kilomètres, tandis que la distance directe de sa source à son embouchure n'est que de 500 kilomètres. Sur ce trajet tortueux la rivière est semée de sauts et de rapides.

Quant aux habitants de la contrée ils ne se montrèrent pas bien disposés pour l'expédition, à laquelle, dès les premières marches, ils créèrent tous les obstacles possibles; c'est ainsi qu'ils parsemèrent le sentier à travers la forêt de petits pieux aigus, dissimulés sous des branchages et qui s'enfonçaient dans les pieds nus des hommes de l'escorte. Plus tard M. Stanley subit des attaques directes; ses hommes furent atteints de flèches empoisonnées qui entraînèrent la mort par le tétanos. On découvrit que ce poison était obtenu en triturant des corps de fourmis rouges.

Les rapides de Nejambi, à peu près à la moitié de la route parcourue, marquent un point de changement dans le langage et aussi dans l'architecture des indigènes; en aval, les habitations sont couvertes de toits coniques; en amont, elles sont carrées, relativement solides et disposées en longues rangées.

Les habitants de la vallée de l'Aruwimi sont certainement cannibales. Dans le haut de la rivière, les nains sont nombreux; ils portent le nom de Wambutti et sont analogues aux Tikki-tikki, situés plus au nord.

M. Stanley a déterminé à 1584 mètres l'altitude la plus élevée qu'il ait atteinte pendant son expédition. Il était alors à peu de distance du lac Albert. Dans le lointain il a pu apercevoir, du côté du sud, un massif montagneux dont le sommet couvert de neige atteint probablement 5 000 mètres. Les géographes et même les simples amateurs de relations de voyages ne peuvent qu'attendre avec une vive impatience la relation complète de la dernière expédition de M. Stanley.

VII

On sait que sous l'équateur africain deux gros massifs montagneux isolés, le Kénia et le Kilimandjaro, dressent leurs cimes jusqu'à des hauteurs où elles restent toute l'année couvertes de neige.

Ils furent pour la première fois aperçus par deux missionnaires protestants, MM. Krapff et Rebmann, dont les dires sur des cimes neigeuses en pleine Afrique furent accueillis avec défiance. Il fallut bien cependant, à la suite du voyage de Decken, en 1861, admettre la réalité du fait. Depuis lors, les deux massifs ont été à diverses reprises visités et gravis. Il y a deux ans, le docteur Hans Meyer a fait une ascension du Kilimandjaro, dont il a donné les résultats dans un bel album de photographies accompagné d'un texte instructif. L'an dernier, il a renouvelé sa tentative, mais l'état troublé des pays où il s'est engagé l'a exposé à des périls, à des difficultés dont a soufffert le succès du voyage.

Plus heureux a été M. Otto E. Ehlers. A la fin de 1888 il s'est élevé à près de 5 000 mètres sur les flancs méridionaux du Kimawenzi, le plus oriental des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux sommets dont se compose le Kilimandjaro ; il ne put toutefois arriver jusqu'à la cime du Kimawenzi. A la suite de cette ascension il a longé, sur leurs versants septentrionaux, les accidents volcaniques qui découpent la crête de séparation, entre le Kimawenzi et le Kibo, masse occidentale du Kilimandjaro. L'ascension du Kibo a été opérée par une route située un peu dans le nord-est de celle qu'avait suivie le docteur Hans Meyer. Le sommet que M. Ehlers put apercevoir sans y parvenir ne présente pas la structure d'un cratère. Il n'en a pas encore calculé l'altitude, qui, d'après lui, doit aller à 6 000 mètres ; les déterminations du docteur Kersten, compagnon du baron van der Decken, avaient donné le chiffre de 5 694. A près de 5 000 mètres la neige portait l'empreinte des pas d'un éléphant, de buffles et d'antilopes.

VIII

Les richesses accumulées dans le musée ethnographique du Trocadéro augmentent chaque jour ; en même temps leur valeur s'accroît, par la multiplicité et la rapidité des communications, qui tendent à établir le règne de l'uniformité sur les peuples. Il faut se hâter de collectionner les costumes qui donnent, qui ont donné depuis des siècles, aux groupes humains leur physionomie particulière, les objets usuels qui révèlent leur caractère, leurs mœurs, parfois leur histoire la plus reculée. Que de pièces réunies dans les musées ethnographiques, depuis leur institution relativement récente, sont devenues de véritables raretés ? On ne trouverait pas facilement à collectionner aujourd'hui les costumes des provinces de la France ou des cantons de la Suisse. Il en sera de même quelque jour pour les documents ethnographiques relatifs aux nations les plus éloignées de l'Europe. Notre siècle doit s'appliquer à conserver au moins le souvenir d'un passé qu'il défait si vite ; il faut donc savoir gré au Ministère de l'Instruction publique de réunir de tous côtés des éléments qui, dans l'avenir, constitueront pour les historiens des « leçons de choses » sur les peuples transformés.

De la Corée, terre encore assez nouvelle pour l'exploration, un chargé de mission du Ministère, M. Charles Varat, a rapporté tout récemment des collections précieuses qui sont exposées au Trocadéro : meubles, vêtements, ustensiles, broderies, armes, jeux, pierres taillées, forment cette contribution à la connaissance de peuplades au milieu desquelles l'Européen ne circule librement que depuis quelques années. Ces objets tiennent à la fois de la Chine et du Japon, tout en ayant un caractère propre nettement accusé.

M. Varat avait gagné la Corée en passant par le Canada, gagnant la Californie et traversant le Japon du nord au sud, des Kouriles à l'île Kiou-Siou. Puis il s'était embarqué pour Vladivostok, et, après une pointe sur la Chine et la Mandchourie, il avait abordé, à Tchemoul-Pô, le sol de la Corée. Un assez long séjour à Séoul a été mis à profit pour préparer un voyage à l'intérieur, dont la réalisation a été rendue possible par le concours empressé de l'agent français, M. Colin de Plancy.

Au lieu de gagner directement le port de Fousan, au sud-est de la péninsule, M. Varat, avec sa petite caravane de huit chevaux et de douze hommes, a marché d'abord sur Ta-kou, dont le gouverneur le reçut fort bien, non sans se montrer étonné qu'il eût échappé à l'attaque de bandes de pillards qui, à la suite d'une famine, infestaient la contrée. M. Varat saisit cette occasion pour expliquer au dignitaire que, depuis l'établissement des chemins de fer, l'Occident était entièrement à l'abri des famines et de leurs conséquences. Il eut quelque peine à lui faire admettre que le caractère montagneux de la Corée n'était pas un obstacle absolu à la construction de voies ferrées. « On passerait avec une égale facilité en dessus ou en dessous des montagnes », lui répondit M. Varat. La Corée est couverte de chaînons et de massifs peu élevés mais extrêmement pittoresques. Ils le seraient plus encore sans le déboisement. La partie occidentale de la péninsule abonde en rizières, et en certaines saisons les vallées présentent d'immenses étendues d'eau.

Quand le voyageur aborde la partie orientale de la Corée, ses guides sont sur un terrain généralement inconnu pour eux ; ils ne comprennent même pas l'idiome des populations.

Le voyage s'effectue la nuit, en réveillant, bon gré, mal gré, une escorte de villageois, qui accompagne les voyageurs jusqu'au plus prochain village, en les éclairant au moyen de torches faites de troncs d'arbres résineux enflammés. Les conducteurs de chaque village ne sont pas les moins actifs à réveiller ceux du village suivant.

M. Varat a regagné la Chine par mer, en longeant la côte orientale de Corée. Les notes et les renseignements qu'il a réunis au cours de son voyage formeront certainement une contribution intéressante à l'ethnographie de la presqu'île coréenne, et nous ne saurions assez engager M. Varat à les publier sans retard.

IX

Tout récemment est rentré en France un explorateur français très tenace, très laborieux et dont le long voyage au Choa aura été des plus fructueux. C'est le 22 avril 1886 qu'après des contretemps sans nombre M. Jules Borelli partait définitivement de Sagallo pour son exploration dans l'intérieur ; cinquante-trois jours après il atteignait, en traversant le désert des Afar, la ville de Faré. Sa route se rapproche sensiblement de celle qu'en 1839 parcourait Rochet d'Héricourt.

Le 6 juillet, M. Borelli était à Antoto, la résidence du roi Menelik. Ce souverain ne donna aucun encouragement, ne prêta aucune aide au voyageur, qui, pendant dix mois, dut se borner à des excursions de quelques jours. Cependant en mai 1887, il partait pour Harrar dont le roi Menelik venait de s'emparer. Il y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arrivait au bout de vingt jours, ayant, lui le premier, parcouru la route d'Antoto à Harrar.

Revenu à Antoto, M. Borelli consacrait la saison des pluies à faire des observations et à préparer son voyage dans le sud.

En novembre il partait pour le royaume de Djimma, il gravissait divers sommets, notamment le Harro, dont les 3200 mètres font la cime la plus élevée de la chaîne. Une suite ininterrompue de marches en pays fort intéressant ont amené M. Borelli jusqu'au royaume de Zingiro, dont il fut chassé une première fois de vive force; mais il ne se rebuta point et dans une nouvelle tentative il vit tuer à ses côtés le chef qui l'avait accompagné dans cette entreprise. Lui-même ne put qu'à grand'peine sauver sa vie.

De retour à Antoto en juin 1888, il y fut arrêté par de violentes attaques de fièvre.

C'est le 15 novembre de l'an dernier qu'il regagnait enfin le Caire, trois ans et deux mois après son départ.

Les itinéraires de M. Borelli s'appuient sur de nombreuses observations astronomiques, barométriques, hypsométriques et thermométriques. Le voyageur a recueilli en outre une riche collection de photographies. Les résultats de ce voyage, auquel n'ont pas manqué les périlleuses aventures, font le plus grand honneur à M. Borelli et attireront certainement l'attention des géographes.

X

Malgré les récits de quelques grands voyageurs du moyen âge, le Pamir est resté inconnu aux Européens jusqu'au XIXe siècle. Les explorations contemporaines anglaises et russes nous ont fait regagner l'avance de vingt siècles prise par les Chinois dont les relations sont à peu près lettre morte pour notre monde occidental. Les traits géographiques essentiels de l'énorme soulèvement sont aujourd'hui connus; aussi serait-ce tomber dans des redites que de suivre, avec un officier russe de grand mérite, M. Grumbchevski, la première partie de son itinéraire entre la vallée du Syr-Daria et l'Hindoukoush, puis les cols de Tengiz-Bai, du Kyzil-Art, le grand lac Kara-Koul, le haut Ak-Sou et la source du Vakhan-Daria, branche méridionale de l'Amou-Daria. Cet itinéraire nous a été tout récemment décrit par nos compatriotes MM. Bonvalot, Capus et Pépin.

Toutefois il n'est pas sans intérêt d'apprendre de M. Grumbchevski que la traversée à peu près nord-sud du Pamir par son expédition, dont le pesant convoi s'étendait quelquefois sur 25 kilomètres, n'a présenté aucune difficulté, et n'a entraîné la perte ni d'un homme ni d'un cheval. Sans doute, les relations établies, l'expérience acquise par le personnel des précédentes explorations, ont été heureusement mises à profit.

En remontant l'Ak-Sou, le voyageur russe avait été assez heureux pour éviter toute difficulté avec les autorités chinoises dépendant du Tash-Kourgan, principale porte de la frontière occidentale de l'empire; mais, après avoir franchi le col d'Andemanyn et descendu le Vakhan-Daria jusqu'à son confluent avec la Vakhjir, un des nombreux torrents qui creusent le fleuve nord de l'Hindoukoush, M. Grumbchevski apprit qu'un détachement afghan devait l'arrêter en amont de Sarhad.

En conséquence, l'expédition s'enfonça au sud-est dans les gorges du Vakhjir; elle y installait son premier campement de nuit, quand on aperçut quelques Afghans que, grâce à l'obscurité, les cosaques purent surprendre et faire prisonniers.

Pourvue ainsi des guides nécessaires, l'expédition se hâta de quitter le bassin de l'Amou-Daria. Le temps, favorable jusqu'à ce moment, avait changé; et ce fut par une tempête de neige que l'on franchit le col de Vakhjir (4 290 mètres), qui donne accès, par le Dangnyn-bash ou Kara-Tchoukour, dans le bassin de la rivière de Yarkand.

N'ayant plus rien à redouter des Afghans, M. Grumbchevski renvoya ses prisonniers; puis, tournant brusquement au sud et au sud-ouest, il chercha à franchir l'Hindoukoush pour pénétrer dans le pays des Kandjoutes, partie septentrionale du bassin de l'Indus.

Trois jours durant, l'expédition erra sans guide sur les glaciers avant de découvrir le col de Kalik, qu'on peut passer en voiture. De son sommet la vue s'étend sur le territoire montagneux des Kandjoutes, voisins redoutables et redoutés des populations des trois bassins de l'Amou, du Yarkand et de l'Indus. Mais, si heureux que fût le voyageur russe d'avoir réalisé un des rêves de sa jeunesse, en démontrant la possibilité de traverser facilement l'Hindoukoush, il n'était pas sans inquiétude sur la réception qui l'attendait chez les Kandjoutes.

Il semble d'ailleurs que si les cols situés sur la ligne de faîte de l'Hindoukoush ou du Moustagh sont relativement faciles à traverser, les flancs méridionaux de ce long massif ne sont rien moins que praticables, au moins dès l'extrémité septentrionale de l'Hindoustan. En effet, après sept jours d'attente, M. Grumbchevski ayant reçu du khan Safder-Ali l'autorisation d'avancer et des porteurs pour ses bagages, s'aperçut dès la première étape que les sentiers étaient réellement impraticables pour les chevaux; lui-même, bien que rompu à la chasse en montagnes, se trouva plus d'une fois obligé de recourir à l'aide des indigènes.

Le voyageur russe n'eut qu'à se louer des Kandjoutes et de Safder Ali Khan pendant les trois semaines qu'il passa dans ce repaire de forbans.

Quelque intérêt qu'eussent les Kandjoutes et leur chef à en user si bénévolement avec des étrangers se conduisant comme en pays conquis, on ne saurait trop admirer l'heureux effet de l'influence moscovite sur les mœurs farouches des montagnards qui gardent encore leur indépendance au nord de l'Inde anglaise. Comment reconnaître dans les hôtes si endurants pour l'expédition russe, les gens qui, fidèles à une antique réputation, confirmée de nos jours par le colonel Lockart, ne vivaient que de meurtres et de pillages?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant à leur digne chef, Safder Ali Khan, nous savons par M. Grumbchevski qu'il a étudié tous les genres de mort sur les membres de sa propre famille, qu'il a tué son père à coups de fusil, empoisonné sa mère, poignardé un de ses frères, et jeté les deux plus jeunes dans un précipice.

On comprend donc quelle devait être la situation de M. Grumbchevski soupçonné d'avoir invité le khan à sa table pour l'empoisonner. Le refroidissement et la fièvre que Safder-Ali avait contractés lors de ce repas cédèrent bientôt aux soins du voyageur, et il put quitter le pays des Kandjoutes sans avoir eu de difficultés avec les indigènes.

Traversant l'Hindoukoush ou mieux le Moustagh, par le col de Myntéké, M. Grumbchevski arrivait le 2 octobre sur la haute Dangnyn-bash, ayant perdu la moitié de ses chevaux, et l'autre moitié étant hors de service.

Tandis que l'expédition descendait le long de la rivière jusqu'à Tashkourgan, son chef, accompagné d'un petit nombre d'hommes, parfois même d'un seul, tentait à deux reprises d'aller reconnaître la Raskemdaria (principale branche de la rivière de Yarkand). La première fois, le manque de vivres l'obligea à revenir en hâte à Dangnyn-bash, après avoir atteint la rivière de Yarkand en un point situé à trois jours de marche de Krighizilga. La seconde fois, partant de Tashkourgan, il en suivit à l'est la vallée jusqu'au delà du village de Shindi, remonta la gorge de la Vatche; puis, accompagné d'un seul homme, il atteignit Pil (Gil), sur la rive du Yarkand.

M. Grumbchevski, à qui la fatigue de son personnel et le manque de ressources ne permirent pas de relier ses itinéraires à ceux des voyageurs anglais sur le cours supérieur de la rivière de Yarkand, rejoignit son expédition près de Tachkourgan; après avoir poussé une dernière reconnaissance dans la direction du nord-est, il franchit, entre deux pics du Moustagh Ata (Tagarma, 7950 mètres), le col très élevé de Kar-atash, déboucha sur le petit lac Karakoul, et, par la vallée du Ghez et le col de Oupal, il arrivait enfin à Kashgar.

XI

L'histoire des explorations et découvertes dans l'Amérique du Sud présente, presque à chaque page, des noms de voyageurs français. Le continuateur actuel de ces traditions, M. Henri Coudreau, est rentré en France au commencement de l'année, après avoir accompli, pour le Ministère de l'Instruction publique, une mission féconde en résultats géographiques et ethnographiques.

Notre colonie de la Guyane est encadrée à l'ouest et à l'est, on le sait sans être géographe, par deux grands fleuves, le Maroni et l'Oyapock, qui naissent aux versants des Tumuc-Humac. Ces montagnes, d'un faible relief, sont formées de chaînons et de massifs détachés; dans leur ensemble elles courent sensiblement du sud-est au nord-ouest, entre les têtes de l'Oyapock et celles du Maroni. Le docteur Crevaux avait traversé les Tumuc-Humac, mais sans y recueillir autant d'informations qu'il l'a fait en suivant le cours des fleuves. La géographie sera donc redevable à M. Coudreau de ses premières notions précises sur ce système orographique, qu'il a exploré pendant plusieurs mois.

Il a gagné son terrain d'opérations en remontant le cours du Maroni jusqu'à un petit village nommé Apoïké, qui est devenu le point de départ de ses reconnaissances dans la moitié occidentale du Tumuc-Humac. La contrée qu'il a ainsi étudiée est déserte; d'épaisses forêts marécageuses la recouvrent; il faut s'y tailler au sabre un passage à travers les branches touffues et les entrelacements de grosses lianes. Le voyage, pénible à l'excès, est rendu fort dangereux par la fièvre des bois, qu'engendrent l'humidité et la couche épaisse de détritus végétaux qui recouvre le sol. M. Coudreau n'en fut atteint que légèrement, mais son compagnon européen, M. Delaveau, fut aux portes de la mort, et Apatou, l'ancien serviteur nègre du docteur Crevaux, en éprouva durement les effets.

Les privations ajoutèrent leur influence à l'influence délétère du sol et du climat. Malgré ces difficultés, M. Coudreau a parcouru la section occidentale des Tumuc-Humac; il a étudié la direction des cours d'eau, déterminé la nature des terrains, réuni des collections et des observations variées. Son travail terminé, il redescendait la crique Chinalé, affluent du Marouini, tributaire lui-même du Maroni, et, malgré le danger des quatre-vingts sauts et des cent cinquante rapides qui s'échelonnent sur ce trajet, il atteignait enfin Cayenne sans encombre; fort malade lui-même, il y ramenait ses compagnons épuisés de fatigue et de fièvre.

Deux mois après, cependant, accompagné de M. Delaveau, il reprenait par l'Oyapock la route des Tumuc-Humac. Septembre 1888 le trouvait au milieu des Oyampis qui habitent le chaînon septentrional de cette partie des montagnes. Sur ce terrain aussi nouveau pour l'exploration que celui de son précédent voyage, il recommençait ses marches entre-croisées, ses observations, ses levés à la boussole, et les cartes de la contrée, jusqu'ici un peu fantaisistes, vont désormais se transformer. Les Tumuc-Humac orientales n'offrant pas tout à fait les mêmes difficultés de terrain que celles de l'ouest, M. Coudreau put y dessiner des itinéraires plus étendus; ce ne fut pas toutefois des promenades d'agrément, car la famine régnait alors dans « l'Éréapouré » : c'est ainsi que les indigènes désignent les pays du haut Orénoque. Pendant cette partie de ses voyages, M. Coudreau a découvert les sources de la plupart des grands affluents soit de l'Oyapock, soit du Yari, qui se rend à l'Amazone; il a reconnu l'emplacement d'une centaine de sommets, et finalement il s'est avancé assez loin dans l'ouest pour rattacher ses derniers itinéraires aux précédents, pour franchir la ligne de partage entre le Maroni et l'Oyapock, pour terminer ce qu'il appelle « la circumpérégrination » de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Guyane Française. C'est au début de cette phase de sa mission qu'il fut attaqué par des Indiens et atteint de trois flèches empoisonnées au curare, dont il put combattre les effets immédiatement et avec efficacité. Au cours du voyage, l'un des Indiens de l'escorte fut enlevé par un tigre, un autre mourut des suites d'une morsure de serpent.

Les limites imposées à la revue semestrielle ne permettent pas de donner, pour chaque voyage les épisodes, pour chaque pays les descriptions qui font l'attrait des récits; il faut donc se borner à un sec résumé des faits essentiels; mais la relation que prépare M. Coudreau sera certainement d'une lecture aussi attrayante pour tous qu'elle sera utile aux géographes; les levés des cours d'eau et des routes de terre exécutés à la boussole sur près de 4 000 kilomètres vont complètement modifier la carte de la haute Guyane; pour parler plus exactement, les voyages de M. Coudreau vont nous doter de cette carte qui n'existait pas.

XII

La précédente revue semestrielle donnait quelques indications relatives à un fait géographique intéressant, la première traversée du Grœnland. M. Nansen, qui l'a effectuée, accompagné du capitaine Sverdrup, du lieutenant Dietrichson et de trois Lapons, est rentré à Copenhague récemment. Le rapport adressé par lui à M. Gamél, le généreux mécène des voyages, permet aujourd'hui de se rendre compte des péripéties, des dangers, des résultats de cette aventureuse entreprise. Le *Jason*, équipé pour la pêche du phoque, avait vu le 17 juillet au soir les hardis explorateurs s'embarquer sur des canots pour franchir, en face du Sermilikfjord, à la côte orientale du Grœnland, la ceinture de glace et la zone de mer libre qui séparait le navire de la terre. Mais un violent courant littoral entraîna l'expédition dans la direction du sud, au milieu de glaces mobiles qui menaçaient à chaque instant d'écraser les embarcations. Tantôt à force de rames, tantôt en brisant la glace à coups de leviers et de haches, les six voyageurs travaillèrent sans relâche, sans trêve, à couper le courant qui constamment, par des remous, les rejetait du côté du large et au milieu des glaces. Il fallut haler les canots sur un glaçon et se tenir prêts à les lancer dès que se présenteraient des circonstances favorables. Cette lutte dura douze jours, au bout desquels M. Nansen put enfin prendre terre, à soixante lieues dans le sud du point primitivement désigné pour l'atterrissement.

Après avoir continué dans la direction du nord, l'expédition était, le 10 août, à Univik, où devait commencer la marche vers l'intérieur. Le sol ou plutôt la couche de glace qui le recouvre est, sur ce point, à l'altitude d'environ 1000 mètres et présente d'énormes crevasses, souvent recouvertes d'un pont de neige. Les canots furent laissés dans un repli de terrain, avec un dépôt de vivres et de munitions pour le cas d'une retraite. La petite colonne se mettait en route le 15 août, vers la fin de l'été grœnlandais. Elle se composait de cinq traîneaux à chacun desquels s'attela l'un des explorateurs; MM. Nansen et Sverdrup réunis tirèrent le plus chargé. « Au début il faisait assez chaud le jour; nous marchions la nuit. La neige, habituellement gelée, rendait les chemins plus faciles à franchir. Plus tard le froid était devenu intense la nuit; les traîneaux glissaient plus difficilement sur la neige, et nous en vînmes à préférer marcher pendant le jour. » Jusqu'au commencement de septembre, la marche fut une montée continuelle sur la glace ou la neige; elle amena l'expédition à 3 000 mètres environ d'altitude, sur un plateau immense qui présentait l'aspect d'une mer glacée, et dont la traversée employa deux semaines. M. Nansen ne fixe pas exactement l'altitude du plateau, car les instruments nécessaires à cette détermination lui manquaient. Le froid était excessif et dut descendre au-dessous de 50 degrés centigrades. Une fois, dit M. Nansen, dans la tente où toute l'expédition était couchée, le thermomètre, placé sous un sac qui servait d'oreiller, s'arrêta à — 34 degrés centigrades, sa limite minima, mais la température, notablement inférieure à l'indication donnée, devait être de — 40 degrés. Il faut rapporter ce fait qu'un jour, à midi, le thermomètre marquait + 31 au soleil et — 31 à l'ombre. En approchant de la côte occidentale, les voyageurs trouvèrent, par comparaison, une température d'été.

La descente du plateau vers l'ouest s'opéra avec une facilité relative, grâce à la pente et aux voiles dont les traîneaux étaient pourvus. Toutefois, aux abords de la côte, des crevasses nombreuses, larges et profondes, que dissimulait parfois la neige, rendirent le trajet très périlleux.

Le 26 septembre, M. Nansen, parti des rives orientales, atteignait les rives occidentales du Grœnland, après avoir traversé les glaces du pays intérieur, réputées infranchissables. La traversée, qui n'avait pas duré moins de quarante jours, s'était accomplie dans des conditions extraordinairement pénibles et au prix de fatigues inouïes, de perpétuels dangers.

Ce succès si vaillamment conquis marquera dans l'histoire des découvertes; il fait le plus grand honneur à M. Nansen et à ses compagnons de voyage. Sans doute il provoquera d'autres entreprises du même genre, et l'expérience acquise rendra possibles, sinon aisées, les tentatives de reconnaissance du Grœnland, dont l'extrémité nord reste l'un des problèmes de la géographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
TRENTE MOIS AU TONKIN. — Village et enfants des bords du fleuve Rouge	Pranishnikoff.	1
Tirailleurs tonkinois; tirailleurs cochinchinois	Id.	3
Haï-phong : Concession française en 1884	(Photographie sur bois).	5
Hanoï : poste de soldats à l'entrée de la Concession	Pranishnikoff.	6
Allée principale de la Concession	Id.	7
Boys au service des Français	(Photographie sur bois).	8
Résidence française à Hanoï	Mlle Lancelot	9
Ba en grand costume	Pranishnikoff.	10
Incrustateur redressant sa lime	(Photographie sur bois).	11
Charcutier ambulant	Id.	12
Tonkinoise en costume de ville	Pranishnikoff.	15
Femme de Hanoï et intérieur d'un chapeau de Tonkinoise	Id.	16
Spécimens de diverses industries de Hanoï	(Héliogravure).	17
Rue des Pavillons-Noirs	Th. Weber	19
Porte d'un vieux quartier	Id.	23
Devantures de confiseurs	Id.	24
Porte de la rue de Canton	Id.	25
Musiciens aveugles	(Photographie sur bois).	26
Barbier-auricure	Id.	27
Coulis porteurs	(Héliogravure).	28
Pagode royale à Hanoï	Barclay.	29
Porte du sud de la citadelle de Hanoï	Th. Weber	31
Escalier de la pagode	(Photographie sur bois).	32
Malfaiteurs à la cangue	E. Ronjat.	33
Ambassade envoyée par le roi d'Annam au général Millot	(Héliogravure).	35
Les trois ambassadeurs annamites	Id.	37
Le tong-doc	(Photographie sur bois).	39
A. Yan, chef des congrégations chinoises	(Héliogravure).	40
La canonnière Claparède « Éclair »	Id.	41
Jonques et sampans sur le bord du fleuve Rouge	(Photographie sur bois).	43
L'ambulance en marche	Slom.	44
Paysans portant des légumes	Id.	45
L'artillerie en marche dans les rizières	Pranishnikoff.	47
Officier français et son petit cheval tonkinois	Id.	48
Traversée du canal des Rapides	Th. Weber	49
Régulier chinois	E. Ronjat.	51
Tour et magasins à riz de Bac-ninh	D. Lancelot.	53
Petite redoute construite par les Chinois	Slom	54
Porte de la citadelle de Bac-ninh	D. Lancelot.	55
La plaine de Bac-ninh	Th. Weber	56

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Rue principale de Bac-ninh	D. Lancelot	57
Couli vêtu de son manteau de feuilles	(Photographie sur bois).	58
Charrue annamite	Slom.	59
Défense en terre construite par les Chinois	Id.	60
Petits restaurants et débits de thé	Id.	61
Petites marchandes de charbon	(Photographie sur bois).	63
Fumeurs d'opium	E. Ronjat.	64
SIX MOIS A MADÈRE. — Funchal	Taylor.	65
Un « carro »	(Photographie sur bois).	66
São Lourenço	Taylor	67
L'Ilheo	(Photographie sur bois).	68
Théatre et jardin de Funchal	Taylor.	69
Le pavillon de notre « quinta »	Id.	71
Cathédrale de Funchal	Id.	72
Départ d'une procession à Funchal	Id.	73
Hospice à Funchal	Id.	76
Cabo Girão	Id.	77
« Fossil-beds » (couches de fossiles)	Id.	78
Le grand châtaignier de Campanario	P. Langlois.	79
Madériens	(Photographie sur bois).	80
Chapelle de São Vicente	Taylor.	81
La tour et le mât sur la plage de Funchal	Barclay.	82
Hamac	(Photographie sur bois).	83
« Carrinho »	Id.	84
Notre-Dame-du-Mont	Taylor	85
Pont sur le Ribeiro Frio	Id.	87
Ribeiro de Metade	Id.	88
Penha d'Aguia	Id.	89
Chaumière près d'Arco de São Jorge	Id.	90
Tunnel dans les falaises	Id.	91
Rabaçal : maison de l'ingénieur	P. Langlois.	92
Cascade à Rabaçal	Id.	93
Les « vingt-cinq fontaines »	Id.	94
La Grand Curral	Taylor.	95
Rocha Alta	Id.	96
VOYAGE DANS LA SÉNÉGAMBIE ET LA GUINÉE PORTUGAISE. — Plage de Boulama : port Beaver	Th. Weber.	97
Le capitaine H. Brosselard	(Photographie sur bois).	99
Porteurs et guides	E. Ronjat.	101
Poste de Boké	Taylor.	104
Village de Boké	A. de Bar	105
Mathias Catty, roi du Rio Pongo	E. Ronjat.	106
Rio Pongo	Th. Weber.	107
Mission catholique à Boffa	Taylor	108
Guerriers de la Dubreka	E. Ronjat.	109
Poste de Benty (Mellacorée)	P. Langlois.	110
Près du ruisseau de Camoïn	A. de Bar	111
Catalaque de Dinah	Th. Weber.	112
Intérieur d'une habitation foulah-counda	E. Ronjat.	113
Un chef de Simbéli	E. Ronjat.	114
Débarcadère à Kandiafara	P. Langlois.	115
Bacary-Lombi	Id.	117
Foulahs de Kandenbel	(Photographie sur bois).	119
L'interprète Ibrahima	Id.	120
Attaqués par les abeilles	Th. Weber.	121
Jeune fille foulah	E. Ronjat.	123

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Esclave de Mahmadou-Guimi	G. Vuillier.	125
Intérieur de Dandoum	A. de Bar	127
Chef de Dandoum	E. Ronjat.	128
La « Mésange » et son canot.	Th. Weber.	129
Femme peuhl	G. Vuillier.	131
Le rio Grande	P. Langlois.	132
Intérieur de la factorerie Maurel et Prom à Boulam.	Taylor	133
Les hommes se cramponnèrent après le canot	Th. Weber.	135
Côtre de l'île de Gorée	Id.	136
La Casamance à Carabane	Id.	137
Une rue à Zighinchor	Taylor	139
Allée de benténiers à Sedhiou.	P. Langlois.	141
Poste de Kawlakh	Th. Weber.	142
Escale de Foundiougne	Id.	143
Type sérère.	(Photographie sur bois).	144
VOYAGE DANS LE DELTA DU PILCOMAYO. — Le rio Paraná	Riou.	145
L'église de Humaita	Id.	147
Le rio Paraguay en face de Formosa	Id.	148
Campement dans l' « estero » sous un bouquet de palmiers.	Id.	149
Campement de la croix	Id.	151
« Réveiller le sergent, c'est la mort pour lui »	Id.	152
Marche dans l'estero	Id.	153
Nous nous mettons à creuser le sol.	Id.	155
Mon cheval se renverse sur moi	Dosso	157
La bataille près de l'algarrobo.	Riou.	159
L'arbuste qui se déplace	Id.	160
Fabrication des canots	Id.	161
La Espera.	Dosso	162
Ranchos des Tobas.	Id.	163
Égorgement de la cavalerie	Riou.	165
Passage difficile.	Id.	167
Coup de dents du « carpincho ».	Id.	168
Rencontre des Paraguayens.	Id.	169
Le jeu de la « tava »	Id.	171
Au triple galop sur les pentes	Dosso	173
Jujuy.	Riou.	175
Enfants argentins se rendant à l'école	Id.	176
Dans la « quebrada » de Humahuaca	Dosso	177
Sépulture d'une victime de l'inondation	Id.	179
Le souper à Yavi.	Riou.	181
Il semble qu'on descende dans quelque gouffre infernal	Id.	183
Tarijennes.	Id.	184
Course à Tarija	Id.	185
Mon ami fut désarçonné.	Id.	187
Rencontre d'un convoi de mules	Id.	189
Une chambre à coucher dans la vallée de Zapateca	Dosso	191
Vieilles indiennes fabriquant de la chicha.	Riou.	192
Rio de Tarija.	Id.	193
Mission de San Francisco.	Id.	194
Le Trou du Renard	Id.	195
San Antonio.	Id.	196
Passage de la Cuesta Infernal	Id.	197
La muraille d'Itakise	Id.	198
Les Indiens à la pêche	Id.	199
Mission de Tarairi	Id.	200
Entrée dans la Mission de Tiguipa	Id.	201
Maudipona.	Id.	202

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Mission de Machareti	Dosso	203
San Miguel	Riou	205
La gorge de Bartolo	Id.	207
Église de Tomina	Dosso	208
EN ALLEMAGNE. UNE VILLE DU TEMPS JADIS : HILDESHEIM. —		
Maison de Hildesheim, située près du cimetière de Saint-André	D. Lancelot	209
Le « Wiener-Hof » (l'hôtel de Vienne)	Mlle Lancelot	211
Une rue de Hildesheim	H. Clerget	213
La nouvelle Poste	Paris	214
La Maison des Syndics	D. Lancelot	215
Frise de la Maison de la Place du Marché	P. Sellier	216
La Maison de la Place du Marché (« Knochenhauer-Amtshaus »)	Mlle Lancelot	217
Colonne triomphale de Hildesheim	(Photographie sur bois).	219
Porte de bronze du Dôme	Id.	220
Intérieur du Dôme	Id.	221
La couronne de lumière du Dôme	P. Sellier	222
Les fonts baptismaux du Dôme	Id.	223
Le pavement du Dôme (fragment)	Id.	223
Le rosier de mille ans	Taylor	224
Grille de la chapelle baptismale de l'église Saint-Godehard	Paris	225
Peintures de l'église Saint-Michel	P. Sellier	226
Bas-relief de l'église Saint-Michel	(Photographie sur bois).	227
L'église Saint-Godehard	D. Lancelot	229
Candélabre de l'église Sainte-Madeleine	P. Sellier	230
Crosse dite de saint Bernward (Dôme de Hildesheim)	(Héliogravure)	231
L'Hôpital de Roland	Mlle Lancelot	232
La Maison des Empereurs	(Photographie sur bois).	233
La Place du Marché, l'Hôtel de Ville et la fontaine Roland	Barclay	235
L'Hospice de la Trinité	(Photographie sur bois).	236
La maison Wedekind, sur la Place du Marché	Id.	237
Une rue de Hildesheim	Id.	239
Coupe du trésor de Hildesheim (aujourd'hui au musée de Berlin)	P. Sellier	240
CHEZ LES CANNIBALES. VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE. — Autour du feu	Tofani	241
Australien de Herbert River		242
Australien et Australienne du Queensland	(Photographie sur bois).	243
Femme de Maryborough (Queensland central)		244
Jeune fille de Maryborough (Queensland central)		245
Manière d'allumer le feu		246
Le cheval dégringolant avec toute sa charge	Tofani	247
La cueillette du miel	Id.	248
Le courrier	Pranishnikoff	249
La poule de jungle	Gobin	251
Dans les avocatiers	P. Langlois	253
Larve comestible		254
Coléoptère mangé par les noirs		254
Dans la caverne	Tofani	255
Femmes allant aux provisions	Id.	257
Jeune négresse baignant dans son sang	Id.	259
Fougères arborescentes	P. Langlois	261
Sous la pluie	Tofani	263
« Riflebird »	Gobin	264
Jimmi apportant un « iarri »	P. Langlois	265
Les femmes épouvantées par la chute d'une pierre météorique	Tofani	267
Un « dingo »	Gobin	268
Chasse aux polatouches	Tofani	269

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Polatouche	Gobin	270
Nuées de sauterelles	Tofani	271
Un « iarri »	Gobin	272
Tempête	P. Langlois.	273
Corbeille de Herbert River		274
Panier de Herbert River		275
Panier de Herbert River peint avec du sang humain		275
Le camp de la tribu sauvage; arrivée du vieux chasseur	Tofani	277
« Kolle! mal! (Chut! homme!) »	Id.	279
Un « iabbi »	Gobin	280
Préparation de l'anguille	Tofani	281
Une cigale		282
Ganin'dali flambant un wallaby	Tofani	283
« Mongans »	Gobin	285
« Je rencontrai à mi-chemin les deux indigènes »	Tofani	287
Jokkaï	Id.	288
A quoi peut servir un journal	Id.	289
Joie douloureuse	Pranishnikoff.	291
Le bungari (« Dendrolegus »)	Gobin	292
Tous les dingos me furent amenés	Tofani	293
Kélan'mi	Id.	295
Plumes et coquille dont se parent les danseurs		296
La danse	Th. Weber	297
Nilgora accepte le chapeau de M. Lumholtz	Tofani	299
Dalrymple-creek	P. Langlois.	301
Jimmi	(Photographie sur bois).	302
Jimmi ramené à Herbert Vale par la police noire	Pranishnikoff.	303
Rat à poche (« Smintiopsis Virginiæ »)		304
La Vallée des Lagunes	P. Langlois.	305
Crâne d'un homme de Rockhampton (Queensland central), vu de cinq côtés		307
Maugola-Magui apportant un crâne d'indigène	Tofani	309
Tulla	Gobin	311
Environs de Cardwell	P. Langlois.	312
Anthropophages dans les bois	Id.	313
Vieil indigène de Townsville		314
Le cours d'eau où les quartiers de viande empoisonnée étaient déposés	P. Langlois.	315
Mangoran	Tofani	317
Willi et le serpent	Th. Weber	319
Un serpent dans ma hutte	Id.	320
Fabrique de viande gelée à Rockhampton	Taylor	321
Harpons pour la pêche du dugong		322
Un dugong		323
Lagune à Gracemere et jabiru d'Australie		324
Nous hissons la bête dans notre embarcation	Th. Weber	325
Placer du mont Morgan	P. Langlois.	327
Lézard (« Nephrurus asper »)		328
Un lézard à col (« Chlamydosaurus Kingii »)		328
Arbre bouteille	P. Langlois	329
Armes australiennes		330
Tablier en fil d'opossum		331
Boucliers		331
Le roi Billy, de Gracemere		332
Servantes civilisées		333
Police noire	Pranishnikoff.	335
Solitaires des environs de Townsville		336

ASCENSION SCIENTIFIQUE AU REFUGE DES GRANDS-MULETS (MONT BLANC). — Les Bossons — Slom. 337

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Glacier de Taconnaz avant l'arrivée aux Grands-Mulets	Slom.	339
Appareil pour la marche	Id.	340
Le passage de la jonction et les Grands-Mulets	Id.	341
Vue du Buet, prise des Grands-Mulets	Id.	342
Séracs des Bossons au pied de l'aiguille du Midi	Id.	343
M. Janssen	(Photographie sur bois).	344
ASCENSION AU PIC DE TÉNÉRIFFE (PIC DE TEYDE). — M. E. Cotteau	Id.	345
La ville d'Orotava	Taylor.	347
Le Pic de Ténériffe	Id.	349
Un guide	(Photographie sur bois).	350
Dragonnier, à Icod	Id.	351
Cratère du Pic de Ténériffe	Taylor.	352
SIX MOIS CHEZ LES TRARAS (TRIBUS BERBÈRES DE LA PROVINCE D'ORAN. — Sidi-bou-Nouar)	Eug. Girardet	353
Aïn-Temouchent	Id.	355
Un gué de la tafna	Id.	357
Autour de ma table	Id.	360
Défilant sous le ciel bleu	Id.	361
Chemin de l'Oued el-Hammam	Id.	362
Famille de Traras	Id.	363
En descendant de la maison du caïd	Id.	365
Le marché des Beni-Ouarsous à Souk el-Arba	Id.	367
Discussion théologique	Id.	368
Village trara	Id.	369
Maison d'un riche trara		369
Ornement de dessus de porte aux Ouarsous	P. Sellier	370
Groupe de maisons aux Oulad-Daoud		370
Groupe de maisons aux Oulad-Fadel (Beni-Mishel)		370
Maison trara	P. Sellier	371
Abd el-Kader ben Deddah	Eug. Girardet	372
Grand dîner chez le caïd Tahar ben Zekri	Id.	373
Maison de Si Mohammed aux Ouled-Haroun	Id.	374
Les laveuses à la fontaine	Id.	375
Nedjma et sa mère	Id.	376
Nedjma	Id.	377
Devant la porte d'Abd er-Rahman	Id.	379
Sidi 'Abd es-Selam	Id.	381
Aïn-Kebira	Id.	382
Nedroma	Id.	383
Nemours	Id.	384
Campement de l'Armechia	Id.	385
Vallée de Moula-Baghdedd	Id.	387
L'ouada de Moula-Baghdedd	Id.	389
La noce de Nedjma	Id.	391
Sidi Sfyan et l'Oued Rached	Id.	392
Campement au pied du Sfyan	Id.	393
Rochers de l'Oued Rached	Id.	394
Le ravin de Sfyan	Id.	395
Ruines de Honéin	Id.	397
Descente de gendarmerie chez le kahouadji de l'Arba	Id.	399
Tour des guetteurs près de Honéin	Id.	400
SINOPE (ASIE MINEURE), SIX MOIS DE SÉJOUR DANS L'ANTIQUE CAPITALE DE MITHRIDATE ET LA PATRIE DE DIOGÈNE. — Vue des fortifications de Sinope, prise de l'est	G. Vuillier.	401
Adda Street	Id.	403

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La tour ou porte de Meïdan-Kapou	G. Vuillier. . .	404
L'arbre potence devant Meïdan-Kapou	Id.	405
Mosaïque	P. Sellier . . .	406
Emplacement supposé du palais de Mithridate	G. Vuillier. . .	407
Mosquée de Saïd-Bellal	Id.	408
Vue de Sinope	Id.	409
Vue des fortifications, prise de l'ouest	Id.	410
La femme de D....-Pacha et la fille du moutessarif	Id.	411
Forçats muscadins	(Photographie sur bois).	412
Michaéli le fou	Id.	413
La veuve Hadji-Doudou	Id.	414
L'homme qui donne à boire gratis	Id.	415
L'amiral russe Nakhimoff	Id.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte générale du Tonkin au 1/2 000 000e. — D'après des documents fournis par les officiers topographes du corps expéditionnaire 13
Carte de la campagne de Bac-ninh. — D'après le capitaine Carteron 42
Carte de Madère. 75
Carte d'ensemble de la Sénégambie avec l'enclave portugaise 98
Carte partielle des rivières du Sud 103
Pays compris entre le rio Nunez et le Géba (extrait de la carte du capitaine Brosselard). 116
Territoires français de la Casamance et district de Cacheo, par le capitaine Brosselard. . 134
Carte des voyages de Carl Lumholtz dans le Queensland. 286
Carte du massif des Traras. 359
Sinope et son golfe. — D'après une carte de la marine russe 416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

TRENTE MOIS AU TONKIN, par M. le docteur HOCQUARD, médecin-major de 1re classe. — 1884. — Texte et dessins inédits.

I. Arrivée au Tonkin. — La baie d'Along. — Haï-phong. — Tirailleurs annamites et tonkinois. — L'hôpital de la marine. — De Haï-phong à Hanoï 1

II. Hanoï. — Le quai de débarquement. — La Concession. — M. Trois et les boys annamites. — Tailleurs indigènes. — Les incrustateurs et l'industrie de l'incrustation. — Un porc muselé. — Charcutier ambulant. — Vêtements, bijoux et coiffures des femmes annamites. — Hanoï la nuit 6

III. Hanoï (suite). — Difficulté du recensement de la population. — Les quartiers et les rues. — L'intérieur d'une maison d'Annamite riche : le mobilier, le lit. — Brodeurs et broderies. — Fabricants d'images; la caricature au Tonkin. — Comment on traite les artistes. — Marchands de cercueils et d'accessoires pour les morts. — Le quartier chinois. — Confiseurs et pâtissiers. — Le vin de riz. — Les bonbons et les gâteaux. — Les petits métiers des rues : acrobates, musiciens ambulants; les auricures et les masseurs 17

IV. Installation à la citadelle de Hanoï. — M. Haï, notre cuisinier. — Ce que coûte un mobilier. — La table à calculer. — Les boys porteurs. — Cuisine en plein vent. — Ni lait ni beurre. — Comment les Annamites aiment les œufs. — Le chef de popote fait ses comptes. — Supériorité du cuisinier indigène. — La citadelle de Hanoï. — La pagode du roi. — Le réduit central. — Un peu d'histoire 28

V. Réception des ambassadeurs envoyés par le roi d'Annam au général Millot. — Leur cortège. — Les présents du roi. — Les ballons. — Visite au tong-doc de Hanoï. — Diplomatie tonkinoise. — Les prisons. — La salle d'audience. — Portrait du gouverneur. — Les dents laquées. — Opinion d'un mandarin sur les Françaises. — Curieuse façon de s'asseoir dans le grand monde tonkinois. — Comment on fait d'une pierre deux coups. 33

VI. Préparatifs de départ pour Bac-ninh. — Le parc aux coulis. — Les emplettes. — Difficulté du ravitaillement des troupes 40

VII. Traversée du fleuve Rouge. — L'ambulance de la 1re brigade. — Le plan de campagne. — Marche pénible à travers les rizières. — Ascension en ballon. — Les digues. — Chevaux et cavaliers indigènes. — Campement dans un village. — La chasse aux porcs 43

VIII. Le canal des Rapides. — Les pavillons chinois. — Attaque du Trong-son. — Entrée dans Bac-ninh. — Installation dans une prison. — La citadelle. — Les trophées. — Les maisons et les rues. — Maraudeurs punis. — Les forts chinois. — Promenade vers Dap-cau 49

IX. Retour à Hanoï par la voie mandarine. — Maisons en poteries. — Manteaux de feuilles de palmier. — La charrue et les buffles. — Restaurants en plein vent. — Menu annamite. — Forts chinois. — Changements survenus à Hanoï. — Marchandes de charbon et fleuristes. — Une marchande de gaufres. — Visite à une fumerie d'opium. 56

SIX MOIS A MADÈRE, par M. le marquis DEGLI ALBIZZI. — 1883. — Texte et dessins inédits 65

VOYAGE DANS LA SÉNÉGAMBIE ET LA GUINÉE PORTUGAISE, par le capitaine H. BROSSELARD. — 1888. — Texte et dessins inédits 97

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

I. Envoi d'une commission de délimitation franco-portugaise sur la côte d'Afrique. — Composition de la commission française. — Organisation d'une expédition en Afrique. 98

II. Départ pour Boulam. — La commission portugaise. — Boulam. — Passé historique de Boulam. — Les Bissagos. — Comment Boulam est devenu le chef-lieu de la Guinée portugaise. — Création d'impôts et crise commerciale dans la colonie portugaise 98

III. Impossibilité d'enrôler les porteurs à Boulam. — La commission française débarque dans le Rio Nunez. — Visite à Kassacoubouly. — Le poteau de justice. — Dinah et son cousin Tocba. — Tentative de meurtre réciproque. — Réception de Dinah et de Tocba à Samiah. — Le rio Nunez. — Quelques renseignements sur le rio Pongo, la Dubreka, Konakry et la Mellacorée. 102

IV. Départ du Rio Nunez vers Kandiafara. — Roppas. — Un ruisseau merveilleux. — Termites et manians. — Prisonnier dévoré vivant. — Un serpent dangereux. — Arrivée à Kandiafara 107

V. A Kandiafara. — Du rio Nunez au rio Compony par les marigots. — Entrevue avec le roi du Foréah. — Les Foulah-Coundas. — Importance commerciale du rio Compony et de Kandiafara. — Bacary-Lombi. — Où sont les Portugais? — Exploration du Cassini par le lieutenant Clerc. — Exploration de M. Galibert. — Tentative sur le Cogon. — Poursuivi par un hippopotame. — La chasse de cet amphibie par les indigènes. — Bacary-Lombi demande des flacons d'odeur. — Arrivée des Portugais. — Dispositions pour le départ. . 113

VI. En route pour le Fouta-Djallon. — Mis en déroute par les abeilles. — Mahmadou-Guimi. — Chasse à l'éléphant. — Comment on arrive au Koliba. — Le Koliba est un grand fleuve. — Dandoum. — Kadé et le Kadé. 123

VII. Retour sur Boubah. — Les Peulhs. — Contabanie. — Bobola. — Alerte à Boubah. — Le rio Grande de Bolola. — Retour à Boulam. — Bissao. — Exploration du Kroubal. — Naufrage dans un rapide. — Surpris par le mascaret. — Le Géba. 129

VIII. La Casamance. — Carabane. — La reine de Zozor. — Prise de possession de Zighinchor. — Gourmettes et Mandiagos. — Cachéo. — Le rio Cachéo et Farim. — Les bois de la Casamance. — Chasse à la panthère. — Sedhiou. — Populations de la Casamance et du Rio Cachéo 135

IX. Retour à Dakar. — Le Sâloum. — Foundiougne. — Fatick. — Kawlakh. — Conclusions 142

VOYAGE DANS LE DELTA DU PILCOMAYO, par M. A. THOUAR. — 1885-1887. — Texte et dessins inédits. 145

VOYAGE DANS LE DELTA DU PILCOMAYO, ET DE BUENOS AIRES A SUCRE, par M. A. THOUAR. — 1885-1886. — Texte et dessins inédits. 161

EN ALLEMAGNE. UNE VILLE DU TEMPS JADIS : HILDESHEIM, par M. E. DEL MONTE. — 1888. — Texte et dessins inédits.

I. De Brunswick à Hildesheim. — Un chef de train dégourdi. — Le *Wiener-Hof*. — Une enseigne édifiante et une cuisine éclectique. 209

II. A l'aventure et à la recherche du pittoresque. — Promenades à travers la ville 212

III. La population. — Une statistique inquiétante. — Toilettes et ameublements 218

IV. L'évêque saint Bernward et la renaissance du onzième siècle. — La colonne triomphale. — Le Dôme . . 219

V. La Michaeliskirche 225

VI. La Godehardkirche 227

VII. La Magdalenenkirche. 228

VIII. La *Spät-Renaissance* à Hildesheim. — La Bible et la mythologie 228

IX. La Maison des Empereurs. 231

X. La Place du Marché. — La fontaine de Roland. — Le rococo à Hildesheim 234

XI. Le Musée. 236

XII. Une excursion au Moritzberg. 238

CHEZ LES CANNIBALES. VOYAGE DANS LE NORD-EST DE L'AUSTRALIE, par M. CARL LUMHOLTZ. — 1880-1884. — Texte et dessins inédits.

IX. Type du nègre dans les différentes régions de l'Australie. — Accouchements. — Cicatrices. — Mon cheval de bagage en danger. — Traces de *bungari*. — Singulier oiseau joueur. — Les noirs par la pluie. — Comment on fait du feu en forêt mouillée. — Miel. — Un souffle de civilisation. — Le courrier. 241

X. Respect de la propriété. — Pays nouveau. — Une ascension. — Fougères arborescentes. — Orties vénéneuses. — Une nuit dans une grotte. — Dessins faits par des noirs. — Larves bonnes à manger. — Musique des sauvages. — Exigences. 251

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XI. La femme en Australie. — La mère entretient la famille; le père ne s'occupe que de sport. — Esclaves noires. — Une épouse « marquée ». — Deux maris pleins d'égards. — Une femme de douze ans. — Femmes obtenues par héritage. — Mon escorte m'abandonne. — Comme quoi un nègre australien est capable de raisonnement. — Ténèbres et averse. — Noirs qui tranchent du grand seigneur 257

XII. Encore un nouveau mammifère. — Sera-t-il pour ma collection ou pour la bouche des noirs? — Les indigènes ne mangent pas de chair crue. — Un jeune *iarri*. — Un aérolithe. — Les noirs ont toujours peur d'être attaqués. — Relations de tribu à tribu 264

XIII. Le *dingo* fait partie de la famille. — Un noir qui ne fume pas. — Chasse au polatouche (écureuil volant). — Maladies des indigènes et médicaments. — Offre brillante. — Camarades de lit désagréables. — Rupture de l'expédition 268

XIV. Sagacité des aborigènes dans le relèvement d'une piste. — Une tribu ennemie. — Paniers. — Deux petits garçons. — Éducation des enfants. — Un *Pseudochirus lemuroides* avec son petit. — Silence et solitude. — Alarme nocturne. — Coups de fusil. — Un grand personnage. — Parenté et liens de famille. — Les vieilles femmes 273

XV. Panorama sauvage. — *Kvin'gan'*, le diable des noirs. — La peur de l'inconnu. — Une anguille fatale. — La fuite des noirs. — Un compromis. — La veille de Noël. — Seul. — Réveillon. — Un parent fidèle. — Un wallaby bienvenu. 278

XVI. Comment les noirs se marient. — L'amour chez les nègres d'Australie. — Ma première rencontre avec Jokkaï. — En compagnie de grands mangeurs. — Accident. — Seul avec Jokkaï. — Une descente pénible. — Retour à Herbert Vale 284

XVII. Cérémonies et politesse. — A quoi peut servir un journal. — Vivre grassement. — Joie douloureuse. — « *Bungari! Bungari!* » — Sincérité des noirs. — Satisfaction de courte durée. — Une cure heureuse. — On m'offre une jeune fille. — Refus. 289

XVIII. Fête dansante des noirs. — Leur orchestre. — Maigre chère. — Jokkaï voudrait être blanc. — Aveu de Jokkaï. — Situation périlleuse. — Drame de famille. 295

XIX. Arrivée de la police noire. — Arrestation du meurtrier. — Interrogatoire. — Jimmi est emmené à Cardwell. — Il prend la fuite. — Un justicier. — Expédition dirigée sur *Valley of Lagoons*. — Une mère qui mange son enfant. — Je perds de ma considération 300

XX. Pendant la saison des pluies. — A quoi on passe les soirées. — Enfants durs à la souffrance. — Vengeance de Maugola-Magui. — Le crâne chez les nègres australiens. — Expédition à Cardwell. — Entrée à Cardwell. — Jokkaï cuisinier. — Mort de Balnglan'. — Le tabac console dans la douleur 306

XXI. Désagréments à Herbert Vale. — Nouvelles expéditions. — Chasse à la chair humaine. — Cannibalisme. — La chair humaine est le régal préféré des nègres d'Australie. — Le goût chez les cannibales. 310

XXII. Enterrement des noirs. — Momies noires. — Sorciers. — Mythes et légendes. — Le dogme de la Trinité dans la Nouvelle-Galles du Sud. — Les noirs croient à une vie future 312

XXIII. Ma vie est en danger. — Ingratitude de Morbora. — Je cours de nouveaux dangers. — Ma situation s'aggrave. — Les noirs ont comme un besoin d'imiter 315

XXIV. L'hiver au Queensland septentrional. — Le serpent considéré au point de vue de l'alimentation. — Une chasse aux serpents. — Un hôte de nuit inattendu. — Le premier habillement de Jokkaï. — Les « montagnes d'aliments » de la Norvège. — Départ de Herbert Vale. — Adieu au pays des noirs 316

XXV. Viande gelée. — Retour à Gracemere. — Nature australienne. — En carriole. — Chasse au dugong. — Logement cosmopolite pour la nuit. — Traitement des maladies nerveuses. — Lapins venimeux. — Le mont Morgan 321

XXVI. Une famille de zoologistes. — Kanguroos carnassiers. — Comment l'échidné se reproduit. — Indigènes civilisés. — Armes et ustensiles. — Civilisation et démoralisation. 326

XXVII. Dévotion. — Religiosité. — Noirs au service des blancs. — Humeurs changeantes. — Colons et indigènes sur les confins de la civilisation. — Moralité. — Combat à outrance. — Cruauté des blancs. — Avenir des nègres d'Australie. 332

Ascension scientifique au refuge des Grands-Mulets (mont Blanc), par M. Janssen, membre de l'Académie des sciences. — 1888. — Texte et dessins inédits 337

Ascension au Pic de Ténériffe (Pic de Teyde), par M. Edmond Cotteau. — 1888. — Texte et dessins inédits. 345

Six mois chez les Traras (tribus berbères de la province d'Oran), par M. Charles de Mauprix. — 1888. — Texte et dessins inédits.

Les Traras. — Leur origine. — Leurs coutumes. — Leur situation géographique 353

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

I. D'Oran à Remchi. — Sidi-bou-Nouar et la Tafna. — Mon arrivée aux Beni-Ouarsous. — Tahar ben Zekri, caïd des Beni-Ouarsous et son état-major 354

II. Coup d'œil sur les plateaux de la Tafna. — Ma caravane. — La vallée de l'Oued el-Hammam. — Cours d'architecture trara. — Déjeuner chez Tahar ben Zekri 358

III. Sidi-Mohammed-Moussa. — Si Mohammed, le khodja, et ses idées théologiques. — Gorina et Skika. — Le marché de l'Arba. — Le Trik bou Araoua. — Bab-Mesmar 364

IV. Continuation du cours d'architecture trara. — Mes deux domestiques, Jean et Abd el-Kader. — Un dîner officiel chez un caïd des Traras 369

V. Les Oulad-Haroun. — Rencontre d'une jolie femme aux Beni-Ouarsous. — Son frère Abd er-Rahmam. — Les intrigues amoureuses de Bel-Kassem et d'Ali ben Zeddan 372

VI. Une visite à Nedjma. — Sidi Abd es-Selam, chérif de Ouezzan, et son oukil, Si Mostefa ben Ahmar. — Nedroma. — Filhaoussen et l'Aïn Kebira. 379

VII. Aznaïna. — Mohammed bel Hassen, le postier des Senoussia. — Si Mohammed le khodja et la politique européenne. 385

VIII. Mon campement sur l'Armechia. — Moula Baghdedd et sa *ouada* (fête). — Ouada de Sidi bou Nouar. — Le mariage de Nedjma et d'Ali ben Zeddan 386

IX. Sidi Sfyan et Tadjera. — Ascension du marabout. — Les gisements de fer des Traras. — La moisson et la Bourse du travail. — Honaï. — Les suites du mariage de Nedjma 392

SINOPE (ASIE MINEURE). SIX MOIS DE SÉJOUR DANS L'ANTIQUE CAPITALE DE MITHRIDATE ET LA PATRIE DE DIOGÈNE, par MME LYDIE PASCHKOFF. — 1888. — Texte et dessins inédits 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE 417

TABLE DES GRAVURES 425

CARTES ET PLANS 432

18048. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1889

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

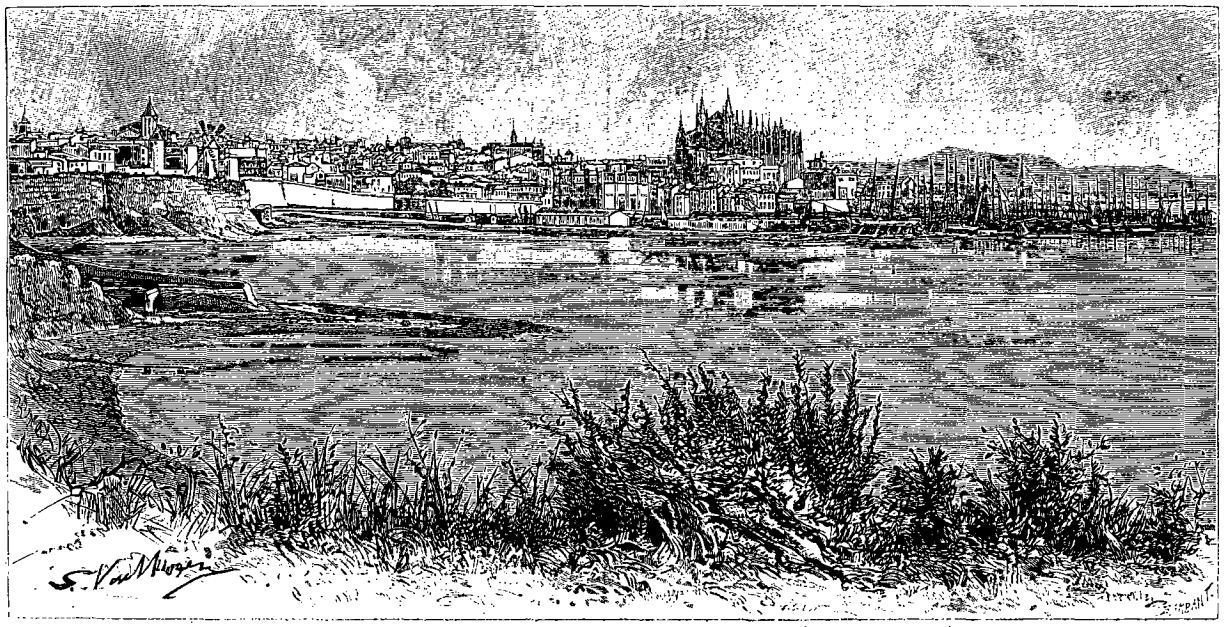
1889

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



Vue de Palma (voy. p. 2).

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

MAJORQUE,

PAR M. GASTON VUILLIER.

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après ses propres croquis et des photographies communiquées par M. Sellares et par M. Torres, photographe à Palma.

I

Barcelone, à bord de la *Cataluña*, cinq heures du soir, octobre 1888. — On lève les amarres, le pilote commande, le navire doucement évolue, il franchit la passe.

La mer est légèrement houleuse, le vent souffle du sud-est.

Le soleil se couche parmi des nuages sanglants; ses rayons colorent encore la grande ville, flambant sur le sommet des édifices, sur les mâts des vaisseaux mouillés dans les eaux mortes du port, illuminant les clochers octogones de Santa Maria del Mar et la grande figure de Christophe Colomb dont la statue, dressée sur une immense colonne, domine la baie, indiquant du geste les espaces infinis de l'horizon.

Je quittais Barcelone en pleine Exposition, j'avais passé deux jours dans cette ville brillante; une foule animée se pressait dans les rues pleines de cris et de chants.

La nuit tombe tandis que nous gagnons la haute mer, et, appuyé aux bastingages du navire, je suis des yeux le sillage phosphorescent, route lumineuse qui va s'évanouir dans l'ombre mystérieuse des côtes d'Espagne où quelques vagues clartés indiquent à peine la ville que nous venons de quitter. Je demeurai sur le pont une partie de la nuit; je pus voir la lune se lever, et admirer longuement ses reflets d'argent dans l'eau sombre, tandis que les beaux vers du poète catalan Jacinto Verdaguer me revenaient à la mémoire :

Oh! qu'elle est belle la mer,
Qu'elle est belle en la nuit sereine!
De tant regarder le ciel bleu,
Ses yeux à la fin bleuissent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Là descendent, chaque nuit,
Avec la lune les étoiles,
Et sur son sein qui bat d'amour
Les vagues se bercent.
(*Canigou*, ch. VI.)

Un peu avant l'aube, après une houle légère dans le golfe, j'ouvris les yeux, et, à travers l'obscurité, par le hublot de ma cabine j'aperçus les côtes dentelées de la grande île de Majorque, *Balearis major*, comme la désignaient les Romains.

Il faisait nuit encore; la haute silhouette de l'île se profilait vaguement sur le ciel pâle; les étoiles brillaient d'une douce lueur, et le navire, dans le silence de la nuit, poursuivait lentement sa route.

Sur le pont, où je monte bientôt, le matelot de quart me dit que dans trois heures seulement nous arriverons à Palma.

Nous atteignons la Dragonera, îlot rocheux, escarpé, au sommet duquel se dresse un phare. Nous passons dans l'étroit chenal (le Friou) qui sépare ce rocher de la terre; nous sommes environnés de hautes falaises.

Parfois se détachent de la côte des promontoires taillés à pic d'une hauteur considérable, formant entre eux des criques aux formes capricieuses, au fond desquelles on peut distinguer quelques habitations, cabanes de pêcheurs perdues dans ce désert rocheux.

La navigation est périlleuse dans cette passe, qu'on ne peut franchir par les mauvais temps, car elle est semée, vers le milieu, de récifs dangereux.

La côte sud-ouest de l'île, que nous suivons jusqu'au cap Calanguera, est très accidentée, aride, pleine de déchirures et de précipices.

Nous entrons dans la baie de Palma au moment où le soleil se lève, inondant de rayons la capitale de Majorque, ses cathédrales, ses édifices, ses monuments d'aspect arabe, ombragés de palmiers; et ses maisons blanches étincellent au loin sur un fond de montagnes noyées de vapeurs, tandis que des moulins à vent alignés le long de la côte s'agitent de toute la vitesse de leurs grands bras mouvants.

Nous sommes dans le port; les quais offrent une animation extraordinaire : on est venu voir arriver *el vapor*; c'est une des grandes distractions des habitants. Des barques entourent le navire; de légères *galeras*[1] se précipitent au grand galop de leurs mules ou de leurs chevaux; tout ce monde grouille en pleine lumière, sous un ciel bleu, devant le merveilleux décor de la ville embrasée de soleil.

Aussitôt débarqué je prends place dans une *galera*, qui rapidement m'amène à la *fonda*.

Je venais de quitter le midi de la France, où, après un été maussade et capricieux, avare de soleil, j'avais vu les premiers jours d'octobre froids et sombres. A Palma je retrouvais la chaleur et le ciel éclatant des belles journées d'été. Ce fut donc avec bonheur que je me hâtai de quitter ma chambre pour jouir de cette belle matinée et voir un peu l'aspect intérieur de la ville.

Les rues, étroites et faites pour garantir de la chaleur, sont extrêmement animées; c'est dimanche, les cloches sonnent, et les Majorquins, les Majorquines, gens du peuple, soldats, se pressent dans les rues, la plupart se rendant à la messe. Les pavés sont jonchés de feuillage, les maisons sont pavoisées, des draperies rouges frangées d'or sont étalées aux fenêtres, et des illuminations se préparent pour le soir.

On va fêter par des pompes religieuses, des processions et des illuminations la canonisation de san Alonso Rodriguez, béatifié il y a cent ans.

Mais voici une affiche :

PLAZA DE TOROS DE PALMA

GRAN CORRIDA

LA SEÑORA MAZANTINA CAPEARÁ, BANDERILLARÁ Y MATARÁ UNO DE LOS TOROS

A Palma on sait varier les plaisirs : la course de taureaux se fera entre la messe et la procession. Vers trois heures de l'après-midi j'occupais une tribune.... Sur les gradins en pierre de l'immense cirque, une populace impatiente, pleine de grondements et de clameurs, s'agitait dans un ruissellement de soleil. Plus haut, dans les places choisies, les éventails pailletés d'or, agités sans cesse, éblouissaient.

Mais bientôt, après les préliminaires de toutes les courses, les portes du *toril* s'ouvrirent, et une jeune femme, la señora Mazantina, vint, ainsi que l'annonçait l'affiche, remplir le périlleux office de *toreador*.

Je n'ai jamais autant senti mon cœur se soulever de dégoût et d'indignation qu'en présence du spectacle barbare auquel j'assistais. Cette foule, enivrée à la vue du sang, gesticulait, poussant des cris de fauves, tandis que la pauvre bête beuglait de douleur à chaque *banderilla* entrant dans sa chair : et cette femme, très pâle sous ses cheveux noirs, accoutrée d'oripeaux, cherchait à prendre des airs de bravoure qui contrastaient avec son attitude; cédant enfin à je ne sais quel sentiment d'orgueil étranger à son sexe, elle se dressait sur son cheval pour percer du fer de sa lance le taureau affolé.

Lorsque trois de ces bêtes frappées de mort par la *espada* eurent, traînées par des mules, fait le tour de l'arène aux acclamations de la foule, un quatrième taureau, le dernier, s'avança.

Après une suite d'exercices déjà répétés, de coups sanglants de *banderillas* enfoncées dans ses flancs, la señora Mazantina vint pour le tuer.

L'épée, tenue par une main tremblante, dévia, et le taureau fondit sur la malheureuse femme : en un clin d'œil ils roulèrent tous deux dans la poussière. C'en était assez, je m'élançai dehors, écœuré d'un tel spectacle.

J'appris, le soir même, que la señora blessée avait été emportée évanouie; mais le taureau mourant n'avait

1. Voitures de place.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les *maceros del Ayuntamiento* (voy. p. 4).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus eu assez de force pour la frapper mortellement.

Comme je quitte la *Plaza de Toros*, les cloches de toutes les églises ou chapelles de Palma (on m'a affirmé qu'il y en avait trente-six) sonnent à toute volée pour annoncer que la procession en l'honneur de san Alonso Rodriguez sort de l'église.

Je suis la foule des gens, dont la plupart, après avoir assisté à un spectacle barbare, allaient dévotement s'agenouiller devant l'image du Dieu qui apprend à être bons et humains.

Les rues sont à cette heure toutes de pourpre, de verdure, de lumière et d'or, encombrées de reposoirs fleuris, de tableaux représentant le saint que l'on fête ; peintures grossières mais respectueusement entourées de lampions et de cierges et largement encadrées de feuillages verts. Les drapeaux, les tentures, sont encore plus nombreux que ce matin ; les fenêtres en sont voilées, les portes disparaissent sous des gerbes de palmes. On marche sur une épaisse jonchée de plantes aromatiques. On entend les chants, les fanfares ; un frémissement parcourt la foule ; elle se recueille, se range aux deux côtés de la rue : la procession arrive !

Une dame de Palma.

De grandes figures de saints apparaissent d'abord par-dessus la tête des graves *maceros* (massiers) de l'*Ayuntamiento* qui précèdent le cortège. Ces figures, d'une sculpture invraisemblable, sont peintes de couleurs vives et ont des yeux d'émail largement ouverts ; dressées sur un socle et portées chacune sur les épaules de quatre hommes, elles émergent triomphalement du milieu des riches décorations de la rue, vacillant et exécutant les mouvements les plus bizarres. Plusieurs tiennent un symbole religieux, plus généralement une poignée de fleurs artificielles. La Vierge, en personne de qualité, a dans la main un riche mouchoir de poche ; sur sa tête, un énorme nimbe en cuivre doré trop large et mal rivé oscille à chaque pas des porteurs, et à chaque oscillation fait entendre un grincement métallique.

Puis vient san Alonso Rodriguez, représenté en cire, grandeur naturelle, dans une châsse vitrée, avec le facies verdâtre d'un cadavre et les mains maigres et pâles, colorées comme un vieux parchemin, jointes sur sa poitrine.

Les belles et coquettes Majorquines, le rosaire aux doigts, se signent dévotement d'un air de componction qui m'amuse beaucoup, car je les vois aussitôt jeter à la dérobée des regards brûlants aux jeunes hommes qui les entourent.

Ce défilé dure longtemps ; il y a des dévots, des théories de jeunes filles, des confréries ; un nombre considérable de prêtres précèdent l'évêque, gros, rouge, très gras, suant à grosses gouttes sous sa mitre d'argent.

Puis une musique excellente broche heureusement sur le tout, je prends grand plaisir à l'entendre, et je me réconcilie un peu avec l'étrange manifestation que je viens de voir.

Cette première journée à Palma a été si bien remplie que je n'ai d'autre désir, le soir après mon dîner, que de gagner ma chambre et de me coucher. Je ne m'endormis point, cependant, sans songer un peu aux motifs qui faisaient que ce pays, dont le caractère particulier devrait séduire, était si peu connu, alors que 160 kilomètres seulement le séparent du continent européen. Il ne me fut point difficile de m'en expliquer les motifs.

Les ports des Baléares, dont le commerce est peu important, ne sont point des lieux d'escale pour les grands navires qui traversent la Méditerranée. Il est même rare que par les tempêtes, fréquentes dans ces parages, ils aient recours à l'abri que leur offrent les baies sûres de Palma et de Port-Mahon.

Il faut donc venir tout exprès pour visiter ces îles, et les seuls points de contact qu'elles ont avec l'Espagne par les vapeurs sont les ports de Barcelone et de Valence. Je ne parle point des balancelles par lesquelles se fait avec la côte française un petit commerce de vins et d'oranges, car il ne viendra jamais à l'esprit d'un voyageur de s'y embarquer.

J'eus l'occasion, le lendemain de mon arrivée, de rencontrer un homme charmant ayant habité Paris longtemps et qui s'offrit, avec une bonne grâce parfaite, de me faire visiter les monuments de Palma.

Je ne pouvais être mieux accompagné. *El señor* Sellares est très épris de l'art dans toutes ses manifesta-

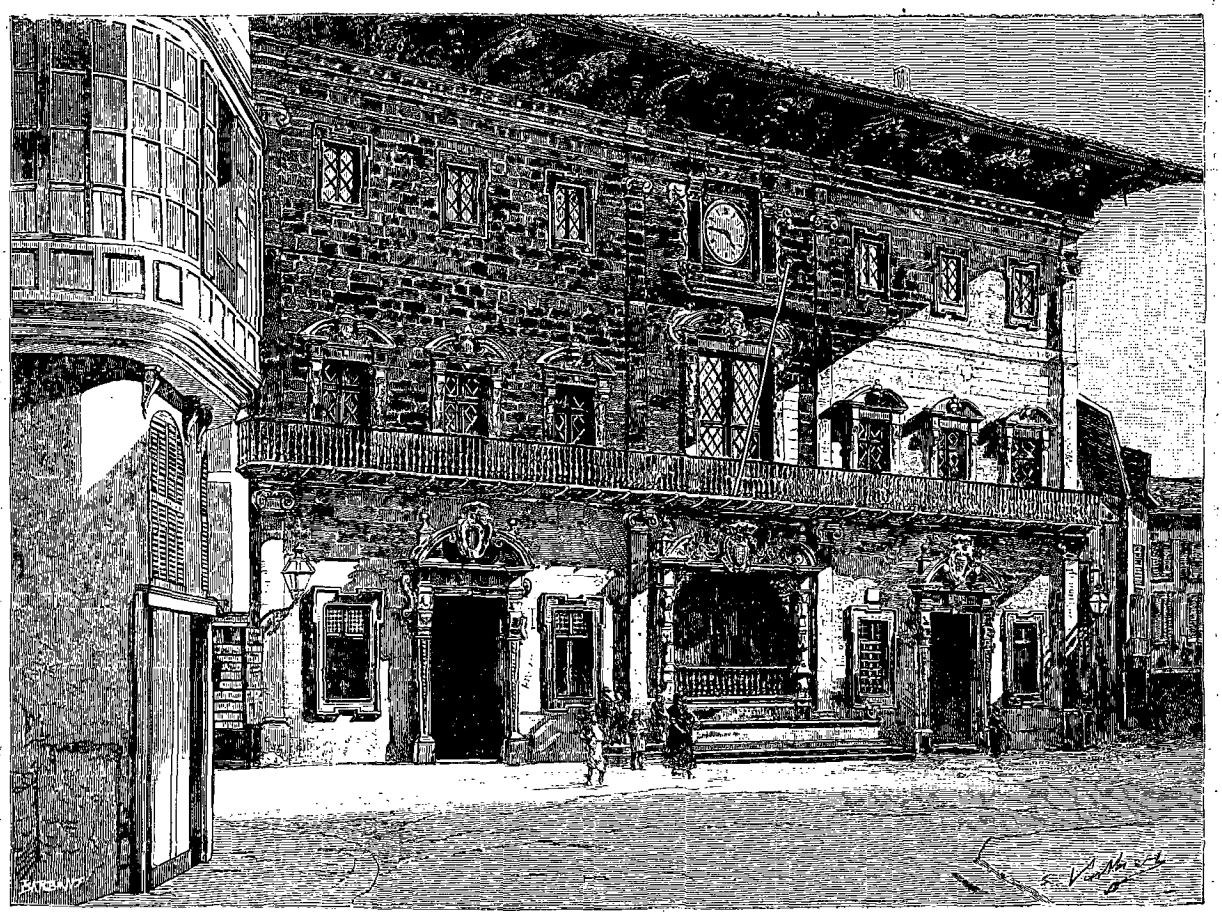
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions et connaît mieux que personne ce qu'un artiste peut voir d'intéressant dans la ville qu'il habite.

Nous allons ensemble visiter l'*Ayuntamiento* ou *Casa consistorial*, et en passant il me montre un étalage en plein vent où se débite la viande des taureaux tués la veille. Cette chair, d'un rouge vineux, n'a certes rien d'appétissant, mais il paraît qu'elle est fort estimée des pauvres, qui l'achètent à vil prix.

L'Ayuntamiento est un beau monument qui rappelle le style florentin par la proéminence extraordinaire du toit. La façade, avec ses fenêtres à frontons coupés et le luxe de son architecture qui semble appartenir au XVIe siècle, est d'un beau caractère ; le toit s'avance en auvent de 3 mètres environ, soutenu par des caissons à rosace d'une grande richesse et par de longues cariatides couchées qui semblent porter leur fardeau avec effort et douleur. Cet auvent en bois sculpté était autrefois doré et peint de brillantes couleurs : il devait alors ajouter un grand aspect de richesse à l'édifice. Aujourd'hui les boiseries sont devenues fauves, noirâtres, et cette modification donne une impression grave plus en harmonie peut-être avec la façade.

A l'intérieur, dans la salle des séances, de grands fauteuils à gros clous de cuivre sont rangés en demi-



L'*Ayuntamiento* ou *Casa consistorial*.

cercle ; au-dessus du siège du président on remarque le portrait de la régente actuelle, œuvre d'un peintre majorquin.

Le long des murs, une série de peintures représente les hommes illustres de Majorque, parmi lesquels, par un artiste du temps, le roi don Jayme Ier, *el Conquistador*, celui dont Ruy Gomez dit à Charles-Quint dans *Hernani* :

> Voilà. . . . . .
> Don Jayme, dit le Fort, un jour, sur son passage,
> Il arrêta Zamet et cent Maures tout seul.

Dans une salle voisine on admire un superbe tableau de Van Dyck, le *Martyre de saint Sébastien*. Je ne remarquai point le portrait d'Annibal, qu'on m'a dit, plus tard, se trouver dans cette galerie.

Les Majorquins racontent que Hamilcar, passant d'Afrique en Catalogne avec sa femme alors enceinte, s'arrêta sur une pointe de l'île, près d'un temple dédié à Lucine, et qu'Annibal naquit en cet endroit.

Au moment où nous sortons de l'Ayuntamiento, un roulement prolongé de tambours se fait entendre. « Ce sont, me dit le señor Sellares, *los tamboreros de la sala* (les tambours de la salle) » ; salle signifie par extension l'Ayuntamiento.

Ils remplissent l'emploi de tambours de ville, crieurs

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

publics, marchent en tête des processions et ont, en outre, d'autres attributions de moindre importance.

Leur costume est assez singulier : il se compose d'un vêtement bleu, d'une toque de même couleur et d'un pantalon rouge ; toutes les coutures sont ornées d'une passementerie rouge, et les armes de la ville de Palma sont brodées d'or sur leur poitrine. Le baudrier est en peau blanche.

Le *tamborero mayor* (tambour-major) est également vêtu de bleu, mais ce vêtement est brodé d'or sur toutes les coutures ; le pantalon est également rouge.

J'omettais qu'il rentre spécialement dans leurs attributions de proclamer les décisions de l'Ayuntamiento.

Au 1er janvier de chaque année, ils donnent des sérénades. On entend en effet ce jour-là, devant les maisons habitées par les notables de Palma, des roulements formidables qui se prolongent sans interruption jusqu'au moment où on leur donne une étrenne : un *douro* généralement. Malheur aux familles qui tardent à acquitter le tribut ; le bruit devient tellement assourdissant qu'elles sont obligées de se rendre si elles désirent conserver leurs tympans !...

Autrefois la ville était en possession du casque, de la selle et de l'étendard du roi don Jayme Ier, *el Conquistador*. Le 31 décembre, jour de la grande victoire qui décida de la conquête de l'île sur les Maures, le portrait de don Jayme était exposé sous un dais devant la façade de l'Ayuntamiento, surmonté de l'étendard et entouré des vieux portraits encadrés des hommes éminents de Majorque.

La nuit, des feux de joie allumés sur la place et des lampions éclairaient cette exposition.

Ce même jour, était également exposé, au-dessus de la porte d'un apothicaire, un gros lézard empaillé, d'environ deux pieds de long : ce monstre, dit la tradition, ravageait autrefois l'île, dépeuplant les habitations voisines du marais qui lui servait de retraite. Un des ancêtres de l'apothicaire délivra Majorque de ce fléau ; l'exposition de la dépouille du *monstre* se faisait en mémoire du bienfaisant exploit, qui se perpétuait ainsi dans la famille par une prérogative dont elle se montra fière presque jusqu'à nos jours. Depuis quelques années les restes du terrible saurien ont disparu.

L'étendard, le casque et la selle de don Jayme *el Conquistador* ont été transportés en 1830 à l'arsenal de Madrid.

Un *tamborero*.

Mais la hampe est demeurée à Palma, et tous les ans, toujours au 31 décembre, elle est pieusement ornée de feuillages variés, de rubans multicolores, et les magistrats municipaux l'apportent gravement en corps à la cathédrale.

Dès que ce glorieux débris pénètre dans la basilique, une décharge d'artillerie se fait entendre, et, aussitôt après, la musique joue la marche royale ; puis le clergé de toutes les paroisses réunies chante un *Te Deum* ; à la sortie, nouvelle salve d'artillerie, nouvelle marche royale ; la foule s'écoule ensuite lentement.

Jadis cette cérémonie civile et religieuse se célébrait encore avec un plus grand éclat. Une procession se rendait hors de la ville et était reçue par une brillante compagnie de cavaliers richement vêtus, qui l'escortait à l'église. Cette cérémonie se nommait la *colcada* (cavalcade).

Nous étions à la veille de la Toussaint. Depuis mon arrivée je voyais, dans les rez-de-chaussée des maisons, des femmes et des jeunes filles occupées fiévreusement à enfiler des grains de rosaire à des ficelles : ces grains, énormes et de couleurs variées, étaient tantôt en sucre ou fruits confits, et tantôt en pâtes sucrées. A l'endroit où se suspend habituellement la croix bénite, on voyait un poisson en sucre orné de dessins, un cœur en pâte de coing, une croix d'honneur même, en chocolat.

Il est d'usage constant à Palma, dans les bourgades et villages de l'île, de donner aux enfants pour le jour de la Toussaint un de ces rosaires, qui sont faits sans doute pour les initier aux douceurs du chapelet. Je voulais offrir un de ces ornements comestibles et sacrés à la fois au petit Francisco, fils de el señor Sellares, mais le père se récria, l'enfant ayant, l'année d'avant, avalé son rosaire entier en une seule journée, ce qui lui avait occasionné de violentes coliques. Quelques jours après, tous les gamins de Pollensa, garçons et filles, se promenaient avec leur rosaire traînant jusqu'à terre, tout fiers de porter un si bel ornement, qu'ils relevaient de temps en temps pour le lécher un peu à la dérobée.

« Je vous montrerai ce soir une bien étrange chose dans la cathédrale », me dit un jour el señor Sellares.

J'avais été frappé, à mon entrée dans le port, par l'aspect de cet édifice grandiose et imposant vu de la mer, et j'avais déjà manifesté le désir de le visiter dans la journée. Mon aimable compagnon avait toujours trouvé des raisons pour retarder cette visite. Nous arrivons pourtant à la cathédrale un soir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'immense nef est plongée dans l'obscurité; des Majorquines vaguement entrevues, agenouillées sur les dalles, égrènent leur rosaire, ne s'arrêtant que pour agiter silencieusement leur éventail; quelques hommes aussi sont là priant avec ferveur. Puis les chants cessent, les cierges s'éteignent peu à peu, et les chanoines s'en vont silencieux, disparaissant un à un, dans l'ombre des hauts piliers.

Quelqu'un alors s'approche de nous, et nous murmure : « Venez ».

Nous le suivons : un prêtre ainsi qu'un ami de Sellares se joignent à nous. J'avoue que j'étais extrêmement intrigué.

On allume des torches, et nous nous trouvons bientôt devant un sarcophage en marbre noir surmonté d'un sceptre, d'une épée et d'une couronne royale.

Sur un des côtés je lis gravée dans le marbre l'inscription suivante :

AQUÍ REPOSA EL CADÁVER DEL SERENÍSIMO
SEÑOR DON JAYME DE ARAGON II
REY DE MALLORCA
QUE MERECE LA MAS PÍA Y LAUDABLE
MEMORIA EN LOS ANALES. FALLECIÓ
EN 28 DE MAYO DE 1311.

« Ouvrez », dit Sellares à voix basse. Une clef pénètre dans le marbre, un des petits côtés est enlevé : un cercueil est là, on le tire au dehors.

Le cadavre du roi est sous nos yeux, drapé d'hermine, la bouche grande ouverte et l'orbite profondément creusé.

De larges gouttes de cire tombées des cierges paraissent des larmes figées sur sa face farouche : on dirait que ce cadavre souffre des regards qui troublent souvent son dernier sommeil.

Visite nocturne au cadavre du roi Jayme.

A la lueur des torches, la couronne étincelle, et l'épée flamboie comme s'il restait encore des rayons glorieux dans ces débris funèbres d'une royauté.

Après quelques instants de ce spectacle on repousse le cercueil dans le tombeau, on donne un tour de clef et nous retraversons l'immense nef, où nos pas résonnent sur les dalles, puis nous revoyons les étoiles dans le ciel d'un bleu profond et les maisons blanches argentées par les clartés de la lune.

« Eh bien, me dit Sellares quand nous eûmes quitté les sombres voûtes, à quoi pensez-vous?

— Je pense, lui dis-je, à ceux qui meurent ignorés dans le pli d'une colline et dont la dépouille dort dans l'ombre éternelle sans que nul regard puisse analyser les horreurs que la mort a gravées sur leurs visages. Et ne croyez-vous pas qu'il y ait de la tristesse à songer que ce roi qui fut grand, qui commanda ces mers et dont le pouvoir, franchissant des abîmes, s'étendait sur tout l'Aragon, est à la merci du premier sacristain venu, qui, pour quelques sous, livre à la curiosité de tous sa triste dépouille? » Il y a quelques années, me dit un prêtre qui nous accompagnait, les vêtements royaux, rongés par le temps, laissaient voir le cadavre presque entièrement nu. La reine Isabelle d'Espagne ayant été témoin de cette profanation en demeura tout attristée et manifesta le désir de voir le corps recouvert. Aujourd'hui une hermine nouvelle cache sa nudité. On a même dû mettre un verre sur ce cercueil afin d'empêcher les mains sacrilèges de certains voyageurs d'arracher des lambeaux de vêtements, des morceaux de la peau du visage du roi et même des dents, qu'ils emportaient en souvenir de leur visite.

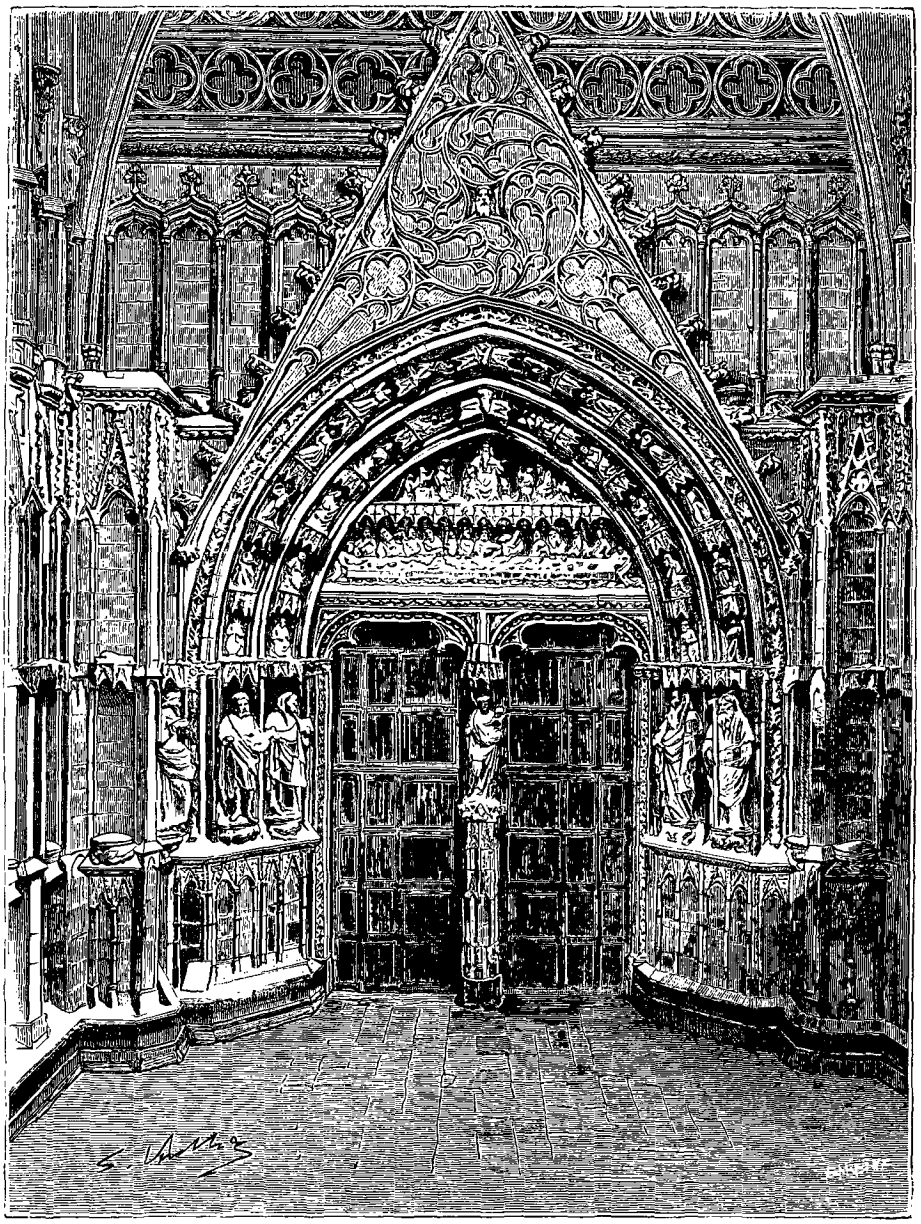
A la iglesia de la Sangre on est admis aussi à voir le cadavre d'un moine fondateur de l'hôpital; il est en meilleur état de conservation que celui du roi Jayme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour ma part l'exhibition que je venais de voir me suffisait et je remerciai le jeune ecclésiastique qui m'offrait de m'accompagner à cette sépulture.

Je revis la cathédrale quelques jours après, un matin; l'aspect en était sombre, comme, du reste, celui de toutes les églises espagnoles, et seule la hardiesse des piliers prismatiques, d'une grande simplicité, qui par deux rangs de sept soutiennent la voûte, frappa mes yeux. Le chœur occupe le centre de la nef et en détruit un peu la beauté. Il est formé d'une enceinte très simple et massive; à un des coins est une chaire qui, par sa forme allongée et carrée, ressemble plutôt à une tribune.

Derrière le grand autel, un ancien retable en bois



Le portail de la mer (voy. p. 10).

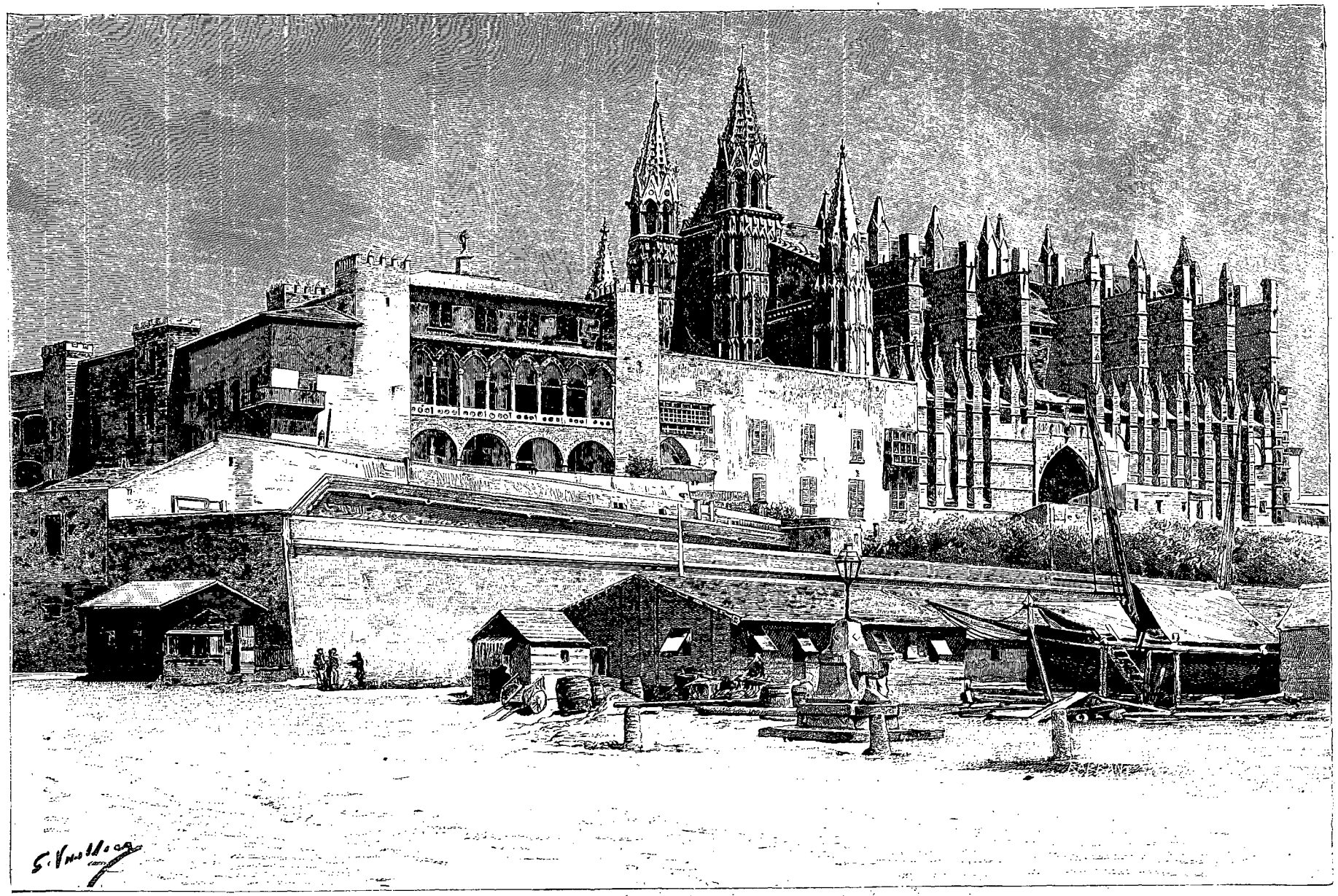
sculpté et doré se trouve relégué dans l'ombre. C'est un chef-d'œuvre gothique en parfait état de conservation. Les statues des saints et des saintes qui le composent sont peintes et dorées dans le goût des enluminures des vieux missels.

Comme l'argent manquait à un moment pour continuer la construction de l'église, les nobles eurent le privilège de faire graver leurs armoiries sur les clefs de voûte moyennant le don de cent livres majorquines, et cinquante pour les clefs des bas-côtés.

Ce revenu basé sur la vanité dut être très important à en juger par la quantité des blasons qui existent.

Ce fut en 1601, après quatre cents ans seulement, qu'on put achever l'édifice que la piété de don Jayme *el Conquistador* avait dédié à la vierge Marie, pour accomplir un vœu fait par lui en pleine mer pendant une affreuse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La cathédrale et le *Palacio Real* (voy. p. 10).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tempête ayant mis en grand péril la flotte qui venait conquérir l'île. Au XIVe siècle le travail manuel était bien peu rétribué à Palma; les maîtres maçons qui étaient occupés à la construction de la cathédrale ne gagnaient que huit sols par jour, et le salaire des simples ouvriers et des femmes était encore beaucoup plus minime.

On ne peut trouver un ensemble de lignes mieux distribué et une finesse d'exécution plus surprenante que dans le portail, qui fait face à la mer. Jamais l'art gothique, a-t-on dit, n'était apparu plus savant, plus correct, plus expressif.

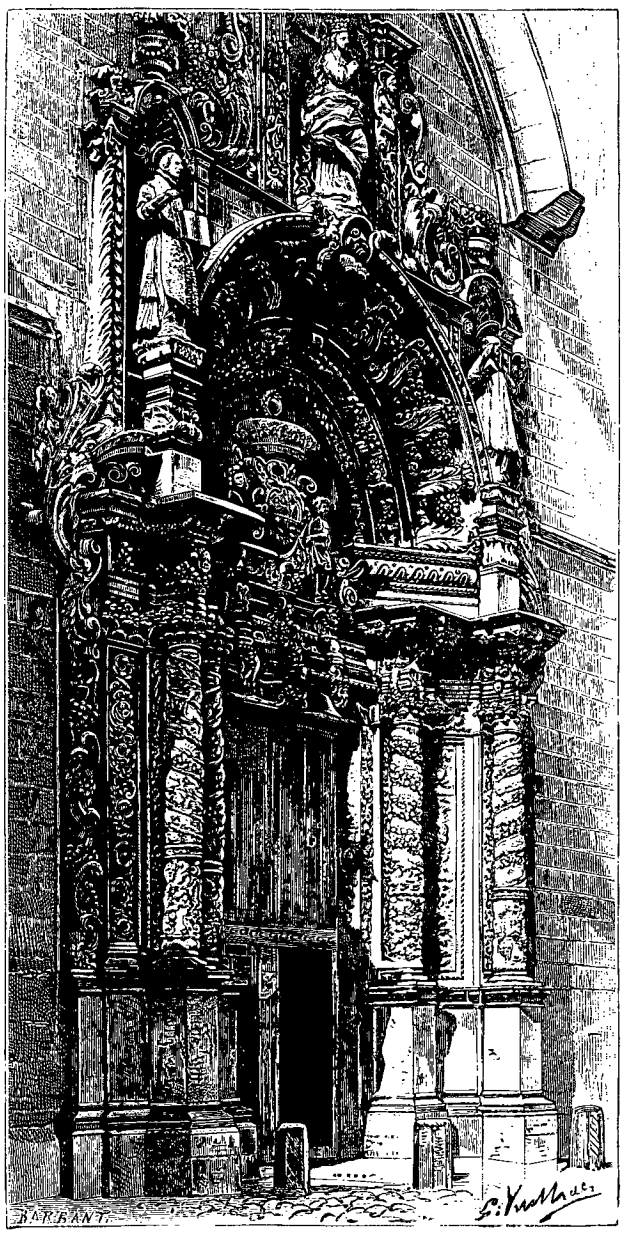
Statues, dais en pierres ciselées comme des dentelles, draperies fouillées, guirlandes de fleurs délicates, attributs, enlacements capricieux, festons, colonnes, feuilles, grandes figures de saints docteurs, tout concourt à réaliser un ensemble merveilleux et à faire de ce portail un chef-d'œuvre.

Il est fâcheux qu'on ait été dans la nécessité de murer la porte d'entrée à cause des coups de vent violents qui s'y engouffraient, renversant les tableaux et les vases sacrés.

Parmi les richesses du trésor on remarque six chandeliers d'argent d'une grandeur extraordinaire; ils ont chacun sept branches, le pied est soutenu par... des satyres. On montre encore un morceau de la vraie croix, trois épines de la couronne du Christ, un pan de sa tunique, des morceaux du voile et de la chemise de la Vierge et un bras de saint Sébastien. On rapporte que ces précieuses reliques furent déposées là en 1512 par un archidiacre de Rhodes, Manuel Suria. Dans le palais épiscopal qui touche à la cathédrale se trouvent les portraits de tous les prélats qui ont occupé le siège de Majorque.

Le *Palacio Real* de Palma, proche voisin de la cathédrale, est une habitation seigneuriale très caractéristique. On prétend qu'il est de construction romaine et mauresque à la fois, mais certains détails de son architecture ont troublé des savants qui, en présence de ces anomalies de construction, ne se prononcent pas. Un ange gothique le surmonte et, du haut des nues, regarde la mer.

Parmi les nombreuses églises de Palma, je ne dois pas oublier de citer celles de Sainte-Eulalie et de Sainte-Magie, à cause du privilège dangereux dont elles ont longtemps joui de servir d'asile aux criminels qui s'y réfugiaient. Il n'y a pas bien des années encore qu'elles ont cessé d'être des lieux inviolables.



Portail de l'église de *Monte-Sion*.

Le portail de l'église de Monte-Sion offre une ornementation somptueuse. Ce style pourrait paraître un peu lourd et chargé dans nos pays sombres; mais sous les ardents rayons du soleil, où chaque petite ombre devient incisive, les détails s'allègent singulièrement, et l'on demeure frappé de la finesse des sculptures et de la richesse de l'ensemble.

A l'église San Francisco se trouve le tombeau où sont conservés les restes du grand Ramon Lull, le célèbre mystique, honneur de Majorque, sa patrie, qui fut à la fois écrivain fécond, théologien, physicien et architecte.

Cette sépulture gothique est un des monuments funéraires les plus remarquables de la dernière période de cet art.

Ramon Lull naquit à Palma en 1235; il montra de bonne heure des dispositions pour le métier des armes et entra au service de l'infant don Jayme, en qualité de page. Plus tard, après une jeunesse dissipée, ses parents, espérant mettre un frein à sa vie de désordres, lui persuadèrent de se marier. Mais sa conduite ne s'en trouva pas modifiée et leur espoir fut déçu. Il arriva même à pousser l'oubli de toute convenance jusqu'à entrer un dimanche à cheval dans l'église de Sainte-Eulalie, pour voir une dame dont il était éperdument amoureux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une autre de ses aventures mérite d'être rappelée, à cause de son souvenir à la fois étrange et poétique.

Comme il était épris d'une jeune fille, il devint chimiste par amour.

Cette jeune fille eut le courage, tout en l'adorant, de résister à ses obsessions. Et comme il la pressait, ne pouvant connaître les motifs de sa rigueur, elle déchira un jour les vêtements qui couvraient sa poitrine et lui montra son sein rongé par un affreux cancer.

Ramon Lull se voua alors à des études spéciales et finit par trouver un spécifique pour guérir ce mal. La légende s'arrête là.

Il se résolut ensuite à abandonner le monde pour se vouer à l'étude et à la pénitence, et vendit son patrimoine, dont il réserva une part pour sa femme et ses enfants. Après avoir effectué un voyage en Catalogne pour visiter le sanctuaire de Monserrate et ensuite celui de Santiago de Compostelle, il revint à Majorque et se retira sur le sommet du mont de Randa, se donnant sans repos à l'étude et à la méditation. Il y composa différents livres qui lui valurent l'honneur d'être appelé auprès du roi Jacques II, lequel se trouvait alors à Montpellier. Celui-ci lui confia la fondation d'un collège dans lequel treize religieux franciscains étudièrent la langue arabe, qu'il avait apprise lui-même d'un de ses esclaves.

Ce collège, quoique établi à Miramar, dans l'île même, en vertu d'une dotation royale, n'eut pas une longue durée et ne servit probablement pas l'œuvre de la conversion des Infidèles, en vue de laquelle il avait été fondé.

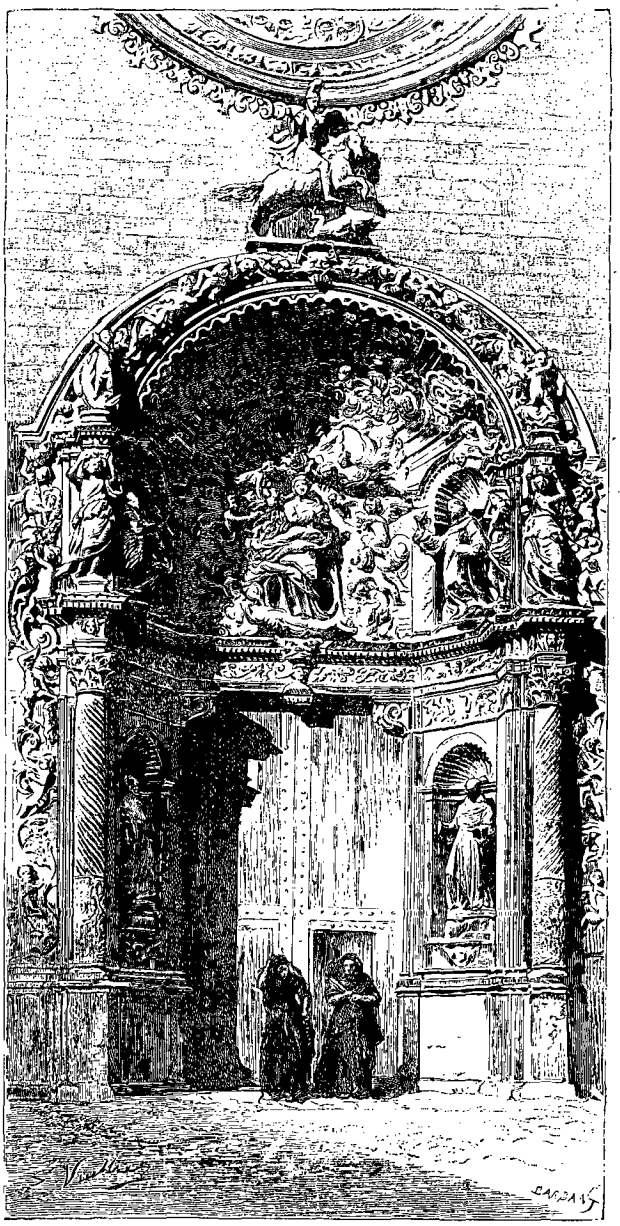
Plus tard Ramon Lull alla à Gênes traduire un livre arabe, à Tunis prêcher l'Évangile et controverser avec les docteurs mahométans. Après avoir couru péril de mort, il fut chassé de ce royaume et s'embarqua pour Naples.

Il alla à Rome, puis à Paris, traiter avec le roi l'œuvre de la conversion des Infidèles, qui était devenue le but de sa vie, toujours enseignant en public et toujours écrivant. Il prêcha dans le Levant et en Afrique. A Bougie il fut blessé, puis lapidé finalement par les habitants aux portes de la ville.

Quelques pêcheurs génois recueillirent son cadavre, et partirent, faisant route vers leur patrie. Mais quand ils crurent entrer au port de Gênes, il se trouva qu'ils étaient devant Majorque. Ils résolurent alors de poursuivre de nouveau le but de leur voyage, mais le bateau, retenu par une force mystérieuse, n'avançait pas malgré leurs efforts et en dépit du vent favorable qui enflait les voiles. Descendus à terre, ils racontèrent ce prodige, et comprirent qu'ils devaient laisser là le corps de Ramon Lull. Puis, reprenant de nouveau leur voyage, ils l'accomplirent sans obstacle cette fois.

Il avait été décidé que le cadavre serait déposé à l'église de Santa Eulalia, où reposaient les cendres de ses ancêtres; mais, les religieux de San Francisco l'ayant réclamé comme appartenant à leur communauté, il fut placé en grande pompe dans la sacristie du couvent et plus tard transporté dans la sépulture qu'il occupe aujourd'hui.

Telle fut l'existence étrange et singulièrement mouvementée de ce grand esprit, pour lequel les habitants des Baléares ont un culte véritable.



Portail de *San Francisco*.

La nef de l'église San Francisco est large, élégante et de belles proportions ; il est fâcheux qu'une restauration complète ait dénaturé les anciens autels.

La principale porte d'entrée peut être citée comme une œuvre des plus brillantes de l'architecture au XVIIIe siècle.

Le couvent de San Francisco, le plus vaste de Palma, attenant à l'église, avait autrefois deux cloîtres, qu'occupaient cent cinquante religieux. Plus tard ce couvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

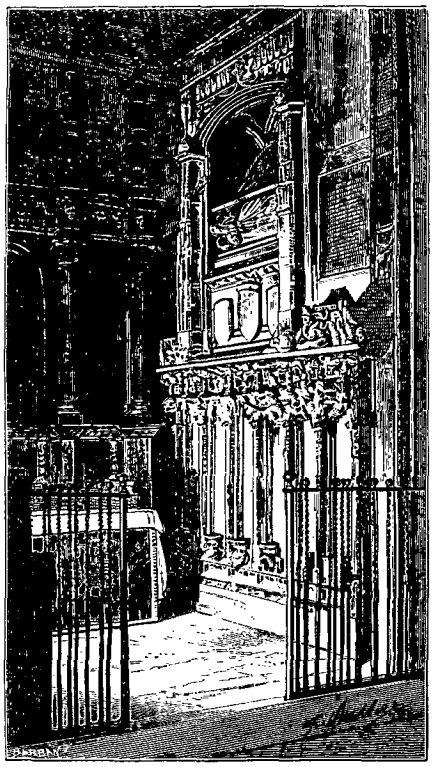
a été la résidence du gouvernement politique supérieur. Sa destination a bien changé : il est transformé en prison. Au moment où nous entrons dans le préau, des *presidarios* (prisonniers), en grand nombre, se promènent par groupes, fumant des cigarettes; d'autres s'occupent à tresser des nattes de sparterie. Mais, comme je suis étonné de leur nombre, Sellares s'empresse de me dire qu'ils sont envoyés là d'Espagne : car on ne voit point de malfaiteurs à Majorque, de même qu'on n'y rencontre pas d'animaux féroces, ni de reptiles venimeux.

Le voyageur peut parcourir cette île de nuit comme de jour dans tous les sens, dans les lieux les plus retirés, les plus sauvages : non seulement il ne sera exposé à rencontrer aucun malfaiteur, mais il recevra partout l'accueil le plus hospitalier.

Le cloître de San Francisco est l'unique œuvre gothique de ce genre qu'on trouve aux Baléares; il est admirable par le goût original de son architecture, son élégance et sa grandeur; dans ses principales proportions, son style s'éloigne des formes connues.

L'étendue du préau est immense, comme je l'ai déjà dit plus haut : quatre galeries très larges le circonscrivent; aucune construction intermédiaire n'interrompt ses lignes de colonnes, qui s'élèvent si minces, si élancées, qu'on pourrait croire les travées fermées par une grille délicate.

Les archivoltes de ces fines colonnes sont découpées d'un élégant feston à cinq lobes qui les couronne d'un dessin délicat : les arceaux de la galerie orientale sont trilobés seulement, au lieu d'être à cinq lobes comme dans les autres.



Tombeau de *Ramon Lull* (voy. p. 11).

Les galeries ne sont point voûtées, mais recouvertes d'une toiture en bois, en avancement considérable sur le délicat appui qui la supporte; cet auvent est sans doute du XIVe siècle.

On ne peut rien imaginer de plus gracieux que ce cloître.

Les murs des galeries renferment un grand nombre de pierres sépulcrales, dont une remarquable, dans le côté oriental.

Dans la partie basse de la ville, contre les quais, l'édifice de la *Lonja* (ancienne Bourse) élève sa masse rectangulaire, dont les murailles se mirent dans les eaux calmes du port : quatre tours octogones flanquent les angles. Le couronnement est composé d'une série de fenêtres carrées finement ornées que surmontent des créneaux à dentelures. Une jolie et délicate corniche court au-dessus du couronnement, un talus régulier sert de base à tout l'édifice, et des contreforts ouvragés en mode de tourelles divisent ses faces en compartiments verticaux. Le portail se compose d'une arcade assez profonde, un pilier divise l'entrée, mais sa niche a perdu la Vierge qui l'occupait autrefois.

Un grand ange qui n'est pas du meilleur goût occupe le tympan : cette partie paraît se ressentir des approches de la décadence de l'art gothique.

En somme, la Lonja est un édifice superbe; on assure qu'il constitue un des monuments gothiques les plus beaux de l'Espagne.

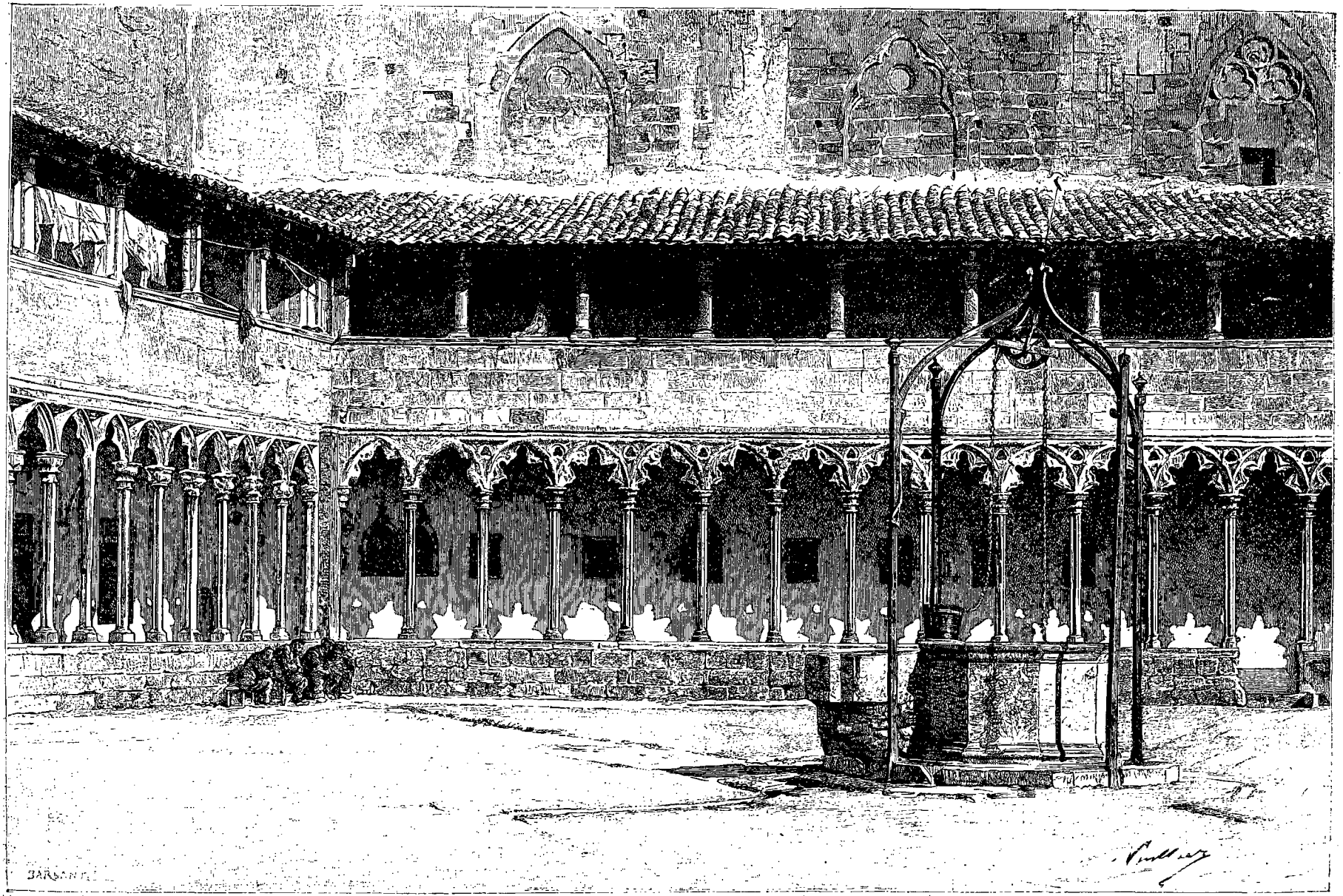
Sa disposition intérieure est remarquable par un de ces tours de force qui sont une des prédilections de l'art au moyen âge : elle consiste dans une salle unique d'une grande étendue dont la voûte surbaissée est soutenue par six colonnes seulement, minces et cannelées en spirale. Cette salle a été utilisée pour les bals masqués qui se donnaient pendant le carnaval, et M. Grasset de Saint-Sauveur affirme y avoir vu réunies sans confusion plus de 1200 personnes. Ce monument reste comme un grand souvenir de ce que furent autrefois la navigation et le commerce de Majorque avant que Christophe Colomb eût, par la découverte de l'Amérique, modifié l'importance de tous les ports de mer en Europe.

Ce fut le roi don Jayme Ier, *el Conquistador*, qui décida la construction de l'édifice et en désigna même l'emplacement; là se rassemblaient les marchands, que ce roi protégeait beaucoup. Les îles Baléares furent pendant longtemps un des centres de commerce les plus florissants du monde entier : cette prospérité était due non à l'industrie locale ni aux richesses propres des habitants, mais à la situation géographique, particulièrement favorable, de ces îles entre les côtes d'Afrique, d'Italie, de France et d'Espagne.

Sous le règne paisible de don Jayme Ier, le commerce de Majorque prit une extension singulière, et le port de Palma ne cessa d'être plein de vaisseaux. Au XVe siècle les comptoirs des Génois aux Baléares étaient si nombreux, si considérables et si florissants, qu'ils eurent une Bourse particulière à Palma. Ils habitaient la partie de la ville qu'occupent aujourd'hui les descendants des juifs convertis au christianisme.

On retrouve dans les archives des règlements somptuaires de cette époque qui témoignent des progrès du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cloître de *San Francisco*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

luxe et de l'opulence des habitants. Une de ces ordonnances fixe le poids des chaînes d'or qui, alors comme aujourd'hui, faisaient partie de la parure des femmes.

Majorque fut un des grands marchés de l'Europe et un des principaux entrepôts des richesses de l'Inde et de l'Afrique ; il n'y avait pas de famille noble (et elles étaient très nombreuses) qui n'armât au moins une galère à ses frais.

La découverte du cap de Bonne-Espérance fit changer la direction des produits asiatiques, et l'expulsion des Maures d'Espagne contribua beaucoup à ruiner la prospérité des Baléares.

Cette expulsion fut pour ces îles ce que fut pour la France la révocation de l'édit de Nantes, qui, en proscrivant les protestants, enrichit de notre industrie les peuples voisins.

Aujourd'hui les relations commerciales des Baléares ne s'étendent pas au delà des côtes d'Espagne, d'Afrique et de France, dans la Méditerranée, et les articles d'exportation sont les huiles, les amandes, les oranges et citrons, les câpres qui vont à Marseille, les porcs à Barcelone ainsi que les légumes.

Majorque est l'île la plus grande et de beaucoup la plus fertile du groupe des Baléares ; la terre en est si féconde, le climat si doux et les sites en sont tellement beaux que les anciens les avaient nommées les Eudemones ou les îles des Bons Génies et les Aphrodisiades ou Terres de l'Amour ; la population est relativement deux fois plus nombreuse qu'en Espagne.

Majorque offre une superficie de 3 395 kilomètres carrés. La population de Palma est de 60 000 habitants ; et celle de l'île entière, d'environ 210 000.

On fait remonter la fondation de la capitale à plus d'un siècle avant l'ère chrétienne ; elle est attribuée à Quintus Cæcilius Metellus, surnommé le Baléarique. On prétend que lorsqu'il voulut débarquer sur le rivage, il fit tendre des peaux au-dessus du pont de chaque navire pour abriter l'équipage contre les projectiles des frondeurs.

Les auteurs anciens attribuaient aux habitants des Baléares une grande adresse à se servir de la fronde. Dameto, historien de Majorque, a même écrit, vers 1731, que l'adresse et la force qu'ils déployaient dans le maniement de cette arme étaient telles que les balles de plomb dont ils faisaient usage se fondaient dans les airs par la violence avec laquelle elles étaient lancées.

L'histoire de Palma est très mouvementée et marquée par des désastres considérables.

Lors de la conquête de l'île par don Jayme, cette ville soutint un long siège avec courage et finalement fut mise à sac. Le pillage dura huit jours.

Le conquérant l'agrandit, l'embellit et éleva, en dehors des beaux monuments dont j'ai parlé, une citadelle et fortifia le port. Une ère de grande prospérité s'ouvrit alors. Mais bientôt deux pestes successives ravagèrent Palma et la dépeuplèrent à tel point que le gouverneur exempta d'impôts les étrangers qui se résolurent à venir l'habiter.

En 1391 les juifs, en grand nombre, y furent égorgés ; à la faveur du trouble, les maisons furent pillées et le trésor forcé.

Au siècle suivant, la *Riera*, torrent qui passe dans la ville, grossit démesurément, détruisant 1 600 maisons et noyant 5 500 personnes.

En 1475 la peste éclata de nouveau et exerça de grands ravages.

Puis ce furent les *pagés* (paysans propriétaires) qui, chargés de lourds impôts, maltraités par la noblesse, se soulevèrent à l'exemple des artisans de Valence et mirent le siège devant Palma, après avoir coupé les conduites d'eau.

Pendant ce temps les gens du peuple qui habitaient la ville s'insurgèrent à leur tour et pillèrent les maisons de leurs seigneurs.

Après deux années de luttes sanglantes, le roi Alonso envoya secourir la noblesse ; les rebelles furent vaincus, mais la ville, écrasée d'impôts, vit consommer sa ruine.

Malgré les pestes, les famines, les inondations, les guerres intérieures, Palma avait conservé une certaine puissance sur mer.

Elle résistait aux attaques fréquentes des corsaires, et l'on voyait encore des citoyens militaires refuser d'être anoblis. Mais au XVIe siècle elle était tellement déchue de sa grandeur qu'il ne se trouva pas même dans le port un seul vaisseau pour repousser les pirates qui l'attaquaient.

Le climat de Majorque est plus doux que celui de Valence, qui se trouve à peu près sur la même latitude, à cause de la mer qui l'entoure et qui a le privilège d'égaliser les températures. Cependant, suivant les expositions, il varie notablement. On trouve sur la chaîne de montagnes qui s'étend du nord-est au sud-ouest et borde un côté de l'île, une fraîcheur relative, alors que la plaine est brûlante.

Miguel de Vargas rapporte qu'en rade de Palma, durant le terrible hiver de 1784, le thermomètre Réaumur se trouva une seule fois à 6 degrés au-dessus de la glace dans un jour de janvier ; que d'autres jours il monta à 16, et que le plus souvent il se maintint à 11.

Pour ma part j'y ai passé les derniers jours d'octobre et le mois de novembre entier habillé comme je le suis en juillet et août à Paris, j'ai même eu quelquefois un peu chaud, mais, la plupart du temps, l'atmosphère était si douce que je ne la sentais pas.

L'ami Sellares, qui me voyait constamment pressé de visiter ce que la ville offre d'intéressant, et ce n'est pas peu dire, me répétait quelquefois : « Lorsque vous aurez mangé quatre ou cinq douzaines d'*encimadas*, vous commencerez à être mieux. Je vous trouve encore trop Parisien, nerveux, ardent à tout. Voyez comme nous sommes à Palma : nous avons toujours le temps, nous nous hâtons lentement, selon l'expression d'un de vos poètes. Aussi nous nous portons bien ; notre existence se passe sans efforts, nos besoins sont modestes, et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

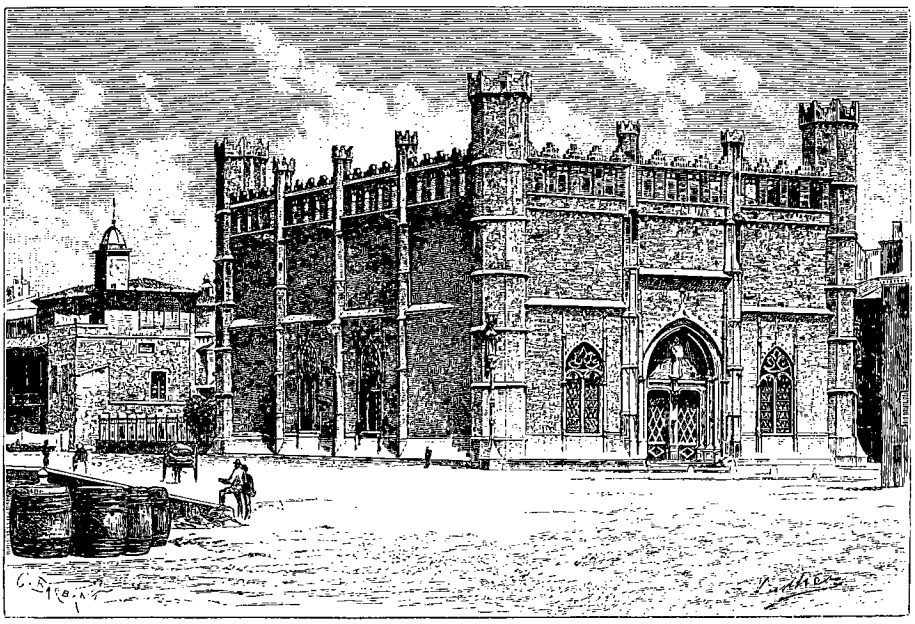
devenons vieux après avoir longtemps joui du soleil et des merveilles de notre île. »

L'*encimada*, dont Sellares évoquait ainsi les propriétés calmantes, est un gâteau dont la pâte ressemble à celle de nos feuilletages, mais qui est tout imprégné de graisse. On le sert généralement avec le chocolat. Certainement ce mets est d'une digestion difficile, et aide peut-être un peu à la torpeur physique et intellectuelle que procure déjà la chaleur du climat.

Mon séjour à Majorque ne pouvait se prolonger assez pour que j'obtinsse tous les bienfaits que mon ami attendait de sa pâtisserie. Je le priai donc un jour de m'accompagner au fameux pin des Moncade, et j'avoue qu'il était extrêmement actif toutes les fois qu'il pouvait m'obliger ou simplement m'être agréable.

J'avais retenu une *galera* : ces voitures de Palma sont légères et très gracieuses, avec leur attelage de mules, et c'est chose charmante que de les voir aller à toute vitesse, tantôt montant les côtes et tantôt les descendant toujours à la même allure.

Nous suivons les quais, puis par une route poudreuse nous arrivons au Terreno, sorte de quartier ou de faubourg composé de maisons de campagne où les habitants de Palma vont en villégiature l'été; chaque maison a son petit jardin ombragé de figuiers et agrémenté de fleurs. Un bois épais de pins d'Alep l'enveloppe et accompagne le sentier qui monte jusqu'au sombre castillo de Bellver, que je visitai le lendemain. Les flots viennent mourir dans les rochers qui forment la base de la colline du Terreno, d'où l'on peut à la fois jouir du beau panorama de la ville, de l'immense baie et des côtes lointaines. Par un temps clair on peut même apercevoir sur la ligne du ciel, en fine silhouette, le rocher de Cabrera de lugubre souvenir. Toute cette



La *Lonja* (voy. p. 12).

population profite des bains de mer pendant les chaleurs de l'été, et les hommes ont la facilité d'aller vaquer en ville à leurs occupations; des voitures, dont le trajet dure à peine un quart d'heure, assurent le service de Palma au Terreno. Il existe aussi vers l'est un endroit nommé Molinar de Levante, peuplé de maisons de campagne, mais sa situation est moins agréable, et la population qui le fréquente n'est pas aussi choisie.

Après avoir traversé cette petite ville, déserte à ce moment de l'année, la route suit la mer par les capricieuses lignes de la côte. Nous ne cessons de voir les vagues arriver doucement et s'évanouir en franges d'argent sur des criques sablonneuses ou, plus loin, caresser de petits récifs fauves. Dans certaines échancrures, des canots de plaisance sont tirés sur la grève.

Les herbes odorantes croissent partout, romarin, cytise, myrte, lavande, et de jolies bruyères de toutes les gammes du rose balancent au vent de mer leurs grandes tiges souples. Ici les bruyères sont vraiment des arbustes.

A mesure que nous allons, les ondulations du chemin font souvent disparaître Palma, qui, par instants seulement, montre à travers les pins ses blanches maisons et ses beaux édifices comme une apparition lumineuse.

Après deux heures de trajet, passées bien vite à contempler la vaste mer, la baie, les bois touffus pleins de senteurs résineuses et les jolies herbes du chemin, le cocher arrête le véhicule, descend de son siège et, avec une politesse inconnue à ses congénères de Paris, ouvre la portière et nous demande, tenant son chapeau à la main, que nous lui fassions la faveur de descendre de voiture.

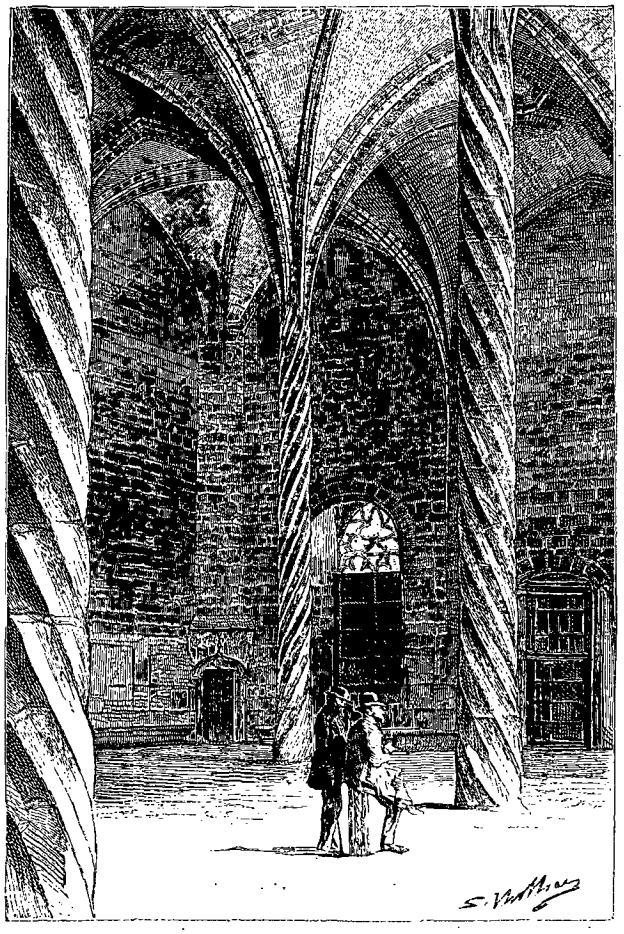
Le pin des Moncade est là dans une sorte de lande bordée par la mer. C'est en cet endroit que don Jayme Ier, le Conquérant, débarqua avec ses compagnons d'armes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et livra, le 12 septembre 1229, le premier combat aux Infidèles. C'est là aussi que les Moncade, deux frères d'une illustre famille et lieutenants du roi, trouvèrent la mort.

Voici comment M. Frédéric Donnadieu a raconté, dans la *Revue Félibréenne*, la consécration, qui eut lieu le 5 mai 1887, d'un monument de foi religieuse et patriotique élevé à côté du pin géant :

« Là donc se rendit, des villages voisins de Calvia et d'Andraitx, un nombreux concours de peuple. Un autel fait d'une planche et de deux pierres recouvertes de draperies blanches, ayant pour toute décoration de vertes guirlandes de laurier et de buis, entremêlées de roses rouges, s'appuyait à l'arbre même, seul survivant des scènes passées. — A deux pas de l'arbre historique, une croix de fer portant entre ses bras les pals sanglants, *las barras*, armes de Catalogne, se dressait depuis la veille sur un piédestal de pierre, où l'on n'avait pas eu le temps de graver les deux dates commémoratives qui doivent y figurer : 12 septembre 1229 et 5 mai 1887. — Le poète de l'*Atlantide* et de *Canigou*, ayant pour assistants Mossen Collell et l'abbé Rous, célébra l'office divin, au milieu du recueillement de cette foule de paysans, de bourgeois, de poètes et d'artistes, que l'étrangeté de la scène, la ferveur religieuse, la grandeur des souvenirs, l'azur profond du ciel à travers les branches ondoyantes des grands pins murmurants, et la rumeur prochaine de la mer invisible, impressionnaient diversement. Les larmes étaient près de couler de tous les yeux, lorsque, la bénédiction de la croix terminée, et l'absoute dite, Mossen Collell, debout près du piédestal, lut, d'une voix attendrie, le passage de la *Chronique catalane* relatif à la mort des Moncade. »



Intérieur de la *Lonja* (voy. p. 12).

« C'était, dit Mossen Collell, dans sa courte mais topique relation de la *Veu del Montserrat* du 14 mai 1887, c'était la seule oraison funèbre qui convînt à cette heure et en ce lieu. La parole sobre, concise, ingénue et presque enfantine du Conquérant allait jusqu'au cœur, et chacun, pour un instant, voyait le bon roi pleurer sur les corps inanimés de Guilhem et Ramon de Moncade. »

Les dépouilles des Moncade furent amenées à Palma et déposées dans l'église du Sépulcre, qui était une mosquée sous la domination arabe; plus tard on les transporta en Catalogne.

Au retour, nous prenons une route qui s'enfonce dans les bois, sur les flancs de la montagne, et nous visitons le château de Bendinat, qui appartient au comte de Montenegro.

Après la grande bataille où les Moncade trouvèrent la mort, comme le roi don Jayme n'avait pris aucun aliment de toute la journée, don Nuño, son lieutenant, le conduisit à une maison de campagne où il mangea avec beaucoup d'appétit. C'était à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le château, qui, depuis, s'est appelé Bendinat, par contraction des mots *be hem dinat* (nous avons bien dîné) que le roi prononça après son repas. D'aucuns prétendent que, les aliments étant peu abondants et de mauvaise qualité, c'est par ironie qu'il avait prononcé ces paroles.

Nous rentrons à Palma par le même chemin que nous avons suivi le matin, bercés par la rumeur de la mer, tandis que le soleil baisse à l'horizon et que s'éteignent un à un, lentement, les hauts clochers, les édifices rougis par les flammes du couchant, et que la lune, toute pâle, se lève sur les flots.

GASTON VUILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Patio Sollerich (voy. p. 21).

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

MAJORQUE,

PAR M. GASTON VUILLIER [1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après ses propres croquis et des photographies communiquées par l'archiduc Louis Salvator d'Autriche et par M. Sellares.

II

Nous prenons un matin la direction du castillo de Bellver, longeant les quais, traversant une partie du Terreno, que nous quittons bientôt, pour suivre la pente escarpée d'une colline dont les flancs sont couverts d'une épaisse forêt de pins d'Alep.

Un riche habitant de Palma, dans sa ferveur généreuse, a élevé sous ces ombrages une chapelle où sont conservés les restes de san Alonso Rodriguez. La tradition rapporte que ce saint, accablé de fatigue, gravissait péniblement un jour le sentier, lorsque, à cet endroit même, la sainte Vierge lui apparut dans un éblouissement de lumière et essuya longuement ses tempes baignées de sueur. Cette légende est représentée dans un des tableaux qui ornent l'intérieur de la chapelle.

Nous arrivons bientôt au castillo, ancienne forteresse du moyen âge, où François Arago fut emprisonné pendant deux mois dans la tour de l'*homenaje* à la suite de circonstances intéressantes à rapporter.

En 1808 l'illustre astronome se rendit à Majorque, dans le but de poursuivre ses travaux sur la mesure du méridien terrestre. Comme il faisait allumer des feux pour son usage sur un mont élevé qui domine Bellver, les habitants de Palma, fort intrigués d'abord, s'imaginèrent, après réflexion, qu'il communiquait par ce moyen avec l'escadre française, et, comme nous étions en guerre avec l'Espagne, le peuple, irrité, se dirigea vers la montagne pour le mettre à mort.

Arago, averti par un homme dévoué, descendit vers Palma. Il rencontra dans le trajet ceux qui en voulaient à sa vie; mais, comme il parlait très bien la langue du pays, il ne fut point reconnu. Tandis qu'il demandait asile et protection au commandant du bateau affecté par

1. *Suite.* — Voyez p. 1.

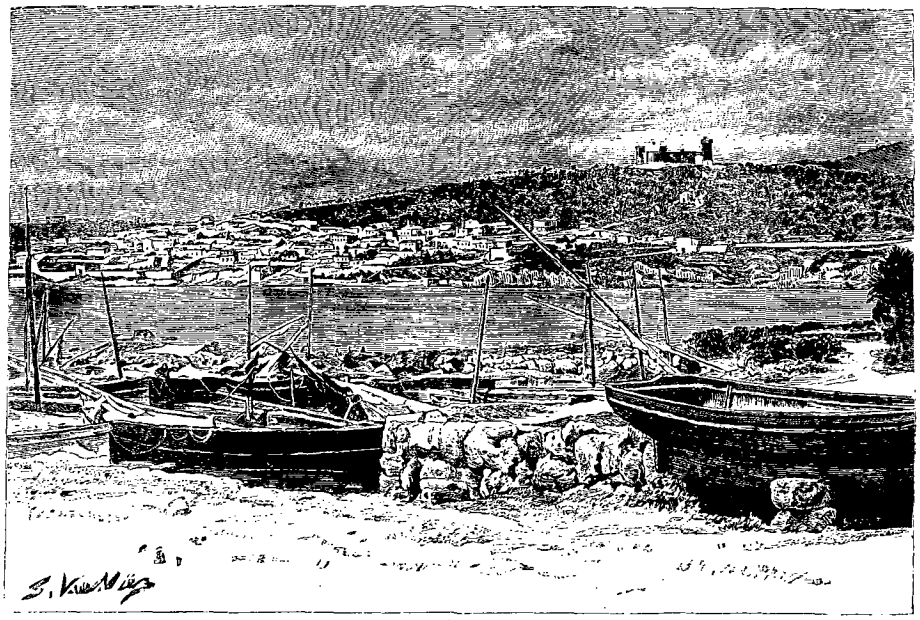
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le gouvernement espagnol à la commission chargée de la mesure du méridien, les Majorquins apprirent qu'il s'était réfugié à bord, et les quais se couvrirent d'une foule menaçante. Le commandant, ne répondant plus de sa vie, lui donna un canot, avec lequel il gagna la côte. Il put ensuite atteindre la forteresse de Bellver. C'est par miracle qu'il échappa aux forcenés qui le suivaient de près.

Après deux mois d'emprisonnement il prit la fuite, et une barque de pêcheurs le conduisit à Alger, où d'autres vicissitudes l'attendaient.

Le château de Bellver, construit en vue de défendre l'entrée du port de Palma, est un curieux reste de l'architecture militaire au moyen âge. Ses hautes murailles sont flanquées à l'extérieur de quatre tours et d'autant de tourelles. L'intérieur se compose d'une enceinte circulaire possédant deux étages et de deux galeries superposées. La galerie inférieure à plein cintre rappelle de loin les amphithéâtres romains, dit M. J.-B. Laurens; celle de l'étage supérieur, au contraire, ressemble par ses ogives élancées et ses baies trifoliées aux plus élégants cloîtres du XVe siècle.

Deux ponts relient à la forteresse la fameuse tour isolée et massive de l'*homenaje* ou de l'hommage, dans laquelle François Arago fut enfermé. Cette tour avait déjà servi de prison d'État à plusieurs personnages, parmi lesquels Jovellanos, ancien ministre de Charles IV, poète dramatique. Pendant les loisirs de sa captivité, cet illustre prisonnier écrivit les faits dont avaient été témoins ces vieilles murailles, des meurtres, des combats, des trahisons, drames mystérieux dans lesquels on retrouvait toujours des chrétiens s'égorgeant entre eux.



Le *castillo de Bellver* et le *Terreno*.

Ce château a été la tombe de l'infortuné général de Larcy, qui y fut fusillé.

Du haut des tours du castillo de Bellver, le coup d'œil sur la baie de Palma est admirable.

Avant de reprendre, avec mon excellent guide et ami el señor Sellares, la visite des beaux monuments de la ville, nous nous rendons au palais du comte de Montenegro.

Les collections qui se trouvent dans cette grave et antique demeure ont été formées par le cardinal Antonio Despuig, ami intime de Pie VI et oncle du comte.

Nous parcourons les grandes salles ornées de tableaux de presque toutes les écoles et dont quelques-uns sont des merveilles. Je garde le souvenir, entre autres, d'un Ribera représentant un saint illuminé, farouche de couleur, étrange de clarté et donnant la sensation violente d'un ancien moine espagnol visionnaire.

Nous remarquons des tapisseries, des armes, et nous montons ensuite par un étroit escalier dans l'immense salle de la bibliothèque, où le cardinal avait réuni tout ce qu'il avait pu trouver de remarquable en bibliographie dans les pays d'Espagne, d'Italie et de France. La partie relative aux arts de l'antiquité et à la numismatique est fort complète, dit-on.

C'est dans cette salle que George Sand se trouva mêlée à un accident dont elle garde la responsabilité aux yeux des Majorquins.

Dans son livre *Un Hiver à Majorque*, elle signale une découverte fort curieuse sur les origines des Bonaparte, que l'on doit à M. Tastu, mari de Mme Amable Tastu, la muse charmante.

« L'amateur de blason y trouvera encore un armorial où sont dessinés avec leurs couleurs les écus d'armes de la noblesse espagnole, y compris ceux des familles aragonaises, majorquines, roussillonnaises et languedociennes. Le manuscrit, qui paraît être du XVIe siècle, a appartenu à la famille Dameto, alliée aux Despuig et aux Montenegro. En le feuilletant, nous y avons trouvé

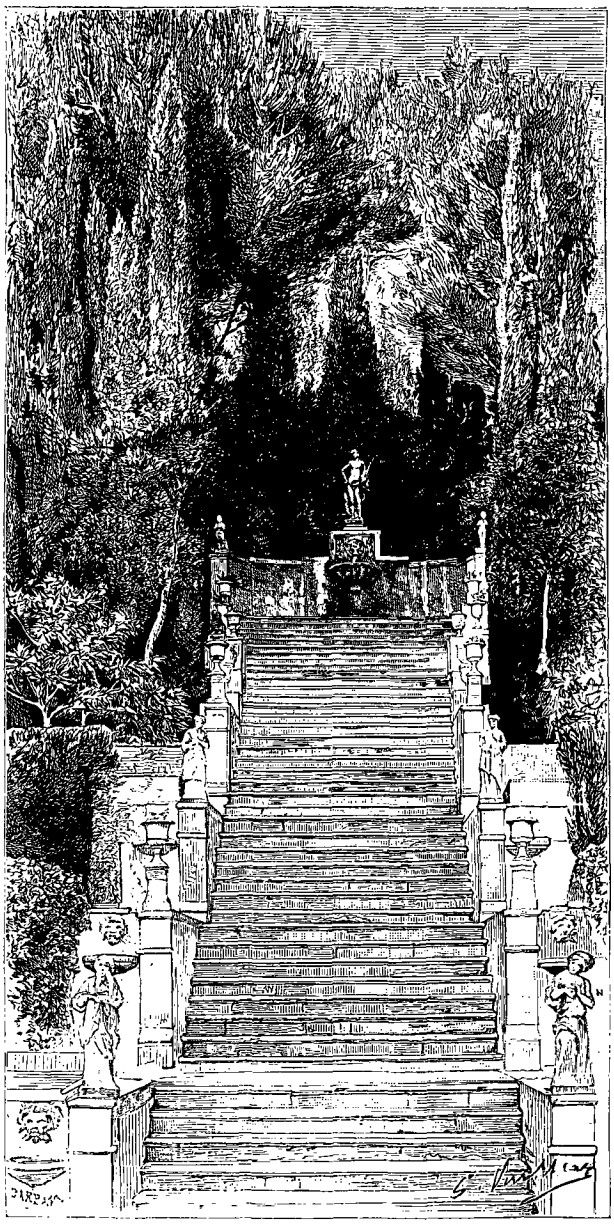
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'écu de la famille des *Bonapart*, d'où descendait notre grand Napoléon. » (Notes de M. Tastu.)

Visitant les ruines du couvent de Saint-Dominique à Palma, George Sand retrouva la tombe armoriée des Bonapart, dont les armoiries étaient : partie d'azur, chargé de six étoiles d'or, à six pointes, deux, deux et deux, et de gueules, au lion d'or léopardé, au chef d'or, chargé d'un aigle naissant de sable.

En 1411 Hugo Bonapart, natif de Majorque, passa dans l'île de Corse en qualité de régent ou gouverneur pour le roi Martin d'Aragon.

Elle ajoute : « Jamais écu fut-il plus fier et plus symbolique que celui de ces chevaliers majorquins? Ce lion dans l'attitude du combat, le ciel parsemé d'étoiles d'où cherche à se dégager l'aigle prophétique, n'est-ce pas comme l'hiéroglyphe mystérieux d'une destinée peu commune? Napoléon, qui aimait la poésie des étoiles avec une sorte de superstition et qui donnait l'aigle pour blason à la France, avait-il donc connaissance de son écu majorquin, et, n'ayant pu remonter jusqu'à la source présumée des Bonpar provençaux, gardait-il le silence sur ses aïeux espagnols?... »



Escalier de *Raxa* voy. p. 20).

Les notes de M. Tastu sur les collections du comte de Montenegro continuent ainsi :

« On trouve encore dans cette bibliothèque la belle carte nautique du Majorquin Valsequa, manuscrit de 1439, chef-d'œuvre de calligraphie et de dessin topographique, sur lequel le miniaturiste a exercé son précieux travail.

« Cette carte avait appartenu à Americ Vespuce, qui l'avait achetée fort cher, comme l'atteste une légende en écriture du temps, placée sur le dos de ladite carte : « *Questa ampla pelle di geographia fú pagata da* « *Amerigo Vespucci CXXX ducati di oro di marco.* »

« En transcrivant cette note, ajoute George Sand, les cheveux me dressent à la tête, car une scène affreuse se retrace à ma pensée. Nous étions dans cette même bibliothèque de Montenegro, et le chapelain déroulait devant nous cette même carte nautique, ce monument si précieux et si rare, acheté par Americ Vespuce 130 ducats d'or, et Dieu sait combien par l'amateur d'antiquités le cardinal Despuig,... lorsqu'un des quarante ou cinquante domestiques de la maison imagina de poser un encrier de liège sur un des coins du parchemin pour le tenir ouvert sur la table. L'encrier était plein, mais plein jusqu'aux bords!

« Le parchemin, habitué à être roulé, et poussé peut-être en cet instant par quelque malin esprit, fit un effort, un craquement, un saut, et revint sur lui-même entraînant l'encrier, qui disparut dans le rouleau, bondissant et vainqueur de toute contrainte. Ce fut un cri général : le chapelain devint plus pâle que le parchemin.

« On déroula lentement la carte, se flattant encore d'une vaine espérance! Hélas! l'encrier était vide! La carte était inondée, et les jolis petits souverains peints en miniature, voguaient littéralement sur une mer plus noire que le Pont-Euxin.

« Alors chacun perdit la tête. Je crois que le chapelain s'évanouit. Les valets accoururent avec des seaux d'eau, comme s'il se fût agi d'un incendie, et, à grands coups d'éponge et de balai, se mirent à nettoyer la carte, emportant pêle-mêle rois, mers, îles et continents! »

Comme suite à notre visite aux collections que renferme le palais du comte de Montenegro, nous allons, quelques jours après, en excursion à l'*alqueria* (maison de campagne) de Raxa, où se trouve un musée d'antiquités appartenant au même propriétaire.

Un gigantesque micocoulier couvre de son ombre la cour d'honneur. Les membres du félibrige visitant cette demeure l'année d'avant se crurent reportés subitement dans le midi de notre France, où ces arbres ombragent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

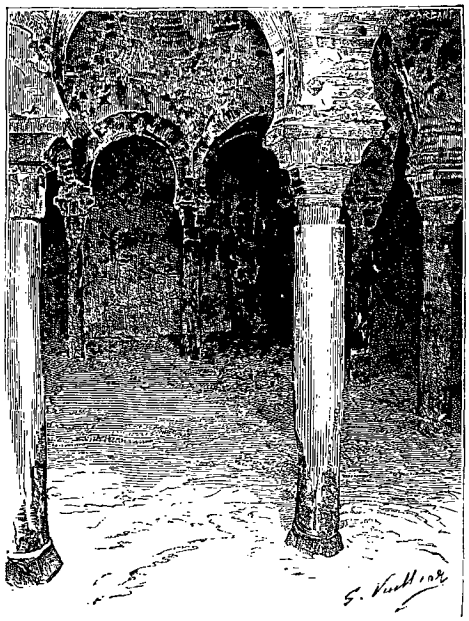
des fermes qui souvent ressemblent à de vieux manoirs, et la chanson de *Magali* vint doucement passer dans leur mémoire avec le souvenir de Mireille.

La situation de l'alqueria est charmante, dans une vallée toute fleurie couverte d'arbres fruitiers et entourée de montagnes.

Au temps des Maures son nom était Araxa. Tout près se trouve une propriété ayant appartenu à un Arabe illustre, Beni Atzar, dont elle porte encore le nom.

Lors de la conquête de Majorque, le roi récompensa les services du fameux comte de Ampurias P. Ponce Hugo par le don de la propriété de Raxa. Après être passée depuis cette époque lointaine en plusieurs mains, elle échut aux Despuig, illustre race des comtes de Montenegro et de Montoro, qui la possèdent à l'heure actuelle.

Le cardinal Despuig ajouta au blason de sa famille la pourpre cardinalice, l'ordre de Charles III d'Espagne, dont il fut grand'croix, et le patriarcat d'Antioche. Il acheta en Italie au peintre écossais Hamilton, qui y pratiquait des fouilles, un temple que Domitien avait élevé à Égérie et il poursuivit les travaux à ses frais. De 1767 à 1787 il eut le bonheur de découvrir la plus grande partie des sculptures précieuses qui forment le musée actuel.



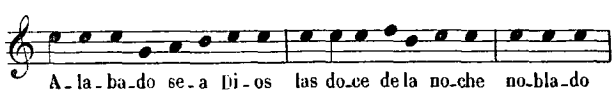
Bains arabes.

Là je vis aussi la fameuse carte nautique sur laquelle George Sand est accusée d'avoir renversé l'encrier, mais encadrée, protégée par un verre et accrochée au mur.

Je parcourus les jardins, je remarquai l'escalier principal conçu dans le goût italien, décoré de statues, de vases et de fragments antiques et dont des cyprès sombres et des pins d'un vert intense faisaient ressortir la blancheur.

Lorsque je me réveillais la nuit à Palma, dans ma chambre de la *fonda*, souvent j'entendais de la musique dont les lointains accords m'arrivaient comme en rêve. C'était l'harmonie monotone de la guitare, sur laquelle, à intervalles éloignés, s'élevait un chant simple comme une mélopée arabe.

Plus avant dans la nuit, c'était la voix lointaine ou rapprochée des *serenos* ou veilleurs qui, sur la tonalité du plain-chant, faisaient entendre une mélodie vieille de plusieurs siècles. Je la transcris telle que M. J.-B. Laurens l'a notée. La première phrase de ce chant est sûrement de tradition mauresque, les mahométans commençant toujours leurs discours par une louange à Dieu.



Les serenos, au nombre d'une cinquantaine environ pour Palma, parcourent la ville toute la nuit, chantant les heures et indiquant l'aspect du temps. Les malades et les voyageurs peuvent avoir recours à eux. Ils s'empressent d'aller chercher un médecin pour les premiers et aident les autres à trouver un gîte. Ils correspondent entre eux au moyen de sifflets, et dans un cas grave ils peuvent se réunir très rapidement.

Un jour que, accompagné du maître de la *fonda de Mallorca*, je passais dans un quartier de Palma, à la recherche d'un changeur, j'aperçus, sur les portes des boutiques et dans l'intérieur des maisons, des hommes et des femmes ayant le type israélite extrêmement pur.

« Mais ce sont des juifs! m'écriai-je. — Parlez moins fort, me dit mon guide : nous sommes en effet dans le quartier juif. Ils sont devenus chrétiens, mais leur nature mercantile et rapace n'a pas changé pour cela et nous avons tous des motifs pour ne pas les blesser. Longtemps encore après leur conversion ils étaient obligés de dire leurs prières à haute voix : on craignait de les voir se livrer à des blasphèmes sous une apparence de ferveur. »

Les israélites ont été horriblement maltraités à Majorque. M. Grasset de Saint-Sauveur raconte qu'il a vu dans le cloître de Saint-Dominique, détruit aujourd'hui, des peintures qui rappelaient la barbarie exercée autrefois sur eux. Chacun des malheureux qui ont été brûlés était représenté dans un tableau au bas duquel se trouvaient écrits son nom, son âge et l'époque où il fut *victimé*. « Je n'oublierai jamais, dit-il, qu'un jour, me promenant dans le cloître des dominicains, je considérais avec douleur ces tristes peintures ; un moine s'approcha de moi et me fit remarquer parmi ces tableaux plusieurs d'entre eux marqués d'ossements en croix. « Ce sont, me dit-il, les portraits de ceux dont les « cendres ont été exhumées et jetées au vent. » Mon sang se glaça ; je sortis brusquement, le cœur navré, l'esprit frappé de cette scène.

« Le hasard fit tomber entre mes mains une relation imprimée en 1755 par l'ordre de l'Inquisition, contenant les noms, surnoms, qualités et délits des malheureux « sentenciés » à Majorque, depuis l'année 1645 jusqu'en 1691. Je lus en frémissant cet écrit : j'y trouvai quatre Majorquins, dont une femme, brûlés vifs pour cause de judaïsme ; trente-deux autres morts pour le même délit dans les cachots de l'Inquisition et dont les corps avaient été brûlés ; trois dont les cendres ont été exhu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

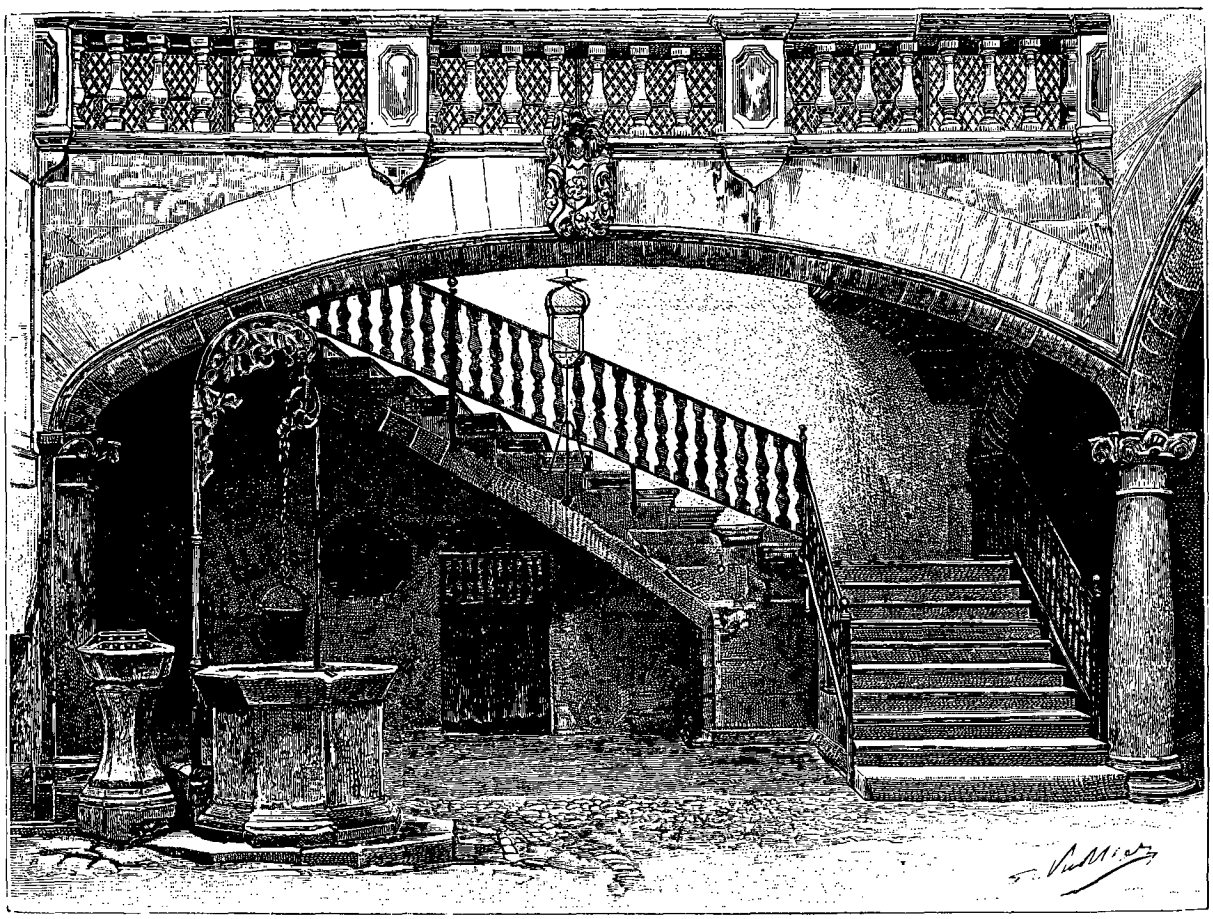
mées et jetées au vent; un Hollandais accusé de luthéranisme; un Majorquin, de mahométisme; six Portugais, dont une femme, et sept Majorquins prévenus de judaïsme brûlés en effigie, ayant eu le bonheur de s'échapper. Je comptai deux cent seize autres victimes, Majorquins et étrangers accusés de judaïsme, d'hérésie ou de mahométisme, sortis des prisons après s'être rétractés publiquement et remis dans le sein de l'Église.

« Cet affreux catalogue était clôturé par un arrêt de l'Inquisition non moins horrible. »

Quoique les Arabes aient occupé l'île de Majorque pendant plus de quatre cents ans, il reste peu de traces des constructions qu'ils ont dû élever aux Baléares.

Je vis seulement le porche de l'église des Templiers et, dans un jardin particulier, une salle de bains d'une ravissante architecture, mais totalement dégradée. La forme de cette salle est carrée; une coupole soutenue par douze colonnes la surmonte. Leurs archivoltes sont à cintre rentrant comme celles de presque tous les monuments arabes, et les chapiteaux n'offrent dans leurs ornements rien d'analogue à ceux de l'art grec, romain ou chrétien.

Les anciennes maisons des chevaliers majorquins m'intéressaient beaucoup, et je ne cessais de les visiter



Patio Olezza.

en compagnie de Sellares. Deux cours intérieures (*patios*) m'ont paru extrêmement belles, ce sont les patios des maisons Olezza et Sollerich.

M. J.-B. Laurens, qui fut longtemps associé aux travaux artistiques de M. Taylor sur les vieux monuments de France, a écrit ses impressions d'un voyage d'art à Majorque. Après avoir constaté combien les formes de la Renaissance se sont prolongées dans ce pays, il décrit, avec sa grande compétence, les maisons de Palma que j'ai visitées après lui. « Il suffit de pénétrer, dit-il, dans le vestibule des maisons des nobles et des bourgeois, si nombreuses dans la cité majorquine, pour reconnaître partout des traces d'un goût remarquable.

« Je n'ai point vu dans Palma de maisons dont la date parût fort ancienne; les plus intéressantes par leur architecture appartiennent toutes au commencement du XVIe siècle, mais l'art gracieux et brillant de cette époque ne s'y montre pas sous la même forme qu'en France.

« Ces maisons n'ont au-dessus du rez-de-chaussée qu'un étage et un grenier très bas. L'entrée dans la rue consiste en une porte à plein cintre sans aucun ornement; le jour pénètre dans les grandes salles du premier étage à travers de hautes fenêtres divisées par des colonnes excessivement effilées qui leur donnent une apparence entièrement arabe. Ce caractère est si prononcé qu'on pourrait croire qu'elles ont été enlevées à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques-uns de ces palais mauresques vraiment féeriques dont l'Alhambra de Grenade reste comme un des types les plus admirables.

« Je n'ai rencontré que là des colonnes qui avec une hauteur de six pieds n'ont qu'un diamètre de trois pouces ; la finesse du marbre dont elles sont faites, le goût du chapiteau qui les surmonte, tout cela m'avait fait supposer une origine arabe.

« Quoi qu'il en soit, l'aspect de ces fenêtres est aussi joli qu'original. Le grenier qui constitue l'étage supérieur est une galerie ou plutôt une suite de fenêtres rapprochées et copiées exactement sur celles qui forment le couronnement du monument de la Lonja.

« Enfin un toit fort avancé, soutenu d'ordinaire par des poutres artistement ciselées, préserve cet étage de la pluie et du soleil et produit des effets piquants de lumière par les longues ombres qu'il projette sur la maison et par l'opposition de la masse brune de la charpente avec les tons brillants du ciel toujours pur.

« L'escalier, travaillé avec un grand goût, est placé dans une cour au centre de la maison et séparé de l'entrée sur la rue par un vestibule où l'on remarque le plus souvent des pilastres dont le chapiteau est orné de feuillages sculptés ou de quelque blason supporté par des anges.

« Pendant plus d'un siècle encore après la Renaissance, les Majorquins ont mis un grand luxe dans la construction de leurs habitations particulières.

« Tout en suivant la même distribution, ils ont apporté dans les vestibules et dans les escaliers les changements de goût que l'architecture selon Vignole devait amener ; ainsi on trouve partout la colonne toscane ou ionienne, des rampes, des balustrades donnant toujours une apparence somptueuse aux demeures de l'aristocratie très nombreuse qui vit tranquillement de ses rentes à Palma. Cette prédilection pour l'ornement de l'escalier, et ce souvenir du goût arabe, se retrouvent aussi dans les plus humbles habitations, même lorsqu'une seule échelle conduit directement de la rue au premier étage ; alors chaque marche est recouverte de carreaux en faïence peinte de fleurs brillantes, bleues, jaunes ou rouges.

« Plusieurs rues anciennes, étroites, habitées uniquement par des marchands, ont une galerie formée de chaque côté par des piliers sur lesquels s'appuient les étages supérieurs des maisons ; le premier étage présente toujours un balcon. Quelques pots de plantes grasses ou de fleurs grimpantes le décorent, une longue natte le préserve de la trop vive lumière ou de l'ardeur du soleil. C'est un petit salon extérieur où l'on aperçoit souvent avec plaisir de jeunes femmes livrées aux travaux de leur sexe et chantonnant quelques mélodies espagnoles. »

George Sand, après avoir cité cette description, ajoute :

« Ces petites cours pavées en dalles et parfois entourées de colonnes comme le *cortile* des palais de Venise ont aussi, pour la plupart, un puits d'un goût très pur au milieu. Elles n'ont ni le même aspect ni le même usage que nos cours malpropres et nues.

« On n'y place jamais l'entrée des écuries et des remises : ce sont de véritables préaux, peut-être en souvenir de l'atrium des Romains. Le puits du milieu y tient évidemment la place de l'*impluvium*.

« Lorsque ces péristyles sont ornés de pots de fleurs et de tendines de jonc, ils ont un aspect à la fois élégant et sévère, dont les seigneurs majorquins ne comprennent nullement la poésie ; car ils ne manquent guère de s'excuser sur la vétusté de leurs demeures ; et si vous en admirez le style, ils sourient, croyant que vous les raillez, ou méprisent peut-être en eux-mêmes ce ridicule excès de courtoisie française. »

Je pars pour Valldemosa et Miramar. Une *galera* est à la porte. Il est sept heures du matin et nous touchons aux premiers jours de novembre. L'air est frais, un soleil radieux borde de bandes d'or les hautes murailles de la ville.

Nous traversons des rues silencieuses encore, car on se lève tard à Palma, et nous sortons par une porte fortifiée opposée à la mer. La route est belle, toute blanche, s'enfonçant dans la plaine indécise et poudreuse qui s'étend devant nous jusque tout au loin vers une chaîne de montagnes qu'on aperçoit à travers les forêts d'amandiers.

D'un rose pâle dans les lumières, ces monts se colorent dans leurs ombres d'un azur si transparent qu'on se demande si ce n'est point un mirage qui les reflète dans le ciel.

A mesure que nous avançons et que le soleil les éclaire davantage, les ombres s'affirment plus nettes, indiquant bien les précipices et les mamelons dénudés.

Parfois le long de la route se voient de blanches maisons sur lesquelles des palmiers se penchent, versant une ombre bleue, tandis que des lignes d'un rouge vif ou de couleur d'or viennent rayer leur façade. Souvent même on dirait que des draperies de pourpre couvrent une partie de leurs murs. Ce sont des piments à la couleur ardente, enfilés comme les grains des chapelets ; ils sèchent à l'air, entremêlés d'énormes grappes de maïs.

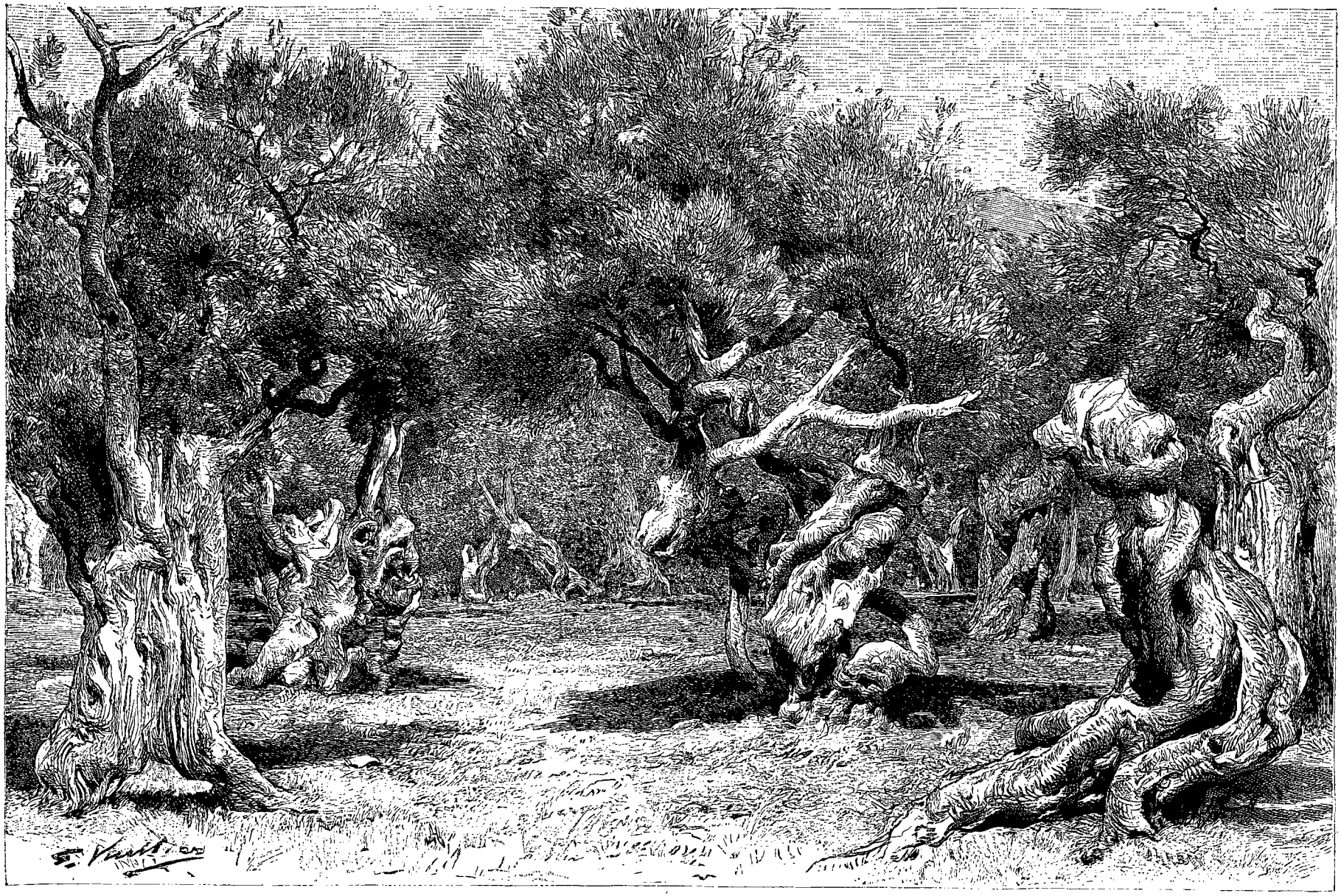
Ces maisons sont celles des *pagés* (paysans propriétaires) ; elles sont habituellement composées de deux étages avec un toit plat dont le rebord avance en auvent et au-dessous duquel est une galerie percée à jour d'où pendent les lourds festons rouges et jaunes qui leur donnent cet aspect singulier qui frappe de loin par la richesse et la magnificence de sa couleur.

Souvent le cactus ou nopal aux grandes raquettes épineuses forme une haie autour de ces maisons, ou bien, passant par-dessus des murailles éclatantes qui bordent le chemin, semblent tendre leurs fruits jaunissants ou couleur de feu, selon leur degré de maturité.

La plaine ressemble à un immense verger. Sous les amandiers, des Majorquins, labourant avec un attelage de mules, jettent au vent du matin les notes sauvages de quelque ancienne *malagueña*.

Par instants se rencontrent de grands réservoirs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les oliviers monstres (voy. p. 24).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pleins d'eau, reflétant le ciel bleu, liés entre eux par tout un système de canaux dont la création doit remonter aux Arabes.

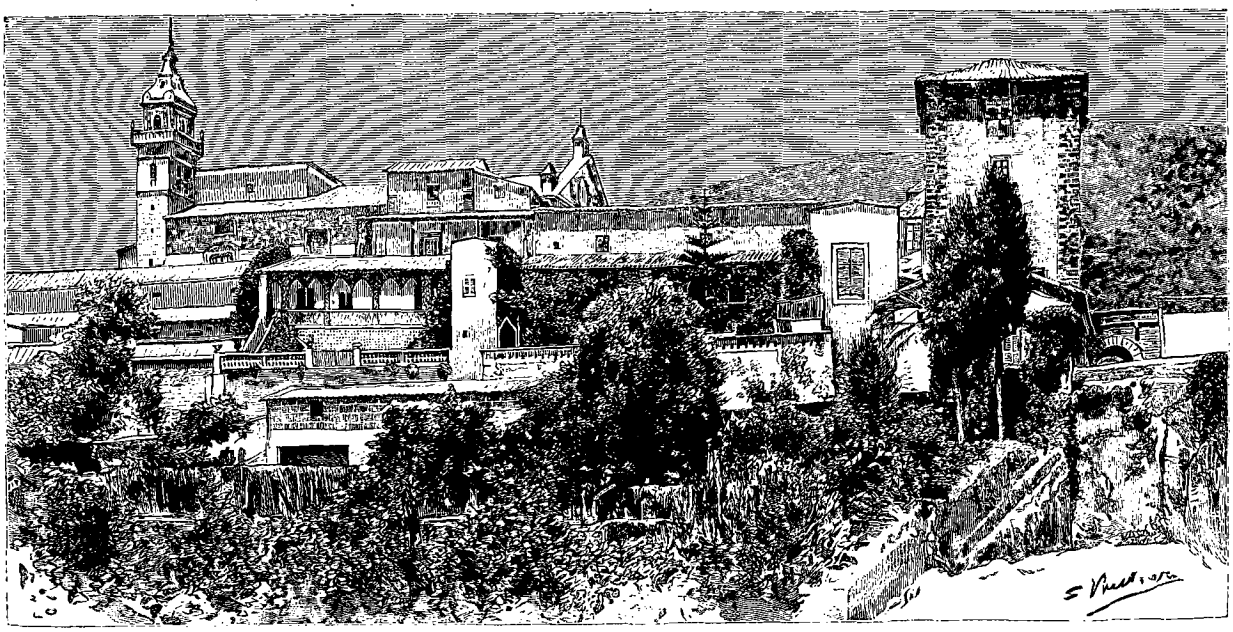
Des orangers au feuillage d'un vert puissant, aux fruits dorés, des grenadiers où les rubis semblent ruisseler des grenades entr'ouvertes, réjouissent les yeux; des figuiers au tronc argenté, aux branches tordues et entremêlées, privés de feuilles, montrent encore des figues de l'arrière-saison : figues de chrétien, comme on les nomme à Majorque par opposition aux figues du cactus, appelées *higos de moro*.

Deux heures et demie environ, au grand trot des mules à l'allure rapide, sont nécessaires pour arriver à la région montagneuse. Insensiblement alors, la route quitte la campagne enflammée, s'engage dans des ondulations et aboutit à une gorge profonde.

Les habitations deviennent rares, mais des buissons et des fleurs charmantes ne cessent d'égayer le chemin; j'aperçois le câprier, le myrte, le cytise, le *stepa blanca* à la fleur étoilée et les jolies fleurettes nommées ici *lagrimas*.

Les amandiers disparaissent et sont remplacés par l'olivier.

Ces arbres, très vieux, pères nourriciers de Majorque et que l'on dit plantés par les Maures, prennent des formes vraiment fantastiques. La plupart montrent un tronc énorme terminé brusquement par de grêles plumets. D'autres s'enroulent sur eux-mêmes comme une vrille gigantesque ou comme des serpents démesurés luttant corps à corps. Certains ont l'air de monstres hideux avec des pattes géantes et des figures grimaçantes, enlaidies de loupes et d'excroissances sans nom. J'en remarque beaucoup qui semblent courir comme affolés; des groupes de racines se menacent du poing



Cartuja de Valldemosa.

ou se battent, tandis que d'autres troncs dansent convulsivement en rond une danse macabre, pourvus de gros visages réjouis d'un rire d'insensés.

A chaque instant le conducteur arrête ses mules pour me faire remarquer ces phénomènes, qui l'amusent beaucoup lui-même. Je retrouve ces formes étranges que Gustave Doré me semblait avoir empruntées à quelque douloureux cauchemar et que son génie avait devinées.

Je les revis plus tard aux lueurs de la lune,... ces oliviers monstres, dressant vaguement dans la nuit leurs formes spectrales, et malgré moi je frissonnais, car ils paraissaient se mouvoir, tandis que la brise nocturne parlait comme à voix basse dans les feuilles froissées et que des semblants de regards luisaient à travers les ténèbres.

Lorsqu'on pénètre dans la montagne, j'ai dit que c'était par une gorge. Celle-ci s'étrangle tout à coup, et de hauts sommets se dressent de chaque côté du chemin.

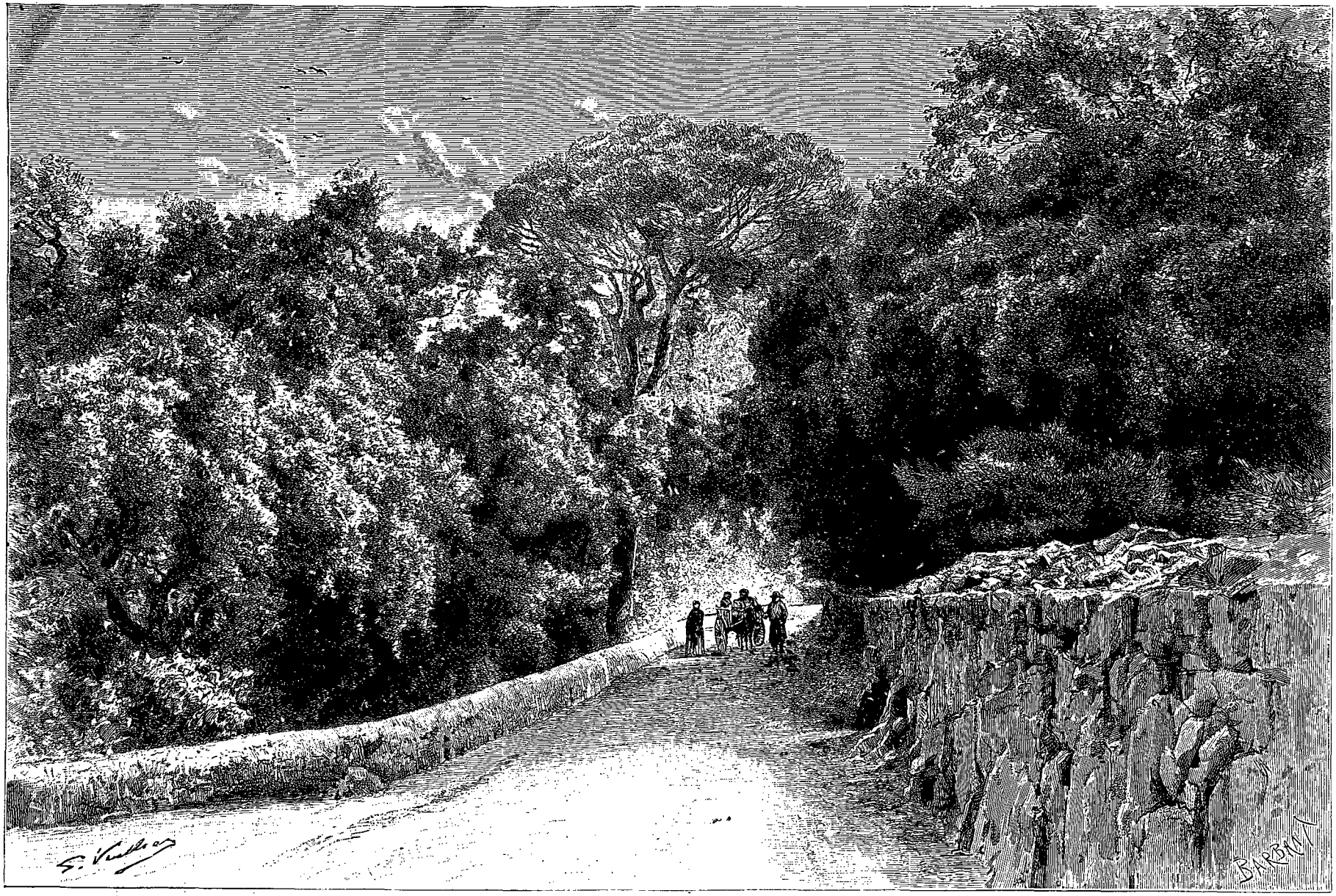
Un ruisseau murmure à travers les roches qui obstruent son lit resserré; on entend l'eau sans presque la voir.

L'hiver, après les pluies, ce doux gazouillement est remplacé par des grondements farouches, et cet endroit devient aussi sauvage qu'il était riant.

Nous passons à côté de massifs verts formant comme des bois sacrés en certains creux mystérieux et sombres. Nous gravissons une pente raide, laissant vers la gauche une haute montagne couverte d'épaisses verdures qui descendent en moutonnant vers sa base, tandis que la cime est crénelée de roches.

Valldemosa, véritable jardin printanier, avec sa Chartreuse (*Cartuja*) au joli clocheton peint de brillantes couleurs, ses maisons blanches, ses cyprès noirs, ses hauts palmiers, apparaît subitement dans la splendeur de sa situation admirable, étalant sur les pentes enso-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de Miramar (voy. p. 26).

1910 N° LEGS FERRÉ COLOMBES 1910

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leillées ses colorations joyeuses et les richesses de sa végétation.

Une cinquantaine de religieux habitaient autrefois le monastère. Les étrangers ou les passants pouvaient s'y arrêter pendant trois jours et trois nuits, durant lesquels ils étaient logés et nourris aux frais de la communauté; un corps de bâtiment était même spécialement affecté à cet usage; nous retrouverons cette touchante coutume pratiquée encore actuellement en plusieurs points de l'île.

Le roi don Sanche fit construire ce château fort, devenu par la suite un monastère, et y résida longtemps. Les faucons qu'on y élevait étaient si habiles à la chasse, qu'ils eurent une grande renommée. Un édit de don Pedro, du 15 décembre 1375, assure la conservation et la garde de la fauconnerie de Valldemosa. Plus tard le roi don Martin donna la forteresse au P. don Pedro Solanes pour y établir un monastère de Chartreux, qui se conserva jusqu'en 1835, époque où furent supprimées à Majorque les maisons religieuses.

On y voyait encore à ce moment des quantités d'*espingardas* ou grandes arquebuses et de petits faucons. Le village est la patrie de la *beata Catalina Tomas*, dont le corps est conservé dans Santa Magdalena de Palma, où elle fut religieuse. Dans son territoire existent des carrières de marbre précieux jaune et cramoisi.

C'est dans la Chartreuse abandonnée de Valldemosa que George Sand et Chopin s'abritèrent un hiver.

Et tandis que les grandes pluies fouettaient les vitres et que le vent pleurait dans les sombres galeries du monastère en ruines, le musicien, malade du mal qui devait bientôt l'emporter, notait les belles harmonies si tristes et si douces qui passaient dans son âme, et l'écrivain composait *Spiridion*, livre ténébreux, plein de senteurs d'orage et de philosophie troublante.

La mauvaise fortune les poursuivit dans ce site admirable, et les Majorquins furent peu charitables pour eux; mais, comme compensation à leurs douleurs, des journées radieuses se levèrent, et la nature étala sous leurs yeux des merveilles dont ils demeurèrent éblouis.

Ils y passèrent tout un hiver, et le souvenir de leurs grandes figures ne s'est même pas conservé à Valldemosa.

Je demandai vainement à voir les cellules qu'ils avaient habitées : personne ne put me renseigner, personne même parmi les plus âgés de l'endroit ne se souvenait de les avoir vus. — Et cette petite Perica de Pier-Bruno, dont George Sand parlait avec une douce émotion, où était-elle ? Bien vieille sans doute et sans mémoire ou morte plus probablement.... J'appris plus tard que le piano de l'harmonieux et doux compositeur se trouvait encore chez un habitant de Palma, qui le conserve religieusement.

De cette Chartreuse on domine la mer des deux côtés. Vers le midi, les montagnes se déroulent jusqu'à la plaine ardente où se distinguent tout au loin dans l'immensité lumineuse un point brillant, Palma, et comme un miroitement de lame d'épée, la mer.

Au nord, au contraire, celle-ci est tout près, et par certaines journées on peut entendre ses sourds mugissements.

Aux dernières maisons de Valldemosa nous arrivons à un col, et la route s'engage alors à travers des champs cultivés, parsemés d'oliviers aux troncs géants.

Puis subitement le coup d'œil devient féerique : la vaste mer s'étale au loin, tandis que devant nous les grands bois l'encadrent d'une sorte de berceau velouté.

L'ermite de Miramar.

C'est la partie la plus pittoresque de l'île, la côte du nord, celle qui offre réuni ce que sa végétation et ses aspects ont de plus caractéristique.

Au-dessus de l'*hospederia*, sorte d'auberge gratuite que l'archiduc d'Autriche, Louis Salvator, entretient de ses deniers pour abriter les passants et les voyageurs, se trouve l'ermitage, où vous reçoit un moine au visage farouche. Tels on se figure ceux du moyen âge, émaciés par les privations, consumés par l'ardeur de leur croyance, mais rudes à tous les combats. Aucune autre rumeur que celle de la mer et du vent par les jours sombres, ou le battement d'ailes de quelque oiseau de proie, ne vient troubler le silence de ce lieu solitaire.

Après avoir quitté l'hospederia, la route continue à suivre les flancs de la montagne sur une corniche élevée, et ce chemin merveilleux mène à Miramar.

Miramar est plus loin; c'est la demeure favorite de l'archiduc. Sa situation est remarquable : il occupe une roche énorme surplombant la mer, qui étale au-dessous, mais bien bas — à une profondeur qui épouvante — ses flots azurés.

La côte est dentelée, rocheuse, pleine de déchirures croulantes, de précipices et d'escarpements : *escarpada y horrorosa sin abrigo ni resguardo*, dit Miguel de Vargas.

Ces rivages, hérissés de grandes roches perpendiculaires de couleur sanglante — d'où les pins tortueux, échevelés, éperdus, s'élancent et demeurent comme effrayés par l'abîme sur lequel ils sont en quelque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sorte suspendus — assistent à des tempêtes effroyables.

Les flots alors secoués par les vents du nord froids et violents ou par le vent d'ouest chargé de nuées battent les falaises, et les vagues monstrueuses se brisent en écume, enveloppant les montagnes d'un embrun amer.

Bien des navires et même de grands vaisseaux ont sombré dans ces parages redoutables, sans qu'une seule épave soit venue raconter l'horreur de leur disparition.

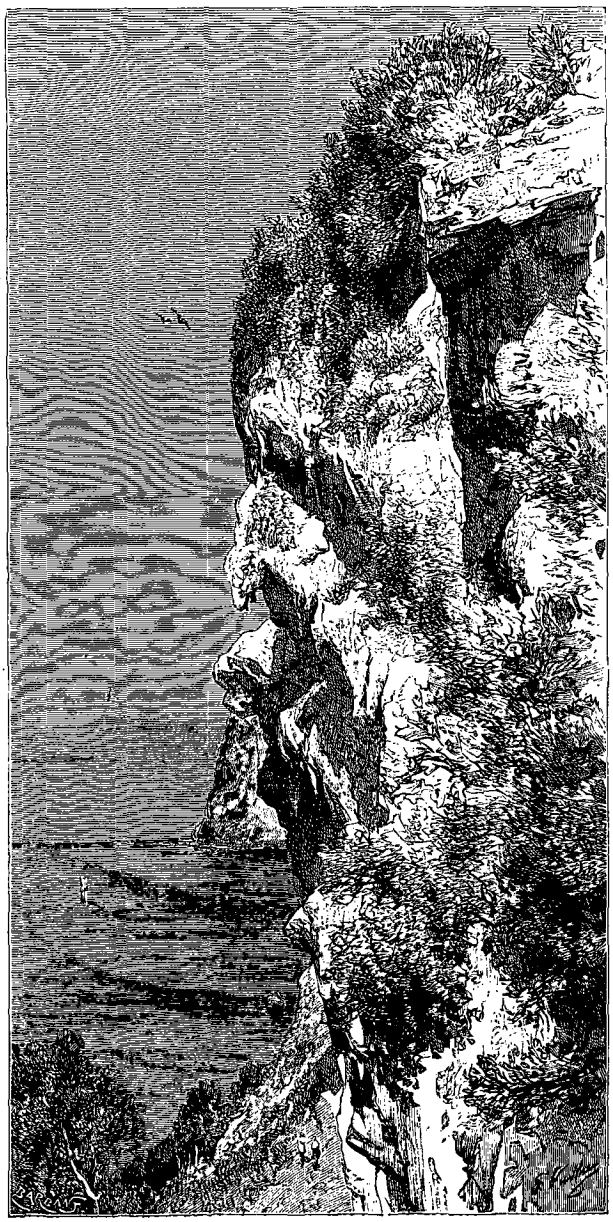
Par cette belle journée de tiède hiver, dans cet air embaumé d'effluves marins et de parfums d'herbes aromatiques, le soleil dore les cimes des chênes verts et des grands pins; la brise balance doucement les tiges des hautes bruyères toutes fleuries; les oiseaux chantent dans les bois épais; des brumes d'or passent lentement sur le ciel bleu et semblent caresser le front des montagnes; la mer sommeille silencieuse sous l'azur et noie au loin sa ligne vaporeuse, dans l'éblouissante immensité.

Miramar est une oasis dans ce désert au milieu des falaises abruptes dans les roches cuivrées qui dressent leurs sommets flamboyants jusqu'aux nuages.

L'archiduc Salvator était absent; je devais le voir le lendemain, ainsi que m'y invitait un mot charmant que j'avais reçu de lui. Mais je pouvais visiter sa demeure, où j'admirai longuement une collection de majoliques d'une grande beauté, des plats de Savone, quelques armes, des luminaires à becs dans le goût mauresque, des aiguières ciselées, des lits majorquins à colonnes torses magnifiques, des coffrets délicats et enfin des cabinets de marqueterie précieuse.

Lorsque je quittai les appartements, j'eus un éblouissement de soleil : sur les terrasses qui semblent planer toutes blanches sur la mer, les palmiers secouaient doucement leurs chevelures aux douces haleines des brises, les orangers et les citronniers ployaient sous le poids de leurs fruits d'or. La cloche de la chapelle tintait doucement, et les restes du cloître de Ramon Lull élevaient leurs fines colonnettes dans la verdure et les fleurs.

La quiétude de l'heure, l'ombre transparente qui baignait tout cet escarpement du nord, les ruissellements de lumière jaune ou vermeille dans les gorges, m'arrêtèrent et me captivèrent longtemps.



La côte du nord.

Je dominais la rapide pente, ou mieux l'abîme qui va s'anéantir dans la mer.

L'archiduc a voulu conserver à cette nature toute son horreur et toute sa poésie; des sentiers ont été creusés dans la roche vive, ou sur les pentes ombreuses, pour arrêter les regards tantôt sur des précipices, tantôt sur des côtes lointaines : il a voulu charmer et terrifier à la fois.

Mais que personne ne touche aux branches mortes qui demeurent tordues et blanchissantes dans les arbres, ou brisées sur les pentes. Possesseur de grandes forêts, il achète le bois dont il a besoin : l'arbre vivra et s'effondrera dans sa vieillesse, et ses racines mortes ramperont encore comme des tronçons de serpent, la roche chenue demeurera telle que l'ont laissée les siècles, les mousses reverdiront sans cesse sur ses vives arêtes, et l'hiver, lorsque le vent grince, les rochers s'écrouleront dans les ravines avec un bruit formidable, tandis que la mer brisera ses vagues retentissantes contre les falaises ébranlées et meurtries.

Cette nature est l'objet de toutes les tendresses et de toutes les fureurs de la mer. De l'hospederia on descend à grands lacets à travers les anfractuosités, dans les escaliers de roche; la plupart du temps c'est un paradis ombreux, où chantent doucement des sources profondes; des miradors bâtis sur les crêtes laissent voir à vos pieds l'immense nappe bleue, des falaises droites, des pins silencieux et noirs, des anses dévorées, des caps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rugueux, des roches ardentes, de sombres escarpements; au-dessus se dresse la montagne sauvage, et tout en haut rayonne le ciel étincelant.

Le soleil déclinait à l'horizon et empourprait les cimes, tandis qu'à travers les sentiers capricieux je remontais des profondeurs déjà obscures vers l'endroit où se trouve située l'hospederia des voyageurs.

Là, vous qui passez, vous pouvez vous asseoir.

Par une touchante coutume, pratiquée encore, m'a-t-on dit, en Terre-Sainte, vous trouverez une table recouverte d'une nappe blanche, des assiettes fleuries, le verre, la cuillère et la fourchette de bois, de l'eau fraîche, du sel, des olives, le lit, l'huile et le feu, choses indispensables au voyageur. Le soir, un antique luminaire de cuivre à plusieurs becs vous donnera par ses mèches, baignées d'huile, une belle clarté.

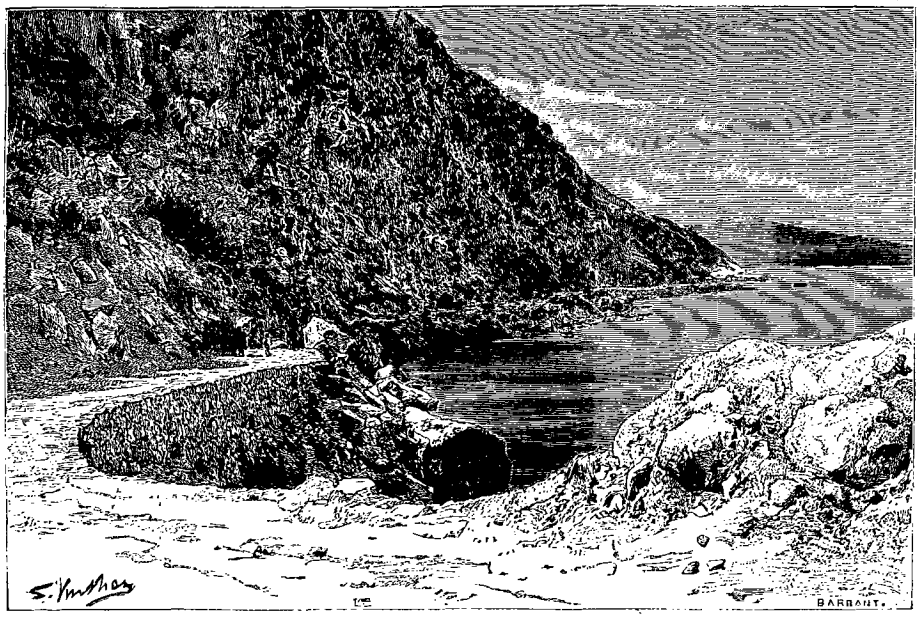
Vous entrerez, et les femmes chargées de veiller à cette hospitalité et à ce logis vous recevront souriantes, empressées, et mèneront votre mule à la crèche ou votre voiture à la remise.

On fera cuire au pauvre dans l'huile bouillante les oignons et les piments qu'il apportera dans sa besace et qu'il mangera avec son pain bis. D'autres, plus fortunés, pourront donner une volaille à rôtir. Mais le coucher sera égal pour tous : des draps bien blancs et des couvertures bien chaudes en hiver.

Vous pourrez profiter du gîte et du foyer durant trois jours et trois nuits, mais, ce temps écoulé, vous devrez, qui que vous soyez, céder la place à d'autres.

Et vous partirez, comme je fis moi-même, recevant les souhaits les plus heureux pour la continuation de votre voyage et emportant un souvenir ému de cette hospitalité des temps antiques.

Mais ne vous avisez jamais d'offrir de l'argent pour



Le chemin de la mer.

récompenser les services rendus : vous subiriez, un refus, car tout est absolument donné.

Quelle grandeur et quelle noblesse dans ces mœurs et aussi quel enseignement pour nous, peuples qui passons pour très civilisés et où le pauvre et le voyageur errent souvent sans abri et ne peuvent s'asseoir à aucun foyer!

Avant de gagner ma chambre, je suis invité à suivre un homme de la maison muni d'une lanterne. La nuit est sans lune et le ciel criblé d'étoiles. Dans un chemin tortueux, bordé d'arbres aux troncs convulsés, l'homme me précède sans prononcer une parole.

Après quelques instants de cette marche dans l'étrange sentier, nous gravissons une roche et nous arrivons sur un petit plateau. Là est un mirador bordé de parapets.

« Regardez, señor », dit simplement mon guide.

Je me penche. Un chaos effrayant de roches et d'arbres frissonnants, dont j'entrevois vaguement les formes terribles, forme la falaise, qui s'anéantit dans des profondeurs obscures et vertigineuses. Tout au fond, à une distance que je ne puis apprécier, mais qui doit être considérable, la mer se devine.

Sur la gauche, la côte, toute hérissée de silhouettes, se poursuit noire, farouche, jusque tout au loin dans la nuit, où clignote une lueur : le phare de la Dragonera.

Ce spectacle est plein de grandeur, d'étrangeté et d'horreur. Je le considère longuement. Je remercie mon guide et nous rentrons.

On dort d'un bon sommeil à l'hospederia, silencieuse et solitaire, surtout quand la veille s'est passée à dévaler dans les précipices et à escalader les hauteurs abruptes.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsque je descendis vers la cuisine. J'avais hâte pourtant de revoir la mer, les bois, et de respirer cette atmosphère pleine des senteurs sauvages de la sierra et des âpres brises du large.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ma promenade matinale m'amena vers l'escarpement sur lequel se dresse la tour de Valldemosa. C'est une tour de guet, que des veilleurs habitaient encore il y a quelques années.

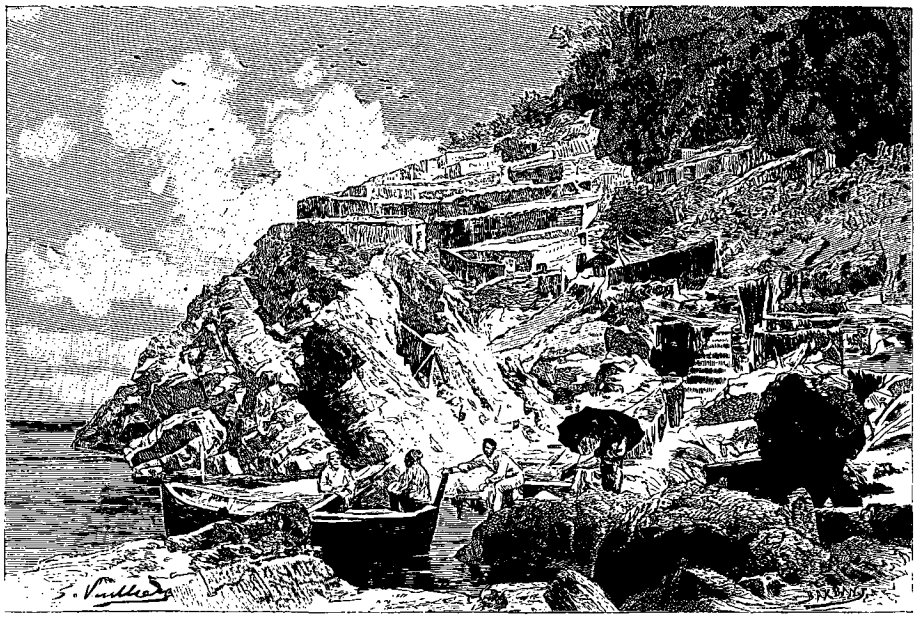
Les incursions des pirates barbaresques avaient rendu ces constructions nécessaires sur tous les rivages de la Méditerranée, qui y étaient sans cesse exposés depuis la défaite de Charles-Quint, laquelle pesa durant plus de trois siècles sur l'Europe entière. Tous les promontoires de Majorque en sont hérissés.

Les corsaires inspiraient la plus grande terreur, et surtout ceux d'Alger, les plus féroces de tous. La France, à l'occasion de circonstances que tout le monde connaît, détruisit enfin le repaire de brigands au seuil duquel avait échoué trois fois la fortune de Charles-Quint.

L'invention des feux qui permettaient de communiquer la nuit par leur lueur, et le jour au moyen de la fumée, non seulement avec les tours d'observation de l'île, mais aussi avec Ivitza, Cabrera et la Dragonera, est due à un astronome majorquin. On pouvait ainsi connaître toutes les nuits le nombre des navires ou des barques découvertes sur les côtes, leur direction et leur provenance. Les *guiaytas* ou vigies étaient payées sur les fonds publics.

Arrivé en face de la tour de guet, je m'assieds sur une roche tigrée de mousses d'or; à travers les feuilles encore humides de la rosée du matin, j'aperçois la mer brillante. Elle est doucement agitée, et des milliers d'étincelles diamantent sa surface jusqu'à l'infini.

Le silence est seulement troublé de temps à autre par le vol des sauterelles à travers les herbes sèches, par le bourdonnement musical de quelque insecte, par un cri



La petite anse de l'*Estaca* (voy. p. 30).

d'oiseau ou par quelque lézard s'aventurant hors de son trou.

Dans le recueillement de cette nature, ma pensée évoque les siècles écoulés où ces rivages, si calmes, étaient sans cesse témoins de scènes meurtrières, où les habitants de cette île, paisibles et doux, vivaient dans des transes continuelles, où cette mer qui les protège en quelque sorte aujourd'hui était au contraire alors une menace constante pour leur repos.

En considérant la tour de Valldemosa, je vois le guetteur allumant ses feux, qui correspondent depuis la pointe del cavall Bernat, par tous les caps et toutes les cimes, jusqu'à la Dragonera, la cala Figuera et celle del Señal, introduisant l'alarme dans Palma, tandis qu'à la partie opposée, des feux correspondent par Soller, appelant, depuis la Mola de Tuent, l'attention de Pollensa et mettant en éveil la baie solitaire d'Alcudia et le cap de Pera.

A ces lueurs sinistres la ville s'agite. J'entends le murmure lointain de l'appel aux armes, tandis que les cloches tintent un glas qui porte au loin l'épouvante dans le silence de la nuit.

« *Moros, Moros en la mar!...* (Les Maures, les Maures dans la mer!...) »

Je secoue cette vision et j'ouvre mes yeux tout grands. Le soleil brille et des gouttes de lumière semblent tomber des arbres, les oiseaux chantent, et comme, un accompagnement à ce doux concert, la voix mourante de la mer monte à travers le fond des verdures.

Mais je ne puis m'attarder davantage : l'archiduc est rentré, j'ai le plus vif désir de voir ce prince artiste, dont j'ai entendu vanter la modestie et la simplicité, et qui occupe ses loisirs à écrire et à illustrer des livres qui resteront comme des merveilles, tels les volumes consacrés aux Baléares, véritable monument élevé à ce pays, les voyages à Axos et Antipaxos et Hobartown, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce livre délicat et doux, traduit en français et publié chez Ollendorf : *Feuilles volantes d'Abazia.*

Je m'achemine donc vers Miramar, par la belle route que j'avais suivie la veille.

Tandis que j'approche de l'habitation, un vieux serviteur vient au-devant de moi, pour me dire que le prince m'attend à l'Estaca, maison de plaisance, située presque au bord de la mer et qu'une petite demi-heure à pied suffit pour franchir, la descente étant tellement rapide que les montures ne peuvent l'effectuer.

« J'ai ordre de vous accompagner », ajoute le serviteur, et nous voilà bientôt tous deux, prenant le sentier merveilleux qui se poursuit tantôt sous de beaux ombrages, tantôt sous des rochers farouches, mais toujours côtoyant l'immensité.

Voici l'Estaca. Le soleil baigne de rayons d'or cette demeure blanche, tandis que, plus bas, les flots murmurent doucement dans la petite anse, où des cabanes de pêcheurs dorment au soleil, au milieu des roches, dont la base trempe dans l'eau bleue, toute frissonnante.

L'archiduc me réservait un accueil charmant, plein de la plus grande cordialité. C'était un artiste, presque un ami, qui me recevait, tant il était simple et affectueusement empressé.

Quelques instants après, nous étions à table, en compagnie de l'administrateur général de ses domaines, le recteur de l'institut de Palma, don Francisco Manuel de los Herreros, et d'un señor de Ciudadella qui était venu passer quelques jours à Miramar.

Avant de quitter Paris, j'avais lu un très intéressant récit de M. Donnadieu, du voyage que venait de faire le félibrige à Majorque, et j'avais été frappé des détails qu'il contient sur les premières relations de l'archiduc avec le vénérable recteur.

C'était en mer, il y a vingt ans environ. L'archiduc, frappé par la mort d'une princesse aimée, mort bien cruelle, puisqu'elle fut, je crois, brûlée vive au moment où il allait l'épouser, cherchait un soulagement, sinon un oubli à ses douleurs. Il parcourut incognito l'Espagne, troublée gravement alors par ses dissensions, et s'embarqua pour Majorque. A bord il rencontra le señor Manuel de los Herreros, dont l'esprit étendu et les profondes connaissances le frappèrent : il en fit son ami en même temps que l'administrateur des domaines immenses dont il devint possesseur.

L'archiduc n'avait jamais songé à se rendre acquéreur du territoire qu'il possède actuellement sur cette côte superbe.

Il avait simplement choisi Miramar et les terrains entourant cette habitation, séduit par le recueillement des ombrages séculaires, par le charme étrange de cette nature que la main de l'homme avait toujours épargnée, et enfin par la grandeur des spectacles présentés à toute heure par la mer.

Dès le principe il avait recommandé à ses serviteurs et à ses employés de respecter les oliviers, les pins et les chênes vieux, tordus, crevassés, mais magnifiques dans leurs tournures pittoresques et leurs haillons d'écorce.

Mais un jour les oiseaux, qui ne cessaient de gazouiller joyeusement, devinrent silencieux, tandis que les coups retentissants d'une cognée ébranlèrent les alentours, se répercutant au loin dans la profondeur des bois.

Dans une propriété attenant à Miramar, un Majorquin abattait un arbre centenaire : c'était son droit. Pour arrêter ce vandalisme, l'archiduc acheta fort cher la propriété tout entière du paysan.

Quelques jours après, le même fait se reproduisait du côté opposé de Miramar : l'archiduc acheta encore. Puis un moment vint, ces faits étant connus, où le prince ne pouvait le matin ouvrir sa croisée sans entendre les cognées s'acharner de tous côtés aux arbres géants.

C'est ainsi que, de proche en proche, et presque sans s'en douter, il consacra plusieurs millions à l'achat des beautés de cette côte merveilleuse et au repos de grands arbres qui meurent lentement de vieillesse penchés sur les flots.

Le déjeuner fut charmant, tour à tour enjoué et sérieux, et la conversation se fit en castillan, en majorquin et en français, car le prince s'exprime fort bien dans notre langue, que parle également le recteur Herreros.

Mais un souvenir inoubliable aussi, c'est celui de la mer stagnante, dans l'immensité étalée devant nous, tandis que des pigeons demi-sauvages passaient comme des fleurs blanchissantes qui s'effeuilleraient dans un abîme d'azur.

Des montures étaient prêtes, et après déjeuner nous les enfourchons pour nous rendre à Son Masroig, habitation du secrétaire particulier de l'archiduc, en suivant un chemin creusé dans la falaise. Cette route est admirable et je doute qu'il y en ait une plus belle au monde. Elle borde 5 kilomètres de rivage. Par endroits c'est un sentier charmant, ombragé de pins, de chênes verts, de lentisques et d'arbustes odorants. Puis on suit la côte désolée où les vagues se brisent en masses bruyantes sur d'énormes rochers, tandis que la falaise s'élève toute droite vers le ciel à une hauteur vertigineuse, hérissée de roches, pleine d'écroulements, de torrents de pierres, d'où sortent des racines tordues géantes tandis que les arbres se penchent tout tremblants sous la brise marine.

Par endroits il a fallu daller ce chemin de quartiers de rocs pour ne pas le voir enlevé par la violence des flots aux jours de tempête.

Un promontoire avance tout à coup dans la mer, sorte de roche rouge, monstrueuse, percée d'une ouverture béante de dimension démesurée, sous l'arceau de laquelle l'aigle de mer a bâti son nid. C'est la *Foradada* (Roche Trouée).

A partir de ce point, le chemin s'engage à travers la falaise par une sorte d'escalier de pierres, et la pente est si raide que nos montures ont peine à la gravir. On monte longtemps ainsi à pic, par petits lacets, et peu à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La *Foredada*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu les blocs de rochers du bord de l'eau prennent la dimension de cailloux; parvenus plus haut encore, il nous semble que la Foredada s'écrase dans la mer comme, sur une carte géographique, un promontoire dont les contours seraient simplement lavés d'une teinte bleue.

Nous arrivons sur un plateau, où nous disparaissons bientôt sous des oliviers, et nous quittons nos montures devant la porte de Son Masroig.

Des enfants à la longue chevelure blonde, au visage clair et rose, accourent au-devant du prince, qui les embrasse avec effusion. Ce sont les fils de son secrétaire.

Nous nous reposons un instant dans l'ombre tiède avec le secrétaire et sa charmante compagne qui nous rejoignent, puis je fais mes adieux au prince, qui doit rentrer auprès de ses hôtes, qu'il a quittés pour m'accompagner.

« Restez, me disait-il, je mets à votre disposition mes demeures; choisissez comme habitation celle qui vous plaira : vous me ferez le plus vif plaisir en acceptant mon offre cordiale. »

Je le quitte, touché de son accueil sympathique, pour monter dans la *galera* qui doit m'emmener à Deá et à Soller, tandis que de jolies travailleuses, coiffées de grands chapeaux de paille, passent en chantant dans le chemin.

Une travailleuse de Miramar.

La route se poursuit sur une corniche élevée et toujours longeant la mer, qu'elle domine d'une grande hauteur; puis on tourne à droite, et l'on s'enfonce dans les terres par la vallée tourmentée de Deá.

Le paysage est changé; tout indique ici que les habitants sont laborieux, car ils ont dû conquérir leurs champs sur le rocher.

Les maisons de Deá sont disséminées dans le fond de la vallée ou sur les versants, entourées de frondaisons épaisses et de jardins riants.

Du sommet des montagnes aux flancs rapides, les eaux descendent et se répandent à travers les cultures, apportant l'abondance et la fraîcheur. L'église, isolée sur une colline, occupe le centre du val.

La mer ne s'aperçoit plus, et si les oranges jaunissantes n'éclataient dans les verts feuillages, si le palmier ne balançait aux brises ses hauts panaches ondoyants, si enfin l'olivier n'alignait ses masses grisâtres comme d'immenses sillons cendrés, je me croirais en face d'un joli village perdu au fond de nos Pyrénées.

Deá n'est plus dans mon esprit qu'une vision de fraîcheur et de calme, lorsque tout à coup, de la hauteur où nous sommes, je vois s'ouvrir comme une conque précieuse la vallée de Soller, entourée d'une chaîne de montagnes élevées. Les mamelons inférieurs et la plaine sont couverts de verdure aux teintes variées, et un suave parfum, sans cesse exhalé, monte des profondeurs de ces immenses jardins.

A partir de la descente ce ne sont que terre-pleins ou plutôt escaliers gigantesques qui s'étagent jusqu'au fond du val, plantés de rangées d'oliviers et de vergers charmants. Les néfliers, les citronniers, les pommiers, les palmiers, les amandiers, les bananiers, les cerisiers, les figuiers, les pêchers et les abricotiers se confondent et se perdent dans l'océan d'orangers qui couvrent entièrement la plaine.

C'est le jardin des Hespérides.

M. J.-B. Laurens rapporte qu'il y a vu des arbres portant jusqu'à deux mille cinq cents oranges. Il fit couper à une treille une grappe de raisins qui pesait vingt-deux livres.

Les maisons blanches de Soller brillent dans la verdure, égayant encore les fonds fleuris de la vallée.

On croit généralement que l'île de Majorque est couverte d'orangers. Un marin même, ayant longtemps commandé des paquebots faisant le service entre Marseille et l'Algérie, m'avait dit que passant dans ces parages il avait senti leur parfum à plus de vingt milles en mer. Effet d'imagination sans doute.

Les Baléares et principalement Majorque produisent peu d'oranges. Seule la région de Soller en exporte une assez grande quantité, exportation bien diminuée depuis qu'une maladie a atteint les arbres et a réduit de plus de moitié leur production.

GASTON VUILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le torrent de Pollensa (voy. p. 38).

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

MAJORQUE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après ses propres croquis et des photographies communiquées par M. Sellares et don Sebastian.

III

Un torrent traverse la bourgade de Soller, pierreux, encaissé, bordé de murailles qui garantissent les maisons lorsque, aux jours d'orage ou pendant les pluies d'hiver, il se précipite grondant et furieux, roulant des roches, arrachant les arbres, qu'il emporte avec lui dans ses flots jaunis.

L'ombre montait lentement sur le flanc des montagnes, et l'immense cirque dont Soller forme en quelque sorte le centre était déjà noyé dans le crépuscule, tandis que par la route en lacets la galera descendait rapidement.

Lorsque nous pénétrâmes dans la ville, les derniers rayons, comme un reflet de fournaise, rougissaient les hautes cimes du Puig major d'en Torella, la plus haute montagne de l'île, qui s'élève à environ 1500 mètres. Quelques quinquets clairsemés, tremblotant sous la brise, avaient la prétention d'éclairer les rues assombries.

J'étais fatigué par cette journée où tant de merveilles avaient frappé mes yeux constamment éblouis, et je

1. Suite. — Voyez p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dormais à moitié, les coudes sur la table, en dînant à la fonda de Mousso.

Le lendemain, dès le matin, je me dirigeai vers le port : une heure et demie environ de promenade me suffit pour y arriver. Ce port, entouré de collines escarpées, ressemble à un vaste étang. Il n'a d'autre communication avec la vallée que le pittoresque chemin que je venais de suivre, et une étroite passe située au nord le relie à la mer.

Les eaux tranquilles reflètent comme un miroir un castel en ruines et quelques autres constructions.

Les montagnes, les gorges, les précipices, sont recouverts d'une végétation épaisse, et, sur les sommets, les herbes et les arbustes verdoient. Mais par les vents du nord et d'ouest les flots déchaînés pénètrent dans le port.

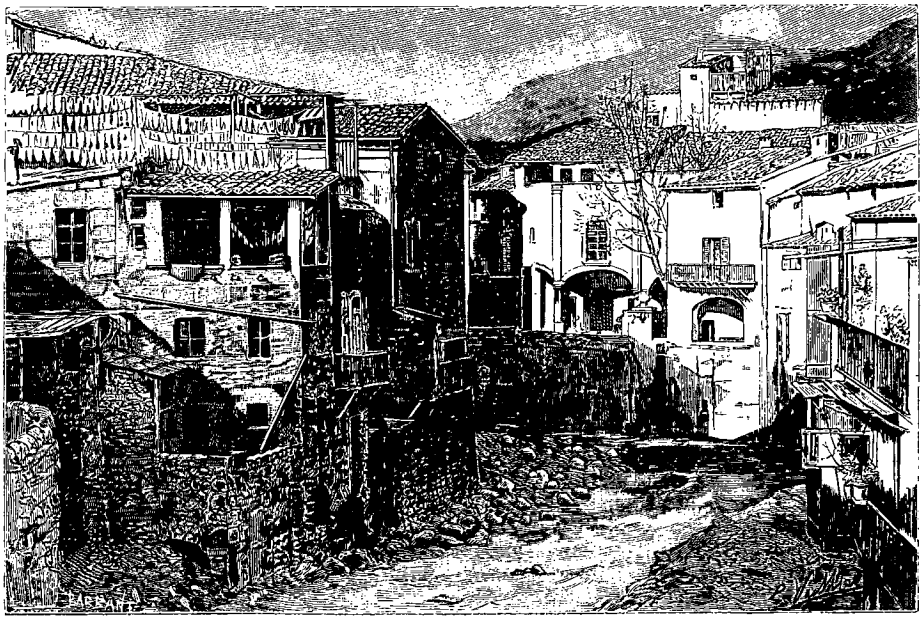
Aucune habitation ne peuplait la solitude poétique de ce lieu, lorsqu'en 1232 y aborda le roi don Jayme.

C'est ici, rapporte la tradition, que san Ramon de Peñafort se jeta à la mer sur son manteau pour passer en Catalogne, fuyant le roi, qui, sourd à ses conseils, persistait à vivre en concubinage avec doña Berneguela.

Don Jayme donna ordre à tous les bateaux de ne plus embarquer ni religieux ni moines. Le saint vainquit le pouvoir humain par la force de sa foi, « avec laquelle on peut tout », ajoute le chroniqueur espagnol auquel j'ai emprunté cette légende.

Les rivages de Barcelone se couvrirent de gens qui accoururent voir celui que l'esprit de Dieu faisait nager sur les eaux.

Les marins de Soller s'empressent de vous montrer le rocher sur lequel se tenait san Ramon de Peñafort pendant qu'il invoquait l'aide du ciel. On a même



Torrent de Soller.

construit là une chapelle, fréquentée dévotement par les navigateurs.

En 1398 les Majorquines et les femmes de Valence formèrent une armée navale, qu'on appela l'*armée sainte*, pour délivrer la Méditerranée des corsaires maures. Au mois de mai 1561 les pirates attaquèrent Soller, et, grâce au courage et à l'énergie farouche de deux femmes, Françoise et Catherine Casanovas, ils furent repoussés. En souvenir de cet exploit héroïque, on célèbre chaque année à cette époque une fête nautique appelée *la Festa de las valentas doñas*, « la Fête des vaillantes femmes ».

Un groupe de barques se place d'un côté du port, ce sont les chrétiens ; un autre groupe prend place du côté opposé, il représente les Maures. A un signal donné, les embarcations s'avancent les unes contre les autres, et font le simulacre d'un combat, tandis que des coups de fusil bien nourris sont tirés de toutes parts. Finalement, les Maures, bien entendu, sont mis en déroute aux acclamations bruyantes de la foule.

Je fis le lendemain une charmante promenade sur la route qui relie Soller à Palma et, par des lacets infinis, arrive au sommet d'un col élevé. Elle suit un torrent dont le lit blanchissant, aride, semé de blocs de rochers, est constamment ombragé par des oliviers au feuillage pâle. Les parties lustrées des feuilles, frappées par le soleil, scintillent d'éclats métalliques, auxquels les orangers mêlent le ton éclatant de leurs fruits d'or.

Parfois un chêne vert au robuste branchage, au tronc noueux et sombre, passe par-dessus le torrent comme un immense arceau. Les oiseaux chantent en voletant de branche en branche, dans la fraîcheur du ravin, dont la blancheur étrange, vue à travers les oliviers cendrés, donne l'impression d'un paysage idéal, à la végétation impalpable.

Soller est une des villes les plus importantes de l'île.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un vieux *pagés* et sa femme (voy. p. 36).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sa population dépasse 8 000 âmes. Les femmes ont une grande réputation de beauté, et les habitants ont, paraît-il, une facilité remarquable pour improviser et versifier en dialecte majorquin. On m'a dit que les meilleurs avocats de Majorque étaient originaires de Soller.

Le vieux château, dont le sombre donjon s'élève parmi les blanches demeures, fut construit dans le but de défendre la ville contre les incursions des pirates. Une chronique rapporte qu'il était armé de deux canons et d'une bombarde, et que sa garnison se composait de cinquante soldats et d'un bombardier.

On conserve dans la sacristie de l'église paroissiale une vierge maltraitée par les Maures à l'époque où ils mirent la ville à sac.

C'est à Soller que, pour la première fois, je vis beaucoup d'hommes vêtus de l'antique costume majorquin. La plupart sont âgés, de belle taille, d'une physionomie pleine d'énergie et de douceur à la fois. Ils portent de larges pantalons bouffant sous le genou, le petit gilet, le mouchoir en bandeau autour de la tête, noué derrière et dont les pointes retombent flottantes.

Ils ressemblent ainsi à des Grecs modernes. Les dimanches et les jours de fête, ils ajoutent à ce costume un chapeau à grandes ailes et un manteau en drap grossier à longues manches.

Tous ceux qui ne sont pas *pagés* ou paysans propriétaires s'habillent de notre complet, que couronne un petit chapeau rond; souvent une ceinture entoure leur taille.

Les femmes sont généralement belles, avec leurs yeux noirs, leurs sourcils épais et leur teint brun. Les traits de leur visage sont réguliers, et leur qualité distinctive est le calme de la physionomie.

Leur costume est charmant : un jupon, un tablier court, un corsage noir à manches s'arrêtant au coude, sur lequel se replie une bande de la chemise, retenue par des boutons de verroterie de couleurs vives. Leur coiffure est formée par le *rebosillo*, sorte de guimpe monacale, laissant voir entièrement le cou, un peu de poitrine et le contour des épaules, dont l'ensemble est si gracieux.

Diodore rapporte que les premiers habitants des Baléares allaient nus. Il est avéré qu'au début de leur civilisation leurs vêtements étaient composés de peaux d'animaux. J'ai retrouvé un reste de ce même costume chez des bergers majorquins.

Un chemin de fer minuscule traverse la plus grande partie de l'île, et une bifurcation établie à Enpalme permet de se diriger vers l'est jusqu'à Manacor.

Un jour à Palma, où j'étais revenu, je pris place dans ce train, dont la vitesse est extrêmement modérée et qui s'arrête à un nombre infini de stations. Je dois rendre justice à l'extrême courtoisie des employés. Le vérificateur, par exemple, n'entre jamais dans le compartiment sans saluer les voyageurs et sans remercier après qu'on lui a présenté les billets. Ils apportent tous une grande obligeance à vous renseigner, et l'étranger principalement est l'objet de leurs attentions.

Je retrouve les forêts d'amandiers. Ce ne sont plus nos amandiers de France, petits et grêles, mais de beaux et grands arbres à la ramure puissante, élevée.

J'imagine que le printemps à Majorque doit être merveilleux à voir dans ces plaines toutes fleuries où le rose et le blanc des arbres en fleur éclatent sous le ciel bleu dans l'immensité des verdures qui frissonnent sous les brises comme les vagues de la mer.

Au nord-ouest se poursuit toujours la grande chaîne de montagnes qui borde la côte jusqu'au cap Formentor, superbe, dénudée, sanglante, avec des cimes perdues dans l'azur.

Vers la base, à l'endroit où les mamelons inférieurs viennent s'évanouir dans la plaine, la montagne est boisée et tachée de maisons blanches; çà et là, dans les hauteurs, s'accrochent d'anciens sanctuaires ruinés.

Nous passons à Benisalem, ville fondée en 1300, entourée de riches vignobles très renommés et de jardins fruitiers. La population dépasse 3 000 âmes. L'église est bâtie en marbre et en jaspe, tiré de carrières voisines. On exploite sur son territoire des mines de lignite. Dans la cure on peut admirer un beau reliquaire gothique.

Sur le penchant d'une colline s'étage la petite ville de Lloseta, que dominent les hautes cimes escarpées de la sierra du Nord. Des médailles et autres objets phéniciens, carthaginois et romains, découverts dans ses environs, font admettre qu'elle est de très antique origine.

Puis c'est Ynca, une des plus importantes villes de Majorque, peuplée de 6 000 habitants. Les ailes blanches des moulins à vent s'agitent sans cesse sur les mamelons voisins, et de grands palmiers s'élèvent entre les clôtures. Dans l'ancienne église paroissiale, située sur une hauteur et qui est, à l'heure actuelle, un couvent de religieuses, se trouve le corps d'une nonne célèbre par sa sainteté et ses vertus; son cadavre, malgré les longues années écoulées, s'est conservé tel qu'au moment où elle rendit l'âme.

La ville d'Ynca fut le grand centre de fabrication des faïences hispano-mauresques.

« Le type principal apparaît éclatant, au musée de Cluny (dit M. Jacquemart), dans un plat aux armes de la ville d'Ynca. Ce plat, vivement doré, porte dans sa bordure des caractères gothiques déformés et incompris, copiés évidemment sur l'inscription habituelle de Valence : *In principio erat verbum* ; seulement ici l'artiste, copiant au hasard, a répété le mot EVBAM pour *verbum*. » Nous trouvons la même inscription déformée et rétrograde sur un charmant hanap du musée du Louvre; les motifs ornementaux sont principalement des palmettes à détails légers rappelant les fougères, des rinceaux terminés par une fleur radiée, et d'autres fleurs voisines de celles de Valence ou plutôt à étamines disposées en pyramide. Le plat de Cluny, le hanap du Louvre et beaucoup d'autres pièces classées dans les collections ne sont point antérieurs au XVe siècle; une plaque ornée de la Sainte-Face, d'un dessin tout primitif, est plus ancienne et à reflets moins vifs; mais nous ne connaissons aucune pièce purement mauresque et qu'on puisse croire antérieure à la conquête.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La fabrication de Majorque a dû être considérable ; ses relations commerciales étaient fort étendues, puisque, dès le XIVe siècle, neuf cents navires, dont quelques-uns portaient jusqu'à quatre cents tonneaux, sortaient de ses ports. Il n'est donc pas étonnant que le nom de Majorque, le plus répandu parmi les nations voisines, ait été considéré par beaucoup d'écrivains comme l'origine de l'appellation des terres émaillées italiennes. J.-C. Scaliger, qui écrivait dans la première moitié du XVIe siècle, vante les vases qui se faisaient de son temps aux îles Baléares, et les compare aux porcelaines de Chine, dont il les considère comme une imitation, de telle sorte, dit-il, « qu'il est difficile de distinguer les fausses des vraies ; les imitations des îles Baléares ne leur sont inférieures ni pour la forme ni pour l'éclat ; elles les surpassent même pour l'élégance, et l'on dit qu'il nous en arrive de si parfaites qu'on les préfère aux plus belles vaisselles d'étain. Nous les appelons *majolica*, en changeant une lettre du nom des îles Baléares, où, assure-t-on, se font les plus belles. »

Le dictionnaire de la Crusca est plus explicite encore : définissant le mot *majolica*, il dit que la poterie est ainsi nommée de l'île Majorque, où l'on commença à la fabriquer.

Il est bien certain que les faïences des Baléares étaient les plus nombreuses, sinon les plus anciennes, et que Majorque n'était pas le seul centre de cette fabrication ; en 1787 Vargas s'exprime ainsi :

« Il est bien regrettable qu'Iviça ait cessé de fabriquer ses fameux vases de faïence, destinés non seulement à être exportés, mais encore à alimenter la consommation locale. »

Jeune fille en *rebosillo*.

Nous arrivons à la station de la Puebla ; le chemin de fer ne va pas plus loin, mais un service de voitures publiques est organisé pour desservir Pollensa et Alcudia.

La Puebla est un grand bourg, où plutôt une petite ville de 4 000 habitants, étalée dans la plaine. Les rues en sont droites, symétriques, ennuyeuses et poudreuses, s'ouvrant à peu près toutes sur la campagne monotone, de sorte qu'en les prenant on peut voir à l'autre bout un horizon nu et très bas, excepté vers le nord, où les dentelures éloignées de la montagne viennent rompre les lignes désespérément rigides des rues et des fonds. Puis des moulins à vent aux grandes ailes, tantôt décharnées comme de grands squelettes, tantôt recouvertes d'une toile blanche, tranchent sur l'implacable ciel bleu et animent les airs.

Les églises que je visitai sont extrêmement sombres et d'un style médiocre. Les maisons, comme dans la plupart des bourgs et villages de Majorque, ont un faux air arabe. On cultive beaucoup le chanvre dans cette région, mais le voisinage de l'*albufera* rend la Puebla insalubre. La population est toujours hospitalière et bienveillante.

Comme je regardais curieusement dans le *patio* de certaines maisons par la grande porte cintrée qui forme l'entrée, des femmes, des hommes parfois s'avançaient, m'invitaient à pénétrer dans l'intérieur pour m'y reposer. On m'offrait ensuite des rafraîchissements. Et lorsque je me levais pour partir, ces braves gens me disaient : « Demeurez encore avec nous, señor : il fait chaud dehors et nous avons grand plaisir à vous voir dans notre maison. De quel pays êtes-vous ? — De Paris, répondais-je. — Comme c'est loin !... On dit que c'est une bien belle et bien immense cité, où certaines rues ont deux lieues de longueur. »

« Le langage majorquin, dit avec raison George Sand, a pour les étrangers une sonorité doucement mélodieuse, qui charme surtout dans la bouche des femmes, dont la voix a beaucoup de fraîcheur. Les paroles d'adieu qu'on entend à tout instant de la journée sont comme des phrases musicales. Une Majorquine à laquelle on parle ne vous quitte jamais sans vous dire suivant l'heure : « *Bon dia tengua!* » (Ayez un bon jour). « *Bona tarde tengua!* » (ayez une bonne soirée). « *Bona nit tengua! Es meu cô ne basta per li di : adios!* » (Ayez une bonne nuit ! Mon cœur ne suffit pas à vous dire : adieu !) »

Les habitants des Baléares parlent l'ancienne langue romane limosine, et non le catalan, comme on le croit généralement, mais ces deux langages ont beaucoup d'affinités. De toutes les langues romanes, la majorquine est celle qui s'est le plus préservée de toute variation.

Le gracieux patois de Montpellier est peut-être celui qui offre le plus d'analogie avec le majorquin.

L'heure de partir pour Pollensa est venue ; je monte sur une voiture légère dans le coupé, qui est en plein air et dans lequel on s'assied à côté du conducteur ; à l'intérieur, quelques majorquins prennent place, mes bagages sous leurs pieds. Une mule mène le tout.

« *Vamos* », dit le conducteur ; et nous voilà partis lentement ; rien ne presse ici, nous arriverons bien !

Les oliviers recommencent à border la route et à s'étendre au loin, aussi sauvages et tourmentés que ceux que j'avais rencontrés vers Valldemosa. D'énormes chênes verts, au feuillage métallique, viennent rompre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la monotonie de ces masses cendrées, et parfois leurs branches, s'avançant sur la route, forment au-dessus de nos têtes comme des portiques perdus sous des berceaux épais.

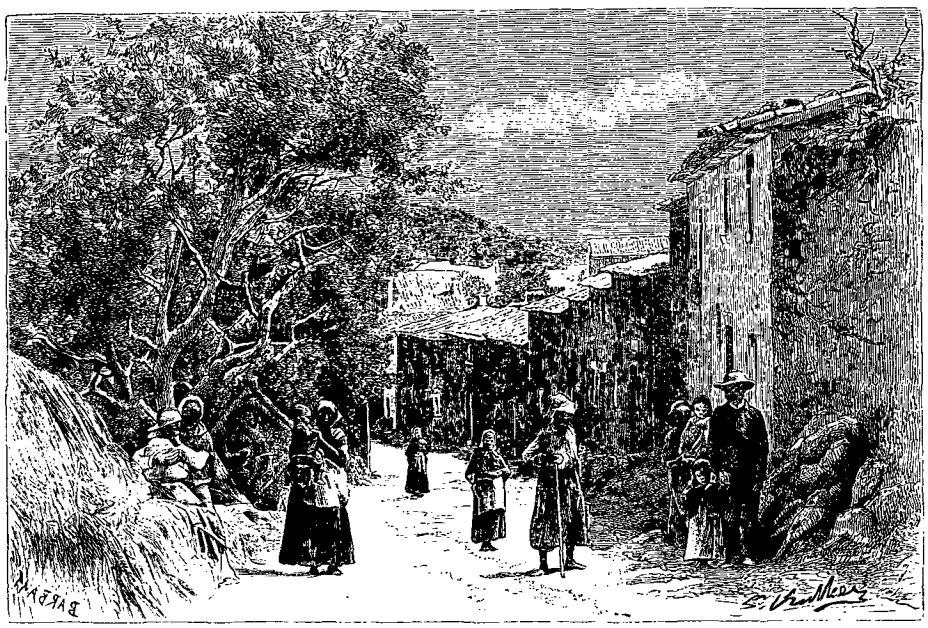
Les oiseaux nous égayent de leurs chants joyeux et viennent souvent tout à côté de nous, comme pour se faire mieux entendre. De hautes bruyères, d'un rose délicat, s'élèvent entre les rochers. Plus loin, de chaque côté, s'étagent des collines pelées où planent les vautours. Voici une montée : la mule se met au pas ; des nuées de moustiques nous dévorent, et ce n'est qu'en agitant sans cesse nos mouchoirs que nous échappons un peu à leurs piqûres. A la descente, le trot de la mule les gêne et ils nous quittent, pour recommencer à nous persécuter à la montée suivante.

Il est nuit lorsque nous arrivons à Pollensa : les rues sont obscures, étroites, tortueuses ; la plupart des habitants portent le costume que j'avais remarqué à Soller ; les seules lanternes que nous trouvons allumées de loin en loin dans les carrefours servent à éclairer des madones ou des saints dans leurs niches grillées.

Pourtant on arrive à la fonda. Les serviteurs s'empressent, l'hôte accourt, l'hôtesse, charmante et souriante, est tout aux soins des arrivants.

Dans la grande salle du bas, des Majorquins boivent de l'anisette, et plusieurs jouent de la guitare. Je prends le plus grand plaisir à les écouter tandis qu'on prépare le repas.

Après le dîner, où l'on me servit des tourds, qui passent en grand nombre à cette saison vers le cap Formentor, je me dirige vers l'église qui est voisine de la fonda. Sous la nef immense une foule de femmes surtout et d'hommes à genoux tiennent chacun un cierge allumé à la main ; l'église est sombre, et seul un catafalque va-



Rue de Pollensa.

guement éclairé se dresse devant l'autel, tandis que des prêtres, que je ne puis voir, psalmodient dans les tribunes les chants des morts. Ce spectacle est plein d'horreurs funèbres et bien fait pour parler à l'esprit des assistants.

Ce matin, promenade sur les bords du torrent de Pollensa, où se trouve un pont romain d'un joli caractère. Le lit du rocheux torrent est parfois ombragé par de grands caroubiers ; des laveuses fort occupées s'abritent sous leur ombre épaisse ; un vent du nord souffle très violent. Nous n'aurons pas de poisson aujourd'hui : les pêcheurs sont convaincus que s'ils jettent leurs filets le jour de la Toussaint ils les retireront avec peine, car ils seront pleins d'ossements humains. Cette seule idée les épouvante, et aucun d'eux n'oserait tenter l'aventure.

Pollensa est une des villes les plus anciennes de l'île ; seul l'aspect extérieur de la plupart des maisons le témoigne. Son territoire fut occupé jadis par une colonie romaine.

Je visite la Casa consistorial, et dans un coin de la salle des archives je remarque de fort belles armures ainsi que des fusils de rempart. Cet édifice municipal était autrefois un couvent de jésuites ; une ancienne église qui ne sert plus au culte en fait partie. Mais partout le délabrement est complet : les murs tombent en ruines, et les immenses salles du premier étage sont abandonnées.

J'aperçois d'une haute fenêtre la baie et tout au loin les monts du cap Formentor.

La prison est occupée par quatre gamins, qui s'empressent d'accourir vers les grilles aussitôt qu'on ouvre la première porte : on les a trouvés errants dans les environs, et l'alcade s'occupe de rechercher leurs familles. En attendant on les tient sous les verrous.

Au milieu de la nuit j'avais été réveillé par un orage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

épouvantable ; jamais je n'avais entendu un pareil fracas de la foudre ; la pluie était tombée à torrents. Mais, dans la journée, le sol était devenu complètement sec ; seul le vent du nord persistait, chassant de gros nuages. Dans l'après-midi le ciel était pur. Je me dirige vers un calvaire situé au sud-ouest de la ville, sur une hauteur. De ce point, où se trouvent deux miradors, l'œil aperçoit quatre fois la mer et, tout au loin, les côtes perdues de l'île Minorque.

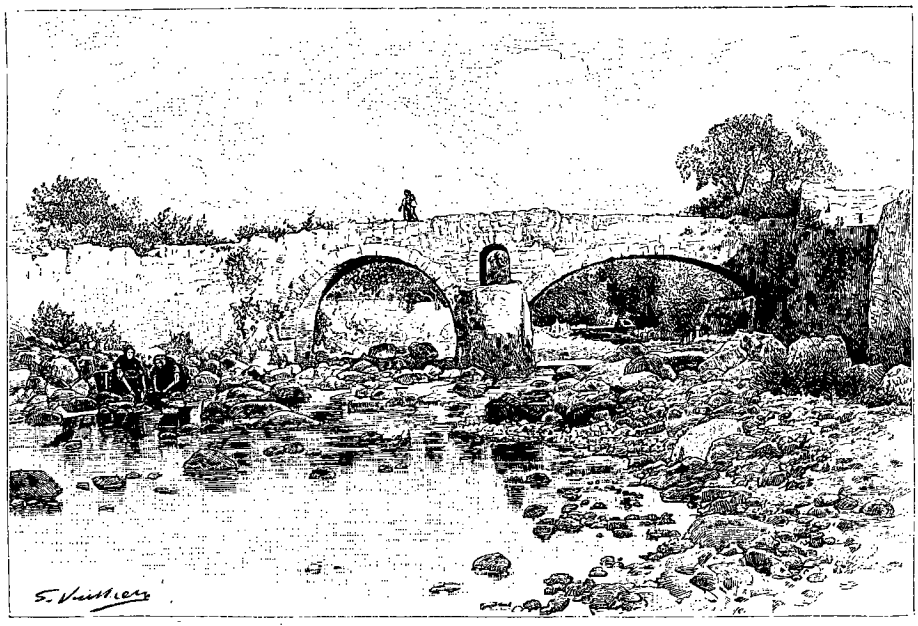
La Fête des Morts dure plusieurs jours aux Baléares ; aujourd'hui c'est la visite au cimetière, et j'en prends le chemin en suivant des femmes vêtues de noir, le chapelet à la main, la tête voilée, des hommes portant le costume national, des fillettes, des enfants, tous graves, silencieux, recueillis.

Au campo santo. Rien ne rappelle nos cimetières de France, d'un aspect luxueux et presque souriant dans les villes, et souvent d'un si grand charme mélancolique dans nos campagnes.

Pas un monument dressé sur la terre, pas une grille, pas une couronne, point de fleurs, mais un espace nu, aride, planté par endroits de cyprès sombres et entouré de murs austères. Sur ces murs, de place en place, des chiffres : ces chiffres indiquent les sépultures.

Devant la muraille de Jérusalem, les Juifs attristés récitent debout leurs prières. Au campo santo de Pollensa les femmes en deuil, agenouillées sur la terre dure, s'abîment dans leur douleur et versent des larmes brûlantes sur le sol, sans qu'aucun objet extérieur vienne parler à leur âme.

Pour honorer les défunts, le Jour des Morts seulement, des lanternes noires, surmontées d'une petite croix, sont posées de loin en loin au long des murs sur des bancs noirs où se dessinent un crâne et des ossements.



Pont romain à Pollensa.

Le soleil frappait de ses derniers rayons rougeâtres les murailles devant lesquelles fumaient ces étranges luminaires dont la flamme jaune se tordait sous le vent tandis que l'ombre mouvante des cyprès flottait sur elles comme de grands voiles de deuil.

Une sorte de procession farouche faisait le tour du campo santo ; des femmes vêtues de noir passaient lentement, tête baissée, semblables à des spectres, psalmodiant un chant funèbre que les courtes et subites rafales du vent semblaient éloigner ou rapprocher tour à tour. De temps en temps la larmoyante psalmodie se taisait ; les femmes se prosternaient sur le sol, la face tournée vers la muraille. De nombreux oiseaux blottis sous les bosquets voisins, éveillés par les chants funèbres, faisaient entendre un gazouillement contenu qui mêlait des accents doucement joyeux aux soupirs et aux sanglots qui emplissaient le sombre cimetière.

Le soir, les jeunes gens que j'avais écoutés chanter la veille, reconnaissants sans doute du plaisir que j'avais témoigné éprouver, vinrent avec leurs guitares à la fonda faire un peu de musique. Ils chantèrent, tantôt à l'unisson, tantôt en parties différentes, des *habaneras* et des *jotas* nationales. Dans cette grande salle à peine éclairée, ces chants un peu primitifs avaient un caractère prononcé de mélancolie sauvage. Un moment, brusquement les chanteurs se turent : le viatique passait sous nos fenêtres.

Il était dit que tout devait être mortuaire dans cette journée. Avant dîner, attiré dans la rue par des chants religieux fortement accentués, j'avais vu, à la lueur de gigantesques torches, des prêtres se diriger d'un pas rapide vers le haut de la ville. Il faut tout voir en voyage : je les suivis. Un homme vêtu d'un ample surplis les précédait portant une immense croix. Ils allaient chercher un mort. Arrivés à la maison du défunt, ils s'arrêtèrent sans cesser leurs chants. Le cer-

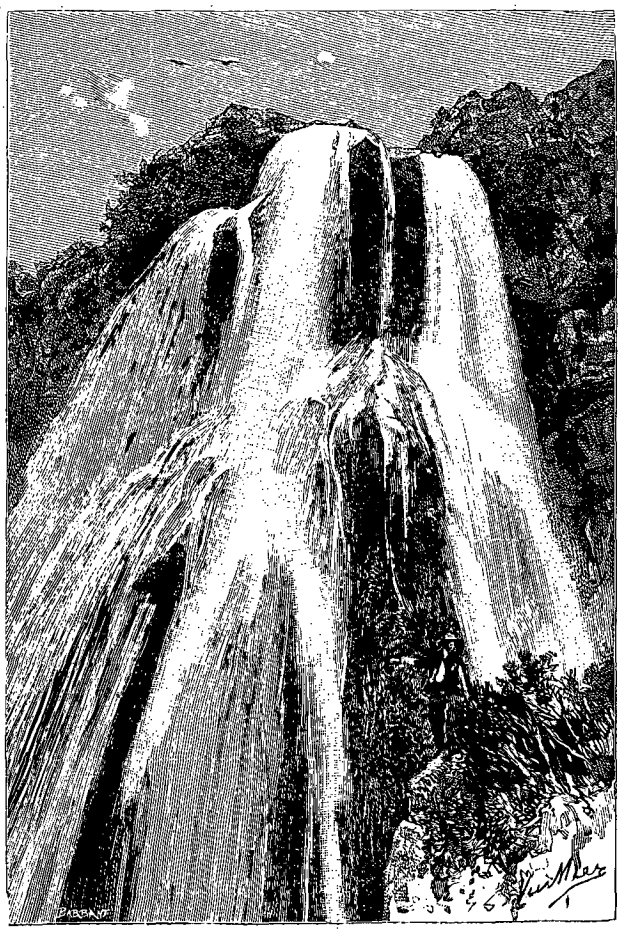
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cueil parut porté à bras d'hommes, suivi de parents et d'amis. Le cortège s'organisa vivement et reprit le chemin déjà suivi. Les prêtres chantaient toujours, et la famille unissait à leurs chants ses gémissements et ses sanglots haletants, car le cortège marchait d'une rapidité inusitée, courant presque. Le vent fouettait les surplis, qui flottaient comme de grandes ailes; il secouait et allongeait démesurément la flamme des torches, faisant vaciller la croix et chanceler le porteur. Dans ces ruelles sombres, sous ces lueurs rouges, ce fantastique cortège aux voix formidables, aux allures désordonnées, avait une apparence surnaturelle. C'était comme une sombre légende en action, une troupe de maudits balayés par le vent de la colère céleste ou poussés par le souffle de Satan.

C'était, en prosaïque réalité, un pauvre mort que l'on portait dans la salle d'attente du cimetière, où il doit passer cette nuit à visage découvert, en compagnie de deux gardiens. Demain soir, s'il ne s'éveille pas, on le scellera dans le mur que nous connaissons. C'est une précaution contre les inhumations anticipées.

Un prêtre de Pollensa est venu me voir. C'est l'homme le plus charmant qu'on puisse rencontrer. Il fait de la peinture à ses moments et aussi de la photographie, mais c'est surtout un esprit très large et un admirateur de la nature. Don Sebastian m'a proposé une excursion vers le cap Formentor, aux *calas* (criques) de San Vicente et de Molins. Après le déjeuner, deux mules et un guide étaient devant la porte de la fonda, et, bientôt, nous chevauchions tous deux sur des peaux de mouton en guise de selle. Le chemin est ravissant et souvent ombragé. Nous traversons deux torrents pierreux. Ils descendent de la chaîne de montagnes qui borde la côte nord de Majorque. Ces torrents, assez pourvus d'eau en ce moment, sont parfois presque à sec en plein été; mais au cœur de l'hiver, à la suite de quelque orage, ils grossissent démesurément et exercent des ravages. On ne peut rencontrer de plus joli sentier que celui que nous suivons. J'en ai déjà vu plusieurs qui lui ressemblent et j'ai essayé de les décrire, mais ces oiseaux plein les branches, ces amandiers en fleur, ces figuiers encore chargés de fruits, ces grenades entr'ouvertes laissant entrevoir leurs grains couleur de rubis, en novembre, me paraissent toujours une rare nouveauté.

Nous suivons encore la montagne, âpre, dénudée, muraille de roches grises sans verdure, et dont les ombres bleues marquent nettement les arêtes vives. Après une heure et demie de chemin environ, nous respirons l'air vif de la mer, et les falaises lointaines apparaissent dentelées, éclatantes et d'une grande hauteur. Une ancienne tour de guet se dresse sur un roc, entre les calas de San Vicente et de Molins. Un torrent aboutit à cette dernière et forme une belle chute. Les vagues déferlaient ce jour-là et par instants se mêlaient à la cascade, de telle sorte qu'il devenait parfois difficile de distinguer ses eaux de celles de la mer dans le chaos écumant.



Cascade sur le chemin (voy. p. 42).

Dans la cala de San Vicente s'abritent quelques pauvres cabanes de pêcheurs. La petite plage est bordée de grandes roches; seul un étroit chenal permet le passage aux barques. De toutes parts s'élèvent des blocs énormes, sur lesquels les vagues se brisent avec fracas.

Des éboulements formidables se produisent parfois sous le choc violent des flots. Nous touchons aux parages les plus dangereux de ces mers redoutées.

Les côtes sont hérissées de pics dénudés et la mer est couverte de récifs. Les vents du nord et de l'ouest battent en plein les falaises. Que de navires sont venus se briser dans ce désert ou disparaître dans ces abîmes!

Au nord de Pollensa se dresse toujours la chaîne de montagnes qui va mourir au cap Formentor, après avoir entouré Majorque d'un immense demi-cercle, qui la garantit des vents impétueux. Ces monts, qui de Valldemosa à Lluch et même plus près encore, renferment tant de sites charmants, de bois épais pleins de fraîcheur et de mystère, s'élèvent ici nus, arides, grisâtres, dans une majesté farouche.

Vers la base, dans les ravines où courent, à travers les roches, des ruisseaux jaseurs, la verdure se montre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au *campo santo* de Pollensa.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore, et le caroubier au puissant feuillage accroche ses troncs robustes dans le sol ardent; les oiseaux chanteurs semblent se plaire dans ces lieux retirés, dont rarement les pâtres même viennent troubler la solitude.

Des cascades tombent parfois du haut des rochers, et l'une d'elles, connue sous le nom de font de Fartaritx, a la propriété singulière de couler avec abondance en plein été, alors que les sources sont taries, tandis qu'elle est totalement à sec en hiver.

C'est dans ce massif désolé et sur la cime d'un mont que s'élèvent les ruines étrangement pittoresques de l'ancienne forteresse, nommée dans le pays Castillo dels Reys. Le sentier qui y conduit est âpre, pierreux, et se perd bientôt, à travers des roches effritées, dans un maquis de broussailles et de palmiers nains.

La vue des ruines qui se dressent grandioses sur un roc presque inaccessible repose des fatigues du chemin.

La fondation du Castillo se perd dans l'obscurité des temps. D'aucuns pensent qu'il existait déjà sous la domination romaine: il est avéré que les Maures le considéraient comme une importante forteresse. Les Maures montagnards, après la conquête de la capitale par le roi don Jayme, se réfugièrent dans ce château, ayant à leur tête le chef Xuayp.

Quand, en 1285, don Alonso de Aragon vint usurper le royaume de son oncle don Jayme II, les seigneurs, fidèles à leur roi légitime, y trouvèrent un abri.

En 1343, alors que Palma, les châteaux et les villages de Majorque avaient juré soumission, obéissance et vasselage à don Pedro IV, l'étendard de don Jayme III flottait encore fièrement au sommet de son donjon.

Le Castillo dels Reys fut le dernier asile de la légi-

Castillo dels Reys.

timité, et tout le pouvoir d'Arnaldo de Eril, gouverneur de l'île, se brisa longtemps devant ses hautes murailles, aujourd'hui démantelées, envahies par les ronces, et que les vents du large émiettent chaque jour.

Mais il fallait en finir : une expédition longuement préparée sortit de Palma, prenant la route de terre, tandis que les machines de guerre arrivaient par la mer. Après trois mois de siège et de défense héroïque, les soldats de don Jayme, affamés, sans secours, sans espoir, finirent par se rendre aux mains des Aragonais.

Le paysage vu de ce sommet est empreint de grandeur. De toutes parts et jusqu'à l'horizon se succèdent les monts fauves, dénudés, séparés par des abîmes. La grandeur des luttes passées, les souffrances héroïques de ces fidèles mourant pour leur roi, ce sol aride, cette solitude désolée où l'on n'entend que les sifflements du vent dans les vieilles murailles et les grondements de la mer prochaine, laissent dans l'esprit un souvenir poétique et amer.

La charmante hôtesse Magdalena avait remarqué que je passais des heures entières à écouter les joueurs de guitare dans la salle basse de la fonda, où ils se tenaient habituellement. Souvent même, l'auberge devenue vide, un homme demeurait seul dans un coin obscur, berçant lentement sa rêverie de vagues accords, s'interrompant pour marmonner une plainte sauvage. Puis il se taisait de nouveau. On n'entendait plus alors que le froissement sourd des cordes et, par instants, le pas de quelque mulet, résonnant sur le pavé de la calle del Viento, les plaintes de la brise dans les couloirs ou un tintement de cloches lointaines.

Je me laissais aller au charme des modulations vagues, des bruits du dehors, flottant comme des souffles dans le crépuscule de la salle, tandis que des rêves s'ébauchaient à demi dans ma pensée.

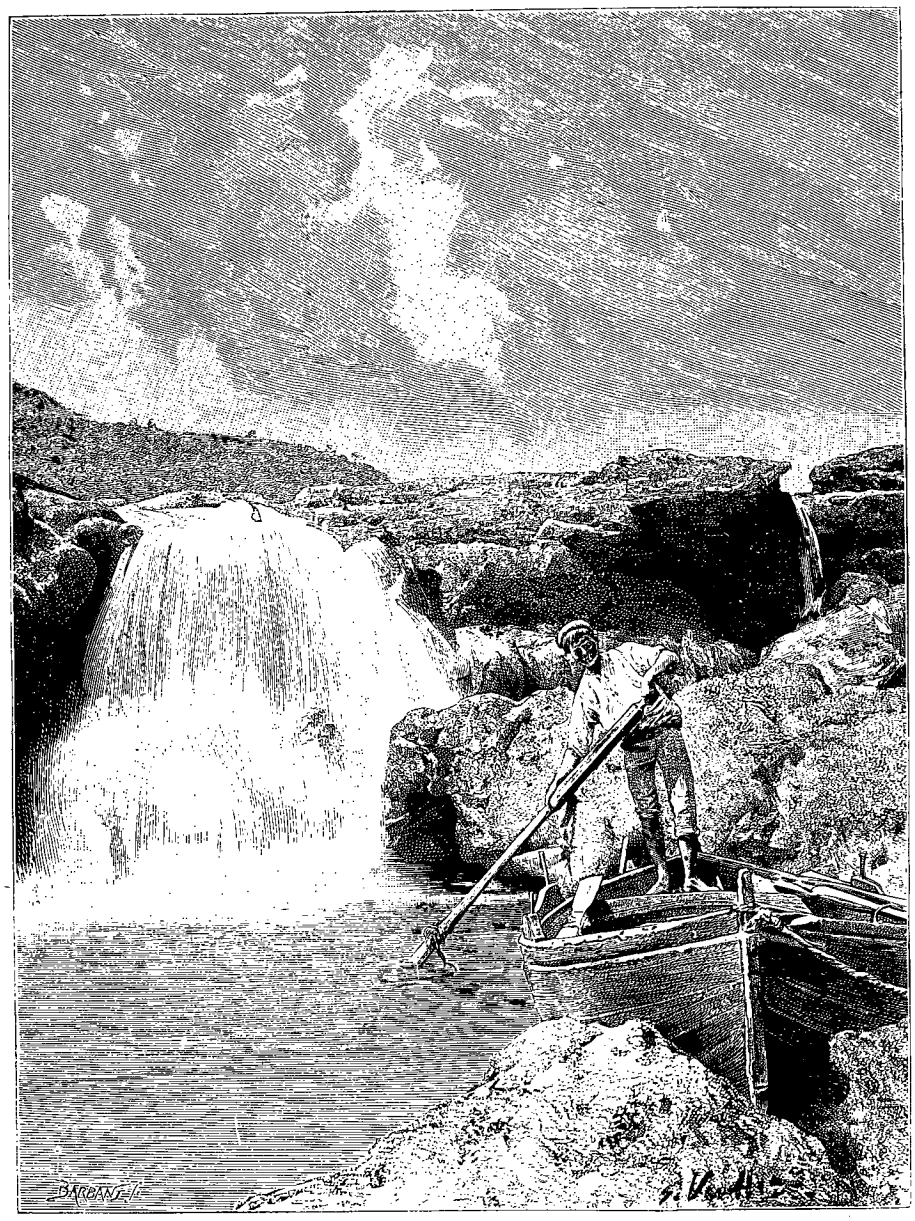
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

. L'hôtesse croyait que, pris d'ennui, je songeais aux choses de France, dont l'éloignement m'attristait.

Dans le but de me distraire, elle et son mari organisèrent une sorte de fête, où furent invités les plus délicats musiciens de Pollensa et les plus fines danseuses. Ils firent de grands préparatifs dans la journée; une immense salle, débarrassée de ses meubles et garnie de chaises tout le long des murs, se trouva convertie en salle de concert.

Le soir venu, des jeunes gens munis de leurs guitares arrivèrent, ainsi que des jeunes filles parées de leurs plus beaux vêtements, accompagnées de leurs familles.

Lorsque tout le monde fut réuni, que les côtés de la salle furent occupés par les spectateurs, que les couloirs mêmes se trouvèrent encombrés de monde, deux guitares et un violon exécutèrent une brillante ouverture, dont le thème était formé par les airs les plus populaires de Majorque.



Cascade de la *cala de Molins* (voy. p. 40).

Une toute jeune fille et un garçon, les castagnettes aux doigts, dansèrent ensuite une *jota* charmante, au son des guitares et au bruit assourdissant des castagnettes, que les danseuses au repos faisaient claquer sans trêve. Cette danse majorquine n'a ni le brio ni le côté voluptueux des *jotas* espagnoles, mais elle est d'un caractère primitif, honnête et d'une naïveté charmante.

Rien n'a pu faire supposer qu'il ait existé à Majorque une littérature nationale complète, comme nous l'avions en France avant Ronsard, et qui comprenait des poèmes historiques, chevaleresques, allégoriques, comme le roman de la *Rose*, fabliaux, noëls, contes; mais la poésie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

légère, composée de chansons et de ballades, se retrouve tout entière chez les montagnards de Majorque.

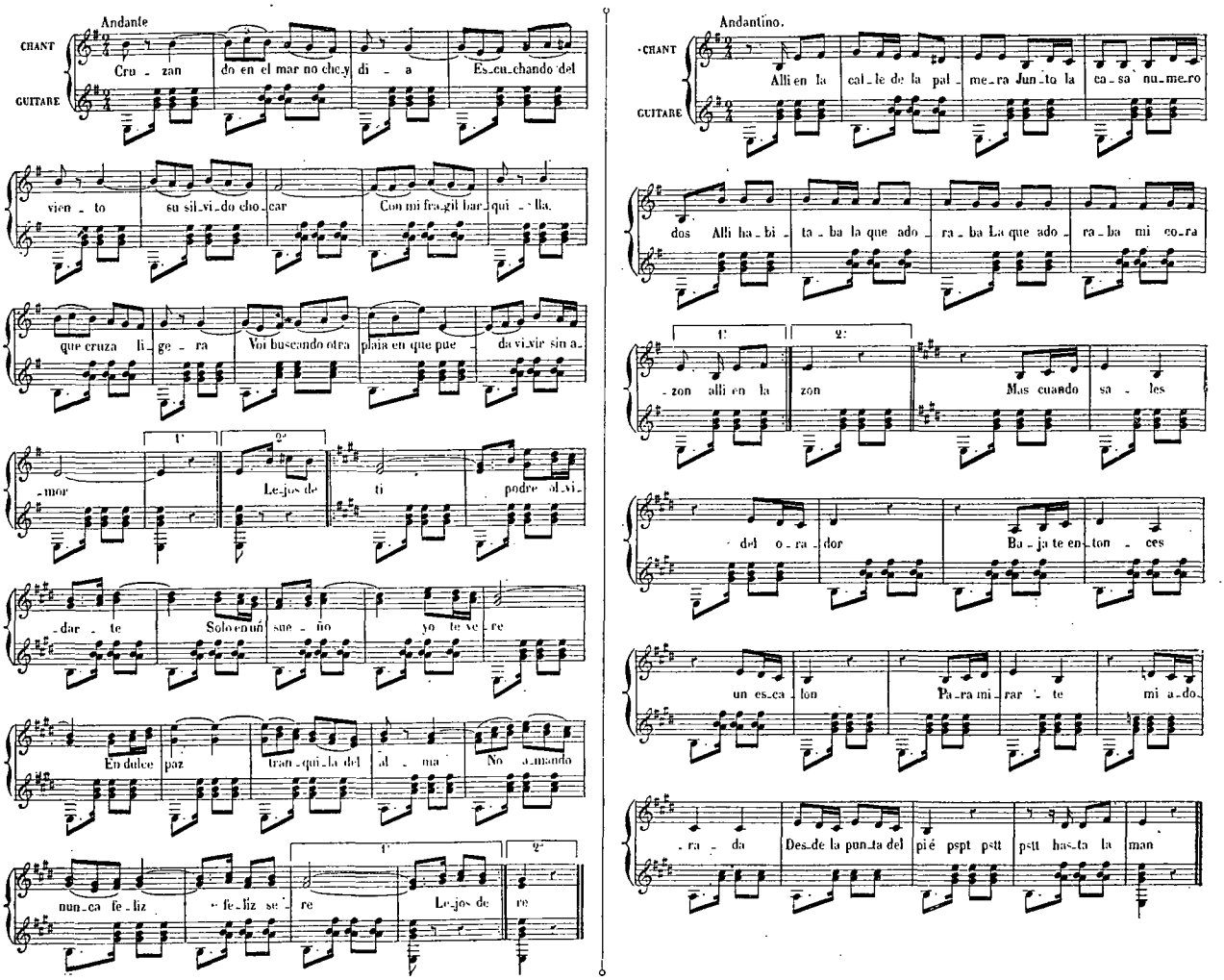
Ces poésies, vieilles, chantées pour la plupart, ont parfois la fraîcheur et la naïveté de nos chansons du XIIe siècle, et souvent aussi elles sont remarquables par l'énergie de l'expression et le côté farouche des pensées. Elles sont toutes en assonances dans le goût espagnol et musicalement rythmées.

J'en recueillis quelques fragments ce soir-là, mais on peut les entendre dans la montagne, chantées par les bergers, apportées par le vent; sur la mer, par le marinier; sur les routes, par le muletier qui passe; le soir, aux veillées, dans le patio, accompagnées par le grincement d'une guitare. C'est comme une soif mélancolique d'idéal, une tristesse de vivre, une manière dramatique de sentir l'amour, une poésie sombre.

MALAGUEÑAS

Yo no sé qué tienen, madre,
Las flores del campo santo.

CHANSONS MAJORQUINES NOTÉES A POLLENSA



Cuando las menea el viento
Parece que están llorando....

Á un sabio le pregunté
De qué mal me moriría
Y me dijo : « Del querer! »
Serrana, que te tenía!

Si la sangre se vendiera
Yo fuera rico y tú pobre,
Sacaría de tus venas
La que á mí me corresponde....

Si quieres ver si te quiero?
Pínchame un poco una vena
Y verás salir mi sangre
Podrida de pasar pena....

Voici la traduction littérale de ces quatre couplets :

Je ne sais ce qu'ont, mère,
Les fleurs du campo santo,
Lorsque le vent les agite,
Il semble qu'elles se mettent à pleurer.. .

Je demandai à un savant
De quel mal je mourrais,
Et il me dit : « Du mal d'amour ! »
Femme, je t'aimais déjà!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si le sang se vendait,
Que je fusse riche et toi pauvre,
J'arracherais de tes veines
Celui de ton sang qui correspond au mien....

Veux-tu voir si je t'aime?
Essaye donc de m'ouvrir une veine
Et tu verras sortir mon sang
Pourri par la souffrance....

Puis une pensée charmante :

Una estrella se ha perdido
En el cielo y no parece;
En tu cara se ha metido
Y en tu frente resplandece.

Une étoile s'est perdue
Dans le ciel et ne paraît plus;
En toi, chère, elle s'est mise
Et elle resplendit sur ton front.

A citer encore la traduction des deux courtes chansons majorquines :

PREMIÈRE CHANSON MAJORQUINE

Voguant par les mers nuit et jour
Sur mon fragile et rapide esquif,
Je vais, tout en écoutant le choc et les sifflements du vent,
Chercher une plage étrangère où je puisse vivre sans aimer.

Loin de toi, je pourrai t'oublier!
Je ne te verrai plus qu'en songe
Dans la douce paix et le calme de l'âme.
N'aimant plus je serai heureux.

SECONDE CHANSON MAJORQUINE

Là-bas, à la rue du Palmier,
Auprès de la maison portant le numéro deux,
Là-bas vivait celle que j'adorais,
Celle que mon cœur adorait.

Une *jota* majorquine (voy. p. 43).

Quand tu sortiras de l'oratoire,
Descends alors une marche de l'escalier,
Mon adorée, pour que je puisse te regarder
Depuis la pointe des pieds jusqu'à la main.

Cette soirée fut charmante, et ce n'est qu'à une heure avancée de la nuit que les musiciens s'en allèrent, me laissant sous le charme des chants anciens, des danses gracieuses, de la poésie récitée et des attentions dont j'avais été l'objet.

Je me plais infiniment à Pollensa, et toute la journée je demeure dehors à observer; je considère les femmes et les jeunes filles se rendant à l'église avec leur pliant historié au bras et leur chapelet aux doigts, puis je visite le marché, très animé et pourvu admirablement. J'y vois des tas de courges énormes, des grenades, des figues, des choux d'une grosseur démesurée et des quantités de piments couleur de feu. Par les rues et à l'ombre, vaguent des truies avec leurs pourceaux noirs. Involontairement je pensais à George Sand et à ce qu'elle eut à souffrir de ces animaux qui formaient le chargement du navire qui la ramena sur le continent après qu'elle eut passé l'hiver à Valldemosa.

A travers cette foule, des muletiers passent crânement, le poing sur la hanche et la cigarette aux lèvres, sans s'inquiéter si les mules mettent leurs pieds sur les gens.

Il existe à Pollensa deux fontaines et je prends grand plaisir à voir les femmes revenant de puiser l'eau.

Elles ont une façon de porter la cruche antique sur la hanche qui est fort gracieuse et donne à leur bras un beau mouvement.

Une chose à remarquer dans ce pays est l'extrême politesse des habitants à l'égard des étrangers; ils saluent toujours en ôtant le chapeau; les enfants eux-mêmes sont polis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'en vois beaucoup, de tout petits qui portent leurs frères plus petits qu'eux. Ces enfants n'ont pour tout vêtement, jusqu'à l'âge de sept ans, qu'une courte chemise.

Même l'hiver, lorsque le vent du nord, d'une violence extrême, souffle, chargé du froid de nos régions, les enfants sont toujours pieds nus et aussi peu couverts. Ceux qui résistent — car je crois que beaucoup succombent — deviennent des hommes très vigoureux.

Tandis que je me promène à travers la foule, sur le marché et les rues avoisinantes, la maîtresse de la fonda vient me dire que je puis voir danser un boléro et une jota sur une petite place isolée où des jeunes gens et des jeunes filles se sont réunis.

Je me hâte de la suivre et je jouis du spectacle charmant d'une danse en plein soleil, les guitareros assis sur des pans de murs.

Après déjeuner l'aimable curé don Sebastian arrive pour m'accompagner au Puig, que nous avions convenu d'aller visiter.

Le Puig est une montagne isolée, rocheuse, qui s'élève à l'est du village.

Je n'avais pas désiré de monture pour cette ascension, imaginant être bientôt arrivé. Il nous fallut bien une heure et demie pour gravir la montagne, sous un soleil ardent.

Le sentier montueux est pavé de pierres peu nivelées la plupart du temps et qui deviennent très glissantes lorsqu'elles forment un chemin suffisant.

Sortie de l'église (voy p. 45).

Nous arrivons enfin à une sorte de forteresse crénelée d'un grand caractère. Depuis un moment une cloche tintait tout là-haut. Don Sebastian me dit qu'elle annonce notre arrivée.

La construction massive est considérable : c'est en effet une forteresse, convertie plus tard en couvent, et transformée aujourd'hui en hospederia.

La ville de Pollensa y entretient des gardiens chargés de recevoir les voyageurs. Là, comme chez l'archiduc à Miramar, on trouve l'huile, le feu et le gîte, et l'on peut demeurer pendant trois jours. Le gardien descend au village de temps à autre et va de porte en porte avec une boîte suspendue au cou dans laquelle il recueille les offrandes des habitants.

C'est en même temps un pèlerinage, et la Vierge du Puig, sculptée en pierre, couronnée de diadèmes énormes, a fait bien des miracles, ainsi que l'indiquent les béquilles, les *ex-voto* suspendus aux murs et même les fers de prisonniers emmenés sans doute par les pirates, puis revenus plus tard de captivité.

Le panorama dont on jouit des terrasses du Puig est merveilleux. On a devant soi la moitié de l'île, et vers la mer, tout au loin à l'horizon, s'aperçoivent les silhouettes bleuâtres de l'île Minorque.

A nos pieds s'étale une plaine que bordent les baies de Pollensa et d'Alcudia.

Les anciens appelaient la première *Portus Minor*, pour la distinguer de celle d'Alcudia, qu'ils nommaient *Portus Major*.

Ces mouillages offrent par leur étendue un asile de toute sûreté aux grands navires. Lors de l'expédition contre Mahon, sous le commandement de Richelieu, l'escadre et le convoi espagnols étaient mouillés dans la baie d'Alcudia, tandis que celle de Pollensa était occupée par les Anglais.

Entre Pollensa et Soller, au milieu d'un massif montagneux, se trouve le sanctuaire vénéré de Nuestra Señora de Lluch. On m'a raconté sur son origine la légende suivante. Il y aura bientôt cinq cents ans qu'un jeune berger, un de ceux qui demeurèrent esclaves après la conquête de Majorque, vaguant dans ces parages au crépuscule, vit soudain une lumière éblouissante surgir à travers des blocs de rochers. D'abord la frayeur le cloua sur place; mais, la lueur s'affaiblissant, il s'approcha pour se rendre compte du prodige et aperçut à l'endroit même une Vierge en pierre antique tenant l'Enfant Jésus entre ses bras. Les deux bustes étaient noirs; les plis des vêtements se parsemaient de fleurs de lis d'or.

La nouvelle de cette miraculeuse découverte se répandit promptement et mit en émoi toute l'île. Une commission composée de membres du clergé, de jurés, de notables habitants, arriva de Palma et, après avoir adoré la Vierge, la déclara patronne et reine de Majorque. Les pèlerins qui la visitèrent devinrent bientôt si nombreux que don Guillermo de Como, seigneur de l'endroit, fit construire une maison de refuge pour les abriter.

Plus tard cette demeure, agrandie, fut érigée en collège, dirigé par un prieur, avec charge d'élever douze enfants de chœur auxquels on enseignerait la musique vocale et instrumentale, la grammaire castillane et latine et un peu de théologie.

Une condition essentielle pour ces néophytes était d'être nés à Majorque.

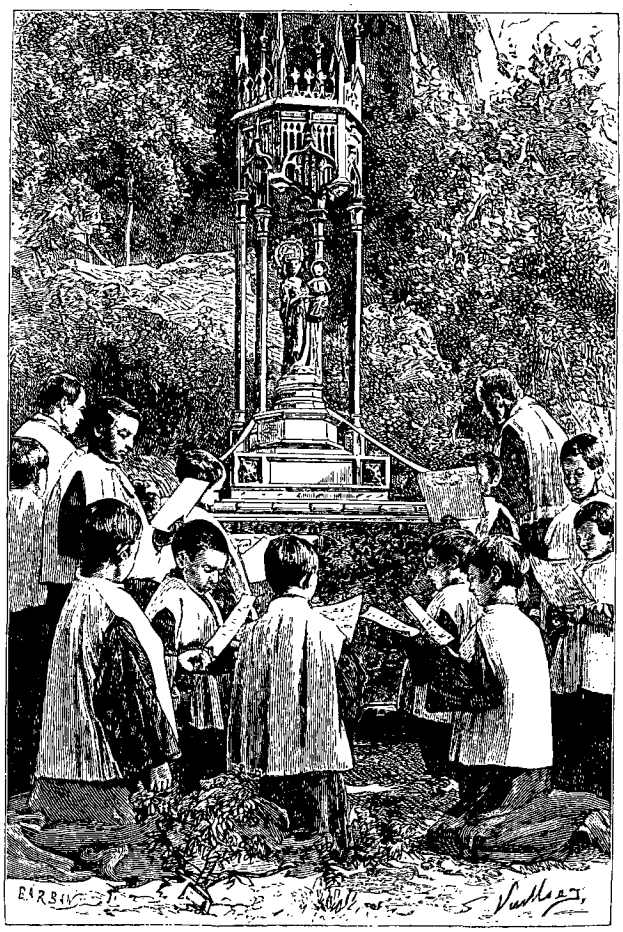
Aux jours de fête et de pèlerinage, ces enfants chantent, aux sons des instruments, des psaumes de louanges à la Vierge.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Retour de la fontaine (voy. p. 45).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce sanctuaire a été enrichi de propriétés et de dotations qui, depuis l'époque reculée de sa fondation, lui ont été attribuées par d'éminents dévots. Les visiteurs y vont en grand nombre, à toutes les époques de l'année; mais au mois de septembre, à la fête de la Vierge, les pèlerins accourent en foule de tous les points de l'île pour satisfaire leur dévotion et jouir en même temps de la fraîcheur des bois, des beaux sites et des eaux vives.



Le sanctuaire de *Lluch* (voy. p. 46).

Les pèlerins et les voyageurs peuvent à toute époque bénéficier de l'hospitalité du monastère, car ici, comme à Miramar et à Pollensa, l'hospitalité est gratuite : tout passant a droit pendant trois jours au logement, au service de table, à la lumière, au feu, à l'huile et aux olives.

On peut rejoindre Soller en traversant les montagnes. Le paysage est d'une beauté âpre et sévère. De place en place, les crêtes déchirées et blanches de la sierra percent la forêt.

A dos de mulet et pendant cinq heures on traverse de vastes solitudes coupées de sentiers à peine frayés aux flancs des ravins.

Avant d'arriver à Soller se trouve, au bout d'une côte étroite et très rapide qui s'élève entre les précipices, le *barranco*, d'où le regard du voyageur embrasse avec inquiétude les profondes gorges qui lui restent à descendre.

Mais l'heure de quitter le pays charmant de Pollensa est venue. Ils s'attachent bientôt aux voyageurs, ces gens simples et doux qui voient passer si peu de monde. Le personnel familial de l'auberge me paraît attristé.

Adieu!... *adios!*... ou plutôt au revoir, bonne, douce et belle hôtesse Magdalena, qui vous donniez tant de peine et faisiez tant d'efforts pour rendre la vie agréable au voyageur venu de loin afin de visiter votre bourgade perdue, à vous qui ne pensiez pas au salaire modique qu'on vous donnait, pour deviner et prévenir les désirs de vos hôtes!

Adios!... Esperanza, douce et pure jeune fille au beau visage, fille de l'auberge, aussi prévenante et empressée que votre maîtresse!

Adios!... rude patron, *amo*, maître, dont la pression de main rude se sentait jusqu'au cœur.

A toi aussi, *adios!* bon chien, Pirata, noble bête aux yeux tendres et clairs, à l'épaisse toison noire comme la nuit!

La voiture est devant la porte.... Depuis le matin cet animal sent dans l'air quelque chose qui l'inquiète. Il ne cesse de mendier des caresses et ne me quitte pas un instant. Il se couche à mes pieds et parfois pousse un grognement plaintif comme une souffrance.

Adios, Pirata!

« Il comprend que vous partez », me dit l'hôtesse.

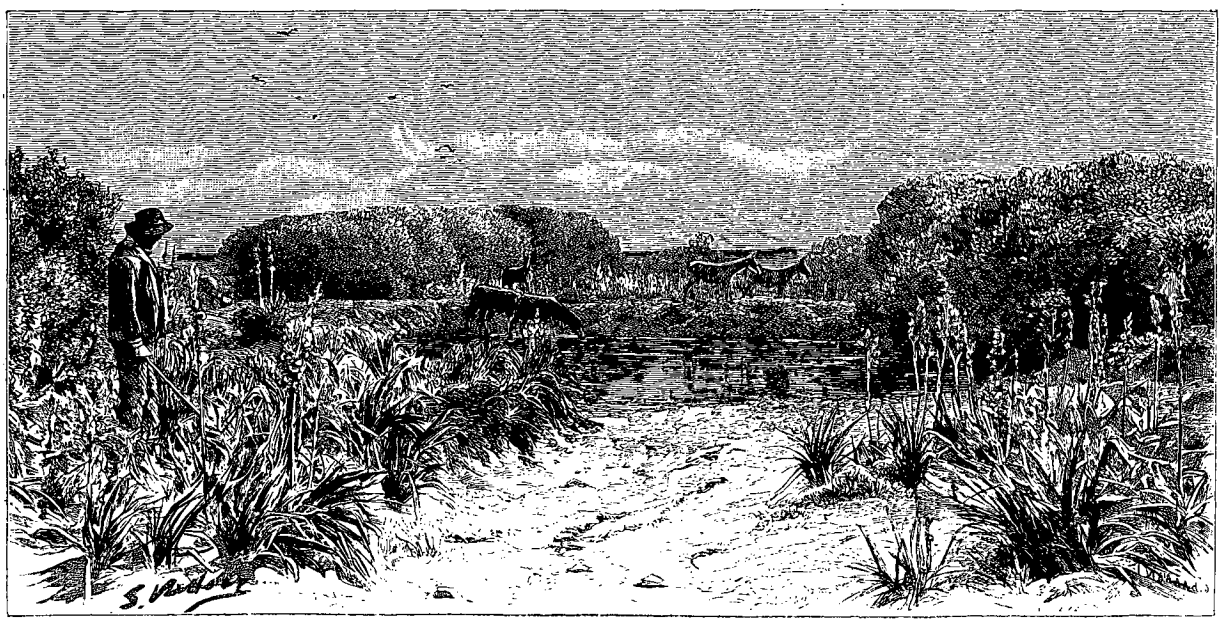
Je ne pouvais croire à tant d'intelligence.

Je monte dans la galera, qui part. Le chien la suit un moment. Sa maîtresse l'appelle. Il revient un peu vers elle.... Il court de nouveau après la voiture. Puis, sollicité encore par Magdalena, il s'arrête au milieu de la rue, ne sachant plus s'il doit me suivre ou demeurer. Pendant cet instant d'indécision la voiture s'éloigne, et au tournant de la calle del Viento je vois Pirata, toujours immobile, le jarret tendu, regardant la galera d'un œil fixe où il me semble voir comme une larme passer....

GASTON VUILLIER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



El Predio son Moro (voy. p. 51).

VOYAGE AUX ILES BALÉARES.

MAJORQUE,

PAR M. GASTON VUILLIER[1].

1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. G. Vuillier, d'après les photographies de MM. Sellares et Fernando Moragues.

IV

J'ai quitté la montagne et les grands bois, où le vent de mer passe mélodieux, où s'abritent d'humbles et antiques villages. Je ne verrai plus cette population hospitalière, je ne vivrai plus les mœurs patriarcales pratiquées religieusement depuis des siècles reculés. Je n'entendrai plus ces chants anciens qui s'exhalaient le soir des patios crépusculaires, ou que le vent m'apportait par lambeaux à travers les ravines, lorsque je cheminais sous le soleil, gravissant quelque pente.

C'est la plaine. Le costume, les mœurs et la physionomie des habitants ont changé comme le sol. Voici les vignes, les cultures, le trafic.

Plus de pâtre rêveur, vêtu de peaux de bêtes, profilant sa silhouette là-bas sur la hauteur, regardant la mer, écoutant la rumeur lointaine des flots qui viennent mourir en gémissant au pied des falaises.

Les guitares de Pollensa ne résonnent plus. Je vais par la route poudreuse, embrasée de soleil, bordée de cactus épineux, tandis que les poésies d'un autre âge, entendues la veille encore, bruissent dans ma mémoire comme un vague souvenir.

Les jeunes filles allant à la fontaine, avec leur costume du XVIe siècle, me semblent une peinture à demi effacée de Botticelli, que j'aurai aperçue au Louvre dans quelque panneau mystérieux de la Salle des primitifs.

Dans les villes que je traverse maintenant, c'est un va-et-vient de gens affairés; les pressoirs à énormes vis écrasent dans les rues, devant les caves, un raisin fermenté. Des tonneaux portant la marque de négociants français de Cette chargent les camions; des troupeaux de porcs marqués vont prendre le petit train et s'embarquer ensuite pour Barcelone. La population est moins policée, les enfants plus sournois; je n'en vois plus embrassant à la dérobée les mains des prêtres, comme faisaient ceux de Pollensa, lorsque passait don Sebastian.... On a vu des étrangers.... on s'en occupe peu; on est allé à Marseille, à Alger peut-être: on fait des affaires, on pense à l'argent. C'est notre Midi, en mieux pourtant, en beaucoup mieux, sous le rapport de l'urbanité et des égards dus aux étrangers.

Je suis arrivé à Manacor par l'embranchement d'Enpalme, après avoir aperçu Muro, puis Sineu, fondée par les Romains, où les rois de Majorque avaient élevé un palais.

1. Suite et fin. — Voyez p. 1, 17 et 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Manacor est, après Palma, la ville la plus populeuse; c'est un centre d'affaires avant tout: ses édifices ne méritent guère d'être cités.

J'ai donc parcouru presque tout entière cette île qui sommeille en pleine Méditerranée, bercée par les flots bleus, toute ruisselante de soleil, réunissant les splendeurs farouches de la montagne et des côtes abruptes au charme paisible et mystérieux des bois touffus; couverte de fleurs, de fruits savoureux, de riches campagnes entourant comme de brillants écrins les villes aux monuments superbes, pleines de souvenirs d'un glorieux passé. J'ai vu sa surface, ses promontoires, la sierra du Nord, j'ai respiré ses fleurs, goûté ses fruits, admiré ses édifices, contemplé ses forêts épaisses, sous l'éblouissement de son ciel lumineux.

Il faut maintenant pénétrer dans ses sombres entrailles, dans un monde ténébreux et muet, où les forces silencieuses de la nature, travaillant sans trêve depuis des milliers de siècles, ont enfanté des merveilles qui confondent l'intelligence humaine.

Élisée Reclus cite les grottes du Drach et celles d'Artá, voisines de Manacor, parmi les plus belles du monde.

Je n'aurais pas tenté l'illustration des cavernes du Drach, infiniment plus belles à mon avis que celles d'Artá, d'après de simples croquis.

Ces salles souterraines ont une sorte d'architecture de hasard, dans laquelle pourtant, comme dans les monuments élevés par les hommes, le détail vient jouer un rôle dans l'ensemble et ajouter à l'effet décoratif. Le dessinateur se trouve en présence de grandes difficultés pour arriver à un rendu intéressant et vrai.

Je dois remercier ici la direction du *Tour du Monde*, qui a bien voulu encourager ma tentative, ainsi que mon excellent ami de Palma el señor Sellares et el señor Fernando Moragues, fils du propriétaire des grottes, qui ont pris la peine de passer trois journées dans les profondeurs des cavernes pour les photographier à la lumière du magnésium, tout spécialement afin de m'en faciliter l'exacte reproduction.

En dehors de leur beauté propre, les cavernes, en général, offrent des souvenirs historiques intéressants, et n'ont cessé de passionner les savants et les géologues.

Mon ami Martel, avocat à Paris, ne reste jamais un été sans aller dans les Cévennes, où, avec une intrépidité rare, il s'enfonce dans les entrailles de ce massif, à travers des gouffres inconnus, étranges, où dorment des lacs silencieux, où grondent des torrents, tel le Bramabiau. Au moment où j'écris ces lignes, il explore son dixième aven: il m'écrit que tous ont donné le même résultat: peu ou pas d'eau au fond; ce seraient de simples fissures du sol se rétrécissant de plus en plus. Ces faits renverseraient la théorie qui les mettait tous en communication *directe* avec des grottes, nappes d'eau ou sources. Dans les profondeurs du gouffre de Padirac qui s'ouvre béant sur les causses du Quercy, et dans lequel il vient de pénétrer également, une rivière s'est rencontrée dont il a pu suivre 2 kilomètres de cours souterrain. Je laisse à d'autres plus autorisés que moi le soin de tirer des conclusions de ces constatations différentes.

Tout le monde sait que, sous les premiers empereurs romains, les chrétiens persécutés célébraient dans les mystérieuses profondeurs des grottes les cérémonies religieuses. Plus tard, devenus les persécuteurs, leurs victimes, à leur tour, se mirent à l'abri des représailles dans les mêmes lieux. En France, à l'époque des dragonnades, les protestants célébraient leur culte au fond des cavernes d'Ambialet, dans les Cévennes. Durant les guerres intestines, dans toutes les conspirations, sous toutes les invasions, dans tous les temps, dans tous les pays, les grottes ont servi de refuge aux opprimés, aux proscrits, aux fugitifs, aux criminels même.

Les grottes du Drach et celles d'Artá n'ont pourtant pas de souvenirs historiques précis : les vestiges que les premiers explorateurs ont trouvés dans leurs profondeurs n'ont pas été conservés. On rapporte qu'il n'y a pas de longues années on a tiré de l'entrée des grottes d'Artá une quantité considérable d'ossements, jetés aussitôt à la mer. La science se trouve ainsi privée peut-être de précieux documents pour l'étude de l'anthropologie et de la paléontologie zoologique; il y avait sans doute là des ossements d'hommes primitifs, des squelettes d'animaux terribles, aujourd'hui disparus, des débris d'armes frustes.

Parmi les grottes renommées on cite :

D'abord celle d'Adelsberg, en Autriche, d'une longueur de 5 500 mètres. Un petit tramway pénètre jusqu'au milieu de sa profondeur; elle est aménagée et éclairée à la lumière électrique. C'est la plus belle grotte connue.

Puis, celle de Trebiciano, aux environs de Trieste, formée d'une série de puits verticaux, étroits, aboutissant à un lac sans issue, expansion de la rivière la Recca, à niveau variable.

On peut lire dans *la Nature*, n° 776, un article extrêmement intéressant, sur cette grotte, de M. E.-A. Martel.

En Hongrie on cite la caverne d'Agtelek, de 5 800 mètres de longueur, qu'on dit presque aussi belle que celle d'Adelsberg.

En France, dans la Dordogne, entre Périgueux et Sarlat, nous avons le trou de Granville, les grottes de Ganges, dans l'Hérault, dont le fond n'a pas été atteint, et enfin la grotte de Dargilan, dans la Lozère, récemment découverte par M. E.-A. Martel et qui est une merveille.

En Belgique existent les fameuses grottes de Han-sur-Lesse, dont la sortie a lieu par une rivière et en bateau.

On signale enfin les grottes de Bellamar à Cuba, celle du Mammouth dans le Kentucky (*Mammouth's cave*), véritable monde souterrain, avec son système de lacs et de rivières et son réseau de galeries sans nombre. Cette caverne a dû servir de retraite à des peuplades sauvages, car on a trouvé, sous des couches de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

stalactites, des squelettes d'hommes d'une race inconnue.

Je quitte un matin la fonda Femenias de Manacor pour prendre avec une galera le chemin des grottes du Drach.

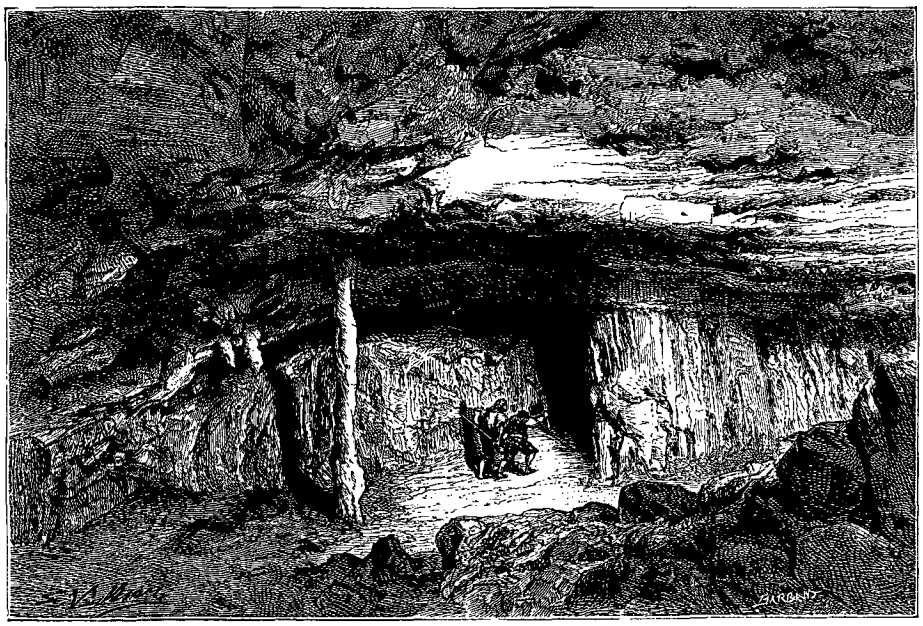
C'est une belle journée du milieu de novembre, pareille à nos beaux jours de printemps. L'illusion peut être complète, car certains amandiers sont en fleur; mais ces frêles fleurs, d'un rose si tendre, ne doivent pas donner de fruits : le premier souffle du vent les dispersera dans les airs comme une nuée de légers papillons.

La route est cahoteuse, faite de montées et de descentes; souvent nous rencontrons des charrettes sur lesquelles dorment à plat ventre les conducteurs. Le cheval s'arrête, broute ou va selon son gré : l'homme dort toujours. Nous nous garons : le cocher de la galera respecte le sommeil du charretier : « Ils sont fatigués », me dit-il d'un air compatissant.

Un instant j'aperçois la mer; puis plus rien qu'une ligne formée par un terrain pierreux. La mer encore,... elle disparaît de nouveau. La voici enfin tout à fait, pénétrant dans les terres par une échancrure où elle sommeille sous des falaises.

Quelques maisons et des bateaux s'abritent dans cette crique où se fait le commerce maritime assez important de Manacor. Le conducteur me signale dans les environs, au long de la côte, une pierre qui, frappée avec un bâton, résonne harmonieusement et dont les vibrations sont extraordinairement prolongées. Il ajoute qu'à la cala voisine, nommée *S'homo mort*, des fossiles humains sont incrustés dans le roc.

Nous laissons le petit port à notre gauche, nous descendons jusqu'au bord de l'étroit chenal, que nous



Entrée des grottes du Drach : le vestibule.

traversons à gué. Nous escaladons la colline qui se trouve de l'autre côté. Nous sommes dans des terrains appartenant à don José Moragues, propriétaire des grottes. Sur le plateau se trouve sa *casa de campo* (maison de campagne), qui est en même temps une belle ferme. La propriété se nomme *el Predio son Moro*. « Voici l'entrée des grottes », me dit le guide. Elle est fermée par une porte et entourée de murs, afin d'éviter les accidents, des imprudents pourraient les parcourir sans guide.

Nous pénétrons dans le vestibule. Le guide prépare les lampes et les réflecteurs, puis, quittant sa veste et son gilet pour ne conserver que sa chemise, il m'engage à l'imiter. Un air chaud et lourd monte des profondeurs des cavernes, me donnant déjà une sorte de malaise indéfinissable. « Vous vous y habituerez peu à peu », me dit le guide. Il me donne une lampe allumée garnie d'un réflecteur ainsi qu'un bâton pour m'appuyer; il se munit lui-même de ces objets, et nous descendons. Nous sommes éclairés encore par la lumière qui tombe du ciel, mais une muraille de rochers est devant nous, rayée d'une noire fissure. C'est l'entrée véritable. Les dernières lueurs du jour vont disparaître à nos yeux. Sur la roche assombrie je crois lire les fatales paroles de Dante :

Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.

C'est bien là le décor de l'entrée des enfers, rigide, froide, avec l'ouverture noire, béante, dans une sorte de crépuscule morne.

Le nom de *Drach* (Dragon) donné à cette caverne semblerait indiquer qu'autrefois sans doute quelque croyance en faisait garder l'entrée par un de ces monstres.

Nous pénétrons. Peu à peu mes yeux s'habituent aux ténèbres; la lumière des lampes devient suffisante pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voir les formes qui se précisent et même les silhouettes éloignées.

Nous suivons un couloir; bientôt nous entrons dans une salle au sol cahoteux. « C'est le *Salon de la Palmera* (Salon du Palmier) », me dit le guide. Une profonde échancrure se poursuit d'une extrémité à l'autre de la paroi; du plafond descend à grands plis une sorte de lourde tapisserie. Des blocs qui sont comme foudroyés encombrent une partie du sol. La Palmera est une colonne élevée, légère, qui donne bien la sensation d'un tronc de palmier; de minces stalactites, se détachant de la voûte, complètent l'analogie avec cet arbre, dont ils formeraient le feuillage. Une autre colonne d'un diamètre plus grand se trouve près d'elle; ses détails offrent plus de richesse et plus d'ampleur, mais elle n'a pas l'élégance de la première.

Nous poursuivons la route. Je remarque deux stalagmites, sortes d'idoles bizarres, de monstres accroupis, qui semblent garder l'entrée du monde ténébreux et « farouche » dans lequel je suis engagé.

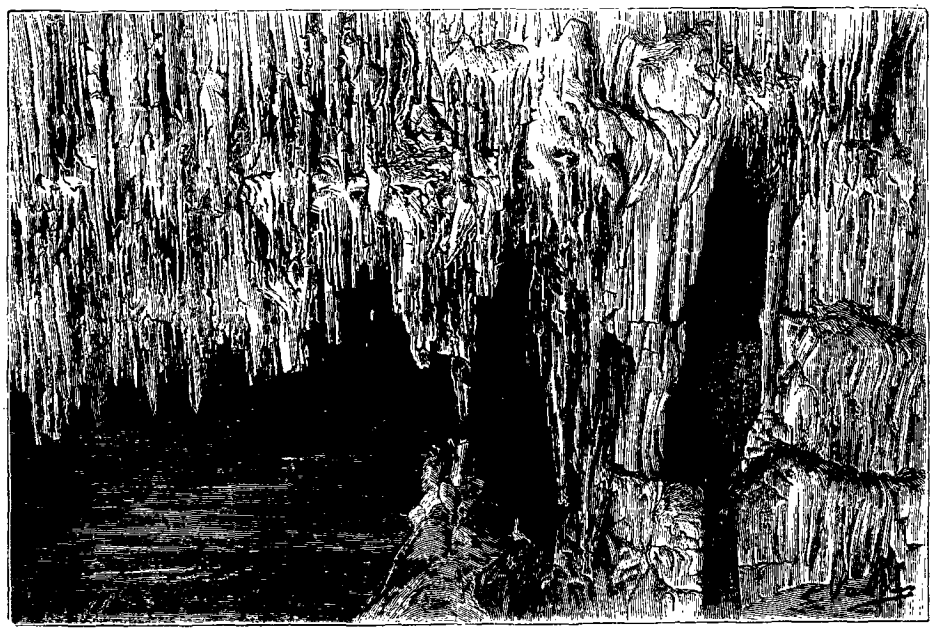
Nous descendons ensuite pendant quelques instants : voici *la Cueva de Belen* (la Grotte de Bethléem). Le guide me dit :

« Prenez garde, vous avez de l'eau devant vous! »

J'ai beau éclairer le sol avec ma lampe, je ne vois rien; j'avance. Son bras m'arrête net, et aussitôt avec son bâton il agite à mes pieds la surface liquide que je ne voyais pas. Cette eau est en effet si claire, si transparente, les objets du fond sont à tel point visibles, que même prévenu on ne peut soupçonner son existence.

Il est impossible de croire que dans certains endroits elle atteint une grande profondeur.

Nous nous engageons dans un chemin tortueux,



El Lago Negro (voy. p. 54).

étroites et sombres galeries sous de pesantes voûtes.

Par instants, l'air semble me manquer; il fait chaud, une oppression et une angoisse indicibles m'étreignent. Le guide, qui me considérait depuis longtemps du coin de l'œil, me rassure :

« Peu de personnes, me dit-il, sont à l'abri d'une frayeur instinctive, et cet état est parfois si violent que certains voyageurs n'ont pu continuer leur exploration. »

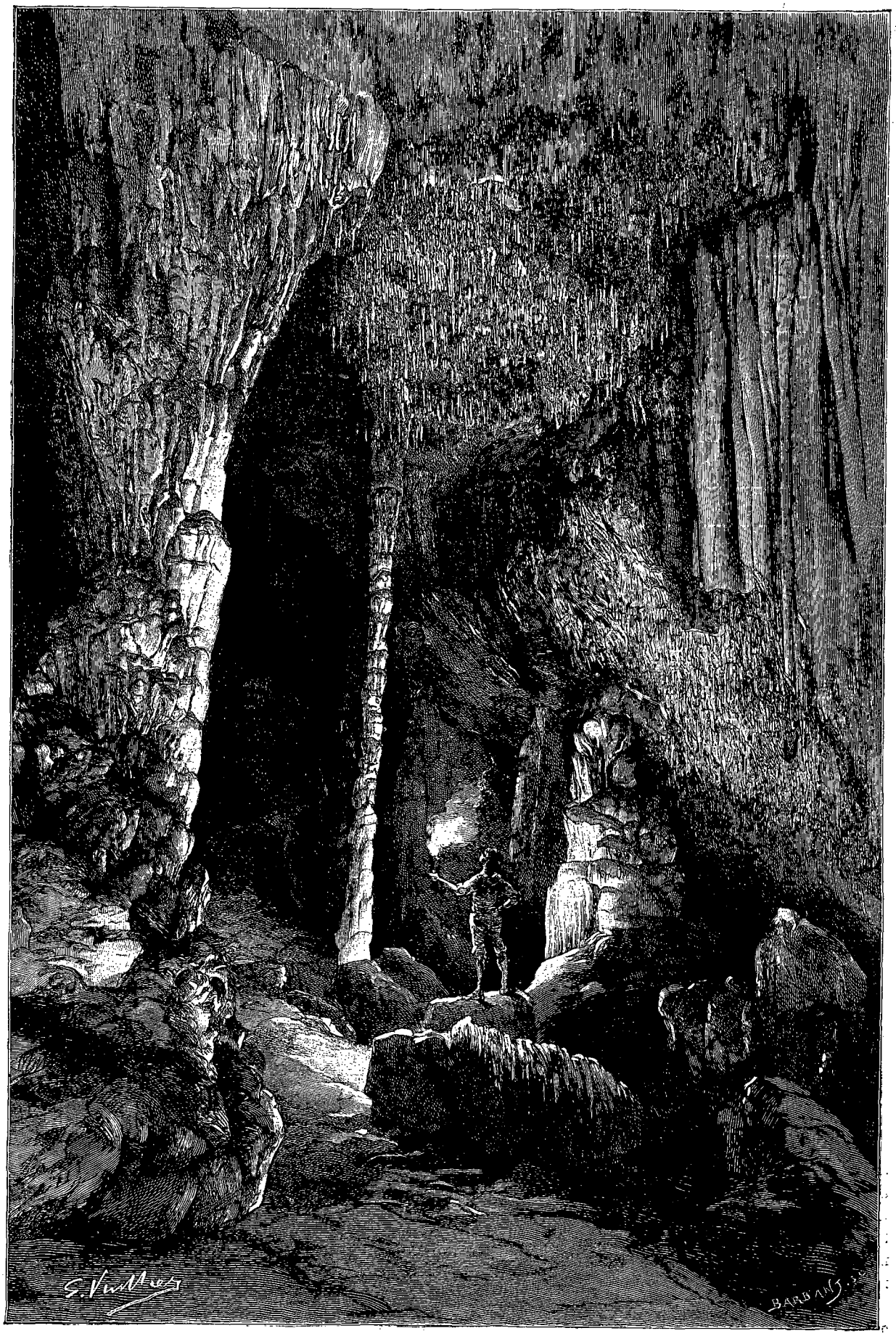
On se demande en effet, malgré soi, ce que l'on deviendrait dans ce labyrinthe si les lumières venaient à s'éteindre ou, chose plus horrible, si le guide était pris subitement d'un accès de folie. Mais cet homme a la tête solide; en plusieurs points déjà il m'a montré des lampes cachées, et ses allumettes sont à l'abri de l'humidité. . . . . .

Je fais appel à toute ma volonté et je poursuis. Je vois *el Fraile* (le Moine) qui élève sa silhouette dévote parmi les autres stalagmites, puis une région nommée *la Carbonera* (la Charbonnière), où les parois laissent aux mains des traces noires comme si l'on avait touché du charbon. C'est maintenant *las Arañas* (les Lustres), sortes de monstrueuses suspensions qui descendent de la voûte.

Nous arrivons bientôt à un promontoire d'où l'on peut voir le petit *Lago de la Sultana* (lac de la Sultane). Le guide descend à travers les roches escarpées, disparaît dans un coude, et place sa lumière entre les stalactites. Devant les yeux s'étend une nappe d'eau tranquille, transparente, éclairée partout de fantastiques reflets, entourée de colonnes et de cristallisations semblables à du filigrane. Quels sont les êtres qui peuvent bien vivre dans ce coin étrange, silencieux, dans ces flots qui dorment dans l'éternelle obscurité depuis les premiers âges du monde!

Nous passons ensuite à la *Cueva de los Salchichones* (Grotte des Saucissons), qui ressemble en effet à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



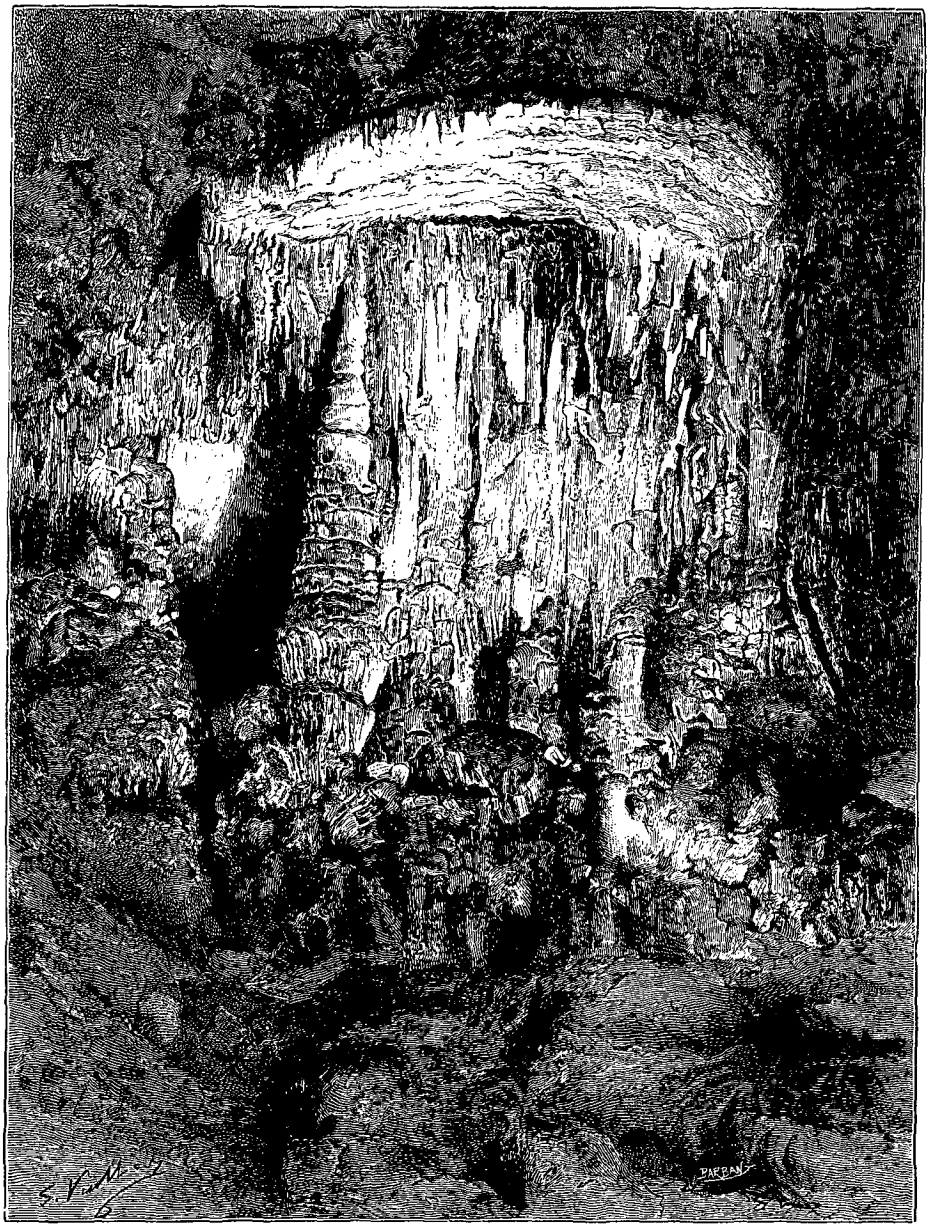
La Palmera.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immense boutique dont la voûte serait couverte de saucissons pendus et de morues sèches.

Nous voici au *Lago Negro* (Lac Noir). Ce lac est d'une grande étendue. Ses eaux immobiles, diaphanes vont se perdant dans des gouffres obscurs. D'immenses colonnes s'appuient par instants sur des rochers sombres, et plus loin d'autres plus minces pénètrent dans l'eau et se reflètent. Ce reflet est si net, si pur, qu'on dirait les objets eux-mêmes semés au fond du lac. D'innombrables stalactites descendent comme de blanches tiges filigranées; les eaux sont toujours profondes et d'une pureté incomparable.

A un certain endroit on croit voir un château féodal avec ses tours, ses créneaux; puis de fantastiques



El Dosel de la Virgen del Pilar.

silhouettes s'élèvent, des cavités inconnues s'ouvrent dans les fonds; des sortes d'orgues immenses dressent leurs tuyaux de pierre contre les parois des cryptes souterraines, semblant attendre dans le silence qu'un infernal musicien ou quelque Wagner apocalyptique vienne réveiller les échos endormis.

Aux accents des trompettes éclatantes les égarés qui ont trouvé la mort dans ce labyrinthe, couverts depuis les siècles d'un pâle et lourd linceul, se lèveront un jour, secouant leurs pesantes tuniques, et, à travers les architectures souterraines écroulées, sous un ciel blafard, marcheront vers l'orient, rigides encore de leu sommeil glacé.

Pour l'instant il règne dans ce coin perdu un tel silence, une telle immobilité, une telle torpeur sinistre, un si morne recueillement, que la pensée perd la no-

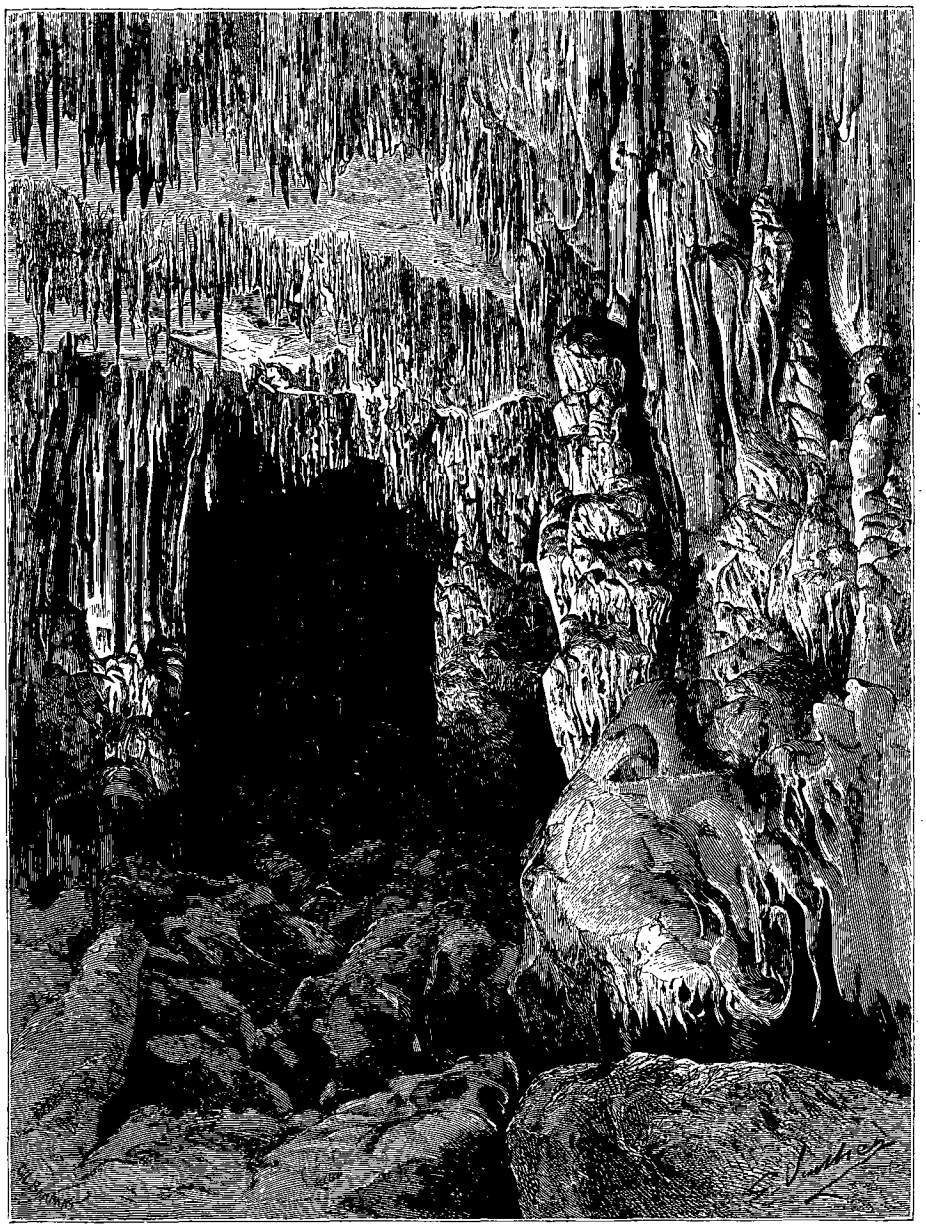
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion du temps et de l'espace. Il est pourtant des personnes qui échappent à la sensation farouche produite par ces cavernes.

Dernièrement un Anglais, visitant la grotte, me dit le guide, voulut se baigner dans ce lac. Il en trouva l'eau excellente, et pour se sécher se mit à jouer du violon avec son parasol et sa canne en dansant une gigue désordonnée, tout nu sur le bord de l'eau. Le guide n'en revient pas encore.

Mais nous quittons bientôt le *Lago Negro* pour arriver à la *Cueva Blanca* (Grotte Blanche).

Après avoir descendu quelques marches, apparaît une ouverture au ras du sol, par laquelle il faut passer pour pénétrer dans une vaste salle qui n'offre de particulier qu'un entassement de roches énormes. Nous continuons par un chemin si accidenté, si périlleux, qu'il faut s'accrocher aux aspérités pour ne pas rouler au fond de noirs précipices. De ce côté se trouvent des parties de grotte qui n'ont pas été explorées. Il y a là comme des soupiraux de volcan, des ouvertures tragiques qui descendent dans les entrailles de la terre et dans lesquelles le guide lance des pierres, qu'on entend longtemps rouler et qui finissent par s'engloutir en réveillant des échos étouffés dans des abîmes qui semblent pleins d'eau.



El Teatro.

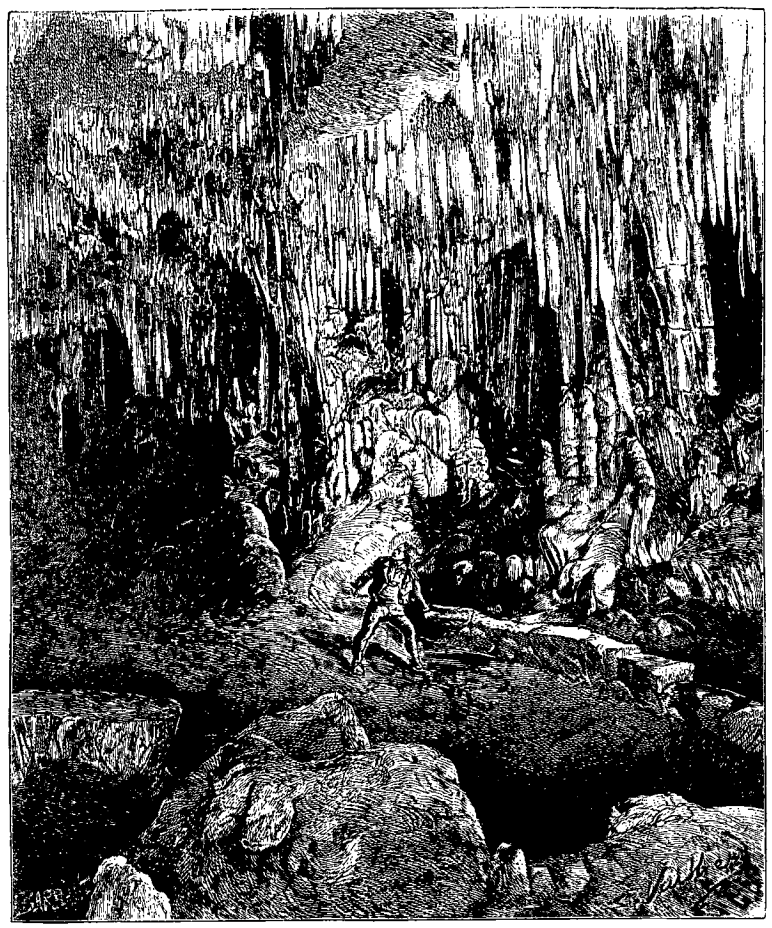
Après de légères courbes on arrive en face de *el Dosel de la Virgen del Pilar* (le Dais de la Vierge du Pilar), magnifique monument d'une grande richesse qui s'élève au pied *del Salon de descanso* (Salon de repos), entre de nombreuses stalagmites de formes étranges et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fantastiques. A gauche le sol s'abaisse dans des roches escarpées jusqu'à un entassement de pierres où existe une large ouverture située à 1 mètre du sol.

On nomme cette partie des grottes *el Teatro* (le Théâtre), à cause des concrétions qui ont l'air de décors.

En reprenant le chemin on entre dans une grande salle appelée *Cueva de los Catalanes* (Grotte des Catalans). Elle est haute, couverte d'élégantes stalactites; de nombreuses stalagmites hérissent le sol cahoteux, projetant des ombres bizarres. Dans un angle de la salle se dresse *el Descanso de los extraviados* (le Lieu de repos des égarés), sorte de monument d'environ 6 mètres de haut, un des plus beaux morceaux à signaler dans les grottes.



Cueva del Descanso de los extraviados.

J'étais fatigué par une heure et demie de marche dans les sentiers ténébreux de ces cavernes où sans cesse l'esprit est en éveil, où souvent la moindre chute pourrait avoir des conséquences funestes. « Si vous voulez vous reposer, me dit le guide, voici des sièges faits de stalagmites, où nous serons bien, et je vous raconterai une histoire que vous pourrez entendre, puisque vous avez vaincu l'anxiété qui vous a longtemps étreint. Les grottes dans lesquelles nous sommes et dont nous aurons bientôt atteint la plus grande profondeur connue, car il y a beaucoup à découvrir encore, étaient presque ignorées avant un accident qui les rendit célèbres non seulement dans le pays de Majorque, mais aussi dans toute la Catalogne.

« C'était en avril 1878. Deux señores de Barcelone quittèrent Manacor un matin dès l'aube, et à six heures ils pénétraient dans les grottes, accompagnés d'un homme qui s'était offert de les guider. Ils comptaient être de retour à midi, heure à la quelleleur déjeuner devait être prêt, selon leur désir, à la fonda Femenias.

« Il y avait longtemps qu'ils parcouraient les cavernes lorsque l'un d'eux fit observer qu'on passait par les mêmes endroits, et, craignant que le guide se fût trompé dans ce noir dédale, ils le prièrent de les conduire à la sortie. Le guide se montra un peu troublé, mais il n'avoua son erreur que lorsqu'il vit ses efforts inutiles pour retrouver le chemin perdu dans l'amoncellement de roches qui, de toutes parts, les entourait.

« Les voyageurs furent désespérés en entendant la réponse de cet homme. Dès ce moment ils prirent des précautions pour ne pas rester sans lumière, puis ils allèrent en marquant avec des objets le chemin qu'ils suivaient, mais tout fut inutile : ils s'égaraient toujours davantage dans l'immense labyrinthe.

« Ils montaient, descendaient, recommençaient encore, trébuchant souvent, tombant quelquefois dans des flaques d'eau transparente, invisible; ils parcouraient encore harassés les salles profondes, les obscurs passages, se heurtant aux roches pointues, dans l'anxiété du désespoir, mais soutenus par l'âpre désir d'apercevoir la tremblante lumière de la sortie. Et le sentier se déroulait en mille détours, dérobant l'ouverture à leurs recherches. Le silence, l'obscurité, les étranges silhouettes des stalagmites, les grandes colonnes, les amoncellements de roches, les noirs orifices d'abîmes sans fond, l'air suffocant de certains endroits, la terrible pensée de mourir là dans le plus complet abandon, dans les angoises de la faim et de la soif, tout cela hantait leur cerveau, stimulait leurs forces abattues, et ils poursuivaient infatigables cette marche incertaine et fébrile. Ils espéraient pourtant, dans leurs noirs pensers, que, ne les voyant pas revenir à la fonda de Manacor à l'heure convenue, on partirait à leur recherche avec des gens connaissant les grottes, et que, tôt ou tard, on arriverait à les retrouver. Vers midi ils étaient rendus de fatigue et à demi morts de soif; depuis six ou sept heures déjà ils cheminaient en ces lieux farouches : le courage les abandonnait. Quelles heures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lago de las Delicias (voy. p. 58).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

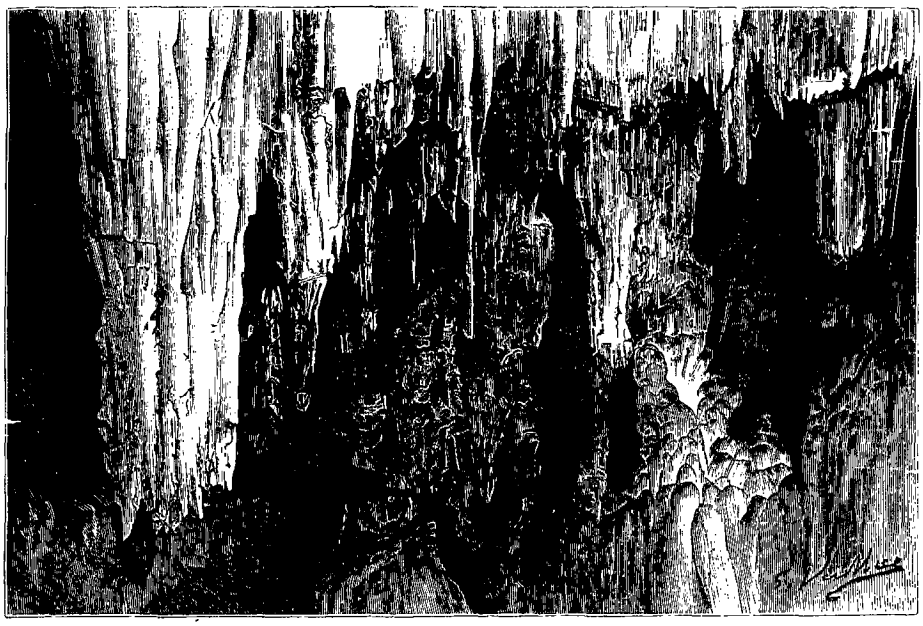
d'anxiété ! Découragés, sans haleine, ils continuaient leur marche chancelante, s'arrêtant pour écouter si aucune voix humaine ne troublait le lugubre silence.

« Dans un de ces instants d'arrêt ils entendent à plusieurs reprises les sons rauques d'un cor. L'espérance revient ; ils crient de toutes leurs forces, mais personne ne répond. Ils recommencent à crier désespérés, mais chaque fois alors ils entendent le son lointain de la corne qui emporte avec elle en s'éloignant leur dernière et consolatrice espérance. Puis tout redevient silencieux. Ils marchèrent quelques heures de plus ; à la fin, exténués et complètement abattus, ils s'assirent, ou plutôt se couchèrent près de l'endroit appelé depuis : *Descanso de los extraviados* (Lieu de repos des égarés) et *Cueva de los Catalanes* (Grottes des Catalans). C'est en cet endroit où nous sommes assis, ajouta le guide, qu'ils passèrent les heures les plus affreuses. Au moment où ils virent que la lumière allait leur manquer, un des voyageurs écrivit sur la pierre cette simple phrase qui contenait toutes leurs angoisses : *No hay esperanza !* (Il n'y a pas d'espérance !)

« Vers dix heures du soir, seize heures après leur entrée dans les grottes, ils entendirent de nouveau le son du cor, qui s'approchait chaque fois davantage.

« Ils crièrent de toutes les forces qui leur restaient et à la fin ils distinguèrent les voix de ceux qui les cherchaient. On les trouva couchés sur le sol, tout pâles, à demi morts, et ce ne fut que vers onze heures du soir qu'ils sortirent de l'étroite issue qui donne accès aux grottes.

« Dans leur marche désespérée ils avaient découvert une petite cruche avec des dessins à demi effacés qui date, selon toutes probabilités, de la première domination romaine. Ce curieux objet fut donné par les voyageurs au señor Femenias, le brave maître d'auberge parti à leur recherche, en reconnaissance de l'immense service qu'ils avaient reçu de lui. Cette cruche est conservée précieusement ; vous pourrez la voir à la fonda de Manacor. L'archiduc Salvator en a offert cent douros, mais, malgré ce prix élevé, le señor Femenias n'a pas voulu s'en dessaisir. »



Las Arañas (voy. p. 52).

J'étais reposé. Nous reprenons nos lampes et nos bâtons et nous continuons la marche interrompue ; nous descendons quelque peu, et nous pénétrons dans le *Salon real* (Salon royal), vaste salle somptueuse aux galeries capricieuses, aux colonnes brodées de filigranes, aux parois brillantes comme un verglas pétrifié, pleine d'aiguilles superbes, d'obélisques, de blocs, avec son trône nommé *Trono de David*, d'une froide splendeur, monument inouï, architecture diaphane qui semble attendre un roi et que l'imagination ne peut concevoir.

Nous descendons encore des marches, nous suivons d'étroites galeries, puis nous débouchons dans une vaste enceinte. Le *Lago de las Delicias* (Lac des Délices) est devant nos yeux et je ne le vois pas. Les colonnes s'enlacent, des piliers semblent soutenir la voûte : ce n'est point la caverne noire, c'est une architecture d'ivoire pâle, une crypte souterraine d'une merveilleuse richesse, la vision d'un monde idéal, que la pensée seule a évoqué, car, malgré la précision des formes, tout est diaphane, marmoréen, presque sans corps ; c'est le palais féerique des conteurs arabes, un temple indou : cela ne ressemble à rien et vous déconcerte.

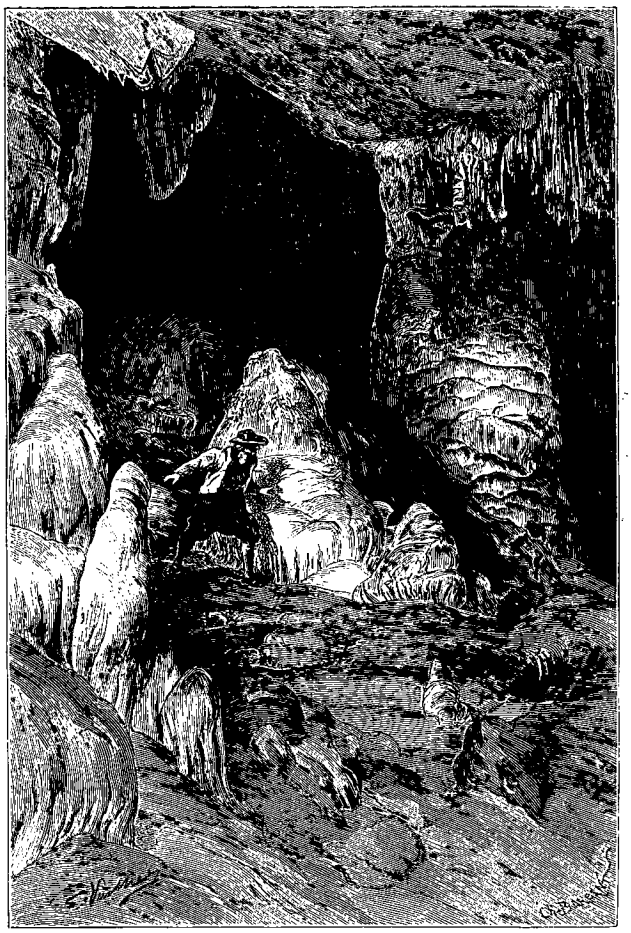
Le guide agite l'eau avec son bâton : un frisson court au milieu de cette vision et semble ébranler l'édifice. Je vois seulement alors l'onde froide, profonde, immobile, engourdie, d'une transparence telle, qu'elle ne prend pas de corps et qu'elle baigne les objets comme ferait une atmosphère dense. Dans le silence elle sommeille dans ce palais qu'on dirait enchanté, sans un frisson, sans un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frôlement, sans qu'un souffle vienne passer à sa surface. Là-haut, sur la terre, sous le bleu céleste, dans un torrent de lumière, les flots s'agitent, le ruisseau brille, chante et court, les oiseaux le touchent de l'aile, les papillons et les libellules l'effleurent, les scarabées, les insectes étincelants d'or, d'émeraude, de saphir et de rubis, tout un monde de petits, bourdonnent, passent, se mirent; le torrent gronde, la mer monstrueuse gémit. Ici, rien : les ténèbres, le silence éternel, le sommeil dans des richesses que les flambeaux humains révèlent seulement parfois.

Je ne puis me lasser de voir cette merveille, d'admirer cette subtile transparence qui donne aux milliers de reflets l'apparence réelle autant que quelque chose peut paraître réel dans cette vision qui est cependant une réalité.

Le guide me fait remarquer une stalagmite qui a l'aspect d'un enfant debout portant la tête légèrement inclinée sur la poitrine, puis un vase supporté par un élégant piédestal décoré de plantes inconnues qui descendent en festons charmants. Vers la droite, la voûte forme un grand arc complètement recouvert de blanches stalactites d'une légèreté infinie. Quelques-unes pénètrent dans l'eau, d'autres arrivent à sa surface et semblent continuées par de capricieux reflets. Vers le fond surgissent des roches en filigrane, des cristallisations lumineuses, des groupes de sveltes colonnes qui s'unissent à celles de la voûte. Par delà cette ornementation brillante s'ouvrent des couloirs dans l'onde traîtresse où le labyrinthe se continue dans la froide splendeur du silence et de la nuit.



Bajada del Purgatorio.

Nous quittons ce lac élyséen, ce palais que semble habiter quelque mystérieuse naïade ou la fée aux yeux verts du conteur espagnol.

Voici bientôt un petit lac extrêmement profond, paraît-il, connu sous le nom de *Baños de la reina Ester* (Bains de la reine Esther).

Je suis las d'admirer, et je n'accorde qu'un regard distrait à cette petite merveille, qui m'aurait arrêté longtemps si je n'avais contemplé déjà le *Lago de las Delicias*.

C'est l'extrémité explorée de la Grotte Blanche. Nous revenons sur nos pas. Voici le *Dosel*, puis le *Salon de descanso*, puis les bancs de pierre où le guide m'a conté la lamentable histoire.

Nous suivons de longues galeries, nous traversons un passage étroit, humide, et nous pénétrons dans la *Cueva de los Murciélagos* (Caverne des Chauves-Souris), luisante d'humidité, pleine d'un épais guano déposé là depuis des siècles par d'innombrables chauves-souris qui l'habitaient il n'y a pas longtemps encore et qui ont disparu depuis que les grottes sont un peu visitées.

Le guide me dit que don Fernando Moragues, fils du propriétaire, entomologiste distingué, a constaté dans cette partie des cavernes la présence d'une fourmi aveugle qui s'alimente du guano dont je viens de parler, et d'une espèce d'araignée au corps bizarre, à grandes pattes, qui tend des toiles presque invisibles dans les profondeurs les plus reculées du souterrain. Comme il se demandait s'il y avait des insectes assez petits pour nourrir ces araignées, une mouche minuscule vint se poser sur la page blanche de l'album qu'il tenait ouvert à la main et il put s'apercevoir qu'elle était aveugle, car elle se cognait sur la pointe du crayon qu'il mettait devant elle.

Nous reprenons le chemin tortueux, paysage de pierre aux sombres défilés. Voici la *Bajada del Purgatorio* (Descente du Purgatoire), dont la voûte est soutenue par des colonnes monstrueuses d'où s'élèvent, d'une terre pâle, osseuse, des sortes de cryptogames géants, des embryons de stalagmites difformes. Sur les côtés s'entr'ouvrent de profondes fissures que hante la torpeur des gouffres.

Quelques instants après, une vague lueur glisse par une crevasse. Nous arrivons au vestibule; la lumière tombe à flots par l'ouverture de la caverne. Nous étions en sueur. Le guide me fit aussitôt remettre mes vêtements que j'avais laissés accrochés au mur, puis m'engagea à attendre une bonne demi-heure dans cette atmosphère de transition, avant de m'exposer à l'air extérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans ce vestibule s'ouvre encore une nouvelle série de cavernes, qui portent le nom de l'archiduc *Louis Salvator*.

Mais je ne me sentis pas le courage de les explorer. Elles sont fort périlleuses, dit-on, rarement visitées, et il y règne une chaleur suffocante.

Je revis avec bonheur le soleil brillant, le ciel bleu, la mer et les falaises. Je quittais une vision étrange, fantastique, sombre, fatale, tragique presque, et notre terre pleine de lumière me ravissait. J'avais assez de ce monde engourdi, de ces gouffres contemplés par la nuit, où vivent des êtres sans yeux, dans une infernale obscurité, où dort, dans l'éternel silence, de l'eau fluide comme de l'air, où s'ouvrent des abîmes terribles, où grondent peut-être, à des profondeurs effrayantes, des flots sans clarté.

Au moment où nous allons monter dans la galera pour reprendre le chemin de Manacor, le guide m'amène sur le bord de la mer et me montre un grand portail, ouvert sur les flots dans la paroi d'une falaise, sur laquelle se dresse une tour de guet. « C'est, me dit-il, une ouverture qui met les cavernes en communication avec la mer. »

Les eaux des lacs que nous avons visités sont salées, fortement mitigées d'eau douce, ou complètement douces, suivant qu'elles sont plus ou moins éloignées du rivage.

On a remarqué que leur niveau s'abaisse lorsque soufflent les vents de terre, et qu'il s'élève, au contraire, lorsqu'ils viennent du large.

De Manacor à Artá, la route est longue, mais le pays est accidenté, et de temps à autre on aperçoit la mer. Dans les environs de cette ville on peut visiter des constructions cyclopéennes, que je ne pris pas le temps d'aller voir. Elles se trouvent au milieu d'une forêt de chênes, et ressemblent beaucoup, dit-on, aux nuraghes de la Sardaigne. Les paysans majorquins appellent ces monuments *claper des gegants*; ils remontent à une époque très reculée et servaient de sépulture.

Dans la séance du 10 mai dernier de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, M. Émile Cartailhac, directeur de la revue intitulée *Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme*, a rendu compte d'une exploration archéologique des îles Baléares, Majorque et Minorque. Il a étudié les monuments que je viens de signaler.

« Il y a de véritables villes, encore munies de leurs fortifications, composées de blocs qui ont jusqu'à 9 mètres cubes. Les ruines renfermées dans ces enceintes comprennent d'ordinaire :

« 1° Des habitations établies très grossièrement au moyen de blocs bruts soutenus, à 2 mètres de hauteur, par des piliers espacés de 1 m. 50 à 2 mètres; le visiteur, marchant sur le toit de ces habitations, trouve à chaque pas un bloc éboulé et peut ainsi pénétrer dans les galeries, qui couvrent des centaines de mètres carrés.

« 2° Une construction beaucoup plus grande, avec des blocs assez bien dégrossis et occupant dans chaque ville le point culminant ou principal; la voûte de ces édifices était formée par des pierres plates, larges et longues, aboutissant à un énorme pilier central monolithe, qui a généralement gardé sa position verticale et que les anciens archéologues ont pris pour un autel.

« 3° Des tours rondes, ou rarement carrées, dites *talayots*, construites au moyen d'assises très simples de blocs plats, horizontaux et souvent volumineux (jusqu'à 3 mc. 500), presque jamais dégrossis. Les murs, de 3 et 4 mètres de diamètre, protègent une petite crypte, dont l'entrée a 1 m. 80 ou 2 mètres de hauteur. La voûte de la crypte est formée par des dalles à encorbellement. Lorsque le diamètre dépasse environ 5 mètres, il y a un ou deux piliers de soutènement.

« 4° Des grottes creusées dans la roche tendre qui forme le sol. Le plan de ces grottes rappelle celui des grottes sépulcrales des environs d'Arles en Provence.

« En dehors des villes, on remarque les sépultures appelées *nau* ou *navetas* : ce sont des tours allongées, dont la forme représente assez bien une barque renversée. M. Cartailhac y a recueilli de nombreux débris humains.

« Enfin, le long des côtes, on voit accumulées sur certains points, en nombre prodigieux, des grottes sépulcrales creusées dans la roche et dont les détails architectoniques offrent un réel intérêt. Quant aux objets recueillis au cours des fouilles qu'il a exécutées, M. Cartailhac signale des poteries et des bronzes, dont il ne connaît nulle part les similaires. Il y aurait donc eu aux Baléares un art local très ancien. L'âge de la pierre, toutefois, paraît faire défaut; les plus anciens objets correspondent à la fin de notre âge de bronze. »

Près du *Cabo Bermejo* (Cap Vermeil), à une heure environ de voiture d'Artá, sur la pente d'un précipice, qui tombe presque à pic sur la mer, s'ouvre, toute béante, l'entrée des cavernes nommées dans le pays *Cueva de la Ermita* (Grotte de l'Ermitage).

Un escalier de pierre, construit en 1860, lors de la visite que fit à ces grottes la reine Isabelle, et qui, à mon avis, en dépare singulièrement l'aspect, aide à pénétrer dans un couloir où disparaît la lumière du jour.

Si les cavernes du Drach m'ont charmé par l'étrangeté des lacs, la richesse des salles, celles-ci étonnent par leur grandeur et la magnificence de leur décoration.

On n'y éprouve pas ce sentiment de malaise indéfinissable, de terreur presque, qui m'avait étreint au Drach, et qui tenait sans doute à l'atmosphère surchauffée et aussi à la qualité de l'air qu'on y respire.

Les grottes d'Artá sont connues depuis longtemps; le chroniqueur Dameto, dans son histoire de Majorque, écrite au XVIIe siècle, raconte que des gens ayant essayé de les parcourir à cette époque s'étaient perdus et n'avaient plus jamais revu la lumière du ciel.

Ces cavernes sont grandioses. On rencontre peu de stalactites au début, mais leur nombre va s'augmentant à mesure qu'on pénètre davantage sous les sombres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voûtes. Je retrouve *la Virgen del Pilar*; c'est ici une stalagmite superbe, imitant la Vierge vénérée. *La Sala de las columnas* (Salle des colonnes), enrichie d'élégantes et capricieuses colonnettes, que surmontent des arcades. La reine des colonnes se dresse isolée dans une sorte de crypte, colonne géante et d'une grande beauté. Les gens du pays racontent qu'un Anglais a offert de l'acheter au prix de 27 000 douros.

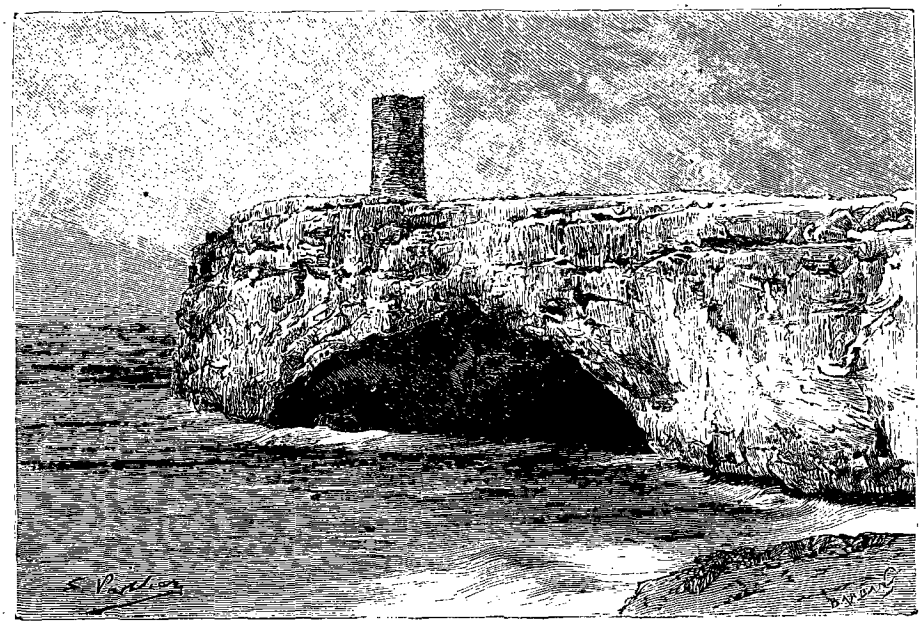
La partie la plus fantastique de ces ténébreuses cavernes est celle qu'on nomme l'*Infierno* (Enfer), d'une beauté effrayante. La nature a réalisé là les formes les plus terribles d'une sorte de cauchemar. Des langues de flammes pétrifiées lèchent les parois, un lion énorme s'accroupit ; des cyprès rigides s'élèvent, des tombeaux s'alignent, des bêtes fauves semblent gronder dans des cavités obscures.

Dans cette caverne, les plus hardis frissonnent, les plus braves sont pris d'une peur instinctive. Ces formes vagues, pétrifiées, semblent s'animer à la clarté tremblotante des flambeaux, les gueules des animaux ont l'air de s'ouvrir pour pousser des rugissements ou des plaintes.

Je ne dois point omettre dans cette rapide description les stalactites qui produisent, en les frappant, les notes de la gamme musicale, ainsi que celles qui rendent des sons de cloches. Ces dernières sont dans une salle immense, comme la nef d'une cathédrale. Partout des formes étranges, imprévues, des ruissellements d'étincelles, des noirceurs, des abîmes : *la Divine Comédie* de Dante semblant se mouvoir mystérieusement dans les profondeurs.

C'est une suite de splendeurs qui étonnent et confondent l'esprit.

M. Élisée Reclus, après avoir, dans son beau livre



Ouverture sur la mer.

la Terre, expliqué le régime des rivières souterraines, consacre un article remarquable à la formation des stalactites :

« Lorsque les eaux, dit-il, sollicitées par la pesanteur, trouvent un nouveau lit dans les profondeurs caverneuses de la terre et disparaissent de leurs anciens canaux, ceux-ci sont d'abord plus facilement accessibles qu'ils ne l'étaient auparavant, mais bientôt intervient, dans la plupart des grottes, un nouvel agent, qui les rétrécit ou même les obstrue complètement. Cet agent, c'est l'eau qui suinte goutte à goutte à travers le filtre énorme des assises supérieures. En passant dans la masse calcaire, chacune des gouttelettes dissout une certaine quantité de carbonate de chaux, qu'elle abandonne ensuite à l'air libre sur la voûte ou sur les parois de la grotte. En tombant, la perle liquide laisse attaché à la pierre un petit anneau d'une substance blanchâtre : c'est le commencement de la stalactite. Une autre goutte vient trembler à cet anneau, le prolonge en ajoutant à ses bords un mince dépôt circulaire de chaux, puis tombe à son tour. Ainsi se succèdent indéfiniment les gouttes et les gouttes, dégageant chacune des molécules de chaux qu'elles contenaient et formant à la longue de frêles tubes autour desquels s'accumulent les dépôts calcaires. Mais l'eau qui se détache des stalactites n'a pas encore perdu toutes les particules de pierre qu'elle avait dissoutes ; elle en conserve assez pour élever les stalagmites et toutes concrétions mamelonnées qui hérissent ou recouvrent le sol de la grotte. On sait quelle décoration féerique certaines cavernes doivent à ce suintement continu de l'eau à travers les voûtes.

« Il est sur la terre peu de spectacles plus étonnants que celui des galeries souterraines dont les colonnades blanches ou diversement colorées par les oxydes, les innombrables pendentifs et les groupes divers, sembla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bles à des statues voilées, n'ont pas encore été salis par la fumée des torches.

« Lorsque le travail des eaux n'est pas troublé, les aiguilles et les autres dépôts de sédiment calcaire s'accroissent incessamment avec une grande régularité ; en certains cas, chaque nouvelle couche qui s'ajoute aux anciennes concrétions pourrait être étudiée comme une espèce de chronomètre indiquant l'époque à laquelle les eaux courantes ont abandonné la grotte. A la longue cependant, les couches concentriques molles cessent d'être distinctes; les anneaux sont peu à peu remplacés par des formes plus ou moins cristallines, car, partout où des molécules solides sont constamment imbibées par l'eau, les cristaux cherchent à se produire.

« Tôt ou tard, les stalactites, s'abaissant en rideaux et rejoignant les aiguilles qui s'élèvent du sol, obstruent les étranglements, forment les défilés et séparent les cavernes en salles distinctes; quant aux objets épars sur le sol des grottes à sédiment, ils sont peu à peu cachés par la concrétion qui s'épaissit autour d'eux. Dans presque toutes les cavernes, c'est au-dessous d'une croûte de pierre lentement déposée par l'eau d'infiltration que les géologues trouvent les restes des animaux et des hommes qui habitaient autrefois l'intérieur des montagnes. En 1816 on découvrit dans une des grottes de Postoïna (Adelsberg), un squelette, probablement celui d'un visiteur égaré, que la pierre avait déjà revêtu d'un blanc linceul; mais ces ossements sont depuis de longues années engagés dans l'épaisseur de la roche, à laquelle s'ajoutent constamment de nouvelles couches, et bientôt la grotte latérale elle-même, obstruée par les stalactites, aura cessé d'exister.

« De même les squelettes des trois cents Crétois que les Turcs enfumèrent, en 1822, dans la caverne de Medilhoni, vont disparaître prochainement sous la croûte de pierre qui les a collés au sol. »

Je reviens à Manacor et je reprends ensuite la route de Palma par Felanitx, Porreras et Lluchmayor. Les moustiques sont un véritable fléau pour toute cette région. J'en avais déjà cruellement souffert à Manacor. Je leur devais plusieurs nuits sans sommeil et de cuisantes douleurs, mais je ne pouvais soupçonner que j'en rencontrerais d'immenses essaims flottant dans les airs au gré des vents.

Felanitx est une ville qui compte plus de 10 000 habitants.

Sur le pic de San Salvador, dans la Cordillère du Sud, on distingue un oratoire dédié à *Nuestra Señora*. On fabrique dans cette ville des poteries charmantes, aux ornements délicats, d'une forme très élégante.

Je passe au grand bourg de Porreras, je traverse Lluchmayor. Dans les plaines qui s'étendent autour de cette ville, le dernier roi de Majorque trouva la mort.

C'était le 25 octobre 1349.

L'usurpateur don Pedro IV, après s'être fait couronner à la cathédrale de Palma, venait de poursuivre avec bonheur, sur le continent, la conquête du reste des États de don Jayme III.

Ni les protestations du roi dépossédé, ni l'intervention, généralement toute-puissante à cette époque, du souverain pontife, ne désarmèrent l'orgueilleux conquérant. L'usurpateur n'épargna aucune humiliation à don Jayme.

Le malheureux monarque, accablé de tristesse, mais portant haut son cœur, et toujours plein de vaillance, résolut pourtant de tenter de reconquérir son royaume.

En vue de créer quelques troupes et d'organiser une flotte, il vendit à la France la baronnie de Montpellier, dernier débris de ses États.

Le moment semblait propice. Don Pedro était occupé par des troubles graves qui s'étaient manifestés dans le royaume de Valence; d'autre part, une effroyable peste venait de décimer la population de l'île de Majorque et avait apporté quelque désordre dans le fonctionnement des pouvoirs publics.

L'expédition, pleine d'espoir, quitta gaiement la Provence, favorisée par un bon vent, et débarqua sur les côtes de l'île, dans les environs de Campos.

Don Jayme se mit en marche pour la capitale à la tête de sa petite armée, qui comptait 3 000 hommes d'infanterie et 400 cavaliers.

A la nouvelle du débarquement, le gouverneur sortit de Palma avec 20 000 soldats et une cavalerie relativement considérable.

Les deux armées s'étant rencontrées, engagèrent une sanglante bataille qui dura tout le jour.

Lorsque le crépuscule étendit ses ombres sur les vastes plaines de Lluchmayor, l'armée de don Jayme était en déroute. Entouré de quelques fidèles, et son fils, un enfant presque, combattant à ses côtés, l'infortuné monarque luttait courageusement encore; mais, succombant sous le nombre, couvert de blessures, il tomba enfin tout ensanglanté de son cheval. Ses compagnons d'armes morts étaient étendus auprès de lui, et l'enfant, grièvement atteint, râlait à ses pieds.

Il se passa alors une chose horrible....

Profitant des dernières lueurs de cette fatale soirée, un soldat aragonais saisit par les cheveux le roi mourant et lui trancha la tête.

Puis les vainqueurs regagnèrent leur campement, et la nuit tomba sur ces plaines lugubres où ne s'entendirent plus, par intervalles, que les plaintes des moribonds et les hoquets des agonisants.

Le lendemain, à l'aube, des mains pieuses recueillirent le cadavre du roi, qui fut transporté à Valence et enseveli dans le chœur de la cathédrale.

Telle fut la fin tragique du dernier roi de Majorque : son courage dans l'adversité et ses grandes vertus le rendaient digne d'un meilleur sort.

Son fils ne devait pas régner. Survivant à ses blessures, tout couvert encore du sang de son père, il fut chargé de fers et enfermé à Barcelone dans une cage où il demeura pendant treize années.

Je quitte cette région pleine de douloureux souvenirs; je revois Palma, où m'attendaient mes amis Sellares, Torres, Benito, Moragues.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je retrouve les bonnes soirées de la *calle* de Brossa, où nous nous réunissons le soir dans la plus cordiale intimité.

Mais il faut quitter ce pays charmant, ces vieux amis, ce doux climat printanier.

Voici la fin de novembre, je dois regagner la France.

Pourtant, amis, j'emporte l'espérance de vous revoir encore et je caresse, en vous quittant, le projet de revenir bientôt sur vos rivages.

Je désire visiter de nouveau votre capitale, contempler vos beaux édifices, me recueillir dans vos sombres églises, voir passer vos *maceros* graves et pénétrés. Puis je reprendrai le chemin de la côte du nord, retrouvant le brillant Valldemosa et ses poétiques souvenirs, les oliviers monstres, l'oasis de Miramar, les falaises cuivrées, Soller aux fruits d'or, les sanctuaires vénérés et les pics sourcilleux que les brumes ceignent d'écharpes légères.

A Pollensa j'entendrai de nouveau le bourdonnement des guitares, je verrai les *pagés* avec leur costume qui va disparaissant, les jeunes filles en *rebosillo* qui ressemblent à des madones.

Mais je fuirai vos *tamboreros*, vos courses de taureaux, vos lugubres scènes de cimetières et vos terribles cavernes : ces choses ne se doivent voir qu'une fois.

Sala de las Columnas (voy. p. 61).

Je reprendrai la mer à Alcudia pour m'arrêter là-bas à cette fine silhouette qui est Minorque.

Puis j'espère compléter ce voyage par une visite aux îles Pityuses, et il est probable que vous me retrouverez écoutant les mugissements de la mer sur quelque haut rocher de Formentera.

Puissent quelques-uns de ceux qui, meurtris par la vie, ont un joug à secouer, une tristesse à distraire, un souvenir à oublier, une douleur à soulager, une blessure à guérir, apprendre ce qu'il y a de vraiment bon dans votre existence et dans vos mœurs, d'original dans vos coutumes, de bienfaisant dans votre soleil, et de merveilleux dans les paysages de Majorque. Si ceux-là aiment les belles choses, les saines traditions et l'art, ils trouveront chez vous l'apaisement, l'oubli peut-être....

. . . . . .

Quatre heures et demie du soir; à bord du *Mallorca*. — La baie garde comme un frisson des tempêtes dernières qui, la veille encore, agitaient les flots. Le soleil semble incendier la ville, dont la cathédrale, gigantesque reliquaire d'or, s'élance dans l'air bleu. Une lune très pâle, au disque agrandi, nage tout là-haut, et de blanches mouettes passent sans cesse sur son front décoloré.

Nous partons : les quais fourmillent de monde. Le long du môle quelques mouchoirs s'agitent. Je vois l'ami Sellares, son aimable femme et son jeune fils, jusqu'au dernier moment m'adressant des signes d'adieu.

Il est doux, à ces heures de départ, d'avoir pressé des mains cordiales et de se sentir accompagné par de bons regards attendris.

Un dernier coup d'œil au castillo de Bellver, à Portopi, l'ancien port des Arabes, avec ses deux tours sarrasines défendant l'entrée, qu'une chaîne fermait le soir, et là-bas, aux monts de Soller et de Valldemosa, où des brumes épaisses rampent lourdement dans les ravines.

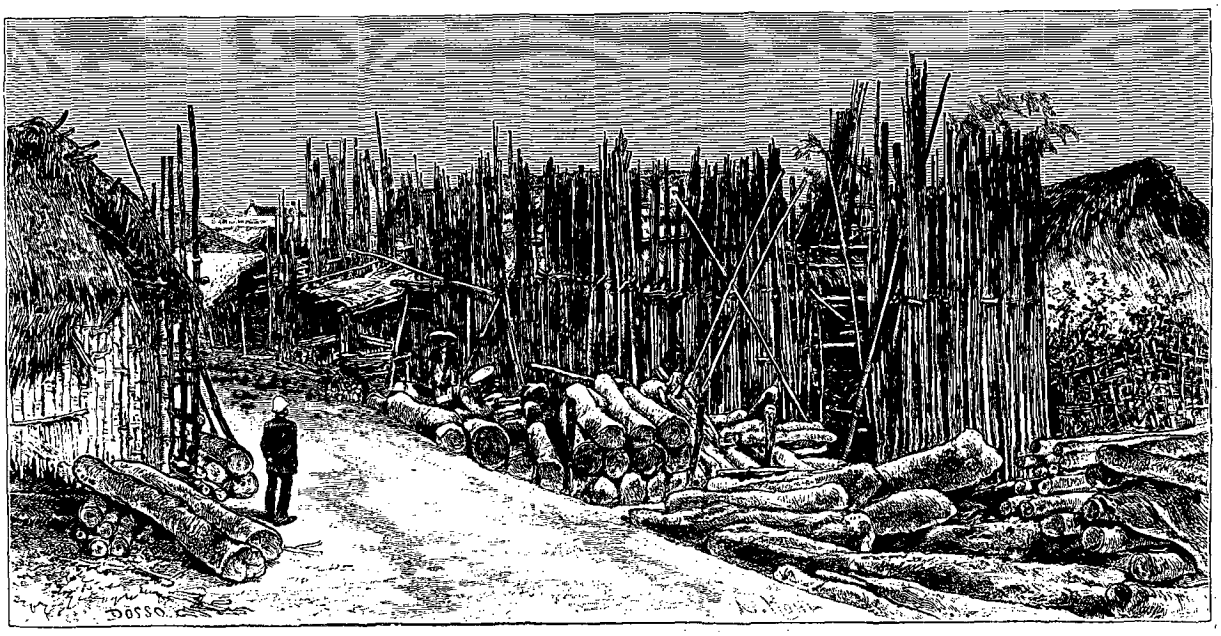
Le soleil descend à l'horizon; le navire étincelle sous des rayons de feu, ses grandes roues sont couvertes d'écume blanche marbrée de rose; à l'arrière, un immense sillage d'argent et d'émeraude nous relie à Palma.

Voici la nuit, un phare brille, la Dragonera se dresse sombre et farouche.

... Cap au nord sur Barcelone, où nous arriverons demain.

GASTON VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue des Marchands de bois à Hanoï (voy. p. 66). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

X

Promenades dans Hanoï. — Menuisiers et charpentiers. — Le sonneur de piastres. — En pousse-pousse. — La rue des Bambous. — Le commerce du sel et de l'huile. — La douane. — Les vieux quartiers. — Le *nuoc-man*. — La rue du Change. — Les sapèques. — Les fondeurs de barres d'argent. — La résidence de France.

Presque tous les matins, nous nous rendons de la citadelle à la Concession, pour assister au rapport de notre médecin en chef; quand nous avons le temps, nous rentrons en flânant par les rues, bras dessus, bras dessous, et en prenant le chemin des écoliers. Nous nous arrêtons à chaque pas pour noter un détail curieux, pour faire sur le vif une étude de mœurs intéressante. En France, les Annamites sont encore considérés comme des sauvages par bien des gens; ils possèdent cependant une civilisation plus ancienne que la nôtre, et qui, pour être toute différente, n'en est ni moins complète, ni moins raffinée.

Malgré l'heure matinale, les rues sont déjà pleines de monde; on a de la peine à circuler dans la grande allée de la Concession, bordée d'acacias : les ouvriers indigènes, loués par le génie militaire à raison de quatre-vingts centimes par jour en moyenne, arrivent en foule; les femmes portent les grandes balances dans lesquelles elles chargent la terre et les briques; les hommes ont en main leurs outils; remarquez les varlopes et les scies des menuisiers, le fil à plomb et l'équerre des charpentiers, et vous trouverez, comme moi, que nous n'avons rien inventé. En quelques jours, ces hommes du peuple ont appris à compter avec nos mesures de France et ils se servent maintenant du mètre tout comme nous.

Arrêtons-nous un instant près du bâtiment du trésor : le payeur vient de s'asseoir à la caisse, et le sonneur de piastres est à son poste sous la véranda. Ce sonneur, un Annamite à l'air intelligent, se tient debout devant une petite table, sur laquelle se trouve une rondelle de bois dur bien polie; nous allons le voir opérer, car voici justement un gros entrepreneur chinois qui vient effectuer un payement. Au Tonkin on ne connaît guère la monnaie d'or; tous les payements importants se font en piastres mexicaines, qui sont très lourdes : aussi le Chinois s'est-il fait suivre d'un couli, qui fléchit sous le poids du sac d'argent. Ce numéraire donne lieu à de nombreuses fraudes de la part des Célestes et des Annamites; ceux-ci savent très bien alléger la pièce

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une partie de son métal et remplacer le manquant par du plomb ou par de l'étain. Mais le sonneur est là qui démasque bien vite la supercherie; il laisse rebondir les pièces une à une sur son billot de bois dur: celles qui ne rendent pas le son clair de l'argent sont impitoyablement refusées. En dix minutes il a vérifié cinq cents piastres, et il en a trouvé trois fausses.

Comme nous voulons faire une longue promenade, nous allons prendre, à la porte de la Concession, une de ces petites voitures japonaises à deux roues, traînées par deux coulis, et auxquelles les troupiers ont donné en arrivant ici le nom caractéristique de *pousse-pousse*. Un des coulis s'attelle au brancard de devant; l'autre pousse par derrière. Moyennant deux ou trois sous, ils nous mèneront pendant des heures à travers tous les quartiers de la ville.

Prenons à droite et longeons le fleuve. Nous voici dans la rue des Marchands de bois; elle est bordée, de chaque côté, par de petites maisons recouvertes de chaume, devant lesquelles sont dressés en ordre, et par rang de qualité, les spécimens des bois à vendre. Il y a de longs bambous, appartenant aux cinq ou six espèces qui croissent au Tonkin, et des piles de bois d'essences très diverses. Je reconnais dans le nombre le *cay-ven-ven* (Anisoptera sepulchrorum), essence incorruptible, avec laquelle les Annamites fabriquent leurs cercueils; et aussi quelques pièces de *cay-go* (Nauclea orientalis), bois très rare, d'un prix élevé, et qui est très apprécié des Annamites, parce qu'il peut rester plus de quarante années sous l'eau sans pourrir. Le plus cher de tous ces bois de construction indigène est le *cay-liem* (bois de fer), dont la pièce, de 5 mètres de long sur 50 ou 60 centimètres de diamètre, vaut près de 100 francs de notre monnaie. Tous ces morceaux de bois ont été amenés par eau des forêts qui bordent les rives du haut fleuve Rouge ou de la rivière Noire jusqu'à Hanoï. Chacun d'eux est percé d'un trou à l'une de ses extrémités. Ce trou a servi à fixer la corde de liane ou de rotin qui a permis de remorquer le tronc d'arbre, à l'aide d'un buffle ou même d'un éléphant, depuis l'endroit où il a été abattu jusqu'au bord de l'eau.

Les sauvages Muongs s'occupent à peu près seuls de l'exploitation des forêts au Tonkin. Les Annamites de la plaine, surtout les habitants du Delta, ont une peur affreuse des bois. Ils se les figurent habités par des Esprits méchants qui ne se laissent pas piller impunément, et qui se vengent tôt ou tard des audacieux venus pour troubler leurs retraites. J'ajouterai que les tigres, hôtes habituels des grandes forêts, et les fièvres pernicieuses, contractées en parcourant ces couverts humides où les détritus organiques s'accumulent depuis des siècles, contribuent pour beaucoup à entretenir chez les indigènes ces craintes superstitieuses.

Nous sommes arrivés à l'extrémité de la rue des Bambous; continuons droit devant nous par la rue des Sauniers, où se fait en grand le trafic du sel et de l'huile.

La vente du sel est une des branches les plus importantes du commerce de Hanoï. Ce produit vient en majeure partie des provinces de Thanh-hoa et de Nghe-an, dont les habitants sont presque tous d'excellents sauniers. Il arrive à Hanoï par grandes jonques chargées à pleins bords; il est ensuite réexpédié dans le Yunnan. Le sel tonkinois est estimé et connu sur les marchés chinois, où il se vend très cher. Il se paye à Hanoï un peu plus de 3 francs le *hoc*, mesure annamite qui équivaut à la charge d'un homme, et qui représente environ 76 litres. Mais les barques chargées de sel sont obligées, en remontant vers Lao-kai, de s'arrêter aux nombreuses douanes échelonnées sur le fleuve Rouge et d'y payer un droit de passe.

Les magasins de la rue des Sauniers sont confortablement installés dans de belles maisons en briques. Le sel est empilé au fond de la boutique en énormes tas. L'huile est contenue dans de grandes jarres en terre de Bac-ninh ou dans de petites bouteilles d'argile cuite dont la forme rappelle les anciennes amphores.

La rue des Sauniers aboutit juste au bord de l'eau. On peut suivre ce bord jusqu'au bâtiment de la douane : c'est une grande construction carrée, dont l'aspect rappelle les anciens forts des environs de Paris.

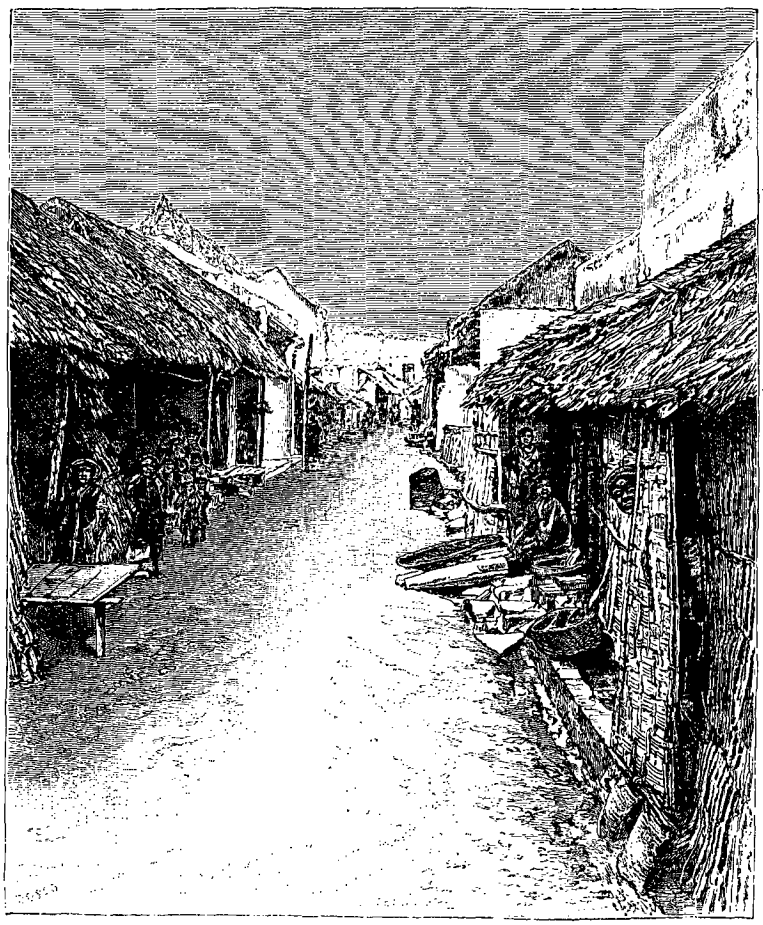
Le personnel de la douane est encore peu nombreux à Hanoï : il se compose du directeur, M. de Montagnac, de deux employés français, anciens sous-officiers libérés, et de cinq ou six miliciens indigènes qui portent un uniforme spécial. C'est avec ce personnel restreint qu'on essaye de faire la police commerciale d'une ville de plus de 100.000 habitants. Malgré son zèle, il ne peut être partout. Pour juger de son insuffisance au point de vue numérique, il suffit de se rappeler que Hanoï occupe avec ses faubourgs un carré de 5 kilomètres et plus de côté. Aussi les douaniers se contentent-ils de surveiller le fleuve Rouge. Ils ont à leur disposition un petit sampan et une équipe de rameurs. Dès qu'un bateau arrive devant la douane, il doit jeter l'ancre; un employé monte sur le sampan et va vérifier la cargaison; le droit à payer est établi proportionnellement à la valeur des marchandises. Il arrive souvent que l'employé français ne connaît même pas de nom ces marchandises : ce sont des plantes médicinales, dont la valeur varie à l'infini et dans des proportions considérables, ou bien des produits comme la cannelle, les griffes de tigres, les peaux d'oiseaux, dont il est très difficile d'établir le prix de vente, même approximatif, quand on n'est pas au fait des coutumes et des habitudes du pays. Comment, dans ces conditions, imposer un droit *ad valorem*? Il doit y avoir forcément bien des erreurs. Et puis, rien n'empêche les négociants chinois ou annamites d'arrêter leurs jonques à 2 kilomètres en amont ou en aval de la ville, de débarquer leurs marchandises et de les faire entrer pendant la nuit, puisqu'il n'y a personne pour surveiller les routes.

Néanmoins, malgré les lacunes énormes de son organisation, la douane tonkinoise rapporte encore, bon an mal an, deux millions de francs, dans une période de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guerre, pendant que les pirates annamites et chinois battent la campagne et pillent les arroyos. D'après cela, on peut supputer quels seront les bénéfices, quand la tranquillité sera revenue dans le pays et quand la grande voie du fleuve Rouge, débarrassée des bandits qui l'exploitent, pourra être définitivement ouverte au commerce, depuis Haï-phong jusqu'à Lao-kai.

Nous allons tourner derrière le bâtiment de la douane et prendre la rue de la Saumure. On y entre par une vieille porte qui faisait autrefois partie de l'enceinte fortifiée de la ville et dont les murs en briques ont bien 2 mètres d'épaisseur. Les façades des hautes maisons, dont les toits s'étagent les uns au-dessus des autres comme des gradins, sont complètement privées de fenêtres. Elles sont pourvues de grands appentis en treillis de bambous qui masquent en partie les portes et s'avancent tellement sur la rue, qu'il ne reste plus entre eux qu'une voie étroite, dans laquelle se presse la foule et où nos coulis sont obligés de ralentir le pas.



Rue des Cordiers à Hanoï. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Tel était, avant l'arrivée des Français, l'aspect de presque toutes les rues de Hanoï. Il fallait que le roi, qui la traversait quelquefois, pût s'y promener sans que sa majesté fût exposée aux regards des profanes. Voilà pourquoi les façades des maisons devaient être aveugles, pourquoi aussi les portes, qu'il fallait clore aussitôt que les coureurs annonçaient l'approche du souverain, étaient à l'avance dissimulées et masquées par de grands auvents en bambous.

C'est dans la rue de la Saumure que sont installés les marchands de conserves et de *nuoc-mam*. A l'étalage des magasins sont suspendus en longs chapelets des centaines de canards désossés, fumés et tapés. Des files de poissons de mer, préparés comme des harengs saurs, sont attachées aux poutres du plafond, et d'énormes jarres de nuoc-mam répandent par toute la rue leur odeur nauséabonde.

Le nuoc-mam est une sorte de bouillie d'un gris violet, fabriquée avec des poissons fermentés. Les Annamites l'emploient dans tous les repas pour relever le goût des mets et pour stimuler l'appétit, identiquement comme nous nous servons de la moutarde.

Dans le nuoc-mam entrent cinq ou six variétés de poissons qui se pêchent au Tonlé-sap, ou Grand-Lac, situé sur la frontière du Cambodge et du royaume de Siam. Plus de 14 000 Annamites s'y rendent tous les ans pour cette pêche.

En sortant de la rue de la Saumure, nous prenons par la rue des Cordiers et nous nous orientons à travers un labyrinthe de voies étroites pour arriver jusqu'à la rue du Change. Dans ces ruelles gîtent une foule d'ouvriers et de commerçants. Trop serrés dans les misérables cases où ils s'abritent à deux ou trois ménages, ils encombrent la voie publique avec leurs étalages et leurs métiers.

Les Européens s'aventurent rarement dans ces vieux quartiers. Quand par hasard il en vient un, les ménagères se précipitent immédiatement sur le pas des portes pour voir passer l'étranger. Ce sont des conversations sans fin entre voisines, entremêlées d'éclats de rire aussitôt étouffés : « Voyez ce grand diable rouge ! Faut-il qu'il soit vieux pour avoir une aussi longue barbe ! Il a une peau qui ressemble à celle d'un porc râclé ! Regardez ces deux imbéciles qui suent sang et eau pour traîner ce gros bœuf ! » Les quolibets continuent bien longtemps après qu'on est passé.

La rue du Change est une des plus belles de Hanoï. Comme son nom l'indique, elle est habitée par les changeurs. Ces derniers sont assis les jambes croisées dans leurs boutiques, devant une pile de sapèques et un petit coffret laqué, qui leur sert de caisse.

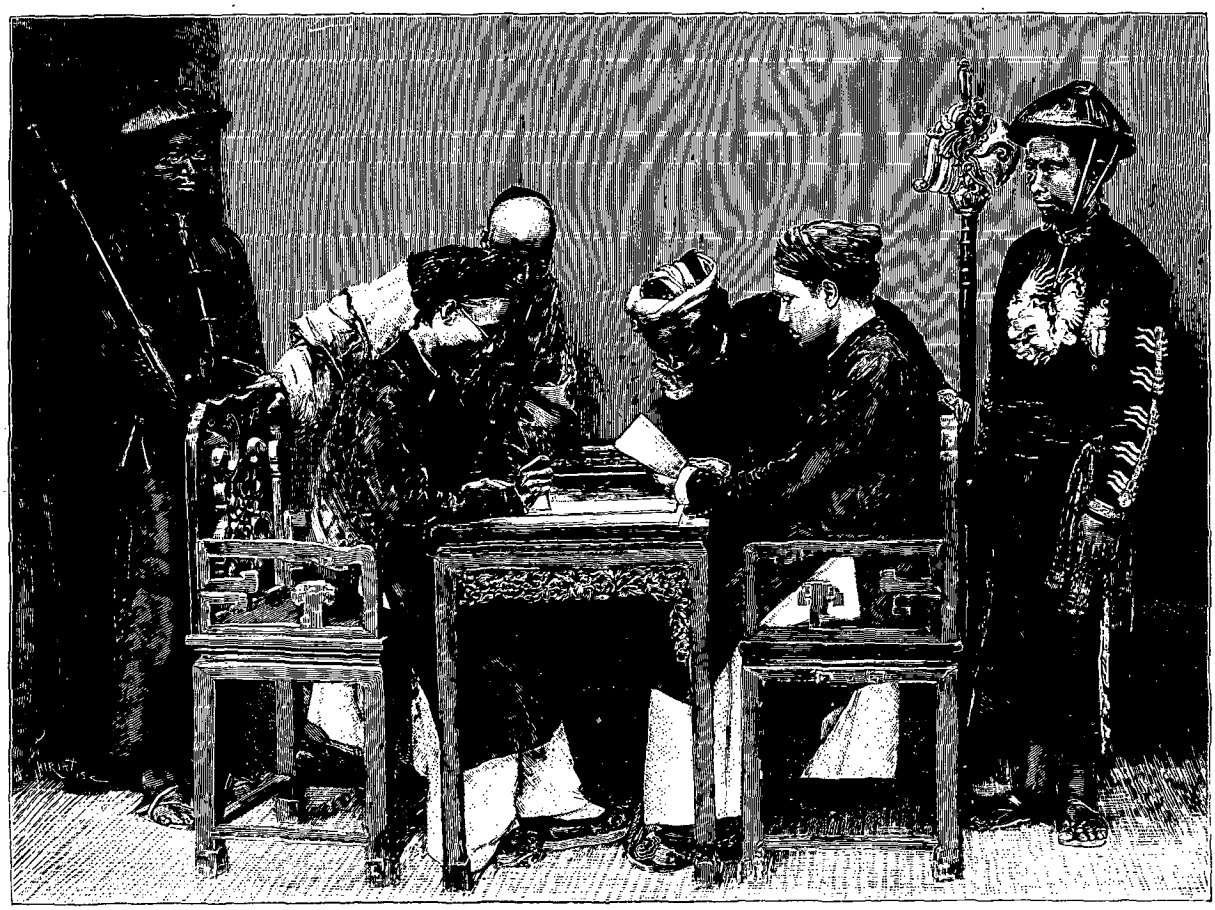
La *sapèque* annamite est une monnaie ronde, d'un diamètre un peu plus petit que nos pièces de cinq centimes. Elle est percée à son centre d'un trou carré, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle porte sur ses deux faces des caractères chinois indiquant le règne sous lequel elle a été frappée. Cinq cents sapèques, enfilées par leur trou central dans un lien de rotin, constituent une « ligature ». Il faut de cinq à sept ligatures pour faire une piastre. Pour éviter l'agiotage, auquel se livrent facilement les commerçants chinois, et même les fonctionnaires annamites, le résident français de Hanoï fixe chaque mois officiellement la valeur de la piastre en sapèques. Mais cette cote officielle n'est pas rigoureusement appliquée dans la rue du Change : les Annamites estiment une piastre non seulement d'après son poids en argent, mais encore d'après la perfection de sa frappe, et même d'après la pureté du son métallique qu'elle rend.

En Annam, comme en France, c'est le gouvernement qui bat monnaie. Aujourd'hui c'est à Hué que se fabrique tout le numéraire nécessaire au commerce du royaume.

Les sapèques constituent une monnaie extrêmement encombrante et incommode. Il faut un vigoureux couli pour transporter un nombre de ligatures équivalent à dix francs de notre monnaie. Après la prise de Bac-ninh, le général Brière de l'Isle trouva dans la citadelle de Thai-n'guyen pour environ vingt mille francs de sapèques. Pour mener ce numéraire jusqu'à Hanoï,



Lettrés chinois de la résidence. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

il fallut quatre grandes jonques chargées à couler.

C'est dans la rue du Change qu'habitent les fondeurs de barres d'argent. Ces barres sont de petits lingots quadrangulaires, mesurant 4 ou 5 centimètres de longueur, ayant un poids et une épaisseur variables. Elles sont faites en argent à peu près pur. Avant que les Européens et surtout les Chinois aient introduit au Tonkin les pièces mexicaines, elles formaient avec les sapèques l'unique monnaie du pays. Depuis l'adoption de la piastre, les barres d'argent et surtout les barres d'or sont devenues de plus en plus rares dans le commerce.

Tout près des changeurs se trouve la rue du Chanvre, où habite le résident de France, dans une ancienne maison chinoise, qui ne se distingue des autres habitations de la rue que par deux longs mâts de pavillon plantés devant la façade et par un grand écriteau ovale portant, en lettres d'or sur fond noir, ces mots reproduits en caractères annamites au centre du cartouche : *Résidence de France, Chancellerie* [1]. En entrant par la rue, on trouve d'abord un petit vestibule dans lequel se tiennent des hommes de police, puis une grande pièce où travaillent les lettrés et les interprètes.

Le résident a des fonctions multiples qui exigent un personnel assez nombreux. Chargé de faire respecter la

1. Voyez *le Tour du Monde*, t. LVII, p. 9.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

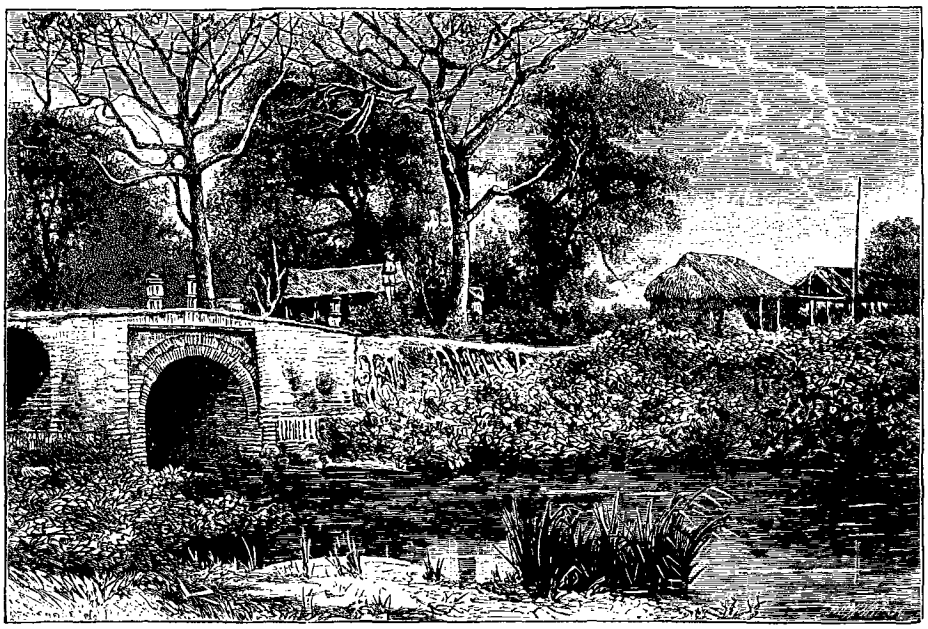
Interrogatoire de pirates (voy. p. 70). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loi, de maintenir l'ordre dans la ville et dans la province, de régler les différends entre les indigènes et les colons, il doit connaître aussi bien le code annamite que le code français. Du côté des Tonkinois et surtout du *tong-doc*, il lui faut exercer une surveillance incessante, contrôler l'action des tribunaux indigènes, empêcher les abus de pouvoir, se tenir autant que possible au courant des rapports du gouverneur de la province avec la cour de Hué, entretenir un bureau de renseignements pour tout ce qui peut intéresser le corps expéditionnaire à l'aide d'espions qui parcourent les provinces environnantes, et qui indiquent les actes et les mouvements des partis hostiles. Outre une connaissance approfondie de la langue, du caractère, des habitudes annamites, il faut au résident de France un ensemble de qualités de premier ordre pour mener à bien sa délicate mission. Il doit dépenser beaucoup de tact, de finesse et surtout de patience et de ténacité dans ses relations avec les mandarins, qui sont si habiles à se servir des faux-fuyants, des réponses ambiguës et de la force d'inertie.

Vis-à-vis des colons européens, le résident exerce les fonctions de juge de paix, d'officier de l'état civil et même de notaire, pour ce qui a trait à la rédaction et à l'enregistrement des actes. Il est aidé dans cette partie de sa tâche par un chancelier.

Le personnel de la résidence de France comprend aussi un certain nombre de lettrés et d'interprètes indigènes, qui viennent pour la plupart de notre colonie de Saïgon, et qui ont été élevés au collège de cette ville. Ils connaissent bien notre langue et ils écrivent couramment le chinois et le français. Un commissaire français nommé par le résident fait, avec l'assistance d'agents annamites, la police des rues et des marchés.



Le pont de Papier, près duquel a été tué le commandant Rivière. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

C'est lui qui, avec l'aide des lettrés et des interprètes, procède au premier interrogatoire des rôdeurs, des pirates, des bandits de toute sorte que les agents de police ramassent dans leurs rondes de nuit ou que les chefs de canton expédient, avec la cangue au cou, des villages environnants.

XI

Départ pour Hong-hoa. — La route de Hanoï à Phu-hoai. — Tristes souvenirs. — Francis Garnier. — Balny. — Rivière. — Les cadeaux de bienvenue. — Trach-moï. — Les postes de veille. — Une maison de notable. — Le conseil du village.

Le 6 avril 1884, à huit heures du matin, la 1re brigade, commandée par le général Brière de l'Isle, quitte Hanoï, en ne laissant dans la ville qu'une faible garnison, et prend la route de Sontay pour marcher sur Hong-hoa. Notre ambulance accompagne ces troupes. Nous devons suivre le chemin direct de Hanoï à Sontay par Phu-hoai-duc et Don-phung, gagner ensuite la rivière Noire, que nous traverserons vers Bat-bac, et nous engager dans la route des montagnes, de façon à tourner Hong-hoa et à prendre à revers les positions ennemies. Dès que ce mouvement tournant sera accentué, le général Négrier et la 2e brigade, venus de Bac-ninh, se dirigeront droit sur Hong-hoa, qu'ils attaqueront de front.

Cette route de Hanoï à Phu-hoai que nous suivons en ce moment, a été le théâtre de nombreux et sanglants combats. Les Pavillons-Noirs nous ont disputé ses rizières avec acharnement et pied à pied; ses digues ont été arrosées du plus pur sang français.

Voilà le petit bois de bambous où Francis Garnier a été tué à coups de lances : en cet endroit la digue s'élève un peu au-dessus des rizières; c'est contre le remblai qu'elle forme qu'on a retrouvé le corps de ce héros. La tête manquait; la poitrine portait une plaie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

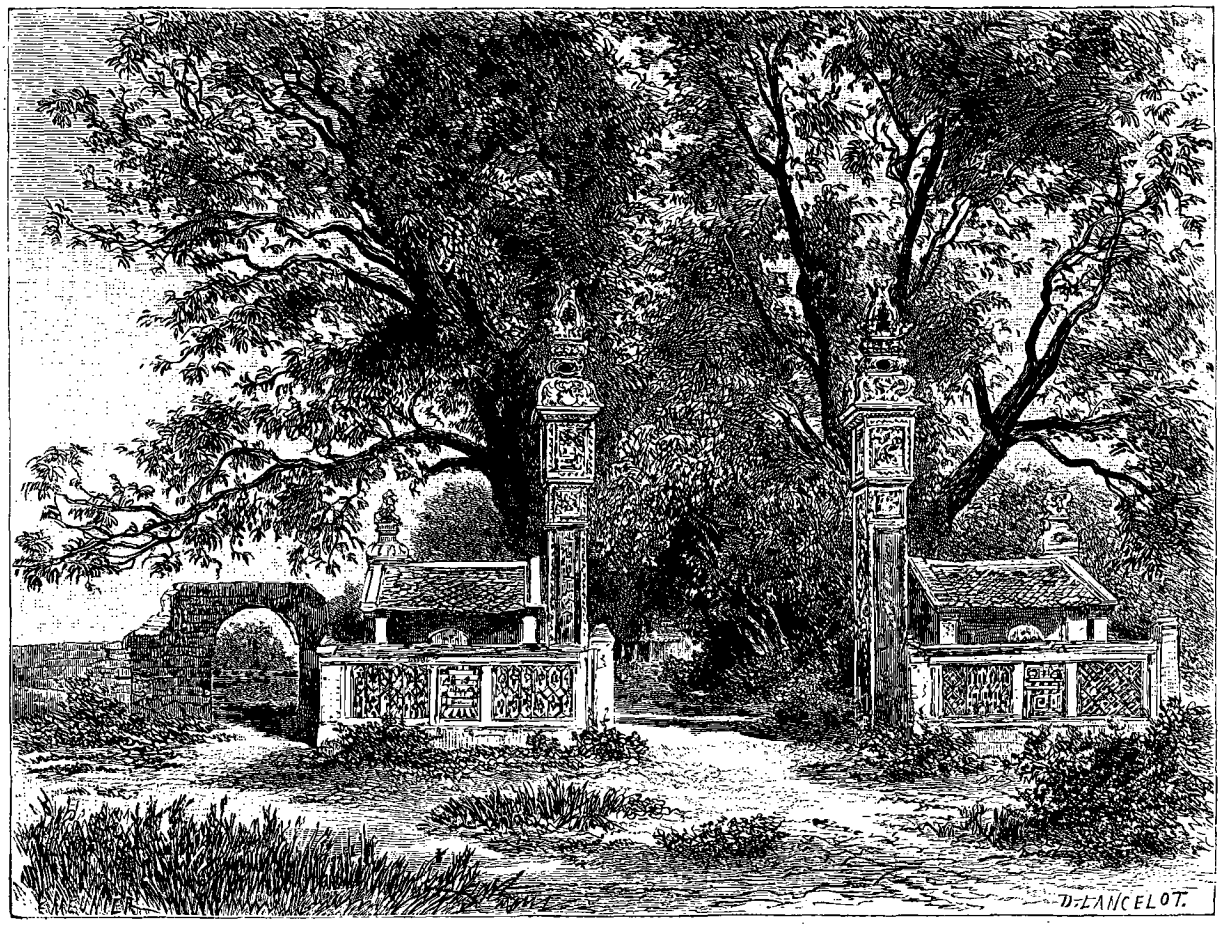
hideuse et béante par laquelle on avait arraché le cœur. Les féroces Hé-Kis[1] ont en effet, dit-on, une affreuse coutume : quand un chef ennemi, d'une bravoure hautement reconnue, tombe sous leurs coups, ils emportent son cœur, le font brûler sur des charbons ardents, et s'en partagent les cendres, qu'ils avalent pour se donner du courage.

Un peu plus loin, le chemin fait un coude et passe près d'une petite pagode ombragée par de beaux arbres devant lesquels se dressent deux grandes colonnes sculptées. C'est là que ce même jour, le dimanche 21 décembre 1873, un autre brave, l'enseigne de vaisseau Balny, a trouvé la mort sous les balles chinoises.

Enfin, toujours sur la même route, à moins d'un kilomètre de la pagode où a péri Balny, la voie traverse un pont de pierre jeté sur un petit arroyo : c'est le pont de Papier près duquel a été tué, le 19 mai 1883, le commandant Rivière.

On éprouve une émotion poignante en se représentant toutes ces scènes, sur les lieux mêmes où elles se sont passées.

A une heure et demie du soir nous arrivons à Phong, gros bourg situé près des rives du Day, à environ 20 kilomètres de Hanoï. Nous sommes installés dans



Pagode où a péri l'enseigne de vaisseau Balny. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie.

une petite pagode bouddhique enfouie dans un nid de verdure.

Le lendemain, 6 avril, nous partons dans la direction de Sontay. Le temps est brumeux, et il tombe une pluie fine qui nous donne froid. C'est aujourd'hui le dimanche des Rameaux : combien nos dévotes de France seraient fières de porter à l'église pour les faire bénir les beaux bambous au feuillage de dentelle qui forment les haies près desquelles nous passons !

Nous côtoyons un gros village à l'entrée duquel la proclamation du général Millot au peuple annamite est affichée sous un grand parasol jaune, tout comme une ordonnance royale. Les notables de l'endroit sont venus présenter leurs hommages aux chefs français. Ils entourent un petit autel élevé sur le bord de la route avec des planches et surmonté de deux parasols ornés de pompons. Sur cet autel sont placées des poules vivantes, des œufs, des fruits. C'est la coutume d'offrir ainsi des cadeaux de bienvenue au grand mandarin qui visite le village pour la première fois.

Plus loin la colonne s'engage au milieu d'un hameau composé d'une douzaine de cabanes échelonnées le long de la route. Un vieillard revêtu de ses plus beaux habits attend sur le chemin, appuyé sur son bâton, le passage

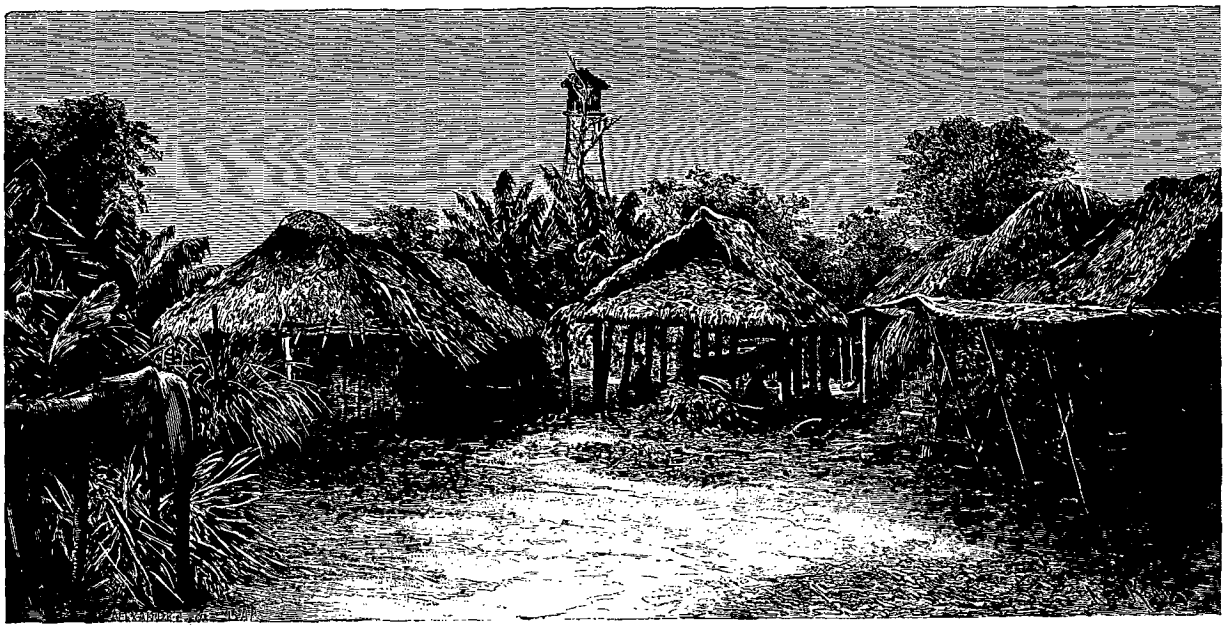
1. Nom chinois des Pavillons-Noirs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du général. A quelques pas en arrière sont groupés, peureux et tremblants, les notables de la commune. A côté d'eux, un jeune enfant porte sur un plateau de bois de modestes présents. Aussitôt que le général paraît, le pauvre vieux s'agenouille, en tenant les mains jointes devant son front incliné. On le relève avec bonté; mais lui, qui ne comprend rien à cette bienveillance, croit que son salut n'a pas été assez profond et qu'il nous a déplu : alors il se prosterne tout à fait, si bien que son front touche le sol et que ses cheveux blancs balayent la poussière du chemin. Ces serviles hommages sont exigés, sous peine de punition sévère, par les mandarins annamites chaque fois qu'un de leurs administrés paraît en leur présence. Pour nous Français, ils nous gênent profondément et ils nous font souffrir.

Nous traversons le Day avec une grande célérité, moitié à gué, moitié sur de petits sampans indigènes. Cette rivière n'a guère plus de 250 mètres de largeur; elle est d'un accès facile. La pluie qui nous faisait grelotter le matin a fait place a une chaleur humide, énervante. Nos troupiers suent sang et eau sous le sac avec leurs grandes capotes de France.

A midi nous faisons halte près du village de Trachmoï, où nous devons cantonner. Devant le village, la digue est faite avec des mottes de terre séchées au soleil, auxquelles on a donné la forme régulière de briques. Un joli pont couvert, jeté sur un étang qui sert aux indigènes de vivier pour conserver le poisson, est construit sur pilotis en forme de dos d'âne. Sous sa couverture de tuiles, deux grands bancs de bois courent parallèlement au pont dans toute sa longueur. Ils sont destinés aux voyageurs, qui peuvent s'y reposer à l'abri du soleil pendant les heures chaudes du jour. Une haute porte en maçonnerie, enjolivée de sculptures et



Village annamite. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

d'inscriptions, s'élève, à l'entrée du village, entre deux grands banians dont les branches s'entrelacent au-dessus d'elle pour former comme un gigantesque arceau de verdure. Cette porte d'aspect monumental, ce joli pont et cette digue si bien entretenue nous prouvent que nous sommes devant un village riche et populeux; mais nous ne distinguons pas les maisons; comme toujours, le village est entouré d'une levée de terre, haute d'environ 2 mètres, plantée de cactus, de bambous et de lianes qui forment une haie de 4 mètres de hauteur, inextricable et impénétrable à la vue.

La porte est fermée par deux battants massifs qu'il faut enfoncer à coups de bélier. Aussitôt qu'on l'a franchie, on trouve de chaque côté deux petits hangars couverts d'un toit de chaume et occupés par de grands lits de camp : ce sont les abris des guetteurs.

Ces guetteurs, placés sur un observatoire haut perché, surveillent pendant la nuit les abords du village. Lorsqu'une troupe suspecte est annoncée, ils la signalent aux habitants à l'aide d'une grosse crécelle en bois, ou d'un tam-tam attaché à l'une des poutres du hangar.

Alors les paysans se lèvent, se barricadent dans leurs maisons, toutes entourées d'une haie. Ils s'arment de lances, de piques, de sabres. Les lances sont munies pour la plupart de longs et solides manches faits avec des bambous durcis au feu; elles permettent de blesser à travers la haie, tout en restant à couvert, l'audacieux qui tenterait de s'approcher pour pratiquer une brèche.

Quand, du haut de leurs perchoirs, les guetteurs jugent que la troupe ennemie est trop nombreuse et que la résistance n'est pas possible, ils l'indiquent au village à l'aide d'un appel spécial. Alors les habitants, après avoir fermé toutes les portes des maisons et obstrué toutes les ouvertures des haies, s'enfuient dans la campagne par le côté opposé à l'endroit d'où l'on a signalé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pont couvert de Trach-moï. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'approche de l'ennemi. On chasse à travers champs les porcs, les volailles et les buffles; on emmène les femmes et les enfants; on ne laisse dans l'intérieur des cases que les vieillards impotents ou trop âgés.

En général les habitants ne vont pas bien loin. Ils se tapissent dans les rizières qui entourent le village, et là, immobiles, l'œil au guet, accroupis dans l'eau qui leur monte jusqu'aux aisselles, le corps courbé de crainte de se laisser voir à travers les plants de riz, les malheureux attendent avec anxiété que l'ennemi ait quitté la place, et que tout danger ait disparu.

Ces sortes d'alertes sont fréquentes dans les villages du delta exposés aux razzias des pirates et des Pavillons-Noirs. Les paysans nous connaissent mal encore : ils nous assimilent à ces voleurs de grands chemins et, quand nous nous présentons dans leurs villages, ils se dérobent par la fuite. Pourtant, après quelques heures de séjour, lorsqu'ils voient que nous ne démolissons rien, que nous n'incendions pas leurs maisons et que nous châtions au contraire les coulis qui cherchent à leur voler leurs provisions, ils se rapprochent peu à peu, finissent par lever le nez au-dessus de leurs champs de riz, et, rappelés par les tout vieux qui sont restés dans les cases, ils rentrent en tremblant pour se mêler à nous. Ils aident nos coulis à puiser de l'eau, nos boys à préparer la cuisine, et, comme nous leur payons toutes les provisions qu'ils apportent, ils installent à proximité un petit marché de légumes et de fruits. La conquête est faite, et quand nous reparaîtrons dans les environs du village, les habitants, au lieu de fuir, viendront au-devant de nous.

Après avoir pénétré dans l'enceinte du village de Trach-moï, on trouve devant soi comme une sorte de labyrinthe formé par de petites ruelles étroites et tortueuses. Quand on en suit une, on ne tarde pas à aboutir à un cul-de-sac sur lequel donne la porte d'entrée d'une habitation.

Nous sommes logés chez un notable. Sa maison est construite avec les mêmes matériaux que celles des paysans pauvres; mais elle est plus vaste, plus confortable et mieux entretenue. Quand on a dépassé la haie qui l'environne de toutes parts, on se trouve dans une belle cour plantée d'aréquiers. Le palmier aréquier n'est pas seulement un arbre de luxe, c'est une plante d'excellent rapport; les noix qu'il produit entrent dans la composition de la chique de bétel; elles se vendent relativement cher, et chaque pied d'aréquier rapporte, bon an mal an, environ 1 franc à son propriétaire.

Les haies de bambous qui entourent les maisons et les villages sont également pour les habitants une source de revenus. Avec l'enceinte d'un arpent de terre, l'indigène peut se faire de 50 à 60 francs de rente annuelle.

La case de notre notable est construite sur un petit tertre élevé de 50 à 60 centimètres au-dessus du niveau de la cour, pour éviter l'humidité. Le sol est recouvert d'une sorte de béton très dur. Le toit, qui forme auvent tout autour de la maison, est fait avec une épaisse couche de paille de riz. Il est supporté par huit colonnes en gros bambou, reliées entre elles par des fermes de même bois. La maison est séparée en trois pièces par des cloisons de grosses nattes. Dans la chambre du milieu, qui est la plus grande, un petit autel est juché dans une niche près du plafond. De belles inscriptions sur papier rouge sont placées de chaque côté; on a collé dans le fond de cette niche une grande image sur papier chinois, représentant un génie de grandeur naturelle dont la figure, aux sourcils contractés et à la bouche grimaçante, est peinte en vert. Devant cette image, une petite table laquée rouge et or supporte un brûle-parfum de cuivre, des vases remplis de fleurs et un de ces emblèmes taoïstes qui ressemblent à des miroirs.

Sous la niche se trouve le lit du propriétaire : c'est une sorte de cadre en treillis de bambous supporté par quatre pieux. A côté, un grand coffre, monté sur quatre roulettes en bois, est fermé par un énorme cadenas. Il constitue, avec des bancs de bois brut et une table, l'unique mobilier de la maison.

Les notables sont des hommes influents qui sont nommés à l'élection populaire pour constituer le conseil de la commune. Dans l'agglomération annamite ils tiennent la place de nos conseillers municipaux, avec cette différence qu'ils ont des attributions beaucoup plus étendues et beaucoup plus de responsabilité. Tous les hommes du village ne concourent pas à la nomination du conseil : pour pouvoir faire acte d'électeur, l'Annamite doit être inscrit sur le registre de la commune et payer l'impôt. Les inscrits sont tous des commerçants ou des propriétaires aisés, ayant, comme on dit, du bien au soleil. Les coulis et les manœuvres, qui n'ont aucun domicile fixe et qui peuvent quitter le village quand bon leur semble, n'ont pas le droit de vote pour les élections municipales.

Le titre de notable est très ambitionné, à cause de la considération qu'il donne. Les propriétaires aisés cherchent à se concilier par toutes sortes de procédés les suffrages de leurs concitoyens. Ils vont jusqu'à faire au village des donations importantes qui profitent à tous en augmentant les revenus de la commune.

XII

Les jaquiers. — Paysage tonkinois; les crabiers et les aigrettes. — Description de Sontay; les murailles extérieures; les rues; la citadelle; le débarcadère du fleuve Rouge. — La digue de Phusa; souvenirs de la prise de Sontay. — Une proclamation de Luu-vinh-phuoc. — Les éléphants du tong-doc. — Blockhaus français; les femmes des tirailleurs tonkinois. — Nous quittons le delta. — Riches plantations. — Le bétel; la chique.

De Trach-moï à Sontay il n'y a pas plus de 10 kilomètres. On suit une large digue tracée presque en droite ligne au milieu de la campagne, admirablement cultivée. A chaque instant le chemin passe à travers des plantations de beaux arbres, parmi lesquels je remarque d'énormes jaquiers couverts de fruits. Ces fruits ressemblent à de gros melons; ils ont une écorce verte et rugueuse; ils sont fixés par une queue très courte soit au tronc même de l'arbre, soit à la naissance des grosses

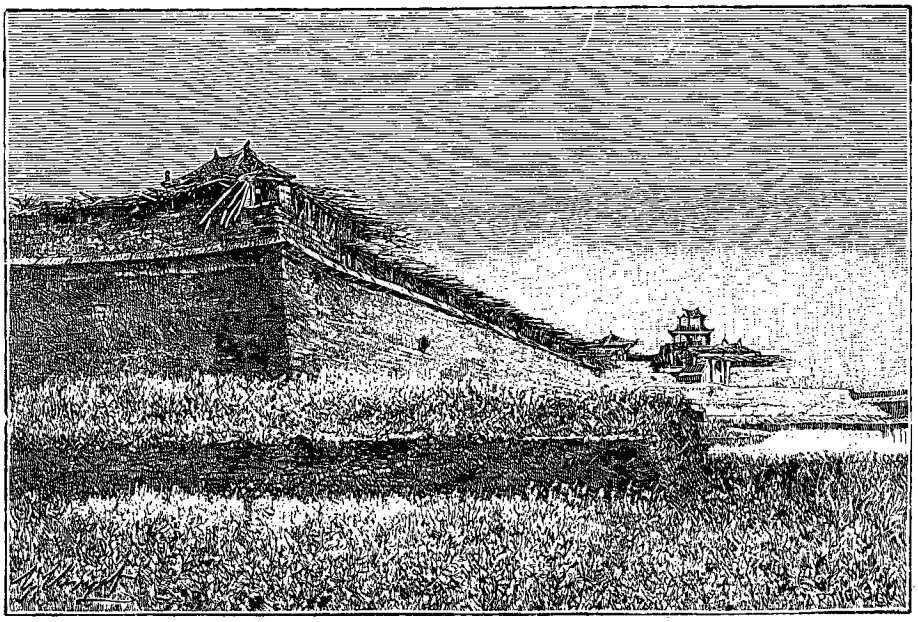
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

branches. Beaucoup sont en état de maturité et ont été jetés à terre par le vent. Nos coulis et les tirailleurs tonkinois les ramassent avec empressement. Ils les ouvrent et en retirent les graines, qu'ils serrent dans leurs ceintures; à l'étape ils les feront griller sous la cendre: c'est un régal dont ils sont très friands.

Le pays est extraordinairement peuplé : à chaque pas nous rencontrons une petite maison isolée ou une pagode, et de plus nous ne faisons pas cinq cents mètres sans découvrir, soit à droite, soit à gauche de la route, un gros village dissimulé dans son enceinte de bambous. A l'approche de la colonne, les appels du gong retentissent dans les pagodes, les chiens du village sortent en aboyant dans les rizières, et les paysans fuient à toutes jambes.

Nous traversons de jolis ponts couverts de chaume et jetés sur des mares pleines d'eau stagnante, dans lesquelles s'ébattent des canards et de petits plongeons à plumes grises qui ne dépassent pas la grosseur du poing. Sur le bord de l'eau, des aigrettes blanches se promènent gravement en guettant le poisson du coin de l'œil. Un gros crabier à robe grise, perché sur ses longues pattes comme sur des échasses, fouille la vase de son bec jaune pour y découvrir les crevettes et les crabes d'eau douce dont il fait sa nourriture.

Une vieille femme lave à la mare la provision de riz qui doit servir au repas du matin. Elle est sourde; elle n'a pas entendu venir la colonne. Accroupie sur un étroit parapet de bambous qui s'avance jusque dans la mare, elle brasse son riz dans un panier rond à grosses mailles qu'elle maintient à la surface de l'eau. Quand l'avant-garde arrive près d'elle, elle se retourne au bruit, pousse un cri terrible et se sauve à travers la flaque en abandonnant sa corbeille. Alors nos coulis,



Vue d'ensemble de la citadelle de Sontay. — Dessin de Clerget, d'après une photographie.

laissant là charges et bambous, se précipitent pour s'emparer de cette aubaine. Ils se poussent, se culbutent; vingt mains saisissent le panier, qui serait réduit en pièces si nous n'y mettions bon ordre. C'est à grand peine que nous leur faisons lâcher prise et replacer la corbeille sur le bord du chemin, pour que la bonne vieille puisse la reprendre quand nous serons passés. Mais nous comptons sans nos maîtres voleurs : chaque couli qui vient après nous se baisse prestement; sans abandonner sa charge, sans même ralentir le pas, il saisit une poignée de grains qu'il fait disparaître vivement dans sa ceinture. Bien longtemps avant que la colonne ait défilé, le panier est vide.

Nous entrons dans Sontay par une porte massive en maçonnerie, construite à plein cintre. Quatre de ces portes, placées aux quatre points cardinaux, donnent accès dans la ville, qui est entourée d'un parapet en terre et d'un large fossé plein d'eau. A l'extérieur, le fossé est séparé du parapet par une bande de terre sur laquelle on a planté une épaisse haie de bambous. La haie dépasse d'un ou deux mètres le parapet, dont elle dissimule les meurtrières. Ces meurtrières sont de deux sortes : les unes, petites et carrées, servaient pour le tir au fusil de rempart; les autres, grandes et rectangulaires, étaient destinées aux canons. Plus de cent pièces d'artillerie, de tous les systèmes et de tous les calibres, défendaient la ville lorsqu'elle fut attaquée par l'amiral Courbet; presque toutes se chargeaient par la bouche. Beaucoup de petits canons en fonte sont restés à leur place sur la muraille, où ils ont été abandonnés après qu'on les eut encloués.

Des quatre portes d'enceinte de la ville partent quatre grandes rues qui convergent vers la citadelle. Ces rues sont bordées de paillotes semblables à celles de Bac-ninh; quelques belles maisons en briques, construites à la chinoise, se montrent de distance en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distance entre les paillotes, principalement aux environs de la citadelle.

La plus belle rue de Sontay se dirige vers le fleuve Rouge; c'est dans cette rue que se fait presque tout le commerce de la ville. Avant la guerre, Sontay comptait près de vingt mille habitants; elle entretenait un commerce important de soieries, de poteries, de tabac et de bétel. Aujourd'hui la ville est bien réduite : elle compte à peine cinq mille âmes. Le seul commerce qui s'y fait consiste à vendre à nos troupiers des aliments et des objets de première nécessité.

La citadelle occupe le centre de la ville ; elle est distante du fleuve Rouge d'environ 2 kilomètres. Elle forme un carré parfait de 500 mètres de côté, entouré par un mur en briques haut de 5 mètres.

Un fossé rempli d'eau et large d'à peu près vingt mètres entoure le rempart, dont il est séparé par une sorte de chemin de ronde, auquel les Annamites ont donné le nom de *Chemin des Eléphants*.

Au milieu de chacune des faces du carré d'enceinte se trouve une demi-tour circulaire, de 30 mètres de diamètre, percée de meurtrières et de créneaux. La porte d'entrée de la citadelle est pratiquée dans le flanc de cette demi-tour, presque à son point de jonction avec le mur d'enceinte. Le pont en briques jeté sur le fossé et qui permet d'arriver à cette porte n'est pas placé en face d'elle. Il est construit vers le milieu de la tour. C'est une conception très ingénieuse au point de vue de la défense : les assaillants, après avoir traversé le pont, dont l'entrée est barrée par une porte faite avec de grosses traverses de bois, sont obligés de longer les murs de la demi-tour par le chemin des Éléphants, avant d'arriver à la porte de la citadelle. Ils seraient tués à bout portant du haut des remparts sans pouvoir presque riposter.

A l'intérieur, la muraille est doublée par un parapet mesurant 10 mètres de largeur, auquel on accède facilement, grâce à une pente très douce. Sur ce parapet sont disposés des plates-formes pour l'artillerie et des abris pour les défenseurs. Au centre de la citadelle se dresse une tour de 18 mètres de hauteur; le reste du terrain est occupé par la pagode royale, les logements des mandarins et les magasins à riz. Devant la tour, deux grandes citernes carrées, entourées de balustrades en maçonnerie, servaient, dit-on, l'une de réservoir d'eau pour la garnison, l'autre de vivier pour conserver le poisson destiné à la table de Luu-vinh-phuoc, le chef des Pavillons-Noirs.

Au sommet de la tour on a installé, à l'aide de planches et de madriers, une construction légère qui abrite des appareils pour la télégraphie optique. Ces appareils peuvent communiquer avec Hanoï, grâce à un poste intermédiaire établi au marché de Palang sur le fleuve Rouge, à mi-chemin des deux villes.

La porte qui donne accès dans l'intérieur de la tour est ouverte, je vais y monter pour jouir du coup d'œil. La tour renferme un escalier en colimaçon comprenant une cinquantaine de marches en pierres de taille. Cet escalier prend jour par de petites fenêtres rondes; on croirait monter dans le clocher d'une de nos églises de village.

On jouit à cette hauteur d'un panorama superbe. La ville de Sontay est massée au pied de la tour : on ne voit que les toits de chaume de ses petites maisons. Les quatre rues droites de la citadelle ressemblent aux branches d'une croix ; l'une d'elles, bordée de chaque côté par les longs toits bas et proéminents des huit magasins à riz, aboutit à la pagode royale qui se présente comme sur un plan en relief. C'est un grand quadrilatère dont le double toit à faîtières recourbées, à corniches saillantes, est orné de chimères grimaçantes faites avec des tessons de porcelaine bleue fixés au ciment. La pagode donne sur une vaste cour carrée, dallée de larges pierres bien polies, à l'entrée de laquelle deux beaux lions héraldiques, sculptés en grandeur naturelle, se dressent sur des blocs de granit gris. On pénètre dans la cour par un portique monumental percé de trois portes et dont le double toit et les clochetons sont ornés, comme ceux de la pagode, de décors en porcelaine bleue.

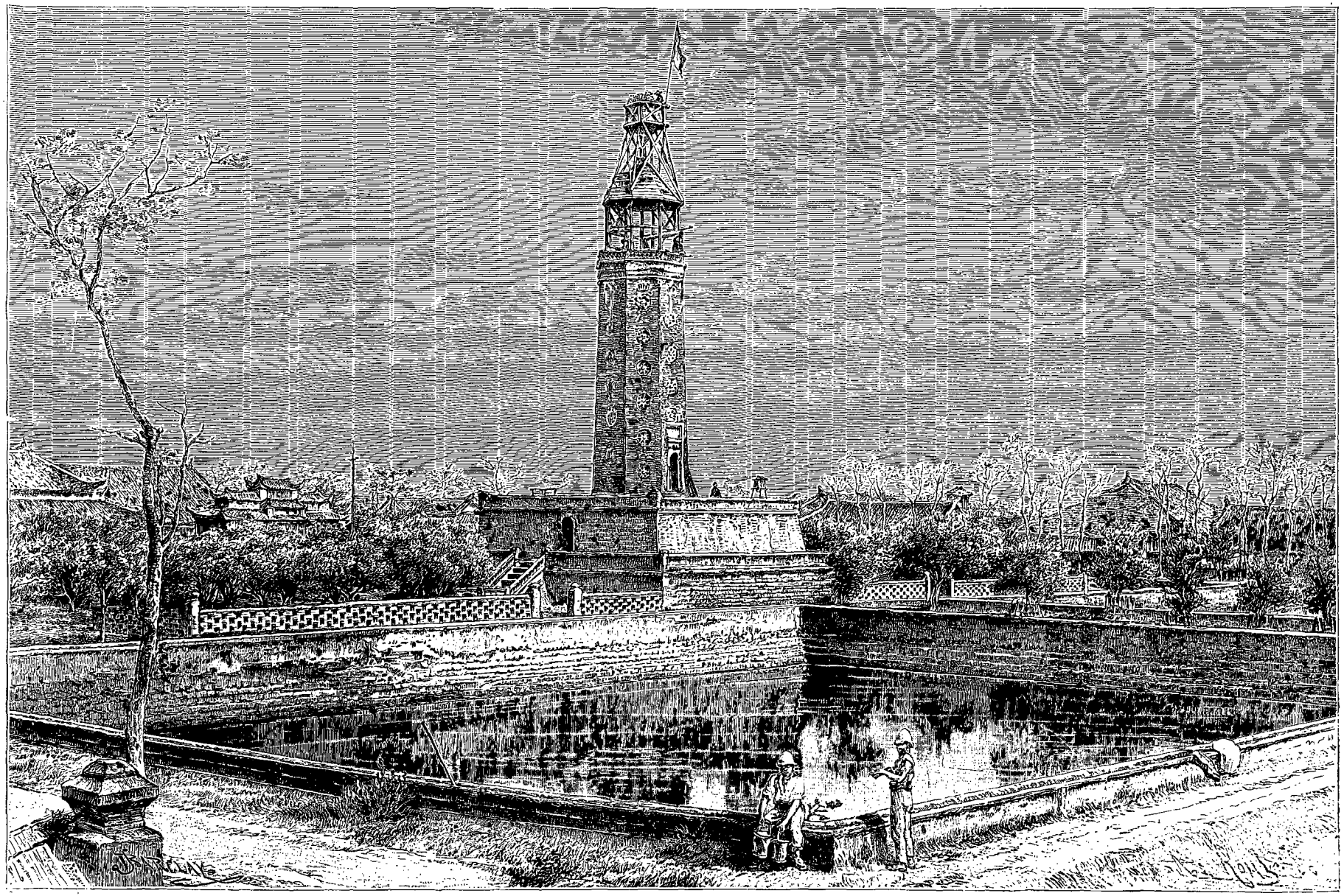
En jetant les yeux au pied de la tour, j'aperçois mes camarades qui, le nez en l'air, m'adressent à tour de bras des gestes désespérés pour me faire descendre. L'un d'eux a rencontré à Sontay un de ses anciens amis de collège, actuellement médecin de la légion étrangère. Cet aimable camarade, qui tient garnison dans la ville, veut bien nous servir de guide pour faire une promenade aux environs. Il faut nous hâter, car nous partons le lendemain de bonne heure, et nous n'avons qu'une demi-journée à nous.

Nous prenons la grande rue, qui nous conduit directement au fleuve ; les bateaux peuvent accoster contre la berge, car à ce niveau les eaux sont profondes de trois ou quatre mètres. Le génie militaire a simplement construit, à deux ou trois cents mètres du bord de l'eau, un blockhaus armé avec un canon revolver, et dans lequel on a placé un poste de tirailleurs tonkinois.

Une grande digue, large de six ou sept mètres, part du débarcadère et longe le bord de l'eau dans la direction du sud : c'est la digue de Phu-sa. Nous la suivons jusqu'au fameux village qui a tenu nos troupes en échec toute une nuit, et dont la prise a coûté la vie à tant de braves soldats.

Notre camarade de la légion a assisté aux affaires de Sontay. « Vous voyez, nous dit-il, qu'à partir du village de Phu-sa, la digue se bifurque dans la direction de Hanoï en deux branches secondaires qui s'écartent l'une de l'autre à angle aigu. Le 13 décembre de l'année dernière, à neuf heures du matin, nos troupes débouchaient en deux colonnes sur les branches de l'Y formé par cette digue. Elles enlevaient sans grande résistance deux petits ouvrages avancés qui barraient chacune de ces branches; mais elles venaient se heurter au point de jonction, à l'endroit même où nous sommes, contre une solide barricade formée de terre et de bambous, où elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tour centrale de Sontay. — Dessin de Barclay, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

furent reçues par un feu des plus meurtriers. Nos soldats combattirent toute la journée sans pouvoir franchir cet obstacle, et, la nuit venue, nous fûmes obligés de nous replier en arrière sur les digues secondaires, à l'abri des ouvrages accessoires enlevés le matin. Pendant toute cette nuit, nous sommes restés au contact d'un ennemi furieux qui ne lâchait pas prise, qui venait nous harceler jusque sur nos lignes, qui profitait de l'obscurité pour aller couper la tête à nos morts. Le lendemain, au jour, il avait évacué la barricade : mais tous les corps de nos braves avaient été mutilés. Si les Pavillons-Noirs et les Chinois décapitent ainsi sur le champ de bataille les morts et les blessés, ce n'est pas tant pour se procurer des trophées, que parce que chacune des têtes qu'ils rapportent leur est payée très cher par leurs chefs. J'ai là un document officiel, pris à Sontay, qui vous prouvera ce que j'avance. »

En parlant ainsi, notre camarade tire de sa poche un grand papier rouge couvert de caractères chinois, au bas duquel est apposé un grand sceau. « Ce sceau, nous dit-il, est celui du chef des Pavillons-Noirs; le document était affiché contre une des portes de la citadelle; en voici la traduction :

« *Le dé-doc*[1] *Luu-vinh-phuoc, le* 12e *jour du* 11e *mois*[2], *a décrété ce qui suit :*

« *Pendant la guerre, celui qui coupera la tête à l'ennemi sera récompensé de la manière suivante :*

« 1° *Pour une tête de Français*, 100 *taels*[3], *et si ce Français a des galons*, 20 *taels en plus pour chaque galon. Pour savoir s'il a des galons, il faut regarder sur les manches. Plus il y aura de galons, plus la récompense sera grande.*

« 2° *Pour une tête de turco ou de soldat de la légion étrangère,* 50 *taels.*

« 3° *Pour une tête de tirailleur annamite*, 40 *taels.*

« 4° *Pour une tête de catholique*, 10 *taels.*

« La guerre sans merci qu'on nous fait dans ce pays, ajoute notre confrère, nous crée, à nous autres médecins, de nouveaux devoirs. Il faut nous hâter d'enlever nos blessés et, dans ces combats corps à corps, d'aller les chercher jusque sous les balles : si l'ennemi arrive jusqu'à eux, ils sont perdus. »

En repassant près du débarcadère, nous rencontrons les deux éléphants privés du tong-doc de Sontay qui viennent de prendre leur bain au fleuve, sous la conduite de leur cornac. Jamais je n'avais vu d'aussi beaux animaux : l'un d'eux mesure plus de deux mètres et demi au garrot et porte des défenses magnifiques. Ils ont été capturés dans les forêts du Tonkin qui confinent à la frontière laotienne. Le mandarin les fait figurer dans son cortège lorsqu'il paraît dans les cérémonies officielles; ils sont alors couverts de broderies et de dorures. Aujourd'hui ils ont pour tout harnachement une longue chaîne qui fait tout le tour du corps en arrière des jambes antérieures, et qui sert à fixer sur leur dos la provision de fourrage qu'ils vont chercher chaque jour dans la campagne. Le cornac est à cheval sur le cou de l'éléphant; chacune de ses jambes pend entre l'oreille et l'épaule de l'animal; il a en main un crochet pointu muni d'un manche très court. L'éléphant porte au milieu du front une petite plaie de la grosseur d'une pièce d'un franc qu'on lui a faite à dessein et qu'on empêche de se refermer; le cornac dirige sa bête en touchant la plaie avec la pointe de son crochet.

Les éléphants sont très dociles. Pour nous faire honneur, et aussi dans le secret espoir de gagner un bon pourboire, les cornacs leur font fléchir le genou devant nous. Nous jetons des pièces de monnaie à terre, et immédiatement les animaux les happent, par une sorte d'aspiration de leur longue trompe. Ils les passent ensuite par-dessus l'épaule à leurs maîtres, en remuant les oreilles avec un air de satisfaction.

Avant de prendre congé de nous, notre camarade veut nous faire visiter la porte ouest de Sontay, par laquelle la légion étrangère est entrée la première dans la place. Cette porte a été presque entièrement démolie. On l'a remplacée par une construction massive, élevée à la hâte par le génie immédiatement après la prise de la ville, pour empêcher tout retour offensif des Chinois. C'est une sorte de tour en briques, dont les murs sont percés d'une triple rangée de meurtrières. Un tirailleur tonkinois surveille la campagne du sommet de la tour en s'abritant sous un petit toit monté sur quatre pieux. Au rez-de-chaussée se tiennent les hommes du poste. Nous entrons pour les visiter.

Les soldats indigènes sont couchés sur une espèce de lit de camp en bambous qui fait tout le tour de la salle; quelques-uns sont accroupis dans un coin, autour d'un grand plateau de bois sur lequel sont disposées une douzaine de petites soucoupes; ils mangent le dîner que leurs femmes viennent d'apporter. Les tirailleurs annamites voyagent toujours avec leurs femmes. Aussitôt qu'elles connaissent l'endroit où l'on ira camper, elles prennent les devants, s'installent dans une paillote et préparent la nourriture de leurs maris, qui, en arrivant, trouveront le riz cuit à point et n'auront plus qu'à se mettre à table. Nous avons dû tolérer ces usages; il nous eût été impossible sans cela de garder à notre service un seul Annamite. Les femmes de nos tirailleurs sont du reste aussi peu gênantes que possible. Une fois la compagnie rassemblée pour le départ, elles disparaissent. Elles prennent des chemins de traverse, grâce auxquels elles arrivent à suivre la colonne sans qu'on s'en doute; elles sont même pour nous à certains moments d'excellents espions, capables de nous renseigner sur les intentions de l'ennemi et sur les ressources des villages.

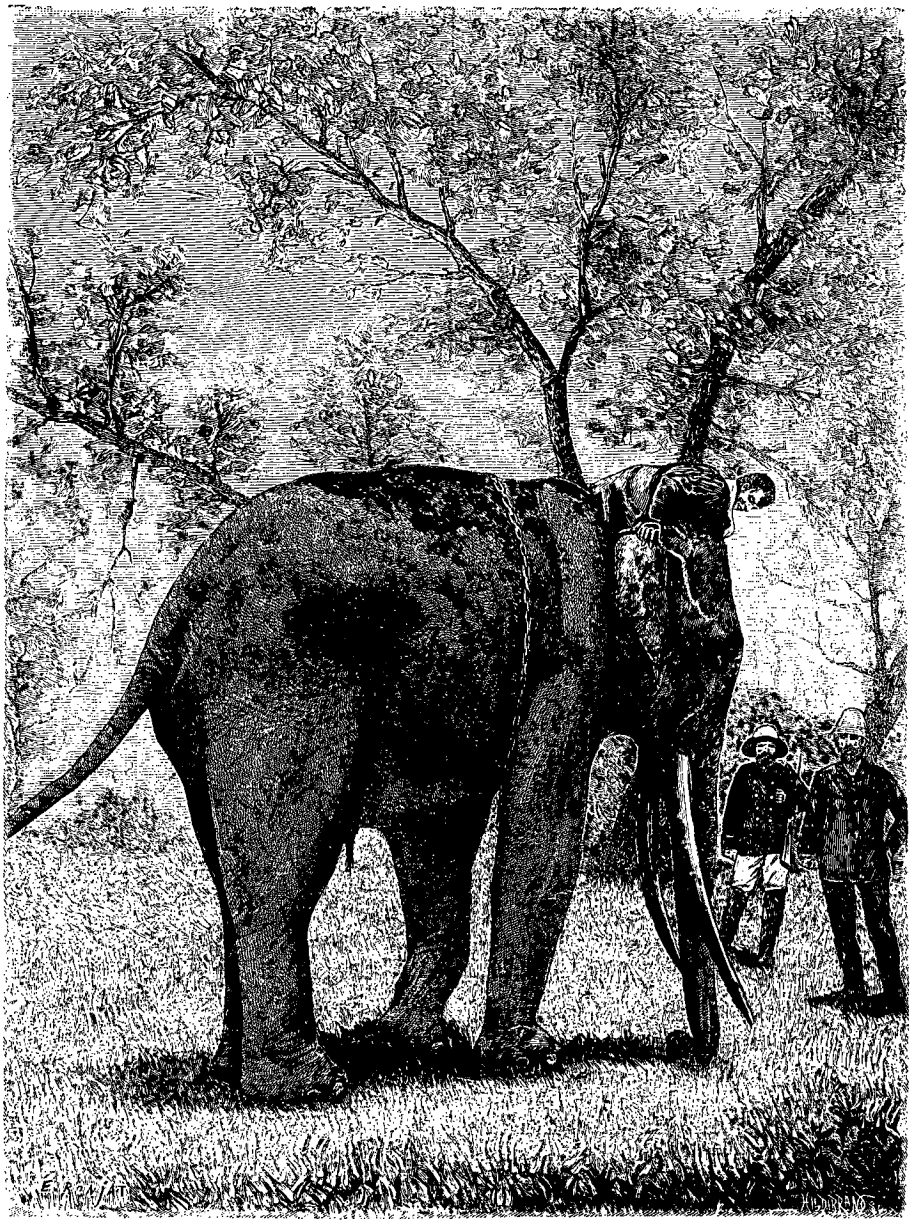
Nous sortons de Sontay le 8 avril à six heures et demie du matin, en passant sous la porte Nord, qui a été si vigoureusement attaquée par les braves soldats d'infanterie de marine, sous les ordres du colonel Maussion. C'est la seule qui soit restée à peu près intacte.

1. Général de brigade.
2. 11 décembre 1883.
3. Le tael vaut 7 fr. 50.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avec son fronton couronné de fraises en bambous, ses pierres noires et moussues labourées par les éclats d'obus et par les balles, elle a l'aspect imposant et rébarbatif d'une vieille sentinelle mutilée.

Après Sontay, le pays change d'aspect : nous quittons les rizières et nous arrivons au pied des montagnes. De Haï-phong à Sontay, sur une étendue de plus de 10 000 kilomètres carrés, tout le sol est constitué par des alluvions du fleuve Rouge et du Thaï-binh qui se sont déposées peu à peu. Le delta s'est donc formé tout entier par une sorte de conquête lente et successive de la terre sur la mer. Cette conquête se continue tous les jours : le continent tonkinois augmente chaque année d'environ 50 mètres. Vers l'an 600 de notre ère, si l'on



Éléphant du tong-doc de Sontay. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

en croit les historiens chinois, les flots baignaient Hanoï ; à une époque plus reculée encore, le mont Bavi et les montagnes de la rivière Noire formaient le littoral. La plaine au milieu de laquelle la ville de Sontay est bâtie était donc recouverte par la mer. Elle en est actuellement distante de plus de 100 kilomètres.

La route monte peu à peu. Les rizières des plaines, basses et inondées, font place aux champs de maïs, de sorgho, de canne à sucre et de ricin. Au bambou, au ficus banyan, à l'aréquier et au bananier, qu'on rencontre presque exclusivement aux environs de Hanoï, se mêlent d'autres arbres aux essences plus diverses et aux feuillages plus variés. Les routes sont bordées de goyaviers ; les sommets sont couronnés de grands pins maritimes qui ombragent les pagodes.

Je remarque dans la campagne de jolies plantations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'arbres à thé, de figuiers à laque, de cotonniers et de mûriers. Partout du reste, comme dans le delta, le sol est l'objet d'une culture admirablement soignée; partout, aux flancs des coteaux, aux creux des vallons, de grands villages, des maisons et des fermes isolées, de belles et somptueuses pagodes attestent cette exubérance de vie et de population qui caractérise le pays. Il est impossible que nous n'arrivions pas à tirer parti de toutes ces richesses : d'un côté, une population douce et laborieuse, habituée à obéir; de l'autre, un sol d'une fertilité inouïe, depuis longtemps défriché et cultivé, ne demandant qu'à produire; en faut-il davantage pour édifier une colonie prospère?

Au moment d'une halte, quelques-uns de nos coulis cherchent à s'esquiver, comme toujours, à la sourdine. Je les suis de l'œil et je les vois disparaître dans un champ qui borde la route; ils ont découvert une plantation de bétel et ils s'empressent d'aller renouveler leurs provisions. Le poivrier-bétel est une plante grimpante qu'on élève en la faisant monter autour de tuteurs en bambous. Un champ de bétel ressemble un peu à une houblonnière de nos pays. Les Annamites cultivent cette plante pour en récolter les feuilles, qui sont larges, cordiformes, et qui entrent dans la composition de la chique en usage courant parmi eux. La culture du bétel est très difficile; elle exige un terrain d'une composition spéciale, une orientation convenable, enfin des soins de tous les instants. La plante ne commence à rapporter qu'au bout de trois années de culture. En revanche, ses feuilles se vendent cher. A Hanoï elles valent environ 1 centime pièce; c'est ce qui explique l'empressement que nos coulis ont mis à aller en faire provision.

Jeune fille annamite dont les lèvres sont gonflées par l'usage de la chique. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

La préparation de la chique est assez compliquée. Justement voici nos voleurs revenus près de leurs bambous; chacun d'eux a rapporté un petit paquet de feuilles soigneusement choisies parmi les plus larges et les mieux venues; l'occasion est bonne pour les regarder faire.

J'en vois un qui s'assied près de moi et qui dispose sur ses genoux tous ses accessoires : un couteau pour couper l'arec, une grande aiguille, et un étui gros comme un dé à coudre qui contient un lait de chaux. Il prend une feuille et il l'étale sur la paume de sa main gauche. Après avoir plongé l'aiguille dans la chaux, il l'essuie à plusieurs reprises sur cette feuille; puis il tire de sa ceinture un fragment de noix d'arec desséchée et une racine d'un rouge de sang, dont il coupe un petit morceau. Il place les fragments d'arec et de racine sur la feuille, qu'il enroule autour d'eux de façon à former un paquet gros comme l'extrémité d'un doigt : la chique est faite.

Cette préparation est d'un usage général, non seulement au Tonkin, mais dans toute l'Indo-Chine. Il n'y a pas un Annamite, homme ou femme, qui n'en fasse un usage constant; le mandarin, la femme de la haute classe, en promenade ou en visite, se font suivre par un domestique portant un crachoir de cuivre et une boîte à bétel richement décorée qui contient tous les instruments nécessaires pour préparer la chique. Certaines femmes portent, attaché à la ceinture, un trousseau formé par ces instruments, dont chacun est suspendu à une petite chaînette d'argent. L'ouvrier qui se rend au travail, le couli qui passe dans la rue, son bambou sur l'épaule, et jusqu'aux enfants de douze à quinze ans, ont chacun entre les dents, à toute heure du jour, une chique, qu'ils ne quittent guère que pour manger ou pour dormir. La vieille femme dont les dents déchaussées et branlantes ne peuvent plus mâcher l'arec a près d'elle un petit mortier en cuivre, dans lequel elle réduit la noix en poudre, et, grâce à cet artifice, elle peut continuer son passe-temps favori. Deux commerçants ne traitent pas une affaire sans s'offrir au préalable une chique de bétel. Un fonctionnaire ne vous reçoit jamais en visite sans vous présenter sa boîte à chiquer. Une coutume aussi générale doit avoir sa raison d'être. Quand on interroge un Annamite à ce sujet, il répond : « Le bétel rafraîchit la bouche, calme la soif et empêche la faim ». J'ai voulu en essayer, moi aussi, et je dois dire que la mastication du bétel est assez agréable; elle donne une sensation de fraîcheur et paraît avoir sur la faim le même effet que la coca.

La chique produit à la longue une sorte de gonflement des lèvres. Elle teint les dents en rouge brun et elle en attaque l'émail. C'est de là que vient probablement l'usage au Tonkin de se laquer les dents en noir.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Orchestre improvisé (voy. p. 83). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE[1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XIII

Arrivée au village de Dong-Laü; les machines à décortiquer le riz. — Le chien comestible. — La pagode de l'Esprit protecteur et le temple des Cinq-Éléments. — Les lettres patentes du roi. — Une aubade. — Ce que peut contenir un estomac de Tonkinois.

On me donne l'ordre de partir en avant pour faire le logement de l'ambulance. Il faut galoper pendant 3 kilomètres pour rejoindre l'avant-garde; je pars d'un train d'enfer, au risque de me rompre le cou, et je trouve la tête de la colonne arrêtée devant le village de Dong-laü où nous devons cantonner. Les habitants de ce village ont élevé, en travers du chemin et devant chaque porte d'entrée, de véritables barricades, faites avec des mottes de terre, des pieux et des branches d'épines. Nos sapeurs travaillent à la hache pendant une demi-heure pour nous frayer un chemin par lequel nous passons avec grande difficulté et un à un. Toutes les maisons sont à peu près désertes; il ne reste, comme d'habitude, que quelques vieilles femmes, des chiens et des porcs.

J'erre à l'aventure, mon revolver à la main, à travers un vrai dédale de ruelles tortueuses bordées par d'épaisses haies de bambous. Mon ordonnance me précède armé d'une hache; il me taille à grand'peine un passage dans les clôtures qui entourent les maisons. Après une demi-heure de recherches à travers toutes sortes de circuits et de détours, nous arrivons au bord d'une petite mare, en face d'une jolie pagode bâtie sur un tertre verdoyant. Nous heurtons sans résultat contre la porte fermée de la pagode; mon ordonnance l'enfonce d'un coup de hache; nous sommes chez nous.

Nous mettons tunique à terre, pour procéder, comme toujours, à un vigoureux coup de balai. Mon soldat veut repousser du pied un tas de loques rapiécées qui gisent dans un coin; mais, à sa grande stupéfaction, le tas s'anime, les loques s'agitent : il en sort une vieille femme dont la figure toute ridée est convulsée par la peur, dont les yeux grands ouverts se fixent sur nous avec une expression d'épouvante. Elle joint ses mains tremblantes et murmure d'une voix cassée : « *Lai-O! Lai-O!* » ce qui veut dire « Pitié! Pitié! »

Je la rassure tant bien que mal à l'aide de quelques mots d'annamite que je connais déjà. Mon ordonnance, voyant qu'elle meurt de faim, lui tend un de ses biscuits de troupe. La pauvre vieille se précipite dessus et

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49; t. LVIII, p. 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

essaye de mordre, mais ses dents branlantes ne peuvent pénétrer dans la croûte dure. Alors mon troupier écrase le biscuit sur une grosse pierre, en délaye les fragments avec un peu d'eau puisée à la mare, et offre cette soupe à la vieille femme, qui la dévore gloutonnement.

L'ambulance a rejoint sur ces entrefaites. Nous procédons à une installation complète, car nous devons séjourner deux jours à Dong-laü, en attendant que l'on ait refait les routes, fortement endommagées par la pluie, et que le général Négrier ait rejoint avec sa brigade le poste qui lui est assigné pour l'attaque de Hong-hoa.

Nous nous sommes divisés en deux groupes, pour aller plus vite : les uns partent avec une équipe de coulis pour chercher le biscuit et les vivres au convoi arrêté à l'entrée du village; les autres surveillent les infirmiers qui installent les malades sur des brancards dans le bâtiment le mieux disposé et le plus convenable de la pagode. On organise le campement des coulis. Ceux-ci se sont déjà construit de petites huttes avec des bambous et des nattes qu'ils se sont procurés je ne sais où. Beaucoup d'entre eux, profitant du moment où notre attention était distraite par les détails de l'installation des malades, se sont répandus dans le village pour piller. Nous les voyons revenir avec toute une charge de bibelots et de mangeaille; porcs à moitié assommés, poules, riz, chiens, tout leur est bon. Les feux s'allument de toutes parts pour faire cuire le festin. Ils se réunissent par groupes de six ou sept et chacun s'occupe activement. Les uns plument une poule encore vivante qu'ils viennent de saigner avec une mince latte de bambou aiguisée comme un couteau; d'autres raclent, avec un vieux sabre de fer, un chien à demi échaudé qu'ils ont traîné près de la mare.

Tout le riz que les coulis ont ramassé dans le village est à l'état de paddy, c'est-à-dire que la balle du grain n'est pas encore enlevée; mais nos porteurs ne sont pas embarrassés pour si peu; ils ont découvert, dans une maison qui avoisine la pagode, des moulins à décortiquer et ils s'occupent avec ardeur à cette besogne.

L'un d'eux triture le grain à l'aide d'un appareil assez original : un trou, large d'environ 60 centimètres et profond de 40, est creusé dans le sol; il est enduit sur toute sa surface d'une couche de ciment très dur; il constitue le mortier. Un pieu très lourd, relié à angle presque droit à l'extrémité d'une pièce de bois longue de 2 mètres à 2 m. 50, forme le pilon. Le couli, pesant avec son pied sur l'extrémité de cette pièce de bois, soulève le pilon et le laisse ensuite retomber dans le mortier.

La pagode dans laquelle nous sommes logés a été élevée en l'honneur de l'Esprit protecteur du village. En furetant autour de l'autel, nos ordonnances ont fait tomber un grand étui en bambou laqué rouge et or, exposé à la place d'honneur sur une belle chaise sculptée et ornée de dorures. Dans cet étui sont enfermées des lettres patentes du roi, écrites sur un papier jaune parsemé de paillettes d'or et au bas desquelles sont apposées deux immenses empreintes à l'encre rouge, représentant la signature royale.

Le roi seul a le droit d'autoriser la fondation d'un village. Quand un certain nombre de familles se fixent sur un point du territoire et désirent s'ériger en agglomération officiellement reconnue, elles font transmettre au roi par le mandarin sous la juridiction duquel elles se trouvent placées, une pétition dans laquelle elles s'engagent à payer à l'État la redevance pour les terres, et à supporter toutes les charges imposées aux inscrits. Le roi leur envoie alors des lettres patentes dans lesquelles, en sa qualité de délégué du pouvoir céleste, il donne au village un nom et un Esprit protecteur. Les lettres royales sont reçues en grande pompe à l'entrée du village par une députation des habitants et portées processionnellement à une pagode élevée pour les abriter.

La pagode prend le nom de *temple de l'Esprit protecteur*, en annamite *dinh*. C'est là qu'ont lieu, à certaines époques, les cérémonies officielles du village : sacrifices à l'Esprit protecteur, grandes réunions des notables pour traiter des affaires de la commune et pour fixer la répartition de l'impôt.

A Dong-laü, la pagode de l'Esprit protecteur du village est composée de trois bâtiments disposés en fer à cheval sur trois des côtés d'une grande cour rectangulaire. Le quatrième côté est occupé par une porte monumentale qui donne accès dans la cour. Le bâtiment qui se présente de face, quand on a franchi cette porte, est spécialement consacré au culte; il a la forme d'un grand hangar, auquel on monte par trois marches qui occupent toute la longueur du bâtiment. Au milieu, un autel orné de vases remplis de fleurs artificielles et de tablettes votives en laque rouge supporte la chaise et l'étui dont j'ai parlé. Devant l'autel un grand vase en porcelaine bleue, rempli de sable fin dans lequel on a fiché de petites baguettes d'encens, est posé sur une longue table rectangulaire. C'est sur cette table qu'on place les offrandes et qu'on fait les sacrifices à l'Esprit. Une grosse cloche de bronze est suspendue à l'une des poutres du toit, en avant de l'autel; elle sert à appeler les habitants à la pagode, les jours de réunion solennelle.

Les deux bâtiments étroits et longs qui flanquent la cour de chaque côté ont pour tout ameublement des lits de camp et des bancs de bois. C'est sous leur toit que se réunit le conseil du village et que l'on sert le repas pris en commun qui précède ordinairement les grandes délibérations.

Outre le dinh, le village de Dong-laü possède, comme tous les villages tonkinois un peu importants, un temple dédié aux génies des cinq éléments. C'est dans ce temple, qui porte le nom de *mieu*, que les habitants de la commune se réunissent au printemps pour la fête *Lê-hy-yen*. On invoque alors les Esprits pour obtenir la paix dans le village; on leur offre sur leur autel un festin composé de porc, de buffle et de riz, qui, après consécration, est consommé par les assistants. Dans le mieu se célèbre également la grande fête d'automne appelée *Lé-cau-bong*, dont le but est d'obtenir des

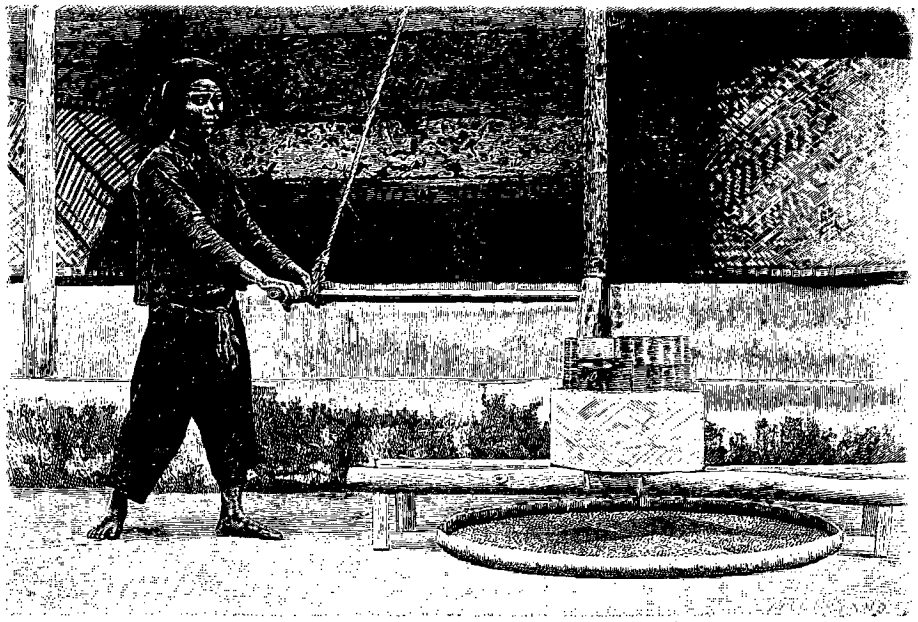
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Esprits de la terre et du ciel une abondante récolte de riz.

Ces temples ne sont pas desservis par des ministres du culte, pas plus du reste que les pagodes bouddhiques. Il n'y a au Tonkin comme en Annam qu'un très petit nombre de bonzes. La plupart des édifices religieux sont gardés et entretenus par des hommes de confiance payés à cet effet soit par les communes, soit même par de simples particuliers.

Il nous a été impossible de fermer l'œil de la nuit; nos coulis étaient trop près de nous. Ils ont cuisiné, joué, chanté, sans s'arrêter un seul instant pour dormir. Le jour avait à peine paru qu'ils sont venus nous donner une aubade avec des instruments bizarres, recrutés dans le village. Il a fallu se lever; c'était un vacarme infernal. Pendant que deux d'entre eux grattaient d'une espèce de guitare à trois cordes, un autre raclait sur un petit violon, et un quatrième frappait à tour de bras sur un gros gong de bronze qui donnait des vibrations basses et prolongées comme des mugissements. Nos boys avaient voulu faire leur partie dans le concert : l'un jouait de la flûte, un autre des castagnettes, tandis qu'un troisième soufflait à s'époumoner dans une espèce de conque faite avec une grande coquille. Chacun jouait de son côté sans s'occuper de son voisin; c'était un charivari épouvantable. Nous leur avons jeté des sapèques pour les faire taire et nous sommes allés visiter le campement de nos coulis.

Nos porteurs sont en joie. Ils ont bu du *chum-chum* et joué toute la nuit. Maintenant ils chantent, fument et mangent. C'est effrayant de voir ce qu'ils engloutissent : quand nous passons près d'eux, ils nous montrent en riant leur ventre rebondi et nous crient joyeusement : « *Todt*, *todt*, *ké boum todt* (Bien, très bien, le ventre est bien). » En temps ordinaire tous ce



Moulin à décortiquer le riz. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

hommes meurent presque de faim : pendant cette époque troublée ils se dédommagent de leurs longs jours de jeûne.

XIV

Départ de Dong-laü; gaieté des troupiers. — Bombardement de Hong-hoa. — Les coulis thermomètres. — La rivière Noire. — Les razzias des Chinois. — Une nuit sous la pluie. — En route pour Bat-bac; les letchis. — Traversée de la rivière Noire. — La route des montagnes. — Marche de nuit dans la forêt.

Le 10 avril au matin, nous quittons Dong-laü en deux colonnes : l'une, composée de la grosse artillerie, suit un chemin détourné qui va la conduire par une pente douce jusqu'au sommet d'un petit monticule d'où l'on a vue sur la rivière Noire et sur Hong-hoa; la colonne principale, dont l'ambulance fait partie, gagne la rivière par la route directe, plus accidentée et plus étroite.

Il fait une belle journée, tout ensoleillée. Nos troupiers, remis par vingt-quatre heures d'un repos nécessaire, sont allègres et joyeux; ils rient et causent entre eux tout en marchant, l'arme à la bretelle, et en relevant de temps à autre, d'un coup sec de l'épaule, le lourd sac de troupe qui commence à glisser. Quelques groupes se mettent même à chanter. Le refrain connu qu'on fredonnait les jours d'étapes sur les routes de France prend comme une traînée de poudre :

Nous le porterons jusqu'au Congo
Las de carreau!

Décidément le caractère français est resté le même : dans ces jeunes troupes, gaies, courageuses, insouciantes, on retrouve les descendants de cette vieille armée française qui a fait le tour du monde et qui s'est battue en chantant.

La route monte peu à peu à travers de petites col-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lines couvertes d'herbe et de fougères. A l'horizon se dressent de grandes montagnes aux sommets perdus dans les nuages, aux flancs couverts d'herbes et de forêts. Six pièces d'artillerie de montagne viennent d'être mises en batterie sur la gauche du chemin. Chacun des coups de canon qui se succèdent sans interruption fait tressaillir nos coulis, qui rasent le sol en tendant les épaules comme s'ils allaient être foudroyés. Les artilleurs tirent sur Hong-hoa par-dessus la rivière Noire, que nous n'apercevons pas encore.

La pente que nous suivons devient très raide et les coulis suent sang et eau pour porter leurs charges. Ils ont commencé par se débarrasser d'une de leurs tuniques, puis de deux, et ainsi de suite; presque tout y a passé; ils n'ont gardé sur le corps qu'un étroit langouti; leur peau nue, toute mouillée de sueur, reluit au soleil comme du bronze poli.

Couli en costume d'été. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

Les Tonkinois du peuple ont, hiver comme été, les mêmes habits en forme de longues chemises et faits avec des étoffes de coton très légères. En été ils s'en débarrassent presque entièrement; en hiver ils les superposent. Aussitôt que les premiers froids commencent à se faire sentir, on ajoute un vêtement; au fur et à mesure que la température baisse, on en endosse un troisième, puis un quatrième. Nos coulis arrivent ainsi à prendre la forme de paquets ambulants.

Quand la chaleur survient, ils font l'opération inverse. En colonne, pas n'est besoin de thermomètre: les porteurs en tiennent lieu. Quand mon boy me réveille le matin, il me dit : « Capitaine, les coulis ont *tant* de vestes »; je me règle là-dessus. Quand ils ont trois vestes, j'endosse une grosse vareuse, et quand ils n'en ont qu'une, je mets un vêtement de toile.

Nous voici arrivés au sommet de la colline; nous débouchons sur un immense plateau couvert d'une herbe épaisse entremêlée de belles bruyères à fleurs roses. Nous faisons halte pour déjeuner.

Du point où nous sommes, la vue s'étend au loin sur le cours de la rivière Noire, dont les eaux, vivement éclairées par le soleil, paraissent chargées de paillettes d'argent. Nous nous asseyons sur l'herbe, autour de nos caisses transformées en tables, et, tout en dévorant notre conserve de viande et nos biscuits, nous fouillons des yeux l'immense étendue de pays qui se présente à nous comme sur une carte en relief.

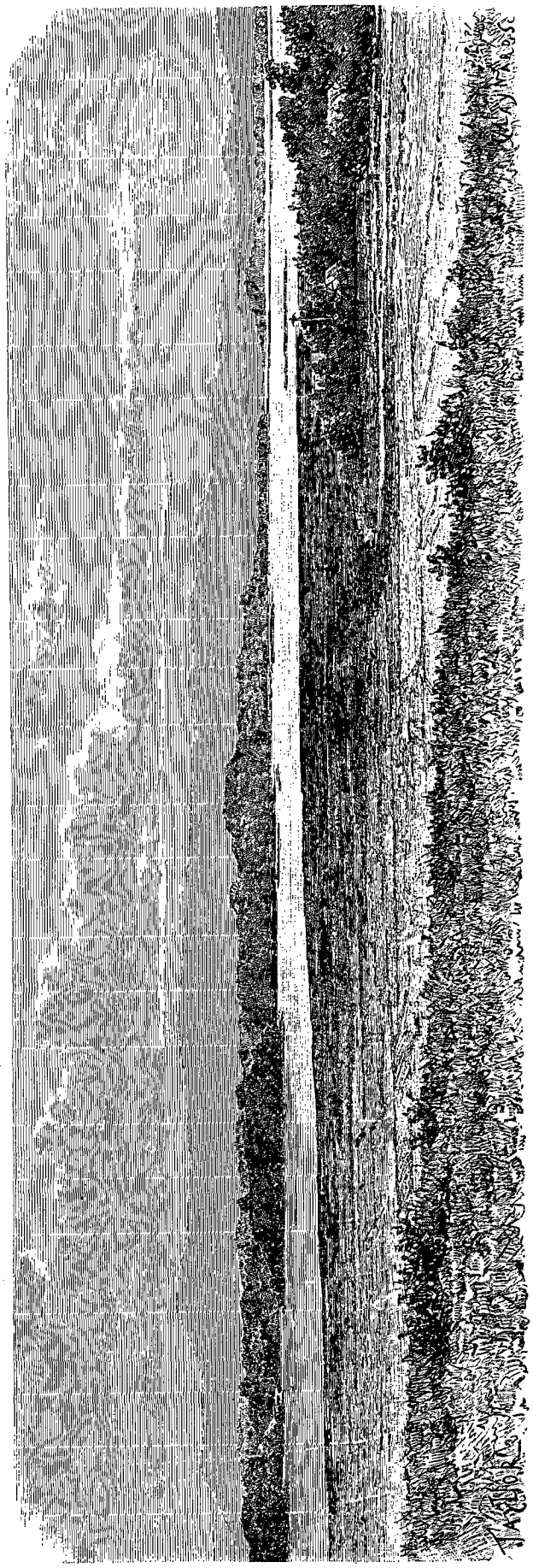
Au fond, une longue chaîne de montagnes, à demi masquée par la brume, dessine un grand cirque bleuâtre qui limite l'horizon. Des sommets les plus élevés du cirque, descendent comme d'immenses gradins, formés par des mamelons couverts de forêts qui s'abaissent de plus en plus en s'approchant du bord de l'eau. Aux flancs de ces mamelons sont suspendus de beaux villages dont les toits de chaume, à demi enfouis dans les grands arbres, tranchent comme des plaques d'or au milieu d'un fouillis de verdure. La rivière Noire coule, large d'environ 500 mètres, entre des berges peu élevées; elle est parsemée d'îlots de sable sur lesquels s'ébattent des troupes de grues et de canards. De notre côté, sur la rive gauche, s'étend une plaine aride, couverte d'une herbe rude et épaisse, au milieu de laquelle se montrent de place en place de petits bouquets de broussailles ou d'arbustes rabougris. Immédiatement au-dessous de nous, un village, composé d'une douzaine de pauvres maisons, se cache au milieu d'un bosquet d'aréquiers, de bananiers et de bambous. Tout autour de ce village, le terrain, cultivé sur une bande très étroite, est planté de patates, de tarots et de maigres rizières. L'immense plaine qui s'étend autour de nous, si aride et si nue, a du être cultivée elle aussi. C'est le voisinage des Pavillons-Noirs qui a amené l'abandon de tous ces champs. Les irréguliers chinois vivent aux dépens du pays. Au moment de la moisson ils sortent de Hong-hoa, parcourent les villages, et enlèvent tout le riz qu'ils y trouvent, ne laissant aux habitants que la quantité strictement nécessaire pour leur permettre d'attendre la prochaine récolte. Encore n'est-ce pas par pitié, mais par calcul, qu'ils agissent ainsi : au Tonkin, comme dans tous les pays, le paysan tient à sa terre; il ne l'abandonnera pas tant qu'elle lui donnera de quoi manger; mais, si la faim le presse, il sera bien forcé d'émigrer, et alors, s'il n'y a plus personne pour faire venir le riz, les Chinois ne pourront plus en prendre. Voilà pourquoi les Célestes laissent au paysan de quoi ne pas mourir de faim. Mais ce dernier raisonne à son tour; il se dit qu'il est inutile de se donner de la peine pour rien; il ne cultive que la surface de terrain nécessaire pour le nourrir lui et sa famille.

Les canons tonnent à intervalles égaux, bombardant les villages de l'autre rive occupés par l'ennemi, dont, avec les lunettes de l'artillerie, on distingue les grands pavillons bleus. De temps en temps, les obus éclatent au milieu des maisons; des colonnes de fumée s'élèvent au-dessus des arbres : ce sont les villages qui brûlent. En amont, sur la rivière, bien loin vers les limites de l'horizon, je distingue avec ma lorgnette une grande quantité de petits points noirs qui s'éloignent rapide-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment : ce sont les habitants de la rive gauche qui fuient en barques et qui font force de rames pour aller se mettre à l'abri dans quelque crique ignorée. Vers le soir nous entendons une détonation formidable : d'épais tourbillons de fumée noire s'élèvent dans la direction de Hong-hoa. Les artilleurs prétendent qu'ils viennent de faire sauter la poudrière de la citadelle.

Le ciel se couvre rapidement ; de gros nuages noirs s'amoncellent ; voici la pluie qui tombe en larges gouttes, et rien pour s'abriter dans cette plaine nue. Nos tentes sont restées à Hanoï : on n'a pu nous octroyer à chacun qu'un seul couli pour porter nos bagages ; sans cela il aurait fallu allonger les colonnes d'une façon démesurée ; nous avons préféré charger notre porteur avec des conserves et des vêtements de rechange. Par malheur, la nuit vient et la bourrasque augmente ; il faut aviser et abriter d'abord nos malades, qui grelottent sur ce plateau exposé à tous les vents. Avec les toiles cirées qui recouvrent les ballots de couvertures de l'ambulance et des paquets de brancards placés debout, nous construisons une espèce de tente carrée, que nous calons tant bien que mal avec nos caisses. Nous y couchons nos malades sur un bon lit de fougères. Quant à nous, nous nous accroupissons aux angles, le dos appuyé contre les montants pour les consolider de notre mieux, et nous passons ainsi la nuit, dans la posture des momies péruviennes.



Panorama de la rivière Noire. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Nous nous réveillons avant l'aube, absolument perclus ; il a plu à torrents toute la nuit ; les toiles qui nous abritaient, surchargées par l'eau, nous ont versé dans le cou des cascades qui ont gâté notre sommeil. Il pleut toujours. Il est impossible d'allumer du feu ; nous faisons une promenade dans la rosée pour nous dégourdir les jambes ; mais la pluie redouble : c'est un déluge. Nous nous emballons comme nous pouvons dans nos caoutchoucs et dans les bâches de nos brancards qui nous traînent sur les talons.

Heureusement, vers neuf heures, le soleil se montre et dissipe cette brume qui nous fait tousser et qui nous transit. Haï nous apporte un verre de café brûlant qui nous réconforte. Les fronts s'éclairent en même temps que la campagne.

Un planton à cheval apporte les ordres ; immédiatement après, nous nous mettons en route ; nous nous dirigeons sur le village de Bat-bac, au niveau duquel nous devons traverser la rivière Noire.

Nous côtoyons le bord de l'eau en suivant de petits sentiers bien ombragés, tracés au milieu d'épais et inextricables fourrés. Le paysage est superbe ; partout la végétation se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montre luxuriante. Les letchis commencent à mûrir. Nous faisons halte près d'une petite pagode entourée par une plantation de ces beaux arbres. Je goûte pour la première fois au fruit du letchi, qu'on dit être la meilleure de toutes les productions du Tonkin. Il a la grosseur d'une amande fraîche; comme cette dernière, il est entouré d'une écorce verte et rugueuse, qui, dans certaines espèces très estimées, montre des taches d'un beau rouge vif. Entre l'enveloppe et un gros noyau brun marron, se trouve la partie comestible : c'est une pulpe blanche, demi-transparente, de consistance un peu gélatineuse, dont le goût ressemble à celui de nos raisins blancs de treille, tout en étant plus acide. Les fruits du letchi tonkinois jouissent d'une grande réputation dans tout l'Annam. Ceux qui mûrissent les premiers sont envoyés au roi par des courriers spéciaux, tellement rapides que leur vitesse est passée en proverbe. On dit en Annam : *agile comme un courrier de letchi.*

La rivière Noire est large vers Bat-bac dans le point où la 1re brigade doit effectuer son passage; le général n'a cependant à sa disposition qu'une vingtaine de barques indigènes (sampans et jonques). Commencé à cinq heures du soir, le 11 avril, le passage se continue toute la nuit.

Nous attendons, couchés côte à côte sur le sable de la berge, notre tour de traverser le fleuve; on nous réveille à trois heures du matin pour nous embarquer. L'artillerie vient de passer avant nous. Elle a perdu deux hommes qui se sont noyés avec leurs chevaux. La traversée de l'ambulance se fait sans encombre sur une grosse jonque, malgré les embarras causés par les malades, qu'il faut charger en brancards. Il est six heures du matin quand nous nous trouvons rangés au grand complet sur l'autre rive. Nous installons aussi bien que possible nos malades dans une jonque qui doit les conduire jusqu'à Sontay, sous la garde de l'un de nous. Notre ambulance est bien réduite.

Nous longeons pendant une demi-heure environ la rive droite de la rivière Noire, en suivant un étroit sentier qui court sur le bord d'une rampe à pic. A notre gauche, le fleuve, large et tout ensoleillé, coule lentement. Malgré son nom, ses eaux sont restées rouges; elles limitent de distance en distance de charmants îlots couverts de verdure et de pagodes. A notre droite, une belle forêt touffue nous protège contre les ardeurs du soleil. Des arbres immenses projettent leurs rameaux au-dessus de nos têtes; ils sont couverts d'un chevelu de lianes qui descend le long des branches et vient baigner ses feuilles jusque dans la rivière en formant d'élégants arceaux de verdure.

Bientôt le sentier fait un coude brusque ; nous quittons le bord de l'eau et nous nous engageons dans la route des montagnes. Les accidents du chemin rendent la marche pénible, mais les beautés du site montagneux me font oublier la fatigue de la route.

Nous sommes entourés de mamelons dont les sommets arrondis et les flancs en pente douce sont couverts de forêts. Ces montagnes, coupées de vallons également boisés, s'élèvent par bonds successifs jusqu'aux nuages.

La marche commence à devenir difficile : ce ne sont plus des routes que nous suivons, mais de petits sentiers escarpés qui montent presque verticalement au sommet des collines, descendent brusquement jusqu'au fond des vallons et passent au milieu de flaques d'eau boueuse, dans lesquelles nous enfonçons jusqu'aux genoux. Nous sommes à l'arrière de la colonne, et par conséquent les moins favorisés. Il nous faut pendant des heures entières attendre assis sur une pierre que l'artillerie ait franchi les chemins difficiles. Les mulets attelés aux canons prennent alors le trot pour rattraper la tête de la colonne qui fuit devant eux ; l'infanterie de marine, qui suit immédiatement les batteries, s'élance au pas gymnastique ; mais nous, l'ambulance, nous ramassons en route des malades qu'il faut porter en brancards et qui ne doivent pas être secoués, et nous suivons comme nous pouvons, poussant nos coulis harassés, et encourageant les infirmiers.

Nous arrivons ainsi cahin-caha jusqu'à un village perdu dans la montagne, où l'artillerie doit passer la nuit. Nous nous préparions à camper dans ce village, quand nous recevons un ordre du général commandant la colonne qui appelle l'ambulance près de lui.

Le général est à 10 kilomètres plus en avant, au delà des hautes montagnes que nous apercevons à l'horizon. Il est cinq heures du soir et le jour baisse rapidement. Malgré cela nous nous mettons en route, précédés par un guide annamite qu'on nous a envoyé.

Nous rencontrons dans un petit sentier sous bois une batterie de 80 de montagne qui revient en arrière. Le lieutenant nous apprend que les Chinois ont fui et que nos troupes occupent Hong-hoa. Le général a l'intention de poursuivre l'ennemi. Il peut y avoir des blessés : c'est sans doute pour cela qu'on nous appelle en avant.

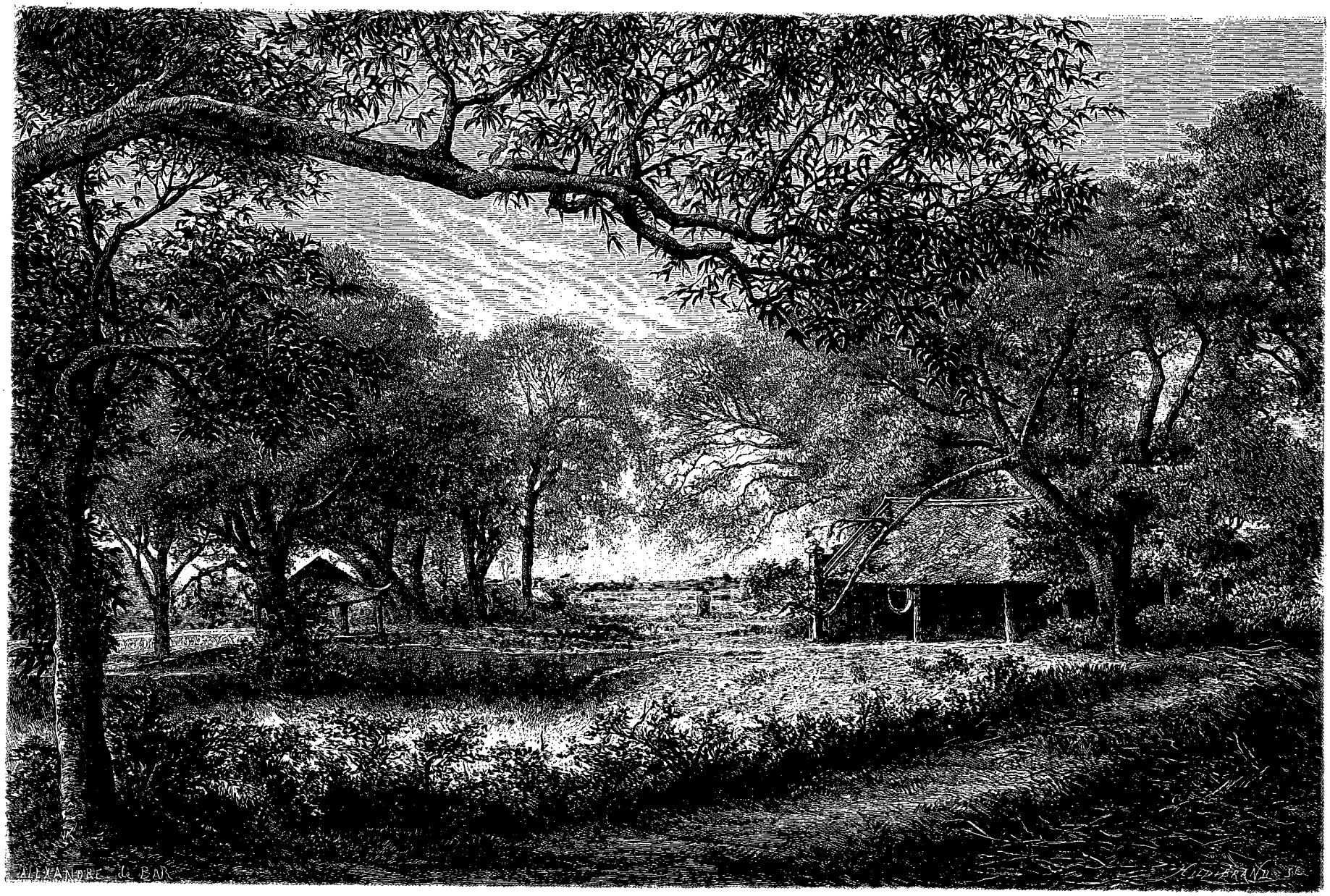
Dans un grand carrefour en pleine forêt, nous trouvons un bataillon d'infanterie de marine bivouaquant tout entier sous un immense banian. Les soldats sont au repos et préparent le repas du soir. De grands feux sont allumés partout. Ils donnent aux arbres de la forêt des lueurs d'incendie.

Les chemins deviennent de plus en plus escarpés; à peine avons-nous grimpé une pente à pic qu'il s'en présente une autre. Jusqu'où nous faudra-t-il monter, grand Dieu! Un troupier crie à son camarade: « *Baisse la tête, mon vieux : faut laisser passer la lune !* »

A force de monter, à cinq heures du soir nous arrivons au sommet du pic le plus élevé du massif. Tous les mamelons qui surgissent à mes pieds me font l'effet des énormes vagues d'une mer en fureur. On ne voit le sol nulle part : ce n'est que ciel et verdure.

Au sommet de la montagne que nous venons d'escalader se trouve un petit fort chinois qu'une douzaine de nos marins sont en train de détruire. L'enseigne qui les commande n'a pas reçu de vivres : il faut voir avec quelle reconnaissance il accepte sa part du vieux coq sec et dur qui, avec du biscuit moisi, fait tous les frais de notre repas du soir!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Petite pagode au milieu des letchis. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographi .

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

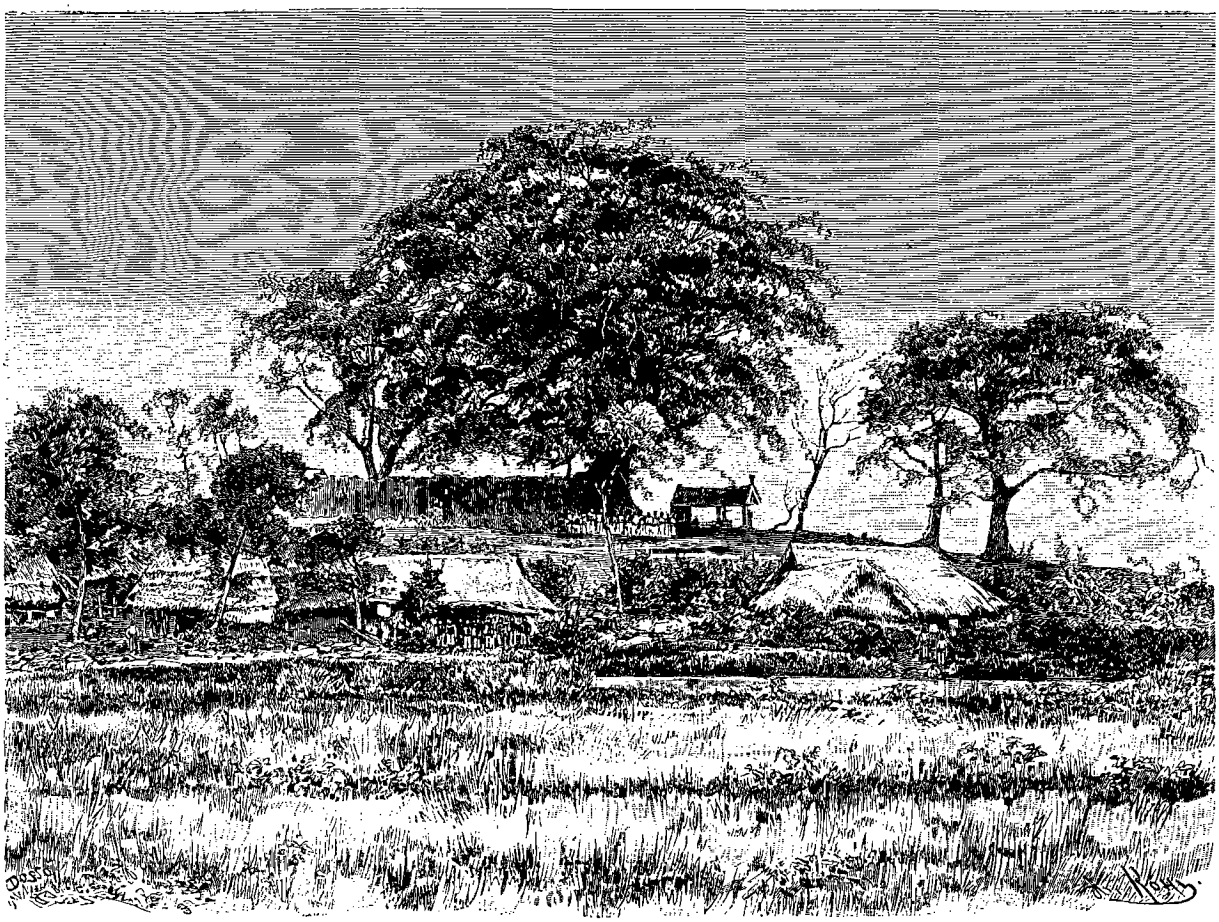
Ce n'était rien d'escalader le massif : il faut maintenant redescendre par une pente tellement raide que nos malheureux malades sont obligés de quitter leurs brancards. Il fait nuit noire : nous allumons les trois lanternes dont dispose l'ambulance et nous faisons brûler des nattes enroulées que nous tenons comme des torches.

Il est minuit quand nous arrivons, horriblement fatigués et trempés jusqu'aux os, dans un petit hameau dont j'ai oublié le nom et qui se trouve distant de Hong-hoa d'environ deux kilomètres. Nous sommes logés dans une misérable case, étroite et puante. Je m'étends dans un coin sur un cadre en treillis de bambous d'une propreté plus que douteuse, et je m'endors à poings fermés.

XV

Casemates et taupinières. — Hong-hoa en ruines. — Comment les Pavillons-Noirs recrutent des travailleurs. — Imprévoyance des coulis. — La pipe et le tabac. — Chasse au rat musqué. — Prédilection des Annamites pour les souliers français. — Un pont improvisé avec des bambous. — Belle conduite des troupiers.

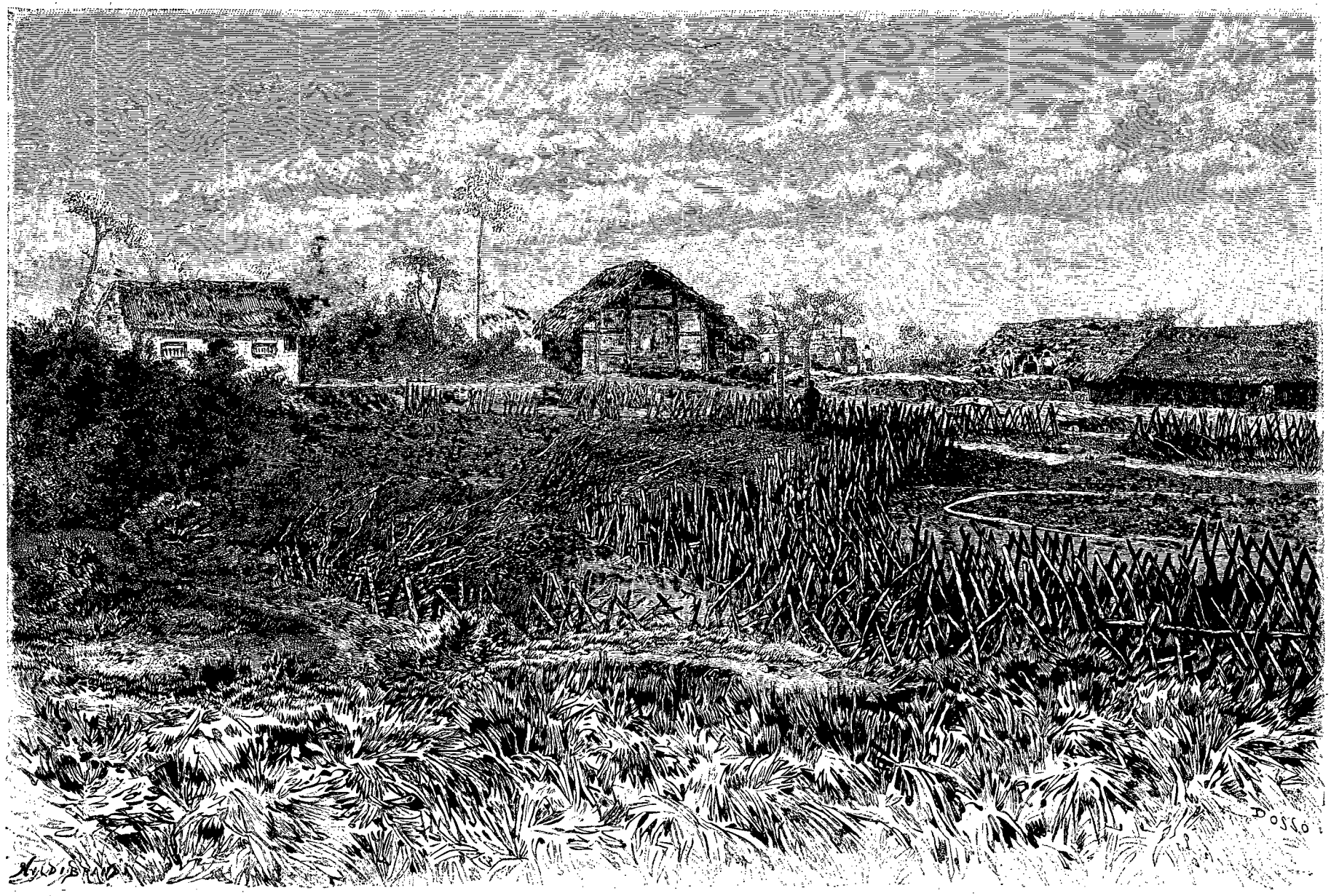
Je pars en avant, de bon matin, avec deux soldats pour faire le logement de l'ambulance à Hong-hoa. A peine sortis du village, nous rencontrons, à droite et



Fort chinois. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

à gauche de la route, des fortifications chinoises extrêmement curieuses : une grande plaine située près du chemin est parcourue par un réseau de tranchées en forme de lignes brisées, profondes de 1 m. 50 environ, larges de 80 centimètres. Chaque groupe de tranchées converge, comme les branches d'une étoile, vers un abri casematé, construit au ras du sol de la façon suivante : une fosse quadrangulaire, profonde d'environ 1 m. 50, a été creusée dans le sol; sur le trou on a posé une sorte de toiture formant dôme et faite avec des troncs d'arbres. La toiture est dissimulée par des mottes de gazon qu'on avait mises soigneusement de côté en creusant la fosse. On a ménagé entre les bords du trou et la couverture de petites meurtrières également dissimulées par du gazon. L'ensemble de l'ouvrage, qui dépasse à peine la surface du sol, ressemble à une taupinière. Deux ou trois taupinières, placées dans la plaine à quelque distance les unes des autres, sont reliées entre elles par des chemins couverts, de telle sorte que les défenseurs peuvent passer de l'une dans l'autre sans se montrer à l'ennemi. La saillie de ces ouvrages est si faible, la couverture de gazon se confond si parfaitement avec la plaine environnante, qu'il faut presque marcher dessus pour les apercevoir. Chacune des taupinières possède, suivant les habitudes chinoises, un chemin de retraite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Casernes chinoises (voy. p. 90). — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

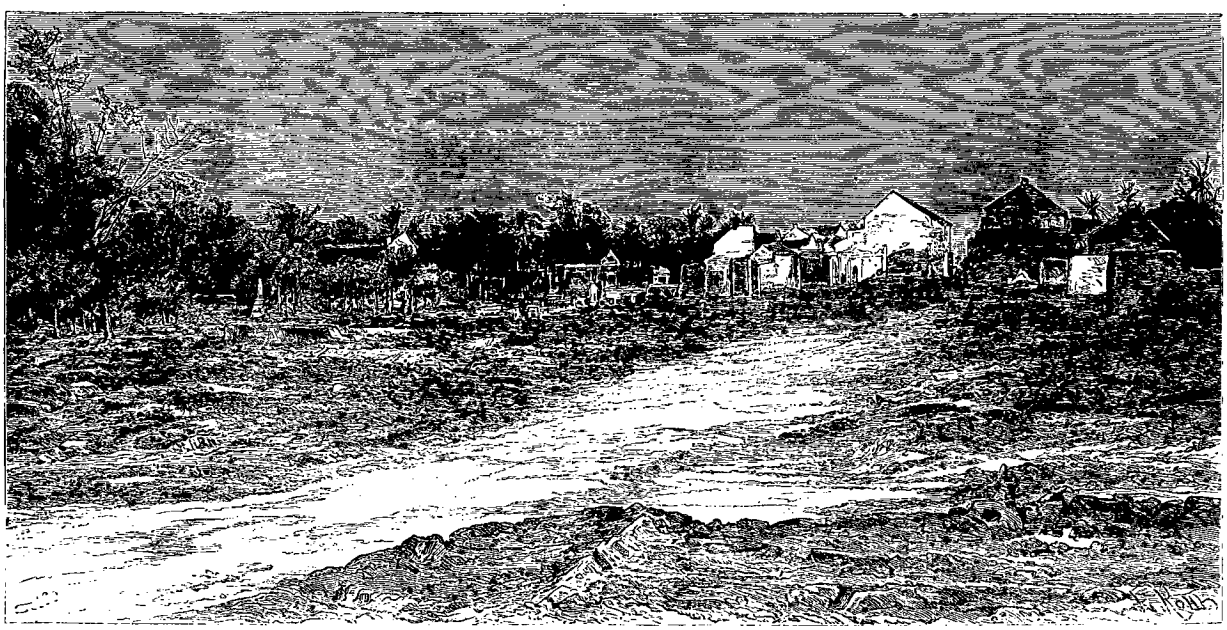
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est une grande tranchée couverte qui s'amorce sur l'arrière de la casemate et qui se rend dans l'intérieur d'un fort élevé au milieu de la plaine, en arrière des taupinières. Les approches de ce fortin sont défendues d'abord par une véritable forêt de branches d'épines entrelacées et de bambous croisés, solidement reliés entre eux, ensuite par une muraille en terre, haute de 2 mètres et percée de nombreuses meurtrières.

Avant d'arriver à Hong-hoa, la route passe auprès de trois ou quatre grandes cases, d'aspect misérable, qui servaient de casernes aux Pavillons-Noirs et aux Chinois. En avant du poste, une taupinière casematée, semblable à celle que je viens de décrire, est entourée par un épais semis de bambous courts et pointus, fixés solidement dans le sol. Il est impossible de les traverser sans prendre de grandes précautions. Leurs pointes percent aisément les plus solides chaussures et peuvent blesser grièvement.

La ville de Hong-hoa a été presque entièrement détruite par les Pavillons Noirs, qui, avant de fuir, y ont mis le feu aux quatre coins. Les premiers soldats français qui y ont pénétré après le départ des Chinois ont trouvé, autour des rares habitations épargnées par l'incendie, des amas de bois et des traînées de poudre que l'ennemi avait oublié d'enflammer. La rue principale de la ville n'est plus qu'un amas de ruines. Une ou deux pagodes et quelques pans de murs noircis sont seuls restés debout.

Hong-hoa comptait à peine un millier d'habitants; ils étaient logés dans de pauvres cases couvertes de chaume et groupées autour de la citadelle. Celle-ci, qui est carrée et mesure 800 mètres de côté, est ornée à



Rue principale de Hong-hoa après l'incendie. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

son centre, comme toutes celles que nous avons vues jusqu'ici, d'une grande tour qui domine au loin. La ville est défendue par une muraille d'enceinte en terre, couronnée sur sa crête par une palissade faite avec des bambous entre-croisés. De distance en distance, la muraille est doublée à l'intérieur par de petites plates-formes, placées en regard des meurtrières, carrées ou rectangulaires. Les plus grandes de ces meurtrières servaient pour le tir au fusil de rempart. Elles sont munies d'une espèce de chevalet, sur lequel on appuie l'arme pour viser et pour obtenir un tir plus parfait.

Rien n'est plus curieux que de visiter la campagne autour de Hong-hoa. Tout le pays à 7 ou 8 kilomètres à la ronde est couvert de redoutes, de tranchées et de forts, construits par les Chinois. On ne peut se figurer à quel point les Pavillons-Noirs avaient bouleversé les environs, et la quantité de terre qu'ils avaient remuée. Près de la petite maison où nous sommes logés, un monticule, élevé d'une douzaine de mètres au-dessus du niveau de la plaine, est couronné par un immense réduit entouré de palanques, et construit sous un gigantesque banian qui devait fournir aux défenseurs de la fraîcheur et de l'ombre. Autour de ce réduit sont des casernes de soldats, qui logent en ce moment tout un bataillon de tirailleurs algériens. A 100 mètres plus loin, sur la route, s'élève une grande redoute en terre, bâtie au flanc d'un mamelon : elle forme une triple rangée de tranchées et de banquettes étagées les unes au-dessus des autres et dont les abords sont protégés par de longues lignes de palissades en bambous.

Les fortins ont surtout été accumulés le long de la rivière Noire; on ne fait pas 200 mètres dans cette direction sans en rencontrer un.

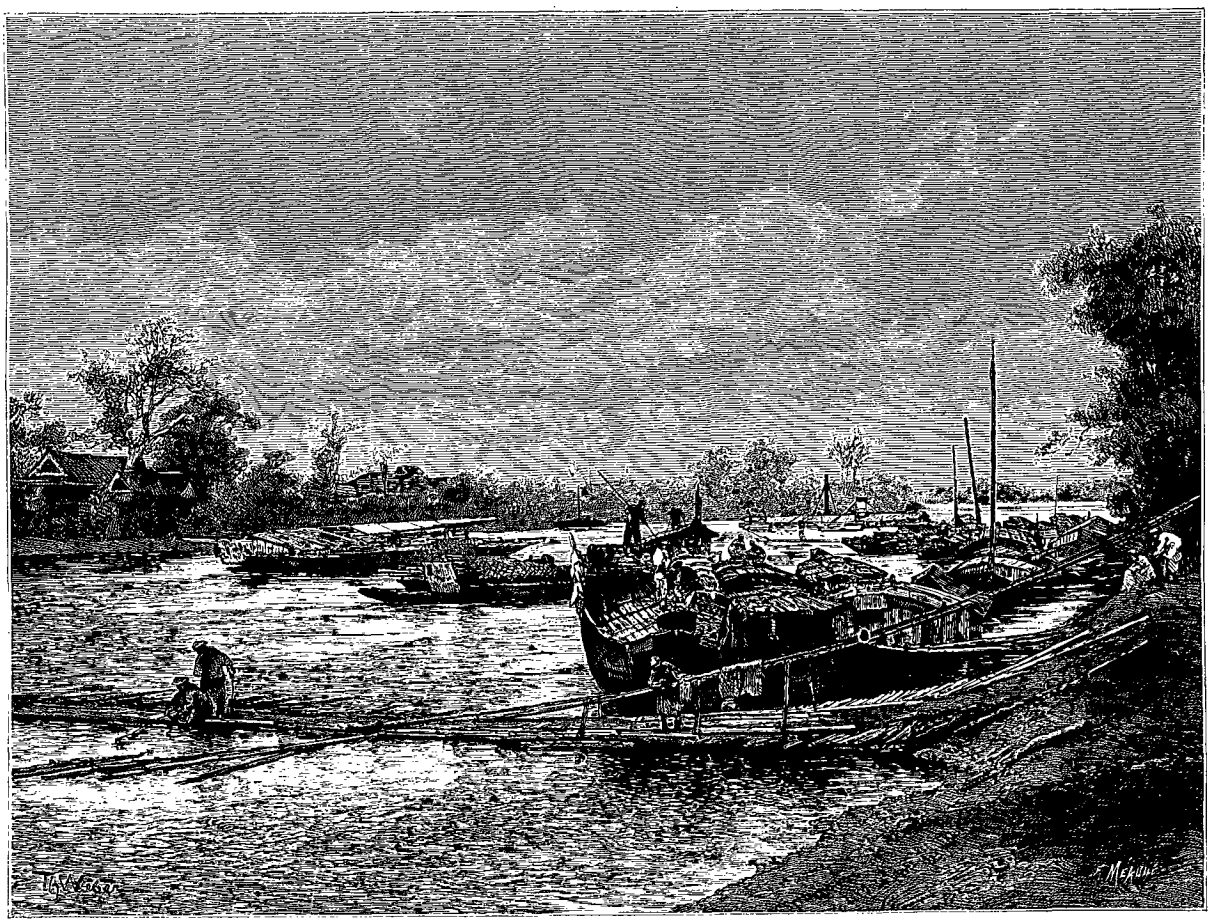
Si l'on songe que les Pavillons-Noirs n'ont ni voitures, ni bêtes de somme, et que toute la terre remuée a dû être déplacée dans les petits paniers que les indigènes portent au bout de leurs bambous, on est confondu en réfléchissant à la quantité de bras dont il a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fallu disposer pour mener à bien cette tâche gigantesque, et l'on se demande comment il a été possible de se les procurer. La réponse est facile : pas un Chinois n'a touché à une motte de terre ; tout le travail a été fait par les malheureux paysans des environs. Les bandes de Luu-vinh-phuoc ont battu la campagne à dix lieues à la ronde. Elles ont fait le vide dans les villages, en emmenant tous les individus valides, les femmes comme les hommes, et elles les ont forcés à coups de rotin ou de plat de sabre à travailler à leurs forteresses.

Quand nous avons pénétré dans Hong-hoa incendiée et pillée, nous n'avons trouvé aucun des habitants ; les Chinois les avaient emmenés de force, pour avoir des travailleurs à Phu-lam-tao et à Lao-kaï, où ils allaient recommencer de nouveaux forts.

Nos coulis sont bien malheureux depuis notre arrivée à Hong-hoa. Ils comptaient que, aussitôt entrés dans la ville, ils trouveraient, comme à Bac-ninh, une grande quantité de provisions abandonnées dans les cases par les fuyards, et dans cette espérance ils ont dévoré en deux jours la ration de riz qu'on leur avait distribuée pour toute la semaine. Ils n'ont rien pu trouver à se mettre sous la dent dans la ville incendiée, et maintenant ils meurent de faim. De temps en temps



Pont de bambous sur la rivière Noire (voy. p. 92). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.

ils viennent à nous d'un air piteux, nous faire toutes sortes de supplications. Malheureusement les jonques qui amènent les vivres sont restées en détresse sur un banc de sable en aval de Hong-hoa. Le médecin-chef a pitié d'eux : il appelle un tirailleur tonkinois et, lui remettant quelques piastres, il l'envoie avec les *caïs* (caporaux) des coulis battre les environs pour tâcher de se procurer du riz ou des porcs.

Les coulis, voyant qu'on s'occupe d'eux, prennent patience et cherchent à tromper leur faim en fumant. Les indigènes usent du tabac d'une façon curieuse : ils ont une grande pipe à eau, munie d'un très petit fourneau qui n'admet qu'une pincée de tabac. En deux bouffées, la pipe est fumée ; on la passe à un voisin, qui, à son tour, la remet à un troisième. Chacun tire une pincée de tabac de sa ceinture et l'allume ; la pipe seule est en commun. Le tabac des Annamites est grossièrement concassé ; il est d'excellente espèce, mais mal préparé ; on le récolte dans le pays même, sur les hauts plateaux. En le séchant, on y ajoute un peu d'opium ; c'est ce qui fait qu'en avalant la fumée les coulis arrivent assez bien à émousser la sensation de la faim.

Un de nos porteurs a découvert un trou à rat : voilà nos indigènes dans la joie. Immédiatement la chasse s'organise : l'un d'eux fabrique un petit sac d'étoffe dont il maintient l'ouverture béante avec un cercle de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laiton; un autre s'approche du trou; il percute doucement le sol aux environs; après avoir pratiqué une contre-ouverture dans un endroit où la terre sonne creux, il allume à l'entrée un feu de paille mouillée; immédiatement une épaisse fumée se dégage et remplit le terrier. Un gros rat à demi asphyxié veut s'élancer au dehors et va donner droit dans le sac, dont le couli referme prestement l'ouverture. En un clin d'œil, le gibier est tué, dépouillé et grillé sur les charbons ardents. Nos porteurs se partagent sa chair, qu'ils mangent avec délices malgré la forte odeur de musc dont elle est imprégnée.

Le tirailleur annamite envoyé à la découverte revient traînant triomphalement un gros buffle, qu'on abat séance tenante. Nos coulis vont faire bombance. Nous avons mis les filets à part, pour goûter de cette viande; malgré les talents déployés par notre cuisinier, elle est déclarée détestable à l'unanimité; on croirait mâcher un morceau de caoutchouc.

Nous quittons Hong-hoa le 17 avril pour retourner à Hanoï. Toutes les troupes vont regagner leurs cantonnements d'été. Il ne restera plus à Hong-hoa qu'une faible garnison. J'accompagne deux bataillons de tirailleurs algériens qui rentrent à Sontay et à Hanoï.

Nous prenons cette fois la route directe qui longe la rivière Noire. Au sud de Hong-hoa, cette route traverse un petit arroyo défendu par un fort chinois.

Les tirailleurs traînent derrière eux une véritable armée de boys et de coulis. Tous ces boys ont une tenue impossible. Deux tout petits ont les pieds qui ballottent dans d'immenses souliers de troupiers; ils font des enjambées énormes pour arriver à suivre la colonne avec ces grosses chaussures européennes qui blessent leurs pieds trop larges et dont les orteils sont très écartés. Les premiers marchands de souliers qui sont arrivés au Tonkin ont fait des affaires d'or avec les Annamites riches, qui tous ont voulu se chausser à la française; mais les boys ne pouvaient se payer ce luxe. Ils ont tourné la difficulté: beaucoup se sont loués aux soldats pour toute la campagne de Hong-hoa, moyennant une vieille paire de bottines.

Nous traversons cette fois la rivière Noire sur un beau pont de bambous construit par les soins du génie. Ce pont est installé d'une façon très originale. A l'époque où nous sommes, des radeaux de bambous, chargés avec des paquets de ces feuilles de palmiers séchées qu'on emploie dans le delta pour recouvrir les cases, descendent des points les plus éloignés de la rivière Noire pour gagner le fleuve Rouge et être débarqués à Hanoï. On a arrêté au passage un grand nombre de ces radeaux, qu'on a placés bout à bout en les reliant les uns aux autres par de grandes traverses faites avec des faisceaux de bambous. On a obtenu ainsi un pont flottant très solide. Des câbles tressés avec les rotins qui servent aux Annamites pour remorquer leurs barques courent de l'une à l'autre rive à travers le fleuve. Ils servent à fixer le pont et à l'empêcher d'aller à la dérive.

Nous passons, sans nous y arrêter, devant le village de Dong-laü. Il commence à faire très chaud. Le soleil ne se montre presque jamais dans ce ciel gris constamment couvert de nuages, mais l'atmosphère est lourde, étouffante, chargée d'électricité. On éprouve pendant tout le jour ces mêmes sensations énervantes qu'on ressent en France en été à l'approche des gros orages. Les tirailleurs algériens, habitués cependant au soleil d'Afrique, ne sont pas exempts de cette impression de lourdeur et de gêne. Comme nous, ils sont couverts de sueur et ils s'éventent à tour de bras. Plusieurs ont même des coups de chaleur et perdent connaissance; il faut les étendre à l'ombre et les frictionner énergiquement pour les faire revenir à eux.

Nous rentrons à Hanoï le 20 avril, et pour un certain temps, j'espère : la période des chaleurs est arrivée. Les soldats débarqués en même temps que nous commencent à ressentir sérieusement les effets du changement de climat et du surmenage. Les teints roses ont disparu, et l'anémie commence à envahir les effectifs.

Les nécessités de la guerre ont fait que nos troupes de France ont dû marcher à l'ennemi aussitôt après leur arrivée au Tonkin, sans que leur organisme ait été adapté au nouveau climat dont elles allaient avoir à supporter les effets. Il fallait agir vite : on n'était plus séparé que par une quarantaine de jours de la période des grandes chaleurs; les Pavillons-Noirs et les Chinois commençaient à se remettre du coup que leur avait porté la prise de Sontay; ils avaient repris courage et venaient nous harceler jusqu'aux portes de Hanoï. Nous devions profiter des derniers jours favorables pour les rejeter de l'autre côté du delta.

Nos jeunes troupes ont accompli ce tour de force grâce à leur énergie, à leur abnégation et à leur dévouement. Pendant les campagnes de Bac-ninh et de Hong-hoa, tous nos soldats ont tenu à cœur de faire plus que leur devoir. Personne ne se plaignait, malgré la fatigue et les indispositions fréquentes; nos ambulances étaient presque vides. Le soir à l'étape, les plus malades venaient seulement demander un remède ou un pansement et repartaient bien vite pour rejoindre leurs compagnies. « Nous n'avons pas le temps de nous soigner, disaient-ils; nous ne sommes pas trop nombreux en ce moment; nous voulons voir Bac-ninh et Hong-hoa et *manger du Chinois*. »

XVI

Organisation des quartiers d'été. — Règles d'hygiène. — La pagode de la Littérature et le temple bouddhique des Supplices de l'Enfer. — Une nuit mouvementée; moustiques, fourmis, cancrelats, grenouilles, serpents. — Curieux procédé pour éloigner les moustiques.

Nous voici au mois de mai; la période de repos est arrivée; on s'organise le mieux possible pour résister aux chaleurs. Nos soldats ont été cantonnés à la Concession ou à la citadelle dans de grandes cases bien couvertes, pourvues de lits de camp en bambous et de moustiquaires. Les officiers ont été disséminés un

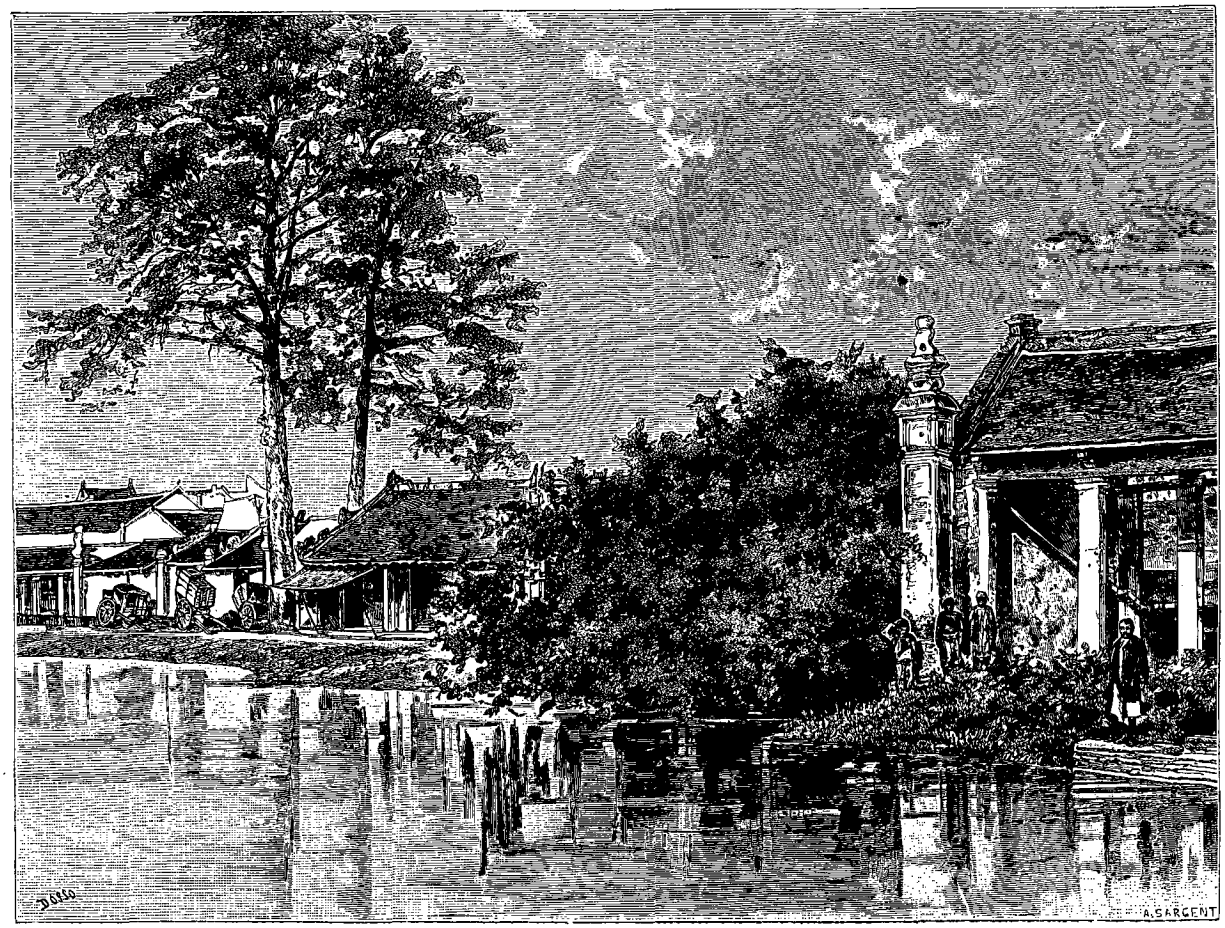
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu partout : dans des maisons chinoises, dans de grandes paillotes munies de vérandas, enfin dans les pagodes. Quelques-uns se sont même installés dans les miradors qui surmontent les portes de la citadelle : ils ne sont pas les plus mal partagés.

On se lève tôt, car c'est dans la matinée seulement qu'on peut aller faire ses provisions ; à partir de dix heures du matin, la retraite sonne pour les troupiers, et les sentinelles ont ordre de ne plus laisser sortir personne des casernes ; c'est le moment de la sieste, qui dure jusqu'à trois heures de l'après-midi. Après la sieste on prend sa douche. L'hydrothérapie est obligatoire au Tonkin pendant la saison chaude. Les ferblantiers indigènes fabriquent à bon compte des appareils à douches très convenables sur des modèles européens.

Nous avons dû mettre de côté presque tous nos vêtements apportés d'Europe ; les jours de revue ou de visites officielles, c'est pour nous une pénible corvée que de revêtir nos dolmans et nos uniformes ajustés. En temps ordinaire, nous portons des vestons, des pantalons en calicot blanc fabriqués par les Annamites et de grands casques très légers faits en moelle d'aloès.

Il est indispensable de prendre un peu d'exercice le soir, une fois la fraîcheur revenue. L'endroit que nous



Bords du petit lac. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

affectionnons le plus pour ces promenades est le tour d'un petit lac creusé en pleine ville de Hanoï à mi-chemin entre la Concession et la citadelle. Ce *Petit Lac*, comme on le nomme, n'a guère plus de 2 kilomètres de tour. Ses bords sont couverts de ravissantes pagodes ou de belles maisons annamites entourées de jardins verdoyants.

Bien souvent nous dirigeons nos pas vers une de ces pagodes dédiée à la Littérature et bâtie sur un petit tertre entouré de toutes parts par les eaux. On y arrive par un chemin creux dissimulé entre les maisons voisines ; à l'entrée, un grand dragon sculpté dans la muraille semble défendre les approches du temple. La pagode est entourée des emblèmes des lettrés : à gauche, une colonne, haute de 6 ou 7 mètres et terminée en pointe, figure le pinceau qui sert pour écrire ; au milieu du chemin, une vasque de granit, placée au-dessus d'un portique, reproduit la forme de l'encrier chinois. Un pont de bois jeté sur le lac permet d'arriver jusqu'au temple, d'où l'on domine les environs.

Très souvent aussi, nous allons visiter une vieille pagode bouddhique, connue sous le nom de *pagode des Supplices*, et dont les clochetons, les portiques et les tourelles attirent les yeux de très loin. Dans une grande salle, entre de belles colonnes rouge et or, sont rangés plus de deux cents dieux, déesses ou saints

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

personnages appartenant au panthéon bouddhique.

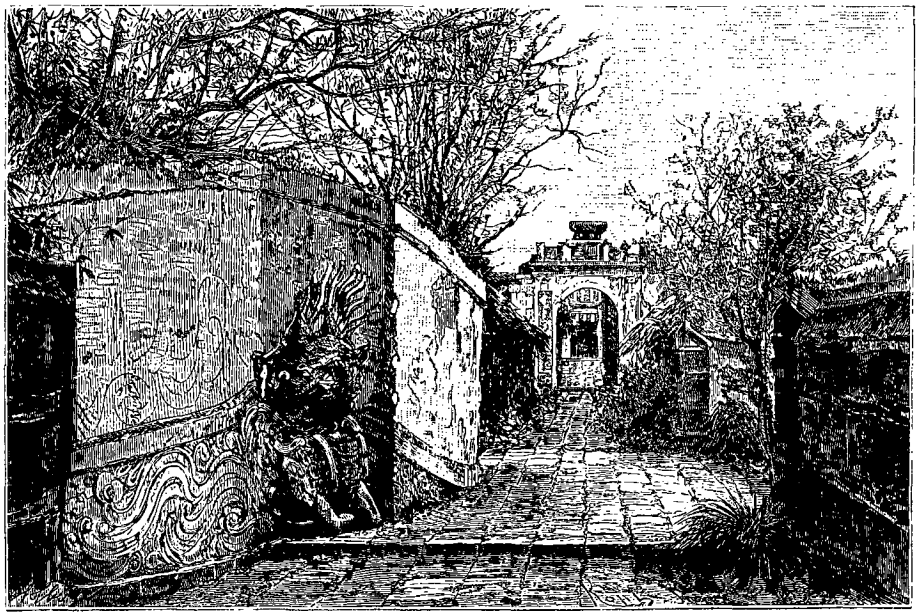
Au centre, sur le principal autel et à la place d'honneur, trône le Bouddha hindou, haut de 1 m. 50 et doré des pieds à la tête. Accroupi sur sa fleur de lotus, les paupières à demi closes, il fixe la paume de sa main droite placée sur ses genoux; ses deux disciples favoris, un jeune homme et un vieillard, se tiennent à ses côtés. Autour de ce groupe central, une foule de statues, placées sur des autels distincts et rangées le long des bas-côtés de la pagode, forment comme un auditoire attentif. Ces saints personnages, parmi lesquels on remarque de vénérables patriarches, des mandarins en costume de cour portant des brûle-parfums ou des sceptres, des ascètes en méditation, ne sont encore arrivés qu'au premier degré de la sanctification; mais déjà ils ont reçu le don de commander aux animaux sauvages, comme le montrent les tigres et les buffles couchés à leurs pieds.

La principale de ces statues représente exactement le type, la coiffure et les vêtements hindous. Le Bouddha tonkinois est absolument semblable à celui que nous avons vu dans les pagodes de Ceylan et de Singapour. Les personnages secondaires ont seuls changé d'aspect; ils sont franchement chinois.

Très peu d'indigènes peuvent expliquer ce que représentent la plupart des statues qui encombrent les temples bouddhiques.

En général ces temples sont fort mal entretenus; beaucoup sont abandonnés. Celui que je viens de décrire tombe en ruines.

En rentrant de nos promenades du soir, nous trouvons toujours la table mise sous la véranda de la mai-



Chemin creux conduisant à la pagode de la Littérature (voy. p. 93). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

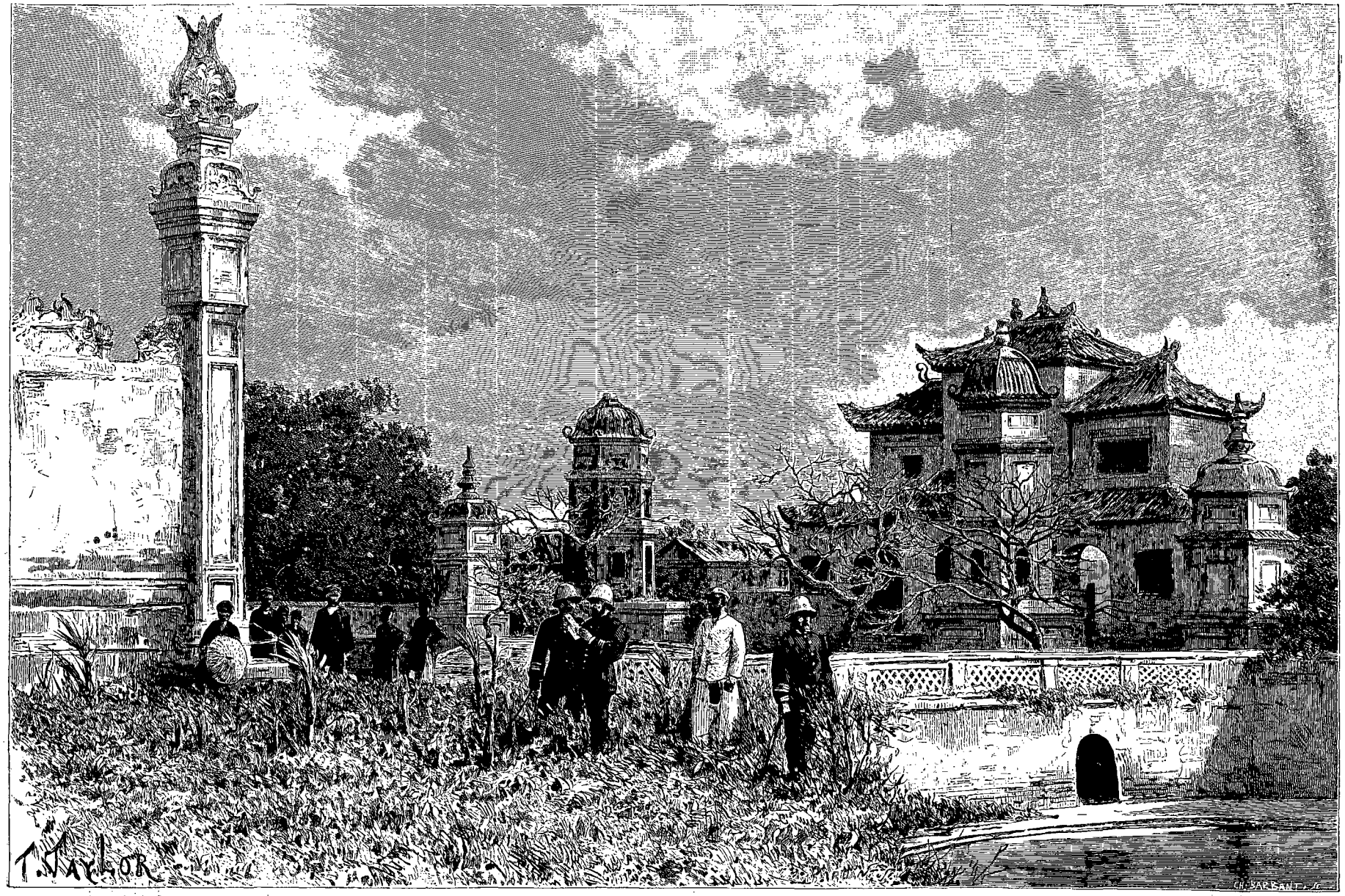
son, et Haï qui nous attend, la serviette sous le bras, comme un maître d'hôtel bien stylé. Aussitôt qu'on nous aperçoit, on sonne le dîner sur un gros gong de bronze; nos boys, armés de grands éventails en plumes d'aigrettes, viennent se placer derrière nous et agiter l'air au-dessus de nos têtes pendant tout le repas pour nous donner un peu de fraîcheur.

Nous dînons en musique : des millions d'insectes, qui ont dormi tout le jour cachés sous les touffes d'herbe, se réveillent pour jeter au vent leurs notes stridentes et monotones, qu'accompagne, sur un mode grave, la voix de basse des grosses grenouilles-bœufs rassemblées dans la mare voisine. Une foule de petites bêtes ailées, papillons de nuit, taupes-grillons, coléoptères de toutes nuances, bourdonnent autour de nos lumières, qu'il faut garnir de globes de verre pour empêcher qu'ils s'y brûlent et qu'ils ne viennent ensuite tomber au beau milieu de nos assiettes.

Après le dîner on s'étend sous la véranda, dans des hamacs suspendus aux poutres ou sur de grands fauteuils en rotin. C'est le moment le plus agréable; on cause de l'avenir, des chers êtres qui sont si loin, de cette vieille France pour laquelle on est prêt à travailler de toutes ses forces et de tout son cœur.

On retarde tant qu'on peut le moment où il faut aller s'enfouir sous sa moustiquaire; on y respire si mal; on s'y tourne et retourne tant de fois avant de pouvoir s'endormir! Il a fallu supprimer les draps, qui donnent une sensation de chaleur intolérable. On couche sur une natte fine, dont le contact est moins agaçant. A peine l'obscurité est-elle faite, qu'on entend contre l'oreille un bruissement trop bien connu; on a beau chasser l'ennemi, il revient avec acharnement, d'autant plus insaisissable qu'il est plus petit. On allume une lumière pour faire justice de l'infernal moustique; on en trouve quarante, cinquante, qui s'agitent sous la moustiquaire. On l'a cependant fermée avec les plus grandes précautions; mais ils passent partout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pagode des Supplices (voy. p. 93). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

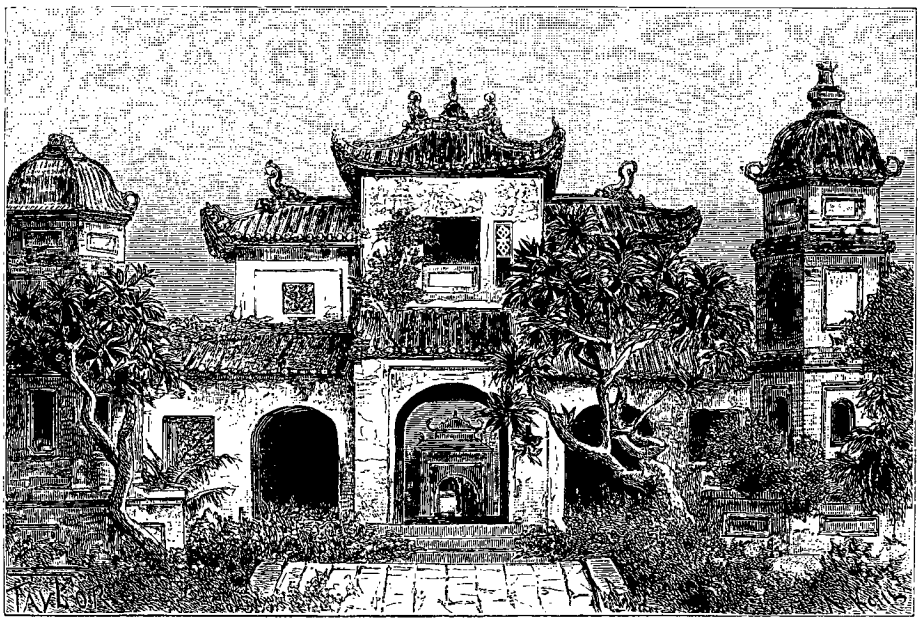
Il n'y a au Tonkin ni puces, ni scorpions, ni punaises; le moustique remplace tout cela, et certainement nous ne gagnons pas au change.

Pendant toutes les nuits de la saison chaude, les avanies que je viens de décrire recommencent avec de légères variantes. Très souvent les fourmis feront le siège de votre lit. Elles grimperont en bataillons serrés jusqu'à votre couverture et elles se répandront partout.

Bienheureux étions-nous quand une araignée velue, grosse comme le pouce, ou un mille-pieds long de quatre ou cinq centimètres, ne venaient pas se promener sur notre visage en y laissant une traînée rouge et cuisante, ou bien quand les gros cancrelats ailés, longs d'un pouce et demi, ne réussissaient pas à s'insinuer sur notre natte pour venir nous ronger les orteils.

Quelquefois, au moment où nous commencions à nous endormir, nous étions réveillés en sursaut par un roulement formidable qui se produisait au-dessus de nos têtes, entre le toit de notre paillote et les nattes dont il est doublé : c'étaient les rats qui organisaient des cavalcades et dont quelques-uns sautaient sur la moustiquaire, descendaient le long de ses montants et couraient sur le sol en faisant un bruit d'enfer avec nos bottes. Ces rats sont énormes ; ils pullulent en quantité extraordinaire autour des habitations.

Notre grand ennemi, le moustique, a un adversaire acharné qui en détruit des milliers. C'est un petit lézard transparent qui se montre par centaines sur les parois des cases et sous les toits en paillotes; on l'appelle le margouillat; il est d'une agilité et d'une acuité de vision extraordinaires. Il se familiarise très vite avec la présence de l'homme ; pour nous c'est une véritable



Entrée de la pagode des Supplices (voy. p. 93). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

distraction pendant les heures chaudes de la sieste que de le voir guetter et poursuivre son imperceptible ennemi.

Les serpents sont assez nombreux dans le delta; il en existe de toutes les couleurs. Je n'ai jamais entendu dire qu'ils aient occasionné aucun accident grave ; tous ceux que j'ai vu prendre à Hanoï ne dépassaient pas une longueur d'un mètre.

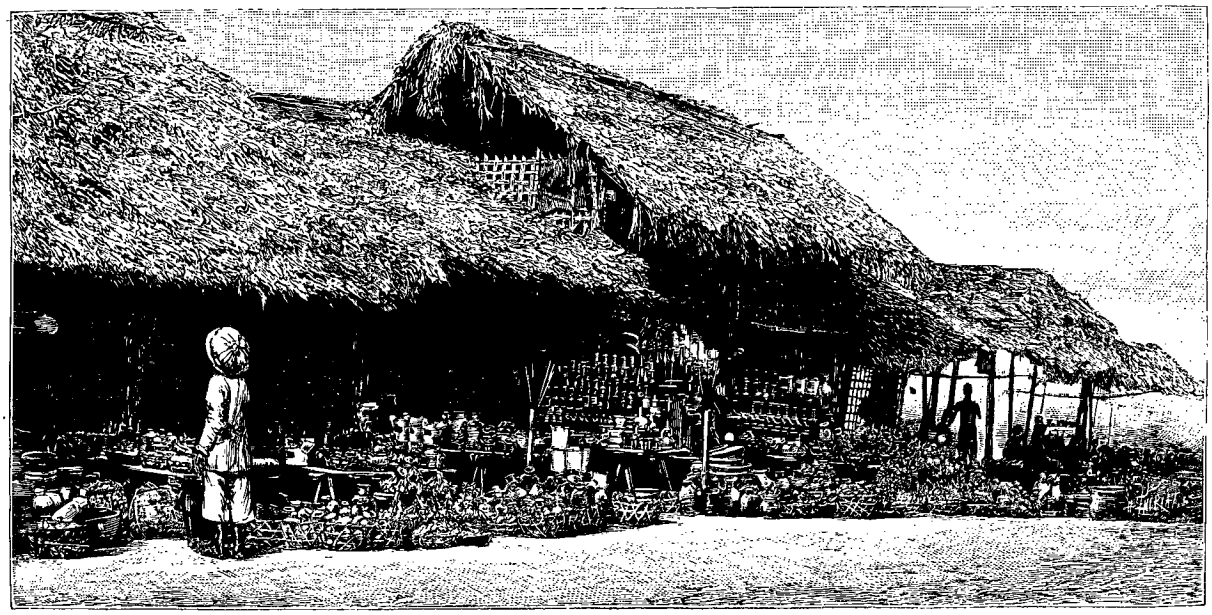
Les grenouilles pullulent au Tonkin pendant la saison chaude. Elles appartiennent aux espèces les plus variées : à côté de la grenouille-bœuf, grosse comme les deux poings, on trouve la grenouille à lunettes et une rainette verte qui grimpe aux arbres et qui se tient sur les corps lisses. Ceux d'entre nous qui ont le bonheur de posséder des vitres voient souvent cette dernière monter jusqu'à leur fenêtre, appliquer son corps contre les carreaux et regarder dans la case d'un air curieux.

Ces grosses grenouilles-bœufs nous aident souvent à nous délivrer des moustiques à l'aide d'un stratagème assez original. On en prend deux ou trois, dans la gueule desquelles on place une cigarette allumée; dès qu'elles ont tiré une ou deux bouffées, elles restent immobiles et continuent à fumer jusqu'à ce que tout le tabac soit consumé. On les place, armées de leurs cigarettes, sur le bord de la table où l'on travaille; elles fument comme des locomotives, et les épaisses vapeurs de tabac qu'elles dégagent éloignent rapidement les insectes.

ÉDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Étalage des potiers (voy. p. 98). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

TRENTE MOIS AU TONKIN,

PAR M. LE DOCTEUR HOCQUARD, MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE [1].

1884. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Sauf quelques exceptions indiquées dans les légendes des gravures, les dessins de ce voyage ont été faits d'après des photographies de l'auteur.

XVII

Préparation de l'eau potable. — Marchands de poteries. — Les marchés. — Excursion au Grand-Lac. — La brouette annamite. — Le Camp des Lettrés. — Les examens : bacheliers, licenciés, docteurs. — Les mandarins militaires : raison du peu de considération dont ils jouissent. — Les marchés des faubourgs. — La pagode de Confucius : les pierres commémoratives. — Fabrication des baguettes d'encens. — Le grand Bouddha. — Les bonzes. — Une fabrique de papier annamite. — Un maire tonkinois. — Bibliothèque d'une pagode. — Une descendante des Lés. — Le temple des Héroïnes tonkinoises.

Tous les cinq jours il y a grand marché à Hanoï dans les quartiers annamites. La ville prend un air de fête ; les paysans affluent de tous les environs ; à partir de huit heures du matin on a de la peine à circuler dans les rues. Le marché s'ouvre à sept heures et dure jusqu'à deux heures de l'après-midi. Il se tient dans toutes les rues commerçantes : rue du Cuivre, rue des Nattes, rue des Poteries, rue des Pharmaciens, etc. ; il occupe une longueur de plus de 2 kilomètres.

Dans la citadelle même, les petites marchandes qui vendent aux troupiers sont beaucoup plus nombreuses que d'habitude ; elles sont accroupies devant leurs paniers ronds. Pour se préserver du soleil, elles se sont placées entre quatre bambous fichés en terre sur lesquels elles ont posé leurs grands chapeaux comme un toit. Elles débitent un peu de tout : du tabac de cantine, du fil et des aiguilles, de la cire, de la salade de pourpier, des légumes et des fruits de la saison : oranges et bananes. Elles vendent même un liquide épais, de couleur rouge violet, qu'elles décorent du nom de vin et qui a été fabriqué de toutes pièces, bien certainement, par le Chinois du coin. Toutes ces marchandes tiennent de l'alun en cristaux : dans le delta on fait un usage constant de ce sel pour éclaircir l'eau potable. A Hanoï on ne boit guère que de l'eau du fleuve Rouge ; elle est excellente, mais elle tient en suspension une grande quantité de matière argileuse ; cette argile lui donne une couleur d'ocre très prononcée, d'où le nom de fleuve Rouge par lequel on désigne le Song-coï. Pour précipiter la matière terreuse, les Annamites battent leur eau avec un bambou dans lequel ils ont introduit un morceau d'alun. Aussitôt après l'opération, l'eau, recueillie dans de grandes jarres de Bac-ninh, commence à déposer la terre qu'elle contient ; au bout de dix minutes elle est parfaitement limpide, sans que son contact avec l'alun lui ait communiqué

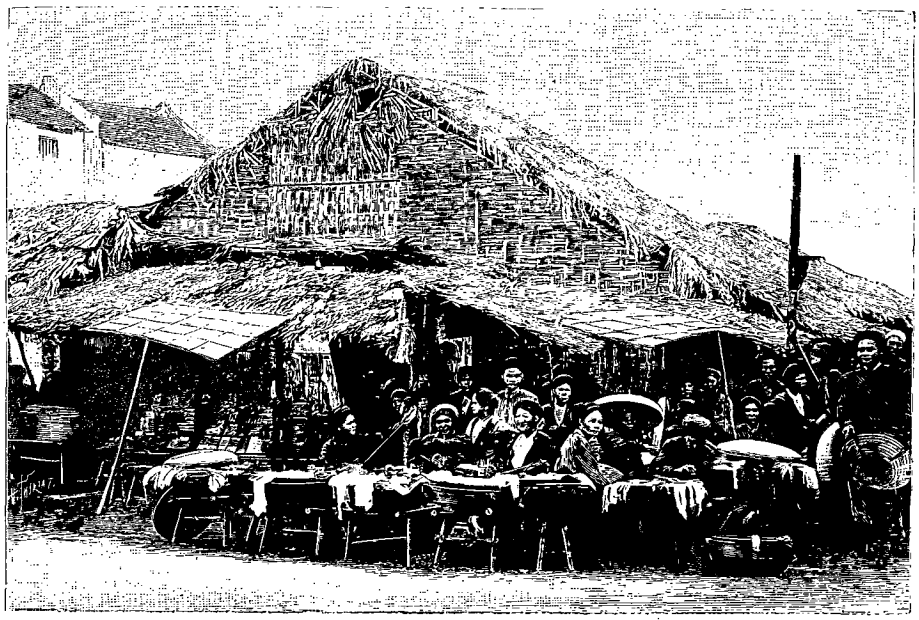
1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 1, 17, 33 et 49 ; t. LVIII, p. 65 et 81.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aucune propriété nuisible ni aucun goût désagréable.

Dans la rue des Poteries, tout près de la citadelle, les marchands ont organisé leurs étalages sur la chaussée même, sans souci des règlements de police. Certains objets méritent d'être examinés de près. Voici, par exemple, le pot en terre rouge ou blanche dans lequel on prépare le lait de chaux destiné aux chiques de bétel. Voici également deux variétés de théières en usage dans le pays : l'une est en porcelaine blanche; elle porte deux anses de laiton; on la vend dans un petit panier rond en joncs tressés dont l'intérieur est capitonné. Le panier est muni d'un couvercle fait avec un coussin rembourré d'ouate; le bec de la théière passe par un trou pratiqué dans la paroi du panier. Avec cet appareil, l'infusion peut se conserver pendant longtemps à la même température. La théière de l'autre modèle est très petite; elle peut à peine contenir 20 centilitres de liquide; on dirait une théière de poupée. Elle est faite avec une terre rouge, assez rare paraît-il, et qui a la propriété de donner au thé un arome plus pénétrant. Neuve, elle coûte une demi-piastre, ce qui représente un prix très élevé pour le pays; quand elle a servi pendant un certain temps, elle acquiert une valeur beaucoup plus grande encore. Les Annamites la remplissent presque complètement de feuilles de thé, sur lesquelles ils versent très peu d'eau, de façon à obtenir une infusion concentrée.

A côté de la rue des Poteries est une petite place où les marchandes de mercerie se tiennent de préférence. Leur étalage est des plus curieux à examiner en détail; elles vendent tous les menus objets dont les Annamites font usage à chaque instant pour leur toilette, leur



Place des Mercières. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

table ou leur maison; cinq minutes passées dans leurs petites boutiques en apprennent plus long sur les mœurs annamites que bien des gros livres.

Toutes ces femmes ont entre les mains des cotonnades anglaises. Les Anglais sont nos maîtres, il faut bien le dire, pour le commerce d'exportation. Tous les pays d'Extrême-Orient sont inondés de leurs marchandises. On croit généralement que la vogue dont elles jouissent tient à leur bon marché relatif. Je pense, pour ma part, que si les Anglais réussissent mieux que nous, c'est qu'ils connaissent aussi mieux que nous les besoins et les préférences du pays où ils expédient. Au lieu d'envoyer, comme nos commerçants, les rebuts de leurs magasins en Indo-Chine, ils fabriquent spécialement pour le pays des étoffes dont les dessins, les couleurs, les dimensions même sont conformes au goût et aux mœurs des indigènes. Les Annamites aiment les couleurs vives, les dessins chinois. La coupe de leurs vêtements est minutieusement réglée par le Livre des Rites; ils ne peuvent employer pour les confectionner que des étoffes dont la largeur est conforme aux prescriptions de leurs lois. C'est pour cette raison que les mandarins défendent aux Annamites de tisser, sauf dans certains cas déterminés, des étoffes dont la largeur dépasse 60 ou 70 centimètres. Les Anglais connaissent ces usages : ils fabriquent en conséquence, et voilà pourquoi sur les marchés du pays leurs marchandises sont enlevées de préférence aux nôtres.

Tout près de la citadelle, à l'entrée de la rue des Paniers, se tient tous les cinq jours le marché aux chiens comestibles. Les plus petits des animaux à vendre sont placés dans de grands paniers à larges mailles, dont la forme rappelle les corbeilles sous lesquelles on élève les poulets dans nos campagnes.

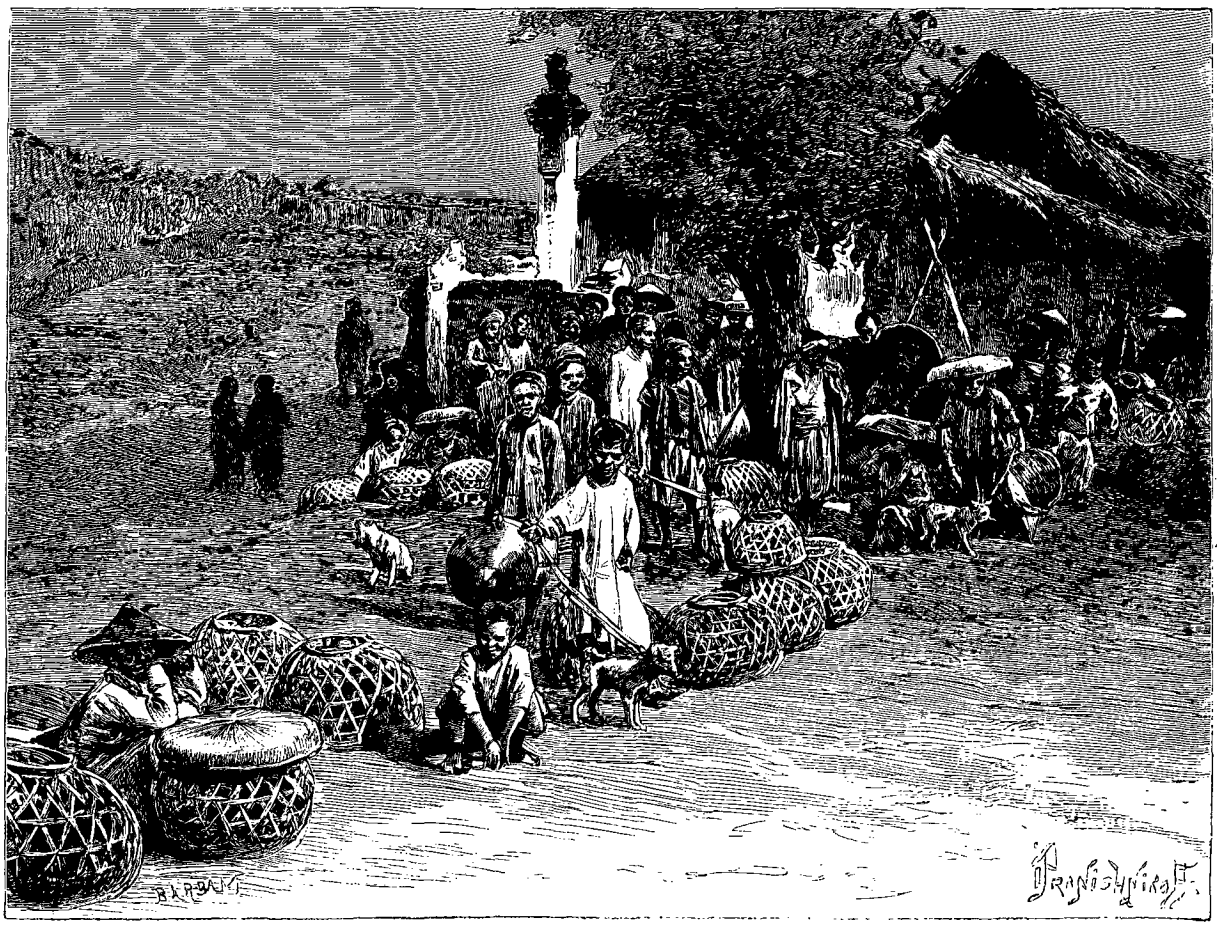
Les chiens trop âgés pour être ainsi mis en cages sont tenus en laisse avec une corde dans laquelle on a enfilé un morceau de bambou. Le bambou permet de tenir l'animal à distance et d'empêcher qu'il morde.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous ces chiens ressemblent, comme taille et comme aspect général, à des renards. Ils ont le poil assez long et rude, les oreilles abaissées, la queue relevée, le museau pointu. Leur robe est ordinairement jaune brun avec des taches grises; quelques-uns cependant sont noirs : ce sont les plus estimés.

Les Européens et surtout les officiers du corps expéditionnaire fréquentent souvent le marché aux bronzes, qui se tient dans la ville annamite. On s'y promène par petits groupes; on entre chez tous les marchands et l'on inspecte avec soin les boutiques, afin d'y découvrir un vieux cuivre ou un brûle-parfum ancien. Les marchands habitent de petites paillotes, devant lesquelles ils étalent tout un assortiment de vieilles ferrailles : lampes de forme antique, plateaux, marmites, sabres ébréchés, etc., etc.; on dirait des magasins de bric-à-brac. Parmi tous ces rebuts on découvre souvent des objets de réelle valeur; mais il faut se méfier des Annamites : ils imitent l'ancien comme personne, et maintenant qu'ils savent que nous payons le vieux plus cher que le neuf, ils nous en fabriquent de toutes pièces.

On trouve quelquefois, sur le marché, des cuivres très anciens qui diffèrent absolument, comme forme



Marché aux chiens. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

et comme ornementation, des bronzes bouddhistes ou taoïstes. Ces vases rappellent l'art persan par leurs formes ovales, l'évasement de leurs cols, leurs panses sphériques ou lenticulaires et leurs couvercles en forme de poires. Ils sont ornés de grands cartouches dans lesquels les versets du Coran sont gravés en caractères arabes. Ce sont en effet des bronzes musulmans, venus probablement du Yunnam, où les sectateurs de Mahomet sont encore très nombreux.

Les ouvriers tonkinois fabriquent des gongs en bronze d'une forme particulière, qui donnent des vibrations d'une pureté et d'une sonorité admirables. Ils ont un peu plus de 50 centimètres de circonférence, et leurs vibrations sont presque aussi profondes que celles de nos grosses cloches d'église.

Les Annamites fabriquent également de jolis plateaux en bronze de couleur safran, qu'ils incrustent très finement avec des alliages de différentes teintes : noir, jaune d'or, rouge, blanc, etc. Ces plateaux sont presque toujours de forme ronde : ils servent pour disposer les présents qu'on offre aux pagodes ou aux mandarins; ils sont munis de trois pieds bas ornés de dessins à la pointe; leurs bords sont découpés en élégantes dentelures que l'artiste rehausse avec un léger bourrelet de cuivre jaune.

Depuis la prise de Hong-hoa, le pays est redevenu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tranquille. On peut parcourir les environs à plusieurs lieues à la ronde sans avoir à craindre une mauvaise rencontre; seulement il faut se mettre en route de bonne heure : nous sommes au commencement de juin, et dès 9 heures du matin la chaleur devient intolérable.

Aujourd'hui nous avons projeté une grande excursion : mes amis sont venus me prendre pour aller, à 4 kilomètres de la ville, visiter une importante fabrique de papier annamite, située sur un des affluents du Grand-Lac. Nous nous sommes arrangés pour tout voir en détail : hier, pendant une visite que m'a faite mon ami le tong-doc, j'ai obtenu de lui qu'il enverrait de bon matin un de ses mandarins subalternes prévenir de notre arrivée les notables du village occupé par cette fabrique, afin qu'ils puissent tout disposer pour nous recevoir.

Costume des officiers. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

Nous nous mettons en route à cinq heures du matin. On rirait bien en France en voyant notre accoutrement et nos montures. Nous avons dû abandonner nos grands chevaux français, dont quelques-uns sont morts d'anémie; nous les avons remplacés par de petits poneys annamites qui disparaissent à moitié sous nos grandes selles. On n'a pas besoin de faire d'effort pour les enfourcher, il suffit d'enjamber.

Nous sommes vêtus de calicot blanc; des galons mobiles posés sur nos manches permettent seuls de reconnaître notre qualité d'officier. D'immenses chapeaux en moelle d'aloès nous recouvrent la tête comme d'une cloche : malgré la largeur de leurs bords, ils sont encore insuffisants pour nous garantir des rayons du soleil; aussi portons-nous, même à cheval, de grandes ombrelles blanches doublées d'étoffe verte. Chacun de nous est accompagné de son boy, qui, conformément à l'usage annamite, suit à pied à côté du cheval, la main appuyée sur la croupe de l'animal.

Nous passons près du Petit-Lac et nous gagnons les faubourgs. A cette heure matinale, les Annamites commencent à ouvrir leurs cases et à se montrer dans la rue. Ils sortent un à un sur leurs portes en s'étirant et en bâillant, les yeux gros de sommeil, leurs longs cheveux étalés sur le dos et prêts à être peignés.

Sur les bords du Petit-Lac, un grand nombre d'indigènes sont en train de faire leurs ablutions matinales : aucun Annamite ne manque chaque matin de se laver les pieds, la figure et la bouche.

De vieilles femmes, une hotte sur le dos et tenant à la main une sorte de pelle à long manche, circulent le long des cases et se chargent de faire le service de la voirie; elles ramassent soigneusement toutes les immondices, les os à demi rongés et surtout l'engrais humain, que les agriculteurs des villages voisins leur achèteront un bon prix pour fumer leurs champs.

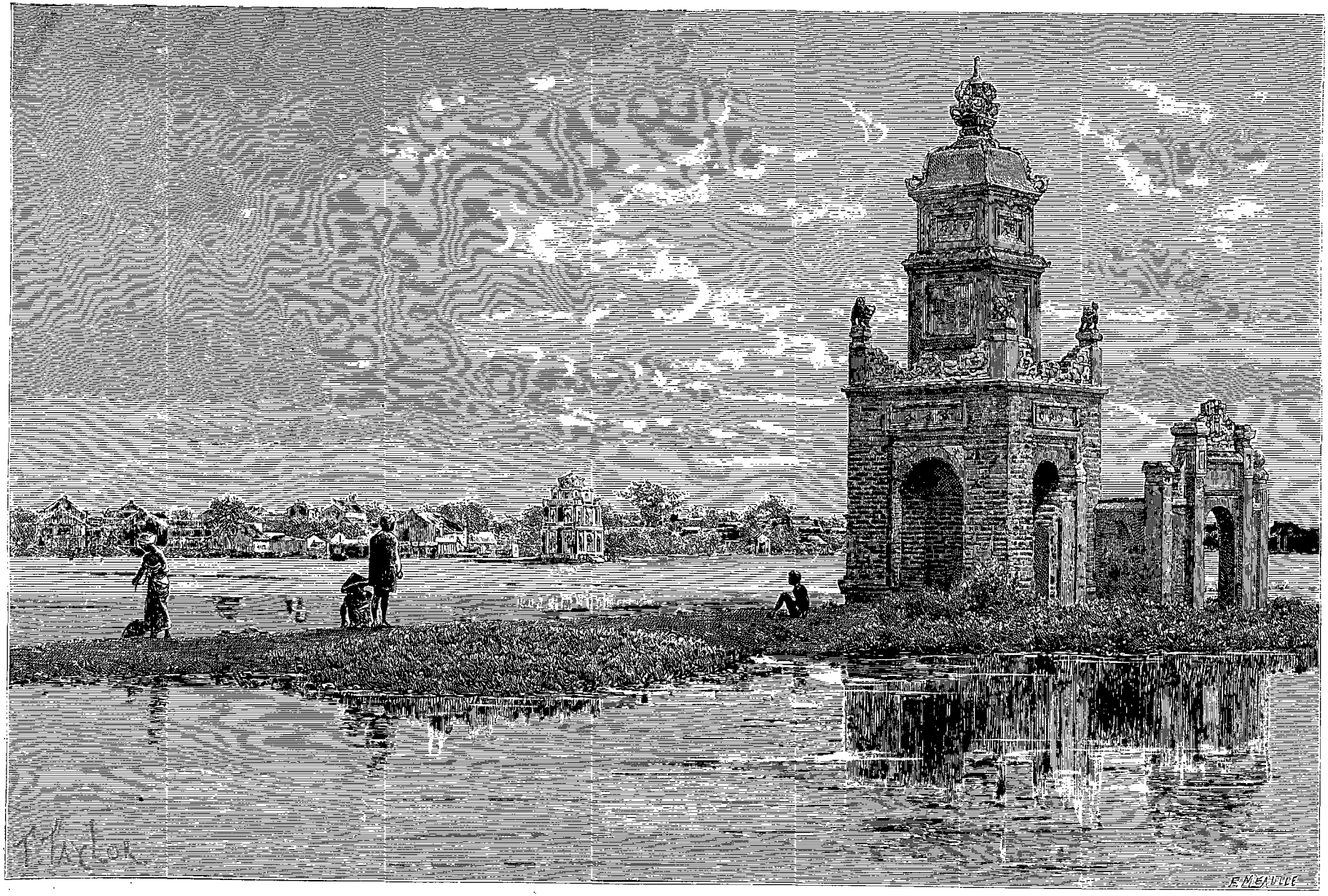
Les petits restaurants et les débits de thé sont envahis par les coulis et par les gens de bas étage, qui prennent leur repas du matin. Les rues, si calmes tout à l'heure, commencent à devenir bruyantes : de longues files de brouettes circulent près de nous, et leurs roues en bois plein grincent affreusement.

Les brouettes indigènes méritent une description spéciale. Elles sont entièrement construites en bois, et leurs différentes pièces sont retenues avec des chevilles également en bois. Elles sont munies comme les nôtres de deux pieds qui permettent de les poser d'aplomb à terre, mais elles en diffèrent absolument au point de vue du mode de répartition de la charge.

Brouette des indigènes. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

La brouette indigène est disposée de telle façon que le chargement pèse le moins possible sur les bras qui la conduisent : la roue est placée non pas en avant de la charge, comme dans nos brouettes européennes, mais au-dessous. Dans ces conditions, et comme cette roue est assez haute, la plate-forme qui supporte le chargement est sur un plan relativement élevé par rapport aux montants. Il en résulte qu'il faut une certaine habitude pour conduire cette brouette bien en équilibre lorsqu'elle est chargée. Nos soldats ne peuvent y parvenir sans de grands efforts et sans verser à chaque instant. Les Annamites, au contraire, habitués, en marchant avec leurs grandes balances suspendues au bambou, à tenir compte de tous les effets de l'équilibre, tirent de leur brouette un excellent parti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le matin sur le Petit-Lac. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En sortant de la ville, nous nous engageons dans un chemin bien ombragé, bordé à gauche par des rizières et à droite par une haie épaisse où des centaines de moineaux, un peu plus petits mais tout aussi effrontés que les moineaux de France, nous assourdissent de leurs cris. Les hautes frondaisons des bambous s'inclinent au-dessus de nos têtes comme d'immenses panaches, et, derrière leur verte clôture, des jeunes filles qui, en nous voyant venir, ont laissé au milieu du chemin leurs seaux remplis d'eau pour fuir plus vite, risquent un coup d'œil craintif sur les *diables étrangers*. Elles ont suspendu à leur cou et à leurs oreilles des guirlandes de petites fleurs blanches d'une odeur suave et pénétrante. Elles ont jeté quelques-unes de ces fleurs dans l'eau qu'elles viennent de puiser à la fontaine, afin qu'elle s'imprègne de leur parfum.

A gauche du chemin que nous suivons se trouve une élévation de terrain placée au milieu des rizières. Elle est bordée de tous côtés par une muraille assez haute qui forme un carré parfait de 300 mètres environ de côté. La muraille est percée de deux portes qui se font face et qui sont situées l'une au milieu du côté est, l'autre au milieu du côté ouest du carré. Dans l'enceinte, une série de petits pavillons séparés, construits en torchis et qui ne comprennent qu'un rez-de-chaussée, sont disposés très régulièrement les uns à côté des autres, suivant des lignes droites et parallèles. Cet ensemble constitue ce qu'on appelle *le Camp des Lettrés*. C'est là que, tous les trois ans, se réunissaient les candidats qui venaient de tous les points de la province pour subir les examens du mandarinat.

Les pavillons sont divisés en plusieurs compartiments, possédant chacun une porte et une fenêtre qui donnent sous la véranda de la case. Chaque candidat était enfermé dans une de ces cellules, où il trouvait des pinceaux, du papier, de l'encre de Chine délayée, bref tout ce qu'il faut pour écrire. Une fois entré, on lui remettait une petite planchette sur laquelle était inscrit le sujet de la composition. Puis on l'enfermait pendant tout le temps fixé pour l'épreuve.

Les précautions les plus minutieuses étaient prises pour empêcher les candidats de communiquer soit entre eux, soit avec l'extérieur. Des surveillants se promenaient dans les allées qui séparent les cases; pour plus de précaution, on collait sur la porte d'entrée de chaque cellule, et du côté extérieur, une bande de papier que le président des examens cachetait de son sceau. Je trouve des fragments de ces scellés encore appliqués sur une ou deux portes avec de larges cachets rouges.

Depuis la conquête, les candidats tonkinois qui désirent concourir se rendent à Hué, et le Camp des Lettrés de Hanoï est complètement abandonné; les pavillons tombent en ruines; les toits s'effondrent; l'herbe envahit les allées et même l'intérieur des cellules.

Les questions posées dans les concours littéraires se rapportent toutes à la littérature et à la philosophie chinoises. Le concours du 1er degré ou *ti-huong* est le seul qu'on pouvait passer à Hanoï, comme du reste dans toutes les provinces. Il comprend plusieurs examens qui permettent de conférer les titres de *tu-taï* ou bachelier et de *cu-n'hon* ou licencié. Les licenciés sont seuls admis à subir le concours du 2e degré ou *ti-huoï*, mais alors pour le passer ils devaient se rendre dans la capitale du royaume. S'ils sont reçus, ils prennent le titre de *tan-si*, qui équivaut à notre titre de docteur.

A Hanoï comme dans les autres provinces du royaume, le concours des licenciés était présidé par deux mandarins de rang supérieur, envoyés par le roi. Ces hauts fonctionnaires étaient assistés d'un certain nombre d'examinateurs et de secrétaires désignés à l'avance. Celui des deux qui était le plus élevé en grade appartenait toujours à l'Académie royale, assemblée qui siège près du roi dans la capitale et qui, comme notre Académie, réunit l'élite des lettrés de la nation.

Les secrétaires avaient pour mission de recopier toutes les compositions des candidats; ces copies seules étaient remises aux examinateurs, qui jugeaient sans voir l'original. De cette façon les juges ne pouvaient être influencés par une écriture connue.

Les examens littéraires duraient plusieurs jours; ils se terminaient par la proclamation solennelle des admis, dont on affichait les noms; puis les lauréats se rendaient en grande pompe à la pagode de Confucius. Pour honorer les nouveaux élus dans l'aristocratie des lettres, les mandarins de la ville et de la province venaient à cette pagode en robes de cérémonie leur faire visite. Le président des examens offrait alors un sacrifice solennel à l'Ame du philosophe. Après le sacrifice on s'attablait dans la pagode même à un grand festin offert par le gouverneur. Aussitôt le festin terminé, les nouveaux gradés allaient rendre aux mandarins la visite qu'ils en avaient reçue.

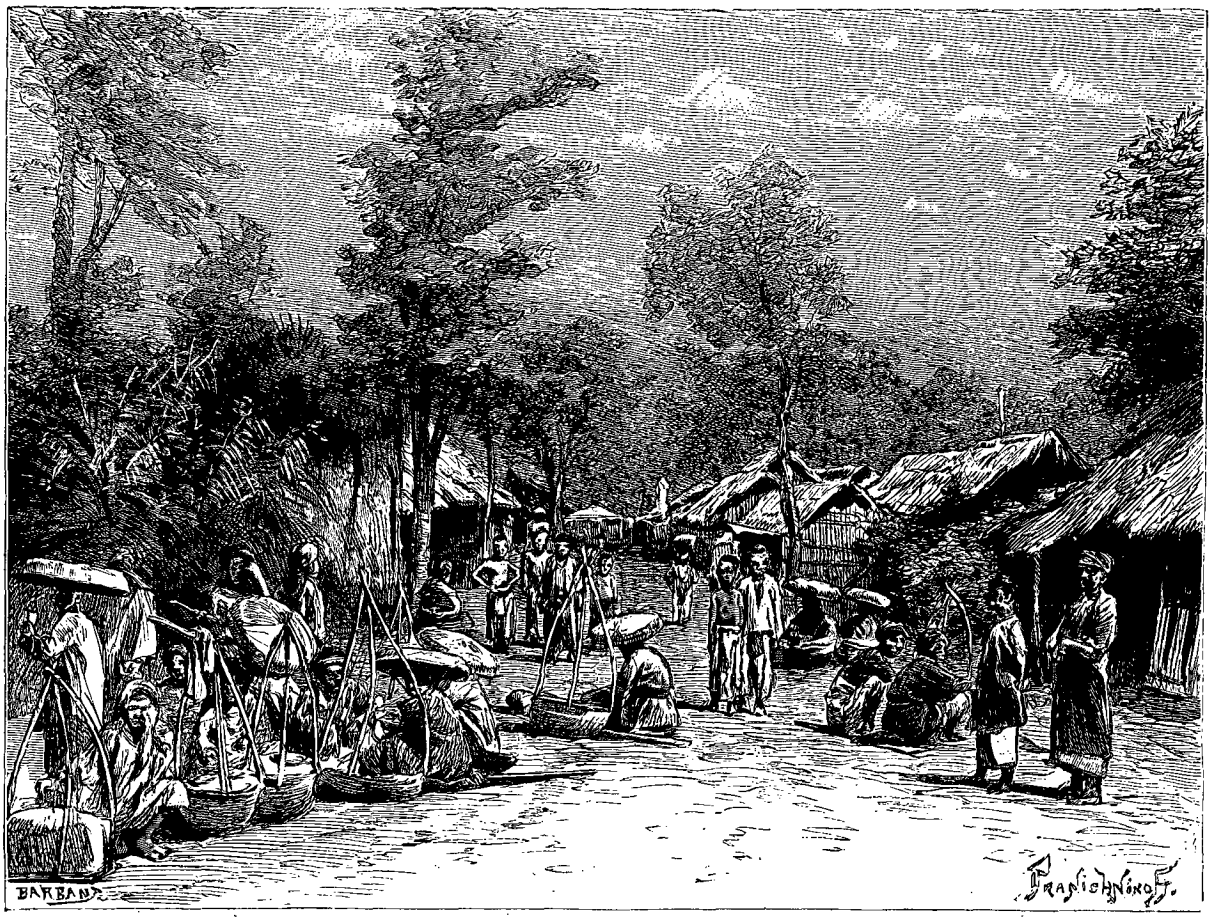
Outre les examens littéraires il y avait autrefois à Hanoï des concours pour les grades militaires. Ceux-ci différaient essentiellement des premiers : les candidats étaient surtout examinés au point de vue des aptitudes physiques, de la vigueur corporelle, de l'adresse et du courage. On les faisait tirer de l'arc, monter à cheval, s'escrimer avec la lance, courir sur une piste et sauter des obstacles. Les premières places n'étaient pas données aux plus intelligents, mais à ceux qui possédaient les plus beaux muscles et les plus solides jarrets. C'est ce qui fait que les mandarins militaires jouissent en Annam d'une considération beaucoup moindre que les mandarins civils. En colonne, lorsque les troupes françaises se montraient pour la première fois dans un village, les notables étaient stupéfaits de voir que nos caporaux et même nos soldats savaient tous lire, écrire et compter. J'ai souvent vu des mandarins esquisser un sourire incrédule lorsque je leur affirmais qu'en France nos officiers et les fonctionnaires civils étaient également considérés.

En quittant le Camp des Lettrés, nous sortons de l'enceinte de la ville. Cette enceinte n'est fermée du côté où nous sommes que par une simple palissade faite avec de gros pieux pointus. Au delà s'étendent les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faubourgs. Les habitants de ces faubourgs logent dans de petites maisons basses, disposées sur une seule rangée de chaque côté de la route bordée d'arbres qui côtoie la face sud de la citadelle. Cette route est extrêmement fréquentée; il s'y tient tous les jours un marché de légumes et de comestibles, où viennent s'approvisionner les habitants de la citadelle et de la ville. On a de la peine à circuler à cheval au milieu des marchands qui obstruent la chaussée et qui se dérangent à peine quand on passe. Les étalages sont encombrés de toutes sortes de fruits contenus dans de grands paniers : oranges, ananas, kakis, aubergines, petites tomates rondes, sans compter l'inévitable banane, les prunes sauvages, les pommes-cannelle, les papayes et les pamplemousses.

Après avoir fait exécuter à nos chevaux une série de voltes et de demi-voltes compliquées pour ne rien écraser ni renverser des étalages, nous arrivons à la fameuse pagode de Confucius dont j'ai parlé tout à l'heure à propos des concours littéraires. La série des bâtiments qui la composent rappelle comme disposition et comme agencement le plan du temple élevé en Chine à la mémoire du célèbre philosophe. Ces bâtiments sont construits dans une vaste enceinte fermée de toutes parts



Faubourg de Hanoï et vendeurs. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

par de hautes murailles. On pénètre dans la pagode par une grande porte devant laquelle quatre colonnes se dressent sur une même ligne; puis on traverse successivement quatre cours rectangulaires, bordées de chaque côté par de vieux arbres au feuillage sombre, au tronc noueux creusé par les ans. De nombreuses familles de corbeaux ont élu domicile dans ces arbres et s'y sont multipliées en paix sous la protection du philosophe; au fur et à mesure que nous approchons, ces oiseaux détalent en poussant des cris lugubres. Ils ont donné leur nom au temple, et les Français qui habitent Hanoï ne le désignent que sous la rubrique de *pagode des Corbeaux*.

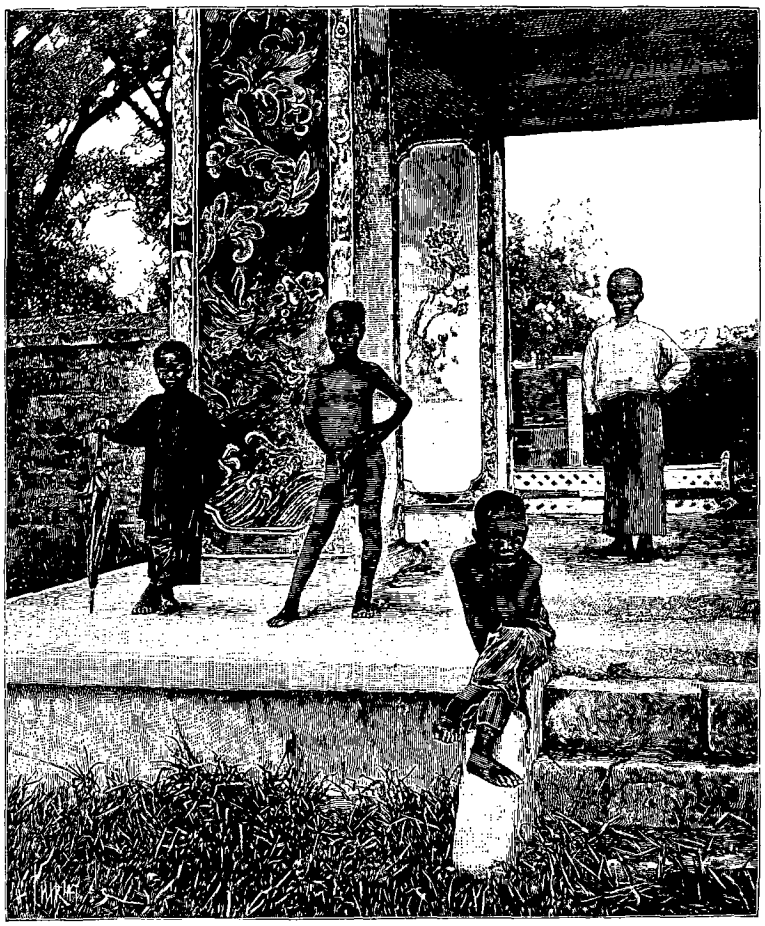
Les cours rectangulaires dont il vient d'être parlé sont séparées les unes des autres par des murailles élevées. Chacun de ces murs de séparation est percé de trois ouvertures : une grande, centrale, surmontée d'un beau portique, sous lequel passent les mandarins, et deux petites, situées latéralement, qui servent pour l'entrée et pour la sortie des serviteurs et des soldats.

Au milieu de la quatrième enceinte est creusé un grand bassin carré, dont les eaux verdâtres sont couvertes de plantes aquatiques. Ce bassin est entouré d'une belle balustrade à jours, construite avec des briques. Quatre escaliers à très larges dalles, disposés aux quatre points cardinaux, permettent de descendre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à la surface de l'eau. A droite et à gauche de ce bassin et contre les murs latéraux de la cour, on a disposé, debout sur deux lignes, de grosses pierres dont quelques-unes mesurent jusqu'à 1 m. 50 de hauteur. Ces pierres, qui sont couvertes de caractères chinois, sont terminées par une extrémité arrondie; leur base repose sur un piédestal qui a la forme d'une tortue.

Ces rangées de monolithes, qu'on pourrait facilement prendre pour des pierres tombales, sont, m'a-t-on dit, des monuments élevés en l'honneur des lettrés tonkinois qui se sont le plus distingués soit par leur érudition, soit par le bien qu'ils ont fait au peuple lorsqu'ils occupaient les fonctions publiques. Quelques-unes de ces pierres sont très anciennes; le temps, qui les a recouvertes d'une couche grise uniforme, a en partie effacé les inscriptions qui y étaient gravées.



Enfants annamites. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A droite et à gauche du bassin, au milieu de chacune des doubles rangées formées par ces pierres commémoratives, on a construit de petits pavillons, dont les toits recouverts de tuiles présentent des arêtes recourbées et ornées de volutes dans le goût chinois.

Au centre de chaque pavillon, auquel on monte par deux ou trois marches, se dresse une sorte d'autel en briques. Sur cet autel on offre des sacrifices aux Esprits des Lettrés défunts dont les noms figurent sur les pierres commémoratives.

Après avoir franchi la quatrième enceinte que je viens de décrire, nous arrivons dans une grande cour pavée de larges dalles carrées et bordée de trois côtés par trois bâtiments disposés en fer à cheval. L'édifice principal qui fait face au portique d'entrée est occupé par trois autels en bois admirablement sculptés. Ces autels sont vernis à la laque rouge et recouverts de dorures. Chacun d'eux supporte une espèce de trône tout doré sur lequel on a placé une petite tablette rectangulaire montée debout sur un pied et portant une inscription en lettres d'or. L'inscription de la tablette placée sur l'autel central porte le nom de Confucius.

Les deux bâtiments qui flanquent de chaque côté l'édifice principal sont de longs et étroits hangars ayant la forme de rectangles très allongés. Ils sont occupés sur toute leur longueur par une série d'autels en pierre, rangés côte à côte; sur ces autels sont placées de petites tablettes rectangulaires montées sur pied, au nombre d'une soixantaine environ. Chaque tablette porte écrit en lettres d'or le nom d'un disciple de Confucius célèbre par son érudition ou par ses vertus. Les lettrés viennent dans cette pagode honorer et invoquer l'âme des philosophes fameux de l'antiquité chinoise devant leurs tablettes, comme les catholiques vont honorer et invoquer les saints en s'agenouillant à l'église devant leurs images ou devant leurs statues.

Depuis que nous avons pénétré dans la pagode, nous sommes suivis par une troupe de gamins tout déguenillés et même à peu près nus, que nous avons trouvés jouant au volant au milieu de la première cour. Ce volant était fait avec une banane dans laquelle ils avaient fiché deux ou trois plumes de poule. Au lieu de se servir de raquettes comme en Europe, ils se le renvoyaient adroitement l'un à l'autre à coups de pied. Notre entrée a interrompu les jeux et dispersé la troupe des joueurs. Ils nous ont suivis de loin, très intrigués, se demandant ce que nous allions faire dans cette enceinte consacrée, et s'attendant sans doute à nous voir foudroyés par les génies dont nous allions troubler les retraites; ils sont restés à nous observer sous un des portiques, et ce n'est pas sans étonnement qu'ils nous voient sortir sains et saufs.

La route qui conduit du temple de Confucius au Grand-Lac côtoie la face ouest de la citadelle; elle passe devant de pauvres cabanes dont les habitants

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pierres commémoratives. — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont occupés à fabriquer des baguettes d'encens. Ces baguettes se vendent par centaines pour être brûlées dans les pagodes devant l'image du Bouddha ou pour être allumées dans l'intérieur des maisons sur l'autel des ancêtres; elles sont longues de 30 centimètres environ et grosses comme des tuyaux de plume. On les fait avec un bois spécial qui se consume lentement, sans produire de flamme; on les enduit sur la moitié de leur longueur d'une sorte de pâte noire qui contient une résine odoriférante mélangée à de l'encre de Chine ou à du charbon fin et léger.

En arrivant sur le bord du Grand-Lac, nous mettons encore une fois pied à terre pour visiter en passant une pagode bouddhiste qui jouit d'un grand renom dans toute la province de Hanoï; elle abrite une statue colossale du Bouddha coulée en bronze et tout d'une pièce. A peine avons-nous franchi le seuil de la pagode que les bonzes, flairant une bonne aubaine, viennent nous faire la révérence. Ils portent un costume en toile marron assez grossière, qui ressemble comme coupe au costume indigène; le vêtement de dessus est seulement un peu plus long. Quand ils sortent pour quêter, ils s'abritent sous un immense chapeau, au moins aussi large mais d'une autre forme que celui des femmes tonkinoises. Ils sont assez mal tenus et ils n'ont certainement pas fait vœu de propreté. En nous parlant, ils ont en main une espèce de chapelet dont ils tournent machinalement les grains entre leurs ongles en deuil.

Un poste de tirailleurs tonkinois est établi sous le portique par lequel on entre dans la pagode. Nous confions nos chevaux aux soldats et nous pénétrons d'abord dans une première salle, où nous trouvons, sur un autel formé par des gradins appuyés contre le mur du fond, une foule de dieux et de saints personnages bouddhiques. Cette première salle n'est guère éclairée que par une lampe fumeuse suspendue à la voûte et qui brûle devant l'autel : dans la pénombre, les statues, peintes en couleurs vives et couvertes de dorures, forment comme autant de taches brillantes. Quand nos yeux sont habitués à la demi-obscurité, nous les examinons de plus près, et, en faisant le tour de chacune d'elles, nous constatons avec étonnement qu'elles portent dans le dos une ouverture en forme de gouttière, creusée récemment, comme si l'on avait voulu leur extraire une ou deux vertèbres. Nous aurions cherché longtemps la cause de cette mutilation bizarre, si l'interprète qui nous accompagne ne nous en avait fourni l'explication. Les pieuses personnes qui offrent ces statues aux pagodes y enferment souvent des pièces de monnaie, quelquefois même des barres d'argent, qu'on introduit dans une gouttière creusée dans le dos de la statue. Cette gouttière est ensuite bouchée, et la trace en est effacée par une couche de peinture. Pendant la période troublée de ces dernières années, la pagode a sans doute été visitée par des bandes de pirates ou de Pavillons-Noirs qui, connaissant cette coutume, ne se sont fait aucun scrupule de dévaliser les dieux.

Après avoir allumé une bougie à la petite lampe fumeuse qui éclaire la salle où nous sommes, un des bonzes nous invite à le suivre dans un des deux couloirs étroits ménagés de chaque côté de l'autel. Ces couloirs aboutissent à une sorte de chapelle très élevée où règne une obscurité profonde. La statue que nous sommes venus voir occupe le centre de cette chapelle; le guide tire un grand rideau qui la masque et lève sa bougie pour nous permettre de la mieux voir.

Nous sommes en présence d'une œuvre colossale qui nous arrache à tous un cri d'étonnement et d'admiration. Ce Bouddha en bronze, qui semble massif, a bien trois mètres de hauteur. Il paraît avoir été coulé tout d'une pièce, car, en promenant la bougie, on ne trouve sur aucune de ses parties la trace d'une solution de continuité ou d'une soudure. Le métal presque noir et admirablement poli dont il est fait ne présente même pas un seul défaut. Cette statue laisse bien loin derrière elle toutes celles que j'ai vu sortir des mains des indigènes. On se demande si ce sont bien les Tonkinois qui ont produit un pareil chef-d'œuvre. Ni les bonzes ni les interprètes ne peuvent nous fournir aucun détail sur son origine.

Le soleil est déjà haut à l'horizon lorsque nous quittons cette pagode pour nous engager dans le chemin qui côtoie le Grand-Lac et qui doit nous conduire au village du Papier. La route, heureusement pour nous, est ombragée par de beaux arbres dont le feuillage épais forme comme une voûte au-dessus de nos têtes. Nous longeons des haies d'hibiscus aux fleurs d'un rouge de sang et de frais bosquets formés de cocotiers qui portent des fruits énormes.

Le Grand-Lac a plusieurs lieues de tour; on en distingue à peine l'autre bord. Ses eaux calmes scintillent au soleil; de beaux îlots bien ombragés se montrent de distance en distance, couverts de cases et de pagodes. Des bandes de sarcelles, de hérons et de canards prennent leurs ébats dans les roseaux de la rive.

La fabrique que nous sommes venus visiter nous apparaît au détour du sentier dans un paysage ravissant : ses petites cases, étroites et recouvertes de paille de riz, sont alignées sur le bord de l'eau et s'y reflètent comme dans un miroir; au-dessus d'elles, les panaches des cocotiers secoués par la brise s'agitent comme d'immenses éventails.

Les notables, rassemblés par le mandarin que leur a dépêché le gouverneur, sont venus nous attendre sur la route avec les présents d'usage : nous faisons honneur aux mandarines et aux citrons doux qui nous sont offerts sur des plats en bois. Les notables ont fait toilette pour nous recevoir, c'est-à-dire qu'ils ont passé par-dessus leurs vêtements de tous les jours leur plus belle robe de cérémonie, sans se préoccuper si le costume de dessous était plus ou moins propre.

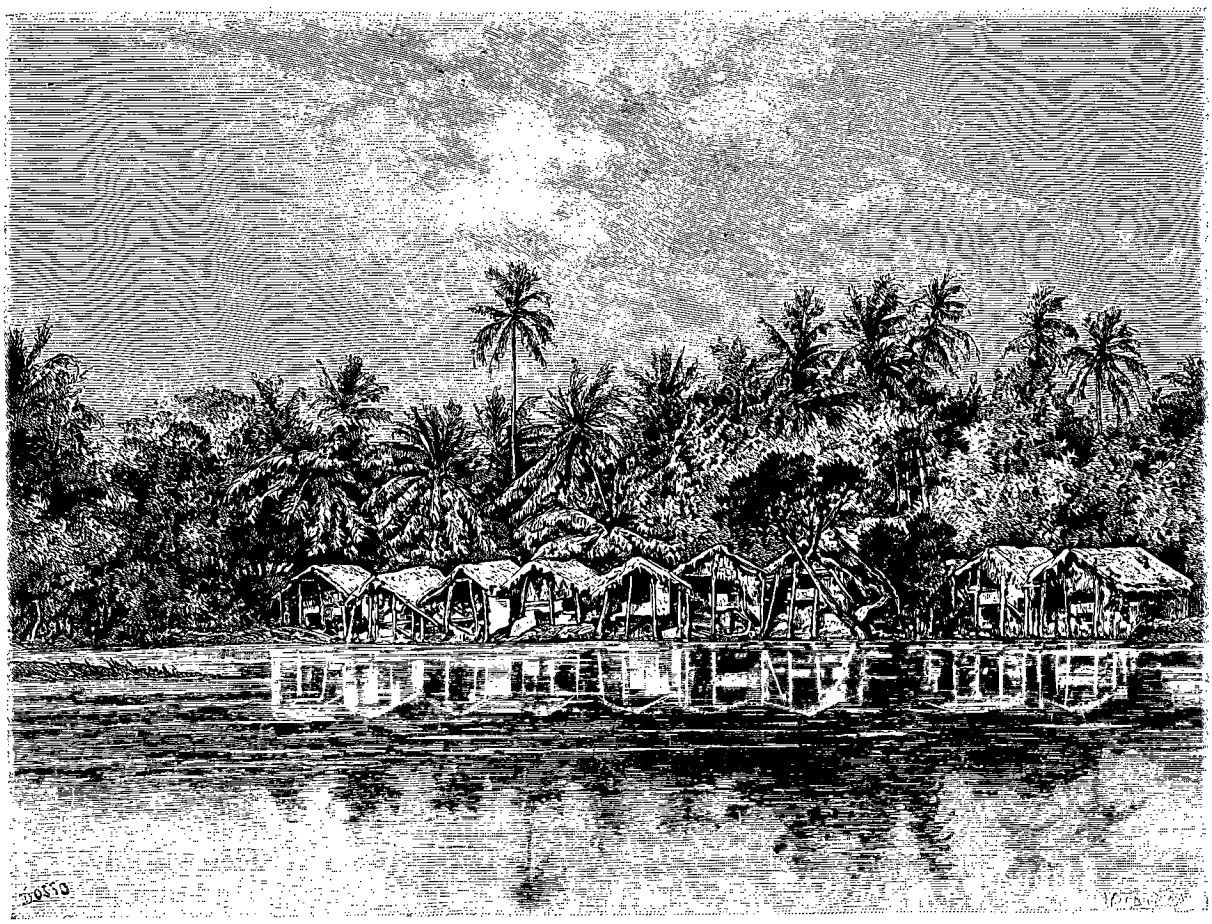
Dès le premier coup d'œil, nous nous apercevons que le tong-doc a tenu sa promesse; la fabrique est sens dessus dessous; tous les ouvriers sont à leur poste et font assaut d'habileté.

Le papier est fabriqué avec des pousses de bambous,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivant des procédés imités de la Chine. Le bambou est d'abord placé dans une grande fosse remplie d'eau, où on le laisse tremper pendant plusieurs semaines, pour pouvoir le débarrasser plus facilement de l'écorce verte qui le recouvre. On le fait ensuite bouillir avec de la chaux dans de grandes cuves montées sur des cubes en maçonnerie à la base desquels se trouve une ouverture pour le foyer; après quoi on le lave, puis on le fait macérer dans une lessive de cendres. Toutes ces manipulations ont pour but de ramollir les fibres du bambou; on broie ensuite ces fibres dans des mortiers en pierre, avec des pilons de bois manœuvrés par des hommes, de façon à les réduire en une sorte de pâte. Quand cette pâte est bien travaillée et qu'elle est devenue bien homogène, on la délaye dans l'eau contenue dans de grandes auges. C'est alors que l'opération commence à devenir intéressante.

Les auges sont placées sous de petits abris faits avec quelques pieux et une couverture de paille. Devant chaque auge opèrent un ou deux ouvriers vêtus seulement d'un pantalon de toile. Ces ouvriers ont en main la *forme*, c'est-à-dire un cadre de bois rectangulaire sur lequel est tendu un fin treillis de bambous. L'ouvrier prend cette forme à deux mains, et la glisse en quelque sorte sous l'eau dans une direction très oblique, et même presque parallèle à la surface du liquide, sans l'enfoncer très profondément; puis il la ramène verticalement, chargée d'une mince couche de pâte de papier. L'excès d'eau s'écoule par les pores du treillis; on retourne alors la forme sens dessus dessous, de façon à laisser tomber sur une planche bien unie, placée à proximité, la feuille qu'on vient de faire. Un ouvrier un peu adroit fait à peu près deux de ces feuilles par minute. Il les pose les unes au-dessus des autres jusqu'à ce qu'il en ait obtenu une épaisseur convenable. On met le paquet sous presse, pour faire couler l'excès d'eau qu'il contient, puis on porte les feuilles au séchoir. Ce séchoir est formé, comme chez les Chinois, par deux petits murs espacés de 80 centimètres environ, et placés parallèlement. Ces murs sont faits avec des briques recouvertes de ciment, de telle façon que leur paroi extérieure soit bien lisse. On allume du feu dans l'intervalle des murs, qui s'échauffent peu à peu. On cesse de chauffer dès que la main ne peut plus supporter le contact de la muraille. Les feuilles de papier encore humides sont enlevées avec précaution les unes après les autres à l'aide d'une petite pince; puis elles sont appliquées avec une brosse douce contre les murs cimentés, où elles sèchent rapidement.



Fabrique de papier. — Dessin de Dosso, d'après une photographie.

Le papier confectionné à Hanoï appartient à l'espèce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dite demi-fine. Sa fabrication n'est pas très soignée, de sorte que les lettrés ont de la peine à s'en servir pour écrire. Il contient une assez grande quantité de corps étrangers, qui le rendent rugueux; mais, étant donnée l'habileté des ouvriers qui ont opéré devant nous, il est évident qu'on arriverait à fabriquer un produit de qualité supérieure si l'on triait avec plus de soin la matière première et surtout si l'on prenait plus de précautions pendant les lavages de la pâte pour éviter les impuretés.

La fabrique de papier dépend d'un important village situé à quelques centaines de mètres plus loin, à la bifurcation d'une grande digue qui rejoint la route de Sontay. Les notables qui nous ont accompagnés pendant toute notre visite aux ouvriers nous font prier de pousser jusqu'à ce village, où le thé est préparé pour nous dans la maison commune. Nous acceptons de grand cœur et nous leur demandons de nous conduire. J'ai près de moi Tam, l'interprète que le résident de Hanoï a eu l'obligeance de mettre à notre disposition pour cette promenade. C'est un jeune Saïgonnais très intelligent, que je questionne chemin faisant, et qui me fournit sur les indigènes des renseignements qui m'intéressent vivement :

« Regardez, monsieur le capitaine, ce vieillard qui marche à côté de nous, là, à votre gauche, appuyé sur sa longue canne : c'est le *huong-than*. On donne dans la commune ce titre honorifique à un homme bien posé et jouissant de la considération de tous; il a pour mission de faire respecter les usages et les coutumes du village, de trancher à l'amiable les différends qui surviennent parmi les habitants; il tient une place prépondérante dans le conseil de la commune. Celui-ci a occupé autrefois un emploi du gouvernement; aussi le voyez-vous marcher les coudes écartés comme un mandarin. Cette espèce de domestique qui s'empresse derrière lui avec des façons obséquieuses, c'est le *truong*, chargé de maintenir l'ordre dans les rues comme vos agents de police.

« Voilà plus en avant le *huong-hao*, autre important notable, qui s'occupe surtout de la mise en état de défense du village en cas d'assaut des pirates, de la répartition des postes de police et de l'organisation des gardes de nuit. Le huong-than et le huong-hao sont les présidents honoraires du conseil de la commune.

— Je croyais que chaque commune annamite avait, outre le conseil municipal, un maire, comme en France.

— En effet; on l'appelle *ong-xa*; mais ce n'est pas, comme chez vous, le premier des notables; c'est, au contraire, le plus jeune et le moins considéré d'entre eux. Ce choix s'explique facilement quand on réfléchit qu'en Annam le maire a des fonctions ennuyeuses et quelquefois même pénibles et humiliantes : c'est lui qui se présente comme agent du conseil devant le mandarin qui vient faire le recensement, lui aussi qui est responsable, vis-à-vis de l'autorité, de la rentrée de l'impôt; or chacun sait que les mandarins ont le verbe haut et la main leste. C'est ce même *ong-xa* que vous voyiez pendant les colonnes se présenter tout tremblant à la porte du village, quand la troupe s'y arrêtait pour cantonner; jamais les principaux notables ne se seraient hasardés à montrer leur précieuse personne dans une bagarre où il pouvait y avoir des horions à recueillir. Voilà pourquoi, dans la commune, c'est le dernier élu qui prend les fonctions de maire; il ne les conserve guère que trois ou quatre ans et il les regarde comme un stage, une sorte d'épreuve qu'on lui fait subir pour le rendre digne du titre envié de notable. Ce maire, jeune et inexpérimenté, a besoin d'être guidé; c'est pourquoi on lui adjoint le huong-hao et le huong-than, qui sont censés l'aider de leurs conseils, mais qui en réalité gouvernent la commune en s'abritant derrière lui comme derrière un bouclier. »

Tout en parlant, nous arrivons devant l'entrée du village. Une foule compacte y est massée, pour nous voir venir, devant une belle porte en briques, flanquée de deux colonnes sculptées qui sont terminées par deux grandes lanternes de pierre. De chaque côté de la porte s'étendent de longs et étroits hangars en maçonnerie recouverts de toits en tuiles; d'autres bâtiments semblables sont rangés sur deux côtés et face à face le long de la grande rue qui mène au village. Ces constructions constituent ce qu'on appelle le marché (en annamite, *ké-cho*). Tous les deux jours, de nombreux paysans viennent se placer sous ces hangars pour vendre leurs légumes et leurs fruits; ils les étalent sur de petites tables en pierre disposées dans ce but sur toute la longueur du bâtiment. Chaque paysan paye sa place comme sur nos marchés de France, et ces grands hangars sont d'un excellent rapport pour la commune qui les possède. Ils ont été construits il y a une vingtaine d'années par un ancien fonctionnaire qui, après avoir fait fortune dans la carrière administrative, a voulu doter son village d'une œuvre utile et capable de perpétuer sa mémoire parmi ses concitoyens.

Nous prenons congé des braves indigènes qui nous ont si bien accueillis, en leur laissant quelques menus cadeaux en souvenir de notre visite; nous quittons le village escortés par une troupe d'enfants qui nous poursuivent longtemps de leurs cris joyeux, et nous nous engageons, au grand galop, sur une haute digue bordée de cactus qui rejoint la route de Sontay. Cette route, qui court au milieu des rizières, nous ramène en ligne directe jusque sous les murs de la citadelle. On pénètre de ce côté dans l'enceinte de Hanoï par une vieille porte en ruines flanquée de deux pans de murailles à moitié démolis : c'est tout ce qui reste des fortifications extérieures de la ville. Les pans de murs ont 2 m. 50 d'épaisseur; ils sont solidement construits avec des briques reliées au ciment.

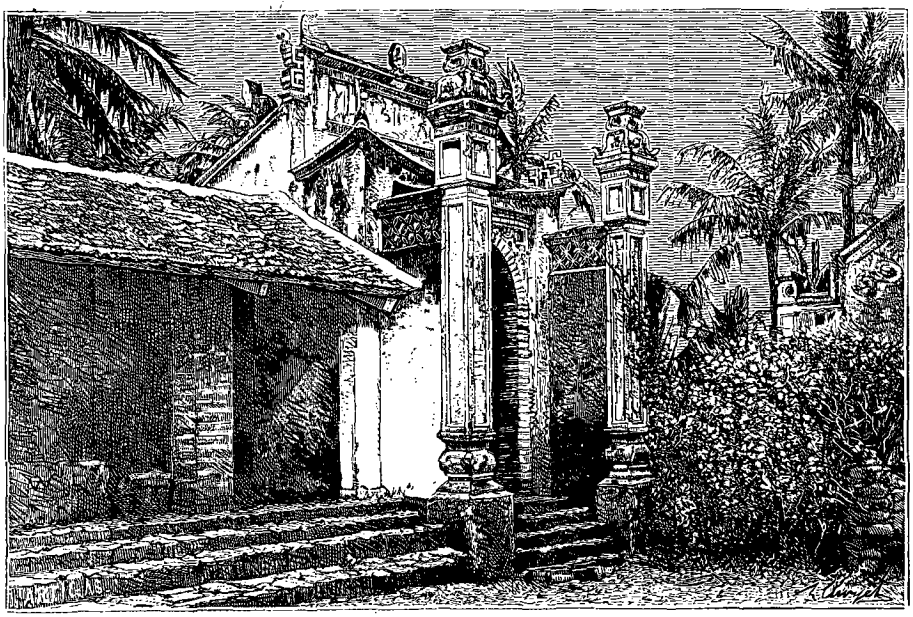
Le grand palais de marbre des rois du Tonkin, dont parlent avec admiration les anciens voyageurs, devait se trouver du côté de cette porte. Nous avons souvent cherché sans succès, mes amis et moi, dans nos promenades, à en retrouver les ruines. Baron, qui les a vues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vers 1680, prétend que ce palais, construit au XIIe siècle sous la dynastie des Ly, occupait une étendue de plusieurs milles. Sans doute les ruines se sont enfoncées peu à peu dans la terre, car, malgré le soin que nous y avons mis, nous n'en avons pu découvrir le moindre vestige. En revanche, on rencontre du côté ouest de la citadelle quantité d'anciennes pagodes, dont quelques-unes sont très curieuses.

En suivant la route qui longe le rempart, nous en trouvons une dont la vieille porte à clochetons tombe en ruines et dont les toits crevés en maints endroits disparaissent à demi sous les mousses et sous les lichens. Elle est habitée par deux vieux gardiens qui ont établi leur domicile dans un petit bâtiment curieusement construit. Il est juché comme un nid au sommet d'un gros pilier de pierre planté debout, juste au milieu d'une mare couverte de conferves et de larges feuilles de nénuphar. Il est retenu à ce pilier par des traverses de bois qui viennent s'y fixer comme les baleines au manche d'un parapluie. C'est l'ancienne bibliothèque de la pagode; les gardiens y vivent au milieu d'un amas de bouquins poudreux, couverts de caractères chinois et à demi rongés par les rats. A côté de ces livres sont rangées en tas les plaques de bois gravées en relief qui ont servi à les imprimer. Les bonzes sont d'habiles graveurs sur bois, et beaucoup de pagodes ont leur imprimerie.

Tout à l'heure, en parlant des anciens palais de Hanoï, il m'est revenu à l'esprit deux excursions que j'ai faites et qui m'ont laissé un profond souvenir : la première est une visite à une vieille descendante de l'ancienne famille royale des Lés, qui régna sur le Tonkin pendant plus de quatre siècles; la seconde est une promenade à une antique pagode que nous désignions



Porte d'entrée du village dont dépend la fabrique de papier. — Dessin de Clerget, d'après une photographie.

entre nous sous le nom de *pagode des Héroïnes tonkinoises*.

La vieille descendante des Lés (*Madame Lé*, comme disent les troupiers) habite un des coins les plus retirés et les plus sauvages de la citadelle. Sa maison est entourée d'une épaisse clôture de bambous épineux; sur la porte extérieure, toujours close, est affichée une grande pancarte signée du général Millot et portant ces mots : « Défense expresse d'entrer sans autorisation ». Cette défense ne nous concerne pas; la veille, nous avons pris la précaution d'envoyer, en guise de cartes, de grandes feuilles de papier rouge sur lesquelles nos noms s'étalaient en beaux caractères chinois, et nous avons demandé à la vieille dame la permission de venir lui faire visite. Cette permission nous a été gracieusement octroyée; aussi la porte s'ouvre-t-elle toute grande pour nous laisser pénétrer.

L'enceinte limitée par l'épaisse clôture en bambous est presque tout entière occupée par un banian gigantesque dont les racines tortueuses rampent sur le sol comme d'immenses serpents, et dont les branches énormes suffiraient pour abriter sous leur feuillage un bataillon tout entier. Sous cette puissante ramure, la petite maison annamite, très étroite et très basse, paraît ensevelie et comme écrasée. La bonne dame, en entendant nos pas crier sur le sable, en sort pour nous recevoir et s'avance vers nous les mains tendues.

Elle est vieille, très vieille; ses traits sont restés réguliers, mais son visage d'un blanc de cire est couvert d'innombrables petites rides; ses cheveux, séparés sur le milieu de son front large et bombé, descendent sur les tempes en deux bandeaux blancs, bien tirés; ses yeux très noirs et très doux semblent s'animer quand elle parle. Malgré son grand âge, sa taille est à peine voûtée et sa démarche est noble et gracieuse. Elle nous prend par la main et elle nous conduit sous la véranda

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la maison, où sont disposés quelques-uns de ces sièges chinois de forme ronde et basse qui sont faits en terre vernie et qui ressemblent à des pots à fleurs renversés. Une servante s'empresse autour de nous, offrant du thé, de petits gâteaux ronds, gros comme une piastre, faits avec de la farine de riz et de la pâte de jujube, des berlingots et des espèces de sucres d'orge.

Après nous avoir contemplés longtemps en silence, la vieille dame nous fait dire par l'interprète qu'elle aime beaucoup la France et les Français; puis elle nous fait apporter une grosse liasse de papiers, parmi lesquels nous trouvons de nombreux permis de séjourner dans la citadelle, délivrés par les différents commandants français qui se sont succédé au Tonkin; la signature du docteur Harmand et celle de l'infortuné Rivière s'étalent à côté des paraphes du général Millot et de l'amiral Courbet.

« Les Français sont bons et généreux, dit-elle d'une voix lente et très douce, aux inflexions musicales; ils ont accueilli la pauvre vieille femme et ils lui ont permis de terminer sa triste existence sous le toit où elle a toujours vécu. Ce grand arbre que vous voyez a été planté bien avant ma naissance : aujourd'hui il s'élève orgueilleusement dans le ciel et couvre un grand espace avec ses rameaux touffus. La famille des Empereurs était autrefois semblable à cet arbre magnifique; mais on a coupé ses branches solides et vigoureuses; elles gisent maintenant desséchées et sans vie autour du vieux tronc, qui, lui aussi, va bientôt mourir. Venez, je veux vous montrer tout ce qu'il en reste. »

Elle nous précède à travers la maison et elle nous fait entrer dans une grande salle où sont dressées sur le sol nu des pierres couvertes de caractères chinois et semblables à celles que nous avons vues dans la pagode de Confucius. Toute cette partie du bâtiment est dans un navrant état de délabrement et d'abandon; le toit s'est effondré à moitié et le sol est jonché de tuiles et de platras.

La vieille femme s'est agenouillée au milieu des décombres; de grosses larmes coulent en ruisseaux sur ses joues ridées; sa poitrine est soulevée par des sanglots qu'elle cherche en vain à réprimer. Quant à nous, debout et nos chapeaux à la main, nous nous tenons immobiles à quelques pas derrière elle, tout remués par le spectacle de cette profonde douleur.

En contemplant la pauvre vieille agenouillée devant ces tombes, j'évoque par la pensée l'image de ses puissants aïeux, tels que je me les suis figurés d'après les annales annamites. C'est d'abord le brave Lé-Loï, le fondateur de la dynastie, qui, après avoir chassé honteusement les Chinois du Tonkin, fut proclamé *vua* (roi) par ses compagnons d'armes dans un élan d'enthousiasme. Ses descendants régnèrent sans interruption pendant plus d'un siècle, renommés et puissants; mais ils eurent pour successeurs toute une série de rois fainéants qui, durant un siècle encore, abdiquèrent complètement le pouvoir entre les mains de leurs *chuas* ou maires du palais; à tel point qu'il semblait y avoir à cette époque deux rois sur le même trône, dont le plus puissant n'était pas celui qui en portait le titre.

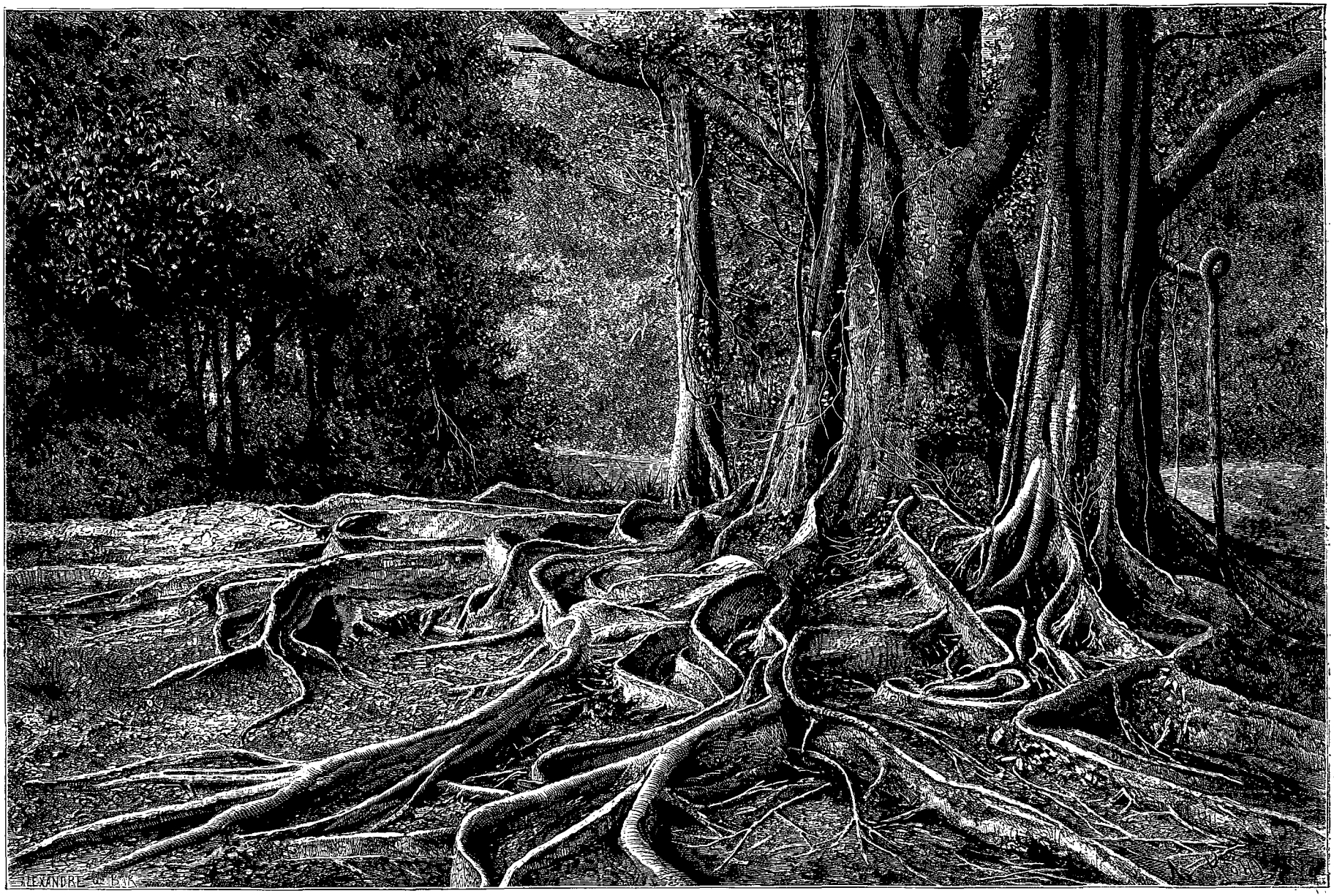
Le dernier de ces princes fut renversé par une tourmente révolutionnaire connue sous le nom de révolte des Tay-Son, et il dut fuir jusqu'en Chine. Depuis ce temps, le malheur s'est acharné sur les infortunés descendants de Lé-Loï. Pendant plus d'un demi-siècle ils luttèrent pour reconquérir leur couronne usurpée par les fils de leurs anciens vassaux. Ils succombèrent les uns après les autres à cette tâche, et le dernier de tous, le meilleur et le plus vaillant, le chrétien Lé-Phung, l'élève chéri des missionnaires, l'ami de la France, finit par tomber, lui aussi, entre les mains de Tu-duc, qui lui fit subir le supplice le plus infamant et le plus horrible, le supplice du *lang-tri*, dans lequel la chair vivante est coupée par morceaux.

. . . . . .

La pagode des Héroïnes tonkinoises, dont il me reste à parler, est située au sud-ouest de Hanoï, à quelque distance de la route des Mandarins. La vie des deux jeunes femmes en l'honneur desquelles elle a été construite forme une des plus belles pages des annales annamites, beaucoup plus riches qu'on ne le croit généralement en actes de bravoure et de patriotisme. J'ai deux raisons pour céder à mon désir de la résumer ici : la première, c'est que cette histoire aide à comprendre les détails dans lesquels je vais entrer relativement à la pagode, une des plus curieuses et des plus intéressantes du Tonkin; la seconde, c'est qu'elle montre que le peuple tonkinois, qu'on s'accorde à peindre sous des couleurs peu flatteuses, est cependant capable de grandes actions pour la défense de ses institutions et de son foyer. Il a su à différentes reprises résister vigoureusement aux invasions étrangères, et si nous parvenions à lui inspirer confiance dans la sagesse et dans la fermeté de notre gouvernement, nous n'aurions pas à nous préoccuper outre mesure du voisinage du puissant empire de la Chine, qu'on nous représente comme un épouvantail chaque fois qu'il est question de notre nouvelle colonie.

En l'an 36 de Jésus-Christ, le Tonkin était sous la domination des Chinois, qui avaient chassé ses rois légitimes; c'était une province *chinoise*, administrée par un gouverneur et par des fonctionnaires *chinois*. Le peuple tonkinois, impatient du joug de l'étranger, ne tarda pas à se soulever. Deux jeunes sœurs de famille noble, Chin-Se et Chin-Eul, se mirent à la tête des révoltés. Très braves et montant admirablement à cheval, elles groupèrent autour d'elles toute une armée de volontaires, avec laquelle elles réussirent à chasser les Chinois de leur pays. Partout où elles se présentaient, elles soulevaient un enthousiasme immense, et le peuple les acclamait. L'empereur chinois Koang-Ti envoya pour les combattre une formidable armée qu'il mit sous les ordres de May-Ven, un de ses plus fameux généraux. Cette armée pénétra au Tonkin par la frontière du Kouang-si. Elle rencontra une vigoureuse résistance, qu'elle ne vainquit qu'à la longue et en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le grand banian près de la maison de la descendante des Lés. — Dessin d'A. de Bar, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perdant beaucoup de monde. Les deux sœurs lui disputèrent le terrain pied à pied et firent des prodiges de valeur. L'action décisive eut lieu aux environs de la capitale; les Tonkinois eurent d'abord le dessus; mais, pendant l'action, plusieurs de leurs généraux passèrent à l'ennemi. Cette lâche trahison donna la victoire aux Chinois. May-Ven poursuivit l'armée tonkinoise, dont il fit un horrible carnage. Les deux sœurs, héroïques jusqu'au bout, furent tuées à l'arrière-garde, où elles étaient restées à combattre pour protéger la retraite de leurs soldats.

C'est pour perpétuer ce beau fait d'armes qu'on a élevé, sous la dynastie des Lés, une pagode aux héroïnes, à l'endroit même où, suivant la tradition, elles ont trouvé la mort en combattant. Cette pagode est habitée par une vingtaine de femmes qui y vivent cloîtrées à peu près comme des religieuses.

Le temple est entouré de toutes parts par de hautes murailles; ses portes extérieures sont constamment fermées; il faut une autorisation spéciale pour y pénétrer. Il comprend trois bâtiments, composés seulement d'un rez-de-chaussée et qui sont séparés par des cours pavées. Le premier est comme une sorte de grand vestibule orné de belles colonnes en bois de tek. Au centre se trouve un lit de camp carré dont les panneaux sont très finement sculptés; il représente, m'a-t-on dit, le lit sur lequel les sœurs donnaient leurs audiences. L'habitude au Tonkin n'est pas de s'asseoir sur des chaises ou des fauteuils, mais de s'accroupir sur des lits de camp recouverts de nattes et d'autant plus ornés que le propriétaire occupe un rang plus élevé.

Une recluse de la pagode des Héroïnes (voy. p. 109). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

A droite et à gauche du lit sont dressés, sur des supports, des attributs guerriers en bois laqué et doré (sabres, lances, piques, etc.) et deux grands parasols de commandement peints en jaune comme ceux du roi.

Deux éléphants en carton peint, admirablement imités, en grandeur naturelle, occupent les bas-côtés du vestibule; ils portent chacun une paire de défenses en véritable ivoire, qui sans doute ont été offertes à la pagode par quelque souverain. Ils se font face et représentent les éléphants qui marchaient en tête du cortège des héroïnes quand elles partaient en expédition.

Dans un coin de ce premier bâtiment on remarque également un cheval en plâtre peint, aussi grand que nature et qu'on a enfermé dans une cage dont les barreaux sont en bambous; c'est encore une allusion à la vie des deux sœurs, qui, comme je l'ai dit, étaient des écuyères de premier ordre. Leur monture est représentée toute sellée et toute harnachée, prête à leur être conduite.

Les statues des deux héroïnes se trouvent dans le deuxième bâtiment; elles sont placées côte à côte sur un autel en pierre, et elles sont revêtues de riches étoffes de soie. Devant elles brûle une petite lampe que les femmes de la pagode ont le soin de ne jamais laisser s'éteindre.

Les deux sœurs sont représentées debout et aussi grandes que nature. A côté d'elles on conserve dans de petites châsses vitrées un grand nombre de belles chaussures annamites; j'en ai compté au moins huit paires, dont quelques-unes sont très anciennes. Ce sont sans doute des ex-voto qui n'ont pas une bien grande importance, car la femme annamite qui nous montrait la pagode n'a fait aucune difficulté pour troquer contre une pièce blanche une paire de ces chaussures dont un de nous avait une grande envie.

Le troisième bâtiment, qui occupe l'endroit le plus reculé du temple, forme avec ses deux ailes de retour un fer à cheval qui embrasse les trois côtés d'une vaste cour. C'est dans ce bâtiment que logent les femmes dont j'ai parlé : elles vivent très retirées et ne sortent presque jamais. Elles passent leur temps à travailler pour la pagode; elles s'entretiennent à l'aide d'aumônes et de certains revenus dont dispose le temple. Elles ne prononcent aucun vœu et elles portent un costume semblable à celui des autres femmes indigènes. Celle qui nous servait de guide dans notre visite au temple paraissait jeune et intelligente; elle était assez jolie.

Ces femmes vivent en communauté; elles obéissent à une vieille supérieure qui paraît avoir sur elles une assez grande autorité. Cette supérieure loge à part, dans une vaste chambre dont les murs, blanchis à la chaux, sont recouverts de peintures représentant les phases les plus importantes de la vie des deux sœurs.

EDOUARD HOCQUARD.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue d'Obok. — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Bidault.

VOYAGE AU CHOA

(ABYSSINIE MÉRIDIONALE).

PAR M. HENRY AUDON.

1884-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Départ de France. — Séjour à Aden, Obok, Tadjourah et Sagallo.

Vers le milieu de l'année 1884 je recevais inopinément à Paris la visite de M. Léon Chefneux, un mien parent et ami. Fournisseur d'armes du roi du Choa Ménélik II, il venait, après une longue absence, faire de nouveaux achats.

Le récit de ses voyages m'intéressa vivement. Avant lui, quelques rares voyageurs, entre autres notre ami commun Paul Soleillet, étaient montés au Choa et avaient fait de leurs explorations des relations sommaires, que j'avais lues pour la plupart, mais en réalité je savais peu de chose sur ces contrées presque inconnues. M. Chefneux me les fit mieux connaître et sut à tel point exciter ma curiosité, que, ayant besoin d'un *alter ego* pour le seconder, il crut pouvoir me proposer de l'y accompagner.

Mon hésitation fut de courte durée. Après vingt-quatre heures de réflexion seulement j'acceptais sans trop de peine la proposition.

Quelques semaines après, dans les premiers jours de décembre, je m'embarquais à Marseille sur le *Djemnah*, paquebot des Messageries maritimes, à destination d'Aden.

Après douze jours d'une traversée splendide et fort agréable d'ailleurs, grâce au confort dont on jouit à bord de ces superbes bateaux, je débarquais à Aden, où M. Chefneux m'avait devancé de quelques jours.

Nos armes, achetées en Belgique puis chargées sur un vapeur anglais, étaient depuis longtemps en route et devaient arriver incessamment. Nous n'avions qu'à attendre.

Quelques jours se passent que je mets à profit pour visiter et étudier un peu la ville et les environs, qui bien souvent déjà ont été décrits dans ce journal.

Bientôt le bateau qui nous apporte nos armes est signalé, et, quarante-huit heures plus tard, tous nos fusils, munitions et bagages une fois chargés sur deux boutres arabes, nous mettons à la voile.

La traversée paraît devoir être heureuse; mais vers neuf heures du soir un vent impétueux se lève, la mer bouillonne. De minute en minute la bourrasque augmente et la mer grossit; puis l'orage éclate avec violence et des torrents d'eau nous inondent.

Cela se passe au milieu de la plus profonde obscurité. C'est épouvantable. D'énormes paquets d'eau ba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

layent le pont, et nos gens et les matelots du bord passent la nuit à écoper. Nous courons un grand danger. Par bonheur nous avons vent arrière et nous dévorons l'espace. Enfin, vers cinq heures du matin, le calme se rétablit par degrés. A trois heures du soir nous touchons à Obok, notre colonie de la mer Rouge.

Nous avons là une visite à rendre au gouverneur, M. Lagarde, avant d'aller à Tadjourah et à Sagallo organiser notre caravane.

Aujourd'hui Obok a pris une certaine importance et ne compte pas moins de 140 à 150 colons, y compris la troupe; mais, à notre arrivée, en janvier 1885, c'était encore le désert, à part trois ou quatre habitations rudimentaires.

M. Lagarde nous fait un accueil fort gracieux et nous promet son appui auprès des différents chefs dankalis pour hâter le départ de notre caravane. Nous dépendons, en effet, entièrement de ces derniers, et nous avons lieu de redouter d'interminables retards.

Partis d'Obok, nous faisons escale à Tadjourah, où nous passons quarante-huit heures à parlementer avec les indigènes, chefs et chameliers, puis nous gagnons Sagallo, où tous nos chameaux doivent se réunir et d'où doit partir définitivement notre caravane.

A Sagallo nous sommes reçus par la petite garnison française (un homme et un caporal) et par deux missionnaires suédois qui doivent se joindre à notre caravane. Tous ces braves gens sont campés dans le fortin égyptien, récemment bombardé par l'amiral Olry.

Comme ils s'ennuient à en mourir, nous sommes accueillis à bras ouverts. Tout à côté du fortin sont d'anciennes huttes construites par les soldats égyptiens. Nous nous y installons sommairement en attendant le jour du départ.

Il serait oiseux et vraiment peu charitable d'infliger au lecteur le récit de toutes nos tribulations pendant notre long séjour à Sagallo. Qu'il me suffise de constater que, obligés de passer par tous les caprices des chameliers dankalis, surtout de leurs chefs, de subir toutes leurs exigences, de doubler et tripler même les bakchichs, de renouveler deux ou trois fois nos provisions épuisées, nous n'avons pu nous mettre enfin en route que le 12 mars suivant, c'est-à-dire après une attente de soixante-douze jours.

II

Départ de notre caravane. — Gorges de Galeylaréo. — Darkellé. — Afahé. — Ras-Issah. — Le Gubbet el-Karab. — Dafaré. — Le lac Assal. — Descente de Mooya. — Curieuse inscription. — Découverte des sources d'alimentation du lac.

Donc, le 12 mars, à une heure de l'après-midi, nous levons le camp. Notre caravane compte deux cent cinquante chameaux avec une centaine de chameliers, et nous suivons l'ordre de marche suivant : à l'avant-garde, les deux missionnaires suédois et leurs six domestiques abyssins; au centre, chameliers et chameaux ; nous enfin, avec nos dix-sept domestiques, également Abyssins, à l'arrière-garde. Tous les gens de notre escorte sont armés de fusils à tir rapide; nous avons armé, en outre, une dizaine de Dankalis : de sorte que nous disposons d'une quarantaine de fusils. Les chameliers ont leurs lances, leurs poignards et leurs boucliers.

Pendant près de 4 kilomètres nous suivons le rivage et nous le quittons à l'endroit appelé Galeylaréo. Là s'ouvre, sur la mer, la route du Choa. La porte en est superbe et majestueuse. Deux collines à pic encaissent un très large ruisseau par où s'écoulent les eaux torrentueuses de la montagne. Vu de loin, le fond de la gorge paraît sans issue; mais, à mesure que nous avançons, les ombres s'adoucissent par degrés, jusqu'à ce qu'enfin la lumière éclatante du soleil pénètre à flots dans ses profondeurs.

C'est un agréable début; malheureusement cela ne doit pas durer, et mon compagnon de route a pris soin de me mettre en garde contre toute illusion. Nous commençons à gravir la chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à 60 ou 80 kilomètres au delà du lac Assal, et cette ascension doit durer, avec quelques intermittences, au moins une vingtaine de jours.

A quatre heures, nous arrivons à Darkellé. Darkellé, comme toutes les stations que j'indiquerai par la suite, n'est pas un nom de village : c'est un simple nom de localité. Jusqu'au village d'Errer, aux deux tiers de notre route, le pays dankali est inhabité.

A Darkellé j'assiste pour la première fois aux mesures, dispositions et occupations de toute nature que nécessite l'installation du campement et qui doivent se répéter tous les jours de marche.

Dès l'arrivée les chameliers déchargent leurs chameaux, et chacun d'eux dispose en tas et recouvre avec des nattes les marchandises à lui confiées. Tous les ballots et caisses sont ainsi entassés, non pêle-mêle et au hasard, mais sur une même ligne circulaire; de sorte que l'ensemble dessine une vaste circonférence au centre de laquelle, le soir, les chameaux seront parqués.

En dehors de ce cercle sont dressées les tentes des Européens. Eux et leur escorte sont la garde du camp. Tous, à tour de rôle, nous avons à faire sentinelle, car nous avons à nous défendre contre les pillards et les assassins. Depuis fort longtemps les Dankalis sont en guerre avec les Somalis Issahs, et ces derniers, toujours au courant de ce qui se passe chez leurs voisins, nous savent en route.

Immobilisés pendant deux jours à Darkellé par une pluie diluvienne, nous n'en repartons que le lendemain à midi. Nous marchons d'ailleurs lentement. Les chemins sont impraticables et les chameaux butent et perdent l'équilibre à chaque pas. De distance en distance on est obligé de les décharger et de les recharger à nouveau. Après Darkellé nous campons successivement à Afahé, à Ras-Issah, puis à Dafaré.

En quittant Ras-Issah et suivant le lit du torrent, nous avons pu apercevoir le Gubbet el-Karab (Gouffre Dangereux, en arabe), petite baie qui termine celle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chamelier dankali. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Bidault.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus grande de Tadjourah et que les naturels du pays ont nommée ainsi à cause des nombreux récifs qui en rendent l'accès des plus périlleux.

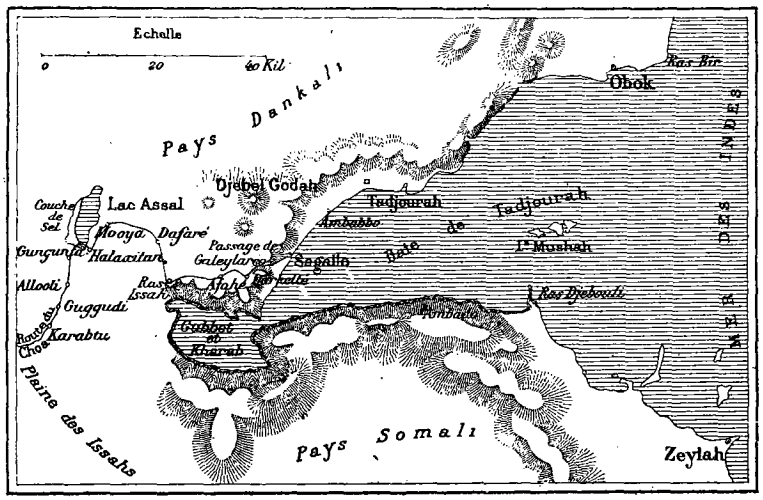
Nous avons avancé péniblement, suivant des sentiers à peine frayés sur un sol volcanique et rocailleux, strié de distance en distance de quelques coulées de lave.

Mais tout à coup, un peu avant d'atteindre Dafaré, changement subit de décor. Un magnifique spectacle s'offre à nos yeux. Au détour d'une petite colline, dans un cadre grandiose de montagnes et de pitons noircis, nous apparaît brusquement le lac Assal.

Ce lac, une des choses les plus curieuses qu'il y ait au monde, est à 120 mètres environ au-dessous du niveau de la mer et a une superficie d'à peu près 30 kilomètres carrés. Ses eaux sont salées et à ce point saturées que, à la longue, le niveau s'abaissant, il s'est formé sur ses bords, dans la partie occidentale, une couche de sel de 20 à 25 centimètres d'épaisseur qui borde le lac et couvre à peu près la cinquième partie de sa surface primitive.

Les habitants du pays viennent s'y approvisionner de sel ainsi que quelques caravanes de Dankalis qui l'importent au Choa.

A Dafaré, où nous campons ensuite, installés sur une petite plate-forme très élevée, nous dominons complètement le lac et jouissons d'un panorama splendide.



Carte des abords du lac Assal

Le 20 mars, ayant quitté Dafaré par un ciel menaçant et un vent fort, nous nous butons dans la matinée à un obstacle sérieux. Nous avons à descendre une première falaise dont les pieds étaient jadis baignés par le lac et haute d'une centaine de mètres, cela de roc en roc et de crevasse en crevasse. Cette descente est à ce point périlleuse que nos chameaux ne peuvent avec leurs charges la tenter sans danger. Nous sommes donc dans la nécessité de faire dédoubler les charges et même de faire transporter à dos d'homme une partie de nos marchandises : opération longue et difficile, et d'autant plus pénible que l'ouragan s'est déchaîné avec violence. Elle est pourtant terminée vers six heures du soir et la pluie a cessé de tomber. Mais, en pleine nuit, nouvelle tempête ; et pendant que je monte ma garde il m'est donné d'assister à un éblouissant spectacle. Le ciel est toujours sombre, l'atmosphère lourde et chargée d'électricité. A l'horizon, de gros nuages noirs sont roulés et amoncelés par le vent, et de dix en dix secondes les éclairs fendent et déchirent leurs masses profondes. Pas la moindre détonation, mais le plus brillant feu d'artifice qui se puisse imaginer. Sur cette ingrate terre d'Afrique tout est poussé à l'excès : le vent, c'est la tempête; la pluie, le déluge; le soleil, un incendie.

Le lendemain nous nous réveillons dans une mare d'eau. Au saut du lit nous faisons nettoyer et mettre à sec le campement inondé; mais le soleil nous fait faux bond : impossible de rien faire sécher.

Notre départ est donc remis au lendemain ; nous en profitons pour sortir, M. Chefneux et moi, le fusil sur l'épaule.

Au cours de notre petite excursion nous découvrons un mimosa sur le tronc duquel est gravée en lettres assez apparentes, bien que légèrement effacées par le temps, l'inscription suivante telle que je la dessine :

LANFREY DE MARS H B
EILLE

Ce M. Lanfrey faisait partie de l'expédition Mussinger-Pacha, forte d'environ trois cents soldats égyptiens et cent Soudanais, laquelle fut presque complètement massacrée par les Dankalis d'Aoussa. M. Lanfrey échappa miraculeusement à ce massacre, mais mourut de faim et de soif dans le désert quelques jours après.

Le lendemain nous pouvons enfin continuer notre route et nous arrivons au lac Assal. Une assez riche végétation marine en couvre les bords et en défend de ce côté l'accès. Je réussis pourtant à grand'peine à me frayer un passage et je vais devant moi, lorsque brusquement je suis mis en éveil par le bruit murmurant d'une chute d'eau. Je me dirige péniblement, guidé par le bruit sans cesse grossissant, vers un massif de palétuviers où je dois, selon toute apparence, trouver le mot de l'énigme. A mes pieds, sous une voûte inextricable de lianes et d'ajoncs, une eau cristalline et diaprée se précipite impétueusement vers le lac.

La découverte est intéressante.

Ces sources d'alimentation (nous en avons un peu plus tard découvert deux autres) étaient inconnues des précédents voyageurs. Pour expliquer le niveau à peu près constant du lac on pressentait des infiltrations sous-marines, mais la preuve en manquait.

Aujourd'hui le doute n'est plus permis. Ces sources sont salées et viennent directement du Gubbet el-Karab.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Halaxitan. — Cratères éteints. — Gungunta et sa source thermale. — Allooli. — Guggudi. — Marrha. — Seguellé. — Ramoodeli. — Katimbati.

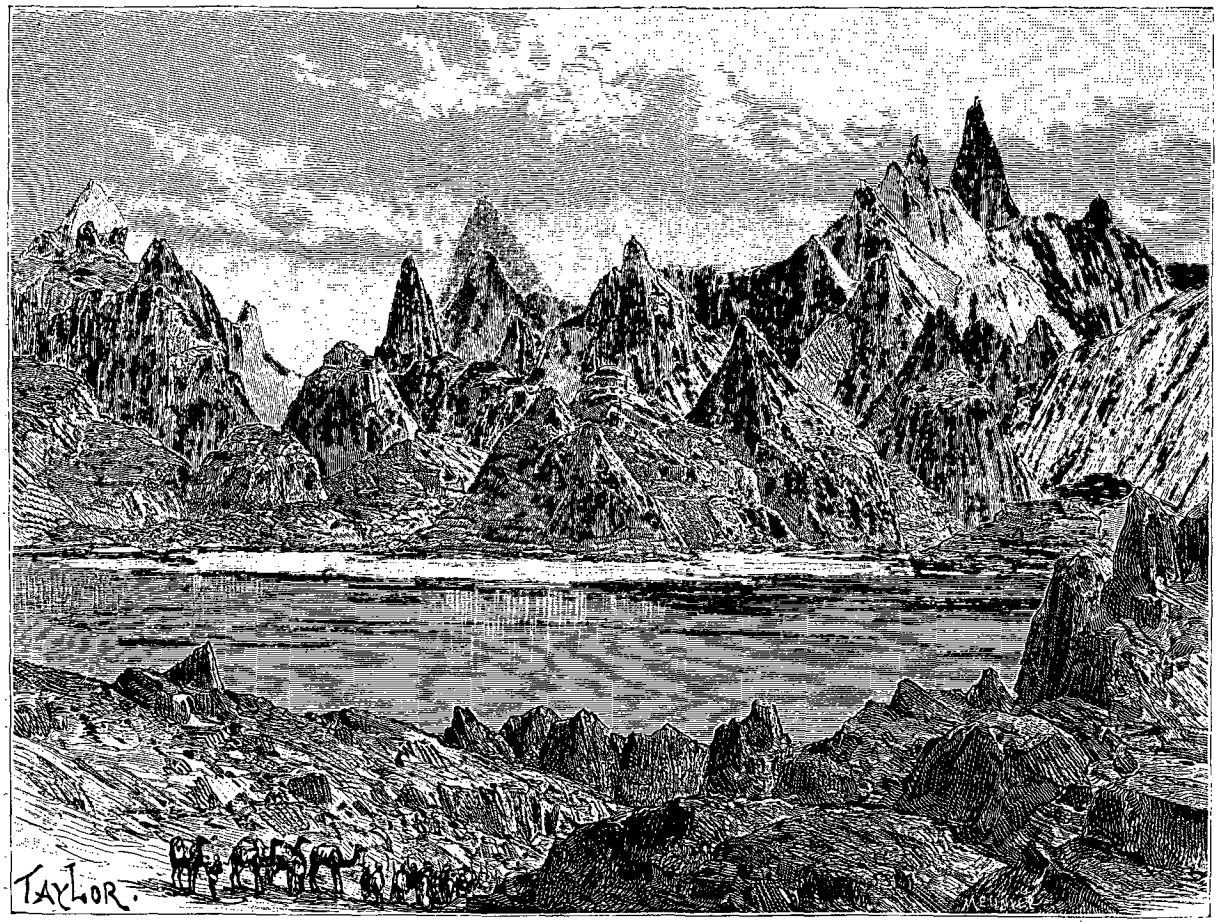
Le 22, à huit heures du matin, nous quittons Mooya.

A une heure de l'après-midi nous sommes à Halaxitan.

L'étape a été pénible. Sans parler de la chaleur torride, chose toujours sous-entendue, nous avons dû traverser la grande et lugubre vallée volcanique qui nous séparait de l'autre rive du lac, et il est impossible de décrire les difficultés du chemin.

Là était, il y a des siècles, un énorme volcan, et la vallée et les collines qui avoisinent le lac ne sont qu'un amas informe de lave, de scories, de chaux, de madrépores, de minerais de toutes sortes, ce qui donne au pays un aspect morne et désolé et en fait, sous ce ciel de feu, un véritable coin de l'enfer.

Dans l'effondrement et le bouleversement de ces masses rocheuses le grand cratère a disparu, mais sur notre route nous en trouvons deux plus petits dont nous visitons l'intérieur. Les parois en sont tapissées



Lac Assal. — Dessin de Taylor, d'après un croquis de l'auteur.

de lave et surtout d'une épaisse couche de tartre et de cendres agglomérés. De végétation — il est à peine besoin de le dire, — pas la moindre trace, et toujours sous nos pas un sol vitrifié et glissant.

Pour arriver à Gungunta, après Halaxitan, nous avons à traverser le lac sur sa partie salée, cela sur un parcours de près de 2 kilomètres.

L'effet produit par cette immense salière est vraiment pittoresque, d'autant plus que les récentes pluies torrentielles ont détrempé la couche saline, l'ont soulevée et marbrée d'une infinité de fentes et crevasses, la faisant ressembler assez exactement à une mer de lait légèrement agitée.

Nous avons fait là une courte halte et chacun s'y est approvisionné de sel, qui pour sa propre consommation, qui pour le vendre en Abyssinie, où il vaut près d'un franc le kilogramme.

Le lac traversé, nous nous engageons dans le lit d'un large torrent, où nous avons le bonheur de trouver un peu d'eau courante. Nous découvrons même une source d'eau chaude; mais celle d'eau froide a naturellement nos préférences.

Après Gungunta nous campons à Allooli. Ici l'aspect riant et la fraîcheur du paysage nous dédommagent un peu des tristesses des derniers jours. Nous sommes toujours dans le grand ravin où nous sommes entrés la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veille, en laissant le lac derrière nous. Que ne se prolonge-t-il jusqu'au Choa! Une eau limpide et à reflets d'acier coule doucement sur son lit de sable et de cailloux, et baigne de nombreux bouquets de palmiers. Du gazon bien vert, des joncs et des roseaux, voilà de quoi nous rasséréner un peu.

Nous sommes campés sur un petit monticule qui borde le lit du torrent. A cet endroit ce torrent a sa plus grande largeur, et le Rhône y coulerait à l'aise, non sans bouillonner toutefois, car, des collines qui l'enserrent, d'énormes roches se sont détachées, ont roulé et sont venues s'entasser dans le fond.

Après une journée de repos à Allooli nous nous dirigeons vers Guggudi. Étape courte, mais pénible. Nous avons quitté le ravin et sommes entrés dans la plaine par une chaleur torride. Pour la première fois je fais connaissance avec le siroco. Il souffle avec violence et soulève d'épais nuages de sable fin ; la respiration devient haletante et la gorge se dessèche cruellement.

Ce supplice dure un gros quart d'heure. Quelques minutes après, et pour la première fois également, j'éprouve la déception du mirage. Devant nous, à une distance d'environ 5 kilomètres, à peu près à l'endroit où nous devons camper, nous apparaît une vaste nappe d'eau d'un bleu foncé et, au dernier plan, une triple rangée de grands arbres. A mesure que nous avançons, tout cela s'évanouit et se réduit à quelques arbustes rabougris.

Après Guggudi nous nous enfonçons de nouveau dans la montagne, où nous trouvons encore un peu d'eau et de verdure. Sur le sable humide du ruisseau nous découvrons de nombreuses traces de sangliers et d'hyènes.

Dans la journée nous chassons beaucoup, car le gibier abonde : gazelles, antilopes, perdrix, lièvres, pintades, outardes, etc., vont par troupeaux et nous n'avons que l'embarras du choix.

Nous arrivons ainsi à Marrha, puis à Seguellé. Le pays est toujours nu et aride, et la chaleur accablante. En outre nous sommes gratifiés chaque nuit d'une nuée de moustiques qui nous saignent et nous dévorent.

Avant d'arriver à Gobad nous passons par Ramoodeli et Katimbati.

IV

Arrivée à Gobad. — Émouvante rencontre. — Bouscaoua. Bouttaéla. — Mourahani. — Fialou. — Baroudadda.

Le pays parcouru jusqu'à Gobad est affreux. Peu ou point de verdure et un peu d'eau croupissante, tout juste de quoi ne pas mourir de soif.

A Gobad le tableau change subitement d'aspect : beaucoup de verdure et, dans le ruisseau, de l'eau courante. Pendant la nuit il a plu à torrents, et à notre arrivée ce ruisseau roule encore ses eaux limoneuses.

Notre campement est pittoresquement établi sur un petit monticule ombreux, et notre tente s'ouvre sur une plaine verdoyante où paissent avidement mulets et chameaux. Cette perspective nous console un peu d'une chaleur toujours insupportable et d'un vent qui n'a jamais soufflé aussi brûlant.

Au saut de l'étrier notre premier soin a été une ablution délicieuse dans la rivière; puis, après déjeuner, la tente devenant inhabitable, M. Chefneux et moi, le fusil sur l'épaule, nous nous enfonçons dans le bois voisin.

En moins d'un quart d'heure nous avons tué un lièvre et deux perdrix. Quelques minutes après, une gazelle débouche sur notre droite et la poursuite commence.

Tout en chassant, nous nous émerveillons de l'étonnante fraîcheur du bois et de la luxuriante végétation qui nous entoure. C'est l'oasis dans le désert. Au milieu de cette frondaison vit tout un monde de pigeons, de tourterelles et d'oiseaux de toutes sortes, aux éclatantes couleurs, qui chantent, piaillent et roucoulent. Il y a là des fourrés impénétrables, très probablement habités, s'il faut en juger par les nombreuses traces de sangliers, d'hyènes et de chacals qui sillonnent la forêt dans tous les sens.

Cependant nous sommes toujours sur la piste de notre gazelle. Un moment séparés, M. Chefneux et moi, nous nous rejoignons et continuons de pair notre poursuite. Tout à coup un bruit de feuilles sèches et de bois mort foulés se fait entendre non loin de nous. Le doigt sur la détente, nous nous apprêtons à faire feu. Le fourré s'agite, les branches s'écartent, nous allons presser la détente. Mais nos fusils restent muets. A 30 mètres, sur notre gauche, un énorme animal apparaît, et nous demeurons immobiles de saisissement. Le lion est devant nous; un superbe lion, ma foi, en chair et en os, surtout en griffes et en crocs, le roi du désert, celui qu'on ne regarde qu'avec un certain effroi, même à travers les barreaux d'une cage.

Mon compagnon et moi avons échangé un rapide regard. « Suivez-moi », me dit-il tout bas. Alors, lentement, sans nous presser, surtout sans cesser d'avoir les yeux sur le fauve et de le fixer, nous rétrogradons et nous nous éloignons peu à peu dans la direction du camp.

Le lion en nous apercevant s'est arrêté et n'a plus bougé. Il s'est contenté de nous marquer par un long bâillement sa surprise de nous voir chez lui sans y être invités, nous découvrant ainsi les richesses de son formidable râtelier.

Trois minutes après, ayant contourné un épais massif, nous l'avions perdu de vue et nous étions bientôt de retour au campement, heureux d'en être quittes pour le saisissement et regrettant beaucoup d'en avoir été réduits à nos pauvres lefaucheux chargés à plomb.

Au camp l'alarme est donnée et des précautions sont prises pour la nuit. De grands feux sont allumés tout autour de notre enceinte et nous doublons le nombre des sentinelles. Mais la nuit est heureusement très calme. Le lion nous a très certainement flairés de loin et a rugi, mais ne s'est pas montré.

Le lendemain, l'ouragan se déchaîne avec furie. En un instant nous sommes enveloppés et aveuglés par d'innombrables tourbillons de sable. D'énormes trombes tournoient dans l'espace et s'avancent rapidement vers

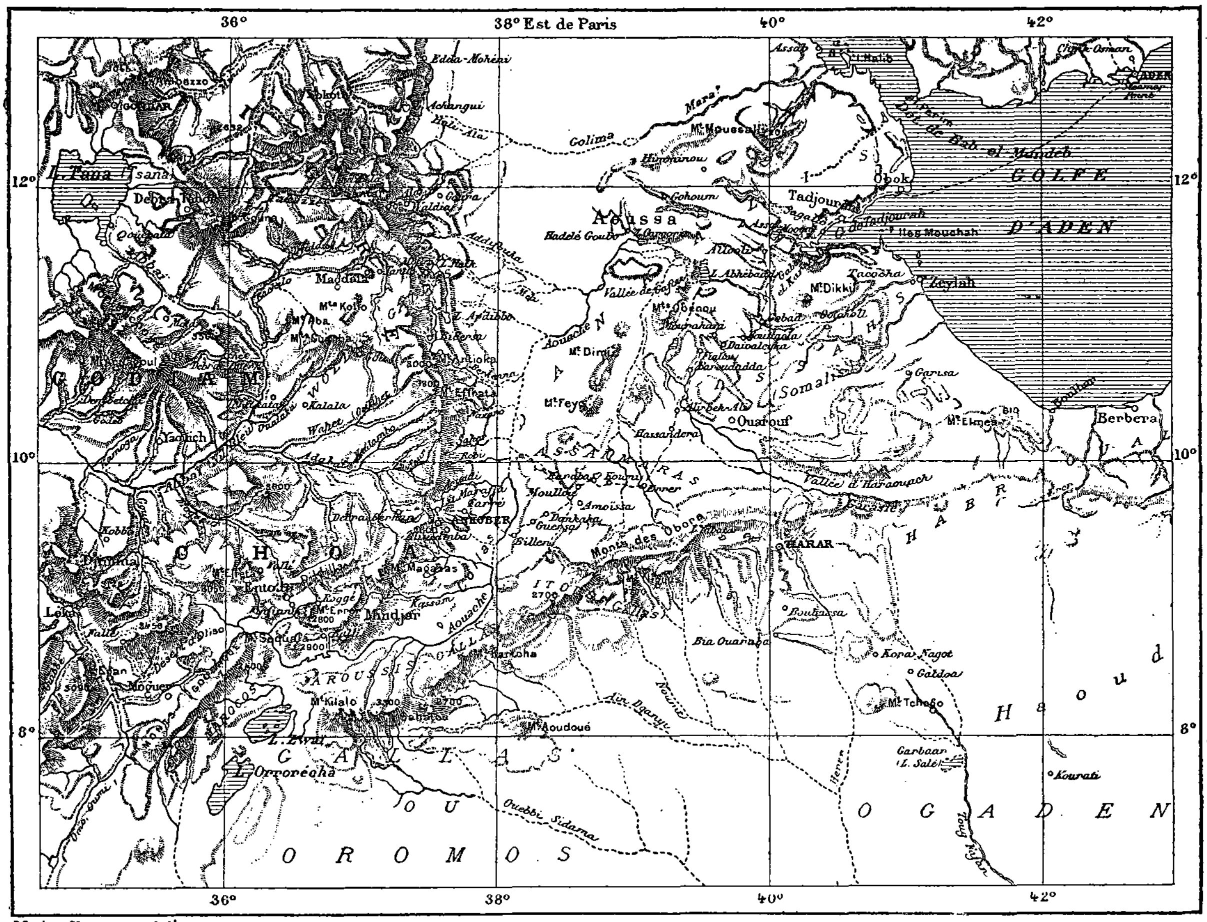
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous. A la hâte nous consolidons nos tentes. Quelques minutes plus tard l'ouragan passe et nous inonde de sable fin et de gravier. Nos tentes ont heureusement résisté; mais ce n'est, paraît-il, qu'un ouragan pour rire et qui n'est que le prélude de ceux qui vont se succéder avec furie dès que la saison sera un peu avancée. La pluie succède au vent et tombe jusqu'à la nuit noire. Il nous faut oublier notre lion.

De Gobad nous gagnons Bouscaoua, puis Bouttaéla. Là il m'est donné de reposer mes yeux sur un fond de vallée qui me rappelle la patrie. Les mimosas avec leur feuillage grêle et leur verdure légèrement grisâtre singent d'assez près les oliviers, les petits arbustes rabougris et brûlés, les touffes de thym et de lavande, et j'ai sous les yeux un coin de ma Provence.

Les deux étapes suivantes sont Mourahani et Fialou. A Fialou nous apercevons les premières autruches, mais de très loin.

A l'étape suivante, à Baroudadda, notre chef des domestiques, l'Abyssin Andalé, qui a devancé la caravane de 500 ou 600 mètres, a pourtant la chance d'en tuer une. Mais c'est une chasse difficile si l'on n'use de stra-



Marius Chesneau, del^t

Echelle de 1:6.000.000

0 100 200 300 Kil.

50

Carte du Choa.

tagème. On sait que les indigènes ne les chassent qu'au moyen d'autres autruches apprivoisées et dissimulés sous le ventre de ces dernières. De cette manière seulement on peut les approcher d'assez près.

V

Arrivée à Dawaleyka. — Attaque nocturne de notre campement par les Somalis-Issahs. — Huit morts et onze blessés. — Ali-bek-Ali. — Hassandera. — Odardourra. — Repos à Errer.

Le 9 avril, à dix heures du matin, nous arrivons à Dawaleyka. Nous avons traversé une vaste plaine coupée de nombreuses éminences et de légères dépressions de terrain, très vertes grâce aux pluies récentes. Nos yeux se sont reposés agréablement sur ces petites oasis de verdure et nous arrivons aussi dispos qu'au départ.

Notre chasse, tout en marchant, a été fructueuse, et deux magnifiques outardes ont agréablement garni notre garde-manger.

Après déjeuner, de nouveau favorisés du sort, nous avons poursuivi dans les hautes herbes trois antilopes de grande taille, aux cornes en spirale, et l'une d'elles a été abattue par M. Chefneux.

Notre dîner a été succulent. Ensuite, un peu fatigués, nous nous étendons sur nos lits de camp, attendant le sommeil et sans pressentir le moins du monde le drame qui doit se jouer dans la nuit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vers trois heures du matin nous sommes réveillés en sursaut par deux coups de feu, et au même instant deux de nos domestiques font irruption dans notre tente, criant : « *Guetta, tannassou, Issahs* (Maîtres, levez-vous, ce sont les Issahs) ». En un clin d'œil nous sommes debout et sautons sur nos armes. Autour de notre tente nos hommes font parler les fusils, et, à l'autre extrémité du camp, les missionnaires suédois et leurs serviteurs en font autant.

Les Issahs, à la faveur des ténèbres, se sont glissés en rampant jusqu'aux abords du campement et y ont pénétré par son côté faible. En entendant siffler les balles ils abandonnent la partie, et grâce aux lueurs vacillantes et indécises d'un feu qui va s'éteindre, nous les apercevons, dans l'ombre, qui détalent : quelques balles, envoyées au jugé, leur font la conduite.

Nous n'en sommes malheureusement pas quittes pour la peur, et quelques secondes ont suffi à l'œuvre de carnage des agresseurs. Il y a dans le camp, mais chez les Dankalis seulement, des morts et des blessés. Nous faisons bonne garde pendant le reste de la nuit, et dès que le jour paraît, nous pouvons nous rendre compte de l'étendue du désastre. Huit Dankalis sont morts, onze sont blessés, dont trois grièvement et sans qu'on puisse conserver le moindre espoir de les sauver.

Surpris en plein sommeil, les Dankalis, qui, malgré nos exhortations, ne se gardaient pas, n'ont pu se défendre. Aussi ne trouvons-nous sur la place qu'un seul Issah mort, atteint par une de nos balles.

Toute la caravane est en émoi, et de tous côtés on discute avec animation sur la catastrophe de la nuit. Puis, après l'ensevelissement des cadavres, on charge les chameaux, on y installe les blessés, et nous quittons ce lugubre emplacement, au-dessus duquel tournoient déjà des oiseaux de proie.

Le chef de nos domestiques. — Dessin d'E. Ronjat, d après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

Quelques minutes avant notre départ, deux blessés succombent, ce qui porte à dix le nombre des morts, non compris l'Issah, que les Dankalis ont laissé sans sépulture et que nous voyons en défilant couché sur le dos, tout près des tombes dankalies.

Avant de quitter le campement, M. Chefneux et moi avons gravé, lui sur une roche, moi sur un tronc d'arbre bien en vue, l'inscription suivante :

10 AVRIL 1885
ATTAQUÉS PAR ISSAHS
10 MORTS, 9 BLESSÉS.
CHEFNEUX-AUDON.

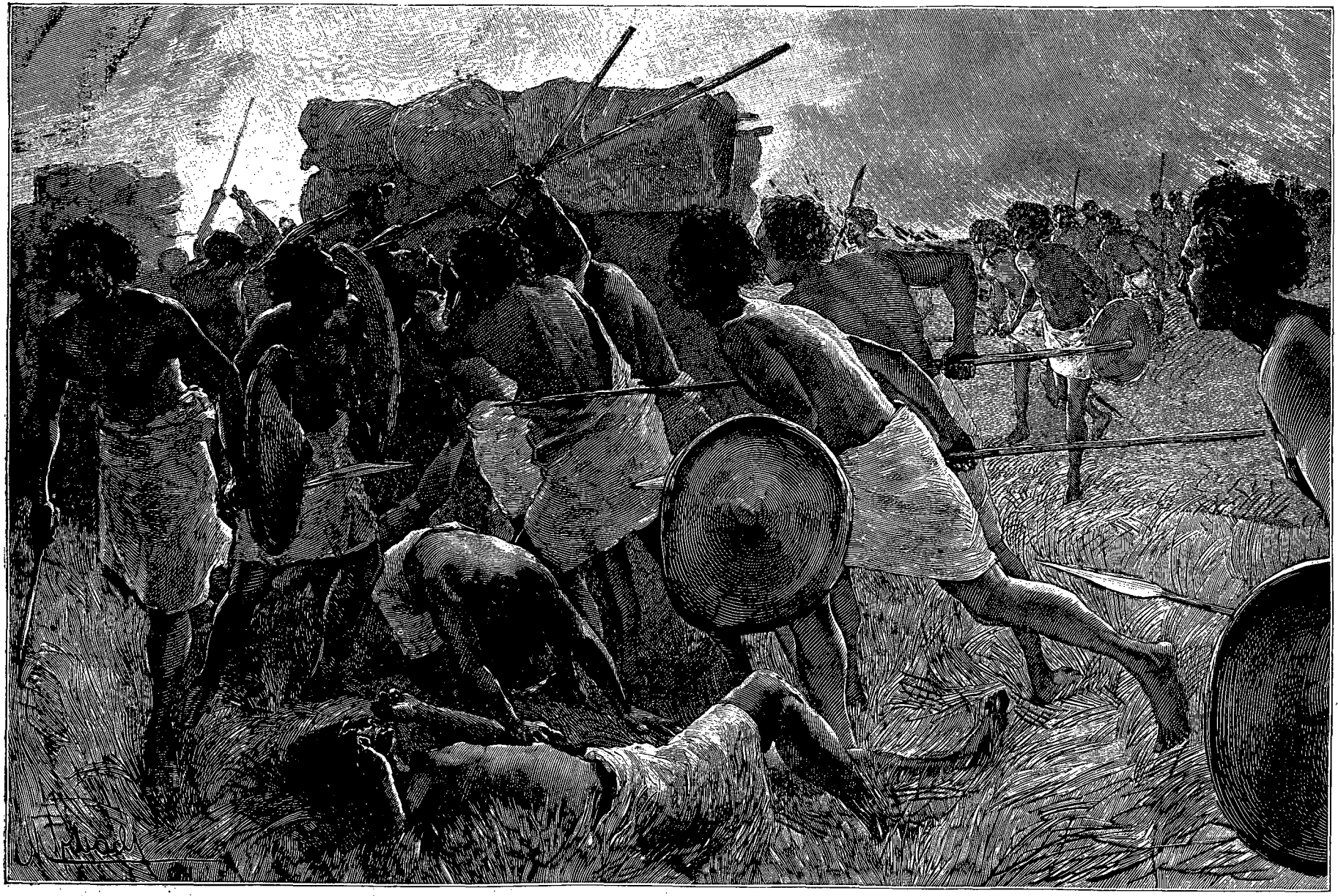
A Ali-bek-Ali, où nous arrivons vers deux heures du soir, un blessé succombe; total, onze morts.

Nous prenons pour la nuit les plus grandes précautions et décidons de tripler le nombre des sentinelles jusqu'à ce que nous ayons atteint Errer, village mixte de Dankalis et d'Issahs. Là nous serons en sûreté.

Dès cette première nuit, une alerte. Sans motif apparent les chameliers ont tous bondi, sautant sur leurs lances et leurs boucliers et, poussant des cris de détresse, se sont rués vers nos tentes. Ceux d'entre eux qui sont armés de fusils tirent à tort et à travers.

Nous sommes bientôt debout et nous nous informons; mais personne ne peut nous instruire. Chacun ignore le pourquoi de cette panique. Nous parvenons pourtant à en avoir le fin mot. Un ballot de fusils mal équilibré a roulé sur le sol et a fait choir trois ou quatre lances, lesquelles sont à leur tour tombées sur un bouclier : de là, le bruit qui a si fort effrayé ces poltrons. Dans la bagarre un pauvre chameau a reçu une balle en plein poitrail, et moi-même j'ai entendu siffler un projectile tout près de mon oreille. Nos chameliers sont décidément de trop dangereux auxiliaires, et une mesure s'impose, leur désarmement. Un instant après, la chose est faite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaque des Issahs. — Composition de F. de Myrbach, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour les étapes de Hassandera et d'Odardourra, rien d'intéressant à noter.

Le 15 nous campons à Errer. Le pays est très riant. Tout autour de nous, la plaine, très verdoyante et mouchetée de distance en distance de nombreux bouquets d'arbres en bordure des méandres du torrent; au second plan, une chaîne de collines peu élevées et qui sont comme l'avant-garde des montagnes du pays des Itous Gallas; au dernier plan enfin, ces dernières légèrement estompées à l'horizon. Au delà est le but. On ne le voit pas; on le devine, on le touche presque à travers la transparence de l'air; mais 200 kilomètres, hélas! nous en séparent encore.

Il est d'usage que les caravanes se reposent là trois ou quatre jours. Nous devons suivre l'usage.

Dès le lendemain matin notre tente est prise d'assaut par une vingtaine d'indigènes habitant le village d'Errer. Toute cette vermine grouille autour de nous, malgré une pluie battante, et pousse des cris assourdissants. Les femmes sont les plus bruyantes. Celles-ci se distinguent non seulement par leurs vociférations, mais aussi par leur puanteur. Le torse nu, les cheveux enduits d'une épaisse couche de suif ou de beurre rance, vêtues de la ceinture aux genoux de peaux de chèvre, toutes ruisselantes de graisse, elles exhalent une odeur tellement repoussante que, notre tente devenant tout à fait inhabitable, je leur cède la place.

Nous stationnons trois autres jours à Errer. De tous côtés on nous apporte chèvres, moutons, jattes de lait, fromages frais, et quand nous quittons Errer nous sommes complètement remis de nos fatigues précédentes.

La veille de notre départ nous avons pris une résolution importante. M. Chefneux, me confiant la conduite de la caravane, doit partir quelques heures avant moi en courrier, c'est-à-dire avec une escorte de sept ou huit Abyssins et deux ou trois mulets seulement. En quatre jours il arrivera au Choa, tandis qu'avec mes chameaux j'aurai pour douze ou quatorze jours de route.

Le bruit a couru que le roi Ménélik est sur le point d'entreprendre une expédition et il importe que M. Chefneux le voie avant son départ.

VI

Départ d'Errer. — Karaba. — Koumi. — Moullou. — Dankaka. — Guersa. — Vallée de l'Aouache. — Merveilleux panorama. — Billen. — Passage de l'Aouache à gué. — Aouaré. — Dettara. — Entrée à Farré.

Après Errer nous franchissons assez rapidement les 60 kilomètres qui nous séparent de Moullou, autre village dankali, dont le chef, Mohammed Goura, est, par hasard, un brave homme, pas trop voleur.

Nous avons passé par Karaba et Koumi, et le trajet n'a été marqué que par la découverte de nombreuses traces d'éléphants et de lions.

Un peu avant d'arriver à Moullou, nous avons vu la fin d'une succession de petites collines vertes et boisées, mais où nous avons pu nous frayer difficilement un passage, et nous avons aperçu à nos pieds la plaine de Moullou, à peu près semblable à celle d'Errer; puis, un peu plus bas, les collines de l'Aouache, qui masquent la rivière: enfin, à l'horizon, les montagnes d'Abyssinie, que nous devons escalader dans une huitaine de jours.

Après un nouveau repos de vingt-quatre heures à Moullou, nous reprenons notre route. Nous avons hâte d'arriver et nous doublons les étapes. Après Moullou, Dankaka; après Dankaka, Guersa.

Le 27 avril, dès l'aube, nous quittons cette dernière station. Le pays, au départ, est toujours fort aride; mais peu à peu les tons verts s'accentuent et le voisinage de la rivière se pressent. Jusqu'à dix heures nous pataugeons au milieu des mimosas épineux, des ronces et des broussailles. Puis, brusquement, au débouché d'un mamelon, nous apparaît, dans un cadre merveilleux, la vallée de l'Aouache. Dans le fond coule la rivière derrière plusieurs rangées d'arbres et de roseaux, et c'est à peine si nous distinguons au travers quelques plaques brillantes.

Nous voilà enfin sortis de cet affreux désert dankali. Cette verte et plantureuse vallée, fertile en autruches, lions, éléphants, buffles et animaux de toutes sortes; cette grande et belle rivière où foisonnent crocodiles et hippopotames; ces montagnes d'Abyssinie que l'on voit aux extrémités de l'horizon, poétiquement fondues dans l'azur: tout cela, noyé dans une brume laiteuse et ensoleillée, constitue un ensemble prestigieux, et je ne puis me lasser de contempler ce splendide panorama.

De Guersa nous gagnons Billen. Là, un temps d'arrêt. Un nouvel orage nous a assaillis, et tous nos ballots et bagages sont trempés.

La journée que nous passons à Billen est marquée par un incident. Mon valet de chambre est de retour après déjeuner d'une petite excursion et il revient tout ému. Il s'est trouvé sous bois presque nez à nez avec un lion, non loin, nous dit-il, de notre campement. Les missionnaires suédois et moi, nous nous concertons et tombons d'accord pour lui donner la chasse. Arrivés à l'endroit où le fauve a été aperçu, nous découvrons facilement sur le sol limoneux l'empreinte de ses puissantes griffes; mais au bout d'un quart d'heure les traces s'arrêtent à un énorme fourré de roseaux qui a une étendue de près d'un kilomètre. Ce serait folie que de tenter d'y pénétrer et nous rentrons au camp. En revenant nous traversons un petit ruisseau d'eau chaude. La source est d'un faible débit, mais sa température, assez élevée, doit varier entre 60 et 65 degrés centigrades.

Mes domestiques me font également remarquer non loin de là une montagne de soufre où vont s'approvisionner les Abyssins et les indigènes.

Le lendemain nous sommes sur les bords de l'Aouache. Ici une grosse difficulté surgit. Les dernières pluies torrentielles ont provoqué une crue subite et il nous est absolument impossible de passer à gué. Il nous faut ou attendre la baisse des eaux, ou bien construire des radeaux.

Les chameliers préfèrent attendre, malgré la fièvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui s'est déclarée dans le camp, et ce n'est que trois jours plus tard que nous pouvons tenter le passage à gué. Les hommes passent pour la plupart à la nage, les mulets suivent tenus par la bride, puis viennent les chameaux, ayant de l'eau jusqu'à mi-corps.

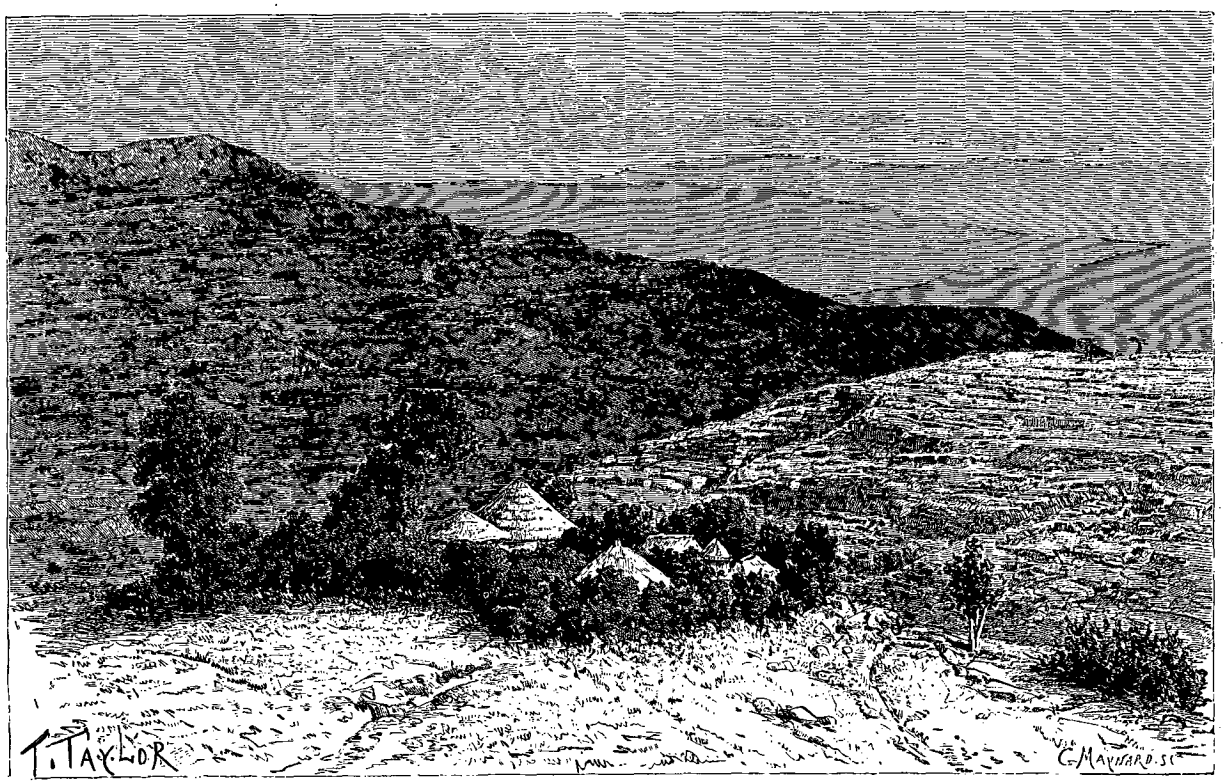
Ce passage est au dernier point pittoresque. Plus de deux cents chameaux, nos chameliers, d'autres Dankalis riverains, des mulets, des ânes, des bœufs, des moutons, tout ce monde-là crie, beugle, vocifère, patauge et barbote dans cette eau épaisse et rougeâtre, et escalade péniblement la rive glissante.

La traversée dure trois heures. Puis nous campons sur la rive gauche, au bord de l'eau, au milieu des hautes herbes et sous un arbre gigantesque. Désormais en pays ami et hospitalier, nous pouvons nous départir un peu de notre prudence et n'avons pas d'intérêt immédiat à rechercher les positions stratégiques.

Le lendemain nous quittons l'Aouache. Nous touchons au but. Encore deux ou trois jours de marche, et nous serons à Farré, ville frontière du Choa.

Nous touchons d'abord à Aouaré. Puis, partis d'Aouaré à huit heures, nous arrivons à dix heures à Dettara.

D'Aouaré à Dettara le pays est pittoresque. A Dettara, pour la première fois nous trouvons un ruisseau d'eau limpide courant et cascadant sur un lit de cailloux. Le long des berges, les lianes et les vignes vierges s'élancent et s'enchevêtrent follement dans la chevelure



Environs de Farré (voy. p. 124). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

des grands arbres; le soleil lui-même a légèrement éteint ses feux, et nous avons un avant-goût des douceurs que nous réserve le climat tempéré d'Abyssinie.

Le 4 mai, vers deux heures, M. Chefneux, qui est venu à ma rencontre, et moi prenons une résolution subite : nous allons devancer la caravane qui ne doit s'ébranler que le lendemain, et partir pour Farré avec nos domestiques et une demi-douzaine de chameaux. Il nous importe d'arriver de nuit, pour soustraire certaines denrées et marchandises à la rapacité des gens du roi. L'usage veut, en effet, que rien ne soit introduit au Choa sans passer au préalable sous les yeux du roi, lequel se réserve de s'approprier, moyennant payement, s'il y pense, ce qui peut lui plaire.

Vers cinq heures nous sommes en vue des premières habitations abyssines avec leurs toits de chaume pointus, comme autant de gigantesques champignons, et coquettement juchées sur les mamelons d'avant-postes. Çà et là bœufs et moutons, chevaux et mulets paissent paisiblement dans les prés; la voix criarde et éraillée des laboureurs retentit, excitant les bœufs; d'autres mettent en bottes les blés récemment coupés; de maison à maison, et au loin, les coqs échangent leurs chants de fanfare, etc., etc. Ce spectacle d'une vie paisible, réglée, laborieuse, telle que nous l'avons connue dans la patrie, nous réjouit les yeux et le cœur. Nous nous secouons comme au sortir d'un vilain rêve. Le désert et ses tortures, les privations et les souffrances de la route, les angoisses du voyage, tout cela s'est évanoui comme par enchantement et il ne nous reste de ce long cauchemar qu'un souvenir fugitif que quelques heures suffiront à dissiper entièrement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes au terme de notre voyage. Nous entrons à Farré à la nuit. Notre arrivée est saluée par les gens du roi d'une salve de mousqueterie. Nous leur rendons la politesse, et, les premières paroles de bienvenue et de courtoisie échangées et quelques formalités préliminaires accomplies, nous prenons possession d'une petite maison qu'on a fait préparer et nettoyer à notre intention.

VII

Farré. — L'Azage Wolda Tadek. — Ankober. — Entotto. Entrevue avec le roi Ménélik II.

C'est à Farré, village peuplé presque entièrement d'Abyssins musulmans, que s'arrêtent les caravanes venant de la côte orientale; c'est là aussi qu'elles se forment, et de là qu'elles partent pour entreprendre la traversée du désert.

C'est à peine si une ou deux caravanes montent au Choa chaque année; aussi leur arrivée est-elle pour le pays un véritable événement. Bien que ce que neuf sur dix apportent soit à peu près exclusivement destiné au roi, chacun s'y intéresse, les grands personnages surtout. On est donc attendu avec impatience et nous sommes reçus à bras ouverts.

Nous trouvons là le chef du village et ses subordonnés, et à leur tête l'azage Wolda Tadek, intendant général du royaume, chargé de la direction des affaires commerciales. En deux traits de plume son portrait : De haute stature, à la figure avenante. Très intelligent, courtois et affable. Pour ses amis, très serviable; en revanche, dur et vindicatif si l'on a eu le malheur de lui déplaire. Au surplus, dévoué au roi comme un chien à son maître, et jouissant dans le pays de la plus haute et légitime influence.

Je lui suis présenté. Je lui adresse mes compliments, et il me répond, dans son style oriental, que, comme M. Chefneux, je serai désormais son fils et que je puis compter sur son affectueuse protection.

C'est entre ses mains que se fait la remise de toutes les marchandises, qu'elles soient ou non destinées au roi; et ce n'est pas seulement sur les marchandises qu'est mis l'embargo, mais aussi sur les malles, les valises et paquets contenant les vêtements, ustensiles, provisions et objets de toutes sortes que les nouveaux arrivants apportent pour leur usage particulier.

Mais cela n'a été heureusement pour nous qu'une pure formalité. Outre que M. Chefneux est exceptionnellement bien en cour, la discipline s'est depuis quelque temps fort relâchée, les convoitises et les appétits royaux ayant de beaucoup diminué d'intensité, et tout nous a été rendu dès le lendemain.

Jadis très curieux, très avide de voir et par suite très envieux de posséder toutes les nouveautés, les produits et bibelots importés d'Europe, le roi Ménélik est aujourd'hui sinon rassasié, du moins beaucoup plus sobre. Les armes, il les connaît toutes parfaitement, et il est peu de modèles ou de systèmes qui ne lui soient passés par les mains; les outils de menuiserie, de serrurerie, il en a une collection complète; quant à certains produits courants, tels que le savon, la bougie, les allumettes, le sucre, le papier, les plumes et l'encre, la soie, etc., il en a de petites provisions, qu'il fait renouveler de temps à autre; de sorte que les pauvres Européens ne courent plus autant qu'autrefois le risque d'être dévalisés et mis à sac. Avec un peu de prudence on peut se promettre de conserver à peu près intact son approvisionnement.

J'ai parlé plus haut de l'intérêt tout particulier que prenaient les grands personnages à l'arrivée des caravanes. De ceux-là nous avons à craindre les importunités. Le roi s'étant jusqu'à ce jour tout réservé, ils sont, comme lui jadis, d'un gros appétit, et l'on a fort à faire pour s'en débarrasser sans se faire d'ennemis.

Ce qu'ils recherchent par-dessus tout, ce sont les armes; mais, s'il nous est permis, grâce à une petite réserve de fusils arrachés à la complaisance du roi, de faire quelques heureux, il nous est malheureusement impossible de donner satisfaction à tous : de là, une recrudescence de visites, d'offres de services de tous genres, de promesses, la monnaie courante du pays, de démarches sans nombre qui ne laissent pas que de mettre notre patience à une rude épreuve.

Mais c'est seulement à Entotto, résidence du roi et de sa cour, que nous serons en butte à ces obsessions. Seul de tous les hauts dignitaires du pays, l'azage Wolda Tadek habite Ankober, où le retiennent les devoirs et les exigences multiples de sa charge.

Ankober [1], qui passe pour la capitale du Choa, bien que le roi n'y ait jamais résidé, est en effet la ville la plus peuplée du royaume et compte environ 2000 habitants. Elle est située à une trentaine de kilomètres de Farré, c'est-à-dire aux portes du Choa.

Nous y arrivons le 7 mai, trois jours après notre arrêt définitif à Farré. Nous avons traversé la magnifique forêt qui couvre les flancs du mont Umamret. Elle n'occupe pas une très vaste étendue, mais est peuplée d'arbres gigantesques plusieurs fois séculaires; entre autres arbres ou arbustes exotiques je remarque l'euphorbe d'Abyssinie, avec sa verdure sombre et sa structure bizarre et tourmentée.

La maison où nous sommes installés appartient à Paul Soleillet, un de nos amis. Ce dernier et M. Chefneux ont eu jadis des intérêts communs, et, bien que chacun d'eux suive aujourd'hui sa propre voie, leur intimité n'en est pas affaiblie, et chez Soleillet nous sommes chez nous.

Cette habitation, qui diffère sensiblement de celles du pays, comprend plusieurs pavillons, ayant chacun sa destination spéciale. Ce sont : 1° un corps de bâtiment construit, grossièrement s'entend, mi à l'européenne, mi à la mode abyssine, avec des murs en pierres, crépis avec de la terre détrempée et de la bouse de vache mêlées (c'est le mortier du pays), et un toit de chaume. Nous avons là, dans la même pièce et séparées

1. Ankober (porte d'Anko). Anko est le nom d'une ancienne reine d'Éthiopie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seulement par un rideau formant cloison, notre chambre à coucher et notre salle à manger; à côté, une pièce servant de cuisine et un petit vestibule qui donne accès au moyen d'une échelle à un grenier; 2° la maison où couchent les domestiques; 3° celle où se tiennent les femmes et où elles font le pain; 4° enfin, l'écurie.

Toute habitation abyssine convenablement agencée se compose ordinairement ainsi : 1° l'*elphigue* ou logement privé du maître; 2° le *madbiet* où se moud la farine et se pétrit le pain; 3° le *wetbiet* ou cuisine; 4° le logement des domestiques mâles; 5° le *tedjbiet* où se préparent le *tedj* ou hydromel et le *talla* ou sorte de bière; 6° l'écurie.

Ce qui est à remarquer dans ces maisons ou plus

L'azage Wolda Tadek. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

exactement ces grandes huttes, c'est qu'elles ont très rarement des fenêtres. Autre particularité : du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, matin et soir, on fait du feu. Sur un récipient en terre cuite légèrement concave, on entasse, au milieu de la pièce, du bois mort qui brûle tant bien que mal, et dont la fumée insupportable ne parvient que difficilement à s'échapper à travers les fissures du chaume.

Notre refugium d'Ankober a été construit par un Européen, M. Grayner, missionnaire protestant allemand, lequel l'a cédé à M. Soleillet pour la somme de 100 thalaris [1]. Autour de la propriété bâtie, environ 500 mètres carrés de terrain permettent de cultiver choux, salades, etc., et quantité de pommes de terre.

1. Le thalari vaut en moyenne 4 fr. 50. Cette monnaie est frappée à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche.

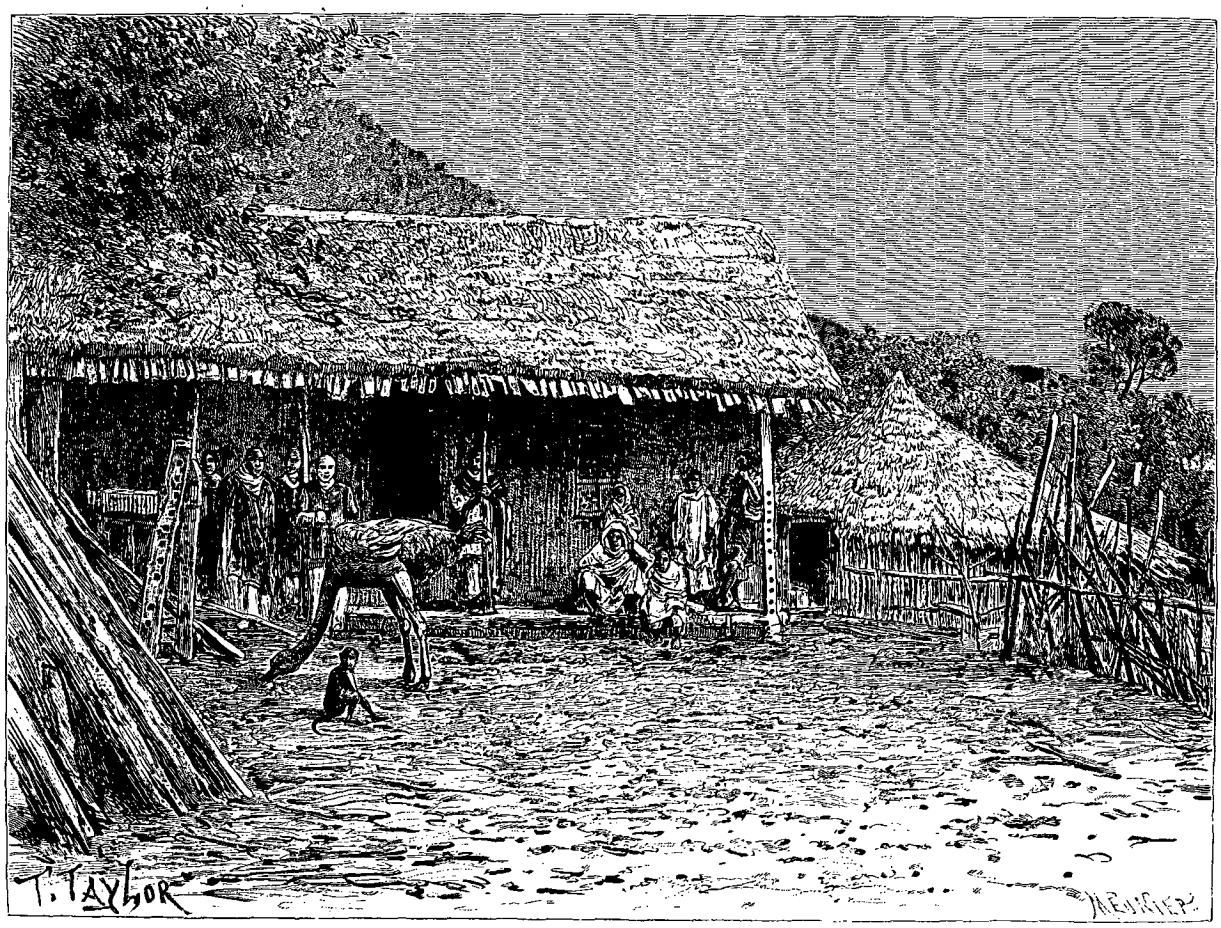
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Grayner, homme aimable d'ailleurs bien qu'Allemand, a dû, pour la construction de cette habitation, faire des prodiges. Les indigènes ignorant l'art de bâtir, lui seul a dû tout faire par lui-même. Sauf les quatre murs, tout est fait, il est vrai, de pièces et de morceaux. Les portes, les fenêtres, grandes comme dix fois la main, le plafond, sont construits avec des débris de vieilles caisses.

A l'entrée ce n'est pas moins pittoresque. Devant la petite véranda qui abrite l'entrée, un singe fait ses grimaces, et une autruche se promène gravement : on dirait une baraque foraine. Malgré tout, cette modeste et primitive maison m'a paru affecter des airs de palais quand, venant du désert, j'ai pu m'abriter sous son toit.

Nous prenons là cinq ou six jours de repos; puis, comme il est indispensable d'aller faire notre visite au roi, nous faisons charger nos mulets et attaquons vaillamment les 120 kilomètres qui nous séparent d'Entotto.

Au moment de quitter la vallée et de faire l'ascension des hauts plateaux, nous pouvons contempler le magnifique tableau qui se déroule sous nos yeux : devant nous, Ankober et ses coquettes maisons aux toits coniques, enfouies dans la verdure; à nos pieds, le vallon et ses vertes prairies; sur notre droite, une échappée grandiose, et, aussi loin que la vue peut s'étendre, une succession de collines verdoyantes, du vert passant au bleu, pour prendre dans l'éloignement ces teintes violacées si poétiques des montagnes lointaines.



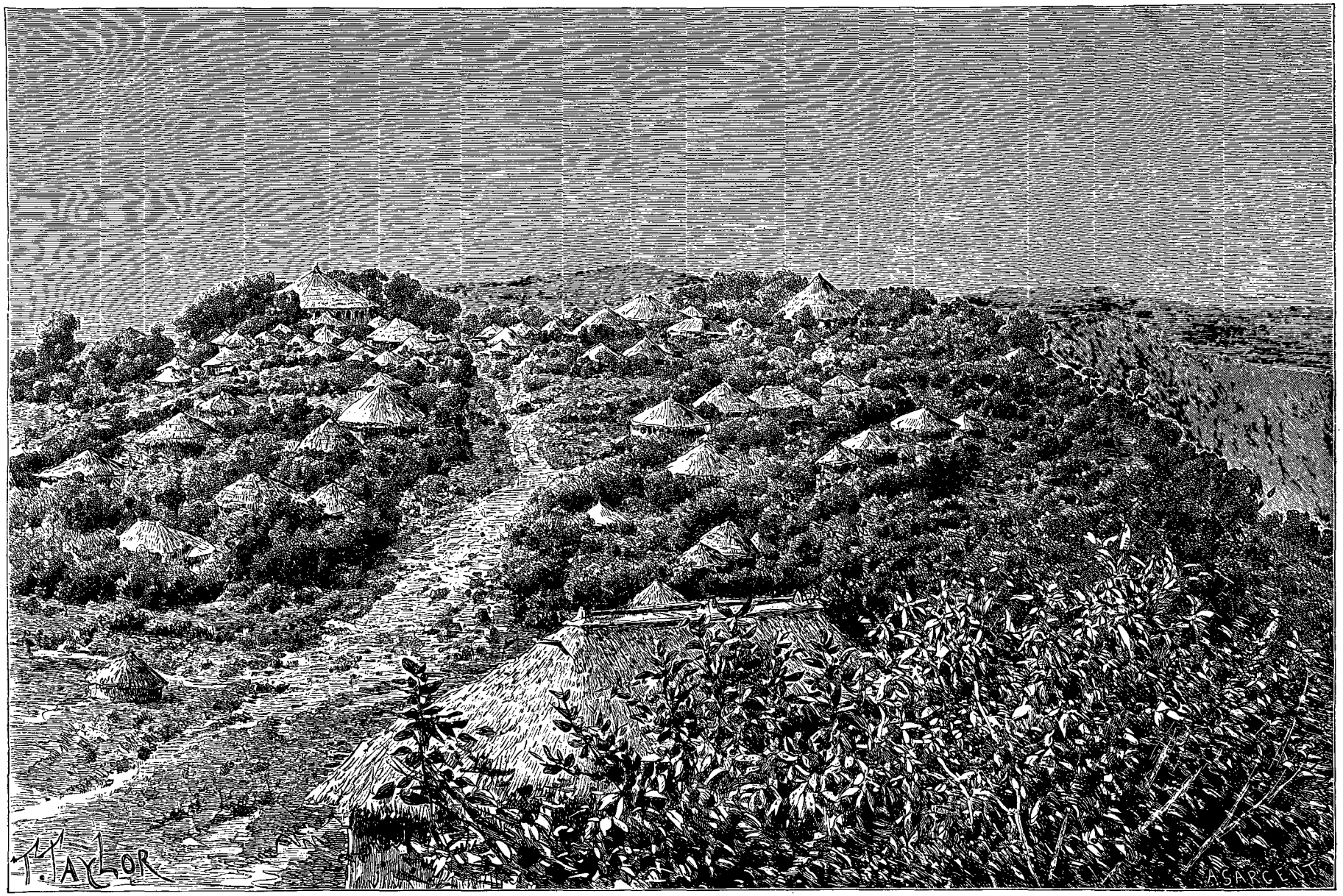
Notre habitation à Ankober. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

Quelques minutes après, nous traversons la Tchatcha, un des affluents de l'Aouache, petit ruisseau torrentueux, et nous commençons à escalader la grande falaise escarpée et à pic qui borde les hauts plateaux, cela par des sentiers à peine frayés, et côtoyant d'affreux précipices; une excessive prudence est de rigueur, pour peu qu'on tienne à l'existence.

Par bonheur nos mulets, grâce à une étonnante sûreté de pied, se tirent très gaillardement de tous les mauvais pas. Au surplus tout n'est qu'affaire d'habitude et tel passage paraissait au début infranchissable qu'on arrive à franchir sans émoi, l'œil fouille avec placidité les profondeurs vertigineuses des précipices béants, et si l'on est ému, c'est d'admiration.

Nous arrivons à Entotto le soir du troisième jour. Nous avons voyagé sur les plateaux qui, partant d'Ankober, courent jusqu'au delà de Dildilla (vieux nom d'Entotto), sur une longueur d'environ 150 kilomètres et sur une largeur d'à peu près moitié. Là, ni arbres ni arbustes où l'œil puisse se reposer; seulement des roches nues, encaissant et encadrant de maigres prairies, et un sol aride et caillouteux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ankober. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

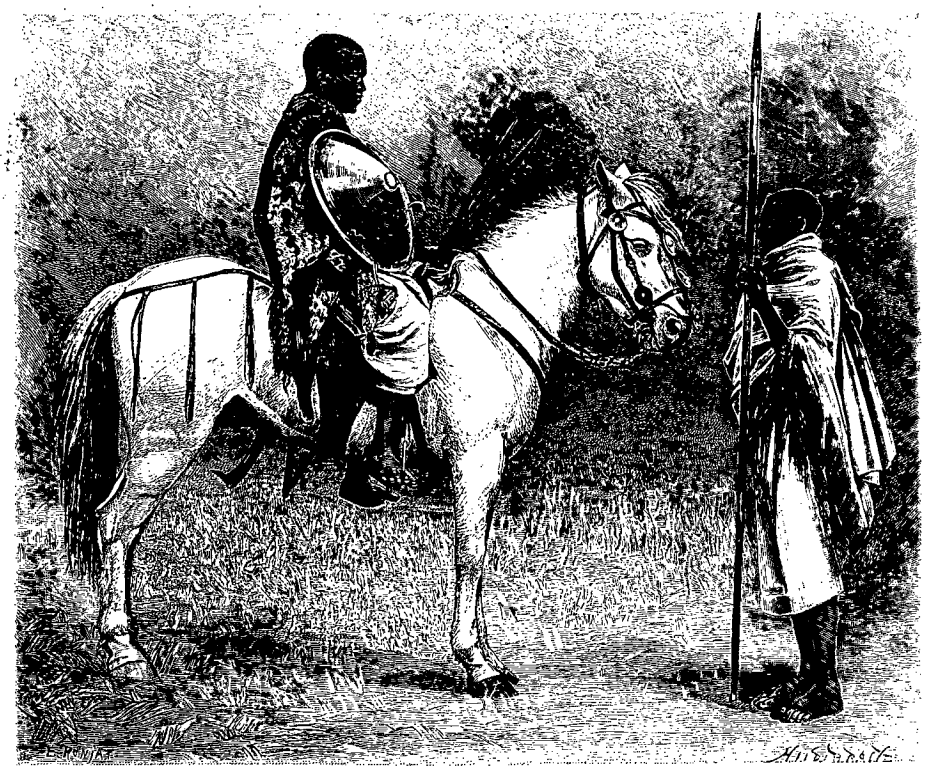
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En route notre principal souci a été de trouver non un gîte, puisque nous voyageons avec nos tentes, mais de quoi manger pour nous et nos bêtes. En nous recommandant du roi nous avons pu, à prix d'argent bien entendu, résoudre le problème, mais imparfaitement.

A Entotto nous trouvons l'azage Wolda Tadeck qui nous a devancés de vingt-quatre heures et qui nous a fait préparer (lisez : nettoyer et désinfecter) une petite maison à proximité du *guébi* (résidence royale). Nous avons accepté provisoirement ce gîte peu confortable pour ne pas froisser l'azage par un refus. Nous accepterons un peu plus tard les offres gracieuses des Européens qui nous ont offert l'hospitalité.

Dès le lendemain a lieu notre première entrevue avec Ménélik II. Il nous reçoit en plein vent. Au fond d'une grande cour carrée, enceinte de murs en pierre sèche légèrement crépis, est dressée une estrade couverte de roseaux et de chaume et tendue d'une toile grossière tissée dans le pays. Le roi est là, accroupi sur des coussins et entouré d'une demi-douzaine de courtisans. Au pied de l'estrade, deux chaises à notre intention.

Nous sommes très cordialement reçus. Après nous avoir serré la main il nous invite à nous asseoir, et l'entretien commence. D'abord a lieu ma présentation comme parent et ami de M. Chefneux et je reçois du monarque l'assurance de sa sympathie et de sa bienveillance; puis, des questions sur les incidents et les péripéties de notre voyage. Le roi prend le plus vif in-



Soldats abyssins. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

térêt au récit de l'attaque dont nous avons été victimes, et, comme il prétend exercer sa suzeraineté sur les pays dankalis, il nous promet de prendre des mesures préventives pour l'avenir.

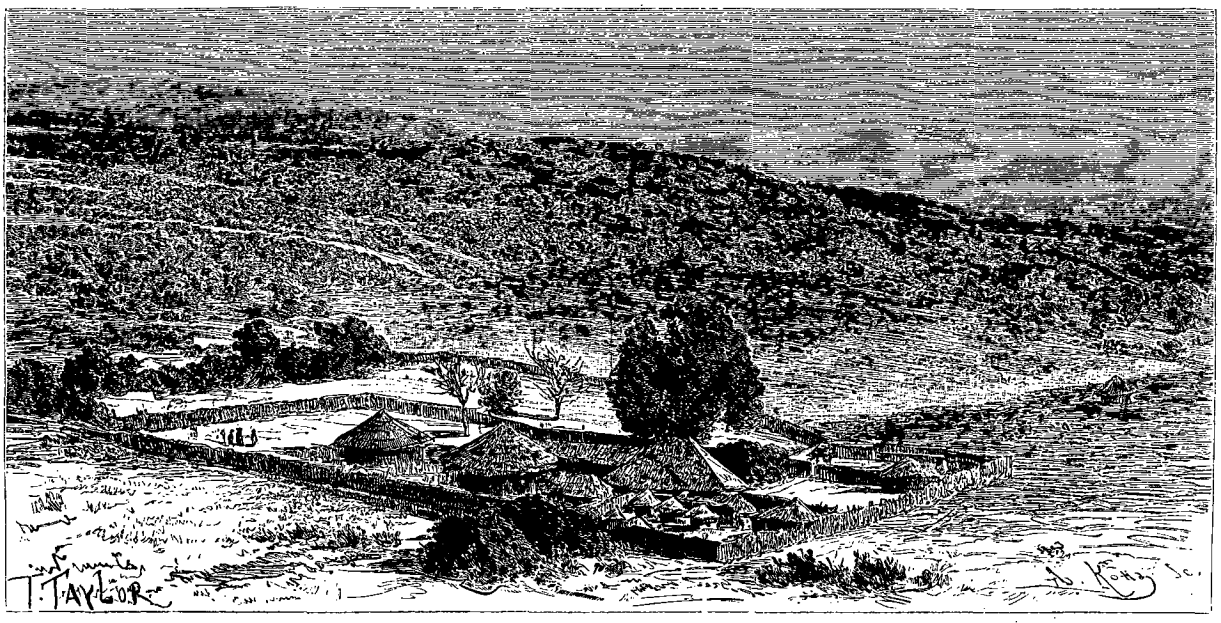
A la suite de cette entrevue, une seconde peu importante; enfin une troisième, au cours de laquelle est abordée la question commerciale. Les fusils que nous avons apportés au roi et que l'azage, avant de quitter Ankober, a donnés à transporter aux soldats et paysans chargés de ce service, viennent d'arriver, et nous en faisons le dénombrement. Mais, lorsqu'il s'agit du payement, Ménélik nous avoue humblement que sa caisse est vide. Il avait pourtant promis formellement à M. Chefneux de payer contre livraison des armes. Ce dernier, que des intérêts d'ordre supérieur appellent en France à bref délai, est loin d'être content. Tout ce que nous pouvons obtenir, malgré notre diplomatie et notre insistance, c'est, en argent monnayé ou en marchandises, musc ou ivoire, le tiers du montant de nos fournitures, le surplus devant être payé quatre ou cinq mois plus tard seulement.

Nous allons donc, en attendant, accepter à Entotto l'hospitalité qui nous a été offerte par nos amis, et procéder à notre petite installation.

HENRY AUDON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Maison de M. Appenzeller à Entotto. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

VOYAGE AU CHOA

(ABYSSINIE MÉRIDIONALE),

PAR M. HENRY AUDON [1].

1884-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

La colonie européenne. — Quelques mots sur le Choa. — Le roi Ménélik II et la reine Taï-Tou. — Le ras Darghé.

Notre déménagement n'a pas été long, et le jour même nous sommes installés.

M. Chefneux a accepté l'hospitalité de M. Ilg; moi, celle de M. Hénon.

Sur la lisière d'Entotto, au fond d'une riante petite vallée, habitaient cinq Européens, avec lesquels nous allions vivre désormais :

Trois Suisses : M. Ilg, déjà nommé, ingénieur au service du roi; charmant homme, très serviable, depuis sept ans déjà en Abyssinie, et MM. Zimmermann et Appenzeller, le premier mécanicien et l'autre ébéniste, tous deux également au service du roi.

Deux Français : M. Hénon, dont je suis l'hôte, officier de dragons, en voyage d'exploration; M. Aubry, ingénieur des mines, chargé de mission par le Ministère des travaux publics.

Puis, sur le plateau, autour du guébi, deux Italiens : le comte Antonelli, neveu du fameux cardinal de ce nom, envoyé extraordinaire du gouvernement italien, faisant parallèlement le commerce des fusils, et le docteur Alfieri, précédemment au service du roi de Godjam, à ce moment médecin attaché à la personne de Ménélik.

Ce n'était là qu'une partie de la petite colonie européenne. Les autres membres étaient disséminés çà et là sur le territoire.

C'étaient : à Lit-Marafia, près d'Ankober, le docteur Ragazzi, chef de la station italienne de géographie; à Ankober, M. Brémond neveu, Français, représentant de son oncle au Choa; à Oïnen-Amba, dans les *collas* (parties basses de l'Abyssinie), à quelques kilomètres de Farré, M. Labatut, également Français, négociant, depuis près de quatorze ans dans le pays.

Enfin, sur le territoire galla annexé : à Kataba, à 10 kilomètres d'Entotto, Mgr Lasserre, évêque de Maroc, *in partibus*, chef de la mission catholique française, et à Balli, dans la direction sud d'Entotto, MM. Mayer et Grayner, missionnaires protestants allemands.

Le long délai que nous a demandé le roi pour para-

1. Suite. — Voyez p. 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chever le payement de ce qui nous est dû nous a fait des loisirs, et huit jours ne se sont pas écoulés que l'ennui nous gagne.

C'est le moment ou jamais d'étudier le pays et les mœurs de ses habitants.

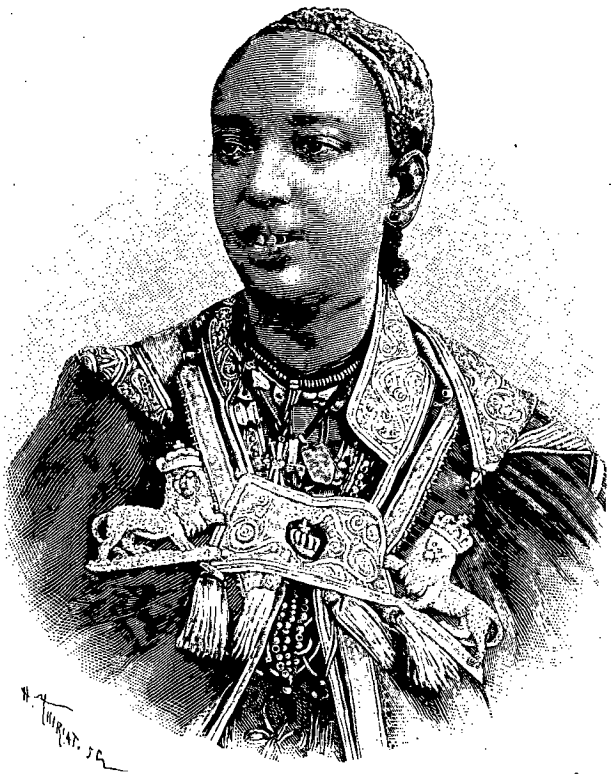
Le roi Ménélik (à tout seigneur tout-honneur) a été tout d'abord mon objectif, et à coup sûr je n'ai perdu ni mon temps ni ma peine à étudier cette curieuse physionomie de roi nègre. Il va donc m'être facile de l'esquisser.

Mais auparavant, qu'il me soit permis de donner quelques détails sur le Choa, si peu connu, inconnu jusqu'ici allais-je dire.

Des trois royaumes qui forment l'empire d'Abyssinie (ancienne Éthiopie), le Choa est sans contredit le plus fertile, le mieux cultivé, le plus riche.

On sait que ces trois royaumes sont : 1° au nord, le Tigré, où le négous (empereur, roi des rois) a sa résidence; 2° au centre, légèrement rejeté vers l'ouest, le Godjam, récemment érigé en royaume et où règne Técla Aïmanot; 3° enfin, au sud, le Choa.

Le Choa proprement dit n'occupe qu'une faible étendue de territoire et est borné : au nord, par les Wollos Gallas, peuplades placées sous la domination directe du négous; à l'est, par la base des contreforts des plateaux; et, au sud, par la Béréza jusqu'à l'endroit où elle se jette dans l'Abaï ou Nil Bleu.



La reine Taï-Tou (voy. p. 131). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Hénon.

Il est peuplé d'Amharas, race abyssine, parlant l'amharigna, dialecte issu de l'amiarite.

Tel qu'il est constitué aujourd'hui et agrandi par les conquêtes récentes de son souverain, le Choa a une importance à peu près égale à celle du Tigré.

Les pays gallas annexés forment au moins les quatre cinquièmes de son territoire, qui a alors pour limites :

Au nord, les Wollos Gallas;

A l'ouest, l'Abaï ou Nil Bleu et les contreforts du versant oriental de la vallée moyenne du Nil;

A l'est, la rivière Aouache, les monts Gouragué et la rivière du Guibié;

Au sud, les royaumes de Kaffa et de Cambat.

Tous les pays gallas compris dans ces limites et conquis sous le règne actuel peuvent être considérés comme faisant partie du royaume, cela malgré quelques soulèvements périodiques tôt réprimés.

Au sud-ouest et au sud, d'autres pays gallas immenses, entre autres le royaume de Kaffa, s'étendent dont la richesse et la fertilité dépassent celles des contrées voisines; de sorte que, si la conquête se poursuit et les englobe peu à peu, ce qui est à prévoir, le Choa, ainsi agrandi, sera incontestablement de beaucoup le plus riche fleuron de la couronne d'Abyssinie.

Ménélik II peut être considéré aujourd'hui comme le plus puissant souverain de l'Afrique intérieure.

S'il faut en croire la légende, il descend en ligne directe du grand Salomon; mais la tradition est si vague qu'elle ne mérite, à mon sens, aucune créance sérieuse. Quoi qu'il en soit, Ménélik s'en prévaut et l'on peut à la rigueur expliquer par là les vues qu'il afficha naguère sur la couronne impériale.

A la mort de Théodoros, en effet, le Tigré se trouvant en pleine anarchie et en proie aux dissensions intestines de ses chefs, Ménélik se déclara indépendant et prit même le titre d'empereur.

De son côté le prince Kassaï, aventurier soutenu par l'Angleterre, avait usurpé le pouvoir vacant, se créait de nombreux partisans, envahissait le Godjam, également révolté, réduisait ce petit royaume à l'obéissance, puis entrait en lutte avec le Choa et son roi. De nouveau victorieux, le prince Kassaï montait sur le trône d'Abyssinie et se faisait couronner empereur [1].

Ménélik II est le successeur immédiat de son grand-père Salla-Sallassié, le roi le plus populaire et le plus connu et qui a laissé dans le pays des souvenirs vivaces de bonté et de justice. Il est le successeur immédiat et le fils naturel de Haélou, fils du précédent.

L'histoire de sa naissance est un petit roman plein de saveur orientale.

Des trois fils qu'avait Salla-Sallassié, Haélou, Séfou

1. Le prince Kassaï, depuis l'empereur Jean (négous Ioannès), vient, on le sait, de trouver la mort dans un combat contre les Derviches. Sa succession est ouverte; mais point n'est besoin d'être bon prophète pour prédire l'avènement de Ménélik au trône impérial.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Darghé, Haélou, l'aîné, fut désigné pour lui succéder, mais il mourut quatre ans après sans laisser d'héritier légitime.

Son fils naturel Ménélik se présentait seul pour recueillir sa succession. Il était né d'une mendiante dans les circonstances suivantes :

Le roi Haélou, son père, avait à plusieurs reprises entendu les grands de son entourage vanter la beauté d'une mendiante qui, depuis quelque temps déjà, rôdait aux alentours du guébi. Il la fit mander, eut avec elle plusieurs entretiens, puis la relégua parmi les femmes de service du palais. Neuf mois après, la mendiante accoucha d'un fils, que tout d'abord Haélou se refusa à reconnaître; mais, la reine mère étant intervenue, il fut décidé qu'il serait reconnu si de l'avis des parents réunis il ressemblait au roi. Cette ressemblance fut, paraît-il, jugée indiscutable.

L'avènement de Ménélik, fils illégitime, né d'une mendiante, souleva dans le Choa quelques protestations, notamment chez son cousin Machacha, fils légitime, lui, du prince Séfou, second fils de Salla-Sallassié.

Il leva l'étendard de la révolte; mais, vaincu, fait prisonnier, plongé dans un silo, enchaîné, il ne dut sa liberté qu'à l'ex-reine Bafana, épouse divorcée de Ménélik, laquelle lui facilita les moyens de s'évader.

Il est mort récemment; mais à l'époque où nous arrivions au Choa il avait fait sa soumission complète et vivait auprès de son royal cousin.

Marié une première fois avec la reine Bafana, Ménélik a divorcé et a épousé en secondes noces la reine Taï-Tou. Au physique, grosse femme à la figure souriante, presque blanche; au moral, méchante, vindicative et avare. Signe particulier : tient beaucoup à ses prérogatives, qui lui donnent, à elle seule, le droit de porter des ombrelles de couleur et des bijoux en or. Toutes les autres femmes du royaume, même les parentes du roi et les siennes, portent l'ombrelle noire et des bijoux en argent; une exception est seulement faite pour les femmes d'Européens.

Ménélik avait deux enfants; le plus jeune, âgé de sept ans, étant mort il y a quelques mois, il ne lui reste plus que sa fille aînée, âgée de vingt ans, mariée depuis cinq ou six ans au ras Aréa-Sallassie, fils du négous Jean.

Le ras[1] Darghé, oncle paternel de Ménélik, vit encore. Lors de l'avènement au trône de son neveu, loin de faire opposition, il l'appuya de toutes ses forces. Aussi jouit-il auprès de ce dernier d'une très grande influence, qu'il met toujours d'ailleurs au service de l'équité et de la justice. Il jouit également au Choa d'une grande considération, grâce à sa droiture et au profond amour qu'il a pour son pays.

Ménélik II. — Dessin de Ronjat, d'après une photographie de M. Hénon.

Il n'aime pas les Européens, dont il redoute la civilisation envahissante et les empiétements; mais il n'a garde de le faire paraître, et tous ceux d'entre eux qui l'ont approché n'ont jamais eu qu'à se louer de son urbanité et de sa courtoisie.

C'est le seul gentilhomme du Choa.

Après lui je n'ai pas de peine à revenir sans transition brusque à Ménélik.

Celui-ci, en effet, a beaucoup des qualités de son oncle, sans en avoir toutefois la même rigidité de principes. Si ses intérêts sont en jeu, il se laissera facilement aller, dans un premier mouvement, à des détours, des réticences et des compromissions flagrantes. Il n'est pas douteux qu'il n'en ait plus tard du regret, et il est aisé de le deviner; mais il est toujours dur de se donner un démenti à soi-même, et, trop souvent mal conseillé, trop souvent aussi engagé dans une mauvaise

1. Le mot *ras* qui en amharigna veut dire « tête », est l'équivalent du titre de prince.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voie, il y persévère. Comme son oncle, il est doué d'un grand bon sens et a le jugement droit ; mais ce qu'il a en plus et ce qui le distingue de ce dernier, c'est son amour du progrès.

Les progrès de notre industrie l'intéressent au plus haut point, et il n'est pas d'arme, de machine, de mécanisme quelconque, voire de jouet d'enfant, dont il ne veuille se rendre compte. Dieu sait la quantité de montres et de réveils-matin qu'il a démontés et démolis voulant les remonter.

Au surplus, d'un caractère doux et affable.

Physiquement, fort laid ; l'un des plus noirs et des plus laids de son royaume ; mais d'une laideur qui s'accepte et que mitige un sourire très doux.

En somme, homme fort aimable, fort intelligent, de beaucoup supérieur à ses sujets. Connaissant quelques-unes des merveilles de notre civilisation, pressentant peut-être les autres, nul doute qu'il ne tentât d'arracher son peuple à ses superstitions et à son ignorance ; mais il sait qu'il ne serait suivi par personne dans cette voie. Il m'en a fait plusieurs fois la confidence, cela non sans m'en exprimer un poignant regret.

J'ai esquissé de mon mieux cette figure, et si j'ai un peu insisté sur certains détails, c'est que Ménélik, déjà en vue depuis le différend italo-abyssin, me paraît devoir, l'empereur Jean étant mort, lui succéder à brève échéance.

IX

Le ras Aréa-Salassie à Entotto. — Excursions à Balli et à l'Aouache. La faune du Choa.

Deux semaines environ après notre arrivée, Ménélik reçut la visite de son gendre le ras Aréa-Salassie, fils du négous.

Sa visite n'avait rien de diplomatique, ce qui ne l'empêchait pas de voyager en grand apparat, suivant l'usage du pays, son escorte ne comptant pas moins de deux mille soldats, tous Gondarais[1], c'est-à-dire soldats d'élite.

J'avais espéré une réception officielle, avec son cortège de fêtes et de réjouissances, où j'eusse pu glaner quelques observations curieuses sur ce côté des mœurs abyssines ; mon espoir fut déçu, car tout se passa en famille.

Un beau matin, allant chez le roi, j'appris le brusque départ du ras Aréa. Son séjour avait duré près de trois semaines, et, tous ces gens-là partis, un long soupir de soulagement s'exhala de toutes les poitrines. Les Gondarais sont en effet peu aimés au Choa, et les quelques jours qui avaient précédé leur départ avaient été marqués par des rixes sanglantes. En outre on avait énormément festoyé dans le camp, égorgé quantité de bœufs et de moutons, vidé d'innombrables cruches de bière et d'hydromel. Et le pays est appauvri, et les soldats de Ménélik sont réduits depuis longtemps à la portion congrue : il leur était dur de voir ce gaspillage et ces orgies s'étaler à côté de leur misère.

A cette époque-là, vers la fin de juin 1885, malgré des nuits toujours pluvieuses et quelques mauvaises journées, nous n'étions pas encore entrés de plain-pied dans la saison des pluies et nous pouvions nous permettre dans le bois voisin quelques promenades hygiéniques.

Vers cinq heures du soir nous entrions en chasse. C'était l'heure propice pour surprendre les gazelles et tomber à l'improviste sur les sangliers en quête de leur repas du soir.

Les pluies étant venues, au contraire de l'escargot, qui choisit ce moment pour sortir de sa coquille, nous fûmes, bien à regret, obligés de réintégrer les nôtres. Tous réunis chez M. Ilg, nos journées se passaient dans de longues causeries, agrémentées quelquefois d'un peu de musique.

Son habitation était d'ailleurs fort gaie. Dressée sur un tertre verdoyant et bien arrosé, regardant le sud et la vaste plaine des pays gallas, avec la perspective des monts Sequala et Errer, elle nous offrait en outre un confortable inconnu jusque-là en Abyssinie.

Entre temps, M. Chefneux étant parti pour Ankober, nous recevions, M. Hénon et moi, une lettre de M. Grayner, missionnaire, nous renouvelant une invitation antérieure et nous rappelant notre promesse d'aller passer quelques jours aux pays gallas, dans sa propriété de Balli.

Balli est un pays plat ou à peu près, légèrement en dehors de la zone des gros orages, qui s'abattent surtout sur la région montagneuse : notre départ fut bientôt décidé.

Le surlendemain, dès l'aube, nous nous mettions en route par un temps froid et brumeux ; mais, à mesure que nous descendions dans la plaine, laissant Entotto derrière nous, les brouillards se dissipaient refoulés par un soleil brillant vers les massifs de Dildilla.

Les chemins étant suffisamment praticables nous avions pris nos chevaux, plaisir rare au Choa, où le mulet joue le principal rôle.

Nous arrivions à Balli après dix heures de marche. Au saut de l'étrier, M. Grayner, prévenu de notre arrivée par un exprès, nous serrait la main et nous introduisait.

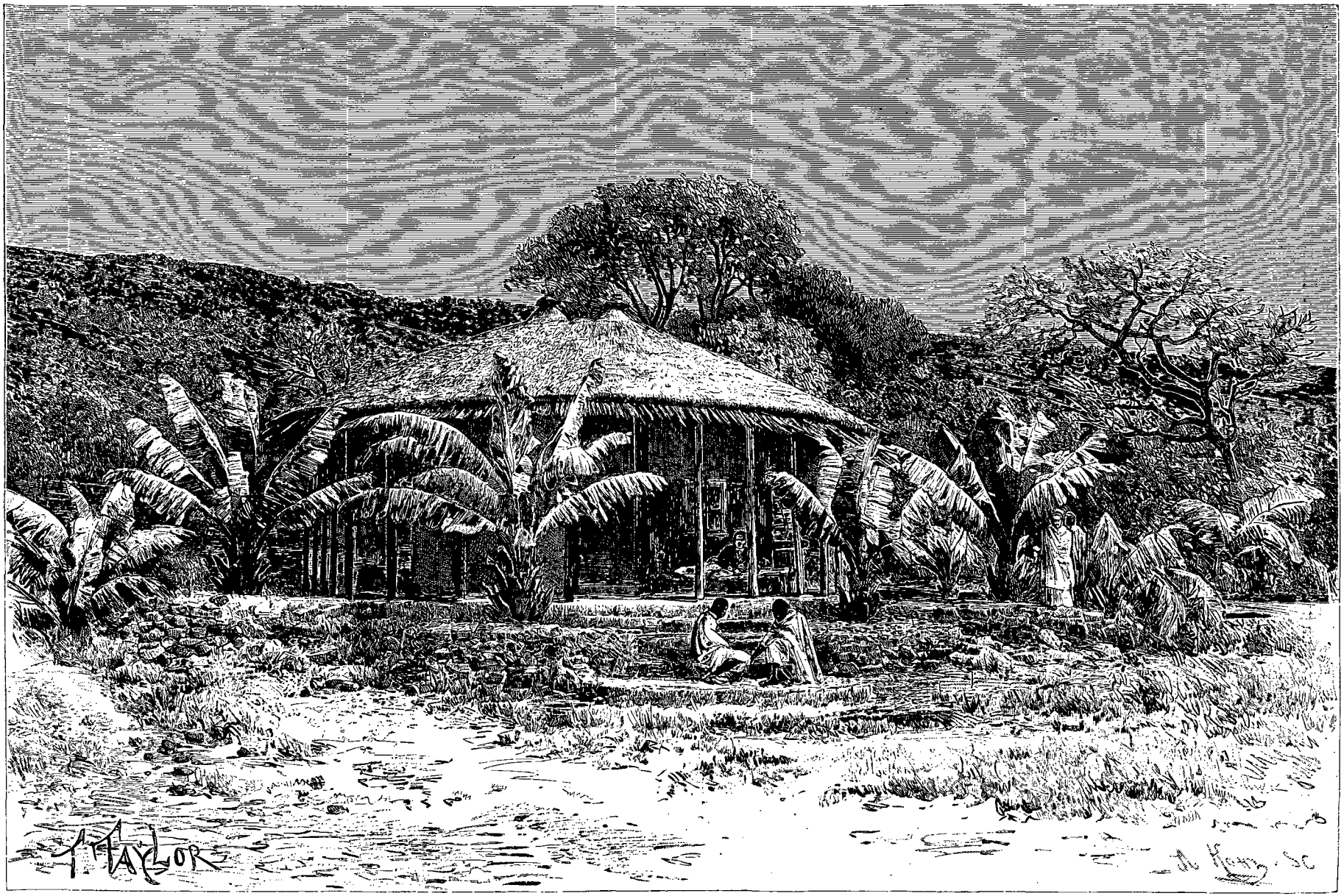
Nous étions là en famille. Nous retrouvions même, dans une certaine mesure, chez notre amphitryon un peu de ce confort européen que nous avions laissé si loin, hélas ! derrière nous.

Depuis une douzaine d'années en Abyssinie, M. Grayner était arrivé, avec beaucoup de persévérance, à s'entourer de ce bien-être, et après une aussi longue étape, nous trouvions fort appréciable d'être superbement abrités dans une maison en pierre, d'y dîner, d'un robuste appétit, à l'européenne, et d'y coucher sur de vrais matelas.

C'était charmant, et deux jours s'écoulèrent pour nous le plus paisiblement du monde. Mais, malgré les dou-

1. Gondar est la capitale du Tigré. Les Gondarais passent pour les plus vaillants soldats de l'Abyssinie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entotto : maison de M. Ilg. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceurs de ce farniente, nous songions bientôt à nous y arracher et à mettre à exécution un projet déjà caressé, une partie de chasse sur les bords de l'Aouache.

L'Aouache est une rivière connue. On sait qu'elle prend sa source au pied du massif de Dildilla, à l'ouest et à quelque soixante-dix kilomètres d'Entotto ; on sait également qu'après avoir parcouru un vaste arc de cercle au sud, elle remonte vers le nord pour, après une inflexion vers l'est, à la hauteur des pays wollos gallas, aller, à travers le désert dankali, se jeter dans le lac Aoussa.

Nous savions tout cela : il n'était donc point question d'une exploration scientifique. C'était chez nous, en dehors des satisfactions cynégétiques que nous nous étions promises, simple curiosité de touristes, d'autant que les bords de la rivière sont en certains endroits merveilleux et que quiconque a la noble passion de cette chasse grandiose du désert est assuré de n'y être jamais à bout d'émotions.

La faune du Choa est d'une extraordinaire richesse, et il n'est certes pas de pays au monde aussi bien partagé. Tous les sujets d'Afrique y sont représentés, sauf pourtant la girafe, qu'on ne rencontre qu'au nord-ouest de l'Abyssinie, dans les parages de la Nubie et du Soudan. Toutes ces espèces vivent sans exception dans les plaines de l'Aouache et sur ses bords.

On y trouve l'éléphant, le lion, le buffle, le zèbre, le rhinocéros, l'âne sauvage, une grande variété d'antilopes, la panthère noire, le léopard, l'autruche, le sanglier, le chat sauvage, l'hyène, le chacal, le porc-épic, etc., tous animaux fort répandus.

D'innombrables hippopotames et crocodiles rendent des plus dangereux l'accès des rivières, principalement dans l'Aouach.

Enfin, pour compléter cette petite nomenclature, une énorme quantité d'oiseaux de proie : aigles, vautours, gypaètes, milans, éperviers, buses, etc., et des myriades d'oiseaux de toutes sortes aux couleurs éclatantes, et dont la plus nombreuse et la plus gracieuse famille est celle des martins-pêcheurs.

Il y a là, on l'avouera, de quoi allécher très fort un chasseur. Aussi, bien que 50 kilomètres soient entre nous et l'Aouache, entreprenons-nous délibérément le voyage.

Nous avons malheureusement le mauvais temps contre nous, et à peine avons-nous fait le quart du chemin, qu'une pluie diluvienne nous empêche d'avancer. Elle dure toute la journée et continue à tomber le lendemain. Pourtant, vers midi, nous pouvons marcher, et à quatre heures nous campons dans le pays de Loumi, tout près de la résidence du gouverneur, le Dedjaz Guermami, un de nos amis.

Nous sommes encore loin de l'Aouache, et pourtant la végétation est déjà plus dense. Ici les traces d'éléphants sont nombreuses et les sangliers pullulent. Le lendemain, nouvelle étape, et vers trois heures nous sommes à l'Aouache. Le pays est très beau et les bords de la rivière sont splendides. Mais nous jouons de malheur : la pluie recommence et tombe deux jours durant sans discontinuer. Découragés, perdant patience, nous reprenons tout penauds, sous l'averse, le chemin de Balli, où nous arrivons trempés et harassés de fatigue.

Excursion malheureuse et qui nous ramène à la réalité. Il faut en prendre notre parti : la saison des pluies est bel et bien commencée et nous n'avons plus qu'à regagner nos pénates.

Le lendemain nous reprenons la route d'Entotto, enchantés de la réception toute patriarcale de M. Grayner, mais très mécontents de nous-mêmes.

X

Un déjeuner chez le roi. — Les principaux dignitaires du royaume. Seigneurs et vassaux.

Sur ces entrefaites, M. Chefneux revenait d'Ankober, où, après avoir soigneusement nettoyé et emballé la mitrailleuse que nous apportions en cadeau à Ménélik, il avait chargé l'azage Wolda Tadek de la faire transporter à Entotto. Ce dernier s'était hâté et nous étions, dès le lendemain de l'arrivée de M. Chefneux, appelés au guébi pour en faire l'essai.

A notre grande surprise, nous trouvions l'engin monté de toutes pièces et Ménélik heureux comme... un roi d'avoir accompli tout seul ce petit tour de force. Et de fait, malgré sa connaissance profonde du mécanisme des armes à feu, il nous donnait là une preuve de son intelligence.

Après quelques tâtonnements et la mise au point d'une pièce mal ajustée, la machine put fonctionner, et l'essai réussit à merveille. L'une des murailles du guébi fut aux trois quarts démolie, et le monarque ne fit cesser le feu qu'après avoir, au milieu des éclats de rire de l'assistance, vu trouer en écumoire un tout petit pavillon affecté au service de la reine, escomptant lui-même par une bruyante hilarité l'ahurissement de cette dernière à la vue de son *buen retiro* percé à jour.

Ce fut en haut lieu un gros divertissement, et Ménélik ne crut pas mieux faire, pour nous témoigner toute sa satisfaction, que de nous retenir à déjeuner.

L'heure venue, nous sommes introduits dans l'*adérache* (salle de réception), immense pavillon, circulaire comme toutes les maisons abyssines, mais avec cette variante que de hautes poutres, en guise de piliers, supportent les travées de la toiture et forment tout autour des galeries ouvertes.

La principale de ces galeries, ornée de tentures blanches tissées dans le pays, abrite le lit royal, à baldaquin.

De chaque côté du lit et un peu en avant, deux flambeaux allumés.

Sur le lit, le roi, accroupi à l'orientale. Derrière lui, accroupis également sur des tapis de Perse, ses parents, les Européens, les généraux et autres grands personnages.

Avant le premier service on a tendu devant le lit du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roi un grand rideau blanc, un second à droite, un troisième à gauche : de sorte que nous sommes chez nous, « à l'abri des regards profanes ».

On nous sert de la viande de mouton grillée à même sur la braise, de la viande de bœuf crue (*brondo*[1]), que nous respectons, bien entendu; puis, du poisson séché avec une sauce au piment, mets absolument inabordable. Comme friandises, du pain de farine de pois chiches et du blé grillé.

Comme boisson, de l'hydromel et de l'eau-de-vie d'hydromel. Enfin, du café.

Le repas terminé, on ouvre les rideaux, et la foule des soldats et le personnel du guébi fait irruption dans la salle. Leur repas va commencer, et l'usage veut que le roi y assiste.

Nous le laissons à ses devoirs, tirons notre révérence et regagnons nos pénates, l'estomac creux et l'esprit maussade.

A déjeuner nous avons lié connaissance avec les principaux personnages du pays. L'énumération de leurs titres et fonctions et du rôle qu'ils jouent dans l'État trouvera donc ici sa place tout naturellement :

Au sommet de l'échelle, après le roi, les *ras* (têtes), dont les fonctions sont à peu près équivalentes à celles de connétable ou de maréchal; les ras ont, comme le roi, droit de nomination aux autres dignités du royaume et ont également leur cour, leurs fonctionnaires, leur armée, leur maison princière;

Le ras Darghé (voy. p. 131). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de M. Hénon.

Les *dedjazmatch*, généraux de premier rang, chez lesquels sont communément recrutés les gouverneurs de district;

Les *fit-worari*, généraux d'avant-garde, qui ont pour mission en temps de guerre de devancer l'armée, d'engager au besoin l'action avec leurs troupes et de choisir l'emplacement du camp royal;

Les *cagnazmatch*, généraux de deuxième rang; comme grade, ils marchent de pair avec les précédents.

Tels sont les principaux chefs militaires.

Puis viennent, dans la hiérarchie civile :

L'*azage* ou intendant de la maison royale. Outre ses fonctions, qui comportent l'administration des subsistances, l'azage est chargé de la direction et de la surveillance des affaires commerciales. Sa charge est considérée comme la plus lucrative.

Le *balambaras*, chargé de l'administration financière et policière de plusieurs villages;

L'*agafari* ou garde de la maison du roi : le grand prévôt de l'armée, chargé de l'administration et de la surveillance des prisonniers. L'usage du pays voulant que le condamné à mort pour assassinat soit remis aux parents de la victime, lesquels seuls ont le droit de grâce, c'est lui qui est chargé de leur livrer le meurtrier, et il assiste comme témoin à l'exécution. Il est également chargé de la police du palais, veille à ce que les étrangers soient traités avec déférence, et réprime la licence des festins où les rancunes et les rivalités, réveillées par les libations, suscitent trop souvent des orages.

L'*afa négous* (bouche du roi). Ainsi que son nom l'indique, il est le porte-parole du souverain. Il doit également présenter au roi les suppliques ou placets, ou les réclamations verbales des plaignants en justice. S'il y a lieu, il fait appeler ces derniers par :

Le *tchoaï tabaki*. Celui-ci surveille dès l'aube l'arrivée des postulants de toutes sortes qui assiègent la demeure royale. Il assigne à chacun son tour de parole et perçoit un droit sur chaque cause. Il a la police de l'audience.

Le *fereus baldereus*, ou chef des écuries. Il a la surveillance des chevaux et mulets et des harnais, dont il est responsable.

Viennent enfin d'autres fonctionnaires de moindre importance, dont la nomenclature serait trop longue et parmi lesquels on distingue les préposés à la viande, au tedj (hydromel), au pain, etc.; les gardes du lit royal, les porte-bouclier, etc.

1. La viande crue, le *brondo*, est le grand régal des Abyssins. Cette nourriture leur vaut à tous sans exception le ténia, et

L'*agafari* qui veille aux portes du guébi
N'en défend pas le roi.

Ils se débarrassent de ce parasite incommode et vorace en absorbant de nombreuses décoctions de cousso. Le remède est heureusement à côté du mal, car au Choa le cousso, arbre à fleurs jaune safran, croît en abondance.

Périodiquement, tous les quarante jours, l'Abyssin prend le cousso : occupation grave, occupation sainte, presque un sacerdoce. Quand il a pris le cousso, grand ou petit, riche ou pauvre, il est inaccessible, et sa porte est rigoureusement condamnée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si j'ajoute que chacun de ces petits fonctionnaires commande à une cinquantaine de subalternes, on se fera une idée de cette fourmilière du guébi, où grouille et s'agite tout ce monde d'employés, de serviteurs ou d'esclaves.

Une remarque à faire, c'est que tous ces fonctionnaires ne sont pas, comme chez nous, parqués dans leurs attributions, lesquelles sont fort élastiques et n'ont pas de véritable ligne de démarcation. D'où il suit que les empiétements de tel emploi sur tel autre sont fréquents et que le titulaire tire son influence plutôt de son mérite et de sa valeur personnelle que de sa charge elle-même. De là, un manque de frein dans l'exercice du pouvoir et de nombreux abus qui découlent forcément d'un régime où une si grande marge est laissée à l'arbitraire.

Un système judiciaire existe, il est vrai, pour la sauvegarde et la sécurité de tous, mais seulement pour quelques cas prévus, et, malgré cette apparence de lois coutumières, le bon plaisir a beau jeu.

Malgré tout, malgré ces inégalités criantes de condition, malgré cette injuste répartition des charges, malgré ces abus, aucune plainte, aucun murmure. Et ce n'est pas chose peu étrange que de voir l'aisance avec laquelle ce peuple porte son fardeau et traîne son boulet.

Les seigneurs n'ont pas de fiefs qui leur appartiennent, comme autrefois dans notre Europe féodale. Investis aujourd'hui d'un gouvernement ou d'un commandement quelconque, dépossédés demain par le bon plaisir, sans raison quelquefois, souvent sans prétexte, pour eux rien de stable et d'assuré.

Le peuple le sait. Aussi, autour des marques de respect ou de déférence qu'il leur prodigue, sent-on flotter vaguement certains sous-entendus qui, au jour de la

Prêtres abyssins orthodoxes (voy. p. 138). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

déchéance, affecteront la forme du plus insolent mépris.

Le peuple comprend : les *wattadeis* (soldats) et les *gabarres* (serfs ou paysans).

Sauf ces derniers, qu'on laisse à la terre, et les enfants et les vieillards, tout le monde est soldat, mais soldat sans solde. Bien qu'on lui doive, outre deux ou trois thalaris par année, la nourriture et le logement, le wattader s'en va la plupart du temps déguenillé, presque nu, et est loin de manger toujours à sa faim.

Le sort du gabarre est encore et de beaucoup plus à plaindre. Véritable bête de somme, vache à lait dont tous, grands et petits, sucent les mamelles taries, je ne connais pas ici-bas d'être plus misérable.

Le gabarre est propriétaire, soit en totalité, soit en partie, du sol qu'il cultive; mais il doit à son seigneur : 1° partie de sa récolte; 2° l'impôt en argent; 3° l'impôt en mulets ou chevaux; 4° l'impôt en miel; 5° l'impôt en peaux de léopard; 6° l'impôt en ivoire ou musc; les deux derniers impôts n'étant exigibles que dans les pays gallas.

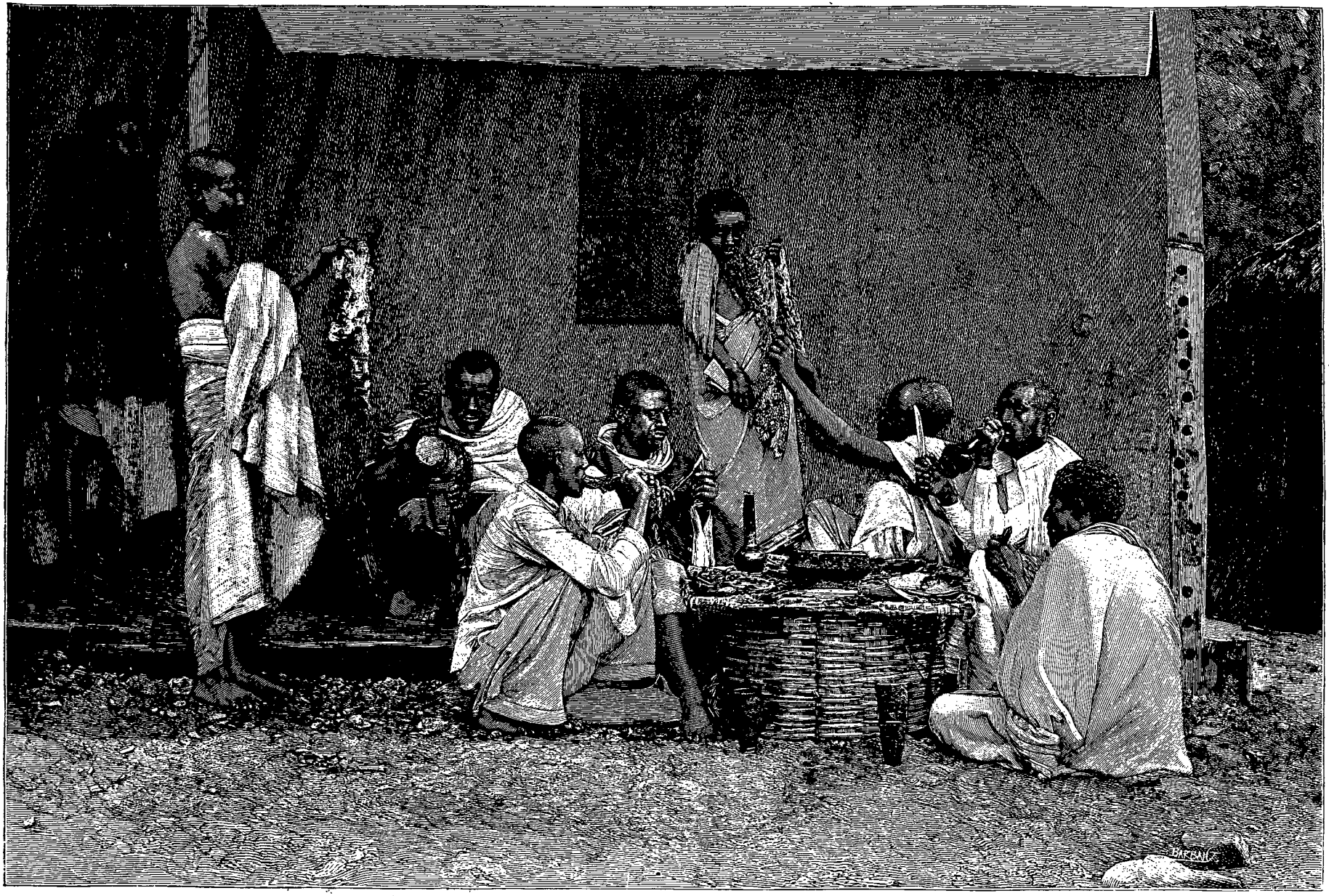
En dehors de ces redevances, le gabarre est tenu à un jour de travail sur trois sur la terre de son seigneur, et ce dernier a, en outre, le droit de l'employer pour un temps indéterminé aux corvées, transport de matériaux, de denrées quelconques, de bois de construction et de chauffage, etc.

De ces charges multiples et écrasantes il résulte que, arraché à sa culture et parvenant à grand'peine à récolter le peu de grain qu'on lui a laissé le loisir de semer, le gabarre meurt à peu près de faim sur sa terre, une fois l'impôt payé.

Je le répète, je ne connais pas d'être humain plus digne de pitié, pas même le fellah d'Égypte.

De fait, la société abyssine ne comprend que ces deux classes extrêmes : noblesse et peuple. La classe intermédiaire n'existe pas, car il serait puéril de compter

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Repas du *brondo* (voy. p. 135). — Gravure de Barbant, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme bourgeoisie trois ou quatre centaines de petits marchands qui trafiquent de quelques étoffes ou menues denrées.

Tout au plus pourrait-on classer, au milieu de l'échelle, le clergé, qui, bien qu'ayant une certaine influence, est à mille lieues d'exercer, comme nos clergés d'Europe, une réelle suprématie et de marcher, comme eux jadis, de pair avec la noblesse. Par sa paresse, sa nullité et ses habitudes d'intempérance, il est tombé dans un état de dégradation et d'abaissement tel qu'on le subit sans l'estimer.

Les Abyssins sont chrétiens orthodoxes, du rite copte. Les prêtres portent le costume national, à cette différence près qu'ils sont coiffés de larges turbans et chaussés de sandales, alors que les indigènes vont pieds nus.

Prêtre abyssin catholique. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

XI

Visite au ras Gobana. — Départ de M. Labatut et de M. Aubry pour la côte. — Arrivée à Farré de la caravane du capitaine Pino. — Douloureuses nouvelles. — Promenade à Soddé chez l'azage Wolda Tadek et rentrée à Ankober.

Vers le milieu de juillet nous recevions du ras Gobana une lettre nous engageant à l'aller voir. Le ras Gobana, presque aussi puissant, plus riche que le roi, est, après lui, le plus haut dignitaire du royaume.

Il en est en même temps le plus ferme appui, ayant sous son autorité la presque totalité des pays gallas annexés et exerçant sur tous ses vassaux, étant lui-même d'origine galla, une influence prépondérante.

Il avait appris notre arrivée, et, en même temps qu'il manifestait le désir de serrer la main de son ami Chefneux et de me connaître, il avait besoin de nous pour une importante fourniture de fusils.

Malgré les pluies et les chemins défoncés, nous n'avions pas à hésiter et nous nous mettions aussitôt en route pour Fallé, résidence du ras, distante d'Entotto d'environ 35 kilomètres.

Nous y recevions l'accueil le plus cordial et l'hospitalité la plus large.

Dès notre arrivée une maison assez convenable est mise à notre disposition; un bœuf, des moutons, du pain, de l'hydromel, nous sont apportés à profusion, et un domestique-chef est attaché à notre personne avec charge de pourvoir à nos moindres besoins.

Une chose me frappe tout d'abord : la vaste étendue qu'occupe le guébi et l'extraordinaire animation qui y règne. Tout comme chez le roi, l'enceinte est fortifiée, les portes gardées, la même étiquette observée; on se sent bien là chez le grand vassal, plus puissant peut-être que son suzerain.

Le père Jean, Abyssin catholique, baptisé par les missionnaires français, est le confident du ras et son interprète. Il parle assez correctement notre langue et nous est auprès de son maître d'une grande utilité, ayant beaucoup d'empire sur son esprit.

Le ras Gobana est une figure originale. Intelligent, d'une bravoure à toute épreuve, d'un caractère droit et impartial, chose rare, il a su en quelques années s'élever de la condition de simple cavalier à la plus haute dignité de l'État. Son armée ne s'élève pas à moins de trente mille hommes, dont, dix à douze mille cavaliers.

Ce corps de cavalerie est, paraît-il, remarquable et légendaire en Abyssinie. On dit là-bas la cavalerie du ras, comme on disait chez nous jadis, sous le premier empire, la cavalerie de Murat.

Lors de la dernière lutte que Ménélik eut à soutenir, il y a sept ou huit ans, contre le roi de Godjam, alors que les fantassins du premier faiblissaient et commençaient à lâcher pied, ce fut le ras Gobana qui, avec sa cavalerie, décida du sort de la bataille et tailla en pièces les Godjamais.

Il est encore vert et robuste, malgré ses soixante-dix ans. Très pieux, il lit son bréviaire deux fois par jour, matin et soir, et quelquefois dans la journée les jours de grande fête. Très amateur néanmoins du sexe faible, je n'ose vraiment dire du beau sexe, il a imaginé, par une combinaison machiavélique, d'obliger les femmes du guébi à défiler devant lui pour les besoins de leur service, et chacune d'elles est gratifiée d'un regard furtif volé au bréviaire.

En somme, homme charmant, dont nous emportons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

retournant à Entotto trois jours après, le plus agréable souvenir.

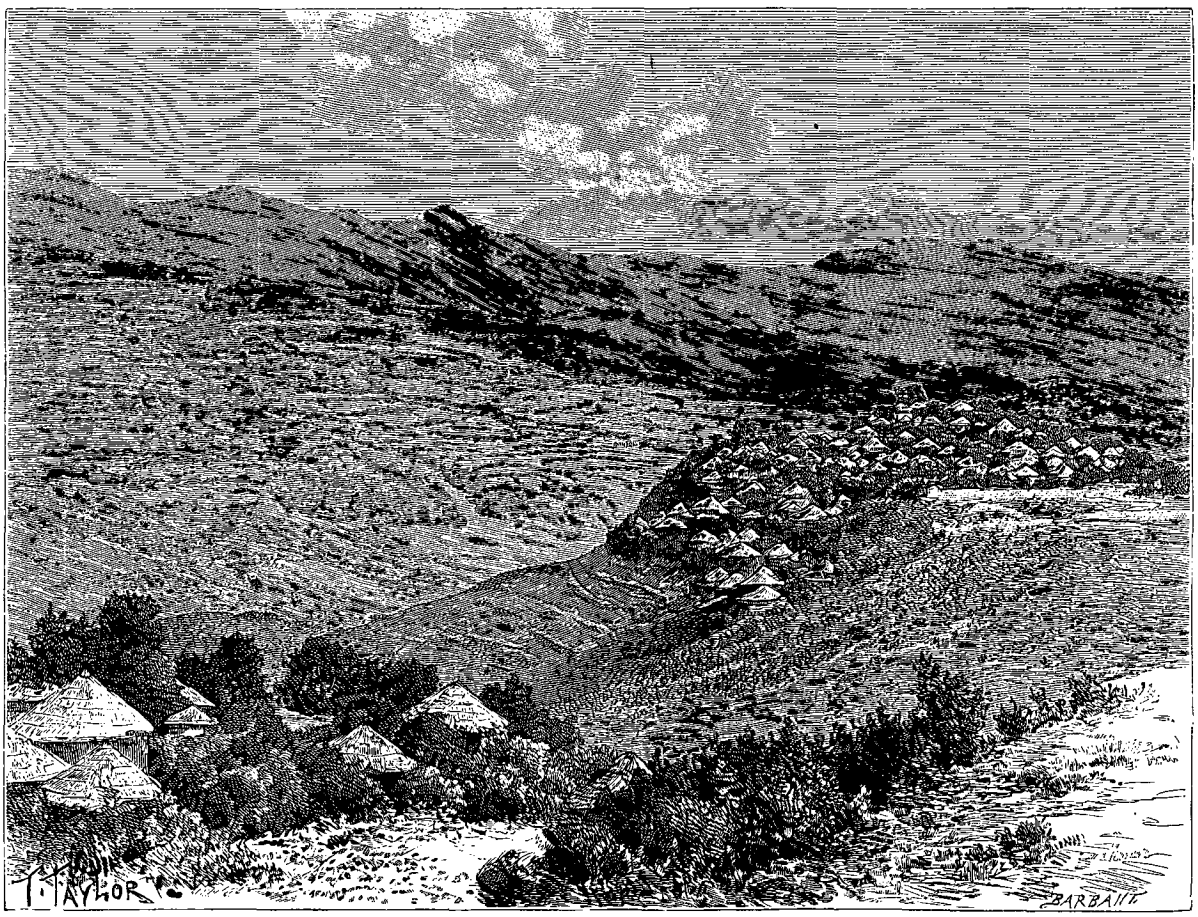
A Entotto notre vie monotone recommence et le spleen nous étreint de plus belle. N'en suis-je pas réduit, pour tuer le temps, à faire l'éducation d'un petit singe!...

Nos soirées se passent chez M. Ilg. C'est toujours chez lui qu'est le rendez-vous général.

C'est au milieu de ce calme plat et de cette existence parfaitement atone qu'un beau matin tombe chez nous comme une bombe la nouvelle du départ de notre camarade Labatut pour la côte, ordre du roi. Les chameaux qui avaient formé l'une des caravanes du comte Antonelli étant sur le point de repartir, l'occasion lui paraissait superbe pour expédier en Europe M. Labatut, en quête d'une foule de marchandises, denrées et ustensiles de tous genres dont il avait un pressant besoin. Du même coup, MM. Aubry et Longbois devaient partir aussi.

C'était pour nous une bonne aubaine : nous confierions à M. Labatut notre musc et notre ivoire et, avec le produit, il nous rapporterait de nouvelles armes.

Nous partons donc pour Ankober pour tout préparer, car c'est là que sont nos marchandises. M. Hénon, à



Vallée d'Aliù-Amba (voy. p. 140). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

qui le roi a conseillé d'aller assister au départ de la caravane, nous accompagne.

Cette fois, par un temps affreux et des chemins à peu près impraticables, notre voyage est très pénible, et nous ne mettons pas moins de cinq jours à franchir la distance, non sans accident, un de nos mulets s'étant noyé au passage d'une rivière torrentueuse, la Kaki.

Huit jours après, tout étant terminé à Ankober, nous étions à Farré. La caravane de M. Labatut était là en formation depuis plus d'un mois; mais, par ce que j'en ai dit au début de ce récit, on sait le temps qu'il faut aux Dankalis pour se décider à partir. Une semaine s'était écoulée que nous étions toujours là. C'est alors que, fatigués d'attendre, inactifs, nous décidions, MM. Hénon, Chefneux et moi, de devancer la caravane et d'aller camper à Dettara, première étape vers le désert, où nous lui donnerions, en chassant, le temps de s'ébranler.

A Dettara, en effet, on trouve en abondance toute espèce de gibier, depuis l'éléphant jusqu'au lièvre, et surtout d'innombrables troupeaux d'antilopes.

Je ne fatiguerai pas le lecteur par le récit de nos exploits cynégétiques; qu'il lui suffise de savoir que nous réparâmes largement notre échec de Balli.

Quatre jours plus tard nous voyions poindre à l'horizon l'avant-garde de la caravane, et, quarante-huit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heures après, nous retournions à Farré après avoir fait nos adieux aux voyageurs.

A Farré, grande nouvelle et très inattendue. Il n'y a pas vingt minutes qu'on a dessellé nos montures, qu'un domestique de M. Labatut pénètre dans notre tente tout essoufflé et nous informe qu'une demi-heure à peine après notre départ les premiers chameaux de la caravane, depuis longtemps attendue, du capitaine Pino, ont fait leur apparition, et, en tête, M. Pino lui-même, un Italien et un Arménien.

Nous sommes tous joyeux; mais notre gaieté s'éteint brusquement. Poursuivant son récit, le domestique ajoute que les voyageurs ont beaucoup souffert et ont été infiniment plus maltraités que nous, qu'ils ont eu à lutter contre un ennemi bien autrement redoutable que les Issahs, la fièvre. Sur 6 Européens, 3 sont morts; sur 200 Dankalis, 60 manquent à l'appel.

Cette terrifiante nouvelle est exacte à coup sûr puisqu'elle émane de M. Labatut; nous attendons pourtant avec impatience l'arrivée de M. Pino et de ses compagnons. A Dettara ils ont pris quelques instants de repos, et ce n'est que deux heures plus tard que nous voyons leur silhouette se dessiner au loin, dans l'échancrure ouverte, au pied de Farré, sur la grande plaine.

Quelques coups de feu sont tirés selon l'usage en leur honneur; mais, hélas! le cœur n'est pas à la joie. Nous serrons dans nos bras les pauvres voyageurs.

Ce ne sont pas des êtres vivants, mais plutôt des spectres, des fantômes, des visiteurs d'outre-tombe. Hâves, décharnés, l'œil éteint, ils tombent plutôt qu'ils ne descendent de leurs mulets; l'un d'eux surtout, l'Italien, paraît épuisé et à bout de forces.

Nous leur donnons de quoi se restaurer, et, un peu reposés, ils nous confirment ensuite la triste nouvelle. Depuis trois mois et demi ils sont en route. Ils ont quitté Sagallo le 10 avril, date, jour pour jour, de notre attaque nocturne par les Issahs. Déjà légèrement atteints de la fièvre à la côte, ils étaient arrivés sans trop de mal au lac Assal. Là, un contretemps. La croûte saline du lac, ramollie par les pluies récentes, ne leur permettait plus, comme à nous, le passage. Obligés de rebrousser chemin, à la recherche d'une autre route, c'est là, dans cet entonnoir dont j'ai déjà fait la sombre description, que, par une chaleur épouvantable (le thermomètre s'éleva à l'ombre jusqu'à 48 degrés), ils ont vu le nombre des malades s'accroître dans une effrayante proportion. C'est là qu'ont succombé M. Joubert, retournant au Choa, après une absence de deux ou trois ans, M. Justaquini, jeune homme plein de vigueur et de santé. Tous deux étaient en résidence momentanée à Tadjourah quand M. Chefneux et moi y abordâmes, et nous avions eu l'occasion de les visiter deux ou trois fois. Cette double mort nous impressionna vivement.

Un peu plus loin l'Arménien a succombé à son tour; puis, tout le long du chemin, les Dankalis et les Abyssins ont semé des cadavres.

Je dois ajouter que cette violente épidémie de fièvre est un fait assez anormal. De mémoire d'homme, jamais autant d'eau n'était tombée en pays dankali, et le dessalement passager de la partie solidifiée du lac est un phénomène que les plus vieux ne se rappellent pas avoir vu.

Pendant que nous chassions l'antilope à Dettara, l'azage Wolda Tadek, nous croyant toujours à Farré, nous y avait envoyé un exprès de sa propriété de Soddé, où il était allé passer quelques jours pour chasser l'éléphant, avec une invitation à prendre part à sa petite expédition.

Après vingt-quatre heures consacrées au capitaine Pino, porteur de pas mal de nouvelles, nous partions pour Soddé, distant de Farré d'environ 30 kilomètres et situé sur la limite du désert. Mais nous arrivions trop tard : l'azage ne nous attendait plus et la chasse était terminée, cela à mon grand regret, car je perdais une occasion rare de goûter ce plaisir inconnu.

Rien ne nous retenant à Soddé, pays aride et brûlé, nous prenions dès le lendemain congé de l'azage, en route pour Ankober. Le soir nous couchions à Aliù-Amba, village mi-abyssin mi-musulman, situé au pied de la falaise au sommet de laquelle se dresse Ankober. Il était prudent de faire escale et de ne pas nous laisser surprendre par la nuit dans l'affreux sentier, bordé de précipices, qui, du fond de la vallée, grimpe jusqu'aux hauteurs.

XII

Un mariage abyssin. — Excursion à Debra-Berhan, ancienne résidence royale; visite à Ménélik. — Départ d'Ankober. — Excursion à Berehet chez le dedjaz Wolda Gabriel.

Rentrés à Ankober après une vingtaine de jours passés à courir par monts et par vaux, nous n'étions pas fâchés d'y prendre un peu de repos. En outre, le capitaine Pino nous ayant apporté quelques lettres et un paquet de journaux, il nous tardait d'avoir des nouvelles de France.

Mais lettres et journaux furent vite dévorés, et nous étions bientôt retombés de plus belle dans un noir ennui, les tristesses de l'éloignement nous étant rendues plus amères par l'évocation de la patrie.

Nous eûmes pourtant quelques occasions de nous dérider, celle-ci entre autres :

Un certain soir, notre interprète Wolda Emmanuel, dont le mariage avait été célébré dans la journée, était venu nous prier d'honorer de notre présence la fête de la nuit. Nous acceptions, autant pour ne pas froisser les susceptibilités de ce brave garçon, dont nous n'avions jamais eu qu'à nous louer, que pour étudier de près et par ce nouveau côté les mœurs du pays.

A ce propos, quelques mots sur le mariage. Le mariage est de deux sortes : il est ou civil ou religieux. La seule différence qu'il y ait entre les deux, c'est que le mariage religieux est seul indissoluble.

Il n'y a pas de contrat écrit, et les conditions en sont débattues de vive voix devant témoins.

Le seul régime connu est celui de la communauté;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La danse des Abyssins (voy. p. 142). — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et, lorsque, pour une cause quelconque, quand le mariage est civil, et sur la demande de l'un des époux, il y a lieu à divorce, les biens sont partagés également entre le mari et la femme.

Au contraire de ce qui se passe en Europe, il est extrêmement rare que la future apporte une dot ; c'est le mari qui, en quelque sorte, achète sa femme, en versant une certaine somme d'argent, préalablement débattue, entre les mains des parents.

En dehors du mariage il y a quantité d'unions irrégulières, mais que l'opinion publique accepte à l'égal de celles qui ont reçu une sanction ; ce sont de beaucoup les plus nombreuses. Une certaine protection est d'ailleurs accordée aux filles mères, et, la recherche de la paternité étant admise, le père est tenu de venir en aide à la mère ou à son enfant, si celle-ci vient à mourir avant que ce dernier ait atteint l'âge d'homme.

Quant à la cérémonie du mariage, elle est curieuse :

Après débat des conditions devant témoins, le futur, accompagné de ses parents et amis, retourne chez les parents de sa fiancée, qui l'accueillent ainsi :

« Qui êtes-vous ?

— Je suis X....

— Que voulez-vous ?

— Je veux votre fille, ma femme.

— Notre fille ? Nous ne savons où elle est. Cherchez-la. »

Alors se joue une petite comédie qui ne manque pas de sel. On a caché la mariée soit dans un pavillon isolé, soit même dans un angle de la pièce où a eu lieu le petit dialogue qui précède, et il s'agit de faire le siège de cette peu imprenable forteresse. La farce est jouée par les témoins du mari. Ceux-ci savent, bien entendu, d'avance où gîte la jeune fille. Ils vont droit à sa cachette, entament quelques pourparlers, et, en fin de compte, font le simulacre d'enfoncer une porte qui ne demande qu'à céder. L'oiseau est cueilli dans sa cage, hissé sur les épaules de l'un des témoins, et conduit hors de la maison. Ce témoin qui a véhiculé la fiancée lui servira désormais dans la vie de parrain et de protecteur en cas de désaccord avec son mari.

La prise de possession de la femme par ce dernier est alors un fait accompli ; les assistants rentrent dans la maison paternelle et les réjouissances commencent. Quand, chez les parents de la femme, on a suffisamment festoyé, le mari emmène sa moitié et l'on va recommencer les libations au domicile conjugal.

Quant aux père et mère de la femme, leur rôle est terminé et ils n'assistent pas à cette deuxième édition des divertissements. Ses frères, sœurs, cousins et autres proches parents accompagnent seuls la mariée. Le lendemain ou le surlendemain les fêtes sont terminées, et les nouveaux époux, dégagés du tumulte des réjouissances, goûtent pendant une semaine entière, sans sortir, un repos bien gagné et les douceurs de leur nouvelle condition.

Après ces quelques explications nécessaires je reviens à notre interprète. Nous allons donc passer la soirée chez lui. Il nous introduit dans l'*elphigue*. Au fond, dans l'un des angles, est tendue une toile blanche derrière laquelle est cachée la mariée avec ses parents. Dans cette même pièce sont accroupis les invités, qui se lèvent dès que nous entrons. Sur notre droite, un lit a été dressé à notre intention et nous prenons place.

Au même instant la salle est envahie et un vacarme indescriptible commence. Bientôt le *tedj* et le *talla* coulent à flots : le tedj pour nous et deux ou trois amis intimes du marié, le talla pour le *vulgum pecus*.

Puis les chants, si l'on peut appeler ainsi des vociférations et des cris incohérents. Puis la danse. Chose bizarre et inattendue, deux hommes sont là face à face qui se regardent grimaçants, frappent dans leurs mains, piétinent et se tordent en des convulsions simiesques. L'un d'eux surtout, un officier du ras Gobana, captive la foule. Il est légèrement obèse, mais arrive quand même à résoudre ce problème peu commode de faire remonter son abdomen dans la cavité thoracique. C'est nouveau pour les spectateurs, et la gaieté se change en délire. Dans un angle se trouvent deux femmes exécutant sur le tam-tam des roulements effrénés.

Puis les femmes viennent danser à leur tour, et les chants et les cris s'accentuent. La fête continue ainsi où nous sommes. D'autres invités sont dehors, en plein air, qui font un tapage identique, de sorte qu'à minuit, quand nous nous retirons, nous avons la tête fortement alourdie.

A quelques jours de là, au moment où nous nous disposions à regagner Entotto, le bruit se répandit de la prochaine arrivée du roi. Cette nouvelle nous étant confirmée par l'azage Wolda Tadek, il nous fallait surseoir et attendre.

Nous prîmes alors, pour nous occuper, la résolution de remettre à neuf et en état d'être habitée une propriété qui venait de nous être concédée par la faveur royale. Il fallait, en effet, prévoir le cas où, notre ami Soleillet arrivant, nous serions obligés de lui rendre sa maison.

Notre plan était très simple : d'abord, déblayement du sol, réfection de deux ou trois pavillons à moitié démolis, enfin construction de deux maisons nouvelles : mon elphigue et l'écurie. Mon elphigue surtout m'intéressait ; elle serait modeste, mais j'aurais ce que n'ont pas nombre de palais somptueux : une vue splendide sur la belle vallée d'Ankober décrite plus haut. Ces travaux une fois terminés, je devais avoir la plus belle résidence d'Ankober. Alors que toutes les propriétés de la localité, collées aux flancs de la montagne, étaient en pente raide, la mienne, assise, sauf deux petites pièces de terre en bordure, sur une surface plane, se prêtait admirablement aux embellissements et aux améliorations de toutes sortes.

Quelques jours après, le roi était enfin entré à Debra-Berhan et il nous fallait l'y rejoindre.

Toujours marchant par des chemins affreux et sous une pluie battante, nous y arrivions dans la soirée du lendemain. Une agréable surprise nous y attendait. Notre excellent ami M. Ilg avait accompagné le roi, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce n'était pas pour nous un mince dédommagement que de lui serrer la main, avec en surplus l'agréable perspective d'une cohabitation de quelques jours. Et ce fut d'autant plus appréciable pour nous que nous fûmes mal reçus, oubliés même, au milieu de la cohue et du tumulte de la suite royale. Nous eûmes bien avec le roi une entrevue, couronnée, hélas! par une invitation à déjeuner, mais, trois jours après, nous jugions à propos de nous éclipser.

Durant ces trois mortelles journées nous avions souffert du froid et de l'humidité, nous avions eu toutes les peines du monde à pourvoir à notre nourriture, et j'y avais gagné pour ma part une recrudescence des douleurs rhumatismales dont je souffrais quelques jours auparavant. C'était le seul bénéfice de mon voyage. Il est vrai que j'avais eu l'occasion de connaître chez le roi un type populaire au Choa, un *asmari* (chanteur ambulant). L'instrument sur lequel il s'accompagne est une sorte de violon à trois cordes, en forme de losange, fait d'un cadre en bois très mince, tendu et recouvert d'une peau de bœuf, avec un archet à peine long de 25 à 30 centimètres. Cet instrument est très curieux, et de ce simulacre de violon ayant des simulacres de cordes que l'on racle avec un simulacre d'archet, sortent des sons rauques et discordants. L'asmari a une physionomie qui lui est propre. Jouissant, comme nos anciens bouffons royaux, de la plus grande liberté de parole, pouvant tout dire sans qu'on en puisse prendre ombrage, il pénètre et se faufile partout, et il est difficile de s'en débarrasser sans bourse délier.

Un *asmari*, chanteur ambulant. — Dessin de F. de Myrbach, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

Les Abyssins sont friands de ses assommantes mélopées et ne perdent ni une note ni une syllabe des niaiseries qu'il débite et dont voici un échantillon : « Hier il a plu, aujourd'hui le soleil luit. Les femmes ont moulu le grain, et les hommes sont allés ce matin couper de l'herbe pour les mulets. Le roi est parti pour la guerre. C'est un guerrier redoutable et ses soldats sont les plus courageux de la terre », etc., etc. Et pendant que les cordes gémissent, les chiens du logis hurlent d'une façon lamentable.

C'était, en somme, sans le moindre regret que nous quittions Debra-Berhan. Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction quand, de grand matin, avant le jour, au moment où nous faisions nos préparatifs de départ, un grand remue-ménage nous apprit le départ du roi. Nous revînmes donc avec lui, et notre voyage n'eut guère que ce côté vraiment pittoresque.

Le roi et les grands personnages du pays ne voyageant jamais sans une suite nombreuse, c'était un spectacle curieux que cette armée de seigneurs, de sol-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

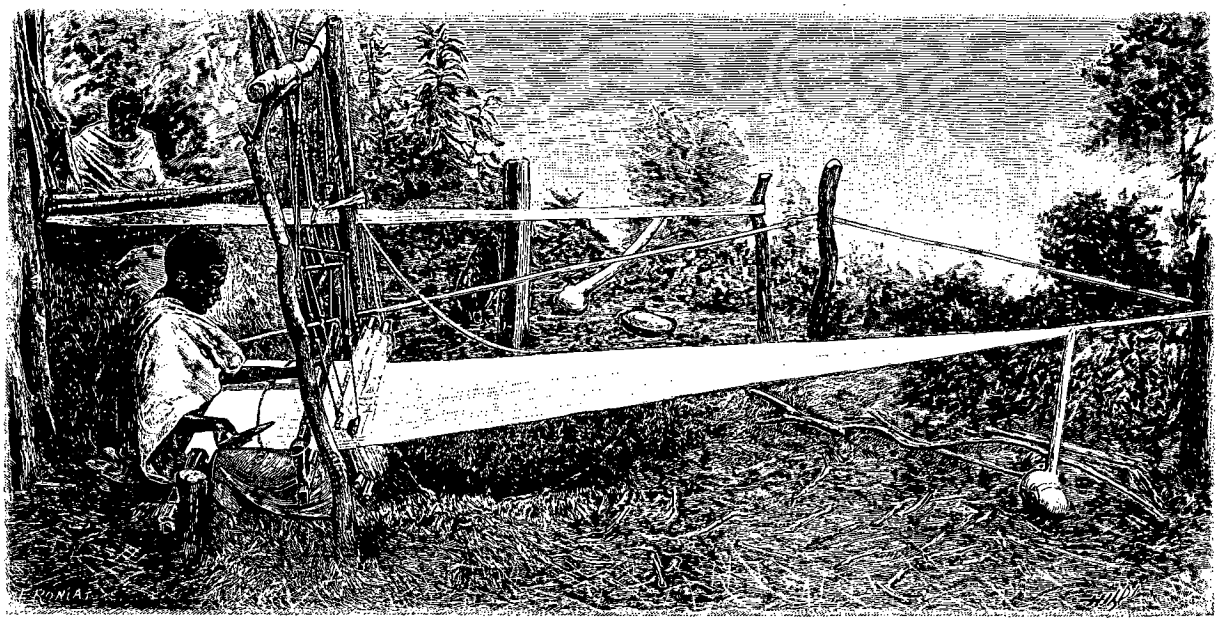
dats, serviteurs ou esclaves, de chevaux et mulets échelonnés sur la route, et tout ce monde à la débandade.

Malgré les chemins défoncés, débarrassés de nos mulets de charge que nous avions laissés en arrière, à midi nous étions rentrés à Ankober. Là, impossibilité absolue de voir le roi; de tous côtés arrivaient de nombreux visiteurs apportant des présents en nature, et il fallait avant tout les recevoir. Puis, Ménélik ayant quitté Ankober pour retourner à Entotto, il ne nous restait qu'à l'y rejoindre..

Notre départ pour Entotto est donc décidé; mais, faisant d'une pierre deux coups, nous jugeons utile de faire un crochet qui allongera de deux jours notre voyage et d'aller rendre visite au dedjaz Wolda Gabriel, à Berehet.

Berehet est situé dans les *collas* (parties basses), sur la frontière des Itous Gallas. Une fois engagés dans la gorge qui s'ouvre au bas de la prairie d'Ankober, nous descendons de colline en colline. Le premier jour, pas d'impression particulière; le pays, bien qu'accidenté, n'offre rien de remarquable, les tons sont uniformes, et c'est toujours le même vallon, le même champ d'orge, le même ruisseau. Le lendemain, changement de décor : la nature prend brusquement des airs d'indépendance. Dans la matinée nous traversons un torrent large comme le lit du Rhône et le remontons pendant près d'une heure. Nous retrouvons là les grandes lignes du désert et l'imposante majesté des solitudes.

Vers cinq heures du soir nous sommes chez le général. Il est absent, non encore de retour de Debra-Berhan, et sa femme, avec une grâce tout européenne (chose



Un tisserand à Berehet. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

rare en Abyssinie), nous fait les honneurs de chez elle et veille à ce que nous ne manquions de rien.

Son mari est un des hommes riches du Choa; aussi trouvons-nous chez lui un confort relatif. Elle-même, vêtue avec une certaine recherche, à force bijoux et ne porte que des vêtements d'un fin tissu; deux tisserands sont attachés presque à demeure à sa maison et travaillent pour elle. Nous ne pouvons nous défendre d'admirer leur habileté, étant donnés surtout les métiers grossiers et primitifs dont ils se servent. La femme du général nous montre par exemple un grand peplum (*chamma* en abyssin) qui peut tenir dans les deux mains. Pour filer le coton dont il est tissé, il n'a pas fallu moins de deux années à une femme travaillant assidûment tous les jours.

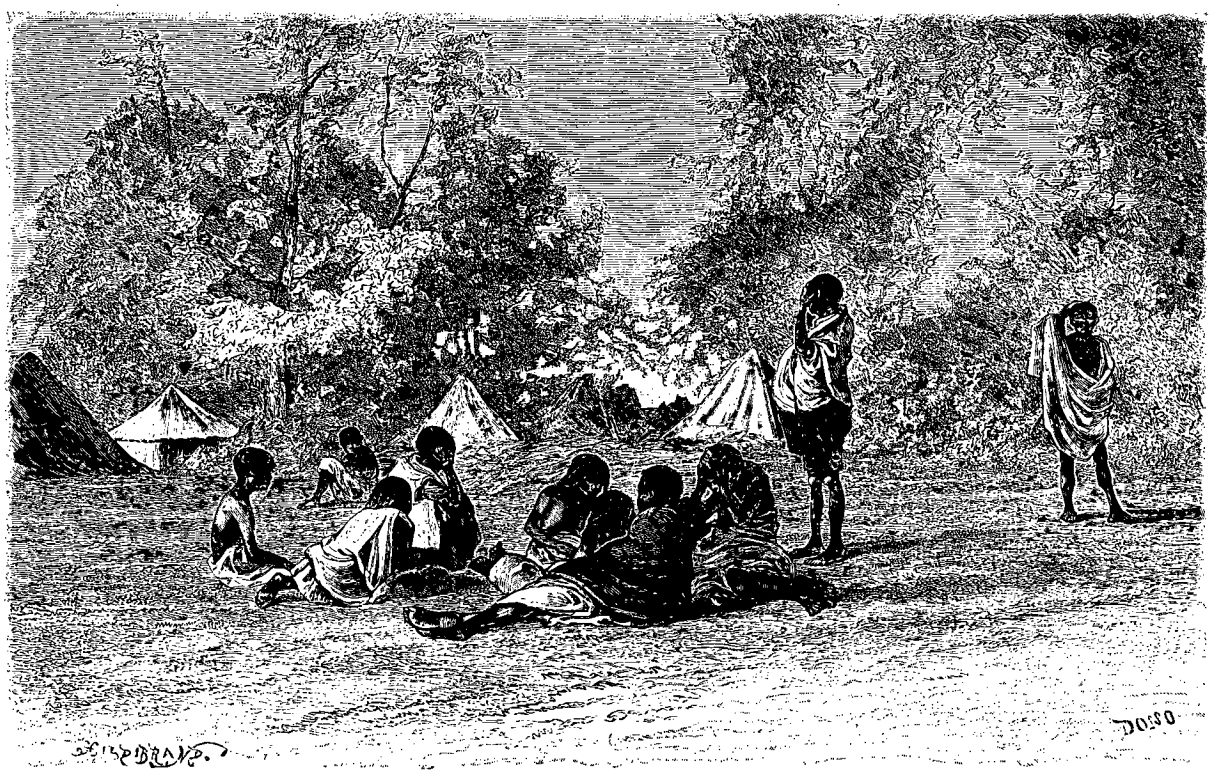
Le lendemain le dedjaz arrive et notre entrevue est très cordiale. Wolda Gabriel est un vieux bonhomme de l'ancienne école, sans prétention, sans forfanterie, de paysan devenu général, grâce à une grande bravoure. Il ne manque pas d'intelligence, et la finesse du paysan perce sous la rude écorce du grognard. Il revient de Debra-Berhan très satisfait de ses entretiens avec le roi, qui l'a chargé d'une mission délicate.

Depuis longtemps Ménélik convoite Harar, autrefois aux Égyptiens, mais à ce moment occupé seulement par les Arabes, avec un émir pour chef et quelques bachi-bozouks, et Wolda Gabriel a été chargé d'aller occuper le Tchertcher, pays limitrophe, pour surveiller Harar et préparer le terrain.

HENRY AUDON.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Prisonniers gallas (voy. p. 146). — Dessin de Dosso, d'après une photographie de M. Hénon.

VOYAGE AU CHOA

(ABYSSINIE MÉRIDIONALE),

PAR M. HENRY AUDON [1].

1884-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XIII

Repos à Gallane, propriété de Paul Soleillet. — Arrivée du roi à Gallane. — Visite des grottes de la Kaki. — Rentrée à Entotto. Expédition du roi chez les Aroussis Gallas. — Nouvelles de la côte.

Après un séjour de quarante-huit heures chez le dedjazmatch nous nous remettons en route. Nous laissons les hauts plateaux sur notre droite et nous suivons les *collas* par une route assez belle, carrossable en beaucoup d'endroits; puis nous passons à gué, mais non sans peine, le Cassam, rivière torrentueuse et assez profonde qui se jette dans l'Aouache et que les crocodiles remontent jusqu'à l'endroit où nous sommes et même plus haut. Nous traversons ensuite dans le sens de sa longueur le Mindjar, la contrée la plus fertile du Choa, entièrement cultivée, et après trois heures de marche nous sommes chez nous, ou plutôt chez Paul Soleillet, à Gallane. Cette propriété lui a été concédée temporairement à titre gracieux par le roi, et, en l'absence de notre compatriote, nous avons charge de la surveiller et de la gérer au mieux de ses intérêts.

Nous n'y faisons qu'une simple halte, et, après une nuit de repos, nous nous disposons à partir pour Entotto, distant d'environ dix-huit kilomètres, lorsqu'une nouvelle imprévue nous retient.

Nous sommes avisés que Ménélik doit arriver à Gallane le lendemain matin. Il se propose, dit-on, de visiter les grottes que la nature a creusées dans les flancs des roches à pic qui bordent la Kaki et au faîte desquelles est perché Gallane. Quelques-unes de ces grottes, spacieuses, à l'abri de l'humidité et complètement inaccessibles, lui ont paru pouvoir servir de poudrières, et il veut s'en rendre compte *de visu*.

Le soir, en effet, arrivent de nombreux ouvriers et serviteurs chargés d'installer les bois d'escalade, échelles

1. Suite et fin. — Voyez p. 113 et 129

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grossières faites de troncs et de branchages, et de tout préparer pour la réception.

Le lendemain Ménélik arrive lui-même, escorté de quelques généraux et autres dignitaires. Nous allons à sa rencontre et visitons les grottes avec lui. L'inspection terminée, il pénètre sous sa tente, que l'on a dressée sur la petite prairie de la rive droite; de notre côté, en compagnie de notre ami Ilg, venu avec le roi, nous grimpons chez nous.

A déjeuner Ilg nous apprend une triste nouvelle. Le roi a reçu, il y a quelques heures seulement, une lettre de la côte qui l'informe que la caravane de M. Labatut a été attaquée par les Issahs à quatre ou cinq jours de marche de Tadjourah, qu'un Européen et sept Abyssins ont été tués, ainsi que de nombreux chameliers dankalis, et que les marchandises ont été livrées au pillage. Comme nous avons confié à M. Labatut, soit en ivoire, soit en argent, une assez grosse somme, la nouvelle ne laisse pas que de nous émouvoir doublement.

Mais la réflexion amène avec elle un peu de calme, partant un peu d'espoir. Nous supputons les côtés invraisemblables de la nouvelle. C'est un nommé Abd er-Rhaman, un des grands chefs dankalis, qui a écrit la lettre. Or ce triste sire est maître de la route d'Assab (route italienne), et depuis longtemps tous ses efforts et ses intrigues tendent à discréditer la route rivale, celle d'Obok, qu'ont suivie M. Labatut et ses compagnons. Il y a donc gros à parier que c'est là une fausse nouvelle, ou que tout au moins il y a exagération.

Dans la journée le roi nous donne audience en plein air, sous un vélum. Comme toujours, il est courtois et affable. Il nous parle de la lettre d'Abd er-Rhaman; mais, habitué lui-même aux mensonges des Dankalis, il nous conseille de ne pas nous alarmer à tort et d'attendre de plus amples informations. La suite de l'entrevue est banale. Du payement de M. Chefneux et de son départ il n'est pas encore question.

Le lendemain le roi part avec son monde, et nous en faisons autant. Nous entrons à Entotto, et, comme s'il y eût eu entente préalable, arrive le capitaine Pino venant prendre congé du roi avant de rejoindre à Léka, dans les pays gallas, le ras Gobana, dont il est le principal fournisseur. Le soir nous trouvait réunis presque au complet autour de la même table. Dîner charmant, arrosé, non de bon vin, hélas! mais de la plus franche gaieté.

Nous étions en décembre. Deux mois s'étaient écoulés depuis les événements qui précèdent sans qu'aucun fait saillant fût venu rompre la monotonie de notre existence. Vers les premiers jours de novembre le roi avait organisé à la hâte une expédition dirigée contre les Aroussis Gallas révoltés, et, avant de partir, avait fait à M. Chefneux la promesse formelle de le payer et de le congédier ensuite dès son retour. Nous attendions donc ce retour avec impatience.

Entre temps nous recevions de l'expédition des nouvelles qui étaient loin d'être bonnes. Les Aroussis Gallas, qui habitent, au sud du Choa, les régions riveraines de l'Aouache, rive droite, sont une tribu vaillante et fière. Malgré ses soldats armés de fusils, Ménélik n'a pu les réduire entièrement; à peine a-t-il obtenu à deux ou trois reprises quelques succès passagers, chèrement payés d'ailleurs, et, périodiquement chaque année, il part en guerre. Cette nouvelle tentative n'était pas plus heureuse; elle paraissait, du reste, toucher à sa fin, cinq ou six cents soldats étant déjà rentrés dans leurs cantonnements d'Entotto avec une cinquantaine de prisonniers.

Enfin, un matin, des coups de feu, des acclamations, nous apprenaient que l'armée était signalée. Nous faisions aussitôt seller nos mulets et allions au-devant du roi; mais, tout penaud de son échec, il nous serrait froidement la main; plus froidement encore nous nous retirions et rentrions dans nos pénates.

Le surlendemain, jugeant que sa mauvaise humeur devait être quelque peu dissipée, M. Chefneux sollicitait une audience et recevait enfin satisfaction. Ordre était donné de lui payer ce qui lui était dû, après quoi il était autorisé à partir. Le roi lui apprenait en même temps de bonnes nouvelles. Un courrier était arrivé la veille au soir avec quelques lettres, dont une de notre ami Labatut pour nous. Il nous apprenait qu'une attaque avait en effet été tentée contre sa caravane, mais que cette tentative avait heureusement avorté; que pourtant, à la faveur du tumulte qui s'ensuivit, une vingtaine de chameaux et presque tous les mulets, dont les entraves avaient été coupées, s'étaient sauvés sans qu'il fût possible de les retrouver, malgré les plus minutieuses recherches; les trois voyageurs avaient été obligés de faire la route à pied jusqu'à la côte. Trois ou quatre mille francs d'ivoire furent seulement perdus. Voilà quelle était, réduite à ses véritables proportions, la désagréable aventure de M. Labatut et de ses compagnons.

XIV

Préparatifs de départ de la caravane de M. Chefneux. — Arrivée à Entotto du roi de Gomma. — Notre départ pour Ankober. — Départ de la caravane. — D'Ankober à l'Aouache. — Retour à Ankober. — Graves nouvelles. — Retour à Entotto.

De tous côtés — car à M. Chefneux devaient se joindre plusieurs Européens — commençaient les préparatifs de départ. Ces préparatifs sont une grosse affaire. Non seulement il s'agit de faire transporter à Farré à dos d'homme ou de mulet les marchandises et les bagages, mais il faut faire préparer les provisions pour le voyage. Tous les domestiques, hommes et femmes, sont sur pied. Il faut moudre le grain, faire le pain, le faire sécher au soleil, puis le broyer de manière à le réduire en une poudre brune qui sera délayée avec de l'eau et additionnée d'un peu de beurre, la principale nourriture des gens de la caravane. C'est ce que les Abyssins appellent le *durcoch*; puis, comme supplément de nourriture, le *colo* ou blé et pois chiches grillés, et le *cointa* ou viande séchée au soleil.

C'est à ce moment que nous est annoncée l'arrivée

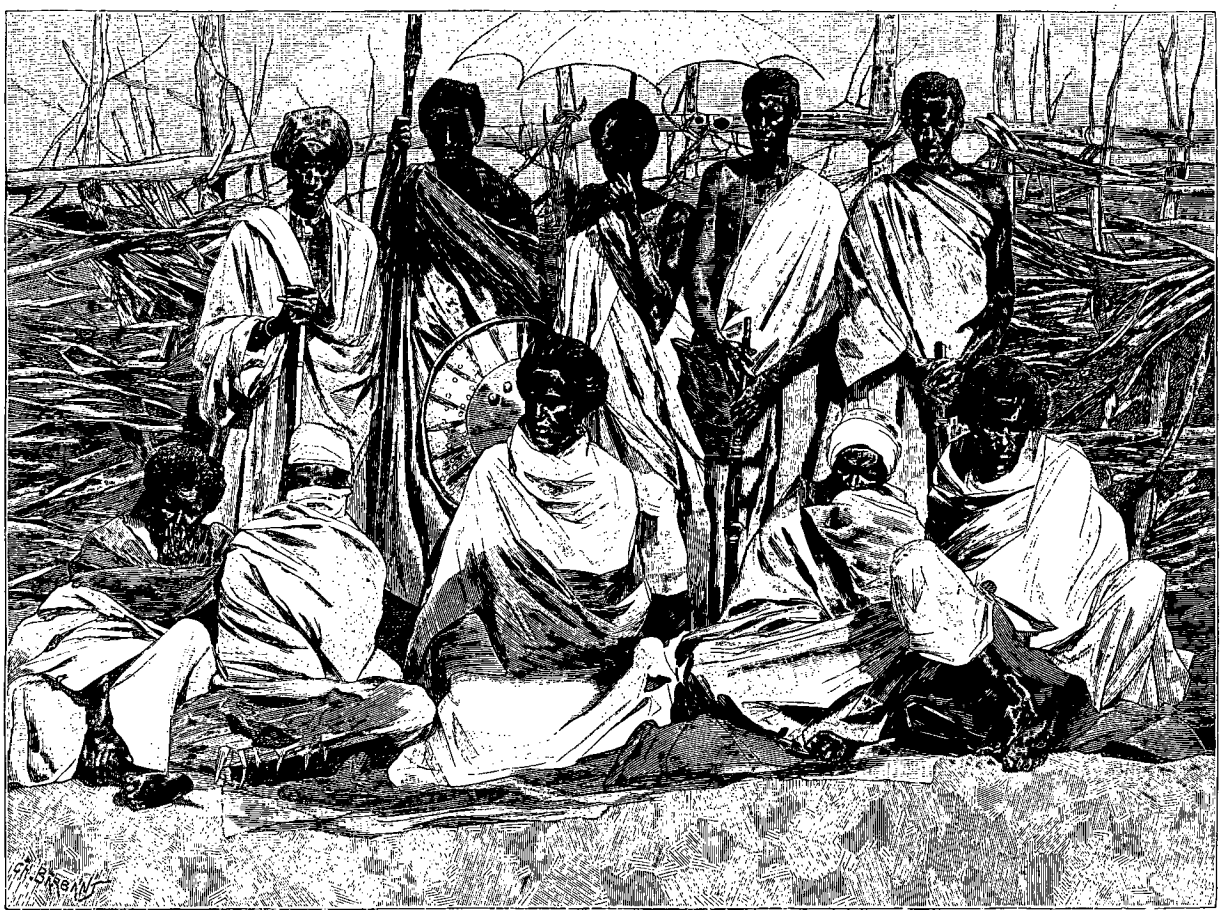
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prochaine du roi de Gomma, autrefois indépendant, aujourd'hui vassal et tributaire de Ménélik. Il vient, dit-on, en grand apparat, offrir le tribut annuel. Une petite troupe d'avant-garde l'a devancé et il est attendu d'un moment à l'autre.

Vers le soir nous apprenons son arrivée. Il a établi son camp sur le petit plateau qui est au pied du guébi d'Entotto.

Dès le lendemain matin nous nous empressons de lui rendre visite; mais à deux portées de fusil nous voyons sa petite armée s'ébranler et venir vers nous. Quelques instants plus tard elle défile devant nous, lui en tête, et fait son entrée chez le roi. Nous entrons après lui et assistons à l'entrevue. Après les salutations d'usage et quelques paroles banales, ordre est donné d'apporter le tribut. Une centaine de Gallas déposent le tout aux pieds du roi Ménélik, et nous comptons une cinquantaine de défenses d'éléphants, environ deux cents cornes pleines de musc, et un sac de thalaris. Enfin, comme cadeau gracieux en dehors du tribut, une dizaine de petits lingots d'or de la grosseur d'une noisette.

Dans l'après-midi nous visitons le roi galla. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans, gros et joufflu, à la figure douce et souriante. Il nous fait le meilleur



Le roi de Gomma. — Dessin de F. de Myrbach, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

accueil et nous pose, suivant l'usage, de nombreuses questions sur notre pays. Nos carabines Winchester font surtout son admiration.

Après l'entrevue nous faisons dans son camp quelques achats de tabac et de bibelots, tels que pipes, ouvrages en bois tourné, poignards, lances et boucliers; puis nous rentrons chez nous enchantés de notre promenade.

Le surlendemain, nos préparatifs terminés, nous quittions Entotto, après une entrevue avec le roi au cours de laquelle avait été agitée et résolue au gré de mes désirs une question pour moi importante. M. Hénon quittant le Choa pour entreprendre un long voyage dans les pays gallas du centre et laissant par suite sa maison vacante, il s'agisait de l'obtenir pour moi. Elle était fort convoitée, grâce à sa situation exceptionnelle et aux embellissements de toute nature dus à la persévérance et au bon goût de son propriétaire; mais je gagnai assez facilement mon procès.

Trois jours plus tard nous arrivions à Ankober, où nous mettions la dernière main aux préparatifs de départ de M. Chefneux.

M. Chefneux partit de l'Aouache le 24 février 1886. A lui s'étaient joints pour descendre à la côte : d'abord les deux missionnaires suédois venus avec nous au Choa et que le roi mettait à la porte sans même leur avoir permis de le voir ni de quitter d'une semelle, pendant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur séjour de dix mois, la résidence d'Aliù-Amba qui leur avait été assignée; puis les missionnaires catholiques français et les missionnaires allemands, tous définitivement expulsés du royaume. Enfin un commerçant arménien, M. Hénon et moi nous accompagnions les voyageurs jusqu'à l'Aouache.

Quittant Farré, nous campions d'abord à Dettara, où, en attendant quelques traînards, nous chassions l'antilope, faisant de nombreuses victimes, puis à Aouaré, d'où nous partions trois jours après, nous dirigeant sur Killelé, tout près de l'Aouache.

Comptant sur la lune alors dans son plein, nous étions partis peu avant la nuit et à la débandade, les uns devançant les autres. Par malheur, la lune, exceptionnellement voilée par de gros nuages noirs, vint à nous fausser compagnie, et plusieurs groupes, connaissant mal le chemin, s'égarèrent.

Pendant près de trois heures on essaya vainement de se rallier; de tous côtés, au loin, des coups de feu se faisaient entendre, troublant par intervalles le silence de la solitude. Vers minuit seulement, les premiers arrivés au lieu du campement ayant allumé de grands feux, notre marche devint moins incertaine, et une heure plus tard nous étions tous réunis, à l'exception toutefois de M. Chefneux et de ses serviteurs, qui, n'arrivèrent que vers trois heures du matin, après une couple d'heures consacrées à poursuivre un chameau indocile, qu'ils ne purent d'ailleurs rattraper.

Cette nuit-là encore, une superbe autruche que M. Chefneux emmenait avec lui, prise d'une panique subite, s'enfuyait; mais, aussitôt après, nous nous expliquions son effroi. A dix mètres de nous passaient, affolée et rapide comme l'éclair, une malheureuse antilope, et, à ses trousses, un magnifique lion bondissant.

Le lendemain, nous campions sur les bords de l'Aouache. Nous passâmes là huit jours en attendant d'assez nombreux retardataires. Enfouis au milieu de la luxuriante végétation des tropiques, nos loisirs partagés entre la pêche et la chasse, nous vîmes s'écouler trop rapide à notre gré cette semaine bénie.

Non seulement le gibier pullule sur les bords de l'Aouache, mais dans la rivière le poisson est prodigieusement abondant, et je n'exagère rien en évaluant à 200 kilos celui que nous y pêchâmes. Ces poissons, tous de la même espèce, sont de structure bizarre. D'un bleu gris pâle, à la peau gluante et visqueuse, sans écailles, ornés d'énormes et longues moustaches, ils sont à peu près sans arêtes, et leur chair rappelle à peu de chose près celle du congre. Ils ont malheureusement un goût vaseux assez prononcé. Il en est d'énormes, qui ne pèsent pas moins de 20 à 25 kilos. Les Abyssins en découpent la chair en filets et la font ensuite sécher au soleil. C'est l'*assa cointa*.

Mais l'heure de la séparation avait enfin sonné, et, le 24 février au matin, nous faisions à M. Chefneux et à ses compagnons nos derniers adieux. Adieux touchants où notre cœur ne put se défendre d'un cruel serrement. Le voyage est long, le climat meurtrier, et le désert s'ouvre devant les voyageurs avec ses redoutables sous-entendus.

M. Hénon et moi, chacun avec notre escorte, nous passons à gué l'Aouache (pendant la saison des maigres c'est chose facile, et l'eau arrive à peine au poitrail d'un mulet); de la rive opposée nous envoyons de la main un suprême adieu à nos amis et nous reprenons, tristes et le cœur gros, le chemin de Farré, où nous arrivons le surlendemain à midi, non sans avoir subi la veille à Aouaré le plus épouvantable orage qui se soit jamais abattu sur des têtes européennes.

Vers trois heures du matin, montant ma garde autour de nos tentes malgré une pluie diluvienne, je vois tout à coup le ciel sombre s'ouvrir, un éblouissant zigzag déchirer la nue; puis une formidable détonation se fait entendre, et je reçois presque entièrement la décharge électrique. Mes cheveux s'étaient dressés, de la tête aux pieds j'avais été secoué d'un long frisson et j'étais demeuré là sur la place, immobile et haletant, pendant près d'une minute. La foudre, tombant droit sur moi, avait par bonheur éclaté à mi-chemin et j'en étais quitte pour la peur. Mais quelle secousse!

De Farré, passant par Oïnen-Amba, résidence de notre ami Labatut et de notre ami abyssin Wolda Mikaël, interprète de l'azage, que nous trouvions occupé à jouer de la harpe, nous regagnons Ankober.

Là une terrible nouvelle m'attendait. L'azage Wolda Tadek m'apprenait qu'une caravane se rendant au Choa venait d'être attaquée et pillée au désert, à cinq ou six journées de marche seulement de l'Aouache, tout près du but par conséquent.

On n'avait de l'affaire que des détails incomplets; mais, ce qui était malheureusement trop certain, il y avait eu combat, et de part et d'autre il y avait des morts et des blessés. Au nombre des premiers se trouvaient, disait-on, trois Européens, dont une femme, et une vingtaine de leurs serviteurs abyssins.

Un événement aussi grave et aussi imprévu ne pouvait me laisser froid. Aussi, M. Hénon m'ayant quitté pour entreprendre sa grosse exploration, prenais-je la résolution de surseoir à mon départ pour Entotto; mais quinze jours s'étaient écoulés, et, rien de nouveau n'arrivant, le doute et l'incrédulité s'emparèrent de moi. Quittant Ankober et ses brumes je regagnai ma maison d'Entotto, où quelques réparations et travaux urgents nécessitaient ma présence.

XV

Mauvaise nouvelle confirmée. — Nouveau voyage à Ankober. — Une lettre de M. Chefneux. — Détails sur l'attaque. — Arrivée de la caravane de M. Savouré. — Retour à Entotto. — Nouvelle expédition du roi contre les Aroussis Gallas. — Arrivée de la caravane de M. Brémond.

J'étais à Entotto depuis huit jours à peine lorsqu'une lettre de l'azage Wolda Tadek venait me surprendre au milieu de mes occupations et m'arracher brusquement à mes travaux. Cette lettre, fort laconique d'ail-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs, m'apprenait que M. Savouré, accompagné d'un interprète pour la langue arabe, venait d'arriver; que M. Barral, son associé, avait été tué ainsi qu'une femme européenne et avec eux dix-huit Abyssins de l'escorte. J'étais invité à retourner à Ankober pour prendre livraison des armes que m'apportait la caravane.

Dès le lendemain, malgré une pluie battante, j'enfourchais mon mulet et je recommençais, triste et maussade, cet interminable voyage.

Le soir du troisième jour, vers trois heures, je rencontrais un envoyé de M. Savouré qui me remettait de la part de ce dernier deux lettres, l'une de M. Chefneux, l'autre de lui-même, par laquelle il me suppliait de me hâter, ajoutant que, complètement pillé et dévalisé, il était sans argent, et que, réduit à ses habits de toile du désert, il souffrait cruellement du froid, etc.

Tout en poussant ma monture et mes gens, de manière à gagner quelques heures, je prenais connaissance de la lettre de M. Chefneux. Elle me donnait sur la catastrophe des détails précis. Arrivant à Amoïssa, il s'était heurté aux débris du campement de la malheureuse caravane, et, assez heureux pour retrouver en tas et en désordre la plus grande partie des fusils qu'apportaient ces messieurs, il s'était empressé de les recueillir et de les mettre tout d'abord à l'abri d'un nouveau coup de main.

Le lendemain M. Savouré, qui, abandonné par ses chameliers apeurés, alors qu'il voulait pousser plus avant, avait dû rétrograder et les suivre jusqu'à Errer où ils s'étaient réfugiés, M. Savouré arrivait à Amoïssa et trouvait là, à sa grande surprise et à sa très grande joie, M. Chefneux et sa caravane. Il apprenait de ce dernier le sauvetage de ses fusils. De nombreuses malles éventrées et vides étaient restées sur le lieu du campement au milieu d'un monceau de papiers déchirés et épars, parmi lesquels quelques lettres destinées aux Européens du Choa purent être retrouvées. M. Chefneux raconta ensuite à M. Savouré qui l'ignorait (on verra plus bas pourquoi) qu'après avoir mis les fusils en sûreté, rôdant dans les environs et s'efforçant de découvrir d'autres épaves, il avait, à cinq ou six cents mètres plus loin, fait la lugubre découverte des cadavres des pauvres morts, à qui, aidé des autres Européens, il s'était empressé de donner une sépulture.

Et ce mot de cadavres est un pur euphémisme, car les fauves et les oiseaux de proie en avaient fait des squelettes déjà blanchis au soleil; à tel point que leur identité put être difficilement établie. Deux dents aurifiées permirent de reconnaître M. Barral; quant à la femme, les petites dimensions de la boîte crânienne permirent seules de deviner son sexe. Pas un squelette entier, tous les os épars, pour la plupart dessoudés et broyés par la mâchoire des fauves; quelques lambeaux de vêtements disséminés çà et là : tel est le funèbre et navrant spectacle qu'offrait l'emplacement où l'infortuné Barral et ses compagnons avaient trouvé la mort.

Joueur de harpe. — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

De son côté M. Savouré fit à M. Chefneux le lamentable récit de l'attaque. Depuis deux jours la caravane manquait d'eau. Amoïssa, avec sa source thermale, était proche, et l'on se hâtait d'arriver. M. Barral et ses serviteurs ainsi que l'Européenne avaient pris les devants, laissant loin derrière eux, à près de deux kilomètres, le gros de la caravane. Sur le point d'atteindre le but, à environ cinq cents mètres de l'eau, au moment où, après avoir gravi le monticule qui s'élève au milieu de la plaine et domine la source, ils s'apprêtaient à descendre, ils aperçurent dans le bas, campé sur le bord du ruisseau, un groupe imposant de cavaliers.

La petite troupe, ne soupçonnant pas chez les indigènes des intentions hostiles, continua à descendre lentement. Ceux-ci, qui tout d'abord étaient restés immobiles, sautèrent en selle et, doucement et peu à peu, se mirent en devoir de cerner M. Barral et son escorte. La tactique des noirs ne pouvait laisser à ces derniers le moindre doute. Aussi, par l'intermédiaire d'un Dankali de Tadjourah qui les avait accompagnés, essayèrent-ils de parlementer à plusieurs reprises. Vaine tentative : point de réponse. Ils en vinrent aux menaces : rien n'y fit; alors, le cercle des assaillants se resserrant de plus en plus, ils ouvrirent le feu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les malheureux luttèrent, paraît-il, pendant près de deux heures; mais, à la longue, les munitions s'épuisèrent et ils se trouvèrent à la merci des sauvages. Tous furent massacrés, sauf pourtant le Dankali de Tadjourah, lequel put donner les renseignements qui précèdent.

Cependant la caravane continuait à avancer lentement, M. Savouré au centre et son interprète à l'arrière-garde.

Ils entendaient bien à l'avant-garde des détonations répétées, mais ils s'en étonnaient sans pouvoir trouver une explication plausible. Ce ne fut que quelques minutes plus tard, précisément au faîte du monticule d'où M. Barral avait aperçu l'ennemi, que la caravane trouva la route barrée par les Dankalis vainqueurs. Plus nombreux que lors de la première attaque, ils menaçaient sérieusement la caravane. Pourtant, soit qu'ils eussent beaucoup souffert, soit que M. Savouré et ses Abyssins, renforcés de cent et quelques chameliers, leur en imposassent, la seconde attaque fut molle et mal conduite et finalement repoussée.

Une troisième attaque, plus indécise encore, fut également tentée vers le soir, mais sans plus de succès. Six Abyssins seulement s'étant imprudemment aventurés vinrent grossir le nombre des victimes.

L'ennemi avait battu en retraite; mais la nuit s'avançait et les chameliers, pris de peur, tinrent aussitôt conseil. Puis, au lieu de passer la nuit sur le monticule, véritable position stratégique facile à défendre, ils résolurent de rétrograder et, par une marche forcée, de mettre entre eux et l'ennemi une distance respectable. Impuissant à les rassurer et à les faire revenir sur leur décision, M. Savouré dut les suivre, abandonnant sur place les bagages et les ballots de fusils. Cinq ou six jours plus tard seulement, réussissant à vaincre leurs résistances, il les décidait à quitter Errer et faisait le lendemain la rencontre de M. Chefneux.

M. Chefneux l'avait, paraît-il, échappé belle. Dans sa lettre il m'apprenait que c'était à lui et à sa caravane qu'en voulaient les Assaïmaras, et non à MM. Barral et Savouré, dont ils ignoraient l'arrivée prochaine.

Le lendemain de leur rencontre, MM. Chefneux et Savouré se séparaient.

A Ankober je trouvai Savouré dépourvu de tout, grelottant de froid et logé provisoirement par l'azage dans une misérable maison abyssine ouverte aux quatre vents.

Mon premier soin fut de le faire descendre dans la maison que je tenais du roi, laquelle, plus confortable et située au pied de la colline, à l'abri du vent et des brouillards, lui évitait, avec quelques vêtements chauds que je lui procurai en me gênant un peu, les morsures du froid et les atteintes de l'humidité.

L'azage Wolda Tadek, tenant à cette époque son lit de justice, avait peu de temps à lui. Il me fut par suite donné d'assister à plusieurs audiences, spectacle encore nouveau pour moi.

Pour ces audiences, peu ou point d'apparat, ainsi qu'on peut en juger d'après la gravure ci-contre : au fond, un peu sur la gauche, au second plan, le juge, adossé à un tertre et assis sur une peau de bœuf; un peu en arrière son porte-bouclier. A gauche, au premier plan, le *tchoaï-tabaki*, chargé, comme nos huissiers, de l'appel de la cause et de la police de l'audience. A droite, également au premier plan, les plaideurs. L'un d'eux plaide sa cause avec force gestes; le second attend son tour de parole. Tout autour, les assistants, témoins ou simples curieux.

Une particularité à noter, c'est que dans le pays certains Abyssins font métier de défendre les parties; il en est même d'une réelle éloquence.

Huit jours après, nous quittions Ankober.

A notre arrivée nous trouvions Entotto à peu près désert.

Le roi avait entrepris contre les Aroussis Gallas une nouvelle expédition, et MM. Ilg et Appenzeller, mes voisins, étaient à l'Aouache, occupés à construire un pont en bois : c'était un pas énorme dans la voie du progrès; il était même étonnant que le clergé n'eût pas vu là une œuvre diabolique.

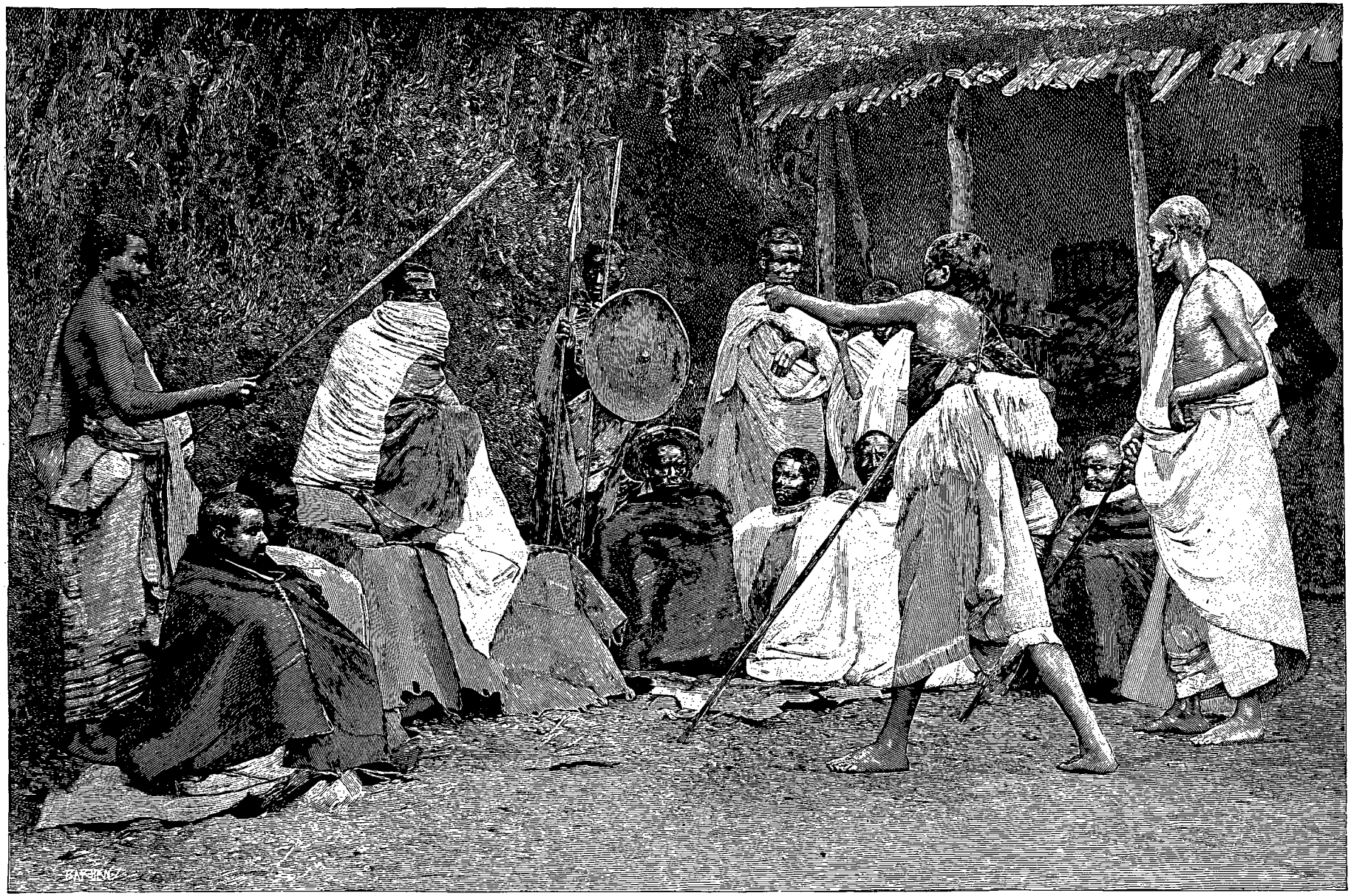
Entotto était donc plus triste que jamais, et, soigneusement occupé à cultiver mes choux, radis, pommes de terre et autres légumes intéressants qu'on ne trouve pas au Choa, je luttais de mon mieux contre la monotonie de cette vie énervante. Sur ces entrefaites, les pluies avaient fait leur apparition, ajoutant encore à ma tristesse, et de nouveau j'étais prisonnier pour longtemps.

Enfin, vers fin juillet, eut lieu le retour des absents, MM. Ilg et Appenzeller devançant le roi de vingt-quatre heures. Pour la troisième fois il revenait, comme le renard de la fable, honteux et portant bas l'oreille. Deux ou trois de ses généraux avaient perdu leur matériel de campement et la moitié de leurs soldats; on avait dû battre en retraite et abandonner aux Aroussis le butin capturé par surprise au début de l'expédition.

Mais tout cela nous importait peu, et ce qui nous intéressa autrement fut l'arrivée de la caravane de MM. Brémond et Borelli, ce dernier frère de Borelli-Bey, avocat-conseil du khédive. Ces messieurs avaient laissé à Tadjourah, toujours impuissants à pousser en avant leurs chameliers, MM. Soleillet et Labatut. De graves incidents avaient en outre retardé leur départ. M. Brémond me remettait une lettre de M. Chefneux, qui me disait, en effet, entre autres choses : « A la dernière heure, encore un mot et une grosse nouvelle. Le gouvernement français, d'accord avec l'Angleterre et l'Italie, vient d'interdire l'importation des armes à l'intérieur et de mettre l'embargo sur celles que MM. Soleillet, Labatut et nous avons depuis si longtemps déjà à la côte. »

Cette mesure était loin de me surprendre et depuis plusieurs mois était dans l'air, mais elle ne pouvait avoir selon moi d'effet rétroactif, et il me paraissait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



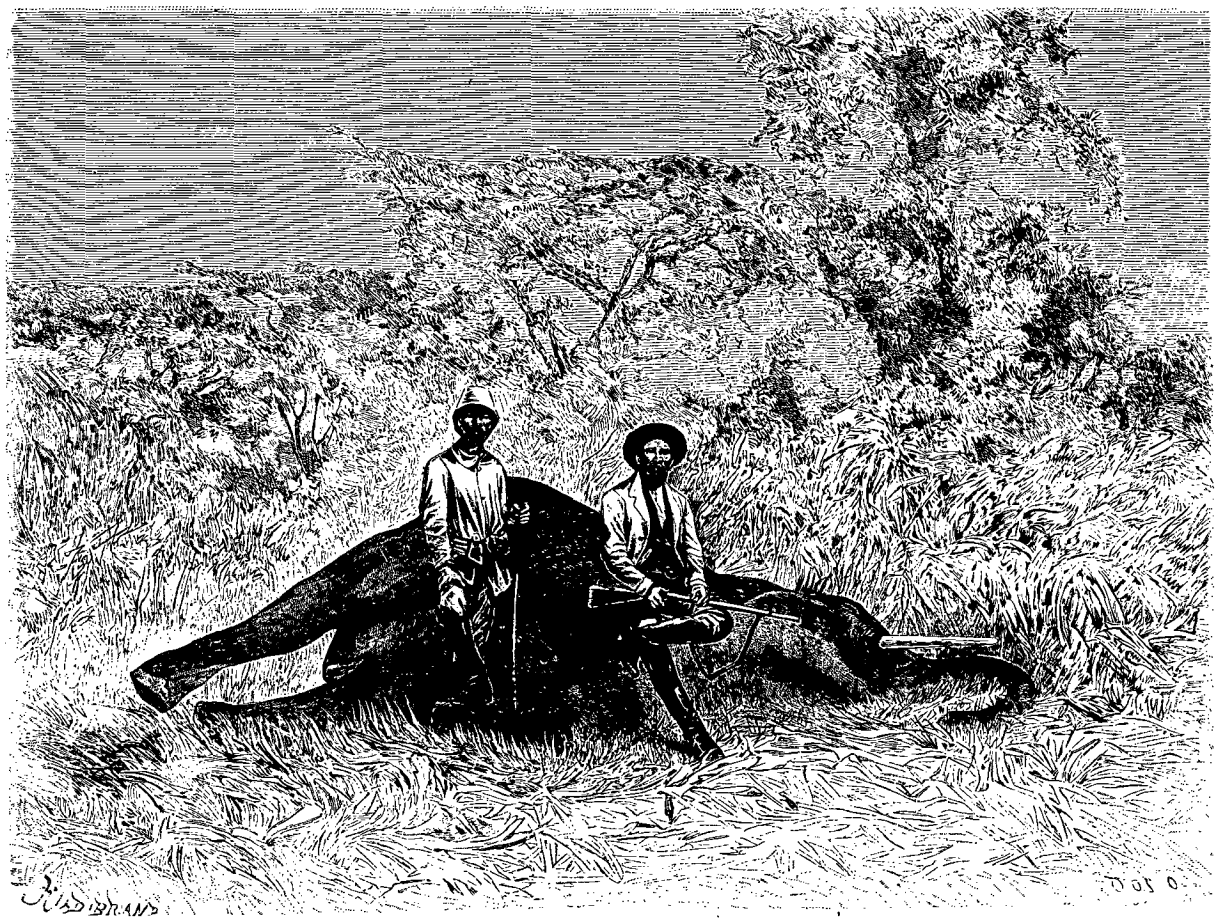
Un jugement à Ankober. — Gravure de Barbant, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

évident qu'on laisserait passer les armes déjà déposées sur le sol africain; mais il fallait que l'embargo fût levé, attendre encore, attendre toujours.

A la nouvelle de cette interdiction le roi avait fait la grimace. D'autre part, certains bruits avaient couru qui avaient augmenté sa mauvaise humeur. On disait qu'une expédition allemande remontait le cours du Djouba sur des embarcations démontables, avec Kaffa pour objectif. Si Van der Decken, qui avait réussi à remonter le Djouba sur un parcours de plus de deux cents kilomètres, n'eût pas péri avec ses compagnons, victime de son imprudence, il eût peut-être mené à bien son entreprise. Au surplus, autour de Kaffa et dans la région sud s'étendent d'immenses territoires riches en café, musc, ivoire, gomme, etc.; et il y a là à coup sûr une grande et belle colonie à fonder.

Ces bruits, démentis plus tard, étaient peu rassurants. Aussi MM. Borelli et le docteur Traversi s'étaient-ils vu refuser sèchement l'autorisation d'un voyage dans les pays gallas, et M. Hénon, qui de son côté se disposait à entreprendre un voyage d'exploration, arrêté à Léka, était enchaîné et gardé à vue en attendant le retour du roi alors en expédition. Deux mois plus tard seulement, il était conduit sous escorte à



L'éléphant tué par MM. Ilg et Hénon (voy. p. 154). — Dessin de Dosso, d'après une photographie de MM. Ilg et Hénon.

Entotto, où Ménélik lui rendait sa liberté, cela avec un malicieux sourire.

XVI

Un envoyé du dedjazmatch Bécha. — Une chasse à l'éléphant. — Arrivée des gouverneurs apportant le tribut. — Système financier. — Départ de Ménélik pour Harar. — Nouvelle excursion de M. Hénon.

Nous étions en septembre, et la saison des pluies, le *kremt*, touchait à sa fin. A ce moment nous traversions une crise qui confinait à la disette. Depuis plus de trois ans Ménélik était à Entotto, avec son armée de bouches inutiles mais voraces, et autour de nous la contrée était ruinée. Jamais Ménélik et sa cohue n'étaient restés aussi longtemps sur place : dès qu'un pays était épuisé, ils émigraient et en entamaient un autre.

Aussi prêtait-on au roi l'intention d'abandonner incessamment Entotto et d'aller fixer dans les pays gallas sa nouvelle résidence. On parlait même de l'ancien petit royaume de Guerra, dont le gouvernement était confié au dedjazmatch Bécha, son cousin.

Un matin, le hasard veut que je reçoive des nouvelles de ce dernier personnage, avec lequel je fais commerce de fusils et... d'amitié. Il m'envoie son *agafari* (chez nous on dirait son aide de camp), lequel me fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ménélik et ses généraux (voy. p. 154). — Dessin d'E. Ronjat, d'après une photographie de M. Hénon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ce pays de Guerra le tableau le plus enchanteur.

Il me parle avec enthousiasme de champs entiers de caféiers, d'orangers, de citronniers, de vertes et grasses prairies où le foin pousse à hauteur d'homme.

Au sortir des pluies, mes rhumatismes m'ayant fait cruellement souffrir, je me voyais cloué sur mon fauteuil pour quelque temps encore.

Autour de moi mes voisins, réveillés de leur long engourdissement, s'agitaient et se préparaient à leurs excursions habituelles. Mes amis Ilg et Hénon, entre autres, entreprirent un intéressant voyage chez les Marocos Gallas. Après trois semaines employées à explorer le pays et à chasser, ils rentraient en triomphateurs. Une chasse à l'éléphant, heureuse d'ailleurs, avait été l'épisode le plus saillant de leur voyage. Ils avaient fait une victime, et leur arrivée m'était annoncée, suivant la coutume du pays, par les chants cadencés de leur escorte et une salve de mousqueterie. Un mulet précédait, portant les défenses de l'animal, et pendant que je leur adressais mes félicitations, échangeant avec eux des poignées de main, de nouvelles détonations se faisaient entendre, et, cinq minutes durant, un feu nourri était entretenu tant par leurs serviteurs que par les miens. Des hourras frénétiques encadraient les coups de feu. La mise à mort d'un éléphant est en effet au Choa un gros événement, et le succès cynégétique de ces messieurs atteignait les proportions d'une éclatante victoire.

La première quinzaine d'octobre fut remplie par l'arrivée à Entotto de tous les gouverneurs de district venant apporter au roi, selon l'usage, le tribut annuel.

Le Choa est divisé en districts ; mais leur délimitation est variable et ils sont sujets à des remaniements incessants, suivant que le gouverneur jouit d'un crédit plus ou moins grand. Tels sont les gouvernements de Léka, Limmou, Guerra, Gomma, Gouma, Djimma-Bagifar, Soddo, Loumi, etc.

Avant d'être centralisés entre les mains des gouverneurs, les impôts ou revenus sont perçus par de petits dignitaires investis de *malcagagnats*, territoires de moindre importance relevant du gouverneur. Ces titulaires de *malcagouts*, après avoir touché l'impôt, en doivent compte à ce dernier, qui en fait opérer le recouvrement par ses *muslénié*s (intendants) et en est à son tour comptable envers le roi.

Dans ces conditions, pas de contrôle possible, et partant, des fluctuations notables dans le chiffre des revenus de l'État.

L'impôt est versé au trésor du roi à la *Maskale* (la Croix), fête abyssine qui correspond, à trois ou quatre jours près, à notre Saint-Michel. Trois ou quatre mois de répit sont néanmoins accordés aux contribuables.

Malgré mes recherches, il m'a été impossible de connaître exactement le chiffre de l'impôt. Seulement pour l'impôt en argent, j'ai pu établir une moyenne d'environ 70 000 thalaris. Ceci pour le Choa seulement ; car dans ce chiffre n'est pas compris le rendement de la douane de Harar, récemment annexé, lequel peut s'élever à environ 20 000 thalaris.

Les fêtes de la Maskale empruntent à la présence à Entotto de tous les grands dignitaires un éclat exceptionnel. En dehors des réceptions intimes ont lieu des réceptions ouvertes et de nombreux festins où sont admis tous les membres du clergé, tous les menus fonctionnaires et tous les soldats habitant Entotto.

Puis ont lieu les processions aux églises, le roi en tête, en grand cortège, escorté de tous ses généraux revêtus de leurs plus riches habits, dans leur pittoresque costume de guerre, puis des tournois et des joutes dans la prairie.

Ces réjouissances terminées et le tribut payé, chaque gouverneur prend congé du roi et retourne à son gouvernement.

Vers la fin d'octobre, tous ces personnages partirent donc chacun de son côté, y compris mon ami le dedjaz Bécha, qui m'offrit de m'emmener à Guerra ; mais je dus refuser : la caravane Soleillet, que j'attendais, pouvait être signalée d'un moment à l'autre et il était indispensable que je fusse là lors de son arrivée.

De son côté, le roi se préparait aussi à quitter Entotto. La conquête de Harar paraissait cette fois fermement résolue et de grands préparatifs se faisaient en vue de la fameuse expédition. Une lettre du général Wolda Gabriel, envoyé, comme on sait, au Tchercher, chez les Itous Gallas, donnait sur la ville d'intéressants renseignements qui faisaient prévoir une prise facile.

XVII

Douloureuses nouvelles. — Mort de MM. Soleillet et Labatut. — Départ pour Ankober. — Quelques mots sur la langue amarigna. — Physionomie des indigènes. — Mœurs et coutumes.

Un grand mois s'était écoulé et j'étais toujours à Entotto, immobilisé par des rhumatismes et par une blessure au pied droit, qui, étant donné mon état général, s'aggravait tous les jours.

Vers cette époque je reçus de navrantes nouvelles, véritable coup de foudre. Le comte Antonelli me communiquait une lettre qui lui apprenait : 1° que M. Soleillet venait de mourir à Aden ; 2° que M. Labatut, atteint d'une affection cancéreuse, avait également succombé à Paris ; 3° enfin que toutes les marchandises appartenant à ces messieurs avaient été confiées à un associé de M. Labatut, lequel devait incessamment se mettre en route.

Deux jours plus tard le bruit courait, avec une certaine persistance, que, des hauteurs d'Ankober, des feux assez nombreux avaient été aperçus la nuit dans le désert, et qu'il y avait lieu de croire que la caravane attendue approchait.

Sans perdre de temps j'arrivais à Ankober, mais c'était une fausse alerte. Les feux aperçus au loin dans la plaine étaient de simples feux d'herbes sèches, allumés par les Dankalis de l'Aouache.

Cependant, plus souffrant que jamais, la fatigue du

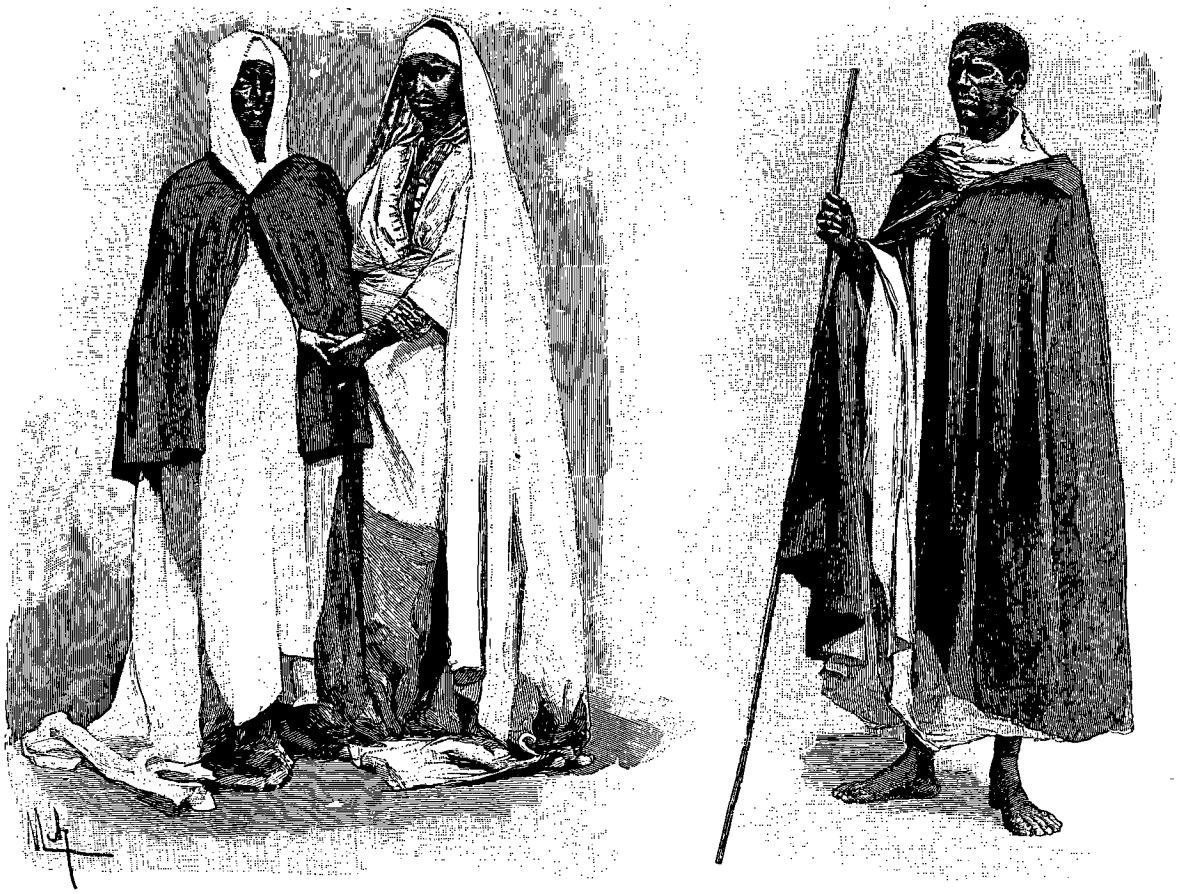
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyage ayant envenimé ma blessure, je me décidai à établir à Ankober mon quartier général et à attendre patiemment.

Mais les jours s'écoulaient et nous étions déjà à la fin de janvier toujours sans nouvelles. Pour me distraire de mon ennui j'avais heureusement trouvé une occupation sérieuse et je me livrais à l'étude un peu approfondie de la langue amarigna, que je commençais à parler assez couramment; mais c'était loin d'être chose facile.

Deux énormes difficultés naissent : 1° de la forme compliquée et bizarre des caractères, tels que ሞጠኝጁዮጩ, qui ne peuvent s'écrire que très lentement; 2° de la similitude des sons que quelques-uns représentent ou sont censés représenter. Comment donc, en effet, arriver à prononcer de cinq manières différentes les lettres አዐሀሐኀ dont la prononciation doit flotter entre *heū* et *hā*, et celles-ci ኤዔሔሄኔ dont la prononciation doit tenir le milieu entre *e* et *ie*?

De fait, l'alphabet amarigna compte trente-trois lettres principales; mais, chacune d'elles s'écrivant de sept manières différentes, de façon à émettre autant de sons différents, la multiplication de 33 par 7 donne le chiffre respectable de 231 caractères ayant la prétention



Dames abyssines et Abyssin. — Dessin de F. de Myrbach, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

de vouloir être prononcés distinctement. C'est, on le voit, moins que commode.

*
* *

Parallèlement à cette étude, même à celle de la langue galla, beaucoup moins difficile, je complétais mes renseignements sur le Choa et les mœurs et coutumes de ses habitants.

Et comme le récit de mon voyage touche à sa fin, qu'il me soit permis de consigner ici mes dernières notes, qui en seront comme le résumé.

Les habitants du Choa, soit Amharas, soit Gallas, sont de couleur bronzée tirant sur le rouge, avec un peu plus de clarté dans le teint chez les premiers, surtout chez les femmes, dont quelques-unes, mais c'est une rare exception, sont presque blanches, telle la reine Taï-Tou.

Les cheveux sont crépus, les lèvres lippues mais point trop proéminentes, et le type, à ces différences près, est le type européen. Chez les Gallas on remarque une finesse et une correction de traits qui, chez certaines femmes, confinent à une véritable beauté.

L'homme est, en général, assez grand de taille, souple et bien proportionné; la femme, au contraire, est petite. Dans leur jeunesse les femmes sont remarquables par l'ampleur et la fermeté de leurs seins; la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gorge est irréprochable ; mais cette jeunesse est de courte durée, par suite des durs labeurs auxquels elles sont assujetties. et à vingt ans elles sont flétries et déformées.

Le peuple est vêtu d'étoffes grossières de coton tissées dans le pays et porte : les hommes, un pantalon large descendant au genou, une sorte de péplum, à peu près aussi large que long, dans lequel ils se drapent à la mode antique ; les femmes, une large chemise serrée à la taille par une ceinture de même étoffe, plus une écharpe étroite dont elles se couvrent les épaules. Pour se garantir du froid et de l'humidité, permanents dans ces hautes régions, hommes et femmes ont un manteau de bure sans manches, à capuchon, d'une seule pièce, fendu dans sa longueur et fermé dans le haut par une couture ou par des boutons. Chez les grands et les riches le costume est à peu près le même et diffère surtout par une plus grande finesse des étoffes. Tous ont les jambes et les pieds nus.

Les dames riches, de même d'ailleurs que les hommes, portent, les jours de promenade ou de cérémonie, un *chamma* à large bande rouge sur fond blanc qui s'appelle *djano*. Elles portent des bijoux d'argent, tels que bracelets de poignet et de bras, bracelets de cheville, bagues et boucles d'oreilles. Le grand genre consiste pour ces dames, quand elles vont à l'église, en visite ou en promenade, à être vêtues simplement et à faire porter leurs vêtements de gala et leurs bijoux par leurs domestiques ou esclaves. Comme tous les personnages de marque, elles ne sortent jamais à pied, toujours à mulet.

L'Abyssin est d'un caractère doux et égal, très rarement vindicatif. Il ressent peu l'offense. Le fond de son tempérament est la paresse, et il n'a rien en si grande horreur que le travail. Pour obtenir de lui un labeur quelconque, la persuasion, la douceur, la promesse d'un salaire ou d'une récompense, les encouragements, ont peu d'effet. Ainsi s'explique le rôle efficace que jouent dans le pays l'*allanga* (fouet) et l'enchaînement. Dix ou douze d'entre eux font moins de besogne que chez nous un ouvrier ou un serviteur consciencieux.

De là, pour l'entretien d'une maison, un personnel énorme, et tel que chez nous il faudrait être deux fois millionnaire pour se le permettre.

C'est heureusement chose facile au Choa, grâce à l'excessif bon marché des vivres et denrées de toutes sortes. Si j'ajoute qu'un bœuf coûte de 9 à 10 francs, un mouton 2 francs, qu'on a un poulet pour 5 centimes et 1 kilo de café pour 30 centimes, on pourra juger des grandes facilités qu'offre la vie matérielle. Or la vie matérielle est tout dans ces pays où le luxe et les plaisirs coûteux sont absolument inconnus et où nulle dépense n'est faite en dehors du vêtement et de l'alimentation. En outre, les serviteurs libres ou esclaves ne sont pas salariés et ont seulement droit au vêtement, au logement et à la nourriture.

Sauf chez les paysans, la vie de famille n'existe pas. Dès l'âge de dix à douze ans, garçons et filles sont mis en condition chez les grands et, une fois sortis de la maison paternelle, n'y rentrent plus. Rien ne les attache d'ailleurs au foyer, et ils échangent sans regret le misérable toit qui les a vus naître contre un autre semblable.

Leurs habitations, froides et mal closes, sont entièrement nues, et le seul meuble connu est l'*alga* (lit), fait de lanières de cuir tendues sur un cadre en bois et reposant sur quatre pieds grossièrement équarris. Encore ce lit est-il un luxe, la plupart couchant à même sur le sol, pelotonnés dans leurs maigres vêtements.

La nuit venue, chez l'Abyssin des feux de bois à moitié vert, chez le Galla des feux de bouse de vache séchée, sont allumés au milieu de l'habitation, et dégagent un peu de chaleur, mais surtout une fumée épaisse et irritante qui prend à la gorge et fait atrocement pleurer les yeux. C'est là le grand supplice de l'étranger, et, pour ma part, ces affreux taudis me rappellent d'intolérables souffrances.

La nourriture des indigènes est également peu compliquée. La base immuable en est le piment (*berbéri*), qu'ils mettent à toutes les sauces, cela à de si hautes doses qu'on dirait des flammes liquides.

J'ai dit plus haut que leur mets préféré est le *brondo* ; ils se nourrissent encore de *tebs* (viande grillée), qu'ils font cuire à même sur des charbons ardents.

Deux sortes de boisson sont en usage : le *tedj* (hydromel), mélange de miel et d'eau avec une légère addition de *guecho* (plante amère), et le *talla*, mélange d'orge germée et d'eau, avec une addition plus forte de guécho. Le tedj est la boisson des gens riches, et le talla, le luxe du peuple, qui ne boit généralement que de l'eau.

Étant donnée la paresse incarnée des Abyssins, c'est aux femmes qu'ont été départis les plus gros travaux, tels que la mouture du grain et le transport de l'eau.

Cette dernière corvée est la plus pénible, car, dix-neuf fois sur vingt, l'eau coulant dans les bas-fonds, il faut la hisser jusqu'aux maisons, toutes bâties sur les hauteurs, et j'ai souvent pris en pitié ces pauvres femmes escaladant les sentiers abrupts avec leurs énormes cruches campées sur les reins, tout essoufflées et ruisselantes de sueur. Quant aux hommes, ils cousent leurs vêtements et les chemises des femmes, et lavent le linge. C'est notre monde renversé.

Dans cet ordre d'idées, nulle religion ne pouvait mieux leur convenir que la leur, laquelle ne compte pas moins de cent cinquante à cent soixante fêtes par année. Ces fêtes sont, il est à peine besoin de le dire, scrupuleusement observées, et ils passent alors des journées entières couchés ou accroupis. La danse seule défraye quelquefois ces longues journées d'oisiveté, si toutefois on peut donner ce nom de danse, qui évoque ordinairement des idées de souplesse, de légèreté et de grâce, à une suite de contorsions grotesques et incohérentes.

De la musique et du chant ils n'ont pas la moindre notion, et en fait d'instruments ils ne possèdent qu'une longue trompette, affectant la forme des trompettes antiques, puis la harpe et le violon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XVIII

Climatologie. — Aspect général du pays. — Rivières et montagnes. La flore. — Commerce et industrie.

Le climat du Choa est tempéré. Le thermomètre dépasse rarement 25 degrés, rarement aussi il descend à zéro. Le pays est donc fort habitable. Malheureusement, sur les hauts plateaux, pendant le kremt, la pluie tombe sans interruption pendant trois mois et demi. Il y règne alors une humidité glaciale qui pénètre jusqu'à la moelle des os et qui en rend le séjour insupportable et funeste aux poumons délicats.

Le climat du Choa est aussi généralement sain, excepté dans les *collas* (parties basses), où règne chaque année après les pluies une fièvre pernicieuse connue de nos médecins et appelée par eux « fièvre des *collas* », laquelle fait périodiquement nombre de victimes. Un autre inconvénient, non le moins grave, naît de l'altitude de ces régions alpestres. Cette altitude variant entre 2600 et 3300 mètres, il est tout naturel qu'un Européen ait quelque peine à s'acclimater; un air rare et léger succédant brusquement à une atmosphère lourde

Mouture du grain. — Dessin de F. de Myrbach, d'après une photographie de MM. Chefneux et Andon.

et épaisse ne peut que causer de graves désordres dans l'appareil respiratoire.

La physionomie topographique du Choa n'offre rien de saillant, et l'aspect est généralement monotone. Aussi, après tous les tableaux exagérés et embellis qu'on m'en avait tracés ou que j'en avais lus, n'ai-je pu me défendre d'une certaine déception.

Tout au plus, dans les collas plus chauds et mieux arrosés, ai-je pu, avec un peu de bonne volonté, trouver çà et là quelques traces de ces beautés naturelles dont livres et voyageurs m'avaient entretenu, témoin la vallée d'Aliù-Amba, la forêt qui couvre le mont Umamrat, et Ankober et sa vallée. Mais ce sont là des accidents. En dehors, une uniformité absolue des sites amène forcément la monotonie. Seulement dans la partie ouest et sud-ouest, dans les pays gallas annexés, à Guerra et à Djimma par exemple, le pays est mieux boisé, plus riche, plus accidenté.

Les principaux sommets qui forment le faîte de la chaîne s'élevant çà et là en bordure des plateaux sont, en marchant du nord au sud : l'Antioka, l'Effrata, le Tarmember, le Woutti, l'Umamret et le Magazas, qui termine l'extrémité sud de la plate-forme marquée par le massif de Dildilla; enfin, dans la direction sud, entre Dildilla et l'Aouache, l'Errer et le Séquala, remarquable par son lac intérieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Étant donnée la configuration du pays et les pentes rapides de ses versants, on comprend qu'il ne puisse y couler de rivières importantes. Les principaux torrents qui le sillonnent sont : pour le versant de l'Abaï ou Nil Bleu, le Wahet, la Mogueur, affluents de l'Abaï, et l'Adabaï, formé par la Mofeur, la Bérezza et le Ttchatcha; et, pour le versant de l'Aouache, le Jakana, le Sakor et le Robi, qui forment l'Hendi; puis la Waddi, l'Errara, la Kaki et la Modjo, se jetant tous dans l'Aouache.

Sur la flore du Choa proprement dit, d'ailleurs assez pauvre, j'ai peu de données, n'en ayant pas fait une étude particulière. D'abord, la famille des mimosées, qui domine dans toute l'Afrique, le cousso, le genévrier, l'olivier sauvage, le jasmin, la verveine, le thym, et quelques autres arbres ou arbustes, se rapprochant des espèces acclimatées en Europe; puis, dans les collas seulement, le citronnier, le bananier, le cédrat, le grenadier, le pêcher sauvage et le cotonnier. Comme plantes potagères, des haricots, fèves, petits pois, pois chiches, lentilles, l'asperge sauvage et le godarré, sorte de tubercule se rapprochant de la pomme de terre. Comme céréales, le blé, l'orge, le maïs, le doura et le tief avec un grain tout petit, plus petit encore que le millet. L'avoine n'existe pas.

Avant l'importation des armes au Choa, le commerce, d'ailleurs peu important, était surtout un commerce d'exportation. De 1878 à 1886 en effet, l'importation des fusils avait pris une réelle extension, absorbant même entièrement les ressources du pays. Pendant cette période de huit années il est entré au Choa près de vingt-cinq mille fusils, et ce n'est qu'à grand'peine que le roi Ménélik a pu faire face aux échéances. Mais ce malaise qui s'étendait à tout le pays n'a été que momentané. Le commerce des armes avec l'intérieur de l'Afrique ayant été interdit, le commerce d'importation est réduit à néant, car on ne peut raisonnablement faire entrer en ligne de compte quelques douzaines de pièces d'étoffe, quelques kilos de soie à broder ou à coudre, ou quelques menus objets de bimbeloterie sans valeur appréciable.

Quant à l'exportation, elle comprend l'ivoire, la civette, les peaux de bœuf et le café.

L'industrie tient un peu plus de place. En première ligne viennent les tisserands qui confectionnent les vêtements du pays; les forgerons qui fabriquent les lances, les couteaux, les mors, les étriers, etc.; les vanniers, les sabliers, les potiers et enfin une demi-douzaine de bijoutiers relativement assez habiles et travaillant à peu près exclusivement pour le roi et la reine.

XIX

Considérations générales. — Grave maladie. — Prise de Harar. Retour en France.

Le Choa est peu susceptible de progrès; au contraire tout indique que, ainsi que l'Abyssinie tout entière, il est appelé à déchoir, sinon à disparaître. Il serait, je crois, facile de prouver cette assertion et de la déduire logiquement des empiétements incessants et de la marche ascensionnelle des puissances européennes vers l'Afrique centrale. Je laisse ce soin à de plus autorisés que moi, et je me borne à constater une incontestable infériorité morale et intellectuelle. Je pourrais au besoin parler de dégénérescence, car, si l'on parcourt le Tigré, on trouve çà et là de nombreux vestiges d'une civilisation antérieure assez avancée : châteaux forts et citadelles en ruines, emplacements bien marqués de villes importantes avec leurs fortifications et leurs murs d'enceinte. Et tous ces vestiges datent non seulement de l'occupation portugaise, mais d'une époque certainement plus reculée. Même au Choa, dans la région sud, quelques monuments ruinés témoignent également de cette civilisation d'il y a plusieurs siècles. Et de tous ces monuments, le mieux conservé, puisqu'il est encore debout, et le plus curieux est sans contredit le vieux monastère de Zwaï.

Le lac Zwaï est situé à l'extrémité sud du Choa, sur le territoire des Carayous Gallas. De ses eaux émergent sept îles, toutes habitées, dont une beaucoup plus grande que les autres et au sommet de laquelle s'élève le monastère. Les habitants ont un chef qui s'intitule prétentieusement roi de Zwaï. Les moines du monastère vivent avec lui en bonne intelligence, sauvegardés d'ailleurs par les croyances religieuses du pays. Leur asile est sacré et inviolable, et de mémoire d'homme, paraît-il, nul profane n'a franchi le seuil du sanctuaire.

Ici se dresse une énigme dont les explorateurs de l'avenir trouveront peut-être le mot un jour. La légende raconte que, lors de l'invasion musulmane de 1541, une partie des trésors et des reliques des rois d'Abyssinie put être arrachée aux envahisseurs et cachée dans le monastère. Au nombre de ces reliques seraient un trône en or massif, ayant appartenu au grand Salomon, les Tables de sa Loi et plusieurs couronnes provenant des différents souverains.

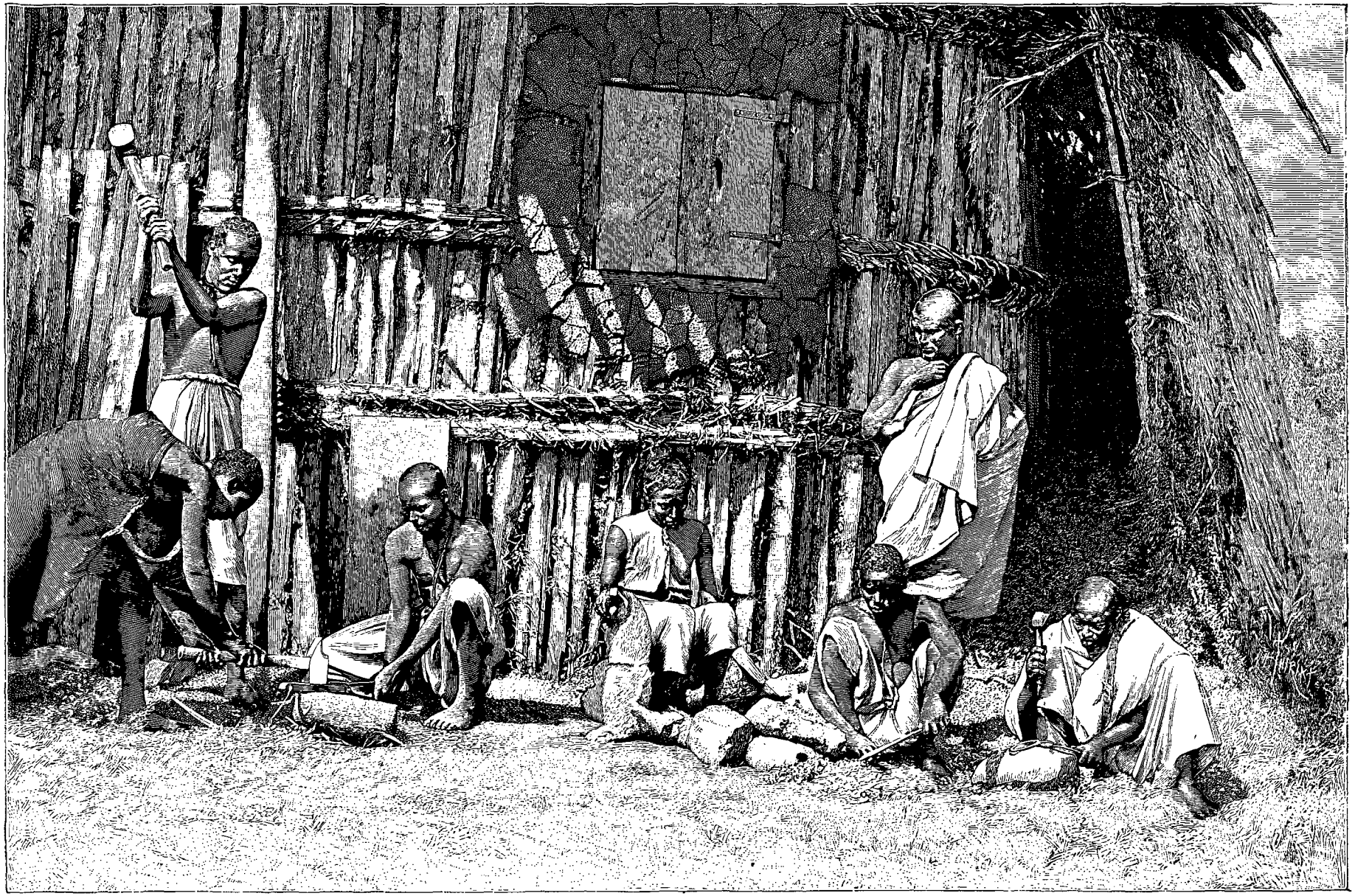
Et alors, vu la légende, une question s'impose. Comment se fait-il que Ménélik, qui n'ignore rien de tout cela, n'ait jamais tenté d'entrer en possession de ces richesses?

J'ai entendu parler, il est vrai, d'un projet de bombardement de l'île, conçu par lui il y a six ou sept ans; mais, soit par respect pour le lieu saint, soit pour tout autre motif, il n'a jamais fait dans ce sens la moindre tentative.

Je donne la légende pour ce qu'elle vaut et sous toutes réserves, mais dans le pays elle est fort accréditée, et nul ne met en doute l'authenticité de ce que je raconte.

Ceci dit et pour revenir à mon sujet, voici une preuve de cette inaptitude au progrès dont j'ai parlé. Il n'y a pas longtemps, huit à dix ans à peine, un Grec, nommé Dimitri, prit l'initiative de construire pour le roi deux meules à moudre le grain, le mode de mouture usité, c'est-à-dire entre deux pierres, l'une convexe, l'autre concave, lui ayant paru par trop primitif.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forgerons abyssins. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y eut un commencement d'exécution : les meules furent taillées; mais, le clergé étant intervenu, clamant contre cette œuvre impie et diabolique, on ne s'en servit jamais.

Là s'arrêtent mes notes de voyage.

La blessure dont je souffrais arriva à un caractère de gravité tel que je pris la résolution d'appeler le docteur Traversi, depuis peu de retour à Entotto, lequel, sitôt ma lettre reçue, se mettait en route et faisait en deux jours, à cheval, le voyage. Mes craintes étaient fondées : le mal était sans remède, la gangrène s'étant déclarée.

Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit de mes longues souffrances. Pendant plus de deux mois, criant nuit et jour, je demeurai entre la vie et la mort. Vers le milieu du quatrième mois, la gangrène s'étant arrêtée à la cheville, on put enfin me faire l'amputation, au-dessous du genou. Opération cruelle, car on ne put m'endormir.

Pendant ma maladie j'avais été soigné, tant par le docteur Traversi que par mon camarade M. Hénon, avec un dévouement digne des plus grands éloges, et je saisis avec joie cette occasion qui s'offre de leur exprimer à tous deux publiquement ma profonde et inaltérable gratitude.

L'opération faite, je revins peu à peu à la santé; mais le séjour du Choa était devenu impossible à un pauvre estropié comme moi et je songeai dès lors à tout préparer pour mon départ. Précisément à cette époque, en août 1887, MM. Ilg et Zimmermann se disposaient à quitter le Choa et il fut convenu que nous ferions route ensemble.

Avant mon départ l'azage Wolda Tadek m'apprenait la prise de Harar. Cela s'était passé presque sans coup férir et après un combat inégal où quatre ou cinq cents Arabes avaient péri.

Transport de l'eau (voy. p. 156). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de MM. Chefneux et Audon.

Le 1er septembre, ayant quitté Ankober, nous arrivions à Farré, et, quelques jours plus tard, nous commencions cette longue et pénible traversée du désert.

Cette fois, nous ne suivions pas le même itinéraire. La route dankali étant peu sûre, nous nous engageâmes sur celle qui traverse l'immense plaine des Somalis Issahs. Le 12 novembre au matin, nous atteignîmes Tacocha, dernière étape avant Zeylah, que nous voyions avec ravissement étaler ses maisons blanches au soleil, gracieusement étagées sur son monticule de sable.

Le voyage avait été pénible; nous avions souffert de la soif, même de la faim; nos provisions étaient à peu près épuisées; mais tout était oublié.

A Tacocha nous nous installâmes chez un Européen, Turc d'origine, lequel s'était construit là une habitation coquette quoique primitive et s'y adonnait avec succès à la culture des légumes frais, qu'il allait tous les matins vendre à Zeylah.

Le lendemain nous entrions dans la ville et en repartions pour Aden trois jours après.

Après un séjour de près de quatre mois dans cette dernière ville où, grâce à la chaleur du climat, j'avais pu parachever ma guérison, je prenais passage à bord du *Saghalien*, paquebot des Messageries maritimes, en route pour Marseille.

Notre traversée fut splendide; le 7 avril 1888, je posais enfin le pied sur le sol de la patrie, de cette belle et chère France après laquelle j'avais tant soupiré, très marri certes d'y revenir avec une jambe de moins, mais enchanté en somme de mon lointain voyage.

Non licet omnibus adire Corinthum.

H. Audon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La cathédrale de Sucre (voy. p. 162). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL,

PAR M. A. THOUAR[1].

1883-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Séjour à Sucre. — La mission qui m'est confiée.

Notre séjour à Sucre fut des plus agréables. Nous y demeurâmes près de cinq mois, en attendant que la nouvelle exploration dont je devais être chargé se réalisât ; avant donc de faire le récit des événements qui suivirent, d'en indiquer les causes et d'en communiquer les résultats, nous passerons rapidement en revue Sucre et ses habitants.

La ville de Sucre est, comme on le sait, la capitale de la Bolivie ; le nombre de ses habitants varie entre 25 000 et 26 000 ; elle fut fondée en 1539 par un des lieutenants de Pizarro, don Pedro de Azures, sous le nom de *Ciudad de la Plata* (Ville de l'Argent), d'où plus tard on fit par corruption *Chuquisaca*, de *Choquechaca*, en quichua le Pont d'Or.

En 1840 elle reçut le nom de Sucre en l'honneur du grand maréchal de Ayacucho D. Antonio Jose de Sucre, dont le nom brille du plus pur éclat dans l'histoire de l'indépendance.

La ville est coquettement assise sur une plateforme au pied des deux cerros de Churuquella et de Sicasica, qui forment deux mamelons, du sommet desquels la vue embrasse tout le massif des hauts plateaux et plonge dans les plus fertiles vallées du département. Elle est située à une altitude d'environ 2 844 mètres. Sa position géographique n'a pas encore été exactement déterminée.

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 145, 161, 177 et 193.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pentland, à qui l'on doit la détermination de plusieurs points notables de la Bolivie et qui est l'autorité acceptée par le bureau de la *Connaissance des temps*, place Sucre par 19°03′ lat. S. et 64°24′10″ long. O. Greenwich; mais il est en désaccord avec d'Orbigny, Masters, Pinkas, etc., et une nouvelle observation est nécessaire.

Les contreforts qui entourent et dominent Sucre sont rocailleux et dénudés : la végétation est pauvre et chétive sur ce sol âpre et raboteux; seulement, dans les gorges, les vallées, les quebradas, elle offre tout au moins, sans être luxuriante, un contraste qui repose l'œil du voyageur, fatigué de l'uniforme aridité des hauts plateaux et des massifs qui se succèdent et fuient dans l'immensité du ciel bleu.

La ville s'étend du nord au sud, en gradins, sous un coin du plus beau ciel, éclairé par un magnifique soleil, et se révèle de très loin au voyageur qui descend de la Paz par le reflet des murailles blanches qui s'alignent, se coupent et s'entre-croisent avec une certaine symétrie, et que mettent encore plus en relief quelques cultures de seigle et de luzerne, des bouquets d'eucalyptus, les dômes des églises et les toits à tuiles rouges, vierges de toute cheminée.

Au centre même de la ville se trouve la ligne de partage des eaux qui concourent à la formation du système amazonique et de celui de la Plata; les eaux qui découlent du cerro de Sicasica se dirigent dans le sud, et, par les torrents du Tejar, du Quirpinchaca, de l'Habitero et autres, forment la quebrada de Yotala, laquelle, grossie du Totacoa, débouche à Ñucho, dans le Cachimayo, qui se déverse lui-même un peu plus bas dans le Pilcomayo. Les eaux qui descendent au contraire de la partie nord de la ville et du cerro de Churuquella passent à Huata, se déversent dans le rio de Catalla, descendent au Guanipaya et, grossies de celles des quebradas de Pocpo, Cucuri, Mojotoro et Chaco, se jettent dans le Guapay, lequel se rattache à l'Amazone par le Mamore et la Madeira.

Comme capitale de la république et du département, elle est le siège de la Cour de Cassation, de la Cour des Comptes, de l'Archevêché, de l'Université, une des plus anciennes de l'Amérique du Sud, fondée en 1624. Elle possède : une Faculté de droit, de médecine et de théologie, des collèges et des écoles ; un Collège pour la propagation de la Foi, administré par les moines franciscains; l'Oratoire de Saint-Philippe de Neri, trois monastères et trois couvents, un hôpital et une maison pour les aliénés. Cette dernière, qui est de construction récente, conçue dans des conditions aussi hygiéniques qu'élégantes, fait le plus grand honneur à la généreuse philanthropie de l'ancien président, D. Gregorio Pacheco, qui la fit élever à ses frais.

Parmi les monuments publics dont elle est dotée, la cathédrale figure au premier rang, bien que la richesse de ses trésors soit de beaucoup plus appréciable que la pureté ou l'élégance de ses lignes; puis viennent les églises de Santo Domingo, San Felipe de la Recoleta, les palais du Président, de la Municipalité, les Ministères, la place Vingt-Cinq Mai, décorée depuis quelques années seulement; ensuite, les places ou marchés de Santo Domingo, de San Francisco, de San Juan de Dios, etc.

Un vieux couvent transformé sert de théâtre à des troupes artistiques trop rares, que les habitants de Sucre se font généralement un plaisir d'applaudir.

Sur la place Saint-Jean de Dieu se dresse l'obélisque élevé en l'honneur de la Liberté, au sommet duquel est placée la statue du général Sucre.

Les deux faubourgs de Sucre sont la Recoleta et Surapata.

L'eau est peu abondante dans la ville, et cette circonstance est une cause de gêne considérable dans son développement. Plusieurs projets ont été examinés, celui entre autres d'amener les eaux du Cachimayo; mais tous rencontrent dans leur exécution des difficultés financières que les ressources de l'État ne lui permettent pas d'affronter.

Les maisons sont propres, quelques-unes élégantes et bien construites ; elles ne possèdent qu'un seul étage. Au rez-de-chaussée, la partie centrale est occupée par la cour ou *saguan*, entourée du *patio*, garni de fleurs ; les appartements sont coquets, propres, élégants, et quelques-uns luxueux.

La ville est éclairée à l'huile, en attendant qu'une compagnie industrielle vienne la doter, à l'exemple de la Paz, de la lumière électrique, de réseaux téléphoniques, service de voirie, etc. Quelques voitures, victorias ou landaus, amenées à grands frais d'Europe, conduisent, le soir, à l'heure de la promenade, les familles des riches Boliviens à travers les rues de la ville ou du Prado.

L'étranger qui arrive à Sucre, aussi bien, d'ailleurs, que dans toutes les autres capitales de département, trouvera auprès des membres des clubs et des casinos un accueil sympathique, qui lui vaudra, à titre gracieux, pendant tout le temps qu'il séjournera dans la ville, l'entrée des salons et des buffets.

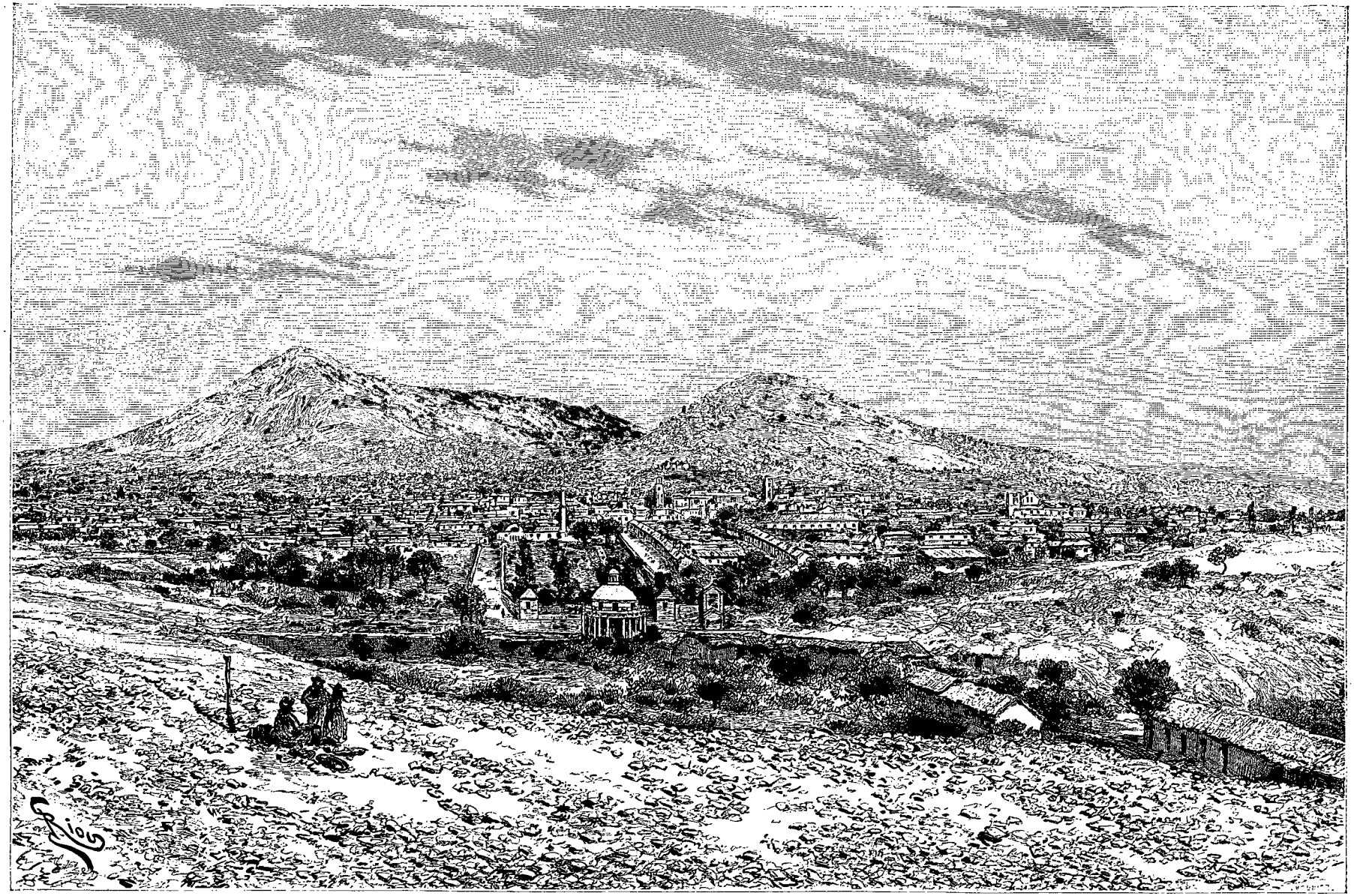
Le service de la police est réduit à la plus simple expression, car l'aménité des habitants, leurs habitudes calmes, pacifiques, bienveillantes, sont loin de provoquer chez eux les crimes et les délits qui désolent les grands centres d'Europe. La nuit, les *serenos* (guetteurs), postés au coin des rues, jettent à partir de dix heures les notes stridentes de leurs sifflets, en même temps qu'ils lancent à tous les échos de la cité, plongée dans le calme le plus complet, leurs

Las diez han dado;
Viva Bolivia! Sereno.

(Dix heures ont sonné;
Vive Bolivie! Beau temps.)

L'absence d'un bon hôtel se fait sentir à Sucre; aussi en est-on réduit à se contenter d'une auberge borgne ou de misérables *tambos*, sorte de maisons de poste où descendent les muletiers. La généreuse hospitalité des Boliviens y supplée d'ailleurs largement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Sucre (voy. p. 161). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les marchés se tiennent en pleine rue ou à la *Recoba*, et, dès les premières heures du jour, les rues s'animent par le passage des Indiens vendeurs de seigle, luzerne, bois à brûler, conduisant leurs petits ânes; des laitières postées au coin des rues, des porteurs de pains, des *cholas* aux *polleras* (jupons bariolés), circulant alertes et empressées au milieu des groupes.

Le cimetière de Sucre est loin d'offrir l'entretien luxueux qu'on trouve à Lima, au Chili, en Argentine et plus spécialement à Montevideo.

Le climat est sain et très tempéré.

La population de Sucre comprend des Hispano-Américains, un assez grand nombre de métis ou *cholos*, quelques créoles et quelques Indiens.

La société se divise en fonctionnaires, commerçants, industriels, *cholos* (ouvriers) et Indiens.

Les fonctionnaires, qui sont souvent commerçants et industriels, sont vêtus à l'européenne; on y suit les modes françaises; les hommes et les femmes portent nos costumes avec goût et élégance.

En semaine, la dame bolivienne revêt plus généralement le vêtement noir de mérinos ou de cachemire; mais, les dimanches ou jours de fête, les rues, les places, les églises, le Prado semblent s'être transformés en faubourgs d'une grande ville de France, à travers lesquels circule la foule élégante des Boliviennes portant très gracieusement les dernières modes de Paris.

Chola. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

La promenade favorite est, dans le jour, le Prado, sorte de jardin au pied de la ville; le soir, les pourtours de la grande place, sur laquelle se fait entendre l'excellente musique militaire du régiment, sont occupés par la foule des promeneurs.

Au théâtre, dans les bals, soirées, réunions publiques, l'habit noir et la cravate blanche rivalisent avec les robes à queue très décolletées.

Chez les cholos, le vêtement est spécial et différent : l'homme porte de larges pantalons à la hussarde, une petite veste courte ne dépassant pas les hanches, un large chapeau de feutre mou, de forme ronde, et il chausse des souliers.

La femme, la *chola*, est revêtue de *polleras*, jupons de grosse futaine ou de molleton rouge, vert, jaune, bleu; elle est chaussée de petits escarpins de cuir ou de soie assez semblables à ceux de nos danseuses, et porte très coquettement un chapeau d'homme, de feutre mou, rond, à petits bords. La taille et la tête sont protégées par la mante de couleur, *rebozo*, ou le châle, *manta* ou *verónica*, de soie noire ou de mérinos les jours de fête. Les jambes sont nues en semaine; en toute autre circonstance elles sont recouvertes de longs bas de laine de couleur ou de soie. Leurs jupons sont garnis de dentelles travaillées par elles-mêmes, à la main; les oreilles supportent de gros anneaux d'or ou d'argent, ornés quelquefois de pierres précieuses, *carabanas* ou *aros*, et les cheveux, divisés au sommet de la tête, retombent derrière les épaules en deux tresses du plus beau noir, terminées par un ruban de soie noire ou de couleur café.

Quant aux Indiens Quichuas qui peuplent les environs ou circulent dans la ville, leurs costumes varient suivant leurs conditions ou leurs lieux d'origine :

Le *portefaix* est vêtu d'un pantalon court de grossière étoffe, arrêté au genou, d'une chemise ou d'un poncho très court, et se coiffe de la *montera*, chapeau rond à petits bords, orné de paillettes de cuivre.

Le *llamero* (conducteur de lamas) porte le même vêtement, chaussé de sandales, un *charango* à la main, une petite bourse ou sac de cuir à la ceinture, un poncho en bandoulière, et la *montera* à larges bords ruisselante de paillettes.

L'Indien de Quila-Quila, dont la *montera* est plus modeste, se distingue par un rabat de cuir en arrière, qui sert à lui protéger les cheveux, qu'il porte tressés derrière le cou.

L'Indienne, vêtue d'*acso*, porte une grosse chemise bleue, entourée d'une sorte de couverture de couleur sombre fortement serrée autour du corps. Ses cheveux, courts et peu abondants, retombent sur le dos en une seule tresse; la tête est coiffée de la *montera*, chapeau du *llamero*.

L'Indienne *regatona* (vendeuse du marché de San

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Francisco), plus métisse que pur sang, coiffée du chapeau de feutre mou, a les épaules et les bras recouverts d'une sorte de couverture rouge reliée et maintenue autour du cou par le *topo*, épingle de cuivre ou d'argent de grande dimension, un justaucorps aux manches larges et bouffantes, la *bolsa* ou bourse en laine suspendue à la ceinture et retombant sur les jupons bordés de fines dentelles, les jambes recouvertes de bas aux couleurs bariolées et chaussées de fins escarpins.

L'Indien de Yotala se distingue surtout par l'élégance de ses culottes ouvertes au genou et garnies de dentelles; celui de Yamparaez a les cheveux réunis en une tresse derrière la nuque et porte un petit poncho qui ne dépasse pas la ceinture, autour de laquelle il enroule une sorte de tablier garni de franges.

Portefaix. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Homme privé, d'intérieur, le Bolivien est un infatigable travailleur, intelligent et habile. Il se met très généreusement à la disposition de l'étranger, à qui il accorde son amitié et sa confiance. Sa digne compagne, vraie mère de famille dans le sens le plus absolu du mot, sait faire les honneurs de la maison avec une grâce et une amabilité touchantes. Du pied des Andes à leur sommet, j'ai eu pendant cinq ans l'occasion de frapper à bien des portes : toutes m'ont été très généreusement ouvertes, et il n'est pas jusqu'au pauvre Indien dont la cahute est perchée sur un sommet, ou perdue au fond d'une gorge, qui ne m'ait offert avec empressement l'hospitalité de son toit.

Gai, jovial, le plus souvent revenant d'Europe où il est allé étudier, le jeune Bolivien de famille aime la compagnie de l'étranger, et le convie volontiers à ses promenades du soir à cheval, où il excelle à caracoler dans la rue, sous le feu des grands yeux noirs qui se détachent des balcons.

L'été on émigre, on part pour la campagne, on va prendre le grand air et les bains à Cachimayo ou à Yotala; les deux rives de ces quebradas sont couvertes de belles maisons de campagne, construites, édifiées à grands frais, somptueusement aménagées, comme la Florida et Ñucho, où se trouve le palais du Président, pendant que d'autres, plus modestes, abritent à Guzman, à Duraznills, à Peras-Pampa, Tintero, etc., les nombreuses familles qui s'y donnent rendez-vous, plus particulièrement à la saison des fruits.

La quebrada de Yotala est surnommée *quebrada del Plata*, en raison des sommes énormes enfouies dans les travaux de protection, de construction et d'entretien qui sont nécessaires à l'endiguement du torrent, dont le cours menace chaque année, au moment des crues, les habitations établies sur ses bords, et des efforts des propriétaires pour la transformation des rives sablonneuses et rocailleuses en superbes jardins fruitiers et potagers : on trouve ainsi, dans le massif du grand colosse des Andes, des fleurs là où les pans de murailles éboulés, broyés, nivelés, constituaient il y a quelques années seulement des parages abrupts, sauvages et d'une aridité sans égale.

La vie s'écoule ainsi calme et tranquille en dehors des impressions trop souvent douloureuses des grands centres civilisés. L'étranger qui se dirige vers la Bolivie est donc sûr d'y trouver un accueil sympathique et empressé.

Le *cholo* représente par excellence l'artisan, l'ouvrier; il travaille avec art et habileté l'or et l'argent, faisant de ce dernier métal des objets en filigrane du plus pur fini.

D'une imagination extrêmement vive, alerte, il acquiert facilement, sans efforts, les premiers rudiments d'une instruction primaire. Il a des idées personnelles, des convictions, qu'il soutient et défend avec chaleur. Il est musicien, touche admirablement du *charango* et de la guitare, et compose souvent lui-même des chansons satiriques inspirées par les actualités du jour.

Dans les fêtes religieuses, civiles ou nationales, c'est un puissant élément d'entrain et de gaieté; plein de verve, il discourt et pérore en toute occasion, mettant malheureusement trop souvent au service d'une mauvaise cause l'ardeur d'un tempérament généreux.

Les plats favoris du Bolivien sont : le *chupe*, soupe de viande de mouton aux pommes de terre; les *empanadas*, sorte de gâteaux farineux dans lesquels on fait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entrer des viandes, des petits pois, des pommes de terre, du sucre et de l'*aji*; les *humintas*, gâteaux de farine de maïs, mélangée à de la crème, du beurre ou de la graisse, des amandes écrasées, de la cannelle et du sucre; on les sert tout chauds dans une feuille de maïs dite *chala*.

On prend souvent la bière comme apéritif, au moins à Tarija, et quelquefois l'absinthe fait partie du dessert.

Tous les plats, quels qu'ils soient, sont assaisonnés à l'*aji* et toujours avec excès pour le palais de l'Européen, qui s'habitue aussi difficilement aux saveurs de l'*ulupica* ou de l'*arebibi*, sorte de piments extrêmement forts.

Indiens Quichuas (voy. p. 164). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

A notre arrivée à Sucre, en juillet 1886, je rendis compte au Président de la République, entouré de ses Ministres, des résultats de ma première campagne, réalisée en 1883, à travers le Chaco, par les rives du Pilcomayo, depuis la Bolivie jusqu'au Paraguay. Pour bien comprendre l'utilité et l'importance qui s'attachent à cette nouvelle exploration, il faut nous transporter rapidement de quelques années en arrière, afin d'embrasser la série des luttes et des efforts soutenus par la Bolivie dans la réalisation d'un désir qui répondait à ses besoins et à ses nécessités. La Bolivie est ce coin de terre en forme de pyramide tronquée, deux fois grand environ comme la France, enclavé au milieu des Andes, d'où se détachent les cimes du Sorata, de l'Illimani, de Huanchaca, de Livichues, de Lipez, etc, etc., qui émergent sur sa tête comme un immense diadème. Elle naquit un beau jour du génie puissant de Bolivar, qui enfanta du même coup quatre autres républiques sud-américaines. Les premières années ne furent pas exemptes des crises violentes qui président à la naissance des peuples, comme les spasmes et les convulsions agitent les nouveau-nés; mais l'âge de raison fut rapidement atteint.

La configuration du sol, son orientation, son élévation, étaient autant de formidables obstacles que le Bolivien des hauts plateaux eut à vaincre pour descendre aux rivages du Pacifique, ouvrant ainsi à son commerce, à son industrie naissante, les voies nécessaires à l'écoulement de ses riches produits.

Ici, dans un gigantesque effort, le colosse des Andes est sapé, dompté, dominé; et là où, il y a quelques années à peine, paissaient les troupeaux de lamas qui descendaient en cadence de Puño à Mollendo, aujourd'hui la locomotive transporte en moins de douze heures, du niveau du Pacifique à celui du Titicaca, le voyageur étonné, surpris, ébloui; des bateaux à vapeur sillonnent en tous sens ce lac le plus élevé du globe, ce grand témoin de la puissance des Incas!

Là-bas dans le sud, c'est d'Antofogasta que la trouée est faite et que se dirige sur Huanchaca, qu'elle atteindra bientôt, la locomotive qui transportera, des entrailles du colosse, la masse argentifère qui en forme la base.

Dans l'est, c'est l'inconnu, le désert, le Chaco. Bien des martyrs ont déjà succombé en cherchant à le traverser; mais on y parviendra; cette route tant désirée se fera, et les riches produits du versant oriental iront se déverser dans le bassin de la Plata.

S'il nous était possible de jeter ici un coup d'œil rapide sur les régions qui alimentent ou alimenteront ces grandes voies, nous y verrions un ensemble de richesses incomparables du règne minéral et du règne végétal, et la Bolivie n'est actuellement qu'à l'aurore de ce développement!

Dans la dernière guerre du Pacifique soutenue par le Chili contre le Pérou et la Bolivie, celle-ci perdit tout son littoral. Ce fut sur ces entrefaites que le docteur Crevaux arriva à Buenos Ayres, et songea, sur les avis et les conseils d'hommes éclairés, à explorer le Pilcomayo, qui leur paraissait être la voie naturelle commerciale destinée à relier la Bolivie à la Plata et à parer aux conséquences désastreuses de la nouvelle situation faite à la Bolivie. Il partit; on sait le reste!... Plus heureux que lui, en 1883, à la tête d'une colonne bolivienne, je réalisai l'exploration dans laquelle lui et ses compagnons avaient si fatalement succombé. Notre arrivée au Paraguay fut une démonstration évidente de la possibilité d'ouvrir une voie terrestre ou fluviale à travers le Chaco boréal. Ce résultat inespéré attira aussitôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'attention des républiques du Paraguay et de l'Argentine, voisines de la Bolivie, avec lesquelles aucun traité de limites respectives dans le Chaco n'avait été passé; presque aussitôt la république Argentine revendiqua la possession du Chaco central jusqu'à la hauteur du 22e degré, et, depuis ce parallèle jusqu'à l'embouchure du Pilcomayo, toute la rive droite de cette rivière. Le Paraguay, de son côté, prétendit à la possession du Chaco boréal, compris entre la ligne tirée du 22e degré rive gauche du Pilcomayo au 21e, ou fortin Olympo, sur le rio Paraguay.

De sorte qu'à la suite de cette exploration de 1883, le gouvernement de Bolivie, qui se considérait jusque-là comme propriétaire du Chaco boréal et central, se trouvait menacé dans ses possessions du Chaco, et n'entrevoyait plus en 1886, dans l'ouverture du Pilcomayo à la navigation, la voie commerciale tant désirée et si nécessaire au développement de ses intérêts. Voilà pourquoi le gouvernement de Bolivie, à l'appel duquel je m'étais rendu à Sucre en 1886, portait plutôt ses vues dans le nord du Chaco boréal que sur le Pilcomayo, qui lui échappait.

D'un autre côté, le projet d'ouverture d'une route carrossable entre Sucre et Puerto Pacheco, situé sur le rio Paraguay, rive droite, à la hauteur du 20e degré, avait été accueilli avec d'autant plus d'empressement par le gouvernement bolivien, qu'on avait cette fois l'espoir de posséder une route à travers un territoire exempt de toute revendication. L'entreprise fut lancée à grands frais, mais on se heurta contre des difficultés sans nombre, dont la principale, causée par la rareté de l'eau, paralysa les efforts des travailleurs et entraîna leur retraite avant même d'avoir pu opérer la reconnaissance de la région.

C'est dans ces circonstances que j'arrivai à Sucre et que l'on songea à utiliser mes services pour renseigner le gouvernement sur la viabilité pratique de la route carrossable projetée entre Sucre et Puerto Pacheco.

On ne renonçait pas au Pilcomayo, mais la route de Puerto Pacheco paraissait répondre mieux aux préoccupations du moment; la vérité est qu'on fondait sur Puerto Pacheco les espérances les plus brillantes : on ne tarda pas malheureusement à se rendre compte qu'un enthousiasme irréfléchi en avait considérablement exagéré l'importance.

Le docteur Juan C. Carrillo, alors Ministre des affaires étrangères et des colonies, était loin de partager cet enthousiasme, qu'il considérait comme un danger : mais il s'inclina respectueusement devant la volonté formelle du chef de l'État, que ce projet avait séduit.

Il fut donc décrété qu'une colonne chercherait à atteindre Puerto Pacheco par la route carrossable projetée qui devait mettre la Bolivie en contact avec la Plata, à travers un territoire qui lui serait propre. La direction et le commandement de cette expédition me furent confiés.

Les notes qui suivent reflètent fidèlement les efforts réalisés dans l'accomplissement de ma mission.

Conducteur de lamas (voy. p. 164). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

II

Départ de Sucre. — Tarabuco. — Padilla. — Curupau. — La côte de Santa Cruz. — Le Correi.

Le départ fut définitivement fixé au 2 décembre 1886. A onze heures environ nous nous réunissons au palais du Gouvernement pour faire escorte au Président de la République, accompagné des Ministres de la guerre et des affaires étrangères. Pendant ce temps, les bataillons de ligne et d'artillerie se forment sur la place. Le cortège se met en marche au milieu d'une affluence considérable de la population, qui manifeste par des vivats sa confiance et son enthousiasme.

Au coin de la place, les vingt-trois hommes de la colonne expéditionnaire se forment en carré, et le Président et les Ministres leur adressent la parole. Je réponds en leur nom en jurant par un engagement solennel de mourir plutôt que de nous rendre, en face des difficultés de toute sorte dont allait être semée notre marche à travers le Chaco.

Les musiques entonnent la *Marseillaise*, et le défilé s'opère; la population nous accompagne et nous escorte.

Le coup d'œil est vraiment superbe : les soldats sont couverts de fleurs, et le mouvement cadencé de cette foule bariolée qui s'avance lentement, chapeau bas,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saluant la France et la *Marseillaise*, nous impressionne et nous émeut.

Un beau soleil éclaire cette scène, dont les derniers échos se répercutent et vont se perdre dans la montagne.

Nous arrivons ainsi à la Recoleta, faubourg de Sucre dominant la ville; nous faisons une première halte; les musiques jouent un dernier morceau en notre honneur, et les expéditionnaires se séparent de leurs compagnons d'armes. Les adieux sont touchants!...

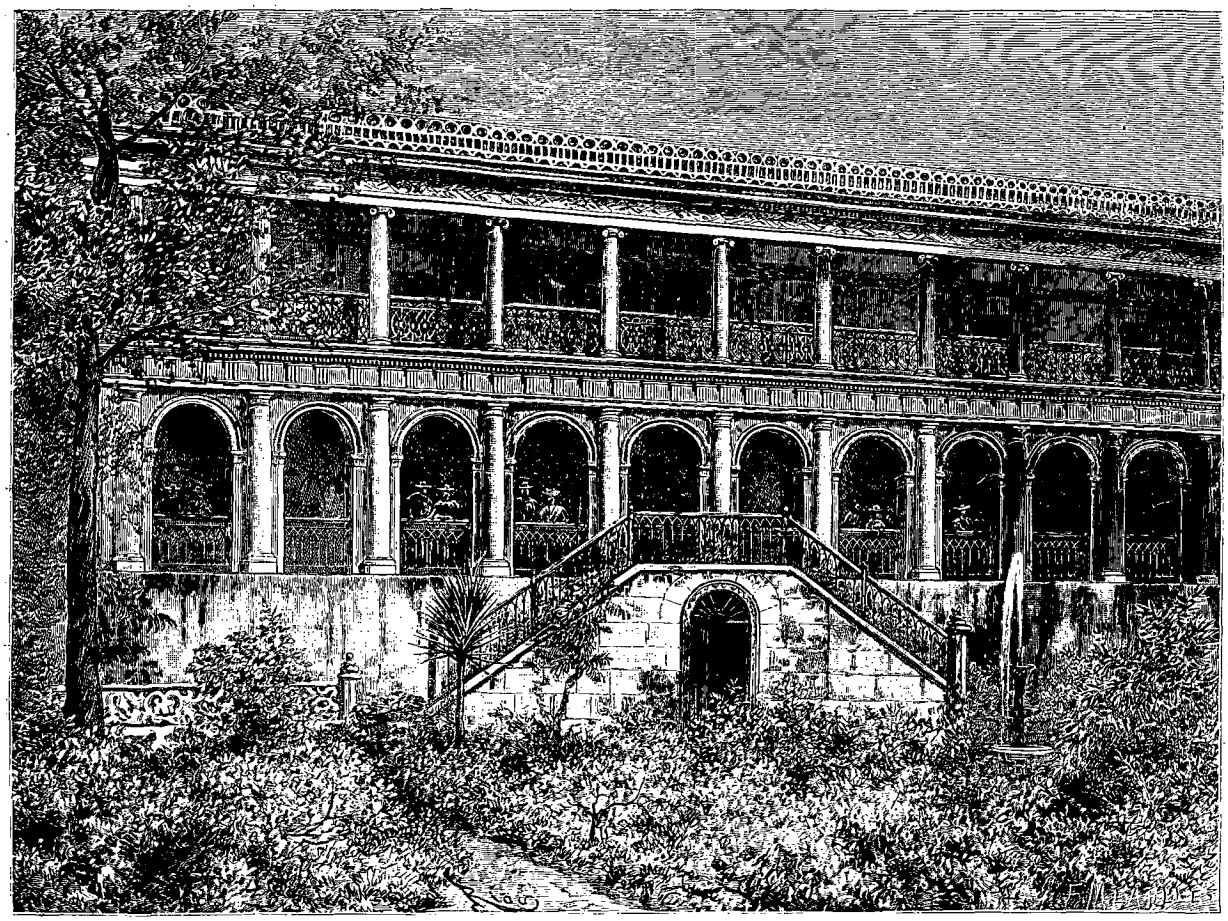
Des femmes, des *cholas*, nous présentent des *totumas*, sorte de calebasses remplies de *chicha*, qu'elles nous obligent à boire, nous offrant leurs vœux.

Ayant pris congé de tous, nous nous acheminons sur Yamparaez, notre première étape.

Nous y arrivons vers les cinq heures. La population nous attend et nous fait une brillante réception.

Jeudi 3 décembre. — Le temps est splendide, et le départ a lieu à sept heures; les hommes marchent avec entrain et bonne humeur; le soir, à cinq heures, nous atteignons Tarabuco, village de 1500 habitants environ; on se livre ici à la culture du seigle, du blé et des pommes de terre, et à un grand commerce d'élevage de moutons, ânes, porcs, etc.

4 décembre. — Pendant que la colonne continue sa



Propriété du Président à Ñucho (voy. p. 165). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

marche sur le tambo de Villistoca, où elle arrive le soir, les docteurs Camo et Ortiz, le premier Espagnol, le second Bolivien, attachés à l'expédition, excursionnent dans les environs afin de recueillir quelques fossiles et d'examiner la nature des terrains. Je leur dois, surtout au premier, toutes les notes et observations sur la flore et la faune qui, depuis cette date, seront relatées au cours de ce voyage.

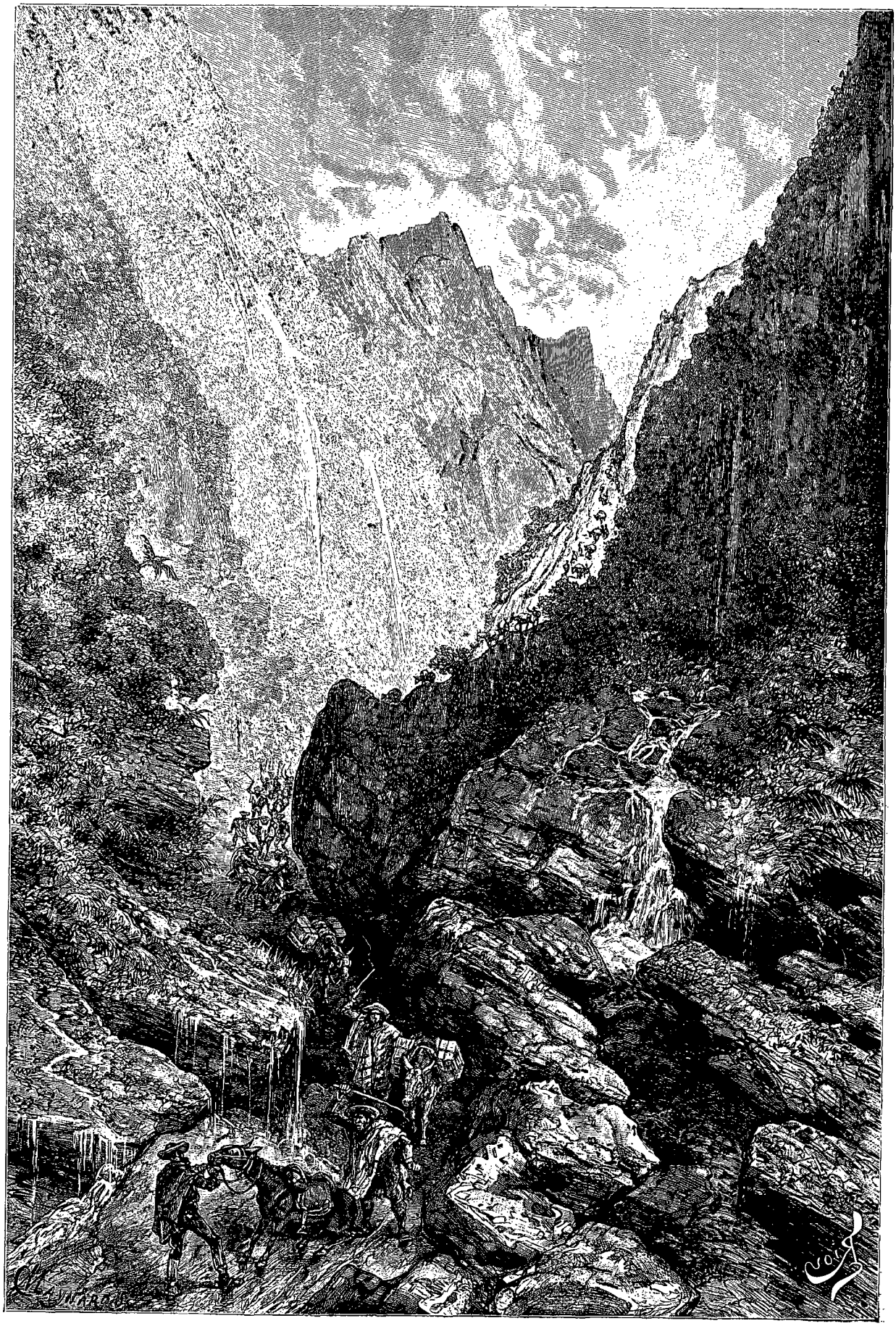
L'araignée miko-miko se trouve abondamment sous les pierres de cette région; les Boliviens la redoutent, la considérant comme très dangereuse.

5 décembre. — A cinq heures et demie du matin, la colonne se met en marche; le ciel est superbe et brille d'un éclat incomparable; à quelques kilomètres avant d'arriver à Tacupaya je tire un superbe condor (*Sarcoramphus papa*).

Au détour de la route une troupe d'une vingtaine de cavaliers s'avance vers nous; ce sont les délégués de la commune qui viennent nous faire escorte. Notre arrivée est signalée, et, suivis des enfants qui chantent l'hymne national bolivien, de la population qui nous accompagne, nous faisons notre entrée à Tacupaya.... Le curé du village nous convie à un *Te Deum*; nous y assistons en armes; l'office est célébré au son de la *Marseillaise*.

L'inertie du corregidor chargé de nous procurer les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Passage de la côte de Santa Cruz (voy. p. 171). — Dessin de Riou, d'apres une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques ânes dont nous avons besoin pour demain m'oblige à parcourir pendant une partie de la nuit les rues du village; chaque propriétaire a dissimulé les siens le mieux possible, et cette inspection opérée au clair de lune ne nous permet d'aller prendre quelque repos que vers deux heures du matin.

6 décembre. — Notre arrivée à Tomusa s'opère dans les mêmes conditions enthousiastes et sympathiques; le soleil commence à piquer dans les gorges, et les hommes, quoique excellents marcheurs, restent quelque peu en arrière; en arrivant au bord de la quebrada, l'eau limpide et fraîche qui roule sur les galets ou forme des puits assez profonds nous engage à faire une halte, dont quelques-uns profitent pour se baigner.

7 décembre. — A six heures du matin, nous nous mettons en marche pour Padilla, où nous arrivons à deux heures, heureux pour ma part d'y retrouver l'excellent ami docteur Carvajal, qui nous avait si bien traités, Novis et moi, quelques mois auparavant. On nous reçoit au milieu des vivats et des fleurs.

Nous trouvons ici deux hommes, anciens expéditionnaires au Paraguay en 1883, lors de ma première campagne : je les enrôle avec plaisir, ainsi qu'une femme qui fut une des héroïnes de cette marche.

8 décembre. — L'arrêt forcé de Padilla trouble la discipline de la colonne: quelques hommes s'enivrent, se querellent et se battent; un des sous-lieutenants donne lui-même le mauvais exemple; une répression sévère met fin au désordre.

9 décembre. — Les mêmes scènes se renouvellent, cette fois entre le sous-lieutenant et les *rabonas*.

10 décembre. — Le départ, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est retardé par suite du mauvais état des animaux que nous avons réquisitionnés.

Le corregidor de l'endroit, Noël Prat, Français né à Toulouse, établi et marié à Padilla, m'ayant manifesté un vif désir de nous accompagner, je le fais incorporer à l'expédition : ce fut un de ceux qui me suivirent jusqu'au bout.

La formation des terrains qui constituent le sol et le sous-sol de cette région comprise entre Sucre et Padilla présente, comme particularités distinctives, des stratifications schisteuses dans les parages de Yamparaez. Les fossiles qu'on y recueille sont peu variés, et cette uniformité s'étend à tout le bassin, qui offre d'ailleurs le même aspect et est circonscrit entre de hautes montagnes, de l'est à l'ouest et du nord au sud; sa superficie peut être d'environ soixante-dix lieues carrées; on y note l'absence de roches volcaniques.

De Yamparaez à Tarabuco la flore est assez pauvre. On y observe quatre ou cinq variétés de plantes et d'arbustes. Au fur et à mesure qu'on approche de Padilla, la végétation se développe.

La faune est assez variée et se caractérise par des viscaches, des *palomas*, des tourterelles, des perroquets, des hirondelles, des *gallinazos*, des fourmis et quelques scarabées; plus bas, en descendant du haut plateau, nous observons des condors nombreux, le *caracara*, divers coléoptères et autres insectes, quelques mammifères, seulement domestiques.

L'éléphantiasis, qu'on disait exister à Tarabuco, a diminué considérablement; c'est à peine si aujourd'hui on en trouve quelques cas.

11 décembre. — Notre départ de Padilla pour la frontière s'effectue à onze heures. L'itinéraire que nous devions suivre par Sauces est modifié, afin d'éviter le plus possible le passage de la colonne à travers des centres peuplés, où des arrêts forcés sont cause de libations préjudiciables au bon ordre. D'un autre côté, nous avons chance ainsi de nous soustraire à l'action endémique des fièvres paludéennes de Sauces.

La descente de la côte de *Desaguadero* s'opère sans incident et par la quebrada de Taco-Taco; nous atteignons ainsi le point dit Tabacal, situé au bord de cette quebrada.

Le sommet de la plate-forme est dénudé. Dans la partie profonde de la quebrada apparaissent seulement quelques cultures de maïs et de seigle.... Le *matico* fait son apparition, mais il est rare et rachitique.

On commence à observer ici des indigènes qui se séparent du type quichua.

L'absence de pâturage dans la quebrada nous oblige à envoyer les animaux au pacage sur le haut de la montagne, et l'un de nos muletiers (*arriero* de Cochabamba) profite de la garde de nuit pour prendre la fuite avec armes et bagages. Nous signalons sa disparition aux autorités locales.

12 décembre. — Notre marche se trouve ainsi contrariée et retardée; les animaux abandonnés à eux-mêmes nous reviennent, quelques-uns malades, ayant mangé d'une plante, probablement le *jaborandi*, qui les fait saliver beaucoup.

Nous nous dirigeons vers Curupau, où nous arrivons à une heure et demie du matin. Ce nom de Curupau vient de l'arbre *Rhus coriaria*, que les Indiens appellent en guarani *curupau*.

La flore s'augmente de quelques variétés, en particulier de l'acajou, qui se développe ici abondamment, de fougères communes et nombreuses, quelques-unes arborescentes, et d'une espèce très rare de palmier.

La région, sous l'influence d'un climat un peu chaud, produit en abondance le maïs, la canne à sucre, le riz, le tabac, l'aji et quelques bananiers. La hauteur barométrique est de 685 millimètres, et le thermomètre marque à trois heures du soir 26 degrés centigrades à l'ombre.

Nous marchons aujourd'hui presque constamment sous bois, par la côte de Tipahuada, la gorge d'Antoxillo, la côte de Santa Cruz et celle du Curupau.

Je passe la nuit de notre arrivée au Curupau dans une inquiétude extrême: les charges qui sont restées en arrière ne sont pas encore arrivées à minuit; à huit heures du soir j'avais envoyé deux Indiens pour éclairer la marche et guider le convoi; toute la nuit se passe sans nouvelles aucunes.

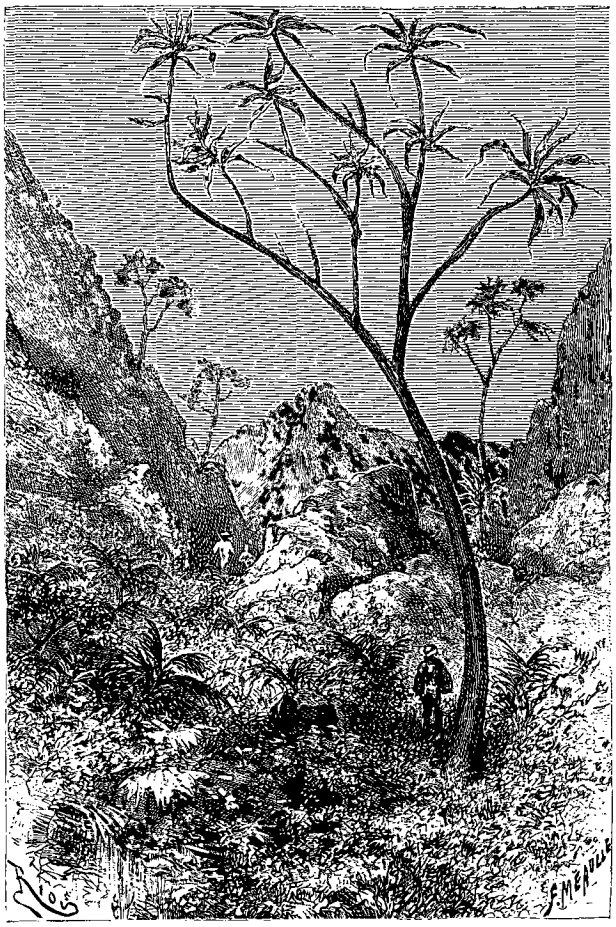
13 décembre. — A neuf heures du matin arrive

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfin le lieutenant que me dépêchait le chef du convoi pour m'aviser que les charges sont encore très éloignées, par suite du mauvais état de la route et de la conduite de tous nos guides, qui profitèrent de ce que le convoi était arrêté par un violent orage pour prendre la fuite à travers bois.

Malgré les plus grands efforts, deux de nos animaux ont glissé et roulé dans les précipices.

Je fais seller mon cheval et pars avec quatre Indiens pour me rendre compte de l'état du convoi. J'avais à peine fait un kilomètre que je trouve profondément endormis mes deux Indiens envoyés la veille auprès de la colonne; mes deux gaillards croient avoir trompé notre vigilance! Je les réveille à grands coups de trique; surpris, ahuris, je les fais filer devant nous au grand trot, et nous parvenons enfin, après une heure de cette marche forcée, à rallier le convoi au sommet de la côte de Santa Cruz.



Palmier dans la gorge de Santa Cruz. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

Ce passage est des plus dangereux, la descente est à pic, et la route, en labyrinthe, rendue glissante par les pluies récentes, présente de sérieuses difficultés.

Sept de nos animaux, effrayés, prennent la fuite. Groupant le reste huit par huit, nous parvenons non sans peine à franchir les mauvais pas qui caractérisent cette région. La scène est pittoresque : les cris des muletiers excitant, stimulant les mules, se confondent et se perdent au pied de la côte avec les chutes des eaux qui ruissellent et se déversent en cascades, d'une hauteur de plus de 100 mètres, pendant que les mules, défilant une à une, s'arrêtent effrayées, reprennent haleine, glissant ou s'abattant sur ce sol argileux, exposées à tout moment à disparaître dans le précipice.

Le plus mauvais passage est enfin presque franchi, lorsque roule dans la cascade une des mules portant mes bagages.... On l'en retire à grand'peine. Je pars en avant afin de faire préparer des pâturages aux animaux exténués, mais notre attente est encore trompée toute une partie de la nuit.

L'obscurité rend la marche difficile; le conducteur qui monte la *madrina* (marraine : la mule qui va en avant, une clochette au cou, pour entraîner les autres), pressé d'arriver, hâte le pas sans se soucier des autres animaux qui restent en arrière et qui, n'entendant plus la clochette, finissent par se coucher ou s'égarer dans la forêt.... A minuit je repars de nouveau et trouve à une lieue de Curupau tout le convoi dans le plus grand désarroi : les mules sont couchées en travers du sentier, d'autres sont renversées, les charges gisent éparses dans toutes les directions, et il ne nous reste d'autre alternative que d'attendre l'arrivée du jour pour réparer ou atténuer les conséquences de cette série d'imprévus occasionnés par la fuite de nos muletiers et de nos guides, si redoutable dans une marche de cette nature.

14 décembre. — Le convoi rallie enfin la colonne, et la journée se passe à faire sécher les objets détériorés par la pluie des jours précédents.

15 décembre. — La route se fait dure, presque impraticable, par suite des pluies qui nous accablent et du mauvais état du sentier. J'envoie en avant un détachement chargé de déblayer le chemin.

Sept de nos meilleurs animaux ont encore disparu. Une mule ayant mangé une plante dangereuse — on me dit que ce pourrait bien être le *mancenillo* — est devenue enflée et aveugle : nous l'abandonnons. Pendant que l'intendant procède à la recherche des animaux absents, je prends la tête du convoi et nous nous mettons en marche pour le Correi. Mais au haut de la côte un nouvel orage, plus violent que les autres, paralyse notre mouvement. Quoi qu'il en soit, nous arrivons vers quatre heures.

Le site est fertile et pittoresque et produit en abondance le riz, le maïs, la canne à sucre, les oranges et les citrons.

Des préjugés très répandus parmi les gens de cette région réputent les eaux du Correi très dangereuses pour les personnes qui s'y baignent, les exposant, en perdant la santé, à rester teintes en bleu. De l'examen très minutieux des nombreux cas ainsi signalés, il résulte que le changement de teinte est dû à des taches hépatiques.

La flore y est belle et développée. Les espèces qui y

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dominent sont : le gayac, l'arbre à l'ail, le *Tamarix gallica*, les *mangara* et la *bella union*, plante extrêmement dangereuse pour les animaux, surtout s'ils boivent aussitôt après l'absorption, épanouissant ses belles fleurs qui du violet passent au bleu et finalement au blanc, donnant ainsi à l'arbuste un aspect multicolore des plus variés.

Au milieu de la nuit nous nous réveillons en maugréant : le capitaine de garde, se trompant d'heure, fait sonner la diane deux heures trop tôt.

16 décembre. — Ne pouvant plus déplacer la colonne sans avoir au préalable fait nettoyer le sentier, nous restons aujourd'hui au repos pendant que les détachements opèrent la reconnaissance. Celui qui revient de Camarinda nous apporte la nouvelle que le rio Acero est très gros et qu'il est difficile de le passer à gué. Je pars tout de suite m'assurer du fait, et nous constatons que la route est très mauvaise. Quant à la rivière, nous nous rendons compte que, si la baisse continue, demain nous pourrons opérer sans danger notre passage sur l'autre rive.

Nous en étions là de notre observation lorsqu'on vient nous annoncer que le capitaine de la compagnie est à toute extrémité. En un temps de galop nous revenons sur nos pas et trouvons le malheureux en proie à la plus violente indigestion. Il a trop mangé, nous dit-on, de *choclo* (maïs vert) et de cannes à sucre!... Des soins énergiques le remettent sur pied.... Les animaux qui nous manquaient sont enfin retrouvés, et nous nous préparons à partir demain à la première heure.

III

Passage du gué à l'Iñau. — Pluie diluvienne. — Chutes. Vallée de Ticucha. — Lagunillas.

17 décembre. — Nous n'avançons que très lentement : la pluie de cette nuit a détrempé la côte, et pendant que nous procédons, à coups de piques, de pioches, de pelles, à l'amélioration relative des passages difficiles, l'orage redouble et paralyse en partie nos efforts.

Toutefois une bonne nouvelle nous est communiquée : un des capitaines de l'escorte m'annonce qu'il est en face du gué de l'Acero avec dix-neuf animaux et deux *arricros* (muletiers), pour nous prêter main-forte. Mais, en arrivant à la rivière, nous nous apercevons que le rio a considérablement grossi depuis hier; je fais signe au capitaine d'attendre mes ordres avant de s'y engager. La nuit approche : nous réservons l'opération pour le lendemain, et nous cherchons dans le sommeil, sur la terre détrempée, l'oubli des fatigues du jour.

18 décembre. — Les crotales, les mygales et les *garrapatas* sont abondants dans ces parages inhospitaliers, dont le silence est seul troublé par les cris rauques des perroquets et des aras et les bourdonnements des cigales; de nombreux jaguars jettent le trouble dans les *fincas* (fermes) de la rive droite.

A trois heures du matin nous commençons à faire nos préparatifs pour passer à l'Iñau. Quoique le courant soit un peu violent, l'opération s'exécute avec ordre et rapidement, et ne se traduit que par quelques bains forcés.

De très bonne heure nous arrivons à l'Iñau, ferme très riche en production de riz, aji, canne à sucre, bananes et oranges, et nous passons le reste de la journée au repos. Le nom de cet endroit veut dire en guarani Eau-Noire, de *hi*, « eau », et *ñau*, « noire ».

19 décembre. — Départ laborieux; nous ne nous mettons en marche que vers onze heures.

L'orage éclate et nous surprend au sommet de la côte du Paponal. La pluie tombe à torrents et nous oblige à reprendre les mêmes précautions pour éviter des accidents ou des chutes. Nous atteignons enfin las Pozas, misérables cahutes situées au pied de la côte, habitées par une famille de Chiriguanos extrêmement pauvres et misérables. Nous couchons à la belle étoile autour d'un grand brasier pour éloigner les jaguars qui rôdent autour de nos animaux.

20 décembre. — Nos charges sont encore restées en arrière; à quatre heures du matin, ne voyant pas arriver le convoi, je fais seller mon cheval et reviens en arrière. A deux heures de là je le trouve dans le plus grand désordre : l'orage, la pluie, l'obscurité, les chutes, les bourbiers, ont épuisé tous les efforts des hommes et des animaux; dans une chute, une mule se brise les reins, une autre roule dans le précipice;... deux accidents se sont produits parmi les hommes : un muletier a été renversé et foulé aux pieds, un officier a reçu tout le poids d'une mule chargée qui a glissé et est tombée à la renverse.... Heureusement il n'y eut point mort d'homme Mais nous n'avons pas trop de toute la journée pour opérer la concentration de notre convoi, dont l'arrière-garde est à plus de deux lieues de la tête!

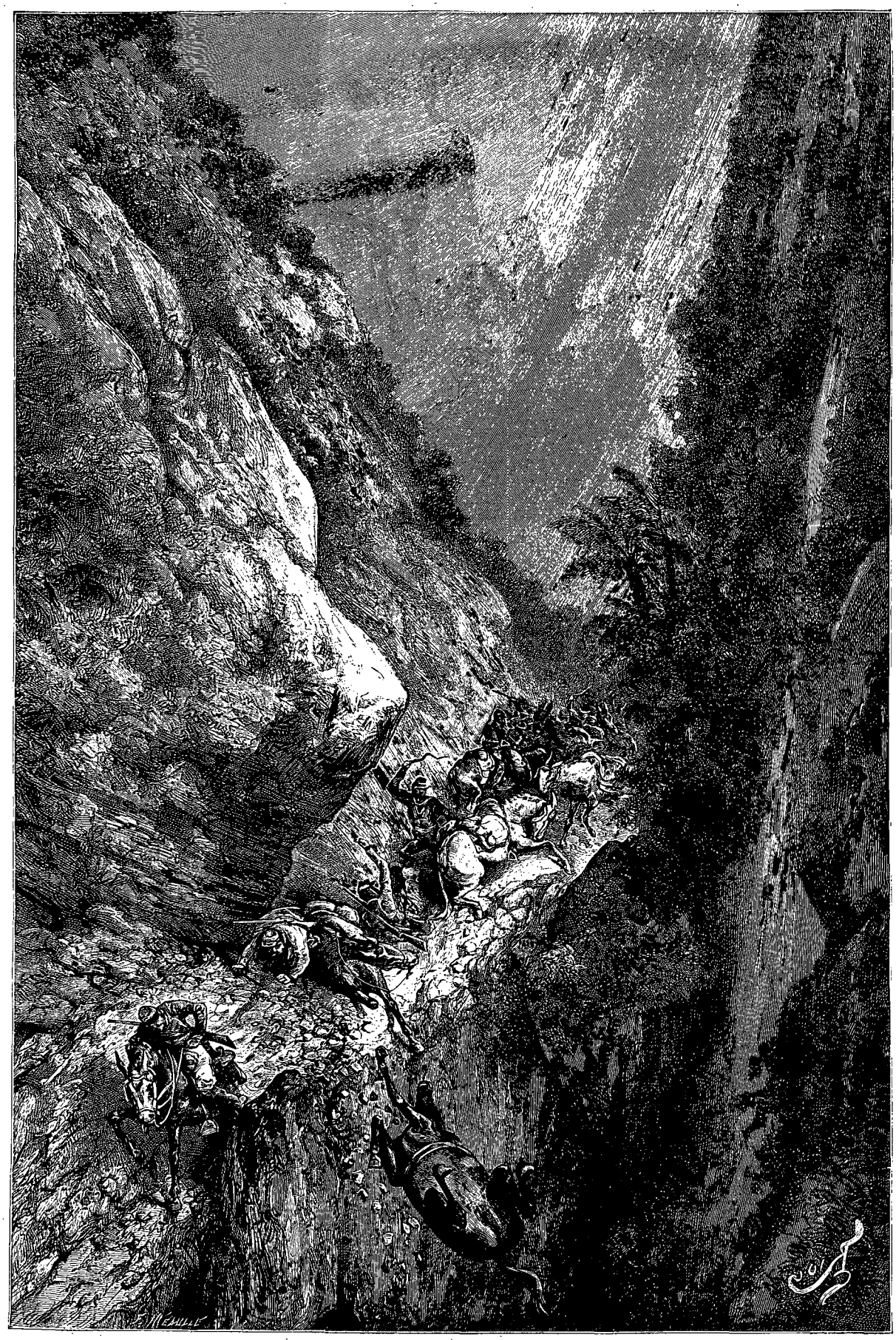
Un essaim de grosses abeilles heurté par une charge se précipite aussitôt sur nous en semant de nouveau le désordre et la confusion dans nos rangs!

C'est en vain que je récrimine, le conducteur, pressé d'arriver, entraîne les animaux avec plus de vigueur qu'il ne conviendrait, et les chutes au milieu du convoi ont pour conséquence de couper l'ordre de marche, en isolant la queue.... De là les accidents et les retards que la saison pluvieuse rend plus fréquents.

Enfin, presque à la nuit noire, nous arrivons cahincaha aux Pozas, éreintés et fourbus, couverts de boue de la tête aux pieds.

21 décembre. — Neuf animaux manquent à l'appel; je prends immédiatement des mesures pour les faire rechercher, et, souffrant de la dysenterie, je songe à rejoindre la tête de la colonne, qui est campée dans la belle vallée de Ticucha. Quelques heures après, nous nous trouvons tous réunis; je profite de cette circonstance pour faire soigner les malades et les blessés. Nous trouvons au moins un toit, sous lequel nous prenons à l'aise quelque repos, et n'étaient les moustiques qui nous assaillent, nous oublierions déjà les fatigues passées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une mule roule dans le précipice. — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'aspect de cette région est magnifique. La terre est très fertile en riz, canne à sucre et maïs; on fait ici un grand élevage d'animaux de boucherie.

Le climat est chaud, mais sain.

22 décembre. — Nous atteignons aujourd'hui Caraparirenda, du nom du *Cactus opuntia* (qui abonde dans cette région et que les Chiriguanos dénomment *carapari*) et de *renda*, « lieu », d'où Lieu du Carapari. Une erreur du trompette, qui sonne la diane à une heure du matin, vient encore troubler notre repos cette nuit.

23 décembre. — Nous partons pour Lagunillas, capitale de la province de Cordillera, où la colonne devra séjourner quelques jours afin d'augmenter son effectif avant d'entrer sur le territoire du Chaco.

Notre descente par la côte de l'Acequio est quelque peu pesante, et à quatre heures du soir l'officier d'avant-garde chargé d'assurer l'itinéraire vient nous attendre au pied de la côte.

Lagunillas nous apparaît bientôt et nous établissons le campement dans une maison qui nous est désignée comme caserne. On nous loge, chefs et civils, chez les habitants, qui ont mis généreusement leurs logements à notre disposition.

A l'arrivée du convoi, mon inquiétude est grande, car deux mules se sont égarées : ce sont justement celles qui portaient mes bagages. En un instant une cinquantaine de nationaux de la frontière sellent et partent au galop dans toutes les directions; ce fut seulement vers minuit que l'on parvint à retrouver les deux animaux, qui étaient revenus au campement précédent.

La ville, ou plutôt le village de Lagunillas, qui est le siège d'une sous-préfecture, est située au pied des contreforts des Andes, faisant face à une belle vallée longitudinale. Le terrain est sablonneux, et les environs sont marécageux à l'excès : de là des cas de fièvre fréquents et pernicieux.

Les principaux produits cultivés avec succès sont le maïs, le riz, la canne à sucre, les camotes, l'aji, les haricots, le tabac, le raisin, le mani, les figues, pèches, poires, grenades et tous les légumes d'Europe.

La flore se distingue par une abondance de *Coca espontanea*, l'*Ilex paraguayensis espontanea*, le mangara, le matico et la cinchona de La Condamine.

La climat est généralement chaud. En juin, juillet et août, le thermomètre tombe assez bas pour que les jeunes pousses de quelques plantes et plus spécialement du bananier soient compromises.

A Terraza, à un quart de lieue d'ici, il existe une source dont les eaux minéralisent les objets qui entrent en contact avec elles. L'eau est cependant potable; elle cuit les légumes et dissout le savon.

Les terrains depuis Padilla jusqu'ici sont tous composés de roches sablonneuses, meubles, argileuses et calcaires.

Lagunillas possède deux écoles, une pour les garçons et l'autre pour les filles.

La province de Cordillère, suivant le recensement de 1882, posséderait 25 562 habitants, dont 7 441 sont contribuables, et 4 468 aptes aux services publics.

On y parle couramment le castillan; mais dans les environs et dans Lagunillas même, il existe des Indiens Chiriguanos qu'on appelle ici *Abas* ou *Naturels*, qui ne le comprennent point et parlent le guarani.

24 décembre. — Le sous-préfet m'annonce que les Indiens Tobas des Missions ont pris la fuite en emmenant avec eux une grande quantité d'animaux de boucherie qu'ils ont volés.

25 décembre. — Mon état de santé n'est pas précisément très brillant, néanmoins je profite de la fête pour faire quelques visites aux notables du pays, qui me les rendent presque aussitôt et nous envoient, aux uns et aux autres, des boîtes de sardines et des bouteilles de bière.

La strychnine est ici l'objet d'un commerce libre et courant, par suite de la quantité de jaguars qui ravagent les troupeaux. Quelques méchantes langues m'ont assuré que ce produit ne servait pas qu'à empoisonner les animaux.

26 décembre. — Je fais élection d'un nouveau domicile, plus à l'abri des gouttières, et je consacre la plus grande partie de ma journée à la rédaction de mes notes. Vers dix heures du soir l'orage éclate, violent.

27 décembre. — Quelques-uns de nos hommes, abusant de notre confiance, vendent les couteaux et les ponchos qu'on leur avait distribués. Un des sous-lieutenants donne lui-même le plus mauvais exemple. Un accès de fièvre me secoue fortement.

28 décembre. — Ne pouvant me livrer à mes occupations habituelles, je vais à la chasse des insectes, pendant que mes compagnons poursuivent avec succès les poules d'eau et les canards.

29 décembre. — L'un des Pères de la Mission devant s'incorporer à la colonne, j'envoie le capitaine Torres à Machareti, et un lieutenant à Saipuru pour me renseigner sur l'état de l'Izozog et du Chaco.

Novis tombe très sérieusement malade d'un accès de fièvre pernicieuse. Un instant évanoui, le pouls tombe très bas et son état nous inspire les plus grandes inquiétudes; des soins empressés le sauvent.

30 et 31 décembre. — Les deux journées sont consacrées à des observations astronomiques, que suivent avec curiosité les gens du pays.

1er janvier 1887. — Les clairons et les tambours de notre petite colonne sonnent la diane et battent aux champs, rappelant à chacun de nous l'aurore de la nouvelle année.

2 janvier. — Excursion à l'hacienda de Caraparicito, propriété d'un des plus riches cultivateurs de la région, avec lequel je me propose de passer un marché pour la fourniture de quelques produits destinés à l'alimentation de la colonne.

Nous franchissons en deux heures la distance qui sépare Caraparicito de Lagunillas, par une belle route, traversant une superbe vallée. A onze heures, nous

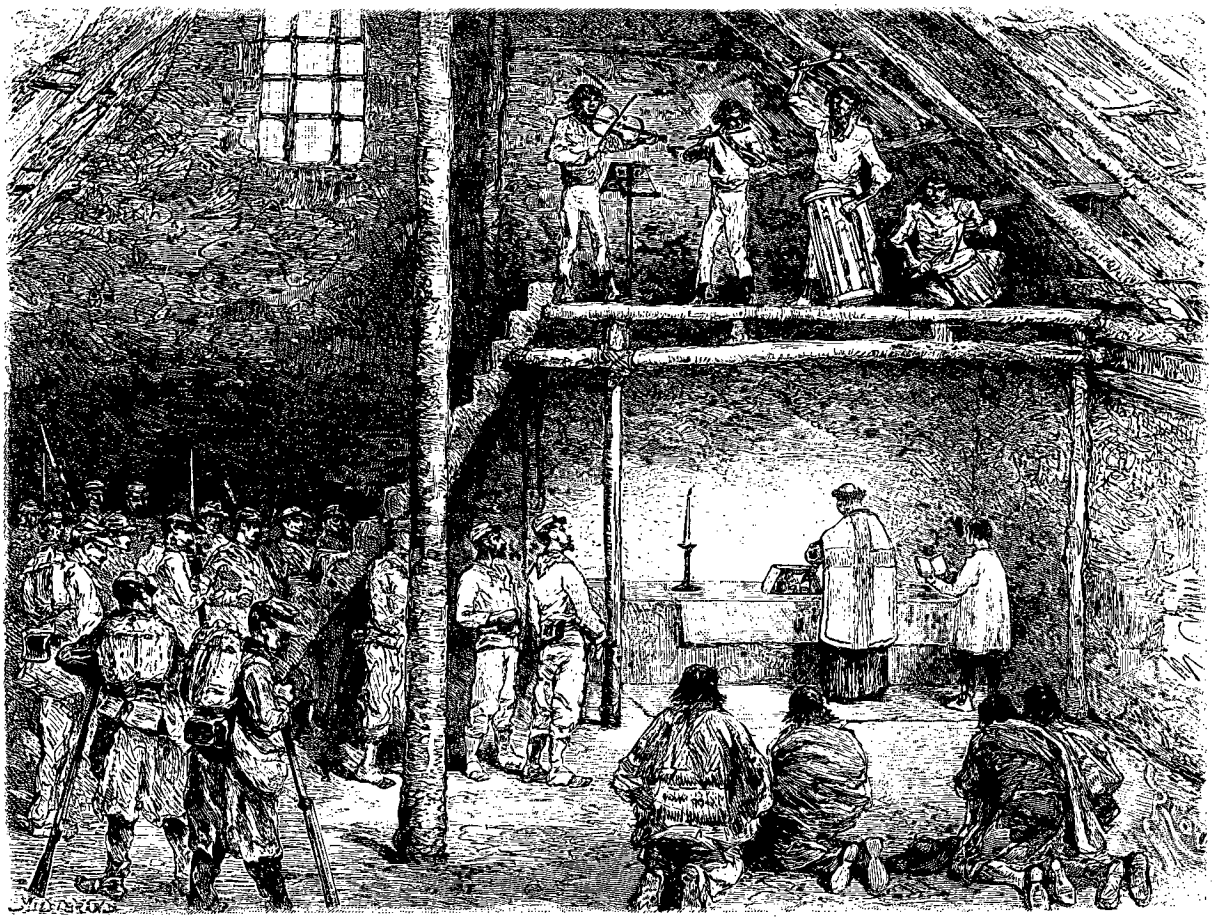
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

atteignons l'hacienda, qui a toutes les apparences d'un village; la situation est pittoresque; les environs, extrêmement fertiles, produisent avec abondance un tabac très renommé, le maïs, la canne à sucre, qui pousse ici naturellement, le riz, les légumes; et l'on y fait un grand élevage de porcs, moutons, bœufs, vaches, chevaux, mules, ânes, etc. Les communications avec Tarija par la vallée de San Luis, avec la république Argentine par les Missions, sont rapides relativement, par des routes qui traversent les plus fertiles vallées de toute cette partie orientale de la Cordillère.

3 janvier. — Aire Yu, le grand capitaine des Chiriguanos de Cordillera, vient m'offrir ses services pour notre prochaine campagne dans le Chaco.

Je les accepte et lui confie la garde de notre droite, qui sera ainsi mieux à l'abri des surprises des Tapuis ou des Tobas qui chercheraient à nous inquiéter.

4 janvier. — A part le groupe des propriétaires de fermes et des commerçants, le tempérament des gens du pays est enclin à l'oisiveté. Ayant des réparations à faire, des ouvriers se présentèrent en qualité de menuisiers, de forgerons. On les chargea du travail; mais, au bout de cinq ou six jours, la besogne n'était pas encore faite. Interrogés, ils nous répondirent, avec le plus grand



Une messe en musique à Lagunillas (voy. p. 176). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

calme, que, faute de matériel, ils n'avaient pu travailler. Une autre fois c'est un objet qu'on leur confie, et l'on doit abandonner tout espoir de le revoir. A une demande de restitution : « *Se ha perdido* (Il s'est perdu) », vous disent-ils! Et l'on ne peut rien contre l'inertie de ces ivrognes ou de ces joueurs.

5 janvier. — Un des jeunes expéditionnaires, qui était en station à la frontière depuis le mois d'octobre, vient s'incorporer à la colonne, et, le même jour, arrivent les gens de Caiza qui devaient la rallier. Les nouvelles qu'ils nous apportent sont loin d'être favorables à notre marche, car, par suite d'une sécheresse extraordinaire, la récolte de maïs a été compromise dans toute la région. D'un autre côté il paraît que la sécheresse est extraordinaire dans l'Izozog, alors que sur le Pilcomayo il pleut à torrents.

6 janvier. — La difficulté des communications est un obstacle sérieux au développement de la région. Du côté de la Cordillère, pour atteindre Sucre on a à lutter contre toute une série de contreforts dangereux et abrupts. L'unique voie d'exploitation pratique est celle qui permettrait de traverser le Chaco, en se rapprochant ainsi des marchés du Paraguay et du Brésil.

C'est là l'objet de notre mission, et nous devons nous borner ici à constater que, quelle que soit la route qu'on se propose d'établir entre Lagunillas et Sucre,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

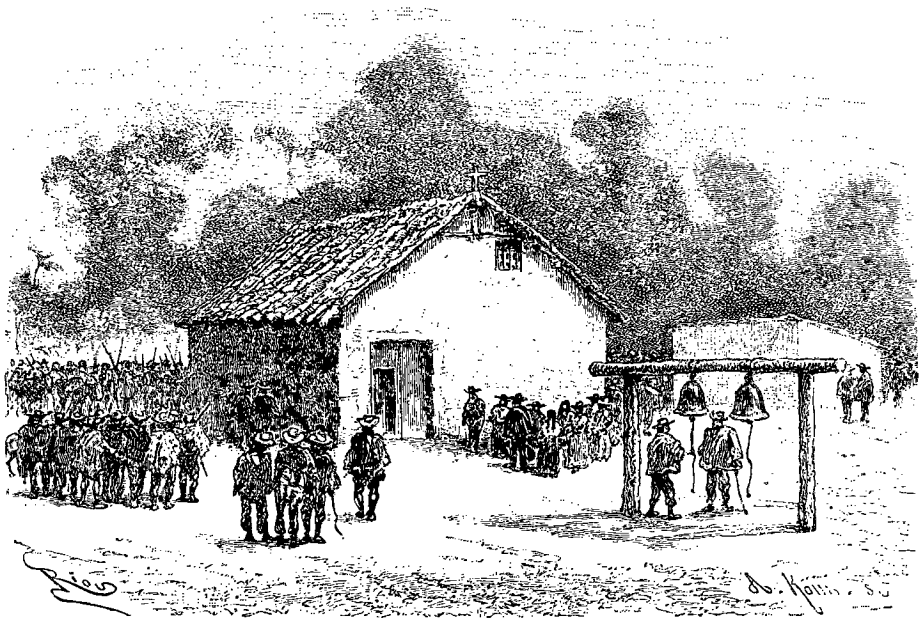
il faudra compter avec des difficultés sérieuses pour construire un pont sur le rio Acero ou éviter les côtes de Bojorque et de Bartolo.

Toutefois la zone difficile ne s'étendrait pas au delà de Tarabuco, car, en suivant la côte de Canetas, on ne ferait que reprendre la route ancienne des Incas qui débouche à Yamparaez et par laquelle autrefois on transportait de Padilla à Potosi de grandes billes de bois (*aspas*) qui revenaient à 800 piastres de la monnaie de Potosi.

Quant à la route pour l'Argentine, elle n'offre aucun embarras, car, en longeant les Andes, on atteint Salta par de belles plaines et vallées, en passant par Urundaiti, Pipi ou Ytiyuru, Salinas, Cuevo, Nancarsinza, Machareti, Tiguipa, Tarairi, San Francisco, Caizo, Yacuiva et Ytiyuru. Les communications de Santa Cruz avec l'Argentine sont établies par le même itinéraire sans plus de difficultés.

7 et 8 janvier. — J'envoie à Choreti deux officiers chargés de procéder à l'incorporation des onze nationaux dont nous avons besoin; au dernier moment, les hésitations se manifestent. On est bien d'accord, on a signé l'engagement, mais, le jour du départ, c'est : *un tio*, *una tia*, *mi caballito*, *mi vaquita*.... (un oncle, une tante, mon cheval, ma vache!)... et puis, on partira *mañana* (demain).... Je suis résolu à mettre un terme à tous ces ajournements en quittant Lagunillas.

9 janvier. — Le curé du village est venu nous inviter à une messe d'actions de grâces pour le succès de l'expédition. C'est en armes que nous y assistons. L'église n'a rien de monumental : c'est une pauvre et misérable cahute, située à un des coins de la place. Deux cloches



L'église de Lagunillas. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

appendues extérieurement à une traverse servent à appeler les fidèles aux offices....

Quatre pauvres diables nu-pieds vont se nicher dans la soupente, d'où ils essayent de tirer, d'un tambour, d'une grosse caisse, d'une flûte et d'un violon, des sons qui charment l'oreille peu farouche des assistants.

10 janvier. — Pas d'incident notable.

11 janvier. — Le capitaine que j'avais envoyé aux Missions au-devant du Père Doroteo revient sans l'avoir rencontré. Nouveau retard.

14 janvier. — Le tribunal judiciaire réuni en conseil de guerre prononce le renvoi du sous-lieutenant qui jusqu'ici n'a cessé de commettre les plus graves abus et de donner le mauvais exemple. Comme la colonne expéditionnaire est régie par le code militaire, la peine prononcée contre lui l'oblige à se présenter au quartier général de Sucre dans le délai de trente jours.

15 janvier. — Au moment de notre départ, qui est fixé pour le 17, de nombreuses réclamations sont présentées : faisant droit aux unes, repoussant les autres, nous prenons nos dispositions pour nous éviter de nouveaux retards.

17 janvier. — Un de nos muletiers prend la fuite pendant la nuit avec armes et bagages. Un autre est sous les verrous par ordre des autorités civiles. Je fais filer les hommes en avant, pour les soustraire ainsi aux « obligations » de boire auxquelles les convient les gens du pays. Nous prenons congé de nos hôtes, qui nous ont traités avec le plus grand empressement et dont nous emportons le meilleur souvenir.

A. Thouar.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Envahis par les crapauds. — Dessin de Rion, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL,

PAR M. A. THOUAR[1].

1886-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

De Lagunillas à Parapiti. — Indiens Tapuis et Chiriguanos. — La chaleur et la soif. — Le gué d'Iguiasiriri. — Les Yanaiguas.

17 janvier. — Nous arrivons à la Peña, notre première étape.... La chaleur est très forte. L'orage éclate bientôt, et pendant la nuit une grande quantité de crapauds et de grenouilles envahissent nos tentes. Parmi les premiers il en est un, connu ici sous le nom d'*escuerzo*, qui est énorme et très redouté, attaché à sa proie, sur laquelle il se jette avec force : on ne peut lui faire lâcher prise; il emporte le morceau avec lui. Nous en prenons de beaux échantillons qui mesurent jusqu'à 25 centimètres de longueur.

18 janvier. — La pluie et la bourrasque nous empêchent de continuer aujourd'hui notre marche; l'inspection de nos animaux nous accuse un chiffre de cent dix-sept mules et de vingt chevaux pour un effectif de soixante-dix expéditionnaires.

19 janvier. — Un de nos arrieros, ou plutôt un des Chiriguanos qui nous accompagnent en qualité de muletiers, prend la fuite. Notre mise en marche devient de plus en plus laborieuse par suite de ces fréquentes désertions. Nous partons à dix heures pour la Herradura, où nous arrivons à trois heures.

Je vais à Gutierrez, situé à peu de distance de là, et où nous attendent plusieurs de nos compagnons.

20 janvier. — Par suite d'un changement d'itinéraire, conseillé par les guides du pays, je reprends la colonne à la Herradura et la conduis à Gutierrez. On nous fait entrevoir qu'il nous sera ainsi plus facile d'atteindre Saipuru par la route du Caucaya, Curuccaca, Etembe-Mi et Cabezadas.

A la flore précédente il convient d'ajouter ici :

Le *Solanum nigrum* (*negrillo*), qui est très abondant; le *quillai*, le *quiiachiyu* et le *chañara*, ce dernier employé avec son fruit comme aliment; l'écorce est un fébrifuge très renommé, et sert aussi à faire disparaître les taches du sein; le *matico* arborescent, qui se développe ici en petits bouquets.

Les cultures des deux côtés de la route que nous avons suivie sont identiques à celles mentionnées ci-dessus.

Les habitants de cette région sont exposés à des rhumatismes fréquents et à des fièvres intermittentes endémiques.

Nous recevons ici l'hospitalité de deux Français, les frères Gayane, établis depuis de longues années dans le pays.

21 janvier. — Nous partons pour Itai. Les renseigne-

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 145, 161, 177, 193; t. LVIII, p. 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments que me communique l'Indien de la cahute, qui arrive depuis peu de l'Izozog, ne sont pas faits pour nous rassurer. Il nous apprend que la sécheresse est extrême depuis longtemps, que la récolte a été très mauvaise, que les pâturages sont secs, et qu'enfin il n'a pas plu depuis près d'un an!

J'augure mal de notre exploration à travers cette région, que, pour bien des raisons appuyées par l'expérience, je considère comme privée d'eau.

22 janvier. — Nous atteignons aujourd'hui Cabezada, en passant à Itembe-Uasu et Itembe-Mi. Les Indiens Tapuis et Chiriguanos de ces deux villages, se réjouissant de notre arrivée, nous attendaient pour nous offrir les présents consistant en fromages, haricots, fruits, etc. Une distribution de bracelets et de colliers met la bonne humeur dans le village, et nous partons accompagnés de leurs cris et de leurs vivats. La chaleur est très forte, et, en arrivant à l'étape, un des lieutenants de l'arrière-garde manque à l'appel, par suite d'une assez forte indisposition qui l'a obligé de rester en arrière. J'envoie aussitôt à son secours.

Les mangara, le mistol et le stramonium rachitique abondent. Nous observons deux nouvelles caprifoliacées et trois variétés de sensitives.

23 janvier. — Par suite de difficultés qui éclatent entre un des capitaines de la colonne et l'intendant, je déplace le premier en l'attachant au service de l'avant-garde. Les jaguars pullulent dans toute cette région ; nous relevons sur le sable de la quebrada un très grand nombre de traces de leur passage. Cinq de nos animaux, effrayés pendant la nuit, ont pris la fuite, et les recherches auxquelles nous nous livrons retardent notre départ. Néanmoins nous arrivons à onze heures à Saipuru, ancienne Mission de chétive apparence.

L'autorité locale n'a pris aucun soin de nous procurer des logements ni de s'assurer d'un parc pour y renfermer nos animaux, qui errent en quête de pâturages dans les rues sablonneuses du pueblo. L'occupation que nous faisons du premier *potrero* qui se présente nous attire les protestations du propriétaire.

Sur la place nous tuons trois serpents, dont deux *Bothrops atrox*.

24 janvier. — La dernière muraille des Andes sur le Chaco constitue un intéressant point d'observation. Une commission est donc envoyée au cerro de Murubati, pour prendre le panorama des points notables du Chaco, qui s'étend et se déroule à ses pieds.

Un avis du P. Doroteo m'annonce son arrivée à Parapiti.

25 janvier. — La commission ne rentre du Murubati que vers une heure du matin.

La musique infernale des Tapuis nous tient éveillés toute la nuit et, avec nous, les chiens, qui aboient et hurlent à tous les échos du voisinage.

26 janvier. — Notre marche s'effectue sans incident notable sous bois, à travers des terrains absolument incultes et sablonneux, jusqu'à la grande lagune de Carandaiti, où nous arrivons vers les cinq heures.

L'état sanitaire de la colonne laisse à désirer; neuf malades nécessitent les soins du médecin.

27 janvier. — On nous informe que les rumeurs les plus malveillantes à notre endroit circulent à la frontière parmi les populations de l'Izozog. On accuse la colonne de réquisitionner bêtes et gens d'une façon aussi illégale que brutale. Nous nous rendons parfaitement compte de la source et du but de ces manœuvres, que rien ne justifie.

L'étape qu'il nous faut atteindre aujourd'hui est à une grande distance sous bois. Par suite de mesures décidées entre le corregidor et nous, des Indiens devaient être échelonnés tout le long de ce parcours avec des cruches pleines d'eau; mais ceux-ci surprennent notre bonne foi dès les premiers pas de notre entrée, heureux de jouer une bonne farce aux *Collas* (c'est ainsi que par ironie on commençait à désigner la colonne). Ils se massèrent tous à l'entrée et nous affirmèrent avec autant de cynisme que d'ensemble que nous trouverions de l'eau à peu de distance de l'endroit où avaient lieu leurs protestations. Nous marchons ainsi, confiants dans leurs déclarations, et ce n'est qu'à grand'peine que nous arrivons à l'étape cinq heures après leur départ sans avoir rencontré une goutte d'eau!

Depuis quelques jours il était facile d'observer qu'on prenait plaisir à se jouer de notre bonne foi. Cinq hommes qui sont venus s'incorporer par la rive droite du Parapiti nous informent qu'il nous reste encore une douzaine de lieues en forêt pour atteindre le Parapiti, et que jusque-là l'eau fait complètement défaut.

Les hommes qui viennent à pied souffrent de la chaleur et de la soif.

Ce début impressionne les expéditionnaires.

28 janvier. — A six heures du matin, profitant des premières heures où le soleil n'est pas encore ardent, nous partons pour Ipapiau et Iguiasiriri. Nous n'avançons que très lentement et péniblement : la route sablonneuse embarrasse notre marche, et la chaleur se fait suffocante. Fort heureusement que l'abondance du cactus *ulala* nous permet de recueillir ses fruits, quelque peu acidulés, qui nous servent à tromper la soif.

Prenant le commandement de l'avant-garde, nous hâtons notre arrivée à la rivière, afin de procurer ainsi aux hommes à pied l'espoir de leur faire parvenir de l'eau, ce qui aidera à terminer l'étape plus facilement.

En arrivant à Ipapiau, nous trouvons les ranchos abandonnés; quelques vieilles Indiennes craintives et tremblantes répondent à toutes nos questions par des *baeti* (il n'y a rien). Les gens ont pris la fuite et sont allés se cacher dans la forêt.

Je renvoie quelques hommes en détachement avec toutes les outres et gourdes pleines d'eau, afin de secourir le gros de nos forces. Pendant ce temps je m'occupe de chercher le gué pour passer à Iguiasiriri.

Le passage de la rivière est dangereux, par suite de la violence du courant d'une part, et de la présence de bourbiers ou de sables mouvants d'autre part.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un de mes compagnons est ainsi précipité à l'eau, et voit son cheval emporté et disparaître. Les Indiens Tapuis se portent à notre secours.

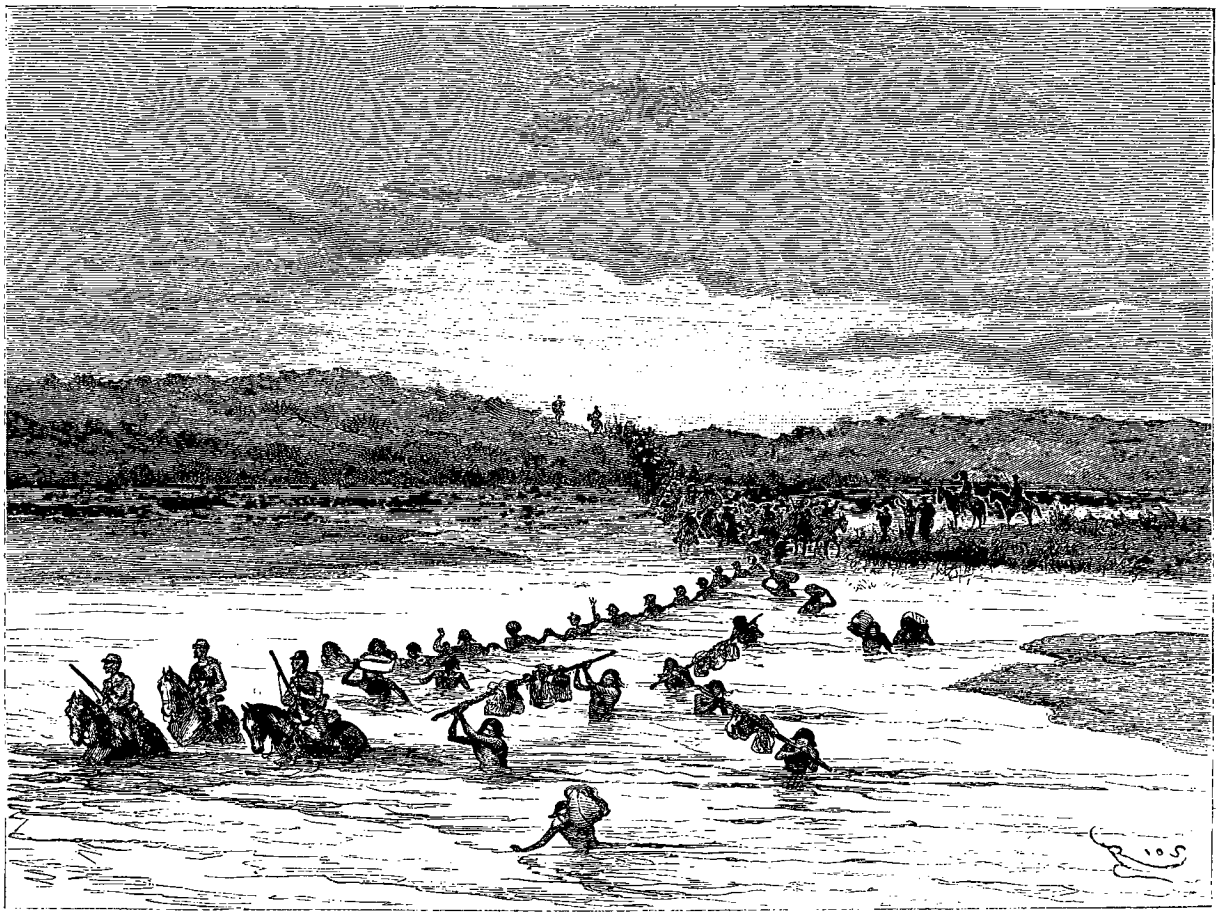
En atteignant la *rancheria* (village) des Tapuis où réside Yambae, grand capitaine de l'Izozog, nous trouvons une population empressée et toute disposée à nous servir. Cette circonstance était très heureuse, car nous avions grand besoin d'aide et de secours pour éviter les accidents dans la traversée de la rivière, large en cet endroit de près de deux kilomètres.

Les hommes mettent pied à terre, et se tiennent par la main en arrivant au passage dangereux. Les Tapuis les guident, pendant que d'autres transportent à bras les charges, à l'aide de bâtons et de perches.

L'opération s'accomplit sans accident, et notre entrée à Iguiasiriri, dans un costume que la circonstance a réduit à sa plus simple expression, n'a pas plus l'air d'impressionner les Indiens et Indiennes, que ceux-ci ne paraissent s'émouvoir de nos regards.

Le capitaine est absent, mais ses fils — et ils sont nombreux — nous accueillent avec intérêt; à son arrivée dans la soirée il nous convie à l'inévitable chicha et nous offre quelques moutons.

29 janvier. — Toute cette région située au pied des



Passage du Parapiti. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Andes et baignée par le Parapiti porte le nom d'Izozog, dont l'étymologie vient de *Uopa Ozozo*, qui veut dire « lieu où l'eau se perd ».

Quant à l'étymologie du mot Parapiti, elle provient de *Paripi-ti-hi*, « eau qui tue », par suite des sables mouvants et des bourbiers de cette rivière, qui occasionnent encore tous les ans de nombreux accidents.

C'est d'ailleurs un peu plus en amont que le rio se dessèche, formant de grandes plages sablonneuses, que creusent les habitants de cette contrée pendant la sécheresse pour se procurer l'eau nécessaire à leurs besoins et à l'alimentation de leurs troupeaux.

Les Indiens Tapuis habitent cette région, soumis aux autorités locales, qui relèvent de la préfecture de Santa Cruz.

Dans l'est nous observons une série de cerros qui nous paraissent intéressants à explorer, par suite de la position dominante qu'ils occupent sur le Chaco.

Les renseignements qui nous avaient été fournis à Lagunillas sur l'extrême sécheresse dont souffre cette contrée se trouvent malheureusement confirmés; depuis près d'un an il n'a plu ici qu'une seule fois, et encore l'averse était-elle loin d'être copieuse.

Le *corregidor* (faisant fonction de commissaire et de maire) nous avise qu'il n'a reçu de la préfecture de Santa Cruz aucun ordre relatif à notre arrivée et à notre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjour dans l'Izozog!... Cette indifférence du préfet à l'égard d'une colonne bolivienne me surprend. Quoi qu'il en soit, le corregidor se met à notre disposition.

Un des hommes qui travaillent à l'ouverture du sentier que nous sommes chargés de reconnaître nous apprend que les travaux ont dû être abandonnés, à cause de la rareté de l'eau; que la plaine argilo-sablonneuse alterne avec quelques plis de terrain, et qu'il est difficile de se frayer un passage sur ce sol couvert d'une végétation compacte et rabougrie de cactus et de caraoattas.

Quant à la présence des Indiens qui sillonnent et parcourent la contrée, elle ne saurait être redoutable.

Cet homme nous les dépeint comme des êtres mystérieux et insaisissables. Le nom de la tribu est *Yanaiguas*; ils sont connus aussi sous les noms de En Pelotas (parce qu'ils vont tout nus), Sirionos, Itiru Coimbae et Guariñocas. Ils vivent et se cachent dans l'épaisseur la plus profonde des forêts; ils ont la tête rasée et ne conservent qu'une seule mèche de cheveux, au sommet du crâne; ils portent toute la barbe, qu'ils ont longue et très noire; ils sont grands et forts, mais très ventrus, par suite de leur nourriture presque exclusive de miel, qui abonde dans le Chaco boréal. Leur arme favorite est le bâton dégrossi à une extrémité. Ils attaquent lâchement pendant la nuit. Pour nous ils ne sont pas redoutables, tandis qu'au contraire les difficultés les plus sérieuses pour la marche de la colonne nous attendent dès le début de nos opérations.

A la tombée de la nuit, les grondements du tonnerre semblent nous annoncer l'approche d'une averse; mais il n'en est rien et l'on nous détrompe: il en est presque tous les jours ainsi. Nous observons en effet que l'orage se forme dans l'est à l'horizon, qu'il monte jusqu'à environ la moitié de la distance qui le sépare du zénith, et que tout à coup il passe au sud, puis au sud-sud-ouest, pour aller le plus souvent se remiser avec la masse compacte nuageuse qui couvre la Cordillère dans presque toute sa longueur.

V

Le Cobei. — Le cerro de Tamane. — Aguarati. — Carumbei. — Reconnaissance du sentier et du cerro de Curupautu. — Rapports de deux commissions et demande de nouvelles instructions au gouvernement de Sucre. — Le carnaval des Indiens. — Le *chivo*.

30 janvier. — L'ordre de marche est donné pour le Cobei, d'où je me dispose à aller excursionner sur le cerro de Tamane. Plusieurs capitaines tapuis sont venus ce matin nous visiter, accompagnés de quelques-uns de leurs sujets.

La marche est bonne, et nous atteignons vers midi le village du Cobei.

J'organise aussitôt mon départ pour le Tamane, laissant cantonnés les hommes de la colonne, sous le commandement du chef militaire.

Nous arrivons au pied du cerro à cinq heures, et nous en faisons l'ascension à pied.

Un vieux capitaine tapui nommé Chinoko nous accompagne et nous guide.

La montée est peu rapide du côté occidental, par où nous attaquons le cerro. Le terrain est sablonneux et presque dépourvu de végétation.

En arrivant au sommet, nous traversons un petit bouquet de bois, et notre vue s'étend tout à coup jusqu'aux limites de l'horizon le plus reculé.

La plaine, boisée, uniforme, se déroule à nos pieds.... A droite et à gauche nous observons une série de cerros, que nous déterminerons plus tard. Pour le moment, tout entiers aux impressions qui font battre notre cœur, nous contemplons avec recueillement cette immensité muette à travers laquelle nous allons bientôt chercher à atteindre le rio Paraguay, soulevant un coin du voile qui couvre cet inconnu.

Le coucher du soleil est superbe de l'autre côté des Andes, que nous apercevons confondues dans les nuages.

La beauté de la nuit est vraiment séduisante, et nous jouissons d'un spectacle incomparable qui nous impressionne et nous émeut. Malgré nous, le souvenir de ceux qui ont succombé un peu plus bas, dans le sud, nous envahit et nous pénètre.

La présence des jaguars s'observe par de nombreuses traces de leur passage : aussi entretenons-nous avec ardeur le brasier, qui doit bien étonner et surprendre les Yanaiguas qui pourraient être campés au pied du cerro.

Roulés dans nos couvertures, la face tournée vers l'orient, nous nous endormons confiants dans l'avenir.

31 janvier. — Estimant que la vue de cet horizon est de nature à agir sur l'esprit des hommes, je donne l'ordre à la colonne de rallier le Tamane. Elle arrive dans la matinée. Un groupe de condors, qui a son nid dans les anfractuosités de la muraille orientale du cerro, plane au-dessus de nous.

Je fais planter le pavillon bolivien, qui flotte pour la première fois sur le Tamane, et les deux clairons le saluent en sonnant la diane!

Après avoir procédé à un relèvement rapide des points notables, à l'aide de la boussole et du sextant, nous revenons au Cobei, heureux de notre excursion et des résultats obtenus.

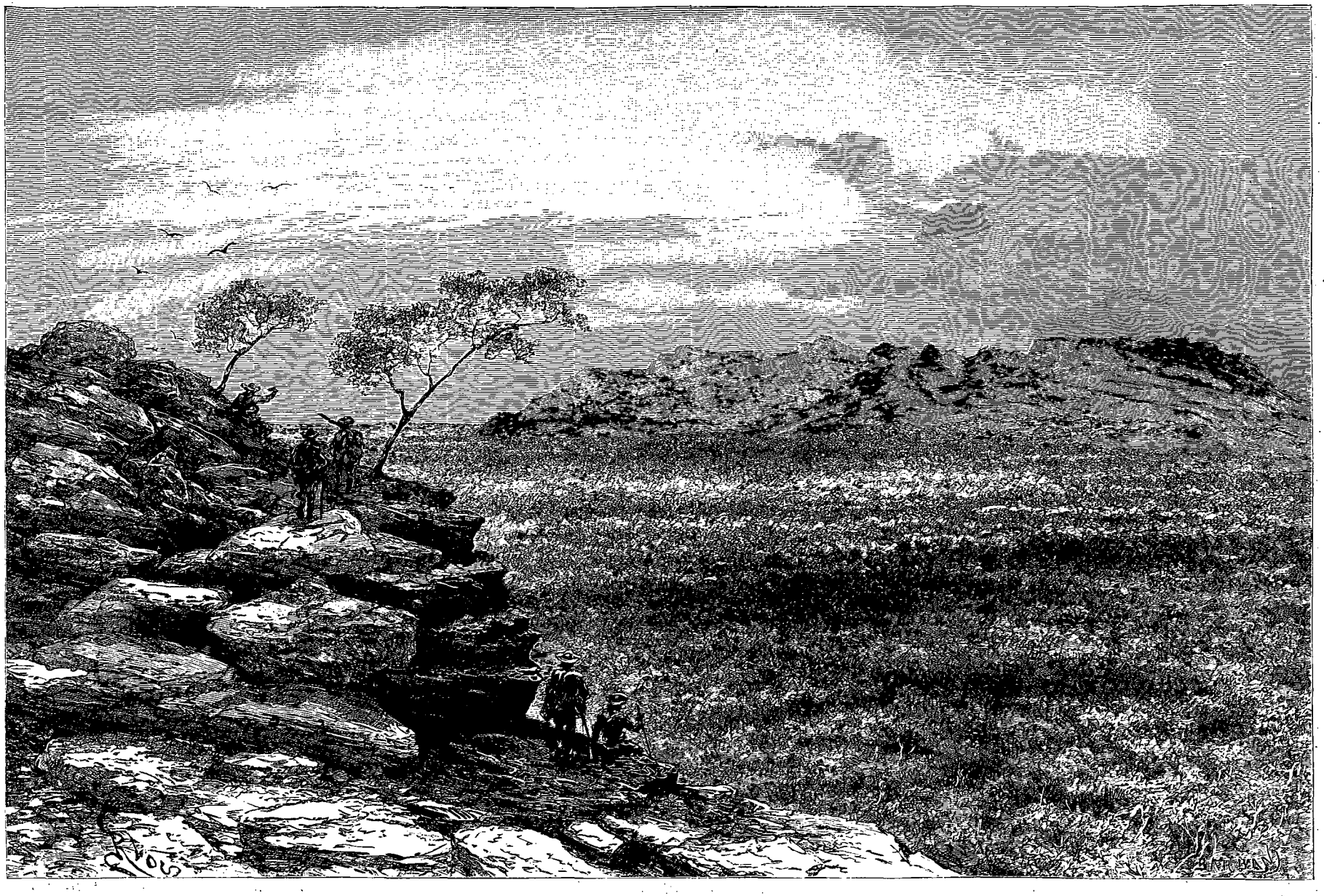
1er février. — Le vent souffle du nord avec violence et soulève des nuages de poussière et de sable qui nous aveuglent. A Iobi le capitaine Yambae, déjà vieux, nous présente ses nouvelles femmes et ses filles. A chaque village que nous traversons, les Tapuis s'empressent autour de nous pour nous offrir la chicha.

Nous notons que ces Indiens sont, pour la plupart, aussi discrets que menteurs, et que les créoles et métis qui habitent cette région, en majeure partie originaires de Santa Cruz, se montrent peu favorables à notre expédition.

Nous arrivons ainsi à Aguarati, où nous campons.

Les vents du nord soufflent ici très violemment pendant une grande partie de l'année, surtout aux mois d'octobre et de novembre; ce sont des vents presque toujours secs, n'amenant pas de pluie, et lorsqu'ils mol-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Chaco boréal vu du haut du Tamane. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lissent, ils passent à l'ouest. Le sud se fait alors sentir, avec la chance, souvent trop rare, d'amener une averse.

2 février. — Il nous est impossible de partir aujourd'hui : presque tous les Indiens du village se sont enfuis pendant la nuit dans les bois, emmenant leurs troupeaux, cachant leurs femmes. La cause d'un revirement aussi soudain nous échappe et nous étonne, car aucun abus de notre part n'a été commis; mais nous nous rendons compte de l'influence pernicieuse des gens de la frontière, qui nous dépeignent comme des voleurs et des brigands.

Aussitôt je dicte l'ordre de planter le pavillon bolivien au milieu du campement, et j'avise les quelques Tapuis qui sont encore auprès de nous que si, dans le délai d'une demi-heure, tous les Indiens du village n'ont pas, eux, leurs femmes et leurs animaux, réintégré leurs ranchos, j'ordonnerai à des détachements de parcourir les environs pour les ramener de force. En moins d'un quart d'heure, les cris de ceux qui signalent cette mesure font sortir des bois les Tapuis qui s'y étaient blottis, et tous défilent au grand complet en saluant le pavillon, auquel ils viennent donner une aubade.

Une ample distribution de colliers, de tabac et de verroterie met fin à leur hésitation, et ils reconnaissent avec franchise que les chrétiens de la frontière les avaient induits en erreur. Ils nous offrent à leur tour des courges, de la farine de maïs et de la chicha.

3 février. — En arrivant à Carumbei nous trouvons les Indiens réunis et formés sur deux rangs pour nous saluer; nous nous établissons dans les cahutes qui nous ont été assignées et nous prenons nos dispositions dans ce village pour un séjour dont nous ne prévoyons pas pour le moment la durée, car c'est d'ici que nous devons opérer dans l'est, pour suivre la reconnaissance du sentier qui avait dû être abandonné par suite du manque d'eau, et chercher à rallier le cerro de San Miguel, pour gagner le Puerto Pacheco. Contrairement à ce qu'on nous avait assuré, nous ne trouvons à Carumbei aucun pâturage, et nous sommes obligés d'envoyer nos animaux paître à une distance de plus de deux lieues. Quant aux chrétiens à qui nous nous adressons pour leur proposer de nous vendre des animaux de boucherie, ils refusent, en disant qu'ils ne sont ici que des domestiques et qu'ils n'ont pas d'ordre de leurs patrons de Santa Cruz!

Notre base d'opérations était donc peu solide, par suite du mauvais esprit qui animait les gens de Santa Cruz à l'égard de la colonne et de l'indifférence qu'avait cru devoir montrer le préfet de ce département bolivien. Cependant, ayant hâte de me rendre compte par moi-même de l'état du sentier, je pris la résolution d'en opérer le surlendemain la reconnaissance.

5 février. — Accompagné d'une douzaine d'hommes, je me mets en marche vers sept heures du matin. Nous perdons pendant deux heures les traces du sentier, et, malgré les efforts de nos guides, nous ne parvenons à nous orienter et à le retrouver qu'en le recherchant à la boussole!... Notre étonnement fut grand en constatant ce fait, car nous étions loin de la route carrossable dont on nous avait assuré l'existence.

Nous entrons sous bois : l'eau se fait rare et les pâturages manquent complètement; les épines et les ronces nous mettent en sang les pieds et les jambes. Trois hommes qui s'engagent dans la forêt à la recherche d'eau, qu'ils ne trouvent pas, s'égarent. et nous ne parvenons pas sans peine à les retrouver. Nous campons à cinq heures à l'endroit dit *arroyo de los Senderos*.

6 février. — Nous passons une très mauvaise nuit : les jaguars et les pumas effrayent nos animaux. L'un d'eux prend la fuite et disparaît. La chaleur est très forte et la marche laborieuse. Nous ne trouvons pas une seule goutte d'eau après le campement dit de San Pedro, et, à travers la même forêt, uniforme et sauvage, nous campons à quatre heures du soir.

Des troncs de *samuhu* ont été coupés pour servir de récipients; les travailleurs s'en étaient servis pour y faire un dépôt d'eau, mais nous n'en trouvons qu'une très faible quantité, à moitié pourrie. Avec un peu de charbon nous cherchons à la désinfecter. Nous passons encore toute la nuit en alerte continuelle.

7 février. — Je pousse, accompagné d'un seul homme, jusqu'à la fin du sentier, que nous atteignons vers deux heures. Montant sur un arbre élevé, nous n'apercevons que la forêt, qui se développe tout autour de nous, immense et uniforme. Nous retournons rejoindre nos compagnons; en route nous tirons un superbe chevreuil et nous nous emparons d'une belle tortue.

Les garrapatas sont ici très abondantes et nous rongent littéralement le corps.

8 février. — Nous revenons sur Carumbei; la chaleur est excessive et nous oblige à prendre quelque repos à l'arroyo de San Pedro.

Nous n'avançons que très lentement, car nos animaux souffrent des déchirures faites par les épines et les ronces, une entre autres extrêmement abondante, appelée ici *uña de gato*, « ongle de chat ».

9 février. — Nous arrivons à Carumbei exténués et les vêtements en lambeaux. Le détachement que j'avais envoyé en observation, sous les ordres d'un capitaine, au cerro de Tamane, revient dans l'après-midi et nous dit avoir aperçu des feux dans la direction du San Miguel. Je décide d'aller le lendemain reconnaître le cerro Curupautu et j'accepte les services du capitaine tapui Yambae, qui se propose de nous accompagner dans cette nouvelle exploration.

10 février. — Nous partons à dix heures, et, à travers une forêt extrêmement serrée, épineuse, nous atteignons à la tombée de la nuit le sommet du Curupautu. Nous ne trouvons pas une goutte d'eau sur toute l'étendue de notre itinéraire. A la nuit nous apercevons les feux allumés par le détachement en station sur le cerro de Tamane, j'en fais le relèvement à la boussole et au théodolite, en même temps qu'à la lunette Rochon.

Nous passons la nuit, attendant impatiemment le jour pour nous procurer de l'eau; notre provision est épuisée, et quelques-uns des hommes veulent rentrer à Carum-

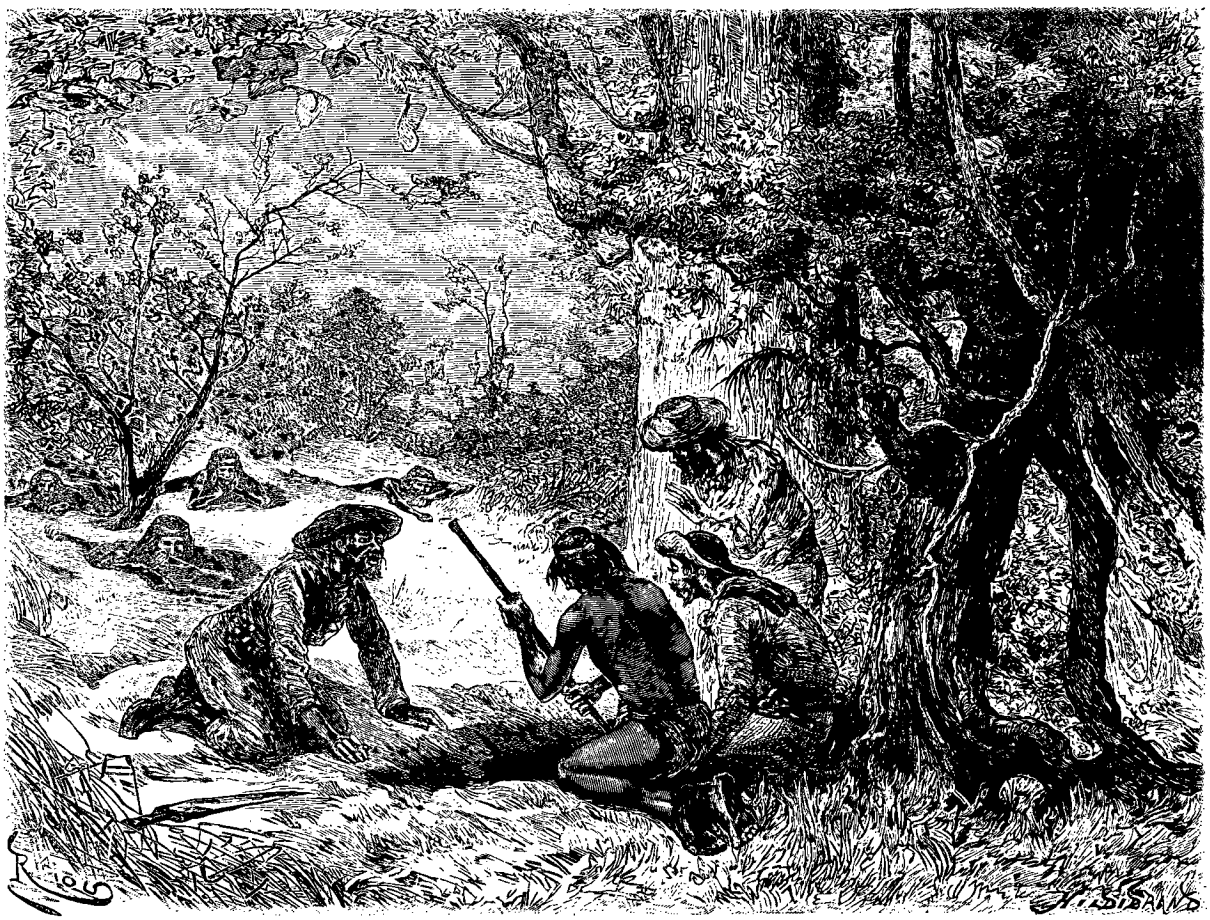
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bei; le capitaine Yambae, le premier, prétexte qu'il ne peut supporter la soif. Je déclare que personne n'abandonnera le campement, et j'ordonne à deux Tapuis d'aller à Carumbei nous chercher de l'eau pendant que nous poursuivrons notre excursion.

11 février. — Nous laissons le campement avec les animaux sous la garde de deux domestiques et de Yambae, et à pied nous nous frayons passage à coups de hache et de *machete* (sorte de sabre). La forêt est très épaisse et nous passons ainsi deux plis de terrain sans pouvoir découvrir l'horizon de la plaine à l'est. Le passage du troisième ne se présente pas dans de meilleures conditions; nous faisons un dernier effort pour atteindre le quatrième et dernier.

Deux hommes tombent épuisés; nous nous mettons à la recherche du *cipoi*[1], et nous sommes assez heureux pour en découvrir deux, que nous extrayons à une profondeur de plus de 1 m. 50!

Nous poussons plus en avant, et vers midi nous parvenons au sommet; notre vue embrasse tout l'horizon, à droite, à gauche et dans l'est, en face; dans cette dernière partie nous nous assurons qu'aucun cerro n'est en vue et que quatre lignes de plis de terrain et de cerros se développent dans le N.-N.-E., l'E.-N.-E.,



Extraction du *cipoi*. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

l'O.-S.-O. et l'E.-S.-E. Nous apercevons une épaisse fumée qui se dégage du pied du San Miguel : ce sont quelques Yanaiguas qui stationnent dans ces parages; l'orage se forme dans le N.-N.-E., mais n'éclate pas sur nous, à notre grand désappointement, car la chaleur est suffocante et notre soif ardente; en revenant sur nos pas, les forces nous abandonnent, les hommes creusent le sable et s'enfouissent tout nus.

Par suite de cette impuissance et de l'imminence du danger, accompagné du plus jeune des expéditionnaires, je me dirige sur le campement, afin de hâter le retour des porteurs d'eau, que nous rencontrons fort heureusement à moitié route. Le vieux Yambae est mourant, inerte, couché sur le sol, également enfoui dans le sable; il suce et ronge quelques morceaux de *cipoi* que lui a jetés un des siens; notre retour et l'arrivée des porteurs d'eau le font sortir de sa prostration. Vers les sept heures tous nos compagnons ont réintégré le campement, et nous nous préparons à prendre la route de Carumbei dès les premières lueurs du jour.

12 février. — Le retour s'effectue sans incident notable; la capture d'un crotale vivant mesurant 1 m. 50 de long et possédant huit anneaux nous procure les émotions d'une chasse intéressante.

1. Plante grimpante dont la racine contient de l'eau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

13 février. — La commission des trois membres de l'expédition qui devait présenter un rapport et des conclusions sur la viabilité du sentier projeté entre Carumbei et le San Miguel me remet l'étude qu'elle en a faite, et conclut à l'impraticabilité absolue.

Ce résultat inattendu est en contradiction flagrante avec les affirmations du concessionnaire; je me hâte d'en faire part au gouvernement de Sucre, lui demandant nouvelle confirmation de ses instructions, avant de lancer la colonne dans une région où l'eau et les pâturages font complètement défaut.

Deux expéditionnaires sont désignés pour porter le pli à Sucre et nous rapporter au plus vite la réponse du gouvernement.

14 février. — Deux officiers, nationaux de la frontière, me remettent leur démission, que j'accepte, car je considère que, dans une campagne de cette nature, mieux vaut un nombre restreint d'individus résolus qu'un effectif supérieur dans lequel il y aurait à faire la part des hésitants ou des récalcitrants.

15 février. — En me livrant aujourd'hui à la chasse, je me perds dans la forêt. La nuit me surprend. Mon absence inquiète les hommes, qui battent du tambour et sonnent du clairon dans toutes les directions; des détachements se mettent à ma recherche, et vers neuf heures l'un d'eux parvient enfin à me retrouver.

Halte à la descente du Tamane. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

16 février. — Je me transporte une autre fois au cerro de Tamane pour procéder à une nouvelle série de relèvements du cerro San Miguel.

17 février. — En revenant du cerro nous nous égarons de nouveau; nous en profitons pour prendre un excellent bain dans un petit ruisseau.

18 février. — Le docteur Camo est parvenu à déterrer dans la cahute où il est logé deux crânes de Tapuis; l'un est celui du fils de Yambae. La nouvelle se répand parmi les Indiens, qui se bornent à disparaître du campement pendant quelques jours.

19 février. — La commission qui avait été envoyée pour mesurer la longueur du sentier revient à Carumbei, apportant une nouvelle preuve d'erreur à la charge du concessionnaire, qui avait fixé à 177 le nombre des kilomètres ouverts, alors qu'en réalité il n'y en avait que 105.

20 février. — A l'occasion du carnaval je fais distribuer une ration d'eau-de-vie et de chicha aux hommes et de tabac aux Indiens; puis nous passons de l'autre côté de la rivière pour assister aux divertissements des Indiens. Ils s'empressent au-devant de nous aussitôt qu'ils nous aperçoivent, et nous offrent des bancs et d'interminables *tragos* de chicha.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *chivo* (voy. p. 186). — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de M. Novis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutes les figures sont enluminées par les ardeurs de la danse. Quelques Indiennes se sont peint la figure en rouge avec du rocou. L'orchestre se compose d'une douzaine de tambours et d'un flageolet. Le rythme est toujours le même, du matin au soir et du soir au matin. Réunis en cercle, hommes et femmes, jeunes et vieux, à l'ombre d'un algarrobo, les Tapuis dansent autour d'un énorme *yambui* plein de chicha et disposé au milieu de la place. Les femmes ont revêtu leur *tipoi*; les hommes sont en bras de chemise. Quelques-uns se sont garni la tête d'un masque (*aneruneru*) qu'ils se sont taillé dans l'épaisseur d'un samuhu. Ils l'assujettissent autour de leur tête avec un mouchoir qu'ils se passent au cou, et, une bouteille à la main ou des oripeaux aux bras et aux jambes, ils se livrent à toutes les gambades qui leur paraissent plaisantes.

Les Indiennes nous prennent par le bras et nous emmènent à la danse, qui se réduit à un mouvement cadencé des hanches, puis nous rejettent avec la même désinvolture en nous abandonnant sur place pour se précipiter sur de nouveaux « cavaliers ».

Les libations continuent ainsi nuit et jour, entraînant des scènes de débauche et de promiscuité révoltantes.

Les chrétiens de la frontière s'associent à toutes ces réjouissances et ne prêchent malheureusement pas d'exemple par la continence ou la moralité.

21 février. — La journée se passe sans incidents; le carnaval bat son plein parmi les Indiens et les chrétiens; nos officiers et soldats en profitent largement.

22 février. — A l'appel du matin nous constatons l'absence de trois hommes; nous envoyons à leur recherche.

23 février. — Les esprits s'échauffent au fur et à mesure que les libations se renouvellent. Les créoles et métis de la région se réunissent entre eux, en particulier les femmes, et nul visiteur ne peut se présenter dans le rancho sans être assailli immédiatement par tout le personnel du rancho, qui lui lance, à la figure, dans les cheveux, sur les vêtements, de la farine de maïs ou de haricots teinte en rouge, bleu, vert ou jaune; le divertissement général consiste à dissimuler soigneusement la poudre dont on est porteur, et à essayer ensuite de surprendre quelque naïf pour le frotter et le barioler des couleurs les plus diverses.

Vers trois heures de l'après-midi, quatre chrétiens se présentent à cheval. A leur allure et à leur attitude il est aisé de voir qu'ils ont fêté le carnaval; ils tiennent à me donner le spectacle du *chivo* (chèvre). L'un d'eux en porte une suspendue à sa selle; saisissant une de ses pattes de derrière, qu'il consolide en se l'attachant au poignet, il fait tourner la pauvre bête vivante, en lançant son cheval au galop, pendant que les autres, se mettant à sa poursuite, cherchent à s'emparer de la chèvre; les uns et les autres étant solides sur leur monture, l'animal ne résistera pas, et dans une course vertigineuse il sera écartelé; mais ici, dans le cas présent, les poussées, les tiraillements, font perdre l'équilibre à nos hommes, qui roulent dans la poussière.

La scène se termine par une mêlée, et l'un d'eux reste sur le carreau à moitié assommé.

VI

Reconnaissance du cours et de la région du Parapiti. — Ouragan. — Le lac d'Ancararenda. — Océan de bourbiers. — Poissons du lac. — Le P. Doroteo manque de se noyer. — Les vampires. — Punition de deux déserteurs.

24 février. — Voulant soustraire les hommes à l'inaction, je décide d'aller reconnaître le cours et la région du Parapiti, en amont de Carumbei, et, ne laissant ici qu'un détachement à la garde du campement, nous partons pour une nouvelle exploration.

En arrivant au premier village de Tapuis, à Yagaigua (Puits du Tigre), nous trouvons les Indiens en grande partie absents; ils sont très probablement allés continuer le carnaval dans quelque rancheria voisine. En inspectant les ranchos, nous ne trouvons à parler qu'à de vieilles Indiennes ou à des infirmes.

Seule, dans une cahute, nous découvrons une jeune Tapui, à genoux sur un *catre* (treillis de roseaux).

Notre vue la surprend et elle cherche à se dissimuler derrière un poncho.

C'est une Indienne en état de puberté : l'usage veut que dans cette circonstance elle se soumette ainsi à un isolement volontaire, sans pouvoir parler à personne, se nourrissant de quelques haricots ou grains de maïs. Cette période, pendant laquelle elle est considérée comme immonde, dure souvent un an.

En sortant de la rencheria, personne ne veut nous désigner le sentier qu'il faut prendre pour nous rendre à l'endroit où les sons du tambour indiquent que les Tapuis sont en fête.

Nous en obligeons deux à nous suivre. Arrivés près du rancho, nos Indiens ne veulent plus nous guider, prétextant qu'ils ne connaissent pas la région. Le fait est qu'ils redoutent des représailles. Nous avançons brusquement et faisons une irruption inopinée au milieu de la fête. C'est une panique générale, chacun tâche de s'enfuir, mais nous happons au passage le capitaine de la région, que nous désignent son *tiru* de fête et sa *mboivera* (plaque d'argent).

Je lui fais expliquer ce que nous désirons de lui et de quelques-uns des siens, puis il est convenu que, moyennant une bonne rétribution, ils nous accompagneront et nous guideront dans notre exploration du Parapiti.

Pendant qu'ils se préparent et font leur provision d'*aticui* (maïs rôti en grains ou en farine), le bal recommence, et nous opérons la conquête de tous en faisant sonner nos clairons, au son desquels ils dansent. Du tabac et quelques verroteries font le reste.

Cette tribu, que nous traitions, en dehors de nos habitudes, avec plus de rigueur que l'on ne pourrait croire nécessaire, était placée sous les ordres d'un capitaine qui ne reconnaissait ni le pouvoir de Yambae, ni celui des autorités locales. Son arrogance nous avait frappés lors de notre arrivée à Carumbei, et il nous convenait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'affirmer notre droit en vue de compromettre son influence et son prestige et de l'obliger en personne à nous accompagner.

Cet acte de vigueur fut suivi des plus heureuses conséquences : nous étions déjà en route à quelques mètres à peine de la tribu, lorsque arriva en courant, tout essoufflé, un Indien armé de toutes ses flèches, la figure et la poitrine barbouillées de noir de fumée. C'était un guerrier qui nous offrait ses bons services et reprochait énergiquement à son capitaine sa mollesse et sa lâcheté.... Se frappant du poing la poitrine, montrant la croix qu'il s'était tracée sur le cœur comme cible défiant ses ennemis, il lui reprochait de n'avoir pas ordonné à tous de nous accompagner et de prendre les armes,

Un Indien Tapui en costume de guerre. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

puisque nous allions combattre peut-être les *Yanaiguas*, leurs ennemis.

Les Tapuis désignent les Yanaiguas sous le nom ironique et méprisant de *Guariñocas*.

Nous établissons le campement à la dernière cahute que nous rencontrons et que nous appelons le Matanza, en souvenir du crime horrible que perpétrèrent il y a sept ans les Indiens Yanaiguas sur sept femmes métisses de la frontière, qu'ils frappèrent pendant leur sommeil.

25 février. — A six heures nous sommes en marche, et entrons immédiatement sous bois en suivant un petit sentier. Les fourrés sont très épais, la végétation nous rend la marche difficile, puis le terrain est inondé; les eaux du Parapiti s'étendent et coulent ici à travers la forêt, formant de nombreux bourbiers. Nous entrons avec précaution, mais l'eau atteint le ventre de nos ani-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maux. Les chutes sont fréquentes; après une heure d'efforts, reconnaissant l'impossibilité d'y engager tout le convoi à cheval, je donne l'ordre de nous replier, pour camper au premier endroit sec que nous trouverons.

Toutes nos provisions sont à l'eau, plusieurs animaux sont embourbés, et nous passons une bonne partie de la journée à réparer ces accidents. D'ailleurs le soleil est ardent ; en un clin d'œil tout est séché, pendant qu'un détachement opère une reconnaissance dans l'est et le nord-est pour découvrir un meilleur passage.

Les résultats obtenus sont négatifs : la forêt s'étend épaisse et impénétrable tout autour de nous, et mieux vaut encore suivre le cours des eaux que de nous en éloigner. En conséquence je décide que nous laisserons tous nos animaux au campement, sous la garde d'un piquet, et que nous irons à pied, armés et vivres sur le dos. Chacun reçoit sa ration de charqui, maïs, café, sucre, tabac, et nous nous disposons à partir demain à la première heure. Nous appelons ce campement les *Marcielagos*, en souvenir des nombreuses chauves-souris vampires qui nous ont sucés toute la nuit, bêtes et gens.

26 février. — Ma petite troupe est sur pied, chacun à son poste; je prends la tête et donne l'ordre de marche.

Nous entrons dans l'eau, sous bois, sondant les bourbiers avec des bâtons. Nos bottes pleines d'eau embarrassent notre marche, mais elles nous préservent les pieds et les jambes des épines et des ronces; en temps de basses eaux d'ailleurs, les Tapuis traversent cette région pour se rendre à la pêche à la grande *laguna* (lac) de Ancararenda; mais actuellement les crues ont tout couvert. Quoi qu'il en soit, nous arrivons vers onze heures à l'endroit dit Corral ou Algarrobal, en raison du souvenir qui s'attache au nouveau crime commis il y a quelques années par les Yanaiguas de cette région. Deux habitants de Santa Cruz poursuivis par la justice s'étaient enfuis dans l'Izozog et avaient atteint ce point éloigné et sauvage. Séduits par la situation pittoresque du lieu, ils construisirent une cahute et y établirent un *corral* pour y mettre des animaux. Mais ils n'avaient pas compté sur les Yanaiguas, qui se présentèrent une nuit en nombre considérable. Poursuivis, ils échappèrent aux Indiens, et, montant sur des arbres, ils se crurent protégés. Au jour les Indiens s'en emparèrent et les massacrèrent sans pitié.

Nos guides nous avisent que la baisse des eaux du Parapiti se fait sentir au moment de la floraison de l'algarrobo, c'est-à-dire d'août à novembre; ils nous racontent sur les Yanaiguas ce que nous avons déjà dit de leurs mœurs et de leur caractère, ajoutant que lorsqu'ils ont froid ils font un trou en terre pour s'enfouir et se réchauffer.

Pendant notre arrêt nous nous emparons de superbes anguilles, que je m'empresse de faire cuire, au grand étonnement de mes hommes, qui les prennent pour des couleuvres!... Une magnifique tortue vient encore augmenter nos provisions. A deux heures nous reprenons la marche dans les bourbiers et marais, et à quatre heures, arrivés, nous disent les guides, à Ancararenda (le Grand Lac), nous campons. Il nous est impossible aujourd'hui d'aller plus loin : la chaleur est très forte, 42 degrés centigrades à l'ombre, et une bourrasque semble imminente.

Nous prenons toutes nos dispositions sous bois le mieux que nous pouvons pour suspendre nos hamacs, les consolider et éviter la chute des arbres brisés par l'ouragan, qui dissipera, nous l'espérons, les nuées de moustiques qui se sont abattues sur nous.

Pendant la nuit, les vents redoublent de violence, secouent les arbres et ballottent nos hamacs d'une façon inquiétante; dans les accalmies, le tonnerre gronde en s'approchant de nous. Vers cinq heures nous sommes sur pied et nous nous mettons en marche.

27 février. — Nos bottes nous ont, à presque tous, blessé les jambes ou les pieds; le séjour trop prolongé dans l'eau a ramolli les contreforts, et nous ne pouvons plus nous en servir; nous allons donc nu-pieds, amarrant nos caleçons avec des bouts de corde autour des jambes. L'orage éclate furieusement, et l'averse, dont nous avons si peu besoin dans la circonstance, nous trempe jusqu'aux os. Le thermomètre tombe tout à coup à 12 degrés centigrades.

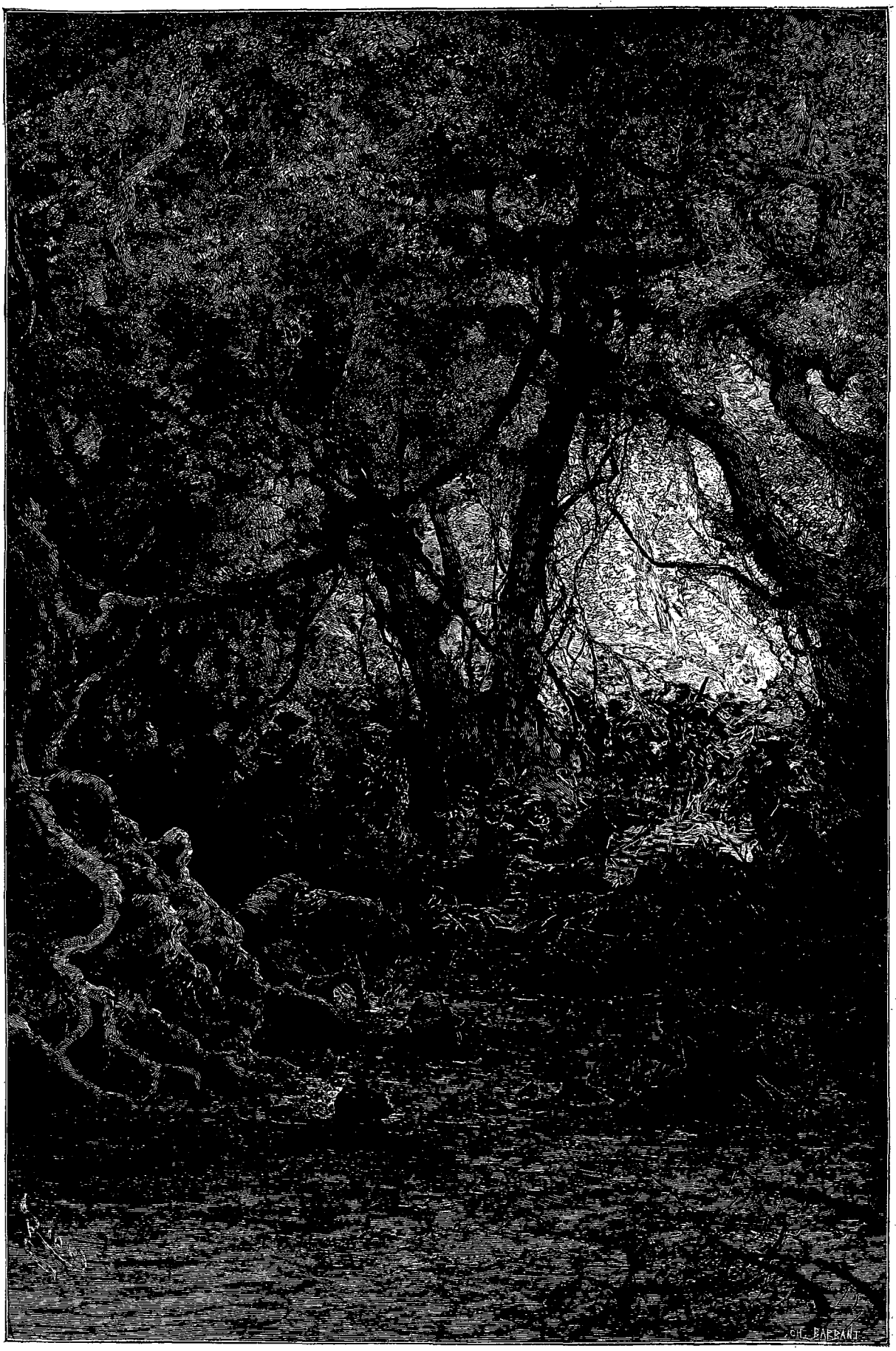
Nous atteignons ainsi la rive occidentale d'un lac superbe, que nos Tapuis nous déclarent être celui d'Ancararenda. Il s'étend longitudinalement à perte de vue sous bois du nord au sud. Le courant est très peu sensible, mais se dirige toutefois vers le sud. La végétation est puissante et majestueuse.

Les bords sont très fangeux. Après une rapide inspection des lieux, nous nous proposons de suivre la rive du lac, cherchant ainsi à le tourner par le sud pour le doubler sur notre gauche et faire route dans l'E.-N.-E. Mais, toutes les fois que nous voulons nous approcher, les eaux nous rejettent à droite; il y a des passages que nous franchissons en ayant de l'eau jusqu'au cou. Songer à le traverser à la nage pour gagner l'autre rive est une chose impossible, car les hommes, à part deux ou trois, ne savent pas nager, et le nombre incalculable des *palometas* (poissons) qui vivent dans ses eaux exposerait aux morsures les plus cruelles ceux qui tenteraient l'expérience!... Nous n'obliquons qu'autant que les eaux nous y forcent, et nous marchons au plus près.

Les épines des feuilles de palmier (*carandai*) nous mettent en sang les pieds et les jambes; si nous cherchons à nous éloigner des bords du lac, nous retombons dans des fourrés impénétrables, et, rejetés ainsi malgré nous à droite, nous finissons, au bout de trois heures de cette marche, par revenir à notre point de départ. L'eau nous environne de tous côtés, et le terrain que nous occupons représente une île perdue au milieu de cet océan de bourbiers et de lagunes.

Nos guides commencent à s'effrayer et m'entretiennent du danger que nous courons par suite d'une crue possible qui nous couperait la retraite. Nous revenons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le P. Doroteo en danger de se noyer (voy. p. 191). — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donc sur nos pas au point où nous avions découvert le lac ce matin, et, suivi de trois compagnons, je cherche un passage dans le N.-O.; mais, là encore, les bourbiers nous arrêtent et nous nous rendons compte, dans l'eau usqu'au cou, qu'aucun côté n'est praticable.

En conséquence, nous n'irons pas plus loin dans notre exploration, au moins sur cette rive droite du Parapiti, et, tout transis, grelottants, épuisés, nous rejoignons nos compagnons.

La dépression où viennent se déposer les eaux du Parapiti embrasse une étendue dont nous ne pouvons nous faire une idée exacte, mais que j'estime considérable, par suite du volume des eaux qui s'y déversent. Nos Tapuis eux-mêmes nous disent qu'ils n'ont jamais pu aller au delà du point que nous occupons.

Les eaux sont très poissonneuses, et les Indiens nous énumèrent quelques espèces communes et abondantes, savoir :

L'*aguara* (bouche de renard), le *senene*, le *mandissi*, le *yandii* (couleur bleue), l'*andira*, le *caraiñompea* (qui a une tresse comme le *carai*, le chrétien), le *sainca* (rond), le *timanavera* (de *timana*, délié, et de *vera*, resplendissant), le *pirakise* (à dos en forme de couteau), le *pirakisendi* (de *pira*, poisson blanc, et *kisendi*, en forme de couteau), le *tamboatacambi*, le *piranti*, le *paincha* (queue en forme de couteau), l'*uza* (crabe), le *sipopegua* (mince comme le sipope : le sipope est une liane; de *sipo*, nom générique, *pe*, mince, et *gua*, chose), le *manguruyu*, le *pikinti*, le *pinai* (palometa), l'*acara*, le *tarei*, le *yeyui*, l'*irandeta*, le *tamboata*, le *caruguaruzu*, l'*innia*, le *pirambocayu*, le *pira* ou *sabalo*, le *mandii* ou bagre, le *busu* ou anguille, l'*ipiau*, le *guairaca*, le *piki*, etc.

Les *carumbe* (tortues) abondent.

La flore nous a paru caractérisée par les espèces suivantes :

Le *curundi* (de *curu*, rugueux, et *undi*, arbre à fruits), très abondant; le *guirapenti* (de *guira*, arbre, *pen*, droit, et *ti*, blanc), construction; le *carandai*, palmier à éventail; le *yaguatasi* (de *yagua*, tigre, et *tasi*, fourmi), en raison d'une espèce de fourmi très abondante sur cet arbuste et qui mord fortement; l'*isipo* (d'*isi*, plante, liane, et *po*, qui grimpe); le *yaguapenca* (de *yagua*, tigre, et *penca*, griffe ouverte), en raison de ses épines ouvertes et recourbées; le *yuquiri* (de *yuqui*, sel, et *ri*, salé), employé par les gens de la frontière, qui le brûlent pour obtenir des cendres qu'ils utilisent dans la préparation du savon; le *timboi* (de *ti*, blanc, *mbo*, gros, et *i*, arbre); le *cabejiro*, ricin (de *ca-pesi*, pour *besi*, resplendissant, et *ro*, amer : plante resplendissante amère); l'*iguope*, algarrobo (d'*iguïra*, plante à fruits, pour *igu-o*, fruit, chair, et *pe*, mince : à fruit mince), etc., etc.

A la suite de l'averse qui est venue contrarier notre reconnaissance, il nous est très difficile de faire du feu pour sécher nos vêtements; nos Indiens toutefois y parviennent, mettant en usage tout ce que la nature leur a donné d'astuce et d'habileté. Couchés sur des feuilles de palmier, tout nus devant le feu, nous attendons ainsi avant de nous revêtir pour la nuit; notre capitaine tapui, agenouillé, attise et surveille notre brasier fumeux. Croyant embarrasser notre Indien, je lui demande à quelle hauteur pouvait être le soleil et dans quelle direction, puisque le temps était entièrement couvert; il me répond que la marche circulaire de ce matin l'a désorienté, et qu'il ne pourrait indiquer le couchant, mais qu'il est en mesure de me signaler la hauteur sur l'horizon correspondant à l'heure du lieu; il se met alors à regarder le feu, le brasier, pendant quelques minutes, puis me montre du geste l'angle sous lequel doit se trouver le soleil. Je regarde la montre et me rends compte, non sans surprise, que la hauteur indiquée correspond à très peu près à l'heure.

Ce fait me paraissant extraordinaire, je presse l'Indien de questions, et il m'apprend que pour connaître par un ciel couvert de nuages la hauteur du soleil, tous opéraient ainsi, en regardant le feu.

Ils n'ont aucune idée de la division du temps, mais ils suivent le soleil dans sa course sur l'horizon et ils peuvent à tout instant en fixer la position relative en raison de la couleur qui se dégage d'un foyer incandescent. Prenant une petite branche, l'Indien me faisait remarquer, en me montrant le feu, qu'à midi par exemple, c'est-à-dire pour lui lorsque le soleil est arrivé au point le plus élevé de sa course, la couleur des braises était d'une intensité différente de celle qu'elles auraient au coucher de l'astre.

Il est certain que l'intensité d'un foyer lumineux, ou, pour mieux dire, dans le cas présent, la couleur rouge des braises incandescentes enfouies sous les cendres d'un brasier, est en raison inverse de la lumière du jour, c'est-à-dire de l'heure, par suite de la hauteur du soleil sur l'horizon.

28 février. — Nous nous réveillons ce matin le corps tout courbaturé; cinq hommes ont les pieds déchirés, et presque tous nous avons les jambes enflées. Nous revenons sur nos pas afin de reprendre notre exploration, si possible, par la rive gauche du Parapiti. Je renvoie au campement des Murcielagos aviser nos compagnons de notre retour, en leur demandant nos animaux, pour aider à notre marche. Mais nous nous apercevons que l'eau a crû considérablement sur nos derrières pendant notre séjour à Ancararenda, et que là où, il y a deux jours, l'eau atteignait au genou, elle nous arrive maintenant à la hauteur des hanches, et d'ailleurs la crue se fait encore sentir. Nous nous hâtons donc, autant que nous le permettent les épines, les bourbiers, les trous, les lianes, qui entraînent parmi nous des chutes continuelles, car nous n'avançons en certains endroits qu'en nous donnant la main.

Dans un arrêt je m'empare d'un beau serpent boa.

A une heure nous entendons le bruit de nos chevaux que l'on conduit au-devant de nous; mais, une fois arrivés, bien peu osent les monter, car les chutes sont encore plus redoutables qu'à pied. Quatre ou cinq de nous seulement s'aventurent, ayant à la fois à se pro-

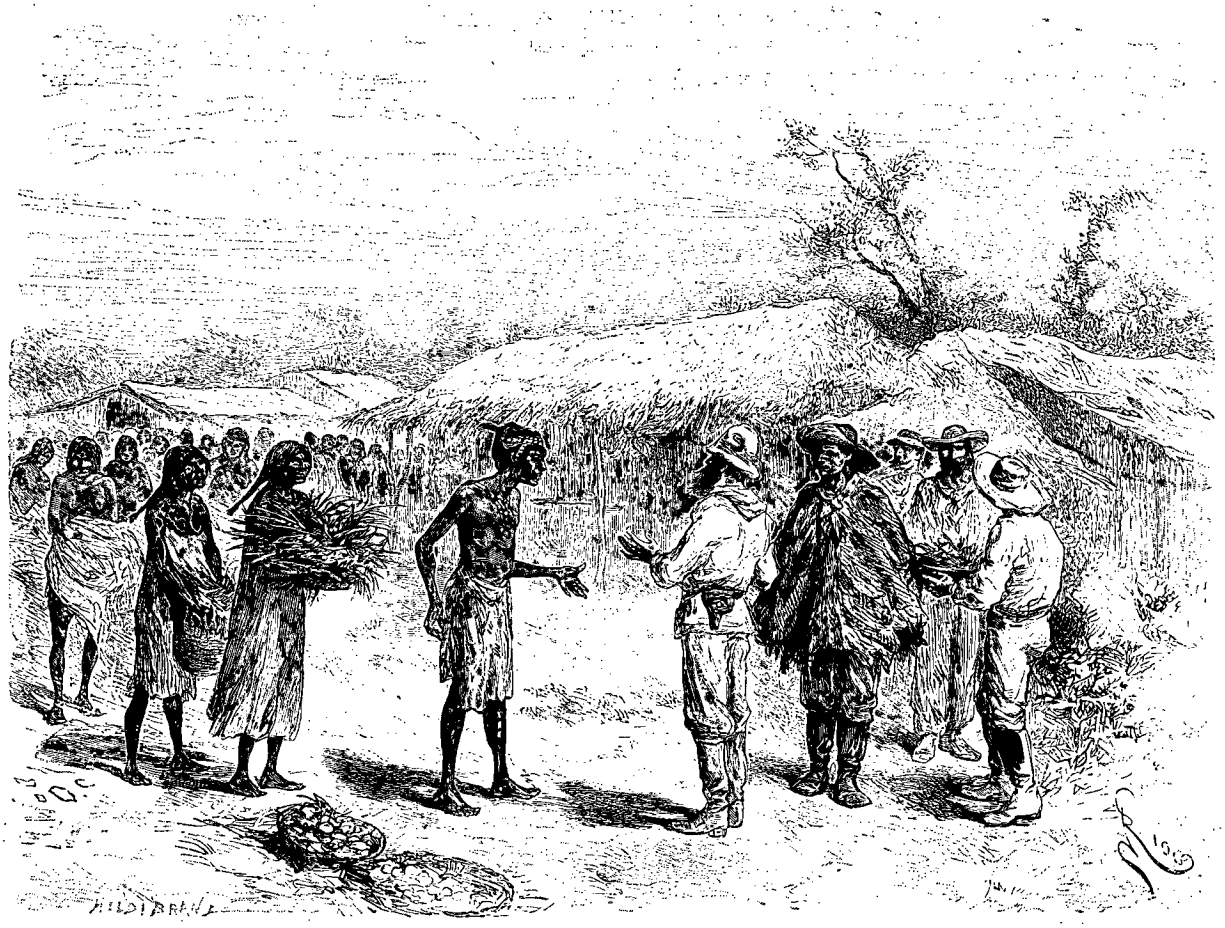
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

téger des branches et des lianes qui nous saisissent par les bras, les jambes ou le cou, et des trous dans lesquels s'engagent en s'embourbant et en se renversant les animaux que nous montons. A l'un des passages les plus dangereux, la mule du Père Doroteo se renverse sur le côté, l'entraînant dans sa chute. A cet endroit l'eau est profonde. Le Père, qui ne sait pas nager, se débat; le courant l'entraîne : il allait infailliblement périr, lorsque à ses cris un Bolivien et moi qui nous trouvions le plus près, nous nous précipitons à son secours, heureux de l'en retirer et de le ramener vivant. A cinq heures du soir seulement nous atteignons le campement où nous avions laissé nos compagnons le 25 février.

1er mars 1887. — Nous avons été assiégés toute la nuit par les vampires; quelques-uns d'entre nous ont été sucés aux oreilles, au nez, aux pieds; nos bêtes sont toutes tachées de sang.

Une de nos meilleures mules, mordue aux naseaux par un serpent à sonnettes, expire sous nos yeux. Une volée d'urubus gallinazos qui se précipitent sur elle avant même qu'elle soit morte, lui dévorent les yeux et lui ouvrent l'anus afin d'arracher les viscères!...

Nous levons le camp et nous atteignons à deux heures la cahute des Tapuis au lieu dit la Matanza.



Les cadeaux du capitaine d'Aringui (voy. p. 192). — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur.

Sept de nos compagnons, blessés aux pieds et aux jambes, sont dans l'impossibilité absolue de continuer l'exploration; en conséquence, je leur donne l'ordre, sous la garde d'un officier, de rallier le campement de Carumbei; et à deux heures et demie nous nous dirigeons vers la rive gauche du rio. L'épaisseur de la forêt, surtout du *bobadal* (forêt de bobos), exige que nous nous ouvrions la route à coups de machete. Nous atteignons ainsi le gué à Iguoperenda (Lieu de l'Algarrobo). Douze ou quinze cahutes de Tapuis s'alignent à l'ombre des algarrobos, très abondants dans cette région. Les Indiens et Indiennes s'empressent autour de nous, et nous offrent, à défaut de la chicha, le *caguyi* (de *cangui*, chicha, et *yi*, bouillie cuite), sorte de mazamorra, connue des Boliviens de la frontière sous le nom d'*arape*.

Nous établissons le campement sur les bords de la rivière entre deux forêts de bobos.

La nuit est superbe, les lucioles illuminent l'espace, mais les moustiques nous dévorent.

2 mars. — La rivière forme ici de grandes plages sablonneuses qui s'étendent à droite et à gauche; puis le cours principal disparaît, divisé en une infinité de petits bras qui entrent sous bois. Nous avançons au jugé au milieu des sables mouvants, qui entraînent la chute des animaux. Je fais arrêter la petite colonne,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant qu'à pied, accompagné d'un officier, je sonde le terrain en avant sous bois. Mais, là encore, nos efforts échouent. Les sables mouvants menacent à tout instant de nous absorber. Nous nous sortons mutuellement l'un et l'autre de bourbiers qui se creusent en un instant sous nos pieds, et, après une heure de tentatives vaines dans le nord et dans l'est, nous reconnaissons que tout passage est impossible.

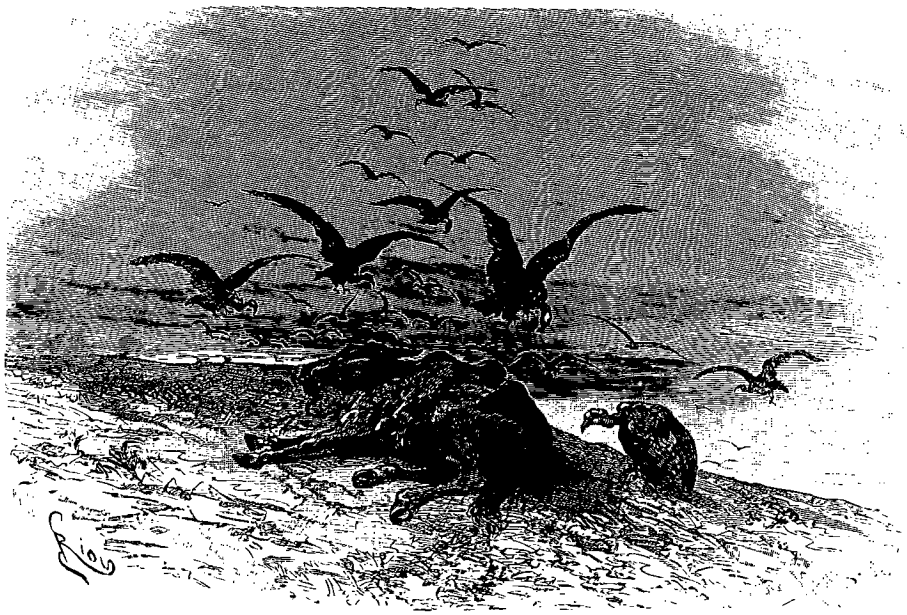
Grimpant sur un algarrobo, je découvre dans l'est la cime du San Miguel et à droite le lac Ancararenda, limité par un immense *bañado* qui se développe sur sa gauche, et circonscrit dans l'ouest par une ligne de végétation épineuse et épaisse.

En temps sec, c'est-à-dire à l'époque des basses eaux, nous pourrions certainement nous avancer plus loin, mais actuellement il nous faut y renoncer. Nous revenons donc une seconde fois sur nos pas et nous allons camper à Iguoperenda.

3 mars. — Un Indien Tapui, Tiluchi, envoyé par nos compagnons de Carumbei, m'apprend que les deux Chiriguanos que nous avions dans la colonne, l'un au service du Père Doroteo, l'autre d'un muletier, avaient été ramenés cette nuit même au campement, pieds et poings liés.

Nous arrivons à Carumbei à dix heures du matin. Les deux déserteurs, tombant sous le coup du code militaire, sont condamnés à cinquante coups de fouet. L'application de cette peine me paraissait écœurante; je voulus la commuer, mais le Père Doroteo lui-même exigea pour le bon exemple l'accomplissement du châtiment à l'égard de son domestique.

Les tambours battent aux champs, les clairons sonnent, la colonne se forme. L'un des patients est amené et couché à terre. Un des sergents s'arme du fouet, et au commandement la fine lanière siffle dans l'air, s'abat, le sang jaillit, les coups redoublent, pendant que deux hommes, l'un assis sur les jambes et l'autre sur le cou, maintiennent le déserteur. Les premiers cris sont perçants, aigus; puis leur succèdent des hurlements affreux, rauques, qui s'éteignent bientôt dans les râlements sourds de la douleur.



Urubus volant au-dessus d'une mule expirante (voy. p. 191). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Le nombre des coups de fouet varie entre cinquante et mille. L'homme est inutilisé au moins pendant huit jours!...

Dans les Missions, certaines fautes entraînent la peine du fouet. Pour la jeune Indienne, on se contente toutefois de frapper sur le *tipoi*, sorte de chemise, sous laquelle tremblent et tressaillent ses chairs palpitantes.

Ce sont ses camarades de classe, ses compagnes, qui frappent, dans la cour de la Mission, la porte fermée au verrou, pendant que le Père, impassible, préside à cette scène sauvage en comptant les coups.

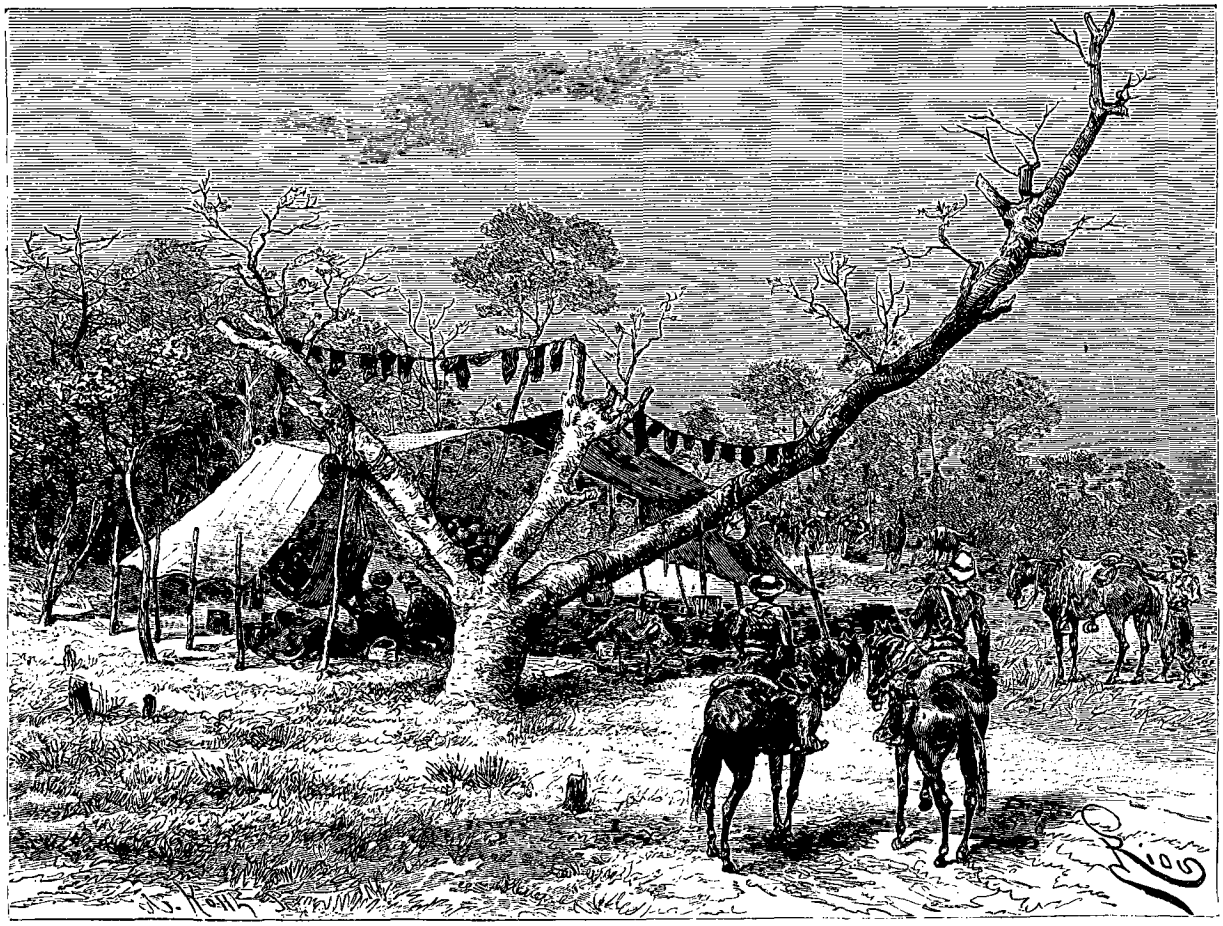
4 mars. — Le capitaine tapui Aringui vient me visiter, m'offre ses services et nous apporte bon nombre de présents, de fruits et de légumes.

5 mars. — Je fais donner l'ordre par un lieutenant de la colonne d'aviser tous les chrétiens des environs d'avoir à se présenter en réunion publique demain dimanche, pour déclarer s'ils ont été victimes de quelque abus de la part des hommes de la colonne.

A. Thouar.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tentes des expéditionnaires au cerro de Tamane (voy. p. 195). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL,

PAR M. A. THOUAR[1].

1886-1887. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Les *puesteros* et les Indiens de l'Izozog. — Mauvaise volonté des puesteros. — Bruits de choléra. — Mesures sanitaires. Réunion des chrétiens et des Indiens.

6 mars. — La réunion annoncée a lieu vers huit heures du matin : personne ne formule la moindre plainte.

7 mars. — Au moment de partir en reconnaissance pour le cerro Cortado, on me remet une lettre du préfet de Santa Cruz, m'avisant que les *majordomes* de deux propriétaires de *puestos* (fermes), résidant à Santa Cruz, ont écrit à leurs patrons pour se plaindre de vexations et de mauvais traitements dont ils auraient été victimes de la part des officiers et soldats de l'escorte. Ce point sera examiné à mon retour.

Nous partons pour le Cobei à onze heures, et nous arrivons à cinq heures; nous y trouvons les deux capitaines Yambae et Aringui réunis avec tous leurs hommes.

8 mars. — Dans l'impossibilité d'attaquer le cerro Cortado immédiatement, par suite de l'épaisse forêt épineuse qui en recouvre les bords, nous nous décidons à explorer le cerro de Aguaraigua en attendant que les hommes d'Aringui aient ouvert un sentier.

Aguaraigua a pour étymologie *Aguai* (renard) et *raigua* (multitude). Le fait est que cette région est habitée par un nombre considérable de ces animaux (renards d'Azara), dont les Indiens imitent le glapissement à la perfection pour mieux surprendre leurs ennemis.

9 mars. — A six heures du matin, un exprès envoyé par le capitaine Aringui m'annonce la désertion de deux

1. Suite. — Voyez t. LVII, p. 145, 161, 177, 193; t. LVIII, p. 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes de la colonne campée à Carumbei et recrutés en route. Je dois dire que les désertions signalées jusqu'ici, aussi bien que dans la suite celles qui pourront se produire, n'ont jamais eu lieu dans la troupe de ligne qui m'avait été confiée à Sucre.

Des ordres sont immédiatement donnés dans toutes les directions pour arrêter les coupables.

Ce fait, après mes observations terminées sur l'Aguaraigua, détermina mon retour à Carumbei; car, en dehors de la direction scientifique de la colonne, le commandement en chef m'appartenait, et je n'avais pas de trop de toute mon activité pour observer et surveiller, administrer et rédiger mes rapports au gouvernement de Sucre.

Cette tâche ne m'a point été rendue facile pendant le séjour de la colonne dans l'Izozog, province du département de Santa Cruz, comme on le verra plus loin dans la relation des faits que je livre à la publicité sans récriminations, mais comme un juste hommage à la coopération de mes compagnons d'expédition, en faisant ainsi justice des calomnies dont quelques-uns de leurs compatriotes les avaient abreuvés.

La province de l'Izozog est occupée par les habitants de Santa Cruz, qui peu à peu l'ont conquise sur les Indiens Tapuis.

Des *puestos* (postes, c'est-à-dire fermes) furent établis par les premiers, sans changer leur résidence de Santa Cruz. Ces propriétaires, ou tout au moins le plus grand nombre d'entre eux, confient la garde de leur établissement à des majordomes, à qui ils donnent par an les avantages suivants : de 30 à 50 piastres faibles de 4 francs, 4 à 6 grands veaux, le lait du dimanche et un peu de sel; en échange, le *puestero* (fermier) se rend responsable de l'administration de la ferme, de la perte ou de la mort des animaux confiés à sa garde; il est astreint aux plus durs travaux, et lorsque l'eau vient à manquer, que le rio Parapiti est à sec, il lui faut creuser de grands et larges puits dans le sable de la rivière pour les besoins des animaux.

Cette rétribution est insuffisante pour le fermier et sa famille, en raison des risques que comporte et entraîne l'administration, de sorte que dans presque tous les cas c'est l'Indien, lui, les siens et ses biens qui en pâtissent et servent à compenser les différences qui grèvent le budget du fermier. Les Tapuis sont ainsi obligés par la force à prêter leurs services dans les fermes. Le plus souvent on les maltraite à coups de bâton ou de fouet, on les paye peu ou pas; leurs femmes et leurs filles sont traitées de la même façon.

Dans le principe on avait reconnu à chaque famille indienne un méchant petit morceau de terrain, qu'elle cultivait ou exploitait pour ses besoins; mais on se présentait un beau jour en prétextant que la propriété avait été achetée au gouvernement et que la famille eût à la quitter; on l'expulsait à coups de bâton, et le *puestero* avait bien mérité de son maître et seigneur.... On comprendra par là la dose de haine et de rancunes sourdes qui couve dans le cœur de ces victimes.

D'un autre côté, l'action progressive, libérale, humanitaire du gouvernement bolivien ne s'étend pas jusqu'ici, malgré ses efforts; les seules autorités locales sont impuissantes à appliquer la loi et à punir les délits; il n'y a dans toute cette région ni une école, ni une église, ni même un bureau d'état civil; beaucoup vivent en concubinage, répudiant leurs femmes quand bon leur semble.

L'organisation d'une garde nationale, si nécessaire à la protection du territoire ouvert à toutes les invasions, est une chose impossible.

Ces fermiers ne se rendent pas aux convocations, et, si le corregidor ou l'alcade veulent les y contraindre, ils écrivent à leurs patrons à Santa Cruz, qui s'empressent de réclamer en se plaignant du préjudice porté à leurs intérêts.

La présence de la colonne dans ces parages, sans avoir causé à aucun de ces individus le moindre préjudice, n'en troublait et n'en dérangeait pas moins les opérations en cours.... Sous nos yeux on n'osait pas se livrer aux actes de brutalité ou de rapine dont les Indiens avaient si souvent été les victimes; d'un autre côté, des questions d'intérêt local entre les trois départements de Santa Cruz, de Chuquisaca et de Tarija, — dont les limites respectives ne sont point encore exemptes de querelles et de revendications, et qui se disputent individuellement le bénéfice exclusif de l'ouverture d'une route au Paraguay à travers le territoire qui leur est propre, — ensuite l'intérêt politique, expliquent les bons tours qu'on était heureux de jouer au *gringo* (étranger), qui commandait l'expédition des *Collas*.

Les « fermiers » refusaient de nous vendre les animaux de boucherie dont la colonne avait besoin, sous prétexte qu'ils n'avaient pas d'ordre de leurs patrons, et, pour provoquer notre départ, ils se plaignaient d'abus, de vexations, de mauvais traitements, etc., exercés sur eux par les officiers, l'intendant et les hommes.

La presse de Santa Cruz, commanditée par les patrons, tonnait, injuriait et se livrait aux calomnies les plus monstrueuses sur le compte du commandant, un propriétaire de Caiza, et l'intendant.

Le côté douloureux dans la circonstance fut le rôle joué par le préfet, dont la conduite par trop manifestement partiale attira l'attention du gouvernement.

La colonne était composée de jeunes gens appartenant aux meilleures familles de Bolivie, d'officiers et de soldats assujettis à une discipline sévère, et je déclare, en hommage de la vérité et en ma qualité de chef, qu'aucun délit ne leur était imputable.

13 mars. — On voit dans quelle situation nous nous trouvions : ayant à lutter d'une part contre une nature sauvage et rebelle, et d'autre part contre l'inertie.

Des bruits alarmants circulaient dans l'Izozog : on accusait les Indiens Tapuis de préparer une révolte.

Il y avait lieu de le craindre, car des symptômes s'étaient antérieurement manifestés; dans un premier mouvement, Socoroqui, le fils de Yambae, avait été tué, ainsi que Chicore. Je pris donc l'initiative d'une réu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nion à laquelle je convoquai les chrétiens et les Tapuis pour que la nomination du grand capitaine de ces derniers ne fût pas l'occasion de nouveaux troubles.

14 et 15 mars. — Je repars pour le cerro de Tamane, afin de recueillir une nouvelle série d'observations astronomiques, météorologiques et topographiques.

16 mars. — En descendant de notre poste, on m'annonce que le choléra exerce des ravages considérables dans la province voisine de Cordillera, qu'il gagne et envahit tous les jours, en se rapprochant de l'Izozog. D'autre part, le dernier courrier du gouvernement me prescrit d'une façon formelle de ne pas pousser la marche sur le Paraguay, afin d'éviter les atteintes du fléau, qui sévit également avec force dans toute l'étendue du territoire argentin et paraguayen.

Cet ordre provoqua un désappointement général, car, en matière d'exploration, les hésitations sont toujours redoutables et dangereuses pour le succès final.

Aux embarras déjà si nombreux du séjour dans l'Izozog venait donc s'ajouter une incertitude qui paralysait l'ardeur et l'enthousiasme des expéditionnaires.

Entre temps je pris toutes les dispositions que me dictèrent les événements.

VIII

Envoi de diverses commissions. — Nomination du grand capitaine Aringui. — Exploration du cerro de San Miguel de l'Izozog. — Forêt épineuse. — Ouverture du sentier. — Manque d'eau. — Le miel et les abeilles. — Je m'égare la nuit dans la forêt. — Les Yanaiguas me poursuivent. — Ma mule s'abat, me renverse et s'enfuit. — Elle se laisse reprendre. — Je retrouve mes compagnons.

J'envoyai en observation une commission sanitaire, sous la conduite du médecin de la colonne, chargée de parcourir les principaux foyers du fléau dans la province de Cordillera et de Santa Cruz, afin de porter secours aux malades et de me renseigner sur l'intensité et la rapidité de l'épidémie avant de mettre la colonne en interdiction dans le Chaco.

Indiens Tapuis. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

Puis une revue du campement est immédiatement passée ; je fais désinfecter à l'acide phénique, et ordonne que tous les ranchos seront maintenus dans un constant état de propreté. Certains de nos hommes, originaires des hauts plateaux, vivaient en quelque sorte sur leurs immondices, dans la même cahute où sept et huit étaient entassés ; nous avons toutes les peines du monde à les faire laver ; hommes et femmes sont jetés de force dans la rivière et passés au savonnage, peut-être pour la première fois de leur vie. Tous leurs dépôts de vieilles urines qu'ils conservent précieusement dans un coin du rancho, autant pour se nettoyer la tête par frictions, que pour se préserver de certaines maladies par absorption, sont jetés dehors.

17 mars. — La sécheresse se maintient avec une persistance telle, que, si dans trois jours il ne pleut pas, le rio Parapiti sera complètement à sec. Les pâturages, déjà si rares et difficiles à trouver, sont brûlés ou épuisés.

18 mars. — Au lever du jour nous constatons avec effroi que la rivière est absolument desséchée. Nous nous mettons aussitôt à creuser des puits dans le sable pour nos animaux, qui meurent de soif.

19 mars. — Un des expéditionnaires que j'avais envoyés à Sucre porter un pli urgent au gouvernement s'est amusé pendant les fêtes du carnaval et a perdu le pli qui lui avait été confié. C'est encore un nouveau retard pour le départ de la colonne.

20 mars. — Les nouvelles du choléra qui sévit sur nos derrières me font prendre la résolution d'intercepter les communications à Iguiasiriri, afin de préserver, si possible, l'Izozog d'une invasion.

J'envoie en conséquence un poste militaire dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce dernier village avec ordre de n'y laisser entrer personne.

Dès le matin les Tapuis sont réunis en grand nombre avec leurs capitaines devant ma tente. Les chrétiens ont aussi répondu à mon appel.

Indiens et chrétiens établissent leurs griefs; j'exhorte les premiers à la soumission, les seconds à l'accomplissement du devoir. Puis nous abordons la question de la révolte projetée, des concessions mutuelles sont consenties entre blancs et Indiens, et la nomination du nouveau capitaine Aringui comme « grand » donne aux uns et aux autres satisfaction, au moins temporairement.

Le Parapiti est toujours à sec.

21 mars. — Une crue subite assez forte se fait sentir dans la rivière.

22 mars. — J'envoie au cerro de Curupautu une commission en observation.

23 mars. — Cette nuit, un expéditionnaire qui arrive de Lagunillas m'annonce que dans cette dernière station plusieurs personnes sont mortes du fléau et qu'il n'a pu se procurer des nouvelles de l'expéditionnaire qui était parti en mission quelques jours auparavant. J'envoie aussitôt un détachement à sa recherche, et, proclamant un ordre général mettant la colonne en interdiction complète, le camp est levé. Nous partons pour Yaguaigua, désert du Chaco, où nous arrivons à cinq heures du soir, après une marche pénible et une chaleur suffocante.

24 mars. — La commission sanitaire est signalée, et du rapport qu'elle me communique il résulte que les cas qui se sont produits dans la province de Cordillera sont dus au développement de la fièvre jaune sporadique, et conclut en déclarant qu'il n'y a pas lieu de prolonger plus longtemps l'interdiction de la colonne; en conséquence je décide le retour à Carumbei.

25 mars. — La résolution de marcher sur Machareti est prise et nous nous mettons immédiatement en route le lendemain matin.

26 mars. — Nous passons la nuit au Cobei.

27 mars. — Une commission part pour ouvrir la route du cerro Cortado sous la direction du capitaine tapui Aringui.

28 mars. — Un jaguar a été capturé cette nuit, et ce matin nous le mettons en partie à la broche; les côtelettes nous paraissent savoureuses. Le goût ressemble assez à celui de la viande de porc. Je dépêche mon courrier pour Sucre.

29 mars. — A huit heures du soir, le deuxième expéditionnaire, qui accompagnait celui qui perdit le pli que j'avais adressé au gouvernement de Sucre, m'apporte la réponse du Ministère, qui me laisse le soin de décider ce qui me paraîtra convenable pour l'exécution de la marche et le choix de l'itinéraire.

30 mars. — Je décide de revenir sur Carumbei, et nous arrivons à trois heures du soir, reprenant possession de nos ranchos en établissant nos tentes, autour desquelles sèche le *charqui* en chapelet.

31 mars. — Cédant aux insinuations qui m'étaient adressées, nous faisons une dernière tentative du côté du San Miguel : j'envoie pour une action combinée et l'ensemble d'observations communes une commission au cerro San Miguel de Chiquitos, une autre au cerro de Tamane, une autre au Curupautu, et une autre à Santa Cruz chargée de recueillir les nouveaux fonds que le gouvernement met à ma disposition.

1er avril. — Les Tapuis se retirent d'auprès de nous et abandonnent leurs cahutes, déclarant qu'ils ne veulent plus les habiter parce qu'on y a dit des *messes* et des prières !

Nous nous installons sous la tente, et nous nous disposons à ramener les Indiens à de meilleurs sentiments.

2 avril. — Afin de centraliser une dernière fois les feux signaux qui devaient nous être faits depuis longtemps de la partie de Chiquitos et que nous attendions vainement, je me prépare à partir moi-même pour le cerro de San Miguel de l'Izozog en observation de tous les postes que j'ai envoyés dans le Chaco. Quatre hommes, nationaux de la frontière, deux officiers, deux muletiers, le capitaine Aringui et vingt Indiens viennent avec moi. Je pars en avant, laissant à ce dernier le soin de nous faire conduire deux taureaux et de transporter l'eau nécessaire à notre marche.

Nous arrivons ainsi à sept heures du soir au lieu dit *Arroyo de los Senderos*. Nous y établissons le campement de la nuit; aucun Indien de notre escorte n'est encore arrivé.

3 avril. — A six heures du matin je décide de nous avancer jusqu'à l'aguada de San Pedro, afin de découvrir un passage direct au cerro de San Miguel. Un pli de terrain du haut duquel je puis observer me fait entrevoir la possibilité d'atteindre le San Miguel plus rapidement par los Senderos que par le travers du point que nous occupons : nous revenons donc sur nos pas. En examinant l'Aguada de Senderos, je découvre un petit sentier d'Indiens Yanaiguas. Nous nous y engageons et nous cheminons au milieu d'une épaisse forêt épineuse, où nous ne trouvons pas la moindre goutte d'eau. Tous les petits puits, autour desquels nous relevons des traces d'Indiens, de tapirs, de jaguars, sont à sec. Un des hommes d'Aringui vient nous annoncer que les deux taureaux n'ont pu avancer hier à plus d'une lieue; qu'accablés par la chaleur et la soif ils sont tombés; que l'un d'eux est mort et que l'autre est en danger. Je le renvoie avec l'ordre de dépecer les animaux et de nous apporter ici la viande. Notre marche se poursuit ainsi entre nous six jusque vers les quatre heures. A ce moment le sentier disparaît dans un fourré des plus épais. Nous trouvons une massue d'Indien Yanaigua récemment abandonnée. L'absence de nos compagnons, le retard qu'ils apportent à nous rejoindre avec de l'eau et des vivres, nous font décider de ne pas nous engager au delà de cette limite. Enfin vers la nuit Aringui et ses hommes apparaissent. Il nous avait bien envoyé de l'eau, mais les porteurs avaient cru devoir la boire en route.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lessivage du camp (voy. p. 195). — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Tapuis ont des velléités de vouloir revenir à Carumbei. Pour empêcher leur mouvement de retraite, je fais établir une ligne de sentinelles à l'arrière, et j'ordonne à Aringui et à ses hommes de tailler le sentier dans l'épaisseur de la forêt. Un superbe clair de lune favorise notre opération. Par suite de l'absence de vivres, je fais tuer une jument. Nos Indiens refusent leurs rations.

4 avril. — Tout le monde est sur pied dès l'aube, et chacun, le *machete* à la main, ouvre le sentier qui doit nous permettre d'atteindre le San Miguel. La forêt est très épaisse; nous ne trouvons pas une goutte d'eau. A cinq heures du soir nous campons sous bois et à la belle étoile, bien entendu. A neuf heures trente, six Indiens Tapuis de Carumbei nous apportent un morceau de viande corrompue par la chaleur, et me remettent le courrier de Santa Cruz, contenant une lettre du Ministre de la guerre, m'avisant que l'expéditionnaire qui avait pris l'initiative de travaux d'ouverture à San Miguel de Chiquitos avait dû abandonner son poste par suite du manque d'eau.

5 avril. — Nous coupons deux sentiers de Yanaiguas, et, pas plus heureux aujourd'hui qu'hier et que nous ne le serons demain, nous avançons sans trouver la moindre goutte d'eau. J'envoie les hommes de la colonne en ravitaillement à plus de huit lieues d'ici. A cinq heures du soir nous cessons de hacher et de trancher; à ce moment arrive de Carumbei un convoi nous amenant une vache.

6 avril. — Le ciel est couvert et quelque peu brumeux; nous reprenons les travaux à six heures du matin. La provision d'eau est épuisée, le convoi n'est pas encore revenu, et les hommes ne peuvent plus suivre l'ouverture du sentier. A quatre heures trente nous campons, attendant avec anxiété l'arrivée de nos hommes avec de l'eau. A neuf heures du soir, craignant qu'il ne leur soit arrivé un accident, j'envoie au-devant d'eux trois Tapuis à cheval. A peine sont-ils partis que nous entendons des cris désespérés. L'un d'eux revient au galop tout tremblant nous raconter que les Yanaiguas leur ont barré le passage. Nous nous attendions à une attaque : les quelques coups de feu que nous tirons suffisent pour les mettre en fuite. A dix heures nos compagnons sont avec nous et nous buvons avec délices un peu d'eau boueuse dans laquelle nous avons délayé le miel d'abeilles que nous avons recueilli aujourd'hui dans la forêt.

7 avril. — Le brouillard est assez fort ce matin. A neuf heures nous trouvons les vestiges d'un ancien campement des Yanaiguas en atteignant le pied du San Miguel.

Nous nous préparons à faire l'ascension de la montagne; le flanc occidental nous paraît plus accessible et moins abrupt. Nous dirigeons donc nos efforts de ce côté, en établissant toutefois le poste de garde du côté du sentier, afin de conserver nos communications avec les porteurs d'eau, qui sont ainsi obligés de parcourir la distance qui nous sépare des Senderos, le plus voisin des puits. La végétation est puissante sur le San Miguel; les caraoattas, les épines, les ronces, nous déchirent les pieds et les mains, en mettant en lambeaux le reste de nos vêtements; puis nous gravissons des roches à pic qui surplombent, en nous aidant du lazzo. Enfin nous atteignons la plate-forme, mais le brouillard nous empêche de porter la vue aussi loin que nous le voudrions.

Vers midi environ, nous distinguons clairement la série des cerros de l'Izozog et de nouvelles dépressions que nous ne connaissions pas et qui appartiennent les unes au système de Chiquitos, les autres à celui du Paraguay. Puis partout la forêt, épaisse, compacte, uniforme, s'étend à perte de vue.

Après avoir exploré toute la partie supérieure et retrouvé les traces de Yanaiguas qui avaient dû précédemment camper, car l'incendie avait été allumé sur plusieurs points, nous cherchons auprès d'un pan de muraille formant table, sur la plaine du côté du levant, le gîte qui nous est nécessaire pour ce soir.

8 avril. — Nous passons une partie de la journée à amonceler des bûches et des troncs pour y mettre le feu le soir, afin de déterminer plus exactement la position des cerros de Tamane et du Curupautu, sur lesquels des commissions sont en observation.

Le bûcher est incendié; aussitôt notre signal est aperçu par nos compagnons, qui s'empressent de nous répondre.

Pour compléter nos relèvements, il ne nous reste plus qu'à attendre l'arrivée de la commission au San Miguel de Chiquitos; pendant ce temps nous prenons nos dispositions pour le ravitaillement et la garde du campement.

Sept ou huit hommes sont chargés de surveiller le pied du cerro et de s'occuper du service du transport de l'eau; les animaux sont laissés sous leur garde. En haut, au sommet du San Miguel, je me tiens en observation avec mes instruments : théodolite, lunette Rochon, sextant, baromètre, thermomètre, boussole, etc.

De Carumbei on nous envoie la viande nécessaire à notre alimentation.

9 avril. — Le baromètre holostérique accuse 709 millimètres, et le thermomètre nous donne une moyenne de 20 degrés.

Nous assistons ce matin à un superbe lever de soleil; un des hommes, malade de dysenterie, est reconduit sur Carumbei.

La fumée assez intense d'un brasier allumé par les Yanaiguas se détache à notre droite. Deux coups de mon fusil Martiny mettent en fuite les Indiens, car la fumée ne tarde pas à disparaître.

Le vent du nord souffle avec violence; deux grues blanches semblent s'élever dans la direction de l'est.

10 avril. — Nos vivres sont épuisés et les provisions nouvelles ne sont point encore arrivées. Je dépêche un courrier pour Carumbei, et envoie un lieutenant, accompagné du capitaine Aringui, reconnaître une pampa qui nous paraît déboisée. Pendant ce temps nous nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mettons en chasse, mais nous ne parvenons qu'à tuer un superbe condor, qui tombe au pied du cerro. Les Indiens, plus heureux, ont parcouru les environs et se sont emparés d'une assez grande quantité de miel. C'est merveille de les voir recueillir des ruches. Le plus souvent celles-ci sont creusées dans l'épaisseur d'un *quebracho*, et à coups de couteau et de hache le dépôt est mis à nu. Mais il arrive aussi que certaine espèce d'abeilles forme des ruches suspendues par un filament qui les retient aux branches des arbres. Alors le Tapui, s'armant de morceaux de bois d'une longueur de 30 à 40 centimètres, lance et vise avec le bras gauche, qui indique la direction du but, jusqu'à briser l'attache et à entraîner la chute de la ruche. Il est bien rare qu'il manque trois fois le même but.

J'ai observé six espèces d'abeilles très communes dans le Chaco boréal, qui produisent une extraordinaire abondance de miel, dont s'alimentent en grande partie les Indiens. Ces abeilles se nomment en idiome tapui : la *yatici*, la *tapesua*, la *surana*, la *carapua*, le *cagusu* et le *yajo*.

Je calcule que, sur une surface d'environ trois mille lieues carrées, la production annuelle de cire et de miel dont personne jusqu'ici n'a pu tirer parti, puisqu'on en

Indiens annonçant que les Yanaiguas ont fermé le passage. — Dessin de Riou, d'après le texte et un croquis de l'auteur.

ignorait l'existence, peut atteindre de 26 à 27 millions de litres.

La qualité de ce miel nous a paru excellente; en dehors de celle-ci il y a deux ou trois qualités dont l'absorption provoque, dit-on, des affections nerveuses entraînant la mort.

A la frontière du département de Santa Cruz, ce miel se vend dix sous environ la bouteille; on l'emploie dans la préparation de quelques liqueurs ou pâtisseries.

A Chiquitos, la production de la cire est assez considérable et constitue à elle seule une des branches les plus importantes du commerce et de l'industrie.

11 avril. — Nous recevons nos provisions de Carumbei, qui sont toujours les bienvenues. Nous n'avons toujours absolument rien en vue, si ce n'est deux feux de Yanaiguas dans l'E.-N.-E.

Le vent du sud se met à souffler, et la nuit est très fraîche.

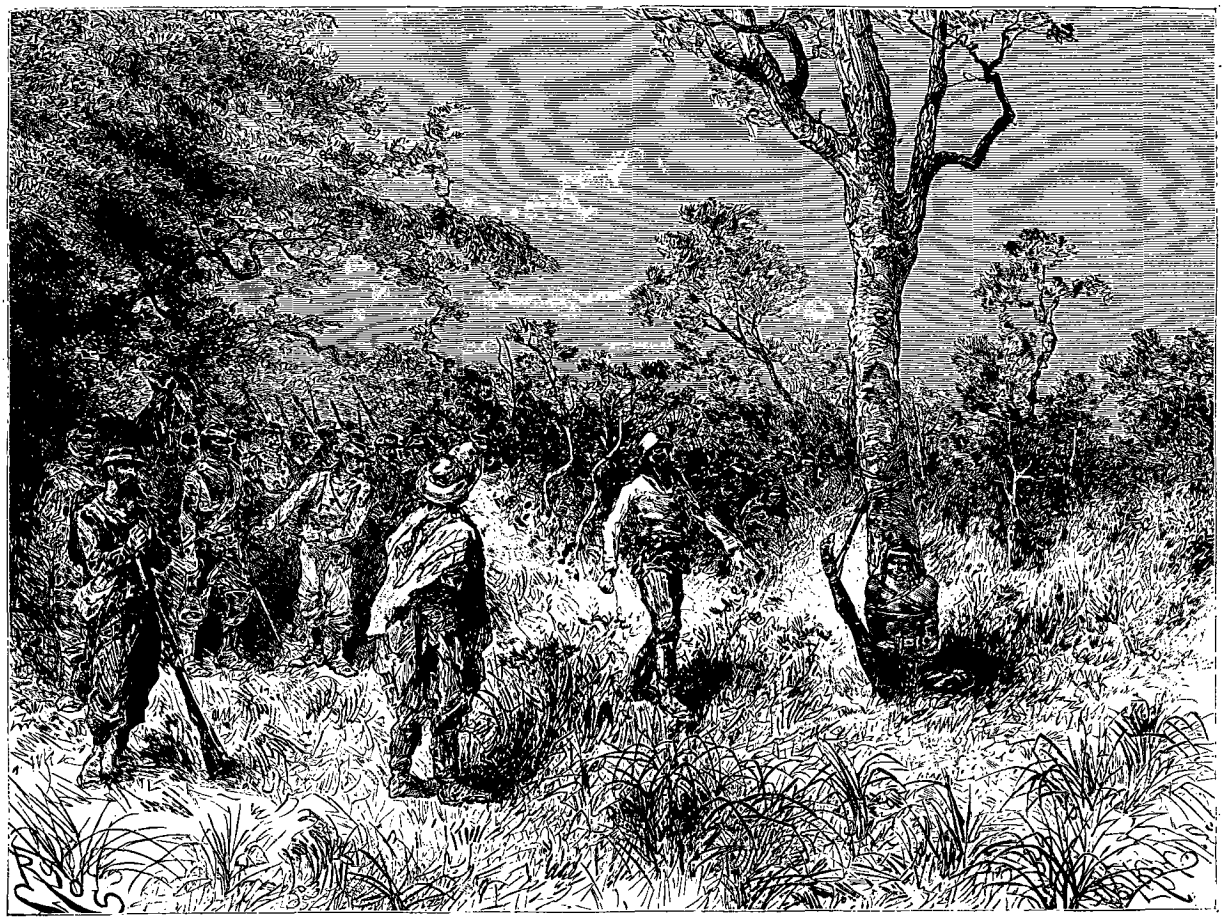
12 avril. — Je relève la position des points notables par une nouvelle série d'observations. Sans nouvelles de mon lieutenant et d'Aringui, qui se sont avancés dans la forêt sans me faire connaître par la fumée de leurs feux la direction qu'ils ont suivie, je tire trois coups de fusil et les rappelle au sommet du cerro. Leur reconnaissance me confirme la continuation

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la même forêt, épaisse, impénétrable, sans aucune solution de continuité.

Mon lieutenant me dit que, le soleil s'étant caché, ils sont allés un peu au hasard; que, l'eau faisant défaut, les Tapuis ont pris la fuite; qu'Aringui est en bas, incapable de se mouvoir, mourant de soif. J'envoie à son secours, et nous nous trouvons tous réunis au moment où arrivent de Carumbei deux muletiers qui nous ont amené une vache.

Ils m'apprennent que, par suite du refus des *puesteros* (fermiers), la colonne campée à Carumbei est restée quatre jours sans rations de viande, et que les Tapuis au service de la colonne ont disparu. Furieux de ces procédés sauvages des gens de la frontière à l'égard des expéditionnaires, et craignant des représailles, je laisse la garde du poste sur le San Miguel à un des lieutenants, et, descendant au campement, je fais seller la première mule qui me tombe sous la main; et puis aussitôt au galop! Mais la nuit me surprend au milieu de la forêt, et l'obscurité la plus profonde retarde ma marche. La distance qu'il me faut franchir est d'environ seize lieues; l'instinct de ma bête fait plus que tous mes efforts pour suivre les traces du sentier, que je perds complètement de vue. Je m'avance ainsi seul,



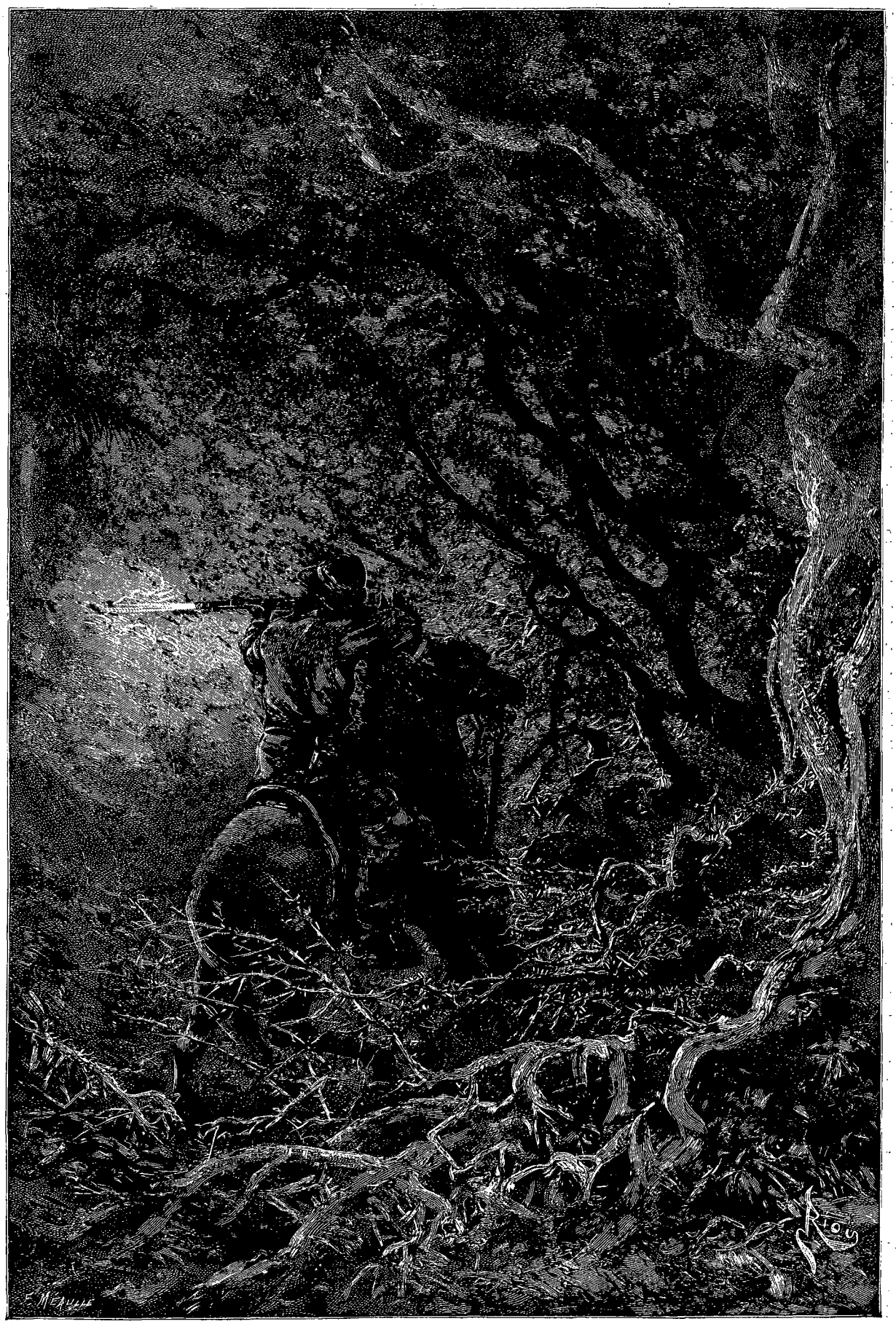
Le capitaine Payara attaché au pied d'un arbre (voy. p. 204). — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

laissant ma mule à elle-même, qui me tire avec adresse des mauvais pas, trous de viscaches, troncs d'arbres tombés et mal coupés au ras du sol, etc.

Tout à coup nous nous trouvons engagés, ma mule et moi, au milieu d'un fouillis de branches et d'épines. Pendant que nous nous débattions pour en sortir, les cris des Yanaiguas résonnent à mes côtés; poussant les mêmes *japapeos* (en appliquant ma main sur la bouche), je cherche à me frayer un passage; mais les cris éclatent très rapprochés; je fais feu dans toutes les directions, au hasard, en tirant avec rapidité : les cris s'apaisent. Il était environ dix heures du soir lorsque je pus continuer ma route sous bois. Un quart de lieue plus loin je trouve un autre barrage, puis les mêmes cris se succèdent. J'estime que le nombre des Yanaiguas qui me donnent ainsi la chasse en se dissimulant de chaque côté du sentier peut être d'environ une douzaine. Je réponds à leurs cris par de nouveaux coups de fusil, et deux autres fois encore je tombe dans des barrages, la figure et les mains ensanglantées, laissant accrochée aux épines ou aux branches une partie de mes vêtements, de mes cheveux et de ma barbe.

Trop lâches pour m'attaquer au milieu de l'obscurité profonde qui me protège, les Indiens, croyant, à coup sûr, que je ne suis pas seul, se bornent à *japapear* et à me faire escorte. J'atteins ainsi la limite de la forêt vers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Poursuivi par les Yanaiguas. — Dessin de Riou, d'après le texte et des croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deux heures du matin. J'allais en sortir pour déboucher dans la pampa, lorsque ma mule trébuche et s'abat dans un trou de viscache. En cherchant à la relever et à lui dégager la jambe de devant prise dans les guides, elle me donne un coup de tête dans la poitrine, me renverse et disparaît au galop, emportant mon fusil accroché à la selle. La situation devient critique.

Je me lance sur ses traces à toutes jambes, mais les *viscacheras* (trous qui minent le terrain) me font trébucher à tout instant. L'idée de grimper sur un arbre pour attendre le jour me paraît être une résolution sage, puisque je désespère de la rejoindre. Toutefois, tentant encore un dernier effort, j'appelle la mule, lui parle, et je la vois s'arrêter. L'animal a dû être effrayé par la présence d'un jaguar; redoutant le danger peut-être et entendant ma voix, elle se laisse prendre, et je parviens à la monter; mais mon fusil s'est décroché de la selle, et c'est en vain que je gratte la poussière pour essayer de mettre la main dessus.

Les premières lueurs du jour arrivent, et bientôt je me trouve au milieu de mes compagnons, surpris et émus de me voir arriver seul en aussi piteux état.

13 avril. — Pendant mon absence quelques cas de fièvre intermittente se sont manifestés parmi les hommes.

14 avril. — Je prends acte par un ordre du jour du refus de vendre leurs animaux apporté par les *puesteros* et de la conduite pacifique des expéditionnaires, qui en la circonstance ont fait preuve de calme et de résignation. D'accord avec un propriétaire et le corregidor qui m'offrent leurs services, des mesures sont prises pour éviter le retour de pareille aventure, et j'autorise les hommes, en cas de nouveau refus, à tirer sur la première vache qui passera à portée du campement.

15 avril. — Je repars au cerro San Miguel pour continuer mes observations; en arrivant au puits des Senderos nous trouvons tout brûlé. Interrogeant les porteurs d'eau, ceux-ci m'apprennent que les Yanaiguas, le soir même de mon passage, sont venus incendier leur campement, et que, profitant de leur absence, ils ont rejeté sur les bords l'eau du puits afin de l'épuiser. N'y parvenant pas ou troublés dans leur besogne, ils déposèrent alors dans l'eau le cadavre d'un puma, dont la pourriture devait nous priver de l'unique puits auquel nous nous alimentions pour soutenir nos compagnons sur le haut du San Miguel.

Les sentinelles de garde au pied du cerro me préviennent que les Indiens sont venus les espionner en *japapeos*, et que quelques coups de feu les ont mis en fuite.

16 avril. — Faisant l'ascension du cerro, je retrouve mes hommes avec le capitaine Aringui à leur poste d'observation; mais ils n'ont absolument rien noté du côté de Chiquitos et du cerro, contrairement aux instructions données à la commission qui opère dans ces parages. Ne pouvant plus longtemps maintenir les hommes sur le San Miguel, puisque les Yanaiguas ont empoisonné le peu d'eau qui nous restait, je donne l'ordre de redescendre et je décide de nous transporter à l'extrémité du sentier, pour tâcher d'opérer notre jonction avec les compagnons envoyés au San Miguel de Chiquitos.

IX

Abandon du San Miguel. — Campement des Yanaiguas. — Efforts inutiles. — Le capitaine Payara. — En route pour Machareti. — Copere. — Dans les sables mouvants. — Arrivée à Machareti. — Dans les Missions. — La Yalla.

17 avril. — Nous nous mettons en marche à cinq heures du matin. Sur le sentier nous relevons de nombreuses traces fraîches du passage d'Indiens Yanaiguas. A onze heures nous sommes à l'Aguada de San Pedro. C'est la dernière de tout ce sentier de vingt-cinq lieues de long, et c'est sur elle que nous allons nous appuyer pour les travaux d'ouverture, poussés à plus de 50 kilomètres en avant. En procédant à l'inspection des lieux, nous découvrons au beau milieu du fourré une clairière où ont campé les Yanaiguas. Je compte seize foyers; chacun d'eux servant à cinq ou six personnes, le nombre des Indiens qui ont rayonné de là sur tous nos postes avancés est donc d'environ une centaine. Les foyers sont disposés en cercle, les cendres sont encore chaudes. Une assez grande quantité de trous nous indiquent qu'ils ont dû se nourrir de tortues, car ils procèdent ainsi pour faire cuire cet animal, qu'ils enfouissent entre deux feux. Nous en recueillons effectivement les débris, puis des pinceaux en fibres de caraoatta leur servant à laper le miel.

Nos Indiens Tapuis ont une grande frayeur des Yanaiguas.

Pendant la nuit nos animaux prennent la fuite, effrayés par la présence des pumas et des jaguars qui rôdent autour de l'aguada dont nous occupons les bords. Nous tirons un ou deux coups de feu. Nos chevaux et nos mules s'arrêtent aussitôt et se laissent ramener docilement dans la ligne du campement.

Ce fait de tirer un coup de feu pour arrêter aussitôt le galop effréné des animaux en fuite semblerait révéler de la part du cheval ou de la mule l'instinct de la protection que lui prête l'homme contre l'ennemi qui le fait fuir.

18 avril. — Perdus dans cette immense forêt, ne pouvant opérer une seule visée puisque nous n'avons pas d'horizon, il me faut à tout instant grimper sur les arbres pour chercher à découvrir la physionomie des parages qui nous entourent. Dans un de ces exercices, en cherchant à m'accrocher à une branche, je mets la main dans une fourmilière. En un instant je suis couvert de la tête aux pieds de toute une armée de grosses fourmis noires, qui me mettent au supplice; en essayant de m'en débarrasser, je glisse et me heurte le front, dont la peu se déchire sur une longueur de près de cinq centimètres.

19 avril. — A sept heures du matin nous nous dirigeons vers l'extrémité du sentier sans découvrir ni eau ni pâturages; je renvoie à Carumbei un lieutenant et un homme grièvement blessés aux pieds par les épines des

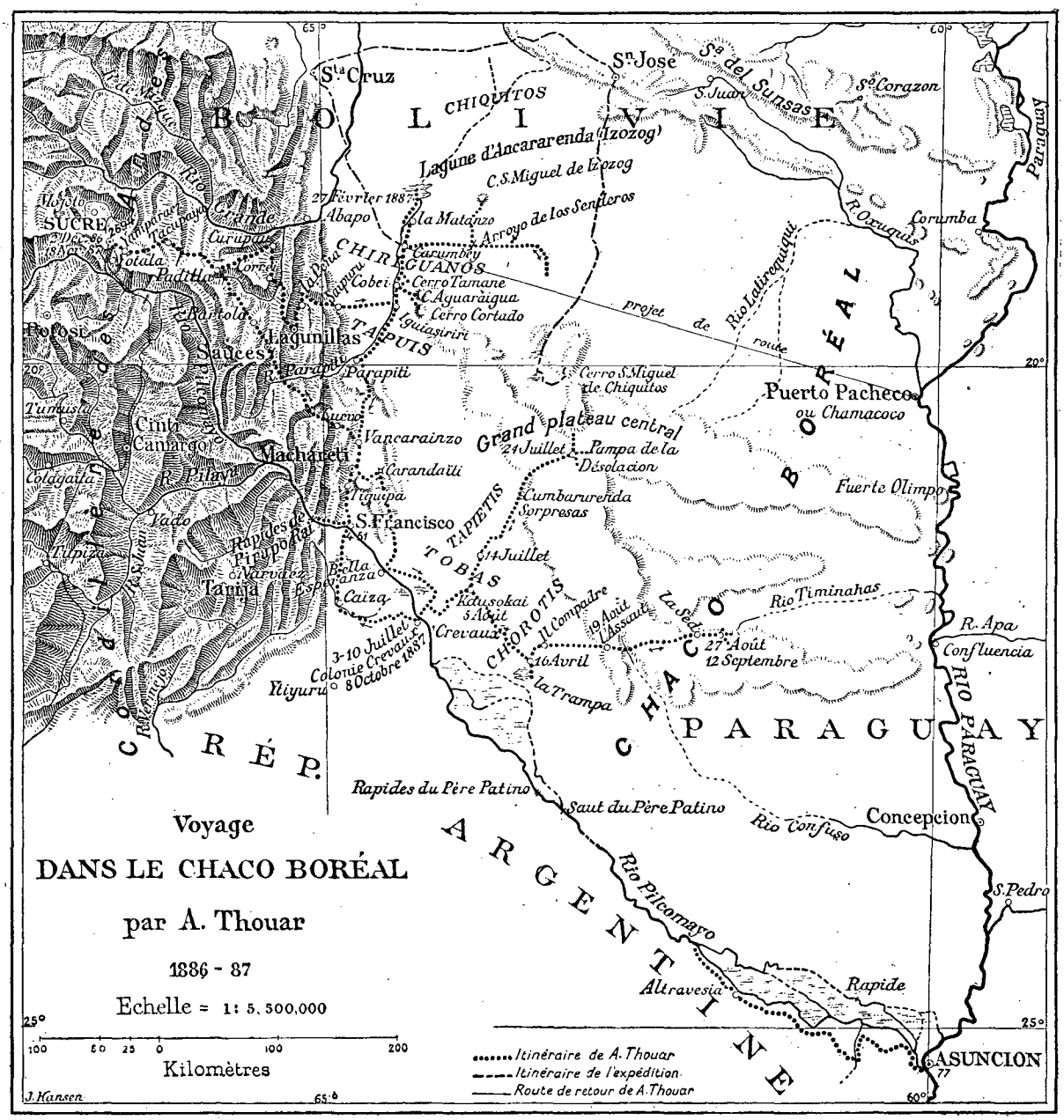
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cactus et des caraoattas. Je pousse le travail avec deux hommes de la colonne et dix Indiens Tapuis à travers les quebrachos, cactus et duraznillos.

20 avril. — La journée se passe sans incident, attendant des renforts de Carumbei.

21 avril. — Deux officiers accompagnés de dix hommes arrivent ce matin au jour; je divise mes forces en deux équipes : l'une chargée de poursuivre, sur l'ordre du gouvernement, l'ouverture des trois lieues qui devaient, au dire du concessionnaire de l'entreprise, relier cette section du Carumbei avec celle des salines du San Miguel; l'autre destinée au service des puits, à l'aide et à la protection du campement.

22 avril. — Malgré toutes mes ascensions sur les



arbres les plus élevés, nous ne notons aucun signal de la présence de nos compagnons, ce qui me confirme davantage dans mon opinion, à savoir que la distance qui nous sépare les uns des autres est de beaucoup supérieure aux trois lieues qui nous sont indiquées.

23 avril. — Nos Indiens refusent le travail. L'équipe qui devait venir les remplacer ne paraît pas encore, et, depuis vingt jours que nous luttons dans cette forêt, leurs forces sont épuisées; j'obtiens cependant par des promesses que quelques-uns d'entre eux donneront encore un dernier coup de collier.

24 avril. — Je parcourus la ligne du matin au soir, encourageant les travailleurs et veillant à ce que le service du transport de l'eau ne souffre pas le moindre retard, car la situation devient très difficilement tenable pour les hommes, qui sans exception sont blessés par les épines, et pour les animaux, qui meurent de faim. Un avis de la première équipe me fait part que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vivres sont épuisés et que les Indiens se refusent au travail. Je me rends auprès d'eux, et parviens encore à les entraîner en me mettant à leur tête la hache à la main. Cinq mules désespérées prennent la fuite. Enfin, les trois lieues sont ouvertes sans que nous trouvions autre chose que la même uniformité de la forêt épaisse et sans fin, privée d'eau et de pâturages.

Nous n'observons aucune trace de la présence de nos compagnons. La démonstration est faite au prix des plus énergiques efforts, et, constatant une fois de plus l'erreur commise dans la distance et l'impraticabilité d'une route commerciale carrossable à ouvrir à travers cette région inhospitalière, je donne l'ordre de nous replier sur Carumbei en faisant mettre le feu à la forêt afin de faire sortir nos animaux, qui errent affamés et nous fuient.

Sans compter la commission qui opère à Chiquitos, nos différentes tentatives dans la reconnaisance des lieux et l'ouverture des sentiers à travers la forêt entraînent l'incapacité de vingt-cinq hommes de la colonne, plus ou moins grièvement blessés, de quarante mules et chevaux absolument fourbus, et la perte de six animaux.

Si les conclusions que j'ai déposées sur l'impraticabilité d'une route carrossable commerciale entre Carumbei et Puerto Pacheco, sur le Paraguay, à travers cette région si sauvage, si rebelle, si dénuée des ressources, les plus indispensables l'*eau* et les *pâturages*, paraissaient exagérées après la démonstration que nous en avons faite dans une lutte de quatre-vingt-cinq jours où chaque pas nous coûtait une goutte de sang, je répondrais que rien ne s'oppose à la transformation de ces lieux en nouveaux jardins des Hespérides.

28 avril. — Le séjour de l'intendant à Santa Cruz se prolongeant au delà du terme assigné, je le prie de réintégrer le campement.

Le capitaine tapui Payara, négligeant de faire transporter l'eau nécessaire à la colonne, est recherché, ramené et attaché pendant cinq heures au pied d'un arbre, la jambe en l'air.

Cette correction ramène les Tapuis à de meilleurs sentiments. Ces Indiens ont absolument le type des Chiriguanos; leurs mœurs et leurs habitudes sont les mêmes, leur idiome identique. Ils portent la *tembeta* (bouton dans l'épaisseur de la lèvre inférieure) et laissent pousser leurs cheveux, qu'ils assujettissent au sommet de la tête par la *yapicuana*. Les femmes se tressent les cheveux en une natte fortement maintenue.

Ces Tapuis ont échappé jusqu'ici à l'influence et à la domination des Missions.

Ils m'ont paru d'une nature plus franche, plus communicative, que les Chiriguanos des Missions. Cela tient peut-être à ce que beaucoup d'entre eux voyagent ou ont voyagé. L'un d'eux s'était probablement inspiré de ce qu'il avait vu dans ses pérégrinations, en dessinant au charbon sur les murs de sa cahute quelques croquis représentant des types de *Carayes* (chrétiens), un cerf, un tapir, un tigre, des autruches au repos et en marche, un cavalier et un Tapui tirant à la flèche un pécari.

Le capitaine Aringui me parut un homme aussi sensé qu'animé des meilleures dispositions pour exciter le zèle des siens et les défendre contre la rapacité des « fermiers », dont l'hostilité se manifeste chaque jour plus ostensiblement à l'égard des *Collas*.

30 avril. — La journée se passe sans incident notable, bien que les ravitaillements se fassent de plus en plus difficiles.

1er mai. — Malgré l'absence de nos compagnons, qui ne sont point encore revenus de Chiquitos, je décide que la colonne se mettra en route pour Machareti, afin d'attaquer la zone centrale du Chaco boréal, à la hauteur du Puerto Pacheco, en explorant cette nouvelle région, qui peut-être sera plus favorable au tracé de la route carrossable projetée entre Sucre et ce dernier point.

Les hommes accueillent l'ordre de marche avec les marques de la plus vive satisfaction, car ils laissent sans regrets l'Izozog, dont les habitants, leurs compatriotes, se sont montrés si peu hospitaliers à leur égard.

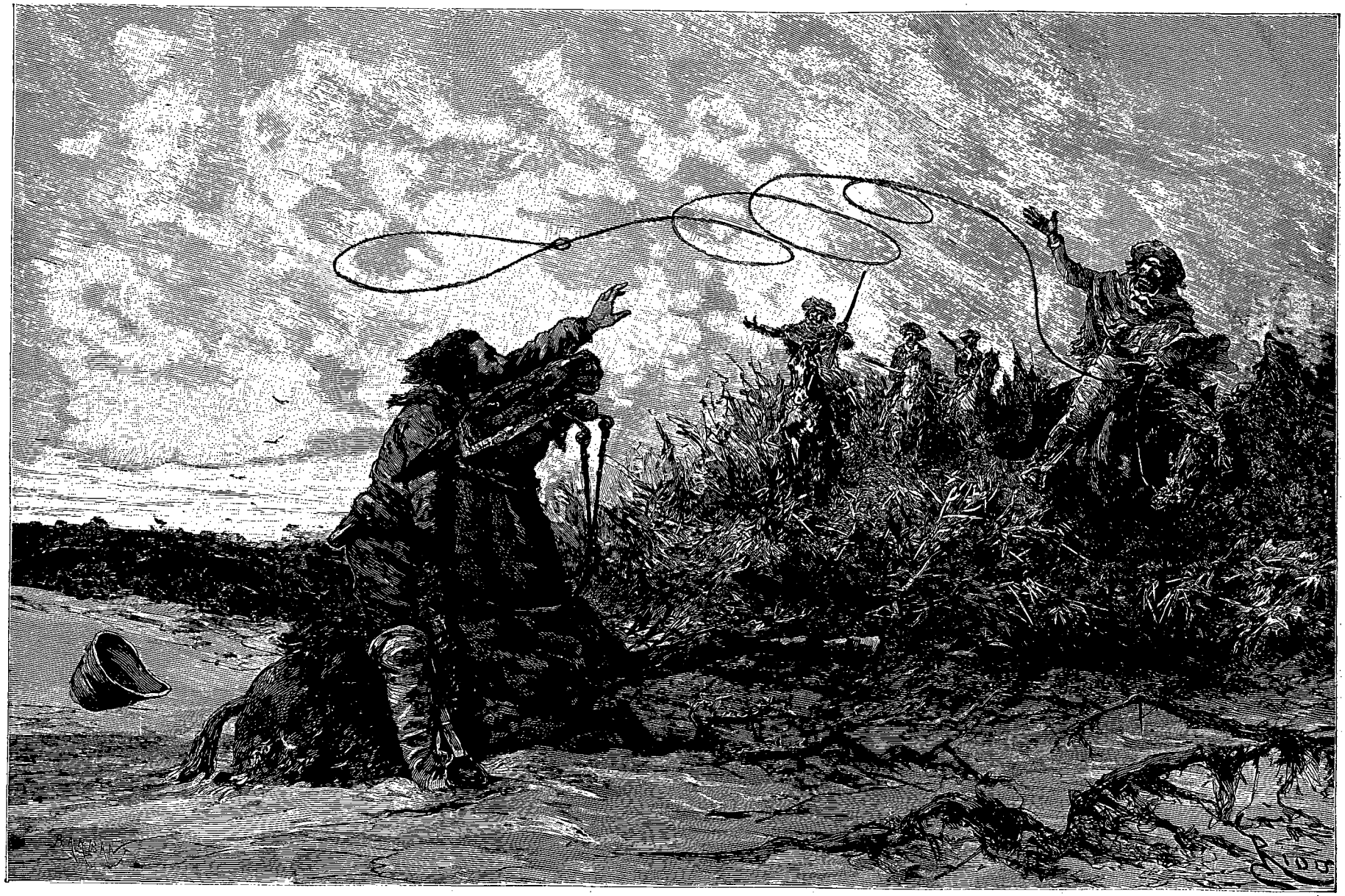
2, 3 et 4 mai. — Nous faisons nos préparatifs pour le départ, en témoignant aux gens, et en particulier au corregidor, qui nous a particulièrement rendu les services les plus empressés, l'expression de notre reconnaissance.

5 mai. — Une lettre d'un alcade m'annonce qu'un individu du Parapiti me propose de nous conduire au Paraguay par de magnifiques plaines, sans que nous ayons à redouter le moindre inconvénient, à la condition de lui payer 5 000 piastres!... un farceur à qui je conseille de chercher un autre moyen pour gagner la somme dont il a besoin.

6 mai. — Le départ est fixé pour ce matin, les tambours battent aux champs, la troupe se forme, fantassins et nationaux; les femmes des fermiers nous offrent, les unes des œufs, les autres du maïs en grains, des cigarettes, puis prennent congé de nous en nous recommandant à la *Santísima Víryen* (la Très Sainte Vierge); quant aux hommes, à part quelques-uns, nous ne les apercevons pas. En arrivant au Cobei nous trouvons tous les Tapuis qui se sont réunis en grande *tomada arete* (réunion pour boire); on voit qu'ils sont heureux, et ils s'empressent autour de nous en chantant et en dansant. Nous les passons en revue en prenant congé d'eux, puis ils nous offrent des œufs et de la chicha, et, malgré nous, les Indiennes nous entraînent à danser et m'expriment leur joie et leur satisfaction par d'innombrables : *Buruhicha mañanu, icaviñu* (Le grand est bon et aimable).

7 mai. — Le capitaine Aringui, qui, contrairement aux habitudes de ses compatriotes, ne vit qu'avec une seule femme, nous présente sa famille, superbe de santé et de force. Tous dansent dans la grange où l'on m'a logé, et leur admiration est au comble lorsque je leur montre la collection de verroterie et de bibelots

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ma mule s'enfonce dans les sables mouvants (voy. p. 206). — Dessin de Riou, d'après le texte et des croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

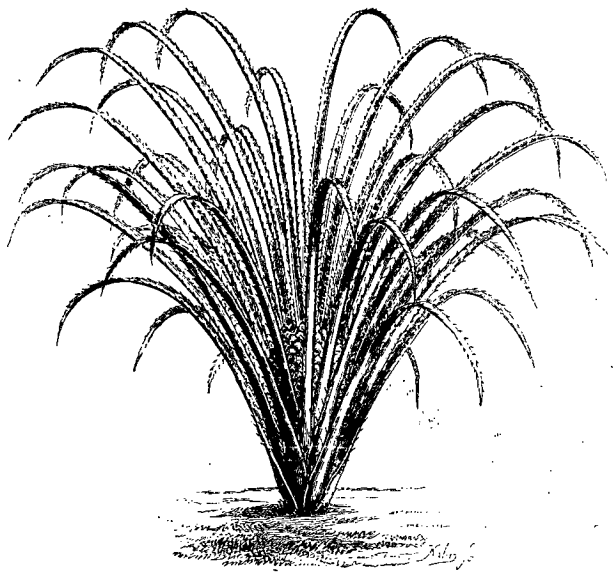
que je réserve pour les Indiens de notre itinéraire. C'est la première fois que tant de richesses s'étalent sous leurs yeux, et la répartition que je leur fais d'un certain nombre d'objets les remplit d'enthousiasme.

8 mai. — Arrivée de l'intendant de la colonne, venant de Santa Cruz accompagné d'un officier supérieur de l'armée qui sollicite son entrée dans l'expédition. Pour la seconde fois, ne pouvant sans désorganiser la colonne lui donner le poste correspondant à son grade, je l'engage à retourner à Sucre.

L'Indienne Yalla. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

9 mai. — Nous partons pour Copere à huit heures. Notre marche s'effectue sans incident par la rive droite du Parapiti. Ce village, composé d'une dizaine de cahutes habitées par des Tapuis, est des plus misérables; les gens sont pauvres et, par suite de la sécheresse, en sont réduits à se nourrir de caraoattas; leur maigreur fait pitié; on distribue aux plus nécessiteux une ration de viande fraîche.

10 mai. — La marche d'aujourd'hui est un peu plus pénible, la région étant plus sablonneuse. En arrivant près du rio, je demande à un « fermier » cruceño (de Santa Cruz) par où il nous faut passer pour aller à Ciporenda. Il nous dit qu'il n'y a qu'à suivre la rivière, où l'on ne trouve ni sables mouvants ni bourbiers, et qu'en coupant droit nous y arriverons. Suivant ses indications, j'engage l'avant-garde, laissant fort heureusement le gros du convoi plus en arrière; mais, au bout de dix minutes à peine, ma mule s'enfonce et disparaît en partie dans les sables mouvants. On me lance un lazo, et un des hommes parvient à me retirer : sera-ce la dernière des Cruceños?



Caraoatta, arbre et fruit. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

11 mai. — Nos guides se perdent, le convoi est en arrière, et nous n'arrivons qu'à la nuit close au grand bañado de Chituri, sur le Parapiti.

12 mai. — A une heure je prends de l'avance, accompagné du Père Doroteo, afin de gagner les Missions et de préparer ainsi l'arrivée du convoi.

Les environs du Parapiti sont ici assez fertiles; le terrain se donne presque pour rien. Un des propriétaires de l'endroit nous cite l'achat de deux lieues de terrain sur une et demie de large à raison de 125 piastres. Il obtient deux récoltes par an, en décembre et en mai. La production se compose de maïs, riz, canne à sucre, tabac excellent, haricots, aji, manioc. L'élevage des animaux y est aussi très productif : un beau bœuf se vend de 30 à 40 piastres.

L'endroit que nous atteignons aujourd'hui se nomme Iro, de *hi*, eau, et *ro*, salée.

13 mai. — La misère éclate de toutes parts dans les villages d'Indiens Tapuis et Chiriguanos que nous traversons en passant par la laguna de Cumbaruti; le désert s'ouvre devant nous, en immenses plaines, qu'envahissent souvent les Tobas de l'intérieur. Tout y est désert, on n'y voit aucune habitation. A la nuit nous atteignons Cipotindi.

14 mai. — Nous passons aujourd'hui à Yancaroniza, et à une heure nous arrivons à la Mission de Machareti.

15 mai. — Nos compagnons arrivent le lendemain et nous procédons à leur installation.

20 mai. — Après quelques jours de repos je décide d'aller à San Francisco, me rendre compte des dispositions des Tobas. Le Père Doroteo, parti pour cette dernière Mission il y a deux jours, doit les réunir et me préparer une entrevue avec eux.

A midi nous passons par Tiguipa, et à la nuit nous allons coucher à Tarairi.

21 mai. — En route nous trouvons ce matin le commissaire général des Missions, faisant sa tournée d'inspection.

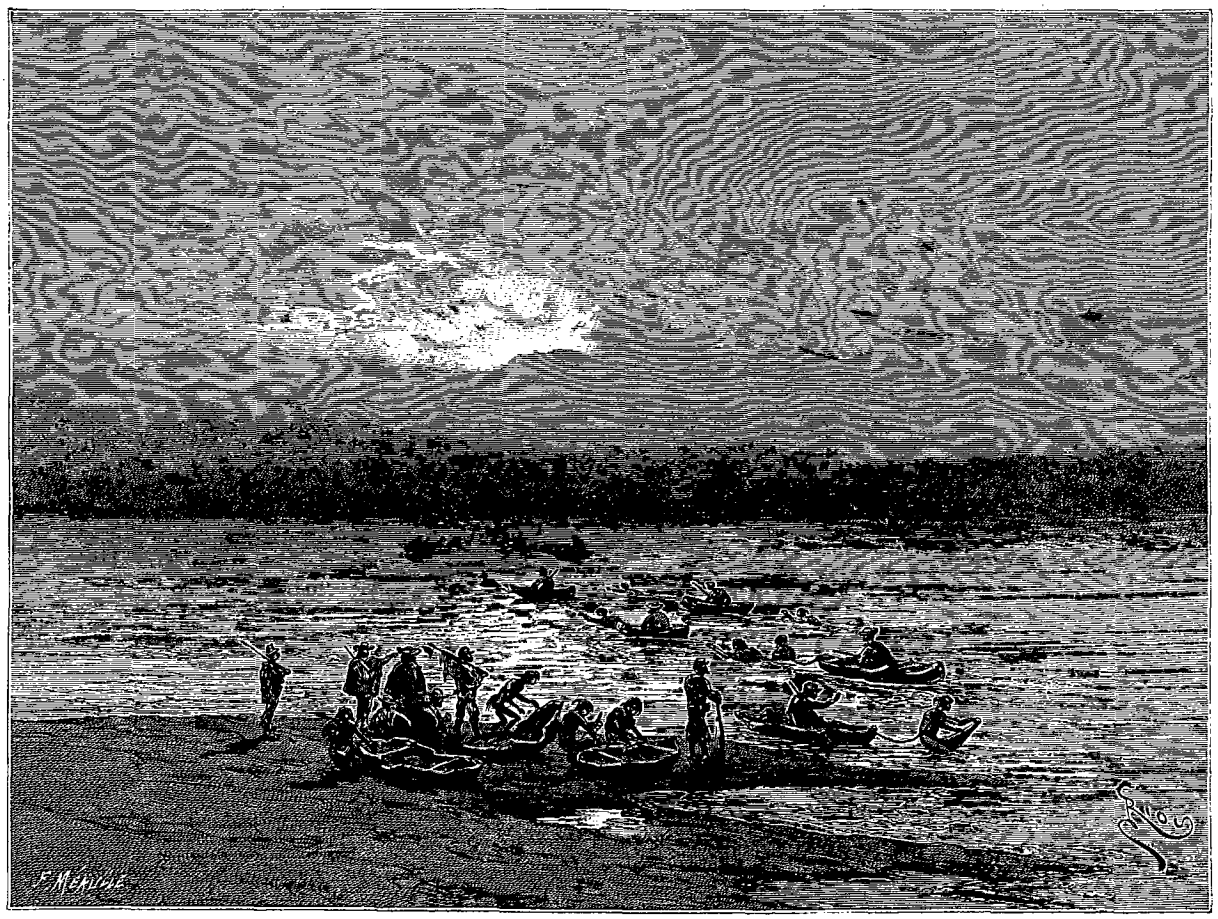
Nous arrivons à San Francisco, où nous attendait le préfet. Dans la visite que nous faisons aux ranchos des Tobas, j'apprends la présence de l'Indien Kaligagaë, père de la Yalla qui joua un rôle si funeste dans le massacre de la mission Crevaux.

A la tombée de la nuit mon intention est de me rendre auprès de Kaligagaë et de la Yalla, mais je trouve la porte de la Mission fermée à clef. Cette précaution

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me paraît étrange, car j'ai toujours joui jusqu'ici de la plus grande liberté dans les Missions. Quoi qu'il en soit, accompagné d'un autre Français, membre de l'expédition, j'ouvre la porte et me dirige sur le rancho de la Toba. Je l'y trouve entourée de tous les siens. Après avoir distribué une ample moisson de tabac et de verroteries, je lui parle de Crevaux et de Haurat, dont elle a plus spécialement conservé le souvenir. A des questions trop pressantes elle répond en paraissant ne pas comprendre. J'insiste et double les présents. Sa confiance renaît. Elle m'apprend que Cuserai, Toba dont j'ai envoyé le crâne à Paris, au Ministère, a été un des assassins de Crevaux, et que les autres qui y prirent part sont Cototo, Suguai, Cutiguasu, Peloko, Tasikii, etc. Je l'engage, en lui promettant de fortes récompenses, à me donner tout ce qui aura pu appartenir à Crevaux et à ses compagnons. Notre conversation est interrompue par l'arrivée de deux Chiriguanos, qu'elle me dit être des espions envoyés par le Père. Je me retire; mais ce fait provoque mon étonnement.

22 mai. — Les capitaines tobas que j'avais conviés par l'intermédiaire du Père Doroteo à une réunion ne se présentent pas. Je leur fais intimer l'ordre de se présenter avec leur titre d'alliés, puisque quelques-uns



Passage du rio Grande. — Dessin de Riou, d'après le texte et des croquis de l'auteur.

d'entre eux ont été reconnus comme tels par les autorités militaires de la frontière; je les préviens que ceux qui s'y refuseront seront traités comme rebelles; que tous mes efforts tendent à éviter des hostilités, mais que s'ils me forcent à leur rappeler qu'ils ont été les assassins de Crevaux, je leur ferai la guerre sans pitié.

Mon but, malgré la promesse du Père, n'a donc pas été atteint, car je repars pour Machareti sans avoir pu converser avec les Tobas qui vivent dans les parages de San Francisco.

Ma visite a paru gêner et embarrasser le Père Doroteo.

23 mai. — De Tarairi nous passons à Tiguipa et de là à Machareti. Je ne reçois aucunes nouvelles de la commission envoyée à Chiquitos et qui devrait être de retour depuis longtemps. C'est la seule raison qui retarde notre entrée dans le désert.

27 mai. — Le préfet et le commissaire général des Missions arrivent aujourd'hui à Machareti. Un avis de la commission me fait part de son retour très prochain.

30 mai. — Nos compagnons arrivent enfin, à quatre heures du soir; le rapport qui m'est fourni constate qu'ils n'ont pu suivre mes instructions, ni atteindre le but qui s'attachait à leur présence à Chiquitos, par suite de l'impossibilité absolue d'arriver au sommet du San Miguel. Partis de Carumbei, ils se dirigèrent vers Santa Cruz en passant par le rio Grande, qu'ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traversèrent le soir, dans des peaux durcies de vaches ou de bœufs.

Des Indiens vivant sur les bords servent de bateliers et passent les voyageurs et leurs bagages dans ces boîtes qui offrent un équilibre absolument instable.

Le guide, saisissant un morceau de bois sur lequel il s'affourche, se lance à l'eau à la nage, tirant le cuir par un lazo. Pendant ce temps les passagers sont tenus à la plus complète immobilité. Il nage ainsi sur un espace de cinq cents ou six cents mètres, et le clair de lune qui illuminait la scène rendait encore plus pittoresque cette traversée d'un nouveau genre.

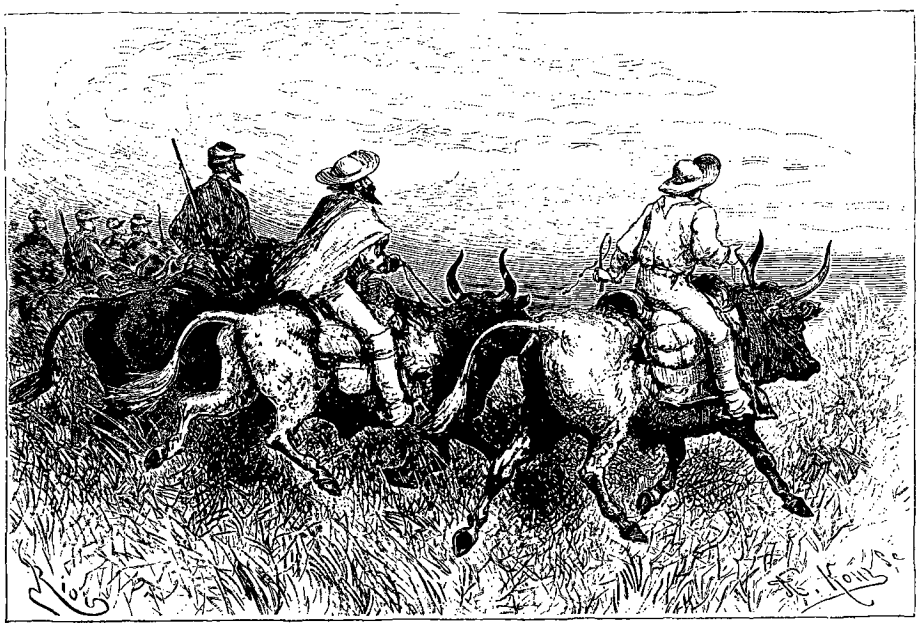
La marche de Santa Cruz à San José de Chiquitos se réalisa dans des conditions difficiles, car le pâturage et l'eau font presque totalement défaut.

En arrivant dans cette dernière ville éclatèrent entre le chef militaire de l'escorte et le sous-préfet de l'endroit des difficultés qui faillirent entraîner l'arrestation du premier.

Après un séjour de quelques jours, pendant lequel ils durent laisser passer les fêtes de Pâques avant de songer à quitter San José, nos compagnons se mirent en route pour le San Miguel.

Les coutumes religieuses du pays sont encore revêtues d'un certain caractère barbare et grotesque ; c'est ainsi que, pendant la messe, des Indiens, déguisés et masqués, se livrant à des contorsions et à des gambades, sautaient au milieu de la foule des fidèles qui assistaient à l'office, tandis que l'un d'eux agitait sa sonnette en accompagnant les groupes.

Les chevaux faisant absolument défaut par suite d'une maladie épizootique et de la rareté des pâturages, il



Une équipe de bœufs. — Dessin de Riou, d'après un croquis de M. Novis.

fallut songer à organiser une équipe et tirer parti des bœufs, qui d'ailleurs sont parfaitement dressés et se laissent facilement monter.

Puis on se mit en route dans la forêt, campant sous bois, et n'atteignant enfin le San Miguel que bien après l'époque indiquée, correspondant à celle de ma présence dans l'Izozog.

Malgré différentes tentatives, tous les efforts échouèrent lorsqu'on chercha à escalader le sommet du cerro.

Le retour fut décidé, et, après une série de péripéties sans nombre, le détachement put enfin rallier la colonne à Machareti.

Une lettre d'un Français établi depuis dix ans à la frontière, ayant connu Crevaux et ses compagnons lors de leur passage à San Francisco, m'engage à la prudence en me signalant que la confiance du docteur dans les conseils des Pères fut la cause de sa mort.

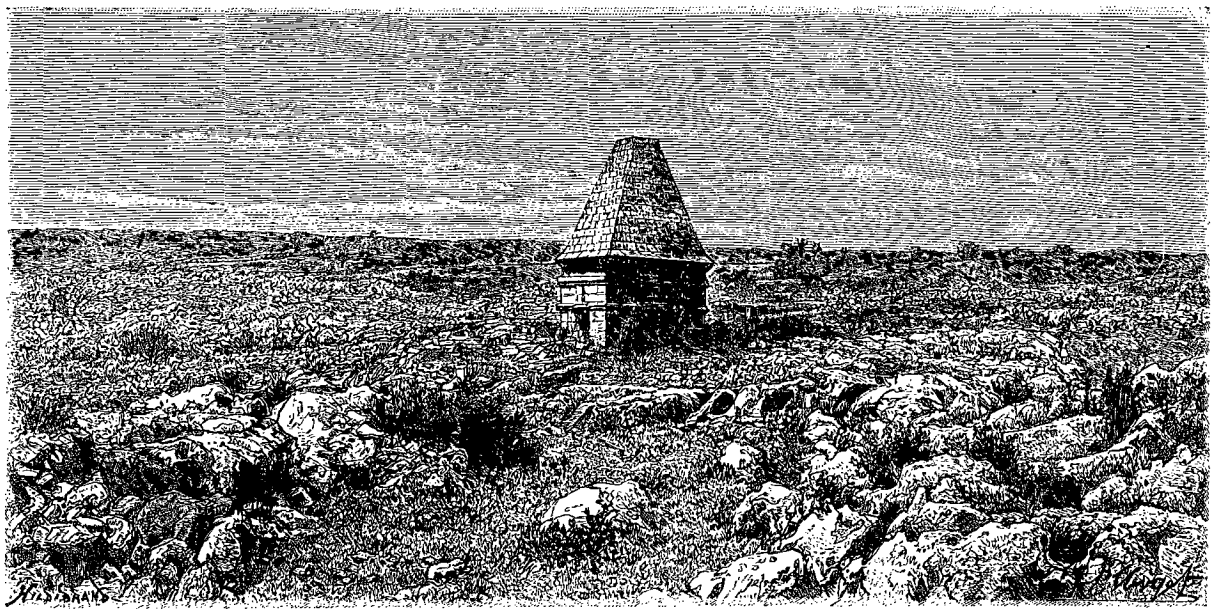
En dînant le soir avec les Pères je leur fais part de cette nouvelle accusation, portée plus spécialement contre le Père Doroteo. Celui-ci se trouble, et sa contenance embarrassée n'échappe pas à mes compagnons de table.

Dans le récit qui précède, je me suis borné à relater des faits dont tous mes compagnons ont été les héros ou les témoins; dans tout ce qui va suivre et se rapportera plus particulièrement à la mission Crevaux et au rôle des Pères, je me limiterai scrupuleusement à citer les événements sans aucun commentaire, tels que je les ai consignés, contrôlés et établis par des documents.

A. Thouar.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Tombeau de Hermel (voy. p. 211). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de la mission.

DE BEYROUTH A TIFLIS

(A TRAVERS LA SYRIE, LA HAUTE-MÉSOPOTAMIE ET LE KURDISTAN).

PAR M. ERNEST CHANTRE,

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

De Beyrouth à Hamah. — Les sources de l'Oronte. — Ras-Baalbek. — Kosséir. — Homs. — Le lac de Homs.

Une première excursion que je fis au Caucase en 1879, dans le but de poursuivre des études anthropologiques, m'avait tellement enchanté, que je ne quittai ce beau pays qu'avec le désir le plus vif d'y revenir.

Désirant étendre mes explorations jusqu'au sud de l'Arménie, je me décidai à pénétrer dans cette contrée par le sud-ouest, c'est-à-dire par le Kurdistan, la Haute-Mésopotamie et la Syrie septentrionale. Cette route me permettait d'observer, chemin faisant, les populations qui pouvaient avoir quelque affinité avec celles du Caucase, que j'allais plus spécialement étudier.

C'est dans ce but que je m'embarquai le 29 mars 1881, à Marseille, à bord de l'*Elbe*, en compagnie de deux de mes amis, M. le commandant Barry et M. Émile Bruyas, de Lyon, qui avaient désiré se joindre à ma caravane. J'étais en outre accompagné de M. Donat Motte, préparateur naturaliste du Muséum de Lyon.

Favorisés par une mer splendide, nous passons rapidement Naples, et arrivons le 8 au soir à Alexandrie.

Le bateau devant faire une escale de trois jours à Alexandrie, nous employâmes ce temps à aller au Caire, dont nous ne fîmes qu'entrevoir les enchantements.

Le 9 avril à six heures du soir l'*Elbe* reprend la mer par une brise excellente. Le 10 nous nous réveillons en vue de Port-Saïd, où nous passons une journée qui nous a paru un peu longue. Pendant la nuit nous marchons sur Jaffa, que nous apercevons dès le point du jour. Le bateau séjournera en vue de la ville jusqu'au soir. Nous quittons le bord aussitôt que possible pour aller visiter cette ville si pittoresque et certainement l'une des plus intéressantes des côtes de Syrie.

Notre trajet de Jaffa à Beyrouth s'effectua par une belle nuit; et c'est de bon matin que nous entrâmes dans la rade de Beyrouth. En l'absence du drogman que nous avions choisi, Melhem Ouardi, son frère Antoun, négociant et banquier, vint nous recevoir et se chargea du débarquement de nos quarante-trois colis.

Les formalités de douane, qui sont en général si vexatoires pour les Européens, m'avaient un peu préoccupé, car nous avions quatre cents glaces photographiques, auxquelles il ne fallait pas faire voir la lumière, et nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

munitions de chasse, dont l'entrée est prohibée. Mon anxiété disparut bien vite quand je vis débarquer tout le bagage à l'hôtel *Belle-Vue*, où il fut conduit directement, sans passer par la douane, par un intelligent employé de cette administration.

Notre première visite fut pour notre savant et vénérable ami le docteur Suquet, la providence des Français à Beyrouth, surtout des Lyonnais, et qui a été enlevé récemment à l'affection de ses nombreux amis. La mort de cet homme de bien a été un deuil, non seulement pour la colonie française, mais encore pour les indigènes, qui étaient assurés de trouver en lui des soins et des conseils aussi désintéressés qu'éclairés.

Nous avons été heureux de profiter de son expérience pour organiser notre caravane.

Le choix des chevaux, des mulets et du matériel de campement demandait quelque soin, ainsi que celui des hommes, car nous allions traverser des régions tout autres que celles que parcourent ordinairement les caravanes de Syrie. La longueur du voyage, jointe aux difficultés de la route, exigeait un personnel vigoureux et soumis, aussi bien que des bêtes solides et bien portantes. Un matériel neuf et diverses provisions de bouche n'étaient pas moins nécessaires.

J'avais compté sur Melhem Ouardi pour organiser tout cela, car il avait accompagné plusieurs fois, dans ses courses à travers la Syrie, mon ami le docteur Lortet, qui avait été satisfait de ses services. Aussi ce fut pour moi une véritable contrariété d'apprendre qu'il était encore à Jérusalem. Ma lettre ne lui était pas parvenue assez tôt pour qu'il pût venir nous recevoir.

En son absence, qui, du reste, ne devait pas se prolonger, puisqu'il allait nous rejoindre à Antioche, son frère Antoun fit de son mieux pour le remplacer, et nous fournit un drogman provisoire, suffisant pour des excursions en Syrie, mais avec lequel nous ne serions jamais parvenus en Kurdistan.

Le 14, à neuf heures du matin, nous montions à cheval, et prenions la route de Damas.

Après avoir traversé le Liban, recouvert de jardins et de vignes florissantes, nous arrivons, un peu avant la nuit et sous une pluie torrentielle, à Chtôra, à l'entrée de la splendide vallée de la Bekaa. Ce n'était que le prélude de ce qui devait nous attendre jusqu'à Antioche, car toute cette première partie de notre voyage a été marquée par une persistance désespérante de la pluie et du mauvais temps. Nous plantons nos tentes et goûtons, pour la première fois, dans de tristes conditions il est vrai, des douceurs de la vie nomade que nous allons mener désormais.

Le lendemain, au point du jour, nous nous mettons en route avec le beau temps, et atteignons rapidement Zahleh, petite ville pittoresque qui s'élève en gradins sur deux coteaux, entre lesquels coule le Nahr-Bardâni, torrent qui sort d'une gorge sauvage. La ville renferme plusieurs églises et de nombreux couvents.

Nous laissons Zahleh et poursuivons notre route en nous dirigeant sur Mino'allaqah, village situé à l'entrée d'un vallon, et non loin duquel s'élève un ancien édifice appelé *nebi Nouh* (le tombeau de Noé). Les Métoualis y forment la majorité de la population. Enfin, en six heures, nous atteignons Baalbek, où nous établissons nos tentes dans la grande cour du temple.

Les admirables ruines de Baalbek ont inspiré, ici même, de la part de nombreux voyageurs, des descriptions poétiques et enthousiastes auxquelles je crois inutile de rien ajouter.

En quittant Baalbek, nous traversons un petit plateau aride entrecoupé de profonds ravins creusés dans des alluvions vaseuses, et dominé par les contreforts de l'Anti-Liban. Nous rencontrons une bande de Tcherkesses errants qui transportent sur de lourds chariots leurs misérables bagages, parmi lesquels sont entassés les vieillards et les enfants. Tristes convois, que l'on ne saurait voir sans se sentir ému de pitié.

Nous atteignons bientôt le village de Nahleh, situé sur la rive gauche d'un torrent profondément encaissé. Au centre du village et sur une colline, à droite, se voient les ruines de constructions anciennes et de quelques tombeaux dont la date est peu appréciable. Traversant ensuite de hauts plateaux rocheux de 900 à 1 000 mètres d'altitude, la caravane arrive, en descendant, sur la belle fontaine de Naba-el-Léboueh, près de laquelle s'élève un pauvre village renfermant quelques ruines. Cette source alimente trois canaux, qui portent partout la fraîcheur et la fertilité.

Nous gagnons ensuite le village d'El-Aïn, qui n'offre rien de particulier, puis celui d'El-Fikeh auquel on arrive par une route sauvage et difficile. Nous atteignons enfin le village maronite de Ras-Baalbek.

Nous renonçons à camper, à cause de la persistance du mauvais temps, et aussi afin de ménager les forces de nos moukres, et nous acceptons l'hospitalité du cheikh du village, qui nous offre une pièce assez propre. Nous y faisons installer nos couchettes pendant que nous nous séchons à un bon feu.

C'était la veille de Pâques, et le cheikh vint nous inviter à assister à l'office qui devait se dire à deux heures du matin. Harassés de fatigue comme nous l'étions, cette offre ne manqua pas de nous mécontenter, mais l'hospitalité nous faisait un devoir de nous rendre à l'invitation de notre hôte. Nous ne fûmes pas même récompensés par l'attrait d'une cérémonie intéressante. L'assistance resta tout le temps la tête couverte, et ne cessa de chanter sans mesure ni justesse.

L'heure très matinale à laquelle nous nous étions levés ce jour-là nous permit de nous mettre en route plus tôt que de coutume, chose difficile à obtenir de nos hommes durant la première semaine de voyage. Nous prenons la route la plus directe pour arriver à Riblah en passant par Mâr-Maroun. Le temps s'est mis au beau, et nous chevauchons allègrement.

C'est à Mâr-Maroun que la source du Nahr-el-Aci, unie à plusieurs autres, donne naissance à l'Oronte. Nous déjeunons près des eaux limpides du Nahr-el-Aci, non loin duquel se trouve la grotte de Maghâ-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ret-er-Rahid, ou Caverne du Moine, retraite, d'après la légende, du moine Mâron, le père des Maronites.

Quittant alors les régions calcaires d'où s'échappent les nombreuses sources qui constituent l'Oronte, nous cheminons sur des basaltes qui donnent au paysage un aspect sombre et sévère, et forment la colline de Kamou'at-el-Hermel, où se trouve un monument isolé qui se détache sur le plateau nu et désert.

Cet édifice appartient à la catégorie des tombeaux à pyramide signalés et décrits par M. de Vogüé dans les régions d'El-Barrah, de Hass et de Dana, et remonte probablement au Ve siècle de notre ère. C'est, dans le genre, un spécimen d'une grande simplicité; néanmoins la construction semble en avoir été soignée. Un des côtés du monument a été détruit par des chercheurs de trésors ou des tentatives de fouilles dont les résultats n'ont pas été signalés. Sa hauteur est de 15 à 16 mètres. Il se compose d'une chambre funéraire carrée formée par un soubassement en basalte noir, et auquel les faces inclinées de la pyramide servent de toiture. Celle-ci est hérissée d'un quinconce de culs-de-lampe, comme dans les tombeaux analogues précédemment mentionnés. « Je suppose, dit M. de Vogüé, que ces petits appendices de pierre servaient à supporter, dans certaines circonstances, des lampes allumées. On sait que l'illumination des tombeaux à certains jours faisait et fait encore partie du rite oriental. »

Le bandeau supérieur porte des traces de grossiers bas-reliefs représentant des chasses. C'est là toute la décoration de ce monument funéraire.

Du point où s'élève ce tombeau on jouit d'une vue magnifique et des plus étendues soit sur le Liban et l'Anti-Liban, soit sur la vallée de l'Oronte.

Nous atteignons bientôt le petit village de Riblah,

Kosseir. — Dessin de Dosso, d'après une photographie de la mission.

après avoir traversé de nombreux cours d'eau affluents de l'Oronte. Cette localité, très misérable, n'offre aucun intérêt.

A quelque distance de là, on aperçoit dans la plaine, sur un léger mamelon, plusieurs dolmens. Le mieux conservé de ces monuments a une de ses dalles latérales percée d'un trou, disposition qui, on le sait, n'est pas rare dans les monuments de ce genre. Ces dolmens, au nombre de trois, sont en partie ruinés et ont été construits à l'aide de dalles calcaires apportées des flancs du Liban, soit d'une distance d'au moins 15 à 20 kilomètres. Ils mesurent jusqu'à 1 m. 50 de longueur sur 1 mètre de largeur.

Peu de temps après avoir dépassé Riblah, on découvre, dans un angle formé par l'Oronte et un de ses affluents, des ruines et des débris de colonnes, dans lesquels M. Thompson a cru voir les vestiges de l'ancienne Kadesh, tandis que, d'après les anciens itinéraires, cette place doit être considérée comme le lieu où s'élevait jadis *Laodicea ad Libanum*.

A partir de ce moment, obliquant à l'est, nous perdons de vue l'Oronte, et nous nous dirigeons du côté du désert, afin d'éviter le débordement des eaux de la rivière et du lac. La route, détrempée, est excessivement pénible; les hommes sont mouillés et las; quant aux chevaux et aux mulets, ils glissent à chaque pas, et il faut à tout instant consolider leurs charges.

Vers la nuit nous touchons le village turc de Kosséir, situé dans une plaine basse et humide. Il est habité par des pasteurs, et est entouré de grandes murailles destinées, sans doute, à l'abriter contre les incursions des Bédouins et des fauves. La défiance de la population nous empêcha d'y entrer. D'ailleurs la seule issue apparente était bien gardée par de vigoureux chiens, qui saluèrent notre arrivée par des aboiements furieux, ce qui nous enleva toute velléité d'insister auprès des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitants. Aussi allâmes-nous camper à quelques centaines de pas à l'est de ce village si peu hospitalier.

Non loin de nos tentes se dressaient de grandes masses noires coniques qui nous intriguaient fort, et que nous avons constaté être des amas de combustible formés de briquettes faites de fumier mélangé avec de la boue et de la paille. Ce travail est exécuté par les femmes. Les briquettes ainsi entassées sont séchées au moyen d'un foyer établi sur un petit banc de pierre situé au centre de la meule, qui est creuse.

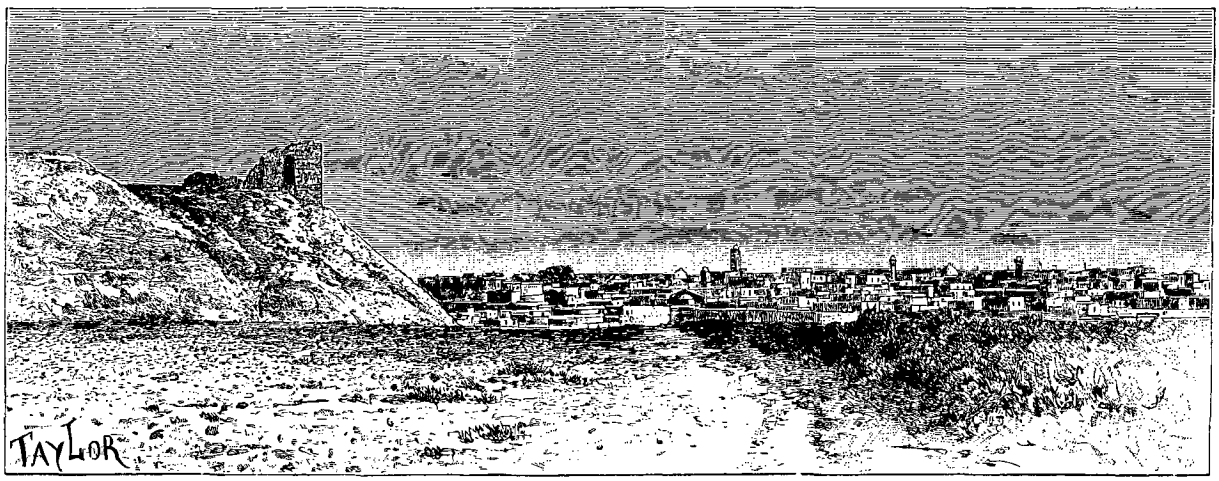
Les femmes de Kosséir se montrent le visage découvert, aussi avons-nous, pu en admirer quelques-unes, fort jolies, et dont la tournure ne manquait pas d'élégance.

Le lendemain de bonne heure, quittant ce misérable campement, nous nous acheminons dans la direction du lac de Homs. Nous restons dans le voisinage de l'Oronte, sans toutefois trop l'approcher, à cause de ses débordements. Le temps est superbe, et de toutes parts les cailles se lèvent sous les pieds de nos chevaux. Quelques-unes sont abattues ; mais le bruit de nos fusils a effrayé un troupeau de gazelles que nous voyons fuir au loin dans le désert qui s'étend à l'est. Ces gracieux animaux se trouvent en grand nombre dans le voisinage de la route qui va de Homs à Palmyre. Ils sont sans doute attirés par les nombreux puits et abreuvoirs échelonnés sur le parcours des caravanes.

On aperçoit çà et là dans la plaine quelques campements de Bédouins, et il nous arrive souvent de croiser quelques-unes de leurs malheureuses femmes, chargées de lourds fardeaux, et dont plusieurs portent, en outre, leur enfant dans une besace placée sur le dos.

Bientôt on arrive en vue du lac, dont il faut fuir les abords, temporairement marécageux. Nous ne le rejoignons que vers son extrémité nord, au village d'Atin, après avoir laissé derrière nous les villages de Noubaryeh et de Noukeireh.

Un peu avant d'atteindre Atin se trouve un grand



Le château et la ville de Homs. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

tertre du genre de ceux que l'on voit dispersés de loin en loin dans toute la vallée de l'Oronte. Il a 15 mètres environ de hauteur sur cent pas de circonférence, et est entouré d'un fossé.

On s'est demandé si l'on devait considérer ces amas de terre, évidemment rapportée, comme des tumulus ou comme de simples tertres de vigie. J'en ai visité plusieurs avec soin, mais rien à l'extérieur ne permet de se faire une opinion sur leur destination. Des fouilles pourraient seules permettre d'être fixé à cet égard.

Atin, où nous déjeunons, est un petit village chrétien distant de 2 kilomètres environ du lac et qui renferme cinq à six cents habitants seulement. De ce point on arrive en deux heures à Homs, dont on aperçoit depuis longtemps la forteresse. Nos tentes sont immédiatement dressées près de la caserne d'artillerie, dans le voisinage d'un grand caroubier.

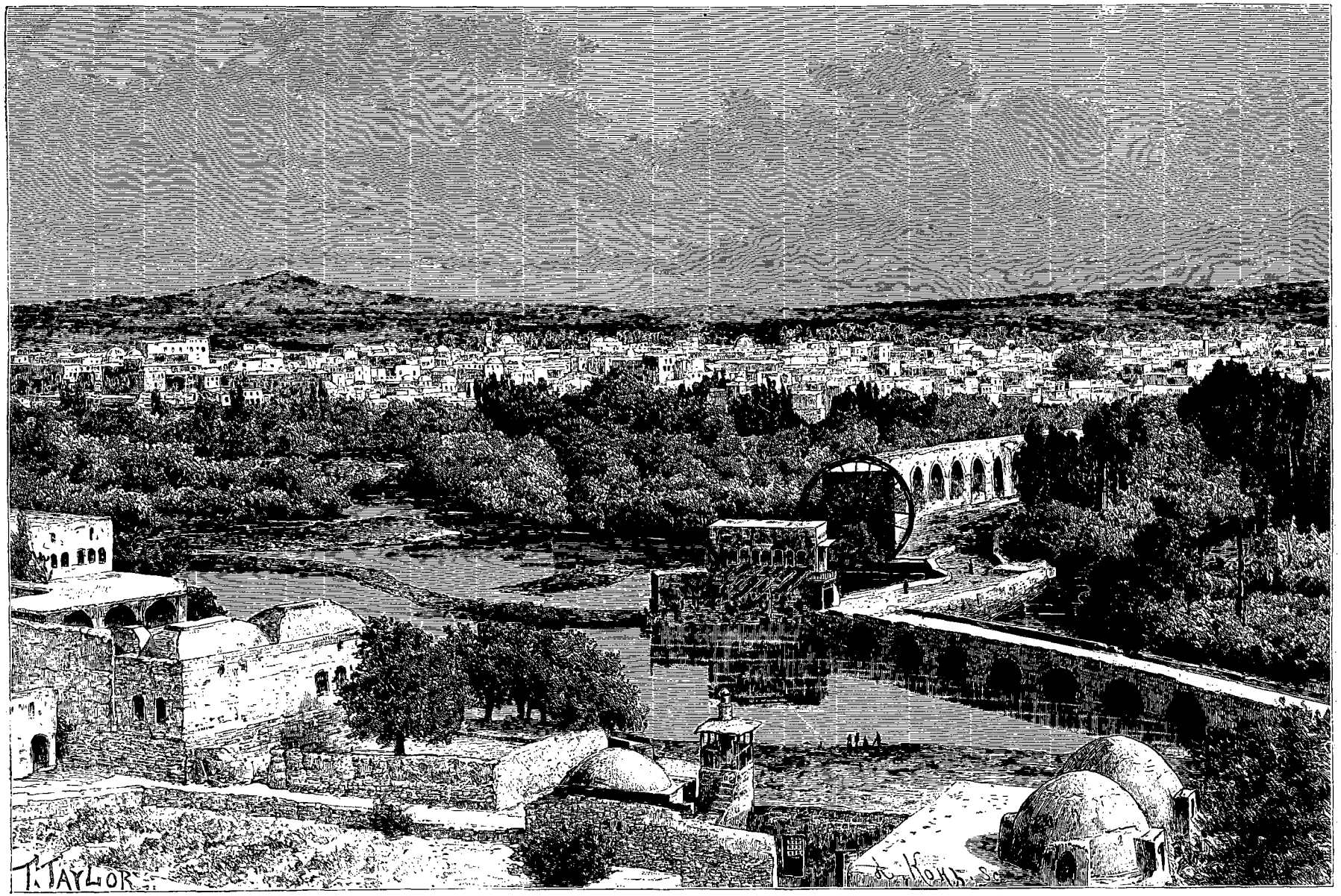
A peine arrivés dans notre campement, nous recevons la visite de M. le commandant de Torcy, attaché militaire à l'ambassade de Constantinople. Ce savant officier revenait de Palmyre et se dirigeait sur Alep par Hamah. Nous décidâmes que nous partirions ensemble le surlendemain.

Homs, l'ancienne Emèse des Grecs, s'élève sur les confins du grand désert de Syrie. Avec ses maisons noires, ruinées et à toits plats, cette ville est loin d'être attrayante. A chaque pas on rencontre des amas d'immondices de toutes sortes, aux émanations pestilentielles. En été son séjour doit être intolérable. Pourtant les Bédouins qui se pressent en grand nombre dans ses bazars et ses rues lui donnent une physionomie animée et pittoresque.

La plus grande partie des anciennes murailles est encore debout. Le monument le plus remarquable de Homs est la mosquée de Djâmi-Ibn-Lübbâde.

Depuis le commencement de ce siècle, Homs a pris une certaine importance industrielle, grâce à l'extension de ses fabriques de soies brochées, et de celles de cotonnades grossières qu'elle tisse pour les Bédouins. Il y a actuellement plus de cinq mille métiers à tisser.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hamah (voy. p. 215). — Dessin de Taylor, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les soies sont jolies mais trop chargées. Il s'y fabrique aussi de beaux tapis et des *abâjes* rayées noir et blanc ou marron et blanc.

La majorité de la population est chrétienne grecque. Elle renferme aussi quelques arméniens et quelques protestants. Il existe également aux environs de Homs, dans la montagne, une secte analogue à celle des ismaïliens, et dont les adeptes sont probablement les descendants des Hachichins ou fumeurs de hachich. Ils passent pour pratiquer un culte obscène; mais ce fait n'est pas démontré.

J'employai une journée à explorer le lac (Bahr-el-Homs), qui occupe dans la vallée de l'Oronte une assez grande étendue du nord-est au sud-ouest. Il mesure 12 kilomètres de longueur sur 5 environ de largeur. Ses bords, un peu marécageux, étaient, lors de notre passage, entièrement recouverts d'eau au nord, c'est-à-dire du côté de son déversoir, point sur lequel on a établi jadis un barrage, de manière à élever le niveau de l'eau. Une tour carrée et ruinée est encore placée à chaque extrémité de ce barrage qui n'a pas moins de 180 mètres de largeur et 7 à 8 d'épaisseur.

Ce lac, auquel la tradition populaire a conservé, paraît-il, le nom de Kadès, a soulevé parmi les archéologues de fort savantes discussions. De la présence de nombreuses antiquités dans son voisinage, et de celle d'un *tell* ou monticule qui s'élève sur une île située au sud du lac, on a cru reconnaître là l'emplacement de l'antique Kadesh, capitale des Héteens. Des fouilles seules pourront éclaircir la question, et peut-être donneront-elles des résultats fort intéressants.

Les collines qui environnent ce lac aux eaux blanchâtres sont couvertes de taillis de chênes et d'arbustes épineux. Une faune riche et variée habite les eaux du bassin. Les berges du côté nord sont couvertes de limnées, parmi lesquelles on a cru reconnaître un assez grand nombre d'espèces nouvelles, dont je citerai entre autres la *Limnea Homsciana*, la *Limnea Chantrei*, etc. Sur certains points, ces accumulations de coquilles ont une épaisseur de plus d'un mètre.

La plaine qui sépare le lac de la ville de Homs est peuplée de beaux oiseaux de marais. On aperçoit çà et là, tout près de ses rives, quelques tentes de Bédouins gardant de misérables troupeaux de moutons.

Vieux Bédouin des environs de Homs. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Le soir, après avoir rendu visite à M. de Torcy dans la charmante habitation qu'avait mise à sa disposition la célèbre lady Digby, épouse de Midjouel, l'un des plus puissants chefs du désert de Palmyre, nous faisons nos préparatifs pour le départ, et le lendemain matin nous levons le camp de bonne heure.

II

De Hamah à Antioche. — Hamah. — Khan-Cheikh-Houn. — Ma'arrat-en-Noamân. — Serdgilla. — El-Barrah.

Sept heures seulement nous séparent de Hamah. La route que nous suivons est constamment formée de calcaires crayeux compacts et parsemés çà et là de dykes basaltiques, d'où il résulte que la végétation est assez pauvre. Nous sommes égayés, le long du chemin, par la vue d'une caravane de chameaux dont la silhouette noire et luisante se détache à ravir sur le fond blanc des montagnes crayeuses.

Nous ne faisons halte qu'à Er-Restan, l'ancienne *Arethusa*, qui fut jadis une place importante, actuellement remplacée par un vaste khan. A chaque pas on rencontre des tortues, et nous chassons quelques oiseaux pour rompre un peu la monotonie de notre route, qui, heureusement, prend un tout autre aspect aux approches de Hamah. Partout apparaît la fertilité apportée par les eaux de l'Oronte, que les habitants savent admirablement diriger au milieu de leurs champs et de leurs vergers.

M. de Torcy, en tournée officielle, était attendu à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

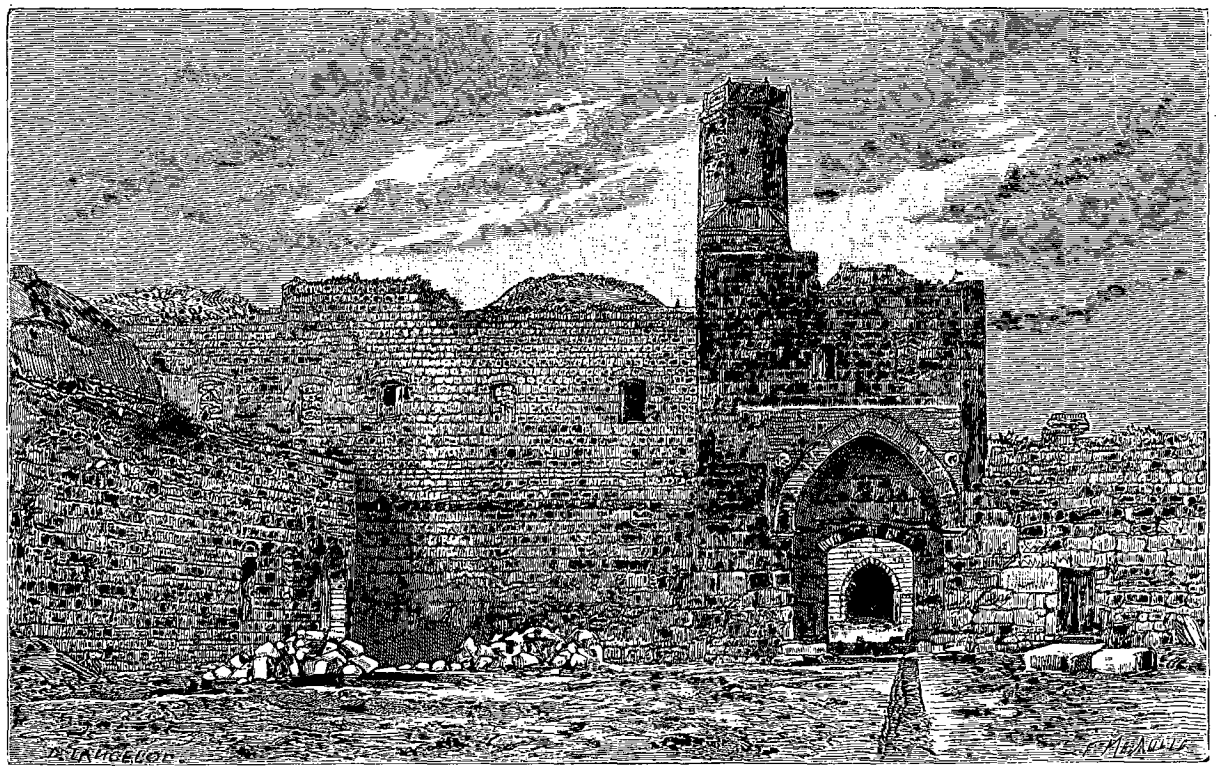
porte de la ville par le gouverneur turc accompagné d'une dizaine de cavaliers de sa garde et de quelques notables de la ville; aussi notre entrée eut-elle un aspect très imposant.

La ville, construite sur plusieurs collines, ne s'aperçoit qu'en y entrant. Notre drogman obtint l'autorisation de dresser nos tentes dans un jardin situé non loin des grandes norias au moyen desquelles on fait monter l'eau dans les plus hautes parties de la ville, et qui font entendre continuellement un grincement assez désagréable.

Hamah, considérée à juste titre comme une des plus pittoresques et des plus délicieuses villes de la Syrie, porte encore le nom à peine modifié qu'elle avait il y a quatre mille ans, lorsque les Hébreux arrivèrent dans la Terre Promise, dont elle formait l'un des États frontières. D'abord comptoir phénicien, puis capitale du royaume syrien, cette ville joua un certain rôle dans l'histoire des Hébreux et dans celle des guerres de l'Assyrie. Sous les Séleucides elle changea son nom contre celui d'*Epiphania*, en l'honneur d'Antiochus Épiphane, et reprit plus tard son ancien nom arabe.

Grâce à la végétation luxuriante qu'entretiennent à Hamah les eaux de l'Oronte habilement utilisées à l'aide de nombreux aqueducs, cette ville, au milieu du désert qui l'environne, offre le riant aspect d'une oasis.

Les bazars sont grands et ont une certaine importance à cause des échanges que les Bédouins et les An-



Caravansérail de Khan-Cheikh-Houn (voy. p. 216). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de la mission.

sariés viennent y faire de leurs produits. Il s'y vend notamment une grande quantité d'*abâjes* fabriquées dans le pays.

Comme Lyonnais, notre attention fut attirée à Hamah, de même qu'à Homs, par des métiers à tisser la soie et par de grands dévidoirs mus par l'eau.

La population de cette ville n'offre pas beaucoup de caractère. Elle est composée surtout d'Arabes musulmans, puis de Grecs, d'Arméniens, de Jacobites et de quelques Maronites. Plusieurs familles de Bédouins, devenues sédentaires, habitent, sur une colline qui domine la ville, des grottes creusées dans les anciennes terrasses des alluvions de l'Oronte.

Campé si près du fleuve, je ne devais pas négliger de faire une ample collection de poissons de l'Oronte, dont la faune est des plus riches. J'ai eu à cet égard la plus complète satisfaction, et mon ami le docteur Sauvage a trouvé dans cette série des espèces nouvelles du plus grand intérêt : ce sont le *Labeobarbus Chantrei*, l'*Alburnis Orontis*, puis un certain nombre d'espèces connues, mais intéressantes, telles que le *Clarias Orontis*, remarquable par sa taille considérable; le *Capoeta Damascina*, le *Barbus barbulus*, le *Discognathus variabilis*, le *Squalius turcicus*, etc., etc. J'ajouterai à cela un grand nombre de crabes et de coquilles.

Nos affaires étant terminées, nous levâmes le camp le lendemain un peu tard. Nous n'avions qu'une étape, assez courte : cinq heures seulement nous séparaient de Khan-Cheikh-Houn, où nous devions camper.

Ce village, adossé à une colline peu élevée, est entièrement construit en grosses briques mal cuites. Ses

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maisons, ou plutôt ses huttes, sont greffées en quelque sorte les unes sur les autres, comme une série de ruches à toits coniques. Au pied du village se trouve un superbe khan bien conservé, chose rare en Orient, et formé de deux cours intérieures, au centre desquelles est une tour de style arabe. Un réservoir construit en beaux matériaux est situé à côté du khan. Il reçoit les eaux pluviales de toute la localité, eaux qui constituent exclusivement l'alimentation de Khan-Cheikh-Houn.

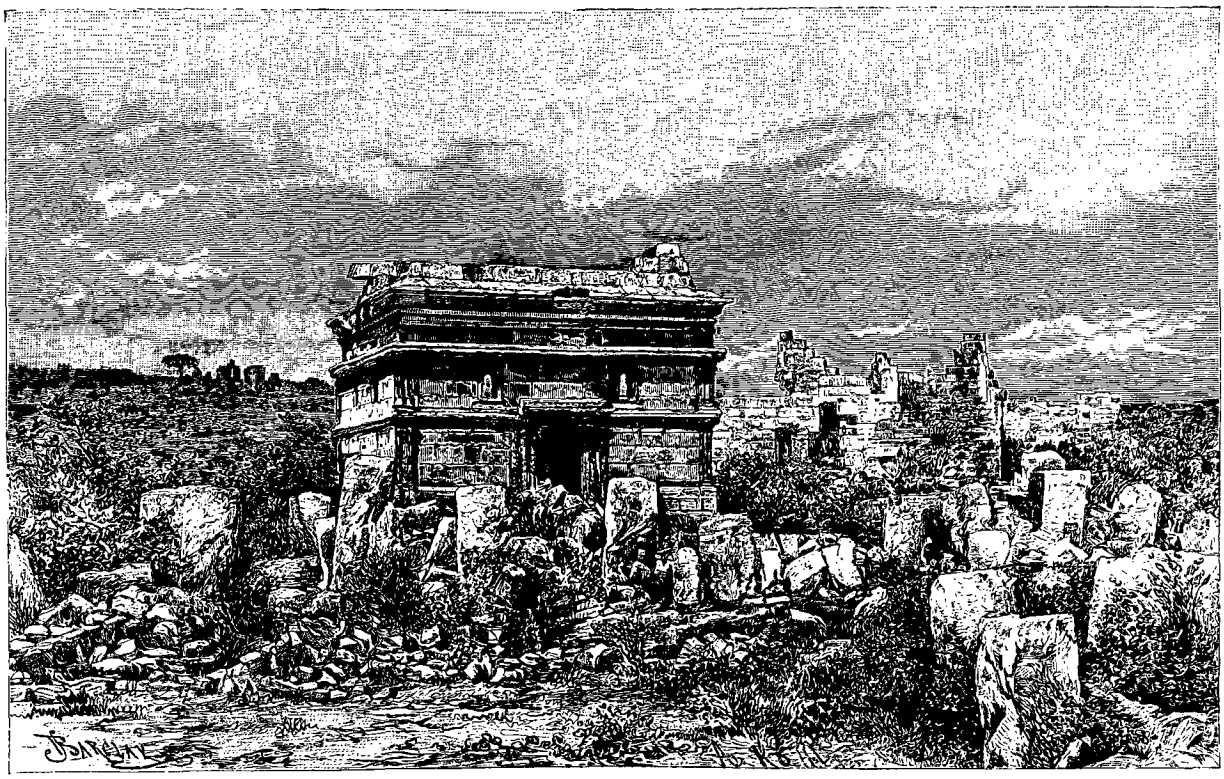
La population est tout entière musulmane. Les femmes, assez jolies, ne sont pas voilées, et vont chercher de l'eau dans de grands vases en cuivre de style antique, qu'elles portent gracieusement sur la tête.

C'est à Khan-Cheikh-Houn que nous avons le regret de nous séparer du commandant de Torcy, qui va achever sa tournée dans une autre direction.

En quittant cette localité, on suit un grand plateau calcaire d'eau douce, et la route est sillonnée par une série de citernes creusées dans le sol.

Nous ne sommes malheureusement pas favorisés à notre départ par le beau temps; mais, après quelques grosses averses, le soleil finit par se montrer, et vient fort heureusement sécher nos habits transpercés. D'innombrables oiseaux s'envolent de leurs retraites avec de joyeux cris. Nous remarquons parmi eux des bandes de jolis rolliers au plumage bleu.

A mesure que l'on approche de Ma'arrat, on trouve une campagne bien cultivée et des jardins nombreux



Ruines d'El-Barrah (voy. p. 218). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de la mission.

plantés de figuiers et de pistachiers. Le pays, malheureusement, manque d'eau. La pluie et le mauvais état des chemins rendant la marche très difficile, c'est avec un retard de deux heures que nous atteignîmes Ma'arrat-en-No'amân. Cette ville, appelée aussi quelquefois Marrat, est une des nombreuses cités détruites par les croisés, sous Bohémond, en 1099. Elle est bâtie sur une petite élévation.

A partir de ce point commence une région extrêmement intéressante : c'est celle des villes mortes de l'époque chrétienne primitive.

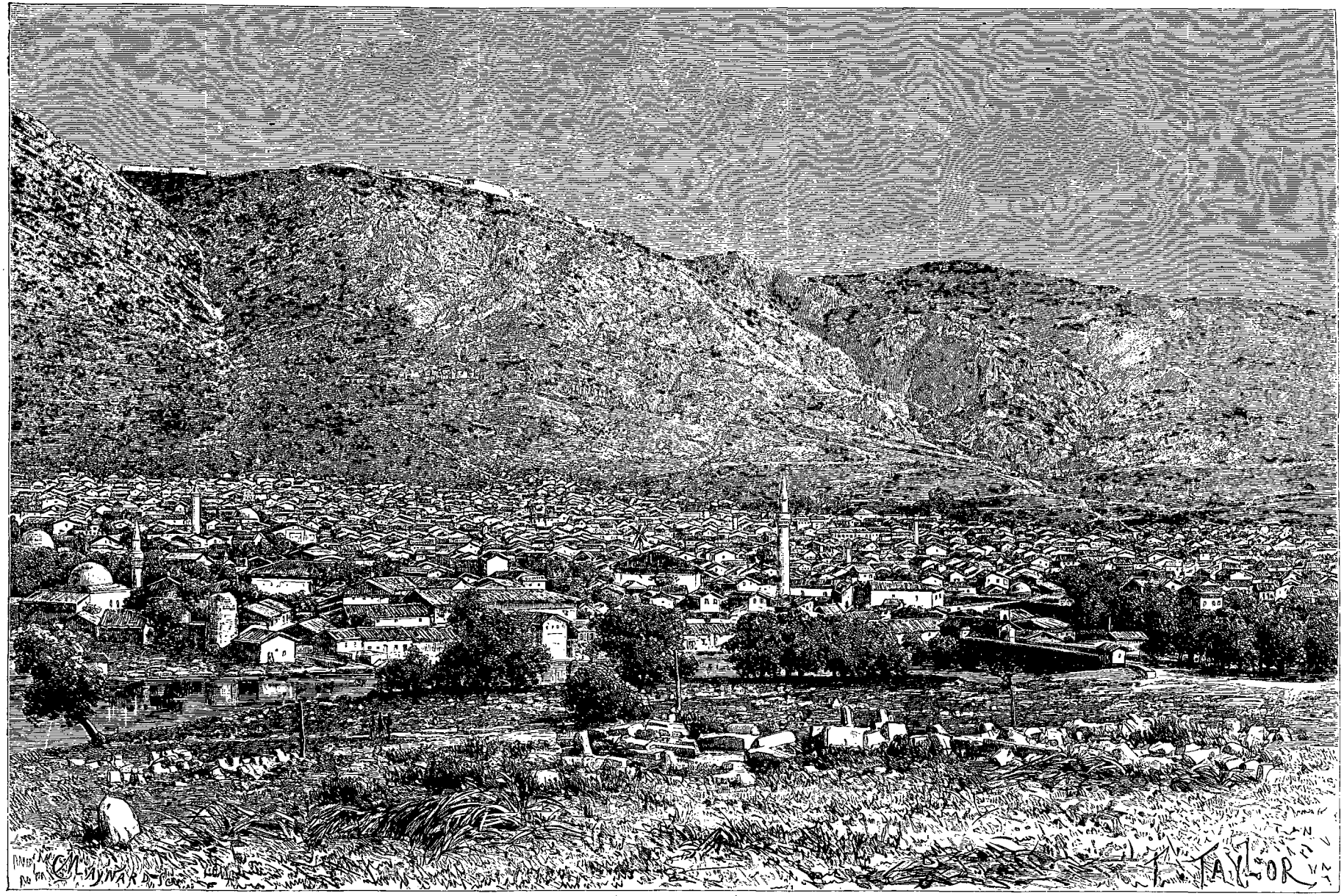
De Ma'arrat-en-No'amân à El-Barrah on ne compte que trois heures de marche. En sortant de la ville, on laisse à gauche un cimetière, et l'on se dirige à travers de grands plateaux rocheux au pied desquels sont plantés de beaux vergers. Enfin, après avoir gravi une série de collines calcaires dénudées, et traversé plusieurs ravins, on atteint les ruines de Serdgilla.

Cette antique cité, qui a été étudiée et décrite par M. de Vogüé, remonte au Ve siècle et renferme encore, dans un très bon état de conservation, des maisons particulières, des palais et des églises.

On remarque que, d'une façon à peu près générale, les maisons de Serdgilla comprennent un rez-de-chaussée de deux pièces et un premier étage semblable, et qu'il règne sur toute la façade un double portique qui devait mettre en communication les différentes parties de l'habitation, et offrait, en outre, aux habitants le double avantage de l'ombre et de la fraîcheur.

M. de Vogüé, qui a cherché à reconstituer l'aspect des rues de ces villes mortes en ajoutant par la pensée les toits manquants, et en enlevant les décombres qui cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Antioche (voy. p. 220). — Dessin de Taylor, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vrent le sol, est arrivé à reproduire des rues étroites, quelquefois taillées dans le roc; une grande variété de portes; très peu de fenêtres, irrégulièrement disposées; enfin des balcons de pierre, dans lesquels il faut probablement voir l'origine des moucharabyehs modernes.

L'ensemble de ces ruines remarquables impressionne si étrangement le voyageur, qu'il se croit transporté dans une ville récemment abandonnée par ses habitants, tellement les constructions en sont bien conservées ou facilement réparables. Mais, de tous les monuments de Serdgilla, le plus intact est celui des thermes, dont la reconstruction pourrait être parfaite.

La date de ces ruines, aussi bien que celle de toute cette zone de villes mortes que nous allons parcourir, s'étend du IVe au VIe siècle. Que s'est-il passé à cette époque? A la suite de quel événement toutes ces villes ont-elles été abandonnées par leurs habitants? Sans doute à une invasion musulmane, mais ce n'est certainement pas à une cause violente, telle que la guerre ou un tremblement de terre. On peut dire que quelques-unes d'entre elles sont encore intactes.

Les édifices païens sont rares. On en retrouve çà et là quelques-uns. Les dates relevées sur cette dernière catégorie de monuments vont du 6 avril 130 de notre ère jusqu'en mars 324.

De nombreux monogrammes chrétiens ont été relevés sur tous les monuments de cette ville, ainsi que des sentences, des maximes, des dates; mais les noms des particuliers sont très rares.

Au milieu de ces ruines pousse en abondance un iris magnifique, dont nous recueillons des échantillons pour notre herbier.

J'ai vivement regretté de n'avoir pas pu rapporter quelques vues des ruines de cette curieuse ville morte; malheureusement le peu de temps dont nous disposions et la pluie persistante ne nous l'ont pas permis.

Nous remontons à cheval et poursuivons notre route dans la direction d'El-Barrah, où nous arrivons rapidement. Après avoir traversé le hameau et franchi un ravin assez profond, nous atteignons en quelques minutes les ruines qui sont situées à quelques centaines de mètres du hameau et rappellent, par leur belle conservation, celles de Pompéi. Même solitude qu'à Serdgilla. Tout est si bien en place que l'on croit être au lendemain d'un sinistre qui aurait frappé la ville entière, et il semble qu'on va trouver des victimes gisant dans quelques coins. Au lieu de cela, le voyageur ne voit partout, dans les maisons et les palais, que broussailles, ronces et toute une végétation envahissante.

Parmi les ruines importantes d'El-Barrah on remarque un grand nombre de villas, qui offrent toujours à peu près la même distribution, c'est-à-dire la maison d'habitation proprement dite et les dépendances : écuries et celliers encore garnis de cuves en pierre; enfin le jardin, entouré de murs et renfermant quelquefois un ou plusieurs monuments funéraires.

El-Barrah possède aussi un des groupes d'édifices religieux les plus importants de la région. Toutes ces églises ont été décrites par M. de Vogüé avec sa compétence ordinaire : je me contenterai donc de lui laisser la parole.

« A El-Barrah, trois églises sont juxtaposées; l'église principale, accompagnée d'une chapelle, est précédée et flanquée de cours spacieuses bordées de portiques irréguliers; elle communique avec la rue par une porte semblable à celles des maisons de la ville; à gauche de l'entrée, un bâtiment carré, avec son portique intérieur, me paraît une école.... On sait la place que tenait l'école auprès de l'église : les prêtres étaient obligés par les canons d'ouvrir des écoles gratuites, *per vicos et villas* (concile Constant., can. V), et de les munir de bibliothèques. De l'autre côté de la porte est un bâtiment détruit qui servait sans doute au logement des *janitores* et autres agents inférieurs de la hiérarchie sacerdotale. La maison intérieure était consacrée à l'habitation du clergé proprement dit : elle était mise, par une porte latérale, en communication directe avec l'église; sous le portique une grande cuve de pierre servait aux ablutions rituelles : c'est le prototype de la fontaine sacrée, *phiala cantharus*, des églises orientales, origine de notre moderne bénitier. »

Les monuments funéraires d'El-Barrah sont de plusieurs sortes. Le plus commun est le tombeau simplement taillé dans le roc, composé d'une chambre funéraire et d'un portique. D'autres sont surmontés d'une pyramide. Quelques-uns de ces monuments présentent dans leur décoration telle particularité qui rappelle certaines œuvres de la première époque byzantine. On peut les assigner à peu près tous au Ve siècle.

Chose curieuse, il semble que chacune de ces villes mortes ait sa fleur de prédilection. Le bel iris double de Serdgilla est remplacé ici par de magnifiques églantiers jaunes, répandus sur une centaine de mètres seulement, et qui viennent jeter une note gaie au milieu de cette dévastation d'une tristesse si pénétrante.

Mais il faut quitter ces ruines, que nous aurions voulu voir beaucoup plus à loisir, remonter à cheval et hâter le pas, car la route sera longue et mauvaise. Pour arriver plus vite, nous prenons un chemin raccourci et abandonnons la grande route. Après avoir franchi les collines rocheuses au pied desquelles coule l'Oronte, nous descendons dans la vallée, et nous nous dirigeons à l'ouest par des sentiers épouvantables taillés dans les flancs abrupts de la montagne. Le paysage qui nous environne est d'une beauté et d'un pittoresque inouïs, mais la difficulté et le danger du chemin où nous sommes tiennent trop en haleine notre attention pour que nous songions à lui accorder le tribut d'admiration qu'il mérite.

Enfin, après deux heures d'une marche excessivement pénible, nous arrivons à Djisr-ech-Choughr, à 701 mètres d'altitude, où nous passerons la nuit.

Le campement, placé près de l'Oronte, est humide. A peine sommes-nous installés sous nos tentes que plusieurs d'entre nous éprouvent le frisson de la fièvre. Pour la seconde fois j'administre de la quinine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à laquelle nous devrons désormais nous habituer.

Les habitants de la localité nous font l'accueil le plus froid, et voient d'un œil inquiet notre installation; aussi rien ne nous invite à y prolonger notre séjour.

Ech-Choughr est une petite ville entièrement musulmane, et assez considérable à cause de sa situation sur la route de Latakieh à Alep. Ce bourg, qui possédait deux châteaux forts, a joui, au temps des croisades, d'une certaine importance. Actuellement on y remarque un joli pont ancien, et l'on est frappé de son aspect presque européen. Tout le pays est assez bien cultivé, quoique le labourage soit très superficiel, et les engrais non utilisés. C'est d'ailleurs ce qui se voit dans toute la vallée de l'Oronte.

L'arrondissement de Djisr-ech-Choughr compte 18 000 habitants environ : les Ansariés entrent pour la moitié dans ce chiffre, et l'autre moitié se répartit, à peu près également, entre les chrétiens arméniens et les musulmans turcs et syriens. Presque tous sont agriculteurs.

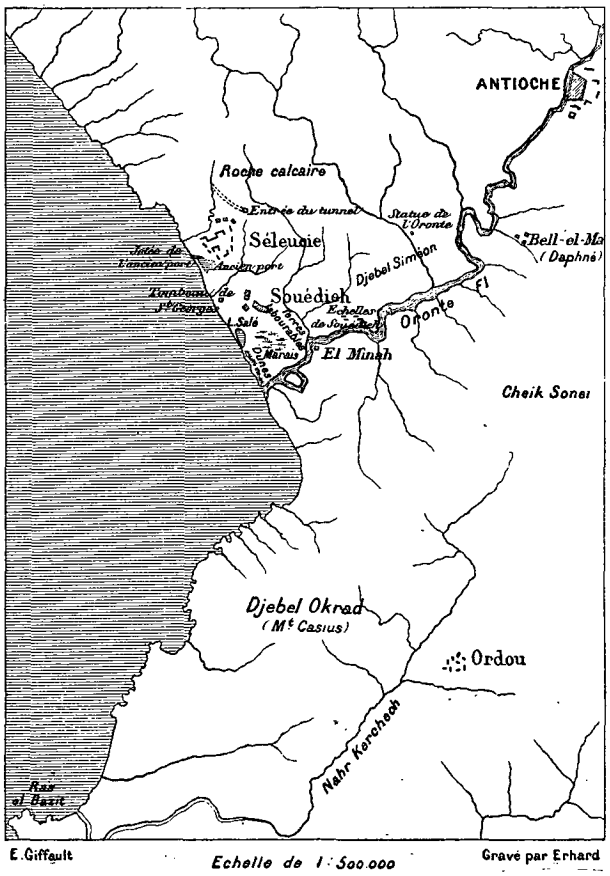
Douze heures de marche seulement nous séparent d'Antioche, que nous avons hâte d'atteindre. Néanmoins, malgré notre impatience, nous devons nous décider à camper une fois encore dans cette admirable vallée. A partir d'Ech-Choughr, la vallée devient de plus en plus large et fertile; côtoyant quelque temps l'Oronte, que nous ne devons plus perdre de vue jusqu'à Antioche, nous traversons d'immenses prairies coupées çà et là par d'innombrables petits cours d'eau profondément encaissés entre des collines boueuses, au milieu desquelles ils ont creusé leur lit. Tantôt contournant, tantôt franchissant ces interminables obstacles, nous arrivons enfin à Mazerat-Adji-Pacha (Jardin d'Adji-Pacha), où nous devons passer la nuit.

Les habitants de ce petit village, en partie grecs, nous font un meilleur accueil que ceux d'Ech-Choughr; et, dans la soirée, le cheikh lui-même nous en fait visiter les jardins, admirablement cultivés.

La population est assez belle, mais elle est affectée d'une manière terrible par l'ophtalmie, ce fléau de l'Orient. Sur cinq à six cents habitants que compte ce village, près de la moitié sont atteints de cette maladie; le nombre des aveugles y est, en outre, considérable, de même, du reste, que dans les régions d'Antioche et d'Alep, où cette affection est également très répandue.

Nous vîmes aussi dans ce village les plus jolis enfants du monde se livrer à des exercices violents, même les petites filles; mais comme c'était l'heure du retour des agneaux, chacun vint prendre le sien, et ils se dispersèrent dans toutes les directions.

En quittant Mazerat-Adji-Pacha, nous continuons à longer les bords de l'Oronte, laissant à droite de grands tertres que l'on doit considérer comme d'anciens postes d'observation plutôt que comme des *tumulus*.



Embouchure de l'Oronte et port d'El-Minah (voy. p. 222).

Après trois heures de marche sur un sol parfois marécageux, nous apercevons les hauteurs abruptes du mont Cassius; c'est presque Antioche que nous voyons, car l'antique cité est derrière, dans la même direction.

Aux abords d'Antioche, le pays se couvre de jardins superbes où prospèrent les figuiers et les oliviers.

Notre drogman, Melhem, nous y attendait depuis deux jours et, impatient, était venu à notre rencontre avec deux de ses domestiques.

Melhem, qui avait apporté avec lui un matériel neuf avait dressé notre campement dans la partie ouest de la ville, sur la place, près du sérail. Il fallut donc traverser tout Antioche de l'est à l'ouest, car nous arrivions par la porte Saint-Paul, c'est-à-dire par la route d'Alep. J'ajouterai qu'au moment de notre passage on démolissait cette porte, qui avait été fortement endommagée par un tremblement de terre, et dont l'effondrement aurait pu causer quelque accident. Installés dans de nouvelles et confortables tentes, nous disons adieu à notre première caravane, et nous allons pouvoir enfin goûter un peu de repos.

Un séjour d'une semaine, nécessité par mes recherches, zoologiques et anthropologiques, nous a permis de visiter à loisir la ville et ses environs. Ce séjour nous a d'ailleurs été rendu très agréable par M. Merel, agent consulaire de France, et sa famille, et par M. le docteur Francki.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

III

Antioche : histoire; population. — Seleucia ou Souedyeh. El-Minah.

Disons tout d'abord que le site d'Antioche est d'une beauté incomparable. La ville s'élève sur une éminence qui court des bords escarpés de l'Oronte jusqu'aux montagnes, et domine un territoire naturellement fertile que transforment en une véritable oasis des milliers de petits ruisseaux aux eaux fraîches et limpides qui vont se perdre dans l'Oronte. Ce dernier baigne le pied des murailles en ruines de la cité, et roule ses eaux vers le sud-ouest, au milieu des coteaux et des bois de la vallée.

La ville actuelle d'Antakieh n'occupe que la partie occidentale de l'enceinte fortifiée qui entourait jadis la somptueuse cité d'Antiochus, fondée en l'an 301 avant J.-C. par Seleucus Nicator. Il paraîtrait, d'après les plans que nous ont laissés les historiens de l'antiquité, que cette ville était bâtie sur une île. Quoi qu'il en soit, on n'en voit aucune trace aujourd'hui.

Grâce aux munificences que les rois séleucides se plurent à lui prodiguer, Antioche ne tarda pas à devenir une des premières villes d'Orient et la digne rivale de Rome et d'Alexandrie. Les grands conquérants eux-mêmes eurent soin de l'épargner, et lorsque en 64 Pompée réduisit la Syrie en province romaine, il accorda à Antioche le privilège de se gouverner elle-même. Tout d'abord comblée des bienfaits de César et d'Auguste, Antioche se vit dotée plus tard de splendides monuments, par Caligula, Trajan et Adrien. Il ne reste malheureusement aucune trace de tous ces édifices; leur disparition complète doit être attribuée aux épouvantables tremblements de terre qui ébranlèrent cette ville à plusieurs reprises, et dont le plus terrible se fit sentir sous Trajan.

C'est à Antioche, patrie de saint Jérôme et de saint Chrysostome, que le nom de *chrétien* fut donné pour la première fois à ceux qui reçurent l'Évangile.

Grâce à la place importante qu'occupait dans le monde cette somptueuse cité, grâce aussi à la douceur de son climat, aux caprices de ses conquérants séleucides et romains, à l'éloquence de ses rhéteurs et à l'abondance de ses églises et de ses écoles, on y vit accourir, de toutes parts, des gens de races et de religions différentes. Mais l'introduction du raffinement et des arts de l'Attique, aidée par la mollesse du climat de l'Orient, vint bientôt transformer le caractère viril de ses habitants, et il s'y forma une société amollie, élégante, dissolue. C'est en vain que la voix éloquente de saint Jean Chrysostome s'éleva contre le luxe des femmes et le relâchement dans les mœurs des hommes : les femmes n'en continuèrent pas moins à suivre la mode, et les hommes à fréquenter les bois de Daphné.

Antioche devint le siège d'un patriarcat, fondé et occupé par saint Pierre. Paul et Barnabé y prêchèrent la doctrine du Christ. Dix conciles s'y tinrent, de 252 à 380; aussi cette ville fut-elle de la part des chrétiens l'objet d'une grande vénération. Ils la regardaient comme la fille aînée de Sion; elle fut appelée pendant quelque temps Théopolis, et les pèlerins la visitaient avec autant de respect que Jérusalem.

Mais, si peu de villes d'Orient ont été aussi heureusement douées et favorisées, peu ont été aussi éprouvées qu'Antioche. Tandis que ses églises se voyaient brûlées et reconstruites plusieurs fois, les tremblements de terre et les attaques nombreuses de l'ennemi venaient sans cesse modifier sa physionomie. Sous Heraclius, les musulmans s'en emparèrent et la gardèrent jusqu'au xe siècle, époque à laquelle elle fut reprise par Nicéphore Phocas. Plus tard, dans leurs guerres contre les Turcs Seldjoucides, les Comnènes virent encore tomber cette ville aux mains des Infidèles. Enfin, à l'époque des croisades, Antioche joua un rôle important. Une grande bataille qui se livra sous ses murs la mit dès le début aux mains des croisés (1097), qui avaient à leur tête Godefroy de Bouillon, Bohémond et Tancrède.

Antioche se remit dès lors, peu à peu, de ses nombreux malheurs, mais son ancienne magnificence fut à jamais perdue. La gloire de la capitale de la Syrie s'est dissipée comme une vaine fumée, et les restes de ses théâtres, de son cirque et de ses bains ont entièrement disparu. Des sépultures renfermant des vases, des lampes et des lacrymatoires en verre, quelques sarcophages, sont les seuls vestiges que l'on trouve actuellement de l'époque romaine dans cette cité.

La ville, aux temps des croisades, avait encore deux milles de longueur sur un demi-mille de largeur. Son enceinte renfermait alors, comme aujourd'hui, de vastes jardins, arrosés par les eaux de l'Oronte et celles de plusieurs aqueducs. Cette époque, qui fut pour Antioche une période de relèvement et de prospérité, a été marquée par la création d'écoles où les maîtres syriens professaient avec éclat la philosophie d'Aristote.

Le commerce et l'industrie prirent dès lors un brillant essor, et cette cité devint un des grands entrepôts du Levant, alimenté par les caravanes de Mossoul, qui y apportaient les produits de l'Extrême-Orient venus par le golfe Persique. C'est à cette même époque que prospéraient ses célèbres fabriques de soieries. Les belles et riches étoffes connues sous le nom de *draps d'Antioche*, ainsi que des soies moirées et de magnifiques brocarts, étaient très recherchées en Occident, où on les employait à la confection des habits sacerdotaux et des ornements d'église.

Antioche avait conservé toutes les traditions de l'industrie gréco-syrienne, et, bien qu'elle eût souvent changé de maître entre le VIIe et le XIIe siècle, Grégoire de Tyr fait observer que sous la domination musulmane le commerce et la pratique des arts mécaniques demeurèrent toujours l'apanage des habitants syriens de cette ville.

Le connétable Sempad, désirant écrire un code à l'usage de la haute cour des barons, traduisit textuellement les *Assises d'Antioche*. Le manuscrit en a été retrouvé à Constantinople, et une édition suivie d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traduction française a été publiée en 1876 par le Père Léonce Alischan, un des plus savants Mékhitaristes de Saint-Lazare, à Venise.

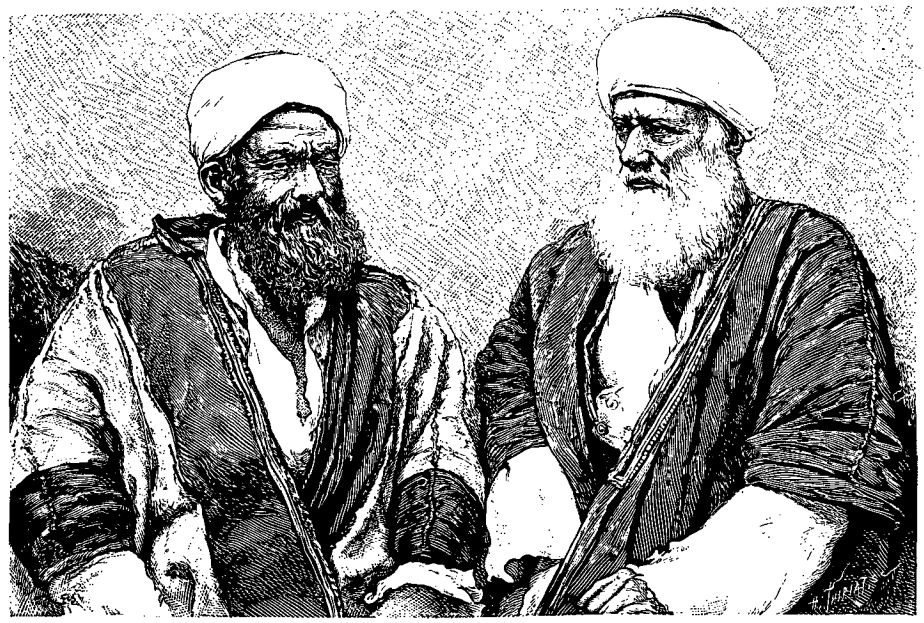
Il est du plus haut intérêt de retrouver dans ces Assises d'Antioche de nombreux et importants renseignements sur les échanges et relations commerciales qui existaient à cette époque entre l'Orient et l'Occident, et notamment avec la France. C'est ainsi qu'à côté des noms des maisons de commerce de Gènes, de Venise, de Pise, de Sicile, etc., nous voyons que Montpellier jouissait aussi de certains privilèges, et avait des représentants dans les grandes cités orientales.

Cette période de prospérité fut malheureusement de courte durée, car en 1268 Antioche retombait, pour ne plus en sortir, aux mains des Infidèles dans la personne de Boudoukhar. Les églises et les monastères de tous rites furent renversés, et les chrétiens, jusqu'au commencement de notre siècle, en furent impitoyablement exclus. Enfin, un dernier tremblement de terre, survenu en 1872, a détruit une partie de l'ancienne ville.

Actuellement la plupart des maisons d'Antioche sont basses et d'aspect misérable. Elles sont généralement pourvues d'une cour intérieure, où les habitants viennent prendre le frais pendant les soirées de l'été.

Les rues sont, comme toutes celles des villes de Syrie, étroites, tortueuses, souvent obstruées par des accumulations de détritus de toute nature.

La circulation des piétons a été, sur certains points, quelque peu facilitée par des sortes de trottoirs à droite et à gauche de la voie. Le centre, réservé aux animaux, est parfois creusé d'ornières si profondes qu'au moment des pluies il est transformé en un véritable torrent boueux. Il s'ensuit que les sorties à pied dans la ville présentent certaines difficultés le jour, et sont



Le cheikh Soliman et son fils (voy. p. 222). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie de la mission.

presque impossibles la nuit. A cheval, les difficultés ne sont pas moins grandes, et la circulation dans de pareilles conditions serait parfois assez amusante si l'on avait le temps de prendre note des incidents de la rue.

Un autre danger pour le promeneur dans la ville d'Antioche, c'est d'être écrasé entre un mur et une charge de cheval ou de chameau. Celles-ci dépassent, en effet, de beaucoup la voie réservée aux animaux, couvrent parfois complètement les trottoirs et entraînent tous les obstacles. Dans ce cas, le piéton est obligé de se garer s'il peut, ou même de franchir quelquefois ballots et animal.

Le bazar, placé près de la rivière, est sans importance, et présente peu d'intérêt; il paraît encore plus malpropre que le reste de la ville. Les mosquées sont nombreuses mais sans caractère. Deux seulement sont assez bien construites. On remarque aussi une église grecque, une chapelle arménienne, un collège musulman et une chapelle catholique desservie par un franciscain italien.

La population très bigarrée d'Antioche se compose de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, d'un grand nombre d'Arabes et d'Ansariés, enfin de quelques tribus errantes de Turkomans, de Kurdes et de Circassiens campés dans les environs de la ville.

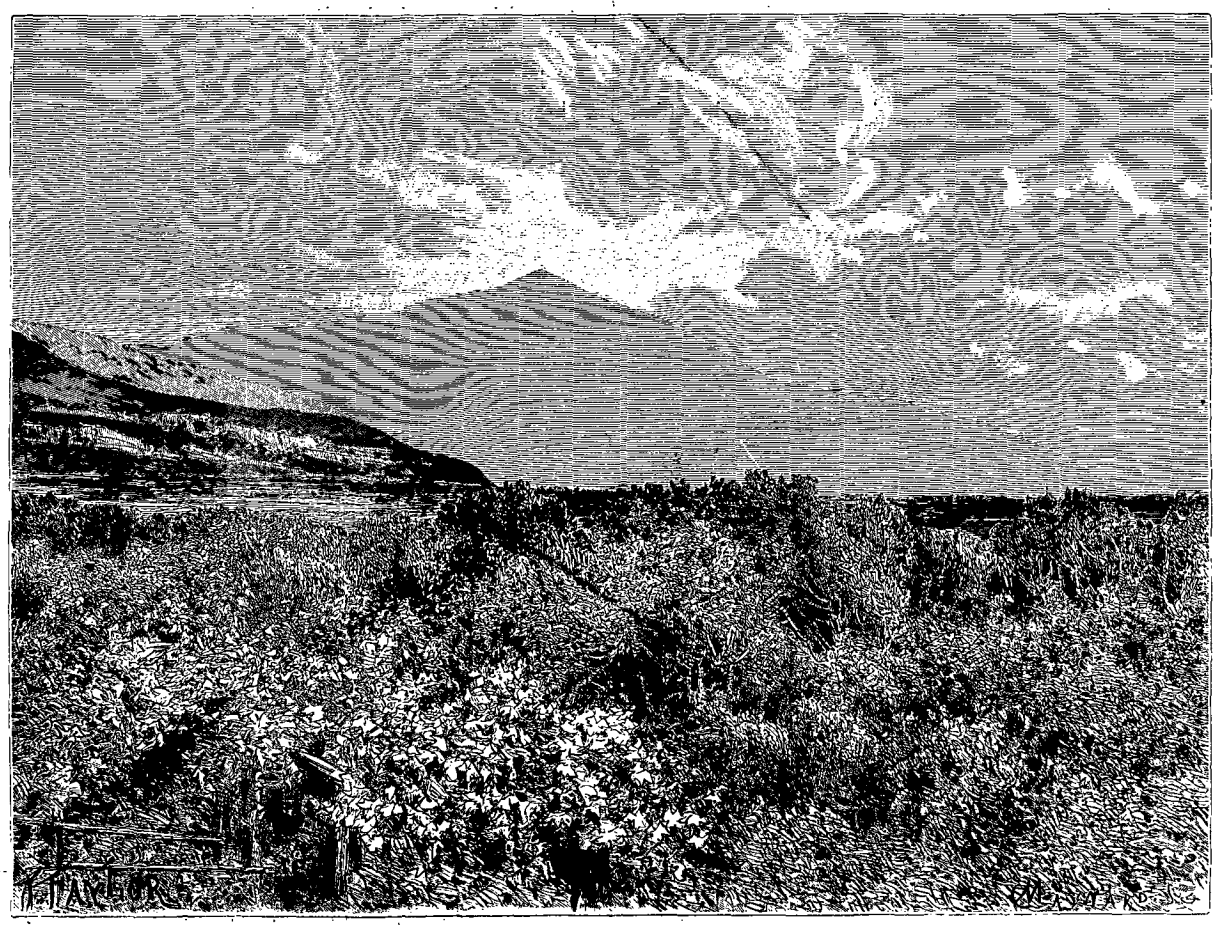
Les Ansariés, appelés aussi Naçaïris, occupent un canton montagneux qui s'étend depuis le ruisseau Nahr-el-Kebir, dans toutes les régions de Tripoli et de Latakieh, jusqu'à l'Oronte. Ils sont nombreux dans les environs d'Antioche; c'est là que j'ai réussi à en étudier un groupe, grâce à l'obligeance de M. et de Mme Merel, qui ont bien voulu transformer la cour de leur habitation en laboratoire de photographie et d'anthropométrie. Notre représentant étant en très bonnes relations avec ces braves cultivateurs, ceux-ci se sont prêtés à nos exigences de la meilleure grâce du monde, chose

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que nous n'aurions jamais pu obtenir sans l'intervention de notre compatriote.

Parmi les Ansariés qui me furent amenés se trouvait un jeune couple fort intéressant. L'épouse comptait treize printemps à peine, et son mari seize au plus; tous deux étaient resplendissants de jeunesse et de beauté. Ils étaient accompagnés de leurs parents et grands-parents. Les autres sujets remarquables étaient deux santons, fils de santons, le cheikh Soliman et son fils Ali-Ismaïl, les deux personnages les plus vénérés de toute la colonie ansariée des environs d'Antioche. Quoique jeune encore, le fils a les cheveux blancs, comme son père, qui n'a pas d'ailleurs soixante ans. Ces deux individus, chez qui le sacerdoce paraît être héréditaire, me furent présentés comme des types parfaitement purs de la race ansariée. Ils portaient l'*abâje* de couleur brune, et étaient coiffés d'un turban blanc. Lorsqu'ils se découvrirent sur ma prière, je remarquai que leur tête était courte, et présentait les traces manifestes de la déformation fréquente chez les Ansariés, les Kurdes et autres peuples de l'Asie occidentale, et qui consiste en un aplatissement de la partie antéro-postérieure de la tête.

Les Ansariés ne sont propriétaires que dans les endroits où ils sont agglomérés. Leur témoignage n'est d'ailleurs pas accepté en justice.



Jardins de Souedyeh. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

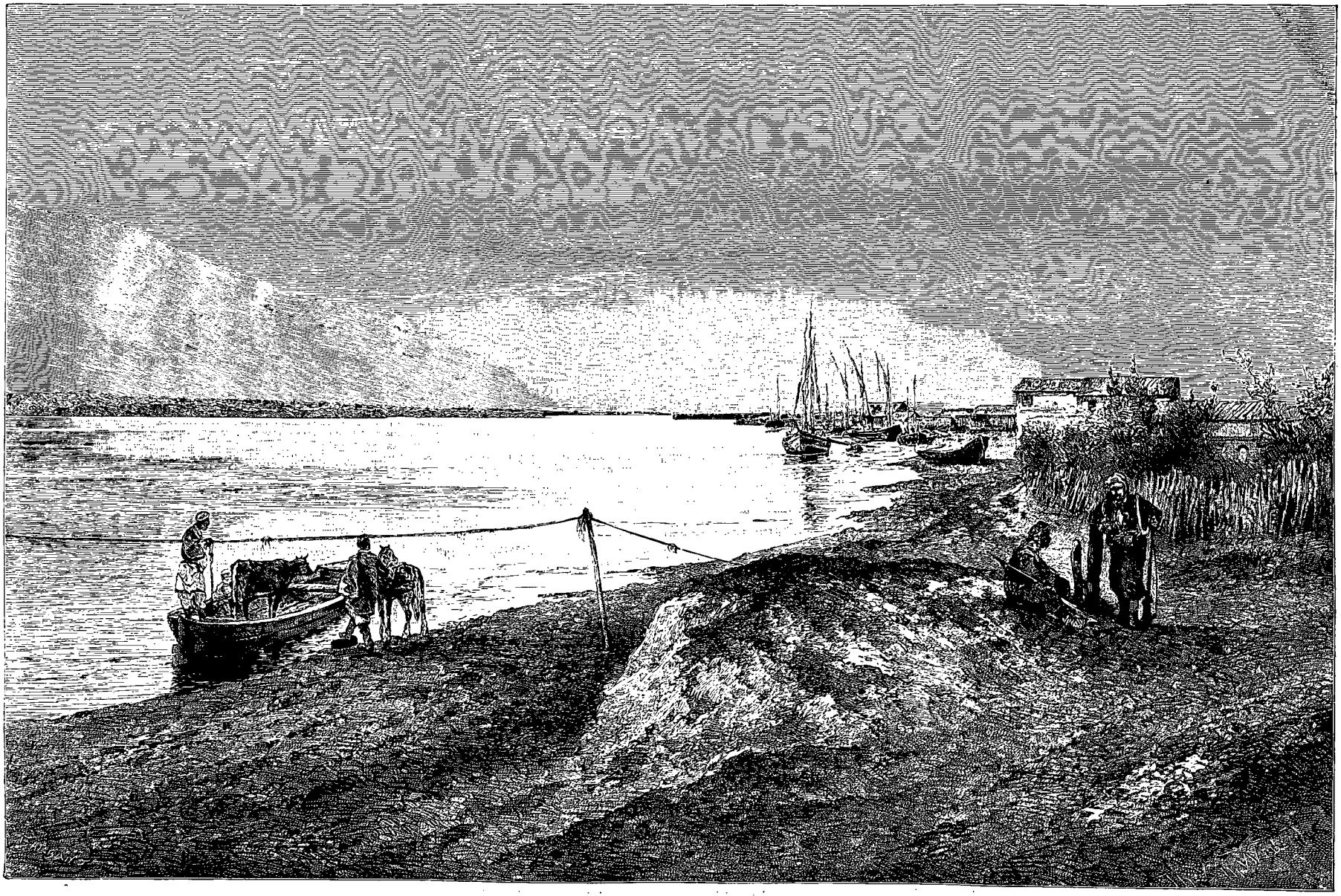
Le pays d'Antioche est bien cultivé; toute la région est fertile et entrecoupée de ruisseaux, affluents du lac ou de l'Oronte. L'olivier, le mûrier et le figuier y croissent abondamment. Les chemins et les ravins sont partout envahis par les lauriers-roses.

Les environs, outre les sites ravissants qu'ils offrent à chaque pas, ont aussi un grand intérêt archéologique : Seleucia, entre autres, mérite une attention spéciale.

Souedyeh, l'ancienne Seleucia, et aujourd'hui le port d'Antakieh, est située au nord des bouches de l'Oronte, à sept heures environ de cette dernière ville. Le village, qui s'élève dans une plaine fertile, offre, avec ses frais jardins et ses coquettes habitations, l'aspect d'un riant tableau, dont la mer et le ciel d'un bleu d'azur forment le fond.

C'est à une heure environ du village que l'on rencontre les ruines célèbres qui en font un but d'excursion doublement attrayant pour le voyageur. On remarque parmi ces antiques débris d'une civilisation passée, près de la rive méridionale du Coryphée, quelques vestiges d'arches, et, dans la direction du nord, les ruines de trois portes. Mais une des constructions les plus remarquables de Souedyeh est le grand canal, taillé dans le roc, qui courait de la ville à la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



El-Minah (voy. p. 224). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Citons encore une digue destinée jadis à détourner le cours d'un torrent qui coule au nord-est du port intérieur, et à en utiliser les eaux en même temps pour le service de la ville.

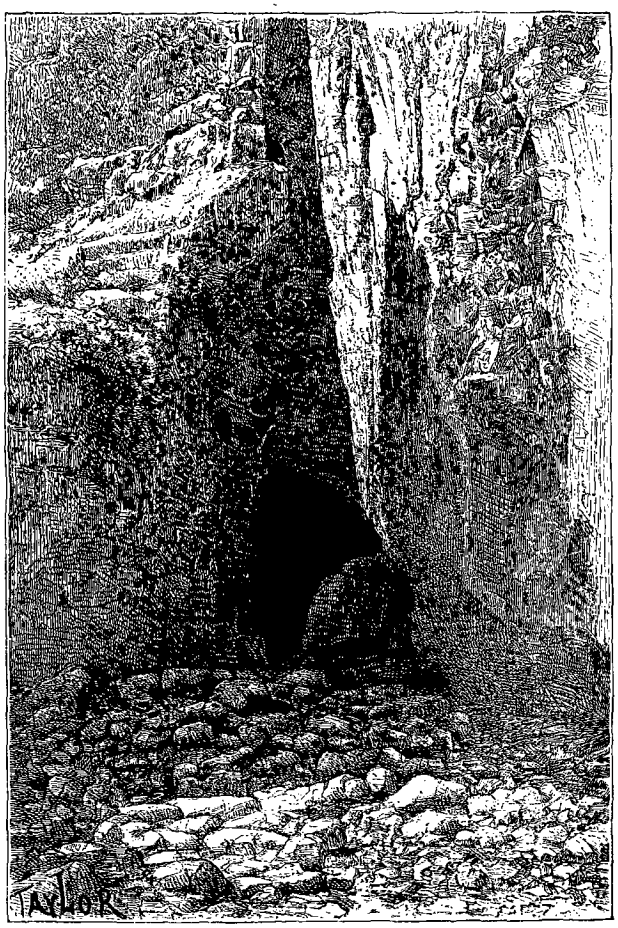
Au sud de la montagne calcaire dans laquelle ce canal a été creusé, et qui limite au nord la plaine basse de l'Oronte, se voient les traces de l'ancien port de Seleucia. Entre ce bassin et la mer gisent des blocs nombreux, restes d'anciens môles. Ce petit port, actuellement très insuffisant, pourrait être facilement déblayé; mais, pour en rendre l'accès facile aux gros navires, des travaux importants devraient être exécutés dans la direction de la haute mer.

Lors de notre passage, il était question de construire un nouveau port à l'embouchure même de l'Oronte, sur un point appelé El-Minah, et qui devait être rattaché à Antioche par un petit chemin de fer.

Non loin de marais salés, au bord de la mer, gît un tombeau considéré par la population grecque comme celui de saint Georges. Il est devenu de la part de cette dernière un but de pèlerinage très fréquenté. Les Ansariés l'appellent *Cheikh Kodeur*, et y viennent aussi prier.

Les jardins de Souedyeh renferment de nombreux débris de statues, entre autres une dont la tête est brisée, et qui symbolise le fleuve Oronte. Les grottes sépulcrales taillées dans le rocher y sont très nombreuses. Il y a également une nécropole importante, dont on a retiré quelques sarcophages fort beaux et rappelant ceux de Palmyre. Deux d'entre eux ont été transportés à Antioche, dans la cour du sérail, où nous avons pu les photographier.

La population de Souedyeh, comme celle de tous les ports de mer, est particulière, et semble composée d'anciens Grecs mêlés à des Ansariés. Les blonds y sont assez fréquents. Les femmes, dont quelques-unes sont fort jolies, ont une coiffure originale et très seyante. Elle est de forme conique et ornée de pièces de monnaie imbriquées, ce qui lui donne quelquefois une certaine valeur, aussi n'en trouve-t-on que très rarement à acheter.



Canal de Seleucia (voy. p. 222). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

Une des promenades classiques d'Antioche consiste à faire le tour de son enceinte, ce qui ne demande pas moins de trois heures à cheval. Trois portes principales donnent accès dans la ville : au nord, la porte du Pont et la porte Saint-Georges; au sud, la porte Saint-Paul, que l'on démolissait lors de notre séjour. Il y a en outre, au sud-ouest, un certain nombre de poternes.

Le château, en ruines, n'a rien de bien remarquable. Il s'élève sur la colline appelée dans l'antiquité *mons Silpius*, et sa situation sur un rocher abrupt constitue sa seule force. Au pied des remparts et de la colline que domine le château se trouve un réservoir, construction ancienne, qu'alimentait peut-être jadis un aqueduc amenant l'eau des montagnes voisines.

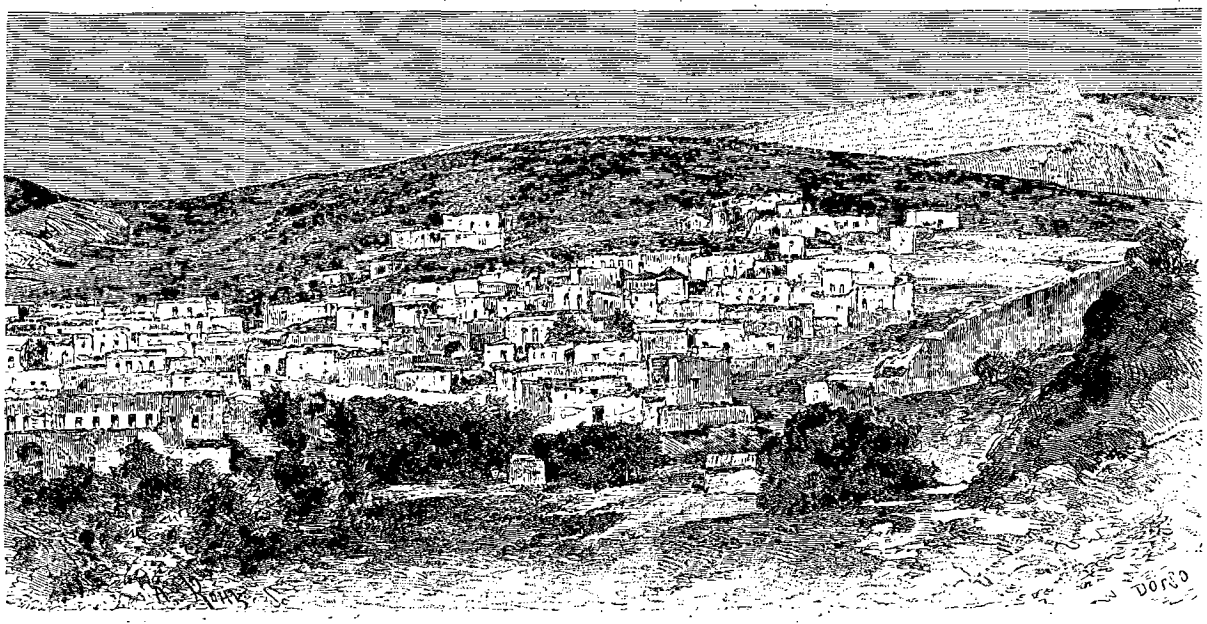
Des voyageurs du siècle dernier et du commencement du nôtre ont signalé dans les environs d'Antioche quelques sites pittoresques célèbres, où se rendait en foule une population débauchée. Tel est Babyla, cité par M. Kinneir. C'est, paraît-il, un endroit charmant, renfermant les ruines de plusieurs édifices. De nombreuses fontaines qui sortent des rochers se répandent par mille canaux à travers les prairies couvertes de lauriers magnifiques, de noyers, de myrtes touffus. La réunion de ces eaux forme une rivière appelée Kersason, qui se jette dans l'Oronte entre Antioche et Souedyeh. C'est dans ce lieu que devait se trouver la statue de Daphné.

Un autre site, signalé par M. d'Anville, est Beit-el-Maï, à cinq ou six milles de la ville, jadis célèbre aussi par les débauches de ses habitants et leur goût décidé pour les plaisirs, et dont on ne laissa, paraît-il, jamais approcher les soldats romains. N'ayant pas eu le loisir de vérifier ces assertions, je me contente de les rappeler.

ERNEST CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Harim (voy. p. 230). — Dessin de Dosso, d'après une photographie de la mission.

DE BEYROUTH A TIFLIS

(A TRAVERS LA SYRIE, LA HAUTE-MÉSOPOTAMIE ET LE KURDISTAN),

PAR M. ERNEST CHANTRE [1],

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Le lac d'Antioche et sa faune.

Le 29 avril à sept heures, je partis avec deux de nos meilleurs moukres, Ali et Joseph, pour le lac d'Antioche. Ce lac, qui s'appelle en arabe *Bahr-Antaquieh*; et en turc *Bahr-el-Abiad*, est situé à la base est du mont Amanus. Ce n'est qu'après une course de trois heures à cheval, dans les prairies basses qui le relient à l'Oronte, que l'on atteint le lac. On suit pendant quelque temps la route d'Alexandrette; abandonnant ensuite le sentier de Baïlan, on longe la rivière Noire ou Kara-Sou, le Nahr-el-Asouad ou Mélas des anciens, appelé aussi quelquefois canal du lac à l'Oronte. C'est par cette rivière que la faune de l'Oronte et celle du lac peuvent se rencontrer. Après avoir pris naissance au mont Amanus et suivi un parcours de 15 à 20 kilomètres, le Kara-Sou se jette dans le lac d'Antioche, qu'il traverse pour en ressortir à son extrémité occidentale. Enfin, après un nouveau parcours de 1 kilomètre, il va se perdre définitivement dans l'Oronte au-dessus de la ville.

Les bords du lac sont marécageux, et l'étendue de la nappe d'eau est variable suivant les saisons. On estime cependant que dans son état normal la cuvette doit avoir 17 kilomètres de longueur sur 14 de largeur. Les fermiers de la pêche en avaient augmenté la surface, dans ces dernières années, en élevant son niveau de 3 à 4 mètres au moyen de barrages; mais cette modification eut pour résultat immédiat de transformer en marécages les prairies qui bordent le lac et d'en rendre l'abord fort difficile. J'ai appris, depuis mon retour, que ces barrages avaient été supprimés, et que le lac était rendu à son ancien lit.

La pêche ne se faisait guère que sur ces rivages artificiels ou à l'embouchure supérieure du Kara-Sou, car il n'y a pas de navigation sérieuse sur cette vaste nappe d'eau. On y voit seulement certains bateaux à fond plat, longs de 8 à 10 mètres sur 1 mètre de largeur, et comme on ne peut les diriger ni à l'aide d'avirons, ni à l'aide de voiles, il n'est pas possible de s'éloigner des rives peu profondes.

Cette pénurie de moyens de locomotion me causa un

1. Suite. — Voyez p. 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vif désappointement. J'avais espéré y faire des sondages et des dragages, et j'en fus quitte pour recueillir sur ses bords de très nombreux spécimens de la faune malacologique. Nous avons pu récolter également, soit dans le lac, soit dans ses affluents, des poissons en assez grandes quantités pour former une collection à peu près complète des espèces qui y vivent, sauf toutefois celles des eaux profondes.

La faune malacologique est considérable et des plus variées. Parmi les coquilles qui se trouvent par milliers sur les bords du lac et au milieu des roseaux et des nymphéas, on a reconnu dix genres et trente-six espèces, dont quinze paraissent nouvelles.

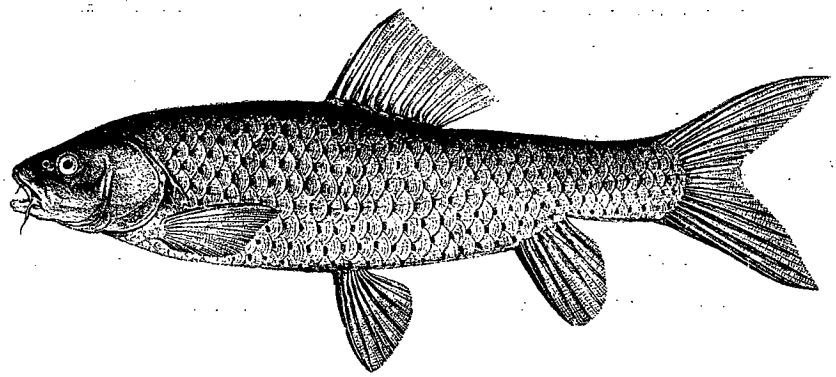
La faune ichtyologique, dont j'ai rapporté de nombreuses séries aux Muséums de Paris et de Lyon, a été l'objet d'une étude détaillée de la part de M. Sauvage et de M. le docteur Lortet. Parmi les espèces de poissons les plus connues trouvées dans ce lac on peut citer le *Capoeta Damascina* (Mærones Alepensis) et l'*Anguila vulgaris*, qui atteint jusqu'à 1 m. 50 de longueur. Les espèces nouvelles les plus remarquables sont : le *Barbus Lorteti*, le *Barbus Chantrei*, le *Labeobarbus Orontis*. Dans le Kara-Sou, signalons : le *Barbus barbulus* et le *Barynothus albus*.

Parmi les reptiles de la région, on peut citer : le *Tirenis colaris*, commun dans les environs d'Antioche et à Dana ; puis la variété *Inorgniatha*, long serpent qui vit en grand nombre dans les hautes herbes des prairies humides.

Les lézards n'étaient pas encore très nombreux lors de notre passage, à cause de la température, froide pour la saison. Nos moukres ont cependant capturé quelques jolis *Stellio vulgaris*, qui sont extraordinairement nombreux dans les endroits chauds.

Quant aux batraciens, aux tortues et aux crustacés, ils sont innombrables dans toutes les eaux et les parties marécageuses des environs d'Antioche et de la vallée de l'Oronte. Citons entre autres : la *Rana esculeata* et la *Rana viridis*, puis des tortues d'eau (*Emis Caspica*) ; et enfin, dans les terrains secs, des tortues terrestres (*Testudo Mauritanica*).

La faune ornithologique est des plus variées dans la



Barbus Chantrei (docteur Sauvage).

plaine d'Antioche et sur le lac. Elle appartient, pour la plus grande partie, au groupe européen méridional. Quelques spécimens sont franchement asiatiques ou africains. Cette faune a été étudiée par M. Tristram et par M. Oustalet. Je citerai parmi les espèces qui sont étrangères à la nôtre : la chevêche de Perse (*Athene Persica*), le martin-pêcheur-pie (*Ceryle rudis*), le martinet indien (*Cypselus affinis*), l'agrobate rubigineux (*Ædon galactodes*), l'ibis chevelu (*Ibis comata*), le vanneau épineux (*Hoplopterus spinosus*) et une espèce d'anhinga (*Plotus*).

L'*Ibis comata* avait toujours été considéré comme une forme africaine, propre à l'Algérie et à l'Abyssinie ; la capture de quatre oiseaux de cette espèce sur les bords du lac d'Antioche mérite donc d'être signalée.

Après avoir minutieusement comparé les anhingas tués aux environs d'Antioche, d'une part avec les anhingas africains (*Plotus Levaillantii*), d'autre part avec les anhingas de l'Inde et de la Malaisie (*Plotus melanogaster*), M. Oustalet pense qu'il y a lieu de considérer les premiers oiseaux comme le type d'une espèce nouvelle, qu'il propose d'appeler *Plotus Chantrei*.

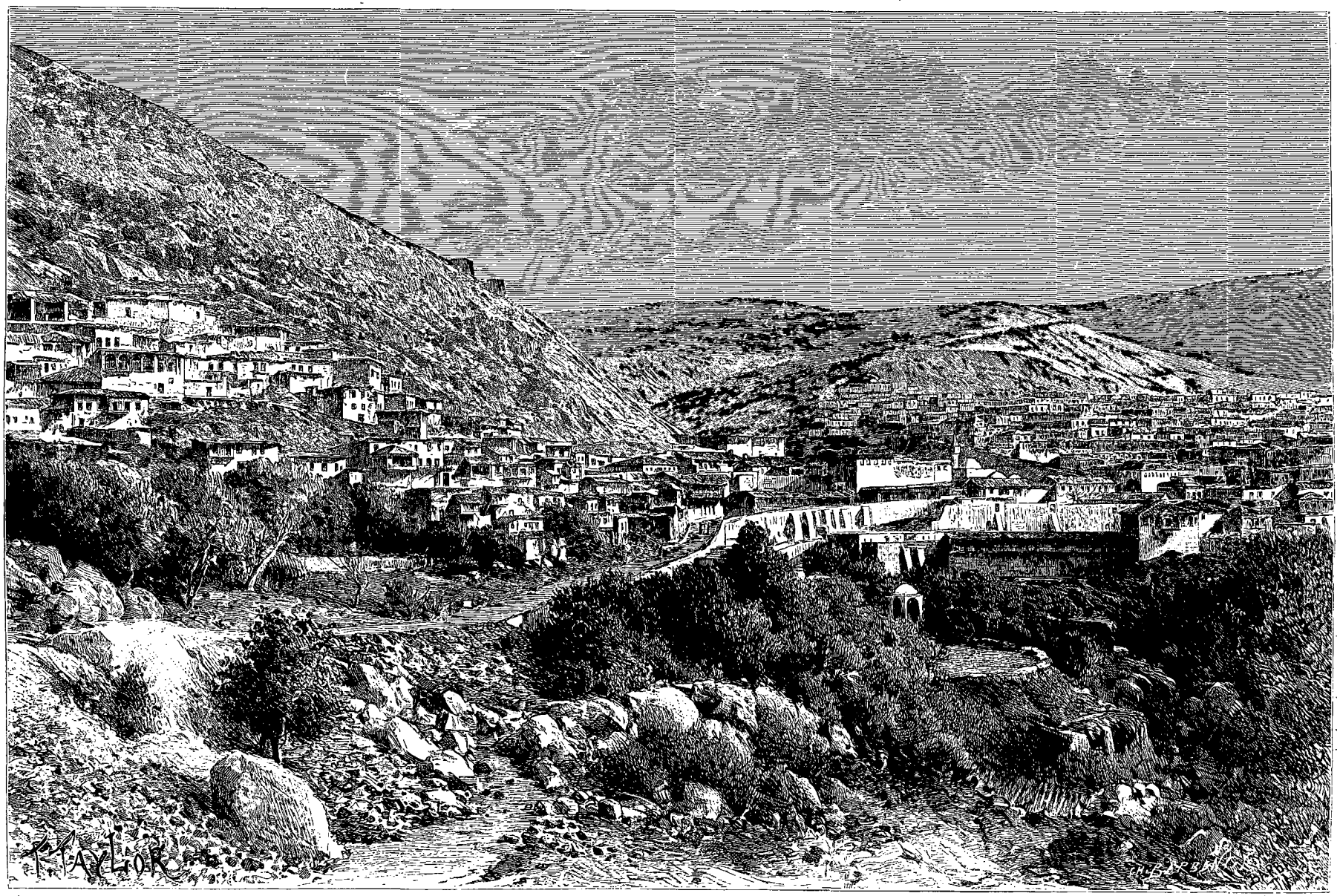
Les anhingas arrivent du sud vers la fin d'avril, et n'ont fini de couver que vers le commencement de juin. M. Tristram, qui avait découvert, peu de temps avant moi, une colonie de ces oiseaux, au moment de la ponte et de la couvaison, rapporte que dès que les jeunes sont en état de voler, ils partent subitement, et ne reviennent que l'année suivante.

Le lac d'Antioche est parsemé de petites îles couvertes d'herbes et d'une espèce naine de myrte des marais. Cette végétation est bien faite pour attirer l'anhinga, car cet oiseau choisit toujours pour faire son nid des touffes d'herbe ou de joncs un peu épaisses, ou bien il s'installe au centre d'un petit buisson, qu'il creuse légèrement, afin de le rendre plus moelleux et plus apte à abriter ses œufs.

J'ai constaté cette habitude, signalée aussi par M. Tristram, qu'a l'anhinga de se percher, les ailes tombantes comme si elles étaient cassées, ou bien encore comme un oiseau qui s'apprête à boire.

Le commerce d'Antioche est aujourd'hui ruiné, car depuis que le port de Seleucia est abandonné, bien que beaucoup plus rapproché des régions productives, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bailan (voy. p. 225). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus accessible aussi, la plupart des caravanes venant de l'est vont à Alexandrette par Kala'at-Sem'an. Une route carrossable a été tracée, dans ces dernières années, entre Alep et la mer; elle passe non loin de cette célèbre localité.

Antioche reprendra de l'importance le jour où l'on songera à exécuter le projet du chemin de fer de l'Euphrate qui doit ouvrir la route de l'Inde par le golfe Persique. Le port de Seleucia serait facilement rétabli, parce que cette station présente les avantages indispensables pour une tête de ligne de telle importance. D'ailleurs personne ne regrettera Alexandrette, avec son port dangereux, son climat malsain et la traversée de l'Amanus, difficile en tous temps et périlleuse en hiver.

Si Alexandrette et Souedyeh n'étaient pas en Turquie d'Asie, on se demanderait pourquoi un pareil état de choses subsiste encore de nos jours, et comment une compagnie européenne n'a pas déjà devancé les auteurs du projet euphratique pour rendre à la civilisation ce port si important.

Il est actuellement question d'un tracé de chemin de fer qui, partant de Tripoli ou de Latakié, aboutirait à Biredjik en passant par Alep.

Il résulte des renseignements officiels que j'ai pu me procurer sur le dénombrement de la population de la région que l'arrondissement d'Antioche compte 40 000 habitants environ. Dans ce chiffre, les Ansariés, au nombre de 15 000, constituent le plus gros contingent; viennent ensuite les musulmans turcs, dont le nombre s'élève approximativement à 10 000; puis les musulmans d'autres races, qui entrent pour un chiffre de 8 000, et enfin 7 000 chrétiens environ.

Il faut ajouter à cela un certain nombre de Kurdes nomades et de Kourbates errants, qu'on rencontre presque toujours près des grands centres de la Syrie septentrionale.

Les *Kourbates* sont une sorte de Tziganes qui, quoique à peu près fixés dans les environs des villes importantes, comme Antioche, Alep, Killis, etc., ne construisent pas de maisons, mais vivent sous des tentes dans le genre de celles des Bédouins ou dans des gourbis. Ils sont appelés *Nawars* à Beyrouth.

Malgré le charme de la société européenne qui nous avait fait si bon accueil à Antioche, et l'attrait des recherches scientifiques qu'il m'avait été donné d'y faire, il fallut pourtant songer à poursuivre notre itinéraire. Aussi, après quelques préparatifs, prenons-nous congé de nos amis, et le 3 mai, à sept heures du matin, nous nous acheminons sur la route d'Alep.

V

Notre caravane. — Harim. — Dana. — Kala'at-Sem'an.

Nous sortons d'Antioche par la porte Saint-Paul. La famille Merel, montée sur ses plus beaux chevaux syriens, a l'amabilité de nous faire la conduite jusqu'à Djilidjeh.

Notre nouvelle caravane, organisée avec soin, défile sous nos yeux en bon ordre. Elle se compose d'abord des personnages importants et indispensables pour voyager dans de bonnes conditions, c'est-à-dire du drogman Melhem, du cuisinier Francisque et de son aide. Parmi les autres personnes à notre service je dois citer encore le fournisseur de chevaux et de bêtes de somme, qui cumule avec cet emploi celui de médecin des hommes et des bêtes de la caravane, Abou Salim, beau-frère de Melhem; puis deux domestiques attachés à nos personnes, et chargés spécialement du soin de nos montures et de l'installation de nos tentes; enfin dix moukres chargés du soin des bagages et des bêtes de somme. Celles-ci, au nombre de quatorze, sont, pour la plupart, de vigoureux mulets, à part trois ou quatre ânes que les moukres montent à tour de rôle.

Nos serviteurs sont presque tous Libanais, sauf Ali, qui est Kurde et en même temps la mauvaise tête de la caravane. Toutefois il nous a été fort utile en maintes circonstances, notamment dans le Kurdistan. Il était aussi le seul connaissant un peu la région que nous allions visiter, et la langue que l'on y parle le plus. Ce fut, au reste, une véritable difficulté que de décider nos bons Libanais à faire partie de notre expédition. L'idée des Kurdes, dont nous allions traverser le pays, les terrorisait. Néanmoins, une fois en route, et à part quelques moments de découragement bien justifiés par la difficulté du pays et du climat, je n'ai eu qu'à me louer de ces hommes bons, intelligents et toujours gais.

Causeurs infatigables et fumeurs enragés, ils ne se séparent point de leur narguileh portatif. D'ailleurs il faut voir, lorsque arrive un accident à ce précieux compagnon de route, avec quelle ingéniosité ils s'en confectionnent un autre. C'est ainsi que nous fûmes très égayés, un jour, à la vue d'un de nos moukres fumant gravement son narguileh qui n'était autre chose qu'un bocal de conserves, inappréciable cadeau du cuisinier Francisque.

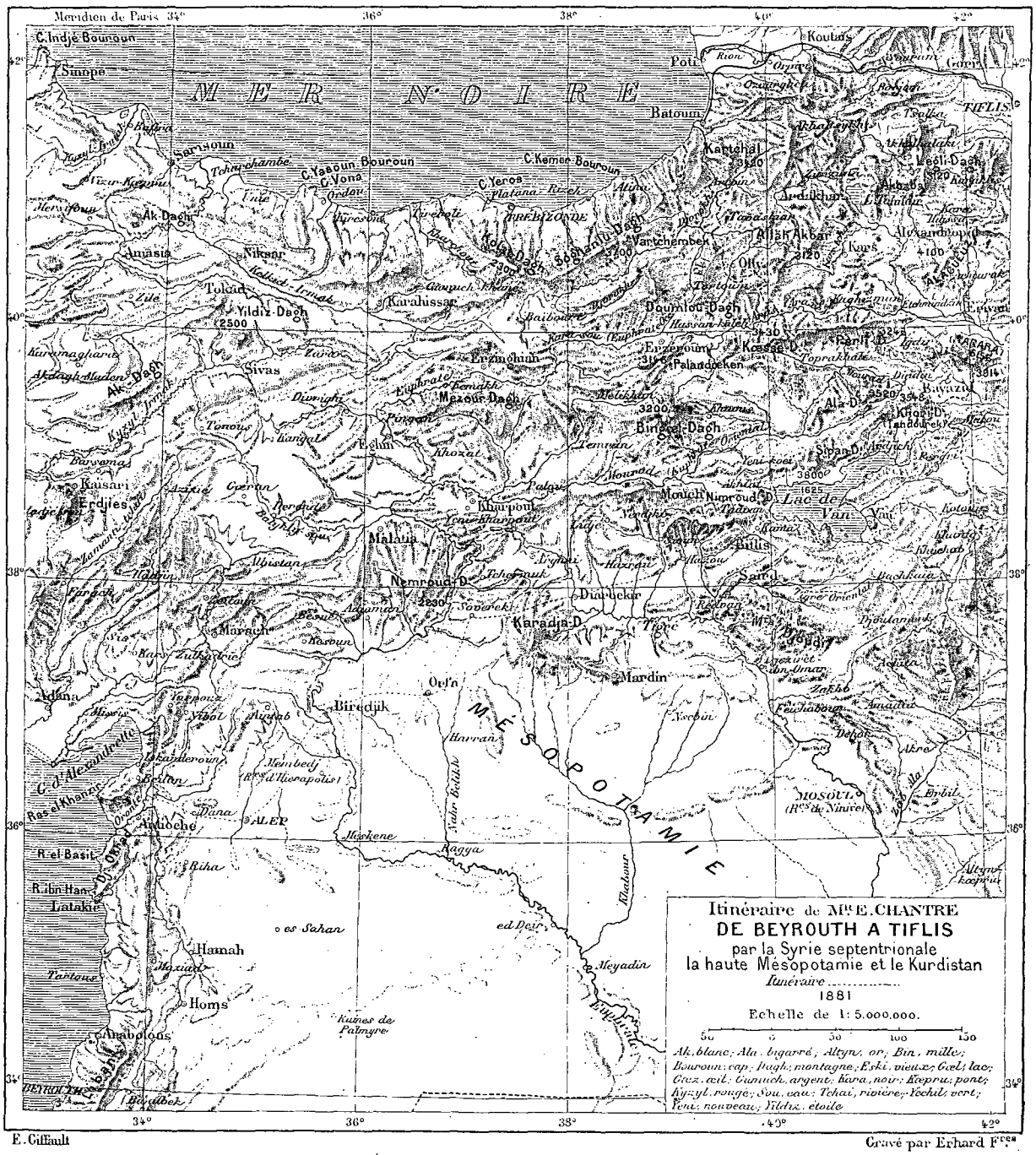
Après avoir traversé les splendides jardins d'Antioche, qui avaient fait notre admiration à notre arrivée, et laissé de côté les ruines de Bab-Boulous, on atteint en deux heures l'Oronte, que l'on traverse sur un pont de quatre arches. Un village avec un khan s'élève sur ce point. Il se nomme Djiser-el-Haddid (le Pont-de-Fer) et est habité par des Ansariés. L'origine de ce nom vient sans doute du nom de *Fer Orontis fluvii nomen* que portait l'Oronte au moyen âge, plutôt que des lames de fer qui garnissaient les vantaux des portes du pont, ce qui est la version populaire. Ce pont a joué un certain rôle au temps de la première croisade. Le roi Baudouin IV le reconstruisit en 1161. Sa longueur est de 70 mètres.

C'est dans cette localité que la Compagnie française de la ramie avait établi une grande partie de ses cultures. Sur la recommandation du directeur de l'exploitation, un excellent Ansarié insiste pour nous offrir l'hospitalité dans la modeste maison qui lui est réservée dans la ferme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au delà de l'Oronte s'étend une vaste plaine quelque peu marécageuse, où campent des Bédouins possesseurs de beaux troupeaux de chevaux, et où s'élèvent çà et là quelques huttes de Turkomans nomades.

Après avoir franchi plusieurs collines sur lesquelles on a commencé à planter de la vigne, on distingue à droite le village de Tihrel et à gauche celui de Khan-Koussa. On traverse ensuite un ruisseau, et l'on est en vue de Harîm ou Harem, charmant village et l'un des fiefs les plus importants de la principauté d'Antioche



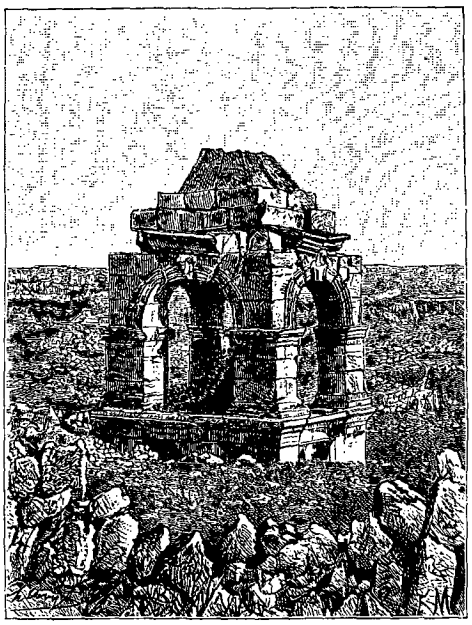
aux XIIe et XIIIe siècles. Il est situé au milieu d'un véritable jardin formé par les vergers, et est entouré de peupliers qui le garantissent, dans la partie nord, contre les vents froids. Un ruisseau venant de la montagne entretient dans cette localité une fraîcheur délicieuse.

Tout nous invite à camper. Aussi installons-nous nos tentes sur une hauteur qui fait face au vieux château en ruines. Ce monument, le plus remarquable de la région, est une ancienne construction arabe, Kala'at Harîm, réédifiée par les croisés. Il est établi sur une sorte de tertre isolé de la colline par une tranchée profonde de 15 à 20 mètres environ, et taillée dans un calcaire blanc saccharoïde, probablement crétacé infé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rieur. Partout dans la campagne pousse en abondance la scammonée, de même qu'aux environs d'Antioche. Cette plante est vendue en Europe sous le nom de scammonée d'Alep, quoiqu'il ne s'en trouve point dans cette localité.

Le village est construit en amphithéâtre, et les hauteurs qui le dominent renferment de nombreuses grottes artificielles creusées dans le roc, et remontant sans doute au IVe siècle. Ces grottes, quelquefois assez vastes, sont divisées en deux ou trois compartiments. Plusieurs présentent dans le fond et sur les côtés des excavations régulières et rectangulaires destinées, dit-on, à servir d'auges aux animaux qui habitent ces grottes pendant l'hiver. Tout fait présumer cependant que ces excavations ont une tout autre origine, et qu'elles doivent être considérées comme des tombeaux. Je dois dire néanmoins que l'ouverture de quelques-unes de ces grottes dans le flanc des rochers paraît être moderne, et que des puits pratiqués dans la partie supérieure semblent avoir été leurs entrées primitives.



Un tombeau, près de Saint-Siméon (voy. p. 232). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de la mission.

Le campement est excellent à Harîm; l'eau y est bonne et la population, en partie arabe, hospitalière. C'est là que les chacals, qui d'ordinaire se font entendre à une certaine distance, se sont approchés le plus de nos tentes.

La population de l'arrondissement de Harîm se répartit à peu près : en 3 000 Turkomans sédentaires et agriculteurs, 10 000 musulmans syriens, et 2 000 Arabes nomades.

Le lendemain à l'aube nous disons adieu à Harîm, et nous nous mettons en route allègrement; mais comme il y a douze heures de marche entre Harîm et Alep, et que la route est mauvaise, il nous faudra camper une fois encore avant d'atteindre cette dernière cité.

Immédiatement après Harîm, on traverse plusieurs ruisseaux à peine espacés de quelques minutes les uns des autres. Après avoir pénétré dans un petit vallon, on arrive sur des plateaux rocheux, et l'on traverse le village de Yeni-Cheir (la Nouvelle-Ville), où s'élèvent quelques huttes de Turkomans.

En inclinant un peu vers le nord, nous arrivons aux ruines de Xylpha, l'une de ces antiques cités du IVe siècle, si nombreuses dans la région, et près de laquelle campent des Bédouins.

En quittant cette localité, la route fait un coude très prononcé et se rétrécit. Encore quelques minutes de marche, et l'on débouche dans une vallée sauvage où se voient les ruines d'un ancien château, nommé Kislar-Kalessi, ou *Castrum Puellarum*, que domine une tour carrée. On y voit les débris de thermes importants, dont il reste encore les piscines. Ce château, que l'on désigne aussi sous le nom de Deïr-el-Benat, qui a le même sens qu'en latin, fut pris par Tancrède en 1098.

Deux heures de halte sur ce point intéressant et pittoresque nous permettent d'augmenter nos collections zoologiques. Nous recueillons entre autres quelques reptiles curieux et un joli caméléon que nous sommes très surpris de rencontrer sous cette latitude.

Pendant que nos compagnons se reposaient après le déjeuner, nous allâmes, M. Motte et moi, explorer une grotte que nous avions aperçue en arrivant près des ruines. La perspective d'y découvrir les restes d'une habitation préhistorique nous fit braver le soleil de midi, dont la chaleur dépassait 35 degrés.

Cette grotte, située à 30 mètres environ de la vallée, est creusée dans les rochers calcaires abrupts qui la dominent à l'ouest. C'est plutôt un abri qu'une grotte proprement dite. Le sol était partout recouvert d'humus et de cendres sur une assez grande épaisseur. Quelques fouilles, auxquelles le peu de temps dont nous pouvions disposer ne nous a pas permis de donner une grande extension, ont mis à jour des traces d'anciens foyers, dans lesquels nous avons recueilli des os carbonisés de petits ruminants, et des pointes de silex taillées d'un seul côté, rappelant le type dit du Moustier.

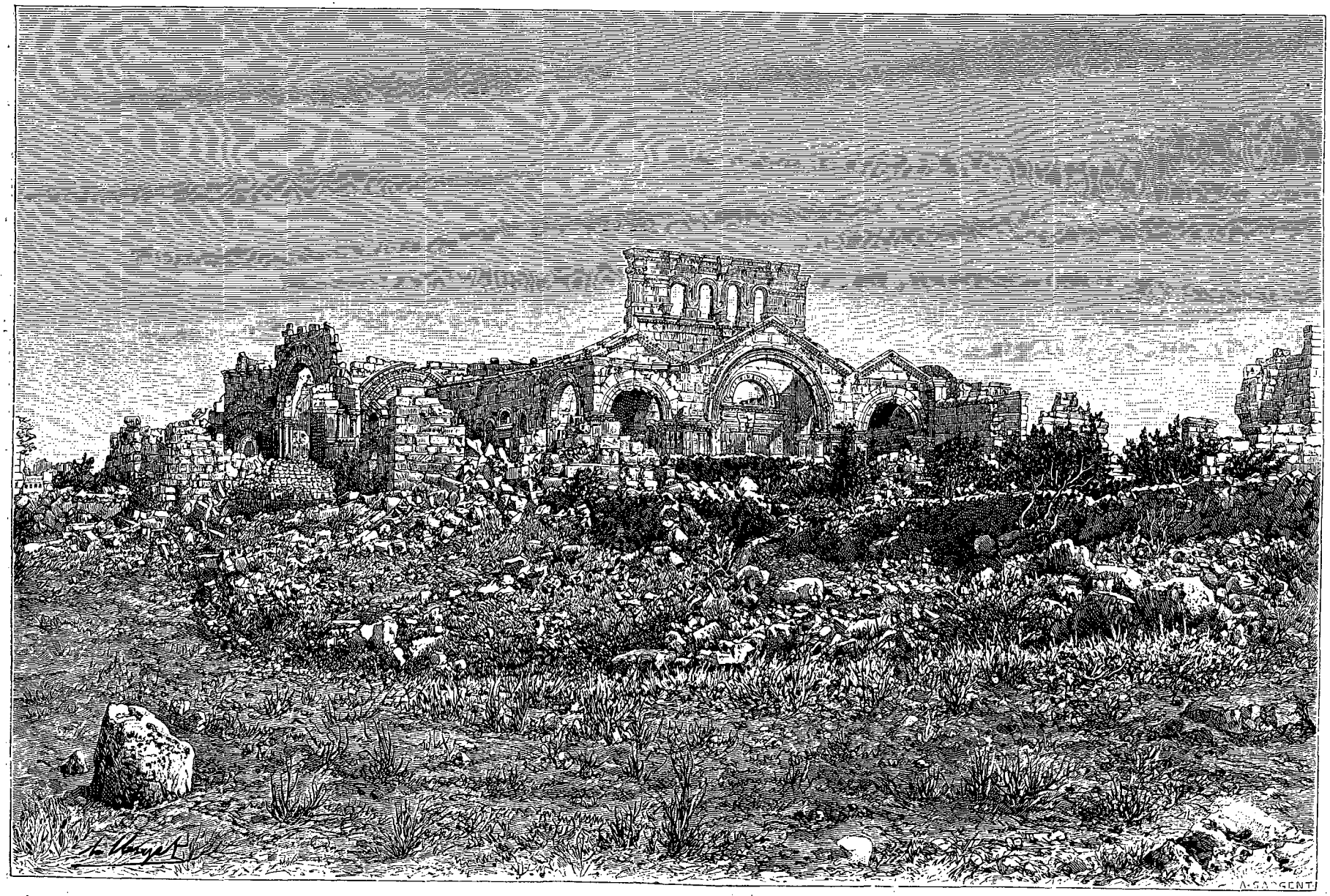
Une exploration plus complète de cette grotte donnerait sans doute des résultats fort intéressants. Quoi qu'il en soit, les quelques échantillons que j'ai rapportés montrent qu'il y a eu sur ce point une station probablement de l'époque paléolithique.

A partir de Kislar-Kalessi, la route devient plus difficile. Elle est taillée dans le roc, et çà et là se voient des traces de roues de voitures, datant d'une époque où le pays jouissait d'une civilisation plus élevée que celle qui fleurit de nos jours dans cette partie du bon pays de Turquie. Actuellement il serait absolument impossible de faire passer un véhicule par ces chemins.

Peu après avoir dépassé cette partie rocheuse de la route, on retrouve des vestiges importants de conduites d'eau qui paraissent avoir servi à l'alimentation de Kislar-Kalessi.

Nous nous trouvons bientôt, pour la seconde fois, au milieu d'un groupe de villes chrétiennes mortes; nous arrivons en effet à Dana, village peu important, mais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ruines de Srir : Saint-Siméon (voy. p. 232). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui possède un groupe de ruines assez remarquable. Nous y installons notre campement.

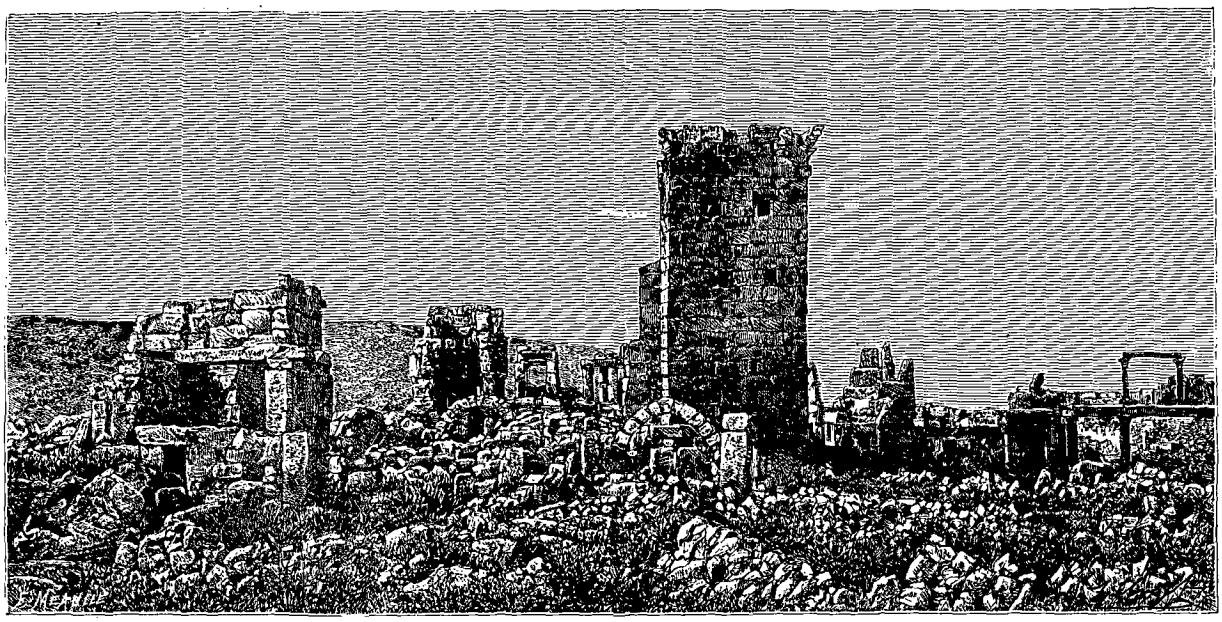
On atteint Dana après avoir traversé un plateau rocheux composé de calcaires marneux qui empêche les eaux de s'écouler; aussi voit-on près de ce village un étang qui alimente toute la population. En été cet étang se dessèche, et l'on est forcé d'aller quelquefois fort loin puiser de l'eau dans des citernes plus ou moins malpropres.

Une petite colline située au nord du village renferme des grottes artificielles dans lesquelles ont été creusés de nombreux tombeaux très anciens. Un joli monument funéraire quadrangulaire à quatre colonnes ioniques et couronné par une petite pyramide surmonte cette colline. Il a été décrit déjà par M. de Vogüé, aussi me contenterai-je de le signaler.

Le village renferme, en outre, de nombreux fragments de sculptures qui indiquent d'anciennes constructions, et l'on a trouvé dans les environs plusieurs tombeaux souterrains dans lesquels un escalier donne accès. Quelques-uns renfermaient de beaux sarcophages munis de couvercles monolithes. On voit enfin, dans une des rues de Dana, les restes d'une porte d'un grand caractère avec inscription grecque.

Lorsqu'on a dépassé Dana, on aperçoit sur un plateau rocheux une série de grands tumulus, et, après avoir parcouru une certaine distance, on atteint un immense cratère d'effondrement, près duquel nous déjeunâmes. Le fond en est envahi par une abondante végétation, qui s'est développée grâce à la fraîcheur qu'elle y trouve. Mais notre halte sur ce point fut assez courte, car nous désirions arriver de bonne heure à Alep.

Le pays que nous traversons renferme de nombreux



Vue des ruines de Srir. — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de la mission.

villages ruinés qui rayonnent en tous sens autour du mont Saint-Siméon. Nous n'eûmes que le temps de voir Srir ou Isri, situé sur la gauche de la route, et d'en prendre quelques vues. Ce village est situé à proximité du fameux groupe appelé Kala'at-Sem'an.

Le mont Saint-Siméon possède l'un des groupes de ruines les plus remarquables et les plus intéressants de la Syrie centrale. Parmi ces ruines, l'édifice le plus imposant est ce que les Arabes appellent le Kala'at-Sem'an (Château de Saint-Siméon), c'est-à-dire l'église et le couvent élevés, du IVe au Ve siècle, en l'honneur de saint Siméon Stylite, qui s'était retiré dans une cellule placée au sommet d'une haute colonne.

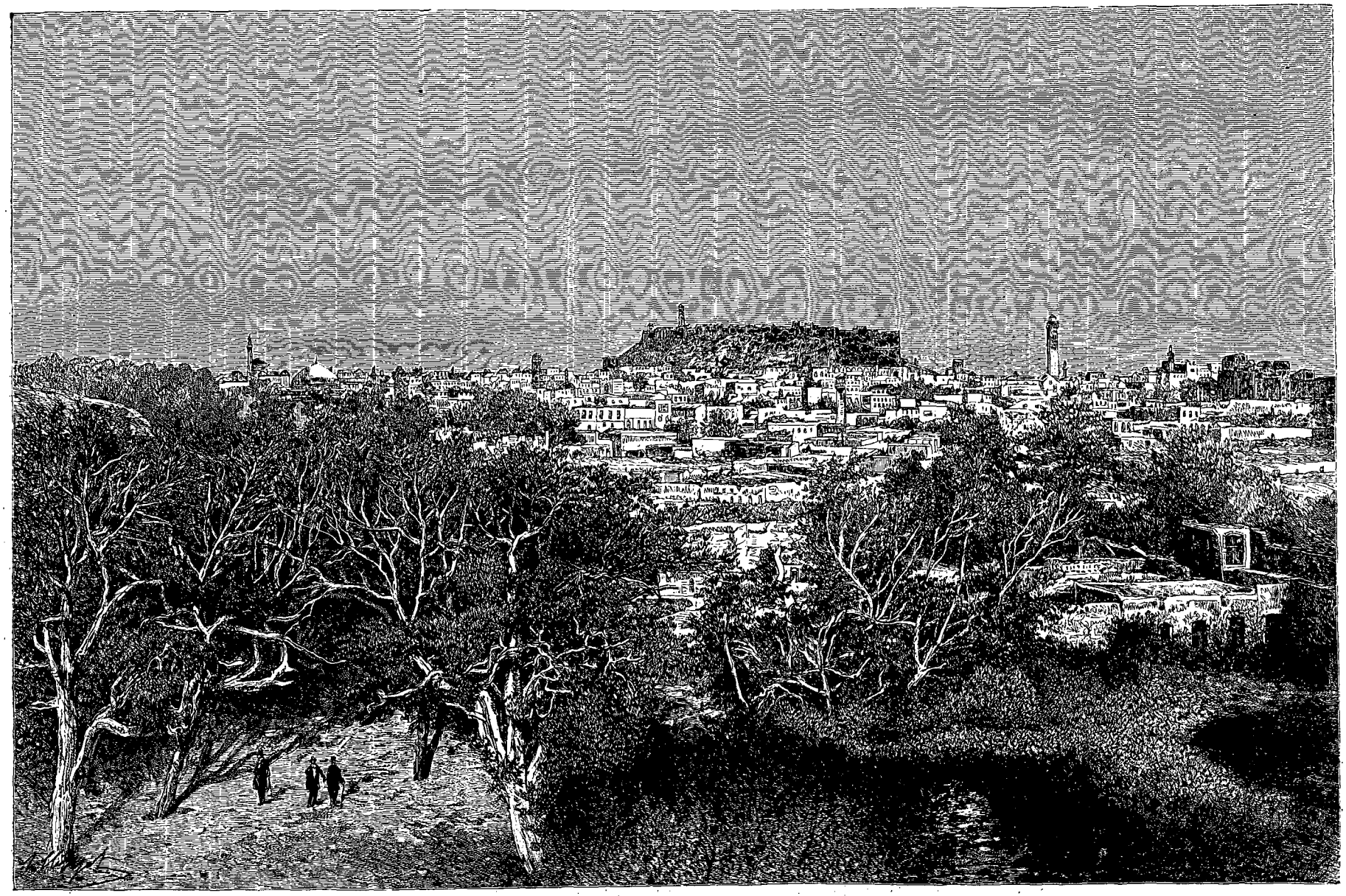
Toutes ces ruines ont été étudiées par M. de Vogüé, qui en a donné des descriptions et même des reconstitutions fort intéressantes. J'emprunterai à cet auteur les renseignements suivants concernant ce monument :

« C'est dans le but d'honorer la colonne haute de 45 pieds, et qui reposait sur une base de rocher qui se trouve au centre de la salle octogonale hypèthre, que fut construite cette église en forme de croix, composée de quatre basiliques dirigées vers les quatre points cardinaux, et réunies à leur jonction par une vaste cour octogonale.

« La branche orientale de l'église est terminée par une abside flanquée, selon le rite oriental, de deux absidioles; la branche occidentale se termine par une sorte de *loggia* portée sur des voûtes et qui surplombe la déclivité de la montagne. Un grand couvent est adossé à l'église; un mur d'enceinte flanqué de tours entoure ce vaste ensemble que complète encore une église octogonale ou baptistère, qui s'élève, ainsi que ses dépendances, en face de la principale entrée de la basilique. »

Kala'at-Sem'an n'est que le centre d'une infinité d'autres ruines appartenant à plusieurs villages dispersés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Château et ville d'Alep (voy. p. 234). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soit au pied de la montagne où s'élève l'église de Saint-Siméon, soit sur les collines avoisinantes. Toutes ces ruines portent la date irrécusable des IVe, Ve et VIe siècles. C'est partout des blocs énormes, des pierres de taille gigantesques soigneusement appareillées, qui ont servi de matériaux. L'ornement bien caractéristique de ces ruines est toujours le portique à un et parfois à deux étages. Le piédestal taillé dans le roc de la célèbre colonne se voit encore; mais de la colonne elle-même il ne reste qu'un fragment de base mutilé.

Sans entrer ici dans le détail architectural de ce merveilleux monument, qu'a décrit M. de Vogüé, nous signalerons le système de construction de cette curieuse église. Il consiste dans l'emploi de matériaux appareillés à joints vifs, de colonnes monolithes, de chapiteaux à larges feuilles vigoureusement retournées et finement découpées. Le style est tout à la fois classique par ses éléments et novateur par l'esprit indépendant qui se manifeste dans les détails.

Après avoir côtoyé les ruines d'Aïn-Djara et du village Sieil, on commence à entrevoir au loin la citadelle d'Alep. On atteint ensuite un khan d'où l'on a une vue splendide sur la ville, et l'on descend légèrement sur les jardins qui entourent Alep de toutes parts.

VI

Alep : la forteresse; les rues; l'hôpital et la prison; les mosquées; la population.

Notre premier soin en arrivant à Alep fut d'aller saluer notre consul, M. Destré, qui, quelques semaines auparavant, avait bien voulu me renseigner sur l'état sanitaire des pays que nous devions traverser. On sait combien le voyageur européen doit se mettre en garde contre les nouvelles si souvent erronées qui nous viennent d'Orient sur l'Orient!

L'accueil de M. Destré fut très cordial, et, grâce à son obligeance, nous fûmes bientôt en relations avec tout ce qu'Alep compte d'hommes intelligents et instruits.

Une de nos premières visites fut encore pour MM. Pocher, nos correspondants du Crédit Lyonnais. Ces messieurs, placés à la tête d'une des maisons de banque les plus considérables d'Alep, s'intéressent aussi à l'archéologie. Ils ont parcouru et photographié les villes mortes de la région et, entre autres, Kala'at-Sem'an, dont ils ont bien voulu m'offrir une série de belles photographies.

Les collections archéologiques sont rares à Alep ou difficilement abordables; néanmoins nous avons pu visiter celles de M. de Villecroze : elles consistent en armes anciennes et modernes, et surtout en faïences chinoises de grand prix.

Le lendemain, dans une charmante réception, notre consul nous fit faire connaissance avec le docteur Cozzoni, médecin sanitaire français, le docteur Isaac-pacha, chirurgien en chef de l'hôpital militaire, et M. Martin, agent consulaire de France à Orfa.

La rencontre de M. Martin, qui n'était que pour quelques semaines à Alep, eut un heureux résultat pour la suite de notre voyage. En effet, notre compatriote était sur le point de retourner à son poste, et lorsqu'il apprit que nous nous disposions aussi à gagner rapidement Orfa, il nous proposa de faire la route avec nous, et de nous servir de cicerone, ce que nous acceptâmes avec empressement.

Alep ou Haleb, l'antique Bérée, et probablement, à une époque plus reculée encore, le même Chalybon ou Khalebon de Ptolémée et de Strabon, est l'une des grandes villes de l'Asie turque. Elle est située dans la vaste plaine mamelonnée qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate. Sa position de station intermédiaire entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate lui donne beaucoup d'importance.

La ville et les faubourgs occupent une oasis traversée par le Kovéik, qui prend sa source dans les montagnes d'Aïntab, et va former un vaste marais à six ou sept heures au sud d'Alep.

La plus grande partie du district ou *sandjak* d'Alep est composée de hautes plaines arides et nues, où l'on cherche en vain les pins dits d'Alep. Toutefois les parties basses et arrosées sont couvertes de riches prairies, où paissent d'innombrables troupeaux, dont l'un des produits les plus importants est le lait. On en fait un excellent beurre, qui s'exporte, au loin, sur une grande échelle, et dont le rendement s'est élevé, paraît-il, dans ces dernières années, à quatre millions de francs.

D'après la chronique, Alep jouissait d'une bien plus grande importance à l'époque des rois de Syrie et sous les Romains, auxquels remonte la construction de son bel aqueduc.

Elle fut conquise en 636, sous Heraclius, par les Sarrasins sur les Grecs, saccagée à l'époque des invasions mongoles, en 1260 d'abord, puis en 1402 par Tamerlan, et enfin prise par les Turcs en 1517.

Avant le tremblement de terre de 1822, Alep comptait une centaine de mosquées, deux cents fontaines, deux caravansérails, des bazars et des cafés, et nombre d'industries y florissaient. Quatre grandes caravanes en partaient à quatre époques de l'année, et la mettaient en rapport avec la Perse et l'Inde, Constantinople, l'Arménie et la Mésopotamie. C'est ce qui lui valut le surnom de *Palmyre moderne*.

Il est probable que durant le moyen âge Alep fut, pour le nord de la Syrie, un centre presque aussi important que Damas pour la Syrie moyenne. C'était le grand marché d'échanges de la région s'étendant entre l'Oronte et l'Euphrate, et c'était aussi de cette ville que les marchandises de l'Extrême-Orient destinées à être importées en Europe gagnaient les villes maritimes de Laodicée, d'Aïas, etc.

La découverte du cap de Bonne-Espérance et de la route maritime vers les Indes, et surtout ensuite l'ouverture du canal de Suez, ont considérablement diminué son commerce en lui prenant une partie de son trafic.

Actuellement c'est à Alep que se concentre le com-

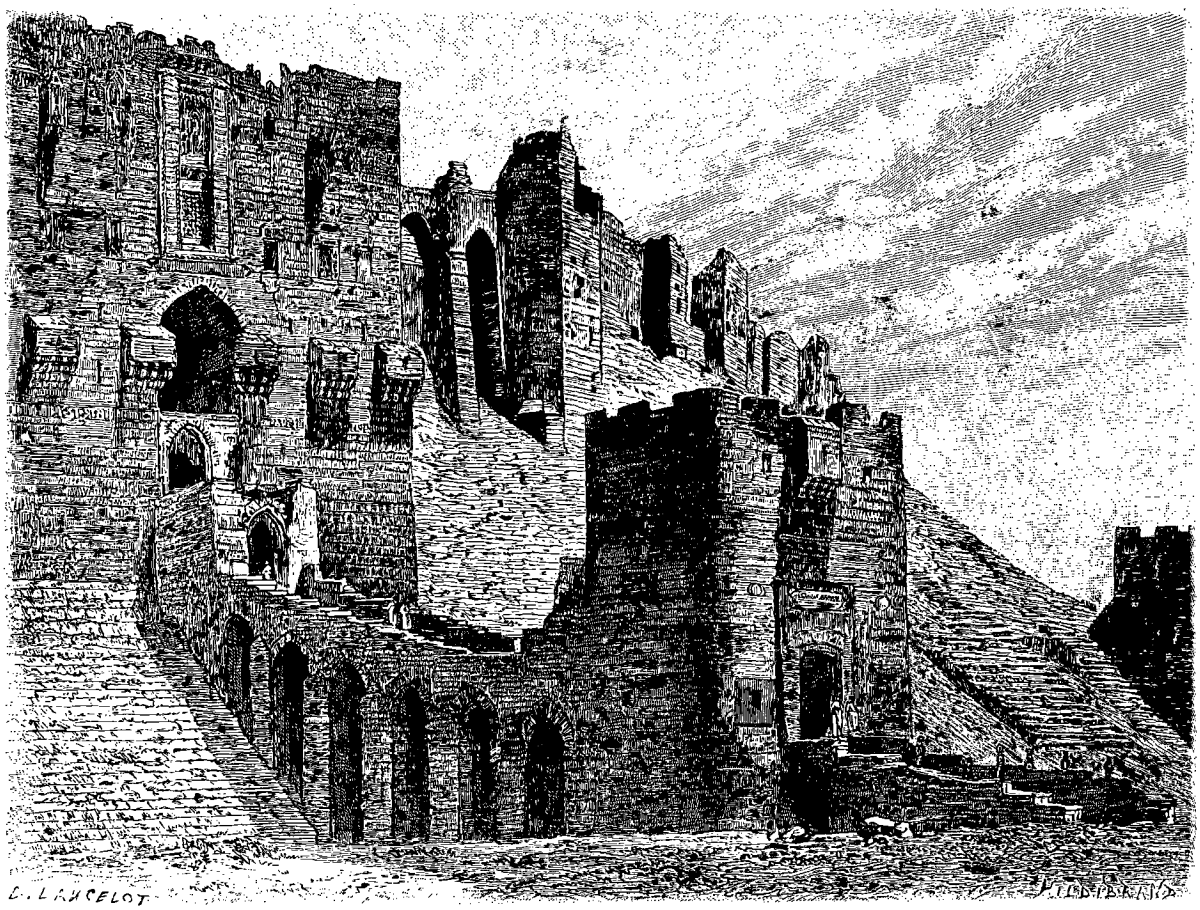
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merce de la Syrie septentrionale, et il se trouve, en grande partie, entre les mains des Arméniens. Il suit, vers la Méditerranée, les routes du bas Oronte et d'Alexandrette, et, vers l'Euphrate et le Tigre, celles de Biredjik, Mossoul et Bagdad.

Alep est située à une altitude de 385 mètres. Son climat est sain mais chaud. La ville proprement dite, de forme rectangulaire, est entourée d'une muraille dite sarrasine, de 5 kilomètres de longueur environ. Au centre s'élève une butte d'apparence artificielle, de 60 mètres environ de hauteur et revêtue d'un glacis. Elle porte l'ancienne forteresse d'Alep (El-Kala'h), qui résista aux croisés en 1124; mais, grâce au temps et à la ruine, elle a perdu toute valeur stratégique. Cette construction a pourtant, aujourd'hui encore, un air fort imposant, avec son beau pont et ses tours qui y donnent accès. De belles inscriptions se voient sur la porte de la forteresse. On pouvait jadis faire monter dans sa grande tour carrée des chevaux et des pièces d'artillerie.

C'est le monument le plus curieux d'Alep, qui est, en somme, une ville toute moderne et sans caractère. Elle ne renferme aucune ruine de valeur artistique.

En traversant le plateau central de la citadelle, couvert de décombres, on atteint le minaret ruiné et une



Citadelle d'Alep. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de la mission.

terrasse à côté de laquelle existe encore une citerne vaste et profonde servant à l'alimentation de la petite garnison qui occupe cette ruine. De solides vases en cuir fixés à un cabestan mû par un cheval servent à monter l'eau.

On jouit du haut de cette terrasse d'une vue splendide sur la ville. De tous côtés se dressent d'innombrables dômes et des minarets élancés dominant les toits plats des maisons arabes. Çà et là la verdure des jardins et des cours intérieures pique de noir la tonalité blanche des constructions.

C'est de ce point seulement que le voyageur peut se rendre compte de la configuration d'Alep. Dans la ville même, c'est chose impossible. Les rues, très nombreuses, étroites, tortueuses, sont presque toutes couvertes par les saillies des maisons, qui se réunissent, et par les moucharabyehs surplombants. D'autres sont complètement voûtées, notamment la région du bazar, de sorte qu'il est fort difficile à un étranger ne parlant pas l'arabe de se diriger dans ce dédale de ruelles et de souterrains éclairés par des jours ménagés dans le haut.

Chose rare et digne d'être mentionnée, c'est qu'Alep est d'une propreté que l'on est surpris de trouver dans une ville orientale. Ses maisons sont construites pour la plupart en beaux matériaux; elles n'offrent généralement sur la rue qu'un mur sans ouverture, sauf un certain nombre d'entre elles qui sont garnies de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelques petites fenêtres grillées et de moucharabyehs fort élégants, derrière lesquels l'imagination du touriste voit luire les beaux yeux noirs des dames musulmanes.

Là, comme partout en Orient, chez les chrétiens aussi bien que chez les musulmans, le luxe est concentré à l'intérieur, et quelques habitations sont décorées avec tout le goût et la richesse du style arabe. Ce qui se voit d'une façon constante, ce sont les cours ornées de parterres dont des eaux jaillissantes entretiennent la fraîcheur. Quelques-unes sont de véritables merveilles.

Les rues, tantôt pavées, tantôt dallées, sont horriblement glissantes pour les chevaux ferrés ; aussi, mon cheval ayant glissé des quatre pieds, un jour, pendant une promenade au bazar, il vint tomber positivement dans la boutique d'un brave musulman marchand de chaussures, qui, au lieu de m'aider, préféra m'abreuver d'injures.

Chaque maison enfin a sa terrasse, où s'écoulent, à la fraîcheur de la nuit et du matin, à fumer et à dormir, les longues heures du farniente oriental.

La ville est divisée en vingt-quatre quartiers, et elle est entourée de faubourgs où s'étendent de vastes jardins riches en arbres fruitiers de toutes sortes. On sait que les jardiniers alépins avaient autrefois presque le monopole de l'exploitation de la pistache.

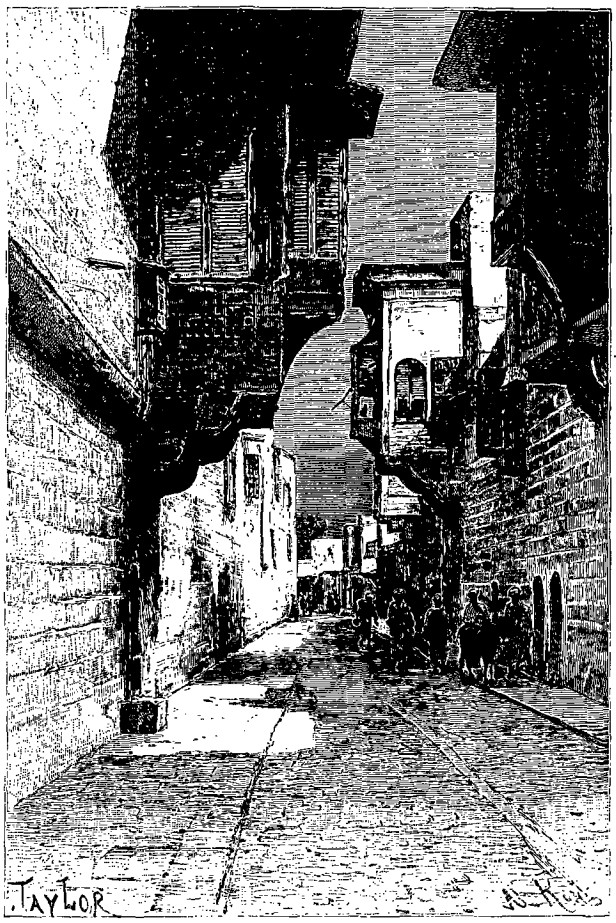
Le faubourg d'El-Djedeideh, au nord-ouest, et celui de Quitab, au sud-ouest, traversés par le Kouaïk ou Kovéik, sont habités de préférence par les chrétiens. C'est là qu'ont été élevées les écoles et les églises. Le quartier habité par les juifs (El-Bahsita) se trouve au nord de la ville.

C'est dans une prairie située au delà de ce dernier quartier, et près du cimetière israélite, que Melhem avait fait dresser nos tentes. A Alep c'est le seul point où l'on puisse camper commodément.

Des casernes fortifiées, construites par Ibrahim-pacha, et l'hôpital militaire sont situés dans le même quartier, sur une colline peu élevée mais bien aérée. La caserne peut renfermer 10 000 hommes.

L'hôpital, de création récente, est bien tenu, malgré la pauvreté de son installation. Lors de ma visite, il était encombré de typhiques, appartenant pour la plupart à ces bandes de prisonniers kurdes que nous avions rencontrées plusieurs fois sur notre chemin. Ces malheureux sont généralement coupables de brigandages et d'assassinats, mais beaucoup parmi eux sont ou déserteurs, ou réfractaires au service militaire. Beaucoup viennent des régions de Seerte et de Bitlis, où ils répandent la terreur parmi les braves populations arméniennes et tout ce qui n'est pas musulman. Ils sont transportés dans le Yémen, et là ceux que la mort a épargnés en route ne tardent pas à succomber aux ardeurs du climat.

Il faut bien dire que la Turquie fait ses recrutements chez les Kurdes, plutôt par une série d'arrestations que par un système normal, auquel les Kurdes paraissent, d'ailleurs, peu disposés à se soumettre. On les amène enchaînés et les menottes aux mains depuis le lieu de leur arrestation jusqu'à leur bataillon. On se figure quelle armée brillante et quels défenseurs cela représente pour les Turcs !



Une rue d'Alep. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

L'hôpital d'Alep est placé sous la direction d'un médecin-major inspecteur. C'était, lors de ma visite, le docteur Isaac-pacha qui était à la tête de cet établissement. Ce savant médecin, qui est élève de la Faculté de médecine de Paris, m'a fait les honneurs de son hôpital avec la plus parfaite courtoisie. Grâce à sa bienveillante obligeance, j'ai pu étudier, au point de vue anthropométrique, un certain nombre de ces indomptables montagnards, et, grâce à d'intelligents interprètes, j'ai eu la bonne fortune d'obtenir de leur bouche d'utiles renseignements.

J'ai pu observer aussi des cas intéressants de lèpre, cette affection cutanée qui a tant préoccupé l'Orient et même l'Occident, il y a quelques siècles, et qui tend à disparaître, comme elle a disparu en Europe, où elle avait été introduite après les croisades.

Le docteur Isaac-pacha m'a montré également de nombreux exemples du bouton d'Alep dans les différentes périodes de son évolution. Cette maladie singulière, qui, pour beaucoup, a de grands rapports avec la lèpre, frappe tout le monde, indigènes et étrangers. Elle attaque généralement les indigènes dès l'enfance,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grecque. Musulmanes.

Femmes d'Alep. — Dessin de F. de Myrbach, d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et très souvent au visage. Les adultes la voient se développer sur toutes les parties du corps. Le bouton se montre le plus souvent isolé ; quelquefois il apparaît par groupes. Chez le peuple, on dit qu'il est mâle dans le premier cas, femelle dans le second.

Les étrangers peuvent en être atteints dans un laps de temps très variable, parfois plusieurs années (vingt ans même) après avoir quitté Alep.

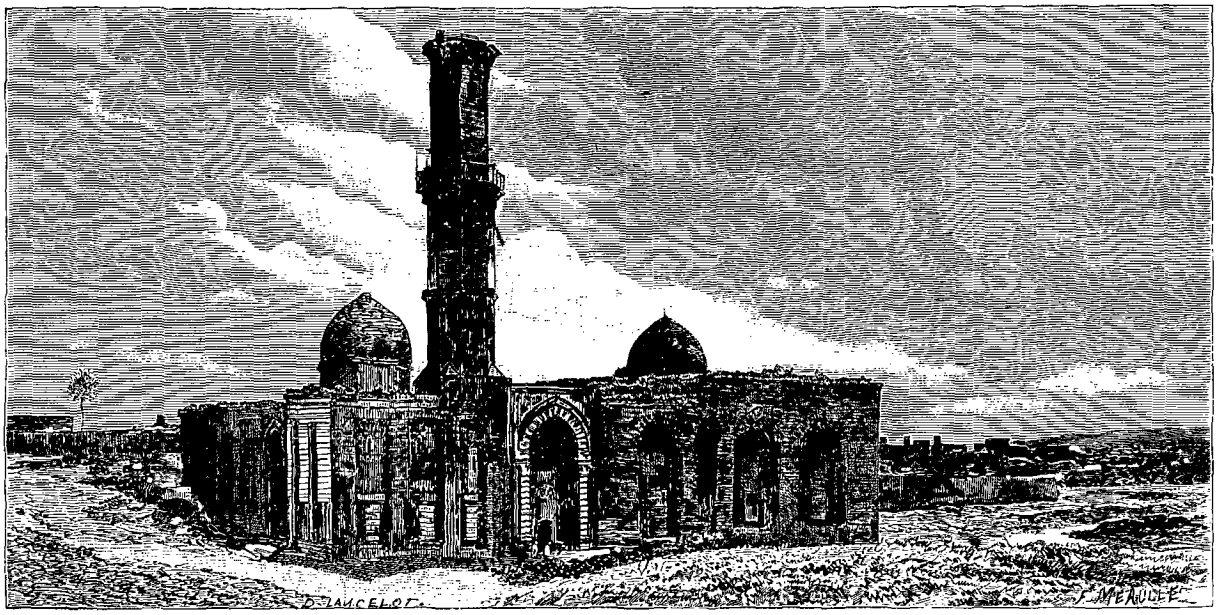
Cette affection, qui frappe également les chiens et les chats, est attribuée à la nature des eaux. Ce fait n'a pas été, jusqu'à présent, démontré scientifiquement.

Elle se présente, au début, sous la forme d'une petite pustule dont le développement est accompagné de fièvre dans les premières semaines. Après les modifications successives qui se produisent pendant une période de six à huit mois, et quelquefois plus, l'ulcère commence à se fermer, et au bout d'un an environ l'épiderme reparaît, mais il garde toujours une forte cicatrice.

De l'avis de tout le monde, y compris les médecins qui ont étudié cette maladie, on ne connaît aucun remède pour la prévenir ni la guérir. Seuls les soins de propreté sont nécessaires pour arrêter son développement et apaiser la souffrance.

On sait que ce bouton ne se rencontre pas seulement à Alep et dans les régions supérieures, mais encore à Diarbékir, à Bagdad et dans presque toute la Mésopotamie.

Avant de quitter l'hôpital militaire d'Alep, j'ai eu la vive satisfaction de voir que les registres et les feuilles d'observations étaient rédigés en français, et organisés, ainsi que la plupart des autres services, suivant les méthodes instituées dans nos hôpitaux militaires. Tout le personnel médical de cet hospice parle, du reste, le



Alep : mosquée d'El-Atrouch (voy. p. 240). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de la mission.

français aussi couramment que le directeur, dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Dans la soirée nous priâmes le docteur Isaac-pacha de vouloir bien partager notre repas. C'était aussi pour nous l'occasion de mettre à l'épreuve le talent culinaire de Francisque, dont les menus, jusque-là, avaient été simples et assez peu variés. Je dois dire à son honneur qu'il nous donna pleine satisfaction, et confiance pour nos futures réceptions.

Heureux d'avoir pu photographier et prendre à l'hôpital des mensurations céphalométriques sur une série de Kurdes d'origine certaine, je désirais augmenter le nombre de mes observations en poursuivant mes recherches dans les prisons.

Nulle part ce n'est chose agréable et facile que de pénétrer dans les prisons. En Turquie, les difficultés sont plus grandes que partout ailleurs, non que la discipline y soit plus sévère, loin de là, mais parce que les administrateurs, souvent au courant de ce qui se passe en Europe, n'ont pas lieu d'être fiers de leurs établissements pénitenciers.

Accompagné par M. le docteur Cozzoni, médecin sanitaire, je suis parvenu à tourner la consigne.

La prison, comme du reste la plupart des établissements publics d'Alep, est en assez mauvais état. Les prisonniers sont tous mêlés, sans distinction de crimes ni de durée de la peine qu'ils ont à subir. Lors de mon passage ils étaient au nombre de 300 environ, groupés par 15 ou 20 individus dans des cellules dont le sol n'est autre chose que la terre battue, et dont le mobilier consiste en de simples nattes de joncs qui servent de couchettes. Leur alimentation est la même que celle de la troupe : ce n'est pas dire qu'elle est toujours saine et suffisante.

Comme le régime pénitencier est, en somme, assez doux, la plupart des prisonniers vaquent à des travaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

divers, et ne semblent pas souffrir de leur captivité. Les évasions y sont fort rares ; la folie se manifeste très rarement parmi eux, et le suicide leur est complètement inconnu.

De l'avis même de plusieurs de ces détenus, ils préfèrent la prison à leur vie misérable de voleurs de grands chemins, quand leurs méfaits ne vont pas jusqu'à l'homicide. Le butin, en somme, est rare, et ce sont généralement les chefs et les plus habiles qui reçoivent la plus grosse part.

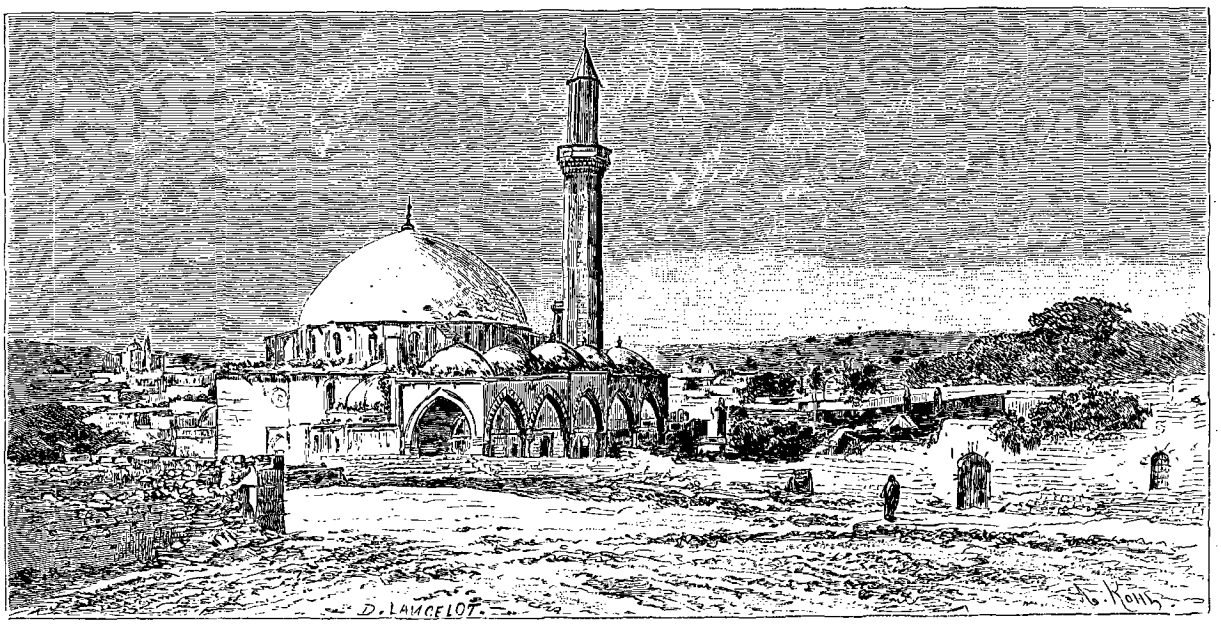
Grâce à l'influence de mon excellent guide dans ce triste milieu, j'ai pu observer à loisir et questionner pendant une longue matinée une trentaine de Kurdes de la Haute-Mésopotamie et de la Syrie septentrionale.

Tous ceux dont j'ai pris les mesures céphalométriques et les portraits s'y sont prêtés avec une grande complaisance, d'abord parce que leur docteur, qu'ils aiment beaucoup, le leur commandait, et surtout parce que j'offrais à chacun d'eux une légère gratification, qui venait, bien à propos, augmenter leur maigre ordinaire.

Parmi ces Kurdes, plus de la moitié portaient des traces très accentuées de la déformation crânienne antéro-postérieure, notamment un certain mendiant de Killis, nommé Hamsa, et un autre, Omero, des environs de Seerte ; tous deux purgeaient une condamnation de vingt ans pour homicide.

Pendant que je me livrais à mes travaux scientifiques dans les prisons, mes camarades flânaient dans les bazars et les rues d'Alep, sous la conduite de M. Balith, drogman du consulat.

Notre petite réception de la veille nous ayant rassurés sur les talents de Francisque, que les circonstances ne nous avaient pas permis encore d'estimer à sa juste va-



Alep : mosquée Khasraouié (voy. p. 240). — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de la mission.

leur, et grâce aussi aux ressources de la grande ville, nous invitâmes à dîner M. et Mme Destré, ainsi que le docteur Cozzoni.

Par une attention délicate de Melhem, chaque plat qui nous fut servi arrivait décoré, le plus gentiment du monde, avec de petits drapeaux tricolores, qui furent chaleureusement salués. Enfin, après une série de toasts portés à nos amis de France et à la prospérité de notre expédition, nous sortîmes sur le seuil de la tente pour prendre le café. Pendant que nous dégustions notre moka, livrés au charme de cette belle soirée de mai, des danseurs mésopotamiens escortés d'une douzaine de musiciens s'approchèrent de nos tentes et se mirent à exécuter quelques-unes de leurs danses plus ou moins lascives.

La musique ne tarda pas à attirer un certain nombre de curieux, qui alla toujours grossissant. Profitant d'un moment où la foule était réunie autour de nos tentes, j'illuminai brusquement le campement au moyen d'une lampe à magnésium. La stupéfaction des spectateurs devint indescriptible, et leur curiosité ne fit qu'augmenter. Je réitérai l'illumination plusieurs fois : ce fut un feu d'artifice à notre manière.

La matinée du lendemain fut consacrée à une promenade dans le bazar, qui n'a peut-être pas l'importance de ceux de Damas ou du Caire, mais ne présente pas moins un certain intérêt. Nous y avons trouvé quelques rares armes anciennes de Bédouins et de Kurdes, et quelques vases en cuivre gravé. J'ai pu me procurer aussi chez les bijoutiers quelques haches en pierre polie dont ils se servent comme pierres de touche. Le bazar renferme peu de ces bibelots orientaux si appréciés des voyageurs, et, chose à signaler, et que nous n'avions encore jamais vue, il est littéralement encombré de mendiants.

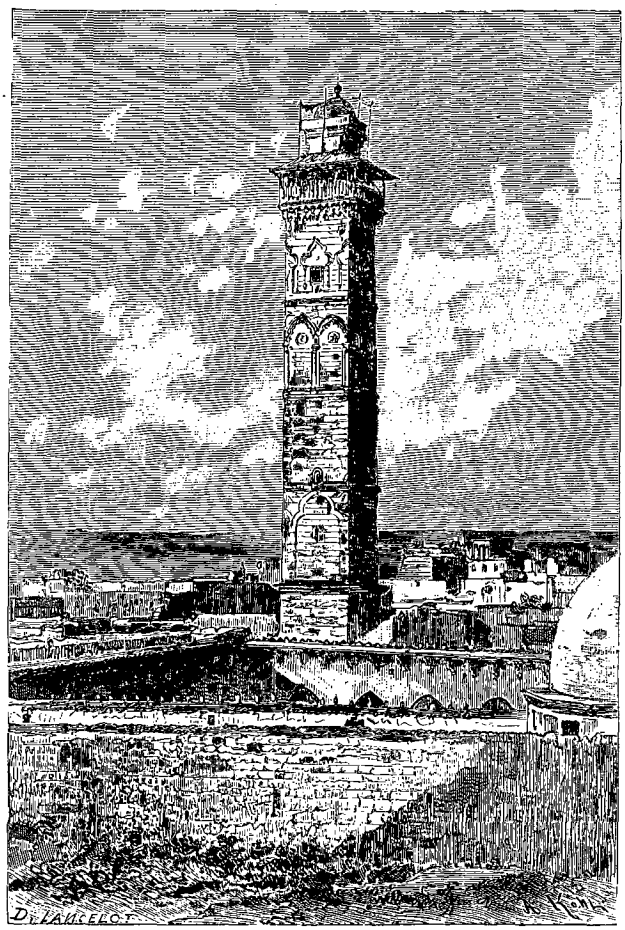
Accompagnés par le docteur Cozzoni, nous avons pu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visiter le hammam d'hommes le mieux fréquenté de la ville.

En somme la vie est facile à Alep, que l'on a appelée quelquefois l'Athènes de l'Asie, à cause de l'élégance et de la mollesse des mœurs d'une partie de ses habitants.

Après une très aimable réception chez le docteur Cozzoni, nous assistâmes à une représentation de Karagheuz, le Polichinelle arabe, dont les farces se terminent presque toujours par une correction administrée à un gendarme ou à un policeman, à la grande désopilation de l'assistance.



Alep : mosquée de Zacharie. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de la mission.

Il y a à Alep trois mosquées d'une certaine importance. L'une d'elles, la mosquée de Khasraouié, a été construite par Khosropacha en l'an 952 de l'hégire, et sous le règne de Soliman-khan, de 926 à 974 de l'hégire. La seconde est celle d'El-Atrouch. Sa construction avait été commencée par Acbagha el-Atrouch el-Hamdani, gouverneur d'Alep en l'an 801 de l'hégire. Après avoir été destitué de sa charge et transféré au gouvernement de Tripoli, il revint une seconde fois au gouvernement d'Alep, où il mourut en 806 sans avoir pu terminer cette construction. Son successeur, Damerdach, continua son œuvre et l'acheva en l'année 812, sous le règne du sultan El-Nasser Zein ed-Din. Mais le plus important de ces édifices est la grande mosquée de Zacharie. Elle s'élève sur un emplacement occupé jadis par le jardin d'une grande église dont la construction est attribuée à sainte Hélène. Cette mosquée fut bâtie par Soliman ebn Abd el-Malek, sous le gouvernement de Séif ed-Daoulat Ali Hamdan, et incendiée par Nicéphore. En 305 de l'hégire, Séif ed-Daoulat Ali Hamdan étant rentré à Alep la restaura. Ayant été incendiée une seconde fois, elle subit de nouvelles réparations en 500 ; enfin elle devint en 679, sous la domination des Tatares, la proie des flammes pour la troisième fois, et fut reconstruite en 684 par Krassangar.

Une musique militaire se fait entendre tous les dimanches dans le jardin public d'Alep. C'est chose intéressante de s'y promener ce jour-là. Toutes les femmes chrétiennes de la ville s'y donnent rendez-vous. Elles portent un voile avec lequel elles ont soin de cacher le côté de la figure qui a le bouton ou la trace du bouton d'Alep. On peut y admirer de fort beaux types, chez les deux sexes, et appartenant aux nationalités variées qui se coudoient à Alep.

D'après les renseignements que j'ai pu obtenir à cet égard, Alep, dont la population se serait élevée autrefois à 250 000 habitants, ne compte plus aujourd'hui que 120 000 âmes, que l'on peut répartir ainsi : 74 000 musulmans de toutes sectes ; 5 000 à 6 000 israélites et 25 000 à 30 000 chrétiens, qui se décomposent en grecs, arméniens et maronites.

Les Américains ont établi une école protestante, à côté de laquelle s'élèvent plusieurs couvents catholiques, où sont enseignés le français, l'italien et l'anglais.

Les cultures les plus répandues de la région sont l'olivier, le sésame, le coton et le tabac. Parmi les produits sur lesquels il se fait le plus de transactions commerciales on doit citer la laine, la soie et le beurre ; viennent ensuite la cire, le savon, la noix de galle et le poil de chèvre. Les industries locales comprennent le tissage des étoffes de soie et d'or, jadis florissant à Alep, et qui n'occupe guère aujourd'hui qu'un millier de métiers. Le tissage des cotonnades utilise quelques centaines de métiers, et cette industrie semble résister encore à l'importation anglaise.

ERNEST CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bac sur l'Euphrate (voy. p. 242). — Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de la mission.

DE BEYROUTH A TIFLIS

(A TRAVERS LA SYRIE, LA HAUTE-MÉSOPOTAMIE ET LE KURDISTAN),

PAR M. ERNEST CHANTRE [1],

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VII

Départ d'Alep. — Tell Zambour. — Pont sur le Kersin. — Passage de l'Euphrate. — Biredjik : la ville; la population; la faune de la région.

Après avoir dit adieu à nos amis d'Alep, nous levions le camp le 10 mai à six heures du matin.

Deux routes conduisent d'Alep à l'Euphrate, c'est-à-dire à Biredjik : l'une passe par Membedj, l'ancienne Hiérapolis ; l'autre, la plus courte, par Tchouban-Bey et Tell Zambour : c'est celle qui suit la ligne télégraphique et que nous prenons. Le premier village que l'on rencontre en quittant Alep, après deux heures de marche environ, est Babennes, et, un peu plus loin, Touna-ak-Baran, puis Tchouban-Bey et enfin Vakouf, situé au pied d'une grande colline près de laquelle on peut commodément camper. Avant d'arriver à cette dernière localité nous avions fait halte pour déjeuner près du moulin de Moudik, sur le Kovéik, et nous y avions recueilli de nombreuses tortues, des reptiles et des crustacés. Toute cette région est habitée par des Bédouins de la tribu des Beni-Sa'id, et par des Kurdes qui sont venus les envahir depuis quelque temps.

1. Suite. — Voyez p. 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Vakouf à Tell Zambour, le pays, presque désert, offre un aspect des plus tristes, et serait complètement aride sans les eaux bienfaisantes du Sadjour. Les terres arrosées par cette rivière sont assez productives, et appartiennent à des couvents ou à des Alépins associés avec les habitants de la vallée pour l'exploitation de leurs propriétés. Nous arrivons de bonne heure à Tell Zambour : aussi avons-nous le temps de parcourir un peu la localité.

En chassant sur les collines voisines de ce village, je rencontrai quelques éclats de silex qui attirèrent mon attention. Ils paraissaient taillés dans la forme du type dit *moustérien*. Quelques recherches m'ont permis de constater l'existence de plusieurs foyers, dans lesquels j'ai recueilli une collection de ces outils préhistoriques.

Zambour est la station principale de la route conduisant d'Alep à Biredjik. C'est un village assez important, situé au milieu de la plaine, et qui possède plusieurs puits, dont les eaux sont bonnes, quoique terreuses.

Une des principales industries de ce pays est l'élevage des ânes. Les Beni-Sa'id et les Kurdes en fournissent à toute la Syrie.

Une petite journée de marche nous séparait encore de Biredjik, aussi ne partîmes-nous que le lendemain à six heures. La température, qui n'était que de 9 degrés à sept heures du matin, lorsque nous passâmes près du khan de Koudja, s'éleva vers midi à 36 degrés.

A une heure plus loin que le khan, et au pied d'un mamelon au sommet duquel on aperçoit le tombeau d'un *santon*, j'ai découvert les traces de plusieurs foyers anciens renfermant des silex analogues à ceux de Tell Zambour.

Peu après on atteint un pont de trois arches sur le Kersin : c'est une belle construction en pierre blanche, extraite des montagnes voisines. Près de ce pont se trouvent plusieurs grottes artificielles de date récente. Dans l'une est établi un moulin, l'autre sert de khan. Nous y faisons halte pour déjeuner et photographier le joli pont.

Au moment de partir, Melhem me présente un Bédouin, grand et superbe gaillard, qui avait, disait-il, un objet à me montrer. C'était une charmante statuette en bronze recouverte d'une superbe patine verte, qu'il avait trouvée, à ce qu'il prétendait, sur les bords de l'Euphrate, non loin de Biredjik. J'acquis avec un vif empressement cette pièce, dont je n'ai pas encore réussi à préciser l'origine ni le sujet. Pourtant il est peut-être possible de la rapporter aux antiquités hétéennes, encore si peu connues. M. J.-E. Gautier a également trouvé en Syrie des pièces analogues.

Nous avons eu au pont de Kersin le triste spectacle d'un convoi de réfractaires kurdes amenés par des soldats, les poignets passés à travers une cangue qui paralysait tous leurs mouvements.

Après une heure de halte nous nous remettons en route. Le long du chemin nous rencontrons de jolies Bédouines aux yeux rieurs, que notre vue a l'air d'intriguer beaucoup, tandis qu'au contraire elle met en fuite de nombreuses bandes d'étourneaux et de guêpiers. A droite et à gauche de la route sont semés de misérables villages, presque toujours situés sur de petites collines basaltiques ressemblant de loin à des tumulus.

En deux heures nous traversons le plateau qui domine la vallée de l'Euphrate, et, après avoir dépassé quelques hameaux, nous apercevons le fleuve célèbre et, sur son bord oriental, la curieuse et antique ville de Biredjik.

La route prend dès lors un aspect grandiose. Une descente rapide dans les terrasses de l'Euphrate nous permet de l'atteindre en quelques minutes et de le traverser.

Le mode employé pour passer l'eau est ici des plus primitifs. On entre dans de grands bacs non retenus par des câbles, comme cela se pratique chez nous. On remonte le fleuve du côté où l'on s'est embarqué, à l'aide d'un halage exécuté autant par des hommes que par des chevaux ; puis, à une certaine hauteur, on laisse aller le bac à la dérive, en le dirigeant à l'aide d'un gros et lourd gouvernail, de telle façon que l'on va atterrir à un mille plus bas, sur la rive opposée, avec une précision remarquable. Cette pittoresque traversée nous a pris environ douze minutes.

Il n'est pas rare de voir les Arabes de cette région traverser le fleuve à la nage, et même accomplir de très longs trajets au moyen d'une outre enflée qu'ils s'attachent autour du corps. Ils se dépouillent de leurs vêtements, dont ils font un paquet qu'ils portent sur leurs épaules ; puis ils se placent sur l'outre, et, sans même quitter leur pipe, ils se gouvernent avec les mains et les jambes, et voguent avec rapidité. Les femmes elles-mêmes ne dédaignent pas ce genre de traversée, et égayent souvent leur trajet par des chants.

Melhem, comme toujours ou à peu près, bien inspiré dans le choix de la position de notre campement, l'avait installé ici, à quelques minutes au sud de la ville, sur une falaise qui domine de 50 mètres environ l'Euphrate, et d'où l'on embrasse une vue splendide. Le fleuve se déroule sur une longueur de plusieurs kilomètres, et l'œil peut en suivre chaque lacet majestueux. Ce cours d'eau, qui n'est à Biredjik qu'à une distance de 155 kilomètres environ de la mer, a sur ce point une très grande importance commerciale et historique.

C'est en effet au méandre compris entre Roum-Kaleh et cette ville que viennent aboutir les voies naturelles du fleuve à la mer. A Biredjik, principal lieu de transit, s'effectue le passage de plusieurs milliers de chameaux, d'ânes et de mulets. Nous avons assisté, pendant notre séjour dans cette ville, à plusieurs traversées de ces animaux. Les hésitations des chameaux à quitter la terre ferme, l'entêtement des mulets, les cris des chameliers s'agitant autour de leurs bêtes, constituent un spectacle toujours nouveau, et empreint d'une grande couleur locale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'après la légende grecque, c'est à Bir-al-Beriat ou Biredjik que Bacchus jeta le premier pont sur l'Euphrate pour marcher à la conquête des Indes.

Bir fut donné en fief à Valran par son cousin Jocelin Ier, comte d'Édesse, en 1117. Un peu plus tard, en 1145, cette place importante fut rendue au prince de Mardin, à la suite de la prise d'Édesse par les musulmans.

La ville s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche du fleuve. La masse imposante de sa forteresse en ruines se dresse sur une falaise isolée. Cette construction très solide a résisté aux secousses des tremblements de terre. La base des murs est garnie de très grands glacis en maçonnerie et percée de trois étages de meurtrières. L'intérieur renferme une jolie église transformée en mosquée et une immense citerne. Enfin ce château important, que les Arabes appellent Kaalat-Beïda, possède encore quatre étages de magasins. Les remparts anciens, flanqués de tours, peut-être construits par Alexandre, et en partie ruinés aujourd'hui, entouraient la ville aux trois quarts. Une seule tour du côté de l'Euphrate la défendait des coups de main des Bédouins. Les débris d'architecture que l'on trouve çà et là dans la ville témoignent du séjour successif des Romains, des Sarrasins et des Croisés.

Bir était jadis, plus encore que maintenant, une station très fréquentée des caravanes allant dans l'Inde. Aujourd'hui celles-ci ne vont plus guère que dans les régions du Tigre et de l'Euphrate, et notamment d'Alep à Bagdad.

La ville s'étend sur une longueur de 2 kilomètres au bord de l'Euphrate. Avec ses maisons blanches à toits plats, qui s'élèvent légèrement en amphithéâtre sur les pentes d'une colline de grès tuffeau, d'un blanc éclatant (une molasse marine, sans doute miocène, j'y ai recueilli de nombreuses dents de squales), et avec les nombreux bouquets de cyprès qui se détachent çà et là, elle offre un aspect à la fois imposant et gai.

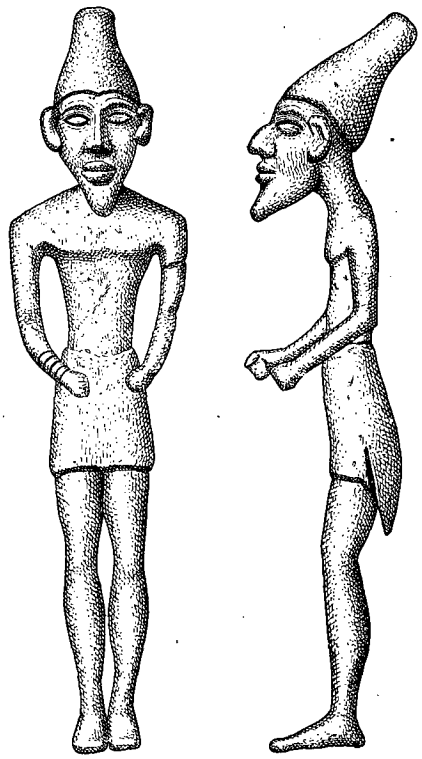
Biredjik renferme quatre mosquées, un caravansérail peu considérable et une église arménienne. Les bazars sont bien approvisionnés, mais ils ne renferment guère que des marchandises de consommation locale.

La population, qu'on peut évaluer à 20 000 hommes, les femmes n'étant pas comptées, se compose principalement de Turcs, et d'une colonie assez nombreuse d'Arméniens, qui s'occupent, naturellement, de transit.

Les Bédouins et les Kurdes y viennent vendre les produits de leurs troupeaux et de leurs cultures. Les ruines de la forteresse et les grottes des collines environnantes donnent asile à quelques familles de ces nomades.

La ville, par sa position, est à l'abri des débordements de l'Euphrate. Mais ses environs et tout le pays qui l'entoure sont fertilisés par les inondations périodiques de ce fleuve, analogues à celles du Nil. Celles-ci s'étendent sur la rive opposée à la ville; aussi cette rive est-elle formée d'alluvions sur une très grande largeur.

C'est à la base des alluvions anciennes constituant les berges du fleuve à cet endroit que mon ami M. J.-E. Gautier a recueilli en 1885 une hache en silex grossièrement taillée, du type dit *chelléen*. Cette découverte inattendue permet de croire que des populations paléolithiques des plus primitives ont vécu sur les bords de ce grand fleuve pendant la période quaternaire, bien des siècles avant l'époque qui a vu se développer les gigantesques civilisations de la Chaldée et de l'Assyrie. Il est probable aussi que le charme du site de Biredjik avait attiré l'attention des peuples de l'époque néolithique, car j'ai réussi à y former une assez belle collection de haches en pierre dure, semblables à celles d'Antioche et d'Alep.



Statuette en bronze trouvée sur les bords de l'Euphrate. Dessin communiqué par l'auteur.

La région produit du coton, du blé, du tabac et des olives. Le commerce consiste principalement dans les laines, le miel et les raisins secs.

Les deux jours que nous passâmes à Biredjik furent employés à enrichir nos collections de tous genres.

Nous eûmes le plaisir de capturer sur les bords de l'Euphrate un exemplaire d'une très belle tortue fluviatile, la grande *Tryonix Euphraticus*, très voisine de celle du Nil. Elle est fréquente dans les eaux de la Mésopotamie inférieure, et ne remonte dans le haut fleuve qu'en été.

Des pêcheurs nous firent rapidement la collection à peu près complète des poissons de l'Euphrate, parmi lesquels on remarque surtout le *Capoeta umbla*, dont quelques individus atteignent plus de 1 m. 50. Une belle série de *Barbus*, dont les plus remarquables sont le *Gryphus* et le *Xanthopterus*, puis une nouvelle espèce de *Labeobarbus*, atteignant près de 2 mètres, que M. Sauvage a appelée *Euphrati*, viennent compléter notre récolte ichtyologique. Nous avons trouvé là, de même qu'à Alep, la *Vipera Euphratica*, commune à toutes les parties chaudes de la contrée.

Parmi les oiseaux les plus intéressants que nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avons rencontrés à Biredjik, je citerai en première ligne l'*Ibis comata* ou *chevelu*, dont l'habitat le plus connu est l'Abyssinie, et qu'il est fort étonnant de retrouver dans cette localité. Cet oiseau arrive chaque année régulièrement en mars à Biredjik, où il est accueilli avec joie par les habitants, qui le protègent et le laissent nicher en paix sur les rochers dominant le cours du fleuve. Biredjik paraît être le seul point de la vallée de l'Euphrate où ces ibis établissent des colonies. Ils repartent au mois de juin pour un pays inconnu. Ce n'est pas sans nous exposer au mécontentement des habitants que nous sommes entrés en possession de quelques-uns de ces magnifiques oiseaux, pour lesquels ils professent un véritable culte. Melhem tua le premier, et eut beaucoup de peine à échapper aux mauvais traitements de la population. Nous le vîmes arriver escorté d'une foule menaçante qui lui reprochait le meurtre de l'ibis. M. Martin leur expliqua que notre intention n'était point de les détruire, mais seulement de porter dans notre patrie, où il était inconnu, un spécimen de ce bel oiseau. Nos intentions pacifiques les rassurèrent, et ils s'éloignèrent contents. Cela ne m'empêcha pas le lendemain d'en abattre encore deux en dehors de la ville.

Parmi les autres oiseaux intéressants, il faut aussi citer les grands vautours percnoptères. Ils nichent dans les rochers escarpés, et ne manquaient jamais d'accourir et de planer au-dessus de nos tentes dès que M. Motte commençait à préparer les poissons et les autres animaux que nous recevions à chaque instant.

Un jour, fatigué du voisinage de ces hôtes désagréables, j'en ajustai un énorme qui se trouvait juste au-dessus de ma tente; il vint s'abattre lourdement et en tournoyant à mes pieds, à la grande stupéfaction de quelques petits Bédouins à demi nus, couchés à quelques pas de là.

Dès que le bruit se fut répandu que nous collectionnions des animaux, les gens accoururent, comme à Alep, porteurs de toutes sortes de bêtes à plumes et à poil. Mais une des visites les plus agréables que nous reçûmes fut celle de Bédouins qui nous amenaient une charmante petite gazelle privée. Quelque tentant que fût le gracieux animal, dont la robe isabelle était assez curieuse, notre situation dans l'intérieur du pays rendant impossible son envoi en France, nous ne pûmes nous résigner à tuer une bête qui venait manger dans notre main. Aussi conseillai-je à nos Bédouins de la reprendre et de continuer à en avoir soin.

Derviches mendiants au bazar d'Orfa (voy. p. 246). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

VIII

Tcharmélik. — Arrivée à Orfa : la ville; la forteresse; les mosquées; les poissons sacrés; le bazar; la population.

Le 15 mai, à cinq heures du matin, nous quittons Biredjik, après avoir expédié derrière nous les riches collections que nous avions recueillies dans cette localité. Nous nous acheminons vers Orfa; mais, au moment de partir, nous avons le regret de nous séparer de notre ami Bruyas, qui, rappelé par ses affaires, retourne en Europe.

En sortant de la ville par la porte est, on atteint le sommet de la colline, d'où l'on a un panorama merveilleux sur la vallée de l'Euphrate et sur Biredjik, éblouissante de blancheur sous les rayons du soleil levant.

Bientôt, la route prenant la direction nord-est, et quittant le sol rocheux et aride, elle traverse de grands pâturages, que l'on nomme dans le pays Ebneh de Seroûdj. Ceux-ci sont fréquentés par les Kurdes de la tribu des Barazi, qui viennent y faire paître leurs troupeaux. Nous avons pu en photographier plusieurs, et j'ai pris sur eux des mensurations céphalométriques, opérations auxquelles ils se sont prêtés de la meilleure grâce du monde.

Peu après avoir passé le Bélis (*Belichus*), rivière qui va se jeter un peu plus loin dans l'Euphrate, on atteint, après sept heures de marche, Tcharmélik, station à moitié chemin d'Orfa. Notre campement est installé en dehors du village, auprès d'un grand tumulus.

Dans cette région, beaucoup d'habitations sont creusées, comme à Biredjik, dans des grès tuffeau, constituant des collines peu élevées. Les maisons de Tcharmélik sont en briques à peine cuites. Le village consiste en quelques centaines de coupoles, ce qui est d'un effet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

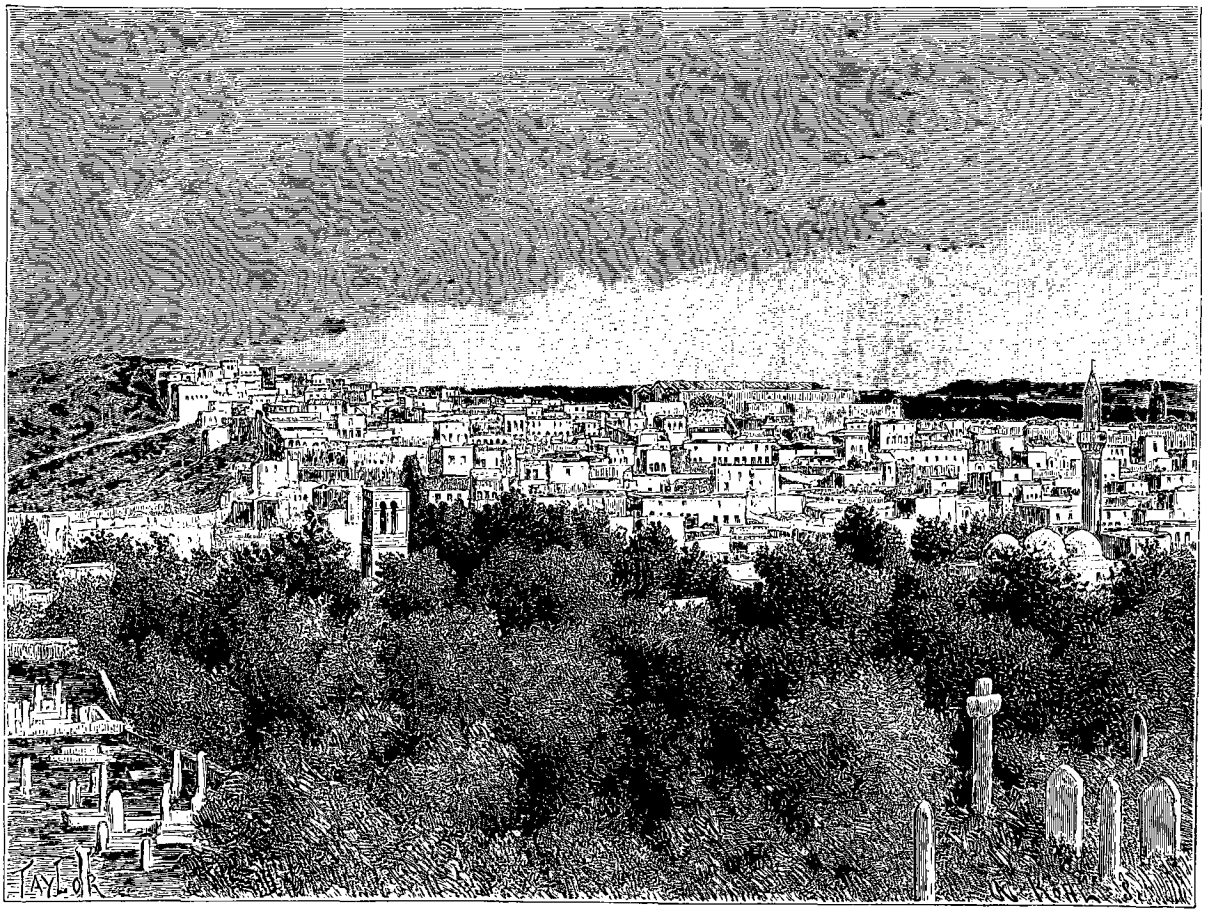
assez original. Chaque habitation comprend plusieurs de ces dômes adossés les uns aux autres. Sous l'un est placée l'étable, l'autre sert de chambre commune, un troisième renferme le harem. Ce mode de construction est à peu près le même que celui que nous avons rencontré déjà dans la vallée de l'Oronte.

Tcharmélik veut dire en kurde « Quatre-Rois ». Il y a une légende, très courante dans le pays, d'après laquelle quatre rois ou cheikhs s'étaient donné rendez-vous dans cette localité afin d'y faire élever un khan.

Le sultan, à qui ce projet portait ombrage, car il croyait sans doute que ces roitelets avaient l'intention de construire une forteresse dans le but de s'emparer du pays, s'empressa de leur faire trancher la tête. Aussi est-ce passé à l'état de proverbe, d'Alep à Orfa, de dire d'un individu assassiné ou disparu : « Il a passé par Tcharmélik ».

Dans le voisinage de cette localité existe encore une forteresse ruinée, qui devait jadis garder cette route, la seule allant à Diarbékir.

Un khan en assez bon état permet aux caravanes de faire étape en de bonnes conditions entre Birédjik et Orfa. Ce monument offre un certain caractère, et quelques-unes de ses parties sont d'un bon style arabe. Sept



Vue d'Orfa (voy. p. 246). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

heures de marche nous séparent encore d'Orfa : aussi nous pressons nos gens, et levons le camp de bon matin.

A cinq heures la caravane se met en marche et hâte le pas, car on nous a prévenus que la route sera mauvaise.

A deux heures environ de Tcharmélik, on rencontre les ruines de Keuluk et de Jougoumborj, puis on chemine dans les gorges pittoresques et sauvages du Karaské-dagh et du Top-dagh, d'où l'on descend sur Orfa par une route des plus rapides et taillée dans le roc. Enfin nous saluons bientôt l'enceinte de l'antique Édesse, la Rohas des Arabes.

La nouvelle de l'arrivée de M. Martin accompagné de voyageurs français s'était rapidement répandue à Orfa : aussi quelques-uns de ses nombreux amis, quelques notables et quelques fonctionnaires, étaient-ils venus à notre rencontre.

Une tente avait été dressée en avant de la première porte, près de la citerne de Feresuz-Pacha, et une collation nous y attendait.

Nous avons eu dans cette circonstance l'occasion de goûter les excellents produits des vignobles qui couvrent les collines avoisinant Orfa.

Après une courte halte pendant laquelle la bienvenue nous fut souhaitée, nous remontons à cheval, et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apercevons bientôt la ville, dont le panorama splendide se déroule à nos yeux émerveillés.

M. Martin, arrivé au terme de son voyage, poussa l'amabilité jusqu'à nous offrir l'hospitalité dans sa vaste et agréable demeure, située dans la partie la plus élevée et la mieux aérée de la ville.

Notre caravane, hommes et bêtes, put goûter un repos sérieux, et s'installa dans les dépendances de l'habitation du consul, qui, secondé par son drogman, Abul Ganimède, jeune Arabe de Mossoul, nous fit les honneurs de sa maison avec la plus grande courtoisie.

On ne sait pas exactement d'où Orfa, la Rohas de l'antiquité et l'Édesse des croisades, tire son nom : si c'est du mot grec qui signifie fontaine, ou si c'est du nom de son fondateur. Si l'on en croit la tradition, la fondation de cette ville remonte à Nemrod, le puissant chasseur devant l'Éternel. Quoi qu'il en soit, Orfa date d'une très haute antiquité, et est mentionnée dans la Bible pour l'image du Christ qu'elle possédait. Suivant la légende, le roi Abgar, atteint de la lèpre, envoya un ambassadeur au Christ pour le prier de venir le guérir. Celui-ci confia à l'envoyé d'Abgar un voile portant l'empreinte de ses traits, et qui devait rendre le roi à la santé. Cet envoyé, attaqué par des Arabes avant d'atteindre Orfa, préféra jeter son précieux dépôt dans un puits desséché plutôt que de le voir tomber aux mains des Infidèles. Quelque temps après, il revint près du puits, et fut très surpris de le trouver plein d'eau. En présence de ce miracle, on fit venir le roi Abgar, qui s'y baigna et en sortit complètement guéri de la lèpre. Dès lors ce monarque renonça au trône, et se retira dans une grotte près d'Orfa, où il vécut, dit-on, en anachorète. Cette grotte porte son nom (en arménien, *Abkar Takavor*). Une autre grotte, voisine de celle-ci, passe pour renfermer son tombeau.

Ce puits devint, par la suite, un lieu de pèlerinage, très fréquenté des musulmans aussi bien que des chrétiens, et, chose curieuse à signaler, c'est que de mémoire d'homme il a été et est peut-être encore aujourd'hui, gardé par un lépreux.

Après avoir passé des mains de moines arméniens à celles des Infidèles, le voile fut acheté à ces derniers, après plusieurs siècles, par les empereurs de Constantinople, moyennant une forte somme d'argent et deux cents prisonniers musulmans.

Orfa, première grande station des caravanes sur la route de Mossoul, est située sur la rive occidentale du Kara-Tchaï (le *Scyrtus* des anciens), au pied d'un massif de collines appelé le Top-dagh. La ville est protegée par une enceinte fortifiée ayant la forme d'un triangle irrégulier. Elle s'étend sur un terrain légèrement incliné à l'est. Au nord-est s'élève sur l'un des contreforts du Top-dagh le château construit par Justinien. Ses murailles flanquées de tours présentent encore un aspect fort imposant. La ville était jadis très bien gardée de ce côté par cette forteresse.

Kurde mendiant au bazar d'Orfa. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

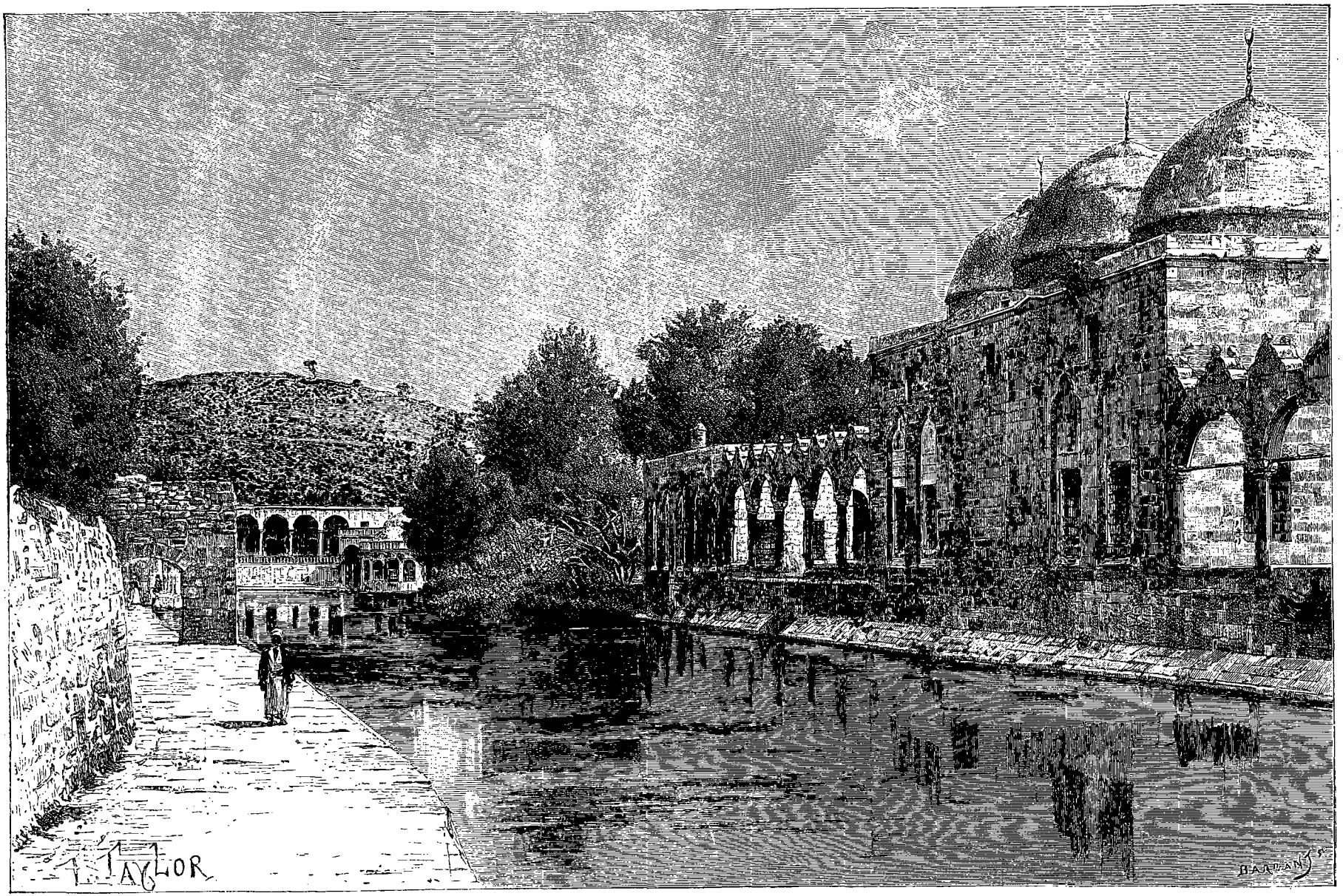
Actuellement la visite au château ne présente d'autre attrait que celui d'un magnifique point de vue. En effet, la ville d'Orfa, vue de la terrasse de la forteresse, offre au voyageur un spectacle superbe, dont il ne se lasse pas. On peut même dire que de ce point le panorama d'Orfa présente une certaine analogie avec celui de Damas, vu des hauteurs de Salahieh.

La ville est entourée à l'est par des cimetières modernes, des jardins, des collines et des vallons.

Les maisons sont à terrasse. Les rues, tortueuses, sont assez propres et munies d'une sorte de trottoir et d'un canal qui passe au milieu. Les khans et les caravansérails sont vastes, très animés et en bon état. Comme les bazars, ils sont malheureusement encombrés de mendiants de toute nature : Kurdes aveugles, derviches fainéants et malpropres. On y voit aussi de ces bohémiens ou kourbates que nous avions déjà rencontrés à Antioche.

Chez ces derniers, les uns sont musiciens, et j'ai re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mosquée d'Ibrahim-Khatil (voy. p. 248 et 250). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

marqué des cornemuses parmi leurs instruments; les autres exercent l'état de chaudronnier ou de bijoutier, et fabriquent aussi des cribles. Tous présentent ce type brun si particulier aux Tsiganes que l'on rencontre dans tous les pays. Mais ici les voitures ou chariots avec lesquels ils voyagent en Europe sont rares, et leur transport s'effectue au moyen d'ânes.

Les mosquées sont très nombreuses à Orfa. La prin-

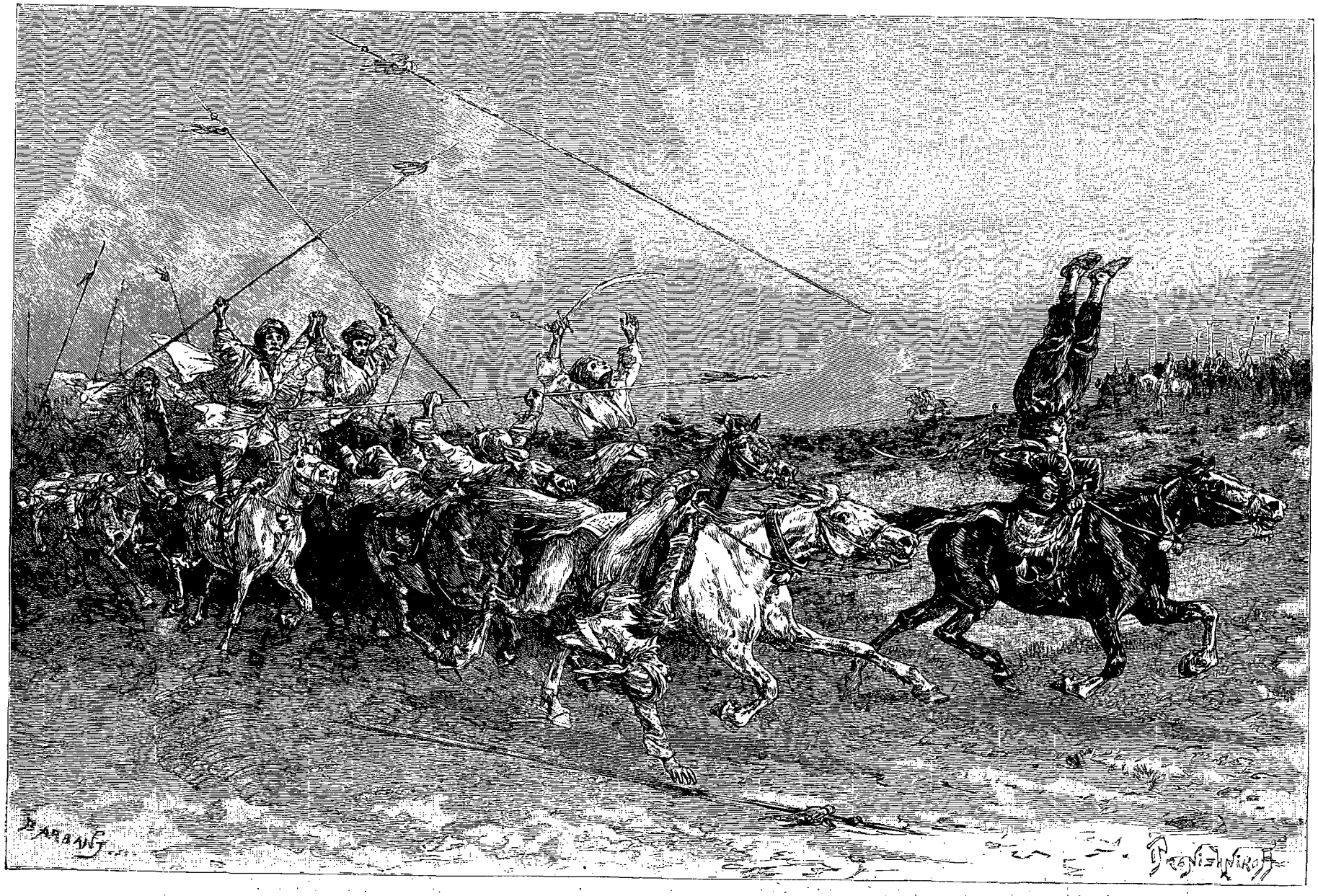
Kourbates ou bohémiennes de Syrie. — Gravure de Hildibrand, d'après des photographies.

cipale est celle d'Ibrahim-Khatil, qui se baigne dans le vaste bassin formé par les eaux de la fontaine de Rohas ou Callirhoé, et qu'on appelle Birket-Ibrahim.

Cette nappe d'eau, dans laquelle se mire la façade de la mosquée, est entourée d'une margelle de pierre. Les mahométans viennent y faire leurs dévotions.

Des poissons voués à Abraham et sacrés aux yeux de la population y vivent en si grand nombre qu'ils se touchent presque. On croit, dans le peuple, que le contact de ces animaux rend aveugle, et qu'ils font mourir ceux qui en mangent. Malgré la grande vénération professée pour les habitants de ce bassin, je m'en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fantasia de cavaliers kurdes à Merdj-Rihan (voy. p. 252). — Dessin de Pranishnikoff, d'après le texte et des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suis procuré quelques spécimens, mais non sans peine. Ils appartiennent à deux genres différents, le *Chondrostoma regium* et le *Bargnotus albus*, dont quelques-uns atteignent une très grande taille.

Cette dernière espèce est considérée comme nouvelle par M. le docteur Sauvage, tandis que l'autre se trouve communément dans plusieurs cours d'eau de l'Asie occidentale. Ce sont, je crois, les premiers exemplaires qui aient été rapportés de cette localité. Le Birket-Ibrahim mesure de 70 à 80 mètres de longueur sur 30 de largeur.

Entre le Birket-Ibrahim et le château s'étend un second bassin, nommé aïn Zelkah, c'est-à-dire source de Zelikah (la femme de Putiphar), et alimenté par une source moins abondante que celle de Rohas. Les deux fontaines sont entourées d'arbres magnifiques. Enfin, de la réunion de ces deux sources naît un charmant ruisseau qui fait mouvoir plusieurs moulins, porte la fraîcheur et la fertilité dans les champs et les vergers, et va se jeter dans le Kara-tchaï au sud-est du jardin.

La mosquée d'Ibrahim-Khatil, par sa belle régularité et sa position ravissante, est un des monuments les plus curieux de la région tout entière. Elle est précédée de deux cours intérieures, dont l'une est découverte. Celle-ci, ornée de beaux portiques et de colonnades de marbre blanc, provenant probablement d'un temple romain, est plantée de gigantesques cyprès dont le feuillage noir contraste vigoureusement avec la blancheur des minarets et de l'édifice. Tout près de cette cour se voit une chapelle, sans doute une construction chrétienne, qui est dédiée à un santon.

Une des mosquées les plus remarquables après celle d'Ibrahim-Khatil est celle du Vizir. Sa façade se développe sur une longueur d'environ 100 mètres, et elle renferme à l'intérieur, paraît-il, des colonnes en marbre blanc qui n'ont plus leurs chapiteaux, ainsi que des plaques en porphyre et en bronze antique. La porte de la mosquée est fermée par de grands vantaux recouverts de nombreuses sculptures, et au-dessus desquels se voient des inscriptions extraites du Coran. Elles sont écrites en caractères persans, et se détachent en blanc sur fond bleu. Buckingham, qui, plus heureux que nous, a pu pénétrer dans cette mosquée, dit que la magnificence de l'intérieur répond bien à celle de l'extérieur. De gigantesques œufs d'autruche, des lampes accrochées au plafond et de riches tapis persans couvrant le sol en constituent le mobilier.

Les bâtiments situés à droite et à gauche sont utilisés comme collèges ou médressé. A l'intérieur règne une cour ornée d'arcades dont les colonnes sont en marbre blanc veiné de jaune. Elle est couverte. On y voit un grand nombre de garçons de dix à douze ans qui étudient et méditent la loi du Prophète.

Une autre cour, située également à l'intérieur de la mosquée, est ouverte; des cyprès noirs et d'autres arbres très touffus y donnent l'ombrage le plus délicieux.

Au sud de la ville et au pied même de la muraille d'Orfa se trouve une source au-dessus de laquelle est élevé un temple dédié à Abraham. La légende rapporte que c'est sur cet emplacement qu'Abraham dut sacrifier son fils Isaac, et que, lorsque celui-ci fut remplacé sur l'holocauste par un bélier, une source jaillit du rocher. C'est un des lieux de pèlerinage les plus sacrés des mahométans.

A l'époque des croisades, Édesse était le siège d'un archevêché latin et de prélats syriens, jacobites et arméniens. Mais, à la suite de la prise de cette ville par les musulmans, un certain nombre d'édifices religieux furent transformés en mosquées, et parmi eux plusieurs églises byzantines. Enfin, il ne reste aujourd'hui de tous ces temples chrétiens d'Édesse au temps des princes de la maison de Courtenay que deux églises : celle de la Vierge, un des plus anciens monuments de la ville, et l'église des apôtres Pierre et Paul, qui sert aujourd'hui de cathédrale aux Syriens.

L'emploi des assises alternées de calcaire et de basalte dans la plupart des constructions leur donne un aspect assez particulier. Comme à Alep et à Damas, les habitations renferment généralement une cour intérieure pavée de marbre, sur laquelle s'ouvrent diverses salles et divans richement ornés.

Les maisons des mahométans qui ont accompli un pèlerinage à la Mecque se distinguent de celles des autres habitants moins fortunés par l'inscription *Nashr Allah* (Dieu est miraculeux), entourée de guirlandes de feuillages et autres motifs peints en couleurs vives.

L'approvisionnement d'eau des maisons d'Orfa se fait à l'aide de puits très profonds, et aussi de deux aqueducs souterrains, que l'on croit remonter à l'époque du Bas-Empire.

La ville d'Orfa a six portes, ce sont : au nord la porte de Samosate; à l'est celles du Seraï, de Harrân et de Yeni-Kapou; au sud-ouest celle du Bey ou Bab-el-Emir, près de l'aïn Rohas, et enfin celle de Bab-el-Sakef.

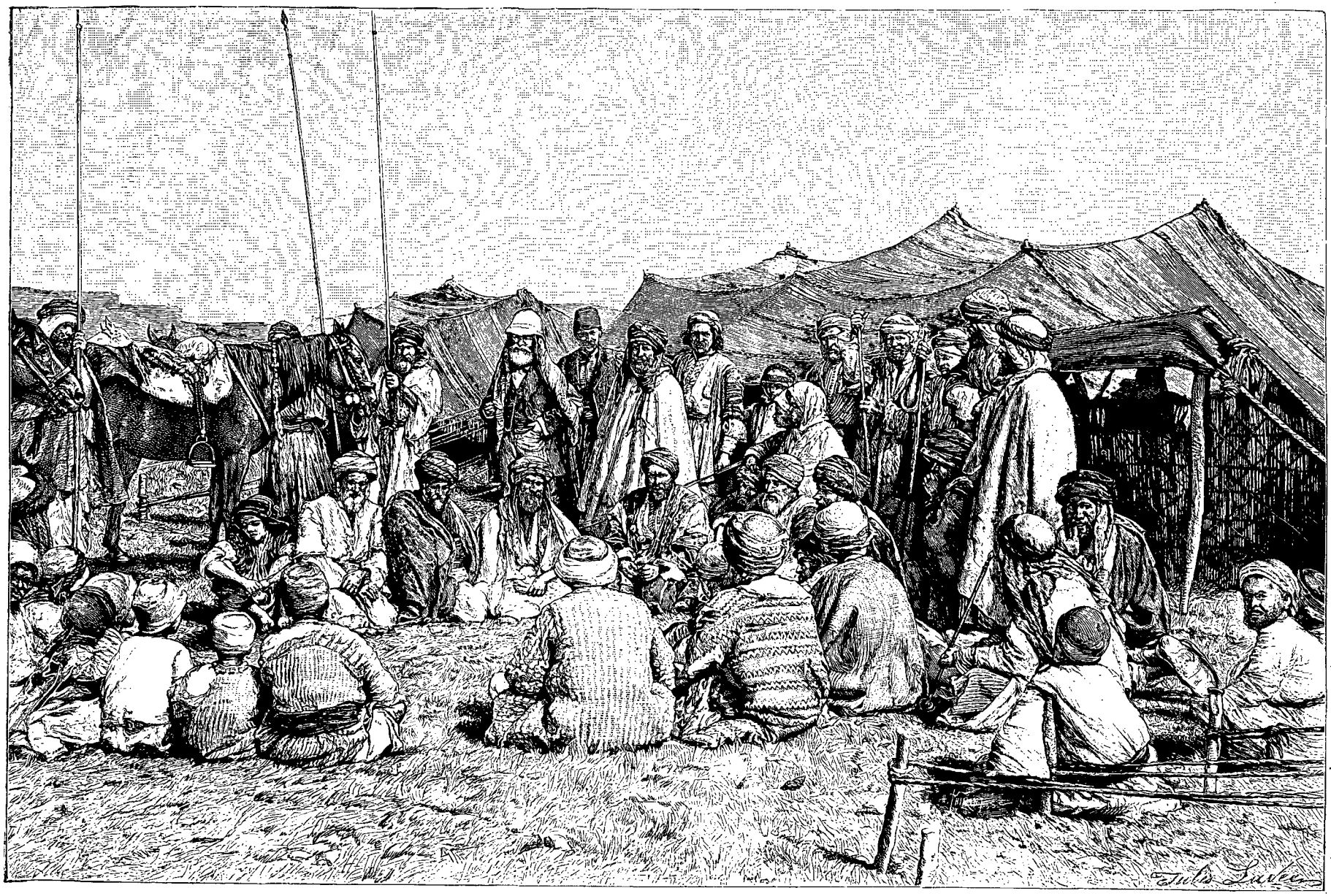
La population s'élève à 55 000 habitants environ, dont 35 000 musulmans et 20 000 chrétiens.

La langue que l'on y parle généralement est le turc; mais, en raison même de la population bigarrée que renferme cette ville, on y entend également l'arabe, le kurde, l'arménien. Les négociants et les chameliers connaissent toutes ces langues.

Le costume des habitants est à peu près le même que partout ailleurs en Mésopotamie; et les femmes, enveloppées dans de grandes toiles, blanches ou bleues, se cachent le visage derrière un masque ou une pièce d'étoffe noire, ce qui est fort disgracieux et leur donne l'aspect d'un paquet informe. On sait toutefois que derrière ce voile ennuyeux se cachent souvent de superbes costumes portés par de non moins superbes créatures. Malheureusement il n'est pas donné à de simples voyageurs comme nous de les contempler, et ils doivent suppléer à grand renfort d'imagination à tout l'incertain qui entoure ces mystérieux paquets féminins!

Beaucoup de petites filles et de femmes ont le carti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Orfa : M. Martin au milieu de ses ouvriers (voy. p. 253). — Dessin de J. Lavée, d'apres une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lage du nez percé pour recevoir un anneau ou tout autre ornement. Les enfants ont souvent aussi les ongles et les cheveux teints avec du henné.

Le bazar est grand et pourvu de trois caravansérails, où les Bédouins et les Kurdes apportent d'assez grandes quantités de laine et de noix de galle. C'est là qu'ils viennent se munir d'ustensiles, d'armes et de vêtements.

Chaque industrie est groupée en un point spécial, comme dans la plupart des bazars. Celui d'Orfa est presque entièrement voûté, et reçoit le jour par en haut. On y jouit d'une fraîcheur délicieuse. Cette lumière tamisée vient éclairer le plus heureusement les boutiques aux brillantes couleurs. Le quartier des étoffes mérite une mention toute particulière. Au milieu des richesses de l'Orient s'étalent, malheureusement, beaucoup trop de ces horribles cotonnades anglaises dont les Bédouins s'affublent aujourd'hui. Néanmoins nous avons le plaisir d'y voir quelques-uns de nos produits français, et, à notre grande satisfaction, ils ne font pas trop mauvaise figure.

J'y ai acquis çà et là divers objets, entre autres des haches en pierre polie, des bracelets d'argent et la plupart des ustensiles et menus objets employés par les habitants bédouins et kurdes des environs.

La température d'Orfa, quoique chaude, n'atteint jamais les extrêmes si nuisibles à la végétation; aussi l'oranger, le grenadier et le pistachier y réussissent-ils très bien. La vigne et les fruits des pays tempérés y prospèrent également.

La région abonde en céréales, et, grâce aux exploitations créées et dirigées par M. Martin sur la lisière du désert, à quatre heures au sud-est d'Orfa, cette ville est devenue un important marché de blé. D'ailleurs cette cité, qui a toujours été un grand centre de transaction, et qui est actuellement un important marché de céréales, de laines et de chevaux, prendrait encore un développement plus considérable si quelques Européens, suivant l'exemple de notre compatriote, allaient y créer des exploitations agricoles.

IX

Excursion à Merdj-Rihan. — Les campements. — Réception de M. Martin. — Les exploitations agricoles. — Arabes et Kurdes.

Les cultures si admirablement organisées par M. Martin occupent plusieurs centaines de Bédouins et de Kurdes devenus demi-sédentaires, et dont les campements forment plusieurs villages autour de Merdj-Rihan (Prairie du Basilique).

M. Martin nous conduisit un jour dans cette localité. C'était une bonne fortune pour nous, car nous avons pu voir, à nouveau et de près, ces intelligents nomades, et saisir quelques-uns des traits de leur vie si spéciale.

Notre vice-consul fut accueilli partout avec les marques les plus vives de sympathie de la part des habitants des nombreux campements que nous eûmes à traverser.

Dès les premières tentes que nous rencontrâmes en quittant Orfa, il nous fallut mettre pied à terre et prendre le café. Immédiatement des cavaliers armés de grandes lances nous formèrent une sorte de garde d'honneur et nous accompagnèrent partout dans nos pérégrinations. C'était avec un vif plaisir que nous assistions à leurs interminables fantasias. Lançant à toute vitesse leurs superbes coursiers, ils exécutent avec grâce et agilité le jeu de la lance et du sabre, complètement différent de celui d'Algérie. Enfin, arrivés à Merdj-Rihan, au centre des tentes, nous eûmes le spectacle, rare pour des Européens, d'une ovation féminine.

Les femmes arabes et kurdes, qui s'étaient assemblées pour fêter le retour de leur maître, se mirent à pousser, dès qu'elles l'aperçurent, leur hourra caractéristique : *you, you, you!* qu'elles prolongent fort longtemps.

Ce spectacle curieux m'amusait beaucoup, et j'en profitai pour jeter un coup d'œil sur les manifestantes. La bonhomie de cette population me permit d'observer leur type sans les effaroucher trop; je sentais néanmoins sur moi l'œil vigilant de deux ou trois vénérables Bédouins. Quelques-unes de ces femmes étaient remarquablement belles, pleines de finesse et de distinction. J'admirai surtout une petite fille d'une beauté surprenante. Ici, comme partout ailleurs, les Bédouines se distinguent des Kurdes par leur fichu noir.

Rien ne saurait rendre l'élégance innée des jeunes filles et des jeunes femmes. Leur robe à larges manches, serrée simplement à la taille, et qui tombe en plis droits autour des hanches, fait ressortir la beauté de leurs formes et la souplesse de leur démarche. Leurs bras nus sont généralement ornés de bracelets en argent ou en cuivre. Elles se cachent le bas du visage avec un mouchoir ou la main, mais cela ne nous empêcha pas d'admirer leur belle chevelure et leurs beaux yeux noirs.

A la tombée de la nuit, notre hôte nous installe, Barry et moi, dans la partie du caravansérail qu'il s'est réservée. Peu après, un repas excellent nous est servi sur la terrasse de son habitation. On ne peut se faire une idée du charme infini que nous goûtions à cette heure de la soirée. Mais nous nous arrachons bientôt à la contemplation des merveilles célestes, car il faut songer à la journée du lendemain et prendre un peu de repos après avoir mis nos notes en ordre.

Le khan de Merdj-Rihan est un véritable caravansérail, et la seule construction en pierre de toute la localité, où l'on ne voit partout que des tentes.

Il est construit en calcaire tuffeau blanc, et comprend une immense cour autour de laquelle sont les dépendances et les magasins de l'exploitation. Le pavillon ou plutôt la petite tour située au-dessus de l'entrée est réservée à l'appartement particulier de M. Martin.

Le lendemain matin, tout en visitant une partie des propriétés, nous nous livrons à une petite chasse aux oiseaux de la région, parmi lesquels je citerai le *Pastor*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roseus, ce joli oiseau bien connu en Orient, et dont le plumage est rosé, comme son nom l'indique. Mais l'heure s'avance, et l'ardeur du soleil se fait vivement sentir. Comme nous devons rentrer le soir à Orfa, il nous faut renoncer à poursuivre notre chasse plus au sud dans le désert, où pourtant on nous avait laissé entrevoir la possibilité de rencontrer, sinon d'atteindre, des troupeaux de gazelles connus dans le voisinage des cultures.

En rentrant au khan, nous avons la satisfaction de photographier un groupe de Bédouins et de Kurdes que M. Martin a réunis autour de lui. Ces deux races ne se sont pas encore fusionnées, depuis une dizaine d'années qu'elles vivent côte à côte, partageant les mêmes labeurs. Les types sont restés distincts. Ni les uns ni les autres n'ont encore modifié leur costume propre. Le Bédouin ne renonce pas à son grand burnous blanc, ni à la corde en poil de chameau, ni à sa longue lance; et le Kurde n'a pas changé son *abâje* rayé, aux couleurs multiples, ainsi que son tarbouch et son turban.

Les uns et les autres ont la tête rasée; cependant les Kurdes de cette région gardent souvent sur la partie postérieure de la tête une mèche assez volumineuse quelquefois pour former une ou deux tresses.

Toute cette localité présente des terrains cultivables; le blé, l'orge, les lentilles, le coton, la sésame et le chanvre y réussissent bien. M. Martin y a même essayé la ramie, et espère en voir le rapide développement.

La population de Merdj-Rihan se compose d'environ cent familles, elle comprend surtout des Kurdes Dugarlié et Barazi, ainsi que quelques familles arabes. Tous vivent, la plus grande partie de l'année, sous de vastes tentes. Toutefois, durant la mauvaise saison, ils

Femmes kurdes et arabes de Merdj-Rihan. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de la mission.

y renoncent assez souvent, et se retirent dans des huttes en briques mal cuites, et en forme de coupoles plus ou moins coniques, adossées à la colline. C'est le seul moyen de se garantir des vents froids des mois de décembre et de janvier. J'ai vu quelques-unes de ces habitations d'hiver, ce sont de véritables terriers.

Avant de quitter cette localité j'ai pu prendre des mensurations sur un certain nombre de ses habitants. Les Arabes sont manifestement dolichocéphales, avec des cheveux noirs et des yeux bruns plus ou moins clairs et d'une vivacité caractéristique.

Les Kurdes sont, pour la plupart, sous-brachycéphales ou mésaticéphales, et l'on rencontre partout chez cette population les traces d'une déformation antéro-postérieure dans la proportion de 26 pour 100. Ils sont essentiellement bruns, mais leurs cheveux et leurs yeux sont plutôt brun foncé que noirs.

Enfin nous montons à cheval et quittons Merdj-Rihan dans le milieu du jour. Nous nous acheminons vers Orfa, où nous rejoignons la caravane.

X

Retour à Orfa. — État sanitaire de la ville. — Les tribus kurdes de la contrée d'Orfa. — Mœurs et coutumes.

Dès notre arrivée, un chasseur nous apporte de très belles peaux de loutres, de chats sauvages, de renards, de lièvres et de quelques autres animaux. J'achète quelques-unes des plus belles pièces, car, dépourvus à nouveau de chiens, toute chasse de mammifères était devenue pour nous chose fort difficile.

Pas plus à Orfa qu'ailleurs, je n'ai pu échapper aux inévitables consultations que vinrent me demander une masse de malades présentant les affections les plus variées, et dont quelques-unes auraient intéressé au plus haut degré nos pathologistes. Appelant à mon aide

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes les ressources restreintes de mes connaissances médicales, et autant dans le but de satisfaire cette trop nombreuse clientèle que dans le désir de soulager quelques-uns de ces malheureux, je prodiguai de nombreux conseils hygiéniques, et distribuai quelques médicaments, dont la quinine et le laudanum firent les plus grands frais. Ce n'est pas que les gens d'Orfa manquent de soins médicaux, mais il semblait à ces malheureux que le *hakim franc* devait les guérir plus sûrement.

Il y a en effet à Orfa un médecin municipal de l'École de Médecine du Caire qui est payé mille piastres par mois pour soigner tous les malades de la localité. Il a pour lui les petits bénéfices de la pharmacie, dont il est également le titulaire; mais il ne doit recevoir aucun argent des clients en échange de ses conseils et de ses soins.

J'ai remarqué, parmi les affections les plus fréquentes, le bouton d'Orfa et les ophtalmies. Les pustules d'Orfa présentent les mêmes caractères que celles d'Alep et de Diarbékir. On n'en connaît pas mieux les causes. Toutefois il faut écarter l'idée de les attribuer à l'eau, car à Orfa elle est d'une qualité excellente.

On voit de nombreux cas de cataractes, mais ils se présentent surtout dans la plaine, et presque plus dans la montagne.

J'ai également constaté quelques cas curieux d'éléphantiasis. Les maladies de poitrine sont rares, grâce à la douceur et à la régularité du climat. En revanche, les maladies infectieuses des grandes villes, qui paraissent se développer en même temps que la civilisation, font, depuis leur apparition, de grands ravages. La fièvre typhoïde et notamment la variole y avaient fait de nombreuses victimes quelque temps avant mon passage. La vaccine et les soins hygiéniques paraissent ne s'introduire que fort péniblement dans cette population pourtant intelligente.

Les tribus kurdes mères principales de cette contrée sont les Khaldanli, les Barazi ou Bazkie, les Dugarlié et les Millu.

Chacune de ces tribus se subdivise en un plus ou moins grand nombre de familles.

Actuellement les tribus Khaldanli et Barazi ainsi que leurs sous-divisions n'ont point de chefs officiels. Il y a bien dans chacune d'elles quelques chefs de famille un peu plus riches que les autres, et auxquels on donne le nom de *grands* de la tribu; ceux-ci ont une certaine influence, mais ils ne sont pas des chefs véritables.

Les Dugarlié, à qui appartient en partie le village de Merdj-Rihan, ont conservé jusqu'à présent les descendants de leurs anciens chefs : Aly-Bey et Humé-Bey. Ce sont deux cousins rivaux, mais ils ont perdu leur ancien prestige. Ils sont néanmoins respectés dans la tribu, qui est sous l'entière dépendance de l'administration locale d'Orfa, de même que les Khaldanli, les Barazi, etc.

La tribu mère des Millu comprend vingt et une subdivisions ou familles. Elle dépend d'un seul chef, Ibrahim Agha ben Mamô el-Tamma, descendant du fameux Tamer-Pacha qui a joué un certain rôle en Mésopotamie, il y a une cinquantaine d'années. Ce chef, quoique momentanément dépendant du vali de Diarbékir, a néanmoins conservé un certain prestige aux yeux de ses tribus, qui le craignent beaucoup, ainsi que quelques tribus arabes placées aussi sous sa dépendance.

Tous les membres de ces familles, qu'elles soient kurdes ou arabes, sont tellement sous l'autorité absolue d'Ibrahim-Agha, qu'il a le droit de les bâtonner, de les emprisonner et de prendre leurs biens.

Les mœurs de tous ces Kurdes sont assez sévères. L'infanticide y est très rare, paraît-il, et le rapt sévèrement puni.

Il arrive souvent, de même que chez les Arabes, qu'un jeune homme enlève une jeune fille de gré ou de force. Les parents de cette dernière, et même les habitants de la tribu, sont obligés de poursuivre le ravisseur et de le tuer, ainsi que la jeune fille, si l'on parvient à les atteindre. Le plus souvent les deux fugitifs vont se mettre sous la protection du chef d'une tribu voisine quelconque. Celui-ci est alors en quelque sorte obligé de les protéger, et c'est par son intermédiaire que s'ouvrent les pourparlers entre le ravisseur et les parents de la jeune Kurde. Un arrangement à l'amiable est généralement bientôt conclu. Si le jeune homme a une sœur non mariée ou une cousine, il la donne en dédommagement à l'un des frères de sa fiancée, sinon à son père même. A défaut de femme, il est obligé de payer le prix du sang, c'est-à-dire une somme variant de quinze cents à trois mille francs, selon le rang et la fortune du coupable. M. Martin a eu à présider à quelques-uns de ces arrangements, et dernièrement à Merdj-Rihan.

Toutes ces familles s'occupent d'élevage, et mènent la vie nomade; elles changent de campement, mais bien rarement de district.

Je rapporterai encore, avant de quitter Orfa, un fait que l'on m'a signalé; il peut avoir quelque importance au point de vue anthropologique, et il serait intéressant de l'étudier.

Il paraît que deux tribus, l'une chrétienne et l'autre musulmane, parlant la même langue et ayant les mêmes coutumes, habitent les montagnes de Boudjak. L'origine de leur race est tout à fait inconnue, et leur langue, toute particulière, n'est ni kurde ni arménienne, mais a quelque rapport avec le persan.

Elles sont considérées à Orfa comme les restes des tribus israélites perdues lors de la fuite en Égypte. On se base sur ce que les individus qui en font partie, tout en professant les religions chrétienne et musulmane, ont conservé jusqu'à présent des coutumes tout à fait israélites, telles que, par exemple, la manière de pleurer les morts et la visite des femmes à la tombe, du septième au quarantième jour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XI

En route pour Diarbékir. — Ouragan dans le désert. — Raslaïn. — Mischmischin. — Soverek. — Les Kurdes Zazas. — Le recrutement militaire.

Le vendredi 20 mai, à sept heures du matin, nous plions bagages, et, après avoir remercié et serré la main à notre très aimable hôte, nous nous mettons en route pour Diarbékir. Quatre journées de marche nous séparent de cette ville.

Notre départ n'est pas, malheureusement, favorisé par le beau temps. A dix heures nous faisons halte au pont de Sandjak pour déjeuner. La température n'était, en quittant Orfa, que de 17 degrés, mais elle s'est élevée rapidement à 39 degrés. L'air est étouffant, un vent brûlant arrive du désert.

Nous pressons nos montures et rejoignons bientôt la caravane, qui n'avance pas. Bêtes et gens sont aveuglés par la poussière que soulève un vent violent, véritable prélude d'un ouragan dans le désert. Enfin l'orage éclate, et une pluie torrentielle ne tarde pas à transpercer nos vêtements et nos bagages. Devant nous se déroule la plaine immense, et les seuls abris qui s'offrent à nos yeux sont les poteaux télégraphiques, fixés sur ce sol sableux par des amas de pierres apportées de loin.

Nous arrivons ainsi, à deux heures de l'après-midi, à Raslaïn, où nous installons immédiatement notre campement. Ce petit village est situé sur le revers sud d'un tertre assez considérable, criblé de terriers de divers rongeurs, entre autres de *Spalax*, dont j'ai réussi à me procurer un spécimen.

Impossible de quitter la tente. Le mauvais temps nous force à prendre du repos; nous en profitons pour mettre de l'ordre dans notre bagage scientifique.

Le lendemain, le personnel de la caravane, engourdi par l'humidité de la nuit, a de la peine à lever le camp,

Les tentes de Merdj-Rihan (voy. p. 252). — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de la mission.

et nous ne pouvons partir qu'à sept heures. Notre étape sera plus longue que celle de la veille, car nous devons camper à Mischmischin.

Chemin faisant, nous rencontrons plusieurs grottes sépulcrales, creusées dans un tuffeau calcaire blanc, notamment près des villages de Diédo et de Garus. L'une d'elles est occupée par des bergers. On voit çà et là dans la plaine un très grand nombre de tumulus. Ces tertres, formés pour la plupart par des amoncellements de pierres, ne sont pas de grandes dimensions. Ils ont en moyenne 6 mètres de diamètre sur 2 de hauteur. De plusieurs d'entre eux émergent de grandes dalles qui font soupçonner l'existence de dolmens ou, dans tous les cas, de caveaux funéraires. L'un des plus intéressants se trouve près du village de Karatchoren.

Nous atteignons Mischmischin après avoir traversé le Tchimotchan, affluent de l'Euphrate, dans lequel il se jette à Piri, et dont nous ne sommes éloignés, du reste, que de trois heures de marche à peine.

Mischmischin est un village peu important, mais admirablement situé sur le versant d'une colline basaltique et verdoyante, presque complètement entourée par les sinuosités du Tchimotchan et d'un de ses nombreux affluents.

A partir de Mischmischin on ne quitte plus les basaltes, ce qui rend la marche extrêmement pénible pour nos montures et nos bêtes de charge. Une petite journée encore nous sépare de Soverek.

Un arrêt de quelques heures dans un charmant vallon arrosé par le Tscham-saï, autre affluent du Tchimotchan, nous permet d'augmenter considérablement notre collection ornithologique.

Entraîné à la poursuite de beaux échassiers, je m'écartai quelque peu de mes camarades, et m'enfonçai dans le vallon, de plus en plus étroit et sauvage, lorsque soudain je me trouvai en présence d'un grand diable de Kurde aux yeux flamboyants et au nez crochu. Avant même que je fusse revenu de ma surprise, il se jeta sans dire un mot sur mon fusil, que je tenais à la main,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout chargé, car je m'apprêtais à tirer un héron argenté. Mais, par un mouvement rapide, je lui arrachai l'arme, et, sans lui donner le temps de se remettre, j'ajustai le premier oiseau que j'aperçus au-dessus de nos têtes; c'était un milan, que j'appellerai *providentiel*, et il vint s'abattre, fort heureusement, aux pieds de mon adversaire, ahuri, qui s'éloigna immédiatement en me faisant force salamalecs.

Je pus alors rejoindre mes compagnons. Ils commençaient à être inquiets de mon absence, si bien que, laissant marcher en avant la caravane, Melhem et un de ses hommes s'étaient mis à ma recherche.

Nous arrivons à Soverek vers quatre heures du soir. Cette localité est habitée principalement par la tribu redoutée des Kurdes Zazas. Nous trouvons nos tentes déjà installées au pied du grand tumulus qui occupe le centre de la ville et porte les ruines d'un ancien château fort. A peine descendus de cheval, nous recevons la visite du capitaine des zapetiés. Il vient, au nom du kaïmakan absent, nous souhaiter la bienvenue et nous offrir des hommes de garde. « La population a mauvaise réputation, nous dit-il, et il est difficile de trouver un pays où il y ait plus de voleurs. » Malgré ces paroles peu engageantes, nous n'acceptons qu'un seul zapetié pour garder nos bagages pendant la nuit.

Nous allions nous mettre à table, lorsque nous reçûmes la visite du Père Nam-Bey, de Damas. Ce religieux, qui parle très purement le français, seul prêtre catholique de la région, est un superbe Arabe

Kurdes Dugarlié (voy. p. 254). — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de la mission.

d'une trentaine d'années qui s'est dévoué à la cathéchisation de cette province, rude tâche dans laquelle il ne paraît pas avoir un grand succès. Nous le prions de vouloir bien partager notre repas.

Successivement le prêtre arménien et le pasteur protestant de la mission américaine viennent au campement nous saluer.

Après dîner, nous employons les quelques heures de jour qui nous restent encore à visiter l'école de la mission américaine. L'abbé Nam-Bey nous fait ensuite les honneurs de sa modeste maison, composée de deux pièces seulement : l'une sert de cuisine et de logement à la servante, l'autre de chambre à coucher, d'école et d'église. En somme, le dévouement de ce missionnaire paraît sinon ignoré, du moins peu récompensé par ses supérieurs, et sa situation contraste tristement avec celle du desservant de la mission américaine.

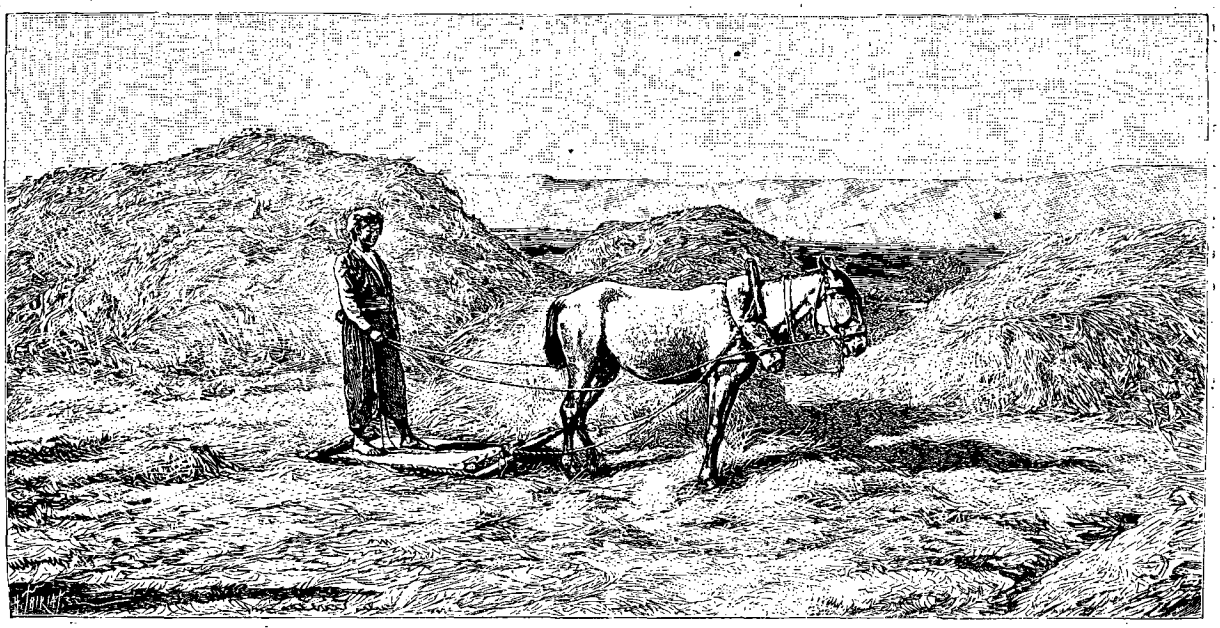
Outre une brigade de zapetiés, il y avait à Soverek, au moment de notre passage, un bataillon d'infanterie, campé au milieu de la ville. On nous apprit que ce déploiement de forces inaccoutumé dans le pays était destiné à réprimer, le cas échéant, l'effervescence des Zazas de la région, exaspérés par la mise à exécution de la loi de recrutement.

Jusqu'à ces dernières années on n'enrôlait que des volontaires, ce qui ne constituait qu'un contingent de 15 à 20 hommes. Cette année la levée ne comprenait pas moins de 1 500 individus.

ERNEST CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arabe foulant le blé. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

DE BEYROUTH A TIFLIS

(A TRAVERS LA SYRIE, LA HAUTE-MÉSOPOTAMIE ET LE KURDISTAN),

PAR M. ERNEST CHANTRE [1],

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Diarbékir : enceinte ; rues ; mosquées.

Nous quittons le camp le lendemain matin à six heures, et, par un temps splendide, nous traversons les jardins qui entourent la ville. Dans toutes ces régions basaltiques jusqu'à Diarbékir, les parties basses seules sont soigneusement cultivées. Les céréales y sont, comme en Syrie, décortiquées à l'aide du *tribulum*.

Les vignes sont nombreuses, et il s'y fait de grandes quantités de vin d'assez bonne qualité, mais il est presque exclusivement utilisé pour la fabrication du *raki*.

Après huit heures de marche nous atteignons Karabaghts ou Karabaghtche, petit village kurde dans lequel les habitations souterraines de l'hiver ont été abandonnées pour les grandes tentes.

Notre campement est admirablement installé, près d'un vieux khan, non loin d'une magnifique fontaine aux eaux limpides, et dont la température n'est que de 10 degrés, tandis que celle de l'air ambiant atteint, à cinq heures du soir, 25 degrés.

Dans la soirée, le cheikh du village vient nous saluer et nous assurer de son dévouement et de la haute estime dans laquelle il tient les voyageurs français. Ce cheikh est un beau vieillard de soixante-cinq ans environ, au costume national des plus corrects. Il paraît avoir voyagé, et a quelques notions de la civilisation européenne.

Les Kurdes demi-nomades de cette contrée sont grands éleveurs de chevaux, et emploient pour les garder de superbes lévriers.

Nous nous retirons sous notre tente avant le coucher du soleil, car notre dernière étape avant Diarbékir sera dure. En effet, nous nous mettons en route le lendemain dès l'aube, et c'est seulement vers le soir que nous apercevons le Tigre. Bêtes et gens sont exténués, malgré les deux heures de repos pris dans la journée. Dans toute cette région accidentée et déserte le chemin est des plus mauvais. A peine est-il mieux entretenu aux abords de la grande cité. Seules des plantations de mûriers viennent de loin en loin égayer cette route monotone, bien qu'elle traverse d'assez grands espaces cultivés, surtout dans le voisinage de la ville.

1. Suite. — Voyez p. 209, 225 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On n'aperçoit que quelques minutes avant d'y arriver les murailles flanquées de bastions qui entourent Diarbékir, et derrière lesquelles surgissent d'innombrables minarets.

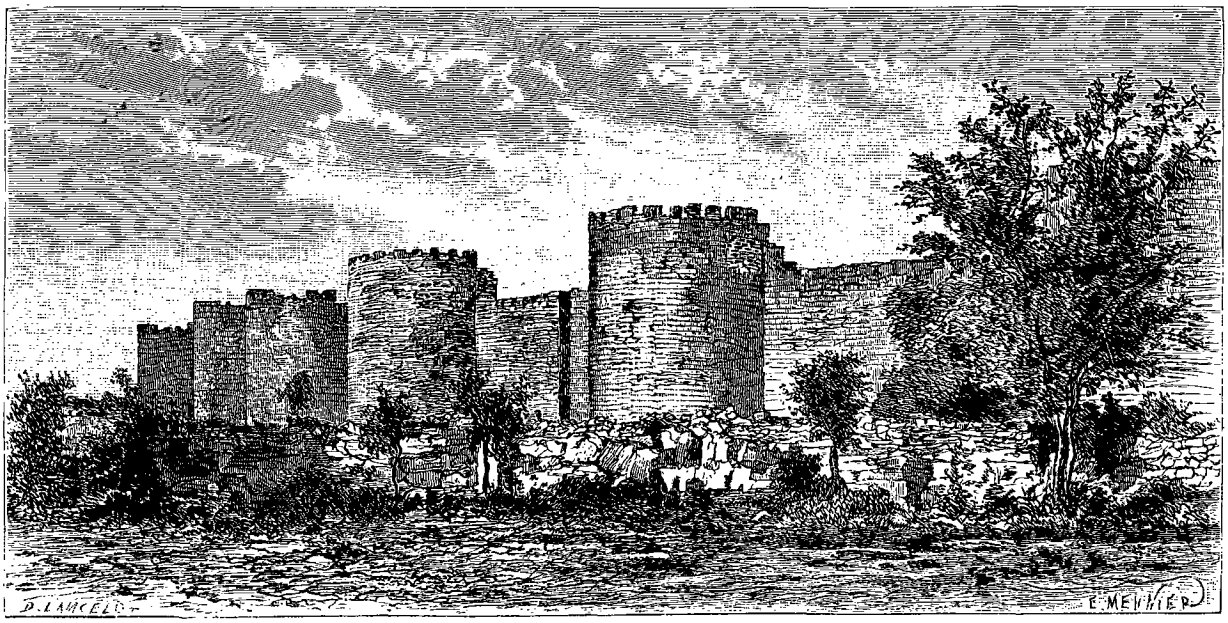
Nos tentes sont installées dans la partie nord-est, non loin de la porte de Dargo et de la falaise dominant la rive droite du Tigre, sur laquelle s'élève la ville de Diarbékir. Cette falaise appartient à la formation volcanique qui recouvre toute la contrée au nord. C'est sur ce point que se termine l'une des grandes coulées basaltiques descendues des anciens volcans du Karadja-dagh.

Notre première visite est pour la poste, où nous attendaient nos lettres, car depuis Alep, c'est-à-dire depuis vingt jours, nous étions sans nouvelles.

Nous en profitons pour saluer M. Pisani, directeur du bureau international des postes et télégraphes. Ce fonctionnaire nous reçoit avec la plus grande amabilité.

M. Yakimanski, consul de Russie, pour qui j'avais des lettres de recommandation, était absent lors de notre passage. Fuyant les premières chaleurs de l'été, il était allé avec sa famille planter sa tente dans la montagne. Nous fûmes reçus en son absence par M. Coïdan, son beau-frère, l'un des négociants les plus importants de la localité. C'est sous la conduite de cet aimable commerçant que nous avons fait notre première promenade dans la ville et le bazar.

Après déjeuner nous allâmes chez le maréchal-gouverneur de la province. Le meilleur accueil nous fut fait, et le maréchal insista pour nous donner des hommes de garde. Je n'acceptai que deux plantons. Ils ne nous furent pas inutiles pour empêcher l'envahissement de nos tentes par les importuns et préserver nos bagages des rôdeurs de nuit.



Remparts de Diarbékir. — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de la mission.

Diarbékir ou Diarbekr tire son nom du clan arabe de Bekr, qui la conquit au VIIe siècle. C'est l'Amid ou Amida des anciens, appelée aussi quelquefois Kara-Amid. Tigrane le Grand, roi d'Arménie, en fit sa capitale et l'appela Tigranocerte. Après avoir été saccagée tour à tour par les Scythes, les Huns et les Perses, et avoir passé sous des dominations différentes, cette cité tomba, sous Heraclius, aux mains des musulmans ayant pour chef Omar ibn al-Khattab. Elle ne fut définitivement soumise à la Turquie qu'en 1504.

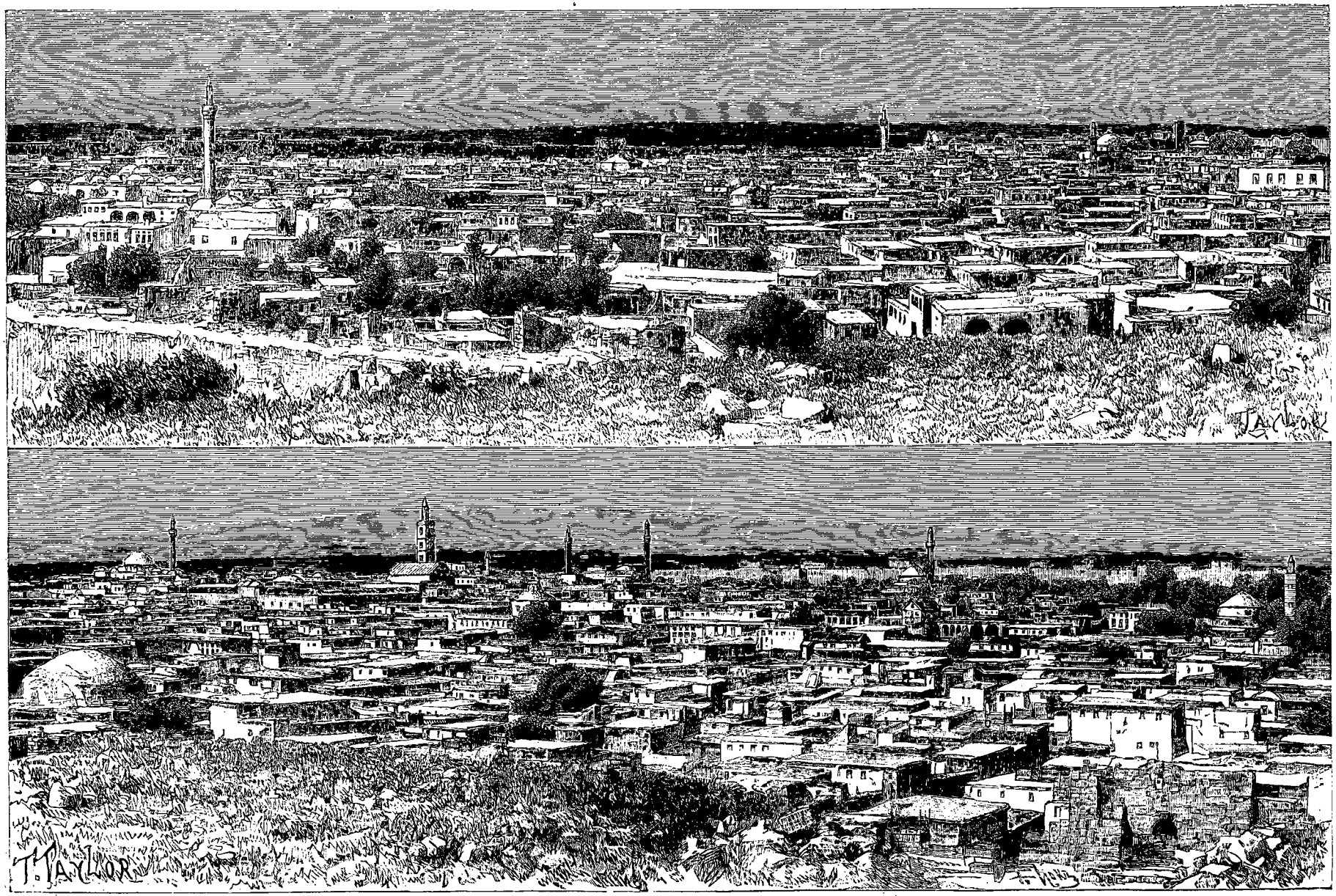
De forme presque circulaire, la ville est entourée d'une double enceinte qui se développe sur une étendue de 5 kilomètres environ. Les murailles sont flanquées de grandes tours généralement rondes, de 8 à 10 mètres de diamètre, et d'une hauteur variant entre 15 et 19 mètres. Le nombre de ces tours et bastions s'élève à quatre-vingt-deux, et chaque bastion a deux grands greniers pouvant contenir une provision de blé considérable.

On se figure quel ensemble imposant doit offrir cette enceinte, qui est, en outre, dans un assez bon état de conservation. Malheureusement cette opulence apparente de Diarbékir vue de loin disparaît bien vite aux yeux du voyageur déconcerté lorsqu'il a franchi une de ses portes et qu'il jette un coup d'œil sur l'intérieur.

Quatre portes, correspondant aux quatre points cardinaux, donnent accès dans cette cité ; au sud la porte de Bab-el-Mardin, à l'ouest celle de Bab-el-Roum, au nord celle de Bab-el-Jehel, et enfin à l'est celle de Bab-el-Jedeed.

La citadelle en ruines d'Itch-Kalé, qui commande la ville tout entière, est assise dans l'angle nord-est sur une éminence de rocher. On jouit de ce point d'un très beau coup d'œil sur Diarbékir. Le Tigre coulant au pied, les mosquées et les tours surgissant de toutes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue panoramique de Diarbékir. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parts, les maisons de plaisance et les nombreux jardins forment un tableau qui ne manque pas de beauté et d'originalité.

Lorsqu'on vient d'Orfa, on est surtout frappé du vigoureux contraste existant entre cette dernière ville, que l'on pourrait appeler la Ville blanche, en opposition à Diarbékir, qui est bien nommée la Ville noire. De plus, la pierre employée dans la construction des maisons, alternativement noire et blanche, offre une bigarrure nullement désagréable à l'œil.

Les anciens princes de Diarbékir avaient établi leurs châteaux sur une colline isolée couverte actuellement de ruines. Au bas de cette colline se trouve une belle place plantée de platanes séculaires, près de laquelle s'élèvent le sérail, ou ancien palais du gouverneur, les prisons et les bureaux de la poste et du télégraphe.

Les maisons de Diarbékir sont assez mal bâties pour la plupart. On y voit aussi un grand nombre de huttes rapprochées les unes des autres et beaucoup de ruines. Les rues, étroites et tortueuses, sont bien entretenues pour une ville turque. Les maisons, dont le soubassement est en pierre noire et le reste en calcaire, sont à toit plat, et il n'est pas rare de trouver dans leurs murs des débris d'anciennes constructions d'un art plus élevé. On voit même quelquefois des fragments de colonnes et de sculptures dans les plus humbles masures. Quelques habitations à l'intérieur de la ville sont vastes, et construites dans le style persan.

Les mosquées de Diarbékir en sont les monuments les plus remarquables. Un certain nombre d'entre elles ont des minarets à tours carrées ou hexagonales, et dans cette catégorie on trouve très souvent des murs en briques rouges rappelant tout à fait les constructions romaines. D'autres sont à tours rondes, c'est-à-dire dans le style oriental; enfin il y en a plusieurs à coupoles seulement, et quelques-unes qui ne se distinguent par aucune marque extérieure.

La mosquée d'Oulou-Djami, la plus belle de Diarbékir, paraît avoir été construite au VIIe siècle, sous l'empereur Heraclius. D'après l'ensemble de son architecture, ses belles colonnades de marbre et ses hautes tours carrées, il semblerait que cette mosquée ainsi que toutes celles à tours carrées ou hexagonales de cette ville ont été primitivement des églises chrétiennes.

Il serait trop long d'énumérer ici les noms des vingt-sept mosquées et des cent trente fontaines de Diarbékir; nous dirons seulement que les premières portent presque toujours les noms des pachas et des cheikhs leurs fondateurs, et que les secondes sont abondamment alimentées par d'anciens canaux.

Parmi les autres monuments modernes, il faut citer douze églises, dix écoles chrétiennes et vingt musulmanes.

De la malpropreté des habitants et de la ville en général, nous ne dirons rien, sinon qu'elle est, avec le climat, l'une des causes principales de leurs maux.

Un pont de dix arches est jeté sur le Tigre à Diarbékir, c'est le dernier qui franchisse actuellement ce fleuve.

A plusieurs reprises, dans l'antiquité comme encore de nos jours, des famines affreuses ont décimé périodiquement la population : aussi a-t-elle diminué d'une façon considérable. Il est difficile d'en fixer le chiffre, cependant on peut l'évaluer à 40 000 individus environ, la population turque entrant pour les deux tiers dans ce nombre. En outre, les femmes ne sont pas comptées.

C'est dans le bazar, des plus importants et aussi bien approvisionné que celui de Bagdad, que l'on peut embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette population variée venant tant de la ville que des campagnes environnantes : Kurdes de différentes sectes, Turcs, Arméniens, Turkmènes, Chaldéens, Nestoriens, Jacobites, Yésidis, Juifs, Syriens, Grecs, voire même quelques Bulgares, se promènent dans les rues, s'arrêtent devant les boutiques, gesticulent, crient et forment le tableau le plus pittoresque qui se puisse voir.

Parmi les Kurdes que l'on rencontre à Diarbékir, le plus grand nombre appartient à la famille des Zazas. Cette tribu importante est répandue principalement dans les montagnes de Dercim, situées dans les provinces de Kharpout et d'Erzindjan. Le dialecte zaza est spécial. Il est fort mélangé de mots arméniens et, au sud et à l'ouest, de mots arabes et turcs.

XIII

Les Kurdes Yésidis.

Le vilayet de Diarbékir renferme aussi un nombre considérable de Yésidis. On a beaucoup écrit sur les Yésidis, néanmoins je transcrirai ici, sur ces sectaires, quelques renseignements puisés à très bonnes sources.

Toutes les haines, toutes les querelles soulevées entre les Yésidis et les autres Kurdes ont eu pour objet la religion. Celle des Kurdes Yésidis diffère beaucoup de celle des Kurdes mahométans : de là, des persécutions et des représailles interminables.

Le Turc qui désire injurier quelqu'un ou lui témoigner du mépris lui jette à la face le nom de « Yésidi », équivalent aux qualificatifs de *kafir*, infidèle, *guiavour*, guèbre, etc. En échange, les Yésidis professent pour les mollahs l'animosité la plus grande, tandis qu'ils vénèrent les prêtres chrétiens. Ils reconnaissent et adorent en même temps le bon et le mauvais génie, c'est-à-dire Dieu et le Diable.

Ils adorent le soleil comme l'image de la justice de Dieu, comme le principe vivifiant de l'humanité. Quand le Kurde Yésidi se réveille le matin, il se tourne vers l'Orient, et, les mains levées, incline la tête trois fois devant l'astre naissant; puis il baise ses ongles, et met ses mains sur sa tête : c'est sa prière pour toute la journée. Ils ne connaissent pas le *namaz* des musulmans, et ne s'abstiennent nullement de boire du vin.

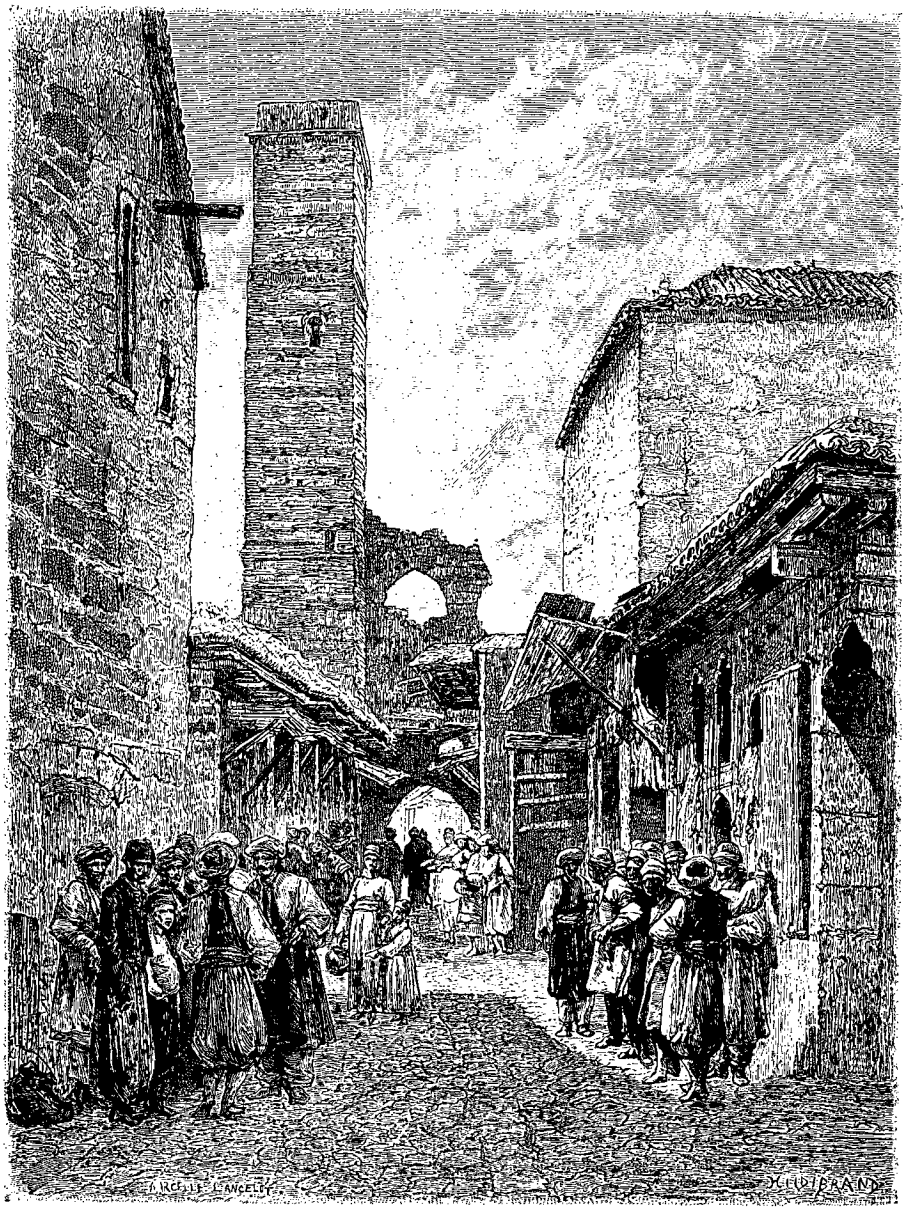
Si l'on demande à un Yésidi quelle est sa religion, il répond qu'il est *issavi*, c'est-à-dire qu'il appartient à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jésus, qu'il est chrétien. Ils adorent même le tremble, en disant que la croix de Jésus était faite du bois de cet arbre. Mais il faut dire qu'ils sont avant tout des pillards de premier ordre, et ils donnent pour excuse que Jésus leur a permis de voler en souvenir du voleur crucifié à sa droite.

La lune, avec tous ses avantages et toutes ses beautés, est citée très souvent dans leurs contes et dans leurs chants. Celui qui ose blasphémer la lune ou tout autre astre n'est plus regardé comme un Yésidi.

Au commencement de l'automne, disent-ils, apparaît une étoile (Vénus) qui brille le matin. La première nuit de son apparition, aucun être vivant ne doit se tenir dehors, sous peine de contracter une maladie



Bazar de Diarbékir. — Dessin de Mlle Marcelle Lancelot, d'après une photographie de la mission.

incurable. En l'honneur de cette étoile, chaque famille assez fortunée sacrifie un mouton blanc et gras. L'apparition de l'astre brillant leur annonce l'hiver, de sorte qu'ils abandonnent tous leurs montagnes et leurs vallées, et se renferment dans leurs maisons de boue.

Ils vénèrent le Diable, mais ne l'adorent pas tout à fait comme une divinité. Ils le regardent comme un ange de Dieu disgracié, et espèrent qu'il sera réhabilité un jour, et pourra alors intercéder auprès de Dieu pour leurs péchés. C'est pourquoi ils ménagent l'esprit du mal afin de ne pas l'indisposer contre eux.

Les Yésidis n'ont ni église ni mosquée, ce sont les maisons de leurs cheikhs qui leur servent de temples, et ils n'ont que deux cheikhs : le premier est Mollah Djindara, leur chef suprême établi à Mossoul ; le second est le cheikh Chamsi, qui habite Zar, village situé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur la frontière russe, à 18 kilomètres d'Igdir, dans le gouvernement d'Érivan.

Le cheikh suprême est entouré d'un certain nombre de *ghaval* ou prêtres. Chaque année il délègue quelques-uns de ceux-ci en Arménie pour recueillir, en son nom, les offrandes des Yésidis. Les ghavals apportent avec eux un vase d'argent en forme de colombe, un chandelier, un peloton de cheveux et un magnifique tambour de basque. Lorsqu'ils pénètrent dans la cabane d'un Yésidi, ils étalent tous ces objets sacrés, symboles de leur mission, et l'un d'eux commence à chanter des hymnes en arabe, tandis qu'un autre l'accompagne sur le tambourin. Les assistants écoutent debout et immobiles, puis ils se mettent à danser devant les objets sacrés, à tour de rôle, en commençant par les plus âgés. Ils s'absolvent ainsi de tous leurs péchés. Ces pratiques étant tenues secrètes, et les étrangers n'y étant pas admis, on les a soupçonnées, à tort, d'être obscènes. Le propriétaire de la hutte donne ensuite au *ghaval*, suivant sa fortune, de l'argent ou des moutons. Ces prêtres errent ainsi pendant tout l'été, recueillant des offrandes, et retournent au commencement de l'automne à Mossoul, chargés de butin.

La cérémonie du baptême se fait un an après la naissance de l'enfant. Elle est très simple. Le *ghaval* se rend avec quelques hommes dans la cabane de la mère, qui feint d'abord de cacher son enfant, puis elle se décide à le montrer; alors le *ghaval* lui coupe trois mèches de cheveux.

Les prêtres tiennent naturellement les Yésidis dans l'ignorance la plus parfaite. Ils parlent tous le kurde; beaucoup d'entre eux connaissent aussi la langue arménienne, mais ils n'ont aucune littérature.

On pense, en général, que les Yésidis sont les sectateurs d'un cheikh obscur nommé Yesid, ou de Yesid Ier, le deuzième calife ommiade, fils de Moaviah, qui régna trois ans et trois mois à Damas à partir de 680, et dont le nom est exécré par les musulmans. Il combattit Hussein, fils d'Ali, ravagea la ville sainte de Médine, et s'apprêtait à assiéger la Mecque quand la mort vint le surprendre. Mais cette conjecture est peu probante d'après ce que la suite nous montre.

Si leur nom vient, au contraire, de celui d'un cheikh plus ou moins obscur, il est probable qu'il devait être antérieur à Yésid Ier, car, suivant l'*Histoire de l'Église arménienne* écrite par Mgr Melchisédek Muratiantz, évêque arménien de Smyrne et savant en même temps, il y avait déjà pendant le catholicosat de Nersès, mort en 661, des Yésidis arméniens qui s'appelaient ainsi parce qu'ils avaient mêlé au christianisme quelques préceptes de l'islamisme empruntés aux Arabes envahisseurs. Ces sectaires et d'autres, tels que les Manichéens, les Pauliciens, etc., s'étaient concentrés dans la ville de Samosate, et y formaient un mélange de nations diverses, composé principalement d'Assyriens, d'Arabes et d'Arméniens.

Suivant quelques auteurs arméniens, les Yésidis sont les mêmes Arevortiks (Fils du Soleil) dont parlent les histoires de l'Arménie et celles de l'Église arménienne. L'existence des Arevortiks en Arménie remonte aux siècles les plus reculés. Ils adoraient le soleil et le tremble (*Populus tremula*), comme les Yésidis, et adoptaient, en quelques points, le culte de Zoroastre. Lorsque Grégoire l'Illuminateur vint, au IVe siècle, convertir au christianisme la nation arménienne, il essaya de ramener aussi à la religion nouvelle ceux des Arméniens qui étaient Arevortiks, mais il n'y réussit jamais complètement. Cependant, plus tard, en 1166, un certain nombre de ceux-ci se convertirent d'eux-mêmes au christianisme.

Voici encore une dernière opinion sur l'explication du mot Yésidi. C'est celle de M. Portoukalian, très compétent en la matière. En langue persane la particule *i* signifie être « originaire de »; *Hadji* signifie habitant du Hadj; *Ispahani*, habitant d'Ispahan, etc. Ceci établi, on sait qu'il y a en Perse une ville nommée Yezd, située à 230 kilomètres sud-est d'Ispahan, et qu'entre cette dernière ville et Yezd il en existe une autre nommée Yezdikest. Les habitants de ces villes sont actuellement encore des guèbres, adorateurs du feu et du soleil, sectateurs de Zoroastre, et leurs opinions religieuses s'accordent sur les points essentiels avec celles des Yésidis.

Il semble, d'après cela, que ces derniers sont simplement des colonies persanes de Yezd qui, en se répandant en Arménie, se sont mêlées aux anciens Arméniens païens, et ont embrassé, par la force du temps et des persécutions, quelques préceptes du christianisme. M. Portoukalian fait en outre remarquer que les Yésidis ne s'appellent pas comme on est d'accord à l'écrire, mais qu'ils se disent eux-mêmes *Yezdi*.

XIV

Diarbékir. — Le commerce. — La température. Les Kurdes Zazas.

L'industrie principale de Diarbékir est le tissage de la soie, de la toile et du coton, qui fait battre quinze cents métiers, puis l'impression des tissus de toile et de coton, la peausserie et la fabrication de pipes. Celles-ci occupent deux cents ouvriers.

D'après les notes que m'a envoyées M. Yakimanski, consul de Russie, au mois de novembre 1883, l'importation à Diarbékir des soies provenant de la Géorgie, d'Antioche et de la Perse s'élevait à 4 000 kilogrammes. De plus, la production de soie à Diarbékir et dans ses environs atteint le chiffre de 4 500 à 6 000 kilogrammes.

Aucune filature n'existe encore dans cette région, et la soie est filée d'après le système d'Antioche et d'Alep. La ville et les faubourgs possèdent 312 fabriques de soieries indigènes. Enfin l'exportation de la soie filée s'élève à 2 200 ou 3 000 kilogrammes par an, sans compter une grande quantité de cocons à destination de Brousse et autres environs de Constantinople.

Néanmoins le commerce de cette place était jadis

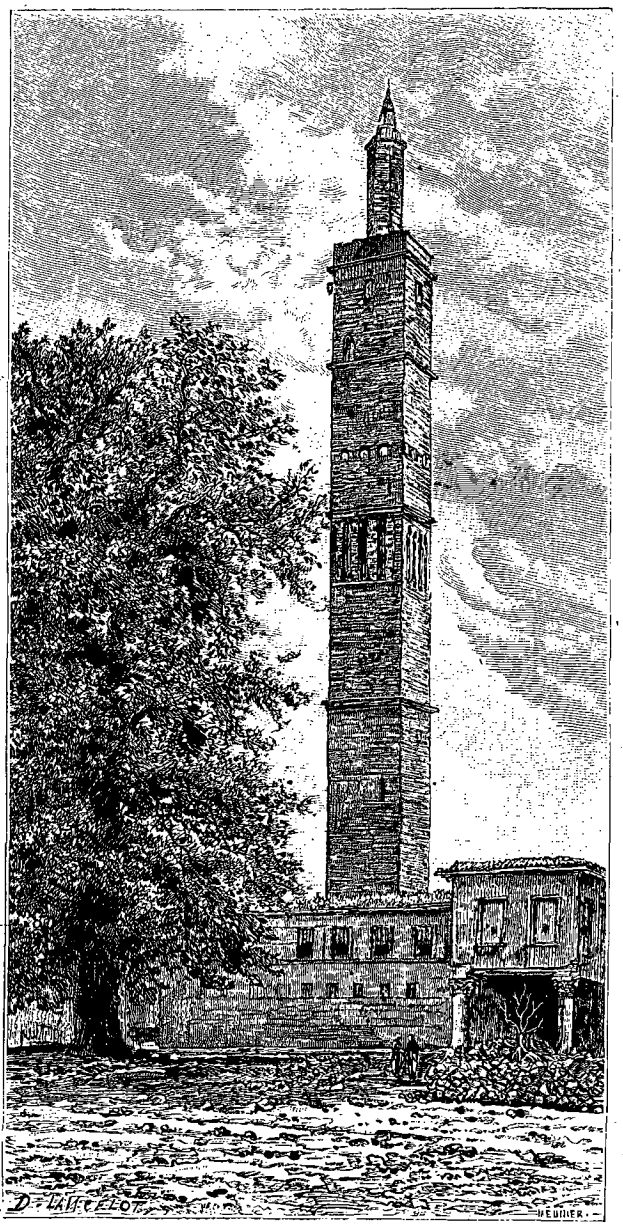
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beaucoup plus considérable. Depuis que les caravanes prennent la route directe de Mardin à Nisibin et à Orfa, en laissant de côté Diarbékir, cette ville a perdu le commerce de transit qu'elle faisait avec la Perse et la Syrie, et qui y était fort animé.

Quoique cette ville soit située à près de 800 mètres d'altitude, on y subit des températures extrêmes fort nuisibles à la santé. La couleur noire des murs et des rochers occasionne en été une chaleur énorme en réfléchissant les rayons du soleil, et, malgré cela, le printemps est tardif, à cause du voisinage des montagnes. A la fin de mai, époque à laquelle nous nous y trouvions, la température n'a jamais dépassé 20 ou 25 degrés. Les hivers sont parfois tellement rigoureux qu'un très grand nombre de personnes meurent de froid et de faim. L'hiver de 1796, pendant lequel plusieurs milliers d'individus ont péri, a laissé notamment un terrible souvenir.

Pendant l'été, en revanche, il n'est pas rare que des sécheresses épouvantables détruisent toutes les récoltes, quand elles n'ont pas été ravagées préalablement par les sauterelles. On prévoit, dès lors, comment peuvent être décimées ces populations imprévoyantes, absolument sans défense contre ces fléaux.

Outre ces calamités climatiques, auxquelles Diarbékir ne peut se soustraire, il faut encore ajouter que, malgré sa situation élevée, c'est une ville malsaine, dont les maisons sont humides et mal aérées : de là, de nombreux cas de fièvre intermittente, qui fait surtout des ravages en automne. Le mal est encore augmenté par des eaux stagnantes, que l'on trouve aussi bien à l'intérieur qu'en dehors des murs, et par les amas d'immondices de tous genres que l'on accumule aux abords de la cité, comme du reste dans la plupart des villes d'Asie, et en Turquie plus que partout ailleurs.



Intérieur du sérail de Diarbékir (voy. p. 260). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de la mission.

La moitié de la population est atteinte d'ophtalmie, et tout le monde est frappé plus ou moins gravement à son tour par la pustule locale, offrant toujours une grande analogie avec celle d'Alep. On prétend que le bouton de Diarbékir est plus terrible que ce dernier. Il se présente plus fréquemment en groupe, et, de même qu'à Alep, il attaque de préférence le visage des enfants et les membres des adultes.

Il est probable que la malpropreté et les mauvais soins hygiéniques au milieu desquels vivent les habitants de Diarbékir, ainsi que les myriades d'insectes qui infestent les maisons, sont en partie la cause de l'intensité de ces maladies, indépendamment des différences trop considérables existant entre les températures des diverses saisons.

En été, la chaleur est si grande qu'aucun indigène ne saurait se passer de glace. Aussi la ville renferme huit grandes glacières au-dessous de ses murs. Cette glace provient des hautes montagnes kurdes du voisinage, couvertes de glaciers.

La culture des environs de Diarbékir est des plus variées : le blé, l'orge, les lentilles, les haricots, le sésame et le coton fournissent de bonnes récoltes. Les vignes, plantées dans les parties basses et abritées, donnent un très bon vin, quand elles n'ont pas été atteintes par les gelées du printemps.

On n'y trouve guère que les fruits des climats tempérés ; mais un des produits les plus remarquables de la campagne voisine est le melon et la citrouille, qui atteignent des grosseurs fabuleuses. On prétend même que parfois deux de ces fruits suffisent à charger un cheval.

Le Tigre fournit en abondance de superbes et excellents poissons aux habitants du pays.

Le vilayet de Diarbékir fait un grand commerce avec Bagdad, Alep, Beyrouth. Les principaux produits

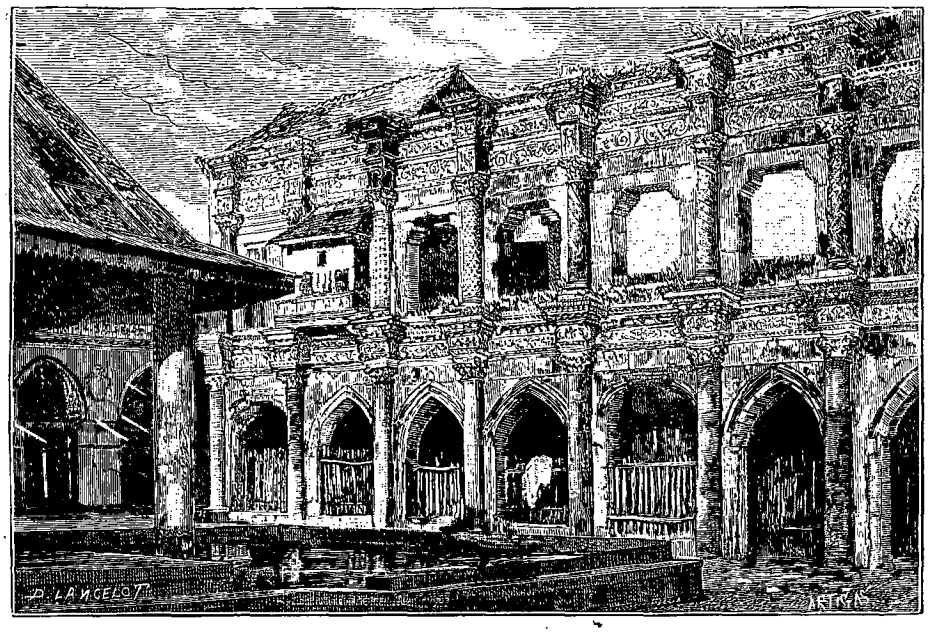
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

industriels de cette région sont les tissus de soie, de laine et de coton, les broderies, les maroquins, des objets d'orfèvrerie, ainsi que des ustensiles en cuivre gravé.

M. Pisani, à qui j'avais manifesté dès mon arrivée le désir de photographier et d'étudier, au point de vue anthropologique, le plus grand nombre de Kurdes possible, avait donné des ordres pour que, le lendemain matin, dès la première heure, je pusse commencer mes opérations. En effet, une cinquantaine d'individus des deux sexes appartenant pour la plupart à la tribu des Zazas étaient réunis dans la cour de son habitation.

Je choisis parmi eux quinze hommes et quinze femmes qui me parurent les mieux caractérisés. J'en photographiai par la même occasion un certain nombre, mais ce ne fut pas chose facile, non plus que les mensurations. Ce n'est que grâce à l'obligeant intermédiaire de Mme et de Mlle Pisani que j'ai réussi à prendre quelques mesures sur la tête des femmes, chez qui l'action seule d'enlever leur tarbouch devant un homme constitue un acte impudique. Il me fut d'ailleurs impossible de les photographier séparément. Leur timidité farouche ne se calma qu'à la condition de poser deux par deux. Quelques-unes étaient assez jolies, deux ou trois même fort belles; d'ailleurs leur type diffère peu de celui des Kurdes d'Orfa, mais il paraît plus pur que chez ces derniers.

Malgré toute leur résistance, c'était néanmoins avec une docilité relative que ces terribles Zazas se rendaient à la prière des personnes qui les avaient convoqués, et j'en étais très surpris. Mais, à la suite des famines et de la misère dont ces gens-là souffraient encore, on comprend aisément l'appât d'une légère rémunération et de la visite d'un *hakim frank* était bien fait pour les attirer.



Grande mosquée de Diarbékir : façade ouest (voy. p. 260). — Dessin de D. Lancelot, d'après une photographie de la mission.

La journée tout entière fut employée à l'observation de ces Kurdes, et mes opérations scientifiques ne furent interrompues que par des consultations médicales, auxquelles j'avais grand'peine à me soustraire. Mais le temps me manquait, et ma provision de quinine n'était pas assez considérable pour satisfaire les innombrables demandes dont j'étais assailli.

D'autre part, ne pouvant pas mensurer tous les individus présents, il ne tarda pas à s'élever un murmure de mécontentement parmi ceux que j'abandonnais, et qui se voyaient ainsi privés du quart de medjidié, prix de la séance. Je ne réussis à les calmer qu'en payant à tous indistinctement le salaire qu'ils convoitaient.

La visite de la prison m'a laissé une impression encore plus pénible que celle d'Alep. Quant à l'hôpital, il était dans un état de délabrement pitoyable.

En dehors de la population kurde, j'ai remarqué dans les rues de Diarbékir quelques beaux types de femmes arméniennes, jacobites et chaldéennes.

La soirée fut employée à étiqueter et à emballer les nombreux spécimens de la faune terrestre et aquatique du pays, car, pendant mon absence, Melhem s'était activement occupé de me procurer des poissons du Tigre et du gibier de toutes sortes. Ce jour-là, le préparateur eut de la besogne pour mettre en état les animaux qui réclamaient ses soins. De son côté, le commandant Barry ne restait pas inactif, et prenait des vues panoramiques de la ville et de ses environs.

Le lendemain, jour de la Fête-Dieu, M. Coïdan vint me prendre de bonne heure pour m'emmener à un office religieux qu'il pensait devoir m'intéresser. C'était une messe célébrée, avec une pompe tout orientale et nouvelle pour moi, dans l'église chaldéenne, par le patriarche de Babylone, Mgr Élie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kurdes Zazas. — Dessin de F. de Myrbach, d'après des photographies de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XV

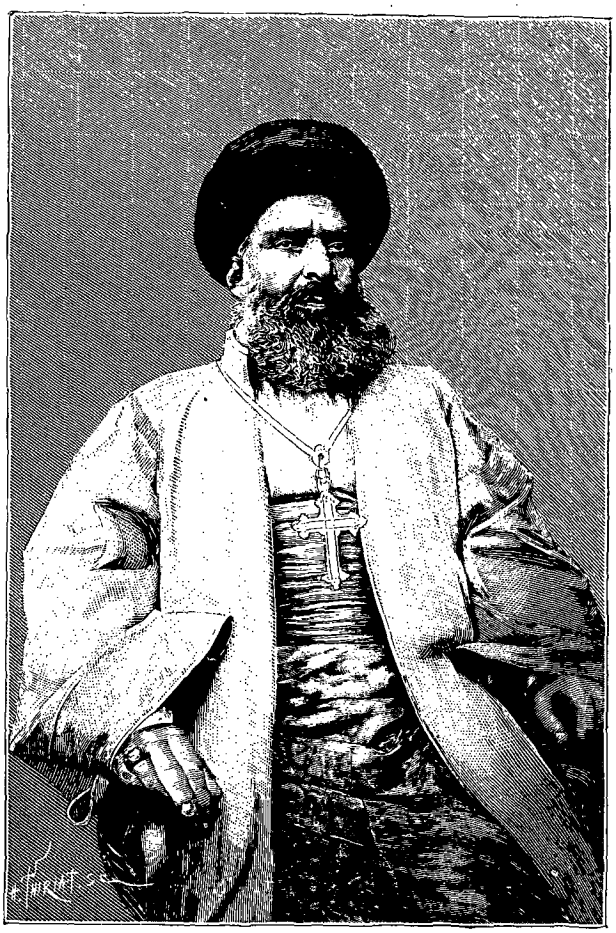
De Diarbékir à Hazou. — Medja-Farkin. — Le pont sur le Batman-sou. Passage du Nahr Yedichanson.

Notre départ avait été fixé au samedi 28 mai à six heures. Nous levons rapidement le camp et nous quittons Diarbékir, sans pénétrer dans la ville, dont nous contournons les murs. Nous atteignons bientôt le Tigre, que nous traversons sur un beau pont de pierre, à l'extrémité duquel nous avons le regret de nous séparer de notre aimable cicérone M. Coïdan.

Nous suivons à peu près le fleuve, qui, à cet endroit, a creusé son lit dans un plateau aride d'alluvions. Nous nous en écartons près d'Ola, localité où nous arrivons à onze heures avec une température de 30 degrés, qui s'éleva à 36 degrés à une heure après midi. Ce village, habité par des Kurdes Dodas, n'est guère élevé que de 50 mètres au-dessus du niveau du Tigre.

Après avoir déjeuné dans un ravin situé en dehors d'Ola, car les habitants nous paraissaient médiocrement hospitaliers, nous photographions, non sans difficulté, et grâce à quelques subterfuges connus des photographes voyageurs, un groupe de notables venus pour s'enquérir de ce que nous étions.

Nous descendons ensuite vers le Tigre, que nous longeons jusqu'à Bismil, où nous arrivons à cinq heures du soir après huit heures de marche, et par une température peu différente de celle que nous avions eue toute la journée. La nuit fut heureusement fraîche.



Mgr Elie, patriarche de Chaldée (voy. p. 264). — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Nous pûmes capturer près de Bismil quelques-unes des tortues terrestres et aquatiques qui y pullulent. La région possède aussi un grand nombre d'échassiers; et les cigognes sont ici, comme dans beaucoup d'autres pays, l'objet d'une grande vénération de la part des habitants.

Bismil est un village turkoman, où le campement est assez bon ; mais le sol en paraît stérile, et les arbres y sont rares.

Toutefois notre séjour sur ce point fut de courte durée. A peine descendu de cheval, j'allai faire une promenade dans le village, accompagné d'Ali, notre serviteur kurde.

Désireux de voir quelques intérieurs de Turkomans sédentaires, je me présentai chez plusieurs habitants, qui me firent le meilleur accueil. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque je m'aperçus qu'une épouvantable épidémie de variole sévissait au milieu de cette population, et y faisait de grands ravages!

Songeant immédiatement au danger d'un pareil voisinage pour notre caravane, j'interrompis bien vite ma visite, et me hâtai de faire part à mes compagnons de ma triste découverte. Je donnai en même temps l'ordre à Melhem de faire transporter le campement à 2 kilomètres au nord de Bismil. Il était six heures du soir, les moukres croyaient leur journée finie, et tout le monde avait besoin de repos. Aussi c'est avec une mauvaise humeur manifeste que s'opéra notre déménagement. Enfin, à huit heures, nous prenions tranquillement notre repas, et ne tardions pas à gagner nos couchettes.

Passé Bismil, nous nous éloignons du Tigre et nous marchons au nord-est vers Sulivan par une route dénuée d'intérêt. En effet, sur tout ce parcours, depuis Diarbékir, les villages sont rares. Des étendues complètement désertes alternent avec des marécages. Mais en revanche le pays est extrêmement giboyeux, et nous ne cessons de chasser.

A Sulivan, village jacobite, on nous fait un excellent accueil. Nous y arrivons après une marche de huit heures et une halte à Khan-Chela.

Je profite des heureuses dispositions de nos hôtes pour prendre sur eux une série de mensurations céphalométriques.

A deux heures nord-est de Sulivan, au pied d'une montagne calcaire, et dans une sorte de cuvette, se trouve une ville morte peu connue. C'est Medja-Farkin ou Maya-Farkein, le Martyropolis des Byzantins. Une halte au milieu de ces ruines si remarquables nous a permis d'en photographier les vestiges les plus importants. On y voit encore un monument expiatoire bâti

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur les restes de plusieurs milliers de chrétiens massacrés par Sapor.

Ces ruines offrent le même caractère que les autres cités mortes que nous avons déjà parcourues.

J'y ai trouvé des quantités énormes de coquilles, entre autres des *Helix*; les tortues y pullulent.

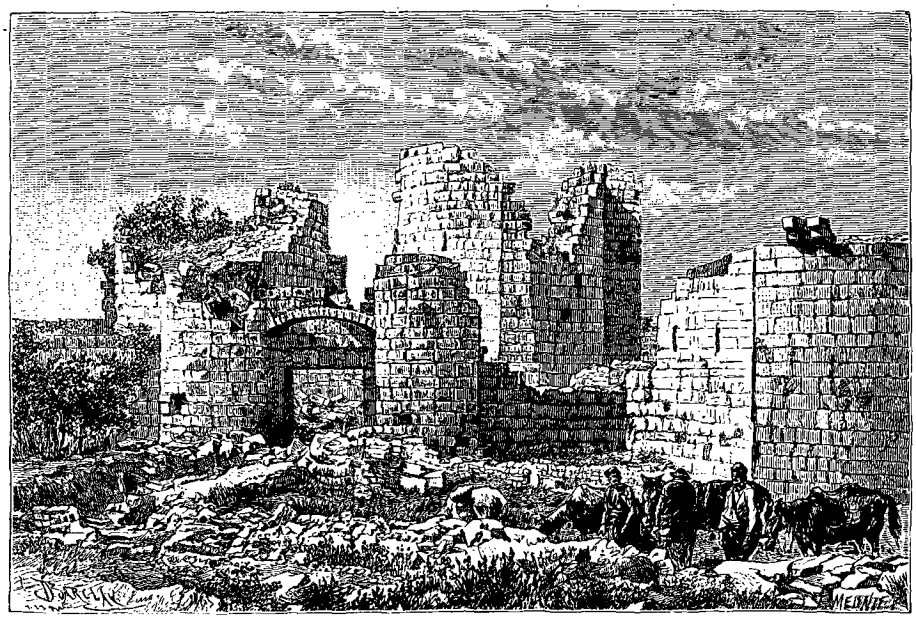
Quelques familles kurdes sont venues se loger près de là, et se sont construit des huttes dans les ruines.

Le sol de cette région, d'origine morainique, est très fertile, et des jardins superbes, admirablement arrosés, entourent l'antique cité, triste contraste de la vie et de la mort. La ville actuelle de Medja-Farkin, peu considérable, ne compte guère que 500 à 600 habitants kurdes et arméniens, et ne présente rien de bien remarquable.

En quatre heures nous atteignons Batman-Copri. Ce village n'a de curieux que son pont persan, d'une seule arche. Son ogive élégante se développe hardiment, à une hauteur de 50 mètres au-dessus du Batman-sou, torrent dont les eaux impétueuses roulent sur un sol calcaire blanc. C'est l'affluent le plus abondant du Tigre dans la plaine de Diarbékir.

Cette localité est habitée par des Kurdes Dambilis, qui logent, non sous des tentes, mais dans de misérables tanières. Vivant en partie de poissons, ils ne savent pas, chose étrange, se servir du filet pour la pêche.

Nous allons désormais parcourir une région difficile, dangereuse même, dit-on. Au moment de notre départ, le lendemain 31 mai, on nous prévient que nous allons nous faire massacrer. Les Kurdes ont assassiné, paraît-il, depuis peu, bon nombre d'Arméniens. Mais ces remontrances sont loin de nous effrayer. Le danger réel ou imaginaire de notre situation ajoute



Une porte de Médja-Farkin. — Dessin de Barclay, d'après une photographie de la mission.

encore au charme du voyage, qui jusque-là a manqué d'imprévu. D'ailleurs que craignons-nous avec les braves zapetiés que l'on nous a imposés?

La route est escarpée de Batman-Copri à Hazou. Avant d'atteindre le haut plateau qui domine ce dernier village, il faut côtoyer en quelque sorte les premiers contreforts méridionaux du Taurus, où gisent des blocs erratiques tombés des moraines quaternaires qui ont atteint çà et là cette région.

Hazou est un petit centre administratif admirablement situé. Il est bâti en amphithéâtre sur les flancs d'un rocher calcaire percé de serpentine, et d'où jaillissent de belles sources, dont quelques-unes sont minérales.

Il y a dans le voisinage de Hazou une église arménienne fort ancienne et très vénérée, parce qu'elle possède un morceau de la « vraie croix ». Aussi vient-on de fort loin la visiter.

La population de ce ravissant village, composée d'Arméniens et de Kurdes demi-sédentaires, s'élève à un millier d'habitants. Une petite garnison d'une centaine d'hommes est chargée d'y surveiller le payement des impôts et de protéger les Arméniens contre les fréquentes incursions des Kurdes, car ceux-ci n'habitent le village que l'hiver.

Les Kurdes prélèvent chaque année sur ces malheureux Arméniens de véritables tributs qui viennent encore augmenter le poids énorme des impôts réguliers, qu'ils ont déjà tant de peine à payer.

Ici, comme presque dans toutes les localités que nous traversons, et qui sont habitées par des Arméniens voisins de quelque tribu kurde, nous entendons des récits lamentables sur les méfaits de ces incorrigibles pillards. Ils arrivent de temps à autre, inopinément, dans les villages arméniens, en assez grand nombre, et armés de pied en cap, de façon à intimider la popula-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion. N'ayant pas d'argent à prendre le plus souvent, ils enlèvent les bestiaux et les grains des pauvres habitants ahuris et sans défense.

S'il y a lutte, ce qui arrive quelquefois, et que le butin ne puisse être emporté, les Kurdes n'insistent pas, mais ils reviennent le lendemain en plus grand nombre pour s'emparer de ce qu'ils ont convoité la veille. Bien heureux quand ils ne mettent pas le feu aux maisons et aux récoltes.

Ces montagnards passent l'été sur les hauts plateaux avoisinants, où ils font paître leurs troupeaux. Ils sont généralement fort arrogants et peu abordables, et quoiqu'ils ne nous aient pas inquiétés durant notre trajet de Batman à Hazou, leur réputation justifie assez les craintes du gouverneur de Diarbékir, ainsi que la présence de quelques soldats dans cette localité.

Plusieurs d'entre eux, poussés par la curiosité, viennent nous visiter afin de se rendre compte de la composition de notre caravane et de s'informer du but de notre voyage. Leurs questions, nombreuses et pressantes, me fournissent l'occasion de causer fort longuement avec eux sur leur pays et leurs usages. Peu à peu, bon gré, mal gré, je parviens à les photographier. Ils se laissent faire avec méfiance, mais finissent par céder.

Quelques-uns d'entre eux sont de magnifiques gaillards, et présentent le type kurde le plus caractérisé. Je les contrains aussi à se laisser mensurer, et je me réjouis intérieurement de l'aimable attention qui les a conduits à nous visiter. Je ne pouvais certes pas espérer obtenir de ces montagnards insolents de pareilles concessions.

C'est là que nous voyons pour la première fois un chef en grand costume.

Dans la soirée, l'aimable kaïmmakan, qui était venu nous prier de venir au sérail, nous fait une réception charmante, et nous comble de prévenances. Comme il a plu, il fait préparer un grand feu pour nous sécher, et me donne, en présent de bienvenue, de superbes cornes d'égagre, fixées dans la paroi du mur au-dessus de sa porte.

L'égagre est une chèvre sauvage, *Capra ægagrus*, commune dans le Taurus ainsi que dans toutes les montagnes de l'Asie antérieure, du Caucase et de l'Asie centrale. Quoiqu'ils habitent, la plus grande partie de l'année, les régions neigeuses et les cimes les plus escarpées, ces gracieux ruminants tendent à disparaître. Les Kurdes leur font une chasse acharnée, ainsi qu'en témoignent les innombrables dépouilles que l'on voit chez les habitants de Hazou.

J'exprimai aussi au kaïmmakan le désir d'acheter des peaux d'animaux, des vêtements et autres objets de toilette kurdes, et il m'en fit apporter toute une cargaison, dans laquelle je pus choisir un costume complet. Ce costume se compose généralement, avec quelques variantes, suivant la tribu : d'un pantalon très large aux couleurs multiples, d'une veste en long poil de chèvre garnie de passementerie dorée, et d'un gilet de laine noire orné de broderies en couleurs. Ils portent une ceinture de châle et se chaussent de sandales plates sans talons, qu'ils attachent avec des cordes. Quelques-uns parmi les plus fortunés portent des bottes en cuir rouge. Quant à leurs manches de chemise, qui sont de beaucoup trop longues et dépassent leurs mains, elles servent de mouchoir de poche et d'essuie-mains.

Mais la partie la plus curieuse du costume des Kurdes de cette région est leur bonnet en feutre blanc. Ils en foulent et aplatissent un peu la pointe, qui est presque en forme de cône. Ils l'enveloppent autour de leur tête avec des bandes d'étoffe longues et larges, de diverses couleurs ; mais au préalable ils appliquent directement sur leur crâne rasé une calotte en toile blanche par-dessus laquelle ils placent le bonnet de feutre enturbanné. Ces coiffures prennent parfois des dimensions prodigieuses; et gâtent complètement l'ensemble de l'individu, dont la tête se trouve absolument disproportionnée avec les autres parties du corps.

D'ailleurs, c'est au nombre de bandeaux entourant le bonnet d'un Kurde que l'on juge de sa position et de sa dignité. Et comme complément de garniture il est très bien porté d'accrocher à ce turban multicolore et monumental des pendeloques en perles de couleur, ainsi que des ornements métalliques qui retombent et se mêlent à leur chevelure. Celle-ci flotte sur les épaules, tantôt éparse, tantôt en tresses, car ils se rasent seulement la partie antérieure de la tête.

Leurs armes sont en grand nombre et d'une forme antique. Néanmoins, depuis la dernière guerre russo-turque, ils sont en possession d'un certain nombre de fusils Martini, et ceux qui sont riches cherchent par tous les moyens possibles à se procurer nos nouveaux modèles.

Outre le sabre, le poignard, le fusil à pierre, la carabine, leur attirail guerrier comporte encore le petit bouclier et la lance, dont le bout est garni d'une pointe en fer conique, et le manche orné de franges de couleurs diverses.

Le costume des femmes kurdes de cette région varie peu. Leur coiffure de bois, grosse et haute, est en forme de casque conique aplati par derrière. Leur robe, plus spécialement rouge — elles affectionnent cette couleur, — les couvre jusqu'aux pieds, et est retenue et froncée autour de la taille par une ceinture métallique.

Elles aiment énormément les bijoux, et presque toutes les jeunes filles et jeunes femmes se percent la narine pour y accrocher un bouton en argent, orné de turquoises et de grenats. Elles se parent aussi de bracelets et de boucles d'oreilles, quelle que soit la grossièreté de ces ornements.

Les femmes riches portent une sorte de manteau en drap rouge qui les recouvre de la tête aux pieds, et dans lequel elles se drapent avec une souveraine élégance.

Cette couleur rouge rehausse singulièrement l'éclat de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs yeux et de leur chevelure, que quelques-unes laissent pendre dans le dos, mêlée à des rubans, et sied à merveille à leur physionomie d'une beauté sauvage et hardie. Les Kurdes n'ont pas de harem, et la femme parle librement aux hommes, aux étrangers même, surtout aux Arméniens, quoiqu'elle évite de paraître devant les Turcs.

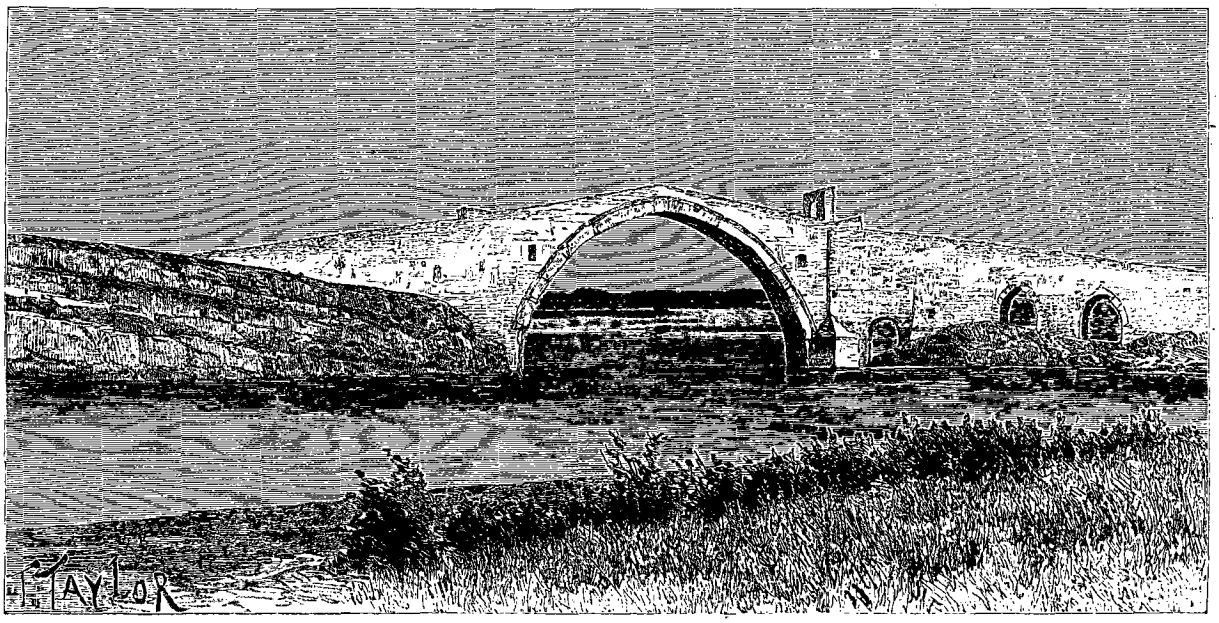
Le 1er juin à six heures, nous quittons ce si pittoresque village avec 15 degrés de chaleur. Comme on le voit, la température s'était quelque peu refroidie depuis la veille, où nous avions relevé 21 degrés.

En sortant de Hazou nous continuons à parcourir ces collines boueuses, dominées par les monts Chazan, et dans lesquelles sont creusés de profonds ravins.

Il eût été bien intéressant de rechercher sur place l'origine de ces alluvions, qui me semblent devoir être rapportées à des dépôts morainiques, quoiqu'elles ne renferment ni blocs erratiques, ni cailloux rayés ou striés. Cependant la végétation de ces collines ne rappelle guère celle des régions alpines. Ces alluvions se retrouvent jusqu'à l'entrée des défilés de Bitlis.

Tandis que nous cheminons au soleil levant le long de ces ravins, notre attention est attirée par les cris ou plutôt par les sifflements de petits animaux qui, faisant le guet à proximité de leurs terriers, s'enfuyaient à notre approche. Nous crûmes tout d'abord que c'étaient des marmottes que les premiers beaux jours avaient réchauffées et tirées de leur longue léthargie d'hiver, mais, à la suite de quelques recherches, nous découvrîmes que c'étaient des spermophiles appelés vulgairement *écureuils de terre*.

Après une heure de marche, nous sommes en vue du



Pont sur le Batman-sou (voy. p. 267). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

Nahr Yedichanson, affluent du Bitlis, que l'on atteint par un sentier rapide. Cette rivière, grossie par les pluies, est devenue un torrent impétueux. Sa largeur, qui, en temps ordinaire, est de 30 mètres environ, est plus que triplée, et la rapidité de ses eaux nous donne de sérieuses inquiétudes sur la possibilité d'un passage, même au gué le plus fréquenté.

L'aide de quelques braves Kurdes d'un village voisin parvient cependant à vaincre nos hésitations, et nous traversons tant bien que mal ce torrent, les hommes soutenant les bêtes, qui sans cela eussent été emportées par le courant. Les mulets perdent pied de temps à autre; celui qui porte les appareils et les plaques photographiques surtout nous tient dans une continuelle perplexité. Quelques-unes de nos bêtes, les moins vigoureuses, ayant été déchargées, d'autres sont obligées de faire plusieurs fois cette dangereuse traversée. Tout ce travail nous prend deux heures au moins, mais nous voilà sur l'autre bord sains et saufs.

Nous n'étions pas malheureusement au bout de nos peines. Les pluies ayant détrempé le terrain, et le misérable sentier dans lequel nous nous engagions étant presque complètement détruit, nous fûmes obligés d'en frayer un autre. Nos montures pouvaient à peine tenir sur ce chemin rudimentaire, et bientôt l'un des mulets, glissant des quatre pieds sur le sol mouvant, roulait en un clin d'œil jusqu'au fond d'un ravin.

La chute fut si rapide que, tenant à ce moment la tête de la colonne, je ne m'en aperçus qu'aux appels de Melhem et aux cris désespérés du cuisinier Francisque. Celui-ci s'arrachait les cheveux à la vue de tout son matériel et de toutes ses provisions qui s'éparpillaient à la suite du malheureux mulet préposé à leur transport. Il ne nous fallut pas moins d'une heure pour tirer de là la pauvre bête, réparer les cantines et remettre le tout en place, c'est-à-dire les provisions sur le mulet et le mulet dans le sentier.

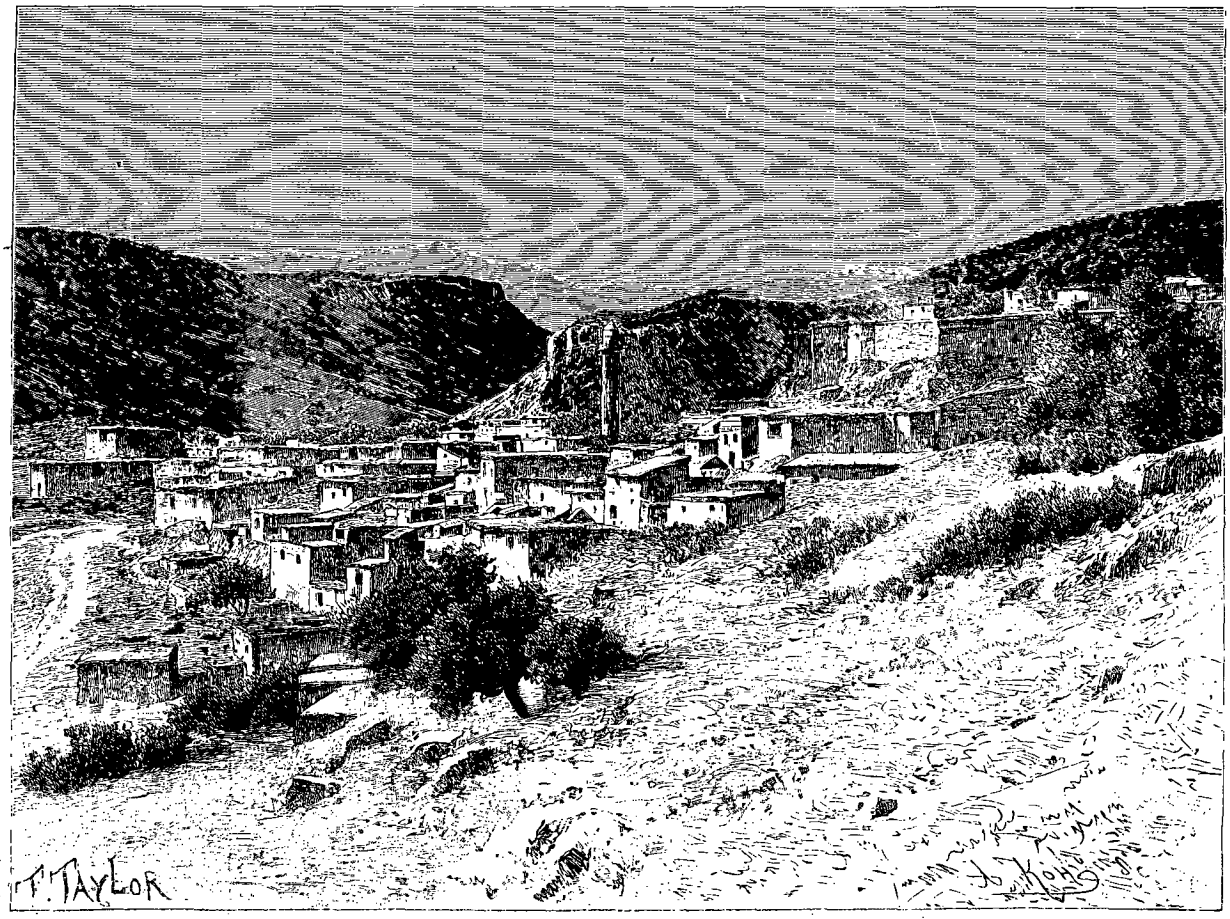
Sur un petit mamelon, à droite, nous apercevons un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

arbuste épineux, isolé, et couvert de lambeaux d'étoffes de toutes couleurs. Ce petit buisson offre un aspect des plus curieux. Je désirais le voir de près, mais Melhem me conjura de n'en rien faire, de crainte de nous attirer quelque affaire avec les musulmans. C'est l'autel du désert où viennent prier les femmes qui désirent un enfant, l'Arabe ou le Kurde qui demande la guérison d'un cheval ou la pluie pour ses récoltes. Lorsque leur prière est terminée, ils déchirent un morceau de leur vêtement, et l'accrochent à une branche de l'arbuste. Les chiffons sont quelquefois remplacés par de petites pierres déposées soit au pied de l'arbre saint, soit parmi ses branchages. Ceux qui laissent un caillou en offrande, ce sont les pauvres, ceux qui ne peuvent pas déchirer leurs vêtements, parce qu'ils n'en ont pas, ou parce qu'ils en ont trop peu.

J'ai retrouvé cette coutume dans tout le Kurdistan, la Haute-Mésopotamie, l'Arménie et le Caucase. L'arbre choisi est tantôt un pommier, tantôt un prunier sauvage, ou bien un azerolier, suivant la localité.

Çà et là on rencontre quelques dalles dressées au-dessus de petits tertres. Ce sont des sépultures kurdes. Sur les pierres sont gravés des poignards, des lances ou autres attributs du même genre, rappelant les mœurs



Vue de Hazou (voy. p. 267 et 268). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

de ces populations guerrières ou plutôt vouées au brigandage.

Ce pays est des plus giboyeux. Le premier mulet de la caravane met en émoi une compagnie de perdrix qui s'envole à notre approche; mais deux de nos moukres abattent trois de ces oiseaux. Francisque s'en empare immédiatement pour son dîner, heureux de varier ainsi notre ordinaire, un peu monotone depuis quelques jours.

Enfin nous arrivons sans autre accident à Wesen-Khoran, où nous campons. Ce village, assez pauvre, situé dans une plaine marécageuse et froide à 694 mètres d'altitude, est habité par des Kurdes de la tribu des Bangarlis, dont les huttes sont faites de terre et de torchis.

La population de cette localité est fort belle, les femmes surtout. Malheureusement, par suite de leur peu de bienveillance et de leur sauvagerie, je dois renoncer à les photographier.

Le cheikh nous regarde d'un œil inquiet et ne nous dit rien. Il nous permet à peine de prendre de l'eau dans les puits du village, qu'il fait surveiller, et nos hommes ont quelque difficulté à se procurer des provisions. Nous n'avions pas, jusqu'ici, rencontré un accueil aussi glacial. Il fallait pourtant obtenir de ces Kurdes peu hospitaliers ce qui était indispensable pour notre nourriture et celle de la caravane.

Nous prîmes le parti de nous montrer aimables à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kurdes de Hazou (voy. p. 264 et 268). — Gravure de Barbant, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'égard du cheikh de Wesen-Khoran, et nous commençâmes par offrir à ses femmes et à ses enfants quelques bijoux de corail. A cela je joignais divers autres petits cadeaux comestibles et quelques médicaments. La glace étant rompue, le cheikh farouche nous accorda toute sa confiance, et, ne voulant pas être en reste avec nous, il nous fit apporter du *caïmak* et du *yaourte*, dont les habitants de Wesen-Khoran font un grand usage.

Le *caïmak* est l'aliment favori de nos moukres; ils en font toujours une provision à chaque étape. C'est le produit de l'évaporation du lait chauffé lentement. Cette substance, contenant sous un petit volume les matières nutritives du lait, est conservée par nos hommes dans de petits sacs de toile qu'ils suspendent aux bâts de leurs ânes. Le *yaourte*, moins transportable, n'est autre chose que du lait aigre.

Je dois citer encore, parmi les aliments qui font la base de la nourriture dans ces pays, le *bourghoul*. C'est une espèce de bouillie épaisse faite avec de la farine grossière de froment; elle rappelle la *polenta* des Piémontais.

Lorsque, par hasard, privés de pain et de pommes de terre, nous dûmes avoir recours à cette bouillie, c'est en l'additionnant de lait pur et non de beurre, comme le font les indigènes. Ce dernier possède un goût insupportable pour un palais européen, et, d'ailleurs, lorsqu'on a vu dans quelles conditions de malpropreté il est préparé, on renonce vite à l'employer.

Les barattes, en terre ou en bois, affectent une forme

Kurdes Dodas (voy. p. 266). — Dessin de F. de Myrbach, d'après une photographie de la mission.

cylindrique, et sont munies à chaque extrémité de poignées, par lesquelles on les suspend à une poutre dans la maison ou à une branche d'arbre. Ces appareils, rarement nettoyés, répandent une odeur nauséabonde qui se communique au beurre. Celui-ci, du reste, n'est ni lavé ni égoutté avant d'être livré à la consommation.

Nous mîmes tout de suite à profit les bonnes intentions du cheikh. Le chef de nos zapetiés nous avait déclaré que, le chemin qui nous restait à parcourir étant complètement inconnu de ses hommes et peu fréquenté, un guide nous était indispensable. Je le priai donc de nous donner un homme pour nous accompagner jusqu'à l'entrée des défilés du Bitlis, point au delà duquel toute méprise est impossible, puisque le sentier est unique du nord au sud.

Lorsque les habitants du village, sur l'avis de leur chef, se décidèrent à nous vendre quelques provisions, et qu'ils se virent payés au fur et à mesure de nos demandes, toute méfiance disparut, et nos hommes obtinrent tout ce qu'ils voulurent.

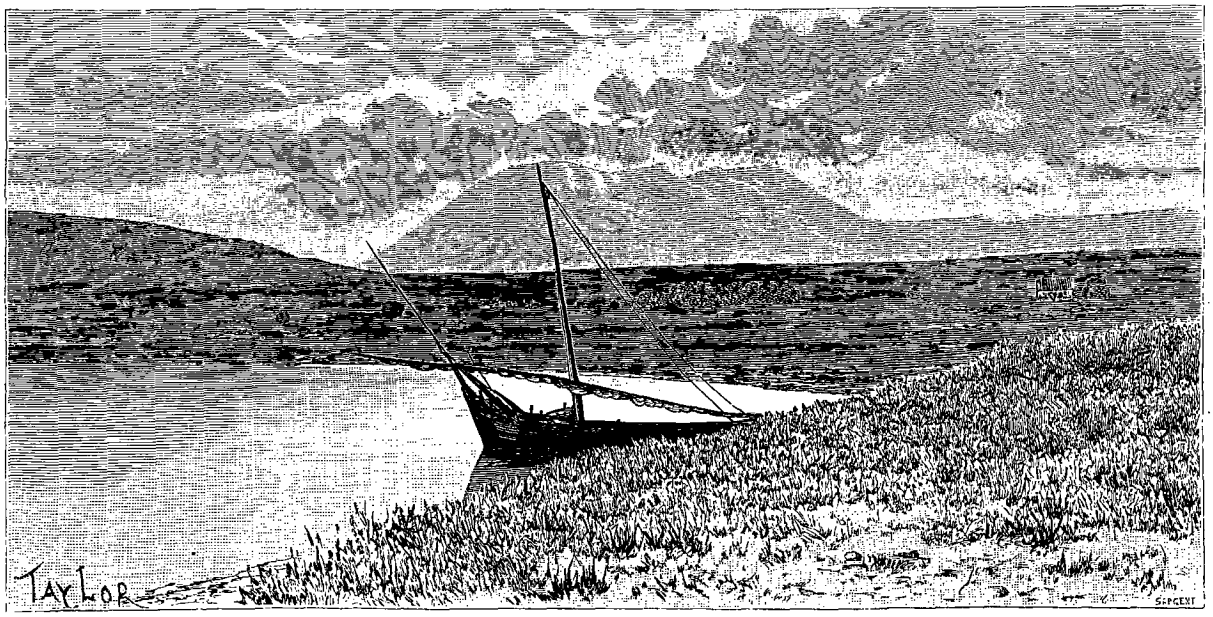
La nuit était venue, malheureusement, et il ne fallait plus songer à emporter des portraits de ces Bangarlis, chose qui aurait été pourtant facile, je crois.

Nous comprîmes plus tard la cause du peu d'empressement que ces Kurdes avaient mis tout d'abord à nous fournir ce qui nous était nécessaire. Ils nous avaient pris pour des employés du gouvernement, et ceux-ci n'ont pas l'habitude de payer autrement que par des coups de cravache ou de bâton les dépenses qu'ils font dans leurs tournées.

ERNEST CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Lac de Van et monts de Nimroud (voy. p. 278). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

DE BEYROUTH A TIFLIS

(A TRAVERS LA SYRIE, LA HAUTE-MÉSOPOTAMIE ET LE KURDISTAN).

PAR M. ERNEST CHANTRE [1],

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVI

Les gorges du Bitlis. — Le khan de Sehen. — La ville de Bitlis; le château; le bazar; la population.

Le lendemain, 2 juin, nous quittons à cinq heures et demie ce campement, précédés de notre guide, grand jeune homme de dix-huit ans environ.

La route, d'abord monotone, devient plus pittoresque, plus accidentée, à mesure que nous approchons des gorges du Bitlis. Là commencent en effet les grandes montagnes découpées de vallées nombreuses et profondes. Celles-ci sont creusées dans les crevasses des serpentines dont sont en grande partie formées les alluvions boueuses au milieu desquelles les eaux ont tracé le chemin.

Après avoir marché près de deux heures et, au moment même où dans un dédale de ravines nous avions le plus besoin de notre guide, nous nous aperçûmes qu'il avait disparu au détour d'un sentier boisé. Bien qu'une récompense lui eût été promise, le jeune Kurde avait cru prudent de ne pas aller plus loin. A quoi bon, en effet, se fatiguer pour des gens qui lui étaient antipathiques en principe et qui, de plus, étaient accompagnés de zapetiés, dont la présence dans son pays ne lui disait rien de bon.

Nous passons un petit affluent du Bitlis sur les débris d'un de ces ponts persans ruinés depuis longtemps, et que quelques réparations intelligentes eussent pu conserver à la circulation.

A partir de ce moment, nous nous engageons dans les défilés du Bitlis, défilés terribles où nous devons, suivant de funestes prédictions, infailliblement trouver la mort. C'est en vue de ce passage redoutable que le gouverneur de Diarbékir nous a infligés notre imposante escorte de six zapetiés commandés par un capitaine.

On affirme, en effet, que les Kurdes Moutkans, habitants des hauts plateaux qui dominent ces gorges étroites et sauvages, ne laissent passer aucun voyageur sans le dévaliser. Toute résistance est absolument inutile, nous affirme-t-on, nos zapetiés le savent bien, car leur frayeur est grande.

Bien que nous soyons déjà au fait des on-dit en pays ottoman, et comme prudence est mère de sûreté, nous

1. Suite. — Voyez p. 209, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prenons les dispositions nécessaires pour n'être pas surpris.

D'abord, sur la proposition de Melhem, la caravane ne cheminera plus sans nous, et dans notre ordre de marche elle occupera le centre.

Barry, Motte et moi, Melhem et deux zapetiés tenons la tête de la colonne, et les quatre autres avec leur capitaine se tiennent à la gauche. Ainsi rangés en ordre de bataille, et bien décidés à résister à toute attaque, nous avançons lentement.

Mais pour le moment ce qui est plus terrible que les Kurdes, c'est l'état pitoyable du chemin ; assez bon jadis, il n'est plus aujourd'hui qu'un sentier de chèvres, praticable à peine pour le piéton.

Le paysage est d'une âpreté grandiose. Sur plusieurs points le passage s'élève au-dessus de gouffres qui nous rappellent les gorges du Fier en France, ou celles de Trient en Suisse.

Enfin, à une hauteur de plus de cent mètres au-dessus du précipice, le sentier devient tout à coup tellement étroit que, les charges des mulets, touchant la paroi verticale de la montagne, nous sommes obligés de les décharger, si nous ne voulons pas les voir précipiter dans le vide, à la moindre chute.

Il nous fallut donc décharger les mulets, transporter à dos d'homme une trentaine de gros colis, et recharger ensuite les malheureuses bêtes, une fois ce dangereux passage franchi.

Cavalier kurde. — Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

Cet incident, dont nos moukres se tirèrent avec adresse et bonne humeur, eût pu nous être fatal si nous avions été surpris par une attaque inopinée de la part des brigands. Ils nous laissèrent, heureusement, tranquilles, et nous en fûmes quittes pour un retard d'une heure et demie.

Bientôt le chemin s'adoucit, et se rapproche de la rivière, dont les eaux tumultueuses ont été grossies par de récentes pluies.

Nous apercevons çà et là quelques ponts ruinés datant de l'époque persane. Ces ruines attestent que la vallée était plus fréquentée jadis que maintenant. Le temps et les Kurdes ont détruit les ponts, détérioré la route, et les méfaits de ces brigands n'ont pas peu contribué à éloigner les caravanes de ce défilé maudit.

Plusieurs fois dans la journée, nous rencontrons des familles qui montent, avec leurs troupeaux de moutons et de chevaux, dans les pâturages des hauts plateaux avoisinants, pour n'en redescendre qu'en septembre. Ce spectacle tout pastoral est des plus pittoresques, et vient donner un peu de vie à cette nature extrêmement sauvage et solitaire.

Ces rencontres ne ressemblent guère, jusqu'à présent, aux agressions meurtrières dont on nous avait tant parlé à Diarbékir, et qui semblaient être le seul apanage de cette région.

Notre présence dans ces défilés déserts pouvait à juste titre surprendre ces familles kurdes que je qualifierai de paisibles et d'honnêtes, sans trop m'écarter, je crois, de la vérité. Beaucoup de ces individus n'avaient jamais vu d'Européens ; aucun n'en avait rencontré dans ces montagnes, et malgré cela personne ne témoigna la moindre curiosité. Ils nous regardaient à peine, en passant ; quelques femmes seulement se détournaient lorsqu'elles nous avaient dépassés.

La distance trop grande qui sépare Bitlis de la précédente station et la difficulté de la route nous décident à camper au milieu de ces gorges. Nous arrivons, dans le milieu du jour, à un point de la vallée, très étroit, placé à l'abri des vents et des avalanches, et où se trouvent les ruines d'un khan. C'est là que nous passerons la nuit au sein de cette merveilleuse nature.

Le Bitlis roule au fond de la vallée ses eaux torrentueuses en décrivant de nombreux et gracieux lacets, et l'aigle plane au-dessus de nos têtes, surpris d'être troublé dans ces lieux élevés où il règne en maître.

Le khan, placé à 50 mètres au-dessus du Bitlis, a été probablement construit à l'époque persane, et consiste en de vastes casemates. Pendant que l'on dresse nos tentes au-dessus de ce khan assez détérioré, nous en visitons l'intérieur, peuplé de chauves-souris, dont nous faisons une ample récolte. Nous y trouvons aussi des amas de cendres, de squelettes de bêtes de somme, preuves certaines d'une catastrophe et d'un abandon qui remontent à quelques années seulement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin la nuit approche, l'ombre descend sur la vallée, et nous nous apprêtons à prendre notre repas du soir, lorsqu'un de nos hommes vient en courant et tout effaré nous annoncer l'apparition d'un groupe de cavaliers.

Il est toujours fort désagréable d'être dérangé au moment de se mettre à table, néanmoins nous nous levons pour nous assurer de l'exactitude de ce renseignement, et nous avons le plaisir de constater que ces cavaliers sont de paisibles nomades, et que nos gens sont de vils poltrons, ce dont nous nous étions toujours doutés. Toutes les histoires diverses racontées par eux, les hécatombes de zapetiés, etc., n'étaient que de méchants racontars destinés à nous bien pénétrer de leur utilité.

Melhem Ouardi, notre drogman. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Les Kurdes, quoique fiers et guerriers, n'attaquent jamais plus fort qu'eux. Ils arrêteront des voyageurs isolés ou en petit nombre, mais seulement lorsqu'ils auront la certitude de faire un butin convenable, et qu'ils ne se trouveront pas en présence de gens bien armés et déterminés à se défendre.

Il est un fait très important à noter, c'est l'influence considérable que le nom de Français exerce sur ces populations, c'est le prestige dont notre drapeau tricolore est entouré dans ces pays, que nous avons pourtant si peu visités. A tort ou à raison, je suis convaincu que des Français, à moins qu'ils ne s'exposent par quelque imprudence à la haine ou à la vengeance des Kurdes, ou qu'ils n'excitent leur méfiance, peuvent voyager chez eux sans être inquiétés.

Après une nuit un peu froide, nous quittons le khan

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Sehen à six heures du matin. Nous traversons le Bitlis sur un pont formé de quatre hêtres jetés sur le torrent à une hauteur de 40 mètres au moins. Cette construction rustique, en partie ruinée, n'était plus en état de recevoir de lourdes charges, aussi n'est-ce pas sans une certaine inquiétude que nous vîmes s'y aventurer la caravane. Néanmoins cet émouvant passage s'effectua sans accident.

Nous devons suivre désormais la rive gauche, et passer au-dessous de hauts escarpements basaltiques qui sont venus disputer la place aux serpentines. Nous entrons ensuite dans une charmante clairière de platanes. Les bois voisins sont plantés de chênes et de hêtres.

La route s'améliore, et nous arrivons bientôt sous un frais ombrage, près d'une fontaine, où nous faisons halte. Nous nous y livrons à une chasse aux jolis buprestes qui butinent de hauts chardons bleus, et nous recueillons dans la fontaine, où elles ont élu domicile, quelques petites crevettes; après quoi nous nous abandonnons à une douce somnolence à laquelle invitent la fraîcheur et le charme du lieu.

Il n'y avait pas dix minutes que nous goûtions un repos bien mérité, lorsque nous fûmes réveillés par le bruit d'une petite troupe de cavaliers.

Nous crûmes cette fois à une véritable alerte. Il n'en était rien. Nous avions affaire à une bande de Tcherkesses nomades conduisant des chevaux. La vue de nos zapetiés parut inquiéter quelque peu ces individus de mauvaise réputation. L'opinion de nos hommes fut que les chevaux qu'ils emmenaient ainsi par ce chemin désert et périlleux avaient été volés à quelques Arméniens des villages voisins de Bitlis. La mine de ces Tcherkesses était d'ailleurs peu rassurante. Nos zapetiés leur posèrent timidement quelques questions, auxquelles ils répondirent d'une façon évasive, puis ils continuèrent paisiblement leur voyage.

Nous nous remettons en route après cette halte et passons devant les ruines de trois khans d'une architecture assez intéressante.

En approchant de Bitlis, les rochers basaltiques dominent, et des flancs de ces rochers naissent des sources aux eaux minérales et même thermales.

L'une d'elles jaillit au milieu du chemin et, comme un vrai geyser, laisse un dépôt sodique mêlé de barégine, qui s'étend en nappe blanche dans la vallée. La température de cette source est de 22 degrés, tandis que l'air ambiant n'en a que 16. Quelle réputation auraient ces eaux chaudes et alcalines si elles se trouvaient à proximité d'une ville desservie par des voies de communication praticables!

La vallée de Bitlis s'étend du nord au sud, envoyant divers embranchements à l'ouest, au nord-ouest et à l'est. La ville est située au point de jonction de ces différentes vallées.

Nous arrivons à Bitlis (1 420 mètres d'altitude) à deux heures. Les autorités de la ville nous octroient, pour camper, la grande terrasse du château fort, où nous grimpons par un chemin assez rapide. Cette terrasse est située à 60 mètres au-dessus du Bitlis, au sommet d'un dyke basaltique isolé. C'est, on le voit, une véritable et pénible ascension.

Sur la plate-forme où nous établissons nos tentes se trouvent de superbes châtaigniers séculaires qui projettent leur ombre sur nos maisons de toile. Nous jouissons sur ce point d'une basse température. Le 5 juin à cinq heures du matin, elle ne s'élève qu'à 10 degrés.

En l'absence du gouverneur nous fûmes reçus par le fonctionnaire qui le remplaçait. Celui-ci nous accueillit avec arrogance, et nous manifesta ouvertement le peu de plaisir qu'il avait de voir des Européens, antipathiques, suivant lui, à ses administrés. Mais la suite nous a démontré que c'était là une opinion qui lui était toute personnelle.

Bitlis ou Baghech, située à 38° 40′ de latitude nord et à 40° 50′ de longitude est, est une ville extrêmement pittoresque. Enserrée presque complètement par des collines d'origine volcanique, la vallée au fond de laquelle elle s'élève n'est ouverte que du côté de l'ouest. C'est de ce côté-là en effet que s'étendent les défilés rocheux que nous venons de parcourir; la vallée est fermée à l'est par un plateau élevé dominant le lac de Van.

L'antiquité de Bitlis serait telle, si l'on en croyait la légende kurde, qu'elle aurait été fondée un petit nombre d'années après le déluge, par un descendant en ligne directe de Noé.

Ses rues régulières, quoique raides et pavées de cailloux, ses maisons généralement à deux étages, bâties d'une pierre brune, et sa ceinture de jardins fruitiers clos de murs lui donnent un aspect un peu européen, corrigé d'une heureuse façon par les minarets de ses mosquées et son site admirable au bord d'un ravin.

Les quartiers sont séparés les uns des autres par de nombreux jardins. Mais ce qui donne surtout à Bitlis un cachet tout particulier, c'est que la plupart de ses maisons et de ses monuments sont dans le style ogival.

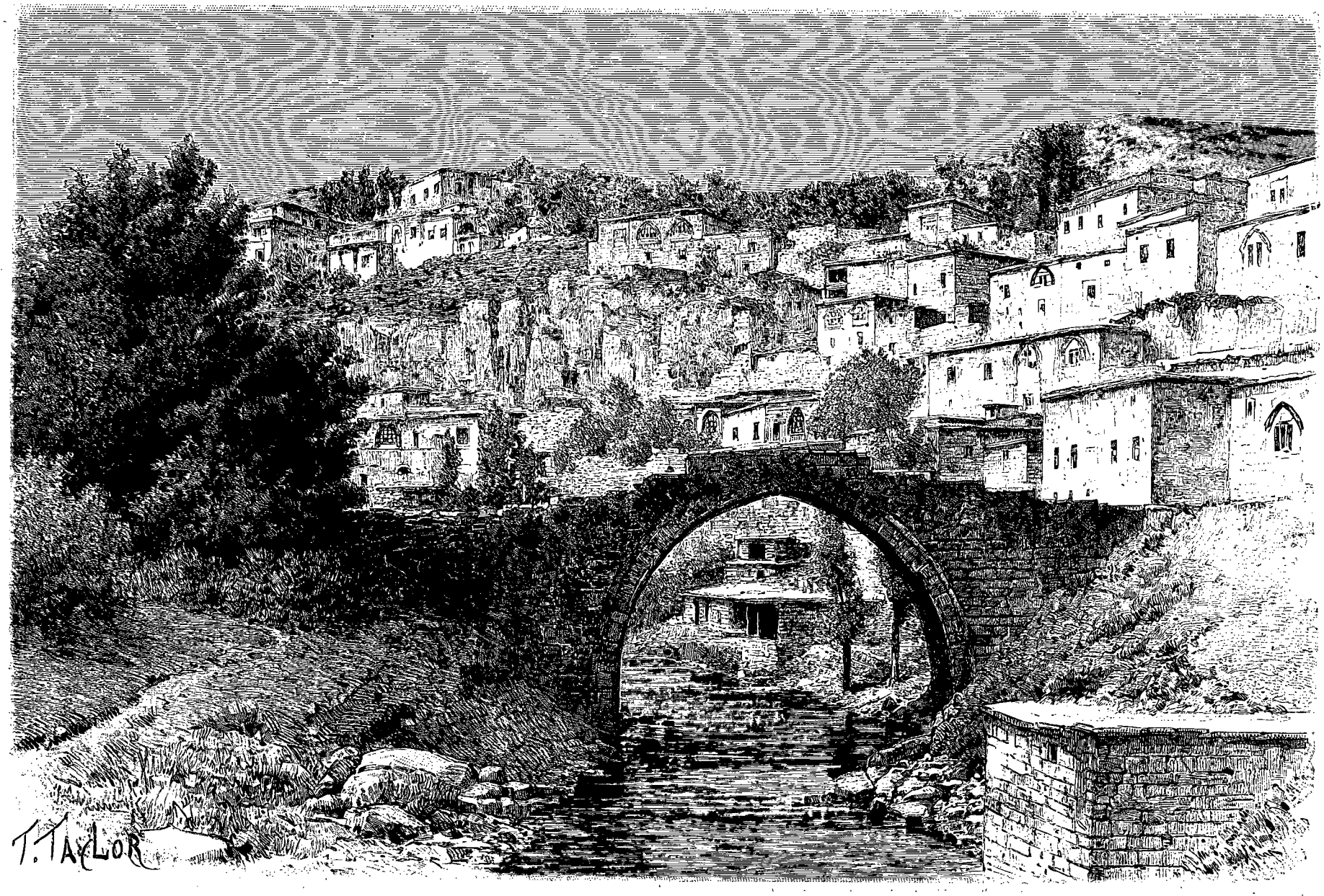
La forteresse, ruinée, offre un certain air de grandeur antique qui frappe vivement le voyageur. Elle se dresse sur un rocher à pic au pied duquel coulent deux rivières. Celles-ci, en se réunissant, forment le Bitlis-sou, véritable torrent qui traverse avec impétuosité la ville, où il forme plusieurs cascades. Sur ses bords se dressent des caravansérails, des mosquées et des bazars.

Cette forteresse était autrefois la résidence des anciens khans ou begs de Bitlis, alors les plus puissants princes du Kurdistan, et que des haines de familles ont perdus. Ses tours rondes et carrées, suivant le caprice de la montagne, lui donnent encore un aspect tout à fait imposant.

La ville est entourée de murailles élevées faites avec une pierre brune semblable à celle des maisons; aussi manque-t-elle un peu de couleur. C'est d'ailleurs là le seul grief qu'un artiste puisse lui trouver.

Parmi les nombreuses mosquées de Bitlis, les trois plus importantes possèdent plusieurs petits minarets,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont sur le Bitlis, faubourg de Zeden (voy. p. 278). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme dans la secte sunnite. Il y a, en outre, plusieurs caravansérails et hammams, quelques églises arméniennes et une nestorienne.

La population est un mélange d'Arméniens et de Kurdes. Ces Kurdes, réputés très farouches, offrent des types d'une très grande beauté. C'est avec plaisir qu'on les suit au bazar, où ils circulent avec leur démarche fière et leur regard assuré. Ils ont une physionomie très originale avec leurs cheveux en tresses, comme leurs congénères de Biredjik, ou en tire-bouchons derrière les oreilles, comme ceux de Merdj-Rihan. Ils portent l'abâje, de larges pantalons, et à leur ceinture sont suspendus nombre d'objets divers, parmi lesquels on retrouve toujours un sabre et, le plus souvent, un petit bouclier et un ou deux poignards.

Je me suis procuré une de leurs ceintures, dont les types sont fort variés. Mais il m'a été impossible d'en acheter aucune de femme. Le bazar est assez pauvre, du reste, en ces sortes d'objets.

Ces ceintures de femmes sont souvent fort belles et ornées parfois de turquoises. Elles leur servent à fermer les jupes qui recouvrent les pantalons. Les jeunes filles de plusieurs tribus kurdes des environs de cette ville portent l'anneau au nez.

De nombreux derviches aux énormes turbans verts et aux habits malpropres errent dans les rues de Bitlis, et y font le plus curieux effet. L'un d'eux portait en bandoulière une énorme hache, assez singulière de forme, que j'ai pu lui acheter après de longs pourparlers.

Les bazars, tristes, humides et médiocrement approvisionnés, n'offrent rien de bien particulier. Ils s'étendent au pied du rocher, du côté de l'est.

La ville compte environ deux mille familles kurdes et un millier de familles arméniennes, auxquelles il faut joindre un certain nombre de Turcs et de Syriens.

De nombreux ponts en pierre d'une seule arche sont jetés par-dessus les deux rivières de Bitlis.

XVII

Départ de Bitlis. — Tadvan. — Le lac de Van. — Gollû. Akavank. — Inguil.

Malgré l'intérêt du pays et le charme de cette cité si pittoresque, l'accueil plus que froid des autorités locales nous engage à ne pas y séjourner davantage.

Aussi le 5 juin, au point du jour, nous levons le camp. Nous sortons par la porte est, et, après avoir traversé un des innombrables affluents du Bitlis, nous gravissons une côte assez raide pour arriver sur le plateau. Le vent est frais (10 degrés de chaleur seulement) ; nous sommes à 650 mètres d'altitude.

Bientôt nous nous trouvons au milieu de grands troupeaux de moutons gardés par des pasteurs kurdes, dont les vêtements sont faits pour la plupart avec la toison de leurs bêtes.

Ces bergers sont assistés d'énormes chiens à long poil fauve, tenant du grand lévrier de l'Asie centrale et du chien de berger de la Brie. Nous avons beaucoup de peine à défendre nos montures et nous-mêmes de leurs violentes attaques accompagnées d'aboiements féroces.

Le plateau élevé que nous traversons est dominé au nord par des collines sombres, boisées de chênes, derrière lesquelles se dressent les sommets neigeux du Nimroud-dagh.

Çà et là s'élèvent quelques khans abandonnés. Dans l'un d'eux nous trouvons une quantité considérable de ramiers que quelques coups de fusil mettent en émoi. Nous chassons en route des étourneaux et des bruants jaunes, qui vivent en grand nombre sur ce plateau.

Enfin, laissant au nord les cimes du Nimroud-dagh, nous descendons vers le lac de Van, que nous atteignons bientôt au village de Tadvan ou Tativan.

Le lac, à cet endroit, offre un aspect superbe, et ce n'est pas sans une certaine émotion que nous saluons cette petite mer intérieure, si remarquable par son origine, son étendue et sa situation. On sait, en effet, que le lac de Van, de même que celui d'Ourmiah et quelques autres lacs moins importants de la région, paraît avoir pris naissance à la suite d'éruptions volcaniques relativement peu anciennes. Dans tout le pays compris entre l'Ararat et le Nimroud-dagh, les sources thermales et minérales, les dépôts de soufre, de naphte et de pétrole sont au reste très fréquents.

La bourgade arménienne de Tadvan se compose de quelques misérables huttes disséminées au milieu de jardins fruitiers. Le cheikh de cette localité me donna comme présent de bienvenue un chien énorme et très méchant, du genre de ceux qui nous avaient fait si mauvais accueil en route.

Les bords du lac présentent de toutes parts les traces de leur origine ignée. Le sable de la plage est composé de débris de rochers volcaniques ; j'y recueille des fragments d'obsidienne et de pierre ponce. On aperçoit çà et là quelques petits oiseaux et des lézards, mais nul vestige de vie animale ou végétale ne paraît exister dans les eaux de ce bassin.

En fait de matériel de navigation, nous ne voyons à Tadvan qu'un seul bateau à voiles, qui transporte du bois, et met trois ou quatre jours, et parfois même douze, suivant le vent, pour traverser le lac. Tadvan signifie en arménien « Qui-regarde-Van ».

Après avoir franchi deux ruisseaux débordés, affluents du lac, nous arrivons à Almadine, où nous devons camper. C'est un village arménien situé au fond d'une jolie petite vallée et entouré de belles terres parfaitement cultivées. Le labourage s'y fait généralement au moyen d'une charrue des plus primitives tirée par six buffles. Un homme est accroupi sur le joug qui lie la paire de devant, et excite les bêtes avec un aiguillon.

Les femmes d'Almadine (Elmalu), dont le type n'a rien de remarquable, portent des ornements de tête du genre de ceux des Arméniennes de l'Asie Mineure.

Le lendemain au lever du soleil nous nous remettons en route, et, côtoyant le lac, nous laissons : sur une rive, le village de Chamonix, qui ne ressemble en rien à son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homonyme des Alpes; et, sur l'autre rive. Sorpt avec sa petite anse gracieuse. où l'on voit trois barques, chose rare sur ces eaux désertes.

Après avoir dépassé les villages de Khemer et de Zapour, nous atteignons Gollû, misérable localité, en partie arménienne, que les Kurdes des montagnes voisines visitent fréquemment, quelquefois pour trafiquer avec les habitants, mais pour les piller dans tous les cas.

C'est à Gollû que je vis pour la première fois les femmes porter des bracelets de fer faits d'un simple ruban orné de quelques gravures ou plutôt de coups de poinçons. J'en ai acquis un spécimen non sans difficulté.

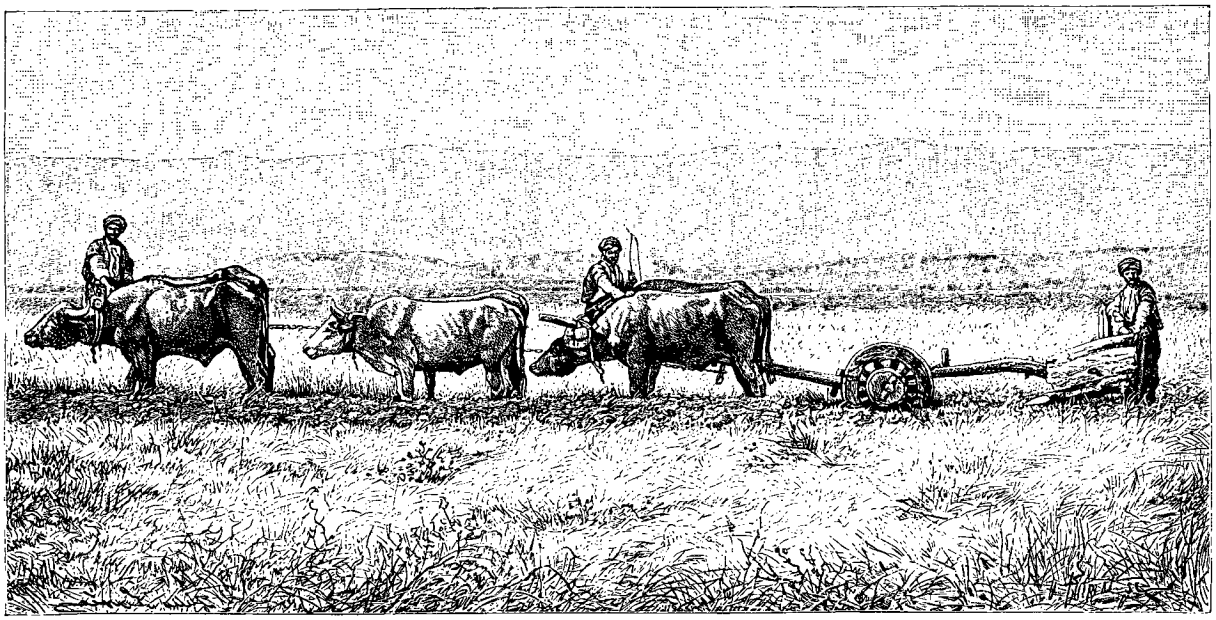
Quelques-unes, plus favorisées, portent des bracelets à trois et quatre tours, et faits en fils de télégraphe. Ces bijoux rudimentaires me tentent fort. Mais, soit que leur origine est un peu compromettante, soit que les femmes qui les possèdent ne veuillent point se dessaisir d'un souvenir de quelque galant téméraire, je n'en puis obtenir aucun.

Le 7 juin à cinq heures du matin nous quittons le campement humide de Gollû. Le temps est pluvieux et froid; le thermomètre marque 6 degrés. Nous laissons Karzit et Oghvantz à gauche. Dans le lointain on aperçoit à droite, au fond d'une pittoresque vallée, le hameau de Kani.

A partir de Pogha, village arménien, la route devient de plus en plus montueuse. Nous traversons les monts Intzakiars, constitués par des schistes argileux et lustrés qui rendent le chemin difficile. Enfin, après avoir dépassé Nanikans ou Naningas et Pelu, on redescend dans la direction du lac.

Toutes les collines avoisinantes sont couvertes de superbes noyers.

Nous devons camper ce jour-là à Akavank ou Cavach-



Une charrue à Almadine. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de la mission.

khan, près du couvent arménien, où nous arrivons à deux heures par une pluie battante. Nous dressons aussitôt nos tentes dans un verger, non loin du lac, et tâchons de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Nous allons ensuite faire une visite à l'archevêque, qui s'excuse de ne pouvoir nous offrir l'hospitalité dans sa modeste demeure. Il se met néanmoins gracieusement à notre disposition pour nous faciliter l'accès du célèbre couvent d'Aktamar, situé sur l'île de ce nom, au sud-ouest de Van. Cette île, jadis péninsule, a été peu à peu séparée du continent par les eaux, et elle en est éloignée aujourd'hui de 4 kilomètres.

Nous passons à Akavank une nuit fort pénible. Nos bons Syriens, transis de froid et découragés, font mine de vouloir séjourner sur ce point désolé et malsain. Mais un peu de fermeté et quelques abâjes données aux plus frileux les décident pourtant à changer d'idée. Le lendemain le camp est levé, avec plus de lenteur que de coutume; la pluie ne nous a presque pas quittés depuis trois jours, et a alourdi de telle sorte notre matériel qu'hommes et bêtes sont vraiment las.

Cependant, à notre grande joie, le temps se met au beau lorsque nous quittons cet abominable lieu de campement. A peine partis, Barry s'aperçoit qu'il a perdu son casque. Nous retournons au couvent et chez le kaïmmakan, où nous déposons une plainte. Mon compagnon fait son deuil de son casque, qui lui fera pourtant bien défaut; mais à peine sommes-nous en route de nouveau qu'un cavalier essoufflé nous rejoint, et exhibe le précieux couvre-chef que nous croyions à jamais perdu. C'était tout simplement le domestique de l'archevêque qui s'en était emparé; mais un remords de conscience ou la crainte d'être découvert par le kaïmmakan lui avait suggéré la bonne idée de restituer l'objet de son larcin.

Après avoir dépassé Vastan et Karakhan, nous gravissons les collines d'alluvions qui sont disposées en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrasses sur les bords du lac; nous gagnons ensuite les plateaux situés à une altitude de 1726 mètres, et à dix heures du matin nous arrivons au pont d'Enghnegh ou d'Inguil, sur le Khosch, affluent du lac. Nous nous y arrêtons pour déjeuner. Cette petite rivière n'a que cinq à six mètres de largeur, mais elle est profonde.

Notre repas matinal fut égayé par le passage d'une famille kurde descendant de la montagne. La troupe était composée de six jeunes hommes et de deux splendides jeunes femmes au riche costume, et joliment campées sur de magnifiques chevaux.

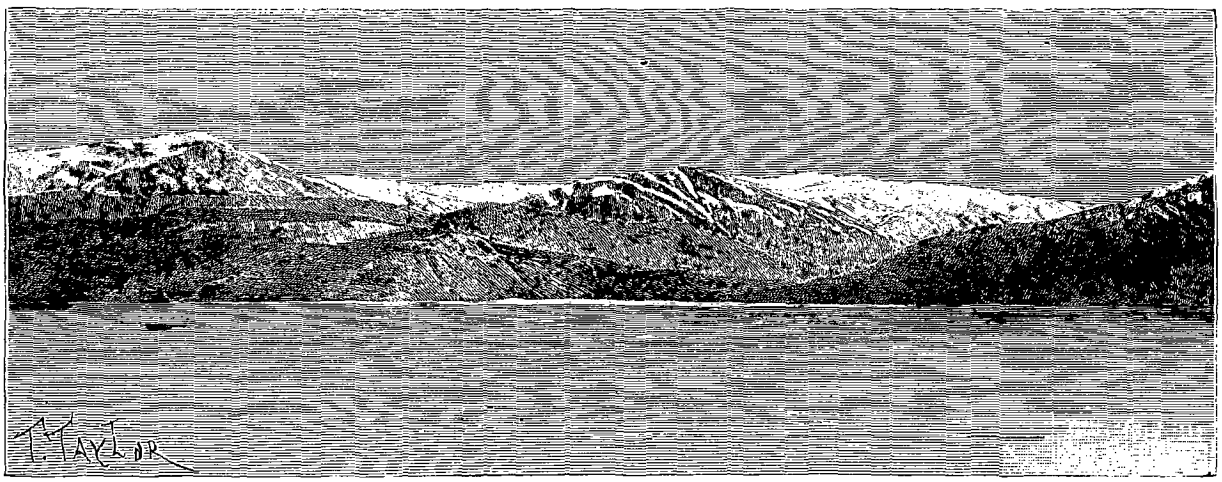
Elles n'étaient pas voilées, et elles jetèrent sur nous en passant un regard furtif. Mais l'une d'elles paya sa curiosité d'une vigoureuse poussée que lui administra un de ses compagnons. Ceux-ci, qui passèrent sans nous regarder, étaient couverts de leurs plus beaux habits, et armés d'un sabre, d'un petit bouclier, d'un pistolet et d'un poignard.

Après déjeuner, nous nous livrons à une chasse aux oiseaux de la région. Nous abattons ainsi quelques cormorans, des étourneaux, etc. Puis nous pêchons un certain nombre de *Squalius maxillaris*, qu'on appelle à tort les sardines du lac de Van.

Ces petits poissons, qui abondent dans la plupart de ses affluents, ne vont que rarement au lac, et, s'ils y vont, ils ne quittent jamais la partie saumâtre où les eaux douces viennent se mêler et en modifier l'âcreté. C'est pendant l'hiver que, les eaux de la rivière étant trop refroidies, les poissons vont se réchauffer dans celles du lac.

La pêche du *Squalius maxillaris* commence vers le 20 mars et finit le 30 avril, époque du frai. Elle est très active, et à ce moment chaque habitant fait sa provision pour l'année. Aussi voit-on de toutes parts, pendant cette période de pêche, des milliers de poissons qui sèchent, étendus sur des claies ou suspendus le long des maisons, empestant l'air pendant quelques semaines.

La constitution géologique de tout ce bassin est



Lac de Van et montagnes du nord. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

extrêmement remarquable. La côte septentrionale est constituée par une chaîne de montagnes trachytiques aux pics aigus et déchirés. Le volcan éteint, le Sipandagh, s'aperçoit au loin à l'horizon. Cette côte est naturellement aride et déserte sur une grande longueur. La côte orientale offre des terrains calcaires et quelques bouquets d'arbres.

Le lac est situé à une altitude de 1 625 mètres. Son étendue est évaluée à 3 690 kilomètres et sa profondeur est considérable. Il gagne constamment du terrain; c'est ainsi que plusieurs îles du littoral ont été recouvertes, et que des presqu'îles sont devenues des îlots. Ses eaux, saumâtres, nous l'avons dit, ne donnent asile à aucun animal vivant. Néanmoins on trouve, à l'embouchure des rivières qui s'y jettent, des poissons ainsi que des oiseaux aquatiques.

Ce qui frappe lorsqu'on regarde le lac de Van, c'est la rareté des bateaux sur ses eaux.

On ne trouve que d'affreuses barques, qui ne présentent aucune garantie suffisante de solidité pour se hasarder sur cette petite mer, exceptionnellement fort agitée tout le temps que nous avons contourné ses nombreux golfes.

J'avais espéré avoir à ma disposition à Van le petit yacht à vapeur de la mission américaine, mais le consul anglais l'avait pris pour aller visiter des villages éprouvés par les tremblements de terre.

Montant ensuite de la vallée sur la colline est, nous passons, par un chemin pierreux, près d'un cimetière arménien, où l'on voit de grandes stèles en dalles brutes avec quelques inscriptions.

On aperçoit alors le charmant village de Norkiegh, perché sur des rochers calcaires escarpés, avec un beau château en ruines.

Nous descendons enfin dans la plaine de Van, probablement occupée jadis par le lac. Ce n'est qu'un vaste marécage, coupé çà et là de quelques centaines de petits affluents ou de canaux, qui rendent la marche fort difficile.

Il y a dans cette région beaucoup de canards casarca;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais, malgré la grande envie que nous avons d'en chasser quelques-uns, l'heure avancée nous oblige à ne pas nous arrêter, car nous voulons entrer de bonne heure à Van. Nous n'arrivons cependant dans cette ville qu'à six heures du soir.

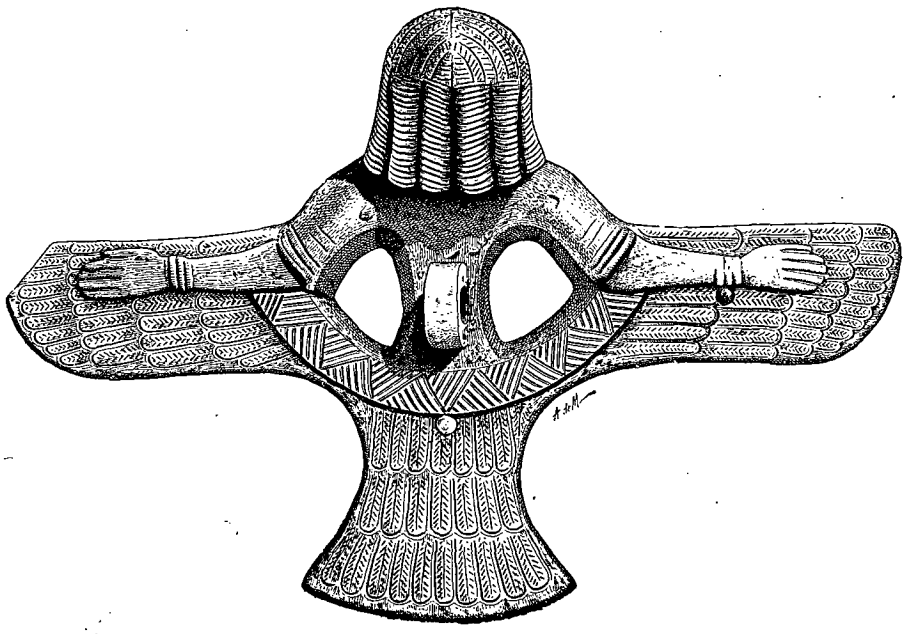
XVIII

Arrivée à Van. — Notre campement. — La ville et les jardins. — École arménienne. — La forteresse. — Le bazar. — Les mosquées. — La faune de la région.

Nous sommes tout d'abord fort embarrassés pour établir notre campement. On offre à notre drogman une prairie marécageuse, située au sud de la ville, où ont été installés, nous dit-on, des soldats fuyant les casernes où régnait la fièvre typhoïde. Singulier endroit qu'un marais pour des gens qui fuient la fièvre! C'était un voisinage peu encourageant: aussi nous hâtons-nous de quitter ce lieu, et, contournant à l'est ces terres basses et humides, nous découvrons, à peu près en face de la porte de Tauris, un terrain vague, tout au plus propre, mais vaste et sec. Nous y dressons rapidement nos tentes, après avoir fait approprier un emplacement à cet effet.

A peine installés, nous recevons la visite d'un Européen, fonctionnaire à Van, M. Gaillard, Français d'origine et directeur du bureau international de la poste et du télégraphe.

Nous abordant avec la plus grande déférence, M. Gaillard se met à notre entière disposition, et nous engage à nous installer, lui aidant, dans le faubourg. Nous y trouverons facilement, nous dit-il, une maison à proximité de la sienne et de celles des consuls d'Angleterre et de Russie. Cette proposition nous paraissait étrange, car nous n'avions pas l'intention de séjourner



Plaque d'attache assyrienne trouvée à Van (voy. p. 284). — Dessin communiqué par l'auteur.

longtemps à Van. Tout en nous témoignant la joie que lui causait notre arrivée, il ne pouvait pas comprendre notre peu d'empressement à accepter son offre obligeante.

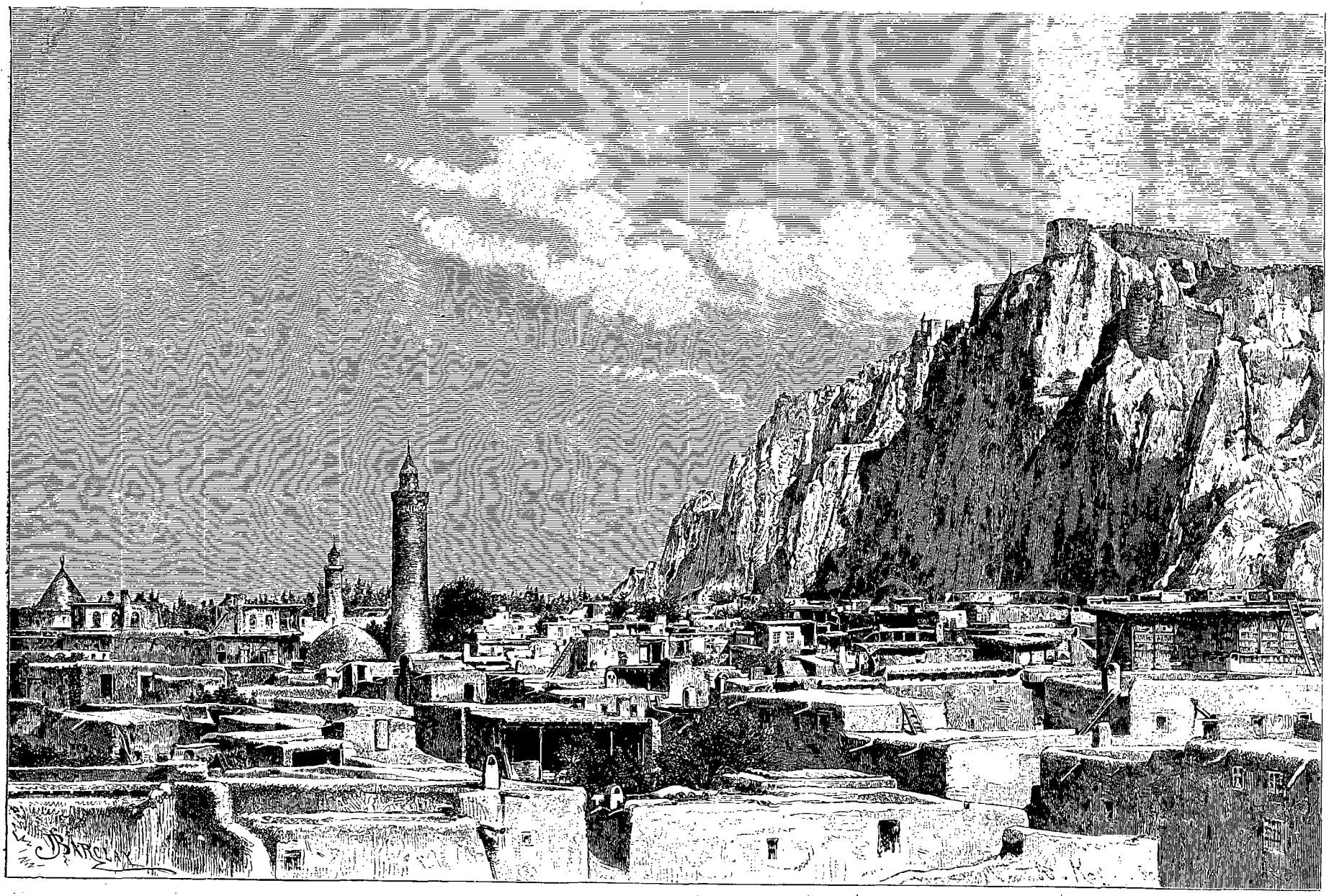
« Mais comment allez-vous donc faire, mon père? » disait-il à Barry, qui se récriait fort contre cette idée de quitter le campement. Enfin, à cette appellation de « mon père », que le bon M. Gaillard répétait avec une respectueuse insistance, Barry agacé me regarda, et nous éclatâmes de rire. Il y avait évidemment un malentendu qu'il fallait éclaircir.

Nous fîmes donc entendre, non sans peine, à M. Gaillard que nous n'étions point des religieux, mais bien de simples voyageurs. La nuit étant fraîche, Barry et moi, nous nous étions enveloppés, l'un dans un plaid, l'autre dans un grand manteau. A la faveur d'une demi-obscurité, car l'heure était déjà avancée, M. Gaillard nous avait pris pour des Pères dominicains qu'il attendait, et qui devaient installer une mission à Van. Après avoir beaucoup ri de cette méprise, nous nous mîmes à causer de la France, en dégustant de notre bon vieux cognac, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit; après quoi chacun de nous se retira sous sa tente pour dormir, heureux d'avoir rencontré un compatriote si aimable et si complaisant.

Le lendemain, nous allons dès le matin chez M. Camsarakan, consul de Russie, pour qui nous avions une lettre de recommandation de M. Coïdan, de Diarbékir. L'accueil de cet aimable Arménien et de sa gracieuse femme fut charmant, et nous fûmes persuadés, dès lors, que notre séjour à Van serait bien et agréablement employé.

M. et Mme Camsarakan s'étaient mis à notre disposition pour nous faire visiter Van et ses environs; aussi les priâmes-nous d'abord de nous conduire à l'école normale arménienne, dont nous avions beaucoup entendu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forteresse de Van (voy. p. 284). — Dessin de Barclay, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parler. Cette école, admirablement organisée, comptait, lors de notre visite, plus de soixante élèves se destinant à l'enseignement. La tenue des classes était irréprochable, et, malgré l'ardeur de leur âge, tous ces jeunes gens se montraient sérieux, exacts et surtout studieux.

Nous fûmes agréablement surpris de trouver là un matériel scolaire essentiellement français, et qu'eussent envié beaucoup de nos écoles il y a quelques années. Mais où notre satisfaction fut plus grande encore, c'est lorsque, ayant interrogé en français quelques élèves, sur la prière de leurs maîtres, nous obtînmes des réponses parfaites dans notre langue sur la géographie et l'histoire, même contemporaine. Les sciences naturelles n'étaient pas non plus négligées, et nous pûmes constater avec plaisir que quelques-uns de ces jeunes gens possédaient déjà très bien les notions de zoologie et de géologie qui sont données dans nos écoles similaires.

Cette école, fondée par M. Portoukalian, et qui s'était maintenue grâce à son zèle, à son énergie et aussi à son intelligence, produisait, en 1882, des résultats sérieux. La durée des cours était de quatre ans, et douze élèves formés en étaient déjà sortis, et travaillaient, à leur tour, à répandre leurs lumières dans la ville et les villages des environs.

Malheureusement, depuis mon retour, j'ai appris que le gouvernement turc, naturellement effrayé des progrès d'une institution aussi éclairée à Van, s'empressa, quelques mois après mon départ, d'inaugurer une guerre de persécution contre le directeur et les professeurs, qui, finalement, reçurent l'ordre exprès du vali de fermer leur école et de s'éloigner de cette ville. M. Portoukalian dut se rendre à Constantinople. Là il obtint l'autorisation de revenir à Van avec une lettre de recommandation de Mgr Narcès, patriarche arménien à Constantinople, pour le gouverneur de Van. Celui-ci donna de nouveau la permission d'ouvrir une école particulière sous le nom d'*École centrale arménienne*.

Mais, les vexations et les persécutions de la part du gouvernement turc s'étant renouvelées, M. Portoukalian pensait, en 1883, abandonner cette école entre les mains des professeurs et venir en France. Ainsi vont toutes les choses de l'Arménie turque!

Petites filles kurdes de Van (voy. p. 286). — Dessin de F. de Myrbach, d'après une photographie de la mission.

Nous n'entrerons pas dans la description détaillée de Van, qui a été faite mainte fois déjà. Nous nous contenterons d'en donner un aperçu.

Si l'on en croit la tradition arménienne et notamment Moïse de Khorène, Van aurait, par la beauté de son lac et la situation exceptionnelle de son rocher, attiré les regards de la reine Sémiramis. Celle-ci y aurait fait construire une forteresse, qui est restée fameuse, car elle est considérée, à juste titre, comme l'une des plus redoutables de l'Arménie. Mais des palais nombreux et des jardins dont elle l'orna, seul le souvenir en est resté, car on n'en retrouve nulle trace. Les antiquités si nombreuses découvertes à l'intérieur du château, et qui se rattachent aux époques assyrienne et persane, semblent pourtant confirmer son origine.

Les nombreuses inscriptions perses et assyriennes dispersées sur le grand rocher de Van ont été relevées par Schulz, Texier et Deyrolle. La plus remarquable est l'inscription trilingue de Xerxès. Elles sont généralement en caractères cunéiformes peu différents de ceux employés habituellement dans les inscriptions des ruines assyriennes. Le rocher, en calcaire nummulitique, renferme aussi de nombreuses grottes ou chambres funéraires dans lesquelles on a trouvé des inscriptions, mais jamais de sarcophages, ni rien qui révélât le mode de sépulture.

Van vient soit d'un mot arménien qui signifie « Demeure, Lieu fortifié, Monastère », peut-être à cause du grand nombre de ses couvents, soit du nom du roi Van, qui vivait peu de temps avant l'expédition d'Alexandre en Asie.

La ville, située sur la rive orientale du lac, est entourée au sud, à l'est et à l'ouest de murailles crénelées et d'un fossé. La partie nord est gardée par la forteresse, assise sur un rocher isolé très élevé. On ne nous a pas permis de la visiter, moins par défiance, je crois, que par honte de nous montrer son délabrement. Néan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins, grâce aux renseignements que j'ai recueillis à Van de la bouche de personnes qui l'ont visitée, il paraît que cette forteresse renferme une ancienne église transformée aujourd'hui en mosquée, et un arsenal où gisent des monceaux d'armes de guerre hors d'usage.

Les rues de Van sont étroites, tortueuses et traversées par un ruisseau. Partout règne une grande malpropreté.

Des villages assez rapprochés forment les faubourgs de la ville. Toutes les maisons sont construites en terre, suivant l'antique usage des Assyriens et des Mèdes; la région abonde pourtant en pierre.

Van possède trois portes : la porte de l'Est, ou Tabriz-kapou-sou, défendue par un bastion assis sur un rocher; la porte du Sud, placée à peu près au centre de la ville, et qui se nomme Orta-kapou ou porte du Milieu; enfin la porte de l'Ouest ou Iskelé-kapou.

La ville se divise en deux parties : la ville proprement dite et les jardins, en arménien *Aykestan*. C'est cette dernière partie qui offre le plus d'attrait au voyageur, grâce à sa grande fraîcheur, qu'entretiennent de nombreux ruisseaux, et à ses rues plantées quelquefois de plusieurs rangées d'arbres. La tonalité générale de Van, donnée par les matériaux de construction, est blanc et rouge, le tout éclairé par une lumière aveuglante.

Arméniens et Kurdes de Van (voy. 280). — Dessin de F. de Myrbach, d'après des photographies de la mission.

Au sud se trouve le bazar, et à l'ouest est situé le grand jardin public, *Khorkhor*, ombragé par des arbres fruitiers, et dont les deux bassins sont alimentés par une source qui sort de la partie inférieure du rocher de Van. Le *konak* ou résidence du gouverneur général, les tribunaux, la caserne, l'hôpital militaire, l'arsenal, la poste, le télégraphe et l'archevêché arménien se trouvent à l'intérieur de la ville.

On compte à Van quatre grandes mosquées, deux bains et deux caravansérails. La plupart des mosquées sont d'anciennes églises arméniennes. La principale est celle d'Oulou-Djami, ruinée.

Le bazar est petit et peu remarquable, mais il est presque propre. On y circule difficilement, à cause d'un ruisseau qui traverse la chaussée.

J'ai pu me procurer chez les bijoutiers des parures de femmes kurdes et arméniennes, quelques broderies et des haches en pierre. Les bijoux kurdes sont en argent et incrustés de turquoises; ils comprennent des colliers, des pendants d'oreilles, des ornements de tête et des diadèmes, très artistiques quoique d'un faire assez primitif.

Parmi les broderies, charmant travail des femmes, quelques-unes présentent aussi un caractère vraiment artistique. Elles offrent, notamment les anciennes, une grande harmonie dans leurs couleurs et leurs dessins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les autres produits de l'industrie locale qui se voient au bazar consistent en tissus de poil de chèvre et en menus objets d'argent niellé assez grossiers.

On y vend aussi des pains de soude, que l'on recueille dans certaines anses du lac exposées au soleil, et où, l'évaporation étant plus active, les sels en dissolution dans les eaux ont pu se déposer.

Dans l'angle nord-ouest du lac se trouvent les ruines d'une ville, qui occupent le rivage d'une baie. Cette ville, jadis florissante, est Aklat, dont les monuments sembleraient contemporains de ceux d'Ani.

La faune de la région est assez variée.

Les montagnes voisines du vilayet de Van sont peuplées de moutons sauvages et de chèvres égagres.

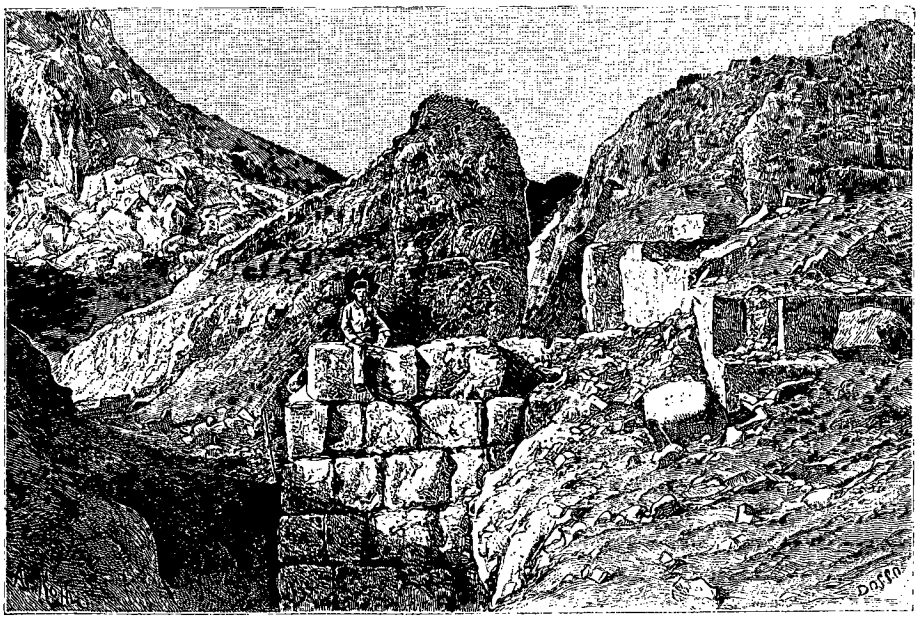
Le lynx et le chat sauvage se rencontrent dans tout le pays, ainsi que le spalax, la gerboise et la loutre. D'innombrables serpents pullulent dans les buissons et le long des ruisseaux. D'ailleurs c'est par centaines que ces animaux furent apportés à notre campement jusqu'au moment de notre départ.

Parmi les oiseaux les plus communs de la plaine de Van, on doit citer : le syrrhapte paradoxal, l'anhinga, le cormoran, le joli *Pastor roseus*, le *Gallinago major*, le *Caccabis chukar*, etc., etc.

XIX

Les Kurdes des vilayets de Van et de Hakkiari. — Le cheikh Obeïdoullah. — Acropole de Topra-kaleh et ses antiquités. — Réception au consulat de Russie.

On a considéré, à juste titre, le plateau de Van comme le centre de gravité du domaine des Kurdes.



Ruines de Topra-kaleh (voy. p. 288). — Dessin de Dosso, d'après une photographie de la mission.

Le vilayet de Van renferme environ 113 000 Arméniens, 22 500 Turcs, 30 500 Kurdes, 500 Nestoriens, 400 Yésidis, 750 Tcherkesses.

Le vilayet de Hakkiari renferme 8 000 Arméniens, 68 000 Kurdes, 76 000 Nestoriens, 2 200 Yésidis, 1 328 Juifs.

Le nombre des Kurdes nomades venant de Mossoul et de Diarbékir s'élève approximativement à 9410 tentes et 50 500 individus.

Les Kurdes Chichaks sont originaires de la Perse, et ils habitent la *caza* de Guiavar, dans le vilayet de Hakkiari. Les limites de Guiavar sont Albak (Bachkala), Djoulamérik, Djezireh, etc., et la partie d'Ourmiah en Perse. Ce district ou caza renferme 31 500 Kurdes de différentes tribus, 14 245 Assyriens nestoriens, 1 024 Arméniens et 310 Juifs. Le pays est très montagneux et possède des défilés en quelque sorte inexpugnables.

C'est dans le village de Nehri, au milieu des Chichaks, que résidait le cheikh Obeïdoullah, fameux par sa lutte contre la Perse et le pays ottoman, et qui arriva à Van pendant notre séjour.

Obeïdoullah prétendait être de la race de Mahomet. Il avait sous sa dépendance en Turquie quelques villages dont il touchait les impôts, tandis que, comme chef spirituel, il recevait aussi les offrandes de la population.

Le plan du cheikh Obeïdoullah paraît avoir été de fonder une autonomie kurde sur les montagnes des frontières de la Perse et de l'Arménie. Dans ce but, il avait déjà préparé ses lois particulières et formé son cabinet, composé de califes ou lieutenants, d'un ministre de la guerre et d'un ministre des affaires étrangères. Ce dernier était un Arménien qui se livrait au commerce des loupes de noyers dans le vilayet d'Obeïdoullah.

Obeïdoullah connaissait très bien la langue arabe et la langue persane, mais il parlait peu le turc. Le

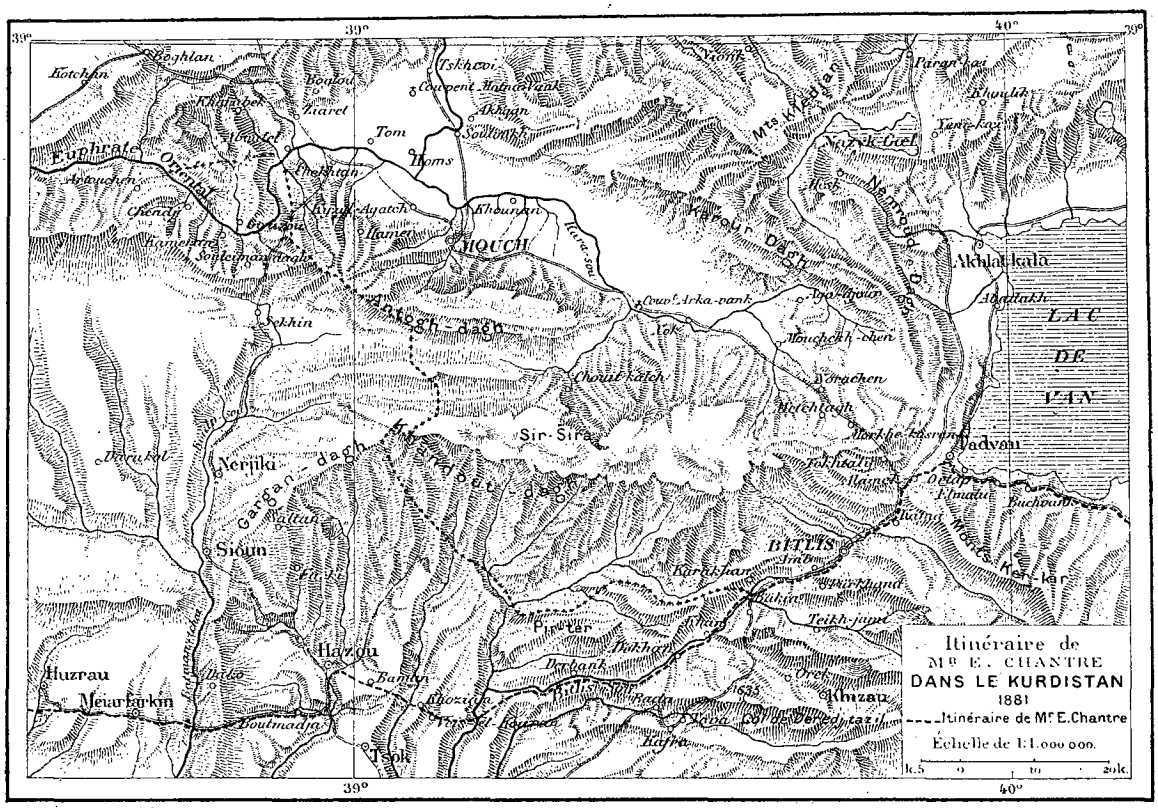
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

visage encadré d'une barbe très noire, la tête ornée d'un turban blanc, et enveloppé d'un vêtement en châle de Lahore, il se tenait ordinairement dans une pièce couverte de tapis précieux et dont les fenêtres étaient garnies de vitraux. Sa maison avait aussi un salon ou *ghaïmé*, mais il n'y venait que le vendredi, son jour de réception. C'est là que les pèlerins et ceux qui avaient quelque requête à lui adresser se présentaient humblement.

Convaincu de sa puissance, il recevait gravement assis, donnant le dos de sa main droite à baiser aux mollahs, car seuls les califes ou autres personnages titrés avaient le privilège d'en baiser la paume. Les notables du pays n'effleuraient sa main que recouverte par la manche de son vêtement, et il présentait sa main gauche aux simples mortels. Il paraît cependant que, devenant plus libéral, il observait de moins en moins ce cérémonial. Oppresseur des chrétiens, il était, en revanche, adoré des Kurdes, qui venaient des pays environnants lui présenter leurs offrandes.

Chaque fois qu'Obeïdoullah était sur le point d'accomplir une affaire importante, il ne manquait pas de se rendre au tombeau de son père pour lui demander conseil.

Il prétendait que l'âme des cheikhs descendant de Mahomet ne se sépare pas de leur corps, et que leurs fils possèdent le privilège de voir leurs mânes et de les consulter quand ils en ont besoin. C'est ainsi qu'il alla



Victor Huot del.

invoquer solennellement les mânes de son père avant d'attaquer la Perse.

On sait que pendant l'été de 1883 Obeïdoullah fut battu par le général Moussa-Pacha à Nehri, et fait prisonnier d'État. Exilé d'abord à Mossoul, il fut envoyé ensuite, par ordre du sultan, à la Mecque, où il mourut.

Le fils aîné d'Obeïdoullah, Ahmed Sadek, ne possède pas, paraît-il, une grande influence; mais Abd el-Kader, son second fils, a assez de prestige aux yeux des Kurdes, et fait tous ses efforts pour reprendre l'autorité de son père.

C'est dans la caza de Djoulamérik, dépendant du vilayet de Hakkiari, que vit une nombreuse colonie d'Assyriens nestoriens. Djoulamérik, à 24 kilomètres au sud-est de Van, se trouve, par sa situation au milieu des montagnes, comme une petite Chine dont l'entrée est interdite aux étrangers, assure-t-on.

Les seules voies conduisant dans l'intérieur de ces montagnes sont des défilés défendus par des bastions naturels, si bien qu'une poignée d'hommes peuvent s'y défendre contre cent soldats réguliers. Le pays est couvert de forêts, et de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres à long poil fort estimés y paissent en liberté.

Les Assyriens nestoriens sont demi-indépendants; ils vivent à la kurde, et leur principale profession est celle de berger. Ils ont peu de champs à cultiver, et encore sont-ils d'une faible étendue.

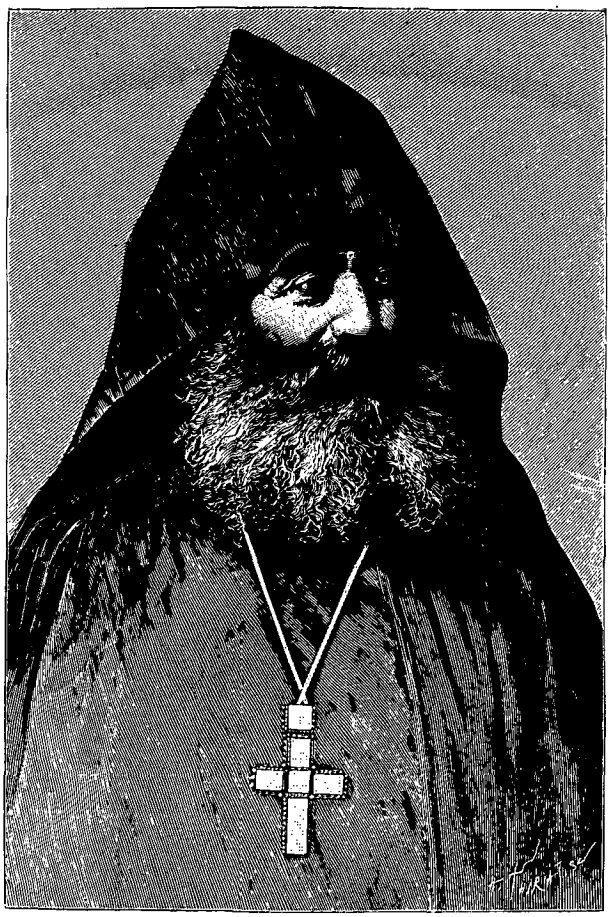
Cette tribu assyrienne descend probablement d'une colonie venue de Mossoul. Elle se serait enfuie des mains des Arabes qui ravageaient la Mésopotamie 700 ans environ avant J.-C., et réfugiée dans ces mon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tagnes qui s'offraient à elle comme des forteresses inexpugnables.

Une des excursions les plus intéressantes que l'on puisse faire dans les environs de Van est celle de l'acropole assyrienne de Topra-kaleh, située à quelques kilomètres à l'est de la ville. Il ne reste actuellement de cette ruine que des substructions cyclopéennes bâties en gros blocs taillés de basalte et de trachyte, en partie découvertes par des fouilles récentes. Ces substructions étaient surmontées de murs et de voûtes en briques crues, d'après le mode de construction ninivite et babylonien.

Des recherches, commencées en 1880-1881, ont amené au jour diverses antiquités, telles que des fragments de trône en bronze, représentant des griffons, puis des débris de boucliers également en bronze qui sont actuellement au British Museum. Sur les fragments d'un de ces boucliers on lit une inscription datant d'un roi d'Arménie, Rusas, contemporain d'Assourbanipal. Cette inscription concourt, avec l'examen des pièces elles-mêmes, à démontrer que ce ne sont pas des armures véritables, mais des objets purement votifs. Ils devaient être, suivant M. Perrot, suspendus aux murs d'un temple, comme ce qui se voit dans les bas-reliefs de Sargon, lesquels représentent précisément un édifice religieux de l'Arménie.



Mgr Khrimian. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Bien que bouleversé et fouillé sur plusieurs points, le sol de cette région doit encore renfermer des trésors archéologiques. On a d'ailleurs trouvé fréquemment des antiquités assyriennes dans les environs de Van. Je n'ai pu faire aucune fouille, faute de temps, mais j'en ai rapporté de nombreux spécimens de poteries, entre autres deux petits vases en terre rouge assez fine.

Le soir une brillante reception réunissait dans les salons du consulat de Russie l'élite de la société arménienne de Van. La table était présidée par Mgr Khrimian, patriarche de l'Arménie turque, qui fut délégué au congrès de Berlin, et que ses amis appellent volontiers le Gambetta de l'Arménie.

C'est à l'initiative et aux réclamations fondées de ce vénérable et énergique défenseur de leurs droits que les Arméniens devront, en grande partie, les réformes que l'on espérait alors obtenir en leur faveur, et qu'ils méritent bien du reste.

Seuls, en Turquie, les Arméniens se font une idée exacte de la puissance du travail et de l'épargne; seuls ils comprennent véritablement l'organisation des sociétés modernes et la supériorité de la civilisation européenne.

D'ailleurs Mgr Khrimian, comme tout esprit élevé et éclairé en Arménie, ne manqua pas d'exciter à Van la jalousie et la méfiance du vali. Celui-ci le dénonça à la Sublime Porte comme un révolutionnaire et par conséquent comme un homme dangereux, qu'il fallait éloigner.

Il n'y a dans cette ville aucun monument remarquable, les habitations et les mosquées n'ont pas de caractère.

Le commerce d'exportation de Van se réduit à peu de chose, et comprend seulement des fruits, des noix de galle, de la laine et des peaux de chèvre très estimées.

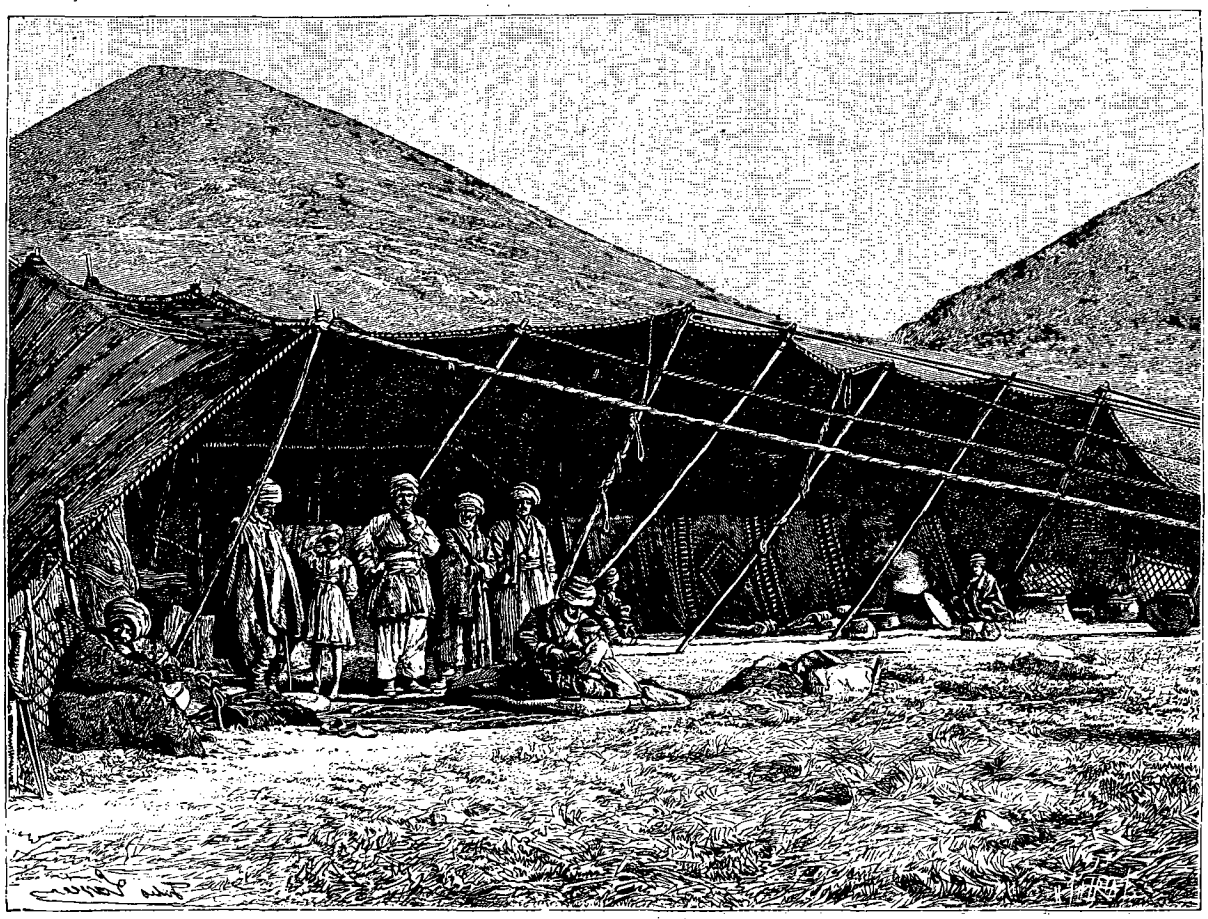
La contrée produit beaucoup de fruits, des céréales, du riz et du coton, ainsi que de la vigne. Les melons de Van sont célèbres dans toute la Turquie. Blancs et verts, leur écorce est extrêmement mince, et ils sont en outre précieux parce qu'ils se conservent comme les melons de Perse. Le riz se récolte en abondance dans toute la région, et les citronniers en pleine terre ne sont pas rares. Les hivers sont pourtant longs et froids.

Enfin, après une trop courte semaine passée dans cette ville, où nous aurions volontiers prolongé encore notre séjour, nous songeons au départ.

ERNEST CHANTRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement de Moussa-agha (voy. p. 290-292). — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie de la mission.

DE BEYROUTH A TIFLIS

(A TRAVERS LA SYRIE, LA HAUTE-MÉSOPOTAMIE ET LE KURDISTAN),

PAR M. ERNEST CHANTRE [1],

SOUS-DIRECTEUR DU MUSÉUM DE LYON, CHARGÉ D'UNE MISSION SCIENTIFIQUE PAR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

1881. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XX

Départ de Van. — Artchag et son lac. — Pergri et ses habitants. — L'Abaga. — Réception chez Moussa-agha. Son campement. — Les Kurdes Haidéranlis.

Tous nos préparatifs étant terminés, et nos chevaux sellés, nous quittons Van à six heures du matin, et prenons le chemin qui conduit à Choï en Perse, par Artchag, Mollah-Hussen et Kasl-Gœl.

M. et Mme Camsarakan ainsi que M. Gaillard ont l'amabilité de nous faire la conduite pendant quelques instants, puis nous avons le regret de nous séparer d'eux.

Nous nous éloignons peu à peu du lac, et gravissons les pentes du Warradak; enfin, après avoir laissé à gauche le Chak-dagh, nous atteignons le territoire des Kurdes Chamsedinlis.

En six heures nous arrivons au village d'Artchag, situé non loin d'un joli petit lac. Cette localité n'est guère remarquable que par la quantité formidable de corbeaux qui y pullulent, et que la population tient en grande vénération.

Les habitants, presque tous chrétiens, sont affables, et s'occupent exclusivement d'agriculture.

1. Suite et fin. — Voyez p. 209, 225, 241, 257 et 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Leurs maisons sont faites de terre, pour la plupart. Autour du village sont plantés en grand nombre des peupliers et des saules.

Le lac d'Artchag est entouré d'une ceinture de montagnes, sauf du côté sud, où une ouverture s'étend dans la direction du lac de Van. Ses eaux sont saumâtres quoiqu'il reçoive des affluents d'eau douce, entre autres le Mehmedjik, ruisseau descendant des montagnes frontières des Haidéranlis. Il n'est sillonné par aucun bateau. En revanche, de nombreux canards voguent sur sa nappe tranquille, tandis que de beaux échassiers rasent l'eau en poursuivant leur proie. Nous abattons sur la rive quelques sarcelles, des vanneaux et des hérons.

Notre campement est établi à quelque distance du lac, sur un point légèrement élevé et sain.

Nous nous mettons en route le lendemain matin pour Pergri. Le temps est beau et la route assez bonne. Nous laissons à gauche le village arménien de Kani, et franchissons une sorte de désert tantôt rocheux, tantôt marécageux et salé, au milieu duquel surgissent de loin en loin quelques bouquets d'arbres, et quelques prairies où viennent paître les troupeaux des Kurdes Chamsedinlis. Les champs cultivés sont rares dans cette région misérable. Nous apercevons cependant, çà et là, avant d'arriver à Pergri, des laboureurs qui creusent des sillons dans un sol merveilleusement fertile, à l'aide d'une charrue primitive attelée de quatre à six buffles, comme à Almadine.

Enfin, après une assez longue étape, nous atteignons à cinq heures Pergri ou Berkri, ou encore Berga, où nous plantons nos tentes pour passer la nuit.

Là nous sommes rejoints par M. Artim, jeune Arménien d'Élisabethpol, qui a fait plusieurs fois le trajet entre Van et Erivan. M. Camsarakan a eu l'extrême obligeance de nous l'envoyer, afin qu'il nous servît de guide dans cette région habitée par les Kurdes Haidéranlis.

C'est lui qui va nous diriger à travers les vallées désertes et les contreforts de l'Ararat, qu'il a maintes fois parcourus seul, et où il est bien connu. M. Artim, monté sur un superbe cheval, voyage avec son fusil Martini enveloppé dans un fourreau de peau de chèvre, sans être jamais inquiété. Grâce à lui, nous allons pouvoir être présentés au fameux Moussa-agha, cheikh des Kurdes Haidéranlis.

Il y a à Pergri un château en ruines; il commandait jadis ce village et les chemins qui y conduisent.

Le costume de la population diffère quelque peu de celui des autres Kurdes. Texier en avait déjà fait la remarque, lors de son passage dans ce lieu. Il se compose : d'une veste en poil de chèvre noir avec des revers blancs, et ornée de passementeries rouges; d'un pantalon très serré à la cheville, et en étoffe de coton à grandes raies rouges et noires; enfin d'un turban de même couleur en forme de cône renversé.

A peine installés sous nos tentes, nous recevons la visite du kaïmakan et de quelques notables de la localité, attirés sans doute vers nous par la curiosité plus que par la sympathie. Nous sommes cependant traités par eux avec beaucoup d'égards, et tous rivalisent de zèle pour nous être utiles.

Je profite de leurs bonnes intentions pour les prier de me procurer des poissons du lac d'Artchag que je n'avais encore pu obtenir.

A la tombée de la nuit, deux jeunes hommes m'apportèrent une corbeille de poissons qu'ils m'affirmèrent avoir pêchés dans le lac d'Artchag. Mais comme, d'une part, ils n'avaient pas eu le temps d'aller et de revenir d'Artchag depuis notre arrivée, et que, d'autre part, ils avaient été vus pêchant dans le Bendi-Mahi-sou (appelé improprement rivière de Pergri), affluent du lac de Van qui passe non loin du village, il ne leur fut pas possible de soutenir leur grossier mensonge.

Le produit de cette pêche avait naturellement moins de valeur à mes yeux que celui du lac d'Artchag, néanmoins il me fit grand plaisir. J'étais en possession par ce fait d'une nouvelle série de poissons provenant d'un affluent du lac Van, et, chose intéressante à constater, cette série renfermait une seule et même espèce semblable à celle que nous avions pêchée dans le Khoch, au pont d'Inguil, c'est-à-dire le *Squalius maxillaris*.

Le lendemain matin nous partons de bonne heure, heureux à la pensée de faire bientôt la connaissance du célèbre cheikh.

Les bandes de Kurdes errants étant, paraît-il, à craindre sur notre parcours, le kaïmakan nous a engagés, avant notre départ, à renoncer aux deux zapetiés que nous avions pris l'habitude, depuis Diarbékir, de traîner à notre suite par acquis de conscience, et de les remplacer par quatre bons cavaliers de la tribu des Haidéranlis. J'acceptai volontiers cette proposition. Ces cavaliers, fort convenables, furent enchantés de l'aubaine, et vinrent jusqu'à l'Abaga, heureux de partager l'ordinaire de nos moukres, qui peu à peu se familiarisaient avec ces montagnards dont les exploits, maintes fois racontés par Ali, étaient souvent venus troubler leur sommeil. Une livre turque et quelques petits cadeaux achevèrent de combler de joie ces braves garçons, et notre réputation désormais solidement établie nous devança rapidement.

La route suit d'abord un ravin basaltique où ruissellent de nombreuses cascades. C'est dans cette région que vivent les Kurdes nomades Milanlis et Dagourlis. Ces tribus n'ont pas de terre, et sont exclusivement livrées à la vie pastorale. Elles possèdent chacune environ trois cents tentes. Leurs troupeaux se composent d'un nombre considérable de moutons et de chevaux. Ces Kurdes sont d'ailleurs réputés excellents cavaliers, de même que leurs voisins les Haidéranlis.

Vers onze heures nous arrivons dans la plaine de l'Abaga ou de l'Alabaga, en vue des campements de Moussa-agha. Celui-ci, avisé de notre passage sur son territoire, avait envoyé à notre rencontre plusieurs cavaliers pour nous engager à séjourner près de ses tentes. Mais comme il ne pouvait pas nous recevoir dans celle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kurdes d'Artchag. — Gravure de Hildibrand, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'il habite avec sa famille, il mit à notre disposition une petite hutte située à côté de son campement, et nous engagea à installer le nôtre sur ce point.

Moussa-agha fit dresser lui-même, à peu de distance de nous, une vaste tente de réception, dans laquelle il nous offrit une collation.

En un clin d'œil, et comme par enchantement, le sol de cette tente fut couvert de magnifiques tapis, produits de l'industrie locale. Puis des serviteurs apportèrent des plateaux de cuivre de toutes dimensions, richement ciselés pour la plupart, et chargés de mets et de boissons. Le riz, le mouton bouilli, le lait aigre et l'eau miellée constituaient le fonds de ce festin, pendant lequel les doigts agiles de Moussa-agha tinrent lieu de couteaux et de fourchettes à découper.

Après nous avoir souhaité la bienvenue avec tout le cérémonial kurde, on s'assit par terre. Tout dans ce repas m'intéressait au plus haut point. Moussa-agha, en premier lieu, était bien l'hôte le plus imposant qui se puisse voir, quoique sa dignité glaciale fût loin de nous mettre à l'aise. C'est un beau vieillard dont la physionomie respire la noblesse et la distinction. Un turban peu volumineux, suivant la coutume des Haidéranlis, entourait sa tête grisonnante mais pleine de santé.

Malheureusement il y avait une tache dans le décor de ce tableau éminemment oriental. Elle venait de ce que plusieurs des fonctionnaires civils et militaires de la maison du cheikh avaient cru devoir, en partie, échanger leur beau costume national aux vives couleurs contre de misérables défroques de soldats, de zapetiés ou de Tcherkesses. Cela n'empêchait pas, d'ailleurs, à quelques-uns d'entre eux d'être de superbes gaillards.

Grâce à l'hospitalité large et bienveillante de cet indépendant et redouté montagnard, j'ai pu observer à loisir certains traits caractéristiques de ce peuple rarement visité par les Européens, et dont la réputation est loin d'être bonne.

Pendant que le cheikh me montrait ses tentes, mon attention fut attirée sur un individu solidement enchaîné à un piquet. Moussa-agha m'expliqua que cet homme appartenait à une tribu voisine et lui avait volé des chevaux. Mais comme il ne se souciait pas de garder un prisonnier chez lui, il s'apprêtait à le renvoyer dans sa tribu après lui avoir fait couper les oreilles. Il m'offrit même de me faire assister à l'exécution, ce que je me hâtai de refuser. C'est ainsi qu'agissent les chefs de tribu entre eux. On mutile les coupables, et on les renvoie chez eux, pour montrer qu'il ne faut pas recommencer.

Le titre de médecin ou de *hakim* que Melhem persista à me donner tout le temps du voyage me valut le privilège de pénétrer dans la partie de la tente occupée par les femmes de Moussa-agha. Celles-ci étaient au nombre de trois; la plus jeune pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans.

Désirant, sans doute, me cacher autant que possible la vue de ses houris, mon hôte avait attendu la nuit pour que je pénétrasse chez elles. L'effet produit n'en fut que plus bizarre et plus beau. Un grand feu avait été allumé devant la tente, et en éclairait l'intérieur. Je tâtai tout d'abord le pouls à ces dames, puis je leur fis tendre la langue. Ces deux opérations, préliminaires obligés de toute consultation sérieuse, me procurèrent en même temps l'occasion de voir de près ces femmes de haute caste.

La plus jeune était d'une grande beauté. Elle pouvait rivaliser avec les plus belles Mingréliennes que j'aie vues plus tard au Caucase. Son nez légèrement aquilin, et ses grands yeux noirs extrêmement brillants, donnaient à sa physionomie énergique quelque chose d'étrange.

Assises sur de beaux coussins en satin rouge, et vêtues d'étoffes de soie aux couleurs éclatantes, bleu, rouge et vert, que faisait miroiter la lueur vacillante du foyer, chacune d'elles me raconta longuement ses misères, ses *desiderata*. Pendant quelques instants elles mirent durement à l'épreuve mes trop modestes connaissances médicales, bien qu'en somme aucune d'elles ne fût sérieusement malade.

J'avais espéré pouvoir faire leur portrait; mais, notre départ ayant été fixé au lendemain, il ne me fut pas possible de donner suite à ce projet, qui, d'ailleurs, n'était pas facile à réaliser.

Nous avons pu, du moins, photographier le cheikh et le personnel de sa maison, et même les mensurer.

La plupart des individus que j'ai observés dans ce campement sont de haute stature, et tous présentent des traits anguleux, un teint basané et des yeux fréquemment gris vert, le tout constituant une physionomie dure et sauvage.

Tous se rasent la tête, et ne laissent derrière qu'une mèche, qu'ils tressent assez souvent. Ils ne portent presque jamais toute la barbe, mais seulement la moustache.

Les Haidéranlis possèdent d'excellents chevaux, qu'ils élèvent dans le pays, ou qu'ils se procurent en Perse. Leur armement comprend un sabre, un poignard, un bouclier, un pistolet et, depuis quelque temps, un fusil Martini, qu'ils se sont procurés pendant la guerre russo-turque, ainsi que quelques mauvais revolvers.

Posséder une de ces armes qui permettent d'envoyer successivement et rapidement un grand nombre de projectiles, est le rêve de tout Kurde qui a eu la bonne fortune d'en manier une quelques instants : aussi les nôtres ont-elles eu un grand succès. Ce ne fut pas chose facile que de leur refuser nos revolvers, surtout ceux de gros calibre, dont nous ne pouvions nous séparer avant d'avoir atteint le territoire russe.

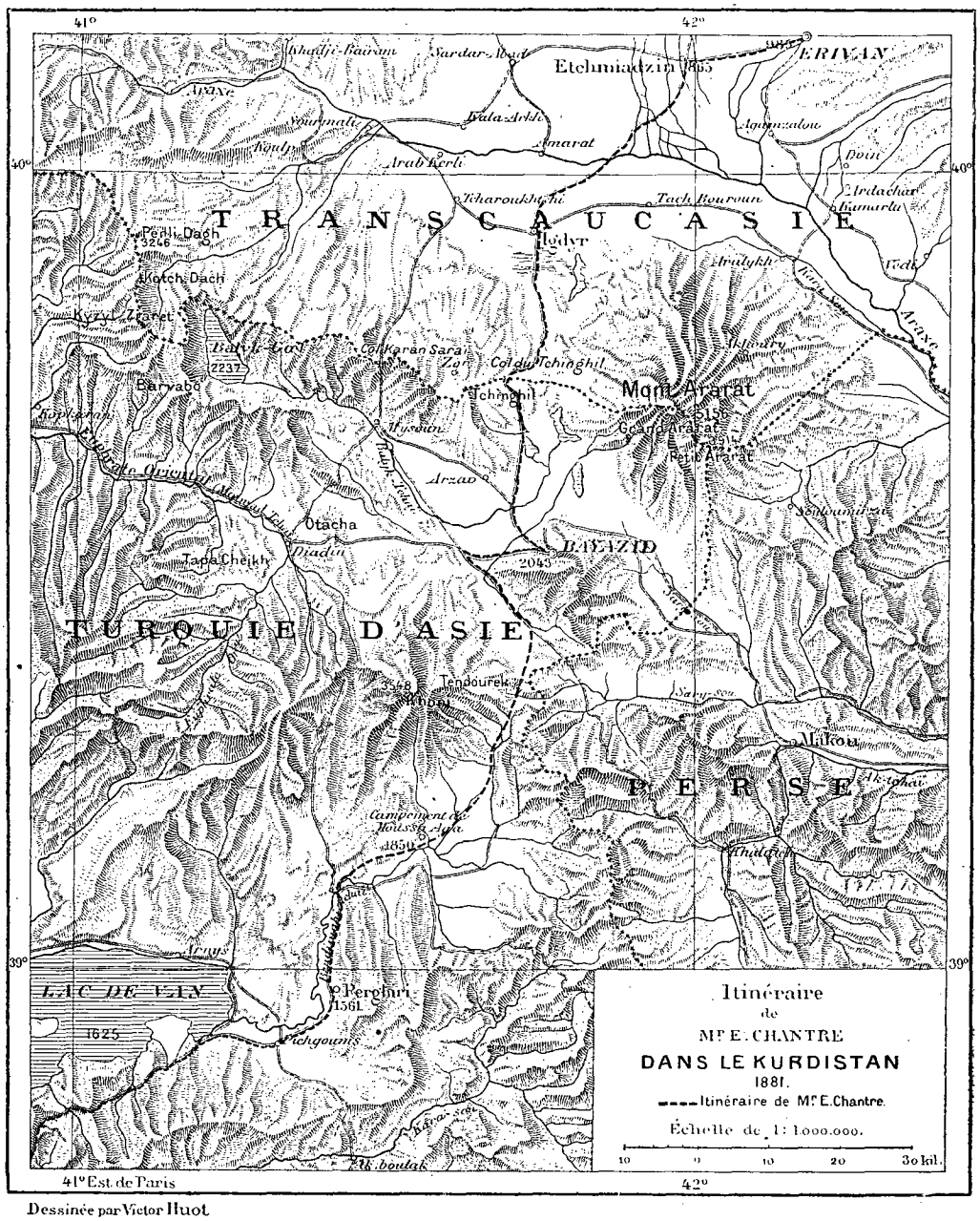
Le désir de posséder une de ces armes était si grand chez le fils aîné de Moussa-agha, qu'il alla jusqu'à m'offrir de l'échanger contre son cheval. Quelque tentante que fût la proposition, une réponse négative, quoique entraînant la mauvaise humeur de notre hôte, nous était dictée par la prudence.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je compris à ce moment qu'il eût été bon d'apporter au cheikh des armes en cadeaux, et des objets de toilette à ses femmes.

Malheureusement, n'ayant pas espéré, en partant, pouvoir pénétrer chez ces Kurdes dont on nous avait fait un tableau si épouvantable encore à Diarbékir, nous n'avions point songé à faire des achats à leur intention.

Nous ne restâmes pas en retard de politesses pour cela à l'égard de Moussa-agha, car, de concert avec Melhem, je réussis à trouver dans nos provisions de bouche et dans notre matériel un assez joli lot d'objets à lui offrir. N'ayant plus que cinq à six jours de marche à faire en caravane, il nous était possible de nous défaire de quelques kilogrammes de sucre, de



Dessinée par Victor Huot

plusieurs boîtes de conserves, et d'une partie de la batterie de cuisine.

Bien que ces cadeaux fussent moins chevaleresques que des armes, ils reçurent néanmoins un excellent accueil.

Suivant la tradition kurde, il y avait autrefois dans cette vaste et fertile plaine plus de trois cents villages appartenant aux Arméniens. Plus tard des Yésidis vinrent se joindre à ces derniers et cultivèrent le sol comme eux. Mais ces paisibles agriculteurs et pasteurs étaient souvent inquiétés durant l'été par les Kurdes Haidéranlis qui venaient de la Perse dresser leurs tentes dans la plaine de l'Abaga.

Il advint un jour, toujours suivant la tradition locale, une grande bataille entre les Kurdes appartenant à la race Zil et ceux appartenant à la race Mil. Les Zils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les Mils représentent les deux grandes branches de la population kurde. Les Haidéranlis, qui sont de la race Zil, enlevèrent Zarifé Hatoun, fille de Kok-agha, chef des Yésidis résidant à Abaga. Ces derniers, complètement battus et découragés, abandonnèrent cette plaine et émigrèrent en Russie et en Perse. L'influence des Haidéranlis ne fit dès lors que s'accroître, et les paysans arméniens durent quitter définitivement le pays et se rendre, eux aussi, en Russie et en Perse. Cela se passait sous Isaac pacha, gouverneur de Van et de ses environs, lequel opprimait lourdement les pauvres cultivateurs arméniens, exigeant d'eux des impôts très onéreux, et les livrant pour la moindre peccadille aux prisons et aux tourments les plus variés.

Le souvenir du passage des Arméniens dans ce pays est marqué par la présence de plusieurs pierres sépulcrales portant le signe de la croix.

Enfin, c'est sous le gouvernement d'Ali-agha, père de Moussa-agha, que les Haidéranlis devinrent définitivement sédentaires. Pendant la guerre russo-turque, Ali-agha réussit à conduire sans danger, par la route d'Abaga à Van, tous les soldats turcs blessés à Bayazid.

Il y a quelques années, Moussa-agha, s'étant brouillé avec le gouvernement turc, brûla toutes les habitations de la vallée, et alla, avec ses sujets, s'installer en Perse. Mais, séduit par les promesses du pacha et des notables turcs de Van, il ne tarda pas à revenir sur son territoire.

Hussen-agha, le cousin de Moussa-agha, est le chef actuel des Kurdes Haidéranlis qui habitent les frontières persanes. Ses sujets passent pour être des bandits de premier ordre. Ils pratiquent en Turquie le brigandage sur une haute échelle, après quoi ils se réfugient en Perse.

Il est curieux de signaler encore que la tradition populaire attribue à Moussa-agha une origine tsigane.

Actuellement le territoire des Haidéranlis, qui comptent six cents tentes environ, s'étend en Turquie du district de Pergri au sud, à la frontière persane à l'est, à la frontière russe au nord, et à l'ouest jusqu'au district d'Ardjech, habité par les Hassananlis.

Quoique essentiellement pasteurs et cavaliers, les habitants de ce pays se livrent à un commerce d'une certaine importance. Celui-ci porte, naturellement, sur les laines des troupeaux, et aussi sur les noix de galle, qu'ils recueillent dans les splendides forêts de chênes qui couvrent les montagnes voisines.

Nous dûmes bientôt et à regret songer au départ. Mais avant de lever le camp je donnai le signal d'une chasse aux rats et aux insectes de la région, dont je désirais emporter une collection. Chacun déploya le plus grand zèle à me satisfaire, moyennant rétribution bien entendu, et je fis ainsi une assez bonne récolte zoologique.

Cette circonstance vint confirmer, paraît-il, la réputation de sorcier que m'avaient faite déjà mes opérations anthropométriques.

J'ai su depuis peu, par un Arménien qui a visité deux années après moi Moussa-agha, que le souvenir du sorcier est encore très vivace chez lui, et même dans toute la tribu, où mon passage a laissé une vive impression. Que penser, en effet, d'un homme qui mesure des têtes dans tous les sens, et prend la longueur et la largeur du nez, ainsi que la couleur des yeux et des cheveux de tout individu disposé à se prêter à ces opérations? Que peut-être ce soi-disant hakim frank qui, avec un appareil mystérieux, prétend faire leur portrait en les retenant immobiles au soleil pendant quelques instants, et récolte les rats et les serpents d'un pays avant de le quitter? Qui peut-il être, sinon un ami du diable et un être redoutable dont il faut se méfier?

Au dernier moment, un individu m'apporta une hache d'armes en fer incrusté de cuivre qu'il avait refusé jusque-là de me vendre. J'acquis avec empresesment cette pièce, car elle me rappelait certaines haches en bronze des nécropoles proto-historiques du Caucase. Malheureusement, il n'y avait pas deux heures qu'elle était dans ma tente, lorsque je m'aperçus qu'elle avait disparu. Le fait n'avait rien de surprenant de la part de ces fieffés voleurs.

Enfin nous plions nos tentes, et allons faire nos adieux à notre excellent hôte, puis nous nous acheminons vers Bayazid, où une escorte de six Haidéranlis nous accompagne.

XXI

En route pour Bayazid. — La ville; le château; la mosquée; la population. — Dislocation de la caravane.

C'est en suivant le superbe plateau de l'Abaga, couvert de pâturages verdoyants et entrecoupés de nombreux et frais ruisseaux, que nous arrivons peu après sur ces cols basaltiques et trachytiques arides qui s'ouvrent sur la région de Bayazid. Plusieurs de ces cols donnent accès sur la frontière persane, éloignée de quelques centaines de mètres seulement. Le temps est superbe; le soleil darde ses rayons sur les rochers, et sur les cimes neigeuses de l'Ala-dagh, qui domine le plateau à l'est. Nous chevauchons allégrement au milieu de cet air pur et vivifiant, et à mesure que nous nous avançons au nord-ouest, en côtoyant le revers occidental de l'Ala-dagh, nous apercevons plus distinctement la cime majestueuse de l'Ararat, que nous avions déjà contemplée depuis le campement de Moussa-agha.

Le chemin n'est en réalité qu'un très mauvais sentier escarpé et pierreux, traversant une série de ravins profonds : aussi ce n'est pas sans une énorme fatigue que nous atteignons Bayazid après dix heures de marche.

Cette ville est admirablement située sur les pentes de l'un des contreforts de l'Ararat. Ses fortifications, jadis importantes, ont été détruites par les boulets russes pendant la dernière guerre.

La ville actuelle, qui tire son nom de son fondateur le sultan Bayazid Ier, s'élève au sud de la route et du col de partage entre le bassin de l'Euphrate et celui du lac d'Ourmiah. Sa population s'élève à 2 000 habitants environ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

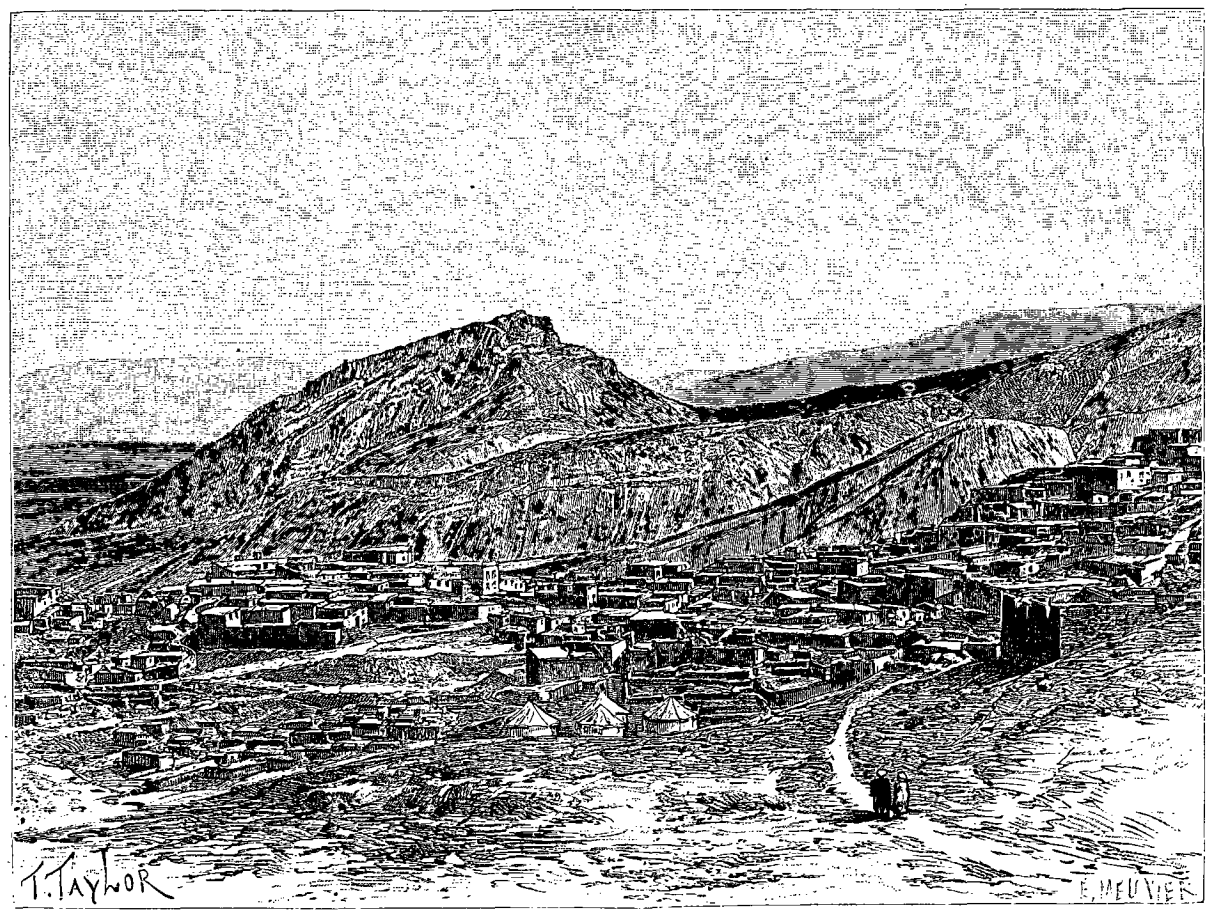
Ses constructions, ruinées, amoncelées sur des pentes très inclinées, sont surmontées d'un palais à double terrasse, à demi ruiné aussi, et d'une mosquée à minaret. Enfin, au-dessus de ce palais, et dominant la ville tout entière, s'élève la citadelle. Dans le lointain, une cime neigeuse, éblouissante sous les rayons du soleil, semble former le fond du cadre magnifique d'où se détache à ravir la ville de Bayazid.

Le palais de Bayazid était autrefois le plus bel édifice de l'empire turc. C'est au sein des riches carrières de marbre rouge des environs qu'ont été extraits tous les matériaux de ce monument, dû aux plans d'un architecte persan. Avec ses portiques et ses colonnades ornés de délicates arabesques et de feuillages entrelacés, ce palais est un véritable chef-d'œuvre de bon goût.

La mosquée, transformée en caserne, a résisté mieux que les autres monuments de la ville aux secousses des tremblements de terre, et son gracieux minaret est encore debout.

Le château, situé au nord de la ville, fut pris par les Russes en 1828; il est adossé à une crête de rocher abrupte. Sa construction remonte probablement au XIIe ou XIIIe siècle.

Il comprend plusieurs tours hautes et circulaires, élevées sur chaque pic que présente le rocher, et reliées entre elles par des murailles qui suivent le caprice de la montagne.



Vue de Bayazid : la ville. — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

Tous ces édifices ont été jadis étudiés et décrits par Texier.

C'est dans le château qu'Amédée Jaubert fut emprisonné, et vécut plusieurs mois au fond d'une citerne, ne recevant le jour que par une faible ouverture pratiquée dans la partie supérieure.

Rien n'est plus triste que le récit lamentable de cette captivité, pendant laquelle Jaubert s'endormait chaque soir sans espoir de se réveiller le lendemain. Arrêté par des nomades aux ordres du pacha Mahmoud, le malheureux orientaliste dut son salut à l'intervention d'une Arménienne, parente du geôlier de la prison, qui l'aida à faire parvenir un billet jusqu'à la cour de Perse.

Plus tard, Texier, en sortant de cette prison qu'il venait de visiter, a découvert, dans un étroit couloir formé par le mur et le rocher, deux figures sculptées sur le roc, paraissant d'une très haute antiquité, et rappelant certains types que l'on a trouvés sur les rochers de la Médie et de l'Assyrie. Elles doivent certainement dater de l'époque où tout ce pays était sous la domination assyrienne.

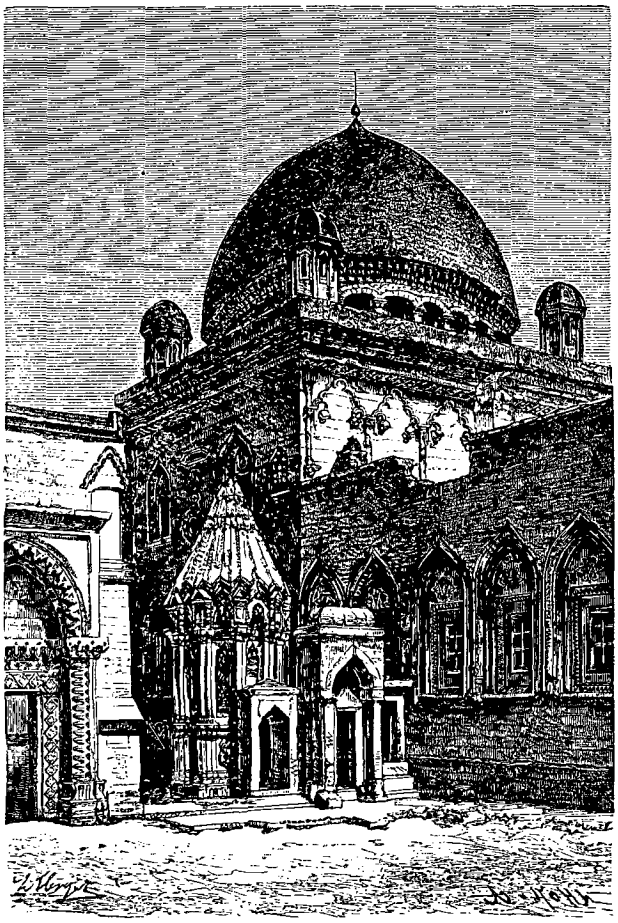
La population des environs de Bayazid se compose

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Arméniens et de Kurdes de la tribu des Seylanlis et des Djelalis. Ils possèdent les uns et les autres environ deux cent cinquante à trois cents tentes.

Les méfaits de ces tribus essentiellement pillardes restent d'autant mieux impunis qu'elles habitent sur la frontière. Les femmes seylanlies, comme la plupart des autres Kurdes, tissent des tapis assez estimés. C'est en traversant un de leurs campements que j'ai eu l'occasion d'en acquérir un spécimen encore sur le métier, et dont l'achèvement s'est opéré sous mes yeux.

Les individus que j'ai pu observer pendant les deux jours que nous avons passés à Bayazid m'ont permis de constater que la déformation artificielle du crâne, commune à tous les peuples de ces contrées, est ici plus fréquente et plus sensible que partout ailleurs. Il m'a été possible de prendre de nombreuses mensurations sur des hommes et des femmes kurdes et arméniennes. Les hommes sont généralement beaux, mais les femmes, loin d'être jolies, offrent un type grossier, et sont d'une malpropreté révoltante. Quel contraste avec la beauté et l'élégance des femmes de Moussa-agha!



Mosquée de Bayazid (voy. p. 295). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de la mission.

Pendant que nous procédions à nos opérations scientifiques, et que nous visitions la ville et ses faubourgs, Melhem ne perdait pas son temps, au point de vue de ses intérêts. La caravane devant retourner de Bayazid à Beyrouth, il s'agissait de la débarrasser le plus possible de son matériel, qui n'était plus neuf et dont il aurait dû payer le transport. En quelques heures, Melhem, digne petit-fils de Phénicien, vendit aux officiers de la garnison ses tentes, sa literie et son stock de provisions. Bientôt après il trouvait, pour les bêtes de somme, des charges de marchandises à destination d'Alep. Le gros de la caravane, c'est-à-dire les mulets, pouvait donc se mettre en route dès le lendemain matin. Elle ne suivit pas le même chemin que nous avions parcouru, car il est plus long, et d'ailleurs aucun des moukres n'eût voulu le reprendre, à cause des dangers considérables qu'ils étaient et sont encore convaincus d'avoir courus avec nous. Ils s'en allèrent donc par Kharpout et Marach.

Notre drogman, une fois débarrassé de ses moukres et de ses bêtes, n'avait plus qu'à se rapatrier, lui et ses trois domestiques. Ceux-ci retournèrent à Beyrouth par Erzeroum, Trébizonde, Constantinople et Smyrne. Melhem, désireux d'achever le voyage avec nous et de voir le Caucase, devait nous suivre jusqu'à Tiflis. Cette combinaison nous permettait de faire conduire à Trébizonde un certain nombre de caisses pleines d'échantillons de roches et d'autres objets de collections, qu'il eût été regrettable de transporter avec nous. Mais, au moment de nous séparer de nos bons Libanais, nous nous trouvâmes dans l'impossibilité de nous procurer des moyens de transport pour atteindre Igdir, premier village russe, et nous fûmes obligés de garder un jour encore la caravane.

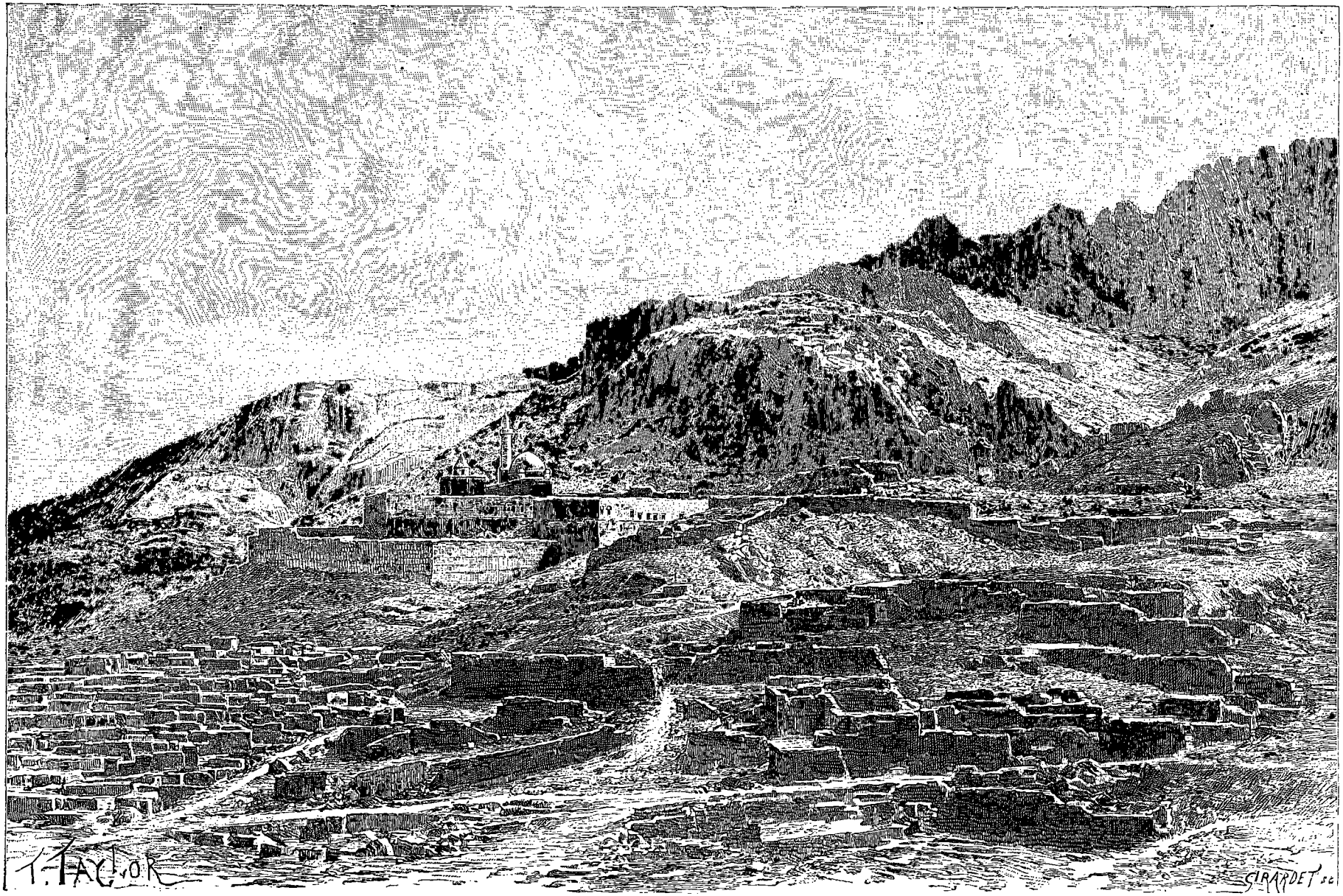
Huit heures de marche nous séparaient de cette localité, où nous devions recevoir l'accueil le plus cordial de la part des autorités locales et des notables négociants. Mais nous n'avions pas songé tout d'abord aux embarras que pouvait nous causer le passage de nos bêtes de somme à la frontière russe, et surtout leur rentrée en Turquie.

Dans cette circonstance encore, l'aimable intervention d'un négociant arménien, M. Agop, nous fut de la plus grande utilité. Grâce à son obligeance, toutes les formalités de douane furent bien vite achevées, et, le lendemain matin, après avoir déposé nos caisses en lieu sûr, nous pûmes nous mettre en route de bonne heure, certains que nos hommes n'éprouveraient aucune difficulté à leur retour.

Non loin de Bayazid, et au nord, se trouve le village de Dyadin, où se réunissent les premières sources du Mourad issues de l'Ala-dagh. Les caravanes s'y arrêtent au moment de pénétrer sur le territoire persan ou en en sortant.

Ce village est habité par des Arméniens et des Turcs, qui l'ont fortifié pour se mettre à l'abri des incursions des Kurdes. De ce point nous pouvons admirer l'Ararat dans toute sa magnificence. Il projette sa cime neigeuse dans l'azur d'un ciel sans nuage, et paraît, par suite de sa grande élévation, isolé des montagnes avoisinantes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Bayazid : la ville et le château (voy. p. 295). — Dessin de Taylor, d'après une photographie de la mission.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On aperçoit au sud le petit Ararat, relié au géant par un col où, suivant la Bible et la tradition arménienne, s'arrêta l'arche de Noé.

XXII

Départ de Bayazid. — Marécages salés. — Le col de Karabula. — Névés et moraines. — Glaciers et volcans de l'Ararat. — Descente sur Igdir. — Arrivée à Igdir. — La douane russe.

De Bayazid à Igdir, le pays change plusieurs fois de physionomie. Aux collines abruptes et sauvages, à chaque instant entrecoupées de ravins profonds, succèdent de grands plateaux arides, recouverts de marécages salés. En partie desséché dès qu'arrivent les chaleurs, le sol de ces hauts plateaux est recouvert d'un manteau blanc de sel, que l'on prendrait volontiers, de loin, pour de la neige.

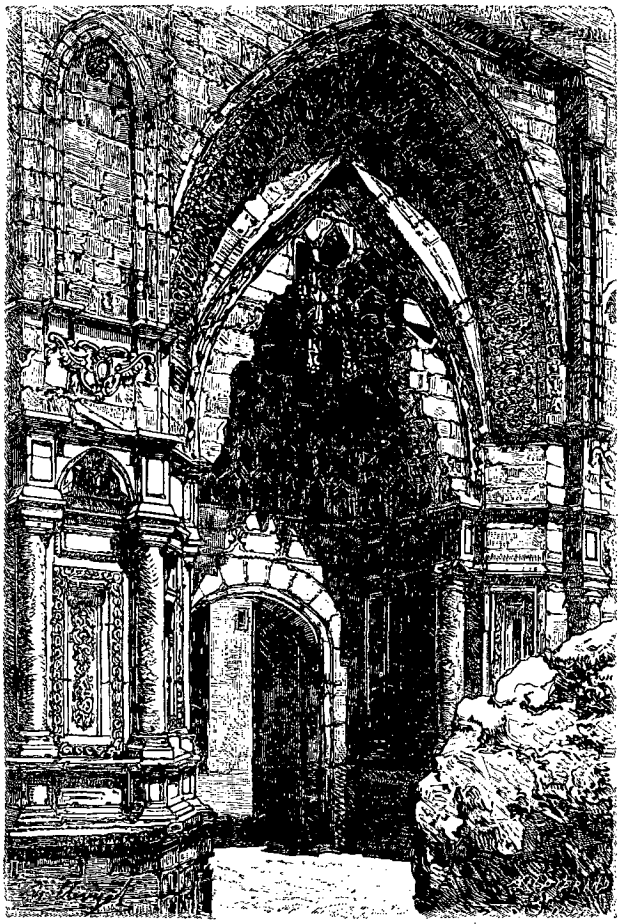
Après avoir traversé un de ces déserts sur les bords desquels paissent les innombrables troupeaux des Seylanlis des environs, le sentier devient presque subitement rapide, et en peu de temps nous atteignons à 2 400 mètres d'altitude le col de Karabula. Là la neige n'a pas encore fondu, et la caravane se fraye non sans peine un passage sur cette extrémité de l'un des nombreux glaciers de l'Ararat, et surtout sur les moraines fraîches, encore boueuses.

L'aspect de ces grands névés, qui paraissent se rattacher directement à ceux du Géant, est véritablement imposant. Je constatai encore ici que ces grandes nappes glacées fonctionnent et se meuvent partout sous les mêmes influences et d'après les mêmes lois. Je retrouvai là, en effet, comme au Caucase, en Finlande, en Scandinavie, aux Pyrénées, dans les Alpes, les mêmes moraines, avec leurs blocs erratiques, leur boue et leurs cailloux striés caractéristiques, ainsi que leur même disposition dans les vallées.

Bientôt, redescendant dans la plaine, nous retrouvons les roches trachytiques que le glacier nous avait cachées quelque temps. Sur plusieurs points on remarque des coulées de lave ayant gardé une fraîcheur qui ferait croire à des éruptions volcaniques récentes.

J'ai observé, d'ailleurs, chemin faisant, plusieurs *fumerolles*, d'où s'échappaient de temps en temps des émanations gazeuses et de la chaleur. Au dire d'un vieux Kurde que nous avons questionné en route sur ce que l'on pense, dans le pays, de ces émanations souterraines, il n'y a pas plus de cinquante ans que la lave chaude a coulé, sur plusieurs points, des flancs de la grande montagne.

De toutes parts dans la plaine on aperçoit des blocs erratiques émergeant des anciennes moraines dont nous franchissons les ondulations nombreuses, et dans les replis desquelles se sont formés d'innombrables lacs aux eaux noires. En observant la composition des dépôts morainiques de ce versant de l'Ararat, je remarquai que l'on y trouve, outre les éléments volcaniques anciens dont sont constituées les cimes du Géant et de ses voisins, des matériaux plus récents pouvant se rattacher aux coulées de lave modernes que nous avions rencontrées quelques instants auparavant.



Porte de la mosquée de Bayazid (voy. p. 295). — Dessin de H. Clerget, d'après une photographie de la mission.

Ce fait, fort curieux par lui-même, acquit pour moi une plus grande importance encore quand je constatai que des laves modernes alternaient sur plusieurs points avec les matériaux erratiques. J'aurais beaucoup désiré m'arrêter quelque temps pour étudier en détail ces intéressants vestiges des deux plus grands phénomènes géologiques anciens dont on peut encore de nos jours étudier les évolutions, bien que leur importance ait beaucoup diminué. Mais le temps me manquait pour entreprendre une exploration même restreinte de la vallée. Il fallut y renoncer.

La longueur de la route et la crainte de nous trouver de nuit dans les mauvais chemins me firent hâter le pas pour rejoindre mes camarades, qui me croyaient déjà prisonnier des Kurdes.

Cette question géologique, qui mérite d'attirer l'attention, de même que l'étude des populations de toute cette contrée, que je n'ai pu faire que superficiellement, seront l'objet, pour moi, de recherches minutieuses dans un prochain voyage.

A mesure que nous nous approchons d'Igdir, nous descendons dans la plaine, qui, sur quelques points, est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

basse et marécageuse. Aux portes même de la ville, le sol est inondé. La campagne est coupée de nombreux canaux d'écoulement; mais leurs eaux, grossies par les pluies et la fonte des neiges, débordent de tous côtés et recouvrent la chaussée. C'est avec les plus grandes difficultés que nous parvenons à sortir la caravane de ce mauvais pas. Sans le secours de deux braves Tatars, nous perdions certainement une partie de notre bagage dans ces dangereuses fondrières.

Nous dirigions nos pas vers le caravansérail commun, quand M. Ékiantz, un ami de M. Artim et le maire de la ville, prévenu de notre arrivée, nous fait prier avec insistance de venir loger chez lui.

Nos bagages sont d'abord déposés en partie à la

Kurdes Djelalis (voy. p. 295). — Dessin de F. de Myrbach, d'après des photographies.

douane, où ils doivent être visités, car nous entrons en Russie.

Après nous avoir souhaité la bienvenue, notre hôte nous installe dans sa maison, et il pousse l'obligeance jusqu'à se charger de nous trouver, chose importante pour continuer notre voyage, des moyens de transport pour nous et nos bagages, cette cause permanente de soucis que bientôt nous n'allons plus avoir.

Pendant que nous mettons un peu d'ordre dans notre toilette, qui a beaucoup souffert du voyage, rude et rapide depuis Van, le salon de M. Ékiantz s'emplit de monde. Lorsque nous descendons pour le dîner, nous nous trouvons au milieu d'une nombreuse réunion. M. Ékiantz avait invité, en notre honneur, tout ce qu'Igdir possède d'autorités civiles et militaires, ainsi que quelques négociants de la localité.

Durant le repas, tout à fait arménien, y compris les excellents vins et les liqueurs, règne la plus vive ani-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mation. Des toasts nombreux sont tour à tour portés avec la plus grande cordialité, à nos santés, au succès de notre voyage, à la prospérité de nos patries respectives.

Pendant la réception qui suivit le dîner, nous eûmes à terminer nos opérations de douane pour nous et pour notre caravane, qui devait rentrer en Turquie à Bayazid.

Pour toutes ces affaires nous n'eûmes qu'à nous louer de l'amabilité du fonctionnaire russe, qui accepta, sur parole, nos déclarations sur le contenu de nos colis. Une de nos caisses l'avait pourtant bien intrigué. C'est celle qui contenait nos clichés photographiques; elle avait été plus soigneusement cordée que les autres et se trouvait aussi être la plus lourde. Cette dernière particularité, critérium suspect pour les douaniers de tous pays, faillit être fatale au succès de tout notre voyage, car nos clichés, n'étant pas développés, ne pouvaient être en aucun cas exposés à la lumière.

Enfin, au moment où je m'apprêtais à faire ouvrir la valise et à sacrifier quelques clichés, puisque toutes mes affirmations restaient vaines, j'eus une idée qui, en me fournissant une explication facile, sauva la situation.

Je fis comprendre au brave douanier que mes plaques photographiques craignaient autant la lumière qu'une allumette chimique craint le feu, et qu'elles seraient brûlées dès qu'elles verraient le jour. Cette explication fit beaucoup rire le personnel de la douane à qui on la répéta, et tout fut dit. Maintenant que l'on aura dans toutes les douanes un cabinet noir et de la lumière rouge, les voyageurs ne seront plus exposés à de pareilles tracasseries.

Une fois nos bagages reconnus, il s'agissait de les faire

Figures sculptées sur le roc à Bayazid (voy. p. 295). — Dessin de P. Sellier, d'après une gravure de Texier.

parvenir à Tiflis par un système autre que celui de la poste que nous allions employer, mais qui ne transporte ni bagages ni marchandises. De Tiflis à Érivan il existe un roulage; mais d'Igdir à Érivan les transports ne se font que par caravane.

Notre hôte nous ayant trouvé huit chameaux dont le conducteur appartenait à une caravane chargeant le soir même pour Érivan, j'acceptai cette combinaison qui nous gagnait du temps, tout en étant économique.

C'était ici que, définitivement, nous devions dire adieu à notre caravane, à nos braves Arabes et Kurdes, enfin à notre chère vie nomade si pleine d'attraits, ainsi qu'à nos maisons de toile, sous lesquelles on repose si agréablement!

Les abominables *perekladnaïa* vont remplacer nos montures, excellentes bêtes auxquelles nous nous sommes attachés.

Aucune curiosité ne pouvait nous retenir à Igdir, et nous avions hâte d'arriver à Tiflis, où nous devions trouver des nouvelles de France et un peu de repos.

XXIII

En route pour Érivan. — Vue splendide sur l'Ararat. — L'Araxe. — Etchmiadzin. — Érivan : la ville; le château. — Le lac Gokcha. — La vallée d'Akstafa. — Arrivée à Tiflis. — Séjour au Caucase. — Retour en France.

Après avoir serré la main à notre aimable hôte, trois perekladnaïa nous emportaient, le lendemain matin, à toute vitesse, dans la direction d'Érivan. Nous avions en outre une escorte de deux chapars (gendarmes irréguliers), que l'officier de police d'Igdir avait absolument voulu nous donner jusqu'à Érivan.

C'est, en réalité, en quittant Igdir que nous avons joui de la plus belle vue qu'on puisse avoir sur le massif de l'Ararat. Admirablement éclairé par le soleil du matin, il nous apparut dans toute sa magnificence, les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cimes du Géant et du Petit Ararat se dessinant de plus en plus distinctement à mesure que nous nous éloignions vers le nord.

De la vallée de l'Abaga on n'apercevait guère que le Petit Ararat; d'Igdir on ne voyait que le Grand; tandis que le panorama qui se déroule sous nos yeux offre un ensemble splendide du massif.

A mesure que nous avançons dans la plaine ondulée et recouverte de moraines riches en galets d'obsidienne, nous trouvons des champs de mieux en mieux cultivés, surtout aux approches de l'Araxe.

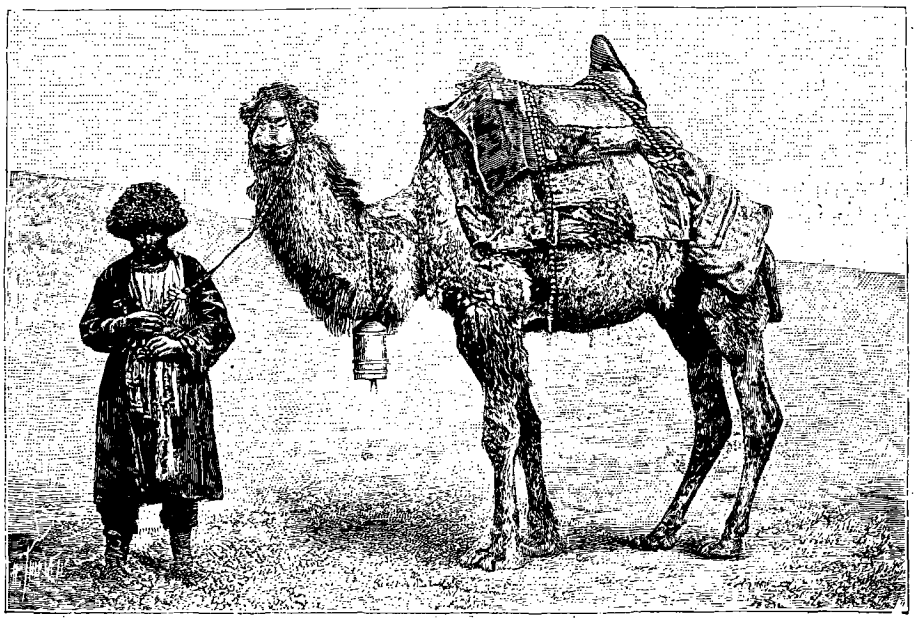
Soudain, pendant qu'à une montée assez raide mon attention était attirée par les historiettes de notre postillon, que me traduisait à mesure mon compagnon Artim, un coup de feu retentit derrière nous à une certaine distance.

Nos chevaux, étant meilleurs, sans doute, que ceux des deux autres perekl6dnaïa, avaient constamment tenu la tête de la file, et se trouvaient en ce moment à plusieurs centaines de mètres en avant des autres voitures.

Nous nous arrêtons subitement, et nos deux chapars, qui, conformément à leur consigne, n'avaient pas quitté les abords de notre équipage, partirent à fond de train à la recherche de nos compagnons.

Pendant plus d'une demi-heure que dura leur absence, nous fîmes toutes les conjectures possibles sur le sort des retardataires.

De l'avis du postillon, qui alternait des histoires de brigands avec celle de l'arche de Noé, dont on doit, suivant lui, retrouver sûrement les débris sur le Petit Ararat, nos compagnons avaient été bel et bien attaqués par les Kurdes. Tout en prêtant une oreille distraite aux racontars de cet homme fort loquace pour un Tatar, nous examinions les charges de nos armes, lorsque



Un chamelier d'Igdir. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

nous vîmes enfin arriver les deux voitures, escortées de nos cavaliers.

Les éclats de rire qui précédèrent toute explication nous tirèrent aussitôt d'inquiétude. Personne n'avait de mal, sauf une oie que Melhem avait tirée dans un champ, près de la route. Le brave garçon croyait faire un beau coup de fusil au profit de nos collections.

Malheureusement, la pauvre bête, quoique solitaire, n'était nullement sauvage. Son propriétaire, un Tatar, étant accouru au bruit du coup de feu, réclama, c'était justice, une indemnité pour son oie. Après de longs pourparlers, rendus difficiles par son ignorance de la langue tatare, Melhem régla son compte en turc, et son méfait ne lui coûta pas moins de deux roubles.

En arrivant dans la région de l'Araxe, on aperçoit, en plusieurs endroits, des marnes grises et verdâtres dans lesquelles se trouvent d'importants dépôts de gypse et de sel. Ces dépôts tertiaires sont recouverts généralement par des laves et des dépôts morainiques du mont Takh-Haltou.

Après avoir traversé l'Araxe, nous laissons à droite la route d'Érivan pour nous diriger sur Etchmiadzin, que nous devons visiter en passant. Le nom arménien d'*Etchmiadzin* signifie « Descente du fils unique », et c'est celui de l'église principale, dédiée à saint Grégoire l'Illuminateur, l'un des saints les plus vénérés de l'Arménie. Les voyageurs arméniens de passage dans cette ville ne manquent pas de s'y arrêter pour faire leurs dévotions. Ils s'y confessent et reçoivent l'absolution du patriarche.

Les excellentes recommandations de nos amis les négociants arméniens de Marseille et de Tiflis devaient ici encore nous être utiles.

En effet, sur la présentation de la lettre de M. Cheyantz pour Sa Sainteté Kévork IV, catholicos actuel, et sur celle de la lettre de M. Markaroff pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Ter Ossipoff, inspecteur civil du couvent, nous reçûmes l'accueil le plus parfait. On nous invita tout d'abord à prendre part à un repas, en compagnie de ceux des Pères qui parlaient français. Nous visitâmes ensuite l'école, puis les églises, si remarquables, et tant de fois décrites.

Le trésor attira tout spécialement mon attention, à cause des richesses artistiques qu'il renferme. Quant à la bibliothèque, dont tous les érudits du monde savant connaissent la réputation, je n'ai pu qu'admirer les merveilleuses enluminures des manuscrits qu'elle renferme, et les splendides reliures, collection unique en ce genre d'œuvres d'art ancien.

La visite du musée proprement dit m'était réservée pour la fin, car on devait m'y montrer, en fait d'objets précieux, à côté de quelques haches en pierre et de nombreux objets archéologiques, un fragment de l'arche de Noé. L'échantillon qui m'a été présenté est bien un éclat de bois, et, au risque de compromettre ma réputation, je l'ai déterminé comme fragment de lignite, sans doute tertiaire. Le vénérable prêtre conservateur du musée m'a avoué, en souriant, que déjà des voyageurs incrédules avaient exprimé la même opinion.

Tatars d'Érivan. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Nous nous serions volontiers oubliés quelques jours dans ce couvent, où la vie, malgré sa monotonie, est rendue attrayante par les études nombreuses qu'on peut y faire, au sein des immenses richesses archéologiques, artistiques et de littérature ancienne qu'il renferme; mais il nous fallait atteindre Érivan avant la nuit, et nous dûmes nous mettre en route.

Le soir, au coucher du soleil, nous entrions dans cette ville par le grand pont Rouge.

Nous nous rendons tout d'abord à la poste, puis nous nous faisons conduire à l'hôtel de Tauris, le seul établissement de la ville où l'étranger puisse séjourner, en dehors des caravansérails. C'est à Érivan que nos bagages, venus à dos de chameau depuis Igdir, devaient être déposés. Nous les trouvons en effet, arrivés en très bon état.

Comme nous avions hâte d'atteindre Tiflis, il fallait activer les deux opérations indispensables pour notre départ et celui de nos bagages. Artim, qui devait nous quitter ici, nous rendit encore un dernier service. Il nous trouva un de ces excellents camionneurs de Tiflis, appartenant à une secte russe connue sous le nom de *molokans*, ou « buveurs de lait ». Il devait transporter nos colis à bon compte et sans aucun risque. L'arrangement fut bientôt conclu sur parole, et nous pûmes livrer nos caisses sans la moindre inquiétude.

Mais revenons à Érivan et disons quelques mots de son château, auquel nous avons fait une courte visite.

C'est une construction de forme à peu près ovale, protégée par une triple rangée de murailles construites simplement en boue séchée au soleil, comme d'ailleurs la plupart des maisons.

Grâce à un précipice effroyable au fond duquel passe la rivière, cette place est imprenable du côté nord. Malheureusement cette forteresse se délabre peu à peu, et tombera bientôt en ruines.

On nous montra à l'hôtel de belles dépouilles de chèvres (*Capra ægagrus*) de l'Alagheuz. J'ai pu en acquérir quelques-unes, non sans difficulté, car on y attache une grande valeur, à cause des dangers que présente la chasse de ces animaux.

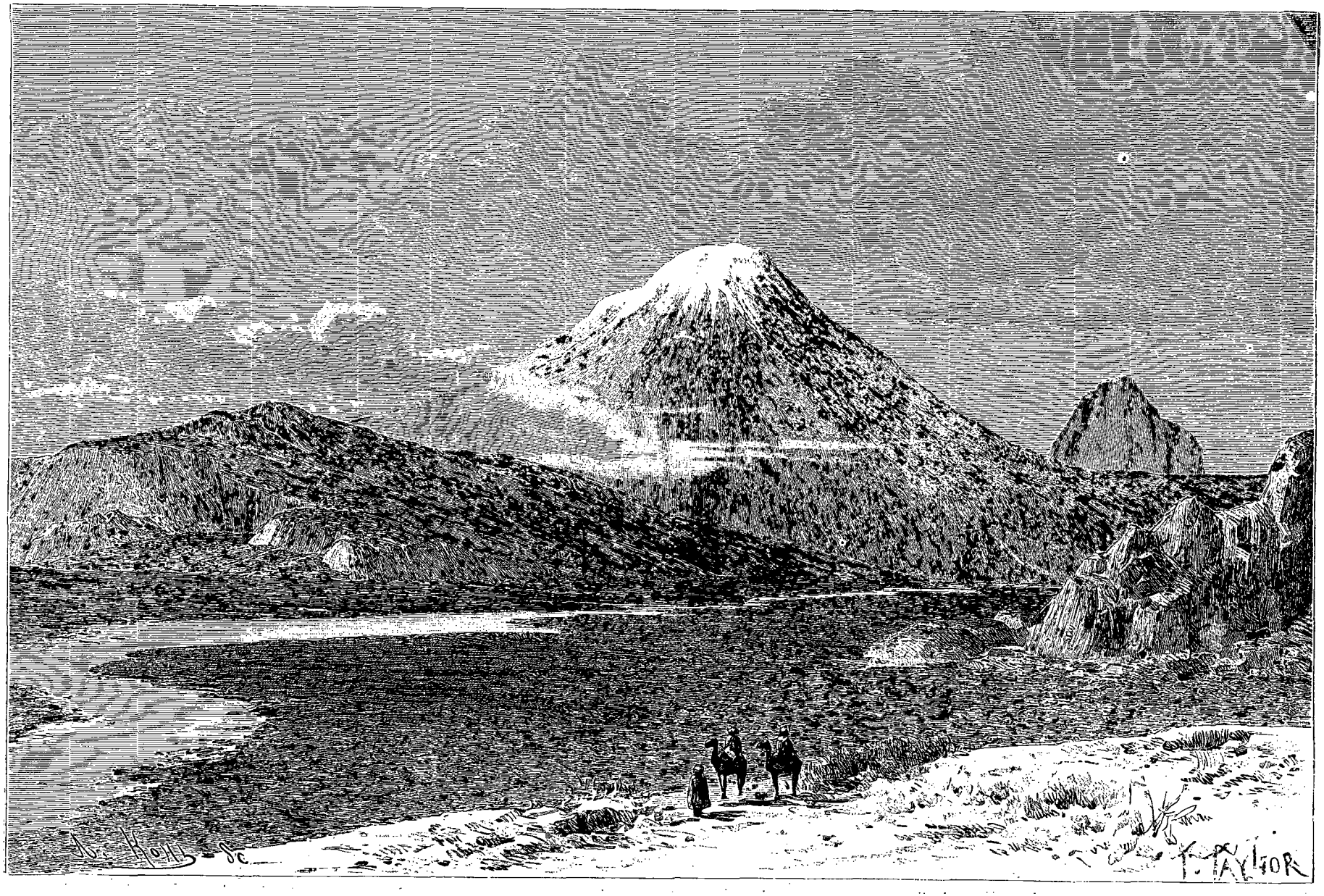
En parcourant le marché et le bazar, je suis parvenu à faire une collection à peu près complète des poteries en usage dans le pays. Elles sont persanes de types et de couleurs; le bleu surtout domine, ce bleu incomparable que l'on retrouve partout en Perse, sur les riches panneaux de faïence, sur les coupoles des mosquées, aussi bien que sur les vases les plus grossiers.

Au reste, tout est persan à Érivan.

Le 22, à six heures du matin, trois nouvelles voitures nous emportent sur la route de Tiflis. Celle-ci, des plus accidentées, court d'abord dans la direction du lac Gokcha, que l'on aperçoit en arrivant près de Novo-Bayazid, et que l'on côtoie jusqu'à son extrémité nord. Nous laissons alors derrière nous les cimes du massif de l'Ararat et de l'Alagheuz, que nous perdons bientôt de vue définitivement.

Le lac Gokcha est une belle nappe d'eau, appelée aussi quelquefois lac Sevang, mer Bleue, ou encore lac

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mont Ararat vu d'Igdir (voy. p. 301). — Dessin de Taylor, d'apres une gravure de Texier.

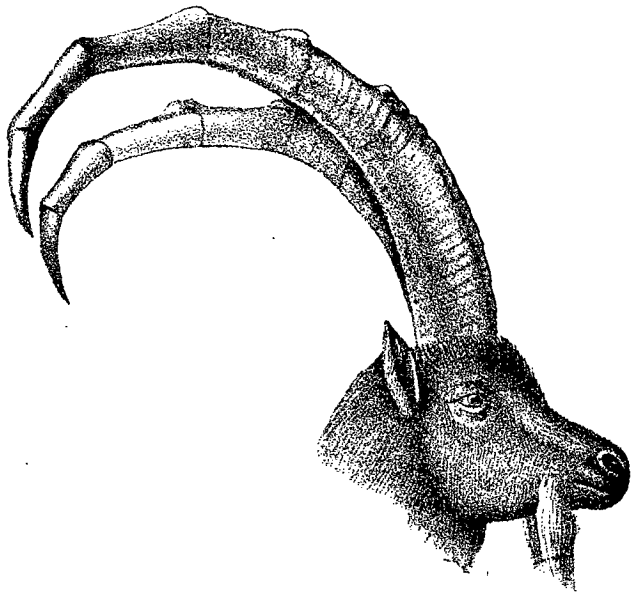
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Doux, par opposition aux lacs de Van et d'Ourmiah, qui, on le sait, ont des eaux salées, et sont entourés de rochers porphyriques et trachytiques dont la couleur sombre donne à leurs rives un aspect lugubre.

La faune du lac Gokcha a la réputation d'être riche et variée ; néanmoins nous sommes trop pressés pour songer à nous en procurer des spécimens.

Laissant ensuite à droite le lac et sa petite île porphyrique qui surgit à son extrémité nord-ouest, nous nous engageons sur les pentes morainiques de l'Echak-Méfdan, et, après avoir dépassé le village de Tchoubouklon, nous gravissons le col d'Echak-Méidan. La descente sur le versant nord de cette grande montagne est vraiment superbe. En suivant d'innombrables lacets tracés avec art au milieu de splendides forêts de hêtres et de sapins, nous franchissons à toute vitesse les quelques verstes qui nous séparent de Delijan.

Peu à peu la riante vallée de l'Akstafa s'ouvre davantage, pour se refermer bientôt près du village de Caravansérail, où nous ne trouvons qu'une misérable station de poste encombrée de voyageurs et dépourvue de vivres. Nos estomacs crient cependant famine, et nous avons l'agréable perspective d'attendre des chevaux pendant plusieurs heures, sinon toute la nuit. Aussi nous mettons-nous immédiatement à battre le village, à la recherche d'un peu de nourriture.



Tête de chèvre (*Capra ægagrus*) [voy. p. 302]. — Reproduction d'une lithographie communiquée par l'auteur.

Nous finissons par découvrir dans un cabaret (*doukhan*) encore ouvert un coin et quelques vivres. Nous nous y installons avec notre menu bagage, et dévorons le maigre repas qui doit nous soutenir jusqu'à Tiflis. Cette opération terminée, et comme il nous reste encore deux heures avant notre départ, nous nous allongeons philosophiquement sur le plancher malpropre, et prenons un peu de repos.

Après cette station, qu'il eût été intéressant de traverser de jour, car le pays est fort beau, nous sortons du défilé étroit dans lequel est encaissé le village, et nous entrons bientôt dans la région de la Koura. Enfin nous ne tardons pas à saluer Tiflis, où nous arrivons moulus et gelés.

Je le revoyais avec bonheur, ce beau Caucase aux cimes majestueuses et aux vallées si pittoresques et si pleines de charme! Je me souviendrai toujours de la puissante émotion que me causèrent les chants mâles et guerriers des patrouilles de cosaques cheminant sur ses routes abruptes, bordées de précipices insondables, et que répétaient mille échos.

J'allais enfin pouvoir me livrer de nouveau aux études que je rêvais de faire depuis longtemps dans cette belle chaîne. J'oubliai bien vite mes fatigues, et ne songeai plus qu'à me mettre à l'œuvre. C'est ainsi qu'après de nombreuses pérégrinations à travers cette contrée, et qu'après avoir séjourné tantôt chez les Tcherkesses, tantôt chez les Géorgiens ou chez les Ossèthes, je parvins à réunir des matériaux considérables sur la faune, la flore, la géologie et surtout l'anthropologie et l'archéologie de ces régions si peu connues.

Le temps passait vite au milieu de ces chevaleresques populations montagnardes, dont la réputation de beauté n'a pas été surfaite. Malheureusement, vers la fin du mois d'août, je commençai à me ressentir des premières atteintes de cette fièvre des bois à laquelle échappent peu de voyageurs en Asie.

Je dus alors songer au départ, et expédier sur Marseille le fruit de mes explorations dans le Caucase.

A Poti nous trouvons un paquebot presque direct pour Marseille, et ne faisant guère escale qu'à Constantinople.

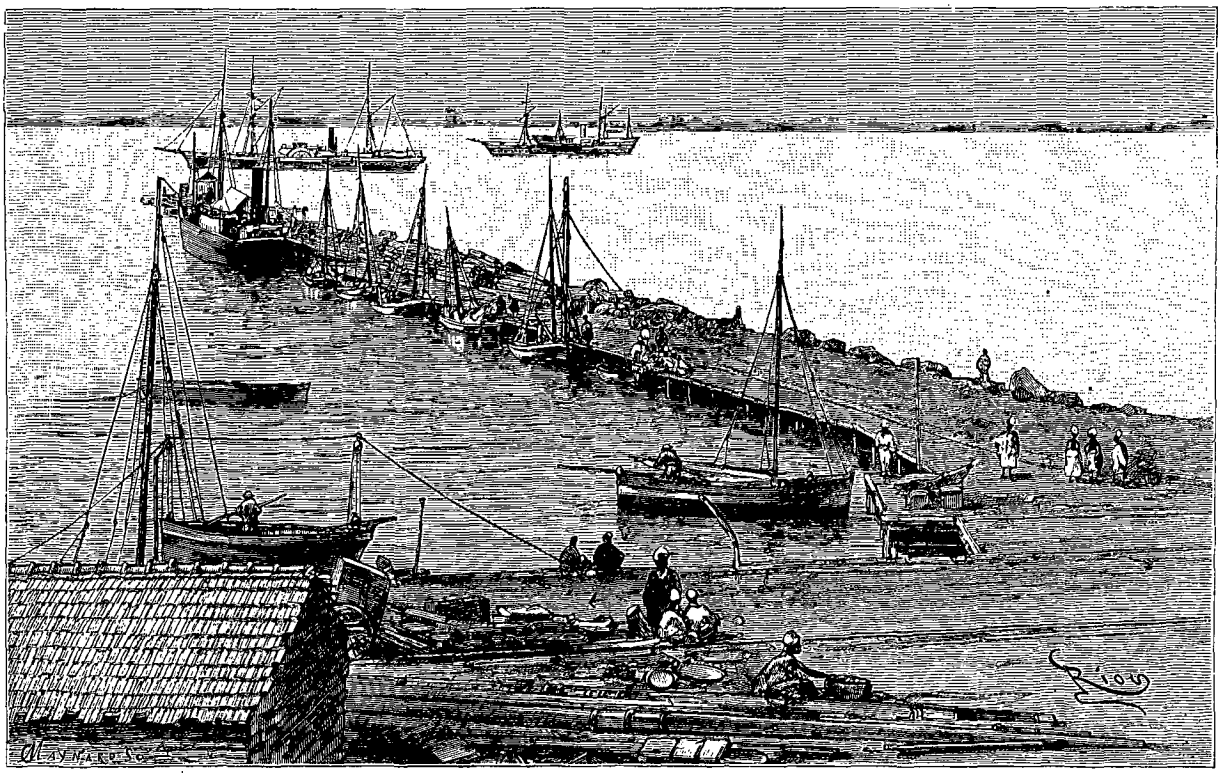
Bien que mon séjour au Caucase eût porté une sérieuse atteinte à ma santé, et que j'éprouvasse un grand désir de respirer l'air natal, mon départ fut pour moi un moment pénible.

Je ne pouvais quitter sans regret Tiflis, où j'avais rencontré tant de bienveillance auprès des autorités locales et militaires, et où j'avais noué tant de relations agréables dans le monde commercial, et surtout dans la société arménienne. Ne m'étais-je pas fait aussi des amis chez ces braves montagnards qui m'avaient accueilli tout d'abord avec méfiance?

Du voile qui recouvre les innombrables richesses artistiques et scientifiques du Caucase, je n'ai fait que soulever un coin. De ses sites pittoresques sans nombre je n'ai entrevu que juste assez pour désirer davantage y revenir. Aussi est-ce en lui disant au revoir que je l'ai quitté.

ERNEST CHANTRE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Jetée de Dakar (voy. p. 306). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE.

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les lecteurs du *Tour du Monde* ont déjà été initiés à la mission d'exploration que le lieutenant-colonel Gallieni, alors capitaine, dirigea en 1880-1881 dans les régions du Haut-Sénégal et du Haut-Niger. Depuis, une ligne de postes a été construite pour relier nos établissements du Sénégal au Niger et établir notre influence dans ces vastes contrées.

Au mois de novembre 1886, le lieutenant-colonel Gallieni était chargé d'aller prendre le commandement de nos nouvelles possessions, où la situation politique et militaire s'était aggravée, à la suite de l'apparition du fameux Mahmadou-Lamine [1].

Le récit suivant expose les principaux épisodes de ces deux campagnes, qui ont partout rétabli l'ordre dans notre nouvelle colonie africaine, et lui ont donné une extension inattendue, grâce au vaste système d'explorations et de missions, organisé, pendant ces deux années, par le commandant supérieur du Soudan français.

1. *Exploration du Haut-Niger*, par le commandant Gallieni (1880-1881). Voyez *le Tour du Monde*, t. XLIV, p. 257 à 320; t. XLV, p. 113 à 208.

I

Préparatifs de la campagne 1886-1887 dans le Haut-Fleuve. — Dakar et le chemin de fer de Dakar. — Saint-Louis. — Situation politique dans le Haut-Sénégal au mois de novembre 1886. — Voyage sur la *Salamandre*. — Bakel. — Le marabout Mahmadou-Lamine. — Premières mesures prises pour commencer la campagne contre lui.

Le 1er août 1886, tandis que je me remettais, à Saint-Raphaël, des fatigues d'une campagne de trois ans aux Antilles, un télégramme aux couleurs officielles me mandait à Paris, au Ministère de la marine et des colonies. M. de La Porte, sous-secrétaire d'État, me mettait de suite au courant, et m'apprenait que, les difficultés de la situation augmentant de plus en plus dans le Haut-Sénégal, le ministre de la marine, M. le vice-amiral Aube, et lui-même avaient jeté les yeux sur moi pour prendre le commandement dans ces régions et écarter les dangers qui nous y menaçaient de tous côtés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il est de ces missions qu'un officier ne peut refuser, en raison même des difficultés qu'elles présentent. Celle que l'on m'offrait était de ce nombre. Aussi, bien que mon état de santé ne fût pas encore aussi solide que je l'aurais désiré, pour faire face aux rudes épreuves d'une campagne dans le Soudan, je me mis de suite à la disposition de M. le sous-secrétaire d'État.

Sachant que le succès d'une expédition dépend, avant tout, de son organisation, j'employai activement en préparatifs de toute sorte les deux mois qui me séparaient encore de mon départ. Déjà, mon premier voyage à Ségou et sur les bords du Niger m'avait donné quelque expérience des conditions spéciales au pays où j'allais opérer. Je savais, de plus, que, la baisse des eaux du fleuve Sénégal arrivant dès la fin de novembre, les communications devenaient alors des plus difficiles entre Saint-Louis et le Haut-Fleuve, et qu'il fallait notamment renoncer à tout envoi de secours en hommes et matériel. Il était donc indispensable d'être parfaitement outillé avant l'ouverture des opérations.

Mon personnel fut vite au complet. Dans nos différents corps de la marine, et particulièrement parmi nos officiers d'artillerie et d'infanterie de marine, on aime les aventures. On savait que la campagne serait pénible et mouvementée : il n'en fallait pas plus pour que les demandes de prendre part à l'expédition affluassent nombreuses et bien au delà du nécessaire. J'avais d'ailleurs songé à m'assurer, tout d'abord, le concours de mes deux anciens compagnons d'exploration dans mon voyage à Ségou. Le commandant Vallière, chef de bataillon d'infanterie de marine, consentit à m'accompagner comme chef d'état-major. Le docteur Tautain, qui exerçait alors la médecine à Paris, se reprit de la nostalgie du Soudan et se prépara aussi à s'embarquer. Je lui destinais le commandement du cercle de Bammako, sur le Niger. Notre camarade Piétri n'était plus là, hélas! Le choléra l'avait enlevé un an auparavant, au Tonkin, lui que les fièvres du Soudan et les balles des nègres africains avaient si longtemps épargné, pendant ses campagnes en Sénégambie.

Quant aux troupes de l'expédition, il fut décidé qu'elles comprendraient un bataillon de tirailleurs sénégalais de 1 000 hommes, une division de spahis sénégalais, une compagnie d'infanterie de marine, une compagnie d'ouvriers d'artillerie et environ 150 canonniers, pour le service des pièces et des convois. Une partie de ce personnel, les troupes indigènes par exemple, était déjà rendue sur les lieux, où elle constituait en ce moment les garnisons de nos forts du Haut-Sénégal et du Haut-Niger.

Quant au matériel et aux approvisionnements, ils se trouvaient aussi en grande partie à Kayes, chef-lieu de nos possessions du Soudan. Ils y avaient été transportés, le mois précédent, par des steamers, partis de Bordeaux, et auxquels la hauteur des eaux du Sénégal permettait de remonter alors jusqu'à ce point. Les approvisionnements en farine, biscuit, vin, eau-de-vie, etc., étaient calculés pour un an. Le complément en riz, viande fraîche, grains pour les chevaux et mulets, devait être cherché sur place. Le matériel pour les différents services : canonnières, artillerie, travaux des forts, train, services des télégraphes, de santé, vétérinaire, etc., ainsi que les munitions et les objets pour cadeaux aux chefs indigènes, avaient suivi la même voie, et l'on m'assurait que le tout était déjà rendu à Kayes, où je le trouverais à mon arrivée.

Pendant les deux mois qui s'écoulèrent avant mon départ, je m'appliquai à combler, autant que possible, les lacunes qui pouvaient encore exister dans nos approvisionnements de toute espèce. J'insistai aussi pour emporter avec moi un armement aussi perfectionné que possible. Je voulais compenser l'infériorité numérique des troupes de l'expédition, et leur faciliter la rude tâche qu'elles allaient avoir à accomplir. Je fus donc autorisé à faire embarquer à Bordeaux 600 fusils à répétition, du système Kropatscheck, 2 pièces de 80 millimètres de montagne, et un canon-revolver Hotchkiss de 37 millimètres.

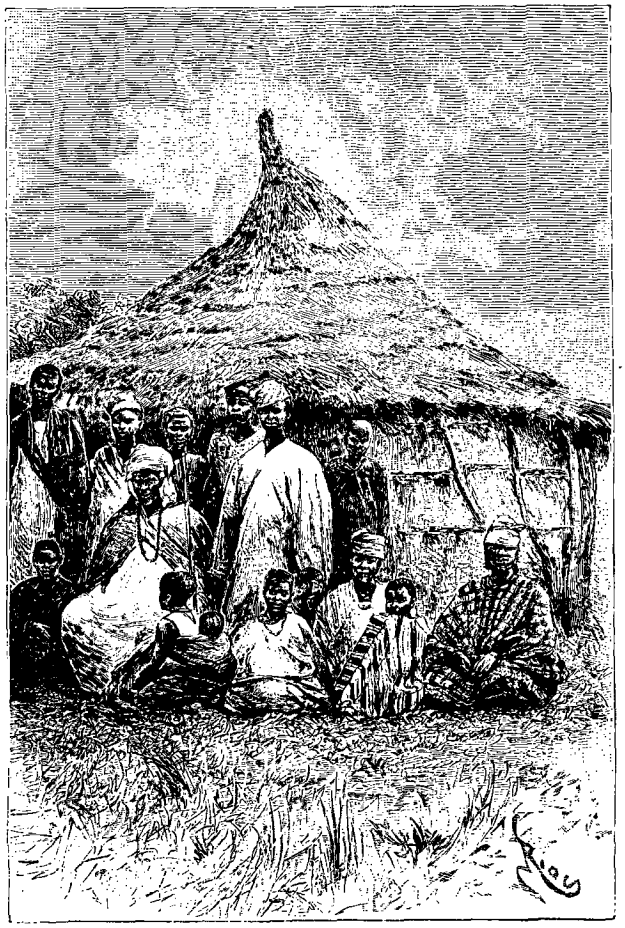
Tous ces préparatifs étaient à peu près terminés dans les premiers jours d'octobre. Le paquebot, quittant Bordeaux le 5 octobre, emportait la plus grande partie du personnel destiné au Haut-Fleuve. Moi-même, je m'embarquai le 20 octobre, avec les officiers qui n'étaient pas encore partis et avec les derniers objets appartenant à l'expédition. Le jour même où j'avais quitté Paris, un câblogramme venu de Saint-Louis avait annoncé que le marabout Mahmadou-Lamine venait d'attaquer notre poste de Sénoudébou et avait fait trancher la tête au roi du Bondou, notre allié, que nous avions pris sous notre protection. Il était donc temps d'entrer en campagne.

Le 29 octobre, le paquebot *Sénégal* jetait l'ancre devant Dakar. Cette ville avait subi de grands changements depuis que je l'avais vue pour la dernière fois, en 1881. De nombreux établissements publics, de vastes hôtels, de coquettes constructions particulières s'étaient élevés partout, témoignant ainsi de la prospérité croissante de ce port. Les villages indigènes ont été repoussés au loin pour permettre à la ville de s'étendre à son aise. On sent que l'on se trouve en face d'une grande ville naissante. Il ne saurait du reste en être autrement. Dakar est le point de relâche de huit grandes lignes de paquebots de nationalités différentes. Il est à l'origine de la ligne du chemin de fer de Saint-Louis, qui met le port en communication directe avec la grande artère du Sénégal. Sa rade est l'une des plus belles du monde et pourrait servir de refuge à de nombreuses flottes. Il faudrait, pour lui assurer la prééminence certaine sur toute la côte occidentale d'Afrique, que son port reçût toutes les installations, tous les perfectionnements, que réclame aujourd'hui le grand commerce. La nature des lieux se prête admirablement à tous ces travaux, et le creusement d'un bassin de radoub, suffisamment vaste et muni de tout l'outillage nécessaire, rendrait tributaires de notre port de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dakar toutes les lignes de steamers qui se disputent le mouvement commercial de cette partie de l'océan Atlantique. Il faut espérer que l'on passera bientôt des projets à l'exécution. Ce jour-là, la question sénégalaise aura fait un pas décisif.

J'éprouvai une véritable satisfaction quand je pris à Dakar le train qui devait nous conduire à Saint-Louis. Je me rappelais encore les sourires d'incrédulité qui avaient accueilli les projets du gouverneur Brière de l'Isle lorsque, huit ans auparavant, il avait envoyé dans le Cayor une mission chargée d'étudier le tracé de la ligne ferrée. Aujourd'hui ce chemin de fer existe et fonctionne admirablement. J'avais commandé autrefois le cercle de Thiès, que la ligne traverse en quittant Rufisque, et je pouvais constater les transformations qu'avait subies toute la contrée. C'était, il y a peu d'années, le pays le plus sauvage que l'on pût imaginer. Il existait notamment, entre nos deux postes de Pout et Thiès, un ravin de si mauvaise réputation, qu'on l'appelait le ravin des Voleurs. Nul traitant indigène n'osait s'y aventurer seul; les caravanes ne s'y engageaient qu'avec crainte. Aujourd'hui les locomotives sillonnent le ravin des Voleurs, devenu une route parfaitement sûre pour tout le monde.



Chef de Thiès et sa famille. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Je ne reconnaissais pas mon ancienne résidence, Thiès, composée autrefois de quelques groupes de misérables cases, converti aujourd'hui en une station commerciale, avec de belles maisons de pierre, aux toits de tuiles rouges, servant de séjour aux représentants de nos maisons de commerce du Sénégal. Les habitants eux-mêmes, de race serrère, ne présentaient plus le même aspect sauvage. L'ancien chef de canton. Laman-Omry, qui vint me voir à la gare avec toute sa famille, semblait un honnête patriarche, bien différent du nègre batailleur que j'avais connu jadis. Tivavouane, Méké, N'Dande, où nous nous arrêtâmes successivement et dont les noms évoquaient les souvenirs de nos anciennes guerres contre les damels du Cayor, avaient subi des transformations analogues et étaient devenus des escales de commerce, où tout annonçait la prospérité. En somme, le chemin de fer Dakar-Saint-Louis a aujourd'hui cause gagnée. Il est assuré d'un rapide succès, surtout si l'on construit à Dakar le port, qui devient de plus en plus indispensable chaque jour.

J'aurais voulu brusquer mon départ de Saint-Louis, mais les mesures à prendre pour l'expédition vers Kayes du matériel et des approvisionnements, arrivés en retard et qui n'avaient pu encore être embarqués, me forcèrent d'y séjourner jusqu'au 11 novembre. Du reste, ce temps-là ne fut pas perdu. Je trouvai à Saint-Louis M. le lieutenant de vaisseau Caron, qui venait de recevoir le commandement de la canonnière *le Niger* et qui se préparait à rejoindre son poste. Cet officier me parut de suite posséder toutes les qualités nécessaires pour sa rude mission, et je le mis, dès ce moment, au courant de mes projets pour cette campagne. Il fallait, coûte que coûte, que la canonnière parvînt cette fois à Tombouctou, dès que la saison permettrait la navigation sur le Niger. Il était temps que notre petit steamer, qui flottait déjà depuis trois ans sur le fleuve soudanien, atteignît enfin son objectif.

De plus, pour me conformer aux instructions que j'avais reçues de M. le vice-amiral Aube, relativement à la construction à Bammako d'une coque en bois destinée à recevoir ensuite sa machine de France, je prescrivis au commandant Caron de réunir le matériel et l'outillage nécessaires, lui laissant d'ailleurs toute latitude pour les mesures de détail à prendre à ce sujet. En raison des énormes difficultés que présentait le transport d'une canonnière complète de Kayes à Bammako, il y avait intérêt à faire aboutir cet essai, malgré les moyens imparfaits qui pouvaient être mis à notre disposition.

Dès mon arrivée à Saint-Louis, je m'étais mis en relations télégraphiques avec le commandant Monségur, qui exerçait alors les fonctions de commandant supérieur par intérim à Kayes, et j'avais essayé de me rendre compte le mieux possible de la situation politique des pays dans lesquels j'allais opérer. En somme, on pouvait résumer comme suit notre situation dans

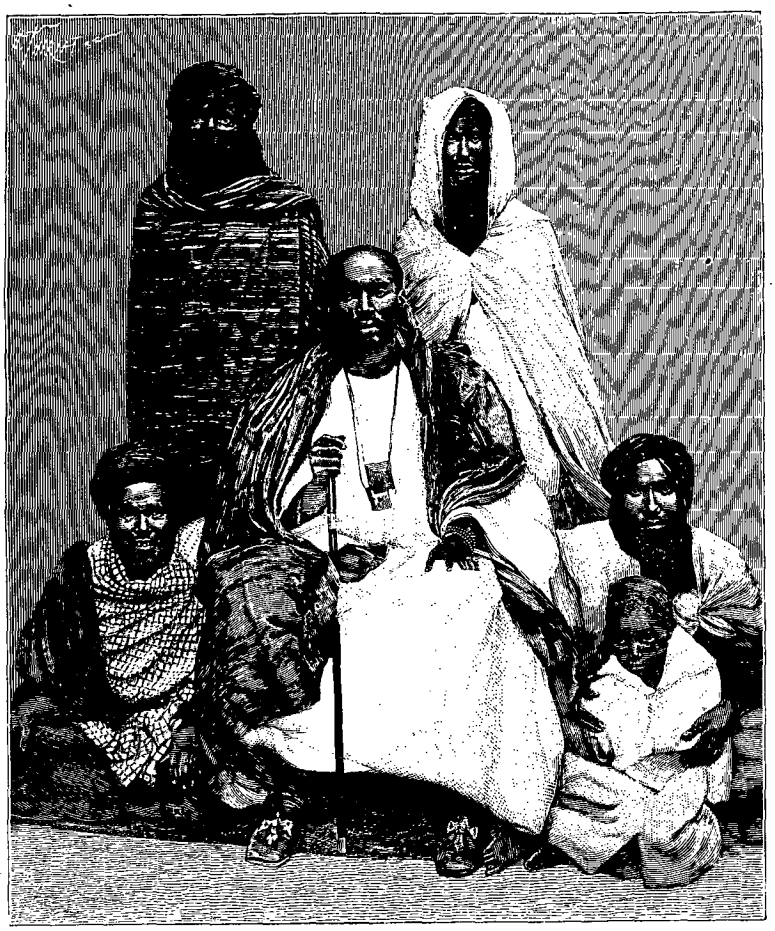
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le Haut-Fleuve : le nouveau prophète, Mahmadou-Lamine, enorgueilli de ses récents succès dans le Bondou, s'était fortifié dans sa place d'armes de Diana, d'où il menaçait à nouveau Bakel et révolutionnait tous les pays environnants, en cherchant à les entraîner dans sa lutte contre les Français. En même temps, son fils, Soybou, laissé sur la rive droite du Sénégal, tentait de nous prendre entre deux feux, en opérant sa jonction avec les bandes de son père. Les populations riveraines du Sénégal étaient prêtes à se joindre à ces deux adversaires de notre domination dans le Haut-Fleuve.

Ahmadou, le sultan de Ségou, observait les événements. Il hésitait à se déclarer contre nous, mais on sentait que ses hésitations ne seraient pas longues si notre situation militaire se trouvait compromise autour de Bakel.

Quant à Samory, le puissant almamy du Ouassoulou, il se tenait sur la rive droite du Niger, mais il inondait de ses bandes de Sofas les États malinkés de la rive gauche, placés cependant sous notre protectorat, et ses cavaliers venaient chaque jour rançonner nos villages.

Toutes les autres populations du Haut-Sénégal et du Haut-Niger, encore incertaines sur le sort de la lutte ouverte entre nous et Mahmadou-Lamine, craignaient de se compromettre, et attendaient, avant de se prononcer, l'issue des événements.



Le roi des Maures Trarzas. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

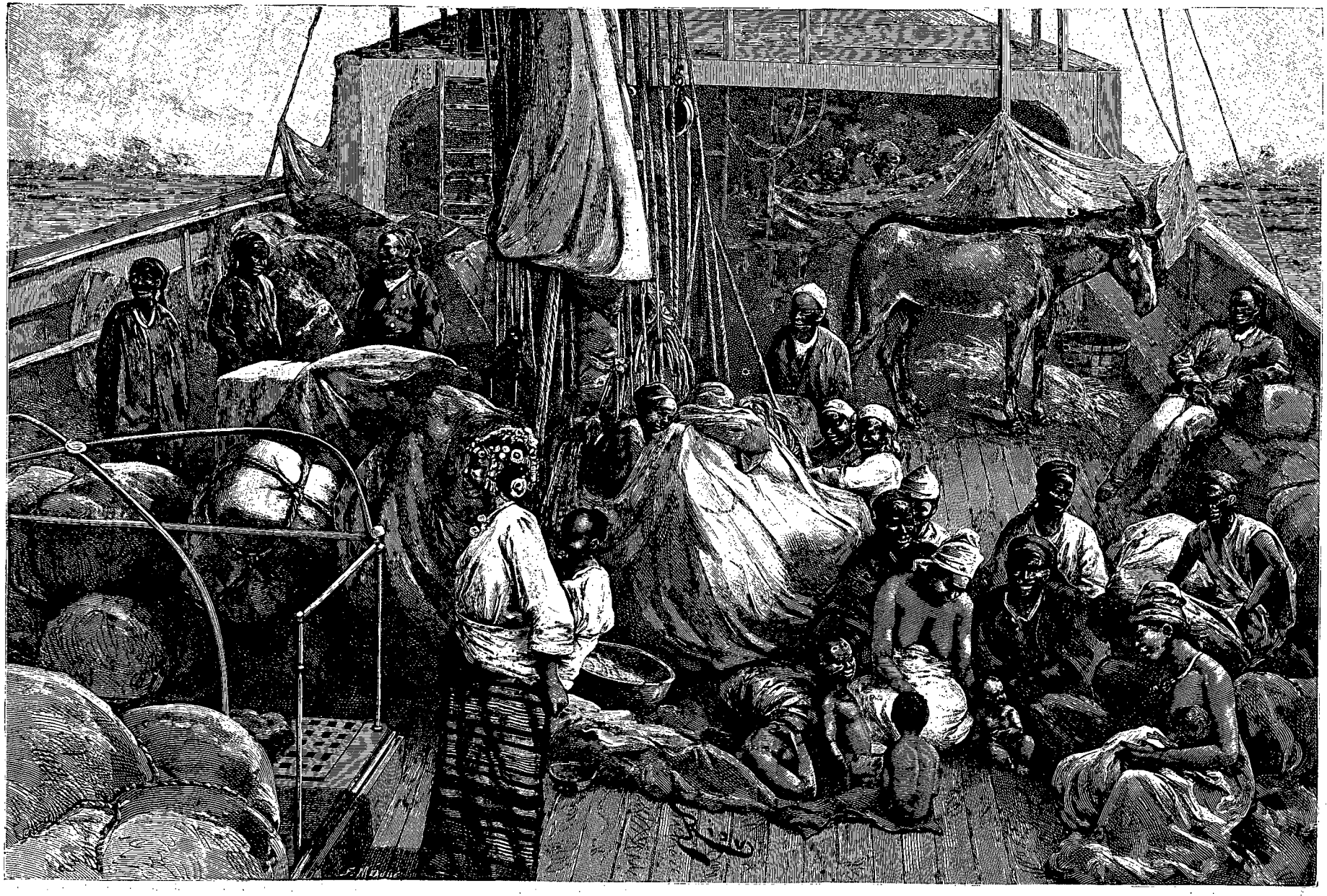
Inutile de dire qu'au milieu de cette incertitude, tous les travaux en cours d'exécution, chemin de fer, forts, etc., avaient été abandonnés. Notre canonnière était restée immobile à son mouillage de Manambougou, sur le Niger, pendant tout l'hivernage. Bref, l'œuvre entreprise depuis six ans dans cette partie du Soudan occidental était en mauvaise voie. Les sacrifices faits jusqu'à ce jour allaient demeurer stériles si de prompts et énergiques remèdes n'étaient apportés à la situation.

Le 11 novembre, je pus enfin m'embarquer sur l'aviso la *Salamandre* avec les officiers de l'état-major et tout le personnel retardataire. Les troupes de l'expédition, ou bien étaient déjà rendues sur les lieux, ou bien m'avaient précédé et étaient sur le point d'arriver à destination. Avant mon départ de Saint-Louis je reçus de tous, officiers, fonctionnaires, commerçants, les témoignages de la plus franche sympathie. La Chambre de commerce du Sénégal voulut aussi me fêter, avant mon départ, pour bien me montrer l'intérêt qu'elle attachait, au point de vue commercial, au succès de la campagne qui allait s'ouvrir.

La *Salamandre*, qui avait ordre de marcher le plus rapidement possible pour n'être pas surprise par la baisse des eaux, ne s'arrêta que peu d'heures dans chaque escale. Je pus cependant descendre à terre à Dagana. J'y rencontrai Omar-Saloum, le nouveau chef des Maures Trarzas; il avait jugé utile de venir chercher avec ses ministres un refuge momentané sur le territoire français, pour fuir l'hostilité de ses ennemis, qui venaient d'assassiner son père peu de jours auparavant. Singulière existence que celle de ces rois maures! Ély, le défunt souverain, que j'avais beaucoup connu à Saint-Louis, quand j'exerçais les fonctions de directeur des affaires politiques, était certainement plus malheureux que le dernier de ses sujets. Chaque soir, il rentrait ostensiblement dans la tente royale; mais, dès que tout le monde dormait dans le camp, il sortait en cachette et allait se réfugier sous une tente quelconque, où, bien enveloppé dans son manteau, il passait la nuit, confondu avec ses voisins, jusqu'au lendemain matin. Au point du jour, il regagnait sa propre tente. Jamais il ne couchait au même endroit. Ély put ainsi se dérober pendant huit ans au poignard des assassins; mais, malgré toutes ses précautions, il finit par subir le sort de ses prédécesseurs.

La *Salamandre* effectua rapidement son voyage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont de la *Salamandre*. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle était bondée de passagers. Tirailleurs, laptots, traitants, femmes et enfants des uns et des autres, étaient entassés pêle-mêle sur le pont, au milieu des colis de toute sorte, qui ne laissaient que fort peu d'espace pour se remuer. Plusieurs tirailleurs et leurs femmes voulurent bien poser devant l'appareil photographique de l'un de nos officiers. L'une de ces femmes, Aïssata, qui était mariée au sergent N'gor-Faye, l'un de mes anciens tirailleurs de la mission de Ségou, était remarquable par la quantité de bijoux et d'ornements qui lui couvraient la tête.

Nous étions à Bakel le 15 novembre. Nous débarquâmes aussitôt, car, la baisse des eaux augmentant d'une manière inquiétante, le commandant de l'aviso tenait à redescendre de suite sur Saint-Louis. Je trouvai d'ailleurs à Bakel le *Richard Toll* et le Rapide n° 1 : le premier, remorqueur à roues, calant au plus 60 à 80 centimètres, destiné au transport du personnel; le second, sorte de chaloupe d'une grande vitesse, pouvant porter rapidement, d'un point à un autre du fleuve, les courriers importants ou les officiers isolés chargés de missions urgentes. Ces deux bateaux devaient rester dans le Haut-Fleuve pendant toute la campagne et se tenir à ma disposition pour participer à la défense de la ligne du Sénégal, ou pour toute autre mission qu'il me conviendrait de leur donner.

Bakel avait été gravement éprouvé par le siège du mois d'avril dernier. Vers cette époque, le marabout Mahmadou-Lamine, dont les bandes s'étaient grossies de tous les habitants des pays sarracolets, bordant les rives du fleuve, s'était porté devant ce grand établissement commercial et militaire. Le fort avait pu rester à l'abri de ses insultes, mais il n'en était pas de même de l'escale, habitée par nos commerçants et traitants. Les guerriers de Lamine s'étaient répandus dans la plaine de Bakel, et, partout où ils avaient pu se dérober au feu des canons du fort, ils avaient pillé et incendié les habitations et magasins des traitants et des indigènes, restés fidèles à notre cause. On voyait de tous côtés les ruines du siège : les villages de Guidimpalé et de Modinkané montraient leurs cases brûlées; les maisons de briques des traitants, bien qu'ayant mieux résisté, s'écroulaient en nombre d'endroits; le cimetière européen avait particulièrement souffert, et les fanatiques talibés du marabout, furieux de ne pouvoir emporter d'assaut le fort, semblaient s'être vengés en profanant les tombes de nos compatriotes. Enfin, les arbres qui ornaient anciennement la grande place et l'avenue montant au fort avaient dû être arrachés pour fournir un champ libre à notre tir, ce qui achevait de donner un aspect désolé à toute l'escale. Les traitants de nos maisons de commerce de Saint-Louis avaient, du reste, courageusement secondé les efforts de la garnison. Ils avaient défendu pied à pied leurs maisons contre les assaillants, auxquels ils avaient infligé des pertes sensibles; mais plusieurs d'entre eux avaient payé de leur vie leur brillante attitude. Mon premier soin, en débarquant, fut de les réunir, de les féliciter de leur belle conduite pendant le siège, et de leur assurer qu'avant peu leur ennemi recevrait le châtiment de ses crimes. Puis, entouré des officiers de l'état-major, en présence de la garnison et de toute la population indigène, je remis solennellement à Diabé, chef de Bakel, et à trois traitants, les médailles d'or et d'argent que je leur apportais de la part de M. le ministre de la marine et des colonies, en récompense de leur courage pendant les derniers événements. Parmi ces derniers se trouvait le jeune Oumar, enfant de neuf ans, qui, armé d'un fusil, et posté devant la porte de l'habitation de son père, avait successivement abattu deux guerriers du marabout qui cherchaient à mettre le feu à la maison.

Aussitôt débarqué à Bakel, je prenais le commandement direct du Soudan français, c'est-à-dire des territoires qui, sans limites déterminées vers le nord et vers le sud, s'étendent entre Bakel et le Niger, le long de notre ligne de postes. En portant ce fait à la connaissance des officiers, fonctionnaires et troupes sous mes ordres, je faisais appel à l'énergie et au dévouement de tous pour parer aux dangers qui rendaient actuellement notre situation des plus critiques dans le Haut-Sénégal. Puis j'arrêtai les principales lignes du programme que je me proposais de suivre pendant la campagne.

Entrer aussitôt en lutte avec Mahmadou-Lamine, en m'attachant à lui comme son ombre, jusqu'à la disparition complète de ce dangereux personnage; ramener le sultan Ahmadou à des dispositions plus favorables à notre égard, pour renouer avec lui les relations commerciales, interrompues depuis plusieurs années, et m'aider de son concours pour battre Soybou, le fils du marabout, qui tenait la campagne sur la rive droite du Sénégal; rejeter l'almamy Samory de l'autre côté du Niger et tranquilliser les populations qui souffraient de ses incursions incessantes parmi elles; enfin, donner à tout prix de l'air à notre ligne de postes, et protéger efficacement les caravanes et convois qui parcouraient le pays : telles étaient les bases du programme que j'adoptai dès ce moment, et que je me proposais de suivre avec persévérance et énergie jusqu'à ce que notre prestige eût été recouvré en entier et que nous eussions mis fin à une situation qui, en se prolongeant encore quelque temps, devait amener infailliblement la ruine de notre entreprise du Haut-Fleuve.

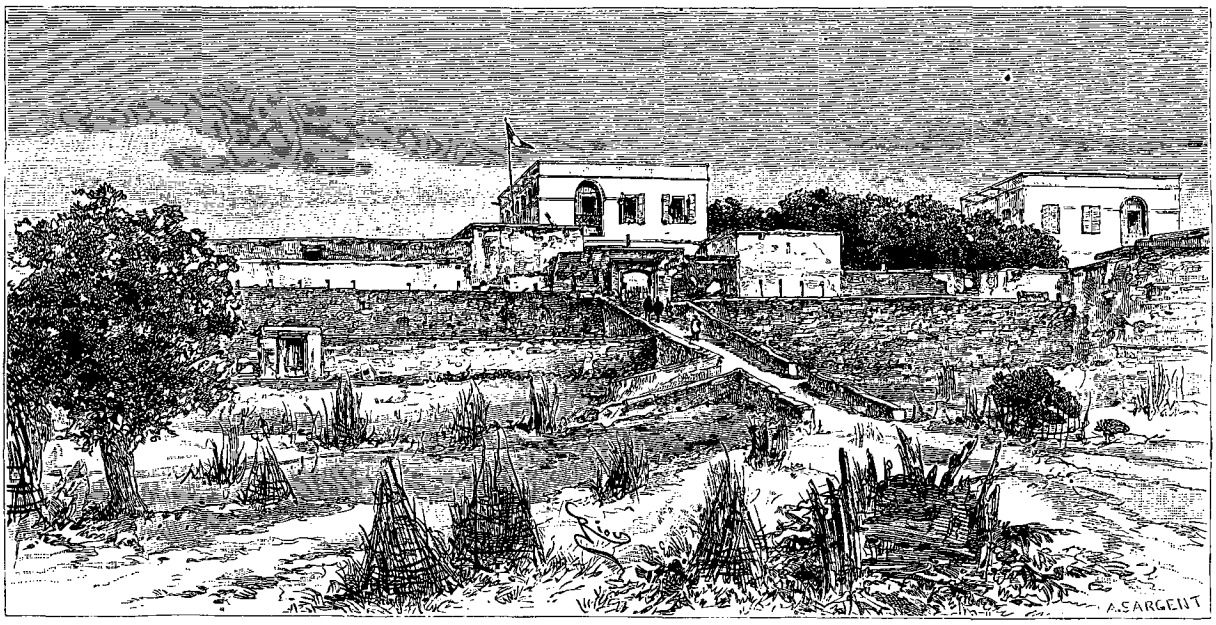
Je ne restai que peu de jours à Bakel, juste le temps de passer une inspection détaillée du fort et de lancer les premiers ordres pour la réunion des troupes sur les points de concentration. Je laissai le commandement du fort à un solide officier, en qui j'avais toute confiance. Je lui prescrivis de prendre toutes les mesures nécessaires pour repousser une nouvelle attaque du marabout, dans le cas, que je jugeais improbable, où celui-ci viendrait à reparaître sur les rives du Sénégal. J'organisai dans les bâtiments dépendant du fort une ambulance destinée à recevoir les malades et blessés que nous aurions à évacuer en arrière. J'encourageai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les indigènes à reconstruire leurs villages, et je profitai de l'occasion pour faire tracer, à travers l'escale, de grandes rues, larges et bien alignées, le long desquelles s'élèveraient les nouvelles constructions. Nos nègres sénégambiens ont le plus profond mépris pour tout ce qui concerne la voirie de leurs villages. Les cases sont entassées pêle-mêle, au grand préjudice de la salubrité et de l'hygiène. Diabé et les notables des villages environnants se rendirent aisément à mes raisons, et avant mon départ j'eus la satisfaction de voir commencer partout, dans l'escale, les travaux de réfection que j'avais ordonnés.

Je m'occupai aussi de réunir le plus de renseignements possible sur les pays où se trouvait en ce moment le marabout Mahmadou-Lamine. Celui-ci avait étendu sa domination dans les contrées situées sur les deux rives de la Falémé, entre le Bafing, la Gambie et le Sénégal. Son autorité grandissait chaque jour, et, comme El-Hadj Oumar, l'ancien adversaire du gouverneur Faidherbe, il voulait fonder, à notre détriment, un nouvel empire musulman. Sa dernière expédition, habilement conduite pendant le mois d'octobre précédent, l'avait rendu maître de la capitale du Bondou, État placé sous notre protectorat. Il avait fait décapiter le roi du pays, incendier les villages récalcitrants, puis, emmenant en esclavage la plus grande partie des habitants, s'était retiré à Diana, à 200 kilomètres environ au sud de Bakel, non loin des rives de la Gambie.

Mahmadou-Lamine avait organisé là de formidables fortifications, et, de ce point, dirigeait de fructueuses et sanglantes razzias vers les contrées voisines, qu'il dominait par la terreur, élargissant de plus en plus le cercle de ses déprédations et de son influence. Il ne cachait pas son intention de reprendre l'offensive vers



Bakel après le siège. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

les rives du Sénégal, afin de nous prendre entre lui et son fils Soybou. Notre commerce, l'existence même de nos comptoirs du fleuve, étaient en question. Les populations, inquiètes, attendaient impatiemment le parti que nous allions prendre.

Ces renseignements me confirmèrent encore plus dans le plan que je m'étais tracé. Il est certain que c'eût été une folie que de s'enfoncer vers le Niger dans ce grave état de crise. La révolte aurait surgi dès mon départ; mes communications avec Saint-Louis auraient été rapidement coupées. Il fallait aller chercher le marabout jusque dans sa place d'armes de Diana, malgré l'éloignement de ce point et l'inconnu qui planait sur la région où dominait notre adversaire. Aucune colonne française ne s'était encore aventurée aussi loin de sa base d'opérations.

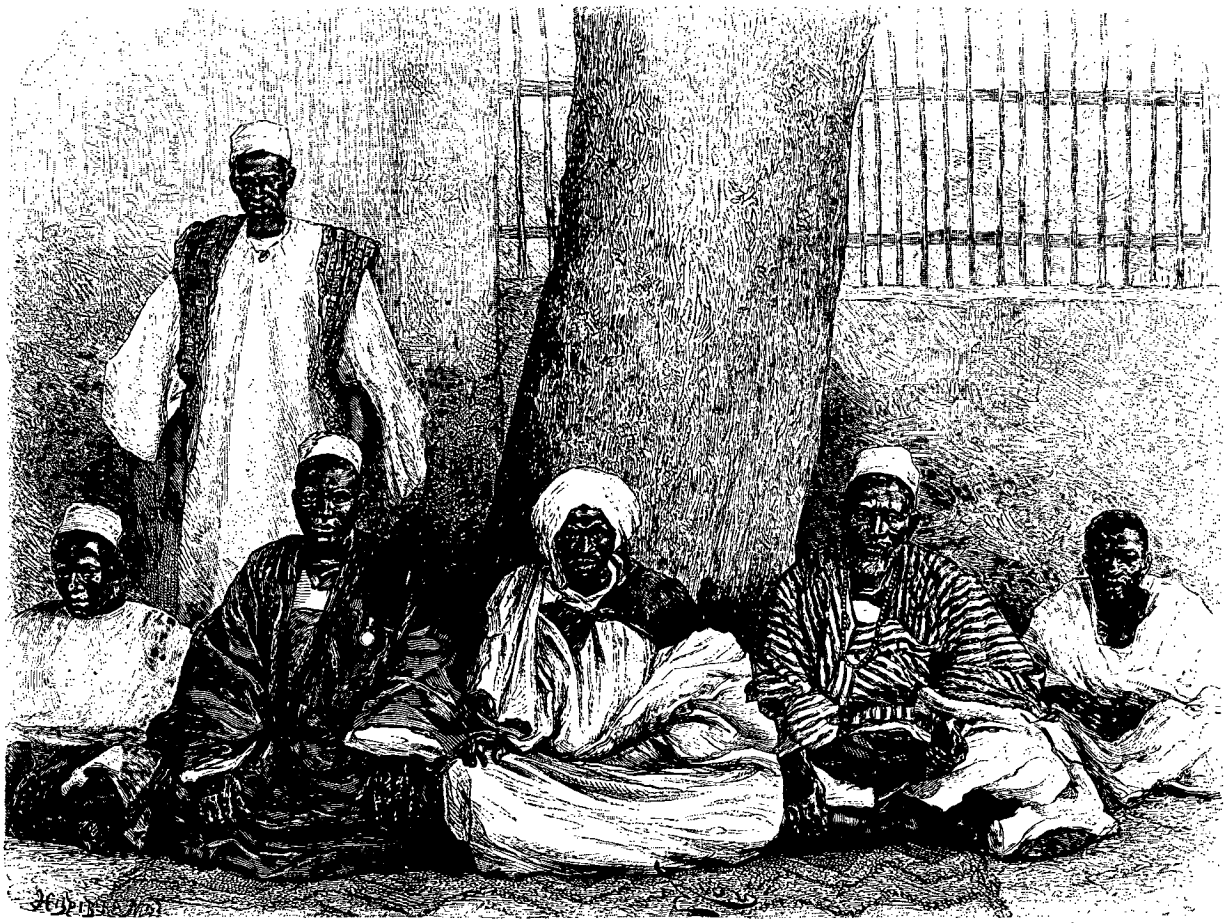
De plus, comme les pays qui avaient reconnu l'autorité du marabout, et qui se préparaient à lui fournir leurs contingents pour marcher encore sur nos comptoirs du Sénégal, s'étendaient aussi bien sur la rive gauche de la Falémé, depuis Sénoudébou jusqu'en Gambie, que sur la rive droite de la même rivière jusqu'au Bafing, j'arrêtai en principe la formation de deux colonnes. Celles-ci ramèneraient dans le devoir, ces deux grandes régions et, combinant leurs mouvements, se rencontreraient à Diana, centre probable de résistance de Mahmadou-Lamine.

Je mis de suite deux officiers de l'état-major, le lieutenant d'artillerie de marine Bonaccorsi et le lieutenant d'infanterie de marine Quiquandon, en relations avec les indigènes qui m'avaient fourni les précédents renseignements. C'étaient Ousman-Gassi, jeune chef du Bondou, neveu du roi assassiné, et des chasseurs peuls, qui avaient été pris par le marabout et qui, après avoir passé quelques jours parmi ses guerriers, avaient réussi à s'échapper. Ces deux officiers, après avoir longue-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment interrogé ces indigènes, reçurent l'ordre de quitter aussitôt Bakel et d'aller faire, avec toute la discrétion nécessaire, la reconnaissance des routes que nos colonnes pourraient suivre à travers le Bondou et le Bambouk pour parvenir à Diana. Tous deux revêtirent un costume peu apparent, de manière à pouvoir se faire passer pour de simples explorateurs, à la recherche des produits du pays, et à cacher autant que possible le but de leur mission.

Le lieutenant Bonaccorsi partit le 16 novembre dans la direction de Sénoudébou pour étudier la route par le Bondou. Le soir de ce même jour, le Rapide n° 1 emmenait vers Kayes le commandant Vallière, qui devait prendre le commandement de l'une des deux colonnes, et le lieutenant Quiquandon, chargé d'exécuter la reconnaissance de la route du Bambouk sur la rive droite de la Falémé. En même temps j'expédiai à Kayes les ordres nécessaires pour la constitution des deux colonnes, et je décidai qu'elles se formeraient et se concentreraient, la première, à Arondou, au confluent du Sénégal et de la Falémé, la deuxième à Diamou, à 54 kilomètres à l'est de Kayes, au point



Diabé et les notables (voy. p. 311). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

terminus actuel de notre chemin de fer du Haut-Sénégal.

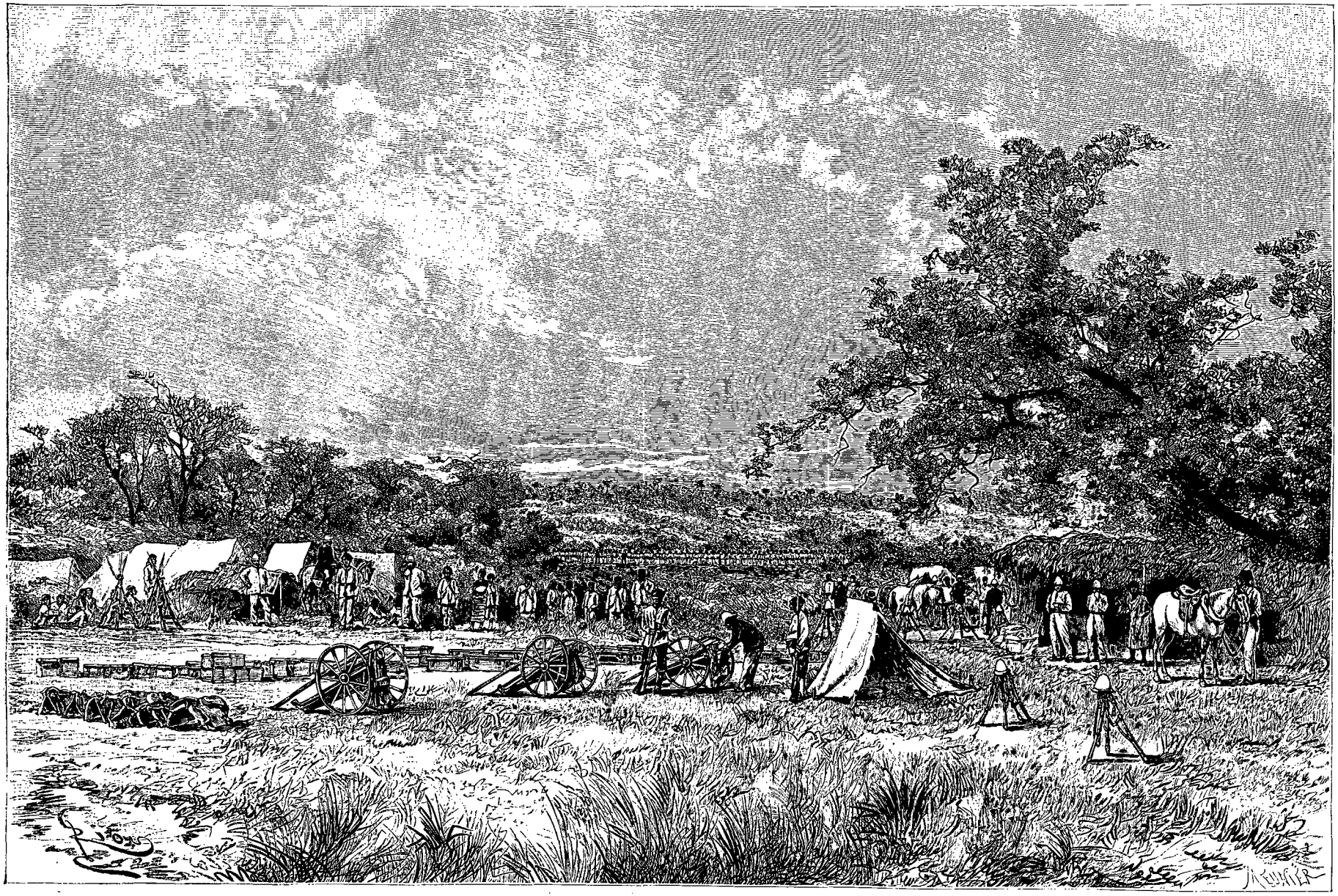
II

Le camp de la première colonne à Arondou. — Formation du dépôt de vivres de Sénoudébou. — Nos établissements de Kayes au mois de novembre 1886. — Nos relations avec les souverains nègres du Soudan français. — Le chemin de fer du Haut-Fleuve. — Le camp de la deuxième colonne à Diamou. — Plan de campagne contre le marabout Mahmadou-Lamine.

Le 19 novembre, je m'embarquai à mon tour sur le *Richard Toll*, qui nous amenait, en quelques heures, au camp d'Arondou.

Arondou est un village situé au confluent du Sénégal et de la Falémé. Non loin du village se trouve un beau plateau, ombragé, bien battu par les vents, et qui présentait des conditions hygiéniques relativement bonnes. Ce point était, de plus, à la rencontre des deux cours d'eau, suivis par nos chalands à destination de Kayes, le chef-lieu du Soudan français, et de Sénoudébou, notre poste avancé de la Falémé, où nous avions en ce moment une compagnie de tirailleurs en garnison. Nous pouvions ainsi surveiller les pays sarracolets, dont les dispositions étaient toujours douteuses, et nous montrions des forces au sultan Ahmadou, campé alors sur la rive droite du Sénégal avec une dizaine de mille hommes. Enfin, ce choix laissait indécis sur la direction que la colonne prendrait au moment de son départ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le camp d'Arondou. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand je débarquai, le camp était déjà complètement installé. De vastes gourbis, bien espacés, avaient été dressés à l'ombre des arbres. De grands hangars, ouverts des deux côtés, servaient d'abris aux chevaux et mulets. En un mot, toutes les mesures avaient déjà été prises pour éviter la mortalité qui avait signalé les débuts des campagnes précédentes et qui avait sévi avec tant d'intensité sur le personnel et les animaux.

Les divers détachements qui devaient composer la première colonne étaient tous arrivés. On avait mis la plus grande activité à organiser les différents campements. Une vaste avenue avait été tracée depuis la berge du fleuve, où étaient accostés les chalands, apportant les vivres et le matériel destinés à la colonne, jusqu'au centre du camp.

L'artillerie occupait la première ligne : d'abord le parc, comprenant une section[1] de 80 millimètres de montagne, une section de 65 millimètres, et un approvisionnement de 200 coups par pièce, puis les gourbis des officiers et des canonniers, et, en arrière, les chevaux et mulets, attachés à la corde, sous leur hangar. C'était la première fois que notre artillerie, dans le Haut-Sénégal, était armée de ces engins perfectionnés. Jusqu'à ce jour nos colonnes n'avaient employé que des pièces de 4 R. de montagne. Ce matériel, en raison de sa rusticité, avait jusqu'alors rendu de grands services; mais ses effets avaient été souvent insuffisants dans le Soudan, où les villages, entourés de forts *tatas* en pisé, ou de soli des *sagnés*, enceintes en troncs d'arbres, offraient une grande résistance aux projectiles employés. Le peu de justesse de ces pièces ne permettait pas d'ailleurs de pratiquer les brèches avec toute la rapidité désirable, ni de produire des effets assez prononcés sur les défenseurs, ce qui exposait nos troupes à des assauts toujours meurtriers. La campagne qui s'ouvrait donnerait la faculté d'examiner si les nouvelles pièces, en raison de la délicatesse de leur mécanisme, pourraient supporter victorieusement l'épreuve d'une expédition dans le Soudan, où les routes manquent, où les cours d'eau doivent être franchis à gué, où l'harmattan soulève une poussière abondante, enfin où le climat ne permet pas d'employer un grand nombre de canonniers européens, rapidement mis hors de service par les maladies locales. C'est ainsi que le personnel de nos sections d'artillerie était composé, en grande partie, de tirailleurs, faisant fonctions de servants, et de quelques Européens seulement, auxquels étaient dévolues les fonctions de chefs de pièce, pointeurs, etc.

Derrière l'artillerie venait le campement de l'infanterie de marine. Tenant compte de l'insalubrité du climat et des conditions particulièrement pénibles de nos expéditions soudaniennes, je n'avais pas voulu m'embarrasser d'un grand nombre de soldats européens. Je m'étais contenté d'une forte compagnie d'infanterie de marine, que j'avais divisée en deux pelotons, chacun d'eux étant attaché à l'une des colonnes. Pendant le combat ils devaient servir de réserve aux troupes indigènes. Chaque peloton était monté à mulets. L'Européen ne marche pas dans le Soudan. C'est un fait bien reconnu. L'intensité des rayons solaires, jointe à l'anémie tropicale qui atteint plus ou moins les blancs séjournant sous ce climat, ne lui permet pas de déployer la vigueur nécessaire pour exécuter les longues marches de nos colonnes. On pourrait, tout au plus, admettre qu'un homme vigoureux, bien nourri, ne portant aucun chargement, marchant en dehors des heures chaudes de la journée, serait capable de parcourir à pied une certaine étendue de terrain. Mais il n'en saurait être de même d'un soldat, chargé de ses armes, de ses munitions et de ses vivres, qui n'est pas libre de choisir ses heures de marche, qui est astreint à un service de nuit très pénible, et qui a, en moyenne, la fièvre tous les huit jours. S'agit-il de longues marches entreprises en pays hostile, de concert avec nos troupes indigènes, le soldat européen s'arrête au bout de peu de temps, se laisse aller au bord du sentier, tandis que la colonne continue, et quand il se relève, il ne retrouve plus sa trace et tombe aux mains des coureurs ennemis. Celui qui, doué d'une énergie à toute épreuve,

Soldat de l'infanterie de marine dans le Soudan. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

1. Comme on sait, une section d'artillerie comprend deux pièces avec les caissons nécessaires pour le transport des munitions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veut aller jusqu'au bout, se couche dès l'arrivée à l'étape et reste incapable de rendre le moindre service pendant toute la journée.

Chaque soldat européen reçut donc un mulet comme monture. Au moment de mon arrivée à Arondou, nos petits fantassins de marine, encore peu faits à ce nouveau système, s'ingéniaient, sous la direction de leurs officiers, pour organiser leur harnachement et leur paquetage. Comme il n'existait pas un nombre suffisant de selles, les mulets avaient été délivrés tout bâtés, ce qui avait même, pour moi, l'avantage de pouvoir, à un moment donné, remettre les fantassins à pied et utiliser leurs montures pour aller chercher les vivres aux dépôts en arrière. Ils avaient installé leurs bâts d'une manière uniforme, de façon que le mulet pût porter, outre le cavalier, des armes et quatre jours de vivres au moins pour l'homme et sa monture. Les étrivières et les étriers manquaient, mais nos soldats les avaient remplacés par des cordes, terminées par de petites planchettes, pour y poser les pieds. Bref, il régnait la plus grande activité au campement de l'infanterie de marine, et nos hommes paraissaient très satisfaits de l'innovation que je venais d'apporter.

Tirailleurs sénégalais. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Les spahis étaient campés vers le centre du plateau. Cette belle troupe, composée en majeure partie de cavaliers indigènes, encadrés par des officiers et gradés européens, avait donné à son campement l'aspect le plus coquet. Les faisceaux de mousquetons et de sabres, bien alignés en avant des chevaux, ceux-ci tout fringants à leurs cordes d'attache, les gourbis, aux toits coniques, régulièrement espacés et surmontés de petit drapeaux, aux couleurs de l'escadron, donnaient à cette partie du camp une physionomie particulièrement riante. Je félicitai le lieutenant Guerrin sur la belle tenue de son peloton, et j'allai visiter le campement des tirailleurs, placé en dernière ligne, à cheval sur la route de Sénoudébou.

Les tirailleurs sénégalais sont les vrais soldats du Soudan. Sans cesse en route sur la ligne de nos postes, ils sont employés aux missions les plus diverses. Tour à tour pionniers, canonniers, courriers, convoyeurs, toujours prêts, toujours dévoués, c'est par eux que nous tenons les vastes territoires qui s'étendent jusqu'au Niger. Comme les spahis sénégalais, ce sont des soldats indigènes, commandés par des officiers européens et encadrés par des gradés tirés de l'infanterie de marine.

L'aspect de la compagnie qui se trouvait alors au camp d'Arondou, n'était pas, à beaucoup près, aussi brillant que celui des spahis. C'est que, comme ceux-ci, ils n'avaient pu aller se refaire dans leur dépôt de Saint-Louis. Ils venaient de passer tout l'hivernage dans le Haut-Fleuve, et leur tenue se ressentait de leur existence aventureuse, menée depuis de longs mois au milieu des forêts et des solitudes du Soudan. Leurs vêtements étaient en lambeaux; leur équipement ne tenait plus que par des ficelles. Leurs armes seules étaient dans le plus grand état de propreté. Ils rachetaient d'ailleurs ce désordre de tenue par un remarquable aspect militaire. Je leur fis aussitôt délivrer le nombre de pièces de guinée nécessaires pour la confection de leurs pantalons arabes, des sacs vides pour qu'ils pussent se fabriquer des musettes à vivres, et toutes les peaux des bœufs tués, pour s'en faire des sandales et des ceintures à cartouches.

Tirailleurs et soldats d'infanterie de marine furent armés du fusil Kropatscheck, modèle 1884. Cette mesure avait rencontré pas mal d'adversaires parmi nos officiers, mais j'avais passé outre aux observations faites. Nos colonnes dans le Soudan ont toujours à agir contre un ennemi très supérieur en nombre. L'insalubrité du climat, la difficulté des approvisionnements, leur font un devoir d'agir rapidement et d'une manière décisive. D'un autre côté, les pertes en hommes sont à éviter le plus possible, car il est difficile de recevoir des renforts et de remplacer les blessés et tués. Il faut d'ailleurs savoir que tout échec de nos armes dans le Soudan conduirait immédiatement à un soulèvement général des populations. Il ressort de ces considérations que l'armement à mettre entre les mains des fantassins de nos colonnes doit être excessivement perfectionné. Pour l'infanterie de marine, il ne pouvait y avoir d'objections sérieuses. Toute l'armée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

française va être munie incessamment de fusils à répétition. Ce n'était donc que devancer de quelques mois une mesure qui allait prochainement devenir générale.

Quant aux tirailleurs, les officiers faisaient ressortir le tempérament particulier de leurs soldats noirs, l'insuffisance de leur instruction dans le tir, et la consommation énorme de munitions qui résulterait de l'adoption de ces armes. Mais, déjà, ces raisons avaient été données en 1880, lorsqu'il s'était agi de remplacer le fusil double des tirailleurs par le fusil Gras. Et cependant je me rappelais que ces dernières armes seules avaient permis à notre escorte, lors de ma première mission sur Ségou, d'arrêter à Dio les bandes bambaras qui nous avaient attaqués, et de percer malgré elles jusqu'au Niger. Les kropatschecks furent donc distribués à l'infanterie blanche comme à l'infanterie indigène, et l'on poussa activement l'instruction sur l'emploi de cette arme.

Je terminai mon inspection rapide du camp par l'ambulance, qui était installée dans un grand hangar abrité par l'épais ombrage de deux énormes fromagers. Quelques hommes payaient déjà leur tribut à la fièvre paludéenne. Ils étaient étendus à terre sur des nattes du pays, reposant sur une épaisse couche de paille. Je réconfortai les malades par quelques paroles d'encouragement, et je donnai au docteur Brindejonc de Tréglodé, médecin de 1re classe de la marine, chef de notre service de santé, quelques indications pour une meilleure organisation de son ambulance. Au lieu d'un seul hangar, je fis de suite commencer la construction de trois grands gourbis séparés, pour mieux isoler les malades. Puis, je recommandai de ne pas les laisser directement sur le sol, en les faisant coucher sur des lits grossiers faits au moyen de vieilles caisses à biscuit ou de piquets fourchus, plantés en terre, et sur lesquels étaient disposés des rondins formant une sorte de plancher élevé au-dessus du sol.

Nos sociétés hospitalières de France, telles que la Société des Femmes de France, l'Association des Dames françaises, la Société de Secours aux blessés, nous avaient comblés généreusement de leurs dons, et les vins fins et aliments légers ne manquaient pas dans nos approvisionnements médicaux. Je recommandai donc à nos médecins d'en user largement pour leurs malades. On peut dire qu'au Soudan il n'y a qu'une seule maladie, c'est la fièvre; mais elle revêt toutes les formes, depuis le léger accès intermittent, qui donne à peine un peu de chaleur à la peau, mais finit à la longue par jeter le malade dans une anémie incurable, jusqu'à l'accès pernicieux, qui enlève son homme en quelques heures. Instruit par l'expérience des campagnes précédentes, où la fièvre, passée rapidement à l'état épidémique, avait décimé nos troupes, surtout au début des opérations, alors que les eaux de l'hivernage se retirent lentement, laissant les marais à découvert, je voulais, par les précautions prophylactiques les plus minutieuses, arriver à doubler le cap de cette mauvaise période et à empêcher l'éclosion de l'épidémie.

Je rentrai sous mon gourbi, assez satisfait de ma première inspection du camp. La première colonne ne se composait encore que de détachements séparés, mais qui allaient bientôt, avec l'entrain que je remarquai partout, devenir une véritable colonne de combat, bien compacte, et animée de ce sentiment du devoir, propre à nos excellentes troupes de la marine, et qui fait que l'on vient toujours à bout de la tâche entreprise.

Je ne passai que peu de jours à Arondou. De nombreuses occupations réclamaient ma présence à Kayes. Avant mon départ je donnai une vive impulsion à l'organisation et à l'instruction des troupes et des divers services de la colonne, puis j'eus à me préoccuper de constituer des dépôts d'approvisionnements en avant de nous, sur la Falémé.

La question des vivres joue le rôle principal dans nos opérations de guerre au Soudan, où manquent les voies de communication, les moyens de transport nécessaires pour concentrer rapidement les vivres sur un point donné. L'Européen, sous ce climat débilitant, ne peut marcher et combattre qu'à condition d'avoir une nourriture suffisante, surtout du vin et de la viande fraîche. Or notre ravitaillement était d'autant plus difficile que la région où devaient s'effectuer nos opérations avait été dévastée et privée de ses habitants par le marabout. Je désignai donc Sénoudébou pour recevoir un approvisionnement d'un mois de vivres pour les deux colonnes, comprenant environ 1 200 rationnaires et 800 chevaux et mulets. L'opération avait paru d'abord difficile. J'avais bien formé un convoi de quinze chalands légers, qui s'étaient engagés dans la Falémé sous l'escorte du Rapide n° 1, revenu de Kayes; mais ce n'était pas suffisant. J'eus alors recours aux indigènes des villages environnants. Ils montrèrent tout d'abord une extrême mauvaise volonté; mais, comme je n'avais aucun ménagement à garder avec eux, puisqu'ils avaient été les meilleurs auxiliaires du marabout dans son attaque de Bakel, je leur envoyai le peloton de spahis. L'effet de cette mesure ne se fit pas attendre, et, dès le 22 novembre, on vit arriver chaque jour, au camp, de longues files de porteurs, escortés par nos cavaliers. L'enclos de branchages qui servait de magasin au service des approvisionnements ne désemplissait pas. Les porteurs, après avoir été signalés au gourbi de l'état-major, se rendaient au magasin, s'y chargeaient de leurs fardeaux et prenaient la route de Sénoudébou. En même temps, toutes les pirogues du fleuve, que j'avais fait réquisitionner, formaient de longs convois, qui, contournant le grand banc de sable, toujours caché sous un flot d'oiseaux aquatiques, et obstruant en grande partie l'entrée de la Falémé, s'engageaient dans cette rivière pour atteindre aussi Sénoudébou. Pendant plusieurs jours ce fut un continuel va-et-vient à travers le camp de porteurs et de manœuvres, se rendant sur la berge du fleuve ou se dirigeant vers son extrémité sud, où la route de Sénoudébou avait son origine.

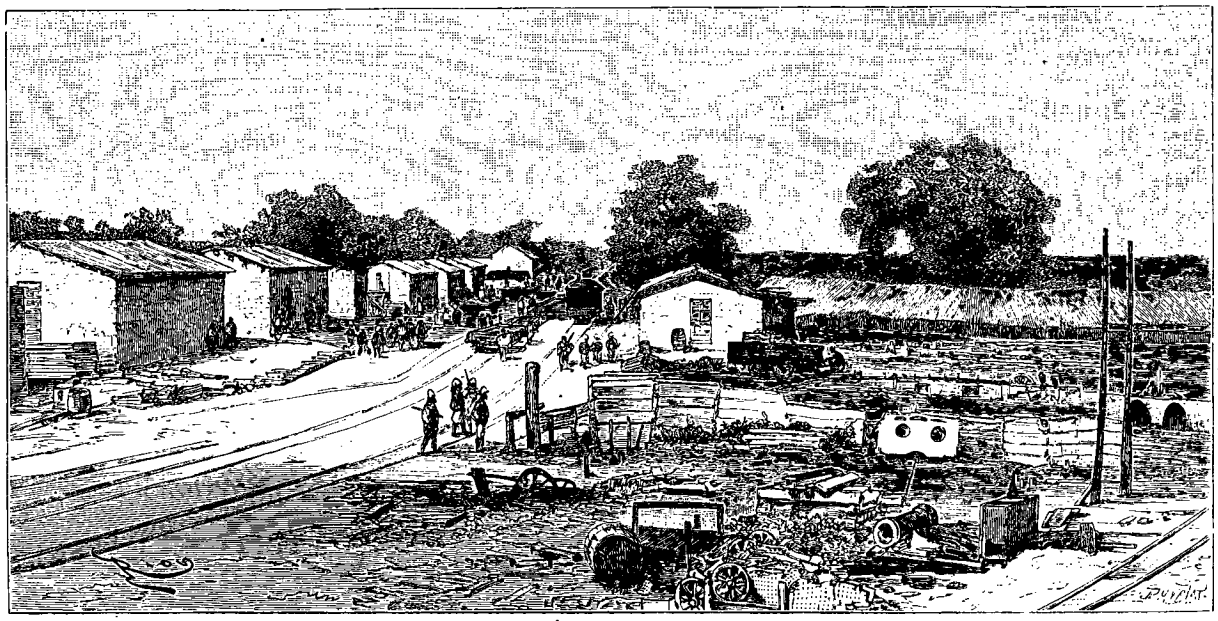
J'avais placé à la tête de ce service de ravitaillement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon interprète Alassane, mon ancien compagnon de la mission de Ségou, qui venait d'accompagner en France le prince Karamoko et que j'avais aussitôt nommé interprète de la colonne. Je lui apportais la décoration de la Légion d'honneur, récompense d'une vie de dévouement à la cause française, et je me proposais de la lui remettre prochainement en grande pompe, devant toute la colonne.

Tout marchant bien au camp d'Arondou, je m'embarquai le 24 novembre sur le *Richard Toll*, pour gagner rapidement Kayes. Je me faisais accompagner par le capitaine Fortin, de l'artillerie de marine, qui remplaçait le commandant Vallière, comme mon chef d'état-major. Avant mon départ j'expédiai encore de nombreux espions au delà de Sénoudébou pour essayer de me procurer quelques renseignements nouveaux sur le marabout; mais je dois avouer que celui-ci inspirait une grande terreur, car les indigènes, malgré les fortes récompenses qui leur étaient promises, éprouvaient la plus grande répugnance à se hasarder de son côté.

Les villages sarracolets, devant lesquels le *Richard Toll* filait à toute vapeur, avaient beaucoup souffert pendant la dernière campagne. Ce n'étaient plus ces riches villages que j'avais visités cinq ans auparavant et d'où partaient ces caravanes de Diulas qui se répandaient ensuite dans tout le Soudan occidental. Aujourd'hui cette rive du Sénégal semblait triste et désolée. La population s'était clairsemée, car un certain nombre de ces Sarracolets s'étaient engagés dans les bandes du marabout et l'avaient suivi jusqu'en Gambie. Ceux qui restaient n'osaient encore prendre franchement parti pour nous. J'accueillis assez froidement plusieurs chefs de village venus pour me saluer à bord du *Richard Toll*. Ces gens-là paraissaient surtout très in-



Kayes en 1886. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

quiets de la présence de la colonne à Arondou, au cœur de leur pays. Pour mieux les tromper sur mes intentions, je faisais dire partout que nos troupes ne resteraient que peu de jours sur ce point et me rejoindraient bientôt à Kayes, pour prendre, comme chaque année, la route du Niger.

Nous étions à Kayes le 25 à midi. Que de changements depuis mon dernier passage, en 1881 ! C'était alors un misérable village, d'une vingtaine de cases, habitées par des captifs du roi Sambala, de Médine. Nos constructions s'étendaient maintenant tout le long du fleuve, sur le terrain qu'occupaient autrefois les pêcheurs khassonkés. On avait élevé là une immense écurie, quelques magasins, deux petits pavillons pour abriter nos soldats, nos animaux et nos approvisionnements. L'ancien village indigène avait été refoulé vers l'est, mais il s'était augmenté des constructions faites par nos traitants, soldats et employés indigènes.

Ce qui me frappa tout d'abord, ce fut le désordre qui régnait partout. Pendant la dernière campagne on avait craint un moment que le marabout ne vînt s'attaquer à Kayes. On avait donc pris, en hâte, toutes les mesures nécessaires pour le repousser. Nos constructions, le village indigène lui-même, avaient été entourés d'une enceinte défensive, formée de rails et de traverses de chemin de fer. Un mur en maçonnerie de pisé avait été élevé vers le sud, du côté de la plaine, mais il était inachevé. On voyait que ces travaux avaient été faits rapidement, sans ordre, au hasard des circonstances. Les matériaux étaient jetés pêle-mêle, un peu partout, embarrassant les rues, les abords des bâtiments. Quant au matériel du chemin de fer, on le trouvait sur tout le terrain de Kayes, répandu en désordre, couvrant les berges du fleuve, obstruant les voies d'accès. Ici, les pièces d'une immense grue à vapeur, cachant des matériaux dont il eût été difficile d'expli-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quer l'usage ; là, des portées de pont métallique, système Eiffel, qui se trouvaient encore sur l'emplacement où les avait jetées le steamer qui les avait apportées ; plus loin, des cuves à eau, des morceaux de chaudière, des cylindres, etc. Les locomotives étaient remisées au bord du fleuve, sous un mauvais abri en planches, exposées à la pluie, au vent, à toutes les intempéries ; la forge était installée tout auprès, sous un gigantesque ficus, servant autrefois, je me le rappelais encore, d'arbre à palabres aux habitants du village.

Deux ans auparavant, un grand pavillon, d'une centaine de mètres de long, s'étendait tout le long du fleuve; mais en 1884, un terrible incendie avait, en quelques heures, anéanti ce pavillon et les immenses approvisionnements qu'il contenait. Ce fut un grand désastre et qui porta un rude coup à notre entreprise du Haut-Fleuve. Kayes montrait encore partout les traces de ce sinistre événement, qui l'avait couvert de décombres et lui donnait toujours l'aspect d'une ville prise d'assaut. On n'avait eu ni le temps ni les moyens de faire disparaître les vestiges de l'incendie. Des plates-formes de chemin de fer, au plancher brûlé, aux fers déjetés, des rails déformés, des amas de pièces de fer, de roues, d'essieux mis hors d'usage, indiquaient les ravages du feu.

Les flammes ayant détruit nos principaux magasins, et ceux que l'on avait construits depuis n'étant pas suffisants, on avait dû parquer dans des enclos formés par des traverses de chemin de fer les caisses, colis, barils, que les steamers de Bordeaux avaient apportés deux mois auparavant. Tous ces approvisionnements étaient en plein air ou protégés par de simples prélarts goudronnés.

Les hommes et les animaux étaient encore plus mal partagés que les approvisionnements. Les chevaux et mulets étaient entassés dans deux immenses hangars, placés dos à dos; une toiture en paille les laissait exposés à la pluie. Deux petits pavillons munis de vérandas fournissaient les seuls logements tant soit peu confortables de Kayes. L'un d'eux servait pour le commandant des Cercles, le trésorier-payeur et le bureau des affaires politiques ; l'autre, pour le commandant supérieur et les services du chemin de fer et des postes et télégraphes. Derrière ces pavillons il existait trois baraques démontables en bois, absolument inhabitables, tellement il y faisait chaud, et, au centre du mur d'enceinte, une sorte de bâtiment carré en briques, que l'on appelait le blockhaus. Telles étaient les maigres ressources que présentait Kayes pour le logement du nombreux personnel européen qui y tenait garnison.

En somme, mon impression, en mettant pour la première fois le pied à Kayes, fut loin d'être agréable, et je résolus dès ce moment d'apporter un prompt remède à cette fâcheuse situation.

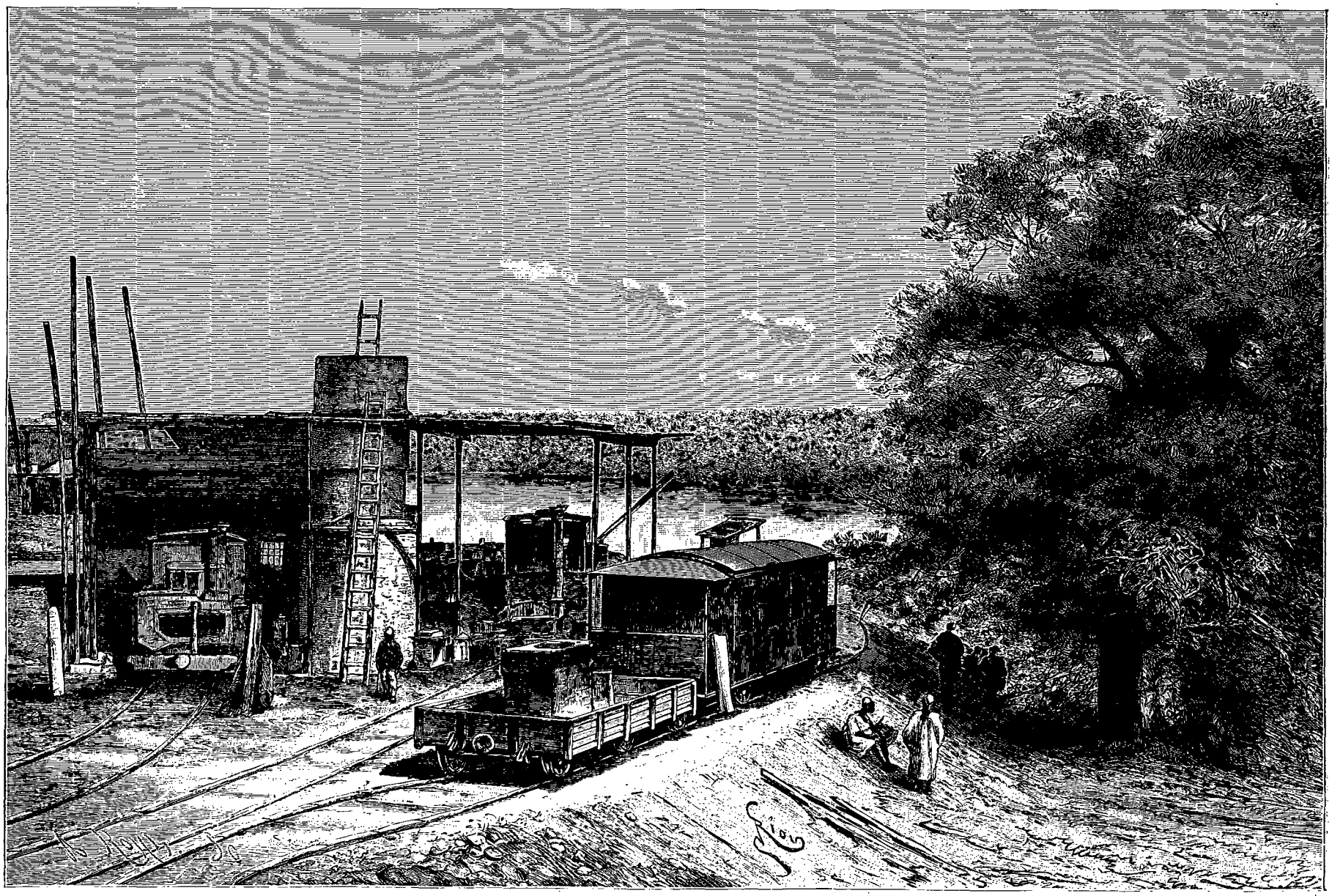
Je fus reçu par le commandant Monségur, chef de bataillon d'infanterie de marine, qui, depuis un mois, remplissait les fonctions de commandant supérieur par intérim. C'était un vétéran du Soudan, ayant déjà séjourné pendant deux ans dans le Haut-Fleuve et possédant une grande expérience du pays. Je savais que j'aurais en lui un auxiliaire précieux et capable de me suppléer pendant que j'opérerais vers le sud, contre le marabout. Je restai longtemps en conférence avec lui, pour résoudre les différentes questions de service qu'il avait laissées en suspens jusqu'à mon arrivée. Le soir, je me fis présenter tous les officiers et fonctionnaires qui se trouvaient alors à Kayes. Leur tâche n'était pas des plus aisées, mais les difficultés de la situation n'avaient fait qu'exciter leur zèle, et je savais que je pouvais compter absolument sur le dévouement et l'entrain de tous.

Dès le lendemain je me préoccupai des relations que je voulais entamer avec les deux plus grands chefs du Soudan, Ahmadou et Samory.

Ahmadou était un gros point noir. Les Talibés avaient repris confiance en lui, à la suite de ses succès contre ses frères et contre les chefs bambaras du Kaarta. L'armée du sultan était nombreuse; elle s'était bien battue et avait repris un peu de cette exaltation que le séjour de Ségou et les expéditions infructueuses contre le Bélédougou avaient quelque temps affaiblie. Pendant toutes les campagnes précédentes, l'attitude d'Ahmadou avait été hostile. Il barrait tous les débouchés commerciaux de Médine, et nous ne recevions plus de la rive droite du Sénégal ni chevaux, ni bestiaux, ni grains, si indispensables cependant pour notre ravitaillement. Les cavaliers toucouleurs campaient en face de Kayes, de Sabouciré, et à quelques journées de marche à peine de Kita. En un mot, sur une longueur de plus de 200 kilomètres, nous étions en contact presque immédiat avec les Talibés, séparés d'eux seulement par les cours du Sénégal et du Bakhoy. Il faut ajouter qu'au sud de cette rivière, les Maures, sans doute poussés par le sultan, qui avait une part sur leurs rapines, ne cessaient de parcourir la région pour piller les caravanes et intercepter les routes aux voyageurs.

Fidèle au programme général que je m'étais tracé dès l'origine, et confiant dans les relations personnelles que j'avais eues avec Ahmadou lors de mon séjour prolongé à Nango, je me bornai tout d'abord à lui adresser une courte lettre dans laquelle je lui annonçais mon arrivée à Kayes et lui exprimais mon espoir de renouer avec lui les relations d'amitié que j'avais eues autrefois. Les porteurs de cette lettre étaient chargés par moi de voir mes anciennes connaissances de Nango, Seïdou-Diéylia, Samba-N'Diaye, Boubakar-Saada, et, sans paraître trop rechercher l'alliance du sultan, de dire bien haut que j'étais heureux de me retrouver en contact avec mon ancien hôte des bords du Niger; que je comptais sur lui pour ramener la paix dans le pays et en finir avec le marabout Mahmadou-Lamine et son fils Soybou, qui, en somme, étaient autant les ennemis des Toucouleurs que les miens, puisque ce nouveau prophète, allant sur les brisées d'El-Hadj Oumar, cherchait à fonder un autre empire musulman au détriment de l'influence d'Ahmadou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'abri des locomotives en novembre 1886. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Bien entendu, ces arguments étaient renforcés par un certain nombre de cadeaux qui devaient être distribués à ces chefs s'ils montraient de la bonne volonté à servir mes desseins.

Mais dans les contrées islamiques les précautions sont toujours utiles. La franchise n'est pas la qualité dominante des Toucouleurs, et je voulais prouver que mon éloignement vers le sud ne me priverait nullement de toutes mes forces et que je resterais encore très capable de résister aux attaques qui pourraient m'arriver de la rive droite du Sénégal et du Bakhoy, entre Bakel et Kita. Du reste, j'avais aussi à me prémunir contre tout mouvement de Soybou, qui m'était signalé comme devant prochainement se porter contre notre ligne du Sénégal.

J'organisai donc, sous le commandement éventuel du commandant Monségur, une troisième colonne, avec les éléments échelonnés sur la ligne Bakel-Kita. Tout devait être préparé à l'avance, et la colonne pourrait se concentrer en dix jours au plus, soit à Kayes, soit à Badumbé, soit sur tout autre point menacé. La compagnie d'ouvriers d'artillerie, dont les hommes travaillaient aux réparations de nos forts, la compagnie des disciplinaires que j'allais expédier à Bafoulabé, pour commencer la construction d'une route carrossable réunissant nos postes ainsi qu'une section de 4 R. de montagne, formaient les principaux éléments de cette colonne, qui pouvait être renforcée, au besoin, par les employés indigènes de nos différents services: chemin de fer, administration, travaux, télégraphes, etc. Ces noirs, qui, depuis longtemps, nous avaient donné de nombreuses marques de dévouement, furent exercés chaque jour au maniement du fusil Gras. Chacun de nos postes de Kita, Badumbé, Médine, Kayes et Bakel prit toutes les mesures de défense jugées nécessaires pour repousser toute surprise, en employant à cet effet sa garnison, secondée par les auxiliaires des villages voisins. Pour Kayes particulièrement, on hissa sur la terrasse du blockhaus le hotchkiss récemment arrivé, de manière à dominer toute la plaine environnante. Les deux pièces de 65 millimètres restées disponibles furent installées en batterie sur les bords du fleuve, enfilant dans toute sa longueur le gué de Kayes, que la baisse des eaux allait mettre bientôt à découvert et qui pouvait servir de passage aux bandes toucouleurs. Enfin, le *Richard Toll*, déjà armé d'un canon-revolver, fut dirigé sur Bakel, où il devait prendre position au milieu du fleuve. Il reçut une garnison de tirailleurs, qui, bien abritée derrière un blindage de peaux de bœufs, pouvait balayer de ses feux, sur une grande étendue, le cours du Sénégal, de chaque côté du fort. Le Rapide n° 1 fut également armé d'une pièce légère pour pouvoir se porter rapidement sur les points où l'inclinaison des berges ne permettait pas de plonger des feux et pour chasser les assaillants qui auraient pu s'y cacher.

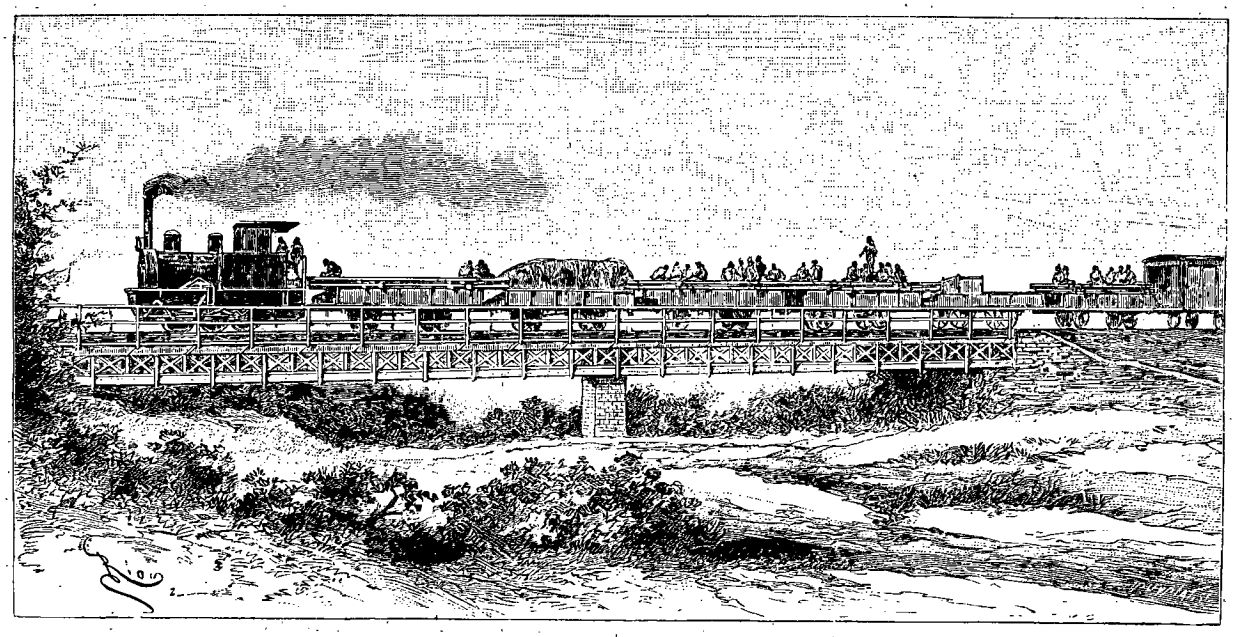
Cavalier toucouleur. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Toutes ces mesures de précaution entrèrent en voie d'exécution dès le 26 novembre, et dans tous nos postes on déploya bientôt une activité qui ne le cédait en rien à celle de nos camps d'Arondou et de Diamou. De la véranda de mon pavillon j'apercevais souvent, sur la rive droite, des bandes de cavaliers toucouleurs qui passaient en longues files, le fusil au travers de la selle. Ils s'arrêtaient quelques moments, observant tous nos préparatifs militaires, puis reprenaient la route de l'intérieur. J'étais ainsi assuré qu'Ahmadou était constamment mis au courant de nos précautions militaires et qu'il devait acquérir la conviction qu'il ne nous trouverait pas désarmés s'il nourrissait quelque mauvais dessein à notre endroit.

GALLIENI.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont de Diamou (voy. p. 323). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II (suite).

Je m'occupai ensuite de Samory, autre potentat nègre, qui, lui, dominait sur les bords du Niger, où il s'était taillé, en quelques années, un vaste et puissant royaume, aux dépens de ses voisins. D'abord simple chef de bande, il avait peu à peu étendu sa domination dans toute la partie supérieure du bassin du Niger, jusqu'aux confins de la république de Liberia et des possessions anglaises de Sierra Leone. Il s'était même attaqué aux Français, qui avaient dû diriger plusieurs expéditions contre lui. Cependant, peu de mois avant mon arrivée, il avait signé avec nous un traité de paix et d'amitié et nous avait même confié son fils Karamoko, qui avait fait le voyage de France. On se rappelle encore le séjour que fit ce jeune prince à Paris. Je voulais éviter un conflit armé avec Samory, mais le traité qu'il avait consenti laissait planer une fâcheuse équivoque, que je désirais faire disparaître. Tout en limitant son royaume au Niger, il conservait un protectorat nominal sur plusieurs États de la rive gauche, qui avaient eux-mêmes reconnu notre protectorat. Il se ménageait une porte ouverte chez nous, et de Niagassola m'arrivaient les plus fâcheuses nouvelles sur les déprédations que commettaient ses Sofas dans toute la vallée du Bakhoy. Je voulais à tout prix faire cesser cet état de choses, le rejeter absolument sur la rive droite du Niger et replacer sous notre influence directe et incontestée les populations de la vallée du Bakhoy.

Depuis quelque temps déjà, j'avais songé à envoyer à l'almamy une ambassade, chargée de lui imposer ma manière de voir. Cette ambassade devait être dirigée par le capitaine d'infanterie de marine Péroz, qui s'était distingué dans les précédentes campagnes au Soudan, et qui, ayant déjà appartenu à la première mission envoyée vers Samory, réunissait toutes les conditions nécessaires pour réussir dans la tâche difficile que je lui traçai. Je lui adjoignis deux de nos meilleurs officiers du Soudan et lui donnai toute latitude pour l'organisation de sa mission. Le capitaine Péroz nous racontera plus loin, lui-même, les péripéties de son intéressant voyage à la cour de Samory. Pour le moment, je me bornerai à dire que sa mission fut couronnée du succès le plus complet, et que par le traité de Bissandougou, non seulement l'almamy nous aban-

1. Suite. — Voyez p. 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnait entièrement tous les États de la rive gauche du Niger, mais encore plaçait toutes ses immenses possessions sous le protectorat exclusif de la France.

J'eus ensuite à porter tous mes soins sur la mission du commandant Caron. La canonnière *le Niger* l'attendait à Manambougou, à 60 kilomètres au nord-est de Bammako et à 600 kilomètres de Kayes. Mes instructions au commandant Caron se résumèrent en ceci : « Hâtez-vous de quitter Kayes avec votre personnel et votre matériel et de prendre la route du Niger. Mettez de suite sur chantier la nouvelle canonnière en bois projetée et préparez-vous à votre grand voyage sur Tombouctou. Il faut qu'à tout prix les couleurs françaises flottent cette année dans les eaux de cette ville. Vous pouvez compter absolument sur mon concours pour vous fournir tous les moyens qui vous seront nécessaires. »

M. Caron quittait Kayes le 6 décembre avec son convoi. Je reviendrai plus loin sur son expédition, qui eut l'issue la plus heureuse et qui termina si brillamment la campagne 1886-1887 dans le Soudan français.

Pendant les quelques jours que je passai encore à Kayes, je donnai une impulsion énergique et méthodique aux divers services, que j'avais trouvés passablement en souffrance à mon arrivée. Je voulais régler les questions les plus essentielles avant mon départ. Je fis ainsi évacuer l'ambulance, où s'était déclarée une épidémie de fièvre typho-malarienne. Les malades furent dirigés sur Diamou, où se trouvaient deux grands magasins en briques, bien isolés du village et très propres à recevoir une bonne installation hospitalière. Je fis aussi fermer l'ancien cimetière de Kayes, qui était actuellement placé au milieu du village indigène et qui devenait une véritable cause d'insalubrité pour notre établissement. On l'ensemença, on y planta des bananiers et différentes sortes d'arbustes. On en fit ainsi un square, au centre duquel une pyramide avec plaque commémorative rappellerait le souvenir des officiers et soldats morts pour notre œuvre du Soudan. Un cimetière fut ouvert, au loin, à 1 500 mètres de Kayes, le long de la voie du chemin de fer.

Puis on commença partout le nettoyage de notre chef-lieu du Soudan français, l'enlèvement des décombres, le dégagement des voies principales. On ménagea une immense place carrée entre le mur d'enceinte et les villages indigènes. Ceux-ci furent sillonnés de larges rues ; tous les espaces vagues furent convertis en jardins, plantés d'arbres et d'arbustes. Bref, pénétré de l'idée que l'insalubrité de Kayes était due surtout au désordre et à la malpropreté qui régnaient partout, je voulus que notre principal établissement du Soudan prît l'aspect propre et coquet de l'une de nos gracieuses villes de France.

Dans le même ordre d'idées, je prescrivis au capitaine Delchamp, directeur des travaux, de commencer, sur l'alignement des deux pavillons déjà existants, un nouveau pavillon en maçonnerie, destiné à servir de logement aux officiers en service ou de passage à Kayes. Ceux-ci étaient, la plupart du temps, forcés d'aller s'abriter dans les cases des villages indigènes ou d'établir leurs tentes sous les grands arbres des bords du fleuve.

Pour tous ces travaux, j'eus recours largement à la main-d'œuvre indigène. Je m'adressai à Sidi, le chef de Kayes, et je n'eus pas de peine à lui faire comprendre que, son village s'étant considérablement agrandi par suite de notre installation dans le pays, il était de son devoir de nous aider à augmenter nos établissements pour faire de Kayes une grande ville comme Saint-Louis ou Dakar. Sidi se chargea de nous fournir les manœuvres nécessaires pour nos constructions nouvelles et pour les travaux de voirie de la ville.

Le 4 décembre, je prenais le chemin de fer pour me rendre à Diamou, au camp de la deuxième colonne. Lorsque, six ans auparavant, dans ma première excursion vers Bafoulabé, j'accomplissais péniblement les longues étapes qui séparaient Médine du confluent du Bafing et du Bakhoy, je ne me serais jamais attendu à voir la ligne ferrée traverser cette région si accidentée. Le lecteur qui a bien voulu déjà suivre le récit de ma première mission à Ségou se rappellera certainement l'impression que nous avait faite tout d'abord ce curieux pays. Ces montagnes aux formes étranges, ces gigantesques massifs de roches, étaient toujours là, dessinant au loin leurs pics aigus ou leurs tables si parfaitement planes. Mais nos locomotives, passant rapidement le long des vallées, au milieu des villages, où les enfants étonnés cessaient leurs jeux pour contempler ce spectacle, toujours nouveau pour eux, donnaient un aspect tout autre à la contrée. Les paysages semblaient plus animés, moins sauvages. Du reste, de nombreux petits villages s'étaient créés le long de la ligne, sur des points où, à mon premier passage, nous n'avions rencontré qu'une solitude complète.

Notre train, parti de Kayes à six heures du matin, franchissait d'abord, vers le deuxième kilomètre, les deux marigots de Paparaha sur deux ponts métalliques, le premier de 60 mètres, le second de 24 mètres. Puis, par une rampe assez forte, on parvenait au douzième kilomètre. J'avais autrefois été frappé des difficultés que le terrain présentait en cet endroit. Une croupe rocheuse, après avoir formé dans le lit du Sénégal les célèbres chutes du Félou, couvre le pays de toutes ses ramifications. On avait dû frayer la voie au milieu de ces escarpements de roche très dure, composés surtout de massives assises de grès. On distinguait encore les traces des pétardements qu'il avait fallu faire à la dynamite et au coton-poudre, pour ouvrir un passage à la plate-forme. Vers le dix-septième kilomètre on pouvait, par une échappée, apercevoir au loin le fort de Médine, perché sur une hauteur et dominant toute la plaine, où se pressaient, autour de lui, les cases des villages indigènes qu'il était chargé de protéger.

Notre train traverse lentement ce terrain tourmenté, puis, après avoir franchi la pente du plateau du Félou,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il se rapproche du fleuve et parvient à Sabouciré, par une plaine faiblement ondulée. On fait halte à Sabouciré pour alimenter d'eau les locomotives. Deux cuves sont simplement posées à terre, et des noirs font la chaîne jusqu'à la machine. On le voit, le système est peu compliqué.

La voie continue ensuite en plaine, longeant le pied du mont Doukolé. Elle passe à Dinguira, où je retrouve avec plaisir le gracieux paysage que j'avais déjà admiré à mon premier voyage. Au delà de Dinguira, il faut encore franchir un contrefort du mont Diatamakho, qui, déjà, en 1880, avait présenté un sérieux obstacle à la marche de notre convoi. Les difficultés que nos ingénieurs ont eu à surmonter sur cette partie du trajet ont été très grandes, et les déblais ont été partout exécutés à la mine. Puis on se retrouve en plaine, le long du fleuve, au bas des collines que les monts de l'intérieur projettent jusqu'aux bords du Sénégal.

Le train franchit le pont de Diamou, passe devant l'ambulance que je venais d'installer sur ce point, traverse les différents campements des troupes de la deuxième colonne et s'arrête devant le petit pavillon du chemin de fer, où le commandant Vallière m'attendait avec tous ses officiers.

J'avais assigné Diamou comme point de concentration à la deuxième colonne, en raison des commodités que fournissait sa position, à l'extrémité de la ligne ferrée, pour le ravitaillement des troupes. Diamou, au point de vue stratégique, permettait de prendre la route de Kita, suivie habituellement par les colonnes de ravitaillement, ou bien la route reconnue par le lieutenant Quiquandon, et qui, à travers le Bambouk, menait dans le Diakha, au cœur des contrées soumises au marabout. Le choix de cette position laissait donc le doute dans l'esprit des populations et les mettait dans l'ignorance de nos projets. De plus, le sultan Ahmadou pouvait croire que les forces concentrées à Diamou avaient pour objet de surveiller la ligne Kayes-Bafoulabé, et d'accourir vers Kita au premier indice d'hostilité de la part des Toucouleurs.

Sidi, le chef de Kayes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Les éléments de la deuxième colonne, c'est-à-dire un peloton de spahis, un peloton d'infanterie de marine monté, une section de 4 R. de montagne et une forte compagnie de tirailleurs, avec les services accessoires, étaient déjà tout réunis. Comme à Arondou, on avait élevé de vastes gourbis largement espacés, pour servir d'abris aux hommes et aux animaux. Le commandant Vallière n'avait pas perdu son temps, et il me fut facile de voir, au mouvement et à l'animation qui régnaient dans tout le camp, que la deuxième colonne ne voulait en rien rester inférieure à la première.

La question des approvisionnements n'avait pas été négligée non plus. Grâce au dépôt d'ânes qui se trouvait à Diamou, plusieurs convois de ces animaux avaient pu constituer un approvisionnement de dix jours de vivres à Bontou, sur la Falémé, à 140 kilomètres de Diamou et à 100 kilomètres de Sénoudébou. La nature rocheuse et montagneuse du Bambouk avait rendu cette opération difficile, mais elle avait parfaitement réussi, grâce à l'énergie et à l'activité du capitaine d'infanterie de marine Oberdorf, qui en avait été chargé.

Dans l'après-midi je passai la revue des troupes de la deuxième colonne, que je fis ensuite manœuvrer pendant quelques moments. Je félicitai le commandant Vallière des beaux résultats obtenus : sa colonne était entièrement organisée, parfaitement entraînée et prête à marcher au premier ordre.

Je quittai Diamou le 8 décembre, mais avant mon départ j'arrêtai définitivement avec Vallière le plan de campagne contre le marabout. Justement, le lieutenant Quiquandon venait de rentrer de sa reconnaissance dans le Bambouk, et les renseignements qu'il rapportait me confirmaient dans mon projet de former deux colonnes. Il était certain d'ailleurs que cette double marche présentait de nombreux hasards. Les deux colonnes partaient de deux points distants de plus de 200 kilomètres. Elles allaient opérer dans des régions inconnues et hostiles, semées d'obstacles nombreux, et séparées par une rivière importante, la Falémé. Les communications entre elles seraient impossibles, ou du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins bien difficiles. Et cependant, pour le succès de la campagne, il était indispensable que les deux colonnes se rencontrassent à jour fixe sous les murs de Diana.

Je tins compte de toutes ces considérations pour mon projet d'ordre de mouvement. J'avais d'ailleurs la plus entière confiance dans l'intelligence et l'énergie du commandant Vallière, parfaitement au courant du but à atteindre. Je savais de plus que la deuxième colonne, composée à peu près identiquement comme la première, était capable de surmonter les résistances qu'elle pourrait rencontrer sur sa route, avant d'arriver à Diana. On pouvait craindre que le marabout ne se portât au-devant d'elle avec toutes ses forces, dès qu'elle aurait eu franchi la Falémé; mais la première colonne se serait alors rapprochée et aurait eu la faculté de venir à son secours, en se plaçant sur les derrières du marabout et en lui fermant la retraite vers l'ouest.

D'après les résultats de la reconnaissance du lieutenant Quiquandon j'avais calculé qu'il fallait à la deuxième colonne six jours pour la traversée du Bambouk, plus quatre jours pour arriver ensuite auprès de Diana. Je lui accordai en outre deux jours pour le franchissement de la Falémé. Donc, le douzième jour, à compter du jour du départ de Diamou, elle se trouverait tout près de Diana, prête à prendre position au sud de la place, pour intercepter les routes vers la Gambie. Il ne me restait plus qu'à diriger la marche de la première colonne, de manière à arriver le même jour sous Diana et à prendre le contact avec la deuxième colonne.

Après avoir arrêté ces dispositions, tenues encore secrètes, je pris congé de Vallière et de ses officiers en leur donnant rendez-vous sous peu de jours dans la capitale du marabout. Je laissai le lieutenant Quiquandon à Vallière pour lui servir de chef d'état-major. Cet officier venait de parcourir une partie du pays. Nul n'était donc mieux placé pour remplir cette tâche.

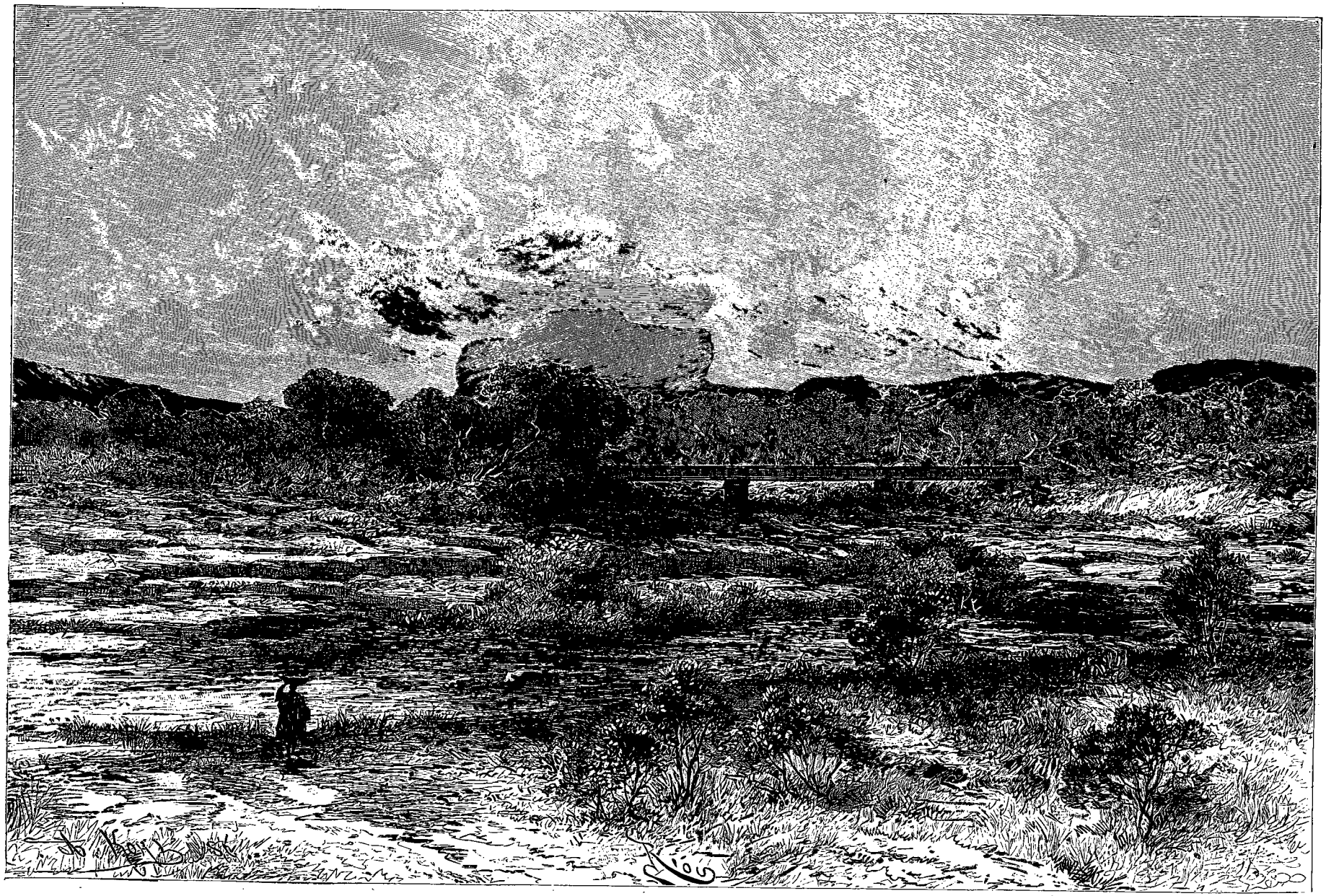
Je ne restai que peu de jours à Kayes. J'avais télégraphié de Diamou de me tenir le Rapide n° 1 tout paré, et, dès que la nuit fut venue, je m'embarquai avec le capitaine Fortin, ne voulant pas donner l'éveil aux populations environnantes.

Je me retrouvai, le 9 au matin, au milieu des troupes de la première colonne. Sous mon gourbi m'attendaient le lieutenant Bonaccorsi, de retour de Sénoudébou, et Alassane, avec l'un des espions qui avaient été envoyés dans la direction de Diana. Bonaccorsi me rapportait des renseignements sur la route de Sénoudébou, mais il n'avait pu se procurer aucune indication de quelque précision sur le marabout. Quant à l'espion Ibra, il nous raconta qu'il s'était avancé avec ses camarades jusqu'au village de Soutouta, à trois jours de marche de Sénoudébou, où ils avaient rencontré les premiers partisans de Mahmadou-Lamine, mais que ses quatre compagnons avaient été découverts et capturés et qu'ils devaient sans doute avoir été aussitôt mis à mort. Pour lui, il n'avait réussi à s'échapper qu'en grimpant sur un arbre, dans le feuillage duquel il s'était caché toute une journée. La nuit, il avait repris la route de Sénoudébou. Il s'était rencontré avec un captif du Bondou, qui avait fui le camp du marabout et qui lui avait rapporté que celui-ci avait fait évacuer tous les villages du Diakha, et réuni à Diana, outre ses Talibés, une armée de 3000 guerriers; qu'il avait entrepris de grands travaux de fortification autour de cette place, et qu'il avait essayé de s'aboucher avec les traitants de la Gambie, pour augmenter ses approvisionnements en munitions.

Ibra, espion peul. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Du reste, je ne devais pas tarder à être complètement édifié sur les intentions de notre adversaire. Dans l'après-midi, Alassane m'amena en effet un nouvel indigène, porteur d'une lettre arabe à mon adresse. Cet individu, qui appartenait à la suite d'Ousman-Gassi, le chef du Bondou, prétendait que ce billet, plié en triangle, à la mode musulmane, lui avait été remis, non loin de Koussan, par un chasseur peul, qui lui avait recommandé, en s'éloignant, de le porter au plus tôt au chef de la colonne française. C'était ni plus ni

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Diamou (voy. p. 323). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins qu'une lettre de Mahmadou-Lamine lui-même, qui avait le front de me mettre au courant de ses projets militaires. Il insistait tout d'abord sur le caractère prophétique de sa mission, puis m'annonçait qu'il allait marcher vers le Sénégal en deux colonnes, l'une se dirigeant sur Bakel, l'autre sur Kayes et Médine. Il consentait d'ailleurs à nous accorder la paix si nous voulions le laisser en paisible possession des États Sarracolets, « habités par ses frères ». Bien entendu, je n'accordai qu'une médiocre attention à toutes ces fanfaronnades, qui sont assez dans les habitudes des chefs musulmans.

Le 10, je passai la revue de la première colonne. L'infanterie montée exécuta devant moi plusieurs mouvements avec une rapidité et une aisance prouvant que nos soldats s'étaient parfaitement familiarisés avec leurs montures. En moins de cinq minutes ils mettaient pied à terre, jetaient les brides de leurs mulets aux mains des conducteurs indigènes qui suivaient, à raison d'un par trois animaux, et étaient rangés en bataille, prêts à ouvrir le premier feu de salve.

Je profitai de la réunion des troupes pour remettre solennellement à Alassane sa croix de la Légion d'honneur. Je rappelai en quelques paroles les services dévoués rendus par cet interprète à notre cause depuis une dizaine d'années.

Le 11 décembre, je me rendis moi-même au gourbi du télégraphe et je mandai Vallière à l'appareil à Diamou. Je lui annonçai l'ouverture des opérations pour le lendemain. La première colonne, partant d'Arondou, devait se diriger sur Sénoudébou, puis, de là, directement sur Diana. Elle avait environ 200 kilomètres à parcourir. La deuxième colonne, partant de Diamou, marcherait sur la Falémé, à travers le Bambouk, franchirait cette rivière, et se dirigerait ensuite sur Diana, de manière à y arriver le même jour, pour fermer les routes du sud au marabout. Les deux colonnes avaient ordre de ne pas s'attarder en chemin et de courir droit à leur objectif, en bousculant vivement les partis ennemis qui tenteraient de leur barrer la route. Le but de l'expédition était de prendre Mahmadou-Lamine mort ou vif, et d'enlever sa place d'armes de Diana.

Le commandant Vallière m'accusait réception de mes ordres.

III

Ouverture des opérations contre le marabout Mahmadou-Lamine. — Marche de la première colonne jusqu'à Sénoudébou. — Séjour à Sénoudébou. — Mesures de précaution pendant la marche. — Marche de la deuxième colonne à travers le Bambouk. — Grandes difficultés pour franchir la Falémé.

Le lundi 12 décembre 1886, à 5 heures du matin, la première colonne quittait Arondou et prenait la route du sud. Le même jour, à la même heure, à 200 kilomètres de là, le commandant Vallière, avec la deuxième colonne, laissait Diamou et pénétrait dans le Bambouk par le col de Mansonnah. La consigne était de se retrouver le 25 décembre sous les murs de Diana, consigne qui eût été d'une exécution facile en Europe, mais qui présentait de nombreux hasards dans ces régions inconnues et hostiles. Qu'allions-nous rencontrer sur notre route, et pourrions-nous atteindre notre rendez-vous au jour indiqué?

Notre première étape fut courte. C'était, pour ainsi dire, une marche d'essai pour nos hommes et nos animaux. Tout le monde du reste s'était déjà exercé aux mesures à prendre pour lever rapidement le camp, marcher en ordre et s'installer ensuite dès l'arrivée au bivouac. Tout alla bien.

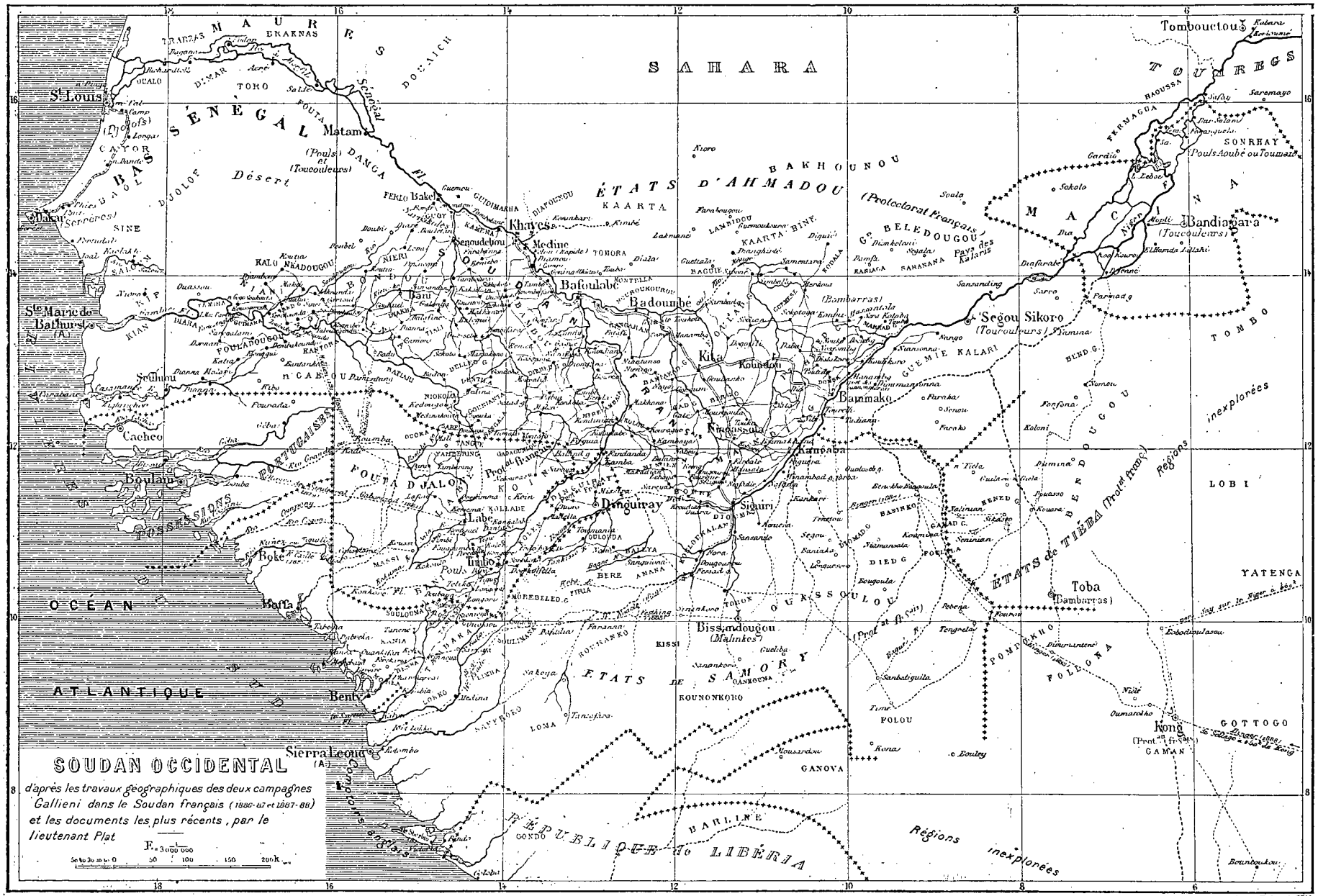
Nous parcourons un terrain à peu près uniforme. Ce sont des champs de mil, encore incomplètement défrichés, qui s'étendent le long de la Falémé, et, sur notre droite, des bois de mimosas et de gommiers. Au delà de ces bois, l'œil aperçoit de temps en temps, à travers les arbres, une plaine marécageuse couverte de graminées très denses. L'horizon est limité, à quelques kilomètres vers l'ouest, par des collines qui dominent la plaine d'une centaine de mètres environ. De l'autre côté de la Falémé, on trouve le même terrain : des champs de mil, puis une zone boisée.

Nous sommes de bonne heure à Gangalla. Le camp est établi sur une bande de terrain desséché, que les eaux recouvraient en hivernage. Quelques bouquets de mimosas épineux, à petites fleurs jaunes, formant des houppes soyeuses et odorantes, analogues à notre cassis de Provence, nous donnent une ombre assez maigre. La Falémé coule tout près de nous, entre des berges assez raides, qui forcent à y pratiquer une rampe d'accès pour l'abreuvoir des animaux. De l'autre côté du camp se trouve un beau lac, aux eaux couvertes de nombreuses nymphéacées et autres plantes aquatiques. Des canards sauvages, des aigrettes, des cormorans, des aigles d'eau volent en grandes bandes au-dessus du lac.

L'après-midi, après avoir donné mes ordres pour la journée du lendemain, je vais en pirogue visiter les îlots rocheux qui obstruent le cours de la rivière. Ces îlots sont formés de grès rouge, coloré par de l'oxyde de fer. On y trouve des huîtres à écailles rugueuses de forme irrégulière, présentant à l'intérieur une belle coloration nacrée. Le lit de la Falémé est très accidenté et parsemé de bancs pierreux, au milieu desquels elle roule ses eaux en formant d'étroits chenaux, au cours torrentueux. Les bords sont élevés de 5 à 6 mètres en ce moment; mais, à l'époque des hautes eaux, la rivière coule à pleins bords et inonde la plaine au loin.

L'étape du lendemain nous conduisit au petit village de Sileng. Elle ne dura pas moins de sept heures. Le sentier, tortueux et peu frayé, est presque toujours sous bois. Nous eûmes ainsi un peu d'ombre; mais, d'un autre côté, nous fûmes horriblement gênés par les branches épineuses des arbres, qui nous forçaient à tout moment à nous coucher sur nos montures. Deux soldats d'infanterie de marine, atteints d'insolation, ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



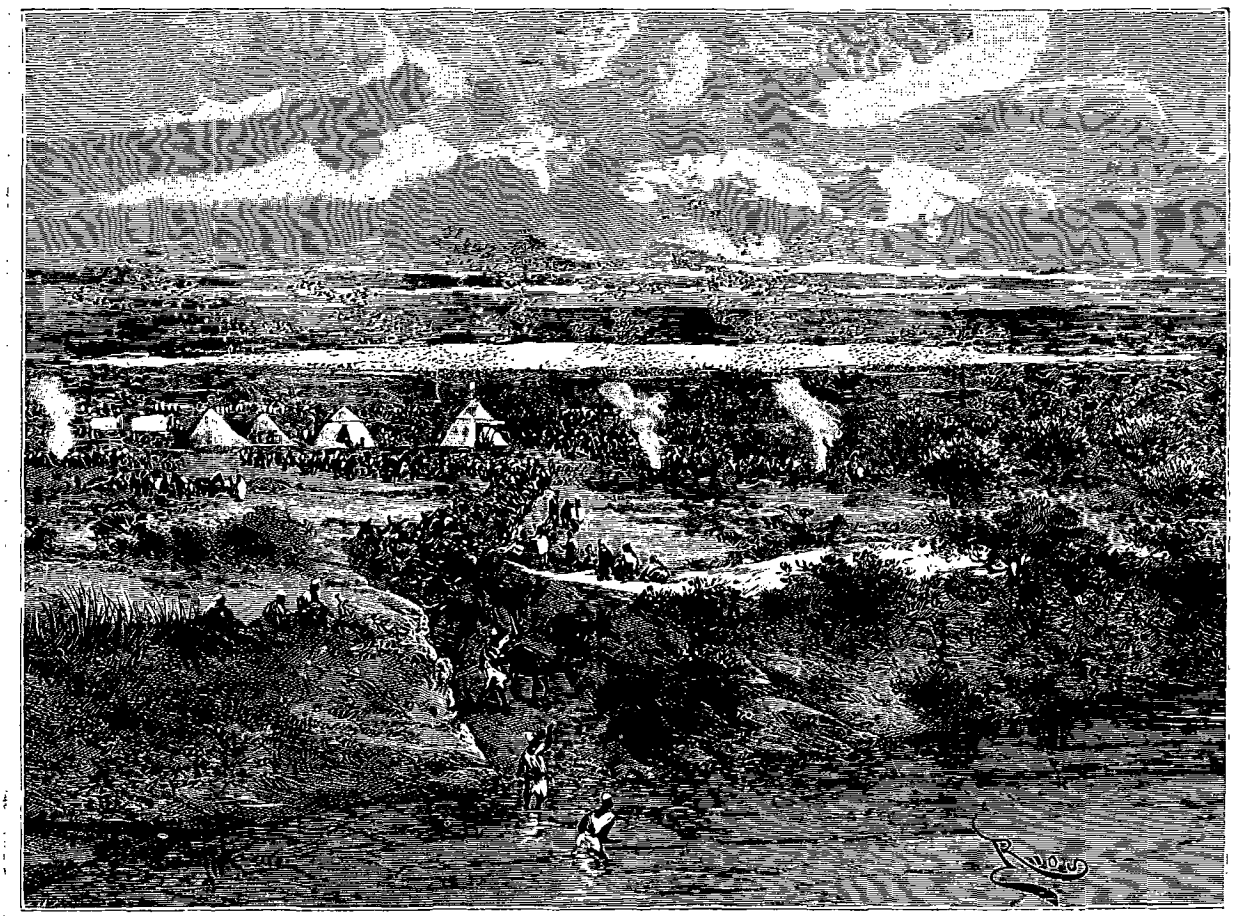
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

purent se tenir sur leurs mulets. Il ne fallait pas songer d'ailleurs à installer les cacolets, sous cette ramure épineuse. Je fis donc embarquer les deux malades dans une pirogue, qui les amena par eau à Sénoudébou.

Notre artillerie éprouva les plus grandes difficultés pendant la marche. Le sentier, à peine tracé, était profondément défoncé par le passage des éléphants et des hippopotames, qui avaient laissé les marques de leurs énormes pieds pendant la saison où le sol est ramolli par les eaux. Aussi, en ce moment, bien que le terrain fût absolument sec à la surface, ces traces persistantes et profondes rendaient la marche des chevaux et mulets très laborieuse. Les roues des canons s'enfonçaient dans les crevasses, ou bien se heurtaient aux troncs d'arbres qui barraient le chemin. Il fallut faire marcher en avant la section du génie, composée d'une douzaine d'ouvriers indigènes, armés de haches, sous la conduite d'un brigadier d'artillerie, pour aplanir autant que possible tous ces obstacles.

La végétation était très belle; elle consistait en mimosas et acacias de grande taille, au milieu desquels s'élevaient des fromagers, des ficus, des baobabs, véritables géants des forêts africaines.

Le village de Sileng comptait à peine une centaine

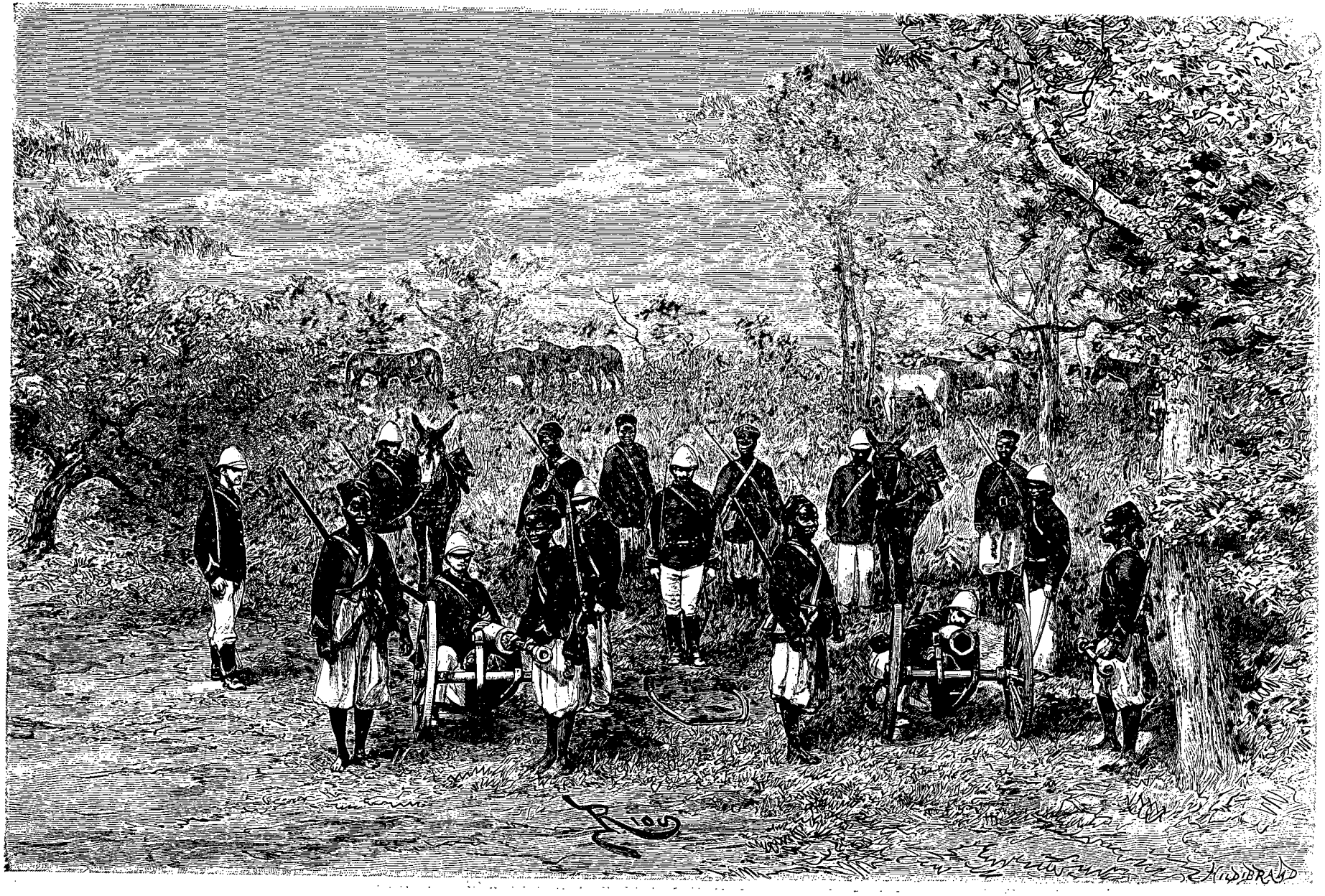


Campement de Gangalla (voy. p. 326). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

d'habitants. « Le marabout a tout pris lors de son passage, il y a deux mois », me répondit le chef, comme je m'étonnais que le nombre d'individus ne fût pas en rapport avec l'étendue du village. Ce Mahmadou-Lamine avait réellement su inspirer une profonde terreur dans toute la contrée que nous traversions. Du reste, son procédé, imité de celui employé par El-Hadj Oumar, était fort simple : dès qu'il s'emparait d'un village, il mettait à mort le chef et les principaux notables, incorporait de force dans son armée les autres habitants, emmenait en captivité les femmes et les enfants, pillait le village, puis le brûlait avant de s'en aller. Aussi, pour éviter semblable sort, la plupart des chefs, dès que l'approche du terrible marabout était annoncée, se rendaient au-devant de lui et lui faisaient leur soumission. Le chef et ses notables sauvaient leur tête par ce moyen, mais ils devaient abandonner leurs cases et suivre désormais la fortune de leur vainqueur. C'est ainsi que tout le Bondou, sauf Sénoudébou, était en ce moment vide de ses habitants.

L'étape du 15, accomplie en terrain très difficile, fut heureusement très courte. On eut à franchir plusieurs lits de marigots desséchés, aux berges abruptes, et, avant de parvenir à Sénoudébou, un sol profondément déchiré, parsemé de grands trous, raviné par les pluies d'hivernage. Un mulet, en s'abattant, cassa la limonière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



En route vers Diana : une section d'artillerie de la colonne. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une des pièces de 80 millimètres, à laquelle il était attelé. On dut hisser la pièce sur son bât.

La colonne parvenait à Sénoudébou à neuf heures du matin. J'étais reçu par le capitaine Robert, qui commandait la 3e compagnie de tirailleurs sénégalais, constituant la garnison de ce poste, puis, par Saada Amady, le roi actuel du Bondou, entouré de sa famille et des principaux notables du pays.

J'avais visité Sénoudébou en 1878. Le gouverneur Brière de l'Isle m'y avait envoyé pour étudier la réoccupation de ce poste, évacué depuis un certain nombre d'années, et l'établissement d'une escale commerciale au centre du Bondou. Je me rappelais encore la généreuse hospitalité que m'avait donnée Boubakar-Saada, le roi du pays, décoré de la Légion d'honneur pour les services qu'il nous avait rendus pendant nos luttes contre le prophète El-Hadj Oumar. Ce Boubakar-Saada était un homme énergique, tant soit peu pillard comme tous ses congénères, mais qui avait su parfaitement se faire respecter, au dedans comme au dehors. On lui avait confié la garde du fort depuis son évacuation.

Le fort de Sénoudébou, au moment où je le visitai pour la première fois, était constitué par un grand bâtiment en maçonnerie, surmonté d'une belle terrasse, d'où l'on dominait le cours tortueux de la Falémé et toute la plaine environnante. Un mur d'enceinte l'entourait avec ses dépendances. Quand je le revis, le 15 décembre 1886, le fort ne présentait plus que des pans de murailles ruinées. L'incendie allumé par le marabout avait laissé debout seulement les murs du bâtiment, que les flammes n'avaient pu entamer. Depuis lors, la muraille d'enceinte avait été remplacée par un sagné en troncs d'arbres, et, autour des ruines du fort, on avait élevé des huttes en pisé, où s'étaient installés les officiers et sous-officiers européens de la garnison, les tirailleurs logeant dans des cases en paille au dehors.

Comme on le sait déjà, Mahmadou-Lamine avait attaqué ce poste provisoire vers le milieu d'octobre dernier. N'osant s'en prendre encore une fois au fort de Bakel, il s'était tout d'abord emparé de Boulébané, la capitale du Bondou, où il avait capturé Oumar-Penda, qu'il avait fait aussitôt décapiter ; puis, à la tête de trois ou quatre mille guerriers, venus des bords du Sénégal et de la Gambie, il s'était rabattu sur Sénoudébou. Là il avait heureusement trouvé, pour le recevoir, le lieutenant indigène Yoro-Coumba, vieux serviteur, couvert de blessures au service de la France, et qui, enlevant courageusement sa garnison, avait pris si habilement ses dispositions de défense, qu'au moment où les gens du marabout s'étaient précipités en désordre sur le sagné, ils avaient été accueillis par un feu nourri de fusils Gras et de l'unique pièce du poste, qui avait arrêté net leur attaque. Les assaillants s'étaient enfuis en déroute, couvrant le terrain de leurs cadavres et maudissant leur chef, qui leur avait caché, paraît-il, que Sénoudébou était occupé par une garnison française. C'est alors que Mahmadou-Lamine s'était retiré à Diana, où il avait réuni de nouveaux et nombreux partisans, fanatisés par ses discours prophétiques.

Le capitaine Robert nous avait fait préparer, à environ 300 mètres du poste, de grands et confortables gourbis, véritables maisons de chaume, fraîches et ombreuses, où tout le monde put s'installer dès l'arrivée à Sénoudébou. Là aussi avaient été élevés d'immenses hangars, servant de magasins aux approvisionnements que j'avais fait accumuler sur ce point et qui devaient nous ravitailler en vivres et en munitions pendant notre marche sur Diana.

Pour me conformer au plan d'opérations convenu avec le commandant Vallière, je fis séjour à Sénoudébou jusqu'au 17 décembre. J'envoyai tout d'abord un courrier rapide à Bontou, où je savais que la deuxième colonne devait atteindre la Falémé. Je voulais confirmer à Vallière mes premières instructions et lui adresser de nouveaux renseignements sur Diana, que m'avaient procurés quelques-uns des hommes de l'almamy du Bondou. Je pus ainsi lui faire parvenir un croquis rapide de ma route probable et un dessin grossier de la place de Diana et de ses environs.

Puis je m'occupai d'apporter à la constitution de la première colonne les modifications nécessitées par l'adjonction de la 3e compagnie de tirailleurs. Certes les hommes de cette compagnie ne payaient pas de mine. Vêtus de haillons, ils montraient sur eux les traces de la rude existence qu'ils menaient depuis plusieurs mois. Mais cette troupe était composée d'excellents éléments. Son chef, le capitaine Robert, avait su parfaitement entraîner ses tirailleurs, qui ne demandaient qu'à prendre part aux fatigues de l'expédition.

J'emmenai donc la 3e compagnie tout entière, ne laissant à Sénoudébou qu'une section de la 8e compagnie, celle qui était avec moi depuis Arondou. Cette section, trente hommes environ, placée sous les ordres du sous-lieutenant d'infanterie de marine Maubert, était chargée de garder le village et surtout notre dépôt d'approvisionnements. Ce dernier devait alimenter un dépôt intermédiaire, qu'il fallait déjà penser à créer entre Sénoudébou et l'objectif de nos opérations. Choix peu commode, étant donnée l'incertitude dans laquelle nous nous trouvions sur les intentions de notre adversaire. De toute manière, ce dépôt ne pouvait être installé que lorsque la colonne aurait marché de l'avant et que j'aurais pu le mettre à l'abri des tentatives des coureurs ennemis.

En même temps que M. Maubert, je dus laisser à Sénoudébou le sous-lieutenant Pichon, trop malade pour pouvoir, à son grand regret, suivre la colonne.

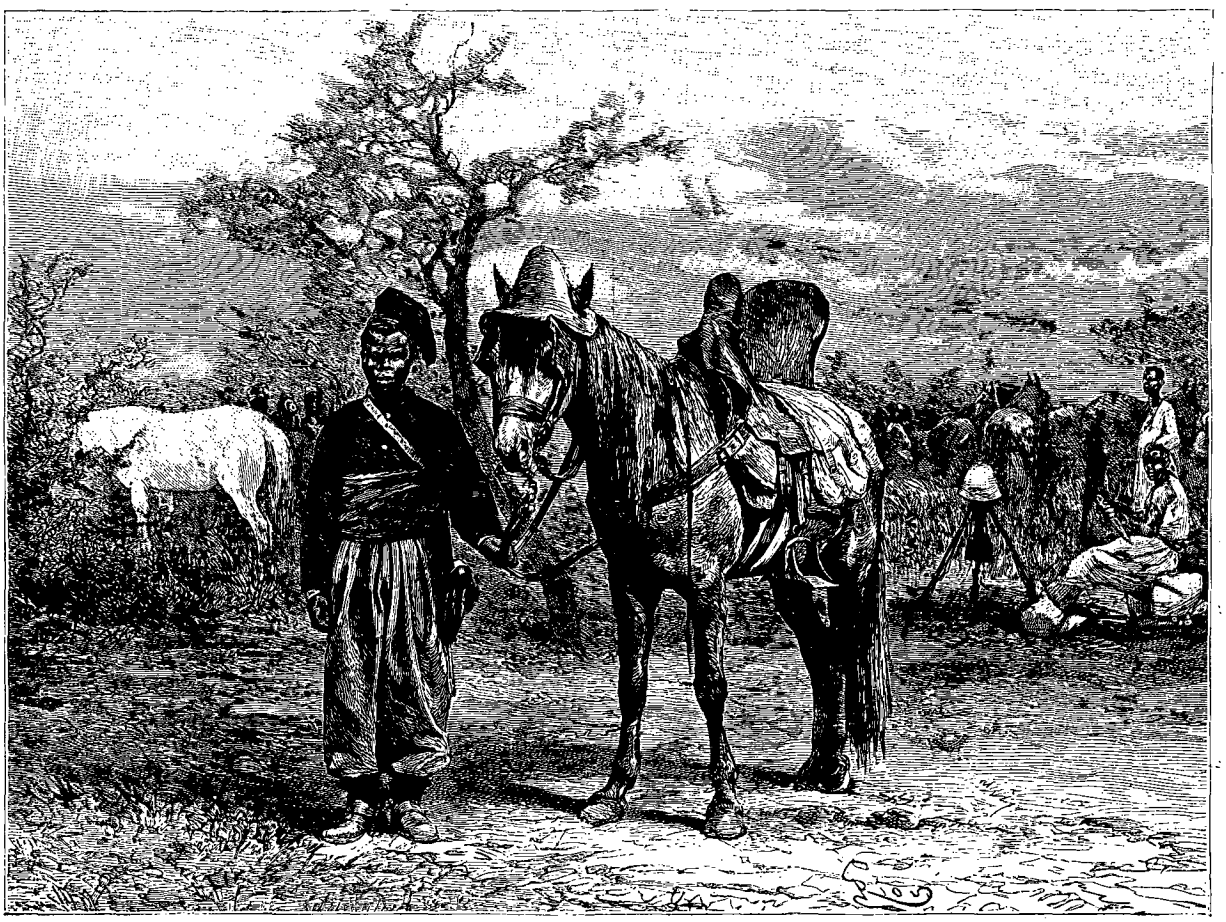
J'eus ensuite un long palabre avec l'almamy Saada Amady. C'était en ce moment un souverain sans royaume, car ses États, qui s'étendaient jusqu'à la Gambie, se réduisaient à peine à deux ou trois villages, tellement était grande la terreur inspirée par le marabout,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui venait de dévaster et de dépeupler tout le pays. Saada avait encore cependant autour de lui un groupe respectable de guerriers, parmi lesquels deux cents cavaliers; tous plus ou moins parents de l'almamy et élevés à l'école de Boubakar-Saada, ils pouvaient m'être d'un grand secours par leur connaissance du pays. Je les plaçai sous les ordres de M. Guerrin, lieutenant des spahis. Quant à la tourbe des piétons qui voulaient aussi suivre la colonne, j'informai l'almamy que je ne les acceptais qu'à condition qu'ils se tiendraient très au loin en arrière et que je pourrais prendre parmi eux des porteurs en cas de besoin. Saada-Amady me donna carte blanche pour tout ce qui concernait ses gens.

Pendant ce temps, les divers détachements, déjà entraînés par les trois marches qu'ils venaient d'exécuter, profitaient de leur séjour à Sénoudébou pour mettre la dernière main à l'organisation de leur personnel et de leur matériel. On nettoyait les effets et l'on réparait les harnachements. L'artillerie remplaçait sa limonière cassée au moyen de bois coupé dans la forêt voisine. Dans tous les corps, les officiers passaient une inspection minutieuse des armes et des munitions.

De plus, pour mieux préparer nos hommes aux



Campement des spahis sénégalais à Sénoudébou. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

fatigues qui les attendaient encore, je faisais faire par le médecin-major de larges distributions d'aliments légers, vin vieux, conserves, puisés dans les caisses de dons offerts par les Femmes de France et les Dames françaises. Nos braves troupiers ne tarissaient pas d'éloges sur ces généreuses associations, et, malgré la fièvre qui venait les frapper trop souvent, la joie régnait dans le camp.

Le 17, je faisais distribuer six jours de vivres à tout mon monde. Le convoi emportait en outre quatre jours de vivres de réserve.

Le 18 décembre, la première colonne reprenait sa marche, pour ne plus s'arrêter qu'à Diana. Cette première étape fut longue et pénible. Partis à quatre heures du matin, nous n'arrivions à notre campement de Sambacolo qu'à onze heures et demie. Le temps fut heureusement un peu couvert, et même, phénomène assez remarquable pour cette saison de l'année, nous eûmes à subir une tornade avec pluie. Le camp fut installé dans le village abandonné, où nos hommes purent se procurer, en assez grande quantité, de petites tomates excellentes au goût et des oignons, qui vinrent améliorer leur ordinaire. L'eau était de bonne qualité, mais peu abondante, car nous avions quitté les bords de la Falémé pour prendre une direction sud-ouest. On la puisait dans de petites mares, qui existaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans la partie déclive du lit du marigot de Sambacolo.

L'étape s'était accomplie en terrain fortement boisé, couvert de mimosas, de roniers et de baobabs. Ces derniers étaient bien les plus beaux que j'eusse encore vus dans le Soudan.

Notre séjour à Sambacolo fut marqué par une chasse très animée. C'était une biche du genre *guib*, à la peau brune, rayée de blanc, de très forte taille, qui vint se heurter par hasard à l'un de nos postes de grand'garde, et qui, rabattue par celui-ci vers le camp, eut bientôt mis tout le monde sur pied. La malheureuse bête, effrayée par les cris qu'elle entendait tout autour d'elle, courait au travers des tentes, ne sachant où donner de la tête. Elle s'empêtra d'elle-même dans l'un de ces petits gourbis, de forme conique, que les tirailleurs forment avec des cannes de mil inclinées. Ceux-ci me l'apportèrent en triomphe. Je me contentai de la peau, qui était fort belle, laissant nos hommes se partager les divers morceaux de l'animal, qui vinrent ce jour-là augmenter encore les ressources du dîner.

A la tombée de la nuit, je voulus expédier dans la direction de Diana deux jeunes Peuls que Saada me présenta comme des hommes entièrement de confiance et connaissant parfaitement le pays. Je leur recommandai de s'approcher aussi près que possible de la place d'armes du marabout et de m'apporter des renseignements sur ce qui se passait dans l'intérieur du tata, parmi les gens de Mahmadou-Lamine.

Le 19 décembre, la colonne quittait Sambacolo. Le terrain présentait toujours le même aspect boisé, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que, surtout au matin, lorsque le jour ne s'était pas encore entièrement levé, mes yeux cherchaient à fouiller l'épaisse végétation qui nous entourait de tous côtés. La forêt se composait d'arbres de haute futaie, tamariniers, baobabs, ficus, fromagers, gommiers; en dessous, des arbres plus petits, citronniers sauvages, jasmins à l'odeur pénétrante, arbustes de différentes espèces; en dessous encore, une broussaille épaisse et des herbes plus hautes qu'un homme à cheval. On ne voyait pas à dix pas devant soi. Le sentier se déroulait au milieu de ces bois épais, de ces buissons, de ces herbes, vers lesquels nos yeux plongeaient inquiets. Il était si étroit que tout le monde suivait, homme par homme, à la file indienne. On se serait perdu aisément si chacun n'avait marché exactement dans les traces de celui qui précédait.

Notre colonne, avec ses quatre pièces de canon, son convoi de vivres et de munitions, ses trois cents mulets, ne tient pas moins d'un kilomètre et demi de longueur. Comme on va entrer en pays hostile, on marche avec les plus grandes précautions. Tout en avant viennent les spahis, qui, par groupes de deux, entourent la tête et les flancs de la colonne d'un mince rideau. Ce sont de fiers soldats, ces cavaliers indigènes! Les premières balles leur sont destinées, mais peu importe, ils n'hésitent jamais. Leur chef, le lieutenant Guerrin, me raconta qu'il avait dû établir un tour pour la désignation du spahis de pointe, c'est-à-dire de l'homme qui, seul avec le guide, marche tout à fait en tête de la colonne, prêt à prévenir ceux qui suivent des dangers de la route; car tous se disputaient, chaque matin, ce poste d'honneur. Je voyais quelquefois, à travers les percées de la forêt, les spahis qui couvraient notre flanc glisser parmi les arbres et les broussailles, et je me demandais comment ils pouvaient marcher ainsi au milieu des branches épineuses et des hautes herbes. Le gros des spahis, sous la conduite de l'officier, marchait sur le sentier, à 200 mètres en arrière des hommes de pointe.

Puis, derrière la cavalerie, à 300 mètres en arrière, venait l'avant-garde, toute prête à soutenir les spahis en cas d'attaque subite. Elle comprenait une section de 50 tirailleurs, sous la conduite d'un officier. Elle était suivie immédiatement par la section du génie, qui avait pour mission d'ouvrir le chemin à la colonne et d'abattre les branches qui pouvaient gêner la marche de nos mulets chargés.

La colonne suivait à 200 mètres en arrière de l'avant-garde dans l'ordre suivant : deux sections de tirailleurs, l'état-major avec les interprètes, l'infanterie de marine montée, les sections de 65 millimètres et de 80 millimètres de montagne, une nouvelle section de tirailleurs, les mulets chargés des munitions d'artillerie et des cartouches de réserve, l'ambulance avec ses médecins, ses infirmiers et ses cantines de pharmacie et de pansement, les bagages. Une dernière section de tirailleurs formait l'arrière-garde, n'ayant derrière elle que le troupeau, qui suivait, sous la conduite de ses bergers.

Pour mieux couvrir l'artillerie, qui ne pouvait se garder elle-même pendant la marche, une section de tirailleurs marchait en dehors du sentier, sur chacun de ses flancs.

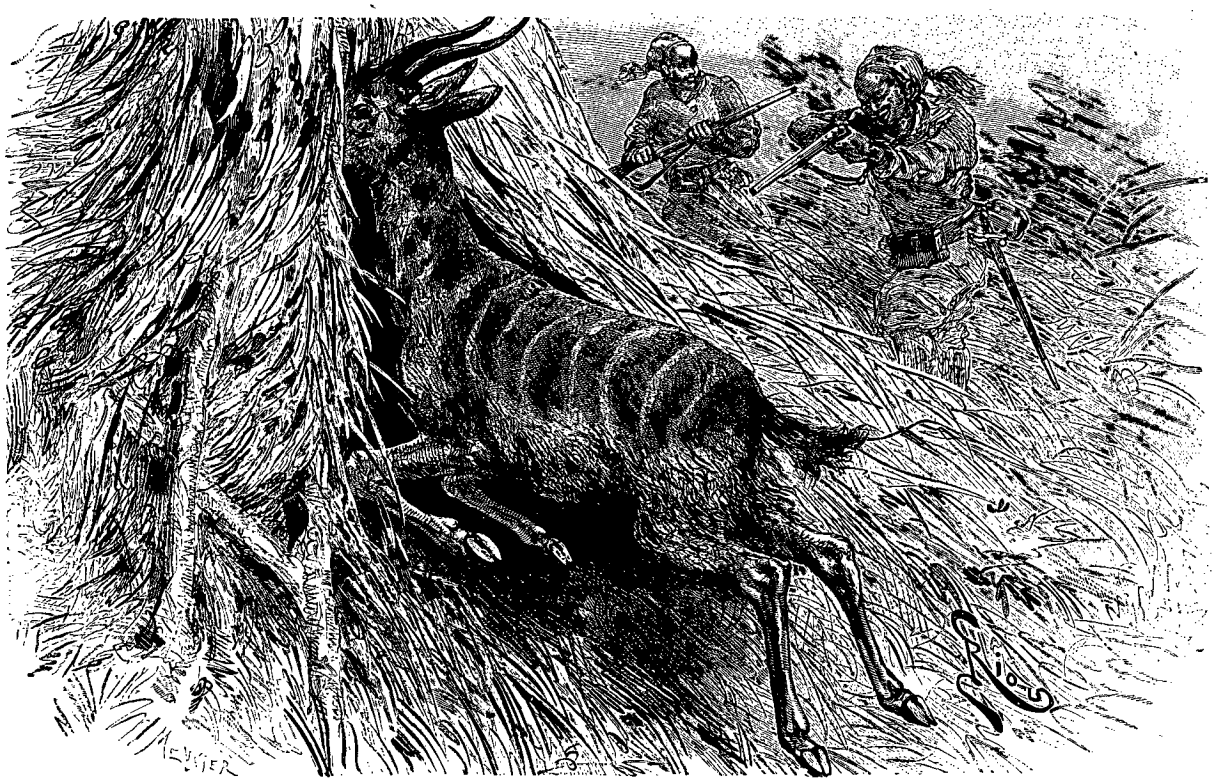
Pendant toute l'étape, mon chef d'état-major, le capitaine Fortin, qui marchait en tête avec les spahis, m'envoyait en arrière tous les renseignements nécessaires sur les obstacles de la route, sur les incidents qui se produisaient. J'étais ainsi tenu constamment au courant et je pouvais, sans perdre de temps, donner tous les ordres utiles pour prendre la formation de combat si les circonstances l'exigeaient. Fortin dirigeait l'exploration des villages, des marigots; il envoyait fouiller les points suspects. J'avais d'ailleurs mis à sa disposition les 200 cavaliers du Bondou, qui formaient une force auxiliaire, marchant provisoirement à un bon kilomètre en avant de la pointe des spahis. Ils étaient placés sous les ordres directs de Mademba-Sèye, commis principal des postes et des télégraphes, jeune indigène plein de vigueur et d'intelligence, qui avait déjà fait preuve du plus grand dévouement pendant les précédentes campagnes au Soudan.

Je l'avais pris à mon passage à Saint-Louis et attaché au service de la colonne. On racontait de lui un fait qui montre bien la haute idée qu'il se faisait de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses devoirs. En 1883, au moment de la construction de la ligne télégraphique de Kita à Bammako, quelques pillards des bandes de Samory s'emparèrent d'un certain nombre de couronnes de fil que Mademba avait fait déposer sur les points où elles devaient être utilisées pour la pose de la ligne. Il va aussitôt trouver le colonel Borgnis-Desbordes, occupé alors à la construction du fort de Bammako, et lui demande à prendre part aux engagements qui avaient lieu journellement avec les Sofas de l'almamy, jusqu'à ce qu'il ait pu rentrer en possession de ses couronnes de fil. Ainsi fut fait. Peu de jours après, dans une rencontre assez chaude avec les guerriers malinkés, Mademba et ses hommes pénètrent jusqu'au camp ennemi, reprennent leur fil et vont se remettre tranquillement à la construction de la ligne, qui, en effet, parvenait à Bammako peu après.

Mademba, avec ses cavaliers, avait ordre, dans sa marche en avant, de prendre tous les renseignements possibles sur la route, surtout au point de vue du passage de l'artillerie, de s'éclairer sur le gîte d'étape, en ce qui concernait l'eau, les ressources du terrain pour le campement et la proximité des lieux habités. Toute détonation inutile était sévèrement interdite. Tout homme, toute femme ou enfant rencontré, était aussitôt arrêté et conduit jusqu'au bivouac. Les prisonniers étaient immédiatement interrogés et m'étaient de suite expédiés, si leurs réponses présentaient quelque intérêt.



Chasse à la biche à Sambacolo. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

On le voit, toutes les précautions étaient prises pour éviter les alarmes. Chacun était en éveil et prêt à tout événement.

L'étape du 19 fut courte. Nous étions vers neuf heures à Koussan, ou plutôt aux ruines de Koussan, car le marabout, passé par là peu de mois auparavant, avait, selon son habitude, incendié ce grand village. Les murs d'un immense tata en pisé, qui restaient encore debout, montraient quelle avait été l'importance de ce point, qui était, avant que Boubakar-Saada fût allé s'installer à Sénoudébou, la capitale du Bondou.

La colonne campa à quelque distance de ces ruines, un peu au delà d'une série de puits peu profonds, creusés dans le lit d'un petit marigot et renfermant une eau potable d'assez mauvaise qualité.

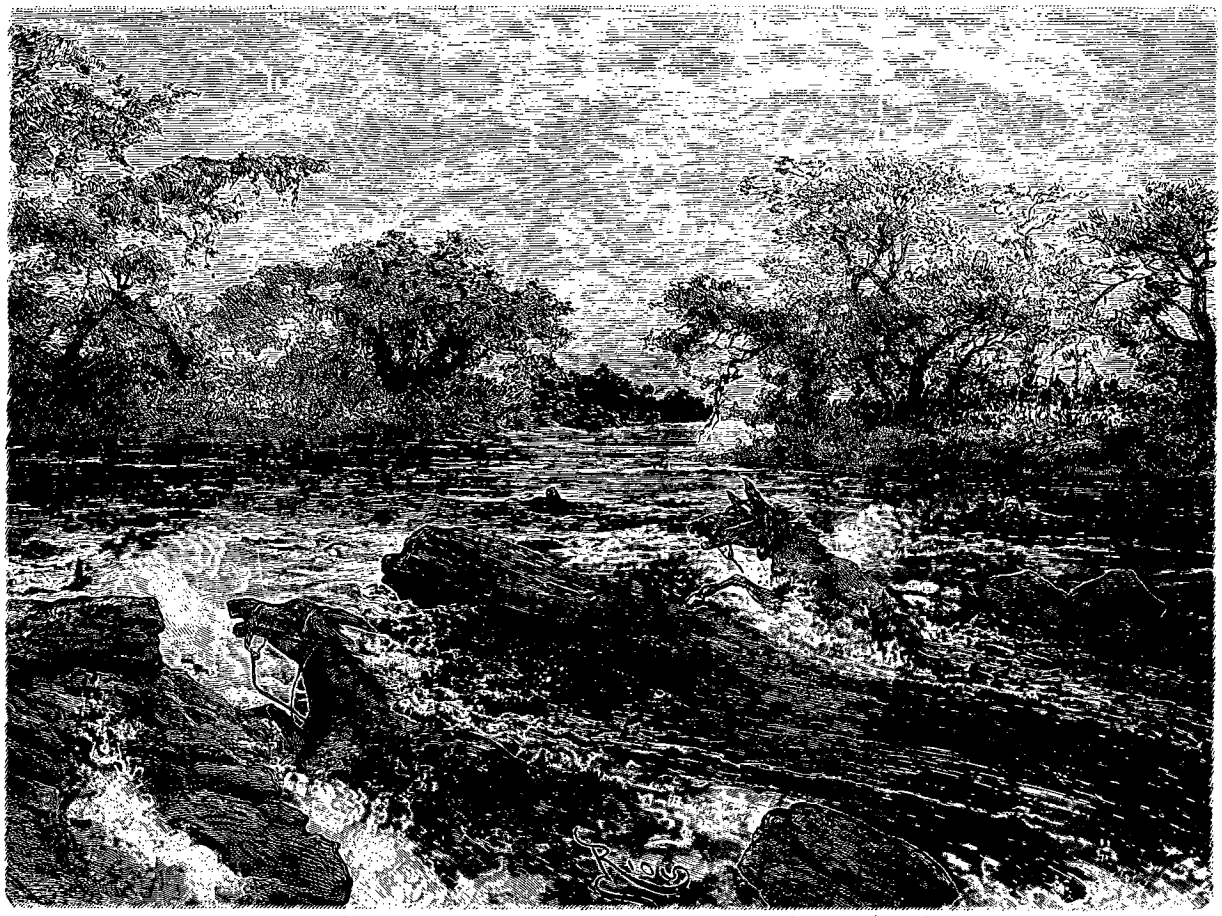
Je reçus à Koussan deux lettres du commandant Vallière. Je commençais justement à être inquiet sur son compte, bien que je fusse au courant des énormes difficultés de communication qu'il y avait entre nous.

On avait eu quelques moments difficiles à passer, à la deuxième colonne. La traversée des monts du Bambouk avait été particulièrement pénible. Il avait fallu, à plusieurs reprises, porter les canons à bras d'hommes; deux limonières avaient été cassées, mais réparées ensuite avec les bois trouvés sur place. Le défilé de Kourdaba, consistant en une falaise éboulée, avait arrêté longtemps la colonne, qui avait dû se faire précéder de travailleurs pour faire sauter les rochers au moyen de la dynamite, emportée dans les caissons de l'artillerie. On était cependant parvenu à Bontou, sur la Falémé, le 17 décembre, mais après avoir perdu, à Sékokoto, un homme d'infanterie de marine dans de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien tristes circonstances. Au moment où l'on allait lever le camp et où le commandant du peloton commandait de monter à cheval, on vit tout à coup l'un des hommes s'affaisser et tomber à terre. On accourut : c'était le soldat Filiâtre, qui, plein de santé jusqu'alors, venait d'être frappé d'une congestion pulmonaire foudroyante et était tombé raide mort.

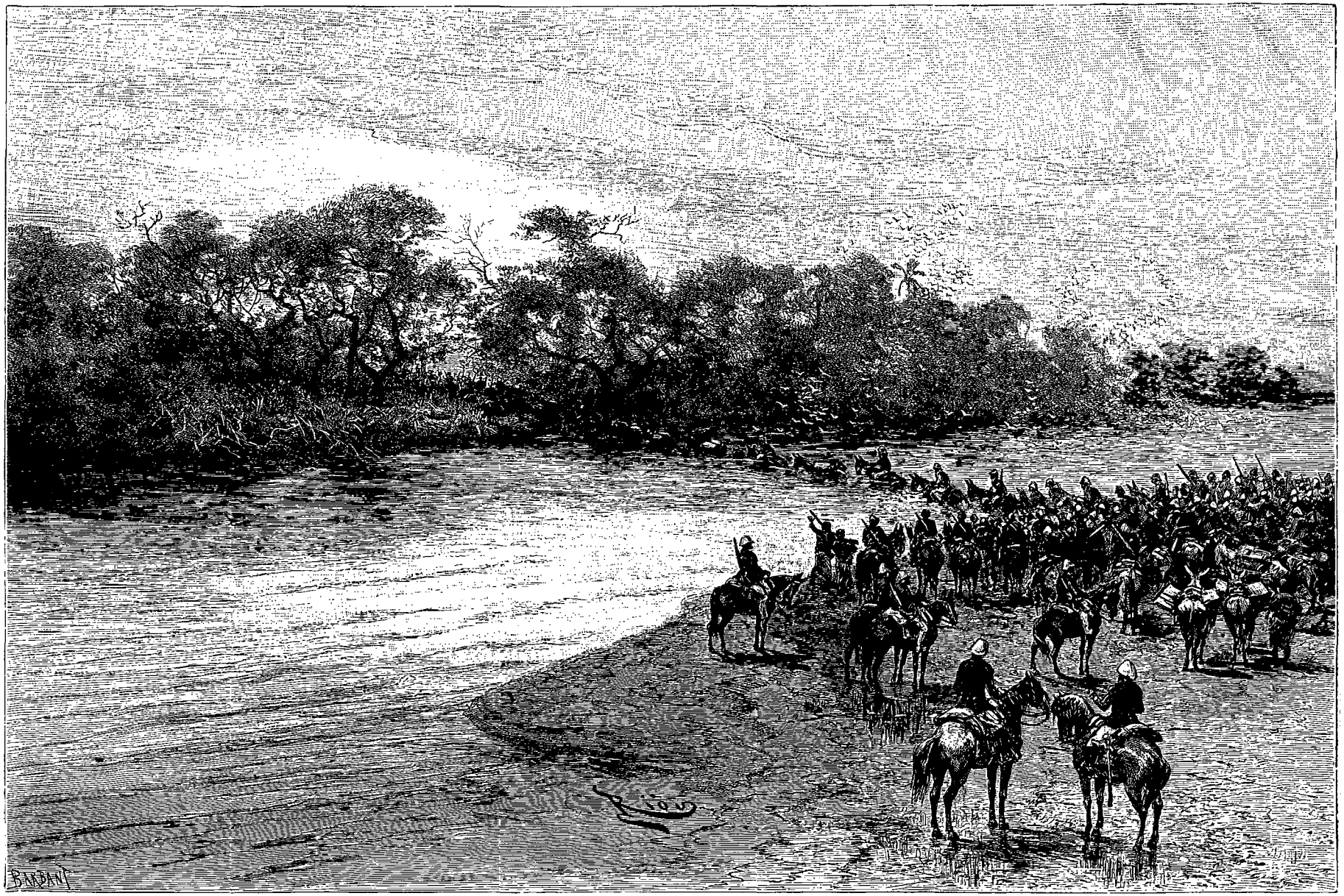
Arrivée à Bontou, la colonne, malgré les renseignements recueillis jusqu'à ce moment, s'était heurtée sur la Falémé à un obstacle infranchissable. Le gué, à fond de roches, présentait encore plus de 1 m. 50 d'eau, avec un courant des plus violents. Impossible, dans ces conditions, de faire passer un nombreux personnel, du matériel et des animaux. Le commandant Vallière s'était mis alors à remonter la rivière, espérant trouver un passage plus commode au gué de Farabana, qui lui était signalé à quelques kilomètres plus bas. Mais ce fut là une nouvelle et grosse déception. La Falémé offrait, sur ce point, une largeur de 300 mètres, sur lesquels soixante impossibles à franchir, à cette époque de l'année. Tout fut tenté cependant pour exécuter le passage. Quelques vigoureux nageurs parvinrent à tendre, entre les deux bords, un câble, formé de toutes les cordes de chargement du convoi et de l'artillerie. On essaya alors



Tentative de passage au gué de Farabana. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

de faire passer une section de tirailleurs en s'aidant du câble, mais ceux-ci, perdant bientôt pied, et roulés par le courant, furent entraînés et eurent toutes les peines du monde à gagner, tout meurtris, la rive opposée. On fit aussi l'expérience pour les animaux, et on lança dans le gué deux des plus vigoureux mulets, montés par deux hommes déterminés. Ces animaux franchirent assez bien la première partie du passage, mais, arrivés au milieu du courant, ils furent emportés par les eaux. Les deux hommes n'eurent que le temps de se jeter à la nage pour rejoindre le bord. Les malheureux mulets, poussés par le courant, dérivèrent vers l'aval, allèrent se heurter aux bancs de roches qui obstruaient la rivière, et on les vit bientôt disparaître sous les eaux. Il ne pouvait être question, dans ces conditions, de faire passer la troupe européenne, non plus que l'artillerie et les bagages. C'eût été s'exposer à un véritable désastre. Le commandant Vallière, réunissant ses officiers dans une sorte de conseil de guerre, décida donc que, toute tentative de passage étant impossible, on continuerait à marcher vers le nord, à la recherche d'un gué praticable. C'est au milieu des malédictions des soldats, qui pestaient contre ce détestable fossé de la Falémé, qui les séparait de leurs camarades de la première colonne, que l'on reprit la marche le long de la rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le gué de Sansandig (voy. p. 336). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On erra ainsi plusieurs heures à travers l'épaisse végétation qui s'étendait de tous côtés, sans suivre aucun sentier battu, en s'efforçant surtout de ne pas quitter les bords de la Falémé, dont on ne pouvait distinguer le cours, mais dont on devinait la position au bruit des eaux roulant sur les rochers. Point de guides, car le pays était absolument désert, et ceux que l'on avait emmenés du Bambouk déclaraient ne pas connaître la région. Vers midi on s'arrêta jusqu'à trois heures pour laisser passer la grande chaleur et prendre quelque nourriture. Tout le monde était harassé, mais on se remit bientôt en route. L'ordre était formel : il fallait être à Diana le 25, dans huit jours, et il ne venait à personne l'idée que la deuxième colonne pût manquer au rendez-vous.

Enfin, au moment même où les dernières heures du jour allaient disparaître, on vit le spahis de pointe, Bakary, que l'on avait surnommé le Chercheur de pistes, à cause de son flair particulier à retrouver son chemin au milieu des pays les plus couverts, se pencher sur son cheval et s'arrêter. Il venait de découvrir sur le sol des traces de pieds d'hommes et d'animaux. La colonne fit halte aussitôt pour ne pas embrouiller les traces, et Bakary continua ses recherches, suivi de près par le commandant Vallière, dont on comprendra sans peine les anxieuses préoccupations, depuis qu'il se voyait ainsi séparé de moi par un obstacle jusque-là infranchissable. Le sentier, formé par les pas que l'on distinguait parfaitement à terre, allait en s'élargissant. Il débouchait bientôt de l'épaisse végétation où la colonne était comme perdue depuis le matin, et aboutissait à un village abandonné, auprès duquel la Falémé coulait sur un beau fond de sable. Les eaux scintillaient à la surface, et leur tranquillité était déjà un indice favorable, dénotant l'absence de tout courant rapide et de tout tourbillon dangereux. Les tirailleurs, qui s'étaient aussitôt répandus dans les cases désertes, pour voir, suivant leur habitude, s'il n'y avait rien à *chaparder*, furent assez heureux pour trouver un indigène, qui s'était caché à l'approche de la colonne. On était en présence du gué de Sansandig, dont Vallière connaissait bien l'existence, mais qu'il supposait être beaucoup plus éloigné. Quant au village, assez important, qui se trouvait auprès du gué et portait le même nom, l'indigène apprit que les habitants l'avaient évacué peu de jours auparavant, par crainte du marabout, pour se réfugier vers l'intérieur. Le gué présentait un fond de sable, parfaitement régulier, avec une hauteur moyenne d'eau d'environ 60 à 75 centimètres.

Chasseur peul. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Le lendemain matin, la colonne levait le camp dès le point du jour, s'engageait franchement dans le passage, jalonné par des tirailleurs, et, au grand soulagement de tous et surtout de son chef, abordait enfin sur la rive opposée. Vallière m'annonçait, en terminant, que ses troupes avaient continué leur marche sans s'arrêter et qu'il comptait toujours être présent au rendez-vous du 25, bien qu'on lui signalât déjà l'existence de plusieurs villages hostiles avant Diana.

Je récompensai largement le chasseur peul qui m'avait apporté ces lettres, et je le décidai à repartir le lendemain avec les nombreux renseignements que j'envoyais à la deuxième colonne, pour la tenir au courant de ma propre marche. Je recommandais à Vallière de faire interdire tous les gués de la Falémé et de donner des ordres sévères pour éloigner les intrus de sa colonne et empêcher de laisser dépasser sa troupe par un individu quelconque. Il était indispensable de cacher aussi longtemps que possible notre marche au marabout.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Halte avant Pounégui. – Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

Marche en pays boisé. — Construction d'un magasin à Pounégui. — Bivouac à Kaparta. — Affaire de Soutouta. — La colonne en formation de combat. — Exécution de l'espion Demba Paté. — Habitudes de maraudage des indigènes.

La première colonne quittait Koussan le 20 à quatre heures du matin. La marche était toujours très pénible le matin, dans l'obscurité, à cause des branches épineuses qui fouettaient cruellement nos visages et s'embarrassaient, à tout moment, dans le chargement de nos mulets. Comme un fait exprès, lorsque le soleil se leva, et quand nous aurions eu besoin de l'ombre des arbres pour nous préserver de ses rayons, le pays se transforma complètement. Le terrain devint désolé et infertile. La végétation était chétive, les arbres rabougris et clairsemés. De temps en temps, la roche ferrugineuse se présentait en grandes nappes, absolument planes, sans aucune trace de verdure. La monotonie de ces vastes steppes n'était rompue que par la présence de curieux petits monticules en forme de champignons, d'une hauteur de 50 centimètres environ, élevés par des fourmis, qui y vivent en communauté. De place en place, la roche ferrugineuse était traversée par des filons de grès rouge ou de quartz. Peu d'oiseaux, mais, en revanche, le sol était piétiné par les kobas, les gazelles et les dumsahs, dont on voyait partout les traces. On rencontrait aussi de belles fleurs jaunes, ressemblant aux anémones et sortant de terre avant que les feuilles de la tige ne soient développées. J'ai pu me convaincre, depuis, que ces fleurs sont très abondantes dans le Soudan.

Vers dix heures nous constatons que le terrain se relève sensiblement. Nous franchissons une chaîne de collines, à versants peu prononcés, qui constitue la ligne de partage des eaux des bassins de la Falémé et de la Gambie.

La chaleur est accablante. C'est le soleil d'Afrique dans toute sa force; ses rayons, qui frappent ce sol ferrugineux, viennent ensuite se réfléchir sur nos yeux, douloureusement impressionnés. Je vois derrière moi nos fantassins de marine faire souvent appel à leurs bidons, contenant un mélange d'eau et de café, et soulever leurs casques de liège, pour renouveler l'air chaud qui s'emmagasine au-dessus de leurs têtes. Cependant il faut marcher, car les renseignements des guides nous apprennent que nous ne trouverons de l'eau qu'à la mare de Pounégui, halte de chasseurs,

1. Suite. — Voyez p. 305 et 321.

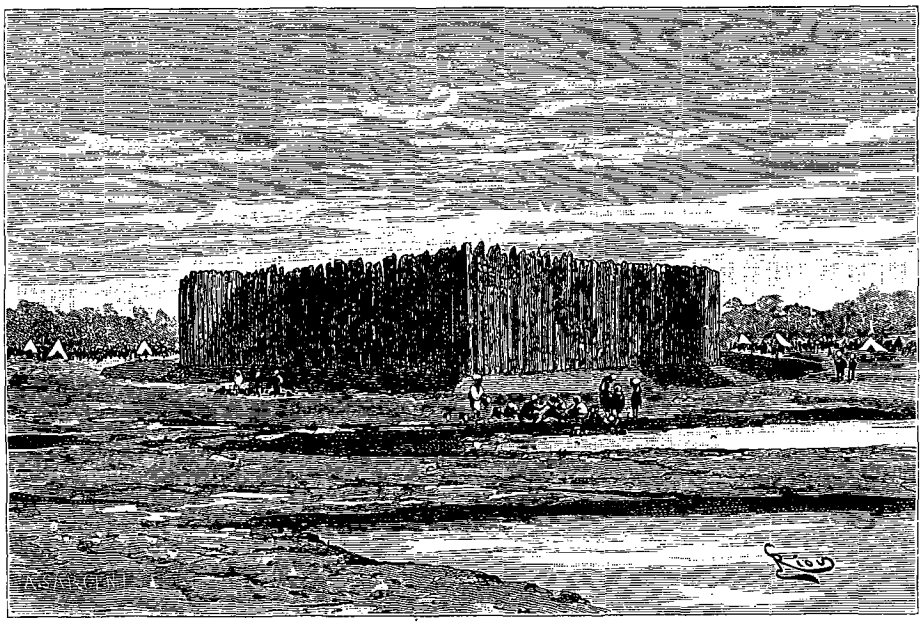
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

située à une trentaine de kilomètres de Koussan. Vers dix heures et demie, nous sommes forcés de quitter le sentier pour prendre le chemin de la mare, perdue vers notre gauche. Les guides ont peine à se retrouver, car nous entrons dans une véritable mer de hautes herbes, où nous disparaissons en entier. Le capitaine Fortin fait marcher le peloton de spahis en ligne, pour fouler ces herbes sous les pieds des chevaux et nous frayer un chemin, le long duquel se tiennent, de place en place, et se relayant, des cavaliers du Bondou, pour que les divers détachements ne puissent se perdre. Cette précaution n'est pas inutile, puisque nous sommes comme noyés dans cet océan de verdure, où la colonne ne se distingue qu'aux sommets des casques blancs des cavaliers, qui émergent de temps en temps au-dessus de cette surface verte.

Nous parvenons enfin au campement de Pounégui. Il est établi auprès de deux mares naturelles contenant encore une grande quantité d'eau, et qui, du reste, nous disent les guides, n'assèchent jamais.

Triste campement, ce campement de Pounégui ! Deux ou trois *rhats*, au feuillage des plus maigres, purent à peine être utilisés, dans l'intérieur du carré que forme notre bivouac, pour abriter l'ambulance. Le médecin eut, ce jour-là, de nombreux clients, parmi lesquels un canonnier atteint de fièvre grave. Nos hommes se ressentaient un peu des fatigues de la marche : mais, malgré tout, je ne pus leur accorder qu'un très court repos. Pounégui était un lieu isolé. Il se trouvait, de plus, à peu près à mi-chemin entre Arondou et Diana. Il réunissait donc les conditions nécessaires pour l'installation du dépôt de vivres intermédiaire que je voulais organiser après Sénoudébou, qui devait l'alimenter.

Tout le monde se mit à l'ouvrage dès deux heures de



Construction du poste-magasin à Pounégui. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

l'après-midi. Spahis, tirailleurs, conducteurs, fournirent des corvées, qui s'en allèrent, dans les bois voisins, couper les arbres nécessaires pour former l'enceinte du sagné destiné à abriter nos approvisionnements. Les canonniers et les hommes d'infanterie de marine, sous la direction de deux officiers d'artillerie, piquetaient en même temps l'ouvrage et disposaient les matériaux apportés. Un grand hangar était élevé à l'intérieur, pour recevoir les vivres; un gourbi palissadé, placé en saillie sur la face antérieure, devait servir de logement à la garnison et flanquer les deux secteurs correspondants. L'ouvrage, entouré d'un petit fossé, était placé à 50 mètres environ des deux mares, dont il surveillait les approches, et au centre d'un vaste espace découvert, pour permettre aux défenseurs de couvrir de leurs feux les assaillants qui chercheraient à attaquer le dépôt.

Le soir, à six heures, une petite garnison, composée de 6 tirailleurs et de 5 soldats d'infanterie de marine, trop fatigués pour suivre la colonne, occupait le sagné, où était disposé un premier convoi de vivres, apportés par 100 porteurs, venus de Sénoudébou. Je renvoyai immédiatement ces indigènes vers l'arrière, car nos approvisionnements commençaient à diminuer. La colonne, en quittant Pounégui, n'emportait avec elle que huit jours de vivres, dont six sur les hommes et animaux et deux au convoi.

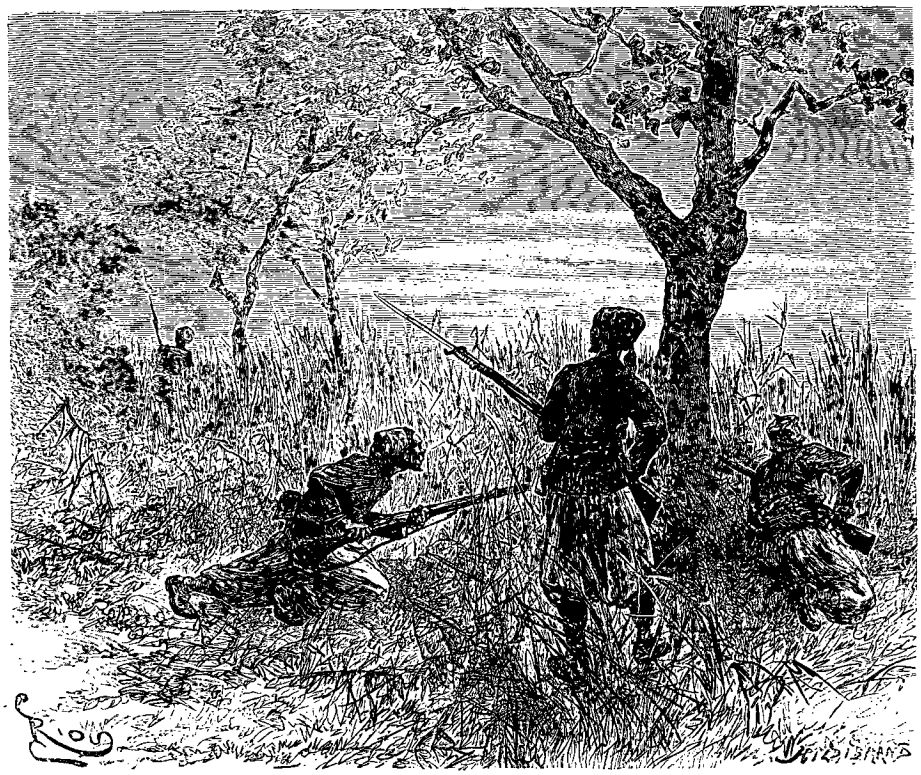
Le 21 nous atteignîmes Kaparta, village également abandonné depuis quelque temps. Le camp fut établi sur la pente d'un coteau dominant une petite rivière, qui nous fournit une excellente eau potable. On approchait de la région dangereuse. Les spahis découvrirent, de l'autre côté du marigot, les traces encore récentes d'un campement. Je fis pousser une reconnaissance par le lieutenant Guerrin, mais on ne trouva rien. Au soir, l'une de nos grand'gardes surprit un indigène qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rôdait autour du camp et qui, se voyant cerné, lâcha son coup de fusil sur un tirailleur qui fut blessé assez grièvement. Mais ces nègres ont l'âme chevillée dans le corps, car le blessé, après le pansement du docteur, put marcher le lendemain et fut complètement guéri trois jours après.

On trouva sur le prisonnier une nouvelle lettre arabe de Mahmadou-Lamine, dans laquelle cet incorrigible fanatique s'adressait aux gens du Bondou, pour les encourager à abandonner les « infidèles » et à venir le rejoindre à Diana. Il parlait du pouvoir, qu'il tenait de Dieu, qui lui avait appris que les Français étaient désormais désarmés, car « leurs fusils partiraient par la crosse et leurs canons ne lanceraient plus que de l'eau ».

Je ne pus malheureusement tirer aucun renseignement du porteur de cette étrange missive, qui se refusa à répondre à toutes les demandes que je lui adressais. Je le confiai à Saada, me réservant de prononcer le lendemain sur son sort. Je recommandai en même temps la plus grande surveillance dans le service de garde de la nuit. J'allai moi-même parcourir nos postes vers onze heures du soir, et je vis que nos sentinelles veillaient bien sur toute la ligne. La colonne campant toujours en carré, chaque face du carré était gardée par un petit poste, placé à environ 300 mètres en avant et qui détachait lui-même deux groupes de sentinelles, chargées de surveiller le secteur correspondant. La tâche était peu commode, surtout la nuit, en



Tirailleurs aux avant-postes. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

raison de l'épaisse végétation qui couvrait tout le pays, mais nos tirailleurs savaient tellement bien se dissimuler derrière les arbres, et patrouiller aux environs du camp, que je doute qu'un individu quelconque pût se glisser, sans être aperçu, à travers ce rideau de surveillance. Pendant ma ronde je ne m'apercevais, la plupart du temps, de la présence des sentinelles, que lorsque j'étais en plein sur elles. Du reste, il n'était pas prudent de s'aventurer sur la ligne des avant-postes si l'on ne possédait pas bien exactement les mots de passe, car nos braves tirailleurs faisaient feu si l'on ne s'arrêtait pas dès qu'ils avaient crié halte-là! ou si l'on ne répondait pas de suite à leurs cris d'alerte.

Le 22, comme d'habitude, nous quittions notre campement de bon matin. On franchit le marigot de Kaparta sur un pont que j'avais fait établir la veille. De grands feux allumés sur chaque bord éclairaient le passage. Bien que la nuit fût très favorable à la marche et nous mît à l'abri des dangereux rayons du soleil, j'avoue qu'il me tardait toujours que le jour se levât. Malgré moi, je sondais du regard les ombres épaisses que les arbres projetaient autour de nous, et je craignais sans cesse, malgré la surveillance active de nos spahis, de tomber dans quelque embuscade. Je songeais aussi aux dangers que présenterait une retraite à travers ces épaisses forêts, en cas d'échec devant les troupes du marabout. Je me reportais à quelques années en arrière, et je me rappelais cette retraite de Dio, alors que, poursuivis par les bandes bambaras, nous étions parvenus, avec tant de peine, à gagner les rives du Niger. La situation n'était évidemment plus la même, puisque, au lieu de quelques hommes d'escorte, j'avais mainte-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant avec moi une troupe, sinon nombreuse, du moins parfaitement armée et instruite, avec laquelle je ne craignais nullement les attaques du marabout. Mais, la nuit, les paniques peuvent arriver si facilement! Quiconque a fait campagne sait avec quelle rapidité foudroyante un accès de crainte s'empare subitement d'un corps de troupes, se communique de proche en proche, et se répand si vite qu'il est impossible d'en rechercher la cause ou même le point de départ. Ces paniques sont surtout fréquentes chez les troupes indigènes, qui montrent cependant tant de bravoure au moment du combat. Mage nous raconte, dans son intéressant *Voyage au Soudan occidental*, qu'il avait suffi du cri d'un griot pour déterminer une épouvantable panique dans l'armée d'Ahmadou, qui, en un instant, avait levé en désordre le siège de Sansandig et était rentrée à Ségou, après une marche folle de deux jours.

La nuit, en pays hostile, tous les sens sont surexcités, et il suffit souvent d'un incident de peu d'importance, du galop d'un cheval par exemple, d'un bruit quelconque, interrompant le majestueux silence d'une nuit africaine, pour déterminer une panique et donner lieu à une fusillade qui aurait pu anéantir toute une armée ennemie. Mais je savais que nos hommes étaient solidement encadrés par leurs officiers et leurs gradés européens; puis on a vu les précautions qui étaient ordonnées pour éviter toute surprise, toute cause de désordre. Il était, du reste, expressément défendu, pendant la marche, de pousser aucun cri, aucune exclamation. Enfin, chacun, officiers et soldats, avait été prémuni contre les dangers d'une panique nocturne. Je pouvais donc être tranquille à ce sujet.

Nous en avons fini avec les plateaux rocheux que nous avions dû traverser pour parvenir à Pounégui. Nous longeons sur notre gauche un terrain très fourré, avec des bas-fonds marécageux, où l'humidité accumulée a donné à la végétation une puissance extraordinaire. Ce sont toujours les mêmes arbres, mais avec des dimensions encore plus fortes. Leur feuillage est peuplé d'un monde d'oiseaux au plus brillant plumage. De temps en temps on voit bondir dans les broussailles quelque troupeau de kobas ou de biches, subitement réveillées dans leurs solitudes et qui vont se perdre dans les profondeurs de la forêt. Nos officiers et soldats regardent ce spectacle d'un œil d'envie : mais toute détonation est interdite. Ils comptent bien se rattraper, au retour, quand nous en aurons fini avec Lamine.

Vers huit heures, Mademba m'envoie un vieux nègre que les cavaliers du Bondou ont pris, et qui courait les bois, à la recherche, prétendait-il, du miel caché dans les arbres. Je l'interroge, par l'intermédiaire d'Alassane. Il se donne pour un simple captif du village de Ganguiliel, peu au courant des faits et gestes du marabout. La vue du revolver d'Alassane, braqué sur sa poitrine, lui donne à réfléchir et lui délie la langue. Il nous apprend que le village de Soutouta, où nous allons arriver, est occupé par les guerriers de Mahmadou-Lamine. Impossible de tirer de lui d'autres renseignements. La peur l'a pris et il tremble de tous ses membres. Je le mets sous la garde d'un tirailleur, et je préviens Fortin, à l'avant-garde, de redoubler de surveillance.

Le terrain boisé, s'abaissant en pente douce vers une dépression du sol, laissait alors apercevoir devant nous une ligne de verdure, tranchant distinctement, par des tons plus foncés, sur la végétation environnante. C'était assurément le marigot de Soutouta, signalé comme d'un franchissement difficile et qui devait être une branche du Niérico, le plus important affluent de droite de la Gambie. En effet, au même moment m'arrive un billet de Fortin, me disant : « Nous approchons du marigot, mais les arbres empêchent de voir le village, situé de l'autre côté. Je vais faire explorer l'un et l'autre. »

Suivant la tactique invariable en pareil cas, les spahis d'avant-garde longent aussitôt le marigot, pour fouiller ses bords, tandis que les cavaliers de pointe cherchent à le franchir. Mais le passage est difficile; les premiers spahis qui entrent dans le lit voient leurs chevaux s'enfoncer dans la vase et s'abattre. L'homme de pointe, qui arrive le premier sur la rive opposée, reçoit à bout portant, au moment où d'un vigoureux élan son cheval parvenait au sommet de la berge, un coup de feu qui le jette à bas de sa monture. Des indigènes, couverts de l'éternel boubou jaune des Malinkés, s'enfuient dans la brousse vers le village, dont on ne peut distinguer encore la véritable position. Le maréchal des logis Bégny, qui veut suivre ses hommes, tombe dans un trou du marigot avec son cheval et ne peut se relever. Je donne l'ordre à Fortin de faire mettre pied à terre aux spahis et aux cavaliers de Saada, pour franchir plus commodément le marigot et pour aller voir ce qui se passe de l'autre côté, vers le village.

En même temps, dans l'ignorance où je suis du nombre d'ennemis que nous avons devant nous, j'arrête la colonne et lui fais prendre la formation de combat, à 100 mètres environ du marigot.

Nos troupes étaient parfaitement au courant de ce qu'elles avaient à faire en pareil cas; aussi, malgré les difficultés du terrain, le carré est rapidement formé. La section de tirailleurs d'avant-garde s'établit en bataille, à gauche du chemin ; la section qui suit immédiatement, en tête de la colonne, vient la prolonger, à droite du chemin. La première face du carré est formée, et les tirailleurs attendent, l'arme au pied, l'ordre de faire feu ou de se porter en avant. Quelques hommes, avec leurs hachettes de campement, s'occupent à débroussailler le terrain.

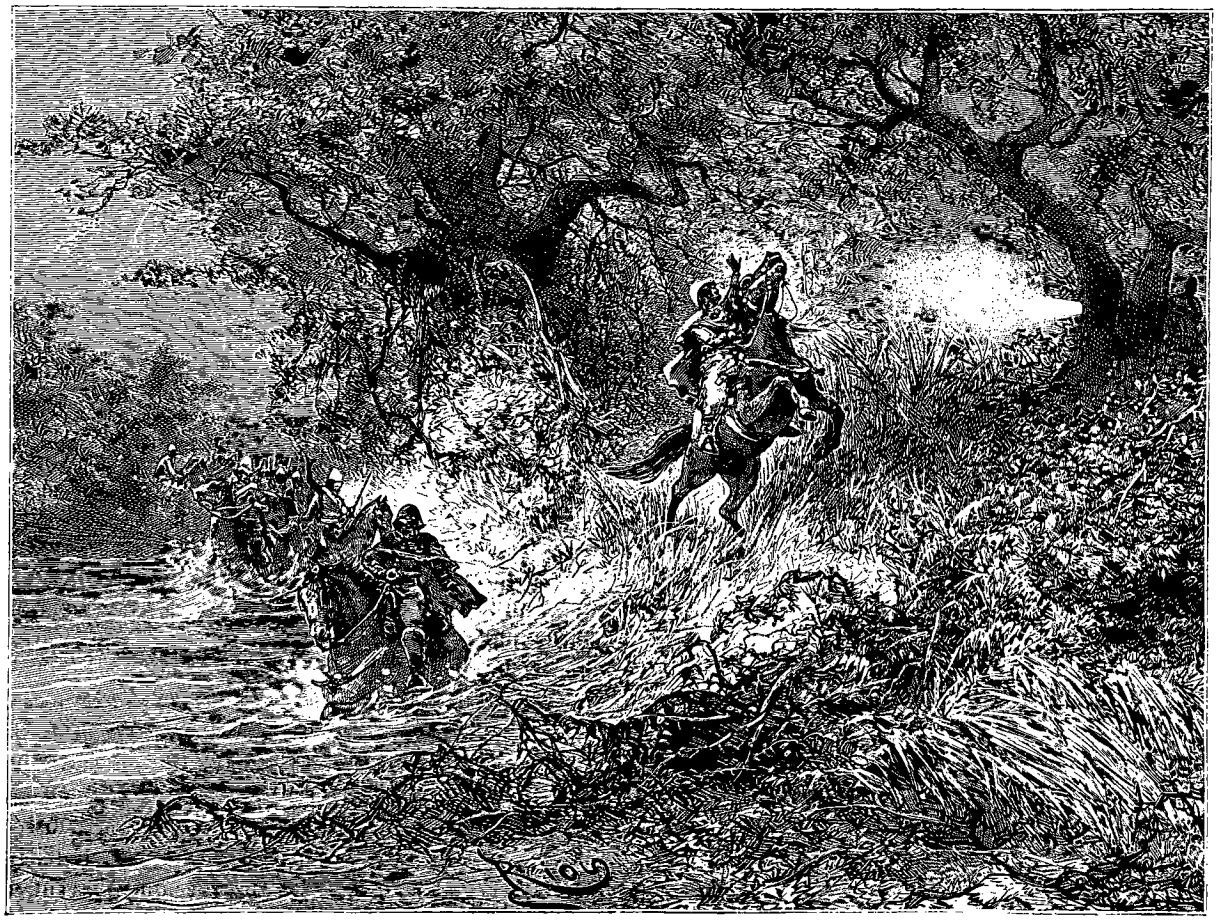
La troisième section se place à droite, perpendiculairement à la première face, laissant à sa gauche un espace libre pour y placer une pièce d'artillerie, si c'est nécessaire. L'infanterie de marine met pied à terre, jette les brides de ses mulets aux conducteurs indigènes, et achève de former la face droite du carré. Les mulets rentrent dans l'intérieur, en arrière du peloton. Les officiers font aussitôt déblayer le terrain et couper les hautes herbes qui couvrent le front, gênent la vue et empêchent tout tir de quelque précision.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me place moi-même au centre du carré, tandis que les deux sections d'artillerie débouchent du sentier et viennent prendre place droit devant moi, la section de 65 millimètres à droite, la section de 80 millimètres à gauche, derrière la première face. Les mulets sont dételés ; les servants se portent aux pièces et leur font faire demi-tour; les limonières sont enlevées et les pièces tenues prêtes à être mises en batterie vers les saillants du carré. Les conducteurs se sont portés à la tête de leurs bêtes, les tenant en main pour les calmer dès que le feu aura commencé.

En même temps, le carré achève de se former. La 8e compagnie de tirailleurs vient former la face de gauche et boucher ainsi la trouée d'arrière, en étendant ses files, pour occuper également l'espace réservé en temps ordinaire aux spahis.

L'ambulance et le convoi sont entrés aussi dans le carré et se sont placés en arrière de l'artillerie. La colonne est maintenant complètement rassemblée, et, de quelque côté que paraissent les assaillants, ils trouveront devant eux une redoutable ligne de feux. Du reste, pour mieux prévenir les surprises, chaque face a envoyé en avant d'elle deux ou trois groupes d'éclaireurs pour fouiller le terrain et donner le signal de l'approche de l'ennemi.



Au marigot de Soutouta. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Nous attendons ainsi quelques moments, prêts à tout événement. La cavalerie a enfin réussi à franchir le marigot, et le capitaine Fortin me fait dire qu'il se dirige vers le village, en entourant le sagné, de manière à forcer les défenseurs à montrer leurs intentions. Peu d'instants après, nous entendons une vive fusillade, et un nouveau billet de mon chef d'état-major réclame de l'infanterie pour appuyer son mouvement. La compagnie Robert part au pas de course. Les tirailleurs ont flairé l'odeur de la poudre et sont pleins d'ardeur. Ils franchissent à leur tour le marigot et se déploient en ligne de l'autre côté. Nos pièces de 65 millimètres, soutenues par l'infanterie de marine, prennent en même temps position un peu en avant du carré, prêtes à couvrir de mitraille les détachements ennemis qui essayeraient de traverser le marigot. Nous entendons trois ou quatre feux de salve de nos fusils à répétition; puis, plus rien. Fortin me fait dire que je peux donner du repos aux hommes et aux animaux, car les hommes du marabout viennent d'évacuer le village.

Soutouta était occupé par une centaine de guerriers à peine, qui, après avoir déchargé leurs armes contre nos cavaliers, s'étaient enfuis et jetés dans la brousse, où l'on avait pu capturer une vingtaine d'indigènes, composés surtout de vieillards, de femmes et d'enfants, qui n'avaient pu suivre les hommes plus vigoureux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les feux de salve de nos tirailleurs avaient semé quelques cadavres et blessés à la lisière du bois. Nous n'avions nous-mêmes qu'un spahis et quelques cavaliers auxiliaires blessés mais cette affaire éventait notre marche. Les fuyards allaient sûrement annoncer notre approche au marabout.

Je donnai l'ordre aussitôt d'établir le camp comme d'habitude, c'est-à-dire en carré et dans la formation déjà décrite pour le combat. Nos soldats blancs et noirs eurent bientôt fait de dresser leurs gourbis de branchages; les animaux, chevaux et mulets, furent mis à la corde; le commissaire commença ses distributions, et les deux médecins s'occupèrent de panser les blessés. Je pris néanmoins de grandes précautions de surveillance. La compagnie Robert laissa un de ses pelotons à la garde du village, où l'on avait trouvé d'assez forts approvisionnements de riz et de maïs, et l'autre peloton au passage du marigot, où je fis commencer la construction d'un pont par les ouvriers du génie. J'envoyai, en outre, de nombreuses patrouilles le long du marigot et en avant du village. Les spahis avaient déjà poussé une reconnaissance à cinq ou six kilomètres, dans la direction suivie par les fuyards, mais ils étaient rentrés les mains vides et avec leurs chevaux complètement rendus.

La journée fut bien remplie à Soutouta. Je commençai par interroger les prisonniers, que j'avais mis sous la garde de la 8e compagnie de tirailleurs, et qui formaient un groupe d'aspect assez original dans le coin où ils se tenaient assis, sous l'œil vigilant des sentinelles. Ils furent tous interrogés séparément, soit par moi, soit par les officiers de l'état-major.

Il ressortait de leurs déclarations qu'ils n'étaient pas informés de la marche de la première colonne. Leur premier mouvement avait été un mouvement de stupeur, quand, le matin, les hommes qui étaient en sentinelle près du marigot avaient aperçu les chemises rouges de nos spahis. Le marabout les avait bien envoyés pour garder Soutouta, mais c'était pour empêcher les cavaliers du Bondou de venir s'emparer des greniers de mil et de riz, qui n'avaient pu être encore vidés. Ils avaient cependant essayé de défendre l'enceinte du sagné, mais ils avaient pris à peine le temps de décharger leurs fusils et s'étaient aussitôt enfuis dans la forêt.

Quant à Mahmadou-Lamine, ils disaient qu'il s'était enfermé dans Diana, où il avait créé un double sagné, précédé d'un fossé profond pour abriter ses tireurs. De plus, il avait parsemé le terrain environnant de trous de tirailleurs, servant à cacher des combattants isolés. Il pouvait avoir auprès de lui 3 000 guerriers, parmi lesquels un millier de Talibés (du mot *taleb*, « élève »), venus avec lui des bords du Sénégal et fermement attachés à sa fortune; le reste était composé de gens, venus d'un peu partout, attirés auprès de lui par l'appât du pillage, et qui, d'ailleurs, ne semblaient pas vivre dans les meilleurs termes avec les Talibés. Le marabout ignorait la marche de la première colonne, mais il avait appris par les gens du village de Balégui, près de la Falémé, l'approche d'une autre colonne, venant du Bambouk. Il avait alors renforcé la garnison de Saroudian, village situé vers le nord-est, puis il se proposait de marcher avec toutes ses forces contre cette colonne.

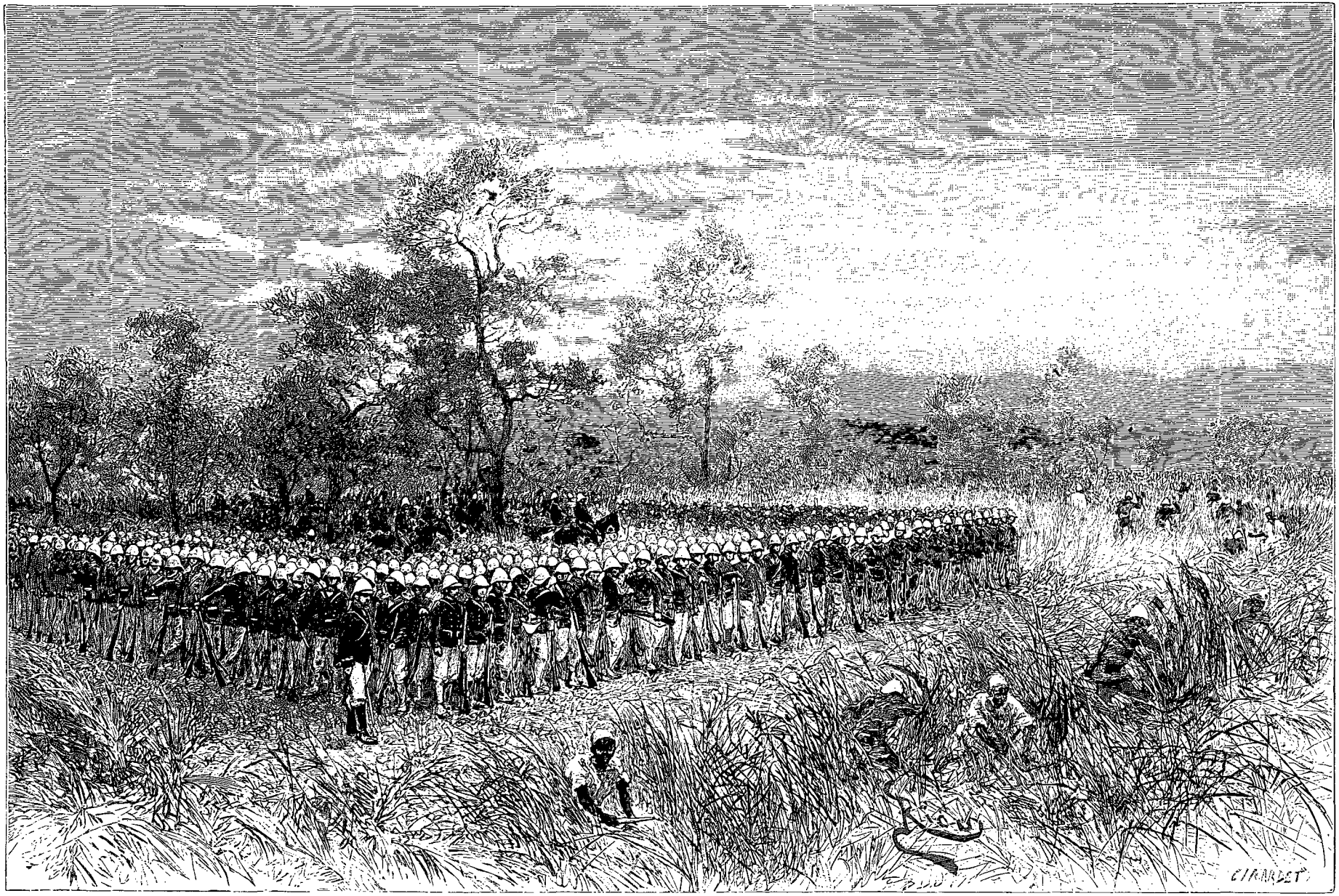
Toute la journée se passa sans nouvelles du commandant Vallière. Ce silence me plongeait dans une grosse inquiétude, surtout en présence des renseignements qui venaient de m'être donnés. Ceux-ci étaient évidemment sujets à caution, mais ils pouvaient toutefois avoir un grand fond de vérité, et, bien que j'eusse une entière confiance dans la bravoure des troupes de la deuxième colonne, je ne pouvais néanmoins songer sans appréhension à leur petit nombre.

Je remis nos prisonniers du Tenda à Saada-Amady, réservant les enfants pour les écoles d'otages que j'avais, dès ce moment, la pensée de fonder dans le Soudan français. Deux de ces enfants, étant des villages voisins de Bani et de Benténani, qui se trouvaient à l'ouest de notre route, je voulus les décider à se rendre dans ces villages pour prévenir les habitants que je ne leur voulais aucun mal et que je faisais seulement la guerre au marabout. J'aurais désiré éviter une levée de boucliers générale contre nous et détacher de Mahmadou-Lamine quelques-uns de ses partisans, gagnés seulement à lui par les calomnies qu'il répandait partout sur notre compte. Ces deux enfants, auxquels je remis des lettres arabes expliquant mes intentions pacifiques, furent conduits par Mademba jusqu'à deux ou trois kilomètres au loin, puis furent lâchés, après avoir reçu, pour eux, des cadeaux de sucre et de biscuit. Accompliraient-ils leur mission? Je ne pourrais le savoir que plus tard.

Il restait encore à régler le sort de Demba Paté, l'espion qui, après avoir blessé l'un de nos tirailleurs, avait été pris à Kaparta, porteur d'une lettre compromettante. Son cas s'était encore aggravé depuis la veille, et Saada-Amady venait de m'apprendre que, pendant la dernière nuit, quelques-uns de ses hommes, poussés par les exhortations de l'agent du marabout, s'étaient enfuis, et qu'il avait dû en faire attacher quelques autres qui cherchaient, sous son influence, à jeter parmi ses gens la méfiance contre les Français.

Je fis comparaître Demba Paté devant moi. C'était un grand maigre, à l'aspect ascétique, tenant à la main un chapelet, dont il déroulait les grains, en marmottant des prières. Il portait l'une de ces figures de fanatique que rien n'impressionne et qui ont pour les « Kéffirs » une haine mélangée de mépris, qui ne reculerait devant rien à l'occasion. Il s'assit impassiblement à terre, devant moi, et, chose curieuse, puisqu'il était resté bouche close la veille, il fit mine tout d'abord de répondre à mes questions. « Que faisais-tu à rôder autour du camp? — Je voulais remettre une lettre d'El-Hadj à nos frères du Bondou, égarés dans tes rangs. — Savais-tu que tu espionnais nos mouvements, et que les lois de la guerre punissent de mort tout acte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

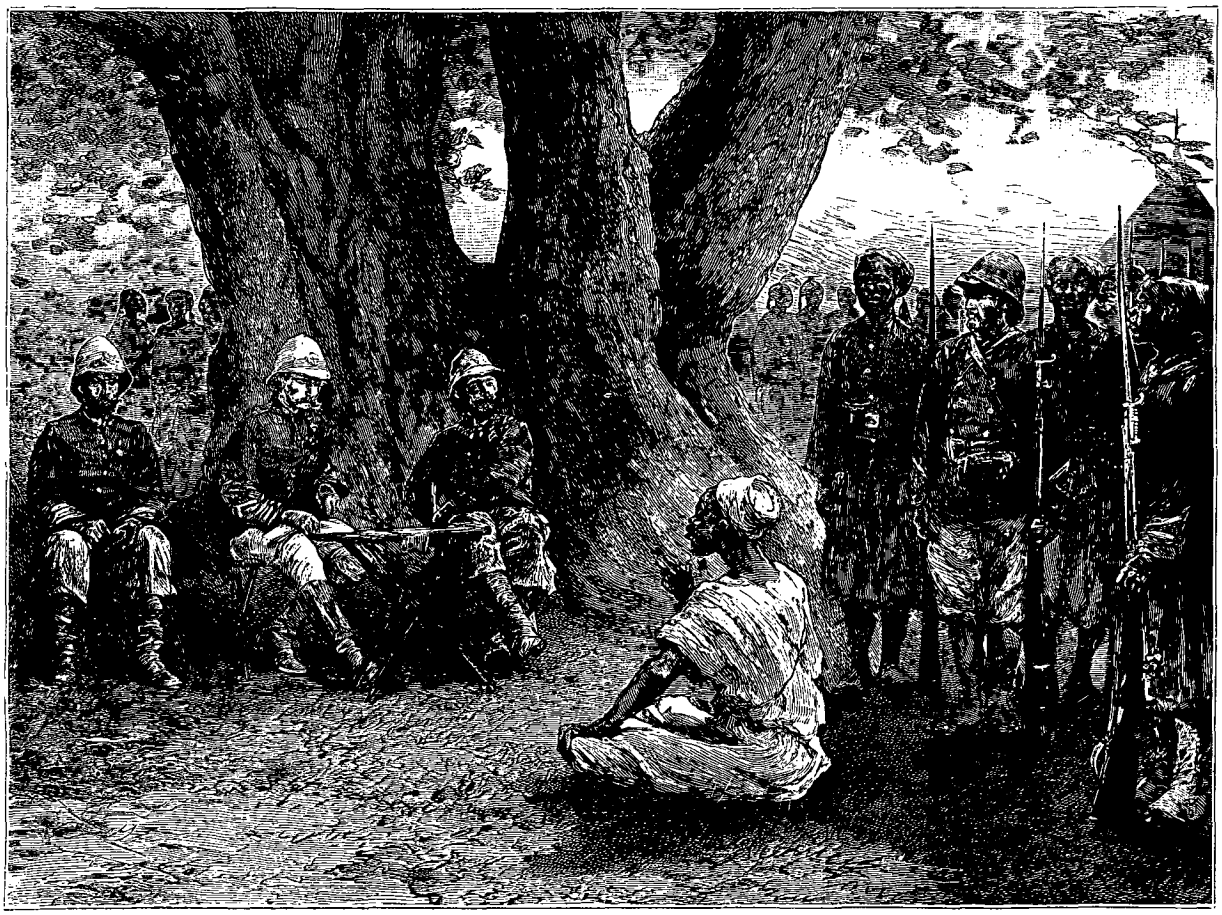


Formation du carré. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'espionnage? — El-Hadj avait ordonné : je n'avais qu'à obéir. — Comment as-tu su que nous étions à Kaparta? — Je l'ignorais. Je me rendais simplement auprès des gens du Bondou, que je croyais toujours à Sénoudébou. — Pourquoi as-tu débauché les sujets de Saada-Amady? » Pas de réponse. « Si je te pardonne, voudras-tu rester tranquille dans mon camp? » Pas de réponse. J'arrêtai là mon interrogatoire. Pour faire un exemple et pour étouffer toute tentative de trahison parmi les gens du Bondou, ce qui nous eût mis dans la plus grave des situations, au milieu de ces solitudes et à une telle distance de notre fort de Bakel, je me vis dans la cruelle obligation de déférer Demba Paté devant une cour martiale.

Comme on sait, la cour martiale ne connaît que deux sortes d'arrêts : le prévenu est coupable ou innocent. Dans le premier cas, il est exécuté immédiatement. Dans le second, il est aussitôt mis en liberté. Demba Paté fut reconnu coupable d'espionnage et d'embauchage. Les circonstances ne me permettant pas de faire acte de clémence, le condamné fut conduit à la lisière du bois, à la grand'garde de la dernière face. Les préparatifs qui se firent autour de lui ne purent le tirer de son impassibilité, et c'est le sourire

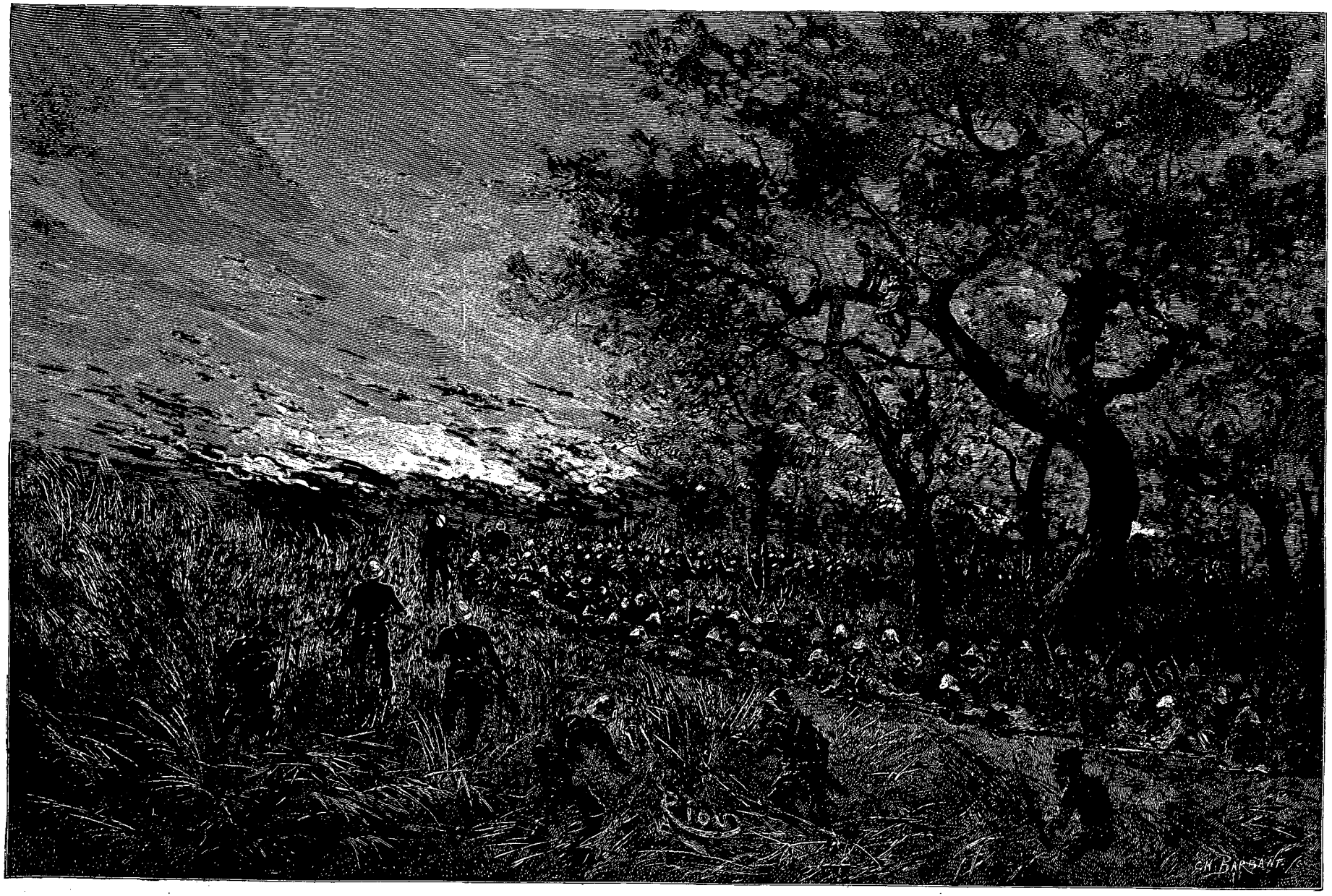


La cour martiale. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

aux lèvres qu'il tomba foudroyé par douze balles de kropatscheck. C'est que le malheureux Demba Paté avait craint un moment que je ne l'abandonnasse à Saada-Amady, qui lui aurait fait trancher la tête. Il considérait comme douce cette mort des braves, qui lui permettait encore d'entrer en bienheureux dans le paradis de Mahomet. Garder leur tête sur leurs épaules, c'est là la seule préoccupation des musulmans qui vont mourir. Un homme décapité ne peut franchir la planche étroite qui conduit à la porte du séjour d'Allah, car il ne possède plus la barbiche au menton, ou le « mahomet », cette touffe de cheveux que les disciples de l'islam entretiennent si soigneusement au sommet de leurs crânes, pour permettre de saisir le suppliant et de l'introduire auprès du Prophète.

Comme nous allions maintenant entrer en pays hostile, où partout l'éveil avait été donné par l'affaire de Soutouta, je voulus alléger ma marche et me débarrasser du convoi de mulets qui nous suivait, portant les vivres de réserve. Je complétai à nouveau les approvisionnements de nos hommes et animaux, et je chargeai le reste sur la tête de 150 porteurs, pris parmi les hommes du Bondou. Le convoi, mis sous les ordres du maréchal des logis du train Rouyer, reçut l'ordre de faire retour sur Pounégui, de s'y charger à nouveau et de venir ravitailler les deux colonnes au premier ordre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Au bivouac, à Sintiou-Oumar-Ciré (voy. p. 347). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rouyer était un soldat énergique, sur lequel je pouvais absolument compter. Du reste, les muletiers étaient armés de mousquetons Gras et capables de résister aux coureurs ennemis qui voudraient attaquer le convoi.

Nous avions trouvé à Soutouta de forts approvisionnements de riz et de maïs, que j'avais fait enlever et remettre au commissaire de la colonne, pour être distribués régulièrement aux divers corps. J'avais fait placer des sentinelles devant les greniers pendant cette opération, car nos indigènes sénégalais sont depuis longtemps passés maîtres dans le maraudage. Je pus même m'apercevoir que cette précaution n'avait pas été suffisante. Tandis que, assis sous mon gourbi, je m'occupais de mes différentes affaires, je remarquai, en effet, que nos muletiers n'avaient jamais mis autant de zèle à appprovisionner leurs bêtes de paille et d'herbe, qu'on allait ordinairement chercher aux environs du camp. C'était un défilé continuel d'hommes portant sur leurs têtes d'énormes bottes de fourrage. Je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation à Alassane, qui se trouvait alors auprès de moi. Celui-ci, vétéran de nos expéditions soudaniennes, et qui possédait à fond toutes les ruses des noirs, flaira de suite quelque tour sous cet empressement de nos hommes. Il appela auprès de lui deux conducteurs qui passaient justement en ce moment, et leur ordonna de déposer leurs bottes à terre et de les défaire. Ceux-ci hésitent, mais Alassane desserre lui-même les cordes à fourrage, et les bottes entr'ouvertes laissent voir, cachés au centre de la paille, des épis de maïs et des gerbes de riz non encore décortiqués. Je trouvai le tour très ingénieux, mais je pris des mesures pour faire cesser ce pillage des ressources que Soutouta pouvait nous fournir pour nos approvisionnements. Le nègre est ainsi : l'objet volé a pour lui une saveur toute particulière et une valeur bien supérieure aux choses légitimement acquises.

Au soir, avant le coucher du soleil, je transportai mon bivouac de l'autre côté du marigot, pour ne pas avoir le lendemain matin à franchir cet obstacle par l'obscurité. Nous nous établissons non loin du village. Avant cette opération, toujours inquiet sur le compte du commandant Vallière et craignant qu'il n'eût éprouvé de grands obstacles dans sa marche, je lui envoyai un renfort de 15 cavaliers et de 100 piétons auxiliaires du Bondou. Je l'informai en même temps de notre affaire de Soutouta.

Le service de sûreté fut organisé avec le plus grand soin pendant la nuit. Nous pouvions maintenant nous attendre à tout moment à être attaqués, et rien n'empêchait de penser que le marabout, informé de notre approche, ne tenterait pas de nous dresser une de ces terribles embuscades auxquelles se prêtait si bien ce pays boisé. Vers neuf heures du soir, l'horizon s'illumina tout à coup du côté de l'ouest. Une immense lueur se voyait au loin, rougissant cette partie du ciel. Alassane prétendait que c'était un incendie, allumé pour annoncer au loin l'approche de la colonne. En tout cas, on fit bonne garde.

V

Le village de Ganguiliel. — Campement de nuit à Sintiou-Oumar-Ciré. — Incendies qui menacent la colonne. — On entend le canon! — Combat de Saroudian. — Renseignements sur le marabout. — Rencontre des deux colonnes à Sanoundi. — Déroute des indigènes des villages environnants. — Marche sur Diana. — Diana est vide!

Le 23 décembre, après une courte étape, accomplie à travers des bois toujours aussi épais, nous bivouaquions au village de Ganguiliel. La cavalerie avait trouvé le village occupé, mais les habitants s'étaient enfuis à son approche. Les cases, les greniers, étaient bondés de mil, de maïs, de riz, sur lesquels les gens du Bondou font aussitôt main basse. Je fais cependant réserver quelques greniers, que le commissaire fait vider. Leur contenu est enfoui dans des silos recouverts ensuite soigneusement, pour nous servir au retour.

Tandis que nos patrouilles fouillent les bois environnants, j'envoie les spahis et les cavaliers auxiliaires pousser une reconnaissance sur la route que nous devrons suivre le lendemain. Nos guides de Sénoudébou ne connaissent plus aussi bien le pays; puis on dirait que leur perspicacité diminue au fur et à mesure que nous approchons de Diana. Heureusement que Saada-Amady nous amène deux indigènes d'un village voisin, que ses cavaliers viennent de capturer. Les Bondoukés avaient une façon réellement originale d'attacher leurs prisonniers. On leur passait une corde au cou, puis les deux poignets étaient fixés à cette même corde par deux liens très courts. Ils avaient ainsi quelque ressemblance avec des Chinois emprisonnés dans la cangue.

Nos deux individus purent nous fournir des renseignements suffisants sur la route, mais ils ne nous apprirent rien de nouveau sur le marabout.

Vers midi, l'une des grand'gardes m'envoie un autre indigène, que l'on venait d'arrêter dans le bois et qui demandait à parler au commandant de la colonne. Bonheur! c'est une lettre de Vallière, datée du 22 décembre. Il était ce jour-là à Dalafine, à 50 kilomètres environ de la Falémé. Les guides lui faisaient défaut, ou du moins les Malinkés qu'il rencontrait prétendaient ne rien connaître au delà de Dalafine. Ces gens-là étaient peut-être de bonne foi, car ces nègres de la vallée de la Falémé sont connus pour leur inintelligence. Ils vivent retirés dans leurs villages et, depuis quelque temps, en proie à une telle peur des Français ou du marabout, qu'il est difficile de démêler quels sont leurs vrais sentiments. Depuis Sansandig, la deuxième colonne avait rencontré de nombreuses traces de surveillance et d'espionnage de la part de l'ennemi : marques de pieds de chevaux et d'hommes, débris de nourriture, feux mal éteints. Mais ni les spahis, ni les tirailleurs, dans leurs reconnaissances, n'avaient pu découvrir un seul indigène. Le 22 décembre, la marche avait été marquée par des incendies allumés au loin, sur la route et à 2 kilomètres environ du bivouac. La famine régnait dans tout le pays, le marabout ayant fait affluer à Diana les céréales récoltées très loin. Vallière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'indiquait ses étapes probables pour gagner ce point, où il comptait toujours être le 27, mais il me signalait l'hostilité de Saroudian, où plusieurs villages auraient réuni leurs contingents pour arrêter la colonne.

En somme, tout allait aussi bien que possible du côté de Vallière. La journée du lendemain nous préparait sans doute du nouveau. Aussi, pour être plus à portée de la deuxième colonne, et pour brusquer notre marche sur Diana, dès que la grande chaleur fut un peu tombée je fis lever le bivouac. Toujours précédés par un épais rideau d'éclaireurs, nous arrivions à la nuit à Sintiou-Oumar-Ciré, où nous prenions aussitôt notre campement. Nous avions traversé, dans le trajet, un pays un peu moins boisé, mais couvert de hautes herbes, qui rendaient tout aussi difficile notre service de surveillance.

Nous étions installés au milieu d'une grande clairière, de manière à nous donner de tous côtés un champ de tir bien découvert. L'immensité des hautes herbes, au-dessus desquelles s'élevaient des bouquets d'arbres peu épais, s'étendait à environ 400 mètres, tout autour de nous. On avait fouillé les abords du bivouac et l'on n'avait rien découvert de suspect. On sentait cependant qu'autour de nous s'agitaient les hommes du marabout et que ces champs de verdure n'étaient pas inhabités. Vers huit heures, une immense lueur se lève à l'horizon du côté de l'ouest. Puis un nouvel incendie s'allume à notre gauche, et enfin, peu après, c'est vers le sud que nous voyons le ciel s'embraser. Le camp est entouré d'un demi-cercle de feu. Les flammes, il est vrai, brillent au loin, et nous sommes, pour le moment, hors de danger. Assistons-nous à de simples signaux, comme l'affirme Alassane, ou nos ennemis songent-ils à nous envelopper de flammes? Ces incendies, qui s'allument simultanément, en forme semi-circulaire, sembleraient l'indiquer. Quoi qu'il en soit, dans ce pays, couvert à peu près partout d'herbes sèches, ce genre de guerre n'est pas sans périls pour nous et pourrait favoriser une surprise de nos adversaires.

Chasse aux moutons à Gouta (voy. p. 348). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

On redouble donc de précautions à Sintiou-Oumar-Ciré. Les feux sont éteints dans le camp; les sonneries sont interdites. Sur chaque face, nos officiers et le quart des hommes veillent constamment. Ceux-ci sont couchés, mais les armes à la main et prêts à se mettre debout au premier signal d'alerte. Quelques hommes, montés sur un arbre qui se trouve dans le carré, fouillent l'obscurité au loin et veillent au progrès des flammes. J'avais encore présents à ma mémoire les derniers événements du Soudan égyptien, et je me rappelais ces carrés anglais surpris et enfoncés par les soldats du Mahdi au moment où l'on croyait pouvoir se livrer au repos en toute sécurité. Et puis, n'était-ce pas précisément à cette même époque qu'à l'autre extrémité de l'Afrique un corps de troupes italien était massacré en entier dans la plaine de Dogali, devenue désormais si tristement célèbre! N'étions-nous pas nous-mêmes une poignée de Français perdus à de grandes distances de tout poste de secours, au milieu d'une région inconnue, que sa nature boisée rendait si propre aux embuscades? Où aller en cas d'échec? Nos auxiliaires auraient été alors les premiers à nous abandonner et à se joindre eux-mêmes à nos ennemis.

Cependant la nuit se passa sans incident grave. Les incendies brillèrent jusqu'au matin, mais ne parurent pas se rapprocher. Aucune alerte ne se produisit, et nos sentinelles de grand'garde n'eurent rien d'anormal à signaler.

Le 24 décembre, la colonne reprend sa marche dans la direction de Diana. Elle est toujours précédée par les spahis et les cavaliers de Saada-Amady. Je recom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mande aux guides de choisir la route la plus courte, car il faut se hâter, et il s'agit maintenant d'atteindre rapidement l'objectif des opérations. Les hautes herbes cessent et les bois recommencent. Les sentiers sont à peine tracés. Nous sommes vers neuf heures au village de Soutiou-Séga, que les éclaireurs ont trouvé évacué. Des feux encore allumés dans les cours des cases, des poules qui courent dans l'intérieur du sagné, et qui, du reste, passent bientôt sur les épaules de nos tirailleurs, annoncent que les habitants sont partis il y a peu de temps. Nous dépassons Soutiou-Séga. Nous nous dirigeons toujours droit au sud.

Déjà la chaleur devenait accablante. Nous cheminions sur un plateau dénudé, où se trouvaient les vestiges de vastes cultures de mil et de maïs. Bientôt nous allions encore rentrer sous bois. Tout à coup, on entend vers l'est un bruit sourd et lointain, suivi immédiatement d'un bruit semblable. Puis ces sons se répètent plus distincts et plus rapides. On dresse l'oreille. « Mais c'est le canon qu'on entend! » crie Alassane. La colonne s'arrête. Nous distinguons nettement les détonations, dont l'écho nous est apporté par une légère brise d'est. Notre première impression est toute joyeuse. Nos hommes ne peuvent cacher leur satisfaction de savoir que leurs camarades sont là, non loin d'eux. Partis quatorze jours auparavant de deux points si éloignés, après avoir marché à travers ces bois épais, ces contrées inexplorées, nous allions nous retrouver au jour fixé à notre rendez-vous. Puis le bruit du canon qui continue me plonge dans l'inquiétude. J'interroge les guides :

« Quelle est cette direction?

— C'est Saroudian. »

Cette indication s'accorde avec les renseignements que je possédais déjà, mais la deuxième colonne peut avoir sur le dos toute l'armée du marabout.... On se rappelle que l'on avait prêté cette intention à Mahmadou-Lamine. Justement, les sons se succédaient plus rapides. Il me semblait que je suivais les péripéties de la lutte, que je voyais notre petite troupe noyée sous le flot de ses nombreux assaillants.... Mais les détonations se ralentirent bientôt, pour s'éteindre au bout de quelques minutes.

Je donne alors l'ordre d'abandonner la route que nous suivions, et, obéissant au vieux principe militaire bien connu, je prescris de marcher droit au canon. Les spahis et les cavaliers auxiliaires, toujours dirigés par le capitaine Fortin, partent en avant, avec mission de préparer l'entrée en ligne de la première colonne, si la colonne Vallière avait eu à livrer une action générale contre les forces de Mahmadou-Lamine.

Nous suivons, par un sentier à peine tracé dans les bois. A midi nous sommes à Gouta, village encore bondé de provisions, mais que les habitants ont évacué en hâte. Hommes et animaux n'en peuvent plus. Je laisse donc souffler la colonne pendant quelques heures. Dans le désordre de leur fuite, les gens de Gouta y ont abandonné un troupeau de moutons; ces animaux errent dans le village, inquiets du mouvement qui se fait autour d'eux et de la disparition de leurs gardiens habituels. Le commissaire de la colonne reçoit l'ordre de s'en emparer et de faire à tout le monde une distribution supplémentaire de viande fraîche. Ce surcroît de ration était bien dû, après la longue marche du matin. Mais quand on veut mettre la main sur les malheureux moutons, ils se dispersent de tous côtés, et le village devient le théâtre d'une chasse des plus animées, à laquelle prennent part fantassins, canonniers, tirailleurs, blancs ou noirs, en un mot tous ceux qui ne sont pas de service aux grand'gardes ou aux faces du carré. Cette poursuite se fait au milieu des cris et des rires; on en oublie la fatigue de la marche. Elle se termine naturellement à l'avantage de nos soldats, que l'on voit bientôt, se dirigeant par groupes de deux ou trois, portant les moutons par les jambes, ou dans les bras, comme des enfants, vers la case où le commissaire fait une répartition aussi équitable que possible, entre les divers corps, de cette heureuse aubaine.

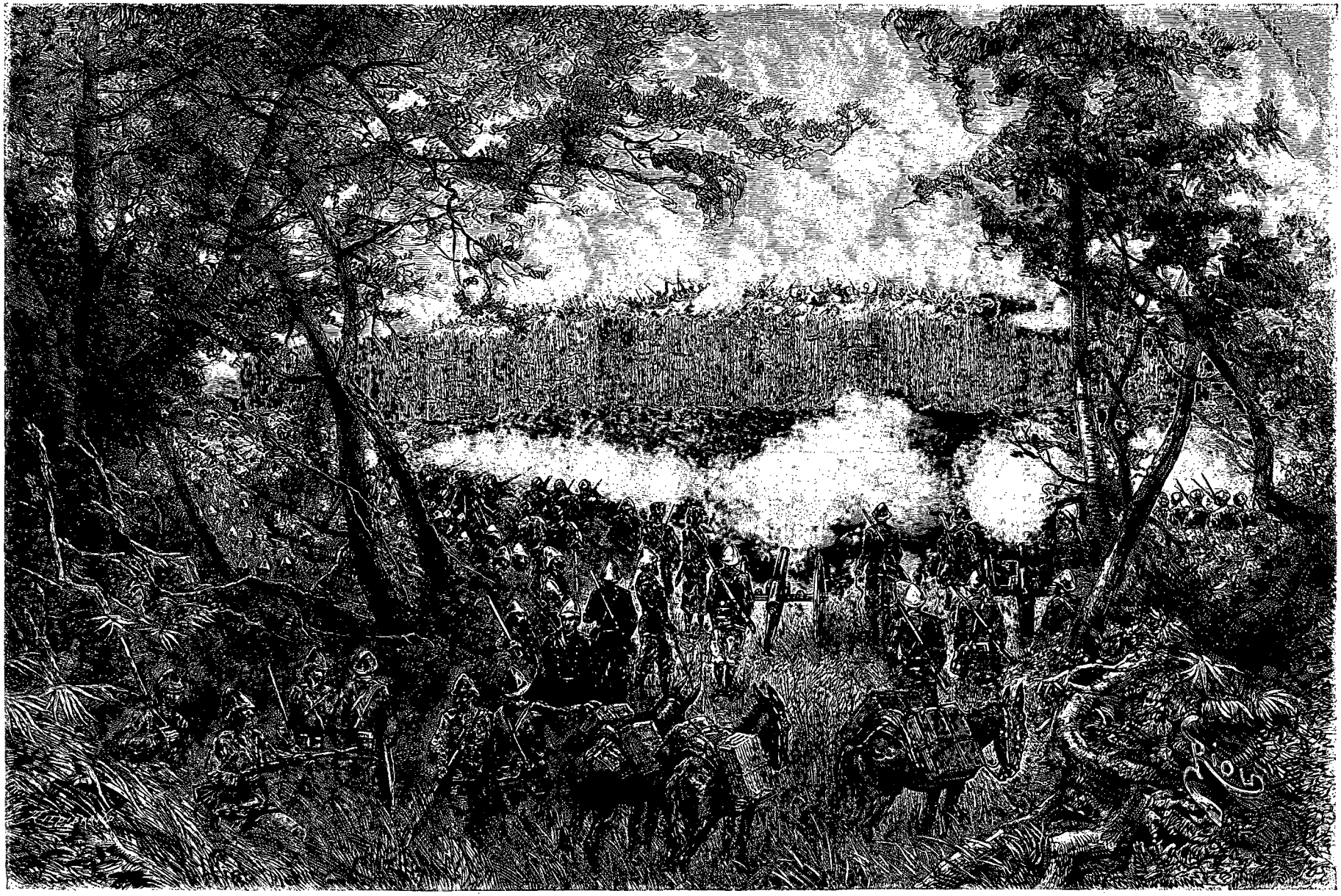
Le bivouac est levé à trois heures du soir. Au moment où nous partons, je reçois un billet de Fortin, m'annonçant que la cavalerie a rencontré de nombreux fuyards, que le chemin suivi se dirige droit sur Saroudian, mais que ses prisonniers s'accordent à dire que le combat a bien eu lieu sur ce point et que la colonne Vallière a continué sa marche sur Sanoundi; il prend lui-même cette direction. Ces renseignements me tiraient d'inquiétude sur le compte de la deuxième colonne, et, suivant le guide que m'a envoyé mon chef d'état-major, je prends, moi aussi, la route de Sanoundi.

Du reste, je suis bientôt complètement fixé, car le capitaine Robert, qui commandait l'avant-garde, m'envoie un indigène, venant de Saroudian, qui me remet une lettre du commandant Vallière.

Depuis plusieurs jours déjà, la deuxième colonne était prévenue que Saroudian était fortement occupé et que le marabout y avait envoyé un certain nombre de Talibés pour servir de noyau aux contingents des villages environnants. Il voulait arrêter la colonne française, dont il avait en effet appris la marche depuis la Falémé. Aussi Vallière avait-il marché avec la plus grande méthode en s'approchant du village suspect. Vers neuf heures, l'extrême pointe, atteignant un bouquet de bois qui bordait un marigot, se heurtait aux tirailleurs ennemis, postés à environ 300 mètres du sagné. Ils déchargeaient leurs fusils sur les spahis, mais leur tir était tellement mal ajusté qu'ils ne faisaient que blesser l'un des chevaux, puis ils se mettaient en retraite vers le village.

La deuxième colonne se déployait aussitôt face au sagné, sur la lisière du bouquet de bois. Les défenseurs de Saroudian se montraient au-dessus des palissades, agitant leurs fusils, criant et gesticulant avec frénésie. Vallière voulut leur envoyer son interprète pour leur expliquer qu'on ne leur voulait faire aucun mal, que nous faisions simplement la guerre au marabout et que nous désirions seulement passer, en évitant une inutile effusion de sang. Mais l'interprète fut reçu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Attaque du village de Saroudian (voy. p. 350). — Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à coups de fusil. Le feu fut ouvert aussitôt. La section d'artillerie dirige ses projectiles sur la porte du sagné, tandis que les tirailleurs et l'infanterie de marine balayent l'intérieur de leurs balles de kropatscheck. Les Malinkés, peu habitués à l'effet foudroyant de nos armes, ralentissent bientôt leur tir. La brèche étant suffisamment ouverte, la 1re compagnie de tirailleurs est lancée à l'assaut, pendant que les spahis, faisant le tour du village, vont menacer la ligne de retraite vers le sud. Cette brusque attaque déconcerte tellement les défenseurs, qu'ils prennent la fuite par les portes de derrière, laissant dans l'intérieur du sagné leurs morts et leurs blessés. Les spahis, bien que gênés dans leur poursuite par les bois voisins, peuvent s'emparer de nombreux fuyards, qu'ils ramènent au camp.

Le commandant Vallière fait détruire le village et interroge les blessés. Ces pauvres diables confirment les renseignements déjà donnés. Ils disent qu'ils n'ont pas voulu écouter nos paroles de paix parce qu'El-Hadj leur avait affirmé que les Français n'étaient plus à craindre et que leurs armes étaient maintenant inoffensives. Aussi, dès le premier obus, qui leur avait blessé plusieurs hommes, s'étaient-ils de suite débandés. Ils ajoutaient que sûrement les gens qui s'étaient enfuis avaient dû se cacher dans les bois, mais n'étaient pas rentrés à Diana, car ils se méfiaient maintenant de tout ce que leur dirait le marabout.

Vallière ajoutait qu'il était arrivé à deux heures à Sanoundi, où son avant-garde avait eu encore à échanger quelques coups de fusil avec les habitants, qui, très effrayés par la canonnade de Saroudian, s'étaient également enfuis, laissant derrière eux une vingtaine de bœufs et quelques greniers de riz et de mil. La deuxième colonne avait fixé son camp à l'ouest du village, au bord d'un marigot; toutes les mesures avaient été prises pour se mettre à l'abri d'une sortie de la garnison de Diana.

Quant aux projets du marabout, on n'avait aucune indication précise. Les uns affirmaient qu'il était encore à Diana, prêt à défendre le marigot qui couvrait sa place d'armes, puis celle-ci, qu'il avait fortifiée d'une manière formidable. D'autres disaient qu'il était en fuite vers le sud. En somme, rien de précis encore de ce côté. Les événements de Soutouta et de Saroudian avaient dû sans doute modifier ses intentions. Pour moi, je faisais, avec tout mon monde, des vœux ardents pour qu'il nous attendît dans son sagné de Diana.

Nous continuons notre route vers Sanoundi. Sur le sentier, nous trouvons des feuilles du Coran répandues à terre, des calebasses, des peignes de tisserand, des cotonnades indigènes; ces indices dénotent une fuite précipitée. Puis nous rencontrons un cadavre au bord du chemin. Un peu plus loin, c'est un blessé qui râle. Ce sont des indigènes frappés à mort par nos armes, et qui sont venus mourir là dans leur fuite. Je fais ramasser deux ou trois femmes qui gisent à travers notre route, et qui, présentes à l'affaire de Saroudian, sont presque folles de la terreur qu'elles ont ressentie pendant l'action. Pauvres gens! leur confiance dans les prophéties de leur saint marabout a reçu un rude coup, et je crois qu'il aura désormais de la peine à recruter des partisans parmi les habitants de Saroudian et des environs.

Vers sept heures, la nuit étant déjà tombée, nous distinguons devant nous les feux du bivouac de la deuxième colonne, et bientôt je serre la main à mon camarade Vallière, venu un peu au-devant de moi. Je le félicite des résultats de la journée, et nous nous réjouissons d'avoir pu, jusqu'à ce moment, mener à bien notre plan d'opérations, combiné vingt jours auparavant, à Diamou. Mais nous avons tous deux la même crainte : Mahmadou-Lamine ne nous attendra pas à Diana.

Tandis que ma colonne s'installe non loin du bivouac de Vallière, et que mes grand'gardes se relient le long du marigot à celles déjà établies, je me concerte avec le commandant de la deuxième colonne au sujet des mesures à prendre pour le lendemain. Bien que les officiers de l'état-major et les interprètes eussent interrogé avec le plus grand soin nos prisonniers, les renseignements étaient toujours aussi vagues sur le marabout et sur ses intentions. Les gens de Saroudian, Gouta et Sanoundi prétendaient que Mahmadou-Lamine avait réuni toutes ses forces à Diana; que tous les habitants des villages évacués étaient avec lui; que les pays de Gamon, du Niéri, du Tiali, du Diakha, du Tenda et du Badon, depuis le Bondou jusqu'à la Gambie, avaient tous envoyé leurs guerriers, et que notre adversaire nous attendait, à leur tête, dans ses fortifications de Diana, qu'ils représentaient comme très fortes. Nous voulûmes alors décider quelques gens de Saada-Amady à se porter en avant, à la faveur de la nuit, pour nous éclairer sur la situation exacte. Mais ils s'y refusèrent. Les prisonniers, les guides s'y refusèrent aussi très énergiquement. Malgré toutes les menaces, malgré toutes les promesses, ils ne consentirent même pas à accompagner l'un de nos officiers que je désirais envoyer en reconnaissance, pendant la nuit, sous un déguisement indigène. Les guides ne voulaient marcher qu'avec toute la colonne. Si on les menaçait, ils se laissaient aller à terre, disant qu'on pouvait les tuer si on le voulait, mais qu'ils ne feraient aucun pas vers Diana.

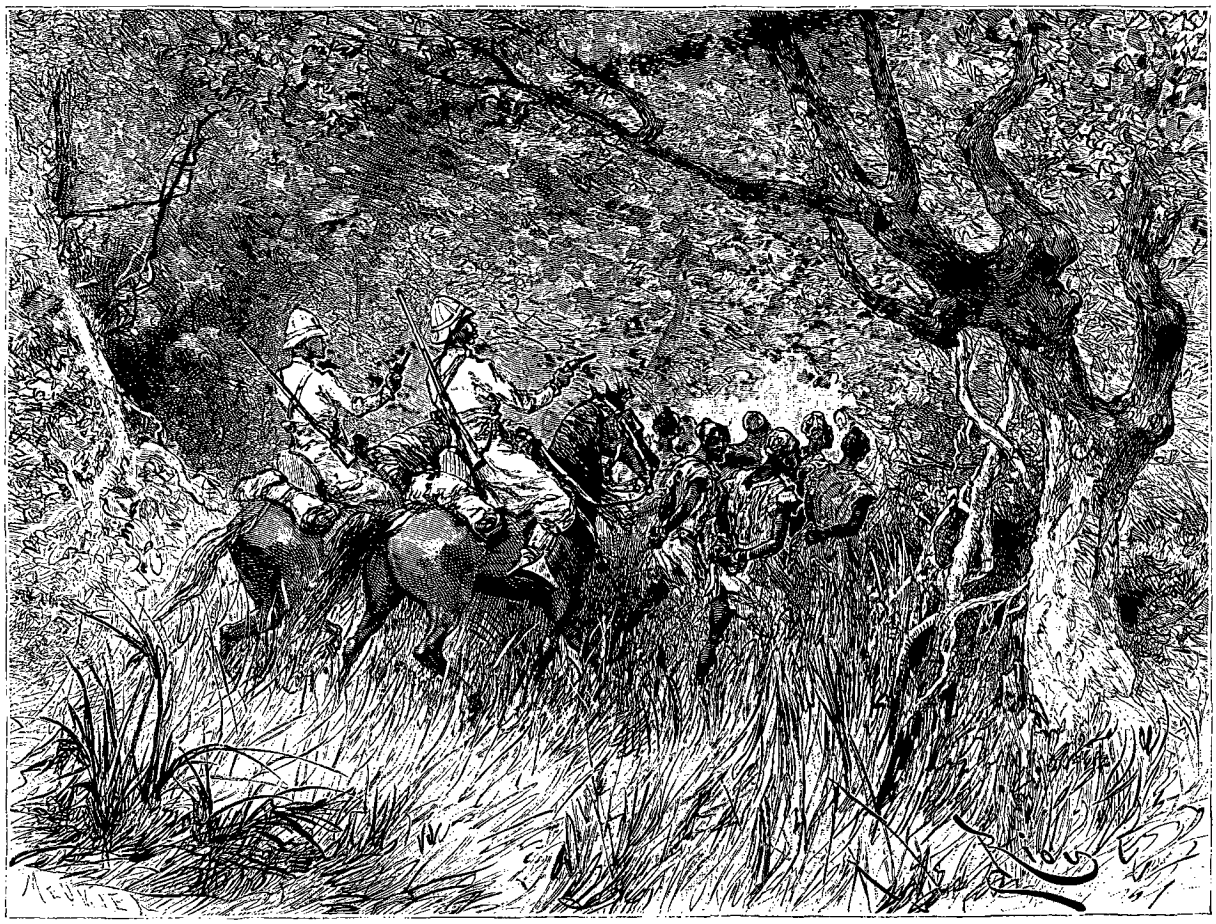
Les prisonniers s'accordaient tous à dire cependant que l'union la plus parfaite ne régnait pas parmi les partisans du marabout. Les uns, ses disciples, venus des bords du Sénégal, le poussaient à soutenir la lutte et à marcher au-devant des Français; les autres, et principalement les habitants des villages environnants, qui n'avaient obéi qu'à contre-cœur à ses injonctions, montraient de la répugnance à nous combattre, prétendant qu'ils avaient été trompés, puisque Mahmadou-Lamine leur avait affirmé que les Français ne paraîtraient jamais dans le pays. Enfin, il était certain que l'arrivée des deux colonnes, débouchant à la fois par deux directions différentes, avait jeté le désarroi dans toute la contrée. On s'attendait bien à l'approche de la deuxième co-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lonne, qui avait été signalée de la Falémé, mais on ignorait ma marche. Les fuyards de Soutouta avaient tellement étonné le marabout, que celui-ci s'était refusé à les croire et avait même voulu les châtier, persuadé qu'ils se moquaient de lui. La brusque attaque de Saroudian et la marche rapide de nos troupes n'avaient fait qu'augmenter la confusion. Mais la plupart des renseignements concordaient pour affirmer que, sinon le marabout, tout au moins son armée, nous attendait à Diana.

Tout est donc préparé pour la marche du lendemain. Les cavaliers du Bondou et les spahis des deux colonnes prendront la tête, puis viendra la deuxième colonne, suivie immédiatement par la première, ayant derrière elle tous les impedimenta : troupeau, convoi, porteurs, etc.

Le terrain était, comme toujours, très boisé. Les guides signalaient deux marigots assez difficiles à franchir et le village de Samé, qui serait sans doute occupé. Si l'ennemi attendait derrière l'un de ces marigots, ce qui rentre assez dans les habitudes militaires des indigènes de ces régions, la deuxième colonne devait se déployer aussitôt, tandis que la première colonne, piquant à travers la brousse, chercherait à le tourner et à lui



Prisonniers surveillés par les spahis (voy. p. 352). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

couper la retraite. S'il attendait dans ses fortifications, la cavalerie, en débouchant devant Diana, ferait aussitôt le tour du village pour opérer la reconnaissance des lieux, puis irait prendre position au nord-est, de manière à surveiller les issues dans ces directions. La deuxième colonne, continuant sa marche, autant que possible en dehors de la portée des fusils de la garnison et en ne répondant que faiblement à ses coups, contournerait le tata par le sud et irait se placer à l'ouest, pour intercepter les routes menant vers le Fouta et le Ferlo; aussitôt en position, elle ouvrirait le feu sans attendre d'ordre. La première colonne se disposerait au sud, à cheval sur les routes conduisant vers Gamon et vers la Gambie; elle devait également balayer de ses projectiles de 80 millimètres et de 65 millimètres et de ses feux de salve les approches et l'intérieur du sagné.

La nuit se passa sans incident, sauf quelques coups de fusil échangés par nos sentinelles avancées avec des rôdeurs, appartenant sans doute aux villages voisins.

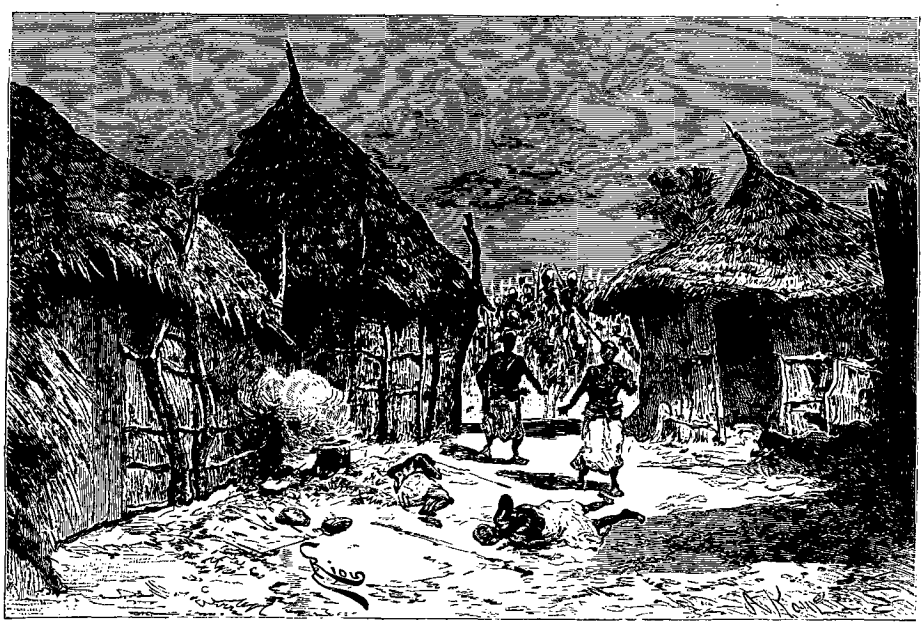
Le départ eut lieu à six heures. La marche s'exécuta comme il avait été convenu. Précédée de la cavalerie, qui la masque, la colonne s'engage dans le sentier qui conduit à Diana. Les troupes, soldats européens et indigènes, sont pleines d'ardeur; les fatigues des derniers jours ont été oubliées, et l'on entend fréquemment dans les rangs des tirailleurs le nom de Mahmadou-Lamine,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prononcé avec colère. Le premier marigot est franchi assez difficilement sur un pont de branchages jeté à la hâte par les ouvriers du génie. Quelques-uns des prisonniers de la veille, qui marchent en tête, surveillés de près par les spahis, revolver au poing, guident la marche à travers les bois qui nous entourent de tous côtés. Vers huit heures, les cavaliers de pointe signalent le village de Samé. Les spahis et les guerriers de Saada font rapidement le tour du sagné au galop, tandis que l'avant-garde s'engage dans la rue principale et fouille l'intérieur. Personne. Les feux sont encore allumés dans les cours, on trouve même une marmite où cuisent des *niébés*, sorte de gros haricots rouges, très communs dans ces contrées. Les habitants ont dû s'enfuir dans la matinée. Deux cadavres que l'on découvre dans une case prouvent que des blessés de Saroudian étaient venus aussi se réfugier à Samé.

La marche est reprise. On a hâte d'arriver. L'impatience nous gagne; à tout moment je m'attends à entendre les premiers coups de feu. Mais rien. Les bois qui nous entourent semblent déserts. Vers neuf heures l'avant-garde débouche dans une grande clairière. Le terrain s'élève insensiblement depuis la lisière du bois jusqu'au centre, où l'on aperçoit distinctement Diana, avec son vaste et double sagné à l'extérieur et les murailles d'un tata en terre à l'intérieur. Une tour crénelée indique l'emplacement des logements particuliers du marabout. Une légère fumée s'élève au-dessus des cases, non loin de cette tour.

Tout est solitaire. Pas un bruit ne s'entend dans la



Village de Samé. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

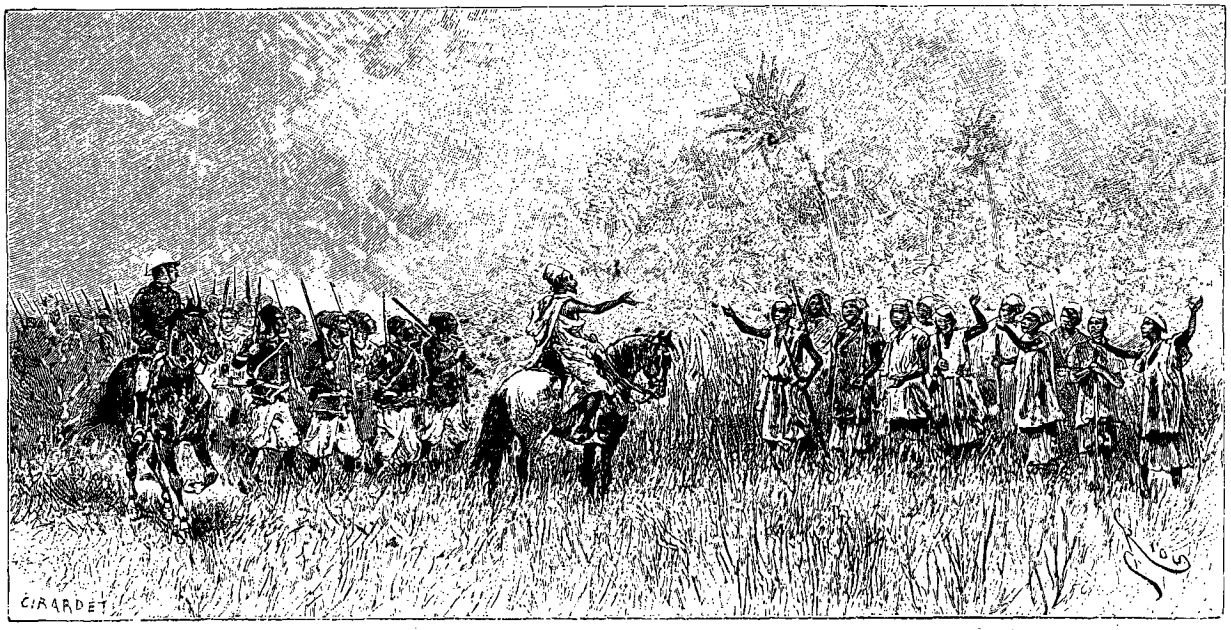
clairière, et Diana semble bien abandonné. Cependant les noirs sont habiles aux embuscades, et dans l'une de nos dernières campagnes au Soudan on avait vu l'une de nos colonnes traverser tranquillement un village désert, puis être fusillée tout à coup par derrière par les habitants, cachés dans les cases et qui avaient, avec un ensemble remarquable, jeté à terre les chapeaux de paille de leurs huttes, pour se ruer sur l'arrière-garde. La cavalerie exécute donc sa reconnaissance, tandis que les deux colonnes prennent leurs positions et envoient de fortes patrouilles fouiller le marigot qui borde la clairière au sud, et les bois environnants.

Diana était vide. La fumée aperçue était due à un commencement d'incendie, qui est aussitôt éteint. Tout indiquait d'ailleurs la précipitation avec laquelle la place avait été évacuée, car les cases, les greniers, étaient bondés de provisions, que le marabout avait accumulées sur ce point. Deux ou trois infirmes, abandonnés dans une case, nous apprirent que notre insaisissable adversaire s'était enfui la veille, dans la matinée. La division s'était mise parmi les chefs qui l'entouraient, et plusieurs d'entre eux avaient refusé de nous combattre. Mahmadou-Lamine, avec ses fidèles et ses guerriers du Sénégal, se retirait vers le Niani, tandis que les gens qu'il avait recrutés dans tous les pays environnants, effrayés par la canonnade de Saroudian et par l'arrivée subite des deux colonnes, s'étaient réfugiés dans les bois, en abandonnant tous leurs biens dans leurs villages.

GALLIENI.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Alassane et les fugitifs du Diakha (voy. p. 356). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Préoccupations pour le ravitaillement des deux colonnes.— Diana est incendié. — Les chefs du pays se rendent au camp. — Poursuite du marabout. — Combat de Kagnibé. — Les guerriers de Mahmadou-Lamine sont rejetés sur la Gambie. — Les femmes du marabout. — Grand palabre à Diana. — Tout le pays se place sous le protectorat de la France.

La déception était grande; elle se lisait sur tous nos visages. Avoir subi tant de fatigues, avoir marché depuis si longtemps, et ne rien trouver! Le marabout était encore à Diana le 24 au matin, au moment où la première colonne parvenait à Soutiou-Séga, et la deuxième à Saroudian. C'étaient les coups de canon tirés contre ce dernier village qui avaient décidé sa retraite et amené la dispersion de son armée. On le disait réfugié maintenant à Safalou, à une cinquantaine de kilomètres vers le sud, non loin des bords de la Gambie. Notre marche, cependant, avait été des plus rapides, puisque chacune des deux colonnes avait parcouru, la veille, plus de 50 kilomètres pour pouvoir opérer la jonction à Sanoundi. Aussi la fatigue était-elle excessive, surtout parmi les animaux.

Je fis immédiatement prendre le bivouac aux deux colonnes sur leurs positions respectives. J'envoyai l'interprète Alassane, avec un parti de cavaliers auxiliaires, aux renseignements vers Sarougui, le village le plus voisin, du côté du sud. J'ordonnai en même temps au capitaine Robert de se tenir prêt à partir, le lendemain matin, avec sa compagnie de tirailleurs, les spahis et les cavaliers du Bondou, pour poursuivre le marabout dans sa fuite. Le même jour, j'expédiai au convoi du maréchal des logis Rouyer l'ordre de nous apporter des vivres du dépôt de Pounégui.

Cette question du ravitaillement de nos deux colonnes formait alors ma grosse préoccupation. Les Européens ne peuvent vivre sous ce climat débilitant qu'à la condition de recevoir une nourriture substantielle et surtout leur ration journalière de vin et de viande fraîche. On ne saurait croire avec quelle rapidité se fond une troupe qui, sous ces chaudes latitudes, n'est pas nourrie avec abondance. Sous ce rapport, les Anglais, qui ont une expérience incontestée dans les expéditions coloniales, sont passés nos maîtres, et l'on sait avec quelle sollicitude, avec quelle profusion, ils pourvoient en campagne à l'entretien de leurs hommes. Les soldats indigènes, les tirailleurs par exemple, me préoccupaient moins, car nous avions trouvé d'assez forts approvisionnements de céréales dans les villages du Diakha; mais nous étions nombreux maintenant, et

1. Suite. — Voyez p. 305, 321 et 337.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il fallait compter avec nos auxiliaires, qui s'abattaient comme une bande de vautours sur tous les villages où ils arrivaient les premiers. En peu de moments ils faisaient place nette. On aurait dit qu'ils voulaient se rattraper des jeûnes forcés où les avait plongés la disette du dernier hivernage, survenue à la suite de la guerre contre Lamine.

On ne s'étonnera donc pas de voir que tous mes soins, à partir du jour de notre arrivée à Diana, aient eu pour objet de réunir les vivres nécessaires à notre personnel et aux animaux.

C'était d'ailleurs cette question de vivres qui me liait les bras et m'empêchait de marcher de l'avant. Je me trouvais déjà à 180 kilomètres de Sénoudébou, et il y avait un désert entre nous et ce poste. Il fallait quatre jours à notre convoi pour nous apporter à peine trois jours de vivres du dépôt de Pounégui, en admettant que ce dépôt eût été alimenté régulièrement par Sénoudébou. Il était à craindre qu'il n'en fût pas ainsi. Un courrier venait de m'apporter la triste nouvelle de la mort du sous-lieutenant Maubert, emporté en quelques heures par un accès de fièvre pernicieuse. Il n'avait même pu passer son service au sous-lieutenant Pichon, qu'une maladie de foie assez grave m'avait forcé à laisser à Sénoudébou. Ce jeune officier, couché, abandonné seul au poste, avait-il pu, malgré ses grandes qualités d'énergie, veiller au ravitaillement du magasin de Pounégui? De plus, tous les gens du Bondou suivaient la colonne, attirés surtout par l'appât du butin. Ils se refusaient à faire l'office de porteurs et à retourner à Sénoudébou. Je dus employer la force pour former un convoi de 300 de ces indigènes, auxquels j'enlevai leurs fusils, que je ne devais leur rendre que lorsqu'ils seraient de retour. J'étais ainsi assuré qu'ils ne déserteraient pas en route.

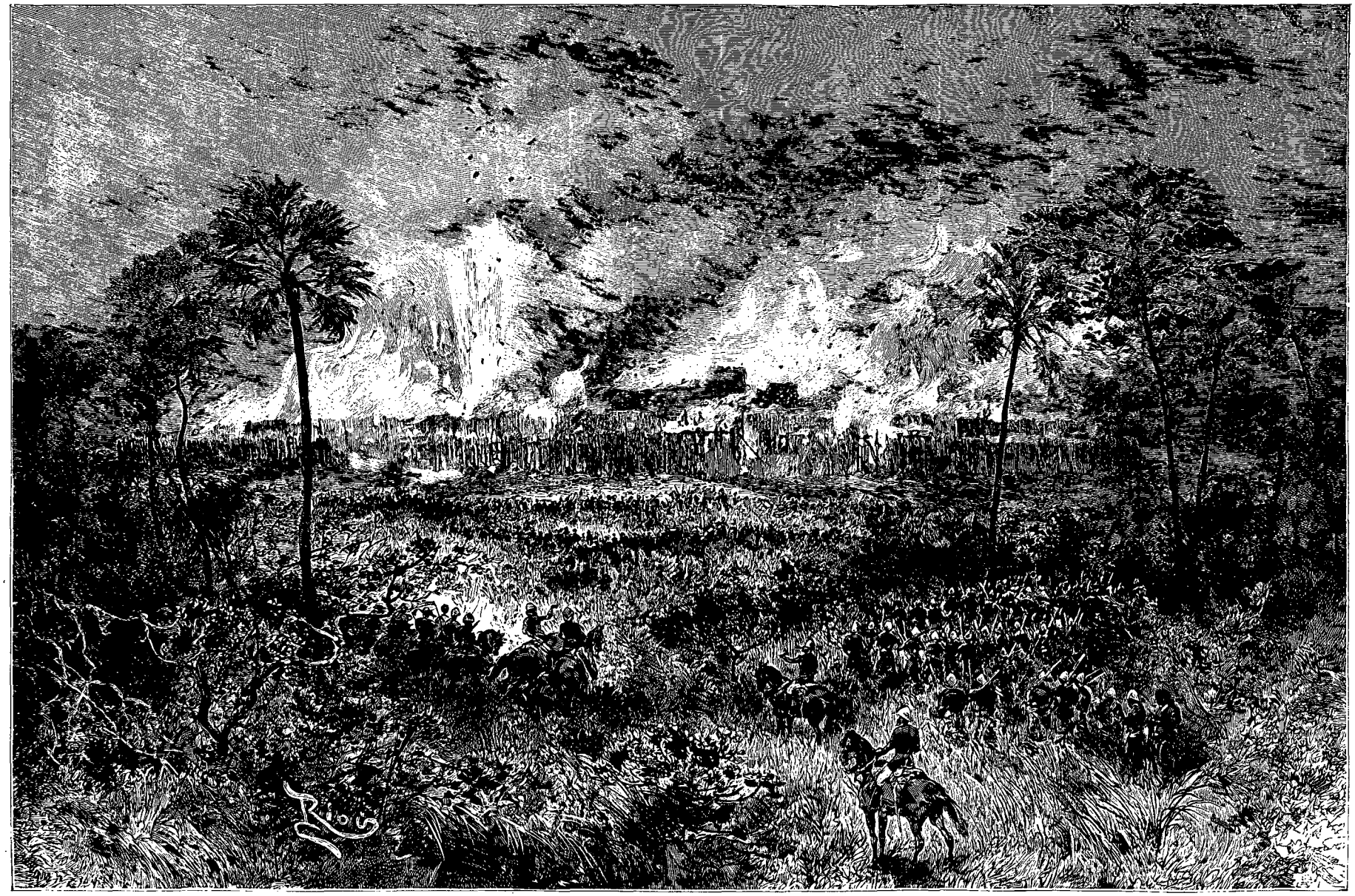
Dans l'après-midi j'allai visiter Diana, où le commissaire prenait possession des approvisionnements qui s'y trouvaient. Les mulets des deux colonnes étaient réunis pour transporter au camp le mil, le riz et les arachides. L'enceinte du village présentait plus d'un kilomètre de périmètre. Elle était constituée par une rangée de grosses palissades, profondément enfoncées en terre, hautes de 3 mètres et reliées entre elles par des cordes d'écorce de baobab et des harts entrelacées, d'une grande résistance. Un fossé précédait cette enceinte. Une autre rangée de palissades, concentrique à la première, courait parallèlement à elle, dans l'intérieur du village, et à environ 4 mètres en arrière. De nombreux trous pour tirailleurs s'étendaient en avant de cette enceinte. Deux tatas, formés de hautes murailles en pisé, s'élevaient vers le centre de Diana. L'un d'eux, le plus grand, servait de logement au marabout, à ses femmes et à ses serviteurs. Sa case particulière était encore remplie des objets qui lui avaient appartenu. On y trouva une belle peau de lion sur laquelle il s'asseyait, ses sandales en cuir jaune, son Coran, une grande couverture, provenant de Djenné. Tous ces indices montraient que la fuite de Lamine avait été précipitée. Cependant la poudrière qui se trouvait dans ce tata et qui était constituée par une sorte de coupole de terre très épaisse, fut trouvée vide. La tour, qui servait sans doute au muezzin pour appeler les fidèles à la prière et qui était tout proche de la case du marabout, renfermait aussi plusieurs coffres de bois colorié, remplis de gris-gris et d'amulettes. Ce devait être le magasin de Mahmadou-Lamine pour les objets nécessaires à ses jongleries et à sa profession d'*el-hadji*, c'est-à-dire de saint homme. En continuant ma visite, je vis que le deuxième tata, entouré aussi de hautes murailles en pierres et pisé, contenait également plusieurs poudrières, solidement construites et qui prouvaient l'importance des approvisionnements en munitions qui y avaient été rassemblés.

Le soir, Diana était vide de ses provisions de céréales. Je donnai l'ordre de l'incendier. Je voulais que l'on sût partout le sort qui attendait les villages qui recevraient notre ennemi. Les tirailleurs et les auxiliaires accumulèrent entre les deux sagnés les toits de paille des cases, ainsi que les *sékos*, sortes de nattes, grossièrement tissées avec des tiges de mil, et autres matières incendiaires. Ils dressèrent de grands bûchers sur plusieurs points à l'intérieur, tandis que les canonniers installaient des pétards de poudre de mine, dont nous avions emporté une certaine provision, au pied des murailles des tatas intérieurs et dans les poudrières. Le feu fut allumé, à la nuit, sur plusieurs points à la fois. Il se propagea avec une grande rapidité, et, en moins d'un quart d'heure, tout le village était en flammes. Les pailles et bois rassemblés entre les deux sagnés formaient comme un immense cercle de feu, au centre duquel on voyait briller les foyers qui avaient été préparés. Les détonations des pétards se mêlèrent bientôt au crépitement de l'incendie, et la place d'armes du marabout, après quelques moments, ne fut plus qu'un immense brasier. Les lueurs du feu devaient se voir à plusieurs lieues à la ronde, et les malheureux habitants de Diana, très probablement cachés dans les bois voisins, devaient faire d'amères réflexions sur leur obstination à suivre le marabout, en voyant ainsi disparaître leurs biens et leurs habitations.

Je bornai là les mesures de répression prises contre les gens du Diakha. Ce pays était très fertile. De vastes champs de mil, de maïs, d'arachides, de coton, d'indigo, s'étendaient autour des villages. Les arbres contenaient de nombreuses ruches, ce qui indiquait que la cire faisait partie des transactions locales. Les rizières, bien cultivées, garnissaient les bas-fonds et les bords des marigots. Les troupeaux de bœufs et de moutons devaient être considérables, à en juger d'après l'étendue des enclos situés près des villages. Les forêts que nous avions traversées contenaient d'ailleurs, en grande quantité, des gommiers et des lianes à caoutchouc.

Je savais qu'autrefois il existait un courant commercial assez développé entre Bakel et ces contrées, courant qui avait disparu à la suite des guerres du Bondou avec les États voisins. Je voulais faire revivre ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Incendie de Diana. — Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mouvement de transactions. Une répression générale aurait eu pour effet de créer un nouveau désert dans ces régions, et de rejeter les habitants vers la Gambie, au grand détriment du commerce français. Je pensais aussi à faire servir à l'extension de notre influence notre pointe si hardie vers le sud, m'imaginant que les habitants du pays ne pourraient que m'être reconnaissants de la générosité de ma conduite à leur égard.

Mais ces habitants, où les trouver? Nous étions bien parvenus au cœur du Diakha, mais tout le monde avait fui et se tenait sans doute caché dans les bois. Le vide s'était fait autour de nous. Dans la soirée du 26 décembre je fis monter quelques-uns de nos officiers sur les arbres les plus élevés des environs. Peut-être apercevraient-ils quelques feux de bivouac dans la forêt, et pourraient-ils en déterminer la direction au moyen de la boussole? Le lendemain je pus ainsi expédier, du côté de Gamon, Alassane, avec une section de tirailleurs, pour aller à la découverte d'un campement dont on avait pu fixer la position la veille. En même temps je mis en liberté un certain nombre de mes prisonniers, avec promesse d'une forte récompense s'ils parvenaient à me ramener les chefs et principaux notables des pays environnants, auxquels mon intention était d'accorder un pardon complet de leur conduite passée.

Alassane réussit le premier dans sa mission. Dès le 28 il revint de son expédition accompagné du chef de Gamon et de Filifing, le propre chef de Diana, qui s'était réfugié dans le premier de ces deux villages. La tâche n'avait pas été aisée. Alassane, à environ 3 ou 4 kilomètres de notre camp, avait trouvé des traces qu'il avait suivies longtemps et qui l'avaient conduit au bord d'un marigot aux rives boisées, où il avait aperçu une troupe nombreuse d'individus cachés au milieu des arbres. Des femmes faisaient cuire du couscous; des enfants gardaient un troupeau de bœufs. Dès que mon interprète avait été signalé, tous les hommes avaient sauté sur leurs fusils, et il eût été difficile d'éviter une effusion de sang s'il ne s'était trouvé parmi les tirailleurs un soldat récemment engagé et qui était justement originaire du village de Gamon. Ayant reconnu dans les rangs des fugitifs quelques-uns de ses parents, il avait réussi à leur faire déposer les armes et à leur expliquer le but de notre démarche. Les noirs sont méfiants, et Alassane avait dû dépenser une rude dose d'éloquence avant de décider les principaux chefs à le suivre à mon camp. Il avait fallu d'abord qu'il se rendît au village de Gamon, qui était tout près de là, où il avait dû prêter, à la mode malinké, le serment qu'il répondait de la vie de ceux qui allaient le suivre.

Ces malheureux indigènes faisaient triste mine. Ils étaient tout tremblants, et, malgré les assurances que leur avait données Alassane, ne semblaient nullement rassurés sur le sort qui les attendait. L'impassibilité naturelle aux nègres musulmans était impuissante à cacher leur vive émotion. Mon interprète me dit que ces indigènes n'étaient pas encore revenus de l'impression qu'ils avaient ressentie en nous voyant pénétrer dans leur pays. Ils avaient cru jusqu'alors — et les mensonges du marabout n'avaient fait que les raffermir dans leur confiance — que les blancs ne pouvaient pas faire colonne au loin, parce que le soleil les tuait, et qu'ils mouraient lorsqu'ils s'éloignaient à trop de distance de leurs maisons de pierres.

Je les rassurai de mon mieux, et, après qu'ils se furent largement restaurés au gourbi d'Alassane, j'eus avec eux un long entretien. Ils me confirmèrent les nouvelles qui m'avaient déjà été données sur ce qui s'était passé à Diana au moment de l'arrivée des colonnes françaises. Mahmadou-Lamine s'était préparé pour nous attaquer avec toutes ses forces au marigot de Sanoundi, puis pour nous résister jusqu'à la dernière extrémité dans ses fortifications de Diana. Il comprenait que son prestige serait ruiné s'il s'enfuyait ainsi devant les blancs, qui, d'après ce qu'il avait raconté à tout le monde, n'auraient jamais osé venir jusqu'à lui. Nos canons ne devaient lancer que de l'eau, et nos fusils partir par la crosse : tels étaient les contes qu'il avait faits à ces populations, assez naïves pour s'être laissé abuser à ce point. Or nos canons avaient tonné à Saroudian, semant l'épouvante et la mort parmi les défenseurs du village; les feux de salve de nos fusils à répétition, *qui partaient tout seuls*, suivant l'expression même de ces indigènes, avaient rapidement délogé les hommes envoyés pour tenir le village. Aussi, aux premières nouvelles reçues du lieu du combat, les guerriers de Gamon étaient rentrés chez eux; les chefs du Diakha, et, en particulier le vieux Filifing, les avaient suivis. Les gens du Niéri et du Tiali s'étaient réfugiés dans les bois; enfin, les gens du Tenda et du Badon avaient également réintégré leurs villages. Le marabout était resté seul avec ses Talibés et ses partisans les plus dévoués, un millier d'hommes environ. Il avait pris la fuite.

Je renvoyai les deux chefs, en les prévenant que dès maintenant je passais l'éponge sur leur conduite passée, mais que je désirais les voir repartir aussitôt pour ramener à mon camp tous les autres chefs des pays environnants. Je voulais tenir un grand palabre pour faire connaître définitivement mes intentions.

La colonne volante du capitaine Robert rentrait au camp le 30 décembre. Elle ramenait de nombreux prisonniers; plusieurs civières de branchages, supportant des blessés, indiquaient qu'elle avait eu à livrer un combat assez chaud. Quant à l'éternel fuyard, il s'était encore dérobé.

La petite troupe, qui avait ordre de marcher aussi vite que possible pour essayer de rejoindre l'ennemi et de s'emparer de la personne du marabout, avait pris la direction de Safalou, où celui-ci était signalé. La compagnie de tirailleurs, 200 hommes environ, était précédée par les spahis et les cavaliers du Bondou. Partout le terrain était fourré, couvert d'une herbe haute et drue; de place en place, des incendies avaient pratiqué des clairières.

On arrive vers huit heures au village de Sarougui, que l'on trouve évacué, puis à Boko, vide également de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses habitants. On laisse passer la grande chaleur et l'on reprend la marche vers deux heures, toujours au milieu des hautes herbes, qui ne laissent au milieu d'elles qu'un étroit boyau, où serpente la petite colonne. Vers trois heures et demie, elle débouche devant le village de Safalou, qui semble inoccupé; mais, au moment où les spahis de tête contournent le sagné au galop pour reconnaître le terrain, des coups de feu partent d'un groupe de cases isolées en dehors de l'enceinte. L'homme de pointe tombe, blessé grièvement; le gros du peloton arrive, renforcé par Ousman-Gassi et ses cavaliers. Le lieutenant Guerrin fait ouvrir le feu vers le groupe de cases, d'où l'on voit s'enfuir une centaine d'hommes armés de fusils. On les poursuit pendant 1 ou 2 kilomètres; mais la cavalerie revient sur ses pas, craignant de tomber dans une embuscade et ne voulant pas trop s'éloigner de l'infanterie. On trouve dans le village trois cadavres et deux blessés. Ils appartenaient à un petit détachement que le marabout avait laissé à Safalou pour couvrir sa retraite, mais qui n'avait pas osé tenir longtemps contre nous.

La colonne campe au sud du village. Les chevaux sont tellement éreintés qu'elle ne peut continuer sa marche. Mais, pour essayer de surprendre l'ennemi, elle repart dans la nuit. Le terrain, toujours couvert, est rocailleux et légèrement accidenté. On se trouve à neuf heures devant le Niériko, le plus important affluent de droite de la Gambie. Le passage est long et difficile.

Combat du spahis Demba N'Diaye contre les Talibés. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Heureusement que l'on rencontre les débris d'un pont de troncs d'arbres, qui a sans doute servi au marabout, et sur lequel les fantassins peuvent franchir la rivière. Quant aux chevaux, ils passent à la nage. On reprend la marche à midi, sous un soleil brûlant.

Vers deux heures, la colonne, qui marche aussi concentrée que le permettent les broussailles et les hautes herbes s'étendant partout autour d'elle, arrive sur la crête d'un mouvement de terrain peu accentué, mais d'où elle domine tout le pays en avant d'elle. Le lieutenant Guerrin signale la présence d'un marigot, facilement reconnaissable aux cippes des roniers, au large feuillage des palmiers d'eau, qui s'élèvent, en une ligne continue, au-dessus de la végétation qui cache le sol. La marche n'est pas suspendue, mais les spahis de pointe ralentissent leur allure et ne sont plus qu'à 100 mètres du gros des cavaliers. Quelques minutes s'écoulent. Deux coups de feu retentissent; bientôt une vive fusillade couvre de fumée toute la rive du marigot, qui s'étend en arc de cercle de chaque côté du chemin. L'un des spahis de pointe est blessé; un autre a son cheval tué sous lui; le brigadier reçoit une balle dans son paquetage. La pointe fait retraite sur le peloton, qui s'est formé en bataille, en arrière, les carabines chargées, prêt à ouvrir le feu dès qu'il aura été démasqué. Mais ce mouvement demande un certain temps, car le spahis Demba N'Diaye, l'homme de gauche de la pointe, a été assailli par deux Talibés, qui se sont cramponnés à ses jambes, et essayent de le jeter à terre. L'un d'eux est bientôt abattu d'un coup de revolver; mais l'autre, armé de l'un de ces poignards qui garnissent la ceinture de tout guerrier musulman, frappe

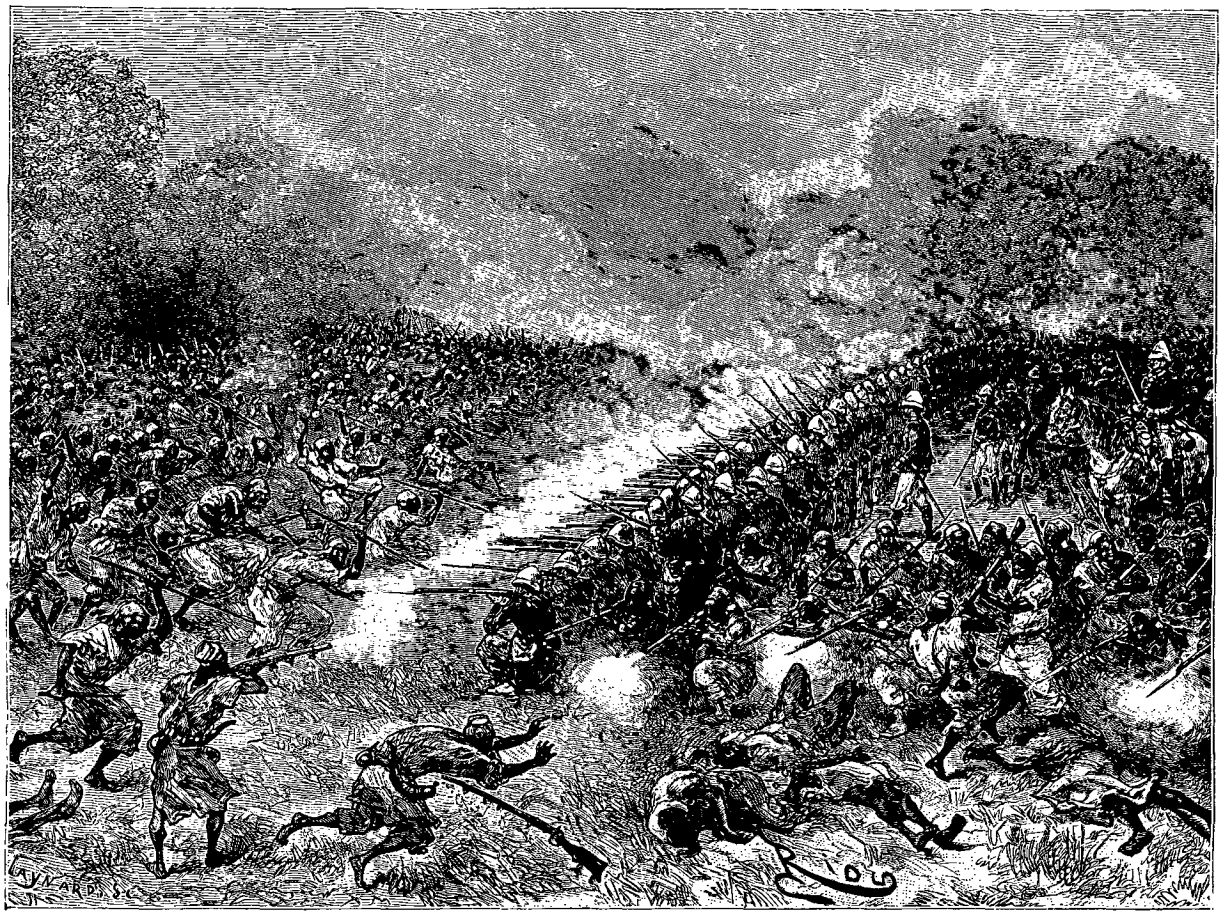
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au hasard les jambes du cavalier, heureusement protégés par ses grandes bottes. Demba N'Diaye, bien que blessé, réussit enfin à piquer de son sabre le cou de l'assaillant, qui, avant de tomber, se raccroche à la selle et est traîné quelque temps par le cheval, que le spahis a enlevé au galop pour rejoindre le peloton.

Dès que le lieutenant Guerrin voit son front dégagé, il fait ouvrir le feu, en étendant les ailes de sa troupe; mais l'ennemi a presque éteint sa fusillade. Les fusils des noirs, presque tous à pierre, sont lents à recharger, et les Talibés se sont sans doute retirés vers le marigot pour organiser une nouvelle attaque. Leur nombre est évalué à 700 ou 800 par les hommes de pointe. Le lieutenant Guerrin, estimant que le gros de la colonne a eu le temps de se préparer à recevoir le choc, se met lentement en retraite.

Les tirailleurs étaient, en effet, formés en carré, les armes chargées, la première face les genoux en terre pour que le tir fût plus rasant. Le capitaine Robert et ses deux officiers sont à cheval, en arrière de leurs hommes, auxquels il est expressément ordonné de ne tirer qu'à leurs commandements.

Les spahis rentrent en bel ordre et au pas. Ils s'écoulent le long des côtés du carré, pour venir



Attaque du carré. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

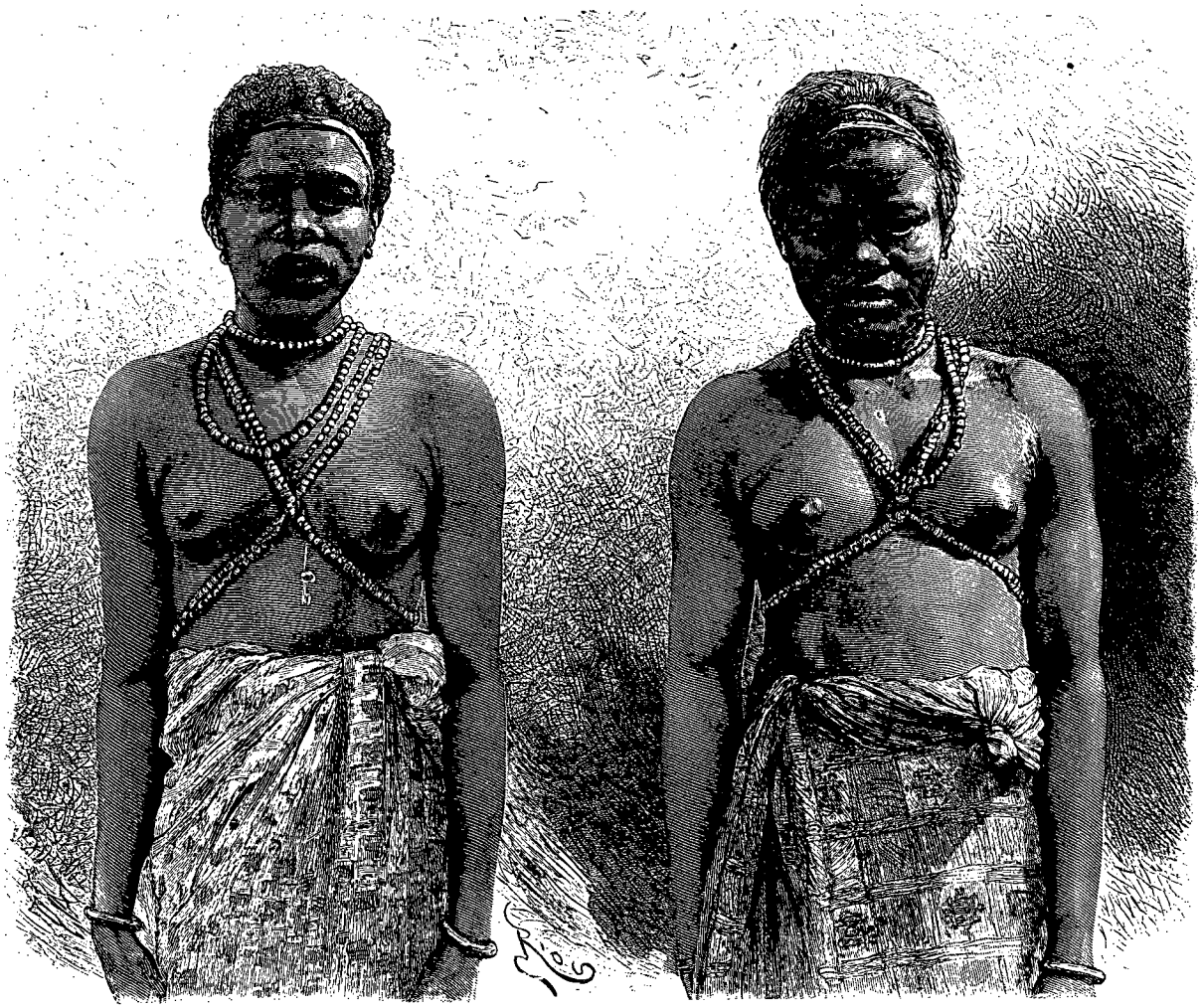
prendre leur place sur la face arrière. A peine sont-ils rentrés que, de toutes parts, s'élèvent d'horribles clameurs, et qu'en avant et sur les flancs de la petite troupe, bondissant dans les hautes herbes, les guerriers de Lamine se précipitent sur le carré. Ils sortent de l'épaisse végétation qui couvre les bords du marigot, et on les voit s'élancer, s'arrêter pour lâcher leurs coups de fusil, puis se remettre à courir, en brandissant leurs armes et en poussant les cris parfaitement distincts de *El-Hadj* et de *Allah*. Le capitaine Robert attend, avec un superbe sang-froid, que les groupes des Talibés soient arrivés à 50 mètres environ du carré, puis il commande deux feux de salve, suivis du feu à volonté. Non, il n'est pas d'enthousiasme religieux qui ne soit immédiatement refroidi par ces volées de projectiles. Les magasins des kropatschocks étaient chargés : aussi le carré crache partout la mort, et partout l'élan des assaillants est rompu. Cependant, tel est le fanatisme de plusieurs d'entre eux, qu'ils parviennent quand même jusqu'aux rangs de nos soldats, qui les tuent à coups de baïonnette.

Les Talibés battent en retraite, mais en continuant le feu. Le carré se porte en avant d'une vingtaine de mètres, puis, la déroute de l'ennemi semblant s'accentuer, les faces de gauche et de droite se portent à hauteur de celle qui est en avant. Le capitaine Robert dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ploié ses hommes en tirailleurs, en ne conservant qu'une section en réserve. Les soldats ouvrent le feu à volonté, tandis que les spahis et cavaliers du Bondou se préparent à la poursuite. Les Talibés s'éloignent maintenant dans le plus complet désordre. La petite colonne se forme au bivouac à l'est du village de Kagnibé, qui se trouve à une centaine de mètres de l'autre côté du marigot. Les spahis et les auxiliaires poursuivent l'ennemi jusqu'à 3 kilomètres vers le sud, mais ils sont arrêtés par un terrain excessivement difficile. Puis, leurs chevaux sont fourbus et refusent d'avancer. Ils rentrent peu après, ramenant quelques prisonniers blessés. La capture la plus importante fut faite par une patrouille de tirailleurs, qui découvrit, au moment où elles cherchaient à fuir, une bande de femmes, portant sur leurs têtes des calebasses et conduites par deux ou trois griots. C'étaient, paraît-il, des femmes de Mahmadou-Lamine, qu'il avait laissées en arrière et qui transportaient dans ces calebasses une nouvelle provision de Corans et d'objets sacrés.

Ousman-Gassi ramena aussi cinq ânes chargés de petits barils de poudre, de marque anglaise. Les ânes



Femmes du marabout. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

s'étaient enfuis, en abandonnant cette prise importante, car le marabout perdait ainsi son approvisionnement de poudre, qu'il avait eu le temps d'enlever de Diana. Plus de femmes, plus de Corans, plus de poudre, et des partisans battus et découragés, telle était maintenant la situation de Mahmadou-Lamine, que je pouvais, je crois, considérer comme hors d'état de nuire, pendant quelque temps au moins.

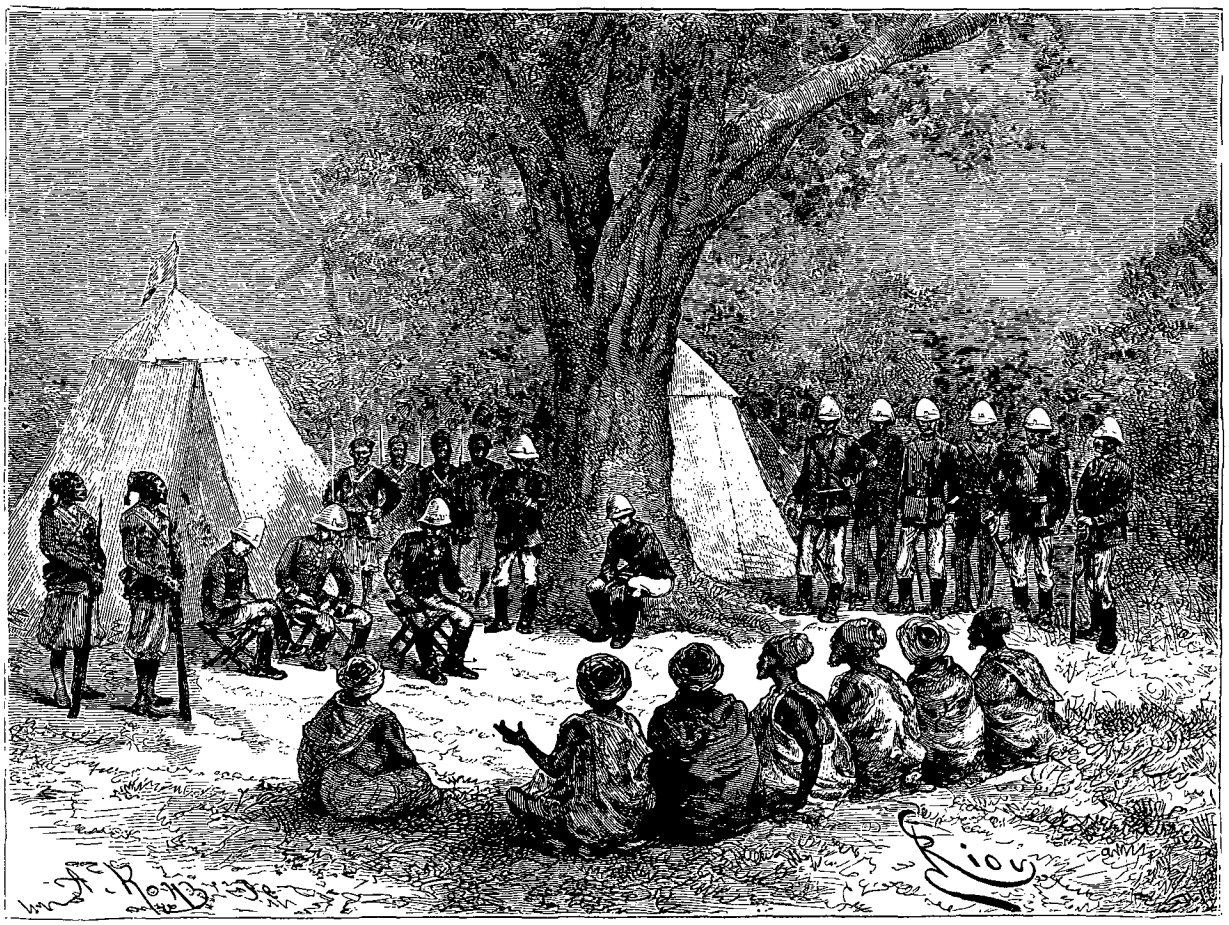
L'affaire de Kagnibé nous avait coûté deux tirailleurs blessés, dont l'un mourut le soir même, deux spahis blessés, dont l'un, Demba N'Diaye, assez grièvement, et, parmi les auxiliaires du Bondou, un tué et plusieurs blessés. Quant aux Talibés, ils avaient chèrement payé leur attaque, et l'on trouva dans les hautes herbes et sur les bords du marigot plus de cinquante cadavres, affreusement frappés par nos balles de kropatschecks. C'étaient tous des Sarracolets des bords du Sénégal ou du Diafounou, portant au sommet de la tête la touffe du musulman, et le corps couvert de gris-gris.

Les prisonniers interrogés nous apprirent que le marabout les avait laissés à Kagnibé pour couvrir sa retraite, et que lui-même devait être arrivé maintenant sur les bords de la Gambie, non loin des territoires anglais. Il ne fallait donc pas songer à le poursuivre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encore, et le capitaine Robert, faisant confectionner des civières pour transporter ses blessés, avait pris la route du retour.

Je lui adressai, ainsi qu'aux officiers sous ses ordres, mes plus chaleureuses félicitations. Je ne savais trop que faire des dix-sept femmes qu'il m'avait amenées. Je leur fis demander par Alassane si elles ne voudraient pas se marier avec mes tirailleurs. On sait avec quelle facilité les femmes indigènes, en Sénégambie, changent de maître. Celles-ci provenaient de tous les points du Soudan; elles avaient été données au marabout à son arrivée dans le pays : que leur importait donc de changer de mari ? Elles avaient une peur épouvantable des blancs, et elles ne purent tout d'abord s'imaginer, après la réputation que l'on nous avait faite, qu'il leur serait fait un sort aussi doux. Nos noirs du Sénégal aiment le succès. Les femmes n'échappent évidemment pas à cette règle, et, au fond, nos prisonnières étaient-elles peut-être très satisfaites de passer entre les mains de soldats aussi braves. Je les fis donc ranger sur une ligne, et en même temps on me désigna, dans la colonne, les dix-sept tirailleurs qui s'étaient le plus distingués dans les dernières affaires. Le numéro 1, appelé, fit son choix, puis le numéro 2, et ainsi de suite



Palabre à Diana. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

jusqu'au dernier tirailleur. Il ne restait plus alors qu'une seule femme, et, naturellement, les premiers désignés avaient laissé la plus vieille et la plus laide. Aussi est-ce au milieu des rires et de la joie de tout le camp, rassemblé pour jouir de ce spectacle, que le dernier numéro, un beau et robuste Bambara, prit possession de son épouse. Lui-même ne semblait pas très satisfait, mais que faire? il n'y avait plus de choix. Du reste, le ménage ne fut pas heureux, et, deux ou trois mois après, à mon passage à Médine, où ce tirailleur avait été envoyé en garnison, il vint me demander à être séparé de sa femme, qui lui rendait la vie commune peu agréable. Naturellement, j'accueillis sa demande.

Notre pénurie de vivres ne nous permettait pas de célébrer le 1er janvier 1888 à Diana, mais je promis à mes hommes qu'ils se rattraperaient plus tard.

Ce même 1er janvier, j'eus avec tous les chefs des pays environnants le palabre annoncé. Les chefs du Diakha, du Tiali, du Niéri, du Gamon, en un mot des États qui s'étendaient entre le Bondou et la Gambie, étaient là présents. Je les trouvais tous repentants de leur conduite passée, et ils s'engageaient, par serment sur le Coran, à fermer désormais leurs villages à Mahmadou-Lamine. Je leur imposai, pour la forme, une amende de quelques bœufs, mais j'exigeai que tous les chefs me donnassent en otages leurs fils, que je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Partage des femmes du marabout. – Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réservais pour nos écoles du Soudan. De plus, pour mettre hors de contestation notre influence dans ces régions, je leur fis signer des traités par lesquels ils plaçaient leurs États sous le protectorat exclusif de la France. Nos limites étaient ainsi reculées de deux ou trois cents kilomètres vers le sud.

Enfin, j'engageai tous les chefs à repeupler au plus tôt leurs villages et à reprendre leurs cultures et leurs transactions commerciales avec nos comptoirs du Sénégal.

VII

Les deux colonnes quittent Diana. — Missions diverses formées pour explorer tout le pays environnant. — Evacuation du magasin de Pounégui. — Chasse aux lions. — Supplice d'un griot à Sambacolo. — Une fête à Sénoudébou. — L'incendie d'Arondou. — La colonne mise en déroute par un essaim d'abeilles. — Rentrée des deux colonnes à Kayes et à Diamou.

Le 2 janvier, les deux colonnes ayant mangé tous leurs vivres et épuisé les ressources que présentait le village de Diana, levèrent le camp et prirent la route de Sanoundi.

La journée du 2 janvier, passée à Sanoundi, fut employée à nous ravitailler au moyen des ressources en riz et mil trouvées dans le village, et des vivres que le maréchal des logis Rouyer avait apportés de Pounégui. Ce sous-officier avait eu aussi sa petite escarmouche, peu de jours auparavant, entre Soutouta et Kaparta. Un parti de pillards, qui rôdaient dans les bois, à la recherche de quelque butin, tentés par le petit nombre d'Européens qui accompagnaient le convoi, avaient essayé de s'emparer de deux mulets qui, fatigués, traînaient un peu la jambe en arrière des autres. Mais Rouyer, s'étant mis à la tête de ses muletiers indigènes, avait réussi, au bout d'un kilomètre environ, à retrouver ses deux mulets, que les pillards ne pouvaient que difficilement faire marcher. Ils s'étaient enfuis dans la brousse à l'apparition du casque blanc du chef de convoi, qui avait salué leur fuite par une décharge de mousquetons Gras et avait pu ramener ses bêtes.

Dès que le convoi s'est déchargé à Sanoundi des approvisionnements apportés, il fait route aussitôt à nouveau sur Pounégui, ayant mission de revenir au-devant de la première colonne avec un autre chargement, composé surtout de vin pour les Européens et d'orge pour les chevaux. Les uns et les autres en avaient un grand besoin. Cette mesure me permettait, en outre, de fournir à la deuxième colonne les vivres nécessaires pour regagner la Falémé.

Cette grosse question des vivres réglée, je me préoccupai de sillonner la région de tous côtés par des missions d'officiers ou de petites colonnes volantes, détachées des colonnes principales. C'était le moyen de faire connaître ces contrées au point de vue géographique et commercial, en même temps que d'étendre au loin notre influence, en utilisant la pointe hardie que nous venions de pousser vers le sud. Certes, des colonnes françaises n'avaient jamais paru aussi loin, et l'on peut dire qu'elles venaient de faire un véritable voyage d'exploration, puisqu'il faut remonter à Mungo-Park, au commencement de ce siècle, pour trouver un voyageur ayant visité ces régions.

De Diana, le capitaine Fortin avait déjà été détaché avec mission de parcourir avec la 8e compagnie de tirailleurs toute la région du Niéri et du Ferlo jusqu'à Sénoudébou. Cet officier devait encourager les habitants à rentrer dans leurs villages, et à reconnaître la voie commerciale menant de la Gambie vers le Sénégal. En passant à Benténani, situé sur son itinéraire, il devait s'informer si les enfants de Soutouta avaient accompli la mission dont je les avais chargés huit jours auparavant.

J'organisai en même temps deux missions, l'une avec le capitaine d'infanterie de marine Oberdorf, chargé de parcourir les vallées de la Haute-Gambie et de la Haute-Falémé et d'aller visiter le chef toucouleur qui commandait à Dinguiray, pays qu'on n'avait pas encore exploré; la seconde, avec le lieutenant d'artillerie de marine Reichemberg, chargé de parcourir les contrées situées entre la Falémé et le Bafing, avec retour par Koundian. Ces deux voyages d'exploration étaient pleins de hasards, mais je connaissais l'énergie de mes officiers, et je voulais tirer tout le fruit possible, au point de vue géographique et commercial, de notre expédition contre Lamine.

Je recommandai, en outre, au commandant Vallière d'organiser pendant la traversée du Bambouk plusieurs missions d'officiers qui visiteraient les contrées voisines de la route et en dresseraient les cartes. Ces pays seraient placés sous notre protectorat, et leurs chefs devraient, comme ceux que j'avais réunis la veille à Diana, nous confier des enfants en bas âge, destinés à être des gages de leur alliance et à recevoir à Kayes une instruction et une éducation françaises. Ces jeunes otages, en rentrant plus tard dans leurs villages, deviendraient les agents les plus actifs de notre influence.

Les deux colonnes se séparaient à Sanoundi le 3 janvier.

La première colonne suivit, pour rejoindre les rives du Sénégal, le même itinéraire qu'à l'aller.

Le 4, à Soutouta, je trouvai des habitants de Bani et de Benténani. Mes petits prisonniers avaient donc parfaitement accompli leur mission; ils étaient, du reste, revenus avec leurs parents de ces deux villages. Je leur remis à chacun un beau cadeau d'étoffes et de verroteries, et les confiai à Alassane pour les amener jusqu'à Kayes. Ces petits bonshommes semblaient s'être fort attachés à moi, et ils ne paraissaient nullement chagrins de quitter leurs villages. Ils trouvaient que chez les blancs on était bien nourri et bien habillé. Pour le moment, cela leur suffisait.

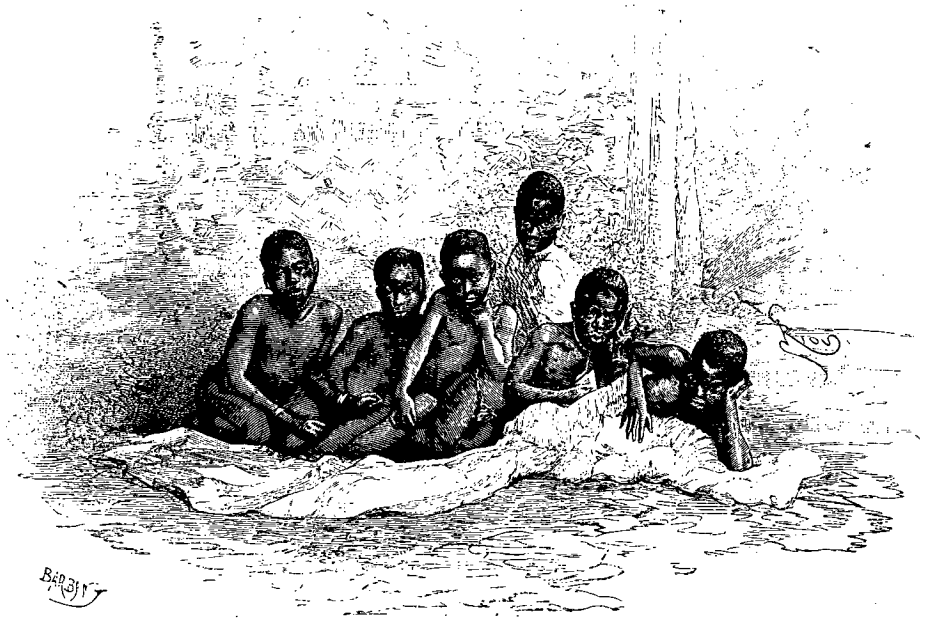
Le 6, à Pounégui, la colonne trouvait des vivres au dépôt. Le sagné était évacué par sa petite garnison, qui se joignait à la colonne. Ce petit ouvrage de fortification avait très bien rempli son office, et permis aux deux colonnes de se ravitailler pendant leur marche sur Diana. La garnison n'avait été inquiétée que par les fauves de toute espèce qui, dès la tombée de la nuit,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne cessaient de fréquenter les deux mares. Celles-ci, étant les seuls abreuvoirs qui existassent dans le pays à 6 ou 7 lieues à la ronde, formaient naturellement le rendez-vous des animaux qui peuplaient les vastes forêts voisines. Aussi, la première nuit, nos hommes, effrayés par les cris qui retentirent tout à coup autour d'eux, avaient-ils pris les armes, croyant à une attaque de pillards. C'était tout simplement la gent animale qui venait prendre ses ébats autour des mares. Antilopes, kobas, dumsahs, singes, sangliers, jusqu'à des lions, faisaient à peu de distance du sagné un véritable sabbat, qui n'avait pas laissé de troubler vivement nos troupiers. Mais ils avaient fini par s'y habituer, et s'étaient même enhardis au point de faire la chasse à leurs visiteurs nocturnes. Aussi, lorsque la colonne parvint à Pounégui, elle y trouva, en plus des vivres qui nous attendaient, deux kobas et un magnifique sanglier, tués la nuit précédente et qui firent la joie des cuisiniers des diverses popottes de la colonne.

Je ne crois pas qu'il y ait dans tout le Soudan un pays plus giboyeux que le Bondou. Depuis quelques années, la guerre avait chassé les habitants de leurs villages, et les fauves s'étaient établis en maîtres dans ces vastes déserts, aux forêts immenses, propres à cacher tout un monde de bêtes, d'antilopes, qui attiraient naturellement les grands carnassiers, hyènes, panthères et lions. Ces derniers étaient surtout très communs, car les indigènes venaient nous vendre, pour quelques mètres de guinée, de magnifiques peaux de ces animaux.

Aussi nos officiers prenaient-ils leur revanche de l'interdiction de chasser que j'avais dû faire à l'aller. Chaque jour, dès que la grande chaleur était tombée, ou souvent même plus tôt, car le chasseur méprise les insolations, cependant souvent mortelles sous ces latitudes, ils partaient dans les bois, amplement munis de cartouches, et revenaient presque toujours chargés de butin. Les victimes étaient en général des antilopes appartenant aux genres *Oryx*, *Tragelaphus*, *Boselaphus*, dénommés par les indigènes du Bondou *kobas*, *dumsahs*, *guididiangas*, etc. On rapportait aussi, souvent, des *Hyrax*, sorte de gros rats, que l'on voyait courir sur les plateaux rocailleux, des varans, appelés plus communément des « gueules tapées », des singes verts (*Cercopithecus griseo-viridis*). Quant au gibier à plumes. il n'était pas moins abondant, et plusieurs de nos chasseurs furent assez heureux pour tuer des oiseaux-trompettes (*Grus pavonina*). des corals, sorte de canards à cire volumineuse sur le bec (*Sarcidiornis*), mais, ce qu'ils prenaient le plus, c'étaient des perdrix, des pintades, des merles métalliques (*Lamprotornis*), des pigeons verts, des tourterelles, etc. Bref, les différentes tables éaient abondamment fournies en gibier de toute espèce. J'ajouterai que le docteur Brindejonc de Tréglodé, donnant à tous ses clients l'exemple de l'activité et de la santé, était l'un de nos plus enragés chasseurs; il poussait à tel point l'amour des collections ornithologiques, qu'il avait cédé à ses camarades la plus grande partie de ses provisions personnelles pour vider ses cantines et y renfermer ses dépouilles d'oiseaux.



Les petits otages. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

La plus belle chasse eut lieu dans la matinée du 7, avant d'arriver à Koussan. Pendant toute la nuit, le camp avait été mis en émoi par les rugissements d'une bande de lions que les bruits du bivouac avaient dérangés dans leurs repaires. Nos conducteurs et muletiers avaient eu fort à faire pour calmer leurs bêtes, et deux ou trois chevaux de spahis, épouvantés par ces cris, avaient rompu leurs entraves et mis le désordre dans tous les campements. Au matin, on était parti, comme d'habitude, de très bonne heure, pour pouvoir accomplir la plus grande partie de l'étape avant que le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soleil fût levé. Il faut dire que la lune, qui était alors dans son plein, éclairait notre marche et nous permettait de suivre le sentier, au milieu des arbres. La colonne marchait depuis peu de temps et traversait un vaste plateau ferrugineux, dépourvu de végétation, comme il s'en rencontre tant au Soudan, où des mouvements de terrain, à relief presque insensible, séparent les dépressions servant de vallées aux nombreux marigots de la région. Soudain nos chevaux donnent encore les mêmes signes de terreur que pendant la nuit, et les rugissements des lions se font entendre sur notre gauche. Nous pouvons alors voir, bien distinctement, à 200 mètres environ, un groupe formé de deux lions de haute taille, autour desquels se joue une bande de lionceaux. Le mâle et la femelle, rendus inquiets par le bruit de notre marche, se dressaient droit, sous la grande clarté de la lune, tandis que leurs petits poussaient de courts rugissements de plaisir. Notre troupeau de bœufs, qui marchait en avant, s'était rapidement rompu, et les bergers couraient çà et là pour réunir leurs bêtes, saisies d'une folle terreur, et revenues sur la colonne, où elles portaient le désordre.

J'autorisai le capitaine Robert, tandis que nous continuions la marche, que je ne voulais pas interrompre, à envoyer quelques-uns de ses tirailleurs à la poursuite des lions, qui s'étaient retirés dans les bois bordant la clairière. La chasse fut très animée, les fauves s'étant perdus sous les arbres; on réussit néanmoins à tuer le mâle. C'était une bête superbe, qui tomba sous les décharges des kropatschecks, et qui ne mesurait pas moins de 3 mètres de la tête à la naissance de la queue.

Le 8, à Sambacolo, l'almamy Saada-Amady m'apporta des nouvelles intéressantes. Le chef du Ouli, État situé sur la Gambie, à l'ouest du Diakha, venait d'infliger une nouvelle défaite à Mahmadou-Lamine. Il lui avait tué encore bon nombre de ses partisans et avait réussi à le rejeter au loin, dans le Niani, vers le poste anglais de Mac-Carthy, à plus de 200 kilomètres de Diana. Tous les gens du Bondou que le marabout avait emmenés en captivité avec lui s'étaient enfuis et faisaient retour vers leur pays.

Nous eûmes le malheur de perdre à Sambacolo un soldat d'infanterie de marine, qui mourut de la dysenterie. Le pauvre garçon avait fait preuve de la plus grande énergie depuis le départ de Diana; mais il était trop sérieusement malade, et malgré les soins dévoués de nos médecins il succomba peu après son arrivée au bivouac.

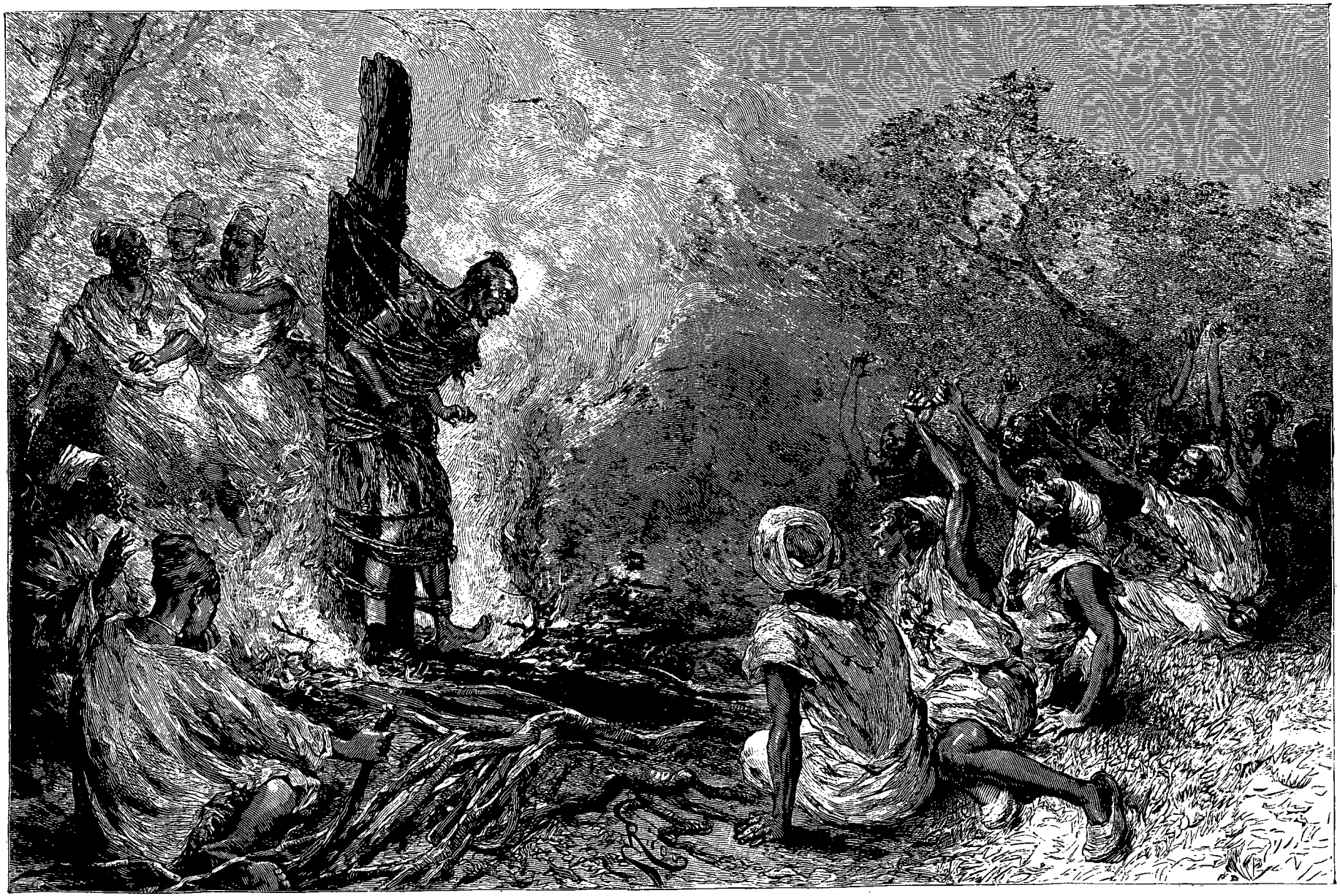
Il se passa à Sambacolo un événement qui montre bien l'état de barbarie dans lequel se trouvent plongées ces populations nègres, malgré le vernis de civilisation qu'elles se piquent d'avoir reçu depuis leur conversion à l'islamisme. Au milieu de la nuit je fus réveillé par des cris déchirants, qui s'échappaient du camp de Saada, établi de l'autre côté du marigot, à 400 mètres environ de notre propre bivouac. Comme je l'ai déjà dit, je n'aimais pas à voir tous ces gens-là trop près de nos hommes à cause des querelles qui s'élevaient constamment entre eux et nos tirailleurs. Je réveillai Alassane, et je me dirigeai avec lui vers le campement de l'almamy.

Je n'oublierai de ma vie le spectacle qui frappa mes yeux quand j'arrivai auprès du grand feu qui éclairait l'horrible scène que je vais décrire. Un homme était attaché, debout, à un arbre. Trois petits foyers avaient été allumés autour de lui, de manière à le faire rôtir lentement comme une viande à la broche. Du sang coulait le long de son corps, et, en m'approchant plus près, je vis qu'on lui avait coupé l'oreille, la main et le pied droits. Un individu armé d'une sorte de fouet de cordes, aux extrémités garnies de petites pierres, le frappait à tour de bras. Le malheureux poussait des cris épouvantables. Tout autour, Saada-Amady, Ousman-Gassi et tous les gens du Bondou formaient un cercle, suivant avidement les détails du supplice.

Je ne pus contenir mon indignation, et tandis qu'Alassane écartait les foyers et repoussait l'homme armé du fouet, j'ordonnai à Saada de faire cesser de suite ces cruautés. Le patient, délivré de ses liens, marche sur ses genoux et vient se rouler à mes pieds, s'attachant à mes jambes et implorant mon secours. L'almamy et ses gens ne cessaient de gesticuler autour d'Alassane, lui expliquant en langue toucouleur les motifs de leur conduite. Mon interprète eut toutes les peines du monde à imposer le silence pour me mettre au courant. Le malheureux que l'on suppliciait ainsi avait été amené peu d'heures auparavant. Il avait été surpris à la mare de Pounégui, au moment où il buvait, par quelques Bondoukés restés en arrière. C'était, paraît-il, le griot de confiance d'Oumar-Penda, le défunt roi du Bondou, celui qui, traître à son maître, avait guidé le marabout jusque dans la case du vieux chef et aurait même aidé à lui trancher la tête, de son propre sabre. Or on doit comprendre la joie qu'avaient éprouvée les fils, les frères et les neveux de l'ancien roi quand un hasard vraiment providentiel les avait mis en possession du meurtrier. J'avoue que le récit qui me fut fait m'enleva quelque peu de l'intérêt que j'avais témoigné jusqu'alors à la victime, mais j'expliquai néanmoins à Saada que je ne pouvais laisser se commettre de semblables cruautés sous mes yeux, et, malgré ses prières, je lui ordonnai de mettre cet individu en liberté. Je le fis porter à mon camp et transporter le lendemain jusqu'à Sénoudébou sur une civière, mais il mourut dans la journée, des suites des horribles mutilations qui lui avaient été infligées.

Le 9, la colonne reprenait son campement de Sénoudébou. J'accordai deux jours de repos aux troupes. De plus, comme on n'avait pu célébrer le premier de l'an à Diana, en raison surtout de la pénurie de nos approvisionnements, je permis à nos officiers et soldats d'organiser une grande fête dans la journée du 10 janvier. Il y eut concours au canon, au fusil, courses, divertissements de toute sorte. On tira une loterie, pour laquelle nos officiers et moi-même nous réunîmes des lots, tels que bouteilles de champagne, paquets de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Supplice du griot à Sambacolo. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cigares, une montre en argent, etc. Le commissaire de la colonne y ajouta quelques moutons pour exciter les convoitises de nos soldats indigènes. Le produit de la loterie, 162 francs, fut envoyé ensuite par moi au Comité de souscription pour les inondés du midi de la France, de graves inondations ayant, si l'on se rappelle bien, désolé notre pays cette année-là.

Cette fête eut surtout pour moi l'avantage de tenir nos hommes en haleine et de les empêcher de sentir l'espèce d'affaissement qui succède ordinairement, chez les troupes en expédition, aux périodes de grandes fatigues.

Quelques malades, trop faibles pour pouvoir suivre la colonne par terre, furent évacués sur Bakel, en pirogues, par la Falémé. J'installai une nouvelle garnison dans le poste, où je laissai un peloton de tirailleurs, 80 hommes environ, avec une pièce de 4 R. de montagne, le tout sous les ordres du lieutenant Renard, de l'infanterie de marine, que j'approvisionnai de six mois de vivres et des munitions nécessaires. Les logements, malheureusement, ne consistaient qu'en de simples gourbis, demeures bien insalubres pour les Européens, sans compter les chances d'incendie, toujours à craindre sous le climat brûlant du Sénégal. Mais, pour le moment, il ne fallait pas songer à la construction d'un poste quelconque en maçonnerie. Tout manquait pour cela. Puis, l'occupation de Sénoudébou ne devait être, dans ma pensée, que très provisoire, car, à nous installer quelque part d'une manière définitive, j'aurais préféré que ce fût plus au sud, au cœur des contrées que nous venions de placer sous l'influence française.

La première colonne était rejointe à Sénoudébou par le capitaine Fortin, qui, en six jours, venait de parcourir 200 kilomètres, et qui me rapportait un levé complet de la route qu'il avait suivie.

Le 12, nous reprenions notre marche, et, le 14, nous arrivions à Arondou, où nous nous installions sous nos anciens gourbis.

Dès le lendemain je convoquai les chefs sarracolets des bords du Sénégal, ceux-là mêmes qui s'étaient montrés, l'année précédente, les plus zélés partisans du marabout, dont ils venaient d'apprendre la déconfiture. Ils se montrèrent tous repentants, et, ainsi que j'avais déjà agi pour les pays du Diakha, j'usai d'indulgence vis-à-vis d'eux. Ils jurèrent sur le Coran qu'ils se montreraient désormais les sujets fidèles de la France, et s'engagèrent à nous donner en otages trois enfants par village, fils de chefs ou de notables, pour notre école de Kayes. Bien que ces Sarracolets eussent déjà été sévèrement punis pour leur participation aux derniers événements, je tenais à m'assurer encore, par ces otages, de leur fidélité, car je savais que Soybou, le fils de Mahmadou-Lamine, était toujours sur l'autre rive du Sénégal et faisait tous ses efforts pour recruter de nouveaux partisans parmi les populations des bords du fleuve. Or j'allais maintenant m'enfoncer vers le Niger, et je voulais laisser le pays aussi pacifié que possible derrière moi.

Je ne restai que peu de jours à Arondou, car déjà d'autres affaires me rappelaient vers Kayes et les autres points du Soudan français. Mademba, quittant ses fonctions de chef de partisans, avait repris son emploi plus pacifique de télégraphiste. Il avait accroché son appareil aux fils qui me mettaient en relations, d'une part avec Saint-Louis et la France, d'autre part avec Kayes et nos autres postes du Haut-Fleuve jusqu'à Bammako. Je voyais, à la grande quantité de télégrammes qui me parvenaient chaque jour, qu'il était temps de me rendre compte d'un peu près de la marche des différentes missions, des divers travaux organisés avant mon départ de Kayes, un mois auparavant.

Le 17, au moment où la colonne levait le camp d'Arondou et se préparait à franchir la Falémé, on entendit tout à coup de grands cris. Une lueur effrayante se voyait derrière la toile de ma tente, où je m'étais installé pour travailler. Je sortis, et j'aperçus de grandes flammes qui enveloppaient les gourbis de l'infanterie de marine. Ceux-ci brûlaient, et les flammèches s'envolaient au milieu d'une épaisse fumée. Sur l'horizon obscurci, les soldats couraient çà et là, cherchant à sauver leurs armes, leurs effets, laissés dans les gourbis. Des cartouches tombées dans les flammes, éclataient. Les chevaux et mulets, remplis d'épouvante, purent heureusement, grâce au sang-froid de quelques conducteurs, qui coupèrent les cordes d'attache, échapper à l'incendie, qui avait gagné les toits de paille de leurs hangars. Mais ils étaient encore liés les uns aux autres par la corde qui retenait les entraves, et on les voyait courir par groupes, affolés, vers la lisière du bois. Il y en eut beaucoup que l'on ne retrouva que le soir, plusieurs heures après.

Par bonheur, le parc d'artillerie se trouvait déjà de l'autre côté de la Falémé, et, par suite, à l'abri de tout danger. Un violent vent d'est avait rapidement propagé l'incendie; mais, grâce aux secours apportés par tous les corps, on parvint à traîner hors du camp la plupart des objets qui s'y trouvaient encore. L'infanterie de marine seule perdit quelques fusils et de nombreux effets. Plusieurs hommes avaient la figure et les mains brûlées. Mais, en somme, on en fut quitte à bon marché.

Malgré cet accident, la colonne était tout entière de l'autre côté de la Falémé le soir de ce même jour, et, le lendemain, elle reprenait la route de Kayes, en suivant les bords du Sénégal.

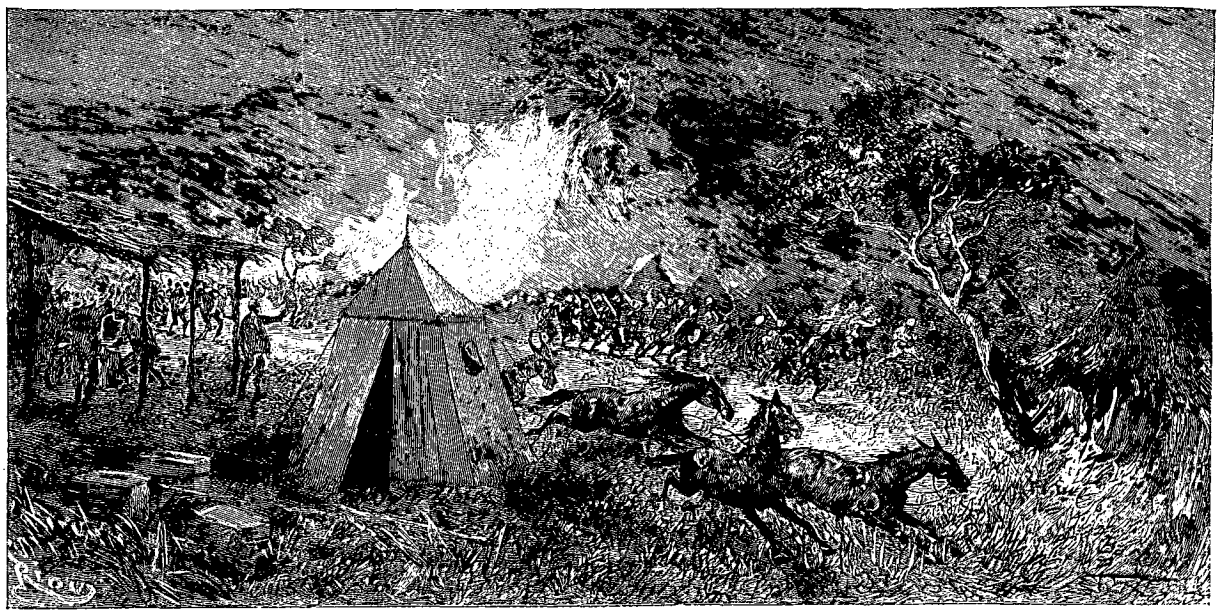
Nous étions à Kayes le 23 janvier. Un seul incident avait marqué notre route un peu avant d'arriver au village de Makhana. La colonne suivait à la file indienne le sentier qui serpentait au travers des immenses champs de mil couvrant toutes les rives du fleuve, quand je constatai tout à coup une sorte de mouvement ondulatoire parmi les spahis, qui marchaient devant. Au même moment, le peloton d'infanterie de marine qui se trouvait derrière moi, monté sur ses mulets, se précipite comme une avalanche à travers les sillons, tandis que les attelages des pièces d'artillerie courent au hasard, comme saisis d'une peur que rien ne peut calmer. Ce fut une véritable panique,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont la cause me fut vite expliquée : un essaim d'abeilles placé sur un arbre voisin de la route avait été dérangé par notre passage, et ces insectes, furieux, s'étaient précipités sur nos chevaux et mulets, dont ils piquaient les yeux, les naseaux, les oreilles. Nous-mêmes, nous étions forcés, pour nous garantir, de nous couvrir la tête de nos pèlerines; mais, avec la ténacité qui les distingue, ces affreuses bêtes s'étaient cramponnées à nous, et nous ne pouvions nous en débarrasser. Aussi la colonne fut mise dans une véritable déroute. J'eus toutes les peines, et encore au bout de deux ou trois kilomètres seulement, à ramener l'ordre parmi les détachements. On perdit de nombreux effets de campement, et les animaux restèrent inquiets toute la journée. C'est un véritable bonheur que semblable mésaventure ne nous soit pas arrivée pendant l'une de nos marches de nuit sur Diana. Après cette affaire, il me resta la conviction que, pour une colonne en marche, un essaim d'abeilles se précipitant au milieu des hommes et des animaux peut constituer un danger aussi grand qu'une attaque de l'ennemi.

La deuxième colonne était aussi rentrée à Diamou. Jusqu'à la Falémé, les habitants du Tiali étaient accourus auprès du commandant Vallière, pleins d'empressement et le remerciant de les avoir délivrés du marabout. Le village de Balégui seul, situé en face de Bontou, s'était tenu à l'écart et était resté sourd aux avances qui lui avaient été faites. Balégui avait, le premier, appelé le marabout et l'avait aidé à envahir le Bambouk et à y détruire plusieurs villages. La 1re compagnie de tirailleurs avait alors reçu l'ordre d'aller châtier Balégui si son chef persistait dans son insoumission.

Le 7 janvier, le commandant Vallière franchissait la Falémé. De Koba il détachait directement sur Séké-



Incendie au campement d'Arondou. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

koto, par Kakadian, le peloton d'infanterie de marine monté, avec mission d'entrer en relations avec les villages du Niagala.

Le 8, le gros de la colonne était à Bontou, où elle était rejointe par la 1re compagnie de tirailleurs, qui, devant l'hostilité des habitants de Balégui, s'était vue forcée de brûler le village et de razzier le troupeau. Ce châtiment avait été très bien accueilli par les chefs des pays environnants, réunis à Bontou pour signer le traité par lequel ils plaçaient leurs États sous le protectorat français.

De Kantella, le sous-lieutenant d'infanterie de marine Levaillant était détaché pour visiter la route menant directement sur Kayes. Il était d'un intérêt très grand de connaître la voie la plus courte de notre principal établissement vers le Bambouk, et de visiter les localités qui pouvaient entrer en relations commerciales avec nos traitants.

Le 13 janvier, à Sékékoto, la colonne retrouvait le peloton d'infanterie de marine, qui avait heureusement accompli sa mission. Les chefs du Niagala, réunis sur ce point, signèrent avec empressement le traité qui les plaçait sous notre protectorat.

Le 16 janvier, la deuxième colonne reprenait possession de son ancien campement de Diamou, où elle était rejointe peu après par le sous-lieutenant Levaillant, qui rapportait le levé de la route directe de Kantella à Kayes. Cette exploration faisait connaître un pays absolument nouveau, situé cependant presque aux portes de Kayes et de Médine, et, avec lequel néanmoins les relations avaient été à peu près nulles jusqu'à ce jour.

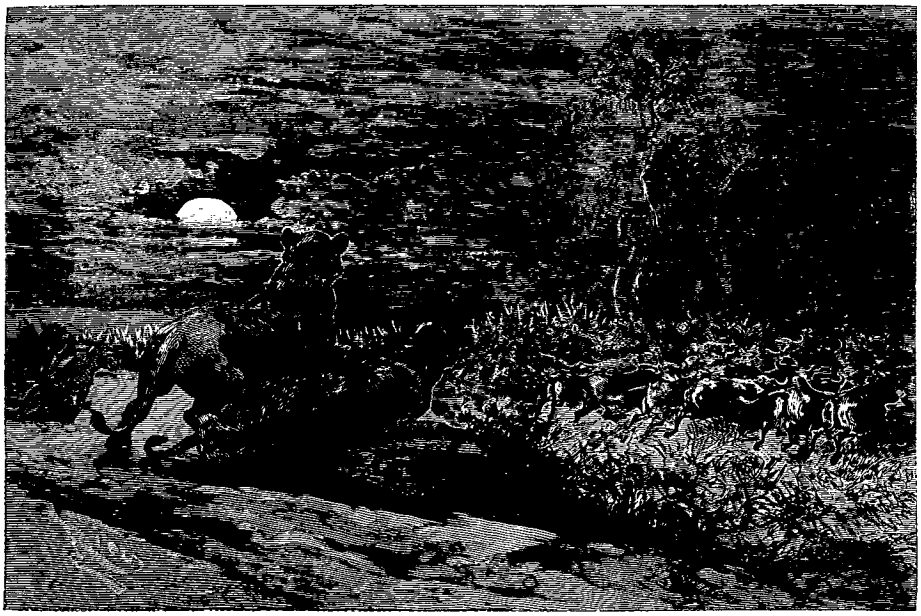
Le 24 janvier, je prescrivais de dissoudre les deux colonnes, afin de ne pas enlever plus longtemps les moyens de transport nécessaires au service du ravitaillement, et de pouvoir organiser la nouvelle colonne, destinée à opérer vers le Niger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La première partie de ma tâche, qui consistait à nous débarrasser d'abord de Mahmadou-Lamine, était terminée. Il fallait songer maintenant à prendre la direction de l'est pour accomplir la deuxième partie du programme de la campagne.

En somme, notre expédition contre le marabout nous faisait connaître des régions qui, comme le Bondou, le Bambouk, le Diakha, le Ouli, etc., n'avaient été que peu ou point visitées. Les missions que j'avais envoyées dans toutes les directions nous rapportaient sur ces pays les renseignements les plus complets au point de vue géographique, politique et commercial. On pouvait maintenant dresser une carte exacte de ces contrées, dont les chefs s'étaient placés tous sous le protectorat de la France.

Le Bambouk, parcouru par la 2e colonne, présente deux régions bien distinctes, différant dans leur aspect comme par leurs produits. La partie montagneuse, à côté de vastes plateaux pierreux à végétation rabougrie, présente des vallées d'érosion fertiles, bien arrosées, où la terre végétale s'est amassée en grandes profondeurs. Vers Sadiola et Tinké, le sol est des meilleurs. La région basse est supérieure à la précédente. Les terres propres à l'agriculture y abondent, et c'est vraiment pitié qu'elles ne contiennent pas plus de villages. Les bords de la Falémé, magnifique rivière, poissonneuse au delà de toute idée, sont d'une fertilité telle, qu'ils pourraient faire vivre une population des plus pressées; sur les points cultivés, on fait jusqu'à trois récoltes de mil ou de maïs, les deux premières très abondantes. Malheureusement, les indigènes, ombrageux, craintifs, faibles, délaissent ces beaux pays pour



Les lions de Koussan (voy. p. 364). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

se réfugier dans les hautes vallées, où ils trouvent un abri plus assuré contre les invasions. L'examen de la carte montre que c'est au pied des falaises que la population est le plus dense.

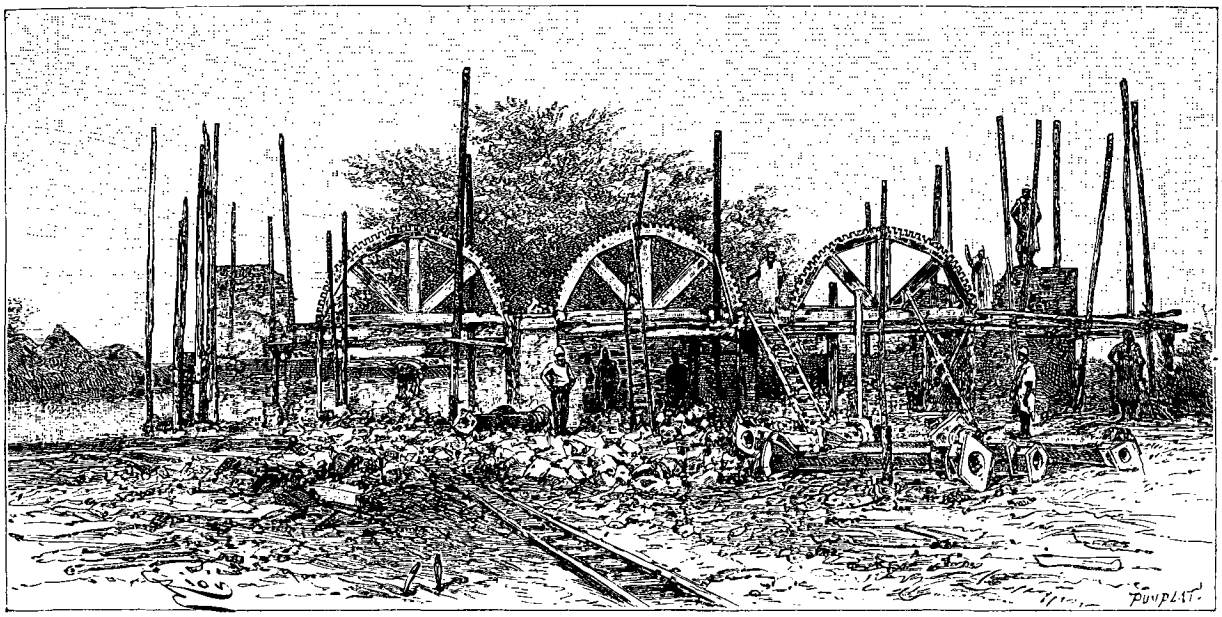
En dehors de la Falémé et du Bafing, deux grands affluents du Sénégal, le Bambouk est arrosé par une multitude de ruisseaux et de petites rivières qui, descendant de Tambaoura, s'écoulent à l'ouest vers la Falémé, à l'est vers le Bafing. Bon nombre de ces petits cours d'eau sont à sec en été, et certains villages n'ont, en cette saison, que l'eau des puits; mais il reste un peu partout des mares assez abondantes pour fournir l'eau nécessaire aux troupeaux.

Quant à la colonne expéditionnaire du Diakha, elle nous a fait connaître la région à peu près inexplorée située au sud du Bondou et au nord de la Gambie. Le Ouli, le Diakha et le Niéri ont été visités, ainsi qu'une partie du Tenda et du Gamon. Ces petits États sont à cheval sur la ligne de partage des eaux du Sénégal et de la Gambie, ligne généralement basse, consistant en plateaux onduleux, couverts d'une végétation arborescente, avec de grandes clairières pierreuses de loin en loin. De chaque côté s'étendent de vastes plaines herbeuses et marécageuses, où la terre cultivable abonde, mais qui, étant peu peuplées, laissent désertes de grandes surfaces, parcourues seulement par les éléphants et des fauves de toute sorte. C'est par excellence un pays de chasseurs.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nouveau dépôt de machines en construction à Kayes. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE [1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Travaux d'assainissement à Kayes. — Plantations. — Constructions nouvelles. — Le « village de liberté ». — La situation politique s'améliore. — Mort de l'interprète Alassane. — Nouvelle colonne pour marcher vers le Niger. — Travaux du chemin de fer. — Le pont du Bagouko.

Kayes était en pleine transformation au moment de mon retour. Déjà il avait perdu cet aspect de ruines et de désordre qui m'avait si désagréablement frappé deux mois auparavant. Partout régnait la plus grande activité.

Le village indigène avait été repoussé très au loin, et, en reconstruisant leurs cases, les Khassonkais avaient pratiqué de larges avenues qui, au commencement de l'hivernage, devaient être plantées d'arbres. On creusait justement les trous dans ce but.

Sur les emplacements ainsi laissés vides on avait commencé les travaux que j'avais ordonnés. Le service du chemin de fer faisait élever un nouveau dépôt pour ses machines, en remplacement du triste abri qui avait servi jusque-là à remiser nos locomotives. En même temps, les murailles du beau pavillon destiné à loger nos officiers commençaient déjà à sortir de terre; ceux-ci ne seraient plus tenus maintenant de dresser leurs tentes sous les arbres du bord du fleuve, tout comme en colonne. De tous côtés on voyait de longues files de manœuvres apportant aux maçons les matériaux nécessaires. La pierre était extraite d'une belle carrière de grès située à 700 ou 800 mètres environ, le long du chemin de fer.

On avait aussi travaillé énergiquement à nettoyer les berges du fleuve et les rues de Kayes. Le commandant Monségur avait fait établir, sur les bords du Sénégal, de vastes jardins potagers qui devaient, avant peu, nous fournir, au delà même du nécessaire, les légumes frais, si utiles pour le maintien de la bonne santé parmi nos soldats européens. On essayait en même temps des plantations d'arbres nouveaux, de graines de plantes industrielles, rapportées de France.

Les rues avaient été débarrassées des décombres qui en rendaient l'accès si difficile et faisaient ressembler Kayes à une ville ruinée. Les traverses de chemin de fer, les rails, qui entouraient nos bâtiments, avaient été enlevés et empilés régulièrement pour pouvoir ensuite être mis en œuvre.

Nos établissements de Kayes avaient été élevés tout d'abord le long du fleuve sur un renflement de terrain qui les mettait à l'abri des inondations de l'hivernage.

1. Suite. — Voyez p. 305, 321, 337 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils formaient deux grandes lignes, séparées par une large avenue, où passait la voie ferrée, permettant de charger à pied-d'œuvre les approvisionnements remisés dans les magasins. L'ancien village khassonkais de Kayes, commandé par Sidi, frère du roi Sambala, de Médine, faisait suite à nos constructions, du côté du sud-est. Il donnait presque la main actuellement depuis qu'il s'était si considérablement augmenté, au village de Soutoukoulé, vers Médine.

Derrière nos établissements proprement dits, qu'on pouvait appeler le quartier militaire, sur ce même renflement de terrain, qui allait s'abaissant en pente douce vers le sud, se trouvaient les quartiers nouveaux, habités par les commerçants européens ou indigènes, par les familles de nos ouvriers noirs, des tirailleurs ou muletiers, et des nombreux employés à notre service. Ces quartiers étaient très peuplés. Ils venaient d'être divisés par de larges voies, bordées de fossés de drainage, et avaient reçu les noms de quartiers Faidherbe, Brière de l'Isle, Desbordes, rappelant les hommes qui avaient le plus contribué à l'extension de l'influence française dans le Soudan occidental. Au centre, une grande place carrée séparait ces nouveaux quartiers du quartier militaire, mis ainsi à l'abri des dangers d'incendie. Sur cette place se tenait le marché hebdomadaire; on venait d'y commencer, sur mon ordre, la construction de deux halles, au moyen de vieux fers trouvés parmi les objets hors d'usage, pour abriter les bouchers et les marchands des différentes catégories.

L'ancien cimetière se trouvait derrière ces nouveaux quartiers, qui, peu à peu, l'avaient débordé. On se rappelle que j'avais prescrit de le fermer et de le convertir en square. La chose était faite. On avait planté des arbustes, des bananiers, des eucalyptus sur son emplacement, et, au centre, le service des travaux avait élevé une pyramide en maçonnerie, supportant une plaque de bronze avec inscription commémorative.

Une large dépression s'étendait ensuite en arrière et tout autour de ces quartiers neufs; elle s'embranchait dans le Sénégal, à l'ouest de Kayes. Ce bas-fond, qui maintenait les eaux en hivernage, constituait justement la plus grande cause d'insalubrité pour nos établissements. Les eaux y demeuraient stagnantes, et, par les vents du sud, nous envoyaient des effluves pestilentiels qui engendraient la fièvre et les maladies les plus graves.

Pour faire disparaître ce pernicieux voisinage, on s'arrêta au parti suivant : d'abord, on planta, sur la lisière des nouveaux quartiers, des arbres du pays, rapides à pousser et d'un feuillage épais, des fromagers, des ficus, des cailcédras, de manière à interposer entre Kayes et le marais une véritable barrière de verdure. Puis, dans le bas-fond lui-même et au fur et à mesure que les eaux se retiraient, on fit d'immenses pépinières d'un arbre très commun dans le Soudan, appelé *nevredaï* par les indigènes, et qui a la propriété de dessécher rapidement les marécages. Le marigot fut ainsi attaqué sur tout son pourtour, et, la végétation gagnant de plus en plus, on devait finir par avoir une véritable forêt, aux effluves éminemment salubres, au lieu du marais malsain qui avait donné jusqu'à ce jour une si lugubre réputation à Kayes. En attendant, pendant cette saison sèche, le commandant Monségur utilisa la grande fertilité de cette dépression pour y installer un immense jardin potager et une grande bananerie.

De l'autre côté de ce bas-fond courait une croupe basse et aplatie, qui allait rejoindre obliquement la ligne du chemin de fer, à sa sortie de Kayes. C'est là que j'organisai le village de Liberté, de nouvelle formation, auquel ses habitants avaient voulu donner le nom de « village Gallieni ». Depuis mon arrivée dans le Soudan, j'avais remarqué que nombre d'individus s'échappaient des États d'Ahmadou et de Samory, chassés par la misère et les mauvais traitements, et venaient me demander asile sur nos territoires. C'étaient, pour la plupart, des captifs, pris au loin, de l'autre côté du Niger, et vendus ensuite au sultan toucouleur et à l'almamy du Ouassoulou. J'accueillis ces fugitifs avec bonté, leur faisant aussitôt délivrer un acte de libération, et leur venant en aide par des dons d'étoffes, de vivres, de semences pour commencer leurs cultures. C'étaient d'ailleurs des manœuvres tout trouvés pour nos travaux. Dans mes conversations avec ces individus, je remarquai que la plupart d'entre eux avaient conservé des parents ou des amis de l'autre côté du Sénégal ou du Niger, et je pensai à utiliser cette circonstance pour organiser sur toute la ligne de nos postes un vaste mouvement d'émigration vers nos territoires. C'était, en même temps, un coup porté à l'esclavage, puisque nous appelions chez nous, pour leur donner la liberté, les malheureux captifs de cette partie du Soudan occidental.

Notre « village de liberté » de Kayes comprenait déjà plus de 500 habitants, qui étaient d'excellents travailleurs, et qui s'étaient mis aussitôt à bâtir leurs cases, à défricher des terrains pour la culture, etc. Bakel, Médine, avaient également inauguré leurs « villages de liberté », et j'avais donné partout des ordres, dans tous nos postes, pour la création de ces nouveaux et intéressants villages.

En somme, on n'avait pas perdu le temps à Kayes pendant mon absence. Du reste, la situation politique s'était déjà bien améliorée, et nous permettait de penser avec plus de tranquillité à l'œuvre d'organisation qu'il s'agissait d'entreprendre dans le Soudan français. Je venais de trouver, à mon arrivée, une lettre d'Ahmadou. Ce souverain se montrait tout heureux de mon retour dans le pays.

Tout allait donc bien de ce côté. Je répondis à Ahmadou que je le remerciais de ses excellentes dispositions à mon égard, que j'étais très heureux de le voir joindre ses efforts aux miens pour faire disparaître le fils du marabout et, qu'en ce qui concernait le nouveau traité, il n'avait qu'à envoyer à Kayes quelques-uns de ses fidèles, munis de tous ses pouvoirs, et que tout s'arrangerait alors très aisément.

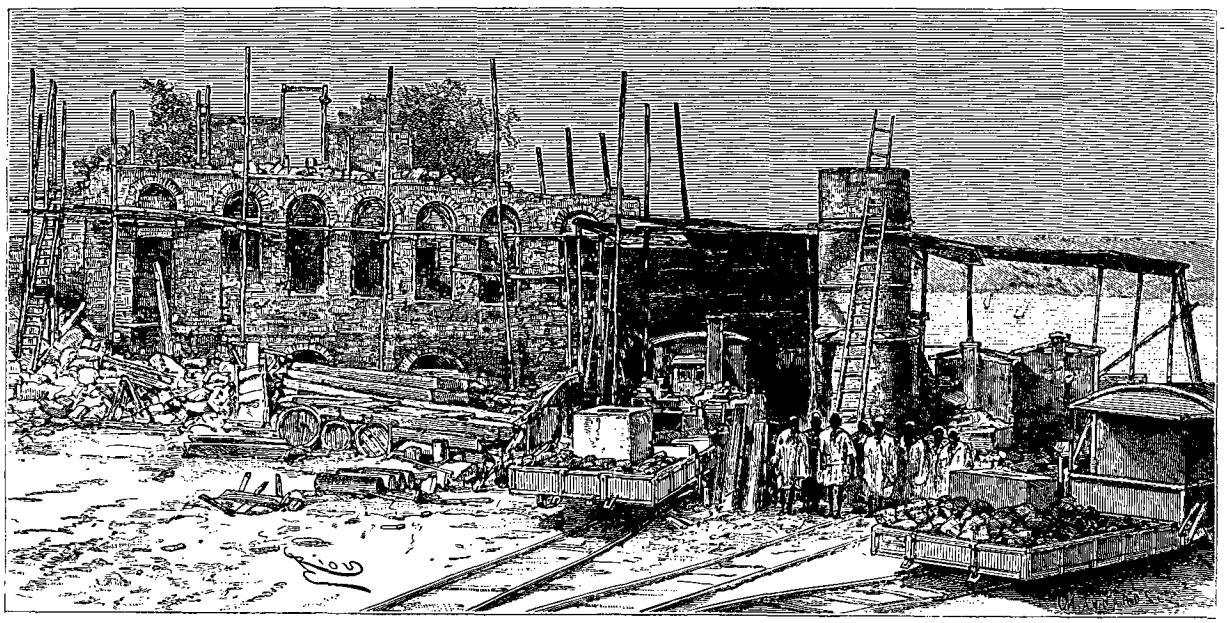
Ainsi, notre horizon politique s'éclaircissait peu à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu, aussi bien vers le nord que vers le sud : Mahmadou-Lamine était rejeté sur la Gambie, son fils Soybou était pris entre les cavaliers toucouleurs et la ligne du Sénégal, où je me promettais de faire bonne garde, et le sultan Ahmadou changeait son attitude hostile en dispositions amicales. Je venais aussi de recevoir la nouvelle que la mission du capitaine Péroz avait enfin franchi le Niger, précédée par le prince Karamoko, et était en route pour Bissandougou, la capitale de l'almamy Samory. D'autre part, le commandant Caron me télégraphiait qu'il venait d'arriver à Bammako avec tout son matériel, et que la construction de la canonnière projetée avait été déjà commencée.

Malheureusement, notre état sanitaire n'était guère brillant à Kayes en ce moment. Tout autour de moi on subissait la réaction des fatigues éprouvées pendant l'expédition contre Lamine. Beaucoup d'officiers étaient couchés, malades de la fièvre. Plusieurs soldats d'infanterie et d'artillerie de marine étaient morts, malgré le dévouement intelligent de nos médecins et les grandes précautions hygiéniques qui avaient été prises. Je venais, du reste, de faire installer deux chalands légers pour évacuer sur Saint-Louis les malades qui paraissaient trop faibles ou trop anémiés pour continuer la campagne. C'est qu'il faut un rude tempérament pour résister à ces fatigues continuelles, qui éprouveraient nos hommes, même sous le climat d'Europe, et qui, au Soudan, arrivent à désorganiser rapidement les meilleures santés.

Une mort qui nous fut bien sensible à tous, ce fut celle du brave Alassane. Depuis quelque temps, cet excellent serviteur, compagnon de mon premier voyage à Ségou, qui avait eu une conduite si héroïque pendant le combat et la retraite de Dio, n'avait plus sa vigueur ordinaire. Il se plaignait de violentes douleurs du côté



Le pavillon des officiers en construction à Kayes (voy. p. 369). — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

des poumons et toussait constamment. Son voyage en France, où il avait accompagné le prince Karamoko, l'avait beaucoup fatigué, et il avait dû faire appel à toute son énergie pour pouvoir me suivre jusqu'à Diana. Dès son retour à Kayes il s'alita. Il traîna pendant quelque temps; puis les symptômes de sa maladie, une pneumonie double, s'aggravèrent rapidement. Quel dévouement cet homme avait pour la France, sa patrie d'adoption! Jusqu'à ses derniers moments, cette pensée ne cessa de le hanter. Je me rappelle que la veille de sa mort, allant le visiter, je le trouvai les yeux vitreux, le cerveau déjà embarrassé. Il semblait ne pas connaître ceux qui l'entouraient, et repoussait les gens qui voulaient l'approcher. Quand j'entrai et qu'il m'aperçut, il eut un moment de lucidité; il se leva sur son séant en criant : « Ah! colonel! ah! mon colonel! » Il me serrait les mains, qu'il plaçait sur sa poitrine en prononçant avec énergie les mots de « France! France! » Puis il appela Ali. C'était son plus jeune fils, qu'il avait eu justement de la femme qu'Ahmadou lui avait donnée à Ségou en cadeau, en 1881. Il mit ma main sur celle d'Ali comme pour me le recommander.

Mon pauvre interprète mourut le lendemain, au milieu de l'affliction de tous. Un flot pressé d'indigènes entourait sa case, portant sur leurs visages les signes bien visibles de la douleur que leur causait cette perte. On lui fit des funérailles solennelles, et tout le monde à Kayes, officiers, commerçants, fonctionnaires, soldats, indigènes des villages voisins, tint à suivre le wagonnet qui emportait son corps vers notre nouveau cimetière. Je prononçai sur sa tombe quelques paroles d'adieu, et plus tard j'obtins qu'une plaque de bronze portant les mots suivants : « Ici repose l'interprète Alassane Dia. « Sa mort fût une grande perte pour le Soudan fran- « çais », fût placée sur son tombeau.

Je quittai Kayes le 19 février. Le chemin de fer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

m'amena en quelques heures à Diamou, où j'avais chargé le commandant Vallière de constituer la nouvelle colonne, destinée à m'accompagner jusqu'au Niger. Je ne prévoyais pas de gros événements militaires pendant ma route, mais j'avais tenu néanmoins à avoir avec moi une force respectable : 1 peloton de spahis, 2 fortes compagnies de tirailleurs, 1 peloton d'infanterie de marine monté, 1 section de 80 millimètres de montagne, et les services accessoires, convoi, ambulance, etc. Le peloton d'infanterie de marine monté était remarquable d'entrain. Il est vrai qu'une sélection naturelle s'était faite parmi les hommes de la compagnie que j'avais amenée primitivement, et que ce peloton, composé d'une cinquantaine d'hommes au plus, ne comprenait plus que les soldats les plus vigoureux au physique comme au moral.

Le 20, de bon matin, je quittai le camp de Diamou pour aller avec M. Descamps, directeur du chemin de fer, visiter les travaux exécutés depuis le commencement de la campagne. Certes, ce n'est pas moi qui aurais conseillé d'établir tout d'abord un chemin de fer entre Kayes et le Niger. Il me semblait qu'il eût fallu, pour commencer, faire une route carrossable, qui plus tard aurait pu recevoir des rails, quand les transactions commerciales seraient devenues plus importantes dans la région. Mais, puisque j'avais trouvé à Kayes un nombreux matériel qui dépérissait et qui gisait partout inutilisé, j'aurais cru déraisonnable de ne pas l'employer pour continuer notre ligne ferrée, d'autant plus qu'au point de vue du ravitaillement de nos postes jusqu'au Niger, le tronçon de Kayes-Bafoulabé, qu'il était possible ainsi d'achever, devait nous rendre les plus grands services. Je me contentais d'ailleurs du personnel que j'avais trouvé à mon arrivée dans le Soudan, me bornant à me procurer la main-d'œuvre nécessaire pour les travaux d'avancement, en m'adressant aux chefs des États qui s'étendaient entre Kayes et Bafoulabé. Ceux-ci m'avaient fourni 500 à 600 manœuvres, que j'avais mis à la disposition de M. Descamps, et qui travaillaient alors sur la ligne, au delà de Diamou.

Alassane (voy. p. 371). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

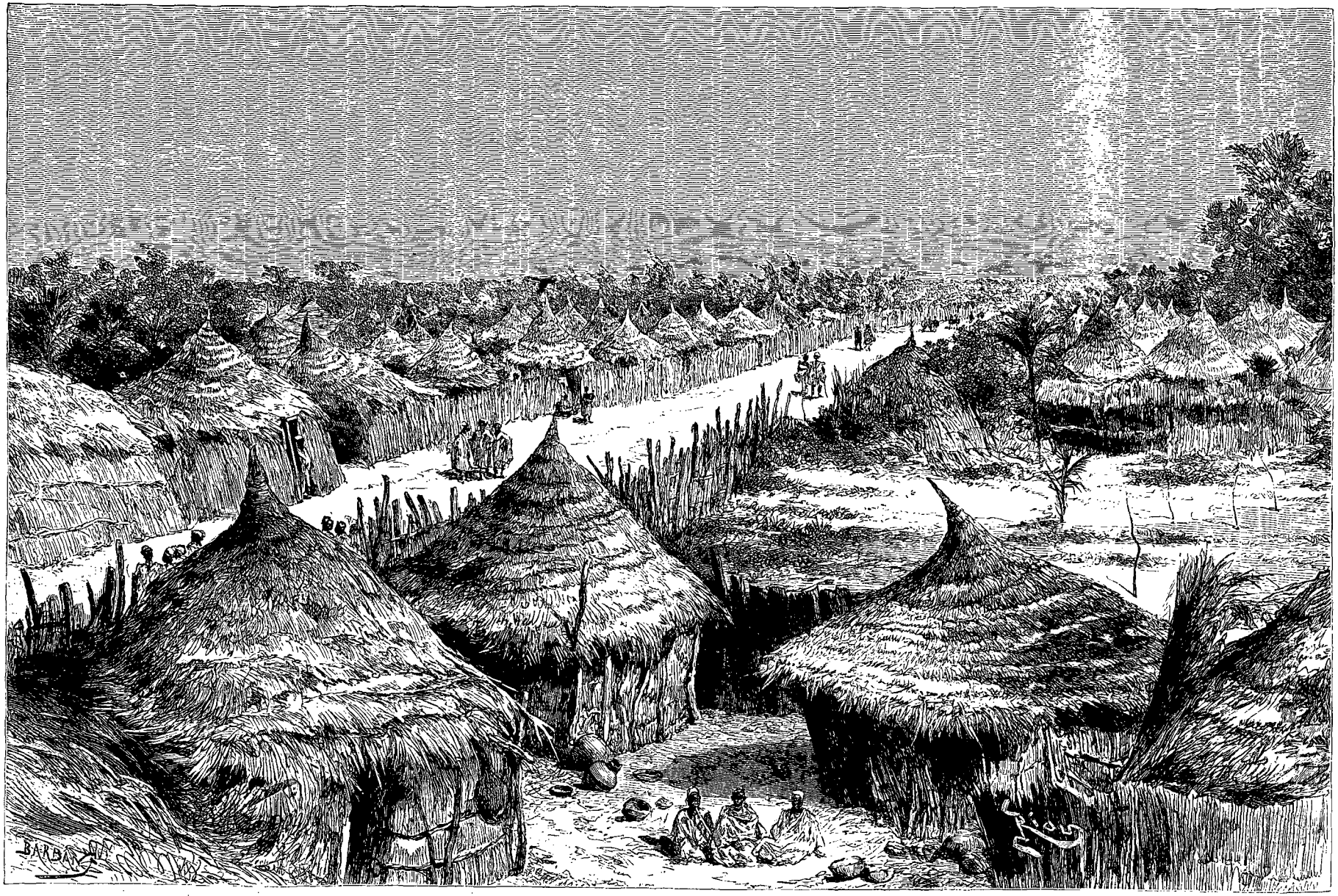
La ligne ferrée, au moment où je débarquai à Kayes, atteignait le kilomètre 62. Pour parvenir à Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakhoy, il fallait encore 70 kilomètres environ. Nous possédions à Kayes, d'après l'examen que j'en avais fait faire, le matériel de rails, traverses, suffisant pour ce trajet, ainsi que les pièces de pont pour franchir les cours d'eau qui se trouvaient sur le parcours. Je m'imposai donc comme programme général d'atteindre Bafoulabé. Là on se trouverait en présence d'un grand obstacle, d'un fleuve large de 400 mètres et profond de plusieurs mètres. On s'arrêterait, mais au moins on n'aurait pas laissé se perdre un matériel si précieux, qui avait été transporté à si grands frais à Kayes. On ne verrait pas un bout de ligne finissant en pleine brousse, et qui, par suite, ne pouvait être d'aucune utilité, même au point de vue du ravitaillement.

On s'était donc mis de suite à l'œuvre. M. Descamps, jeune ingénieur de l'École centrale, de grande capacité, bien qu'effrayé tout d'abord de l'étendue de sa tâche, avait poussé énergiquement les travaux. Pendant cette campagne on devait atteindre le torrent du Galougo, au kilomètre 95; dans la campagne suivante, on irait jusqu'à Bafoulabé. On n'avait pas de temps à perdre, si l'on tient compte que, dans les deux campagnes précédentes, la ligne ne s'était avancée successivement que de 2 et de 3 kilomètres.

Notre locomotive *Féloù* nous amena rapidement au village de Bouroukou, où les travaux avaient commencé dès le mois de décembre. Nous traversons la plaine que j'ai décrite dans mon voyage à Ségou[1] et qui est parsemée de ces pics, dômes, cônes, tables, qui en font l'un des sites les plus pittoresques du Soudan; puis nous nous engageons dans le Bouroukoukouro, en nous rapprochant du fleuve, où nous retrouvons le joli petit village de Tintilla. Nous atteignons, au kilomètre 67, le torrent du Bagouko. C'était là que se trouvait en ce moment le centre des travaux, car on venait à peine de lancer, sur ce torrent, un beau pont de

1. 1882, tome II.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Rue du « village de liberté » (voy. p. 370). — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

60 mètres de long, reposant sur trois piles en maçonnerie. Le lançage des portées métalliques, système Eiffel, qui eût été une opération des plus simples en Europe, avec les puissants moyens dont on y dispose, avait été ici très compliqué. On avait même perdu deux indigènes dans des circonstances qui méritent d'être rapportées.

La première portée du pont, longue de 20 mètres, reposant par l'une de ses extrémités sur la première culée, avait été lancée vers la pile antérieure, en l'appuyant sur un câble métallique tendu jusqu'à cette pile. Mais, au moment où la portée métallique allait atteindre la pile, le câble s'était rompu, et l'énorme appareil s'était incliné, en se renversant sur le sol de la berge. Heureusement que le pont, reposant en grande partie sur la culée, n'était pas tombé dans le lit du torrent et s'était simplement enfoncé en se tournant dans le sable qui couvrait les bords du Bagouko. Cependant, deux indigènes, malgré l'ingénieur, qui criait à tout le monde de s'éloigner, s'étaient naïvement imaginé qu'en soutenant la portée métallique, qui s'inclinait, ils pourraient l'empêcher de se renverser. Les deux pauvres diables avaient donc été pris sous l'énorme pièce de fer et écrasés contre le sol.

Cet événement avait attristé M. Portier, l'ingénieur chargé de diriger le lançage du pont. Il avait craint que le découragement ne se mît parmi ses manœuvres. Il n'en avait rien été heureusement, et l'opération, mieux préparée quelques jours après, avait admirablement réussi cette fois. Seulement, détail caractéristique, les ouvriers indigènes avaient demandé un mouton noir pour l'offrir en sacrifice au « génie du marigot ». Ils prétendaient que c'était cet oubli qui avait amené le premier accident. Ils avaient donc immolé l'animal à l'endroit même où leurs camarades avaient été tués. Ils avaient enterré dans le sable l'estomac, le cœur, la tête et les cornes du mouton, fait prononcer par un marabout quelques paroles sacramentelles, puis s'étaient régalés avec la chair qui restait.

Le pont du Bagouko était un superbe ouvrage d'art, dont la construction faisait le plus grand honneur à M. Portier. Celui-ci était bien l'homme qu'il fallait pour nos travaux du Soudan. Infatigable, d'une santé de fer et d'un moral à toute épreuve, il était sans cesse à cheval, parcourant ses chantiers, excitant ses ouvriers, mettant lui-même la main à l'ouvrage. Après le déjeuner, qu'il nous offrit dans son gourbi, il nous fit visiter les travaux d'avancement de l'autre côté du torrent, et, à voir l'entrain qui régnait partout, on pouvait déjà juger de l'influence qu'il exerçait sur ses gens. La voie était posée sur deux kilomètres environ, de l'autre côté du Bagouko. Une bonne partie du matériel nécessaire à l'avancement était disposé, prêt à être enlevé par les plates-formes que les manœuvres poussaient à bras vers le point terminus de la ligne, où les poseurs indigènes fixaient les rails sur les traverses. Plus loin, nous trouvons un grand chantier, où les terrassiers, sous la garde d'un surveillant, préparaient la voie, et, enfin, à un ou deux kilomètres en avant, un piqueur, en train de jalonner la ligne, à travers les hautes herbes, qu'une escouade de noirs s'occupe à faire disparaître.

C'est un grand baobab qui a servi de point de direction et vers lequel les indigènes pratiquaient une large trouée.

Nos travaux de chemin de fer sont donc bien en train et je reviens très satisfait de mon excursion.

IX

La colonne quitte Diamou pour prendre la route du Niger. — Construction d'une route carrossable jusqu'au Niger. — Le fort et le village de Bafoulabé. — Le défilé de Kalé. — Habitudes de pillage des indigènes. — Ravitaillement de nos postes. — Le poste de Badumbé. — Passage du gué de Toukoto. — Le fort de Kita. — Les Maures pillards. — Koundou.

La colonne quitte Diamou le 21 février. Nous passons la journée à Gouina, où je revois avec grand plaisir les belles chutes qui, en ce point, barrent complètement le fleuve. Nous campons en face de la cascade, tout près du petit poste de ravitaillement que l'on a installé à Gouina. Pour faciliter le franchissement du plateau rocheux qui borde le Sénégal aux environs des chutes, j'ai fait établir un petit chemin de fer Decauville, long de 3 kilomètres, servant au transport des bagages et colis que les convois de pirogues amènent au pied des chutes. Une nouvelle équipe de ces petites embarcations les reprend ensuite en amont pour les porter jusqu'à Bafoulabé. Cette installation avait été laborieuse, à cause des grosses difficultés du terrain. Sur près de 600 mètres, les rails de ce petit chemin de fer avaient dû être posés sur une sorte de viaduc en bois, permettant d'éviter les pentes et les rampes que l'on rencontrait dans le trajet.

Le 22 nous campons au Galougo; le 23, à la mare de Talahari. Je retrouve là les chantiers que dirigeait le lieutenant d'infanterie de marine Ambrosini, chargé de la construction d'une route carrossable, qui devait d'abord atteindre Bafoulabé, puis, de là, continuer en suivant notre ligne de postes jusqu'au Niger. Dès mon arrivée à Kayes, j'avais été persuadé qu'il nous fallait à tout prix une bonne route, semblable à l'une de nos voies de France, si nous voulions perfectionner nos moyens de transport, qui, jusqu'à ce jour, n'avaient presque consisté qu'en ânes et mulets de bât. On faisait une énorme consommation de ces animaux, et cependant notre ravitaillement s'accomplissait dans les plus mauvaises conditions.

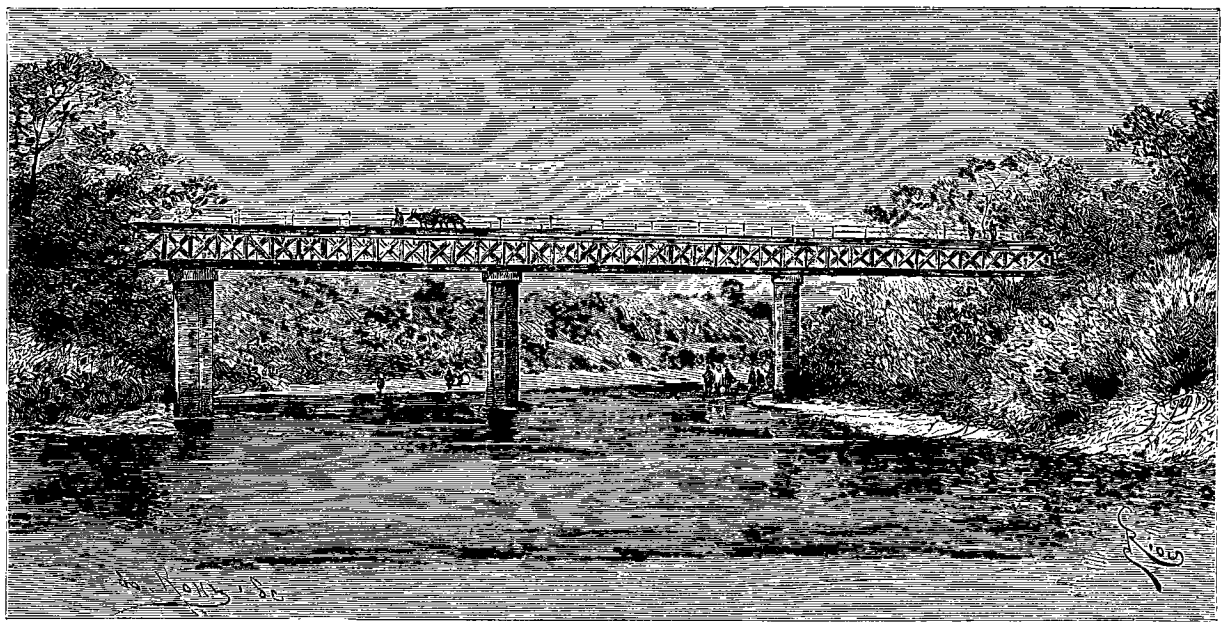
J'avais donc chargé le lieutenant Ambrosini, avec sa compagnie de fusiliers disciplinaires et avec les manœuvres indigènes que lui fourniraient les villages voisins, de diriger la construction d'une route, uniformément large de 5 mètres, avec fossés, accotements, empierrement, etc. Les travaux étaient déjà en excellente voie, et la colonne put suivre la nouvelle route jusqu'à Bafoulabé. Elle donnait au paysage un aspect presque européen, et rien n'empêchait d'y installer un petit chemin de fer du système Decauville, si on le désirait.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes à Bafoulabé le 26 février. J'aurais eu de la peine à le reconnaître. Je me souvenais des difficultés que nous avions rencontrées quand j'y étais parvenu la première fois, en 1879, avec le commandant Vallière. La grande forêt à travers laquelle il avait fallu nous frayer un passage à coups de hache avait été complètement défrichée, et tout le pays aux environs était couvert de belles cultures de mil et de maïs. Le fort, établi sur la rive gauche du Bafing, avait été construit en 1883.

Le village indigène était groupé tout autour du fort, en forme de grand demi-cercle, s'appuyant par ses extrémités aux bords du fleuve. Le premier rang des cases était occupé par des traitants, venus de Kayes et de Médine. On le voit : le Bafoulabé actuel était bien différent de la solitude que nous avions trouvée quelques années auparavant. Ce point, situé à la rencontre de trois grands cours d'eau, est du reste merveilleusement placé au point de vue commercial, et nul doute que sa prospérité augmentera rapidement quand nous aurons largement et sûrement ouvert les routes de l'intérieur. Les lianes caoutchouc et les gommiers du Bafing, les arbres à beurre du Fouladougou, les céréales et les bestiaux de la rive droite du Sénégal fourniront de précieux articles d'échange, sans compter l'or, que l'on trouve partout dans le Bambouk.

Nous restons à Bafoulabé jusqu'au 27 février. Pendant que Vallière surveille le passage de la colonne sur la rive droite du Bafing, au moyen du bac que l'on a construit pour relier les deux rives du fleuve, je passe une inspection détaillée du fort et de ses dépendances. Je prescris d'agrandir les jardins, de tracer dans le village de grandes et larges voies, tout comme à Kayes, d'éloigner le cimetière, de commencer la construction



Pont du Bagouko. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

d'une école et d'une halle couverte pour le marché. Puis je réunis autour de moi les chefs de Bafoulabé et des villages du cercle. J'écoute leurs plaintes et leurs doléances, et je leur dis que je compte sur eux pour la création de la ville qui allait se fonder au confluent du Bafing et du Bakhoy, ainsi que pour nouer des relations de plus en plus étroites avec les États du Bambouk qu'une de mes colonnes venait de visiter et qui s'étaient placés, par traités, sous le protectorat de la France. Je leur demandai aussi de me confier leurs enfants pour l'école que j'allais ouvrir à Bafoulabé. L'un de ces chefs, d'un village de l'intérieur, me fit à ce propos une réponse bien caractéristique : « Tiens-tu beaucoup aux garçons? Nous serions heureux de les garder. Mais, si tu veux des filles, nous t'en donnerons tant que tu voudras. » Comme ce brave homme rendait bien en quelques mots l'infériorité de la situation morale de la femme dans ces contrées ! Je lui répondis que, pour le moment, c'étaient les garçons qui m'étaient nécessaires, mais que, peut-être plus tard, on songerait aussi à ouvrir des écoles de filles, et qu'alors je m'adresserais à lui.

J'avais trouvé à Bafoulabé le lieutenant Reichemberg, qui nous avait quittés à Diana et venait de parcourir tout le Bambouk, ainsi que plusieurs petits États indigènes qui nous étaient inconnus jusqu'à ce jour. Il rapportait la carte du pays exploré, où il signalait la présence de nombreux et riches gisements aurifères.

Le 27 au soir, toute la colonne était sur la pointe. Chevaux, mulets, canons, train, hommes, tout avait passé, et nous prenions le 28 au matin la route de Badumbé, en longeant le Bakhoy d'assez près.

L'un des côtés les plus curieux de nos colonnes du Soudan, c'est assurément le régiment de femmes qui les suit constamment. Pendant notre marche sur Diana j'avais interdit, pour ne pas gêner nos mouvements,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute présence de femmes dans nos colonnes; mais, maintenant que je ne prévoyais pas d'attaque sur notre route, j'avais levé cette défense. Aussi la colonne était-elle précédée chaque matin par une nombreuse troupe de femmes et d'enfants, appartenant aux tirailleurs, aux spahis et aux conducteurs indigènes. Nos soldats noirs n'aiment pas, comme nos troupiers français, à s'occuper des détails de leur popotte; ils laissent toujours ce soin à leurs femmes, qui préparent leur repas au moyen des rations régulières allouées par l'administration. Elles font cuire leur couscous, et, pendant la marche, poussent même le dévouement pour leurs maris jusqu'à porter elles-mêmes une bonne partie de leur bagage de campagne. Tirailleurs et spahis,

M. Portier (voy. p. 374). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

n'ayant ainsi à transporter que leurs armes et leurs munitions, sont beaucoup plus légers et dispos pour le service. J'ai eu rarement à me plaindre de ces femmes, qui semblaient faites à notre discipline militaire. Il y avait bien par-ci par-là quelques querelles, mais elles n'étaient jamais bien graves. Les femmes bambaras particulièrement en voulaient beaucoup aux femmes toucouleurs; et je dus une fois en faire consigner deux au poste de police. La leçon fut suffisante, car les autres femmes se moquèrent tellement des deux prisonnières, qu'on allait voir par curiosité, qu'aucune ne voulut plus s'exposer à une punition semblable, et que la tranquillité fut désormais bien assurée dans ce monde féminin.

Nous arrivons de bonne heure au terme de l'étape. Nous avions quitté la pointe de Bafoulabé à six heures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chantier des terrassiers (voy. p. 374). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du matin, et, après avoir traversé forêt qui couvre le pays entre le Bafing et le Bakhoy, nous nous sommes arrêtés à Demba-Dioubé, à 15 kilomètres environ de Bafoulabé. Chemin faisant, nous avons rencontré deux villages qui viennent de se créer depuis peu de temps. Ce sont des esclaves fugitifs de la rive droite du Sénégal qui ont formé ces nouveaux centres, peuplés surtout de Ouassoulounkés pris de l'autre côté du Niger et vendus ensuite dans le Kaarta. L'un de ces villages, où nous voyons les couleurs françaises flottant au-dessus de la case du chef, s'appelle Francékoura (le Nouveau-Français); ses habitants ont voulu ainsi attester leur profond attachement à notre nation. Le village est très propre et avantageusement placé sur les bords de Bakhoy; son chef me dit qu'il reçoit chaque jour du nouvelles recrues.

L'étape du 29 nous conduit au fameux défilé de Kalé, dont le passage nous avait donné tant de peine à mon premier voyage. Je l'ai fait considérablement arranger depuis que la campagne s'est ouverte. Comme on se le rappelle, le mont Besso vient là tomber verticalement dans le cours du Bakhoy, ne laissant qu'un étroit sentier serpentant au-dessus de la rivière, sous les flancs de la montagne, qui le surplombent, l'eau suintant par places et occasionnant souvent des éboulements. Quand on suit le sentier, on a ainsi la montagne sur la tête, et aux pieds le Bakhoy, roulant ses eaux sur les barrages rocheux qui obstruent son cours au milieu d'un bruit assourdissant. Trois mois auparavant, j'avais envoyé un officier pour rechercher, en longeant le Besso vers le sud, s'il ne trouverait pas un meilleur passage à travers la montagne; mais les résultats de son exploration n'avaient pas permis de modifier la route suivie jusqu'à ce jour par nos colonnes et convois. Il avait bien découvert, à quelques kilomètres vers l'intérieur, le col de Deutoumana, par lequel on pouvait tourner le défilé du Besso, mais, outre que cet itinéraire était plus long, il présentait le grave inconvénient de manquer d'eau. Il avait donc fallu s'en tenir au passage déjà connu, en le perfectionnant.

Les travaux que je venais d'y faire exécuter l'avaient beaucoup amélioré. On avait empiété sur la montagne pour élargir le sentier; des troncs d'arbres avaient été fixés tout au long pour empêcher les terres de s'ébouler dans la rivière; puis on avait fait tomber les rochers qui le surplombaient et menaçaient d'écraser les voyageurs. Enfin, un chemin de fer Decauville avait été posé sur toute la longueur du défilé, pour transporter de l'autre côté des barrages les caisses et colis que les pirogues amenaient jusqu'au pied des rapides.

La colonne franchit donc le passage très aisément; les pièces restèrent attelées, et les hommes montés ne quittèrent pas leurs chevaux ou mulets. Nous prîmes notre bivouac à la sortie du défilé. Ces bords du Bakhoy, peuplés d'arbres puissants, me charmaient autant qu'à mon premier voyage par leur aspect pittoresque. La colonne entière, avec ses impedimenta, trouva place sous trois énormes ficus qui donnaient assez d'ombre avec leur épais feuillage et leurs entrelacements de lianes pour abriter tout le personnel et tous les animaux. Il n'y a que l'Afrique pour posséder ces gigantesques végétaux.

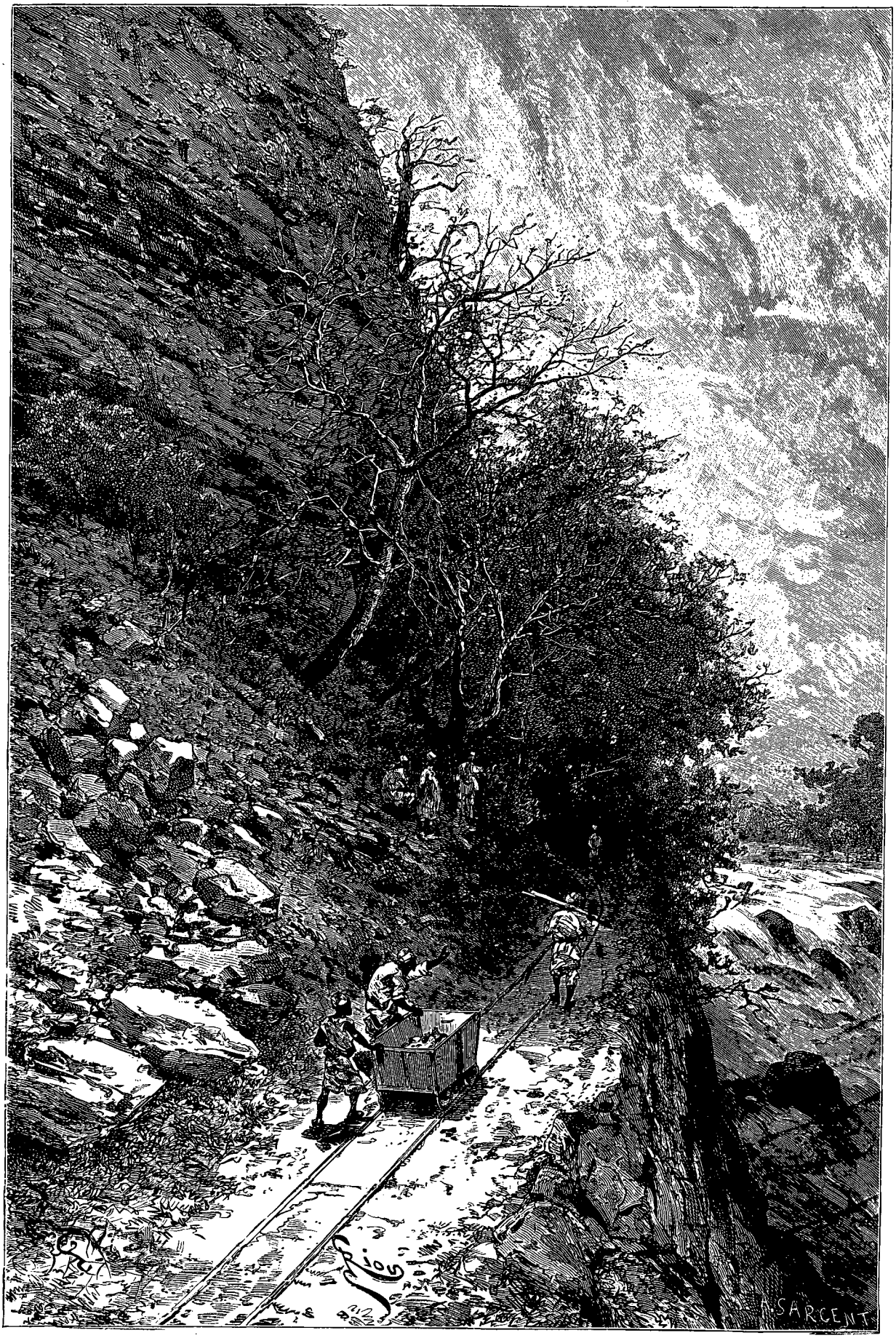
Toute la journée, je reçus la visite des chefs des villages environnants. Beaucoup d'entre eux m'avaient connu autrefois et ne me cachaient pas leur satisfaction de me revoir.

Nos Soudaniens sont tous tant soit peu pillards. Ils considèrent comme une sorte de droit le tribut qu'ils lèvent sur les caravanes passant dans leurs villages. Souvent même les jeunes gens du pays, trouvant que cet impôt n'est pas suffisant, vont s'embusquer sur le passage des *diulas* et se font remettre de force leurs marchandises, tuant même ceux qui opposent de la résistance. Le lieutenant Reichemberg me citait, à ce sujet, un propos remarquable montrant bien l'état d'esprit des populations qu'il venait de traverser dans le Bambouk. Comme il informait le chef du Bambougou que je ne voulais plus voir aucun pillage dans le pays, et que je punirais désormais ceux qui arrêteraient les caravanes, il répondit : « Mais le colonel veut donc nous enlever notre gagne-pain! Comment allons-nous faire maintenant? » Que l'on songe que le Bambougou, dont le chef parlait ainsi, est une contrée où abondent les mines d'or, et où les forêts sont remplies de lianes-caoutchouc, produit si recherché par nos traitants!

On comprend que, dans des conditions semblables, le mouvement des caravanes a grand'peine à s'établir d'une manière régulière. Chaque chef de village, en dehors même des pillages si fréquents sur les routes, s'empresse, dès qu'un diula arrive, de lui réclamer comme impôt un tantième sur sa marchandise. Ce prélèvement se renouvelant dans chaque village, il en résulte que le commerçant indigène arrive à peu près ruiné au terme de son voyage. Avec un système semblable, pas de transactions commerciales possibles. Aussi étais-je bien résolu à assurer à tout prix la liberté des routes. Il fallait que l'on sût partout que les caravanes pouvaient parvenir constamment, et sans être inquiétées, à nos escales de commerce.

Le 2 mars, nous sommes au Balou. Le passage est toujours aussi difficile qu'à mon premier voyage. Nous sommes forcés de faire passer à travers de gros amas de roches, par un véritable sentier de chèvres, nos canons et nos petites voitures; car j'avais tenu à emmener avec moi, pour voir si elles pourraient suivre la colonne, une douzaine de ces petites voitures en tôle, du système Lefebvre, que l'on avait introduites depuis deux ans dans le Haut-Fleuve. Ces petites voitures pouvaient passer partout. Si elles tombaient, il suffisait d'un homme pour les relever. Parvenait-on au bord d'une rivière, le coffre était lancé à l'eau comme un bateau; on y chargeait les roues et le brancard, et le conducteur dirigeait le tout jusqu'à l'autre rive. Voulait-on un moyen de passage plus perfectionné, on accolait et reliait ensemble plusieurs de ces coffres de voiture; on y plaçait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chemin de fer Decauville dans le défilé de Kalé. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des planches, et l'on avait une sorte de pont de bateaux.

Le passage du Balou avait donc exigé les plus grands efforts et une perte de temps considérable. Aussi je prends dès ce moment la résolution de le rendre au plus tôt parfaitement praticable, en y faisant construire une route carrossable. Du reste, les difficultés avaient été encore plus grandes pour franchir les deux marigots du Laoussa, qui faisaient suite au Balou. Il avait fallu tout l'entrain de nos canonniers et conducteurs pour venir à bout de cette opération. Les attelages avaient été triplés, et, en outre, six hommes se tenaient derrière chaque pièce ou chaque voiture, les retenant dans les descentes, les hissant et les poussant sur les rampes opposées. En somme, cette route en est toujours au même point qu'en 1880. Je charge M. Oswald, garde d'artillerie de marine, de dresser dès maintenant ses plans et projets pour les ponts à établir sur ces torrents. Nos magasins de Kayes renferment une abondante provision de dynamite et de coton-poudre, ainsi que plusieurs éléments de pont Eiffel. Ces matériaux seront utilisés pour ces travaux, qui devront être entrepris dès l'ouverture de la prochaine campagne

Nous sommes le 4 mars à Soukoutaly. Je passe ma journée à recevoir la visite des chefs et notables des villages environnants. Une visite originale, c'est celle des jeunes filles de Soukoutaly, qui, au nombre d'une trentaine environ, ont tenu à venir me présenter leurs compliments de bienvenue. Elles sont arrivées, avec le costume primitif, qui leur est habituel, portant chacune un poulet et un œuf, qu'elles m'ont offerts en cadeau. C'est, paraît-il, le don que tous les ans elles font au commandant supérieur. Je les remercie et leur fais remettre à mon tour une grosse pièce de mousseline, qu'elles se partageront.

La région que nous traversons présente toujours les mêmes sites pittoresques. Le Bakhoy coule à peu de distance, sur notre gauche, roulant ses eaux vertes au milieu des rochers, dans une étroite vallée ceinte de tous côtés par les montagnes. C'est aussi une contrée très giboyeuse, et les antilopes, le matin, se montrent des deux côtés du sentier, effrayées à notre approche. Elles regardent tout étonnées, puis s'enfuient comme des folles en bondissant au milieu des arbres. La végétation est luxuriante. Parmi les arbres, nous rencontrons beaucoup de *houls*, qui donnent un beau pompon rouge s'entr'ouvrant pour laisser passer une gousse semblable à celle du haricot. Avec les graines farineuses que contient cette gousse, les indigènes fabriquent une sorte de pain, de couleur jaune, d'un goût douçâtre, qu'ils apprécient beaucoup.

Nous croisons de temps en temps nos petits postes de ravitaillement. Ce sont de simples gourbis de paille, servant de logement aux deux ou trois soldats européens qui dirigent le magasin. Un grand enclos, placé à quelque distance et loin de tout amas de paille, pour éviter les incendies, si fréquents dans le Soudan, renferme les caisses et colis du ravitaillement, qui transitent par le petit poste.

Ce ravitaillement de nos postes, depuis Kayes jusqu'au Niger, est un véritable casse-tête chinois, et il en sera toujours ainsi tant que nous n'aurons pas pu relier ces postes par une route large et commode permettant un roulage régulier.

Les grands paquebots affrétés à Bordeaux profitent de la crue annuelle des eaux du Sénégal pour apporter jusqu'à Kayes les approvisionnements en vivres, matériel, munitions, etc., nécessaires pour la campagne. Là tous ces approvisionnements, qui peuvent se monter à 400 tonnes environ, sont répartis en colis de 25 à 30 kilogrammes au plus. Ils sont étiquetés au nom de chaque poste, pour être dirigés, en commençant par les plus éloignés, vers nos postes de l'intérieur. Le riz, la farine, le biscuit, le sucre, sont dans des caisses de fer-blanc soudées ; le vin, d'excellente marque d'ailleurs, est en bouteilles, contenues dans de solides caisses de bois. Il ne faut pas songer pour le moment à transporter de lourdes barriques avec nos voies de communication si rudimentaires. Les obus sont placés, par trois, dans de petites caisses cubiques, pouvant être enlevées à l'occasion sur la tête des porteurs indigènes. Bref, il faut s'ingénier de toute manière pour rendre les colis facilement maniables et transportables.

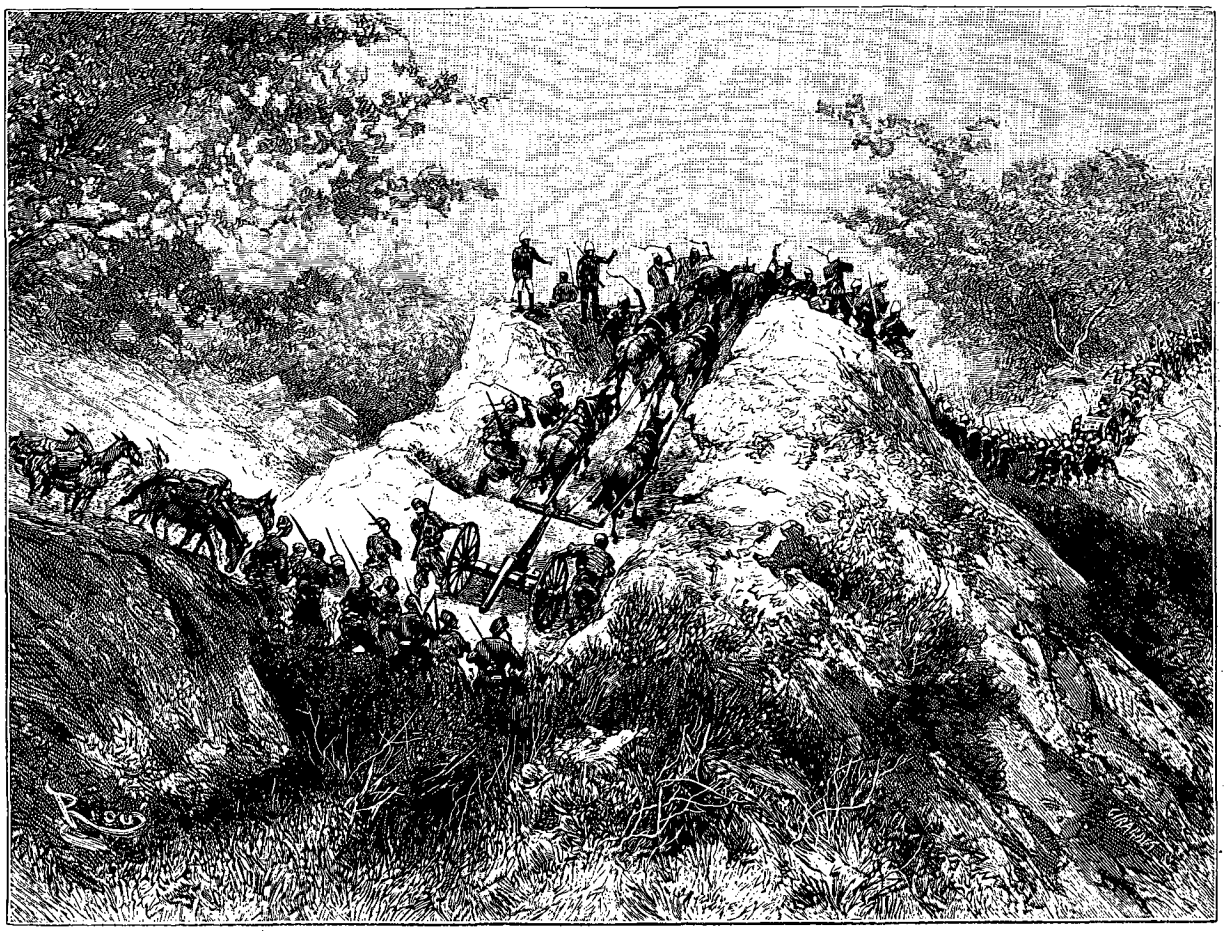
Au moment de mon arrivée dans le haut Sénégal, le chemin de fer ne fonctionnait que jusqu'à Diamou, au kilomètre 54. C'est donc sur ce point que tous les approvisionnements sont d'abord concentrés par voie ferrée. De Diamou, un petit chemin de fer Decauville porte les colis vers le fleuve, où des pirogues les transportent jusqu'à Bafoulabé d'abord, puis jusqu'à Badumbé. Mais en route le fleuve est barré par des roches, par des rapides, quelquefois même par de véritables et infranchissables barrières, comme les chutes de Gouina, de Kalé. Les pirogues sont alors déchargées ; les chargements sont placés sur les wagonnets Decauville, quand le trajet est long comme à Gouina et Kalé, où l'on a posé un tronçon de ce petit chemin de fer ; d'autres fois, pour des barrages moins importants, ce sont les piroguiers eux-mêmes qui chargent les caisses sur leurs têtes, les transportent en amont du barrage, puis, revenant sur leurs pas, prennent leurs pirogues, qu'ils mettent à l'eau dans le bief supérieur. Ces piroguiers sont d'audacieux gaillards. Armés de leurs longues perches, ils dirigent avec une adresse merveilleuse leurs frêles embarcations au travers des rochers et des rapides, et j'ai toujours admiré leur hardiesse et leur habileté, quand je voyais défiler devant moi l'un de ces convois de pirogues. A Badumbé, le Bakhoy devenant absolument impropre à toute espèce de navigation, le système de transport change encore. Les colis du ravitaillement sont chargés sur les petites voitures de tôle, attelées de mulets, qui les conduisent, après mille vicissitudes, jusqu'à notre dernier poste, à Bammako, sur le Niger.

On comprend dans quel état les caisses finissent par arriver ainsi à destination, après ce long trajet de 700 kilomètres, après ces déchargements et transborde-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ments incessants. Ces caisses sont défoncées; leur contenu est mouillé au passage des rivières. On a des pertes considérables, sans compter les vols, qui, à l'origine, se pratiquaient sur une grande échelle de la part des piroguiers et des convoyeurs, quand ils ne se sentaient plus sous la surveillance de nos chefs de petits postes. Les indigènes sont surtout très friands de sucre et de café, et les caisses contenant ces denrées arrivaient quelquefois à moitié vides ou remplies de petites pierres ou de sable. J'avais dû déployer une très grande sévérité pour arrêter ces déprédations, qui auraient fini par compromettre le ravitaillement de nos postes supérieurs. Les voleurs pris en flagrant délit étaient d'abord privés de leur solde, puis exposés au centre de la place du poste le plus voisin. Ils étaient attachés à un poteau, portant au-dessus de leur tête un grand écriteau avec le mot « voleur » en arabe. Les coupables étaient très sensibles à ce genre de punition, et, en peu de temps, je parvins ainsi à arrêter la série des vols qui se commettaient chaque année sur notre ligne de ravitaillement.

Notre campagne contre le marabout Mahmadou-Lamine ne m'avait pas permis de m'occuper, autant que je l'aurais voulu, de cette question du ravitaillement de



Les passages du Laoussa en mars 1887. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

nos postes, mais je pensais qu'il fallait en finir au plus vite avec notre système actuel. Le mieux serait de supprimer tout transport par eau, qui occasionnait tant de pertes dans les denrées, et de pousser activement la construction de la ligne ferrée jusqu'à Bafoulabé et, au delà, celle de la route carrossable qui devait atteindre le Niger. On a vu que l'on s'occupait sérieusement de l'un et de l'autre.

La colonne est, le 5 mars, à Badumbé, où l'on a élevé un petit poste, pour servir d'intermédiaire entre les deux grands établissements de Bafoulabé et de Kita. Le blockhaus de Badumbé s'élève sur une éminence de terrain en forme de fer à cheval, limitée au nord par le Bakhoy, au sud par le marigot de Bandiako, à l'ouest par le confluent de ces deux cours d'eau. Une muraille d'enceinte circonscrit l'emplacement occupé par le poste, qui comprend un pavillon carré, servant de logement aux officiers, et, dans la cour, autour du mur d'enceinte, quelques mauvaises cases en pisé, où sont installés les magasins aux vivres et les logements des soldats européens.

Le village de Badumbé se trouvait toujours à la place où je l'avais laissé en 1881, mais ses murailles étaient en ruines, et l'intérieur était d'une saleté repoussante.

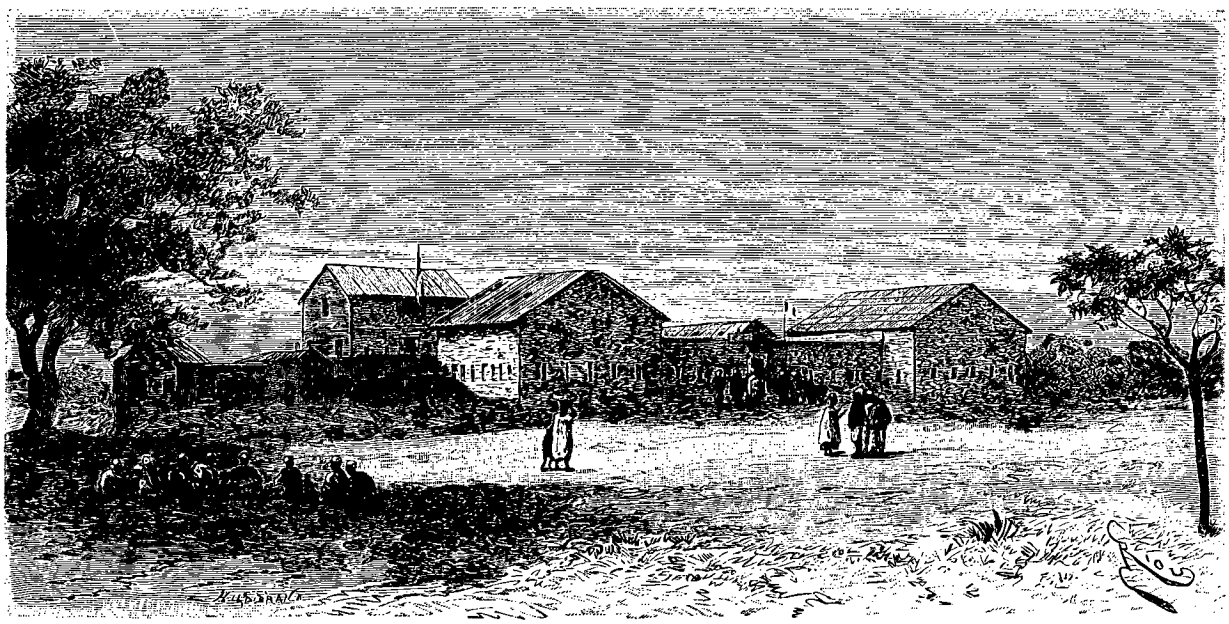
Tout près du poste, sur la berge du Bakhoy, on avait établi deux jardins potagers, qui paraissaient admira-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blement entretenus. Ils fournissaient la preuve convaincante que le sol du Soudan convient à presque tous les genres de culture maraîchère. On y récoltait des choux aussi beaux et aussi bien venus que ceux de nos jardins d'Europe, de l'oseille, des betteraves, aubergines, oignons, carottes, choux-fleurs, navets, melons, pommes de terre, radis, salades, tomates, sans compter les légumes propres au pays, tels que manioc, patates, *diabérés*, etc. Enfin, des plates-bandes de fleurs réjouissaient l'œil, déshabitué de ce spectacle depuis longtemps.

Mon premier soin, en inspectant le poste et les environs de Badumbé, fut d'ordonner la construction, dans l'intérieur de l'enceinte, de deux petits pavillons destinés à servir de logements aux soldats européens; puis, de prescrire au vieux chef du village de jeter à terre les murs délabrés de son tata, et d'exécuter des travaux de voirie analogues à ceux de Kayes. De plus, une grande avenue devait réunir le village au poste, et l'on devait faire partout de vastes plantations, pour se procurer l'ombre et la fraîcheur qui manquaient aux environs de Badumbé. Quand je repassai dans ce poste un mois plus tard, tous ces travaux étaient terminés ou en bonne voie d'exécution.

Nous ne restons que deux jours à Badumbé. Les nuits étaient encore passablement fraîches, mais, en revanche, les journées étaient horriblement chaudes. Nous avions régulièrement, chaque jour, de midi à 3 heures, de 40 à 42 degrés au-dessus de zéro sous nos gourbis. Et cependant, malgré cette épouvantable chaleur, il me fallait toujours écrire, rédiger de nombreux télégrammes, recevoir les chefs, palabrer, etc. On m'apportait de nombreux cadeaux en bœufs, moutons, lait, œufs, qui servaient à enrichir les popottes de nos soldats.



Fort de Badumbé. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

Refuser ces cadeaux, il n'y fallait pas songer, car c'eût été faire une mortelle injure à ces braves nègres.

Le télégraphe m'apportait à Badumbé des nouvelles de la mission du capitaine Péroz, qui était arrivée le 15 février à Bissandougou, où elle avait été reçue en grande pompe par Samory. Mais les négociations étaient très laborieuses, et l'almamy faisait la sourde oreille à toutes les propositions qui lui étaient apportées. Je rédigeai aussitôt une lettre dans laquelle je prévenais Samory que tout atermoiement de sa part entraînerait la rupture des négociations et le retour immédiat de la mission sur la rive gauche du Niger, où je la retrouverais, dans peu de jours, avec ma colonne. Je savais que le souverain du Ouassoulou était engagé dans de sérieuses difficultés intérieures, et je comptais sur le ton comminatoire de ma lettre pour emporter de haute lutte le succès. Du reste, mes inquiétudes du côté de Lamine étant maintenant apaisées, et Ahmadou se montrant animé des meilleures dispositions, je me sentais les mains libres vis-à-vis de Samory et bien préparé pour l'amener à subir nos volontés.

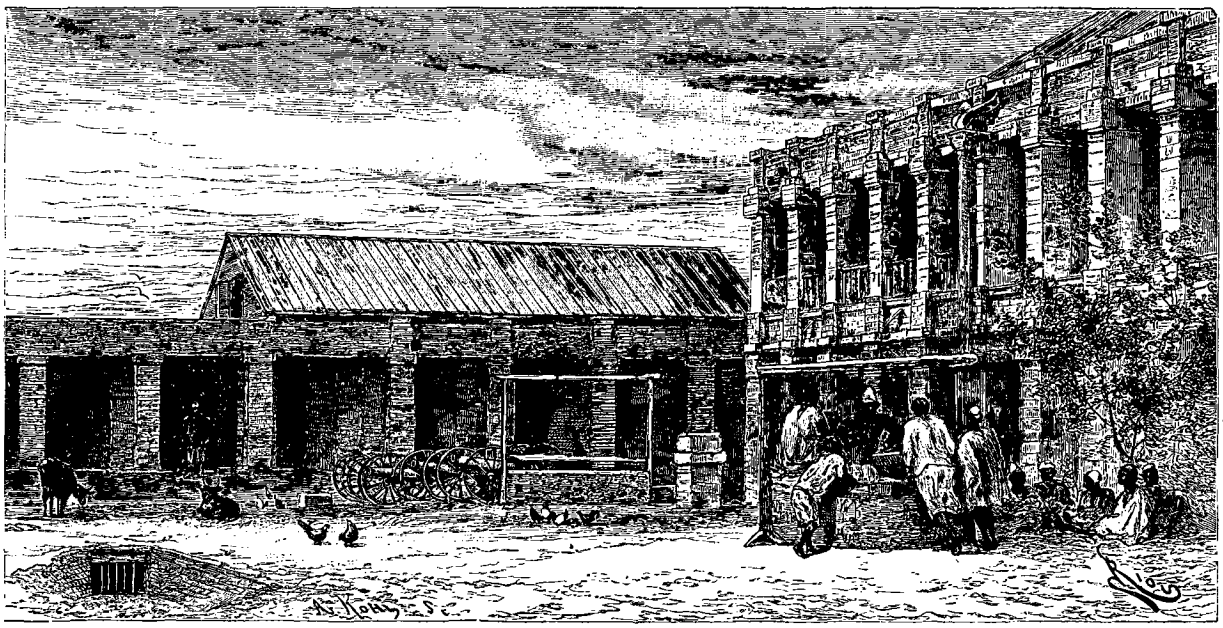
Nous quittons Badumbé le 7 mars, et par la route déjà parcourue lors de mon premier voyage nous parvenons au gué de Toukoto. Les eaux étaient alors assez basses, et toute la colonne le franchit avec une remarquable aisance et sans s'arrêter. Lors de ma première exploration, il avait fallu descendre de cheval, décharger les animaux, transporter les bagages à tête d'homme. C'est ainsi du reste que l'on franchissait d'ordinaire ce passage peu commode. Cette fois, dès que nous eûmes atteint le bord de la rivière, je donnai l'ordre aux spahis de s'engager immédiatement sur le fond rocheux et glissant du gué, puis j'emboîtai le pas avec l'état major. Les tirailleurs suivirent et, après eux, l'artillerie avec ses pièces attelées, les canonniers ayant sim-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plement retiré les culasses pour éviter l'eau, l'infanterie sur ses mulets, le train avec ses petites voitures. Bref, le passage était complètement terminé en trois quarts d'heure. Cette opération s'était faite avec beaucoup d'entrain, et l'on éprouvait un véritable plaisir à voir les hommes, les chevaux, les voitures, se succédant au milieu du gué, les canons roulant sur les rochers, éclaboussant l'eau, les roues s'enfonçant dans les cavités, les canonniers poussant à la volée. En somme, ces petites pièces de 80 millimètres qui venaient de participer à l'expédition de Diana, avaient parfaitement tenu bon jusqu'à ce jour. On pouvait les considérer maintenant comme bien acclimatées dans le Haut-Fleuve, où elles avaient détrôné notre matériel suranné de 4 R. de montagne.

Nous passons la journée sur la rive droite du Toukoto, d'où j'expédie l'un de nos officiers pour effectuer une reconnaissance sérieuse des environs en amont et en aval du gué, et examiner si l'on ne pourrait pas trouver un endroit moins large, permettant l'établissement d'un pont. Avec le mouvement des colonnes, des convois, qui a lieu actuellement entre les deux rives du Bakhoy, on ne peut réellement se contenter d'un passage aussi primitif que celui du Toukoto, où la hauteur des eaux et la violence du courant rendent les communications toujours très dangereuses en hivernage. Nous devons arriver à avoir un pont sur le Bakhoy en utilisant les emplacements où des îles permettraient l'établissement de piles naturelles et faciliteraient ainsi la construction projetée.

Nous sommes à Kita le 12 mars. Nous avons successivement parcouru les étapes de mon premier voyage. Ce sont toujours les mêmes solitudes, peuplées de fauves et d'antilopes, les forêts d'arbres à beurre, puis



Intérieur du fort de Kita. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

les villages du Fouladougou avec l'ancien campement de Mungo-Park, et enfin les marigots, au cours tranquille, aux bords couverts de bambous et de pandanus. Nous avons trouvé vide le joli petit village de Manambougou, si coquettement placé dans une vallée de roniers; ses habitants l'ont évacué pour s'installer sur les bords du Kégnéko, où les terrains étaient meilleurs pour les cultures. Je remarque, chemin faisant, que ces cultures ont augmenté d'importance. Du reste, le pays est partout tranquille, et notre présence parmi ces populations indigènes a eu au moins pour résultat de faire cesser les guerres continuelles qui les déchiraient entre elles.

Le 12 mars, de bon matin, nous passons au petit village de Boudovo, d'où l'on a une belle vue du massif de Kita, et, peu après, nous sommes devant le fort, placé tout près du village de Manambougou.

Le fort de Kita est le plus important de tout le Soudan français. Il a été construit pendant les années 1881, 1882 et 1883. Il est placé dans la plaine, sur une petite élévation, de manière à commander toutes les routes qui s'y croisent.

Je ne retrouvai plus à Kita Tokonta, l'ancien chef, mort deux ans auparavant. Toutefois, son fils Ibrahima, qui m'avait accompagné à Ségou, se présenta à moi, dès mon arrivée. Il était devenu un beau jeune homme, portant avec élégance le costume de chef malinké.

Pendant les quelques jours que je passai à Kita, j'ordonnai les mêmes travaux d'assainissement et de voirie que dans nos autres postes. Le village de Manambougou, qui était devenu très considérable, fut percé de rues larges et plantées d'arbres. Déjà, mon ami Piétri, qui, en 1883, avait commandé le fort, avait commencé le tracé d'une route, que nos soldats avaient appelée « route de France ». Je prescrivis de la faire continuer dans la direction de Goniokori, en recom-

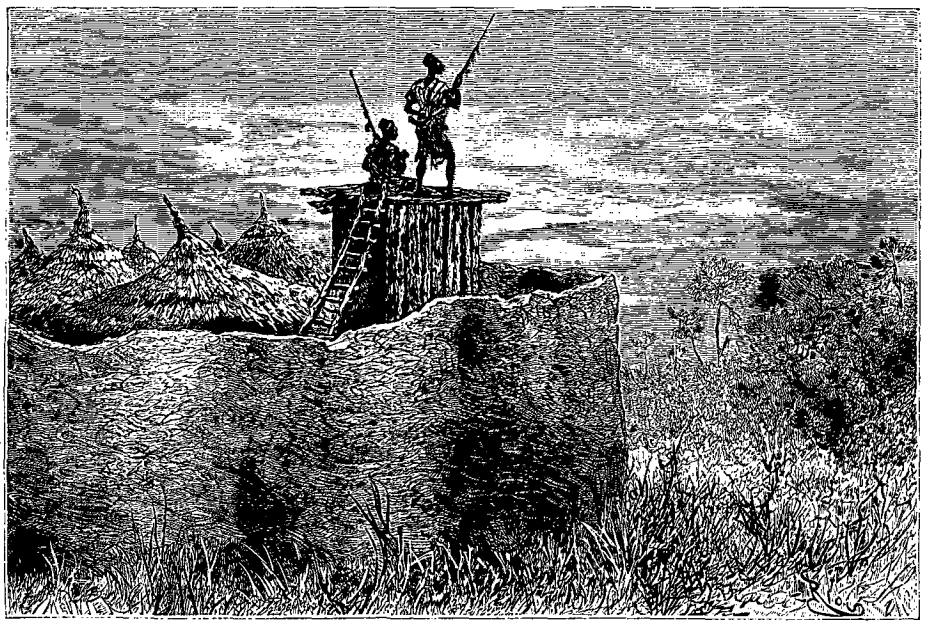
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandant bien de ne pas abattre ou laisser brûler les arbres qui se trouvaient sur ses côtés.

Je fis faire ensuite toutes les études nécessaires pour la construction, sur le massif de Kita, d'un sanatorium destiné à recevoir nos malades et convalescents. Le commandant Vallière et le docteur Brindejonc de Tréglodé, que j'avais chargés de ces études, trouvèrent, à environ 90 mètres d'élévation au-dessus de la plaine, un emplacement assez vaste et suffisamment ombragé, pour justifier le choix que l'on en voulait faire. Ils appelèrent ce lieu la *Source*, à cause d'une source qui jaillissait d'un rocher et coulait en permanence, bien qu'en faible quantité, pendant la saison sèche. La *Source* se trouvait à environ 30 minutes du fort, auquel il serait facile de la relier par une route en corniche.

De Kita j'expédiai deux nouvelles missions d'officiers : l'une avec le capitaine d'infanterie de marine Martin pour explorer les parties encore inconnues du Bambouk et compléter les renseignements déjà rapportés par M. Reichemberg; l'autre, avec M. Liotard, pharmacien de la marine, pour visiter le Bouré et ses gites aurifères, et se rendre compte des ressources de la région en lianes-caoutchouc.

La colonne laissait Kita le 20 mars. Je la faisais précéder par un fort détachement de tirailleurs, chargé de parcourir tout le pays situé au sud du Baoulé, qui était infesté de pillards maures. Ceux-ci, cachés dans les épaisses forêts qui couvraient toute la contrée, attaquaient les caravanes sans défense, enlevaient les femmes et les enfants, et ôtaient toute sécurité aux routes qui mettaient Kita en communication avec le Kaarta et Bammako. Malheureusement, ces adroits bandits dispa-



Les habitants de Maréna surveillant les Maures. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

raissaient dès qu'une force militaire était signalée, et jusqu'à ce jour on n'avait pu mettre la main sur aucun d'entre eux. Au Bandingho, où nous passâmes la journée du 20, les chefs des villages de la région, Maréna, Bangassi, etc., vinrent me renouveler leurs plaintes sur le dangereux voisinage de ces Maures. Ils me donnèrent sur leur existence des détails qui indiquaient bien la terreur qu'inspiraient ces brigands. Les habitants n'osaient s'éloigner de l'enceinte de leurs tatas, ni étendre leurs cultures. Chaque fois qu'ils allaient dehors, soit pour cultiver, soit pour faire du bois, soit pour tout autre motif, ils étaient forcés de marcher armés et en troupe. Plusieurs de leurs jeunes gens étaient constamment en sentinelle sur les terrasses des cases, ou au sommet de l'arbre à palabres, pour annoncer l'ennemi et donner le signal de l'alarme. Bref, c'était une situation intolérable, à laquelle je me promis d'apporter un remède au plus tôt.

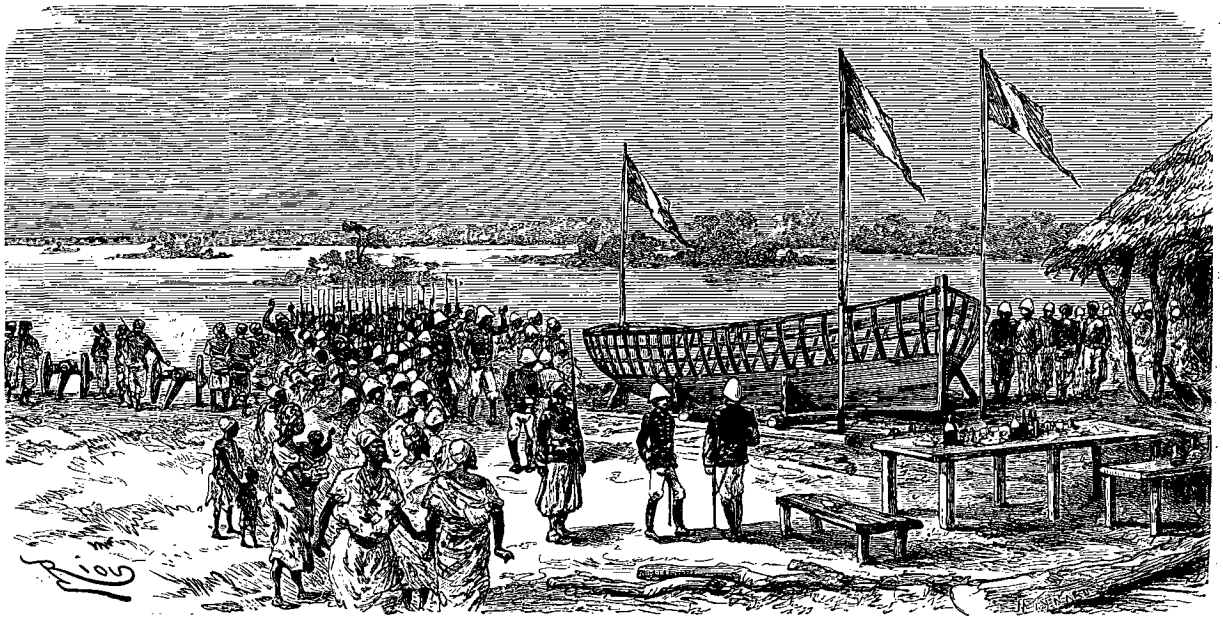
Je pensais déjà que le meilleur moyen de ramener la tranquillité et la sécurité dans cette contrée serait de reporter vers le nord, au sommet de la boucle du Baoulé, notre poste de Koundou, situé actuellement en un point où il ne présentait plus guère d'utilité. Nous arrivons à ce poste le 25 mars.

J'y ordonne les mêmes travaux que dans nos autres postes, et je fais entrevoir aux habitants, venus pour me porter leurs plaintes contre les Maures pillards, un avenir meilleur et un prompt remède à leurs maux.

GALLIÉNI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baptême de la canonnière (voy. p. 386). — Dessin de Riou, d'après les indications de l'auteur.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Séjour à Bammako. — Baptême de la canonnière *Mage*. — Le fort de Niagassola. — Difficultés de la route de Niagassola à Kita. — Retour à Kayes. — Embellissements et constructions à Kayes. — Tentative de Soybou pour franchir le Sénégal. — Sa capture et son exécution. — Traité avec Ahmadou. — Réception de ses ambassadeurs à Kayes. — Mesures de précaution contre Mahmadou-Lamine pendant l'hivernage. — Retour de la colonne en France. — Résultats de la campagne 1886-1887.

La colonne parvient à Bammako, sur les bords du Niger, le 1er avril. Les lecteurs du *Tour du Monde* connaissent déjà, par mon premier voyage, la route que nous avons suivie. J'avais voulu bivouaquer à Dio, et j'en avais profité pour visiter les lieux qui avaient été le théâtre de l'attaque du 11 mai 1880. J'éprouvai de la satisfaction à revoir le marigot où le docteur Tautain avait soutenu un combat si acharné contre les assaillants, les ruines où j'avais rallié ma petite troupe pour marcher à son secours, la forêt où nous avions commencé notre retraite vers le Niger, désespérant presque d'atteindre ce fleuve. Le village de Dio était à peu près vide de ses habitants, car ceux-ci, malgré le pardon qui leur avait été octroyé, s'étaient retirés à quelques kilomètres vers l'intérieur, tout en s'étant parfaitement soumis à notre autorité. Cependant je retrouvai encore à Dio quelques-uns des indigènes qui s'étaient trouvés présents à l'affaire; mais ils semblaient avoir la plus grande répugnance à répondre à mes questions sur ces événements. Comme je cherchais à m'informer du mobile qui les avait poussés à m'attaquer, l'un d'eux me répondit : « Ah! nous étions fous ce jour-là! Les jeunes gens n'ont pas voulu écouter les vieux. Nous avons été bien punis. »

Bammako aussi était plein de souvenirs pour moi. On se rappelle que c'est là que notre malheureuse mission avait réussi à se reconstituer tant bien que mal, et avait résolu de continuer sa marche sur Ségou, malgré le dénuement dans lequel nous nous trouvions alors. Mais que de changements depuis cette époque!

On y avait construit un fort. Il était placé dans la plaine, entre Bammako et la chaîne de montagnes qui limite de ce côté le bassin du Niger. Il flanquait deux faces du village, enfilait la route de Ségou et dominait la plaine dans laquelle on débouche en venant du Bélédougou ou du Manding.

Le fort a l'aspect d'un grand rectangle de 95 mètres de long sur 70 mètres de large. Une partie de l'enceinte est en maçonnerie, l'autre en pisé.

Trois petits pavillons, placés à cheval sur le mur

1. Suite. — Voyez p. 305, 321, 337, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'enceinte, servent de logements aux officiers et soldats européens de la garnison. Ils permettent, en même temps, aux tireurs placés dans ces pavillons de croiser leurs feux le long des faces et d'en interdire, le cas échéant, l'approche aux assaillants.

Un fossé entoure tout le fort.

Le docteur Tautain, auquel j'avais confié le commandement de Bammako, ne s'y trouvait pas alors. Il était parti, depuis une quinzaine de jours, pour une mission, dont je l'avais chargé, dans le nord du Bélédougou et sur les confins du Sahara. Accompagné du lieutenant Quiquandon, pour faire les levés topographiques, mon ancien compagnon d'exploration devait reconnaître toute cette région, s'étendant sur la rive gauche du Niger, au nord de Bammako, et s'aboucher avec les peuplades bambaras ou maures qui se trouvaient dans la direction de Tombouctou. Il pourrait ainsi faciliter la mission de la canonnière en rapportant des renseignements sur les populations riveraines du Niger au nord de Ségou.

Le commandant Caron s'était activement occupé de la double tâche qui lui avait été confiée. Il devait faire construire, par ses ouvriers indigènes, une coque en bois, propre à recevoir ensuite une machine. Cet essai avait le plus grand intérêt, et j'eus la satisfaction de pouvoir constater qu'il avait en grande partie réussi. Un chantier avait été organisé au bord du fleuve, près de l'endroit même où fut lancée la canonnière *Niger*, sur une petite éminence, située à 1200 mètres environ dans le sud-est du fort. Déjà, au moment de mon arrivée, le nouveau bâtiment commençait à prendre tournure : la quille, les couples étaient en place. Le bordé de fond était terminé, et l'on s'occupait du calfatage, afin de n'être pas surpris par les eaux.

J'avais fait donner à cette nouvelle canonnière le nom de *Mage* pour perpétuer le souvenir du premier officier qui avait vu le Niger, en 1863.

Le 2 avril, une patriotique cérémonie eut lieu pour procéder au baptême du *Mage*. Tout le monde s'était donné rendez-vous sur les bords du Niger : officiers et chefs de service de la colonne, le roi de Bammako, avec un nombreux concours d'indigènes.

Après une salve de dix coups de canon, j'aspergeai la coque, encore inachevée, de la canonnière, et je prononçai une allocution dans laquelle j'expliquai que ce nom de *Mage* donné à la canonnière était celui de l'intrépide officier qui reçut le premier, il y a trente ans, la mission de pénétrer jusqu'à Ségou. Puis je bus au commandant Caron, aux officiers et aux marins qui allaient tenter le périlleux voyage de Tombouctou. J'annonçai qu'avant trois mois nous recevrions la nouvelle que la canonnière française aurait jeté l'ancre devant Kabara, le port de ce célèbre marché.

Le commandant Caron me remercia de mes paroles et de mes encouragements aux officiers et marins de l'expédition. Il manifesta la ferme espérance d'arriver au terme de sa mission et voulut bien aussi porter un toast en mon honneur.

L'assistance visita ensuite la canonnière, dont la construction révélait toutes les qualités d'intelligence de M. Caron. Le navire avait 25 mètres de long et 5 mètres de large, et jaugeait 100 tonneaux. Il devait flotter vers le 15 juin, et n'attendrait plus alors que sa machine pour sillonner les nombreux et puissants affluents du bassin supérieur du Niger.

La visite achevée, les officiers se réunirent autour d'une table faite de madriers destinés au bordage de la canonnière, et que le commandant Caron, à la surprise de tous, avait su couvrir de rafraîchissements, de victuailles et de fruits. Ce buffet inespéré fut mis au pillage, et la plus cordiale gaieté ne cessa de régner parmi ce groupe de jeunes Français que les fatigues endurées n'avaient pu encore réussir à assombrir.

La nuit venue, des feux Coston, des fusées, des artifices, continuèrent à éclairer cette fête patriotique, à la grande joie des indigènes, massés devant le tata de Bammako.

Puis chacun regagna son gourbi, pensant avec orgueil que bientôt le *Niger* porterait les couleurs françaises devant Kabara, pendant que, vers le sud, le *Mage* irait fouiller dans ses replis les affluents encore inconnus du mystérieux Djoliba.

Une bien excellente nouvelle m'arrivait avant mon départ de Bammako. Dans un télégramme envoyé par un courrier rapide à Niagassola, le capitaine Péroz m'informait que, dès la réception de ma lettre, l'almamy Samory avait signé, le 23 mars 1887, le traité de Bissandougou. Le Niger servait désormais de frontière entre les possessions françaises et les États de ce souverain nègre. Ceux-ci étaient placés sous le protectorat exclusif de la France, et notre commerce national était entièrement libre dans les immenses territoires dépendant de l'almamy. Ces précieux résultats, dus à l'énergie et à l'adresse diplomatique du capitaine Péroz, poussaient les frontières du Soudan français vers le sud jusqu'à la colonie anglaise de Sierra Leone et à la république de Liberia. Ils formaient le complément naturel des succès déjà obtenus sur les bords de la Gambie.

Il ne restait plus maintenant qu'à décider le sultan Ahmadou à imiter l'exemple de Samory, et le Soudan français formerait alors un empire compact et complètement soumis à notre influence, surtout si notre canonnière réussissait dans son entreprise sur Tombouctou.

Je prescrivis au capitaine Péroz de rentrer à Bafoulabé par le Tankisso, important affluent du Niger, en complétant la carte des pays inexplorés qu'il trouverait sur sa route.

J'aurais désiré parcourir avec la colonne tout le Bélédougou, où plusieurs cas assez graves d'insoumission venaient de se produire; mais la saison des pluies approchait à grands pas, et je me voyais forcé de remettre cette expédition à la prochaine campagne. Au Soudan, dès que l'hivernage arrive, il faut renoncer à toutes les opérations actives. Nos garnisons s'enferment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

alors dans les postes, bien approvisionnés en vivres et en munitions, et attendent que la saison sèche permette de se répandre au loin, pour faire la police des régions placées sous notre influence. Agir autrement serait compromettre inutilement la santé et la vie de nos hommes.

La colonne laisse donc Bammako le 5 avril, et, par l'itinéraire que nous a si bien décrit le commandant Vallière lorsque, pour la première fois, en 1880, il explorait cette région, parvient le 13 du même mois à Niagassola. On se rappelle la réception que le vieux Mambi avait faite à mon envoyé. Aujourd'hui, sur un mamelon situé à 500 ou 600 mètres du village, on a construit un fort, qui nous assure la prééminence dans la vallée du Bakhoy. Un pavillon central en maçonnerie sert de logement aux officiers et soldats européens, et abrite la poudrière, les magasins et les bureaux du télégraphe. Ce fort a pu avoir une grande utilité pendant ces dernières années, alors que le pays était ravagé par les Sofas de Samory, mais aujourd'hui qu'une tranquillité absolue règne dans la région, sa garnison serait mieux placée ailleurs, et je préférerais la voir sur les bords du Tankisso, par exemple à Dinguiray.

Notre établissement de Niagassola est d'ailleurs placé dans un très beau site, au milieu d'un gracieux cirque de montagnes, que sillonnent plusieurs cours d'eau à l'aspect verdoyant.

Nous ne restons que deux jours à Niagassola. J'y reçois la visite des chefs de village du Manding, qui ne sont pas encore remis des secousses de la dernière guerre avec Samory. Celui-ci a emmené de nombreux habitants sur la rive droite, et ceux qui restent, craignant toujours les cavaliers de l'almamy, se sont

Passage du Diulafako. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

réfugiés dans les montagnes, et n'osent se livrer en paix à leurs cultures. Je les rassure, leur communique les termes du dernier traité, et leur annonce que désormais aucun Sofa ne franchira plus le Niger, et que je vais m'efforcer de me faire rendre leurs gens qui sont encore avec Samory.

Nous repartons le 15, dans la direction de Kita. Le terrain était des plus difficiles. On n'a pas oublié les obstacles que Vallière y avait rencontrés lors de son premier voyage. Or notre colonne comprenait maintenant des canons et même des voitures, et je laisse à penser les efforts que nous dûmes faire pour franchir les passages montagneux qui séparent Niagassola de Mourgoula. Nous partions de nuit, pour éviter la grande chaleur : aussi la colonne était-elle précédée dans sa marche par une troupe de Malinkés portant des torches allumées. Ces indigènes étaient échelonnés tout le long de la colonne, surtout auprès des pièces d'artillerie et du convoi de voitures. Nous eûmes ainsi à franchir, par une obscurité complète, la rivière de Diulafako. C'est un cours d'eau peu profond, mais à lit rocheux, où chevaux et mulets glissaient à chaque pas. Les porteurs de torches étaient placés le long du passage, tandis que des tirailleurs se tenaient en aval, prêts à retenir les hommes et les animaux qui tomberaient. Ce passage, en pleine nuit, à la lueur des torches, offrait un spectacle des plus pittoresques.

Il faut signaler encore la marche de la colonne à travers les gorges de Nianfa, qui dut s'exécuter en plein jour, à cause des obstacles de la route. Le sentier serpentait le long de la montagne, ayant d'un côté les parois à pic des rochers, tandis que de l'autre côté s'ouvraient des précipices profonds, où hommes et animaux menaçaient de rouler au moindre faux pas. Nous poussons tous un soupir de soulagement quand nous parvenons dans la plaine de Mourgoula.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 19, nous nous retrouvons à Kita. J'y rencontre le capitaine Oberdorf, qui, parti de Diana quatre mois auparavant, vient d'accomplir heureusement sa longue et difficile mission dans les vallées de la Falémé et du Bafing. Il avait visité d'abord la Haute-Gambie, puis, franchissant les deux fleuves que je viens de citer, était parvenu dans les États d'Aguibou, le chef de Dinguiray. Personne n'avait encore exploré cette région, où je tenais à nous attacher Aguibou, dont la capitale se trouvait sur la route du Fouta-Djalon et de nos établissements des rivières du sud. M. Oberdorf avait réussi de tous points dans sa mission. Aguibou avait placé ses États sous notre protectorat, ce qui prolongeait encore vers le sud les limites de nos possessions soudaniennes.

Le Dinguiray, qu'il venait d'explorer, est compris entre le Bafing et le Tankisso. Il est séparé du Bouré par une solitude étendue. Le terrain est couvert de montagnes, allant en s'élevant de plus en plus vers le sud-ouest. Entre ces hauteurs circule la large et belle vallée du Bafing. A part ce grand cours d'eau, le pays n'est arrosé que par une multitude de ruisseaux peu importants. La population est un mélange de Toucouleurs et de Diallonkés ; la fusion entre les conquérants et les vaincus est telle que les deux langues sont indifféremment parlées. Le Dinguiray a été le berceau de la fortune d'El-Hadj Oumar; c'est de là que le prophète s'élança à la conquête du Soudan occidental.

Aguibou, le plus jeune des fils du conquérant, qui gouverne aujourd'hui Dinguiray, est l'autocrate le plus aimé du Soudan : fils du grand prophète noir, il est un chef religieux respecté. Sa bravoure en fait un chef d'armée incontesté, et sa générosité et sa douceur sont citées par ses sujets diallonkés et toucouleurs. Sous sa domination, le pays est en paix et prospère continuellement. Le capitaine Oberdorf avait été frappé de sa distinction et de l'expression de franchise répandue sur son visage, fait rare chez les Toucouleurs. Il s'était montré d'une extrême affabilité avec notre officier, qu'il avait fait soigner très attentivement pendant une maladie grave.

Nous laissons Kita le 21 avril. Je hâte ma marche, car le commandant Monségur vient de me télégraphier que Soybou, le fils de Lamine, poursuivi par les cavaliers d'Ahmadou, s'est rapproché du fleuve et se propose de passer sur notre rive. Il me signale un commencement d'effervescence parmi les villages sarracolets, et notamment à Tuabo, près de Bakel. De plus, des envoyés du sultan m'attendent à Kayes pour conclure le traité projeté.

Nous sommes à Bafoulabé le 30 avril. Les pluies ont déjà commencé, et, avant d'arriver à Badumbé, nous avons subi un violent orage. La route de Badumbé à Bafoulabé était à peu près complètement terminée, sauf les ponts, dont on ne pourrait s'occuper qu'à la campagne prochaine.

Je donnai à peine un jour de repos à Bafoulabé aux hommes et aux animaux, et nous partîmes le 2 mai, pour arriver à Kayes quatre jours après.

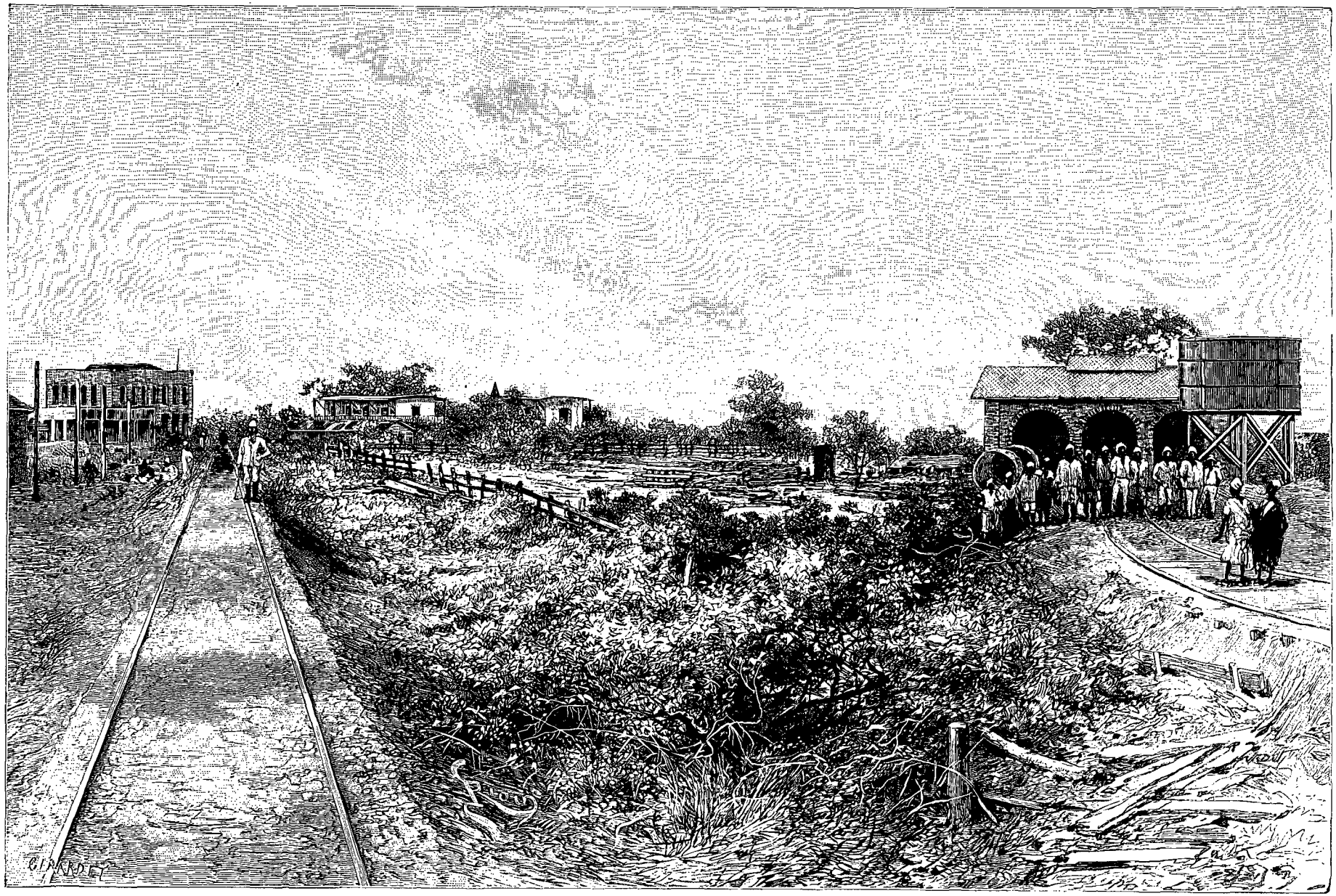
Kayes était maintenant presque une ville. Dès l'arrivée du train, l'œil était agréablement surpris par les constructions nouvelles, qui étaient complètement terminées. Le nouveau dépôt de machines se trouvait à droite de la voie, offrant désormais, sous son toit de briques rouges, un solide abri à nos locomotives. Sur le bord du fleuve on avait fait disparaître l'ignoble hangar de planches où étaient remisées les machines au milieu des débris de l'incendie de 1884. Tout cela n'existait plus, et l'on avait peine à se figurer l'incroyable désordre qui régnait jadis en cet endroit. Le gigantesque ficus sous lequel était installée la forge du chemin de fer était complètement libre, et non loin, se dressait, entièrement achevé, le beau pavillon construit pour loger nos officiers. Devant, tout le terrain avait été dégagé des décombres qui s'y trouvaient et l'on avait fait une belle plantation de mimosas, formant square. Il va sans dire que toutes les berges du Sénégal étaient en ce moment couvertes de beaux jardins, où le commandant Monségur avait fait toutes sortes de plantations : bananiers, grenadiers, orangers, citronniers, goyaviers, légumes et fleurs d'Europe, ainsi que de nombreux arbres du pays.

Partout, en parcourant les quartiers indigènes, je retrouvai les mêmes transformations. Kayes était enfin ce qu'il devait être, et l'on éprouvait un véritable plaisir à se promener dans les larges voies qui sillonnaient la ville et lui avaient enlevé son insalubrité.

Le service du chemin de fer n'avait pas non plus perdu son temps, car, outre son dépôt de machines, il avait pu mener ses travaux d'avancement jusqu'au point que j'avais indiqué, c'est-à-dire au torrent du Galougo. Il avait fallu, au delà du pont du Bagouko, en construire un second sur le marigot de Tambacoumbafara. Malheureusement, un bien triste événement était survenu peu de jours avant mon arrivée : c'était la mort de M. Descamps, directeur du chemin de fer. Ce jeune et distingué ingénieur avait succombé aux atteintes du climat et aux fatigues d'un séjour de trois années au Soudan.

J'eus à m'occuper de suite de Soybou. Le fils du marabout tenait toujours la campagne sur la rive droite du Sénégal, mais Ahmadou, à qui je venais d'écrire à ce sujet, le faisait pourchasser par toute sa cavalerie. De mon côté, j'avais pris toutes les mesures nécessaires pour pouvoir l'arrêter quand il tenterait de passer sur notre rive. Il fallait à tout prix, sous peine de voir s'insurger encore les populations sarracolets, éviter qu'il ne puisse rejoindre son père. Le fanatisme religieux est grand parmi ces indigènes, qui, au fond, avaient conservé toutes leurs préférences pour le marabout et son fils. Tous nos interprètes et hommes de confiance avaient été envoyés dans le Kaméra pour surveiller le passage de Soybou et des gens qu'il avait encore avec lui. Les garnisons de Médine et de Kayes, sous le commandement du lieutenant Reichemberg, avaient été échelonnées entre la Falémé et le village de Tambokané, prêtes à se réunir pour arrêter le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de Kayes en 1887, après les travaux exécutés. — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

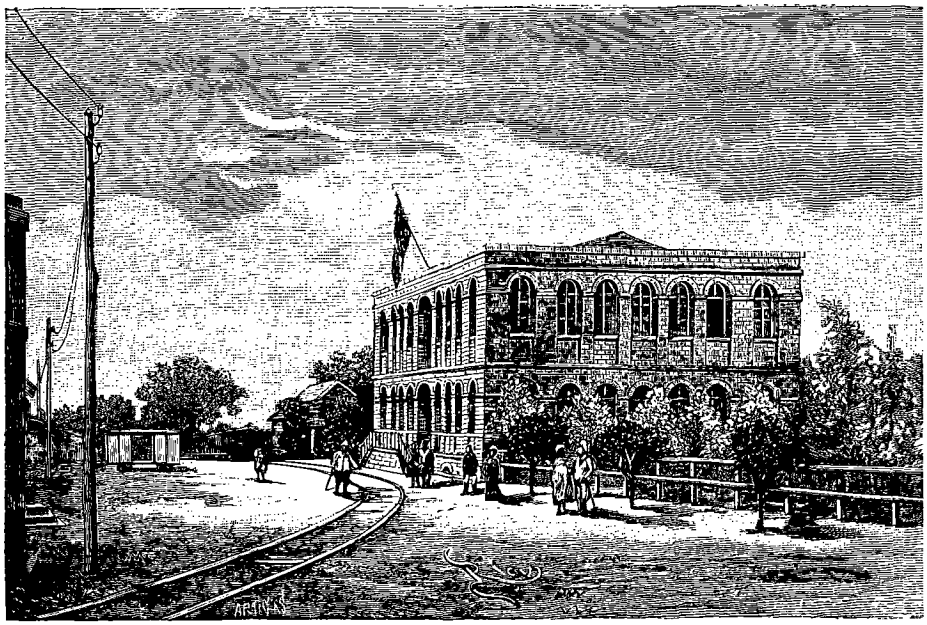
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jeune chef; celle de Bakel surveillait également les passages entre Arondou et Tuabo. Deux chalands armés en guerre avec nos pièces de 65 millimètres croisaient entre Arondou et Tambokané, gardant les principaux gués. Une lettre arabe avait été adressée à tous les chefs du Kaméra pour les informer qu'ils payeraient de leur tête toute tentative de rébellion, toute connivence avec Soybou. En un mot, une véritable chasse à l'homme avait été organisée pour éloigner le péril qui nous menaçait encore. De plus, je me préparai à envoyer la colonne dans le Kaméra.

Celle-ci avait mis juste un mois pour venir de Bammako à Kayes et accomplir les 700 kilomètres qui séparent ces deux points. Malgré la rapidité de nos marches, elle n'avait eu aucun décès, ni même aucun malade sérieux pendant cette longue route. Il est vrai que j'avais veillé d'une manière toute particulière à l'alimentation et aux soins hygiéniques de nos soldats. Je fis donc un dernier appel au dévouement de tous, et j'expédiai la colonne, sous le commandement de Vallière, le long du Sénégal, afin d'assurer une tranquillité complète dans cette région, menacée encore par l'approche du fils de Mahmadou-Lamine. Je concentrai en même temps à Tambokané, la flottille de chalands destinée à nous descendre vers Podor avant les pluies et dès que la question Soybou aurait été réglée.

Nous n'eûmes, du reste, pas longtemps à attendre, et le jour même où la colonne avait quitté Kayes, un courrier du lieutenant Reichemberg m'annonçait la prise de notre ennemi Soybou.

C'est au village de Dikokori que ce jeune chef, harcelé par les cavaliers d'Ahmadou, avait tenté le passage du fleuve. Il s'y était présenté avec les hommes



Kayes : le nouveau pavillon des officiers (voy. p. 388). — Dessin de Riou, d'apres une photographie du capitaine Famin.

qui lui servaient encore d'escorte, mais le petit poste de tirailleurs qui y avait été établi, renforcé par quelques habitants du village, avait ouvert aussitôt le feu contre le fugitif et ses partisans. En même temps, le lieutenant Reichemberg, qui se trouvait non loin de là, prévenu par un courrier rapide, était accouru en toute hâte. Il faisait passer un détachement de tirailleurs sur la rive droite du fleuve, et Soybou se trouvait pris ainsi entre deux feux. Il fit une défense acharnée, et ce n'est qu'après qu'il eut perdu la plupart de ses gens qu'on put s'emparer de sa personne.

J'aurais voulu faire grâce au prisonnier, mais tout acte de clémence aurait été considéré comme une faiblesse. C'était Soybou qui avait dirigé le siège de Bakel un an auparavant, et qui, à la tête de ses fanatiques Talibés, avait incendié les villages environnants, pillé les dépôts de marchandises, et fait mettre à mort les malheureux tombés en sa possession. Le lieutenant Reichemberg réunit donc, sur mon ordre, une cour martiale, dans laquelle entrèrent deux traitants de Bakel, choisis parmi ceux qui avaient défendu la ville lors du siège. Mais, pour atténuer en quelque mesure le sort du fils de Lamine, j'avais prescrit qu'il mourrait en soldat, au lieu d'être décapité, suivant la coutume des indigènes.

C'est le sourire aux lèvres que Soybou se présenta devant ses juges. C'était un beau jeune homme — il n'avait que dix-huit ans, — à la figure intelligente, aux traits fins et énergiques. Il ne fit aucune réponse aux questions qui lui furent posées sur les motifs qui l'avaient poussé à prendre les armes contre les Français et à détruire nos établissements du fleuve. Seulement, à la fin de l'interrogatoire, s'adressant au lieutenant Reichemberg, il lui dit :

« Pourquoi frappes-tu le bras qui a exécuté, et non la tête qui a ordonné ? »

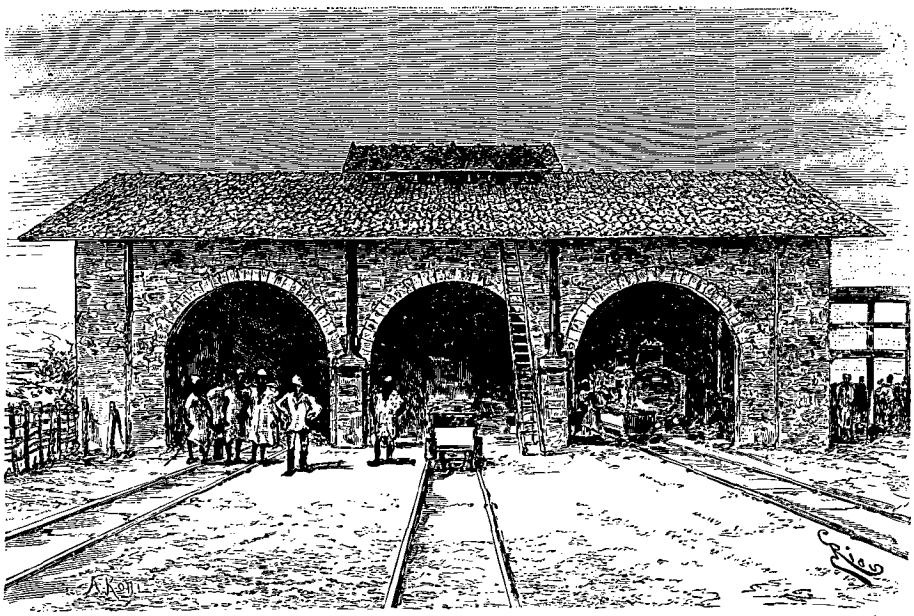
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il fut reconnu coupable, et mené aussitôt devant le peloton d'exécution. Son visage exprimait toujours la plus grande sérénité, et à M. Reichemberg, qui lui demandait s'il n'avait rien à dire avant de mourir, il répondit :

« Remercie le colonel de me tuer avec ses fusils, et de ne pas me rendre indigne du séjour d'Allah. » Il tomba sous les balles des tirailleurs et fut enseveli sous un énorme baobab que l'on aperçoit près de l'embouchure de la Falémé lorsqu'on passe en bateau devant le village de Goutioubé, où avait eu lieu l'exécution.

La capture et la mort de Soybou eurent un grand retentissement dans toute la région. Au moment de quitter le Soudan pour aller préparer, en France, la campagne suivante, cet événement m'enlevait toute préoccupation sur notre situation politique dans les États sarracolets, où les populations allaient pouvoir désormais se livrer en paix à leurs travaux de culture et reprendre leurs transactions commerciales avec nos traitants.

Les négociations avec les ambassadeurs du sultan Ahmadou me retinrent encore quelques jours à Kayes. Ces pourparlers marchèrent d'ailleurs rondement, car le souverain toucouleur avait admis en principe toutes mes demandes. Le 12 avril, le traité, signé par moi, était expédié à Ahmadou, qui me le renvoyait également couvert de sa signature et de son sceau. Le sultan plaçait ses États présents et à venir sous le protectorat français. Il ouvrait ses possessions à nos traitants et autorisait la navigation de nos bâtiments, de quelque nature qu'ils fussent, sur le Niger et ses affluents. Ces résultats étaient inespérés, et le traité de Gouri (12 mai 1887) poussait les limites du Soudan français



Kayes : le nouveau dépôt des machines (voy. p. 388). — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

jusqu'au Sahara vers le nord, et achevait l'œuvre de formation d'un empire compact, qu'il ne s'agissait plus maintenant que de souder à nos possessions plus anciennes du Bas-Sénégal.

Pour mieux frapper l'esprit des ambassadeurs toucouleurs, je leur fis visiter, pendant leur présence à Kayes, tous les objets de nature à agir sur leur imagination. Il était bon que l'on connût bien, dans l'entourage du sultan, quels étaient nos puissants moyens d'action vis-à-vis de nos adversaires. Le chef de l'ambassade, Samba-N'Diaye, était un parent du talibé que j'avais connu autrefois à Nango. Je le fis d'abord monter dans un train de chemin de fer, qui, lancé à toute vitesse, le plongea, lui et ses compagnons, dans le plus grand étonnement. A peine était-il de retour de son excursion, qu'il se trouvait en face de nos pièces de 80 millimètres de montagne et de nos canons-revolvers Hotchkiss.

Un tir est exécuté devant lui, dans la plaine de Kayes, jusqu'au delà de 3 kilomètres. On apporte ensuite un kropatscheck tout chargé, et l'un de nos plus adroits tirailleurs lance les neuf projectiles, en moins d'une demi-minute, dans plusieurs directions.

On peut juger de la stupéfaction de ces braves indigènes, habitués à leurs fusils à pierre. Mais ce n'était pas fini, et je leur ménageais de nouvelles surprises.

On se rend au bord du Sénégal, et l'on jette dans le fleuve plusieurs cartouches de dynamite, préalablement enflammées. Les volutes de fumée s'échappent au-dessus de l'eau, puis, tout d'un coup, une formidable explosion vient repousser les vagues jusqu'aux pieds des spectateurs. Les ambassadeurs n'en revenaient pas, et telle était leur stupéfaction, qu'ils refusèrent des poissons tués par le choc, attribuant leur mort à une cause surnaturelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour terminer, je les conduisis au bureau télégraphique, où le téléphone établissait des communications avec nos chantiers du chemin de fer de Tambacoumbafara.

« Connais-tu quelqu'un à Tambacoumbafara? » demandai-je à Samba-N'Diaye.

Il se trouva justement que l'interprète de M. Portier, qui dirigeait les chantiers, était un Toucouleur de la rive droite, parfaitement connu de l'envoyé d'Ahmadou.

« Eh bien, mets-toi l'appareil aux oreilles et préviens de le faire venir. »

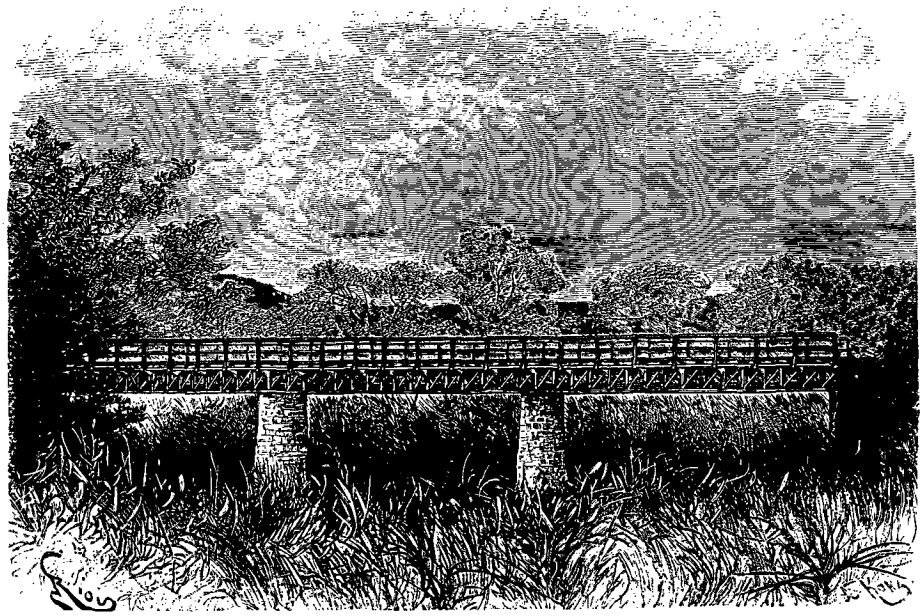
L'expérience continua ainsi pendant quelques minutes. Samba-N'Diaye et ses hommes étaient littéralement abasourdis, et leur impassibilité musulmane ne put tenir devant ces résultats extraordinaires.

« Ah! ces blancs, il n'y a plus moyen de lutter avec eux.... »

Une réponse bien typique fut celle que fit l'un des compagnons de Samba-N'Diaye quand il se fut, à son tour, servi de l'appareil.

« Comment! ce gris-gris qui parle même toucouleur! moi qui croyais que l'on ne pouvait y parler que toubab[1]!... »

Le 15 mai, après avoir serré la main au commandant Monségur, qui allait exercer le commandement pendant mon absence, et aux officiers et fonctionnaires qui devaient rester dans le Soudan, durant l'hivernage, je m'embarquai sur un chaland léger, qui, le soir même, m'amena à Tambokané, où m'attendait la flottille chargée de transporter la colonne jusqu'à Podor. Cette flottille comprenait trente chalands, contenant chacun



Le pont de Tambacoumbafara (voy. p. 388). — Dessin de Riou, d'après une photographie de M. Portier.

une dizaine d'hommes. Deux d'entre eux étaient armés de pièces de 65 millimètres pour pouvoir en imposer, pendant le voyage, aux turbulentes populations du Fouta.

Nous étions à Bakel le 19. Cet établissement avait subi les mêmes transformations que Kayes. De larges avenues plantées d'arbres avaient été ouvertes partout, et la ville ne présentait plus cet aspect désolé qui rappelait le siège de l'année précédente. On avait, de plus, commencé de grand stravaux de canalisation, pour déverser au fleuve les eaux croupissantes qui rendaient si insalubres les abords de Bakel.

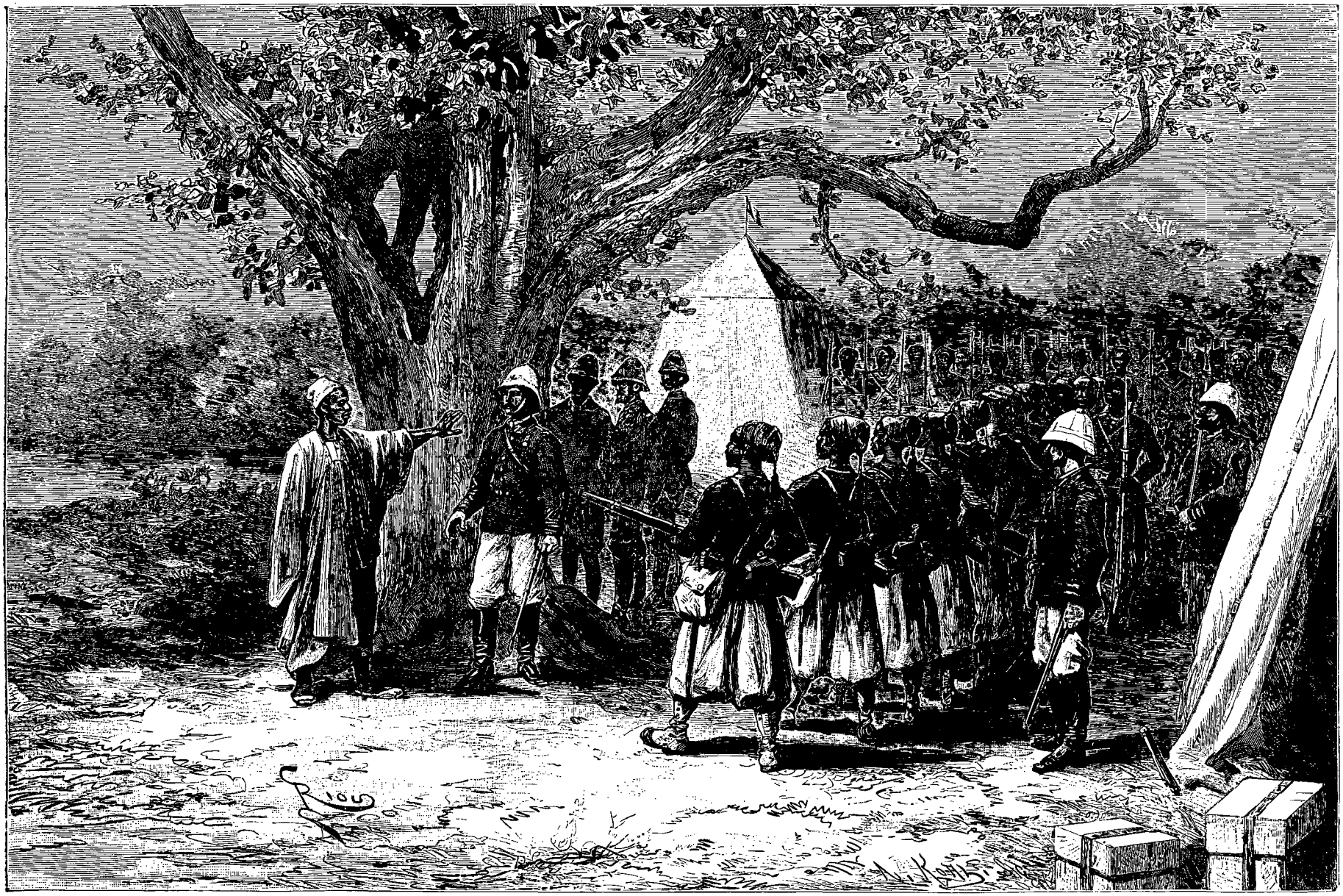
Le marabout Mahmadou-Lamine, d'après les renseignements qui me furent donnés par les envoyés du roi du Bondou, était réfugié à Toubakouta, dans le Niani, sur les bords de la Gambie, et l'on annonçait que cet infatigable perturbateur avait déjà recruté de nouveaux partisans et n'avait nullement renoncé à la lutte. Pour assurer d'une manière absolue la sécurité de nos établissements du fleuve pendant l'hivernage, j'envoyai le capitaine Fortin, avec une forte garnison de tirailleurs et deux pièces de montagne, établir un poste fortifié à Bani, nœud des routes menant de la Gambie sur Bakel et Kayes. Il devait y construire une redoute provisoire, pour pouvoir résister à toutes les tentatives d'attaque, et préparer pour la campagne suivante la ruine complète du marábout.

La flottille quittait Bakel le 10 mai. Le 1er juin, elle rencontrait l'aviso *Salamandre*, venu de Saint-Louis au-devant de nous. Le 4 juin, nous débarquions sur les quais de Saint-Louis, et, cinq jours après, nous nous embarquions pour la France. J'avais la satisfaction de pouvoir ramener avec nous, malgré les rudes épreuves de la campagne, le plus grand nombre de nos officiers et de nos braves soldats.

Le marabout Mahmadou-Lamine avait été battu et

1. Toubab, européen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'exécution de Soybou (voy. p. 390). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rejeté sur la Gambie, à 400 kilomètres de Bakel; son fils Soybou avait été passé par les armes. L'almamy Samory, le sultan Ahmadou, le chef de Dinguiray et ceux d'un grand nombre d'autres États moins importants avaient placé leurs vastes possessions sous le protectorat français, et les limites du Soudan français s'étaient ainsi avancées jusqu'à la république de Liberia, jusqu'au Sahara et au delà du Niger. La ligne ferrée avait été prolongée de 35 kilomètres, et une route carrossable de 50 kilomètres avait été construite entre Bafoulabé et Badumbé. Kayes, Bakel et nos établissements du Soudan avaient été complètement transformés; de vastes plantations et d'importants travaux de voirie avaient été faits partout. Nos missions topographiques et commerciales s'étaient avancées dans toutes les directions, levant la carte des pays inexplorés et frayant la route à nos commerçants et traitants. Enfin, le voyage d'exploration de la canonnière était soigneusement préparé, et, avant deux mois, nous allions recevoir la nouvelle que le *Niger* était parvenu à Koriumé, le port de Tombouctou. Pour la première fois, un steamer français avait atteint ce célèbre marché.

Tels étaient les résultats de la campagne 1886-1887 dans le Soudan français.

XI

La campagne 1887-1888 dans le Soudan français. — Mesures prises pour en finir avec le marabout Mahmadou-Lamine. — La colonne de la Gambie. — Nouveaux progrès de Kayes. — Les foires mensuelles. — Organisation des divers travaux. — La mission du Fouta-Djalon. — La colonne du Bélédougou. — Une nouvelle canonnière sur le Niger.

Le 12 novembre 1887, je me retrouvais à Bakel. Ma deuxième campagne allait s'ouvrir et me permettre de compléter et de consolider les résultats précédemment obtenus.

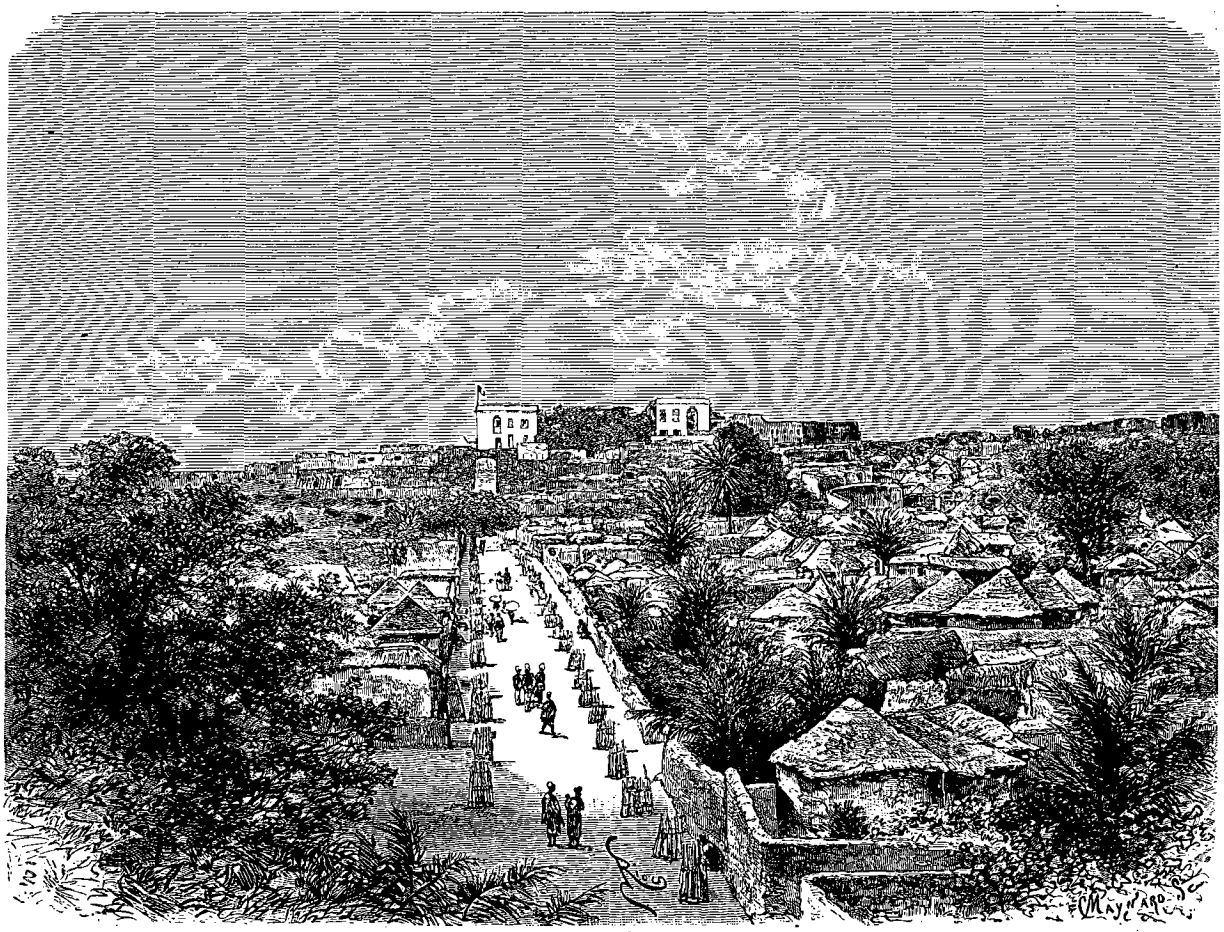
L'horizon politique s'était bien éclairci depuis l'année dernière, mais il y avait encore dans le Soudan deux ou trois points noirs à faire disparaître. J'avais d'abord à me préoccuper de notre ancien adversaire, le marabout Mahmadou-Lamine. Celui-ci avait encore fait des siennes pendant l'hivernage et il n'avait nullement dit son dernier mot. Dans le commencement de juillet, il avait fait demander au gouverneur, à Saint-Louis, de vouloir bien recevoir sa soumission; mais c'était une feinte, afin d'amener un ralentissement dans la surveillance dont il était l'objet, car, au même moment, Mahmadou-Lamine, se mettant à la tête de sa nouvelle armée reconstituée, quittait sa place d'armes de Toubakouta et tombait à l'improviste sur Nétéboulou, la capitale de notre allié Malamine, le roi du Ouli. A la première nouvelle de ce mouvement, des secours se mirent en route de toutes les parties du Ouli : mais ils arrivèrent trop tard. Malamine, comme naguère le vieux roi Oumar-Penda, surpris par une agression que rien ne pouvait faire prévoir, avait été mis à mort avec toute sa famille, et son village avait été pillé et brûlé.

Le marabout, mettant à profit le nouveau prestige que lui donnait cette victoire, avait voulu continuer ses succès. Il avait mis le siège devant Macadiacounda, autre grand village fortifié du Ouli : mais le capitaine Fortin, qui, comme on se le rappelle, avait été détaché à Bani pour lui fermer la route de nos établissements du fleuve, avait eu le temps d'expédier des renforts, sous la conduite d'Ousman-Gassi, le jeune chef bondouké déjà connu de nos lecteurs. Mahmadou-Lamine avait été battu et forcé de regagner Toubakouta. Au moment où j'arrivais à Bakel, cet incorrigible perturbateur était toujours dans cette place d'armes, d'où il se préparait à marcher à nouveau contre nos alliés du Ouli. Ceux-ci étaient pris de peur. Leurs envoyés, qui m'attendaient, me rendaient compte que, si nous ne marchions pas encore en avant pour les soutenir, le marabout se verrait renforcé par des contingents restés indécis jusqu'à ce jour, et ne craindrait pas de prendre encore Bakel pour objectif de ses opérations. Or, pendant tout l'hivernage, les habitants des pays sarracolets avaient pu se livrer tranquillement à leurs travaux de culture. Les rives du Sénégal s'étaient de nouveau couvertes de riches moissons. Les transactions commerciales avaient repris de plus belle, et nos traitants de Bakel et de Médine n'avaient pas caché leur satisfaction des résultats heureux de leurs opérations. Nos escales avaient vu augmenter leur prospérité. Les foires mensuelles, que j'avais organisées pendant la campagne précédente, amenaient chaque mois un nombreux concours d'indigènes dans nos établissements, et l'on voyait paraître sur la place des produits nouveaux, tels que le caoutchouc et le beurre de karité, appelés à un grand avenir commercial dans cette région. Fallait-il laisser compromettre ces résultats par un nouveau mouvement du marabout? Pouvais-je me livrer en toute sécurité aux travaux que j'avais à exécuter sur le Niger, avec ces inquiétudes continuelles à la base de ma ligne d'opérations? Non, il était de toute nécessité que disparût complètement l'homme qui avait su prendre un si grand ascendant religieux sur les populations de ces régions. La tranquillité de nos possessions soudaniennes, la reprise des cultures et des transactions commerciales étaient à ce prix. Je pris donc mes mesures en conséquence.

Ne pouvant me rendre de ma personne à Bani, car c'eût été sacrifier les opérations projetées vers le Niger, je donnai aussitôt les ordres nécessaires pour concentrer sur ce point deux compagnies de tirailleurs sénégalais et une section de 80 millimètres de montagne, destinées à former une colonne volante, sous les ordres du capitaine Fortin. Cet officier s'était parfaitement acquitté, pendant l'hivernage, de la mission que je lui avais confiée. De son poste provisoire de Bani il avait su couvrir toutes les routes menant sur nos établissements du Sénégal et assurer à ceux-ci une tranquillité complète. Bien plus, il était parvenu à organiser les contingents du Bondou et des pays environnants, et à préparer, avec leur concours, une action décisive contre le marabout. Les routes avaient été

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reconnues, les points de réunion désignés, des intelligences nouées avec les chefs des États de la rive gauche de la Gambie. Bref, toutes les mesures étaient prises pour en finir une bonne fois avec notre insaisissable adversaire. Je ne pouvais donc mieux choisir, pour exercer le commandement de cette colonne spéciale, que le capitaine Fortin, dans l'énergie et l'intelligence duquel j'avais une confiance absolue. Il fallait cela du reste, car ce n'est pas sans de grandes appréhensions que je me décidais encore à lancer une nouvelle colonne, à plus de 400 kilomètres de Bakel, à travers un pays hostile, inconnu, inexploré, semé de marais vaseux et couvert de forêts vierges. Cette entreprise pouvait même être considérée comme une imprudence : mais ne faut-il pas être un peu imprudent au Soudan, si l'on veut pousser de l'avant et obtenir des résultats décisifs? J'adressai donc mes instructions détaillées au capitaine Fortin avant mon départ de Bakel, le 14 novembre, et je lui prescrivis de commencer les opérations contre le marabout dès que sa colonne aurait été complètement formée. Mes lettres partaient par un courrier peul qui me promettait d'accomplir en trois jours les 250 kilomètres qui séparent Bakel de Bani. Je doute qu'il y ait au monde de meilleurs marcheurs que ces



Une rue de Bakel en mai 1887. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

Peuls, qui exécutent souvent de véritables tours de force, à peine croyables pour ceux qui ne les ont pas vus à l'œuvre.

Le *Richard Toll* me conduisit à Kayes le 15 novembre. Pendant le voyage j'avais pu voir de mes yeux les heureux changements survenus, durant mon absence, dans les pays sarracolets. Les rives du fleuve étaient couvertes de riches cultures qui s'étendaient, d'une manière ininterrompue, entre Bakel et Kayes ; les villages s'étaient repeuplés, et l'on voyait dans leurs environs les nombreux dépôts de mil, arachides et céréales diverses que les habitants venaient de vendre aux traitants dont les chalands, accostés au rivage, se chargeaient, prêts à redescendre sur Saint-Louis. On sentait aussi que ces populations avaient rompu maintenant avec le marabout et qu'elles nous étaient actuellement parfaitement soumises. Les couleurs françaises flottaient dans chaque village, au-dessus de la case du chef, et au passage du steamer on les voyait s'abaisser et se relever par trois fois pour saluer les officiers qui étaient à bord.

On me fit à Kayes une réception solennelle. On sait que les noirs aiment le décorum et les belles fêtes. Aussi n'avaient-ils pas voulu manquer cette occasion, et s'étaient-ils adressés au commandant Monségur pour me recevoir en grande pompe. La ville était toute

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pavoisée. Il y avait des drapeaux jusqu'au sommet des grands arbres à palabres. Je serrai la main au commandant Monségur, ainsi qu'aux officiers et fonctionnaires, qui avaient passé l'hivernage dans le Soudan et qui m'attendaient au débarcadère; puis je passai la revue des troupes, rangées le long du fleuve. Ensuite il fallut m'avancer, pour me rendre à mon logement, entre deux lignes épaisses d'indigènes, dont le nombre pouvait être évalué à 4 000 ou 5 000 au moins. Non seulement les gens de Kayes, mais ceux des villages environnants, étaient là, formant une foule aux costumes les plus bigarrés et à l'aspect le plus pittoresque.

C'étaient : d'abord les Maures des villages de Samé et de Bongourou, avec leurs têtes ébouriffées, montés sur leurs petits chevaux sauvages, les Ouassoulounkés du « village de liberté », les habitants des quartiers neufs, les guerriers du Khasso et du Logo, puis les ouvriers du service des travaux et du chemin de fer, les laptots, les traitants, et enfin les femmes, dans leurs plus beaux atours, s'inclinant gracieusement sur mon passage. Ce qui frappait le plus dans cette foule, c'était la diversité des types et des costumes.

J'eus ensuite à recevoir les chefs de village, les officiers indigènes, revêtus de leur splendide costume oriental, les interprètes. Ceux-ci me furent présentés par Mademba-Sèye, le chef du bureau politique. Ces interprètes sortaient pour la plupart de l'ancienne école des otages de Saint-Louis, si malheureusement

Les interprètes de Kayes. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

supprimée en 1873. Ils avaient presque tous été formés par Bou-el-Mogdad, l'interprète du gouverneur, que j'avais connu longtemps à Saint-Louis et qui mourut pendant mon voyage à Ségou. C'était un homme instruit, hautement apprécié des indigènes et qui avait rendu les plus grands services à la cause française. Il n'avait pu jusqu'ici être remplacé.

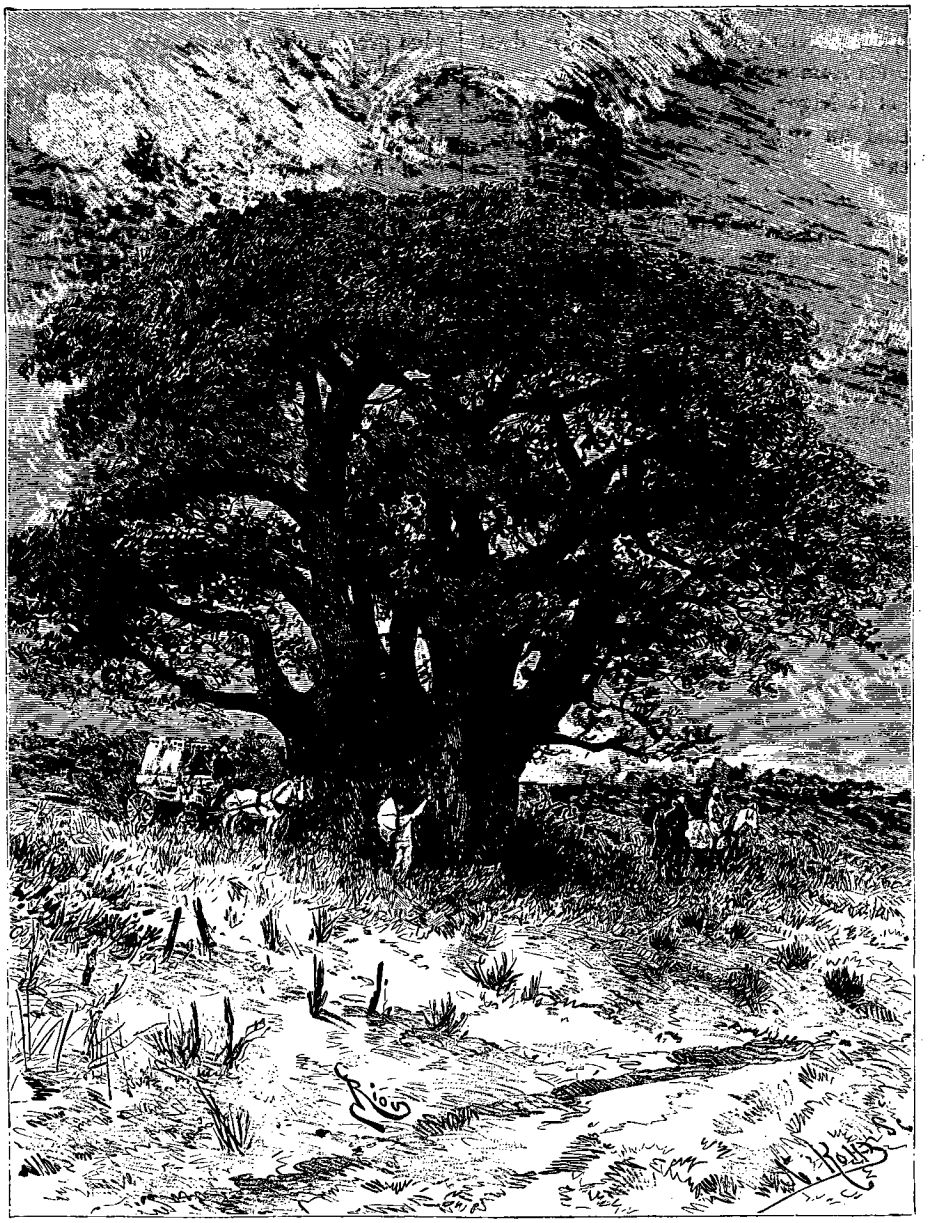
Kayes avait augmenté d'importance et s'était beaucoup embelli. Sous l'influence des pluies de l'hivernage et avec la force de végétation spéciale aux pays intertropicaux, les plantations faites pendant la campagne précédente avaient admirablement réussi et transformé l'aspect de la ville. Les effets des mesures hygiéniques que j'avais ordonnées s'étaient déjà fait sentir, et la santé s'était maintenue très bonne pendant les derniers mois, malgré l'insalubrité de cette saison.

Les travaux de voirie avaient été continués, et l'on avait exécuté, dans la direction de Médine et de la Falémé, deux tronçons d'une belle route carrossable, large de 8 mètres, et le long desquels on avait planté des mimosas. Chaque soir, au grand étonnement des indigènes, qui n'avaient pas vu encore ce genre de véhicule, nous faisions atteler le break appartenant au service du chemin de fer, et nous pouvions aller faire une promenade aux environs. Nous poussions souvent notre excursion jusqu'au « baobab de Sidi », gigantesque spécimen de l'espèce, ainsi nommé parce que Sidi, le chef de Kayes, prétendait qu'avant notre arrivée dans le pays, lui seul avait le droit de s'asseoir à l'ombre de cet arbre immense.

Les foires mensuelles qui avaient été installées à Kayes et dans toutes nos escales de commerce avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi fort bien réussi. La foire de Kayes eut lieu justement le lendemain de mon arrivée, et je pus apprécier l'heureuse révolution qui s'était faite, de ce côté, dans les mœurs de nos indigènes. Ceux-ci, avec leur insouciance habituelle, n'aiment guère à se déranger de leurs villages. C'est là qu'ils attendent les traitants, qui, s'ils peuvent se rendre dans les centres les plus connus, dans les villages riverains du Sénégal par exemple, ne peuvent pas toujours aller visiter les populations de l'intérieur, qui ont cependant aussi des produits à échanger. Pour détruire cette force d'inertie, si préjudiciable à l'abondance des transactions commerciales, j'avais donc établi ces foires mensuelles dans chacune de nos escales, en informant les chefs des vil-



Le baobab de Sidi. — Dessin de Riou, d'après une photographie du capitaine Famin.

lages du cercle qu'ils auraient chaque fois à envoyer à la foire un certain nombre de leurs sujets, chargés des produits du pays. On avait d'abord exécuté mes ordres par obéissance, puis les indigènes avaient remarqué que leurs marchandises se vendaient parfaitement dans ces réunions mensuelles, et qu'ils avaient tout à gagner à s'y rendre régulièrement. Il n'avait plus été besoin d'insister, et l'animation qui régnait sur le marché de Kayes le 16 novembre m'était un sûr garant que nos foires mensuelles avaient maintenant cause gagnée. Les deux halles, construites en avril dernier, étaient occupées par les traitants, qui y avaient installé des marchandises diverses : étoffes, verroteries, armes, poudre, objets en cuir, quincaillerie, etc. Comme elles n'offraient pas un emplacement suffisant, plusieurs de ces marchands s'étaient installés par terre, autour de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place, où, abrités sous leurs parapluies, ils débitaient leur pacotille. Les habitants des villages sarracolets, des villages du Khasso et du Bambouk, avaient apporté leurs céréales et les produits de leurs cultures. Le beurre de karité et le caoutchouc commençaient à faire leur apparition sur le marché. Les lianes à caoutchouc sont en grande abondance sur les bords de la Falémé et du Bafing; mais, jusqu'à ce jour, les indigènes avaient négligé leur exploitation. Quant au beurre de karité, on sait qu'il provient du *Bassia Parkii*, dont on trouve des forêts immenses dans les régions situées entre Bafoulabé et le Niger. L'écorce de cet arbre précieux sécrète aussi un suc qui constitue une gutta-percha d'excellente espèce.

On rencontrait au marché de Kayes jusqu'à des Peuls du Bondou, montés sur leurs bœufs porteurs et venus pour vendre les gommes récoltées sur les bords de la Falémé.

Le commandant Monségur m'informait que les foires de Bakel et de Médine donnaient encore de meilleurs résultats que celle de Kayes, ce qui n'avait rien d'étonnant, puisque ces escales étaient de création bien plus ancienne que notre nouvel établissement français.

Dès mon arrivée à Kayes je m'occupai de mettre en train nos différents services et travaux. Le programme de la campagne était très chargé, et il n'y avait pas de temps à perdre. Déjà, M. Portier, qui avait remplacé, comme directeur du chemin de fer M. Descamps, mort en mai dernier, avait fait commencer la réparation de la voie entre Kayes et le Galougo, et installé les chantiers chargés de la construction du viaduc à élever sur ce point. De même, M. Oswald, garde d'artillerie de marine, était parti, avec tout le matériel nécessaire, pour aller diriger les travaux de route et de ponts projetés entre Bafoulabé et Badumbé, aux gorges du Balou et aux torrents du Laoussa. Ces travaux devaient être menés activement, de manière à être à peu près terminés pour le passage des colonnes qui devaient prendre la route du Niger.

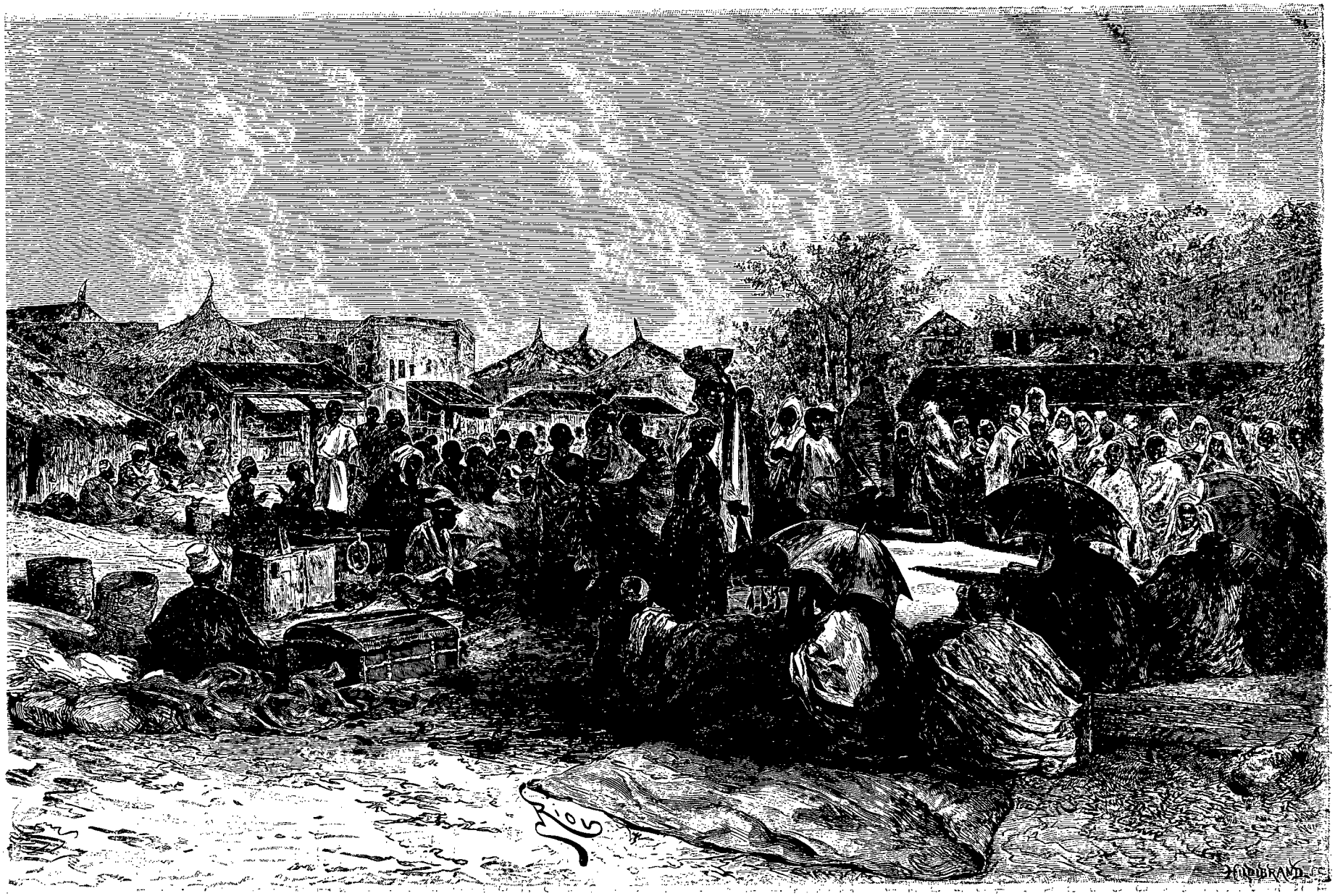
L'un des buts essentiels de la campagne était la construction d'un fort à Siguiri, au confluent du Niger et du Tankisso. Le dernier traité avec Samory avait étendu notre influence sur cette partie du bassin du grand fleuve soudanien, mais les populations, toujours inquiètes et craignant les entreprises de l'almamy, n'osaient se livrer en paix à leurs travaux de culture tant que nous n'aurions pas élevé l'un de nos établissements au milieu d'elles. De plus, Siguiri est le lieu de passage de toutes les caravanes venant des États de Samory et se rendant à nos comptoirs du Sénégal et des rivières du sud. Il est situé en plein Bouré, le pays de l'or, et devait permettre ensuite de faire retour vers l'ouest, et, par un dernier établissement créé à Timbo, dans le Fouta-Djalon, de donner définitivement et pratiquement la main à nos possessions de l'Atlantique.

Ce n'était pas une mince affaire que d'aller ainsi construire un fort à plus de 600 kilomètres de Kayes, sur un point où nous serions réduits aux seules ressources du pays. Aussi l'opération méritait-elle d'être préparée avec le plus grand soin. Je mis donc successivement en route, dans les premiers jours de mon arrivée à Kayes : le lieutenant d'artillerie de marine Vittu de Kerraoul, chargé de préparer la route entre Niagassola et Siguiri, qui traversait un pays encore inexploré et m'était signalée comme devant offrir les plus grands obstacles à notre marche; puis la brigade télégraphique qui devait, sous la direction de M. Sallot, employé des postes et télégraphes, construire la ligne télégraphique de Niagassola à Siguiri, qui mettrait notre nouveau poste en communication avec le réseau télégraphique du Soudan; enfin, le capitaine d'artillerie de marine Sornein, directeur du service des travaux, avec ses officiers et ses ouvriers blancs et noirs, pour pouvoir se mettre à l'ouvrage dès notre arrivée sur les bords du Niger. Quant à la colonne destinée à couvrir la construction du fort, elle recevait l'ordre de se former et de se concentrer au Galougo, où j'irais en prendre moi-même le commandement, dès que mes affaires seraient terminées à Kayes.

J'organisai en même temps une importante mission, chargée de nous ouvrir le Fouta-Djalon et de mettre définitivement nos possessions du Haut-Niger en communication avec ce pays et, de là, avec nos établissements des rivières du sud de l'Atlantique. On se rappelle que, dès ma première campagne, j'avais caressé ce projet, estimant qu'il y avait un intérêt de premier ordre pour nous à nous installer à Timbo, la capitale du Fouta-Djalon, et à tendre la main à nos établissements du sud. Je remis le commandement de cette mission au capitaine Oberdorf, qui avait si bien accompli, peu de mois auparavant, son voyage d'exploration dans les régions de la Haute-Falémé et du Bafing. Il devait, en quittant Bafoulabé, se diriger en droite ligne vers Siguiri, de manière à couper en diagonale toutes les contrées inexplorées situées au nord du Tankisso, puis gagner Timbo, et là étudier l'emplacement de l'établissement que nous voulions fonder au cœur du Fouta-Djalon. De Timbo, la mission étudierait la meilleure voie commerciale vers la mer, en appuyant le plus possible vers le sud, c'est-à-dire vers la limite extrême des possessions françaises. Elle ferait ensuite retour à Saint-Louis, en s'embarquant dans un de nos postes du sud sur l'un des avisos de la station locale. Partie de Saint-Louis par le fleuve Sénégal, la mission effectuerait ainsi son retour par nos rivières du sud, après avoir touché au Niger et à Timbo. Ce devait être un voyage d'exploration complet et qui aurait les plus grands résultats aux points de vue géographique, politique et commercial. Il était naturellement plein de hasards, mais devait entraîner les plus heureuses conséquences pour le succès de notre œuvre du Soudan français.

Tandis que s'organisait cette mission pour aller explorer le sud de nos possessions soudaniennes, il ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marché de Kayes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fallait pas non plus négliger les contrées situées au nord de notre ligne des postes. Il était nécessaire de poursuivre les résultats déjà obtenus par la mission du docteur Tautain et du lieutenant Quiquandon et par le voyage de la canonnière *Niger*. Une nouvelle colonne volante, placée sous le commandement de Valière et composée d'un peloton de spahis, de deux compagnies de tirailleurs sénégalais et d'une section de 80 millimètres de montagne, était donc chargée de parcourir tout le Bélédougou, de pousser jusqu'aux limites extrêmes des pays placés sous notre protectorat, de ramener l'ordre partout où il était troublé et de jeter un peu de lumière, tant au point de vue politique que géographique, sur des contrées encore mal connues et peu habituées à notre autorité.

Le commandant Vallière, après sa pointe vers le nord, devait rallier Bammako, puis remonter la rive gauche du Niger, encore inexplorée, et venir me rejoindre à Siguiri.

Enfin, j'avais à me préoccuper du transport de la nouvelle canonnière, qui était destinée à renforcer notre flottille du Niger. Le voyage du commandant Caron avait montré les inconvénients et les réels dangers qu'il y avait à lancer dans l'inconnu un bâtiment unique, naviguant seul et sans secours possibles. Que serait-il arrivé de nos compatriotes si le *Niger* s'était crevé sur une roche, ou s'il avait naufragé dans le lac Dhéboé? On avait donc envoyé de France une deuxième canonnière, qui venait d'arriver à Kayes, répartie en un nombre considérable de colis, de 25 à 40 kilogrammes, qu'il s'agissait maintenant de transporter jusqu'au Niger. Là, la canonnière serait remontée pour pouvoir naviguer de conserve avec le *Niger*, à la prochaine campagne. C'est le commandant Davoust, le prédécesseur de M. Caron, qui avait réclamé sa succession, et qui se préparait à affronter les périls d'un nouveau voyage d'exploration sur le grand fleuve soudanien. J'avais mis à sa disposition tous les moyens de transport nécessaires, et il venait justement de quitter Kayes pour aller organiser au Galougo la mise en route de ses convois.

Tous ces soins me retinrent à Kayes un bon mois. Certes j'étais impatient de prendre à mon tour la route du Niger, mais il fallait avant tout mettre en branle tous nos services, toutes ces colonnes et missions. Et puis, ces commencements de campagne sont toujours pénibles. Rien ne va, tout a de la peine à s'organiser, des difficultés se montrent partout. La machine n'est pas encore montée. Ainsi, j'allais me rendre au Galougo le 10 décembre, quand, par une malheureuse fatalité, nos locomotives se détraquèrent, et il fallut suspendre tout mouvement en avant pour exécuter les réparations qu'elles nécessitaient. D'autre part, la colonne Fortin, sur la Gambie, ne m'avait pas encore donné de ses nouvelles, et je n'osais trop m'éloigner tant que je n'aurais pas été avisé des résultats de l'expédition. Je devais me tenir prêt à me porter à son secours si, par un malheureux hasard, il avait subi un échec. Quel désastre, s'il était battu, pour cette petite colonne, perdue si loin et exposée à tant de dangers! Je me reprochai quelquefois mon imprudence quand ma pensée suivait nos soldats sur les bords de la Gambie.

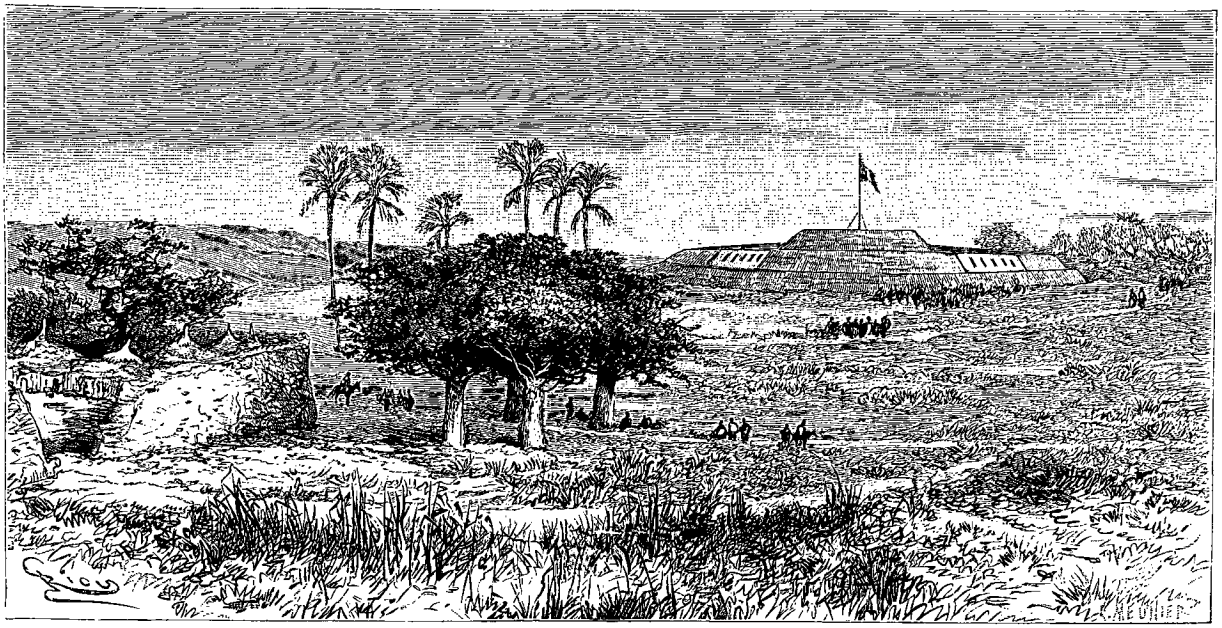
Bœuf porteur (voy. p. 398). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

Mais je fus bientôt rassuré. Le 19 décembre, je recevais de Bakel un télégramme du capitaine Fortin m'annonçant que Toubakouta avait été enlevé et pris d'assaut par nos troupes. Le 20 décembre, un second télégramme m'apprenait que le marabout Mahmadou-Lamine avait été capturé et avait eu la tête tranchée.

GALLIENI.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La redoute de Bani. — Dessin de Riou, d'après un croquis du capitaine Fortin.

DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS,

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI, DE L'INFANTERIE DE MARINE[1].

1886-1887, 1887-1888. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XII

Bani. — La colonne de la Gambie quitte Bani. — Passage du Niéri. — Route à travers bois. — Séjour à Sine et mesures prises pour cerner le marabout. — Marche forcée sur Toubakouta. — Campement de nuit en avant de Barocounda. — Les marais de Tiamoye. — La forêt de bambous. — Arrivée devant Toubakouta.

Bani, avec son millier d'habitants, est l'un des plus gros villages du Tiali. Il est situé à 250 kilomètres environ au sud de Bakel, et la croupe sur laquelle il est bâti commande toutes les routes menant vers le Sénégal et vers la Gambie. C'est sur ce point que le capitaine Fortin avait passé tout l'hivernage avec sa petite garnison, pour couvrir le Bondou et nos établissements du fleuve contre les entreprises du marabout. Une redoute triangulaire, construite à l'est du village, à l'extrémité de la croupe, servait d'abri à nos troupes et aux approvisionnements de vivres et de munitions.

Vers le centre de la redoute, une plate-forme d'artillerie, surélevée, permettait au seul canon de la place d'envoyer ses obus au loin, dans la plaine, et de mettre la garnison à l'abri de toute surprise. Dans l'intérieur on avait élevé des cases en pisé pour loger les officiers, les soldats européens, les chevaux et mulets, et pour servir de magasins et de poudrière. Le parc à bestiaux et le village des tirailleurs étaient placés sur le plateau, en arrière de la gorge de l'ouvrage.

La redoute de Bani avait parfaitement rempli son office pendant l'hivernage. Elle avait servi de centre de ralliement aux contingents du Bondou et du Ouli, et empêché les progrès du marabout vers le nord. Celui-ci avait recommencé ses prédicationset rassemblé autour de lui de nouveaux et nombreux partisans. D'abord accueilli avec méfiance à Toubakouta, il était arrivé sans peine à transformer en un véritable enthousiasme religieux la réserve qu'il avait rencontrée les premiers jours. Ses voyages à la Mecque, les jongleries qu'il avait apprises de quelques derviches arabes et qu'il exécutait devant ces naïves populations, lui rendirent bientôt son ancien prestige. Les guerriers du Niani, du Sandougou, du Saloum, vinrent se joindre à ses Talibés sarracolets. Les habitants de Toubakouta se montrèrent fiers de posséder parmi eux un homme qui avait vu le tombeau de Mahomet et qui savait faire des miracles. On lui fit même jurer de tout préparer pour une nouvelle marche contre le Sénégal, et surtout de ne jamais se séparer de ses soldats, auxquels il avait promis la victoire contre les blancs. Cependant, quelques sceptiques, qui avaient assisté à la fuite précipi-

1. Suite. — Voyez p. 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tée de Diana, doutaient encore de sa parole et le tenaient constamment en suspicion. Mais ses premiers succès contre le Ouli, dont il réussit à prendre la capitale et à tuer le roi dans une surprise, n'avaient fait que confirmer ses partisans dans leur confiance illimitée en lui. Il pouvait compter sur une armée d'environ 4 000 hommes, parmi lesquels ses Talibés et les gens de Toubakouta formaient un corps de 1 500 guerriers, fanatisés par les prédications de leur chef et prêts à tout entreprendre sur son ordre.

Le capitaine Fortin, en dehors de sa petite colonne, ne pouvait guère disposer que des guerriers du Bondou, environ 300 hommes, placés sous les ordres d'Ousman-Gassi; mais il avait réussi à nouer des alliances militaires avec deux ou trois villages du Niani, et surtout avec Moussa-Molo, le roi du Fouladougou, État important situé sur la rive gauche de la Gambie. Ce chef s'engageait à interdire à Mahmadou-Lamine, en cas de retraite, les passages de ce fleuve, et à nous le remettre s'il tombait en sa possession. Cet arrangement avait la plus grande portée et mettait le marabout, comme naguère son fils Soybou, hors d'état de franchir la barrière naturelle qui s'étendait au sud de sa place de Toubakouta.

Une rivière importante, le marigot de Sandougou, coulait aussi à l'ouest de Toubakouta, à 40 ou 50 kilomètres de ce point. Il présentait deux ou trois gués, comme ceux de Paquéba, Diendé, Oualia, que nos alliés du Niani s'étaient engagés à garder; mais on ne pouvait guère compter sur la coopération de ces chefs, intimidés par le voisinage de Mahmadou-Lamine, et qui n'oseraient sans doute l'attendre de pied ferme s'il se montrait devant eux. Quoi qu'il en soit, c'était dans cette direction que notre adversaire se mettrait en retraite s'il était forcé dans Toubakouta, les routes du sud, de l'est et du nord lui étant fermées par notre colonne de Bani ou par les pays qui nous étaient alliés.

Le 25 novembre, la colonne de la Gambie était complètement concentrée et formée à Bani. Elle comprenait deux compagnies de tirailleurs sénégalais, environ deux cent cinquante hommes, armés de kropatschecks, avec deux cents cartouches par homme, et deux pièces de 80 millimètres de montagne, approvisionnées à cent coups par pièce. Quant à la cavalerie, elle était constituée par les guerriers du Bondou, sous les ordres d'Ousman-Gassi.

On lève le camp le 28 à quatre heures du soir. Il s'agissait maintenant de marcher rapidement, et dans le plus grand secret, afin de pouvoir surprendre l'éternel fuyard, et arriver devant Toubakouta avant que l'éveil fût donné. On savait que le marabout, sur des bruits vagues de mouvements de troupes dans le Bondou, avait aussi concentré tout son monde à Toubakouta, où, comme à Diana l'année précédente, il avait élevé d'importantes fortifications.

Une garnison de quelques hommes est laissée à Bani pour établir les communications avec Sénoudébou et Bakel.

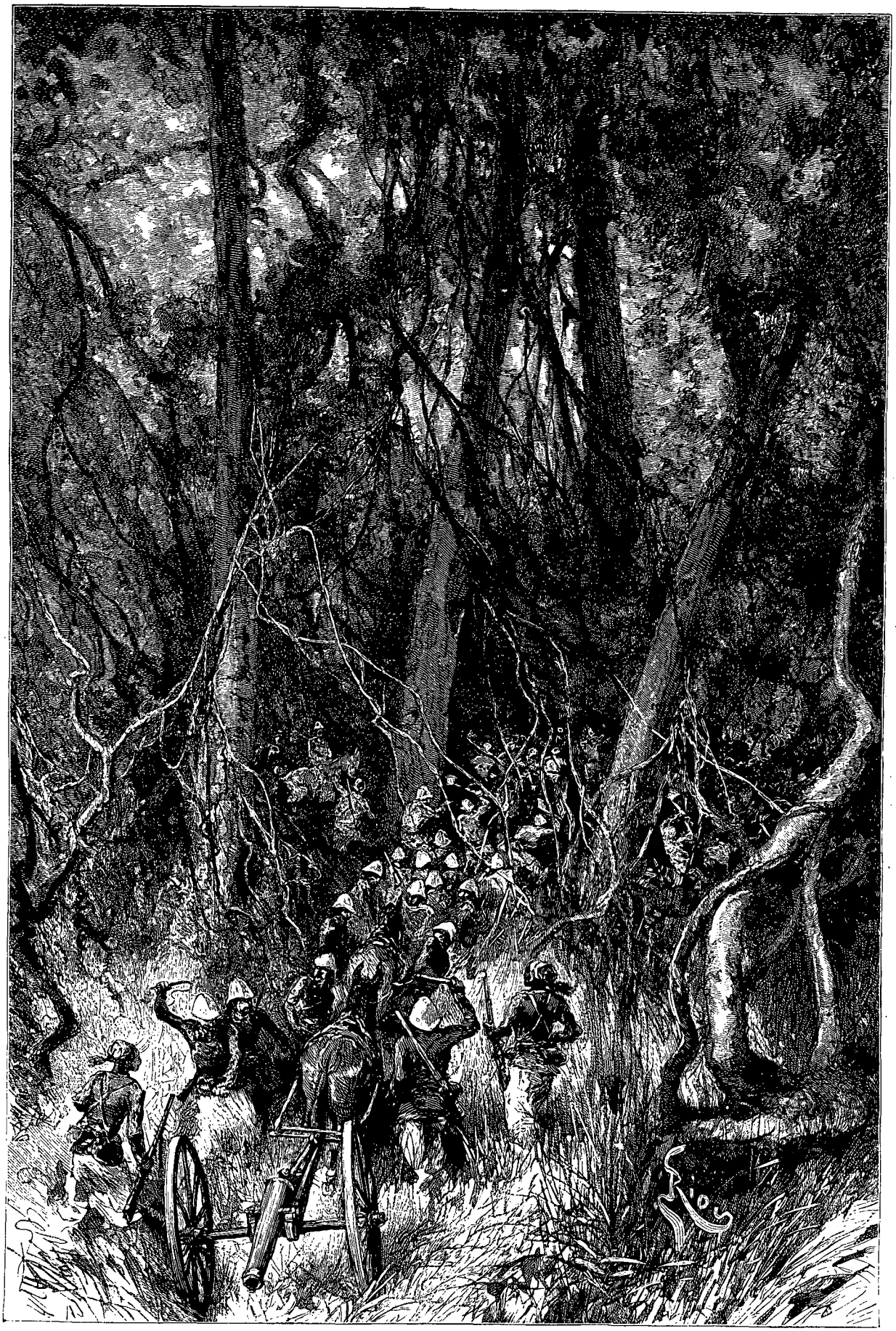
Le soir, on bivouaque au village de Benténani. Le surlendemain, on parvient à Goubaïel, sur les bords du marigot de Niéri. C'était un obstacle important, puisque la rivière présentait là une largeur d'environ 40 mètres et une profondeur de 2 mètres. Toute la journée fut employée pour construire un pont sur chevalets et une chaussée permettant l'accès à nos pièces d'artillerie. Les forêts qui couvraient tout le pays fournissaient heureusement le bois en abondance. Trois chevalets, hauts de 5 mètres, furent placés dans le lit de la rivière, et servirent d'appui au tablier du pont, formé de troncs d'arbres jetés en long et supportant des rondins recouverts d'herbes et de terre. Comme toujours, dans ces occasions, les tirailleurs, conduits par leurs officiers et gradés européens, montrèrent le plus grand entrain et ne cessèrent de travailler jusque fort avant dans la nuit. Pour ne pas perdre de temps, la colonne franchit la rivière à une heure du matin, en pleine obscurité, afin de ne pas donner l'éveil aux espions ennemis qui auraient pu rôder dans les bois environnants. L'infanterie passa par groupes de quatre ou cinq hommes, pour ne pas ébranler la solidité du pont. Les chevaux et mulets étaient conduits à la main, ayant un homme de chaque côté pour les calmer et éviter qu'ils ne se jetassent en dehors du pont; les pièces étaient dételées et poussées à bras par les canonniers; les caissons étaient portés à tête d'homme. On reprit aussitôt après la marche, à quatre heures du matin.

Les bois étaient très épais, et l'étape du 1er décembre fut laborieuse, surtout pour l'artillerie. En plusieurs endroits il fallut faire halte pour permettre aux auxiliaires de frayer, à coups de hache, un passage à travers les fourrés. Le pays montait insensiblement vers les plateaux peu élevés qui séparent la Gambie de son affluent le Niéri, que l'on venait de traverser. On passa la journée au village de N'Garioul; mais, le soir, à sept heures, on reprenait la marche. Il fallait, avant tout, marcher vite; et surtout inaperçu. On s'arrêtait à minuit sur le plateau de Godjiel. Hommes et animaux étaient rendus, car il avait fallu franchir en pleine nuit, trois marigots, dont, l'un, à fond de sable, n'avait offert aucune difficulté, mais dont les deux autres, à berges escarpées et à lit de vase, avaient forcé à décharger les mulets et à passer les pièces à bras. Puis, dans l'obscurité, les hommes se heurtaient fréquemment aux branches, tombaient, ou se blessaient à la figure, aux mains et aux pieds. Les animaux également n'en pouvaient plus.

Aussi la colonne passa-t-elle toute la journée à Godjiel, bien cachée dans un bois touffu, à peu de distance du village, dont toutes les portes, étroitement gardées par les gens d'Ousman-Gassi, avaient été aussitôt fermées et interdites aux habitants. Ceux-ci d'ailleurs se trouvaient presque tous dans nos contingents alliés, et il ne restait dans le village que les vieillards, les femmes ou les enfants.

Le 3 décembre on repartait à deux heures du matin, et l'on arrivait à onze heures à Tambacounda. La route,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La forêt de Tambacounda. — Dessin de Riou, d'après un croquis du capitaine Fortin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exécutée sur un plateau légèrement rocailleux, n'avait présenté aucune difficulté. A droite et à gauche, les dépressions du terrain étaient cachées sous un fouillis de verdure avec de grands et beaux arbres. C'étaient surtout des *toubouris*, des *kahis* et des *dounoubis*. Les premiers atteignent jusqu'à 12 et 15 mètres de hauteur et fournissent aux indigènes d'excellent bois de construction pour les portes de leurs cases ou les fonds de leurs pirogues. Ils présentent une particularité remarquable : leur cœur contient toujours de la terre ou des pierres, suivant le terrain où ils se trouvent. Les kahis donnent un bois très dur, se travaillant difficilement. Les indigènes s'en servent pour fabriquer les curieuses serrures en bois qui ferment la porte de leurs cases. Quant aux dounoubis, ils fournissent un bois très léger, facile à travailler, mais qui est de suite attaqué par les termites et ne peut, par conséquent, se conserver. On utilise l'écorce pour en faire des cordes, des chapeaux, des étoffes même.

Il y avait aussi, dans ces fonds humides, des *soloms* en assez grande quantité. Ce sont des arbres de 5 à 6 mètres de hauteur, très rameux, produisant des gousses courtes, arrondies, un peu comprimées, remplies d'une pulpe farineuse, très agréable au goût, et qui est un véritable régal pour les nègres. Ces fruits, dont la composition a été étudiée en France par M. le docteur Hœckel, constituent un excellent désaltérant et un rafraîchissant, par l'acide tartrique qu'ils renferment.

Le lendemain on quittait Tambacounda à deux heures du matin. On traversa encore de nombreux bois, parmi lesquels les lianes-caoutchouc formaient souvent des massifs presque impénétrables, au milieu desquels il fallait se frayer un passage, perdant ainsi un temps précieux. Quel dommage que ces plantes industrielles ne soient pas exploitées! Mais les habitants du pays vivent au milieu de ces richesses, se bornant à employer les boules de caoutchouc qu'ils extraient des lianes, pour en garnir l'extrémité des baguettes avec lesquelles ils frappent leurs tam-tams.

On passa encore la journée à Baricounda, cachés dans la brousse, et dans les mêmes conditions que dans les villages précédents.

Une nouvelle marche de nuit conduisit la colonne, le 5 au matin, au village de Sine, où le contingent du Ouli l'attendait. Le capitaine Fortin y trouva aussi les espions, qu'il avait expédiés dans la direction de Toubakouta, et qui lui apprirent que le marabout ne se doutait pas encore de la marche de nos troupes. Ils l'informaient, en même temps, que le village de Barocounda, qui garde la route de Sine à Toubakouta, avait été fortifié, et était occupé par 300 guerriers, parmi lesquels 60 Talibés. Dans le but de mieux se préparer à la grande expédition projetée contre le Bondou et nos établissements du Sénégal, Mahmadou-Lamine avait, paraît-il, ordonné huit jours de réjouissances publiques, après lesquels toute l'armée prendrait la route du nord.

Ces nouvelles étaient favorables et montraient que l'on se trouvait encore, à Toubakouta, dans la plus complète sécurité. Fortin prit rapidement les mesures nécessaires pour achever de fermer le cercle qui se formait tout autour du marabout. Il se hâtait d'ailleurs, car on entrait maintenant en pays hostile, et les événements allaient se précipiter.

Sine, qui était un village fortifié par un double sagné, fut organisé de manière à servir de poste intermédiaire entre Bani et Toubakouta. On y déposa les vivres et les munitions de réserve, et une garnison d'auxiliaires du Bondou et du Ouli fut chargée de le défendre contre les entreprises hostiles. En même temps, des courriers rapides furent expédiés pour recommander à nos alliés du Niani de faire bonne garde aux gués du Sandougou, et pour prévenir Moussa-Malo, le roi du Fouladougou, de franchir à son tour la Gambie en s'avançant sur Toubakouta par le sud et par l'est. Mahmadou-Lamine se trouvait pris ainsi au centre d'une sorte d'angle, formé par la Gambie et son affluent, le Sandougou. La petite colonne, suivant la bissectrice de cet angle, marchait droit sur la place d'armes de notre adversaire, tandis que les détachements des troupes auxiliaires prenaient position le long de ces deux cours d'eau. Le marabout ne pourrait plus maintenant, comme à Diana, s'enfuir vers le sud. Les grandes forêts du Diakha et du Ouli ne se trouveraient plus là, toutes prêtes à lui fournir un refuge assuré, et la Gambie se dresserait comme une barrière infranchissable s'il voulait quitter sa place d'armes. Le succès de l'opération était à la merci d'une prompt et décisive attaque de Toubakouta, qui, on se le rappelle, renfermait plus de 2 000 guerriers, fanatisés par leur chef, et qui, s'ils prenaient énergiquement l'offensive, pouvaient conduire à un véritable désastre notre petite colonne, perdue à plus de 400 kilomètres de tout poste français, noyée au milieu de ces populations hostiles ou encore indécises sur l'attitude qu'elles prendraient définitivement.

On quitte Sine le 7 décembre à quatre heures du matin. Les cavaliers du Bondou, placés sous les ordres du sous-lieutenant d'infanterie de marine Levasseur, sont en avant, couvrant la marche. Le pays est toujours boisé, mais il y a de nombreuses clairières qui permettent de se reconnaître et de se rallier, car l'allure est rapide, et au passage des fourrés il se produit un certain désordre dans la colonne. On arrive à neuf heures au village de Soutouko, que l'on trouve complètement vide. On fouilla les environs avec le plus grand soin, et l'on campe en carré. On construit aussitôt un pont pour franchir le marigot qui se trouve au sud du village, et l'on reprend la marche à trois heures de l'après-midi.

La colonne chemine dans le plus grand silence. Les roues des canons ont été entourées de vieux morceaux de sacs pour étouffer leur bruit. Les bidons, les fourreaux des épées-baïonnettes, ont été fixés, pour que leur choc ne puisse s'entendre. Pendant la première heure

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on est sous bois, et la marche est parfaitement dissimulée. Mais, vers quatre heures et demie, la végétation s'éclaircit, les grands arbres disparaissent, et l'on n'a plus autour de soi que de maigres bouquets de jasmins sauvages. Les espions qui marchent en avant de la cavalerie, vêtus de boubous jaunes, couleur feuille-morte, les dissimulant aux yeux des coureurs ennemis, annoncent que l'on aperçoit le village de Barocounda au loin et sur la droite. Les bois ont cessé et l'on va entrer dans les *lougans* du village, où l'on voit de nombreux indigènes occupés à leurs travaux. C'est un signe que l'éveil n'est pas encore donné. Le capitaine Fortin ordonne donc la halte. La colonne forme le carré. Tout le monde se tient coi. Les chevaux sont éloignés, pour que leurs hennissements ne viennent pas trahir la présence de nos troupes. Les sentinelles, poussées vers la lisière du bois, se cachent soigneusement derrière les troncs d'arbres. Elles ont ordre de ne se servir que de l'arme blanche et d'opérer sans bruit, si quelque habitant du village s'approche par hasard du carré. On mange en silence les aliments froids qu'on a apportés de Sine. Malgré la fatigue, tout le monde est plein d'ardeur. Les animaux seuls commencent à donner des signes de lassitude. Ils refusent leur mil, mais on ne peut leur donner à boire, à cause de l'éloignement des puits du village.

Le capitaine Fortin. — Gravure de Thiriat, d'après une photographie.

Cependant le soleil s'abaisse sur l'horizon, et les lougans de Barocounda se vident peu à peu des travailleurs que l'on aperçoit rentrant dans le sagné. L'obscurité est complète à huit heures; les espions, qui viennent de se glisser parmi les tiges de mil desséchées, rendent compte qu'il n'y a plus personne dans les champs, mais que, par contre, en s'approchant du sagné, on entend à l'intérieur des bruits dénotant la présence d'un grand nombre d'hommes dans le village.

La colonne reprend la marche. Elle coupe à travers les lougans, en laissant Barocounda à 3 kilomètres environ sur sa droite. La cavalerie auxiliaire est échelonnée tout le long du flanc droit, de manière à dissimuler entièrement l'artillerie et les tirailleurs, dans le cas où quelque retardataire du village serait caché aux abords du chemin suivi. Tout va bien jusqu'à dix heures du soir; mais on se heurte alors aux marais de Tiamoye, qui couvrent tout le terrain au sud de Barocounda. La nuit est profonde, et l'on ne voit pas à deux pas devant soi. De grandes herbes cachent l'eau et la vase, qui rendent la route presque impraticable. Les cavaliers du Bondou, dont les chevaux s'abattent, mettent pied à terre et conduisent leurs animaux par la bride. Les mulets des pièces tombent et ne peuvent avancer. Il faut les dételer. Les canonniers traînent eux-mêmes leurs canons sur une sorte de chaussée formée par des paquets de grandes herbes jetées à terre au-dessus de la vase. On eut les plus grandes difficultés à sortir de ces marais, et ce fut miracle que l'artillerie, avec ses pièces et ses caissons, pût se tirer intacte de ce mauvais pas.

On pénètre ensuite dans une forêt de bambous, dont les branches enchevêtrées obstruent à tout moment la marche. Les animaux sont encore déchargés. Les caissons sont transportés à bras. Il est même impossible de les placer sur la tête des hommes, où ils seraient accrochés par les branches.

On sort enfin de ce passage difficile. Barocounda est tourné, et les habitants n'ont pas eu vent de notre marche. On parvient à minuit et demi à la mare de Delaba, où l'on fait halte. On n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres de Toubakouta. La cavalerie auxiliaire reprend sa place à l'avant-garde. Les Bondoukés se couchent au pied de leurs chevaux, la bride passée au bras, les fusils chargés et tenus prêts. La colonne forme le carré et détache des grand'gardes vers le sud et l'est, pour se couvrir contre Barocounda.

Des espions sont poussés aussitôt jusqu'à Toubakouta. Ils viennent rendre compte que les habitants se doutent si peu de la présence de la colonne française, qu'on se livre dans le village à un grand tam-tam. Cependant les murailles du sagné extérieur étaient gardées, et nos émissaires avaient remarqué quelques petits postes établis en dehors du village, mais à peu de distance de l'enceinte. Quant au marabout, ils n'avaient pu s'assurer si, oui ou non, il était encore dans la place.

Le capitaine Fortin donna trois heures de repos aux troupes, et fixa le départ pour cinq heures. Cette halte, par une nuit froide, humide et sans feu, fut pénible pour tous. Les auxiliaires à pied, inquiets, malgré la ferme attitude d'Ousman-Gassi, eurent une panique, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faillit compromettre le succès des mesures prises avec tant de soin par le commandant de la colonne. Mis en éveil par quelque bruit parti d'un fourré voisin, ils se débandèrent un moment, mais on parvint à les rassembler. Pour plus de sûreté, on les plaça dans l'intérieur du carré, sous la surveillance des tirailleurs. On leur enleva même leurs fusils, qu'on ne leur rendit qu'au départ.

Le 8 décembre, à cinq heures du matin, la colonne quittait son bivouac de nuit pour s'engager, à travers bois, sur la route de Toubakouta. Personne sur les chemins. Tout le monde devait dormir ou se reposer des fatigues de la fête dans l'intérieur du village. La cavalerie, conduite par le sous-lieutenant Levasseur, formait un rideau en avant, cachant la colonne. Vers six heures et demie elle parvenait à la lisière de la forêt, et envoyait quelques cavaliers explorer les lougans de Toubakouta. Trois indigènes furent pris et gardés. La reconnaissance terminée, les cavaliers s'établissaient en ligne de vedettes, derrière la première rangée d'arbres.

XIII

Le champ de bataille de Toubakouta. — Surprise du village et combat. — L'assaut. — Fuite du marabout. — Moussa-Molo, le roi du Fouladougou. — Poursuite du marabout. — Il est pris et blessé. — Sa mort. — Résultats de la prise de Toubakouta. — Missions diverses envoyées dans toutes les directions. — Rentrée de la colonne de la Gambie à Kayes.

Le champ de bataille de Toubakouta était l'un des plus beaux que l'on pût rêver. Le terrain se prêtait merveilleusement à l'emploi de nos armes à longue portée, et permettait ainsi de compenser l'infériorité numérique de nos troupes.

Toubakouta est construit sur la rive gauche du marigot de Douga, sur un terrain formant glacis en pente très douce, vers le marigot; les ondulations du sol sont à peine accentuées. Le pays est découvert et sans cultures, dans un rayon d'un kilomètre au moins autour du village; l'herbe est rare. Rien ne vient masquer la vue.

Des collines, de 10 à 12 mètres de relief au-dessus de la plaine, courent le long de la rive gauche du Douga, tombant en pente raide sur le glacis, à 500 mètres environ du marigot. La route de Sine débouche justement en face de Toubakouta par une gorge facilement praticable, qui s'ouvre entre ces collines.

C'est par cette gorge que la colonne française parvient au sommet de ces hauteurs. La cavalerie, on se le rappelle, s'est développée à la lisière des arbres. Le capitaine Fortin rassemble sa colonne en arrière de la crête, puis se porte lui-même au point culminant de la colline, d'où il voit se dérouler devant lui le panorama de Toubakouta et de ses environs. Son regard peut embrasser tout le pays, et ses yeux plongent jusque dans l'intérieur du tata, où il distingue parfaitement tous les détails de construction, ainsi que les gens, qui vont et viennent dans l'intérieur du village.

Au loin, devant lui, de l'autre côté du marigot, une ligne de hauteurs, dont le pied vient mourir sur le bord même du Douga, borne l'horizon. Mais le terrain, complètement découvert, présente une pente douce et uniforme. On voit deux lignes blanches, montant en éventail le long du versant et se dirigeant, l'une vers le nord-ouest, l'autre vers le sud-ouest : ce sont les routes de Oualia et de Couonkon, qui mènent vers les gués du Sandougou et qui sont les lignes de retraite de l'ennemi.

Puis, entre Toubakouta et ces hauteurs, on distingue la ligne foncée que forme le marigot de Douga, courant du nord au sud. Ce cours d'eau semble assez étroit, avec des rives plates. Il ne constitue pas un obstacle sérieux.

Enfin, sur la rive gauche du marigot, à 50 mètres environ du bord, s'étendait le village de Toubakouta. Le marabout n'avait pas perdu son temps depuis qu'il avait choisi ce point pour centre de résistance, car il l'avait entouré de fortifications, encore plus importantes que celles de Diana. Toubakouta présentait à l'assaillant quatre enceintes. L'enceinte extérieure était constituée par un double sagné, en très bon état, dont les deux lignes de défense étaient distantes d'environ 8 mètres. Un épaulement en terre, de 60 à 80 centimètres de hauteur, en protégeait le pied, et servait autant à consolider les palissades qu'à couvrir les défenseurs. Des branches épineuses, entrelacées avec les bois, rendaient ce sagné difficilement abordable. Un fossé de 1 à 2 mètres de largeur, sur 1 mètre de profondeur, courait en avant de cette première enceinte. Les épines qui en tapissaient le fond formaient une excellente défense accessoire.

En arrière de cette double fortification on distinguait un fort tata, flanqué de tours, qui servait lui-même d'enveloppe à un autre tata, entouré d'une épaisse muraille de 4 à 5 mètres de hauteur. Deux tours, surmontées d'une terrasse crénelée, tenaient les deux extrémités de ce nouvel ouvrage, auquel était accolé un petit sagné en gros troncs d'arbres, servant de mosquée.

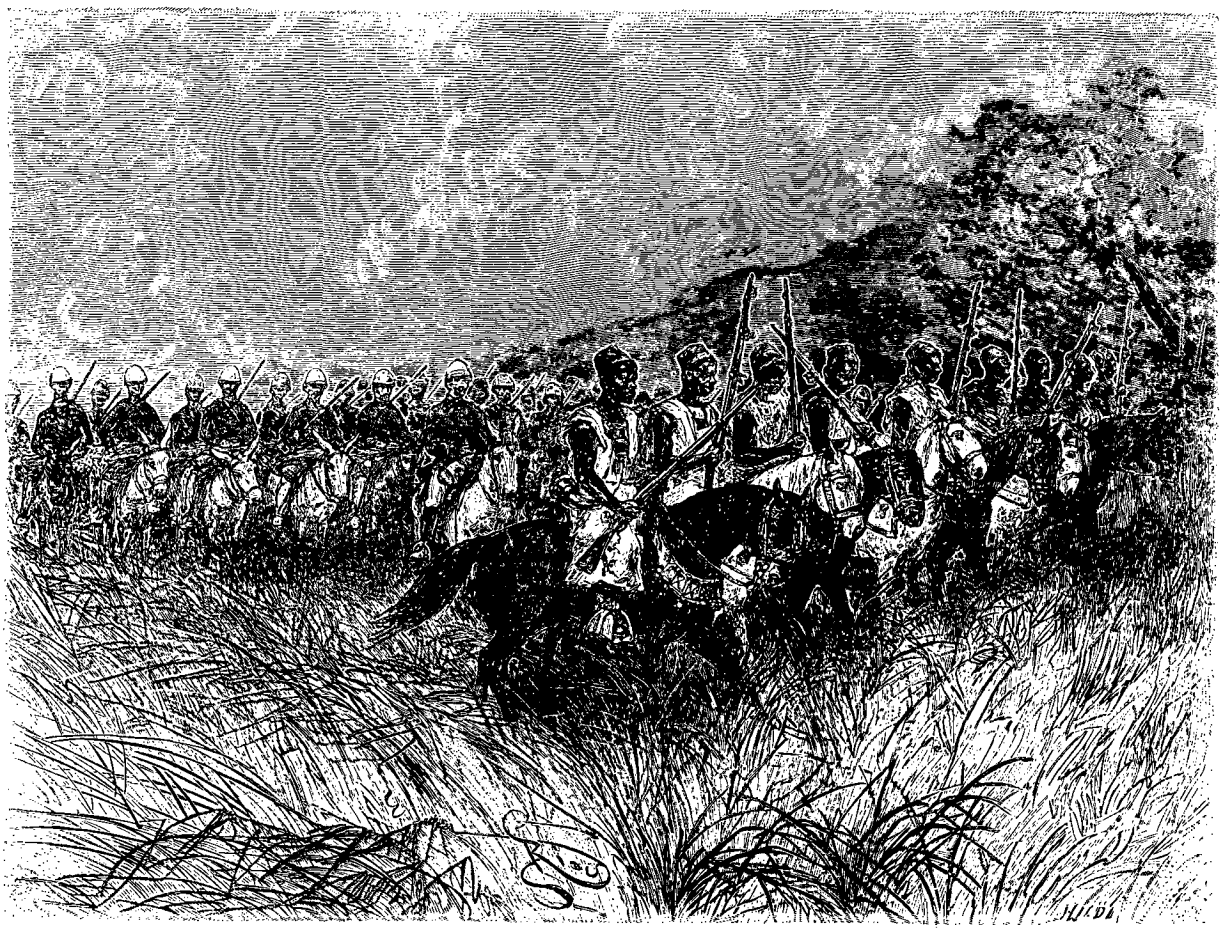
L'enceinte de Toubakouta présentait un périmètre de 600 à 700 mètres. Elle était couverte en avant par d'importants ouvrages extérieurs. C'étaient d'abord, à l'angle gauche du village, un autre petit tata, à cheval sur la route d'Oualia, puis, tout autour du sagné et à 50 mètres environ de distance, plusieurs petits tatas carrés, entourés d'épaisses murailles de pierres et de pisé. Avant de pénétrer dans le village, il fallait de toute nécessité enlever cette première ligne de défense.

Les sagnés et les tatas extérieurs, au moment où le capitaine Fortin examinait le terrain, étaient remplis d'hommes armés. Des sentinelles occupaient les portes ; d'autres veillaient au sommet des tours. Un détachement d'une centaine d'hommes environ était posté sur la route de Sine, en avant de la première ligne de défense. Mais rien ne faisait penser que l'on avait connaissance de l'arrivée de la colonne. La surprise était donc complète, et, si le marabout n'avait pas en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

core quitté Toubakouta, on pouvait espérer qu'on mettrait enfin la main sur l'homme qui nous tenait en échec depuis plus de deux ans, et qui, après avoir promené la mort et l'incendie sur les bords du Sénégal, menaçait encore de recommencer son entreprise et de couper notre ligne de communications entre le Niger et le chef-lieu de la colonie.

La colonne se déploie en arrière de la crête des hauteurs : une compagnie de tirailleurs à droite, une autre à gauche, l'artillerie au milieu, le convoi en arrière, protégé par deux sections de tirailleurs, la cavalerie à 50 mètres en avant, formée sur une ligne. On s'avance ainsi en silence. Les cavaliers d'Ousman-Gassi apparaissent sur la crête. L'alarme est aussitôt donnée à Toubakouta. Les murailles des sagnés et des tatas extérieurs se garnissent d'hommes armés. Le détachement qui est en avant ouvre le feu à 300 mètres environ de la crête. Les coups sont mal ajustés; cependant un Bondouké tombe pour ne plus se relever. On voit une troupe nombreuse formée sur huit ou dix rangs d'épaisseur sortir du sagné et s'avancer pour soutenir les gens qui sont en avant. Toutefois, on ignore encore que les Français sont là. Deux ou trois fois, pendant l'hivernage, Ousman-Gassi avait envoyé quelques-uns



Les Bondoukés en reconnaissance. — Dessin de Riou, d'après un croquis du capitaine Fortin.

de ses guerriers pour exécuter des razzias de bestiaux aux abords des villages soumis au marabout. On s'imagine que c'est une opération semblable qui va commencer, et l'on ne paraît pas s'inquiéter outre mesure.

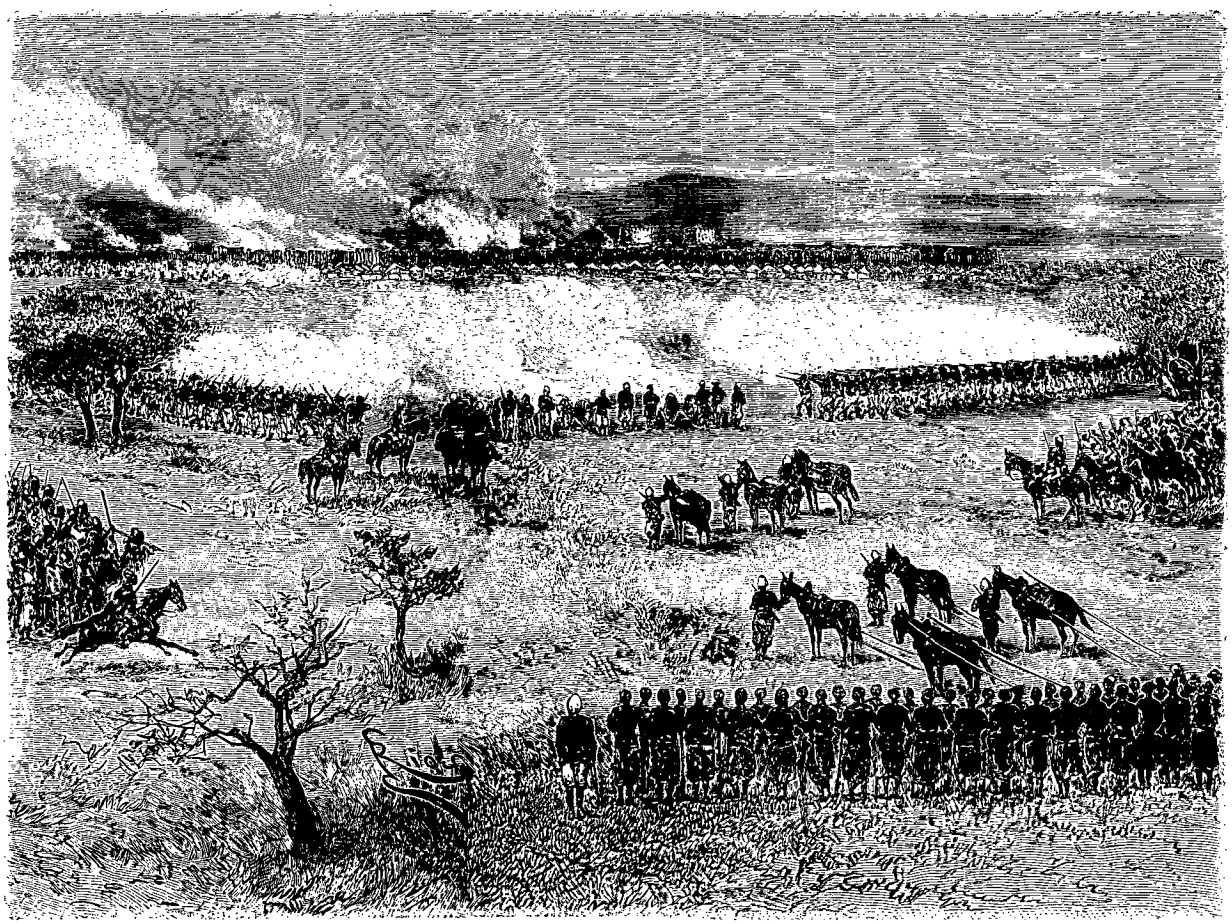
La colonne a pris position, en arrière des cavaliers, face à l'angle nord du village, de manière à pouvoir battre de ses feux la route de Oualia, qui est la ligne de retraite naturelle de Mahmadou-Lamine. Les pièces sont en batterie; les deux compagnies de tirailleurs sont prêtes à commencer les feux de salve. Quelques projectiles ennemis, mal dirigés d'ailleurs, tombent au milieu de la colonne. L'ordre d'ouvrir le feu est donné, et le premier coup de canon retentit, donnant le signal du combat, et montrant que les blancs sont là avec leurs terribles engins de guerre. En même temps, la cavalerie démasque le front, se formant en deux pelotons, qui vont surveiller, à droite et à gauche, les mouvements de l'adversaire et prévenir des dangers qui pourraient menacer nos flancs.

A sept heures et demie, le feu est commencé sur toute la ligne. Il est conduit très énergiquement dès le début, afin d'arrêter tout mouvement offensif des défenseurs de Toubakouta, qui, s'apercevant du petit nombre des assaillants, auraient pu tenter quelque mouvement tournant, qui nous aurait mis dans la plus périlleuse des situations. Puis il était nécessaire de faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

taire la mousqueterie de l'adversaire, qui partait de tous les ouvrages avancés et de tous les points de la plaine. On prend pour but toute la partie nord du village et les petits tatas qui en couvrent les abords, afin d'interdire au plus tôt la route de Oualia. Nos feux d'artillerie et de mousqueterie ont bientôt fait leur œuvre parmi les défenseurs de cette partie du village. Leur grand nombre lui-même est un obstacle aux efforts qu'ils font pour sortir du sagné et des murailles qui les protègent. Ils cherchent deux fois à se former pour se porter vers la position occupée par notre petite troupe : mais les obus de nos pièces de 80 millimètres et les volées de balles de nos kropatschecks les arrêtent chaque fois, semant les morts et les blessés sur le terrain où les guerriers du marabout se pressent pêle-mêle et sans direction. Toutefois ils ne renoncent pas à la lutte, car on les voit bientôt se diriger vers le sud du village, où, sortant du sagné et des petits tatas extérieurs, ils se forment en deux fortes colonnes, qui, abritées par un dos de terrain, remontent le glacis et cherchent à tourner par la gauche la ligne que nous occupons sur les hauteurs.

Toute la partie nord de Toubakouta s'est donc vidée de ses défenseurs ; les petits ouvrages avancés avaient été

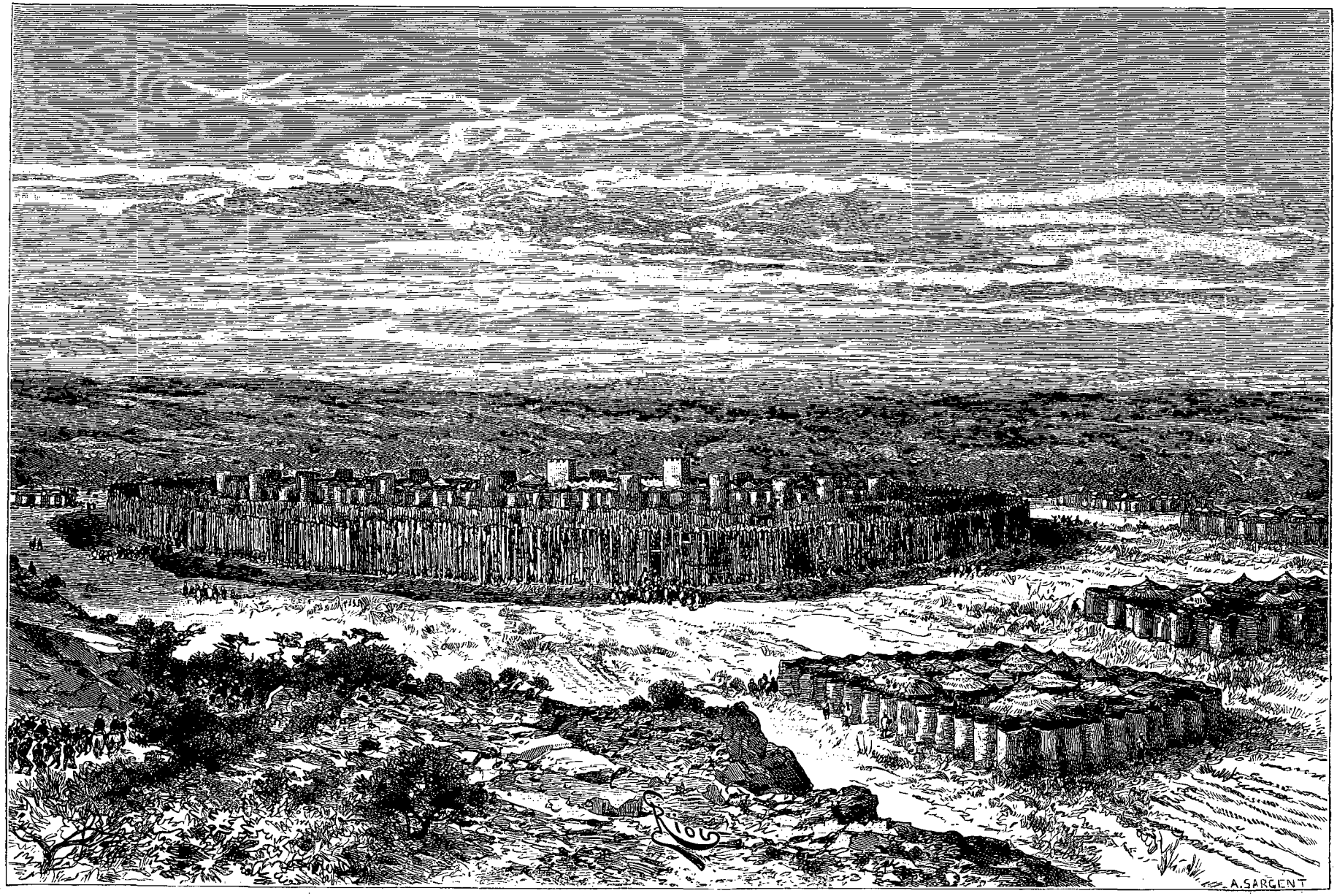


Combat de Toubakouta. — Dessin de Riou, d'après un croquis du capitaine Fortin.

évacués. On voyait déjà de nombreux fuyards s'échapper par la route de Oualia et remonter la colline en face de nous, à 700 ou 800 mètres environ de distance. Le capitaine Fortin, craignant toujours que le marabout ne prenne cette direction pour fuir vers l'ouest, fait tirer sur la route par l'une de ses pièces et un peloton de tirailleurs. Il a toujours en vue l'objectif principal de l'expédition, à savoir : la prise de Mahmadou-Lamine, qui, s'il s'échappe encore, irait révolutionner nos établissements du Saloum et de la Cazamance et accomplir dans ces contrées l'œuvre de destruction et de pillage qui avait failli compromettre à jamais, deux ans auparavant, nos progrès vers l'intérieur du Soudan.

Tout à coup une vive fusillade retentit sur notre gauche, et les cavaliers d'Ousman-Gassi viennent prévenir en toute hâte que les colonnes ennemies débordaient la position, et cherchaient à s'avancer sur les derrières de notre ligne. Déjà on voyait les hommes du marabout courir au loin, gravissant les pentes des hauteurs. Quelques-uns de leurs tireurs s'étaient même installés sur la crête, d'où leur tir gênait considérablement la colonne. Des projectiles étaient tombés au milieu du convoi et parmi les auxiliaires du Bondou, qui avaient eu plusieurs blessés et qui donnaient des signes de crainte. Si la déroute se mettait parmi eux, la situation devenait critique, et notre petite colonne, prise

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de Toubakouta. — Dessin de Riou, d'après un croquis du capitaine Fortin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre le mouvement offensif des guerriers de Toubakouta et une sortie de la garnison de Barocounda, se trouvait enveloppée et vouée à une destruction imminente.

Le capitaine Fortin, sans abandonner la surveillance de la route de Oualia, envoie aussitôt Ousman-Gassi avec ses cavaliers se placer en arrière des auxiliaires du Bondou, puis dispose en potence, face au sud, une compagnie de tirailleurs, dont les hommes, largement espacés, ouvrent aussitôt le feu contre les colonnes d'assaillants. Comme à Kagnibé, l'effet de ce feu roulant est irrésistible. Le terrain est découvert et se prête merveilleusement à l'action de nos armes à répétition. Nos officiers, comme jadis les sergents des gardes françaises, font tirer leurs hommes horizontalement, en appuyant leurs sabres sur les fusils. Telle est la confiance des tirailleurs dans leurs engins perfectionnés, qu'ils ne se laissent émouvoir ni par les cris de leurs adversaires, ni par leur grand nombre, ni par le danger où les mettrait un échec. Les Talibés, facilement reconnaissables à leurs longues robes blanches et à leurs turbans blancs et bleus, guident la marche des colonnes malinkaises, dont les hommes sont vêtus de boubous jaunes; au premier rang on voit flotter des étendards blancs couverts de caractères arabes. La troupe ennemie, malgré les pertes que lui fait subir notre feu, s'avance jusqu'à près de 100 mètres de notre ligne, et déjà le capitaine Fortin allait donner l'ordre à la deuxième compagnie de tirailleurs d'aller renforcer à son tour la compagnie engagée. Mais les guerriers de Mahmadou-Lamine s'arrêtent, les étendards ne flottent plus : les principaux Talibés ont été tués. Tous prennent la fuite en désordre et rentrent dans l'intérieur du village, où on les voit se ranger le long des murailles, d'où ils continuent le feu contre les cavaliers d'Ousman-Gassi, qui les ont suivis jusqu'au pied des hauteurs.

Tandis qu'un peloton de tirailleurs de la compagnie de droite continue à couvrir de projectiles la route de Oualia, l'artillerie a pris pour objectif le centre du village, qu'elle canonne vigoureusement, pour allumer l'incendie parmi les cases aux toits de paille. L'une des pièces promène partout ses obus fusants pour chasser les défenseurs, qu'inquiètent encore les feux de salve de la compagnie qui a pu reprendre sa position primitive, face à Toubakouta.

Vers neuf heures, toute la colonne, longeant la crête, se transporte à 150 mètres au sud. La partie nord du village a été évacuée, et les défenseurs se sont concentrés dans la partie sud. Ils commencent même à dessiner un nouveau mouvement offensif, qu'il s'agit d'arrêter. Puis il faut en finir, car la chaleur devient accablante, et déjà, sous l'influence du soleil, de la fatigue et de la fumée du combat, deux ou trois soldats européens ont été pris d'insolation et ont dû être portés en arrière, sous les arbres qui abritent l'ambulance.

Rien ne fait penser encore que le marabout a quitté le village. Aucune troupe de cavaliers n'a pris la route de Oualia, et personne n'a remarqué en dehors du sagné le cheval blanc qui, dit-on, sert de monture à Mahmadou-Lamine et doit le faire reconnaître. Cependant le capitaine Fortin s'étonne qu'aucun mouvement, aucun signe particulier, n'ait encore décelé la présence du prophète musulman. La mosquée, désignée d'une manière spéciale aux coups de nos canonniers, est en flammes. Le marabout ne peut donc s'y trouver. Les prisonniers faits au commencement de l'action, dans les lougans de Toubakouta, disent qu'ils ne sont pas rentrés dans le village depuis deux jours, et qu'au moment où ils en étaient sortis « El-Hadj » y était toujours.

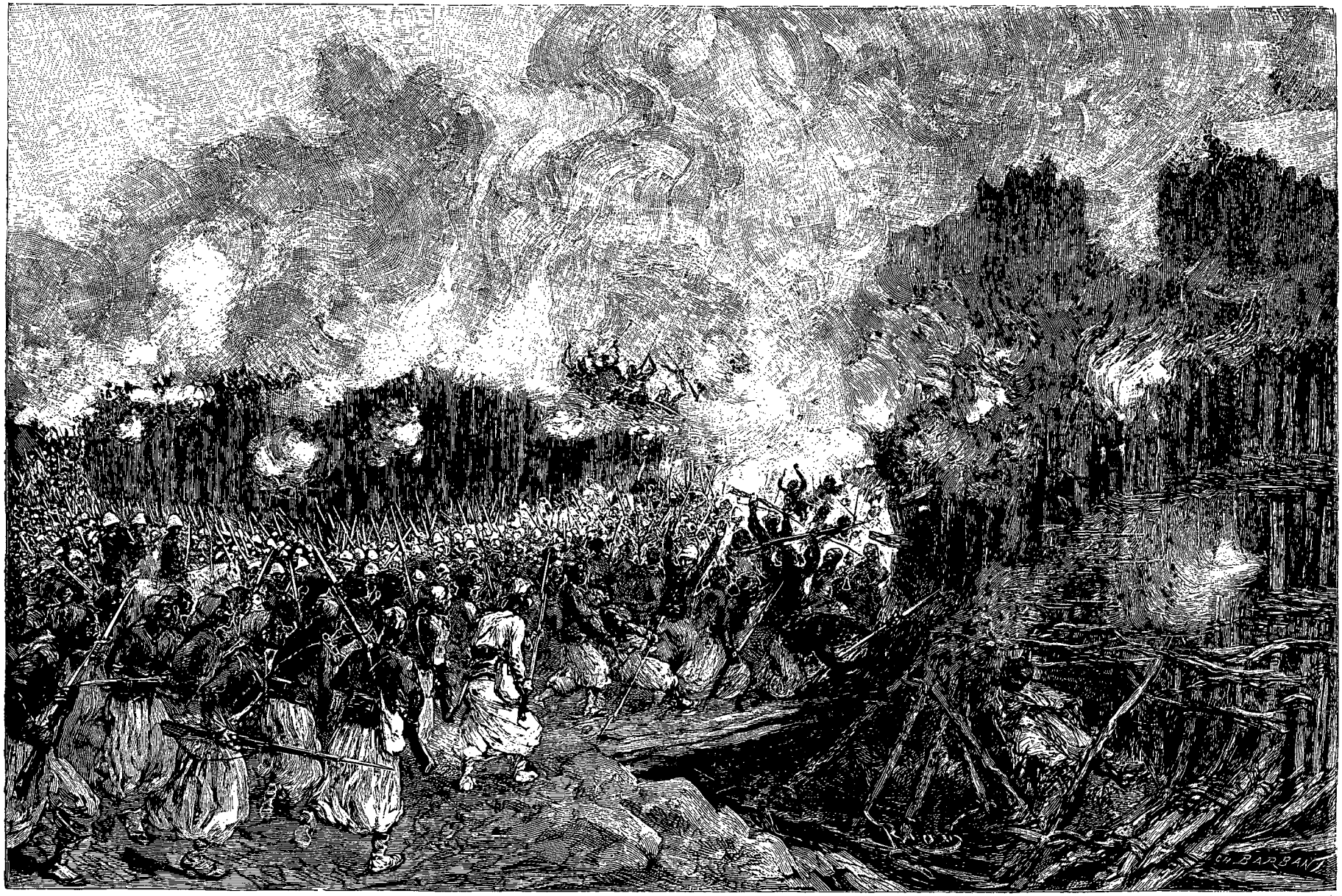
La colonne se trouve sur sa nouvelle position à neuf heures un quart. La cavalerie est poussée vers le sud, pour parer à tout mouvement tournant; elle est soutenue par une section de tirailleurs, prête à accueillir de ses feux les bandes ennemies qui voudraient encore déborder notre ligne. Toute la partie sud du village ainsi que les petits tatas carrés extérieurs, sont bondés de guerriers de Lamine, qui ouvrent le feu dès qu'ils voient la colonne en face d'eux. En avant de ces tatas, un fossé est plein de tireurs, dont les balles gênent quelque peu le déploiement.

Le feu recommence avec violence, et est dirigé tout d'abord sur les tatas extérieurs et sur la partie sud de Toubakouta. Dès les premiers coups de canon, la poudrière, placée dans le tata central, saute, en couvrant le village de débris; une fumée épaisse cache un moment leur but aux pointeurs des pièces. Les balles partant des ouvrages avancés font quelques victimes parmi les auxiliaires à pied, qui ont été reportés sur la gauche de notre ligne, et blessent deux tirailleurs; mais, généralement, les coups portent très haut, et les projectiles passent au-dessus de la tête.

Vers dix heures, tout le village est en feu, sauf vers la droite, où les cases, bâties en pisé et recouvertes de terrasses, ne peuvent être incendiées. Les troupes du marabout s'échappent en désordre, par le sud, en suivant la route de Couonkon. Notre infanterie dirige des feux de salve sur ces bandes en fuite. On voit sortir des cavaliers par derrière le village, mais on ne peut distinguer si Mahmadou-Lamine est parmi eux. Du reste, notre tir fait de nombreuses victimes, car on aperçoit, courant çà et là, dans la plaine, des chevaux démontés.

Il est temps maintenant de marcher à l'assaut, pour enlever définitivement le village et arrêter le marabout, si, ce qui est peu probable, il est resté avec les derniers défenseurs de Toubakouta. L'artillerie reçoit l'ordre de tirer à mitraille et de balayer les sagnés et tatas pour préparer l'assaut. La cavalerie est portée en avant et contourne le village par le nord, pour aller intercepter aux fuyards la route de Oualia. La colonne d'assaut se forme au pied des hauteurs : en avant, les auxiliaires du Bondou et du Ouli; en arrière, une compagnie de tirailleurs en soutien. L'autre compagnie reste à mi-hauteur pour cribler le sagné de ses projectiles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Assaut de Toubakouta. — Dessin de Riou, d'après un croquis du capitaine Fortin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'au dernier moment et écarter les défenseurs.

Aussitôt formées, les troupes d'assaut sont lancées en avant. L'attaque est brillamment conduite par Ousman-Gassi, qui se montre le digne fils du roi Boubakar-Saada, et charge en tête des auxiliaires avec la plus grande bravoure. La colonne pénètre dans le village, accueillie par un feu nourri des derniers défenseurs de Toubakouta. Ceux-ci luttent avec acharnement, et, en moins de quelques minutes, les assaillants ont une vingtaine de tués et autant de blessés. Mais, cernés et acculés par l'incendie, ils jettent leurs armes et se rendent à discrétion. On s'informe de suite du marabout. Hélas! notre adversaire avait encore échappé.

Voici ce que l'on apprit au capitaine Fortin : Mahmadou-Lamine avait reçu avis de la marche de la colonne le 7 décembre vers six heures du soir. La nouvelle lui était parvenue par un courrier du village de Gamon, qui avait fait un grand détour par le Tenda. Toutefois ce renseignement n'avait pu lui indiquer la position exacte des troupes françaises. Il savait seulement qu'une colonne était partie de Bani pour l'attaquer. Vers huit heures du soir, le même jour, il apprit que des mouvements de troupes étaient signalés du côté de Oualia et de Paquéba, le long du Sandougou, mais qu'aucun blanc n'avait encore paru dans cette direction. Le 7 au soir, le marabout ignorait donc que le capitaine Fortin était campé à une dizaine de kilomètres à peine, entre son poste avancé de Barocounda et Toubakouta. Mais il préparait sa fuite, croyant d'ailleurs avoir beaucoup de temps devant lui. Toutefois, comme il s'était engagé, par serment, à défendre sa place d'armes, dans le cas où les Français viendraient l'attaquer, il avait peur, s'il dévoilait la vérité, d'être retenu de force. Aussi avait-il réuni tous les notables du village pour leur annoncer qu'il allait combattre les Torodos du Niani, qui venaient de s'installer dans les villages du Sandougou. Il ne prit avec lui que cent de ses Talibés, alla camper sur la rive droite du marigot de Douga, à 500 mètres à peine de Toubakouta. Là il avait passé la nuit, et avait dû s'enfuir, par la route de Oualia, au premier coup de canon. Les blessés et prisonniers, interrogés, n'en savaient pas plus long.

Le marabout avait donc cinq à six heures d'avance. Quant à le faire poursuivre par les troupes de la colonne, il n'y fallait pas songer : le jour précédent, on avait marché pendant quinze heures; personne n'avait dormi pendant la nuit, et le 8 décembre on avait marché et combattu jusqu'à dix heures du matin. Les hommes étaient harassés et beaucoup dormaient tout debout; les chevaux et mulets étaient fourbus. Le capitaine Fortin donna donc l'ordre de prendre le bivouac, en carré, entre le village et les hauteurs, au sud de la route de Sine.

Un détachement envoyé vers Barocounda annonça que ce point avait été évacué.

Les pertes subies par les troupes du marabout étaient énormes : le village et ses abords, le marigot et les pentes de la rive droite étaient jonchés de cadavres. Beaucoup de blessés étaient, en outre, allés mourir dans la brousse à 2 ou 3 kilomètres de là. Presque tous les lieutenants de Mahmadou-Lamine avaient été tués : son cadi, Ahmadi-Boré, qui avait organisé et présidé le premier palabre secret de Balou, où les Sarracolets avaient décidé de se soulever contre les Français; son ministre Sourakaté-Diawara, qui avait surpris, avant toute déclaration d'hostilités, la garnison de Bakel, sortie pour aller surveiller le village insoumis de Yaféré, sur le Sénégal; les principaux chefs talibés, qui avaient pris la part la plus active au siège de Bakel et au pillage de nos comptoirs, etc.

Pas une femme ne fut trouvée parmi les morts. On les avait fait sortir dès le début de l'action, pour que leur présence ne gênât pas les défenseurs.

De notre côté, nous comptions une cinquantaine de victimes, presque toutes parmi les auxiliaires du Bondou et du Ouli. Nos tirailleurs avaient trois ou quatre hommes hors de combat. Pas un soldat européen — il est vrai qu'ils se réduisaient à quelques canonniers et aux gradés des compagnies de tirailleurs — n'avait été atteint.

Tous les blessés indigènes furent transportés à l'ambulance, où ils reçurent les soins du docteur Fougère, secondé par M. Liotard, pharmacien de la marine, que la pénurie de médecins avait forcé d'employer en cette qualité à Bani pendant la campagne d'hivernage.

Si l'on pouvait mettre encore la main sur le marabout, la campagne était couronnée d'un plein succès, car la grande place de Toubakouta était en ruines, son armée avait été écrasée et dispersée, et le prestige de cette opération, accomplie si heureusement à une aussi grande distance de la base d'opérations, allait être énorme dans tout le Soudan français. Que l'on songe que la colonne de la Gambie aurait eu aussitôt fait maintenant, pour rejoindre les établissements français, de prendre la route de l'ouest par le Saloum, que d'effectuer son retour sur Bakel! De part et d'autre il y avait environ 450 kilomètres à parcourir. Aucun chef indigène ne pouvait désormais se croire à l'abri de nos coups, et les expéditions de Diana et de Toubakouta avaient bien détruit cette vieille légende qui courait dans les pays nègres sur l'impossibilité où nous étions de nous éloigner de nos établissements et de notre ligne de postes.

Il fallait donc maintenant s'emparer du marabout, car nos colonnes, si mobiles qu'elles fussent devenues, ne pouvaient cependant battre constamment le sol africain, à la poursuite de notre insaisissable adversaire. Notre objectif était le Niger et non la Gambie. Déjà nos opérations contre Mahmadou-Lamine nous avaient détournés trop longtemps du véritable objet de notre présence dans le Soudan occidental.

Le 9 décembre, à six heures du soir, Moussa-Molo, le roi du Fouladougou, débouche sur le champ de bataille de Toubakouta avec son armée de 2000 guerriers.

Ce Moussa-Molo est l'un des chefs les plus intelligents de toute cette partie du Soudan. Il avait craint

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que Mahmadou-Lamine ne voulût étendre ses visées ambitieuses jusque dans ses États, et il nous avait offert spontanément son concours pour nous aider à combattre le perturbateur. Ses hommes avaient un aspect militaire et une certaine discipline, que l'on n'est pas habitué à rencontrer parmi les troupes des souverains nègres. Aussi le capitaine Fortin songea-t-il à l'utiliser de suite pour entamer les poursuites contre le marabout. Du reste, Moussa-Molo, quand il avait vu les résultats foudroyants obtenus par la petite colonne française n'avait pas caché son enthousiasme pour notre cause, et avait mis aussitôt toutes ses forces à notre disposition.

Fortin ne pouvait lui-même se lancer à la poursuite de l'ennemi, car, s'il avait fait un pas de plus dans le pays, tous les habitants se seraient enfuis. Le résultat de la campagne n'aurait pas été atteint; la région aurait été ruinée complètement, et, très certainement, Mahmadou-Lamine aurait réussi à s'échapper.

Celui-ci s'était sauvé, à toute bride, le 8, de bon matin, afin de surprendre, avec ses cent cavaliers, les passages du Sandougou. Il se présente d'abord devant

Mahmadou-Lamine blessé (voy. p. 414). — Dessin de Riou, d'après les indications du capitaine Fortin.

Oualia : mais il y est reçu à coups de fusil, par un détachement que Moussa-Molo y avait envoyé. Le prophète continue alors vers le nord, longeant toujours la rive gauche de la rivière. Il veut, de nouveau, forcer le passage à Paquéba, mais les Torodos du Niani, qui le défendent, combattent énergiquement et lui mettent une vingtaine de Talibés hors de combat. Lamine repart, piquant toujours vers le nord. Heureusement pour lui, le contingent chargé de garder la route de Coly-Bentan a fait défection et s'est retiré dans l'intérieur. Le chemin est donc libre. Le marabout franchit enfin le Sandougou, se renferme dans le village de Maka, et y attend les événements, en essayant d'organiser la résistance. Ce retard le perd.

Dès le 9 au soir, une véritable chasse à l'homme est organisée. Les contingents du Ouli et du Bondou, que surexcite la haine contre celui qui a incendié leurs villages et massacré leurs familles, sont dirigés sur Maka. Moussa-Molo, avec tout son monde, est lancé en même temps le long de la rive droite de la Gambie, pour couper la retraite au fugitif. Le marabout doit être ramené mort ou vif au commandant de la colonne. C'est l'ordre!

Telle était la confiance que ce fanatique avait su

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inspirer à toutes les populations de ces régions, que partout, même dans les rangs de nos alliés, on avait la conviction que jamais la tête d'« El-Hadj », le favori d'Allah, ne pourrait devenir un trophée de la victoire des Français. C'est toujours ainsi que la superstition avait grandi la fortune des conquérants musulmans qui avaient voulu s'attaquer à notre influence en Sénégambie. Leur disparition seule avait pu détruire le prestige surnaturel dont ils avaient su s'entourer aux yeux des naïfs indigènes de ces régions.

Le 9, à l'entrée de la nuit, les contingents du Bondou et du Ouli parviennent devant Maka. Ils y sont reçus à coups de fusil. Battus, ils rétrogradent, en emportant leurs morts et leurs blessés. Cependant le chef de Maka n'ose résister à l'ultimatum menaçant que lui a envoyé le capitaine Fortin, et les habitants, malgré leur succès, font sortir le marabout de leur village.

Un nouveau détachement de guerriers du Fouladougou vient renforcer les contingents bondoukés, qui se lancent à la poursuite de leur ennemi, le suivant pas à pas.

La chasse recommence, rapide et animée du côté de nos alliés, désespérée de la part du marabout, qui se sent abandonné par le prophète Mahomet.

Il prend la direction du sud, toujours suivi par ses fidèles Talibés. Il veut se réfugier dans le village de Cissé-Counda, mais il y est accueilli par une vive fusillade. Il se rejette dans la forêt et arrive devant Countia, presque en face de Oualia. Les habitants, qu'effraye l'exemple de Toubakouta, ne veulent pas le tolérer. Le marabout prie, implore, en appelle aux pages du Coran qui recommandent de donner un refuge aux serviteurs d'Allah. On ne l'écoute pas. Il repart vers l'ouest. Les villages de Carantaba, Counting, Sona, lui ferment successivement leurs portes. Cependant, les chevaux refusent de marcher, et la fatigue est extrême. Bientôt on ne pourra plus avancer. En même temps se referme sur lui l'étau que forment les divers détachements envoyés à sa poursuite.

Mahmadou-Lamine et ses derniers fidèles, exténués, hors d'état de continuer leur marche, se jettent dans le village de N'Goga-Soukota, situé à 2 ou 3 kilomètres à peine de la Gambie. Il n'y est pas installé depuis quelques minutes que le village est cerné par Moussa-Molo et par toutes les troupes qui l'ont poursuivi. Les habitants de N'Goga-Soukota se voient compromis. Ils cherchent à s'emparer du fugitif. Un combat s'engage dans le village même. Le chef, pour déloger Mahmadou-Lamine, fait mettre le feu à ses propres cases et à celles où le marabout s'est réfugié. Moussa-Molo pénètre sur le lieu de la lutte avec ses hommes. Les Talibés combattent en désespérés. Ils se font tous tuer bravement aux côtés de leur chef. Celui-ci est bientôt seul. On veut le prendre vivant, mais un coup de sabre d'un Bondouké le blesse à la cuisse et le jette à terre. Le roi du Fouladougou le fait placer sur une civière, et toute la troupe reprend la route de Toubakouta.

Les habitants des villages que l'on traverse ne peuvent croire encore que ce saint marabout qui a fait plusieurs fois le voyage de la Mecque et qui passait pour avoir reçu d'Allah la mission de fonder un nouvel et puissant empire musulman, soit l'homme qui gît inanimé sur ce brancard, et que l'on va livrer aux Français. Peut-être attendent-ils encore qu'un miracle vienne délivrer le prophète, qui ne peut tomber ainsi aux mains des infidèles. L'événement, du reste, va leur donner raison, car, en arrivant au village de Counting, le blessé, qui a perdu tout son sang, succombe aux suites du coup qu'il a reçu et des fatigues qu'il a subies depuis sa fuite de Toubakouta. Les gens de Counting, qui, en secret, tenaient pour le marabout, réclament son corps, qu'ils veulent soustraire aux profanations de ses ennemis. Moussa-Molo refuse. Il fait laisser le cadavre sur la civière, et ordonne à son griot de confiance de le transporter jusqu'au camp français. Lui-même prend les devants pour annoncer l'heureuse nouvelle.

Cependant, la route est longue, et il faut marcher encore longtemps avant d'arriver aux bords du Sandougou. Le 12 au soir, on n'était qu'à Carantaba. Les porteurs étaient rendus et faisaient des difficultés pour se charger encore de leur lugubre fardeau. Puis, ce cadavre, qui a voyagé toute la journée sous les rayons d'un soleil brûlant, entre en putréfaction, et les captifs de Moussa-Molo, saisis d'une crainte superstitieuse, n'osent plus s'en approcher. Dans l'impossibilité où il se trouve de pouvoir obéir aux ordres de son maître, dont il redoute la colère, le griot, pour montrer au moins qu'il n'a rien négligé pour accomplir sa mission, tranche la tête du prophète, dont il abandonne le corps aux oiseaux de proie. Il accroche ce trophée sanglant à l'arçon de sa selle, et rentre au camp le lendemain. Devant lui marchait le cheval blanc du marabout, portant ses armes et sa robe, couverte de gris-gris.

Ainsi finit l'homme qui rêva un moment la fortune des El-Hadj Oumar et des Samory. Dans les derniers jours de l'année 1885 il s'était présenté en suppliant à Kayes et dans nos postes. Trois mois plus tard, toutes les populations des rives du Sénégal, à partir de Bakel, étaient pillées et incendiées ; nos traitants étaient massacrés ; Bakel était assiégé. Au mois de juillet 1886, Mahmadou-Lamine pénétrait dans le Bondou et brûlait notre poste inoccupé de Sénoudébou ; au mois de septembre, il revenait à la charge, faisait décapiter le roi Oumar-Penda et attaquait la garnison française qui avait été envoyée dans la capitale du Bondou. Le 24 décembre il s'enfuyait de Diana, où il se croyait à l'abri de nos coups, et son armée, battue à Safalou et à Kagnibé, était une première fois dispersée. Il se réfugiait à Toubakouta, dont les habitants, sourds à mes conseils, refusaient de le chasser. Au mois d'octobre 1887 il reprenait l'offensive à la tête d'une armée nombreuse, envahissait le Ouli, brûlait Nétéboulou, sa capitale, et tuait son chef. Le 8 décembre, Touba-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kouta était enlevé par nos troupes; quatre jours après, le marabout lui-même était pris et décapité.

Tels sont les principaux traits de la vie de ce nouveau prophète musulman. L'histoire de notre colonie nous prouve que c'est toujours ainsi qu'ont paru et grandi les plus redoutables adversaires de notre domination au Soudan. La carrière de Mahmadou-Lamine eût été brisée court s'il avait été arrêté et déporté quand il s'était présenté en humble pèlerin de la Mecque, le chapelet à la main, à Kayes, au mois de septembre 1885. Puissions-nous profiter de l'expérience!

La prise de Toubakouta et la mort du marabout eurent un énorme retentissement dans toute cette partie du Soudan. Le 14 décembre, tous les chefs, réunis à Toubakouta, signaient les traités par lesquels ils se plaçaient sous le protectorat de la France. Le Soudan français rejoignait ainsi nos possessions de la Cazamance et du Saloum sur l'Atlantique, en même temps que s'ouvraient de plus en plus devant nous les routes du Fouta-Djalon.

Du reste, le capitaine Fortin, obéissant aux instructions que je lui avais adressées, s'empressait d'envoyer dans toutes les directions des missions d'officiers chargées de compléter et d'étendre au loin l'œuvre

Le griot décapite le maraoout Mahmadou-Lamine. — Dessin de Riou, d'après les indications du capitaine Fortin.

de la colonne de la Gambie, au point de vue géographique, commercial et politique. M. Liotard, pharmacien de la marine, allait visiter le Niani, le Kalonkadougou et les États de Moussa-Molo. M. Levasseur, sous-lieutenant d'infanterie de marine, devait reconnaître la route mettant en communication directe nos établissements de Bakel, Kayes et Médine avec le Fouta-Djalon, puis étudier toute la partie nord de ce dernier pays et rentrer à Dakar par la Cazamance et la mer. C'était un voyage plein de hasards et de périls, mais qui serait riche en résultats. Il était fâcheux toutefois que la pénurie dans laquelle se trouvait le commandant de la colonne ne lui permît pas de pourvoir ces officiers de toutes les ressources en argent et en marchandises qui leur auraient été nécessaires pour leurs missions.

La colonne elle-même rentra à Kayes par des itinéraires différents, de manière à pouvoir compléter la géographie des pays jusqu'alors inconnus qu'elle venait d'ouvrir à l'influence française.

Le 22 janvier, la colonne de la Gambie rentrait à Kayes, où elle était reçue en grande pompe et fêtée pour ses nombreux succès. Désormais la paix était complètement rétablie dans cette partie de nos possessions soudaniennes, et rien ne pouvait plus gêner nos efforts vers le Niger.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De plus, le capitaine Fortin avait mis à profit son séjour de cinq mois à Bani pour exécuter une carte de toute la région qu'il occupait ainsi par ses détachements, lancés au loin sur les routes dont il tenait le nœud. Il avait ensuite complété son travail en revenant du Ouli, après les opérations contre Mahmadou-Lamine, et étendu nos connaissances géographiques vers l'ouest, en levant de nombreux itinéraires, tracés autour de la route suivie par la colonne principale.

L'expédition avait d'ailleurs eu les plus grands résultats au point de vue politique : toutes les populations qui avaient suivi la fortune du marabout, depuis

Le griot rentre au camp (voy. p. 414). — Dessin de Riou, d'après un croquis du capitaine Fortin.

les bords de la Gambie jusqu'au Ripp et au Saloum, avaient promis sur le Coran de rester fidèles aux traités de protectorat et de commerce signés avec le chef de la colonne. Ces traités servaient actuellement de base à une organisation nouvelle du pays et mettaient fin aux luttes incessantes qui désolaient ces riches contrées. Aujourd'hui, au lieu de villages hostiles les uns aux autres, deux grands territoires ont été constitués sur la Gambie : le Sandougou et le Niani. La rive droite de la Haute-Gambie pouvait donc être considérée comme entièrement française.

GALLIENI.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1889

(SECOND SEMESTRE),

PAR MM. C. MAUNOIR ET H. DUVEYRIER.

TEXTE INÉDIT.

—

I. Congrès international des Sciences géographiques réuni à Paris en 1889. — Les travaux du congrès. — Notices sur le rôle du XIXe siècle dans les progrès de la géographie. — II. L'Afrique continue à attirer l'attention. — Événements de la côte orientale. — Leurs conséquences pour l'exploration. — III. M. de Höhnel et les nouveaux lacs de l'Afrique. — IV. M. J. Borelli au Choa et au pays de Kaffa. — Ascensions de hauts sommets. — Dangers au pays de Zinguiro. — Le bassin de l'Omo. — Les lacs Chambara et Basso-Narok. — V. Tentatives de MM. Pigott, Hans Meyer et le docteur Purtscheller pour atteindre les sommets du Kénia et du Kilima-N'djâro. — Évaluation de la hauteur de ce dernier massif par M. J. Thomson. — VI. Le progrès des découvertes dans le bassin de Kongo. — Voyages de M. Delcommune sur la Kasaï et ses tributaires. — Découvertes sur la rivière Lomâmi. — Affluents septentrionaux du Kongo explorés par MM. Van Gèle et Werner. — La Wellé-Makoua est un affluent du Kongo. — Les Ba-N'gâla anthropophages. — VII. M. Stanley. — Les mouvements de M. Stanley et d'Emin-Pacha. — Les voyageurs reviennent à la côte. — VIII. Traversée de l'Afrique australe, de Natal à Benguela, par M. Arnot. — La rivière Botlétlé. — Voyages de M. Selous sur le haut Zambèzi. — IX. Expédition allemande de MM. Kund et Tappenbeck partis de la côte des Camerouns. — Vastes forêts de l'intérieur. — Population qui les parcourt. — Mort du lieutenant Tappenbeck. — Itinéraire de M. Zintgraff entre les Camerouns et la Bénoué. — X. Explorations géographiques et archéologiques de M. de la Martinière au Maroc. — Le voyageur français Camille Douls assassiné au Touât. — Les canonnières françaises *Mage* et *Niger* conduites par M. Jaime jusqu'aux abords de Tombouctou. — XI. Voyages au Yemen de M. Deflers et de M. Glaser. — XII. M. Bonvalot et le prince Henri d'Orléans dans l'Asie centrale. — Traversée des Monts Célestes. — Itinéraire projeté. — Intérêt du voyage. — XIII. M. Grombtchevski au Kandjoute. — XIV. Les dernières explorations dans la Nouvelle-Guinée. — Voyage aux Monts Owen Stanley par sir W. Mac-Gregor. — Le mont Victoria. — Altitude, faune et flore. — XV. La tournée de M. Basil Thomson dans les archipels de la Louisiade et d'Entrecasteaux. — Iles Sud-Est, Rossel, Saint-Aignan, Fergusson. — Habitants de ces îles. — XVI. Le docteur Kükenthal au Spitzberg. — Il parvient quatre fois jusqu'à la Terre du Roi Charles. — Quelques mots historiques sur cet archipel. — Influence possible des voyages de M. Nansen et de M. Kükenthal. — XVII. Étude des océans. — Recherches sur le Gulf-Stream par le *Grampus*.

I

Du 5 au 11 août 1889 il a été tenu à Paris un Congrès international des Sciences géographiques, réuni par la doyenne des sociétés de géographie. Toutes les sociétés dont les travaux intéressent le plus directement la géographie avaient été invitées à s'y faire représenter, et la plupart d'entre elles avaient envoyé un ou plusieurs délégués. La réunion était donc nombreuse ; les séances ont été bien remplies ; mais, comme il arrive pour tous les congrès sans mission définie, qui ne sont pas astreints à présenter des solutions d'ordre pratique, les théories se sont donné libre carrière ; les vœux aussi, vœux dont l'expression sommeillera dans les actes du congrès. Quoi qu'il en soit, la réunion de cette année aura été pour les hommes de géographie l'occasion de se voir ou se revoir, de s'entretenir des communs intérêts, d'établir des relations de bonne confraternité, plus nécessaires qu'on ne le croit généralement au progrès et à la diffusion de la science.

La Société de Géographie de Paris avait pensé que, le XIXe siècle étant prêt de finir, il convenait de jeter un coup d'œil d'ensemble sur son rôle dans le mouvement géographique. Elle avait, en conséquence, demandé aux principales Sociétés de géographie un exposé de la part pour laquelle le pays que chacune d'elles représente a contribué à ce mouvement.

Plusieurs sociétés ont envoyé des notices qui constitueront une précieuse source d'informations pour l'histoire de la géographie.

II

L'Afrique continue à jouir du privilège d'attirer les regards de l'Europe, ce qu'il faut attribuer aux faits d'ordre politique plutôt qu'aux progrès des découvertes géographiques. Sur la côte orientale du continent s'accomplissent des événements qui ne touchent qu'indirectement à la géographie ou qui l'intéressent dans des conditions un peu étrangères au caractère de cette revue. Il est permis, néanmoins, d'affirmer que le résultat de ces événements sera de fermer pour longtemps aux recherches de la science un champ dont la connaissance avait exigé de nombreuses années d'efforts et de sacrifices. En ce moment une grande partie de l'Afrique, la région presque entière qui s'étend du Nil au Congo, est à peu près interdite aux missionnaires de la science. L'envahissement du pays des noirs par la race blanche subit un temps d'arrêt marqué, et les civilisateurs, en recourant à la force, ont déterminé un retour offensif de la barbarie.

III

En nous bornant à ce qui intéresse la science, voici quels sont, pour ce semestre, les progrès de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

géographie africaine les plus importants à signaler.

Une fois encore rappelons que la lecture de cette revue ne saurait avoir d'intérêt ou même être intelligible sans le secours d'une carte récente et assez détaillée.

M. de Höhnel, officier de la marine autrichienne, compagnon du comte Teleki, a traité, dans les *Mitteilungen* de Gotha, la question du Basso-Narok (*lac Noir*), qu'il a découvert, et qui est évidemment le réservoir où vont s'emmagasiner les eaux de la rivière Omo, relevée par un Français, M. Borelli. Le lac Basso-Narok ou lac Rodolphe (du nom de l'archiduc d'Autriche, mort dans des conditions dramatiques) occupe, entre 2 et 5 degrés de latitude nord, le fond d'une dépression qui se prolonge du nord au sud par 33° 30′ environ à l'est du méridien de Paris. Dans ce même sillon, long de 10 degrés, s'alignent : au nord du Basso-Narok, le lac Chambara et le Basso-Ebor (*lac Blanc*) ; au sud, les lacs Baringo, Nakouro-Sekelaï, Angate, Naïwacha et Manyara ; pas plus que le Basso-Narok, ces lacs n'ont de communication avec le Nil ou avec l'océan Indien.

Au fond du golfe d'Aden, non loin du détroit de Bab-el-Mandeb, se découpe le golfe profond de Toudjourra, sur la côte nord duquel est Obok. Ces parages ont été le point de départ d'explorations prolongées qui ont conduit un voyageur français, M. Jules Borelli, jusqu'au pays de Kaffa, c'est-à-dire dans une contrée d'un difficile abord, située à environ 700 kilomètres de la côte et bien au delà du Choa.

IV

La méfiance de Menelik II, roi du Choa, obligea d'abord M. Borelli à se contenter de quelques excursions dans le pays ; il alla cependant jusqu'à Harar, dont venait de s'emparer Menelik. Plus tard il put explorer le petit royaume de Djimma, que M. d'Abbadie avait visité naguère, et fit l'ascension des monts Dendi et Harro, anciens volcans fort élevés. Il traversa ensuite le royaume de Limmou et gravit le Maï-Goudo, puis le pic de Kaffarsa, d'où il put faire des relèvements dans les terres inconnues du sud. Au pays de Zinguiro, l'un des buts de son voyage, il fut attaqué et contraint de battre en retraite. Les habitants de Zinguiro sont adonnés, dit-on, aux sacrifices humains. Il revint donc à Djimma pour repartir du côté de l'est, dans la direction de l'État de Kambatta. Là encore il fit des observations précieuses avant de s'avancer dans le sud jusqu'au pays de Koullo.

Au commencement de l'année, M. J. Borelli est rentré en France, rapportant des données importantes par leur nombre comme par leur précision, sur un pays dont les premières informations nous sont venues d'un autre Français, M. Antoine d'Abbadie, le doyen de nos explorateurs.

Il est désirable que M. J. Borelli ne tarde pas trop à publier la relation de son voyage et l'exposé des acquisitions nouvelles dont il enrichit la carte. C'est ainsi que M. J. Borelli a résolu la question du bassin fluvial auquel appartient la rivière Omo. En effet, du sommet du mont Bobbé, terme sud de son itinéraire, M. Borelli a vu ce cours d'eau s'en aller au loin dans le sud, et les indigènes lui dirent qu'il se déversait dans un grand lac, le Chambara. C'est, enfin, d'après des renseignements indigènes que les voyageurs anglais Wakefield et J. Thomson auraient placé dans cette même contrée un lac Sambourou. Selon M. de Hönhel, comme on vient de le voir, le Chambara serait un petit lac distinct du grand Basso-Narok.

M. Borelli aurait pénétré plus loin dans l'intérieur du continent si la situation politique troublée ne lui eût fermé les frontières des pays au sud et au sud-est de Djiren, le Kaffa, le Koullo, le Wallamo, le Tambaro. Ce n'est pas sans dangers fort graves que M. J. Borelli a accompli ses trois années d'exploration, et la géographie ne lui en sera que plus reconnaissante des acquisitions dont elle lui est redevable.

V

Un voyageur anglais, M. Pigott, après avoir suivi le fleuve Tana, est arrivé dans la région où se dresse le mont Kenia, autour duquel naissent les affluents supérieurs du Tana. Bientôt peut-être cette montagne, l'une des plus intéressantes du continent africain, nous livrera-t-elle ses derniers secrets. En effet, le docteur Hans Meyer, déjà connu par ses ascensions dans l'Afrique équatoriale, et un autre alpiniste, le docteur Purtscheller, sont partis dans le dessein de gravir, pour la première fois jusqu'au sommet, le Kilima-N'djâro et le Kenia. De tous les voyageurs c'est encore M. Joseph Thomson qui s'est approché le plus près du mont Kenia, dont il évalue l'altitude totale à 5600 mètres. Cette altitude, si des mesures ultérieures la confirment, se rapproche beaucoup de celle du plus haut sommet du Kilima-N'djâro : 5694 mètres ; mais, en pareille matière, une erreur d'appréciation très notable est facile à commettre.

Il est à craindre, comme nous l'avons dit plus haut, que les événements qui s'accomplissent dans l'Est africain n'aient des conséquences dangereuses pour les explorateurs actuellement occupés à parcourir ces contrées.

VI

Le progrès des découvertes dans le bassin immense du Kongo sera un témoignage de l'activité de notre génération ; chaque année nous apporte quelque trait nouveau dans la géographie de ce fleuve et de ses affluents, dont quelques-uns sont de puissants cours d'eau.

Sur le premier grand affluent sud du Kongo, la Kasaï, M. Delcommune a fait en 1888 des explorations dont les premiers résultats ont été publiés il y a quelques mois. Ces travaux ont porté sur les tributaires de la Kasaï : l'Ovabouma et le lac Léopold II, dont tous les rivages ont été levés ; la Lokenyé, qui se jette dans l'extrémité occidentale du lac ; puis sur des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

affluents sud du Kongo : la Louloua, la Sankourou, la Lomâmi et la Kwango, ainsi que la Djouma et la Kwilou, qui alimentent cette dernière. L'explorateur belge a ajouté, sur la seule rivière Lomâmi, plus de 260 kilomètres aux découvertes de son prédécesseur M. Grenfell, dont les lecteurs de cette revue ont dû lire autrefois les détails.

D'autre part, on trouve dans les *Proceedings* de la Société royale géographique de Londres les rapports de MM. le capitaine Van Gèle et Werner sur leurs explorations de l'Oubangui, de la N'gâla et de la Loïka, affluents nord du Kongo. Une des précédentes revues géographiques signalait déjà l'importance des découvertes de M. Van Gèle sur l'Oubangui; cet important voyage a conduit M. Van Gèle à 137 kilomètres seulement du point atteint par le docteur Junker sur la Wêllé-Makoua. Indubitablement c'est bien, sous trois noms différents, une seule et même rivière, et les géographes qui, lors de la découverte de la Wêllé par le docteur Schweinfurth, lui supposaient un cours vers l'équateur, ne s'étaient pas trompés.

Plus à l'est la N'gâla, explorée par M. Werner, est un cours d'eau insignifiant, comparé à l'Oubangui. Les habitants, les Ba-N'gâla, sont véritablement des anthropophages. Comme preuve de ce fait, le voyageur dit avoir vu au village de M'poutou un trône formé de canots renversés supportés par des crânes humains ; aux arbres qui ombrageaient le trône étaient également suspendus des crânes.

VII

Il y a six mois, nous laissions M. Stanley sur l'Arouwimi, aux chutes de Mariri, à une centaine de kilomètres en amont de Yambouya. Les nouvelles dataient alors de 1888, et M. Stanley se disposait à retourner au lac Albert, d'où il revenait, sans avoir porté au docteur Schnitzler, à Emin Pacha, tout le secours dont ce dernier avait besoin. Son départ devait avoir lieu au commencement du mois de septembre de l'année dernière. Les rares informations reçues depuis cette date provenaient d'indigènes soupçonnés de grossir à plaisir les bruits qu'ils apprennent, et qui ne se font pas faute d'en forger à leur convenance. Tout à coup, en ces derniers mois, le voile qui couvrait les actes et les destinées soit du grand explorateur, soit d'Emin Pacha, s'est presque complètement déchiré. Nous savons aujourd'hui qu'en avril 1888 M. Stanley et Emin-Pacha s'étaient rencontrés à Kavallis, dans l'angle sud-ouest du lac Albert. Emin-Pacha devait aller relever, dans les postes qui leur restaient, les garnisons égyptiennes pour les conduire au camp de Bodo, à l'ouest de Kavallis, où M. Stanley le rejoindrait après avoir été lui-même chercher son arrière-garde. Mais des révoltes, et une série d'événements encore mal connus, notamment une attaque de partisans du Mahdi, avaient empêché Emin-Pacha d'exécuter les projets concertés. Vers le milieu de février, cependant, Emin était arrivé avec deux steamers près de Kavallis. Ici, par suite d'insuffisance dans les explications de M. Stanley, l'obscurité se fait de nouveau; mais nous savons que les restes des escortes des deux Européens se sont réunies, qu'ils ont marché du lac Albert au lac Victoria, et du lac Victoria à Mpwapwa, c'est-à-dire à 300 kilomètres de la côte. Ce trajet a été marqué par des difficultés inouïes et de fréquentes luttes. Comme géographie, nous savons que l'épopée de M. Stanley allant au secours d'Emin-Pacha a été marquée par des découvertes considérables : ainsi la grande étendue d'eau située au sud du lac Albert, et qu'on supposait en être la continuation, forme un lac séparé; d'autre part, la nappe du Victoria s'étend du côté du sud beaucoup plus loin qu'on ne l'avait pensé. Au point de vue ethnographique, le voyage de M. Stanley a révélé une série de peuplades nouvelles, notamment une peuplade d'hommes de petite taille, anthropophages, qui habitent des forêts immenses et d'un accès difficile.

VIII

Dans une traversée de l'Afrique australe, de Natal à Benguela, suivie d'une longue pointe dans l'est de cette ville, M. Arnot, dont les sept années de pérégrinations viennent d'être portées sur la carte, a fait faire plus d'un progrès à la géographie. Réduits à n'en signaler que les principaux, nous devons, en tout cas, une mention à son étude de la Botlétlé, cette rivière au régime bizarre qui, coulant alternativement, suivant les saisons, à l'est et à l'ouest, déverse ses eaux tantôt dans le lac Ngàmi, tantôt dans le marais salant de N'twetivé. A un autre moment de son long voyage, M. Arnot a pénétré dans ce qui était encore il y a treize ans l'empire de Lunda ; il y a vu des provinces devenues indépendantes ; de même, dans le Garenganzé ou Katanga, qui faisait partie il y a quinze ans de l'empire d'Ouroua, il a trouvé un jeune royaume indépendant.

Le théâtre des explorations de M. Selous est au sud et à l'est du terrain parcouru par M. Arnot; il comprend le haut Zambézi, une partie de l'empire de Maroutsi-Mambounda, le Bamangwato et, au nord du fleuve, le pays des Machoukouloumbwé. Son voyage dans ce dernier pays présente tout l'intérêt de la nouveauté. Moins heureux en essayant de pénétrer par le sud dans le Garenganzé, il fut, comme son devancier le docteur Holub, attaqué et pillé en chemin. M. Selous visite actuellement le pays des Machona, à l'est du royaume Matabélé, mais il n'oublie pas son but, le Garenganzé, d'où il espère gagner le Kongo et descendre ce fleuve jusqu'à son embouchure.

IX

Partis du sud des possessions allemandes des Camerouns, MM. Kund et Tappenbeck viennent d'obtenir un beau résultat géographique. Le capitaine Kund avait préalablement levé le bas de la rivière Sannaga (ou Malimba) et reconnu que les cartes antérieures en plaçaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'embouchure notablement trop à l'est. Au départ pour leurs deux excursions successives, les explorateurs allemands ont rencontré une hostilité passive chez les habitants de la côte, qui voient partout d'un mauvais œil l'Européen se diriger vers les marchés où eux-mêmes achètent leurs denrées d'échange. En résumé le capitaine Kund nous apprend qu'à partir de la côte le caractère du pays reste le même pendant 16 ou 17 kilomètres, au delà desquels on entre dans une région de forêts vierges formant comme une bande profonde de 220 kilomètres. Là vit une race d'hommes de taille exiguë, non pas des nains pourtant, les Bodjaéli, qui sont très adroits pour se diriger dans la forêt vierge, où ils vivent en nomades, et qui osent attaquer l'éléphant avec de simples lances. Les Bodjaéli sont une race primitive d'aborigènes, qui mérite d'être étudiée à fond. En dehors d'eux, M. Kund, qui a porté son attention sur les questions ethnographiques, énumère les peuplades qui vivent dans l'intérieur, car la côte est déserte. Il a trouvé, dans les Djéoundo et les Tinga, des tribus d'hommes forts, bien nourris et gais; à l'est sont des Mavoumba, qui habitent la zone des forêts.

De retour à la côte, le lieutenant Tappenbeck a succombé aux assauts des fièvres contractées pendant le voyage.

Une autre exploration, dont le point de départ a été la station de Barombi, dans l'intérieur des possessions allemandes des Camerouns, fournira des données fort utiles pour garnir la carte sur les 500 kilomètres de terres inconnues entre les Camerouns et la Bénouê. Nous parlons ici du voyage de M. Zintgraff, depuis la station allemande chez les Ba-Rombi, sur un affluent du fleuve Moungo, au nord, jusqu'à la Bénouê, qu'il a atteinte à Ibi, au mois de juin dernier. M. Zintgraff se dirige vers l'Adamâwa, où son voyage ajoutera de nouveaux itinéraires à ceux de Barth et de Flegel.

X

Parmi les explorateurs français dans le nord de l'Afrique il faut signaler ici M. H. de la Martinière, qui s'applique depuis plusieurs années à explorer aux points de vue géographique et archéologique, la partie du Maroc comprise entre le détroit de Gibraltar et Fâs, l'Océan et le Rif, c'est-à-dire tout ce que les Romains ont occupé de l'intérieur de la Mauritanie tingitane, et ce que l'Europe moderne connaît le mieux ou le moins mal du Maroc. Sur ce terrain même, il est encore du nouveau à voir et à mesurer pour les explorateurs scientifiques. Il fallait compter comme tels le djebel Moûleî-Boû-Chetâ, au nord de Fâs, et, au nord de Meknâs, le djebel Zerhoûn, dont M. de la Martinière a été le premier à mesurer la hauteur après l'avoir gravi. Dans le cadre archéologique, les explorations et les fouilles du voyageur ont été extrêmement fructueuses, notamment à Volubilis, municipe qu'embellirent Caracalla et Julia Domna (IIe siècle); à Lixus, emporium phénicien transformé plus tard en ville et port romains, et à des ruines romaines sur l'ouâd Beht, que M. de la Martinière estime être celles de Gontiana, mentionnées par Ptolémée.

C'est par la mention d'un triste fait qu'il faut terminer cet aperçu du mouvement des explorations en Afrique. — La Société de Géographie était informée, il y a quelques semaines, qu'un voyageur européen voyageant avec une caravane, sous le costume arabe et sous le nom de Mohammed Abd el-Malek, avait été assassiné, au commencement de février 1889, dans la région où fut assassiné il y a trois ans le lieutenant Palat. Le bruit s'était immédiatement répandu, et nous n'avions que trop de raisons d'y croire, qu'Abd el-Malek était Camille Douls, l'audacieux explorateur français qui, après avoir parcouru le Soudan occidental, s'était remis en route pour tenter une nouvelle exploration plus dangereuse encore.

Il est aujourd'hui certain que cette première supposition était juste. Pourvu des lettres du sultan du Maroc et du chérif d'Ouezzan, aidé par l'appui du chérif de Reggan, C. Douls avait été bien reçu au Touât; on y savait, cependant, malgré son costume, qu'il était chrétien et même Français. Il s'était joint à une caravane dans laquelle il choisit deux guides pour le conduire à l'Azaouad. S'étant mis en route seul avec ses guides, il a été assassiné par eux à un puits où il s'était arrêté, et qui est situé aux confins du Tidikelt et du Touât, entre Aoulef et Akabli.

Voilà donc un nom de plus ajouté à la liste déjà si considérable des explorateurs français assassinés dans le Sahara et dont la mort est restée impunie.

Tombouctou était l'objectif du malheureux Douls. Une nouvelle navigation sur le Niger vient de conduire jusqu'aux abords de cette ville, jusqu'au port de Kabara, deux canonnières françaises, le *Mage* et le *Niger*, sous les ordres de M. Jaime, lieutenant de vaisseau. Les canonnières quittaient Koulikoro le 16 septembre dernier; cinq jours plus tard elles étaient à Mopti; là un accident survenu à la machine força le *Niger* à s'arrêter, mais le *Mage*, continuant sa route, atteignait Korioumé le 4 octobre. Il n'y resta que quarante-huit heures, et dans la crainte où il était de manquer de combustible, il dut prendre le chemin du retour; le 25 octobre, l'expédition était de retour à Koulikoro. Elle avait employé dix-neuf jours à descendre le fleuve et vingt jours à le remonter. La distance parcourue est d'environ 1600 kilomètres. Sur le trajet les populations n'ont donné aucun signe d'hostilité envers leurs visiteurs.

La revue du 1er semestre 1888 annonçait le succès de M. Caron, lieutenant de vaisseau, qui avec la canonnière *Niger* avait réussi à atteindre Korioumé et avait rapporté de ce voyage de riches informations géographiques. Ces informations, péniblement recueillies, ont dû contribuer à rendre un peu moins difficiles pour M. Jaime une entreprise qui n'en est pas moins tout à fait méritoire et digne d'être mentionnée. Si des raisons budgétaires ne s'y opposent pas absolument, il serait bon que chaque année, régulièrement, les rive-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rains du fleuve vissent arriver des embarcations françaises montées par des voyageurs qui noueraient avec les indigènes de pacifiques relations, en s'efforçant de leur faire comprendre tout l'intérêt qu'elles y peuvent trouver.

XI

L'Arabie continue à être d'un accès assez difficile pour les voyageurs chrétiens ou israélites. La méfiance des autorités turques, le fanatisme des populations, surtout dans les grands centres, sont des causes perpétuelles d'embarras et de périls pour les Européens désireux d'explorer ces contrées. Aujourd'hui, cependant, nous pouvons citer deux voyages heureux dans le Yemen. L'un a été accompli en 1887, par un Français, M. A. Deflers, qui en a tout récemment publié la relation. De l'autre, accompli en 1888 par un Autrichien, M. Édouard Glaser, les résultats géographiques sont encore inédits. M. Deflers était chargé par notre Ministère de l'Instruction publique d'aller étudier le pays au point de vue de sa flore. La mission a été des plus fructueuses; elle a porté M. Deflers de la plage brûlée d'Hodeïdah aux régions montagneuses qui entourent Sana. Il est redescendu sur la côte en marchant au sud jusqu'à Taez, puis vers l'ouest jusqu'à Hodeïdah. La relation de son voyage offre un véritable intérêt, non seulement pour les botanistes, mais encore pour les géographes. Elle est pleine de données précises sur les distances, les directions et les altitudes. Elle renferme aussi des passages d'un style élégant. Voici, par exemple, comment M. Deflers décrit les abords de Hodjeilah, village à l'altitude de 644 mètres, sur les premiers contreforts de la région montagneuse du Yemen : « Le paysage aux environs de Hodjeilah revêt un charme inexprimable. Ce ciel si pur, ce décor pittoresque des hautes cimes, les merveilles de la végétation tropicale, qui déploie ici toute sa variété, éveillent une impression générale de douceur et de grâce qu'aucune autre localité ne m'a laissée au même degré. Des papillons diaprés, des oiseaux aux couleurs vives animent les bosquets. Dans les gorges ombreuses coulent des ruisseaux d'une eau limpide, baignant les touffes d'une élégante asclépiadée à fleurs blanches pelucheuses, qui joue ici le rôle du laurier-rose au bord des torrents de la Grèce. »

Quant à M. Édouard Glaser, son itinéraire l'a conduit à Marib, l'ancienne capitale des Sabéens, où n'avaient été avant lui qu'Arnaud en 1842 et Joseph Halévy en 1870. Il avait donné comme prétexte à son voyage, afin de n'être pas arrêté, l'intention de restaurer la célèbre digue de Marib. Il s'est présenté comme un savant arabe et a réussi à faire illusion même aux autorités de Marib. Néanmoins, il a couru de grands dangers, car sa qualité de chrétien avait été dénoncée. Il a fallu à M. E. Glaser un véritable courage, un sang-froid rare, pour ne pas se trahir en continuant imperturbablement son œuvre scientifique; elle est des plus importantes, car elle vaudra aux études sabéennes une quantité considérable de nouvelles inscriptions. Il est bien à désirer que le méritant explorateur publie la relation de ce dernier voyage.

XII

M. Bonvalot est retourné sur le terrain où il a conquis sa renommée, dans l'Asie centrale. Il y est retourné, cette fois-ci, accompagné d'un fils du duc de Chartres, le prince Henri d'Orléans. Le 6 septembre les voyageurs étaient à Kouldja, sur les confins de l'empire russe et de l'empire chinois. Quelques jours après, ils se mettaient en route dans la direction des Monts Célestes (Thian-Shan).

Les dernières nouvelles étaient datées de Korla, le 12 septembre. La traversée des Monts Célestes avait exigé vingt-trois jours. Accompagnés d'un missionnaire belge, le père de Decken, les voyageurs se disposaient à commencer la traversée du Gobi pour gagner le Lop-Nor, curieux lac situé dans une dépression du désert salé, qui semble avoir été le fond d'une mer intérieure asiatique. De là ils se proposent de franchir l'Altyn-tag pour gagner la vallée de Tsaïdam, puis de gagner les plateaux élevés où naît le Hohang-ho; ils redescendront sur l'Indo-Chine en suivant la profonde vallée du Kinsha-kiang, c'est-à-dire du haut Yang-tsé-kiang.

La réalisation de ce projet présente de nombreuses et grandes difficultés, des dangers même; mais nos voyageurs sont résolus, et ils ont pour eux bien des chances de réussite; l'accomplissement de leur programme présenterait un réel intérêt géographique, en ce qu'il nous vaudrait de nouvelles données sur une immense étendue de pays où quelques explorateurs seulement ont tracé des itinéraires. M. Bonvalot rapportera des récits animés et brillants, comme il l'a fait à la suite de ses précédents voyages. Le prince Henri d'Orléans, de son côté, ne parcourt pas le monde en dilettante indolent : il travaille avec le zèle le plus louable à recueillir, pour notre Muséum, de ces collections dont les hommes de science tirent si grand parti pour leurs études; il relève un itinéraire, il réunit des informations ethnographiques qui seront complétées par de nombreuses photographies. Nous n'hésitons pas à penser que, dans leur ensemble, les résultats de ce voyage mériteront de fixer l'attention des géographes.

En attendant, nous pouvons dire que M. Capus prépare actuellement la publication de la partie scientifique du voyage au Pamir, qu'il accomplissait, il y a quelques années, avec M. Bonvalot, et dont ce dernier a présenté, sous le titre : *Du Caucase aux Indes à travers le Pamir*, une relation épisodique si attrayante.

XIII

Le recueil de la Société impériale russe de géographie nous a récemment fourni des détails sur un voyage accompli en 1888 par un envoyé de la société, M. Gromb-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tchevski. C'est sur le Kandjoute que devait porter l'étude du voyageur, et pour atteindre son but il voulut passer par la route la plus courte, traverser le Pamir; mais, parvenu au sud du grand Kara-koul (lac Noir), il fut contraint par l'opposition des Afghans à s'écarter du côté de l'est. Un col de 4898 mètres lui donna accès sur le territoire chinois. Le 16 août, l'expédition traversait le Moustagh et parvenait enfin à Baldit, la capitale du Kandjoute, où elle ne séjourna que peu de temps. M. Grombtchevski projetait de rattacher sa reconnaissance aux reconnaissances des Anglais; son guide ayant refusé de l'accompagner, ce projet dut être abandonné. Dans la chaîne des Kara-Korum, il a visité un gisement de néphrite, situé près d'un affluent du Reskem et dont il a rapporté des échantillons. Cette néphrite est semblable à celle dont furent faites les dalles du tombeau de Tamerlan.

M. Grombtchevski, ayant effectué son retour à travers les contreforts orientaux du Pamir, rentrait à Margilan, son point de départ, après une exploration de quatre mois et demi qui rapportera à la géographie des renseignements d'un grand intérêt, car il s'agit d'une contrée encore fort mal connue.

XIV

De toutes les terres du globe, la Nouvelle-Guinée est celle qui, en raison de son étendue, présente actuellement les plus larges espaces d'inconnu. Sauf pour une partie de la Nouvelle-Guinée néerlandaise, une étroite bande de littoral et le cours de quelques fleuves péniblement remontés, la grande île reste encore à peu près blanche sur les cartes. Ses montagnes notamment ne sont pas devenues encore l'objectif des alpinistes. Dans la partie orientale de la Nouvelle-Guinée anglaise elles sont assez voisines, cependant, de la côte méridionale; elles forment là une longue chaîne dont les sommets, aperçus de plus ou moins loin, ont reçu des noms sans que la chaîne même ait été, jusqu'à ce jour, désignée par un nom général.

L'an dernier, MM. Hunter et Hartmann, ayant tenté de la traverser dans sa partie orientale, entre les monts Brown et Obree, étaient parvenus jusqu'à un col de 3000 mètres, mais ils n'avaient pu s'avancer au delà.

Cette année, l'administrateur de la Nouvelle-Guinée anglaise, sir William Mac-Gregor, est parvenu au mont Owen Stanley, situé à l'ouest-nord-ouest des montagnes visitées par MM. Hunter et Hartmann.

Malgré la distance peu considérable entre la côte et l'Owen Stanley, sir William Mac-Gregor, obligé de remonter une rivière tortueuse et difficile, la Vanapa, de franchir plusieurs cours d'eau et des contreforts de montagnes, comme le mont Musgrave, n'atteignait le pied du massif à escalader que plus d'un mois et demi après son départ de Port-Moresby.

Le 9 juin commençait l'ascension, et le 11 sir W. Mac-Gregor atteignait les sommets du « mont Victoria » : c'est ainsi qu'en loyal Anglais le voyageur a baptisé la cime qu'il était le premier à visiter et qui semble être le point culminant de la Nouvelle-Guinée.

Inférieur de 810 mètres seulement à notre Mont-Blanc, le mont Victoria se dresse à 4000 mètres au-dessus de la mer. Le système auquel il appartient n'est pas composé d'une série d'anciens sommets volcaniques détachés les uns des autres, comme on l'avait pensé : il forme une chaîne continue longue de 48 kilomètres. Le Victoria lui-même, long de 6 à 7 kilomètres, est divisé en six masses rocheuses aplaties à leur sommet.

Jusqu'à 2400 mètres, l'ascension se fit au milieu des brumes et de l'humidité, mais sur les sommets le ciel fut jour et nuit absolument pur. La nuit couvre de gelées blanches et de petits glaçons le sol sur lequel s'épanouissent le bouton-d'or, le myosotis, la pâquerette et les bruyères. Sur les versants fleurissent de beaux rhododendrons jaunes, ainsi que des plantes, nouvelles pour les botanistes. A l'exception d'un oiseau de paradis également nouveau, les oiseaux des régions inférieures de la chaîne des Owen Stanley sont ceux que l'on retrouve ailleurs. Mais sur le Victoria il a été découvert de nouvelles variétés de petits oiseaux dont quelques-uns sont semblables à l'alouette d'Europe. La faune des insectes a fourni également des spécimens curieux, en particulier un papillon d'un blanc de lait. La végétation arborescente cesse à 3000 mètres du sommet.

Quant aux indigènes, ils n'habitent pas au-dessus de 1200 mètres, toutefois ils vont chasser jusqu'à 3000 mètres. Ces montagnards sont forts, bien taillés, mais bas sur jambes; ils se montrèrent craintifs et, en même temps, animés de dispositions favorables. Leur coiffure est ornée de coquillages originaires de la côte nord, ce qui permet de supposer qu'il existe des communications par terre et des relations entre les populations du nord et celles du sud. Les voyageurs ne virent pas une seule femme indigène.

Pendant les dix journées qu'il employa à parcourir les crêtes de l'Owen Stanley, sir W. Mac-Gregor eut un temps splendide. Des sommets, la vue porte au loin sur la mer, qui du côté du nord apparaît par delà de vastes étendues de pays d'un relief moins tourmenté qu'il ne l'est du côté du sud. Sir W. Mac-Gregor a attribué des noms aux principales cimes de l'Owen Stanley, mais plusieurs d'entre elles, visibles de la côte, avaient été déjà baptisées par M. Henry O. Forbes. Il conviendra que les géographes anglais s'entendent pour éviter des confusions.

La reconnaissance de l'Owen Stanley par l'administrateur de la Nouvelle-Guinée anglaise est un fait géographique des plus intéressants, et la relation du voyageur ne peut qu'être impatiemment attendue.

XV

En 1888 l'Angleterre a définitivement annexé à son empire colonial la partie orientale de la Nouvelle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Guinée, y compris les îles ou îlots nombreux qui forment les archipels de la Louisiade et d'Entrecasteaux. Ces territoires, couverts de forêts, étaient restés inexplorés jusqu'à la fin de 1888, mais il fallait s'attendre à ce qu'il n'en serait pas longtemps ainsi.

En octobre 1888, M. Basil Thomson entreprenait de visiter, pour en constater le caractère et les ressources, la partie insulaire du domaine récemment annexé. C'était là le but essentiel du voyage. D'autre part, la Louisiade présente une faune et une flore d'un caractère tout particulier, dont l'étude méritait de fixer l'attention des naturalistes.

L'île Sud-Est, la plus considérable des îles de la Louisiade, fut la première étape de M. B. Thomson. Le bruit s'était répandu que cette île renfermait une mine d'or; en effet, M. B. Thomson y trouva installés un certain nombre de mineurs qui, bien que les indigènes ne se fussent pas montrés hostiles, avaient refoulé ceux-ci dans les forêts de l'île. C'est à l'île Rossel, inexplorée jusqu'alors, que se rendit ensuite M. B. Thomson. Elle est montagneuse, couverte de forêts et défendue d'ailleurs par l'effroi qu'inspirent ses habitants, réputés cannibales. On affirme qu'un navire monté par trois cent vingt-sept émigrants chinois ayant fait naufrage sur l'île Rossel, les Chinois avaient été faits prisonniers, et que, chaque jour, il en était prélevé trois pour l'alimentation des naturels. Les habitants de l'île Rossel ont les caractères des négroïdes de la Mélanésie.

De l'île Rossel, M. B. Thomson passe sur l'îlot Joannet, puis sur l'île Saint-Aignan, dont la partie orientale est formée de coraux soulevés par l'action volcanique. Là vivent côte à côte, sinon en constante intelligence, des Malais et des Papous; les uns et les autres accueillirent bien leurs visiteurs. Après une courte station sur l'îlot East, M. B. Thomson aborda l'île Normanby, dont la pointe nord-est est très peuplée, très bien cultivée. Ici les indigènes firent à peine attention à l'arrivée des voyageurs. Au nord de l'île habitent des tribus en hostilité les unes avec les autres et qui parlent divers idiomes; de ces indigènes quelques-uns se montrèrent avides de tabac, tandis que les autres, ignorant l'usage de cette substance, la mêlèrent avec de l'eau pour en faire une boisson.

L'île Fergusson, où se rend ensuite le commissaire anglais, est constituée par des montagnes de schiste micacé avec des veines de quartz; le sud-est et l'ouest de l'île sont de formation volcanique. Là encore, les natifs furent accueillants. Toutefois, dans une partie de l'île, il fallut tirer des coups de fusil pour tenir la foule à distance; elle paraissait, du reste, ignorer absolument les effets des armes à feu. L'île Goodenough, à l'ouest de l'île Fergusson, fut la dernière station de M. B. Thomson dans sa visite aux îles de la Nouvelle-Guinée orientale. Elle est caractérisée par deux pics qui atteignent 2 000 mètres d'altitude.

A Samarai, sur la terre ferme, l'expédition eut à soutenir une lutte très vive contre les habitants, qui sont anthropophages; récemment ils avaient incendié une embarcation jetée à la côte et massacré les hommes qui la montaient.

XVI

Pendant longtemps la revue semestrielle n'a pas eu l'occasion d'entretenir ses lecteurs d'explorations aux régions circumpolaires. Les drames terribles auxquels ont abouti le voyage de la *Jeannette* avec le capitaine de Long et l'expédition américaine de M. Greely au fort Conger, ont calmé le zèle qui pendant plusieurs années avait tourné les regards et les efforts du côté du pôle. Avec les géographes, l'opinion publique a pensé que les acquisitions scientifiques dues à de pareilles souffrances étaient trop chèrement payées.

Récemment, toutefois, il s'est produit des projets d'expéditions aux parages du pôle austral; divers journaux ont même malicieusement imaginé ou accueilli avec candeur l'invraisemblable nouvelle d'une entente entre les Sociétés de géographie de Paris et de Londres dans le but d'accomplir en commun une expédition aux régions polaires boréales. L'attention est ailleurs : elle est plus préoccupée de l'Afrique équatoriale que des régions embrumées des pôles.

Le brillant succès de M. F. Nansen, signalé par la précédente revue, a toutefois ramené les idées un peu vers les hautes latitudes. Ce semestre-ci doit enregistrer une autre expédition qui, moins remarquable il est vrai, a cependant une réelle importance géographique. Le docteur W. Kükenthal, envoyé de la Société de Géographie de Brême, a récemment accompli autour du Spitzberg, notamment aux abords de la Terre du Roi Charles, une campagne que les conditions si variables des glaces dans ces régions ont singulièrement favorisée. Un naufrage cependant a été le début de cette navigation. La *Berntine*, sur laquelle était monté M. de Kükenthal, prise par une bourrasque, assaillie par des lames chargées de blocs de glace, a été jetée à la côte, et l'équipage n'a pu qu'à grand'peine se réfugier sur un îlot neigeux, véritable repaire d'ours blancs.

Embarqué sur un bateau de pêche à la baleine, le voyageur a croisé pendant les mois de juin, juillet et août dans le détroit Olga, qui sépare le Stans Foreland, au sud-est du Spitzberg occidental, de la Terre du Roi Charles. A deux reprises il a pu également s'approcher quatre fois de cette dernière terre et au total il s'en est fallu de peu que M. W. Kükenthal n'accomplît le tour complet de l'archipel du Spitzberg. Il a exécuté plus de cent dragages dans le détroit Olga et constaté, à six milles au sud de la Terre du Roi Charles, un maximum de profondeur de 266 mètres. De plus, on lui devra la découverte d'un courant marin très puissant qui, après avoir parcouru du nord au sud le détroit Olga, se détourne pour aller gagner le sud de la Terre du Roi Charles.

Cette terre fut aperçue pour la première fois en 1864, par une des expéditions polaires suédoises, qui crut y voir la Terre de Gillis. En 1870, MM. de Heuglin et le comte Zeil avaient quelque peu précisé les informations

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la géographie; elles devinrent plus nettes en 1872, grâce au baleinier Altmann; il admettait que cette terre était un archipel composé de trois îles; un autre baleinier, M. Nils Johnson, de Tromsö, fut, au contraire, d'avis que les diverses parties de la Terre du Roi Charles étaient reliées les unes aux autres par deux grèves et des bandes plates. Plus tard enfin, en 1884, les capitaines Johannessen et Hanning Andreassen découvrirent deux îles à l'est de la Terre du Roi Charles. Le voyage du docteur Kükenthal va sans doute modifier encore les données antérieures, sans toutefois qu'on en puisse espérer un tracé définitif de cet archipel.

Peut-être la réussite de M. Nansen, auquel on attribue la pensée de tenter l'accès du pôle, et les renseignements recueillis pas M. Kükenthal vont-ils être le point de départ de nouvelles tentatives pour aborder les régions polaires extrêmes de la Terre, au moins du côté du nord.

XVII

Les recherches sur le régime, les profondeurs, la nature des fonds, les courants, la salure et la température des océans ont pris depuis quelques années un large développement. Les diverses puissances maritimes y concourent par l'envoi d'expéditions chargées de recueillir tous les éléments nécessaires aux études de cet ordre. Ici même il a été question des croisières du *Travailleur* et du *Talisman*, qui ont donné, grâce à M. A. Milne Edwards, des résultats si importants au point de vue de la distribution et du caractère des animaux à de grandes profondeurs. Le prince A. de Monaco, avec son yacht *Hirondelle*, a, de son côté, recueilli des informations précieuses sur les courants maritimes dans les parages des Açores; la Norvège a fait l'expédition du *Vöringen*, la Suède l'expédition de la *Vega*; l'Allemagne fait depuis plusieurs années procéder à une enquête sur la mer du Nord ; les Italiens ont apporté, pour leur contingent, les croisières du *Washington*, du *Magenta*, du *Vittore Pisani*. En ce moment l'Autriche, qui avait envoyé l'expédition si remarquable de la *Novara*, prépare pour 1890 une campagne scientifique dans la mer Adriatique. Enfin les Anglais ont eu l'expédition du *Challenger*.

Aux États-Unis ces travaux, dont Maury a été un des initiateurs, n'ont pas cessé d'être en honneur; ils revêtent ici, à côté du caractère scientifique proprement dit, un caractère pratique; on comprend qu'au point de vue de la navigation, comme au point de vue des pêcheries ou, pour employer le terme actuellement usité, au point de vue de l'*aquiculture*, tout progrès dans les recherches de cet ordre ait une réelle importance. Deux services, aux États-Unis, sont intéressés à ces recherches : l'un est le service des levés des côtes, l'autre est la commission des pêcheries. Un nouveau navire, le *Grampus*, monté par un état-major d'hommes de science, a accompli dans l'Atlantique une campagne qui mérite d'être signalée. Comme les navires chargés de recherches sous-marines, le *Grampus* était pourvu d'une machine spéciale destinée à actionner une sorte de tambour autour duquel s'enroulent les 1 830 mètres de câble en fil d'acier destinés à descendre les appareils d'enquête, tels que thermomètres, plombs de sonde, appareils à recueillir les échantillons du fond.

C'est le 23 juillet 1889 que le *Grampus* s'est mis en route pour gagner le champ de ses opérations, situé entre l'île Nantuket, l'île de Long et la limite du Gulf-Stream, à l'est. Il a donné 101 coups de sonde, dont 37 dépassent 100 brasses. C'est sur des lignes espacées de 10 milles les unes des autres, transversalement à la côte et au Gulf-Stream, qu'ont été faites les opérations.

A 35 milles de la côte on aborde le Gulf-Stream; il commence, nous dit dans une note succincte M. Thoulet, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, « sous la forme d'une mince couche d'eau chaude d'épaisseur variant entre 5 et 10 brasses; elle augmente lentement jusqu'à 25 ou 30 brasses, et sa séparation avec les couches sur lesquelles elle repose et qui lui servent de lit, est nettement accusée par le thermomètre, qui descend brusquement de 16 à 18 degrés Fahrenheit (9 à 10 degrés centigrades), sur une épaisseur verticale de 5 brasses ».

Il paraîtrait, en outre, qu'en approchant davantage encore du centre du Gulf-Stream, on rencontre, au-dessous de l'eau froide, une autre couche chaude dont la température, entre 50 et 100 brasses, dépasse souvent la température qu'on trouve au-dessus, à des profondeurs de 30 à 40 brasses.

Ce serait sortir des limites de cette revue que de donner de plus longs détails sur la croisière du *Grampus*. Les hommes de science qui en ont été chargés, MM. les professeurs W. Libbey, de Princeton College, Rockwood, Magie et Mac-Neil, aidés par l'expérience et le zèle du commandant A.-C. Adams, auront certainement réuni des données d'une grande importance sur la partie de l'océan qu'ils ont explorée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
VOYAGE AUX ILES BALÉARES. — Vue de Palma	G. Vuillier.	1
Les « maceros del Ayuntamiento »	Id.	3
Une dame de Palma	Id.	4
L' « Ayuntamiento » ou « Casa consistorial »	Id.	5
Un « tamborero »	Id.	6
Visite nocturne au cadavre du roi Jayme	Id.	7
Le portail de la mer	Id.	8
La cathédrale et le « Palacio Real »	Id.	9
Portail de l'église de « Monte-Sion »	Id.	10
Portail de « San Francisco »	Id.	11
Tombeau de « Ramon Lull »	Id.	12
Cloître de « San Francisco »	Id.	13
La « Lonja »	Id.	15
Intérieur de la « Lonja »	Id.	16
« Patio Sollerich »	Id.	17
Le « castillo de Bellver » et le « Terreno »	Id.	18
Escalier de « Raxa »	Id.	19
Bains arabes	Id.	20
« Patio Olezza »	Id.	21
Les oliviers monstres	Id.	23
« Cartuja de Valdemosa »	Id.	24
Entrée de Miramar	Id.	25
L'ermite de Miramar	Id.	26
La côte du nord	Id.	27
Le chemin de la mer	Id.	28
La petite anse de l' « Estaca »	Id.	29
La « Foredada »	Id.	31
Une travailleuse de Miramar	Id.	32
Le torrent de Pollensa	Id.	33
Torrent de Soller	Id.	34
Un vieux « pagés » et sa femme	Id.	35
Jeune fille en « rebosillo »	Id.	37
Rue de Pollensa	Id.	38
Pont romain à Pollensa	Id.	39
Cascade sur le chemin	Id.	40
Au « campo santo » de Pollensa	Id.	41
« Castillo dels Reys »	Id.	42
Cascade de la « cala de Molins »	Id.	43

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Une « jota » Majorquine	G. Vuillier. . .	45
Sortie de l'église	Id.	46
Retour de la fontaine	Id.	47
Le sanctuaire de « Lluch »	Id.	48
« Adios, Pirata! »	Id.	48
« El Predio son Moro »	Id.	49
Entrée des grottes du Drach : le vestibule	Id.	51
« El Lago Negro »	Id.	52
« La Palmera »	Id.	53
« El Dosel de la Virgen del Pilar »	Id.	54
« El Teatro »	Id.	55
« Cueva del Descanso de los extraviados »	Id.	56
« Lago de las Delicias »	Id.	57
« Las Arañas »	Id.	58
« Bajada del Purgatorio »	Id.	59
Ouverture sur la mer	Id.	61
Entrée des cavernes d'Artá	Id.	63
« Sala de las columnas »	Id.	64
TRENTE MOIS AU TONKIN. — Rue des Marchands de bois à Hanoï	Dosso	65
Rue des Cordiers à Hanoï	Id.	67
Lettrés chinois de la résidence	(Photographie sur bois).	68
Interrogatoire de pirates	Id.	69
Le pont de Papier, près duquel a été tué le commandant Rivière	A. de Bar	70
Pagode où a péri l'enseigne de vaisseau Balny	D. Lancelot	71
Village annamite	A. de Bar	72
Pont couvert de Trach-moï	Id.	73
Vue d'ensemble de la citadelle de Sontay	H. Clerget.	75
Tour centrale de Sontay	Barclay.	77
Éléphant du tong-doc de Sontay	E. Ronjat.	79
Jeune fille annamite dont les lèvres sont gonflées par l'usage de la chique	(Photographie sur bois).	80
Orchestre improvisé	Id.	81
Moulin à décortiquer le riz	Id.	83
Couli en costume d'été	Id.	84
Panorama de la rivière Noire	Taylor.	85
Petite pagode au milieu des letchis	A. de Bar.	87
Fort chinois	Dosso	88
Casernes chinoises	Id.	89
Rue principale de Hong-hoa après l'incendie	Id.	90
Pont de bambous sur la rivière Noire	Th. Weber	91
Bords du petit lac	Dosso	93
Chemin creux conduisant à la pagode de la Littérature	H. Clerget.	94
Pagode des Supplices	Taylor.	95
Entrée de la pagode des Supplices	Id.	96
Étalage des potiers	(Photographie sur bois).	97
Place des Mercières	Id.	98
Marché aux chiens	Pranishnikoff.	99
Costume des officiers	Id.	100
Brouette des indigènes	Id.	100
Le Matin sur le Petit-Lac	Taylor.	101
Faubourg de Hanoï et vendeurs	Pranishnikoff.	103
Enfants annamites	(Photographie sur bois).	104
Pierres commémoratives	Taylor	105
Fabrique de papier	Dosso	107
Porte d'entrée du village dont dépend la fabrique de papier	H. Clerget.	109
Le grand banian près de la maison de la descendante des Lés	A. de Bar.	111
Une recluse de la pagode des Héroïnes	(Photographie sur bois).	112

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
VOYAGE AU CHOA (ABYSSINIE MÉRIDIONALE). — Vue d'Obok. . . .	Th. Weber . . .	113
Chamelier dankali . . .	(Photographie sur bois).	115
Lac Assal . . .	Taylor	117
Le chef de nos domestiques . . .	E. Ronjat. . . .	120
Attaque des Issahs . . .	F. de Myrbach.	121
Environs de Farré . . .	Taylor	123
L'azage Wolda Tadek . . .	(Photographie sur bois).	125
Notre habitation à Ankober . . .	Taylor.	126
Ankober . . .	Id.	127
Soldats abyssins . . .	E. Ronjat. . . .	128
Maison de M. Appenzeller à Entotto . . .	Taylor	129
La reine Taï-Tou . . .	(Photographie sur bois).	130
Ménélik II . . .	E. Ronjat. . . .	131
Entotto : maison de M. Ilg . . .	Taylor.	133
Le ras Darghé . . .	(Photographie sur bois).	135
Prêtres abyssins orthodoxes . . .	E. Ronjat. . . .	136
Repas du « brondo » . . .	(Photographie sur bois).	137
Prêtre abyssin catholique . . .	E. Ronjat. . . .	138
Vallée d'Aliù-Amba . . .	Taylor	139
La danse des Abyssins . . .	(Photographie sur bois).	141
Un « asmari », chanteur ambulant . . .	F. de Myrbach.	143
Un tisserand à Berehet . . .	E. Ronjat. . . .	144
Prisonniers gallas . . .	Dosso	145
Le roi de Gomma . . .	F. de Myrbach.	147
Joueur de harpe . . .	E. Ronjat. . . .	149
Un jugement à Ankober . . .	(Photographie sur bois).	151
L'éléphant tué par MM. Ilg et Hénon . . .	Dosso	152
Ménélik et ses généraux . . .	E. Ronjat. . . .	153
Dames abyssines et Abyssin . . .	F. de Myrbach.	155
Mouture du grain . . .	Id.	157
Forgerons abyssins . . .	(Photographie sur bois).	159
Transport de l'eau . . .	Id.	160
VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL. — La cathédrale de Sucre . . .	Riou.	161
Vue de Sucre . . .	Id.	163
Chola . . .	Id.	164
Portefaix . . .	Id.	165
Indiens Quichuas . . .	Id.	166
Conducteur de lamas . . .	Id.	167
Propriété du Président à Ñucho . . .	Id.	168
Passage de la côte de Santa Cruz . . .	Id.	169
Palmier dans la gorge de Santa Cruz . . .	Id.	171
Une mule roule dans le précipice . . .	Id.	173
Une messe en musique à Lagunillas . . .	Id.	175
L'église de Lagunillas . . .	Id.	176
Envahis par les crapauds . . .	Id.	177
Passage du Parapiti . . .	Id.	179
Le Chaco boréal vu du haut du Tamane . . .	Id.	181
Extraction du « cipoi » . . .	Id.	183
Halte à la descente du Tamane . . .	Id.	184
Le « chivo » . . .	Id.	185
Un Indien Tapui en costume de guerre . . .	Id.	187
Le P. Doroteo en danger de se noyer . . .	Id.	189
Les cadeaux du capitaine d'Aringui . . .	Id.	191
Urubus volant au-dessus d'une mule expirante . . .	Id.	192
Tentes des expéditionnaires au cerro de Tamane . . .	Id.	193
Indiens Tapuis . . .	Id.	195
Lessivage du camp . . .	Id.	197

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Indiens annonçant que les Yanaiguas ont fermé le passage	Riou	199
Le capitaine Payara attaché au pied d'un arbre	Id.	200
Poursuivi par les Yanaiguas	Id.	201
Ma mule s'enfonce dans les sables mouvants	Id.	205
L'Indienne Yalla	Id.	206
Caraoatta, arbre et fruit	Id.	206
Passage du rio Grande	Id.	207
Une équipe de bœufs	Id.	208
DE BEYROUTH A TIFLIS (A TRAVERS LA SYRIE, LA HAUTE-MÉSOPOTAMIE ET LE KURDISTAN. — Tombeau de Hermel	H. Clerget.	209
Kosseir	Dosso	211
Le château et la ville de Homs	Taylor	212
Hamah	Id.	213
Vieux Bédouin des environs de Homs	(Photographie sur bois).	214
Caravansérail de Khan-Cheikh-Houn	D. Lancelot	215
Ruines d'El-Barrah	Barclay	216
Vue d'Antioche	Taylor	217
Le cheikh Soliman et son fils	(Photographie sur bois).	221
Jardins de Souedyeh	Taylor	222
El-Minah	Th. Weber	223
Canal de Seleucia	Taylor	224
Harim	Dosso	225
« Barbus Chantrei » (docteur Sauvage)		226
Baïlan	Taylor	227
Un tombeau, près de Saint-Siméon	H. Clerget	230
Ruines de Srir : Saint-Siméon	Id.	231
Vue des ruines de Srir	Id.	232
Château et ville d'Alep	Id.	233
Citadelle d'Alep	D. Lancelot	235
Une rue d'Alep	Taylor	236
Femmes d'Alep	F. de Myrbach	237
Alep : mosquée d'El-Atrouch	D. Lancelot	238
Alep : mosquée Khasraouié	Id.	239
Alep : mosquée de Zacharie	Id.	240
Bac sur l'Euphrate	Th. Weber	241
Statuette en bronze trouvée sur les bords de l'Euphrate		243
Derviches mendiants au bazar d'Orfa	(Photographie sur bois).	244
Vue d'Orfa	Taylor	245
Kurde mendiant au bazar d'Orfa	(Photographie sur bois).	246
Mosquée d'Ibrahim Khatil	Taylor	247
Kourbates ou bohémiennes de Syrie	(Photographie sur bois).	248
Fantasia de cavaliers kurdes à Merdj-Rihan	Pranishnikoff	249
Orfa : M. Martin au milieu de ses ouvriers	J. Lavée	251
Femmes kurdes et arabes de Merdj-Rihan	Id.	253
Les tentes de Merdj-Rihan	Pranishnikoff	255
Kurdes Dugarlié	J. Lavée	256
Arabe foulant le blé	Id.	257
Remparts de Diarbékir	D. Lancelot	258
Vue panoramique de Diarbékir	Taylor	259
Bazar de Diarbékir	Mlle Lancelot	261
Intérieur du sérail de Diarbékir	D. Lancelot	263
Grande mosquée de Diarbékir : façade ouest	Id.	264
Kurdes Zazas	F. de Myrbach.	265
Mgr Élie, patriarche de Chaldée	(Photographie sur bois).	266
Une porte de Medja-Farkin	Barclay	267
Pont sur le Batman-sou	Taylor	269
Vue de Hazou	Id.	270

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Kurdes de Hazou	(Photographie sur bois).	271
Kurdes Dodas	F. de Myrbach.	272
Lac de Van et monts de Nimroud	Taylor	273
Cavalier kurde	Pranishnikoff	274
Melhem Ouardi, notre drogman	(Photographie sur bois).	275
Pont sur le Bitlis, faubourg de Zeden	Taylor	277
Une charrue à Almadine	J. Lavée	279
Lac de Van et montagnes du nord	Taylor	280
Van et les monts Intzakiars	Barclay	281
Plaque d'attache assyrienne trouvée à Van		282
Forteresse de Van	Barclay	283
Petites filles kurdes de Van	F. de Myrbach.	284
Arméniens et Kurdes de Van	Id.	285
Ruines de Topra-kaleh	Dosso	286
Mgr Khrimian	(Photographie sur bois).	288
Campement de Moussa-agha	J. Lavée	289
Kurdes d'Artchag	(Photographie sur bois).	291
Vue de Bayazid : la ville	Taylor	295
Mosquée de Bayazid	H. Clerget	296
Bayazid : la ville et le château	Taylor	297
Porte de la mosquée de Bayazid	H. Clerget	298
Kurdes Djelalis	F. de Myrbach.	299
Figures sculptées sur le roc à Bayazid	P. Sellier	300
Un chamelier d'Igdir	(Photographie sur bois).	301
Tatars d'Érivan	Id.	302
Mont Ararat vu d'Igdir	Taylor	303
Tête de chèvre (« Capra ægagrus »)		304
DEUX CAMPAGNES AU SOUDAN FRANÇAIS. — Jetée de Dakar	Riou	305
Chef de Thiès et sa famille	Id.	307
Le roi des Maures Trarzas	(Photographie sur bois).	308
Le pont de la « Salamandre »	Riou	309
Bakel après le siège	Id.	311
Diabé et les notables	Id.	312
Le camp d'Arondou	Id.	313
Soldat de l'infanterie de marine dans le Soudan	Id.	314
Tirailleurs sénégalais	Id.	315
Kayes en 1886	Id.	317
L'abri des locomotives en novembre 1886	Id.	319
Cavalier toucouleur	Id.	320
Le pont de Diamou	Id.	321
Sidi, le chef de Kayes	Id.	323
Ibra, espion peul	Id.	324
Diamou	Id.	325
Campement de Gangalla	Id.	328
En route vers Diana : une section d'artillerie de la colonne	Id.	329
Campement des spahis sénégalais à Sénoudébou	Id.	331
Chasse à la biche à Sambacolo	Id.	333
Tentative de passage au gué de Farabana	Id.	334
Le gué de Sansandig	Id.	335
Chasseur peul	Id.	336
Halte à Pounégui	Id.	337
Construction du poste-magasin à Pounégui	Id.	338
Tirailleurs aux avant-postes	Id.	339
Au marigot de Soutouta	Id.	341
Formation du carré	Id.	343
La cour martiale	Id.	344
Au bivouac, à Sintiou-Oumar-Ciré	Id.	345

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Chasse aux moutons à Gouta	Riou	347
Attaque du village de Saroudian	Id.	349
Prisonniers surveillés par les spahis	Id.	351
Village de Samé	Id.	352
Alassane et les fugitifs du Diakha	Id.	353
Incendie de Diana	Id.	355
Combat du spahis Demba N'Diaye contre les Talibés	Id.	357
Attaque du carré	Id.	358
Femmes du marabout	Id.	359
Palabre à Diana	Id.	360
Partage des femmes du marabout	Id.	361
Les petits otages	Id.	363
Supplice du griot à Sambacolo	Id.	365
Incendie au campement d'Arondou	Id.	367
Les lions de Koussan	Id.	368
Nouveau dépôt de machines en construction à Kayes	Id.	369
Le pavillon des officiers en construction à Kayes	Id.	371
Alassane	Id.	372
Rue du village de liberté	Id.	373
Pont du Bagouko	Id.	375
M. Portier	Id.	376
Chantier des terrassiers	Id.	377
Chemin de fer Decauville dans le défilé de Kalé	Id.	379
Les passages du Laoussa en mars 1887	Id.	381
Fort de Badumbé	Id.	382
Intérieur du fort de Kita	Id.	383
Les habitants de Moréna surveillant les Maures	Id.	384
Baptême de la canonnière	Id.	385
Passage de la Diulafako	Id.	387
Entrée de Kayes en 1887, après les travaux exécutés	Id.	389
Kayes : le nouveau pavillon des officiers	Id.	390
Kayes : le nouveau dépôt des machines	Id.	391
Le pont de Tambacoumbafara	Id.	392
L'exécution de Soybou	Id.	393
Une rue de Bakel en mai 1887	Id.	395
Les interprètes de Kayes	Id.	396
Le baobab de Sidi	Id.	397
Le marché de Kayes	Id.	399
Bœuf porteur	Id.	400
La redoute de Bani	Id.	401
La forêt de Tambacounda	Id.	403
Le capitaine Fortin	(Photographie sur bois).	405
Les Bondouqués en reconnaissance	Riou	407
Combat de Toubakouta	Id.	408
Vue de Toubakouta	Id.	409
Assaut de Toubakouta	Id.	411
Mahmadou-Lamine est blessé	Id.	413
Le griot décapite le marabout	Id.	415
Le griot rentre au camp	Id.	416

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

Carte des abords du lac Assal. 116
Carte du Choa 119
Voyage dans le Chaco boréal 203
Embouchure de l'Oronte et port d'El-Minah. 219
Itinéraire de M. E. Chantre : de Beyrouth à Tiflis par la Syrie septentrionale, la Haute-Mésopotamie et le Kurdistan 229
Itinéraire de M. E. Chantre dans le Kurdistan. . . . . 287 et 293
Soudan occidental d'après les travaux géographiques des deux campagnes Gallieni dans le Soudan français (1886-1887, 1887-1888) et les documents les plus récents, par le lieutenant Plat. 327

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE AUX ILES BALÉARES. MAJORQUE, par M. GASTON VUILLIER. — 1888. — Texte et dessins inédits 1

TRENTE MOIS AU TONKIN, par M. le docteur HOCQUARD, médecin-major de 1re classe. — 1884. — Texte et dessins inédits.

X. Promenades dans Hanoï. — Menuisiers et charpentiers. — Le sonneur de piastres. — En pousse-pousse. — La rue des Bambous. — Le commerce du sel et de l'huile. — La douane. — Les vieux quartiers. — Le *nuoc-man*. — La rue du Change. — Les sapèques. — Les fondeurs de barres d'argent. — La résidence de France 65

XI. Départ pour Hong-hoa. — La route de Hanoï à Phu-hoai. — Tristes souvenirs. — Francis Garnier. — Balny. — Rivière. — Les cadeaux de bienvenue. — Trach-moï. — Les postes de veille. — Une maison de notable. — Le conseil du village. 70

XII. Les jaquiers. — Paysage tonkinois; les crabiers et les aigrettes. — Description de Sontay; les murailles extérieures; les rues; la citadelle; le débarcadère du fleuve Rouge. — La digue de Phusa; souvenirs de la prise de Sontay. — Une proclamation de Luu-vinh-phuoc. — Les éléphants du tong-doc. — Blockhaus français; les femmes des tirailleurs tonkinois. — Nous quittons le delta. — Riches plantations. — Le bétel; la chique 74

XIII. Arrivée au village de Dong-laü; les machines à décortiquer le riz. — Le chien comestible. — La pagode de l'Esprit protecteur et le temple des Cinq-Éléments. — Les lettres patentes du roi. — Une aubade. — Ce que peut contenir un estomac de Tonkinois 81

XIV. Départ de Dong-laü; gaieté des troupiers. — Bombardement de Hong-hoa. — Les coulis thermomètres. — La rivière Noire. — Les razzias des Chinois. — Une nuit sous la pluie. — En route pour Batbac; les letchis. — Traversée de la rivière Noire. — La route des montagnes. — Marche de nuit dans la forêt 83

XV. Casemates et taupinières. — Hong-hoa en ruines. — Comment les Pavillons-Noirs recrutent des travailleurs. — Imprévoyance des coulis. — La pipe et le tabac. — Chasse au rat musqué. — Prédilection des Annamites pour les souliers français. — Un pont improvisé avec des bambous. — Belle conduite des troupiers 88

XVI. Organisation des quartiers d'été. — Règles d'hygiène. — La pagode de la Littérature et le temple bouddhique des Supplices de l'Enfer. — Une nuit mouvementée; moustiques, fourmis, cancrelats, grenouilles, serpents. — Curieux procédé pour éloigner les moustiques 92

XVII. Préparation de l'eau potable. — Marchands de poteries. — Les marchés. — Excursion au Grand-Lac. — La brouette annamite. — Le Camp des Lettrés. — Les examens : bacheliers, licenciés, docteurs. — Les mandarins militaires : raison du peu de considération dont ils jouissent. — Les marchés des faubourgs. — La pagode de Confucius : les pierres commémoratives. — Fabrication des baguettes d'encens. — Le grand Bouddha. — Les bonzes. — Une fabrique de papier annamite. — Un maire tonkinois. — Bibliothèque d'une pagode. — Une descendante des Lés. — Le temple des Héroïnes tonkinoises. 97

VOYAGE AU CHOA (ABYSSINIE MÉRIDIONALE), par M. HENRY AUDON. — 1884-1888. — Texte et dessins inédits.

I. Départ de France. — Séjour à Aden, Obok, Tadjourah et Sagallo. 113

II. Départ de notre caravane. — Gorges de Galeylaréo. — Darkellé. — Afahé. — Ras-Issah. — Le Gubbet el-Karab. — Dafaré. — Le lac Assal. — Descente de Mooya. — Curieuse inscription. — Découverte des sources d'alimentation du lac 114

III. Halaxitan. — Cratères éteints. — Gungunta et sa source thermale. — Allooli. — Guggudi. — Marrha. — Seguellé. — Ramoodeli. — Katimbati 117

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV. Arrivée à Gobad. — Émouvante rencontre. — Bouscaoua. — Bouttaéla. — Mourahani. — Fialou. — Baroudadda 118

V. Arrivée à Dawaleyka. — Attaque nocturne de notre campement par les Somalis-Issahs. — Huit morts et onze blessés. — Ali-bek-Ali. — Hassandera. — Odardourra. — Repos à Errer 119

VI. Départ d'Errer. — Karaba. — Koumi. — Moullou. — Dankaka. — Guersa. — Vallée de l'Aouache. — Merveilleux panorama. — Billen. — Passage de l'Aouache à gué. — Aouaré. — Dettara. — Entrée à Farré. 122

VII. Farré. — L'azage Wolda Tadek. — Ankober. — Entotto. — Entrevue avec le roi Ménélik II 124

VIII. La colonie européenne. — Quelques mots sur le Choa. — Le roi Ménélik II et la reine Taï-Tou. — Le ras Darghé 129

IX. Le ras Aréa-Salassie à Entotto. — Excursions à Balli et à l'Aouache. — La faune du Choa 132

X. Un déjeuner chez le roi. — Les principaux dignitaires du royaume. — Seigneurs et vassaux. 134

XI. Visite au ras Gobana. — Départ de M. Labatut et de M. Aubry pour la côte. — Arrivée à Farré de la caravane du capitaine Pino. — Douloureuses nouvelles. — Promenade à Soddé chez l'azage Wolda Tadek et rentrée à Ankober. 133

XII. Un mariage abyssin. — Excursion à Debra-Berhan, ancienne résidence royale; visite à Ménélik. — Départ d'Ankober. — Excursion à Berehet chez le dedjaz Wolda Gabriel 140

XIII. Repos à Gallane, propriété de Paul Soleillet. — Arrivée du roi à Gallane. — Visite des grottes de la Kaki. — Rentrée à Entotto. — Expédition du roi chez les Aroussis Gallas. — Nouvelles de la côte. 145

XIV. Préparatifs de départ de la caravane de M. Chefneux. — Arrivée à Entotto du roi de Gomma. — Notre départ pour Ankober. — Départ de la caravane. — D'Ankober à l'Aouache. — Retour à Ankober. — Graves nouvelles. — Retour à Entotto 146

XV. Mauvaise nouvelle confirmée. — Nouveau voyage à Ankober. — Une lettre de M. Chefneux. — Détails sur l'attaque. — Arrivée de la caravane de M. Savouré. — Retour à Entotto. — Nouvelle expédition du roi contre les Aroussis Gallas. — Arrivée de la caravane de M. Brémond 148

XVI. Un envoyé du dedjazmatch Bécha. — Une chasse à l'éléphant. — Arrivée des gouverneurs apportant le tribut. — Système financier. — Départ de Ménélik pour Harar. — Nouvelle excursion de M. Hénon 152

XVII. Douloureuses nouvelles. — Mort de MM. Soleillet et Labatut. — Départ pour Ankober. — Quelques mots sur la langue amarigna. — Physionomie des indigènes. — Mœurs et coutumes. 154

XVIII. Climatologie. — Aspect général du pays. — Rivières et montagnes. — La flore. — Commerce et industrie 157

XIX. Considérations générales. — Grave maladie. — Prise de Harar. — Retour en France 158

VOYAGE DANS LE CHACO BORÉAL, par M. A. THOUAR. — 1886-1887. — Texte et dessins inédits.

I. Séjour à Sucre. — La mission qui m'est confiée 161

II. Départ de Sucre. — Tarabuco. — Padilla. — Curupau. — La côte de Santa Cruz. — Le Correi. 167

III. Passage du gué de l'Iñau. — Pluie diluvienne. — Chutes. — Vallée de Ticucha. — Lagunillas 172

IV. De Lagunillas à Parapiti. — Indiens Tapuis et Chiriguanos. — La chaleur et la soif. — Le gué d'Iguiasiriri. — Les Yanaiguas. 177

V. Le Cobei. — Le cerro de Tamane. — Aguarati. — Carumbei. — Reconnaissance du sentier et du cerro de Curupautu. — Rapports de deux commissions et demande de nouvelles instructions au gouvernement de Sucre. — Le carnaval des Indiens. — Le *chivo* 180

VI. Reconnaissance du cours et de la région du Parapiti. — Ouragan. — Le lac d'Ancararenda. — Océan de bourbiers. — Poissons du lac. — Le P. Doroteo manque de se noyer. — Les vampires. — Punition de deux déserteurs 186

VII. Les *puesteros* et les Indiens de l'Izozog. — Mauvaise volonté des puesteros. — Bruits de choléra. — Mesures sanitaires. — Réunion des chrétiens et des Indiens 193

VIII. Envoi de diverses commissions. — Nomination du grand capitaine Aringui. — Exploration du cerro de San Miguel de l'Izozog. — Forêt épineuse. — Ouverture du sentier. — Manque d'eau. — Le miel et les abeilles. — Je m'égare la nuit dans la forêt. — Les Yanaiguas me poursuivent. — Ma mule s'abat, me renverse et s'enfuit. — Elle se laisse reprendre. — Je retrouve mes compagnons. 195

IX. Abandon de San Miguel. — Campement des Yanaiguas. — Efforts inutiles. — Le capitaine Payara. — En route pour Machareti. — Copere. — Dans les sables mouvants. — Arrivée à Machareti. — Dans les Missions. — La Yallal 202

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De Beyrouth a Tiflis (a travers la Syrie, la Haute-Mesopotamie et le Kurdistan), par M. Ernest Chantre, sous-directeur du Muséum de Lyon, chargé d'une mission scientifique par le Ministère de l'instruction publique. — 1881. — Texte et dessins inédits.

I. De Beyrouth à Hamah. — Les sources de l'Oronte. — Ras-Baalbek. — Kosséir. — Homs. — Le lac de Homs . . . 209

II. De Hamah à Antioche. — Hamah. — Khan-Cheikh-Houn. — Ma'arrat-en-Noamân. — Serdgilla. — El-Barrah . . . 214

III. Antioche : histoire; population. — Seleucia ou Souedyeh. — El-Minah . . . 220

IV. Le lac d'Antioche et sa faune . . . 225

V. Notre caravane. — Harim. — Dana. — Kala'at-Sem'an . . . 228

VI. Alep : la forteresse; les rues; l'hôpital et la prison; les mosquées; la population . . . 234

VII. Départ d'Alep. — Tell Zambour. — Pont sur le Kersin. — Passage de l'Euphrate. — Biredjik : la ville; la population; la faune de la région . . . 241

VIII. Tcharmélik. — Arrivée à Orfa : la ville; la forteresse; les mosquées; les poissons sacrés; le bazar; la population . . . 244

IX. Excursion à Merdj Rihan. — Les campements. — Réception de M. Martin. — Les exploitations agricoles. — Arabes et Kurdes. . . . 252

X. Retour à Orfa. — État sanitaire de la ville. — Les tribus kurdes de la contrée d'Orfa. — Mœurs et coutumes. . . . 253

XI. En route pour Diarbékir. — Ouragan dans le désert. — Raslaïn. — Mischmischin. — Soverek. — Les Kurdes Zazas. — Le recrutement militaire. . . . 255

XII. Diarbékir : enceinte; rues; mosquée. . . . 257

XIII. Les Kurdes Yésidis . . . 260

XIV. Diarbékir : le commerce; la température. — Les Kurdes Zazas . . . 262

XV. De Diarbékir à Hazou. — Medja-Farkin. — Le pont sur le Batman-sou. — Passage du Nahr Yadi-chanson. . . . 266

XVI. Les gorges du Bitlis. — Le khan de Sehen. — La ville de Bitlis; le château; le bazar; la population . . 273

XVII. Départ de Bitlis. — Tadvan. — Le lac de Van. — Gollû. — Akavank. — Inguil . . . 278

XVIII. Arrivée à Van. — Notre campement. — La ville et les jardins. — École arménienne. — La forteresse. — Le bazar. — Les mosquées. — La faune de la région . . . 282

XIX. Les Kurdes des vilayets de Van et de Hakkiari. — Le cheikh Obeïdoullah. — Acropole de Topra-kaleh et ses antiquités. — Réception au consulat de Russie. . . . 286

XX. Départ de Van. — Artchag et son lac. — Pergri et ses habitants. — L'Abaga. — Réception chez Moussa-agha. — Son campement. — Les Kurdes Haidéranlis . . . 289

XXI. En route pour Bayazid. — La ville; le château; la mosquée; la population. — Dislocation de la caravane. . . . 294

XXII. Départ de Bayazid. — Marécages salés. — Le col de Karabula. — Névés et moraines. — Glaciers et volcans de l'Ararat. — Descente sur Igdir. — Arrivée à Igdir. — La douane russe. . . . 298

XXIII. En route pour Érivan. — Vue splendide sur l'Ararat. — L'Araxe. — Etchmiadzin. — Érivan : la ville; le château. — Le lac Gokcha. — La vallée d'Akstafa. — Arrivée à Tiflis. — Séjour au Caucase. — Retour en France . . . 300

Deux campagnes au Soudan français, par le lieutenant-colonel Gallieni, de l'infanterie de marine. — 1886-1887, 1887-1888. — Texte et dessins inédits.

I. Préparatifs de la campagne 1886-1887 dans le Haut-Fleuve. — Dakar et le chemin de fer de Dakar. — Saint-Louis. — Situation politique dans le Haut-Sénégal au mois de novembre 1886. — Voyage sur la *Salamandre*. — Bakel. — Le marabout Mahmadou-Lamine. — Premières mesures prises pour commencer la campagne contre lui . . . 305

II. Le camp de la première colonne à Arondou. — Formation du dépôt de vivres de Sénoudébou. — Nos établissements de Kayes au mois de novembre 1886. — Nos relations avec les souverains nègres du Soudan français. — Le chemin de fer du Haut-Fleuve. — Le camp de la deuxième colonne à Diamou. — Plan de campagne contre le marabout Mahmadou-Lamine . . . 312

III. Ouverture des opérations contre le marabout Mahmadou-Lamine. — Marche de la première colonne jusqu'à Sénoudébou. — Séjour à Sénoudébou. — Mesures de précaution pendant la marche. — Marche de la deuxième colonne à travers le Bambouk. — Grandes difficultés pour franchir la Falémé . . . 326

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV. Marche en pays boisé. — Construction d'un magasin à Pounégui. — Bivouac à Kaparta. — Affaire de Soutouta. — La colonne en formation de combat. — Exécution de l'espion Demba-Paté. — Habitudes de maraudage des indigènes 337

V. Le village de Ganguiliel. — Campement de nuit à Sintiou-Oumar-Ciré. — Incendies qui menacent la colonne. — On entend le canon! — Combat de Saroudian. — Renseignements sur le marabout. — Rencontre des deux colonnes à Sanoundi. — Déroute des indigènes des villages environnants. — Marche sur Diana. — Diana est vide!. 346

VI. Préoccupations pour le ravitaillement des deux colonnes. — Diana est incendié. — Les chefs du pays se rendent au camp. — Poursuite du marabout. — Combat de Kagnibé. — Les guerriers de Mahmadou-Lamine sont rejetés sur la Gambie. — Les femmes du marabout. — Grand palabre à Diana. — Tout le pays se place sous le protectorat de la France 353

VII. Les deux colonnes quittent Diana. — Missions diverses formées pour explorer tout le pays environnant. — Évacuation du magasin de Pounégui. — Chasse aux lions. — Supplice d'un griot à Sambacolo. — Une fête à Sénoudébou. — L'incendie d'Arondou. — La colonne mise en déroute par un essaim d'abeilles. — Rentrée des deux colonnes à Kayes et à Diamou. 362

VIII. Travaux d'assainissement à Kayes. — Plantations. — Constructions nouvelles. — Le « village de liberté ». — La situation politique s'améliore. — Mort de l'interprète Alassane. — Nouvelle colonne pour marcher vers le Niger. — Travaux du chemin de fer. — Le pont de Bagouko 369

IX. La colonne quitte Diamou pour prendre la route du Niger. — Construction d'une route carrossable jusqu'au Niger. — Le fort et le village de Bafoulabé. — Le défilé de Kalé. — Habitudes de pillage des indigènes. — Ravitaillement de nos postes. — Le poste de Badumbé. — Passage du gué de Toukoto. — Le fort de Kita. — Les Maures pillards. — Koundou. 374

X. Séjour à Bammako. — Baptême de la canonnière *Mage*. — Le fort de Niagassola. — Difficultés de la route de Niagassola à Kita. — Retour à Kayes. — Embellissements et constructions à Kayes. — Tentative de Soybou pour franchir le Sénégal. — Sa capture et son exécution. — Traité avec Ahmadou. — Réception de ses ambassadeurs à Kayes. — Mesures de précaution contre Mahmadou-Lamine pendant l'hivernage. — Retour de la colonne en France. — Résultats de la campagne 1886-1887 385

XI. Les campagnes de 1887-1888 dans le Soudan français. — Mesures prises pour en finir avec le marabout Mahmadou-Lamine. — La colonne de la Gambie. — Nouveaux progrès de Kayes. — Les foires mensuelles. — Organisation des divers travaux. — La mission du Fouta-Djalon. — La colonne du Bélédougou. — Une nouvelle canonnière sur le Niger 394

XII. Bani. — La colonne de la Gambie quitte Bani. — Passage du Niéri. — Route à travers bois. — Séjour à Sine et mesures pour cerner le marabout. — Marche forcée sur Toubakouta. — Campement de nuit en avant de Barocounda. — Les marais de Tiamoye. — La forêt de bambous. — Arrivée devant Toubakouta . 401

XIII. Le champ de bataille de Toubakouta. — Surprise du village et combat. — L'assaut. — Fuite du marabout. — Moussa-Molo, le roi du Fouladougou. — Poursuite du marabout. — Il est pris et blessé. — Sa mort. — Résultats de la prise de Toubakouta. — Missions diverses envoyées dans toutes les directions. — Rentrée de la colonne de la Gambie à Kayes. 407

REVUE GÉOGRAPHIQUE 417

TABLE DES GRAVURES 425

CARTES ET PLANS 432

1884?. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr